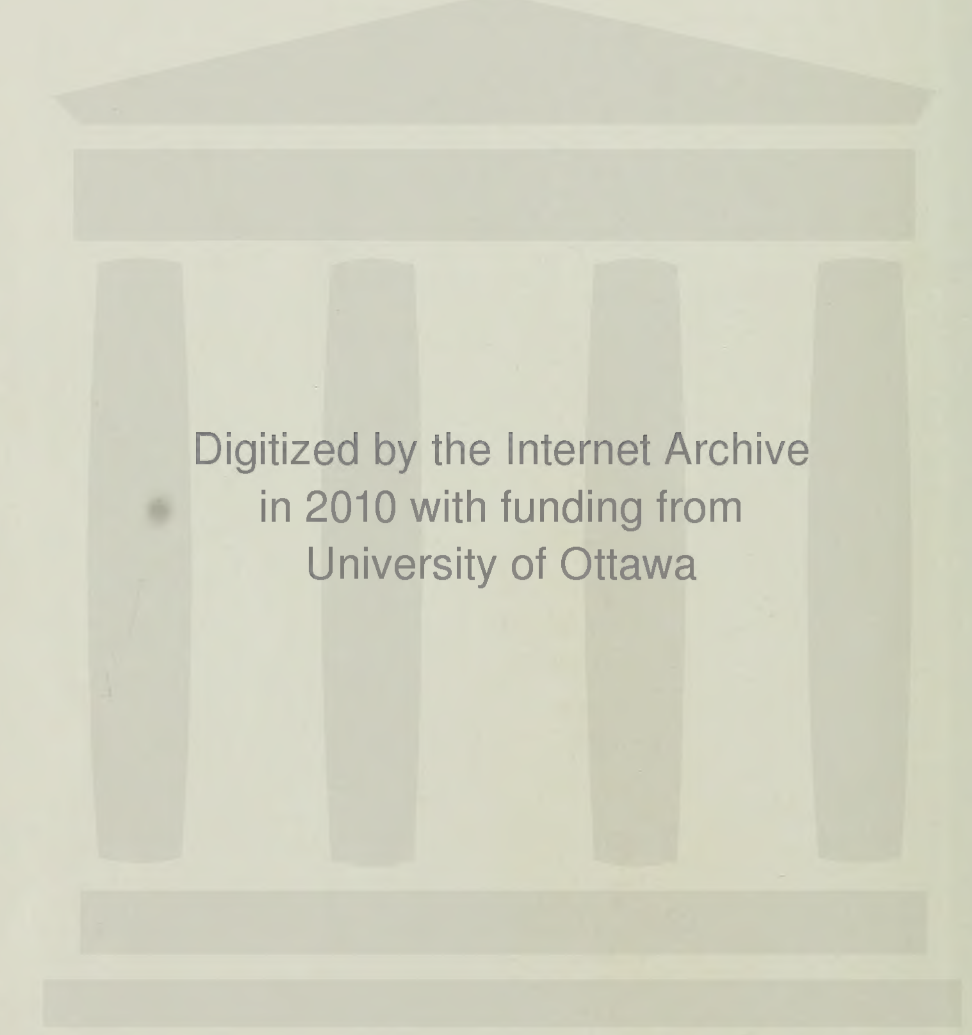






ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT AUGUSTIN

TOME HUITIÈME

ŒUVRES COMPLÈTES

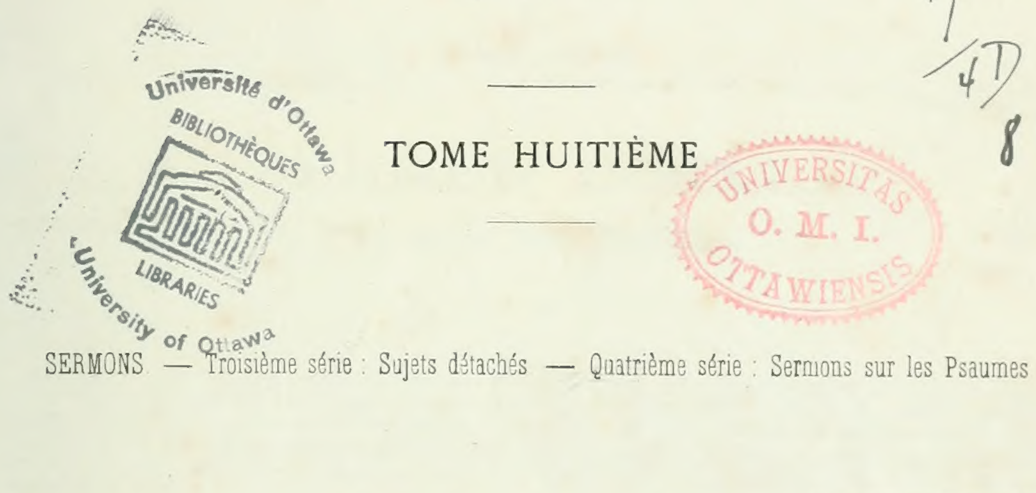
DE

SAINT AUGUSTIN

TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

SOUS LA DIRECTION DE M. RAULX

Doyen de Vaucouleurs



TOME HUITIÈME



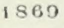
SERMONS — Troisième série : Sujets détachés — Quatrième série : Sermons sur les Psaumes

Je voudrais joindre ensemble saint Augustin et saint Chrysostome : l'un élève l'esprit aux grandes considérations; l'autre le ramène à la capacité du peuple.
(*Boss. Ed. de Bar*, XI, 441.)





BAR-LE-DUC, LOUIS GUÉRIN, ÉDITEUR



1869



SERMONS DE SAINT AUGUSTIN.

TROISIÈME SÉRIE.

SERMONS DIVERS.

SERMON CCCXLI.

LE CHRIST DANS L'ÉCRITURE.

ANALYSE. — L'Ecriture nous présente le Christ sous trois aspects divers : 1° Comme Fils unique de Dieu, et sous ce rapport le Christ est parfaitement égal à son Père, il est partout tout entier, comme la parole, mieux encore, comme la justice est partout tout entière ; 2° comme Fils de Dieu fait homme, et c'est sous le rapport de son humanité seulement qu'il est inférieur à son Père, car en Dieu il n'y a aucune diversité qui puisse établir une inégalité quelconque ; 3° comme ne formant qu'un seul tout avec son Eglise, dont il prend souvent la place et qu'il appelle son épouse et son corps. Quels motifs pressants de nous rendre dignes de lui !

1. Autant que nous avons pu le remarquer dans les pages sacrées, Notre-Seigneur Jésus-Christ, mes frères, se présente sous trois aspects et sous trois noms quand il est parlé de lui, soit dans la loi et les Prophètes, soit dans les épîtres apostoliques, soit dans l'histoire des événements que nous fait connaître l'Evangile. Le premier aspect nous le montre comme Dieu et comme possédant, avant son incarnation, la divinité qui le rend égal et coéternel à son Père. Le second aspect nous le représente, après son incarnation, Dieu et homme tout ensemble : privilége singulier qui l'élève bien au-dessus des autres hommes, et qui fait de lui le médiateur et le chef de l'Eglise. D'après le troisième aspect, le Christ dans sa totalité, si l'on peut parler ainsi, comprend toute l'Eglise, le chef et le corps de l'Eglise ; il est comme un homme parfait dont les membres sont chacun de nous.

Voilà ce que l'Ecriture prêche à notre foi, ce qu'elle offre de faire comprendre à l'intelligence. Nous ne saurions en si peu de temps ni rappeler, ni expliquer tous les passages inspirés qui démontrent cette triple proposition ; toutefois, nous ne saurions non plus laisser tout sans preuve, et en citant quelques textes seulement nous vous mettrons en mesure de remarquer et de découvrir par vous-mêmes les autres passages que le temps trop court ne nous permet pas de rappeler.

2. Au premier point de vue sous lequel apparaît Jésus-Christ Notre-Seigneur et Sauveur, lui, le Fils unique de Dieu par qui tout a été fait, se rapporte ce magnifique et illustre témoignage de l'Evangile selon saint Jean :

« Au commencement était le Verbe, et le « Verbe était en Dieu ; et le Verbe était Dieu ; « dès le commencement il était en Dieu ; tout « a été fait par lui, et sans lui rien ne l'a été. « Ce qui a été fait était vie en lui, et la vie « était la lumière des hommes, et la lumière « luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne « l'ont pas comprise [1] ». Admirables et sublimes paroles, que nous devons embrasser avant même de les comprendre.

Si on vous servait une nourriture corporelle, l'un en prendrait une partie, un autre en prendrait une autre ; tous cependant auraient la même nourriture, mais tous ne l'auraient pas tout entière. Eh bien ! mes paroles vont maintenant à vos oreilles comme une espèce de nourriture et de breuvage, et chacun de vous reçoit tout ce que je donne. Est-ce que l'un, pendant que je parle, emporte une syllabe, et l'autre une autre syllabe? Est-ce que l'un prend une parole, et l'autre une autre parole? S'il en était ainsi, je devrais prononcer autant de mots que je vous vois ici réunis, afin que chacun de vous en ait au moins un. Il est vrai, je puis aisément en prononcer plus que vous n'êtes ici ; mais tous vous recevrez tout ce que je dirai. Ainsi donc la parole humaine, pour être entendue de tous, n'a pas besoin de se fractionner par syllabes ; et pour être partout le Verbe de Dieu se diviserait par parties ! Cependant, mes frères, prétendons-nous comparer tant soit peu ces paroles qui bruissent et passent, au Verbe éternel et immuable? Ai-je voulu faire cette comparaison en disant ce que je viens de dire ? Non, j'ai eu dessein seulement de faire une induction telle quelle, de vous amener, au moyen de ce que Dieu nous montre dans les choses corporelles, à croire ce que vous ne voyez pas encore dans les choses spirituelles. Mais élevons-nous à quelque chose de mieux, car les paroles disparaissent avec le bruit.

Prenons des idées toutes spirituelles, songez à la justice. Un homme pense à la justice dans ces contrées d'Occident, un autre y pense à l'Orient ; comment se fait-il que la pensée de l'un la comprenne tout entière, et la pensée de l'autre également tout entière, que tout entière elle soit vue par l'un et tout entière par l'autre ? Regarder la justice pour y conformer sa conduite, c'est agir avec justice, c'est regarder en dedans et agir en dehors. Comment voir en dedans, si rien n'y était? De ce que l'un soit quelque part, s'ensuit-il que la pensée de l'autre n'y parviendra pas ? Mais quand ici, tout près, tu vois ce que voit cet autre si éloigné de toi, lorsque tu vois tout entier ce qu'il voit également tout entier, par la raison que les choses divines et spirituelles sont tout entières partout, ne croiras-tu pas que le Verbe est tout entier dans le sein de son Père, et dans le sein de sa mère tout entier ? Crois cela du Verbe de Dieu, du Verbe qui est Dieu en Dieu.

3. Mais voici une autre idée, une autre manière, offerte par l'Ecriture, de représenter le Christ. Ce que j'ai dit jusqu'alors s'applique à ce qui précède l'Incarnation ; mais écoute ce que maintenant proclame l'Ecriture : « Le « Verbe, dit-elle, s'est fait chair, et il a ha« bité parmi nous [1] ». L'Evangéliste a dit d'abord : « Au commencement était le Verbe, « et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était « Dieu ; dès le commencement il était en « Dieu : tout a été fait par lui, et sans lui rien « ne l'a été ». Or, il nous parlerait vainement de la divinité du Christ, s'il ne faisait pas mention de sa divinité ; car pour me permettre de le voir, le Verbe vit ici avec moi ; pour me mettre en état de le contempler, il me purifie et soutient ma faiblesse. Il s'est fait homme en empruntant l'humaine nature à une nature humaine ; porté en quelque sorte sur sa chair, il est venu vers le malheureux qui gisait tout blessé sur la voie publique [2], et dans le dessein de ranimer par le mystère de son incarnation le peu de foi qui nous restait, de fortifier et de rasséréner notre intelligence pour qu'elle puisse voir, à l'aide de ce qu'il a pris, ce que jamais il n'a quitté ; car s'il a commencé à être homme, jamais il n'a cessé d'être Dieu. Voici donc ce qu'on doit dire de Jésus-Christ Notre-Seigneur, considéré comme médiateur et comme chef de l'Eglise, c'est qu'il est un Dieu homme, un homme Dieu, conformément à ces paroles de saint Jean : « Et le Verbe s'est fait chair, et il « a habité parmi nous ».

4. Voyez maintenant l'une et l'autre nature dans ce passage si connu de l'apôtre saint Paul : « Il avait la nature divine, dit-il, et il « ne crut pas usurper en se faisant égal à « Dieu ». N'est-ce pas la pensée contenue

[1] Jean, I, 1-5.

[1] Jean, I, 14. — [2] Luc, X, 30-37.

dans ces mots : « Au commencement était le « Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe « était Dieu ? » L'Apôtre dirait-il : « Il ne crut « pas usurper en se faisant égal à Dieu », s'il n'était réellement l'égal de Dieu ? Or, si le Père est Dieu, et que lui ne soit pas Dieu, comment est-il son égal? A ces mots : « Le « Verbe était Dieu », reviennent donc ceux-ci : « Il ne crut pas usurper en se faisant égal à « Dieu » ; et à ces autres : « Le Verbe s'est « fait chair et a habité parmi nous », ceux-ci : « Il s'est anéanti lui-même en prenant une « nature d'esclave [1] ». Remarquez bien : par là même qu'il s'est fait homme, que « le « Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous, « il s'est anéanti lui-même en prenant une « nature d'esclave ». Comment, en effet, s'est-il anéanti ? Non pas en perdant sa divinité, mais en se revêtant de notre humanité et en se montrant aux hommes ce qu'il n'était pas avant d'être homme. C'est en se montrant de la sorte qu'il s'est anéanti ; car tenant voilée alors sa suprême majesté, il ne faisait voir que sa chair, le vêtement de son humanité. Ainsi donc c'est en prenant une nature d'esclave qu'il s'est anéanti. Car il n'a point pris la nature divine : aussi l'Apôtre ne dit pas, en parlant de la divine nature, qu'il l'ait prise, mais : « Comme il était de la nature de « Dieu, il ne crut pas usurper en s'égalant à « Dieu » ; et en arrivant à la nature humaine : « Prenant, dit-il, une nature d'esclave ». Eh bien ! c'est pour avoir pris cette nature qu'il est le médiateur et le chef de son Eglise ; c'est lui qui a mérité notre réconciliation avec Dieu par les mystères de son abaissement, de sa passion et de sa résurrection, de son ascension et du jugement à venir : jugement futur qui comprend en un seul mot deux choses annoncées par Dieu. Lesquelles ? C'est que « Dieu rendra à chacun selon ses œuvres [2] ».

5. Assurés de ces vérités, pourquoi vous étonner de ce que certains hommes adressent des questions qui gagnent comme la gangrène, ainsi que s'exprime un apôtre [3] ? Veillez plutôt sur vos oreilles et sur la virginité de votre âme, car vous êtes comme fiancés, par un ami de l'Epoux, à cet Epoux unique auquel il doit vous présenter comme une vierge pure ; car vous devez être vierges dans l'âme. Peu de fidèles, dans l'Eglise, gardent la virginité du corps ; tous doivent garder la virginité de l'âme. C'est cette virginité que le serpent travaille à corrompre ; aussi l'Apôtre parle-t-il ainsi de lui. Après ces mots : « Je vous ai fiancés à l'Epoux unique, « pour vous présenter au Christ comme une « vierge chaste » ; il ajoute : « Et je crains « que comme le serpent séduisit Eve, par son « astuce, ainsi vos sens ne se corrompent et « ne dégénèrent de la chasteté qu'on puise « dans le Christ Jésus [1] ». « Vos sens » sont ici pour vos âmes. Cette dernière expression est plus propre. Par sens on entend aussi les sens corporels de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût et du toucher. Mais c'est pour nos esprits, où est la virginité de la foi, que l'Apôtre redoute la corruption. En avant donc, âme chrétienne, conserve ta virginité, pour être fécondée ensuite dans les chastes embrassements de l'Epoux. Comme il est écrit, environnez vos oreilles d'épines [2]. La question arienne a troublé dans l'Eglise ceux de nos frères qui étaient faibles ; mais, par la miséricorde de Dieu, la foi catholique a pris le dessus. Dieu n'a point abandonné son Eglise ; et s'il l'a laissée dans le trouble pour un temps, il l'y a laissée pour la porter à élever sans cesse vers lui des mains suppliantes afin d'obtenir d'être affermie, par lui, sur la pierre solide. Aujourd'hui encore le serpent siffle sans s'arrêter ; il cherche, en promettant je ne sais quelle science, à éloigner du paradis de l'Eglise, pour ne laisser pas rentrer dans ce paradis d'où a été banni le premier homme.

6. Observation, mes frères. Ce qui s'est fait dans le paradis terrestre, se fait encore dans l'Eglise. Ah ! que personne ne nous tire de ce dernier paradis ; qu'il nous suffise d'être tombés du premier, et que notre expérience serve au moins à nous corriger. C'est toujours le même serpent qui porte à l'iniquité et à l'impiété ; c'est lui qui parfois encore promet l'impunité, comme il l'a promise en disant : « Mourriez-vous de mort [3] ? » Pour porter les chrétiens à mal vivre, il leur fait des insinuations semblables. Dieu, dit-il, perdrait-il tout le monde ? Dieu damnera-t-il tout le monde ? Dieu dit bien : Je condamnerai, mais il dit aussi : Je pardonnerai à qui changera ; qu'on change de vie, et je remplace mes menaces. C'est donc ce serpent qui murmure encore à l'oreille et qui dit : Tu vois bien qu'il est

[1] Philipp. II, 6, 7. — [2] Matt. XVI, 27. — [3] II Tim. II, 17.

[1] II Cor. XI, 2, 3. — [2] [illegible] — [3] Gen. III, 4.

écrit : « Le Père est plus grand que moi [1] » ; et tu soutiens que le Fils est égal au Père ? — J'accepte cela, mais j'accepte aussi autre chose, car je lis deux choses. Pourquoi n'en veux-tu qu'une ? Pourquoi rejettes-tu l'autre ? Ne les as-tu pas lues toutes deux comme moi ? Oui, « le Père est plus grand que moi » ; j'apprends cela, non de toi, mais de l'Evangile. A ton tour apprends de l'Apôtre que le Fils est égal à Dieu son Père. Rapproche ces deux témoignages, accorde-les entre eux : celui qui a proféré l'un par l'organe de Jean dans l'Evangile, a fait entendre l'autre par l'organe de Paul dans une épître. Dieu ne saurait se contredire ; mais, ami de la chicane, tu ne veux pas voir l'accord des Ecritures entre elles. — Pourtant, reprend-on, je m'appuie sur l'Evangile : « Le Père est plus grand « que moi ». Moi aussi c'est sur l'Evangile que je m'appuie : « Mon Père et moi nous « sommes un [2] ». Comment ces deux textes sont-ils également vrais ? Comment lisons-nous dans l'Apôtre : « Mon Père et moi nous « sommes un ? — Etant de la nature de Dieu, « il ne crut pas usurper en s'égalant à Dieu ». — Ecoute encore : « Le Père est plus grand « que moi : — Mais il s'est anéanti lui-même « en prenant une nature d'esclave ». Ainsi je te montre en quoi le Père est plus grand ; montre-moi en quoi le Fils ne lui est pas égal. En tant que fils de l'homme, le Fils est moindre que son Père ; il lui est égal, en tant que Fils de Dieu, car « le Verbe était Dieu ». Le Médiateur est à la fois Dieu et homme ; Dieu, égal à son Père, homme, inférieur au Père. Ainsi est-il son égal et son inférieur ; son égal, considéré dans sa nature divine, son inférieur dans sa nature servile. A toi de nous expliquer comment il est inférieur et égal. Est-il égal d'un côté, et inférieur de l'autre ? Abstraction faite de son incarnation, montre-moi comment il est égal et inférieur au Père. Je voudrais te voir à l'œuvre.

7. Considérez quels goûts charnels dans cette aveugle impiété ; et pourtant il est écrit que « la sagesse charnelle est la mort [3] ». Arrête-toi ici. Je fais abstraction encore, et je ne parle pas pour le moment de l'incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu ; supposons que ce qui est accompli ne le soit pas encore : « Au commencement « était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et « le Verbe était Dieu, dès le commencement « il était en Dieu ». Considérons encore qu' « étant de la nature de Dieu il n'a point « cru usurper en s'égalant à Dieu ». Montre-le-moi ici, et plus grand et moins grand. Que vas-tu dire ? Vas-tu placer en Dieu des parties divisibles, des propriétés soit corporelles, soit animales où les sens nous démontrent des différences réelles ? Je pourrais dire que ces différences sont dans la nature ; mais j'ignore si vous les comprenez comme moi, Dieu le sait. Revenons à ce que je disais. Montre-moi comment, avant de s'incarner, avant de se faire chair et d'habiter parmi nous, le Verbe était à la fois inférieur et égal à son Père. Y a-t-il en Dieu des parties diverses ? Le Fils lui est-il inférieur sous un rapport, et égal sous un autre ? Si nous disions : Voici des corps, tu pourrais me répondre que sous le rapport de la longueur l'un est égal à l'autre et inférieur sous le rapport de la force ; car on voit souvent deux corps égaux entre eux comme longueur, et inégaux comme force. Nous imaginerons-nous que le Père et le Fils sont comme deux corps ? Verrons-nous un corps dans Celui qui était tout entier dans le sein de son Père et tout entier dans le sein de sa mère, tout entier dans un corps, et tout entier au-dessus des anges ? Dieu garde de semblables pensées les cœurs de chrétiens. Iras-tu dire, dans ton imagination encore : Egaux sous le rapport de la force et de la longueur, le Père et le Fils sont inégaux en coloration ? Y a-t-il coloration ailleurs que dans les corps ? En Dieu, au contraire, c'est la lumière de la sagesse : montre-moi de quelle couleur est la justice. Si ces attributs ne sont d'aucune couleur, coloré tant soit peu par la pudeur, tu ne parlerais pas ainsi de Dieu.

8. Comment te tirer d'embarras ? Diras-tu qu'égal en puissance, le Fils est inférieur en prudence ? Mais Dieu ne serait-il pas injuste de conférer à une prudence moindre une égale puissance ? D'un autre côté, s'il y a égalité de prudence, et dans le Fils infériorité de puissance, Dieu est jaloux, puisqu'à une prudence égale il communique une puissance moindre. Or, en Dieu il n'y a aucune différence entre attributs et attributs ; la prudence en lui ne diffère pas de la puissance, ni la force de la justice ou de la chasteté. Considérées en Dieu, ces perfections sont les mêmes, c'est le langage humain qui se trouve incom-

[1] Jean, XIV, 28. — [2] Jean, X, 30. — [3] Rom., VIII, 6.

pétent. Aussi, ces manières de voir viennent-elles des âmes que pénètre en quelque sorte et que colore diversement, selon leurs dispositions, cette invisible lumière. C'est comme la lumière visible se projetant sur les corps. Que cette lumière disparaisse, il y a sur tous les corps même coloration, ou plutôt absence de toute coloration. Se projette-t-elle au contraire sur les corps? Tout uniforme qu'elle soit, elle fait ressortir de ces corps des nuances diverses, selon la nature particulière de chacun d'eux. C'est ainsi que ces idées viennent des âmes, quand elles sont sous l'influence heureuse de cette lumière que rien n'impressionne, et sous l'empreinte de cette lumière qui est inaccessible à toute nuance.

9. Et pourtant, mes frères, nous parlons ainsi de Dieu : c'est que nous ne trouvons pas le moyen d'en parler mieux. Si je dis que Dieu est juste, c'est que je ne trouve pas mieux dans le langage humain; car Dieu est bien au-dessus de notre justice. Il est vrai, on lit dans l'Ecriture : « Dieu est juste, et il aime la « justice [1] » ; mais on y lit aussi et que Dieu s'est repenti [2], et que Dieu a ignoré quelque chose [3]. Qui ne frémirait ici? Quoi! Dieu ignorer! Dieu se repentir! Eh bien! le motif salutaire pour lequel l'Ecriture recourt à ces paroles qui te font horreur, c'est de t'empêcher de regarder comme bien exprimé ce que tu y considères comme de grandes idées.

Demanderas-tu ce qu'on peut affirmer dignement de Dieu? Quelqu'un pourra te répondre que c'est sa justice; mais quelque autre, plus sensé, assurera que ce terme même est au-dessous de son excellence, et qu'il ne convient pas en soi de le lui appliquer, bien qu'il soit réclamé par l'intelligence humaine. Le premier prétend-il appuyer son assertion sur ces mots de l'Ecriture : « Le Sei« gneur est juste? » L'autre répondra avec raison qu'il est dit dans les mêmes Ecritures que Dieu se repent; que si l'on ne doit pas entendre dans le sens vulgaire ce repentir du Seigneur, il ne faut pas non plus regarder l'attribut de juste comme étant en rapport avec sa grandeur suprême; que l'Ecriture néanmoins a eu raison de l'employer, afin d'élever graduellement et à l'aide d'expressions telles quelles l'esprit de l'homme à ce qui ne saurait s'exprimer. Tu nommes Dieu juste; mais comprends ici quelque chose de bien plus élevé que la justice que tu te représentes dans l'homme. L'Ecriture même l'appelle juste; oui, mais comme elle dit de lui qu'il se repent et qu'il ignore, ce que pourtant tu ne voudrais pas affirmer. Si donc tu regardes les expressions qui te font frémir comme justifiées par ta faiblesse; regarde aussi comme étant en rapport avec plus de force que tu n'en as celles que tu estimes comme grandioses; et s'élever au-dessus de ces dernières pour s'arrêter, autant que l'homme peut en devenir capable, à des idées dignes de Dieu, c'est rencontrer le silence mystérieux qui ne peut être exalté que par d'ineffables transports du cœur.

10. Concluons, mes frères : puisqu'en Dieu la force est synonyme de justice, puisque, si nombreuses que soient les expressions, tout ce que l'on dit de Dieu, et on n'en parle jamais convenablement, revient au même, on ne peut avancer que le Fils soit égal au Père en justice et non pas en force, en force et non pas en science; car s'il lui est égal sous un rapport, il lui est égal de toute manière; attendu que tout ce qu'on dit de lui a même signification et même valeur. Il me suffit donc que tu ne puisses assigner d'inégalité entre le Père et le Fils sans attribuer des accidents à la nature divine. Or, en les lui attribuant, tu te fais exclure par la vérité même, et tu n'approches pas du sanctuaire sacré où on contemple Dieu sans nuage. Et maintenant que tu ne saurais dire que d'un côté le Fils soit égal et d'un autre inégal à son Père, puisque en Dieu il n'y a point de parties; ni affirmer que sous un rapport il soit aussi grand, et sous un autre moins grand que son Père, puisqu'il n'y a point en Dieu de qualités; maintenant que tu ne saurais voir en lui quelque inégalité, sans admettre qu'il soit à tout point de vue son égal, comment peux-tu le dire inférieur, sinon en tant qu'il a pris une nature d'esclave? Aussi, mes frères, n'oubliez jamais ces considérations; et, en prenant dans l'Ecriture quelque principe, vous avez besoin d'être guidés en tout par la lumière même. Y trouvez-vous ce que nous avons dit, que le Fils est égal au Père? Entendez-le sous le rapport de la divine nature. Au point de vue de la nature d'esclave empruntée par lui, considérez-le comme inférieur : n'a-t-il pas dit : « Je suis l'Etre? » Et encore : « Je suis le Dieu d'Abraham, et le

[1] Ps. x, 8. — [2] Gen. vi, 7. — [3] Id. xviii, 21.

« Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob [1] ? » Ainsi, vous vous attacherez et à ce qu'il possède dans sa nature, et à ce qu'il a pris par miséricorde.

Nous avons assez parlé, je pense, du point de vue où se placent les Ecritures, lorsque parlant de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, le chef et médiateur de l'Eglise, l'auteur de notre réconciliation avec Dieu, elles le représentent comme Dieu et comme homme.

11. Un troisième point de vue nous montre dans l'Eglise le Christ tout entier, c'est-à-dire le chef et les membres. En effet, le chef et le corps ne forment ici qu'un seul Christ; ce n'est pas que sans le corps le Christ ne soit pas entier ; c'est qu'il a daigné faire un tout avec nous, lui qui sans nous est toujours entier, non-seulement comme étant le Verbe, le Fils unique et égal du Père, mais encore comme s'étant fait homme, comme étant Dieu et homme tout ensemble.

Mais comment, mes frères, sommes-nous son corps et n'est-il avec nous que le même Christ ? Où est-il dit que le Christ comprend le chef et le corps, que c'est le corps uni à son chef ? On voit dans Isaïe l'épouse s'entretenir avec son Epoux comme s'ils ne formaient ensemble qu'une seule personne : écoutez ce qu'elle dit : « Il m'a couronnée de la mitre « comme l'époux, et couverte de parures, « comme l'épouse [2] ». Il semble être ici l'époux et l'épouse ; l'époux, considéré comme le chef, et l'épouse considérée dans son corps. On croirait voir deux personnes ; et il n'y en a qu'une. S'il n'en était ainsi, serions-nous les membres du Christ, car l'Apôtre dit expressément : « Vous êtes le corps et les membres « du Christ [3] ? » Ainsi nous sommes tous les membres et le corps du Christ ; tous, non-seulement nous qui sommes ici, mais encore tous les fidèles répandus sur toute la terre ; non-seulement nous qui existons aujourd'hui, mais qui encore ? depuis le juste Abel jusqu'à la fin du monde et tant qu'il y aura des hommes pour engendrer et pour être engendrés, tous les justes qui traversent cette vie, tous ceux qui paraissent maintenant, non pas en ce lieu, mais en cette vie et tous ceux qui doivent y paraître encore, tous forment le corps unique du Christ et chacun d'eux est un de ses membres. Or, si tous forment son corps et que chacun d'eux soit un de ses membres, il est assurément le chef de ce corps unique. « Il est, dit l'Apôtre, le chef du corps « de l'Eglise ; il est le premier-né, il garde le « premier rang [1] ». De plus, comme il est dit de lui encore qu'il est toujours « le chef de « toute principauté et de toute puissance [2] », notre Eglise, celle qui fait maintenant son pèlerinage, s'unit à l'Eglise céleste, où nous aurons les anges pour concitoyens. Il y aurait impudence à croire que nous serons leurs égaux après la résurrection des corps, si la Vérité même ne l'avait promis expressément par ces paroles : « Ils seront égaux aux anges « de Dieu [3] » : aussi n'y a-t-il qu'une Eglise, c'est la cité du grand Roi.

12. Ainsi donc le Christ est représenté dans les Ecritures : tantôt comme le Verbe de Dieu, égal à son Père ; tantôt comme étant notre médiateur ; ainsi, « le Verbe s'est fait chair » pour habiter « parmi nous [4] » ; ainsi encore, le Fils unique par qui tout a été fait « n'a « point cru usurper en s'égalant à Dieu, mais « il s'est anéanti lui-même en prenant une « nature d'esclave et en se faisant obéissant « jusqu'à la mort, et la mort de la croix [5] » ; tantôt enfin comme étant à la fois le chef et le corps, car l'Apôtre lui applique clairement ce qui est dit dans la Genèse de l'homme et de la femme, savoir : « Ils seront deux dans « une seule chair ». Ecoutez ce divin interprète, car nous ne voulons pas même paraître hasarder quoi que ce fût d'après nos propres conjectures.

« Ils seront deux dans une seule chair », dit donc l'Apôtre, et il ajoute : « Ce sacrement « est grand ». Afin encore de détourner la pensée de l'union charnelle de l'homme et de la femme, il poursuit : « Je dis : considéré « dans le Christ et dans l'Eglise [6] ». On peut donc considérer aussi dans le Christ et dans l'Eglise les paroles suivantes : « Ils seront « deux dans une seule chair; dès lors ils ne « sont plus deux, mais une seule chair [7] ». N'y a-t-il pas le même rapport entre le chef et le corps, qu'entre l'époux et l'épouse, puisque l'homme est le chef de la femme? Que je dise donc le chef et le corps, l'époux et l'épouse, ne voyez ici qu'un seul Christ. Si donc il fut dit à l'Apôtre, quand il était Saul encore : « Saul, Saul, pourquoi me per-

[1] Exod. III, 14, 15, 6. — [2] Isa. LXI, 10. — [3] I Cor. XII, 27.

[1] Col. I, 18. — [2] Ib. II, 10. — [3] Luc, XX, 36. — [4] Jean, I, 14. — [5] Philip. II, 6-8. — [6] Gen. II, 24 ; Eph. V, 31, 32. — [7] Matt. XIX, 5, 6.

« sécuter [1] ? » c'est à cause de l'union du corps avec le chef ; et si, devenu l'apôtre du Christ, il disait en souffrant de la part d'autrui les persécutions qu'il avait fait endurer à d'autres : « Pour accomplir dans ma chair les « afflictions qui manquent au Christ [2] », c'était afin de montrer que ses douleurs étaient encore les douleurs du Christ. Or, le Christ ne pouvait alors souffrir dans son chef, inaccessible au ciel à ces sortes de tourments ; il souffrait donc dans son corps ou dans son Eglise, puisque uni à son chef ce corps ne forme qu'un seul Christ.

13. Montrez donc en vous un corps digne d'un tel chef, une épouse digne d'un tel époux. Ce chef ne saurait avoir qu'un corps digne de lui, ni cet époux qu'une épouse qui mérite sa main. « Il veut, est-il dit, faire pa« raître devant lui une Eglise glorieuse, « n'ayant ni tache ni ride, ni rien de sem« blable [3] ». Telle est l'épouse du Christ ; elle n'a ni tache ni ride [1]. Ne veux-tu pas avoir de tache ? fais ce que dit ici l'Ecriture : « Lavez« vous, purifiez-vous, bannissez l'iniquité de « vos cœurs [2] ». Ne veux-tu pas avoir de ride? étends-toi sur la croix. Pour être sans tache ni ride, il ne te suffit pas de te laver, tu as besoin encore de t'étendre. En te lavant tu effaces tes péchés ; en t'étendant tu aspires au siècle à venir, en vue duquel a été crucifié le Christ. Ecoute Paul après qu'il s'est purifié : « Ce n'est point à cause des œuvres de justice « que nous avons faites, c'est en suivant l'im« pulsion de sa miséricorde qu'il nous a sau« vés par le baptême de régénération [3] ». Vois-le étendu : « Oubliant ce qui est en arrière, « et m'étendant vers ce qui est devant, je me « porte de toute mon ardeur vers la palme cé« leste à laquelle Dieu nous convie par le « Christ Jésus [4] ».

[1] Act. IX, 4. — [2] Coloss. I, 24. — [3] Eph. V, 27.

[1] Rétract. liv. II, ch. XXVIII. — [2] Isa. I, 16. — [3] Tit. III, 5. — [4] Philip. III, 13, 14.

SERMON CCCXLII.

LE SACRIFICE DU SOIR.

ANALYSE. — Le sacrifice du soir ou le sacrifice offert sur la croix est celui de notre rédemption. Or, qui a part à cette rédemption ? Non pas tout le monde indistinctement, puisque Jean a été envoyé pour montrer le Fils de Dieu à ceux qui ne le connaissaient pas et qui le repoussaient ; mais ceux-là seulement qui se sont attachés à lui, comme les Gentils convertis sincèrement. Et quel avantage retirent-ils de cette rédemption ? L'avantage immense d'être les enfants adoptifs de Dieu.

1. Nous devons vous parler du sacrifice du soir. Car voici ce que nous avons demandé dans nos chants et chanté en priant : « Que « ma prière s'élève comme l'encens en votre « présence, que mes mains élevées offrent le « sacrifice du soir [1] ». La prière nous rappelle ici l'humanité, et les mains étendues, la croix, ou le signe que nous portons au front, le signe qui a assuré notre salut ; signe outragé avant d'être mis en honneur, signe méprisé avant d'être couvert de gloire. Ici Dieu se montre, pour porter l'homme à le supplier ; il se voile aussi, pour permettre de mourir à la nature humaine, « car s'ils l'avaient connu, « jamais ils n'auraient crucifié le Seigneur de « la gloire [1] ».

Eh bien ! c'est à ce sacrifice, où le prêtre est en même temps victime, que nous devons d'avoir été rachetés par le sang répandu du Créateur même ; sans doute le Créateur ne nous a pas créés avec son sang, mais avec son sang il nous a rachetés. Il nous a créés « dans le principe » ou dans son Verbe qui était en Dieu et qui était Dieu ; c'est par ce Verbe que nous avons été créés. Le contexte ajoute : « Tout a été fait par lui, et

[1] Ps. CXL, 2.

[1] I Cor. II, 8.

« sans lui rien ne l'a été ». Voilà ce qui concerne notre création. Mais notre rédemption ? « Ce qui est fait était vie en lui, et la vie était « la lumière des hommes ; et la lumière luit « dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont « point comprise ». Ici encore c'est la divinité, c'est ce qui demeure éternellement immuable, c'est celui qui demande, pour se laisser voir à nous, que nos cœurs soient purifiés. Mais l'Evangéliste n'a pas dit encore le moyen de les purifier. « La lumière luit dans les « ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point com« prise ». Que faut-il pour que les ténèbres ne soient plus ténèbres et puissent la comprendre ? Les ténèbres sont ici les pécheurs, les infidèles. Afin que les ténèbres ne soient plus ténèbres et puissent comprendre la lumière, « le Verbe s'est fait chair et a habité parmi « nous ». Contemplez donc le Verbe, le Verbe fait chair, et le Verbe avant de s'être fait chair. « Au commencement était le Verbe, et « le Verbe était en Dieu, et le Verbe était « Dieu : tout a été fait par lui ». Où est-il fait mention de son sang? voilà bien ton créateur : où est ta rançon? D'où te viendra la rédemption ? De ce que « le Verbe s'est fait « chair et a habité parmi nous ».

2. Remonte un peu plus haut. « La lumière, « est-il dit, luit dans les ténèbres, et les ténè« bres ne l'ont point comprise ». Or, les ténèbres n'ayant point compris la lumière, il fallait aux hommes un témoignage d'homme. Ils ne pouvaient voir le jour; peut-être pourraient-ils regarder un flambeau. Eh bien ! oui, trop peu capables de fixer le grand jour, ils pouvaient jusqu'à un certain point soutenir la lumière d'un flambeau. « Il y eut un homme envoyé « de Dieu, son nom était Jean. Il vint pour « rendre témoignage à la lumière ». Quel est-il, et de la part de qui vient-il pour rendre témoignage à la lumière? Comment n'était-il pas la lumière, n'eût-il été qu'un flambeau ? Remarque d'abord qu'il était un flambeau. Veux-tu savoir ce que ce flambeau disait du jour, et le jour, de ce flambeau ? « Vous avez « envoyé vers Jean, dit le Sauveur, vous avez « voulu un moment vous réjouir à sa lu« mière ; c'était un flambeau ardent et lui« sant [1] ». Que voyait donc cet autre Jean, lorsque peu admirateur de ce flambeau il disait : « Il n'était pas la lumière, mais il de« vait rendre témoignage à la lumière ». A quelle lumière? « Il y avait une vraie lumière, « celle qui éclaire tout homme venant en ce « monde ». Tout homme? Jean donc aussi? Oui, quand le grand jour ne voulait pas se montrer encore, il s'était allumé un flambeau qui devait lui rendre témoignage. Et quel flambeau? un flambeau que le jour même pouvait allumer. Jean le confesse expressément, écoute : « Tous, dit-il, nous avons reçu de sa « plénitude ». On le prenait pour le Christ, et il se disait homme ; pour le Seigneur, et il se disait son serviteur. Que tu as raison, flambeau, de t'abaisser, pour ne t'éteindre pas au vent de l'orgueil. Aussi bien existait-il « une lumière véritable, celle qui éclaire tout « homme venant en ce monde » ; tout être vivant susceptible d'être éclairé, en d'autres termes, tout homme doué d'esprit et de raison pour pouvoir participer au Verbe de Dieu.

3. Mais cette lumière véritable qui éclaire tout homme raisonnable venant en ce monde, où était-elle ? « Elle était dans ce monde ». La terre n'y était-elle pas aussi ? le soleil et la lune n'y étaient-ils pas également? Œil de l'esprit humain, sois attentif au jour qui t'éclaire. « Il était dans ce monde, et le monde « a été fait par lui ». Il était ici comme il y était avant l'origine du monde, et non pas comme manquant d'un séjour à lui ; car au lieu d'être contenu dans le lieu qu'il habite, Dieu le contient, ce qui prouve qu'il était en ce monde d'une manière merveilleuse et ineffable.

« Et le monde a été fait par lui, et le monde « ne l'a pas connu ». Quel est ce monde fait par lui ? « Au commencement Dieu fit le ciel « et la terre [1] » : c'est ainsi que par lui tout a été fait. Quel est le monde qui ne l'a point connu ? Il y a monde et monde, comme maison et maison ; on entend par maison l'édifice, et par maison encore les habitants. L'édifice : ainsi cet homme a fait une grande maison, il a construit une maison magnifique. Les habitants : ainsi voilà une bonne maison, que Dieu la bénisse ; une mauvaise maison, que Dieu lui pardonne. « Le monde qui a été « fait par lui », signifie donc la demeure et les habitants ; « et le monde qui ne l'a point connu », désigne uniquement les habitants du monde.

4. « Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont « pas reçu ». Pourquoi donc y est-il venu ? ignorait-il que les siens ne le recevraient pas?

[1] Jean, v, 33, 35.

[1] Gen. i, 1.

Ecoute pourquoi il y est venu. « Mais à tous « ceux qui l'ont reçu ». Il y a eu des siens pour ne le recevoir pas, et des siens pour le recevoir; un monde pour ne croire pas en lui, et le monde entier pour y croire. Quand nous disons : Cet arbre est tout couvert de feuilles, prétendons-nous qu'il n'y ait point place pour les fruits? On peut dire, on peut remarquer tout à la fois, et que l'arbre est couvert de feuilles, et que l'arbre est couvert de fruits ; de feuilles que doit emporter le vent, et de fruits à recueillir. Ainsi donc, fidèles de Dieu, vous qui le servez et qui l'aimez, vous dont il est la gloire, l'espérance, le bien, lorsque vous entendez dire : « Les « siens ne l'ont point reçu », ne vous attristez pas, comme lui appartenant par la foi. « Les « siens ne l'ont pas reçu ». De qui s'agit-il? Sans doute des Juifs tirés autrefois par lui de l'Egypte, délivrés à force de prodiges; des Juifs qui traversèrent la mer Rouge, qui s'en échappèrent à pied sec, se dérobèrent à la poursuite de leurs ennemis, se nourrirent de la manne, et furent par lui affranchis de la servitude, mis en possession d'un royaume et achetés par des bienfaits sans nombre. Voilà quels furent ceux des siens qui ne le reçurent pas; mais en ne le recevant pas ils lui devinrent étrangers. Ils étaient sur l'olivier; leur orgueil les en a fait tomber.

Or, il y avait un sauvageon sans prix, qui portait des fruits amers et méprisables, et qui couvrait l'univers entier ; l'univers entier offrait un aspect horrible à cause de cet olivier sauvage. L'humilité toutefois lui mérita d'être greffé à la place d'où l'orgueil avait détaché l'olivier véritable [1]. Vois ici l'orgueil de cet olivier qui a mérité d'être rompu : « Nous ne sommes pas nés dans la servitude, « nous avons Abraham pour père. — Si vous « étiez enfants d'Abraham, leur fut-il ré- « pondu, vous feriez les œuvres d'Abraham »; et à ces mots : « Nous ne sommes pas nés dans « la servitude », on oppose ceux-ci : « Si le « Fils vous affranchit, vous serez libres réel- « lement». Vous vous vantez de votre liberté? « Quiconque fait le péché est esclave du « péché [2] ». Combien, ô homme, tu aurais moins à perdre d'être l'esclave d'un homme, que de l'être d'une passion perverse! Par leur orgueil toutefois ces malheureux ne reçurent pas l'humble Sauveur.

[1] Rom. XI, 17. — [2] Jean, VIII, 33-34.

Contemple maintenant le sauvageon qui mérite d'être greffé; c'est le centurion, enfant de la gentilité et non d'Israël : « Seigneur, « dit-il, je ne suis pas digne que vous entriez « dans ma demeure. — En vérité, je vous le « déclare, reprit le Seigneur, je n'ai pas trouvé « une foi si grande en Israël » ; je n'ai pas trouvé sur l'olivier ce que j'ai trouvé sur ce sauvageon. Qu'on rompe cet olivier orgueilleux, et qu'on greffe sur le tronc ce sauvageon si humble. Vois le Sauveur abattre et greffer tout à la fois : « Aussi je vous déclare que « beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occi- « dent » ; il en viendra beaucoup de sauvageons pour se faire greffer sur l'olivier ; « et « ils se mettront à table avec Abraham, Isaac « et Jacob, dans le royaume des cieux ». Voilà comment sera greffé l'humble sauvageon. Veux-tu voir briser l'olivier orgueilleux? « Mais « les enfants du royaume se jetteront dans les « ténèbres extérieures : là il y aura pleur et « grincement de dents [1] ». Pourquoi? Parce que « les siens ne l'ont pas reçu ». Pourquoi d'un autre côté le sauvageon a-t-il été greffé? Parce qu' « à tous ceux qui l'ont reçu il a donné « le pouvoir de devenir enfants de Dieu ».

5. Redresse ton cœur, ô genre humain ; respire un air de vie et de liberté sans danger. Qu'entends-tu? Que te promet-on? « Il leur « a donné le pouvoir ». Quel pouvoir? Est-ce le pouvoir dont les hommes sont si fiers, le pouvoir de décider de la vie humaine, de porter des sentences sur les innocents et sur les coupables? « Il leur a donné le pouvoir de « devenir enfants de Dieu ». Dès lors en effet sans être enfants ils le devenaient, parce que celui qui accorde de le devenir et qui est le Fils de Dieu, était devenu fils de l'homme. C'est ainsi que ces fils des hommes sont devenus enfants de Dieu. Lui s'était abaissé à ce qu'il n'était pas, car il était bien autre chose; il t'a élevé à ce que tu n'étais pas non plus, car tu en étais fort loin. Elève donc tes espérances. A la vérité, on t'a fait de grandes promesses; mais elles viennent de la grandeur même. Il semble excessif, incroyable, impossible, que les fils des hommes deviennent enfants de Dieu. Mais ils ont reçu davantage quand le Fils de Dieu s'est fait le fils de l'homme.

Mortel, élève donc tes espérances et bannis de ton cœur toute défiance. Ce qui est fait

[1] Matt. VIII, 8-12.

pour toi est plus incroyable que ce qui t'est promis. Tu t'étonnes de voir un homme vivre éternellement? Tu t'étonnes de voir un homme parvenir à l'éternelle vie? Etonne-toi plutôt qu'un Dieu soit mort. Comment douter de sa promesse, quand il t'en a donné un gage semblable? Reconnais donc combien ce gage te rassure, combien il donne de poids à cette divine promesse : « A tous ceux qui l'ont reçu « il a donné le pouvoir de devenir enfants de « Dieu ». Par quel moyen ? non par le moyen ordinaire, non par la génération du vieil homme, génération charnelle et qui cessera. « A ceux qui sont nés, est-il dit, non de la « chair, ni du sang, ni de la volonté de « l'homme, mais de Dieu ». Tu t'en étonnes; tu n'y crois pas! « Le Verbe s'est fait chair, et « a habité parmi nous [1] ».

Voilà de quoi s'est formé le sacrifice du soir. Attachons-nous-y; qu'on offre avec nous celui qui pour nous s'est offert. Ainsi le sacrifice du soir mettra fin à notre vie ancienne, et dès lors, l'aurore paraîtra en nous une vie nouvelle.

[1] Jean, I, 1, 14.

SERMON CCCXLIII.

DE LA CHASTETÉ.

ANALYSE. — Susanne est pour les épouses un magnifique modèle de chasteté, puisqu'elle préfère au crime la perte de sa réputation et de sa vie même. Dieu sans doute la délivre comme il a délivré les trois jeunes hébreux de la fournaise. Mais ne l'eût-il pas délivrée, en serait-elle moins couronnée? Marie est pour les vierges un modèle plus beau encore. Heureuses celles qui marchent avec amour sur ses traces! Elles doivent, comme les femmes, et dans l'intérêt du prochain, veiller à l'intégrité de leur réputation. Les hommes seront-ils sans encouragement et sans modèle? Joseph leur servira d'exemple. Tous, même les plus corrompus, aiment la chasteté dans ce qu'ils ont de plus cher au monde : pourquoi ne pas résister aux tentations qui l'attaquent? Pourquoi ne pas tout sacrifier pour elle? Quand Job a tout perdu, n'est-il pas immensément riche encore, puisqu'il a conservé ses trésors les plus précieux, les seuls qui soient de véritables richesses?

1. Que les divines lectures, que les saints oracles de Dieu, dont le vol a retenti à nos oreilles, se fassent un nid dans nos âmes : puissent-ils ne s'être pas éloignés dans leur vol ou ne s'être pas arrêtés pour nous quitter ensuite! Ah! qu'ils produisent en nous quelque lignée! Il est dit du passereau qu'il se trouve une demeure, et de la tourterelle qu'elle se fait un nid pour y déposer ses petits [1] : la parole de Dieu ne peut-elle pas beaucoup plus que le passereau, et la miséricorde divine, que la tourterelle?

Il vient d'être fait mention de Susanne : quel sujet d'édification pour la pudeur conjugale! Qu'elle s'affermisse sur un fondement assez solide et qu'elle s'entoure d'un assez fort rempart pour repousser les tentatives de l'ennemi, et convaincre les faux témoins. Cette chaste femme était abandonnée, et sans la présence de celui dont l'œil distinguait ce qui échappait au regard des juges, elle allait mourir. L'Ecriture rapporte les paroles qu'elle prononça dans son jardin, je veux dire dans son verger : or, aucun homme ne les avait entendues à l'exception de ces deux adultères, qui, après avoir attenté à sa pudeur, cherchaient à se venger de ses résistances par le faux témoignage. Eux seuls avaient entendu ces mots : « Je rencontre des périls de toutes « parts; car si je cède, je meurs; et si je ré- « siste, je n'échapperai pas à vos mains. « Mais il vaut mieux pour moi tomber entre « vos mains, que de pécher en présence de « Dieu [1] ». Si elle repoussait ainsi ce qu'elle entendait, c'est qu'elle craignait celui qu'elle ne voyait pas, et dont le regard divin la fixait : car si elle ne voyait pas Dieu, il ne s'ensuit point que Dieu ne la voyait pas. Dieu voyait

[1] Ps. LXXXIII, 4.

[1] Dan. XIII, 22, 23.

en elle le sanctuaire qu'il bâtissait, il contemplait son œuvre ; en elle il habitait son temple ; il était donc en elle et c'est lui qui répondait aux séducteurs. C'en eût été fait de la chasteté de Susanne, si elle eût été abandonnée par celui à qui elle en était redevable. Elle dit donc: « De tous côtés je rencontre des périls », mais aussi attendait-elle le secours divin pour se préserver de la lâcheté, et pour échapper à la tempête que suscitaient contre elle les faux témoins, comme des vents destructeurs. Toutefois malgré le courroux des vents et des flots, sa chasteté ne fit pas naufrage ; c'est que le Seigneur tenait le gouvernail. Elle poussa un cri, on accourut, on s'empressa ; sa cause fut portée devant le tribunal.

La famille de Susanne avait ajouté foi à la déposition des faux témoins contre elle. Sans doute la pureté sans tache de la vie qu'elle avait menée jusqu'alors semblait être une garantie suffisante de sa pudeur; toutefois n'y aurait-il pas de l'irréligion à n'ajouter pas foi à ces vieillards ? Jamais rien de pareil n'avait été dit de Susanne. Ces hommes étaient donc de faux témoins ? Dieu seul le savait. La famille de Susanne croyait une chose, le Seigneur en voyait une autre ; et parce que les hommes ignoraient ce que voyait le Seigneur, il leur paraissait juste de croire ce qu'affirmaient les deux vieillards. Ainsi Susanne allait mourir ; mais si son corps allait subir la mort, sa chasteté allait recevoir la couronne. Le Seigneur écouta sa prière, il exauça cette âme qu'il voyait, et après l'avoir aidée à ne devenir pas adultère, il ne la laissa pas mourir. Il éveilla l'esprit d'un saint jeune homme, de Daniel ; d'un âge tendre encore la piété faisait de lui un homme fort. L'esprit de prophétie dont il était animé lui montra aussitôt la calomnie des abominables vieillards. Mais il devait chercher le moyen de montrer aux autres ce que lui-même voyait clairement. « Ce sont de faux témoins », s'écria-t-il, « retournez au jugement ». Si la lumière de l'esprit prophétique lui avait montré qu'ils étaient de faux témoins, il devait le prouver aux autres, qui l'ignoraient, et pour le prouver à ces juges, il était sûrement obligé de convaincre les faux témoins. Persuadé donc de la fausseté de leurs dépositions et résolu de la faire paraître au grand jour, il les fit séparer l'un de l'autre. Il les questionna ensuite séparément : si une même passion avait pu les enflammer, ils n'avaient pu se concerter sur un même moyen de défense. Il demanda à l'un d'eux sous quel arbre ils avaient surpris les coupables. « Sous un lentisque », répondit-il. A l'autre il adressa la même question. « Sous une yeuse », reprit ce dernier. Ce désaccord dans les témoignages mit à nu la vérité et sauva la chasteté [1].

2. D'ailleurs, mes frères, comme je l'ai déjà dit, lors même qu'à la suite de ce jugement Susanne aurait subi dans son corps une mort à laquelle il lui était du reste impossible d'échapper, sa chasteté n'en eût pas moins été sauvée et couronnée. Tous en effet nous devons mourir, et tout ce qu'on peut faire, en cherchant à échapper au trépas, n'est point d'éviter la mort qu'on est obligé de subir, mais de la retarder. Tous, nous devons payer, nous paierons tous la dette contractée en Adam ; et quand nous refusons de mourir, loin de croire que nous serons exemptés de la mort, nous demandons simplement que pour nous la mort soit différée. Toute religieuse et toute chaste épouse qu'elle fût, Susanne aussi devait donc mourir. Et quand alors même elle eût payé cette dette, en quoi sa pudeur en aurait-elle souffert, puisque son corps eût été enfermé dans le tombeau, et que sa chasteté fût retournée vers Dieu pour recevoir de lui la couronne ? Croyez-vous, mes frères, qu'il y ait tant de gloire à n'être pas accablé par de faux témoins quand on est innocent ? Non, il n'y a pas grand mérite, quand on est innocent, à n'être pas écrasé par le faux témoignage. Il y aurait grand mérite peut-être, si le faux témoignage n'avait point prévalu contre le Seigneur. Mais c'est la langue des faux témoins qui a servi à faire crucifier Notre-Seigneur Jésus-Christ. Or, tout en l'emportant un moment, comment ces faux témoins ont-ils nui au Sauveur, puisqu'il devait ressusciter ? Ainsi en venant parmi nous avec sa chair, avec sa faiblesse, avec sa nature d'esclave empruntée par lui pour délivrer les esclaves, pour courir après les fugitifs, pour racheter les captifs, pour décharger de chaînes les prisonniers et pour faire des esclaves autant de frères, le Seigneur notre Dieu a montré à ses serviteurs, par son exemple, à n'avoir pas horreur des faux témoins, à ne craindre pas même lorsqu'on les croit. Ils peuvent bien corrompre la réputa-

[1] Dan. XIII.

tion, ils ne sauraient tuer une conscience pure.

Trois jeunes hommes furent délivrés des feux de la fournaise ardente : Dieu était venu à leur secours ; ils se promenèrent au milieu de ces feux inoffensifs, qui s'élançaient autour d'eux sans les brûler, et tout en se promenant ils chantaient les louanges de Dieu, et ils sortirent aussi sains qu'ils l'étaient quand on les jeta dans les flammes. Dieu donc vint à leur aide [1] ; manqua-t-il aux Machabées [2] ? Les Hébreux furent épargnés, les Machabées furent en un instant consumés par la flamme ; éprouvés les uns et les autres, les premiers perdirent la vie du corps, les seconds ne perdirent rien, mais tous furent couronnés. Ce fut en faveur de Nabuchodonosor, ce fut pour lui inspirer la foi au Dieu qu'adoraient les jeunes Hébreux, qu'ils furent tous trois épargnés par la flamme. Lui qui pouvait les délivrer si ostensiblement, pouvait aussi les couronner en secret ; mais en les couronnant en secret, il n'aurait pas sauvé le prince qui les persécutait. La préservation de leurs corps devint le salut de son âme. Eux, en louant Dieu, échappèrent à des feux, mais à des feux présents, tandis que lui, en croyant en Dieu, échappa aux éternelles flammes. Lui, ainsi, reçut de Dieu plus qu'eux. Mais Antiochus, le bourreau des Machabées, n'était pas digne de cette grâce. Aussi en voyant ses victimes consumées par le feu et les tourments, il tressaillit : mais « celui qui s'élève, sera « humilié [3] ».

3. Non content d'avoir délivré Susanne, cette femme si chaste, cette épouse fidèle, du faux témoignage des vieillards, Dieu délivra aussi du faux soupçon de son époux, la vierge Marie. Il avait vu enceinte cette vierge dont ne s'était approché aucun homme, cette vierge dont le sein était devenu fécond, sans porter aucune atteinte à sa pureté virginale. Elle avait conçu par la foi l'auteur même de la foi, elle avait reçu dans ses entrailles le Dieu qui n'en avait pas laissé violer la pureté : son mari cependant conçut un soupçon tout humain ; sûr d'être étranger à ce qu'il voyait, il l'attribuait à un autre, il soupçonnait un adultère. Un ange l'avertit du contraire. Pourquoi mérita-t-il d'être averti par un ange ? Parce que son soupçon ne partait point de la malveillance, comme la malveillance, au rapport de l'Apôtre, en fait naître quelquefois entre des frères [1]. Le soupçon est mauvais quand il est inspiré par l'inimitié, il est bon quand il est produit par le besoin de diriger. Il est permis à un père de soupçonner le mal dans son fils, il ne lui est pas permis de le calomnier. Ainsi il t'est permis de soupçonner le mal quand tu désires ne trouver que le bien. Soupçonner le mal par bienveillance, c'est souhaiter d'avoir tort ; aussi est-on heureux alors d'apprendre que se trouve faux le soupçon qu'on avait. Telles étaient les dispositions de Joseph à l'égard de son épouse, de son épouse à qui il était uni, non pas de corps, mais de cœur. Ainsi donc, sur la Vierge elle-même tomba un faux soupçon. Mais de même que l'Esprit-Saint prit la défense de Susanne dans la personne de Daniel, ainsi un ange s'interposa en faveur de Marie. « Ne craignez « pas, dit l'ange à Joseph, d'accueillir Marie « votre épouse ; car ce qui est né en elle vient « de l'Esprit-Saint [2] ». La rançon était trouvée, le mauvais soupçon s'évanouit.

4. Les femmes mariées se réjouissaient, il y a un instant, en présence de Susanne ; que les vierges se réjouissent en face de Marie, et que les unes et les autres gardent la chasteté, soit conjugale, soit virginale. L'une et l'autre chasteté est méritoire devant Dieu. Sans doute la chasteté virginale l'emporte sur la chasteté conjugale ; chacune néanmoins est agréable à Dieu, de qui elle est un don. Par l'une et par l'autre on parvient à la vie éternelle ; mais tous, dans cette éternelle vie, n'arrivent pas aux mêmes honneurs, à la même gloire, au même mérite. Pour vous faire une idée de l'éternelle vie et du royaume de Dieu, contemplez ce que nous appelons le ciel.

Au ciel sont tous les astres ; c'est ainsi que dans le royaume de Dieu seront tous les bons chrétiens. La vie éternelle sera la même pour tous ; l'un, en effet, ne vivra point plus longtemps que l'autre, puisque tous nous devons vivre sans fin. Elle est le denier que doivent recevoir tous les ouvriers qui sont venus travailler à la vigne, soit dès le matin, soit à la onzième heure [3] : oui, ce denier est la vie éternelle, égale pour tous. Maintenant regardez le ciel et souvenez-vous de ces mots de l'Apôtre : « Autres sont les corps célestes, et « autres les terrestres. Autre est l'éclat du so« leil, autre l'éclat de la lune, et autre l'éclat « des étoiles, car une étoile diffère en clarté

[1] Dan. III. — [2] II Mach. VII. — [3] Luc, XVIII, 14.

[1] I Tim. VI, 4. — [2] Matt. I, 18-21. — [3] Ib. XX, 9, 10.

« d'une autre étoile. Ainsi en est-il de la résurrection des morts [1] ».

A chacun donc, mes frères, de lutter dans ce siècle proportionnellement à la grâce qu'il a reçue, afin d'être heureux dans le siècle futur. Es-tu marié ? C'est un genre de vie moins parfait, compte sur une moindre récompense ; ne désespère pas toutefois du royaume éternel. Mais il te faut garder les préceptes propres aux époux. De ce que tu as une épouse, s'ensuit-il que tu ne doives pas te regarder comme étranger dans ce monde, que tu ne doives pas réfléchir à la mort qui t'attend, ni sortir de ta couche voluptueuse? Considère donc où tu vas, si c'est aux tourments affreux ou à l'éternelle récompense. Oui, réfléchis, garde ce que tu as reçu, porte ton fardeau ; car il est léger si tu as la charité, et pesant si tu ne l'as pas. Est-ce en vain que le Seigneur a dit, ou ne parlait-il qu'aux vierges quand il disait : « Venez à moi, vous tous qui « souffrez et qui êtes chargés, et je vous sou« lagerai ; prenez sur vous mon joug, appre« nez que je suis doux et humble de cœur, « et vous trouverez le repos pour vos âmes », non pour vos corps, mais pour vos âmes ; « car mon joug est doux, et mon fardeau lé« ger [2] » ; léger pour qui l'aime, lourd pour qui le rejette. As-tu pris sur tes épaules ce joug du Seigneur? Il est doux si tu fais de courageux efforts ; lourd, si tu résistes. Que de tentations assaillent la vie conjugale ! De ce que Susanne était mariée, doit-on conclure que sa pudeur ne fut pas attaquée? N'y a-t-il que les femmes mariées qui ne soient pas tentées sous ce rapport? Susanne, considère-le, était mariée, elle avait un époux ; elle fut tentée cependant, elle fut agitée par la tempête. « Il « y a pour moi, dit-elle, dangers de toutes « parts ». Elle craignait que les faux témoins ne la fissent mettre à mort ; elle craignait aussi d'être condamnée par Dieu, le juge véritable, à une mort plus complète. La mort infligée par les faux témoins n'aurait duré qu'un temps; le châtiment infligé par le juge suprême eût été éternel. Elle examina, puis elle fit son choix ; elle craignit d'abord, puis elle examina ; elle examina, puis elle fit son choix ; elle fit son choix et fut victorieuse. Ainsi apprit-elle aux épouses religieuses à résister au tentateur, à combattre, à souffrir, à implorer le secours divin.

[1] I Cor. XV, 40-22. — [2] Matt. XI, 28-30.

5. Si l'Ecriture rend témoignage à cette femme illustre, ne dit-elle rien en faveur des hommes ? souffre-t-elle qu'ils n'aient aucun modèle à imiter ? Nous venons de considérer Susanne tentée par deux hommes passionnés qui voulaient la corrompre, nous venons de la voir lutter contre eux. Pendant qu'on lisait ce passage de l'Ecriture , notre cœur était comme sur un théâtre où nos regards étaient fixés d'une part sur un esprit plein de pudeur qui combattait comme un athlète de Dieu, et d'autre part sur l'ennemi qui l'attaquait : cet ennemi est vaincu , triomphons de lui avec la femme qui l'a défait. Ainsi les épouses religieuses ont un modèle, un modèle à imiter. Mais qu'elles se sentent redevables à Dieu de la vertu qu'elles conservent, plutôt qu'à l'homme ; car elles la conservent si elles sentent la devoir à Dieu ; elles la conservent si elles sentent la devoir à celui qui voit en elles, quand elles le gardent, ce qui échappe même aux yeux de leur époux. Souvent, en effet, l'époux est absent, Dieu ne l'est jamais; parfois encore, en sa qualité d'époux, l'époux nourrit un faux soupçon. Que la femme alors prie pour son époux, qu'elle prie pour éloigner de lui la condamnation et obtenir son salut. Ce faux soupçon d'un homme ferme-t-il les yeux au Seigneur? Sa conscience est à découvert devant lui, car elle est son œuvre ; et si dans le temps elle est opprimée, il la délivre pour l'éternité. Que l'épouse toutefois prie pour son mari et qu'elle s'applique, non-seulement à mener une bonne conduite, mais encore à jouir d'une réputation intacte. La pureté, sans doute, préserve de la condamnation la vie vertueuse, mais la bonne réputation préserve le prochain du danger des faux soupçons et du péché où il tomberait peut-être en se prononçant trop légèrement. Ainsi étaient tombés les juges de Susanne, et ce furent eux plutôt que Susanne, que délivra de la mort intérieure le saint prophète Daniel, ou mieux encore, le Seigneur par son organe. Susanne en effet fut délivrée par lui d'une condamnation temporaire ; et eux furent préservés de l'éternel supplice où les aurait précipités, pour avoir mal jugé et condamné une innocente, le juge que nul ne peut corrompre, à qui nul ne saurait se soustraire.

6. Je disais que les hommes ne manquent pas non plus de modèle. Epoux chastes, époux qui craignez Dieu et qui vous contentez de

vos épouses ; époux qui gardez la fidélité que vous avez réclamée pour vous, attendez de mon souvenir ce que vos épouses ont entendu de la lecture. Non, la divine Ecriture ne vous a pas laissés non plus sans un modèle. En entendant parler Susanne, vos épouses partageaient la joie de sa victoire ; pour vous, regardez Joseph, non pas ce Joseph à qui avait été fiancée la vierge Marie, mère du Christ, car ce Joseph fut tenté de soupçon et en fut bientôt tiré par un ange ; la sainte Ecriture parle d'un autre Joseph, qui fut tenté par une impudique. Il était beau, et cette femme obscène s'éprit de passion pour lui, car elle avait l'âme gâtée, et dans cette âme n'étaient plus les yeux qui voient la beauté spirituelle et invisible ; car en aimant la beauté de ce jeune homme, elle ne voulait pas qu'il restât chaste. Oui, elle s'attacha à un autre, au serviteur de son mari ; mais elle n'aimait point en lui le serviteur fidèle. Est-ce lui ou plutôt elle-même qu'elle aimait ? qu'en penses-tu ? J'estime, pour mon compte, qu'elle n'aimait ni lui ni elle. Si elle l'avait aimé, pourquoi aurait-elle voulu le perdre ? Et si elle s'aimait elle-même, voudrait-elle se perdre ? Voilà bien la preuve qu'il n'y avait point en elle d'amour véritable. Une passion empoisonnée la brûlait, elle ne brillait pas des flammes de la charité. Mais Joseph savait contempler ce qu'elle-même ne savait pas ; il était plus beau dans son âme que dans son corps, plus beau de la pureté de son cœur que de l'éclat de sa chair ; et dans ce sanctuaire mystérieux où ne plongeait pas l'œil de cette femme, il jouissait d'une beauté qui le charmait. Or, le regard fixé sur cette beauté intérieure de la chasteté, comment aurait-il permis qu'elle fût souillée et corrompue par les attaques d'une femme ? Si elle était éprise d'amour, lui aussi en était épris ; mais ce qu'il aimait était bien supérieur à ce qu'elle recherchait, attendu qu'il voyait ce qu'elle ne voyait pas.

7. Veux-tu voir d'une manière quelconque cette spirituelle beauté de la pureté ? As-tu pour la regarder des yeux tant soit peu ouverts ? Je vais te citer un exemple. Tu aimes dans ton épouse la chasteté : pourquoi haïr dans l'épouse d'autrui ce que tu aimes dans la tienne ? Qu'aimes-tu dans la tienne ? La chasteté, sans aucun doute. Or, en l'aimant dans ton épouse tu la hais dans l'épouse d'autrui ! Tu la hais en elle, puisque tu veux l'y détruire en te livrant avec elle au plaisir. Comment ! tu veux détruire dans l'épouse d'autrui ce que tu aimes dans la tienne ? Ce que tu aimes dans ton épouse, tu veux l'anéantir dans celle d'autrui ? Meurtrier de la chasteté, comment pourras-tu prier avec piété ? Conserve donc dans la femme d'autrui ce dont tu désires la conservation dans la tienne ; aime la chasteté plutôt que la chair. Peut-être crois-tu aimer la chair et non la chasteté de ton épouse. C'est là une pensée qui doit faire rougir ; je ne veux pas toutefois m'abstenir de te convaincre par une remarque. Je pense donc, moi, que tu préfères dans ta femme la chasteté à la chair. Mais voici pour te convaincre sans retour que tu préfères à la chair la chasteté, c'est que tu aimes la chasteté dans ta fille. Quel père ne désire avoir des filles chastes ? Quel père n'est heureux de la chasteté de ses filles ? En elles encore est-ce la chair que tu aimes ? Es-tu épris des charmes de leurs corps, quand tu as tant d'horreur pour l'inceste ? Tu aimes la chasteté, je viens de le démontrer. Or, si tu aimes la chasteté, pourquoi te nuire, en ne l'aimant pas en toi ? Voici tout en deux mots : aime en toi ce que tu aimes dans ta fille ; aime-le aussi dans l'épouse d'autrui, attendu que ta fille aussi deviendra l'épouse d'un autre. Oui, aime également en toi la chasteté. Pour avoir l'épouse d'autrui, il ne te suffit pas de l'aimer ; il ne faut qu'aimer la chasteté pour la posséder. Aime donc la chasteté, afin de parvenir à l'éternelle félicité.

8. Peut-être seras-tu tenté, aimé d'une femme impudique qui te trouvera seul et qui fera effort pour obtenir tes embrassements, te menaçant, si tu résistes, de te faire condamner en t'inculpant. C'est ce qu'essayèrent les faux témoins contre Susanne, et contre Joseph la femme du maître qu'il servait. Regardez alors celui que regardèrent et Susanne et Joseph. De ce qu'il n'y ait point là de témoin, s'ensuit-il que Dieu n'y soit pas ? Joseph ne voulut pas blesser sa vue, la vue de son Seigneur qui était là ; il ne voulut pas accorder à l'impudique les coupables embrassements qu'elle sollicitait, et en repoussant la passion de cette femme il s'attacha de plus en plus à sa propre pureté. Elle n'en fit pas moins ce dont elle l'avait menacé, elle le calomnia près de son mari, qui la crut. La patience de

Dieu va plus loin encore. Joseph est mis en prison ; on le garde comme un coupable, lui qui n'a pas offensé son Dieu. Mais comme il était innocent, là non plus Dieu ne lui manqua pas. Le Seigneur bénit sa patience, et s'il ne le délivra pas aussitôt, c'est qu'il lui réservait de plus considérables récompenses [1]. En l'éprouvant par la souffrance, il lui accordait la joie de mériter.

Il était bien juste d'ailleurs que ce saint patriarche souffrît pour la pudeur même quelque chose de dur, d'amer. S'il eût aimé une femme impudique, il eût été disposé à souffrir beaucoup pour elle ; elle aussi n'eût apprécié son attachement qu'autant que pour elle il eût bravé des embarras et des afflictions et payé ainsi de retour, non pas son affection, mais sa passion coupable. Ce qui l'eût de son côté enflammée pour lui ; c'est qu'elle l'eût vu épris pour elle d'un tel amour qu'il n'eût pas refusé pour elle d'endurer quoi que ce fût. Or, si on fait tant pour une impudique, ne doit-on pas davantage à la pudeur même ? C'est donc avec raison que Dieu diffère parfois son secours : il veut éprouver, exercer, révéler un homme à lui-même ; car pour lui rien ne lui est caché.

9. Ce que je voudrais donc demander à votre charité, c'est qu'aux convoitises charnelles et aux joies du siècle, c'est qu'aux pompes vaines, éphémères, et à la fumée de la vie présente vous préfériez les charmes et la beauté de la sagesse, la douceur et les attraits de la sagesse encore, l'éclat de la pureté et la splendeur de la chasteté. Ces beautés sont cachées dans les trésors célestes, ce sont des perles précieuses que Dieu voit sans enveloppe et qui brillent d'un vif éclat : vous-mêmes les voyez, si vous avez des yeux. Ah ! préférez ces biens aux plaisirs contraires et coupables ; et si la tentation vous presse jusqu'à vous faire endurer quelque chose de fâcheux, mes frères, est-il un homme qui ne sache souffrir pour conserver sa bourse ? En est-il un qui ne sache souffrir pour conserver son champ, la borne même qui en marque la limite ? Vous souffrez pour ces choses que vous n'avez pas le pouvoir de garder autant que vous voulez ni de laisser à qui il vous plaît ; car nous les perdons souvent durant le cours de notre vie, et souvent aussi elles deviennent à notre mort la propriété de nos ennemis. Or, si pour ces biens (mais faut-il les appeler des biens, puisqu'ils ne rendent pas les hommes bons ?) on souffre avec patience tant de maux, pourquoi tant de torpeur quand il s'agit de la foi ? Pourquoi tant d'hésitations quand il s'agit d'un trésor céleste, de ces richesses que le naufrage même ne saurait nous enlever ? Car le juste, après avoir fait naufrage, reste à la fois riche et dépouillé.

10. Job était comblé de cette sorte de richesses ; il avait tout perdu en un clin d'œil ; de toute l'opulence qu'il possédait auparavant, rien n'était resté dans sa maison, il était tombé tout à coup dans la mendicité, et jeté sur un fumier, il était rongé de vers des pieds à la tête. Quelle misère plus grande que celle-là ? Mais aussi quoi de plus heureux que sa félicité intérieure ? Il avait perdu tout ce qu'il avait reçu de Dieu ; mais il possédait ce Dieu à qui il devait tout. « Nu je suis sorti du sein de ma « mère, je rentrerai nu dans la terre. Le Sei- « gneur a donné, le Seigneur a ôté ; comme « il a plu au Seigneur, ainsi il a été fait : béni « soit le nom du Seigneur ». Cet homme est-il pauvre ? Cet homme n'a-t-il rien ? Si rien ne lui reste, dans quel trésor puise-t-il ces perles précieuses, ces louanges de Dieu ?

Le tentateur s'attaque ensuite à sa chair, et après lui avoir tout enlevé il lui laissa sa femme pour le tenter. C'était une Eve, mais lui ne fut pas un Adam. Comment en effet se montra-t-il ? Comment répondit-il à cette femme qui le poussait au blasphème ? « Tu as « parlé comme l'une des femmes insensées. « Si de la main du Seigneur nous avons reçu « des biens, pourquoi n'en souffririons-nous « pas des maux [1] ? » Quel homme à la fois dévoré et intact ! Quelle laideur et quelle beauté ! Quelle plaie béante et quelle pleine santé ! Il est assis sur un fumier et il règne dans le ciel ! Si cet homme nous ravit, imitons-le ; pour l'imiter, travaillons, et si nous fléchissons dans le travail, crions à notre aide.

Celui qui commande de combattre vient en aide au combattant. Crois-tu que Dieu contemple ce combattant, comme le peuple regarde un cocher ? Le peuple peut crier, il ne saurait venir en aide. Non, Dieu ne te regarde point dans l'arène, comme le chef des jeux regarde un athlète. On prépare à celui-ci une couronne de paille, on n'ajoute point à ses forces quand il est dans la peine ; l'homme ne

[1] Gen. XXXIX, XLI.

[1] Job, I, II.

le peut, car l'homme n'est pas Dieu. Peut-être même le spectateur souffre-t-il plus en regardant que l'athlète en luttant. Quand au contraire Dieu regarde ses combattants, il leur vient en aide s'ils l'invoquent, car c'est un de ses athlètes qui s'écrie dans un psaume : « Si « je disais : Mon pied chancèle, votre miséri« corde, Seigneur, me secourait [1] ». Donc, mes frères, n'hésitons pas ; demandons, cherchons, frappons : « Quiconque demande, re« çoit ; qui cherche, trouvera ; et on ouvrira à « celui qui frappe [2] ».

[1] Ps. XCIII, 18. — [2] Matt. VII, 8.

SERMON CCCXLIV.

L'AMOUR DE DIEU ET L'AMOUR DU SIÈCLE.

ANALYSE. — L'amour de Dieu et l'amour du siècle se disputent l'empire de notre cœur, et celui d'entre eux qui l'emportera l'entraînera à lui. Il faut donc préférer à l'amour du siècle l'amour de Dieu, l'amour qui met au-dessus de tout l'obéissance due à Dieu et à l'Eglise. Ce qui doit nous y engager spécialement, c'est 1° l'exemple de Jésus-Christ qui a su préférer l'amour de Dieu à l'amour de lui-même considéré comme homme ; c'est 2° l'espérance d'échapper par ses mérites à la seconde mort ; c'est 3° la vue des sacrifices quelquefois incroyables que font les mondains afin de prolonger leur vie de quelques jours. Ainsi donc sachons trouver notre âme pour la perdre, et la perdre pour la retrouver ensuite ; mais ayons soin de ne la perdre pas pour de l'or, de la perdre uniquement pour l'amour de Dieu.

1. Durant cette vie et dans toutes nos tentations, deux amours sont aux prises l'un avec l'autre : l'amour de Dieu et l'amour du siècle, et celui des deux qui l'emportera attirera à lui par son propre poids le sujet où il se trouve. En effet, ce ne sont ni des ailes ni des pieds, mais nos affections qui nous portent à Dieu ; comme ce ne sont ni des nœuds ni des liens matériels, mais des affections contraires qui nous tiennent attachés à la terre.

Aussi le Christ est-il venu transformer notre amour, et de terrestre qu'il est, en faire un amour de vie céleste. Si pour l'amour de nous il s'est fait homme, lui à qui nous devons d'être hommes ; si tout Dieu qu'il est il est devenu homme, c'est pour faire des hommes autant de dieux. Tel est donc le but désigné à notre ardeur guerrière ; c'est pour l'atteindre que nous devons lutter contre la chair, lutter contre le démon, lutter contre le siècle. Or, prenons confiance, car s'il oblige à ce combat, ce n'est pas pour en être lui-même spectateur sans prêter secours, ni pour nous exciter à compter sur nos forces. Compter sur ses forces, quand on est homme, c'est compter sur les forces d'un homme : or, « maudit « quiconque met son espoir en l'homme [1] ». Embrasés des feux de cet amour pieux et saint, les martyrs ont consumé en quelque sorte, par la vigueur de l'âme, le chaume de la chair, et tout entiers néanmoins ils sont parvenus avec leur esprit près de celui pour lequel ils brûlaient. Il y a plus : la chair même, pour avoir dédaigné les biens présents, recevra à la résurrection des morts, l'honneur qui lui est dû. Si elle a été jetée dans les sillons avec ignominie, c'est pour ressusciter avec gloire.

2. A ceux qui sont enflammés, ou plutôt qu'il veut enflammer de cet amour, le Seigneur adresse ces mots : « Qui aime son père « ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de « moi ; quiconque aussi ne prend pas sa croix « et ne me suit pas, n'est pas digne de moi « non plus [2] ». Ce n'est pas supprimer, c'est mettre en ordre l'amour des parents, de l'épouse et des enfants. Aussi n'est-il pas dit : Qui aime, mais : « Qui aime... plus que moi ». N'est-ce pas dans le même sens que l'Eglise s'écrie dans les Cantiques des cantiques : « Il « a réglé en moi la charité [3] ? » Aime ton

[1] Jer. XVII, 5. — [2] Matt. X, 37, 38. — [3] Cant. II, 4.

père, mais ne l'aime pas plus que le Seigneur ; aime celui qui t'a donné la vie, mais ne l'aime pas plus que celui qui t'a créé ; car ton père ne savait pas, en te donnant le jour, qui, ni quel tu serais. Ce père t'a nourri, il est vrai ; mais ce n'est pas lui qui a créé le pain pour apaiser ta faim ; il faut même, pour que tu hérites des biens qu'il te réserve, qu'il quitte la terre ; il te fait vivre par sa mort. Dieu au contraire conserve près de lui l'héritage qu'il te destine ; tu posséderas cet héritage en même temps que ce Père divin ; pour lui succéder tu n'as pas besoin d'attendre qu'il te précède : toujours uni à ce Père immuable, tu demeureras éternellement en lui.

Oui, aime ton père, mais ne l'aime pas plus que ton Dieu. Aime aussi ta mère, mais ne l'aime pas plus que l'Eglise, qui t'a enfanté pour la vie éternelle. Que ton amour pour tes parents t'apprenne même combien tu dois aimer Dieu et l'Eglise. Eh ! si tu dois tant aimer ceux qui t'ont communiqué une vie périssable ; quelle affection ne dois-tu pas à ceux qui t'ont enfanté pour l'éternité, pour subsister durant l'éternité ? Aime ton épouse, aime tes enfants en les amenant à servir Dieu avec toi ; car une fois uni à Dieu, tu ne craindras plus d'en être séparé. Ce motif même te défend de les aimer plus que Dieu ; et c'est les aimer absolument mal, que de négliger de les attirer à servir Dieu avec toi. Viendra peut-être l'heure du martyre ; tu es résolu à confesser le Christ, et il pourra se faire qu'en le confessant tu subisses une peine temporelle, la mort même temporelle. Ton père, ton épouse ou ton fils viendront essayer de te gagner pour te décider à ne pas mourir, mais leurs séductions mêmes seront cause de ta mort. S'ils ne réussissent pas à te persuader tout à coup, souviens-toi de ces mots : « Qui aime « son père, ou sa mère, ou son épouse, ou ses « enfants plus que moi, n'est pas digne de moi ».

3. Mais l'affection charnelle cède aux caresses des parents, et la tendresse humaine semble succomber. Ah ! resserre les plis de ta robe qui descend, ceins-toi de courage. L'amour charnel te tourmente ? Prends ta croix et suis le Seigneur. Ne vois-tu pas ton Sauveur, tout Dieu qu'il soit dans un corps et avec un corps, manifester en lui des sentiments humains, quand il dit : « S'il est possible, mon « Père, que ce calice s'éloigne de moi [1] ? » Il savait bien que ce calice ne pouvait s'éloigner de lui, il était venu pour le boire, pour le boire volontairement et non par force. Il était tout-puissant ; s'il l'avait voulu, ce calice se serait éloigné, car il est Dieu comme son Père, son Père et lui ne forment qu'un seul Dieu. Mais c'est en tant que possédant une nature d'esclave, une nature que pour toi il a empruntée de toi, qu'il fait entendre ce cri d'un homme, ce cri d'un homme de chair. C'est toi qu'il daigne personnifier en lui, et c'est pour qu'en parlant de ses faiblesses tu puises en lui la force. Il fait voir la volonté par où tu peux être tenté ; puis il montre aussitôt quelle volonté tu dois préférer à la tienne. « Mon Père, s'il est possible, que ce « calice s'éloigne de moi ». Telle est ma volonté d'homme ; car ici je suis homme, je parle d'après ma nature d'esclave. « Mon « Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne « de moi ». C'est le cri de la chair, et non de l'esprit ; de la faiblesse, et non de la divinité. « S'il est possible, que ce calice s'éloigne de « moi ». C'est la même volonté dont il est question dans ces paroles adressées à Pierre : « Mais lorsque tu auras vieilli, un autre te « ceindra et te portera où tu ne veux pas [1] ».

Comment donc les martyrs ont-ils vaincu ? C'est qu'à la volonté de la chair ils ont préféré la volonté de l'esprit. Ils aimaient cette vie et l'appréciaient. Mais en considérant l'attachement qu'on a pour elle, bien qu'elle doive finir, ils se disaient combien il faut s'attacher à celle qui ne finira point. Un mortel ne veut pas mourir ; nécessairement toutefois il mourra, tout en refusant toujours de mourir. A quoi parviens-tu ? qu'obtiens-tu ? qu'arraches-tu en refusant de mourir ? Tu n'as pas le pouvoir de supprimer cette nécessité de subir la peine de mort. Ce que tu redoutes, arrivera malgré toi ; ce que tu retardes, malgré toi viendra un jour. Tu fais tant d'efforts pour retarder la mort, en fais-tu pour y échapper ? Si les amis de cette vie s'empressent tant de retarder la mort ; que ne faut-il pas faire pour en être à jamais exempt ? Tu ne veux pas mourir, assurément. Eh bien ! change d'amour, et on te montrera, non pas une mort qui t'accablera malgré toi, mais une mort à laquelle tu échapperas si tu le veux.

4. Pour peu donc que l'amour s'éveille dans ton cœur, qu'il jaillisse une étincelle du sein

[1] Matt. XXVI, 39.

[1] Jean, XXI, 18.

de ta cendre ou de ta chair, qu'il y ait dans ton âme assez de vigueur pour ne pas laisser s'éteindre, pour enflammer même davantage ce feu sacré au souffle de la tentation ; si ton ardeur n'est pas une ardeur d'étoupe qui s'éteigne au moindre souffle; si elle est au contraire l'ardeur du chêne enflammé ou l'ardeur du charbon qui s'enflamme alors davantage; mets-toi en face de deux morts, l'une temporelle, c'est la première, l'autre éternelle, c'est la seconde. La première mort est destinée à tous; la seconde ne l'est qu'aux méchants, qu'aux impies, qu'aux infidèles, qu'aux blasphémateurs, qu'à tous ceux enfin qui résistent à la saine doctrine. Regarde bien, mets-toi en présence de ces deux morts. Tu voudrais, s'il était possible, ne passer ni par l'une ni par l'autre. Je le sais, tu veux vivre, tu voudrais ne pas mourir, tu voudrais passer de cette vie dans l'autre sans mourir pour ressusciter, et en restant vivant pour arriver à un état meilleur. Voilà ce que tu voudrais; voilà ce qu'il y a dans le cœur humain; voilà, je ne sais comment, ce que voudrait, ce qu'ambitionnerait l'âme de l'homme. C'est que l'amour de la vie comprend la haine de la mort; c'est qu'en ne haïssant pas sa chair on ne veut pas pour elle ce qu'on déteste. « Nul en effet « n'a jamais haï sa propre chair [1] ». Ce même sentiment se révèle dans ces mots de l'Apôtre : « Nous avons une demeure construite par « Dieu, non par la main des hommes, éternelle, « dans les cieux. Ce qui fait que nous gémis« sons, c'est que nous aspirons à habiter cette « demeure, qui est du ciel; et toutefois, ajoute« t-il, nous ne voudrions pas être dépouillés, « mais recouverts, en sorte que ce qui est « mortel en nous fût absorbé par la vie ». Tu veux n'être pas dépouillé ; tu le seras ; mais ce que tu dois faire, c'est qu'au moment où la mort te dépouillera de ta tunique de chair, on te trouve revêtu de la cuirasse de la foi. C'est ce qu'exprime l'Apôtre en continuant : « Pourvu, dit-il, qu'on reconnaisse que nous « sommes vêtus, et non pas nus [2] ».

En effet, la première mort te dépouillera de ta chair, qui sera mise de côté pendant quelque temps, et qui te sera rendue au moment voulu, bon gré ou malgré toi. Car il ne serait pas vrai de dire que tu ressusciteras si tu le veux et que si tu refuses tu ne ressusciteras pas, ni qu'en ne croyant pas la résurrection

[1] Eph. v, 29. — [2] II Cor. v, 1-4.

tu n'y auras point part. Tu as plutôt besoin d'agir de manière qu'en ressuscitant bon gré ou malgré toi, tu obtiennes alors ce qui sera à ton gré. Le Seigneur Jésus n'a-t-il pas dit en personne : « L'heure approche où tous ceux « qui sont dans les tombeaux entendront sa « voix et en sortiront ? » Qu'ils soient bons ou mauvais : « Tous ceux qui sont dans les tom« beaux entendront sa voix et en sortiront » : ils sortiront de leurs retraites; à la voix du Créateur plein de vie, rien de créé ne sera capable de retenir un seul mort. « Tous ceux « qui sont dans les tombeaux entendront sa « voix et en sortiront ». Ce mot « tous », indique mélange et confusion. Veux-tu voir le discernement et la séparation ? « Ceux qui « auront fait le bien, poursuit le Sauveur, « afin de ressusciter pour la vie; et ceux qui « auront fait le mal, afin de ressusciter pour « le jugement [1] ». Ce jugement, que doivent subir les impies à la résurrection, se nomme la seconde mort. Pourquoi donc, chrétien, redouter la première? Malgré toi, elle viendra, elle arrivera, malgré ton refus. Peut-être te rachètes-tu des mains des barbares; pour échapper à la mort, tu te rachètes à haut prix, sans épargner ta fortune, en appauvrissant tes enfants; et à peine racheté, demain tu mourras. C'est des mains du diable qu'il faut te racheter, car il t'entraîne avec lui à la seconde mort, puisqu'il sera dit aux impies, placés à la gauche : « Allez, maudits, au feu « éternel, qui a été préparé pour le diable et « pour ses anges [2] ». C'est de cette seconde mort que tu dois te racheter. Tu demanderas : comment? Ne cherche ni taureaux ni boucs, ne fouille même pas dans ta bourse en te disant : Pour me racheter des mains des barbares, j'avais de l'argent. Pour te racheter de la seconde mort, possède la justice. Le barbare pourrait t'enlever ton argent d'abord, puis te traîner en captivité sans te laisser de quoi te racheter, puisque maître de toi il serait maître aussi de tout ce qui est à toi ; mais la justice ne te sera point ravie malgré toi, elle demeure dans le trésor intime de ton cœur; garde-la, attache-toi à elle, avec elle tu te rachèteras de la seconde mort. Pour y échapper il te suffit de le vouloir, attendu que si tu le veux tu auras de quoi t'en exempter. C'est la volonté qui obtient du Seigneur la justice, et qui la boit en lui comme à sa source,

[1] Jean, v, 28, 29. — [2] Matt. xxv, 41.

et pourvu qu'on en soit digne on peut approcher toujours de cette source.

Reconnais aussi ce qui peut te venir en aide. Ton argent t'a racheté des mains des barbares, ton or t'a racheté de la première mort : c'est le sang de ton Dieu qui t'a racheté de la seconde; car c'est pour nous racheter qu'il avait du sang, et s'il en a pris, c'était afin de pouvoir le répandre pour notre rançon. Ce sang de ton Seigneur, si tu le veux, a été versé pour toi, il ne l'a pas été, si tu ne le veux pas. Ne dis donc pas : Mon Dieu avait du sang pour me racheter; depuis qu'il l'a versé tout entier dans sa passion, que lui reste-t-il pour obtenir encore ma délivrance? Ce qu'il y a de merveilleux, c'est qu'en ne le versant qu'une fois, il l'a répandu pour tous. Ce sang du Christ fait le salut de qui le veut, le supplice de qui n'en veut pas. Pourquoi donc, au lieu de ne vouloir pas de la première mort, ne pas t'affranchir plutôt de la seconde? Tu en seras réellement affranchi, si tu veux prendre ta croix et suivre le Seigneur, car lui-même a porté la sienne et recherché son serviteur.

5. Est-ce donc, mes frères, que ceux qui aiment tant la vie temporelle, ne vous excitent pas puissamment à aimer l'éternelle vie? Que ne font pas les hommes pour vivre quelques jours ? Qui pourrait nombrer les efforts et les tentatives de tous ceux qui cherchent à vivre et qui doivent mourir bientôt ? Que ne font-ils donc pas pour ce peu de jours; et que faisons-nous de comparable pour l'éternelle vie ? Mais qu'entendez-vous par ce peu de jours qu'ils cherchent à racheter et à passer sur la terre ? Dût-on aller jusqu'à la vieillesse, après avoir été racheté, il n'y a là que peu de jours ; oui, fût-on racheté dans l'enfance et devînt-on ensuite un vieillard décrépit, on n'est racheté que pour peu de jours. Je m'abstiens de dire que racheté aujourd'hui on peut mourir demain. On est dans l'incertitude. Eh bien ! pour ces quelques jours incertains, que ne fait-on pas ? Que n'imagine-t-on pas ? Supposons que la maladie fasse tomber entre les mains du médecin, et que tous, après avoir constaté le mal, désespèrent de la guérison ; supposons ensuite qu'on annonce un médecin capable de tirer de danger ce malade désespéré, que ne lui promet-on pas ? Que ne lui donne-t-on pas, malgré l'incertitude où on reste ? Pour obtenir un peu de vie, on sacrifie ce qui soutient la vie. Supposons encore qu'un père tombe aux mains d'un ennemi, d'un larron, et soit retenu captif pour; le soustraire à la mort, pour le racheter, ses enfants n'accourent-ils pas ? pour délivrer ce père, pour pouvoir l'enterrer eux-mêmes, ne dépensent-ils pas ce qu'ils devaient recevoir de lui ? Quelles démarches, quelles prières, quels efforts ! qui pourra dire tout cela ?

J'ai pourtant à dire quelque chose de plus important, quelque chose qui serait incroyable, si trop souvent on n'en était témoin. Pourquoi parler des mortels qui pour vivre sacrifient leur fortune et ne se laissent rien ? Pour prolonger un peu leur vie de quelques jours, de quelques jours dont ils ne sont pas sûrs et qu'ils passeront dans la crainte et le travail, que ne dépensent-ils pas? Que ne donnent-ils pas ? Mais, malheur au genre humain ! J'ai dit que pour vivre ils sacrifient ce qui les fait vivre. Voici ce qui est pire, ce qui est plus grave, ce qui est plus coupable, ce qui serait incroyable, je le répète, si on ne le voyait trop souvent. Hélas ! pour obtenir quelques jours de vie, ils vont jusqu'à livrer ce qui pourrait les faire vivre toujours. Ecoutez bien et comprenez ma pensée. Elle n'est pas développée encore, et déjà plusieurs en sont frappés, car le Seigneur la leur a révélée avant que je me sois expliqué. Laisse de côté ces hommes qui donnent et qui sacrifient ce qui les fait vivre, afin d'obtenir de vivre tant soit peu. Remarquez ces autres qui pour obtenir de vivre quelques jours sacrifient ce qui peut les faire vivre toujours. Qu'est-ce qui peut les faire vivre toujours? La foi, la piété ; c'est là comme l'argent avec lequel on achète la vie éternelle. Bientôt viendra de côté un ennemi ; pour te faire peur il ne te dira pas : Donne-moi ton argent et je te laisse la vie ; mais : Pour vivre, renie le Christ. Eh bien ! si tu y consens, pour t'assurer quelques jours de vie, tu perdras ce qui peut te mettre en possession de l'éternelle vie. Tu craignais la mort : est-ce là aimer la vie ? Bon homme, si tu redoutais de mourir, n'est-ce point parce que tu aimais à vivre ? Mais le Christ est la vie même : pourquoi tant désirer une petite vie pour perdre la grande ? Peut-être cependant n'as-tu pas perdu la foi, bien que tu n'eusses à perdre rien autre chose. Attache-toi donc à cette foi qui peut te faire vivre toujours. Considère combien fait ton prochain pour obtenir de vivre un peu ; considère aussi quel mal a fait, pour arriver à

prolonger sa vie de quelques jours, celui qui a renié le Christ. Et toi, pour ne mourir jamais, pour vivre durant tout ce jour qui s'appelle l'éternité, pour être protégé par ton Rédempteur, être l'égal des anges, dans le royaume éternel, tu ne veux pas mépriser ce peu de jours de la vie ? Qu'as-tu aimé ? Qu'as-tu perdu ? Tu n'as point porté ta croix à la suite du Seigneur.

6. Vois néanmoins combien il veut que tu sois prudent, lui qui t'a dit : « Prends ta croix « et me suis. Qui aura retrouvé son âme, s'é- « crie-t-il, la perdra ; et qui l'aura perdue « pour moi, la retrouvera [1] ». Qui l'aura retrouvée, la perdra ; qui l'aura perdue, la retrouvera. Pour la perdre, il faut d'abord la trouver ; et après l'avoir perdue, on finit par la retrouver. On la trouve donc deux fois, et entre ces deux fois on la perd une. Nul ne saurait perdre son âme en vue du Christ, sans l'avoir trouvée d'abord ; et nul ne saurait la retrouver dans le Christ sans l'avoir d'abord perdue. Trouve-la donc pour la perdre, et perds-la pour la trouver. Comment la trouver d'abord afin de pouvoir la perdre ? C'est en pensant que sous un rapport tu es mortel ; c'est en pensant à Celui qui t'a formé, et qui d'un souffle t'a créé cette âme ; c'est en songeant que tu en es redevable à celui qui te l'a donnée, que tu la dois rendre à qui te l'a prêtée, qu'elle a besoin d'être protégée par Celui qui te l'a faite ; c'est alors que tu la trouves, tu la trouveras au sein de la foi. En croyant cela tu as trouvé ton âme ; car avant de le croire tu étais perdu. Oui, tu as alors trouvé ton âme : tu étais mort dans ton infidélité ; la foi t'a fait revivre, et l'on peut dire de toi : « Il était mort, et il est ressuscité ; il était « perdu, et il est retrouvé [2] ». C'est ainsi que tu as retrouvé ton âme au sein de la vraie foi, si tu es sorti de la mort causée par l'infidélité.

Voilà bien ton âme retrouvée. Maintenant perds-la, jette-la comme une semence. C'est en battant et en vannant son blé que le laboureur le trouve ; il le perd ensuite en le semant ; puis il retrouve sur l'aire ce qu'il avait perdu dans les sillons. Il faut perdre aux semailles pour retrouver à la moisson. C'est ainsi que « celui qui aura trouvé son âme, la perdra ». Toi qui travailles pour moissonner, pourquoi hésiter de semer ?

[1] Matt. x, 38, 39. — [2] Luc, xv, 32.

7. Observe néanmoins comment tu peux trouver et pour quel motif tu dois perdre. Eh ! comment pourrais-tu trouver, si un flambeau ne t'était allumé par celui à qui on dit : « C'est vous, Seigneur, qui allumerez mon « flambeau [1] ? » Ainsi tu as trouvé, parce que ton flambeau a été allumé par lui. Vois maintenant pour quel motif tu dois perdre. Ah ! il ne faut pas jeter à l'aventure ce qu'on a trouvé avec tant de soin. Il n'est pas dit : Celui qui l'aura perdue, la retrouvera, mais : « Celui « qui l'aura perdue en vue de moi ». Quand il t'arrive de regarder sur le rivage le corps d'un commerçant naufragé, la compassion te fait répandre des larmes, et tu t'écries : Malheureux ! pour de l'or il a perdu la vie. J'approuve tes gémissements, j'approuve ta compassion. Sur lui répands au moins des larmes, puisque tu ne saurais le secourir. Si pour de l'or il a perdu la vie, il ne saurait pour de l'or la retrouver. Il a été capable de perdre la vie, il est incapable de la regagner. C'est qu'il faut considérer moins ce qu'il a perdu que le motif pour lequel il a su perdre. S'il a sacrifié à l'avarice, hélas ! où est son corps ? où est ce qu'il a tant estimé ? Eh bien ! c'est à l'avarice qu'il a obéi, c'est pour de l'or qu'il a perdu son âme ; et jamais pour le Christ l'âme ne périt ni ne saurait périr.

Insensé, n'en doute pas ; prête l'oreille au conseil de ton Créateur. Il t'a instruit pour te rendre sage, lui qui t'a donné l'existence avant que tu l'eusses pour pouvoir le devenir. Ecoute, n'hésite pas à perdre ton âme pour le Christ. Ce qu'on dit que tu perds, tu le confies simplement à la fidélité de ton Créateur. Tu te dépouilleras sans doute ; mais lui reçoit et pour lui rien ne se perd. Si donc tu aimes la vie, perds-la pour la retrouver ; car une fois que tu l'auras retrouvée, il n'y aura plus ni moyen, ni motif de la perdre ; car la vie qu'on retrouve alors, est une vie qu'il est absolument impossible de perdre. Aussi bien vois le Christ : à sa naissance, à sa mort et à sa résurrection il est ton modèle ; or, « une « fois ressuscité d'entre les morts, il ne meurt « plus, et la mort n'aura plus sur lui d'em- « pire [2] ».

[1] Ps. xvii, 29. — [2] Rom. vi, 9.

SERMON CCCXLV.

DONNER TOUT ET SOI-MÊME.

ANALYSE. — Plusieurs motifs nous pressent de suivre le conseil de détachement que saint Paul donne aux riches. 1° En effet, les richesses de la terre ne sont que les richesses d'un songe, puisqu'on n'en possède plus la moindre parcelle au réveil de la mort. 2° Si pour conserver quelques jours de vie on n'hésite pas de sacrifier tout ce que l'on possède, n'est-il pas mieux encore d'en faire le sacrifice pour mériter la vie qui ne finit jamais? 3° En faisant l'aumône avec ce que l'on possède, on confie réellement sa fortune à la garde de Dieu : n'y est-elle pas plus en sûreté qu'aux mains d'un serviteur? 4° Ce qu'on donne aux pauvres, c'est à Jésus-Christ même qu'on le donne; 5° en lui donnant ainsi on acquiert pour l'éternité la meilleure de toutes les opulences, puisqu'on y est à l'abri de tout besoin. Ajoutons qu'après avoir tout donné il faut se donner soi-même.

1. Mes frères, je vais entretenir votre charité d'une question relative au mépris du siècle présent et à l'espoir de la vie à venir. Que dois-tu mépriser en effet? Tous les martyrs ont méprisé la vie présente. Que dois-tu espérer? Je nomme la résurrection, parce qu'à pareil jour le Seigneur est ressuscité. O mortel! si tu chancelles sur la réalité que tu foules, affermis-toi par l'espérance; et si le travail te fait trembler, que la récompense te redresse.

C'est l'avertissement que nous donne l'Apôtre dans ces paroles adressées à Timothée : « Ordonne aux riches de ce siècle de ne s'enfler pas d'orgueil, de ne pas mettre leur « espoir dans de fragiles richesses, mais dans « le Dieu vivant, qui nous accorde toutes « choses. Qu'ils soient riches en bonnes œuvres, « qu'ils donnent aisément, qu'ils partagent, « qu'ils se fassent un trésor qui soit un bon « fondement pour parvenir à la vie éter« nelle [1] ». C'est surtout à cet avis que les riches doivent prêter l'oreille. Ecoutez donc, riches, vous qui avez de l'or et de l'argent, et qui ne souffrez pas moins d'une avidité dévorante; vous que les pauvres ne regardent jamais sans murmurer, et sans gémir, sans vous louer et sans vous haïr, désireux de vous être égalés et gémissant d'être au-dessous de vous, répétant souvent, lorsqu'ils vous flattent : Il n'y en a que pour eux, toute la vie est pour eux seuls. Prenez garde, ô riches, de vous enfler d'orgueil lorsque le vulgaire dit de vous en vous adulant : La vie est pour eux seuls. Au lieu de ces adulations, écoutez l'Apôtre : ses paroles ne flatteront pas votre orgueil, elles vous guériront de vos maux.

[1] I Tim. VI, 17-19.

Cette vie est pour vous un sommeil, et les richesses passent comme dans un songe. « Pour « parvenir à la vie éternelle », dit saint Paul. Ecoutez saint Paul, et gardez-vous de l'orgueil. Ecoute aussi le Psalmiste, ô riche indigent. Qu'as-tu en effet si tu n'as pas Dieu, et si tu l'as, que te manque-t-il? Donc le Psalmiste dit des riches : « Ils ont dormi leur sommeil, et tous « ces hommes d'opulence n'ont plus rien « trouvé dans leurs mains [1] ». Ne voit-on pas quelquefois un mendiant étendu sur la terre et tremblant de froid, saisi par le sommeil et voir en rêve des trésors, se réjouir, tressaillir d'allégresse, s'enfler d'orgueil, se fâcher même de voir son père tout couvert de haillons? Pauvre mendiant qui te livres à la joie durant ton sommeil, tout cela n'est que songe! Jusqu'à son réveil, toutefois, il est riche; et après son sommeil il ne rencontre malheureusement que des sujets de larmes. Ainsi le riche, quand il meurt, ressemble-t-il à ce pauvre endormi qui ne rêve que trésors. N'est-ce pas ce qui arriva à ce mauvais riche qui se revêtait de pourpre et de fin lin, dont l'Ecriture ne dit pas le nom et ne doit pas le dire, qui dédaignait le pauvre couché à sa porte et faisait chaque jour grand'chère? Il mourut ensuite et on l'ensevelit; il s'éveilla et se vit au milieu des flammes [2]. Il dormit donc son sommeil, et ne trouva plus rien; c'est qu'il n'avait rien fait de ses mains, c'est-à-dire de ses richesses.

2. Les richesses se rapportent à la vie, et non la vie aux richesses : combien ont traité avec leurs ennemis pour avoir seulement la vie sauve! Tout ce qu'ils avaient, ils l'ont

[1] Ps. LXXV, 6. — [2] Luc, XVI, 19-24.

donné, uniquement pour ne perdre pas la vie. Est-il vrai, mon frère, que tu aies donné aux barbares tout ce que tu possédais ? — Oui, je leur ai tout donné, je suis dépouillé complétement : ah ! si tout dépouillé que je suis, je pouvais seulement vivre ! — Comment cela ? —J'ai tout donné, parce que j'allais tout perdre avec la vie. — Pourquoi cela est-il arrivé ? Veux-tu que je te l'apprenne ? Parce que avant l'arrivée des barbares tu ne secourais point les pauvres et ne faisais point arriver par la main des pauvres tes aumônes jusqu'au Christ. Tu refusais au Christ le peu qu'il te demandait, et tu as donné aux barbares tout ce que tu possédais, tu l'as même donné en leur faisant serment. Le Christ te demande, il ne reçoit rien : un barbare te torture, et il emporte tout.

Ah ! si tu as racheté si cher cette vie périssable, que ne dois-tu pas payer la vie éternelle ! Tu donnes à l'ennemi pour vivre dans la mendicité ; donne au Christ quelque chose pour vivre dans la félicité. Pour prolonger de quelques jours ton existence, tu fais ce qu'exige l'ennemi, et quand le Christ exige aussi, tu te ris de lui ! De l'enfance à la vieillesse la vie n'est que de peu de jours ; quand Adam lui-même ne mourrait qu'aujourd'hui, il n'aurait vécu que peu de jours, puisqu'il en aurait atteint le dernier. Sans doute il aurait vécu six mille ans ; courte durée toutefois, puisque tout serait passé. Ces quelques jours pleins de souffrances et de tentations, tu les rachètes afin de pouvoir jouir d'un petit coin de terre, je veux dire d'une maison à la campagne. Survient l'ennemi qui t'avait fait son captif ; il te dit : Abandonne-moi tout ce que tu possèdes ; et pour garder la vie, tu donnes tout ; te rachetant aujourd'hui pour mourir demain, te rachetant des mains de l'un pour être égorgé par les mains de l'autre. Quoi ! pour un souffle de vie temporelle on endure autant de la part des barbares ; et on hésite de souffrir quoi que ce soit pour la vie éternelle ! Que les dangers présents nous servent de leçon, mes frères. Oui, tu as tout donné, tu as tout jeté, et tu es heureux d'avoir la vie sauve, et tu répètes : Tout pauvre, tout dépouillé, tout indigent, tout mendiant que je sois, je suis heureux de vivre encore, et de n'avoir pas perdu cette douce lumière. Vois donc le Christ ; avec lui aussi entends-toi : il n'est pas ce barbare qui t'a fait prisonnier ; pour toi au contraire il a daigné se laisser prendre et se laisser mettre à mort. Or lui, qui s'est sacrifié pour toi, te crie : Entends-toi avec moi. Pour rester maître de toi-même, possède-toi ; tu dois te haïr et m'aimer. C'est en perdant ta vie que tu la trouveras ; tu la perdrais en la conservant.

3. Quant aux richesses dont tu chéris tant la possession, que tu es disposé à sacrifier pour conserver la vie présente, voici le conseil que je te donne. Si tu les aimes, garde-toi de les perdre. Or, si tu les aimes telles qu'elles sont ici, elles périront avec toi. Envoie-les en avant dans le pays où tu dois aller toi-même, si tu y es réellement attaché ; en les aimant sur la terre, tu les perdrais mort ou vivant. Voilà mon conseil donné. Je n'ai pas dit : Sacrifie-les, mais : Conserve-les. J'ajoute : Veux-tu t'amasser un trésor ? C'est bien : je ne te le défends pas, je vais t'apprendre où le déposer. Regarde-moi comme un bon conseil, et non comme un prodigue. Il est écrit : « Amassez-vous des trésors dans « le ciel, où n'entre pas le voleur, où ne ron- « gent ni la rouille ni les vers [1] ». Diras-tu : Je ne vois dans le ciel aucun lieu pour les y placer ? Quelle échelle, quelle machine vais-je chercher à me procurer pour monter jusqu'au ciel et regarder où je pourrais déposer mon argent ? — Qu'objectes-tu là ? Vois-tu sur la terre un endroit pour l'y cacher ? — J'en vois un. — C'est bien : mais si tu es tranquille en le mettant en terre, pourquoi t'inquiéter en le confiant au Dieu qui a fait et le ciel et la terre ? Donne-le à Dieu sans crainte ; confie-le-lui, il te gardera au ciel ton argent, car c'est lui qui durant tout le cours de ta vie te conserve sur la terre. Tu veux conserver ta fortune ? Emploie le moyen qui te plaît ; mais si tu découvres un gardien préférable, confie-lui cet argent. — Je le confie à mon serviteur. — Soit : ne serait-il pas mieux encore aux mains de ton Seigneur ? Comment ! A ton Seigneur tu préférerais ton serviteur ? Quel chrétien tu es ! Ton serviteur pourra l'enlever et prendre la fuite ; le Christ en fera-t-il autant ? Combien de serviteurs sont devenus tout à coup les ennemis de leurs maîtres, et les ont livrés, avec leur or, aux mains de l'ennemi ! A qui, encore une fois, le confies-tu ? — A mon serviteur ; je connais sa fidélité, et c'est pour ce motif que je lui confie

[1] Matt. VI, 20.

mon or. — Je l'admets ; ton serviteur a ton estime et tu lui confies ton or ; mais ton âme, à qui ? — C'est à mon Dieu que je remets mon âme. — Ne vaudrait-il pas beaucoup mieux, mon ami, remettre aussi ton or à qui tu confies ton âme ? Dieu serait-il fidèle quand il s'agit de garder ton âme, et infidèle s'il s'agissait de garder ton or ? Assurément, celui qui te conserve, te le conservera aussi. Tu te loues de la fidélité de ton serviteur ? — Oui, je la connais. — Eh bien ! toute sa fidélité consiste à ne pas te tromper, à ne te voler pas ; peut-il éviter de perdre ? Qu'il ait déposé ton argent quelque part sans avoir évité suffisamment les regards ; un étranger découvre ce trésor et l'enlève. Le Christ sera-t-il jamais trompé de la sorte ?

Ah ! secoue ton indifférence et profite de mon conseil. Donne au Christ, car il a faim, et fais-toi un trésor dans le ciel. Y a-t-il tant de difficulté à le faire ? Dût-il t'en coûter, il faudrait placer ton argent en lieu sûr, afin que nul ne pût le dérober. Cependant, lorsque le Christ te crie : Mets tes trésors dans le ciel, il ne dit pas : Cherche des échelles, forme-toi des machines, attache-toi des ailes ; voici ce qu'il dit : Donne-moi sur la terre, et je conserverai pour toi dans le ciel. Si je suis venu souffrir du besoin sur la terre, c'était pour t'enrichir dans le ciel. Fais-toi un porteur. Tu redoutes peut-être d'être trompé, d'être dépouillé, et tu cherches à faire transporter ailleurs. Le Christ te rendra un double service : loin de te tromper, il te fera transporter tes richesses.

4. Comment, dira-t-on, rencontrer le Christ sur la terre ? Où le trouver pour lui donner ? J'ai foi à ce qu'enseigne l'Eglise. Or, j'ai appris, je crois, comme on me l'a dit quand j'ai reçu le baptême, qu'il a souffert, qu'il est mort, qu'il est ressuscité le troisième jour, que quarante jours après il est monté au ciel, qu'il y est assis à la droite du Père, et qu'il reviendra à la fin des siècles. Comment donc le trouver ici ? A qui donner pour qu'on lui fasse parvenir ? — Point d'inquiétude, écoute-moi jusqu'au bout. Supposé que tu aies tout appris, n'as-tu pas lu, n'as-tu pas entendu dire qu'au moment où superbe, cruel et altéré du sang des chrétiens, Saul persécutait l'Eglise, il lui fut crié par celui-là même que tu crois assis dans le ciel ? Rappelle tes souvenirs. Que lui fut-il crié ? « Saul, Saul, pourquoi me persécuter [1] ? » Paul ne le voyait ni ne le touchait, et pourtant le Sauveur lui crie du haut du ciel : « Pourquoi me persécuter ? » Il ne lui dit pas : Pourquoi persécuter ma famille, mes serviteurs, mes saints, mes frères ? Rien de pareil. Que dit-il ? « Pourquoi me persécuter », moi, en d'autres termes, mes membres ? Parce que Saul foulait aux pieds ces membres sur la terre, leur chef criait au haut du ciel. Quand aussi quelqu'un te marche sur le pied, ta langue ou ta tête ne crie point : Vous me blessez le pied, mais : Vous me blessez. Pourquoi donc hésiter encore ? Pourquoi chercher à répliquer ? Celui-là même qui a dit à Saul : « Pourquoi me persécuter ? » te dit maintenant : Nourris-moi. Saul sévissait sur la terre, et jusqu'au ciel il atteignait le Christ ; ainsi donne sur la terre, et tu nourriras le Christ également jusque dans le ciel.

Aussi bien le Christ a-t-il tranché d'avance la question que tu soulèves. Les élus placés à sa droite s'étonneront un jour, et quand il leur dira : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger » ; ils demanderont : « Seigneur, où vous avons-nous vu souffrir de la faim ? » Et lui répondra aussitôt : « Lorsque vous avez fait du bien à l'un des moindres d'entre les miens, c'est à moi que vous en avez fait [2] ». Tu savais cela ? Dis alors franchement : Je ne veux point donner ; il n'y a aucun moyen de t'excuser, tes paroles ne sauraient que te condamner.

C'est ainsi qu'au sujet de tes richesses ton Seigneur peut te dire : Je t'ai conseillé ce que tu as à faire. Aimes-tu les richesses ? — Oui. — Par conséquent transporte-les ailleurs, et après les avoir fait transporter de la sorte, suis-les de cœur pendant ta vie, car « où est ton trésor, là aussi sera ton cœur [3] ». Irais-tu ensevelir ton cœur sous terre ? Rougis du mensonge que tu fais lorsque tu réponds à ces mots : « Elevez vos cœurs ». Car sitôt ces mots prononcés, tu t'écries : « Nous les tenons élevés vers le Seigneur ». C'est mentir à Dieu même ; et dans ce moment, en pleine église, tu ne dis pas la vérité, tu mens à Dieu comme tu as l'habitude de le faire aux hommes. « Nous les tenons élevés vers le Seigneur », dis-tu, et ton cœur est enseveli sous terre, « puisque là où est ton trésor, là aussi sera « ton cœur ».

[1] Act. IX, 4. — [2] Matt. XXV, 35-40. — [3] Ib. VI, 21.

5. Si tu as fait de tes richesses l'usage que je viens de dire, si tu es riche comme l'Apôtre le demande, ne t'enflant point d'orgueil, ne comptant point sur les richesses fragiles, et t'amassant un trésor qui te serve à l'avenir de solide point d'appui pour parvenir à la vie éternelle; interroge le Seigneur ton Dieu, et dis-lui : Voici, Seigneur, j'ai fait porter au ciel ce que j'ai; ou bien : Je le possède comme ne le possédant pas. Or, le royaume des cieux a-t-il autant de valeur que mon patrimoine? — Il vaut mieux; il n'est même pas de nature à lui être comparé. — Après avoir fait à ton Seigneur cette question sur ton patrimoine, écoute, il te dit: Ta vie durera quelque temps, puis tu mourras ; tu ne mourras jamais dans mon royaume, tu y vivras éternellement. Là encore tu seras vraiment riche, à l'abri de tout besoin. Pour ne pas succomber il te faut ici bien des animaux de charge, bien des aliments pour te nourrir, de riches habits pour te vêtir. Tu n'es riche qu'en possédant beaucoup de choses ; mes anges sont-ils pauvres? Ils n'ont rien pourtant; ils ne montent ni chevaux ni chariots; ils ne préparent pas de splendides banquets, ni ne se font tisser de vêtements; l'éternelle lumière leur en sert. Apprends d'eux, ô riche, à rechercher les richesses véritables. Quand tu recherches les richesses de la terre, c'est pour avoir abondamment de quoi te nourrir, car tu t'épuises. T'accorder de n'avoir faim jamais, n'est-ce pas te rendre réellement riche? Quelle que soit en effet ton opulence, une fois qu'est arrivée la cinquième heure [1], tu as faim et tu te sens défaillir, parce que tu es néant. L'ange souffre-t-il ainsi? Nullement; il ne ressent ni faim ni défaillance. On te voit aussi, dans ton orgueil, soupirer après les grands festins; ce n'est point ici satisfaire à de vrais besoins, c'est te livrer à de vains soucis. Dors-tu facilement, quand tu songes à accroître ta fortune? Si je ne me trompe, en devenant riche tu as perdu le repos. Car pendant la veille tu penses à augmenter ton bien ; et durant le sommeil, tu rêves de voleurs. Plein de soucis pendant le jour et de crainte pendant la nuit, tu mendies constamment. Ah! Dieu veut te rendre véritablement riche, quand il te promet le royaume des cieux.

[1] Correspondante à notre onzième heure du matin.

Et tu estimerais que tu ne dois payer ces vraies richesses, cette vie véritable et bienheureuse que ce que tu voudrais payer ces quelques jours de misères et de souffrances? Ce qui vaut beaucoup mieux se doit payer beaucoup plus : aussi est-ce le royaume des cieux.

6. Qu'ai-je à faire encore, diras-tu? O saint évêque, j'ai prêté l'oreille à vos avis, je suis docile à vos conseils, je prends au sérieux l'ordre du Seigneur, j'ai donné aux pauvres ce que j'avais, et ce que j'ai maintenant j'en fais part aux indigents : que puis-je faire en plus? — Tu possèdes davantage puisque tu te possèdes toi-même; tu es un surplus, tu ne te confonds pas avec tes biens, tu dois t'y ajouter. Tu as suivi le conseil de ton Seigneur? — Oui. — Pourquoi mentir? Tu n'as point fait tout; sous un rapport tu as obéi, sous un autre tu n'as rien fait. Ecoute son ordre : « Va, vends « tout ce que tu possèdes et le donne aux « pauvres ». Mais oublie-t-il celui à qui il s'adresse? Pour l'empêcher de regarder comme perdu ce qu'il a distribué aux indigents, il le rassure en ces termes : « Et tu auras un tré- « sor dans le ciel ». Est-ce tout? Non. Que dit-il encore? « Viens, suis-moi [1] ». Tu l'aimes, et parce que tu l'aimes tu veux le suivre? Il a couru, il a volé; de quel côté? — Je l'ignore. — Quel chrétien! tu ne sais de quel côté est allé ton Seigneur? Veux-tu que je te dise de quel côté tu dois le suivre? Tu dois le suivre du côté des tortures, des opprobres, des fausses accusations, des crachats au visage, des soufflets et des blessures de la flagellation, de la couronne d'épines, de la croix, de la mort. Pourquoi hésiter? Voilà le chemin ouvert. — Mais ce chemin est bien âpre, dis-tu, qui pourra l'y suivre? — Rougis, barbare, rougis : ton nom d'homme, *vir*, vient de *vertu*. Il a été suivi par des femmes dont nous honorons aujourd'hui la naissance au ciel : car nous faisons la fête des saintes martyres de Suburbite. Votre Seigneur, qui est aussi le nôtre et le leur, et le Rédempteur de notre vie, a fait, en y marchant le premier, de cette vie rude et étroite, un chemin aplani, sûr, défendu même : ah! il est le Christ, notre Seigneur, et c'est lui qui règne dans les siècles des siècles. *Amen.*

[1] Matt. XIX, 21.

SERMON CCCXLVI.

LE PÈLERINAGE DE LA TERRE.

ANALYSE. — D'après l'Ecriture, il n'y a de véritable vie que la vie éternelle, et la vie présente n'est qu'un pèlerinage; mais en nous y conduisant d'après les lumières de la foi chrétienne, nous parviendrons à la jouissance de la vérité et de la vie bienheureuse. Aussi Jésus-Christ a-t-il dit : « Je suis la voie », dans la vie présente, et dans le siècle à venir « la vérité et la « vie ».

1. Rappelons-nous ensemble, mes frères bien-aimés, ces paroles de l'Apôtre : « Tant « que nous sommes dans ce corps, nous voya- « geons loin du Seigneur ; car nous marchons « par la foi, et non par la claire vue [1] ». Ainsi donc en disant : « Je suis la voie, la vérité et « la vie [2] », Notre-Seigneur Jésus-Christ a voulu nous faire marcher par lui et vers lui. Par où en effet marchons-nous, sinon par la voie? Et où allons-nous, si ce n'est à la vérité et à la vie, savoir, à la vie éternelle, laquelle mérite seule le nom de vie ?

Comparée à cette vie suprême, la vie mortelle où nous sommes maintenant est plutôt une mort évidente, tant il y a en elle de variations, de changements, et d'inconsistance ! tant elle est de courte durée ! Aussi lorsque ce jeune homme riche lui eut dit : « Bon « Maître, qu'ai-je à faire pour parvenir à la « vie éternelle? » le Seigneur lui répondit : « Si tu veux parvenir à la vie, garde les com- « mandements [3] ». Ce riche avait sans doute une vie quelconque, car ce n'était pas à un cadavre, à un homme inanimé que s'adressait le Sauveur ; mais quoique la question fût relative au moyen d'obtenir la vie éternelle, le Seigneur ne répondit pas : Si tu veux parvenir à la vie éternelle ; il dit simplement : « Si « tu veux arriver à la vie, garde les comman- « dements ». N'était-ce pas nous dire que la vie qui n'est point éternelle ne mérite pas même le nom de vie, et qu'il n'y a de vraie vie que l'éternelle?

Voilà pourquoi, en invitant de conseiller l'aumône aux riches, l'Apôtre disait à son tour : « Qu'ils soient riches en bonnes œu- « vres, qu'ils donnent aisément, qu'ils parta- « gent, qu'ils s'amassent un trésor qui soit « pour l'avenir un point d'appui afin d'arri- « ver à la vie véritable [1] ». Que faut-il entendre ici par la vie véritable, sinon l'éternelle vie, laquelle mérite seule le nom de vie, parce que seule elle est bienheureuse ? Sans aucun doute encore ces riches à qui il disait qu'il fallait commander de mériter la vie véritable, passaient cette vie au milieu de leur opulence; et si saint Paul avait estimé que cette vie fût la véritable vie, il n'aurait pas dit : « Qu'ils s'amassent un trésor qui soit « pour l'avenir un solide point d'appui afin « d'arriver à la vie véritable ». Ici donc il nous enseigne que la vie des riches n'est pas la vraie vie, quoique les sots l'appellent et la vraie vie, et la vie bienheureuse. Pourtant comment serait-elle la vie bienheureuse, dès qu'elle n'est pas la vie véritable ? Il n'y a de vie heureuse que la vraie vie, et il n'y a de vraie vie que la vie éternelle. C'est cette vie que, d'après l'Apôtre, les riches ne possèdent pas malgré toutes leurs délices. Aussi les invite-t-il à la mériter par leurs aumônes, afin de pouvoir entendre à la fin des siècles : « Ve- « nez, bénis de mon Père, recevez le royaume « qui vous a été préparé dès le commence- « ment du monde; car j'ai eu faim, et vous « m'avez donné à manger ». Puis un peu plus loin, le Seigneur montre que ce royaume n'est autre chose que l'éternelle vie. « Ceux- « là, dit-il, iront aux éternelles flammes, et « les justes à la vie éternelle [2] ».

2. Jusqu'à ce que nous soyons arrivés à cette vie, « nous voyageons loin du Seigneur, « car nous marchons par la foi, et non par la « claire vue ». Aussi bien le Christ dit-il : « Je suis la voie, la vérité et la vie ». Par la foi il est pour nous la voie ; avec la claire vue

[1] II Cor. v, 6, 7. — [2] Jean, XIV, 6. — [3] Matt. XIX, 16, 17.

[1] I Tim. VI, 18, 19. — [2] Matt. XXV, 34, 35, 46.

il sera la vérité et la vie. « Nous voyons maintenant à travers un miroir, en énigme »; c'est la foi : « mais alors ce sera face à face [1] »; c'est-à-dire la claire vue. L'Apôtre dit encore qu' « intérieurement le Christ habite par la « foi dans vos cœurs » : c'est la voie, où nous ne voyons que partiellement. Il ajoute bientôt après : « Connaissez aussi la science suréminente de la charité du Christ, pour être « remplis de toute la plénitude de Dieu [2] » : ce serait la claire vue; nous en jouirons quand, remplis de cette plénitude, en possédant ce qui est parfait, nous n'aurons plus ce qui n'est que partiel [3]. Saint Paul dit aussi : « Vous êtes morts, et votre vie est cachée en « Dieu avec le Christ » : voilà la foi. Il poursuit : « Lorsque apparaîtra le Christ, votre vie, « alors vous aussi vous apparaîtrez dans la « gloire [4] » : voilà la claire vue. Saint Jean dit à son tour : « Mes bien-aimés, dès maintenant nous sommes les enfants de Dieu, « mais ce que nous serons ne paraît pas encore » : c'est la foi. Il continue : « Or, nous « savons que quand il se montrera nous lui « serons semblables, puisque nous le verrons « tel qu'il est [5] » : ce sera la claire vue.

Aussi le Seigneur, qui a prononcé ces mots : « Je suis la voie, la vérité et la vie », disait-il, dans un discours aux Juifs et en s'adressant à ceux d'entre eux qui avaient cru en lui : « Si « vous restez attachés à ma parole, vous serez « véritablement mes disciples; et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera ». Ceux-ci dès lors étaient devenus croyants, car l'Evangéliste s'exprime ainsi : « Or, Jésus disait à ceux qui avaient cru en « lui : Si vous restez attachés à ma parole, « vous serez véritablement mes disciples, et « vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous « délivrera [1] ». Ainsi donc ils croyaient, et avaient commencé à suivre le Christ comme la voie de la vérité. C'est pourquoi le Christ les exhorte à y rester afin de parvenir au terme. A quel terme, sinon à celui qu'indiquent ces mots : « La vérité vous délivrera? » Vous délivrera de quoi, sinon de toutes les vicissitudes auxquelles est exposée l'inconstance humaine, de toutes les corruptions qui accompagnent la mortalité? Ainsi la vraie vie, la vie éternelle, est celle que nous ne possédons pas encore, tant que nous voyageons loin du Seigneur et que nous acquerrons par la foi, puisque nous ne marchons pas moins dans le Seigneur, si nous demeurons attachés à sa parole avec une invincible constance. Car à ces mots : « Je suis la voie », répondent ceux-ci : « Si vous demeurez attachés à ma parole, « vous serez véritablement mes disciples » ; et à ces autres : « Et la vérité et la vie », ces autres encore : « Et vous connaîtrez la vérité, « et la vérité vous délivrera ».

Durant ce pèlerinage, durant cette vie, tant que dure la foi, à quoi vous exciter? Je répéterai ces paroles de l'Apôtre : « Puisque nous « avons de telles promesses, mes bien-aimés, « purifions-nous de toute souillure de la chair « et de l'esprit, achevant notre sanctification « dans la crainte du Seigneur [2] ». Désirer voir cette pure et immuable lumière de la vérité avant d'avoir la foi, et quoiqu'on ne puisse la regarder qu'avec un cœur purifié par la foi, attendu qu'il est dit : « Heureux ceux qui ont « le cœur pur, car ils verront Dieu [3] » ; c'est ressembler à un aveugle qui voudrait, pour recouvrer la vue, voir cette lumière matérielle du soleil, quand il lui est impossible de la voir avant de n'être plus aveugle.

[1] I Cor. XIII, 12. — [2] Eph. III, 16, 17, 19. — [3] I Cor. XIII, 10. — [4] Coloss. III, 3, 4. — [5] Jean, III, 2.

[1] Jean, VIII, 31, 32. — [2] II Cor. VII, 1. — [3] Matt. V, 8.

SERMON CCCXLVII.

DE LA CRAINTE DE DIEU. I.

ANALYSE. — La crainte de Dieu est souvent représentée dans l'Ecriture comme étant le commencement de la sagesse. Veut-on savoir comment on s'élève, de la crainte de Dieu jusqu'à cette sagesse sublime ? Qu'on étudie les sept dons du Saint-Esprit énumérés par Isaïe, et les béatitudes de l'Evangile.

1. La crainte de Dieu, mes frères, nous est souvent recommandée, et l'on ne saurait compter combien de fois les divins oracles nous rappellent les précieux avantages attachés à cette crainte. De cette immense multitude de textes, je vais citer quelques passages seulement, et je les expliquerai autant que me le permettront ces quelques instants : veuillez m'écouter de bon cœur.

Qui n'est heureux d'être sage ou ne désire de l'être, s'il ne l'est pas encore ? Or, que dit l'Ecriture ? « Le commencement de la sagesse « est la crainte du Seigneur[1] ». Qui n'aimerait de régner ? Ecoutons l'avertissement que dans un psaume l'Esprit-Saint donne aux rois : « Et maintenant, ô rois, comprenez ; instrui- « sez-vous, vous qui jugez la terre ; servez le « Seigneur avec crainte, et tressaillez devant « lui avec tremblement[2] ». Voilà pourquoi l'Apôtre dit aussi : « Opérez votre salut avec « crainte et tremblement[3] ». Nous lisons également ces mots : « Tu convoites la sagesse ? « Garde la justice, et le Seigneur t'en fera don ». Combien ne rencontrons-nous pas d'hommes fort indifférents à la justice, et très-désireux de la sagesse? L'Ecriture leur apprend ici qu'ils ne sauraient arriver à ce qu'ils convoitent sans observer la vertu qu'ils négligent. « Garde la justice, dit-elle, et le Seigneur te « la donnera », cette sagesse que tu convoites. Mais qui pourrait, sans la crainte de Dieu, garder la justice? N'est-il pas dit ailleurs : « Celui qui est sans crainte ne saurait devenir « juste[4] ? » Or, si d'un côté le Seigneur ne donne la sagesse qu'autant qu'on garde la justice, et si d'autre part on ne saurait sans crainte devenir juste, nous retrouvons cette maxime : « Le commencement de la sagesse « est la crainte du Seigneur ».

2. En parlant des sept dons, si connus, de l'Esprit-Saint, Isaïe commence à la sagesse pour aboutir à la crainte de Dieu : on dirait qu'il descend vers nous afin de nous apprendre à monter vers ce qu'il y a de plus élevé. Il débute donc par ce qui est le terme de nos efforts, et il s'arrête par où nous devons débuter. « Sur lui, dit-il, reposera l'Esprit de « Dieu, Esprit de sagesse et d'intelligence, « Esprit de conseil et de force, Esprit de « science et de piété, Esprit de crainte du Sei- « gneur[1] ». De même donc que de la sagesse à la crainte le Prophète descend, non pas en tombant, mais pour nous instruire; ainsi nous devons monter de la crainte à la sagesse, non par esprit d'orgueil, mais par amour du progrès ; car « le commencement de la sagesse « est la crainte du Seigneur ». Ici apparaît cette vallée de larmes dont il est dit dans un psaume : « Il a établi des degrés dans son « cœur, au sein de cette vallée de larmes ». La vallée rappelle l'humilité. Or, qui est humble, sinon celui qui craint Dieu et qui, sous le poids de cette crainte, se brise le cœur et en fait couler les larmes de la confession et de la pénitence ? Aussi « Dieu ne méprise point « le cœur contrit et humilié[2] ». Que ce cœur ne craigne point de rester dans cette vallée de larmes. Dans ce cœur contrit et humilié qu'il ne dédaigne point, Dieu lui-même n'a-t-il pas établi des degrés pour nous aider à monter vers lui ; puisqu'il est dit dans le psaume : « Dans son cœur, dans cette vallée de larmes, « il a établi des degrés vers le sanctuaire pré- « paré par lui-même[3] ? » Où sont établis ces degrés? « Dans le cœur ». D'où faut-il s'éle-

[1] Ps. CX, 10. — [2] Ps. II, 10, 11. — [3] Philipp. II, 12. — [4] Eccli. I, 16, 33, 28.

[1] Isa. XI, 2, 3. — [2] Ps. L, 19. — [3] Ps. LXXXIII, 6, 7.

ver ? « De cette vallée de larmes ». Jusqu'où ? « Jusqu'au sanctuaire que lui-même a pré« paré ». Quel est ce sanctuaire, sinon le séjour du repos et de la paix? Là habite en effet l'éclatante et immarcessible sagesse. Si donc, pour nous exercer nous-mêmes, Isaïe est descendu de la sagesse à la crainte en suivant comme des degrés de doctrine; si du séjour de l'éternelle paix il est venu jusqu'à la vallée des larmes qui passent, c'est pour nous dire qu'en confessant nos péchés, qu'en les regrettant, en gémissant et en les pleurant, nous ne resterons pas toujours dans la douleur, les gémissements et les larmes; mais que nous élevant de cette vallée vers la montagne spirituelle, où est établie notre mère, la sainte cité de Jérusalem, nous y jouirons d'une joie inaltérable. Aussi, après avoir mis en avant la sagesse, l'indéfectible lumière de l'âme, il parle aussitôt de l'intelligence. Ne dirait-on pas qu'on lui demande d'où on arrive à la sagesse? et qu'il répond : de l'intelligence ; d'où à l'intelligence? du conseil; d'où au conseil? de la force ; d'où à la force ? de la science; d'où à la science ? de la piété ; d'où à la piété? de la crainte. C'est ainsi que de la crainte on s'élève jusqu'à la sagesse, car « le « commencement de la sagesse est la crainte « du Seigneur » ; de la vallée des pleurs jusqu'au mont de la paix.

3. « Heureux », en effet, « les pauvres en « esprit, car le royaume des cieux est à eux [1] ». Ces pauvres sont les humbles de la vallée; pénétrés de crainte ils offrent à Dieu un cœur contrit et humilié. — De là ils s'élèvent à la piété, qui ne permet point de résister à la volonté divine, soit qu'on la rencontre dans des oracles dont on ne comprend point le sens, soit qu'on l'aperçoive dans l'ordre et le gouvernement de l'univers, où il arrive bien des choses opposées à la volonté de chacun, et où nous devons dire : « Cependant, non pas ce « que je veux, mais ce que vous voulez, mon « Père [2] ». Aussi « bienheureux ceux qui « sont doux, car ils auront pour héritage la « terre », non pas la terre des mourants, mais la terre dont il est écrit : « Vous êtes mon es« poir, mon partage, dans la terre des vi« vants [3] ». — Par cette piété on méritera de monter un degré de plus, d'arriver à la science, de connaître, non-seulement le mal qu'on a fait autrefois en péchant et qu'on a déploré quand on était sur le premier degré, au degré de la pénitence, mais encore le mal qu'il y a à être mortel et éloigné du Seigneur, comme on est sur terre, lors même que sourit la félicité du siècle. Aussi est-il écrit : « Ajouter « à la science, c'est ajouter à la douleur [1] » ; et encore : « Heureux ceux qui pleurent, car ils « seront consolés ». — De là le chrétien s'élève jusqu'à la force ; le monde est crucifié pour lui, et lui l'est pour le monde ; au lieu de laisser refroidir sa charité au milieu de la perversité et des iniquités multipliées de cette vie, il souffre courageusement la faim et la soif de la justice, jusqu'à ce qu'il soit pleinement rassasié en jouissant de l'immortalité des saints et de la société des anges. « Bien« heureux ceux qui ont faim et soif de la jus« tice, car ils seront rassasiés [2] ». — Cependant les tentations ne laissent point de relâche ; de plus, il est écrit : « Malheur au monde à « cause des scandales [3] ». Si donc il arrive de tomber par surprise dans quelques-unes de ces fautes légères dont ne s'exempte point la faiblesse humaine, on ne doit pas manquer de conseil. A quelque hauteur qu'élève le don de force, on ne saurait, durant le cours de cette vie mortelle où on lutte continuellement contre l'ennemi le plus rusé, n'être pas blessé quelquefois, surtout en succombant à quelques tentations de parole ; car « si on traite « son frère d'insensé, on sera passible de la « géhenne du feu [4] ». Quel est alors le conseil à suivre, sinon celui que donne le Seigneur quand il dit : « Pardonnez et on vous pardon« nera [5] ». Voilà pourquoi au don de conseil qu'Isaïe énumère en cinquième lieu, correspond en cinquième lieu aussi, parmi les béatitudes énumérées dans l'Evangile, cette sentence : « Bienheureux les miséricordieux, car « ils obtiendront miséricorde ». — Le sixième degré dans Isaïe est l'intelligence, l'intelligence qui purifie le cœur de tous les égarements où entraîne la faiblesse de la chair, et qui dirige l'intention tout épurée vers la fin suprême. Aussi le Seigneur dit-il en sixième lieu : « Bienheureux ceux qui ont le cœur « pur, car ils verront Dieu [6] ». Une fois arrivé à la fin, on s'arrête, on se repose, on triomphe dans une imperturbable paix. — Or, quelle est notre fin, sinon Dieu, le Christ? « Le « Christ effectivement est la fin de la loi ,

[1] Matt. v, 3. — [2] Id. xxvi, 39. — [3] Ps. cxli, 6.

[1] Eccl. i, 18. — [2] Matt. v, 5, 6. — [3] Id. xviii, 7. — [4] Id. v, 22. — Luc, vi, 37. — [6] Matt. v, 7, 8.

« pour la justification de quiconque croit en « lui [1] ». Quelle est aussi la sagesse de Dieu, sinon le Christ ? Quel est encore le Fils de Dieu, sinon le Christ ? C'est donc par lui qu'on devient sage, par lui qu'on devient enfant de Dieu, quand on le devient ; et c'est en cela que consiste la paix parfaite et perpétuelle. Voilà pourquoi si, en remontant les degrés qu'Isaïe a descendus pour nous instruire, on rencontre en septième lieu la sagesse, qui a été son point de départ ; le Seigneur qui veut nous relever, a dit en septième

[1] Rom. x, 4.

lieu : « Bienheureux les pacifiques, car ils se« ront nommés enfants de Dieu ».

Avec de telles promesses et en suivant ces gradations pour arriver jusqu'à Dieu, bravons toutes les aspérités et les persécutions de ce monde, sans nous laisser abattre par ses rigueurs, puisqu'en les surmontant nous jouirons de l'éternelle paix. C'est à quoi nous excite, après nous avoir montré notre fin, cette huitième maxime : « Bienheureux ceux « qui souffrent persécution pour la justice, car « le royaume des cieux est à eux [1] ».

[1] Matt. v, 9, 10.

SERMON CCCXLVIII.

DE LA CRAINTE DE DIEU. II.

ANALYSE. — En nous portant à avoir la conscience toujours pure, la crainte de Dieu nourrit en nous le courage et la force. Aussi devons-nous conserver cette crainte jusqu'à ce que l'amour de Dieu en ait pris complètement la place ; je dis l'amour de Dieu et non pas un autre amour, ce qu'il faut examiner avec soin pour éviter toute illusion. De là, il suit qu'en rejetant cette crainte, les Epicuriens et les Stoïciens étaient sottement aveugles. Mieux inspirés, estimons et conservons cette crainte, surtout la crainte chaste ou filiale, qui doit être éternelle.

1. Je ne doute pas, mes frères bien-aimés, que dans vos cœurs ne soit gravée la crainte de Dieu pour vous conduire à la vertu de force vraie et solide ; car si l'on nomme fort celui qui ne redoute personne, c'est abusivement qu'on donne cette qualification à celui qui ne veut pas craindre Dieu d'abord, pour être porté par cette crainte à l'écouter, à l'aimer en l'écoutant et à ne le plus craindre en l'aimant. Alors on sera réellement fort ; sans avoir la dureté qu'inspire l'orgueil, on aura le calme que donne la justice. Aussi bien est-il écrit : « Sur la crainte du Seigneur repose l'espoir « de la force [1] ». Quand effectivement on redoute la peine dont Dieu menace, on apprend à aimer la récompense qu'il promet : ainsi la crainte du châtiment entretient la bonne conduite, la bonne conduite fait la bonne conscience, et la bonne conscience finit par ne plus redouter aucun châtiment. De là il suit que celui qui veut ne pas craindre, doit apprendre à craindre, que celui qui veut être pour toujours sans souci, doit avoir pour un temps des soucis. Car, comme le dit saint Jean : « Dans la charité il n'y a point de crainte ; « la crainte est bannie par la charité parfaite [1] ». Rien de plus pur et de plus vrai que cette maxime. Veux-tu donc n'avoir plus de crainte ? Reconnais d'abord si tu as déjà cette charité parfaite qui la bannit. Chasser la crainte avant d'être arrivé à cette perfection, c'est s'enfler d'orgueil, ce n'est pas être édifié par la charité. De même qu'en pleine santé c'est la nourriture et non le dégoût qui éloigne la faim ; ainsi quand l'âme est en bon état, ce n'est pas un vain orgueil, c'est la charité qui exclut la crainte.

2. Toi donc qui voudrais n'être déjà plus sous le poids de la crainte, examine ta conscience. N'en touche pas seulement la surface ; descends en toi-même, pénètre dans l'intérieur de ton cœur, considère avec soin s'il n'y

[1] Prov. xiv, 26.

[1] I Jean, iv, 18.

a point là quelque veine empoisonnée qui suce en quelque sorte et qui absorbe l'amour corrupteur du siècle, si tu ne te laisses attirer ni saisir par aucun attrait de charnelle volupté, si l'orgueil et ses vaines jactances ne t'enflent pas follement, si tu n'es dévoré de frivoles soucis, si tu oserais affirmer que tu vois clairement et manifestement tout ce que ta conscience peut cacher de replis, soit du côté des actions, soit du côté des paroles, soit du côté des pensées mauvaises, et dans le cas où tu ne te fatiguerais plus à poursuivre l'iniquité, si tu n'as pas à te reprocher parfois de l'indifférence pour la justice. S'il en est ainsi, tu as raison de te réjouir; applaudis-toi d'être sans crainte; mais à la condition que cette crainte ait été bannie par l'amour de Dieu, amour qui remplit tout ton cœur, toute ton âme et tout ton esprit; bannie aussi par l'amour du prochain, chéri par toi comme tu te chéris toi-même; ce qui fait que tu travailles à le porter à aimer Dieu, avec toi, de tout son cœur, de toute son âme, et de tout son esprit : car tu ne t'aimes bien toi-même que si l'amour de toi ne diminue en rien ton amour pour Dieu.

Mais si, tout exempt que tu sois de l'agitation des passions (mais qui oserait s'en glorifier?) tu t'aimes pour toi-même, tu te plais en toi-même, tu dois craindre alors d'autant plus vivement que tu ne crains rien. Ce n'est pas un amour quelconque qui doit bannir la crainte, c'est l'affection sainte et entière que nous avons pour Dieu, et conséquemment pour le prochain, que nous portons à aimer Dieu comme nous l'aimons. S'aimer pour soi et se plaire à soi-même, ce n'est pas la vraie charité, c'est une vanité superbe. Aussi l'Apôtre a-t-il frappé d'un juste blâme ceux qui s'aiment et qui se plaisent à eux-mêmes[1]. « La charité parfaite bannit la crainte ». Or, la charité n'est pas la dégradation; et qu'y a-t-il de plus dégradé qu'un homme sans Dieu? Voilà pourtant à quoi s'attache celui qui ne s'aime pas en Dieu, mais en lui-même. On a raison de lui dire : « Garde-toi de t'enfler d'orgueil[2] ». Dès qu'il est enflé d'orgueil et que par là il est sans crainte, ce défaut de crainte le menace de sa perte, puisqu'au lieu de se placer sur un terrain solide, cet homme chancelle au souffle de l'orgueil. Ajoutons que loin d'être doux et pieux, celui qui s'aime et qui se loue pour soi-même est fier et cruel, sans pouvoir dire : « Mon âme sera exaltée dans le « Seigneur; que ceux qui sont doux m'entendent et tressaillent de joie[1] ». Quel bien aime celui qui aime peut-être de ne rien craindre, sans autre dessein que de ne rien craindre? Cette résolution ne vient pas d'un bon état de l'âme, mais du désordre. N'y a-t-il point, par exemple, d'audacieux brigands d'autant plus exposés par leur scélératesse qu'ils abusent plus de leurs forces, qui poussés par la passion de ne rien craindre entreprennent d'horribles forfaits pour suivre la passion qui les captive et l'endurcir en la suivant; attendu que plus leurs crimes sont énormes, plus devient énorme leur audace à ne rien craindre? Faut-il aimer comme un grand bien ce qu'on peut rencontrer dans le plus scélérat des hommes?

3. Voilà pourquoi il faut se rire des philosophes de ce monde; et d'abord des Epicuriens, qui estiment qu'il faut vendre la justice même pour se procurer des plaisirs charnels; puisque, selon eux, si le sage doit être juste, c'est pour acheter ou entretenir les jouissances sensuelles. Eux donc aussi se vantent d'être forts et de ne redouter absolument rien; soit parce que, d'après eux, Dieu ne s'occupe nullement des choses humaines et qu'après cette vie il n'y en a point d'autre; soit parce qu'en cas d'accident et lorsqu'ils ne peuvent goûter en réalité les joies de la chair, ils peuvent y penser, en jouir ainsi par la pensée, et aux assauts mêmes de la douleur corporelle opposer énergiquement le sentiment des plaisirs charnels. Chez eux encore n'est-ce pas l'amour qui bannit la crainte? Mais c'est l'amour des plus sales voluptés, ou plutôt c'est l'amour des plus honteux fantômes; car une fois que le choc de la douleur a éteint dans le corps le sentiment du plaisir charnel, il n'en reste dans l'âme que de fausses et vaines images; et c'est l'amour effréné de ces vaines images qui tempère dans les hommes vains qui s'y attachent de toutes leurs forces l'aiguillon de la douleur. Il faut donc commencer par se rire de ces philosophes.

Il faut se rire aussi des Stoïciens; car les Epicuriens et les Stoïciens, comme nous le lisons dans les Actes des Apôtres, sont les deux sectes qui osèrent opposer les tourbillons de leur épaisse fumée au vif éclat répandu par

[1] II Tim. III, 1-5. — [2] Rom. XI, 20.

[1] Ps. XXXIII, 3.

notre saint Paul [1]. Les Stoïciens se vantent donc aussi d'être des esprits forts; ce n'est pas le plaisir des sens, mais la vertu de l'âme qu'ils ont en vue quand ils s'appliquent à ne rien craindre pour ne rien craindre; gonflés d'orgueil, ils n'ont point la santé que donne la sagesse, ils sont endurcis par l'erreur. Ils sont, hélas! d'autant plus malades, qu'ils se croient capables de se guérir eux-mêmes le cœur. Or, la guérison consiste, selon eux, à n'être plus même accessible à la compassion quand on est sage. Quel sot aveuglement! Eh! n'est-on pas d'autant moins sensible qu'on est moins près d'être guéri? Parfois en effet l'absence de douleur provient d'une complète santé: tel sera pour le corps et pour l'âme l'état des saints à la résurrection des morts, résurrection que ne croient pas ces philosophes, attachés qu'ils sont à des maîtres trop ignorants, puisque ces maîtres sont eux-mêmes. Mais quelle différence, quand l'absence de douleur vient de la santé, et quand elle vient de l'insensibilité? Même en santé, cette chair mortelle souffre si on la blesse: ainsi en est-il dans cette vie d'une âme bien disposée; elle est comme blessée de la souffrance d'autrui, sa tendresse la fait compatir. Que le corps soit comme réduit à l'insensibilité par une maladie très-grave ou qu'il soit mort, en vain on le déchire, il ne souffre pas: telle est l'âme de ces philosophes sans Dieu, on dirait qu'elle ne respire plus: de même en effet que le corps vit du souffle de l'âme, ainsi l'âme vit du souffle de Dieu. Si donc ces malheureux n'éprouvent plus ni crainte ni douleur, à eux d'examiner s'ils ne sont pas morts plutôt qu'en santé.

4. Quant au chrétien, qu'il craigne, jusqu'à ce que la charité parfaite ait banni de lui la crainte; qu'il croie et qu'il comprenne qu'il voyage loin de Dieu, tant qu'il vit dans ce corps qui se corrompt et qui appesantit l'âme. Que la crainte pourtant diminue, à mesure que nous approchons de la patrie; car la crainte doit être plus grande, quand on en est éloigné, moindre quand on en approche, et nulle quand on y est parvenu. C'est ainsi que la crainte conduit à la charité, et que la charité bannit la crainte.

Or, le chrétien doit craindre, non pas ceux qui tuent le corps et ne peuvent plus rien ensuite; mais celui qui peut tuer et jeter dans la géhenne de feu, et le corps et l'âme [1].

Il est pourtant une autre « crainte du Seigneur », crainte « chaste et qui subsiste « dans les siècles des siècles [2] ». Cette crainte n'est point bannie par la charité parfaite, autrement elle ne subsisterait pas « dans les « siècles des siècles ». Ce n'est pas sans raison non plus que cette crainte du Seigneur est traitée de « chaste », ni qu'ainsi qualifiée elle doit subsister « dans les siècles des siècles ». Quelle est cette raison? N'est-ce point parce que la crainte que bannit la charité a pour objet la peur de perdre ce qu'on aime dans la créature, comme la santé, la tranquillité du corps, ou quelque chose d'analogue après la mort, car c'est ce qui fait redouter les peines, les douleurs, les tourments et les tortures de l'enfer; au lieu que la crainte chaste, qui subsiste éternellement, a seulement peur d'abandonner Dieu et d'être abandonné de lui? J'expliquerais plus longuement cette idée, si ce discours, déjà trop long, ne m'obligeait à ménager en moi les forces d'un vieillard, peut-être aussi à prévenir l'ennui en vous.

[1] Act. XVII, 18.

[1] Luc, XII, 4, 5. — [2] Ps. XVIII, 10.

SERMON CCCXLIX.

DE LA CHARITÉ. I.

ANALYSE. — On distingue trois sortes d'amour : l'amour humain permis, l'amour humain désordonné, enfin, l'amour divin ou a charité proprement dite. 1° N'avoir pas pour ses parents l'amour que leur doit la nature même, c'est se mettre au-dessous des païens, au-dessous même des animaux. 2° Quelle horreur un chrétien surtout doit avoir de l'amour humain désordonné, puisque, d'après saint Paul, c'est prostituer les membres mêmes du Christ? 3° Quant à la charité divine, pour rien au monde, il ne faut la sacrifier; il faut au contraire la demander avec force et sans se laisser déconcerter par les obstacles, à l'exemple de l'aveugle dont la persévérance à crier, lui mérita d'être guéri; il faut enfin qu'elle l'emporte sur l'amour humain, même légitime.

1. L'Apôtre vient de nous recommander la charité, pendant qu'on faisait la lecture de son épître, et il nous l'a recommandée de façon à nous faire entendre que tout le reste, même les plus grands dons de Dieu, ne sert de rien sans elle. Mais partout où elle est, la charité ne saurait rester seule. Nous donc aussi faisons à votre charité un discours sur la charité.

La charité est humaine ou divine; l'humaine à son tour est permise ou défendue. Sur ces trois espèces de charité ou d'affection, car cette vertu que les Grecs nomment ἀγάπη, peut se rendre par ces deux termes, je dirai ce que le Seigneur m'accordera.

J'ai commencé par diviser la charité en charité humaine et en charité divine; j'ai aussi distingué, dans la charité humaine, celle qui est permise et celle qui ne l'est pas. Je parlerai donc d'abord de la charité humaine qui n'a rien de blâmable ; puis de la charité humaine justement condamnée; et en troisième lieu de la charité divine qui nous conduit au royaume.

2. Pour aller plus vite, il est permis de s'attacher par affection humaine à son épouse ; il ne l'est pas de s'attacher à une prostituée ni à la femme d'autrui. Sur le forum même et sur les places publiques, n'a-t-on pas plus d'estime pour la charité honnête que pour une prostituée? Mais dans la maison de Dieu, dans le temple de Dieu, dans la cité et le corps du Christ, l'amour d'une femme prostituée va jusqu'à conduire aux enfers celui qui en est épris. Ayez donc la charité permise; elle est humaine, il est vrai ; mais, je le répète, elle est permise ; permise, non-seulement en ce sens qu'elle n'est point condamnée, mais en ce sens qu'on serait condamné de ne l'avoir pas. Aimez donc de cette affection humaine vos épouses, vos fils, vos amis, vos concitoyens : tous ces noms rappellent des liens d'intimité et des rapports de charité.

Remarquez toutefois que les impies mêmes, je veux dire les païens, les juifs, les hérétiques, peuvent avoir cette espèce de charité. Lequel d'entre eux n'aime son épouse, ses enfants, ses frères, ses alliés, ses voisins, ses amis et d'autres encore ? C'est bien là de l'affection humaine; et si l'on était assez fier et assez cruel pour n'avoir plus ces sentiments d'humanité et n'aimer ni ses enfants ni son épouse, on ne mériterait plus même d'être compté parmi les hommes. On n'est pas digne d'éloges pour aimer ses enfants, mais on est condamnable pour ne les aimer pas. Qu'on réfléchisse encore avec qui on doit partager cette affection. Les bêtes sauvages elles-mêmes chérissent leurs petits; les aspics aiment les leurs, les tigres aiment les leurs, les lions aiment les leurs; il n'est pas un seul animal qui ne flatte et ne caresse les siens. Quelque terreur qu'une bête féroce inspire aux hommes, elle sait affectionner ses petits. Pour détourner les passants, le lion rugit au milieu des forêts ; il entre dans la caverne où sont déposés ses lionceaux, il a dépouillé toute sa rage et toute sa férocité, il l'a dépouillée dehors et n'entre point avec elle. N'aimer pas ses enfants, n'est-ce pas être pire que le lion? Ces sentiments sont humains et licites.

3. Gardez-vous de l'amour illicite. Vous êtes les membres et le corps du Christ.

Ecoutez l'Apôtre et tremblez. Pouvait-il s'exprimer en termes plus solennels, plus véhéments, plus saisissants, pour détourner les Chrétiens de l'amour impur, qu'en disant : « Quoi ! je prendrai au Christ ses membres « pour en faire les membres d'une pros- « tituée ? » Il venait de dire, pour préparer cette conclusion : « Ignorez-vous que s'unir à « une prostituée, c'est devenir un même corps « avec elle ? » de citer aussi ce témoignage de l'Ecriture : « Ils seront deux dans une « seule chair [1] ». Ces paroles sont de Dieu même ; mais il les applique à l'homme et à la femme dont l'union est permise, honnête, et non pas honteuse, désordonnée et condamnable à tous égards. Néanmoins, comme l'union permise de l'homme et de la femme ne fait de leurs corps qu'une seule chair, une seule chair se forme aussi par l'union coupable de la prostituée et de son amant. Ah ! puisqu'il en est ainsi, comment ne pas trembler, comment ne pas frémir devant ces paroles : « Quoi ! je prendrai au Christ ses « membres ? » Considère, chrétien, ces membres du Christ, considère-les, non pas dans autrui, mais dans toi-même, car tu as été racheté au prix du sang du Christ. « Quoi ! je « prendrai au Christ ses membres pour en « faire les membres d'une prostituée ! » N'avoir pas horreur de cela, c'est être en horreur à Dieu.

4. Je vous en conjure, je vous en conjure, mes frères ; supposons, ce qui n'est pas, que Dieu a promis l'impunité à ces coupables et qu'il a dit : Je prendrai pitié de ceux qui agiront de la sorte, je ne les condamnerai pas. Supposons que Dieu ait parlé ainsi. Assuré de l'impunité, ira-t-on prendre au Christ ses membres pour en faire les membres d'une prostituée ? Non, si l'on a une troisième sorte d'amour, l'amour divin. J'ai distingué effectivement trois espèces d'amour, dont j'ai promis de dire ce que le Seigneur m'inspirerait : l'amour humain innocent, l'amour humain coupable, et l'amour divin qui l'emporte sur tout. Adressons-nous à cet amour divin, mettons devant lui les deux amours humains et disons-lui : Voici l'amour humain honnête qui s'attache à l'épouse, aux filles et aux autres parentes reconnues dans le monde ; voilà, d'un autre côté, l'amour humain déshonnête qui s'éprend d'affection pour une prostituée, pour la servante d'autrui, pour la fille d'autrui sans l'avoir demandée, sans avoir reçu la promesse de sa main, pour l'épouse même d'autrui ; ces deux amours sont devant toi : avec lequel des deux veux-tu demeurer ? Faire choix de l'amour honnête, c'est ne pouvoir demeurer en même temps avec l'amour déshonnête. Que nul ne se dise : Je veux avoir les deux. Si tu veux nourrir les deux, l'amour de la prostituée est un outrage pour la divine charité qui habite en toi comme ta reine. Si tu es marié, et attaché à une courtisane, tu ne fais point, sans doute, entrer cette courtisane dans ta maison pour qu'elle y habite avec ton épouse ; tu ne vas point jusque-là ; tu te caches, tu cherches l'ombre, tu n'affiches point ta honte. Quant à ceux qui ne sont point mariés encore, et qui semblent avoir plus de liberté pour s'attacher aux courtisanes, (je dis *qui semblent avoir plus de liberté,* car une fois chrétiens ils sont condamnés également) ; quant au jeune homme qui n'a point pris femme encore, s'il affectionne une prostituée, il ne la fait point habiter avec sa sœur, avec sa mère, pour ne pas outrager la pudeur naturelle, ni déshonorer son propre sang. Mais comment ? tu ne loges pas, pour ne point déshonorer ton sang, la fille perdue que tu affectionnes, avec ta mère, avec ta sœur ; et profanant le sang de Jésus-Christ, tu prétends faire habiter dans ton cœur l'amour d'une prostituée avec l'amour de Dieu ?

5. Aimez Dieu, vous ne pouvez rien rencontrer qui soit plus digne de votre amour. Vous aimez l'argent, parce qu'il vaut mieux que le fer et l'airain ; vous aimez l'or davantage, parce qu'il vaut mieux que l'argent ; vous aimez plus encore les pierres précieuses, parce que leur valeur est supérieure à celle de l'or ; enfin, vous aimez cette lumière dont redoute d'être privé quiconque craint la mort ; oui, vous aimez pour cette lumière l'amour en quelque sorte immense qu'avait pour elle l'aveugle qui criait derrière Jésus : « Prenez pitié de moi, fils de David ». Il criait ainsi pendant que le Christ passait ; car il avait peur qu'il passât sans le guérir. Avec quelle ardeur criait-il ? Il criait jusqu'à ne pas se laisser imposer silence par les défenses que lui faisait la foule. Aussi triompha-t-il des contradictions et arrêta-t-il le Sauveur. Pendant que les multitudes murmuraient et

[1] I Cor. VI, 15, 16 ; Gen. II, 24.

l'empêchaient de crier, Jésus s'arrêta, l'appela et lui dit : « Que veux-tu que je te fasse? — « Seigneur, répondit-il, que je voie. — Re« garde, ta foi t'a sauvé [1] ». Aimez le Christ, désirez la lumière qu'il est. Si cet aveugle soupirait après la lumière du corps, à combien plus forte raison devez-vous soupirer après la lumière du cœur ? Crions vers lui, non de la voix, mais de la vie. Vivons saintement, méprisons le monde; que tout ce qui passe ne soit rien pour nous. En vivant de la sorte, nous serons repris, avec les apparences de l'amitié, par les gens du siècle, gens qui aiment la terre, qui savourent la poussière, qui ne puisent rien dans le ciel, qui ne respirent et ne veulent respirer que l'air de l'indépendance. Ces hommes nous reprendront sans doute, s'ils nous voient dédaigner ce qui est naturel et terrestre ; ils nous diront : Pourquoi ces privations ? Pourquoi cette folie? C'est la foule des contradicteurs qui cherchent à empêcher l'aveugle de crier. Combien n'y a-t-il pas de chrétiens qui s'opposent à ce qu'on vive chrétiennement? Ainsi la foule dont il est question ici accompagnait le Christ, et pourtant elle éloignait de ses faveurs le malheureux qui soupirait après lui et après la lumière. Combien de chrétiens semblables! Triomphons d'eux par la sainteté de notre vie ; que cette vie soit pour nous un cri poussé vers le Christ. Il s'arrêtera, car il sait s'arrêter.

6. Ici encore voyez un grand mystère. Le Christ passait, pendant que l'aveugle criait; il s'arrêta pour le guérir. Le passage du Christ doit nous exciter à crier. Que voir dans le passage du Christ? En souffrant pour nous sur la terre, il passait. Il passait en naissant : naît-il encore? Il passait en grandissant : grandit-il encore? Il passait en prenant le sein : le prend-il encore? Il s'est endormi sous le poids de la fatigue : s'endort-il toujours? Il a mangé, il a bu : le fait-il encore? Il a fini par être pris, par être enchaîné, par être frappé, couronné d'épines, déchiré à coups de soufflets, couvert de crachats, attaché au gibet, mis à mort, percé avec une lance, par être enseveli et par ressusciter : c'était passer encore. Mais en montant au ciel et en s'asseyant à la droite du Père, il s'est arrêté. Crie donc de toutes tes forces; il va te rendre la vue. En tant que Verbe demeurant dans le sein de Dieu, il était arrêté, puisqu'il était immuable. Or, « le Verbe était « Dieu ; et le Verbe s'est fait chair ». Cette chair a fait et souffert beaucoup en passant. Le Verbe en elle est arrêté : c'est ce Verbe qui répand la lumière dans le cœur, aussi bien est-ce de lui que vient toute la gloire de la chair à laquelle il s'est uni. Ecarte ce Verbe, que devient la chair? Ce qu'est la tienne. Mais pour honorer sa chair, « le Verbe s'est fait « chair et il a habité parmi nous [1] ». Crions donc et vivons saintement.

7. Aimez vos enfants, aimez vos épouses, fût-ce d'une manière purement humaine ; car vous devez les aimer en Jésus-Christ, pourvoir à leurs intérêts selon les desseins de Dieu, n'aimer en eux que le Christ, et haïr en eux l'opposition qu'ils pourraient lui faire. Telle est en effet la charité divine. Eh ! de quoi leur servira votre affection transitoire et mortelle?

Mais lors même que vous les aimez avec tendresse, aimez le Christ davantage. Je ne te dis point de n'aimer pas ton épouse ; mais d'aimer le Christ davantage. Je ne te dis point de n'aimer pas ton père, de n'aimer pas tes enfants; mais d'aimer davantage le Christ. Ecoute-le, et ne m'attribue pas cette invitation : « Qui aime son père ou sa mère plus « que moi, n'est pas digne de moi [2] ». A ces mots : « N'est pas digne de moi », tu ne trembles pas ? N'être pas digne du Christ, c'est n'être pas avec lui. Si l'on n'est pas avec lui, où sera-t-on ? Si tu n'aspires pas à être avec lui, crains d'être sans lui. Pourquoi craindre d'être sans lui ? Parce que si tu n'es avec le Christ, tu seras avec le diable. Mais où sera le diable ? Ecoute le Christ en personne : « Allez au feu éternel, qui a été pré« paré pour le diable et ses anges [3] ». Si le feu du ciel ne t'embrase, redoute le feu de l'enfer. Si tu n'aimes pas la société des anges de Dieu, crains la société des anges du diable. Si tu n'aimes pas de régner, aie peur de tomber dans le four des feux ardents, inextinguibles, éternels. Que la crainte l'emporte d'abord en toi, viendra l'amour ensuite. Que la crainte te serve de pédagogue ; elle ne restera pas en toi, elle te conduira au maître, à la charité.

[1] Luc, XVIII, 38-42.

[1] Jean, I, 1, 14. — [2] Matt. X, 37. — [3] Id. XXV, 41.

SERMON CCCL.

DE LA CHARITÉ. II.

—

ANALYSE. — Le discours précédent comprenait les devoirs : celui-ci comprend l'éloge de la charité. Quels ne sont pas les avantages de la charité? Par elle, on accomplit toute la loi, on est un homme nouveau, on embrasse tout ce que renferment les Ecritures, et on trouve en elles consolation et secours pour toutes les circonstances de la vie.

1. On embrasse sans mélange d'erreur et sans aucune peine les trésors multiples des divines Ecritures et leurs enseignements immenses, lorsqu'on a le cœur rempli de charité, mes frères. L'Apôtre dit en effet : « La « charité est la plénitude de la loi [1] » ; et ailleurs : « La fin du commandement est la cha- « rité qui vient d'un cœur pur, d'une bonne « conscience, et d'une foi non feinte[2] ». Qu'entendre par la fin du commandement, sinon son accomplissement, et par l'accomplissement du précepte, sinon la plénitude de la loi ? A ces mots : « La charité est la plénitude « de la loi », équivalent donc ceux-ci : « La « fin du commandement est la charité ».

On ne doit pas douter non plus que l'homme en qui règne la charité ne soit le temple de Dieu. Jean ne dit-il pas : « Dieu est charité[3] ? » Si les Apôtres nous tiennent ce langage, s'ils nous font un si grand éloge de la charité, c'est qu'ils ne pouvaient nous redire que ce qui remplissait leurs cœurs. En les nourrissant de la parole de vérité, de la parole de charité, parole qui n'est autre chose que lui-même, lui, le pain vivant descendu du ciel, le Seigneur leur avait dit effectivement : « Je vous « donne un commandement nouveau, c'est de « vous aimer mutuellement » ; et encore : « La « marque qui vous fera reconnaître de tous « pour mes disciples, c'est l'amour que vous « aurez les uns pour les autres[4] ». C'est ainsi que descendu parmi nous pour détruire la corruption de la chair par les dérisions de la croix, et pour rompre l'antique lien qui nous assujétissait à la mort par la nouveauté de sa propre mort, le Seigneur nous a donné un commandement nouveau, pour faire de nous des hommes nouveaux. La mort de l'homme était chose ancienne ; pour qu'elle ne durât pas toujours, il se fit une chose toute nouvelle, la mort de Dieu même ; et comme Dieu mourut dans sa chair et non dans sa divinité, l'éternelle vie de sa divinité ne permit point à la mort de la chair d'être éternelle. Aussi, comme s'exprime l'Apôtre : « Il est mort en « vue de nos péchés, et il est ressuscité en vue « de notre justification [1] ». Si donc à l'ancienneté de notre mort il a opposé la nouveauté de sa vie, en face de l'ancien péché il a placé le commandement nouveau. Et toi, si tu veux détruire l'ancien péché, éteins en toi la cupidité et embrasse la charité. De même que la cupidité est la racine de tous les maux, ainsi la charité est la racine de tous les biens.

2. La charité ! la charité qui nous fait aimer Dieu et le prochain, mais elle comprend sans crainte les divins oracles dans toute leur longueur, dans toute leur ampleur. Le céleste Docteur, le Maître unique ne nous dit-il pas : « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout « ton cœur, de toute ton âme et de tout ton « esprit ; tu aimeras aussi ton prochain « comme toi-même ; dans ces deux préceptes « sont contenus toute la loi et les Pro- « phètes[2] ? » Si donc tu n'as point le loisir de sonder toutes les pages sacrées, de mettre à nu tous les replis de la parole, de pénétrer tous les secrets des Ecritures ; attache-toi à la charité, qui comprend tout ; tu auras ainsi et tout ce que tu as appris, et tout ce que tu n'as point appris encore dans le livre divin. Effectivement, si tu y connais la charité, tu connais par là même à quoi se rapporte ce que tu peux ne connaître pas encore ; car dans les passages de l'Ecriture que tu saisis, c'est la charité qui se montre ; dans ceux que tu ne comprends pas, c'est la charité qui se

[1] Rom. XIII, 10. — [2] I Tim. I, 5. — [3] I Jean, IV, 8. — [4] Jean, XIII, 34, 35.

[1] Rom. IV, 25. — [2] Matt. XXII, 37-40.

cache ; et garder la charité dans sa conduite, c'est posséder à la fois ce qui est clair et ce qui est obscur dans les divins oracles.

3. Ainsi donc, mes frères, recherchez la charité, ce bien si doux et si salutaire, la charité sans laquelle le riche est pauvre, et avec laquelle le pauvre est riche. Elle nous aide à supporter l'adversité, à nous modérer dans la prospérité ; à être courageux sous le poids des douleurs, à être gais en faisant les bonnes œuvres; elle met en sûreté dans la tentation, se montre généreuse pour donner l'hospitalité ; heureuse au milieu des vrais frères, elle est patiente au milieu des faux frères; avec Abel elle offre des sacrifices agréables, elle est avec Noé en sûreté pendant le déluge, fidèle avec Abraham au milieu des voyages, douce avec Moïse au milieu des injures, clémente avec David au sein des afflictions ; avec les trois jeunes Hébreux elle attend en conservant l'innocence des feux inoffensifs; avec les Machabées elle endure avec courage des feux dévorants ; chaste avec Susanne dans le mariage, après le mariage avec Anne, avec Marie elle ne connaît pas d'époux ; avec Paul elle accuse librement, avec Pierre elle obéit humblement ; bienfaisante envers les chrétiens en les portant à confesser leurs fautes, elle est dans le Christ toute divine pour les pardonner.

Mais quel éloge plus grand et plus pompeux faire de la charité, que celui qu'inspire à l'Apôtre le Seigneur même, lorsqu'il veut nous montrer cette voie suréminente et qu'il s'écrie : « Quand je parlerais les langues des « anges et des hommes, si je n'ai point la cha- « rité, je suis comme un airain sonnant et une « cymbale retentissante. Quand je connaîtrais « toute les prophéties, que je saurais tous les « mystères, que je posséderais toutes les scien- « ces et que j'aurais toute la foi, jusqu'à trans- « porter les montagnes, si je n'ai pas la cha- « rité, je ne suis rien. Quand je donnerais tous « mes biens et que je distribuerais aux pau- « vres tout ce que je possède, et que je livre- « rais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la « charité, cela ne me sert de rien. La charité « est magnanime ; la charité est bienfaisante ; « la charité n'est point envieuse, elle ne fait « pas le mal, ne s'enfle point, ne se dégrade « point, ne cherche point ses propres intérêts, « ne s'irrite point, ne pense pas le mal, elle ne « se réjouit point de l'iniquité, mais elle ap- « plaudit à la vérité ; elle souffre tout, elle « croit tout, elle espère tout, elle endure « tout ; la charité ne finira jamais[1] ».

Que n'est-elle pas ? Elle est l'âme des Ecritures, la vertu qu'inspirent les prophéties, le salut que donnent les sacrements, l'appui de la science, le fruit de la foi, la richesse du pauvre, la vie des mourants. Qu'y a-t-il de plus magnanime que de mourir pour des impies, de si généreux que d'aimer ses ennemis ? Seule, la charité ne souffre pas de la prospérité d'autrui, parce qu'elle n'est pas envieuse ; seule, elle ne s'élève point par suite de sa prospérité, parce qu'elle n'est point orgueilleuse ; seule encore elle n'est point déchirée par les remords de la conscience, parce qu'elle ne fait pas le mal. Tranquille au milieu des opprobres, elle fait le bien en face de la haine ; calme quand elle est entourée de colères, elle est inoffensive quand on lui tend des piéges ; elle gémit à la vue de l'iniquité, elle respire à la vue de la vérité. Qu'y a-t-il de plus fort qu'elle, non pas pour renvoyer les injures, mais pour les dédaigner ? Qu'y a-t-il de plus fidèle, non en vue de la vanité, mais en vue de l'éternité ? Si elle souffre tout dans la vie présente, c'est qu'elle croit tout de la vie future ; si elle endure tout ce qui lui arrive ici, c'est qu'elle espère tout ce qui lui est promis ailleurs : c'est donc avec raison qu'elle ne finira jamais.

Ainsi appliquez-vous à la charité, et saintement occupés d'elle, produisez des fruits de justice. Du reste faites reluire dans votre conduite tout ce que vous verrez que je n'ai pu dire à sa louange ; car le discours d'un vieillard doit être non-seulement grave, mais encore court.

[1] I Cor. XIII, 1-8.

SERMON CCCLI.

DE LA PÉNITENCE. I.

ANALYSE. — Autant l'humilité est nécessaire au salut, autant est indispensable la pénitence, car la pénitence est l'acte d'humiliation par excellence. Or, on distingue trois sortes de pénitence : 1° la pénitence des adultes qui n'ont pas reçu encore le baptême. Les enfants n'ayant contracté que le péché originel, en sont purifiés par le baptême, moyennant la foi de l'Eglise ; mais les adultes ont besoin pour être absous de leurs péchés personnels et par conséquent du péché originel, de s'en repentir et d'en faire pénitence. 2° La pénitence des fidèles qui vivent dans la justice. Comment aspireront-ils à la vie du ciel, s'ils ne gémissent sur la terre? Ne sont-ils pas d'ailleurs entourés de tentations? Si justes que soient les pasteurs des âmes, quel compte ils ont à rendre à Dieu ! A combien plus de péchés encore s'abandonnent les laïques ! Tous donc doivent lutter sans cesse contre la chair, le foyer du péché, et ne cesser de faire pénitence. 3° La pénitence des pécheurs indignes de la communion. Quelle preuve de leur indignité d'aller au ciel, quand l'Eglise leur interdit de s'asseoir à la table sainte ! Pour eux donc quel sujet d'humiliation et de pénitence ! Qu'ils ne se flattent pas que sans entrer au ciel ils échapperont aux feux de l'enfer : il n'y aura éternellement que le ciel pour les élus et l'enfer pour les réprouvés. Qu'au plus tôt donc ils fassent pénitence, et se confessent de leurs péchés aux supérieurs ecclésiastiques qui ont reçu le pouvoir des clefs. Qu'ils n'allèguent pas non plus, pour se dispenser de la pénitence, la mauvaise conduite d'un trop grand nombre de chrétiens. Nous devons, il est vrai, en laisser approcher de la table sainte un grand nombre qui en sont indignes, mais qui ne sont pas juridiquement convaincus et qui ne s'accusent pas eux-mêmes : mais est-ce que leurs crimes vous justifieront ? N'est-ce pas sur les bons et principalement sur les préceptes et sur les exemples de Jésus-Christ qu'on doit se régler ? Qu'on se garde enfin du découragement et du désespoir. Quand on est tenté de s'éloigner de Dieu, il faut se jeter entre ses bras. David et saint Pierre ne sont-ils pas pour les chrétiens tombés, d'encourageants exemples de pénitence ? Fût-on dans le doute si on obtiendra le pardon, ne faudrait-il pas encore faire tout pour l'obtenir ?

1. Quand on se rappelle que l'on est homme, on comprend facilement combien est utile et nécessaire le remède de la pénitence. Il est écrit en effet : « Dieu résiste aux superbes, « mais il donne sa grâce aux humbles [1] ». Le Seigneur dit aussi dans l'Evangile : « Celui « qui s'élève sera abaissé, et celui qui s'a- « baisse sera élevé » ; de plus, après s'être montré si inquiet en confessant ses péchés, le publicain descendit du temple, justifié plutôt que le pharisien qui s'était montré si sûr de lui en énumérant ses mérites. Sans doute, il avait rendu grâces à Dieu, puisqu'il avait dit : « Je vous rends grâces, ô Dieu, de ce que je « ne suis point comme les autres hommes, « hommes injustes, adultères, ravisseurs, ni « comme ce publicain. Je jeûne deux fois la « semaine, je donne la dîme de tout ce que je « possède ». Néanmoins, à ce pharisien fut préféré le publicain, « qui se tenait éloigné « sans oser même lever les yeux au ciel, et « qui se frappait la poitrine en disant : O Dieu, « soyez-moi propice, car je suis pécheur [2] ». C'est que la joie du pharisien venait moins du bon état de son âme que de la comparaison qu'il en faisait avec les maladies d'autrui. Puisqu'il était venu trouver son médecin, il eût mieux valu, pour lui, lui confesser et lui montrer les plaies de son âme, que de les dissimuler et de voir un sujet d'orgueil dans les blessures d'autrui. Aussi, n'est-il pas étonnant que le publicain, plutôt, s'en retourna guéri, puisqu'il n'eut point honte de dévoiler ce qui le faisait souffrir.

Quand il s'agit de choses visibles, il faut se hausser pour atteindre à ce qui est élevé ; mais quoique Dieu l'emporte éminemment sur tout, ce n'est pas en s'élevant, c'est en s'abaissant qu'on va jusqu'à lui. De là, ces mots d'un prophète : « Dieu est proche de « ceux qui se sont brisé le cœur [1] » ; et ces autres : « Le Seigneur est le Très-Haut, et il « considère ce qui est bas, et il regarde de « loin ce qui est élevé [2] ». Elevé est pris ici dans le sens de superbe. Ainsi donc, Dieu considère ce qui est bas pour l'élever ; et il regarde ce qui est élevé pour l'abaisser. Car ces mots : « Il regarde de loin ce qui est « élevé », indiquent suffisamment qu'il regarde de près ce qui ne l'est pas ; quoique, d'après le Prophète, il soit le Très-Haut. Aussi, quelques louanges qu'il se donne, jamais en Dieu il n'y a d'orgueil.

Que l'orgueil ne croie donc point passer

[1] Jacq. IV, 6. — [2] Luc, XVIII, 10-11.

[1] Ps. XXXIII, 19. — [2] Ps. CXXXVII, 6.

inaperçu devant Dieu, car Dieu regarde ce qui est élevé ; qu'il ne se croie pas non plus uni à lui, car il ne le regarde que de loin. Ainsi, refuser l'humiliation de la pénitence, c'est ne songer pas à s'approcher de Dieu. Car autre chose est de s'élever vers Dieu, et autre chose de s'élever contre lui. Se jeter à ses pieds, c'est se faire relever par lui, et s'élever contre lui, c'est se faire rabattre. D'ailleurs encore, la solide grandeur diffère de la vaine enflure. Un homme dont l'extérieur est enflé se pourrit au dedans. Choisit-on d' « être mé- « prisé dans la maison de Dieu plutôt que de « demeurer sous les tentes des pécheurs ? » on est alors choisi par Dieu pour habiter dans ses parvis ; et quand on ne s'élève pas, on est élevé par lui au séjour de la béatitude. De là ces mots aussi doux que vrais, que l'on chante dans un psaume : « Heureux l'homme « que vous prenez dans vos bras, Seigneur ». Ne t'imagine point que celui qui s'humilie reste toujours à terre : n'est-il pas dit qu'il « sera élevé ? » Ne te figure pas non plus que cette élévation se produise aux yeux des hommes et à l'aide d'accroissements corporels ; car après avoir dit : « Heureux l'homme « que vous avez pris dans vos bras, Seigneur », le Prophète montre aussitôt qu'il s'agit ici d'une élévation toute spirituelle : « Il a, dit-il, « établi dans son cœur, dans cette vallée de « larmes, des degrés pour monter vers le sé- « jour qu'il a préparé ». Où a-t-il établi ces degrés ? Dans le cœur, dans la vallée des larmes. C'est le même sens que dans ces mots : « Qui s'abaisse sera élevé ». Car de même que les degrés désignent l'élévation, ainsi la vallée figure l'abaissement et les larmes ; attendu que si la douleur accompagne la pénitence, les larmes à leur tour attestent la douleur. Le texte ajoute fort à propos : « En effet, celui « qui nous a donné sa loi, nous donnera sa « bénédiction [1] ». Car la loi a été promulguée, pour montrer les blessures morales que devait guérir la bénédiction de la grâce ; elle a été promulguée, pour révéler au superbe sa faiblesse, et pour porter les faibles à la pénitence ; elle a été promulguée, pour nous faire dire dans cette vallée de larmes : « Je vois « dans mes membres une autre loi qui ré- « siste à la loi de mon esprit, et qui m'assu- « jétit à cette loi du péché, laquelle est dans « mes membres » ; et pour nous faire crier en pleurant : « Malheureux homme que je suis ! « qui me délivrera du corps de cette mort ? » pour nous faire enfin exaucer de celui qui relève les brisés, qui déchaîne les captifs, qui éclaire les aveugles, et nous faire obtenir le secours de « la grâce de Dieu, par Jésus-Christ « Notre-Seigneur [1] ».

[1] Ps. LXXXIII, 11, 6, 7, 8.

2. Or, il y a trois sortes de pénitences, que votre science vous fait distinguer avec moi ; d'ailleurs, elles sont en usage dans l'Eglise de Dieu et frappent tout observateur attentif. La première consiste à enfanter en quelque sorte l'homme nouveau, jusqu'à ce que tous ses péchés soient effacés par le baptême du salut, jusqu'à ce que, par la naissance de cet enfant spirituel, soient calmées les douleurs qui le poussaient à vivre, et que la joie succède à la tristesse. Quiconque effectivement est parvenu à disposer librement de sa volonté, ne saurait, quand il approche des sacrements réservés aux fidèles, commencer une nouvelle vie sans se repentir de l'ancienne. Il n'y a d'exempts de cette pénitence que les petits enfants, lorsqu'ils reçoivent le baptême : la raison en est qu'ils ne sauraient faire encore usage de leur libre arbitre. Pour les consacrer à Dieu et leur obtenir la rémission du péché originel, on a recours à la foi de ceux qui les offrent : eh ! s'ils doivent à d'autres, à leurs parents, les souillures qu'ils ont contractées, pourquoi ne devraient-ils pas à d'autres encore, à ceux qu'on interroge et qui répondent à leur place, d'en être purifiés ? Ces gémissements d'un psaume ne sont-ils pas trop vrais : « Voilà que j'ai été conçu dans l'ini- « quité, et ma mère m'a nourri dans le péché « en me portant dans son sein [2] ? » Il est écrit dans le même sens que nul n'est pur devant Dieu, pas même l'enfant qui ne vit que depuis un jour sur la terre [3]. Il n'y a donc d'exempts de la pénitence que ces enfants. Vouloir examiner davantage quelle sera la place et quelle sera la gloire de ces petits dans la future société des saints, qui leur est promise, ce serait dépasser l'étroite mesure des forces humaines. La religion toutefois oblige de croire que leur âme trouve son salut dans ce que fait pour eux l'univers entier, appuyé sur le fondement si solide de l'autorité ecclésiastique. Du reste, aucun des autres mortels ne s'incorpore au Christ, pour commencer d'être ce qu'il n'é-

[1] Ps. CXLV, 7, 8 ; Rom. VII, 23, 25. — [2] Ps. L, 7. — [3] Job, XIV, 4, selon les Sept.

tait pas, qu'en cessant d'être ce qu'il était.

C'est cette première espèce de pénitence que commandent aux Juifs ces paroles de l'apôtre saint Pierre : « Faites pénitence, et que chacun de vous reçoive le baptême au nom « de Notre-Seigneur Jésus-Christ [1] ». C'est aussi celle-là que prescrivait le Seigneur lorsqu'il disait en personne : « Faites pénitence, « car le royaume des cieux est proche [2] ». C'est de celle-là enfin que parlait ainsi le précurseur et le préparateur des voies du Messie, Jean-Baptiste, tout rempli qu'il était de l'Esprit-Saint : « Race de vipères, qui vous « a montré à fuir devant la colère qui va « tomber ? Faites donc de dignes fruits de pé« nitence [3] ».

3. Une autre pénitence est celle dont l'action doit se faire sentir, durant tout le cours de cette vie que nous passons avec un corps mortel, en nous portant à nous humilier et à supplier sans cesse. Le premier motif qui nous y engage, c'est que nul ne désire la vie éternelle, incorruptible et immortelle, s'il ne déplore cette vie temporelle, mortelle et corruptible. Car en naissant à la vie nouvelle par la grâce sanctifiante du baptême, on ne dépouille pas la mortalité et la corruption de la chair, comme on dépose, à l'instant même, le fardeau de tous ses anciens péchés. C'est pour ce motif que, comme il est écrit, et comme chacun le ressent en soi dans le cours de cette vie, « le corps qui se corrompt, appesantit « l'âme, et cette habitation toute terrestre abat « l'esprit, occupé de nombreuses pensées [4] ». Comme il n'y aura rien de pareil dans cette félicité où la mort sera ensevelie dans sa victoire [5]; peut-on douter que quelle que soit la prospérité temporelle dont nous jouissions, nous devons n'être pas satisfaits de cette vie, afin de courir de toute notre ardeur vers cette autre vie incorruptible ? Voilà pourquoi l'Apôtre dit aussi : « Tant que nous sommes avec « ce corps, nous voyageons loin du Seigneur, « car nous marchons par la foi, et non par la « claire vue [6] ». Eh ! quel exilé soupire après sa patrie, s'empresse d'y retourner pour en contempler face à face la beauté divine, si la terre étrangère ne lui pèse? C'est ce regret, cet ennui qui tire du cœur ce cri, cette plainte : « Malheur à moi ! car mon exil s'est pro« longé ». Ne crois pas que celui qui se plaignait ainsi n'était pas fidèle encore ; car il ajoute : « J'ai habité sous les tentes de Cédar ; « avec les ennemis de la paix j'étais pacifique, « et quand je leur parlais ils m'attaquaient « outre mesure [1] ». Que dis-je? ce langage est aussi le langage d'un puissant évangéliste, d'un héroïque martyr; car l'Apôtre s'exprime ainsi dans le même sens : « Nous savons que « si la demeure terrestre que nous habitons « maintenant vient à se dissoudre, nous avons « une autre demeure, bâtie par Dieu et non « par la main des hommes, demeure éternelle « dans les cieux. Car ce qui nous fait gémir, « c'est le désir d'être revêtus de la gloire de « cette maison du ciel, comme d'un second « vêtement, si toutefois nous sommes trouvés « couverts et non pas dépouillés; nous donc « qui habitons cette demeure, nous gémissons « sous son poids, ne voulant pas en être sépa« rés, mais désirant être revêtus par dessus, « et sentir ce qu'il y a de mortel en nous « absorbé par la vie [2] ».

Que désirons-nous donc, sinon de n'être pas ce que nous sommes ? et pourquoi gémissons-nous, sinon parce que nous regrettons de l'être ? Mais quand ne le serons-nous plus, sinon quand notre demeure terrestre se sera écroulée et qu'ensuite notre être tout entier étant renouvelé, nous entrerons en pleine possession, et par l'âme et par le corps, de l'habitation céleste? Voilà pourquoi le saint patriarche Job, au lieu de dire qu'il y a des tentations dans cette vie, enseigne que cette vie même est une tentation: «La vie humaine, « s'écrie-t-il, n'est-elle pas une tentation sur la « terre [3]? » C'est dans ce passage qu'il fait une allusion admirable au mystère de l'homme tombé : « Il est, dit-il, comme l'esclave qui « fuit son maître et qui recherche l'ombre [4]». Cette vie est-elle autre chose qu'une ombre? Ce n'est pas sans raison non plus que fugitif après son péché, Adam se cacha à la face du Seigneur, après s'être couvert des feuilles de ces arbres qui forment une ombre épaisse. Il était donc, selon les expressions de Job, « comme l'esclave qui fuit son Seigneur et « qui recherche l'ombre ».

4. Pourquoi toutes ces réflexions ? Pour nous rappeler que tout purifié qu'on soit, par le baptême, de ses anciens péchés, on ne doit pas oser s'enorgueillir, si l'on ne commet point

[1] Act. II, 38. — [2] Matt. IV, 17. — [3] Id. III, 7, 8. — [4] Sag. IX, 15. — [5] I Cor. XV, 54. — [6] II Cor. V, 6, 7.

[1] Ps. CXIX, 5-7. — [2] II Cor. V, 1 4. — [3] Job, VII, 1, 2, selon les Sept. — [4] Id.

de ces fautes qui éloignent de la communion de l'autel, ni se vanter d'une pleine sécurité, mais garder plutôt l'humilité, règle presque unique du chrétien, sans être jamais fier, terre et cendre que l'on est, avant la fin de cette nuit, « durant laquelle passent toutes les « bêtes de la forêt, et les lionceaux qui ru« gissent et qui demandent à Dieu leur nour« riture [1] ». Job lui-même ne se sentait-il pas réclamé pour leur servir d'aliment, quand il disait : « La vie humaine est sur la terre une « tentation? » Le Seigneur disait aussi dans le même sens : « Satan a demandé à vous cri« bler, cette nuit, comme le froment [2] ». Ah! quel homme sensé ne gémirait donc? Qui ne s'affligerait de cette condition? Qui ne supplierait avec une humilité assez profonde pour obtenir le secours divin, jusqu'à ce qu'il ne soit plus question ni de toutes ces causes de tentations, ni de ces ombres terrestres; jusqu'à ce que ce jour éternel, qui ne décline jamais, se lève aussi pour nous, répande la lumière dans les profondeurs des ténèbres, mette à nu les pensées du cœur, et que chacun reçoive de Dieu sa louange [3]?

J'ajoute que, pût-on se glorifier d'avoir assez dompté son corps pour être crucifié au monde en s'abstenant de toute œuvre mauvaise ; pour châtier ses membres réduits en servitude ; pour ne laisser plus le péché régner dans son corps mortel jusqu'à obéir à ses convoitises ; pour n'adorer que le seul Dieu véritable, sans se vouer à aucun rite idolâtrique, sans se livrer à aucun culte de démons, sans prendre en vain le nom du Seigneur son Dieu, attendant avec confiance l'éternel repos, rendant à ses parents l'honneur qui leur est dû, ne se souillant ni du sang de l'homicide, ni des hontes de la fornication, ni des fourberies du vol, ni des duplicités du mensonge, ni des convoitises de ce qui appartient à autrui, biens et épouse ; pour ne faire de ses biens ni un moyen de dissolvante luxure, ni un objet de cruelle avarice ; pour n'être ni contentieux, ni outrageux, ni détracteur ; pour vendre enfin tout ce que l'on a, le donner aux pauvres, suivre le Christ, et fixer son cœur dans l'amour du céleste trésor (semble-t-il possible de rien ajouter à tant de perfection?) je ne veux pas toutefois qu'on s'en glorifie. Qu'a-t-on en effet qu'on ne l'aie reçu ? Or, si on a tout reçu, pourquoi se glorifier comme si on ne l'avait pas reçu [1] ? Il faut alors distribuer les divines richesses, prendre soin des intérêts d'autrui, comme on sent qu'il a été pris soin des siens propres ; qu'on ne s'imagine pas qu'il suffise de conserver entier ce qu'on a reçu : ce serait s'exposer à entendre ce reproche : « Méchant serviteur, tu aurais dû « distribuer mon argent, et moi, en arrivant, « je l'aurais réclamé avec les intérêts » ; à être dépouillé de ce qu'on a reçu et jeté dans les ténèbres extérieures [2]. Or, si on doit redouter cet affreux châtiment, lors même qu'on peut conserver intégralement ce qu'on a reçu, quelle espérance reste-t-il quand on le dissipe avec impiété et par toutes sortes de crimes ?

Un chrétien ainsi disposé devra donc s'appliquer parmi les hommes, non pas à faire des profits matériels, mais à multiplier les gains spirituels ; il n'est pas tenu de s'occuper des affaires du siècle, mais comme il est un soldat de Dieu, il doit éviter l'engourdissement et l'abjection où conduit l'oisiveté. Si donc il en a le pouvoir, qu'il fasse toutes ses aumônes avec joie, soit en subvenant aux nécessités matérielles des pauvres, soit en dispensant le pain céleste et en construisant, dans le cœur des fidèles, d'invincibles défenses contre les assauts du diable. « Dieu aime, « en effet, celui qui donne avec joie [3] ». Loin de lui, par conséquent, de se laisser abattre par l'ennui au milieu des difficultés qui surviennent nécessairement pour montrer à l'homme qu'il est homme ; de se laisser gagner par la colère contre celui qui l'attaque avec haine ou qui, contraint par le besoin, lui demande à contre-temps, qui demande indiscrètement qu'on s'occupe de ses affaires, quand on en a de plus importantes sur les bras, ou qui, entraîné soit par une aveugle passion, soit par une indolence pitoyable, résiste expressément à ce que réclame évidemment la justice ; de donner plus ou moins qu'il ne faut; de parler plus qu'il n'est besoin ou quand il ne faut pas. Car ils doivent être « beaux, les « pieds de ceux qui annoncent la paix, qui « annoncent le bien [4] ». Et toutefois ils se couvrent de poussière en marchant sur la terre desséchée ; poussière qu'ils secouent, il est vrai, pour la condamnation des volontés perverses qui méprisent ces témoignages d'amour.

Ainsi donc, soit à cause de la condition

[1] Ps. CIII, 21. — [2] Luc, XXII, 31. — [3] I Cor. IV, 5.

[1] Id. 7.— [2] Matt. XXV, 26-30.— [3] II Cor. IX, 7.— [4] Rom. X, 15.

mortelle de l'ignorance de cette vie, et de la méchanceté de chaque jour, dont il serait désirable qu'on se contentât, car il a été dit : « A chaque jour suffit sa peine [1] », et qu'il nous est commandé de supporter et d'endurer jusqu'à ce qu'il n'en soit plus question, aussi bien que d'attendre le Seigneur en agissant avec courage pour produire des fruits de patience ; soit à cause de cette poussière du monde que rencontrent sur la route des bons conseils ceux qui s'appliquent à les donner, et des pertes qu'on subit au milieu des occupations si empressées du ministère et auxquels, par la grâce de Dieu, il est souhaitable qu'on trouve une compensation dans de plus grands projets, chaque jour nous devons faire pénitence.

5. Si telle est l'obligation des dispensateurs de la parole de Dieu, des ministres des sacrements, des soldats du Christ; ce qui forme en quelque sorte le peuple tributaire et la province de l'empire du grand roi, le reste des chrétiens enfin n'y est-il pas beaucoup plus astreint? C'est pour ne pas exposer cette multitude à le soupçonner, même à tort, d'avarice, que le fidèle et courageux apôtre saint Paul faisait la guerre à ses dépens, et disait quand il lui arrivait de manquer des ressources nécessaires : « J'ai dépouillé les autres églises, « en en recevant des secours pour votre ser« vice [2] ». Ainsi donc à combien plus forte raison doivent se livrer à la pénitence de chaque jour ceux qui sont comme les provinciaux de l'Eglise et qui sont appliqués aux affaires séculières ! Tout purs et tout exempts qu'ils doivent être de vol, de rapine, de supercherie, d'adultère, de fornication et de toute impureté, de haines cruelles, d'inimitiés obstinées, de toutes souillures des pratiques idolâtriques, de la frivolité qu'engendrent les spectacles, de l'impie vanité des schismes et des hérésies, enfin de toute espèce de faute et de crime semblables ; il n'en est pas moins vrai que par suite de l'administration des affaires domestiques et des rapports intimes de l'union conjugale, leurs nombreux péchés ressemblent moins à des grains de poussière jetés sur eux, qu'à une épaisse boue qui les couvre. C'est ce que constate l'Apôtre.

« Pour vous », leur dit-il, « c'est déjà une « faute d'avoir entre vous des procès. Pour« quoi ne supportez-vous pas plutôt l'iniquité? « Pourquoi, plutôt, n'endurez-vous pas la « fraude ? » Ce qui fait horreur, c'est qu'il ajoute, en parlant de quelques-uns : « Mais c'est « vous qui commettez l'iniquité, et la fraude, « et cela contre vos frères [1] ! » Abstraction faite toutefois des iniquités et des fraudes, saint Paul dit qu'on est coupable quand on a des querelles et des procès relativement aux affaires du siècle : la chose pourtant serait tolérable, d'après lui, si c'était au moins un tribunal ecclésiastique qui mît fin à ces contestations. Autre témoignage : « Celui qui n'a point de « femme songe aux intérêts du Seigneur, à la « manière de plaire à Dieu ; mais celui qui « est dans les liens du mariage songe aux « choses du monde, à la manière de plaire à « son épouse ». L'Apôtre en dit autant de la femme. Il dit aussi : « Revenez ensuite, dans « la crainte que Satan ne vous tente par votre « incontinence ». Ce qui est pourtant une faute, mais pardonnable à l'infirmité humaine, car il ajoute aussitôt : « Je parle ainsi « par condescendance, et non par commande« ment [2] » ; car le seul motif de la génération rend innocent le mélange des sexes.

Combien on commet d'autres péchés, soit en parlant des choses et des affaires d'autrui dont on n'est pas chargé ; soit en riant vainement aux éclats, bien qu'il soit écrit : « L'in« sensé élève la voix en riant, mais le sage rit « à peine tout bas [3] » ; soit en prenant avec trop d'avidité et trop peu de mesure les aliments destinés simplement à soutenir l'existence, car l'estomac, souvent chargé le lendemain encore, est alors une preuve d'intempérance ; soit en formant le désir pervers de vendre et d'acheter trop et trop peu cher. Comment redire tout ce que chacun découvrira plus clairement en soi et se reprochera plus vivement, s'il ne se regarde pas avec insouciance dans le miroir des Ecritures ? Chacune de ces fautes ne cause pas, sans doute, une blessure mortelle, comme font l'homicide, l'adultère et d'autres crimes semblables ; néanmoins, lorsqu'elles sont toutes réunies, elles forment comme une espèce de teigne, et donnent la mort par leur grand nombre, ou bien elles défigurent au point de ne pas permettre de recevoir les chastes embrassements de cet Epoux divin dont la beauté l'emporte sur celle des enfants des hommes [4], à

[1] Matt. VI, 34. — [2] II Cor. XI, 8.

[1] I Cor. VI, 7, 8. — [2] I Cor. VII, 32, 33, 5, 6. — [3] Eccli. XXI, 23. — [4] Ps. XLIV, 3.

moins toutefois qu'on ne s'en purifie en prenant chaque jour une pénitence médicinale.

6. S'il n'en est pas ainsi, pourquoi chaque jour nous frapper la poitrine? Nous autres évêques nous le faisons aussi, avec tous les fidèles, lorsque nous paraissons à l'autel. C'est pour le même motif que dans la prière nous disons, comme nous devons le répéter durant toute notre vie : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui « nous ont offensés [1] ». Evidemment, nous ne demandons pas ici le pardon des péchés que nous croyons nous avoir été remis dans le baptême ; autrement, nous révoquerions en doute la foi même ; nous parlons assurément de ces péchés de chaque jour pour la rémission desquels chacun ne cesse d'offrir, dans la mesure de ses forces, les sacrifices de l'aumône, du jeûne, de la prière et des supplications.

Ceci montre assez clairement, à quiconque s'examine avec soin sans se flatter ni se tromper volontairement, à quel danger de mort éternelle on est exposé, et combien peu on pratique la parfaite justice pendant qu'on voyage loin du Seigneur, bien qu'établi dans le Christ, c'est-à-dire dans le vrai chemin, on fasse effort pour y arriver. En effet, si nous n'avons pas de péchés quand nous disons en nous frappant la poitrine : « Pardonnez-nous nos offen« ses » ; qui peut douter que nous péchions sûrement et gravement en mentant de la sorte durant les saints mystères? Aussi le péché vient en nous, non pas de notre union avec Dieu par la foi, l'espérance et la charité, ni de notre ardeur à l'imiter dans la mesure de nos forces ; sous ce rapport nous ne péchons pas, nous vivons en enfants de Dieu : ce qui occasionne en nous le péché, c'est l'infirmité de la chair, en ce sens que n'étant encore ni dissoute par la mort ni transformée par la résurrection, il surgit en elle des mouvements répréhensibles et pervers. Ah ! il nous faut en convenir ; autrement la dureté de notre cœur nous mériterait non pas la guérison de nos langueurs, mais la condamnation de notre orgueil. La vérité, par conséquent, règne également dans les deux passages suivants de la même épître de saint Jean : « Celui qui est né « de Dieu ne pèche point ;—si nous prétendons « être sans péché, nous nous trompons nous« mêmes, et la vérité n'est point en nous [2] ».

L'un se rapporte aux prémices de l'homme nouveau ; l'autre, aux restes du vieil homme, car nous les portons en nous tous deux pendant cette vie. Le nouveau se développe peu à peu, et peu à peu, à mesure que disparaît le vieil homme, il lui succède. Car, dès que nous les avons l'un et l'autre, nous sommes sur l'arène ; non-seulement nous frappons notre ennemi à coups de bonnes œuvres, nous sommes, hélas ! frappés encore nous-mêmes en évitant le péché avec trop peu de précautions. Il ne s'agit pas même de savoir lequel de nous ou de notre ennemi est vainqueur, mais lequel frappe le plus souvent et se bat avec le plus de courage, durant tout le temps qui s'écoulera jusqu'au moment où l'esprit tombé qui porta envie à l'homme encore debout, entraînera les uns à sa suite dans l'éternelle mort, et où les autres s'écrieront avec l'accent du triomphe : « O mort, où est ta va« leur ? O mort, où est ton aiguillon [1] ? »

Observons toutefois que jamais l'ennemi ne nous abat plus aisément que quand nous l'imitons par notre orgueil ; que d'autre part jamais nous ne le renversons avec plus d'énergie qu'en suivant le Seigneur avec humilité ; que jamais enfin nous ne lui causons de plus vives douleurs qu'en guérissant les plaies de nos péchés par la confession et la pénitence.

7. Une troisième sorte de pénitence est celle qu'on doit subir pour les péchés compris dans le Décalogue et desquels l'Apôtre dit : « Ceux qui les commettent, ne posséderont « point le royaume de Dieu [2] ». Chacun, lorsqu'il s'agit de cette espèce de pénitence, doit exercer contre soi plus de rigueur, afin que se jugeant soi-même on ne soit pas jugé par le Seigneur : « Si nous nous jugions nous« mêmes », dit encore l'Apôtre, « le Seigneur « en nous jugerait pas [3] ». A chacun donc de monter sur le tribunal de sa conscience, si on redoute la nécessité « d'être présenté au « tribunal du Christ, pour y recevoir ce que « chacun a fait avec son corps, soit le bien, « soit le mal [4] ». A chacun de se mettre en face de soi, pour n'y être pas mis plus tard ; car Dieu en fait en ces termes la menace au pécheur : « Je t'accuserai et je te mettrai en « face de toi [5] ». Le tribunal ainsi dressé dans le cœur, que la pensée serve d'accusateur, la

[1] Matt. VI, 12. — [2] I Jean, III, 9, 8.

I Cor. XV, 55. — [2] Gal. V, 21. — [3] I Cor. XI, 31. — [4] II Cor. V, — [5] Ps. XLIX, 21.

conscience de témoin, et la crainte de bourreau. Que les larmes ensuite répandent avec l'aveu comme le sang de l'âme. Que le jugement enfin prononce la sentence et que le coupable se reconnaisse indigne de participer au corps et au sang du Seigneur. Le pécheur craint d'être exclu du royaume des cieux par l'irrévocable sentence du Juge suprême : qu'il soit auparavant exclu par les règles ecclésiastiques de la participation au sacrement du pain céleste. Qu'il voie ici l'image du jugement à venir ; et pendant que les fidèles approchent de l'autel divin dont il est éloigné, qu'il se représente combien sera horrible la peine d'être précipité dans l'éternelle mort, pendant que d'autres seront admis à la vie éternelle.

Sans doute, beaucoup même de grands coupables peuvent approcher de cet autel qu'on voit placé sur la terre, dans l'Eglise, et exposé aux regards mortels pour y célébrer les cérémonies des divins mystères : c'est que maintenant Dieu nous montre sa patience pour déployer plus tard sa sévérité ; et ces malheureux ignorent que cette divine patience les attire à faire pénitence, et entraînés par la dureté et par l'impénitence de leur cœur, ils amassent des trésors de colère pour le jour de la colère et des manifestations du juste jugement de Dieu, qui rendra à chacun selon ses œuvres [1]. Mais à cet autel dont s'est approché Jésus pour nous servir de précurseur, où s'est présenté le chef divin de l'Eglise pour y être suivi de tous ses membres, ne pourra aborder aucun de ceux dont l'Apôtre a dit, comme je l'ai déjà rappelé : « Ceux qui « commettent ces crimes n'hériteront point du « royaume des cieux ». A cet autel, en effet, paraîtra seul, mais il y paraîtra tout entier, c'est-à-dire avec le corps dont il est le chef, le prêtre qui nous a précédés au ciel, et à qui s'appliquent ces mots de l'apôtre saint Pierre : « Vous êtes une nation sainte, un sacerdoce « royal [2] ». Comment donc oserait ou pourrait pénétrer dans l'intérieur du voile, dans l'invisible Saint des saints, celui qui, au mépris de la guérison assurée par les prescriptions descendues du ciel, a refusé de renoncer tant soit peu aux choses visibles ? Refuse-t-on de s'abaisser pour être élevé ? on sera abattu quand on voudra s'élever ; et l'on sera éternellement séparé des immortels, des saints, si

[1] Rom. II, 4-6. — [2] I Pierre, II, 9.

durant la vie, en méritant par l'obéissance et en satisfaisant par la pénitence, on ne s'est préparé à être uni au corps du Prêtre souverain. Eh ! aurions-nous le front, l'impudence de vouloir que Dieu détourne alors la face de nos péchés, si maintenant nous ne disions de tout notre cœur : « Car je reconnais mon « iniquité, et toujours mon péché est devant « moi [1] ? » Je le demande, comment Dieu daignerait-il pardonner ce que l'homme dédaigne de reconnaître en son âme ?

8. Examinons encore ce qu'allèguent pour se flatter les esprits vains qui se séduisent eux-mêmes. Ils poursuivent le cours de leurs crimes et de leurs débauches, et lorsqu'ils entendent dire à l'Apôtre que « ceux qui s'y « livrent ne posséderont pas le royaume des « cieux », ils osent se promettre, en dehors de ce royaume, le salut qu'ils convoitent. Voici donc ce qu'ils se disent pour s'autoriser à ne faire point pénitence de leurs péchés, et n'améliorer pas leurs mœurs dépravées : Peu m'importe de régner, le salut me suffit.

Mais d'abord ils ne voient donc pas qu'il n'y a point de salut pour qui persévère dans le vice. « Parce que l'iniquité aura abondé, « dit le Seigneur, la charité se refroidira dans « beaucoup ; néanmoins celui qui persévérera « jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé [2] » : évidemment, ce n'est pas à ceux qui auront persévéré dans l'iniquité, mais à ceux qui auront conservé la charité, qu'est ici promis le salut. Or, partout où règne la charité, ne peuvent se produire ces œuvres qui excluent du royaume des cieux. Toute la loi, effectivement, se trouve comprise dans cette seule parole de l'Ecriture : « Tu aimeras ton prochain comme « toi-même [3] ».

De plus, s'il y a quelque différence entre ceux qui règnent et ceux qui ne règnent pas, il n'en est pas moins nécessaire que tous soient compris dans les limites du même empire ; autrement ils seraient mis au nombre des ennemis ou des étrangers. A tous les Romains appartient l'empire romain ; tous pourtant ne règnent pas, les uns obéissent aux autres. Or, l'Apôtre ne dit pas : « Ceux qui s'y livrent », ne régneront pas avec Dieu, mais « ne posséderont pas « le royaume de Dieu ». C'est ce qu'il affirme aussi de la chair et du sang : « La chair et le « sang, dit-il, ne posséderont pas le royaume « de Dieu » ; car on sait que « corruptible ce

[1] Ps. L, 5. — [2] Matt. XXIV, 12, 13. — [3] Gal. V, 14.

« corps se revêtira d'incorruptibilité, et mor-« tel, d'immortalité [1] » ; en sorte que ce corps ne sera plus ni chair ni sang, mais que de corps animal qu'il est il paraîtra et sera véritablement un corps tout spirituel.

Qu'on tremble surtout à l'aspect de la sentence suprême que prononcera notre juge ; car il a voulu la faire connaître dès maintenant pour porter ses fidèles à l'éviter, « donnant à « ceux qui le craignent le signal de fuir devant « l'arc [2] ». Ne parlons pas de ceux qui auront la gloire de juger avec lui, conformément à cette promesse qu'il leur a faite : « Vous sié-« gerez sur douze trônes pour juger les douze « tribus d'Israël [3] ». Ce nombre douze comprend tous ceux qui ont tout abandonné en vue de l'Evangile, et qui se sont attachés à suivre le Seigneur ; car ce même nombre désigne une sorte d'universalité ; de ce que Paul n'ait pas été alors au milieu des douze Apôtres, il ne s'ensuit pas qu'il ne doive point être du nombre des juges. Ne parlons pas, je le répète, de ces juges désignés aussi sous le nom d'anges dans ces paroles du Sauveur : « Quand le Fils de l'homme viendra juger « avec ses anges ». Ange, en effet, signifie messager. Or, n'avons-nous pas éminemment raison d'entendre par messagers, tous ceux qui portent aux hommes la nouvelle du salut descendu du ciel ? Aussi le mot Evangéliste peut être traduit par celui de bon messager ; il est d'ailleurs écrit de Jean-Baptiste : « Voici « que j'envoie mon ange devant ta face [4] ». Sans donc parler, je le répète encore, de ces juges futurs, tous les autres hommes seront séparés en deux parties, comme le dit expressément le Seigneur. A droite il placera les brebis, les boucs à gauche ; puis il dira aux brebis, ou aux justes : « Venez, bénis de mon « Père, entrez dans le royaume qui vous a « été préparé dès la création du monde ». C'est de ce royaume que parlait l'Apôtre, lorsqu'il disait, à propos des œuvres mauvaises : « Car ceux qui les font ne posséde-« ront pas le royaume de Dieu ». Ecoute maintenant ce qui sera dit à la gauche : « Allez au feu éternel, qui a été préparé pour « le diable et pour ses anges [5] ».

Qui donc oserait compter sur son nom de chrétien, et n'écouterait pas avec de profonds sentiments d'obéissance et de crainte ces mots de l'Apôtre : « Sachez, sachez com-« prendre que ni fornicateur, ni impudique, « ni avare, ce qui est une idolâtrie, n'a d'hé-« ritage dans le royaume du Christ et de Dieu? « Que nul ne vous séduise par de vains pro-« pos ; car c'est pour ces crimes que la co-« lère de Dieu tombe sur les fils de la dé-« fiance. N'ayez donc point de commerce « avec eux [1] ». Aux Corinthiens il développe davantage sa pensée : « Ne vous abusez « point, dit-il, ni les fornicateurs, ni les « idolâtres, ni les adultères, ni les effé-« minés, ni les sodomites, ni les voleurs, ni « les avares, ni les ivrognes, ni les médisants, « ni les ravisseurs ne posséderont le royaume « de Dieu ». Remarquez toutefois comment l'Apôtre détourne de la crainte et du désespoir ceux qui se sont abandonnés à ces vices durant leur première vie : « Vous avez été « cela, dit-il, mais vous avez été lavés, mais « vous avez été sanctifiés au nom de Jésus-« Christ, notre Seigneur, et par l'Esprit de « notre Dieu [2] ».

9. Quand donc après le baptême on a la conscience liée par quelqu'une de ces fautes du vieil homme, se peut-il qu'on soit assez ennemi de soi-même pour hésiter de changer de vie, puisqu'on en a le temps, puisque tout en péchant on respire encore ? En péchant, hélas ! avec tant de persévérance, on s'amasse des trésors de colère pour le jour de la colère et de la manifestation des justes jugements de Dieu ; mais si l'on vit, c'est que la patience divine attire à la pénitence. Quoi ! on est tout enchaîné par les liens de péchés qui causent une mort si redoutable, et on refuse, on diffère, on hésite de recourir aux clefs de l'Eglise, de se faire délier sur la terre pour être délié dans le ciel ? De plus et uniquement parce qu'on porte le nom de chrétien, on ose se promettre je ne sais quel salut, au-delà de cette vie, sans trembler à ce coup de tonnerre que fait éclater la Vérité même, la voix du Seigneur : « Ce ne sont pas tous ceux « qui me disent : Seigneur, Seigneur, qui en-« treront dans le royaume des cieux ; mais « quiconque fait la volonté de mon Père qui « est dans les cieux, celui-là entrera dans le « royaume des cieux [3] ! » Après avoir rappelé aussi ces sortes de crimes en écrivant aux Galates, le même Apôtre ne conclut-il pas de la même manière ? « On connaît aisément, dit-

[1] I Cor. XV, 50, 53. — [2] Ps. LIX, 6. — [3] Matt. XIX, 28. — [4] Mal. III, 1. — [5] Matt. XXV, 31-41.

[1] Eph. V, 5-7. — [2] I Cor. VI, 9-11. — [3] Matt. VII, 21.

« il, les œuvres de la chair, qui sont : la fornication, l'impudicité, la luxure, le culte « des idoles, les empoisonnements, les inimitiés, les animosités, les contestations, les jalousies, les dissensions, les hérésies, les envies, les ivresses, les débauches de table et « autres crimes semblables. Or, je vous le dis, « comme je l'ai dit déjà, ceux qui s'y livrent « n'obtiendront pas le royaume de Dieu [1] ». A chacun donc de se juger volontairement sur ces vices, tant qu'il le peut, et d'améliorer sa conduite, pour éviter d'être jugé, malgré lui, par le Seigneur, quand il ne pourra plus se juger lui-même. Lorsqu'ensuite il aura porté contre soi une sentence sévère, mais par cela même médicinale, qu'il s'adresse aux supérieurs qui sont pour lui dans l'Eglise les ministres des clefs, et que redevenant bon fils, et sans chercher à déplacer les membres maternels, il se fasse assigner par les ministres des sacrements la mesure de satisfaction dont il est redevable : en offrant avec un cœur dévoué et suppliant le sacrifice d'un cœur affligé, il fera ce qui peut contribuer non-seulement à son propre salut, mais encore à l'édification d'autrui. Si même indépendamment du mal sérieux qu'il lui fait, son péché est gravement scandaleux pour le prochain, qu'il ne refuse pas d'en faire pénitence aux yeux de la multitude et même de toute l'Eglise, quand le prélat le juge utile au bien public : résister alors, ce serait, par orgueil, ajouter l'enflure à une plaie déjà profonde et mortelle. Que toujours il se rappelle que « Dieu « résiste aux superbes et donne sa grâce aux « humbles [2] ». Est-il rien de plus malheureux et de plus dénaturé que de ne rougir pas d'une plaie qui ne saurait rester invisible, et de rougir du bandage qui en assure la guérison?

10. Si l'on remarque, si l'on sait que beaucoup s'approchent du sacrement de l'autel quoique sûrement coupables de crimes semblables, qu'on ne voie pas là, mes frères, un motif de rejeter le conseil de se livrer à cette salutaire pénitence. Un grand nombre d'entre eux se corrigent, comme s'est corrigé Pierre; on en tolère un grand nombre comme on a toléré Judas; un grand nombre encore restent inconnus, jusqu'au moment où viendra le Seigneur pour éclairer la profondeur des ténèbres et révéler les pensées du cœur [3]. Plusieurs, en effet, pour s'excuser eux-mêmes, se gardent bien d'accuser les autres. D'autres, qui sont bons chrétiens, taisent et supportent les fautes qu'ils voient dans autrui, parce que souvent ils manquent de preuves et sont incapables de démontrer devant les juges ecclésiastiques ce qu'ils savent par eux-mêmes : si vraies effectivement que soient certaines accusations, le juge n'y doit pas ajouter foi aisément, il lui faut des arguments péremptoires. Pour nous, quoique la privation de la communion ne soit pas une peine mortelle, mais médicinale, nous ne saurions l'infliger à personne qui ne s'avoue spontanément coupable, ou qui ne soit accusé et convaincu devant un tribunal soit séculier, soit ecclésiastique. Eh! qui oserait se charger du double rôle d'accusateur et de juge?

C'est la règle qui paraît tracée en quelques mots par l'apôtre saint Paul lui-même, dans l'épître aux Corinthiens que nous venons de citer ; car après y avoir parlé de crimes semblables, il montre quelle doit être la forme des jugements ecclésiastiques dans tous les cas semblables à ceux dont il fait mention. « Je « vous ai écrit dans ma lettre, dit-il, de n'avoir point de commerce avec les fornicateurs; ce qui ne s'entend pas assurément « des fornicateurs de ce monde, ni des avares, « ni des rapaces, ni des idolâtres ; autrement, « vous auriez dû sortir de ce monde». Peut-on vivre dans ce monde sans y rencontrer de ces hommes, ou les gagner au Christ si l'on évite avec eux tout entretien et tout commerce? Aussi le Seigneur lui-même disait-il, en mangeant avec les publicains et les pécheurs : « Ceux qui se portent bien n'ont pas besoin de « médecin, mais ceux qui sont malades ; car « je ne suis point venu appeler des justes, mais « des pécheurs [1] ». Voilà pourquoi l'Apôtre continue de la manière suivante : « Voici donc « avec qui je vous ai écrit de n'avoir pas de « commerce : si un frère est réputé fornicateur, ou idolâtre, ou avare, ou médisant, « ou ivrogne, ou ravisseur, on ne doit pas « même manger avec lui. M'appartient-il en « effet de juger ceux qui sont dehors? Et ceux « qui sont dedans, n'est-ce pas vous qui les « jugez. C'est Dieu qui jugera les premiers ; « vous, ôtez le méchant d'au milieu de « vous [2] ». Ces derniers mots témoignent que ce n'est ni à la légère, ni par un moyen quelconque, mais par jugement qu'on doit retran-

[1] Gal. v, 19 21. — [2] Jacq. v, 6. — [3] I Cor. iv, 5.

[1] Matt. ix, 12, 13. — [2] I Cor. v, 9 13.

cher les méchants de la communion de l'Eglise ; et que, par conséquent, si on ne le peut par forme de jugement, mieux vaut les tolérer, car en les évitant désordonnément, on pourrait sortir de l'Eglise soi-même et entraîner captifs dans l'éternel abîme ceux qu'on semble fuir. Aussi les saintes Ecritures nous proposent-elles sur ce point plusieurs traits, celui par exemple de la paille qui est mêlée au bon grain et qu'on y doit tolérer jusqu'à ce que vienne le suprême vanneur [1] ; celui encore des bons poissons qu'on doit laisser patiemment dans les filets, avec les mauvais, jusqu'à ce qu'on les démêle les uns des autres sur le rivage, c'est-à-dire à la fin des siècles [2].

A ce passage n'est pas contraire ce que dit ailleurs le même Apôtre s'exprimant ainsi : « Qui es-tu, toi, pour juger le serviteur d'au« trui ? C'est pour son maître qu'il demeure « ferme ou qu'il tombe [3] ». Ce que l'Apôtre défend ici, c'est qu'un homme juge un autre homme sur des soupçons arbitraires, ou même en s'arrogeant une autorité judiciaire qui ne lui appartient pas ; il ne faut juger que d'après la loi de Dieu et dans l'ordre prescrit par l'Eglise, soit que le coupable s'avoue lui-même, soit que d'autres l'accusent et le convainquent. Par conséquent, lorsqu'il dit : « Si « un frère est réputé fornicateur ou idolâtre », et le reste, il ne veut parler que de la réputation faite à un homme par l'arrêt judiciaire et juste qui a été porté contre lui. S'il n'était question ici que d'une réputation quelconque, combien d'innocents seraient condamnés, puisque souvent ils sont chargés d'accusations fausses ?

11. Ah ! que les pécheurs invités par nous à la pénitence ne se cherchent donc pas des compagnons de supplice et ne s'estiment pas heureux d'en trouver un grand nombre. Brûleront-ils moins, pour brûler avec beaucoup d'autres ? Ce n'est pas là un sûr moyen d'arriver au salut, mais une triste satisfaction donnée à la malveillance. Considéreraient-ils qu'au sein même des honneurs ecclésiastiques il peut y avoir des supérieurs et des ministres en grand nombre, qui ne conforment pas leur vie aux discours et aux sacrements qu'ils dispensent aux peuples ? Misérables ! en les regardant ils oublient le Christ, le Christ qui leur a déclaré, si longtemps d'avance, qu'ils devaient se soumettre à la loi de Dieu plutôt que de songer à imiter ces docteurs qui disent ce qu'ils ne pratiquent point [1], et qui, non content de tolérer jusqu'à la fin celui qui devait le trahir, l'envoya même prêcher l'Evangile avec ses autres Apôtres ! Quelle absurdité, quel étrange et misérable renversement, de vouloir imiter les mœurs dépravées de ses chefs, plutôt que d'observer les commandements de Dieu prêchés par eux ! N'est-ce pas comme un voyageur qui conclurait qu'il doit rester en route, parce qu'il verrait que les bornes milliaires, tout en indiquant le chemin par les inscriptions qui les couvrent, n'avancent jamais ? Ah ! si ce voyageur désire sérieusement arriver, pourquoi ne regarde-t-il pas et ne suit-il pas de préférence les compagnons de voyage qui sachent tout à la fois et lui montrer la route et y marcher eux-mêmes avec persévérance et avec gaîté ?

Dira-t-on qu'il n'y en a pas, ou plutôt qu'on en voit peu ; car il est impossible qu'il n'y en ait point et malheureusement on a moins d'ardeur à chercher des modèles à exalter et à imiter, que d'empressement soupçonneux à blâmer et à se séduire soi-même, soit en ne rencontrant aucun homme vertueux, parce qu'on ne l'est pas, soit en craignant d'en rencontrer, parce qu'on veut rester méchant toujours ! Supposons toutefois qu'on n'aperçoive pas pour le moment de modèles à imiter, toi qui nourris cette pensée, fixe l'œil de ton âme sur le Seigneur : ne s'est-il pas fait homme pour enseigner comment doit vivre l'homme ? Si, par la foi, le Christ habite en toi, dans ton cœur, et qu'il te souvienne de ces mots de saint Jean : « Celui qui prétend « demeurer dans le Christ, doit vivre comme « lui-même a vécu [2] » ; manqueras-tu d'un modèle à suivre, et quiconque te verra se plaindra-t-il encore de la rareté des hommes de bien? Ignores-tu en quoi consiste la bonne conduite? apprends les divins commandements. Peut-être en effet ceux qui se conduisent bien sont-ils en grand nombre, tandis que si tu n'en vois aucun, c'est que tu ignores en quoi consiste la conduite vertueuse. Ne l'ignores-tu pas? pratique ce que tu sais ; ainsi tu auras ce que tu cherches, et tu montreras aux autres un modèle à imiter. Représente-toi le Seigneur, représente-toi les Apôtres, dont le dernier est celui qui disait :

[1] Matt. III, 12. — [2] Id. XIII, 47-50. — [3] Rom. XIV, 4.

[1] Matt. XXIII, 3. — [2] I Jean, II, 6.

« Soyez mes imitateurs, comme je suis, de « mon côté, l'imitateur du Christ [1] ». Considère aussi tant de milliers de martyrs. Pourquoi mettre ta joie à célébrer leurs fêtes par de honteux festins, et ne la mettre pas à reproduire leur vie par une conduite honorable? Parmi eux tu verras, non-seulement des hommes, mais encore des femmes, des enfants même de l'un et de l'autre sexe, qui ne se sont laissé ni entraîner par l'imprudence, ni pervertir par l'iniquité, ni abattre par la crainte du danger, ni corrompre par l'amour du siècle. C'est ainsi que tu es sans excuse et pressé d'un côté par l'inaltérable rectitude des préceptes divins, et de l'autre par une multitude innombrable de modèles.

12. Achevons enfin ce que nous avons entrepris de dire sur l'utilité et les avantages de la pénitence. Désespères-tu de recouvrer la santé et entasses-tu péchés sur péchés? Il est écrit : « Une fois que le pécheur est descendu « dans l'abîme du mal, il méprise [2] » ; toi, ne méprise pas, ne désespère pas; du fond même de cet abîme, crie vers le Seigneur, dis-lui : « Des profondeurs de l'abîme j'ai crié vers « vous, Seigneur; Seigneur écoutez ma voix; « que vos oreilles deviennent attentives au cri « de ma prière. Si vous considérez les ini« quités, Seigneur, Seigneur qui y tiendra? « Mais le pardon est en vous [3] ». Les Ninivites ont crié du fond de cet abîme, et ce pardon leur a été accordé : ainsi la menace du prophète a été plus facilement privée de son effet que l'humiliation de la pénitence [4].

Ici peut-être tu me diras : Mais c'est que j'ai reçu, moi, le baptême du Christ, qui m'a remis tous mes anciens péchés; et je suis épouvantablement dégradé en revenant sur mes pas; chien affreux aux yeux de Dieu, j'ai repris ce que j'avais vomi. Où fuir son esprit? où fuir son regard? — Où, mon frère? Mais, par le repentir, du côté de sa miséricorde, puisqu'en péchant tu t'étais ri de son autorité. Nul ne le fuit sagement qu'en fuyant vers lui, ne fuit sa sévérité qu'en recourant à sa bonté. En quel lieu pourrais-tu fuir, sans y être rencontré par sa présence? Si tu montes au ciel, il y est; si tu descends en enfer, il y est encore. Déploie donc tes ailes, va en ligne droite, cours avec ton espérance aux extrémités du monde : c'est encore sa main qui t'y conduira, sa droite qui t'y fera parvenir [1]. Quoi que tu fasses, quelques péchés que tu aies commis, n'es-tu pas encore dans cette vie, d'où Dieu te retirerait assurément s'il ne voulait te guérir? Pourquoi ignorer que sa patience t'invite au repentir [2]? Il n'est point parvenu, en criant, à te persuader de ne t'éloigner pas de lui; il crie maintenant pour te rappeler.

Contemple le roi David : lui aussi avait reçu les sacrements de cette époque, il était circoncis, et la circoncision était pour nos pères un baptême; aussi l'Apôtre dit-il, en en parlant, que le patriarche avait reçu le sceau de la foi [3]. Alors encore il avait reçu l'onction sainte qui préfigurait le royal sacerdoce de l'Eglise. Toutefois, tombé subitement dans le double crime d'adultère et d'homicide, ce ne fut pas en vain que du fond de cet abîme immense et escarpé il éleva ce cri vers le Seigneur : « Détournez de mes péchés votre face, et effacez « toutes mes iniquités ». Quel droit y avait-il? Celui-ci : « Je reconnais mon iniquité, et mon « péché toujours est devant moi ». Qu'offre-t-il enfin au Seigneur pour se le rendre propice? « Ah ! si vous en aviez voulu, je vous « aurais présenté un sacrifice. Ce n'est point « aux holocaustes que vous prendrez plaisir. « Le sacrifice qui plaît à Dieu est une âme « brisée : Dieu ne dédaigne point un cœur « contrit et humilié [4] ». Ainsi, non content d'offrir lui-même avec piété, il a montré, en parlant ainsi, ce qu'on doit offrir à Dieu. C'est qu'il ne suffit ni d'améliorer sa conduite, ni de renoncer à ses œuvres mauvaises; il faut, pour les péchés commis, satisfaire à Dieu par la douleur de la pénitence, par les gémissements de l'humilité, par le sacrifice d'un cœur contrit et s'aider de l'aumône. « Heureux », en effet, « les miséricordieux, car Dieu leur fera « miséricorde [5] ». Aussi ne nous est-il pas recommandé seulement de nous abstenir du péché, l'Ecriture ajoute : « De plus, prie le « Seigneur pour tes péchés passés, afin qu'il « te les pardonne [6] ».

Pierre aussi était déjà fidèle; il avait même conféré à d'autres le baptême du Christ. Contemple-le : présume-t-il ? il est repris ; craint-il ? il se blesse ; pleure-t-il ? il est guéri. Après même que le Saint-Esprit fut descendu du haut du ciel, un certain Simon, qui déjà avait

[1] I Cor. IV, 16. — [2] Prov. XVIII, 3. — [3] Ps. CXXIX, 1-4. — [4] Jonas, III.

[1] Ps. CXXXVIII, 7-10. — [2] Rom. II, 4. — [3] Id. IV, 11. — [4] Ps. L, 11, 5, 18, 19. — [5] Matt. V, 7. — [6] Eccli. XXI, 1.

reçu le baptême, voulut faire un impie et abominable trafic, acheter le Saint-Esprit à prix d'argent; Pierre ne lui donna pas moins, en le reprenant, le conseil de faire pénitence [1]. C'était sûrement à des fidèles que l'apôtre saint Paul adressait ses épîtres; il leur disait pourtant : « Je crains, en revenant « parmi vous, d'être humilié par Dieu et ré- « duit à pleurer un grand nombre de ceux « qui ont péché avant ceci et qui n'ont pas « fait encore pénitence de l'impureté, des dé- « bauches et des fornications auxquelles ils se « sont livrés [2] ».

Ainsi nous sommes pressés de toutes parts, et par les commandements qui nous disent de faire le bien, et par les exemples qui nous enseignent non-seulement à nous bien conduire, mais encore à faire pénitence pour recouvrer le salut perdu par le péché. Supposé

[1] Act. VIII, 13-22. — [2] II Cor. XII, 21.

toutefois qu'on soit incertain d'obtenir de Dieu le pardon, eh ! que perdra, en priant le Seigneur, celui qui n'a pas craint de perdre le salut en l'offensant ? Est-on jamais sûr d'être pardonné par l'empereur ? Néanmoins on répand de l'argent, on passe les mers, on s'expose aux dangers des tempêtes, enfin, pour éviter la mort, on se jette dans ses bras, pour ainsi dire, et ce sont des hommes qui alors implorent un homme, et on n'hésite pas à faire tout cela, bien qu'on soit incertain du résultat. N'est-on pas plus sûr des clefs de l'Eglise que du cœur des rois ? Tout ce que délient ces clefs sur la terre, est aussi délié dans le ciel, nous en avons la promesse [1]. N'est-il pas plus honorable encore de s'humilier devant l'Eglise de Dieu ? D'ailleurs elle impose moins de fatigues, et sans s'exposer à la mort temporelle on évite l'éternelle mort.

[1] Matt. XVI, 19.

SERMON CCCLII.

DE LA PÉNITENCE. II.

ANALYSE. — Le lecteur ayant de lui-même lu un passage relatif à la pénitence, je vais vous entretenir de la pénitence. On distingue : 1° la pénitence qui précède le baptême. Elle est indispensable et unie au baptême, elle efface absolument tous les péchés ; ils semblent y périr comme périrent dans les eaux de la mer Rouge tous les Egyptiens qui poursuivaient les Hébreux. Aussi cette mer est la figure du baptême, comme la manne est sûrement la figure de l'Eucharistie. Venez donc au baptême sans hésitation. Voyez comme Dieu châtie Moïse d'avoir douté un instant. Ce doute, il est vrai, symbolisait d'avance le doute des disciples du Sauveur aux approches de sa passion ; mais après la résurrection ils en furent complétement guéris. Or, nous sommes aussi après la résurrection. Craindriez-vous de pécher encore après le baptême ? Comme Moïse, priez pour obtenir de vaincre Amalec. Mais c'est parler déjà d'une seconde sorte de pénitence, de la pénitence qui suit le baptême. Il y en a de deux sortes : la pénitence que doivent faire tous les chrétiens, et la pénitence que doivent faire certains grands pécheurs. — Donc on distingue : 2° la pénitence que doivent pratiquer tous les fidèles après le baptême. Jésus-Christ la rappelle dans l'oraison dominicale, et comme moyen pour chacun d'obtenir son pardon, il prescrit à chacun de pardonner à quiconque l'a offensé. On distingue : 3° la pénitence des fidèles qui sont tombés dans de grands crimes. Que pénétrés de contrition à la voix du Sauveur, ces pécheurs sortent, comme Lazare, du tombeau de leurs iniquités en en faisant l'aveu, et que, comme Lazare encore, ils se fassent délier par les Apôtres ou leurs successeurs. Point de désespoir ; le désespoir, plutôt que la trahison, a perdu Judas. En vain les païens nous reprochent d'encourager les crimes en en promettant le pardon : si les péchés étaient considérés comme irrémissibles, on s'y plongerait sans retour, on en commettrait bien davantage. En vain aussi des hommes présomptueux comptent trop sur le pardon : l'incertitude de la mort ne doit-elle pas les arrêter ?

1. C'est un accent de pénitence qui s'est fait entendre dans ces paroles que nous avons répondues au chantre du psaume : « De mes « péchés détournez votre face, et effacez toutes « mes iniquités [1] ». Nous ne préparions point de discours pour votre charité ; mais nous avons senti que le Seigneur nous commandait de vous entretenir de ce sujet. Nous voulions aujourd'hui vous laisser méditer, car nous savons avec quelle abondance vous avez été servis. Cependant votre faim de chaque jour s'accroît en raison du profit que vous tirez des divins aliments. Daigne donc le Seigneur

[1] Ps. L, 11.

notre Dieu accorder, à nous les forces suffisantes, et à vous une attention salutaire. Nous n'ignorons pas que nous devons obtempérer à votre bonne et utile volonté. Néanmoins secondez-nous de vos vœux et de votre application, de vos vœux près de Dieu, de votre application à sa parole ; ainsi nous vous adresserons ce qu'il sait vous être utile, car c'est lui qui vous nourrit par notre ministère.

Dans ces paroles donc : « De mes péchés « détournez votre face, et effacez tous mes « crimes », se fait entendre l'accent de la pénitence. Ainsi c'est de la pénitence que le Ciel nous ordonne de vous entretenir. Ce n'est pas nous effectivement qui avons prescrit au lecteur de chanter ce psaume ; c'est Dieu même qui a indiqué au cœur de cet enfant ce qu'il vous jugeait utile d'entendre. Disons un mot de l'utilité de la pénitence, maintenant surtout que nous touchons au jour anniversaire aux approches duquel il convient de s'appliquer avec plus d'ardeur à humilier l'âme et à dompter le corps.

2. L'Ecriture parle, à un triple point de vue, de la pénitence à faire. D'abord, nul ne saurait recevoir avec fruit le baptême du Christ, par lequel s'effacent tous les péchés, sans faire pénitence de sa vie passée. Comment adopter une conduite nouvelle, si on n'a regret de l'ancienne ? Assurons-nous toutefois, par l'autorité des livres divins, si on doit faire pénitence avant le baptême.

Quand, conformément aux divines promesses, l'Esprit-Saint fut envoyé et que le Seigneur justifia la foi qu'on avait à sa parole ; une fois remplis du Saint-Esprit, les disciples, vous le savez, se mirent à parler toutes les langues, et chacun de ceux qui étaient là les entendait s'exprimer dans son propre idiome. Frappés de stupeur en face de ce miracle, plusieurs demandèrent aux Apôtres une règle de vie. Pierre alors leur annonça qu'ils devaient adorer Celui qu'ils avaient crucifié, afin de boire avec foi le sang qu'ils avaient répandu avec fureur. Quand Notre-Seigneur Jésus-Christ leur eut été prêché de la sorte, ils reconnurent leur crime, et pour accomplir ce qu'un prophète avait dit si longtemps d'avance, savoir : « Je me suis « tourné vers l'affliction, tandis que je suis « percé par la pointe de l'épine », ils se livrèrent à la componction, ils s'appliquèrent à exciter en eux la douleur du regret, quand pénétrait en eux l'épine du péché. Avant que s'enfonçât cette épine, ils s'imaginaient n'avoir fait aucun mal ; mais pour te faire entendre comment, à la parole de Pierre, pénétra cette épine, il est dit dans l'Ecriture : « Pendant « que Pierre parlait, ils furent touchés au « fond du cœur ». Suivons : après ces mots : « Je me suis tourné vers l'affliction, tandis que « je suis percé par la pointe de l'épine », on lit dans le même psaume : « J'ai connu mon « péché, et je n'ai pas caché mon iniquité. « Je me suis dit : J'avouerai contre moi ma « faute au Seigneur, et vous m'avez pardonné « l'impiété de mon cœur[1] ». Aussi, comme les Juifs, pénétrés de l'épine du remords, demandaient aux Apôtres : « Que ferons-nous « donc ? » Pierre leur répondit : « Faites pé« nitence ; de plus, que chacun de vous re« çoive le baptême au nom de Notre-Sei« gneur Jésus-Christ, et vos péchés vous seront « remis[2] ».

Maintenant donc, s'il y a ici quelques-uns de ceux qui se disposent à recevoir le baptême, et je les crois d'autant plus appliqués à entendre la parole, qu'ils sont plus près de recevoir le pardon, ce sont eux que d'abord et en peu de mots nous invitons à s'attacher à l'espérance. Qu'ils aiment à devenir ce qu'ils ne sont point, qu'ils détestent ce qu'ils étaient. Que par l'ardeur de leurs désirs ils conçoivent déjà le nouvel homme qui doit naître en eux ; qu'ils ne doutent pas non plus de pouvoir obtenir le pardon de tout ce qui les tourmentait dans leur vie ancienne, de tout ce qui tourmentait leur conscience, de tout péché absolument, grand ou petit, qu'on le nomme ou qu'on ne le nomme pas ; autrement l'hésitation humaine retiendrait à leurs dépens ce que veut leur remettre la miséricorde divine.

3. Que chacun aussi se rappelle fidèlement un trait du premier peuple de Dieu. « Toutes « ces choses », dit l'Apôtre en parlant de sujets analogues, « étaient pour nous des figures ». Que venait-il de dire en effet ? « Je ne veux « pas vous laisser ignorer, mes frères, que nos « pères ont tous été sous la nuée, que dans la « nuée encore et dans la mer tous ont été « baptisés sous Moïse, que tous ont mangé la « même nourriture spirituelle et qu'ils ont « tous bu le même breuvage aussi spirituel. Or, « ils buvaient à la pierre spirituelle qui les « suivait, et cette pierre était le Christ[3] ».

[1] Ps. XXXI, 4, 5. — [2] Act. II, 37. — [3] I Cor. X, 1-4.

Tout cela était pour nous des figures, dit cet Apôtre que ne contredit jamais aucun fidèle. Il énumère beaucoup de ces figures, il n'y en a qu'une dont il donne l'explication, en ces termes : « Et cette pierre était le Christ ». En ne donnant que cette explication, il veut qu'on cherche les autres ; mais il prétend qu'en les cherchant on ne s'écarte pas du Christ, qu'on cherche sans hésiter et comme assis sur la pierre : « Or, cette pierre était le Christ ». Tout cela, d'après lui, était pour nous des figures, et tout cela était obscur. Qui saura développer, qui saura ouvrir, qui osera expliquer ces voiles mystérieux ? C'est comme un épais fourré, une ombre épaisse ; l'Apôtre pourtant y apporte un flambeau : « La pierre « était le Christ ». A la lueur de ce flambeau, cherchons ce que signifient les autres traits, ce que désignent la mer, la nuée, la manne ; car l'Apôtre ne l'a pas dit, il s'est contenté de révéler la signification de la pierre.

Le passage de la mer désigne le baptême ; et comme l'eau du baptême n'est salutaire qu'autant qu'elle est consacrée au nom de Jésus-Christ, qui a pour nous versé son sang, sur cette eau est imprimé le signe de la croix. Pour rappeler cette circonstance, la mer était rouge. Le Seigneur en personne explique formellement ce que désignait la manne tombée du ciel. « Vos pères, dit-il, ont mangé la « manne dans le désert, et ils sont morts ». Comment ne seraient-ils pas morts, attendu que si cet aliment figuratif pouvait signifier la vie, il ne pouvait être la vie ? « Ils ont « mangé la manne et ils sont morts » ; c'est que la manne qu'ils ont mangée ne pouvait les préserver de la mort ; sans doute la manne ne leur donnait pas la mort, mais elle ne les en préservait point. Celui-là seul devait délivrer de la mort, qui était annoncé par la manne. La manne descendait sûrement du ciel; voyez qui elle figurait : « Je suis, dit le « Sauveur, le pain vivant descendu du ciel [1] ». Examinez avec ardeur et avec application ces paroles divines, afin de profiter, de savoir les lire et les entendre.

« Ils ont mangé », est-il écrit, « la même « nourriture spirituelle ». Pourquoi cette expression, « la même », sinon pour rappeler celle que nous prenons ? Je vois quelques difficultés à exprimer et à expliquer ce que j'ai entrepris, mais je serai soutenu par votre bienveillance, qu'elle m'obtienne du Seigneur le pouvoir de le faire. « Ils ont mangé la « même nourriture spirituelle ». Ne suffisait-il pas de dire : Ils ont mangé une nourriture spirituelle ? Il ajoute : « la même ». — « La « même », ne me paraît pouvoir désigner que la nourriture spirituelle dont nous faisons usage. — Quoi ! me dira-t-on, la manne était ce que nous prenons aujourd'hui ? Qu'avons-nous donc de plus que ce qui existait autrefois ? N'est-ce pas l'annihilation du scandale de la croix ? — « La même » n'a ici de sens qu'à cause du mot « spirituelle ». En effet, ceux qui en prenant la manne y voyaient seulement un moyen de subvenir à leurs besoins corporels, de nourrir leur corps et non leur âme, n'y recevaient rien de grand, ils n'y trouvaient qu'un soulagement matériel. Ainsi Dieu nourrissait simplement les uns, il révélait aux autres un mystère. Les premiers mangeaient une nourriture matérielle, et non pas une nourriture spirituelle. Quels sont ceux que l'Apôtre appelle « nos pères » et qui ont mangé une nourriture spirituelle ? A qui donne-t-il ce titre, mes frères, sinon à ceux qui étaient réellement ou plutôt qui sont réellement nos pères, car tous ils sont pleins de vie ? A quelques-uns des Juifs infidèles le Seigneur parle ainsi : « Vos pères ont « mangé la manne au désert, et ils sont « morts ». Que signifie : « Vos pères », sinon ceux dont vous imitez l'infidélité, dont vous suivez les traces en ne croyant pas et en résistant à Dieu ? C'est dans le même sens qu'il dit à d'autres : « Vous avez le diable pour « père [1] ». Sans aucun doute nul homme n'a été ni créé ni engendré par le diable ; le diable toutefois se nomme le père des impies, parce que, s'ils ne sont pas engendrés par lui, ils l'imitent. Dans la même acception encore il est dit aux vrais fidèles : « Vous êtes ainsi « la postérité d'Abraham [2] » ; bien qu'il s'agisse ici des gentils, qui ne descendaient point de la race d'Abraham. S'ils étaient ses fils, ce n'était point par la naissance, mais par l'imitation. Aussi le Seigneur déclare-t-il qu'Abraham cesse d'être le père de ses enfants quand ceux-ci trahissent leur foi. « Si vous étiez les « fils d'Abraham, dit-il, vous feriez les œuvres « d'Abraham [3] ». Afin encore de se faire mieux comprendre de ces arbres mauvais qui se glorifiaient d'être issus d'Abraham, le Sei-

[1] Jean, VI, 49, 51.

[1] Jean, VIII, 44. [2] Gal. III, 29. — [3] Jean, VIII, 39.

gneur promet de tirer, des pierres mêmes, des enfants d'Abraham [1]. De même donc que dans ce passage : « Vos pères ont mangé la manne « au désert, et ils sont morts », le Sauveur fait entendre que ces pères ne comprenaient pas ce qu'ils mangeaient, et que ne le comprenant pas ils n'y trouvaient qu'un aliment matériel ; ainsi par « nos pères » l'Apôtre entend, non pas les pères des infidèles, non pas les pères des impies, non pas les pères qui mangent et qui meurent, mais les pères des fidèles, les pères qui ont mangé la nourriture spirituelle, nourriture que pour cette raison il nomme la même. — « Nos pères, dit-il, ont « mangé la même nourriture spirituelle, et « ont bu le même breuvage spirituel ». Parmi les Israélites, en effet, il y en avait qui comprenaient ce qu'ils mangeaient, et dont le cœur était plus sensible à la suavité du Christ, que le palais au goût de la manne. Pourquoi parler des autres ? Parmi les premiers était d'abord Moïse, le serviteur de Dieu, le serviteur fidèle dans toute la maison de Dieu [2] : il savait ce qu'il distribuait, il savait que les mystères devaient être donnés comme ils l'étaient à cette époque, voilés pour ses contemporains, quand ils devaient être découverts aux âges futurs.

Je me résume en peu de mots. Tous ceux qui virent alors le Christ dans la manne, ont mangé la même nourriture que nous, et tous ceux qui n'ont cherché dans la manne que le rassasiement du corps, sont ces pères d'infidèles, qui ont mangé et qui sont morts. Ainsi en est-il du breuvage spirituel, « car la pierre « était le Christ ». Ils ont donc bu le même breuvage spirituel que nous, le breuvage qu'ils prenaient par la foi, et non celui qu'ils prenaient par les lèvres. Si le breuvage était le même, « c'est que la pierre était le Christ », et que le Christ d'alors n'était pas différent du Christ d'aujourd'hui. Sans doute la pierre d'où jaillissait cette source différait de la pierre que Jacob se mit sous la tête [3] ; l'agneau immolé pour la manducation de la pâque [4] n'était pas le même que le bélier arrêté dans le buisson et qui dut être immolé quand Abraham reçut l'ordre d'épargner son fils, après avoir reçu l'ordre de l'offrir en holocauste [5] ; il y a ici différence entre brebis et brebis, entre pierre et pierre, mais c'est le même Christ ; voilà pourquoi l'Apôtre dit : « La « même nourriture, et le même breuvage ». Ajoutons que pour en faire jaillir l'eau, Moïse frappa la pierre avec sa verge, sa verge de bois. Pourquoi avec du bois et non avec du fer, sinon pour figurer qu'à la croix devait être attaché le Christ pour répandre sur nous l'eau de la grâce ? C'est dans ce sens, par conséquent, que saint Paul dit : « La même nourri- « ture, le même breuvage » ; mais pour ceux-là seulement qui comprenaient et qui croyaient. Pour qui ne comprenait pas, la manne n'était que la manne, et l'eau n'était que de l'eau ; la manne ne faisait qu'apaiser la faim, et l'eau qu'étancher la soif. Il n'en était pas de même pour qui avait la foi ; pour le croyant, en effet, c'était la même nourriture mystérieuse qu'aujourd'hui, c'était le Christ, encore à venir, comme aujourd'hui c'est le Christ venu. Etre à venir ou être venu, ce sont des termes différents ; mais tous désignent le même Christ.

4. Puisque l'idée s'en présente naturellement, je dirai un mot du doute de Moïse, le serviteur de Dieu. Ce doute, en effet, représente les saints de l'ancienne loi.

Ce fut près du rocher que ce doute s'éleva dans Moïse ; il s'éleva en lui quand Moïse frappa la pierre pour en faire jaillir l'eau. Qui ne serait porté, en voyant ce doute, à lire sans s'arrêter, sans oser même chercher à comprendre ? Le Seigneur Dieu s'en montra offensé, et non content d'en reprendre Moïse, il l'en punit ; car ce fut pour ce motif qu'il dit à Moïse : « Tu ne feras pas entrer ce « peuple dans la terre promise [1] » ; et encore : « Monte sur la montagne, et meurs [2] ». On le voit, Dieu se montre ici irrité. Que deviendra donc Moïse, mes frères ? Tant de travaux, tant de zèle pour son peuple, cette ardente charité qui lui faisait dire : « Si vous leur « pardonnez ce péché, ah ! pardonnez-le ; « sinon, effacez-moi de votre livre [3] » ; tout cela est-il perdu par ce doute soudain et imprévu ? Comment aussi le lecteur a-t-il pu dire, en terminant la leçon de l'Apôtre : « Jamais la charité ne succombe [4] ? » Je voulais vous proposer certaines questions à résoudre ; votre attention m'a porté à en examiner une autre dont peut-être vous n'auriez pas eu l'idée. Sondons-la, travaillons à pénétrer ce

[1] Matt. III, 9. — [2] Héb. III, 2. — [3] Exod. XVII, 6 ; Gen. XXVIII, 11. — [4] Exod. XII. — [5] Gen. XXII, 13.

[1] Nomb. XX, 12. — [2] Deut. XXXII, 49. — [3] Exod. XXXII, 31, 32. — [4] I Cor. XIII, 8.

mystère autant que nous en sommes capables. Dieu s'irrite, il affirme que Moïse n'introduira point le peuple dans la terre promise, il lui ordonne de monter sur la montagne et d'y mourir. Néanmoins il lui transmet beaucoup d'ordres, il lui apprend ce qu'il doit faire lui-même, comment il doit conduire le peuple sans le laisser errant et inoccupé. Si Moïse était réprouvé, Dieu daignerait-il lui communiquer de tels ordres ? Voici quelque chose de plus merveilleux encore.

Le Seigneur ayant dit à Moïse, et il se plut à le lui dire en vue d'un mystère déterminé et de la communication de quelques grâces, que lui-même n'introduirait point le peuple dans la terre promise, un autre est choisi pour remplir cette mission, c'est Jésus, fils de Navé. Or, il ne portait pas ce nom de Jésus, mais celui de Navé [1] ; et ce fut au moment où Moïse l'appela pour le charger de la conduite du peuple, qu'il changea ce nom en celui de Jésus. Ainsi ce n'était point par Moïse, mais par Jésus ; ce n'était point par la loi, mais par la grâce que le peuple de Dieu devait être introduit dans la terre promise. Ce Jésus cependant n'était point le vrai Jésus, il n'en était que la figure ; ainsi cette terre promise n'était pas la véritable terre promise, elle en était l'ombre : l'ancien peuple ne devait la garder qu'un temps déterminé, tandis que nous garderons, nous, éternellement la véritable : ces biens temporels étaient alors la promesse et le symbole des biens éternels. Eh bien ! de même que ni ce Jésus ni cette terre n'étaient pas la vérité, mais la figure, ainsi la pierre dont nous parlons n'était pas la vraie pierre, elle en était seulement le symbole ; ainsi en est-il du reste.

Que penser donc du doute de Moïse? N'y aurait-il pas là quelque figure aussi, destinée à donner l'éveil à l'intelligence, à exciter, à provoquer les investigations de l'esprit ? Je remarque en effet qu'à la suite de ce doute, et de la colère divine, et des menaces de mort, et de la défense de faire entrer le peuple dans la terre promise, Dieu parle souvent à Moïse comme auparavant, comme à son ami ; Dieu va même jusqu'à proposer à Jésus, fils de Navé, Moïse comme un modèle d'obéissance, et jusqu'à l'avertir de le servir comme l'a servi Moïse ; il lui promet enfin d'être avec lui comme il était avec Moïse. Evidemment, mes frères, c'est Dieu même qui nous contraint à ne point condamner le doute de Moïse comme un doute vulgaire, mais à en comprendre l'enseignement. Il y a figure dans la pierre immobile, figure dans la verge qui frappe, figure aussi dans l'eau qui jaillit, figure enfin dans Moïse hésitant. Or, Moïse a douté au moment de frapper ; le doute s'est élevé en lui au moment où la verge a frappé la pierre. Encore une fois, que les esprits vifs qui s'envolent, attendent donc avec patience les esprits plus lents. Le doute s'éleva dans Moïse lorsque le bois toucha la pierre, ainsi les disciples doutèrent quand ils virent le Seigneur crucifié. Moïse était donc la figure de ces disciples, la figure de Pierre dans son triple reniement. Pourquoi Pierre se laissa-t-il aller au doute ? Parce qu'il vit le bois de la croix rapproché de la pierre. En effet, lorsque le Seigneur prédisait le genre de sa mort, son crucifiement, Pierre lui-même trembla : « Loin de vous, Seigneur, cela ne sera pas », s'écria-t-il [1]. Ainsi tu doutes parce que tu vois en quelque sorte la verge s'élever sur la pierre. C'est pour la même raison que les disciples perdirent alors l'espoir qu'ils avaient mis dans le Seigneur ; cet espoir fut comme étouffé quand ils le virent crucifié, quand ils pleurèrent sa mort. Lui-même, après sa résurrection, en rencontra d'entre eux qui s'entretenaient avec tristesse de ce sujet ; et retenant leurs yeux pour qu'ils ne le reconnussent pas, ne refusant pas de se montrer s'ils croyaient, mais différant de le faire, parce qu'ils doutaient, il se mêla, comme troisième interlocuteur, à leur conversation, et leur demanda de quoi ils s'entretenaient. Eux s'étonnent de ce que seul il ignorait, de ce qu'il cherchait à savoir ce qui s'était fait en lui. « Etes-vous « seul assez étranger à Jérusalem », lui disent-ils ? Puis ils lui racontent ce qui est arrivé à Jésus ; et dès le début ils lui montrent la profondeur de leur doute : ce sont des malades qui découvrent, à leur insu, leur plaie au médecin. « Nous espérions, disent-ils, qu'en « lui serait la rédemption d'Israël [2] ». Ainsi, c'est parce qu'à la pierre s'est appliqué le bois de la croix, que le doute s'est élevé en eux : voilà accompli ce dont nous avons vu la figure dans Moïse.

5. Voyons-en une autre également. « Monte « sur la montagne, et meurs ». Cette mort

[1] Num. XIII, 17.

[1] Matt. XVI, 22. — [2] Luc, XXIV, 13-21.

corporelle de Moïse désigne la mort du doute, mais dans l'âme. Merveilleux mystères ! une fois exposés et compris ne sont-ils pas plus doux que la manne ? Le doute naît près de la pierre, il expire sur la montagne. Dans l'humiliation de sa passion, le Christ était comme une pierre tombée sous nos yeux : quoi d'étonnant qu'on doutât de lui ? Tant d'abaissements ne faisaient pressentir rien de bien grand en lui, et c'est avec raison qu'il est représenté alors comme une pierre d'achoppement. Mais combien il se montre grand lorsqu'il est glorifié par sa résurrection ! c'est une montagne. Maintenant donc, qu'il expire sur la montagne, ce doute qui s'est élevé en face de la pierre ! O disciples, reconnaissez où est votre salut, ranimez vos espérances. Considère comment finit ce doute, considère comment expire Moïse sur la montagne. Qu'il n'entre point dans la terre promise ; là, nous ne voulons point de doute ; qu'il meure. C'est au Christ de nous le montrer mourant.

Pierre trembla et renia trois fois son maître. « La pierre était le Christ ». Le Christ ressuscita, il devint une montagne et servit à l'affermissement de Pierre. Mais il s'agit de la mort du doute ; comment meurt le doute ? « Pierre, m'aimes - tu ? » Le Christ voit son cœur, il le connaît et l'interroge ; il veut savoir de lui qu'il est aimé. Or, ce n'est pas assez de le lui demander une fois, il le lui demande jusqu'à fatiguer Pierre, pour ainsi dire ; car Pierre s'étonne, et d'être questionné par Celui qui sait tout d'avance, et de l'être tant de fois, quand une seule réponse aurait suffi pour instruire celui-là même qui n'aurait rien su. Toutefois, Pierre, ne semble-t-il pas que le Seigneur te dise : J'attends que tu aies assez répondu, confesse trois fois par amour Celui que par crainte tu as renié trois fois [1]. Si donc le Seigneur réitérait ses interrogations, c'était pour mettre à mort le doute sur la montagne.

6. Que conclure, mes frères, si vous voyez clair dans ces rapprochements ? Ce n'est pas pour nous induire en erreur, mais pour nous faire plaisir que ces vérités sont voilées ; car on ne les saisirait pas avec tant de joie si elles se montraient partout comme ce qui est vulgaire. Regarde donc ce que tu as à faire, toi qui vas demander le baptême ; toi à qui j'avais commencé à adresser la parole. La mer Rouge était l'eau du baptême, et le peuple était baptisé en la traversant ; cette traversée même était un baptême, mais un baptême reçu sous la nuée ; car ce qu'il annonçait était voilé encore, ce qu'il promettait restait encore couvert. La nuée maintenant a disparu, la vérité manifestée brille d'un vif éclat ; aussi a-t-on vu disparaître le voile sous lequel parlait Moïse. Un voile aussi était suspendu dans le temple, afin d'en dérober les mystères aux regards humains ; mais pour les mettre ensuite au jour, ce voile se rompit pendant que le Seigneur était en croix. Viens donc recevoir le baptême ; entre sans trembler dans ce chemin ouvert à travers la mer Rouge ; ne t'inquiète pas plus de tes péchés passés que des Egyptiens qui poursuivaient les Hébreux. Il est vrai, tes péchés étaient pour toi un dur fardeau, un dur esclavage, mais quand tu étais en Egypte, livré à l'amour du siècle, jeté dans un exil lointain ; ils te poussaient alors à faire des ouvrages terrestres, à façonner en quelque sorte des briques, tes actions étaient des actions de boue. Tes péchés te pressent ? viens sans hésiter au baptême ; l'ennemi pourra te poursuivre jusque dans l'eau ; il y mourra. Redoute encore pour ta vie passée, crains qu'il ne reste quelqu'un de tes péchés, s'il est resté un seul des Egyptiens.

J'entends la voix des lâches : je ne crains rien, me dit l'un d'eux, pour mes péchés anciens, je ne crains pas qu'ils ne soient tous effacés dans l'eau sainte, par la charité même de l'Eglise ; mais je redoute de nouveaux péchés. — Veux-tu donc rester en Egypte ? Commence par échapper à l'ennemi présent, à cet ennemi qui t'accable et qui te dompte. Pourquoi penser tant aux ennemis de l'avenir ? Quand même tu ne le voudrais pas, ce que tu as fait n'en est pas moins fait ; mais ce que tu crains de faire, tu ne le feras pas, si tu ne le veux. — La route pourtant est dangereuse ; pour avoir passé la mer Rouge, je ne serai pas aussitôt dans la terre promise, le peuple ancien n'y est entré qu'en traversant d'immenses déserts. — Commence par sortir de l'Egypte. Crois-tu n'avoir pas en route le secours de Celui qui t'a délivré de ton ancien esclavage ? Quoi ! il ne comprimerait pas la fureur de tes ennemis nouveaux, et c'est lui qui t'a tiré des mains des anciens ? Seulement, passe sans crainte, marche sans hésiter, sois sou-

[1] Jean, XXI, 15-17 ; Matt. XXVI, 69-74.

mis, et en obéissant garde-toi de murmurer contre le divin Moïse dont le premier n'était que l'emblème. Je l'avoue, les ennemis ne nous font pas défaut. S'il y en avait alors pour poursuivre les Hébreux quand ils prirent la fuite, il y en eut aussi pour s'opposer à leur marche ; et tout cela, mes chers frères, était la figure de ce qui nous arrive. Toutefois, qu'il n'y ait plus en toi de quoi contrister Moïse ; ne sois pas cette eau d'amertume dont le peuple ne put boire après le passage de la mer Rouge ; car là aussi il y eut pour lui une tentation. Quand néanmoins pareille tentation arrive aujourd'hui, quand les peuples sont exposés à s'aigrir, nous leur montrons le Christ, ce que pour eux il a souffert, comment il a répandu son sang pour eux ; ils s'apaisent alors : ne dirait-on pas que nous jetons le morceau de bois dans ces eaux d'amertume ?

N'en doute pas, tu rencontreras Amalec, ton ennemi, te fermant le passage. Moïse alors priait, il étendait alors les mains. Les baissait-il? Amalec l'emportait. Les étendait-il? il succombait. Toi aussi, étends les mains, afin d'abattre Amalec, qui te tente et s'oppose à ta marche ; sois vigilant et sobre, appliqué à la prière, aux bonnes œuvres, mais sans te séparer du Christ, car Moïse étendant les mains représentait le Christ en croix. Sur cette croix était étendu l'Apôtre quand il disait : « Le monde m'est crucifié, et je le suis « au monde [1] ». Qu'Amalec donc ait le dessous, qu'il soit vaincu et n'empêche pas de passer le peuple de Dieu. Renonces-tu aux bonnes œuvres, à la croix du Christ? Amalec l'emportera. Mais garde-toi par tout moyen, soit de te dire que tu seras toujours fort, soit de succomber en désespérant complétement. Quand on voit les mains du serviteur de Dieu, de Moïse, tantôt s'abaisser et tantôt s'élever avec force, comment ne penser pas aux alternatives que présente ta vie? Comme lui donc tu fléchis sous le poids des tentations, mais tu ne succombes pas. Moïse en effet abaissait un peu ses mains, il ne tombait pas complétement. « Quand je disais : « Mon pied chancelle ; votre miséricorde, Sei« gneur, me soutenait aussitôt [2] ». Ne crains donc pas ; s'il n'a pas manqué de te tirer de l'Egypte, il ne manquera pas non plus de t'aider durant le voyage. Ne crains pas, lance-toi dans la carrière, espère et sois en paix. Tantôt Moïse abaissait ses mains, tantôt il les élevait ; Amalec n'en fut pas moins vaincu [1]. Il put bien résister, il ne put vaincre.

7. Nous voilà ainsi amené à parler de la seconde espèce de pénitence ; car j'ai annoncé que d'après la sainte Ecriture on peut envisager la pénitence sous un triple aspect. La première pénitence est celle des postulants, de ceux qui ont vraiment soif du baptême ; j'en ai parlé d'après nos livres saints. Il en est une autre qu'on doit faire chaque jour. Où montrer cette pénitence de chaque jour? Je ne vois pas où la montrer plus clairement que dans l'oraison de chaque jour, dans la prière que nous a enseignée le Seigneur même, où il nous a appris ce que nous devons dire à son père et où il a mis ces paroles : « Pardonnez« nous nos offenses, comme nous pardonnons « à ceux qui nous ont offensés [2] ». Quelles sont ces offenses, mes frères? Les offenses ne peuvent signifier ici que les péchés : demandons-nous donc ici le pardon des péchés déjà pardonnés dans le baptême? Sûrement il ne survécut aucun des Egyptiens qui poursuivaient les Hébreux. Or, s'il ne survécut alors aucun ennemi, pourquoi implorer le pardon, sinon parce que nos mains fléchissent en présence d'Amalec? « Pardonnez-nous, comme « nous pardonnons ». Voilà tout à la fois un remède donné, et un contrat établi. Pour remède, Jésus donne une prière, le contrat indique l'effet de la prière : il sait d'après quelles lois on agit au ciel, par quel moyen on peut y obtenir ce qu'on souhaite. Veux-tu obtenir le pardon? accorde-le, s'écrie le Seigneur. Que peux-tu donner à Dieu, quand tu demandes qu'il te donne? Le Christ, notre Sauveur, vit-il encore sur la terre? Zachée le reçoit-il encore avec joie dans sa demeure [3]? Marthe lui prépare-t-elle encore le vivre et le couvert [4]? Il ne ressent aucun de ces besoins, il est assis à la droite de son Père. Mais « ce que vous avez « fait à l'un de ces petits d'entre les miens, « vous me l'avez fait à moi-même [5] ». Faire cela, c'est étendre les mains pour vaincre Amalec.

Sans doute, en donnant à qui a faim, tu te montres généreux envers le pauvre, mais si tu perds ce que tu lui donnes, c'est sur la terre, et non au ciel. Que dis-je? sur la terre

[1] Gal. VI, 14. — [2] Ps. XCIII, 18.

[1] Exod. XVII, 11-13. — [2] Matt. VI, 12. — [3] Luc, XIX, 6. — [4] Id. X, 40. — [5] Matt. XXV, 40.

même, Celui à qui tu obéis en donnant, te dédommage de ce que tu donnes. C'est cette vérité que rappelle l'Apôtre en ces termes : « Celui qui fournit la semence au semeur, lui « fournira aussi du pain pour se nourrir [1] ». Tu es l'ouvrier de Dieu même, lorsque tu donnes à l'indigent; tu sèmes alors en hiver, pour moissonner en été. Crains-tu donc, homme sans foi, que dans cette riche moisson le divin Père de famille laisse son ouvrier sans nourriture? Tu en auras donc, mais assez pour tes besoins; Dieu accordera tout ce qui est nécessaire, non ce que peut désirer la passion. Travaille alors sans crainte, étends les mains, triomphe d'Amalec. Je le répète, ici tu ne verras plus dans ta maison ce que tu y voyais avant de l'avoir donné; tu ne l'y verras plus avant que Dieu te le rende. Mais lorsque tu pardonnes sincèrement, que perds-tu dans ton cœur, dis-le-moi? Oui, que perds-tu dans le cœur lorsque tu pardonnes à qui t'a offensé? Non, en pardonnant tu ne perds rien, au contraire. Il y avait dans ton cœur comme un flot de charité qui semblait jaillir d'une artère intérieure; en conservant de la haine contre ton frère, tu obstrues cette source jaillissante. Ainsi donc, au lieu de perdre quoi que ce soit en pardonnant, tu sens la source couler en toi plus abondante, car la charité ne s'épuise pas. C'est toi qui en gênes l'écoulement dans ton âme, lorsque tu y mets une pierre d'achoppement. Je me vengerai, je me vengerai, je lui montrerai, je lui ferai sentir : quelle agitation! quelle fatigue! quand on peut, en pardonnant, être tranquille, vivre tranquille, prier tranquille!

Que vas-tu faire bientôt? Tu vas prier. Dois-je dire à quel moment? C'est aujourd'hui même que tu vas prier; supposerais-je que tu ne prieras point? Rempli donc de haine et de colère, tu menaces de te venger, tu ne pardonnes pas du fond du cœur. Te voilà donc en prière, car l'heure de la prière est arrivée, et tu commences à écouter ou à prononcer les paroles dominicales. Après avoir écouté ou prononcé les premiers mots, tu arriveras au verset du pardon. Où irais-tu, pour n'y pas arriver? Afin de ne pardonner pas à ton ennemi, t'éloigneras-tu du Christ? Supposons que tu t'égares dans ta prière, que tu refuses de dire : « Pardonnez-nous nos offenses », par la raison que tu ne peux ajouter : « Comme nous « pardonnons à ceux qui nous ont offensés », sans qu'on te réponde à l'instant même : Eh bien! je pardonne, comme tu pardonnes; supposons donc qu'incapable de prononcer ces mots parce que tu ne veux point pardonner, tu passes ce verset sous silence et que tu arrives au suivant : « Ne nous laissez pas « succomber à la tentation » ; c'est là que t'arrête le créancier dont tu voulais en quelque sorte éviter le regard, comme le débiteur qui rencontre dans une rue celui à qui il a affaire et qui quitte sa route, s'il peut échapper quelque part, qui va même d'un autre côté pour ne pas rencontrer l'œil de son créancier. Voilà ce que tu penses avoir fait en passant ce verset. Effectivement, si tu as évité de dire : Pardonnez comme je pardonne, c'était pour que Dieu ne pardonnât pas comme tu pardonnes, en d'autres termes, pour qu'il ne pardonnât pas du tout. Ainsi c'est pour échapper au regard de ton créancier que tu n'as point dit ces paroles. Mais qui cherches-tu à éviter? Qui es-tu pour y réussir? Où iras-tu? Où pourras-tu te trouver sans qu'il s'y trouve? Tu diras bientôt : « Où irai-je loin de votre « esprit? où fuirai-je loin de votre face? Si je « monte au ciel, vous y êtes; si je descends en « enfer, vous y voilà ». Eh! comment ce débiteur peut-il fuir le Christ, sinon pour aller en enfer? Là même encore se trouve ce débiteur terrible. Que faire alors, sinon ce qui suit : « Je prendrai mon essor en droite ligne; je « m'envolerai aux extrémités de la mer [1] »; autrement : appuyé sur mon espérance, je songerai à la fin du siècle; fidèle à vos préceptes, je vivrai; je m'élèverai sur les deux ailes de la charité. Vole, vole sur ces deux ailes; aime le prochain comme toi-même et ne conserve pas cette haine qui te porte à éviter ton divin créancier.

8. Il est une troisième sorte de pénitence : je dois en dire quelques mots, afin de m'acquitter, avec l'aide du Seigneur, de ce que j'ai avancé, de ce que j'ai promis. C'est une pénitence plus sévère et plus douloureuse; ceux qui la pratiquent sont appelés dans l'Église les pénitents proprement dits, et éloignés de la participation du Sacrement de l'autel, dans la crainte qu'en le recevant indignement, ils ne mangent et ne boivent leur condamnation. Ainsi cette pénitence est une pénitence livrée aux larmes.

[1] II Cor. IX, 10.

[1] Ps. CXXXVIII, 7-9.

On est gravement blessé ; on est coupable, soit d'adultère, soit d'homicide, soit de sacrilége ; on a commis un péché grave ; la blessure est profonde, meurtrière, mortelle ; mais on a un médecin tout-puissant. Après la pensée, le plaisir, le consentement et la perpétration du crime, on est comme un mort de quatre jours qui sent mauvais déjà. Mais le Seigneur a-t-il délaissé le mort de quatre jours ? n'a-t-il pas crié : « Lazare, sors, « viens ? » Devant ce cri de miséricorde s'est renversée la pierre du sépulcre, la mort a fait place à la vie, les ténèbres à la lumière. Lazare s'est levé, il est sorti du tombeau ; mais il était lié comme le sont les pénitents qui accusent leurs péchés. Déjà effectivement ils ont échappé à la mort ; se confesseraient-ils s'ils étaient encore glacés par elle ? Se confesser c'est quitter les ombres et les ténèbres. Que dit le Seigneur à son Eglise ? « Ce que « vous délierez sur la terre, sera délié aussi « dans le ciel [1] ». Aussi, lorsque Lazare sort du tombeau, comme le Seigneur dans sa miséricorde a amené à la confession ce mort qui se cachait tout en répandant l'infection, les ministres de l'Eglise font ce qui reste, conformément à ces paroles : « Déliez-le et « le laissez aller [2] ».

Il est vrai, mes très-chers frères, personne ne doit se proposer cette espèce de pénitence, nul ne s'y doit préparer : si toutefois on tombe dans le crime, qu'on se garde de désespérer. Ce qui a perdu complétement le traître Judas, c'est moins le crime commis par lui que le désespoir du pardon. Il n'était pas digne de ce pardon ; voilà pourquoi son cœur ne fut ni éclairé ni excité à recourir à la clémence de Celui qu'il avait livré, comme y recoururent plus tard ceux qui le crucifièrent ; au contraire, il se tua par désespoir, il se tua en se pendant, en s'étranglant. Ce qu'endura son corps était l'image de ce qui se passait dans son âme. En effet, on donne aussi le nom de *spiritus*, *esprit*, à cet air agité. De même donc que la mort, quand on se pend, vient de ce que l'air n'entre plus dans la poitrine, ainsi, quand on désespère d'obtenir de Dieu le pardon, on s'étrangle en quelque sorte par le désespoir et on se met dans l'impossibilité d'être visité par l'Esprit-Saint.

9. Cette pénitence établie dans l'Eglise est pour les païens un moyen d'insulter les chrétiens. L'Eglise catholique a déjà soutenu, contre certaines hérésies, la nécessité de faire pénitence. Il y a eu en effet des hommes qui ont prétendu que pour certains péchés il n'y avait point de pénitence ; aussi ont-ils été séparés de l'Eglise et déclarés hérétiques. Quelques péchés que l'on ait commis, l'Eglise ne perd point ses entrailles maternelles. Mais les païens eux-mêmes, je le répète, prennent de là occasion de nous insulter, sans savoir, hélas ! ce qu'ils disent, car ils ne comprennent pas encore la parole de Dieu, cette parole qui rend éloquente la langue des enfants. En promettant le pardon, crient-ils, à ceux qui font pénitence, vous faites pécher davantage ; vous lâchez la bride, au lieu de recourir au frein. Et chacun, de toutes ses forces, développe cette idée ; aussi bruyante qu'elle est peu sûre d'elle-même leur langue ne se tait point sur ce sujet ; fussent-ils même convaincus par nos raisonnements, ils ne se rendent point. Néanmoins, que votre charité apprenne en peu de mots comment on les convainc, car tout est établi dans l'Eglise à un haut degré de perfection, par la miséricorde de Dieu.

C'est parce que nous montrons le port de la pénitence que, selon eux, nous autorisons le péché. Mais si nous fermions la porte au repentir, le coupable n'entasserait-il pas d'autant plus péchés sur péchés que davantage il désespérerait du pardon ? Il se dirait : Je le reconnais, j'ai péché, j'ai commis ce crime, il n'y a plus pour moi de miséricorde, la pénitence n'est pour moi d'aucune utilité, je suis réprouvé : pourquoi ne pas vivre selon mes fantaisies ? Ne trouvant plus en moi la charité, je satisferai au moins la convoitise. Pourquoi me priver ? Ce séjour m'étant fermé absolument, je perds tout ce que je puis faire ici, puisque je ne saurais plus acquérir la vie qui suivra la vie présente. Pourquoi ne me livrer pas à mes passions, ne chercher pas à les contenter, à les rassasier, à faire, non ce qui est permis, mais ce qui est agréable ? — On lui répondra sans doute : Mais tu finiras, misérable, par être pris, accusé, soumis à la torture et puni. Les méchants savent qu'on parle et qu'on agit ainsi dans le monde : mais ils remarquent aussi que beaucoup de scélérats et de grands coupables se livrent impunément au crime. Eux-mêmes peuvent tenir secrets ou racheter bien des forfaits, se faire pardonner jusqu'à

[1] Matt. XVIII, 18. — [2] Jean, XI, 39-44.

la vieillesse une vie de hontes, de blasphèmes, de sacriléges, de perdition enfin. Eh quoi ! disent-ils dans leurs calculs, un tel après tant d'actes coupables n'est-il pas mort comblé d'années ? — Oublies-tu que si ce pécheur, ce scélérat n'est mort que dans la vieillesse, c'est que Dieu voulait montrer en lui sa patience et l'attendait à pénitence ? Ce qui fait dire à l'Apôtre : « Ignores-tu que la patience « de Dieu t'invite à la pénitence ? Mais par la « dureté et l'impénitence de son cœur, le « coupable s'est amassé un trésor de colère « pour le jour de la colère et de la manifes- « tation du juste jugement de Dieu, qui rendra « à chacun selon ses œuvres [1] ». Ainsi donc, il est nécessaire que l'âme soit sous l'impression de la crainte, il est nécessaire que celui qui ne veut pas pécher songe à la présence de Dieu, non-seulement lorsqu'il est en public, mais encore lorsqu'il est dans sa propre demeure : que dis-je ? il faut qu'il voie Dieu présent dans sa chambre, et durant la nuit, et sur son lit, et dans son cœur.

Il est vrai, par conséquent, qu'en détruisant le port de la pénitence on ne fait qu'accroître les péchés par le désespoir ; ainsi se trouvent réfutés les esprits qui prétendent au contraire qu'on favorise le crime en montrant, avec la foi chrétienne, ce port de salut aux coupables.

Mais quoi ! Dieu ne devait-il pas empêcher aussi que l'espoir du pardon ne contribuât de son côté à encourager le vice? Il n'a pas voulu que le désespoir multipliât l'iniquité ; ne devait-il pas empêcher aussi que l'espérance ne la multipliât à son tour? Car si le désespoir tend à favoriser le péché, l'espoir y tend également, puisqu'avec l'espérance du pardon on peut se dire : Je vais faire ce que je veux ; Dieu est bon, il me pardonnera quand je me convertirai. — Oui, dis-toi : Il me pardonnera quand je me convertirai, si tu es sûr du lendemain. N'est-ce pas pour ce motif que l'Ecriture te crie : « Ne tarde pas de te convertir au « Seigneur, et ne diffère pas de jour en jour ; « car sa colère fondra soudain, et au jour de « la vengeance il te perdra [1] ? »

Ainsi la providence divine veille à nous préserver de deux dangers. Pour nous préserver des nombreux péchés qu'engendrerait le désespoir, elle nous montre le port de la pénitence ; et pour nous faire échapper d'autre part aux iniquités que produirait l'espérance, elle a rendu incertain le jour de la mort.

[1] Rom. II, 4-6.

[1] Eccli. V, 8, 9.

SERMON CCCLIII.

AUX NOUVEAUX BAPTISÉS.

ANALYSE. — Trois avis : 1° soyez irréprochables dans vos rapports envers le prochain ; 2° soyez-le surtout dans le service de Dieu ; 3° souvenez-vous enfin que notre vie ressemble au voyage des Juifs dans le désert, et profitez des leçons que vous donne ce qui leur arriva.

1. En pasteur zélé nous adressons la parole au corps et à l'âme de tous ceux qu'embrasse notre sollicitude ; c'est vers vous toutefois que nous nous tournons spécialement aujourd'hui, vous qui venez d'être régénérés spirituellement et dont la tendre enfance brille encore de tout l'éclat extérieur que confèrent les sacrements. C'est à vous en effet, à vous surtout, que s'adresse en ces termes caressants la divine parole : « Ainsi dépouillés de toute malice « et de toute fraude, des dissimulations, de l'en- « vie, de la médisance, soupirez, comme des « enfants qui viennent de naître, après le lait « spirituel et pur, afin de croître pour le salut « en vous en nourrissant, si toutefois vous « avez goûté comme le Seigneur est doux [1] ». Or, c'est nous qui sommes témoins que vous

[1] I Pierre, II, 1-3.

l'avez goûté ; c'est nous qui vous servant de nourrice, vous avons présenté ce suave aliment. Profitez donc des avis qui vous sont donnés comme à des enfants consacrés à Dieu, dépouillez-vous de tout esprit de malice et de supercherie, de dissimulation et d'envie, de détraction enfin. Telle est l'innocence que vous devez garder et ne perdre jamais tout en grandissant.

Qu'est-ce que la malice, sinon le désir de nuire ? Qu'est-ce que l'adulation, sinon la tromperie qui résulte de fausses louanges ? Qu'est-ce que l'envie, sinon la haine de la félicité d'autrui ? Qu'est-ce que la détraction, sinon le blâme inspiré par la méchanceté plutôt que par la vérité ? La malice met sa joie dans le malheur d'autrui ; l'envie va jusqu'à souffrir du bonheur du prochain ; la fraude fait un cœur double ; l'adulation met deux langues dans la bouche ; la détraction porte atteinte à la réputation. Cette innocence que doit conserver votre sainteté, étant fille de la charité, « ne prend pas plaisir à l'iniquité, « mais elle applaudit à la vérité [1] » ; elle doit être simple comme la colombe et fine comme le serpent [2], non pour nuire, mais pour éviter celui qui cherche à nuire.

Ah ! pratiquez-la : « à ceux qui la possèdent « appartient le royaume des cieux [3] » ; il appartient donc aux humbles, à ceux qui sont petits dans leur esprit. Ne les méprisez point, ne les repoussez point : cette petitesse est de la grandeur, au lieu que l'orgueil n'est que la fausse grandeur des âmes faibles, et une fois qu'il s'est emparé d'un homme, il le renverse en l'élevant, il le vide de tout mérite en l'enflant et le met en pièces en cherchant à le grandir. L'humble ne saurait nuire, impossible au superbe de ne nuire pas. Par humble j'entends ici, non pas l'homme qui veut s'élever en s'appuyant sur des avantages périssables, mais celui qui s'appuie sur la vérité pour aspirer à ce qui est éternel et pour y parvenir, non par ses propres forces, mais avec l'aide de Dieu. Comment cet homme voudrait-il du mal à qui que ce soit, puisqu'il n'y gagnerait rien ? Au contraire, le premier fruit de l'orgueil est l'envie. Or, comment être envieux sans désirer le malheur de celui dont le bonheur fait notre tourment ? C'est ainsi que l'envie produit la malice, laquelle produit à son tour la fraude, l'adulation, la détraction et tous les attentats coupables qu'on ne veut pas ressentir de la part d'autrui. Voilà pourquoi, en conservant cette humilité religieuse que les saintes Ecritures représentent comme une enfance sacrée, vous vous assurerez l'immortalité bienheureuse : « A de tels « appartient le royaume des cieux ».

2. Celui qui n'est point orgueilleux en face des hommes doit être bien moins encore rebelle envers Dieu. En effet, si nul ne doit faire à autrui ce qu'il ne veut pas qu'on lui fasse à lui-même, et personne ne veut d'insubordination dans quiconque lui est légitimement soumis ; ne faut-il pas beaucoup plus que chacun évite d'être envers Dieu ce qu'il ne veut pas que le prochain soit envers lui-même ?

Combien se trompent par conséquent les hommes qui croient suffisant de ne faire à aucun homme ce qu'ils ne veulent pas que l'on fasse envers eux, et qui se plongent dans la corruption et la débauche jusqu'à faire envers Dieu ce dont ils ne veulent pas pour eux ! Ils ne veulent pas qu'on souille leur demeure, et dans leur aveuglement déplorable, ils souillent en eux-mêmes la maison de Dieu, fermant l'oreille à ce cri de l'Apôtre : « Ignorez-vous que vous êtes le temple de Dieu, et « que l'Esprit de Dieu habite en vous ? Or, si « quelqu'un souille le temple de Dieu, Dieu « le perdra ; car le temple de Dieu est saint, et « vous êtes ce temple [1] ». Que nul ne se fasse illusion. Comment donc ces malheureux croient-ils conserver leur innocence envers les autres hommes, quand ils se nuisent jusqu'à éloigner la présence de Dieu et appeler ses vengeances sur leurs têtes ? Car en s'abandonnant, en se prostituant aux plaisirs mauvais, non-seulement ils cessent d'être les temples de Dieu, mais encore ils deviennent des ruines où établissent leur séjour les esprits mauvais qu'ils se mettent à prier et à adorer ; c'est ainsi, selon la parole sainte, que « leur « dernier état devient pire que le premier [2] ».

Vous venez de recevoir une naissance immortelle ; aussi, de même qu'on vous a invités précédemment à réprimer les passions mauvaises et nuisibles qui font à autrui ce dont on ne veut pas pour soi ; ainsi, pour vous détourner des plaisirs honteux et coupables de la chair, des sacriléges abominables qui ne paraissent pas offenser les hommes, puisqu'on ne leur fait pas alors ce qu'on déteste pour

[1] I Cor. XIII, 6. — [2] Matt. X, 16. — [3] Id. XIX, 14.

[1] I Cor. III, 16, 17. — [2] Luc, XI, 26.

soi, mais qui en n'obéissant pas à Dieu, à qui tout est subordonné, font endurer au Seigneur des seigneurs ce qu'on ne veut pas endurer soi-même de la part du dernier des esclaves, un apôtre encore, saint Pierre, s'adresse à vous et vous dit : « Le Christ ayant « donc souffert pour nous en sa chair, armez-« vous aussi de la même pensée ; car celui « qui est mort en sa chair a cessé de pécher, « en sorte qu'il n'y vit plus selon les convoi-« tises des hommes, mais selon la volonté de « Dieu. On a, en effet, accompli assez long-« temps ce que veulent les Gentils, en s'aban-« donnant à l'impudicité, aux convoitises, aux « excès du manger et du boire, au culte sacri-« lége des idoles [1] ». Oui, on s'est assez longtemps livré à des œuvres de boue, aux péchés, on a porté assez longtemps le joug des Egyptiens.

Dans la mer Rouge, c'est-à-dire dans le baptême consacré par le sang du Christ, a déjà trouvé sa défaite le véritable Pharaon, ont déjà été submergés les Egyptiens : ne craignez rien de vos péchés passés, de ces ennemis qui semblaient vous poursuivre par derrière. Figurez-vous maintenant que cette vie est pour vous le désert que vous parcourez pour parvenir à la terre promise, à la Jérusalem d'en haut, à la terre des vivants. Ne dédaignez point la parole de Dieu, ce serait vous dégoûter de la manne, n'avoir aucune saveur dans le cœur, lequel est comme le palais intérieur. Ne convoitez point la nourriture des Egyptiens, pour murmurer contre les aliments célestes ; ne vous abandonnez pas non plus à la fornication, comme l'ont fait quelques-uns d'entre eux, et ne tentez pas le Christ comme plusieurs parmi eux l'ont tenté.

[1] I Pierre, IV, 1-3.

Vous êtes altérés de la foi des Gentils ; mais vous trouvez dans la résistance comme l'amertume de ces eaux dont Israël ne put boire ; eh bien ! en imitant la patience du Seigneur, ces eaux s'adouciront comme si vous y aviez jeté le bois de la croix. Le serpent tentateur est-il parvenu à vous blesser ? Voyez le serpent mystérieux élevé sur la croix, c'est en quelque sorte la mort vaincue et traînée en triomphe dans la personne du Seigneur ; ainsi le remède de la croix servira encore à vous guérir. Nouvel Amalec, l'ennemi s'élève-t-il devant vous pour vous fermer le passage? Etendez les bras avec une constance invincible, le signe de la croix parviendra encore à le dompter.

Soyez de francs et sincères chrétiens ; gardez-vous d'imiter ceux qui sont chrétiens de nom sans faire des œuvres chrétiennes. Je le répète et il faut le répéter souvent : « Vous « avez assez longtemps accompli les volontés « des Gentils ». Détestez, éloignez de vous ces chiens qui retournent à leur vomissement ; détestez, ayez en horreur ces maisons purifiées et nettoyées où entrent ensuite sept esprits plus méchants, pour rendre le dernier état pire que le premier. Pour vous, ah ! conservez en vous celui qui vous a sanctifiés. « Nous vous ordonnons, nous vous prions », en effet, « de ne pas recevoir en vain la grâce « de Dieu [1]. — Assez de temps donné aux vo-« lontés de gentils ». Ecoutez aussi l'apôtre saint Paul : « Je parle humainement, à cause « de la faiblesse de votre chair : comme vous « avez employé vos membres au service de « l'impureté et de l'iniquité pour l'iniquité, « ainsi employez-les maintenant au service « de la justice pour votre sanctification [2] ».

[1] II Cor. VI, 1. — [2] Rom. VI, 19.

SERMON CCCLIV.

A CEUX QUI GARDENT LA CHASTETÉ.

ANALYSE. — Ce sont eux principalement qui font partie du corps de Jésus-Christ. Aussi doivent-ils s'attendre à souffrir, non-seulement des ennemis extérieurs, mais surtout des ennemis domestiques de la religion. Eh! comment pourraient-ils se purifier et prier pour leurs ennemis, s'ils ne rencontraient point d'ennemis? Ils doivent aussi prendre bien garde de se laisser aller à l'orgueil : c'est l'orgueil qui a perdu les mauvais anges ; c'est l'orgueil qui engendre l'envie en detruisant la charité; c'est pour préserver saint Paul de l'orgueil que Dieu l'a laissé, malgré ses instances, en butte aux tentations humiliantes de la chair. Vous qui gardez la chasteté, précautionnez-vous contre l'orgueil ; n'oubliez pas que si les chrétiens mariés doivent occuper au ciel une moindre place que ceux qui conservent leur virginité, ces derniers en se laissant aller à l'orgueil n'y en occuperont absolument aucune.

1. Le Seigneur nous a appris, durant la lecture de l'Evangile, que croire en lui c'est croire en celui qui l'a envoyé [1]. Que le Sauveur du monde nous ait été envoyé, c'est ce qu'atteste la foi la plus véridique. Le Christ lui-même ne prêche-t-il pas que le Christ, c'est-à-dire le corps du Christ, est répandu dans tout l'univers? En effet, il était déjà au ciel, et à un persécuteur acharné sur la terre il criait : « Pourquoi me persécutes-tu [2]? » C'était dire expressément qu'il est également ici, au milieu de nous. Ainsi il grandit dans tout lui-même; car s'il est ici en nous, là, nous sommes en lui, et c'est ce que opère l'union de la charité. Il est tout à la fois notre chef et le sauveur de son corps. Voilà pourquoi on peut dire que le Christ prêche le Christ, et que le corps prêche la tête, et que le chef soutient son corps.

Voilà pourquoi encore nous sommes en butte à la haine du monde, comme nous l'a dit formellement le Seigneur [3]. Il ne s'arrêtait pas à ce petit nombre d'Apôtres quand il leur déclarait que le monde les haïssait et qu'ils devaient se réjouir lorsque les hommes les calomniaient et publiaient contre eux toute sorte de blâmes, puisque leur récompense ne ferait pour cela que s'accroître dans le ciel [4]; non, il ne s'arrêtait pas aux seuls Apôtres lorsqu'il parlait ainsi ; il s'adressait à tout son corps, il s'adressait à tous ses membres. Ainsi, quiconque voudra faire partie de son corps, être l'un de ses membres, ne doit pas s'étonner d'être haï par le monde.

[1] Jean, XII, 44. — [2] Act. IX, 4. — [3] Jean, XV, 18-21. — [4] Matt. V, 11, 12.

2. Il est vrai, beaucoup reçoivent le sacrement de son corps; mais tous ceux qui le reçoivent n'obtiendront pas devant lui la place promise à ses membres. Presque tous répètent que le saint Sacrement est son corps même, parce que tous paissent dans ses pâturages; mais il viendra faire la grande séparation, placer les uns à droite et les autres à gauche. De part et d'autre on dira : « Seigneur, Seigneur, quand vous avons-nous vu et servi? » ou bien : « Seigneur, quand vous avons-nous « vu sans vous servir? » Ainsi on parlera de chaque côté, mais à un côté seulement il sera dit : « Venez, bénis de mon Père, recevez le « royaume » ; et à l'autre : « Allez au feu éternel, qui a été préparé pour le diable et pour « ses anges [1] ».

Ainsi donc, mes très-chers frères, nous qui sommes avec une conscience pure les membres du Christ, nous ne devons pas croire que nos seuls ennemis soient ceux qui le sont ouvertement. Nos pires ennemis sont assurément ceux qui semblent être de la famille et qui n'en sont pas, car ils aiment le monde et c'est ce qui les rend mauvais. Ils s'imaginent voir en nous ce qui les attire, et à l'aspect de cette espèce de prospérité dont nous gémissons, ils nous portent envie. Ils font consister notre bonheur dans ce qui nous met en danger de périr; mais ils ne connaissent point notre félicité intérieure pour n'y avoir pas goûté. Ils ignorent, hélas! que toutes les caresses temporelles du monde sont pour nous un péril plutôt qu'un honneur; ils ne savent pas distinguer la joie de la joie.

[1] Matt. XXV, 31-41.

3. C'est ce qui nous porte à adresser à votre charité des paroles d'encouragement, aujourd'hui surtout que nous vous voyons réunis en plus grand nombre, vous qui nourrissez un dessein plus élevé, car vous occupez par la grâce de Dieu, et non à cause de vos mérites, une place distinguée dans le corps même du Christ, en gardant la continence qui est un don du ciel. Les méchants et les envieux la suspectent en effet. Mais si elle est attaquée, c'est pour être éprouvée. Si nous cherchions les louanges humaines en faisant profession de continence, le blâme humain nous ferait succomber. Serviteur de Dieu, tu es chaste ; le monde toutefois te soupçonne peut-être d'être immoral, il te harcèle, il te blâme, il s'arrête volontiers au mal qu'on dit de toi, car les soupçons mauvais sont comme la douce pâture d'une âme malveillante : si donc le désir de l'estime des hommes t'a porté à embrasser la continence, dès que tu ne recueilles que leurs sarcasmes, tu es vaincu, tu perds tout ce que tu espérais gagner. Si au contraire tu sais dire avec l'Apôtre : « Notre gloire est « dans le témoignage de notre conscience [1] »; loin de diminuer ta récompense, la critique ne fait que la rendre plus ample. Prie toutefois pour ton détracteur, afin que ta récompense ne soit pas sa mort. C'est là une épreuve pour nous, mes bien-aimés. Effectivement, si nous n'avions pas d'ennemis, nous ne pourrions accomplir ce précepte imposé par Notre-Seigneur : « Aimez vos ennemis, et priez « pour ceux qui vous haïssent [2] ». Comment savoir, comment demander à notre cœur si nous pouvons obéir à cet ordre, quand nous ne sentons ni ennemi, ni diffamateur, ni détracteur, ni mauvaise langue? Ainsi, vous reconnaissez que les méchants mêmes sont nécessaires aux bons. Ce monde est pour nous comme la fournaise de l'orfèvre. N'es-tu pas de l'or ? tu brûles avec la paille. En es-tu au contraire ? le méchant est pour toi la paille. Es-tu paille aussi ? vous deviendrez fumée l'un et l'autre.

4. Toutefois sachez d'abord , mes bien-aimés, que dans le corps du Christ il n'y a pas seulement les membres les plus nobles. La vie conjugale a son mérite aussi et sa place dans le corps du Sauveur. Est-ce qu'il n'y a, dans notre corps, que les membres les plus noblement placés, comme les sens de la tête qui en occupent la partie supérieure ? Mais si les pieds ne nous portaient, tout ce qu'il y a en nous de plus élevé serait gisant sur la terre. Aussi l'Apôtre dit-il : « Nos membres « les moins nobles sont les plus nécessaires ; « Dieu a réglé le corps de manière à ce qu'il « n'y ait en lui aucune scission [1] ». Or, nous le savons, si les membres du Christ qui mènent la vie conjugale, sont réellement des membres du Christ, en d'autres termes, s'ils sont fidèles, s'ils espèrent ou attendent le siècle à venir, s'ils savent pourquoi ils portent le signe du Christ, autant nous voyons qu'ils vous honorent, autant nous jugeons qu'ils préfèrent votre vertu à la leur. Mais plus ils vous honorent, plus à votre tour vous devez les honorer vous-mêmes. Car s'il y a en vous quelque sainteté, craignez de la perdre. Comment ? Par l'orgueil. Un homme chaste peut perdre sa sainteté par l'orgueil aussi bien que par l'adultère. Je l'ose même dire : si ceux qui mènent la vie conjugale se tiennent à l'humilité, ils valent mieux que ceux qui sont chastes et orgueilleux. Pour constater cette vérité, que votre charité considère le diable : au jugement de Dieu, lui reprochera-t-on l'adultère ou la fornication ? N'ayant point de corps, il ne commet aucun de ces crimes. Il n'y a eu que l'orgueil, que l'envie, pour le jeter aux feux éternels.

5. C'est qu'une fois gagné par l'orgueil, un serviteur de Dieu est promptement envieux ; il est impossible que l'orgueilleux ne soit pas esclave de l'envie; l'envie est la fille de l'orgueil; l'orgueil ne saurait être stérile, il enfante aussitôt qu'il est quelque part. Pour l'éloigner de vous, songez qu'au temps des persécutions sainte Crispine, femme mariée, fut couronnée comme la vierge Agnès ; on vit même alors, sans aucun doute, des vierges succomber, et grand nombre d'époux et d'épouses combattre et triompher. Aussi n'est-ce pas en vain que l'Apôtre dit à tous les membres du Christ : « Que chacun de vous croie les « autres au-dessus de soi ; de plus, honorez-« vous avec prévenance les uns les autres [2] ». Avec ces pensées, vous ne serez pas grands dans votre esprit ; aussi bien devez-vous vous occuper de ce qui vous manque, plutôt que de ce que vous avez. Ce que tu possèdes, prends garde de le perdre ; ce que tu n'as pas encore, demande à l'avoir. Tu dois envisager

[1] II Cor. I, 12. — [2] Matt. V, 44.

[1] I Cor. XII, 23-25. — [2] Philipp. II, 3 ; Rom. XII, 10.

en quoi tu faiblis, et non en quoi tu l'emportes. Penses-tu à ce qui t'élève au-dessus d'autrui? crains l'enflure. Penses-tu au contraire à tout ce qui te manque? tu gémis alors, ces gémissements sont pour toi un remède, tu deviendras humble, tu vivras en sûreté, également éloigné du précipice et de l'enflure.

6. Ah! si tous pouvaient n'occuper leur esprit que de charité! D'elle seule en effet on peut dire qu'elle l'emporte sur tout, que sans elle tout est sans valeur, et que partout où elle est elle attire tout à elle. Elle est exempte d'envie. Tu veux en savoir la raison? Prête l'oreille à ce qui suit: « Elle ne s'enfle point[1] ». Le premier des vices est l'orgueil, j'avais commencé à le dire; vient ensuite l'envie, car ce n'est pas l'envie qui engendre l'orgueil, mais l'orgueil qui produit l'envie. Quand est-on envieux, sinon quand on aime la supériorité? Or, cet amour de la supériorité est ce qu'on appelle l'orgueil. Maintenant l'orgueil venant en premier lieu et l'envie ensuite, l'Apôtre en faisant l'éloge de la charité, n'a point voulu dire d'abord : « Elle ne s'enfle « point », pour ajouter : « Elle n'est pas en« vieuse ». Il a dit d'abord : « Elle n'est point « envieuse », puis : « Elle ne s'enfle point ». Pourquoi? Il a prévu qu'après avoir entendu que la charité « n'est point envieuse », tu pourrais lui en demander la raison; c'est alors qu'il a ajouté : « Elle ne s'enfle point ». Par conséquent, dès qu'on n'est pas envieux quand on n'est pas enflé, il s'ensuit que si l'on était enflé on serait envieux. Eloignez-vous de plus en plus de l'orgueil et de l'envie, et moins notre âme est enflée, plus elle se solidifie en quelque sorte.

« La science enfle », dit l'Apôtre. Eh! s'ensuit-il que vous devez la fuir et préférer ne rien savoir pour échapper à l'enflure? Mais si l'ignorance vaut mieux que la science, pourquoi vous prêchons-nous? pourquoi discutons-nous, éclaircissons-nous les questions devant vous? Pourquoi, s'il faut éviter la science pour être préservé de l'enflure, vous rappeler ce que vous savez, et vous apprendre ce que vous ignorez encore? Aimez donc la science, mais préférez la charité. Si la science est seule, elle enfle; mais comme « la charité « édifie[2] », la charité ne laisse point enfler la science. Ainsi donc la science n'enfle que là où n'édifie point la charité; mais partout où la charité édifie, la science est ferme : rien de creux, quand la pierre même sert de fondement.

7. Combien ne sont pas redoutables les tentations de l'enflure, c'est-à-dire de l'orgueil, puisqu'afin d'échapper à ce vice, un si grand Apôtre nous assure que près de lui et pour le souffleter fut placé l'aiguillon de la chair, l'ange de Satan! Etre souffleté, c'est être frappé à la tête, pour qu'elle ne se dresse point. Aussi bien était-il à craindre que l'Apôtre même ne fût porté à s'enfler, ou à s'enorgueillir de sa science. « Dans la crainte, dit-il, que « je ne m'élève de la grandeur de mes révéla« tions ». Oui, la révélation de ces grands mystères faisait craindre l'orgueil. « Dans la « crainte que je ne m'élève de la grandeur de « mes révélations, il m'a été donné un aiguil« lon dans ma chair, un ange de Satan pour « me souffleter. C'est pourquoi j'ai demandé « trois fois au Seigneur de le retirer de moi; « et il m'a dit : Ma grâce te suffit, car la vertu « se perfectionne dans la faiblesse[1] ». Voilà donc un malade qui prie le médecin d'éloigner de lui, quand il le désire, ce que lui applique le médecin pour le guérir. Non, répond le médecin, le remède cuit, mais il guérit. Tu t'écries : Enlevez-le, car il me fait mal. Je ne l'enlèverai pas, réplique le médecin, car il te fait du bien. Pourquoi t'es-tu adressé au médecin? Est-ce pour guérir ou pour ne rien souffrir?

Ainsi donc saint Paul ne fut pas exaucé selon ses désirs, mais il le fut pour sa guérison. Ce n'est pas un bonheur, non, ce n'est pas un bonheur d'être exaucés par Dieu selon nos désirs. Ne croyez pas que ce soit un grand bien, pour un homme qui prie, de voir ses vœux exaucés. Que demande cet homme? en quoi est-il exaucé? Non, ne vous figurez pas que c'est un grand bien pour vous d'être exaucés selon vos désirs; le grand bien c'est de l'être pour votre utilité réelle. Les démons eux-mêmes ne furent-ils pas exaucés selon leurs désirs, lorsqu'ils demandèrent et qu'ils reçurent la permission d'entrer dans des pourceaux[2]? Leur prince même, le diable, ne fut-il pas exaucé également selon ses désirs, lorsqu'il demanda et qu'il reçut la permission de tenter Job, pour éprouver celui-ci et pour se couvrir lui-même de confusion[3]? Les Israé-

[1] I Cor. XIII, 4. — [2] I Cor. VIII, 1.

[1] II Cor. XII, 7-9. — [2] Matt. VIII, 31, 32. — [3] Job, I, 1 et 2.

lites également furent exaucés selon leurs désirs; mais vous savez ce qui leur arriva, lorsqu'ils avaient encore la nourriture à la bouche [1]. Ne voyez donc pas un grand bonheur à être exaucé selon ses désirs. Parfois Dieu accorde dans sa colère ce qu'on lui demande, et il le refuse parfois dans sa clémence. Implorez-vous de lui, cependant, ce que lui-même loue, ce qu'il commande, ce qu'il promet pour le siècle à venir? Implorez sans crainte et, pour l'obtenir, appliquez-vous de toutes vos forces à la prière. C'est dans sa bonté que Dieu accorde ces sortes de biens, il les répand, non dans sa colère, mais dans sa miséricorde. Au contraire, lorsque vous demandez des avantages temporels, demandez-les avec retenue, demandez-les avec crainte; remettez à Dieu de vous les accorder s'ils vous doivent être utiles, de vous les refuser s'ils doivent vous nuire. Le médecin, et non le malade, sait ce qui est bon et ce qui ne l'est pas.

8. Parmi ceux qui gardent la chasteté, il en est donc qui sont humbles, d'autres qui sont orgueilleux. Ah! que les orgueilleux ne se promettent pas le royaume de Dieu! la place où conduit la continence est bien élevée; cependant « qui s'élève sera abaissé [2] ». Pourquoi tendre à cette haute place en aspirant à la grandeur, quand tu peux y parvenir en conservant l'humilité? Si tu t'élèves, Dieu t'abaisse; si tu t'abaisses, il t'élève. C'est l'arrêt du Seigneur; on n'y peut ni ajouter ni retrancher. Néanmoins il est souvent des hommes chastes qui s'enorgueillissent jusqu'à se montrer ingrats non-seulement envers d'autres hommes, mais encore envers leurs propres parents, jusqu'à se roidir vis-à-vis de ces derniers. Pourquoi? C'est que, disent-ils, ces parents nous ont donné le jour, tandis que, nous, nous avons dédaigné l'union conjugale. Eh! d'où leur viendrait cette ingratitude pour leur dédain de l'union conjugale, s'ils n'avaient reçu le jour de leurs parents? — Toutefois, en tant qu'il ne s'est point marié, un fils l'emporte sur son père, et une fille sur sa mère en tant que la fille n'a pas, comme sa mère, convoité d'alliance. — Si l'enfant est plus orgueilleux, il est loin d'être meilleur; s'il est meilleur, c'est qu'il est plus humble assurément. Veux-tu savoir si tu es meilleur? Interroge ton âme: y vois-tu de l'enflure? Toute enflure est du vide; or, partout où le diable rencontre du vide, il essaie de s'y faire un nid.

9. J'ose même avancer, mes frères, qu'il est bon de tomber, pour les orgueilleux qui sont chastes, afin que l'humilité vienne en eux de ce qui faisait leur orgueil. Qu'importe la continence, quand on est dominé par l'orgueil? On méprise alors ce qui a donné la vie, et on recherche ce qui a fait tomber le diable. Tu as rejeté le mariage; c'est bien, tu as choisi un état meilleur : mais prends garde à l'orgueil; si le mariage donne la vie à l'homme, c'est l'orgueil qui a fait la ruine des anges. A considérer les avantages qui sont en vous, tu vaux mieux que ton père, toi qui as repoussé le mariage, et toi qui l'as repoussé aussi, en cela tu vaux mieux que ta mère; car à la pudeur conjugale est préférable la sainteté virginale; en comparant ces deux états, qui doute que le second ait plus de mérite que le premier? Mettons en présence deux autres choses, l'orgueil et l'humilité; je vais vous questionner à ce sujet, répondez : De l'humilité ou de l'orgueil, qui l'emporte? — L'humilité, réponds-tu. — Joins-la à la sainteté virginale. Quant à l'orgueil, écarte-le, non-seulement de ta virginité, mais de ta mère elle-même. Car si tu as de l'orgueil et ta mère de l'humilité, ta mère vaudra mieux que sa fille. Je renouvellerai ce rapprochement.

Lorsqu'il y a un instant je ne considérais en vous qu'une chose, je te trouvais meilleure; maintenant que j'en réunis deux je n'hésite pas à préférer une femme humble à une vierge orgueilleuse. Comment la préférer? Voyez pourquoi je préfère l'une à l'autre après les avoir mises en face l'une de l'autre. La pudeur conjugale est bonne, la pureté virginale vaut mieux. Ici ce sont deux biens en présence, et non pas le bien en présence du mal; c'est le bien et le mieux que je distingue. Mais en parlant de l'orgueil et de l'humilité, pouvons-nous dire : L'orgueil est un bien, l'humilité un bien plus considérable? Que disons-nous? Que l'orgueil est un mal, et l'humilité un bien; l'orgueil un grand mal, et l'humilité un grand bien. Si donc l'orgueil est un mal, et l'humilité un bien, en unissant ce mal à ce qui est en toi un bien préférable, on corrompt tout, et en unissant ce bien à ce qui est dans ta mère un bien moins important, on obtient un grand bien. Dans le

[1] Nomb. XI. — [2] Luc, XIV, 11.

royaume des cieux, la mère, en tant que mariée, occupera une moindre place que sa fille, en tant que celle-ci est vierge : oui, à celle-ci, parce qu'elle est vierge, une place plus belle; une place moindre à la mère, parce qu'elle est mariée; l'une et l'autre y seront néanmoins, comme deux étoiles sont également au ciel, quoique l'une y soit brillante et que l'autre ne s'y aperçoive pas. Mais si ta mère est humble et que tu sois orgueilleuse, elle y aura une place quelconque, tandis que, toi, tu n'y en auras point. Et si l'on y est sans place, où se trouvera-t-on, sinon avec celui qui est tombé du ciel et qui en a fait tomber l'homme? Oui, le diable est tombé du séjour d'où il a fait tomber l'homme.

Il l'en a fait tomber quand l'homme était encore debout; mais le Christ en s'abaissant a relevé ce malheureux tombé. Ah! considère comment t'a relevé ton Seigneur. Il t'a relevé par l'humilité, en se faisant obéissant jusqu'à la mort, en s'humiliant lui-même [1]. Quoi! ton prince est humble, et tu es un orgueilleux! Le chef est humble, et le membre superbe! Qu'il n'en soit plus ainsi. Aimer l'orgueil, c'est ne vouloir pas appartenir au corps d'un chef humble. Or, si l'on n'est pas dans ce corps, où sera-t-on? Je m'abstiens de le dire, pour ne paraître pas inspirer trop d'effroi. Ah! puissé-je plutôt en inspirer et produire de l'effet! Puissent n'être plus ce qu'ils étaient, celui ou celle qui étaient orgueilleux! Puissé-je avoir déposé en vous ces réflexions sans avoir perdu ma peine! Il faut tout espérer de la miséricorde de Dieu; car s'il effraie, il attriste aussi; en attristant, il console, et en consolant, il réforme.

[1] Philipp. II, 8.

SERMON CCCLV.

UN SCANDALE

OU

DE LA VIE ET DES MŒURS DES CLERCS. I.

ANALYSE. — Partout où ce discours est cité, et il l'est souvent, c'est sous le second titre que nous venons d'inscrire. A en croire ce titre, on s'imaginerait que saint Augustin a pour but de tracer ici les règles de vie que doivent observer les ecclésiastiques. Il n'en est rien. Un scandale avait affligé l'Eglise d'Hippone, un prêtre de la communauté de saint Augustin était mort après avoir fait un testament au désavantage de ses enfants et en faveur de l'Eglise. Saint Augustin ne veut pas accepter ce testament. On lui reproche d'être cause de la pénurie où se trouve l'Eglise. Il répond qu'il ne veut de legs pour elle qu'autant qu'ils sont justes et modérés. Or, le testament du prêtre Janvier, dont il est ici question, est souverainement injuste. En effet, dès qu'il faisait partie de la communauté des clercs d'Hippone, qui avaient renoncé à toute propriété, il ne pouvait en conscience disposer de ses biens par testament. Du reste il aurait dû les laisser à ses deux enfants. Ceux-ci sans doute étaient dans des monastères, mais ils n'avaient pas encore atteint l'âge où ils pouvaient renoncer à tout ce qu'ils possédaient. Saint Augustin termine en annonçant qu'il va prendre des mesures pour prévenir désormais ces sortes de scandales; il ajoute qu'il préviendra son peuple du résultat de ses négociations.

1. Si j'ai eu et si je vous ai exprimé hier le désir que vous vous réunissiez aujourd'hui en plus grand nombre, c'est que j'avais à vous communiquer ce qui suit.

Nous vivons ici avec vous et pour vous, et nos aspirations, nos vœux sont de vivre éternellement avec vous dans le Christ. Je crois que vous êtes témoins de notre conduite et que peut-être nous pourrions dire avec l'Apôtre, tout inférieurs que nous lui soyons : « Soyez mes imitateurs, comme de mon côté « je le suis de Jésus-Christ [1] ». Aussi ne veux-je pas que personne trouve en nous occasion de faire le mal. « Car », ainsi que s'exprime le même Apôtre, « nous avons en vue de faire

[1] I Cor. IV, 16.

« le bien, non-seulement devant Dieu, mais « encore devant les hommes [1] ». Pour ce qui nous concerne, notre conscience nous suffit ; mais dans votre intérêt, notre réputation, loin de baisser, se doit soutenir. Remarquez et distinguez bien ces deux points de vue. La conscience et la réputation sont deux choses différentes. Ta conscience est pour toi, ta réputation pour le prochain. S'appuyer sur sa conscience et négliger sa réputation, c'est être cruel, surtout lorsqu'on occupe une place comme celle du disciple à qui saint Paul écrivait : « Rends-toi pour tous un mo- « dèle de bonnes œuvres [2] ».

2. Afin donc de ne vous pas retenir si longtemps, vu surtout que je suis assis en vous parlant et que vous vous fatiguez à rester debout : vous savez tous ou presque tous que dans la demeure qu'on appelle l'évêché nous travaillons de toutes nos forces à imiter dans notre conduite les saints dont il est dit, au livre des Actes des Apôtres : « Nul ne parlait « de bien propre, tout leur était commun [3] ».

Il est possible que quelques-uns d'entre vous n'aient pas examiné notre vie avec assez de soin pour la connaître comme je le désire ; je vais alors expliquer ce que je viens d'exprimer en deux mots. Par la grâce de Dieu, vous me reconnaissez maintenant pour votre évêque ; mais j'étais jeune encore lorsque je vins dans cette cité, ainsi que le savent beaucoup d'entre vous. Je cherchais un endroit pour y établir un monastère où il me serait permis de vivre avec mes frères ; car j'avais renoncé alors à toutes les espérances du siècle, je n'avais pas voulu de ce que j'y pouvais devenir ; mais aussi n'avais-je pas recherché ce que je suis. « J'ai choisi à être méprisé « dans la maison de Dieu, plutôt que d'habi- « ter sous les tentes des pécheurs [4] ». Je me suis séparé de ceux qui aiment le siècle, mais sans m'égaler à ceux qui conduisent les peuples, mais sans choisir une première place à la table de mon Seigneur ; j'y ai pris au contraire une place dernière et méprisée, et il lui a plu de me dire : Monte plus haut. Je redoutais alors l'épiscopat au point de n'aller jamais où je savais qu'il manquait un évêque, car j'avais déjà quelque réputation parmi les serviteurs de Dieu. Je redoutais cette charge, et je travaillais de tout mon pouvoir à faire mon salut dans une humble position, plutôt que de m'exposer à me perdre dans un poste élevé. Mais, je le répète, un serviteur ne saurait contredire son maître.

Dans l'intention de voir un ami que j'espérais gagner à Dieu et amener avec nous au monastère, je vins dans cette ville sans presque rien craindre, car il y avait un évêque. Je n'y apportais rien et je n'avais, en entrant dans cette Eglise, que les vêtements qui me couvraient alors. Or, comme je cherchais à vivre en monastère avec mes frères, le vénérable Valère, d'heureuse mémoire, après avoir pris connaissance de mon institut et de mon dessein, me donna le jardin où est maintenant établi le monastère. Je me mis alors à réunir des frères bien disposés, des hommes de ma condition, qui n'avaient rien, comme je n'avais rien moi-même, et qui voudraient faire comme moi. J'avais vendu et donné aux pauvres mon chétif héritage ; pour demeurer avec moi on devait en faire autant et vivre sur le commun : or, Dieu lui-même devait être pour nous tous le grand et riche domaine. J'arrivai ensuite à l'épiscopat : je remarquai que l'évêque est obligé d'exercer continuellement la bienfaisance envers tous ceux qui arrivent ou qui passent, et qu'en ne le faisant pas il serait accusé d'être inhumain. Toutefois il ne conviendrait pas de donner habituellement l'hospitalité dans un monastère ; pour ce motif donc j'ai voulu avoir avec moi, dans l'évêché même, un monastère de clercs.

Voici comment nous vivons. Nul de notre compagnie ne peut avoir en propre quoi que ce soit. Peut-être en est-il qui manquent à cette règle. Nul n'y doit manquer ; et s'il en est qui possèdent, ils enfreignent le devoir. Or, je pense bien de mes frères, et cette bonne idée m'a détourné de les examiner sous ce rapport ; il me semblait que c'eût été me défier d'eux. Je savais et je le sais encore, que tous ceux qui vivaient avec moi connaissaient ma résolution et la règle qui préside à notre conduite.

3. A nous s'unit entre autres le prêtre Janvier ; il semblait, en faisant de généreuses largesses, avoir épuisé tout ce qui lui appartenait, mais il n'en était rien, il lui restait des espèces, c'est-à-dire de l'argent, qu'il prétendait appartenir à sa fille. Sa fille, grâce à Dieu, est dans un monastère de femmes, et fait naître de belles espérances. Daigne le Seigneur la diriger et lui faire réaliser ce que

[1] II Cor. VIII, 21.— [2] Tit. II, 7.— [3] Act. IV, 32.— [4] Ps. LXXXIII, 11.

nous espérons d'elle par sa miséricorde divine et non par les mérites de l'enfant. Elle était mineure encore, et ne pouvait disposer de son argent; car si nous étions témoins de l'éclat de sa sainte vie, nous craignions pour elle encore la fragilité de la jeunesse. Pour ce motif donc on paraissait lui conserver l'argent, et vouloir qu'après avoir atteint l'âge elle en disposât elle-même comme il conviendrait à une vierge du Christ, déjà en état d'en disposer au mieux.

En attendant, Janvier se sentit près de mourir, et jurant que cet argent était à lui et non à sa fille, il en disposa par un testament longuement réfléchi. Oui, il a fait un testament, ce prêtre, ce membre de notre société, qui demeurait avec nous, qui vivait sur le bien de l'Eglise, qui faisait profession de la vie commune; il a fait un testament, il a institué des héritiers! O douleur de nos amis! O fruit produit non par l'arbre planté par le Seigneur! — Mais c'est l'Eglise qu'il a instituée son héritière? — Je ne veux point de ces présents, je n'aime point ce fruit d'amertume. C'est cet homme lui-même que je cherchais à donner à Dieu; il avait fait profession dans notre société: que n'y était-il, que ne s'y montrait-il fidèle! il devait ne rien avoir et ne faire pas de testament. — Il était propriétaire? il ne devait pas alors se faire passer pour un membre de notre communauté, pour un pauvre de Dieu. J'en ressens, mes frères, une douleur profonde. Je le déclare devant votre charité, cette douleur est telle que j'ai résolu de ne pas accepter pour l'Eglise ce malheureux héritage. Que ses enfants prennent ce qu'il a laissé et en fassent ce qu'ils voudront. Il me semble, si je l'acceptais, que je me rendrais complice de l'acte que je désapprouve et que je déplore. Je n'ai pas voulu le laisser ignorer de votre charité. La fille de cet homme est dans un monastère de femmes; son fils, dans un monastère d'hommes. Tous deux sont déshérités; la fille avec éloge, le fils avec plainte, c'est-à-dire avec blâme. Cependant j'ai recommandé à l'Eglise de ne confier à ces déshérités la part qui revient à chacun d'eux, qu'après qu'ils auront atteint l'âge voulu. L'Eglise donc tient pour eux le bien en réserve.

De plus, le père a laissé entre ses enfants un procès qui me fatigue. La jeune fille dit: Ceci est à moi, vous savez que toujours mon père le répétait. Qu'on en croie mon père, reprend le jeune homme, il est impossible qu'en mourant il ait menti. Que cette contestation est déplorable! Toutefois, si ces enfants sont de vrais serviteurs de Dieu, nous aurons bientôt mis fin à leur querelle. Je les écoute comme si j'étais leur père, et peut-être mieux qu'il ne les eût écoutés lui-même. Je reconnaîtrai, comme il plaira à Dieu, ce que demande le droit; je le ferai, grâce au Seigneur, avec un petit nombre de nos frères, hommes fidèles et honorables pris parmi vous, au sein de cette population. Au milieu d'eux j'écoute les débats, et je prononce selon que Dieu m'en fait la grâce.

4. Mais je vous en conjure, que nul d'entre vous ne me blâme de ne vouloir pas de cette donation pour l'Eglise. Mon premier motif est l'horreur que m'inspire cet acte; un autre, c'est qu'il s'agit de mon institut. Plusieurs louent ce que je vais dire, quelques-uns pourtant le blâment. Il est assez difficile de contenter les uns et les autres.

Pendant que tout à l'heure on lisait l'Evangile, voici ce que vous avez entendu: « Nous « avons chanté pour vous, et vous n'avez pas « dansé; nous nous sommes lamentés, et vous « n'avez pas pleuré. Jean est venu sans boire « et sans manger, et on dit: Il est possédé « d'un démon; le Fils de l'homme est venu, « mangeant et buvant, et on dit: Voilà un « homme de bonne chère, adonné au vin et « l'ami des publicains [1] ». Que faire en face de ceux qui cherchent à me blâmer et à me déchirer à belles dents, si j'accepte les legs des pères qui déshéritent leurs enfants dans leur colère? Que faire aussi en face de ceux pour qui je chante, sans qu'ils veulent danser, qui répètent: Voilà bien pourquoi nul ne fait de donation à l'Eglise d'Hippone, pourquoi les mourants n'en font pas leur héritière, c'est que dans sa bonté (ceci est une louange qui déchire, c'est un coup de dents donné avec des lèvres flatteuses) l'évêque Augustin fait concession de tout et n'accepte rien. J'accepte, au contraire, je proclame que j'accepte des oblations, mais quand elles sont bonnes, quand elles sont saintes. Quand un père s'irrite contre son fils et le déshérite en mourant, est-ce que je ne travaillerais pas à l'apaiser, s'il vivait encore? Est-ce que je ne devrais pas le réconcilier avec son fils? Or,

[1] Matt. XI, 17-19.

comment vouloir le réconcilier avec son fils, si je convoite l'héritage de ce dernier? Ah! je veux bien accepter, si l'on fait ce que je conseille. A-t-on un fils? qu'on considère le Christ comme un second; en a-t-on deux? le Christ sera le troisième; dix? le Christ sera le onzième; je reçois alors sa part. Je l'ai fait plusieurs fois; et c'est pour cela que dénaturant ma bonté ou plutôt ma réputation, on me fait un autre reproche, celui de ne vouloir point accepter les offrandes des personnes pieuses? Mais qu'on examine combien j'en ai déjà accepté. Est-il besoin d'en faire l'énumération? Je n'en rappellerai qu'une : n'ai-je pas accepté l'héritage du fils de Julien? Pourquoi? C'est qu'il est mort sans enfants.

5. Si je n'ai pas voulu de la succession de Boniface, ce n'était point par pitié, c'était par crainte. Je ne voulais point que l'Eglise du Christ devînt armateur. Beaucoup, sans doute, s'enrichissent par la navigation. Mais n'y aurait-il pas ici un danger? Le vaisseau partirait et ferait naufrage; nous soumettrions donc l'équipage à la torture afin de chercher, comme on a l'habitude de le faire, la cause du naufrage? le juge torturerait des hommes échappés aux flots de la mer? Non, nous ne le ferions pas, il ne conviendrait aucunement que l'Eglise agît de la sorte. Il lui faudrait pourtant payer les droits au fisc! Mais avec quoi, puisqu'il ne nous est pas permis d'avoir de l'argent en caisse? Effectivement, un évêque ne doit point conserver de l'or et éloigner de lui la main du mendiant. Chaque jour, hélas! il y a tant d'indigents qui demandent, qui gémissent, qui nous implorent, que nous laissons dans la tristesse le plus grand nombre d'entre eux, pour n'avoir pas à donner à tous. Ainsi nous n'avons pas de caisse, et mon refus, fondé sur la crainte du naufrage, a été une œuvre de prudence, et non de générosité. Que personne ne m'en loue, mais aussi que personne ne m'en blâme. Oui, j'ai bien fait, quand j'ai accordé au fils ce que son père mourant lui avait ôté dans sa colère. Qu'on me loue de cela, si l'on veut; qu'on ne m'en fasse pas un reproche, si on ne veut pas m'en faire un mérite.

Que dire encore, mes frères? Quiconque déshérite son enfant pour faire de l'Eglise son héritière, doit s'adresser à un autre qu'à Augustin; ou plutôt je demande à Dieu qu'il ne trouve personne. Il est un trait admirable dans la vie du saint et vénérable évêque de Carthage, Aurèle : comme il a fait jaillir les divines louanges de toutes les lèvres qui le connaissent! Un homme n'ayant ni enfants ni espoir d'en avoir accorda tous ses biens à l'Eglise, en s'en réservant l'usufruit. Il eut ensuite des enfants, et l'évêque, sans qu'il s'y attendit même, lui rendit tout ce que ce père avait donné. L'évêque, sans doute, pouvait ne pas le lui rendre, mais d'après les lois de la terre, et non d'après celles du ciel.

6. Je veux apprendre aussi à votre charité que j'ai prescrit à mes frères, à ceux qui demeurent avec moi, que ceux d'entre eux qui possèdent quelque chose le vendent et en distribuent le prix, ou le donnent et le mettent en commun. N'ont-ils pas l'Eglise, dont Dieu se sert pour nous nourrir? J'ai fixé un délai, l'époque de l'Epiphanie, et cela en faveur soit de ceux qui n'ont pas fait encore de partage avec leurs frères et ont laissé parmi eux ce qui leur revient, soit en faveur de ceux qui n'ont pas encore disposé de leurs biens, pour n'avoir pas atteint l'âge voulu. Qu'ils en fassent ce qu'ils veulent; pourvu toutefois qu'ils restent pauvres avec moi, et avec moi attendent la miséricorde de Dieu. Supposons qu'ils le refusent, car il y en a peut-être qui ne le veulent pas : vous savez que j'avais résolu complétement de n'ordonner clercs que ceux qui voudraient demeurer avec moi, et conséquemment de dépouiller avec justice de la cléricature quiconque voudrait ensuite renoncer à sa détermination, puisque ce serait manquer à la promesse, que déjà on aurait commencé à accomplir, de vivre en commun dans une société sainte. Eh bien! devant Dieu et devant vous je change de dessein : ceux qui veulent avoir quelque chose en propre, ceux à qui ne suffisent point Dieu et son Eglise, peuvent demeurer où ils voudront et où ils pourront; je ne les prive pas de la cléricature. Je ne veux point avec moi d'hypocrites. C'est mal, qui l'ignore? il est mal d'apostasier; mais il est pire encore d'être hypocrite. Voici ma pensée, écoutez bien :

Abandonner, après y être entré, la société où l'on mène la vie commune dont l'éloge est fait dans les Actes des Apôtres, c'est manquer à son vœu, manquer au devoir d'une profession sainte. On doit sans doute penser au juge; mais ce juge est Dieu même, non pas moi; moi je ne prive pas de la cléricature.

J'ai représenté à quel danger on s'expose ; qu'on fasse ce qu'on voudra. Je sais bien que si je veux dégrader le déserteur, il ne manquera ni de patrons ni de défenseurs, ici et parmi les évêques, et qu'on dira : Quel mal a-t-il fait ? Il ne peut endurer avec toi cette vie commune ; il veut rester en dehors de l'évêché et vivre de son bien : doit-il pour cela perdre la cléricature ? Je sais, moi, combien il est mal de s'engager, sans y persévérer, dans une profession sainte : « Faites « des vœux au Seigneur votre Dieu, est-il « écrit, et accomplissez-les [1] ». Il est dit encore : « Mieux vaut ne pas faire de vœux, que d'en « faire sans les accomplir [2] ». Une vierge n'a jamais fait partie d'un monastère, elle est consacrée ; il ne lui est pas permis de se marier, bien qu'elle ne soit pas forcée de vivre dans la communauté. Supposé qu'elle ait habité le monastère quelque temps et qu'elle l'ait quitté, tout en restant vierge, elle est à moitié tombée. Ainsi le clerc a fait profession de deux choses, il a embrassé la sainteté et la cléricature : la sainteté, pour l'intérieur, car c'est en vue de son peuple que Dieu fait un clerc, et la cléricature est plutôt une charge qu'un honneur. Mais « qui est assez « sage pour comprendre cela [3] ? » Ce clerc donc a embrassé la sainteté, il a promis de vivre dans notre société, de la vie commune; il a reconnu « combien il est bon et heureux « pour des frères de vivre dans l'union [4] ». Si donc il abandonne cette résolution et que tout sorti qu'il soit de la communauté il reste dans la cléricature, lui aussi est tombé à moitié. Qu'y puis-je faire? Je ne le juge pas. S'il mène extérieurement une vie sainte, il est tombé à moitié ; mais il est tombé tout entier, si intérieurement il est hypocrite. Je ne veux pas le forcer à dissimuler. Je sais combien on est attaché à la cléricature, je n'en dépouille aucun de ceux qui refusent de vivre en commun avec moi. Celui qui veut cette vie commune possède Dieu même. Est-on disposé à recevoir de lui la nourriture par le moyen de son Eglise, à ne posséder rien en propre, mais à donner aux pauvres ou à mettre tout en commun ? Qu'on reste avec moi. Ne le veut-on pas ? Qu'on soit libre, mais qu'on examine si l'on pourra parvenir à l'éternité du bonheur.

7. Que votre charité se contente de cela pour le moment. Je vous apprendrai ce que j'aurai conclu avec mes frères ; car j'ai bon espoir, tous m'obéissent avec joie, et si j'en découvre qui possèdent quelque chose, c'est qu'ils y sont contraints par un motif de religion et non par avarice. Après l'Epiphanie, s'il plaît au Seigneur, je vous apprendrai donc ce que j'aurai fait ; je ne vous cacherai pas non plus comment j'aurai mis fin à la contestation élevée entre les deux frères, enfants du prêtre Janvier.

J'ai beaucoup parlé ; pardonnez-le à ma vieillesse : elle est causeuse, mais faible et craintive. Vous le voyez, l'âge vient de faire de moi un vieillard, mais la faiblesse de mon corps m'a rendu vieux depuis longtemps. Cependant, si ce que je viens de dire est agréable à Dieu, qu'il me soutienne, et je ne vous laisse pas. Priez pour moi, demandez que toute la vie de mon corps, que mes facultés, quelles qu'elles soient, soient toutes consacrées à votre service dans le ministère de la parole de Dieu.

[1] Ps. LXXV, 12.— [2] Eccl. V, 4.— [3] Ps. CVI, 43.— [4] Ps. CXXXII, 1.

SERMON CCCLVI.

RÉPARATION DU SCANDALE

OU

DE LA VIE ET DES MŒURS DES CLERCS. II.

ANALYSE. — Saint Augustin avait promis, dans le discours précédent, d'informer le peuple de l'issue de l'affaire du prêtre Janvier et de la résolution prise par les membres de sa communauté. Il annonce ici que les deux enfants de Janvier se sont décidés à partager de moitié l'héritage laissé par leur père, et que tous les clercs de la communauté ne veulent plus rien posséder en propre. Aussi avertit-il que ce que l'on pourra donner à l'un appartiendra à tous, et que si désormais l'un d'eux s'avisait de retenir quelque propriété et d'en disposer par testament, comme a fait le prêtre Janvier, il serait déposé de la cléricature ou dégradé.

1. C'est de nous-mêmes que je dois entretenir aujourd'hui votre charité, attendu, comme dit l'Apôtre, que « nous sommes donnés en spectacle au monde et aux anges et « aux hommes [1] ». Ceux qui nous aiment cherchent de quoi louer en nous, et ceux qui nous haïssent nous déchirent. Pour nous, placés entre les uns et les autres, nous devons, avec l'aide du Seigneur notre Dieu, veiller sur notre conduite et sur notre réputation, de manière à ne réduire pas ceux qui nous louent à rougir devant ceux qui nous blâment.

Comment donc voulons-nous vivre, comment vivons-nous déjà, par la miséricorde de Dieu? Beaucoup d'entre vous, sans doute, le savent par l'Ecriture; cependant, pour vous le rappeler, on va vous lire dans le livre des Actes des Apôtres, un passage où vous verrez décrit le genre de vie que nous voulons mener. Je désire que vous soyez très-attentifs durant cette lecture, afin que je puisse ensuite, avec la grâce de Dieu, développer ma pensée devant votre attention en éveil.

Voici ce que lit le diacre Lazare : « Quand « ils eurent prié, le lieu où ils étaient réunis « trembla, et ils furent remplis de l'Esprit-« Saint, et ils annoncèrent avec confiance la « parole de Dieu à quiconque était de bonne « volonté. Or, la multitude des croyants n'a-« vait qu'un cœur et qu'une âme, et nul ne « parlait, comme étant à lui, de ce qu'il pos-« sédait, mais tout entre eux était commun. « Et les Apôtres rendaient avec une grande « puissance témoignage de la résurrection « du Seigneur Jésus, et une grande grâce « était en eux tous. Aussi n'y avait-il aucun « indigent parmi eux; car tout ce qu'il y « avait de possesseurs de champs ou de mai-« sons les vendaient, et en apportaient le prix « qu'ils déposaient aux pieds des Apôtres. Or, « on distribuait ensuite à chacun, selon que « chacun avait besoin [1] ».

Lorsque le diacre Lazare eut fini de lire et eut remis le livre à l'évêque, l'évêque Augustin ajouta : Moi aussi je veux lire; car j'ai plus de plaisir à lire cette parole qu'à vous prêcher la mienne. « Quand ils eurent prié, « le lieu où ils étaient réunis trembla, et ils « furent remplis de l'Esprit-Saint, et ils an-« nonçaient avec confiance la parole de Dieu « à quiconque était de bonne volonté. Or, la « multitude des croyants n'avait qu'un cœur « et qu'une âme, et nul ne parlait, comme « étant à lui, de ce qu'il possédait, mais tout « entre eux était commun. Et les Apôtres « rendaient avec une grande puissance témoi-« gnage de la résurrection du Seigneur Jésus, « et une grande grâce était en eux tous. Aussi « n'y avait-il aucun indigent parmi eux; car « tout ce qu'il y avait de possesseurs de « champs ou de maisons les vendaient et en « apportaient le prix qu'ils déposaient aux pieds « des Apôtres. Or, on distribuait à chacun, « selon que chacun avait besoin ».

Après avoir lu ainsi, l'évêque continua :

2. Vous venez d'entendre ce que nous désirons, demandez que nous en soyons capables.

[1] I Cor. IV, 9.

[1] Act. IV, 31-35.

Un accident m'a obligé à parler de ceci avec un soin particulier. Vous savez, en effet, qu'admis dans notre société, société semblable à celle dont rend témoignage la lecture qui vient d'être faite, le prêtre Janvier a fait, en mourant, une donation par testament, attendu qu'il avait de quoi la faire : oui, il était propriétaire, bien qu'il vécût dans une compagnie où nul ne le devait être, et où tout était commun. Si quelqu'un de ceux qui nous aiment et qui nous louent, faisait, en présence de l'un de nos détracteurs, l'éloge de cette société ; s'il disait : Tous ceux qui habitent avec l'évêque Augustin mènent la vie décrite dans les Actes des Apôtres ; secouant aussitôt la tête et montrant la dent, le détracteur répondrait : Est-il bien vrai qu'on vit là comme tu l'affirmes ? Pourquoi mens - tu ? Pourquoi donner de fausses louanges à qui ne les mérite pas ? Un des prêtres de cette société ne vient-il pas de faire un testament, de disposer de ce qu'il avait et de le transmettre comme il l'a voulu ? Ah ! oui, tout y est commun ? Ah ! personne vraiment n'y parle comme propriétaire ? — En présence de ce langage, que ferait celui qui me loue ? Mon détracteur ne lui aurait-il pas fermé la bouche comme avec une masse de plomb ? Ne regretterait-il point les éloges qu'il m'aurait donnés ? Tout pénétré de confusion et la rougeur sur le front devant cette ironie, ne s'emporterait-il pas en malédiction contre nous ou contre ce témoin de nos désordres ? Voilà ce qui nous a contraint à descendre dans ces développements.

3. Donc je vous annonce un sujet de joie. J'ai trouvé tels que je désirais qu'ils fussent tous mes frères et mes clercs qui demeurent avec moi, soit prêtres, soit diacres, soit sous-diacres, Patrice même, mon neveu. Il en est deux toutefois qui n'ont pu faire encore de leur pauvre petit patrimoine ce qu'ils ont résolu d'en faire, savoir le diacre Valens, et mon neveu, le sous-diacre, dont je viens de parler. Ce qui a empêché celui-ci, c'est que sa mère vivait sur son petit bien ; de plus on attendait qu'il eût atteint l'âge légal pour qu'il ne fût plus possible de toucher à ce qu'il aurait fait ; et s'il n'a pas pris de disposition encore, c'est qu'il possède, conjointement avec son frère, de petites parcelles de terre encore indivises. Dès que le partage en sera fait, il veut les donner à l'Eglise pour l'entretien, durant toute leur vie, de nos frères qui font profession de travailler à acquérir la sainteté. N'est-il pas écrit, l'Apôtre même ne dit-il pas : « Ne pourvoir pas aux besoins des siens, surtout de « ceux de sa maison, c'est renier la foi et valoir « moins qu'un infidèle [1] ? » Ce neveu possède aussi avec son frère des esclaves qui ne sont point partagés non plus. Il se dispose à les mettre en liberté, mais il ne le saurait avant le partage, puisqu'il ignore encore à qui chacun d'eux appartiendra. Comme aîné, c'est lui sans doute qui doit faire les parts, mais c'est son frère qui doit choisir. Or, celui-ci est aussi un serviteur de Dieu, il est sous-diacre dans l'Eglise de Milève, où il vit avec mon saint frère et collègue dans l'épiscopat, Sévère. On s'occupe maintenant, on va finir sans délai de faire le partage de ces quelques esclaves pour les mettre en liberté et donner à l'Eglise de quoi les nourrir. Ce même neveu, depuis sa conversion et son entrée dans ma demeure, ne pouvait disposer non plus de ses bouts de terre malgré sa mère, qui en avait l'usufruit ; mais elle est morte cette année, et il ne lui reste plus qu'à arranger avec ses sœurs quelques affaires qui seront bientôt terminées avec l'aide du Christ. Ainsi fera-t-il ce que doit faire un serviteur de Dieu, ce que réclament sa profession et le passage qu'on vient de lire.

4. C'est ici, vous le savez presque tous, que le diacre Faustin a quitté la milice du siècle pour entrer au monastère ; c'est ici qu'il a reçu le baptême pour être ensuite ordonné diacre. Mais comme il paraît ne posséder que peu de chose, il en avait fait l'abandon en principe et non en réalité, comme s'expriment les jurisconsultes, et ses frères gardaient ce bien. Depuis sa conversion, jamais il ne s'en était occupé, jamais il n'en avait rien réclamé ni à ses frères ni autrement. Cependant, puisque le moment s'est trouvé opportun, il a, d'après mon conseil, fait un partage, laissant à ses frères moitié de son bien, et moitié à l'Eglise pauvre de son pays.

5. Vous savez comment Dieu exerce et châtie le diacre Sévère ; il n'a pas néanmoins perdu la lumière de l'esprit. Ici même il avait acheté une maison pour sa mère et pour sa sœur qu'il désirait faire venir, de leur pays, ici. Or, il l'avait achetée, non pas avec son argent, puisqu'il n'en avait pas, mais avec les dons

[1] I Tim. V, 8.

des hommes religieux dont il m'a décliné les noms quand je le lui ai demandé. Je ne puis dire ce qu'il a fait, ou plutôt ce qu'on se dispose à faire de sa maison, puisque lui aussi a remis tout entre mes mains et qu'il n'arrivera que ce que je voudrai. Mais il a avec sa mère quelques affaires à décider; il m'en a établi le juge, et sitôt qu'elles seront terminées, sa maison deviendra ce que je voudrai. Or, que pourrai-je vouloir, sous la direction de Dieu, sinon ce qu'exige la justice et ce que réclame la piété filiale? Il a aussi quelques petits champs dans son pays; il veut également en disposer en faveur de la pauvre église qui s'y trouve établie.

6. Le diacre d'Hippone est tout pauvre et n'a de quoi donner à personne. Avant toutefois d'entrer dans la cléricature, il avait acheté, du prix de ses travaux, quelques petits esclaves; il va aujourd'hui les mettre en liberté devant vous et par acte épiscopal.

7. Le diacre Eraclius vit sous vos yeux, ses œuvres brillent devant vous. Grâce à son application et à sa générosité, nous possédons la mémoire d'un saint martyr. Avec son argent encore il a, d'après mon conseil, acheté une propriété. Il aurait voulu que je distribuasse son argent par moi-même et comme je l'aurais entendu. De fait, si j'avais aimé l'argent, ou si je m'étais en cette circonstance préoccupé davantage des besoins pressants que j'endure pour les pauvres, j'aurais accepté son argent. Comment cela, me dira-t-on? C'est que la propriété achetée et donnée par lui à l'église ne rapporte rien encore à cette église. Eraclius effectivement n'avait pas de quoi la payer, et comme il a emprunté, il solde avec les revenus. Etant vieux comme je le suis, que puis-je tirer de cette propriété? Puis-je me promettre de vivre jusqu'à ce qu'il se soit acquitté? Au contraire, si j'avais accepté son argent, j'aurais eu sous la main tout ce qu'en se gênant il verse aux vendeurs durant de longues années. Je ne l'ai donc pas accepté, je voulais autre chose.

Je vous en fais l'aveu, je me défiais de son âge; je craignais aussi que sous la pression d'un sentiment humain sa mère ne le condamnât et ne m'accusât d'avoir amené ce jeune homme à me faire consumer son patrimoine, pour le laisser lui-même dans le besoin. Voilà pourquoi je lui ai fait conserver sa fortune dans cette propriété; et si, ce qu'à Dieu ne plaise, il était survenu un accident, pour ne pas compromettre la réputation de l'évêque, on aurait rendu la villa à la mère. Je sais en effet combien ma réputation vous est nécessaire; car pour moi ma conscience me suffit.

Eraclius a encore acheté une place que vous connaissez, elle est derrière cette église, et avec ses deniers il y a bâti une maison; vous le savez également. Quelques jours avant que je m'entretinsse avec vous de ce sujet, il a fait à l'église don de cette maison. Il avait voulu l'achever et ne la donner que terminée. L'unique besoin qui le porta à bâtir cette demeure, c'est qu'il pensait que sa mère viendrait s'établir ici. Si elle y était venue, elle aurait habité la propriété de son fils; si elle vient maintenant, elle se trouvera au milieu de ce qu'il fait. Je rends à Eraclius ce témoignage: il est resté pauvre, mais il conserve le trésor de la charité. Quelques jeunes esclaves lui appartenaient encore. Déjà, il est vrai, ils vivent dans le monastère, mais il va, par acte ecclésiastique, leur donner aujourd'hui la liberté. Que nul donc ne dise de lui: Il est riche; que nul ne pense, ne parle mal de lui; ce serait se déchirer soi-même ou déchirer son âme à belles dents. Il ne s'est conservé aucun argent: puisse-t-il seulement rendre ce qu'il doit!

8. Quant aux autres, c'est-à-dire les sous-diacres, ils sont pauvres, par la grâce de Dieu, et attendent la divine miséricorde. Ils n'ont rien à abandonner, et ne possédant aucun bien, ils en ont fini avec les convoitises du siècle. Ils mènent dans notre société la vie commune; nul ne les distingue de ceux qui ont apporté quelque chose. Ah! on doit préférer l'union de la charité aux avantages des biens terrestres.

9. Restent les prêtres; car c'est ainsi que par degrés j'ai voulu m'élever jusqu'à eux. Je le dirai en deux mots: ils sont les pauvres de Dieu, et dans notre communauté ils n'ont apporté que la charité, la charité que rien ne surpasse en valeur. Toutefois, comme je n'ignore pas que des bruits se sont élevés sur ce qu'ils possèdent, je dois, non pas les amener à faire quelque chose, mais les justifier devant vous.

10. Ecoutez, vous qui peut-être ignorez ceci, car beaucoup le savent parmi vous. Quoique d'une naissance illustre et parmi les siens d'une condition très-distinguée, lorsque j'ai

admis le prêtre Léporius, il servait déjà Dieu, il avait abandonné tout ce qu'il possédait, il était pauvre ; non qu'il n'eût rien possédé, mais il avait déjà exécuté ce que conseille le passage que nous avons lu. Ce n'est pas ici qu'il a renoncé à tout, nous savons pourtant où il a fait son sacrifice. Le Christ a établi l'unité, son Eglise est une ; et en quelque lieu que Léporius ait fait cette bonne action, nous y avons part, pourvu que nous en ayons de la joie.

Dans un endroit que vous connaissez, il y a un jardin ; là il a établi pour les siens, car eux aussi sont des serviteurs de Dieu, un monastère. Ce jardin n'appartient ni à l'Eglise ni à Léporius. A qui donc, demandera-t-on ? Au monastère qui y est établi. Il est vrai pourtant que jusqu'alors il avait soin des religieux jusqu'à conserver près de lui les quelques provisions qui servent à l'entretien de leur vie et à les leur donner lui-même, comme on a pu le remarquer. Cependant comme il est des esprits qui rongent, sans se rassasier, de noirs soupçons, nous ne voulons pas leur fournir d'occasion, et nous avons décidé, Léporius et moi, que désormais les religieux vivraient comme si Léporius avait quitté la terre. Lorsqu'il sera mort, leur distribuera-t-il encore quelque chose ? Mieux vaut qu'il se contente de les voir se bien conduire, obéir saintement aux inspirations de Dieu et à la règle du Christ, et qu'au lieu de s'occuper de leurs besoins il ne fasse que partager leurs joies. Il ne possède aucune somme d'argent qu'il puisse regarder comme étant à lui. Il avait un hôpital à bâtir, vous le voyez bâti maintenant ; c'est moi qui lui en ai donné l'ordre, fait le commandement ; lui m'a obéi de grand cœur et voilà son œuvre. C'est ainsi que d'après mon ordre encore, il a élevé, avec les ressources que Dieu lui a mises en main par votre entremise, la basilique des huit martyrs. Effectivement il l'avait commencée avec ce qui restait de l'argent donné à l'Eglise pour la construction de l'hôpital, et les fondations posées, comme il est des hommes religieux qui désirent que leurs œuvres soient inscrites dans le ciel, ces hommes le secondèrent chacun selon sa volonté, et il acheva son œuvre. Nous avons cette œuvre devant les yeux, chacun voit ce qu'a fait Léporius.

Pour de l'argent, qu'on croie, sur ma parole, qu'il n'en a pas, qu'on cesse de faire la mauvaise langue, ce serait se déchirer soi-même. Avec l'argent destiné à l'hôpital il avait acheté, à Charrière, une maison où il espérait avoir l'avantage de trouver des pierres; mais comme il lui en vint d'ailleurs, celles-là ne furent pas nécessaires pour sa construction. Aussi cette maison est-elle restée dans le même état, son loyer est pour l'église, et non pour le prêtre. Que nul donc ne dise davantage : Dans la maison du prêtre, devant la maison du prêtre, vers la maison du prêtre. Voulez-vous savoir où est la maison de ce prêtre? sa maison est la mienne, il n'en a pas ailleurs, mais partout il trouve Dieu.

11. Que voulez-vous encore? Mais, il m'en souvient, j'ai promis aussi de vous rapporter ce que j'aurais décidé entre le frère et la sœur, tous deux enfants du prêtre Janvier, et entre lesquels s'était élevée une querelle d'intérêts matériels, laquelle toutefois, et grâce à Dieu, n'altérait point la charité fraternelle. J'avais donc promis de les entendre pour mettre fin, par mon jugement, à ce qui s'élevait entre l'un et l'autre; mais eux-mêmes y ont mis fin auparavant et ne m'ont rien laissé à juger; au lieu de porter un arrêt, je n'ai trouvé qu'à me réjouir; car avec la plus parfaite harmonie ils se sont rendus à mes désirs et à mes conseils, se distribuant, par parties égales, l'argent qu'avait laissé leur père, et dont ne voulait pas l'Eglise.

12. Après ce discours on parlera; mais, quoi qu'on dise, il en reviendra sûrement quelque bruit jusqu'à mes oreilles. Or, si ce que j'apprends est de telle nature qu'il soit nécessaire de nous justifier encore, je répondrai aux détracteurs, je répondrai aux mauvaises langues, je répondrai aux incrédules, c'est-à-dire à ceux qui ne nous croient point, nous qui sommes leurs guides, je leur répondrai ce que je pourrai et ce que Dieu m'accordera la grâce de répondre. Je n'ai pas besoin de répondre pour le moment, puisqu'il est possible qu'on ne dise rien. Nos amis vont donner un libre cours à leur joie, et nos ennemis souffriront secrètement. Si toutefois ces derniers ouvrent la bouche, ils entendront avec vous, je l'espère de la bonté de Dieu, non pas ma défense, mais ma réponse. Je me garderai bien de nommer personne et de m'écrier : Un tel a dit cela, tel autre a fait cette détraction ; il serait possible en effet qu'on m'eût fait de faux rapports. Quelles que soient

néanmoins les accusations que j'entende, j'en entretiendrai votre charité, s'il me semble qu'il y ait nécessité de le faire. Je veux que notre conduite se déroule devant vos yeux. Je le sais, ceux qui cherchent à s'autoriser dans leurs désordres, cherchent aussi des désordres vivants, et pour paraître n'être pas seuls, ils calomnient beaucoup de monde. C'est pour les déjouer que nous venons de faire ce que nous devions, nous ne pouvons faire davantage. Nous voilà sous vos yeux; nous ne désirons rien d'aucun de vous, sinon que vous fassiez le bien.

13. Voici encore une invitation, mes frères: Si vous voulez donner quelque chose à mes ecclésiastiques, sachez que vous ne devez point nourrir contre moi leurs inclinations vicieuses. Ce que vous voulez offrir, offrez-le à tous, offrez-le de bon cœur. Ce qui aura été mis ainsi en commun, sera distribué à chacun, selon que chacun en aura besoin. Voyez le trésor, tous nous y aurons part. Si ce trésor est notre grenier, je serai fort heureux que nous soyons les bêtes de somme du Seigneur, et que vous soyez, vous, le champ de Dieu. Que personne ne donne ni bonnet, ni tunique de lin, ni quoi que ce soit, si ce n'est pour la communauté. Moi aussi je prends de ce qui est en commun, car tout ce que j'ai, je le sais, je veux aussi qu'il soit pour la communauté.

Je ne veux pas que votre sainteté offre rien qui semble devoir être exclusivement pour mon usage, comme serait, par exemple, un bonnet de grande valeur. Il est possible que ces sortes d'objets conviennent à un évêque; mais ils ne siéraient pas à Augustin, c'est-à-dire à un homme pauvre, né de parents pauvres. Ne dirait-on pas bientôt que j'ai rencontré ici des vêtements précieux que je n'aurais pu me procurer ni dans la maison de mon père, ni dans mon ancienne profession séculière ? Cela n'est pas convenable ; je dois n'avoir que ce que je puis donner à mon frère, s'il en manque, je veux ne recevoir que ce qui peut convenir à un prêtre, à un diacre et à un sous-diacre, car je ne reçois qu'en vue de la communauté. Me donne-t-on quelque chose de trop précieux ? Je le vends ; c'est mon habitude ; car si le vêtement donné ne peut servir à d'autres, je veux au moins que d'autres puissent profiter du prix de ce vêtement. Oui, je le vends alors et le donne aux pauvres. Désire-t-on que je le porte moi-même ? Eh bien ! qu'on me donne ce dont je n'aie pas à rougir, car, j'en fais l'aveu devant vous, un habit précieux me fait rougir ; il ne sied ni à ma profession, ni à mon ministère de prédicateur ; il ne sied ni à ces pauvres membres, ni à ces cheveux blancs. J'ajouterai encore un avis : s'il est dans notre demeure ou dans notre société un malade ou un convalescent qui ait besoin de manger avant l'heure du repas, je ne défends point aux âmes religieuses de lui envoyer ce qu'elles croient bon de lui faire parvenir ; mais aucun membre de la communauté ne dînera ni ne soupera dehors.

14. Voici maintenant ma conclusion ; vous, vous la savez, ceux-ci vont l'entendre : Veut-on posséder quelque chose en propre, vivre de son propre bien et aller contre nos règlements ? Je ne me contente pas de déclarer qu'alors on ne demeurera pas avec moi, j'ajoute qu'on ne restera pas dans la cléricature. J'avais dit d'abord, je le sais, que ceux qui ne se soucieraient pas de notre vie commune n'en pourraient pas moins rester clercs, mais en habitant à part, en vivant à part, en servant Dieu comme ils l'entendraient. J'avais toutefois représenté quel mal il y a à renoncer à son dessein ; mais j'aimerais mieux avoir des boiteux que des morts à pleurer, car un hypocrite est un mort. Eh bien ! de même que je n'aurais pas retranché du clergé celui qui aurait voulu vivre en dehors de la communauté et de son propre bien ; ainsi, maintenant que par la grâce de Dieu tous ont choisi cette vie commune, s'il en est qui soient hypocrites, si on en rencontre qui possèdent en propre quoi que ce soit, je ne leur permettrai point d'en disposer par testament, j'effacerai leurs noms du tableau de mes clercs. Ils pourront recourir contre moi à mille conciles, s'embarquer pour les pays qui leur plairont, demeurer où il leur sera possible ; Dieu m'aidera à faire en sorte qu'ils ne puissent servir de clercs dans aucun lieu soumis à ma juridiction. Vous venez de m'entendre, eux aussi m'ont entendu. Mais j'espère de Dieu et de sa miséricorde qu'autant ce règlement a été accueilli par eux avec joie, autant ils l'observeront exactement et fidèlement.

15. J'ai dit que les prêtres qui logent avec moi ne possèdent rien en propre. De ce nombre est le prêtre Barnabé. J'ai appris cependant

que des bruits ont couru contre lui ; et d'abord on l'accuse d'avoir acheté une métairie à Eleusinus, mon honorable et bien-aimé fils. C'est faux : Eleusinus n'a pas vendu, il a donné au monastère. J'en suis témoin. Que pouvez-vous désirer davantage ? Je l'ignore. Je suis donc témoin que c'est un don et non une vente. Si l'on croit qu'Eleusinus a vendu, c'est qu'on ne se figure pas qu'il ait pu donner cette métairie. Homme heureux d'avoir fait une œuvre si bonne qu'on n'y saurait croire ! Maintenant au moins croyez, et cessez de prêter complaisamment l'oreille aux calomniateurs. Je le répète, j'ai servi de témoin.

De lui encore on a dit que l'année où il était prévôt, il a contracté des dettes à dessein, espérant que pour les payer je lui permettrais de disposer des revenus de la terre de Victorien, et que c'était comme s'il m'eût dit : Pour payer mes dettes laissez-moi durant dix ans la terre de Victorien. C'est également faux. Ce qui pourtant a donné naissance à ce bruit, c'est qu'il a contracté des dettes. Ces dettes ont été acquittées en partie par nous et comme nous avons pu. Il restait pourtant à payer quelque chose, et le débiteur était le monastère même bâti par Barnabé. En face de cette dette nous nous sommes mis à chercher comment la couvrir. Or, il ne s'est présenté, pour louer la métairie, personne qui offrît d'en payer plus de quarante sous chaque année. Mais nous avons constaté que cette terre pouvait rapporter davantage, et nous mettre à même de nous libérer plus promptement ; m'adressant alors à la fidélité de Barnabé, j'ai voulu que nos frères n'en tirassent plus parti en la louant, mais qu'ils en récoltassent tous les produits pour éteindre la dette. C'est une affaire de confiance. Ce prêtre est tout disposé à me voir mettre à sa place un autre mandataire pour faire valoir ce domaine et nous décharger de nos obligations. Eh bien ! que quelqu'un d'entre vous se présente pour cette charge ; qu'il se présente quelqu'un de ceux qui ont fait courir ce bruit. Il y a parmi vous des hommes consciencieux qui ont souffert en voyant propager à tort un tel bruit, et qui néanmoins ont ajouté foi au fait considéré en lui-même. Que l'un d'eux vienne ici, qu'il accepte l'administration de ce bien, qu'il en vende fidèlement tous les produits à un prix convenable, afin que nous puissions nous acquitter plus aisément, et aujourd'hui même le prêtre cessera de s'en occuper.

Quant à l'endroit où mon susdit honoré fils Eleusinus a construit un monastère, il avait été donné au prêtre Barnabé avant son ordination sacerdotale. Mais le monastère une fois bâti dans ce lieu, comme la donation avait été faite en son nom, il a fait faire, au nom du monastère, un acte nouveau de donation. Pour la terre de Victorien, ce que je demande, ce que j'implore, ce que je sollicite instamment, c'est qu'un homme vraiment religieux vienne ici faire une affaire de confiance, et qu'il rende à l'Eglise le même service que Barnabé, afin que je paye au plus tôt ce que je dois. Ne trouvé-je pour cela aucun laïque ? Je vais mettre un autre clerc à la place de Barnabé, qui ne retournera plus dans ce domaine.

Que voulez-vous de plus ? Que nul ne déchire les serviteurs de Dieu ; qu'y gagne-t-on ? Sans doute les fauses accusations accroissent la récompense des serviteurs de Dieu ; mais elles accroissent aussi le châtiment des accusateurs. Ce n'est pas en vain qu'il a été dit : « Réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse lorsqu'on « vous accuse faussement ; car votre récompense est grande dans les cieux [1] ». Mais nous ne voulons pas, à votre détriment, d'une grande récompense. Soyons moins riches au ciel, pourvu que nous y régnions avec vous.

[1] Matt. v, 11, 12.

SERMON CCCLVII

PRONONCÉ EN 411, VERS LE 15 MAI, AVANT LA CONFÉRENCE DE CARTHAGE.

EXHORTATION A LA PAIX.

ANALYSE. — On sait qu'il s'agissait, dans la conférence de Carthage, de la réunion des Donatistes aux catholiques. Les Donatistes ne voulaient point de cette réunion ; il fallait donc inspirer aux catholiques un vif désir de la conclure. Pour y réussir, saint Augustin rappelle d'abord que la paix est la bonne et chaste amie du cœur ; il ajoute qu'au lieu de diminuer, elle ne fait que s'accroître en se répandant, et que pour la posséder il suffit de l'aimer. Comment la répandre ? En la gardant premièrement soi-même, tout en travaillant à la donner à autrui, quelles que soient d'ailleurs les résistances que l'on rencontre ; conséquemment en souffrant avec douceur les injures dont on peut être l'objet ; en priant Dieu pour ceux qui la repoussent ; en leur parlant, même malgré eux, avec une tendresse toute chrétienne ; enfin en jeûnant, en pratiquant la charité dans cette intention. Ce qui a dû faire surtout l'intérêt de ce discours, ce sont les allusions constantes faites par le saint docteur aux objections qui couraient alors. Il n'y a pas ici un mot qui ne porte et qui ne frappe par l'à-propos. Tel est d'ailleurs le point de vue où il faut se placer pour apprécier les sermons de saint Augustin.

1. Il est temps d'exhorter votre charité, dans la mesure des forces que nous donne le Seigneur, à aimer la paix et à prier Dieu pour l'obtenir.

Ah ! que la paix soit pour nous une bien-aimée, une amie dont la présence laisse pur le lit de notre union et nous fait goûter un repos plein de sécurité et exempt d'amertume, dont les embrassements sont pleins de douceur et l'union indissoluble.

Louer la paix, c'est chose plus difficile que de la posséder. Voulons-nous la louer en effet ? nous désirons des forces, nous cherchons à éveiller la sensibilité, nous équilibrons des mots. Au contraire, voulons-nous la posséder ? sans travail elle est à nous, nous la tenons.

Gloire à ceux qui aiment la paix ; quant à ceux qui la repoussent, mieux vaut les calmer par l'enseignement et le silence, que de les provoquer par des reproches. Un ami véritable de la paix aime ceux qui ne l'aiment pas. Si tu aimais cette lumière du jour, tu plaindrais les aveugles, au lieu de t'irriter contre eux ; car tu saurais de quel bien tu jouis, et en voyant par là même de quel bien ils sont privés, tu les sentirais dignes de compassion ; de plus, si tu avais à ta disposition richesses, science ou remèdes, tu courrais à eux plutôt pour les guérir que pour les condamner : de même, si tu chéris la paix, prends pitié, qui que tu sois, de celui qui n'aime pas ce bien qui te charme, et qui ne possède pas ce bien que tu possèdes. Car ce bien que tu affectionnes ne souffre pas que tu jalouses quiconque le possède avec toi. En jouissant de la paix avec toi, il n'amoindrit pas ton trésor.

Aimes-tu un bien terrestre quelconque ? Il t'est difficile de ne ressentir point d'envie contre qui le possède. Admettons que tu aies dessein, pour faire louer ta générosité, pour faire même publier ta charité en matière temporelle, de partager avec ton ami la terre qui t'appartient; oui, admettons que tu veuilles partager avec un ami un bien terrestre, un domaine, par exemple, une maison ou quelque chose de semblable ; voilà que tu partages avec un, que tu admets ce privilégié à jouir et à se réjouir avec toi. Veux-tu maintenant t'associer un troisième, un quatrième ami ? Tu examines avec combien il t'est possible de partager soit cette demeure pour l'habiter, soit ce champ pour qu'on y trouve sa nourriture ; puis tu dis : impossible de partager avec un cinquième, un sixième ne saurait loger avec nous, comment un si étroit domaine peut-il fournir des aliments à un septième ? Ce qui exclut ici, ce n'est pas toi, c'est la pauvreté de la chose. Ah ! aime la paix, mets la main sur la paix, possède la paix, attire à la possession de la paix tous ceux que tu pourras ; elle sera d'autant plus étendue qu'elle régnera dans plus de cœurs. Une maison de boue ne saurait contenir un si grand nombre d'habitants ; la paix s'étend en proportion du nombre de ceux qui la possèdent.

2. Qu'il est bon de l'aimer! L'aimer c'est l'avoir. Qui s'oppose à l'accroissement de ce qu'il aime? Ne veux-tu la paix qu'avec un petit nombre? Ta paix sera restreinte. Veux-tu l'accroissement de ce trésor? Multiplies-en les possesseurs. Qui pourrait apprécier en effet le caractère que j'ai signalé en ces termes: Il est bon d'aimer la paix, et l'aimer c'est l'avoir? Comment louer, comment méditer ces mots: L'aimer, c'est l'avoir? Considère les autres biens dont le désir embrase les hommes d'ardeur. Voici un homme qui aime les propriétés, l'argent, l'or, une nombreuse famille, de riches et belles maisons, d'opulents et magnifiques domaines. Est-il vrai qu'il aime cela? C'est indubitable. De ce qu'il les aime, s'ensuit-il qu'il les possède? Il peut se faire que tout en les aimant il n'ait absolument rien. Il n'a rien et il aime, il est passionné du désir de posséder; parvient-il à acquérir? il est tourmenté de la crainte de perdre. Il aime l'honneur, il aime la puissance. Combien de particuliers soupirent après les honneurs? Souvent toutefois ils arrivent à leur dernier jour avant d'être arrivés au terme de leurs désirs. Combien coûte d'ailleurs ce trésor qu'il te suffit d'aimer pour le posséder? Tu ne cherches point d'argent pour l'acheter; pour te le procurer tu ne t'adresses point à un protecteur. Ici même où tu es, aime la paix, et la paix est avec toi. C'est un bien du cœur, un bien que tu ne saurais donner à tes amis comme tu leur donnes ton pain. Veux-tu partager ton pain? Plus il y aura de mains pour le recevoir, plus il diminuera. La paix, au contraire, ressemble à cet aliment qui se multipliait entre les mains des disciples à mesure qu'ils le rompaient et le distribuaient.

3. Soyez donc en paix, mes frères. Si vous désirez que les autres aussi soient en paix, soyez-y vous-mêmes, restez-y vous-mêmes. Pour embraser autrui, que la paix de votre charité soit en vous tout ardente. L'hérétique repousse la paix, comme l'œil malade repousse la lumière. De ce que l'œil malade ne puisse endurer la lumière, s'ensuit-il que la lumière ne soit pas bonne? L'œil malade la hait; c'est pour elle néanmoins que l'œil a été créé.

Ceux donc qui aiment la paix et qui désirent qu'on soit en paix avec eux, s'appliquent à l'étendre en en multipliant les possesseurs. Ah! qu'ils emploient tous leurs moyens, tous leurs efforts à guérir l'œil malade. C'est malgré lui qu'on traite cet œil, il résiste aux soins qu'on lui donne; mais quelle joie quand il reverra la lumière! Admettons que le malade s'emporte; ne cesse pas, ne te lasse pas. Ami de la paix, sois attentif; goûte d'abord les charmes de cette amie et enflamme-toi d'ardeur pour attirer à elle. Fais en sorte que ton frère voie ce que tu vois, qu'il aime ce que tu aimes et qu'il s'attache à ce que tu tiens. Voici ce que te dit cette bien-aimée de ton cœur; voici comment elle te parle: Aime-moi, et aussitôt je suis à toi; amène-moi tous ceux que tu pourras attirer à m'aimer, je resterai chaste, chaste et immaculée; oui, amène tous ceux que tu pourras; qu'ils m'approchent, me saisissent, jouissent de moi. Eh! si tant d'hommes n'altèrent pas la lumière en la voyant, pourquoi plusieurs me corrompraient-ils en m'aimant? Ils refusent de venir; hélas! c'est qu'ils ne sont pas en état de me voir. Ils refusent de venir; hé! c'est que l'éclat de la paix ne frappe en eux que des yeux fermés par la discorde. Considère combien est pitoyable leur langage. On leur dit: On a dessein de faire régner la paix entre les chrétiens. A cette nouvelle, ils s'écrient: Malheur à nous! — Pourquoi? — C'est que voici l'unité. — Eh quoi! quel langage: malheur à nous, car voici l'unité? Combien il serait plus juste que vous disiez: Malheur à nous, car la discorde est établie! A Dieu ne plaise qu'elle s'établisse encore! la discorde n'est que ténèbres, elle aveugle. Ah! voici l'unité; donc, mes frères, il se faut réjouir. Pourquoi trembler? On a dit: Voici l'unité; a-t-on dit: Voici une bête farouche, voici le feu?—Voici l'unité. Voici la lumière. Oui, si on voulait parler sincèrement, on vous dirait: Si je tremble, ce n'est pas que je sois menacé d'une bête farouche, car je ne suis pas timide à ce point, c'est que voici la lumière, et j'ai les yeux malades. Il faut donc s'appliquer à les guérir; il faut donner à ces malheureux ce qui ne s'amoindrit pas quand on le partage; il faut le leur donner dans la mesure de nos forces, de tout notre pouvoir, autant que Dieu nous en rend capables.

4. Par conséquent, mes très-chers frères, j'engage votre charité à leur témoigner une douceur toute chrétienne et toute catholique. On s'applique fortement aujourd'hui à les guérir. Les yeux de ces malheureux sont enflammés; il faut n'y toucher qu'avec précau-

tion, ne les traiter qu'avec douceur. Que nul d'entre vous n'entreprenne de disputer avec aucun d'eux, que nul ne consente à défendre même sa foi par la discussion : de la dispute pourrait jaillir une étincelle, et l'occasion pourrait se présenter à qui la cherche. On t'outrage : souffre, dissimule ; passe outre, souviens-toi qu'il s'agit d'un malade à guérir. Voyez combien sont caressants les médecins envers ceux mêmes qu'ils traitent, le fer à la main. Les injurie-t-on ? Ils appliquent le remède et se gardent de rendre injure pour injure. Qu'on réponde paisiblement, et qu'on voie, ici un malade et là un médecin, mais non pas deux hommes qui se querellent. Je vous en conjure, mes frères, souffrez-les. Je ne puis les souffrir, réplique-t-on, parce qu'ils blasphèment l'Eglise. Mais c'est l'Eglise qui te prie de souffrir les blasphèmes qu'ils profèrent contre l'Eglise. — On dénigre mon évêque ; on calomnie mon évêque, et je me tairai ? — Qu'il le calomnie, mais tais-toi, tais-toi, non pas en consentant, mais en supportant ; ton évêque te saura gré de n'entrer pas maintenant en discussion ; comprends bien le moment, montre-toi prudent. Combien blasphèment ton Dieu ! Tu les entends, lui ne les entend-il pas ? tu les connais, ne les connaît-il pas ? Et pourtant « il fait lever son soleil « sur les bons et sur les méchants, et tomber « la pluie sur les justes et sur les injustes [1] ». Ainsi montre-t-il sa patience ; quant à sa puissance, il en ajourne le déploiement. Toi aussi sache distinguer les temps ; garde-toi de tourmenter ces yeux gonflés, c'est les porter à se brouiller eux-mêmes. Tu aimes la paix ? Sois donc bien intérieurement avec cette amie de ton cœur. — Que faire ? — Le voici : point de querelles, des prières plutôt ; n'emploie pas l'injure pour repousser l'injurieux, prie pour lui. Tu voudrais lui parler contre lui-même ; pour lui plutôt parle à Dieu. Je ne t'invite point à ne rien dire ; mais sache où parler, parle devant Celui à qui parle ton silence, quand, les lèvres fermées, ton cœur crie jusqu'à lui. Quand l'œil de ton frère ne te voit pas, c'est alors qu'il te faut être bon pour lui. Il n'aime pas la paix, il veut disputer ; pour toi, réponds-lui avec calme : dis tout ce qu'il te plaira, hais-moi, déteste-moi autant que tu voudras, tu n'en es pas moins mon frère. Que peux-tu faire pour ne l'être pas ? Que tu sois bon ou méchant, que tu le veuilles ou non, tu es mon frère. — Comment suis-je ton frère, répliquera-t-il, puisque tu es pour moi un ennemi, un ennemi acharné ? — Autant il est vrai que tu parles ainsi, autant il est vrai que tu es mon frère.

Chose étonnante ! il me hait, il me déteste, et il est mon frère ? — Veux-tu donc que je me fie à cet aveugle, qui ne sait ce qu'il dit ? Mais je désire sa guérison, afin qu'il puisse voir la lumière et me reconnaître pour son frère. Veux-tu que sur sa parole et par la raison qu'il me hait et me déteste je croie que je ne suis point son frère ? Ne dois-je pas m'en rapporter plutôt à la lumière elle-même ? Ouvre le Prophète. « Vous qui trem« blez, dit-il, écoutez la parole de Dieu ». C'est l'Esprit-Saint qui s'exprime ainsi par l'organe du prophète Isaïe : « Vous qui trem« blez, écoutez la parole de Dieu. A ceux qui « vous haïssent et vous détestent, dites : Nous « sommes vos frères ». Que vois-je ? C'est la lumière qui rayonne et qui montre que nous sommes frères ; néanmoins l'œil malade s'écrie encore : Fermez la fenêtre ! Ah ! plutôt, ouvre les yeux à la lumière, du sein des ténèbres où tu es placé, reconnais ton frère qui n'y est pas, et dis, dis sans crainte, car c'est la parole de Dieu et non la mienne, dis donc, ainsi le veut le Seigneur, dis : « Vous êtes « nos frères ». A qui ? « A ceux qui vous haïs« sent ». Est-il étonnant que vous le disiez à ceux qui vous aiment ? Dites-le « à ceux qui « vous haïssent et qui vous détestent ». Pourquoi ? Apprends-le et reconnais-en l'utilité.

Comme si tu avais demandé au Seigneur ton Dieu : Seigneur, comment voulez-vous qu'à celui qui me hait et qui me déteste je dise : Tu es mon frère ? Veuillez me dire pourquoi. « Afin de faire honorer le nom du « Seigneur ; que sa gloire se révèle au moins « dans votre joie, et qu'ils soient, eux, cou« verts de confusion [1] ». Considère donc, je t'en conjure, quel sera le fruit de ta patience, de ton invincible douceur. « Dites : Vous êtes « nos frères ». Pourquoi ? « Pour faire hono« rer le nom du Seigneur ? » Pourquoi au contraire ne veut-il point voir en toi son frère ? Parce qu'en ne t'appelant qu'homme il cherche une gloire humaine. Dis-lui donc : Tu es mon frère. Tu me haïras, tu me détesteras en vain : tu es mon frère. Reconnais

[1] Matt. v, 45.

[1] Isa. LXVI, 5, suiv. les Sept.

en toi les traits de mon Père. Voici ce que dit notre Père. Si mauvais, si chicaneur que tu sois, tu es mon frère. Ne dis-tu pas comme moi : « Notre Père qui êtes aux cieux[1] ? » Puisque nous nommons un même Père, pourquoi ne sommes-nous pas unis en lui ? Je t'en conjure, mon frère, reconnais ce que tu dis avec moi, et condamne ce que tu fais contre moi. Remarque les paroles qui sortent de tes lèvres. Ecoute, non pas moi, mais toi. Considère à qui nous disons : « Notre Père « qui êtes aux cieux ». Ce n'est ni un ami ni un voisin, c'est Celui à qui nous adressons ces mots qui nous ordonne de vivre d'accord. Puisque devant notre Père nous sommes unis par un même langage, pourquoi ne le sommes-nous pas entre nous par une même paix ?

5. Parlez-leur ainsi avec zèle, parlez-leur ainsi avec douceur. Que votre zèle soit embrasé des ardeurs de la charité et non enflé par l'orgueil de la discorde ; de plus, priez avec nous le Seigneur durant ce jeûne solennel. Ce que nous faisons déjà pour Dieu, faisons-le aussi en vue de la grande affaire. Après la Pentecôte, en effet, nous observons un jeûne solennel ; ah ! puissions-nous l'observer, lors même que nous n'aurions pas cette affaire en vue ! Mais, que devons-nous à nos frères, à ces frères que nous entreprenons, au nom du Seigneur notre Dieu, lui qui est notre médecin, de traiter et de guérir, les lui offrant pour que lui-même les guérisse, et nous gardant de la présomption de nous croire médecins nous-mêmes ? Comment les lui offrir ? Supplions le Médecin céleste en jeûnant avec l'humilité dans le cœur, de pieux aveux sur les lèvres et un profond respect pour nos frères. Témoignons à Dieu notre religion, à nos frères notre charité. Multiplions nos aumônes ; elles feront exaucer plus facilement nos prières. Exercez l'hospitalité ; en voici le moment, les serviteurs de Dieu accourent. En voici le moment, l'occasion : pourquoi la laisser passer ? Regarde ce que renferme ton cellier ; regarde aussi ce que tu peux déposer au ciel, t'y réserver : c'est le seul trésor pour lequel tu peux être sûr. Place donc au ciel ; confie, non à ton serviteur, mais à ton Seigneur. Peux-tu craindre que le larron ne s'y glisse, que le brigand n'y entre violemment, qu'un cruel ennemi ne t'y dépouille ? Ah ! cherche à y posséder ce que tu y retrouveras. Que dis-je ? tu n'y retrouveras point ce que tu auras déposé en ce lieu : le Seigneur veut que tu prêtes à usure, non pas à ton prochain, mais à lui.

[1] Matt. VI, 9.

SERMON CCCLVIII

PRONONCÉ A CARTHAGE, AVANT LA CONFÉRENCE.

CATHOLICITÉ DE L'ÉGLISE.

ANALYSE. — Si les Donatistes avaient l'heureux désir de se laisser vaincre par la vérité, plutôt que d'être vaincus par l'erreur, comme ils seraient bientôt catholiques ! En effet, l'héritage promis à Jésus-Christ est le monde entier ; l'Esprit-Saint déclare en outre que tous les peuples le serviront. Pourquoi hésiter ? N'est-ce point parce que le cœur n'a point l'étendue que donne la charité ? Nous sommes prêts, nous, à tous les sacrifices. Que les Donatistes de leur côté s'attachent plutôt à Jésus-Christ qu'à un homme. Pour vous, fidèles, n'assistez point à la conférence ; aidez-nous de vos prières : elles peuvent être plus efficaces que nos discours.

1. Puissent les prières de votre sainteté soutenir les efforts que nous faisons pour vous, pour nos ennemis et pour les vôtres, pour le salut de tous, pour le repos et pour la paix publics, enfin pour l'unité que commande et que chérit le Seigneur ! Puissions-nous de temps en temps vous parler de cette unité et nous en réjouir ensemble ! En effet, si nous

avons pour la paix et la charité un amour constant, nous devons en parler sans cesse; surtout à cette époque où l'amour de la paix et le désir de s'attacher à l'unité laissent comme en suspens ces frères égarés à qui nous ne rendons pas le mal pour le mal, qui détestent la concorde et à qui nous ne témoignons que des sentiments pacifiques, qui enfin veulent guerroyer contre nous, parce que nous leur prêchons la paix, ainsi qu'il est écrit[1].

Ce qui fait le danger de ces infortunés, c'est qu'ils sont indécis entre l'amour de la paix et la crainte de la confusion, c'est qu'en refusant de se laisser vaincre, ils ne travaillent pas à se rendre invincibles; car on est victime de l'erreur, quand on ne veut pas se laisser vaincre par la vérité. Ah! si la charité triomphait d'eux plutôt que l'animosité! Leur défaite même serait une victoire. Pour nous, si nous aimons l'Eglise catholique, si nous y tenons, si nous défendons cette Eglise avec qui nous invitons nos ennemis à se réconcilier, à vivre en paix et en bonne harmonie, ce n'est pas en nous appuyant sur des opinions humaines, mais sur des témoignages divins. Que faire de cet homme qui crie pour un parti et qui s'élève contre le tout? Pour lui ne serait-il pas bon d'être vaincu, puisque vaincu il s'attachera au tout, et que vainqueur ou plutôt se croyant vainqueur, il restera dans son parti? Il n'y a effectivement que la vérité pour vaincre, et la victoire de la vérité consiste dans la charité.

2. Pourquoi maintenant, mes frères, employer tant de paroles, et tant de paroles de moi, pour vous montrer l'Eglise catholique fructifiant et grandissant par tout l'univers? Nous avons, pour elle et pour nous, les expressions mêmes du Sauveur : « Le Seigneur « m'a dit, déclare-t-il : Vous êtes mon Fils, « aujourd'hui je vous ai engendré. Demandez-moi, et je vous donnerai les nations « pour héritage, et pour domaine jusqu'aux « extrémités de la terre[2] ». Ah! mes frères, pourquoi tant disculer sur cet héritage, au lieu de lire les Actes sacrés? Supposons que nous comparaissions devant un juge : il est question d'un héritage, et dans nos réclamations, il s'agit, non de débat, mais de charité. Aussi bien, si un plaideur pour domaine terrestre a pour but d'en exclure son adversaire, nous au contraire nous voulons qu'il jouisse avec nous. Un plaideur pour domaine terrestre entend-il son ennemi lui dire : A moi la possession? Je m'y oppose, répond-il. Moi, au contraire, je dis à mon frère : De grâce, jouis avec moi; et il lui répond avec humeur : Je ne veux pas.

Aussi je ne crains point d'être rebuté et repris par le Seigneur comme le furent ces frères, ou plutôt ce frère qui s'adressa publiquement à lui et lui dit : « Seigneur, recom- « mandez à mon frère de partager avec moi « l'héritage ». Traduisant par une verte réprimande son amour de la division, le Seigneur répondit aussitôt : « Eh! mon ami, qui m'a « établi, parmi vous, juge ou partageur d'hé- « ritage? Pour moi, je vous le déclare, gar- « dez-vous de toute cupidité[1] ». Je ne crains donc pas d'être réprimandé de la sorte. Il est vrai, je l'avoue, je m'adresse à mon Seigneur; mais au lieu de lui dire : « Seigneur, recom- « mandez à mon frère de partager avec moi « l'héritage » ; je lui dis : Seigneur, commandez à mon frère de s'attacher avec moi à l'unité. Voyez, je lis l'acte de propriété, non pour arriver à être seul propriétaire, mais pour vaincre les résistances de mon frère et le déterminer à être propriétaire avec moi. Ecoute cet Acte, mon frère : « Demande-moi, « y est-il dit, et je te donnerai les nations pour « héritage, et pour domaine jusqu'aux extré- « mités de la terre ». C'est au Christ que s'adressent ces mots, et par conséquent à nous, puisque nous sommes ses membres. Pourquoi courir dans un parti ou y rester? Attache-toi donc à ce tout dont il est question dans l'Acte. Comme on cherche, dans un acte ordinaire, quels limitrophes ont les possesseurs, ainsi tu examines entre qui tu dois rester. Mais quels limitrophes t'a laissés celui qui ne t'a point assigné de limites?

3. Prête l'oreille : voici un autre témoignage des Actes sacrés. Il y est dit du Christ notre Seigneur, sous la figure de Salomon : « Il régnera d'une mer à l'autre, et du fleuve « jusqu'aux extrémités de l'univers. Devant « lui se prosterneront les Ethiopiens, et ses « ennemis devant lui baiseront la poussière. « Les rois de Tharsis et des îles lui offriront « des présents; les rois de l'Arabie et de Saba « lui amèneront leurs offrandes; de plus, tous « les rois de la terre l'adoreront, tous les

[1] Ps. CXIX, 7. — [2] Ps. II, 7, 8.

[1] Ps. LXXI, 8-11.

« peuples lui seront soumis [1] ». Quand se faisait cette prophétie, on y croyait ; maintenant qu'elle s'accomplit on la repousserait !

Attache-toi donc avec moi à cet héritage qui s'étend d'une mer à l'autre et du fleuve, c'est-à-dire du Jourdain, près duquel le Christ a commencé à enseigner, jusqu'aux extrémités du monde. Pourquoi t'y refuser? Pourquoi repousser cette promesse, cet héritage, cette fortune qui est à toi ? Pourquoi refuser? A cause de Donat? à cause de Cécilien? Qu'était-ce que Donat? qu'était-ce que Cécilien? Des hommes, sans doute. Si c'étaient des hommes de bien, tant mieux pour eux et non pour moi ! Donc, au contraire, s'ils étaient des hommes pervers, tant pis pour eux et non pour moi ! Pour toi, attache-toi au Christ et prête l'oreille à ces paroles de l'Apôtre son serviteur dévoué : « Est-ce Paul, dit-il, qui a « été crucifié pour vous? ou bien est-ce « au nom de Paul que vous avez reçu le « baptême ». Pourquoi ce langage? Considère ce qui faisait horreur à l'Apôtre : « Chacun « de vous s'écrie, dit-il : Je suis, moi, du « parti de Paul, moi de celui d'Apollo, moi de « Céphas et moi du Christ. Le Christ est-il par- « tagé? Est-ce Paul qui a été crucifié pour « vous ? ou bien est-ce au nom de Paul que « vous avez reçu le baptême [2] ? » Si ce n'est pas au nom de Paul, c'est bien moins encore au nom de Cécilien, et bien moins, infiniment moins au nom de Donat. Et pourtant, quand l'Apôtre a dit ce que nous venons d'entendre, quand l'Eglise est connue et répandue dans tout l'univers, on ose encore me dire : Je ne quitte point Donat, je ne quitte point je ne sais quel Gaius, quel Lucius, quel Parménien, tant de noms qui ne sont que des symboles de division. Ah ! si tu t'attaches ainsi à un homme, tu renonceras toi-même à l'héritage dont il vient d'être dit : qu'il s'étend « d'une « mer à l'autre, et du fleuve jusqu'aux extré- « mités de l'univers ». Pourquoi n'y pas tenir ? Par amour pour un homme. Eh ! qu'est-ce que l'homme, sinon un animal doué de raison et formé de terre? C'est donc pour aimer la terre que tu es devenu notre ennemi. Renonce plutôt à cet amour; cesse d'aimer la terre afin de mettre ton espoir dans Celui qui a fait le ciel et la terre; car il est, lui, notre espérance. Preuve nouvelle : « Le Dieu des « dieux a parlé et il a convoqué la terre du « levant au couchant [1] ». Ne reste pas à terre, va plutôt où elle est appelée.

4. Mais qui pourrait citer ici tous les titres de possession contenus dans les Actes sacrés? Pourquoi alors ne s'attachent-ils pas à l'Eglise, sinon parce que c'est l'Eglise qui dit : « Qu'à « moi s'unissent ceux qui vous craignent et « qu'ils apprennent les témoignages rendus « par vous? » L'Eglise donc a vu ce qui est dit dans un psaume, ce que vous venez d'entendre, ce que vous avez encore dans l'oreille et dans l'âme. « J'ai vu, s'écrie-t-elle, la con- « sommation dernière ». Que signifie : « J'ai vu « la consommation dernière? » Il s'agit ici, non pas de la consommation de destruction, mais de la consommation de perfection. J'ai vu la perfection, non pas la destruction dernière. « J'ai vu la consommation dernière ». En quoi consiste-t-elle? « Votre commandement « est d'une immense étendue [2] ». Effectivement « la fin du précepte », achevez avec moi (le peuple s'écrie) : « C'est la charité jail- « lissant d'un cœur pur [3] ». Ah ! vous avez tous répété ce que toujours vous avez entendu, non pas sans profit : « La fin du pré- « cepte, c'est la charité jaillissant d'un cœur « pur ». Cette fin est pour nous, non pas une fin de consomption, mais une fin de perfection. Or, elle est étendue, car c'est le commandement dont il est dit : « Votre commandement est « d'une étendue immense. — Je vous donne « un commandement nouveau, c'est que vous « vous aimiez les uns les autres [4] ». Contemple l'étendue de ce commandement ! Où s'étend-il? Est-ce dans le corps? C'est plutôt dans le cœur. Si son étendue était matérielle, vous qui m'écoutez avec tant de zèle, vous ne seriez pas si à l'étroit. Cette étendue se montre donc dans le cœur. Viens t'en assurer par toi-même, si toutefois tu es capable de le voir, et apprends de l'Apôtre combien est large le précepte de la charité. « Or, la charité de « Dieu a été répandue dans nos cœurs [5] ». Saint Paul n'a point dit : enfermée, mais « répandue ». Enfermée indiquerait une sorte de rétrécissement ; « répandue » donne l'idée de largeur. Ainsi « votre commandement est « d'une étendue immense ».

O Seigneur notre Dieu, montrez que c'est pour étendre en nous la charité que nous invitons nos frères à posséder avec nous la paix.

[1] Ps. LXXI, 8-11. — [2] I Cor. I, 12, 13.

[1] Ps. XLIX, 1. — [2] Ps. CXVIII, 79, 96. — [3] I Tim. I, 5. — [4] Jean, XIII, 34. — [5] Rom. V, 5.

Voulez-vous être évêque? soyez-le avec nous. Le peuple ne veut pas deux évêques à la fois? Eh bien! soyez nos frères pour hériter avec nous. Irions-nous, par attachement à nos honneurs, empêcher de s'établir la paix du Christ? A quel honneur prétendre dans la paix du ciel, si maintenant nous soutenons notre dignité par des discussions toutes terrestres? A bas ce mur d'erreur, et réunissons-nous. Reconnais-moi pour ton frère, je te reconnais pour le mien; mais en excluant de toi le schisme, l'erreur, toute espèce de dissension. Reviens de ces égarements, et tu es tout à moi. Ne veux-tu pas être à moi? Pour moi, si tu te corriges, je veux être à toi. Enlevons ainsi d'entre nous cette erreur qui fait comme un mur de contradiction et de division; alors sois mon frère; qu'à mon tour je sois le tien, afin d'être l'un et l'autre frères de Celui qui est à la fois ton Seigneur et le mien.

5. Si nous parlons ainsi, c'est par amour de la paix, et non par défiance de la vérité. C'est ce que nous avons répondu, et vous avez lu ce que j'ai proposé [1], savoir que nous ne cherchons point à éviter la discussion, nous insistons au contraire pour l'obtenir, et qu'après avoir démontré où est l'héritage du Christ, je partagerai avec mon adversaire ce que je tiens de lui. Ah! qu'on vienne hardiment, qu'on vienne sans crainte, qu'on vienne rempli de science: je ne veux point en imposer par l'autorité. Ouvrons les yeux à Celui qui ne saurait s'égarer; à lui de nous dire quelle est l'Eglise. Or, vous avez entendu plusieurs témoignages de lui. Les fautes de l'homme ne la souillent point, attendu que ce n'est pas la justice de l'homme qui l'a rachetée. Néanmoins toute différente que soit la cause de l'Eglise de la cause d'un homme, nous ne redoutons point d'aborder la cause de ces hommes que nos adversaires ont accusés sans pouvoir les convaincre. Nous savons, nous avons lu qu'ils sont pleinement justifiés. Ne le fussent-ils pas, je n'unirais point la cause de l'Eglise à la leur, je ne bâtirais point sur le sable en renversant de dessus la pierre. « Sur « cette pierre, est-il dit, je bâtirai mon Eglise, « et les portes de l'enfer ne prévaudront pas « contre elle [2] ». Or, la pierre était le Christ. « Est-ce Paul qui a été crucifié pour vous? » Attachez-vous à cela, tenez-y fortement, répétez-le d'un ton fraternel et pacifique.

[1] Epist. CXXVIII, CXXIX. — [2] Matt. XVI, 18.

6. Aucun de vous, mes frères, ne doit entrer dans la salle des conférences. Evitez même, s'il est possible, évitez de passer par là, pour ne donner lieu ni à querelle ni à dispute, et pour ne fournir aucun prétexte à ceux qui cherchent l'occasion de rompre. S'il en est parmi vous qui craignent peu le Seigneur et qui dédaignent nos avis parce qu'ils ont trop d'attachement pour les choses présentes, ceux-là doivent redouter au moins la sévérité des puissances de la terre. Vous avez lu, affiché publiquement, l'arrêté de notre illustre gouverneur. Sans doute il n'a pas été pris en vue de vous qui craignez Dieu et qui ne dédaignez point l'avertissement de vos prélats; mais il était à craindre que plusieurs s'en inquiétassent peu, le méprisassent même. A ces hommes de prendre garde; car ils pourraient bien expérimenter ce que dit l'Apôtre, savoir: que « résister au pouvoir, c'est « résister à l'administration de Dieu; car les « princes n'ont rien de terrible pour les bonnes « œuvres, mais pour les mauvaises [1] ». Evitons tout tumulte et toute cause de tumulte.

Vous dites peut-être: Qu'avons-nous à faire? nous sommes disposés. Eh bien! que vous recommanderons-nous? Les œuvres, peut-être bien fécondes, de piété. Laissez-nous discuter à votre place; vous, priez pour nous; et, comme nous vous l'avons conseillé déjà, soutenez vos prières par le jeûne et l'aumône, donnez-leur ces ailes sur lesquelles elles s'envolent jusqu'à Dieu. De cette manière vous pourrez nous rendre plus de services que nous ne vous en rendrons. Ah! nul de nous, dans cette conférence, ne s'appuie sur soi, tout notre espoir est en Dieu. Eh! sommes-nous meilleurs que l'Apôtre, qui recommandait de prier pour lui? « Priez pour moi », disait-il, « afin de m'obtenir la parole [2] ». Vous aussi priez donc pour nous Celui en qui nous plaçons notre espérance, afin que notre conférence vous comble de joie. Attachez-vous à cela, mes frères, nous vous en conjurons. Au nom du Seigneur lui-même, de lui, l'auteur de la paix, le fondateur, l'ami de la paix, nous vous supplions de le prier, de le conjurer en paix, et de vous rappeler que vous êtes les fils de Celui qui a dit: « Bienheureux les « pacifiques, car ils seront nommés fils de « Dieu [3] ».

[1] [illegible] — [2] [illegible] — [3] [illegible]

SERMON CCCLIX

PRONONCÉ APRÈS LA CONFÉRENCE DE CARTHAGE.

L'UNION DANS L'ÉGLISE.

ANALYSE. — L'Ecclésiastique vante trois choses : la concorde des frères, l'amour des proches, l'homme et la femme parfaitement d'accord. C'est ce qu'on peut admirer dans l'Eglise. 1° Pourquoi la concorde, si estimée par elle-même, est-elle si rare en pratique ? C'est que les hommes s'attachent à des intérêts matériels qui les divisent. Nous, au contraire, à l'exemple du Christ, nous invitons à l'amour des biens spirituels qui unissent entre eux ceux qui s'y affectionnent. Aussi voulons-nous, conformément aux prophéties, que l'Eglise catholique soit en paix dans tout l'univers. En vain, pour justifier leur rupture, les Donatistes accusent-ils Cécilien : la cause de Cécilien n'est pas la cause de la catholicité. Que penser de ceux d'entre eux qui reconnaissent qu'ils sont dans l'erreur, et qui n'osent pas en sortir, par la raison que leurs parents y sont nés ? Pour être conséquents avec eux-mêmes, ces malheureux seraient donc restés païens, s'ils étaient nés dans le paganisme ? — 2° Qu'y a-t-il encore dans l'Eglise, sinon un amour sincère pour le prochain ? — 3° Là encore ne voit-on pas l'époux et l'épouse pleinement d'accord, l'Eglise ou l'épouse parfaitement soumise à Jésus-Christ ? Que nous serions heureux du retour de tous les égarés ! Félicitations à l'auditoire qui a construit une église et lui a donné le nom de son évêque.

1. La première lecture qu'on a faite des divins oracles et qui était tirée de l'Ecclésiastique, nous a recommandé trois choses excellentes et tout à fait dignes d'être méditées par nous : la concorde entre frères, l'amour du prochain, puis l'homme et la femme pleinement d'accord. Ce sont là, envisagés au point de vue humain, des biens réels, agréables et dignes d'éloges ; mais qu'ils sont bien supérieurs encore, si on les transporte dans le domaine divin !

En effet, est-il un homme qui n'applaudisse à la concorde qui règne entre frères ? Ce qui toutefois est déplorable, c'est qu'un bien si précieux est rare dans la société humaine : tous le vantent et fort peu le gardent. Heureux ceux qui veillent à conserver en eux-mêmes ce qu'ils sont forcés d'admirer dans autrui ! Il n'est donc aucun frère qui ne loue la concorde entre frères ; mais d'où vient que la concorde est difficile entre frères ?

Parce qu'ils se disputent la terre, parce qu'ils veulent être terre. « Tu es terre », fut-il dit au commencement à l'homme pécheur, « et tu iras en terre [1] ». Ceci doit nous porter à examiner et à approfondir une parole que par contre doit s'adresser le juste. Si c'est avec raison qu'il a été dit au pécheur : « Tu « es terre, et tu iras en terre » ; avec raison aussi doit-il être dit au juste : Tu es ciel, et tu iras au ciel. Les justes ne sont-ils pas des cieux, et n'est-il pas écrit très-expressément des Evangélistes : « Les cieux publient la « gloire de Dieu ? » Ce qui prouve suffisamment que c'est d'eux qu'il est question, c'est la suite du texte. « Le firmament », continue l'auteur sacré, « proclame les ouvrages de ses « mains ». Ainsi appelle-t-il firmament ceux qu'il a nommés cieux. « Le jour porte la « parole au jour, et la nuit fait connaître à la « nuit. Il n'y a ni langues ni idiomes qui ne « comprennent leur langage ». Le langage de qui ? De qui, ne peut s'entendre ici que des cieux. Ainsi c'est bien des Apôtres, des prédicateurs de la vérité, qu'il est ici fait mention. Voilà pourquoi le texte poursuit : « Leur voix « a retenti par toute la terre, et leurs paroles « jusqu'aux extrémités de l'univers. — Il n'y « a ni langues ni idiomes qui ne comprennent « leur langage [1] ». Quand en effet l'Esprit-Saint descendit en eux, quand Dieu commença à habiter ce ciel que lui-même avait formé de terre, remplis et inspirés par lui, ils parlèrent toutes les langues ; de là ces mots : « Il n'y a ni langues ni idiomes qui ne com« prennent leur langage ». De Jérusalem ils furent envoyés prêcher l'Evangile à tous les peuples ; aussi : « Leur voix a retenti par « toute la terre, et leurs paroles jusqu'aux « extrémités de l'univers ». Les paroles de qui ? des cieux, de ces hommes à qui on peut dire : Tu es ciel, et tu iras au ciel, comme il

[1] [illegible]

[1] Ps. XVIII, 2-5.

a été juste de dire au pécheur : « Tu es terre, « et tu iras en terre ».

2. Si donc des frères veulent vivre dans la concorde, qu'ils n'aiment point la terre; et s'ils ne veulent pas aimer la terre, qu'ils ne soient pas terre, qu'ils cherchent le domaine qu'on ne saurait diviser ; toujours alors ils seront d'accord. D'où vient la discorde parmi les frères, le trouble dans les familles? D'où vient que conçus dans le même sein ils n'ont pas l'esprit d'union, si ce n'est parce que courbée vers la terre et attachée à considérer, à surfaire et à renchérir ce qui lui est échu en partage, leur âme veut l'unité dans l'héritage paternel, au lieu de le diviser avec son frère? Ce domaine est beau, à qui appartient-il? — A nous. — Quelle grande propriété, dit-on encore : est-elle, mon frère, à toi tout entière ? — Non, j'ai ici un cohéritier ; mais s'il plaît à Dieu, il me vendra sa part. — Dieu t'en fasse la grâce, reprend l'adulateur. — Quelle grâce ? — Qu'il t'accorde d'opprimer ton voisin et de le réduire à te vendre sa part. Que Dieu t'octroie cette grâce, ton dessein est excellent, plaise à Dieu que tu le réalises ! « Ainsi loue- « t-on le pécheur des désirs de son âme et « applaudit-on à l'artisan d'iniquités [1] ». Quelle iniquité plus criante que de vouloir s'enrichir par l'appauvrissement d'autrui ? C'est néanmoins ce qui se voit souvent ; « on « applaudit à l'artisan d'iniquités » ; celui-ci ne l'emporte que trop, il accable et il oppresse, il tourmente et il dépouille, non pas un cohéritier quelconque , mais son propre frère. Mieux vaut que le terrain soit acheté par moi que par un étranger.

L'infortuné, qui se laisse opprimer aisément, peut toutefois se consoler, s'il est juste. Qu'il prête l'oreille à l'Ecriture qu'il vient d'entendre. Tandis qu'il souffre du besoin, son frère regorge dans l'abondance, mais c'est une abondance de poussière et une privation de justice. Considère, homme de terre, ce qui s'adresse à ce pauvre : « Ne crains pas quand « un homme s'enrichit et que se multiplie la « gloire de sa maison, car en mourant il ne « les emportera pas [2] ». Pour toi, pauvre, attache-toi à ce que tu ne laisserais point en mourant, à ce que tu posséderais durant l'éternelle vie, attache-toi à la justice, point de regrets. Tu t'affliges d'être pauvre sur terre ? mais ici fut pauvre le Créateur même de la terre. Ainsi te console celui qui est tout à la fois le Seigneur ton Dieu, ton Rédempteur, ton Créateur et ton frère, ton frère exempt d'avarice. Lui, en effet, qui est notre Seigneur, a daigné devenir notre frère. Ah ! il est sans doute et incomparablement le frère le plus fidèle, le frère avec qui on peut être d'accord.

Je l'ai dit exempt d'avarice : pourtant n'est-il pas avare ? Il l'est, mais c'est pour nous gagner, nous, et pour nous posséder. N'est-ce pas pour nous qu'il s'est donné lui-même, rançon immense à quoi rien ne saurait s'ajouter ? Or, c'est en se donnant lui-même comme rançon qu'il est devenu notre Rédempteur; car en se donnant il ne s'est pas livré à l'ennemi pour amener l'ennemi à nous abandonner; c'est à la mort qu'il s'est livré, afin de détruire la mort; par la mort effectivement il a tué la mort au lieu d'être anéanti par elle, et en tuant la mort il nous a délivrés de son joug. La mort vivait quand nous mourions, elle mourra quand nous vivrons, quand on lui dira : « O mort, où est ton ar- « deur au combat [1] ? »

3. Ce frère un jour fut interpellé par un frère contre son propre frère. Des intérêts terrestres avaient banni d'entre eux la concorde. Le premier donc lui dit : « Seigneur, « invitez mon frère à partager avec moi l'hé- « ritage »; il a tout pris, il refuse de me donner ma part, et me dédaigne, qu'au moins il vous écoute. Etait-ce là parler dignement au Seigneur ? Avec nos basses pensées, hommes bas que nous sommes, hommes qui rampons à terre pendant que nous sommes en cette vie, que répondrions-nous ? — Viens ici, frère, et donne à ton frère ce qui lui revient. Telle pourtant ne fut pas la réponse du Seigneur. Et toutefois quelle justice supérieure à la sienne ? Où trouver un juge semblable à invoquer contre un frère avare ? Le frère dépouillé n'était-il pas heureux d'avoir découvert un si puissant défenseur ? Sans aucun doute il comptait sur un secours immense quand il disait à son juge : « Seigneur, invitez « mon frère à partager avec moi l'héritage ». Que répondit le Seigneur ? « O homme, qui « m'a chargé de partager entre vous cet hé- « ritage ? » Ainsi le Seigneur repoussa, il n'accueillit point cette demande, il n'accorda point ce facile bienfait. Pourtant cette grâce

[1] Ps. x, 3. — [2] Ps. xlviii, 17, 18.

[1] [illegible]

était-elle de si haut prix ? Qu'aurait perdu, qu'aurait souffert Jésus à l'accorder ? Il ne l'accorda point.

Que deviennent alors ces paroles : « Donne « à tous ceux qui te demandent [1] ? » Celui dont la vie nous doit servir de modèle n'a point fait cela. Comment, nous, devons-nous le faire ? Comment donner ce qui nous coûte, quand nous refusons un service qui n'exige aucune dépense, aucun don, ni privation aucune ? Le Seigneur n'octroya point cette grâce, et pourtant on ne saurait dire qu'il ne donna rien ; il refusa moins pour accorder davantage.

Il a bien dit, oui, il a dit clairement : « Donne « à tous ceux qui te demandent » : mais si l'on venait à te demander, je ne dis pas ce qui est inutile, mais ce qui est honteux ? Si par exemple une femme te demandait ce qu'une femme demanda à Joseph ? ou si un homme sollicitait ce que des vieillards hypocrites sollicitèrent de Susanne ? Alors encore faudrait-il s'attacher à ces mots comme à une règle sans exception : « Donne à tous ceux qui te « demandent ? » — Nullement. — Il faudrait donc aller contre le commandement du Seigneur ? — Suivons plutôt son ordre, ne donnons rien de mauvais à ceux qui nous implorent, et nous ne violerons point sa recommandation. Il a dit effectivement : « Donne à tous « ceux qui te demandent » ; mais il n'a pas dit : Donne tout ce qu'on te demande. « Donne « à tous ceux qui te demandent » ; oui, donne ; si tu ne donnes pas ce qu'on te demande, donne pourtant quelque chose. Te demande-t-on ce qui est mal ? Donne ce qui est bien. C'est ce qu'a fait Joseph. Il n'accorda point à cette femme impudique ce qu'elle exigeait, il lui donna toutefois ce qui devait lui être donné pour qu'à son exemple elle ne perdît pas la vertu ; sans tomber lui-même dans le gouffre de l'impureté, il lui conseilla la pureté. Voici en effet ce qu'il lui répondit : « Dieu me garde d'agir ainsi contre mon « maître, de souiller la couche de celui qui « m'a tout confié dans sa demeure [2] ! » Ah ! si un esclave qui a coûté un peu de monnaie fut si fidèle à son maître, quelle ne doit pas être la fidélité d'une épouse envers son mari ! Tel était donc l'avertissement : Moi, qui ne suis qu'un esclave, je ne manquerai pas de la sorte à mon maître ; et vous, qui êtes son épouse, devez-vous manquer ainsi à votre mari ? Susanne donna aussi ; elle ne laissa point ces vieillards dans l'indigence : si seulement ils avaient voulu profiter de son conseil ! Non contente de ne consentir pas, elle donna de plus le motif de son refus. « En vous cédant, « dit-elle, je meurs à Dieu ; en ne cédant pas, « je ne vous échappe point des mains : mieux « vaut toutefois tomber dans vos mains que « de mourir à Dieu [1] ». Que signifie : « Mieux « vaut tomber dans vos mains que de mourir « à Dieu ? » Vous êtes morts à Dieu, vous qui formez cette infâme entreprise.

Donnez donc quand on vous demande, lors même que ce ne serait pas ce qu'on désire. C'est ce qu'a fait le Seigneur. Que lui demandait-on ? De partager un héritage. Et qu'a-t-il donné ? De détruire la cupidité. Que lui demandait-on ? Que reçut-on ? « Invitez mon « frère à partager avec moi l'héritage. — Dis-« moi, ô homme, qui m'a chargé de partager « cet héritage entre vous ? Pour moi, je vous « dis », quoi ? « Gardez-vous de toute cupidité ». Et voici pour quel motif. Quand tu demandes moitié de cet héritage, n'est-ce pas pour t'enrichir ? Eh bien ! écoute : « A un homme « riche échut un grand domaine » ; une grande récolte, ses terres avaient porté beaucoup. « Or, il réfléchit en lui-même. Que « ferai-je, dit-il, pour serrer mes grains ? » Et après y avoir sérieusement songé : « Je sais « ce que je ferai, s'écria-t-il. Je détruirai mes « vieux greniers, j'en ferai de nouveaux, je « les remplirai » : car je les construirai dans de plus grandes proportions que n'en avaient les anciens. « Je dirai alors à mon âme : Tu « possèdes beaucoup de biens, livre-toi au « plaisir, à la joie ». Mais Dieu lui parla ainsi : « Insensé ! » Tu te crois fort intelligent pour savoir détruire ce qui est vieux et bâtir du neuf ; mais tu restes enseveli sous les débris de ton âme, au lieu de faire disparaître en toi, comme tu en as l'obligation, ce qui est vieux, l'amour des biens de la terre. « In-« sensé ! » qu'as-tu dit ? à qui as-tu parlé ? C'est à ton âme que tu as dit : « Livre-toi au « plaisir, tu possèdes beaucoup de biens. Cette « nuit même on te redemandera ton âme », cette âme à qui tu viens de faire de telles promesses. « Ce que tu lui a promis, à qui « appartiendra-t-il [2] ? » Ah ! « ne crains donc « pas, lorsqu'un homme s'est enrichi, car en « mourant il n'en emportera rien ».

[1] Luc, VI, 30. — [2] Gen. XXXIX.

[1] Dan. XIII. — [2] Luc, XII, 13-20.

4. Tel est le conseil que donna le Seigneur à ces frères divisés, pour les réconcilier : il voulait que renonçant à toute cupidité, ils se nourrissent au plus tôt de vérité. Puissions-nous parvenir à ce riche héritage ! Pourquoi nous tant occuper d'accorder entre eux des frères terrestres, puisque cette espèce de concorde est rare, suspecte et difficile ? Parlons plutôt de cette autre concorde fraternelle qui peut et doit être sincère. Que tous les chrétiens soient frères, que tous les fidèles le soient ; que le soient tous ceux qui sont nés de Dieu et des entrailles maternelles de l'Eglise ; que tous enfin soient frères et possèdent l'héritage qui se donne sans se partager. Dieu lui-même est cet héritage. S'ils sont le sien, à son tour il est le leur. Comment sont-ils le sien ? « Demande-moi, et je te donnerai les nations « pour héritage[1] ». Comment ensuite est-il le leur ? « Le Seigneur est la part de mon héri-« tage et de mon calice[2] ». Avec un tel héritage, on vit en paix, et pour l'acquérir point de procès. Avec des procès on gagne les autres, avec des procès on perd celui-ci ; aussi les hommes qui ne veulent pas le sacrifier évitent-ils les querelles. Paraissent-ils quelquefois disputer ? ils ne disputent pas réellement ; s'ils semblent disputer, si l'on croit qu'ils disputent, c'est qu'ils entreprennent de donner à leurs frères de sages conseils.

Considérez combien sont paisibles, fraternels, généreux, justes et fidèles leurs débats. Nous paraissons agir, nous, contre les Donatistes : il n'en est rien. Agir contre quelqu'un, c'est vouloir du mal à un adversaire, c'est vouloir faire souffrir un adversaire, pour s'enrichir ; le faire perdre, pour gagner. Ce n'est point là ce que nous voulons. Vous le savez, vous-mêmes qui disputez en dehors de l'unité ; vous le savez aussi, vous qui nous êtes venus du sein de la division ; vous savez que cette discussion n'est pas comme d'autres, qu'elle n'est pas malveillante, et qu'au lieu de chercher à appauvrir, elle cherche à enrichir l'adversaire. Que voulions-nous faire de ces hommes avec qui nous semblions et nous semblons encore être en procès ? Nous voulons les gagner avec nous, et non pas les perdre pour nous sauver. Aussi notre langage est-il différent du langage qu'adressa ce frère au Christ vivant sur la terre. Il est vrai, aujourd'hui qu'il siége au ciel, nous l'interpellons dans l'affaire qui nous occupe ; mais ce n'est pas pour lui dire : « Seigneur, invitez « mon frère à partager avec moi l'héritage » ; au contraire : Invitez-le à posséder l'héritage en union avec moi.

5. Voilà ce que nous voulons ; c'est ce qu'attestent les actes publics eux-mêmes. Voilà ce que nous avons voulu ; c'est ce que prouvent, non-seulement nos discours, mais encore les lettres que nous leur avons adressées. Vous aimez l'épiscopat ? Soyez évêques avec nous. En vous nous ne haïssons, nous ne détestons, nous n'exécrons, nous n'anathématisons que l'humaine erreur. Nous détestons, disons-nous, l'erreur humaine, mais non pas la vérité divine ; au contraire, nous reconnaissons ce que vous tenez de Dieu, tout en condamnant le mal qui vient de vous. Sur le front du déserteur je vois le signe de mon Seigneur, le signe de mon Empereur, le caractère de mon Roi ; et tout en cherchant, tout en apercevant, tout en appelant, tout en abordant, tout en saisissant, tout en conduisant, tout en reprenant le déserteur, je ne touche point au signe qu'il porte. Qu'on le remarque, qu'on y fasse attention, ce n'est point là plaider, c'est aimer.

Nous leur avons dit que pour le bien de la paix deux évêques peuvent vivre en une même Eglise, avec un accord tout fraternel, attendu que l'accord entre frères est une chose de si haut prix. Sans doute il ne peut rigoureusement y avoir deux évêques ; mais, disons-nous, ne peuvent-ils siéger tous deux dans la plus simple Eglise : l'un comme évêque, et l'autre comme étranger ; l'un sur le trône chrétien, et l'autre, en qualité de collègue, sur le trône hérétique, placé tout près de lui ; l'un encore présidant une assemblée, et l'autre présidant une autre assemblée, alternativement ? — Nous leur avons dit qu'à partir de Jérusalem les Apôtres ont prêché dans tout l'univers la pénitence et la rémission des péchés. Que répliqueras-tu à cette Eglise immense qu'à partir de Jérusalem les Apôtres ont bâtie au sein de tous les peuples ? Supposons, avons-nous ajouté, que Cécilien ait été coupable. Est-ce qu'un homme, est-ce que deux, cinq, dix hommes coupables seront la condamnation de tant de milliers de fidèles merveilleusement multipliés et répandus par toute la terre ? Voilà ce que nous avons ob-

[1] Ps. II, 8. — [2] Ps. XV, 5.

servé. Abraham crut, et toutes les nations lui furent promises en héritage. Dans le cas où Cécilien aurait péché, c'en eût été fait de toutes les nations, et l'iniquité de l'un aurait eu plus d'efficacité que la promesse faite à l'autre par la vérité même? Tout cela a été dit; on peut le lire, et rien, absolument rien, ils n'ont pu rien répondre contre ces autorités divines, contre ces témoignages qui montrent répandue par tout l'univers cette Eglise à l'unité de laquelle nous demeurons attachés au nom du Seigneur.

6. Après avoir sauvegardé ainsi les intérêts de l'Eglise, après avoir appuyé, fixé, affermi et rendu inébranlable cette Eglise sur cette pierre fondamentale que ne sauraient renverser les puissances de l'enfer, nous avons abordé aussi la cause de Cécilien, mais sans inquiétude, quelles que dussent être les preuves contre lui. Fût-il, comme homme, convaincu de quelque faute, irions-nous pousser les débats jusqu'à nous faire, pour le crime d'un seul homme, condamner ou rebaptiser? La cause de l'Eglise étant indépendante du péché de Cécilien, avons-nous dit; la vertu de Cécilien ne faisant pas plus le triomphe de l'Eglise que son crime ne ferait sa condamnation, examinons maintenant quelle est au fond son affaire. Nous avons alors abordé cette cause, mais comme la cause d'un frère, et non comme la cause d'un père ou d'une mère. C'est Dieu qui est notre père, et l'Eglise notre mère : quant à Cécilien, il a été ou il est notre frère; bon frère, s'il fut homme de bien, et mauvais frère, s'il fut un méchant homme, dans toute hypothèse un frère simplement. S'il est prouvé qu'il fut innocent, que deviendrez-vous, vous qui avez succombé en le calomniant? Au contraire, s'il est démontré, s'il est établi qu'il fut coupable, notre cause n'en est pas perdue, car nous demeurons attachés à l'unité de l'Eglise, qui reste invincible. Est-il sûrement criminel? Je le condamne, car il est un homme, mais je ne quitte point l'Eglise du Christ. Voilà ce que nous avons fait, voilà ce que nous avons déclaré; et désormais, avons-nous ajouté, nous ne lirons plus son nom à l'autel, avec les noms des évêques que nous croyons saints et fidèles. Nous nous sommes bornés à cela. Irez-vous, à cause de Cécilien, rebaptiser tout l'univers?

Ce point une fois admis et parfaitement établi, nous avons abordé l'examen de l'affaire de Cécilien. Son innocence a été démontrée, ainsi que la violence et le mensonge de ses accusateurs. Condamné une seule fois, et dans son absence; trois fois, en sa présence, il a été absous : un parti l'avait condamné, la Vérité même, par l'organe de l'Eglise, dut l'absoudre. Tout cela a été lu, tout cela a été prouvé. On a demandé ensuite aux adversaires s'ils avaient à répliquer quelque chose ; et après avoir mis à néant toutes les vaines chicanes sur lesquelles reposaient leurs accusations, comme enfin ils ne pouvaient rien opposer ni à des témoignages d'une telle évidence, ni à l'innocence même de Cécilien, on a lancé contre eux la sentence. Ils n'en disent pas moins : Nous avons vaincu. Oui, qu'ils soient victorieux, mais d'eux-mêmes, pour appartenir au Christ; ou plutôt qu'ils se laissent vaincre par celui qui les a rachetés.

7. Beaucoup d'entre eux, toutefois, font notre consolation ; car beaucoup ont été vaincus pour ne l'avoir pas été : c'est l'erreur qui l'a été, tandis que l'homme a été sauvé. Le médecin n'incidente pas avec son malade : que le malade se mette d'avec lui, c'est la fièvre qui est vaincue, et le malade guéri. Le médecin, il est vrai, veut vaincre, la fièvre veut vaincre aussi; le malade est comme placé entre l'un et l'autre. Que le médecin soit vainqueur, le malade est guéri; si c'est la fièvre, le malade mourra. Dans notre discussion, également, le médecin prenait parti pour le salut, le malade pour la fièvre. Ceux pourtant qui ont fait attention au conseil du médecin, ont vaincu et ont dompté la fièvre. Ils sont maintenant avec nous dans l'Eglise, pleins de santé et de joie. Ci-devant ils nous outrageaient, en refusant de nous reconnaître pour frères : c'est la fièvre qui leur troublait l'esprit. Pour nous, au contraire, malgré la haine et la fureur qu'ils déployaient contre nous, nous les aimions, et nous assistions ces pauvres malades furieux. On nous voyait leur résister, discuter avec eux, plaider contre eux en quelque sorte ; mais c'était par amour. Tous ceux qui soignent de pareils malades ne leur sont-ils pas à charge ? Mais c'est pour les sauver qu'ils leur sont à charge.

8. Il nous est arrivé parfois de rencontrer des indifférents qui nous disaient : Vous avez raison, Seigneur, vous avez raison; il n'y a rien à objecter. — Eh bien ! viens donc, pra-

tique. — Mon père est mort dans ce parti, ma mère y est ensevelie. — Voilà pour des morts et des ensevelis ; mais toi, tu es vivant, on peut te parler encore. Tes parents, du parti de Donat, étaient chrétiens ; leurs parents peut-être l'étaient encore ; mais leurs aïeuls ou leurs bisaïeuls étaient sûrement païens. Est-ce qu'après avoir enseveli leurs parents, nos ancêtres, qui furent les premiers chrétiens, restèrent indifférents en face de la vérité ? Est-ce qu'ils s'appuyèrent sur l'autorité de leurs parents défunts, ou plutôt, est-ce qu'à leurs parents morts ils ne préférèrent pas le Christ plein de vie ? Si donc nous avons ici l'unité véritable, l'unité en dehors de laquelle tu dois mourir éternellement, pourquoi vouloir marcher sur les traces de tes parents morts, morts à toi comme à Dieu ? Que dis-tu ? Réponds. — Vous avez raison, il n'y a rien à répliquer, que voulez-vous que je fasse ? — Je ne sais quelle habitude enchaîne ces malheureux ; ce sont des léthargiques, en proie à une maladie contraire à celle des premiers : ils vont mourir en dormant. Les premiers ou les frénétiques sont importuns. Quoique condamné à mort, le léthargique ne tourmente pas celui qui le soigne, comme le tourmentent les frénétiques. Ceux-ci en effet ont comme perdu l'esprit, et hors d'eux-mêmes, en fureur, ils courent partout avec des armes, cherchant à tuer, à ôter la vue. Voici même une nouvelle qui vient de nous parvenir : ils ont coupé la langue à l'un de nos prêtres. Malheureux frénétiques ! Envers eux aussi il faut exercer la charité, il faut les aimer. Beaucoup se sont corrigés et ont pleuré leurs désordres ; oui, beaucoup se sont corrigés ; nous en connaissons, ils sont venus à nous du sein des bandes furieuses. Chaque jour ils déplorent leur passé, ils ne peuvent se rassasier de pleurer en voyant la fureur de tant d'autres qui continuent leurs ravages, parce qu'ils n'ont pas digéré encore l'ivresse de leur orgueil. Qu'avons-nous donc à faire ? La charité exige que nous assistions ces malheureux. Dussions-nous être à charge aux uns comme aux autres, aux léthargiques en les éveillant et aux frénétiques en les enchaînant, nous les aimons les uns et les autres.

9. « La concorde entre frères » est un bien précieux ; mais considère où : dans le Christ quand on est chrétien. « Et l'amour du pro« chain ». Et si ton frère n'est pas encore chrétien ? Comme homme, il est ton prochain ; aime-le donc aussi pour le gagner également. Si donc tu es d'accord avec ton frère chrétien, si de plus tu aimes ton prochain, celui même avec qui tu n'es pas en harmonie encore, parce qu'il n'est encore ni ton frère en Jésus-Christ, ni régénéré en Jésus-Christ, parce qu'il ne connaît pas encore les mystères de Jésus-Christ, qu'il est enfin païen ou juif, et toutefois ton prochain, en tant qu'il est homme ; oui, si tu l'aimes aussi, tu as reçu de Dieu un nouveau don, un amour nouveau, et je vois en toi deux caractères : « L'accord entre frères et l'amour du pro« chain ».

De toutes ces âmes entre qui règne l'accord fraternel et qui aiment leur prochain, est formée l'Eglise, toute dévouée au Christ et soumise à son époux, ce qui nous montre en elle ce troisième phénomène : « L'homme et la « femme pleinement d'accord [1] ».

Aussi, mes frères, nous invitons votre charité et nous vous exhortons dans le Seigneur à mépriser les choses présentes, car vous ne les emportez pas en mourant ; à vous garder de tout péché, à vous garder de toute iniquité, à vous garder de toute convoitise mondaine. C'est ainsi que nous gardons en nous le fruit de tout ce que nous faisons et que la récompense méritée par nous devant Dieu est une récompense pleine uniquement de joies. Il est vrai, en disant ce que nous devons dire, en prêchant ce que nous devons prêcher, nous nous dégageons nous-mêmes devant le Seigneur, sous les yeux du Seigneur, attendu qu'en ne taisant ni l'objet de nos craintes, ni l'objet de notre amour, nous n'avons à redouter aucune plainte de la part de celui sur qui tombera le glaive de la vengeance divine : nous ne voulons pas toutefois être sûrs de notre récompense pendant que vous serez perdus, nous voulons vous retrouver. L'apôtre saint Paul était sans inquiétude sur son bonheur ; néanmoins que disait-il au peuple ? « C'est maintenant que nous vivons, si vous « êtes fermes dans le Seigneur [2] ».

C'est pour obéir au Seigneur que je m'adresse à vous et à votre charité, mes pères et mes frères ; c'est aussi à la place de mon frère votre évêque, dont vous devez être la joie en vous soumettant au Seigneur notre Dieu. Je le sais : par ses soins et au nom

du ciel, grâce aux offrandes généreuses, compatissantes et pieuses de frères dévoués, cette église a été construite pour vous ; oui, pour vous elle a été construite, mais vous êtes vous-mêmes encore plutôt l'église. Si vos corps doivent entrer dans cette église, Dieu ne doit-il pas pénétrer dans vos âmes? Vous avez voulu, pour honorer votre évêque, que cette basilique portât le nom de *Florence :* mais c'est vous qui êtes sa couronne de *fleurs*. L'Apôtre ne dit-il pas : « Vous êtes, dans le « Seigneur, ma joie et ma couronne [1] ? »

Tout ce qu'il y a dans le siècle s'évanouit et passe. Cette vie n'est-elle pas ce que dit un psaume : « Elle passera comme l'herbe en un « matin ; le matin elle fleurira et passera ; le « soir elle tombe, se fane et se dessèche [2] ? » Tel est le caractère de toute chair. Aussi nous a-t-on promis le Christ, une vie nouvelle, l'espérance de l'éternité, une immortalité pleine de bonheur, qui s'est déjà révélée dans le corps du Christ ; car c'est d'entre nous que s'est élevée sa chair devenue immortelle, et c'est à nous qu'il a montré ce qu'il a accompli dans sa personne. N'est-ce pas pour nous en effet qu'il s'est incarné? En lui-même « le « Verbe était au commencement, et ce Verbe « était en Dieu, et ce Verbe était Dieu [3] ». Est-il ici question de chair et de sang ? Mais comme le Verbe voulait réellement compatir à nos maux et nous racheter, il s'est revêtu d'une nature d'esclave, et quoiqu'il fût parmi nous, il y est descendu, et il y est descendu, non pour y venir, mais pour s'y manifester : créateur de l'homme, il a voulu se faire homme, et naître d'une mère formée par lui. Il est monté ensuite jusque sur la croix, il y est mort, nous apprenant ainsi, ce que nous savions déjà, à naître et à mourir. C'est par humilité qu'il s'est soumis à ce que nous faisions depuis si longtemps. Nous savions naître et mourir, mais nous ne savions ni ressusciter, ni vivre éternellement. Si donc, par humilité, il s'est soumis à ces deux actes répétés parmi nous depuis si longtemps ; il a fait, dans sa grandeur, deux autres actes aussi puissants que nouveaux. Il a ressuscité sa chair, il l'a élevée jusqu'au ciel, et il y est assis à la droite de son Père. Il a prétendu être notre chef, et, chef, il a crié pour ses membres : « Père, je « veux que là où je suis, soient également « ceux-ci avec moi [1] ». Espérons aussi, pour notre corps, qu'il ressuscitera, qu'il sera transformé, incorruptible, immortel, et qu'il demeurera éternellement avec lui ; de plus travaillons à parvenir à ce terme. Telle sera notre couronne de fleurs, couronne qui ne se flétrira point.

[1] Philipp. IV, 1. — [2] Ps. LXXXIX, 6. — [3] Jean, I, 1.

[1] Jean, XVII, 21.

SERMON CCCLX.

POUR LA VEILLE DE SAINT MAXIMIEN.

ACTE DE RECONNAISSANCE D'UN DONATISTE CONVERTI [1].

Grâces à Dieu. Mes frères, félicitez votre frère : il était mort, et il revit ; il était perdu, et il est retrouvé. Grâces à la patience et à la miséricorde du Seigneur notre Dieu : à sa patience, pour m'avoir supporté dans mon retard ; à sa miséricorde, pour avoir daigné me recevoir à mon retour.

Me voici dans la vigne où je ne travaillais pas, puisque j'épuisais mes forces dans une autre. O vigne bien-aimée de mon Seigneur, non-seulement mes labeurs n'étaient pas pour toi, c'est contre toi que j'obéissais à ton ennemi. Avec quelles sueurs je dissipais, quand je ne recueillais pas pour toi ! Grâces à celui qui t'a plantée : il ne retient pas leur récompense aux ouvriers mêmes qu'il a appelés à la

[1] Cet acte ne figurerait pas dans les Œuvres de saint Augustin, s'il n'avait été dicté par lui.

dernière heure. J'arrive tard, mais je ne désespère point de recevoir le denier [1].

Hélas ! je t'ai accablée d'abord de blasphèmes, de persécutions et d'outrages; mais j'ai obtenu miséricorde, pour avoir agi avec ignorance [2]. Effectivement, j'étais attaché au langage de mes pères, non pas des Patriarches, ni des Prophètes, ni des Apôtres, mais de mes parents selon la chair. Je ne me suis plus laissé aller ni à la chair ni au sang; vaincu, j'ai adhéré à la vérité, et je me suis reposé en rentrant dans la vérité. Ne lisais-je donc pas les mêmes Ecritures qu'aujourd'hui ? Ah ! c'est ce que faisait aussi ce Docteur des Gentils, ce vaisseau d'élection, ce Saul devenu Paul, cet orgueilleux devenu petit, ce ravisseur devenu pasteur, ce loup devenu bélier; il était hébreu de naissance et pharisien par son zèle pour la loi [3], qu'il avait étudiée aux pieds de Gamaliel [4]; toutefois il ne savait pas que fût assis dans le ciel et il ne souffrait pas qu'on adorât sur la terre le Christ dont lui parlaient les Prophètes. Il chantait des lèvres, sans la connaître, la foi à sa passion et à sa résurrection; mais il la détruisait dans son aveugle fureur. D'après ces Prophètes au milieu desquels il était né et avait grandi, le Christ ressuscité d'entre les morts siégeait déjà dans le ciel; mais lui, plongé encore dans les ténèbres avec ses parents, il s'imaginait que ses disciples l'avaient emporté du tombeau. C'est ainsi que frappé constamment de ce que disent les divines lettres touchant l'Eglise catholique répandue par tout l'univers, j'y étais sourd à cause du bruit que faisaient à tort mes parents contre les traditeurs.

Ah ! je ne me compare point à Paul sous le rapport des mérites, mais sous le rapport des péchés. Mais si je n'ai pas mérité de devenir aussi bon que lui, ma méchanceté n'a point laissé de recevoir le remède de la correction. S'il ne reconnaissait pas l'Epoux, dans les livres qu'il lisait; à mon tour je n'y reconnaissais pas l'épouse. Celui qui lui montra qu'il fallait entendre de la glorification du Christ ces paroles de l'Ecriture : « O Dieu, « élevez-vous au-dessus des cieux », m'a montré qu'il fallait appliquer à l'étendue de l'Eglise ces paroles qui suivent : « Et que « votre gloire se répande sur toute la terre [1] ». Ces deux témoignages sont clairs pour qui a les yeux ouverts, mais obscurs pour qui les a fermés. C'est le baptême du Christ qui ouvrit les yeux à Paul, c'est la paix du Christ qui me les a ouverts. Lui devint un homme nouveau dans le bain de l'eau sainte, et moi, la charité a couvert la multitude de mes péchés.

[1] Matt. XX, 9. — [2] I Tim. I, 13. — [3] Philip. III, 5, 6. — [4] Act. XXII, 3.

[1] Ps. [illegible]

SERMON CCCLXI.

RÉSURRECTION DES MORTS. I.

ANALYSE. — On n'est pas chrétien, si l'on ne croit la résurrection des morts. Afin toutefois de vous [illegible] contre les discours séducteurs qui attirent au désordre dans l'espoir du néant, je vais réfuter les objections qu'on y répète. 1° Nul n'est revenu, dit-on, d'au-delà du tombeau. Jésus-Christ n'en est-il pas revenu ? Chaque jour encore, combien d'êtres reviennent à la vie dans la nature et nous donnent l'image de la résurrection ! — 2° Mais combien de morts réduits en cendre ? Qu'étaient-ils avant de recevoir la vie ? Pas même un peu de cendre. Et Celui qui les a formés quand ils n'étaient rien, ne pourrait les réparer quand ils sont quelque chose ? — 3° On conçoit encore que Jésus-Christ soit ressuscité. Mais comment espérer de ressusciter comme lui ? Néanmoins ce n'est pas comme Dieu, c'est comme homme qu'il est ressuscité. Vous qui le croyez si grand, ne l'estimerez-vous pas digne de foi quand il nous promet de ressusciter comme lui ? Ah ! préparez-vous plutôt au grand jour de la résurrection, et n'imitez pas les incrédules qui se rirent de Noé bâtissant l'arche et qui périrent dans les eaux du déluge. Faites pénitence comme les Ninivites à la voix de Jonas.

1. Nous avons remarqué, pendant qu'on lisait l'épître de l'Apôtre, le noble élan de votre foi et de votre charité, votre horreur pour ces hommes qui s'imaginent que nous n'avons d'autre vie que la vie présente, vie qui nous est commune avec les animaux,

qu'après la mort tout est mort pour l'homme, sans que celui-ci ait aucun espoir de parvenir à une autre et meilleure vie, qui vont enfin chatouillant les oreilles déjà corrompues en répétant ces paroles : « Mangeons et buvons, « car demain nous mourrons [1] ». Ici donc commencera notre discussion, ces mots seront comme le gond sur lequel roulera tout ce que daignera nous inspirer le Seigneur.

2. La résurrection des morts est effectivement notre espérance et notre foi ; elle est aussi notre amour, cet amour qu'enflamme la prédication des biens qui ne se voient pas encore, et en qui cette prédication allume des désirs dont l'immensité dilate nos cœurs et les rend capables de cette béatitude qu'on nous promet et que nous attendons, tant que nous croyons ce qu'il ne nous est pas encore donné de voir. Aussi cet amour, cette charité ne doit pas s'attacher aux choses temporelles et visibles jusqu'à l'espoir de posséder, à la résurrection des morts, des biens analogues à ceux dont le mépris rend actuellement notre vie plus noble et notre âme meilleure, telles que sont les voluptés et les délices charnelles. De là il suit que supprimer la croyance de la résurrection des morts, c'est faire crouler tout l'édifice de l'enseignement chrétien. Il est vrai que tout en admettant cette résurrection, l'âme chrétienne ne doit pas se croire, pour ce motif, en pleine sécurité ; elle doit, de plus, distinguer la vie future, qui suivra la résurrection, de la vie présente. Voici donc ce qu'il faut établir : Si les morts ne doivent pas ressusciter, il n'y a pour nous aucun espoir de vie ultérieure ; si d'un autre côté ils doivent ressusciter, sans doute il y aura une vie à venir, mais une seconde question à examiner est de savoir ce qu'elle sera. Ainsi nous considérerons d'abord si les morts doivent ressusciter ; nous étudierons ensuite ce que sera, après la résurrection, la vie des saints.

3. Nier la résurrection des morts, c'est n'être pas chrétien ; et croire qu'une fois ressuscités les morts mèneront une vie charnelle, c'est être charnellement chrétien. Par conséquent réfuter l'opinion qui s'élève contre la résurrection des morts, c'est discuter contre ceux qui sont en dehors de nos rangs et dont aucun, je présume, ne se trouve ici. Aussi bien, si nous nous attachions longuement à prouver la réalité de la résurrection, nos efforts pourraient sembler superflus ; c'est effectivement à la direction de l'autorité que doit obéir le chrétien, lequel croit au Christ et reconnaît que l'Apôtre ne saurait mentir aucunement. Il suffit donc à ce chrétien d'entendre ces paroles : « Si les morts ne ressuscitent « pas, vaine est notre prédication, vaine est « notre foi. Si les morts ne ressuscitent pas », continue l'Apôtre, « c'est que le Christ n'est pas « ressuscité [1] ». Or, si le Christ est ressuscité, lui le salut des chrétiens, évidemment la résurrection des morts n'est pas impossible ; car Dieu en ressuscitant son Fils et le Fils en se ressuscitant lui-même ont montré dans le chef ce que doit devenir tout le corps.

Il pourrait donc sembler inutile de traiter de la résurrection des morts, et ne devrions-nous pas discuter plutôt la question qui s'agite habituellement entre les chrétiens, celle de savoir ce que nous deviendrons, une fois ressuscités, quelle vie sera la nôtre, quelles nos occupations, si toutefois nous en avons, car si nous n'en avons pas, notre existence sera complétement oisive ; si elle ne l'est pas, que ferons-nous ? mangerons-nous ? boirons-nous ? les sexes s'uniront-ils ? n'y aura-t-il pas une vie commune, aussi simple qu'incorruptible ? S'il en est ainsi, que sera cette vie ? quelle sera l'action, la physionomie même de nos corps ? Voilà ce que se demandent les chrétiens tout en croyant la résurrection.

4. J'aborderais à l'instant même cette question, autant du moins qu'il est possible à des hommes, tels que vous êtes ou tels que je suis, de s'en charger ou de l'approfondir devant d'autres hommes ; mais par compassion pour ceux de nos frères qui sont trop charnels et presque païens, je suis forcé de m'arrêter quelque temps au fait même de la résurrection. Je le crois, il n'y a ici aucun païen, tous sont chrétiens. Toutefois les païens et ceux qui se rient de la résurrection ne cessent de murmurer chaque jour aux oreilles des chrétiens et de répéter ces mots : « Mangeons et buvons, car demain nous mour- « rons ». Après avoir cité ces paroles, l'Apôtre témoigne de sa sollicitude et il ajoute : « Les propos mauvais corrompent les bonnes « mœurs ». Nous aussi, redoutant un pareil malheur et plein de souci pour les faibles, car nous avons pour eux une tendresse plus

[1] I Cor. xv, 32.

[1] I Cor. xv, 14, 16.

que paternelle, une affection vraiment maternelle, nous ferons sur la résurrection même des réflexions qui pourront suffire à des chrétiens. C'est effectivement un respect plus qu'ordinaire pour les saintes Ecritures qui a appelé ici tous ceux qui s'y trouvent réunis ; il n'y a pas aujourd'hui de solennité pour attirer à l'église de Dieu les foules mêmes qui fréquentent le théâtre ; car il en est qui n'y viennent point par piété, mais à cause de la solennité.

En face de ce besoin, nous parlerons d'abord de la résurrection des morts ; puis, si le Seigneur nous en fait la grâce, nous examinerons quelle sera, après la résurrection, la vie que mèneront les justes.

5. « Je crains », dit l'Apôtre, « que comme le « serpent séduisit Eve par son astuce, ainsi « vos âmes ne se corrompent et ne déchoient « de la chasteté qui est dans le Christ [1] ». Or, ce qui corrompt ces âmes, ce sont ces propos : « Mangeons et buvons, car demain nous « mourrons ». Eh bien ! que ceux qui aiment ces jouissances et qui s'y livrent, que ceux qui ne croient d'autre vie que celle-ci et qui n'espèrent rien de plus, que ceux qui ne prient pas Dieu ou qui ne lui demandent que ces sortes de plaisirs, que ceux enfin qui n'aiment pas qu'on leur parle de réserve, écoutent les observations que nous leur adressons avec une profonde tristesse. Ils veulent manger et boire, parce que demain ils meurent. Puissent-ils songer sérieusement qu'ils mourront demain ! Est-il en effet un homme assez insensé et assez pervers, assez ennemi de son âme enfin pour ne comprendre pas que s'il meurt demain, c'en est fait de tous les biens qu'il a en vue dans son travail ? N'est-il pas écrit : « En ce jour-là toutes ses pensées périront [2] ? » Ah ! si en face de la mort, on s'occupe de faire un testament en faveur de ceux qu'on laisse sur la terre, n'est-on pas obligé beaucoup plus encore de chercher à faire quelque chose pour son âme ? On songe à ceux qu'on va quitter, et on ne songe pas à soi ? Ainsi, tes enfants posséderont tout ce que tu leur laisses, et toi tu n'auras rien de tout ce que tu quittes, et ta pensée se borne à considérer le lieu par où ils passeront à ta suite comme des étrangers, et non le terme où ils doivent aboutir ! Puisse donc ton esprit s'occuper de la mort !

Quand on escorte les défunts, on pense bien à la mort ; on s'écrie : C'est un tel ; hier encore il se promenait ; ou bien : Je l'ai vu il n'y a que sept jours, il m'a entretenu de ceci et de cela ; ce n'est rien d'un homme. Voilà ce qu'on se dit ; mais si on parle de cette sorte quand on pleure le défunt, quand on s'occupe de ses funérailles, quand on prépare la pompe funèbre, quand on l'emporte, quand on l'accompagne, quand on l'enterre, hélas ! en l'enterrant on ensevelit aussi cette pensée, et reviennent aussitôt les soucis meurtriers ; on oublie celui qu'on vient d'inhumer, et, mortel, on songe à la succession du mort ; on reprend le tissu des mêmes fraudes, des mêmes rapines, des mêmes parjures, des mêmes excès de vin, des mêmes plaisirs sensuels à l'infini, plaisirs qui s'évanouissent, non pas quand on en a épuisé la coupe, mais à mesure qu'on la vide ; ce qu'il y a même de plus funeste, c'est qu'à la vue de ce mort qu'on ensevelit on s'excite à s'ensevelir le cœur puisqu'on s'écrie : « Mangeons et buvons, car demain nous « mourrons ».

6. On va même jusqu'à se rire de la foi de ceux qui admettent la résurrection des morts : un tel, dit-on, est dans son tombeau, prêtez l'oreille à sa voix. Il est vrai, on ne saurait l'entendre, je vais donc écouter la voix de mon père, de mon aïeul, de mon bisaïeul. Qui est revenu du lieu où ils sont ? Qui a fait connaître ce qui se passe aux enfers ? Traitons-nous bien pendant que nous sommes en vie ; une fois que nous serons morts, lors même que nos parents, nos amis ou nos proches placeraient des aliments sur nos tombeaux, c'est pour eux, vivants, qu'ils agiront, et non pour nous autres défunts.

L'Ecriture s'est moquée de cet usage, car à propos de certains hommes qui ne profitent point des biens qu'ils possèdent, elle dit : « Autant servir un repas à des morts [1] ». Il est manifeste que les morts ne tirent de cette coutume aucun avantage, et qu'elle vient des païens, mais non de cette grande lignée de nos pères les Patriarches avec lesquels est descendue jusqu'à nous la justice : nous lisons bien qu'on a célébré leurs funérailles, mais non qu'on leur ait fait alors des offrandes. C'est d'ailleurs ce que confirment les mœurs des Juifs ; car s'ils n'ont pas hérité

[1] II Cor. XI, 3. — [2] Ps. CXLV, 4.

[1] Eccli. XXX, 18.

de la vertu des Patriarches, ils leur doivent néanmoins les antiques usages observés par eux dans certaines solennités.

Veut-on puiser une objection dans ces paroles de l'Ecriture : « Romps ton pain et ré« pands ton vin sur le tombeau des justes, « mais ne les donne pas aux pécheurs [1] ? » je n'entreprendrai pas de les discuter à fond, je prétends seulement que les fidèles peuvent en saisir le sens. Les fidèles savent en effet avec quelle piété, quand on est fidèle, on pratique cela sur le tombeau de ses parents; ils savent aussi qu'il ne faut pas le faire pour les injustes, c'est-à-dire pour les infidèles, puisque le juste est celui qui vit de la foi [2]. Qu'on se garde donc de chercher le mal dans le remède, et de former, avec les paroles de l'Ecriture, une chaîne pour enlacer l'âme et lui donner la mort. On sait clairement comment on doit entendre cette recommandation; et dans cet usage où sont les chrétiens, il n'y a rien que de clair et de salutaire.

7. Revenons par conséquent à ces hommes qui ne cessent de murmurer, comme je le disais, aux oreilles des faibles : « Mangeons et « buvons, car demain nous mourrons ». Nul, disent-ils, n'est revenu de ces contrées; je n'en ai entendu sortir aucune voix, depuis qu'y sont arrivés mon aïeul, mon bisaïeul, mon père; non, je n'ai entendu personne y parler. — Répondez, chrétiens, si toutefois vous êtes chrétiens; en cherchant à vous enivrer avec la populace, seriez-vous trop appesantis pour répliquer aux corrupteurs de votre foi? Il vous est facile de répondre; mais vous flottez au souffle de vos désirs voluptueux, vous cherchez à vous plonger dans l'ivresse, à vous ensevelir tout vivants. Que vienne à s'élever en vous le désir de boire ; c'est comme une vague qui tombe sur votre âme, poussée par le souffle d'un conseil trompeur. Ah! quelle tempête secoue ton âme! si tu ne veux point réfuter le faux docteur, c'est par condescendance pour celui qui t'appelle à boire. Ne vois-tu pas néanmoins que les flots de la passion montent trop haut, et que semblable à un fragile esquif ton âme va être engloutie? Ah! chrétien, le Christ est endormi dans ton navire; éveille-le, il commandera aux tempêtes, et le calme se rétablira [3]. Quand, à cette autre époque, les disciples tremblaient sur le vaisseau durant le sommeil du Christ, c'était un signe que les chrétiens flotteraient aussi lorsqu'en eux dormirait la foi. Tu sais, en effet, comme s'exprime l'Apôtre : « Que « par la foi le Christ habite en nos cœurs [1] ». Toujours il est avec son Père dans l'éclat de sa beauté et de sa divinité; corporellement il est à la droite de son Père au-dessus des cieux; mais par la foi il est présent dans tous les chrétiens. Si donc tu flottes maintenant, c'est qu'en toi le Christ est endormi; en d'autres termes, si tu ne domptes pas les convoitises excitées par le souffle des mauvais conseils, c'est que la foi dort en ton âme. La foi dort en ton âme? Qu'est-ce à dire? Qu'elle est assoupie. Assoupie? Qu'est-ce à dire encore? Que tu la perds de vue. Qu'est-ce donc qu'éveiller le Christ? C'est ranimer ta foi, c'est te rappeler les vérités de la foi. Oui donc, rappelle-toi ces vérités, éveille le Christ; ta foi alors commandera elle-même à ces flots qui te ballottent, à ces vents qui te poussent au mal; bientôt ils se calmeront, tout bientôt sera en paix : quand même l'ennemi ne cesserait pas de t'exciter au mal, il ne pourra plus ni secouer ton vaisseau, ni faire monter les vagues, ni submerger l'esquif qui te porte au-delà des mers.

8. Eh bien! que vas-tu faire en éveillant le Christ? Rappelle-toi ce que te disait le méchant parleur, le séducteur qui cherche à pervertir les bonnes mœurs par ses propos mauvais. Que disait-il? Le voici en termes formels : Nul n'est revenu de ces régions, je n'y ai entendu ni mon père, ni mon aïeul : je voudrais qu'il en revînt quelqu'un pour nous dire ce qui s'y passe.

Toi donc, après avoir éveillé le Christ dans ta barque et en te rappelant les vérités de ta foi, réponds-lui : Comment, insensé, tu croirais si ton père ressuscitait; le Seigneur de l'univers est ressuscité, et tu ne crois pas? Eh! pourquoi a-t-il voulu mourir et ressusciter de la sorte, sinon pour nous porter à avoir foi en lui et en lui seul, au lieu de nous laisser égarer par tant de séducteurs? Quelle serait d'ailleurs l'influence de ton père, s'il ressuscitait, s'il venait te parler pour mourir de nouveau? Vois au contraire quelle n'est pas la puissance de ce divin Ressuscité qui ne meurt plus et sur qui la mort n'aura plus d'empire [2] ? Il s'est montré à ses disciples et à ses fidèles; il s'est fait toucher par eux pour

[1] Tob. IV, 18. — [2] Rom. I, 17. — [3] Matt. VIII, 24-26.

[1] Eph. III, 17. — [2] Rom. VI, 9.

les assurer de la solidité de son corps, car il ne suffisait pas à plusieurs d'entre eux de le reconnaître à la vue, il fallait qu'ils touchassent la réalité qui était sous leurs yeux. Ainsi s'est affermie la foi et dans la conscience et sous les regards humains. Après s'être montré aux yeux, le Sauveur monta au ciel, envoya le Saint-Esprit à ses disciples, et l'Evangile fut prêché par eux. Si tu ne nous crois pas ici, appelles-en à l'univers. Combien de promesses sont accomplies ! que d'espérances sont réalisées ! l'univers entier respire la foi chrétienne. Ceux mêmes qui ne croient pas encore au Christ, n'osent attaquer sa résurrection. Ainsi donc elle est attestée au ciel, attestée sur la terre, attestée par les anges et attestée par les enfers. Où n'est-elle pas attestée hautement? Et tu dis encore : « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons ! »

9. Cependant tu t'affliges en pensant à ce cher ami que tu viens de perdre et dont tu n'entends plus la voix. Il était vivant, il est mort ; il mangeait, il ne mange plus ; il sentait, il ne sent plus ; il ne partage plus ni les joies ni les plaisirs des vivants.

Pleurerais-tu la semence, si tu étais laboureur? Supposons un homme tout à fait ignare qui voit emporter des semences dans un champ ; devant lui on les jette à terre et on les recouvre ; supposons cet homme assez étranger à ce qui arrive chaque jour pour pleurer alors le froment qu'il a vu croître pendant l'été, pour se dire en lui-même : On ensevelit ce froment, et pourtant combien il a fallu de peines pour le moissonner, le transporter, le battre, et le vanner ! On le conservait dans un grenier, nous voyions alors combien il était beau et nous étions heureux ; mais on vient de le faire disparaître de dessous nos yeux ; je vois bien une terre remuée, mais je ne vois plus le blé ni au grenier, ni sur cette terre. Supposons que cet homme pleure tristement ce blé qu'il croit mort et enseveli, qu'il verse des larmes abondantes en regardant les sillons et la terre, mais en perdant de vue la moisson : comme il serait moqué par les premiers ignorants venus, qui n'ignorent pas ce qu'il en est, car s'ils méconnaissent beaucoup de choses, ils n'ignorent pas ce qu'ignore ce pleureur, dont l'ignorance est hideuse. Si réellement il pleurait pour ne savoir pas ce qui doit arriver, que lui diraient ceux qui le savent ? Assez de larmes ; sans doute le froment enterré par nous n'est plus ni au grenier, ni sous nos mains ; mais nous viendrons un jour dans ce champ, et tu te plairas à contempler une belle moisson, là même où tu ne vois qu'un terrain dénudé par la culture. Celui qui sait ce que doit devenir ce froment serait heureux, même en voyant le labour ; quant à l'incrédule, ou plutôt l'insensé, mieux encore, quant à l'homme inexpérimenté, après avoir pleuré peut-être d'abord, il s'en rapporterait à l'homme d'expérience, s'en irait consolé et espérant avec lui que la moisson viendra.

10. Mais c'est chaque année qu'on voit des moissons, tandis que la moisson du genre humain n'aura lieu qu'une fois et à la fin des siècles. Sans doute on ne saurait maintenant la contempler de l'œil ; mais nous savons ce qu'est devenu le grain principal. « Si le grain « demeure tel qu'il est», dit le Seigneur, «si on « ne le fait pas mourir, il restera seul [1] ». C'est de sa mort qu'il parlait ainsi, pour faire entendre combien seront nombreux ses fidèles ressuscités. Il ne prend pour type qu'un seul grain ; mais ce grain mérite la confiance de tous ceux qui veulent devenir grains à leur tour.

D'ailleurs, si nous ne sommes pas sourds, il n'est pas une créature qui ne proclame la résurrection. Comment ne pressentir pas ce que Dieu fera du genre humain, à la fin du monde, quand nous voyons chaque jour tant d'actes qui y ressemblent ? Les chrétiens ne ressusciteront qu'une fois ; les animaux s'endorment et s'éveillent tous les jours. Or, le sommeil est l'image de la mort, et le réveil l'image de la résurrection. De ce qui se fait chaque jour, conclus à ce qui aura lieu une fois seulement. Chaque mois la lune commence, elle croît et arrive à son plein, pour décroître ensuite, s'épuiser et se renouveler ; le phénomène que cet astre nous présente chaque mois, se montrera une fois seulement dans tout le cours des siècles. Ainsi voit-on en elle chaque mois ce qu'on remarque chaque jour dans les êtres endormis. Comment s'en va et comment revient le feuillage des arbres? dans quelle retraite mystérieuse va-t-il se cacher et de quelle retraite sort-il pour se montrer de nouveau? Nous sommes en hiver, les arbres dépouillés sont comme

[1] Jean, XII, 24.

morts, ils reverdissent néanmoins au printemps. Est-ce uniquement cette année que se produit ce spectacle? n'y a-t-on pas assisté également l'année dernière? Oui, sans aucun doute. L'automne l'a interrompu pour l'hiver, et le printemps le ramène en été. Ainsi donc les années renaissent continuellement, et après la mort c'en est fait pour toujours de l'homme créé à l'image de Dieu?

11. Si l'on est trop peu attentif à ce renouvellement continuel de la nature, on pourra me dire : Mais ces premières feuilles se sont pourries, c'en est de nouvelles qui se forment. Est-on, au contraire, plus attentif! on verra que de ces mêmes feuilles pourries vient la fécondité de la terre. Comment engraisser la terre, sinon avec la pourriture de ce qui naît de la terre? Les cultivateurs savent cela ; et les citadins, qui ne la cultivent pas, peuvent remarquer, ne fût-ce que dans les jardins qui avoisinent la ville, avec quel soin on conserve les plus viles immondices, comme on les achète à prix d'argent et où on les transporte. Si l'expérience n'apprenait le contraire, on pourrait croire qu'il n'y a là que saleté et qu'on ne peut plus tirer de là aucune utilité. Eh! qui se plaît à contempler le fumier? On le conserve pourtant avec soin, bien qu'on le regarde avec horreur. Oui, ce qui paraissait aussi vil qu'inutile, devient l'engrais même de la terre, cet engrais en forme le suc, ce suc pénètre dans les racines et par d'invisibles sentiers monte au tronc, se distribue dans les rameaux, des rameaux dans les boutons et se transforme ainsi en fruits et en feuilles. Maintenant donc n'admires-tu pas, dans cet arbre chargé de fruits et de verdure, ce que tu ne voyais qu'avec dégoût dans ce fumier en putréfaction?

12. Ne m'objecte pas ce que trop souvent tu m'objectes, savoir, qu'un corps mort ne reste pas entier dans le tombeau, car s'il y restait en entier, tu croirais à sa résurrection future. Ne s'ensuit-il pas que les seuls Egyptiens doivent admettre la résurrection, puisqu'ils prennent tant de soin des corps inanimés de leurs défunts? Ils ont l'habitude de dessécher ces corps pour leur donner en quelque sorte la dureté de l'airain : et c'est alors qu'ils les nomment *Gabbara*. Ainsi donc, d'après ces hommes qui n'ont pas l'idée des profondeurs mystérieuses de la nature, où pour le Créateur tout se conserve intégralement, alors même qu'à nos yeux mortels il n'y a plus rien, les Egyptiens sont les seuls qui aient raison de croire à la résurrection de leurs défunts, tandis que l'espoir des autres chrétiens n'est qu'un espoir fort compromis?

On a vu souvent des tombeaux ouverts ou dépouillés soit par suite de leur vétusté, soit par l'effet de quelque nécessité exempte de sacrilége, et à l'aspect des membres humains en putréfaction on a gémi, on a soupiré, surtout ceux que charment les beautés corporelles, et ces hommes se sont dit en eux-mêmes : Serait-il possible que cette cendre recouvrât son antique splendeur, fût rendue à la vie, rendue à la lumière? Quand arrivera ce prodige? Comment espérer que cette chair redevienne un être vivant? — Eh bien! toi qui parles ainsi, ne vois-tu pas dans ce sépulcre au moins un peu de cendre? Rappelle-toi quel est ton âge ; as-tu, par exemple, trente ans, cinquante ans, plus encore? Oui, dans le tombeau reste au moins la cendre du défunt; mais toi, il y a cinquante ans, qu'étais-tu ; où étais-tu? De nous tous qui sommes ici appliqués à parler ou à entendre, les corps dans quelques années ne seront que de la cendre, et il y a quelques années ils n'étaient pas même cela. Comment! Celui qui a pu faire ce qui n'était pas, ne pourra réparer ce qui était?

13. Cessez donc vos murmures, mauvaises langues, vous dont les propos pervers corrompent les bonnes mœurs. Fixez, fixez vos pieds dans la voie, pour ne pas vous en écarter; ce n'est point pour y rester, mais, comme il est écrit, « courez-y de manière à atteindre « le but[1]». Que le Christ soit toujours plein de vigueur dans votre âme, lui qui a voulu montrer dans le Chef ce que doivent espérer ses membres. Il est vrai, nous souffrons sur la terre ; mais notre Chef, déjà monté au ciel, n'y meurt, ni ne s'y fatigue, ni n'y souffre quoi que ce soit. Pour nous cependant, il a souffert : « Mais s'il s'est livré pour effacer nos « péchés, il est ressuscité pour nous justi- « fier [2] ». C'est la foi qui nous apprend cette résurrection ; c'est l'œil même qui l'a montrée à ceux qui ont vu le Sauveur. Mais de ce que nous n'avons pu le voir, après sa résurrection, de l'œil de la chair, n'en concluons pas que nous soyons réprouvés. Nous avons pour nous soutenir la parole adressée par le

[1] I Cor. IX, 24. — [2] Rom. IV, 25.

Seigneur lui-même au disciple incertain qui ne voulait croire qu'en touchant. Lors en effet que convaincu pour avoir approché la main des cicatrices du Sauveur, il se fut écrié : « Ah ! mon Seigneur et mon Dieu ! — Tu « as cru pour m'avoir vu, reprit Jésus : heu« reux qui croit sans voir [1] ! » Réveillez-vous donc pour assurer votre bonheur, ne laissez arracher de vos cœurs par aucune insinuation perverse, ce qu'y a planté le Christ.

14. Qu'on ne m'objecte pas non plus ce que répètent tous ceux qui reconnaissent malgré eux l'autorité du Christ. Presque tous les païens, en effet, ceux mêmes qui diffèrent ou qui refusent de se donner au Christ, se gardent bien de l'attaquer ; s'ils osent attaquer les chrétiens, ils n'osent attaquer le Christ ; inclinés devant le Chef, ils outragent ses membres. O membres insultés par ces hommes qui s'abaissent devant votre Chef, ne vous croyez pas séparés de lui, mais unis étroitement à lui. Sans aucun doute, nous devrions redouter leurs cris et leurs injures, si nous étions séparés du Seigneur ; mais il atteste lui-même que cette séparation n'est pas, quand il dit à Saul, encore persécuteur de l'Eglise : « Saul, Saul, pourquoi me persécuter ? » Remarquez : il avait alors passé par les mains impies des Juifs, il était descendu dans les enfers, sorti du tombeau, monté au ciel, et assis à la droite du Père où il intercède pour nous, il avait donné l'Esprit-Saint aux croyants pour être la richesse et la force de leurs cœurs ; eh bien ! puisqu'il ne devait plus se livrer à la mort, mais nous en délivrer, que pouvait-il avoir à souffrir de la fureur de Saul ? Quoique « Saul respirât le carnage », ainsi qu'il est écrit [2], sa main pouvait-elle aller jusqu'à lui ? Il pouvait se ruer sur les chrétiens en proie à la souffrance sur la terre ; quand et comment pouvait-il atteindre jusqu'au Christ ? Il n'en prend pas moins la défense de ses membres, mais sans dire : Pourquoi persécuter les miens ; car s'il disait : Pourquoi persécuter les miens ? nous croirions qu'il s'agit de ses serviteurs. Ah ! des serviteurs sont moins unis à leur maître que des chrétiens le sont au Christ : cette dernière union est bien différente, c'est l'union des membres d'un même corps, c'est l'unité établie par la charité. Ainsi donc c'est le Chef qui crie pour ses membres ; il ne dit même pas : Pourquoi persécuter mes membres ? mais : « Pourquoi me persécuter ? » Saul ne frappait point sur le Chef même, il frappait sur ce qui lui est attaché.

Nous avons rappelé souvent cette comparaison : cependant, comme elle est belle et propre à bien exprimer l'idée, rappelons-la encore. Quand un homme te foule au sein d'une multitude, c'est sur ton pied qu'il presse, il ne te blesse pas la langue. Pourquoi donc est-ce ta langue qui lui crie : Tu me foules ? C'est le pied qui est blessé, la langue ne l'est pas, mais il y a entre eux union intime. « Qu'un membre vienne à souffrir, tous « les membres souffrent avec lui ; qu'un « membre soit glorifié, tous les autres sont « avec lui dans la joie [1] ». Maintenant, si la langue parle en toi pour le pied, le Christ au ciel ne parlerait pas pour les chrétiens ? Remarque encore : la langue, en parlant pour le pied, ne dit pas : Tu me froisses le pied, mais : Tu me froisses ; et pourtant tu ne l'as point touchée. Ah ! reconnais ton Chef dans celui qui crie pour toi du haut du ciel : « Saul, « Saul, pourquoi me persécuter ? »

D'où vient, mes frères, que nous avons rappelé cela ? C'est que nous craignons que vous ne vous laissiez gagner par ces hommes dont l'Apôtre dit que « leurs propos pervers « corrompent les bonnes mœurs », et qui répètent : « Mangeons et buvons, car demain nous « mourrons [2] » ; nous craignons que n'osant s'attaquer au Christ, car ils redoutent l'autorité de sa majesté suprême, déjà établie sur tout l'univers, et pareils au pécheur dont il est écrit : « L'impie verra, il s'irritera, il grin« cera les dents et séchera de rage [3] », ils peuvent frémir et se dessécher, mais sans oser blasphémer contre le Christ ; nous craignons donc que n'osant s'attaquer au Christ, ils ne disent que lui seul a pu ressusciter. Parfois en effet ils parlent ainsi avec sincérité, c'est la crainte qui d'autres fois leur fait tenir ce langage. Quoi qu'il en soit, remarque ce qu'ils osent et ce qu'ils n'osent avancer.

15. Voici ce qu'ils te diront : Tu prétends que le Christ est ressuscité, et tu t'appuies sur ce fait pour espérer que les morts ressusciteront ; mais le Christ, lui, a pu ressusciter d'entre les morts. On commencera alors à louer le Christ, non pour lui faire honneur, mais pour te jeter dans le désespoir. N'y a-t-il

[1] Jean, XX, 24-29. — [2] Act. IX, 1.

[1] [illegible] 10.

point une astuce pernicieuse et infernale à louer le Christ pour te détourner de lui, à le glorifier hypocritement parce qu'on n'ose l'outrager ? On élève sa majesté pour faire de lui un être unique en son genre, pour éloigner de toi l'espérance d'arriver jamais à ce que l'on vit en lui après sa résurrection. Ne semble-t-il pas qu'on soit plus respectueux envers le Christ quand on dit : Quoi ! cet homme se permet de se comparer au Christ jusqu'à compter ressusciter, par la raison que le Christ est ressuscité ? Ne te laisse pas séduire par ces louanges hypocrites adressées à ton général ; ce sont là des ruses ennemies ; si elles te troublent, l'humilité et l'humanité du Christ vont te rassurer.

L'ennemi proclame combien le Christ est élevé au-dessus de toi ; le Christ dit, lui, combien il est descendu vers toi. Réplique donc à ton adversaire, éveille en toi la foi ; la tempête souffle, les vagues montent, le navire est en danger, le Christ endormi ; éveille ta foi, ne perds pas de vue ce que tu crois [1]. Oui, tu pourras répondre, sitôt que la foi chrétienne aura commencé à s'éveiller dans ton âme ; tu ne seras point à court, attendu que ce ne sera point toi qui répondras ; le Christ qui demeure en toi se saisira de ta langue comme d'un organe qui est à lui, elle sera comme son épée, et dirigeant à la fois et ton cœur et ta voix comme le maître qui vit en toi, il repoussera ton adversaire et te mettra en sûreté ; il ne s'agit pour toi que de l'éveiller de son sommeil, en d'autres termes, que de te rappeler la foi que tu perds de vue.

16. Que vais-je donc te dire pour te mettre en mesure de répondre à ces adversaires ? Rien de nouveau, je rappellerai seulement ce que tu crois. Oui, éveille ta foi, et à ceux qui te crient : Le Christ seul a pu ressusciter, nous ne le saurions, nous, réponds : Si le Christ a pu ressusciter, c'est comme Dieu, c'est sûrement comme Dieu qu'il a pu ressusciter. Si c'est comme Dieu, c'est parce qu'il est tout-puissant ; mais dès qu'il est tout-puissant, pourquoi désespérer qu'il puisse faire en moi ce qu'il a fait en lui-même à cause de moi ?

D'ailleurs, d'où le Christ est-il ressuscité ? D'entre les morts. — Eh ! pourquoi est-il mort ? Dieu saurait-il mourir ? Cette divinité, cette nature divine, ce Verbe égal au Père, cet art du tout-puissant artiste, Celui par qui tout a été fait, cette sagesse immuable qui demeure ce qu'elle est tout en renouvelant toutes choses, qui atteint avec force d'une extrémité jusqu'à l'autre et qui dispose de tout avec douceur [1], a-t-elle pu mourir ? — Non, répond-on. — Le Christ pourtant est mort. Comment a-t-il pu mourir ? Parce que « n'ayant « pas cru usurper en s'égalant à Dieu, il s'est « anéanti lui-même en prenant une nature « d'esclave ». Et avant de la prendre ? « Il était « de la nature de Dieu [2] ». Avait-il pris ou avait-il naturellement cette nature divine ? Voici la distinction établie par l'Apôtre. En parlant de la nature divine, il emploie le mot : « il était » ; et en parlant de la nature d'esclave, le mot : « il la prit ». Ainsi le Christ était quelque chose, il prit aussi quelque chose pour se l'unir personnellement. Avec sa nature divine il était égal à Dieu, comme l'atteste ce pêcheur devenu évangéliste, quand il dit : « Au commencement était le Verbe, et le « Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu [3] » ; ce qui revient à ces mots : « Comme il était « de la nature de Dieu, il ne crut pas usurper « en s'égalant à Dieu ». Usurper ce serait s'approprier criminellement ce qu'on ne possède point naturellement. L'ange voulut usurper l'égalité divine ; il tomba et devint le diable : l'homme voulut aussi l'usurper ; il tomba également et devint mortel. Quant au Christ qui par sa naissance est l'égal de Dieu, qui est né, non pas dans le temps, mais, comme Fils éternel du Père éternel, de toute éternité, lui par qui tout a été fait, il a été toujours de la nature de Dieu. Mais pour devenir médiateur entre Dieu et les hommes, entre le Juste et les pécheurs, entre l'Immortel et les mortels, il a emprunté quelque chose à ceux-ci, tout en conservant ce qu'il avait de commun avec le Juste et l'Immortel. C'est ainsi que gardant la justice du Juste et de l'Immortel, et revêtant la mortalité des pécheurs condamnés à mort, s'établissant entre l'un et les autres pour les réconcilier, et renversant la muraille de nos iniquités, ce qui fait que son peuple s'écrie en sa présence : « Grâce à mon Dieu, je franchi- « rai la muraille [4] » ; rendant à l'Eternel ce que lui avaient ravi nos crimes, et rachetant au prix de son sang ce dont le diable s'était emparé, il est mort pour nous, et pour nous il est ressuscité. Il s'est chargé de nos péchés,

[1] Matt. VIII, 24-26.

[1] Sag. VII, 27, VIII, 1. — [2] Philipp. II, 6, 7. — [3] Jean, I, 1. — [4] Ps. XVII, 30.

non pour s'y attacher, mais pour en soutenir le poids; c'était Jacob revêtu des peaux de chevreaux et paraissant tout velu pour appeler la bénédiction de son père. Le pervers Esaü était velu naturellement; le fidèle Jacob n'était velu que par emprunt [1]. Ainsi le péché est-il attaché aux hommes mortels, tandis qu'il ne l'était point à celui qui disait : « J'ai « le pouvoir de déposer ma vie, j'ai encore le « pouvoir de la reprendre [2] ».

Considérée dans Notre-Seigneur, la mort rappelait de la sorte qu'il s'était chargé des péchés d'autrui, elle n'était point le châtiment de péchés qui lui fussent propres. Pour tous les autres hommes l'assujétissement à la mort est la peine infligée à l'iniquité; cette condamnation vient effectivement du péché d'origine où nous puisons tous la vie; elle vient de la chute du premier Adam, et non des abaissements du second. Il y a une grande différence entre tomber et s'abaisser. C'est le crime qui a fait tomber le premier, la compassion qui a porté le second à descendre. « De même en effet que nous mourons tous « par Adam, ainsi, par le Christ, tous nous « recouvrerons la vie [3] ». Réellement donc il mourait sous le faix des péchés d'autrui. « Je « rendais, dit-il, ce que je n'ai point ravi [4] » ; en d'autres termes, je mourais sans être nullement coupable. « Voici venir le prince de « ce monde », dit-il encore, « et il ne trouvera « rien en moi ». Que signifie : « Il ne trou- « vera rien en moi ? » Qu'il ne trouvera en moi rien qui mérite la mort, car c'est le péché qui la mérite. Pourquoi donc allez-vous mourir ? C'est ce qu'il fait connaître ensuite : « Or, afin d'apprendre à tous que « j'accomplis la volonté de mon Père, levez- « vous, sortons d'ici [5] ». Il se lève alors et va souffrir. Pourquoi ? parce qu'il faisait la volonté de son Père ; ce n'était point qu'il fût redevable au prince des pécheurs, puisqu'il n'y avait en lui aucun péché.

Ainsi donc Jésus-Christ Notre-Seigneur a apporté du ciel sa divinité avec lui, et il nous a emprunté sa nature mortelle; car il l'a prise dans le sein de la vierge Marie. Là, le Verbe de Dieu s'est uni à notre nature, comme un époux à son épouse dans un lit virginal, afin d'en sortir comme l'époux sort de sa couche.

[1] Gen. XXVII, 16. — [2] Jean, X, 18. — [3] I Cor. XV, 22. — [4] Ps. LXVIII, 5. — [5] Jean, XIV, 30, 31.

17. Reviens maintenant à ce que je disais. Si tous les hommes sont assujétis à la mort, c'est à cause du péché ; c'est par miséricorde que le Seigneur s'y soumit; car il s'y soumit réellement. Il avait un corps véritable et véritablement mortel, semblable à la chair de péché [1]; non pas semblable à la chair, mais à la chair de péché, ce corps étant vraiment chair, mais non pas chair de péché. Car, je le répète, ce n'est pas le péché qui l'avait assujéti à la mort, « lui qui s'est anéanti en pre- « nant une nature d'esclave et en se rendant « obéissant jusqu'à la mort ». En résumé, qu'était-il et qu'avait-il pris? C'était la divinité unie à la mortalité. Eh bien ! ce qui est ressuscité en lui, c'est ce qui y est mort.

Tournez maintenant les yeux vers ces hommes qui disent : Le Christ seul a pu ressusciter, et non pas toi. Réponds-leur : C'est ce que le Christ tient de nous, qui est ressuscité en lui. Dépouille-le de sa nature humaine, impossible à lui de ressusciter, parce qu'il y aurait eu pour lui impossibilité de mourir. Pourquoi donc, en exaltant mon Maître, chercher à renverser la foi que lui-même à établie en moi ? S'il est mort, c'est pour avoir pris la nature de l'esclave. Or, sa résurrection s'est produite dans la même nature que sa mort. Pourquoi désespérer de la résurrection de l'esclave, puisque c'est comme esclave qu'est ressuscité le Seigneur?

Attribuera-t-on à sa puissance humaine la résurrection du Christ? Dira-t-on avec nos adversaires que la justice du Christ allait jusqu'à le rendre capable de ressusciter d'entre les morts? Eh bien! m'arrêtant à ce point de vue, et laissant de côté la divinité de Notre-Seigneur, je répondrai : Cet homme assez juste pour pouvoir ressusciter d'entre les morts, n'a pu nous tromper quand il nous a promis de ressusciter comme lui.

18. Tout ce que nous venons de dire a pour but de vous prémunir, mes frères, en face de qui viendrait à nier devant vous la résurrection des morts. Or, autant qu'il a plu à Dieu de nous éclairer de sa lumière, nous avons produit, s'il vous en souvient, des preuves tirées de la nature même et de ce qui s'y montre chaque jour à nos yeux; ensuite de la toute-puissance de Dieu, car rien pour lui n'est difficile, et s'il a pu faire ce qui n'existait point, à plus forte raison peut-il réparer

[1] Rom. VIII, 3.

ce qui est déjà ; enfin de la personne même de Jésus-Christ notre Seigneur et Sauveur ; il est sûr en effet qu'il est ressuscité et qu'il n'est ressuscité que dans sa nature d'esclave, car il n'a pu mourir que comme esclave, et pour ressusciter il avait besoin de mourir. De là il suit qu'esclaves nous-mêmes nous devons espérer pour notre nature ce qu'il a daigné nous faire voir dans la sienne. Silence donc à ces langues qui répètent : « Mangeons « et buvons, car demain nous mourrons ». Ah ! mes frères, répondez-leur hardiment : Jeûnons et prions, car demain nous mourrons.

19. Il nous reste à dire ce que sera la vie des justes à la résurrection. Mais voilà un temps assez considérable déjà employé ; méditez ce que nous vous avons exposé, et obtenez-nous par vos prières d'acquitter quelque jour le reste de ce que nous vous devons. Rappelez-vous surtout ce qui nous a porté à vous entretenir de ce sujet : c'est principalement, mes frères, la vue de ces fêtes que célèbrent actuellement les païens. Prenez garde à vous ; le monde passe, rappelez-vous le passage de l'Evangile où le Seigneur compare le dernier jour au temps de Noé. « On « mangeait et on buvait, dit-il, on achetait et « on vendait, on se mariait et on mariait ses « enfants jusqu'à ce que Noé fût entré dans « l'arche ; vint alors le déluge et tous furent « perdus [1] ». Est-ce là un clair avertissement donné par le Sauveur ? Il dit ailleurs : « Que « vos cœurs ne s'appesantissent point dans la « crapule et le vin [2]. — Ayez les reins ceints « et les lampes allumées ; rendez-vous semblables à des serviteurs attendant que leur « maître revienne des noces [3] ». Ainsi attendons son retour et qu'il ne nous trouve pas assoupis.

C'est une honte pour une épouse de ne pas soupirer après son époux : que pour l'Eglise il serait bien plus honteux encore de n'appeler pas le Christ de ses vœux ! L'époux vient pour des embrassements charnels, avec quel bonheur pourtant l'accueille une chaste épouse ! C'est pour d'éternels embrassements que doit venir l'Epoux de l'Eglise, c'est pour nous rendre ses cohéritiers durant l'éternité ; et nous vivons de manière à ne pas désirer, à redouter même son avénement ! Qu'il est bien vrai de dire qu'il en sera alors comme au temps de Noé ! Combien seront surpris de la même sorte, parmi ceux mêmes qui portent le nom de chrétiens ! Si l'arche dure si longtemps à bâtir, c'est pour éveiller les incrédules [1] ; et toutefois, bien qu'on y ait travaillé durant cent ans, les hommes ne s'éveillèrent point, ils ne dirent pas : Ce n'est point sans motif que cet homme de Dieu bâtit l'arche, sans aucun doute le genre humain est menacé de sa ruine ; ils ne cherchèrent point à apaiser la colère de Dieu en menant la vie qui lui plaît, ils n'imitèrent point les Ninivites ; car ceux-ci produisirent des fruits de pénitence et calmèrent la divine justice.

20. Jonas en effet leur annonça, non point la miséricorde, mais la colère. Il ne disait point : Dans trois jours Ninive sera détruite ; si cependant vous faites pénitence durant ces trois jours, Dieu vous pardonnera. Il ne parla point ainsi ; il ne faisait entendre que menaces, il ne prophétisait que destruction. Sans néanmoins désespérer de la miséricorde de Dieu, les Ninivites se mirent à faire pénitence, et Dieu leur pardonna [2].

Que dire ici ? Que le Prophète a menti ? A prendre ses paroles dans un sens charnel, il semble avoir dit faux ; il a dit vrai au contraire si on les prend dans un sens spirituel : Ninive en effet fut détruite. Considère ce qu'était Ninive et reconnais que réellement elle fut renversée. Qu'était Ninive ? On y mangeait et on y buvait, on y achetait, on y vendait, on y plantait, on y bâtissait, on s'y abandonnait au parjure, au mensonge, à l'ivresse, aux actes de cruauté et de turpitude : telle était Ninive. Contemple ce qu'elle est maintenant : on y pleure, on y gémit, on s'y attriste ; c'est partout le cilice et la cendre, le jeûne et la prière. Est-ce là l'ancienne Ninive ? N'est-elle pas réellement détruite, puisqu'on ne voit plus en elle les actes qui la distinguaient d'abord ?

21. Maintenant aussi, mes frères, on bâtit l'arche, et les cent ans de Noé désignent les temps actuels ; oui, tous les siècles que nous traversons sont désignés par ce nombre d'années. Si donc périrent justement ceux qui ne se préoccupèrent point lorsque Noé construisait l'arche ; que ne méritent point ceux qui ne travaillent pas à leur salut maintenant que le Christ bâtit son Eglise ? Eh ! Noé n'est-il pas au-dessous du Christ, comme un serviteur au-

[1] Luc, XVII, 27. — [2] Ib. XXI, 34. — [3] Ib. XII, 35, 36.

[1] Gen. VI. — [2] Jon. III.

dessous de son maître ; que dis-je ? comme l'homme est au-dessous de Dieu ; car le maître, comme le serviteur, porte également le nom d'homme ? Néanmoins, parce que les hommes de cette époque ne crurent point en voyant un homme bâtir l'arche, ils servirent d'un terrible exemple à la postérité. A la fois Dieu et homme, le Christ aujourd'hui bâtit pour nous son Eglise, il s'est fait lui-même comme le fondement de cette arche mystérieuse, où entrent chaque jour, pour en former les parois, des bois incorruptibles, des fidèles qui renoncent au monde ; et l'on dit encore : « Mangeons et buvons, car demain « nous mourrons ! » Pour vous, mes frères, je le répète, écriez-vous au contraire : Jeûnons et prions, car demain nous mourrons. On dit : « Mangeons et buvons, car demain nous mour- « rons », lorsqu'on n'espère pas la résurrection ; pour nous qui la croyons et la publions sur la parole des Prophètes, d'après la prédication du Christ et de ses Apôtres, pour nous qui espérons vivre au-delà de cette vie, ne fléchissons pas et n'ensevelissons point nos cœurs sous la crapule et l'ivresse, mais, les reins ceints et les lampes allumées, attendons avec vigilance l'avénement de Notre-Seigneur, jeûnons et prions, non parce que demain nous devons mourir, mais pour mourir en paix.

Quant à l'acquit du reste de notre dette, exigez-le de nous, mes frères, dans un autre moment.

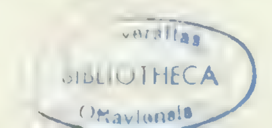
Tournons-nous, etc.

SERMON CCCLXII.

RÉSURRECTION DES MORTS. II.

Analyse. — Après avoir affermi en nous la croyance à la résurrection des morts en réfutant les objections élevées contre ce dogme, nous devons examiner aujourd'hui ce que seront les hommes une fois ressuscités. L'Ecriture nous dit qu'ils seront cachés soit dans les greniers célestes, soit dans des vases, soit dans les profondeurs de la face de Dieu : comment donc savoir quel sera leur état ? Mais la foi nous enseigne ce que ne nous découvre pas la raison : aussi est-ce la foi qui ne nous permet point de révoquer en doute la réalité même de la résurrection des corps. Encore une fois, quel sera l'état des corps ressuscités ? — 1° Nous aurons réellement les mêmes corps que nous avons aujourd'hui, mais sans que ces corps soient destinés aux mêmes fonctions. En effet, ils ressembleront au corps ressuscité de Jésus-Christ, le fondement mystérieux qui nous attire à lui jusqu'au ciel. Or, si Jésus-Christ a mangé après sa résurrection, ce n'était pas plus par besoin que l'ange compagnon de Tobie, c'était pour prouver de plus en plus à ses disciples qu'il était véritablement ressuscité. Cependant l'Apôtre ne dit-il pas que la chair et le sang ne posséderont pas le royaume de Dieu ? Sans doute, mais ce n'est pas la chair, c'est l'âme qui possède ce royaume. De plus, tout concourt à prouver que par la chair et le sang saint Paul entend ici la corruption. Or, il n'y aura pas l'ombre de corruption dans la vie tout angélique des hommes ressuscités. — 2° Nos corps cependant seront changés ; ils seront doués d'une agilité merveilleuse et dépouillés de tout élément de corruption et de mortalité, sans toutefois être confondus avec l'âme. Aussi est-ce une erreur de n'admettre d'autre résurrection que la résurrection de l'âme : l'Ecriture enseigne et oblige à admettre l'une et l'autre. — 3° Quelles seront toutefois nos occupations ? A l'abri de tout besoin nous jouirons d'un repos éternel ; nous chanterons perpétuellement l'amen et l'alleluia ; nous contemplerons la vérité avec d'ineffables délices, nous aurons enfin l'incomparable bonheur de voir Dieu face à face.

1. Il nous souvient de notre promesse ; aussi avons-nous fait lire, dans l'Evangile et dans l'Apôtre, les passages qui y ont rapport. Ceux d'entre vous qui étaient au dernier discours se rappellent que la question de la résurrection y a été par nous divisée en deux parties : nous devions d'abord nous occuper de ceux qui révoquent en doute ou même qui nient la future résurrection des morts ; nous devions ensuite, et dans la mesure de nos forces, chercher dans les Ecritures ce que sera la vie des justes ressuscités. Mais, daignez vous en souvenir, nous nous sommes occupés si longuement de la première partie, de la résurrection des morts considérée en elle-même, que nous n'avons pas eu le temps de traiter la seconde partie et qu'il nous a fallu la remettre à aujourd'hui. C'est une dette con-





tractée par nous, vous en exigez le paiement, et nous reconnaissons, nous, que le temps est venu de nous acquitter.

Tous donc, avec une application pieuse, supplions le Seigneur de nous accorder, à nous de payer convenablement, et à vous de recevoir avec profit; car, il faut l'avouer, la question actuelle est plus profonde. Cependant la charité triomphe des questions difficiles, et pour obtenir de Dieu, à qui nous obéissons en ce moment, la grâce de trouver facilité, joie même au sein de toutes nos difficultés, nous devons travailler toujours pour la charité.

2. Vous vous rappelez que nous avons répondu, l'autre jour, à certains esprits qui répètent, comme les en accuse l'Apôtre : « Mangeons et buvons, car demain nous mour« rons »; et contre lesquels l'Apôtre poursuit : « Les propos pervers corrompent les bonnes « mœurs » ; pour conclure en ces termes : « Justes, soyez sobres et gardez-vous de pé« cher; car quelques-uns n'ont pas la con« naissance de Dieu ; je le dis pour votre hu« miliation [1] ». Puissions-nous avoir entendu tous et confié à notre cœur ces paroles apostoliques! Puissent aussi les œuvres montrer qu'on les a entendues et gravées dans son cœur!

Ecouter, c'est être comme le champ qui recueille la graine pendant qu'on l'ensemence; graver dans son cœur, c'est en quelque sorte rompre la glèbe et recouvrir la semence; enfin agir conformément à ce qu'on a entendu et gravé dans son cœur, c'est croître comme une moisson et rapporter, avec patience, trente, soixante ou même cent pour un [2]; c'est aussi être réservé, non pas au feu, comme la paille, mais aux greniers, comme le pur froment.

Ainsi donc c'est dans des greniers mystérieux où, d'après l'Ecriture, doivent être serrés les justes, qu'il faut se représenter le bonheur perpétuel et intime des morts.

3. Ailleurs Jésus-Christ Notre-Seigneur semble le placer dans des vases; c'est quand il assimile le royaume des cieux à un filet, c'est-à-dire à un rets, car il est des rets qui portent le nom de filet. « Le royaume des « cieux », dit il donc, « est semblable à un filet « qu'on jette en mer et qui prend toute sorte « de poissons; une fois plein on le tire, on « s'assied sur le rivage, on démêle les bons « pour les mettre dans des vases, puis on jette « dehors les mauvais [1] ». Notre-Seigneur voulait faire entendre ici que la parole de Dieu est lancée sur les nations et sur les peuples comme un filet sur la mer. Ce filet rassemble, dans les mailles des sacrements, des chrétiens bons et mauvais; mais tous ne sont pas mis à part dans les vases. Ces vases sont les trônes occupés par les saints, les grandes et profondes demeures de la vie bienheureuse, où ne pourront parvenir tous ceux qui portent le nom de chrétiens, mais ceux-là uniquement qui le sont d'effet comme de nom. Maintenant bons et mauvais poissons nagent dans le même filet, et jusqu'à la séparation dernière les bons supportent les mauvais.

Ailleurs encore il est dit : « Vous les ca« cherez dans le secret de votre face [2] ». C'est des saints qu'il est ici question. « Vous les « cacherez dans le secret de votre face » ; en d'autres termes, là où ne sauraient pénétrer ni l'œil ni la pensée des mortels; car le Prophète désigne, sous ce nom de secret de la face divine, des profondeurs secrètes, entièrement inabordables à l'homme. Faut-il s'imaginer grossièrement que Dieu a une face immense et qu'il y a dans cette face je ne sais quel abîme matériel où se doivent cacher les saints? Vous le voyez, mes frères, cette idée est trop grossière, les fidèles doivent la bannir dédaigneusement de leurs cœurs. Que faut-il donc entendre par ce secret de la face de Dieu, sinon ce que connaît le regard de Dieu seul ?

Ainsi les greniers, aussi bien que les vases, désignent ici quelque chose de secret, qui n'est ni grenier ni vase, car s'il était l'un il ne serait pas l'autre. Mais comme on emploie des similitudes connues pour donner à l'homme, autant qu'on le peut, l'idée de ce qu'il ne connaît pas, croyez que les greniers et les vases expriment ici quelque chose de secret. Voulez-vous savoir en quoi consiste ce quelque chose de secret? Prêtez l'oreille à ces mots d'un prophète : « Vous les cacherez dans le « secret de votre face ».

4. S'il en est ainsi, mes frères, c'est que dans cette vie nous voyageons en étrangers, soupirant, à l'inspiration de la foi, vers je ne sais quelle patrie. Pourquoi dire vers je ne sais quelle patrie, puisque de cette patrie nous

[1] I Cor. XV, 32-34. — [2] Matt. XIII, 23 ; Luc, VIII, 15.

[1] Matt. XIII, 47, 48. — [2] Ps. XXX, 21.

sommes les citoyens ? C'est qu'en voyageant au loin nous avons oublié notre patrie jusqu'à pouvoir dire d'elle *je ne sais quelle patrie.* Mais cet oubli est banni de notre cœur par le Seigneur Jésus, le roi de cette patrie, lorsqu'il vient en pays étranger ; sa divinité, quand il s'incarne, devient pour nous comme un chemin, et notre devoir est de marcher, pour ainsi dire, à travers son humanité pour demeurer dans sa divinité.

Mais quoi ? mes frères ; avec quelles paroles vous expliquer, de quel œil regarder ce secret mystérieux que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu et que n'a point pressenti le cœur de l'homme ? Nous pouvons, parfois, connaître ce que nous ne saurions expliquer ; mais comment expliquer ce que nous ne connaissons pas ? Si donc il est possible que je ne puisse vous expliquer ces mystères lors même que j'en aurais l'intelligence, combien me serait-il plus difficile d'en parler, maintenant que je voyage avec vous, mes frères, sous la conduite de la foi, et non pas au grand soleil ? En cela néanmoins je ne diffère pas de l'Apôtre ; voici comment il nous console de notre ignorance, tout en édifiant en nous la foi. « Mes frères, dit-il, je n'estime pas être « parvenu, mais oubliant ce qui est en arrière « et me portant vers ce qui est en avant, je « poursuis un but de toutes mes forces, je « cours vers la palme que me propose la voca« tion céleste [1] ». N'est-ce pas montrer qu'il est voyageur ? Ailleurs encore : « Tant que « nous sommes dans ce corps, dit-il, nous « voyageons loin du Seigneur ; car nous nous « conduisons par la foi et non par la claire « vue [2]. — C'est en espoir que nous sommes « sauvés », dit-il aussi. « Or, l'espoir qu'on voit « n'est pas espoir : espère-t-on ce qu'on voit ? « Mais si nous espérons ce que nous ne voyons « pas encore, c'est que nous l'attendons avec « patience [3] ».

5. Conséquemment, mes frères, prêtez ici l'oreille à une parole tirée des psaumes ; parole humble, pieuse, douce, elle n'est ni fière, ni tumultueuse, ni précipitée, ni hasardée. « J'ai cru », est-il écrit quelque part dans un psaume, « c'est pourquoi j'ai parlé ». Or, après avoir cité ce témoignage, l'Apôtre ajoute : « Nous aussi nous croyons, de là vient que « nous parlons [4] ». Vous voulez que je vous explique ce que je comprends ? Je n'aspire point à vous en imposer, écoutez seulement ce que je crois. Gardez-vous d'ailleurs d'estimer que ce soit trop peu de chose. C'est d'abord confesser la vérité ; car si je vous disais que je vais vous entretenir de ce que je comprends, ce serait de ma part une présomption fort téméraire.

Maintenant, mes frères, s'il est vrai que nous tous, et, à nous en rapporter aux écrits des saints, s'il est vrai que tous ceux qui ont vécu avant nous, que ceux mêmes dont s'est servi l'Esprit-Saint comme d'organes inspirés pour faire connaître ce qu'il croyait suffire à des hommes en voyage, si tous enfin nous ne disons que ce que nous croyons, tandis que le Seigneur enseignait ce qu'il comprenait, ne s'ensuit-il pas que seul il pouvait dire de l'éternelle vie ce qu'il en savait réellement, tandis que ses disciples ne peuvent en dire que ce qu'ils en croient ? Et pourtant nous pouvons remarquer que tout capable qu'il fût d'en parler, il n'a point dit ce qu'il en savait. « J'ai encore beaucoup de choses à vous ap« prendre », dit-il quelque part à ses disciples, « mais vous ne pouvez maintenant en soute« nir le poids [1] ». S'il ajournait ainsi son enseignement, ce n'était point impuissance de sa part, c'était à cause de la faiblesse de ses Apôtres.

Pour nous, mes frères, vu que nous sommes tous faibles, nous n'entreprenons point d'expliquer ici ce que nous comprenons pertinemment, mais de faire connaître, dans la mesure de nos forces, ce que nous avons raison de croire ; de votre côté faites tous vos efforts pour saisir notre pensée. En est-il un parmi vous qui puisse saisir plus que je ne peux donner ? Qu'au lieu de puiser dans un ruisseau timide, celui-là coure à la grande fontaine : Celui dont la lumière nous fera voir la lumière n'est-il pas aussi la fontaine de vie [2] ?

6. Nous avons démontré la vérité de la résurrection : telle est notre foi, telle doit être notre foi, tel est aussi notre langage. Si nous croyons ce dogme par cela même que nous sommes chrétiens, c'est que nous voyons dans l'éclat de sa puissance ce bras du Seigneur qui abat partout l'orgueil de la gentilité et qui partout établit la foi chrétienne, ainsi qu'il en avait fait la promesse si longtemps d'avance :

[1] Philipp. III, 13, 14. — [2] II Cor. V, 6, 7. — [3] Rom. VIII, 24, 25. — [4] Ps. CXV, 10 ; II Cor. IV, 13.

[1] Jean, XVI, 12. — [2] Ps. XXXV, 10.

oui, en assistant à ce spectacle, nous nous sentons portés à croire ce que nous ne voyons pas encore, afin de mériter de le voir, comme récompense de la foi même. Maintenant, puisqu'il est sûr, aux yeux de la foi, que doit avoir lieu la résurrection des morts, puisque cette future résurrection est si certaine qu'en douter ce serait porter de la manière la plus indigne le nom de chrétien ; examinons ce que seront alors et les corps et la vie des saints. Plusieurs en effet admettent la résurrection, mais seulement la résurrection des âmes.

7. Mais il n'est pas nécessaire, après le dernier discours, de prouver longuement que les corps aussi ressuscitent. On fait toutefois cette objection : Si les corps doivent revivre, que seront-ils ? Ce qu'ils sont aujourd'hui, ou autrement? Si c'est autrement, en quel état seront-ils ? S'ils ne doivent pas être autrement, ils seront donc destinés aux mêmes fonctions? Mais le Seigneur assure qu'ils ne seront pas destinés aux mêmes fonctions, et voilà pourquoi l'Apôtre enseigne qu'ils ne seront pas ce qu'ils sont aujourd'hui. Non, ils ne sont destinés ni à la même vie, ni aux mêmes fonctions mortelles et corruptibles, périssables et éphémères, ni aux mêmes joies ni aux mêmes consolations charnelles. Dès qu'ils ne doivent pas être appliqués aux mêmes œuvres, pourquoi seraient-ils ce qu'ils sont ? Et s'ils ne doivent pas être ce qu'ils sont, comment admettre la résurrection de la chair ?

Cependant la résurrection de la chair est comprise dans notre règle de foi, et nous la confessons en recevant le baptême. De plus, tout ce que nous confessons dans cette règle de foi, est inspiré par la Vérité, vient de la Vérité suprême en qui nous avons la vie, le mouvement et l'être.

En effet, c'est sur des faits transitoires, sur des actes passagers et rapides que s'appuie notre préparation à l'éternelle vie. Tout ce qui s'est accompli, la prédication salutaire de la parole de Dieu, les miracles, la naissance de Notre-Seigneur, sa souffrance de la faim et de la soif, son arrestation, les outrages et les coups reçus par lui, son crucifiement, sa mort, sa sépulture, sa résurrection, son ascension dans les cieux, tout cela est passé, et en parler dans la prédication, c'est rappeler des actes temporaires et transitoires qu'admet en nous la foi. Mais de ce que ces actes soient passagers, faut-il conclure que ce qui s'appuie sur eux passe également ? Je prie votre sainteté de s'appliquer à saisir ma pensée : voici une comparaison.

Pour bâtir une maison qui subsistera, l'architecte emploie des machines qui ne resteront pas. Lorsqu'on construisait ce grand et magnifique temple que nous avons sous les yeux, il y avait ici des instruments qui n'y sont plus, attendu qu'une fois achevé, l'édifice qu'ils ont servi à élever, reste debout. C'est ainsi, mes frères, que quand s'édifiait la foi chrétienne, on a eu recours à des moyens temporaires. Notre-Seigneur Jésus-Christ est ressuscité, mais c'est chose passée, attendu qu'il ne ressuscite plus ; il est monté au ciel, chose également passée, puisqu'il n'y monte pas actuellement. Mais dans cette autre vie où il ne meurt plus, où la mort n'aura plus sur lui d'empire, l'éternelle vie dont jouit en lui la nature humaine qu'il a daigné prendre, dans laquelle il a daigné naître, mourir et être enseveli, voilà qui est bâti, voilà qui subsiste pour toujours. Les moyens employés pour monter jusque-là ne sont plus ; car il n'est pas vrai qu'actuellement et toujours le Christ soit conçu dans un sein virginal, qu'il naisse toujours de la vierge Marie, que toujours il soit arrêté, jugé, flagellé, crucifié, enseveli. Tout cela peut être considéré comme autant de moyens qui ont servi à élever ce qui subsiste à jamais dans le Christ notre Seigneur, la gloire de sa résurrection, qui le place dans le ciel.

8. J'invite votre charité à arrêter ses regards sur cet édifice merveilleux. Nos constructions terrestres pèsent de tout leur poids sur la terre ; c'est vers la terre que tendent de toutes leurs forces nos grands édifices, et s'ils ne rencontraient rien pour les arrêter, toujours ils descendraient suivant leur inclinaison naturelle. Aussi quand on bâtit sur la terre, on y établit d'abord un fondement ; c'est sur ce fondement qu'on cherche la sécurité du travail ; on le forme de matières solides, capables de supporter le poids de l'édifice, et l'importance des fondations se mesure à l'importance de la construction. Toujours cependant, je le répète, les fondations restent sur la terre, aussi bien que l'édifice supporté par elles. Quant à cette Jérusalem pour qui nous sommes encore des étrangers, c'est au ciel qu'elle se construit : ne fallait-il donc pas qu'au ciel fût placé aussi le Christ, son fondement ? Là il est tout à la fois le fondement

et le chef de l'Eglise ; il porte en effet ces deux titres et il les mérite tous deux. Le fondement n'est-il pas comme le commencement de l'édifice, puisqu'au lieu de se terminer au fondement, l'édifice y commence, pour de là s'élever ? Dans les constructions terrestres, c'est le faîte qui s'élève, mais les fondations s'appuient sur la terre ferme. Ainsi le fondement ou le Chef de l'Eglise est monté au ciel, où il est assis à la droite du Père ; et de même que pour établir des fondations terrestres les ouvriers entraînent des matériaux pour les établir sur le roc afin d'assurer la solidité de l'édifice qui doit s'y soutenir, ainsi par tout ce qui s'est fait en lui, par sa naissance, par sa croissance, par son arrestation, par les outrages qu'il a endurés, par la flagellation, le crucifiement, l'immolation, la mort et sa sépulture, le Christ semble avoir travaillé à établir au ciel un fondement divin.

9. Mais, puisque notre fondement est si haut placé, c'est à nous de nous construire sur lui. Ecoute l'Apôtre : « Nul », dit-il, « ne « saurait établir d'autre fondement que le « fondement déjà établi, savoir le Christ « Jésus ». Qu'ajoute-t-il ? « A chacun de voir « ce qu'il doit placer sur ce fondement, si « c'est de l'or, de l'argent, des pierres pré- « cieuses, ou bien du bois, du foin, de la « paille ». Sans doute le Christ est au ciel ; mais il est aussi dans le cœur des croyants. Y occupe-t-il la première place? Le fondement est bien posé, et on peut être tranquille si en bâtissant on y superpose, comme il convient à sa nature, de l'or, de l'argent, des pierres précieuses. Si toutefois on manque d'égards pour ce fondement et qu'on y place du bois, du foin, de la paille ; qu'au moins on ne se sépare point de lui, et qu'on se prépare au feu qui doit jaillir des arides et fragiles matières qu'on y entasse. Oui, si le Christ est le vrai fondement, en d'autres termes, s'il tient dans le cœur la première place, si l'amour qu'on a pour les biens du Christ, au lieu de l'emporter sur l'amour du Christ, lui reste au contraire subordonné ; si donc le Christ reste le fondement, occupe la première place dans l'édifice du cœur, « on souf- « frira; cependant on sera sauvé, mais comme « par le feu [1] ».

Ce n'est pas le moment de vous exciter, mes frères, à porter plutôt sur ce grand et solide fondement, de l'or, de l'argent et des pierres précieuses, que du bois, du foin et de la paille. Cependant faites une attention aussi sérieuse à cette courte recommandation, que si elle était longuement exprimée. Nous le savons, mes frères : si l'un d'entre vous, quel qu'il fût, était menacé par le juge d'être jeté en prison, pour y endurer seulement le supplice de la fumée dans le cas où il ne renoncerait point à ce qu'il aime en ce monde, ah ! il aimerait mieux tout perdre que de souffrir ce tourment. Comment donc se fait-il, je l'ignore, que lorsqu'il est question du feu qui doit brûler au jour du jugement, personne ne s'en inquiète? Quoi ! on redoute la flamme d'un foyer, et on ne craint pas la flamme de l'enfer ? Quelle insensibilité ! quelle perversité de cœur ! Si seulement on craignait ces mots de l'Apôtre : « Par le feu », comme chacun craint d'être brûlé vif ! Et pourtant ce supplice ne dure qu'un moment, et la sensibilité une fois éteinte toutes les flammes deviennent inutiles. Ah ! si seulement on en avait aussi peur, et que, pour échapper à ces tortures qui durent aussi un moment, on ne fît rien de défendu !

10. Encore une fois, nous n'avons pas le temps de nous arrêter à cette recommandation ; ce que j'avance, c'est que nous devons espérer, à la résurrection des morts, ce qui s'est vu dans notre Chef, ce qui s'est vu dans le corps même de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Espérer autre chose, c'est ne bâtir point sur le fondement ; c'est n'y porter non-seulement ni or, ni argent, ni pierres précieuses, mais pas même de la paille ; puisqu'on place en dehors du fondement ce qu'on ne place point dans le Christ. Par conséquent, puisque Notre-Seigneur est ressuscité avec le même corps qui avait été enseveli, et qu'il nous est promis également de ressusciter, espérons de ressusciter comme il est ressuscité avant que nous ne croyions l'article de la résurrection ; car s'il est ressuscité d'abord, c'était pour que notre foi pût s'appuyer sur lui.

Mais quoi ? Comment avancer que nous ne serons pas après la résurrection ce que nous sommes aujourd'hui ? La chair de Jésus-Christ Notre-Seigneur est ressuscitée, puis montée au ciel. Mais sur la terre, elle a conservé ses fonctions humaines et cela pour persuader que ce qui était ressuscité était le corps même qui avait été enseveli. — Mais au ciel

[1] I Cor. III, 10-15.

peut-il manger encore ? L'Ecriture nous montre des anges vivant humainement sur la terre. Il en est qui vinrent visiter Abraham et qui mangèrent avec lui ; Tobie aussi fut accompagné par un ange qui mangeait avec lui. Dirons-nous que cet ange ne mangeait qu'en apparence et non en réalité ? mais n'est-il pas vrai qu'Abraham fit tuer un veau, et cuire des pains qu'il plaça sur la table ? n'est-il pas vrai qu'il servit les anges et que ceux-ci mangèrent [1] ? Tout cela s'est fait au grand jour et se trouve clairement écrit.

11. Pourquoi donc l'ange dit-il, dans le livre de Tobie : « Vous me voyiez manger, « mais c'étaient vos yeux qui me voyaient [2] ? » Serait-ce qu'il ne mangeait pas, et que seulement il paraissait manger ? Il mangeait réellement. Pourquoi donc ces mots : « C'étaient « vos yeux qui me voyaient ? » J'invite votre sainteté à s'appliquer à ce que je vais dire ; à être plus attentive à la prière qu'à mes paroles ; à obtenir pour vous de comprendre ma pensée, et pour nous de l'expliquer de manière à vous la faire entendre et comprendre.

Tant que notre corps est corruptible et mortel, il éprouve un besoin de se restaurer, d'où naissent la faim et la soif. Différons-nous trop longtemps d'apaiser cette faim et cette soif ? Le corps perdant alors, sans en recouvrer, plus de forces qu'il ne peut en perdre, arrive à une maigreur qui l'abat, à une faiblesse qui le rend malade, et pour peu que se prolonge cet état, viendra bientôt la mort. Toujours, en effet, il s'échappe de nos organes comme un fleuve de déperdition, et si nous ne sentons pas nos forces nous abandonner, c'est que les aliments nous en donnent de nouvelles. Ce que nous prenons tout à coup nous quitte peu à peu ; nous nous restaurons en peu d'instants, mais les forces reprises en mangeant mettent à s'échapper un temps plus long. Telle est l'huile d'une lampe ; en un instant on la verse, mais elle ne se consume que peu à peu. Quand elle est usée presque tout entière, la flamme semble languir, on dirait qu'elle souffre de la faim ; c'est pour nous un avertissement. Aussitôt donc nous lui venons en aide, nous cherchons à lui rendre sa vigueur, à retenir la lumière de la lampe en la nourrissant, en y remettant de l'huile. Oui, c'est ainsi que toujours en mouvement, les forces que nous avons reprises en mangeant nous quittent sans interruption, mais peu à peu. Dans ce moment même, et quoi que nous fassions, lors même que nous nous livrons à un repos quelconque, ce que nous avons pris ne cesse de se dissiper ; et s'il n'en reste plus absolument rien, l'homme meurt comme s'éteint la lampe. Pour l'empêcher de mourir, ou de s'éteindre, sans que pourtant l'âme meure jamais ; afin donc d'empêcher de s'éteindre en nous cette vie corporelle et d'entretenir toujours dans nos organes une flamme vigilante, nous courons aux aliments, nous remplaçons ce que nous avons perdu, enfin, selon l'expression consacrée, nous nous restaurons. Mais restaure-t-on quand il n'y a pas déchet ?

Ce besoin continuel, cette corruption même nous conduiront à la mort, attendu qu'à notre corps est réservée la mort à laquelle nous sommes condamnés. Cette condamnation à mort est rappelée par les peaux dont se couvrirent Adam et Eve quand ils furent chassés du paradis terrestre [1] : la mort, en effet, est naturellement désignée par les peaux, puisqu'elles viennent habituellement d'animaux morts. Nous voilà donc en proie à une maladie de consomption, et tout en prenant comme remède la nourriture propre à réparer nos forces, nous ne saurions éloigner la mort pour toujours. En allant d'âge en âge et quelque long que soit le cours de sa vie, notre corps finira par arriver au terme de la vieillesse et ne trouvera plus de passage que par la mort. Quand même on y remettrait toujours de l'huile, une lampe ne saurait brûler toujours ; échappât-elle à tout autre accident, la mèche finit par manquer et la lampe semble alors épuisée de vieillesse.

Donc, pendant que nous portons ces corps mortels, ce que nous perdons nous réduit au besoin, le besoin à la faim, et pour apaiser la faim nous mangeons. Mais l'ange ne mange pas par besoin. Autre chose est d'agir par besoin, et autre chose d'agir parce qu'on le peut. L'homme mange pour ne pas mourir ; et l'ange, pour se conformer aux mortels. Dès que l'ange ne craint pas la mort, ce n'est point pour avoir perdu qu'il se restaure, et dès qu'il n'a rien perdu, ce n'est pas le besoin qui le porte à manger. En voyant à table l'ange de Tobie, on s'imaginait qu'il souffrait de la faim. Voilà pourquoi il disait :

[1] Gen. XVIII, 1-9. — [2] Tob. XII, 19.

[1] Gen. III, 21-24.

« Vos yeux me voyaient ». Il ne dit pas : Vous me voyiez manger, mais je ne mangeais point. « Vous me voyiez manger » ; dit-il, « mais « c'étaient vos yeux qui me voyaient ». En d'autres termes : je mangeais, pour me conformer à vous, mais ce n'était pas pour souffrir de la faim ni du besoin qui vous force à manger et qui vous porte à croire, quand vous voyez quelqu'un à table, qu'on ne mange que par besoin, car vous jugez les autres par vous-mêmes ; en un mot : « C'étaient vos « yeux qui me voyaient ».

12. Qu'en conclure, mes frères? « Nous sa« vons », dit l'Apôtre, « que ressuscité d'entre « les morts, le Christ ne meurt plus, et que la « mort n'aura plus sur lui d'empire ; car en « mourant pour le péché il est mort une fois, « et en vivant il vit pour Dieu [1] ». Dès qu'il ne doit plus mourir ni la mort exercer aucun empire sur lui ; c'est à nous d'espérer que nous ressusciterons pour rester toujours dans le même état. Une fois donc transformés par la résurrection, nous pourrons manger et boire, mais sans en avoir aucun besoin. Si le Seigneur ressuscité voulut prendre encore des aliments, c'était pour se conformer à des hommes qui vivaient encore dans leur chair et qu'il daigna admettre à contempler les traces de ses blessures. Sans doute, après avoir donné à un aveugle les yeux que celui-ci n'avait point trouvés dans le sein de sa mère, il ne lui était pas impossible de ressusciter sans cicatrices. Avant même de mourir, ne pouvait-il pas transformer sa chair mortelle jusqu'à n'éprouver pas le moindre besoin? Il le pouvait assurément, puisqu'il était le Dieu incarné, le Fils de Dieu, tout-puissant comme son Père. Aussi fit-il subir à son corps, avant même de mourir, tous les changements qu'il voulut ; et quand il était sur la montagne avec ses disciples, son visage devint resplendissant comme le soleil [2]. Le Sauveur fit cette manifestation parce qu'il en avait le pouvoir, et parce qu'il voulait montrer qu'il pouvait préserver son corps de toute faiblesse, jusqu'à éviter la mort s'il lui avait plu. « J'ai », dit-il, « le pouvoir de quitter la vie, j'ai aussi le pou« voir de la reprendre. Nul ne me l'enlève [3] ». C'était une grande puissance que de pouvoir échapper à la mort ; mais il y avait plus de miséricorde à vouloir la subir. Si la miséricorde le porta à endurer ce qu'il avait le pouvoir d'éviter, c'était pour que nous puissions nous appuyer sur sa résurrection comme sur un solide fondement, c'était pour endurer la mort dans les organes mortels dont il s'était revêtu à cause de nous, parce que nous devons mourir, et pour ressusciter à la vie immortelle, dans le dessein de nous faire espérer l'immortalité. Aussi bien, s'il est écrit qu'avant sa mort non-seulement il but et mangea, mais encore qu'il eut faim et soif [1] ; il est dit, après sa résurrection, non pas qu'il eut faim et soif, mais uniquement qu'il mangea et but. C'est que son corps ne devant plus mourir, il n'éprouvait pas le besoin qui naît de la déperdition des forces, ni par conséquent la nécessité de manger ; seulement il en avait le pouvoir ; et en se conformant à ce que nous faisons, il avait intention, non de subvenir aux besoins de son corps, mais de nous persuader qu'il l'avait réellement.

13. Est-il rien de plus clair? Il est pourtant des hommes qui cherchent dans l'Apôtre même des objections contre nous ; voici donc ce qu'ils opposent à notre argumentation. La chair ne ressuscitera point, disent-ils ; en effet, si elle ressuscite, elle possédera le royaume de Dieu ; or, l'Apôtre dit expressément : « La chair et le sang ne posséderont « point le royaume de Dieu ».

Il est bien vrai, vous avez entendu ces paroles pendant la lecture de l'Apôtre. Nous disons, nous, que la chair ressuscitera, et l'Apôtre crie : « La chair et le sang ne possé« deront point le royaume de Dieu ». Ainsi nous nous déclarons contre l'Apôtre, ou l'Apôtre lui-même s'est déclaré contre l'Evangile? Mais l'Evangile atteste, avec une divine autorité, que « le Verbe s'est fait chair et a habité « parmi nous [2] ». Si le Verbe s'est fait chair, il s'est fait chair réelle, car une chair non réelle n'est pas chair. De même donc que la chair de Marie était réellement de la chair, ainsi était réelle la chair prise par le Christ dans son sein. Or, c'est cette chair réelle du Christ qui a été arrêtée, flagellée, souffletée, pendue ; c'est elle aussi qui est morte et a été ensevelie, elle aussi qui est ressuscitée après sa mort. Les cicatrices sont là pour l'attester, les disciples la voient de leurs yeux ; dans leur étonnement toutefois ils hésitent, mais ils la palpent de leurs mains, pour bannir le doute de leur esprit. Eh bien! mes frères, en face

[1] Rom. VI, 9-10. — [2] Matt. XVII, 2. — [3] Jean, X, 18.

[1] Matt. IV, 22 [illegible]

d'une telle évidence que Jésus-Christ Notre-Seigneur voulut porter ainsi dans l'esprit de ses disciples, parce qu'ils devaient la porter eux-mêmes dans tout l'univers, on mettra pour la nier ces paroles de l'Apôtre : « La « chair et le sang ne posséderont point le « royaume de Dieu ? »

14. Nous pourrions résoudre cette objection et répondre à nos vains contradicteurs de la manière suivante. Oui, nous emploierons d'abord cette réfutation, parce qu'elle est plus expéditive, puis nous examinerons avec plus de soin le contexte de l'Apôtre. Voici donc une réponse extrêmement facile.

Qu'est-il dit dans l'Evangile? Que le Christ est ressuscité avec le même corps qu'il avait au tombeau ; car on l'a vu, on l'a touché, et quand ses disciples se sont imaginé que c'était un fantôme, le Sauveur leur a dit lui-même : « Palpez et reconnaissez qu'un esprit n'a ni « chair ni os, comme vous m'en voyez [1] ». Que dit l'Apôtre de son côté? « La chair « et le sang ne posséderont point le royaume « de Dieu ». Eh bien! je m'empare de ces deux témoignages, et pour ne pas lutter à mon tour contre l'aiguillon, je n'ai garde d'avancer qu'ils luttent l'un contre l'autre. Comment les accorder? Je pourrais, je le répète, répliquer en peu de mots et dire : Selon l'Apôtre, « la « chair et le sang ne sauraient posséder l'hé« ritage du royaume des cieux ». Rien n'est plus juste, car la chair ne possède pas, elle est possédée. Ton corps ne possède rien ; c'est ton âme qui, maîtresse du corps, possède par l'intermédiaire du corps. Maintenant, dès que la chair ressuscite, non pour posséder, mais pour être sous la dépendance, non pour être propriétaire, mais pour être propriété, est-il étonnant que la chair et le sang ne puissent posséder le royaume de Dieu ? Ils seront eux-mêmes possession.

La chair possède pourtant, mais les hommes qui au lieu de former le royaume de Dieu composent le royaume du démon et sont esclaves des voluptés charnelles. Que dit le Seigneur, après l'avoir guéri, à ce paralytique qu'on portait sur un grabat? « Prends ton « grabat et va dans ta demeure [2] ». Une fois guéri de sa paralysie, c'est lui qui est maître de son corps et qui le mène où il lui plaît ; ce n'est pas la chair qui l'entraîne où il ne voudrait pas aller, au lieu d'être porté par elle, c'est lui qui la porte. Il est indubitable qu'après la résurrection il n'y aura plus dans la chair ces attraits voluptueux qui cherchent à l'impressionner et à la charmer pour la porter où l'âme ne voudrait pas aller et où trop souvent elle se laisse conduire comme une misérable captive qui s'écrie : « Je vois dans mes « membres une loi différente qui résiste à la loi « de mon esprit et qui m'assujétit à la loi du « péché, laquelle est dans mon corps ». C'est le paralytique qu'on porte sur son grabat et qui ne le porte pas encore lui-même ; qu'il s'écrie donc : « Malheureux homme que je suis, qui « me délivrera du corps de cette mort? » Qu'on lui réponde : « La grâce de Dieu par Jésus-« Christ Notre-Seigneur [1] ». Ainsi, quand nous serons ressuscités, ce n'est pas la chair qui nous portera, c'est nous qui porterons la chair. Mais si nous la portons, nous la posséderons ; si nous la possédons, nous ne serons pas sous sa dépendance, car une fois délivrés du joug du diable, nous formons le royaume de Dieu, et c'est dans ce sens que la chair et le sang ne posséderont point ce royaume.

Silence donc à ces contradicteurs qui sont, eux et véritablement, du sang et de la chair, et qui ne peuvent avoir que des pensées charnelles ; car tant qu'ils continueront à agir d'après cette prudence de la chair qui mérite pour eux à juste titre les noms de chair et de sang, on pourra dire avec raison : « La chair et le « sang ne posséderont point le royaume de « Dieu ».

On peut donc, à cette objection, répondre d'abord : Puisque ces hommes méritent d'être nommés de la chair et du sang, car c'est de leurs pareils que parle l'Apôtre dans ces mots : « Nous n'avons pas à lutter contre la chair et « le sang [2] », s'ils ne se convertissent et ne s'appliquent à la vie spirituelle, si par l'esprit ils ne mortifient pas les œuvres de la chair, ils ne pourront posséder le royaume de Dieu.

15. Cependant, demandera-t-on encore, quelle est la vraie pensée de l'Apôtre? Le sens le plus vrai est celui qui ressort du contexte. Par conséquent prêtons avant tout l'oreille à saint Paul lui-même, voyons, par tout le contexte du passage que nous étudions, ce que l'Apôtre a voulu nous faire entendre.

Or, voici ses paroles : « Tiré de la terre, le « premier homme est terrestre; venu du ciel, « le second est céleste. Tel qu'est le terrestre,

[1] Luc, XXIV, 39. — [2] Marc, II, 11.

[1] Rom. VII, 23-25. — [2] Eph. VI, 12.

« tels sont les terrestres; les célestes sont aussi « tels qu'est le céleste. De même donc que « nous avons porté l'image du terrestre, sa« chons aussi porter l'image du céleste. Je dis « cela, mes frères, parce que ni la chair ni le « sang ne posséderont le royaume de Dieu, et « parce que la corruption ne possédera point « l'incorruptibilité [1] ». Reprenons en détail.

« Tiré de la terre, le premier homme est « terrestre; venu du ciel, le second est céleste. « Tel qu'est le terrestre, tels sont les ter« restres » ; c'est-à-dire, ils mourront tous : « les célestes sont aussi tels qu'est le céleste » ; tous par conséquent doivent ressusciter, puisque dès maintenant l'homme céleste est ressuscité et monté au ciel. Or, maintenant aussi la foi nous incorpore à lui et il est notre chef. Mais les membres doivent suivre leur chef, chacun à sa place, et dans chacun d'eux doit se révéler un jour ce qui s'est manifesté dans le chef. Afin toutefois de parvenir réellement à ce bonheur en temps opportun, nous devons nourrir en nous cette foi. Aussi l'Apôtre dit-il ailleurs : « Si vous êtes ressuscités avec le « Christ, cherchez les choses d'en haut, car le « Christ y est assis à la droite de Dieu ; goûtez « ce qui est en haut, et non pas ce qui est sur « la terre [2] ». Bien que nous ne soyons pas encore ressuscités en nous-mêmes comme le Christ est ressuscité dans son corps, la foi nous permet de dire que nous sommes ressuscités avec lui; ainsi, par la foi, nous devons porter l'image de l'homme céleste, de l'homme déjà parvenu au ciel.

16. Demandera-t-on pourquoi, au lieu de dire que le second Adam est au ciel, l'Apôtre enseigne qu'il est venu du ciel? C'est de la terre, en effet, qu'est tiré le corps du Seigneur, puisque Marie est comme nous la fille d'Adam et d'Eve. Mais c'est la concupiscence qui fait donner le nom d'homme terrestre. N'est-ce point par suite d'une impression toute terrestre que nous naissons de l'homme et de la femme, en contractant le péché originel ? Mais aucune impression de ce genre ne se fit sentir quand le corps du Seigneur fut conçu dans le sein d'une vierge ; aussi, et quoique la chair du Sauveur soit tirée de terre, comme l'Esprit-Saint paraît l'exprimer dans ces paroles : « La Vérité s'est élevée de terre [3] », le Christ ne porte pas le nom d'homme terrestre, mais celui d'homme céleste, d'homme venu du ciel. Eh ! si sa grâce permet à l'Apôtre de dire de ses fidèles : « Notre vie est « dans les cieux [1] » ; à combien plus forte raison ne doit-on pas dire de lui qu'il est l'homme céleste et venu du ciel, puisque jamais il n'y eut en lui de péché? N'est-ce pas le péché qui a fait dire au premier homme : « Tu es terre, et tu retourneras en « terre [2] ? »

Ainsi donc, il est juste de dire de l'homme céleste qu'il est venu du ciel, puisque sa vie n'a jamais cessé d'être dans le ciel, quoiqu'en devenant fils de l'homme, tout Fils de Dieu qu'il était, il ait pris un corps de terre ou une nature d'esclave. Nul ne monte au ciel que celui qui en est descendu. Sans doute, tous ceux à qui il en a accordé la grâce y montent aussi, ou plutôt y sont élevés par sa miséricorde ; cependant, c'est lui encore qui y monte alors, puisqu'ils forment son corps, ce qui permet de dire que pour y monter il n'y a que lui. C'est ce profond mystère de l'union du Christ et de l'Eglise, que rappelle l'Apôtre en expliquant ces mots : « Ils seront deux à for« mer une seule chair [3] » ; c'est à quoi s'appliquent aussi ces paroles : « Ainsi ils ne se« ront plus deux, mais une seule chair [4] ». Il est donc bien vrai, « nul ne monte au ciel « que celui qui en est descendu, que le Fils « de l'homme qui est au ciel [5] ». Si Jésus ajoute ces mots : « Qui est au ciel », c'est pour écarter l'idée qu'il ait cessé de vivre au ciel, quand avec son corps de terre il se montrait au milieu des hommes. « De même alors que « nous avons porté la ressemblance de l'homme « terrestre, portons aussi l'image de l'homme « venu du ciel » ; faisons-le maintenant par la foi, puisque par la foi nous sommes ressuscités avec lui, pour tenir notre cœur élevé dans ces hautes régions où le Christ est assis à la droite de Dieu, pour chercher et pour goûter, non pas les choses de la terre, mais celles du ciel.

17. N'oublions pas que l'Apôtre parlait de la résurrection corporelle. Aussi avait-il dit d'abord : « On demandera : Comment ressus« citent les morts ? Avec quel corps revien« nent-ils [6]? » Et c'est à cela qu'il avait répondu : « Tiré de terre, le premier homme est ter« restre ; le second est venu du ciel ; tel qu'est « le terrestre, tels sont les terrestres ; les cé-

[1] I Cor. XV, 47-50. — [2] Coloss. III, 1, 2. — [3] Ps. LXXXIV, 12.

[1] Philipp. III, 20. — [2] Gen. III, 19. — [3] Ephés. V, 31. — [4] Matt. XIX, 6. — [5] Jean, III, 13. — [6] I Cor. XV, 35.

« lestes sont aussi comme le céleste » ; afin de nous faire espérer, pour notre corps, ce qui s'est accompli dans celui du Christ, et de nous porter à nous attacher par la foi à cette espérance qui n'est point encore réalisée. C'est dans ce dessein qu'il avait ajouté : « Puisque « nous avons porté l'image de l'homme ter« restre, portons aussi l'image de l'homme « venu du ciel ». Afin encore de détourner de nous l'idée qu'en ressuscitant nous pourrions nous livrer aux actes de corruption qui font le caractère du premier homme, il ajoute : « Je parle ainsi, mes frères, parce que ni la « chair ni le sang ne peuvent hériter du « royaume de Dieu ».

L'Apôtre va même exprimer que par le sang et la chair il entend, non pas le corps en lui-même, mais la corruption à laquelle il est sujet maintenant et dont il sera exempt, une fois ressuscité. A l'abri de toute corruption, effectivement, le corps ne saurait, à proprement parler, prendre les noms de chair et de sang, mais uniquement celui de corps. Toute chair n'est-elle pas corruptible et mortelle, et incorruptible dès qu'elle n'est plus sujette à la mort? Aussi quand elle est incorruptible et qu'elle conserve sa forme, ce n'est plus chair, c'est corps qu'elle s'appelle ; ou bien, si elle porte encore le nom de chair, ce n'est point dans le sens propre, c'est par analogie. C'est ainsi que, par analogie encore, nous disons des anges, apparaissant aux hommes sous une forme humaine, qu'ils ont un corps de chair, quoique leur corps ne soit pas un corps de chair, parce qu'il n'éprouve ni dépérissement ni besoin. Or, comme nous pouvons, par analogie, appeler chair le corps même qui est devenu incorruptible, l'Apôtre, dans sa sollicitude, a voulu nous dire expressément qu'il entend ici, par la chair et par le sang, non ce qui en a la forme, mais ce qui se corrompt ; aussi ajoute-t-il immédiatement : « La corruption n'héritera point de « l'incorruptibilité ». C'est comme s'il s'était exprimé ainsi : Quand j'ai dit : « Ni la chair « ni le sang ne posséderont le royaume de « Dieu », j'ai voulu faire entendre que « la « corruption ne possédera point l'incorrupti« bilité ».

18. On pourrait faire encore l'objection suivante : Si l'incorruptibilité ne saurait être le partage de la corruption, dans quel état sera alors notre corps? Ecoutez donc ce qui suit. Il semble qu'on ait dit à l'Apôtre : Qu'enseignez-vous là? Avons-nous tort de croire la résurrection de la chair? S'il est vrai que ni la chair ni le sang ne posséderont le royaume de Dieu, pourquoi croyons-nous que Notre-Seigneur est ressuscité d'entre les morts avec le corps qu'il avait en naissant et sur la croix, qu'avec ce même corps il est monté, sous les yeux de ses disciples, au ciel même, d'où il criait jusqu'à vous : « Saul, Saul, pourquoi « me persécuter [1] ? » Ce saint et bienheureux Apôtre pensait donc à cette objection, lui qui éprouvait une charité si tendre pour les enfants qu'il avait engendrés dans le Christ par la prédication de l'Evangile [2], et pour qui il souffrait encore tant de douleurs afin de rétablir en eux le Christ [3], en d'autres termes, afin de les amener à porter, par la foi, l'image de l'homme céleste. Il ne voulait pas en effet leur laisser croire, ce qui eût été funeste, que dans le royaume de Dieu, que dans l'éternelle vie, ils se livreraient, comme dans la vie présente, aux plaisirs de manger et de boire, d'épouser et de procréer ; car ces actes viennent, non pas de la nature, mais de la corruption de la chair.

Le Seigneur, comme je le disais d'abord, n'a-t-il pas enseigné, dans le passage de l'Evangile qu'on a lu tout à l'heure, que nous serons étrangers à ces sortes d'œuvres après la résurrection? Les Juifs croyaient la résurrection de la chair, mais ils s'imaginaient qu'on mènerait, après la résurrection, la même vie que dans ce monde, de sorte qu'avec ces pensées grossières ils ne pouvaient réfuter l'objection suivante des Sadducéens, savoir, à qui appartiendrait, après la résurrection, une femme épousée successivement par sept frères, parce que chacun des six derniers voulait donner des enfants au frère défunt. C'est que la secte juive des Sadducéens n'admettait pas la résurrection. Hésitant donc et flottant en présence de cette question, les Juifs n'y pouvaient répondre, et leur embarras venait de ce que, d'après eux, le royaume de Dieu pouvait être possédé par la chair et le sang, l'incorruptibilité par la corruption. Arrive la Vérité ; trompés et trompeurs, les Sadducéens l'interrogent, ils proposent au Seigneur la difficulté précédente. C'est alors que sachant parfaitement ce qu'il disait, et dans le dessein de nous amener à croire ce

[1] Act. IX, 4. — [2] I Cor. IV, 15. — [3] Gal. IV, 19.

que nous ignorions, le Sauveur enseigne, avec toute l'autorité de sa majesté suprême, ce qui doit être l'objet de notre foi, ce que l'Apôtre nous a expliqué autant que Dieu lui en a fait la grâce, et ce que nous devons travailler à comprendre nous-mêmes dans la mesure de nos forces. Que dit-il donc aux Sadducéens ? « Vous errez, ne comprenant ni les Ecritures, « ni la puissance de Dieu. Car à la résurrection « les hommes ne prendront point de femmes, « ni les femmes de maris, parce qu'ils ne re- « commenceront plus à mourir, et qu'ils seront « comme les anges de Dieu ». Combien grande est la puissance de Dieu ! Pourquoi n'y aura-t-il plus alors de mariages ? Parce qu'on ne recommencera plus à mourir. Aussi bien n'y a-t-il *successeur* qu'autant qu'il y a *prédécesseur*. Là donc point de mort. Si le Seigneur a traversé lui-même tous les âges, depuis la première enfance jusqu'à la jeunesse, c'est qu'il portait le poids d'une chair mortelle ; mais depuis qu'il est ressuscité à l'âge où il est mort, croyons-nous que dans le ciel il vieillisse ? « Ils seront comme les anges de Dieu », dit-il donc. C'était dissiper l'erreur des Juifs et dissiper en même temps les attaques des Sadducéens, attendu que tout en croyant la résurrection des morts, les Juifs n'avaient qu'une idée fort grossière des actes auxquels on s'appliquerait alors. « Ils seront comme les « anges de Dieu ». Voilà pour la puissance divine. Quant au témoignage de l'Ecriture : « Vous n'avez donc pas lu, dit le Sauveur, ce « que du sein du buisson Dieu dit à Moïse à « propos de la résurrection, savoir : Je suis le « Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu « de Jacob ? Or, Dieu n'est point le Dieu des « morts, mais des vivants [1] ».

19. Ainsi donc la résurrection est prouvée ; de plus le Seigneur nous a appris qu'en ressuscitant nous mènerons la vie des anges ; quelle sera la forme de nos corps ressuscités ? Sa propre résurrection nous l'apprend, et voici en quels termes l'Apôtre nous explique qu'il n'y aura plus alors aucune corruption d'organes : « Si je parle ainsi, mes frères, c'est « que ni la chair ni le sang ne sauraient hériter du royaume de Dieu, ni la corruption « de l'incorruptibilité ». C'est montrer que par la chair et par le sang il a voulu désigner la corruption à laquelle est sujet notre corps mortel et animal. Saint Paul résout ensuite une question que pourraient lui adresser des auditeurs attentifs ; aussi bien était-il plus désireux de voir ses enfants le comprendre que les enfants ne le sont de recueillir les paroles de leurs parents. Il ajoute donc :

« Voici que je vous annonce un mystère ». Cesse de t'inquiéter, ô homme, qui que tu sois. Tu t'étais mis à conclure, des paroles de l'Apôtre, que la chair humaine ne devait pas ressusciter. Sans doute il a dit : « Ni la chair « ni le sang ne posséderont le royaume de « Dieu » ; mais prête l'oreille à ce qui suit, et réprime l'élan de ta présomption. « Voici », dit-il donc, « que je vous annonce un mystère : « Tous nous ressusciterons, mais tous nous « ne serons pas transformés ». Qu'est-ce à dire ? Tout changement conduit ou au pire ou au mieux. Ne comprenons-nous pas encore ce que sera celui-ci, s'il conduit à un état moins bon ou à un état meilleur ? Prions l'Apôtre de continuer, d'expliquer sa pensée : pourquoi nous arrêter à nos conjectures ? Peut-être que son autorité sacrée t'empêchera de tomber dans l'erreur en t'abandonnant à tes idées ; aussi déclare-t-il clairement quelle doit être la nature du changement dont il parle. Que dit-il en effet ? D'abord ces mots : « Nous ressus- « citerons tous, mais tous nous ne serons pas « transformés ». Je vois ici que tous doivent ressusciter, bons et méchants ; examinons maintenant quels seront ceux qui seront transformés, et s'ils le seront en bien ou en mal. Les méchants seront-ils changés ? ce sera en mal ; les bons le seront-ils ? ce sera en mieux. « En un moment, en un clin d'œil, au « son de la dernière trompette ; car la trompette « sonnera, et les morts ressusciteront incor- « ruptibles, et nous, nous serons changés ». Evidemment le changement exprimé par ces mots : « Et nous, nous serons changés », sera un changement heureux. Toutefois on pourrait notifier plus clairement encore jusqu'à quel point se fera ce changement heureux. En quoi consistera l'amélioration ? C'est ce qui n'est point exprimé encore. Ne peut-on pas dire qu'en passant de l'enfance à l'adolescence on éprouve un changement heureux ; quoique, sans être aussi faible, on soit encore faible et mortel ?

20. Par conséquent, examinons chaque parole en particulier. « En un moment », est-il dit. Parmi les hommes on admet difficilement la résurrection des morts : voyez de quelle

[1] Matt. XXII, 23-32 ; Luc, XX, 27-38.

manière admirable l'Apôtre bannit du cœur des fidèles tout doute et toute hésitation. Les morts, d'après toi, ne ressuscitent pas ; pour moi, non content d'avancer qu'ils ressuscitent, j'affirme qu'ils ressuscitent en moins de temps que n'en ont demandé ta conception et ta naissance. Quel temps faut-il à l'homme pour se former dans le sein maternel, pour s'y développer, pour naître, pour se fortifier en passant par ses différents âges ? Lui en faudra-t-il autant pour ressusciter ? Non ; ce sera « en un moment, en un atome de temps », dit l'Apôtre. Plusieurs ne connaissent pas la valeur du mot *atomus*, employé ici par lui. *Atomus* vient de τομή, division, et signifie en grec ce qui est indivisible. Appliqué à la matière, il désigne, si toutefois on peut en découvrir, un corps si petit, qu'il est comme impossible de le diviser, qu'on ne saurait y trouver aucun point d'appui pour le partager. Appliqué au temps, il exprime un moment si court qu'il ne saurait l'être davantage. Voici un exemple qui pourra faire comprendre cela aux esprits les plus lents : Prends une pierre, divise-la en plusieurs parties, les parties en parcelles, les parcelles en petits grains tels que seraient les grains de sable, et ces grains de sable eux-mêmes en poussière si fine et si fine qu'il soit impossible de la diviser encore. Voilà ce qu'appliqué à la matière exprime le mot *atomus*. Appliquons-le au temps. L'année, pour nous arrêter à cette période, se divise en mois, les mois en jours, les jours peuvent encore se diviser en heures, les heures en parties assez longues pour être susceptibles encore de division, et en continuant à diviser et à subdiviser celles-ci, on arriverait à un moment si court, à un laps de temps si rapide, qu'il serait impossible d'y voir un point d'arrêt, et conséquemment de le diviser. Voilà le mot *atomus* appliqué au temps. Les morts, disais-tu, ne ressuscitent pas : non-seulement ils ressuscitent, mais ils ressuscitent avec tant de rapidité, qu'en un laps de temps indivisible aura lieu la résurrection de tous les morts.

Pour mieux faire comprendre en quoi consiste ce laps de temps, saint Paul rappelle aussitôt quel mouvement, quelle action peut se produire durant cet atome de temps. « En « un clin d'œil », ajoute-t-il. Il savait que le mot d'atome n'était pas clair, et pour se faire mieux entendre il exprime toute sa pensée. Qu'appelle-t-on un clin d'œil ? Ce n'est pas le mouvement des paupières qui ouvre ou qui ferme les yeux, mais le jet du rayon visuel vers quelque objet. Sitôt en effet que l'œil est ouvert, ce rayon parvient jusqu'au ciel, et malgré la distance immense qui les sépare de la terre, il y voit le soleil, la lune, les étoiles et les autres astres. Quant au son de la dernière trompette, c'est le dernier signal. « En « effet, la trompette sonnera », dit l'Apôtre, « et « les morts ressusciteront, et nous, nous serons « changés ». *Nous*, désigne ici les fidèles, sans aucun doute, et ceux qui ressusciteront les premiers pour la vie éternelle. De là on peut conclure que la transformation dont il est ici parlé, étant réservée aux hommes pieux et aux saints, sera certainement heureuse, et non pas malheureuse.

21. En quoi pourtant doit-elle consister ? Que signifient ces paroles : « Nous serons « changés ? » Perdrons-nous la forme que nous avons aujourd'hui, ou bien serons-nous seulement délivrés de la corruption dont il est dit : « Ni la chair ni le sang ne sauraient pos- « séder le royaume de Dieu, ni la corruption « hériter de l'incorruptibilité ? » Dans la crainte que ces mots ne portassent à désespérer de la résurrection de la chair, l'Apôtre a ajouté : « Voici que je vous annonce un mys- « tère : Tous nous ressusciterons, mais nous « ne serons pas tous changés ». Dans la crainte aussi qu'on ne prît ce changement en mauvaise part, il a ajouté encore : « Et nous, nous « serons changés ». Il doit maintenant expliquer en quoi consistera ce changement. « Il « faut, dit-il, que, corruptible, ce corps se « revête d'incorruptibité, et, mortel, d'im- « mortalité ». Mais si, corruptible et mortel, ce corps doit se revêtir d'incorruptibilité et d'immortalité, la chair évidemment ne sera plus corruptible. Si elle ne l'est plus, l'idée de corruption ne sera plus également attachée à la chair ni au sang ; la chair et le sang perdront même leurs noms propres, car ces noms rappellent l'asservissement à la mort. Si donc il en est ainsi, si la chair ressuscite, si elle est transformée et devient incorruptible, « ni la « chair ni le sang ne posséderont le royaume « de Dieu ».

Voudrait-on ne voir cette transformation que dans les hommes qui seront en vie au dernier jour ; dire que les morts ressusciteront et que les vivants seront alors transfor-

més ; supposer que c'est au nom de ces derniers que s'exprime ainsi l'Apôtre : « Et nous, « nous serons changés ? » Nous devrions faire le même raisonnement, attendu que tous seront incorruptibles, « lorsque, corruptible, « ce corps se sera revêtu d'incorruptibilité, « et, mortel, d'immortalité ; lorsque s'accom- « plira cette parole de l'Ecriture : La mort a « disparu dans sa victoire ; ô mort, où est ton « ardeur ? ô mort, où est ton aiguillon ? » Mais, dès que le corps n'est plus mortel, il ne mérite plus les noms de chair et de sang, ce sont là des éléments tout terrestres, il mérite plutôt le nom de corps, car ce nom désigne parfaitement les corps célestes. Aussi l'Apôtre dit-il, pour signaler les différences qui distinguent les corps charnels : « Toute chair « n'est pas la même chair ; autre est celle des « hommes, autre celle des brebis, autre celle « des poissons, autre celle des oiseaux, autre « celle des serpents ». Puis il continue : « Il y « a aussi des corps célestes et des corps ter- « restres [1] ». Assurément il ne dirait pas des chairs célestes, bien que le mot de chair puisse s'appliquer à des corps, mais à des corps exclusivement terrestres. Toute chair est corps, mais tout corps n'est pas chair : non-seulement on ne peut désigner sous le nom de chair les corps célestes : n'y a-t-il pas même des corps terrestres, tels que les végétaux et les minéraux, d'autres encore, qui ne sont point des corps de chair ? Dans ce sens donc encore, « ni la chair ni le sang ne sau- « raient posséder le royaume de Dieu » ; car la chair en ressuscitant, sera transformée et exempte de toute corruption menant à la mort, ce qui lui fera perdre les noms de chair et de sang.

22. Renouvelez votre attention, mes frères ; nous vous en conjurons, car il s'agit d'une chose importante, il est question de notre foi, et il faut la prémunir, moins contre les païens que contre certains hommes qui veulent porter le nom et avoir l'air de chrétiens. Du temps même des Apôtres il y avait des esprits qui prétendaient que la résurrection était faite et qui pervertissaient la foi de quelques âmes. C'est d'eux que l'Apôtre disait : « Ils se « sont égarés près de la vérité, affirmant que « la résurrection est accomplie, et ils ont per- « verti la foi de quelques-uns [2] ». Ce n'est pas sans motif qu'au lieu de dire : Ils se sont éloignés de la vérité, saint Paul dit simplement : « Ils se sont égarés près de la vérité », sans, bien entendu, s'attacher à elle. En effet, la mort disparaîtra et dans un certain sens il n'en sera plus question : « Ce qui est mortel », dit l'Apôtre, « sera absorbé par la vie [1] ». Du Seigneur aussi il est écrit qu'il a englouti la mort [2]. Ce n'est pas que la mort s'échappe comme si elle subsistait par elle-même, c'est qu'elle disparaîtra du corps où elle était ; et tout en voyant, tout en saisissant la forme de ce corps, on y cherchera, sans les y trouver, la corruption et la mortalité. Cette corruption est-elle allée quelque part ? Non ; mais elle a été anéantie, absorbée dans ce corps. Aussi bien, après ces paroles : « Il faut que, corrup- « tible, ce corps se revête d'incorruptibilité, « et mortel, d'immortalité », l'Apôtre ajoute : « Alors s'accomplira cette parole de l'Ecriture : « La mort a été engloutie dans sa victoire. O « mort, où est ton ardeur ? Où est, ô mort, « ton aiguillon ? » Il n'est pas dit : La mort a disparu dans sa victoire ; mais : « La mort a « été engloutie dans sa victoire ». Comment ces hommes se sont-ils égarés près de la vérité ? Parce qu'en admettant la réalité d'une résurrection, ils ont nié la vérité d'une autre.

23. Il y a effectivement une résurrection due à la foi : croire, c'est ressusciter en esprit, et ressusciter spirituellement, c'est un gage qu'on parviendra heureusement à la résurrection corporelle. Pour ceux que la foi n'aura point ressuscités en esprit, ils n'obtiendront point, en ressuscitant corporellement, cette heureuse transformation où disparaîtra toute espèce de corruption, ils seront plutôt réintégrés pour leur malheur. Les corps des impies mêmes leur seront rendus tout entiers, aucun membre n'en sera retranché ; mais ce sera pour leur supplice qu'ils recouvreront cette intégrité, et, si je puis parler ainsi, cette espèce de solidité, de solidité corruptible. Peut-on dire qu'il n'y a point de corruption, là où il y a douleur ? Si la faiblesse humaine ne succombe pas entièrement sous le poids de la peine, c'est pour empêcher que la douleur même ne s'évanouisse point. Aussi a-t-on raison de voir la corruption dans le terme prophétique de ver, *vermis*, et la douleur dans celui de feu. De plus, comme cette solidité corporelle ne succombera point en mourant, sous le poids des douleurs, et que d'un autre

[1] I Cor. xv, 39, 55. — [2] II Tim. II, 18.

[1] II Cor. v, 4. — [2] I Pierre, III, 22.

côté elle ne parviendra jamais à cette heureuse incorruptibilité qui ne connaît aucune souffrance, n'est-ce pas avec raison qu'il est écrit : « Ni leur ver ne mourra, ni leur feu ne « s'éteindra [1] ? » Quant au changement étranger à toute corruption, il sera le partage des saints, de ceux, par conséquent, qui doivent actuellement à la foi leur résurrection spirituelle, résurrection sur laquelle l'Apôtre s'exprime ainsi : « Or, si vous êtes ressuscités avec « le Christ, recherchez les choses d'en haut, « où le Christ est assis à la droite de Dieu ; « goûtez les choses d'en haut, non pas les « choses de la terre : car vous êtes morts, et « votre vie est cachée en Dieu avec le Christ ». De même que nous mourons et ressuscitons spirituellement, ainsi nous mourons et nous ressuscitons corporellement. Mourir spirituellement, c'est ne pas croire les futilités qu'on croyait, et ne faire pas le mal qu'on faisait. Ressusciter spirituellement, c'est croire les vérités salutaires que l'on ne croyait pas, et faire le bien auquel on était étranger. Tel regardait comme des divinités les idoles et les simulacres terrestres ; il connaît maintenant le vrai Dieu et croit en lui : le voilà mort à l'idolâtrie et ressuscité à la foi chrétienne. Tel autre, qui était adonné au vin, est devenu sobre ; il est mort à l'ivresse et ressuscité à la foi chrétienne. C'est ainsi qu'il y a dans l'âme une espèce de mort quand on cesse de se livrer à n'importe quelles actions perverses ; et résurrection, quand on s'applique aux bonnes œuvres. « Faites mourir, dit l'Apôtre, vos « membres qui sont sur la terre, savoir : l'im« pureté, l'agitation, la convoitise du mal et « l'avarice, laquelle, observe-t-il, est un asser« vissement à des idoles [2] ». Une fois donc ces membres mis à mort, nous ressuscitons aux vertus contraires, à la sainteté, au calme, à la charité, à la bienfaisance. Eh bien ! de même que la mort spirituelle précède ici la résurrection spirituelle ; ainsi la mort du corps précède la résurrection corporelle.

24. Sachons distinguer par conséquent ces deux résurrections. A la spirituelle se rapportent ces paroles : « Lève-toi, toi qui dors, et « ressuscite d'entre les morts [3] » ; et ces autres : « Sur ceux qui étaient assis à l'ombre « de la mort, s'est levée la lumière [4] » ; ces autres encore, qui viennent d'être rappelées : « Si vous êtes ressuscités avec le Christ, re« cherchez les choses d'en haut ». A la résurrection corporelle se rapporte ce que dit maintenant l'Apôtre, en réponse à cette question : « Comment ressuscitent les morts, « demandera-t-on ? Avec quel corps revien« dront-ils ? » Il s'agissait en effet de la résurrection corporelle, qui s'est réalisée dans le Christ avant de se réaliser dans l'Eglise. C'est à cette résurrection que s'appliquent ces mots : « Il faut que, corruptible, ce corps re« vête l'incorruptibilité, et, mortel, l'immor« talité » ; lesquels sont une explication de ceux-ci : « Ni la chair ni le sang ne possède« ront le royaume de Dieu ».

Mais nous avons ailleurs, du même apôtre saint Paul, un témoignage fort clair, soit en faveur de la résurrection spirituelle, soit en faveur de la résurrection de la chair ; car on appelle chair le corps mortel, animé encore ou inanimé. Voici donc comme s'exprime l'Apôtre : « Or, si le Christ est en vous, sans « doute le corps est mort à cause du péché, « mais l'esprit est vivant, à cause de sa jus« tice ». Voilà bien, dans la justice, la résurrection spirituelle. Doit-on espérer encore la résurrection corporelle ? Examine. L'Apôtre n'a point voulu dire de notre corps qu'il est mortel, mais mort ; c'est d'ailleurs ce qu'il montre dans les paroles qui suivent, car il poursuit ainsi : « Si donc l'Esprit de Celui qui « a ressuscité Jésus d'entre les morts, habite « en vous, Celui qui a ressuscité d'entre les « morts Jésus notre Seigneur, vivifiera aussi « vos corps mortels, à cause de son Esprit qui « habite en vous [1] ».

Ainsi donc, c'est en niant l'une de ces deux résurrections que les hommes dont je parlais « se sont égarés près de la vérité ». S'ils niaient absolument toute résurrection, ils s'égareraient loin de la vérité, et non « près « de la vérité ». Mais en en reconnaissant une, la résurrection spirituelle, « c'est près « de la vérité qu'ils s'égarent ». Celle qu'ils nient est la résurrection spirituelle, l'objet de nos espérances. « La résurrection déjà est « accomplie », répètent-ils. Si en parlant ainsi ils n'empêchaient de croire et d'espérer cette résurrection de la chair, l'Apôtre ne dirait pas d'eux : « Ils ont perverti la foi de quel« ques-uns ».

25. Maintenant, prêtez l'oreille à un témoi-

[1] Isa. LXVI, 24 ; Marc, IX, 43, 45. — [2] Coloss. III, 1-5. — [3] Eph. V, 14. — [4] Isa. IX, 2.

[1] Rom. VIII, 10, 11.

gnage extrêmement clair du Seigneur lui-même. Il est contenu dans l'Evangile selon saint Jean; et il parle avec tant d'évidence et en même temps, des deux résurrections, spirituelle et corporelle, présente ou future, qu'on ne peut les révoquer en doute, quand on se dit chrétien dans un sens quelconque et soumis à l'autorité de l'Evangile; et qu'il ne laisse aucune prise aux attaques de ces ennemis qui aspirent, en quelque sorte, au moyen de la foi chrétienne, à ruiner le christianisme, et à tuer les âmes faibles en leur inoculant leurs poisons. Ecoutez le saint livre lui-même. Si je remplis ici les fonctions de lecteur, en même temps que celle de commentateur, c'est pour appuyer notre thèse sur l'autorité des divines Ecritures, et éviter de bâtir sur le sable des conjectures humaines, comme il arriverait si la mémoire venait à nous faire un instant défaut. Ecoutez donc l'Evangile selon saint Jean; c'est le Seigneur qui parle :

« En vérité, en vérité je vous le déclare : « Quand on écoute ma parole et que l'on croit « à Celui qui m'a envoyé, on a la vie éter- « nelle, et on ne va point en jugement, car « on a passé de la mort à la vie. En vérité, « en vérité je vous le déclare : vient une « heure, et elle est déjà venue, où les morts « entendront la voix du Fils de Dieu, et « ceux qui l'auront entendue vivront. Car, « comme le Père a en lui-même la vie, ainsi « il a donné au Fils d'avoir la vie en lui- « même : il lui a, de plus, donné le pouvoir « de juger, parce qu'il est Fils de l'homme. « Ne vous en étonnez pas, car vient l'heure « où tous ceux qui sont dans les tombeaux « entendront sa voix et en sortiront : ceux qui « auront fait le bien, pour ressusciter à la « vie, et ceux qui auront fait le mal, pour res- « susciter au jugement [1] ».

Je le crois, beaucoup d'entre vous comprennent, sans autre explication que ces paroles mêmes du Seigneur, qu'il s'agit ici des deux résurrections, de la résurrection spirituelle produite par la foi, et de la résurrection corporelle, annoncée si distinctement et si clairement par le son connu au loin de la dernière trompette. Afin toutefois de rendre cette idée manifeste aux yeux de tous ceux qui m'entendent, étudions avec soin les paroles de ce texte.

[1] Jean, V, 24-29.

« En vérité, en vérité je vous le déclare : « Quand on écoute ma parole et que l'on « croit à Celui qui m'a envoyé, on a la vie « éternelle, et on ne va pas en jugement, car « on a passé de la mort à la vie ». C'est ici la résurrection spirituelle qui se produit actuellement par la foi. Le Sauveur craint toutefois que d'après ces expressions on ne regarde cette résurrection comme étant fort éloignée encore. Sans doute il n'a point dit : On passera de la mort à la vie; mais : « On a passé de la « mort à la vie ». Cependant ne pourrait-on pas s'imaginer qu'il a employé ici le passé pour le futur, comme dans cette prophétie : « Ils ont creusé mes mains et mes pieds [1] », ce qui représente un outrage arrivé seulement bien plus tard? Pour s'expliquer plus clairement, il ajoute donc : « En vérité, en « vérité je vous le déclare : l'heure vient, et « elle est déjà venue, où les morts entendront « la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'enten- « dront, vivront ». La pensée de ces mots : « Il a passé de la mort à la vie », est exprimée dans celui-ci : « Ils vivront ». Mais pour détourner l'idée que ces autres : « Vient une « heure », désignent ce qu'on doit espérer à la fin des siècles, lorsqu'aura lieu la résurrection des corps, le Sauveur ajoute : « Elle « est déjà venue ». En effet, le texte ne porte pas simplement : « Vient une heure »; il dit : « Vient une heure, et elle est déjà venue ». Quant à ces mots : « Ceux qui entendront cette « voix, vivront », ils rappellent la vie exprimée par ces autres : « Il a passé de la « mort à la vie », et s'appliquent aux hommes que ne frappera point la condamnation suprême, attendu que par leur foi ils préviennent le jugement et passent de l'état de mort à l'état de vie.

26. Le Seigneur va montrer actuellement quel jugement doit séparer les bons des méchants, attendu que jusqu'alors il n'a parlé que de la résurrection présente et spirituelle qui distingue les bons. Il poursuit donc ainsi : « Et il lui a donné l'autorité judiciaire, parce « qu'il est Fils de l'homme ». En quelle qualité a-t-il reçu le droit de juger? Le texte l'indique : « En sa qualité de Fils de l'homme » ; car en tant que Fils de Dieu il a comme son Père éternellement ce droit.

Comment se fera ce jugement? Le voici : « Ne vous étonnez point de cela, dit-il, attendu

[1] Ps. XXI, 17.

« que vient l'heure où tous ceux qui sont « dans les tombeaux entendront sa voix et en « sortiront, ceux qui ont fait le bien, pour « ressusciter à la vie, et ceux qui ont fait le « mal, afin de ressusciter pour leur juge« ment ». Lorsque précédemment il disait : « Vient l'heure », il ajoutait : « Et elle est déjà « venue », et c'était pour empêcher de confondre ce moment prédit avec celui où doit s'accomplir, à la fin des siècles, la résurrection des corps. Mais comme c'est de ce dernier moment qu'il est maintenant question, après ces mots : « Vient l'heure », il ne dit pas : « Et elle est déjà venue ». Précédemment encore il disait que les morts entendaient la voix du Fils de Dieu, mais il ne parlait point de tombeaux. Il veut donc que nous distinguions entre les morts spirituels que tue l'erreur et que maintenant fait revivre la foi, et ces autres morts dont les corps inanimés sont dans les sépulcres et doivent ressusciter à la fin des siècles. Aussi, pour nous porter à espérer cette résurrection corporelle, il dit maintenant : « Tous ceux qui sont dans les « tombeaux entendront sa voix et en sorti« ront ». Précédemment encore : « Ils enten« dront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui « l'auront entendue vivront », disait-il. Pourquoi ces mots : « Ceux qui l'auront enten« due ? » Ne suffisait-il pas de dire : Ils entendront la voix du Fils de Dieu, et ils vivront? Mais il s'agit ici des morts spirituels tués par l'erreur, car beaucoup d'entre eux écoutent sans écouter, c'est-à-dire, sans obéir, sans croire. Quant à ceux qui l'écoutent comme il voulait être écouté lorsqu'il s'écriait : « En« tende, qui a des oreilles pour entendre [1] », ceux-là vivront. Oui donc, beaucoup l'entendront ; mais « ceux qui l'auront entendue », savoir, ceux qui auront cru, « revivront » ; au lieu que ceux qui l'écouteront sans croire, ne revivront point.

Tout cela fait comprendre de quelle vie et de quelle mort il a parlé dans ce premier passage ; c'est de la mort qui frappe les seuls méchants, par cela même qu'ils sont méchants, et de la vie que les bons seuls possèdent, par là même qu'ils sont bons.

Maintenant, au contraire, qu'il traite de la résurrection des corps, il ne dit pas : Ils entendront sa voix, et ceux qui l'auront entendue, sortiront ; tous en effet entendront la dernière trompette et sortiront du tombeau, puisque nous ressusciterons tous. Tous cependant nous ne serons pas transformés : c'est ce qu'exprime ainsi la suite du discours : « Ceux qui auront fait le bien, afin de res« susciter à la vie ; et ceux qui auront fait « le mal, afin de ressusciter pour leur ju« gement ». Quand il s'agissait, un peu plus haut, de la résurrection spirituelle communiquée par la foi, tous devaient éprouver le même sort après avoir été rendus à la vie ; on ne distinguait en parlant d'eux ni bonheur ni malheur, tout, au contraire, était pris en bonne part. Aussi, après ces mots : « Ceux « qui l'auront entendue revivront », ne venaient pas ceux-ci : Ceux qui ont fait le bien, pour la vie éternelle ; et ceux qui ont fait le mal, pour l'éternel supplice. Ces mots : « Ils revivront », ne doivent se prendre que dans un bon sens, aussi bien que ces autres : « Il a passé de la mort à la vie ». S'il n'est pas dit à quelle vie, c'est que la vie ne saurait être malheureuse quand, de la mort, on y est rappelé par la foi. Ici encore il n'est pas dit en commençant : Ils entendront sa voix et ils vivront, car, dans tout ce passage, le terme : « Ils vivront », désigne une bonne et heureuse vie. Il est dit au contraire : « Ils entendront « et ils sortiront ». Or, cette dernière expression montre les corps en mouvement pour sortir de leurs tombeaux. Néanmoins, comme tous n'en sortiront pas pour être heureux, le Seigneur ajoute : « Ceux qui ont fait le bien, « afin de ressusciter à la vie » ; ici encore *vie* ne doit se prendre qu'en bonne part : « Et « ceux qui ont fait le mal, afin de ressusciter « pour leur jugement », c'est-à-dire, selon la pensée du Sauveur, pour leur supplice.

27. Désormais donc, mes frères, personne ne doit user de subtilité et de chicane pour demander quels seront l'air, la taille, les mouvements et la démarche des corps ressuscités. Il te suffit de savoir que ton corps aura la même forme que celui du Seigneur se montrant après sa résurrection, et conséquemment la forme humaine. Que cette forme toutefois ne te fasse pas craindre pour lui la corruption ; car si tu ne la crains pas, tu n'auras pas à redouter non plus cette sentence : « Ni la chair « ni le sang ne posséderont le royaume de « Dieu », tu ne tomberas pas non plus dans le piége que tendent devant toi les Sadducéens et auquel tu ne pourras échapper en t'imagi-

[1] Luc, VIII, 8.

nant que les hommes ressusciteront pour se marier, pour engendrer des enfants et pour faire ce qu'on fait durant cette vie mortelle.

Veux-tu savoir ce que sera cette vie? Mais est-il un homme qui puisse te l'expliquer? Cette vie sera celle des anges; et pour t'en donner une idée, il faudrait pouvoir te dépeindre la vie des anges, puisque les hommes alors seront égaux aux anges. Mais la vie des anges étant pour nous une vie cachée, pourquoi chercher davantage? On pourrait, en s'égarant, parvenir, non pas à ce qu'on cherche, mais à ce qu'on s'est imaginé. C'est donc chercher trop tôt, c'est chercher avec trop d'empressement. Ah ! marche plutôt dans la voie, et en n'en sortant point, tu parviendras dans ta patrie.

Attachez-vous donc au Christ, mes frères; attachez-vous à la foi, demeurez fermes dans la voie; ainsi vous arriverez à ce que maintenant vous ne sauriez voir. Car dans ce chef divin s'est révélé ce qu'on doit espérer pour ses membres; on a contemplé, dans ce mystérieux fondement, ce que doit élever notre foi, ce qui doit s'achever quand nous verrons face à face. En supposant aujourd'hui que vous voyez ce que nous serons, vous pourriez être dupes de vous-mêmes, abandonner la voie, vous égarer et ne point arriver au terme, c'est-à-dire à voir en face Celui près de qui nous conduit la foi.

28. Comment vivent les anges? demanderas-tu. Il te suffit de savoir qu'ils vivent exempts de toute corruption; car il nous est bien plus facile de te dire ce qui ne sera point, que ce qui sera dans cette vie. Je puis en effet, mes frères, vous indiquer rapidement plusieurs choses qui seront inconnues alors, et si je le puis, c'est que d'un côté nous les connaissons par expérience, et que d'autre part, nous savons ce qui ne se fera point au ciel, sans avoir expérimenté encore ce qui s'y fera : « Car nous marchons sous la conduite « de la foi, et non pas encore en vue de la réa« lité; tant que nous sommes dans ce corps, « nous vivons éloignés du Seigneur[1] ». Qu'est-ce donc qui ne se fera point alors? on ne se mariera pas pour donner naissance à des enfants, car il n'est point là question de mort; on ne grandira pas, puisqu'on ne vieillira pas non plus; on ne mangera pas, puisqu'il n'y aura point d'épuisement; on n'y fera point d'affaires, puisqu'on n'y éprouvera aucun besoin; on ne s'y appliquera pas même aux actions, du reste dignes d'éloges, auxquelles les besoins et les exigences de cette vie exigent que se livrent ici-bas les hommes les plus innocents. Non-seulement on n'y connaîtra ni brigandages ni exactions; on n'y verra pas même ce que font ici les justes pour subvenir aux besoins de la vie présente.

On jouira là de ce sabbat perpétuel que célèbrent les Juifs d'une manière charnelle, et qui est pour nous une révélation de ce qui se fait dans l'éternité. Repos ineffable, puisqu'on ne saurait expliquer en quoi il consiste, et puisqu'on n'en parle qu'en faisant connaître de quoi il sera exempt. C'est vers lui néanmoins que nous tendons, c'est pour l'obtenir que nous nous régénérons spirituellement. Par notre naissance charnelle, nous sommes destinés au travail, et au repos par notre naissance spirituelle; le Christ ne crie-t-il pas : « Venez à moi, vous tous qui « travaillez et qui êtes chargés, et je vous sou« lagerai[1] ? » Ici il nous nourrit, là il nous achève; ici il promet, là il accomplit; ici il indique, là il fait voir de près.

Une fois qu'au sein de cette béatitude, nous serons parfaits et sains de corps et d'esprit, il ne sera plus question de ce que nous faisons actuellement; on ne verra point au ciel ce qu'on préconise ici parmi les bonnes œuvres auxquelles se livrent les chrétiens. Quel chrétien ne loue-t-on pas, lorsqu'il donne à manger à celui qui a faim, à boire à qui a soif, des vêtements à qui en manque; lorsqu'il accueille l'étranger, qu'il apaise les querelles, qu'il visite les malades, qu'il ensevelit les morts et qu'il console ceux qui pleurent? Ce sont là de grandes actions, des actions pleines de miséricorde, pleines de louanges et de grâces. Mais au ciel elles n'existeront point, attendu que la miséricorde n'est provoquée que par la misère. Comment nourrir, quand personne n'a faim? comment donner à boire, quand nul ne souffre de la soif? comment donner des vêtements à qui en manque, quand tous sont revêtus de l'immortalité même? Ne viens-tu pas d'entendre parler des tuniques des saints, dans ces mots de l'Apôtre : « Il faut que, cor« ruptible, ce corps se revête d'incorrupti« bilité », puisque *revêtir* suppose évidemment des *vêtements*? Ah! c'est ce vêtement

[1] II Cor. v, 6, 7.

[1] Matt. xi, 28.

précieux que perdit Adam, et qu'il échangea pour des peaux d'animaux. Comment donner l'hospitalité aux étrangers, quand tous vivent dans leur patrie? comment visiter des malades, quand tous possèdent l'incorruptibilité avec une égale force et une vigueur égale? comment ensevelir les morts, là où il n'y en a pas? apaiser les querelles, quand tout y est en paix? consoler les affligés, quand tous y goûtent une éternelle joie? Dès lors donc qu'il n'y aura plus de misères, il n'y aura plus également d'œuvres de miséricorde.

29. Mais alors que fera-t-on? J'en ai déjà fait la remarque : il m'est plus facile de dire ce qu'on ne fera point, que d'expliquer ce qu'on fera. Je sais encore, mes frères, que nous ne nous endormirons point dans l'inaction, parce que le sommeil nous a été donné comme un agent réparateur : car la fragilité de notre corps ne serait point capable d'une application continuelle qui mettrait toujours en mouvement nos sens destinés à la mort, si ces sens, en s'assoupissant, ne permettaient au corps de réparer ses forces et de pouvoir se remettre en mouvement. De même en effet que la résurrection doit suivre la mort, ainsi le réveil doit succéder au sommeil. Au ciel donc point de sommeil. Convient-il d'ailleurs qu'on voie l'image de la mort, quand il n'est plus question de la mort?

Qu'on ne craigne pas toutefois de s'ennuyer, en apprenant que toujours on sera éveillé, sans rien faire. Je puis dire, sans toutefois pouvoir faire parfaitement comprendre ce que je ne saurais voir encore; je puis donc dire sans être téméraire, puisque je m'appuie sur l'Ecriture, en quoi consisteront toutes nos actions. Toutes nos actions se concentreront dans l'*Amen* et l'*Alleluia*. De quoi parlez-vous, mes frères? Je m'aperçois que vous m'entendez, et que vous m'entendez avec plaisir. Gardez-vous bien cependant de vous laisser attrister par une pensée charnelle et de vous dire : Mais si l'un d'entre nous restait debout, occupé chaque jour à répéter : *Amen*, *Alleluia*, l'ennui le dessécherait, il finirait par s'endormir en prononçant ces paroles et préférerait revenir au silence; gardez-vous de regarder cette vie comme digne de mépris plutôt que d'ambition et de vous écrier en vous-mêmes : Comment! répéter toujours *Amen* et *Alleluia*, mais qui pourrait y tenir?

Je vais donc m'expliquer, si je le puis, et du mieux que je le pourrai. Ce n'est point en excitant des sons qui passent, mais les sentiments du cœur, que nous redirons *Amen*, *Alleluia*. Que signifie *Amen*? que signifie *Alleluia*? *Amen* veut dire : c'est vrai; *Alleluia* : louez Dieu. Or, Dieu est la vérité immuable, vérité qui ne croît ni ne décroît, qui ne dépérit ni n'augmente, qui ne s'allie jamais à aucune erreur; vérité perpétuelle, constante et toujours incorruptible; au contraire, quoi que nous fassions au milieu de ce monde créé, et durant cette vie, nos actes ne sont que comme des figures de la réalité, exprimées par des mouvements corporels, et nous ne nous conduisons que par la foi. Mais quand nous verrons face à face ce que nous ne voyons maintenant qu'à travers un miroir et en énigme [1], nous nous écrierons alors avec une impression bien autrement différente, ineffablement différente : Ah! c'est vrai. Mais parler ainsi, ce sera dire : *Amen*, et le dire en quelque sorte avec un insatiable rassasiement. Rien ne nous manquera alors, voilà pourquoi il y aura rassasiement; et si j'ajoute que le rassasiement sera comme insatiable, c'est que l'abondance de tous biens ne cessera jamais de réjouir. Mais être insatiablement rassasié de la vérité, c'est dire *Amen* sous l'impression d'une insatiable vérité. Eh! qui pourrait exprimer, faire connaître « ce que « n'a point vu l'œil, ce que l'oreille n'a point « entendu, ce que n'a point pressenti le cœur « de l'homme [2]? »

Ainsi donc nous contemplerons la Vérité sans le moindre ennui et avec un bonheur qui ne se démentira point, nous la verrons avec un éclat qui bannira le moindre doute; de plus, embrasés d'amour pour cette même vérité, nous nous attacherons intimement à elle, nous l'étreindrons en quelque sorte pour lui donner un baiser aussi doux qu'il sera chaste et spirituel, et d'une voix non moins heureuse nous louerons Celui qui est la Vérité même, en criant *Alleluia*. Oui, dans le transport de leur joie et dans l'ardeur de la charité qui les enflammera les uns pour les autres et surtout pour Dieu, tous les citoyens de cette cité bénie s'exciteront à louer Dieu avec un même amour, et ils répéteront *Alleluia*, comme ils répéteront *Amen*.

30. Les corps des saints, une fois élevés à

[1] I Cor. XIII, 12. — [2] I Cor. II, 9.

l'état des corps célestes et angéliques, seront tellement pénétrés et animés de cette vie immortelle, que ni fatigue ni besoin ne les détourneront ni de cette contemplation bienheureuse, ni de ces louanges données à la vérité. La vérité sera ainsi leur nourriture, et le repos dont ils jouiront fera qu'ils seront comme assis. N'est-il pas dit quelque part qu'ils seront assis à un banquet? le Seigneur ne dit-il pas lui-même : « Beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident et prendront place au festin avec Abraham et « Isaac et Jacob, dans le royaume des « cieux [1] ? » Ces paroles signifient que les saints se nourriront de la vérité au sein d'un grand et parfait repos. Cette nourriture, en effet, restaure sans s'épuiser ; on la mange sans qu'elle diminue ; nous nous consumons et non pas elle ; bien différente de nos aliments ordinaires, qui s'épuisent pour nous soutenir, et qui finissent pour empêcher de finir celui qui les prend. Ainsi être assis, c'est être éternellement en repos ; la nourriture n'est autre chose que l'immuable vérité ; la prendre enfin, c'est vivre éternellement ou la connaître : « La vie éternelle », est-il écrit, « consiste à vous connaître, vous le seul vrai « Dieu, à connaître aussi Celui que vous avez « envoyé, Jésus-Christ [2] ».

31. D'ailleurs l'Ecriture atteste souvent que cette vie, qui consiste dans la contemplation de la vérité, se soutiendra d'une manière non-seulement ineffable, mais encore délicieuse. Nous ne saurions rappeler ici tous ces témoignages. En voici un : « Celui qui m'aime, « garde mes commandements. Mais aussi je « l'aimerai et je me montrerai à lui [3] ». Jésus suppose ici qu'on lui demande quel salaire et quelle récompense sont assurés par lui à qui observe ses préceptes, et il répond : « Je me découvrirai à lui » ; il fait donc consister le parfait bonheur à le connaître tel qu'il est. Voici un autre passage : « Mes bien-« aimés, nous sommes enfants de Dieu, mais « ce que nous serons, ne paraît pas encore. « Nous savons toutefois que quand il se mon-« trera, nous lui serons semblables, car nous « le verrons tel qu'il est [1] ». Dans le même sens l'apôtre saint Paul s'exprime ainsi : « Ce sera alors face à face [2] » ; ailleurs en effet, il a dit : « Nous sommes transformés en « son image, allant de clarté en clarté, comme « sous l'action de l'Esprit du Seigneur [3] ». On lit encore dans les psaumes : « Cessez et voyez « que je suis le Seigneur [4] ». On le verra donc parfaitement lorsqu'on jouira du parfait repos.

Mais quand jouira-t-on du parfait repos, sinon lorsque se seront écoulés ces temps laborieux, ces temps où nous sommes enchaînés à tant de besoins, ces temps où la terre produit pour les pécheurs des épines et des chardons, afin de forcer l'homme à manger son pain à la sueur de son front? Une fois donc que seront entièrement écoulés ces temps de l'homme terrestre, et que le jour de l'homme céleste luira dans tout son éclat, nous verrons aussi parfaitement que sera complet notre repos. Eh ! quand, à la résurrection dernière, les fidèles ne seront soumis ni à aucun dépérissement ni à aucun besoin, pourquoi travaillerait-on ? Aussi ces paroles : « Cessez et voyez », reviennent à celles-ci : Mettez-vous à table et mangez. Alors donc nous serons en repos, et nous verrons Dieu tel qu'il est, et nous le louerons en le voyant. Ainsi la vie des saints, et leur action dans le repos, consistera à louer Dieu sans relâche. Nous ne le bénirons pas un jour seulement. Comme le jour de l'éternité est un jour sans fin, ainsi nos louanges seront sans relâche ; aussi louerons-nous durant les siècles des siècles. L'Ecriture ne dit-elle pas à Dieu, pour exprimer ce bonheur ardemment désiré : « Heureux ceux qui habitent votre demeure ! « ils vous loueront durant les siècles des « siècles [5] ».

Unis au Seigneur, prions-le pour nous et pour tout son peuple, debout avec nous dans les parvis de son sanctuaire. Ah ! qu'il daigne le garder et le protéger, au nom de Jésus-Christ son Fils et notre Seigneur, lequel vit et règne avec lui durant les siècles des siècles. Amen.

[1] Matt. VIII, 11. — [2] Jean, XVII, 3. — [3] Id. XIV, 21.

[1] I Jean, III, 2. — [2] I Cor. XIII, [illegible]. — [3] II Cor. [illegible], 18. — [4] Ps. XLV, 11. — [5] Ps. LXXXIII, 5.

SERMON CCCLXIII.

PASSAGE DE LA MER ROUGE [1].

ANALYSE. — Saint Paul nous enseigne expressément que ce passage figurait des mystères de la loi nouvelle. Quels sont ces mystères? 1° En traversant la mer Rouge, les Israélites échappèrent miraculeusement aux Egyptiens qui périrent tous engloutis sous les flots : ainsi, par le baptême, sommes-nous délivrés de nos péchés, qui sont complétement effacés. D'ailleurs on peut expliquer parfaitement dans ce sens mystique la première partie du cantique de Moïse. 2° Ce cantique montre ensuite comment les Israélites échappèrent aux ennemis qui les menaçaient dans le désert. Ce désert représente la vie actuelle, où, par la grâce de Dieu, le fidèle finira aussi par être délivré de tous ses ennemis.

1. Ce qui doit nous diriger, mes très-chers frères, dans l'étude et l'explication des saintes Ecritures, c'est l'autorité même des Ecritures dans les passages où le sens en est évident ; en conséquence nous devons nous appuyer sur ce qui est clair et destiné à nous alimenter, pour interpréter fidèlement ce qui est moins clair et destiné à nous exercer. Eh ! qui oserait exposer autrement les divins mystères, que ne les ont exposés et commandé d'exposer la bouche et le cœur des Apôtres? Or, voici comment s'exprime l'apôtre saint Paul :

« Je ne veux pas vous laisser ignorer, mes « frères, que nos pères ont tous été sous la « nuée, et qu'ils ont tous passé la mer, et « qu'ils ont tous été baptisés, sous Moïse, dans « la nuée et dans la mer, et que tous ont « mangé la même nourriture spirituelle, et « bu, tous, le même breuvage, aussi spiri- « tuel ; car ils buvaient de l'eau de la pierre « mystérieuse qui les suivait, et cette pierre « était le Christ. Cependant la plupart d'entre « eux ne furent pas agréables à Dieu, car ils « succombèrent dans le désert. Or, tous ces « traits sont pour nous des figures, et nous « pressent de ne pas convoiter les choses « mauvaises, comme eux les convoitèrent ». L'Apôtre ajoute, un peu après : « Tout cela « leur arrivait en figure, et on l'a écrit pour « notre avertissement, de nous pour qui est « venue la fin des temps [2] ».

2. Par conséquent, mes bien-aimés, aucun fidèle ne peut douter que le passage de l'ancien peuple à travers la mer Rouge ne figure notre baptême ; par conséquent encore, puisque, sous la conduite de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont Moïse était alors l'image, nous avons échappé, par le baptême, au diable et à ses anges, qui nous épuisaient en nous tenant asservis aux œuvres de la chair, comme Pharaon et les Egyptiens condamnaient les Hébreux à travailler des briques, nous devons nous écrier aussi : « Chantons le « Seigneur, car il a fait éclater sa gloire, il a « précipité dans la mer le cheval et le cava- « lier ». Ne sont-ils pas morts pour nous, ceux qui ne peuvent plus nous asservir? Aussi les fautes qui nous rendaient les esclaves du démon, ont-elles été comme submergées et anéanties dans la mer, lorsque nous avons recouvré notre liberté dans l'eau sainte de la grâce. Par conséquent « chantons le Sei- « gneur, car il a fait éclater sa gloire avec « magnificence, il a précipité dans la mer le « cheval et le cavalier » ; l'orgueil et l'orgueilleux ont disparu dans le baptême, attendu qu'on est humble et soumis à Dieu quand on chante ce cantique ; pour l'orgueilleux, en effet, pour celui qui recherche sa propre gloire et qui s'exalte, ce n'est pas le Seigneur qui s'est glorifié avec magnificence. Au contraire, l'impie qui a obtenu sa justification en s'attachant à Celui qui justifie l'impie, qui désire que sa foi lui soit imputée à justice [1], afin de vivre dans la justice par la foi [2], qui craint aussi de n'être pas soumis à la justice de Dieu en l'ignorant et en voulant établir la sienne [3], celui-là chante avec une entière sincérité que le Seigneur est son aide, son protecteur, son sauveur, son Dieu, et c'est lui qu'il honore. Il n'est pas du nombre de ces enflés qui tout en connaissant Dieu ne l'ont point glorifié comme Dieu [4] ; aussi dit-il : « C'est le Dieu de mon père » ; le Dieu de

[1] Exod. xv. 1-21. — [2] I Cor. x. 1-11.

[1] Rom. iv. 5. — [2] Ib. i, 17. — [3] Ib. x. 3. — [4] Ib. i. 21.

mon père Abraham ; car il a cru à Dieu et sa foi lui a été imputée à justice [1].

Voilà pourquoi nous, qui sommes humbles et qui ne présumons point de notre justice, mais de sa grâce, nous bénissons le Seigneur, qui « met fin aux combats » et qui est notre paix. Aussi « le Seigneur est son nom », et nous lui disons, par la bouche d'Isaïe : « Pos« sédez-nous [2] ». — « Le Seigneur est son « nom ». Nous n'étions pas, et il nous a créés; nous étions perdus, et il nous a retrouvés; nous nous étions vendus, et il nous a rachetés. « Le « Seigneur est son nom. Il a jeté dans la mer « les chars de Pharaon et son armée ». Il a fait disparaître dans le baptême et les jactances du siècle et ces foules de péchés sans nombre qui soutenaient en nous la cause du diable.

Il avait, sur ses chars, disposé « trois rangs « de combattants »; et ceux-ci, en luttant contre nous, nous faisaient redouter la souffrance, l'humiliation, la mort. Toutes ces craintes ont été englouties dans la mer Rouge, attendu que par le baptême nous avons été ensevelis, pour mourir, avec Celui qui pour l'amour de nous a été flagellé, outragé et mis à mort[3]. Dans ce rouge océan ont été submergés tous nos ennemis par Celui dont la mort sanglante, destinée à l'expiation de nos péchés, a consacré le baptême.

Nos ennemis tombent-ils au fond de l'abîme, comme une pierre? Le diable ne saisit et ne traite avec toute sa cruauté que ceux dont il est écrit : « Une fois tombé dans l'abîme du « mal, le pécheur méprise [4] ». Ces malheureux ne croient pas qu'ils puissent obtenir le pardon de ce qu'ils ont fait, et ce désespoir fait qu'ils s'enfoncent plus dangereusement et plus à fond. « Mais votre droite, Seigneur, a « fait éclater sa puissance ; votre droite, Sei« gneur, a brisé l'ennemi, et dans l'immen« sité de votre majesté, vous avez, Seigneur, « mis en pièces nos adversaires. Vous avez « envoyé votre colère, et la terre les a dévorés « comme une paille ». C'est-à-dire : Nous avons redouté votre courroux et nous avons cru en vous, et tous nos péchés ont été effacés. Eh ! pourquoi dire : « Au souffle de la « colère du Seigneur, l'eau s'est divisée, ses « flots se sont durcis comme une muraille, ils « se sont gelés au milieu de la mer », quand ce fut en se divisant et en durcissant de la sorte que les vagues ouvrirent la route au peuple délivré ? Pourquoi n'attribuer pas plutôt au souffle de la divine miséricorde cette séparation des eaux, sinon pour indiquer que ce qui nous pousse au baptême, que ce qui nous pousse, non pas vers les flots où on est submergé, mais vers les flots que l'on traverse comme une route pour arriver à la délivrance, c'est la crainte de cette divine colère que dédaigne le pécheur descendu au fond de l'abîme du mal ?

« L'ennemi disait : Je poursuivrai et je « saisirai, je partagerai les dépouilles et j'as« souvirai mon âme; j'immolerai avec mon « épée, et ma main tiendra l'empire ». Cet ennemi ne comprend pas en effet quelle force trouvent, dans le sacrement du Seigneur, ceux qui croient et qui espèrent en lui ; il s'imagine qu'on peut encore, après le baptême, être asservi à la tyrannie du péché, parce que la fragilité même de la chair est une source de tentation ; mais il ignore où, quand et comment s'achève ce renouvellement de tout l'homme qui commence au baptême, qui figure le baptême et dont on puise au baptême l'espérance bien fondée. Alors, en effet, ce corps mortel se revêtira d'immortalité, et après avoir ruiné entièrement toutes les principautés et toutes les puissances, Dieu sera tout en tous [1]. Maintenant donc, pendant que ce corps de corruption appesantit l'âme [2], l'ennemi s'écrie : « Je poursuivrai et je sai« sirai ».

« Mais vous avez envoyé votre souffle, et la « mer les a engloutis ». Ce souffle n'est pas appelé ici un souffle de colère, et pourtant il engloutit les ennemis sous les flots : précédemment au contraire il était dit : « Au « souffle de votre colère l'onde s'est divisée »; et toutefois c'était pour ouvrir au peuple de Dieu un passage de délivrance. C'est que Dieu ne paraît pas s'irriter quand il laisse impunis les péchés et que le coupable s'endurcit de plus en plus. C'est alors que pareil au plomb, celui-ci descend d'autant plus vite dans les profondeurs de l'abîme, qu'il voit soumis aux afflictions ceux qui ont été justifiés par la loi, qui endurent leurs souffrances actuelles dans l'espoir de la vie future, et que soutient dans leurs épreuves le souffle de l'Esprit de Dieu. Ici donc on voit Dieu envoyant son Esprit pour consoler et pour exercer les justes dans

[1] Rom. IV, 3. — [2] Isa. XXVI, 13. — [3] Rom. VI, 4. — [4] Prov. XVIII, 3.

[1] I Cor. XV, 53, 54. 24, 28. — [2] Sag. IX, 15.

leurs peines; et la mer engloutissant les impies, parce que, non contents de croire qu'il n'y a point de différence entre les justes et eux, ceux-ci se persuadent que Dieu est irrité contre les justes, puisqu'ils subissent tant d'afflictions, et que contre eux-mêmes il n'a point de ressentiment, puisqu'ils regorgent de tant de prospérités. C'est ainsi qu'ils sont descendus comme le « plomb dans les eaux « bouillonnantes ».

« Qui vous est semblable parmi les dieux, « Seigneur? qui vous est semblable? Vous « êtes glorieux au milieu de vos saints », de ceux qui ne se glorifient pas en eux-mêmes, « admirable dans vos grandeurs; c'est vous « qui opérez les prodiges ». D'ailleurs, ceux qui s'accomplirent alors en prédisaient d'autres pour plus tard, puisque c'était pour nous des figures.

« Vous avez étendu votre droite, la terre les « a dévorés ». Il est sûr qu'aucun égyptien ne fut en ce moment englouti dans la terre; ils furent submergés dans les flots et périrent dans la mer. Que signifie donc : « Vous avez « étendu votre droite, et la terre les a dévo- « rés ? » Ne pourrions-nous entendre ici par la droite de Dieu, Celui dont il est dit dans Isaïe : « Et le bras du Seigneur, à qui s'est-il « montré [1] ? » C'est donc ici le Fils unique que n'a pas épargné son Père, que son Père a livré pour nous tous [2], étendant ainsi sa droite sur la croix. Alors en effet la terre dévora les impies, qui se croyaient vainqueurs et ne voyaient en lui qu'un être méprisable. Aussi est-il écrit : « La terre a été abandonnée aux « mains des impies, et sa face », la divinité du Sauveur, « a été couverte d'un voile par son « jugement [3] ». Voilà comment le Seigneur a gouverné son peuple, il le portait en quelque sorte sur ce bois mystérieux où la terre, c'est-à-dire la chair du Seigneur, a été étendue et a dévoré les impies. Effectivement, ce ne fut point sur un vaisseau que le peuple d'Israël traversa la mer, et conséquemment on ne peut prendre dans le sens propre l'expression: « Vous avez gouverné ». Aussi est-ce « par « votre justice que vous avez gouverné votre « peuple » ; il ne présume point de la sienne, mais il vit par la foi sous votre grâce, et « c'est ce peuple qui est le vôtre et que vous « avez délivré [4] ».

3. « Vous l'avez encouragé par votre puis- « sance », par votre Christ; car la faiblesse en Dieu l'emporte par sa force sur tous les hommes [1]. De plus, s'il a été crucifié dans sa faiblesse, il vit de la puissance de Dieu [2]. Vous « l'avez encouragé par votre puissance, par « votre réparation sainte ». Dès que la résurrection a réparé en lui la chair autrefois mortelle, dès que son corps corruptible s'est revêtu d'incorruptibilité, nous sommes excités à espérer dans l'avenir et dans cette vue à souffrir avec patience tous les maux présents. C'est qu'après le baptême nous avons à traverser le désert, cette vie même où on vit d'espérance, avant d'arriver à la terre promise, à cette terre des vivants où le Seigneur même sera notre partage, enfin à l'éternelle Jérusalem. Or, avant d'y parvenir, cette vie tout entière est pour nous un désert et un tissu de tentations. Cependant, avec l'aide de Celui qui a vaincu le monde, le peuple de Dieu triomphe de tout. Si par le baptême sont anéantis tous les péchés déjà commis, qui semblent poursuivre le coupable, l'épée dans les reins, ainsi après le baptême et dans le cours de cette vie, en mangeant la nourriture spirituelle et en buvant notre mystérieux breuvage, nous triomphons de toutes les attaques. Le nom seul de notre Roi n'a-t-il pas jeté la terreur sur tous les ennemis que nous rencontrons sur notre route ?

On a vu d'abord les Gentils se dresser avec colère pour anéantir le nom chrétien; cette colère impuissante s'est changée en chagrin; la foi s'étendant de plus en plus et couvrant tout l'univers, le chagrin à son tour a fait place à la crainte; et pareils aux oiseaux du ciel, les orgueilleux du monde cherchent asile et protection à l'ombre de cet arbrisseau qui a pris tant d'ampleur, bien que formé d'un mince grain de sénevé [3]. Aussi dans ce cantique où sont rappelés tant de traits figuratifs, voit-on cette succession de la colère, de la douleur et de la crainte éprouvées par les Gentils. « A « cette nouvelle, les Gentils se sont irrités, le « chagrin s'est emparé des Philistins habi- « tants du pays. Alors se sont empressés », ou troublés, « les chefs d'Edom et les princes « des Moabites; la terreur s'est emparée d'eux, « tous les habitants de Chanaan ont séché de « crainte. Que sur eux tombent la peur et la « frayeur de votre grand bras. Qu'ils devien-

[1] Isa. LIII, 1. — [2] Rom. VIII, 32. — [3] Job, IX, 24. — [4] II Tim. II, 19.

[1] I Cor. I, 25. — [2] II Cor. XIII, 14. — [3] Matt. XIII, 31, 32.

« nent immobiles comme des pierres, pour « laisser passer votre peuple, Seigneur, pour « laisser passer votre peuple, ce peuple que « vous avez conquis ». Voilà ce qui s'est vu, ce qui se voit encore : les ennemis de l'Eglise, tout glacés d'étonnement, restent comme des pierres, pendant que nous avançons vers notre patrie. — S'il en est qui essaient de nous fermer le passage, nous triomphons d'eux avec le signe de la croix du Seigneur, comme les Israélites triomphèrent d'Amalec, quand Moïse avait les bras étendus [1].

Et c'est ainsi que nous arrivons et que nous nous affermissons sur cette montagne sacrée, sur cet héritage du Seigneur qui a grandi et couvert toute la terre, après avoir été d'abord cette petite pierre que contempla Daniel [2]. C'est aussi l'habitation que s'est préparée le Seigneur; car le temple de Dieu est saint, sa demeure a une sainteté qui vient de lui-même. « Le temple de Dieu est saint », dit l'Apôtre, « et c'est vous qui êtes ce temple [3] ». Qu'on ne s'arrête point ici à la Jérusalem de la terre, où le temple dont nous parlons fut pendant quelque temps en figure, comme il le fallait d'ailleurs. Aussi l'écrivain sacré témoigne-t-il qu'il entend parler du royaume éternel, qu'on appelle aussi l'éternel héritage de Dieu, la Jérusalem éternelle. Car voici ce qui suit : « Ce « sont vos mains qui l'ont préparée, Seigneur, « vous qui régnez toujours, et éternellement, « et au delà ». Au-delà de ce qui est éternel est-il quelque chose ? Qui l'avancera ? Pourquoi donc avoir ajouté : « Et au delà ? » Peut-être parce que éternel est pris quelquefois pour désigner un temps extrêmement long, et qu'en ajoutant « et au delà », on a voulu faire entendre qu'il s'agit ici de ce qui est véritablement éternel, de ce qui est sans fin. Serait-ce encore pour rappeler que Dieu règne *toujours* au ciel, où il a tout établi à jamais, où il a fait des prescriptions qui ne passeront point [1]; *éternellement* sur ceux qui se sont convertis après avoir transgressé ses lois, à qui il a pardonné leurs péchés, qu'il a ainsi conquis dans le temps et qui reçoivent de lui le bonheur sans fin; *et au delà*, sur ceux qu'il a mis sous les pieds de son peuple en les condamnant à de justes supplices pour rétablir l'ordre ? Nul en effet ne se soustrait à son empire, puisqu'en répartissant ses dons et ses vengeances, puisqu'en distribuant les récompenses ou les châtiments qu'on mérite, il tient toutes les créatures sous son éternelle loi et sous sa juste domination; car il résiste aux superbes et donne aux humbles sa grâce [2]. « C'est que la cavalerie de Pharaon est entrée « dans la mer avec les chars et ceux qui les « montaient, et que le Seigneur a ramené sur « eux les eaux de la mer; tandis qu'au mi- « lieu de cette mer les enfants d'Israël ont « passé à pieds secs ».

4. Tel est l'hymne que chantèrent Moïse et les fils d'Israël, Marie la prophétesse et les filles d'Israël de concert avec elle; tous aussi nous le chantons maintenant, hommes et femmes, l'esprit et la chair. « Ceux qui ap- « partiennent à Jésus-Christ », dit en effet l'Apôtre, « ont crucifié leur chair avec ses « passions et ses convoitises [3] ». C'est ce que peut rappeler le tambour qu'employa Marie pour accompagner ce chant. C'est comme pour en faire un tambour que nous étendons notre chair sur la croix, et la croix nous aide à chanter l'hymne mélodieux de la grâce.

Ainsi donc, devenus humbles, au moment du baptême, sous la douce impression de la grâce, et après avoir éteint dans ses eaux cet orgueil au moyen duquel nous asservissait notre superbe ennemi, ne nous glorifions que dans le Seigneur, et chantons-le, « car il « a fait éclater sa gloire avec magnificence, « il a précipité dans la mer le cheval et le ca- « valier ».

[1] Exod. XVII. — [2] Dan. II, 31, 35. — [3] I Cor. III, 17.

[1] Ps. CXLVIII, 6. — [2] Jac. IV, 6. — [3] Gal. V, 24.

Les Sermons divers ont été traduits par M. l'abbé RAULX.

QUATRIÈME SÉRIE.

DISCOURS SUR LES PSAUMES.

DISCOURS SUR LE PSAUME I.

L'homme céleste et l'homme terrestre. — Le premier est Jésus-Christ, le second est Adam pécheur. — Jésus-Christ ayant évité les piéges dans lesquels Adam trouva la mort, aura dans l'Eglise une postérité que formeront les saints. — Adam pécheur sera le père des impies.

1. « Bienheureux l'homme qui ne s'est point « laissé aller au conseil des impies [1] ! » Cette bénédiction doit s'appliquer à Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui est l'homme divin [2]. « Bienheureux l'homme qui ne s'est point « laissé aller au conseil des impies », comme l'Adam terrestre, qui écouta sa femme séduite par le serpent, et méprisa le précepte du Seigneur [3]. « Et qui ne s'est pas arrêté dans la voie « des pécheurs ». A la vérité, Jésus-Christ est venu dans la voie du péché, puisqu'il est né comme les pécheurs, mais il ne s'y est pas arrêté, car il ne s'est pas épris des attraits du monde. « Et ne s'est point assis dans la chaire « de pestilence ». Car il ne voulut point avoir sur la terre un trône fastueux, et voilà ce qui est justement appelé trône pestilentiel ; de même en effet que l'amour de la domination, que l'appétit de la vaine gloire se glisse dans presque toute âme humaine ; de même la peste est cette maladie qui se répand au loin, attaquant tous les hommes ou à peu près. Une chaire de pestilence se dirait mieux néanmoins d'une doctrine perverse, dont l'enseignement est envahissant comme la gangrène [4]. Voyons ensuite la gradation de ces termes : « S'en aller, s'arrêter, s'asseoir ». L'homme s'en est allé, quand il s'est retiré de Dieu ; il s'est arrêté, quand il a pris plaisir au péché ; il s'est assis, quand affermi dans son orgueil, il n'a pu retourner sans avoir pour libérateur celui qui ne s'est point laissé aller au conseil de l'impie, ne s'est point arrêté dans la voie des pécheurs, ni assis dans la chaire de pestilence.

[1] Ps. I, 1. — [2] Rétract. XIV. — [3] Gen. III, 6. — [4] II Tim. II, 17.

2. « Mais qui s'est complu dans la loi du « Seigneur, et qui méditera cette loi jour et « nuit [1] ». La loi n'est pas établie pour le juste [2], a dit l'Apôtre. Mais être dans la loi n'est pas être sous la loi. Être dans la loi, c'est l'accomplir ; être sous la loi, c'est en recevoir l'impulsion. Dans le premier cas, c'est la liberté, dans le second, c'est l'esclavage. Autre encore est la loi écrite qui s'impose à l'esclave, et autre la loi que lit, dans son cœur, celui qui n'a pas besoin de loi écrite. « Méditer « la loi jour et nuit », signifie la méditer continuellement, ou bien « le jour » s'entendra de la joie, et « la nuit », de la tribulation ; car il est dit : « Abraham vit mon jour et il en tres« saillit de joie [3] » ; et à propos de la tribulation, le Psalmiste a dit : « Bien avant dans la « nuit, mon cœur a été dans l'angoisse [4] ».

3. « Il sera comme l'arbre planté près du « courant des eaux », c'est-à-dire près de la Sagesse elle-même, qui a daigné s'unir à l'homme pour notre salut, afin que l'homme fût un arbre planté près du courant des eaux ; car c'est ainsi qu'on peut entendre cette autre parole du Psalmiste : « Le fleuve de Dieu

[1] Ps. I, 2. — [2] I Tim. I, 9. — [3] Jean, VIII, 56. — [4] Ps. XV, 7.

« est rempli d'eau [1] ». On peut encore entendre par les eaux, l'Esprit-Saint, dont il est dit : « C'est lui qui vous baptisera dans l'Es« prit saint [2] » ; et cette autre : « Qu'il vienne, « celui qui a soif, et qu'il boive [3] »; et encore : « Si tu connaissais le don de Dieu, et qui est « celui qui te demande à boire, tu lui en aurais « demandé toi-même, et il t'aurait donné cette « eau vive qui étanche pour jamais la soif de « celui qui en a bu ; et qui devient en lui une « source d'eau jaillissante jusqu'à la vie éter« nelle [4] ». Ou bien, « près du courant des eaux » signifiera près des péchés des peuples ; dans l'Apocalypse, en effet, les eaux désignent les peuples [5], et le courant se dirait de la chute qui est le propre du péché. Cet arbre donc, c'est Notre-Seigneur, qui prend les eaux courantes, ou les peuples pécheurs, et se les assimile par les racines de son enseignement ; » il « donnera du fruit », c'est-à-dire établira des églises, « en son temps », quand il aura été glorifié en ressuscitant et en montant au ciel. Ayant alors envoyé l'Esprit-Saint aux Apôtres, qu'il confirma dans la confiance en lui-même, et dispersa parmi les peuples, il recueillit pour fruits les églises. « Et son feuillage ne « tombera point », car sa parole ne sera point inutile : « Toute chair, en effet, n'est qu'une « herbe, toute beauté de l'homme est comme « la fleur des champs ; l'herbe s'est fanée, la « fleur est tombée, mais la parole de Dieu de« meure éternellement [6] ». « Et tout ce qu'il « établira, sera dans la prospérité », c'est-à-dire tout ce que portera cet arbre ; car cette généralité embrasse les fruits et les feuilles, ou les actes et les paroles.

4. « Il n'en est pas ainsi de l'impie, vaine « poussière que le vent soulève de la surface « de la terre [7] ». Terre se dit ici de la permanence qui est le propre de Dieu, et dont il est écrit : « Le Seigneur est la part de mon héri« tage, et cet héritage m'est glorieux [8] ». Et ailleurs : « Attends le Seigneur, garde ses « voies, et il t'élèvera jusqu'à te mettre en « possession de la terre [9] » ; et encore : « Bien« heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils « posséderont la terre [10] ». Voici, en effet, le point de comparaison : c'est que la terre invisible sera pour l'homme intérieur ce qu'est pour l'homme extérieur cette terre visible qui lui donne l'aliment et l'espace. C'est de la surface de cette terre invisible que le vent ou l'orgueil qui enfle [1], chassera l'impie. Mais celui qui s'enivre de l'abondance qui règne en la maison de Dieu, qui s'abreuve au torrent de ses voluptés, se prémunit contre l'orgueil et dit : « Loin de moi le pied de l'orgueil« leux [2] ! » De cette terre encore l'orgueil a banni celui qui disait : « Je placerai mon trône vers « l'Aquilon, je serai semblable au Très-Haut [3] ». Enfin, de cette terre l'orgueil a expulsé celui qui osa goûter du fruit défendu, afin de devenir semblable à Dieu, et voulut se dérober à la présence du Seigneur [4]. Voici des paroles de l'Ecriture qui nous font bien comprendre que cette terre est l'apanage de l'homme intérieur, et que l'orgueil en a expulsé l'homme du péché : « De quoi t'enorgueillir, cendre et « poussière ? pendant ta vie, tu as rejeté loin « de toi ton intérieur [5] » ; d'où l'on peut dire avec raison que s'il est rejeté, c'est par lui-même.

5. « Aussi, l'impie ne doit-il point ressusciter « pour le jugement [6] », puisqu'il est balayé de la terre comme une vaine poussière. C'est avec justice que le Psalmiste dit ici que l'orgueilleux sera frustré de ce qu'il ambitionne, ou du pouvoir de juger : aussi nous fait-il mieux comprendre cette parole dans la phrase suivante : « Ni le pécheur dans l'assemblée « des justes ». Il est d'ordinaire, dans l'Ecriture, que la seconde partie du verset explique la première, en sorte que « par l'impie » on doit entendre le pécheur, et par « le jugement », l'assemblée des justes. Ou du moins, s'il y a entre l'impie et le pécheur cette différence que tout impie soit pécheur, quoique tout pécheur ne soit pas toujours impie, « l'impie ne res« suscitera point pour le jugement », c'est-à-dire qu'il ressuscitera, sans aucun doute, mais non pour être jugé, car il est déjà condamné à des peines indubitables. « Mais le pécheur « ne se relèvera point dans l'assemblée des « justes », ou pour juger, mais bien pour être jugé, comme il est dit de lui : « Le feu doit « éprouver l'œuvre de chacun : celui dont « l'ouvrage pourra résister, en recevra la ré« compense ; celui dont l'ouvrage sera con« sumé en subira la peine ; lui cependant sera « sauvé, mais comme par le feu [7] ».

[1] Ps. LXIV, 10. — [2] Matt. III, 11. — [3] Jean, VII, 37. — [4] Id. IV, 10-14. — [5] Apoc. XVII, 15. — [6] Isa. XL, 6-8. — [7] Ps. I, 4. — [8] Id. XV, 7. — [9] Id. XXXVI, 34. — [10] Matt. V, 4.

[1] I Cor. VIII, 1. — [2] Ps. XXXV, 9, 12. — [3] [illegible], 14. — [4] Gen. III, 6-8. — [5] [illegible] X, 9, 10 — [6] [illegible] 1. -15.

6. « Le Seigneur, en effet, connaît la voie « des justes [1] ». Comme on dit : « La médecine « connaît la guérison, mais non la maladie », et toutefois la maladie elle-même est connue par l'art médical ; on peut dire dans le même sens que Dieu connaît la race des justes, et non la race des impies ; non pas que Dieu ignore quelque chose, bien qu'il dise aux pécheurs : « Je ne vous connais point [2] ». « Mais « la voie de l'impie doit périr », se dit dans le même sens que si on lisait : Le Seigneur ne connaît point la voie de l'impie. Mais nous voyons clairement par là que celui qui est ignoré de Dieu doit mourir, comme celui qui en est connu doit subsister. En Dieu, être connu, c'est être ; être ignoré, c'est n'être pas. Il a dit en effet : « Je suis celui qui suis », et : « Celui qui est, m'a envoyé [1] ».

[1] Ps. I, 6. — [2] Matt. VII, 23.

[1] Exod. III, 14.

DISCOURS SUR LE PSAUME II.

L'ÉGLISE ET SES PERSÉCUTEURS.

Les méchants veulent secouer le joug de Dieu et de son Christ ; mais il a établi ce Christ chef de son royaume ou de l'Eglise qui s'étendra partout. Comprenez cette puissance, et faites-vous de la foi un abri contre ses vengeances.

1. « A quoi bon ce frémissement des na« tions, et ces vaines machinations des « peuples ? Les rois de la terre se sont levés, « les princes ont formé des ligues contre le Sei« gneur et contre son Christ[1] ». Le psalmiste dit : « A quoi bon », comme il dirait : C'est en vain ; car ces ligueurs n'ont pas atteint le but qu'ils se proposaient, l'extinction du Christ : c'est la prédiction des persécuteurs de Jésus dont il est fait mention dans les Actes des Apôtres [2].

2. « Brisons leurs liens, et rejetons leur « joug loin de nous [3] ». Bien que ces paroles soient susceptibles d'un autre sens, il est mieux de les appliquer à ceux dont le Prophète a dit qu'ils machinaient en vain ; en sorte que « brisons leurs chaînes, et rejetons leur joug « loin de nous », signifie : appliquons-nous à éluder les devoirs et à rejeter le fardeau de la religion chrétienne.

3. « Celui qui habite dans les cieux se rira « d'eux, le Seigneur les persifflera [4] ». La même pensée est deux fois exprimée : car au lieu de : « Celui qui habite dans les cieux », le Psalmiste a dit : « Le Seigneur » ; et « se rira », est remplacé par « persifflera ». Gardons-nous toutefois d'entendre ces expressions d'une manière humaine, comme si Dieu plissait des lèvres pour rire, et des narines pour se moquer. Il faut entendre par là, le pouvoir qu'il donne à ses élus de lire dans l'avenir, d'y voir le nom du Christ se transmettant jusqu'aux derniers humains, s'emparant de tous les peuples, et de comprendre ainsi combien sont vaines les trames des méchants. Ce pouvoir qui leur découvre cet avenir, c'est la moquerie et le persifflage de Dieu. « Celui qui habite « les cieux se rira d'eux ». Si, par les cieux, nous comprenons les âmes saintes, c'est en elles que le Seigneur connaissant ce qui doit arriver, se rit des vains complots et tourne en dérision.

4 « Alors il leur parlera dans sa colère, et « les confondra dans sa fureur [1] ». Pour nous mieux préciser l'effet de cette parole, David a dit : « Il les confondra » ; en sorte que « la « colère » de Dieu est identique « à sa fu« reur ». Mais cette colère et cette fureur du Seigneur Dieu, ne doit pas s'entendre d'une perturbation de l'âme ; c'est le cri puissant de la justice dans toute créature, soumise à Dieu pour le servir. Car il faut bien nous rappeler et croire ce qu'a écrit Salomon : « Pour toi, « ô Dieu de force, tu es calme dans tes juge« ments, et tu nous gouvernes avec une sorte

[1] Ps. II, 1-2. — [2] Act. IV, 26. — [3] Ps. II, 3. — [4] Ib. 4.

[1] Ps. II, 5.

« de respect[1] ». En Dieu donc, la colère est ce mouvement qui se produit dans une âme connaissant la loi de Dieu, quand elle voit cette même loi violée par le pécheur ; elle est cette indignation des âmes justes qui flétrit par avance bien des crimes. Cette colère de Dieu pourrait fort bien se dire encore des ténèbres de l'esprit qui envahissent tout infracteur de la loi de Dieu.

5. « Moi, je suis établi par lui, pour régner « en Sion, sur la montagne sainte, pour prê« cher sa loi[2] ». Ces paroles s'appliquent évidemment à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Si, pour nous, comme pour beaucoup d'autres, Sion veut dire contemplation, nous ne pouvons mieux l'entendre que de l'Eglise, dont l'âme s'élève chaque jour pour contempler en Dieu ses splendeurs, selon ce mot de l'Apôtre : « Nous verrons à découvert la gloire du Sei« gneur[3] » ; voici donc le sens : « Moi, je suis « établi par lui pour régner sur la sainte « Eglise », appelée ici montagne à cause de sa hauteur et de sa solidité. « C'est moi qu'il « a établi roi » : moi, dont les impies cherchaient à briser les chaînes et à secouer le joug. « Pour prêcher sa loi » : qui ne comprendrait cette expression, en voyant la pratique de chaque jour ?

6. « Le Seigneur m'a dit : Tu es mon Fils ; « je t'ai engendré aujourd'hui[4] ». Dans ce jour, on pourrait voir la prophétie du jour où Jésus-Christ naquit en sa chair. Néanmoins comme « aujourd'hui » indique l'instant actuel, et que dans l'éternité, il n'y a ni un passé qui ait cessé d'être, ni un futur qui ne soit pas encore, mais seulement un présent ; car tout ce qui est éternel est toujours ; cette expression : « Aujourd'hui, je t'ai en« gendré », s'entendra dans le sens divin, selon lequel la foi éclairée et catholique professe la génération ininterrompue de la puissance et de la sagesse de Dieu, qui est son Fils unique.

7. « Demande-moi, et je te donnerai les « nations pour héritage[5] ». Ceci n'est plus éternel, et s'adresse au Verbe fait homme, qui s'est offert en sacrifice, à la place de tous les sacrifices, « qui intercède encore pour nous[6] » ; en sorte que c'est à Jésus-Christ, dans l'économie temporelle de l'Incarnation opérée pour le genre humain, qu'est adressée cette parole : « Demande-moi » : oui, demande que tous les peuples soient unis sous le nom chrétien, afin qu'ils soient rachetés de la mort, et deviennent la possession de Dieu. « Je te don« nerai les nations en héritage », afin que tu les possèdes pour leur salut, et qu'elles te produisent des fruits spirituels. « Et ta posses« sion s'étendra jusqu'aux confins de la terre ». C'est la même pensée répétée. « Les confins « de la terre » sont mis ici pour les nations, mais dans un sens plus clair, afin que nous comprenions toutes les nations : le Psalmiste a dit « possession » au lieu de « héri« tage ».

8. « Tu les gouverneras avec un sceptre de « fer », dans l'inflexible justice. « Tu les bri« seras comme un vase d'argile[1] », c'est-à-dire tu briseras en eux les passions terrestres, les immondes soucis du vieil homme, et tout ce qu'il a puisé, pour se l'inculquer, dans la fange du péché. « Et maintenant, ô rois, com« prenez »[2]. « Maintenant », c'est-à-dire, quand vous aurez une vie nouvelle, ayant brisé cette enveloppe de boue, ces vases charnels de l'erreur, qui sont l'apanage de la vie passée, oui, « alors comprenez, vous qui êtes rois », puisque vous pouvez d'une part diriger tout ce qu'il y a chez vous de servil et d'animal, et d'autre part combattre, non comme frappant l'air, mais châtiant vos corps et les réduisant en servitude[3]. « Instruisez-vous, vous tous « qui jugez la terre ». C'est une répétition. « Instruisez-vous » est mis pour « comprenez » ; et, « vous qui jugez la terre », pour « vous qui « êtes rois ». Le Prophète veut dire que l'homme spirituel doit juger la terre ; car ce que nous jugerons nous est inférieur ; et tout ce qui est inférieur à l'homme spirituel, peut bien s'appeler terre, puisqu'il est meurtri par la chute terrestre.

9. « Servez le Seigneur avec crainte[4] » ; parole qui prévient l'orgueil que nous donnerait cette autre : « O rois qui jugez la terre ». « Et tressaillez en lui avec tremblement ». « Tressaillez », est fort bien ici pour corriger ce qu'aurait de pénible : « Servez le Seigneur « avec crainte ». Mais afin que cette jubilation n'aille point jusqu'à la témérité, le Prophète ajoute : « avec tremblement » : ce qui nous invite à garder avec soin et vigilance le principe de la sanctification. « Et maintenant « comprenez, ô rois », peut encore s'entendre

[1] Sag. XII, 18. — [2] Ps. II, 6. — [3] II Cor. III, 18. — [4] Ps. II, 7. — [5] Ib. 8. — [6] Rom. VIII, 34.

[1] Ps. II, 9. — [2] Ib. 10. — [3] I Cor. IX, 26, 27. — [4] Ps. II, 11.

ainsi : Et maintenant que je suis constitué roi, ne vous en affligez point, ô rois de la terre, comme d'un empiétement sur vos priviléges; mais plutôt instruisez-vous et comprenez qu'il vous est avantageux de vivre sous la tutelle de celui qui vous donne l'intelligence et l'instruction. L'avantage qui vous en reviendra, sera de ne point régner à l'aventure, mais de servir avec tremblement le Seigneur de tous, de vous réjouir dans l'attente d'une félicité sans mélange, vous tenant en garde et dans la circonspection contre l'orgueil qui vous en ferait déchoir.

10. « Emparez-vous de la doctrine, de peur « qu'un jour le Seigneur n'entre en colère, « et que vous ne perdiez la voie de la justice[1] ». C'est ce qu'a déjà dit le Prophète : « Instruisez-« vous et comprenez » ; car s'instruire et comprendre, c'est s'emparer d'une doctrine. Cependant l'expression : « *apprehendite*, empa-« rez-vous », désigne assez clairement un certain abri, un rempart contre tout ce qui pourrait arriver, si l'on apportait moins de soin à s'emparer. « De peur qu'un jour le Seigneur « ne s'irrite », renferme un certain doute, non point dans la vision du prophète, qui en a la certitude, mais dans l'esprit de ceux qu'il avertit ; car ceux qui n'ont point une révélation claire de la colère n'y pensent d'ordinaire qu'avec doute. Ceux-là donc doivent se dire : « Emparons-nous de la doctrine, de « peur que le Seigneur ne s'irrite, et que nous « ne perdions la voie de la justice ». Déjà nous avons exposé plus haut comment « s'irrite le « Seigneur[1] ». « Et que vous perdiez la voie de « la justice ». C'est là un grand châtiment, que redoutent ceux qui ont déjà goûté les douceurs de la justice. Celui qui perd la voie de la justice, doit errer misérablement dans les voies de l'iniquité.

11. « Quand bientôt s'enflammera sa colère, « bienheureux ceux qui auront mis en lui « leur confiance[2] ». C'est-à-dire, quand éclatera cette vengeance qui est préparée aux pécheurs et aux impies, non-seulement elle épargnera ceux qui auront mis leur confiance dans le Seigneur, mais elle servira à leur établir, à leur élever un trône bien haut. Le Prophète ne dit pas : « Quand bientôt s'enflam-« mera sa colère, ceux qui se confient en « lui seront en sûreté » ; comme s'ils devaient seulement échapper à la vengeance : mais il les appelle « bienheureux », ce qui exprime la somme, le comble de tous les biens. Quant à l'expression : « *In brevi*, bientôt », elle signifie, je crois, quelque chose de soudain, pour les pécheurs, qui ne l'attendront que dans un lointain avenir.

[1] Ps. II, 12.

[1] Sup. n. 4. — [2] Ps. II, 13.

DISCOURS SUR LE PSAUME III.

DAVID EN FACE D'ABSALON, OU JÉSUS EN FACE DE JUDAS.

L'Eglise triomphe de ses persécuteurs, et l'âme chrétienne de ses passions.

PSAUME DE DAVID QUAND IL FUYAIT DEVANT LA FACE DE SON FILS ABSALON.

1. Ces paroles du psaume : « Je me suis en-« dormi, j'ai pris mon sommeil ; puis je me « suis éveillé, parce que le Seigneur est mon « protecteur[1] », nous font croire qu'il faut l'appliquer à la personne du Christ ; car elles conviennent beaucoup mieux à la passion et à la résurrection du Seigneur, qu'à ce fait que nous raconte l'histoire, que David s'enfuit devant la face de son fils révolté contre lui[1]. Et comme il est écrit des disciples du Christ: « Tant que l'époux est avec eux, les fils de l'é-

[1] Ps. III, 6.

[1] II Rois, XV, 17.

« poux ne jeûnent point [1] »; il n'est pas étonnant qu'un fils impie soit la figure de ce disciple impie qui trahit son maître. Au point de vue historique, on pourrait dire, il est vrai, que le Christ a fui devant lui, alors qu'il se retira sur la montagne avec les autres, quand le disciple se séparait de lui ; mais au sens spirituel, quand le Fils de Dieu, la force et la sagesse de Dieu, se retira de l'âme de Judas, le démon l'envahit aussitôt, ainsi qu'il est écrit : « Le diable entra dans son cœur [2] » ; on peut dire alors que le Christ s'enfuit de Judas ; non pas que le Christ ait cédé devant le diable, mais bien qu'après la sortie du Christ, le diable prit possession. Cet abandon de la part de Jésus, est appelé une fuite par le Prophète, selon moi, parce qu'il se fit promptement. C'est encore ce que nous indique cette parole du Seigneur : « Fais promptement ce que tu « fais [3] ». Il nous arrive aussi de dire en langage ordinaire : Cela me fuit ou m'échappe, quand quelque chose ne revient point à notre pensée, et l'on dit d'un homme très-savant que rien ne lui échappe. Ainsi la vérité échappait à l'âme de Judas quand elle cessa de l'éclairer. Absalon, d'après plusieurs interprètes, signifie, en langue latine, Paix de son père. Il paraît sans doute étonnant que, soit Absalon qui, selon l'histoire des rois, fit la guerre à son père, soit Judas, que l'histoire du Nouveau Testament nous désigne comme le traître qui livra le Seigneur, puisse être appelé Paix de son père. Mais un lecteur attentif voit que dans cette guerre, il y avait paix dans le cœur de David, pour ce fils dont il pleura si amèrement le trepas, en s'écriant : « Absalon, mon « fils, qui me donnera de mourir pour toi [4] ? » Et quand le récit du Nouveau Testament nous montre cette grande, cette admirable patience du Seigneur, qui tolère Judas comme s'il était bon ; qui n'ignore point ses pensées, et néanmoins l'admet à ce festin où il recommande et donne à ses disciples son corps et son sang sous des figures ; qui, dans l'acte même de la trahison, l'accueille par un baiser, on voit aisément que le Christ ne montrait que la paix au traître, alors que le cœur de celui-ci était en proie à de si criminelles pensées. Absalon est donc appelé Paix de son père, parce que son père avait pour lui des sentiments de paix, dont ce criminel était loin.

2. « Seigneur, combien sont nombreux « ceux qui me persécutent [1] ! » Si nombreux, que même parmi mes disciples, il s'en trouve pour grossir la foule de mes ennemis : « Com« bien se soulèvent contre moi ; combien de « voix crient à mon âme : Point de salut pour « toi en ton Dieu [2] ! » Il est évident que s'ils croyaient à sa résurrection ils ne le mettraient point à mort. De là viennent ces provocations : « S'il est Fils de Dieu, qu'il descende de la « croix »; et : « Il a sauvé les autres, et ne peut « se sauver [3] ». Judas lui-même ne l'aurait donc point livré s'il n'eût été du nombre de ceux qui disaient au Christ avec mépris : « Point de salut pour lui, en son Dieu ».

3. « Mais toi, ô Dieu, tu es mon protecteur [4] ». C'est dans son humanité que Jésus parle ainsi à son Père ; car pour protéger l'homme, le Verbe s'est fait chair. « Vous êtes ma gloire ». Il appelle Dieu sa gloire, cet homme auquel s'est uni le Verbe de Dieu, de manière à le faire Dieu avec lui. Belle leçon aux superbes, qui ferment l'oreille quand on leur dit : « Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu ? et si « vous avez reçu, pourquoi vous glorifier, « comme si vous n'aviez point reçu [5] ? » « C'est « vous, Seigneur, qui relevez ma tête ». La tête, selon moi, se dit ici de l'esprit humain, qui est bien la tête de notre âme ; et cette âme s'est tellement unie, et en quelque sorte mélangée par l'Incarnation, à la sublime grandeur du Verbe, que les opprobres de la passion ne l'ont point fait déchoir.

4. « De ma voix j'ai crié vers le Seigneur [6] » : non pas de cette voix corporelle, qui devient sonore par la répercussion de l'air ; mais de cette voix du cœur, que l'homme n'entend point, mais qui s'élève à Dieu comme un cri ; de cette voix de Susanne [7] qui fut exaucée, et avec laquelle Dieu nous a recommandé de prier, dans nos chambres closes, ou plutôt sans bruit, et dans le secret des cœurs [8]. Et que l'on ne dise point qu'il y a moins de supplication dans cette voix, quand notre bouche ne laisse entendre aucune parole sensible : puisque dans la prière silencieuse de notre cœur, une pensée étrangère au sentiment de nos supplications nous empêche de dire : « Ma voix « s'est élevée jusqu'au Seigneur ». Cette parole n'est vraie en nous que quand l'âme, s'éloignant, dans l'oraison, et de la chair, et de

[1] Matt. IX, 15. — [2] Jean, XIII, 2. — [3] Ibid. 27. — [4] II Rois, XVIII, 33.

[1] Ps. III, 2. — [2] Ibid. 3. — [3] Matt. XXVII, 42. — [4] Ps. III, 4. — [5] I Cor. IV, 7. — [6] Ps. III, 5. — [7] Dan. XIII, 44. — [8] Matt. VI, 6.

toute vue terrestre, parle seule à seul au Seigneur qui l'entend. Elle prend le nom de cri, à cause de la rapidité de son élan. « Et il m'a « exaucé du haut de sa montagne sainte ». Un autre prophète appelle montagne le Seigneur lui-même, quand il écrit qu'une pierre détachée sans la main d'un homme, s'éleva comme une grande montagne [1]. Mais cela ne peut s'entendre de sa personne même, à moins de faire dire au Christ : Le Seigneur m'a exaucé, « de moi-même » comme de sa montagne sainte, car il habite en moi comme en sa hauteur. Mais il est mieux et plus court d'entendre que le Seigneur l'a exaucé du haut de sa justice. Car il devait à sa justice de ressusciter l'innocent mis à mort, à qui l'on a rendu le mal pour le bien, et de châtier ses persécuteurs. Nous lisons en effet que « la justice « de Dieu est élevée comme les montagnes [2] ».

5. « Pour moi, je me suis endormi, j'ai pris « mon sommeil [3] ». Il n'est pas inutile de remarquer cette expression , « pour moi », qui montre que c'est par sa volonté qu'il a subi la mort, selon cette parole : « C'est pour « cela que mon Père m'aime, parce que je « donne ma vie, afin que je la reprenne de nou- « veau. Nul ne me l'ôte : j'ai le pouvoir de la « donner, comme j'ai le pouvoir de la re- « prendre [4] ». Ce n'est donc pas vous, dit-il, qui m'avez saisi malgré moi, et qui m'avez tué : mais « moi, j'ai dormi, j'ai pris mon « sommeil, et je me suis éveillé, parce que « le Seigneur me protége ». Mille fois dans l'Ecriture le sommeil se dit pour la mort; ainsi l'Apôtre a dit : « Je ne veux rien vous « laisser ignorer, mes frères, au sujet de « ceux qui dorment [5] ». Ne demandons point pourquoi le Prophète ajoute : « J'ai pris mon « sommeil », après avoir dit : « J'ai dormi ». Ces répétitions sont d'usage dans les Ecritures, comme nous en avons montré beaucoup dans le psaume second. Dans d'autres exemplaires, on lit : « J'ai dormi, j'ai goûté un profond som- « meil », et autrement encore en d'autres ; comme ils ont pu comprendre ces mots du grec, ἐγω δε ἐκοιμήθην καὶ ὕπνωσα. Peut-être l'assoupissement désignerait-il le mourant, et le sommeil celui qui est mort, puisque l'on passe de l'assoupissement au sommeil, comme de la somnolence à la veille complète. Gardons-nous de ne voir dans ces répétitions des livres saints que de futiles ornements du discours. « Je me suis assoupi, j'ai dormi profondément », se dit très-bien pour : Je me suis abandonné aux douleurs que la mort a couronnées. « Je « me suis éveillé, parce que le Seigneur me « soutiendra [1] ». Remarquons ici que dans le même verset, le verbe est au passé, puis au futur. Car « j'ai dormi » est du passé ; et « soutiendra » est au futur ; comme si le Christ ne pouvait en effet ressusciter que par le secours du Seigneur. Mais dans les prophéties, le futur se met pour le passé, avec la même signification. Ce qui est annoncé pour l'avenir est au futur selon le temps, mais dans la science du Prophète, c'est un fait accompli. On trouve aussi des expressions au présent, et qui seront expliquées à mesure qu'elles se présenteront.

6. « Je ne craindrai pas cette innombrable « populace qui m'environne [2] ». L'Evangile a parlé de cette foule qui environnait Jésus souffrant sur la croix [3]. « Lève-toi, Seigneur, « sauve-moi, ô mon Dieu [4] ». Cette expression, « lève-toi », ne s'adresse pas à un Dieu qui sommeille, ou qui se repose; mais il est d'ordinaire, dans les saintes Ecritures, d'attribuer à la personne de Dieu ce qu'il fait en nous : non point toujours, sans doute, mais quand cela se peut dire convenablement, comme on dit que c'est Dieu qui parle, quand un prophète ou un apôtre, ou quelque messager de la vérité, a reçu de lui le don de parler. De là ce mot de saint Paul : « Voulez-vous éprouver « la puissance du Christ qui parle par ma « bouche [5] ? » Il ne dit pas : De celui qui m'éclaire, ou qui m'ordonne de parler ; mais il attribue sa parole même à celui qui l'a chargé de l'annoncer.

7. « Parce que c'est toi qui as frappé tous « ceux qui s'élevaient contre moi sans motif [6] ». N'arrangeons point les paroles, de manière à ne former qu'un même verset : « Lève-toi, « Seigneur, sauve-moi, ô mon Dieu, voilà que « tu as frappé tous ceux qui s'élevaient contre « moi sans motif ». Si le Seigneur l'a sauvé, ce n'est point parce qu'il a frappé ses ennemis, il ne les a frappés au contraire qu'après l'avoir sauvé. Ces paroles appartiennent donc à ce qui suit, de manière à former ce sens : « Voilà « que tu as frappé ceux qui s'élevaient contre « moi sans motif, tu as brisé les dents des pé-

[1] Dan. II, 35. — [2] Ps. XXXV, 7. — [3] Ps. III, 6. — [4] Jean, X, 17, 18. — [5] I Thess. IV, 12.

[1] Ps. III, 6. — [2] Ps. III, 7. — [3] Matt. XXVII, 39. — [4] Ps. III, 7. — [5] II Cor. XIII, 3. — [6] Ps. III, 8.

« cheurs [1] » : c'est-à-dire, c'est en brisant les dents des pécheurs, que tu as frappé mes adversaires. C'est en effet le châtiment des adversaires qui a brisé leurs dents, ou plutôt anéanti et comme réduit en poussière les paroles des pécheurs qui déchiraient le Fils de Dieu par leurs malédictions : ces dents seraient alors des malédictions, dans le même sens que l'Apôtre a dit : « Si vous vous mordez les « uns les autres, prenez garde que vous ne « vous détruisiez les uns les autres [2] ». Ces dents des pécheurs peuvent se dire encore des princes des pécheurs, qui usent de leur autorité pour retrancher quelque membre de la société des bons et l'incorporer avec les méchants. A ces dents sont opposées les dents de l'Eglise, qui s'efforce d'arracher à l'erreur des païens et des dogmes hérétiques, les vrais croyants, et de se les unir, à elle qui est le corps du Christ. C'est encore avec ces dents qu'il fut recommandé à Pierre de manger des animaux mis à mort [3], c'est-à-dire de faire mourir chez les Gentils ce qu'ils étaient, pour les transformer en ce qu'il était lui-même. Enfin, ces mêmes dents ont fait dire à l'Eglise : « Tes « dents sont comme un troupeau de brebis « qui montent du lavoir ; nulle qui ne porte « un double fruit, ou qui demeure stérile [4] ». Belle image de ceux qui instruisent, et qui vivent selon les préceptes qu'ils donnent ; qui accomplissent cette recommandation : « Que « vos œuvres brillent aux yeux des hommes, « afin qu'ils bénissent votre Père qui est dans « les cieux [5] ». Cédant à l'autorité de ces prédicateurs, les hommes croient au Dieu qui parle et qui agit en eux, se séparent du siècle selon lequel ils vivaient, pour devenir membres de l'Eglise. Des prédicateurs qui obtiennent de semblables résultats, se nomment avec raison des dents semblables aux brebis que l'on vient de tondre, parce qu'ils ont déposé le fardeau des terrestres soucis, qu'ils montent du lavoir, ou du bain du sacrement de baptême, qui les a purifiés de toute souillure, et qu'ils engendrent un double fruit. Ils accomplissent en effet les deux préceptes dont il est dit : « Ces deux préceptes renferment la loi « et les Prophètes [6] » ; car ils aiment Dieu de tout leur cœur, de toute leur âme, de tout leur esprit, et le prochain comme eux-mêmes. Nul chez eux n'est stérile puisqu'ils fructifient ainsi pour Dieu. En ce sens donc nous devons entendre : « Tu as brisé les dents des pé« cheurs », puisque tu as anéanti les princes des pécheurs en frappant ceux qui gratuitement s'élevaient contre moi. Le récit de l'Evangile nous montre en effet que les princes persécutaient Jésus, et que la multitude le traitait avec honneur.

8. « Le salut vient du Seigneur ; et que tes « bénédictions, ô Dieu, se répandent sur ton « peuple [1] ». Dans le même verset, le Prophète enseigne aux hommes ce qu'ils doivent croire, et il prie pour ceux qui croient. Car cette partie : « Le salut vient du Seigneur », s'adresse aux hommes ; mais l'autre partie n'est pas : « Et que sa bénédiction se repose sur son « peuple », ce qui serait entièrement pour les hommes. Le Prophète s'adresse à Dieu en faveur du peuple à qui il a dit : « Le salut vient « du Seigneur ». Qu'est-ce à dire ? sinon : Que nul ne se confie en soi-même, parce que c'est à Dieu seul de nous délivrer de la mort du péché. « Malheureux homme que je suis », dit en effet l'Apôtre, « qui me délivrera de ce « corps de mort ? la grâce de Dieu, par Jésus« Christ Notre-Seigneur [2] ». Mais toi, Seigneur, bénis ton peuple qui attend de toi son salut.

9. On pourrait, dans un autre sens, appliquer ce psaume à la personne du Christ, qui parlerait dans sa totalité. Je dis totalité, à cause du corps dont il est le chef, selon cette parole de l'Apôtre : « Vous êtes le corps et les membres « du Christ [3] ». Il est donc le chef de cette corporation. Aussi est-il dit ailleurs : « Faisant « la vérité dans la charité, croissons de toute « manière en Jésus notre chef, par qui tout le « corps est joint et uni [4] ». C'est donc l'Eglise avec son chef, qui, jetée dans les tourmentes des persécutions, sur toute la terre, comme nous l'avons déjà vu, s'écrie par la bouche du Prophète : « Combien sont nombreux, Sei« gneur, ceux qui me persécutent, combien « s'élèvent contre moi [5] », pour exterminer le nom chrétien ! « Beaucoup disent à mon « âme : Point de salut pour toi dans ton Dieu [6] ». Car ils ne concevraient point l'espoir de perdre l'Eglise qui s'accroît partout, s'ils ne croyaient que Dieu n'en prend aucun souci. « Mais toi, « Seigneur, tu me soutiendras [7] » par Jésus-Christ. C'est en son humanité que l'Eglise a trouvé l'appui du Verbe, « qui s'est fait

[1] Ps. III, 9. — [2] Gal. V, 15. — [3] Act. X, 13. — [4] Cant. IV, 2, VI, 5. — [5] Matt. V, 16. — [6] Id. XXII, 40.

[1] Ps. III, 9. — [2] Rom. [illegible] 24, 25. — [3] [illegible] — [4] [illegible] V, 15, 16. — [5] Ps. III, 2. — [6] Id. 3. — [7] Id. 4.

« chair pour habiter parmi nous [1] », et qui nous a fait asseoir dans les cieux avec lui [2]. Car où va le chef, les membres doivent aller aussi. « Qui nous séparera de l'amour du « Christ [3] ?» L'Eglise a donc raison de dire à Dieu : « Tu es mon appui, ma gloire ». Loin de s'attribuer son excellence, elle comprend qu'elle la doit à la grâce et à la miséricorde de Dieu. « Toi qui élèves ma tête », ou celui qui s'est levé le premier d'entre les morts pour monter aux cieux. « Ma voix s'est élevée jus- « qu'au Seigneur, et il m'a exaucé du haut de « sa montagne sainte [4] ». Telle est la prière des saints, parfum suave qui s'élève en présence du Seigneur. L'Eglise est exaucée du haut de cette montagne sainte qui est son chef, ou des hauteurs de cette justice qui délivre les élus et châtie les persécuteurs. Le peuple de Dieu peut dire aussi : « Moi, j'ai « sommeillé, je me suis endormi, et je me « suis levé, parce que le Seigneur me proté- « gera [5] », afin de l'unir intimement à son chef. C'est à ce peuple qu'il est dit encore : « Lève- « toi de ton sommeil : sors d'entre les morts, « et tu seras éclairé par le Christ [6] ». Ce peuple est tiré du milieu des pécheurs enveloppés dans cette sentence : « Ceux qui dorment, « dorment dans les ténèbres [7] ». Qu'il dise encore : « Je ne redoute point cette populace « innombrable qui m'environne [8] », ces nations infidèles qui me serrent de près, pour étouffer, si elles pouvaient, le nom chrétien. Pourquoi les craindre, quand le sang des martyrs est comme une huile qui attise le feu de l'amour du Christ? « Lève-toi, Seigneur, « sauve-moi, ô mon Dieu [9] ». Telle est la prière du corps à son chef. Le corps fut sauvé, quand ce chef se leva pour monter aux cieux, emmenant captive la captivité, et distribuant ses dons aux hommes [10]. Le Prophète voyait par avance toutes les terres, où la moisson mûre, dont il est question dans l'Evangile [11], a fait descendre le Seigneur; et cette moisson trouve son salut dans la résurrection de Celui qui a daigné mourir pour nous. « Tu « as frappé ceux qui se déclaraient mes enne- « mis sans sujet, tu as brisé les dents des pé- « cheurs [12] ». Le triomphe de l'Eglise a couvert de confusion les ennemis du nom chrétien, et anéanti leurs malédictions comme leur puissance. Croyez donc bien, enfants des hommes, que « le salut vient du Seigneur », et « toi, ô « mon Dieu, que ta bénédiction se répande « sur ton peuple [1] ».

10. Quand les vices et les passions sans nombre nous assujétissent au péché malgré nos efforts, chacun de nous peut dire : « Sei- « gneur, combien sont nombreux ceux qui me « persécutent, combien s'élèvent contre moi [2] ! » Et comme bien souvent l'accumulation des maladies fait désespérer de la guérison, notre âme se trouvant en butte à l'arrogance du vice, aux suggestions du diable et de ses anges, et arrivant au désespoir, peut dire en toute vérité : « Combien me disent : Point de « salut pour toi en ton Dieu. Mais toi, Sei- « gneur, tu es mon soutien [3] ». Car notre espérance est dans le Christ qui a daigné prendre la nature humaine. « Tu es ma gloire », d'après cette règle qui nous défend de nous rien attribuer. « C'est toi qui élèves ma tête », ou celui qui est notre chef à tous, ou même notre esprit, qui est la tête pour l'âme et pour le corps. Car « l'homme est le chef de la femme, « comme le Christ est le chef de l'homme [4] ». Mais l'esprit s'élève, quand nous pouvons dire : « Je suis soumis par l'esprit à la loi de Dieu [5] », en sorte que tout dans l'homme soit soumis et apaisé, quand la résurrection de la chair absorbera la mort dans son triomphe [6]. « Ma « voix s'est élevée jusqu'au Seigneur » : cette voix intime et puissante. « Et il m'a exaucé du « haut de la montagne sainte », ou par celui qu'il envoie à notre aide, et dont la médiation lui fait exaucer nos prières. « Moi, j'ai som- « meillé, je me suis endormi; et je me suis « levé, parce que le Seigneur sera mon ap- « pui [7] ». Quelle âme fidèle ne peut tenir ce langage, en voyant que ses péchés ont disparu, par sa régénération gratuite? « Je ne crain- « drai point ce peuple nombreux qui m'envi- « ronne [8] ». En dehors des épreuves que l'Eglise a dû subir et subit encore, chacun a ses tentations; et quand il se sent entravé, qu'il s'écrie : « Lève-toi, Seigneur, sauve-moi, ô « mon Dieu »; c'est-à-dire, fais-moi triompher. « Tu as frappé tous ceux qui s'élevaient contre « moi sans sujet [9] ». Cette prophétie s'applique à Satan et à ses anges, qui luttent, non-seulement contre tout le corps mystique de Jésus-Christ,

[1] Jean, I, 14. — [2] Ephés. II, 6. — [3] Rom. VIII, 35. — [4] Ps. III, 5. — [5] Ibid. 6. — [6] Ephes. V, 14. — [7] I Thess. V, 7. — [8] Ps. III, 7. — Ibid. — [10] Ps. LXVII, 19. — [11] Matt. IX, 37. — [12] Ps. III, 8.

[1] Ps. III, 9. — [2] Ps. III, 2. — [3] Ibid. 3, 4. — [4] I Cor. XI, 3. — [5] Rom. VII, 25. — [6] I Cor. XV, 54. — [7] Ps. III, 5. — [8] Ibid. 7. — [9] Ibid. 8.

mais contre chacun des membres. « Tu as « brisé les dents des pécheurs ». Chacun de nous a ses ennemis qui le maudissent ; il a en outre les fauteurs du mal qui cherchent à nous retrancher du corps de Jésus-Christ. Mais « le salut appartient au Seigneur ». Evitons l'orgueil et disons : « Mon âme s'est attachée « à ta suite[1] », et « que ta bénédiction soit sur « ton peuple [2] », ou sur chacun de nous.

[1] Ps. LXII, 3. — [2] Ps. III, 9.

DISCOURS SUR LE PSAUME IV.

LE VRAI BONHEUR.

Le Prophète nous montre dans ce cantique l'âme qui s'élève au-dessus des biens terrestres et périssables, pour trouver en Dieu le repos et le bonheur.

POUR LA FIN, PSAUME CANTIQUE DE DAVID [1].

1. « Le Christ est la fin de la loi pour justifier « tous ceux qui croiront en lui [2] » ; mais cette fin a le sens de perfectionnement et non de destruction. On peut se demander si tout cantique est un psaume, ou plutôt si tout psaume ne serait pas un cantique ; s'il y a des cantiques auxquels ne conviendrait pas le nom de psaume, et des psaumes que l'on ne pourrait appeler cantiques. Mais il est bon de voir dans les Ecritures, si le titre de cantique n'indiquerait pas la joie ; et le nom de psaumes indiquerait des chants exécutés sur le psaltérion, dont se servit David, au rapport de l'histoire[3], pour figurer un grand mystère, que nous n'approfondirons pas ici ; cela exige de longues recherches, et une longue discussion. Ecoutons aujourd'hui la parole de l'Homme-Dieu, après sa résurrection, ou du disciple de l'Eglise qui croit et qui espère en lui.

2. « Quand je priais, le Dieu de ma justice « m'a exaucé [4] ». Ma prière, dit-il, a été exaucée par Dieu, auteur de ma justice. « Dans « les tribulations, vous avez dilaté mon cœur [5], « vous m'avez fait passer des étreintes de la « douleur aux dilatations de la joie ; car la tri- « bulation et l'étreinte sont le partage de l'âme, « chez tout homme qui fait le mal [6] ». Mais celui qui dit : « Nous nous réjouissons dans les af- « flictions, sachant que l'affliction produit la « patience » ; jusqu'à ces paroles : « Parce « que l'amour de Dieu est répandu dans nos « cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été « donné [1] » : celui-là n'endure point les étreintes du cœur, quoi que fassent pour les lui causer ses persécuteurs du dehors. Le verbe est à la troisième personne, quand le Prophète s'écrie : « Dieu m'a exaucé », et à la seconde, quand il dit : « Vous avez dilaté mon cœur » ; si ce changement n'a point pour but la variété ou l'agrément du discours, on peut s'étonner qu'il ait voulu d'abord proclamer devant les hommes qu'il a été exaucé, puis interpeller son bienfaiteur. Sans doute qu'après avoir dit qu'il a été exaucé dans la dilatation de son cœur, il a préféré s'entretenir avec Dieu, afin de nous montrer par là que dans cette dilatation du cœur, Dieu lui-même se répand dans notre âme qui s'entretient avec lui intérieurement. Ceci s'applique très-bien au fidèle qui croit en Jésus-Christ, et en reçoit la lumière ; mais je ne vois point comment nous pourrions l'entendre de Notre-Seigneur, puisque la divine sagesse unie à son humanité, ne l'a point abandonné un instant. Toutefois, de même que dans la prière il faisait ressortir notre faiblesse plutôt que la sienne ; de même aussi, dans cette dilatation du cœur, Notre-Seigneur peut parler au nom des fidèles, dont il s'attribue le rôle quand il dit : « J'ai eu faim, et vous « ne m'avez pas nourri ; j'ai eu soif, et vous ne « m'avez point donné à boire [2] », et le reste.

[1] Ps. IV, 1. — [2] Rom. X, 4. — [3] I Par. XIII, 8. — [4] Ps. IV, 2. — [5] Ibid. — [6] Rom. II, 9.

[1] Rom. V, 3-5. — [2] Matth. XXV, 42.

De même encore Notre-Seigneur peut dire : « Vous avez dilaté mon cœur », en parlant au nom de quelque humble fidèle, qui s'entretient avec Dieu dont il ressent en son âme l'amour répandu par l'Esprit-Saint qui a été donné. « Ayez pitié de moi, écoutez mes « supplications [1] ». Pourquoi cette nouvelle prière, lorsque déjà il s'est dit exaucé et dilaté ? Serait-ce à cause de nous dont il est dit : « Si nous espérons ce que nous ne « voyons pas encore, nous l'attendons par la « patience [2] ? » ou bien demanderait-il à Dieu de perfectionner ce qui est commencé chez celui qui a cru ?

3. « Enfants des hommes, jusques à quand vos « cœurs seront-ils appesantis [3] ? » Du moins, si vos égarements ont duré jusqu'à l'avénement du Fils de Dieu, pourquoi prolonger au delà cette torpeur de vos âmes ? Quand cesserez-vous de vous tromper, sinon en présence de la vérité ? « A quoi bon vous éprendre des vani-« tés, et rechercher le mensonge [4] ? » Pourquoi demander à des choses sans prix, un bonheur que peut seule vous donner la vérité, qui donne à tout le reste la consistance ? « Car « vanité des vanités, tout est vanité. Qu'a de « plus l'homme de tout le labeur dans lequel « il se consume sous le soleil [5] ? » Pourquoi vous laisser absorber par l'amour des biens périssables ? Pourquoi rechercher comme excellents des biens sans valeur ? C'est là une vanité, un mensonge ; car vous prétendez donner la durée auprès de vous à ce qui doit passer comme une ombre.

4. « Et sachez que le Seigneur a glorifié son « saint [6] ». Quel saint, sinon celui qu'il a ressuscité d'entre les morts, et qu'il a fait asseoir à sa droite dans les cieux ? Le Prophète excite ici les hommes à se détacher du monde pour s'attacher à Dieu. Si cette liaison « et sachez » paraît étrange, il est facile de remarquer dans les Ecritures, que cette manière de parler est familière à la langue des Prophètes. Vous les voyez souvent commencer ainsi : « Et le Sei-« gneur lui dit, et la parole du Seigneur se « fit entendre à lui [7] ». Cette liaison que ne précède aucune pensée, et qui ne peut y rattacher la pensée suivante, nous montrerait la transition merveilleuse entre l'émission de la vérité par la bouche du Prophète, et la vision qui a lieu dans son âme. Ici néanmoins, on pourrait dire que la première pensée : « Pourquoi aimer la vanité et rechercher le « mensonge ? » signifie : gardez-vous d'aimer la vanité, et de courir après le mensonge ; après viendrait fort bien cette parole : « Et « sachez que le Seigneur a glorifié son Saint ». Mais un Diapsalma, qui sépare ces deux versets, nous empêche de les rattacher l'un à l'autre. On peut, avec les uns, prendre ce Diapsalma, pour un mot hébreu qui signifie : Ainsi soit-il ! ou avec d'autres, pour un mot grec désignant un intervalle dans la psalmodie ; en sorte qu'on appellerait *Psalma* le chant qui s'exécute, Diapsalma un silence dans le chant, et que Sympsalma, indiquant l'union des voix, pour exécuter une symphonie, Diapsalma en marquerait la désunion, un repos, une discontinuation. Quel que soit le sens que l'on adopte, il en résulte du moins cette probabilité, qu'après un Diapsalma le sens est interrompu et ne se rattache point à ce qui précède.

5. « Le Seigneur m'exaucera quand je crie-« rai vers lui [1] ». Cette parole me paraît une exhortation à demander le secours de Dieu, dans toute la force de notre cœur, ou plutôt avec un gémissement intérieur et sans bruit. Comme c'est un devoir de remercier Dieu du don de la lumière en cette vie, c'en est un aussi, de lui demander le repos après la mort. Que nous mettions ces paroles dans la bouche du prédicateur fidèle, ou de notre Seigneur, elles signifient : « Le Seigneur vous exaucera « quand vous l'invoquerez ».

6. « Mettez-vous en colère, mais ne péchez « point [2] ». On pouvait se demander : Qui est digne d'être exaucé, ou comment ne serait-il pas inutile pour le pécheur de s'adresser à Dieu ? Le Prophète répond donc : « Entrez « en colère, mais ne péchez point ». Réponse qui peut s'entendre en deux manières ; ou bien : « Même dans votre colère, ne péchez « point », c'est-à-dire, quand s'élèverait en vous ce mouvement de l'âme que, par un châtiment du péché, nous ne pouvons dominer, que du moins il soit désavoué par cette raison, par cette âme que Dieu a régénérée intérieurement, afin que du moins nous fussions soumis à la loi de Dieu par l'esprit, si par la chair nous obéissons encore à la loi du péché [3]. Ou bien : Faites pénitence, entrez en colère contre vous-mêmes, à cause de vos désordres passés, et ne péchez plus à l'avenir.

[1] Ps. IV, 2. — [2] Rom. VIII, 25. — [3] Ps. IV, 3. — [4] Ibid. — [5] Eccl. 2, 1. — [6] Ps. IV, 1. — [7] Ezech. I, 3.

[1] Ps. IV, 1. — [2] Ps. IV, 5. — [3] Rom. VII, 25.

« Ce que vous dites, dans vos cœurs », suppléez : « dites-le », de manière que la pensée complète soit celle-ci : Dites bien de cœur ce que vous dites, et ne soyez pas un peuple dont il est écrit : « Ce peuple m'honore des lèvres, « et les cœurs sont loin de moi [1]. Soyez con- « trits dans le secret de vos demeures [2] ». Le Prophète avait dit dans le même sens : « Dans « vos cœurs », c'est-à-dire dans ces endroits secrets où le Seigneur nous avertit de prier après en avoir fermé les portes [3]. Ce conseil : « Soyez contrits », ou bien recommande cette douleur de la pénitence qui porte l'âme à s'affliger, à se châtier elle-même, pour échapper à cette sentence de Dieu qui la condamnerait aux tourments, ou bien c'est un stimulant qui nous tient dans l'éveil, afin que nous jouissions de la lumière du Christ. Au lieu de : « Repentez-vous », d'autres préfèrent: « Ouvrez-vous », à cause de cette expression du psautier grec : κατανύγητε, qui a rapport à cette dilatation du cœur nécessaire à la diffusion de la charité par l'Esprit-Saint.

7. « Offrez un sacrifice de justice, et espérez « au Seigneur [4] ». Le Psalmiste a dit ailleurs: « Le sacrifice agréable à Dieu est un cœur « contrit [5] ». Alors un sacrifice de justice peut bien s'entendre de celui qu'offre une âme pénitente. Quoi de plus juste que de s'irriter plutôt contre ses propres fautes que contre celles des autres, et de s'immoler à Dieu en se châtiant ? Ou bien, par sacrifice de justice faudrait-il entendre les bonnes œuvres faites après la pénitence? Car le « Diapsalma » placé ici pourrait fort bien nous indiquer la transition de la vie passée à une vie nouvelle; en sorte que le vieil homme étant détruit ou du moins affaibli par la pénitence, l'homme devenu nouveau par la régénération, offre à Dieu un sacrifice de justice, quand l'âme purifiée s'offre et s'immole sur l'autel de la foi, pour être consumée par le feu divin ou par le Saint-Esprit. En sorte que : « Offrez un « sacrifice de justice et espérez dans le Sei- « gneur », reviendrait à dire : Vivez saintement, attendez le don de l'Esprit-Saint, afin que vous soyez éclairés par cette vérité à laquelle vous avez cru.

8. Néanmoins « espérez dans le Seigneur » est encore obscur. Qu'espérons-nous, sinon des biens? Mais chacun veut obtenir de Dieu le bien qu'il préfère, et l'on trouve rarement un homme pour aimer les biens invisibles, ces biens de l'homme intérieur, seuls dignes de notre attachement, puisqu'on ne doit user des autres que par nécessité, et non pour y mettre sa joie. Aussi le Prophète, après avoir dit : « Espérez dans le Seigneur », ajoute avec beaucoup de raison : « Beaucoup disent : Qui « nous montre des biens [1]?» discours et question que nous trouvons journellement dans la bouche des insensés et des méchants qui veulent jouir ici-bas d'une paix, d'une tranquillité que la malignité des hommes les empêche d'y trouver. Dans leur aveuglement, ils osent accuser l'ordre providentiel, et se roulant dans leurs propres forfaits, ils pensent que les temps actuels sont pires que ceux d'autrefois. Ou bien aux promesses que Dieu nous fait de la vie future, ils opposent le doute et le désespoir, et nous répètent sans cesse : Qui sait si tout cela est vrai, ou qui est revenu d'entre les morts pour nous en parler? Le Prophète expose donc admirablement et en peu de mots, mais seulement aux yeux de la foi, les biens que nous devons chercher. Quant à ceux qui demandent : « Qui nous « montrera la félicité? » il répond : « La « lumière de votre face est empreinte sur « nous, ô Dieu [2] ». Cette lumière qui brille à l'esprit et non aux yeux, est tout le bien réel de l'homme. Selon le Prophète, « nous en « portons l'empreinte », comme le denier porte l'image du prince. Car l'homme à sa création reflétait l'image et la ressemblance de Dieu [3], image que défigura le péché: le bien véritable et solide pour lui est donc d'être marqué de nouveau par la régénération. Tel est, je crois, le sens que de sages interprètes ont donné à ce que dit le Sauveur, en voyant la monnaie de César : « Rendez à César ce qui est de « César, et à Dieu ce qui est de Dieu [4] », comme s'il eût dit : Il en est de Dieu comme de César, qui exige que son image soit empreinte sur la monnaie ; si vous rendez cette monnaie au prince, rendez à Dieu votre âme marquée à la lumière de sa face. « Vous avez mis « la joie dans mon cœur ». Ce n'est donc point à l'extérieur que doivent chercher la joie, ces hommes lents de cœur, aimant la joie et recherchant le mensonge, mais à l'intérieur, où Dieu a gravé le signe de sa lumière. Car l'Apôtre l'a dit : « Le Christ habite chez l'homme inté-

[1] Isa. XXIX, 13. — [2] Ps. IV, 5. — [3] Matt. VI, 6. — [4] Ps. IV, 6. — [5] Id. L, 19.

[1] Ps. IV, 6. — [2] Ibid. 7. — [3] Gen. I, 26. — [4] Matth. XX[illegible]

« rieur [1] », auquel il appartient de voir cette vérité dont le Sauveur a dit : « La vérité, c'est « moi [2] ». Il parlait par la bouche de saint Paul, qui disait : « Voulez-vous éprouver le « pouvoir de Jésus-Christ qui parle en moi [3] ? » et son langage n'était point extérieur, mais dans l'intimité du cœur, dans ce lieu secret où nous devons prier [4].

9. Mais les hommes, en grand nombre, épris des biens temporels, incapables de voir dans leurs cœurs les biens réels et solides, n'ont su que demander : « Qui nous mon« trera les biens ? » C'est donc avec justesse qu'on peut leur appliquer le verset suivant : « Ils se sont multipliés à la récolte de leur « froment, de leur vin et de leur huile [5] ». Et s'il est dit « leur froment », ce n'est pas sans raison ; car il y a aussi un froment de Dieu, « qui est le pain vivant descendu du ciel [6] ». Il y a un vin de Dieu, puisqu'ils « seront eni« vrés dans l'abondance de sa maison [7] ». Il y a aussi une huile de Dieu, dont il est dit : « Votre huile a parfumé ma tête [8] ». Ces hommes nombreux, qui disent : « Qui nous « montrera les biens ? » et ne voient pas le royaume de Dieu qui est en eux-mêmes [9], « se sont donc multipliés par la récolte de « leur froment, de leur vin et de leur huile ». Se multiplier, en effet, ne se dit pas toujours de l'abondance, mais quelquefois de la pénurie, alors qu'une âme enflammée pour les voluptés temporelles d'un désir insatiable, devient la proie de pensées inquiètes qui la partagent, et l'empêchent de comprendre le vrai bien qui est simple. C'est d'une âme en cet état qu'il est dit : « Le corps qui se cor« rompt appesantit l'âme, et cette habitation « terrestre accable l'esprit d'une foule de pen« sées [10] ». Partagée par cette foule innombrable de fantômes que lui causent les biens terrestres, s'approchant d'elle sans relâche pour s'en éloigner, ou la récolte de son froment, de son vin et de son huile, elle est loin d'accomplir ce précepte : « Aimez Dieu dans sa bonté, et « recherchez-le dans la simplicité de l'âme [11] ». Cette simplicité est incompatible avec ses occupations multiples. Mais, à l'encontre de ces hommes nombreux qui se jettent sur l'appât des biens temporels, et qui disent : « Qui nous montrera les biens » que l'on ne voit point des yeux, mais qu'il faut chercher dans la simplicité du cœur ? l'homme fidèle dit avec transport : « C'est en paix que je m'en« dormirai dans le Seigneur et que je prendrai « mon repos [1] ». Il a droit d'espérer en effet que son cœur deviendra étranger aux choses périssables, qu'il oubliera les misères de ce monde, ce que le Prophète appelle justement un sommeil et un repos, et ce qui est la figure de cette paix que nul trouble n'interrompt. Mais un tel bien n'est point de cette vie, nous devons l'attendre seulement après la mort, comme nous l'enseignent encore les paroles du Prophète qui sont au futur, car il n'est pas dit : J'ai pris mon sommeil, mon repos ; non plus que : Je m'endors, je me repose ; mais bien : « Je dormirai, je prendrai mon repos. « Alors ce corps corruptible sera revêtu d'in« corruptibilité, ce corps mortel sera revêtu « d'immortalité, et la mort elle-même sera « absorbée dans la victoire [2] ». De là ce mot de l'Apôtre : « Si nous espérons ce que nous ne « voyons pas encore, nous l'attendons par la « patience [3] ».

10. Aussi le Prophète a-t-il eu raison d'ajouter : « Parce que c'est vous, Seigneur, qui « m'avez singulièrement affermi, d'une ma« nière unique, dans l'espérance [4] ». Il ne dit point ici : qui m'affermirez, mais bien : « Qui « m'avez affermi ». Celui-là donc qui a conçu une telle espérance jouira certainement de ce qu'il espère. L'adverbe « singulièrement », est plein de sens, car on peut l'opposer à cette foule qui se multiplie, par la récolte de son froment, de son vin et de son huile, et qui s'écrie : « Qui nous montrera les biens ? » Cette multitude périra, mais l'unité subsistera dans les saints, dont il est dit dans les Actes des Apôtres : « La multitude de ceux qui « croyaient n'avait qu'un cœur et qu'une « âme [5] ». Il nous faut donc embrasser la singularité, la simplicité, c'est-à-dire nous soustraire à cette foule sans nombre de choses terrestres qui naissent pour mourir bientôt, et nous attacher à ce qui est un et éternel, si nous voulons adhérer au seul Dieu, notre Seigneur.

[1] Ephés. III, 17. — [2] Jean, XIV, 6. — [3] II Cor. XIII, 3. — [4] Matt. VI, 6. — [5] Ps. IV, 8. — [6] Jean, VI, 51. — [7] Ps. XXXV, 9. — [8] Ibid. XXII, 5. — [9] Luc, XVII, 21. — [10] Sag. IX, 15. — [11] Id. I, 1.

[1] Ps. IV, 9. — [2] I Cor. XV, 54. — [3] Rom. VIII, 25. — [4] Ps. IX, 10. — [5] Act. IX, 32.

DISCOURS SUR LE PSAUME V.

L'ÉGLISE DANS SON EXIL OU L'AME FIDÈLE.

—

L'âme fidèle demande à Dieu d'être exaucée et de le voir. Elle comprend que les frivolités du monde la jettent dans la nuit. Mais après cette vie viendra la lueur du matin, qui sera le partage du juste, quand l'impie se plongera dans les ténèbres.

1. Ce psaume est intitulé : « Pour celle qui « a reçu l'héritage [1] ». Ainsi est désignée l'Eglise à qui Notre-Seigneur Jésus-Christ a donné en héritage la vie éternelle, afin qu'elle possédât Dieu et le bonheur en s'attachant à lui, selon cette parole : « Bienheureux les doux, « parce qu'ils auront la terre en héritage [2] ». Quelle autre terre que celle dont il est dit : « Vous êtes mon espérance, et mon partage sur « la terre des vivants [3] ? » et plus clairement : « Le Seigneur est la part de mon héritage et « de mon calice [4] ? » A son tour l'Eglise est appelée l'héritage du Seigneur, d'après cette parole : « Demande-moi, et je te donnerai les « nations en héritage [5] ». Ainsi, Dieu est appelé notre héritage, parce qu'il nous donne la nourriture et l'espace ; et nous sommes l'héritage de Dieu qui nous cultive et nous gouverne. Ce psaume est donc le chant de l'Eglise appelée à l'héritage, afin de devenir elle-même l'héritage de Dieu.

2. « Seigneur, écoutez mes paroles [6] ». Appelée par Dieu, l'Eglise invoque son secours afin de traverser l'iniquité du siècle, et d'arriver à lui : « Comprenez mes cris [7] ». Cette expression nous montre quel est ce cri, qui de l'intérieur le plus secret de notre cœur, s'élève jusqu'à Dieu ; puisque l'on entend une voix corporelle, tandis que l'on comprend celle du cœur. Il est vrai que Dieu ne nous entend point d'une oreille charnelle, mais par la présence de sa majesté.

3. « Soyez attentif à la voix de mes suppli- « cations [8] » ; cette voix qu'il demandait au Seigneur de comprendre et dont il nous exposait la nature, en disant : « Comprenez « mes cris. Ecoutez donc la voix de mes sup- « plications, ô mon roi, et mon Dieu [9] ». A la vérité le Fils est Dieu, le Père est Dieu, et le Père et le Fils sont un seul Dieu ; et si l'on nous demande ce qu'est le Saint-Esprit, nous n'avons d'autre réponse, sinon qu'il est Dieu, et quand on dit le Père, le Fils, et le Saint-Esprit, nous ne devons comprendre qu'un seul Dieu ; néanmoins dans les saintes Ecritures, le titre de roi désigne ordinairement le Fils. Aussi d'après cette parole : « C'est par « moi que l'on va au Père [1] », le Prophète a-t-il raison de dire « mon Roi » d'abord, et ensuite « mon Dieu ». Toutefois il ne dit pas « soyez attentifs » au pluriel, mais « soyez « attentif », *intende*. Car la foi catholique ne prêche ni deux ni trois dieux, mais un seul Dieu en trois personnes. Non point que cette Trinité se puisse dire tantôt du Père, tantôt du Fils, tantôt du Saint-Esprit, comme l'a cru Sabellius ; mais le Père n'est que le Père, le Fils n'est que le Fils, le Saint-Esprit n'est que le Saint-Esprit ; et cette Trinité de personnes n'est qu'un seul Dieu. Et dans ces paroles de l'Apôtre : « Tout est de lui, tout est par lui, « tout est en lui [2] », on voit une allusion à la Trinité : or, il n'a point ajouté : Gloire à eux, mais bien : « Gloire à lui ».

4. « Je vous invoquerai, Seigneur, et le « matin vous entendrez mes cris [3] ». Pourquoi le Prophète a-t-il dit tout à l'heure : « Ecoutez » ; comme s'il désirait être exaucé sur-le-champ, et dit-il maintenant : « Au « matin vous entendrez mes cris », puis : « Je « vous invoquerai » ; non plus : « Je vous in- « voque » ; et enfin : « Au matin je me tiendrai « debout et je vous verrai » ; non plus : « Je me « tiens debout et je vois ? » Ne serait-ce point l'objet de ses supplications qui serait indiqué dans la première invocation ? Mais dans la nuit ténébreuse et tempêtueuse du monde,

[1] Ps. V, 1. — [2] Matt. V, 4. — [3] Ps. CXLI, 6. — [4] Id. XV, 5. — [5] Id. II, 8. — [6] Id. V, 2. — [7] Ibid. — [8] Id. 3. — [9] Ibid.

[1] Jean, XIV, 6. — [2] Rom. XI, 36. — [3] Ps. V, 4.

le Prophète comprend qu'il ne voit point ce qu'il désire, bien qu'il ne cesse pas d'espérer : car « l'espérance qui verrait ne serait pas « une espérance [1] ». Il sait bien que s'il ne voit pas, c'est parce que cette nuit ténébreuse qui est le châtiment du péché, n'est point encore achevée. Il dit donc : « Parce que c'est vous « que j'invoquerai, Seigneur ». C'est-à-dire, telle est votre grandeur, ô vous que j'invoquerai, « qu'au matin seulement, vous exau« cerez ma prière ». Vous n'êtes point un Dieu que puissent voir les hommes dont les yeux sont obscurcis par la nuit du péché ; mais lorsque cette nuit de mes erreurs s'achèvera, et que les ténèbres dont m'enveloppaient mes fautes seront dissipées, vous écouterez ma voix. Pourquoi donc n'a-t-il pas dit plus haut : Vous écouterez ; mais : « Ecou« tez ? » Serait-ce que n'ayant pas été exaucé après avoir dit : « Exaucez-moi », il a compris ce qui devait s'écouler afin qu'il pût être exaucé ? ou bien aurait-il été d'abord exaucé, mais sans comprendre qu'il l'était, parce qu'il ne voit point celui qui l'exauce ; et alors cette expression : « Au matin vous m'exauce« rez », signifierait : Au matin, je comprendrai que vous m'exaucez ? comme il est dit ailleurs : « Levez-vous, Seigneur [2] », pour : Accordez-moi de me relever. Il est vrai que cette parole s'applique à la résurrection de Jésus-Christ ; mais voici un autre passage qui ne peut s'entendre que dans notre sens : « Le Seigneur votre Dieu vous tente, afin que « vous sachiez si vous l'aimez [3] », c'est-à-dire, afin que, par lui, vous compreniez et qu'il vous soit bien démontré quel progrès vous avez fait dans son amour.

5. « Au matin, je serai debout, et je ver« rai [4] ». Qu'est-ce à dire : « Je serai debout », sinon, je ne serai point étendu sur la terre ? Mais être couché sur la terre c'est y reposer, c'est chercher son bonheur dans les terrestres voluptés. « Je serai debout, et je verrai », dit le Prophète. Abjurons donc les choses d'ici-bas, si nous voulons voir Dieu qui se montre aux cœurs purs. « Vous n'êtes pas un Dieu « qui aimez l'iniquité ; aussi le méchant n'ha« bitera point près de vous, et les impies ne « soutiendront pas l'éclat de vos regards. Vous « haïssez ceux qui commettent l'iniquité, vous « perdrez ceux qui profèrent le mensonge. « Vous avez en horreur l'homme fourbe et « l'homme de sang [1] ». L'iniquité, la malice, le mensonge, l'homicide, la fraude, et autres crimes semblables, telle est la nuit qui doit passer, et alors viendra ce matin qui nous découvrira le Seigneur. Le Prophète nous dit pourquoi il sera debout au matin, et verra le Seigneur. « C'est que vous, ô Dieu, vous « n'aimez pas l'iniquité ». Si Dieu, en effet, aimait l'iniquité, il pourrait être vu par l'impie, et il ne faudrait pas attendre le matin, quand sera écoulée la nuit des iniquités.

6. « Près de vous n'habitera point le mé« chant », il ne vous verra point de manière à s'attacher à vous ; de là le verset suivant : « Et l'injuste ne soutiendra point vos re« gards », car son œil, ou plutôt son esprit, accoutumé aux ténèbres du péché, sera frappé soudainement de la lumière de la vérité, et ne soutiendra point l'éclat d'une intelligence droite. Si donc il voit par intervalle, et tout en demeurant dans l'injustice, s'il comprend la vérité, il ne s'affermit point en elle, puisqu'il aime ce qui l'en éloigne. Il porte en lui-même sa nuit, qui est l'habitude et même l'amour du péché. Que cette nuit vienne à s'écouler, qu'il brise avec le péché, qu'il en perde l'amour et l'habitude, alors viendra le matin, et il comprendra la vérité jusqu'à s'y attacher avec amour.

7. « Vous haïssez les artisans d'iniquité ». Cette haine de Dieu a le même sens que l'aversion de tout pécheur pour la vérité ; et l'on dirait que celle-ci à son tour déteste ceux qu'elle ne laisse point demeurer en elle ; tandis que s'ils n'y demeurent point, c'est qu'ils ne la peuvent supporter. « Vous perdrez ceux « qui profèrent le mensonge », car il est contraire à la vérité. Mais qu'on ne s'imagine point qu'il y ait quelque substance ou quelque nature contraire à la vérité ; comprenons plutôt que le mensonge tient à ce qui n'est pas, et non à ce qui est. Dire ce qui est, c'est dire la vérité, et dire ce qui n'est pas, c'est le mensonge. Aussi est-il dit : « Vous perdrez tous « ceux qui profèrent le mensonge », puisqu'en se détournant de ce qui subsiste, ils s'en vont à ce qui n'est pas. Souvent le mensonge paraît avoir pour but le salut ou l'avantage d'un autre, et provenir non de la malice, mais de la bienveillance ; tel fut, dans l'Exode [2], celui de ces sages-femmes, qui mentirent à Pharaon pour sauver la vie aux enfants des Hébreux.

[1] Rom. VIII, 24. — [2] Ps. III, 7. — [3] Deut. XIII, 3. — [4] Ps. V, 5.

[1] Ps. V, 6, 7. — [2] Exod. I, 19.

Mais ce qui est louable ici, c'est moins l'acte que l'intention ; et ceux qui ne mentent plus que de la sorte, mériteront un jour d'être délivrés de tout mensonge. C'est à eux qu'il est dit : « Que votre discours soit : Oui, oui ; « non, non ; car ce qui est de plus, vient du « mal [1] ». Ce n'est pas sans raison qu'il est écrit ailleurs : « La bouche qui ment, tue « l'âme [2] », afin que nul homme vraiment spirituel ne se croie autorisé à mentir, pour conserver soit à lui-même, soit à d'autres cette vie temporelle, dont la perte ne tue pas notre âme. Toutefois, il y a une différence entre mentir, et cacher la vérité, puisque l'un consiste à dire le faux, l'autre à taire le vrai ; si nous ne voulons pas découvrir un homme à qui l'on veut donner cette mort visible du corps, nous devons avoir l'intention de taire le vrai, mais non de dire le faux, afin de ne rien découvrir, et ne point tuer notre âme par le mensonge, en voulant conserver à un autre la vie du corps. Si nous ne sommes point encore dans ces dispositions, efforçons-nous au moins de ne pas mentir au-delà de ces occasions pressantes, afin que Dieu nous délivre même de ces mensonges légers, et nous donne la force du Saint-Esprit qui nous fera mépriser tout ce que nous aurions à souffrir pour la vérité. Il n'y a que deux sortes de mensonges qui ne soient point de fautes graves, mais qui ne sont point exemptes de tout péché, c'est le mensonge par plaisanterie, et le mensonge pour rendre service. Le mensonge joyeux, n'étant point de nature à tromper, n'est point dangereux. Celui à qui nous parlons comprend bien que c'est un badinage. Le second est encore plus léger, puisqu'il renferme une certaine bonté. Mais ce qui se dit sans duplicité de cœur, ne mérite pas le nom de mensonge. Qu'un homme, par exemple, ait reçu en gage une épée de son ami, avec promesse de la lui rendre quand il la redemandera ; il est évident qu'il ne doit point la rendre à cet ami qui la redemande avec démence, et qui peut s'en servir contre lui-même ou contre les autres ; il faut attendre le calme de la raison. Il n'y a point ici duplicité de cœur, puisqu'en recevant cette épée en gage et en promettant de la rendre, cet ami était loin de croire qu'on la réclamerait dans la démence. Le Seigneur lui-même a jugé bon de taire la vérité, quand il disait aux disciples peu aptes à la recevoir : « J'ai « encore beaucoup de choses à vous dire ; « mais vous ne pouvez les porter encore [1] » ; saint Paul a dit aussi : « Je n'ai pu vous par- « ler comme à des hommes spirituels, mais « comme à des hommes charnels [2] ». D'où il suit qu'il ne faut pas accuser celui qui se tait sur la vérité. Mais on ne voit point qu'il soit permis aux parfaits de dire ce qui est faux.

8. « Le Seigneur a en horreur l'homme « sanguinaire et l'homme fourbe [3] ». On peut très-bien voir une répétition de ce qui est dit plus haut : « Vous haïssez ceux qui font le « mal, et vous perdrez ceux qui profèrent le « mensonge ». Car « l'homme sanguinaire » peut très-bien être l'homme de l'iniquité, et « le fourbe » désigner le menteur. Il y a fourberie quand on agit dans un sens, et que l'on affecte un autre sens. Le Prophète dit que le Seigneur « les aura en abomination » ; expression qui s'applique à ceux que l'on déshérite ; tandis que ce psaume est le chant « de celle qui a reçu l'héritage », et qui témoigne des tressaillements de son espérance en s'écriant : « Quant à moi, avec vos in- « finies miséricordes, j'entrerai dans votre « maison [4] ». Ces miséricordes sans nombre peuvent désigner cette foule d'hommes parfaits et heureux, dont se formera cette cité que l'Eglise porte dans ses entrailles et qu'elle enfante peu à peu. Comment nier que cette multitude d'hommes régénérés se puisse appeler le nombre infini des miséricordes du Seigneur, puisqu'il est dit avec beaucoup de vérité : « Qu'est-ce que l'homme pour que vous « vous souveniez de lui, ou le fils de l'homme « pour que vous le visitiez [5] ? » Pour moi, « j'entrerai dans votre maison », comme une pierre entre dans un édifice. Qu'est-ce en effet que la maison de Dieu, sinon son temple, dont il est dit : « Le temple de Dieu est saint, « et vous êtes ce temple [6] ? » Et la pierre angulaire de cet édifice [7] est cet homme dont s'est revêtue la force et la sagesse de Dieu, coéternelle au Père.

9. « Je me prosternerai avec crainte au- « près de votre saint temple [8] ». Le Prophète a dit : « Auprès de votre temple », et non pas : c'est dans votre saint temple que je veux vous adorer, mais bien : « C'est auprès de votre saint « temple que je me prosternerai ». Cet état

[1] Matt. V, 37. — [2] Sag. I, 11.

[1] Jean, XVI, 12. — [2] I Cor. III, 1. — [3] Ps. V, 7. — [4] Id. 8. — [5] Ps. VIII, 5. — [6] I Cor. III, 17. — [7] Ephes. II, 10. — [8] Ps. V, 8.

n'est point celui des parfaits, mais de ceux qui tendent vers la perfection. Les parfaits diraient alors : « J'entrerai dans votre mai« son ». Avant d'y arriver il faut dire tout d'abord : « Je vous adorerai auprès de votre « saint temple ». C'est pour cela peut-être qu'il ajoute, comme une sauvegarde à ceux qui désirent le salut : « Avec une sainte frayeur ». Quand chacun y sera parvenu, s'accomplira ce mot de l'Evangéliste : « La charité parfaite « bannit toute crainte [1] ». Il n'y a plus de crainte pour nous en face de l'ami qui nous a dit : « Je ne vous appellerai plus désormais des « serviteurs, mais des amis [2] », et qui nous met en possession des promesses.

10. « Seigneur, conduisez-moi dans votre « justice, à cause de mes ennemis [3] ». Il dit assez qu'il se met en route, qu'il se dirige vers la perfection, mais qu'il n'y est point encore arrivé, puisqu'il demande à Dieu de l'y conduire. « Dirigez-moi dans votre jus« tice », non dans ce qui paraît l'être aux yeux des hommes ; car ils s'imaginent qu'il y a justice à rendre le mal pour le mal ; mais telle n'est point la justice de celui dont il est dit : « Qu'il fait lever son soleil sur les bons « et sur les méchants [4] », puisque Dieu, en punissant les méchants, loin de leur infliger ses châtiments, les abandonne seulement à leur malice. « Voilà », dit-il, « qu'il a fait « éclore l'injustice, il a été en travail de l'af« fliction pour enfanter l'iniquité ; il a ouvert « un précipice, il l'a creusé, et il est tombé « dans le gouffre qu'il avait préparé : son in« justice descendra sur lui, et son iniquité « retombera sur sa tête [5] ». Dieu donc punit les hommes, comme le juge punit les violateurs de la loi, non en leur infligeant lui-même le châtiment, mais en les poussant dans celui qu'ils ont eux-mêmes choisi, et qui sera pour eux le comble du malheur. Mais l'homme qui rend le mal pour le mal, le fait avec un mauvais dessein, et devient méchant lui-même, en voulant châtier les méchants.

11. « Tracez-moi une voie droite en votre « présence [6] ». Il est clair qu'il recommande à Dieu le temps que dure son voyage, et que ce voyage s'accomplit non par un chemin terrestre, mais par les sentiments du cœur. « Tra« cez-moi une voie droite en votre présence », c'est-à-dire dans ce secret où ne pénètre point le regard des hommes, dont il faut mépriser la louange ou le blâme. Ils ne peuvent juger de la conscience des autres, qui est le chemin droit sous l'œil de Dieu. Aussi le Prophète ajoute : « Parce que la vérité n'est pas dans « leur bouche [1] », et qu'on ne peut croire à leurs jugements, il faut nous réfugier dans l'intérieur de notre conscience et en la présence de Dieu. « Leur cœur est plein de « vanité ». Comment la vérité serait-elle dans leur bouche, quand le cœur est trompé par le péché et par la peine du péché ? De là ce cri du Prophète pour les en détourner : « Pour« quoi aimez-vous la vanité et recherchez« vous le mensonge [2] ? »

12. « Leur bouche est un sépulcre ouvert [3] ». On peut appliquer cette parole à l'intempérance, qui est pour beaucoup le motif de flatteries mensongères. Le Prophète a dit justement qu'il sont un « sépulcre ouvert », parce que leur avidité est insatiable, et ne se ferme point comme le sépulcre qui a reçu un cadavre. On peut dire aussi qu'au moyen de paroles mensongères et d'artificieuses caresses, ils attirent à eux ceux qu'ils font tomber dans le péché; et c'est comme les dévorer que les faire entrer dans cette voie. Mais l'homme qui en arrive là, meurt par le péché ; et celui qui l'a séduit, s'appelle justement un sépulcre ouvert ; il est mort en quelque sorte, puisqu'il n'a plus la vie de la vérité, et il reçoit en lui-même ces morts qu'il a tués en les amenant à lui par le mensonge et la frivolité du cœur. « Leurs langues sont pleines « d'artifices » ; les langues des méchants, car c'est là ce que paraît dire le Prophète, en précisant « leurs langues ». Elle est mauvaise en effet cette langue du méchant qui dit le mal, qui dit la fraude. C'est à eux que le Seigneur a dit : « Comment diriez-vous le bien puisque « vous êtes mauvais [4] ? »

13. « Jugez-les, Seigneur, que leurs des« seins s'évanouissent [5] ». C'est là une prophétie plutôt qu'une malédiction ; et le Prophète ne désire point que cette vengeance arrive, mais il sait ce qui arrivera : et ils tomberont sous cette vengeance, non parce que le Prophète semble la désirer, mais bien parce qu'ils auront mérité d'y tomber. De même quand il dit : « Que ceux qui espèrent « en vous soient dans la joie [6] », il fait une

[1] I Jean, IV, 18. — [2] Jean, XV, 15. — [3] Ps. V, 9. — [4] Matt. V, 45. — [5] Ps. VII, 15-17. — [6] Id. V. 9.

[1] Ps. VII, 10. — [2] Id. IV, 3. — [3] Id. V, 11. — [4] Matt. XII, 34. — [5] Ps. V, 11. — [6] Id. 12.

prophétie et voit cette joie dans l'avenir. Il dit encore : « Excitez votre puissance et venez[1] », parce qu'il prévoit que le Seigneur viendra. Dans ces paroles néanmoins : « Que leurs des- « seins soient renversés », on pourrait voir une prière du Prophète ; et il demanderait que les desseins des méchants s'évanouissent, ou qu'ils fassent trève à leurs desseins mauvais. Mais l'expression suivante : « Rejetez-les », nous empêche de l'entendre ainsi ; puisque cette expulsion de la part du Seigneur ne peut nullement se prendre en bonne part. Ce n'est donc point une malédiction, mais une prophétie qui annonce dans quelle catastrophe tomberont infailliblement ceux qui voudront persévérer dans les péchés dont il est question. « Qu'ils soient donc déçus dans « leurs pensées », qu'ils tombent à cause de leurs desseins qui s'accusent mutuellement, et devant le témoignage de leur conscience, comme l'a dit l'Apôtre : « Leurs pensées les « accuseront ou les défendront, quand se « lèvera le jour du juste jugementde Dieu[2] ».

14. « Chassez-les selon le nombre infini de « leurs iniquités[3] », c'est-à-dire, chassez-les au loin, « le nombre infini de leurs iniquités » demande un long éloignement. C'est ainsi que l'impie est banni de cet héritage, dont la vue et la connaissance de Dieu nous met en possession ; comme l'œil malade est repoussé par l'éclat de la lumière, et trouve une peine dans ce qui fait la joie de l'œil sain. Ceux-là donc au matin ne se tiendront pas debout et ne verront pas. Et cette répulsion est une peine dont la grandeur se mesure à la grandeur de cette joie, dont il est dit : « Pour moi, « mon bonheur est de m'attacher à Dieu[4] ». A ce châtiment est opposé ce mot de l'Evangile : « Entrez dans la joie de votre Dieu » ; et ce châtiment équivaut à cet autre : « Jetez-le « dans les ténèbres extérieures[5] ».

15. « Mais vous, Seigneur, ils vous trouvent « amer[6] ». « Je suis le pain de vie descendu « du ciel[7] », a dit le Seigneur ; puis : « Tra- « vaillez pour une nourriture qui ne se cor- « rompt point[8] » ; puis encore : « Goûtez et « voyez combien le Seigneur est doux[9] ». Les pécheurs trouvent amer le pain de la vérité, de là leur haine pour la bouche d'où elle émane. Ils ont donc trouvé le Seigneur amer, parce que le péché les a rendus malades au point que le pain de la vérité, délicieux pour les âmes saines, a pour eux une amertume insupportable.

16. « Qu'ils soient dans la joie, ceux qui « espèrent en vous », qui savent goûter, et qui trouvent que le Seigneur est doux. « Leur « allégresse sera éternelle et vous habiterez « en eux[1] ». Cette allégresse éternelle commencera donc quand les justes deviendront le temple de Dieu : il sera leur joie, il habitera en eux. « Et tous ceux qui aiment votre « nom se glorifieront en vous[2] », parce qu'ils pourront jouir de l'objet de leur amour. Et c'est bien en vous qu'ils posséderont cet héritage qui fait le titre du Psaume, et à leur tour ils seront votre héritage, puisque « vous ha- « biterez en eux ». De ce bonheur seront exclus ceux que Dieu doit rejeter à cause de leurs iniquités.

17. « C'est vous qui bénirez le juste[3] ». Cette bénédiction sera de se glorifier dans le Seigneur qui habitera en nous. Telle est la gloire que Dieu décerne aux justes ; et pour devenir justes, ils ont dû être appelés, non point à cause de leurs mérites, mais par la grâce de Dieu. « Tous en effet sont pécheurs « et ont besoin de la grâce de Dieu[4]. Ceux « qu'il a appelés, il les a justifiés, et ceux qu'il « a justifiés, il les a glorifiés[5] ». Comme cette vocation ne vient point de nos mérites, mais de la miséricordieuse bonté de Dieu, le Prophète a dit : « Seigneur, votre volonté bienveillante « nous couvre comme d'un bouclier[6] ». Car la bienveillance du Seigneur précède notre volonté. Telles sont les armes pour vaincre notre ennemi. C'est contre lui que l'Apôtre a dit : « Qui accusera les élus de Dieu ? » et encore : « Si Dieu est pour nous, qui sera « contre nous ? Il n'a point épargné son Fils « unique, mais il l'a livré à la mort pour « nous tous[7]. Si le Christ a voulu mourir « pour nous quand nous étions ses ennemis ; « maintenant que nous sommes réconciliés, « nous serons à plus forte raison délivrés par « lui de la colère de Dieu[8] ». Tel est l'inexpugnable bouclier qui repousse l'ennemi quand, par l'affliction et la tentation, il nous pousse à désespérer du salut.

18. Le texte du Psaume est donc tout d'abord une prière, depuis ces paroles : « Sei-

[1] Ps. LXXIX, 3. — [2] Rom. II, 15, 16. — [3] Ps. V, 11. — [4] Ps. LXXII, 28. — [5] Matt. XXV, 21, 30. — [6] Ps. V, 11. — [7] Jean, VI, 51. — [8] Id. 27. — [9] Ps. XXXIII, 9.

[1] Ps. V, 12. — [2] Id. 12. — [3] Id. 13. — [4] Rom. III, 23. — [5] Id. VIII, 30. — [6] Ps. V, 13. — [7] Rom. VIII, 31-33. — [8] Id. V, 9, 10.

« gneur, entendez ma voix », jusqu'à ces autres : « Mon roi et mon Dieu ». Mais l'Eglise comprend ce qui l'empêche de voir Dieu, ou de connaître qu'elle est exaucée, depuis : « Je « vous invoquerai, Seigneur, et au matin « vous entendrez ma voix », jusqu'à : « Vous « avez en horreur l'homme de sang et l'homme « fourbe ». En troisième lieu, depuis ce verset : « Pour moi, avec la multitude de vos « miséricordes », jusqu'à : « Je me prosternerai « avec crainte auprès de votre saint temple », l'Eglise espère devenir un jour la maison de Dieu, et en cette vie s'approcher de lui dans la crainte, jusqu'à ce que la charité consommée ait banni toute crainte. Quatrièmement, elle sent qu'elle s'avance et qu'elle marche entre des obstacles ; elle demande ce secours de l'intérieur, imperceptible à l'œil humain, de peur que la langue des méchants ne la détourne du bon chemin, depuis : « Seigneur, « conduisez-moi, dans votre justice », jusqu'à : « Leurs langues sont pleines d'artifices ». Elle prédit, en cinquième lieu, le châtiment des impies, quand le juste à peine sera sauvé ; et la récompense de ce juste qui aura répondu à l'appel de Dieu, et qui aura courageusement tout supporté, jusqu'à ce qu'il arrive au Seigneur. Cette partie commence à : « Jugez-« les, Seigneur », pour finir avec le psaume.

DISCOURS SUR LE PSAUME VI.

LE JUGEMENT DE DIEU.

L'âme fidèle supplie le Seigneur de lui accorder le salut, de la maintenir dans la justice, comme s'il devait être plus glorieux pour Dieu de faire éclater sa bonté que sa justice. Elle veut s'éloigner des pécheurs impénitents, s'ils ne se convertissent au Seigneur.

POUR LA FIN, PSAUME DE DAVID, POUR LES CHANTS DU HUITIÈME JOUR [1].

1. Cette expression, « huitième jour », est obscure; mais le reste du titre est clair. Quelques-uns ont cru qu'elle signifiait le jour du jugement, ou ce temps de l'avénement de Jésus-Christ qui descendra pour juger les vivants et les morts. Cet avénement, selon cette croyance, aura lieu après sept milliers d'années, à compter depuis Adam; ces sept milliers d'années s'écouleraient comme sept jours, et le huitième serait celui de l'avénement. Mais le Seigneur a dit : « Ce n'est point « à vous de connaître les temps que mon « Père a disposés dans sa puissance [2] » ; et encore : « Quant à ce jour et à cette heure, « nul ne les sait, ni les Anges, ni les Vertus, ni le Fils lui-même ; le Père seul les « connaît [3] » : et enfin saint Paul a écrit, que ce jour du Seigneur nous surprendra comme le voleur [1]; tout cela nous montre clairement qu'on ne doit point chercher à connaître ce jour par la supputation des années. Or, s'il devait arriver après sept milliers d'années, tout homme pourrait le connaître au moyen d'un calcul. Comment donc se fait-il que le Fils ne le connaît point? Parole qui signifie qu'il ne l'apprendra point aux hommes, et non qu'il ne le sait point en lui-même. C'est ainsi qu'il est dit : « Le Seigneur « vous tente afin de savoir [2] », c'est-à-dire, « afin de vous faire connaître », comme : « Le-« vez-vous, Seigneur [3] », signifie, aidez-nous à nous relever. Si donc le Fils ne connaît point le jour, non qu'il l'ignore, mais parce qu'il ne l'enseigne point à ceux qui n'ont aucun avantage à le connaître ; n'y a-t-il pas une certaine présomption à compter les dates pour affirmer que le jour du Seigneur doit arriver après sept milliers d'années ?

2. Pour nous, ignorons de bon cœur ce

[1] Ps. VI, 1. — [2] Act. I, 7. — [3] Matt. XXIV, 36.

[1] I Thess. V, 2. — [2] Deut. XIII, 3. — [3] Ps. III, 7.

qu'il n'a pas plu à Dieu de nous révéler, et cherchons ce que veut dire cette expression du titre : « Pour le huitième jour ». Sans recourir à des calculs téméraires on peut entendre par huitième jour celui du jugement, car la fin de ce monde nous ouvrira la vie éternelle; et alors les âmes des justes ne seront plus assujéties aux temporelles vicissitudes ; et comme tous les temps roulent périodiquement de sept jours en sept jours, on appellerait huitième jour celui qui serait en dehors de cette révolution. Dans un autre sens qui n'est pas sans justesse, on appellerait huitième jour, celui du jugement, parce qu'il doit arriver après deux genres de vie, dont l'un tient à la chair, et l'autre à l'esprit. Depuis Adam jusqu'à Moïse, la vie humaine est une vie corporelle, une vie selon la chair, ce que saint Paul appelle vie de l'homme extérieur, du vieil homme [1]. A cette génération fut donné l'Ancien Testament, dont le culte était grossier, quoique religieux, et figurait le culte spirituel de l'avenir. Pendant cette période où l'on vivait selon la chair, « la mort « a régné », dit l'Apôtre, « même sur ceux qui « n'avaient point péché ». Et comme il l'a dit encore, «elle a régné parce qu'on imitait « la prévarication d'Adam [2] ». Mais « jusqu'à « Moïse », signifie : tant qu'ont duré les œuvres de la loi, ces rites sacrés, observés d'une manière charnelle, et qui néanmoins tinrent enchaînés ceux-là mêmes qui croyaient à un seul Dieu, pour leur donner la foi au mystère de l'avenir.

Mais depuis l'avénement de Jésus-Christ, qui nous a fait passer de la circoncision de la chair, à la circoncision du cœur, nous sommes appelés à vivre selon l'esprit, c'est-à-dire selon l'homme intérieur, appelé homme nouveau [3] à cause de sa régénération baptismale, et de ses mœurs devenues plus spirituelles. Car il est évident que le nombre quatre appartient au corps à cause des éléments dont il est formé, et de ces quatre qualités, du chaud, du froid, du sec, de l'humide. De là vient que Dieu le fait passer par les quatre saisons du printemps, de l'été, de l'automne, de l'hiver. Tout cela est connu ; et il est démontré ailleurs, par des raisons plus subtiles, que le nombre quatre appartient au corps ; mais évitons ces raisons assez obscures, dans un discours que nous voulons mettre à la portée des moins instruits. Le nombre trois appartient à l'âme, comme nous l'apprend le précepte d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, et de tout notre esprit [1]. De plus longs détails viendraient dans l'explication de l'Evangile et non d'un psaume ; mais cela suffit, je crois, pour montrer que le nombre ternaire appartient à l'âme. Donc, lorsque les nombres du corps, qui tiennent au vieil homme et à l'Ancien Testament, et les nombres de l'esprit ou de l'homme régénéré et de la loi nouvelle, seront écoulés comme un nombre de sept jours ; puisque toute action en cette vie se rapporte au corps ou au nombre quatre, ou à l'âme dont le nombre est ternaire ; après cela viendra le huitième jour qui, rendant à chacun ce qu'il a mérité, appellera les justes, non plus à des œuvres passagères, mais à la vie sans fin, et condamnera les impies aux supplices éternels.

3. Telle est la damnation que redoute l'Eglise, qui s'écrie dans ce psaume : « Sei« gneur, ne m'accusez pas dans votre colère [2] ». Saint Paul parle aussi de colère à propos du jugement : « Tu amasses pour toi, dit-il, un « trésor de colère, pour le jour de la colère et « du juste jugement de Dieu [3] ». C'est dans ce jour que ne veut pas être accusé celui qui cherche à se guérir en cette vie. « Et ne me « reprenez point dans votre fureur ». Reprendre est plus doux, car il tend à l'amendement ; au lieu que, quand on est accusé, ou mis en jugement, on doit craindre pour issue une condamnation. Mais la fureur paraît être plus grande que la colère, et l'on peut s'étonner que reprendre, qui est plus doux, soit placé avec fureur, qui est l'expression la plus sévère. Pour moi, je crois que ces deux expressions n'ont qu'un même sens ; car le mot grec θυμός du premier verset a la même signification que ὀργή, qui est dans le second. Mais comme la version latine a voulu employer aussi deux expressions, elle en a cherché une qui se rapprochât le plus de colère, et a mis fureur. De là des variantes dans les versions ; car, dans l'une, c'est la colère qui est avant la fureur, dans l'autre, c'est la fureur avant la colère ; d'autres, au lieu de fureur ont indignation, et même bile. Quoi qu'il en soit, ces deux termes expriment un mouvement de l'âme qui veut punir, mouvement que nous ne pourrons attribuer à Dieu dans le même sens qu'à notre

[1] Ephés. IV, 22. — [2] Rom. V, 14. — [3] Coloss. III, 10.

[1] Deut. VI, 5 ; Matt. XXII, 37. — [2] Ps. VI, 2. — [3] Rom. II, 5.

âme, puisqu'il est dit : « Pour vous, Dieu des « vertus, vous nous jugez dans le calme [1] ». Mais ce qui est dans le calme, est opposé au trouble. Dieu donc dans ses jugements est inaccessible au trouble; mais on a appelé sa colère, cette émotion occasionnée par ses lois chez ses ministres. Or, l'âme qui supplie dans ce psaume, redoute d'être accusée dans cette colère, elle ne veut pas même cette réprimande qui la corrigerait ou l'instruirait. Car il y a dans le grec παιδεύσῃς, c'est-à-dire enseignez. Au jour du jugement seront convaincus tous ceux qui ne sont pas fondés sur Jésus-Christ; mais ceux qui sur cette base auront bâti avec le bois, le foin et la paille, ils seront amendés ou purifiés, ils souffriront un dommage et néanmoins seront sauvés, mais comme par le feu [2]. Que peut-on demander à Dieu, quand on ne veut être ni accusé ni repris dans sa colère? Que demander, sinon d'être guéri, puisque la guérison ne nous laisse à craindre ni la mort, ni la main du médecin qui emploie le feu ou le fer?

4. Le Psalmiste poursuit donc : « Ayez « pitié de moi, Seigneur, parce que je suis « infirme, guérissez-moi, parce que mes os « sont ébranlés [3] », et par ces os il entend la force de l'âme ou le courage. L'âme donc, en parlant de ses os, se plaint de son courage qui est ébranlé; mais gardons-nous de croire qu'elle ait des os comme ceux du corps. Expliquant donc ce qui précède, le Prophète ajoute : « Et mon âme est dans un trouble « profond », afin que l'on n'applique point au corps, ce qu'il appelait des os. « Et vous, « Seigneur, jusques à quand [4]? » Qui ne verrait ici une âme qui lutte avec ses infirmités, et que le médecin ne se presse pas de guérir, afin de lui faire sentir dans quel abîme de maux le péché l'a précipitée? On ne cherche guère à éviter ce qui se guérit facilement; mais une guérison difficile nous rend plus attentifs à conserver la santé quand nous l'avons recouvrée. Loin de nous cette pensée qu'il y ait de la cruauté dans ce Dieu à qui l'on dit : « Jusques à quand tarderez-vous à « me guérir? » mais il veut dans sa bonté montrer à l'âme quelle blessure elle s'est faite. Car cette âme ne prie pas encore avec une telle ferveur que Dieu puisse lui dire : « Ta prière ne sera pas achevée que je répon« drai : Me voici [5] ». Dieu veut encore nous montrer quel sera le châtiment des impies qui refusent de retourner à lui, si la conversion nous est si difficile; dans ce sens il est dit ailleurs : « Si le juste à peine est sauvé, que « deviendront le pécheur et l'impie [1] ? »

5. « Revenez à moi, Seigneur, et délivrez « mon âme [2] ». En revenant à Dieu, le pécheur le supplie de se tourner vers lui, comme il est écrit : « Revenez à moi, dit le Seigneur, « et je reviendrai à vous [3] ». Mais cette expression : « Revenez, Seigneur », voudrait-elle dire : Aidez-moi dans mon retour, à cause des difficultés et du labeur que rencontre un retour à Dieu? Car notre conversion parfaite au Seigneur, le trouvera toujours prêt, ainsi que l'a dit le Prophète : « Nous le trou« vons prêt comme la lumière du matin [4] ». Nous l'avons perdu, en effet, non qu'il se soit retiré de nous, puisqu'il est présent partout, mais bien parce que nous lui avons tourné le dos. « Il était en ce monde », est-il dit, « et le « monde a été fait par lui, et le monde ne l'a pas « connu [5] ». Si donc il était en ce monde sans que le monde le connût, c'est que nos souillures ne supportent point sa présence. Mais pour nous convertir, ou pour effacer notre vie passée en taillant de nouveau notre âme à l'image de Dieu, nous ressentons le douloureux labeur d'échanger les terrestres voluptés contre le calme serein de la divine lumière. Et dans cette pénible tâche nous disons : « Revenez à moi, Seigneur », c'est-à-dire, aidez-moi, afin que se perfectionne en moi ce retour qui vous trouvera toujours prêt, et vous donnera en jouissance à ceux qui vous aiment. Aussi, après avoir dit : « Revenez à « moi, Seigneur », le Prophète a-t-il ajouté : « Et délivrez mon âme », que retiennent encore les soucis du monde, et qui, dans son retour à vous, se sent déchirer par l'aiguillon des désirs. « Sauvez-moi », dit-il, « à cause de « votre miséricorde [6] ». Il sent qu'il n'est point guéri par ses propres mérites, puisqu'un pécheur, un violateur de la loi ne devait s'attendre en justice qu'à la damnation. Sauvez-moi donc, dit-il, non point que je l'aie mérité, mais à cause de votre miséricorde.

6. « Car nul après la mort ne se souvient « de vous [7] ». Il comprend que c'est en cette vie qu'il faut nous convertir, car après la mort il ne reste plus à chacun qu'à recevoir

[1] Sag. XII, 18. — [2] I Cor. III, 11. — [3] Ps. VI, 3. — [4] Id. 4. — [5] Isa. LXV, 24.

[1] I Pierre, IV, 18. — [2] Ps. VI, 5. — [3] Zach. I, 3. — [4] Osée, VI, 3, suiv. les LXX. — [5] Jean, I, 10. — [6] Ps. VI, 3. — [7] Id. 6.

selon ses œuvres. « Qui vous confessera dans « les enfers [1] ? » Le riche dont parle Jésus-Christ, confessa Dieu dans les enfers, quand il se plaignit de ses tortures, en voyant Lazare au sein du repos; il confessa Dieu au point de vouloir avertir les siens de s'abstenir du péché, en vue de ces tourments de l'enfer, auxquels on ne croit point [2]. Ce fut en vain, il est vrai, mais enfin il confessa qu'il souffrait justement, puisqu'il désirait avertir ses frères de ne poit encourir ces châtiments. Qu'est-ce à dire alors : « Qui confessera votre nom dans « les enfers? » Entendrait-il par là ce profond abîme, où sera précipité l'impie après le jugement, et dont les épaisses ténèbres ne laisseront échapper aucune lueur de Dieu pour le confesser? Toutefois ce riche, en élevant les yeux, put apercevoir Lazare au sein du repos, nonobstant les ténébreuses profondeurs qui l'environnaient lui-même; et la comparaison qu'il dut faire lui arracha l'aveu de ses fautes. Le Prophète pourrait donner aussi le nom de mort au péché que l'on commet au mépris de la loi divine; et nous faire appeler mort ce qui n'en est que l'aiguillon, parce qu'il aboutit à la mort; car l'aiguillon de la mort c'est le péché [3]. Dans cette mort l'oubli de Dieu serait le mépris de ses lois et de ses préceptes; ainsi le Prophète appellerait enfer cet aveuglement de l'esprit, qui saisit et enveloppe le pécheur, ou l'âme qui meurt par le péché. « Comme ils n'ont pas fait usage », dit saint Paul, « de la connaissance de Dieu, Dieu les « a livrés au sens réprouvé [4] ». C'est de cette mort et de cet enfer que l'âme demande à Dieu de la préserver, quand elle cherche à revenir à lui, et sent les difficultés du retour.

7. Aussi le Prophète continue en disant : « Je me suis fatigué dans mon gémissement », et comme si c'était peu, il ajoute : « Chaque « nuit je laverai ma couche de mes larmes [5] ». Il appelle ici couche tout ce qu'une âme faible et malade cherche pour son repos, comme la volupté charnelle et les plaisirs du monde. C'est laver de ses larmes ces mêmes plaisirs, que chercher à s'en arracher. On voit que ses appétits charnels sont condamnables, et toutefois on est assez faible pour s'y attacher par goût, pour s'y reposer à l'aise; et notre âme ne peut s'en relever qu'après sa guérison. Mais en disant : « Chaque nuit », le Prophète a voulu peindre sans doute l'homme dont l'esprit est prompt et reçoit quelque lueur de vérité, mais dont la chair est assez faible pour mettre parfois son bonheur dans les plaisirs du siècle, en sorte qu'il subit dans ses affections une alternative de lumière et de ténèbres : c'est le jour pour lui quand il dit : « Par l'esprit, j'obéis à la loi de Dieu », mais il décline vers la nuit à ces mots : « Et par la « chair à la loi du péché [1] », jusqu'à ce qu'enfin toute nuit se dissipe, et que vienne ce jour unique dont il est dit : « Au matin je serai de« bout, et je verrai [2] ». C'est alors qu'il se tiendra debout; mais aujourd'hui, il est étendu sur cette couche que chaque nuit il doit mouiller de ses larmes, et de larmes si abondantes, qu'il obtienne de la bonté de Dieu le remède infaillible. « J'arroserai mon lit de mes « pleurs », est une répétition; car « mes « pleurs » montrent comment il a dit plus haut : « Je laverai ». « Son lit » a le même sens que « sa couche », et toutefois, « j'arro« serai » dit plus que « je laverai » : laver peut se borner à mouiller à la surface, tandis que l'arrosage pénètre dans l'intérieur, ce qui marquerait des larmes jusqu'aux profondeurs de l'âme. Le Prophète change les temps du verbe; il a dit au passé : « Je me suis fatigué « dans mes gémissements »; puis au futur : « Chaque nuit je laverai ma couche », puis encore : « J'arroserai mon lit de mes larmes », afin de nous montrer ce qui nous reste à faire quand nous nous sommes fatigués en vain à gémir; comme s'il disait : Ce que j'ai fait ne m'a servi de rien, voici désormais ce que je vais faire.

8. « Mon œil s'est troublé dans la colère [3] » : est-ce dans sa propre colère, ou cette colère de Dieu par laquelle il a demandé de n'être ni accusé ni repris? Mais si la colère de Dieu signifie le jugement, comment l'entendre dès cette vie? Ou cette colère commencerait dès cette vie, dans les douleurs et les maux des hommes, et surtout dans leur impuissance à comprendre la vérité, selon le mot de saint Paul cité plus haut : « Dieu les a livrés au « sens réprouvé [4] ». Tel est en effet l'aveuglement de l'esprit, que tout homme dans cet état se trouve privé de toute lumière intérieure de Dieu, mais pas absolument, tant que dure cette vie. Car il y a des ténèbres extérieures [5] qui sont réservées plus spéciale-

[1] Ps. VI, 6. — [2] Luc, XVI, 23-31. — [3] I Cor. XV, 56. — [4] Rom. I, 28. — [5] Ps. VI, 7.

[1] Rom. VII, 25. — [2] Ps. V, 7. — [3] Id. 8. — [4] Rom. I, 28. — [5] Matt. XXV, 30.

ment au jour du jugement, et qui éloigneront complétement de Dieu quiconque aura négligé de se corriger ici-bas. Mais être complétement en dehors de Dieu, qu'est-ce autre chose que l'aveuglement complet? Car Dieu habite une lumière inaccessible [1], et dans laquelle entreront ceux qu'il invitera, en disant : « Entrez dans la joie de votre Seigneur [2] ». Cette colère commence donc dès cette vie à peser sur tout pécheur. La crainte du dernier jugement arrache au Prophète des gémissements et des larmes; il craint d'arriver à cette colère dont le commencement lui est déjà si douloureux; aussi ne dit-il pas que « son œil « s'est éteint », mais « qu'il a été troublé par « cette colère ». Rien ne nous étonnerait encore s'il disait que son œil a été troublé par sa propre colère; c'est peut-être en ce sens qu'il est dit : « Que le soleil ne se couche point « sur votre colère [3] », parce que l'âme, dans ce trouble, ne pouvant voir Dieu, s'imagine que cette sagesse divine, ce soleil intérieur est en quelque sorte couché pour elle.

9. « J'ai vieilli au milieu de tous mes en« nemis [4] ». Il avait parlé de colère, si c'est toutefois de sa propre colère; mais en considérant tous les autres vices, il trouve qu'il en est environné. Comme ces vices nous viennent de notre première vie et du vieil homme dont il faut nous dépouiller pour revêtir l'homme nouveau, le psalmiste dit fort bien : « J'ai « vieilli ». « Au milieu de tous mes ennemis » peut s'entendre ou des vices, ou des hommes qui ne veulent point retourner à Dieu; car ces hommes, quoiqu'à leur insu, malgré leurs ménagements, bien qu'ils vivent en paix avec nous, dans les mêmes villes, sous le même toit, à la même table, qu'ils s'entretiennent souvent et paisiblement avec nous; ces hommes, par leurs intentions contraires aux nôtres, sont ennemis de quiconque veut retourner à Dieu. Car si les uns aiment le monde et s'y attachent, et que les autres désirent en être délivrés, qui ne voit que les premiers sont ennemis des seconds, qu'ils entraînent, quand ils peuvent, dans les mêmes châtiments? Et c'est une grande faveur de Dieu d'entendre journellement leur conversation, et de ne point s'écarter de la voie des commandements de Dieu. Souvent une âme qui s'efforce d'aller à Dieu, se laisse ébranler et s'effraie dans sa route, et la plupart du temps elle abandonne ses résolutions, parce qu'elle craint d'offenser ceux qui vivent avec elle, et qui recherchent avidement les biens passagers et périssables. Tout cœur parfaitement sain s'en sépare non de lieu, mais d'affection; car l'amour est à l'âme ce qu'est pour les corps le lieu qui les contient.

10. Donc, après le labeur, le gémissement, et ces fréquentes effusions de larmes, comme on ne peut adresser en vain de si ferventes supplications à celui qui est la source de toutes les miséricordes, et dont il est dit avec tant de vérité : « Le Seigneur est tout près des « cœurs contrits [1] »; après ces difficultés donc, toute âme pieuse, ou même l'Eglise, si vous le voulez, témoigne qu'elle a été exaucée. Voyez donc ce qu'elle ajoute : « Retirez-vous « de moi, vous tous, artisans d'iniquité, parce « que le Seigneur a entendu la voix de mes « larmes [2] ». Ou le prophète annonce qu'au jour du jugement, les impies devront s'éloigner des bons et en seront séparés : ou il leur dit de se séparer à l'instant; car s'ils font partie avec nous des mêmes grappes, néanmoins, jusque dans l'aire, les grains sont déjà dépouillés et séparés de cette paille qui les recouvre encore. Ils peuvent bien être entassés ensemble, mais le vent ne peut les enlever ensemble.

11. « Parce que le Seigneur a écouté la voix « de mes larmes, le Seigneur a entendu « mes supplications, le Seigneur a reçu ma « prière [3] ». Cette répétition fréquente de la même pensée indique moins chez le psalmiste la nécessité de ce langage que le transport de sa joie. Quiconque est dans l'allégresse ne se contente point de nous en dire une fois le motif. Tel est le fruit de ce gémissement douloureux qui lui fait mouiller sa couche de ses larmes, et arroser son lit : « Car on ne « sème dans les larmes que pour moissonner « dans la joie [4] »; et : « Bienheureux ceux qui « pleurent, parce qu'ils seront consolés [5] ! »

12. « Confusion et trouble pour tous mes « ennemis [6] ». Naguère le Prophète disait : « Eloignez-vous tous de moi », ce qui peut avoir lieu en cette vie, comme nous l'avons vu; mais quand il parle de « confusion et « d'effroi », je ne vois pas que cela se puisse entendre autrement que du jour qui mettra

[1] I Tim. VI, 16. — [2] Matt. XXV, 21, 22. — [3] Ephes. IV, 26. — [4] Ps. VI, 8.

[1] Ps. XXXIII, 19. — [2] Id. VI, 9. — [3] Id. 10. — [4] Id. CXXV, 5. — [5] Matt. V, 5. — [6] Ps. VI, 11.

en évidence la récompense des justes et le châtiment des pécheurs. Jusqu'à ce jour, en effet, l'impie est loin de rougir et de cesser de nous insulter. Souvent même ses moqueries en viennent jusqu'à faire rougir de Jésus-Christ les hommes faibles dans la foi. De là cette menace : « Quiconque aura rougi de moi « devant les hommes, je rougirai de lui de- « vant mon Père [1] ». Quiconque dès lors veut suivre les sublimes conseils de l'Evangile, de partager son bien, de le donner aux pauvres, afin de demeurer juste pour l'éternité [2], de vendre ses possessions terrestres pour assister les indigents et suivre le Christ en disant : « Nous n'avons rien apporté en ce monde, « nous n'en pouvons rien emporter : conten- « tons-nous d'avoir de quoi vivre et nous vê- « tir [3] » ; celui-là tombe sous les railleries sacriléges des impies ; ceux qui repoussent le sens droit le traitent d'insensé. Souvent, pour éviter ce surnom de la part des incurables, il craint de faire, il remet au lendemain ce que prescrit le médecin le plus fidèle comme le plus puissant. Ceux-là donc ne peuvent rougir en cette vie ; souhaitons au contraire qu'ils n'aient pas la puissance de nous faire rougir, de nous détourner du chemin que nous avons pris, de ne point nous y causer d'embarras ou de retard. Mais un temps viendra qu'ils rougiront et répéteront ces paroles de l'Ecriture : « Les voilà, ceux qui étaient l'objet de nos « mépris et même de nos outrages. Insensés « que nous étions, nous estimions leur vie « une folie, et leur fin un opprobre : et les « voilà comptés parmi les fils de Dieu, et leur « partage est avec les saints ! Nous avons donc « erré hors de la vérité, et la lumière de la « justice n'a pas lui à nos yeux, et le soleil ne « s'est pas levé pour nous. Nous nous sommes « lassés dans la voie de l'iniquité et de la per- « dition ; nous avons marché par des chemins « difficiles, et nous avons ignoré la voie du « Seigneur. A quoi bon notre orgueil, à quoi « bon l'ostentation de nos richesses ? Toutes « ces choses ont passé comme l'ombre [4] ».

13. Dans ces paroles : « Qu'ils se convertissent pour leur confusion [1] », qui ne voit un juste châtiment qui tourne à leur confusion dans cette conversion qu'ils ont refusé de faire pour leur salut ? « Et cela bien vite », ajoute le Prophète : car ils ne compteront plus sur le jour du jugement, et comme ils diront : « La paix est à nous ; une ruine soudaine les « surprendra [2] ». Quel que soit le moment, ce que l'on n'attendait pas arrive toujours bien vite, et il n'y a que l'espérance de vivre encore qui nous fasse croire que cette vie est longue. Rien ne nous paraît plus rapide que ce qui en est déjà passé. Quand donc viendra le jour du jugement, alors les pécheurs sentiront combien est courte une vie qui passe ; et ils ne pourront croire qu'il ait été long à venir, ce jour qu'ils ne désiraient point, ou plutôt à l'arrivée duquel ils n'avaient point cru. On pourrait dire encore que l'âme dont Dieu a exaucé les gémissements et les pleurs si fréquents et si durables, sentant qu'elle est délivrée du péché, et qu'elle a dompté tous les mouvements pervers des sensuelles affections, en leur disant : « Retirez-vous de moi, « artisans d'iniquité, parce que le Seigneur a « exaucé la voix de mes larmes [3] », se trouve arrivée à cet état de perfection, où elle peut prier pour ses ennemis. C'est dans ce sens peut-être qu'il est dit : « Que tous mes enne- « mis soient dans la confusion et dans le « trouble », afin qu'ils fassent pénitence de leurs fautes, ce qui est impossible sans trouble ni confusion. Rien n'empêche d'entendre les paroles suivantes : « Qu'ils se convertissent « pour leur confusion », dans le sens d'un retour à Dieu et d'une confusion de s'être jadis glorifiés dans les ténèbres du péché, comme l'a dit l'Apôtre : « Quelle gloire avez-vous « tirée de ce qui est maintenant pour vous un « sujet de honte [4] ? » Cette autre expression, « et cela au plus vite », peut désigner la ferveur du désir ou se rapporter à la puissance du Christ qui, dans un temps si court, a converti à la foi de l'Evangile, ces nations qui défendaient leurs idoles en persécutant l'Eglise.

[1] Luc, IX, 26. — [2] Ps. CXI, 9. — [3] I Tim. VI, 7. — [4] Sag. V, 3-9.

[1] Ps. VI, 11. — [2] I Thess. V, 3. — [3] Ps. VI, 9. — [4] Rom. VI, 21.

DISCOURS SUR LE PSAUME VII.

LE SILENCE DE JÉSUS-CHRIST.

Ce psaume est le chant de l'âme arrivée à la perfection, et à qui la foi découvre les mystères de la passion inconnus aux Juifs et aux pécheurs actuels. Elle comprend la patience silencieuse de Jésus à l'égard de Judas ; et pourquoi, lui qui était juste, a voulu souffrir.

PSAUME DE DAVID QU'IL CHANTA AU SEIGNEUR, POUR LES PAROLES DE CHUSI, FILS DE GÉMINI.

1. Il est facile de connaître par l'histoire du second livre des Rois, ce qui donna occasion à cette prophétie. Elle nous apprend que Chusi, ami du roi David, passa dans les rangs d'Absalon révolté contre son père, afin de reconnaître ses desseins, et de rapporter à David toutes les trames que ce fils ourdissait contre lui avec Achitopel, qui avait trahi l'amitié du père, pour soutenir de tous les conseils qu'il pourrait donner, la révolte du fils. Mais dans ce psaume, il faut envisager l'histoire, moins en elle-même, que comme un voile jeté par le Prophète sur un grand mystère ; levons donc ce voile [1] si nous avons passé au Christ. Cherchons d'abord quel sens peuvent avoir les noms; car on n'a pas manqué d'interprètes pour les étudier, non plus à la lettre et d'une manière charnelle, mais dans un sens figuré, et pour nous dire que Chusi signifie Silence, Gémini, la Droite, et Achitopel, la Ruine du frère; dénominations qui ramènent une seconde fois sous nos yeux ce traître Judas, figuré ainsi par Absalon dont le nom signifie Paix de son père. David, en effet, eut toujours des sentiments de paix pour ce fils au cœur plein d'artifices et de rébellion, ainsi qu'il a été dit au psaume troisième[2]. De même que dans l'Evangile nous voyons Jésus-Christ donner le nom de fils à ses disciples [3], nous le voyons aussi les appeler ses frères. Après sa résurrection, le Seigneur dit en effet : « Allez, « et annoncez à mes frères [4] ». Saint Paul appelle Jésus-Christ le premier-né de tant de frères [5]. On peut donc désigner la ruine du disciple qui le trahit, sous le nom de ruine du frère, selon le sens que nous avons donné au nom d'Achitopel. Chusi, qui signifie Silence, désigne très-bien ce silence que Notre-Seigneur opposait aux perfidies de ses ennemis, ce profond mystère qui a frappé de cécité une partie d'Israël, alors qu'ils persécutaient le Seigneur, jusqu'à ce que la multitude des nations entrât dans l'Eglise, et qu'ensuite tout Israël fût sauvé. Aussi l'Apôtre, abordant ces secrètes profondeurs, ce redoutable silence, s'écrie, comme frappé d'horreur à la vue de ces mystères : « O profondeur des trésors de « la sagesse et de la science de Dieu ! combien « sont impénétrables ses jugements; et ses « voies incompréhensibles ! qui connaît les « desseins de Dieu, et qui est entré dans ses « conseils [1] ? » L'Apôtre nous fait donc moins connaître ce profond silence, qu'il ne le recommande à notre admiration. C'est à la faveur de ce silence, que le Seigneur, dérobant le mystère sacré de sa passion, a fait entrer dans les vues de sa providence miséricordieuse, la ruine volontaire du frère, le crime détestable du traître, afin que la mort d'un seul homme, que se proposait le perfide Judas, devînt, par la sagesse ineffable du Sauveur, le salut de tous les hommes.

Ce psaume est donc le chant d'une âme parfaite et déjà digne de connaître le secret de Dieu. Elle chante : « Pour les paroles de Chusi », paroles de ce silence qu'elle a mérité de connaître. C'est en effet un silence et un secret pour les infidèles et les persécuteurs du Christ; pour ceux au contraire à qui Jésus-Christ a dit : « Je ne vous appellerai plus mes servi- « teurs, parce que le serviteur ne sait ce que « fait son maître ; mais je vous appellerai mes « amis, parce que je vous ai fait connaître « tout ce que j'ai appris de mon Père [2] », pour

[1] II Cor. III, 16. — [2] Enarrat. in Ps. III, n. 1. — [3] Matt. IX, 15. — [4] Jean, XX, 17. — [5] Rom. VIII, 29.

[1] Rom. XI, 33, 34. — [2] Jean, XV, 15.

ces amis du Christ il n'y a plus de silence, mais les paroles du silence, ou la raison de ce mystère du Christ que Dieu leur a donné de pénétrer et de connaître. Ce silence, ou Chusi, est appelé fils de Gémini ou de la droite. Car il ne fallait pas dérober aux saints ce qu'il a fait pour eux, et pourtant « notre « gauche », est-il dit, « ne doit point savoir ce « que fait notre droite [1] ». L'âme parfaite, qui a compris ce secret, chante alors cette prophétie : « Pour les paroles de Chusi », ou pour la découverte de ce mystère, que Dieu, qui est la droite, lui a fait connaître par une faveur spéciale : de là vient que ce silence est appelé fils de la droite, ou Chusi, fils de Gémini.

2. « Seigneur, mon Dieu, mon espoir est « en vous, sauvez-moi de tous ceux qui me « persécutent, et délivrez-moi [2] ». Toute guerre, toute hostilité contre les vices est surmontée, et l'âme parfaite n'ayant plus à combattre que la jalousie du démon, s'écrie : « Sauvez-moi de tous ceux qui me persécutent, « et délivrez-moi, de peur que comme un lion, « il ne ravisse mon âme [3] ». Car saint Pierre nous dit que « le démon notre ennemi, rôde « autour de nous, comme un lion rugissant, « cherchant quelqu'un à dévorer [4] ». Aussi le Prophète, après avoir dit au pluriel : « Sauvez- « moi de tous ceux qui me persécutent », reprend ensuite le singulier, en disant : « De « peur qu'il ne ravisse mon âme, comme un « lion », non pas : « Qu'ils ne ravissent », car il n'ignore pas l'ennemi qui reste à vaincre, le redoutable adversaire de toute âme parfaite. « Et que je ne trouve ni rédempteur, ni sau- « veur »; c'est-à-dire, de peur qu'il ne ravisse mon âme, tandis que vous ne la rachetez et ne la sauvez point; puisqu'il nous ravit, si Dieu ne nous rachète et nous sauve.

3. Ce qui nous montre que ce langage est celui de l'âme parfaite, qui n'a plus à redouter que les piéges si artificieux du démon, c'est le verset suivant : « Seigneur mon Dieu, « si j'ai fait cela [5] ». Qu'est-ce à dire : « Cela ? » S'il ne nomme aucun péché, les voudrait-il désigner tous? Si nous rejetons une telle interprétation, rattachons alors cette expression à ce qui suit; et comme si nous demandions au Prophète ce qu'il entend par « cela, *istud* », il nous répondra : « Si l'iniquité est dans mes « mains ». Mais il nous montre qu'il entend parler de tout péché, puisqu'il dit : « Si « j'ai rendu le mal pour le mal [1] », parole qui n'est vraie que dans la bouche des parfaits. Le Seigneur nous dit en effet : « Soyez par- « faits, comme votre Père du ciel, qui fait « luire son soleil sur les bons et sur les mé- « chants, qui donne la pluie aux justes et aux « criminels [2] ». Celui-là donc est parfait qui ne rend pas le mal pour le mal. L'âme parfaite prie donc « pour les paroles de Chusi, « fils de Gémini », ou pour la connaissance de ce profond secret, de ce silence que garda Jésus-Christ pour nous sauver, dans sa bonté miséricordieuse, en souffrant avec tant de patience les perfidies de celui qui le trahissait. Comme si le Sauveur lui découvrait les raisons de ce silence et lui disait : « Pour toi, qui « étais impie et pécheur, et pour laver dans « mon sang tes iniquités, j'ai mis le plus « grand silence, et une longanimité invincible « à souffrir près de moi un traître ; n'appren- « dras-tu pas, à mon exemple, à ne point « rendre le mal pour le mal ? » Cette âme, considérant et comprenant ce que le Sauveur a fait pour elle, et s'animant par son exemple à marcher vers la perfection, dit à Dieu : « Si « j'ai rendu le mal pour le mal », si je n'ai point suivi dans mes actes vos saintes leçons, « que je tombe sans gloire sous les efforts de « mes ennemis ». Il a raison de ne pas dire : « Si j'ai tiré vengeance du mal qu'ils me fai- « saient », mais bien, « qu'ils me rendaient », puisqu'on ne peut rendre que quand on a reçu quelque chose. Or, il y a plus de patience à épargner celui qui nous rend le mal pour les bienfaits qu'il a reçus de nous, que s'il voulait nous nuire, sans nous être aucunement redevable. « Si donc j'ai tiré vengeance « du mal qu'ils me rendaient »; c'est-à-dire, si je ne vous ai point imité dans ce silence, ou plutôt dans cette patience dont vous avez usé à mon égard, « que je tombe sans gloire sous « les efforts de mes ennemis ». Il y a une vaine jactance chez l'homme qui, tout homme qu'il est, veut se venger d'un autre. Il cherche à vaincre un adversaire, et lui-même est à l'intérieur vaincu par le démon ; la joie qu'il ressent d'avoir été comme invincible, lui enlève tout mérite. Le Prophète sait donc bien ce qui rend la victoire plus glorieuse, et ce que nous rendra notre Père qui voit dans le secret [3]. Pour ne pas tirer vengeance de ceux

[1] Matt. VI, 3. — [2] Ps. VII, 2. — [3] Ibid. 3. — [4] I Pierre, V, 8. — [5] Ps. VII, 4.

[1] Ps. VII, 5. — [2] Matt. V, 45, 48. — [3] Id. VI, 6.

qui lui rendent le mal, il cherche à vaincre sa colère, et non son ennemi : instruit qu'il est de ces paroles de l'Ecriture : « Il y a plus « de gloire à vaincre sa colère, qu'à prendre « une ville [1] ». Si donc « j'ai tiré vengeance « de ceux qui me rendaient le mal, que je « tombe sans gloire sous la main de mes en- « nemis [2] ». Il paraît en venir à l'imprécation, qui est le plus grave des serments pour tout homme qui s'écrie : « Mort à moi si je suis « coupable ». Mais autre est l'imprécation dans la bouche d'un homme qui fait serment, et autre, dans le sens d'un prophète, qui annonce les malheurs dont sera infailliblement frappé l'homme qui tire vengeance du mal qu'on lui rend, mais ne les appelle ni sur lui, ni sur d'autres par ses imprécations.

4. « Que mon ennemi poursuive mon âme, « et qu'il l'atteigne [3] ». Il parle une seconde fois de son ennemi au singulier, et nous montre de plus en plus celui qu'il représentait tout à l'heure sous l'aspect d'un lion ; cet ennemi qui poursuit l'âme et s'en rend maître, s'il parvient à la séduire. Les hommes peuvent sévir jusqu'à tuer le corps, mais cette mort extérieure ne leur assujétit point notre âme, au lieu que le diable possède les âmes qu'il atteint dans ses poursuites. « Qu'il foule « ma vie sur la terre », c'est-à-dire qu'il fasse de ma vie une boue qui lui serve de pâture. Car cet ennemi n'est pas seulement appelé lion, mais encore serpent ; et Dieu lui a dit : « Tu mangeras la terre », quand il disait à l'homme pécheur : « Tu es terre et tu re- « tourneras dans la terre [4] ». « Qu'il traîne ma « gloire dans la poussière » ; dans cette poussière que le vent soulève de la surface de la terre [5] : car la vaine et puérile jactance de l'orgueilleux, n'est qu'une enflure et n'a rien de solide ; c'est un nuage de poussière chassé par le vent. Le Prophète veut avec raison une gloire plus solide qui ne se réduise pas en poussière, mais qui subsiste dans la conscience et devant Dieu, qui ne souffre point la jactance. « Que celui qui se glorifie », est-il dit, « ne le fasse que dans le Seigneur [6] ». Cette stabilité se réduit en poussière, quand l'homme, dédaignant le secret de la conscience, où Dieu seul nous approuve, cherche les applaudissements des hommes. De là cette autre parole de l'Ecriture : « Dieu brisera les os « de ceux qui veulent plaire aux hommes [1] ». Mais celui qui connaît pour l'avoir appris ou éprouvé, dans quel ordre il faut surmonter nos vices, sait bien que celui de la vaine gloire est le seul, ou du moins le plus à craindre pour les parfaits. C'est le premier où l'âme soit tombée, c'est le dernier qu'elle peut vaincre. « Car le « commencement de tout péché, c'est l'or- « gueil », et « le commencement de l'orgueil « chez l'homme, c'est de se séparer de Dieu [2] ».

5. « Levez-vous, Seigneur, dans votre co- « lère [3] ». Comment cet homme que nous disions parfait, vient-il exciter Dieu à la colère ? et la perfection ne serait-elle pas plutôt en celui qui dit : « Seigneur, ne leur imputez point ce « crime [4] ? » Mais est-ce bien sur les hommes que tombe cette imprécation du Prophète, et ne serait-ce point contre le diable et contre ses anges qui ont en leur possession le pécheur et l'impie ? C'est donc par un sentiment de pitié et non de colère, que l'on demande au Dieu qui justifie l'impie [5] d'arracher cette proie au démon. Car justifier l'impie c'est le faire passer de l'impiété à la justice, et changer cet héritage du démon en temple de Dieu. Et comme c'est châtier quelqu'un, que lui arracher une proie qu'il veut garder en son pouvoir, le Prophète appelle colère de Dieu, ce châtiment qu'il exerce contre le démon, en lui arrachant ceux qu'il possède. « Levez- « vous donc, Seigneur, dans votre colère ». « Levez-vous », montrez-vous, dit-il, expression figurée, mais ordinaire dans le langage humain, comme si Dieu dormait quand il nous dérobe ses desseins. « Signalez votre puis- « sance dans les régions de mes ennemis ». Le Prophète appelle région, ce qui est sous la puissance du démon, et il veut que Dieu y règne, c'est-à-dire qu'il y soit honoré et glorifié plutôt que notre ennemi, par la justification de l'impie, et ses chants de triomphe. « Levez-vous, Seigneur, mon Dieu, selon la « loi que vous avez portée [6] », c'est-à-dire, montrez-vous humble, puisque vous recommandez l'humilité ; accomplissez vous-même avant nous votre précepte, afin que votre exemple détruise l'orgueil, et que nous ne soyons pas au pouvoir du démon qui souffla l'orgueil contre vos préceptes, en disant : « Mangez, et vos yeux s'ouvriront, et vous se- « rez comme des dieux [7] ».

[1] Prov. XVI, 32, suiv. les LXX. — [2] Ps. VII, 5. — [3] Id. 6. — [4] Gen. III, 14, 19. — [5] Ps. I, 4. — [6] I Cor. I, 31.

[1] Ps. LII, 6. — [2] Eccli. X, 14, 15. — [3] Ps. VII, 7. — [4] Act. VII, 59. — [5] Rom. IV, 5. — [6] Ps. VII, 7. — [7] Gen. III, 5.

6. « Et l'assemblée des peuples vous environnera [1] ». Cette assemblée des peuples peut s'entendre des peuples qui ont cru, ou des peuples persécuteurs, car l'humilité de notre Sauveur a obtenu ce double effet : les persécuteurs l'ont environné parce qu'ils méprisaient cette humilité, et c'est d'eux qu'il est dit : « A quoi bon ces frémissements des « nations, et ces vains complots chez les peu« ples [2] ? » Ceux qui ont cru en vertu de cette humilité, l'ont environné, et ont fait dire avec beaucoup de vérité, « qu'une partie des Juifs « sont tombés dans l'aveuglement, afin que « la multitude des nations entrât dans l'E« glise [3]». Et ailleurs : « Demande-moi, et je te « donnerai les nations en héritage, et jusqu'aux « confins de la terre pour ta possession [4]». « Et « en sa faveur, remontez en haut », c'est-à-dire, en faveur de cette multitude ; et nous savons que le Seigneur l'a fait par sa résurrection et son ascension. Ayant obtenu cette gloire, il a donné le Saint-Esprit qui ne pouvait descendre avant que Jésus fût glorifié, selon cette parole de l'Evangile : « Le Saint-Esprit « n'était point encore descendu, parce que « Jésus n'était pas encore entré dans sa « gloire [5] ». Donc, après s'être élevé au ciel en faveur de la multitude des peuples, il envoya l'Esprit-Saint, dont les prédicateurs de l'Evangile étaient remplis, quand, à leur tour, ils remplissaient d'églises l'univers entier.

7. Ces paroles : « Levez-vous, Seigneur, « dans votre colère, planez au-dessus des ré« gions de mes ennemis [6] », peuvent encore s'entendre ainsi : Levez-vous dans votre colère, et que mes ennemis ne vous comprennent point, alors « *exaltare*, soyez au dessus », signifierait : Elevez-vous à une telle hauteur que vous soyez incompréhensible ; ce qui a rapport au silence de tout à l'heure. Un autre psaume a dit à propos de cette élévation : « Il « est monté au-dessus des Chérubins, et il a « pris son vol et s'est dérobé dans les ténè« bres [7] ». Cette élévation vous cachait à ceux que leurs crimes empêchaient de vous connaître, et qui vous ont crucifié ; et voilà que l'assemblée des fidèles vous environnera. C'est à son humilité que le Seigneur doit d'être élevé, c'est-à-dire incompris. Tel serait le sens de : « Elevez-vous selon la loi que vous avez « portée [1] », c'est-à-dire, dans votre humiliation apparente soyez tellement élevé que mes ennemis ne vous comprennent point. Car les pécheurs sont les ennemis du juste, et les impies de l'homme pieux. « Et les peuples vous « environneront en foule [2] » ; car ce qui porte à vous crucifier ceux qui ne vous connaissent pas, fera que les nations croiront en vous, et ainsi les peuples vous adoreront en foule. Mais si tel est vraiment le sens du verset suivant, il faut plutôt nous attrister à cause de l'effet que nous en ressentons dès ici-bas, que nous réjouir de l'avoir compris. Il porte, en effet : « Et à cause d'elle remontez en haut [3] » ; c'est-à-dire, à cause de ces hommes dont la foule encombre vos églises, remontez bien haut, ou cessez d'être connu. Qu'est-ce à dire : « A cause de cette foule ? » sinon, parce qu'elle doit vous offenser, et ainsi justifier cette parole : « Pensez-vous que le Fils de « l'homme, revenant sur la terre, y trouvera « de la foi [4] ? » Il est dit encore, à propos des faux prophètes ou des hérétiques : « A cause « de leur iniquité, la charité se refroidira chez « un grand nombre [5] ». Or, quand au sein de l'Eglise, ou dans la société des peuples et des nations que le nom du Christ a si complétement envahis, le crime débordera avec cette fureur que nous lui voyons en grande partie déjà, n'est-ce point alors que se fera sentir la disette de la parole, annoncée par un autre prophète [6] ? N'est-ce point à cause de cette congrégation qui, à force de crimes, éloigne de ses yeux la lumière de la vérité, que Dieu remonte en haut, de manière que la vraie foi, pure de tout alliage d'opinions perverses, ne se trouve plus nulle part, sinon dans le petit nombre dont il est dit : « Bien« heureux celui qui aura persévéré jusqu'à la « fin, celui-là sera sauvé [7] ? » C'est donc à bon droit qu'il est dit : « Et à cause de cette as« semblée, remontez en haut ». Retirez-vous dans vos secrètes profondeurs, justement à cause de cette assemblée des peuples qui portent votre nom, sans accomplir vos œuvres.

8. Que l'on adopte la première explication, ou cette dernière, ou toute autre de valeur égale, et même supérieure, le Prophète n'a pas moins raison de dire que « le Seigneur « juge les peuples [8] ». Si l'on entend par s'élever en haut, qu'il est ressuscité pour monter

[1] Ps. vii, 8. — [2] Id. ii, 1. — [3] Rom. xi, 25. — [4] Ps. ii, 8. — [5] Jean, vii, 39. — [6] Ps. vii, 7. — [7] Id. xvii, 11, 12.

[1] Ps. vii, 7. — [2] Id. [illegible] — [3] Ibid. — [4] Luc, [illegible] — [5] Matt. xxiv, 12. — [6] Amos [illegible] 11. — [7] Matt. x, [illegible] — [8] [illegible]

au ciel, on peut dire fort bien que « le Sei« gneur juge les peuples », puisqu'il en descendra pour juger les vivants et les morts. S'il remonte dans les hauteurs, parce que le péché fait perdre aux fidèles l'intelligence de la vérité, comme il est dit à propos de son avénement : « Pensez-vous que le Fils de l'homme « venant en ce monde y trouvera de la foi[1]? » « Le Seigneur juge encore les peuples ». Mais quel Seigneur, sinon Jésus-Christ ? « Car le « Père ne juge personne ; il a donné au Fils le « pouvoir de juger [2] ». Voyez alors comme cette âme si parfaite en sa prière, s'émeut peu du jour du jugement, et avec quelle sécurité de désir elle dit à Dieu dans sa ferveur : « Que « votre règne arrive [3] », puis : « Jugez-moi, « Seigneur, selon votre justice [4] ». Dans le psaume précédent, c'était un infirme qui priait, sollicitant le secours de Dieu bien plus qu'il ne faisait valoir ses propres mérites, car le Fils de Dieu est venu pour appeler à la pénitence tous les pécheurs [5]. Aussi disait-il : « Sauvez-moi, Seigneur, à cause de votre mi« séricorde [6] », et non à cause de mes mérites. Maintenant que docile à l'appel de Dieu, il a gardé les préceptes qu'il a reçus, il ose bien dire : « Jugez-moi, Seigneur, selon ma jus« tice, et selon mon innocence d'en haut [7] ». La véritable innocence est de ne pas nuire, même à ses ennemis. Il peut donc demander à être jugé selon son innocence, celui qui a pu dire en toute vérité : « Si j'ai tiré ven« geance de celui qui me rendait le mal [8] ». Cette expression « d'en haut, *super me* », doit s'appliquer à sa justice aussi bien qu'à son innocence, et alors il dirait : « Jugez-moi, « Seigneur, selon ma justice et selon mon « innocence, justice et innocence d'en haut »; expression qui nous montre que l'âme n'a point en elle-même la justice et l'innocence, et qu'elle les reçoit de la lumière dont il plaît à Dieu de nous éclairer. Aussi dit-elle dans un autre psaume : « C'est vous, Seigneur, qui « faites briller mon flambeau [9] ». Et il est dit de Jean : « Qu'il n'était point la lumière, mais « qu'il rendait témoignage à la lumière [10], « qu'il était une torche enflammée et bril« lante [11] ». Cette lumière donc, à laquelle nos âmes s'illuminent comme des flambeaux, ne brille point d'un éclat d'emprunt, mais d'un

[1] Luc, XVIII, 8. — [2] Jean, V, 22 — [3] Matt. VI, 10. — [4] Ps. VII, 9. — [5] Luc, V, 32. — [6] Ps. VII, 5. — [7] Id. VII, 9. — [8] Id. 5. — [9] Ps. XVII, 29. — [10] Jean, I, 8. — [11] Id. V, 35.

éclat qui lui est propre et qui est la vérité. « Jugez-moi donc », est-il dit, « selon ma « justice et selon mon innocence d'en haut », comme si la torche allumée et brillante disait : Jugez-moi selon cette splendeur d'en haut, c'est-à-dire qui n'est point moi-même, et dont je brille néanmoins, quand vous m'avez allumée.

9. « Que la malice des pécheurs se con« somme [1] ». Cette consommation est ici le comble, d'après cette parole de l'Apocalypse : « Que celui qui est juste le devienne plus en« core, et que l'homme souillé se souille « davantage [2] ». L'iniquité paraît consommée dans ceux qui crucifièrent le Fils de Dieu, mais elle est plus grande chez ceux qui refusent de vivre saintement, qui haïssent les lois de la vérité, pour lesquelles a été crucifié ce même Fils de Dieu. Que la malice donc des pécheurs se consomme, dit le Prophète, qu'elle s'élève jusqu'à son comble et qu'elle appelle ainsi votre juste jugement. Toutefois, non-seulement il est dit : Que l'homme souillé se souille encore ; mais il est dit aussi : Que le juste devienne plus juste ; c'est pourquoi le Prophète poursuit en disant : « Et vous diri« gerez le juste, ô Dieu qui sondez les cœurs « et les reins [3] ». Mais comment le juste peut-il être dirigé, sinon d'une manière occulte ? puisque les mêmes actions que les hommes admiraient dans les premiers temps du christianisme, quand les puissances du siècle mettaient les saints sous le pressoir de la persécution, ces actions, aujourd'hui que le nom chrétien est arrivé à l'apogée de sa gloire, servent à développer l'hypocrisie ou la dissimulation chez des hommes qui sont chrétiens de nom, pour plaire aux hommes plutôt qu'à Dieu ? Dans cette confusion de pratiques hypocrites, comment le juste peut-il être dirigé, sinon par le Dieu qui sonde les reins et les cœurs, qui voit nos pensées, désignées ici sous l'expression de cœur, et nos plaisirs, que désignent les reins ? Le Prophète a raison d'attribuer à nos reins le plaisir que nous font éprouver les biens temporels ; c'est en effet la partie inférieure de l'homme, et comme le siége de cette voluptueuse et charnelle génération, qui perpétue la race humaine, et nous donne cette vie calamiteuse dont les joies sont mensongères. Donc, ce Dieu qui sonde les cœurs et voit qu'ils sont

[1] Ps. VII, 10. — [2] Apoc. XXII, 11. — [3] Ps. VII, 10.

où est notre trésor [1], qui sonde les reins, et voit que loin de nous arrêter au sang et à la chair [2], nous mettons nos délices dans le Seigneur, ce même Dieu dirige le juste dans cette conscience même, où il est présent, où l'œil de l'homme ne pénètre point, mais seulement l'œil de celui qui connaît l'objet de nos pensées et de nos plaisirs. Car le but de nos soucis est le plaisir, et nul dans ses soins et dans ses pensées ne se propose que d'y parvenir. Dieu qui sonde les cœurs voit nos soucis, et il en voit le but ou le plaisir, lui qui sonde aussi nos reins; et quand il verra que nos soucis, loin de s'arrêter à la convoitise de la chair, à la convoitise des yeux, ou à l'ambition mondaine, choses qui passent comme l'ombre [3], s'élèvent jusqu'aux joies éternelles que ne trouble aucune vicissitude, ce Dieu qui sonde les reins et les cœurs conduit le juste par la voie droite. Telle œuvre que nous faisons, peut être connue des hommes, si elle consiste en paroles ou en actes extérieurs ; mais notre intention en la faisant, et le but qui nous pousse à la faire, ne sont connus que de Dieu qui sonde les reins et les cœurs.

10. « J'attends un juste secours du Sei« gneur, qui sauve les hommes au cœur « droit [4] ». La médecine a une double tâche, d'abord de guérir la maladie, ensuite de conserver la santé. C'est dans le premier but qu'un malade disait dans le psaume précédent : « Ayez pitié de moi, Seigneur, parce « que je suis faible [5] ». En vue du second but, nous trouvons dans le psaume qui nous occupe : « Si l'iniquité souille mes mains, que « je tombe justement sous les efforts de mes « ennemis [6] ». Dans le premier cas, le malade implore sa guérison, et dans le second, l'homme en santé demande à n'être point malade. L'un s'écrie donc : « Sauvez-moi dans votre misé« ricorde [7] »; et l'autre : « Jugez-moi, Sei« gneur, selon ma justice ». Le premier demande le remède qui le guérira, le second le préservatif contre la maladie. Aussi le premier dit-il : Sauvez-moi, Seigneur, dans votre miséricorde, et le second : J'attends un secours juste du Seigneur, qui sauve l'homme au cœur droit. Dans l'un comme dans l'autre cas, c'est la miséricorde qui nous sauve : dans le premier, en nous faisant passer de la maladie à la santé ; dans le second, en nous maintenant en santé. Il y a dans le premier un secours de miséricorde, puisqu'il n'y a nul mérite chez le pécheur qui désire seulement être justifié par la foi en celui qui justifie l'impie [1] : dans le second, un secours de justice, car il est accordé à celui qui est déjà justifié. Que ce pécheur alors qui disait : Je suis infirme, dise maintenant : Sauvez-moi, Seigneur, dans votre miséricorde; et que le juste qui pouvait dire : Si j'ai tiré vengeance de ceux qui me rendaient le mal, dise maintenant : J'attends un juste jugement du Seigneur qui sauve l'homme au cœur droit. Car si Dieu nous donne le remède qui guérit notre maladie, combien plus nous donnera-t-il le moyen de conserver la santé? Car si Jésus-Christ est mort pour nous quand nous étions pécheurs, maintenant que nous sommes justifiés, nous serons, à plus forte raison, délivrés par lui de la colère du Seigneur [2].

11. « J'attends un juste secours du Seigneur, « qui sauve l'homme au cœur droit ». Le Dieu qui sonde les reins et les cœurs, donne aussi la droiture au juste ; et par un juste secours il sauve ceux qui ont le cœur droit. Toutefois, il ne donne pas le salut à ceux qui ont la droiture dans le cœur et dans les reins, de la même manière qu'il sonde les reins et les cœurs. Dans le cœur, en effet, siégent les pensées : mauvaises, quand il est dépravé; bonnes, quand il est droit ; mais aux reins appartiennent les plaisirs condamnables qui ont quelque chose de bas et de terrestre, tandis qu'un plaisir pur n'est plus dans les reins, mais dans le cœur. Aussi ne peut-on pas dire : La droiture des reins, comme on dit : La droiture du cœur ; car où est la pensée, là aussi est la jouissance : cette droiture ne peut avoir lieu que si nous pensons aux choses divines et éternelles. Aussi le Prophète s'écriait-il : « Vous avez « mis la joie dans mon cœur », après avoir dit : « La lumière de votre face est empreinte sur « nous [3] ». Ce n'est point le cœur, en effet, mais bien les reins qui trouvent une certaine jouissance dans cette joie folle et délirante que nous causent de vaines imaginations, quand les fantômes des choses temporelles, que se forme notre esprit, le bercent d'un espoir vain et passager ; tous ces fantômes nous viennent d'en bas, ou des choses terrestres et charnelles. De là vient que Dieu,

[1] Matt. VI, 21. — [2] Gal. I, 16. — [3] I [illegible] 16, 17. — [4] Ps. VII, 11. — [5] Id. VI, 3. — [6] Id. VII, 4, 5. — [7] Id. VI, 5.

[1] Rom. IV, 5. — [2] Id. V, 8, 9. — [3] Ps. IV, 7.

sondant les cœurs et les reins, et voyant le cœur occupé de pensées droites, les reins sevrés de toute volupté, donne un juste secours à ce cœur droit qui sait allier à des pensées pures d'irréprochables délices. Aussi, après avoir dit dans un autre psaume : « Jusque « dans la nuit mes reins m'ont tourmenté », le Prophète parlait du secours divin, et s'écriait : « J'avais toujours le Seigneur présent « devant moi, parce qu'il est à ma droite, et « je ne serai point ébranlé [1] », marquant ainsi que ses reins lui ont seulement suggéré, mais non causé la volupté, qui l'eût ébranlé, s'il l'avait ressentie. Il dit donc : « Le Seigneur « est à ma droite, et je ne serai point ébranlé »; puis il ajoute : « Aussi mon cœur a-t-il tressailli de joie [2] ». Les reins ont bien pu le tourmenter, mais non lui donner la joie. Ce n'est donc point dans les reins qu'il a senti la joie, mais dans ce cœur qui lui a montré que Dieu le soutiendrait contre les suggestions de ses reins.

12. « Dieu est un juge équitable, il est fort « et patient [3] ». Quel est ce Dieu juge, sinon le Seigneur qui juge les peuples ? Il est juste, car il rendra à chacun selon ses œuvres [4] ; il est fort, puisque nonobstant sa toute-puissance, il a enduré pour notre salut les persécutions des méchants; il est patient, puisqu'il n'a point livré ses bourreaux au supplice, aussitôt après sa résurrection, mais il a différé afin qu'ils pussent détester cette impiété, et se sauver; il diffère encore aujourd'hui, réservant le supplice éternel pour le dernier jugement, et chaque jour appelant les pécheurs au repentir. « Il n'appelle point chaque jour sa colère ». Cette expression : « Appeler sa colère », est plus significative que se mettre en colère, et nous la trouvons dans la version grecque [5] ; elle nous montre que cette colère, qui le porte au châtiment, n'est point en lui-même, mais dans les sentiments de ses ministres qui obéissent aux lois de la vérité : ce sont eux qui ordonnent aux ministres inférieurs, appelés anges de colère, de châtier le péché. Ceux-ci, à leur tour, éprouvent, en châtiant les hommes, la satisfaction, non de la justice, mais de la méchanceté. « Dieu donc n'appelle point chaque « jour sa colère » ; c'est-à-dire, ne convoque point chaque jour les ministres de ses vengeances. Maintenant, sa patience nous invite au repentir ; mais au dernier jour, quand les hommes, par leur dureté et l'impénitence de leur cœur, se seront amassé un « trésor de « colère pour le jour où se révélera la colère « et le juste jugement de Dieu [1] », alors il brandira son glaive.

13. « Si vous ne retournez à lui », dit le Prophète, « il brandira son glaive [2] ». On peut dire de Jésus-Christ, qu'il est le glaive de Dieu, glaive à deux tranchants, framée qu'il n'a point brandie à son premier avénement, mais qu'il a tenue cachée dans le fourreau de son humilité ; mais au second avénement, quand il viendra juger les vivants et les morts, les éclairs de cette framée brilleront de tout l'éclat de sa splendeur, pour illuminer les justes, et jeter les impies dans l'effroi. D'autres versions, au lieu de : « Brandira son « glaive », portent : « Fera briller sa framée »: expression qui s'applique fort bien, selon moi, à cette splendeur de Jésus-Christ, au dernier avénement ; car en parlant au nom de Jésus-Christ même, le psalmiste a dit ailleurs : « Seigneur, délivrez mon âme des « mains de l'impie, et votre glaive des ennemis de votre puissance [3] ». « Il a tendu son « arc et l'a préparé ». Il ne faut point négliger ce changement de temps dans les verbes : il est dit au futur que « Dieu brandira son « épée » ; et au passé, qu'il a « tendu son arc », et le discours continue au passé.

14. « Il a mis en lui l'instrument de la « mort : il a fabriqué ses flèches avec des « charbons ardents [4] ». Dans cet arc, je verrais volontiers les saintes Ecritures, où la force du Nouveau Testament, pareille à un nerf, a fait fléchir et a dompté la raideur de l'Ancien. Cet arc a lancé comme des flèches, les Apôtres ou les saints prédicateurs. Ces flèches que Dieu a fabriquées avec le charbon ardent, embrasent de l'amour divin ceux qu'elles ont frappés. De quelle autre flèche serait blessée l'âme qui chante ainsi : « Con« duisez-moi dans les lieux où se garde le vin, « établissez-moi dans les parfums, environnez« moi de miel, parce que l'amour m'a blessée [5] ? » De quelle autre flèche peut être embrasé celui qui veut revenir à Dieu, qui quitte le chemin de l'exil, qui implore du secours contre les langues menteuses, et s'entend dire : « Que vous donner ? comment vous secourir

[1] Ps. XV, 7, 8. — [2] Id. 9. — [3] Id. VII, 12. — [4] Matt. XV, 27. — [5] Μὴ ὀργὴν ἐπάγων.

[1] Rom. II, 5. — [2] Ps. VII, 13. — [3] Id. XVI, 13, 14. — [4] Id. VII, 14. — [5] Cant. II, 4, suiv. les LXX.

« contre les langues menteuses? les flèches « du vainqueur sont aiguës; ce sont des charbons ardents [1] ? » c'est-à-dire, si vous en étiez atteint, vous brûleriez d'un tel amour du royaume de Dieu, que vous dédaigneriez tous ceux qui vous résisteraient, et qui tâcheraient de vous détourner de votre dessein : vous vous ririez de leurs persécutions et vous diriez : « Qui me séparera de l'amour « de Jésus-Christ? L'affliction, les angoisses, « la faim, la nudité, les périls, la persécution « ou le glaive? J'ai la certitude », poursuit l'Apôtre, « que ni la mort, ni la vie, ni les « anges, ni les principautés, ni les choses « présentes, ni les choses futures, ni les vertus, ni ce qu'il y a de plus haut, ni ce qu'il « y a de plus profond, ni aucune autre créature, ne pourra nous séparer de l'amour de « Dieu en Jésus-Christ Notre-Seigneur [2] ». C'est ainsi qu'il a fabriqué ses flèches avec des charbons ardents. Car la version grecque porte : « Ses flèches sont fabriquées au moyen « de charbons ardents », quand, presque toujours, nous lisons dans la version latine : « Ses flèches sont ardentes » ; mais que les flèches brûlent, ou qu'elles allument le feu, ce qui leur serait impossible si elles n'étaient brûlantes, le sens est le même.

15. Le Prophète ne parle pas seulement de flèches que le Seigneur a préparées pour son arc, mais encore d'instruments de mort ; et l'on peut se demander, si des instruments de mort ne désigneraient point les hérétiques, car, eux aussi, s'élancent du même arc du Seigneur, ou des saintes Ecritures, non pour enflammer les âmes de la charité, mais pour les tuer de leurs poisons ; ce qui n'arrive qu'à celles qui l'ont mérité par leurs crimes : et cette décision est encore l'œuvre de la divine Providence, non qu'elle porte les hommes au péché, mais parce qu'elle dispose des pécheurs dans l'ordre de sa sagesse. Le péché leur fait lire les Ecritures avec mauvaise intention, et le sens dépravé qu'ils sont forcés d'y donner, devient le châtiment du péché, et leur mort funeste devient comme un aiguillon, qui stimule les enfants de l'Eglise catholique, les tire de l'assoupissement et leur fait comprendre les saintes Ecritures. « Il faut, en effet, qu'il y ait des héré« sies », dit l'Apôtre, « afin qu'on reconnaisse « ceux d'entre vous, dont la vertu est « éprouvée [1] » ; c'est-à-dire, afin qu'on les reconnaisse parmi les hommes, car ils sont connus de Dieu. Ces flèches, ces instruments de mort, ne seraient-ils point préparés pour l'extermination des infidèles, et Dieu ne les aurait-il pas faites brûlantes, ou avec des charbons ardents, afin d'embraser les fidèles? Car elle n'est point mensongère, cette parole de l'Apôtre : « Aux uns nous sommes une « odeur de vie pour la vie, et aux autres une « odeur de mort pour la mort; et qui est pro« pre à ce ministère [2] ? » Il n'est donc pas étonnant que les mêmes Apôtres soient des instruments de mort pour ceux qui les ont persécutés, et des flèches de feu pour embraser les cœurs de ceux qui ont cru.

16. Après en avoir agi de la sorte, Dieu fera voir l'équité de ce jugement, dont le Prophète nous parle de manière à nous faire comprendre que le supplice de chacun sera dans son péché, et le châtiment dans son injustice même ; et à nous prémunir contre cette pensée qu'il y aurait dans ce calme profond de Dieu, dans sa lumière ineffable, un désir de punir les crimes : toutefois il les dispose avec tant de sagesse, que cette joie même que goûtait l'homme dans son péché, devient un instrument de vengeance pour le Seigneur qui châtie. Voilà, dit le Prophète, « qu'il a enfanté l'injustice [3] ». Mais qu'avait-il conçu pour enfanter ainsi l'injustice? « Il « avait conçu le travail [4] », ce travail dont il est écrit : « Tu mangeras ton pain dans le la« beur »; et ailleurs : « Venez à moi, vous « tous qui travaillez, et qui êtes chargés; « mon joug est doux, et mon fardeau léger [5] ». Car le labeur pénible ne finira point pour l'homme, tant qu'il n'aimera point ce qu'on ne pourra lui enlever malgré lui. En effet, tant que nous aimons ce qui peut nous échapper malgré notre volonté, nous subirons le travail et la peine : étroitement resserrés dans les difficultés de cette vie où chacun, pour posséder ces biens, s'efforce tantôt d'en prévenir un autre, tantôt de les extorquer au possesseur, nous ne pouvons les acquérir que par d'injustes combinaisons. Il est donc bien, il est parfaitement dans l'ordre que l'homme enfante l'injustice après avoir conçu le travail. Que peut-il enfanter, sinon ce qu'il a porté dans son sein, bien qu'il n'enfante

[1] Ps. CXIX, 3, 4. — [2] Rom. VIII, 35-39.

[1] I Cor. XI, 19. — [2] II Cor. II, 16. — [3] Ps. VII, 15. — [4] Gen. III, 17. — [5] Matt. XI, 28, 30.

pas ce qu'il a conçu? Car le sujet à la naissance n'est plus celui de la conception : concevoir se dit d'un germe, mais c'est l'être que ce germe a formé, qui arrive à la naissance. Le travail est donc le germe de l'iniquité; et concevoir le travail, c'est concevoir le péché, ce premier péché qui nous sépare de Dieu [1]. Il a donc porté l'injustice, celui qui avait conçu le travail, et « il a mis au monde l'iniquité ». Et comme l'iniquité c'est l'injustice, il a fait éclore ce qu'il avait porté. Que dit-il ensuite?

17. « Il a ouvert une fosse, il l'a creusée [2] ». Ouvrir une fosse dans les affaires terrestres, aussi bien que dans la terre, c'est préparer un piége où puisse tomber celui que veut tromper l'homme injuste. Le pécheur ouvre cette fosse, quand il ouvre son âme aux suggestions des terrestres convoitises; il la creuse, quand il y donne son adhésion et s'occupe d'ourdir la fraude. Mais comment serait-il possible que l'iniquité blessât l'homme juste qu'elle attaque, avant d'avoir blessé le cœur injuste qui la commet? Un voleur, par exemple, reçoit de l'avarice une blessure, quand il cherche à endommager le bien d'autrui. Qui serait assez aveugle pour ne pas voir la distance qui sépare ces deux hommes, dont l'un subit la perte de son argent, l'autre de son innocence? « Ce dernier donc tombera dans « la fosse qu'il aura creusée »; comme le psalmiste l'a dit encore ailleurs : « Le Seigneur « se fait connaître dans ses jugements, et le « pécheur s'est pris lui-même dans les œuvres « de ses mains [3] ».

18. « Son travail pèsera sur lui, et son « iniquité retombera sur sa tête [4] ». C'est lui qui n'a pas voulu fuir le péché; mais il s'en est rendu volontairement l'esclave, selon cette parole du Seigneur : « Tout pécheur de- « vient l'esclave du péché [5] ». Son péché donc sera sur lui, puisque lui-même s'est soumis au péché; dès lors qu'il n'a pu dire à Dieu, comme toute âme droite et innocente : « C'est « vous qui êtes ma gloire et qui élevez ma « tête [6] », c'est donc lui qui sera abaissé, de manière que l'iniquité le dominera et descendra sur lui : elle sera pour lui un poids très-lourd, et l'empêchera de prendre son essor vers le repos des saints. Voilà ce qui arrive chez le pécheur, quand l'âme est esclave, et que les passions dominent.

19. « Je confesserai le Seigneur selon sa « justice [1] ». Cette confession n'est point l'aveu des pécheurs; car celui qui parle ainsi disait plus haut avec beaucoup de vérité : « Si vous « trouvez l'iniquité dans mes mains [2] ». C'est donc un témoignage rendu à la justice de Dieu; comme s'il disait : Vraiment, Seigneur, vous êtes juste, et quand vous protégez les bons de manière à les éclairer par vous-même, et quand, par votre sagesse, le pécheur trouve son châtiment dans sa propre malice, et non dans votre volonté. Cette confession élève la gloire du Seigneur bien au-dessus des blasphèmes des impies, qui veulent des excuses pour leurs crimes, et refusent de les attribuer à leur faute, c'est-à-dire qu'ils ne veulent point que la culpabilité soit coupable. Ils accusent de leurs péchés, ou la fortune ou le destin, ou le démon auquel notre Créateur a voulu que nous pussions résister, ou même une nature qui ne viendrait point de Dieu; ils s'égarent en de misérables fluctuations, plutôt que de mériter de Dieu leur pardon par un aveu sincère. Car il n'y a de pardon possible que pour celui qui dit : J'ai péché. Or, celui qui comprend que Dieu, dans sa sagesse, rend à chacune des âmes ce qu'elle a mérité, sans déroger aucunement à la beauté de l'univers, loue Dieu dans toutes ses œuvres; et ce témoignage ne vient pas des pécheurs, mais des justes. Ce n'est point avouer des fautes que de dire au Seigneur : « Je vous confesse, Seigneur « du ciel et de la terre, parce que vous avez « dérobé ces mystères aux savants, pour les « révéler aux petits [3] ». De même, nous lisons dans l'Ecclésiastique : « Confessez le Seigneur « dans toutes ses œuvres. Et voici ce que vous « direz dans vos confessions : Tous les ouvrages « du Seigneur proclament sa sagesse [4] ». Donc, cette confession dont parle ici David, consiste à comprendre, avec le secours de Dieu et une piété sincère, comment le Seigneur, qui récompense les justes, et qui châtie les méchants, par ce double effet de sa justice, maintient toute créature qu'il a faite et qu'il gouverne, dans une admirable beauté, que peu d'hommes comprennent. Il s'écrie donc : « Je « confesserai le Seigneur selon sa justice », comme le ferait celui qui a compris que le Seigneur n'a point fait les ténèbres, quoiqu'il en dispose avec sagesse. Dieu dit en effet : « Que la

[1] Eccli. X, 14. — [2] Ps. VII, 16. — [3] Id. IX, 17. — [4] Id. VII, 17. — [5] Jean, XVIII, 34. — [6] Ps. III, 4.

[1] Ps. VII, 18. — [2] Id. VII, 18. — [3] Matt. XI, 25. — [4] Eccli. XXXIX, 19, 20.

« lumière soit faite, et la lumière fut [1] » ; mais il ne dit pas : Que les ténèbres soient, et les ténèbres furent faites ; et toutefois il les a réglées, puisqu'il est dit « qu'il sépara « la lumière des ténèbres, qu'il donna le nom « de jour à la lumière, et celui de nuit aux « ténèbres [2] ». Il y a donc cette différence qu'il fit l'un et le régla ; et qu'il ne fit pas l'autre, bien qu'il la réglât néanmoins. Que les ténèbres figurent le péché, c'est ce que nous apprend ce mot d'un Prophète : « Et « vos ténèbres seront pour vous le soleil [3] » ; et cette parole de saint Jean : « Celui-là est « dans les ténèbres qui a de la haine contre « son frère [4] » ; et surtout celle-ci de saint Paul : « Dépouillons-nous des œuvres téné« breuses, pour revêtir les armes de la lu« mière [5] ». Ce n'est pas qu'il y ait une nature ténébreuse ; car toute nature existe nécessairement comme nature. Mais exister, c'est le propre de la lumière, tandis que ne pas exister, est le propre des ténèbres. Donc, abandonner celui qui nous a créés pour nous incliner vers ce néant d'où nous avons été tirés, c'est nous couvrir des ténèbres du péché ; ce n'est point périr tout à fait, mais descendre au dernier rang. Aussi, quand le Prophète a dit : « Je « confesserai devant le Seigneur », a-t-il soin d'ajouter, pour ne point nous laisser croire à un aveu de ses fautes : « Et je chanterai le « nom du Seigneur Très-Haut [1] ». Or, chanter est le propre de la joie, tandis que le repentir de nos fautes accuse la douleur.

20. On pourrait appliquer ce psaume à la personne de l'Homme-Dieu, en rapportant à notre nature infirme, qu'il avait daigné revêtir, tout ce qui est dit à notre confusion.

[1] Gen. I, 3. — [2] Id. 4, 5. — [3] Isa. LVIII. 10. — [4] I Jean, II, 11. — [5] Rom. XIII, 12.

[1] Ps. VII, 18.

DISCOURS SUR LE PSAUME VIII.

LE PRESSOIR DE L'ÉGLISE.

La grappe de raisin contient le vin et le marc : le marc formé des enveloppes a été nécessaire pour amener le vin à maturité ; le pressoir le sépare de cette enveloppe protectrice. Telle est l'œuvre de l'Eglise qui nourrit les petits du lait de la doctrine jusqu'à ce qu'ils deviennent adultes et prennent la solide nourriture des parfaits.

POUR LA FIN, PSAUME DE DAVID, SUR LES PRESSOIRS.

1. La teneur du psaume ne nous laisse rien voir à propos de ces pressoirs qui lui servent de titre, ce qui nous montrerait que souvent l'Ecriture nous désigne le même objet sous des figures multiples et variées. Nous pouvons donc, sous la dénomination de pressoirs, entendre l'Eglise, par la même raison qui nous l'a fait voir sous la figure d'une aire ; car l'aire ou le pressoir, n'ont d'autre objet que d'ôter au blé ou au raisin ces enveloppes dont ils avaient besoin pour naître, pour croître et pour arriver à la maturité de la moisson ou de la vendange. Ces enveloppes ou ces soutiens sont, pour le blé, la paille dont il est dépouillé dans l'aire, et pour le vin, les grappes dont on l'extrait au pressoir. Il en est de même dans l'Eglise. Les bons y sont mêlés à la foule des hommes terrestres, mélange qui leur est nécessaire, et sans lequel ils ne pourraient naître, ni devenir aptes à la parole de Dieu ; et les ministres de l'Eglise travaillent à les séparer de cette foule au moyen d'un amour spirituel. Ainsi en agissent aujourd'hui les bons qui mettent l'intervalle, non des lieux, mais de l'amour, entre eux et les méchants, bien que, selon le corps, ils soient présents avec eux dans les mêmes églises. Un autre temps viendra où le froment sera séparé pour les greniers et le vin pour les celliers du Père céleste, selon le mot de l'Evangile : « Il amas« sera le froment pour ses greniers, et jettera

« la paille au feu inextinguible [1] ». La même pensée peut s'exprimer par cette autre comparaison : Il mettra son vin en réserve dans ses celliers et jettera le marc aux animaux ; et le ventre des animaux pourrait être comparé aux gouffres de l'enfer.

2. On peut encore entendre les pressoirs d'une autre manière, mais en les regardant toujours comme figure de l'Eglise. Le Verbe divin aurait pour emblème le raisin ; car on voit dans cette grappe suspendue au bois, que les émissaires d'Israël rapportaient de la terre promise [2], une figure de Jésus crucifié. Alors, quand le Verbe divin a besoin d'emprunter le son de la voix pour arriver à l'oreille des auditeurs, l'intelligence de ce Verbe est au son de la voix, comme le vin doux est au marc qui le contient ; et cette grappe sacrée arrive à nos oreilles comme sous la violence des pressoirs. C'est là qu'elle se déchire ; et le son de la voix est pour les oreilles, tandis que le sens arrive dans la mémoire des auditeurs comme dans un réservoir, pour se déverser ensuite dans la règle des mœurs et dans les mouvements de notre âme, comme le vin coule de la cuve dans les celliers, où il prendra sa force en vieillissant, si la négligence ne le laisse pas aigrir. Car il s'est aigri chez les Juifs, qui ont abreuvé le Seigneur de ce vinaigre [3]. Au contraire, il aura de la douceur et de la force, le produit de cette vigne mystérieuse du Nouveau Testament que le Seigneur doit boire avec ses élus dans le royaume de son Père [4].

3. Souvent encore, le nom de pressoir désigne le martyre ; car après avoir passé sous le pressoir de la persécution, les restes mortels de ceux qui ont donné leur vie pour Jésus-Christ sont jetés sur la terre comme le marc, tandis que les âmes ont pris leur essor pour le repos de l'éternel séjour. Mais ce sens figuratif ne s'éloigne point des fruits que produit l'Eglise. Le nom de pressoir donné à ce psaume nous reporte donc à l'établissement de l'Eglise, alors que le Seigneur ressuscitait pour monter au ciel. Ce fut alors qu'il envoya l'Esprit-Saint; et les disciples qui en étaient remplis, prêchèrent avec confiance la parole de Dieu, et formèrent des Eglises.

4. C'est pourquoi il est dit avec raison : « Seigneur, notre Dieu, que votre nom « est grand par toute la terre [1] ! » Mais comment ce nom est-il grand dans l'univers entier? et le Prophète répond : « C'est que votre ma« gnificence est élevée au-dessus des cieux [2] ». Le sens serait alors : Seigneur, qui êtes notre Dieu, dans quelle admiration vous jetez les habitants de la terre ! puisque, de votre abaissement en ce monde, vous avez fait éclater votre gloire par-dessus les cieux : pour ceux en effet qui vous voyaient monter au ciel, et pour ceux qui y croyaient, cette ascension montrait avec quelle puissance vous en étiez descendu.

5. C'est de la bouche des enfants nouveau« nés et à la mamelle, que vous avez tiré une « louange parfaite , à l'encontre de vos en« nemis [3] ». Par ces enfants nouveau-nés et à la mamelle, nous ne pouvons entendre que ceux dont l'Apôtre a dit : « Comme à des en« fants en Jésus-Christ, je vous ai donné du « lait et non des viandes solides [4] ». Ils étaient figurés par ces autres enfants qui précédaient Jésus-Christ en chantant ses louanges, et en faveur desquels Jésus cita ce passage dans sa réponse aux Juifs qui le pressaient de leur imposer silence : « N'avez-vous donc point lu « cette parole, dit le Sauveur : C'est de la « bouche des enfants nouveau-nés et à la « mamelle, que vous avez tiré une louange « parfaite [5] ? » Il a raison de ne point dire seulement : « Vous avez tiré votre louange » ; mais, « une louange parfaite ». Car il y a des fidèles dans l'Eglise, qui ont quitté le lait pour une nourriture plus solide, et c'est d'eux que parle saint Paul quand il dit : « Nous prêchons aux « parfaits la sagesse divine [6] » ; mais ils ne sont pas seuls pour former l'Eglise, car s'ils étaient seuls, Dieu abandonnerait la faiblesse humaine. Or, c'est par égard pour cette faiblesse, qu'il veut donner pour nourriture, à ceux qui sont incapables de comprendre les choses spirituelles et éternelles, la foi historique de tout ce qui s'est accompli dans le temps, depuis les Patriarches et les Prophètes, par celui qui est l'incomparable puissance et la sagesse de Dieu, et particulièrement dans le mystère de l'Incarnation. Quiconque y adhère par la foi y trouve le salut, lorsque, entraîné par cette autorité, il se soumet aux préceptes qui le purifient, s'enracine solidement dans la charité, devient capable de cou-

[1] Luc, III, 17. — [2] Nomb. XIII, 24. — [3] Jean, XIX, 29. — [4] Luc. XXII, 18.

[1] Ps. VIII, 2. — [2] Ibid. — [3] Id. 3. — [4] I Cor. III, 2. — [5] Matt. XXI, 16. — [6] I Cor. II, 6.

rir avec les saints, non plus comme l'enfant qui a besoin de lait, mais comme le jeune homme qui prend une nourriture solide, et peut comprendre la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur, connaître même l'amour de Jésus-Christ pour nous, qui surpasse toute connaissance[1].

6. « C'est de la bouche des enfants nou« veau-nés et à la mamelle, que vous avez « tiré une louange parfaite, à cause de vos « ennemis ». Par ennemis de ce qu'a fait Jésus, et Jésus crucifié, nous devons entendre en général, tous ceux qui défendent de croire à l'inconnu, et qui nous promettent une connaissance claire. Telle est la conduite des hérétiques et de ceux que leurs superstitions idolâtres ont fait appeler philosophes : non qu'il soit mauvais de promettre la science, mais ils veulent écarter la foi qui est l'échelle salutaire et indispensable pour nous élever à une certitude dont l'objet ne peut être que les choses éternelles. Cette négligence d'un moyen si utile et si nécessaire nous prouve à elle seule, qu'ils n'ont point cette science promise au mépris de la foi. « C'est donc de la bouche « des enfants nouveau-nés et à la mamelle, « Seigneur, que vous avez tiré une louange « parfaite », en nous disant par votre Prophète : « Si vous ne croyez, vous ne compren« drez point[2] », et en nous disant vous-même : « Bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui « ont cru[3]. A cause de vos ennemis », de ces mêmes hommes à l'occasion desquels vous avez dit : « Je vous rends grâces, Dieu du ciel « et de la terre, qui avez dérobé ces mystères « aux sages, pour les révéler aux petits[4] ». Le Seigneur les appelle sages, non qu'ils le soient en effet, mais parce qu'ils croient l'être. « Afin « de détruire l'ennemi et le défenseur[5] ». Quel ennemi, sinon l'hérétique, à la fois ennemi et défenseur de la foi chrétienne, qu'il attaque, et que néanmoins il paraît défendre ? On pourrait encore appeler ennemis et défenseurs, les philosophes du siècle : car le Fils de Dieu est la force et la sagesse de Dieu, qui éclaire tous ceux que la vérité a rendus sages. Or, ces philosophes, ainsi nommés parce qu'ils font profession d'aimer la sagesse, paraissent la défendre, bien qu'ils en soient les ennemis, puisqu'ils ne cessent de prêcher des superstitions dangereuses, et de porter les hommes au culte des éléments de ce monde.

7. « Pour moi, je considère vos cieux, « l'ouvrage de vos doigts[1] ». Nous lisons que Dieu écrivit la loi de son doigt, pour la donner à Moïse, son saint et fidèle serviteur[2], et dans ce doigt de Dieu, beaucoup d'interprètes voient l'Esprit-Saint. Si donc par les doigts de Dieu, nous pouvons entendre aussi les ministres remplis de l'Esprit-Saint, parce que c'est lui qui agit en eux : comme ce sont eux qui nous ont préparé toutes les divines Ecritures, il nous est permis aussi d'entendre par les cieux les livres de l'un et de l'autre Testament. Il est dit aussi de Moïse, que les mages de Pharaon, voyant qu'il les surpassait, s'écrièrent : « Celui-ci est le doigt de Dieu[3] ». Quoique cette expression d'Isaïe : « Le ciel « sera replié comme un livre[4] », s'applique au ciel éthéré, on peut très-bien l'entendre encore dans le sens allégorique des livres de l'Ecriture. « Pour moi donc, je considère les « cieux qui sont l'ouvrage de vos mains », c'est-à-dire, je lirai, je comprendrai ces Ecritures, que vous avez écrites par vos ministres, que dirigeaient l'Esprit-Saint.

8. On peut donc aussi voir les livres saints, dans ces cieux dont il disait auparavant : « Votre magnificence est élevée au-dessus « des cieux », ce qui signifiait : Parce que votre magnificence est plus élevée que les cieux, et qu'elle surpasse toutes les paroles des Ecritures ; voilà que vous avez tiré de la bouche des enfants nouveau-nés et à la mamelle, la louange la plus parfaite, en contraignant à commencer par croire aux saintes Ecritures, ceux qui désirent arriver à la connaissance de votre grandeur ; et cette grandeur est bien au-dessus des Ecritures, puisqu'elle surpasse tous les efforts et toutes les expressions du langage. Dieu donc a voulu abaisser les Ecritures jusqu'au niveau des enfants nouveau-nés et à la mamelle, comme l'a dit un autre psaume : « Il a abaissé « les cieux et il est descendu[5] » : et il l'a fait à cause de ses ennemis, qui détestent la croix de Jésus-Christ, et dont les discours orgueilleux ne peuvent même, en disant la vérité, devenir utiles aux enfants nouveau-nés et à la mamelle. C'est ainsi qu'est détruit l'ennemi et le défenseur, qui veut défendre tantôt la sagesse, tantôt le nom du Christ, et qui at-

[1] Eph. III, 18, 19. — [2] Isa. VII, 9, suiv. les LXX. — [3] Jean, XX, 29. — [4] Matt. XI, 25. — [5] Ps. VIII, 3.

[1] Ps. VIII, 4. — [2] Exod. XXXI, 18. — [3] Id. VIII, 19. — [4] Isa. XXXIV, 4. — [5] Ps. XVII, 10.

taque néanmoins la vérité dont il garantit la prompte intelligence, puisqu'il ruine la foi qui en est la base. On peut le convaincre encore de ne posséder point la vérité, puisqu'en ruinant la foi qui est l'échelle pour y arriver, il prouve qu'il en ignore le chemin. Si donc on veut détruire ce téméraire, cet aveugle prometteur de la vérité, qui en est à la fois l'ennemi et le défenseur, il faut regarder les cieux, l'ouvrage des doigts de Dieu, c'est-à-dire comprendre les saintes Ecritures qui s'abaissent jusqu'à cette lenteur des enfants qu'elles nourrissent d'abord par l'humble croyance des faits historiques accomplis pour notre salut, qu'elles fortifient ensuite jusqu'à les élever à la sublime intelligence des vérités éternelles. Ces cieux donc, ou les livres saints, sont l'ouvrage des doigts de Dieu, puisqu'ils sont écrits par le Saint-Esprit qui animait les saints et agissait en eux. Pour ceux qui ont cherché leur gloire plutôt que le salut des hommes, ils ont parlé sans l'Esprit-Saint, en qui sont les entrailles de la divine miséricorde.

9. « Je verrai donc les cieux, l'ouvrage de « vos doigts, la lune et les étoiles que vous « avez établies [1] ». C'est dans le ciel que sont établies la lune et les étoiles; parce que l'Eglise universelle, souvent désignée par la lune, et les églises particulières, que désignerait, selon moi, la dénomination d'étoiles, sont basées sur les saintes Ecritures, que nous avons reconnues dans la dénomination des cieux. Dans un autre psaume, nous verrons plus à propos comment le nom de lune convient à l'Eglise, en expliquant cette parole : « Les pé« cheurs ont bandé leur arc pour percer, dans « l'obscurité de la lune, les hommes au cœur « droit [2] ».

10. « Qu'est-ce que l'homme pour que « vous vous souveniez de lui, ou le fils de « l'homme pour que vous le visitiez [3]? » On peut se demander quelle est la différence entre l'homme et le fils de l'homme; car s'il n'y en avait aucune, le Prophète n'aurait pas dit avec la disjonctive : « L'homme « ou le fils de l'homme ». Si le Prophète avait dit : « Qu'est-ce que l'homme pour que vous vous souveniez de lui, et le fils de l'homme pour que vous le visitiez ? il semblerait faire une répétition du mot « homme ». Mais en disant : « L'homme, ou le fils de l'homme », il montre qu'il met entre ces deux expressions une différence. Retenons bien d'abord que tout fils de l'homme est un homme, bien que tout homme ne soit point fils de l'homme; car Adam est un homme sans être fils de l'homme. Il est donc bien de remarquer ici quelle est la différence entre l'homme et le fils de l'homme : et alors ceux qui portent l'image de l'homme terrestre qui n'est point fils de l'homme, sont désignés par le nom d'hommes, tandis que l'on appellerait fils de l'homme, ceux qui portent l'image de l'homme céleste [1]. L'homme terrestre, c'est le vieil homme, tandis qu'on appelle homme nouveau [2] l'homme céleste. Mais l'homme nouveau provient du vieil homme, puisque la régénération spirituelle ne s'opère que par le changement de notre vie terrestre et mondaine; et c'est ce qui le fait appeler fils de l'homme. Ici donc l'homme est terrestre, le fils de l'homme est céleste; le premier est loin de Dieu, tandis que l'autre est devant lui; alors il se souvient de l'un qui est à une longue distance, et il visite l'autre en l'éclairant à la lumière de sa face. Car « le salut est loin « des pécheurs [3] », et « sur nous, ô Dieu, est « empreinte la lumière de votre face [4] ». Ainsi encore, dans un autre psaume, le Prophète associe les hommes aux animaux, dit que Dieu les sauve avec les bêtes de somme, non sans doute en leur communiquant sa lumière intérieure, mais par une extension de sa miséricorde qui descend avec bonté jusqu'aux dernières créatures : car Dieu sauve les hommes charnels comme il sauve les animaux; mais il sépare les fils des hommes, de ces hommes qu'il associait aux animaux; il les proclame bienheureux d'une manière plus relevée, et par l'effet de la vérité qui les éclaire, et de la source de vie qui se répand en eux. « Seigneur », dit-il, « vous sauverez les « hommes et les animaux, selon que vous mul« tipliez votre bienveillance, ô Dieu. Mais les « enfants des hommes espéreront à l'ombre de « vos ailes, ils seront enivrés de l'abondance « des biens de votre maison, vous les abreuve« rez au torrent de vos délices. Car c'est en vous « qu'est la source de la vie, et dans votre lu« mière nous verrons la lumière. Etendez votre « miséricorde à ceux qui vous connaissent [5] ». Ainsi, le Seigneur dans sa bonté se souvient

[1] Ps. VIII. 4. — [2] Id. X, 3. — [3] Id. VIII, 5.

[1] I Cor. XV, 49. — [2] Eph. IV, 22. — [3] Ps. CXVIII, 155. — [4] Id. IV, 7. — [5] Id. XXXV, 7-11.

de l'homme, comme il se souvient des animaux, car cette bonté s'étend jusqu'à ceux qui sont éloignés de lui ; mais il visite le fils de l'homme quand il étend sur lui sa miséricorde pour le couvrir comme de ses ailes, quand il l'éclaire à la splendeur de sa propre lumière, l'abreuve de ses délices, l'enivre de l'abondance de sa maison, et lui fait oublier les misères et les égarements de sa vie passée. C'est ce fils de l'homme, ou cet homme nouveau, qu'enfante avec douleur et gémissement la pénitence du vieil homme. Cet homme, quoique nouveau, s'appelle néanmoins charnel, tant qu'il est nourri de lait : « Je n'ai pu », dit l'Apôtre, « vous parler comme à des hommes « spirituels, mais seulement comme à des « hommes charnels ». Et pour leur montrer qu'ils sont régénérés en Jésus-Christ, il ajoute : « Je vous ai traités comme de petits enfants « en Jésus-Christ, vous donnant du lait, non « une nourriture solide [1] ». Pour cet homme nouveau, retombé dans sa première vie, ce qui arrive souvent, c'est qu'il encourt le reproche d'être homme : « N'êtes-vous pas des hommes », dit saint Paul, « et ne marchez-vous pas tout à « fait comme des hommes [2] ? »

11. Le fils de l'homme a donc été visité tout d'abord dans la personne de cet Homme-Dieu, né de la vierge Marie. L'infirmité de cette chair, que daigna porter la Sagesse divine, et les ignominies de la passion, ont fait dire au Prophète : « Vous l'avez rendu quel« que peu inférieur aux anges [3] ». Puis il se hâte de marquer la gloire de sa résurrection et de son ascension : « Vous l'avez couronné « de gloire et d'honneur, en l'établissant sur « toutes les œuvres de vos mains [4] ». Comme les anges sont aussi l'œuvre des mains de Dieu, nous croyons que le Fils unique de Dieu est établi au-dessus des anges, comme nous croyons qu'il a été quelque peu inférieur aux anges, dans les ignominies de sa naissance temporelle et de sa passion.

12. « Vous avez mis tout à ses pieds [5] ». Tout, dit le Prophète, sans exception ; et afin qu'on ne pût entendre ces paroles dans un autre sens, l'Apôtre veut que la foi les accepte ainsi, quand il dit : « Excepté celui-là seul « qui lui a tout assujéti [6] ». Il s'appuie, dans l'Epître aux Hébreux, sur le témoignage de ce Psaume, quand il nous ordonne de croire que tout est soumis à Jésus-Christ [1], sans aucune exception. Toutefois le Prophète ne paraît pas beaucoup ajouter, quand il énumère « toutes les brebis, les bœufs, et même « les bêtes sauvages ; les oiseaux du ciel, les « poissons de la mer qui se promènent dans « ses sentiers [2] ». Il paraît négliger les Vertus, les Puissances, et toutes les armées angéliques, négliger même les hommes, pour soumettre à Jésus-Christ les animaux : à moins que par les bœufs et les brebis, nous n'entendions les âmes saintes, qui produisent les fruits de l'innocence, ou qui travaillent à rendre la terre fertile, c'est-à-dire à obtenir des hommes terrestres une régénération dans les biens spirituels. Par ces âmes saintes, nous devons donc entendre non-seulement les hommes, mais aussi les anges, si nous voulons conclure de ce verset que tout est soumis à Jésus-Christ Notre-Seigneur. Car il n'y aura plus rien qui ne lui soit soumis, si les princes d'entre les esprits, pour ainsi parler, lui sont assujétis. Mais comment prouver que par brebis, on peut entendre les plus élevés en sainteté, non-seulement des hommes, mais encore des créatures angéliques ? Est-ce parce que le Sauveur nous dit qu'il a laissé quatre-vingt-dix-neuf brebis sur les montagnes, ou dans les hauteurs des cieux, afin de descendre pour une seule [3] ? Par cette brebis tombée, si nous entendons la nature humaine déchue en Adam, parce que Eve avait été tirée de son côté [4], ce qu'il n'est pas temps d'examiner ici pour le traiter d'une manière spirituelle, il ne reste plus pour les quatre-vingt-dix-neuf brebis, que des natures angéliques et non des âmes humaines. Quant aux bœufs, il est facile de les entendre des anges ; car si l'Ecriture désigne les hommes quand elle dit : « Vous ne lierez point la bouche au « bœuf qui foule le grain [5] », c'est que les hommes, en portant la parole de Dieu, sont des messagers comme les anges [6] : combien nous sera-t-il plus facile de désigner sous la figure des bœufs, les anges eux-mêmes, ces messagers de la vérité, puisque les évangélistes qui partagent leur nom, sont désignés par les bœufs [7] ? Donc, « vous lui avez assujeti toutes « les brebis et tous les bœufs », c'est-à-dire toutes les créatures spirituelles ; et par là,

[1] I Cor. III, 1-3. — [2] Id. 3. — [3] Ps. VIII, 6. — [4] Id. 7. — [5] Id. 8. — [6] I Cor. XV, 27.

[1] Hebr. II, 8. — [2] Ps. VIII, 8, 9. — [3] Matt. XVIII, 12; Luc, XV, 4. — [4] Gen. II, 22. — [5] Deut. XXV, 4. — [6] Saint Augustin joue sur le mot Angelus, messager, et Evangelium, porter la parole. — [7] I Cor. IX, 9 ; I Tim. V, 18.

nous comprenons aussi tous les hommes qui vivent saintement dans l'Eglise ou sous les pressoirs, et qui sont désignés maintenant sous la figure de la lune et des étoiles.

13. « Et même les animaux des champs ». Et même, n'est point inutile ici. D'abord, parce que ces troupeaux des champs peuvent s'entendre des brebis et des bœufs ; car si les chèvres sont les animaux des rochers et des lieux escarpés, les brebis et les bœufs seront les animaux des campagnes. Donc, après avoir énuméré « les brebis, les bœufs, et les ani« maux des champs », on peut fort bien se demander quels sont ces animaux des champs, puisque l'on peut désigner ainsi les brebis et les bœufs. Mais l'expression, « et même, *in« super* », nous force à y trouver je ne sais quelle différence ; et cette expression, « et « même », embrasse non-seulement les animaux des champs, mais les oiseaux du ciel, les poissons de la mer, qui parcourent les sentiers de l'abîme. Quelle est donc cette différence ? Rappelons-nous les pressoirs, où le vin est mêlé au marc, et l'aire qui contient la paille et le froment [1], et les filets qui renferment de bons et de mauvais poissons [2], et l'arche de Noé, qui abrite des animaux purs et des animaux impurs [3] ; et vous verrez que l'Eglise ici-bas, jusqu'au jour du jugement, renferme non-seulement des brebis et des bœufs, c'est-à-dire de saints laïques et de saints ministres, mais « encore des animaux des « champs, des oiseaux du ciel, des poissons « de la mer, qui parcourent les sentiers de « l'abîme ». Ces animaux des champs figurent très-bien les hommes qui mettent leur joie dans les voluptés charnelles, où ils n'ont rien d'escarpé, rien de fatigant à gravir. On peut appeler campagne, cette voie large qui conduit à la mort [4] ; Abel fut tué dans la campagne [5]. Aussi devons-nous craindre qu'en descendant ces montagnes de la justice divine, dont le Prophète a dit : « Votre justice, ô Dieu, « est comme les plus hautes montagnes [6] », pour nous mettre à l'aise dans les faciles voluptés de la chair, nous ne soyons égorgés par le démon. Maintenant, dans ces oiseaux du ciel voyons les orgueilleux, dont il est dit : « Ils opposent leur bouche au ciel [7] ». Voyons-les s'élever à des hauteurs comme sur l'aile des vents, ceux qui disent : « Nous glorifie« rons notre parole, nos lèvres sont indépen« dantes, qui dominera sur nous [1] ? » Voyez encore dans les poissons de la mer, ces curieux qui parcourent sans cesse les sentiers de l'abîme, ou qui cherchent dans le gouffre du siècle les biens temporels : biens futiles, qui doivent périr aussi promptement que les sentiers tracés sur la mer disparaissent, quand l'eau se rejoint après avoir livré passage au vaisseau qui fuyait, ou à tout autre nageur. Le Prophète ne dit pas seulement qu'ils parcourent ces sentiers de l'abîme, mais qu'ils les parcourent sans cesse, *perambulans*, pour montrer leur infatigable obstination à rechercher des choses futiles et peu durables. Ces trois vices capitaux, la volupté charnelle, l'orgueil, la curiosité, renferment tous les péchés. Saint Jean me paraît les énumérer en disant : « Gardez-vous d'aimer le monde, car « tout ce qui est dans le monde, est convoi« tise de la chair, convoitise des yeux, ambi« tion du siècle [2] ». C'est dans les yeux que règne la curiosité. Il est facile de voir à quoi se rapportent les autres convoitises. Telle fut aussi la triple tentation de l'Homme-Dieu, par la nourriture, ou l'appétit de la chair, quand le démon lui dit : « Faites que ces pierres se « changent en pain [3] » ; par la vaine gloire, alors qu'il le porta sur une haute montagne pour lui montrer et lui promettre tous les royaumes de la terre, s'il veut l'adorer ; par la curiosité, quand il lui suggéra de se précipiter du haut du temple, afin de voir si les anges le soutiendraient. Et comme cet ennemi ne put faire prévaloir aucune de ces suggestions, il est dit dans l'Evangile, « que Satan « épuisa toute tentation [4] ». Dans le sens des pressoirs, tout est mis sous les pieds de Jésus-Christ, non-seulement le vin, mais le marc ; non-seulement les brebis et les bœufs, c'est-à-dire les âmes saintes des fidèles, soit dans le peuple chrétien, soit chez les ministres, mais encore les animaux de la volupté, les oiseaux de l'orgueil, les poissons de la curiosité. Or, ces sortes de pécheurs, nous en sommes témoins, sont dans l'Eglise confondus avec les bons et les saints. Que Dieu donc agisse dans son Eglise, qu'il sépare du marc le vin pur. Quant à nous, travaillons à devenir un vin excellent, à compter parmi les brebis et les bœufs ; mais ne figurons jamais, ni dans le marc de raisin, ni parmi les animaux des

[1] Marc, III, 12. — [2] Matt. XIII, 47. — [3] Gen. VII, 8. — [4] Matt. VII, 13. — [5] Gen. IV, 8. — [6] Ps. XXXV, 7. — [7] Id. LXXII, 9.

[1] Ps. XI, 5. — [2] Jean, II, 15, 16. — [3] Matt. IV, 3. — [4] Luc, IV, 13.

campagnes, ni parmi les oiseaux du ciel, ni parmi ces poissons de la mer toujours parcourant les sentiers de l'abîme. Toutefois ces animaux n'ont pas qu'une seule signification, et pourraient s'expliquer autrement ; cela dépend du lieu où ils se trouvent, et ailleurs ils ont une autre signification. Il est de règle que, dans les symboles, il faut examiner, d'après la pensée du texte, la signification d'une figure. Tel est l'enseignement du Christ et des Apôtres. Répétons donc le dernier verset, par lequel déjà le Prophète avait commencé, et disons : « Seigneur, notre Dieu, « que votre nom est admirable sur toute « la terre ! » Car, après avoir exposé le texte du psaume, il est bon d'en redire le premier verset qui en contient toute la pensée.

DISCOURS SUR LE PSAUME IX.

LES ACTES MYSTÉRIEUX DE JÉSUS-CHRIST.

Ces actes secrets consistent dans son avénement, tellement humble que les Juifs ne l'ont point connu, et dans cette sagesse mystérieuse qui lui fait abandonner aux impies les prospérités temporelles ; piége funeste auquel ils seront pris ! tandis qu'il attire à lui les justes en les châtiant dès ici-bas.

1. Ce psaume a pour titre : « Pour la fin, « psaume de David, pour les secrets du Fils [1] ». On peut se demander quels sont ces mystères du Fils : mais comme ce Fils n'est point précisé, nous devons comprendre que c'est le Fils unique de Dieu. En effet, le psaume qui porte en inscription : Pour le fils de David, ajoute : « Quand il fuyait devant son fils Absa« lon [2] ». Nommer celui-ci, c'était ne laisser aucun doute sur le fils dont il était question ; et toutefois il n'est pas dit seulement : « Devant « la face du fils Absalon », mais bien : « De « son fils ». Or, ici comme il n'est pas dit : « Son fils », et comme d'ailleurs beaucoup de passages regardent les Gentils, le psaume ne peut s'entendre d'Absalon ; et d'ailleurs la guerre que ce fils de perdition fit à son père, n'a aucun rapport avec les Gentils, puisque le peuple seul d'Israël se divisa contre lui-même [3]. Ce psaume est donc le chant des mystères du Fils unique de Dieu. Car le Sauveur se veut désigner lui-même, quand il dit simplement : Le Fils, sans rien ajouter ; ainsi dans ce passage : « Si le Fils vous délivre, « vous aurez la vraie liberté [4] », il ne dit pas : « Le Fils de Dieu », mais simplement : Le Fils, laissant à juger de qui il est fils. Cette expression ne convient qu'à ce Fils par excellence, que l'on peut reconnaître dans notre langage, quand même il ne serait pas désigné plus spécialement. C'est ainsi que nous disons : Il pleut, il fait beau, il tonne, et autres manières de parler, sans préciser qui fait ces choses, parce que l'auteur par excellence s'offre de lui-même à notre esprit, sans être plus désigné. Quels sont donc les mystères du Fils ? D'abord cette expression nous fait comprendre que le Fils a des actes connus, dont on distingue ceux que l'on appelle secrets ou mystérieux. Or, comme nous croyons à deux avénements du Sauveur, l'un accompli et que les Juifs n'ont pas compris ; l'autre à venir, que nous attendons tous ; comme le premier, ignoré des Juifs, a été avantageux aux Gentils, on peut fort bien entendre par les mystères ou les secrets du Fils, ce premier avénement, où l'aveuglement a frappé une partie d'Israël, jusqu'à ce que la plénitude des nations entrât dans l'Eglise [1]. Pour l'homme attentif, l'Ecriture insinue aussi deux jugements, l'un occulte, et l'autre évident. Le jugement occulte se fait actuellement, selon cette parole de saint Pierre : « Voici le temps où Dieu va « commencer le jugement par la maison du

[1] Ps. IX, 1. — [2] Id. III, 1. — [3] II Rois, XV. — [4] Jean, VIII, 36.

[1] Rom. XI, 25.

« Seigneur [1] ». Ce jugement occulte est donc la peine qui stimule chaque homme à se purifier, ou l'avertit de retourner à Dieu, ou le frappe d'un aveuglement qui le perdra, s'il méprise la voix et les corrections du Seigneur. On appelle manifeste, ce jugement dans lequel Jésus-Christ viendra juger les vivants et les morts, où tous confesseront que c'est de lui que viendront et aux bons la récompense, et aux méchants le supplice. Mais cette confession faite alors, loin de remédier au malheur, portera la damnation à son comble. Il est probable que le Seigneur parlait de ce double jugement, dont l'un est occulte et l'autre manifeste, quand il disait : « Celui qui « croit en moi, a passé de la mort à la vie, et « ne tombera point au jugement [2] » ; c'est-à-dire au jugement visible. Car, passer de la mort à la vie, par une de ces afflictions, dont le Seigneur châtie ceux qu'il reçoit parmi ses enfants, c'est là le jugement occulte. « Celui qui ne croit point », disait-il encore, « est déjà jugé [3] » ; c'est-à-dire, que le jugement occulte de Dieu le prépare au jugement manifeste. Le Sage nous parle aussi de ces deux sortes de jugements, quand il dit : « Votre jugement les a livrés à la dérision « comme de jeunes insensés ; et ceux que ce « jugement n'a pas corrigés ont éprouvé le « sévère jugement de Dieu [4] ». Ils sont donc réservés aux châtiments justes et sévères du jugement manifeste, ceux que ne redresse point le jugement secret du Seigneur. Ce psaume alors nous entretient des mystères du Fils, c'est-à-dire et de cet avénement dans son humilité, si utile aux nations, quand il tenait les Juifs dans l'aveuglement, et de cette peine dont Dieu se sert dans le secret, non pour damner les pécheurs, mais soit pour exercer la foi de ceux qui se convertissent, soit pour déterminer les autres à se convertir, soit afin de préparer à la damnation par l'aveuglement ceux qui demeurent dans l'impénitence.

2. « Je vous confesserai, Seigneur, dans « toute l'étendue de mon cœur [5] ». Douter quelque peu de sa providence, ce n'est point confesser Dieu de tout son cœur ; mais comprendre, dans les mystérieux desseins de la sagesse divine, combien se dérobe à nos regards la récompense de celui qui dit : « Nous « goûtons la joie dans les afflictions [6] » ; comment toutes les peines corporelles qui nous affligent doivent aboutir à exercer ceux qui se convertissent à Dieu, ou à porter les pécheurs à se convertir, ou à préparer à la dernière et juste vengeance les pécheurs endurcis ; et de la sorte, rapporter au gouvernement de la divine Providence, tous ces événements que les insensés attribuent témérairement au hasard, et nullement à l'action divine ; c'est là confesser Dieu. « Je publierai « toutes vos merveilles ». C'est publier toutes les merveilles de Dieu, que découvrir la main de Dieu, non-seulement dans ce qu'elle opère de visible sur le corps, mais dans son action invisible et bien supérieure sur les âmes. Car les hommes terrestres et qui jugent par les yeux, verront une plus grande merveille dans la résurrection corporelle de Lazare, que dans la résurrection spirituelle de Paul le persécuteur [1]. Mais comme un miracle visible est pour l'âme un appel à la lumière, et qu'un miracle invisible éclaire celle qui obéit à cet appel ; c'est raconter toutes les merveilles de Dieu, que croire aux miracles visibles, et de là s'élever à l'intelligence des miracles invisibles.

3. « Je me réjouirai en vous, et en vous je « tressaillerai d'allégresse [2] ». Ni ce monde, ni les voluptés de la chair, ni les saveurs qui flattent le palais et la langue, ni les odeurs suaves, ni l'harmonie des sons passagers, ni les couleurs si variées des corps, ni les vaines louanges des hommes, ni les épousailles et une postérité périssable, ni la surabondance des biens temporels, ni l'étude profane de ce que renferment les espaces, ou de tout ce qu'amène la succession des temps, rien de tout cela, Seigneur, « n'est le sujet de ma joie ; « mais en vous, je tressaille d'allégresse », ou plutôt dans ces mystères du Fils, qui a « mar- « qué sur notre front l'empreinte de votre « lumière, ô mon Dieu [3] ». Car « vous les « cacherez, dit le Prophète, dans le secret de « votre face [4] ». C'est donc vous qui faites la joie et l'allégresse de ceux qui racontent vos merveilles ; et il racontera vos merveilles, celui que nous annonce le Prophète, et qui viendra faire, non sa propre volonté, mais la volonté de son Père qui l'a envoyé [5].

4. Nous commençons donc à voir que c'est Jésus-Christ qui parle dans ce psaume. Car le

[1] I Pierre, IV, 17. — [2] Jean, V, 24. — [3] Id. III, 18. — [4] Sag. XII, 25, 26. — [5] Ps. IX, 2. — [6] Rom. V, 3.

[1] Jean, XI, 44 ; Act. [illegible]. — [2] Ps. IX, 3. — [3] Id. [illegible]. — [4] Ps. XXX, 21. — [5] Jean, [illegible].

verset suivant porte : « Je chanterai votre « nom, ô Très-Haut, car vous avez fait rebrous- « ser mon ennemi en arrière [1] ». Or, quand l'ennemi de Jésus-Christ rebroussa-t-il en arrière, sinon quand il lui fut dit : « Retire- « toi en arrière, Satan [2] ?» Car alors celui qui voulait par la tentation se mettre en avant, dut reculer en arrière, puisqu'il échoua dans ses tentatives de séduction, et n'obtint aucun avantage. L'homme terrestre est en arrière, mais l'homme céleste, quoique venu le dernier, est néanmoins en avant. « Le premier « homme est terrestre, et vient de la terre, « le second est céleste, et vient du ciel [3] ». C'est de la race du premier que venait celui qui a dit : « Celui qui vient après moi a été « fait avant moi [4] », et l'apôtre saint Paul, oubliant ce qui est derrière lui, se porte à ce qui est en avant [5]. L'ennemi donc rebroussa en arrière quand il échoua auprès de l'homme céleste qu'il tentait, et il se retourna vers les hommes terrestres qu'il pouvait dominer. Nul homme, dès lors, ne peut prendre le devant sur cet ennemi, et le faire rebrousser en arrière, si ce n'est celui qui a échangé l'image de l'homme terrestre contre l'image de l'homme céleste [6]. Nous pouvons encore, sans absurdité, par « mon ennemi » entendre, si nous l'aimons mieux, ou le pécheur en général, ou l'homme idolâtre. Alors ces paroles : « Vous avez fait rebrousser mon ennemi en « arrière », n'exprimeront point un châtiment, mais un bienfait, et un bienfait tel qu'on ne peut rien lui comparer. Quoi de plus heureux que d'abjurer son orgueil, et de renoncer à précéder le Christ, comme si nous étions en santé sans avoir besoin du médecin ; mais de préférer suivre le Christ qui, appelant son disciple à la perfection, lui dit : « Suivez-moi [7] ? » Il vaut mieux néanmoins appliquer au démon cette parole : « Vous avez fait rebrousser mon en- « nemi en arrière ». Car le démon a été forcé de reculer, même dans la persécution des justes, et il est plus avantageux pour nous de subir ses poursuites, que de le suivre, comme s'il était pour nous un guide et un chef. Chantons donc le nom du Très-Haut qui a fait rebrousser l'ennemi en arrière, puisqu'il est bien mieux pour nous de fuir ses poursuites, que de le suivre quand il veut nous conduire. Car nous avons une retraite et un asile caché dans les mystères du Fils : « Et le Seigneur « deviendra notre refuge [1] ».

5. « Ils seront abattus et anéantis en votre « présence [2] ». Qui donc tombera pour être anéanti, sinon le pécheur et l'impie ? « Il « tombera », parce qu'il n'aura plus de force ; « il sera anéanti », parce qu'il cessera d'être impie ; « en votre présence », c'est-à-dire, quand il vous connaîtra, comme fut anéanti celui qui a dit : « Je vis, non pas moi, mais « le Christ vit en moi [3] ». Mais pourquoi « l'impie sera-t-il abattu et anéanti en votre « présence ? » C'est, répond le Prophète : « Parce que vous m'avez rendu justice, et que « vous vous êtes déclaré pour ma cause [4] » ; c'est-à-dire, vous avez tourné à mon avantage et ce jugement dans lequel je parus être jugé, et cette condamnation que les hommes prononcèrent contre moi, en dépit de ma justice et de mon innocence. Car tout cela servit au Fils de Dieu pour notre délivrance : ainsi le pilote appelle sien, le vent qui lui sert pour une heureuse navigation.

6. « Vous êtes monté sur votre siége, vous « qui jugez avec équité [5] ». Tel peut être le langage du Fils à son Père, dans le même sens qu'il disait : « Vous n'auriez aucun pou- « voir sur moi s'il ne vous était donné d'en- « haut [6] », regardant comme un effet de l'équité de son Père et de ses propres secrets, que le juge des hommes ait été jugé pour le salut des hommes. Peut-être est-ce l'homme qui dit à Dieu : « Vous êtes monté sur votre « trône, vous qui jugez dans l'équité » ; désignant son âme sous le nom d'un trône, et alors son corps serait la terre, appelée escabeau des pieds du Seigneur [7] : car Dieu était en Jésus-Christ, se réconciliant le monde [8]. Peut-être est-ce l'âme de l'Église, déjà parfaite, sans tache et sans ride [9], digne des secrets du Fils, parce que le roi l'a introduite dans sa demeure secrète [10], l'âme de l'Église qui dit à son Époux : « Vous êtes monté sur « votre trône, vous qui jugez avec justice », parce que vous êtes ressuscité d'entre les morts, pour vous élever au ciel et vous asseoir à la droite du Père. On peut, sans blesser les règles de la foi, donner à ces paroles l'une ou l'autre de ces trois interprétations.

7. « Vous avez châtié les nations, et le mé-

[1] Ps. IX, 4. — [2] Matt. IV, 10. — [illegible] I Cor. XV, 47. — [4] Jean, I, 15. — [5] Philip. III. 13. — [6] I Cor. XV, 49. — [illegible] Ma't. XIX, 21.

[illegible] — [4] [illegible]

« chant a péri [1] ». Il est mieux d'appliquer ces paroles à Jésus-Christ que d'en faire son langage. Quel autre a châtié les nations pour en faire disparaître l'impie, comme il le fit, après son ascension? Car alors il envoya l'Esprit-Saint, dont furent remplis les Apôtres, qui prêchèrent avec confiance la parole de Dieu et accusèrent avec liberté les péchés des hommes. Leurs réprimandes firent disparaître l'impie, qui fut justifié et devint pieux. « Vous avez effacé son nom pour le siècle, et « dans les siècles des siècles [2] ». Le nom de l'impie a disparu, car on ne peut appeler impie celui qui croit au vrai Dieu ; son nom est donc effacé pour le siècle, c'est-à-dire, pendant que s'écouleront les jours du siècle. « Et dans les siècles des siècles ». Qu'est-ce que le siècle du siècle, sinon la durée dont le siècle n'est que l'image et comme l'ombre? Car cette révolution des temps qui se succèdent, alors que la lune croît et décroît, que le soleil revient chaque année dans sa gloire, que le printemps, que l'été, que l'automne et que l'hiver ne s'en vont que pour revenir encore, tout cela nous donne une certaine image de l'éternité. Mais la durée qui subsiste dans une immuable continuité, s'appelle siècle de ces siècles qui s'écoulent; elle est pour eux, comme le vers que vous avez dans l'esprit à l'égard de celui que vous prononcez de la voix. Le premier se comprend, le second s'entend, a sa mesure dans le premier, qui est l'œuvre de l'art et qui demeure, tandis que le second passe dans l'air avec le son de la voix. C'est ainsi que le siècle qui passe trouve son modèle dans le siècle immuable, que l'on appelle siècle des siècles. Celui-ci demeure chez le divin ouvrier, il est en permanence dans la sagesse et dans la puissance de Dieu : tandis que celui-là en mesure l'action dans chaque créature. Peut-être encore n'est-ce qu'une répétition, et qu'après avoir dit : « Dans le siècle », pour qu'on ne l'entendît point du siècle qui s'écoule, le Prophète aura ajouté : « Et dans le siècle du siècle ». Car il y a dans la version grecque : εἰς τὸν αἰῶνα, καὶ εἰς τὸν αἰῶνα τοῦ αἰῶνος. Ce que plusieurs versions latines ont exprimé, non point en disant : « Dans le « siècle, et dans le siècle du siècle »; mais bien : « Dans l'éternité et dans le siècle des siècles ». Le nom de l'impie est donc détruit pour l'éternité, c'est-à-dire, que jamais à l'avenir il n'y aura plus d'impies ; et si leur nom ne peut subsister dans ce siècle, il ne tiendra point dans le siècle des siècles.

8. « Les framées de l'ennemi ont fait dé« faut jusqu'à la fin [1] ». Ici, l'ennemi est au singulier, et non au pluriel. Or, cet ennemi, dont les armes ont fait défaut, quel est-il, sinon le démon, dont les armes sont les mille formes de l'erreur, qu'il emploie comme des glaives pour tuer les âmes? Mais à l'encontre de ces glaives, et pour les anéantir, il y a le glaive du Seigneur, dont il est dit au psaume septième : « Il brandira son glaive, si vous ne « retournez à lui ». C'est lui peut-être qui est le terme où doit échouer la force des glaives ennemis, qui doivent prévaloir jusqu'à lui. Aujourd'hui, il travaille en secret, mais au dernier jugement, il resplendira de tout son éclat. C'est lui encore qui détruit les cités ; car, après avoir dit que la puissance doit être en défaut, le Prophète ajoute : « Et vous « avez détruit leurs cités ». Une âme devient la ville de Satan, quand les conseils artificieux et mensongers lui établissent en quelque sorte une cour, qui se fait obéir par ses membres chacun dans son usage, comme par autant de satellites et de ministres ; les yeux servent la curiosité, les oreilles ses instincts licencieux, et elles recueillent tout propos qui porte à la débauche, les mains exercent la rapine et toute violence criminelle, et les autres membres soumis à une semblable tyrannie, travaillent dans ces desseins pervers. La populace de cette ville consisterait dans ces appétits sensuels et ces mouvements tumultueux de l'âme, qui soulèvent journellement dans l'homme des conflits séditieux. Il y a donc une cité partout où vous trouverez un roi, une cour, des ministres et un peuple. Et dans les villes déréglées nous ne verrions point tant de maux, s'ils n'existaient d'abord dans chacun des citoyens, qui sont pour les cités des germes et des éléments. Ces cités donc, Jésus-Christ les détruit quand il en chasse le prince, ainsi qu'il est dit : « Le prince de « ce siècle a été chassé dehors [2] » : la parole de la vérité porte le ravage dans ces royaumes, y étouffe les pernicieux desseins, y réprime les affections honteuses, y réduit en servitude l'action des membres et des sens, qui doivent servir à l'œuvre de la justice et du bien ; et ainsi s'accomplit cette parole de l'Apôtre :

[1] Ps. IX, 6. — [2] Ibid.

[1] Ibid. 7. — [2] Jean, XII, 31.

« Que le péché ne règne plus dans notre corps « mortel [1] », et le reste du passage. Alors l'âme apaisée se trouve en état d'acquérir le repos et le bonheur éternel. « Leur mémoire a péri « avec fracas [2] », c'est-à-dire, la mémoire des impies. « Avec fracas », l'impiété ne se détruit pas sans bruit. Car nul homme n'arrive au calme du silence, à la paix profonde, s'il n'a d'abord fait à ses vices une guerre bruyante. Ou bien, « avec fracas », signifierait que la mémoire de l'impie périt avec ce fracas que fait ordinairement l'impiété.

9. « Tandis que le Seigneur demeure éter- « nellement [3]. A quoi bon dès lors ces frémis- « sements des nations et ces vaines machina- « tions des peuples contre le Seigneur et « contre son Christ [4] », puisque le Seigneur demeure éternellement? « Il a préparé son « trône pour le jugement, et il jugera l'univers « dans l'équité [5] ». C'est quand il a été jugé qu'il a préparé son trône. La patience qu'il a montrée nous méritait le ciel, et ce Dieu caché dans l'homme, stimulait notre foi. C'est là le jugement occulte du Fils. Mais parce qu'il doit venir d'une manière visible et dans sa gloire pour juger les vivants et les morts, il s'est préparé un trône par un jugement caché. « Et il jugera ouvertement le monde « selon la justice », c'est-à-dire qu'il rendra à chacun selon son mérite, en plaçant les agneaux à sa droite et les boucs à sa gauche [6]. « Il jugera les peuples dans la justice », c'est la répétition de ce qui vient d'être dit, « qu'il « jugera l'univers dans l'équité ». Dieu donc ne jugera point à la manière des hommes qui ne voient point le cœur, et qui en viennent plus souvent à renvoyer les coupables qu'à les condamner ; mais il jugera dans l'équité, selon la justice, selon le témoignage de la conscience, et selon que leurs pensées les accuseront ou les défendront [7].

10. « Et le Seigneur est devenu le refuge « du pauvre [8] ». Quelles que soient les poursuites de cet ennemi qui a dû rebrousser en arrière, comment nuirait-il à ceux qui trouvent un asile dans le Seigneur? Il sera leur refuge, si dans ce monde, dont Satan est le prince, ils choisissent la pauvreté, ne s'attachant à rien de ce qui échappe à notre avidité pendant cette vie, ou que nous abandonnons à la mort. C'est à ces pauvres que le Seigneur sert de refuge. « Il est leur appui dans les « jours de bonheur, dans la tribulation [1] ». C'est lui qui fait le pauvre, puisqu'il châtie celui qu'il reçoit au nombre de ses enfants [2]. Car le Prophète nous explique « l'appui dans « les jours de bonheur », quand il ajoute : « Dans la tribulation ». L'âme, en effet, ne se tourne vers Dieu, qu'en répudiant le monde, alors que la fatigue et la douleur viennent se mêler à ses plaisirs si frivoles, si dangereux et si funestes.

11. « Qu'ils espèrent en vous ceux qui con- « naissent votre nom [3] », en cessant de mettre leur espoir dans les richesses, et dans les autres charmes de ce monde. L'âme qui se détache du monde, et qui cherche en qui mettre son espérance, se réfugie avec bonheur dans la connaissance du nom même de Dieu. A la vérité, ce nom se trouve aujourd'hui dans toutes les bouches ; mais le connaître, c'est connaître aussi Celui dont il est le nom. Car un nom n'est pas tel par lui-même, il n'a de valeur que dans sa signification. Or, il est dit : « Le Seigneur est son nom [4] ». Connaître son nom, c'est donc se mettre avec plaisir à son service. « Et qu'ils espèrent en « vous, ceux qui connaissent votre nom ». Le Seigneur dit encore à Moïse : « Je suis celui « qui suis [5], et tu diras aux enfants d'Israël : « Celui qui est, m'a envoyé. Que ceux-là donc, « Seigneur, espèrent en vous qui connaissent « votre nom », de peur qu'ils ne mettent leur espoir dans les biens qui passent avec la rapidité du temps, qui n'ont rien que le futur et le passé. A peine ce qu'ils ont de futur est-il arrivé, qu'il est déjà passé. On l'atteint avec empressement, on le perd avec douleur. Mais dans la nature divine, il n'y a rien de futur qui ne soit point encore, rien de passé qui ne soit plus ; être, c'est là tout ce qu'elle est, c'est l'éternité. Qu'ils cessent donc de mettre leur espoir et leur amour dans les biens du temps, qu'ils élèvent leur espérance jusqu'à l'éternité, ceux qui connaissent le nom de celui qui a dit : « Je suis celui qui « suis », et dont il est écrit : « Celui qui est, « m'a envoyé. Parce que vous n'abandonnerez « pas, Seigneur, ceux qui vous cherchent ». Le chercher, c'est ne plus chercher des biens passagers et périssables, puisque « nul ne « peut servir deux maîtres [6] ».

[1] Rom. vi, 12. — [2] Ps. ix, 7. — [3] Id. ix, 8. — [4] Id. ii, 1, 2. — [5] Id. ix, 9. — [6] Matt. xxv, 33. — [7] Rom. ii, 15. — [8] Ps. ix, 10.

[1] Ps. ix, 10. — [2] Hebr. xii, 6. — [3] Ps. ix, 11. — [4] [illegible] — [5] Exod. iii, 14. — [6] Matt. vi, 24.

12. « Chantez au Seigneur qui habite en « Sion [1] », est-il dit à ceux qui cherchent le Seigneur, et qu'il n'abandonne pas. Il habite Sion, qui signifie contemplation, et nous offre l'image de l'Eglise actuelle, comme Jérusalem figure l'Eglise à venir ou la cité des saints qui jouissent déjà de la vie des anges, puisque Jérusalem signifie vision de la paix. Or, la contemplation précède la vision, comme l'Eglise d'ici-bas précède la cité immortelle et éternelle qui nous est promise ; mais elle ne la précède que dans l'ordre du temps sans la surpasser en dignité, car la fin où nous tendons est plus honorable que l'effort que nous faisons pour y arriver ; or, notre effort actuel, c'est la contemplation, par laquelle nous arriverons à la vision. Mais si dès aujourd'hui le Seigneur n'habitait dans l'Eglise de la terre, la plus attentive contemplation pourrait aboutir à l'erreur. Aussi est-il dit : « Le temple « de Dieu est saint, et vous êtes ce temple [2] »; et : « Le Christ habite dans l'homme intérieur « et dans vos cœurs par la foi [3] ». Il nous est donc ordonné de chanter au Seigneur qui habite en Sion, afin que nous chantions de concert les louanges du Dieu qui habite en son Eglise. « Annoncez parmi les peuples ses « merveilles [4] ». C'est ce qui a été fait, et se fera toujours.

13. « Le Seigneur s'est souvenu d'eux, en « recherchant leur sang répandu [5] ». Comme si les Apôtres, envoyés porter l'Evangile aux peuples, répondaient à cette injonction : « Publiez « ses merveilles parmi les peuples », et disaient : « Seigneur, qui pourra croire à notre « parole [6] ? » et : « Chaque jour, votre amour « nous fait égorger [7] ». Le Prophète a raison d'ajouter que pour les chrétiens persécutés, le fruit de la mort sera la grande acquisition de l'éternité : « Parce que le Seigneur se sou- « vient d'eux et venge leur sang ». Mais pourquoi le Prophète a-t-il choisi de préférence cette expression : « Leur sang ? » Répondrait-il à cette question que pourrait lui faire un homme ignorant et faible dans la foi : « Com- « ment prêcheront-ils chez ces infidèles qui « doivent les égorger ? » et dirait-il : « Le Sei- « gneur se souviendra d'eux, et vengera leur « sang », c'est-à-dire, viendra le dernier jugement pour mettre à découvert la gloire des victimes et le châtiment des bourreaux ? Car nul n'entendra cette expression : « Dieu s'est « souvenu d'eux », comme s'il avait pu les oublier ; mais parce que le dernier jugement ne doit arriver qu'après un long espace de temps, le Prophète s'accommode au langage des hommes faibles, qui s'imaginent que Dieu oublie, parce qu'il agit avec plus de lenteur qu'eux-mêmes ne voudraient. C'est pour eux encore qu'il est dit plus bas : « Il n'a point « oublié le cri des pauvres [1] » ; c'est-à-dire, il n'a point oublié, comme vous le pensez ; et comme si, après avoir entendu ce mot : « Il « s'est souvenu », ils disaient : « Il avait donc « oublié » : « Non », dit le Prophète, « il n'oublie « point le cri du pauvre ».

14. Mais quel est, dirai-je, ce cri du pauvre que le Seigneur n'oublie point ? Est-ce le cri exprimé dans les paroles suivantes : « Prenez- « moi, Seigneur, en pitié , voyez à quelle « humiliation me réduisent mes ennemis [2] ? » Pourquoi donc ne disait-il pas au pluriel : « Prenez-nous en pitié, Seigneur, et voyez à « quelle humiliation nous réduisent nos en- « nemis ? » comme si tant de pauvres criaient ensemble; et dit-il : « Prenez-moi en pitié, « Seigneur », comme s'il n'y avait qu'un seul pauvre ? Est-ce que celui-là seul parle au nom des saints qui, étant riche, s'est fait pauvre pour nous [3] ? Lui aussi dirait alors : « C'est vous qui me relevez des portes de la « mort, afin que je publie vos louanges aux « portes de la ville de Sion [4] ». Car c'est Jésus-Christ qui relève l'homme, non-seulement cet homme dont il s'est revêtu, et qui est le chef de l'Eglise ; mais chacun de nous, qui sommes les membres de son corps, et il nous élève au-dessus des convoitises dépravées qui sont les portes du trépas, puisque c'est par là que nous allons à la mort. Et la mort est déjà dans ces joies que procurent les jouissances, quand nous acquérons ce qu'il était criminel de désirer : « Car la convoitise est la racine « de tous les maux [5] ». Aussi peut-on l'appeler porte de la mort, car une veuve qui vit dans les délices est déjà morte [6]. Or, c'est par la convoitise que nous entrons dans les délices, comme par les portes de la mort. Mais les portes de Sion sont les saints désirs qui aboutissent à la vision de la paix dans la sainte Eglise. C'est donc dans ces portes qu'il nous faut publier toutes les louanges du Seigneur, afin

[1] Ps. IX, 12. — [2] I Cor. III, 17. — [3] Eph. III, 16, 17. — [4] Ps. IX, 12. — [5] Id. 13. — [6] Isa. LIII, 1. — [7] Ps. XLIII, 22.

[1] Ps. IX, 13. — [2] Id. 14. — [3] II Cor. VIII, 9. — [4] Ps. IX, 15. — [5] I Tim. VI, 10. — [6] Id. V, 6.

que l'on ne donne pas aux chiens ce qui est saint, ni les perles aux pourceaux [1]. Les premiers préfèrent aboyer toujours, plutôt que de rechercher avec soin ; les autres ne veulent ni aboyer ni chercher, mais se vautrer dans la fange de leurs voluptés. Mais quand on loue le Seigneur avec de saintes affections, alors il accorde à ceux qui demandent, il se manifeste à ceux qui le cherchent, il ouvre à ceux qui frappent. Ces portes de la mort s'entendraient-elles des sens du corps, des yeux qui s'ouvrirent en Adam, quand il eut goûté du fruit défendu [2], et au-dessus desquels s'élèvent ceux qui ne recherchent point les biens visibles, mais les invisibles ? « Ce qui est visible, « en effet, n'est que temporel, tandis que les « biens invisibles sont éternels [3] » ; et alors les portes de Sion ne seraient-elles pas les sacrements et les principes de la foi que Dieu veut bien ouvrir à ceux qui frappent, afin qu'ils parviennent à connaître les secrets du Fils ? « Car ni l'œil n'a vu, ni l'oreille n'a « entendu , ni le cœur de l'homme n'a « compris, ce que Dieu a préparé à ceux qui « l'aiment [4] ». Ici finirait alors ce cri des pauvres, qui n'est point en oubli pour le Seigneur.

15. Voyons la suite. « Je serai dans la joie, « à la vue du Sauveur qui vient de vous [5] » ; c'est-à-dire, je trouverai mon bonheur dans le Sauveur que vous m'avez donné , qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ, la force et la sagesse de Dieu [6]. Tel est donc le langage de l'Eglise, affligée ici-bas et sauvée par l'espérance : tant que le jugement du Fils est caché, elle s'écrie avec espoir : « Je tressaillerai dans « le Sauveur que vous m'avez donné » ; parce que sur la terre, elle est sous le poids des violences ou des erreurs de l'idolâtrie. « Les na- « tions sont tombées dans la fosse qu'elles « avaient creusée [7] ». Voyons ici comment le pécheur a toujours trouvé son châtiment dans ses propres œuvres, et comment ceux qui ont voulu faire violence à l'Eglise sont demeurés dans la dégradation qu'ils voulaient lui faire subir. Ils voulaient tuer des corps, et eux-mêmes tuaient leurs âmes. « Leur pied s'est « engagé dans le piége qu'eux-mêmes avaient « caché [8] ». Ce piége caché, c'est la pensée fourbe, et par le pied de l'âme, on peut comprendre l'amour, qui s'appelle convoitise et débauche quand il est dépravé, affection et charité quand il est droit. C'est l'amour qui pousse l'âme vers le lieu où elle veut arriver; et ce lieu n'est point un espace occupé par une forme corporelle, mais le plaisir où elle se réjouit que l'amour l'ait fait aboutir. Or, la convoitise aboutit au plaisir dangereux, la charité aux chastes délices. De là vient que la convoitise est appelée une racine [1]. La charité aussi est appelée racine, quand il s'agit de ces divines semences qui tombent dans les lieux pierreux, où elles doivent se dessécher sous les feux du soleil, parce qu'elles n'ont pas une racine profonde [2]; ainsi sont stigmatisés ceux qui reçoivent avec joie la parole de la vérité, mais qui cèdent facilement aux persécutions, parce que la charité seule peut résister. L'Apôtre dit encore : « Afin que nous « ayons la charité pour base et pour racine, et « que par là nous puissions résister [3] ». Donc le pied des pécheurs, ou l'amour, s'engage dans le piége qu'ils avaient caché, parce qu'en goûtant le plaisir d'un acte trompeur, livrés qu'ils sont par le Seigneur aux désirs d'un cœur déréglé [4], ils se laissent enlacer par ce plaisir, de manière à n'oser plus en dégager leur affection pour la porter à des objets sérieux. Au premier effort qu'ils tenteront, ils gémiront dans leur âme, comme le forçat qui veut dégager des fers son pied captif ; et, succombant à la douleur, ils ne voudront plus se sévrer de ces plaisirs homicides. Ainsi donc, « dans ce piége qu'ils avaient caché », ou dans leurs desseins artificieux, « leur pied demeure « engagé », c'est-à-dire, leur amour est arrivé par la fraude à cette joie futile qui enfante la douleur.

16. « On reconnaît le Seigneur à l'équité de « ses jugements [5] ». Tels sont en effet les jugements de Dieu, qu'il ne sort point du calme de sa félicité, ni des secrets de sa sagesse qui servent d'asile aux âmes bienheureuses, pour lancer contre les pécheurs le fer, la flamme, ou les bêtes féroces, et les livrer aux tourments. Comment donc sont-ils tourmentés, et comment le Seigneur exerce-t-il ses jugements ? « C'est dans l'œuvre de ses mains », dit le Prophète, « que le pécheur s'est enlacé ».

17. Il y a ici : « Cantique de Diapsalma [6] ». Autant que je puis en juger, c'est l'indice d'une joie secrète, causée par la séparation

[1] Matt. VII, 6. — [2] Gen. III, [illegible] — [3] II Cor. IV, 18. — [4] Id. II, 9. — [5] Ps. IX, 15. — [6] I Cor. I, 24. — [7] Ps. IX, 16. — [8] Ibid.

[1] I Tim. VI, 10. — [2] Matt. XIII, [illegible] — [3] Ephes. III, 17. — [illegible] — [5] Ps. IX, 17. — [illegible]

actuelle, non de lieu, mais d'affection, entre les pécheurs et les justes, comme dans l'aire on sépare déjà le bon grain de la paille. Le Prophète continue : « Que les pécheurs soient « précipités dans l'enfer [1]». Qu'ils soient livrés en leurs propres mains alors que Dieu les épargne, et enlacés dans leurs joies mortelles. « Ainsi que toutes les nations qui oublient le « Seigneur [2] », car elles ont refusé de connaître le Seigneur, et il les a livrées au sens réprouvé [3].

18. « Car le pauvre ne sera pas éternelle« ment en oubli [4] » : lui qui paraît oublié maintenant, quand le bonheur de cette vie semble s'épanouir pour les pécheurs, et que la tristesse est pour le juste ; mais, dit le Prophète, « la patience des affligés ne périra pas « éternellement [5] ». Cette patience leur est nécessaire maintenant pour supporter les impies, dont ils sont séparés déjà par l'affection, jusqu'à ce qu'ils le soient tout à fait au dernier jugement.

19. « Levez-vous, Seigneur, et que l'homme « ne s'affermisse point [1] ». Le Prophète appelle de ses soupirs le jugement dernier ; mais avant qu'il arrive : « Que les nations, dit-il, « soient jugées en votre présence », c'est-à-dire dans le secret et sous l'œil de Dieu, puisqu'il n'y a pour le comprendre que le petit nombre des saints et des justes. « Seigneur, « faites peser sur eux le joug d'un législa« teur [2] » ; qui serait, si je ne me trompe, l'Antechrist, dont l'Apôtre a dit « que l'homme de péché se révélera [3]. Que les peuples sachent bien qu'ils ne sont que des hommes », et puisqu'ils refusent d'être délivrés par le Fils de Dieu, d'appartenir au Fils de l'homme, d'être enfants des hommes, ou des hommes nouveaux, qu'ils soient assujétis à l'homme, c'est-à-dire au vieil homme du péché, puisqu'ils sont eux-mêmes des hommes.

[1] Ps. IX, 18. — [2] Ps. IX, 18. — [3] Rom. I, 28. — [4] Ps. IX, 19. — [5] Ibid.

[1] Ps. IX, 20. — [2] Id. 21. — [3] II Thess. II, 3.

CONTINUATION DU PSAUME IX,

INSCRITE DANS L'HÉBREU SOUS LE NUMÉRO X.

20. Comme l'Antechrist ou l'homme de péché s'élèvera, croit-on, jusqu'à un tel degré de vaine gloire, déploiera un tel pouvoir sur tous les hommes et sur les élus de Dieu, que plusieurs auront la faiblesse de croire que Dieu ne s'intéresse plus aux hommes ; le Prophète, après un Diapsalma, exprime en quelque sorte les gémissements et les plaintes que soulève le retard du jugement. « Pourquoi, « dit-il, pourquoi, Seigneur, tant vous éloi« gner [1] ? » Et aussitôt l'interrogateur, comme s'il avait une illumination soudaine, ou comme s'il n'eût demandé ce qu'il savait bien que pour nous l'apprendre, ajoute : « Vous vous « dérobez dans le temps propice, dans la tri« bulation » ; c'est-à-dire, vous vous dérobez à propos, et vous suscitez la tribulation pour attiser dans les cœurs le désir de votre avénement ; plus est longue la soif qui les dévore, et plus agréable sera la source de vie. Aussi le Prophète a-t-il pénétré la cause de ces retardements, quand il dit : « L'orgueil du méchant « est un stimulant pour le pauvre ». C'est chose incroyable et vraie néanmoins, que la vue des pécheurs embrase les petits d'une vive ardeur, de sainte espérance qui les porte à une vie meilleure. La même raison mystérieuse a fait permettre à Dieu qu'il y eût des hérésies. Tel n'est pas sans doute le dessein des hérétiques, mais la sagesse de Dieu sait tirer avantage de leur perversité, elle qui crée et qui règle la lumière, qui règle seulement les ténèbres [1], afin qu'en les comparant à la lumière, on trouve celle-ci plus gracieuse,

[1] Ps. IX, 1.

[1] Gen. I, 3, 4.

comme en face de l'hérésie on se trouve plus heureux de rencontrer la vérité. Cette comparaison fait découvrir dans le monde les hommes d'une vertu éprouvée, que Dieu seul connaissait.

21. « Ils se prennent dans les pensées qu'ils « enfantent » ; c'est-à-dire que leurs pensées perverses deviennent des liens qui les enchaînent. Mais pourquoi des liens ? « Parce que le pécheur « est loué dans les desseins de son âme [1] ». Les paroles de la flatterie garrottent l'âme dans ses péchés ; car on se plaît à faire ce qui, non-seulement ne laisse à craindre aucun blâme, mais attire les applaudissements. « Et parce « que l'on applaudit à celui qui fait le mal ; « les coupables sont enlacés dans les pensées « qu'ils enfantent ».

22. « L'impie a irrité le Seigneur ». Ne félicitons point l'homme qui prospère en cette vie, dont les fautes demeurent sans vengeance, et rencontrent l'applaudissement. C'est là le plus grand effet de la colère divine. Il faut qu'un pécheur ait bien irrité Dieu, pour être ainsi traité, pour ne point ressentir le châtiment qui corrige. « Il a donc irrité le Sei« gneur, qui, dans sa grande colère, ne le re« cherchera point [2] ». La colère de Dieu est à son comble quand il ne recherche plus nos péchés , qu'il paraît les oublier, n'y faire aucune attention, et qu'il permet que l'impie arrive à la richesse et aux honneurs, par la fraude et les forfaits : c'est ce que nous verrons surtout dans l'antechrist, que les hommes croiront heureux jusqu'à le prendre pour un Dieu. Mais la suite du psaume va nous montrer combien cette colère de Dieu est redoutable.

23. « Dieu n'est point en sa présence ; « ses voies sont toujours souillées [3] ». Celui qui a goûté les vrais plaisirs et les joies de l'âme, comprend combien il est malheureux d'être privé de la lumière de la vérité. Si la privation des yeux du corps, qui nous dérobe cette lumière du jour, est regardée comme une grande calamité parmi les hommes, quel ne sera point le malheur d'un homme qui prospère dans ses péchés, jusqu'à n'avoir plus Dieu en sa présence , et ne marche que dans des voies souillées, c'est-à-dire que ses pensées et ses desseins sont criminels ? « Vos « jugements ne sont plus rien à ses yeux ». L'âme qui a conscience de sa culpabilité, et qui ne se voit point châtiée, s'imagine que Dieu ne la juge point ; et ainsi les jugements du Seigneur ne sont plus devant ses yeux, ce qui est pour elle une terrible damnation. « Il « se rendra maître de ses ennemis [1] ». Car on croit qu'il vaincra tous les rois, et régnera seul sur la terre ; et même saint Paul qui nous l'annonce, va jusqu'à dire : « Il s'assoira « dans le temple de Dieu, et s'élèvera au« dessus de tout ce qui est appelé Dieu, et « adoré [2] ».

24. Et comme il est livré aux convoitises de son cœur, et destiné aux dernières vengeances, voilà que par de criminels artifices il va s'élever au comble de cette gloire vaine et futile, et à la domination. De là vient que le Prophète ajoute : « Il a dit dans son cœur : « A moins de faire le mal, je ne passerai point « de race en race [3] », c'est-à-dire, mon nom et ma gloire ne s'en iront pas d'âge en âge à la postérité, si la ruse du mal ne me fait acquérir une telle domination que les siècles futurs ne puissent en garder le silence. Car l'esprit pervers qui ne connaît pas le bien, qui est étranger aux lumières de la justice, cherche par des actions criminelles à se frayer le chemin d'une renommée si éclatante, qu'elle retentisse dans les siècles. Et ceux qui ne peuvent se signaler par le bien, veulent au moins se rendre fameux par le crime, et répandre au loin leur renommée. Tel est, je crois, le sens de ces paroles : « Ce n'est que par « le mal que je passerai de génération en gé« nération ». On peut encore appliquer ces paroles à l'homme dont l'esprit vain et plein d'erreur ne croit pouvoir passer de cette vie mortelle à la vie éternelle que par la voie du crime. C'est ce qui est rapporté de Simon [4], qui croyait pouvoir s'élever au ciel par les coupables artifices de la magie, et passer de la nature humaine à la nature divine. Faut-il s'étonner maintenant que cet homme de péché, qui doit personnifier en lui-même toute la malice et toute l'impiété, dont tous les faux prophètes n'ont donné que l'ébauche, qui aura le don des miracles au point de séduire les justes, s'il était possible, aille jusqu'à dire en son cœur : « Je ne puis que par le mal « être fameux d'âge en âge ? »

25. « Sa bouche est pleine de blasphèmes, « d'amertume et de fourberie [5] ». C'est en effet

[1] Ps. IX, 3. — [2] Id. 4. — [3] Id. 5.

[1] Ps. IX, 5. — [2] II Thess. II, 4. — [3] Ps. IX, 6. — [4] Act. VIII, 9, 23. — [5] Ps. IX, 7.

un horrible blasphème, que d'aspirer au ciel par d'aussi coupables artifices, et de prétendre à la vie éternelle, avec de semblables mérites. Aussi n'est-ce que sa bouche qui est pleine de ce blasphème ; car sa prétention ne peut aboutir, et ne demeurera dans sa bouche que pour sa perdition, de lui qui osait bien se promettre le ciel au moyen de cette amertume et de cette fourberie, c'est-à-dire au moyen de cette exaltation, et de ces embûches qui lui gagnaient la foule. « Sous sa langue « est le travail et la douleur ». Nul travail n'est plus pénible que l'injustice et l'impiété ; et ce travail engendre la douleur, parce qu'il est non-seulement sans profit, mais encore nuisible. Travail et douleur qui caractérisent ce langage : « Ce n'est que par le mal « que je puis passer d'âge en âge ». Aussi est-il dit que cela est « sous sa langue », et non dans sa langue, parce qu'il renfermera ces pensées dans l'intérieur de son âme, et tiendra aux hommes un tout autre langage, afin qu'on le regarde comme le champion du bien et de la justice, et même comme le Fils de Dieu.

26. « Il se met en embuscade avec les « riches [1] ». Quels riches, sinon ceux qu'il comblera des biens de ce monde? Il se mettra donc, est-il dit, en embuscade avec eux, parce qu'il fera ostentation de leur faux bonheur pour tromper les hommes ; et ceux-ci, pris du désir fatal d'acquérir de semblables richesses, négligent les biens éternels et tombent ainsi dans ses piéges. « Il veut tuer « l'innocent dans l'obscurité [2] ». Par « obscu- « rité » il entend, je crois, l'état de l'âme qui discerne à peine ce qu'il faut désirer, de ce qu'il faut fuir ; et tuer l'innocent, c'est amener au péché celui qui était sans tache.

27. « Ses yeux sont en arrêt sur le pauvre ». Car il s'attache principalement à poursuivre les justes, dont il est dit : « Bienheureux « ceux qui sont pauvres de gré, car le royaume « des cieux leur appartient [3] ». Il les « épie « en secret, comme le lion en sa bauge ». Il appelle lion dans sa bauge, celui qui emploie la violence et l'artifice. La première persécution de l'Eglise fut violente, car alors on contraignait les chrétiens à sacrifier, par la proscription, les tourments et la mort ; l'autre persécution soulevée par les hérétiques et les faux frères, et qui dure encore, est caractérisée par l'artifice ; la troisième et la plus dangereuse sera celle de l'antechrist, qui sera caractérisée par l'artifice et par la violence. Il aura la force par l'empire, et l'artifice de la séduction par les prodiges. La violence est précisée par cette expression, « dans sa bauge ». Les paroles suivantes nous expriment le même sens, mais dans l'ordre inverse : « Il tend des embûches pour enlever « le pauvre ». Voilà bien la ruse ; et « pour le « ravir après l'avoir attiré », marque la violence ; car « l'attirer » nous montre qu'à force de le tourmenter, il parvient à s'assujétir l'homme pauvre.

28. La suite répète encore ce qui vient d'être dit : « Il l'humiliera dans un piége », c'est la ruse. « Il s'inclinera et tombera, quand « il aura les pauvres sous sa domination [1] », c'est la violence. Le piége désigne bien les fourberies, et la domination indique évidemment la terreur. « Il humiliera donc le pau- « vre dans son piége », dit avec raison le Prophète ; car plus paraîtront merveilleux les signes qu'il entreprendra d'opérer, et plus les saints d'alors seront méprisés, et tomberont dans l'opprobre ; et comme ils doivent lui résister dans leur innocence et leur justice, il passera pour les avoir vaincus par l'éclat de ses prodiges. Mais à son tour « il s'inclinera « et tombera, après les avoir dominés », c'est-à-dire, quand il aura tourmenté par toutes sortes de supplices les serviteurs de Dieu qui lui résisteront.

29. Mais pourquoi sera-t-il abaissé jusqu'à tomber? C'est qu' « il a dit dans son cœur : « Dieu a tout oublié, il a détourné sa face « pour ne rien voir à jamais [2] ». C'est pour l'esprit humain un abaissement et une chute effroyable, de trouver sa félicité dans le crime, et de croire à son pardon, quand il est frappé d'aveuglement, et réservé pour cette dernière et exemplaire vengeance marquée par le Prophète qui s'écrie : « Levez-vous, Seigneur, « mon Dieu, étendez votre main [3] » : c'est-à-dire, manifestez votre puissance. Il avait dit plus haut : « Levez-vous, Seigneur, et que « l'homme ne s'affermisse point, que les « peuples soient jugés en votre présence [4] », c'est-à-dire, dans ce secret que Dieu seul peut pénétrer. C'est ce qui est arrivé quand l'impie est parvenu à ce que les hommes regardent comme un grand bonheur, et que Dieu les a soumis à un législateur, tel qu'ils le méri-

[1] Ps. IX, 8. — [2] Id. 9. — [3] Matt. V, 3.

[1] Ps. IX, 10. — [2] Id. 11. — [3] Id. 12. — [4] Psal. pr.m. IX, 20.

taient, et dont il est dit : « Etablissez sur eux « un législateur, et que ces peuples sachent « bien qu'ils sont des hommes [1] ». Et après ce châtiment juste et secret, il est dit : « Levez-« vous, Seigneur, ô mon Dieu, étendez votre « main », non plus dans le secret, mais dans la splendeur de votre gloire. « N'oubliez point « à jamais les opprimés », comme l'imagine l'impie qui dit : « Le Seigneur a tout oublié ; « il a détourné sa tête pour ne rien voir à « jamais [2] ». Car c'est bien nier que Dieu voie à jamais, ou jusqu'à la fin, que dire qu'il ne prend aucun soin des actions des hommes sur la terre. La terre est, en effet, la fin des choses, comme le dernier des éléments, où les hommes travaillent dans un ordre admirable, mais ordre qui leur échappe dans leurs travaux, car il appartient aux secrets du Fils. Donc, au milieu du labeur pénible d'ici-bas, l'Eglise, comme un navire au milieu des flots et des tempêtes, semble éveiller le Seigneur qui dort, afin qu'il commande aux vents déchaînés et ramène le calme. « Levez-vous, Sei-« gneur, mon Dieu, lui dit-elle, étendez votre « main, et n'oubliez point les pauvres sur la « terre ».

30. La connaissance du dernier jugement nous a fait dire avec joie : « Pourquoi l'impie « a-t-il irrité le Seigneur [3] ? » De quoi lui a servi de commettre ces forfaits ? « Il disait « dans son cœur : Dieu ne les recherchera « point. Vous le voyez, Seigneur », poursuit le Prophète, « mais vous considérez le travail et « la colère, pour les livrer entre vos mains [4] ». Prononçons bien ces paroles pour en voir le sens ; une fausse prononciation nous amène l'obscurité. L'impie a dit dans son cœur : « Dieu ne recherchera point les crimes », comme si le Seigneur voyant ce qu'il lui en coûtera de labeur et de peine pour les faire tomber entre ses mains, et dédaignant le labeur comme la colère, pardonne à ces impies, pour ne point prendre la peine de les châtier, ni se troubler par la colère. C'est ce qui arrive souvent aux hommes, qui dissimulent plutôt que de châtier, afin de s'épargner la peine de la colère.

31. « C'est à vous que le pauvre abandonne « sa défense [5] ». Car il n'est pauvre, ou plutôt il n'a méprisé tous les biens passagers de cette vie que pour mettre en vous seul son espoir. « Vous serez le protecteur de l'orphelin [1] », c'est-à-dire de celui pour qui le monde est mort, ce monde qui était son père, qui l'avait engendré selon la chair, de celui qui peut dire : « Le monde est crucifié pour moi, et « moi pour le monde [2] ». Dieu devient un père à de tels orphelins ; et le Sauveur enseigne à ses disciples à le devenir, quand il dit : « N'appelez ici-bas personne votre père [3] ». Lui-même en donne l'exemple tout le premier, en disant : « Quelle est ma mère, ou « quels sont mes frères [4] ? » C'est de là que certains hérétiques très-dangereux ont avoué qu'ils n'avaient pas de mère ; ils n'ont point vu qu'en prenant ces paroles à la lettre, les disciples n'auraient point eu de pères. Car s'il dit lui-même : « Quelle est ma mère ? » il leur donnait cet enseignement : « N'appelez ici-bas « personne votre père ».

32. « Brisez le bras de l'impie et du mé-« chant [5] », de cet homme dont il est dit plus haut, qu'il se rendra maître de tous ses ennemis. Son bras, c'est sa puissance, à laquelle est opposée cette puissance du Christ, dont le Prophète a dit : « Levez-vous, Seigneur, mon « Dieu, étendez votre main [6]. On recherchera « son péché ; mais lui, ne reparaîtra plus » à cause de ce péché ; c'est-à-dire, on le jugera sur ses crimes, et ces crimes l'auront fait disparaître. Alors qu'y a-t-il d'étonnant dans les paroles suivantes : « Le Seigneur sera roi des « siècles et de l'éternité ; nations, vous serez « retranchées de la terre qui lui appartient [7] ? » Il désigne par nations, les pécheurs et les impies.

33. « Le Seigneur a exaucé le désir des « pauvres [8] ». Ce désir dont ils étaient embrasés, quand au milieu des angoisses et des tribulations, ils soupiraient après le jour du Seigneur : « Votre oreille, ô Dieu, a entendu « que leur cœur était prêt ». Cette préparation du cœur est celle que le Prophète a chantée dans un autre Psaume : « Mon cœur « est préparé, ô Dieu, mon cœur est pré-« paré [9] » ; et dont saint Paul dit : « Si nous « espérons ce que nous ne voyons pas, nous « l'attendons par la patience [10] ». Par l'oreille de Dieu, nous ne devons rien entendre de corporel, mais cette puissance qui le porte à nous exaucer : et pour ne plus revenir à ce sujet,

[1] Psal. prim. IX, 21. — [2] Psal. secund. IX, 11. — [3] Id. 13. — [4] Id. 14. — [5] Ibid.

[1] Psal. secund. X, 14. — [2] Gal. VI, 14. — [3] Matt. XXIII, 9. — [4] Id. XII, 48. — [5] Ps. X, 15. — [6] Id. 12. — [7] Id. 16. — [8] Id. 17. — [9] Id. LVI, 8. — [10] Rom. VIII, 25.

quand l'Ecriture attribue à Dieu ces membres qui sont en nous visibles et corporels, nous devons entendre sa puissance d'action. Car il ne faut rien voir ici de corporel, quand Dieu écoute, non plus le son de la voix, mais la préparation du cœur.

34. « Vous rendrez justice à l'orphelin et au « pauvre [1] »; c'est-à-dire à celui qui ne se conforme pas au monde, et qui n'est point superbe. Juger l'orphelin, n'est pas rendre justice à l'orphelin. On juge l'orphelin même en le condamnant, mais on lui rend justice quand on prononce en sa faveur. « Afin que l'homme « ne cherche plus à s'agrandir sur la terre [2] ». Car ce sont des hommes ceux dont il est dit : « Seigneur, élevez au-dessus d'eux un « législateur, afin que les peuples sachent « bien qu'ils sont des hommes [3] ». Mais celui qu'il est question d'élever en cet endroit sera un homme aussi, et c'est de lui qu'il est dit : « Afin que l'homme renonce à s'agrandir sur « la terre ». Ce qui arrivera quand le Fils de l'homme viendra juger cet orphelin qui s'est dépouillé du vieil homme et qui a ainsi comme exalté son Père.

35. Les secrets du Fils dont il est beaucoup parlé dans ce Psaume, seront suivis des manifestations de ce même Fils, dont il est quelque peu fait mention à la fin. Mais le sujet indiqué par le titre, en occupe la principale partie. On peut même ranger parmi les secrets du Fils le jour de son avénement, quoique sa présence doive être manifestée pour tous. Car il est dit de ce jour qu'il n'est connu de personne, ni des Anges, ni des Vertus, ni même du Fils de l'homme [4]. Or, quel secret est plus impénétrable que celui que l'on dit être dérobé au juge même, non qu'il l'ignore,

[1] Ps. IX, 18. — [2] Ibid. — [3] Ps. prim. IX, 21. — [4] Matt. XXIV, 36.

mais parce qu'il ne doit point le révéler? Si toutefois quelqu'un veut attribuer ces secrets du Fils, non plus au Fils de Dieu, mais au Fils de David même, dont tout le psautier porte le nom, car tous les Psaumes sont appelés Psaumes de David, qu'il écoute ces paroles adressées à Notre-Seigneur : « Fils de « David, ayez pitié de nous [1] », et qu'il reconnaisse ce même Seigneur Jésus-Christ dont les secrets ont inspiré le titre du Psaume. Il en est de même de ces paroles de l'Ange : « Dieu « lui donnera le trône de David son père [2] ». Cette interprétation n'est point démentie par cette question du Christ aux Juifs : « Si le « Christ est Fils de David, comment David « inspiré de l'Esprit-Saint, l'appelle-t-il son « Seigneur, en disant : Le Seigneur a dit à « mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, « jusqu'à ce que j'abatte vos ennemis à vos « pieds [3]? » Cette parole s'adressait à des hommes ineptes qui, dans le Christ dont ils attendaient l'arrivée, ne voyaient qu'un homme, et non point la puissance et la sagesse de Dieu. Dieu donc les formait à croire selon la vérité la plus pure, que le Christ est le Seigneur de David, puisqu'il était au commencement le Verbe, Dieu en Dieu, par qui tout a été fait; qu'il est aussi le fils de David, puisque selon la chair il est né de la race de David. Le Seigneur ne dit pas que le Christ n'est point fils de David; mais bien : Si vous êtes certain qu'il est son fils, apprenez encore qu'il est son Seigneur; ne vous arrêtez pas à voir dans le Christ sa qualité de fils de l'homme, ce qui fait qu'il est fils de David, pour abandonner sa qualité de Fils de Dieu qui le rend Seigneur de David.

[1] Matt. XX, 30. — [2] Luc, I, 32. — [3] Matt. XXII, 44; Ps. CIX, 1.

DISCOURS SUR LE PSAUME X.

L'HÉRÉSIE EN FACE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

L'âme catholique et fidèle répond aux invitations de l'hérésie, que sa confiance est dans le Seigneur et non dans les hommes, tandis que l'hérésie se confie dans les mérites du ministre des sacrements. Le Seigneur, par une même parole, aveugle les méchants et sauve les justes.

POUR LA FIN, PSAUME POUR DAVID [1].

1. Ce titre n'a pas besoin d'être expliqué de nouveau, nous avons exposé suffisamment le sens de cette expression : « *In finem*, pour la « fin ». Voyons donc le texte du psaume, qui me paraît un chant contre les hérétiques. Ceux-ci, en effet, rappelant sans cesse avec exagération les fautes de plusieurs membres de l'Eglise, comme si, dans leurs sectes, tous les membres, ou du moins le plus grand nombre, étaient des justes, s'efforcent de nous détourner et de nous arracher des mamelles de l'Eglise, unique et véritable mère. Ils affirment que le Christ est parmi eux ; ils affectent de nous avertir, par intérêt pour nous et par charité, de passer dans leur parti pour y trouver Jésus-Christ, qu'ils se vantent faussement de posséder. On sait que dans ces dénominations allégoriques données par les Prophètes à Jésus-Christ, se trouve aussi celle de Montagne. Il faut donc répondre à l'hérésie en lui disant : « Ma confiance est dans le Sei« gneur ; comment dites-vous à mon âme : Va « sur la montagne, comme un passereau [2] ? » Il n'est qu'une seule montagne en qui j'aie mis mon espoir ; pourquoi me dire d'aller à vous, comme s'il y avait plusieurs Christs ? Et si, dans votre orgueil, vous prétendez être cette montagne, j'avoue que je dois être ce passereau, et que mes ailes sont les forces et les préceptes de Dieu ; mais ces ailes m'empêchent de voler vers de semblables montagnes, et de reposer mon espoir en des hommes orgueilleux. J'ai un nid où je puis reposer, puisque ma confiance est dans le Seigneur. Car le passereau trouve une demeure [3] ; et le Seigneur est un refuge pour le pauvre [4]. Ainsi, de peur qu'en cherchant le Christ chez les hérétiques, nous ne le perdions réellement, chantons avec la plus entière confiance : « Ma con« fiance est dans le Seigneur ; comment di« tes-vous à mon âme : Va sur la montagne « comme le passereau ? »

2. « Voilà que les pécheurs ont bandé l'arc, « ils ont rempli de flèches leur carquois, afin « de tirer, dans l'obscurité de la lune, sur « ceux qui ont le cœur droit [1] ». Vaines terreurs de ceux qui nous menacent de la colère des pécheurs, pour nous pousser dans leur parti, comme dans celui des justes. « Voilà », disent-ils, « que les pécheurs ont bandé l'arc ». Cet arc me paraît être l'Ecriture, qu'ils interprètent dans un sens charnel, et qui ne leur fournit alors que des maximes empoisonnées. « Ils ont préparé leurs flèches dans leur car« quois » ; c'est-à-dire, qu'ils ont préparé dans leurs cœurs, ces paroles qu'ils doivent nous lancer avec l'autorité des saintes Ecritures. « Afin de tirer sur l'innocent dans l'obscurité « de la lune » ; c'est-à-dire, qu'ils ont cru que la foule des hommes ignorants et charnels avait obscurci la lumière de l'Eglise, et qu'eux-mêmes ne pourraient être convaincus ; ainsi ils corrompent les bonnes mœurs par des discours pervers [1]. Mais à toutes ces terreurs nous répondrons : « Ma confiance est dans le « Seigneur [2] ».

3. J'ai promis [3], il m'en souvient, de considérer dans ce psaume comment la lune est une figure convenable de l'Eglise. Il y a deux opinions probables au sujet de la lune : savoir quelle est la véritable, c'est là ce qui est, selon moi, sinon impossible, du moins très-difficile aux hommes. Si vous demandez d'où vient à la lune sa lumière, les uns répondent qu'elle a une lumière qui lui est propre, mais que son globe est moitié lumineux et moitié

[1] Ps. x, 1. — [2] Id. 2. — [3] Ps. LXXXIII, 4. — [4] Ps. IX, 10.

[1] Ps. x, 3. — [illegible]

obscur, et qu'ainsi, dans sa révolution, la partie lumineuse se tourne peu à peu vers la terre, et devient visible ; c'est pourquoi elle nous apparaît d'abord comme un croissant. Car si vous prenez une sphère à moitié blanche, et à moitié noire, et que vous mettiez sous les yeux la partie noire, vous ne verrez rien de blanc, mais ensuite, commencez à tourner vers vous le côté blanc, et faites-le peu à peu, vous verrez cette face blanche apparaître d'abord comme un croissant, puis se développer peu à peu, jusqu'à ce que la face blanche vous apparaisse complétement, et ne laisse rien voir d'obscur. Continuez encore la révolution de votre sphère, et peu à peu la partie obscure se montrera, tandis que la partie blanche ira en diminuant, jusqu'à ce qu'elle redevienne un croissant, pour échapper bientôt à la vue, et ne laisser sous vos yeux que la partie obscure ; c'est ce qui a lieu, nous dit-on, quand la lumière de la lune va toujours en augmentant jusqu'au quinzième jour, puis diminue jusqu'au trentième, redevient un croissant, puis bientôt nous dérobe complétement sa lumière. Dans cette opinion, la lune pourrait être la figure allégorique de l'Eglise, qui brille dans sa partie spirituelle, tandis qu'elle est obscure dans ses membres charnels ; et souvent ses œuvres spirituelles la signalent aux hommes; souvent aussi ce côté spirituel se réfugie dans la conscience, où Dieu seul peut le voir, et ne laisse voir aux hommes que la face corporelle, comme il arrive quand nous prions intérieurement, sans aucune apparence extérieure, alors que nos cœurs ne sont plus à la terre, mais élevés à Dieu, selon qu'il nous est recommandé.

D'autres disent que la lune n'a point une lumière qui lui soit propre, et qu'elle la reçoit du soleil ; que quand elle est en face du soleil, elle nous présente le côté qui n'est point éclairé, et paraît ainsi sans lumière ; mais qu'à mesure qu'elle s'éloigne du soleil, cette partie même qu'elle présentait à la terre est illuminée ; elle commence nécessairement comme un croissant, jusqu'au quinzième jour, qu'elle est complétement opposée au soleil : c'est alors qu'elle se lève quand le soleil se couche ; de sorte qu'un homme qui observerait le coucher du soleil, pourrait aussitôt qu'il le perd de vue, se tourner vers l'orient, et verrait la lune à son lever. Mais à mesure que la lune tend à se rapprocher du soleil, elle nous montre peu à peu sa face obscure, puis redevient un croissant, pour disparaître totalement ; car alors sa partie lumineuse est toute vers le ciel, tandis qu'elle ne montre à la terre que la face que le soleil ne saurait éclairer. Dans cette seconde opinion, la lune serait la figure de l'Eglise qui n'a point une lumière propre, car sa lumière lui vient de ce Fils unique de Dieu, appelé souvent dans les saintes Ecritures, Soleil de justice. Incapable de connaître et de voir ce Soleil invisible, certains hérétiques s'efforcent d'attirer les esprits simples et sensuels, au culte de ce soleil visible et corporel, qui éclaire les yeux des mouches aussi bien que les yeux corporels des hommes. Ils parviennent même à entraîner ceux qui, dans leur impuissance de découvrir des yeux de l'âme la lumière intérieure de la vérité, ne peuvent se contenter de la simplicité de la foi catholique ; et pourtant il n'y a pour les faibles que ce moyen de salut, que ce lait qui puisse les fortifier et les rendre capables d'une plus solide nourriture. De ces deux opinions, quelle que soit la vraie, le nom allégorique de la lune convient parfaitement à l'Eglise. Toutefois, s'il nous répugne de nous engager dans ces obscurités plus pénibles qu'elles ne sont utiles, ou si le temps nous manque, ou même si notre esprit s'y refuse, il peut nous suffire de regarder la lune avec le peuple, et sans en rechercher péniblement les raisons, de voir avec tout le monde qu'elle croît, qu'elle arrive à son plein, pour décroître ensuite. Et si elle ne disparaît que pour revenir encore, elle devient pour la multitude la moins exercée la figure de l'Eglise, dans laquelle on croit à la résurrection des morts.

4. Examinons ensuite pourquoi, dans ce psaume, il est parlé de « lune obscure » qui sert aux pécheurs pour décocher leurs flèches sur les cœurs droits. Car on peut dire de plusieurs manières que la lune est obscurcie ; elle l'est à la fin de sa révolution mensuelle, puis quand un nuage nous dérobe sa lumière, puis quand elle s'éclipse totalement. Nous pouvons dire alors que les persécuteurs des martyrs ont voulu décocher leurs flèches sur les cœurs droits, pendant l'obscurité de la lune ; soit que l'Eglise naissante n'ait pas encore jeté sur la terre tout son éclat, ni dissipé les ténébreuses superstitions du paganisme ; soit que les blasphèmes et les calom-

nies contre le nom chrétien aient enveloppé la terre comme d'un nuage et rendu invisible la lune ou l'Eglise ; soit que tant de martyrs égorgés et tant de sang répandu, aient détourné du nom chrétien les âmes faibles, en couvrant l'Eglise d'un voile sanglant, comme celui qui paraît quelquefois sur la lune et qui l'obscurcit ; dans ces jours de terreur, les impies décochaient comme autant de flèches, ces paroles artificieuses et sacriléges, qui pervertissaient même les cœurs purs. On peut encore entendre ce passage, des pécheurs qui sont dans l'Eglise, qui ont saisi l'occasion d'un obscurcissement de la lune, pour commettre les forfaits que nous reprochent maintenant les hérétiques, accusés d'en être les auteurs. Mais quelle que soit la source des crimes commis pendant l'obscurité de la lune, maintenant que la religion catholique est répandue et respectée dans tout l'univers catholique, pourquoi m'inquiéter de faits que j'ignore ? Ma confiance est au Seigneur, et loin de moi, « ceux qui disent à mon âme : Va, « chétif passereau, vers les montagnes. Car « voilà que les pécheurs ont préparé leur arc « pour décocher leurs flèches sur les cœurs « droits, dans l'obscurité de la lune ». Et cette lune leur paraît encore obscure, parce qu'ils s'efforcent de jeter l'incertitude sur la véritable Eglise catholique, et qu'ils arguent contre elle des fautes de ces hommes charnels qu'elle contient en grand nombre. Qu'est-ce que ces tentatives, pour celui qui dit véritablement : Ma confiance est dans le Seigneur, qui montre par ce langage qu'il est le froment de Dieu, et qu'il supporte la paille avec patience, jusqu'à ce que viendra le temps de la vanner ?

5. « Ma confiance est donc au Seigneur ». Que ceux-là tremblent qui mettent leur confiance dans un homme, et qui ne peuvent nier qu'ils lui appartiennent, puisqu'ils jurent sur ses cheveux blancs ; et si vous leur demandez en conversation à quelle communion ils appartiennent, ils ne peuvent se faire connaître qu'en se proclamant de son parti. Mais dites-moi ce qu'ils peuvent répondre, quand on leur représente ces crimes, ces forfaits innombrables qui remplissent chaque jour leur parti ? Peuvent-ils dire : « Ma confiance est au « Seigneur ; et comment dites-vous à mon âme « de se réfugier dans les montagnes comme « le passereau ? » Car ils n'ont plus confiance dans le Seigneur, en soutenant que les sacrements ne sanctifient que quand ils sont administrés par des hommes saints ? Aussi, demandez-leur quels sont les saints, ils rougiront de dire : C'est nous ; et s'ils ne rougissent de le dire, ceux qui les entendront, rougiront pour eux. Ils forcent donc ceux qui reçoivent les sacrements, à mettre leur confiance dans un homme, dont le cœur échappe à nos yeux. Or, « maudit soit celui qui met son espoir dans « un homme [1] ». Dire en effet : C'est ce qui est administré par moi, qui est saint, n'est-ce pas dire : Mettez votre espérance en moi ? Mais que sera ce sacrement si vous n'êtes pas saint ? Alors montrez-moi votre cœur. Et si vous ne le pouvez, comment saurai-je que vous êtes saint ? Alléguerez-vous ce passage de l'Ecriture : « Vous les connaîtrez à leurs « œuvres [2] ? » Assurément, je vois chez vous des œuvres merveilleuses ; je vois chaque jour les Circoncellions courir çà et là sous la conduite de leurs évêques et de leurs prêtres, et donner le nom d'Israël à de terribles bâtons ; c'est là ce que les hommes de nos jours ne voient et n'éprouvent que trop. Quant aux actes du temps de Macaire, qu'ils nous reprochent amèrement, peu les ont vus, nul ne les voit maintenant ; et quand on les voyait, tout catholique n'en pouvait pas moins dire, s'il voulait être serviteur de Dieu : « Ma confiance « est dans le Seigneur ». C'est le langage que tient encore celui qui voit dans l'Eglise ce qu'il voudrait n'y point voir, qui se sent nager dans ces filets pleins de poissons, bons et mauvais, jusqu'à ce que l'on arrive sur les sables de la mer, pour séparer les bons des mauvais [3]. Que peuvent répondre ces hérétiques, si l'homme qu'ils veulent baptiser leur fait cette question : Comment m'ordonnez-vous d'avoir confiance ? Car si le mérite d'un sacrement est basé sur celui qui le donne et sur celui qui le reçoit, si c'est Dieu qui le donne et ma conscience qui le reçoit, voilà deux termes dont j'ai la certitude, sa bonté, et ma foi. Pourquoi venir vous interposer, vous dont je ne puis tirer aucune certitude ? Laissez-moi chanter : « Ma confiance est dans le « Seigneur ». Car si je mettais ma confiance en vous, qui peut me garantir que vous n'avez commis aucune faute cette nuit ? Enfin, si vous voulez que j'aie confiance en vous, puis-je avoir d'autre motif que votre parole ?

[1] Jér. XV[illegible] — [2] [illegible] VII, 16. — [3] [illegible] 47.

Mais alors quelle confiance puis-je avoir, que ceux qui étaient hier en communion avec vous, qui communiquent aujourd'hui, qui communiqueront demain, n'auront commis aucune faute, après ces trois jours ? Et si ni vous ni moi ne sommes souillés par ce que nous ignorons, pourquoi rebaptisez-vous ceux qui n'ont rien connu de la trahison de Macaire ni de ses persécutions ? Et ces chrétiens qui viennent de la Mésopotamie, qui ne savent le nom ni de Cécilien ni de Donat, comment osez-vous les rebaptiser, et nier qu'ils soient chrétiens ? S'ils sont souillés par les péchés des autres, vous aussi, vous êtes sous le poids des crimes qui se commettent chaque jour, à votre insu, dans votre parti ; et c'est en vain que vous objectez aux catholiques les décrets impériaux , vous qui sévissez dans votre camp avec les bâtons et les flammes. Tel est donc l'abîme où sont tombés ceux qui, voyant les désordres dans l'Eglise catholique, n'ont pu dire : « Ma confiance est au Seigneur », et qui ont mis leur espoir dans les hommes. Ils l'auraient dit sans doute, s'ils n'eussent été les uns ou les autres tels qu'ils croyaient ceux dont ils ont feint de se séparer par un sacrilége orgueil.

6. Que l'âme catholique s'écrie donc : « Ma « confiance est au Seigneur ; comment osez- « vous me dire : Passereau, va dans les mon- « tagnes ? car voilà que les pécheurs ont « bandé leur arc, ils ont rempli de flèches « leur carquois, pour les décocher sur les « justes durant une lune obscure ». Puis, de ces pécheurs, s'élevant à Dieu, qu'elle dise : « Voilà « qu'ils ont détruit ce que vous aviez rendu « parfait[1] ». Et qu'elle tienne ce langage, non-seulement contre ceux dont nous parlons, mais contre tous les hérétiques. Car tous, autant qu'il est en eux, ont détruit cette louange parfaite que Dieu a tirée de la bouche des enfants nouveau-nés et à la mamelle [2], quand, par de vaines et pointilleuses questions, ils tourmentent les faibles et ne les laissent point s'alimenter du lait de la foi. Et comme si l'on disait à cette âme : Pourquoi vous ont-ils engagée à passer dans les montagnes comme le passereau ; pourquoi vous effrayer au sujet des pécheurs qui ont bandé leur arc, pour percer les cœurs droits dans l'obscurité de la lune ? la voilà qui répond : Ce qui m'effraie, c'est « qu'ils ont détruit ce que vous « aviez rendu parfait ». Où l'ont-ils détruit, sinon dans leurs conciliabules, où loin de donner du lait aux faibles et à ceux qui ne connaissent point la lumière intérieure, ils les tuent de leurs poisons ? « Mais le juste, qu'a-t-il « fait ? » Si Macaire et Cécilien sont coupables envers vous, que vous a fait le Christ qui a dit : « Je vous donne ma paix, je vous laisse « ma paix [1] » ; cette paix que vous violez par le schisme le plus criminel ? Que vous a fait le Christ, qui déploya tant de patience envers le disciple qui le trahissait, jusqu'à l'admettre à cette première Eucharistie qu'il consacrait de ses mains, qu'il instituait de sa parole, et qu'il lui présenta comme aux autres Apôtres[2] ? Que vous a fait le Christ, qui donna mission de prêcher le royaume de Dieu à ce même traître qu'il avait appelé un démon [3], qui même avant de trahir le Seigneur, ne put en garder fidèlement les deniers [4], et qu'il envoya néanmoins avec les autres disciples [5], pour nous apprendre que les dons de Dieu arrivent en ceux qui les reçoivent avec foi, quand même le ministre qui les distribue serait semblable à Judas ?

7. « Le Seigneur habite son saint temple [6] ». C'est dans ce sens que l'Apôtre a dit : « Le « temple de Dieu est saint, et vous êtes ce « temple. Quiconque ose violer le temple de « Dieu, Dieu le perdra [7] ». Or, c'est violer le temple de Dieu que d'en rompre l'unité, c'est ne plus être dans l'union avec cette tête[8] dont tout le corps soutenu par ses liens et ses jointures avec une si juste proportion, reçoit l'accroissement dans la mesure qui est propre à chacun de ses membres, et se forme par la charité[9]. Le Seigneur est donc dans ce temple formé de plusieurs membres, qui ont chacun leurs fonctions, et qui sont reliés par la charité en un seul édifice. C'est violer ce temple, que se séparer de l'unité catholique, pour chercher ailleurs la dignité d'un chef. « Le Seigneur habite son temple saint, le Sei- « gneur a son trône dans le ciel [10] ». Si par le ciel vous entendez le juste, comme la terre nous désigne le pécheur , ainsi qu'il est dit : « Tu es terre, et tu retourneras en terre [11] », ces expressions : « Le Seigneur a son trône dans « le ciel », sont une répétition de ce qui a été dit : « Le Seigneur habite son saint temple ».

[1] Ps. x, 1. — [2] Id. viii, 3.

[1] Jean, xiv, 27.— [2] Luc, xxii, 19, 21. — [3] Jean, vi, 71. — [4] Id. xii, 6. — [5] Matt. x, 5. — [6] Ps. x, 5. — [7] I Cor. iii, 17. — [8] Colos. ii, 19. — [9] Eph. iv, 16. — [10] Ps. x, 5. — [11] Gen. iii, 19.

8. « Ses yeux regardent le ciel ». C'est à lui que le pauvre s'abandonne, et il lui sert de refuge [1]. C'est pourquoi toutes ces séditions, tous ces troubles que l'on soulève dans les filets jusqu'à ce qu'ils arrivent sur le rivage, ont pour auteurs des hommes qui refusent d'être les pauvres de Jésus-Christ; et c'est à leur perte, mais pour notre amendement, que les hérétiques prennent de ces troubles occasion de nous insulter. Mais pourront-ils détourner les regards de Dieu de ceux qui veulent bien être pauvres pour lui? « Car ses yeux regardent le « pauvre ». Avons-nous à craindre que dans la foule nombreuse des riches, il ne puisse discerner ces quelques pauvres, pour les conserver et les nourrir dans le giron de l'Eglise catholique? « Ses paupières interrogent les « enfants des hommes [2] ». Selon la règle que nous avons posée, j'entendrais volontiers par ces « enfants des hommes » ceux que la foi a fait passer du vieil homme à l'homme nouveau. Car l'œil de Dieu paraît se fermer pour eux, quand certains passages des Ecritures les stimulent par leur obscurité à en rechercher le sens; comme il semble s'ouvrir quand ils reçoivent avec joie la lumière de passages plus clairs. Or, ces vérités des livres saints, tantôt claires et tantôt voilées, sont comme les paupières de Dieu qui interrogent, ou plutôt qui approuvent ces enfants des hommes stimulés plutôt que lassés par les obscurités, affermis plutôt qu'enorgueillis par la découverte.

9. « Le Seigneur interroge le juste et l'im« pie [3] ». Et quand il interroge ainsi le juste et l'impie, quel mal pouvons-nous craindre de la part des impies qui pourraient être, avec des cœurs peu sincères, en communion de sacrements avec nous? « Mais celui qui aime « l'iniquité nuit à son âme [4] ». Ce n'est donc point à celui qui a mis sa confiance en Dieu, et qui n'espère point dans les hommes, c'est à son âme seulement que nuit celui qui aime le péché.

10. « Il fera tomber des piéges sur les pé« cheurs [5] ». Si l'on désigne sous le nom de nuages les Prophètes en général, soit les bons soit les mauvais appelés aussi faux prophètes [6], les faux prophètes sont destinés par le Seigneur à devenir des piéges qu'il fait tomber sur les pécheurs. Car il n'y a pour les suivre, que le pécheur, qui se prépare ainsi le dernier supplice, s'il persévère dans le crime, ou qui abjure son orgueil, s'il cherche un jour le Seigneur avec plus de sincérité. Mais si les nuées ne doivent désigner que les bons, les vrais prophètes, il est encore évident que leurs paroles, entre les mains de Dieu, sont des piéges pour les pécheurs, en même temps qu'une rosée qu'il répand sur les justes pour leur faire porter de bons fruits. « Aux uns », dit l'Apôtre, « nous « sommes une odeur de vie pour la vie, aux « autres, une odeur de mort pour la mort [1] ». Car on peut, sous le nom de nuages, désigner non-seulement l'Apôtre, mais quiconque donne aux âmes la rosée de la parole de Dieu. Pour celui qui comprend mal ces paroles, c'est le piége que Dieu fait tomber sur les méchants; et pour celui qui les entend dans le vrai sens, c'est la rosée qui féconde les cœurs pieux et fidèles. Cette parole de l'Ecriture, par exemple: « Ils seront deux dans « une même chair [2] », peut devenir un piége pour celui qui l'interprète dans le sens de l'incontinence. Mais si vous l'entendez avec saint Paul qui s'écrie: « Moi, je le dis dans le Christ « et dans l'Eglise [3] », c'est une rosée sur un champ fertile. C'est le même nuage, ou l'Ecriture sainte qui produit ces deux effets. De même encore le Seigneur nous dit: « Ce « n'est point ce qui entre dans votre bouche, « mais bien ce qui en sort, qui souille votre « âme [4] ». A cette parole, un pécheur se dispose à la bonne chère; tandis qu'elle prévient le juste contre le discernement des viandes. Cette même nuée de l'Ecriture laisse donc tomber, selon le mérite de chacun, et des piéges pour le pécheur, et pour le juste une pluie fécondante.

11. « Des torrents de feu et de souffre, la « fureur des tempêtes, c'est là le calice qu'il « leur prépare [5] ». Tel est le châtiment et la fin de ceux qui blasphèment le nom du Seigneur; d'abord ils sont dévorés par l'incendie de leurs passions, ensuite l'odeur fétide de leurs œuvres corrompues les éloigne de l'assemblée des saints; enfin, entraînés et submergés dans l'abîme, ils subissent d'indicibles tourments. Telle est, Seigneur, la part de leur calice, tandis que vous avez pour le juste un calice enivrant et glorieux [6]. « Car ils seront « enivrés par la sainte abondance de votre mai« son [7] ». Si le Prophète emploie cette expres-

[1] Ps. x, 10. — [2] Id. 5. — [3] Id. 6. — [4] Ibid. — [5] Id. 7. — [6] Matt. xxiv, 24.

[1] II Cor. II, 16. — [2] Gen. [illegible] — [3] [illegible] — [4] Matt. [illegible] 11. — [5] Ps. x, 7. — [6] Id. xx[illegible], 5. — [7] Id. xxxv, 9.

sion, « la part de leur calice », c'est, je crois, pour nous détourner de croire que, même dans le supplice des méchants, la Providence outrepasse les bornes de l'équité. Aussi a-t-il ajouté, comme pour nous rendre raison de ces châtiments : « C'est que le Seigneur est « juste, et qu'il aime les justices[1] ». Et ce n'est pas sans raison qu'il dit les justices, au pluriel, afin de nous montrer dans ces justices les justes eux-mêmes. Car il semble que dans plusieurs justes, il y ait plusieurs justices, bien qu'il n'y en ait qu'une seule en Dieu, qui est la source des autres ; comme si un seul visage se trouvait en face de plusieurs miroirs, ceux-ci le refléteraient et feraient apparaître plusieurs fois ce visage, néanmoins unique. Aussi le Prophète revient-il au singulier, en s'écriant : « Sa face a vu l'équité ». Et peut-être a-t-il dit : « Sa face a vu l'équité », dans le même sens qu'il dirait : C'est dans sa face que l'on voit l'équité, c'est-à-dire quand on connaît sa face. Car la face de Dieu, c'est la puissance qu'il a de se faire connaître à ceux qui en sont dignes. Ou bien : « Sa face a vu « l'équité », parce qu'il ne se fait pas connaître aux méchants, mais aux bons ; et c'est là l'équité.

12. Si l'on veut que la lune soit la synagogue, il faut alors entendre le psaume de la passion du Sauveur, et dire des Juifs, « qu'ils « ont détruit ce que Dieu avait rendu parfait » ; et du Seigneur : « Pour le juste, qu'a-t-il « fait ? » lui qu'ils accusaient de détruire la loi, tandis qu'eux-mêmes en détruisaient les préceptes par une vie coupable, et les méprisaient jusqu'à les remplacer par leurs traditions. Alors Jésus-Christ, selon sa coutume, parlerait dans son humanité, et dirait : « Ma « confiance est dans le Seigneur ; comment « dites-vous à mon âme : Va, passereau, vers « les montagnes ? » répondant ainsi aux menaces de ceux qui le cherchaient pour le prendre et le crucifier. Alors les pécheurs voulaient décocher leurs flèches sur les justes ou sur ceux qui croyaient en Jésus-Christ, et l'obscurité de la lune peut fort bien désigner la synagogue remplie d'hommes pervers. C'est à cela que se rapporterait ce passage : « Le « Seigneur habite son saint temple ; le Sei- « gneur a son trône dans le ciel », c'est-à-dire le Verbe, ou le Fils de Dieu qui est dans le ciel, habite aussi dans l'homme. « Ses « yeux regardent le pauvre », c'est-à-dire cet homme dont il s'est revêtu, tout Dieu qu'il était, ou celui pour lequel il a souffert dans son humanité. « Ses paupières interrogent les « enfants des hommes ». Fermer les yeux, puis les ouvrir, voilà probablement ce qu'il désigne sous le nom de paupières, et que nous pouvons entendre de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ ; car alors il éprouva les fils des hommes ou ses disciples, que sa mort avait effrayés, et que réjouit sa résurrection. « Le Seigneur interroge le juste « et l'impie », en gouvernant l'Eglise du haut du ciel. « Mais celui-là hait son âme qui aime « l'iniquité », et la suite nous en montre la raison. Ce passage : « Il fera pleuvoir des « piéges sur l'impie », ainsi que le reste du psaume jusqu'à la fin, doit s'entendre dans le sens indiqué plus haut.

[1] Ps. x, 8.

DISCOURS SUR LE PSAUME XI.

LES ÉLUS SUR LA TERRE.

Ici-bas les justes sont en butte aux manœuvres scandaleuses des impies. Le Seigneur les console par la promesse du Sauveur, qui mettra fin aux gémissements des opprimés.

POUR LA FIN, PSAUME DE DAVID POUR L'OCTAVE [1].

1. Nous avons dit, au psaume sixième, que cette octave peut s'entendre du jour du jugement. L'octave peut se dire encore de ce siècle éternel que Dieu doit donner aux saints, quand sera écoulé ce temps qui marche de sept jours en sept jours.

2. « Sauvez-moi, Seigneur, car l'homme « saint a fait défaut [2] », c'est-à-dire qu'on ne le trouve plus ; c'est ainsi que nous disons que le blé manque, et que l'argent manque. « Car les vérités se sont affaiblies parmi les « enfants des hommes [3] ». Il n'y a sans doute qu'une vérité qui éclaire les âmes saintes, mais comme il y a plusieurs âmes, on peut dire qu'il y a en elles plusieurs vérités, comme une seule figure se réfléchit dans chaque miroir.

3. « Chacun tient à son prochain le langage « du mensonge [4] ». Par prochain, il faut comprendre tout homme, puisqu'il n'est permis de nuire à personne, et que « l'amour du « prochain ne fait point ce qui est mal [5]. « Leurs lèvres sont trompeuses, ils parlent en « un cœur et en un cœur [6] », d'une manière perverse. Cette répétition « en un cœur et en « un cœur », montre la duplicité.

4. « Que le Seigneur perde toutes les lèvres « trompeuses [7] ». « Toutes les lèvres », dit le Prophète, afin que nul ne se croie exempt : comme l'Apôtre a menacé de l'affliction l'âme de tout homme qui fait le mal, du juif d'abord, puis du gentil [8]. « La langue qui se « glorifie » est la langue de l'orgueilleux.

5. « Ils ont dit : Nous glorifierons nos pa« roles, nos lèvres sont indépendantes, qui « nous dominera [9] ? » Ce langage est celui des superbes et des hypocrites, qui espèrent de leur langage la séduction des hommes, et qui sont indociles à Dieu.

6. « A cause de la désolation des opprimés, « et des gémissements des pauvres, je me lè« verai, dit le Seigneur [1] ». C'est ainsi que, dans l'Evangile, le Seigneur prend en pitié ce peuple disposé à l'obéissance, mais qui n'avait point de pasteur. Aussi disait-il : « La « moisson est abondante, mais il y a peu « d'ouvriers [2] ». Nous pouvons attribuer ces paroles à Dieu le Père, qui a daigné envoyer son Fils à cause des pauvres et des misérables, c'est-à-dire de ceux qui étaient dans la pauvreté, dans l'indigence des biens spirituels. De là vient qu'il commença son discours sur la montagne en s'écriant : « Bien« heureux les pauvres en esprit, parce que le « royaume des cieux leur appartient [3] ». « Je « mettrai dans le Sauveur », il ne dit point ce qu'il mettra, mais « dans le Sauveur » se doit entendre de Jésus-Christ, d'après cette parole : « Mes yeux ont vu votre Sauveur [4] ». Dès lors nous devons comprendre qu'il a mis dans le Sauveur ce qui est nécessaire pour mettre fin à la misère des pauvres, et consoler le gémissement des opprimés. « J'agirai « en lui avec confiance »; ainsi qu'il est dit dans l'Evangile, « que Jésus les enseignait « comme ayant autorité, et non comme leurs « scribes [5] ».

7. « Les paroles du Seigneur sont des pa« roles pures [6] ». C'est le Prophète qui, en son propre nom, apprécie « les paroles du « Seigneur comme des paroles pures ». Ces paroles sont pures, parce que le déguisement ne les a point altérées. Beaucoup prêchent la vérité, mais non d'une manière pure, car ils l'échangent contre les avantages de ce monde. C'est de ceux-là que l'Apôtre a dit qu'ils n'an-

[1] Ps. XI, 1. — [2] Id. II, 2. — [3] Ibid. — [4] Id. 3. — [5] Rom. XIII, 10. — [6] Ps. XI, 3. — [7] Id. 4. — [8] Rom. II, 9. — [9] Ps. XI, 5.

[1] Ps. XI, 6. — [2] Matt. IX, 37. — [3] Id. V, 3. — [4] [illegible] — [5] Matt. VII, 29. — [6] Ps. XI, 7.

noncent pas Jésus-Christ avec des vues pures[1]. « C'est un argent que le feu a purifié de toute « terre ». Car la persécution excitée par les impies a éprouvé la parole du Seigneur. « Purifié sept fois », par la crainte de Dieu, par la piété, par la science, par la force, par le conseil, par l'intelligence et par la sagesse [2]. Les degrés de béatitude sont aussi au nombre de sept, et le Seigneur les énumère dans un même discours sur la montagne, rapporté par saint Matthieu : « Bienheureux les pauvres en « esprit, bienheureux ceux qui sont doux, « bienheureux ceux qui pleurent, bienheu« reux ceux qui ont faim et soif de la justice, « bienheureux les miséricordieux, bienheu« reux ceux qui ont le cœur pur, bienheureux « les pacifiques [3]». Ce sont là sept chefs principaux, dont tout le discours peut être regardé comme le développement. Car le huitième : « Bienheureux ceux qui souffrent persécution « pour la justice », désigne ce feu qui a sept fois épuré l'argent. C'est à la fin de ce sermon qu'il est dit de Jésus-Christ qu'« il enseignait « comme ayant l'autorité, et non comme « leurs scribes [4] », ce qui a rapport à ces

[1] Philipp. I, 17. — [2] Isa. XI, 2. — [3] Matth. V, 3-9. — [4] Id. VII, 29.

paroles : « J'agirai en lui avec confiance [1] ».

8. « Pour vous, Seigneur, vous nous gar« derez, et nous préserverez éternellement de « cette génération [2] », ici-bas comme des pauvres et des opprimés, là-haut comme des riches et des opulents.

9. « Les impies tournent dans leur cercle [3] »; c'est-à-dire qu'ils sont insatiables de ces biens temporels, et cette soif est comme une roue qui accomplit sa révolution en sept jours, et qui n'arrive jamais à l'octave ou à l'éternité, qui fait le titre du psaume. Salomon a dit aussi : « Un roi sage dissipe les impies, et leur « envoie un cercle de maux [4] ». « Dans la pro« fondeur de vos jugements, vous multipliez « les enfants des hommes [5] ». Parce qu'il y a dans les choses du temps, cette multiplicité qui nous éloigne de l'unité de Dieu. « De là « vient que le corps corruptible appesantit « l'âme, et cette habitation terrestre abat l'es« prit, capable des plus hautes pensées [6] ». Or, les justes se multiplieront selon la profondeur de Dieu, quand ils s'élèveront de vertu en vertu [7].

[1] Ps. XI, 6. — [2] Id. 8. — [3] Id. 9. — [4] Prov. XX. 26. — [5] Ps. XI, 9. — [6] Sag. IX, 15. — [7] Ps. LXXXIII, 8.

DISCOURS SUR LE PSAUME XII.

SOUPIRS DU JUSTE.

Ceux qui gémissent à la vue de l'iniquité appellent de leurs vœux le Sauveur, qui doit nous aider à combattre victorieusement l'ennemi du salut.

POUR LA FIN, PSAUME DE DAVID [1].

1. « Le Christ est la fin de la loi pour justi« fier ceux qui croiront [2] ». « Jusques à quand, « Seigneur, m'oublierez-vous dans la fin [3] ? » ou tarderez-vous à me faire connaître, d'une manière spirituelle, ce Christ qui est la sagesse de Dieu, et la fin que doit se proposer toute âme chrétienne. « Jusques à quand détourne« rez-vous de moi vos regards ? » En réalité, Dieu ne nous oublie point et ne nous perd point de vue, mais l'Ecriture s'accommode à notre manière de parler. Dire que Dieu détourne de nous ses regards, c'est dire qu'il ne se fait point connaître à l'âme dont l'œil n'est pas assez pur.

2. « Jusques à quand prendrai-je mes con« seils dans mon âme [1] ? » Ce n'est que dans l'adversité que nous avons besoin de conseil. Ainsi, jusques à quand puiserai-je mes conseils dans mon âme ? signifie : Jusques à quand serai-je dans l'adversité ? ou bien cette

[1] Ps. XII, 1. — [2] Rom. X, 4. — [3] Ps. XII, 2.

[1] Ps. XII, 2.

parole serait une réponse qui signifierait : Jusqu'à ce que j'arrête une résolution dans mon âme, Seigneur, vous m'oublierez par rapport à ma fin, et vous détournerez de moi vos regards : si un homme en effet n'a formé dans son âme le dessein de pratiquer parfaitement la miséricorde, le Seigneur ne le dirige point vers sa fin, et ne se fait pas connaître à lui pleinement, ou face à face. « La douleur dans mon cœur pendant tout le jour », sous-entendez : Je mettrai cette douleur. « Pendant tout le jour » signifie une douleur sans fin, et le jour se prend ici pour le temps, et quiconque veut être délivré du temps, ressent la douleur en son cœur, et demande à passer dans l'éternité pour être délivré du jour terrestre.

3. « Jusques à quand mon ennemi s'élèvera-t-il contre moi [1] ? » L'ennemi, c'est le démon ou l'habitude charnelle.

4. « Regardez-moi, Seigneur, exaucez-moi, « ô mon Dieu [2] ». Regardez-moi, est la conséquence de cette plainte : « Jusques à quand vos « regards se détourneront-ils de moi » ; et : « Exaucez-moi », de cette autre plainte : « Jusques à quand m'oublierez-vous par rapport « à ma fin? » Illuminez mes yeux, pour que « je ne m'endorme jamais dans la mort [3] ». Ces yeux sont ceux du cœur, que pourrait fermer le plaisir mortel du péché.

5. « Que jamais l'ennemi ne puisse dire : « Je l'ai vaincu [1] ». Craignons le persiflage du démon. « Ceux qui me persécutent seront « dans la joie, si je suis ébranlé [2] ». Cet ennemi, c'est le diable avec ses anges, qui ne dut point se réjouir d'avoir mis à l'épreuve le saint homme Job, cet homme juste qui ne fut point ébranlé [3], c'est-à-dire qui demeura ferme dans la foi.

6. « Pour moi, j'ai mis mon espoir en votre « miséricorde [4] ». Si l'homme, en effet, demeure ferme dans le Seigneur et ne se laisse point ébranler, il ne doit point se l'attribuer, de peur qu'en se félicitant de sa fermeté, il ne soit ébranlé par l'orgueil. « Mon cœur a « tressailli dans celui qui est votre salut », c'est-à-dire en Jésus-Christ qui est la sagesse de Dieu. « Je chanterai le Seigneur qui m'a « comblé de biens » ; de biens spirituels et qui ne touchent point à cette vie. « Je dirai sur la « harpe le nom du Très-Haut [5] », c'est-à-dire, dans ma joie je lui rendrai grâces, et je n'userai de mon corps que selon ses préceptes ; tel est l'harmonie spirituelle de l'âme. Si l'on veut établir ici une différence, « je chanterai « le Seigneur », exprimera le concert du cœur, et « je dirai sur la harpe », du concert des bonnes œuvres, que Dieu seul peut connaître. « Le nom du Seigneur », c'est la connaissance qu'il nous donne de lui-même, connaissance qui est avantageuse pour nous et non pour lui.

[1] Ps. XII, 3. — [2] Id. 4. — [3] Ibid.

[1] Ps. XII, 5. — [2] Ibid. — [3] Job, I, 22. — [4] Ps. XII, 6. — [5] Ibid.

DISCOURS SUR LE PSAUME XIII.

LES BLASPHÈMES.

Ici toute âme gémit quand retentissent à ses oreilles ces blasphèmes que l'impie vomit contre Dieu. Elle voit avec horreur l'impiété qui prévaut ; elle en appelle à Dieu qui doit faire sortir de Sion le salut d'Israël ou des saints.

POUR LA FIN, PSAUME POUR DAVID [1].

1. Il est inutile de redire si souvent le sens de cette expression « pour la fin », puisque l'Apôtre nous dit que « le Christ est la fin de « la loi, pour justifier ceux qui croiront [1] ». Nous croyons en lui quand nous commençons à prendre la bonne voie ; et nous le verrons au terme de cette voie, dont il est ainsi la fin.

2. « L'insensé a dit dans son cœur : Dieu

[1] Ps. XIII, 1.

[1] Rom. X, 4.

« n'est pas ». Certains philosophes, que leur impiété et leurs sentiments faux et pervers sur la divinité signalent à l'exécration, n'ont pas même osé dire : Dieu n'est pas. Cette parole se « dit donc dans le cœur », car celui-là même qui en a la pensée, n'oserait la prononcer. « Ils sont devenus pervers et abominables, par leurs affections », c'est-à-dire, parce qu'ils ont donné au monde leur amour, et non à Dieu ; ce sont les affections qui causent dans l'âme une corruption et un aveuglement tels que l'insensé puisse dire en son cœur : « Dieu n'est pas ». Comme ils n'ont pas fait usage de la connaissance de Dieu, voilà que le Seigneur les a livrés au sens réprouvé[1]. « Il n'y en a pas un qui fasse le bien, « non, pas jusqu'à un[2] ». Cette expression, « jusqu'à un », peut signifier ou avec celui-là seul, de manière à exclure tout homme, ou à l'exception de celui-là seul, pour désigner Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est ainsi que nous disons d'un champ qu'il va jusqu'à la mer, sans y comprendre la mer elle-même. Il est mieux d'entendre que nul n'a fait le bien jusqu'à Jésus-Christ, car nul homme, s'il n'est instruit par Jésus-Christ même, ne peut faire le bien, puisque ce bien lui est impossible sans la connaissance de Dieu.

3. « Le Seigneur, du haut du ciel, a jeté les « yeux sur les enfants des hommes, afin de « voir s'il en est pour comprendre et recher« cher Dieu[3] ». Ceci peut s'entendre des Juifs, que le Prophète appelle enfants des hommes, parce qu'ils n'adoraient qu'un seul Dieu, ce qui les rendait supérieurs aux Gentils, dont le Prophète me paraît avoir dit : « L'insensé a « dit dans son cœur : Dieu n'est pas », et le reste. Le regard du Seigneur s'effectue par le moyen de ces âmes saintes, et qui sont marquées par cette expression de « ciel » ; puisque pour lui, rien ne lui échappe.

4. « Tous se sont égarés, et sont devenus « inutiles[4] », c'est-à-dire que les Juifs sont devenus comme les Gentils dont il est parlé plus haut. « Il n'en est aucun pour faire le « bien, il n'y en a pas jusqu'à un ». Il faut donner à ces expressions le sens exposé plus haut. « Leur gosier est un sépulcre ouvert[5] ». On peut voir ici les excès de l'intempérance, ou, dans un sens allégorique, les pécheurs scandaleux qui tuent et qui dévorent en quelque sorte ce qu'ils entraînent dans leurs déréglements. C'est ainsi, mais dans un sens opposé, qu'il fut dit à Pierre : « Tue et mange », afin qu'il amenât les Gentils à sa croyance et aux saintes mœurs. « Leurs langues distillent « le mensonge ». La flatterie accompagne toujours l'intempérance et les autres vices. « Leurs « lèvres recèlent un poison d'aspic[1] ». Le venin désigne la fraude, et l'aspic tous ceux qui demeurent sourds aux préceptes de la loi, comme l'aspic à la voix de l'enchanteur[2], ainsi qu'il est dit dans un autre psaume : « Leur « bouche est pleine de malédiction et d'amer« tume ». C'est le venin de l'aspic. « Leurs « pieds se hâtent pour répandre le sang[3] » ; ce qui désigne l'habitude invétérée du mal. « La meurtrissure et l'infortune sont dans « leurs voies ». Car toute voie du méchant est laborieuse et misérable. Aussi le Seigneur a-t-il dit : « Venez à moi, vous tous qui gé« missez sous le poids du travail et de la dou« leur, et je vous soulagerai. Prenez mon joug « sur vous, et apprenez de moi que je suis « doux et humble de cœur ; car mon joug est « doux, et mon fardeau léger[4] ». « Ils n'ont « point connu la voie de la paix », de cette paix que désigne le Seigneur, par la douceur de son joug et la légèreté de son fardeau. « La « crainte du Seigneur n'est pas devant leurs « yeux » ; sans dire que Dieu n'est pas, ils n'en craignent pas davantage le Seigneur.

5. « Ne comprendront-ils pas enfin, tous « ces ouvriers d'iniquité? » Dieu les menace du jugement. « Ils dévorent mon peuple, comme « on dévore un morceau de pain[5] », c'est-à-dire chaque jour ; car le pain est la nourriture quotidienne. Ces dignitaires dévorent le peuple, qui en tirent leurs avantages, sans faire tourner leur ministère à la gloire de Dieu, et au salut de leurs subordonnés.

6. « Ils n'ont point invoqué le Seigneur ». Car c'est ne point l'invoquer, que désirer ce qui lui déplaît. « Ils ont tremblé, où n'était « pas la crainte[6] », c'est-à-dire devant un dommage temporel. Car ils ont dit : « Si nous le « laissons ainsi, chacun croira en lui, et les « Romains viendront, et nous extermineront, « nous et notre ville[7] ». Ils ont craint ce qui n'était point à craindre, la perte d'un royaume terrestre, et voilà qu'ils ont perdu le royaume des cieux, ce qu'ils auraient dû redouter. Ainsi en est-il de tous les avantages temporels ;

[1] Rom. I, 28. — [2] Ps. XIII, 1. — [3] Id. 2. — [4] Id. 3. — [5] Ibid.

[1] Ps. XIII, 3. — [2] Id. LVII, 5. — [3] Id. XIII, 3. — [4] Matt. XI, 28. — [5] Ps. XIII, 4. — [6] Id. 5. — [7] Jean, XI, 48.

plus les hommes en redoutent la perte, et moins ils arrivent aux biens éternels.

7. « Le Seigneur habite avec la généra-« tion des justes [1] », c'est-à-dire qu'il n'est point avec ceux qui aiment le monde. Car il y a injustice à négliger le Créateur du monde pour s'attacher au monde, à servir la créature plutôt que le Créateur [2]. « Vous avez méprisé « le dessein du pauvre, qui met son espoir « dans le Seigneur [3] », c'est-à-dire, vous avez méprisé l'humble avénement du Christ, parce qu'il n'étalait pas à vos yeux le faste du siècle; forçant ainsi ceux qu'il appelait à mettre leur espoir en Dieu, et non pas en des biens passagers.

8. « Qui fera sortir de Sion le salut « d'Israël [4] ? » Sous-entendez, sinon celui-là même dont vous avez méprisé l'humilité! Car il viendra dans l'éclat de sa gloire pour juger les vivants et les morts, et mettre les justes en possession de son royaume ; en sorte que si l'humilité de ce premier avénement a frappé d'aveuglement une partie d'Israël, pour donner lieu aux Gentils d'entrer complétement dans l'Eglise ; dans le second, tout Israël sera sauvé, selon la prédiction de saint Paul. Car c'est encore en faveur des Juifs que l'Apôtre invoque ce témoignage d'Isaïe : « De Sion « viendra celui qui détournera de l'impiété « les enfants de Jacob [1] ». C'est dans le même sens qu'il est dit ici : « Qui fera sortir d'Israël « l'auteur du salut ? — Quand le Seigneur « aura brisé les chaînes de la captivité de son « peuple, Jacob sera dans la joie et Israël dans « l'allégresse [2] ». C'est une répétition, comme beaucoup d'autres ; car je pense que la joie de Jacob est identique à l'allégresse d'Israël.

[1] Ps. XIII, 6. — [2] Rom. I, 25. — [3] Ps. XIII, 6. — [4] Id. 7.

[1] Isa. LIX, 20. — [2] Ps. XIII, 7.

DISCOURS SUR LE PSAUME XIV.

LE VRAI JUSTE.

Après avoir gémi sur les blasphèmes, le Prophète nous expose les vertus dont l'âme doit être ornée pour jouir du Seigneur et entrer dans ses tabernacles.

PSAUME POUR DAVID [1].

1. Le titre ne soulève aucune difficulté. « Seigneur, quel voyageur trouvera un abri « sous votre tente [2] ?» Quelquefois la tente ou tabernacle, se dit de la demeure éternelle; mais dans son acception propre, c'est un logement de guerre ; de là vient que les soldats se nomment contubernales, compagnons de la tente, comme si leurs tentes étaient contiguës. Une raison de plus de l'entendre ainsi, c'est qu'il est dit : « Quel voyageur trouvera un abri ?» Sur la terre en effet nous sommes en guerre avec le démon, et nous avons besoin d'une tente pour nous reposer. Cette tente désigne surtout notre foi à l'économie temporelle de l'Incarnation qui s'est accomplie en cette vie par notre Seigneur et pour notre salut. « Qui « se reposera sur votre montagne sainte [1] ?» Peut-être nous marque-t-il ici déjà la demeure éternelle, et par cette montagne faut-il entendre la charité suréminente du Christ dans la vie éternelle.

2. « Celui qui marche dans l'innocence, et « dont la vie est pure [2] ». C'est là une proposition qu'il va détailler.

3. « Qui dit la vérité qu'il a dans son « cœur [3] ». Quelques-uns, en effet, ont sur les lèvres une vérité qui n'est pas dans leur cœur. Ainsi, qu'un homme nous montre un chemin, qu'il sait être infesté par les voleurs, et nous dise : Dans cette voie, vous n'avez aucun voleur à craindre. Si en réalité nous ne rencontrons aucun voleur, il a dit une vérité qui

[1] Ps. XIV, 1. — [2] Ibid.

[1] Ps. XIV, 1. — [illegible]

n'était pas en son cœur. Il pensait le contraire et a dit la vérité à son insu. C'est donc peu que la vérité soit dans notre bouche, si elle n'est aussi dans notre cœur. « Dont la langue « n'a point menti ». La langue est menteuse, quand il y a désaccord entre la parole extérieure et la pensée qui se cache dans notre cœur. « Qui n'a fait aucun mal à son pro- « chain ». Ce mot de prochain, on le sait, doit s'étendre à tous les hommes. « Qui n'a- « dopte point l'injure que l'on fait à ses « frères [1] », c'est-à-dire, qui ne croit ni volontiers, ni témérairement aux paroles accusatrices.

4. « Celui dont la présence anéantit le mé- « chant [2] ». La perfection pour l'homme c'est que le méchant n'ait aucune prise sur lui, et qu'il ne soit rien à ses yeux, c'est-à-dire que cet homme sache bien qu'il n'y a point de méchant, à moins que l'âme ne se détourne de l'éternelle et immuable beauté du Créateur, pour s'attacher à cette beauté d'une créature tirée du néant. « Mais il honore ceux qui « craignent le Seigneur », comme le Seigneur le fait lui-même ; « car la sagesse commence « par la crainte du Seigneur [3] ». Ce qui précède regarde les parfaits, et maintenant ce qui va suivre est pour ceux qui commencent.

[1] Ps. XIV, 3. — [2] Id. 4. — [3] Eccli. I, 16.

5. « Celui qui s'engage par serment envers « le prochain, mais sans le tromper ; qui ne « donne point son argent à usure, et ne reçoit « point de présents contre l'innocent [1] ». Ce ne sont point là de grandes vertus ; mais celui qui ne peut les pratiquer pourra bien moins encore parler selon la vérité qu'il connaît en son cœur, sans employer sa langue à la fourberie, disant toujours au dehors ce qu'il croit être vrai, ayant dans la bouche : Oui, oui ; non, non [2]. Il pourra moins encore ne pas nuire à son prochain, c'est-à-dire à qui que ce soit, ne point écouter l'injure contre ses frères : ces œuvres sont de l'homme parfait, dont la présence anéantit les pervers. Bien que ces vertus soient moins élevées, le Prophète ne laisse pas de conclure ainsi : « Quiconque fait « ces œuvres, ne doit point déchoir dans l'éter- « nité » ; c'est-à-dire qu'il arrivera aux œuvres plus parfaites, qui nous valent cette grande et inébranlable stabilité. Car ce n'est probablement pas sans raison que le Prophète a passé d'un temps à un autre, que la première conclusion est au passé, tandis que celle-ci est au futur. Dans la première, il disait : « Le méchant s'est anéanti en sa pré- « sence » ; et ici : « Il demeurera ferme éternel- « lement ».

[1] Ps. XIV, 1, 5. — [2] Matt. V, 37.

DISCOURS SUR LE PSAUME XV.

LE CHANT DE LA RÉSURRECTION.

Parce que le Christ a mis sa confiance dans le Seigneur, qu'il n'a voulu d'autre héritage que lui seul, le Seigneur l'a fait triompher de ses ennemis par la résurrection. Ces sentiments peuvent être aussi ceux de l'âme juste qui se confie en Dieu et qui triomphe aussi de la mort éternelle.

INSCRIPTION DU TITRE, POUR DAVID [1].

1. Ce Psaume est le chant de notre roi, dans son humanité, lui qui dans sa passion obtint sur l'inscription le titre de roi.

2. Voici ses paroles : « Conservez-moi, Sei- « gneur, parce que j'ai mis en vous mon « espoir ; j'ai dit au Seigneur : Vous êtes mon « Dieu ; vous n'avez nul besoin de mes « biens [1] ». Vous n'avez que faire de mes biens pour votre félicité.

[1] Ps. XV, 1.

3. « Aux âmes saintes qui habitent ses do- « maines [2] », c'est-à-dire à ces saints qui ont mis leur espoir dans la terre des vivants, aux

[1] Ps. XV, 2 — [2] Id. 3.

citoyens de la Jérusalem céleste, dont la conversation spirituelle est fixée par l'ancre de l'espérance, dans cette terre qui est fort bien nommée la terre de Dieu, quoique selon le corps ils vivent en ce bas monde, « il a fait « admirer tout l'amour que j'ai pour eux [1] ». Le Seigneur donc a fait connaître à ces âmes saintes, mes desseins merveilleux pour leurs progrès, et ils ont alors compris l'avantage que leur procure ce mystère d'un Dieu qui est homme pour mourir, et de cet homme qui est Dieu pour ressusciter.

4. « Leurs infirmités se sont multipliées »; non pour leur perte, mais pour leur faire désirer le médecin. « C'est pourquoi ils ont « hâté leur course ». Donc, à la vue de leurs nombreuses maladies, ils se sont hâtés d'en chercher la guérison. « Je ne les assemblerai « pas pour des sacrifices sanglants [2] ». Leurs assemblées ne seront plus charnelles, et ce n'est point en faveur du sang des animaux que je les rassemblerai pour les exaucer. « J'oublierai leur nom qui ne sera plus sur « mes lèvres ». Par un changement tout spirituel, ils oublieront ce qu'ils étaient autrefois; et moi, dans la paix que je leur donnerai, je ne verrai plus en eux des pécheurs ou des ennemis, ou même des hommes, mais je les appellerai des justes, des frères, et des enfants de Dieu.

5. « Le Seigneur est la part de mon héri« tage et de mon calice [3] ». Car ils posséderont aussi avec moi cet héritage qui est Dieu même. Que d'autres se choisissent, pour en jouir, l'héritage des biens temporels et passagers; le partage des saints, c'est Dieu qui est éternel. Que d'autres s'enivrent de mortelles voluptés, le Seigneur est la part de mon calice. En disant « de mon calice », je comprends aussi l'Eglise avec moi, car où est la tête, là est aussi le corps. Je ferai en effet mon héritage de leurs assemblées, et dans l'ivresse de mon calice j'oublierai leurs noms anciens. « C'est « vous, ô Dieu, qui me rétablirez dans mon « héritage [4] », afin que ceux que je délivre, connaissent l'éclat que j'avais en vous avant la création du monde [5]. Ce n'est point pour moi que vous me rendrez ce que je n'ai point perdu, mais pour ceux qui ont perdu la connaissance de cette gloire; et comme je suis en eux, « c'est à moi que vous la ren« drez ».

[1] Ps. xv, 3. — [2] Id. 1. — [3] Id. 5. — [4] Ibid. — [5] Jean, xvii, 5.

6. « Le cordeau a mesuré ma part dans des « lieux ravissants [1] ». Comme le Seigneur devint autrefois la possession des prêtres et des lévites, mon héritage m'est échu comme par le sort, dans la splendeur de votre gloire, ô mon Dieu. « Et cet héritage est glorieux pour « moi », car il n'est pas glorieux pour tous, mais pour ceux qui le comprennent; et comme je suis en eux, c'est pour moi qu'il est glorieux.

7. « Je bénirai le Seigneur qui m'a donné « l'intelligence [2] », nécessaire pour voir et posséder cette part glorieuse. « De plus, jus« qu'à la nuit, mes reins m'ont donné une « sévère leçon ». En outre de l'intelligence, cette partie inférieure de moi-même, ou la chair, dont je me suis revêtu, m'a donné une leçon, en me faisant éprouver les ténèbres de la mort, qu'ignore cette intelligence.

8. « Je plaçais toujours le Seigneur en ma « présence [3] ». En venant dans ce monde qui passe, je n'ai point perdu de vue celui qui demeure éternellement, avec le dessein de rentrer en lui, après cette vie des temps. « Car « il est à ma droite, afin que je ne sois point « ébranlé ». Il m'assiste, afin que je demeure ferme en lui-même.

9. « C'est pour cela que mon cœur a tres« sailli, que ma langue a chanté sa joie ». La joie donc a rempli mes pensées, et l'allégresse a éclaté dans mes paroles. « En outre, « ma chair reposera dans l'espérance ». Ma chair ne sera point absorbée par la mort, mais elle s'endormira dans l'espérance de la résurrection.

10. « Parce que vous ne laisserez point mon « âme dans les enfers [4] ». Vous ne donnerez pas mon âme comme une proie aux enfers, « et vous ne permettrez pas que votre saint « éprouve la corruption ». Vous n'abandonnerez pas à la pourriture un corps sanctifié, qui doit sanctifier les autres. « Vous m'avez « fait connaître les voies de la vie ». C'est par moi que vous avez enseigné la voie de l'humilité, afin que les hommes revinssent à la vie, qu'ils avaient perdue par l'orgueil : et comme je suis en eux, c'est à moi que vous l'avez fait connaître. « Vous me remplirez de « joie en me faisant voir votre face ». Quand ils vous verront face à face, leur joie sera telle qu'ils n'auront plus aucun désir; et comme je suis en eux, c'est moi que vous

[1] Ps. xv, 6. — [2] Id. 7. — [3] Id. 8. — [4] Id. 10.

remplirez de joie. « A votre droite sont d'é« ternelles délices [1] ». Vos faveurs et vos bontés nous sont délicieuses dans le chemin de cette vie, et nous font arriver au comble de la gloire en votre présence.

[1] Ps. xv, 11.

DISCOURS SUR LE PSAUME XVI.

L'EGLISE DE LA TERRE.

Environnée d'ennemis pervers, l'Eglise fait appel à Dieu. Elle le remercie de la protection qu'il lui accorde chaque jour, et a la ferme espérance de triompher par cette protection.

PRIÈRE DE DAVID [1].

1. Il faut attribuer cette prière à Jésus-Christ uni à l'Eglise, qui est son corps.

2. « Seigneur, écoutez ma justice, entendez « ma prière. Prêtez l'oreille à mes supplica« tions, mes lèvres ne sont point trompeuses [2] ». Cette prière ne vous arrive pas de lèvres qui déguisent. « Que mon jugement émane de votre « visage ». Que votre connaissance m'éclaire et me fasse juger selon la vérité. Ou bien, que mon jugement n'émane point de lèvres menteuses, mais de votre clarté, afin que je ne prononce rien de contraire à ce que je découvre en vous. « Que mes yeux voient l'équité », c'est-à-dire les yeux de mon cœur.

3. « Vous avez sondé mon cœur en le visi« tant la nuit ». Car ce cœur a été mis à l'épreuve quand la tribulation l'a visité. « Vous m'avez éprouvé par le feu, et vous « n'avez point trouvé l'iniquité en moi [3] ». Cette épreuve de l'affliction qui a fait ressortir ma justice, peut être appelée, non-seulement une nuit qui nous trouble, mais un feu qui brûle.

4. « En sorte que ma bouche ne parle point « selon les œuvres des hommes [4] ». Afin que rien ne sorte de ma bouche qui ne soit pour votre gloire et votre louange ; et non pour les œuvres des hommes qui agissent contre votre volonté. « A cause des paroles de votre bou« che », paroles de votre paix, ou de vos prophètes ; « j'ai traversé des voies difficiles » ; ces voies pénibles de la mortalité humaine et des douleurs.

[1] Ps. xvi, 1. — [2] Id. 2. — [3] Id. 3. — [4] Id. 4.

5. « Pour affermir mes pieds dans vos « sentiers [1] ». Afin que la charité de l'Eglise devînt parfaite dans ces étroits sentiers qui conduisent à votre repos. « Afin que mes « pas ne chancellent point », afin que ne s'effacent jamais les marques de mon passage, empreintes comme des pas, dans les sacrements et dans les écrits de mes Apôtres, et que ceux qui ont la volonté de me suivre puissent les regarder et les connaître. Ou bien, afin que je demeure inébranlable dans l'éternité, après avoir parcouru des chemins difficiles, et marqué mes pas dans vos étroits sentiers.

6. « J'ai crié, ô mon Dieu, parce que vous « m'avez exaucé [2] ». Je vous ai adressé ma prière avec force et avec ferveur, parce que vous m'avez exaucé quand ma prière plus faible vous demandait cette ferveur. « Prêtez« moi l'oreille, écoutez mes paroles [3] ». Que votre bonté n'abandonne point ma bassesse.

7. « Faites éclater vos miséricordes [4] », de peur que ces bontés ne retombent dans le mépris, et n'obtiennent un amour trop imparfait.

8. « Vous qui protégez ceux qui espèrent « en vous, contre ceux qui refusent votre « droite », ou ces faveurs que vous m'accordez. « Conservez-moi, Seigneur, comme la « prunelle de l'œil [5] », qui paraît petite et rétrécie ; c'est elle néanmoins qui donne à la

[1] Ps. xvi, 5. — [2] Id. 6. — [3] Ibid. — [4] Id. 7. — [5] Id. 8.

vue sa puissance, et nous fait discerner la lumière des ténèbres, comme c'est par l'humanité de Jésus-Christ que doit s'exercer, au jugement, le pouvoir divin de discerner les justes des pécheurs. « Protégez-moi, sous « l'ombre de vos ailes », c'est-à-dire, que votre amour miséricordieux me serve de bouclier « contre les impies qui me persécu- « tent [1] ».

9. « Mes ennemis ont environné mon âme, « ils ont fermé leurs entrailles [2] ». Ils se sont enveloppés d'une joie charnelle, après avoir saturé de crimes leur avidité. « Leur bouche « a exhalé des paroles d'orgueil ». Leur bouche a décoché des paroles insolentes, quand ils ont dit : « Salut au roi des Juifs [3] », et autres blasphèmes semblables.

10. « Après m'avoir chassé, voilà que main- « tenant ils m'environnent ». Ils m'ont fait sortir de leur ville, et maintenant ils m'environnent à la croix. « Ils se sont résolus à fixer « les yeux vers la terre [4] ». C'est leurs cœurs qu'ils ont résolu de fixer aux choses terrestres, quand ils ont infligé à celui qu'ils mettaient à mort un mal qu'ils voulaient s'épargner à eux, qui étaient ses bourreaux.

11. « Ils m'ont reçu, comme le lion prêt à « dévorer sa proie [5] ». Ils ont épié mes démarches, comme cet ennemi qui rôde autour de nous, cherchant à nous dévorer [6]. « Et comme le lionceau embusqué dans un « fourré ». Ce peuple à qui vous avez dit : « Vous avez le diable pour père [7] », c'est comme le lionceau méditant des embûches pour circonvenir et perdre le juste.

12. « Levez-vous, Seigneur, prévenez-les, « et renversez-les [8] ». Levez-vous, Seigneur, vous qu'ils croient endormi et peu soucieux des péchés des hommes. Châtiez d'avance leur malice par l'aveuglement, afin que la vengeance prévienne leur crime, et renversez-les de la sorte.

13. « Délivrez mon âme des impies ». Délivrez mon âme en me faisant triompher par la résurrection de cette mort que m'ont infligée les impies. « Délivrez votre glaive des « ennemis de votre main [1] ». Mon âme est votre glaive, ce glaive qu'a saisi votre main, ou votre force éternelle, afin de détruire les royaumes de l'iniquité, et de séparer les justes des impies. C'est ce glaive qu'il faut arracher aux ennemis de votre main, c'est-à-dire de votre puissance, ou de mes ennemis. « Seigneur, en les faisant disparaître de la « terre, dispersez-les, pendant toute leur « vie [2] ». Faites-les disparaître de cette terre qu'ils habitent, et dispersez-les dans l'univers, pendant toute cette vie qu'ils croient la vie unique, puisqu'ils ne croient point à la vie éternelle. « Leur ventre est saturé de vos « mystères [3] ». Leur châtiment ne se bornera point à cette peine sensible, mais ces péchés qui leur cachent la lumière de votre vérité, occupent leur mémoire, et leur font oublier Dieu. « Ils se sont rassasiés de la chair des « pourceaux ». Ils ont pris goût à l'immondice, eux qui foulent aux pieds les perles de la parole de Dieu. « Ils ont laissé leurs restes « pour leurs jeunes enfants [4] », en criant : « Que son sang retombe sur nous et sur nos « fils [5] ».

14. « Pour moi, j'apparaîtrai devant vous, « lors de votre justice [6] » : moi que n'ont point reconnu ceux dont le cœur impur et ténébreux est impuissant à voir la lumière de la sagesse, voilà que j'apparaîtrai devant vous, au jour de votre justice. « Je serai rassasié, « quand vous manifesterez votre gloire ». Quand, saturés d'impureté, mes ennemis ne pourront me connaître, je serai rassasié de cette gloire que vous ferez éclater dans ceux qui me comprennent. Au lieu de cette expression : « Ils se sont rassasiés de la chair des « pourceaux », on trouve dans quelques exemplaires : « Ils se sont rassasiés d'enfants ». Cette double traduction vient du mot grec, qui est ambigu. Par ces enfants nous entendons les œuvres. Les bons seront les bonnes œuvres, et les méchants seront les œuvres mauvaises.

[1] Ps. XVI, 9. — [2] Id. 10. — [3] Matt. XXVII, 29. — [4] Ps. XVI, 11. — [5] Id. 12. — [6] I Pierre, V, 8. — [7] Jean, VIII, 44. — [8] Ps. XVI, 13.

[1] Ps. XVI, 14. — [2] Ibid. — [3] Ibid. — [4] Ibid. — [5] Matt. XXVII, 25. — [6] Ps. XVI, 15.

DISCOURS SUR LE PSAUME XVII.

CHANT DE DÉLIVRANCE.

L'Eglise unie à Jésus-Christ et triomphant des embûches des méchants, s'empare des paroles de David après que Dieu l'eût délivré de Saül et de ses ennemis ; elle bénit le même Dieu qui l'a délivrée du démon et des convoitises charnelles.

1. « Pour la fin, à David, serviteur de « Dieu [1] », c'est-à-dire au Christ, qui en son humanité, est la main forte. « Il chanta au « Seigneur les paroles de ce cantique, au jour « où le Seigneur l'arracha à la puissance de « ses ennemis, à la puissance de Saül [2] » ; ce Saül était le roi des Juifs, qu'eux-mêmes avaient demandé pour roi. De même que David signifie la main forte, Saül signifie demande. Or, on sait comment ce peuple demanda au Seigneur un roi [3], qui lui fut donné, non d'après les volontés de Dieu, mais selon sa propre volonté.

2. C'est donc le Christ uni à l'Eglise, ou le Christ tout entier, la tête et le corps, qui s'écrie : « Je vous aimerai, Seigneur, qui êtes « ma force [4] », ou, je vous aimerai parce que vous me rendez fort.

3. « Vous êtes, ô Dieu, mon protecteur, mon « refuge et mon libérateur [5] ». C'est vous qui m'avez protégé parce que je me suis réfugié en vous, et je me suis réfugié en vous, parce que vous m'avez délivré. « Le Seigneur est « mon aide, en lui sera mon espoir ». C'est vous, ô Dieu, qui m'avez accordé la faveur de m'appeler, afin que je pusse espérer en vous. « Vous êtes mon protecteur, le boulevard de « mon salut, et mon rédempteur [6] ». Vous êtes mon protecteur, parce que je n'ai point trop présumé de moi en élevant contre vous le boulevard de mon orgueil ; mais c'est en vous que j'ai trouvé la puissance ou la haute et solide forteresse de mon salut ; et pour me la faire trouver, vous m'avez racheté.

4. « Je louerai le Seigneur, et je l'invoque- « rai, et il me délivrera de mes ennemis [7] ». Ce n'est point en cherchant ma gloire, mais bien celle du Seigneur, que je l'invoquerai, et je n'aurai plus à craindre que les erreurs de l'impiété me soient nuisibles.

5. « Les douleurs de la mort », ou douleurs corporelles, « m'ont environné, et les tor- « rents de l'iniquité m'ont troublé [1] ». Ces multitudes impies un moment soulevées, comme les eaux de l'hiver qui se gonflent pour cesser bientôt, se sont efforcées de me troubler.

6. « Les douleurs de l'enfer m'ont assiégé [2] ». Chez ceux qui m'environnaient pour me perdre, il y avait ces tortures de la jalousie qui causent la mort, et aboutissent à l'enfer du péché. « Les filets de la mort m'ont prévenu », et ils me prévenaient, en cherchant les premiers à me faire un mal qui est retombé sur eux. Ces filets enveloppent pour la mort les hommes qu'ils ont surpris en leur vantant cette fausse justice, ce vain nom sans réalité, dont ils se glorifient contre les Gentils.

7. « Au milieu de l'angoisse, j'ai invoqué le « Seigneur ; j'ai crié vers mon Dieu, et de son « saint temple il a entendu ma voix [3] ». Il a entendu ma voix dans mon cœur où il habite, « et le cri que j'ai poussé en sa présence ». Ce cri que n'entendent point les oreilles des hommes, et que j'exhale intérieurement en sa présence, « est parvenu à son oreille ».

8. « La terre s'en est émue et a tremblé [4] ». Ainsi, quand le Fils de l'homme fut glorifié, les pécheurs furent émus et tremblèrent. « Et « les fondements des montagnes ont été ébran- « lés ». Les espérances que les superbes avaient fondées sur les biens de cette vie ont été renversées. « Ils ont été ébranlés, parce que « le Seigneur s'est irrité contre eux », afin que l'espérance dans les biens terrestres ne s'affermît pas désormais dans les cœurs des hommes.

9. « Un tourbillon de fumée s'est élevé de-

[1] Ps. XVII, 1. — [2] II Rois, XXII, 11 ; Ps. XVII, 2. — [3] I Rois, VIII, 5. — [4] Ps. XVII, 2. — [5] Id. 3. — [6] Ibid. — [7] Id. 4.

[1] Ps. XVII, 5. — [2] Id. 6. — [3] Id. 7. — [4] Id. 8.

« vant sa colère ». Les hommes, touchés de repentir à la vue des menaces du Seigneur contre les impies, ont fait monter vers le ciel des prières et des larmes. « Un feu s'est allumé « en sa présence [1] ». Au repentir a succédé le feu de la charité, qu'allumait la connaissance du Seigneur. « Des charbons ont été embra- « sés ». Ceux qui étaient déjà morts, n'ayant plus ni le feu des saints désirs, ni la lumière de la justice, qui étaient plongés dans de froides ténèbres, ont reçu de nouveau le feu et la lumière de la vie.

10. « Il a abaissé les cieux, et il est des- « cendu ». Il a humilié le juste qui s'est abaissé jusqu'à la faiblesse des hommes. « Les ténè- « bres étaient sous ses pieds [2] ». Aveuglés par leur malice, les méchants ne l'ont pas connu, eux qui goûtent les choses de la terre, et la terre est sous les pieds du Seigneur, elle est comme son marchepied.

11. « Il est monté sur les chérubins et a « pris son vol [3] ». Il s'est élevé au-dessus de la plénitude de la science, afin que nul ne pût venir à lui que par la charité. Car la charité est la plénitude de la loi [4]. Et bientôt il s'est montré incompréhensible à ceux qui l'aimaient, de peur qu'ils ne crussent que l'on pouvait le comprendre au moyen des images temporelles. « Son vol était plus « rapide que celui des vents » ; c'est-à-dire que la promptitude avec laquelle il s'est mon- tré incompréhensible dépasse ces vertus qui sont pour l'âme comme des ailes, dont elle se sert pour s'élever des frayeurs de la terre dans les régions de la liberté.

12. « Il a choisi les ténèbres pour sa re- « traite [5] ». Il a choisi l'obscurité des sacre- ments, l'espérance qui est invisible dans le cœur des fidèles, pour s'y cacher, sans néan- moins les abandonner. Il se cache aussi dans ces ténèbres où nous marchons encore par la foi, et non par la claire vue [6], tant que nous espérons ce que nous ne voyons pas encore, et que nous l'attendons par la patience [7]. « Son « tabernacle est autour de lui ». Ceux qui se convertissent et croient en lui l'environnent de toutes parts ; il est au milieu d'eux, parce qu'il répand sur eux d'égales faveurs, et qu'en cette vie il habite en eux comme dans une tente. « Il y a dans les nuages de l'air une « eau ténébreuse ». Que nul ne s'imagine que l'intelligence des Ecritures lui donnera cette lumière dont nous jouirons quand nous au- rons passé de la foi à la vision. Il y a quelque chose d'obscur dans la doctrine des Prophètes, et de tout prédicateur de la parole de Dieu.

13. « En comparaison de la lumière de sa « présence [1] » ; en comparaison de cette splen- deur qu'il fera éclater en se manifestant à nous. « Ses nuées ont passé » ; voilà que les hérauts de sa parole ne se restreignent plus dans les confins de la Judée, mais passent chez les nations. « Voilà que tombent la grêle « et les charbons ardents ». C'est la figure de ces reproches qui doivent tomber comme une grêle sur les cœurs endurcis ; mais s'agit-il d'une terre cultivée et douce, ou mieux d'une âme pieuse, cette grêle se change en eau ; c'est-à-dire que ces menaces dures comme les glaçons, redoutables et impétueuses comme la foudre, se changent en une doctrine désalté- rante, au feu de la charité les cœurs pren- nent une vie nouvelle. Voilà ce qu'ont pro- duit parmi les Gentils, les nuées du Seigneur.

14. « Du haut des cieux le Seigneur a « tonné [2] ». Le Seigneur s'est fait entendre de ce cœur juste qu'animait la confiance pour prêcher l'Evangile. « Et le Très-Haut a fait « retentir sa voix », afin qu'elle arrivât jus- qu'à nous, et que du profond abîme des choses humaines, nous pussions entendre les choses célestes.

15. « Il a décoché ses flèches, et les a dis- « persés [3] ». Il a envoyé les Evangélistes sur les ailes des vertus, et ils ont tracé dans leur vol des chemins droits, non par leurs propres for- ces, mais par la force de Celui qui les envoyait. Il a dispersé ceux à qui il les envoyait, de sorte qu'ils ont été aux uns une odeur de vie pour la vie, aux autres une odeur de mort pour la mort [4]. « Il a multiplié ses foudres et les a « jetés dans la stupeur ». Ses miracles nom- breux les consternaient.

16. « Alors ont apparu les sources d'eau « vive [5] ». Alors apparurent ceux que leurs prédications changeaient en sources d'eau vive, rejaillissant jusqu'à la vie éternelle [6]. « Et les fondements du monde ont été mis à « découvert ». Alors a été connu ce qui de- meurait caché dans les Prophètes, qui sont la base de ce monde rattaché à Dieu par la foi. « Au bruit de vos menaces, ô Dieu », quand

[1] Ps. XVII, 9. — [2] Id. 10. — [3] Id. 11. — [4] Rom. XIII, 10. — [5] Ps. XVII, 12. — [6] II Cor. V, 7. — [7] Rom. VIII, 25.

[1] Ps. XVII, 13. — [2] Id. 14. — [3] Id. 15. — [4] II Cor. II, 16. — [5] Ps. XVII, 16. — [6] Jean, IV, 14.

vous avez crié : « Le royaume de Dieu est « proche de vous[1] ». « Au souffle bruyant de « votre colère », ou quand vous avez dit : « Si « vous ne faites pénitence, vous mourrez tous « de la même manière[2] ».

17. « Il a envoyé d'en haut, et il m'a reçu[3] », en appelant du milieu des Gentils cette Eglise qui est son héritage ou qui est sans tache et sans ride[3]. « Il m'a retiré du milieu des « eaux », c'est-à-dire du milieu des peuples.

18. « Il m'a délivré de mes puissants enne« mis[4] ». Il m'a délivré de ces ennemis qui ont eu le pouvoir de m'affliger, et de troubler ma vie en ce bas monde. « Et de ceux qui me « haïssaient, parce qu'ils l'emportaient sur « moi[5] », pendant que, soumis à leur domination, j'ignorais le Seigneur.

19. « Ils m'ont prévenu au jour de mon « affliction[6] ». Ils furent les premiers à me nuire pendant que je me fatiguais à porter un corps mortel. « Et le Seigneur fut mon appui », et comme l'amertume des misères avait ébranlé et même renversé la base des terrestres plaisirs, le Seigneur m'a servi d'appui.

20. « Le Seigneur m'a conduit dans un lieu « spacieux ». Comme j'étais à l'étroit, il m'a conduit dans les spirituelles ampleurs de la foi. « Il m'a sauvé à cause de sa bienveillance « pour moi ». Avant même que je l'eusse choisi, il m'a délivré d'ennemis puissants, jaloux de mon amour pour lui, et de ceux qui me haïssent maintenant, parce que c'est lui que je veux posséder.

21. « Le Seigneur me rendra selon ma jus« tice[7] ». Il me rendra selon le mérite de ma bonne volonté, lui qui, le premier, a été miséricordieux pour moi, avant que j'eusse cette volonté. « Et il me traitera selon la pureté de « mes mains » ; c'est-à-dire, selon la pureté de mes actions, lui qui m'a donné le pouvoir de faire le bien, en m'introduisant dans les lieux spacieux de la foi.

22. « Parce que j'ai gardé les voies du Sei« gneur[8] », afin d'y trouver amplement ces bonnes œuvres qu'opère la foi, et le courage de persévérer.

23. « Je n'ai point commis l'iniquité contre « mon Dieu, car j'ai devant les yeux tous ses « jugements[9] ». Ces jugements, ou les récompenses des justes, les châtiments des pécheurs, les afflictions qui corrigent, les tentations qui éprouvent, voilà ce que j'ai continuellement sous les yeux. « Et je n'ai point repoussé de « moi sa justice » ; comme le font ceux qui succombent sous le fardeau, et retournent à leur vomissement.

[1] Luc, x, 9. — [2] Id. XIII, 5. — [3] Eph. v, 27. — [4] Ps. XVII, 18. — [5] Ibid. — [6] Id. 19. — [7] Id. 21. — [8] Id. 22. — [9] Id. 23.

24. « Je serai sans tache devant lui, et me « garderai de toute iniquité[1] ».

25. « Et le Seigneur me rendra selon ma « justice[2] ». Non-seulement à cause de l'ampleur de cette foi qui agit par l'amour[3], mais à cause de ma longue persévérance ; voilà pourquoi le Seigneur me rendra selon ma justice. « Et selon la pureté de mes mains qui est vi« sible à ses yeux[4] », car ses yeux ne voient point comme voient les hommes. « Ce qu'ils « voient en effet, n'est que temporel, et ce « qu'ils ne voient point est éternel[5] ». C'est à ces hauteurs que s'élève l'espérance.

26. « Vous serez saint avec celui qui est « saint ». Il y a une profondeur cachée qui fait comprendre que vous êtes saint avec celui qui est saint, parce que c'est vous qui le sanctifiez. « Que vous êtes innocent avec l'inno« cent[6] ». Pour vous, en effet, vous ne nuisez à personne, mais chacun est garrotté par les chaînes de ses propres fautes[7].

27. « Avec l'homme choisi vous serez « choisi » ; car l'homme de votre choix vous choisit à son tour. « Et pervers avec le per« vers[8] ». Aux yeux de l'homme injuste vous paraissez injuste ; car il dit que la voie du Seigneur n'est pas droite[9], tandis que c'est la sienne qui est tortueuse.

28. « Vous sauverez la race des humbles[10] ». L'homme pervers regarde comme une injustice que vous accordiez le salut à ceux qui confessent leurs péchés. « Et vous humilierez « l'œil des superbes » ; vous abaisserez ceux qui méconnaissent la justice de Dieu et veulent établir leur propre justice[11].

29. « C'est vous, Seigneur, qui faites luire « mon flambeau[12] ». Car notre lumière ne vient pas de nous-mêmes : c'est vous, Seigneur, qui en allumez le flambeau. « C'est vous en« core qui dissipez mes ténèbres ». Car nous sommes dans la nuit à cause de nos péchés, mais le Seigneur dissipera ces obscurités.

30. « C'est encore vous qui me délivrerez de « la tentation[13] ». Je ne pourrais, sans vous, triompher de l'épreuve. « C'est en mon Dieu

[1] Ps. XVII, 24. — [2] Id. 25. — [3] Galat. v, 6. — [4] Ps. XVII, 25. — [5] II Cor. IV, 18. — [6] Ps. XVII, 26. — [7] Prov. v, 22. — [8] Ps. XVII, 27. — [9] Ezéch. XVIII, 25. — [10] Ps. XVII, 28. — [11] Rom. x, 3. — [12] Ps. XVII, 29. — [13] Id. 30.

« que je franchirai la muraille ». Ce n'est point par ma puissance, mais par le secours de Dieu que je franchirai cette muraille que les péchés ont élevée entre les hommes et la Jérusalem céleste.

31. « Les voies de mon Dieu sont irrépro« chables[1] ». Il ne vient point chez les hommes qu'ils n'aient d'abord purifié la voie de la foi, afin qu'il puisse venir en eux, lui dont les voies sont pures. « Ses paroles sont éprou« vées par le feu », c'est-à-dire par le feu des afflictions. « Il est le protecteur de ceux qui « espèrent en lui[2] ». Et ceux qui, loin d'espérer en eux-mêmes, espèrent en lui, ne seront point consumés par la tribulation, car l'espérance vient après la foi.

32. « Qui donc serait Dieu, sinon le Sei« gneur » que nous servons? « Qui est Dieu si « ce n'est notre Dieu[3]? » Qui est le vrai Dieu, sinon le Seigneur, que nous, ses enfants, devons posséder comme notre héritage, après l'avoir bien servi ?

33. « C'est le Dieu qui m'a revêtu de force[4] ». Le Dieu qui m'a donné une ceinture afin que je devinsse fort, et que la robe flottante des convoitises ne retardât point mes œuvres et mes démarches. « Et qui m'a aplani la voie de « l'innocence ». Il a voulu m'aplanir la voie de la charité, afin que j'allasse à lui, comme j'ai dû aplanir la voie de la foi, par laquelle il vient à moi.

34. « Il a rendu mes pieds légers comme « ceux du cerf[5] ». Il a rendu parfait cet amour qui me fera franchir les obstacles épineux et ténébreux de ce monde. « Il m'établira sur des « lieux élevés ». Il fixera mes désirs dans le céleste séjour, afin que je sois rassasié de la plénitude de Dieu[6].

35. « C'est lui qui dresse mes mains au combat[7] ». Il me dresse à ces œuvres capables de vaincre ces ennemis qui s'efforcent de nous fermer le passage vers le royaume des cieux. « Vous avez tendu mes bras comme un arc « d'airain », puisque vous me rendez infatigable dans la volonté des bonnes œuvres.

36. « Vous m'avez protégé pour me sauver, « votre main m'a soutenu[8] ». Votre main, c'est-à-dire votre grâce. « Vos leçons m'ont « dirigé vers ma fin ». Vos châtiments ne me permettent point de m'égarer, et me redressent afin que je rapporte mes actions à cette fin qui doit m'unir à vous. « Cette leçon doit m'ins« truire encore », car vos sévérités me feront atteindre le but où elles me dirigent.

37. « Vous avez élargi la voie sous mes « pas[1] », et les voies étroites de la chair ne retarderont point ma course; car vous m'avez dilaté dans cette charité qui opère le bien avec joie, et à qui les membres et tout ce qu'il y a de mortel en moi servent d'instruments. « Mes « pieds n'ont pas été vacillants », c'est-à-dire qu'il n'y a incertitude ni dans la voie que j'ai suivie, ni dans les traces que j'ai laissées à ceux qui veulent me suivre.

38. « Je poursuivrai mes ennemis, et les at« teindrai[2] ». Je poursuivrai en moi les convoitises charnelles qui ne me captiveront plus, mais je les atteindrai pour les détruire. Et je ne retournerai point qu'elles ne soient détruites. Je ne cesserai cette poursuite et ne me donnerai de repos, qu'après avoir anéanti tout ce qui me nuit.

39. « Je les briserai, et ils ne pourront se « soutenir ». Ils ne soutiendront pas mes attaques. « Ils tomberont sous mes pieds[3] ». Après les avoir abattus, je leur préférerai cet amour qui me fait marcher vers l'éternité.

40. « Vous m'avez revêtu de force pour le « combat ». Vous avez relevé par la force la robe flottante de mes désirs charnels, afin que rien ne m'embarrasse dans ce combat. « Vous « avez renversé à mes pieds ceux qui s'éle« vaient contre moi[4] ». Vous avez jeté dans l'erreur ceux qui me trompaient, et ils se sont trouvés sous mes pieds, ceux qui voulaient s'élever au-dessus de moi.

41. « Vous avez jeté derrière moi mes en« nemis[5] ». C'est-à-dire, vous les avez convertis, et vous les avez placés derrière moi, en les portant à me suivre. « Vous avez dissipé « ceux qui me haïssent ». Vous avez conduit à leur perte ceux qui ont persévéré dans leur haine.

42. « Ils ont crié, et nul ne pouvait les sau« ver[6] ». Qui pourrait sauver ceux que vous ne sauvez pas? « Ils ont crié vers le Seigneur, « qui ne les a point exaucés ». C'est bien au Seigneur et non à tout autre qu'ils ont adressé leurs prières, et il n'a point jugé dignes de ses faveurs ceux qui n'abandonnaient point leurs désordres.

[1] Ps. XVII, 31. — [2] Ibid. — [3] Id. 32. — [4] Id. 33. — [5] Id. 34. — [6] Eph. III, 19. — [7] Ps. XVII, 35. — [8] Id. 36.

[1] Ps. XVII, 37. — [2] Id. 38. — [3] Id. 39. — [4] Id. 40. — [5] Id. 41. — [6] Id. 42.

43. « Je les disperserai comme la poussière « qu'emporte le vent[1] ». Je les réduirai en poussière, car ils sont desséchés, n'ayant point reçu la rosée des divines miséricordes ; et alors soulevés et enflés par l'orgueil, ils perdent l'inébranlable solidité de l'espérance, comme on est parfois secoué de dessus la terre qui est stable et ferme. « Je les détruirai comme la « boue des rues ». Dans ces voies larges que suit le grand nombre, je ferai glisser, pour les perdre, les hommes de la luxure.

44. « Vous me délivrerez des contradictions « du peuple[2] », c'est-à-dire des contradictions de ceux qui disent : « Si vous le renvoyez, « chacun va le suivre[3] ».

45. « Vous m'établirez chef des nations, et « voilà qu'un peuple que je n'avais pas connu, « se range sous mes lois[4] ». Ce peuple des Gentils que je n'ai point visité d'une manière corporelle, s'est rangé à mon culte. « Il m'a « obéi quand il a entendu ma voix ». Il ne m'a point vu des yeux ; mais en accueillant mes prédicateurs, il a obéi à l'appel de ma voix.

46. « Les fils de l'étranger ont menti contre « moi[5] ». Des enfants, indignes de ce nom, ou plutôt des étrangers, à qui il est dit à juste titre : « Vous avez le diable pour père[6] », ont menti contre moi. « Ces enfants étrangers ont « vieilli ». Ces fils, devenus étrangers, que je voulais rajeunir en leur apportant le Nouveau Testament, sont demeurés dans le vieil homme. « Ils ont chancelé dans leurs voies ». Faibles sur un seul pied, parce qu'ils tenaient l'Ancien Testament, ils ont méprisé le Nouveau, et sont devenus boiteux ; et même dans l'ancienne loi, ils suivaient plutôt leurs traditions que celles de Dieu. Ils faisaient un crime de ne point se laver les mains[7] ; telle était, en effet, la voie qu'ils s'étaient eux-mêmes tracée, qu'une longue habitude avait battue, loin du sentier des préceptes du Seigneur.

47. « Vive le Seigneur, et béni soit mon « Dieu[1] ». C'est mourir que vivre selon la chair[2] ; car le Seigneur est vivant, et mon Dieu est béni. « Qu'il soit exalté, le Dieu « de mon salut ». Que je n'aie pas sur le Dieu de mon salut des pensées trop terrestres ; que je n'attende point de lui un salut temporel, mais bien des choses célestes.

48. « C'est vous, ô Dieu, qui savez me ven- « ger, et qui m'assujétissez les peuples[3] ». C'est me venger, ô Dieu, que de les assujétir à mon joug. « Vous me délivrerez de ces en- « nemis furieux » ; de ces Juifs qui crient : « Crucifiez-le, crucifiez-le[4] ».

49. « Vous m'élèverez au-dessus de ceux « qui se révoltent contre moi[5] ». Vous m'élèverez par la résurrection au-dessus de ces Juifs qui persifflent mes douleurs. « Vous me « sauverez de l'homme injuste », de leur inique domination.

50. « C'est pour cela, Seigneur, que je vous « bénirai parmi les nations[6] ». C'est par moi, Seigneur, que les nations vous béniront comme leur Dieu. « Je chanterai votre nom ». Mes bonnes œuvres vous feront connaître au loin.

51. « Il célèbre le salut du roi qu'il a « choisi[7] ». C'est Dieu qui nous fait admirer ces moyens de salut, que donne son Fils à ceux qui croient en lui. « Il fait miséricorde à « son Christ ». C'est Dieu qui fait miséricorde à celui qui a reçu l'onction, « à David et à sa « race dans l'éternité[8] », à ce libérateur dont la main puissante a vaincu le monde, et à ceux qu'il a engendrés à l'éternité par leur foi à l'Evangile. Toutes les paroles de ce psaume, qui ne pourraient s'approprier à Jésus-Christ ou au Chef de l'Eglise, doivent se rapporter à l'Eglise elle-même. Ces paroles sont de Jésus-Christ tout entier, de Jésus-Christ uni à ses membres.

[1] Ps. XVII, 43. — [2] Id. 44. — [3] Jean, XI, 48. — [4] Ps. XVII, 45. — [5] Id. 46. — [6] Jean, VIII, 44. — [7] Matt. XV, 2.

[1] Ps. XVII, 47. — [2] Rom. VIII, 6. — [3] Ps. XVII, 48. — [4] Jean, XIX, 6. — [5] Ps. XVII, 49. — [6] Id. 50. — [7] Id. 51. — [8] Id. 52.

PREMIER DISCOURS SUR LE PSAUME XVIII.

LE VERBE DE DIEU.

Sous le voile de l'allégorie, le Prophète célèbre la prédication de l'Evangile, qui est la parole du Verbe confiée aux Apôtres, et par les Apôtres répandue par toute la terre, où elle opère des œuvres de conversion. Condition de cette conversion ou renoncement au péché.

POUR LA FIN, PSAUME POUR DAVID[1].

1. Ce titre nous est connu : et ce n'est point Jésus-Christ Notre-Seigneur qui parle dans ce psaume, mais c'est de lui qu'il est question.

2. « Les cieux annoncent la gloire de Dieu[2] ». Les saints évangélistes, en qui Dieu habite comme dans les cieux, nous prêchent la gloire de Jésus-Christ, ou cette gloire que le Fils vivant ici-bas a rendue à son Père. « Et le fir« mament publie les œuvres de ses mains[3] ». Elle publie les œuvres merveilleuses du Seigneur, cette force de l'Esprit-Saint qui est devenue un firmament et un ciel, après avoir été une terre faible, sous l'influence de la crainte.

3. « Le jour parle au jour[4] ». L'esprit découvre à l'homme spirituel, et dans sa plénitude, cette immuable sagesse de Dieu, ce Verbe qui est Dieu, et qui est en Dieu dès le commencement[5]. « Et la nuit enseigne la « nuit ». Et cette chair mortelle qui insinue la foi aux hommes charnels, comme s'ils étaient fort éloignés, leur annonce la science qui vient après la foi.

4. « Il n'est point d'idiome, point de lan« gage, dans lequel on n'entende ces voix[6] ». Qui n'a pas entendu ces voix des évangélistes, prêchant l'Evangile en toute langue?

5. « Ce bruit s'est répandu par toute la terre, « et leurs paroles ont retenti jusqu'aux extré« mités du monde[7] ».

6. « C'est dans le soleil qu'il a établi son pa« villon[8] ». Le Seigneur, venant livrer bataille aux puissances temporelles de l'erreur, et apporter ici-bas le glaive et non la paix[9], s'est fait connaître dans le temps, ou a manifesté le mystère de son incarnation, qui était pour lui comme une tente militaire. « Il a été « comme un époux qui sort du lit nuptial ». Il est sorti du sein de la vierge, où il a contracté avec la nature humaine de saintes épousailles. « Comme le géant, il s'est élancé dans sa car« rière ». Il s'est élancé dans sa force, précédant les autres hommes dans son incomparable puissance, non pour demeurer dans sa voie, mais pour la parcourir. « Car il ne s'est « point arrêté dans la voie des pécheurs[1] ».

7. « Il part du haut des cieux », ou plutôt il nous vient du Père, non point d'une manière temporelle, mais par une génération éternelle. « Et sa course aboutit au sommet « des cieux[2] ». Et parce qu'il est pleinement Dieu, il arrive à l'égalité de son Père. « Et « nul ne se dérobe à ses feux », car le Verbe divin s'étant fait chair, et s'étant revêtu de notre mortalité pour habiter parmi nous[3], n'a permis à aucun homme de prendre pour excuses les ombres de la mort, puisque la mort elle-même a ressenti la chaleur du Verbe.

8. « La loi du Seigneur est sans tache, « elle convertit les âmes[4] ». La loi du Seigneur est donc celui-là même qui est venu perfectionner la loi et non la détruire[5]. Il est une loi pure, lui qui n'a point commis le péché, dont la bouche n'a point proféré le mensonge[6]; qui n'accable point les âmes sous le joug de la servitude, mais qui les amène librement à l'imiter. « Le témoignage du Seigneur « est fidèle, il donne la sagesse aux petits[7] ». Ce témoignage est fidèle, parce que nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et ceux à qui le Fils a voulu le révéler[8]. Ce qui est caché pour les sages, et révélé aux petits;

[1] Ps. XVIII. — [2] Id. 2. — [3] Ibid. — [4] Id. 3. — [5] Jean, I, 1. — [6] Ps. XVIII, 4. — [7] Id. 5. — [8] Id. 6. — [9] Matt. X, 34.

[1] Ps. I, 1. — [2] Ps. XVIII, 7. — [3] Jean, I, 14. — [4] Ps. XVIII, 8. — [5] Matt. V, 17. — [6] I Pierre, II, 22. — [7] Ps. XVIII, 8. — [8] Matt. XI, 27.

parce que Dieu résiste aux superbes et donne la grâce aux humbles[1].

9. « Les jugements du Seigneur sont droits, « ils réjouissent les cœurs[2] ». Tous les jugements du Seigneur sont droits en celui qui n'a rien enseigné, qu'il ne l'ait fait lui-même ; afin que ceux qui devaient l'imiter, fussent dans la joie du cœur, et pussent agir, non plus avec une crainte servile, mais avec la liberté de l'amour. « Le précepte du Seigneur est lu- « mineux, il éclaire les yeux ». Ce précepte lucide, que ne cache point le voile des cérémonies charnelles, éclaire les yeux de l'homme intérieur.

10. « La crainte du Seigneur est chaste, elle « demeure dans le siècle des siècles[3] ». Cette crainte du Seigneur n'est plus celle qui était un châtiment sous la loi, et qui appréhende la perte de ces biens temporels dont l'amour est pour notre âme une fornication ; mais c'est une crainte chaste, qui porte l'Eglise à éviter ce qui peut offenser son époux avec un soin qui égale son amour pour lui : or, l'amour parfait ne bannit point cette crainte[4], qui demeure éternellement.

11. « Les jugements du Seigneur sont véri- « tables ; ils se justifient par eux-mêmes[5] ». Les jugements de celui qui ne juge personne par lui-même, et qui a donné tout jugement au Fils[6], sont véritablement d'une justice immuable. Car Dieu ne trompe ni dans ses menaces ni dans ses promesses ; et nul ne peut soustraire l'impie aux supplices, ni le juste aux récompenses. « Ils sont plus désirables que « l'or et que les pierres précieuses. — Beau- « coup[7] », soit que « beaucoup » désigne de l'or et des pierres précieuses en grande quantité, ou l'or qui est beaucoup précieux, ou beaucoup désirable ; néanmoins les jugements de Dieu sont préférables aux pompes de ce monde, dont le désir fait qu'on ne désire plus, mais qu'on redoute, ou qu'on méprise, ou que l'on ne croit plus les jugements de Dieu. Si chaque fidèle, à son tour, est un or pur ou une pierre précieuse, inaltérable au feu et réservé pour les trésors du Seigneur, alors il aime les jugements de Dieu plus que lui-même, et préfère à sa propre volonté, celle de Dieu. « Ils sont plus « doux que le miel dans son rayon ». Que l'âme fidèle soit ce miel exquis, et que déjà dégagée des biens de la vie, elle attende le jour du festin du Seigneur ; ou qu'elle ne soit encore qu'un rayon de miel, enveloppée encore dans cette vie, comme dans les alvéoles qu'elle remplit sans s'y attacher, ayant besoin que la main de Dieu la presse, non pour l'accabler, mais pour l'exprimer comme un miel, et la faire passer du temps à l'éternité, alors les jugements de Dieu seront pour elle plus doux qu'elle ne l'est elle-même ; car ils sont plus délicieux que le miel et que le rayon.

12. « Pour votre serviteur, il observe ces « lois[1] », et le jour du Seigneur sera bien amer pour quiconque les méprise. « On trouve, « à les pratiquer, une ample récompense[2] » ; et cette ample récompense n'est dans aucun autre avantage extérieur que dans la pratique même des préceptes du Seigneur ; elle est grande, parce que cette pratique porte en elle-même sa joie.

13. « Qui peut connaître ses égarements[3] ? » Et dans ces égarements, quelle douceur peut-on trouver, puisqu'il n'y a point d'intelligence ? Comment, en effet, comprendre ces égarements, quand ils obscurcissent l'œil de cette âme qui fait ses délices de la vérité, qui trouve doux et dignes d'envie, les jugements de Dieu ? Comme les ténèbres nous ferment les yeux, les péchés sont pour l'esprit un bandeau qui lui dérobe et la lumière et eux-mêmes.

14. « Purifiez-moi, Seigneur, de ce qui est « caché en moi[4] ». Seigneur, délivrez-moi de ces convoitises qui se cachent en mon cœur. « Préservez votre serviteur des péchés des « autres », afin que les autres ne me séduisent point. Car l'homme purifié de ses fautes ne se laisse point prendre aux péchés des autres. Préservez donc des étrangères convoitises, non l'homme superbe qui cherche l'indépendance, mais moi, votre serviteur. « Si elles « ne me tyrannisent plus, alors je serai sans « tache[5] ». Assurément, je serai sans tache, si mes passions, ni celles des autres ne me tyrannisent. Car il n'y a pas une troisième source de péché, après cette suggestion intérieure qui fit tomber le diable, et cette suggestion extérieure qui séduisit l'homme et devint son péché par le consentement qu'il y donna. « Et je serai pur d'un grand péché ». De quel autre péché, sinon de l'orgueil ? Il n'y a pas de plus grand crime que de se séparer

[1] Jacob, IV, 6. — [2] Ps. XVIII, 9. — [3] Id. 10. — [4] I Jean, IV, 18. — [5] Ps. XVIII, 10. — [6] Jean, V, 22. — [7] Ps. XVII, 11.

[1] Ps. XVIII, 12. — [2] Ibid. — [3] Id. 13. — [4] Ibid. — [5] Id. 14.

de Dieu, et tel est le commencement de l'orgueil chez l'homme[1]. Il est vraiment sans tache celui qui n'a pas même ce péché, qui est pour nous le dernier quand nous revenons à Dieu, comme il a été le premier quand nous l'avons abandonné.

15. « Et alors les paroles de ma bouche « vous seront agréables, et les pensées de mon « cœur seront toujours en votre présence[2] ». Mon cœur ne recherchera plus cette vaine gloire de plaire aux hommes, puisqu'il n'y a plus en moi nul orgueil ; mais je le tiendrai toujours en votre présence, car vous voyez les cœurs purs. « Seigneur, vous êtes mon « soutien et mon rédempteur ». Vous êtes mon soutien quand je me dirige vers vous, et c'est pour que j'aille à vous que vous m'avez racheté. Quiconque ose attribuer à sa propre sagesse de s'être tourné vers vous, ou à ses forces d'arriver à vous, n'en sera que rejeté plus loin, puisque vous résistez aux superbes [1] ; et il n'est point exempt de cette faute principale, ni agréable à vos yeux, Seigneur, qui nous rachetez afin que nous nous convertissions à vous, et qui nous aidez afin que nous parvenions auprès de vous.

[1] Eccli. X, 14. — [2] Ps. XVIII, 15.

[1] Jacob. IV, 6.

DEUXIÈME DISCOURS SUR LE MÊME PSAUME.

Dans ce second discours saint Augustin tire les conséquences morales et pratiques de l'exposé précédent : 1° quant à la grâce de Dieu qui nous est acquise par les mérites de Jésus-Christ, 2° quant à l'unité et à la visibilité de l'Église, contre les hérétiques; 3° quant aux dispositions qu'exige de nous la vraie conversion.

1. Après avoir supplié le Seigneur de nous purifier de nos fautes ignorées, de préserver ses serviteurs des péchés des autres, il nous faut comprendre le sens de cette prière, afin de chanter en esprit les louanges du Seigneur, en hommes raisonnables, et non comme les oiseaux ; car on voit chaque jour le merle et le perroquet, le corbeau et la pie, apprendre des hommes à former des sons qu'ils ne comprennent point. Mais Dieu a bien voulu faire à l'homme le don de comprendre ce qu'il chante ; et c'est avec douleur que nous voyons tant d'impies et de libertins exhaler des chants dignes de leurs oreilles et de leurs cœurs ; d'autant plus coupables en cela qu'ils ne peuvent ignorer ce qu'ils chantent. Car ils savent que leurs chants sont criminels, et néanmoins ils les redisent avec une allégresse d'autant plus vive qu'elle est plus immonde, et ils se croient d'autant plus joyeux qu'ils sont plus lubriques. Pour nous, qui avons appris à chanter dans l'Eglise les cantiques divins, nous devons nous efforcer d'atteindre cette perfection ainsi formulée : « Bienheureux le peuple « qui entend la louange[1] ». Il faut donc, mes bien-aimés, étudier et comprendre avec le calme du cœur, ce que nous avons chanté à l'unisson des voix. Chacun de nous, dans ce cantique, a supplié le Seigneur, et a dit à Dieu : « Purifiez-moi, Seigneur, de mes fautes « cachées, préservez votre serviteur des pé« chés des autres. Si je n'en ressens point la « tyrannie, je serai sans tache, et pur d'un « grand péché[2] ». Pour bien comprendre le sens et la portée de ces paroles, voyons rapidement, et avec le secours de Dieu, le texte du psaume.

2. C'est une allégorie du Christ, et nous le voyons clairement dans ces paroles : « Il est « sorti comme l'époux de son lit nuptial[3] ». Quel est cet époux, sinon celui à qui l'Apôtre a fiancé une vierge ? et dans ses chastes sollicitudes, ce fidèle ami de l'époux craint que, comme Eve fut séduite par les artifices du serpent, les sens de cette virginale épouse du Christ ne se corrompent et ne dégénèrent de la chasteté qui est dans le Christ[4]. C'est donc

[1] Ps. LXXXVIII, 16. — [2] Id. XVIII, 13, 14. — [3] Ib. 6. — [4] II Cor. XI, 2.

en ce même Jésus-Christ notre Seigneur et Sauveur que Dieu a mis ces trésors, cette plénitude de la grâce dont l'Apôtre saint Jean nous a dit : « Nous avons vu sa gloire, comme « la gloire que reçoit de son Père le Fils « unique, plein de grâce et de vérité [1]. C'est « cette gloire que racontent les cieux ». Car les cieux, ce sont les saints, élevés au-dessus de la terre, et qui portent le Seigneur; et toutefois le ciel a raconté la gloire du Christ, à sa manière. Quand l'a-t-il racontée? Quand, à la naissance de ce même Sauveur, il fit paraître une étoile nouvelle, et jusqu'alors inconnue. Il est néanmoins d'autres cieux plus véritables et plus sublimes, dont il est dit dans un verset suivant : « Il n'est point d'idiome, point « de langage, dans lequel on n'entende leurs « voix. Ce bruit s'est fait entendre par toute la « terre, et leurs paroles ont retenti jusqu'aux « extrémités du monde [2] ». De qui ces paroles, sinon des cieux? et de quels cieux, sinon des Apôtres? Ce sont eux qui redisent à la louange de Dieu, cette grâce que Dieu a mise en Jésus-Christ pour la rémission des péchés. « Car « tous ont péché et ont besoin de la gloire de « Dieu; ils sont justifiés gratuitement par le « sang de Jésus-Christ [3] ». Comme c'est gratuitement, c'est donc une grâce, car il n'y a point de grâce qui ne soit gratuite. Nous n'avions fait aucune bonne œuvre qui nous méritât ces dons de Dieu, et même ce n'eût pas été gratuitement qu'il nous eût infligé un supplice ; de là vient que ses bienfaits pour nous sont gratuits. Dans notre vie passée, nous n'avions mérité rien autre chose qu'un juste châtiment. Dieu donc, non plus à cause de notre justice, mais par un effet de sa miséricorde, nous a sauvés par le bain de la régénération [4]. C'est là, dis-je, la gloire de Dieu que racontent les cieux; car tu n'as rien fait de bon, et néanmoins tu as reçu ces biens immenses. Si donc tu as une part à cette grâce que les cieux ont chantée, tu dois dire au Seigneur ton Dieu : « Il est mon Dieu, puisqu'il « me prévient par sa miséricorde [5] ». C'est lui en effet qui t'a prévenu, et tellement prévenu, qu'il n'a rien trouvé de bon en toi. Tu avais prévenu ses châtiments par ton orgueil, et il a prévenu ton supplice en effaçant tes péchés. En toi donc, le pécheur est devenu juste, l'impie est sanctifié, le damné recouvre ses droits au ciel ; aussi dois-tu dire à Dieu : « Ce n'est point à nous, Seigneur, non ce n'est « point à nous, mais à votre nom, qu'il faut « en attribuer la gloire [1] ». Disons bien : « Non pas à nous », à qui la donnerait-il, s'il nous considérait? Encore une fois, disons : « Non pas à nous, Seigneur ». S'il nous traitait selon nos mérites, il ne trouverait pour nous que des peines. « Que son nom donc soit glo« rifié, et non point nous », parce qu'il ne nous a point traités selon nos fautes [2]. Ne nous la donnez donc point, Seigneur, ne nous la donnez point. Cette répétition fortifie la pensée. « Ce n'est point à nous, Seigneur, mais à « votre nom, qu'il faut donner la gloire ». C'est ce que comprenaient ces cieux qui ont chanté la gloire de Dieu.

3. « Et le firmament publie l'ouvrage de « ses mains [3] ». Cette expression : « La gloire « de Dieu », est répétée dans cette autre : « L'ouvrage de ses mains ». Quels sont les ouvrages de ses mains? N'allons pas croire avec plusieurs, que Dieu a tout fait de sa parole, mais que l'homme, créature supérieure aux autres, est l'ouvrage de ses mains. Loin de nous cette pensée qui est basse et peu exacte, car Dieu a tout fait par son Verbe. Bien que l'Ecriture nous expose les œuvres si diverses du Créateur, et nous dise qu'il fit l'homme à son image; tout néanmoins a été fait par son Verbe, et sans lui rien n'a été fait [4]. Quant aux mains de Dieu, il est dit encore : « Les cieux sont l'œuvre de ses mains [5] », et pour que vous ne confondiez pas ces cieux avec les saints, le Prophète ajoute : « Pour « eux, ils périront, mais vous, Seigneur, vous « demeurez [6] ». Donc, non-seulement les hommes, mais aussi les cieux qui doivent périr, sont l'ouvrage des mains de Dieu, à qui il est dit : « Les cieux sont l'œuvre de vos « mains ». C'est encore ce qui est dit de la terre : « La mer est à lui puisqu'elle est son « ouvrage, et ses mains ont fait une base à « la terre [7] ». Donc s'il a fait le ciel de ses mains, la terre de ses mains, l'homme n'est pas seul l'œuvre de ses mains ; mais s'il a fait le ciel par son Verbe, la terre par son Verbe, il a fait aussi l'homme par son Verbe. L'œuvre du Verbe est l'œuvre de sa main, comme l'œuvre de sa main est celle de son Verbe. Dieu n'a point comme nous des membres qui

[1] Jean, I, 14. — [2] Ps. XVIII, 1. — [3] Rom. III, 23. — [4] Tit. III, 5. — [5] Ps. LVIII, 11.

[1] Ps. CXIII, 9. — [2] Id. CII, 10. — [3] Ps. XVIII, 2. — [4] Jean, I, 3. — [5] Ps. CI, 16. — [6] Id. 27. — [7] Id. XCIV, 5.

dessinent sa force, puisqu'il est tout entier en tout lieu, et n'a point de limite. L'œuvre de son Verbe est l'œuvre de sa sagesse, et l'œuvre de sa main celle de sa puissance. « Or, le « Christ est la puissance de Dieu, comme la « sagesse de Dieu [1] ; et c'est par lui que tout a « été fait, et rien n'a été fait sans lui [2] ». Les cieux donc ont raconté la gloire de Dieu, la redisent encore et la rediront toujours. Oui, ils chanteront la gloire de Dieu, ces cieux, ou plutôt ces saints qui sont élevés au-dessus de la terre, qui portent le Seigneur, qui font retentir ses préceptes et briller sa sagesse ; ils raconteront cette gloire du Seigneur qui nous a sauvés malgré notre indignité. Il reconnaît cette indignité, ou la gloire dont nous ne sommes pas dignes, ce fils le plus jeune, que presse l'indigence ; il reconnaît cette indignité, ce jeune homme qui s'éloigne de son père, pour adorer les démons et faire paître les pourceaux ; il reconnaît la gloire de Dieu, mais quand l'indigence le presse. Et comme cette gloire nous a faits ce que nous n'étions pas dignes d'être, il dit a son père : « Je ne suis pas digne d'être appelé votre « fils [3] ». Il est dans le malheur, et l'humilité lui obtient le bonheur ; et il s'en montre digne parce qu'il s'en confesse indigne. Telle est « la gloire de Dieu, qu'annoncent les cieux, « et l'œuvre de ses mains, que prêche le firmament ». Ce ciel firmament, c'est le cœur du juste dans sa force, étranger à la crainte. Ces œuvres donc ont été prêchées parmi les impies, parmi les antagonistes de Dieu, parmi ces hommes épris du monde et persécuteurs des justes ; oui, dans ce monde frémissant de rage. Mais que pouvait le monde avec sa rage, quand c'était le firmament qui les prêchait ? « Le firmament prêche », et que prêche-t-il ? « Les œuvres de ses mains ». Quelles sont les œuvres de ses mains ? Cette gloire de Dieu qui nous a sauvés, et qui nous a créés dans les bonnes œuvres. « Car c'est par lui, et non « par nous-mêmes [4], que nous sommes non-« seulement hommes, mais justes », si tant est que nous soyons justes.

4. « Le jour parle au jour, et la nuit instruit « la nuit [5] ». Qu'est-ce à dire ? On comprend facilement peut-être : « Le jour parle au « jour », aussi facilement et aussi clairement que le jour. Mais « que la nuit instruise la « nuit », voilà qui est ténébreux comme la nuit. Ce jour qui parle au jour, c'est le saint qui parle aux saints, l'Apôtre aux fidèles, le Christ aux Apôtres, et qui leur dit : « Vous « êtes la lumière du monde [1] ». Voilà qui paraît clair et facile à comprendre. Mais comment « la nuit peut-elle instruire la nuit ? » Quelques-uns l'ont pris à la lettre, et c'est peut-être le vrai sens ; selon eux, la science que les Apôtres ont recueillie de Jésus-Christ pendant son séjour sur la terre, ils l'ont transmise à leurs successeurs de siècle en siècle. Le jour parle donc au jour, et la nuit à la nuit ; le premier jour au jour suivant, la première nuit à la nuit qui succède ; parce que cette doctrine est annoncée jour et nuit. Celui-là peut se contenter de cette explication si simple qui la trouve suffisante. Mais l'obscurité de certains passages des saintes Ecritures a eu cet avantage de produire plusieurs interprétations. Si donc ces paroles étaient claires, vous n'y trouveriez qu'un sens unique ; et parce qu'il est obscur, vous en entendrez plusieurs. On explique autrement : « Le jour parle au jour et la nuit à la nuit », c'est-à-dire l'esprit à l'esprit, et la chair à la chair. Puis encore : « Le jour qui parle au « jour », figurerait l'homme spirituel parlant à ceux qui vivent selon l'esprit ; et « la nuit « à la nuit », l'homme charnel aux hommes charnels. Les uns et les autres entendent cette parole, mais ne la goûtent pas également. Pour les uns, c'est une parole prêchée ; pour les autres, une science que l'on annonce. Car prêcher n'a lieu que pour ceux qui sont présents, annoncer pour ceux qui sont éloignés. On pourrait trouver aux cieux d'autres significations, mais le peu de temps qui nous reste, nous force d'en rester là ; donnons toutefois une explication, que plusieurs ont donnée comme une conjecture. Selon eux, quand Notre-Seigneur Jésus-Christ parlait aux Apôtres, le jour parlait au jour ; et quand Judas trahissait le Christ, la nuit donnait la science à la nuit.

5. « Il n'est point d'idiome, point de lan-« gage, dans lequel cette voix ne se fasse en-« tendre [2] ». De qui cette voix, sinon des cieux qui racontent la gloire de Dieu ? « Il n'est « point d'idiome, point de langage, dans le-« quel cette voix ne se fasse entendre ». Lisez, dans les actes des Apôtres, comment ils furent

[1] I Cor. I, 21. — [2] Jean, I, 3. — [3] Luc, XV, 21. — [4] [illegible] — [5] Ps. XVIII, 3.

[1] Matt. V, [illegible] — [2] [illegible]

tous remplis de l'Esprit-Saint qui descendait sur eux : et comme ils parlaient en toutes les langues, selon que l'Esprit-Saint les faisait parler [1]. Voila comment « il n'est point d'idiome, « point de langage, dans lequel leur voix « ne se fasse entendre ». Et non-seulement leur voix a retenti dans l'endroit où ils avaient reçu l'Esprit-Saint, mais « elle a par-« couru toute la terre, et leurs prédications « ne s'arrêtent qu'aux extrémités du monde ». De là vient que nous prêchons ici. Car cette voix qui a parcouru toute la terre est venue jusqu'à nous, et la parole de l'hérésie n'entre point dans l'Eglise. Cette voix donc a parcouru toute la terre, afin de vous faire entrer dans le ciel. O esprit de pestilence, de contention, de méchanceté, et qui te plais dans l'erreur ! écoute, ô fils orgueilleux, le testament de ton père. Le voici, quoi de plus clair et de plus net? « Le bruit de « leur voix a parcouru toute la terre, et leurs « paroles ont retenti jusqu'aux confins du « monde ». Est-il besoin d'aucun éclaircissement? Pourquoi tourner tes efforts contre toi-même? Tu veux contester pour retenir une partie, quand la paix te mettrait en possession du tout.

6. « Il a établi son tabernacle dans le « soleil [2] » ; en mettant son Eglise en évidence et en grand jour, non dans l'obscurité, non dans le mystère et sous un voile, de peur qu'elle ne se dérobât comme les assemblées des hérétiques [3]. Il est dit à un coupable dans l'Ecriture sainte : « Parce que tu as péché « dans le secret, tu seras châtié au grand « jour [4] » : c'est-à-dire que sous les yeux de tous tu subiras le châtiment de ta faute commise dans le secret. « Il a donc établi son « tabernacle dans le soleil ». Pourquoi dès lors, enfant de l'hérésie, t'enfuir dans les ténèbres? Es-tu chrétien ? écoute Jésus-Christ. Es-tu serviteur ? écoute le maître. Es-tu fils? écoute un père : corrige-toi, reviens à la vie. Que nous puissions dire de toi : Il était mort et il est ressuscité, il était perdu et il est retrouvé. Garde-toi de me dire : Pourquoi me chercher, si je suis perdu? car c'est précisément parce que tu es perdu que je te cherche. Ne me cherchez point, dira-t-il. Tel est le vœu de l'iniquité qui nous divise, mais non de la charité qui nous fait frères. Je ne serais point criminel si je cherchais un serviteur, et l'on me fait un crime de chercher mon frère ! Que telle soit la sagesse de celui qui n'a point la charité fraternelle, pour moi, je recherche mon frère. Qu'il s'irrite, il n'en faut pas moins le chercher, il s'apaisera si nous le retrouvons. Je cherche donc mon frère, et j'en appelle au Seigneur mon Dieu, non contre lui, mais en sa faveur. Et ma prière ne sera point : Dites, Seigneur, à mon frère qu'il divise l'héritage avec moi, mais bien : Dites à mon frère qu'il jouisse avec moi de tout l'héritage [1]. Pourquoi donc errer de la sorte, ô mon frère? Pourquoi fuir dans les lieux écartés? Pourquoi ces efforts pour vous cacher? « Dieu a placé son tabernacle dans le « soleil. Il est comme le jeune époux qui sort « du lit nuptial [2] ». Sans doute qu'il ne vous est pas inconnu « cet époux qui sort du lit « nuptial, qui s'élance comme un géant pour « parcourir sa carrière », c'est lui « qui a placé « dans le soleil son tabernacle » ; c'est-à-dire que le Verbe s'étant fait chair [3] a trouvé, comme le jeune époux, un lit nuptial dans le sein d'une vierge; et alors uni à la nature humaine, il est sorti comme d'un lit très-chaste, plus humble que tous dans sa miséricorde, plus fort que tous dans sa majesté : de là vient « qu'il a bondi comme un géant « dans sa carrière » ; naître, grandir, enseigner, souffrir, ressusciter, monter aux cieux, c'est là courir et non s'arrêter dans la voie. Le même époux qui a fait tout cela, a donc placé dans le soleil, ou dans l'évidence, son tabernacle, qui est son Eglise.

7. Voulez-vous connaître cette voie qu'il a parcourue avec tant de vitesse? « Il part du « haut des cieux, pour retourner jusqu'à leur « sommet [4] ». Mais après qu'il en est descendu, et qu'il y est retourné dans sa course rapide, il a envoyé son Esprit. On vit, sur chacun de ceux qui le reçurent, comme des langues de feu qui se divisaient [5]. L'Esprit-Saint est donc venu comme un feu, qui doit consumer la chair comme une paille desséchée, et purifier l'or dans le creuset. Il est donc venu comme un feu ; aussi est-il dit que « nul ne se dérobe « à son embrasement ».

8. « La loi du Seigneur est pure, elle con-« vertit les âmes ». C'est là l'Esprit-Saint. « Le témoignage du Seigneur est fidèle, il

[1] Act. II, 1. — [2] Ps. XVIII, 5. — [3] Cant. I, 6, selon les LXX. — [4] II Rois, XII, 12.

[1] Luc, XII, 13. — [2] Ps. XVIII, 6. — [3] Jean, I, 15. — [4] Ps. XVIII, 7. — [5] Act. II, 3.

« donne la sagesse aux petits [1] » ; non pas aux superbes. Tel est encore l'Esprit-Saint.

9. « Les jugements du Seigneur sont droits » ; ils portent « dans les cœurs la joie » et non la crainte. C'est l'œuvre de l'Esprit-Saint. « Le « précepte du Seigneur est lumineux, il éclaire « les yeux [2] » sans les éblouir ; non les yeux de la chair, mais les yeux du cœur ; non ceux de l'homme extérieur, mais de l'homme spirituel. Tel est encore l'effet de l'Esprit-Saint.

10. « La crainte du Seigneur » n'est pas servile, mais « chaste » ; elle aime gratuitement ce qu'elle appréhende ; ce n'est point le châtiment de celui qu'elle redoute, mais la séparation de celui qu'elle aime. Telle est la crainte chaste qui ne disparaît pas devant la charité parfaite [3], mais « qui demeure dans « le siècle des siècles ». C'est là l'Esprit-Saint, ou plutôt, c'est lui qui la donne, qui la répand dans nos âmes, qui la greffe en nous. « Les « jugements du Seigneur sont vrais, et se « justifient par eux-mêmes [4] », sans porter aux querelles, mais à nous unir dans la paix ; c'est ce que signifie « en eux-mêmes ». Tel est encore l'effet du Saint-Esprit. Aussi, ceux qui le reçurent à sa première descente, reçurent-ils aussi le don des langues, pour nous montrer par là qu'il ramènerait à l'unité toutes les langues de la terre. L'unité de l'Eglise parle en toutes les langues, et continue aujourd'hui cette merveille d'un seul homme qui s'exprimait alors dans la langue de tous [5], après avoir reçu l'Esprit-Saint. Aujourd'hui c'est encore un seul homme qui parle à toutes les nations et dans toutes les langues, un seul homme, c'est-à-dire la tête et le corps, un seul homme, qui est le Christ et l'Eglise, l'homme parfait, l'époux et l'épouse. « Ils seront deux dans une même « chair [6] », a dit l'Ecriture. « Les jugements de « Dieu sont véritables, ils se justifient par « eux-mêmes », à cause de l'unité.

11. « Ils sont plus désirables que l'or et « que les pierres précieuses. Beaucoup [7] ». Ce « beaucoup » signifie beaucoup d'or, ou beaucoup précieuses, ou beaucoup désirables ; mais beaucoup, c'est peu pour l'hérétique. Ils n'aiment pas avec nous *id ipsum* ou l'unité, et avec nous ils confessent le Christ. Mais ce Christ que tu confesses avec moi, aime-le donc avec moi. Et celui qui ne veut point l'unité, qui refuse, qui regimbe, qui méprise, celui-là ne la croit point préférable à l'or et aux pierres précieuses. Ecoutez encore : « Ils sont », dit le Prophète, « plus « doux que le miel et que le rayon ». Mais ceci condamne celui qui s'égare. Le miel est amer pour une bouche fiévreuse, quelque douceur qu'il ait pour une bouche en santé, parce qu'il est précieux pour l'homme qui se porte bien. « Ils sont donc plus désirables que « l'or et que les pierres les plus précieuses, « plus doux que le miel et que le rayon de « miel ».

12. « Aussi votre serviteur les observe-t-il », et en éprouve-t-il ainsi la douceur, non plus en paroles, mais en pratique. Votre serviteur les garde parce qu'ils sont doux en cette vie et utiles pour l'autre vie. « Il trouve à les « garder une ample récompense [1] ». Mais dominé par son obstination, l'hérétique ne peut voir cette lumière, ni goûter cette douceur.

13. « Qui peut connaître ses péchés ? — Mon « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce « qu'ils font [2] ». Celui-là donc, dit le Prophète, est votre serviteur, qui peut goûter une semblable douceur, qui a cette tendresse de charité, cet amour de l'unité. Et moi qui la goûte, poursuit le Prophète, je vous en supplie, qui peut en effet connaître ses fautes ? Que jamais en moi, nulle faiblesse ne se glisse chez l'homme, et que cet homme ne se laisse point séduire. « Purifiez-moi, Seigneur, des « fautes qui m'échappent ». Nous l'avons chanté, nous y arrivons dans nos explications. Disons donc avec intelligence : Chantons et comprenons, prions en chantant, afin que notre prière soit exaucée ; disons : « Purifiez-« nous, Seigneur, des fautes qui nous échap-« pent ». Qui peut connaître ses péchés ? On ne peut les comprendre qu'en voyant ses ténèbres, et nous ne sommes enfin dans la lumière que quand nous nous repentons de nos fautes. Un homme qui se roule encore dans le péché, ne peut voir ce péché, tant ses yeux sont obscurcis et fermés ; que l'on vous mette, en effet, un bandeau sur les yeux du corps, vous ne voyez plus rien, pas même le bandeau. Adressons-nous donc à Dieu, qui sait voir en nous ce qu'il doit purifier, et pénétrer ce qu'il doit guérir, et disons-lui : « Purifiez-moi, Seigneur, de mes fautes ca-« chées, épargnez à votre serviteur les péchés

[1] Ps. XVIII, 8. — [2] Id. 7. — [3] Jean, IV, 18. — [4] Ps. XVIII, 10. — [5] Act. II, 4. — [6] Gen. II, 24. — [7] Ps. XVIII, 11.

[1] Ps. XVIII, 12. — [2] Luc, XXIII, 34.

« des autres ». Mes péchés, dit-il, me souillent, et ceux des autres me contristent ; épargnez-moi les uns et purifiez-moi des autres. Enlevez de mon cœur toute pensée mauvaise, éloignez de moi ce qui inspire le mal. Voilà ce que signifie : « Purifiez-moi de mes fautes cachées, « épargnez à votre serviteur les péchés des « autres [1] ». Telles sont en effet les deux sortes de péchés qui ont paru d'abord, au commencement du monde, les nôtres et ceux des autres. Le diable est tombé par son propre péché [2], Adam par celui d'un autre [3]. De là vient que le serviteur de Dieu, qui observe les jugements de Dieu et y trouve une ample récompense, prie ainsi dans un autre psaume : « Que l'orgueil n'entre point en moi ; que la « main du pécheur ne m'ébranle point [4] ». « Que « l'orgueil donc n'entre point en moi », c'est-à-dire, purifiez-moi de mes fautes cachées ; « et que la main du pécheur ne m'ébranle « point », c'est-à-dire, épargnez à votre serviteur les péchés des autres.

14. « Si » mes fautes cachées et les péchés des autres « ne me dominent plus [5], alors je serai « sans tache ». Il n'ose point l'espérer de ses propres forces, mais il supplie le Seigneur de l'accomplir, et lui dit dans un autre psaume : « Dirigez mes pas selon votre parole, et ne per- « mettez pas que l'iniquité domine jamais en « moi [6] ». Tu es chrétien, et dès lors garde-toi de craindre la domination extérieure d'un homme; crains toujours le Seigneur ton Dieu. Crains le mal qui est en toi, ou les passions ; non point ce que le Seigneur a fait en toi, mais ce que toi-même y as fait. Le Seigneur t'avait créé bon serviteur, et toi, tu t'es créé dans ton cœur un maître méchant. C'est justement que tu es soumis à l'iniquité, soumis au maître que tu t'es imposé toi-même, puisque tu n'as pas voulu servir celui qui t'a créé.

15. « Si donc je ne suis plus esclave de leur « tyrannie, alors je serai sans tache et pur « d'un grand crime [7] ». De quel crime, pensez-vous? Quel est ce grand péché? Il peut n'être pas ce que je vais dire, et toutefois je ne déguiserai point mon opinion; ce grand crime, à mon avis, c'est l'orgueil. C'est là peut-être ce qu'il exprime en d'autres termes, en disant : « Et je serai pur d'un grand « crime ». Me demanderez-vous combien est grand le crime qui a fait tomber l'ange, qui a changé cet ange en démon, et lui a fermé pour toujours le royaume des cieux? C'est là le grand crime, la source, l'origine de tous les crimes. Car il est écrit : « Le commence- « ment de tout péché, c'est l'orgueil [1] ». Et de peur qu'on ne le regarde comme une faute légère, l'Ecriture ajoute : « Le commence- « ment de l'orgueil chez l'homme est de lui « faire apostasier Dieu [2] ». Non, mes frères, ce vice n'est point une faute légère; c'est à ce vice que répugne l'humilité chrétienne, chez les grands personnages que vous voyez. C'est ce vice qui leur fait dédaigner de courber la tête sous le joug du Christ, eux qui sont asservis au joug du péché. Car ils ne peuvent échapper à la servitude ; ils se veulent affranchir de la servitude, quand il leur est avantageux de servir. Ce qu'ils gagnent en cherchant l'indépendance, c'est de refuser de servir un bon maître, mais non de s'affranchir complétement ; car on devient nécessairement esclave du péché, quand on ne veut point l'être de la charité. Ce vice, que l'on peut appeler la source de tous les autres, puisque les autres lui doivent leur origine, nous a fait apostasier Dieu ; et l'âme, par un déplorable usage de sa liberté, se plonge dans les ténèbres, chargée qu'elle est de toute sorte de péchés. Voilà qu'il vit dans la prodigalité, il dissipe ses richesses avec les femmes sans pudeur, il devient le pâtre des pourceaux [3], celui qui était le compagnon des anges. C'est à cause de ce vice, de cette grande iniquité de l'orgueil que Dieu s'est humilié parmi les hommes. Tel est le motif, telle est la plaie profonde, la grande maladie des âmes, qui a fait descendre du ciel le Médecin tout-puissant, qui l'a humilié sous la forme de l'esclave, qui l'a outragé, suspendu au gibet, afin qu'une semblable tumeur trouvât sa guérison dans un si grand remède. Que l'homme donc rougisse de son orgueil, quand un Dieu s'est fait humble pour lui. Alors, dit le Prophète, « je serai pur d'un grand péché », devant le « Dieu qui résiste aux orgueilleux et qui donne « la grâce aux humbles [4] ».

16. « Ainsi vous deviendront agréables les « paroles de ma bouche, et les pensées de « mon cœur seront toujours en votre pré- « sence [5] ». Car si je ne suis point purifié de

[1] Ps. xv[illegible] 14. — [2] Isa. xiv, 12. — [3] Gen. [illegible]. — [4] Ps. xxxv, 1[illegible]. — [5] Ps. xvi[illegible] 14. — [6] Id. [illegible] 133. — [7] Ps. [illegible]

[1] Eccli. x, 15. — [2] [illegible] 14. — [3] Luc. xv, 15. — [4] Jacob, iv, 6. — [5] Ps. xviii, 15.

ce grand vice, mes paroles pourront être agréables devant les hommes, et non devant vous ; puisque l'âme superbe demande aux hommes ses applaudissements, mais l'âme vraiment humble veut plaire dans ce secret que pénètre Dieu seul ; et si elle vient à plaire aux hommes par quelques bonnes œuvres, elle s'en réjouit pour ceux qui se complaisent dans ses œuvres, et non pour elle-même ; il doit lui suffire d'avoir fait le bien. « Notre « gloire », dit l'Apôtre, « c'est le témoignage « de notre conscience[1] ». Chantons donc aussi à Dieu le verset suivant : « Seigneur, vous « êtes mon aide, mon rédempteur ». Vous m'aidez dans le bien et me délivrez du mal. Vous êtes mon aide, afin que je demeure dans la charité ; mon rédempteur, en me rachetant de mon iniquité.

[1] II Cor. I, 12.

DISCOURS SUR LE PSAUME XIX.

LE CHRIST DANS SA PASSION.

Ce psaume est le chant de la résurrection, qui est la gloire de Jésus-Christ triomphant des Juifs ses ennemis, et devenant notre médiateur dans le ciel.

POUR LA FIN, PSAUME A DAVID [1].

1. Le titre nous est connu, ce n'est point le Christ qui parle, mais le Prophète qui parle au Christ, et qui chante l'avenir sous la forme d'un souhait.

2. « Que le Seigneur vous exauce au jour « de la tribulation [2] ». Qu'il vous exauce au jour que vous lui avez dit : « Mon Père, glorifiez « votre Fils [3] ». « Que le nom du Dieu de Jacob « vous protége ». Car c'est à vous qu'appartient le plus jeune des deux peuples, puisque l'aîné doit servir le puîné [4].

3. « Qu'il vous protége du haut de son « sanctuaire, et vous protége de Sion [5] » ; en sanctifiant votre corps mystique, ou l'Église, qui trouve sa sûreté dans la contemplation, et qui attend que vous reveniez des noces.

4. « Qu'il se souvienne de tout votre sacri« fice [6] ». Qu'il ne nous laisse pas oublier les outrages et les affronts que vous avez endurés pour nous. « Et qu'il rende suave le parfum « de vos holocaustes ». Et que la douleur de cette croix, sur laquelle vous vous êtes offert tout entier à Dieu, se change en la joie de la résurrection.

5. « Diapsalma. Que le Seigneur vous donne « selon votre cœur [1] ». Que le Seigneur vous exauce, non point selon les désirs de ceux qui vous ont persécuté dans l'espoir de vous anéantir, mais selon votre cœur qui connaît les fruits de votre passion. « Et qu'il accomplisse « tous vos desseins » ; qu'il accomplisse, non-seulement ce dessein qui vous a porté à donner votre vie pour vos amis [2], afin que le grain mourût pour ressusciter en épis luxuriants [3], mais encore celui par lequel « l'aveu« glement est tombé sur une partie d'Israël, « afin que la plénitude des nations entrât, et « qu'ainsi tout Israël fût sauvé [4] ».

6. « Nous tressaillerons dans votre salut ». Nous tressaillerons de l'impuissance de la mort sur vous ; car vous nous montrerez ainsi qu'elle sera impuissante à nous nuire. « Et « nous trouverons notre gloire dans votre « nom [5] ». Pour nous, confesser votre nom, nous conduira, non à notre perte, mais à la gloire.

7. « Que le Seigneur vous accorde toutes « vos demandes [6] ». Qu'il exauce non-seulement les prières que vous lui avez faites sur la terre, mais celles que vous lui faites en

[1] Ps. XIX, 1. — [2] Id. 2. — [3] Jean, XVII, 1. — [4] Gen. XXV, 23. — [5] Ps. XIX, 3. — [6] Id. 4.

[1] Ps. XIX, 5. — [2] Jean, XV, 13. — [3] [illegible] — [4] Rom. XI, 25, 26. — [5] Ps. XIX, 6. — [6] Ibid.

notre faveur dans le ciel. « Je reconnais main-« tenant que le Seigneur a sauvé son Christ ». L'esprit de prophétie m'a fait connaître que le Seigneur doit ressusciter son Christ. « Il « l'exaucera de son sanctuaire céleste ». Il l'exaucera, non-seulement quand sur cette terre il demandera d'être glorifié [1], mais lorsque dans le ciel il intercédera pour nous, à la droite de son Père, et répandra l'Esprit-Saint sur tous ceux qui croiront en lui [2]. « Il y « a dans sa droite une puissance de salut ». Notre puissance est dans ses faveurs salutaires, alors qu'il nous soutient dans les afflictions, en sorte que c'est quand nous sommes faibles que nous devenons forts [3]. Car le salut des hommes est vain [4], quand il est de la gauche et non de la droite de Dieu, puisqu'ils s'enflent d'un excessif orgueil, tous ces pécheurs qui trouvent leur salut dans les biens du temps.

8. « Ceux-ci mettent leur confiance dans « leurs chariots, et dans leurs chevaux ». Les uns se laissent entraîner dans les évolutions successives de la fortune, et les autres se prévalent avec orgueil de leurs honneurs, et y placent leur félicité. « Pour nous, notre joie « est dans le nom du Seigneur, notre Dieu [5] ». Pour nous, notre espérance est dans les biens éternels, et sans chercher notre propre gloire, nous tressaillerons au nom du Seigneur, notre Dieu.

9. Ils se sont embarrassés, et sont tom-« bés [1] ». L'amour des biens temporels les a garrottés, ils ont craint que, s'ils laissaient vivre le Fils de Dieu, les Romains ne prissent leur pays [2] ; et en se heurtant contre cette pierre de scandale et d'achoppement [3], ils ont perdu l'espérance du ciel. Ils sont tombés dans l'aveuglement qui a frappé une partie d'Israël [4] ; et, en voulant faire prévaloir leur propre justice, ils ont oublié celle de Dieu [5]. « Pour nous, au contraire, nous nous sommes « relevés pour nous redresser ». Pour nous, peuples de la Gentilité, nous étions des pierres, et Dieu a fait de nous des enfants d'Abraham [6] ; nous ne cherchions point la justice, et nous l'avons embrassée [7], et nous voilà relevés ; ce redressement n'est point dû à nos forces, mais à la foi qui nous a justifiés.

10. « Seigneur, sauvez le roi », afin qu'après nous avoir appris à combattre par sa passion, il offre aussi nos sacrifices, après s'être ressuscité d'entre les morts, et installé dans les cieux. « Exaucez-nous, au jour où nous « vous invoquerons ». Et comme il sera notre intercesseur, vous nous exaucerez quand nous vous offrirons nos vœux.

[1] Jean, XVII, 1. — [2] Act. II. — [3] II Cor. XII, 10. — [4] Ps. LIX, 13. — [5] Id. XIX, 8.

[1] Ps. XIX, 9. — [2] Jean, XI, 48. — [3] Rom. IX, 32. — [4] Id. XI, 25. — [5] Id. X, 3. — [6] Matt. III, 9. — [7] Rom. IX, 30.

DISCOURS SUR LE PSAUME XX.

LES REPRÉSAILLES DE LA PASSION.

Ce psaume paraît avoir le même sujet que le précédent ; et, en l'appliquant à Jésus-Christ, nous retrouvons facilement cette gloire de la résurrection et de l'ascension qui a su compenser les ignominies du Calvaire.

POUR LA FIN, PSAUME POUR DAVID [1].

1. Le titre nous est connu, c'est Jésus-Christ que chante le Prophète.

2. « Seigneur, le roi s'applaudira de votre « puissance ». Seigneur, le Christ, dans son humanité, s'applaudira de cette puissance qui a revêtu de chair le Verbe éternel. « Et votre « salut le fera tressaillir d'allégresse [1] ». Il trouvera sa joie dans cette force qui donne la vie à toute créature.

3. « Vous avez accompli les désirs de son

[1] Ps. XX, 1.

[1] Ps. XX, 2.

« cœur [1] ». Il avait désiré manger la Pâque [2], puis donner sa vie quand il voudrait, et la reprendre encore à son gré [3], et vous le lui avez accordé. « Et vous n'avez point rendu « vaine la prière de ses lèvres [4] ». Il dit : « Je « vous laisse ma paix [5] ». Et il en fut ainsi.

4. « Vous l'avez prévenu par vos suaves « bénédictions [6] ». Et comme il en avait savouré les douceurs, le fiel de nos péchés ne l'a point suffoqué. — « Diapsalma. — Vous « avez placé sur sa tête une couronne de « pierres précieuses ». Au début de sa prédication, vous l'avez environné de ces pierres précieuses, qui furent ses disciples, et qui commencèrent à l'annoncer au monde.

5. « Il vous a demandé la vie, et vous la « lui avez donnée [7] ». Vous lui avez accordé la résurrection que demandait cette prière : « Mon Père, glorifiez votre Fils [8]. Vous lui « avez donné de longs jours pour l'éternité [9] » ; les siècles de cette vie, qui mesurent la durée de son Eglise, et ensuite la durée des siècles éternels.

6. « Sa gloire est grande à cause de votre « salut [10] ». En le ressuscitant d'entre les morts, vous avez mis le comble à sa gloire. « Vous « le chargerez de gloire et d'honneur ». Vous ajouterez encore à sa gloire et à sa splendeur, en le plaçant, au ciel, à votre droite.

7. « Sur lui retomberont vos bénédictions « éternelles [11] ». Et voici les bénédictions que vous lui donnerez dans les siècles : « Vous le « remplirez de joie devant votre face». La vue de votre face jettera dans une joie ineffable cette humanité sainte qu'il a reportée près de vous.

8. « C'est dans le Seigneur que le roi a mis « son espoir ». Ce roi sans orgueil, mais humble de cœur, espère dans le Seigneur. « Et il « sera inébranlable dans la miséricorde du « Très-Haut [12] ». Et cette infinie miséricorde ne troublera point l'humilité qui l'a rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix.

9. « Que votre main se fasse sentir à tous « vos ennemis [13] ».Quand vous viendrez,pour nous juger, que votre pouvoir, ô roi, se fasse sentir à tous vos ennemis qui ne l'ont point compris dans votre humilité. « Que ceux qui « vous haïssent ne puissent échapper à votre « droite ». Que cette gloire, qui vous fait régner à la droite de votre Père, rencontre au jour du jugement et châtie ceux qui vous haïssent, puisque sur la terre ils ne l'ont point connue.

10. « Vous les embraserez comme une « fournaise ». La conscience de leur impiété sera pour eux comme un brasier intérieur. « Au jour de votre visage », ou quand vous manifesterez votre gloire. « Le Seigneur, dans « sa colère, les frappera de terreur, et ils seront « la proie des flammes [1] ». Troublés par les célestes vengeances, et en proie au remords, ils seront dévorés par les flammes éternelles.

11. « Vous effacerez leurs fruits de la terre ». Ces fruits sont terrestres, et doivent disparaître de la terre. « Et leur génération d'entre « les fils des hommes [2] ». Vous anéantirez leurs œuvres, ou vous ne compterez pas les hommes qu'ils ont pu séduire, parmi ceux que vous avez appelés à l'héritage éternel.

12. « Parce qu'ils ont fait retomber leurs « malheurs sur vous ». Tel est le châtiment qu'ils ont provoqué, en cherchant à détourner, par votre mort, les maux qu'ils redoutaient, si vous eussiez été leur roi. « Ils ont formé des « desseins qu'ils n'ont pu accomplir [3] ». Ils formaient ces desseins, quand ils disaient : « Il est avantageux qu'un seul homme meure « pour tous [4] »; dessein qu'ils n'ont pu accomplir, car ils ne savaient ce qu'ils disaient.

13. « Vous leur tournerez le dos », car vous les placerez parmi ceux dont vous vous détournerez avec mépris. « Et dans ce que vous « leur laissez, vous vous préparez leur vi- « sage [5] ». Ce que vous leur laissez, ce sont les désirs d'un royaume terrestre, et ces désirs stimuleront leur impudence ou leur visage, dans la passion que vous vous préparez.

14. « Elevez-vous, Seigneur, dans votre « puissance ». O vous, Seigneur, qu'ils n'ont point reconnu dans votre humilité, élevez-vous dans cette puissance qu'ils ont regardée comme une faiblesse. « Nous bénirons vos « grandeurs, nous les célébrerons sur la « harpe [6] ». Notre amour et nos œuvres chanteront vos merveilles, nous les ferons connaître par toute la terre.

[1] Ps. XX, 3. — [2] Luc, XXII, 15. — [3] Jean, X, 18. — [4] Ps. XX, 3. — [5] Jean, XIV, 17. — [6] Ps. XX, 4. — [7] Id. 5. — [8] Jean, XVII, 1. — [9] Ps. XX, 5. — [10] Id. 6. — [11] Id. 7. — [12] Id. 8. — [13] Id. 9.

[1] Ps. XX, 10. — [2] Id. 11. — [3] Id. 12. — [4] Jean, XI, 50. — [5] Ps. XX, 13. — [6] Id. 14.

PREMIER DISCOURS SUR LE PSAUME XXI.

LES DÉTAILS DE LA PASSION.

Dans le premier discours saint Augustin expose le sens des paroles de David relatives à la passion, les insultes des Juifs, le crucifiement, le partage des vêtements de Jésus-Christ; puis les effets de l'Eucharistie. Dans le second discours, il s'applique à démontrer contre les Donatistes le règne universel de Jésus-Christ, qu'ils veulent scinder et restreindre à leur parti.

POUR LA FIN, SUR LE SECOURS DU MATIN, PSAUME DE DAVID [1].

1. Pour la fin, ou pour Jésus-Christ qui chante lui-même sa résurrection. Ce fut le matin du premier jour, après le sabbat, que s'opéra cette résurrection [2], par laquelle il fut reçu dans la vie éternelle, « et soustrait « ainsi à l'empire de la mort [3] ». Tout le psaume s'applique à la personne du Crucifié ; car il commence par ces paroles que prononça le Sauveur, lorsque, du haut de la croix, il poussa un grand cri, représentant alors le vieil homme dont il avait revêtu la mortalité; car notre vieil homme a été cloué à la croix avec lui [4]:

2. « O Dieu, mon Dieu, jetez les yeux sur « moi ; pourquoi m'avez-vous abandonné, bien « loin de me secourir [5]? » Vous n'avez garde de me secourir, puisque votre salut est loin des pécheurs [6]. « Les cris de mes péchés vous « implorent », car cette prière n'est point celle d'un juste, mais d'un homme chargé de fautes. Celui qui prie à la croix, est en effet le vieil homme, qui ne sait pourquoi le Seigneur l'a délaissé. Ou bien encore : « Les rugisse« ments de mes péchés vous empêchent de « me secourir ».

3. « Seigneur, je vous invoquerai pendant « le jour, et vous ne m'exaucerez point [7] ». O Dieu, dans les prospérités de cette vie, je vous demanderai qu'elles ne changent point, et vous ne m'écouterez point, parce que cette prière sera celle de mes péchés. « Je vous in« voquerai la nuit, et ce ne sera point une « folie pour moi ». Si, dans les malheurs de cette vie, je vous demande le bonheur, vous ne m'exaucerez pas non plus. Et vous en agirez ainsi, non pour me jeter dans la folie, mais pour m'apprendre ce qu'il vous est agréable que je vous demande, non plus dans ces prières du péché qui désire la vie du temps, mais dans les supplications d'une âme qui se tourne vers vous, pour avoir la vie éternelle.

4. « Mais vous habitez dans la sainteté, vous, « la gloire d'Israël [1] ». Vous habitez le Saint des saints, et de là vient que vous n'écoutez point les prières défectueuses du péché. Vous êtes la gloire de celui qui vous contemple, et non de celui qui chercha sa propre gloire en goûtant le fruit défendu, en sorte que les yeux de son corps furent ouverts, et qu'il voulut se dérober à votre présence et se cacher [2].

5. « En vous ont espéré nos pères [3] ». Tous ces justes, qui n'ont point cherché leur gloire, mais la vôtre. « Ils ont espéré, et vous les « avez sauvés ».

6. « Ils ont crié vers vous, et vous les avez « délivrés [4] ». Ils vous ont fait entendre, non la voix des péchés qui éloigne le salut, et c'est pourquoi vous les avez délivrés. « Ils ont « espéré en vous, et ils n'ont pas été confon« dus ». Vous n'avez pas trompé l'espérance qu'ils avaient mise en vous, parce qu'ils ne comptaient point sur eux-mêmes.

7. « Pour moi, je suis un ver de terre et « non plus un homme [5] ». Pour moi, qui ne parle plus en Adam, mais qui suis Jésus-Christ, sans aucun germe je suis né dans la chair, afin d'être, en l'homme, au-dessus des hommes; et de la sorte, l'orgueil humain ne dédaignera plus mon abaissement. « Je suis « l'opprobre des hommes, le rebut de la po« pulace ». Cet abaissement a fait de moi le rebut des hommes, au point que l'on disait,

[1] Ps. XXI, 1. — [2] Matt. XXVIII, 1. — [3] Rom. VI, 9. — [4] Id. 6. — [5] Ps. XXI, 2. — [6] Id. CXVIII, 155. — [7] Id. XXI, 3.

[1] Ps. XXI, 4. — [2] Gen. III. — [3] Ps. XXI, 5. — [4] Id. 6. — [5] Id. 7.

comme un outrage et une malédiction : « Pour toi, sois son disciple [1] » ; tant le peuple avait de mépris pour moi.

8. « Tous ceux qui me voyaient, m'insul-« taient [2] ». J'étais la dérision de tous ceux qui me voyaient. « Ils parlaient des lèvres, et « branlaient la tête ». Ils parlaient des lèvres, et non du cœur.

9. Car c'est par dérision qu'ils disaient, en branlant la tête : « Il a mis son espoir dans le « Seigneur, que le Seigneur le délivre ; qu'il « le sauve, s'il lui est cher [3] ». Tels étaient les paroles qui couraient sur leurs lèvres.

10. « C'est vous, Seigneur, qui m'avez tiré « des entrailles maternelles [4] ». C'est vous qui m'avez tiré, non-seulement du sein d'une vierge, car telle est la condition de tout homme, de naître en sortant du sein de sa mère ; mais vous m'avez tiré du sein de cette nation juive où est encore enveloppé dans les ténèbres, sans arriver à la lumière du Christ, celui qui met son salut dans l'observation extérieure du sabbat, dans la circoncision, et autres cérémonies. « Vous êtes mon espérance « dès la mamelle de ma mère ». Seigneur, vous êtes mon espoir, non-seulement depuis que j'ai sucé les mamelles de la Vierge, car vous l'étiez bien auparavant ; mais depuis que vous m'avez arraché aux mamelles, comme aux entrailles de la synagogue, afin de me soustraire au lait d'une coutume charnelle.

11. « Vous êtes mon ferme appui dès le sein « de ma mère [5] ». Dès le sein de cette synagogue qui m'a rejeté au lieu de me porter, et si je ne suis point tombé, c'est que vous m'avez soutenu. « Dès le ventre de ma mère, « vous êtes mon Dieu ». Oui, « dès le ventre « de ma mère », car nonobstant cette enveloppe charnelle, je ne vous ai point oublié comme le petit enfant.

12. « Vous êtes mon Dieu ; ne vous éloi-« gnez pas de moi, parce que l'affliction est « proche [6] ». Puisque vous êtes mon Dieu, ne vous éloignez pas de moi, aux approches de la tribulation, qui est déjà dans ma chair. « Car il n'y a personne qui me vienne en « aide ». Qui me soutiendra, si ce n'est vous ?

13. « Voilà qu'une foule de jeunes taureaux « m'ont environné [7] ». Les attroupements d'un peuple dissolu font cercle autour de moi. « Des taureaux puissants m'ont investi ».

[1] Jean, IX, 28. — [2] Ps. XXI, 8. — [3] Id. 9. — [4] Id. 10. — [5] Id. 11. — [6] Id. 12. — [7] Id. 13.

Et les chefs de ce peuple, joyeux de mon oppression, m'ont assiégé à leur tour.

14. « Ils ont ouvert leur bouche contre « moi [1] ». Leur bouche a livré passage, non point aux paroles de vos saintes Ecritures, mais aux cris de leurs passions. « Tel un lion « saisit sa proie et rugit ». La proie de ce lion, ce serait moi que l'on saisit et que l'on amène, et son rugissement : « Crucifiez-le, « crucifiez-le [2] ».

15. « Je me suis écoulé comme l'eau, tous « mes os se sont dispersés [3] ». Je me suis écoulé comme l'eau, quand mes persécuteurs sont tombés ; et mes disciples qui faisaient la solidité de l'Eglise ou de mon corps, se sont dispersés par la crainte. « Mon cœur « s'est fondu comme la cire, au milieu de « mes entrailles [4] ». Ces paroles que la Sagesse a consignées à mon sujet dans les livres saints, demeuraient incomprises, comme des paroles dures et cachées ; mais depuis qu'à la flamme de mes douleurs elles se sont comme liquéfiées, elles sont devenues évidentes, et se sont gravées dans la mémoire de mon Eglise.

16. « Ma vigueur s'est desséchée comme « l'argile [5] ». Mes douleurs ont desséché mes forces, non comme l'herbe, mais comme l'argile que le feu rend plus dure. « Ma langue « s'est attachée à mon palais ». Ceux par qui je devais parler ont gardé mes préceptes en eux-mêmes. « Vous m'avez réduit à la pous-« sière de la mort ». Vous m'avez jeté entre les mains de ces impies destinés à la mort, et que le vent balayera de la surface de la terre.

17. « Des chiens sans nombre m'environ-« nent [6] ». Voilà que j'étais environné de gens qui aboyaient, non plus au nom de la vérité, mais au nom de la coutume. « Le conseil des « méchants m'a assiégé; ils ont percé mes « mains et mes pieds ». Ils ont percé de clous mes mains et mes pieds.

18. « Ils ont compté tous mes os [7] ». Ils ont pu compter tous mes os étendus sur la croix. « Pour eux, ils m'ont regardé, ils m'ont con-« sidéré attentivement ». Pour eux, c'est-à-dire dans la même aversion, ils m'ont regardé et considéré.

19. « Ils se sont partagé mes vêtements, et « ont tiré ma robe au sort [8] ».

[1] Ps. XXI, 14. — [2] Jean, XIX, 6. — [3] Ps. XXI, 15. — [4] Ibid. — [5] Id. 16. — [6] Id. 17. — [7] Id. 18. — [8] Id. 19.

20. « Pour vous, Seigneur, n'éloignez pas « de moi votre secours [1] ». Mais vous, ô Dieu, ressuscitez-moi sans retard, et non point à la fin du monde, comme les autres hommes. « Pourvoyez à ma défense ». Veillez sur moi, afin que nul ne me nuise.

21. « Arrachez mon âme au glaive [2] » : préservez mon âme des langues schismatiques; « et mon unique à la puissance des chiens » : Délivrez mon Eglise de ce peuple qui aboie, au nom de ses coutumes.

22. « Sauvez-moi de la gueule du lion ». Sauvez-moi de cette bouche qui m'offre un royaume temporel. « Epargnez à ma faiblesse « la corne des rhinocéros [3] » : préservez mon humilité des hauteurs de ces orgueilleux qui s'élèvent d'une manière exclusive et ne souffrent aucun rival.

23. « Je redirai votre nom à mes frères [4] ». J'annoncerai votre nom aux humbles, qui sont mes frères, et qui s'aiment réciproquement, comme je les ai aimés. « Je chanterai vos « louanges au milieu de mon Eglise ». C'est avec joie que je publierai votre gloire dans mon Eglise.

24. « Bénissez le Seigneur, vous qui le « craignez [5] ». Vous qui craignez le Seigneur, ne cherchez point votre gloire, mais louez le Seigneur. « Chantez sa gloire, vous tous, en« fants de Jacob ». Glorifiez Dieu, vous tous enfants de celui que servit son aîné.

25. « Craignez-le tous, vous qui êtes en« fants d'Israël ». Qu'ils craignent le Seigneur, tous ceux qui sont régénérés dans une vie nouvelle, et préparés à la vision de Dieu. « Car il n'a point dédaigné, ni rejeté la prière « du pauvre [6] ». Il n'a témoigné aucun mépris pour la prière, cette prière qui était celle du pauvre sans enflure, étranger aux pompes frivoles, et non celle du pécheur dont les vices crient vers Dieu, et qui ne voulait point quitter cette vie misérable. « Il n'a point « détourné de moi son visage », comme il l'a fait pour celui qui disait : « Je crierai vers « vous, et vous ne m'écouterez point. Il m'a « exaucé, quand j'ai crié vers lui ».

26. « C'est vous que je veux louer [7] ». Car je ne recherche point la gloire pour moi, puisque je me glorifie en vous qui habitez le sanctuaire, et que vous, gloire d'Israël, vous écoutez le saint qui vous invoque. « C'est dans « votre Eglise si étendue que je publierai « votre gloire ». Je vous bénirai dans cette Eglise répandue par toute la terre. J'offrirai mes vœux, en présence de ceux qui craignent mon Dieu. J'offrirai le sacrement de mon corps et de mon sang, devant ceux qui craignent le Seigneur.

[1] Ps. XXI, 20. — [2] Id. 21. — [3] Id. 22. — [4] Id. 23. — [5] Id. 24. — [6] Id. 25. — [7] Id. 26.

27. « Les pauvres mangeront et seront ras« sasiés [1] ». Ils mangeront, ceux qui sont humbles, qui méprisent le monde, et ils m'imiteront, et de la sorte, ils ne désireront point les biens de ce monde, et ne craindront point la pauvreté. « Ceux qui cherchent le Seigneur, « le béniront ». Car c'est de l'âme qu'il rassasie, que déborde sa louange. « Leurs cœurs « vivront dans l'éternité ». Car il est lui-même l'aliment de notre cœur.

28. « Les nations les plus reculées se sou« viendront du Seigneur et se tourneront vers « lui [2] ». Elles s'en souviendront; car Dieu était en oubli pour ces peuples nés dans la mort, et n'ayant de tendance que pour les biens extérieurs; et alors tous les confins de la terre se tourneront vers le Seigneur. « Tous « les peuples de la terre se prosterneront en sa « présence ». Tous les peuples de l'univers l'adoreront dans leurs cœurs.

29. « C'est au Seigneur de régner, et il do« minera les nations [3] ». C'est au Seigneur, et non aux hommes superbes qu'appartient l'empire, et il dominera les nations.

30. « Tous les riches de la terre ont mangé, « puis adoré ». Les riches de la terre ont mangé l'humble chair de leur maître, et, bien qu'ils n'en aient pas été rassasiés comme les pauvres, jusqu'à imiter Jésus-Christ, ils l'ont néanmoins adoré. « Ils tomberont en sa pré« sence, tous ceux qui s'abaissent sur la terre». Dieu seul voit la chute de tous ceux qui se lassent de converser dans le ciel, et qui préfèrent étaler, ici-bas, l'apparence du bonheur aux yeux des hommes qui ne voient pas leur ruine.

31. « Mon âme, à son tour, vivra pour lui [4] ». Et mon âme qui paraît morte aux yeux des hommes, parce qu'elle méprise le monde, s'oubliera, pour vivre en Dieu. « Et ma posté« rité le servira ». Mes œuvres, ou ceux que je porterai à croire en lui, le serviront.

32. « Elle sera prédite pour le Seigneur, la « génération à venir [5] ». Les fidèles du Nouveau Testament seront célébrés à la louange

[1] Ps. XXI, 27. — [2] Id. 28. — [3] Id. 29. — [4] Id. 31. — [5] Id. 32.

du Seigneur. « Et les cieux publieront sa jus« tice ». Les évangélistes annonceront sa justice. « Au peuple qui doit naître, et que le « Seigneur a fait[1] »; au peuple que la foi doit engendrer au Seigneur.

[1] Ps. XXI, 32.

DEUXIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME XXI[1].

1. Je ne dois point garder sous silence, et vous devez écouter ce que le Seigneur n'a pas voulu taire dans ses saintes Ecritures. La passion de Notre-Seigneur est arrivée une fois, nous le savons; une seule fois le Christ est mort, l'innocent pour les coupables[2]. Nous le savons, nous en avons la certitude, nous croyons d'une foi inébranlable, « que « Jésus-Christ une fois ressuscité d'entre les « morts ne meurt plus, et que la mort n'aura « plus d'empire sur lui[3] ». Ainsi l'a dit saint Paul : et de peur que nous ne venions à oublier ce qui s'est fait une fois, nous en célébrons chaque année la mémoire. Est-ce à dire que Jésus-Christ meurt chaque fois que nous célébrons la Pâque? Néanmoins ce souvenir annuel nous remet en quelque sorte sous les yeux ce qui s'est fait une fois, et nous émeut aussi vivement que si nous voyions le Christ appendu à la croix, non pour lui insulter, mais pour croire en lui. Car à la croix il fut persiflé, et on l'adore aujourd'hui qu'il est dans le ciel. N'est-il plus insulté aujourd'hui, et avons-nous encore à nous indigner contre les Juifs qui l'ont tourné en dérision à la croix, et non dans son règne céleste? Et qui donc se moque aujourd'hui du Christ? Plût à Dieu qu'il n'y en eût qu'un seul, que deux, qu'on pût même les compter! Toute la paille qui est dans son aire, se rit de lui, et le bon grain gémit de voir le Seigneur insulté. Je veux en gémir avec vous; car voici le temps des pleurs. Nous célébrons la Passion du Sauveur; c'est le temps de gémir, le temps de pleurer, le temps de confesser nos fautes et d'en implorer le pardon. Et qui de nous pourrait verser autant de larmes qu'en méritent ses incomparables douleurs? Ecoutons le Prophète : « Qui donnera, dit-il, de l'eau à « ma tête, et à mes yeux une source de lar« mes[1]? » Non, une source de larmes, fût-elle réellement dans mes yeux, ne suffirait point, quand nous voyons le Christ persiflé lorsque la vérité est si claire, et quand nul ne peut dire : Je ne savais pas. Car c'est à celui qui possède l'univers entier, que l'on ose bien en offrir une partie; c'est à celui qui est assis à la droite de son Père, que l'on dit : Qu'y a-t-il ici qui vous appartienne? et au lieu de toute la terre, on ne lui montre que l'Afrique.

2. Que deviennent, mes frères, les paroles que vous venez d'entendre? Que ne pouvons-nous les écrire avec des larmes? Quelle est cette femme qui vint avec des parfums[2]? De qui était-elle un symbole? N'est-ce point de l'Eglise? Que figurait le parfum qu'elle portait? N'est-ce point cette bonne odeur dont l'Apôtre a dit : Nous sommes en tous lieux la bonne odeur de Jésus-Christ[3]? Et saint Paul nous désigne aussi l'Eglise; car en disant : « nous sommes », il s'adresse aux fidèles. Et que leur dit-il? Nous sommes en tous lieux la bonne odeur de Jésus-Christ. Voilà donc saint Paul qui nous dit que les fidèles sont partout la bonne odeur de Jésus-Christ, et l'on ose le contredire? on soutient que l'Afrique seule est une bonne odeur, que le reste du monde n'a qu'une odeur fétide? Qui donc affirme que nous sommes en tous lieux la bonne odeur du Christ? L'Eglise. C'est cette bonne odeur que figurait ce vase de parfums répandu sur le Sauveur. Voyons si le Christ ne l'atteste pas lui-même. Quand des hommes zélés pour leurs intérêts, avares et voleurs, c'est-à-dire quand Judas disait de ce parfum : « Pourquoi le perdre ainsi? on aurait pu

[1] Discours prêché à la solennité de la Passion. — [2] I Pier. III, 18. — [3] Rom. VI, 9.

[1] Jerem. IX, 1. — [2] Matt. XXVI, 7. — [3] II Cor. II, 15.

« vendre ce parfum précieux et en faire le « bien des pauvres[1] ». Quand il voulait vendre ainsi la bonne odeur de Jésus-Christ, que lui répond le Sauveur? « Pourquoi, dit-il, con« tristez-vous cette femme? Ce qu'elle a fait « pour moi, est une bonne œuvre[2] ». Qu'ai-je à dire encore, quand le Sauveur ajoute : « Partout où sera prêché l'Evangile dans tout « l'univers, on dira à la louange de cette « femme ce qu'elle vient de faire[3] ». Que peut-on ajouter à ces paroles ou en retrancher? Comment prêter l'oreille à ces calomniateurs? Le Seigneur a-t-il menti ou s'est-il trompé? Qu'ils choisissent, et qu'ils nous disent ou que la vérité a pu mentir, ou que la vérité a pu se tromper. « Partout où l'Evan« gile sera prêché », dit Jésus-Christ. Et comme si on lui demandait : Où donc sera-t-il prêché? « Dans tout l'univers », répond-il. Ecoutons notre psaume, voyons s'il parle dans le même sens. Ecoutons ce chant lugubre, et d'autant plus digne de nos larmes que l'on chante pour des sourds. Je serais étonné, mes frères, que l'on chantât ce psaume aujourd'hui chez les Donatistes. Pardonnez-moi, mes frères, si je vous confesse mon étonnement, mais j'atteste le Christ miséricordieux, que je regarde ces hommes comme des pierres, s'ils n'entendent pas ces choses. Comment parler plus clairement, même à des sourds? On peut lire dans ce psaume la passion du Christ aussi clairement que dans l'Evangile, et toutefois, il a été composé je ne sais combien d'années avant que le Sauveur fût né de la vierge Marie : c'était le héraut qui annonçait le juge à venir. Lisons-le donc, autant que nous le permettra le peu de temps qui nous reste, non pas autant que le voudrait notre douleur, mais, ainsi que je l'ai dit, autant que nous le permettra l'heure avancée.

3. « O Dieu, mon Dieu, regardez-moi : « Pourquoi m'abandonner ainsi? » Ce sont les mêmes paroles que nous avons entendues à la croix, quand le Seigneur s'est écrié : « Eli, « Eli », c'est-à-dire, mon Dieu, mon Dieu; « Lama sabachtani? » Pourquoi m'avez-vous abandonné? L'Evangéliste a traduit ces paroles, et dit que le Seigneur s'écria en hébreu : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi « m'abandonnez-vous? » Que voulait dire le Seigneur? Car Dieu ne l'avait pas abandonné, puisque lui-même est Dieu, que le Fils de Dieu est Dieu, que le Verbe de Dieu est Dieu. Ecoutons dans son premier chapitre, cet Evangéliste qui répandait au dehors la surabondance qu'il avait puisée dans le cœur de Jésus[1]; voyons si le Christ est Dieu. « Au « commencement était le Verbe, et le Verbe « était en Dieu, et le Verbe était Dieu[2] ». Ce Verbe donc, qui était Dieu, « s'est fait « chair pour habiter parmi nous ». C'est ce Verbe qui était Dieu, et qui, s'étant fait chair, disait pendant qu'il était cloué à la croix : « Mon Dieu, mon Dieu, jetez les yeux « sur moi, pourquoi m'avez-vous aban« donné? » A quoi bon parler de la sorte, sinon parce que nous étions là nous-mêmes, et que l'Eglise est le corps de Jésus-Christ[3]? Pourquoi dire : « Mon Dieu, mon Dieu, jetez « les yeux sur moi, m'auriez-vous donc aban« donné? » sinon pour stimuler notre attention, et nous dire en quelque manière : « C'est de moi qu'il est parlé dans ce psaume? « Les cris de mes péchés éloignent de moi le « salut ». Quels péchés avait celui dont il est dit : « Qu'il n'a commis aucune faute, et que « le mensonge ne s'est point trouvé dans sa « bouche[4]? » Comment peut-il dire : « mes « péchés », sinon parce qu'il implore le pardon de nos fautes, et qu'il a voulu qu'elles devinssent ses fautes, afin que sa justice devînt notre justice?

4. « Mon Dieu, je crierai vers vous pen« dant le jour, et vous ne m'exaucerez point; « pendant la nuit, et ce ne sera point une folie « pour moi[5] ». Ainsi parle-t-il de lui-même, de vous, de moi; car il parlait au nom de son corps mystique qui est l'Eglise. A moins peut-être, mes frères, que vous ne croyiez que le Seigneur craignait de mourir quand il disait : « Mon Père, s'il est possible, que ce « calice s'éloigne de moi[6] ». Le soldat n'est pas plus valeureux que le général. « Il suffit « au serviteur de ressembler au maître[7] ». Toutefois saint Paul, ce champion du roi Jésus, s'écriait : « Je me sens pressé des deux « côtés, j'ai le vif désir d'être dégagé des liens « du corps pour être avec Jésus-Christ[8] ». Va-t-il désirer la mort pour être avec le Christ, quand ce même Christ craignait de mourir? Qu'est-ce donc, sinon qu'il portait en lui notre infirmité, et qu'il parlait de la sorte au nom des fidèles déjà établis en son corps mystique,

[1] Matt. XXVI, 8. — [2] Id. 10. — [3] Id. 13.

[1] Jean, XIII, 23. — [2] Id. I, 1. — [3] Eph. I, 23. — [4] I Pier. II, 22. — [5] Ps. XXI, 4. — [6] Matt. XXVI, 39. — [7] Id. X, 25. — [8] Phil. I, 23.

et qui pourraient encore craindre la mort? De là vient que cette prière était la prière des membres, et non du chef. Il en est de même de ces paroles : « J'ai crié vers vous le jour et « la nuit, et vous ne m'exaucerez point ». Beaucoup en appellent à Dieu dans l'affliction et ne sont point exaucés; mais c'est pour leur salut, et non parce qu'ils sont insensés. Paul demanda d'être délivré de l'aiguillon de la chair et ne l'obtint point; il entendit cette réponse : « Ma grâce te suffit, car la vertu « se perfectionne dans la faiblesse [1] ». Dieu donc ne l'exauça point; et ce refus, loin de l'accuser de folie, devait le former à la sagesse ; car l'homme doit comprendre que Dieu est médecin, et que l'affliction est un remède pour nous guérir et non un châtiment qui aboutisse à la damnation. Pous vous guérir, on brûle, on tranche, et vous criez; le médecin est sourd à vos désirs, il cherche uniquement à vous guérir.

5. « Pour vous, ô gloire d'Israël, vous ha- « bitez dans le sanctuaire [2] ». Vous habitez en ceux que vous sanctifiez, et à qui vous faites comprendre que si vous repoussez des demandes, c'est pour le bien de ceux qui supplient, et que vous en exaucez d'autres pour leur propre perte. Ce fut pour l'avantage de saint Paul que Dieu rejeta sa prière, et pour la confusion de Satan qu'il accueillit la sienne. Il avait demandé de tenter Job, ce qui lui fut accordé [3]. Les démons demandèrent d'entrer dans les pourceaux, et Jésus le leur permit [4]. Ainsi les démons sont exaucés, l'Apôtre ne l'est pas : mais ils sont exaucés pour leur confusion; et dans l'intérêt de son salut, l'Apôtre ne le fut point. « Ce n'est point pour « me convaincre de folie. Vous êtes la gloire « d'Israël et vous habitez dans vos saints ». Pourquoi n'exaucez-vous pas même ceux qui sont à vous? Mais pourquoi parler ainsi? Souvenez-vous de dire toujours: Grâces à Dieu, devant cette foule d'assistants, et plusieurs sont venus qui ne viennent point d'ordinaire. Je dis donc pour tous que l'affliction n'est pour le chrétien qu'une épreuve, s'il n'abandonne pas le Seigneur. Quand l'homme est heureux au dehors, le chrétien est dans un délaissement intérieur. Le feu est mis à la fournaise, et cette fournaise de l'orfèvre est le symbole d'un grand mystère. Il y a là de l'or, il y a de la paille, il y a du feu qui agit dans un lieu resserré. Le feu est le même, l'effet en est bien différent; il réduit la paille en cendre et ôte à l'or ses scories. Ceux en qui habite le Seigneur deviennent ainsi meilleurs par l'affliction, ils sont éprouvés comme l'or. Si donc le démon notre ennemi demande quelqu'un et qu'il l'obtienne de Dieu, alors, soit dans les maladies corporelles, soit dans la perte des biens, soit dans la mort de ses proches, que le chrétien maintienne son cœur entre les mains de celui qui ne l'abandonne et qui ne paraît fermer l'oreille à sa douleur que pour écouter ensuite sa prière avec miséricorde. L'artisan qui nous a faits sait ce qu'il doit faire, il sait aussi comment nous réconforter. C'est un habile architecte qui a construit l'édifice, il sait réparer ce qui a pu s'en écrouler.

6. Ecoutez encore ce que dit le Prophète : « En vous ont espéré nos pères; ils ont espéré, « et vous les avez délivrés [1] ». Nous savons, pour l'avoir lu dans les Ecritures, combien de nos pères Dieu a délivrés, parce qu'ils espéraient en lui. Il a délivré de l'Egypte tout le peuple d'Israël [2]. Il a délivré les trois jeunes hommes des flammes de la fournaise ; il a délivré Daniel de la fosse aux lions [3], et Susanne d'une accusation mensongère [4] : tous l'invoquèrent, tous furent délivrés [5]. A-t-il fait défaut à son Fils, au point de ne point l'exaucer sur la croix? Pourquoi donc n'est-il pas délivré à l'instant, celui qui a dit : « Nos « pères ont espéré en vous, et vous les avez « délivrés? »

7. « Pour moi, je suis un ver et non pas un « homme [6] ». Un ver et non pas un homme. L'homme aussi est un ver, mais celui-ci est un ver et non pas un homme. Pourquoi pas un homme? Parce qu'il est Dieu. Pourquoi s'est-il abaissé au point de se dire « un « ver? » Est-ce parce qu'un ver naît de la chair spontanément comme le Christ est né de la vierge Marie? Il est donc un ver? Et toutefois il n'est pas un homme. Pourquoi un ver? Parce qu'il est mortel, parce qu'il est né de la chair, parce qu'il est né d'une vierge et sans le concours d'aucun homme. Pourquoi n'est-il pas un homme? Parce que le Verbe était au commencement, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu [7].

8. « Je suis l'opprobre des hommes, le re-

[1] II Cor. XII, 9. — [2] Ps. XXI, 4. — [3] Job, I, 11. — [4] Matt. VIII, 31.

[illegible]

« but de la populace [1] ». Voyez combien il a souffert ; et avant le récit de sa passion, afin de l'écouter avec des gémissements plus sincères, voyez d'abord les douleurs qu'il endure et ensuite voyez pourquoi. Quel est le fruit de sa passion ? Voilà que nos pères ont espéré et ont été délivrés de l'Egypte. Et, comme je l'ai dit, tant d'autres l'ont invoqué, et sans aucun retard ont été délivrés dès cette vie, sans attendre la vie éternelle. Job lui-même, livré à Satan qui l'avait demandé, en proie aux ulcères et aux vers [2], recouvra néanmoins la santé dès cette vie, et des richesses doubles de celles qu'il avait perdues [3]. Pour le Sauveur, il est flagellé, et nul secours ; il est couvert de crachats, et nul secours; il est souffleté, et nul secours ; il est élevé en croix, et nulle délivrance ; il s'écrie : « Mon Dieu, mon Dieu, « pourquoi m'avez-vous abandonné [4] ? » et nul secours. Pourquoi donc, mes frères ? Pourquoi tout cela ? Quelle est la récompense de tant de douleurs ? Tout ce qu'il endure est une rançon. Que peut-il acheter au prix de tant de douleurs ? Récitons le psaume et voyons ce qu'il contient. Cherchons d'abord ce qu'il a souffert, et ensuite pourquoi : et comprenons combien sont ennemis du Christ ceux qui confessent les douleurs qu'il a endurées et qui lui en dérobent le prix. Ecoutons donc tout cela dans le psaume, et voyons ce qu'il a souffert et pour quel motif. Retenez ces deux points : qu'a-t-il souffert et pourquoi ? J'explique maintenant ce qu'il a souffert, sans trop m'y arrêter : les paroles du psaume vous l'expliqueront mieux que moi. Voyez, chrétiens, ce qu'endure le Seigneur ; il est « l'opprobre des hommes et le rebut de « la populace ».

9. « Tous ceux qui me voyaient me persi« flaient, ils parlaient des lèvres et branlaient « la tête. Il a espéré en Dieu, que Dieu le dé« livre, que Dieu le sauve puisqu'il se plaît « en lui [5] ». Mais pourquoi les Juifs parlaient-ils ainsi? C'est parce que le Christ s'était fait homme, et qu'ils le traitaient en homme.

10. « Parce que c'est vous qui m'avez tiré « du sein maternel [6] ». Parleraient-ils ainsi contre ce Verbe qui était au commencement, ce Verbe qui était en Dieu? Mais ce Verbe, par qui tout a été fait, n'a été tiré des entrailles maternelles que parce que le Verbe a été fait chair et a habité parmi nous. « Parce que vous m'avez tiré du sein de ma mère, « vous êtes mon Dieu dès que j'ai sucé la ma« melle [1] ». Avant tous les siècles vous êtes mon Père, mais vous êtes mon Dieu depuis que j'ai sucé la mamelle.

11. « Du sein de ma mère, j'ai été reçu « dans vos bras », afin que vous fussiez mon unique espérance ; c'est l'homme, et l'homme dans sa faiblesse, le Verbe fait chair, qui parle ainsi. « Dès le sein de ma mère, vous êtes « mon Dieu [2] ». Non point mon Dieu par vous-même ; par vous-même vous êtes mon Père ; et mon Dieu seulement depuis que j'ai passé par le sein de ma mère.

12. « Ne vous éloignez pas de moi ; car la « tribulation est proche, et il n'y a personne « pour me secourir [3] ». Voyez comme il est abandonné, et malheur à nous, s'il nous abandonnait. « Il n'y a personne pour nous secou« rir ».

13. « De jeunes taureaux sans nombre, des « taureaux puissants m'ont environné [4] ». Voilà le peuple et le prince, le peuple ou les jeunes taureaux sans nombre, les princes ou les taureaux puissants.

14. « Ils fondent sur moi, la gueule entr'ou« verte, comme le lion qui déchire et qui ru« git [5] ». Ecoutez ces rugissements dans l'Evangile : « Crucifiez-le, crucifiez-le [6] ».

15. « Je me suis répandu comme l'eau, et « mes ossements ont été dispersés [7] ». Il appelle ossements, les disciples les plus fermes, car les os sont la solidité des corps. Quand ces ossements furent-ils dispersés ? Quand il leur dit : « Voilà que je vous envoie, comme « des brebis au milieu des loups [8] ». Il dispersa donc ses disciples les plus solides, et il se répandit comme l'eau. L'eau répandue lave ou arrose ; le Christ s'est répandu comme l'eau, pour laver nos souillures et arroser nos âmes. « Mon cœur s'est fondu comme une « cire au milieu de mes entrailles ». C'est son Eglise qu'il appelle ses entrailles. Comment son cœur est-il devenu comme une cire ? Son cœur, c'est l'Ecriture, ou plutôt la Sagesse renfermée dans les saintes Ecritures. L'Ecriture était un livre fermé, que nul ne comprenait ; le Seigneur a été cloué à la croix, et alors elle est devenue claire comme la cire liquéfiée, et les plus faibles

[1] Ps. XXI, 7. — [2] Job, II, 11. — [3] Id. XLII, 11. — [4] Matt. XXVII, 46. — [5] Ps. XXI, 8, 9. — [6] Id. 10.

[1] Ps. XXI, 10. — [2] Id. 11. — [3] Id. 12. — [4] Id. 13. — [5] Id. 14. — [6] Jean, XIX, 6. — [7] Ps. XXI, 15. — [8] Matt. XI, 6.

esprits ont pu la comprendre. C'est de là que le voile du temple a été déchiré [1] et, ce qui était voilé, mis à découvert.

16. « Ma force a été durcie comme l'ar« gile [2] ». Admirable expression pour dire : mon nom s'est affermi par mes douleurs. De même que l'argile est molle avant de passer par le feu, et solide quand elle en sort ; de même le nom du Seigneur, méprisé avant la passion, en est sorti glorieux. « Ma langue « s'est attachée à mon palais ». Comme ce membre n'est utile que pour parler, le Sauveur appelle sa langue, les prédicateurs, et ils se sont attachés à son palais pour puiser la sagesse dans ses secrètes profondeurs. « Et « vous m'avez réduit à la poussière de la « mort ».

17. « Voilà qu'une meute de chiens m'en« vironne, que le conseil des méchants m'as« siége [3] ». Voyez encore l'Evangile. « Ils ont « percé mes mains et mes pieds ». Alors s'ouvrirent ces plaies, dont un disciple incrédule toucha les cicatrices. Il avait dit : « Si je « ne mets mon doigt dans la blessure des « clous, je ne croirai point ». Jésus lui dit alors : « Venez, mettez votre doigt, ô incré« dule ». Et il y mit sa main, et il s'écria : « Mon Seigneur, et mon Dieu ». Et Jésus : Parce que tu m'as vu, tu as cru ; bienheureux ceux qui croient sans voir [4]. « Ils ont percé mes « mains et mes pieds ».

18. « Ils ont compté tous mes os [5] », quand il était étendu sur la croix. On ne peut mieux exprimer l'extension du corps sur la croix, qu'en disant : « Ils ont compté tous mes os ».

19. « Ils m'ont regardé, ils m'ont considéré « attentivement [6] ». Ils ont considéré, mais sans comprendre ; ils ont regardé, mais sans voir. Leurs yeux voyaient la chair, mais leur cœur ne s'élevait pas jusqu'au Verbe. « Ils se sont partagé mes vêtements ». Ses vêtements sont les sacrements. Remarquez, mes frères, que ses vêtements ou ses sacrements ont bien pu être divisés par l'hérésie ; mais il y avait là une robe, que nul ne peut diviser. « Ils ont tiré ma robe au sort ». « Il y « avait là », dit l'Evangéliste, « sa tunique tissue « d'en haut [7] ». Donc, tissue dans le ciel, tissue par le Père, tissue par l'Esprit-Saint. Quelle est cette robe, sinon la charité que l'on ne peut partager ? Quelle est cette robe, sinon l'unité ? On la tire au sort, parce que l'on ne peut la diviser. Les hérétiques ont bien pu diviser les sacrements, mais non diviser la charité. Impuissants à la partager, ils se sont retirés, mais elle demeure dans son intégrité. Le sort l'a donnée à quelques-uns ; celui qui la possède, est en sûreté ; car nul ne peut le jeter hors de l'Eglise catholique ; et si l'homme du dehors commence à l'avoir, on l'y introduit, comme le rameau d'olivier porté par la colombe [1].

20. « Pour vous, ô mon Dieu, n'éloignez « pas de moi votre secours [2] ». Ainsi en fut-il, et Dieu le ressuscita le troisième jour. « Pour« voyez à ma défense ».

21. « Arrachez mon âme à la framée [3] » ; c'est-à-dire à la mort. Une framée est un glaive, et par le glaive il a voulu entendre la mort. « Et mon unique à la main des chiens ». Cette âme, et cette unique, c'est son âme et son corps ; c'est son Eglise qu'il appelle *unique*. « A la main », c'est-à-dire au pouvoir des chiens. Qui sont les chiens ? Ceux qui aboient comme des chiens, sans savoir à qui ils s'en prennent. On ne leur fait rien, et néanmoins ils aboient. Que fait au chien un passant ? le chien l'aboie pourtant. Aboyer aveuglément, sans savoir ni contre qui, ni pour qui, c'est là être chien.

22. « Sauvez-moi de la gueule du lion [4] ». Vous connaissez ce lion rugissant qui rôde autour de nous, cherchant quelqu'un à dévorer [5]. « Epargnez à mon humilité la corne du « rhinocéros ». Il n'appelle rhinocéros que les orgueilleux ; aussi a-t-il ajouté : « Mon « humilité ».

23. Vous avez entendu les douleurs que le Christ a endurées, et les prières qu'il a faites pour en être délivré : considérons, maintenant, pourquoi il a souffert. Mais voyez d'abord, mes frères, à quoi bon porter le nom de chrétien, quand on n'est point dans cet héritage pour lequel le Christ a souffert ? Nous avons entendu ce qu'il a enduré ; qu'on comptât ses os, qu'on le tournât en dérision, qu'on partageât ses vêtements, qu'on tirât sa robe au sort, qu'on dispersât ses ossements ; c'est ce que nous apprend le psaume, et ce que nous lisons dans l'Evangile. Voyons pourquoi. O Christ, Fils de Dieu, vous ne souffririez point, si vous ne le vouliez pas, montrez-nous donc le fruit de

[1] Matt. XXVII, 51. — [2] Ps. XXI, 16. — [3] Id. 17. — [4] XX, [illegible]-28. — [5] Ps. XXI, 18. — [6] Id. 19. — [7] Jean, XIX, 23.

[1] Gen. VIII, 11. — [2] Ps. XXI, [illegible] — [3] [illegible] — [5] I Pierre, V, 8.

votre passion. Ecoutez, nous dit-il, quel est ce fruit : je ne le cache point ; mais l'homme est sourd à mes paroles. Ecoutez donc bien quel est ce fruit acheté par mes douleurs. « J'annoncerai votre nom à mes frères ». Voyons s'il ne prêche le nom du Seigneur à ses frères, que dans une partie du monde. « J'annoncerai votre nom à mes frères, je vous « chanterai au milieu de l'Eglise [1] ». C'est ce qui s'accomplit maintenant. Mais voyons quelle est cette Eglise : « Je vous chanterai « au milieu de l'Eglise ». Voyons donc l'Eglise pour laquelle il a souffert.

24. « Louez le Seigneur, vous qui le crai- « gnez [2] ». L'Eglise du Christ est donc partout où l'on craint et où l'on bénit Dieu. Or, voyez, mes frères, si dans ces jours il n'y a point de sens dans le chant de l'Amen, et de l'Alléluia qui retentit par toute la terre. Est-ce que Dieu n'y est pas craint ? Est-ce que le Seigneur n'y est pas béni ? Voilà que Donat s'en vient nous dire : Il n'y a plus de crainte, et le monde entier a péri. Il a tort de dire le monde entier ; n'en restera-t-il donc qu'une faible part en Afrique ? Mais le Christ n'a-t-il donc pas une parole pour fermer la bouche à ces prédicateurs ? N'a-t-il pas une parole pour leur arracher la langue ? Cherchons, nous la trouverons peut-être. Quand le Christ doit « bénir Dieu au milieu de l'Eglise », c'est de notre Eglise qu'il parle. « Bénissez le Seigneur, « vous qui craignez Dieu ». Voyons si nos adversaires louent le Seigneur, afin de comprendre si c'est bien d'eux qu'il parle, s'il est béni dans leur Eglise. Comment bénissent-ils le Christ, ceux qui prêchent qu'il a perdu toute la terre, que le diable l'a conquise sur lui, qu'il ne lui en reste qu'une partie ? Mais voyons encore, et que le psaume parle avec plus de clarté, qu'il s'explique avec plus d'évidence ; qu'il n'y ait plus besoin d'interprétation, qu'il ne reste aucun doute. « Glorifiez-le, race en- « tière de Jacob ». Peut-être diront-ils encore : C'est nous qui sommes la race de Jacob. Voyons s'ils sont en effet cette race.

25. « Qu'il soit craint de toute la postérité « d'Israël [3] ». Qu'ils disent encore qu'ils sont la race d'Israël, nous leur permettons de le dire. « Car il n'a point méprisé ni « rejeté la prière des pauvres ». De quels pauvres ? de ceux qui ne présumaient point d'eux-mêmes. Jugeons par là s'ils sont pauvres, ceux qui disent : « Nous sommes « justes », quand Jésus-Christ dit lui-même : « Les cris de mes péchés éloignent de moi le « salut [1] ». Mais qu'ils disent encore ce qu'il leur plaira. « Il n'a point détourné de moi « son visage, et quand je criais vers lui il m'a « exaucé [2] ». En quoi l'a-t-il exaucé, pour quel motif ?

26. « Vous êtes l'objet de ma louange [3] ». Il met sa gloire en Dieu pour nous apprendre à ne point présumer de l'homme. Qu'ils disent encore ce qu'ils voudront. Déjà ils commencent à sentir l'effet du feu qui s'approche : « Car nul ne peut se dérober à sa chaleur [4] ». Qu'ils disent encore : Nous ne présumons pas non plus en nous-mêmes, et c'est en Dieu que nous mettons notre gloire ; qu'ils disent même : « Je chanterai vos louanges dans une « grande assemblée ». Il me semble qu'ici le Christ les touche au cœur. Qu'est-ce, mes frères, qu'une grande Eglise ? Appellerait-on grande Eglise un coin de la terre ? Une grande Eglise, c'est l'univers entier. Quelqu'un voudrait-il contredire le Christ ? Voici vos paroles, ô Christ : « Je chanterai vos louanges « dans une grande Eglise » ; dites-nous donc quelle est cette Eglise ! Vous êtes resserré dans un coin de l'Afrique ; vous avez perdu le monde entier, vous avez versé votre sang pour tous ; mais l'ennemi a envahi vos domaines. Si nous parlons ainsi, mes frères, c'est comme pour l'interroger, car nous savons ce qu'il y aurait à répondre. Supposons néanmoins que nous ignorons ce qu'il dit : sa réponse n'est-elle point : Attendez, je vais parler de manière à lever tous les doutes ? Ecoutons donc ce qu'il va dire. Pour moi, je voulais prononcer, et ne point laisser aux hommes la liberté d'interpréter cette parole du Christ : « Dans « une grande Eglise ». Et tu viens me dire qu'il est resserré à l'une des extrémités ? Ils oseront encore nous dire : Notre assemblée est grande, que dites-vous de Bagaï et de Tamugade ? Si le Christ n'a plus un mot pour les confondre, ils diront que la Numidie seule est cette grande Eglise.

27. Voyons encore, écoutons Jésus-Christ. « J'accomplirai mes vœux en présence de ceux « qui le craignent [5] ». Quels sont les vœux du Christ ? le sacrifice qu'il offrit à Dieu. Savez-vous quel sacrifice ? Les fidèles savent les

[1] Ps. XXI, 23. — [2] Id. 24. — [3] Id. 2[illegible]

[1] Ps. XXI, 2. — [2] Id. 25. — [3] Id. 26. — [4] Ps. XVIII, 7. — [5] Ps. XXI, 26.

vœux accomplis par le Christ en présence de ceux qui le craignaient. Car voici ce qui suit : « Les pauvres mangeront et seront rassasiés[1] ». Bienheureux donc ces pauvres qui mangent ainsi pour être rassasiés ! Donc, les pauvres mangent. Quant aux riches, ils ne sont pas rassasiés, parce qu'ils n'ont pas faim. Les pauvres mangeront. Il était un pauvre, ce Pierre le pêcheur, et Jean cet autre pêcheur, et Jacques son frère[2], et même le publicain Matthieu[3]. Ils étaient des pauvres, tous ces autres qui mangèrent et qui furent rassasiés, parce qu'ils souffrirent comme la victime qu'ils mangeaient. Car le Christ a donné ses douleurs comme il a donné ses festins ; c'est celui qui souffre comme lui, qui est rassasié. Les pauvres l'imitent, car ils souffrent pour suivre les traces de Jésus-Christ. « Ces pau« vres mangeront ». Comment sont-ils pauvres ? « C'est qu'ils louent le Seigneur, ceux « qui le recherchent[4] ». Les riches se louent eux-mêmes, les pauvres louent le Seigneur. Comment donc sont-ils pauvres ? C'est qu'ils bénissent le Seigneur, qu'ils recherchent le Seigneur, et que le Seigneur est le trésor des pauvres ; d'où vient que leur maison est dénuée, tandis que leur cœur est plein de richesses. Que le riche travaille à remplir ses coffres, le pauvre cherche à remplir son cœur : et quand leur cœur est enrichi, ils bénissent le Seigneur, ceux qui le recherchent. Voyez, mes frères, en quoi consiste la richesse de ces vrais pauvres ; elle ne loge, ni dans les coffres, ni dans les greniers, in dans les celliers. « Leurs « cœurs vivront dans l'éternité ».

28. Ecoutez-moi donc, mes frères. Le Christ a souffert, il a enduré tout ce que vous avez entendu ; nous avons cherché le but de ses douleurs, et il s'est mis à nous dire : « J'an« noncerai votre nom à mes frères, je vous « chan te raiaumilieude l'Eglise ». Mais ils répliquent : Nous sommes cette Eglise. « Qu'il soit redouté dans la postérité d'Israël ». Et eux de dire : Nous sommes la postérité d'Israël. « Il n'a point rejeté ni dédaigné la « prière des pauvres ». Ils disent encore : Nous sommes ces pauvres. « Il n'a pas dé« tourné de moi son visage ». Jésus-Christ, notre Seigneur, n'a pas détourné sa face de lui-même, ou de son corps, qui est l'Eglise. « En vous est ma louange ». Et vous voulez vous louer vous-mêmes. Mais, nous répondront-ils, c'est bien lui que nous chantons aussi. « Je remplirai mes vœux en présence « de ceux qui le craignent ». Les fidèles savent que c'est un sacrifice de paix, un sacrifice de charité, le sacrifice de son corps : nous ne pouvons aujourd'hui nous étendre à ce sujet. « Je remplirai mes vœux devant ceux qui me « craignent ». Mangez, publicains, mangez pêcheurs, mangez, imitez le Seigneur, souffrez, et vous serez rassasiés. Le Seigneur lui-même est mort ; les pauvres meurent à leur tour, et la mort des disciples vient s'ajouter à la mort du maître. Pourquoi ? montrez-m'en l'utilité. « Les extrémités de la terre se ressouvien« dront du Seigneur, et se tourneront vers « lui[1] ». Hélas ! mes frères, pourquoi nous demander ce que nous répondrons aux partisans de Donat ? Ce psaume que nous lisons ici aujourd'hui se lit encore aujourd'hui chez eux. Gravons-le sur nos fronts, marchons avec lui, ne donnons aucun repos à notre langue, et répétons sans cesse : Le Christ a souffert, voilà que ce négociant divin nous montre ce qu'il vient d'acheter, son sang qu'il a répandu en est le prix. Il portait ce prix dans une bourse divine ; et cette bourse s'est répandue sous le coup d'une lance impie, et il en est sorti la rançon du monde entier. Que viens-tu me dire, ô hérétique ? N'est-ce point le prix de l'univers entier ? l'Afrique seule serait-elle rachetée ? tu n'oserais le dire. Tout l'univers a été racheté, diras-tu, mais il a échappé au Christ. Quel ravisseur a donc fait perdre au Christ ce qui lui appartenait ? « Voilà que tous les confins de la terre se « souviendront du Seigneur, et se tourneront « vers lui ». Que ces paroles vous suffisent donc. S'il était dit : Les confins de la terre, et non, « tous les confins de la terre », ils pourraient nous répliquer : Nous avons en Mauritanie ces confins de la terre. Mais, ô hérétique, il a dit : « Tous les confins de la terre », oui, « tous » ; où donc pourras-tu fuir, pour éviter cette réponse ? Nul moyen d'échapper ; il ne te reste que la porte pour entrer.

29. Toutefois, mes frères, je ne veux pas établir une dispute, de peur que l'on attribue quelque valeur à mon discours. Ecoutez donc le psaume, et lisez-le. Voilà que le Christ a souffert, son sang est répandu ; voilà d'une part le Rédempteur, et d'autre part la rançon. Qu'on me dise l'objet racheté. Mais pourquoi

[1] Ps. XXI, 27. — [2] Matt. IV, 18. — [3] Id. IX, 9. — [4] Ps. XXI, 27.

[1] Ps. XXI, [illegible]

le demander? puisqu'on pourrait me répondre : O insensé, à quoi bon les questions ? Tu as un livre, et dans ce livre le prix de la rançon, et l'objet racheté. Vous pouvez y lire : « Tous les confins de la terre se souviendront « du Seigneur, et se tourneront vers lui ». Oui, les confins de la terre s'en souviendront. Mais les hérétiques l'ont oublié, aussi le leur lit-on chaque année. Croyez-vous qu'ils prêtent l'oreille, quand le lecteur répète : « Tous « les confins de la terre se souviendront du Sei« gneur, et se tourneront vers lui ? » Mais ce n'est peut-être qu'un verset, et vous aviez l'esprit distrait, ou vous parliez au voisin, quand on a lu ce passage ; voyez pourtant comme il le répète, et force les sourds d'entendre : « Toutes « les nations de la terre se prosterneront pour « l'adorer ». Il est encore sourd, et n'entend pas plus, frappons de nouveau. « Au Seigneur « appartient l'empire, et il dominera les na« tions ». Retenez bien, mes frères, ces trois versets. Aujourd'hui on les chante aussi chez eux, à moins qu'ils ne les aient effacés. Pour moi, mes frères, je suis tellement frappé, tellement hors de moi-même, qu'une telle surdité, une telle dureté de cœur me jette dans la stupeur, et je me prends à douter quelquefois s'ils ont ces passages dans leurs livres. Aujourd'hui tous les fidèles accourent à l'Eglise, aujourd'hui tous prêtent l'oreille attentivement à la lecture de ce psaume, tous demeurent en suspens à cette lecture. Mais fussent-ils inattentifs, n'y a-t-il que ce seul verset : « Tous les confins de la terre se sou« viendront du Seigneur, et se tourneront « vers lui ? » Vous vous éveillez, vous frottez encore vos yeux : « Et les peuples de la terre « se prosterneront en sa présence ». Vous vous réveillez, vous êtes encore assoupis, écoutez : « Au Seigneur appartient l'empire, « et il dominera toutes les nations ».

30. Que pourraient-ils répliquer ? je ne sais ; qu'ils s'en prennent aux saintes Ecritures, et non plus à nous. Voilà le livre, qu'ils le combattent. A quoi sert de dire : C'est nous qui avons sauvé les Ecritures, qu'on aurait brûlées ? Elles sont sauvées pour te brûler, ô hérétique. A quoi bon les sauver? Ouvre-les donc pour les lire. Tu les a sauvées, et tu les combats. Pourquoi sauver de la flamme ce que tu effaces de la langue ? Je n'en crois rien, je ne puis croire que tu les aies sauvées ; non, tu ne les as pas sauvées, je n'en crois rien. Les nôtres, au contraire, ont raison de dire que tu les as livrées. Il prouve sa trahison, celui qui refuse d'exécuter un testament qu'on lui a lu. On le lit devant moi, et je m'y rends ; devant toi, et tu contestes. Quelle main l'a jeté au feu ? Est-ce la main de celui qui l'accepte et le suit, ou la main de celui qui est chagrin qu'il existe encore, et qu'on le puisse lire ? Mais je ne veux plus connaître le sauveur de ce livre ; peu importe de quelle manière et dans quelle caverne on l'ait trouvé, c'est le testament de notre père ; je ne connais ni les voleurs qui voulaient le soustraire, ni les persécuteurs qui le voulaient brûler : de quelque part qu'il nous vienne, il doit être lu. Pourquoi disputer? Nous sommes frères, à quoi bon plaider? Notre père n'est point mort sans testament. Il en a fait un, et il est mort ; après sa mort, il est ressuscité. On dispute sur l'héritage d'un défunt, tant que le testament n'est pas devenu public : dès que le testament se produit en public, tous gardent le silence, afin qu'on l'ouvre et qu'on le lise. Le juge l'écoute avec attention, les avocats se taisent, les huissiers font faire silence, tout le peuple demeure en suspens, pour laisser lire les paroles d'un défunt, qui est sans mouvement dans le sépulcre. Cet homme est donc sans vie sous la pierre, mais ses paroles ont une valeur : et c'est quand Jésus-Christ est assis dans le ciel, que l'on conteste son testament? Ouvrez donc, et lisons. Nous sommes frères, pourquoi ces disputes? Soyons plus paisibles, notre père ne nous a pas laissés sans testament. Et celui qui a fait ce testament, vit dans l'éternité, il entend nos voix, il connaît celle qui est à lui. Lisons donc, à quoi bon disputer? Prenons possession de l'héritage, quand nous l'aurons trouvé. Ouvrez le testament, et lisez donc un des premiers psaumes : « Demande-moi ». Mais qui parle ainsi? Peut-être n'est-ce pas Jésus-Christ. Vous avez encore au même endroit : « Le Seigneur m'a dit : Vous êtes mon Fils, « c'est aujourd'hui que je vous ai engendré [1] ». Donc est-ce le Fils de Dieu qui parle, ou le Père qui parle à son Fils ? Et que dit-il à ce Fils ? « Demande-moi, et je te donnerai les nations « en héritage, et ton empire embrassera tous « les confins de la terre [2] ». Souvent, mes frères, quand on conteste au sujet d'un champ, on s'enquiert des possesseurs qui

[1] Ps. II, 7. — [2] Id. 8.

avoisinent, et entre tel ou tel voisin, on cherche l'héritier à qui il est échu ou qui en est l'acheteur. Auprès de quels voisins s'informer? Auprès de ceux qui possèdent les propriétés environnantes. Mais celui qui n'a aucune borne à son héritage n'a aucun voisin. Or, de quelque part que vous vous tourniez, c'est le Christ qui est possesseur. Tu as en héritage les confins de la terre, viens, possède avec moi la terre entière. Pourquoi m'intenter un procès pour m'appeler en partage? Viens ici, c'est un avantage de perdre ton procès puisque tu auras le tout. Quel sujet pour toi de disputer? J'ai lu le testament, et tu disputes encore? Viendras-tu nous objecter qu'il a dit: « Les confins de la terre », et non, tous les confins? Lisons donc alors. Qu'avons-nous lu? « Tous les confins de la terre se « souviendront du Seigneur et se tourne« ront vers lui. Toutes les nations de la « terre se prosterneront en sa présence. L'em« pire est au Seigneur, et il dominera les na« tions ». C'est donc à lui et non à vous qu'appartient la domination. Reconnaissez donc et le Seigneur votre maître, l'héritage du Seigneur.

31. Mais vous aussi, qui voulez avoir une possession à part, et non plus avec nous dans l'unité du Christ, car vous voulez dominer sur la terre et non régner avec lui dans le ciel, vous possédez vos demeures. Nous sommes allés quelquefois les trouver, mes frères, et pour leur dire : Cherchons la vérité, trouvons la vérité. Et eux de nous répondre : Gardez ce que vous avez; tu as tes brebis, j'ai les miennes; laissez mes brebis en paix comme j'y laisse les vôtres. Grâces à Dieu, j'ai mes brebis, et il a ses brebis, qu'a donc racheté le Christ? Ah! qu'elles ne soient ni à toi ni à moi, ces brebis, mais bien à celui qui les a rachetées, à celui qui les a marquées de son caractère! « Ni celui qui plante n'est rien, ni « celui qui arrose, mais c'est Dieu qui donne « l'accroissement [1] ». Pourquoi donc avoir tes brebis et moi mes brebis? Si le Christ est avec toi, que mes brebis y aillent aussi, car elles ne sont pas à moi; et si le Christ est avec nous, que tes brebis y viennent aussi, puisqu'elles ne sont pas à toi. Qu'elles entrent dans leur héritage en nous baisant le front et les mains, et que les enfants étrangers disparaissent. Elles ne m'appartiennent pas, dit-il. Qu'est-ce à dire? Voyons si elles ne vous appartiennent pas, voyons si vous n'en avez pas revendiqué la possession. Je travaille au nom du Christ, toi au nom de Donat; car si c'est pour le Christ, le Christ est partout. Tu dis : « Le Christ est ici [1] », et moi je dis qu'il est partout. « Enfants, louez le Seigneur, bé« nissez le nom du Seigneur [2] ». D'où viendra cette louange? Et jusqu'où ira-t-elle? « De « l'Orient jusqu'au couchant, bénissez le nom « du Seigneur ». C'est là l'Eglise que je vous montre, c'est là ce qu'a acheté le Christ et ce qu'il a racheté, c'est pour cela qu'il a donné son sang. Mais toi, que dis-tu? C'est aussi pour lui que je recueille. « Celui qui ne ramasse « point avec moi, te répond-il, celui-là dis« perse [3] ». Or, tu divises l'unité, tu veux un domaine à part. Pourquoi donc avoir le nom du Christ? C'est parce que tu as prétendu que le nom fût comme un titre qui garantît ta possession. N'est-ce point là ce que font plusieurs à l'égard de leur maison? Pour la garantir contre l'avidité d'un larron puissant, le maître y place le titre d'un autre homme puissant, titre mensonger. Il veut être possesseur de sa maison, et pour se l'assurer, il met au frontispice un titre d'emprunt, afin qu'en lisant ce nom d'un homme puissant dans le monde, un ravisseur soit saisi de frayeur et s'abstienne de toute violence. C'est ce que firent nos hérétiques lorsqu'ils condamnèrent les Maximianistes. Ils allèrent trouver les juges, et pour montrer des titres qui les fissent regarder comme évêques, ils récitèrent les canons de leur concile. Alors le juge demanda : Est-il ici quelque autre évêque du parti de Donat? L'assemblée répondit : Nous ne reconnaissons qu'Aurèle qui est catholique. Dans la crainte des lois, ils n'ont parlé que d'un seul évêque. Mais pour se faire écouter du juge, ils empruntaient le nom du Christ et couvraient de ses titres leur possession. Que le Seigneur le leur pardonne dans sa bonté, et qu'il revendique son héritage partout où il retrouve ses titres; sa miséricorde est assez grande pour leur faire cette grâce, et pour ramener dans son Eglise tous ceux qu'il rencontrera sous le nom du Christ. Voyez, mes frères, quand un prince trouve ses titres sur quelque domaine, n'a-t-il pas le soin de le revendiquer en disant : S'il n'était mon domaine, il ne porterait pas mes

[1] I Cor. III, 7.

[1] Matt. [illegible]

titres? J'y trouve mon nom, le domaine est à moi; tout domaine m'appartient quand il porte mon nom. Change-t-il jamais ses titres? Le titre d'autrefois est le titre d'aujourd'hui; l'héritage peut changer de maître et non de titre. De même, quand ceux qui ont reçu le baptême du Christ reviennent à l'unité, nous ne changeons pas les titres, nous ne les effaçons point; mais nous reconnaissons les titres de notre roi, le nom de notre prince. Que disons-nous? Héritage infortuné, sois le domaine de celui dont tu portes les titres; tu portes le nom du Christ, ne sois donc pas l'héritage de Donat.

32. C'est beaucoup nous étendre, mes frères; mais gardez-vous d'oublier ce que nous avons lu. Je vous le répète, et il faut souvent le redire; au nom de ce jour sacré, ou plutôt, des mystères que l'on y célèbre, je vous en supplie, n'oubliez pas ces paroles: « Toutes les nations de la terre se souvien« dront du Seigneur et se tourneront vers lui. « Tous les peuples de la terre se prosterne« ront en sa présence. L'empire est au Sei« gneur, et il dominera les peuples ». En face d'un titre si clair, si authentique de la possession du Christ, fermez l'oreille aux paroles d'un imposteur. Toute contradiction est la parole d'un homme, ceci est la parole de Dieu.

DISCOURS SUR LE PSAUME XXII.

LES PATURAGES DU SEIGNEUR.

L'Eglise par la bouche du Prophète s'applaudit d'être le troupeau que dirige la houlette du bon pasteur, qui la conduit dans les pâturages sacrés de l'Eucharistie.

PSAUME POUR DAVID.

1. C'est l'Eglise qui s'adresse au Christ: « Le Seigneur me dirige et rien ne me man« quera [1] ». Le Seigneur Jésus est mon pasteur, et je ne manquerai de rien.

2. « Il m'a placé dans un lieu de pâturage [2] ». Il m'a placé, pour me nourrir, dans ce lieu de pâturage qui commence par me conduire à la foi. « Il m'a entretenu le long des eaux salu« taires ». Il m'a fait grandir par les eaux du baptême, qui rendent la force et la santé à ceux qui ont langui.

3. « Il rend la force à mon âme, et me fait « marcher dans les sentiers de la justice, pour « la gloire de son nom [3] ». Il m'a conduit dans les sentiers étroits de sa justice, où peu savent marcher; non point à cause de mes mérites, mais pour la gloire de son nom.

4. « Quand même je marcherais au milieu « des ombres de la mort ». Dussé-je marcher au milieu de cette vie, qui est l'ombre de la mort. « Je ne craindrai aucun mal, parce que « vous êtes avec moi [1] ». Je ne craindrai aucun mal, parce que vous habitez dans mon cœur par la foi, et maintenant vous êtes avec moi, afin qu'après les ombres de la mort, je sois avec vous.

« Votre verge et votre houlette, voilà ce qui « m'a consolé ». Votre discipline est pour moi comme la verge qui ramène les brebis au bercail, comme la houlette qui se fait sentir aux enfants plus avancés, qui passent de la vie animale à la vie spirituelle; loin de m'affliger, elles m'ont consolé, puisque vous prenez soin de moi.

5. « Vous avez préparé, sous mes yeux, un « banquet, à l'encontre de ceux qui me persé« cutent [2] ». Après la verge qui maintenait, dans le bercail et dans les pâturages, mon enfance et ma vie animale, après cette verge est venue pour moi la houlette, et alors vous avez préparé un festin sous mes yeux, afin que le lait de l'enfance [3] ne fût plus mon aliment,

[1] Ps. XXII, 1. — [2] Id. 2. — [3] Id. 3.

[1] Ps. XXII, 4. — [2] Id. 5. — [3] I Cor. III, 2.

mais que, devenu plus grand, je prisse une nourriture qui me fortifiât contre ceux qui me persécutent. « Vous avez répandu sur ma « tête une huile parfumée ». Vous avez donné à mon cœur une joie spirituelle. « Quelle dé-« licieuse ivresse dans la coupe que vous m'a-« vez donnée[2] ! » Combien est doux votre breuvage qui nous fait oublier les vains plaisirs !

[2] Ps. XXII, 5.

6. « Et votre miséricorde me suivra tous les « jours de ma vie [1] » ; c'est-à-dire tant que je suis en cette vie mortelle, qui n'est pas la vôtre, mais la mienne. « Afin que j'habite la « maison du Seigneur, dans les jours éter-« nels ». Elle me suivra, non-seulement ici-bas, mais elle me donnera la maison du Seigneur, pour la vie éternelle.

[1] Ps. XXII, 6.

DISCOURS SUR LE PSAUME XXIII.

L'ASCENSION DU CHRIST.

Le Prophète chante ici le triomphe de Jésus-Christ, il le voit s'élever au ciel et dominer ces puissances diaboliques qui s'étaient fait rendre les honneurs divins.

PSAUME DE DAVID LE LENDEMAIN DU SABBAT [1].

1. Psaume de David sur la glorieuse résurrection, qui eut lieu le matin du premier jour après le sabbat, jour que depuis nous appelons dimanche ou jour du Seigneur.

2. « La terre et tout ce qu'elle contient est « au Seigneur, l'univers et tous les peuples « qui l'habitent [2] » ; puisque sa gloire est proposée partout à la foi des nations, et que son Eglise embrasse l'univers entier. « C'est lui « qui l'a fondée sur les mers [3] ». Il a solidement assis cette même Eglise sur les flots du siècle, qui doivent lui être soumis, et ne jamais lui nuire. « Et il l'a élevée au-« dessus des fleuves ». Comme les fleuves s'en vont à la mer, ainsi l'homme insatiable se répand dans le monde : mais l'Eglise les domine, et refoulant, par la grâce, les mondaines convoitises, elle se prépare au moyen de la charité à la gloire immortelle.

3. « Qui s'élèvera jusqu'à la montagne du « Seigneur [4] ? » Qui pourrait atteindre les sommets de la justice divine ? « Ou qui habitera « son sanctuaire ? » Et après s'être élevé dans ce sanctuaire affermi sur les mers, élevé au-dessus des fleuves, qui pourra s'y maintenir ?

4. « Celui qui a les mains innocentes et le « cœur pur ». Qui donc pourra s'élever à ces hauteurs et s'y maintenir, sinon l'homme aux œuvres innocentes, et au cœur pur ? « Qui n'a « point reçu son âme en vain [1] ». Qui n'a point laissé son âme s'attacher à tout ce qui est périssable, mais qui, fier de son immortalité, lui a fait désirer l'éternité qui est constante et immuable. « Et qui n'a jamais été parjure ». Et qui agit envers ses frères, sans artifice, mais avec la simplicité et la vérité de tout ce qui est éternel.

5. « Celui-là recevra la bénédiction du Sei-« gneur, et la miséricorde du Dieu son sau-« veur [2] ».

6. « Telle est la génération de ceux qui « cherchent le Seigneur ». Ainsi naissent tous ceux qui le cherchent, « qui cherchent la face « du Dieu de Jacob [3]. Diapsalma ». Ils cherchent la face de ce même Dieu qui a donné la primauté au plus jeune frère.

7. « Ouvrez les portes, ô vous qui êtes « princes ». Vous qui cherchez la domination sur les hommes, enlevez ces portes de la cupidité et de la crainte, que vous avez établies, de peur qu'elles ne vous nuisent. « Elevez-« vous, portes éternelles [4] ». Portes de la vie

[1] Ps. XXIII, 1. — [2] Id. 2. — [3] Id. 3. — [4] Id. 4.

[1] Ps. XXIII, 6. — [2] Id. 7. — [3] Id. 8. — [4] Jean, XVI, 33.

éternelle, portes de la renonciation au monde et du retour à Dieu. « Et le roi de gloire en- « trera ». Alors entrera ce roi en qui nous pouvons nous glorifier sans orgueil ; qui brisa les portes de la mort, s'ouvrit les portes du ciel, accomplissant ainsi ce qu'il a dit : « Réjouissez-vous, car j'ai vaincu le monde ».

8. « Quel est ce roi de gloire ? » La nature humaine demande avec stupeur : « Quel est « ce roi de gloire? C'est le Seigneur fort et « puissant[1] », que vous avez cru faible et vaincu. « Le Seigneur puissant dans la « guerre ». Touchez ses plaies, vous les trouverez fermées, et l'infirmité humaine rendue à l'immortalité. Elle est achevée cette glorification du Seigneur qui devait éclater sur la terre, où elle a combattu contre la mort.

9. « Ouvrez donc vos portes, ô princes[2] ». Que d'ici nous puissions aller au ciel. Qu'elle retentisse de nouveau, la trompette prophétique. « Enlevez, princes des cieux, ces portes « par lesquelles vous entrez dans l'âme de « ceux qui adorent la milice du ciel[3]; élevez- « vous, portes éternelles ». Portes de l'éternelle justice, de la charité, de la chasteté, par lesquelles notre âme s'unit au seul vrai Dieu,

[1] Ps. XXIII, 8. — [2] Id. 9. — [3] IV Rois, XVII, 16.

sans offrir à tant d'autres qu'on appelle des dieux, un culte adultère. « Et le roi de gloire « entrera ». Il entrera, ce roi de gloire, qui doit s'asseoir à la droite de son Père afin d'intercéder pour nous[1].

10. « Quel est ce roi de gloire ? » D'où te vient cette stupeur[2], ô prince des puissances de l'air, et pourquoi cette question : « Quel « est ce roi de gloire? C'est le Seigneur des « Vertus qui est ce roi de gloire[3] ». Il est ressuscité, celui que tu as tenté naguère, et il te marche sur la tête, il s'élève au-dessus des anges, celui que tentait l'ange prévaricateur. Que nul d'entre vous, désormais, ne se rue à l'encontre et nous barre le passage, afin de se faire adorer par nous, comme un Dieu : ni principauté, ni ange, ni vertu ne nous sépare désormais de la charité de Jésus-Christ[4]. Il est mieux pour nous d'espérer dans le Seigneur que dans les princes[5]; afin que celui qui se glorifie ne se glorifie que dans le Seigneur[6]. Il est vrai que dans les dispositions de ce monde ces esprits de l'air sont des vertus, mais « c'est le Seigneur des vertus qui est le « roi de gloire ».

[1] Rom. VIII, 34. — [2] Eph. II, 2. — [3] Ps. XXIII, 10. — [4] Rom. VIII, 39. — [5] Ps. CXVIII, 9. — [6] I Cor. I, 31.

DISCOURS SUR LE PSAUME XXIV.

ESPOIR EN DIEU.

Sentiments de confiance, d'humilité et de confiance avec lesquels on doit recourir à Dieu dans les adversités de la vie présente.

POUR LA FIN, PSAUME POUR DAVID[1].

1. C'est Jésus-Christ qui parle ici, mais au nom de son Eglise. Car tout ce que renferme le psaume s'applique mieux au peuple chrétien converti à Dieu.

2. « C'est vers vous, Seigneur, que j'élève « mon âme[2] », par de spirituels désirs, elle qui rampait sur la terre par ses charnelles

[1] Ps. XXIV, 1. — [2] Id. 2.

convoitises. « Mon Dieu, j'ai mis en vous mon « espoir, et je n'en rougirai point[1] ». Seigneur, ma confiance en moi m'a réduit à ces infirmités de la chair ; j'abandonnais Dieu pour être moi-même comme un Dieu, et voilà que le moindre animal me fait craindre la mort, et que j'ai dû rougir de mon orgueil dérisoire ; maintenant que j'espère en vous seul, plus de confusion pour moi.

[1] Ps. XXIV, 2.

3. « Que mes ennemis ne me tournent plus « en dérision[1] ». Qu'ils ne me persiflent point, ceux dont les suggestions occultes et empoisonnées sont autant de piéges; et qui en me criant : Courage, courage, m'ont avili de la sorte. « Car la déception n'est plus pour ceux « qui espèrent en vous ».

4. « Que ceux-là soient couverts d'opprobre, « ceux qui font avec moi des actes futiles ». Honte à ceux qui font le mal pour acquérir les biens qui passent. « Mais vous, Seigneur, « montrez-moi vos voies, ouvrez moi vous-« même vos sentiers[2] » ; qui ne sont point spacieux, et qui ne conduisent pas la foule à sa perte ; enseignez-moi ces sentiers étroits qui sont les vôtres et que peu connaissent[3].

5. « Faites-moi marcher dans votre vérité », et fuir l'erreur. « Enseignez-moi », puisque de moi-même je ne connais que le mensonge. « C'est vous, ô Dieu, qui êtes mon Sauveur, « vous que j'ai attendu tout le jour[4] ». Banni par vous du paradis[5], errant dans les régions lointaines[6], je ne puis retourner à vous si vous ne venez au-devant de moi ; et pendant le cours de cette vie terrestre, votre miséricorde attendait mon retour.

6. « Souvenez-vous, Seigneur, de vos misé-« ricordes[7] ». Souvenez-vous, Seigneur, de vos œuvres miséricordieuses, car les hommes vous accusent d'oubli. « Souvenez-vous de ces « bontés qui sont éternelles ». N'oubliez point surtout que vos miséricordes ont commencé avec le monde. Car elles sont inséparables de vous, puisque vous avez assujéti l'homme pécheur à la vanité, mais dans l'espérance, et que vous avez donné à votre créature de si nombreux et si grands sujets d'espérance.

7. « Ne gardez aucun souvenir des fautes « de ma jeunesse, et de mon ignorance[8] ». Ne réservez point de châtiment aux fautes que j'ai commises par une témérité audacieuse, et par ignorance, qu'elles soient effacées à vos yeux. « O Dieu, souvenez-vous de moi selon « votre miséricorde ». Souvenez-vous de moi, non point selon cette colère dont je suis digne, mais selon cette miséricorde qui est digne de vous. « A cause de votre bonté », et non point à cause de mes mérites.

8. « Le Seigneur est plein de douceur et d'é-« quité[9] ». De douceur, puisqu'il prend en pitié les pécheurs et les impies, jusqu'à leur pardonner leurs fautes passées, mais aussi de justice, car après la grâce de la vocation et du pardon, grâce que nous n'avons point méritée, il exigera au jour du dernier jugement des mérites proportionnés à ces grâces. « Aussi « fera-t-il connaître sa loi à ceux qui s'égarent « en chemin », car c'est pour les conduire dans la voie, qu'il leur a fait miséricorde.

9. « Il dirige les humbles dans la justice[1] ». C'est lui qui conduira les hommes doux, et qui, au jour du jugement, ne jettera point dans l'effroi ceux qui suivent sa volonté, qui ne résistent pas à la sienne pour lui préférer la leur. « Il enseignera ses voies à ceux qui « sont doux ». Il enseignera ses voies, non point à ceux qui les veulent dépasser, comme s'ils étaient eux-mêmes plus capables de se diriger, mais à ceux qui ne savent ni lever la tête, ni regimber quand on leur impose un joug doux et un fardeau léger[2].

10. « Toutes les voies du Seigneur ne sont « que miséricorde et vérité[3] ». Quelles voies peut enseigner le Seigneur, sinon cette miséricorde qui se laisse fléchir, et cette vérité qui le rend incorruptible ? Il exerce la première en nous pardonnant nos fautes, et la seconde en jugeant nos mérites. De là vient que toutes les voies du Seigneur se réduisent aux deux avénements du Fils de Dieu, l'un pour exercer la miséricorde et l'autre le jugement. Celui-là donc arrive à Dieu par le chemin tracé, qui reconnaît que sans aucun mérite il est délivré de ses fautes, qui renonce à l'orgueil, et redoute le sévère examen d'un juge dont il a éprouvé la secourable clémence. « Pour ceux qui recherchent son alliance et « sa loi ». Car ils reconnaissent la miséricorde du Seigneur dans son premier avénement, sa justice dans le second, ceux qui recherchent avec douceur et mansuétude le testament par lequel il nous a rachetés pour la vie éternelle, au prix de son sang, qui étudient ses témoignages dans les prophètes et dans les évangélistes.

11. « A cause de votre nom, vous serez mi-« séricordieux pour mes fautes qui sont en si « grand nombre[4] ». Non-seulement vous avez couvert du pardon les fautes que j'ai commises avant d'arriver à la foi ; mais le sacrifice d'un cœur contrit vous adoucira en faveur de mes péchés qui sont nombreux, car la vé-

[1] Ps. XXIV, 3. — [2] Id. 4. — [3] Matt. VII, 13, 14. — [4] Ps. XXIV, 5. — [5] Gen. III, 13. — [6] Luc. XV, 13. — [7] Ps. XXIV, 6. — [8] Id. 7. — [9] Id. 8.

[1] Ps. XXIV, 9. — [2] Matt. XI, 30. — [3] Ps. XXIV, 10. — [4] Id. 11.

ritable voie elle-même n'est pas sans achoppement.

12. « Quel est l'homme qui craint le Seigneur » et qui s'achemine ainsi vers la sagesse ? « Le Seigneur lui dictera ses lois « dans la voie qu'il a choisie [1] ». Le Seigneur lui prescrira ses ordres dans la voie qu'il a choisie, volontairement choisie, et il ne péchera plus impunément.

13. « Son âme se reposera dans l'abondance « des biens, et sa postérité aura la terre en « héritage [2] ». Ses œuvres lui vaudront la possession solide d'un corps renouvelé par la résurrection.

14. « Le Seigneur est la force de ceux qui « le craignent [3] ». La crainte ne paraît convenir qu'aux faibles, mais le Seigneur est la force de ceux qui le craignent. Et le nom du Seigneur, glorifié dans l'univers entier, fortifie ceux qui ont de la crainte pour lui. « Et « il leur découvre son alliance ». Il leur fait connaître son alliance, car les nations et les confins de la terre sont l'héritage du Christ.

15. « Mes yeux sont constamment tournés « vers le Seigneur ; parce que c'est lui qui « retirera mes pieds du piége [4] ». Je n'ai point à craindre les périls de la terre quand je ne la regarde point, et celui que je contemple dégagera mes pieds du piége.

16. « Jetez les yeux sur moi, et prenez-moi « en pitié, parce que je suis pauvre et « unique [5] ». Je suis ce peuple unique, conservant l'esprit d'humilité dans votre Eglise, qui est unique et ne souffre ni schisme ni hérésie.

17. « Les tribulations de mon cœur se sont « multipliées [6] ». Mon cœur s'est fort affligé quand j'ai vu l'iniquité s'accroître et la charité se refroidir. « Délivrez-moi de ces tristes « nécessités ». Comme il m'est nécessaire de souffrir ainsi pour conquérir le salut par la persévérance finale [7], épargnez-moi ces nécessités.

[1] Ps. xxiv, 12. — [2] Id. 13. — [3] Id. 14. — [4] Id. 15. — [5] Id. 16. — [6] Id. 17. — [7] Matt. x, 22.

18. « Voyez mon abaissement et mon la« beur [1] ». Voyez que je m'abaisse, et que l'orgueil de ma justice ne me jette point en dehors de l'unité ; voyez mon labeur à supporter les hommes déréglés qui m'environnent. « Et « pardonnez-moi mes péchés ». En considération de douloureux sacrifices, pardonnez-moi mes fautes, non-seulement celles de ma jeunesse et de l'ignorance avant que je crusse en vous, mais celles que m'ont fait commettre la faiblesse et les ténèbres de cette vie depuis que je marche dans la foi.

19. « Considérez combien s'est accru le « nombre de mes ennemis [2] ». Non-seulement j'en rencontre au dehors, mais encore dans la communion de l'Eglise. « Ils m'ont « poursuivi d'une haine injuste ». Ils m'ont haï quand je les aimais.

20. « Soyez le gardien de mon âme et déli« vrez-moi [3] ». Gardez mon âme, de peur que je n'en vienne à imiter les méchants, et délivrez-moi de la peine que j'endure d'être mêlé avec eux. « Je ne serai point confondu, parce « que j'ai espéré en vous ». Qu'ils ne s'élèvent point contre moi à ma confusion, car c'est en vous et non en moi que j'ai mis mon espoir.

21. « Les hommes innocents et droits se sont « attachés à moi, parce que je vous ai attendu, « ô mon Dieu [4] ». Les cœurs purs et droits ne me sont pas unis comme les méchants par la seule présence corporelle, mais par leur inclination pour l'innocence et la justice, parce que je ne vous ai point abandonné pour imiter les méchants ; mais je vous ai attendu et vous attends encore, jusqu'à ce que vous passiez au van la dernière de vos moissons.

22. « Délivrez Israël, ô mon Dieu, de toutes « ses afflictions [5] ». Seigneur, rachetez votre peuple que vous avez préparé à voir votre lumière, délivrez-le, non-seulement de toutes les tribulations du dehors, mais de celles qu'il endure à l'intérieur.

[1] Ps. xxiv, 18. — [2] Id. 19. — [3] Id. 20. — [4] Id. 21. — [5] Id. 22.

PREMIER DISCOURS SUR LE PSAUME XXV.

LA PURETÉ DE L'ÉGLISE.

Ce psaume est le chant de la véritable innocence : il peut s'appliquer à l'Eglise purifiée en Jésus-Christ, ou à l'âme fidèle, qui chante son bonheur et qui ne goûte ce bonheur que dans l'innocence.

POUR DAVID [1].

1. David ici pourrait s'entendre, non plus de Jésus-Christ médiateur dans son humanité, mais de l'Eglise parfaitement établie dans le Christ.

2. « Jugez-moi, Seigneur, parce que j'ai « marché dans l'innocence [2] ». Jugez-moi, Seigneur, car après avoir été prévenu par votre bonté, j'ai quelque mérite dans mon innocence, dont j'ai gardé les sentiers. « Et « mon espoir dans le Seigneur ne sera point « ébranlé ». Et néanmoins, je mets ma confiance non en moi, mais dans le Seigneur, et je ne serai point ébranlé.

3. « Eprouvez-moi, Seigneur, et sondez « mon âme [3] ». Toutefois, de peur qu'une infirmité secrète n'échappe à mes regards, éprouvez-moi, Seigneur, et tentez-moi; faites-moi connaître, non plus à vous qui voyez tout, mais à moi-même et aux hommes. « Faites « passer au feu mes reins et mon cœur ». Appliquez à mes pensées et à mes convoitises un remède qui les purifie comme le feu. « Car « votre miséricorde est toujours devant mes « yeux [4] ». De peur que ce feu ne me consume entièrement, j'ai toujours devant les yeux, non plus mes mérites, mais bien cette miséricorde, par laquelle vous m'avez fait embrasser une semblable vie. « Et votre vé« rité m'a plu ». J'ai pris à dégoût tout ce qui n'est en moi que mensonge, votre vérité m'a plu, et c'est en elle et avec elle que j'ai pu vous plaire.

4. « Je ne me suis pas assis dans les assem« blées de vanité ». Je n'ai point cherché pour mon cœur la société de ceux qui s'efforcent de trouver dans la jouissance des biens passagers un bonheur impossible. « Et je ne m'unirai « point aux artisans de l'iniquité [5] ». Et comme telle est la source de toutes les iniquités, je n'aurai point de secrètes intelligences avec les hommes du crime.

5. « J'ai en horreur l'assemblée des mé« chants [1] ». Pour qu'il en résulte une assemblée de vanité, il faut que les méchants se réunissent, et je hais ces réunions. « Je ne « veux point m'asseoir avec les impies ». Je ne veux donc point m'asseoir dans une semblable réunion, avec les impies, je n'y mettrai point mon bonheur. « Je ne m'assiérai « point avec les impies ».

6. « Je laverai mes mains parmi les justes [2] ». Je ferai des œuvres saintes parmi les saints, avec les âmes saintes, je laverai ces mains qui saisiront vos sublimes hauteurs. « Et j'étrein« drai vos autels, ô mon Dieu ».

7. « Afin d'entendre la voix de vos « louanges [3] ». Afin d'apprendre à vous bénir. « Et de raconter toutes vos merveilles ». Quand je saurai vous louer, j'annoncerai toutes vos merveilles.

8. « Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre « maison », ou de votre Eglise, « et le lieu où « habite votre gloire [4] »; le lieu où c'est pour vous une gloire d'habiter.

9. « Ne perdez point mon âme avec les « impies [5] ». Ne perdez donc pas avec ceux qui vous haïssent, mon âme, qui se plaît dans la beauté de votre demeure. « Et ma vie avec « celle des hommes sanguinaires ». De ces hommes qui haïssent le prochain. Car deux préceptes font l'ornement de votre demeure.

10. « Leurs mains sont souillées d'iniqui« tés [6] ». Ne me perdez point avec ces hommes impies et sanguinaires dont les œuvres sont mauvaises. « Leur droite est remplie de pré« sents ». Et ce qui leur était donné pour acquérir le salut éternel, ils l'ont fait servir à

[1] Ps. xxv, 1. — [2] Ibid. — [3] Id. 2. — [4] Id. 3. — [5] Id. 4.

[1] Ps. xxv, 5. — [2] Id. 6. — [3] Id. 7. — [4] Id. 8. — [5] Id. 9. — [6] Id. 10.

se procurer les biens de ce monde et ont regardé la pitié comme un trafic [1].

11. « Pour moi, qui ai marché dans l'innocence, rachetez-moi dans votre piété [2] ». Que le prix inestimable du sang de mon Dieu me délivre complétement et que votre miséricorde ne m'abandonne jamais.

[1] I Tim. VI, 5. — [2] Ps. XXV, 11.

12. « Mon pied s'est maintenu dans la voie « droite [1] ». Mon amour ne s'est point écarté de la justice. « Je vous bénirai, Seigneur, « dans vos assemblées ». Seigneur, je ne laisserai point ignorer vos bontés à ceux que vous appelez ; car à l'amour pour vous, je joins l'amour du prochain.

[1] Ps. XXV, 12.

DEUXIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME XXV.

LA PURETÉ DE L'ÉGLISE.

—

Saint Augustin accommode le psaume à cette pensée que nous devons tolérer les méchants dans l'Église, ce qui paraît être contre les Donatistes qui donnaient pour prétexte de leur séparation, les désordres des chrétiens, et contre les chrétiens faibles, que scandalise le mélange des bons et des méchants. Il engage les bons à faire fructifier en eux les dons de Dieu

1. Votre sainteté a comme nous entendu lire ce passage de saint Paul : « Il faut », dit-il, « selon la vérité que nous enseigne Jésus-« Christ, vous dépouiller du vieil homme « selon lequel vous avez vécu autrefois, et qui « se corrompt en suivant l'illusion de ses con-« voitises. Renouvelez-vous dans l'intérieur « de votre âme, et revêtez-vous de l'homme « nouveau qui est créé à la ressemblance de « Dieu, dans la justice et dans une sainteté « véritable [1] ». Et de peur que l'on ne s'imagine qu'il faut nous dépouiller d'un objet sensible comme d'un vêtement, et nous revêtir à l'extérieur comme on prend un vêtement, comme s'il fallait quitter une robe pour en prendre une autre, et qu'une pensée si terrestre n'empêchât les hommes d'accomplir à l'intérieur et d'une manière spirituelle, ce que l'Apôtre nous recommande, il nous explique aussitôt ce que signifie se dépouiller du vieil homme et revêtir le nouveau. Car, le reste de ce qu'on a lu ne tend qu'à nous le faire comprendre. Il semble répondre à cette question : Comment me dépouiller du vieil homme et revêtir le nouveau ? Serai-je comme un troisième homme qui en quitte un vieux que j'avais, pour en prendre un nouveau que je n'avais pas ? En sorte qu'il y aurait trois hommes, et que celui du milieu quitterait l'ancien pour s'attacher au nouveau ? De peur donc qu'une telle pensée ne nous embarrasse, et que n'ayant point accompli le précepte, nous ne trouvions une excuse dans l'obscurité du passage, saint Paul ajoute : « C'est « pourquoi renoncez au mensonge et dites « la vérité ». C'est là se dépouiller du vieil homme et revêtir le nouveau. « C'est pour-« quoi donc, renoncez au mensonge, et que « chacun dise la vérité à son prochain, parce « que nous sommes membres les uns des « autres [1] ».

2. N'allez point vous imaginer, mes frères, qu'on ne doive dire la vérité qu'aux chrétiens, et que le mensonge se puisse dire aux païens. Parlez selon la vérité à votre prochain ; et votre prochain est celui qui est comme vous né d'Adam et d'Eve. Nous sommes tous parents au point de vue de la naissance humaine ; mais nous sommes frères d'une autre manière, et par l'espérance de l'héritage céleste. Vous devez donc traiter comme votre prochain, tout homme, avant même qu'il soit au Christ. Car vous ne savez ce qu'il est devant Dieu, vous ignorez les desseins de Dieu sur lui. Tel adore des pierres et vous en riez ; un jour il se convertit, il adore le Seigneur, et devient plus pieux que vous, qui naguère le trouviez ridicule. Nous avons donc des frères cachés dans ces hommes qui ne sont point encore

[1] Eph. IV, 21-24.

[1] Eph. IV, 25.

enfants de l'Eglise, comme il y a des enfants de l'Eglise, qui se cachent bien loin de nous. C'est pourquoi, dans notre ignorance de l'avenir, voyons dans tout homme notre prochain, non-seulement en vertu de cette nature humaine, qui nous fait partager avec lui le même sort ici-bas; mais encore en vertu de l'héritage céleste, car nous ignorons ce que deviendra celui qui n'est rien maintenant.

3. Ecoutez donc ce que saint Paul appelle encore se dépouiller du vieil homme, et revêtir le nouveau. « Bannissons tout mensonge, « et que chacun dise la vérité à son prochain : « parce que nous sommes membres les uns « des autres. Mettez-vous en colère, mais ne « péchez point ». Si vous vous mettez en colère contre votre serviteur qui a fait une faute, fâchez-vous contre vous-même, afin de ne point pécher. « Que le soleil ne se couche pas « sur votre colère [1] ». Cela se comprend, mes frères, du temps qu'elle doit durer. Car, si dans la faiblesse humaine, si dans l'infirmité de cette chair mortelle que nous portons, la colère se glisse chez un chrétien, elle ne doit point être durable, ni aller jusqu'au lendemain. Bannis-la de ton cœur, avant que se lève cette lumière visible, de peur que la lumière invisible ne t'abandonne. Toutefois, on peut bien donner à ce passage un autre sens, et l'entendre du Christ qui est pour nous la vérité, le soleil de justice : non plus ce soleil qu'adorent les païens et les Manichéens, et qui luit aux yeux des pécheurs; mais cet autre soleil qui est la lumière pour la nature humaine, et la joie des anges. Quant aux hommes, si les yeux de leurs cœurs sont trop faibles pour en supporter l'éclat, ils se purifient par la pratique des commandements, de manière à pouvoir le contempler. Quand ce soleil habitera dans l'homme par la foi, gardez-vous alors de laisser prévaloir la colère qui s'élève en vous, au point que le Christ se couche sur votre colère, ou plutôt qu'il abandonne votre âme, car il lui répugne d'habiter avec la colère. On dirait en effet qu'il s'éteint pour vous, quand c'est vous qui vous éteignez pour lui : car la colère invétérée devient une haine ; et quand il y a haine, il y a homicide. Car saint Jean l'a dit : « Quiconque hait « son frère est homicide [2] ». Il a dit encore : « Quiconque hait son frère demeure dans les « ténèbres [3] ». Il n'est pas étonnant qu'un homme soit dans les ténèbres quand le soleil est couché pour lui.

4. Tel est peut-être encore le sens de ce que vous avez entendu dans l'Evangile : « La bar« que était en danger sur le lac, et Jésus dor« mait [1] ». Car nous voguons sur un certain lac où ne manquent ni les vents ni les tempêtes; chaque jour les tentations du siècle sont sur le point de submerger notre navire. D'où cela vient-il, sinon de ce que Jésus est endormi? Si Jésus ne dormait pas en toi, tu n'essuierais point ces bourrasques, mais tu jouirais du calme intérieur parce que Jésus veillerait avec toi. Qu'est-ce à dire que Jésus dort? C'est que votre foi en Jésus-Christ est assoupie. Alors s'élèvent les tempêtes sur le lac de cette vie, tu vois l'impie fleurir, le juste dans l'affliction, c'est là l'épreuve, c'est le flot qui s'élève. Et ton âme s'écrie : Est-ce donc là, Seigneur, votre justice, que le méchant soit dans la joie, le juste dans la peine? Tu t'en prends à Dieu. Est-ce donc là votre justice? Et le Seigneur te répond : Est-ce donc là ta foi? Est-ce là ce que je t'ai promis? Est-ce pour t'épanouir en cette vie que tu es chrétien? Tu t'affliges de voir dans la joie ces méchants, qui doivent être tourmentés avec le diable. Pourquoi ces murmures? Pourquoi te troubler au bruit des flots et des tempêtes de cette vie? C'est que Jésus dort, ou plutôt que ta foi en Jésus-Christ est assoupie dans ton cœur. Que fais-tu pour sortir du danger? Eveille donc Jésus, et dis-lui : Maître, nous périssons [2] ». — Ce lac peu sûr nous effraie, nous périssons. Jésus s'éveillera, ou plutôt la foi en Jésus-Christ reviendra dans ton cœur; et à la lumière de la foi, tu verras en ton âme que les biens donnés aujourd'hui aux méchants, ne doivent point leur demeurer toujours. Car ils doivent, ou leur échapper dès cette vie, ou du moins leur échapper à la mort. Pour toi, ce qui t'est promis, doit demeurer éternellement. Pour eux le bonheur n'a qu'un temps, il s'évanouit bientôt. « Il s'épanouit comme la fleur d'une « herbe; or, toute chair est une herbe, et « l'herbe s'est desséchée, et la fleur est tom« bée, tandis que la parole du Seigneur « demeure éternellement [3] ». Tourne donc le dos à tout ce qui tombe, et la face à tout ce qui demeure. Quand le Christ s'éveillera, ton cœur ne sera plus battu par la tempête, ni ta barque submergée par les flots : parce que ta

[1] Eph. IV, 26. — [2] I Jean. III, 15. — [3] Id. II, 9.

[1] Luc, VIII, 23. — [2] Id. 24 — [3] Isa. XL, 8.

foi commandera aux vents et aux tempêtes, et le danger disparaîtra. C'est à cela, mes frères, que reviennent ces conseils que nous donne l'Apôtre de nous dépouiller du vieil homme : « Mettez-vous en colère, mais ne péchez point ; « que le soleil ne se couche point sur votre « colère, et ne donnez aucune prise au « démon [1] ». Le vieil homme lui donnait donc prise ; qu'il n'en soit point ainsi du nouveau. « Que celui qui dérobait, ne dérobe « plus [2] ». Donc, le vieil homme dérobe, que le nouvel homme ne dérobe plus. Celui-là est homme aussi, c'est le même homme, il était Adam, qu'il devienne Jésus-Christ ; il était le vieil homme, qu'il soit le nouveau ; et le reste qui vient ensuite.

5. Mais voyons plus attentivement dans le psaume, que tout chrétien qui avance en perfection dans l'Eglise, doit souffrir les méchants dans l'Eglise. Toutefois, celui qui leur ressemble ne les connaît point, car le plus souvent ceux qui se plaignent des méchants sont méchants à leur tour ; et un homme en santé supportera plus facilement deux malades, que deux malades ne se supporteront mutuellement. Voici donc, mes frères, ce que nous disons : L'Eglise ici-bas est une aire à battre le grain. Nous l'avons souvent répété, nous le disons encore. Il y a dans cette aire de la paille et du bon grain. Gardons-nous de chercher à séparer la paille, avant que Dieu ne vienne, le van à la main. Que nul, avant ce temps, ne sorte de l'aire, comme s'il ne pouvait supporter les pécheurs : de peur que l'oiseau ne le trouve hors de l'aire et ne l'amasse avant qu'il soit entré dans les greniers célestes. Ecoutez, mes frères, ce que cela signifie. Quand on commence à battre, les grains ne se touchent pas à travers les pailles, ils sont pour ainsi dire étrangers, à cause des pailles qui les séparent. Quiconque ne regarde la grange que de loin, n'aperçoit que des pailles ; il a peine à discerner le bon grain, s'il n'approche plus près, s'il n'avance la main, s'il ne souffle avec sa bouche, afin que ce souffle fasse une séparation. Il arrive donc, parfois, que les bons grains sont tellement séparés l'un de l'autre, tellement étrangers, que le chrétien qui avance en piété se croit seul. Cette pensée, mes frères, fut une tentation pour Elie, et ce grand prophète, comme l'Apôtre nous l'a rappelé, s'écriait : « Seigneur, ils ont tué vos Prophètes, renversé vos autels, et je suis « demeuré seul, encore veulent-ils me faire « mourir ». Mais qu'est-ce que Dieu lui répond ? « Je me suis réservé sept mille hommes « qui n'ont point fléchi le genou devant « Baal [1] ». Dieu ne dit point : il y en a deux ou trois qui vous ressemblent, mais bien : Ne vous croyez pas seul, il y en a sept mille avec vous, et vous vous croyez seul ? Voici donc brièvement la recommandation que j'avais commencé à vous faire. Que votre sainteté m'écoute avec attention, et je prie Dieu qu'il touche vos cœurs dans sa miséricorde, afin que vous la compreniez, de manière qu'elle agisse et fructifie en vous. Ecoutez donc en un mot : Que celui qui est encore méchant, ne croie point que nul autre n'est bon, et que celui qui est bon, ne s'imagine pas être le seul. Comprenez-vous bien ? Je vous le répète, soyez attentifs : Que celui qui est méchant, qui interroge sa conscience, et n'en reçoit qu'un mauvais témoignage, ne s'imagine point que nul autre n'est bon ; que celui qui est bon, ne se croie pas le seul, et qu'il ne craigne pas, malgré sa justice, d'être mêlé aux méchants ; viendra le temps où il sera séparé. Aussi, aujourd'hui avons-nous chanté : « Ne « perdez pas mon âme avec les impies, et « ma vie avec celle des hommes sangui« naires [2] ». Qu'est-ce à dire : « Ne perdez pas « avec les impies ? » ne me perdez pas, confondu avec eux. Pourquoi craint-il une même ruine ? Je crois qu'il dit à Dieu : Vous nous souffrez maintenant que nous sommes confondus, mais n'enveloppez pas dans une même ruine ceux que vous laissez confondus. Tel est le sens du psaume, que je veux examiner à la hâte avec vous, parce qu'il est court.

6. « Jugez-moi, Seigneur [3] ». Ce vœu d'être jugé, est un vœu désagréable, et peut être dangereux pour lui. Quel est ce jugement qu'il invoque ? sa séparation d'avec les méchants. C'est ce jugement de séparation qu'il désigne clairement dans un autre psaume : « Jugez-moi, Seigneur, et séparez « ma cause de celle d'un peuple qui n'est pas « saint [4] ». Nous voyons là le sens de cette parole : « Jugez-moi ». Que les bons et les méchants n'aillent point au feu éternel, comme aujourd'hui on voit ces bons et ces méchants entrer dans l'Eglise, pour ainsi dire sans aucun discernement. « Jugez-moi, Sei-

[1] Eph. IV, 26, 27. — [2] [illegible]

[1] III Rois, XIX, 10. — [2] Ps. XXV, 9. — [3] Id. 1. — [4] Ps. XLII, 1.

« gneur ». Et pourquoi ? « C'est que, pour moi, « j'ai marché dans mon innocence, et que « mon espoir dans le Seigneur ne sera point « ébranlé [1] ». Quel est cet « espoir dans le « Seigneur ? » Celui-là chancelle parmi les méchants, qui n'a point mis son espoir en Dieu. De là sont venus les fauteurs des schismes. Ils ont tremblé en se voyant parmi les méchants, eux qui étaient pires, ils ont rougi d'être bons au milieu des impies. Ah ! s'ils eussent été le bon grain, ils eussent toléré la paille dans la grange, jusqu'au jour du vanneur. Mais comme ils n'étaient que la paille, voilà qu'un souffle s'est élevé, a prévenu le van du Seigneur, et enlevé de la grange cette paille qu'il a jetée parmi les épines. Une paille a été enlevée, mais ce qui est resté, n'est-il que froment ? Il n'y a que la paille qui s'envole avant la séparation, et néanmoins il reste de la paille et du froment ; et au temps de la séparation cette paille sera vannée. Voilà ce que dit le Prophète : « J'ai « marché dans mon innocence, et mon espoir « dans le Seigneur ne sera point ébranlé ». Si je n'avais espéré que dans un homme, je verrais peut-être cet homme tomber dans le désordre et ne point suivre ces voies de la justice qu'il apprendra à connaître ou même qu'il enseigne dans l'Eglise, mais s'égarer dans celles que Satan lui a montrées. Si donc mon espérance était dans un homme, elle chancellerait et tomberait avec cet homme chancelant et tombant ; mais comme elle est dans le Seigneur, elle est inébranlable.

7. « Eprouvez-moi, Seigneur, et sondez mon « âme, dit ensuite le Prophète, faites passer « au feu mes reins et mon cœur [2] ». Qu'est-ce à dire : « Passez au feu mes reins et mon « cœur ? » — Passez au feu mes convoitises et mes pensées. Les reins se disent ici des convoitises, et le cœur des pensées, afin que mes pensées ne s'arrêtent pas au mal, et que le mal n'excite pas mes désirs. A quel feu passer mes reins ? au feu de votre parole. A quel feu passer mon cœur ? au feu de votre esprit. C'est de ce feu qu'il est dit ailleurs : « Que nul ne « peut se dérober à son action [3] », et dont le Seigneur a dit à son tour : « Je suis venu « apporter le feu sur la terre [4] ».

8. Le Prophète continue : « C'est que votre « miséricorde est devant mes yeux, et que « votre vérité m'a plu [5] ». C'est-à-dire, je n'ai point cherché à plaire aux hommes, mais j'ai voulu vous plaire dans cet intérieur où pénètrent vos yeux, peu soucieux de déplaire aux hommes qui voient le dehors, comme l'a dit l'Apôtre : « Que chacun éprouve ses actions, « et alors il pourra se glorifier dans lui-même, « et non dans un autre [1] ».

9. « Je ne me suis point assis dans les assem- « blées de vanité [2] ». Quel est le sens de cette expression : « Je ne me suis point assis ? » Ecoutez, mes frères. En disant : « Je ne me suis « point assis », il en appelle à Dieu qui voit tout. Vous pouvez être absent d'une réunion, et pourtant y siéger. Par exemple, vous n'êtes pas au théâtre, mais des pensées théâtrales absorbent votre esprit, contrairement à cette parole : « Passez au feu mes reins », alors vous êtes assis au théâtre, nonobstant votre absence corporelle. Mais il peut arriver qu'un ami vous y fasse entrer et vous y retienne, ou qu'un office de charité vous force à vous y asseoir. Comment cela est-il possible ? Il peut arriver qu'un chrétien ait une bonne œuvre à faire qui le force de s'asseoir dans l'amphithéâtre : il voulait délivrer je ne sais quel gladiateur ; alors il a bien pu s'asseoir, et attendre que parût celui qu'il voulait délivrer. Cet homme, nonobstant sa présence corporelle, ne s'est pas assis dans les assemblées de la vanité. Qu'est-ce que s'y asseoir ? C'est être de cœur avec les assistants. Si votre cœur n'y est pas, nonobstant votre présence vous n'y êtes point assis ; si votre cœur y est, vous y êtes assis malgré votre absence. « Je ne m'unirai « point aux artisans de l'iniquité ; car j'ai en « horreur l'assemblée des méchants [3] ». Vous voyez donc que « s'asseoir avec les impies », se dit de l'intérieur.

10. « Je laverai mes mains parmi les justes [4] ». Non point avec une eau visible. C'est laver tes mains, que d'avoir pour tes œuvres des pensées pures et innocentes aux yeux de Dieu. Il est aussi sous l'œil de Dieu, cet autel dont s'est approché le prêtre qui s'est offert le premier pour nous. L'autel est donc sacré, et nul ne peut l'embrasser, s'il n'a lavé ses mains avec les âmes justes. Beaucoup, il est vrai, s'en approchent indignement, et Dieu souffre pour un temps que ses sacrements soient profanés. Toutefois, mes frères, en serait-il de la Jérusalem céleste, comme des murailles qui nous environnent ? Point du tout, et si vous

[1] Ps XXV, 1. — [2] Id. 2 — [3] Id XVIII, 7. — [4] Luc, XII, 49. — [5] Ps XXV, 3.

[1] Gal. VI, 4. — [2] Ps. XXV, 4. — [3] Id. [illegible] — [4] [illegible]

entrez avec les méchants dans les murailles de cette Eglise, vous n'entrerez pas avec les méchants dans le sein d'Abraham. Ne craignez donc point de purifier vos mains. « J'embrasse- « rai l'autel du Seigneur » : cet autel où tu offres tes vœux à Dieu, où tu répands tes prières, où ta confiance est pure, où tu dis à Dieu ce que tu es ; et si quelque chose en toi pouvait déplaire à Dieu, celui qui reçoit tes aveux te guérirait. Lave donc tes mains parmi les justes, embrasse l'autel du Seigneur afin d'entendre la voix de ses louanges.

11. C'est en effet ce qui suit : « Afin d'en- « tendre la voix de vos louanges et de pu- « blier vos merveilles[1] ». Qu'est-ce à dire : « En- « tendre la voix de vos louanges ? » C'est-à-dire, afin que je comprenne. Entendre, en effet, devant Dieu, ce n'est point percevoir des sons que beaucoup entendent, et que beaucoup d'autres n'entendent pas. Combien entendent pour nous, qui sont sourds à l'égard de Dieu ! Combien ont des oreilles, mais non ces oreilles dont Jésus parlait, quand il s'écriait : « Que celui-là entende qui a des oreilles pour « entendre[2] ». Que signifie donc entendre la voix de la louange ? Je le dirai, s'il m'est possible, avec le secours de Dieu et de vos prières. Entendre la voix de la louange, c'est comprendre intérieurement, que tout ce qui est en toi corrompu par le péché, vient de toi ; que tout ce qu'il y a de bon et de juste, vient de Dieu. Entends donc la voix de la louange, de manière à ne point te louer toi-même, quelle que soit ta justice. Louer ta bonté, c'est devenir mauvais. L'humilité t'avait fait bon, l'orgueil te rend méchant. Tu avais cherché la lumière dans ta conversion, et voilà que cette conversion t'a rendu lumineux, tu es devenu éclatant. Mais à qui t'es-tu converti ? à toi-même ? Si tu pouvais être illuminé en retournant à toi-même, tu ne serais jamais dans les ténèbres, parce que tu serais toujours avec toi. D'où te vient donc la lumière ? de ta conversion vers ce qui n'était pas toi. Et qu'est-ce qui n'était pas toi ? Dieu qui est la lumière. Tu n'étais pas lumière, à cause de tes péchés. Voulant faire entendre aux fidèles cette voix de la louange, l'Apôtre leur dit : « Autrefois vous étiez ténèbres, et maintenant « vous êtes lumière[3] ». Que signifie : « Vous « étiez autrefois ténèbres », sinon que le vieil homme était en vous ? Maintenant vous êtes lumière, et ce n'est pas sans raison, qu'après avoir été ténèbres, vous êtes lumière, puisque vous avez été éclairés. Garde-toi de te croire lumière par toi-même : la lumière est « celle qui éclaire tout homme venant en « ce monde[1] ». Quant à toi, ta nature, ta volonté perverse, ton éloignement de Dieu t'avaient rendu ténébreux, et maintenant tu es lumière. Mais, de peur d'enorgueillir ceux qu'il félicite en disant : « Vous êtes lumière », l'Apôtre ajoute : « Dans le Seigneur ». Car il dit : « Vous fûtes autrefois ténèbres, et maintenant « vous êtes lumière dans le Seigneur ». Si donc il n'y a pas de lumière en dehors du Seigneur, et si vous êtes lumière, précisément parce que vous êtes en lui, « qu'avez-vous, que vous « n'ayez reçu ? Et si vous l'avez reçu, pour- « quoi vous glorifier comme si vous ne l'aviez « pas reçu[2] ? » Tel est, dans un autre endroit, le langage de l'Apôtre aux hommes orgueilleux, et qui veulent s'attribuer les dons de Dieu, se glorifier du bien qu'ils ont, comme s'il venait d'eux-mêmes. Qu'avez-vous, leur dit-il, que vous n'ayez reçu ? Si vous l'avez, pourquoi vous en glorifier, comme si vous ne l'aviez pas reçu ? Celui qui donne à l'humble, enlève aux superbes ; car celui qui peut donner, peut reprendre. C'est là le sens, mes frères, si toutefois je vous l'ai fait comprendre, autant que je le voulais ; mais si ce n'est autant que je l'aurais voulu, c'est du moins comme je l'ai pu ; tel est le sens de ces paroles : « Je « laverai mes mains avec les justes, et j'em- « brasserai votre autel, ô mon Dieu, afin « d'entendre la voix de votre louange » ; c'est-à-dire, afin que le bien qui est en moi, ne me donne point une confiance présomptueuse en moi, mais une confiance en vous qui me l'avez donné, et que je ne cherche point ma gloire en moi-même, mais la vôtre et en vous. Aussi le Prophète a-t-il ajouté : « Afin que « j'écoute la voix de votre louange, et que je « raconte vos merveilles ». Oui, vos merveilles, et non les miennes.

12. Et maintenant, mes frères, voyez l'homme qui aime Dieu, qui a mis sa confiance en Dieu, le voilà au milieu des méchants, et il demande à Dieu de n'être point perdu avec ces méchants, parce que Dieu est infaillible dans ses jugements. Pour toi, si tu vois des hommes réunis dans un même lieu, tu les crois égaux en mérite ; mais sois sans

[1] Ps. xxv, 7. — [2] Matt. xiii, 9. — [3] Eph. v, 8.

[1] Jean, i, 9. — [2] I Cor. iv, 7.

crainte, le Seigneur ne peut se tromper. Tu as besoin d'un souffle pour séparer la paille du bon grain ; tu veux un vent qui souffle, et comme tu n'es pas toi-même ce souffle puissant, tu souhaites que le vent vienne à ton aide; et quand en vannant tu secoues la paille et le froment, le vent chasse tout ce qui est léger, et respecte ce qui a du poids. Tu as donc recours au vent pour démêler ce qui est dans ta grange. Mais Dieu a-t-il besoin qu'on l'aide à juger, pour ne point perdre les bons avec les méchants? Sois donc sans crainte, et demeure en toute sécurité, même avec les méchants ; et dis avec le Prophète : « Seigneur, j'ai aimé « la splendeur de votre maison [1] ». Cette maison de Dieu, c'est l'Eglise, qui renferme sans doute beaucoup d'impies; mais la splendeur de cette maison de Dieu est dans les justes et dans les saints : et telle est la splendeur que j'aime en elle. « J'ai aimé ce lieu où « habite votre gloire ». Quel est le sens de ces paroles? Ces paroles, je l'avoue, ont encore le sens, quelque peu obscur, exposé plus haut : Que le Seigneur me vienne en aide, et dispose vos cœurs à l'attention. Qu'est-ce que le Prophète appelle : « Ce lieu où réside votre « gloire ? » Il vient de dire : « La splendeur de « votre maison » ; et, pour expliquer cette splendeur, il ajoute : « Le lieu où réside votre « gloire ». Il ne lui suffit pas de dire : « Le lieu « qu'habite le Seigneur » ; mais : « Le lieu où « réside la gloire de Dieu ». Quelle est cette gloire de Dieu? C'est d'elle que je disais tout à l'heure, que celui qui devient bon, ne se glorifie pas en lui-même, mais bien en Dieu [2]. « Car tous ont péché, et tous ont besoin de la « gloire de Dieu [3] ». Ceux-là, dès lors, en qui le Seigneur habite, de manière à se glorifier lui-même de ses dons, qui ne veulent point s'attribuer et revendiquer comme leur bien ce qu'ils ont reçu de Dieu, ceux-là forment la splendeur de la maison de Dieu. L'Ecriture ne les distinguerait point si spécialement, s'il n'y en avait d'autres qui possèdent les dons de Dieu, à la vérité, mais qui, loin de se glorifier en Dieu, se glorifient en eux-mêmes : ils ont en effet les dons de Dieu, mais ne contribuent point à la splendeur de son palais. Car ceux qui contribuent à la splendeur de cette habitation, et en qui réside sa gloire, sont le lieu qu'habite sa gloire. Mais en qui réside la gloire de Dieu, sinon en ceux qui se glorifient de telle sorte qu'il en résulte, non leur propre gloire, mais celle du Seigneur? Donc, parce que j'ai aimé la gloire de votre maison, c'est-à-dire tous ceux qui sont à vous et qui recherchent votre gloire, parce que je n'ai point mis ma confiance dans un homme, que je n'ai point donné mon assentiment aux impies, que je ne veux ni entrer ni m'asseoir dans leurs assemblées ; parce que telle a été ma conduite dans l'Eglise de Dieu, quelle sera ma récompense ? Le verset suivant nous donne la réponse : « Ne perdez pas mon âme « avec les impies, et ma vie avec les hommes « sanguinaires [1] ».

13. « Leurs mains sont pleines d'iniquités, « leurs droites souillées de présents [2] ». Les présents ne sont pas seulement la richesse, l'or, l'argent, les objets précieux ; et tous ceux qui les reçoivent, ne les reçoivent pas en présents pour cela. L'Eglise en reçoit quelquefois, et même Pierre en reçut, le Seigneur en reçut, il eut une bourse, et l'argent qu'on y jetait, Judas le dérobait [3]. Qu'est-ce que recevoir des présents? Celui qui juge d'une manière inique, non-seulement par amour de l'or ou de l'argent, ou d'autres richesses, mais par vaine gloire, reçoit un présent, et un présent des plus vains. Il a ouvert la main pour recevoir le témoignage d'une langue étrangère, et il a perdu le témoignage de sa conscience. Donc « leurs mains sont pleines d'iniquités, « et leurs droites souillées de présents ». Vous voyez, mes frères, qu'ils sont sous l'œil de Dieu, ceux dont les mains ne sont point entachées d'iniquités, dont la droite n'est pas souillée de présents ; ils sont sous l'œil de Dieu, et ne peuvent dire qu'à lui seul : Vous le savez, Seigneur ; à lui seul ils peuvent dire : « Ne perdez pas mon âme avec les impies, et « ma vie avec les hommes sanguinaires » ; lui seul peut voir qu'ils ne reçoivent aucun présent. Ainsi, mes frères, deux hommes ont à vider un différend devant un serviteur de Dieu ; chacun ne voit de justice que dans sa cause. S'il croyait sa cause injuste, il n'aurait point recours au juge. L'un se croit dans la justice, l'autre aussi. On se présente au juge. Avant la sentence, chacun dit : Nous acceptons votre arbitrage, à Dieu ne plaise que nous rejetions votre sentence ! Pour vous, que dites-vous? prononcez selon vos vues, seulement, prononcez : Anathème à moi si je

[1] Ps. XXV, 8. — [2] I Cor. I, 31. — [3] Rom. III, 23.

[1] Ps. XXV, 9. — [2] Id. 10. — [3] Jean, XII, 6.

cherche à contredire. Tous deux aiment le juge avant la sentence. Toutefois, cette sentence à prononcer condamnera l'un des deux, et nul ne sait qui sera condamné. Si le juge veut plaire à tous deux, il reçoit en présent la louange des hommes. Et ce présent qu'il accepte, voyez quel présent il lui fait perdre. Il reçoit une parole qui fait du bruit et qui passe, il perd la parole que l'on répète, qui ne passe point; car la parole de Dieu se dit toujours, sans passer jamais; et la parole de l'homme s'évanouit, à mesure qu'on la profère. Il perd ce qui est immuable, pour avoir ce qui est futile. Mais s'il n'a que Dieu en vue, il prononcera une sentence contre l'un d'eux, tenant ses regards sur Dieu, qu'il écoute en jugeant ainsi. Quant à celui que condamne cette sentence, peut-être ne pourrait-il la faire cesser, surtout s'il n'est point du ressort du droit ecclésiastique, mais des lois des princes, dont la déférence envers l'Eglise a rendu tous ses jugements irrévocables; mais s'il ne peut faire cesser la sentence, loin de jeter les yeux sur lui-même, il les tourne aveuglément vers le juge, qu'il déchire de tout son pouvoir. Il a voulu, dit-il, plaire à mon adversaire, il a favorisé le riche, il en a reçu des présents, il a craint de le blesser. Il accuse donc son juge d'avoir reçu des présents. Qu'un pauvre ait une affaire contre un riche, et que l'on prononce en faveur du pauvre; le riche tient le même langage. Il a reçu des présents. Quels présents peut faire un pauvre? Il a vu, dit-il, sa pauvreté, il a craint le blâme s'il jugeait au désavantage du pauvre, et voilà qu'il a étouffé la justice et porté une sentence contre la vérité. Si donc ces récriminations sont inévitables, comprenez que Dieu seul voit ceux qui reçoivent les présents et ceux qui les rejettent, et que devant lui seulement, ceux qui les refusent, peuvent dire: « Pour moi, j'ai « marché dans l'innocence, délivrez-moi, « prenez-moi en pitié; mon pied est demeuré « dans la voie droite[1] ». Sans doute, j'ai pu être ébranlé par les scandales et les efforts de ceux qui se récriaient avec une téméraire audace contre mon jugement, mais « mon « pied est demeuré dans le sentier droit ». Pourquoi, dans le chemin droit? parce qu'il avait dit plus haut: « J'espère dans le Seigneur, « et je ne serai point ébranlé[1] ».

[1] Ps. xxv, 11, 12.

14. Quelle est sa conclusion? « Je vous bé« nirai, Seigneur, dans les grandes assem« blées[2] ». C'est-à-dire, ce n'est point moi que je bénirai dans les églises, comme si j'étais assuré des hommes, mais c'est vous que je bénirai par mes œuvres: et bénir Dieu dans les assemblées, mes frères, c'est vivre de manière que les œuvres de chacun soient une gloire pour le Seigneur. Bénir le Seigneur par la langue, et le maudire par des actes, ce n'est point le bénir dans les assemblées; presque tous le bénissent de la langue; mais pas tous par les œuvres. Quelques-uns le bénissent en paroles, et d'autres par les actions. Mais ceux dont les actes sont en désaccord avec les paroles, font blasphémer le Seigneur. Et ceux qui n'entrent point dans l'Eglise, bien que le vrai motif qui les empêche d'être chrétiens, soit l'attachement pour leurs désordres, prennent pour excuse les mauvais chrétiens, et ils s'applaudissent, ils se trompent eux-mêmes en disant: Pourquoi m'exciter à devenir chrétien? Un chrétien m'a trompé, et moi, jamais; un chrétien s'est parjuré envers moi, et moi, jamais. Ce langage les détourne du salut, et c'est en vain, non seulement qu'ils ont quelques qualités, mais qu'ils ne sont qu'à demi mauvais; de même qu'un homme qui est dans les ténèbres ouvrira vainement les yeux, de même c'est en vain qu'il est en face de la lumière, s'il veut les fermer. C'est là l'image d'un païen, et j'en parle volontiers à cause de leur vie honnête en apparence; il ouvre les yeux, mais il est dans les ténèbres, parce qu'il ne connaît point le Seigneur qui est sa lumière; quant au chrétien qui vit dans le désordre, il est, je l'avoue, dans la lumière de Dieu, mais ses yeux sont fermés. Dans sa dépravation, il refuse de voir celui au nom duquel il est, en plein jour, un aveugle, que ne vivifie aucun rayon de la véritable lumière.

[1] Ps. xxv, 1. — [2] Id. 22.

PREMIER DISCOURS SUR LE PSAUME XXVI.

ESPOIR EN DIEU.

—

David a pu, dans ce psaume, exprimer les douleurs de son exil, mais son langage convient parfaitement aux membres de l'Eglise militante, qui se consolent au milieu des fatigues de cette vie par l'espérance du repos et de la félicité dont ils jouiront dans la maison de Dieu.

POUR DAVID, AVANT QU'IL AIT REÇU L'ONCTION [1].

1. Ce langage est celui du soldat du Christ qui arrive à la foi. « Le Seigneur est ma lu« mière et mon salut, qu'aurai-je à crain« dre [2] ? » C'est le Seigneur qui me fait la grâce de le connaître et de me sauver, qui pourra m'arracher à lui ? « Il est le protecteur « de ma vie, qui me fera trembler [3] ? » C'est le Seigneur qui doit repousser l'assaut et les embûches de mes ennemis, nul ne me fera peur.

2. « Des pervers s'approchent de moi pour « dévorer ma chair [4] ». Des méchants s'approchent de moi pour me connaître, m'insulter, et se préférer à moi, quand je veux m'améliorer ; leur dent maligne va dévorer, non pas moi, mais bien mes désirs charnels. « Ces ennemis qui me persécutent ». Non-seulement ceux qui viennent au nom de l'amitié me blâmer et me détourner de mon dessein, mais encore mes ennemis « ont « chancelé à leur tour et sont tombés ». En agissant ainsi, pour défendre leur propre sentiment, ils sont devenus faibles pour embrasser une croyance meilleure, et se sont pris à haïr cette parole qui me fait agir contre leur volonté.

3. « Que des armées campent autour de « moi, mon cœur n'en sera point ému [5] ». Que la foule de mes contradicteurs conspire et se soulève contre moi, mon cœur ne les craindra pas au point de se ranger avec eux. « Qu'on me livre un assaut, j'en redoublerai « d'espérance ». Que les persécutions du monde viennent fondre sur moi, j'affermirai mon espoir dans cette prière que médite mon cœur.

4. « J'ai fait une demande au Seigneur, et « je la lui ferai encore ». Ce que j'ai demandé au Seigneur, je le demanderai encore. « C'est « d'habiter dans la maison de Dieu, tous les « jours de ma vie [1] ». C'est que, durant mon séjour ici-bas, nulle affliction ne me sépare du nombre de ceux qui gardent l'unité de la foi dans l'univers entier. « C'est que je contem« ple un jour la beauté du Seigneur ». C'est que la persévérance dans la foi me découvre l'ineffable beauté du Seigneur, et que je la puisse contempler face à face. « Et que je « sois protégé comme son temple », et que la mort, absorbée enfin par la victoire, me revête d'immortalité, et fasse de moi le temple du Seigneur.

5. « Parce qu'il m'a caché dans son pavil« lon, au jour de mes malheurs [2] ». Parce que dans cette chair mortelle, dont le Verbe s'est revêtu, il m'a ménagé un abri contre ces tentations auxquelles est assujétie ma vie mortelle. « Il m'a reçu dans le secret de son « tabernacle ». Il m'a protégé, quand la foi qui justifie était dans mon cœur [3].

6. « Il m'a établi sur le roc ». Et afin de m'amener au salut, par la manifestation de ma foi [4], il m'a donné la force de la confesser au grand jour. « Et voilà qu'il m'a fait gran« dir au-dessus de mes ennemis [5] ». Que me réserve-t-il pour l'avenir, puisque, dès aujourd'hui, mon corps est mort au péché, et que mon esprit, je le sens, est soumis à la loi de Dieu, sans se laisser assujétir aux rébellions de la loi du péché [6] ? « J'ai jeté les yeux « de toutes parts, et j'ai offert à Dieu, dans son « tabernacle, une hostie de louanges [7] ». J'ai vu que l'univers croit maintenant au Christ, et parce qu'il s'est un moment humilié pour nous, je l'ai béni dans mon allégresse : c'est

[1] Ps. XXVI, 1. — [2] Id. 2. — [3] Ibid. — [4] Ibid. — [5] Id. 1.

[illegible]

là l'hostie que je lui ai offerte. « Je chanterai, « je bénirai le Seigneur ». Mon cœur et mes œuvres lui témoigneront ma joie.

7. « Seigneur, exaucez la voix que j'élève « jusqu'à vous [1] ». Exaucez, ô Dieu, cette voix du cœur, que mes vifs désirs élèvent jusqu'à vos oreilles. « Prenez-moi en pitié, exaucez-« moi ». Ayez pitié de moi, exaucez ma prière.

8. « Mon cœur vous a dit : J'ai cherché « votre face [2] ». Ce n'est point devant les hommes que j'ai prié ; mais dans le secret où vous entendez seul, mon cœur vous a dit : Je cherche une récompense, non point hors de vous, mais dans vos regards bienveillants. « C'est ce regard, ô mon Dieu, que je veux « chercher ». Ce regard, je le chercherai sans cesse ; rien de vil ne saurait me plaire ; mon amour pour vous sera sans bornes, parce que rien ne m'est plus précieux.

9. « Ne détournez point de moi votre « face [3] », afin que je trouve ce que je cherche. « Ne vous éloignez point de votre servi-« teur dans votre colère » ; de peur qu'en vous cherchant, je ne m'attache à d'autres objets. Quel châtiment plus douloureux pour celui qui vous aime, et qui cherche dans votre face l'éclat de la vérité ? « Venez à mon aide ! » Quand pourrais-je vous trouver, sans votre secours ? « Ne m'abandonnez point, ne me mé-« prisez point, ô Dieu, mon Sauveur [4] ». Ne méprisez point un mortel qui ose rechercher un Dieu éternel : c'est vous, ô mon Dieu, qui guérissez la plaie de mon péché.

10. « Voilà que mon père et ma mère m'ont « abandonné [5] ». Voilà que le royaume de ce monde, que la cité d'ici-bas, qui m'ont donné pour un temps cette vie mortelle, m'ont délaissé parce que j'aspirais à vous posséder, et que je méprisais ce qu'ils pouvaient m'offrir ; car ils ne peuvent me donner ce que je recherche avidement. « Mais le Seigneur m'a « recueilli ». Il m'a recueilli, ce Dieu qui peut se donner à moi.

11. « Seigneur, montrez-moi les sentiers « que je dois suivre [6] ». Je m'efforce d'aller à vous, je commence par la crainte la haute entreprise d'arriver à la sagesse ; enseignez-moi, Seigneur, la voie que je dois suivre, de peur que je ne m'égare, et que votre croyance ne m'abandonne. « Daignez me con-« duire dans la voie droite, pour confondre « mes ennemis ». Dans vos étroits sentiers, faites-moi prendre le chemin droit. Car il ne suffit point d'entreprendre, puisque l'ennemi ne cessera de me harceler, jusqu'à mon arrivée.

12. « Ne me livrez pas à la rage de mes « persécuteurs ». Ne souffrez pas que ceux qui m'affligent se rassasient de mes peines. « Voilà que de faux témoins s'élèvent contre « moi [1] ». Des hommes se sont levés pour m'accuser faussement, afin de me détacher et de m'éloigner de vous, comme si je cherchais ma gloire parmi les hommes. « Et l'ini-« quité a menti contre elle-même ». Mais l'iniquité n'a pu s'applaudir que de sa fausseté ; car elle ne m'a point ébranlé, et c'est de là qu'une plus belle récompense m'a été promise dans le ciel.

13. « Je suis certain de voir les biens du « Seigneur dans la terre des vivants [2] ». Et parce que le Seigneur a souffert ces persécutions avant moi, si, à mon tour, je méprise les langues de ces hommes dévoués à la mort, « car la bouche qui ment, tue l'âme [3] », je suis certain de voir les biens du Seigneur, dans la terre des vivants, où il n'y a plus de fausseté.

14. « Attends le Seigneur, agis avec « force ; affermis ton âme, et attends le Sei-« gneur [4] ». Quand donc s'accomplira cette promesse ? Au mortel d'accuser la difficulté, à l'amour d'accuser la lenteur ; écoute néanmoins la voix infaillible qui dit : « Attends le « Seigneur ». Souffre courageusement le feu qui brûle tes reins, et vaillamment celui qui brûle ton cœur, ne regarde pas comme refusé ce que tu n'as pas reçu. Contre le desespoir et la défaillance, écoute cette parole : « Attends le Seigneur ».

[1] Ps. XXVI, 7. — [2] Id. 8. — [3] Id. 9. — [4] Ibid. — [5] Id. 10. — [6] Id. 11.

[1] Ps. XXVI, 12. — [2] Id. 13. — [3] Sag. I, 11. — [4] Ps. XXVI, 14.

DEUXIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME XXVI.

ESPOIR EN DIEU.

—

Saint Augustin paraphrase le psaume en forme d'homélie, il s'empare des expressions et des sentiments du Prophète pour encourager les chrétiens en butte ici-bas à la persécution et attirer en eux le désir du vrai bonheur.

1. Le Seigneur notre Dieu, voulant nous adresser des paroles consolantes, en nous voyant réduits par son juste arrêt à manger notre pain à la sueur de notre front[1], daigne emprunter notre langage pour nous parler, afin de nous montrer, non-seulement qu'il nous a créés, mais encore qu'il habite avec nous. Nous avons entendu et en partie chanté les paroles du psaume. Si nous disons que ces paroles sont les nôtres, craignons de n'être pas dans le vrai, puisqu'elles appartiennent plus à l'Esprit-Saint qu'à nous. Pourtant il y aurait une évidente fausseté à dire que ce sont là nos paroles, puisqu'elles ne sont que les gémissements d'âmes dans la peine : ou bien ces cris pleins de douleur et de larmes, qui retentissent d'un bout à l'autre du psaume, seraient-ils de Celui qui ne peut être dans la détresse? Dieu est miséricordieux, mes frères, et nous misérables. Celui qui est assez compatissant pour daigner adresser la parole à des malheureux, a daigné prendre aussi le langage du malheur. Il est donc vrai de dire, que ces paroles sont les nôtres et qu'elles ne nous appartiennent point; que c'est la voix de l'Esprit-Saint, et que néanmoins elle n'est pas la sienne. C'est la parole de l'Esprit-Saint, puisqu'elle n'est dans notre bouche que par son inspiration; mais elle n'est point sa parole, en ce sens qu'il ne ressent ni la misère ni la fatigue, et ces paroles sont les cris de la douleur et du travail. Elles sont nos paroles, puisqu'elles témoignent de notre misère ; mais elles ne viennent point de nous, puisque c'est à sa grâce que nous devons de pouvoir gémir.

2. « Psaume de David, avant qu'il ait reçu « l'onction[2] ». Tel est le titre du psaume : « Psaume de David, avant qu'il ait reçu l'onc- « tion ». C'est-à-dire, avant qu'il fût oint, car il reçut l'onction royale[3]. Il n'y avait alors d'onction que pour le roi et pour le prêtre ; et ces deux hommes qui recevaient l'huile sainte, étaient la figure du Christ seul roi et seul prêtre, et appelé Christ, de l'onction qu'il a reçue. Et non-seulement notre chef a reçu l'onction, mais nous aussi qui sommes son corps. Il est donc notre roi, parce qu'il nous dirige et nous gouverne ; il est prêtre, parce qu'il intercède pour nous[2]. Il est encore le seul prêtre qui soit en même temps victime. Car la victime du sacrifice, qu'il offrit à Dieu, n'est autre que lui-même : et il n'eût pu trouver en dehors de lui une victime raisonnable, très-pure, capable de nous racheter par l'effusion de son sang, comme l'agneau sans tache, et de nous incorporer à lui comme ses membres, et de nous faire avec lui un seul et même Christ. C'est pourquoi tous les chrétiens participent à l'onction, qui, dans l'Ancien Testament, était l'apanage exclusif de deux personnes. D'où il suit que nous sommes le corps du Christ, puisque nous avons tous reçu l'onction ; et que nous sommes tous en lui des christs et un seul Christ, car la tête et les membres composent le Christ dans son intégrité. Cette onction doit perfectionner en nous la vie spirituelle qui nous est promise. Ce psaume est donc la prière d'une âme soupirant après cette vie spirituelle, et demandant avec instance la grâce qui sera parfaite en nous, à notre dernier jour. Aussi a-t-il pour titre : Avant l'onction. Car nous recevons, ici-bas, l'onction dans le sacrement, et le sacrement est la figure de ce que nous devons être un jour. Et cet avenir inconnu et ineffable, voilà ce que nous devons désirer, ce qui doit nous faire gémir quand nous recevons le sacrement, afin qu'un jour nous jouissions de cette réalité dont le sacrement est un symbole.

3. Voici donc le psaume : « Le Seigneur

[1] Gen. III, 19. — [2] Ps. XXVI, 1. — [3] I Rois, XVI, 13.

[1] Rom. VIII, 34.

« est ma lumière et mon salut, que pourrai-« je craindre[1] ? » C'est lui qui m'éclaire ; arrière les ténèbres ! c'est lui qui est mon salut, arrière l'infirmité ! En marchant dans la force et dans la lumière, qu'ai-je à craindre ? Ce salut qui vient de Dieu n'est point un salut qu'on puisse m'arracher ; ni sa lumière un flambeau que l'on puisse éteindre. C'est donc Dieu qui nous éclaire, et nous qui sommes éclairés, c'est Dieu qui nous sauve, et nous qui sommes sauvés. Si donc c'est Dieu qui est lumière, nous qui sommes éclairés, lui qui est sauveur, nous qui sommes sauvés, sans lui nous ne serions que ténèbres et que faiblesse. Ayant donc en lui une espérance ferme, fondée, inébranlable, qui pouvons-nous craindre ? Le Seigneur est donc ta lumière, le Seigneur est ton sauveur. Crains encore, si tu trouves une puissance plus grande. J'appartiens donc au Dieu plus puissant que tous, car il est le Tout-Puissant; c'est lui qui m'éclaire, lui qui me sauve ; je le crains, et n'ai pas d'autre crainte. « C'est le « Seigneur qui protége ma vie, qui pourrait « me faire peur ? »

4. « Des pervers s'approchaient pour dévo-« rer ma chair, mes ennemis, mes persécu-« teurs ont chancelé, et sont tombés[2] ». Qu'ai-je donc à redouter ? Qui serait à craindre pour moi ? Qui me ferait peur, et pourquoi trembler ? Voilà que mon persécuteur chancelle et tombe. Et pourquoi me persécuter ? « Pour dévorer ma chair ». Qu'est-ce que ma chair ? Mes affections charnelles. Qu'ils sévissent donc avec fureur en me persécutant, rien de moi ne peut mourir, que ce qui est mortel. Il y a chez moi quelque chose que la persécution ne saurait atteindre, c'est le sanctuaire qu'habite mon Dieu. Que mes ennemis mangent ma chair ; une fois ma chair consumée, je serai tout esprit, l'homme spirituel. Et même le Seigneur m'a promis un salut si complet, que cette chair mortelle, qui semble être pour un temps la proie de mes persécuteurs, ne périra pas éternellement, et que les membres doivent espérer pour eux-mêmes cette résurrection qu'ils ont admirée dans leur chef. Que peut craindre mon âme, quand le Seigneur y habite ? Que pourra craindre ma chair, quand ce corps corruptible sera revêtu d'incorruptibilité ? Voulez-vous voir comment ces persécuteurs, qui dévorent notre chair, ne sont cependant point à craindre pour elle ? « Il est semé un corps animal, « il ressuscitera un corps spirituel ». Quelle ne doit donc pas être la confiance de celui qui comprend : « Le Seigneur est ma lumière et mon « salut, que puis-je craindre ? Il protége ma « vie, qui me ferait peur? » Un prince est environné de ses gardes et ne craint rien ; un mortel gardé par d'autres mortels est plein d'assurance, et quand ce mortel sera gardé par le Dieu immortel, il craindra et tremblera ?

5. Ecoutez maintenant quelle doit être la confiance de celui qui parle ainsi : « Que des « armées campent autour de moi, mon cœur « n'en sera point ému[1] ». Un camp est fortifié, mais qu'y a-t-il de plus fort que Dieu ? « Qu'on me livre un assaut ». Que me ferait un assaut? Peut-il m'enlever mon espérance? Peut-il m'arracher le don du Tout-Puissant? Celui qui donne est invincible, et le don qu'il fait ne peut être ravi. Ravir le don, ce serait vaincre le donateur. Donc, mes frères, ces biens temporels eux-mêmes, nul ne peut nous les ravir que celui qui nous les a donnés. Pour les biens spirituels qu'il nous accorde, il ne les reprend que si tu les perds ; mais les biens temporels, les biens de la santé, c'est Dieu qui nous les enlève, puisque nul autre ne le peut s'il n'en a reçu de lui le pouvoir. Nous savons, pour l'avoir lu dans Job, que le diable même[2], qui paraît avoir reçu pour cette vie le plus grand pouvoir, ne peut rien sans la permission de Dieu. Il a reçu quelque puissance sur les biens abjects, lui qui a perdu les plus grands et les plus relevés. Son pouvoir n'est pas même l'effet de sa colère, mais la peine de sa condamnation. Lui non plus n'a donc de pouvoir sur nous que par la permission de Dieu. C'est ce que nous voyons dans le livre cité, et le Seigneur dit dans l'Evangile : « Cette nuit, le démon « a demandé de vous passer au crible comme « le froment, mais j'ai prié pour toi, Pierre, « afin que ta foi ne défaille point[3] ». Dieu lui accorde ce pouvoir, afin de nous punir ou de nous éprouver. Donc, si nul ne peut nous ravir le don de Dieu, ne craignons que Dieu seul. Quels que soient les frémissements contre nous, quelle que soit l'insolence de tout autre ennemi, rassurons notre cœur.

6. « Qu'on me livre un assaut, c'est en elle « que je veux espérer ». Qui, elle ? « J'en ai

[1] Ps. XXVI, 1. — [2] Ps. XXVI, 4.

[1] Ps. XXVI, 3. — [2] Job. I. — [3] Luc, XXII, 31.

« demandé une au Seigneur [1] ». Il met au féminin le bienfait qu'il a sollicité, comme s'il disait : J'ai fait une seule demande. Dans la conversation, par exemple, nous autres latins mettons souvent deux au féminin et non au masculin ; l'Ecriture a dit de la même manière : « J'en ai demandé une au Seigneur, « je la réclamerai ». Voyons ce qu'a demandé celui qui n'a plus aucune crainte. Quelle sécurité d'âme ! Voulez-vous ne rien craindre aussi ? Demandez cette seule grâce que demande uniquement celui qui ne craint rien ; mais qu'a-t-il demandé, afin de ne rien craindre ? « J'ai fait une demande au Sei« gneur, et j'y reviendrai ». Telle est l'occupation de ceux qui marchent dans la voie droite. Quelle est donc cette demande, cette grâce unique ? « C'est d'habiter dans le palais « du Seigneur tous les jours de ma vie ». Elle est unique, parce qu'on appelle palais la demeure où nous devons être éternellement. On appelle maisons les demeures d'ici-bas, que l'on appellerait mieux des tentes, puisque les tentes sont pour les voyageurs, qui sont une certaine milice et qui livrent des assauts à l'ennemi. Donc, s'il y a des tentes, il est visible qu'il y a des ennemis. Car habiter les mêmes tentes, c'est être compagnon sous la tente, ce qui se dit des soldats, vous le savez. Donc ici-bas est la tente, là-haut est le palais. Mais on abuse de la ressemblance pour appeler tente ce qui est maison, et souvent encore, le même abus fait appeler maison ce qui est une tente. Toutefois, le ciel est à proprement parler le palais, ici-bas nous sommes sous des tentes.

7. Dans un autre psaume, le Prophète nous marque avec précision ce qui nous occupera dans cette demeure : « Bienheureux, ô mon « Dieu, ceux qui habitent votre demeure, ils « vous béniront dans les siècles éternels [2] ». Telle est la passion violente, pour parler ainsi, tel est l'amour qui dévore comme une flamme celui qui désire passer tous les jours de sa vie dans la maison du Seigneur, et par ces jours à passer dans la maison de Dieu, il entend non plus des jours qui finiront, mais des jours éternels. Il en est de ces jours comme des années dont il est dit : « Et vos années, Sei« gneur, ne finiront point [3] ». Car les jours de la vie éternelle ne sont qu'un seul jour sans fin. Il dit donc au Seigneur : « C'est là « mon désir, c'est là ma prière unique ; celle « que je répéterai ». Et comme si nous lui disions : Que ferez-vous dans la maison de Dieu ? Quel plaisir y goûterez-vous ? Quelle joie y sollicitera votre cœur ? Quelles délices alimenteront votre joie ? Car vous n'y demeurerez point si vous n'y êtes heureux. D'où vous viendra cette félicité durable ? Ici-bas les plaisirs de l'homme sont variés, et l'on appelle malheureux celui qui est privé de ce qu'il aime. Les hommes ont des goûts différents, et l'on appelle heureux celui qui paraît avoir ce qu'il aime. Toutefois, celui-là est vraiment heureux, non qui possède ce qu'il aime, mais bien qui aime ce qui est aimable. Il est quelquefois plus malheureux de posséder ce que l'on aime que d'en être privé. Il est malheureux d'aimer ce qui peut nuire, plus malheureux encore de le posséder. Quand notre amour est dépravé, Dieumet sa bonté à nous refuser ce que nous aimons ; et c'est dans sa colère qu'il nous accorde ce que nous avons tort d'aimer. Saint Paul nous l'enseigne clairement, quand il dit des anciens que « Dieu les a « livrés aux désirs de leurs cœurs [1] ». Il leur a donc livré ce qu'ils désiraient, mais pour leur damnation. Il nous dit encore que Dieu rejette nos demandes : « Trois fois », dit-il, « j'ai prié « le Seigneur de me délivrer (de l'aiguillon de « la chair), et il m'a répondu : Ma grâce « te suffit, car la vertu se fortifie dans la fai« blesse [2] ». Dieu donc livra les philosophes aux désirs de leurs cœurs, et rejeta la prière de saint Paul. Il exauce les uns pour leur damnation, il refuse à l'autre pour son bien spirituel. Mais quand l'objet de nos désirs est d'accord avec la volonté de Dieu, sans aucun doute, il nous l'octroiera. Et ce que nous devons désirer uniquement, c'est d'habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de notre vie.

8. Il y a toutefois, pour les hommes, dans nos demeures terrestres, des délices et des joies bien diverses ; et chacun veut choisir pour l'habiter le lieu où rien ne blessera son âme, et où elle trouvera de nombreux agréments ; que ces agréments disparaissent et l'homme cherche ailleurs. Ayons la curiosité de demander au psalmiste, et qu'il veuille bien nous dire ce qu'il doit faire, ce que nous ferons avec lui, dans cette agréable demeure où il désire, où il souhaite si vivement, où il demande comme grâce unique au Seigneur

[1] Ps. XXVI, 4. — [2] Ps. LXXXIII, 5. — [3] Id. CI, 28.

[1] Rom. I, 24. — [2] II Cor. XII, 8, 9.

d'habiter tous les jours de sa vie. Que faites-vous là, dites-moi? quel est l'objet de vos désirs? Ecoutez sa réponse : « C'est de contem« pler la beauté du Seigneur[1] ». C'est là ce que je désire, et voilà pourquoi je veux habiter dans la maison du Seigneur, tous les jours de ma vie. Spectacle immense, contempler la beauté du Seigneur même! Quand la nuit d'ici-bas sera écoulée, il veut se reposer à la lumière de Dieu. Notre nuit sera passée alors, et le matin se lèvera pour nous. Aussi est-il dit dans un autre psaume : « Au matin je se« rai debout, et je vous contemplerai[2] ». Maintenant que je suis tombé, je ne puis vous contempler ; mais alors je me tiendrai debout et je vous contemplerai. C'est l'homme qui parle ainsi, car c'est l'homme qui est tombé, et si nous ne fussions tombés, le Messie ne serait point venu pour nous relever. Nous sommes donc tombés, et il est descendu. Il est remonté, et nous sommes relevés : « Car nul ne « peut remonter, si d'abord il n'est des« cendu[3] ». Celui qui était tombé est relevé, celui qui était descendu est remonté. S'il est remonté seul, n'allons point nous décourager. Car il n'est descendu que pour nous relever ; et alors nous nous tiendrons debout, et nous contemplerons, et nous serons comblés de joie. Voilà tout ce que j'ai dit, et vous vous récriez sous le poids du désir de cette beauté que vous ne voyez pas encore. Elevez votre cœur au-dessus de tout ce qui vous est ordinaire, élevez votre intelligence au-dessus de toutes ces pensées charnelles, qui vous viennent des convoitises du corps, et qui vous représentent je ne sais quels fantômes. Bannissez tout de votre esprit, renoncez à tout ce qui se présentera, et confessant la faiblesse de votre cœur, dites à propos de toute pensée qui vous viendra dans l'esprit : Ce n'est point cela ; si c'était là ce que l'on me promet, il ne me viendrait point à la pensée. De cette manière, vous aspirez à quelque bien. Quel bien? Le bien de tout bien, d'où découlent tous les biens, et auquel on ne peut rien ajouter de bien. Partout ailleurs, tu diras un homme de bien, une bonne terre, un bon édifice, un bon animal, un bon arbre, une bonne santé, un bon naturel, tu ajoutes à la qualité de bien ; mais ici, c'est le bien simplement, le bien d'où vient à tout le reste la bonté, le bien d'où découlent tous les autres biens : telle est la beauté du Seigneur que nous contemplerons. Voyez, mes frères : si tout ce que l'on appelle ici-bas des biens, a pour nous des charmes ; si nous sommes épris d'un bien qui n'est pas le bien par lui-même ; car tout ce qui est mobile n'est pas par lui-même un bien ; jugez quel sera le charme du beau immuable, éternel, et demeurant toujours le même. Car ce que l'on appelle ici-bas des biens, n'aurait pour nous aucun attrait, s'il n'avait réellement quelque chose de bien ; et il n'y aurait là rien de bien, s'il ne découlait de celui qui est simplement le bien.

[1] Ps. XXVI, 4. — [2] Id. v, 5 — [3] Jean, III, 13.

9. Voilà pourquoi, dit le Prophète, je veux habiter la maison du Seigneur tous les jours de ma vie. Je vous ai exposé ce motif : « C'est « pour contempler la beauté du Seigneur ». Mais pour que je contemple sans relâche, pour que rien ne me trouble dans cette contemplation, que nulle suggestion ne m'en détourne, que nulle puissance ne m'en arrache, que je ne sois en butte à nulle jalousie et que je goûte en paix les délices du Seigneur, mon Dieu, que doit-il m'arriver? La protection du Seigneur. Non-seulement donc je veux contempler la beauté du Seigneur, dit le Prophète, mais je veux être « protégé comme son « temple ». Pour qu'il me protége comme son temple, je deviendrai son temple en effet, et je serai sous sa garde. En est-il d'un temple du vrai Dieu comme des temples des idoles? Les idoles sont à couvert dans leurs temples, mais le Seigneur notre Dieu protége lui-même son temple, et je serai en sûreté. Le contempler sera mon bonheur, sa protection sera ma sûreté. Autant ma contemplation sera parfaite, autant le sera sa protection ; et plus sera parfait le bonheur de la contemplation, plus ma sainteté sera inaccessible à la corruption. A ces deux paroles : « Je contemple« rai et je serai protégé », nous pouvons ramener celles qui commencent le psaume : « Le Seigneur est ma lumière et mon salut, « qu'aurai-je à craindre? » Le Seigneur est ma lumière, puisque je contemplerai sa beauté. Il est mon salut, puisqu'il me protégera comme son temple.

10. Mais pourquoi Dieu nous accordera-t-il cette grâce pendant l'éternité? « Parce qu'il « m'a caché dans son pavillon au jour de mes « malheurs[1] ». J'habiterai donc dans son palais tous les jours de ma vie, afin de contem-

[1] Ps. XXVI, 5.

pler la beauté du Seigneur et d'être protégé comme son temple. D'où me vient cependant la confiance d'y arriver un jour? « C'est qu'il « m'a recueilli dans son pavillon au jour de « mes malheurs ». Il n'y aura plus alors de jours mauvais pour moi, mais c'est dans les jours difficiles de cette vie que le Seigneur a jeté sur moi les yeux. Si donc il me regarde avec une telle bonté quand je suis si éloigné de lui, que sera-ce quand je jouirai de lui? Je n'agissais donc point avec témérité, quand je lui faisais cette prière unique, et mon cœur ne me disait point : quelle demande, et à qui la fais-tu? Oses-tu bien t'adresser à Dieu, misérable pécheur? Oses-tu bien espérer de contempler le Seigneur, faible créature au cœur souillé? Oui, j'ose bien l'espérer, non pas de moi, mais de son ineffable bonté; cet espoir n'est point une présomption chez moi, mais un gage de sa tendresse. Celui qui me témoigne tant de bonté dans le cours de mon pèlerinage, m'abandonnera-t-il au terme, « lui « qui m'a recueilli dans son pavillon, en des « jours mauvais? » Nos jours mauvais sont les jours de cette vie. Autres sont les jours mauvais pour les impies, et autres pour les fidèles. S'il n'y avait pas de jours mauvais pour ceux qui ont la foi, mais qui sont encore éloignés du Seigneur, car, selon l'Apôtre, « nous sommes loin du Seigneur, tant que « nous habitons un corps[1] »; que signifierait cette parole de l'Oraison dominicale : « Déli« vrez-nous du mal[2]? » si nous ne sommes pas au jour des malheurs. Mais les jours mauvais sont bien différents pour ceux qui n'ont pas la foi : Dieu néanmoins ne les méprise pas, puisque Jésus-Christ est mort pour eux[3]. Que notre âme donc s'enhardisse, et demande au Seigneur ce bien qui est unique; elle l'obtiendra et le possédera en toute sûreté. Si elle est tant aimée dans sa laideur, que sera-ce quand elle sera purifiée! « Il m'a recueilli « dans son pavillon, au jour de mes malheurs, « il m'a protégé dans le secret de son sanc« tuaire[4] ». Quel est le secret de son sanctuaire? Qu'entendre par là? Le tabernacle avait, ce semble, plusieurs parties à l'extérieur; mais il y avait, à l'intérieur du temple, un lieu mystérieux appelé sanctuaire secret. Qu'était ce sanctuaire? Le grand prêtre seul y pénétrait[5]. Et peut-être est-ce le Pontife qui est lui-même ce tabernacle secret du Seigneur. Car il s'est formé un corps du tabernacle de notre chair, et il est devenu pour nous un asile mystérieux; et de la sorte, les membres qui croient en lui, formeraient le tabernacle, et lui-même en serait le lieu secret. « Vous « êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu « avec le Christ[1] », a dit l'Apôtre.

11. Veux-tu comprendre que tel est le sens de l'Apôtre? La pierre, c'est le Christ[2]. Ecoute ce qui suit : « Il m'a recueilli dans son « tabernacle au jour de mes malheurs, il m'a « caché à l'ombre de son sanctuaire ». Tu voulais connaître le secret de ce sanctuaire; écoute la suite : « Il m'a élevé sur la pierre ». Donc il m'a élevé sur le Christ. Tu t'es humilié dans la cendre, et Dieu t'a élevé sur la pierre. Mais le Christ est au ciel, et toi sur la terre. Ecoute la suite : « Dès maintenant, il a « élevé ma tête au-dessus de la tête de mes « ennemis ». Dès maintenant, avant que je fusse arrivé à ce palais que je veux habiter tous les jours de ma vie, avant que je fusse arrivé à contempler le Seigneur, « dès au« jourd'hui, il a élevé ma tête au-dessus de « mes ennemis ». Je suis persécuté, il est vrai, par les ennemis du corps de Jésus-Christ; il est vrai que je ne suis point complétement au-dessus de mes ennemis : toutefois « le Seigneur a élevé ma tête au-dessus « de tous mes adversaires ». Déjà notre chef, qui est le Christ, est au ciel; et pourtant nos ennemis peuvent encore sévir contre nous, puisque nous ne sommes pas élevés au-dessus d'eux; mais notre chef est dans le ciel d'où il a dit : « Saul, Saul, pourquoi me persécu« ter[3]? » Il montrait ainsi qu'il est en nous ici-bas; donc, nous sommes en lui au ciel, puisque, « dès aujourd'hui, il a élevé ma tête « au-dessus de mes ennemis ». Tel est le gage que nous avons de notre union éternelle par la foi, l'espérance et la charité, avec notre chef qui est dans le ciel; c'est que lui-même demeure avec nous sur la terre, jusqu'à la consommation des siècles[4], par sa divinité, sa bonté, son unité.

12. « J'ai jeté les yeux de toutes parts, et « j'ai offert dans son tabernacle un sacrifice « de louanges[5] ». Nous offrons une hostie de jubilation, une hostie de joie, une hostie de félicitation, une hostie d'actions de grâ-

[1] II Cor. v, 6. — [2] Matt. vi, 13. — [3] Rom. v, 6. — [4] Ps. xxvi, 5. — [5] Heb. xi, 3.

[1] Coloss. iii, 3. — [2] I Cor. x, 4. — [3] Act. ix, 4. — [4] Matt. xxviii, 20. — [5] Ps. xxvi, 6.

ces, qui demeure au-dessus de toute expression. Où l'offrons-nous? Dans son tabernacle, dans la sainte Eglise. Quelle est cette hostie? Une joie infinie, inénarrable, que nulle parole ne peut exprimer. Telle est cette hostie d'allégresse. Où la chercher et où la trouver? En cherchant de toutes parts. « J'ai « jeté les yeux partout », dit le Prophète, et « j'ai offert dans son tabernacle une hostie d'ac« clamation ». Que ton âme s'adresse à toute créature, et toute créature te répondra : C'est Dieu qui m'a faite. Tout le beau d'une œuvre d'art fait l'éloge de l'ouvrier, et ton admiration pour l'Ouvrier suprême grandira, à mesure que tu considéreras ses œuvres. Tu vois le ciel, c'est le chef-d'œuvre de Dieu. Tu vois la terre, c'est Dieu qui l'a couverte de ces plantes sans nombre, de ces germes variés à l'infini, qui l'a peuplée d'animaux. Parcours une seconde fois les cieux et la terre, que rien ne t'échappe ; de toutes parts tu entendras publier la gloire du Créateur; et ces beautés si diverses des créatures forment un concert harmonieux en l'honneur de celui qui les a faites. Qui pourra nous expliquer toute la création? Qui en dira les merveilles? Qui pourrait chanter dignement les cieux, la terre, les mers, et tout ce qu'ils renferment? Ce ne sont là toutefois que des créatures visibles. Qui chantera dignement les anges, les trônes, les dominations, les principautés, les puissances? Qui pourra louer dignement ce qu'il y a de vital en nous, qui anime notre corps, qui fait mouvoir nos membres, qui agit sur nos sens, qui embrasse tant de choses par la mémoire, qui nous fait discerner par l'intelligence? Si le langage humain devient si pauvre quand il s'agit des créatures de Dieu, comment louer le Créateur, à moins qu'à défaut de paroles, nous n'ayons recours à des acclamations? « J'ai cherché partout et j'ai « offert au Seigneur, dans son tabernacle, une « hostie d'acclamation ».

13. On peut donner à ces paroles un autre sens qui me paraît plus en harmonie avec la suite du Psaume. L'interlocuteur dit qu'il a été élevé sur le rocher, qui est le Christ; que sa tête, qui est aussi le Christ, a été élevée au-dessus de ses ennemis : il veut donc nous faire comprendre que lui-même, élevé sur le rocher, a été encore, dans son chef adorable, élevé au-dessus de ses ennemis ; faisant allusion à la gloire de l'Eglise à qui ses persécuteurs ont dû céder la victoire; et comme cette victoire est la conversion de l'univers entier à la foi de Jésus-Christ : « J'ai jeté les yeux « partout », dit le Prophète, « et j'ai offert à « Dieu, dans son tabernacle, une hostie de « bénédiction » ; c'est-à-dire, j'ai considéré la foi de tout l'univers, cette foi qui élève ma tête bien au-dessus de mes persécuteurs, et dans le temple du Seigneur, ou plutôt dans cette Eglise qui embrasse le monde, je l'ai béni, avec une joie ineffable.

14. « Je bénirai le Seigneur, je chanterai « des hymnes en son honneur ». Tranquilles alors, nous chanterons le Seigneur sans crainte, et sans crainte nous le bénirons, quand nous contemplerons sa beauté, quand il nous protégera comme son temple, et quand la mort, absorbée dans sa victoire, nous aura délivrés de la corruption [1]. Que dire à présent que nous avons exposé les joies que nous devons goûter, quand notre prière unique sera exaucée? Que dire maintenant? « Seigneur, exaucez ma voix [2] ». Gémissons donc maintenant, prions maintenant : pour le malheureux, il n'y a qu'à gémir, pour l'indigent, qu'à prier. La prière passera, et fera place aux jubilations ; les pleurs passeront et feront place à la joie. Maintenant donc, pendant que nous sommes dans les jours mauvais, ne cessons d'invoquer le Seigneur, de lui adresser l'unique prière ; que cette prière ne soit jamais interrompue, jusqu'à ce qu'enfin, par sa grâce et sous sa direction, nous arrivions à le contempler. « Ecoutez, Seigneur, « ma voix qui crie vers vous ; ayez pitié de « moi, exaucez-moi [3] ». Telle est sa demande unique, tant que puissent durer son invocation, ses gémissements et ses larmes, il ne fait qu'une seule demande. Il a mis fin à tous ses désirs, il ne lui reste que celui d'être exaucé.

15. Voyez la prière qu'il a réellement faite : « Mon cœur vous a dit : J'ai cher« ché votre face [4] ». C'est le même sens qu'il exprimait tout à l'heure : « Je veux contem« pler la beauté du Seigneur, mon cœur vous « a dit : J'ai cherché votre face ». Si nous mettions notre joie à contempler le soleil d'ici-bas, ce n'est pas notre cœur qui dirait : « J'ai « recherché votre face », mais plutôt les yeux de notre corps. Mais à quel autre notre cœur peut-il dire : « J'ai recherché votre face »,

[1] I Cor. XV, 54. — [2] Ps. XXVI, 7. — [3] Id. 7. — [4] Id. 8.

sinon à celui qui n'est visible qu'aux yeux du cœur? La lumière sensible est pour les yeux du corps, mais la lumière divine pour ceux du cœur. Or, voulez-vous voir cette lumière qui est faite pour les yeux du cœur? car c'est Dieu lui-même, comme l'a dit saint Jean : « Dieu est lumière, et il n'y a point de ténè« bres en lui [1] » ; voulez-vous donc voir cette lumière? Purifiez l'œil qui la voit : « Bien« heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils « verront Dieu [2] ».

16. « Mon cœur vous a dit : J'ai cherché « votre face; c'est votre face, ô mon Dieu, que « je rechercherai ». Je n'ai fait au Seigneur qu'une seule demande, et je la ferai toujours, c'est de voir votre face : « Ne détournez donc « point de moi votre visage ». Voyez comme il s'arrête à cette unique demande! Voulez-vous aussi l'obtenir? N'en faites aucune autre. Fixez-vous uniquement à celle-là, puisque seule elle vous suffira. « Mon cœur vous a dit : « J'ai cherché votre face; et cette face, ô mon « Dieu, je la rechercherai. Ne détournez point « de moi votre visage : dans votre colère, ne « vous détournez point de votre serviteur [3] ». On ne pouvait rien dire de plus magnifique et de plus divin. Ils comprennent, ceux qui aiment véritablement. Tout autre mettrait son bonheur à jouir sans fin de ces biens terrestres qu'il aime par-dessus tout : il n'offrirait à Dieu ses adorations et ses prières qu'afin d'en obtenir de vivre longtemps dans ces délices, de ne perdre aucun objet de ses affections terrestres, ni son or, ni son argent, ni ses domaines dont la vue peut lui procurer une jouissance, de ne voir mourir ni ses amis, ni ses enfants, ni son épouse, ni ses clients; il voudrait toujours vivre dans la possession de ses biens. Mais parce qu'il ne le peut toujours, et qu'il sait qu'il mourra, dans le culte qu'il rend à Dieu, dans ses prières, dans ses gémissements, il se contentera peut-être de lui demander ces biens pendant toute sa vieillesse. Que Dieu lui dise : Je te fais immortel avec ces biens; il acceptera l'immortalité comme un grand bienfait, et il ne pourrait contenir les transports de sa joie. Tel n'est point le désir de celui qui n'a fait au Seigneur qu'une seule demande. Que peut-il donc souhaiter? de contempler la beauté du Seigneur, tous les jours de sa vie. De même encore celui qui, dans le service de Dieu, ne se proposerait aucun autre but et ne craindrait, dans la colère de Dieu, que de perdre quelqu'un des biens temporels qu'il pourrait posséder. Ce n'est point là ce que craint celui qui parle ici, puisqu'il permet à ses ennemis « de manger sa chair [1] ». Que craint-il donc de la colère de Dieu? Qu'elle ne le prive de l'objet de son amour. Qu'a-t-il aimé? Votre face, ô mon Dieu. Il regarderait comme un effet de la colère divine que le Seigneur détournât de lui son visage : « Ne vous détour« nez point de votre serviteur dans votre « colère [2] ». On pourrait peut-être lui répondre : Pourquoi redouter qu'il se détourne de toi dans sa colère? S'il se détournait de toi dans sa colère, tu aurais moins à craindre ses vengeances; et si tu tombes entre ses mains dans sa colère, il la déchargera sur toi. Tu dois donc souhaiter qu'il se détourne de toi dans sa colère. Non, répond-il, car il sait ce qu'il souhaite. La colère de Dieu, pour lui, c'est de lui dérober sa face. Mais si Dieu te rendait immortel au milieu de ces délices et de ces joies voluptueuses? Ce n'est point là ce que je désire, nous répond le chaste ami de Dieu; tout ce qui n'est point lui-même n'a aucune douceur pour moi. Loin de moi tout autre don que le Seigneur voudrait me faire : qu'il se donne à moi lui-même. « Ne vous « détournez point de votre serviteur, dans « votre colère ». Quelquefois le Seigneur se détourne de nous, mais sans colère; aussi, plusieurs lui disent-ils : « Détournez « votre visage de mes péchés [3] ». Détourner sa face de tes péchés, ce n'est donc point se détourner de toi dans sa colère. Qu'il détourne donc sa face de vos péchés, mais non de vous.

17. « Soyez mon aide, ne m'abandonnez « pas [4] », car je suis dans la voie; je vous ai demandé uniquement d'habiter dans votre maison, tous les jours de ma vie, de contempler vos beautés, et d'être protégé comme votre temple. C'est là l'unique bien que je demande, et je suis dans la voie qui y conduit. Peut-être me direz-vous: Efforce-toi, marche, je t'ai donné le libre arbitre, tu as ta volonté; marche dans la voie, aime la paix, recherche-la; garde-toi de t'écarter du chemin [5], de t'arrêter en chemin, de regarder en arrière : marche avec persévérance, parce que « celui-

[1] I Jean, I, 5. — [2] Matt. V, 8. — [3] Ps. XXVI, 9.

[1] Ps. XXVI, 2. — [2] Id. 9. — [3] Ps. L, 11. — [4] Id. XXVI, 9. — [5] Id. XXXIII, 15.

« là sera sauvé, qui aura persévéré jusqu'à la « fin [1] ». Avec le libre arbitre, tu crois pouvoir marcher; ne présume rien de toi-même; que le secours t'abandonne, et il n'y aura pour toi que défaillance en chemin, que chute, égarement, immobilité. Dites-lui donc : Il est vrai, Seigneur, que vous m'avez donné une volonté libre , et que sans vous mes efforts ne sont rien. « Soyez mon aide, ne m'abandon« nez pas ; ne me rejetez pas, ô Dieu, qui êtes « mon salut [2] ». Vous m'aiderez, car je suis l'ouvrage de vos mains ; vous n'abandonnez pas vos créatures.

18. « Voilà donc que mon père et ma « mère m'ont abandonné [3] ». Il se fait petit enfant devant Dieu et le choisit pour son père, le considère comme sa mère. Dieu est un père, parce qu'il crée, parce qu'il appelle à son service, parce qu'il ordonne, parce qu'il gouverne ; il est une mère, parce qu'il réchauffe, qu'il nourrit, qu'il allaite, qu'il porte dans son sein. « Mon père donc et ma mère m'ont « abandonné; mais le Seigneur m'a pris » pour me diriger et me nourrir. Des parents qui doivent mourir ont engendré; des fils mortels ont succédé à des parents mortels ; ils sont nés pour succéder, après le décès des parents: mais celui qui m'a créé, ne mourra point ; et moi, je ne me séparerai jamais de lui. « Mon « père et ma mère m'ont abandonné, mais « le Seigneur m'a recueilli ». En dehors de ces deux parents, de cet homme et de cette femme qui ont été pour nous Adam et Eve, et nous ont donné une vie corporelle, nous avons, ou plutôt nous avons eu un autre père, et une autre mère. Le démon qui est le père de ce siècle, était notre père quand nous étions dans l'infidélité ; car le Seigneur dit aux infidèles : « Vous avez le diable pour « père [4] ». Si donc c'est là le père de tous les impies qui agit sur les enfants rebelles [5], quelle sera leur mère ? Il est une certaine cité que l'on nomme Babylone ; c'est la cité des enfants de perdition, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident : à elle appartient l'empire de la terre. Elle est la capitale de ce que vous appelez la République, que vous voyez vieillir de jour en jour, et décroître. C'est elle qui fut d'abord notre mère, c'est en elle que nous avons pris naissance. Nous avons depuis connu un autre père, et nous avons quitté le diable. Comment oserait-il approcher de ceux qu'a recueillis un Dieu tout-puissant ? Nous connaissons une autre mère, la Jérusalem céleste ou la sainte Eglise dont une portion encore est en exil sur la terre ; et nous avons quitté Babylone. « Mon père et ma mère « m'ont abandonné » : ils n'ont plus aucun bien à me faire ; et quand ils paraissaient m'en faire quelqu'un, c'était vous qui me le faisiez, ô mon Dieu, et je le leur attribuais.

19. Qui peut, si ce n'est Dieu seul, faire en ce bas monde quelque bien à l'homme? Qui peut lui rien enlever, sans l'ordre ou la permission de Dieu qui nous a tout donné? Mais les hommes, dans leur folie, croient tenir ces richesses des démons qu'ils adorent, et souvent ils se disent en eux-mêmes que Dieu leur est nécessaire pour la vie éternelle, pour la vie éternelle, vie toute spirituelle, mais que pour les biens de cette vie, il faut rendre un culte à ces puissances diaboliques. O hommes insensés ! vous donnez donc la préférence à ces biens qui vous font adorer les démons ; car ou vous préférez le culte des démons, ou si vous ne l'aimez mieux, c'est du moins autant. Dieu, cependant, ne peut souffrir que l'on partage l'encens entre ses autels et ceux du démon, dût-on lui rendre les plus grands honneurs, et pour eux, les restreindre de beaucoup. Comment? me diras-tu, ne sont-ils donc point nécessaires pour les biens d'ici-bas? Nullement. Ne devons-nous pas craindre au moins qu'ils ne nous soient nuisibles ? Ils ne peuvent nous nuire que si Dieu le permet. Toujours ils sont prêts à nous nuire, et vos sup plications ne fléchiront point leur désir implacable de faire le mal. Tel est le caractère distinctif de leur malice. Donc, le culte que vous leur rendrez ne peut aboutir qu'à offenser Dieu, qui dans sa juste vengeance vous livrera en leur pouvoir : impuissants à vous nuire, si Dieu vous eût été favorable, ils feront de vous un jouet de leur malice, parce que vous l'aurez offensé. Pour vous montrer, ô vous qui avez ces pensées, que votre culte aux démons est inutile, même pour les biens temporels, n'y a-t-il donc jamais eu de naufrage pour aucun adorateur de Neptune? et nul de ceux qui l'ont en horreur n'est-il arrivé au port? Toutes les mères qui invoquent Junon obtiennent-elles un enfantement heureux, et toutes celles qui l'ont en horreur n'ont-elles qu'un enfantement malheureux?

[1] Matt. XIX, 22. — [2] Ps. XXVI, 5. — [3] Id. 10. — [4] Jean, VIII, 44. — [5] Eph. II, 2.

Comprenez donc par là, mes frères bien-aimés, combien est grande la folie des hommes qui veulent adorer les démons pour en obtenir les biens temporels. S'il faut les adorer pour en obtenir ces biens, leurs adorateurs seuls devraient posséder les grandes fortunes. Et quand même il en serait ainsi, il nous faudrait encore renoncer à de pareils dons, pour faire à Dieu l'unique prière. Mais il y a de plus que Dieu seul peut donner ces biens, et qu'adorer les démons, c'est l'offenser. Arrière donc notre père et notre mère ; arrière Satan, arrière la cité de Babylone ! Vive le Seigneur qui nous recueille pour nous consoler par les biens du temps, et nous rendre heureux par ceux de l'éternité ! « Mon père et ma mère « m'ont abandonné, mais le Seigneur m'a « recueilli ».

20. Nous voilà donc recueillis par le Seigneur, après avoir fui Babylone et le démon qui la gouverne ; car c'est le diable qui dirige les impies, qui est le prince du monde, le prince des ténèbres. De quelles ténèbres, direz-vous ? Des pécheurs, des impies. Aussi l'Apôtre dit-il à ceux qui ont embrassé la foi : « Vous étiez autrefois ténèbres, maintenant « vous êtes lumière en Jésus-Christ [1] ». Maintenant que Dieu nous a recueillis, que devons-nous dire ? « Seigneur, établissez-moi la loi « que je dois accomplir dans votre voie ». Tu oses bien demander une loi ? Et si le Seigneur te répondait : Cette loi, l'accompliras-tu ? l'observeras-tu si je te la donne ? Il n'oserait la demander, si d'abord il n'avait dit : Le Seigneur m'a recueilli. Il ne la demanderait point, s'il n'avait dit d'abord : Venez à mon aide. Si donc vous êtes mon soutien, si vous me recueillez, « donnez-moi, Seigneur, une loi « que j'accomplisse dans votre voie ». Etablissez-moi une loi dans votre Christ. Car c'est la voie elle-même qui nous a parlé, et nous a dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie [2] ». La loi dans le Christ est une loi de miséricorde. Il est la sagesse dont il est écrit : « Elle a sur la langue « une loi de clémence [3] ». Si vous êtes coupable d'infraction à cette loi, faites-en l'aveu, et vous en obtiendrez le pardon de Celui qui a répandu son sang pour vous. Seulement, ayez soin de ne point abandonner la voie, et dites-lui : « Soyez mon protecteur, et dirigez-« moi dans le sentier de la justice, à cause de « mes ennemis [4] ». Donnez-moi une loi, mais ne me privez pas de votre miséricorde. Dans un autre psaume, le Prophète a dit : « Celui « qui vous a dicté la loi, vous donnera aussi la « miséricorde [1] ». Ces paroles donc : « Fixez-« moi, Seigneur, une loi que j'accomplisse « dans votre voie », regardent le précepte. Qu'est-ce qui nous désigne sa miséricorde ? « Dirigez-moi », dit le Prophète, « dans la « voie du bien, à cause de mes ennemis ».

21. « Ne me livrez pas aux volontés de mes « persécuteurs [2] » ; c'est-à-dire, ne permettez pas que j'acquiesce à leurs désirs. Car si tu es uni d'âme et de volonté à celui qui te persécute, ce n'est pas ta chair qu'il dévore en quelque sorte, mais bien ton âme par la perversité qu'il t'inspire. « Ne m'aban-« donnez pas aux volontés de mes persécu-« teurs ». Abandonnez-moi entre leurs mains, si vous le voulez. Telle était la prière que faisaient les martyrs, et il les a livrés aux mains des persécuteurs. Mais que leur en livrait-il ? La chair seulement. C'est encore ce qui est écrit dans le livre de Job : « La terre a été « livrée aux mains de l'impie [3] » ; c'est-à-dire, la chair est entre les mains des persécuteurs. « Gardez-vous de me livrer », non pas ma chair, mais moi. C'est moi l'âme qui vous parle, moi l'esprit qui vous parle. Je ne vous dis point : Gardez-vous de livrer ma chair aux mains de mes persécuteurs ; mais : « Gardez-vous de me livrer aux volontés de « mes persécuteurs ». Comment les hommes sont-ils abandonnés aux volontés de ceux qui les persécutent ? « Voilà que des témoins men-« teurs se sont levés contre moi ». D'abord, par cela même qu'ils sont des témoins menteurs, qu'ils entassent les accusations contre moi, et me déchirent par une foule de calomnies, si vous m'abandonnez à leurs volontés, je mentirai à mon tour, je deviendrai leur complice, et sans avoir aucune part à votre vérité, je m'associerai à leurs mensonges contre vous. « Des témoins menteurs se sont « élevés contre moi, et l'iniquité a menti « contre elle-même [4] ». A elle-même, non pas à moi. Qu'elle soit victime de ses faussetés, et non pas moi. Si vous me livrez aux volontés de mes persécuteurs, c'est-à-dire, si je m'associe à leur dessein, l'iniquité n'aura point menti pour elle seule, mais encore pour moi ; qu'ils déchaînent au contraire toute leur

[1] Eph. V, 8. — [2] Jean, XIV, 6. — [3] Prov. XXXI, 26. — [4] Ps. XXVI, 11.

[1] Ps. LXXXIII, 8. — [2] Id. XXVI, 12. — [3] Job, IX, 24. — [4] Ps. XXVI, 12.

fureur, et s'efforcent d'entraver ma course, pourvu que vous ne m'abandonniez pas à leurs volontés, et que je n'embrasse pas leurs desseins pervers, alors je demeurerai ferme, je subsisterai dans la vérité, et les mensonges de l'iniquité tourneront contre elle et non contre moi.

22. Après tant de dangers, tant de fatigues, tant d'obstacles, accablé par les vexations de ses persécuteurs, haletant, harassé, mais toujours ferme et plein de confiance dans celui qui l'a recueilli, qui le soutient, qui le conduit, qui le gouverne, le Prophète en revient à sa demande unique ; il a parcouru des yeux toutes les créatures en tressaillant de joie, il a gémi sous le poids du labeur, il soupire enfin et s'écrie : « Je crois que je verrai les « biens du Seigneur, dans la terre des vi- « vants [1] ». O biens de mon Dieu, qui êtes si doux ! biens impérissables, biens incomparables, biens éternels, biens immuables ! Quand vous verrai-je, ô biens de mon Dieu ? Je crois que je vous verrai, mais non sur la terre où l'on meurt. « Je crois que je verrai les biens « du Seigneur sur la terre des vivants ». Il me délivrera de cette terre où l'on meurt, ce Dieu qui a daigné, par amour pour moi, venir sur la terre des mortels, et mourir entre les mains des mortels. « Je crois que je verrai le « Seigneur dans la terre des vivants ». Telle est sa parole quand il soupire, sa parole quand il est accablé, sa parole au milieu de dangers sans nombre ; et cependant il espère tout de la bonté de ce même Dieu, à qui il a dit : « Seigneur, établissez-moi une loi ».

23. Et que lui dit celui-là même qui a donné la loi ? Ecoutons cette voix du Seigneur, voix d'encouragement et de consolation qui nous vient d'en haut. Ecoutons la voix de celui qui nous tient lieu de ce père et de cette mère qui nous ont quittés. Ecoutons-la, car lui-même a entendu nos gémissements, il a compris nos sanglots, il a considéré nos désirs, et la seule prière que nous lui faisons, cette unique demande, il l'a favorablement accueillie par la médiation de Jésus-Christ, notre avocat ; et tant que durera notre pèlerinage en cette vie, qui éloigne de nous ses promesses, sans toutefois nous en priver, il nous répète : « Attends le Seigneur ». En lui tu n'attendras pas un Dieu menteur, un Dieu qui se trompe, un Dieu qui ne puisse trouver de quoi vous donner. C'est le Tout-Puissant qui vous a promis, celui qui est fidèle par excellence, celui qui est la vérité même. « Attends donc le Seigneur, et travaille « en homme de cœur ». Ne te laisse pas abattre, afin de n'être point avec ceux dont il est dit : « Malheur à ceux qui ont perdu la « constance [1] ». Attends le Seigneur, c'est là ce qu'il dit à tous les hommes, bien qu'il ne parle qu'à un seul. Nous ne sommes qu'un en effet, en Jésus-Christ, nous sommes le corps du Christ, nous qui n'avons qu'un seul désir, ne formons qu'un seul vœu, qui gémissons en ces jours de tristesse, qui croyons voir les biens du Seigneur dans la terre de la vie. C'est à nous tous qui sommes un, en un seul Jésus-Christ, qu'il est dit : « Attends le Sei- « gneur, agis avec courage, affermis ton âme « et attends le Seigneur ». Que peut-il dire encore, sinon répéter ce que vous avez entendu ? « Attends le Seigneur, agis en homme « de cœur ». Celui donc qui a manqué de confiance, est un efféminé, un homme sans vigueur. Que les hommes écoutent cette parole, que les femmes la comprennent aussi, car l'homme et la femme ne sont qu'un en Jésus-Christ, qui est un seul homme. Mais il n'est plus ni homme ni femme, celui qui vit en Jésus-Christ[2]. « Attends le Seigneur, agis « en homme de cœur ; affermis ton âme et « attends le Seigneur ». C'est par la confiance que tu posséderas le Seigneur, tu posséderas celui que tu auras attendu. Libre à toi de former d'autres désirs, si tu trouves un objet plus grand, plus digne, plus suave.

[1] Ps. XXVI, 13.

[1] Eccli. II, 16. — [2] Galat. III, 28.

DISCOURS SUR LE PSAUME XXVII.

LE CHRIST A SA RÉSURRECTION.

Tout le psaume est consacré à célébrer la gloire de la résurrection et l'aveuglement des Juifs. Ils ont voulu donner la mort au Christ, et il est ressuscité pour soutenir ses élus. Quant aux Juifs incrédules, ils ont perdu la vie éternelle. De là un double démenti donné à leur perversité.

Psaume de david.

1. L'interlocuteur du psaume, c'est le médiateur dont le bras a été fort dans le combat de sa passion. Les malheurs qu'il paraît appeler sur ses ennemis, ne sont pas tant des imprécations que la prophétie de leur châtiment : de même que dans l'Evangile, s'il parle des villes qui ont vu ses miracles sans croire en lui [1], il prédit les malheurs qui les menacent, beaucoup plus qu'il ne les frappe d'anathème.

2. « Seigneur, mes cris s'élèvent jusqu'à « vous, ne retirez pas de moi votre parole, ô « mon Dieu ». Je crie vers vous, Seigneur mon Dieu, ne séparez point en moi votre Verbe de l'humanite dont je suis revêtu. « Si « jamais vous retirez de moi votre parole, je « serai semblable a ceux qui s'en vont au sé« pulcre [2] ». L'union de votre Verbe éternel avec moi fait que je ne ressemble point aux autres hommes, qui naissent dans les profondes misères du siècle, où l'on ne connaît pas plus votre Verbe que si vous gardiez le silence. « Exaucez, ô mon Dieu, la voix de « mes supplications, lorsque je crie vers vous « et que j'élève mes mains vers votre saint « temple [3] » : quand je suis cloué à la croix, pour le salut de ceux qui deviendront votre saint temple en croyant en vous.

3. « Ne confondez pas mon âme avec les « pécheurs, ne me perdez pas avec ceux qui « commettent l'iniquité, avec ceux qui ont « pour le prochain des paroles de paix [4] » : avec ceux qui me disent : « Maître, nous sa« vons que vous venez de Dieu [5] : mais le mal « est dans leur cœur » : mais leur cœur n'est ouvert qu'aux pensées perverses.

4. « Traitez-les selon leurs œuvres ». Il est juste que vous leur rendiez selon leurs actions: « Châtiez-les selon la perversité de leurs « desseins ». Car en s'étudiant au mal, ils ne peuvent trouver le bien. « Traitez-les selon « les œuvres de leurs mains [1] ». Bien que leurs œuvres servent au salut des autres, rendez-leur néanmoins ce que mérite l'œuvre qu'ils méditaient. « Rendez leur ce qu'ils mé« ritent ». Puisque, au lieu de la vérité qu'ils entendaient, ils n'ont voulu redire que la fausseté, qu'ils soient dupes de leurs propres mensonges.

5. « Aussi n'ont-ils rien compris dans les « œuvres du Seigneur [2] ». Comment savons-nous qu'ils se sont trompés eux mêmes? C'est qu' « ils n'ont rien compris aux œuvres du « Seigneur ». Tel est leur premier châtiment. Leur esprit pervers s'est attaqué à l'homme en Jésus-Christ, et ils n'ont point connu qu'il était Dieu, ni dans quel dessein du Père il s'était revêtu de notre chair. « Ni dans les œuvres « de ses mains ». Les œuvres si visibles, qui s'opéraient sous leurs yeux, ne les ont point ébranlés. « Vous les détruirez, Seigneur, et « ne les rétablirez jamais ». Qu'ils ne puissent me nuire, et qu'ils échouent dans leurs machinations artificieuses contre mon Eglise.

6. « Béni soit le Seigneur, qui a écouté la « voix de ma prière [3] ».

7. « Le Seigneur est ma force et mon sou« tien [4] ». C'est le Seigneur qui me fortifie en de telles souffrances, et qui me soutient en m'accordant la résurrection et l'immortalité. « En lui mon cœur a espéré, et il a obtenu le « secours; et ma chair a refleuri ». Elle a ressuscité. « Je le bénirai de toute mon âme ». Et ceux qui croiront en moi béniront le Seigneur, non plus par la crainte comme sous

[1] Matt. XI, 20. — [2] Ps. XXVIII, 1. — [3] Ibid. 2. — [4] Ibid. 3. — [5] Jean, III, 2.

[1] Ps. XXVII, 4. — [2] Ibid. 5. — [3] Ibid. 6. — [4] Ibid. 7.

la loi, mais avec une volonté libre en se conformant à la loi : et comme je suis en eux, c'est moi qui bénirai le Seigneur.

8. « Le Seigneur est la force de son « peuple [1] ». Non point de ce peuple qui ignore la justice de Dieu et qui s'efforce d'établir la sienne [2]; mais de ce peuple qui ne croit point à sa propre force : car c'est le Seigneur qui soutient son peuple dans sa résistance au démon parmi les difficultés de cette vie. « Il est le protecteur de ceux que son « Christ a sauvés ». En sorte qu'après avoir sauvé son peuple par son Christ et soutenu son courage dans les combats, il l'établira dans une paix sans fin.

9. « Seigneur, sauvez votre peuple et bé« nissez votre héritage [1] ». Ma chair a refleuri, et je vous adresse ma prière ; car vous m'avez dit : « Demande-moi, et je te donnerai les na« tions en héritage [2] ». Sauvez votre peuple, bénissez votre héritage, puisque tout ce qui est à moi vous appartient [3] ». Dirigez-les, élevez-les en gloire pour l'éternité ». Dirigez-les en cette vie, et d'ici-bas, élevez-les à la vie éternelle.

[1] Ps. XXVII, 8. — [2] Rom. X, 3.

[1] Ps. XXVII, 9. — [2] Id. II, 8. — [3] ...an, XVII. 10.

DISCOURS SUR LE PSAUME XXVIII.

L'ÉGLISE DE DIEU ET LA PRÉDICATION DE L'ÉVANGILE.

Ce Psaume nous expose les merveilles que doit opérer, dans les peuples de la gentilité, cette voix de Dieu qui se fait entendre et qui arrive à tous les cœurs par l'Evangile. C'est le Christ qui prend aussi possession de tous les hommes.

PSAUME POUR DAVID, A L'ACHÈVEMENT DU TABERNACLE [1].

1. Psaume en l'honneur du Médiateur, à la main forte, pour l'achèvement de son Eglise en ce monde terrestre, où elle doit chaque jour livrer bataille au démon.

2. C'est le Prophète qui parle : « Présentez, « ô Fils de Dieu, présentez au Seigneur les « fils des béliers ». Présentez-vous au Seigneur, vous que les Apôtres, ces chefs du bercail, ont enfantés par l'Evangile. « Offrez au « Seigneur l'honneur et la gloire [2] ». Que vos œuvres soient pour Dieu une gloire et une louange. « Rendez gloire au nom du Sei« gneur ». Chantez sa gloire dans le monde entier. « Adorez le Seigneur devant la gloire « de son sanctuaire [3] ». Adorez le Seigneur dans vos cœurs dilatés et sanctifiés. Car vous êtes vous-mêmes sa royale et sainte habitation.

3. « Voix du Seigneur sur les eaux ». Voix du Christ sur les peuples. « Le Seigneur a « tonné dans sa majesté ». Du milieu de la nuée de sa chair, le Seigneur nous a prêché la pénitence d'une voix effrayante et majestueuse. « L'Eternel est sur les grandes eaux [1] ». Le Seigneur Jésus a fait entendre sa voix sur les peuples, qu'il a glacés d'effroi ; il les a convertis à sa loi et a voulu habiter en eux.

4. « Voix du Seigneur, pleine de force ». Déjà la voix du Seigneur est en eux et leur donne la puissance. « Voix du Seigneur pleine « de gloire [2] ». La voix de Dieu opère en eux de grandes choses.

5. « Voix du Seigneur qui brise les cèdres ». La voix du Seigneur brise le cœur des superbes et les humilie. « Le Seigneur brise les « cèdres du Liban [3] ». Le Seigneur va briser par la pénitence ceux qui se prévalent d'une noblesse tout à fait terrestre, il va les confondre en choisissant des hommes que le monde méprise [4], pour faire éclater en eux sa puissance divine.

6. « Il les brisera, comme le jeune taureau « du Liban [5] ». Il abaissera leur orgueilleuse

[1] Ps. XXVIII. 1. — [2] Ibid. — [3] Id. 2.

[1] Ps. XXVIII, 3. — [2] Id. 4. — [3] Id. 5. — [4] I Cor. I, 28. — [5] Ps. XXVIII. 6.

hauteur, les réduira à s'humilier comme celui qui, semblable au jeune taureau, a été conduit à la boucherie par les grands de ce monde. Car « les rois et les grands de la terre « se sont levés, et ont conspiré contre le Sei« gneur et contre son Christ. Et le bien-aimé « a été comme le fils des licornes ». Car lui, le bien-aimé, le Fils unique du Père, s'est dépouillé de sa noblesse ; il s'est fait homme semblable au fils des Juifs qui n'ont point connu la justice de Dieu [1], et qui s'applaudissaient avec orgueil de leur propre justice, comme de l'unique justice.

7. « Voix du Seigneur, qui divise les traits « de flammes [2] ». Voix du Seigneur qui s'ouvre un passage au travers de ceux qui le persécutent avec la haine la plus implacable, et n'en reçoit aucune blessure, ou qui jette la division parmi ses persécuteurs les plus acharnés ; il fait dire aux uns : « Ne serait-il pas le « Christ » ; et aux autres : « Non, mais il séduit « le peuple [3] ». Il jette ainsi la division dans leur foule insensée, amène les uns à l'aimer, et abandonne les autres à leur propre malice.

8. « Voix du Seigneur, qui ébranle les dé« serts [4] ». Voix du Seigneur qui ébranle, pour les amener à la foi, ces nations qui n'avaient jadis ni espoir, ni Dieu en cette vie [5], et où n'habitait aucun homme, c'est-à-dire aucun prophète, aucun prédicateur de la parole de Dieu. « Et il ébranlera le désert de Cadès ». Alors il mettra en évidence la sainte parole de ses Ecritures, abandonnée aux Juifs qui ne la comprenaient point.

9. « Voix du Seigneur qui perfectionne les « cerfs [1] ». La voix du Seigneur amène tout d'abord à la perfection ceux qui savent surmonter et repousser les langues envenimées. « Il mettra au jour les forêts ». Il leur découvrira les obscurités des livres saints, les ombres de ses mystères, afin qu'ils y paissent en liberté. « Et chacun le glorifiera dans « son temple ». Et dans son Eglise, quiconque est régénéré dans l'éternelle espérance, bénit le Seigneur selon le don qu'il a reçu de l'Esprit-Saint.

10. « Le Seigneur habite le déluge [2] ». Tout d'abord le Seigneur habite les grandes eaux de ce monde, en la personne des saints, qu'il conserve dans son Eglise comme dans une arche [3]. « Le Seigneur s'assiéra pour régner « éternellement ». Ensuite, il s'assiéra pour régner éternellement dans ses élus.

11. « Le Seigneur donne la force à son « peuple [4] ». Parce que le Seigneur doit fortifier son peuple dans sa lutte contre les tempêtes et les ouragans du monde : car il ne lui a point promis la paix ici-bas. « Le Seigneur « bénira son peuple dans la paix ». Le même Dieu qui bénira son peuple lui donnera la paix en lui-même ; car il a dit : « Je vous « donne ma paix, je vous laisse ma paix [5] ».

[1] Rom. x, 3. — [2] Ps. XXVIII, 7. — [3] Jean, VII, 12. — [4] Ps. XXVIII, 8. — [5] Eph. II, 12.

[1] Ps. XXVIII, 9. — [2] Id. 10. — [3] Gen. VI. — [4] Ps. XXVIII, 11. — [5] Jean, XIV, 27.

PREMIER DISCOURS SUR LE PSAUME XXIX.

L'ÉGLISE, OU LE TEMPLE CONSACRÉ A DIEU.

Chaque membre de l'Eglise ou de Jésus-Christ peut tenir le langage de ce psaume. Et ce que peut dire Jésus-Christ à propos de sa résurrection, et quand il se prépare à se consacrer un temple dans les fidèles, tout fidèle sorti du péché peut se l'appliquer, et se considérer comme un temple consacré à Dieu.

POUR LA FIN, PSAUME CHANTÉ A LA DÉDICACE D'UN LIEU SACRÉ, POUR DAVID [1].

1. Pour la fin. Chant joyeux de la résurrection, qui a renouvelé non-seulement le corps de Jésus-Christ, mais de toute l'Eglise, et l'a changé en un corps immortel. Dans le psaume précédent, la tente que nous devons habiter pendant la durée de la guerre s'achevait ;

[1] Ps. XXIX, 1.

maintenant il s'agit de faire la dédicace de ce palais, que nous devons habiter dans une paix éternelle.

2. C'est le Christ qui parle ici dans son intégrité : « Je vous exalterai, Seigneur, parce « que vous m'avez relevé [1] ». Je chanterai votre grandeur, parce que vous m'avez protégé. « Et que vous n'avez point réjoui mes « ennemis de ma ruine ». Vous n'avez point permis que ceux qui, tant de fois dans l'univers entier, ont cherché à m'écraser sous le poids des persécutions, se réjouissent à mon sujet.

3. « Seigneur, mon Dieu, j'ai crié vers vous « et vous m'avez guéri [2] ». Je vous ai invoqué, Seigneur mon Dieu, et je ne suis plus chargé d'un corps sujet à la mort ou à la maladie.

4. « Seigneur, vous avez retiré mon âme du « tombeau, vous m'avez séparé de ceux qui « descendent dans l'abîme [3] ». Vous m'avez sauvé d'un profond aveuglement et des basfonds d'une chair corruptible.

5. « Saints du Seigneur, célébrez ses « louanges ». Le Prophète voit dans l'avenir ce qu'il annonce, et il s'écrie dans ses transports : « Saints du Seigneur, célébrez ses « louanges, et rendez témoignage à la mé« moire de sa sainteté [4] ». Et confessez qu'il n'a point oublié cette sainteté dont il vous a gratifiés : quoique le temps qui sépare la sanctification de la récompense paraisse long à vos désirs.

6. « Son indignation amène la vengeance ». Il a vengé sur vous le premier péché que vous expiez par la mort. « Mais sa volonté donne « la vie [5] ». Cette vie éternelle, à laquelle vous ne pouviez revenir de vos propres forces, il vous la donne, par un acte de sa bonne volonté. « Le soir s'écoulera dans les pleurs ». Ce soir a commencé quand la lumière de la sagesse s'est éteinte en l'homme pécheur, et qu'il a été condamné à la mort : à dater de ce soir fatal, des pleurs doivent couler, tant que le peuple de Dieu attendra, dans les travaux et les épreuves, le jour du Seigneur. « Au matin, nous serons dans la joie ». Il attendra jusqu'au matin, où il tressaillera dans la joie de la résurrection future, que nous annonce comme une fleur matinale la résurrection du Christ.

7. « En mes jours d'abondance, j'ai dit : Je « ne serai jamais ébranlé [1] ». Pour moi, peuple, moi qui parlais dès l'abord, dans mes jours d'abondance, et quand je ne ressentais pas la disette, j'ai dit : « Je ne serai point « ébranlé ».

8. « Seigneur, dans votre bonté, vous m'avez « affermi dans ma félicité [2] ». Mais, Seigneur, j'ai compris que cette richesse me venait de votre bonté et non de moi, quand « vous avez « détourné de moi votre face, et que je suis « tombé dans le trouble », car mes fautes vous ont fait détourner votre visage, et je suis tombé dans le trouble, quand votre lumière s'est éteinte pour mes yeux.

9. « Je crierai vers vous, Seigneur, je vous « supplierai, ô mon Dieu [3] ». Quand je me souviens de mes jours de trouble et de misère et que je m'y crois encore engagé, j'entends alors la voix de votre premier-né, de celui qui est mon chef et qui doit mourir pour moi, et qui s'écrie : « J'en appelle à vous, « Seigneur ; c'est vous que je supplierai, ô « mon Dieu ! »

10. « Qu'est-il besoin de verser mon sang, « si je dois m'en aller en pourriture [4] ? Est-ce « que cette poussière pourra vous glorifier ? » Si je ne ressuscite pas aussitôt, si mon corps est en proie à la pourriture, « est-ce que vous « tirerez votre gloire de cette poussière », ou de cette troupe d'impies que ma résurrection doit justifier ? « Ou bien, pourra-t-elle annon« cer votre vérité [5] ? » C'est-à-dire, pourront-ils annoncer aux autres la vérité du salut ?

11. « Le Seigneur m'a écouté et m'a pris en « pitié, il a été mon protecteur [6] ». Il n'a point permis que son saint devînt la proie de la corruption [7].

12. « Vous avez changé mon deuil en joie [8] ». Moi, votre église, qui ai reçu ce premier-né d'entre les morts, je chante à la dédicace de votre palais : « Vous avez changé mon deuil « en joie ; vous avez déchiré mon cilice pour « me revêtir de joie [9] ». Vous avez écarté le voile de mes péchés et la tristesse de ma mortalité, pour me revêtir de ma robe première et d'une joie impérissable.

13. « Afin que ma gloire vous chante, et que « nul aiguillon ne me meurtrisse [10] ». Afin qu'il n'y ait plus aucun deuil pour moi ; mais que ma gloire chante vos louanges, et non plus mon humilité, puisque vous m'avez

[1] Ps. XXIX, 2. — [2] Id. 3. — [3] Id. 4. — [4] Id. 5. — [5] Id. 6.

[1] Ps. XXIX, 7. — [2] Id. 8. — [3] Id. 9. — [4] Id. 10. — [5] Ibid. — [6] Id. 11. — [7] Id. XV, 10. — [8] Id. XXIX, 12. — [9] Ibid. — [10] Id. 13.

tiré de l'abaissement, et que la conscience de mon péché, la crainte de la mort et du jugement ne perce plus mon cœur. « Seigneur, « mon Dieu, je vous bénirai éternellement ». C'est là ma gloire, ô mon Dieu, de proclamer hautement à votre louange qu'il n'y a rien en moi de moi-même, et que tout bien vient de vous, ô Dieu, qui êtes tout en tous [1].

[1] I Cor. XV, 28.

DEUXIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME XXIX.

LA GLOIRE DU CHRÉTIEN APRÈS CETTE VIE.

—

Dans ce discours, saint Augustin nous montre que Jésus-Christ, notre chef, ayant reçu sa consécration dans le ciel, nous devons l'y recevoir aussi et l'y suivre. Et nous y arriverons, en bénissant Dieu, ou en le glorifiant dans nos douleurs, pour le bénir ensuite dans sa gloire.

1. Assurément nous avons chanté : « Je vous « exalterai, Seigneur, parce que vous m'avez « relevé, et que vous n'avez point donné à mes « ennemis la joie de ma ruine [1] ». Si les saintes Ecritures nous ont fait connaître nos ennemis, nous comprenons la vérité de ce cantique : mais si la prudence de la chair nous a jetés dans l'illusion au point que nous ne connaissions plus ce qu'il nous faut combattre [2], nous trouvons, dès l'abord du psaume, une difficulté insoluble pour nous. De qui pensons-nous sont ce chant d'actions de grâces, cette voix qui bénit Dieu dans son allégresse et qui s'écrie : « Je vous exalterai, Seigneur, parce que « vous m'avez relevé, et que vous n'avez point « donné à mes ennemis la joie de ma ruine? » Considérons d'abord que c'est Notre-Seigneur qui, dans cette humanité dont il a daigné se revêtir, a pu fort bien s'approprier ces paroles du Prophète. Devenir homme, c'est contracter nos infirmités, et, devenu infirme, il devait prier. Nous venons de voir, en lisant cet Evangile, qu'il se sépara de ses disciples pour entrer au désert, où ils allèrent le chercher et le trouvèrent. Etant à l'écart, il priait, et ses disciples lui dirent en le retrouvant : « Les « hommes vous cherchent. Allons prêcher, « répondit-il, en d'autres lieux, en d'autres « bourgades ; car c'est pour cela que je suis « venu [3] ». A n'envisager Notre-Seigneur Jésus-Christ que dans sa divinité, qui est celui qui prie? à qui adresse-t-il sa prière? quel en est le sujet? Un Dieu peut-il prier? s'adresser à son égal? Quel motif de prier peut avoir celui qui est toujours heureux, toujours tout-puissant, toujours immuable et éternel, coéternel au Père? Si nous écoutons cette voix de tonnerre, qu'il a fait retentir, comme à travers la nuée, par saint Jean : « Au commen« cement était le Verbe, et le Verbe était en « Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au com« mencement avec Dieu, toutes choses ont été « faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a « été fait sans lui : en lui était la vie, et la vie « était la lumière des hommes, et la lumière a « lui dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont « point comprise [1] »; nous ne trouvons jusque-là ni prière, ni sujet de prière, ni occasion de prière, ni désir de prier; mais quand il est dit plus bas : « Et le Verbe s'est fait « chair, et il a demeuré parmi nous [2] » : vous avez un Dieu que vous devez prier, et un homme qui priera pour vous. Car l'Apôtre tenait ce langage après la résurrection de Jésus-Christ Notre Seigneur, qui est assis à la droite de Dieu, dit-il, et qui intercède pour nous [3]. Pourquoi intercéder pour nous? Parce qu'il a daigné se rendre notre médiateur. Qu'est-ce qu'être médiateur entre Dieu et les hommes? Je ne dis point entre son Père et les hommes, mais bien entre Dieu et les hommes [4]. Qu'est-ce que Dieu? C'est le

[1] Ps. XXIX, 1. — [2] Eph. VI, 12. — [3] Marc, I, 35, 38.

[1] Jean, I, 1-5. — [2] Id. 14. — [3] Rom. VIII, 34. — [4] I Tim. [illegible]

Père, le Fils et l'Esprit-Saint. Que sont les hommes? Des pécheurs, des impies, de chétifs mortels. Donc, entre la Trinité et les hommes infirmes et coupables, un homme s'est fait médiateur, homme innocent, il est vrai, et néanmoins infirme : afin que dans son innocence il pût vous approcher de Dieu, et dans son infirmité s'approcher de vous. C'est ainsi que le Verbe fait chair, ou le Verbe fait homme est devenu médiateur entre Dieu et les hommes. Sous le nom de chair on entend les hommes. De là cette parole : « Toute chair « verra le salut de Dieu[1] ». Toute chair, c'est-à-dire tous les hommes. L'Apôtre dit aussi : « Nous n'avons pas à combattre contre la chair « et le sang », c'est-à-dire contre les hommes, « mais contre les principautés, les puissances, « les princes de ce monde et de ces ténèbres[2] », dont nous parlerons plus tard, avec le secours de Dieu. Car cette distinction nous est nécessaire pour l'intelligence de ce psaume, que nous avons entrepris de vous expliquer au nom du Seigneur. Toutefois j'ai cité aujourd'hui ces quelques exemples, afin que vous sachiez que la chair désigne tous les hommes, et que dire : « Le Verbe s'est fait chair », ce soit pour vous : Le Verbe s'est fait homme.

2. Ce n'est pas sans raison que j'ai fait ces remarques. Vous devez savoir, mes frères, qu'il y eut autrefois certains hérétiques nommés Apollinaristes, et peut-être y en a-t-il encore aujourd'hui quelques-uns. Plusieurs d'entre eux ont erré en parlant de cette humanité dont s'est revêtue la sagesse de Dieu, pour habiter en elle personnellement, non plus comme dans les autres hommes, mais selon cette parole du Prophète : « Votre Dieu, « ô Dieu, vous a marqué d'une huile de joie, « qui vous élève au-dessus de tous ceux qui « doivent la partager avec vous[3] », c'est-à-dire d'une onction plus grande que celle des autres hommes : de peur que l'on ne vînt à croire que l'onction du Christ ressemble à celle des hommes, des autres justes, des patriarches, des Prophètes, des Apôtres, des martyrs, et de tout ce qu'a produit de grand la race humaine. Nul autre homme ne fut plus grand que Jean-Baptiste, et des fils de la femme aucun ne l'a surpassé[4]. Si vous cherchez quelle fut sa grandeur, il suffit de dire que c'est Jean-Baptiste. Mais celui à qui Jean ne se trouvait pas digne de dénouer les souliers[1], qu'était-il donc, sinon plus que tous les autres hommes. Même en son humanité, il avait plus de grandeur que tout autre homme. Comme Dieu, dans sa divinité, comme Verbe qui était au commencement, Verbe qui était en Dieu, Verbe qui était Dieu, il est égal au Père, et bien au-dessus de toute créature. Mais nous parlons ici de l'humanité. Quelqu'un de vous, mes frères, croira peut-être que cet homme dont la sagesse divine a daigné se revêtir, était égal au reste des hommes. Dans le corps humain, il y a une grande différence entre la tête et les autres membres, bien que les membres ne forment à la vérité qu'un seul et même corps, néanmoins la tête est bien supérieure au reste des membres. Dans tous les autres, vous n'avez de sentiment que par le tact; c'est en touchant qu'ils sentent, mais c'est par la tête que vous entendez, que vous voyez, que vous flairez, que vous goûtez, que vous touchez. Si telle est la supériorité de la tête sur les autres membres, quelle ne sera pas l'excellence de celui qui est le chef de l'Eglise, ou de cet Homme que Dieu a voulu établir médiateur entre Dieu et les hommes?

Donc, ces hérétiques ont dit que l'homme, dont le Verbe s'est revêtu, quand le Verbe s'est fait chair, n'avait point l'esprit humain, et seulement une âme privée de l'intelligence humaine. Vous voyez de quoi l'homme est composé; de l'âme et du corps. Mais il y a dans l'âme de l'homme quelque chose de plus que dans l'âme des bêtes. Car les bêtes aussi ont une âme, de là leur nom d'animaux; et on ne les appellerait point animaux, si elles n'avaient une âme; nous voyons aussi qu'elles ont la vie. Qu'a donc de plus l'homme qui le marque à l'image de Dieu? C'est qu'il comprend, c'est qu'il raisonne, c'est qu'il discerne le bien du mal; c'est en cela qu'il est fait à l'image et à la ressemblance de Dieu. Il y a donc en lui quelque chose, que n'ont pas les animaux. Et quand il méprise sa supériorité sur les bêtes, il détruit en lui, il efface, et en quelque sorte il dégrade l'image de Dieu; en sorte que c'est à ces hommes qu'il est dit : « Gardez-vous de ressembler au cheval et au « mulet qui sont sans intelligence[2] ». Ces hérétiques ont donc soutenu que Notre-Seigneur Jésus-Christ n'avait point l'esprit humain, ni ce que les Grecs appellent λογικὸν, ce que nous appelons la raison, cette partie de l'âme qui

[1] Luc. III, 6. — [2] Eph. VI, 12. — [3] Ps. XLIV, 8. — [4] Matt. XI, 11.

[1] Marc, I, 7. — [2] Ps. XXXI, 9.

raisonne et que n'ont point les animaux. Quelle est donc leur doctrine? Ils enseignent que le Verbe de Dieu était, dans son humanité, ce que l'esprit est en nous. L'Eglise les a rejetés, la foi catholique les a eus en horreur, et ils ont formé une secte hérétique. La foi catholique a déclaré que cet homme, dont la sagesse divine a daigné se revêtir, n'avait rien de moins que les autres hommes, pour ce qui est de l'intégrité de nature ; mais que l'excellence de la personne le rendait supérieur aux autres hommes. Car on peut dire des autres qu'ils participent au Verbe de Dieu, puisque le Verbe de Dieu est en eux ; mais aucun d'eux ne peut être appelé Verbe de Dieu, comme l'a été celui-ci dans l'Evangile : « Le Verbe s'est fait « chair [1] ».

3. D'autres hérétiques, issus de ces derniers, ont refusé à cet Homme-Dieu, à ce Jésus-Christ, médiateur entre Dieu et les hommes, non-seulement la raison, mais l'âme humaine. Ils ont soutenu qu'il était Verbe et chair, mais qu'il n'y avait en lui ni raison humaine, ni âme humaine. Voilà ce qu'ils enseignaient. Qu'était donc Jésus-Christ, selon eux? Le Verbe et la chair. L'Eglise les a rejetés aussi et séparés de ses brebis, de la vraie et simple croyance, et a déclaré, comme je viens de le dire, que l'homme médiateur eut tout ce qui est de l'homme, à l'exception du péché. Si en effet, nous voyons en lui beaucoup d'actions corporelles, qui nous démontrent qu'il avait un corps véritable, et non un corps fictif; comment voulons-nous entendre qu'il avait un corps? Ainsi, il marche, il s'assied, il dort, il est saisi, flagellé, souffleté, cloué à la croix, il meurt. Otez le corps, et rien de tout cela n'aura lieu. Comme donc à toutes ces marques de l'Evangile nous reconnaissons que le Christ avait un corps véritable, ainsi que lui-même l'atteste après sa résurrection, quand il dit : « Touchez et voyez, un esprit n'a point une « chair et des os, comme vous m'en voyez [2] » ; comme à ces indices et à ces actes, nous croyons, nous comprenons, nous reconnaissons que Notre-Seigneur Jésus-Christ avait un corps, ainsi d'autres particularités de la nature nous font croire qu'il avait une âme. Avoir faim et soif, sont des œuvres de l'âme : ôtez l'âme, et le corps inanimé ne sentira plus ces besoins. S'ils soutiennent que ces besoins étaient fictifs, nous ne verrons non plus que de la fiction dans ce qui est dit du corps; mais si la vérité des actions corporelles nous fait conclure à la vérité du corps, la vérité des actions de l'âme nous fera conclure que l'âme aussi était véritable.

4. Quoi donc? ô homme qui m'écoutes, le Seigneur s'est fait infirme comme toi, sans doute, mais ne va point te comparer à lui. Tu n'es qu'une créature, et lui est créateur. Que le Verbe Fils de Dieu, que ton Dieu se soit fait homme, ce n'est point une raison de comparer cet homme avec toi-même, mais bien de l'élever au-dessus de toi, puisqu'il est ton médiateur, et au-dessus de toute créature, puisqu'il est Dieu : et de comprendre enfin que celui qui se fait homme pour toi, peut bien s'abaisser à prier pour toi ; et si la prière n'est point une dérogation à sa dignité, il peut aussi, sans dérogation, dire pour toi ces paroles : « Je vous exalterai, Seigneur, « parce que vous m'avez élevé, et que vous « n'avez point donné à mes ennemis la joie de « ma ruine ». Mais si nous n'entendons bien de quels ennemis il s'agit, nous fausserons ces paroles, en les mettant dans la bouche de Jésus-Christ. Comment le Christ dira-t-il avec vérité : « Je vous exalterai, Seigneur, parce « que vous m'avez élevé, et que vous n'avez « pas donné à mes ennemis la joie de ma « ruine ? » Comment cela serait-il vrai, de son humanité, de sa faiblesse, de sa chair? car il fut un sujet de triomphe pour ses ennemis, lorsqu'ils le crucifièrent, qu'ils le saisirent, qu'ils le flagellèrent, qu'ils le souffletèrent, en lui disant : « Prophétise-nous, ô Christ [1] ». Cette joie qu'ils eurent nous force en quelque sorte de croire à la fausseté de ces paroles : « Et vous n'avez pas donné à mes en- « nemis la joie de ma ruine ». Ensuite, quand il était à la croix, ils passaient ou s'arrêtaient, ils le fixaient en branlant la tête et en disant : « Voyez ce Fils de Dieu, il a sauvé les autres « et ne peut se sauver lui-même ; qu'il des- « cende de la croix et nous croirons en lui [2] ». Ne tressaillent-ils pas en lui jetant ces injures? Que devient donc cette parole : « Je vous exal- « terai, Seigneur, parce que vous m'avez « élevé, et que vous n'avez pas donné à mes « ennemis la joie de ma ruine ? »

5. Peut-être cette parole n'est-elle point de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais de l'homme, mais de l'Eglise entière, du peuple chrétien ;

[1] Jean, I, 14. — [2] Luc, XXIV, 39.

[1] Matt. XXVI, 68. — [2] Ibid. XXVII, 40.

parce qu'en Jésus-Christ tous les hommes ne font qu'un seul homme, et que tous les chrétiens unis ne forment qu'un seul homme. Peut-être est-ce l'homme lui-même, l'unité chrétienne qui dit : « Je vous exalterai, Sei« gneur, parce que vous m'avez relevé, « et que vous n'avez pas permis que mes « ennemis aient la joie de ma ruine ». Mais comment cela peut-il être vrai à leur sujet? Les Apôtres n'ont-ils pas été saisis, frappés, battus de verges, mis à mort, cloués à la croix, brûlés vifs, condamnés aux bêtes, ces hommes dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire? Quand les hommes les traitaient de la sorte, ne tressaillaient-ils pas de leur ruine? Comment donc le peuple chrétien même peut-il dire : « Je vous exalterai, ô Dieu, parce que « vous n'avez pas donné à mes ennemis la joie « de ma ruine? »

6. Nous le comprendrons si nous nous arrêtons au titre du psaume. Ce titre est en effet : « Pour la fin, psaume pour David, chanté « à la dédicace de son palais [1] ». C'est dans ce titre que nous espérons trouver le secret d'élucider cette question. Un jour sera dédié cet édifice que l'on construit aujourd'hui. Cet édifice qui est l'Eglise se construit maintenant, plus tard on en fera la dédicace; or, à cette dédicace éclatera la splendeur du peuple chrétien, splendeur cachée aujourd'hui. Laissons donc nos ennemis sévir contre nous, et nous humilier, faire non plus ce qu'ils veulent, mais ce que Dieu leur permet. Il ne faut pas attribuer à nos ennemis tout le mal qu'ils nous font endurer; il nous vient quelquefois du Seigneur notre Dieu. Car le Médiateur nous a montré par son exemple que quand il permet que les hommes nous nuisent, il ne leur en donne point la volonté, mais seulement le pouvoir. Tout méchant trouve en lui-même la volonté de nuire; mais la puissance de nuire n'est point abandonnée à sa discrétion. Cette volonté le rend coupable; mais la puissance du mal lui vient des dispositions mystérieuses de la Providence divine, qui lui permet d'agir, afin de châtier l'un, de mettre l'autre à l'épreuve, de couronner un troisième. De châtier les uns, comme il permit autrefois aux étrangers, en grec ἀλλόφυλοι, d'asservir le peuple d'Israël, qui avait péché contre son Dieu [2]. De mettre les autres à l'épreuve, comme il permit au diable de tenter Job [3]. A Job le triomphe, au démon la honte. De couronner les autres, comme il livra les martyrs aux persécuteurs. Les martyrs furent égorgés, et leurs bourreaux se crurent vainqueurs : ceux-ci obtinrent aux yeux du monde un faux triomphe, ceux-là une couronne invisible, mais réelle. Donc le pouvoir des méchants entre dans les vues de la Providence divine; mais la volonté de nuire appartient à l'homme, qui ne donne pas toujours la mort comme il le voudrait.

7. Voilà donc le Seigneur lui-même, juge des vivants et des morts, qui se présente à la barre d'un tribunal, devant un homme; ce n'est pas un vaincu, mais il veut apprendre à tout soldat la manière de combattre; et quand le juge lui dit, avec une menace pleine d'orgueil : « Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de t'absou« dre ou de t'envoyer à la mort? » il réprime cette insolence, par une réponse qui doit lui ôter toute enflure : « Tu n'aurais aucun pou« voir sur moi», lui dit-il, « s'il ne t'était donné « d'en haut [1] ». Et Job, dont le diable venait de tuer les enfants et de dissiper tous les biens, que répond-il? « Dieu a donné, Dieu a ôté; « ainsi qu'il a plu au Seigneur, il a été fait, « que le nom du Seigneur soit béni [2] ». Que l'ennemi ne s'applaudisse point de son œuvre : pour moi, dit-il, je sais qui lui en a donné le pouvoir; au démon la volonté de nuire, mais à Dieu le pouvoir d'éprouver les hommes. Quand son corps est couvert de plaies, voici venir sa femme, qui lui est laissée, comme une autre Eve, pour venir en aide au démon, non pour consoler son époux; elle essaie de l'ébranler, et lui dit, parmi ses outrages : « Parlez contre Dieu et mourez [3] ». Et ce nouvel Adam fut plus ferme sur son fumier, que le premier dans le paradis. Le premier Adam prêta l'oreille à sa femme [4], dans ce paradis, dont il se fit chasser. Le second Adam, sur son fumier, repoussa la femme, et mérita d'entrer dans le paradis. Et ce nouvel Adam, assis sur son fumier, qui enfantait l'immortalité au dedans, quand au dehors il était la pâture des vers, que dit-il à sa femme? « Tu as parlé comme une femme insensée : « si nous avons reçu les biens de la main « de Dieu, pourquoi n'en pas accepter les « maux [5]? » Il dit encore que c'est la main de Dieu qui est sur lui, quand c'est le diable qui

[1] Ps. XXIX, 1. — [2] Juges, X, 7; XIII, 1. — [3] Job, I, 12.

[1] Jean, XIX, 10, 11. — [2] Job, I, 21. — [3] Id. II, 9. — [4] Gen. III, 1. — [5] Job, II, 10.

l'a frappé ; parce que son attention ne s'arrêtait pas à celui qui frappait, mais à celui qui permettait. Le diable, à son tour, appelle main de Dieu ce pouvoir qu'il sollicitait. Car voulant trouver des crimes dans cet homme juste à qui Dieu rendait témoignage, Satan dit à Dieu : « Est-ce en vain que Job rend un culte au « Seigneur? Ne l'avez vous pas entouré comme « d'un rempart, lui, sa maison, et tous ses « biens? Vous avez béni le travail de ses mains, « et ses possessions se sont accrues sur la « terre ; vous l'avez comblé de si grands biens, « que c'est pour cela qu'il vous sert. Mais « étendez votre main sur lui, frappez tout ce « qui lui appartient, et vous verrez s'il vous « bénira [1] ». Que signifie : « Etendez votre « main », quand lui-même voulait frapper? Comme il ne pouvait lui-même frapper, il appelle main de Dieu, ce pouvoir de frapper qu'il reçoit du Seigneur.

8. Que dirons-nous donc, mes frères, à la vue de ces grands maux, que nos ennemis ont fait endurer aux chrétiens, de leur délire, de leur joie féroce? Quand sera-t-il donc visible, que leur joie était fausse? Quand les uns seront couverts de honte, et les autres dans l'allégresse, à l'avénement du Seigneur notre Dieu, qui viendra, portant dans ses mains les récompenses de chacun ; aux impies, la damnation ; aux justes, le royaume ; aux pécheurs, la société avec le diable ; aux bons, la société avec Jésus-Christ. Quand le Seigneur se montrera de la sorte, et que les justes se lèveront avec une grande force ; je vous cite les saintes Ecritures, souvenez-vous de ces paroles du livre de la Sagesse : « Les justes « donc se lèveront avec une grande force « contre ceux qui les auront tourmentés ; et « ceux-ci diront en eux-mêmes, se repentant « et gémissant dans l'angoisse de leur esprit : « Que nous a servi l'orgueil, que nous a rap« porté le vain étalage de nos richesses? Tou« tes ces choses ont passé comme l'ombre [2] ». Et que diront ils, à propos des justes? « Com« ment leur place est-elle parmi les enfants « de Dieu , et leur partage avec les saints? » Alors se fera la dédicace de cet édifice que l'on construit aujourd'hui dans la tribulation ; et c'est alors que ce peuple de Dieu chantera dans sa joie : « Je vous exalterai, Seigneur, « parce que vous m'avez soutenu, et que vous « n'avez pas donné à mes ennemis la joie de « ma ruine ». Cette parole sera donc vraie dans le peuple de Dieu, qui est aujourd'hui dans l'oppression, qui gémit aujourd'hui sous le poids de tant d'épreuves, de tant de scandales, de tant de persécutions, de tant d'angoisses. Quiconque n'avance point dans la vertu, ne connaît point dans l'Eglise ces douleurs de l'âme, et s'imagine que tout est en paix : mais qu'il avance, et il se trouvera dans l'oppression. Ce ne fut que quand l'herbe eut poussé et produit son fruit, que l'ivraie parut aussi [1]. « Et quiconque multiplie la science « multiplie aussi la douleur [2] ». Qu'il avance, et il verra où il en est : qu'il y ait du fruit, et l'ivraie se montrera. Le mot de saint Paul est bien vrai, et depuis le commencement jusqu'à la fin du monde, on ne l'effacera point : « Tous « ceux » dit-il, « qui veulent vivre avec piété en « Jésus-Christ, souffriront persécution ; quant « aux méchants et aux imposteurs, ils se for« tifieront de plus en plus dans le mal, mar« chant dans l'erreur et y jetant les autres [3] ». N'est-ce point là le sens de ces paroles du psaume : « Attends le Seigneur, agis avec « force, affermis ton âme, et attends le Sei« gneur [4]? » C'était peu d'avoir dit une fois : « Attends le Seigneur », il le répète, de peur qu'on ne vînt à se lasser après avoir attendu deux, trois, ou quatre jours sans que la persécution prît fin. Il ajoute alors : « Agis avec « force » ; puis : « Affermis ton cœur ». Et comme il doit en être ainsi depuis le commencement jusqu'à la fin du monde, il répète à la fin le mot du commencement : « Attends le Sei« gneur ». Les maux qui t'affligent passeront, celui que tu attends viendra ; il essuiera tes sueurs, il séchera tes larmes, et tu n'auras plus à pleurer. Ici-bas, gémissons dans la tribulation, selon cette parole de Job : « La vie « de l'homme, sur la terre, n'est-elle pas une « épreuve [5]? »

9. Toutefois, mes frères, en attendant ce jour où se fera la dédicace de l'édifice, considérons que déjà la dédicace en est faite dans celui qui est notre chef ; la dédicace de l'édifice est donc effectuée, déjà, et dans le faîte, et dans la pierre fondamentale. Mais le faîte, me direz-vous, est en haut ; la pierre fondamentale, est en bas ; et peut-être y a-t-il erreur à moi, de dire que le Christ est cette base ; il en est plutôt le faîte, puisqu'il est

[1] Job, I, 9-11. — [2] Sag. V, 1-8, 9.

[1] Matt. XIII, 26. — [2] Eccl. I, 18. — [3] II Tim. III, 12, 13. — [4] Ps. XXVI, 14. — [5] Job, VII, 1.

monté aux cieux, pour s'asseoir à la droite de son Père. Néanmoins, je ne crois pas m'être trompé ; car l'Apôtre a dit : « Nul ne peut « poser une base autre que celle qui a été « posée, et cette base est Jésus-Christ : si l'on « élève sur cette base un édifice en or, en « argent ou en pierres précieuses [1] ». Ceux qui mènent une vie sainte, qui honorent et qui bénissent Dieu, qui sont patients dans les tribulations, qui soupirent après la patrie, ceux-là bâtissent en or, en argent, en pierres précieuses ; ceux qui aiment encore le monde, qui sont encore impliqués dans les affaires d'ici-bas, enchaînés par des affections charnelles à leurs domaines, à leurs épouses, à leurs enfants, et qui néanmoins demeurent chrétiens, de sorte que leur cœur ne se sépare point du Christ, et ne met rien avant le Christ, de même qu'en construisant on ne met rien avant la base ; ceux-là bâtissent, à la vérité, mais en bois, en foin, en paille. Or, que dit saint Paul après cela ? « Le feu éprouvera l'ouvrage « de chacun ». Le feu de l'épreuve et de la tribulation ; cette flamme qui a éprouvé ici-bas plusieurs martyrs, et qui éprouvera la race humaine au dernier jour. Il s'est trouvé des martyrs qui avaient de ces liens du monde. Combien de riches et de sénateurs ont enduré la mort ! Cependant quelques-uns d'entre eux bâtissaient en bois, en foin, en paille, à cause des soins et des affections de la chair et du monde ; mais comme ils avaient le Christ pour base, et qu'ils construisaient sur cette pierre fondamentale, le foin a brûlé, et eux ont subsisté sur le fondement. C'est ce que nous dit l'Apôtre : « Si l'ouvrage de quel« qu'un subsiste, il en recevra la récom« pense [2] », et sans aucune perte ; car il trouvera ce qu'il a aimé. Qu'a donc fait à ces hommes le feu de la tribulation? Il les a éprouvés : « Si l'ouvrage de quelqu'un subsiste, « il en recevra la récompense ; mais celui dont « l'œuvre sera consumée par le feu, en subira « un dommage ; il sera néanmoins sauvé, mais « comme par le feu [3] ». Or, n'être pas atteint du feu, est bien différent d'être sauvé en passant par le feu. D'où vient ce salut ? De la base de l'édifice. Que cette base ne s'éloigne donc jamais de notre cœur. Ne pose jamais cette base sur le foin, c'est-à-dire ne préfère point le foin ou la paille à cette pierre fondamentale, en sorte que la première place dans ton cœur soit donnée à la paille, la seconde au Christ; et s'il vous est encore impossible d'en bannir cette paille totalement, que la première place soit pour le Christ, et la seconde seulement pour la paille.

10. Le Christ est donc pour nous la pierre fondamentale. Et comme je le disais, la dédicace de notre faîte a eu lieu, et ce faîte est aussi notre pierre fondamentale ; mais ordinairement cette pierre est en bas, dans un édifice, tandis que le faîte est en haut. Comprenez bien mon langage, mes frères, peut-être Dieu m'aidera-t-il à parler clairement. Il y a deux sortes de poids, on appelle poids cette rapidité avec laquelle tout objet tend à regagner sa place : tel est le poids. Vous prenez à la main une pierre, aussitôt vous en sentez le poids qui pèse sur cette main, parce qu'elle cherche son centre. Voulez-vous voir ce qu'elle cherche ? Retirez votre main, elle tombe à terre et y repose : elle est parvenue à la place qu'elle cherchait, elle a trouvé son centre. Ce poids est comme un mouvement spontané, sans âme ni sentiment. Il y a d'autres objets qui ont une tendance à s'élever. Jetez de l'eau sur de l'huile, son poids l'entraîne aussitôt en bas. Elle cherche sa place, elle veut être à son rang, et il est contraire à la nature de l'eau d'être sur l'huile. Donc jusqu'à ce qu'elle soit à sa place naturelle, et qu'elle trouve son centre, elle éprouve un mouvement continuel. Mais au contraire, jetez de l'huile sur de l'eau : qu'un vase d'huile, par exemple, tombe dans l'eau, dans la mer, ou dans un lac, et s'y brise, l'huile ne peut se tenir en dessous : et de même que l'eau jetée sur l'huile tend à descendre au fond du vase, l'huile, au contraire, jetée sur l'eau, tend par son poids à s'élever à la surface. Si donc, mes frères, il en est ainsi, quelle est la tendance réciproque du feu et de l'eau ? Le feu s'élève et cherche sa place en haut ; l'eau cherche aussi sa place que lui assignera son poids. Une pierre descend en bas, il en est de même des bois, des colonnes, de la terre, qui servent à construire des habitations. Tout cela est du nombre des objets que leur poids fait descendre. Il est donc visible par là qu'ils ont en bas le fondement qui les soutient, puisqu'ils y sont entraînés par leur poids naturel ; et que sans cette base de sustentation, tout croulerait, puisque tout a sa tendance vers la terre. C'est donc en bas qu'il faut poser un

[1] I Cor. III, 11. — [2] Id. 13. — [3] Id. 14, 15.

fondement aux corps qui ont une tendance à descendre. Mais l'Eglise de Dieu, construite sur la terre, tend à s'élever au ciel. C'est donc là qu'est sa pierre fondamentale, qui est Jésus-Christ Notre-Seigneur, assis à la droite de son Père. Si donc, mes frères, vous avez compris que la dédicace de notre pierre fondamentale est déjà faite, écoutons et parcourons brièvement tout le psaume.

11. « Je vous exalterai, Seigneur, parce que « vous m'avez élevé, et que vous n'avez pas « donné à mes ennemis la joie de ma ruine [1] ». A quels ennemis ? Aux Juifs. Par la dédicace de la pierre fondamentale, nous devons entendre la dédicace de notre palais à venir. Ce qui se dit aujourd'hui de la pierre fondamentale, se doit dire alors du palais tout entier. Quels sont donc ces ennemis dont il est question? Sont-ce les Juifs ou bien le diable et ses anges, qui ont dû s'enfuir couverts de honte, à la résurrection du Christ? Le prince de la mort eut la douleur de voir la mort vaincue. « Et vous n'avez pas souffert « que mes ennemis se réjouissent à mon « sujet » ; car les enfers n'ont pu me retenir.

12. « Seigneur, mon Dieu, j'ai crié vers « vous et vous m'avez guéri [2] ». Le Seigneur avant sa passion pria son Père [3] sur la montagne, et son Père le guérit. Comment guérir celui qui n'a point langui? Est-ce le Verbe Dieu, ce Verbe qui est la divinité, qui a été guéri ? Non, mais il portait une chair mortelle, il portait ta blessure, celui qui devait t'en guérir. Cette chair a donc été guérie. Quand? A la résurrection du Christ. Ecoute l'Apôtre, et constate une véritable guérison : « La mort », dit-il, « a été ensevelie dans son « triomphe. O mort ! où est donc ton aiguil- « lon? O mort ! où est ta prétention [4] ? » Ce sera donc à nous de chanter un jour ce triomphe que Jésus-Christ chante aujourd'hui.

13. « Seigneur, vous avez retiré mon âme « du tombeau ». Il n'est pas besoin d'expliquer ce passage. « Vous m'avez séparé de ceux « qui descendent dans l'abîme [5] ». Qui donc descend dans l'abîme? Tous les pécheurs qui se plongent dans le gouffre. Car cet abîme, c'est la profondeur du siècle ; et qu'est-ce que la profondeur du siècle? C'est l'océan de la luxure et de l'iniquité. Celui-là dès lors descend dans l'abîme, qui se plonge dans la luxure et dans les terrestres convoitises. Tels furent les persécuteurs du Christ. Mais que dit-il ici ? « Vous m'avez sauvé de ceux qui « descendent dans l'abîme ».

14. « Saints du Seigneur, célébrez ses « louanges [1] ». Puisque votre chef est ressuscité, vous qui êtes ses membres, espérez pour vous ce que vous voyez en lui : espérez pour les membres ce que vous croyez pour la tête. C'est un proverbe ancien et réel, que là où est la tête, là sont aussi les membres. Jésus-Christ, notre chef, est au ciel ; c'est là que nous le suivrons. Il n'est point demeuré dans l'abîme, il est ressuscité pour ne plus mourir; pour nous, non plus, il n'y aura plus de mort quand nous aurons passé par la résurrection. Dans la joie de ces promesses, « chan- « tez donc au Seigneur, vous qui êtes ses saints, « et rendez témoignage au souvenir de sa sain- « teté [2] ». Qu'est-ce : « Rendez témoignage au « souvenir ? » Vous l'avez oublié, mais lui s'est souvenu de vous.

15. « Sa colère amène le châtiment, et la « vie est dans sa volonté ». Le châtiment est dans son indignation contre le pécheur : « Au « jour où vous en mangerez, vous mourrez [3] ». Nos parents y portèrent une main rebelle, et furent chassés du paradis, parce que sa colère amène le châtiment ; mais ce châtiment n'est point sans espérance, car « la vie est dans « sa volonté ». Qu'est-ce à dire « dans sa « volonté ? » Non pas dans nos propres forces, non plus que dans nos propres mérites ; mais il nous a sauvés, parce qu'il l'a voulu ; et non parce que nous en étions dignes. De quoi le pécheur peut-il être digne, sinon du châtiment? Il nous a donné la vie, et s'il la conserve au pécheur, que ne réserve-t-il pas au juste ?

16. « Le soir s'écoulera dans les pleurs [4] ». Ne vous effrayez point si le Prophète nous parle de gémir après nous avoir dit : « Chantez « dans la joie » ; le chant est l'expression de la joie, la prière celle du gémissement. Gémissez donc sur votre état présent, chantez votre avenir ; gémissez de la réalité actuelle, chantez votre espérance. « Le soir s'écoulera « dans les pleurs ». Quel est « ce soir qui voit « les pleurs ? » Le soir, c'est le moment où le soleil se couche. Or, le soir s'est couché pour l'homme, c'est-à-dire cette lumière de la justice qui est la présence de Dieu en nous. Que

[1] Ps. XXIX, 2. — [2] Id. 3. — [3] Matt. XXVI, 39. — [4] I Cor. XV, 54. — [5] Ps. XXIX, 4.

[1] Ps. XXIX, 5. — [2] Id. 6. — [3] Gen. II, 17. — [4] Ps. XXIX, 6.

nous dit donc la Genèse de l'expulsion d'Adam? Dieu se promenait dans le paradis ; et il s'y promenait vers le soir. Déjà le pécheur s'était caché dans l'ombre des arbres, il voulait éviter la face de Dieu [1], qui faisait auparavant ses délices. Déjà s'était couché pour lui le soleil de la justice, et la présence de Dieu lui était à charge. Alors commença pour lui cette vie mortelle. « Le soir s'écoulera dans les « pleurs ». Tu seras longtemps dans les pleurs, ô pauvre humanité ; tu as Adam pour père, et tu lui es devenue semblable : et nous aussi nous venons d'Adam ; et tous les fils qui sont nés jusqu'alors, et qui doivent naître à l'avenir, sont fils d'Adam comme leurs pères. « Le soir s'écoulera dans les larmes, et « au matin éclatera la joie ». Quand se lèvera pour les fidèles cette lumière qui a délaissé les pécheurs. Car le Seigneur Jésus est sorti du tombeau le matin [2], afin de faire espérer, à tout l'édifice, cette dédicace déjà faite dans la pierre fondamentale. Pour Notre-Seigneur, le soir fut le moment de sa sépulture ; et le matin eut lieu sa résurrection, au troisième jour. Toi aussi tu as été enseveli au soir dans le paradis, et tu es ressuscité le troisième jour. Comment le troisième jour ? A suivre le cours des temps, il y a un jour avant la loi, un second jour sera le temps de la loi, le troisième, le temps de la grâce. Ce que votre chef a montré en lui-même pendant ces trois jours, se manifestera aussi en vous dans les trois jours de cette vie. En quel temps ? C'est au matin qu'il faut être dans l'espérance et dans l'allégresse ; maintenant, c'est le temps de la douleur et des gémissements.

17. « En mes jours d'abondance, j'ai « dit : Je ne serai jamais ébranlé [3] ». Dans quelle abondance l'homme a-t-il pu dire : « Je « ne serai jamais ébranlé ? » Nous entendons ici, mes frères, l'homme vraiment humble. Qui donc est ici-bas dans l'abondance ? Personne. Quelle serait l'abondance de l'homme ? Les misères et la douleur. Pour les riches, direz-vous, il est une abondance. Plus ils possèdent, plus ils sont pauvres. Les convoitises les dévorent, les passions les agitent, les craintes les déchirent, les chagrins les dessèchent : où est donc leur abondance ? L'homme avait l'abondance dans le paradis terrestre, quand rien ne lui manquait, et qu'il jouissait de Dieu ; mais il a dit : « Je ne « serai point ébranlé éternellement ». Comment a-t-il pu dire : « Je ne serai jamais « ébranlé ? » Quand il écouta cette parole : « Goûtez et vous serez comme des dieux » ; lorsqu'à cette parole du Seigneur : « Au jour « où vous en mangerez, vous mourrez », le diable opposait celle-ci : « Vous ne mourrez « point [1] ». L'homme alors trop crédule écoutait les suggestions du diable et disait : « Je ne « serai point ébranlé à jamais ».

18. Mais le Seigneur avait dit vrai en menaçant d'enlever au superbe ce qu'il avait donné à l'homme humble, en le créant ; et le Prophète ajoute : « Seigneur, dans votre bonté, vous aviez réuni en moi la beauté et la « force [2] » : c'est-à-dire, je n'avais de moi-même ni force ni beauté ; toute ma beauté, toute ma force me viennent de vous : cette bonté qui vous déterminait à me créer, vous avait fait unir en moi la beauté à la force. Et pour me montrer que je devais à votre volonté d'être ainsi, « vous avez détourné de « moi votre face, et je suis tombé dans le « trouble [3] ». Dieu détourna sa face de ce pécheur qu'il expulsait du paradis. Alors, dans son exil, qu'il s'écrie et qu'il dise : « Je « crierai vers vous, Seigneur, je vous supplie« rai, ô mon Dieu [4] ». Dans le paradis, tu n'auras pas à crier, mais à chanter le Seigneur ; point à gémir, mais à jouer : tu en es chassé, il faut gémir, il faut crier. Celui qui abandonne l'orgueilleux, revient à l'homme qui sent sa misère. « Car Dieu résiste aux superbes « et donne la grâce aux humbles [5] ». « Je crie« rai donc vers vous, ô mon Dieu ; Seigneur, « je vous supplierai ».

19. Ce qui suit maintenant est propre à Notre-Seigneur, qui est notre pierre fondamentale : « Qu'est-il besoin de verser mon « sang, si je dois m'en aller en pourriture [6] ? » Quel est l'objet de sa prière ? La résurrection. Si je descends dans la corruption, dit-il, et que ma chair s'en aille en pourriture comme celle des autres hommes, pour ressusciter au dernier jour, à quoi bon répandre mon sang ? Si ma résurrection ne s'effectue maintenant, je ne la prêcherai à personne, je ne gagnerai aucun disciple ; mais pour que j'annonce à quelqu'un vos merveilles, vos louanges, la vie éternelle, il faut que je ressuscite en ma chair et qu'elle ne s'en aille pas en corruption. Si

[1] Gen. III, 8. — [2] Matt. XXVIII. 1. — [3] Ps. XXIX, 7.

[1] Gen. III, 1, 5. — [2] Ps. XXIX, 8. — [3] Gen. III, 23. — [4] Id. 9. — [5] Jacques, IV, 6. — [6] Ps. XXIX, 10.

elle doit s'en aller comme celle des autres hommes, qu'est-il besoin de verser mon sang? « La poussière vous confessera-t-elle, « ou prêchera-t-elle votre vérité? » Il y a deux confessions, l'une des péchés, l'autre des louanges. Dans le malheur, nous confessons à Dieu nos péchés, avec componction ; dans la joie, nous chantons avec allégresse la justice de Dieu : gardons-nous toutefois d'être jamais sans aucune confession.

20. « Le Seigneur m'a écouté et m'a pris « en pitié». De quelle manière? Souvenez-vous de la dédicace du palais. Le Seigneur a écouté, il a pris en pitié. « Il s'est fait mon protec- « teur [1] ».

21. Ecoutez maintenant sa résurrection. « Vous avez changé mon deuil en joie : vous « avez déchiré mon sac, pour me faire une « ceinture d'allégresse [2] ». Quel sac? Ma mortalité. Un sac est tissu de poils de chèvres et de boucs: et chèvres et boucs ont leur place parmi les pécheurs [3]. Le Seigneur n'a donc pris parmi nous que le sac, et non le mérite du sac ; ce mérite du sac est le péché, tandis que le sac est la mortalité. Lui donc qui ne méritait pas la mort, s'est revêtu d'un corps mortel à cause de toi. Celui qui est pécheur mérite la mort; mais celui qui n'a commis aucune faute, ne mérite point le sac. C'est lui qui s'écrie en un autre endroit: «Pour moi, « quand ils me tourmentaient, je me couvrais « d'un cilice [4] ». Qu'est-ce à dire : «Je me re- « vêtais d'un cilice? » J'opposais a mes persécuteurs ce que je tiens du cilice. Afin que ses persécuteurs le prissent pour un homme, il se dérobait à leurs yeux ; parce qu'ils étaient indignes de voir celui qui s'était revêtu d'un cilice. « Vous avez donc rompu le sac « que je portais pour me faire une ceinture « d'allégresse ».

Ps. xxix, 11.— [2] Id. 12.— [3] Matt. xxv, 32.— [4] Ps. xxxiv, 3.

22. « Afin que ma gloire vous chante, et « que nul aiguillon ne me meurtrisse ». Ce qui s'est accompli dans le chef s'accomplira aussi dans les membres. Qu'est-ce à dire: «Que «je ne sois point aiguillonné? » Que je ne passe plus par la mort. Car Jésus-Christ fut meurtri à la croix, quand il reçut un coup de lance. Notre chef s'écrie donc : « Que je ne sois plus « aiguillonné », ou que je ne meure plus. Mais nous, quel est notre langage à l'égard de cette dédicace du palais? Que la conscience ne nous stimule plus par l'aiguillon du péché ; que tout nous soit pardonné, et alors nous serons libres. « Afin que je vous chante dans « ma gloire », dit le Prophète, et non dans mon humiliation. Si cette gloire est la nôtre, elle est aussi du Christ, parce que nous sommes le corps du Christ. Pourquoi? Parce que le Christ même, assis à la droite de Dieu, doit dire à quelques-uns : « J'ai eu faim, et vous « m'avez donné à manger ». Il est dans le ciel et il est sur la terre ; dans le ciel en lui-même, sur la terre en nous. Que dit-il donc? « Afin que je vous chante dans ma gloire, et « que je ne redoute plus aucun aiguillon». Ici c'est moi qui gémis dans mon humilité; là haut, je vous chanterai dans ma gloire. Et enfin : «Seigneur, mon Dieu, je vous confes- « serai éternellement ». Qu'est-ce à dire : « Je vous confesserai éternellement? » Je vous louerai dans l'éternité, car nous avons dit qu'il y a une confession de louanges et que la confession ne se dit pas seulement des péchés. Confesse donc aujourd'hui ce que tu as fait contre Dieu, et tu chanteras ensuite la bonté du Seigneur à ton egard. Qu'as-tu fait? des péchés. Qu'a fait le Seigneur? Il te pardonne ton iniquité, à condition que tu confesseras tes fautes, afin que tu chantes ses louanges dans l'éternité, et que tu ne sois plus aiguillonné par le péché.

PREMIER DISCOURS SUR LE PSAUME XXX.

LE JUSTE PERSÉCUTÉ.

—

Le peuple de Dieu environné des scandales de l'idolâtrie mettait sa confiance dans le Seigneur. Il en est de même du Christ, dont le psaume est une prophétie, et qui remet son âme entre les mains de son Père avec l'espoir de la recouvrer bientôt par la résurrection. Le fidèle aussi, en butte aux persécutions, doit se confier au Seigneur qui ne l'abandonnera point.

POUR LA FIN, PSAUME POUR DAVID EN EXTASE [1].

1. Pour la fin, psaume pour David ou pour notre médiateur, qui a montré dans les persécutions une main puissante. Le mot d'extase ajouté au titre, marque cette exaltation de l'esprit qui est l'effet de la frayeur ou d'une révélation. Mais le psaume qui nous occupe, nous montre principalement cette crainte qu'éprouve le peuple de Dieu en face de la persécution de tous les païens, et de la foi qui s'affaiblissait sur la terre. C'est le médiateur qui parle tout d'abord, et ensuite le peuple qu'il a racheté par l'effusion de son sang lui rend ses actions de grâces, puis à la fin il parle longuement dans son trouble, ce qui est l'effet de l'extase. Deux fois le Prophète parle en son propre nom ; peu avant la fin, puis à la fin.

2. « J'ai mis en vous mon espoir, Seigneur, « et je ne serai jamais confondu [2] ». Seigneur, mon espérance en vous ne sera point confondue, tant qu'on n'insultera en moi qu'un homme semblable aux autres hommes. « Dans « votre justice, délivrez-moi et sauvez-moi ». Dans votre justice, délivrez-moi de l'abîme de la mort, séparez-moi de ceux qu'il engloutit.

3. « Prêtez l'oreille à mes cris [3] ». Exaucez-moi dans mon humilité, approchez-vous de moi. « Hâtez-vous de me délivrer ». N'attendez point pour moi comme pour ceux qui croient en moi, la fin des temps pour me délivrer des pécheurs. « Soyez pour moi un Dieu « propice ». Protégez-moi en Dieu. « Soyez « pour moi une forteresse et sauvez-moi », comme un asile sûr où je trouve le salut par la fuite.

4. « C'est vous qui êtes ma force et mon « refuge [4] ». Car vous me donnez le courage

[1] Ps. XXX, 1. — [2] Id. 2. — [3] Id. 3. — [4] Id. 4.

pour endurer les persécutions de mes ennemis, vous êtes l'asile où je puis leur échapper. « Pour la gloire de votre nom, vous serez « mon guide et mon aliment [1] ». Afin de faire connaître votre nom à tous les peuples, j'accomplirai en tout votre volonté, et en amenant les saints, vous compléterez mon corps mystique et lui donnerez sa stature parfaite.

5. « Vous me tirerez du piége qu'ils ont « caché pour moi [2] ». Vous m'arracherez aux embûches secrètes qu'ils me tendent. « Parce que c'est vous qui êtes mon protec- « teur ».

6. « Je remets mon âme entre vos mains [3] ». Je confie à votre puissance, cette âme que je recevrai bientôt. « Vous m'avez racheté, Sei- « gneur, Dieu de vérité ». Que le peuple racheté par les souffrances de son Dieu, et qui chante la gloire de son chef, s'écrie avec transport : « Vous m'avez racheté, Seigneur, « vous qui êtes le Dieu de vérité ».

7. « Vous haïssez les adorateurs de la va- « nité et du néant [4] ». Vous haïssez ceux qui s'attachent à la fausse félicité de ce monde. « Mais moi, Seigneur, j'ai mis mon espoir en « vous ».

8. « Je me réjouirai, je triompherai dans « votre miséricorde », qui ne me trompe jamais. « Parce que vous avez regardé mon « humiliation [5] », par laquelle vous m'avez assujéti à la vanité, mais avec l'espérance. « Vous avez arraché mon âme à l'angoisse ». Vous avez délivré mon âme des tourments de la crainte, afin qu'elle pût vous servir librement dans la charité.

9. « Vous ne m'avez point resserré dans les « mains de mes ennemis [6] ». Vous ne m'avez point resserré, de manière à m'ôter tout moyen d'aspirer après ma délivrance, à m'abandon-

[1] Ps. XXX, 4.— [2] Id. 5.— [3] Id. 6.— [4] Id. 7.— [5] Id. 8.— [6] Id. 9.

ner pour jamais sous la puissance du démon qui nous embarrasse dans les convoitises de cette vie, et nous effraie par la mort. « Vous « avez affermi mes pas dans la voie spa- « cieuse ». La résurrection du Sauveur, que je connais, la mienne qui m'est promise, dégagent mon amour des étreintes de l'effroi et lui ouvrent la voie spacieuse de la liberté.

10. « Ayez pitié de moi, ô Dieu, parce que « je suis dans l'affliction [1] ». D'où vient chez mes persécuteurs cette cruauté soudaine qui m'inspire de l'effroi ? « Ayez pitié de moi, ô « Dieu ». Ce n'est point la mort qui m'effraie, mais bien les tortures et les douleurs. « La « colère a jeté le trouble dans mes yeux ». Craignant d'être abandonné, je vous suppliais du regard, et la colère y a jeté le trouble. « Il « en est de même de mon âme et de mes en- « trailles ». Cette même colère a aussi troublé mon âme et ma mémoire, qui me rappelait et les douleurs de mon Dieu pour moi, et ses promesses.

11. « Ma vie a défailli dans la souffrance [2] ». Ma vie est de confesser votre nom, mais elle a défailli dans la douleur, quand l'ennemi a dit : Les chrétiens à la torture jusqu'à l'abjuration. « Mes années s'écoulent dans les gé- « missements ». On n'abrége point par la mort ces jours que je dois passer ici-bas, mais on me laisse vivre, et vivre dans les gémissements. « La disette affaiblit ma vi- « gueur ». Mon corps a besoin de santé, et on ne lui épargne pas les tourments ; j'ai besoin de mourir et on me le refuse; dans ce double besoin, mon espoir s'affaiblit. « Et mes osse- « ments sont dans le trouble ». Et le trouble vient ébranler ma constance.

12. « Plus que tous mes ennemis, je suis « devenu un objet d'opprobre [3] ». Tous mes ennemis sont des impies, et néanmoins ils ne subissent le châtiment de leurs crimes que jusqu'à l'aveu : pour moi, ma confusion est plus grande, j'avoue ma faute, et au lieu de la mort, je rencontre la douleur. « Mes voi- « sins y trouvent de l'excès ». C'est là ce qui paraît excessif à ceux qui s'approchaient de moi pour vous connaître, et pour embrasser ma foi. « Ceux qui me connaissent en sont dans « la stupeur ». La vue de mes souffrances a frappé d'horreur et de crainte ceux qui me connaissent. « Ceux qui me voyaient au « dehors s'enfuyaient loin de moi ». Ceux qui ne comprenaient pas mon espoir intérieur et invisible, se jetaient dans les joies visibles et superficielles.

[1] Ps. xxx, 10. — [2] Id. 11. — [3] Id. 12.

13. « Je suis dans l'oubli comme un mort « effacé du cœur [1] ». Ils m'ont oublié comme si j'étais mort dans leur cœur. « Je suis pour « eux comme un vase brisé ». Je me suis cru inutile au service de Dieu, en vivant ici-bas, sans lui gagner personne, car chacun craignait de s'attacher à moi.

14. « J'ai entendu le blâme de la multitude « qui m'environnait [2] ». Dans mon pèlerinage ici-bas, j'ai reçu les outrages de la foule qui m'environnait, qui suivait le cours du siècle, et qui refusait de retourner avec moi dans la patrie éternelle. « Et comme ils s'assem- « blaient contre moi, ils cherchaient les « moyens de surprendre mon âme ». Pour amener à leurs complots mon âme qui pouvait leur échapper par la mort, ils ont formé le dessein de m'éloigner de la mort.

15. « Mais moi, Seigneur, j'ai mis en vous « mon espoir; j'ai dit : Vous êtes mon Dieu [3] ». Car vous n'êtes point changé et vous ne châtiez que pour sauver.

16. « Mon sort est entre vos mains [4] ». Mon sort est en votre puissance. Car je ne vois en moi aucun mérite qui ait fixé votre choix, pour me séparer de tous les hommes pécheurs. S'il est en vous quelque dessein juste et caché qui vous ait porté à me choisir, pour moi, je l'ignore, et c'est le sort qui m'a donné une part dans la robe du Seigneur [5]. « Déli- « vrez-moi des mains de mes ennemis et de « mes persécuteurs [6] ».

17. « Projetez sur votre serviteur le reflet « de votre face [7] ». Faites connaître à tous les hommes qui ne pensent pas que je vous appartienne, que votre face est toujours attentive à mon sujet, et que je suis votre serviteur. « Sauvez-moi dans votre miséricorde ».

18. « Seigneur, que je ne sois point con- « fondu, parce que c'est vous que j'invoque [8] ». O Dieu, que je n'aie pas à rougir, devant ceux qui m'insultent, d'avoir eu recours à vous. « Quant aux impies, qu'ils rougissent, et « soient conduits aux enfers ». Qu'ils soient dans la confusion et dans les ténèbres, ceux qui adorent la pierre.

19. « Silence aux lèvres trompeuses [9] ». En faisant connaître aux peuples vos sacrements

[1] Ps. xxx, 13. — [2] Id. 14. — [3] Id. 15. — [4] Id. 16. — [5] Jean, xix, 24. — [6] Ps. xxx, 16. — [7] Id. 17. — [8] Id. 18. — [9] Id. 19.

établis pour moi, imposez silence aux lèvres qui me calomnient, « qui profèrent l'outrage « contre le juste, avec mépris et dédain ». Qui aboient l'outrage contre le Christ, et qui, dans leur orgueil, ne voient en lui qu'un méprisable crucifié.

20. « Combien est grande, ô Dieu, votre « douceur [1] ! » C'est le Prophète qui s'écrie, dans son admiration et à la vue de si grandes merveilles : « Seigneur, combien est grande « cette douceur, que vous réservez à ceux qui « vous craignent ». Vous aimez ceux-là mêmes que vous châtiez ; mais de peur qu'une trop grande sécurité ne les porte au relâchement, vous leur dérobez la douceur de votre amour, quand il leur est avantageux de vous craindre. « Mais vous la laissez sentir à ceux qui espè- « rent en vous ». Vous en laissez goûter la suavité à ceux qui ont mis en vous leur espoir. Car vous ne les privez point de ce qu'ils ont espéré jusqu'à la fin avec tant de persévérance. « En presence des enfants des « hommes ». Car les enfants des hommes, qui ne vivent plus selon le vieil Adam, mais selon le Fils de l'homme, « que vous cacherez « dans le secret de votre face », n'ignorent plus quelle demeure éternelle vous réservez, dans le secret de votre science, à ceux qui espèrent en vous. « Loin des hommes per- « turbateurs ». En sorte que nul homme ne les vienne troubler.

21. « Vous les mettrez dans votre demeure « à l'abri des contradictions des langues [2] ». Mais tant qu'ils seront ici-bas exposés aux langues fourbes qui leur disent : Qui connaît votre langage, qui est revenu d'outre-tombe ? vous les mettrez à l'abri de cette croyance aux actions humaines et aux douleurs temporelles du Christ en cette vie.

[1] Ps. xxx, 20. — [2] Id. 21.

22. « Béni soit le Seigneur qui a fait éclater « sa miséricorde dans la ville qui m'envi- « ronne [1] ». Béni soit le Seigneur, car après le rude châtiment des persécutions, il a fait éclater sa miséricorde dans l'univers entier, et à tous les peuples de la terre.

23. « Pour moi, j'ai dit dans mon extase ». Ce peuple reprend la parole et s'écrie : Pour moi, dans ma stupeur, et sous le glaive implacable des païens ; « voilà que je suis repoussé « loin de vos regards ». Car si vous aviez l'œil sur moi, vous ne me laisseriez pas dans ces douleurs. « Aussi, avez-vous entendu la voix « de ma prière, quand je criais vers vous [2] ». Alors, Seigneur, vous avez fait trêve au châtiment, et pour montrer que vous prenez soin de moi, vous avez exaucé la voix de ma prière, qui s'exhalait à grands cris sous le poids de ma douleur.

24. « Aimez le Seigneur, vous qui êtes ses « saints ». Dans l'admiration de ce qu'il voit, le Prophète invite encore les hommes à louer Dieu. « Aimez le Seigneur », dit-il, « ô vous « qui êtes ses saints, parce que le Seigneur « cherche la vérité [3]. Et si le juste à peine est « sauvé, où se cacheront le pécheur et l'im- « pie [4] ? Aux superbes il rendra largement « leurs dédains ». Il aura des châtiments sévères pour ceux qui ne cèdent point aux convictions de la vérité, retenus qu'ils sont par un orgueil excessif.

25. « Fortifiez-vous, affermissez vos cœurs [5] ». Ne cessez de faire le bien, afin de récolter au temps de la moisson. « O vous, qui espérez « dans le Seigneur ». C'est-à-dire, espérez dans le Seigneur, vous qui le craignez et le servez dignement.

[1] Ps. xxx, 22. — [2] Id. 23. — [3] Id. 24. — [4] I Pierre, iv, 18. — [5] Ps. xxx, 25.

DEUXIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME XXX.

PREMIER SERMON. — ÉPREUVES ET ESPOIR DU CHRIST.

Dans ce premier sermon, qui embrasse environ le tiers du psaume, et qui dut être prêché quelques jours après la fête des saints Apôtres, saint Augustin nous montre quelle est l'unité du Christ et de l'Eglise, la même qu'entre la tête et les membres du corps humain. Il bénit Dieu et s'étend quelque peu sur les tentations et les nécessités de cette vie.

1. Pénétrons, autant qu'il nous sera possible, dans les mystères du psaume que nous venons de chanter, afin d'en tirer un discours qui tombe dans vos oreilles pour se graver dans vos cœurs. En voici le titre : « Pour la fin, « psaume pour David, dans son extase [1] ». Nous savons ce que signifie « pour la fin », si nous connaissons le Christ. Puisque l'Apôtre a dit : « Le Christ est la fin de la loi pour jus« tifier ceux qui croiront [2] », ce n'est point une fin qui anéantit, mais une fin qui perfectionne; car on emploie le mot fin en deux sens : ou quand il s'agit d'exprimer l'anéantissement de ce qui était, ou quand il faut préciser l'achèvement de ce qui était commencé. Donc, « pour la fin », signifie pour le Christ.

2. « Psaume pour David : extase ». Le mot grec *extase*, autant qu'on peut le traduire en latin, se dit en un seul mot, transport ; et le transport de l'esprit s'appelle ordinairement extase. Mais par transport de l'esprit on peut entendre deux choses, ou la crainte excessive, ou cette application aux choses du ciel qui nous fait oublier toutes les choses terrestres. Telle fut l'extase des saints à qui Dieu révéla des secrets bien supérieurs au monde terrestre. Tel fut le ravissement d'esprit, c'est-à-dire l'extase, dont saint Paul nous dit en parlant de lui : « Si nous sommes hors de nous« mêmes, c'est pour Dieu. Si nous devenons « plus calmes, c'est pour nous; parce que « l'amour de Jésus-Christ nous presse [3] ». C'est dire : Si nous voulions conformer nos actes et arrêter notre contemplation exclusivement aux choses qui nous sont révélées dans nos ravissements, nous ne serions plus avec vous, mais nous serions dans les choses du ciel, ayant pour vous une sorte de mépris. Comment pourriez-vous, d'un pas faible, nous suivre dans ces régions célestes et intérieures, si d'une part la charité de Jésus-Christ ne vous pressait, « lui qui ayant la nature de « Dieu, n'a pas cru que ce fût pour lui une « usurpation de s'égaler à Dieu, mais qui s'est « anéanti, prenant la forme d'un esclave [1] »; si d'autre part nous ne considérions que nous sommes vos serviteurs, et que, pour n'être point ingrats envers celui qui nous a élevés à de plus hautes faveurs, loin de dédaigner ceux qu'il a moins favorisés, nous devons, pour le salut des faibles, nous abaisser au niveau de ceux qui ne peuvent avec nous contempler ce qu'il y a de sublime? « Si donc nous « sommes ravis en esprit », dit l'Apôtre, « c'est « vers Dieu ». Car il voit ce que nous voyons dans l'extase, lui seul nous révèle ses secrets. Celui qui nous parle ainsi, dit encore qu'il fut ravi et élevé jusqu'au troisième ciel, et qu'il entendit des paroles mystérieuses qu'il n'est pas donné à l'homme de redire. Tel fut ce ravissement d'esprit, qu'il ajoute : « Si ce « fut avec son corps ou sans son corps, je ne « le sais point; Dieu le sait [2] ». Si donc tel est le ravissement, si telle est l'extase que nous marque le titre du psaume, nous devons attendre de grandes révélations de la part de celui qui l'a chanté, c'est-à-dire du Prophète, et de l'Esprit-Saint par l'organe du Prophète.

3. Si l'extase ici doit se prendre pour l'effroi, le texte du psaume ne contredira point cette autre signification. Car il semble que le Prophète va parler de la souffrance qui s'allie avec la crainte. Mais de qui cette frayeur? Est-ce de Jésus-Christ? car le psaume porte « pour la fin », et par cette fin nous entendons le Christ. Cette frayeur serait-elle notre frayeur? Car nous est-il possible de l'attribuer au Christ aux approches de la passion.

[1] Ps. XXX, 1. — [2] Rom. X, 4. — [3] II Cor. V, 13.

[illegible]

puisqu'il était venu pour souffrir; et pouvait-il craindre en voyant arriver cette mort qu'il était venu chercher ? S'il n'y avait en lui qu'un homme, et nullement un Dieu, sa résurrection ne lui causerait-elle pas plus de joie que sa mort ne lui cause de crainte? Toutefois, comme il a daigné prendre la forme de l'esclave, et par ce moyen nous revêtir de lui, voilà que celui qui n'a pas dédaigné de se revêtir de nous pour nous transfigurer en lui, voudra bien aussi prendre notre langage, afin que nous puissions nous approprier ses paroles. Tel est l'ineffable commerce, l'échange merveilleux, la révolution divine opérée dans ce monde par le céleste négociateur. Il vient recueillir les outrages et nous combler d'honneurs ; il vient se rassasier de douleurs, et nous donner le salut ; il vient passer par la mort, et nous donner la vie. Sur le point de mourir dans ce qu'il tient de notre nature, il fut saisi de frayeur, non pas en lui, mais dans ce qui est de nous ; car il dit alors que son âme était triste jusqu'à la mort [1], et nous tous alors nous étions en lui. Sans lui, en effet, nous ne sommes rien ; en lui il y a le Christ et nous avec lui. Pourquoi? Parce que dans son intégrité, le Christ comprend sa tête et son corps. C'est la tête qui est le Sauveur, qui a racheté le corps, et qui est déjà remonté au ciel : le corps est cette Eglise qui souffre sur la terre [2]. Mais si le corps tenait à la tête par les liens de la charité, de manière que tête et corps ne formassent qu'un seul homme, il n'aurait pu faire ce reproche à un fameux persécuteur : « Saul, Saul, pourquoi me per-« sécuter [3] ? » Car alors il était assis dans le ciel, où nul homme ne peut l'atteindre ; et comment les persécutions de Saul contre les chrétiens pouvaient-elles l'offenser ? Il ne dit point : Pourquoi persécuter mes saints, mes serviteurs ; mais bien : « Pourquoi me persé-« cuter? » c'est-à-dire moi, dans mes membres. La tête criait pour les membres, le chef transfigurait ces membres en lui-même. La langue en effet parle au nom du pied. Que notre pied soit meurtri dans une foule, la langue s'écrie aussitôt : Vous marchez sur moi. Elle ne dit point : Vous écrasez mon pied, mais elle se plaint qu'on l'écrase quand nul ne la touche, parce qu'elle n'est point séparée du pied qui souffre. On peut donc, dans un sens analogue, appeler cette extase une frayeur. Qu'ajouterai-je, mes frères? Si nulle crainte ne devait agiter ceux qui vont souffrir, le Seigneur dirait-il à Pierre, en lui annonçant les souffrances qui l'attendent, ces paroles que nous venons d'entendre à la fête des Apôtres : « Lorsque vous étiez plus jeune, vous met-« tiez vous-même votre ceinture, et vous « alliez où vous vouliez, mais quand vous « aurez vieilli, un autre vous ceindra et « vous mènera où vous ne voudrez pas ». Or, il parlait ainsi, dit l'Evangéliste, marquant de quelle manière il devait mourir [1]. Si donc l'apôtre saint Pierre, cet homme si parfait, alla contre son gré où il ne voulait point aller, il mourut contre son gré, mais reçut de son plein gré la couronne du martyre, qu'y a-t-il d'étonnant, si le trépas des justes et même des saints n'est pas exempt de toute crainte? La crainte nous vient de l'infirmité humaine, mais l'espérance vient de la promesse divine. Ta frayeur, ô homme, vient de toi, mais l'espérance est un don qui te vient de Dieu. Il est bon que ta frayeur te fasse connaître à toi-même, afin qu'à ta délivrance tu rendes gloire à ton Créateur. Que l'homme tremble, puisqu'il est faible, mais cette crainte n'est pas un abandon de la divine miséricorde. C'est à cause de la crainte que le Prophète commence notre psaume, en s'écriant : « Seigneur, « j'ai mis en vous mon espoir, et je ne serai « point confondu [2] ». Voyez, il craint et il espère ; sa crainte, vous le voyez, n'est point sans espérance. Le trouble que ressent parfois notre cœur, n'en éloigne pas toute consolation divine.

4. C'est donc le Christ qui parle ici par son Prophète ; oui, j'ose le dire, c'est le Christ. Il dira dans le cours du psaume de ces choses qui paraissent peu convenir au Christ, à notre chef par excellence, et surtout à ce Verbe qui était Dieu au commencement, et en Dieu ; souvent encore il y aura des paroles qui paraîtront peu d'accord avec Celui qui a pris la forme de l'esclave, et qui l'a prise au sein d'une vierge : et néanmoins c'est le Christ qui va parler, parce que le Christ est dans les membres du Christ. Et afin que vous compreniez que la tête et le corps ne forment qu'un seul Christ, lui-même nous dit en parlant du mariage : « Ils seront deux dans une même « chair ; donc ils ne seront plus deux, mais « une seule chair ». Mais parle-t-il ainsi de

[1] Matt. XXVI, 38. — [2] Eph. V, 23. — [3] Act. IX, 4.

[1] Jean, XXI, 18. — [2] Ps. XXX, 2.

tout mariage? Ecoutez l'apôtre saint Paul : « Ils seront deux dans une même chair », est-il dit. « Ce sacrement est grand ; je dis dans le « Christ et dans l'Eglise [1] ». Ainsi la tête et le corps, de même que l'époux et l'épouse, seront deux et ne formeront en quelque sorte qu'une même personne. C'est encore cette unité de personnes, unité par excellence, que nous marque le prophète Isaïe, car le Christ prophétisant par sa bouche, disait : « Il m'a « paré d'une couronne comme un jeune « époux, il m'a donné la robe de l'épouse [2] ». C'est lui qui se donne en même temps pour l'époux et pour l'épouse ; or, pourquoi s'appeler l'époux et l'épouse, sinon parce qu'ils seront deux dans une même chair? Et si deux n'ont qu'une même chair, pourquoi deux n'auraient-ils pas une seule et même voix? Que Jésus-Christ parle donc, puisque l'Eglise parle en Jésus-Christ, et Jésus-Christ en l'Eglise ; puisque le corps tient à la tête, et la tête au corps. Ecoutez l'Apôtre, qui nous explique ce mystère plus clairement : « De « même que notre corps, qui est un, a néan« moins plusieurs membres, et que tous ces « membres du corps, bien que nombreux, ne « sont néanmoins qu'un seul corps, ainsi en « est-il du Christ [3] ». En parlant des membres du Christ, ou des fidèles, il ne dit pas : Ainsi en est-il des membres du Christ ; mais il donne le nom de Christ à tout ce qu'il vient d'énumérer. Comme le corps est unique, et a néanmoins plusieurs membres ; mais tous les membres du corps, quoique nombreux, ne forment qu'un même corps : ainsi le Christ est multiple dans ses membres, unique dans son corps. Nous sommes donc tous ensemble en Jésus-Christ notre chef, et sans ce chef nous n'avons aucune valeur. Pourquoi ? Unis à notre chef, nous sommes la vigne ; mais séparés du chef, ce qu'à Dieu ne plaise, nous ne sommes plus que des sarments retranchés, inutiles à tout usage pour les vignerons, et seulement destinés au feu. Aussi lui-même dit-il dans l'Evangile : « Je suis la vigne, et vous « en êtes les branches, mon Père est le vigne« ron » ; et encore : « Sans moi, vous ne pou« vez rien faire [4] ». Seigneur, si nous ne pouvons rien faire sans vous, nous pouvons tout avec vous. Car tout ce qu'il fait par nous, c'est nous qui paraissons le faire. Il peut beaucoup, il peut tout sans nous, et nous, rien sans lui.

5. Donc, mes frères, que l'on prenne l'extase pour une frayeur ou pour un ravissement d'esprit, toutes les paroles du psaume conviennent au Christ. Chantons-le donc, dans le corps du Christ, chantons-le tous comme n'étant qu'un seul homme, parce que tous nous formons en lui l'unité, et disons : « C'est en « vous, Seigneur, que j'ai mis mon espoir, et « je ne serai point couvert d'une éternelle « confusion ». Je crains par-dessus tout cette confusion qui dure pendant l'éternité ; il y a en effet une confusion passagère qui est utile, alors que l'âme se trouble à la vue de ses péchés, que cette vue lui fait horreur, que cette horreur la fait rougir de honte, et que cette honte la porte à se corriger. C'est pourquoi saint Paul a dit : « Quelle gloire tirez-vous « alors de ces désordres qui vous font rougir « aujourd'hui [1] ? » C'est dire que ces fidèles rougissent, non pas des faveurs actuelles, mais des fautes passées. Loin de nous, chrétiens, de craindre cette confusion ; et même si on ne l'a point ici-bas, on l'aura dans l'éternité. Et cette confusion éternelle arrivera quand s'accomplira cet oracle : « Leurs ini« quités s'élèveront contre eux pour les accu« ser [2] ». Et quand leurs iniquités les accuseront, le troupeau des réprouvés sera jeté à la gauche, comme des boucs séparés des brebis, et ils entendront : « Allez au feu « éternel préparé à Satan et à ses anges ». Pourquoi ? demanderont-ils. « C'est que j'ai « eu faim, et vous ne m'avez point donné à « manger [3] ». Ils dédaignaient, ici-bas, de donner un morceau de pain au Christ qui avait faim, de lui donner à boire quand il avait soif, de le couvrir quand il était nu ; ils dédaignaient de recevoir l'étranger, de visiter le malade ; ils dédaignaient, et quand ils entendront ces reproches, ils seront couverts de confusion, et cette confusion sera éternelle. C'est là ce que redoute celui qui parle ici dans la frayeur ou dans le ravissement de son esprit, et qui s'écrie : « Seigneur, « j'ai mis en vous mon espoir, et ma confu« sion ne sera point éternelle ».

6. « Délivrez-moi, sauvez-moi dans votre « justice [4] ». Si vous n'avez égard qu'à ma justice, vous me condamnerez. « Mais déli« vrez-moi dans votre justice ». Il y a, en effet,

[1] Matt. XIX, 5, 6 ; Eph. V, 31, 32. — [2] Isa. LXI, 10. — [3] I Cor. XII, 12. — [4] Jean, XV, 5.

[1] Rom. VI, 21. — [2] Sag. IV, 20. — [3] Matt. XXV, 41. — [4] Ps. XXX, 1.

une justice de Dieu, qui devient aussi la nôtre, par le don que Dieu nous en fait. Mais elle est appelée justice de Dieu, de peur que l'homme ne vienne à croire qu'il a cette justice par lui-même. Car voici les paroles de saint Paul : « La foi est imputée à justice, à « l'homme qui croit en celui qui justifie l'im« pie [1] ». Qu'est-ce que justifier l'impie ? C'est le rendre juste d'impie qu'il était. Or, les Juifs ont cru pouvoir accomplir la justice par leurs propres forces, et ils ont heurté contre la pierre d'achoppement et la pierre de scandale [2], et n'ont point connu la grâce du Christ. Ils ont reçu la loi qui les a rendus coupables, mais non délivrés de leurs fautes. Que dit encore le même Apôtre à ce sujet ? « Je leur « rends ce témoignage qu'ils ont du zèle pour « Dieu, mais non point selon la science [3] ». Qu'est-ce à dire que le zèle des Juifs n'est point selon la science ? Ecoute, pourquoi n'est-il point selon la science ? « Car ne con« naissant point la justice de Dieu, mais s'ef« forçant d'établir leur propre justice, ils ne « se sont point soumis à la justice de Dieu [4] ». Si donc leur zèle n'est point selon la science, parce qu'ils ignorent la justice qui vient de Dieu, et qu'ils s'efforcent d'établir leur propre justice, comme s'ils pouvaient devenir justes par eux-mêmes, dès lors ils n'ont point connu la grâce de Dieu, et n'ont pas voulu du salut gratuit. Qui donc est sauvé gratuitement ? C'est celui en qui le Sauveur ne trouve rien à couronner, mais seulement à damner, rien qui mérite la faveur, tout ce qui mérite le supplice. S'il agit dans la rigueur de la loi qu'il a posée, il doit damner le pécheur. Mais, d'après cette loi, qui délivrerait-il ? Car il trouve des péchés dans tous les hommes. Lui seul est sans péché, qui nous trouve tous pécheurs. Voilà ce que dit l'Apôtre : « Tous ont « péché, tous ont besoin de la gloire de Dieu [5] ». Qu'est-ce à dire, qu'ils ont besoin de la gloire de Dieu ? Besoin d'être délivrés par Dieu et non par toi. Impuissant à te délivrer toi-même, tu as besoin d'un libérateur. De quoi te glorifier encore ? Pourquoi tirer vanité de la loi et de la justice ? Ne vois-tu pas, en toi-même, ce qui se sert de toi pour te combattre ? N'entendras-tu point ce noble athlète avouant sa faiblesse et demandant du secours dans la lutte ? N'entendras-tu point l'athlète du Seigneur qui, dans sa lutte, implore l'assistance de celui qui préside aux combats ? Car il n'en est pas du Seigneur qui te voit combattre, comme de celui qui donne des spectacles, si tu combats dans l'amphithéâtre. Celui-ci pourra bien te décerner des prix, si tu es vainqueur, mais il ne peut te secourir dans le danger. Ce n'est point ainsi que Dieu te regarde. Vois donc avec attention celui qui dit : « Selon « l'homme intérieur, je fais mes délices de la « loi de Dieu, mais je sens dans mes membres « une autre loi qui combat contre la loi de « l'esprit, et me tient captif sous la loi du « péché qui est dans mes membres. Malheureux « homme que je suis, qui me délivrera de ce « corps de mort ? La grâce de Dieu par Jésus« Christ Notre-Seigneur [1] ». Pourquoi est-ce une grâce ? Parce qu'elle est donnée gratuitement. Comment est-elle donnée gratuitement ? Parce que les mérites ne l'ont point précédée, et que la bonté de Dieu t'a prévenu. A lui donc la gloire de notre délivrance ! « Tous ont péché, et ont besoin de la gloire « de Dieu. C'est en vous, Seigneur, que j'ai « placé mon espérance », et non point en moi : « ma confusion ne sera pas éternelle » ; parce que j'espère en celui qui ne confond point notre attente. « Délivrez-moi dans votre jus« tice, et sauvez-moi ». Puisque vous ne trouvez en moi aucune justice, délivrez-moi par la vôtre ; c'est-à-dire, que je sois délivré par cette même cause qui me justifie, qui d'impie me rend à la piété, de méchant me fait juste, d'aveugle me rend à la lumière, qui me relève de mes chutes, et change mes larmes en joie. Voilà ce qui me délivre, et non point moi-même. « Sauvez-moi dans votre justice, « et délivrez-moi ».

7. « Inclinez vers moi votre oreille [2] ». C'est là ce qu'a fait le Seigneur quand il nous a envoyé son Christ. Il nous a envoyé celui qui baissait la tête pour écrire du doigt sur la terre, quand on lui présenta une femme adultère à condamner [3]. Mais lui s'était baissé vers la terre, ou plutôt Dieu s'était abaissé jusqu'à l'homme, à qui il a été dit : « Tu es terre, et « tu retourneras en terre [4] ». Car ce n'est point d'une manière corporelle que Dieu incline vers nous son oreille, et il n'est point circonscrit dans les membres d'un corps. Loin de nos pensées tout fantôme humain, Dieu est

[1] Rom. IV, 5. — [2] Id. XI, 32. — [3] Id. X, 2. — [4] Id. 3. — [5] Id. III, 23.

[1] Rom. VII, 22-25. — [2] Ps. XXX, 3. — [3] Jean, VIII, 6. — [4] Gen. III, 19.

vérité. La vérité n'a point une forme anguleuse, ou sphérique, ou oblongue. Elle est présente partout où les yeux du cœur s'ouvrent pour la regarder. Or, Dieu incline son oreille vers nous, quand il fait descendre sur nous sa miséricorde. Mais est-il un plus grand acte de miséricorde que de nous donner son Fils unique, non pas afin qu'il vive avec nous, mais afin qu'il meure pour nous? « Inclinez « vers moi votre oreille ».

8. « Hâtez-vous de me délivrer [1] ». Dieu l'a déjà exaucé quand il dit : « Hâtez-vous ». Ce mot doit nous faire comprendre que cette durée accordée à l'écoulement successif des siècles et qui nous paraît longue, n'est qu'un instant. Une durée n'est point longue, si elle doit finir. Depuis Adam jusqu'à nos jours, bien du temps s'est écoulé ; beaucoup plus assurément qu'il n'en reste à écouler. Si Adam vivait encore, pour mourir actuellement, de quoi lui servirait d'exister encore, et d'avoir tant vécu? Pourquoi donc cette promptitude : « Hâtez-« vous? » C'est que le temps s'envole, et ce qui vous paraît long, est court aux yeux de Dieu. Cette rapidité, le Prophète l'avait comprise dans son extase, et il s'écriait : « Hâtez-vous « de me secourir. Soyez pour moi un Dieu « protecteur, soyez mon asile et sauvez-moi ». Soyez pour moi une retraite assurée, soyez mon Dieu protecteur, soyez mon lieu de refuge. Souvent je me trouve dans le péril, je cherche à fuir; mais où fuir? Dans quel asile serai-je en sûreté? Dans quelle montagne? Dans quelle caverne? Dans quelle enceinte fortifiée? Dans quels remparts? Quelle citadelle m'abritera? Quels boulevards pourront m'environner? Partout où je vais, je me retrouve. O homme! la fuite peut te dérober à tout ce que tu voudras, excepté à ta conscience. Entre dans ta maison pour reposer sur ta couche, rentre dans ton cœur, tu n'y trouveras aucun abri contre les poursuites de ta conscience, contre les remords de ton péché. Mais le Prophète s'écrie : Hâtez-vous de me secourir, délivrez-moi dans votre justice, afin de me pardonner mes fautes, et d'établir en moi votre justice. Vous serez pour moi un asile, c'est en vous que je veux me réfugier. Car où puis-je aller pour vous fuir? Dieu te poursuit dans sa colère, où trouver un asile? Ecoute ce que dit ailleurs le Prophète qui craint sa colère : « Où irai-je devant votre esprit? où fuir de-« vant votre face? Si je monte au ciel, vous y « êtes ; si je descends dans les enfers, vous « voilà [1] ». En quelque lieu que je puisse aller, je vous rencontre. Si vous êtes irrité contre moi, je vous y trouve pour me châtier, et pour m'assister, si vous m'êtes favorable. Toute ma ressource est donc de m'enfuir vers vous, et non loin de vous. Pour échapper à un maître dont tu es l'esclave, tu cherches un asile dans ces lieux où il n'est plus maître. Pour échapper au Seigneur, cherche un asile en Dieu, car tu ne peux te dérober à Dieu. Tout est présent, tout est à découvert aux yeux du Tout-Puissant. C'est donc vous, ô Dieu, qui serez mon refuge, dit le Prophète. Mais si je ne suis guéri, comment fuir? Guérissez-moi donc, et je courrai vers vous. Car si vous ne me guérissez, je ne puis marcher, et comment fuir? Où peut aller, où pourrait fuir cet homme, laissé à demi mort sur le grand chemin, couvert de blessures par les voleurs, et qui ne peut marcher? Cet homme négligé par le prêtre qui passe outre, négligé par le lévite qui passe outre, et que prend en pitié le Samaritain qui vient à passer [2], ou plutôt le Seigneur qui a pitié du genre humain. Samaritain signifie gardien. Mais qui nous gardera, si le Seigneur nous abandonne? C'est donc avec raison que dans ces paroles outrageantes des Juifs à Jésus-Christ : « N'a-« vons-nous pas raison de dire que vous êtes « un Samaritain et un possédé du démon [3] ? » le Sauveur repousse un outrage et accepte l'autre : « Pour moi », dit-il, « je ne suis « point possédé du démon ». Il ne dit point : Je ne suis pas un Samaritain, voulant nous faire entendre qu'il est notre gardien. Il a donc pris en pitié ce malheureux, s'en est approché, a bandé ses plaies, l'a conduit à l'hôtellerie, accomplissant envers lui les devoirs de la miséricorde ; déjà cet homme peut marcher et même fuir. Mais où fuir, sinon vers le Seigneur qu'il a choisi pour son asile?

9. « C'est vous qui êtes ma force et mon « refuge, et à cause de votre nom, vous serez « mon guide et mon aliment [4] ». Ce n'est point à cause de mes mérites, « mais à cause de « votre nom » ; pour faire éclater votre gloire, et non parce que j'en suis digne. « Vous serez « mon guide », afin que je ne m'égare pas loin de vous. « Vous serez mon aliment ».

[1] Ps. XXX, 3.

[illegible]

afin que je devienne assez fort pour prendre la nourriture des anges. Car celui qui nous a promis la céleste nourriture, nous donne ici-bas du lait, dans sa tendresse maternelle. Comme la nourrice fait passer par sa chair cette nourriture que son enfant trop jeune est incapable de prendre encore, et là lui donne avec son lait (car l'enfant ne reçoit de sa mère, et par le canal de la chair, que la nourriture qu'il aurait prise à table), ainsi le Seigneur, pour faire passer en nous sa sagesse comme un lait divin, se présente à nous, revêtu de chair humaine. C'est donc le corps de Jésus-Christ, qui dit ici : « Vous serez mon ali-« ment ».

10. « Vous me délivrerez du piége qu'ils m'ont « tendu en secret [1] ». Voici la passion qui commence à paraître. « Vous me délivrerez du « piége qu'ils m'ont tendu en secret ». Non-seulement cette passion qu'a dû endurer le Seigneur Jésus ; mais les piéges du démon sont tendus jusqu'à la fin du monde ; et malheur à qui se laisse prendre à ces piéges, et tout homme y tombe, s'il ne met son espoir en Dieu, s'il ne dit : « C'est en vous que j'espère, « ô mon Dieu, et je ne tomberai point dans la « confusion éternelle : sauvez-moi dans votre « justice et délivrez-moi [2] ». L'embûche de l'ennemi est tendue, elle est prête. Il a mis dans cette embûche l'erreur et la crainte : l'erreur pour nous enlacer, la crainte pour nous briser, et nous enlever. Pour toi, ferme à l'erreur la porte des convoitises, ferme à la terreur la porte de la timidité, et tu échapperas aux piéges. Celui qui est ton chef, t'a enseigné par lui-même cette manière de combattre, lui qui a voulu, pour t'instruire, être en butte à la tentation. Il fut tenté d'abord par la convoitise, car le diable essaya d'ouvrir chez lui la porte des désirs, quand il lui dit : « Commandez que ces pierres de-« viennent des pains. Adorez-moi, et je vous « donnerai tous ces royaumes. Jetez-vous en « bas, car il est écrit : Il a ordonné à ses anges « de vous prendre dans leurs mains, de peur « que vous ne heurtiez votre pied contre la « pierre [3] ». Tous ces attraits sont les amorces de la convoitise. Mais quand il vit se fermer les portes de la convoitise en celui qui souffrait d'être tenté pour nous, il fit des essais contre la porte de la crainte, et lui prépara la passion. C'est ce que nous dit l'Evangéliste : « Après avoir « épuisé toutes les tentations, Satan s'éloigna « de lui pour un temps [1] ». Qu'est-ce à dire : Pour un temps ? Qu'il devait revenir ensuite et diriger ses efforts du côté de la crainte, puisqu'il avait échoué sur le terrain des convoitises. Tout ce corps du Christ sera donc tenté jusqu'à la fin. Aussi, mes frères, quand on lançait contre les chrétiens je ne sais quels édits de persécution, c'est ce corps du Christ, et ce corps tout entier qui était heurté ; delà ce mot du Psalmiste : « On m'a poussé comme « un monceau de sable, pour me faire tomber, « et le Seigneur m'a soutenu [2] ». Mais quand finirent les maux qui heurtaient le corps entier de l'Eglise, pour le pousser à sa chute, la tentation devint partielle. Le corps du Christ est mis à l'épreuve ; s'il ne souffre pas dans une Eglise, il souffre dans une autre. Elle n'a plus à craindre la fureur d'un empereur, mais elle endure les vexations d'un peuple méchant. Quels ravages lui fait subir la populace ! Quels maux n'endure-t-elle point de la part de ces chrétiens, de ceux qui sont embarrassés dans les filets de Satan, et qui se multiplient tellement, qu'ils submergent les barques dans cette pêche du Sauveur qui précéda la passion [3] ! Les épreuves ne lui manquent point dès lors. Que nul ne se dise : Ce n'est plus le temps des persécutions. Celui qui tient ce langage se promet la paix ; et quiconque se promet la paix, est surpris dans sa sécurité. Que le corps entier de Jésus-Christ s'écrie donc : « Vous me délivrerez de ces embûches « qu'ils m'ont tendues en secret » ; car notre chef a été délivré du piége que lui tendaient en secret ceux dont l'Evangile nous annonçait naguère qu'ils diraient un jour : « Voici l'hé-« ritier, venez, tuons-le, et nous posséderons « l'héritage », et qui prononcèrent leur condamnation, quand il leur fut demandé : « Quel châtiment doit infliger le maître « à ces colons pervers ? Il fera périr ces « méchants d'une manière misérable », répondirent-ils, « et louera sa vigne à d'autres « vignerons. Quoi ! » reprit le Sauveur, « n'avez-vous pas lu aussi : La pierre qu'ont « rejetée ceux qui bâtissaient est devenue la « pierre de l'angle [4] ? » Il nous explique ainsi que « rejeter la pierre, pour ceux qui bâtis-« saient », c'était « chasser l'héritier hors « de la vigne, et le tuer ». Lui donc a été

[1] Ps. XXX, 5. — [2] Ib. 2. — [3] Matt. IV, 1, 9, 6.

[1] Luc, IV, 13. — [2] Ps. CXVII, 13. — [3] Luc, V, 7. — [4] Matt. XXI, 38-42.

sauvé. Notre chef est en haut ; il est libre. Attachons-nous à lui par l'amour, afin d'y être plus inséparablement unis par l'immortalité, et disons tous : « Vous me délivrerez « de ces piéges qu'ils m'ont tendus en secret, « parce que vous êtes mon protecteur [1] ».

11. Mais écoutons la parole que le Seigneur prononça sur la croix : « Je remets mon âme « entre vos mains [2] ». Quand nous voyons dans l'Evangile que Jésus-Christ répète ces paroles du psaume, ne doutons plus que ce soit lui qui parle ici. Tu lis dans l'Evangile que le Christ a dit : « Je remets mon âme « entre vos mains ; et baissant la tête, il rendit « l'esprit [3] ». Son dessein, en répétant ces paroles, a été de t'apprendre que c'est lui qui parle dans ce psaume. C'est donc lui qu'il faut y chercher : souviens-toi qu'il a voulu qu'on le cherchât aussi dans cet autre psaume, pour le secours du matin : « Ils ont percé mes « mains et mes pieds : ils ont compté mes os, « ils m'ont regardé, ils m'ont considéré atten- « tivement, ils se sont partagé mes vêtements, « et ont tiré ma robe au sort [4] ». Et pour t'apprendre que c'est en lui que tout cela s'est accompli, il récita le commencement du psaume : « O Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous « délaissé [5] ? » Et toutefois c'était au nom de ses membres qu'il parlait ainsi, car jamais le Père n'abandonna son fils unique. « Vous « m'avez racheté, Seigneur, Dieu de vérité ». Vous êtes le Dieu de vérité, car vous faites ce que vous avez promis, et nulle de vos promesses n'est sans effet.

12. « Vous haïssez ceux qui s'attachent « inutilement à la vanité ». Qui s'attache à la vanité ? Celui qui meurt par la crainte de la mort. La crainte de la mort le fait mentir, et il meurt avant même de mourir, lui qui ne mentait qu'afin de vivre. Tu mens, pour ne pas mourir, et alors tu as le mensonge et la mort : en voulant te dérober à une mort que tu peux différer un peu, mais non éviter, tu encours une double mort, celle de l'âme, et ensuite celle du corps. D'où vient ce malheur, sinon de ton attachement aux vanités ? C'est que ce jour qui fuit a de l'attrait pour toi, tu fais tes délices du temps qui s'envole, dont tu ne peux rien retenir, qui au contraire t'emporte avec lui. « Vous haïssez ceux qui s'attachent « sans profit à la vanité ». Pour moi, qui n'aime point la vanité, je mets en Dieu mon espoir. Tu espères dans ton argent, c'est t'éprendre de la vanité ; tu espères dans les honneurs, dans le faste de la grandeur humaine, c'est t'éprendre de la vanité ; tu espères dans quelque ami puissant, c'est t'éprendre de la vanité. Quand tu as mis ton espoir en tout cela, ou bien tu l'abandonnes par la mort ; ou, si tu vis, tout vient à périr, et ton espoir est trompé. C'est de cette vanité, que le Prophète Isaïe disait : « Toute chair n'est que de l'herbe, « et toute sa gloire n'est que la fleur d'une « herbe : l'herbe se dessèche et la fleur tombe, « mais la parole du Seigneur demeure éter- « nellement [1] ». Pour moi, loin d'imiter ceux qui espèrent dans la vanité, s'attachent à la vanité, j'ai mis mon espoir en Dieu qui n'est point la vanité.

13. « Je me réjouirai, je triompherai dans « votre miséricorde », et non dans ma propre justice. « Car vous avez regardé ma bassesse, « vous avez arraché mon âme aux vicissitudes, « et vous ne m'avez point resserré entre les « mains de mes ennemis [2] ». Quelles sont ces vicissitudes dont nous voulons que notre âme soit délivrée ? qui pourra les énumérer ? qui en dira l'étendue ? qui surtout nous dira combien elles sont à fuir, à éviter ? Une première peine, et peine cruelle parmi les hommes, c'est de ne point connaître le cœur du prochain, de soupçonner presque toujours les sentiments d'un ami fidèle, et d'avoir presque toujours bonne opinion d'un ami infidèle. Déplorable nécessité ! Que fais-tu pour voir dans les cœurs ? de quel regard les verras-tu, homme faible et misérable ? Que fais-tu pour voir aujourd'hui le cœur de ton frère ? Tu n'as rien à faire. Mais une misère plus déplorable encore, c'est que tu ne sois pas ce que ton cœur sera demain. Que dirai-je des autres misères de notre nature ? Il nous faut mourir, et nul ne veut mourir. Nul ne veut ce qui doit lui arriver de gré ou de force. Déplorable condition, de rejeter ce que l'on ne saurait éviter. Car si nous le pouvions, nous ne consentirions jamais à mourir : nous souhaiterions de devenir comme les anges, mais par un certain changement, et non en passant par la mort, comme l'a dit l'Apôtre : « Dieu nous « donnera une autre maison, une maison qui « ne sera point faite par la main des hommes, « une maison éternelle dans le ciel. C'est pour-

[1] Ps. XXX, [illegible]. — [2] Id. 6. — [3] Luc, XXIII, 46 ; Jean, [illegible], 30. — [4] Ps. XXI, 17-19. — [5] Id. 2.

[1] [illegible] 6. — [2] Ps. XXX, 8.

« quoi nous gémissons, désirant être revêtus de « la gloire de cette maison céleste comme d'un « second vêtement. Si toutefois nous sommes « trouvés vêtus, et non pas nus. Pendant que « nous sommes dans ce corps comme dans une « tente, nous gémissons sous sa pesanteur, « parce que nous désirons, non pas d'être dé« pouillés, mais d'être comme revêtus par « dessus ; en sorte que ce qu'il y a de mortel, soit « absorbé par la vie [1] ». Nous voulons arriver au royaume de Dieu, mais non par le chemin de la mort ; et toutefois la nécessité vient nous dire : Tu en viendras là. Tu ne veux point en venir là, ô homme fragile, et c'est par là que Dieu est venu jusqu'à toi. Quelle dure nécessité aussi, de vaincre nos désirs vieillis, nos habitudes invétérées ! Vaincre une habitude, c'est un douloureux combat, tu le sais. Tu vois bien que tes actes sont mauvais, sont détestables, malheureux, et néanmoins tu t'obstines : ce que tu as fait hier, tu le feras demain. Si mon langage te déplaît à ce point, combien ta propre pensée doit te peser ! Et néanmoins tu retomberas encore. D'où vient cet entraînement ? Qui peut t'assujetir jusque-là ? y a-t-il dans tes membres une loi contraire à la loi de ton esprit ? crie alors : « Malheureux « homme que je suis ! qui me délivrera de ce « corps de mort ? La grâce de Dieu par Jésus-« Christ Notre-Seigneur [2] ». Et alors s'accomplira en toi ce que je disais tout à l'heure : « Pour moi j'ai mis mon espoir dans le Sei« gneur : je tressaillerai et je triompherai « dans votre miséricorde, parce que vous avez « jeté les yeux sur mon humiliation, et ar« raché mon âme aux assujetissements de « cette vie ». D'où vient que ton âme a été dégagée de ces assujétissements, sinon parce que Dieu a jeté un regard sur ton humilité ? Si tu ne te fusses humilié, il ne t'aurait point exaucé en dégageant ton âme des sujétions de la vie. Il s'humiliait, celui qui disait : « Malheureux « homme que je suis ! qui me délivrera de ce « corps de mort ? » Mais ils ne s'humiliaient point, ceux qui, « méconnaissant la justice de « Dieu, et voulant établir leur propre justice, « ne se sont point soumis à celle de Dieu [3] ».

[1] II Cor. v, 1-4. — [2] Rom. vii, 23. — [3] Id. x, 3.

14. « Vous ne m'avez point resserré entre « les mains de mon ennemi [1] » : non point de ton voisin ni de ton copartageant, ni de ce compagnon d'armes que tu as blessé, ni de quelqu'un de ta propre ville que tu as peut-être offensé par tes injures. Nous nous sommes mis dans l'obligation de prier pour tous ceux-là. Mais nous avons un autre ennemi qui est le diable, l'antique serpent. Tous, nous échapperons à sa puissance par la mort, si notre mort est sainte. Quiconque meurt dans le péché, est jeté par cette mort funeste entre les mains du diable, pour être avec lui condamné à un supplice sans fin. C'est donc le Seigneur notre Dieu qui nous arrache aux étreintes de l'ennemi ; et cet ennemi veut nous prendre par le moyen de nos convoitises. Or, nos convoitises, quand elles grandissent au point de nous assujétir, elles s'appellent des nécessités. Donc, une fois que le Seigneur aura délivré notre âme de ces nécessités, quelle prise aura le démon sur nous, pour nous assujétir à sa puissance ?

15. « Vous avez affermi mes pas dans la voie « spacieuse [2] ». Assurément la voie est étroite [3] ; étroite pour l'âme servile, mais large pour l'amour ; l'amour élargit ce qui est trop resserré. « Vous avez affermi mes pas », dit-il, « dans la voie spacieuse », de peur que mes pieds, trop à l'étroit, ne vinssent à s'embarrasser, et par cet embarras causer ma chute. Qu'est-ce à dire : « Vous avez mis mes pieds « dans un lieu spacieux ? » Vous m'avez rendu faciles ces œuvres de justice, autrefois si pénibles : tel est le sens de cette parole : « Vous « avez mis mes pieds dans un lieu spacieux ».

16. « Ayez pitié de moi, mon Dieu, parce « que je suis dans l'affliction ; votre colère a « jeté le trouble dans mes yeux, dans mon « âme et dans mes entrailles ; ma vie a défailli « dans la souffrance, et mes années dans les « gémissements [4] ». Que cela suffise à votre charité, mes frères ; une autre fois, avec le secours de Dieu, nous achèverons le reste de notre dette, afin de terminer le psaume avant notre départ.

[1] Ps. xxx, 9. — [2] Ibid. — [3] Matt. vii, 14. — [4] Ps. xxx, 10, 11.

DEUXIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME XXX.

DEUXIÈME SERMON. — CONTRE LES DONATISTES.

Ce sermon, qui embrasse le second tiers du psaume, a pour objet les douleurs et les gémissements de l'Église [illegible] mauvais chrétiens et des Donatistes.

1. Reportons, mes frères, notre attention sur la suite du psaume, et considérons-nous dans la personne du Prophète. Car si nous comprenons que nous sommes dans un temps d'affliction, nous aurons de la joie, au jour de la récompense. Je vous ai fait remarquer, mes frères, en exposant les premiers versets de notre psaume, que c'est Jésus-Christ qui parle ; je ne vous ai point déguisé que le Christ ici se doit dire du chef et des membres; et il me semble que les témoignages des Ecritures que j'ai cités, établissaient, avec la dernière évidence et de manière à n'en pas laisser douter, que le Christ s'entend de la tête et du corps, de l'Epoux et de l'Epouse, du Fils de Dieu et de l'Eglise, du Fils de Dieu fait homme pour nous, afin d'élever les fils des hommes à la qualité de fils de Dieu ; afin que, par un sacrement ineffable, ils fussent deux dans une même chair, comme ils sont deux dans une même voix chez les Prophètes. Le psalmiste a donc remercié Dieu par ces paroles : « Vous avez « regardé favorablement ma bassesse ; vous « avez arraché mon âme à ses sujétions, vous « ne m'avez point resserré entre les mains de « mon ennemi, et vous avez mis mes pieds au « large [1] ». Telles sont les actions de grâces de l'homme échappé à la tribulation, de tous les membres du Christ échappés à la douleur et aux embûches. « Ayez pitié de moi, Sei« gneur », s'écrie-t-il de nouveau, « parce que « je suis opprimé ». S'il est opprimé, il est à l'étroit ; comment disait-il alors : « Vous avez « mis mes pieds au large ? » Comment ses pieds sont-ils au large, s'il est encore dans l'oppression ? A moins peut-être qu'il n'y ait qu'une seule voix, comme il n'y a qu'un seul corps qui parle ; mais que plusieurs membres soient au large et d'autres à l'étroit, c'est-à-dire que plusieurs trouveraient faciles les œuvres de justice, tandis que d'autres gémiraient dans l'angoisse ? Car si les membres n'étaient point dans des situations différentes, l'Apôtre ne dirait point : « Si un membre « souffre, tous les autres souffrent avec lui ; et « si un membre reçoit de l'honneur, tous les « autres s'en réjouissent avec lui [1] ». Quelques églises, par exemple, ont la paix, d'autres sont dans la tribulation ; chez celles qui sont en paix, les pieds sont au large, tandis qu'ils sont à l'étroit chez celles qui sont dans l'angoisse : mais la douleur des uns afflige ceux qui sont en paix, et la paix des autres console ceux qui souffrent. Il y a donc dans le corps une telle unité, que tout schisme en est banni, et le schisme n'est que le fruit de la dissension. La charité forme le lien, le lien resserre l'unité, l'unité conserve la charité, la charité arrive aux splendeurs éternelles. Que le corps donc s'écrie au nom de quelques membres : « Ayez pitié de moi, Seigneur, parce « que je suis dans l'angoisse, votre colère a « jeté le trouble dans mes yeux, dans mon « âme et dans mes entrailles [2] ».

2. Cherchons alors d'où vient cette tribulation, puisque, tout à l'heure, l'interlocuteur paraissait s'applaudir de sa délivrance, ainsi que de la justice dont Dieu avait généreusement enrichi son âme, et du large espace que la charité avait tracé à ses pieds. D'où vient donc cette affliction, sinon peut-être de cette parole qu'a dite le Seigneur : « Et comme « abondera l'iniquité, la charité de plusieurs « se refroidira [3] ». Car, après que le Seigneur eut recommandé le petit nombre des saints, il fit jeter le filet à la mer, et l'Église prit de l'accroissement, d'innombrables poissons furent saisis, selon cette prédiction : « J'ai publié ces « merveilles, je les ai [illegible]

[illegible]

[illegible]

« teurs se sont multipliés à l'infini [1] ? » Aussi les barques ont-elles failli être submergées, les filets rompus, comme il est dit de la première pêche du Seigneur avant la passion [2]. Telle est donc la foule qui se presse dans nos églises, aux fêtes de Pâques, et que leurs murailles trop étroites peuvent à peine contenir. Comment cette multitude n'affligerait-elle point celui qui voit dans les spectacles, dans les amphithéâtres, les mêmes hommes qui remplissaient naguère nos églises ? Quand il voit dans les infamies, ceux qui tout à l'heure chantaient les louanges de Dieu ? Quand il entend le blasphème dans ces bouches qui répondaient : *Amen ?* Toutefois qu'il persévère, qu'il s'obstine, qu'il ne s'affaiblisse pas au milieu de cette foule innombrable des méchants, puisque le bon grain ne perd rien au milieu des pailles, jusqu'à ce qu'il soit vanné et mis au grenier, c'est là qu'il sera au milieu des saints, à l'abri de toute poussière qui pourrait le troubler. Qu'il persévère, car le Seigneur lui-même, après avoir dit que « le grand nombre d'iniquités fera refroidir « la charité de beaucoup », veut empêcher que cette foule d'iniquités ne fasse chanceler nos pas et ne cause notre chute, et pour maintenir les fidèles, pour les consoler, pour les encourager, il ajoute ces paroles : « Celui-« là sera sauvé qui aura persévéré jusqu'à la « fin [3] ».

3. Considérons que telle est l'affliction de l'interlocuteur du psaume. Cette affliction devrait lui arracher des plaintes, puisque toute affliction porte à la tristesse, et néanmoins dans sa douleur il se dit en colère, et il s'écrie : « Ayez pitié de moi, car la colère a troublé « mes yeux ». Pourquoi cette colère, si vous êtes dans l'affliction ? Il s'irrite contre les péchés des autres. Qui ne serait transporté de colère en voyant des hommes qui confessent de bouche le Seigneur, et qui le renient par leurs mœurs ? Qui ne s'irriterait, en voyant des hommes renoncer au monde en parole et non en réalité ? Qui verrait froidement les frères dresser des embûches à leurs frères, et devenir parjures dans ce baiser qu'ils se donnent en recevant les sacrements ? Et qui dirait tous ces sujets de colère pour le corps du Christ qui vit intérieurement de son esprit, et qui gémit comme le bon grain mêlé avec la paille ? A peine sont-ils visibles ceux qui gémissent de la sorte, qui entrent dans ces colères ; comme on voit à peine le grain quand on le foule dans l'aire. Quiconque ne saurait point le nombre d'épis jetés dans l'aire pourrait croire qu'il n'y a que de la paille ; mais sous ce monceau que l'on croirait être entièrement de la paille, le vanneur découvrira beaucoup de bon grain. C'est donc dans ces fidèles qui gémissent en secret, que s'irrite celui qui a dit ailleurs : « Le zèle de « votre maison me dévore [1] ». Et dans un autre endroit, à la vue du grand nombre des méchants, il s'écrie : « La défaillance m'a saisi « à la vue de tous ceux qui abandonnent « votre loi [2] », et plus loin encore : « J'ai vu « les prévaricateurs et j'ai séché dans l'an-« goisse [3] ».

4. Toutefois il est à craindre que cette colère n'arrive jusqu'à la haine ; car une colère n'est point encore la haine. On se fâche contre un fils, on ne le hait point pour cela : tu conserves l'héritage à celui qui tremble devant ton irritation ; et ta colère même n'a d'autre but que de prévenir sa ruine qu'amèneraient ses déréglements. La colère n'est donc pas encore la haine, et souvent nous sommes loin de haïr l'homme contre lequel nous sommes en colère. Mais que cette colère dure quelque peu dans notre âme, qu'elle n'en soit pas bannie promptement, elle grandit et se tourne en haine. C'est pour nous engager à étouffer toute colère avant qu'elle arrive à la haine, que l'Ecriture nous avertit « de ne point laisser coucher le soleil sur « notre colère [4] ». On rencontre parfois un chrétien qui a de la haine, et qui reprend chez un autre un acte de colère ; il fait un crime à un autre de sa colère, et lui-même nourrit de la haine ; il a une poutre dans son œil, et il blâme son frère d'avoir une paille dans le sien [5]. Cette paille néanmoins, ce petit rejeton, deviendra une poutre, s'il n'est arraché promptement. Le psalmiste ne dit donc point : Mon œil s'est fermé de colère, mais « s'est « troublé ». L'extinction serait l'effet de la haine et non de la colère. Voyez que la haine éteindrait complétement son œil : « Celui-« là », dit saint Jean, « qui hait son frère est « encore dans les ténèbres [6] ». Donc l'œil est d'abord troublé par la colère avant d'arriver aux ténèbres; mais veillons à ce que la colère

[1] Ps. XXXIX, 6. — [2] Luc, V, [illegible]. — [3] Matt. XXIV, 13.

[1] Ps. LXVIII, 10. — [2] Id. CXVIII, 53. — [3] Id. 158. — [4] Eph. IV, 26. — [5] Matt. VII, 3. — [6] I Jean, II, 11.

ne dégénère point en haine, et que notre œil ne s'éteigne point. « La colère a jeté le trouble « dans mes yeux », dit le psalmiste, « et dans « mon âme et dans mes entrailles », c'est-à-dire, a troublé tout ce qui est au dedans de moi, car les entrailles désignent l'intérieur. Il est quelquefois permis de s'irriter contre les méchants, les pervers, les violateurs de la loi, les gens de mauvaise vie, mais il n'est point permis de crier. Or, cette colère qui ne doit pas éclater en cris, est chez nous un trouble intérieur. Le mal est parfois si grand, qu'on ne peut même le reprendre.

5. « Ma vie a langui dans la douleur, et mes « années dans les gémissements [1] ». « Ma vie », dit le Prophète, « est une douloureuse défail- « lance ». Saint Paul a dit aussi : « Nous vi- « vons maintenant, si vous demeurez fermes « dans le Seigneur [2] ». Tous ceux qui ont trouvé la perfection dans l'Evangile et dans la grâce, ne vivent plus que pour les autres. Car il n'y a plus pour eux-mêmes nécessité de vivre ici-bas. Mais comme les autres ont besoin de leurs services, alors s'accomplit en eux ce mot de l'Apôtre : « J'ai le vif désir d'être dégagé « des liens du corps, et d'être avec Jésus-Christ, « ce qui est sans comparaison le meilleur ; mais « il est plus avantageux pour vous que je de- « meure en cette vie [3] ». Donc, pour l'homme qui voit que ses services, ses travaux, sa prédication demeurent sans fruit chez les autres, sa vie languit dans l'indigence. Funeste indigence ! faim déplorable ! Car ceux que nous gagnons à Dieu, sont pour l'Eglise une nourriture. Que dis-je, une nourriture ? Oui, elle la fait passer par son corps, de même que toute nourriture en nous passe par notre corps. Telle est l'œuvre de l'Eglise par les saints ; elle a faim de ceux qu'elle veut gagner, et quand elle a pu les gagner, elle s'en fait une sorte de nourriture. C'est l'Eglise que figurait saint Pierre, quand il vit descendre du ciel un vaste linceul contenant toutes sortes d'animaux, des quadrupèdes, des reptiles, des oiseaux, lesquels, à leur tour, figuraient toutes les nations. Le Seigneur nous montrait que l'Eglise devait absorber tous les peuples de la terre, et les changer en son corps ; aussi dit-il à Pierre : « Tue, et mange [4] ». Tue et mange, ô sainte Eglise, ô Pierre, puisque sur cette pierre je bâtirai mon Eglise [5]. Tue d'abord, mange ensuite ; tue ce qu'ils sont, et fais-les ce que tu es. Quand on prêche l'Evangile, et que le prédicateur voit que les hommes n'en tirent aucun avantage, pourquoi ne s'écrie-t-il pas : « Ma vie s'affaisse dans la douleur, et « mes années dans les gémissements. Ma vi- « gueur s'affaiblit dans l'indigence, et le « trouble est dans mes os [1] ? » Les années que nous passons ici-bas s'écoulent dans les gémissements. Pourquoi ? « Parce que l'iniquité « abonde, et que la charité de plusieurs se « refroidit [2] ». Ce sont des gémissements et non de hauts cris. Quand l'Eglise voit la foule courir à sa perte, elle dévore ses propres plaintes, et dit à Dieu : « Du moins mes gé- « missements ne sont point secrets pour « vous [3] ». Cette parole d'un autre psaume, et qui s'accorde bien avec celui-ci, veut dire : mes gémissements peuvent être cachés pour les hommes, et jamais pour vous ils ne sont en oubli. « Ma force languit dans l'indigence, « et le trouble est dans mes os ». Nous avons déjà fait connaître cette indigence. Par ossements, on entend les hommes forts de l'Eglise ; ceux qui ne craignent point les persécutions, s'émeuvent quelquefois des iniquités de leurs frères.

6. « Je suis plus en opprobre que tous mes « ennemis, c'est un excès pour mes voisins, « un effroi pour ceux qui me connaissent ». Quels sont les ennemis de l'Eglise ? Les païens et les Juifs ? La vie d'un mauvais chrétien est pire que leur vie. Voulez-vous comprendre comment elle est plus dépravée ? Le prophète Ezéchiel compare ces ennemis à des sarments inutiles [4]. Supposez que les païens sont les arbres d'une forêt qui est en dehors de l'Eglise, on peut encore en tirer quelque partie, comme un ouvrier trouve un morceau qui lui convient dans des bois ouvrables ; s'il y trouve des nœuds, des courbures, de l'écorce, il tranche, il scie, il aplanit, afin de l'approprier à l'usage des hommes. Mais le bois de sarment ne donne aucun fruit, et s'il est retranché de la vigne, l'ouvrier n'en peut rien faire, il n'est bon qu'à être jeté au feu. Ecoutez bien, mes frères ; partout on préfère au bois des forêts le sarment qui tient à la vigne, car alors il donne du fruit ; mais quand la serpe du vigneron l'a séparé de la vigne, on lui préfère le bois des forêts, dont l'ouvrier

[1] Ps. xxx, 11. — [2] I Thess. III, 8. — [3] Philipp. I, 23, 24. — [4] Act. x, 13. — [5] Matt. xvi, 18.

[1] Ps. xxx, 11. — [2] Matt. xxiv, 12. — [3] [illegible] xxxvii, 10. — [4] [illegible] xv, 2.

peut tirer parti, tandis que le bois de sarment n'est recherché que par celui qui fait du feu. A la vue donc de cette grande foule qui mène dans l'Eglise une vie désordonnée, le Prophète s'écrie : « Mon opprobre est « bien supérieur à celui de mes ennemis ». Ils vivent plus mal en participant à mes sacrements, que ceux qui n'y ont pris aucune part. Pourquoi ne pas le dire franchement en latin, quand nous expliquons un psaume ? Et si nous sommes plus réservés en d'autres temps, du moins que la nécessité d'exposer ce que nous traitons, nous donne la liberté de réprimer les désordres. « Plus « que tous mes ennemis, je suis dans l'op- « probre ». C'est de ceux-là que saint Pierre a dit : « Leur dernier état devient pire que le « premier ; il eût mieux valu pour eux qu'ils « ne connussent point la voie de la justice, que « de retourner en arrière, après l'avoir connue, « et d'abandonner la loi sainte qui leur avait « été donnée [1] ». Mais dire « qu'il eût été meil- « leur pour eux de ne point connaître la voie « de la justice », n'est-ce point juger que nos ennemis, placés hors de l'Eglise, sont dans une position meilleure que les chrétiens qui vivent dans le désordre, surchargeant ainsi et suffoquant l'Eglise ? « Il eût mieux valu », dit cet apôtre, « ne pas connaître la voie de la « justice, que de retourner en arrière après « l'avoir connue, et d'abandonner la loi sainte « qui leur a été donnée ». Voyez ensuite quelle horrible comparaison il fait à leur sujet : « Il leur est arrivé ce que dit un proverbe « bien vrai : Le chien est retourné à son vo- « missement [2] ». Et puisque tant de chrétiens semblables encombrent nos églises, le petit nombre des bons qui s'y trouvent, ou plutôt l'Eglise par la voix de ce petit nombre, n'a-t-elle pas raison de s'écrier : « Plus que tous « mes ennemis je suis un objet d'opprobre ; « c'est le comble pour mes voisins ; c'est un « effroi pour ceux qui me connaissent ? » Je suis au comble de l'opprobre aux yeux de mes voisins, c'est-à-dire, ceux qui s'approchaient de moi pour embrasser la foi, ou ceux qui étaient le plus près de moi, ont cédé à la répulsion en voyant la vie désordonnée des mauvais et des faux chrétiens. Combien d'hommes, voyez-vous, mes frères, qui voudraient être chrétiens, et qui reculent devant les mœurs dépravées des mauvais chrétiens !

[1] II Pierre, II, 20, 21. — [2] Id. 22.

Ce sont là nos voisins qui s'approchaient de nous, et qui ont reculé devant l'excès de nos opprobres.

7. « Ceux qui me connaissent en sont dans « l'effroi ». Pourquoi tant craindre ? « Ceux « qui me connaissent », dit le psalmiste, « sont « dans l'effroi ». Qu'y a-t-il de si effrayant pour un homme, de voir dans le désordre une si grande foule, de trouver dans la dépravation ceux dont il avait les meilleures espérances ? Il craint alors que tous ceux qu'il a crus bons ne leur soient semblables, et presque toute âme honnête alors devient suspecte. Quel homme ! dit-on. Comment descend-il si bas ? Comment le surprend-on dans ces infamies, dans ces actes hideux, dans ces actions détestables ? Tous les chrétiens, pensez-vous, ne lui ressemblent-ils point ? Tel est le sens de cette parole : « Ceux « qui me connaissent sont dans l'effroi », ceux mêmes qui nous connaissent le plus, sont dans la défiance envers nous. Et si tu n'es soutenu par ta propre conscience, supposé que tu en aies une, tu croiras que nul autre ne te ressemble. Toutefois un homme se soutient par la conscience qu'il a de lui-même, et dans sa vie régulière, il se dit : O toi, qui trembles que tous les autres ne soient mauvais, l'es-tu donc toi-même ? Non, répond la conscience. Mais, si tu ne l'es pas, es-tu le seul pour en être à ce point ? Prends garde que l'orgueil chez toi ne dépasse leur dépravation. Loin de toi de te croire seul. Elie aussi, accablé d'ennui en voyant la foule innombrable des impies, s'écriait : « Ils ont égorgé vos prophètes, « et détruit vos autels ; voilà que je suis seul, « et ils me cherchent pour me faire mourir ». Mais que lui répondit le Seigneur ? « Je me « suis réservé sept mille hommes, qui n'ont « pas fléchi les genoux devant Baal [1] ». Donc, mes frères, le remède à tous ces scandales, est que vous ne pensiez jamais mal de vos frères. Soyez humblement ce que vous voulez qu'ils soient, et vous ne penserez point qu'ils puissent être ce que vous-mêmes n'êtes point. Et néanmoins ceux qui nous connaissent, ceux mêmes qui nous ont mis à l'épreuve, doivent rester dans la crainte.

8. « Ceux qui me voyaient fuyaient loin de « moi [2] ». Ceux qui ne m'ont point connu, sont dignes de pardon, même en s'éloignant de moi ; mais ceux-là mêmes qui m'ont vu

[1] III Rois, XIX, 10 ; Rom. XI, 3. — [2] Ps. XXX, 12.

s'éloignent de moi. Si donc ceux qui m'avaient vu, prenaient la fuite au dehors, et loin de moi (quoique, à proprement parler, ils ne fuyaient pas au dehors, puisque jamais ils n'étaient entrés à l'intérieur; car s'ils fussent entrés à l'intérieur, ils m'eussent connu ; c'est-à-dire ils eussent connu le corps du Christ, les membres du Christ, l'unité du Christ); si, dis-je, ils s'enfuient au dehors, voilà ce qu'il y a de plus déplorable, d'insupportable même, que cette foule qui m'a vu s'enfuie loin de moi ; c'est-à-dire qu'après avoir connu ce qu'est l'Eglise, ils s'en aillent dehors former contre cette Eglise des schismes et des hérésies. Aujourd'hui, par exemple, tu vois un homme, qui est né chez les Donatistes, il ne sait où est l'Eglise ; il demeure dans la religion où il est né, tu ne pourras lui arracher cette foi qu'il a sucée avec le lait de sa nourrice. Mais donnez-moi un homme, oui un homme qui feuillette l'Ecriture, qui la lit, qui la prêche. Est-il possible qu'il n'y trouve point ces paroles : « Demande-moi, et je te donnerai les nations « en héritage, et ton domaine s'étendra jus« qu'aux confins de la terre [1] ? » N'y verra-t-il point : « Tous les confins de la terre seront « ébranlés et se tourneront vers le Seigneur, « et tous les peuples de l'univers se proster« neront devant lui [2] ? » Si donc tu trouves ici l'unité de l'univers entier, pourquoi chercher au dehors, afin de t'aveugler toi-même, et de jeter les autres dans ton aveuglement? « Ceux qui me voyaient », c'est-à-dire ceux qui connaissaient ce qu'est l'Eglise, qui l'envisageaient dans les Ecritures, « ont pris la « fuite au dehors et loin de moi ». Pensez-vous, mes frères, que tous les hérésiarques, dans les différentes parties du monde, n'aient point vu dans les divines Ecritures, que l'Eglise n'est annoncée que comme la société qui doit embrasser l'univers entier? Je vous le dis en vérité, mes frères : assurément nous sommes tous chrétiens, ou du moins tous nous portons le nom de chrétiens, tous nous sommes marqués au sceau du Christ ; les Prophètes ont parlé du Christ plus obscurément que de l'Eglise ; et si je ne me trompe, c'est que l'Esprit de Dieu leur montrait dans l'avenir, que les hommes formeraient des sectes à l'encontre de l'Eglise, soulèveraient contre elle de fortes discussions, et accepteraient plus facilement le Christ. C'est pourquoi le point qui devait être le plus contesté, a été annoncé, précisé avec plus de clarté, plus d'évidence, afin que cette évidence devînt un témoignage contre ceux qui ont lu ces prophéties, et néanmoins sont sortis de l'Eglise.

9. Je n'en veux citer qu'un seul exemple. Abraham, qui est notre père, non parce que nous sommes sortis de lui, mais parce que nous imitons sa foi, était juste et agréable à Dieu ; sa foi lui obtint dans sa vieillesse un fils nommé Isaac, et que Dieu lui avait promis de Sara son épouse [1]. Dieu lui commanda de lui immoler ce même fils; et alors sans hésiter, sans délibérer, sans mettre en question l'ordre du Seigneur, sans regarder comme mauvais l'ordre qu'a pu intimer Celui qui est la bonté même, Abraham conduisit son fils pour le sacrifier, lui mit le bois sur les épaules, et étant arrivé à l'endroit marqué, il leva la main pour le frapper : à la voix du Seigneur, il abaissa cette main levée par son ordre [2]. Pour obéir, il allait frapper, et pour obéir il s'abstint ; toujours il obéit, jamais il n'est timide. Toutefois, afin que le sacrifice fût achevé, et qu'on ne s'éloignât point sans effusion de sang, il se trouva là un bélier dont les cornes étaient embarrassées dans un buisson; Abraham l'immola et le sacrifice fut achevé. Examinez cette histoire : c'est une figure symbolique de Jésus-Christ. Mais enfin, faisons jaillir la lumière par la discussion, soulevons les voiles afin de voir ce qu'ils cachent. Isaac, ce fils unique et bien-aimé, figurait le Fils de Dieu ; il porte le bois comme le Christ porta sa croix [3] ; enfin ce bélier désignait encore Jésus-Christ. Qu'est-ce en effet qu'être attaché par les cornes, sinon être attaché au bois de la croix ? C'était là une figure de Jésus-Christ. Mais il fallait aussitôt prédire l'Eglise, et après avoir annoncé la tête, annoncer le corps; l'Esprit-Saint, l'Esprit de Dieu veut à l'instant prédire l'Eglise à Abraham, et rejette les figures. C'était en figure qu'il annonçait le Christ et c'est ouvertement qu'il prédit l'Eglise ; voici ce qu'il dit à Abraham : « Parce que tu as « obéi à ma voix, et que tu n'as pas épar« gné ton fils unique à cause de moi, je « te bénirai, je multiplierai ta descendance « comme les étoiles du ciel, et comme le « sable des mers, et toutes les nations de la

[1] Ps. II, 8. — [2] Id. XXI, 28.

[1] Gen. XXI, 2. — [2] Id. XXII, 3. — [3] Jean, XIX, 17.

« terre seront bénies en celui qui sortira de « toi[1] ». Presque partout le Christ est prédit par les prophètes, sous les voiles du symbole, tandis que l'Eglise l'est directement : afin que ceux-là puissent la voir qui doivent se déclarer contre elle, et que s'accomplisse en eux cette iniquité prédite par le psalmiste : « Ceux qui me voyaient s'enfuyaient au dehors « et loin de moi ». Ils sont sortis du milieu de nous, dit saint Jean, à propos de ces apostats, mais ils n'étaient pas de nous[2].

10. « J'ai été mis en oubli, comme un mort « effacé du cœur[3] ». On m'oublie, je suis tombé dans l'oubli, ceux qui m'ont vu m'ont oublié, comme si j'étais mort dans leur cœur. « Je suis oublié comme le mort effacé du « cœur ; je suis comme un vase inutile[4] ». Pourquoi est-il comme le vase inutile? Il se fatiguait, et ne servait à personne : il s'est alors considéré comme un vase, et comme il ne servait à personne, il s'appelle un vase inutile.

11. « J'ai entendu le blâme de ceux qui « m'environnaient[5] ». Ils sont nombreux ceux qui demeurent autour de moi pour m'assaillir de leurs blâmes. Quelles imprécations ne font-ils point contre les mauvais chrétiens, imprécations qui retombent sur les chrétiens en général ! Celui qui jette sur nous le reproche ou le blâme, s'en vient-il dire : Voyez ce que font ceux des chrétiens qui sont mauvais? Non, mais bien sans aucune distinction : Voilà ce que font les chrétiens. Tel est cependant le langage de ceux qui m'environnent, c'est-à-dire qui tournent autour de moi sans entrer. Pourquoi tourner ainsi et n'entrer point ? C'est qu'ils aiment le cercle du temps. Ils n'entrent pas dans la vérité parce qu'ils n'aiment pas l'éternité ; attachés qu'ils sont aux choses temporelles, et comme liés à la roue ; c'est d'eux que le Prophète a dit ailleurs : « Faites-leur des princes mobiles « comme la roue[6] » ; et encore : « Les impies « tournent comme dans un cercle[7] ». Dans leurs complots contre moi, « ils délibéraient « des moyens de me ravir mon âme ». Que signifie : « Ils délibéraient sur les moyens « de me ravir mon âme ? » C'est-à-dire sur les moyens de m'amener à leur dépravation. Pour ceux qui maudissent l'Eglise, sans entrer dans son giron, c'est peu de n'y entrer point, ils veulent encore nous en faire sortir au moyen de leurs calomnies. Mais s'ils te font sortir de l'Eglise, ils se sont emparés de ton âme, ils ont surpris ton assentiment ; alors tu es autour de l'Eglise, et non plus en elle.

12. Pour moi, au milieu de tant d'opprobres, de tant de scandales, de tant de maux et de tant de piéges, ne trouvant au dehors que l'injustice, au dedans que désordres, cherchant de toutes parts des hommes que je pusse imiter, sans néanmoins en trouver, qu'ai-je fait ? à quel parti me suis-je arrêté ? « J'ai mis en vous mon espoir, ô « mon Dieu[1] ». Rien de plus avantageux, ni de plus sûr. Tu voulais prendre je ne sais qui pour modèle, et tu ne l'as point trouvé bon ; ne pense plus à l'imiter. Tu en as cherché un second, et je ne sais quoi te déplaît en lui ; tu en cherches un troisième qui ne te plaît pas davantage ; faut-il que tu périsses, parce que ni l'un ni l'autre ne te plaisent ? Cesse d'espérer dans un homme, car « maudit celui qui a mis dans un homme son « espoir[2] ». Vouloir t'appuyer sur un homme, l'imiter, en dépendre, c'est ne vouloir que du lait pour nourriture ; c'est ressembler à des enfants qui veulent toujours la mamelle, alors même qu'il n'est plus convenable. Prendre du lait, vouloir que la nourriture ne nous arrive que par le canal de la chair, c'est là vouloir vivre par un homme. Sois donc en état de manger à table, de prendre cette nourriture qu'il prend, ou que peut-être il n'a jamais prise. Il est peut-être utile pour toi de n'avoir trouvé qu'un mauvais homme dans celui que tu croyais homme de bien, de n'avoir sucé dans cette mamelle que tu cherchais comme celle de ta mère, qu'une amertume qui t'en a repoussé, afin que cette déception te fît chercher une plus solide nourriture. C'est ce que font tous les jours les nourrices pour les enfants difficiles à sevrer ; elles mettent sur leurs mamelles quelque chose d'amer, afin que ces enfants, repoussés par le dégoût, quittent la mamelle et recherchent la table. Disons donc : « C'est « en vous, Seigneur, que j'ai mis mon espoir; « j'ai dit : Vous êtes mon Dieu ». C'est vous, qui êtes mon Dieu ; arrière Donat ! arrière Cécilien, ni l'un ni l'autre n'est mon Dieu. Ce n'est pas au nom d'un homme que je vis,

[1] Gen. XXII, 16-18. — [2] I Jean, II, 19. — [3] Ps. XXX, 13. — [4] Ibid. — [5] Id. 14. — [6] Id. LXXXII, 14. — [7] Id. XI, 9.

[1] Ps. XXX, 11. — [2] Jérém. XVII, 5.

c'est au nom de Jésus-Christ que je m'attache. Ecoute ce que dit saint Paul : « Est-ce que « c'est Paul qui a été crucifié pour vous, ou « bien est-ce au nom de Paul que vous êtes « baptisés[1] ? » Je périrais si j'étais du parti de Paul, comment ne pas périr si je suis du parti de Donat ! Arrière donc les noms des hommes, les crimes des hommes, les rêveries des hommes ! « C'est en vous, Seigneur, que « j'ai mis mon espoir ; j'ai dit : C'est vous qui « êtes mon Dieu ». Ce n'est point un homme, quel qu'il soit ; c'est vous qui êtes mon Dieu. L'un avance, l'autre meurt; pour Dieu, il n'y a ni mort ni progrès ; il n'y a nul progrès puisqu'il est parfait, comme nulle mort puisqu'il est éternel. « J'ai dit au Seigneur : « C'est vous qui êtes mon Dieu ».

13. « Mon sort est entre vos mains[2] ». Non pas entre les mains des hommes, mais entre vos mains. Quel est mon sort ? Pourquoi l'appeler sort ? Le nom de sort ne doit point vous faire croire à des sortiléges. Le sort n'a rien de mauvais, mais dans le doute il indique aux hommes la volonté de Dieu. Les Apôtres eux-mêmes jetèrent le sort pour choisir un successeur à ce Judas qui périt après avoir trahi le Sauveur, ainsi qu'il était écrit de lui : « Il s'en est allé à sa place » : le suffrage des hommes en avait choisi deux, et l'un de ces deux fut choisi par le jugement de Dieu. Car il fut consulté pour savoir lequel des deux il voulait pour apôtre, « et le sort tomba sur Matthias[3] ». Qu'est-ce donc : « Mon sort est entre vos mains ? » Autant que j'en puis juger, il appelle sort, la grâce par laquelle nous sommes sauvés. Pourquoi donner le nom de sort à la grâce de Dieu ? Parce que, dans le sort, il n'y a point de choix, mais la volonté de Dieu. Dire en effet : Celui-ci a fait le pacte, cet autre non, c'est considérer les mérites; et quand on pèse les mérites, il y a un choix, et non plus un sort : et lorsque Dieu ne trouve en nous aucun mérite, il nous sauve par le sort de sa volonté, c'est-à-dire parce qu'il le veut, et non parce que nous en étions dignes, voilà le sort. C'est avec raison que la tunique du Sauveur, tissue de haut en bas [4], symbole de la charité éternelle, et que les bourreaux ne pouvaient partager, fut tirée au sort; ceux qui l'eurent ainsi sont l'image de ceux qui partagent le sort des saints. « C'est « la grâce qui nous sauve au moyen de la foi, « et cela ne vient point de vous (c'est bien là « le sort), cela ne vient point de vous, mais « c'est un don de Dieu. Ce n'est point là le « bénéfice de vos œuvres » (comme si vous aviez fait des œuvres capables de vous en rendre dignes), « ce n'est point le bénéfice de « vos œuvres, afin que nul ne s'en glorifie. « Nous sommes son ouvrage, créés en Jésus-« Christ dans les bonnes œuvres[1] ». Le sort, en ce sens, est comme une secrète volonté de Dieu. C'est donc un sort à l'égard des hommes, un sort qui émane de la secrète volonté de Dieu, en qui n'habite pas l'injustice[2]. Car il ne fait point acception des personnes, mais sa justice cachée est un sort pour vous.

14. Redoublez donc d'attention, mes frères, et voyez comment l'apôtre saint Pierre vient confirmer cette doctrine. Quand Simon le Magicien, baptisé par Philippe, s'attachait à lui sur la foi des miracles opérés en sa présence[3], les Apôtres vinrent à Samarie, où le magicien lui-même avait embrassé la foi et reçu le baptême. Ils imposèrent les mains sur les fidèles nouvellement baptisés, qui reçurent le Saint-Esprit et se mirent à parler diverses langues. Simon fut saisi d'admiration et d'étonnement à la vue de ce miracle qui faisait descendre le Saint-Esprit sur des hommes auxquels d'autres hommes imposaient les mains : il désira, non point cette grâce, mais cette puissance, non ce qui le saurait délivrer, mais ce qui devait satisfaire sa vanité. Absorbé par ce désir, et le cœur plein d'orgueil, d'une impiété diabolique, d'un amour de grandeur qui méritait d'être abattu, il dit aux Apôtres : « Combien faut-il « vous donner d'argent pour que le Saint-Es-« prit descende sur les hommes à qui j'impose-« rai les mains? » Cet homme qui ne cherchait que les choses temporelles, qui se tenait seulement autour de l'Eglise, pensait pouvoir à prix d'argent acheter le don de Dieu. Il crut qu'avec de l'argent il se rendrait maître de l'Esprit-Saint, et que les Apôtres seraient cupides, comme il était lui-même orgueilleux et impie. Mais Pierre lui dit: « Que ton argent pé-« risse avec toi, qui as cru que le don de Dieu « se peut acquérir à prix d'argent. Tu n'as ni « part ni sort dans cette foi[4] » ; c'est-à-dire, tu n'appartiens pas à cette grâce que nous avons

[1] I Cor. I, 13.— [2] Ps. XXX, 16.— [3] Act. I, 26.— [4] Jean, XIX, 23.

[1] Eph. II, 8-10. — [2] Rom. IX, 14. — [3] Act. VIII, 13 et suiv. — [4] Ib. [illegible]

reçue gratuitement, puisque tu as pensé pouvoir avec de l'argent acheter un don qui est gratuit. Et parce qu'il est gratuit, il prend le nom de sort : « Tu n'as ni part ni sort dans « cette croyance ». Je me suis étendu quelque peu, afin que cette expression : « Mon sort est « entre vos mains », ne vous inspirât aucune terreur. Quel est ce sort ? L'héritage de l'Eglise. Quelles en sont les bornes ? Les bornes du monde. « Je te donnerai les nations « en héritage, et ta possession s'étendra jus« qu'aux confins de la terre [1] ». Que l'homme ne vienne donc point m'en promettre je ne sais quelle partie. « Mon sort, ô mon Dieu, est « entre vos mains ». Que cela vous suffise aujourd'hui, mes frères; demain, au nom et avec le secours de Dieu, nous vous expliquerons le reste du psaume.

[1] Ps. II, 8.

DEUXIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME XXX.

TROISIÈME SERMON. — ESPOIR DU JUSTE.

Nos ennemis à combattre sont le démon et les chrétiens indignes. Repoussons l'un, séparons-nous des autres. Comment nous devons invoquer Dieu. Confusion des pécheurs. Nécessité de confesser hautement Jésus-Christ. Bonheur que Dieu fait goûter à ceux qui espèrent en lui.

1. Il nous reste un peu plus du tiers de ce psaume sur lequel nous avons déjà parlé deux fois, et je vois néanmoins qu'il faut en finir aujourd'hui. C'est pourquoi je prie de me pardonner, si je ne m'arrête point aux endroits qui sont clairs, afin de nous occuper de ceux qui ont besoin d'explication. Dans beaucoup de passages, le sens se présente naturellement à l'esprit, d'autres ont besoin d'être quelque peu éclaircis, d'autres enfin, quoique peu nombreux, exigent beaucoup d'attention pour être compris. Afin donc de mesurer le temps à vos forces et aux nôtres, voyez et reconnaissez avec nous ces passages qui sont clairs, louez-y Dieu : priez si le psaume est une prière, gémissez quand il gémit, tressaillez s'il est dans l'allégresse, espérez s'il espère, et craignez s'il exprime la crainte. Tout ce qui est écrit ici doit nous servir de miroir.

2. « Délivrez-moi des mains de mes enne« mis, et de ceux qui me persécutent [1] ». Faisons nous-mêmes cette prière, et que chacun de nous la fasse à propos de ses ennemis. Il est bon, et nous devons demander à Dieu qu'il nous délivre des mains de ceux qui nous haïssent. Mais faisons bien la part des ennemis. Il faut prier pour les uns, et prier contre les autres. Nous ne devons avoir aucune haine contre ceux qui nous haïssent, quels qu'ils soient ; si tu hais celui qui te fait souffrir, au lieu d'un méchant, il y en a deux. Aimons donc celui-là même qui nous persécute, afin qu'il demeure seul dans sa malice. Les ennemis contre lesquels il nous faut prier, sont le diable et ses anges, qui nous envient le royaume des cieux, qui ne peuvent souffrir que nous occupions ces places d'où ils sont bannis ; demandons que notre âme soit délivrée de leurs mains. Car les hommes deviennent souvent leurs instruments jusque dans la haine qu'ils ont pour eux. Aussi saint Paul, nous avertissant des précautions que nous devons prendre contre ces ennemis, dit aux chrétiens persécutés, et qui devaient endurer, tantôt les soulèvements, tantôt les fourberies, tantôt la haine des hommes : « Vous n'avez « pas à combattre contre la chair et le sang, c'est-à-dire contre les hommes, « mais contre « les principautés , contre les puissances , « contre les princes de ce monde [1] ». De quel monde ? Est-ce du ciel et de la terre ? A Dieu

[1] Ps. XXX, 16.

[1] Eph. VI, 12.

ne plaise ! Il n'y a d'autre prince de ce monde que celui qui l'a créé. De quel monde veut donc parler l'Apôtre ? De ceux qui aiment le monde. Aussi a-t-il ajouté comme explication : « Ce que j'appelle monde, ce sont ses ténè« bres ». Quelles sont ces ténèbres, sinon les impies et les infidèles ? Et en effet, quand ils ont quitté leur état d'infidélité et d'impiété, pour devenir pieux et fidèles, l'Apôtre leur parle ainsi : « Vous n'étiez autrefois que té« nèbres, vous êtes maintenant lumière « dans le Seigneur : et vous avez à combattre », leur dit-il, « contre les esprits de malice ré« pandus dans les airs, contre le diable et ses « anges [1] ». Vous ne voyez pas vos ennemis, et vous les surmontez. « Arrachez-moi, Sei« gneur, aux mains de mes ennemis et de « mes persécuteurs ».

3. « Projetez sur votre serviteur le reflet de « votre face, et sauvez-moi dans votre misé« ricorde [2] ». Nous avons dit hier [3], si toutefois ceux qui ont entendu le discours d'hier s'en souviennent, que les principaux persécuteurs de l'Eglise sont les chrétiens qui refusent de vivre selon la foi. Ils sont l'opprobre de l'Eglise et lui font subir la violence de leur haine : qu'on les reprenne, qu'on les empêche de vivre dans le désordre, qu'on leur donne le moindre avertissement, aussitôt ils trament une vengeance dans leurs cœurs et cherchent l'occasion d'éclater. C'est au milieu de ces chrétiens que gémit le Prophète, ou plutôt que nous gémissons nous-mêmes : car ils sont nombreux, et c'est à peine si, dans cette grande foule, on peut discerner quelques fidèles, comme dans l'aire on voit peu de ce bon grain que le van doit séparer de la paille, afin qu'il remplisse les greniers du Seigneur [4]. C'est donc au milieu d'eux qu'il dit en gémissant : « Projetez sur votre serviteur le reflet « de votre face ». On regarde volontiers comme un opprobre que tous les chrétiens, et ceux qui vivent saintement, et ceux qui vivent dans le désordre, portent le même nom, soient tous marqués d'un même sceau, s'approchent tous d'un même autel, soient tous purifiés dans un même baptême, redisent tous la même oraison dominicale et assistent tous à la célébration des mêmes mystères. Quand pourra-t-on connaître ceux qui gémissent et ceux pour qui l'on gémit, si Dieu ne projette sur son vrai serviteur le reflet de sa face ? Mais que signifie : « Projetez sur votre servi« teur le reflet de votre face ? » Faites voir que je vous appartiens ; et que le chrétien impie ne puisse dire qu'il vous appartient, car alors le psalmiste aurait dit en vain : « Jugez« moi, Seigneur, et séparez ma cause de celle « d'un peuple impie [1] ». Ces mots : « Séparez « ma cause », ont le même sens que : « Pro« jetez sur votre serviteur la lumière de votre « face ». Et néanmoins, pour effacer tout orgueil, ou toute volonté de faire valoir sa propre justice, il ajoute ces paroles : « Sau« vez-moi dans votre miséricorde » ; c'est-à-dire, non point à cause de ma justice non plus que de mes mérites, mais « par votre miséri« corde » ; non que j'en sois digne, mais parce que vous êtes miséricordieux. Ne me traitez point avec la sévérité d'un juge, mais avec votre bonté inépuisable pour le pardon. « Sau« vez-moi dans votre miséricorde ».

4. « Seigneur, je ne serai pas confondu, « parce que je vous ai invoqué [2] ». Le Prophète nous donne la grande raison pour laquelle il ne sera point confondu, « c'est qu'il « vous a invoqué, ô mon Dieu ». Voulez-vous frustrer dans son espoir celui qui vous implore ? Voulez-vous que l'on dise : « Où est « donc ce Dieu, l'objet de son espoir ? » Mais quel est l'homme, fût-il impie, qui n'invoque pas le Seigneur ? Si donc le Prophète ne pouvait dire d'une manière plus spéciale, et qui n'a rien de commun avec les autres : « Je vous ai « invoqué », il n'oserait aucunement exiger de son invocation une telle récompense. Car il entendrait dans sa pensée cette réponse que lui ferait le Seigneur en quelque manière : Pourquoi me demander de n'être point confondu ? Pour quelle raison ? Parce que tu m'as invoqué ? Mais chaque jour les hommes ne me prient-ils point, afin de venir à bout des adultères mêmes qu'ils méditent ? Dans leurs invocations, n'osent-ils pas appeler la mort sur ceux dont ils convoitent l'héritage ? Chaque jour encore, ne m'invoquent-ils pas pour mener à bonne fin la fraude qu'ils méditent ? Pourquoi donc baser la grande récompense que tu exiges sur cette parole : « Que je ne sois pas confondu, puisque je vous « ai invoqué ? » Ils invoquent à la vérité, répond le Prophète, mais ce n'est pas nous qu'ils invoquent. Tu invoques le Seigneur

[1] Eph. v, 8, vi, 12. — [2] Ps. xxx, 17. — [3] Sermon précédent n. 2 et suiv. — [4] Matt. iii, 12.

[1] Ps. xlii, 1. — [2] Id. xxx, 18.

quand tu l'appelles en toi-même ; car l'invoquer, c'est le supplier de venir en toi, et en quelque sorte dans la maison de ton cœur. Mais inviter un tel père de famille, tu n'oserais le faire, si tu ne savais lui préparer une habitation convenable. Que le Seigneur en effet te réponde et te dise : Sur ton appel, me voici, où entrer? Puis-je subir toutes les ordures de ta conscience? Si tu invitais le moindre de mes serviteurs à entrer dans ta maison, n'aurais-tu pas soin d'y mettre d'abord la propreté? Voilà que tu m'appelles dans ton cœur, et ce cœur est plein de rapines. Ce lieu où tu appelles un Dieu est plein de blasphèmes, plein d'adultères, plein de rapines, plein de fraudes, plein de convoitises honteuses, et c'est là que tu me fais entrer ! Comment le Prophète a-t-il parlé de ces hommes dans un autre psaume? Ils n'ont point invoqué le Seigneur[1], dit-il; sans aucun doute, ils l'avaient invoqué, et néanmoins ils ne l'ont pas invoqué. Je réponds en quelques mots à la question qui vient d'être soulevée : pourquoi un homme exige-t-il une si grande récompense, quand il ne peut alléguer uniquement que le mérite « d'avoir invoqué « Dieu », et quand nous voyons tant de méchants l'invoquer aussi, telle est la question qu'il est bon de résoudre. Je dis donc un seul mot à l'avare : Tu invoques le Seigneur? Pourquoi l'invoquer ? Pour qu'il m'enrichisse, répond-il. C'est donc le gain que tu invoques et non le Seigneur. Ces richesses tant convoitées ne se peuvent acquérir ni par ton serviteur, ni par l'intermédiaire de ton fermier, ni de ton client, ni de ton ami, ni de tes domestiques, et alors tu as recours au Seigneur, tu fais du Seigneur l'entremetteur de tes profits. C'est trop avilir Dieu. Veux-tu invoquer le Seigneur? Invoque-le gratuitement. Est-ce donc peu pour ton avarice que le Seigneur vienne en toi? Et s'il y vient sans or ni argent, tu ne voudras point de lui? Dans toutes ces créatures de Dieu, qu'est-ce qui pourra te suffire, si lui-même ne te suffit point? C'est donc avec raison que le Prophète a dit : « Que je ne sois pas confondu, puisque « je vous ai invoqué ». Invoquez le Seigneur, ô mes frères, si vous ne voulez être confondus. Celui qui tient ce langage redoute une certaine confusion, dont il a parlé au premier verset : « J'ai mis en vous mon espoir, ô mon « Dieu, je ne serai point confondu pour l'éter- « nité». Et pour nous bien préciser la confusion qu'il redoute, qu'a-t-il ajouté, après avoir dit : « Que je ne sois point confondu, parce que je « vous ai invoqué ? Honte aux impies », dit-il, « et qu'ils soient conduits dans les enfers », qu'ils tombent dans cette confusion qui sera éternelle.

5. « Silence aux lèvres menteuses, qui pro- « fèrent l'outrage contre le juste avec orgueil « et dédain [1] ». Ce juste, c'est le Christ. De combien de lèvres débordent contre lui l'outrage avec le dédain de l'orgueil? D'où viennent cet orgueil et ce dédain ? C'est qu'en venant dans son humilité, il a paru méprisable aux orgueilleux. Comment voulez-vous que des hommes qui raffolent des honneurs ne méprisent point celui qui s'est soumis à tant d'outrages? Comment ne serait-il pas méprisé par ceux qui font si grand cas de la vie, celui qui a voulu mourir? Comment n'auraient-ils pas du mépris pour un crucifié, ceux qui regardent comme un opprobre la mort de la croix? Comment des riches n'auraient-ils pas du mépris pour ce créateur du monde, qui mène ici-bas une vie pauvre? Tout ce que les hommes recherchent passionnément, Jésus-Christ s'en est abstenu, non par impuissance de le posséder, mais afin que son abstention nous en inspirât le mépris : et c'est pour cela qu'il encourt le mépris de tous ceux qui en raffolent. Tout fidèle qui voudra marcher dans les voies du Christ, et imiter ce qu'on lui enseigne de l'humilité de son divin Maître, sera méprisé dans le Christ, parce qu'il est membre du Christ. Il y a donc mépris pour la tête et pour les membres, et par conséquent pour Jésus-Christ tout entier, parce qu'il y a justice et dans le chef et dans les membres. Il faut que Jésus-Christ tout entier soit méprisé par les impies et par les superbes, afin que ces paroles soient accomplies à leur sujet : « Si- « lence aux lèvres menteuses, qui, avec le « mépris et le dédain, versent l'iniquité sur « le juste ». Quand seront-elles réduites au silence? Ici-bas? Jamais. Chaque jour elles profèrent des cris contre les chrétiens, principalement contre les humbles ; chaque jour elles aboient l'outrage et le blasphème : ces langues impies attisent ainsi les douleurs de la soif qui doit les consumer dans l'enfer, où elles désireront la moindre goutte d'eau sans

[1] Ps. XIII, 5 ; LII, 6.

[1] Ps. XXX, 19.

l'obtenir [1]. Ce n'est donc pas maintenant que doivent se taire les lèvres des impies. Mais quand ? Quand leurs iniquités s'élèveront contre eux pour les confondre, ainsi qu'il est écrit dans la Sagesse : « Alors les justes se « tiendront avec une grande fermeté contre « ceux qui les ont tourmentés. Ceux-ci diront « à leur tour : Voilà donc ceux que nous avons « couverts d'insultes et d'outrages. Les voilà « comptés parmi les enfants de Dieu, et leur « partage est avec les saints ! Insensés que « nous étions, nous regardions leur vie comme « une folie [2] ». Alors seront réduites au silence les lèvres de ceux qui, avec le mépris de l'orgueil, profèrent l'outrage contre le juste. Aujourd'hui ils vous disent : Où est votre Dieu ? Qu'est-ce que vous adorez ? Que voyez-vous ? Vous croyez et vous souffrez ; votre peine, voilà ce qui est certain ; mais votre espérance est incertaine. Mais elles se tairont, ces lèvres menteuses, quand nous aurons recueilli ce bien qui est certain, et que nous espérons.

6. Considère alors ce qu'ajoute le Prophète, après avoir imposé silence aux lèvres menteuses qui profèrent avec mépris et dédain l'outrage contre le juste. Celui qui gémit de la sorte a considéré lui-même et en esprit, de l'œil intérieur il a vu les biens de Dieu, il a vu ces biens qui ne se voient que dans le secret, et que l'impie ne saurait voir. Il a vu dès lors ces impies distiller l'outrage contre le juste avec un orgueilleux dédain, parce qu'ils n'ont des yeux que pour les biens du monde, et nullement pour les biens à venir qu'ils ne savent pas même se figurer en pensée. Mais pour faire apprécier aux hommes les biens à venir, tandis qu'il nous ordonne de tolérer seulement et non d'aimer ceux de cette vie, le voilà qui s'écrie : « Combien est « grande, ô mon Dieu, votre douceur [3] ! » Que l'impie me demande ici : Où est donc ce trésor de douceur ? Je lui répondrai : Comment pourrais-je montrer ce trésor de douceur, quand la fièvre de l'iniquité t'a fait perdre le goût ? Si tu ne connaissais le miel, tu n'en vanterais pas la douceur avant de l'avoir goûté. Or, ton cœur n'a plus de palais pour goûter ces sortes de biens ; que faire alors ? Comment te les montrer ? Je ne vois personne à qui je puisse dire : « Goûtez et voyez combien le Sei« gneur est doux [4]. Combien est grand, ô mon « Dieu, le trésor de douceur que vous avez « caché pour ceux qui vous craignent [1] ! » Qu'est-ce à dire « caché ? » Que vous leur réservez et non que vous refusez, de sorte qu'eux seuls peuvent y arriver ; car c'est un bien qui ne peut être commun aux bons et aux méchants ; et ces premiers y arrivent par la crainte. Tant qu'ils ont la crainte, ils n'y sont point arrivés encore ; mais ils espèrent y arriver, et ils commencent par la crainte. Rien n'est plus doux qu'une sagesse impérissable ; mais le commencement de toute sagesse est la crainte du Seigneur [2]. Et cette sagesse, « vous la réservez à ceux qui vous crai« gnent ».

7. « Vous l'avez fait sentir à ceux qui es« pèrent en vous, en présence des fils des « hommes [3] ». Non point : vous l'avez fait sentir en présence des fils des hommes, mais bien « à ceux qui espèrent en vous en pré« sence des fils des hommes » ; c'est-à-dire, vous avez fait goûter votre douceur à ceux qui espèrent en vous devant les enfants des hommes. C'est en ce sens que le Seigneur a dit : « Celui qui renonce à moi devant les « hommes, je le renierai aussi devant mon « Père [4] ». Donc si tu espères dans le Seigneur, espère devant les hommes ; ne cache point ton espérance au fond de ton cœur, ne crains pas de confesser que tu es chrétien, même devant ceux qui t'en font un crime. Mais à qui fait-on un crime aujourd'hui d'être chrétien ? Il y a si peu d'hommes qui ne le soient point, qu'il nous sied mieux de leur reprocher de ne l'être pas, qu'à eux de nous reprocher de l'être. J'ose néanmoins vous le dire, mes frères : commence, ô toi qui m'écoutes, commence à vivre en chrétien, et vois si tu n'en recevras pas des reproches, de ces chrétiens qui sont chrétiens de nom seulement, et non par la vie et les mœurs. Personne ne comprend mes paroles, s'il n'en a fait l'expérience. Ecoute donc bien mes paroles, et fais-y réflexion. Veux-tu vivre en chrétien ? veux-tu suivre les traces de ton Sauveur ? Que l'on t'en fasse un crime et tu en rougis, et cette fausse honte te fait tout abandonner. Te voilà hors du bon chemin. Il te semble que tu crois de cœur pour être justifié, mais tu as perdu ceci : « Il faut confesser « de bouche pour arriver au salut [5] ». Si donc

[1] Luc, XVI, 21. — [2] Sag. V, 1-5. — [3] Ps. XXX, 20. — [4] Id. XXXIII, 9.

[1] Ps. XXX, 20. — [2] [illegible] — [3] Ps. XXX, 21. — [4] Matt. X, 33. — [5] Rom. X, 10.

tu veux marcher dans la voie du Seigneur, il faut manifester ton espérance même devant les hommes, c'est-à-dire ne rougir jamais de cette espérance. De même que Dieu vit dans ton cœur, qu'il soit aussi dans ta bouche : car ce n'est point en vain que le Christ a voulu que son signe fût marqué sur notre front, qui est le siége de la pudeur ; c'est afin que le chrétien ne rougisse point des opprobres du Christ. Si donc tu en agis de la sorte en présence des hommes, si devant eux tu ne rougis point du Christ, si devant les fils des hommes tu ne renies le Christ ni par tes œuvres ni par tes paroles, espère que Dieu te fera sentir sa douceur.

8. Quel est le verset suivant? « Vous les ca- « cherez dans le secret de votre face [1] ». Quel est ce lieu? Le Prophète ne dit point : Vous les cacherez dans votre ciel; ni : Vous les cacherez dans votre paradis; ni : Vous les cacherez dans le sein d'Abraham. Car les saintes Ecritures donnent beaucoup de noms à ces lieux que doivent habiter les saints dans la vie future. N'attachons aucun prix à tout ce qui n'est pas Dieu. Qu'il soit lui-même notre habitation, ce Dieu qui veille sur nous, pendant notre habitation en cette vie : c'est en effet le langage que tenait plus haut le psalmiste : « Soyez pour moi un Dieu pro- « tecteur et un lieu de refuge [2] ». Donc nous serons cachés dans la face de Dieu. Mais attendriez-vous que je vous expliquasse la retraite qui est dans la face de Dieu? Purifiez vos cœurs, afin que celui que vous invoquez puisse y entrer et les éclairer. Sois pour lui une demeure ici-bas, et il sera ta demeure éternelle ; qu'il habite en toi, et tu habiteras en lui. Si tu le caches en cette vie en ton cœur, il te cachera dans sa face en l'autre vie. « Vous les cacherez », dit le Prophète, mais où? « dans le secret de votre face contre le « trouble des hommes ». Il n'y a plus de trouble pour ceux que dérobe cet asile mystérieux ; plus de trouble dans le secret de votre face. Mais dès ici-bas, l'homme qui se voit en butte aux outrages des autres, parce qu'il sert Jésus-Christ, dont le cœur se réfugie en Dieu, mettant ainsi son espoir dans sa douceur, est-il assez heureux, selon vous, pour trouver dans la face du Seigneur un asile contre le trouble des hommes qui l'outragent, et un asile dont il ressente le bonheur? Il entre en effet dans la face de Dieu, s'il est en état d'y entrer, c'est-à-dire si sa conscience n'est point chargée, si elle n'est point pour lui un fardeau en disproportion avec la porte étroite. « Vous les cacherez donc dans le se- « cret de votre face, contre le trouble des « hommes ; vous les protégerez dans votre « demeure contre les langues discordantes [1] ». Un jour donc, vous les cacherez dans le secret de votre face contre le trouble des hommes ; afin que nul trouble humain ne puisse désormais les atteindre. Mais jusque-là, pendant que leur pèlerinage en cette vie expose vos serviteurs à des contradictions nombreuses, que ferez-vous pour eux? « Vous les protége- « rez dans votre tente ». Quelle est cette tente? C'est l'Eglise d'ici-bas, ainsi appelée parce qu'elle est voyageuse sur cette terre. Car la tente est l'abri des soldats en campagne. Telle est la tente à proprement parler, mais la maison n'est pas une tente. C'est à toi de combattre alors que tu n'es qu'un voyageur en campagne, afin qu'après avoir été sous l'abri de la tente, tu aies dans la maison une réception glorieuse. Car le ciel sera éternellement ton palais, si tu vis saintement sous la tente. C'est donc sous votre tente, ô Dieu, que vous leur offrez un abri contre les langues de contradiction. On ne voit que des langues contradictoires, que des hérésies, que des schismes qui dogmatisent, une foule de langues qui contredisent la vraie doctrine : pour toi, va chercher un abri sous la tente du Seigneur, adhère à l'Eglise catholique sans t'écarter des règles de la vérité, et tu trouveras dans ce tabernacle un abri contre les contradictions des langues.

9. « Béni soit le Seigneur, parce qu'il a si- « gnalé sa miséricorde dans la ville qui m'en- « vironne [2] ». Quelle est cette ville qui m'environne? Le peuple de Dieu n'habitait que la Judée, qui paraît être au milieu du monde; où l'on célébrait les louanges du Seigneur, où on lui offrait des sacrifices : où la prophétie publiait incessamment pour l'avenir les merveilles que nous voyons s'accomplir : ce peuple paraissait donc au milieu des nations. C'est là ce qui fixe l'attention du Prophète, et il voit que l'Eglise de Dieu sera au milieu des nations, que tous les peuples environnaient le peuple juif assis au milieu d'eux ; il appelle ces peuples divers la cité qui l'environne. Il est vrai, Sei-

[1] Ps. XXX, 21. — [2] Id. 3.

[1] Ps. XXX, 21. — [2] Id. 22.

gneur, que vous avez fait éclater à Jérusalem votre miséricorde ; c'est là que le Christ a souffert, là qu'il est ressuscité, de là qu'il est monté aux cieux, là qu'il a opéré tant de prodiges : mais vous êtes plus admirable encore d'avoir fait éclater votre miséricorde dans cette ville qui l'environne, c'est-à-dire d'avoir fait tomber votre miséricorde comme une rosée sur toutes les nations, de n'avoir point enfermé dans Jérusalem, comme dans un vase, vos parfums exquis, d'avoir en quelque sorte brisé le vase, pour que le parfum se répandît dans le monde, et qu'ainsi fût accomplie cette parole de l'Ecriture : « Votre nom est comme « un parfum répandu [1] ». C'est ainsi que vous avez fait éclater vos miséricordes dans la cité qui m'environne. Le Christ en effet s'est élevé au ciel, il est assis à la droite de son Père, dix jours après il a envoyé l'Esprit-Saint [2] : et pleins du Saint-Esprit, les disciples se sont mis à prêcher les merveilles du Christ, puis ils ont été lapidés, meurtris, chassés [3]. Bannis en quelque sorte de cette ville unique, ils sont devenus par le feu divin comme des torches ardentes qui ont porté dans la forêt du monde la ferveur du Saint-Esprit, et la lumière de la vérité ; et le Seigneur a fait éclater sa miséricorde dans la cité environnante.

10. « Pour moi, j'ai dit dans mon extase ». Rappelez-vous le titre du psaume : voici l'extase dont il est parlé. Pesez bien les paroles : voici ce qu'il dit : « Pour moi, j'ai dit dans « mon extase : Me voilà rejeté loin de vos « yeux ». J'ai dit dans ma frayeur, c'est là ce que signifie : « J'ai dit dans mon extase ». Il a été dans la stupeur, en face de je ne sais quelle tribulation, comme il y en a tant. Il s'est vu le cœur plein de frayeur et de trouble, et il s'est écrié : « Me voilà rejeté loin de vos « yeux ». Si j'étais caché dans votre face, je ne craindrais pas de la sorte; si vous aviez l'œil sur moi, je ne serais point dans cette frayeur. Mais, comme il est écrit dans un autre psaume : « Quand je disais : Mon pied est ébranlé, votre « miséricorde, ô mon Dieu, me soutenait aus- « sitôt ». Et voilà que même ici le Prophète ajoute : « Aussi avez-vous entendu la voix de « ma prière ». Parce que j'ai fait un humble aveu, et que j'ai dit : « Me voilà repoussé loin « de vos yeux » ; parce que, sans orgueil, j'ai accusé mon propre cœur, et que me sentant chanceler dans l'épreuve, j'ai crié vers vous : voilà que vous avez entendu ma prière ; ainsi s'accomplit ce que j'ai cité de l'autre psaume. Car ces paroles : « J'ai dit dans mon extase : « Me voilà rejeté loin de vos yeux », reviennent à celles-ci : « Quand je disais : Mon pied chan- « celle ». Et celles-ci : « Votre miséricorde, ô « mon Dieu, me soutenait », ont le même sens que ces autres : « Vous avez entendu, Seigneur, « la voix de ma prière ». Voyez tout cela s'accomplir en saint Pierre ; il voit le Seigneur marchant sur les eaux, et le prend pour un fantôme. Le Seigneur s'écrie : « C'est moi, ne « crains rien ». Pierre s'enhardit et répond : « Si c'est vous, Seigneur, commandez-moi « d'aller à vous sur les eaux [1] » ; par là je verrai si c'est bien vous, si je puis, sur votre parole, faire ce que vous faites. Et le Seigneur : Venez ; et la parole de celui qui ordonne devient la force de celui qui obéit. Venez, dit Jésus, et Pierre descend de la barque ; il commence à marcher, il va sans crainte parce qu'il espère en Jésus : mais au souffle d'un vent violent, la crainte le saisit. « J'ai dit dans « mon extase : Me voilà rejeté loin de vos « yeux ». Et comme il commençait à enfoncer, il s'écria : Seigneur, je péris. Et Jésus lui tendant la main le souleva en disant : Homme de peu de foi, pourquoi douter ? J'ai dit dans ma frayeur : « Me voilà rejeté loin de vos yeux » ; et quand il va périr dans la mer : « Vous avez, « Seigneur, entendu ma voix quand j'en appe- « lais à vous ». Cet appel à Dieu n'est point de la voix, mais du cœur. Beaucoup parlaient du cœur, et dont les lèvres se taisaient, et beaucoup aussi parlaient des lèvres, sans rien obtenir, parce que leur cœur était fort éloigné. Si donc tu veux crier vers Dieu, crie du fond du cœur, puisque c'est là qu'il écoute. Lorsque je criais vers vous, dit le Prophète, vous avez entendu la voix de ma prière.

11. Après en avoir fait une si douce expérience, à quoi nous engage le Prophète ? « Ai- « mez le Seigneur, vous qui êtes ses saints [2] ». Comme s'il nous disait : Croyez-en à mon expérience ; dans l'affliction j'ai invoqué le Seigneur, qui n'a point frustré mon attente ; j'ai mis en Dieu mon espoir, qui n'a pas été confondu : il a mis la lumière dans mes pensées, et m'a rassuré dans mon trouble. « Aimez le « Seigneur, vous qui êtes ses saints » : c'est-à-dire, aimez le Seigneur, vous qui n'aimez pas le monde, ou vous qui êtes ses saints.

[1] Cant. I, 2. — [2] Act. I, 9. — [3] Id. VIII, 1.

[1] Matt. XIV, 26-32. — [2] Ps. XXX, 24.

Dirai-je, en effet, d'aimer le Seigneur à celui qui aime l'amphithéâtre? Dirai-je d'aimer le Seigneur à celui qui aime et les mimes et les pantomimes, qui est enclin à l'ivrognerie, qui est épris des pompes du siècle, de toutes les vanités, de toutes les folies de l'erreur? J'aime mieux leur dire : Apprenez à ne pas aimer, afin d'apprendre à aimer; détournez-vous, afin de vous retourner; répandez, afin de vous remplir ensuite. « Aimez le « Seigneur, ô vous qui êtes ses saints ».

12. « Car le Seigneur recherche la vérité [1] ». Vous le savez, mes frères, on voit aujourd'hui beaucoup d'hommes s'adonner au mal, beaucoup d'autres s'élever dans leur vanité, mais le Seigneur doit rechercher la vérité. « Il ren- « dra au centuple à ceux qui agissent princi- « palement par orgueil ». Supportez-les donc jusqu'à ce que vous les portiez à la tombe, souffrez-les jusqu'à ce que vous en soyez délivrés : car il faut que Dieu recherche la vérité et châtie ceux qui n'agissent que par orgueil. Mais, diras-tu, quand le fera-t-il? A sa volonté. Sois assuré qu'il le fera, ne doute nullement de sa justice, et quant au moment de l'exercer, ne va pas témérairement donner des conseils à Dieu. Il est certain qu'il recherchera la vérité, qu'il punira ceux qui agissent par excès d'orgueil. Il le fait pour quelques-uns dès cette vie; nous en avons été témoins, nous avons reconnu sa justice. En effet, quand le Seigneur humilie ceux qui le craignent, et qui ont pu jeter de l'éclat dans les dignités du monde, leur humiliation ne les a point abattus, parce qu'ils n'avaient point banni Dieu de leur cœur; leur élévation est alors Dieu lui-même. Job paraissait humilié, après avoir essuyé la perte de ses biens, la perte de ses enfants, la perte et des biens qu'il réservait en héritage [2], et de ceux qui devaient en hériter; il demeure sans héritage, et ce qui est plus triste, sans héritier; il demeura seul avec son épouse, qui était pour lui non plus une consolatrice, mais plutôt un instrument du diable [3] : il paraissait humilié; voyez s'il était misérable, et s'il n'était point caché dans la face de Dieu. « Je suis sorti nu du sein de ma « mère », s'écria-t-il, « et nu je retournerai dans « la terre : le Seigneur a donné, le Seigneur « a ôté; comme il a plu au Seigneur, ainsi « a-t-il été fait : que le nom du Seigneur soit « béni [4] ». C'est la perle de la louange offerte à Dieu, et quelle en est la source? Voyez, l'extérieur est pauvre, et à l'intérieur il y a des trésors. Cette perle des louanges de Dieu sortirait-elle de sa bouche, s'il n'avait un trésor enfoui dans son cœur? Vous qui soupirez après les richesses, ce sont là les trésors qu'il vous faut convoiter, et que vous ne perdrez point dans un naufrage. Quand ces hommes sont humiliés, gardez-vous de les croire malheureux. Ce serait une erreur, car vous ne connaissez point leurs richesses intérieures. Frivoles amateurs du monde, vous les jugez d'après vous-mêmes; en perdant ces biens, vous ne trouvez plus que la misère. Gardez-vous de les juger ainsi, ils ont en eux-mêmes une source de joie. Leur maître habite en eux, il est leur pasteur, il les console intérieurement. Une chute n'est vraiment déplorable que pour ceux qui mettent leur espérance dans cette vie. Otez-leur ce qui brille au dehors, il ne leur reste que la fumée d'une mauvaise conscience. Ils n'ont plus rien qui les puisse consoler, rien par où se répandre au dehors, rien par où ils puissent rentrer en eux-mêmes, sans gloire mondaine, sans aucun don spirituel, ils sont dans un déplorable dénûment. C'est ainsi que Dieu en traite beaucoup dès ce monde, mais pas tous. S'il n'en traitait aucun, la divine Providence semblerait s'endormir, et s'il les châtiait tous, la patience divine disparaîtrait. Mais toi, ô chrétien, tu as appris à souffrir, et non à te venger. Voudrais-tu donc te venger, ô chrétien, quand le Christ n'est point encore vengé? Quelle injure as-tu endurée qu'il n'ait point dû essuyer? N'a-t-il pas le premier souffert pour toi, lui qui ne méritait pas de souffrir? La tribulation est pour toi comme le creuset pour l'or; si toutefois tu es de l'or et non point de la paille, ce feu alors te fortifiera sans te réduire en cendres.

13. « Aimez le Seigneur, vous qui êtes ses « saints, parce que le Seigneur recherche la « vérité et doit châtier ceux qui se livrent à « l'orgueil ». Mais quand les châtier? Si du moins il les châtiait de nos jours! si je les voyais aujourd'hui humiliés, renversés dans la poussière! Ecoutez ce qui suit : « Agissez « en hommes », ne laissez pas vos mains s'abattre dans la tribulation, ni vos genoux s'affaisser. « Agissez en hommes, et que votre « cœur soit inébranlable ». Ayez donc le cœur, la force d'endurer et de souffrir tous

[1] Ps. XXX, 24. — [2] Job, I. — [3] Id. II. 3. — [4] Id. I. 21.

les maux de cette vie. Mais à qui le Prophète adresse-t-il ces paroles : « Agissez en hommes « et que votre cœur soit inébranlable ? » Est-ce aux hommes épris du monde ? Pas du tout. Mais écoutez quels sont ceux qu'il encourage : « Vous tous qui espérez dans le Seigneur ».

PREMIER DISCOURS SUR LE PSAUME XXXI.

LE VÉRITABLE JUSTE.

Nous sommes tous conçus dans l'iniquité, donc nous ne devons notre justice qu'à la grâce qui nous prévient par cette clarté d'intelligence, par cette force de volonté, qui nous fait croire à la parole de Dieu et proclame hautement notre foi. Or, notre foi consiste principalement à croire et à confesser que nous sommes pécheurs et que c'est Dieu qui nous sauve.

A DAVID POUR L'INTELLIGENCE [1].

1. A David, pour ce don de l'Esprit qui nous fait comprendre que la confession de nos fautes nous mène au salut, non par les mérites de nos œuvres, mais par la grâce de Dieu.

2. « Bienheureux ceux dont les fautes sont « remises, et dont les péchés ont été cou- « verts [2] »; dont les péchés sont mis en oubli. « Bienheureux l'homme à qui le Seigneur n'a « point imputé son crime, et dont la bouche « ne distille point la fraude »; dont les paroles ne font pas ostentation de justice, quand sa conscience est pleine d'iniquités.

3. « Mes os ont vieilli parce que je gardais « le silence [3] ». Ma force est devenue une vieillesse infirme, parce que ma bouche n'a point fait cette confession, qui obtient le salut [4]. « Néanmoins je criais tout le jour ». Dans mon impiété, je proférais contre Dieu des cris de blasphème, comme pour défendre mes fautes et les excuser.

4. « Parce que votre main s'est appesantie « sur moi le jour et la nuit ». Parce que, sous la douleur incessante de vos vengeances, « je « me suis retourné dans ma souffrance, dont « l'aiguillon me déchirait [5] ». A la vue de ma misère, l'aiguillon de ma conscience m'a rendu malheureux.

5. « Diapsalma. J'ai connu mon péché et « n'ai point voilé mon injustice ». C'est-à-dire, je n'ai point caché cette injustice. « J'ai dit : « J'attribuerai cette injustice, qui est bien la « mienne, non point à Dieu, comme je le fai- « sais quand je me taisais dans mon impiété, « mais bien à moi-même ». « Et vous m'avez « pardonné l'impiété de mon cœur [1] ». Quand vous avez vu l'aveu de mon cœur, avant l'aveu de mes lèvres.

6. « C'est pour cela que tout homme saint « vous invoquera en temps opportun [2] ». Cette impiété du cœur fera monter vers vous la prière des saints. Car ils ne deviendront pas saints à cause de leurs propres mérites, mais à cause du temps favorable, ou de l'avénement de celui qui nous a rachetés de nos fautes. « Et toutefois au cataclysme des « grandes eaux, ils ne s'approcheront point de « lui ». Que nul ne s'y trompe, et ne s'imagine que quand le dernier jour nous surprendra, comme au temps de Noé, il pourra faire cet aveu des fautes qui nous rapproche de Dieu.

7. « Vous êtes mon refuge contre l'affliction « qui m'environne [3] ». C'est en vous que je trouve un asile contre la douleur de mes fautes qui serre mon cœur. « Vous êtes ma « joie, délivrez-moi de ceux qui m'investis- « sent ». C'est en vous qu'est toute ma joie, délivrez-moi de la tristesse que me causent mes péchés.

8. « Diapsalma ». Réponse de Dieu. « Je te « donnerai l'intelligence, et t'affermirai dans « la voie où tu auras marché [4] ». En échange de ton aveu je te donnerai l'intelligence, afin

[1] Ps. XXXI, 1. — [2] Id. 1. — [3] Id. 3. — [4] Rom. X, 10. — [5] Ps. XXXI, 4.

[1] Ps. XXXI, 5. — [2] Id. 6. — [3] Id. 7. — [4] Id. 8.

que tu n'abandonnes plus la voie que tu auras choisie, et ne recherches plus l'indépendance. « Mes regards se fixeront sur toi ». Je te confirmerai dans mon amour.

9. « Loin de vous de ressembler au cheval « et au mulet, qui n'ont point d'entende« ment ». De là vient qu'ils se veulent conduire eux-mêmes. Et le Prophète répond : « Assujétissez leurs mâchoires au mors et au « frein [1] ». Faites pour eux, ô mon Dieu, comme l'on fait pour le cheval et le mulet, contraignez-les par la douleur à subir votre direction. « Eux qui refusent de s'approcher « de vous ».

10. « Ils sont nombreux, les châtiments des « pécheurs [2] ». Il a de rudes châtiments à subir celui qui refuse d'avouer ses fautes à Dieu, et qui prétend se conduire lui-même. « Pour « celui qui espère en vous, il sera investi de « vos miséricordes [1] ». Mais le Seigneur réserve ses faveurs à celui qui l'a pris pour guide et a mis en lui son espoir.

11. « O vous qui êtes justes, réjouissez-vous « dans le Seigneur, livrez-vous à l'allégresse ! » Réjouissez-vous, non plus en vous, mais bien dans le Seigneur, ô vous qui êtes justes! « Et « vous tous qui avez le cœur droit, glorifiez« vous en lui [2] ». Glorifiez-vous tous en Dieu, vous qui comprenez que nous devons lui être soumis, afin qu'un jour vous ayez ses préférences.

[1] Ps. XXXI, 9 — [2] Id. 10.

[1] Ps. XXXI, 10. — [2] Id. 11.

DEUXIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME XXXI.

LA FOI ET LES ŒUVRES.

Le salut nous vient de la foi et des bonnes œuvres qui suivent la foi. — Doctrine de saint Paul et de saint Jacques en harmonie. — Foi d'Abraham. — Toute œuvre qui précède la foi est sans valeur. — Accord de saint Paul avec lui-même. — L'homme heureux est celui dont les péchés sont remis. — Nathanaël sous le figuier. — Confessons nos fautes comme le publicain. — Les eaux des doctrines. — La droiture du cœur.

1. J'ai entrepris, nonobstant ma faiblesse, d'exposer à votre charité, mes frères, le psaume que me signale principalement saint Paul, ainsi qu'a pu vous en convaincre la lecture que l'on vient de vous en faire, pour relever la grâce de Dieu et le mystère de notre justification qui s'opère sans que nulle de nos œuvres l'ait provoqué, mais par la bonté de Dieu notre Seigneur qui nous prévient. Soutenez donc tout d'abord ma faiblesse par vos prières, comme l'a dit l'Apôtre, « afin que Dieu « m'ouvre la bouche et me donne de vous « parler [1] », d'une manière qui soit sans péril pour moi et salutaire pour vous. Car ici l'esprit humain, naturellement inquiet et en suspens entre l'aveu de son infirmité et la présomption de ses forces, est souvent poussé deçà et delà avec un égal danger de tomber dans un précipice. En effet, s'il s'abandonne entièrement à sa propre faiblesse, dominé par cette pensée, il se dit que telle est la divine miséricorde pour tous les pécheurs, quels que soient leurs désordres et leur obstination, qu'à la fin ils recevront leur pardon, pourvu qu'ils croient que Dieu les délivrera, et leur pardonnera, en sorte que nul chrétien pécheur ne périsse, c'est-à-dire que nul ne puisse périr de tous ceux qui se disent en eux-mêmes : Quoi que je fasse, de quelque abomination, de quelque infamie que je sois souillé, quelque nombreux que soient mes péchés, le Seigneur me délivrera dans sa miséricorde parce que j'ai cru en lui : si, dis-je, il en vient à croire que nul de ces coupables ne périt, il tombe dans une fausse croyance, sur l'impunité des crimes. Alors Dieu qui est juste, et dont le psaume chante la miséricorde

[1] Eph. VI, 19.

et le jugement, non-seulement la miséricorde mais aussi le jugement [1], trouve cet homme dans une fausse présomption de la bonté divine, abusant de la divine miséricorde pour sa propre perte, et ne peut que le damner. Une telle pensée est donc pour l'homme un dangereux précipice. Mais s'il redoute ce danger, au point de se confier en lui-même, et que par une téméraire présomption de sa justice et de ses forces, il se propose d'accomplir toute justice et d'observer exactement ce qu'ordonne la loi de Dieu, au point de ne pécher aucunement; s'il se regarde comme tellement maître de sa vie qu'il puisse ne jamais tomber, ne jamais faiblir, ne jamais chanceler, ne jamais s'aveugler, et qu'il attribue ce résultat à la puissance de sa volonté; quand même il accomplirait tout ce qui paraît juste aux yeux des hommes, sans qu'il parût rien de répréhensible dans sa vie, Dieu devrait encore punir cette présomption, cette vaine ostentation d'orgueil. Qu'est-ce donc? si l'homme prétend se justifier lui-même, s'il présume de sa justice, il tombe : s'il considère attentivement sa faiblesse, et que se confiant en la divine miséricorde, il néglige de se purifier de ses fautes, il se plonge dans l'abîme du vice, il tombe encore. Péril à droite en présumant de sa justice, péril à gauche en espérant l'impunité. Ecoutons la voix de Dieu qui nous crie : « Ne vous détournez ni à droite ni à gauche [2] ». Ne vous appuyez point sur votre justice pour espérer le ciel, ni sur la divine miséricorde pour pécher. Précepte divin qui vous détourne de ce double écueil, et de l'exaltation de l'orgueil et de la profondeur du crime. Vous élever jusqu'à l'une, c'est appeler votre chute; descendre jusqu'à l'autre, c'est vous engloutir. N'allez donc, dit le Sage, ni à droite ni à gauche. Je vous le répète en un mot, afin de le graver dans votre esprit : Ne vous appuyez point sur votre justice pour espérer le ciel, ni sur la divine miséricorde pour pécher. Que faire alors, me répondrez-vous? Notre psaume nous l'enseigne : et j'espère, Dieu aidant, qu'après en avoir écouté la lecture et l'explication, nous connaîtrons la voie que nous devons prendre, ou dans laquelle nous devons nous tenir avec courage. Que chacun nous écoute selon ses facultés, et qu'il s'afflige ou se réjouisse selon que sa conscience va lui suggérer un vice à corriger, une vertu à applaudir. S'il s'aperçoit qu'il ait fait fausse route, qu'il revienne dans le bon chemin; s'il se trouve dans la bonne voie, qu'il y marche afin d'arriver au but. Nul orgueil, hors du bon chemin, nulle paresse en chemin.

2. Saint Paul nous affirme que ce psaume traite de la grâce qui nous fait chrétiens : c'est pourquoi j'ai voulu qu'on vous en fît la lecture. Afin d'établir la justice par la foi contre ceux qui vantaient la justice par les œuvres, l'Apôtre parle ainsi : « Quel avantage, « dirons-nous, revint à Abraham, notre « père selon la chair? Car si Abraham a été « justifié par ses œuvres, il a du mérite, mais « non devant Dieu [1] ». Dieu nous préserve d'un semblable mérite; écoutons plutôt cette parole : « Que celui qui se glorifie ne se glo- « rifie que dans le Seigneur [2] ». Beaucoup d'hommes peuvent se glorifier de leurs œuvres, et vous trouvez bon nombre de païens qui refusent de se faire chrétiens, parce que leur vie leur paraît suffisante en bonnes œuvres. Bien vivre nous suffit, dit ce païen; que pourra m'enseigner le Christ? A régler ma vie? Elle est réglée, qu'ai-je besoin du Christ? Je ne commets ni homicide, ni vol, ni rapine, je ne désire point le bien d'autrui, je ne me souille d'aucun adultère. Que l'on trouve à reprendre dans ma vie, et quand on le fera, je me fais chrétien. Cet homme peut se glorifier, mais non devant Dieu. Il n'en est pas ainsi d'Abraham notre père. Tel est le point que l'Ecriture signale à notre attention. Car il faut l'avouer, nous croyons tous que ce saint patriarche fut agréable à Dieu, nous reconnaissons et proclamons qu'Abraham a de la gloire devant Dieu, dit l'Apôtre : certes, nous le savons, et il est évident pour nous qu'Abraham est glorieux aux yeux de Dieu : mais s'il fut justifié par ses œuvres, il est glorieux devant les hommes et non devant Dieu. Or, il est glorieux devant Dieu, donc sa justification ne vient point de ses œuvres. Mais si la justification ne lui vient point de ses œuvres, d'où lui vient-elle? L'Apôtre nous l'explique ensuite : « Que dit l'Ecriture [3] ? » c'est-à-dire : A quoi l'Ecriture a-t-elle attribué la justification d'Abraham? « Abraham crut à Dieu, « et cela lui fut imputé à justice [4] ». Donc ce fut à la foi qu'Abraham dut sa justification.

3. Mais lorsqu'on croit à la justification par

[1] Ps. C, 1. — [2] Prov. IV, 27.

[1] Rom. IV, 1, 2. — [2] I Cor. I, 31. — [3] Rom. IV, 3. — [4] Gen. XV, 6.

la foi et non par les œuvres, il faut éviter un autre abîme que j'ai signalé. Voyez, me dira-t-on, que c'est par la foi, et non par les œuvres, qu'Abraham a été justifié, je puis donc vivre à mon gré, n'eussé-je en effet aucune œuvre sainte, pourvu que je croie en Dieu, cette foi me sera imputée à justice. L'homme qui a tenu ce langage, et a pris cette résolution, est tombé dans l'abîme ; s'il n'en a que la pensée, et qu'il soit dans l'incertitude, c'est déjà un danger. Mais la parole de Dieu, bien comprise, peut non-seulement retenir celui qui est près du gouffre, mais en retirer celui qui y est plongé. Je réponds donc pour ainsi dire, à l'encontre de l'Apôtre, et je rapporte d'Abraham, ce que nous lisons dans l'épître d'un Apôtre aussi, qui voulait redresser le sens déplorable que l'on donnait aux paroles de saint Paul. Dans cette lettre, en effet, saint Jacques, voulant réfuter les adversaires des bonnes œuvres, qui s'appuyaient uniquement sur la foi [1], relève les œuvres d'Abraham, dont saint Paul avait relevé la foi ; mais les deux Apôtres ne sont point en contradiction. Saint Jacques rapporte d'Abraham ce que tout le monde connaît, l'immolation d'Isaac ; œuvre sublime, il est vrai, mais œuvre de foi. J'admire la construction de l'édifice, mais je vois que la foi en est la base. Je loue ce fruit parfait d'une bonne œuvre, mais je le vois croître sur l'arbre de la foi. Si Abraham faisait cette œuvre en dehors de la foi, quelle qu'en fût l'excellence, elle lui serait inutile. Si au contraire la foi d'Abraham lui eût fait répondre en lui-même, quand le Seigneur lui commandait le sacrifice de son fils : Je n'obéis point, et néanmoins je crois que Dieu me délivrera en dépit de ses ordres méprisés ; sa foi sans les œuvres n'eût été qu'une foi morte, qu'un arbre stérile et desséché.

4. Que faut-il donc ? et aucune bonne œuvre ne peut-elle exister avant la foi, c'est-à-dire qu'on ne puisse dire qu'un homme avant la foi ait fait aucun bien ? Car tous ces actes de renom que l'on fait avant la foi, quelque louables qu'ils paraissent aux hommes, sont des actes sans valeur. Telles seraient, selon moi, de grandes forces déployées et une course rapide en dehors du bon chemin. Ne comptons donc pour rien les bonnes œuvres faites avant la foi ; car il n'y a rien de vraiment bon, où la foi n'existe pas. Ce qui fait le prix de l'œuvre, c'est l'intention, et l'intention doit être réglée par la foi. Ne vous arrêtez donc pas à l'acte que fait un homme, mais au but qu'il se propose, et qu'il veut atteindre en dirigeant son gouvernail avec force et adresse. Supposez qu'un pilote gouverne habilement son navire, mais ne sache plus où il va, de quoi lui servira de bien tenir le gouvernail, de le mouvoir avec adresse, de fendre les flots avec la rame, d'épargner quelque choc à ses flancs ? Supposons même qu'il soit d'une habileté à tourner et à retourner son vaisseau à sa guise, et qu'on lui demande : Où vas-tu ? et qu'il réponde : Je n'en sais rien, ou même que sans dire : Je n'en sais rien, il réponde : Je vais à tel port, et qu'il s'en aille sur les rochers ; n'est-il pas évident que plus cet homme se croit habile et capable de diriger un vaisseau, plus ses manœuvres sont dangereuses, et vont hâter le naufrage ? Tel est l'homme qui précipite sa course en dehors de la bonne voie. N'eût-il pas été de beaucoup préférable, que ce pilote eût un peu moins de vigueur, un peu moins d'habileté à manier le gouvernail, et qu'il suivît exactement le bon chemin ; que cet autre dirigeât son navire avec plus de lenteur et plus de peine, mais dans la bonne voie, au lieu de courir avec tant de vitesse en dehors de la route ? Le plus heureux de tous est donc celui qui est dans le vrai chemin, et y marche sagement ; au second rang est l'espérance, qui chancelle tant soit peu, sans néanmoins s'arrêter, qui s'attarde parfois, mais qui avance peu à peu. Car on peut espérer que malgré ses lenteurs il touchera au but.

5. Donc, mes frères, Abraham fut justifié par la foi ; mais cette foi, si elle n'a été précédée, a été suivie de bonnes œuvres. Car ta foi doit-elle être stérile ? Elle ne le sera point si tu ne l'es toi-même. Si tu mêles à ta foi quelque élément mauvais, c'est un feu qui consume la racine de la foi. Tiens donc ferme dans ta foi, si tu veux agir. Mais, diras-tu, tel n'est point le langage de saint Paul. Au contraire, voici ce que saint Paul enseigne : « C'est la foi », dit-il, « qui agit par la charité [1] ». Et ailleurs : « La plénitude de la loi, c'est la « charité [2] ». Et ailleurs encore : « Toute la « loi est renfermée dans une seule parole, « ainsi formulée : Tu aimeras ton prochain « comme toi-même [3] ». Vois s'il ne veut de ta part aucune œuvre, celui qui a dit : « Tu ne

[1] Jacques, II, 1.

[1] Gal. V, 6. — [2] Rom. XIII, 10. — [3] Gal. V, 4.

« commettras point l'adultère ; tu ne tueras « point, tu n'auras aucun mauvais désir, et « tout autre préeepte est résumé dans cette « parole : Tu aimeras le prochain comme « toi-même. L'amour du prochain n'opère « pas le mal. L'amour est donc l'accomplis- « sement de la loi [1] ». Est-ce que la charité te permet de nuire d'aucune sorte à celui que tu aimes ? Mais peut-être, sans lui faire aucun mal, ne lui fais-tu aucun bien. La charité, je te le demande, peut-elle te permettre de ne pas faire tout le bien possible à celui que tu aimes ? N'est-ce point cette charité qui prie même pour les ennemis ? Pourrait-on, en cherchant le bien d'un ennemi, abandonner un ami ? La foi donc sera sans œuvres, si elle est sans charité. Mais afin de ne point surcharger ton esprit de ces œuvres de foi, joins à la foi l'espérance et la charité, et mets-toi peu en peine des œuvres. La charité ne saurait être oisive. Qu'est-ce en effet qui nous stimule même à faire le mal, sinon l'amour ? Cherche-moi un amour stérile, un amour sans action. Les crimes, les adultères, les forfaits, les homicides, les débauches, tout cela n'est-il pas l'œuvre de l'amour ? Purifie donc ton amour ; amène dans ton jardin ce ruisseau qui va se perdre à l'égout ; qu'il ait pour le Créateur du monde cette pente qu'il avait pour le monde lui-même. Vous a-t-on dit : N'aimez rien ? Jamais. Ne rien aimer, c'est le propre des âmes lâches, sans vie, fades et misérables. Aimez donc, mais voyez ce qu'il faut aimer. On appelle charité l'amour de Dieu, l'amour du prochain. L'amour du monde, l'amour du siècle, se nomme passion. Réprimez la passion, exercez la charité. Car la charité même de celui qui fait le bien, lui donne l'espoir d'une conscience pure. La bonne conscience renferme en effet l'espérance ; et comme la mauvaise est tout à fait dans le désespoir, la bonne s'alimente d'espérance. Vous posséderez ainsi les trois vertus dont parle saint Paul : La foi, l'espérance et la charité [2]. Ailleurs encore, il nomme ces trois vertus, mais au lieu de l'espérance, il met la bonne conscience : « Telle est la fin des commen- « dements », dit-il. Mais qu'est-ce que la fin d'un précepte ? Ce qui lui donne sa perfection, et non ce qui l'abroge. Dire en effet : Je suis à la fin de mon pain, c'est autre chose que dire : Je suis à la fin de la robe que je tissais. La fin de mon pain, signifie qu'il n'en reste plus ; la fin de ma robe, signifie qu'elle est achevée. Et néanmoins ce mot de fin se dit dans l'un et dans l'autre cas. L'Apôtre n'appelle donc pas fin de la loi, ce qui tendrait à la détruire, mais plutôt ce qui la perfectionne, ce qui est pour elle non point la consomption, mais la consommation. Donc la fin de la loi consiste en ces trois vertus : « La fin « de la loi », dit-il, « consiste dans la charité qui « émane d'un cœur pur, d'une bonne cons- « cience, et d'une foi sans dissimulation ». La bonne conscience remplace ici l'espérance, car celui-là espère, qui a la conscience pure. Mais l'homme rongé par une conscience coupable, répudie l'espérance et n'en a plus que pour la damnation. Afin donc d'espérer le ciel, qu'il ait une bonne conscience, et pour avoir une bonne conscience, qu'il croie et qu'il agisse. Ce qui fait qu'il croit, c'est la foi, et qu'il agit, c'est la charité. Saint Paul, dans un endroit, nomme donc en premier lieu la foi. « La foi, l'espérance, et la charité [1] » ; ailleurs il commence par la charité : « La charité « qui émane d'un cœur pur, de la bonne cons- « cience, et de la foi sans dissimulation [2] ». Nous autres, nous commençons quelquefois par le milieu, par la conscience pure, ou l'espérance. Qu'il ait donc, je le répète, la conscience pure, celui qui veut avoir une sainte espérance ; et pour avoir une bonne conscience, qu'il croie et qu'il agisse. Du milieu, nous allons au commencement et à la fin : Qu'il croie et qu'il agisse. Ce qui fait qu'il croit, c'est la foi ; ce qui fait qu'il agit, c'est la charité.

6. Comment donc l'Apôtre a-t-il dit que l'homme est justifié sans les œuvres, et par la foi, tandis qu'ailleurs il dit : « La foi qui agit « par la charité [3] ? » N'opposons donc plus saint Jacques à saint Paul, mais bien saint Paul à lui-même, et disons-lui : D'une part, vous nous permettez de pécher impunément, par ces paroles : « Nous croyons que l'homme « est justifié par la foi sans les œuvres [4] ». Et d'autre part, vous nous dites que « la foi agit « par la charité ». Comment se fait-il que, selon vous, je me crois en sûreté sans faire aucune bonne œuvre, et selon vous encore, il me semble que je ne puis avoir ni la foi, ni l'espérance, si je n'agis par la charité ? Car je

[1] Rom. XIII, 9, 10. — [2] I Cor. XIII, 13.

[1] I Cor. XIII, 13. — [2] I Tim. I, 5. — [3] Gal. V, 6. — [4] Rom. III, 28.

tiens vos paroles, ô grand Apôtre. Assurément votre dessein est de prêcher ici la foi sans les œuvres : mais l'œuvre de la foi est la charité : et la charité ne peut demeurer oisive : elle s'abstient du mal, elle fait tout le bien possible. Quelle est en effet l'œuvre de la charité ? « Fuis le mal, et opère le bien[1] ». Telle est donc la foi sans les œuvres, que vous prêchez, quand vous dites ailleurs : « En vain « j'aurais la foi jusqu'à transporter les mon« tagnes, si je n'ai la charité, cela ne me sert « de rien[2] ». Donc la foi n'est rien sans la charité, et si la charité, partout où elle existe, ne peut demeurer inactive, c'est la foi qui agit par la charité. Comment donc l'homme sera-t-il justifié par la foi sans les œuvres? L'Apôtre nous répond : O homme, si je t'ai parlé de la sorte, c'est afin que tu ne présumes pas témérairement de tes œuvres, et que tu n'attribues pas à leur mérite le don de la foi que tu as reçu. Loin de toi de compter sur tes œuvres qui ont précédé la foi ; sache bien que la foi a trouvé en toi un pécheur ; et si le don de cette foi t'a justifié, c'est qu'elle a trouvé en toi un impie à justifier. « A « l'homme qui croit en celui qui justifie « l'impie, la foi est imputée à justice[3] ». Mais pour l'impie, être justifié, c'est d'impie devenir juste; et s'il devient juste, d'impie qu'il était, quelles sont les œuvres des impies? Que l'impie nous vante ses œuvres, et nous dise : Je donne aux pauvres, je ne dérobe rien à personne, je ne désire point l'épouse d'autrui, je ne tue personne, je ne fais tort à qui que ce soit, je rends les dépôts que l'on m'a confiés même sans témoins : qu'il nous tienne ce langage, et je demande s'il est juste ou impie. Comment puis-je être impie, me dira-t-il, avec de telles œuvres ? Comme étaient ceux dont il est dit : « Ils ont servi la créature « plutôt que le Créateur, qui est béni dans tous « les siècles[4] ». Comment serais-tu impie? Comment? si dans ces bonnes œuvres, tu espères ce qu'il faut espérer en effet, mais non de celui en qui doit être notre espérance; ou si tu espères ce que tu ne dois pas espérer, même de celui qui doit nous donner la vie éternelle, n'est-ce pas être impie? Tu es impie d'attendre la félicité temporelle pour prix de tes bonnes œuvres. Telle n'est point la récompense de la foi. La foi est précieuse, tu l'estimes trop peu. Tu es donc impie, et tes œuvres ne sont rien. En vain dans tes bonnes œuvres, tu déploies de grandes forces, et tu parais gouverner habilement ton vaisseau, tu vas heurter un écueil. Qu'est-ce encore? si tu espères ce qu'il faut espérer en effet, c'est-à-dire la vie éternelle, mais que tu ne l'espères pas du Seigneur notre Dieu, par Jésus-Christ, de qui seul on peut l'obtenir, si tu crois que cette vie éternelle te viendra par la milice du ciel, par le soleil, par la lune, par les puissances de l'air, de la mer, des terres, des astres, tu es impie. Crois en Celui qui donne la justice à l'impie, afin que tes bonnes œuvres aient la bonté réelle ; puisqu'on ne peut les appeler bonnes, que quand elles sortent d'une bonne racine. Comment cela? Ou tu attends, du Dieu éternel, la vie du temps, ou des démons la vie éternelle : dans l'un et l'autre cas tu es un impie. Corrige ta foi, redresse ta foi, et surtout redresse ta route : et alors avec des pieds agiles, marche en toute sécurité, cours, tu es dans le bon chemin : plus sera prompte ta course, et plus sera heureuse ton arrivée. Mais peut-être chancelles-tu quelque peu ; du moins n'abandonne pas la route : tu arriveras, quoique plus tard : loin de toi de t'arrêter, de retourner en arrière, de t'égarer.

7. Qu'est-ce donc, mes frères? Quels sont les hommes heureux ? Ce ne sont point les hommes en qui Dieu ne trouve aucun péché ; car il en trouve chez tous les hommes : « Puisque tous ont péché, tous ont besoin de la « gloire de Dieu[1] ». Si donc on trouve des fautes chez tous les hommes, il ne reste d'heureux, que ceux dont les péchés sont pardonnés. C'est ce que nous insinue l'Apôtre en ces termes : « Abraham crut à Dieu, et sa foi lui « fut imputée à justice[2] ». Mais la récompense que l'on donne à celui qui travaille, qui compte sur ses œuvres, qui attribue à leur mérite la foi qui lui a été donnée, cette récompense ne lui est pas imputée comme une grâce, mais comme une dette. Qu'est-ce à dire, sinon que notre récompense prend le nom de grâce? Si c'est une grâce, elle est donnée gratuitement. Qu'est-ce à dire qu'elle est donnée gratuitement ? Qu'elle ne coûte rien. Tu n'as fait aucun bien, et tes péchés te sont remis. On cherche tes œuvres, et l'on n'en trouve que de mauvaises. Si Dieu rendait à ces œuvres selon leur valeur, il te damnerait : « Car la

[1] Ps. XXXVI, 27.— [2] I Cor. XIII, 2.— [3] Rom., IV, 5.— [4] Id. I, 25.

[1] Rom. III, 23. — [2] Id. IV, 3.

« mort est la solde du péché [1] ». Que doit-on aux œuvres mauvaises ? la damnation ; et aux bonnes œuvres ? le ciel. Mais toi que l'on trouve dans les œuvres mauvaises, pour te rendre ce qui t'est dû, il faudrait te punir. Qu'arrive-t-il donc ? Sans t'infliger la peine que tu mérites, le Seigneur t'accorde la grâce que tu ne mérites point. Il te devait le châtiment, il t'accorde le pardon. Ainsi c'est par le pardon que tu commences à être dans la foi ; et cette foi, s'unissant à l'espérance et à la charité, commence à faire le bien : et néanmoins, garde-toi de te glorifier, de t'élever en toi-même ; souviens-toi de celui qui t'a mis dans le bon chemin ; souviens-toi qu'avec des pieds forts et agiles tu n'en étais pas moins égaré : n'oublie jamais que, languissant, et laissé à demi mort sur la voie, tu as été mis sur le cheval du samaritain, pour être conduit à l'hôtellerie [2]. « La récompense que l'on « donne à celui qui travaille », dit saint Paul, « ne « lui est pas imputée comme une grâce, mais « comme une dette [3] ». Si donc tu ne veux aucune part à la grâce, fais valoir tes mérites. Quant à Dieu, il voit ce qui est en toi, il sait ce qui est dû à chacun. « Pour l'homme qui « ne fait aucune œuvre [4] », poursuit saint Paul, prends donc un impie, un pécheur ; celui-là ne fait aucune œuvre. Que fait-il ? « Mais qui « croit en celui qui justifie l'impie ». Dès lors qu'il ne fait aucune bonne œuvre, il est un impie ; et quand même il paraîtrait faire le bien, comme il est sans la foi, ses œuvres ne peuvent s'appeler bonnes. « Mais il croit en « celui qui justifie l'impie, sa foi lui est im- « putée à justice. C'est ainsi que David a « chanté le bonheur de celui à qui le Seigneur « impute la justice sans les œuvres [5] ». Mais quelle est cette justice ? Celle de la foi que n'ont point précédée, mais que vont suivre les bonnes œuvres.

8. Soyez donc attentifs, mes frères ; car l'entendre mal, c'est vous exposer à tomber dans ce gouffre de l'impunité qu'on se promet en péchant : et moi, non plus que l'Apôtre, je ne suis point responsable de tous ceux qui peuvent mal interpréter mes paroles. Ceux qui le comprirent mal, agissaient à dessein ; ils redoutaient les bonnes œuvres qui devaient suivre. Ne faites point cause commune avec eux, mes frères. Un autre psaume a dit à propos d'un tel homme, et ce seul homme renferme toute une catégorie : « Il n'a pas voulu comprendre, « de peur de faire le bien [1] ». Il n'est pas dit : Il n'a pu comprendre. Pour vous, mes frères, ayez la volonté de comprendre, afin que vous fassiez le bien. L'intelligence ne vous manquera point, et même elle arrivera jusqu'à l'évidence. Qu'y a-t-il d'évident pour celui qui a compris ? Que nul ne doit vanter les bonnes œuvres qui ont précédé la foi, et après la foi n'en négliger aucune. Dieu fait donc miséricorde à tous les impies, et les sauve par la foi.

9. « Bienheureux ceux dont les fautes sont « remises, et dont les péchés ont été couverts. « Bienheureux l'homme à qui Dieu n'a point « imputé son crime, et dont la bouche ne dis- « tille point la fraude [2] ». Dès le commencement du psaume, nous en avons l'intelligence, et cette intelligence consiste à bien savoir que nous ne devons ni nous vanter de nos mérites, ni espérer témérairement l'impunité de nos fautes. Car voici le titre du psaume : « A David, « intelligence ». C'est donc un psaume d'intelligence ; et le premier effet de cette intelligence, c'est de te reconnaître pécheur. Le second effet, c'est de n'attribuer point à tes forces, mais à la grâce de Dieu, les bonnes œuvres qui seront les premiers fruits de ta foi dans la charité [3]. C'est ainsi qu'il n'y aura aucun déguisement dans ton cœur, c'est-à-dire dans la bouche de l'homme intérieur, et tu n'auras point des paroles pour les lèvres, et des paroles pour le cœur. Tu ne ressembleras point aux Pharisiens dont il est dit : « Vous êtes comme des sépulcres blanchis ; « au dehors, vous avez pour les hommes des « apparences de justice ; au dedans, vous êtes « pleins de déguisement et de ruses [4] ». Et en effet, le pécheur qui veut qu'on le regarde comme un juste, n'est-il pas un fourbe ? Tel n'était pas Nathanaël dont le Sauveur a dit : « Voilà un véritable Israélite, qui est sans dé- « guisement [5] ». Mais pourquoi n'y avait-il aucun déguisement dans Nathanaël ? « Quand « tu étais sous le figuier je te voyais [6] ». Il était sous le figuier, c'est-à-dire sous la condition de la chair ; et il était sous les conditions de la chair parce qu'il était dans l'impiété native. Il était sous ce figuier qui arrache au psalmiste ce gémissement : « Voilà que

[1] Rom. VI, 23. — [2] Luc, X, 30. — [3] Rom. IV, 4. — [4] Ibid. 5 — [5] Ibid. 5, 6.

[1] Ps. XXXV, 3. — [2] [illegible] — [3] [illegible] V, 6. — [4] Matt. XXIII, 27. — [5] Jean, I, 47. — [6] Ibid. 48.

« j'ai été conçu dans l'iniquité [1] ». Mais il le vit Celui qui vint avec la grâce. Que dis-je, il le vit? il en eut pitié. Le Sauveur donc relève cet homme sans artifice, pour nous relever le prix de la grâce qui est en lui. « Je te « voyais, quand tu étais sous le figuier ». Je t'ai vu, qu'y a-t-il là de si grand, si l'on n'y découvre quelque mystère? Qu'y a-t-il de si grand en effet à voir un homme sous un arbre? Si le Christ n'avait vu le genre humain sous ce figuier, ou bien nous serions entièrement desséchés, ou bien, non plus que chez ces Pharisiens, qui étaient fourbes, c'est-à-dire dont les paroles étaient justes et dont les actes étaient pervers, on ne trouverait chez nous que des feuilles et non des fruits. Le Christ en effet maudit et fit sécher le figuier qu'il trouva en cet état. Je ne vois, dit-il, que des feuilles, ou plutôt des paroles et aucun fruit : « Qu'il se dessèche donc entière« ment et ne porte pas même de feuilles [2] ». Pourquoi des paroles encore? Un arbre sec n'a même plus aucune feuille. Tels étaient les Juifs; cet arbre était les Pharisiens, qui avaient des paroles et non point des actes; l'arrêt du Seigneur les condamne à se dessécher. Que le Seigneur nous aperçoive donc sous le figuier : tant que nous sommes en cette vie, qu'il voie en nous le fruit des bonnes œuvres, afin que sa malédiction ne nous fasse point dessécher. Et comme tout nous vient de sa grâce et non point de nos mérites : « Bienheureux ceux dont les iniquités sont « remises, et dont les péchés sont couverts ». Non ceux chez qui l'on trouve des péchés, mais ceux dont les péchés sont couverts, dont les fautes sont cachées, effacées, mises en oubli. Si Dieu a effacé leurs péchés, il ne veut plus les voir; s'il ne veut plus les voir, il ne veut point les punir; s'il ne veut point les punir, il ne veut point les connaître, mais plutôt fermer les yeux sur eux. « Bienheu« reux ceux dont les fautes sont remises, dont « les péchés sont couverts ». Si le Prophète a dit que ces péchés sont couverts, gardez-vous de croire que ces péchés soient encore existants et vivants. Pourquoi dit-il qu'ils sont couverts? parce qu'ils ne sont plus visibles. Car, en Dieu, voir le péché, n'est-ce point le punir? Et afin de nous faire comprendre que, pour Dieu, voir le péché c'est le punir que, lui dit le Prophète? « Détournez vos yeux de mon péché [3] ». Qu'il ne voie donc plus tes péchés, afin de te voir toi-même. Comment te verra-t-il? Comme il vit Nathanaël : « Je t'ai vu, quand tu étais « sous le figuier [1] ». L'ombre du figuier n'est point impénétrable aux yeux de la divine miséricorde.

[1] Ps. L, 7. — [2] Matt. XXI, 19. — [3] Ps. L, 11.

10. « Et dont la bouche ne recèle aucun « déguisement [2] ». Mais ceux qui reculent devant l'aveu de leurs fautes, font d'inutiles efforts pour les cacher. Plus ils s'efforcent de se défendre du péché, en faisant valoir leurs mérites, et en s'aveuglant sur leurs iniquités, plus s'énerve leur force et leur courage. Celui-là est véritablement fort qui a mis sa force en Dieu et non point en lui-même. Aussi saint Paul disait-il : « Trois fois j'ai prié le Seigneur « d'éloigner de moi (cet ange de Satan); et il « m'a répondu : Ma grâce te suffit. Ma grâce », a-t-il dit, et non point ta force. « Ma grâce te « suffit », dit-il, « car c'est dans la faiblesse que « se perfectionne la force ». De là vient que l'Apôtre, à son tour, nous dit plus loin : « Quand je suis faible, c'est alors que je « deviens fort [3] ». Donc celui qui se prétend fort, qui se relève à ses yeux, qui vante ses mérites, quelque grands qu'ils puissent être, est semblable au pharisien, qui se vantait avec faste des dons qu'il reconnaissait avoir reçus de Dieu : « Je vous rends grâces [4] », dit-il. Voyez, mes frères, quel orgueil Dieu nous met sous les yeux : il est tel, qu'un homme juste pourrait y tomber, tel, qu'il peut se glisser chez l'homme dont on a la meilleure espérance. « Je vous rends grâces », disait-il. Donc en disant : « Je vous rends grâces », il avouait qu'il avait reçu de Dieu ce qui était en lui! « Qu'avez-vous, que vous n'ayez pas reçu [5]? » Donc « je vous rends grâces », dit-il; « je vous « rends grâces, de ce que je ne suis point « comme les autres hommes, qui sont voleurs, « injustes et adultères, ni même comme ce « publicain [6] ». En quoi consiste donc l'orgueil de cet homme? Non pas à rendre grâces à Dieu du bien qu'il trouve en lui, mais à abuser de ces mêmes biens pour se préférer aux autres.

11. Prenons bien garde à ceci, mes frères; car l'Evangéliste a soin de préciser à quel propos le Seigneur a fait cette parabole. Le Christ avait dit : « Pensez-vous que le Fils de « l'homme, venant sur la terre, y trouvera de

[1] Jean, I, 18. — [2] Ps. XXXI, 2. — [3] II Cor. XII, 8-10. — [4] Luc, XVIII, 11. — [5] I Cor. IV, 7. — [6] Luc, XVIII, 11.

« la foi[1] ? » Et de peur qu'il ne se trouvât certains hérétiques, pour croire que l'univers dans sa totalité a perdu la foi (car les hérétiques forment tous des sectes, et sont confinés dans certaines localités), et pour se vanter d'avoir conservé ce qui a disparu du reste du monde, aussitôt que le Seigneur a dit : « Pensez-vous que le Fils de l'homme, revenant « au monde, y trouvera de la foi ? » l'Evangéliste ajoute : « S'adressant à quelques-uns qui « se confiaient en eux-mêmes et en leur « justice, et qui méprisaient les autres, il pro« posa cette parabole : Un pharisien et un « publicain vinrent au temple pour y prier[2] » ; et le reste que vous savez. Ce pharisien disait donc : « Je vous rends grâces ». Mais où est son orgueil ? Dans son mépris pour les autres. Quelle preuve en avez-vous ? Dans ses paroles. Comment ? Ce pharisien, est-il dit, méprisait le publicain, qui se tenait éloigné, et que son aveu rapprochait de Dieu. « Le publicain », dit encore l'Evangile, « se tenait éloigné[3] ». Mais Dieu n'était pas éloigné de lui. Et pourquoi Dieu n'était-il pas éloigné de lui ? Parce qu'il est dit ailleurs : « Que le Seigneur est « tout près de ceux qui ont le cœur brisé[4] ». Voyez si ce publicain n'avait pas le cœur brisé, et vous comprendrez que Dieu s'approche de ceux dont le cœur est contrit. « Le « publicain se tenait éloigné, et n'osait lever « les yeux vers le ciel, mais il frappait sa poi« trine[5] ! » Frapper sa poitrine, n'est-ce pas un signe que l'on a le cœur contrit ? Que disait-il en frappant sa poitrine ? « Mon Dieu, « ayez pitié de moi qui suis un pécheur ». Et quel fut l'arrêt du Sauveur ? « En vérité, je « vous le déclare, le publicain revint du temple « en sa maison, plus justifié que le phari« sien[6] ». Pourquoi ? Telle est la sentence du Seigneur. « Je ne suis point comme ce publi« cain, ni comme les autres hommes, qui sont « injustes, voleurs et adultères : je jeûne deux « fois la semaine, je donne la dîme de tout ce « que je possède », dit le pharisien ; tandis que le publicain n'ose lever les yeux au ciel, qu'il n'a d'attention que pour sa conscience, qu'il se tient debout, et qu'il est plus justifié que le pharisien. Mais pourquoi ? Expliquez-nous, Seigneur, je vous en supplie, expliquez-nous les mystères de votre justice, l'équité de votre sentence. C'est ce qu'il fait en nous exposant les règles de sa loi. Voulez-vous les entendre ? « C'est que tout homme qui s'élève « sera abaissé, et que tout homme qui s'abaisse « sera élevé[1] ! »

[1] Luc, XVIII, 8. — [2] Ibid. 9. — [3] Ibid. 13. — [4] Ps. XXXIII, 19. — [5] Luc, XVIII, 13. — [6] Ibid. 14.

12. Redoublez, mes frères, votre attention. Nous avons dit que le publicain n'osait lever les yeux au ciel. Pourquoi ne pas regarder le ciel ? parce qu'il se considérait lui-même. Et il se considérait afin de se prendre en horreur et par là de plaire à Dieu. Pour toi, tu as la tête levée dans ton orgueil. Mais le Seigneur dit au superbe : Tu ne veux point te considérer ! Et moi je te considère. Veux-tu que je te perde de vue ? jette les yeux sur toi-même. Le publicain donc n'osait lever les yeux au ciel, parce qu'il considérait sa conscience et se châtiait lui-même, il devenait son propre juge, afin que Dieu le prît en pitié ; il se châtiait, afin que Dieu le délivrât ; il s'accusait, afin que Dieu fût son défenseur. Et il se défendit en effet, puisqu'il prononça en sa faveur : « Le publicain descendit chez lui, « plus juste que le pharisien, parce que tout « homme qui s'élève sera abaissé, et tout « homme qui s'abaisse sera élevé ». Il s'est considéré lui-même, dit le Seigneur, et je n'ai point voulu le considérer : j'ai entendu sa prière : « Détournez vos yeux de mes ini« quités ». Quel est celui qui a parlé de la sorte, sinon celui qui a dit aussi : « Je con« nais l'étendue de mon iniquité ». Le pharisien donc, mes frères, était aussi un pécheur. Bien qu'il ait dit : « Je ne suis point comme « les autres hommes qui sont injustes, voleurs « et adultères » ; bien qu'il ait jeûné deux fois la semaine, qu'il ait payé la dîme, il n'en était pas moins un pécheur. A défaut de tout autre péché, son orgueil en était un très-grand ; et toutefois il tenait ce langage fastueux. Car enfin quel homme est sans péché, et qui pourra se glorifier d'avoir un cœur pur, ou se vanter d'être exempt de toute faute ? Le pharisien avait donc des péchés ; mais dans son aveuglement, il oubliait qu'il était venu dans le temple ; il était là comme ce malade qui, dans le cabinet du médecin, cache ses blessures, et n'étale que des membres en bon état. Que Dieu cache tes blessures ; ne le fais point toi-même ; si la honte que tu as te les fait cacher, le médecin ne les guérira point. Que le médecin les recouvre et les panse : car il les couvre d'un

[1] Luc, XVIII, 14.

appareil salutaire. L'appareil du médecin guérit les blessures, l'appareil du blessé n'aboutit qu'à les dérober. Pourquoi les cacher à Celui qui voit tout ?

13. Reportons-nous donc, mes frères, à ce que dit le Prophète : « Mes os ont vieilli, « parce que je gardais le silence, et néanmoins « je criais tout le jour ». Quel sens donner à ces paroles qui paraissent contradictoires : « Parce que je me suis tu, mes os ont vieilli à « cause de mes cris ? » Si c'est parce qu'il a crié, comment a-t-il gardé le silence ? Il s'est tu en certaines occasions, il ne s'est point tu en d'autres ; il a tu ce qui l'aurait fait avancer dans le bien, il n'a point tu ce qui l'a fait déchoir ; il a tu l'aveu de ses fautes, il a crié tout haut sa confiance en lui-même. « Je me « suis tu », dit-il, « et dès lors je n'ai fait aucun « aveu ». C'était là pourtant qu'il fallait parler, taire ses mérites, crier ses péchés : et dans sa démence il a tu ses péchés, pour crier ses mérites. Alors qu'est-il arrivé? Ses os ont vieilli. Remarquons-le bien : s'il avait crié ses péchés et tu ses mérites, ses os se fussent renouvelés, ou plutôt ses vertus : il serait devenu fort devant le Seigneur, parce qu'il aurait compris sa faiblesse. Maintenant qu'il a mis sa force en lui-même, il est devenu faible et ses os ont vieilli. Il est demeuré dans la faiblesse du vieillard, parce qu'il n'a point voulu rajeunir par l'aveu. Vous savez en effet, mes frères, comment l'homme se renouvelle : car « Bien« heureux ceux dont les iniquités sont remises, « et dont les péchés sont couverts ». Celui-ci au contraire, loin d'accepter la rémission de ses fautes, en a grossi le nombre, les a défendues, et a vanté ses mérites. Donc, parce qu'il s'est tu, en ne confessant point ses péchés, ses os ont vieilli. « Pendant que je criais durant « tout le jour ». Qu'est-ce à dire qu'il criait tout le jour? Qu'il persistait à défendre ses péchés. Et voyez néanmoins quel est cet homme, car il se connaît. Bientôt lui viendra l'intelligence; il n'apercevra que lui-même, et se prendra en pitié, car il se connaît. Bientôt vous l'entendrez, afin de vous guérir vous-mêmes.

14. « Bienheureux l'homme à qui le Sei« gneur n'a point imputé son péché, et dont « la bouche ne recèle point la fraude. Car « moi, je me suis tu et mes os ont vieilli, pen« dant que je criais tout le jour. Le jour et la « la nuit, en effet, votre main s'est appesantie « sur moi [1] ». Que signifie cette parole : « Votre main s'est appesantie sur moi ? » Il y a là, mes frères, un sens profond. Rappelez-vous le juste arrêt que Dieu a prononcé à l'égard de ces deux hommes, du pharisien et du publicain. Qu'est-il dit du pharisien ? Qu'il est humilié ; et du publicain ? qu'il est élevé. Pourquoi l'un est-il abaissé ? parce qu'il s'est élevé ; et l'autre élevé ? parce qu'il s'est abaissé. Mais Dieu, pour abaisser l'homme qui s'élève, appesantit sa main sur lui. Il refuse de s'humilier par l'aveu, et il est humilié sous le poids de la main de Dieu. Autant cette main est dure pour nous humilier, autant elle est caressante pour nous relever. Elle a de la force pour l'un, et de la force encore pour l'autre : elle se montre forte en nous humiliant, comme elle est forte en nous relevant.

15. « Le jour et la nuit, votre main s'est ap« pesantie sur moi, je me suis retourné dans « ma douleur dont l'aiguillon me déchirait [2] ». Le poids de votre main, l'humiliation qui m'accable m'ont amené à la conversion, dans mon chagrin : la misère me saisit, l'aiguillon me déchire, et ma conscience en est meurtrie. Que lui est-il arrivé sous l'aiguillon de ces épines ? Il a ressenti sa douleur et reconnu sa faiblesse. Et lui qui n'avait point fait l'aveu de ses fautes, mais qui avait crié pour la défendre, au point d'émousser sa vertu, c'est-à-dire de hâter la vieillesse de ses os, qu'a-t-il fait sous la douleur de l'aiguillon ? « J'ai connu « mon péché». Donc il reconnaît ses fautes, et s'il les considère, Dieu en détourne les yeux. Ecoutez la suite et voyez s'il ne dit point : « J'ai « reconnu mon péché, et je n'ai point caché « mon injustice [3] ». Je disais tout à l'heure : Ne couvre point tes fautes, et Dieu les couvrira lui-même. « Bienheureux ceux dont les « iniquités sont remises, dont les péchés sont « couverts ». Couvrir ses fautes, c'est se découvrir soi-même. Le psalmiste les découvre, afin de n'être pas découvert lui-même. « Je « n'ai point couvert mon iniquité ». Qu'est-ce à dire : « Je n'ai point couvert ? » Jusque-là je me taisais : maintenant que fait-il? « J'ai dit », ce qui est contraire au silence. « J'ai dit », mais qu'as-tu dit ? « Je confesserai contre moi mes « prévarications au Seigneur, et vous m'avez « remis l'impiété de mon âme [4] ». « J'ai dit ». Qu'as-tu dit? Il ne déclare pas encore, mais

[1] Ps. XXXI, 4. — [2] Ibid. — [3] Id. 5. — [4] Ibid.

il promet de déclarer ses fautes, et déjà Dieu les lui pardonne. Considérez bien, mes frères, cette grande miséricorde: le psalmiste dit seulement: « Je confesserai »; il ne dit point: J'ai déclaré mon péché, et vous, Seigneur, vous l'avez remis, mais simplement : « Je le déclarerai, « et vous me l'avez pardonné ». Dire en effet: « Je déclarerai », c'est dire par là même, que cette déclaration n'est pas encore sortie de sa bouche, mais faite seulement dans son cœur. Dire : « Je déclarerai », c'est déjà faire cette déclaration. Aussi « vous m'avez pardonné « l'impiété de mon cœur ». Ma confession n'était pas encore sur mes lèvres ; j'avais dit seulement : « Je confesserai contre moi-« même » ; et néanmoins le Seigneur a entendu ce cri de mon âme. Ma parole n'était pas encore dans ma bouche, que déjà l'oreille de Dieu était dans mon cœur. « Vous m'avez « remis l'impiété de mon âme », parce que j'ai dit : « Je confesserai ».

16. Mais cela était insuffisant. Le Prophète ne dit point : Je confesserai mon injustice au Seigneur ; ce n'est pas sans raison qu'il ajoute : « Je confesserai contre moi » ; ce qui est important. Beaucoup en effet déclarent leurs injustices, mais les déclarent contre Dieu ; et quand ils sont surpris dans l'iniquité, ils répondent : C'est Dieu qui l'a voulu. Qu'un homme en effet dise : Je n'ai point fait cela, ou, ce que vous me reprochez n'est pas une faute ; il n'accuse ni lui-même, ni Dieu. Qu'il dise au contraire: J'ai fait cela, c'est une faute, mais Dieu l'a voulu ainsi, en quoi suis-je coupable ? alors c'est Dieu qu'il accuse. Mais, direz-vous, il n'est personne qui parle ainsi ; qui oserait dire : C'est Dieu qui l'a voulu ? D'abord il y en a beaucoup pour le dire ; mais ceux qui ne le disent point formellement, que font-ils autre chose, en s'excusant ainsi : C'est le destin qui l'a voulu, c'est mon étoile qui en est cause ? Ils prennent un détour, mais pour arriver à Dieu. Par ces détours, ils veulent en venir jusqu'à inculper Dieu, au lieu de prendre le chemin plus court de l'apaiser. Le destin m'a poussé, disent-ils. Qu'est-ce que le destin ? Ma mauvaise étoile en est cause. Qu'est-ce que ces étoiles ? Assurément celles que nous voyons à la voûte des cieux. Qui les a créées ? Dieu ; qui les a placées ? Dieu encore. Ainsi, tu le vois, tu as voulu dire que c'est Dieu qui t'a poussé au péché. L'injuste c'est lui, le juste c'est toi; s'il n'avait ainsi disposé les choses, tu n'aurais point péché. Arrière toutes ces excuses du péché ; souviens-toi de ces paroles du psaume : « Ne laissez point aller mon cœur à ces pa-« roles mensongères que l'on allègue pour « excuser des péchés, parmi ces hommes qui « commettent l'iniquité ». Toutefois ce sont des hommes importants, ceux qui atténuent ainsi leurs fautes ; ils sont importants ceux qui peuvent compter les étoiles, qui peuvent dire quand est-ce qu'un homme fera un acte coupable ou un acte de vertu, quand Mars commettra un homicide et Vénus un adultère ; ce sont des hommes importants, des hommes savants, des hommes distingués dans le monde. Mais que nous dit le Psalmiste ? « Ne laissez point aller mon cœur à ces pa-« roles mensongères, avec les hommes crimi-« nels ; je n'aurai point de part avec les plus « habiles d'entre eux ». Que d'autres appellent savants et distingués ceux qui peuvent compter les étoiles ; que l'on accorde la sagesse à ceux qui règlent comme sur les doigts les destinées des hommes, qui lisent nos mœurs dans les étoiles ; pour moi, je sais que Dieu m'a doué du libre arbitre, que si j'ai péché, c'est bien moi qui ai péché; non-seulement je confesserai mon péché au Seigneur, mais je le confesserai contre moi, et non contre lui. « Pour moi, j'ai dit : Seigneur, ayez pitié de « moi », c'est le malade qui appelle un médecin. « Pour moi, j'ai dit ». A quoi bon mettre: « Moi j'ai dit », quand il suffirait de dire simplement : J'ai dit? Le moi est ici emphatique ; c'est bien moi, ce n'est ni le destin, ni la fortune, ni le diable ; ce dernier ne m'a point forcé, mais moi j'ai consenti à ses instigations: « Pour moi, j'ai dit au Seigneur : Ayez pitié de « moi, guérissez mon âme, parce que j'ai « péché contre vous [1] ». C'est aussi la résolution qu'il arrête ici : « J'ai dit : Je confesserai « contre moi mon iniquité au Seigneur, et « vous m'avez pardonné l'impiété de mon « cœur ».

17. « C'est pour cela que tout homme saint « vous invoquera au temps favorable [2] ». Quel est ce temps opportun ? Et qu'est-ce à dire, « pour cela ? » A cause de leur impiété. Laquelle ? Celle qu'a dû couvrir le pardon de leur péché. « C'est pour cela que tout homme « saint vous invoquera, parce que vous lui avez « remis ses fautes ». Sans ce pardon des fautes

[1] Ps. XL, 5. — [2] Id. XXXI, 6.

« que mes pieds ne fussent ébranlés [1] ». De même qu'en posant un bois tortueux sur une surface plane, vous ne pouvez le ranger, ni le consolider, ni le faire joindre : mais il est toujours branlant et sans solidité ; non point que la surface soit inégale, mais parce que le bois que vous y voulez appliquer est tortueux ; de même votre cœur, s'il est dépravé, s'il est tortueux, ne peut s'unir à Dieu qui est la rectitude même ; il ne peut s'unir à Dieu par une véritable adhésion, ainsi qu'il est dit : « Celui qui adhère au Seigneur, devient un « même esprit avec lui [2] ». Donc, « glorifiez- « vous, ô vous qui avez le cœur droit », dit le Prophète. Comment peuvent se glorifier ceux qui ont le cœur droit ? Ecoutez de quelle manière ils se glorifieront : « Non-seulement, « dit l'Apôtre, nous nous glorifions dans « l'espérance, mais nous nous glorifions dans « nos afflictions [3] ». Tressaillir dans les biens et dans les délices, c'est chose facile ; mais l'homme au cœur droit tressaille même dans la tribulation. Or, vois ce qu'est sa joie, quand on l'afflige, car ce n'est pas en vain, ce n'est pas sans raisons qu'il tressaille. Vois l'homme au cœur droit : « Nous savons », dit saint Paul, « que la tribulation produit la « patience, la patience la pureté, et la pureté « l'espérance ; or, cette espérance n'est point « vaine, car l'amour de Dieu a été répandu « dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous « a été donné [4] ».

26. C'est là, mes frères, la droiture du cœur. Quel que soit l'homme à qui il arrive quelque chose, qu'il s'écrie : « Le Seigneur l'a donné, « le Seigneur l'a ôté ». Telle est la droiture du cœur : « Comme il a plu au Seigneur, ainsi il « il a été fait : que le nom du Seigneur soit « béni [5] ». Quel est celui qui a ôté ? Qu'a-t-il ôté ? A qui a-t-il ôté ? Quand l'a-t-il ôté ? Que le nom du Seigneur soit béni. Il ne dit point : Le Seigneur l'a donné, le diable l'a ôté. Que votre charité le remarque bien, afin de ne dire jamais : C'est le diable qui m'a fait cela C'est à Dieu qu'il faut rapporter le châtiment que tu subis, car le diable n'a aucun pouvoir sur toi, que par la permission de Celui qui use de son souverain pouvoir, ou pour châtier ou pour corriger ; pour châtier l'impie, pour corriger ses enfants. « Le Seigneur « frappe celui qu'il reçoit au nombre de ses « enfants [1] ». Ne prétends donc point échapper au fouet, à moins que tu ne veuilles renoncer à l'héritage. Le Seigneur châtie tout enfant qu'il adopte. Est-ce tous, sans exception ? Où donc te cacher ? C'est tout enfant ; il n'y a point d'exception ; nul n'est adopté sans passer par le fouet. Comment ? pas un seul ? Veux-tu comprendre qu'il n'y en aura pas un seul ? Son Fils unique était sans péché, il n'a pas été admis sans châtiment. C'est pourquoi son Fils unique, chargé de tes infirmités, se personnifiant avec toi, comme le chef, qui représente le corps, aux approches de la passion, fut saisi de tristesse [2], afin de te procurer la joie ; il fut plongé dans l'affliction, pour te consoler, et pouvoir, dans sa divinité, affronter les souffrances sans aucune tristesse. Le général ne pouvait-il pas ce qu'a pu le soldat ? Et comment le soldat l'a-t-il pu ? Ecoute Paul qui tressaille quand la passion approche. « Pour moi », dit-il, « je vais être immolé, et le temps « de ma mort approche. J'ai bien combattu ; j'ai « achevé ma course, j'ai gardé la foi : il ne me « reste qu'à attendre la couronne de justice, « qui m'est réservée, et que le Seigneur, comme « un juste juge, m'accordera dans ce grand « jour, non-seulement à moi, mais encore à tous « ceux qui désirent son avénement [3] ». Voyez comme il tressaille quand il va souffrir. Il tressaille donc celui qui va recevoir la couronne, et celui qui va la donner est dans la tristesse. Que figurait donc le Fils de Dieu, sinon l'infirmité de quelques-uns qui s'attristent en face de la douleur ou de la mort ? Mais voyez encore, comme il les amène à la droiture du cœur. Tu voulais vivre, et te mettre à l'abri de tout accident ; mais Dieu en a décidé autrement : voilà deux volontés ; que la tienne se conforme donc à celle de Dieu, et non pas que celle de Dieu s'assouplisse à la tienne ; car la tienne est dépravée, celle de Dieu est la règle même : que la règle subsiste, afin qu'elle serve à redresser tout ce qui est tortueux. Voyez comme cet enseignement est bien celui de Jésus-Christ. « Mon âme », dit-il, « est triste jusqu'à la mort » ; puis : « Mon « Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne « de moi ». C'est là que perce la volonté humaine. Mais écoutez le cœur droit : « Et pour- « tant, non comme je veux, mais comme vous « voulez, ô mon Père [4] ». C'est là ton modèle,

[1] Ps. LXXII, 2. — [2] I Cor. VI, 17. — [3] Rom. V, 3. — [4] Id. 3, 4, 5. — [5] Job, I, 21.

[1] Héb. XII, 6. — [2] Matt. XXVI, 38. — [3] II Tim. IV, 6-8. — [4] Matt. XXVI. 38, 39.

dans ta joie de tout ce qui peut t'arriver : et même réjouis-toi, si ta dernière heure vient à sonner. Et si tu ressens quelque faiblesse qui appartienne à l'humaine volonté, dirige-la du côté de Dieu, afin que tu fasses nombre avec ceux à qui il est dit : « Glorifiez-vous, ô « vous dont le cœur est droit ».

PREMIER DISCOURS SUR LE PSAUME XXXII.

LA CONFIANCE DU JUSTE.

Le juste doit se réjouir et mettre sa confiance dans le Seigneur, dans les promesses qu'il nous a faites, dans sa miséricorde et sa justice, dans le soin qu'il prend de chacun de nous. Lui seul pourra nous sauver, pourvu que notre âme l'attende avec patience et que notre cœur ne mette qu'en lui seul sa félicité.

1. « Tressaillez dans le Seigneur, ô vous « qui êtes justes ». Tressaillez, ô justes, mais non point en vous-mêmes, cela ne serait point sûr, mais tressaillez dans le Seigneur. « C'est « aux cœurs droits que sied bien la louange[1] ». Ce sont ceux qui louent le Seigneur, en se soumettant à lui : il n'en est pas ainsi des cœurs tortueux et dépravés.

2. « Chantez le Seigneur sur vos harpes[2] ». Chantez le Seigneur, en lui faisant de vos corps une hostie vivante[3]. « Bénissez-le sur « le psaltérion à dix cordes ». Que tous vos membres servent à l'amour de Dieu et du prochain, ou à l'accomplissement des trois préceptes de la première table, et des sept préceptes de la seconde.

3. « Chantez au Seigneur un cantique nou- « veau[4] ». Chantez un cantique de grâces et de foi. « Chantez sagement dans vos cris d'al- « légresse ». Chantez avec une joie que mesure la sagesse.

4. « Car la parole du Seigneur est pleine « d'équité[5] ». La parole du Seigneur est droite pour vous rendre ce que vous ne pouvez devenir par vous-mêmes. « Et toutes ses œuvres « sont dans la foi ». Nul dès lors ne doit se croire parvenu à la foi par ses mérites, puisque c'est de la foi même que viennent les œuvres agréables à Dieu.

5. « Il aime la miséricorde et le jugement ». Il aime la miséricorde qu'il répand maintenant et par avance sur les hommes; et le jugement qui lui fait exiger le produit de ses dons. « La terre est remplie de la miséricorde « du Seigneur[1] ». Dans tout l'univers les hommes reçoivent le pardon de leur péché, par la divine miséricorde.

6. « C'est la parole du Seigneur qui conso- « lide les cieux ». Car ce n'est point d'eux-mêmes que les justes se sont affermis, mais par la parole du Seigneur. « Et c'est du souf- « fle de sa bouche que vient leur force[2] ». Et leur foi vient de l'Esprit-Saint.

7. « C'est lui qui rassemble comme dans « une outre les eaux de la mer[3] ». Il rassemble tous les peuples d'ici-bas pour la confession de leurs péchés qui sont condamnés, de peur que l'orgueil ne les fasse déborder dans la licence. « Dans ses trésors il place des abîmes ». Il garde pour eux des secrets cachés, afin de les enrichir.

8. « Que toute la terre craigne le Sei- « gneur[4] ». Que le pécheur craigne, afin de s'abstenir du péché. « Qu'ils tremblent de- « vant lui », non point par la peur des hommes, ou de toute autre créature, mais que Dieu fasse trembler « tous ceux qui habitent l'univers ».

9. « Car il a parlé et tout a été fait[5] », nul autre n'a fait ces créatures que peuvent redouter les hommes ; mais c'est bien lui qui a dit, et les voilà faites. « Il a commandé, et « tout a été créé ». Il a commandé par son Verbe, et la création s'est opérée.

[1] Ps. XXXII, 1. — [2] Id. 2. — [3] Rom. XII, 1. — [4] Ps. XXXII, 3. — [5] Ibid. 4.

[1] Ps. XXXII, 5. — [2] Id. 6. — [3] Id. 7. — [4] Id. 8. — [5] Id. 9.

accablé, vous êtes dans l'angoisse. Donc si nous attendons par la patience, nous disons encore : Rachetez-moi de l'affliction qui m'environne ; mais comme l'espérance nous sauvera, nous disons l'un et l'autre : « Délivrez-« moi, ô vous qui êtes ma joie ».

21. Voici la réponse : « Je te donnerai l'in-« telligence ». Le psaume lui-même est un psaume d'intelligence. « Je te donnerai l'in-« telligence et t'affermirai dans la voie où tu « auras marché [1] ». Qu'est-ce à dire : « Je « t'affermirai dans la voie où tu auras « marché [2] ? » Non plus afin que tu y demeures, mais afin que tu ne t'en écartes pas. Je te donnerai l'intelligence, afin que tu te comprennes toujours, que tu tressailles toujours dans l'espérance en Dieu : jusqu'à ce qu'enfin tu arrives dans la patrie, où il n'y a plus d'espérance, mais où tout sera réalité. « J'affermirai mon regard sur vous ». Je ne détournerai point de vous les yeux, parce que jamais vous ne les détournerez de moi.

Bien que tu sois justifié et après la rémission de tes fautes, lève les yeux vers ton Dieu. Sur la terre, ton cœur s'en allait en pourriture. Ce n'est pas sans raison que l'on te crie : Elève ton cœur en haut, de peur qu'il ne se corrompe. Toi donc aussi lève les yeux en haut ; tiens-les fixés sur le Seigneur, afin qu'il arrête ses regards sur toi. Mais pourquoi redouter qu'en élevant tes yeux en haut, tu ne voies pas devant toi, et que ton pied ne tombe dans quelque piége? Sois sans crainte, là aussi sont arrêtés ces regards de Dieu qu'il tenait fixés sur toi. « Soyez », nous dit le Seigneur, « soyez sans sollicitude [2] ». L'apôtre saint Pierre a dit : « Rejetez dans le sein de Dieu « toute votre sollicitude, parce que lui-même « prend soin de vous [3] ». Donc « mes yeux se-« ront fixés sur toi ». Quant à toi, fixe à ton tour tes regards sur le Seigneur, et tu ne craindras pas, ai-je dit, de tomber dans le piége. Ecoute ce mot du psalmiste : « Mes « yeux seront toujours fixés en Dieu ». Et comme si on lui disait : Que deviendront tes pieds, si tu ne regardes point à ta marche? il répond : « Ce sera lui qui dégagera mes pieds « des embûches [4]. J'affermirai donc sur toi « mes regards ».

22. Ainsi Dieu a promis le secours et l'intelligence au prophète qui se tourne alors vers les orgueilleux qui défendent leurs péchés : « Gardez-vous », leur dit-il, « de ressembler « au cheval et au mulet, qui n'ont point d'in-« telligence [1] ». Le cheval et le mulet marchent la tête levée ; ils ne ressemblent point à ce bœuf qui connaît son maître, et à l'âne qui connaît l'étable de celui qu'il sert [2]. « Gar-« dez-vous de ressembler au cheval et au mu-« let, qui n'ont point d'intelligence ». Qu'arrive-t-il pour eux ? « C'est par la bride et par « le mors que vous assujétirez les mâchoires « de ceux qui ne s'approchent point de vous [3] ». Veux-tu être cheval ou mulet? Veux-tu ne souffrir aucun cavalier? Ta bouche et tes mâchoires seront assujéties par la bride et le mors : on assujétira cette bouche qui relève tes mérites et garde le secret de tes fautes. « Maîtrisez donc les mâchoires de ceux qui ne « s'approchent point de vous » par humilité.

23. « Ils sont nombreux, les châtiments des « pécheurs [4] ». Il n'est pas étonnant que le fouet vienne après le mors. Il voulait être un animal indomptable, et on l'assouplit avec le mors et le fouet : et plaise à Dieu qu'on l'assouplisse ! Car il est à craindre que par son opiniâtreté, il ne mérite de rester indompté, et de s'en aller sauvage et vagabond, où le portera sa fougue, en sorte que l'on dise de lui comme de ceux dont les péchés demeurent impunis ici-bas, que « leur iniquité vient « de leur abondance [5] ». Que le fouet donc serve à le corriger et à le dompter, comme l'interlocuteur avoue qu'il a été lui-même dompté. Il se comparait au cheval et au mulet à cause de son silence : mais qu'est-ce qui l'a dompté ? le fouet du châtiment. « Je me suis « converti », dit-il, « dans ma douleur et « déchiré par l'aiguillon ». Soit donc par le fouet, soit par l'aiguillon, Dieu assouplit le cheval qu'il monte, et c'est l'avantage du cheval d'avoir un tel cavalier. Et si le Seigneur monte à cheval, ce n'est point qu'il soit fatigué de marcher à pied. Car ce n'est pas sans quelque mystère que l'on amena autrefois l'ânon au Sauveur [6]. Le peuple qui porte Jésus-Christ avec la bonne volonté de la douceur et de la paix, est figuré par cet ânon, et il se dirige vers Jérusalem. « Car Dieu dirige les « hommes doux dans l'équité », comme le dit un autre psaume, « il enseignera ses voies « aux hommes pacifiques [7] ». Quels sont ces

[1] Ps. XXXI, 8. — [2] M[illegible] v[illegible] — [3] I Pierre, v, 7. — [4] Ps. XXIV, 15.

[1] Ps. XXXI, 9. — [2] Isa. I, 3. — [3] Ps. XXXI, 9. — [4] Id. 10. — [5] [illegible] — [6] Matt. XXI, 7. — [7] Ps. XXIV, 9.

hommes doux? ceux qui ne relèvent point arrogamment la tête contre leur maître, qui endurent le fouet et le frein; qui deviennent si souples qu'ils marchent sans le fouet, et que sans frein et sans bride ils suivent le bon chemin. Si tu n'as le Seigneur pour cavalier, c'est toi qui tomberas et non lui. « Ils sont « nombreux les châtiments du pécheur ; mais « celui qui espère dans le Seigneur, sera en- « vironné par sa miséricorde ». Quel refuge pourrons-nous trouver dans le malheur? Celui qui est d'abord dans l'affliction trouvera ensuite la miséricorde ; car cette miséricorde nous viendra de celui qui nous a donné la loi [1]; la loi comme un châtiment, la miséricorde comme une consolation. « Celui qui « espère dans le Seigneur trouvera ensuite la « miséricorde ».

24. Quelle est donc la conclusion du psaume? « Réjouissez-vous dans le Seigneur, « ô vous qui êtes justes, et tressaillez de joie [2] ». Et vous, impies, qui vous réjouissez en vous-mêmes, vous, orgueilleux, qui n'avez de joie qu'en vous : maintenant que vous croyez en celui qui justifie l'impie, que votre foi vous soit imputée à justice [3]. « Réjouissez-vous dans « le Seigneur, ô vous qui êtes justes, et tres- « saillez de joie » dans le Seigneur encore. Pourquoi cette joie? parce que déjà vous êtes justes; et d'où vous vient la justice? non pas de vos mérites, mais de la grâce de Dieu. Pourquoi êtes-vous justes ? parce que vous avez été justifiés.

25. « Glorifiez-vous, ô vous qui avez le cœur « droit [4] ». Comment votre cœur est-il droit? C'est que vous ne résistez point à Dieu. Que votre charité redouble d'attention, et comprenez ce qu'est un cœur droit. Je le dis en peu de mots, mais qu'il faut bien retenir. Je bénis Dieu que ce soit en finissant, afin que cela demeure mieux gravé dans votre mémoire. Voici donc la différence qui existe entre le cœur droit et le cœur pervers. Qu'un homme qui se trouve, sans le vouloir, dans les afflictions, dans les chagrins, dans les fatigues, dans les humiliations, ne voie en tout cela que la juste volonté de Dieu, sans l'accuser de folie, comme s'il agissait en aveugle, en frappant celui-ci pour épargner celui-là, cet homme a le cœur droit: ceux-là au contraire ont le cœur mauvais, le cœur dépravé, le cœur perverti, qui taxent toujours d'injustice les tourments qu'ils endurent, et qui attribuent cette injustice à celui qui les permet; ou bien qui lui enlèvent le gouvernement du monde, parce qu'ils l'incriminent. Dieu ne peut rien faire d'injuste, nous disent-ils; or, il est injuste que la douleur soit pour moi et non pour cet autre : que je sois pécheur, je l'accorde ; mais il en est de plus coupables que moi, qui sont dans l'allégresse, et moi dans la douleur : comme donc il est injuste que de plus méchants que moi soient dans la joie quand je gémis dans la peine, moi qui suis juste, ou moins pécheur que ceux-là ; comme il y a là une injustice, j'en ai la conviction, et que j'ai aussi cette conviction que Dieu ne saurait faire le mal, j'en conclus que Dieu ne dirige point les choses du monde, et ne prend de nous aucun souci. Donc, l'égarement de ces hommes au cœur méchant et perverti, peut se réduire à trois points : ou qu'il n'y a pas de Dieu : « L'insensé a dit dans son cœur : « Dieu n'est pas [1] ». C'est là une des eaux de ce déluge dont nous avons parlé. Il s'est trouvé des philosophes pour soutenir cette doctrine, et pour dire que ce n'est point un Dieu qui gouverne et qui a créé toutes choses, mais qu'il y a plusieurs dieux s'occupant d'eux-mêmes en dehors du monde, et n'ayant aucun soin de cet univers. Donc, ou bien « il n'y « a pas de Dieu », et c'est le langage de l'impie, qui désapprouve tout ce qui lui arrive en dehors de sa volonté, sans arriver à tel autre auquel il se préfère; ou bien : Dieu est injuste, puisqu'il commet et approuve tout cela ; ou bien : Dieu ne gouverne point les choses d'ici-bas, et n'a pas soin de nous tous. Il y a dans chacun de ces trois points une grande impiété, puisque c'est nier Dieu, ou l'accuser d'injustice, ou lui enlever la direction des événements. D'où vient cette impiété? de la dépravation du cœur. Dieu est la rectitude même, et un cœur qui n'est point droit ne s'accorde point avec lui. C'est ce que le psalmiste a dit ailleurs : « Combien est bon le « Dieu d'Israël, pour ceux qui ont le cœur « droit [2] ». Et parce qu'il touchait lui-même à l'un de ces points, et se demandait : « Com- « ment Dieu sait-il ces choses, et comment le « Très-Haut en a-t-il connaissance [3] » ; aussi a-t-il dit au même endroit : « Peu s'en est fallu

[1] Ps. LXXXIII, 8. — [2] Id. XXXI, 11. — [3] Rom. IV, 5. — [4] Ps. XXXI, 11.

[1] Ps. XIII, 1. — [2] Id. LXXII, 1. — [3] Id. 11.

il n'y aurait pas un saint pour vous invoquer. « C'est pour cela que tout homme « saint vous invoquera en temps oppor- « tun » : ou quand vous manifesterez votre alliance nouvelle ; car la manifestation de la grâce du Christ, c'est là le temps opportun. « Quand les temps furent accomplis », dit saint Paul, « Dieu envoya son Fils, formé de la « femme », c'est-à-dire d'une vierge que les anciens désignaient aussi sous le nom générique de femme, *mulier*, « assujétie à la loi, afin de « racheter ceux qui étaient sous la loi [1] ». De quelles mains les racheter ? des mains du diable, de la perdition, du péché, des mains de celui auquel ils s'étaient vendus. « Afin de « racheter ceux qui étaient sous la loi ». Ils étaient sous la loi, en ce sens que la loi les accablait. Et les accabler, c'était les convaincre de péché sans les sauver. Sans doute, elle défendait le mal ; mais parce qu'ils n'avaient point la force de se justifier par eux-mêmes, il fallait crier vers Dieu, comme celui qui se sentait captif sous la loi du péché, et qui s'écriait : « Malheureux homme que je « suis, qui me délivrera de ce corps de mort [2]? » Tous les hommes étaient donc sous la loi, et non dans la loi qui pesait sur eux et les convainquait de péché. Car c'est la loi qui a montré le péché, elle qui en a enfoncé l'aiguillon, elle qui a meurtri notre cœur, elle qui a averti chacun de nous de se reconnaître coupable et d'implorer du Seigneur notre pardon. « C'est « pour cela que tout homme saint doit crier « vers vous, au temps favorable ». J'ai expliqué donc ce temps favorable par ce mot de saint Paul : « Quand les temps furent accomplis, « Dieu nous envoya son Fils [3] ». L'Apôtre dit encore : « Je vous ai exaucé au temps favo- « rable, je vous ai secouru au jour du salut [4] ». Et comme le Prophète parlait ainsi de tous les chrétiens, l'Apôtre ajoute : « Voici maintenant « le temps favorable, voici maintenant les « jours du salut [5]. C'est pour cela que tout « homme saint doit vous invoquer au temps « favorable ».

18. « Et toutefois au cataclysme des gran- « des eaux, ils ne s'approcheront point de « lui [6] ». « De lui », de qui ? de Dieu. Le Prophète, parlant de Dieu, change souvent de personne ; ainsi : « Le salut vient du « Seigneur, et votre bénédiction se répand « sur votre peuple [1] », c'est-à-dire, c'est de vous, Seigneur, que vient le salut, et votre bénédiction se répand sur votre peuple. Mais comme il avait dit d'abord : « Le salut vient « du Seigneur », non point en s'adressant au Seigneur, mais en parlant de lui ; il se retourne du côté de Dieu pour lui dire : « Et « votre bénédiction se répand sur votre « peuple ». Il en est de même ici : nous entendons d'abord « vers vous, Seigneur », puis « de lui », mais ne croyons pas qu'il parle d'un autre que de Dieu : « C'est pour cela que « tout homme saint vous invoquera au temps « favorable : et toutefois au cataclysme des « grandes eaux, ils ne s'approcheront point de « lui [2] ». Qu'est-ce à dire, « dans le cataclysme « des grandes eaux ? » c'est-à-dire, ceux qui nagent dans les flots sans digue des grandes eaux, n'approchent point du Seigneur. Qu'est-ce que le Prophète entend par ces grandes eaux ? c'est la nombreuse variété des doctrines. La doctrine de Dieu est unique, les eaux n'en sont point nombreuses, il n'y en a qu'une, soit l'eau du sacrement de baptême, soit l'eau de la doctrine du salut. C'est de la doctrine que le Saint-Esprit répand sur nous, qu'il est dit : « Bois l'eau de tes vases et des sources de « tes puits [3] ». Or, ce ne sont point les impies qui approchent de ces sources ; mais ceux qui croient en celui qui justifie l'impie [4], et qui sont déjà justifiés, ceux-là s'en approchent. Les autres eaux si nombreuses, les autres doctrines multipliées n'aboutissent qu'à la corruption des âmes, ainsi que je le disais tout à l'heure. Une doctrine vous fait dire : C'est le destin qui m'a poussé ; une autre : C'est le hasard, c'est la fortune qui m'a fait cela. Si le hasard gouverne les hommes, il n'y a plus de Providence pour gouverner le monde ; voilà encore une de ces doctrines, une autre vient me dire : Il y a une race d'esprits de ténèbres contraires à Dieu, qui s'est révoltée contre lui, et qui fait pécher les hommes. Alors, dans ce débordement des grandes eaux, ils ne s'approcheront point de Dieu. Quelle est donc cette eau, cette eau vraie qui coule des plus profondes sources de la vérité la plus pure ? Quelle est cette eau, mes frères, sinon l'eau qui nous apprend à bénir le Seigneur? Quelle est cette eau, sinon l'eau qui nous apprend à dire : « Il est bon de « bénir Dieu [5]? » Quelle est cette eau enfin,

[1] Gal. IV, 1, 5.— [2] Rom. VII, 23, 24.— [3] Galat. IV, 4.— [4] II Cor. VI, 2. — [5] Ibid. — [6] Ps. XXXI, 6.

[1] Ps. III, 9. — [2] Ps. XXXI, 7. — [3] Prov. V, 15. — [4] Rom. IV, 5.— [5] Ps. XCI, 2.

sinon l'eau qui nous fait dire avec le Psalmiste : « Je l'ai dit : Je confesserai contre moi « mon injustice au Seigneur » ; et encore : « Pour moi, j'ai dit : Seigneur, ayez pitié de « moi, guérissez mon âme, parce que j'ai péché « contre vous[1] ». Or, cette eau de la confession des péchés, cette eau qui apprend au cœur à s'humilier, cette eau de la vie et du salut, cette eau qui porte l'homme à se mépriser, à ne point trop présumer de lui-même, à ne rien s'attribuer dans son orgueil; cette eau donc de la pure doctrine, on ne la trouve dans aucun livre des païens, ni chez les Epicuriens, ni chez les Stoïciens, ni chez les Manichéens, ni chez les Platoniciens ; et même partout où l'on rencontre d'excellents préceptes de morale et de conduite, on ne trouve pas pour cela cette humilité divine. L'humilité pour nous émane d'une autre source ; elle nous vient du Christ. Quelle autre leçon pouvait-il nous donner en s'humiliant lui-même, en devenant obéissant jusqu'à la mort, et même jusqu'à la mort de la croix[2] ? Quel autre enseignement nous donnait-il en payant la dette qu'il n'avait pas contractée, afin de nous libérer de notre dette ? Quel autre enseignement nous donnait-il en recevant le baptême, lui qui n'a commis aucun péché[3], en se faisant clouer à la croix, lui qui n'était point coupable ? Que nous enseignait-il, sinon cette humilité ? Ce n'est pas sans raison qu'il a dit : « Je suis la voie, la vérité et « la vie[4] ». Telle est donc l'humilité qu'elle nous rapproche de Dieu, parce que le Seigneur se tient près de ceux qui ont le cœur contrit[5]. Or, dans le débordement de ces grandes eaux qui s'élèvent contre Dieu, qui enseignent l'orgueil et l'impiété, nul ne saurait approcher de Dieu.

19. Mais toi qui es déjà justifié, es-tu encore au milieu de ces grandes eaux? Oui, mes frères, même quand nous confessons nos fautes, nous entendons le bruit des grandes eaux qui nous environnent de toutes parts. Nous ne sommes point dans le déluge même, et ce déluge néanmoins nous environne. Les eaux nous serrent de près, mais sans nous accabler ; elles nous agitent, mais sans nous submerger. Que feras-tu donc, ô mon frère, toi qui es au milieu du déluge, et qui vis dans ce monde pervers? Se peut-il que tu n'y entendes point ces docteurs, que leurs doctrines d'orgueil n'arrive pas à tes oreilles, et que chaque jour leurs maximes ne mettent point ton cœur à la torture? Que dira donc au milieu de ce déluge le chrétien déjà justifié et qui se confie en Dieu ? « Seigneur, vous êtes « mon refuge, dans la persécution qui m'en« vironne[1] ». Que les autres cherchent un abri chez leurs idoles, ou chez leurs démons, ou dans leurs forces, ou dans la défense de leurs péchés : pour moi, dans ce déluge, il n'y a que vous, Seigneur, qui puissiez me mettre à l'abri de la persécution qui m'environne.

20. « Délivrez-moi, ô vous qui êtes ma joie[2] ». Pourquoi vouloir qu'on te rachète, si tu es dans la joie? « Rachetez-moi, ô vous qui êtes « ma joie ». J'entends à la fois, et le cri de l'allégresse : « Vous êtes ma joie », et la voix du gémissement : « Rachetez-moi ». Tu tressailles et tu gémis. C'est vrai, me répond le Prophète, je tressaille et je gémis : je tressaille dans l'espérance, je gémis encore dans la réalité. « Rachetez-moi, ô vous qui êtes ma « joie ». Réjouissez-vous dans l'espérance, nous dit l'Apôtre ; ce qui rend bien cette parole : « O vous qui êtes ma joie ». Mais pourquoi : « Délivrez-moi ? » Saint Paul nous le dit ensuite : « Soyez patients dans la tribula« tion[3] ». L'Apôtre lui-même était déjà justifié, et que dit-il néanmoins? « Nous-mêmes « aussi, qui possédons les prémices de l'Es« prit, nous gémissons intérieurement ». Pourquoi donc, « rachetez-moi? C'est que nous« mêmes nous gémissons dans l'attente de « l'adoption, qui sera la délivrance de nos « corps[4] ». Ainsi « rachetez-moi » signifie que nous gémissons en nous-mêmes, attendant que nos corps soient rachetés. Pourquoi cette expression : « Vous êtes ma joie ? » L'Apôtre l'explique peu après en disant : « C'est « par l'espérance que nous sommes sauvés ; « mais l'espérance qui verrait ne serait plus « une espérance. Comment espérer ce que « l'on voit déjà? Si nous espérons ce que nous « ne voyons pas encore, nous l'attendons par « la patience ». Espérer, c'est jouir ; attendre avec patience, c'est gémir encore : car on n'a que faire de patience, quand on ne souffre point. Ce que l'on appelle tolérance, patience, souffrance, longanimité, tout cela ne se dit que des peines que l'on endure. Si vous êtes

[1] Ps. XL, 5. — [2] Phil. II, 8. — [3] Matt. III, 13. — [4] Jean, XIV, 6. — [5] Ps. XXXIII, 19.

[1] Ps. XXXI, 7. — [2] Ibid. — [3] Rom. XII, 12. — [4] Id. [illegible].

10. « Le Seigneur a renversé les conseils « des nations [1] », qui recherchaient leur domination et non la sienne. « Il réprouve la « pensée des peuples », qui désirent le bonheur de ce monde. « Il réprouve aussi les des« seins des princes », qui cherchent à dominer sur ces peuples.

11. « Mais le dessein du Seigneur demeure « éternellement [2] ». Il est immuable pour l'éternité ce dessein du Seigneur, qui n'accorde la félicité qu'à ceux qui lui sont soumis. « Les « pensées de son cœur subsistent dans les « siècles des siècles ». Les desseins de sa sagesse ne sont point assujétis au changement, mais ils demeurent dans le cours des siècles.

12. « Bienheureux le peuple qui a le Sei« gneur pour son Dieu [3] ». Il n'y a qu'un seul peuple, celui de la cité céleste, qui ne se choisit point d'autre Dieu que le Seigneur. « Heu« reux le peuple que le Seigneur s'est choisi « pour héritage ». Ce peuple ne s'est point élu, mais Dieu l'a choisi dans sa miséricorde, afin de le posséder, et de n'y rien souffrir d'inculte ou de misérable.

13. « Du haut des cieux le Seigneur a re« gardé, et il a vu tous les enfants des « hommes [4] ». A travers l'âme juste, le Seigneur a vu dans sa bonté, tous ceux qui veulent renaître à une vie nouvelle.

14. « Du haut de la tente qu'il s'est pré« parée ». De ce tabernacle de chair qu'il s'est fait en s'incarnant. « Il a regardé ceux « qui habitent la terre [5] ». Il a vu dans sa bonté ceux qui habitent la terre, afin de les gouverner en pasteur.

15. « C'est lui qui a formé le cœur de cha« cun d'eux [6] ». Il a mis dans le cœur des dons qui leur sont propres, afin que le corps ne soit point tout œil, ni tout oreille [7]; mais il est pour celui-ci une manière de s'unir au corps de Jésus-Christ, pour celui-là une autre manière. « C'est lui qui connaît toutes leurs « actions ». Devant lui rien n'est incompris des actions des hommes.

16. « Ce ne sont point ses forces nombreuses « qui sauveront le roi [8]. « Celui qui est le roi de sa chair, ne sera point sauvé, s'il met sa confiance dans sa propre vertu. « Et le géant « ne trouvera point son salut dans ses grandes « forces ». Tous ceux qui combattent les vieilles habitudes de la convoitise, ou le diable et ses anges, ne seront pas néanmoins sauvés, s'ils présument trop de leur propre valeur.

[1] Ps. XXXII, 10. — [2] Id. 11. — [3] Id. 12. — [4] Id. 13. — [5] Id. 14 — [6] Id. 15. — [7] I Cor. XII, 17. — [8] Ps. XXXII, 16.

17. « Un coursier ! vain espoir de salut [1] ». On se trompe, si l'on croit pouvoir, avec le secours des hommes, acquérir le salut que l'on a reçu parmi les hommes, ou échapper à la perdition par l'obstination du caractère. « Il ne sera point sauvé par l'ardeur de son « courage ».

18. « Voilà que les yeux du Seigneur s'arrê« tent sur ceux qui le craignent [2] ». Si tu cherches le salut, Dieu incline son amour sur ceux qui le craignent. « Et qui espèrent en « sa miséricorde ». Qui espèrent, non dans leur propre vertu, mais dans la divine miséricorde.

19. « Afin d'arracher leurs âmes à la mort, « et de les nourrir pendant la famine [3] ». Afin de les nourrir de son Verbe et de l'éternelle vérité, qu'ils avaient perdue en présumant de leurs forces, et voilà que la faim de la justice a épuisé ces mêmes forces.

20. « Notre âme attendra patiemment le « Seigneur [4] ». Afin de s'engraisser un jour de viandes incorruptibles, pendant qu'elle est en cette vie, notre âme attendra patiemment le Seigneur. « Car il est notre secours et notre « protecteur ». Il nous aide quand nous nous dirigeons vers lui ; il nous protége quand nous résistons à l'ennemi.

21. « C'est en lui que s'épanouira notre « cœur [5] ». Ce n'est pas en nous, puisque nous n'y trouvons que misère quand Dieu n'y est point, mais en Dieu que notre cœur s'épanouira. « Nous avons mis notre espoir dans « la sainteté de son nom ». Et si nous espérons arriver un jour à Dieu, c'est qu'il nous a fait connaître son nom par la foi, quand nous étions éloignés de lui.

22. « Que votre miséricorde, ô Dieu, des« cende sur nous, selon que nous avons espéré « en vous [6] ». Oui, Seigneur, que votre miséricorde s'épanche sur nous, car nous avons mis notre espérance en vous, et cette espérance est infaillible.

[1] Ps. XXXII, 17. — [2] Id. 18. — [3] Id. 19. — [4] Id. 20. — [5] Id. 21.— [6] Ibid. 22.

DEUXIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME XXXII.

PREMIER SERMON. — CONFIANCE EN DIEU.

Ce sermon embrasse la première partie du psaume XXXII. Il nous apprend que nous devons bénir Dieu dans le malheur aussi bien que dans la prospérité ; — que l'amour de la justice est l'accomplissement de la loi ; — et que la miséricorde ne vient bien qu'avec la justice.

1. Ce psaume nous invite à nous épanouir dans le Seigneur. Il a pour titre : A David. Ecoutez donc votre cantique, ô vous qui appartenez à la sainte lignée de David ; soyez les échos de votre cantique et tressaillez dans le Seigneur. Voici comme il commence : « Ré« jouissez-vous dans le Seigneur, ô vous qui « êtes justes ». Que l'impie trouve sa joie dans le siècle ; le siècle finira, et avec lui la joie de l'impie. Mais que les justes tressaillent dans le Seigneur, car le Seigneur est éternel, et leur joie le sera aussi. Mais pour tressaillir en Dieu d'une manière convenable, il nous faut le louer de ce qu'il est seul pour ne nous inspirer aucun dégoût, et pour en inspirer autant à l'infidèle. Et l'on peut dire en un seul mot : Celui-là plaît à Dieu, qui se plaît en Dieu. Et gardez-vous de croire, mes frères, que ce soit chose facile. Voyez combien sont nombreux, ceux qui murmurent contre Dieu, combien trouvent à redire dans ses œuvres. Quand il lui plaît d'agir contrairement à la volonté des hommes, parce qu'il est le maître, qu'il connaît ce qu'il fait, et qu'il s'arrête moins à considérer nos désirs que notre avantage, ces hommes alors, subornant à leur volonté, la volonté de Dieu, loin de redresser leur volonté sur celle de Dieu, prétendent que la volonté de Dieu voudra bien s'adapter à la leur. Ces hommes infidèles, impies, pervers, trouvent plus à leur guise, je rougis de parler ainsi, et je le dirai néanmoins, parce que vous savez que c'est la vérité, trouvent plus à leur guise un comédien que Dieu lui-même.

2. Aussi après avoir dit : « Justes, tressail« lez de joie dans le Seigneur », comme nous ne pouvons tressaillir en lui qu'en chantant ses louanges, et que ces louanges lui sont d'autant plus agréables que nous mettons en lui notre bonheur, le prophète ajoute : « C'est « aux cœurs droits qu'il convient de louer « Dieu ». Quels sont les hommes au cœur droit? ceux qui l'assouplissent selon la volonté de Dieu ; qui se consolent dans la justice divine des troubles que leur cause l'humaine fragilité, quoique la faiblesse humaine leur fasse désirer de temps à autre ce qui pourrait leur convenir en particulier, ce qui serait en harmonie avec l'état actuel de leurs affaires, ou avec une nécessité qui se déclare, néanmoins lorsqu'ils reconnaissent et qu'ils savent que Dieu désire autre chose, ils préfèrent à leur volonté, la volonté du plus sage, à la volonté de l'infirme, la volonté du Tout-Puissant, à la volonté de l'homme, la volonté de Dieu. Car autant Dieu est au-dessus de l'homme, autant la volonté divine est au-dessus de la volonté humaine. C'est pourquoi le Christ s'étant fait homme, nous donne sa vie comme un modèle, et voulant tout à la fois nous apprendre à vivre et nous en mériter la grâce, nous fait voir en lui une certaine volonté humaine et privée, qui figurait à la fois la sienne et la nôtre, car il est notre chef, et vous le savez, nous lui appartenons comme ses membres : « Mon Père », dit-il, « s'il est pos« sible, que ce calice s'éloigne de moi [1] ». Voilà une volonté humaine, qui s'arrêtait sur un objet propre et particulier. Mais comme il voulait que l'homme eût le cœur droit, afin de le porter à redresser sur le modèle qui est toujours droit, ce qu'il pouvait avoir de tortueux, quelque peu que ce fût, il ajoute : « Et « pourtant, non point ce que je veux, mais ce « que vous voulez, ô mon Père [2] ». Or, quelle volonté perverse pouvait avoir le Christ ? Que pouvait-il vouloir, que ne voudrait point son Père ? Ils n'ont qu'une même divinité, et ne peuvent avoir une volonté différente. Mais il

[1] Matt. XXVI, 39. — [2] Ibid.

artiste peut trouver en toi des défauts inaperçus pour un ignorant : qui se flattera de chanter avec harmonie, pour Dieu, qui juge du chantre avec tant de sagacité, qui pénètre dans tous les détails, qui écoute si attentivement ? Quand votre chant sera-t-il assez harmonieux, pour n'offenser en rien des oreilles si délicates ? Voici qu'il vous prescrit lui-même la manière de chanter ; ne cherchez point les paroles comme si vous pouviez en trouver pour expliquer ce qui plaît à Dieu. Chantez « par vos transports ». Pour Dieu, bien chanter, c'est chanter dans la joie. Mais qu'est-ce que chanter avec transport ? C'est comprendre que des paroles sont impuissantes à rendre le chant du cœur. Voyez ces travailleurs qui chantent soit dans les moissons, soit dans les vendanges, soit dans tout autre labeur pénible : ils témoignent d'abord leur joie par des paroles qu'ils chantent ; puis, comme sous le poids d'une grande joie que des paroles ne sauraient exprimer, ils négligent toute parole articulée et prennent la marche plus libre de sons confus. Cette jubilation est donc pour le cœur un son qui signifie qu'il ne peut dire ce qu'il conçoit et enfante. Or, à qui convient cette jubilation, sinon à Dieu qui est ineffable ? Car on appelle ineffable ce qui est au-dessus de toute expression. Mais si, ne pouvant l'exprimer, vous devez néanmoins parler de lui, quelle ressource avez-vous autre que la jubilation, autre que cette joie inexprimable du cœur, cette joie sans mesure, qui franchit les bornes de toutes les syllabes ? « Chantez « harmonieusement, chantez dans votre ju- « bilation ».

9. « Car la parole du Seigneur est droite, « et toutes ses œuvres sont dans la foi ». Et c'est même par sa droiture qu'il déplaît à ceux dont le cœur n'est pas droit. « Toutes ses « œuvres sont dans la foi » ; que les tiennes aussi soient dans la foi, « car le juste vit de « la foi [1] », et c'est « la foi qui agit par la « charité [2] ». Que tes œuvres soient dans la foi, parce que c'est en croyant en Dieu que tu deviens fidèle. Mais comment les œuvres de Dieu peuvent-elles être dans la foi, comme s'il vivait aussi de la foi ? Cependant nous trouvons que Dieu est fidèle, et ce n'est point moi qui tiens ce langage, écoutez l'Apôtre : « Dieu est « fidèle », dit-il, « et ne souffrira point que vous « soyez tentés au-dessus de vos forces, mais il « vous fera profiter de la tentation afin que « vous puissiez persévérer [1] ». Dieu est fidèle, vous l'entendez ; écoutez ce qu'il dit ailleurs : « Si nous souffrons avec lui, nous ré- « gnerons aussi avec lui ; si nous le renonçons, « il nous renoncera aussi ; si nous lui sommes « fidèles, il demeurera fidèle, car il ne peut « être contraire à lui-même [2] ». Nous avons donc aussi un Dieu qui est fidèle. Distinguons toutefois la fidélité de Dieu de la fidélité de l'homme. L'homme est fidèle quand il croit aux promesses que Dieu lui fait ; Dieu est fidèle quand il donne à l'homme ce qu'il lui a promis. Sa grande miséricorde à nous promettre, nous garantit sa fidélité à tenir sa promesse. Nous ne lui avons rien prêté pour faire de lui notre débiteur ; c'est de lui que nous vient tout ce que nous pouvons lui offrir, et si nous avons quelque valeur, nous la tenons de lui. Tous les biens qui font notre joie viennent de lui. « Qui connaît en effet « les desseins de Dieu ? ou qui est entré dans « ses conseils ? ou qui lui a donné le premier, « pour en attendre une récompense ? Tout « est de lui, tout est par lui, tout est en lui [3] ». Donc nous ne lui avons rien donné, et néanmoins il est notre débiteur. Pourquoi débiteur ? parce qu'il a fait des promesses. Nous ne lui disons point : Seigneur, rendez ce que vous avez reçu ; mais bien : « Donnez ce que vous « avez promis ». « Car la parole du Seigneur est « droite ». Qu'est-ce à dire, que « la parole du « Seigneur est droite ? » Qu'elle ne vous trompe jamais, et que vous ne devez point la tromper, ou mieux, vous tromper vous-mêmes. Comment tromper en effet celui qui connaît tout ? « Mais l'iniquité ment contre elle-même [4]. Car « le discours du Seigneur est droit, et toutes « ses œuvres sont dans la foi ».

10. « Il aime la miséricorde et le juge- « ment [5] ». Aimez-les, puisque Dieu les aime. Appliquez-vous, mes frères. C'est maintenant le temps de la miséricorde, ensuite viendra celui du jugement. Pourquoi est-ce aujourd'hui celui de la miséricorde ? C'est que maintenant il appelle ceux qui se détournent de lui, et qu'il pardonne à ceux qui se tournent vers lui ; c'est qu'il attend avec patience que les pécheurs se convertissent ; c'est qu'après leur conversion il oublie le passé, il promet l'avenir, il stimule la lenteur, il console dans

[1] Rom. I, 17. — [2] Gal. V, 6.

[1] I Cor. X, 13. — [2] II Tim. II, 12, 13. — [3] Rom. XI, 34-36. — [4] Ps. XXVI, 12. — [5] Id. XXXII, 5.

l'affliction, il enseigne ceux qui sont studieux, il vient en aide à ceux qui combattent : il n'abandonne aucun de ceux qui sont dans la peine et qui crient vers lui ; il nous donne ce que nous devons lui offrir en sacrifice, et nous met en main de quoi l'apaiser. Qu'un temps si précieux de miséricorde ne passe point pour nous, ô mes frères, qu'il ne s'écoule point inutilement pour nous. Toutefois viendra le jugement avec son repentir, et repentir sans fruit. « Ils diront en eux-mêmes dans « le repentir, et gémissant dans l'angoisse de « leur esprit » ; c'est là ce qui est écrit au livre de la Sagesse : « De quoi nous a servi l'or« gueil, et que nous a procuré l'ostentation « des richesses ? Toutes ces choses ont passé « comme l'ombre [1] ». Disons maintenant : « Tout passe comme l'ombre ». Disons utilement : « Tout passe », de peur qu'un jour nous ne disions sans profit : « Tout est passé ». C'est donc maintenant le temps de la miséricorde que doit suivre le temps du jugement.

11. Toutefois, mes frères, gardez-vous de croire que ces deux attributs puissent être séparés en Dieu. Il semble, en effet, qu'ils soient contradictoires, et que la miséricorde ne devrait point se réserver le jugement, comme le jugement devrait se faire sans miséricorde. Mais Dieu est tout-puissant, et dans sa miséricorde il exerce la justice, comme dans ses jugements il n'oublie point la miséricorde. Car il nous prend en pitié, il considère en nous son image, notre fragilité, nos erreurs, notre aveuglement, et il nous appelle, et il pardonne les fautes à ceux qui se tournent vers lui, mais il les retient à ceux qui ne se convertissent point. Est-il miséricordieux pour ceux qui sont injustes ? Abandonne-t-il pour cela sa justice, et doit-il confondre le juste avec l'injuste ? Vous paraîtrait-il juste de traiter de la même manière le pécheur qui se convertit et celui qui ne se convertit point, de faire le même accueil à celui qui avoue ses fautes et à celui qui les déguise, à l'homme humble et à l'homme superbe ? Dieu donc exerce la justice, tout en faisant miséricorde, et dans cette justice, il exercera sa miséricorde à l'égard de ceux à qui il dira : « J'ai eu faim, « et vous m'avez donné à manger [2] ». Car il est dit quelque part dans une lettre apostolique : « Dieu exercera un jugement sans mi« séricorde envers celui qui n'aura pas fait « miséricorde [1] ». « Bienheureux les miséri« cordieux », est-il dit encore, « parce qu'ils « obtiendront miséricorde [2] ». Donc en les jugeant, Dieu usera de miséricorde, mais non sans discernement. Car s'il n'use pas de miséricorde envers tous, mais seulement envers celui qui aura été miséricordieux, sa miséricorde sera juste, puisqu'il n'y aura point de confusion. C'est évidemment par un effet de sa miséricorde qu'il nous remet nos péchés ; c'est par miséricorde qu'il nous accorde la vie éternelle ; mais voyez en même temps l'équité : « Pardonnez, et l'on vous pardonnera ; don« nez, et il vous sera donné [3] ». Assurément, « vous donner, vous pardonner », telle est bien la miséricorde. Mais si la miséricorde était séparée de la justice, le Sauveur ne dirait point : « On se servira pour vous de « la même mesure dont vous vous serez « servis [4] ».

12. Tu as entendu, ô mon frère, comment Dieu exerce la miséricorde et le jugement, et toi aussi, sois juste et miséricordieux. Ces deux attributs sont-ils exclusivement ceux de Dieu et non des hommes ? S'ils ne regardaient point les hommes, Dieu ne dirait pas aux Pharisiens : « Vous omettez ce qu'il y a de plus « important dans la loi : la justice et la misé« ricorde [5] ». Garde-toi de croire que tu ne doives exercer que la miséricorde et non le jugement. Tu es quelquefois arbitre dans un différend entre deux hommes, dont l'un est riche et l'autre pauvre ; et il arrive que la mauvaise cause est celle du pauvre, tandis que le riche soutient la vérité ; si tu es ignorant dans les choses de Dieu, tu croiras bien faire de prendre le pauvre en pitié, d'atténuer, de cacher son tort, de vouloir le justifier, afin qu'il paraisse avoir pour lui le bon droit : et si l'on te reproche l'injustice de ta sentence, tu prends pour excuse une fausse miséricorde, en disant : Je sais tout cela, j'ai compris l'affaire, mais c'était un pauvre, il fallait en avoir pitié. N'est-ce point là faire miséricorde au détriment de la justice ? Mais comment, diras-tu, pouvoir être juste sans oublier la miséricorde ? J'aurais prononcé contre un pauvre qui n'avait pas de quoi payer, ou s'il avait pu payer, il n'aurait plus rien eu pour vivre ? Voici la réponse de Dieu : « Tu ne feras pas « acception du pauvre dans tes jugements [6] ».

[1] Sag. v, 3, 8, 9. — [2] Matt. xxv, 3[illegible]

[1] Jacques, [illegible], 13. — [2] Matt. v, 7. — [illegible] — Mat. [illegible] xxiii, 23. — [illegible]

est inférieur, de la fragilité humaine, dans la douleur, dans les langueurs, dans les afflictions, dans les souffrances, dans les tentations. C'est alors, et toujours alors, que doit louer Dieu celui qui tient la harpe. Que lui importe que tout cela tienne à la vie inférieure, puisque tout cela n'est conduit et réglé que par cette sagesse, qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose toutes choses avec douceur [1] ? Si Dieu gouverne les cieux, néanmoins il ne néglige point la terre : n'est-ce pas à lui qu'il est dit : « Où irai-je « devant votre esprit, où fuirai-je devant votre « face ? Si je monte au ciel, vous y êtes ; si je « descends dans les enfers, vous y êtes en-« core [2] ». D'où peut être absent celui qui n'est absent d'aucun lieu ? Donc, chantez le Seigneur sur la harpe. Dans l'abondance des biens terrestres, remerciez celui qui vous en a fait don ; dans la disette, ou dans les pertes, chantez sans rien craindre. Car vous n'avez point perdu celui qui vous a donné ces biens, quand même on vous enlèverait ses dons. Louez Dieu, vous dis-je, même dans cette condition ; ayez confiance dans votre Dieu, touchez les cordes de votre cœur, et dites comme sur une harpe qui échappe dans sa partie inférieure des sons harmonieux : « Le « Seigneur l'a donné, le Seigneur l'a ôté, « comme il a plu au Seigneur, ainsi il a été « fait ; que le nom du Seigneur soit béni [3] ».

6. Mais si tu arrêtes ton attention sur les dons supérieurs que le Seigneur t'a faits, sur les préceptes qu'il t'a donnés, sur la céleste doctrine dont il a éclairé ton âme, sur la vérité qui t'arrive de la source la plus pure, prends alors ton psaltérion, bénis le Seigneur sur le psaltérion à dix cordes. Les préceptes de la loi sont en effet au nombre de dix, et ces dix préceptes vous forment une lyre à dix cordes. L'harmonie est complète. Trois préceptes regardent l'amour de Dieu, et les sept autres, l'amour du prochain. Or, toutefois, le Seigneur l'a déclaré : « Ces deux comman-« dements renferment toute la loi et les pro-« phètes [4] ». C'est d'en haut que le Seigneur t'a dit : « Le Seigneur ton Dieu est le seul Dieu » : c'est pour ta lyre la première corde. « Tu ne « prendras point en vain le nom du Seigneur « ton Dieu » : c'en est la seconde. « Observe « le jour du sabbat », non point d'une manière charnelle, non dans les plaisirs, comme les Juifs, qui abusent du repos pour commettre l'iniquité ; le mal serait moins grand de passer le jour entier à cultiver la terre qu'à danser ; mais toi qui ambitionnes le repos en Dieu, et qui ne fais rien qu'en vue de l'obtenir, abstiens-toi de toute œuvre servile : « Car « tout homme qui fait le péché devient es-« clave du péché [1] ». Et plût à Dieu qu'il ne le fût que d'un homme et non du péché ! Ces trois préceptes embrassent l'amour de Dieu, dont tu dois méditer la vérité, l'unité, les délices. Car il y a certaines délices en Dieu, où nous trouverons le véritable sabbat, le vrai repos. Aussi est-il dit : « Mets en Dieu tes dé-« lices, et il comblera les désirs de ton « cœur [2] ». Quel autre en effet peut nous procurer plus de chastes délices que le Créateur de tout ce qui nous apporte les délices ? Dans ces trois préceptes se résume l'amour de Dieu ; dans les sept autres l'amour du prochain : « Ne « fais point à un autre ce que tu ne veux pas « qu'il te fasse. Honore ton père et ta mère », parce que tu veux être honoré par tes enfants. « Ne commets pas l'adultère », parce que tu ne veux pas que ta femme s'y livre en ton absence. « Tu ne tueras point », car tu ne veux pas être tué. « Tu ne voleras « point », parce que tu ne veux pas que l'on te vole. « Tu ne feras point de faux témoi-« gnage », parce que tu hais celui qui fait un faux témoignage contre toi. « Ne désire « pas la femme de ton prochain », parce que tu ne veux pas qu'un autre pense à la tienne. « Ne désire pas ce qui appartient à « un autre [3] », puisqu'on te déplaît quand on désire ce qui est à toi. Interroge donc tes propres sentiments, puisqu'on ne peut te nuire sans te déplaire. Tous ces préceptes nous viennent de Dieu : c'est un don de la suprême Sagesse ; c'est d'en haut qu'ils ont retenti. Touche donc le psaltérion, accomplis la loi que le Seigneur ton Dieu est venu, non pas détruire, mais accomplir lui-même [4]. Car tu accompliras par amour ce que tu ne pouvais accomplir par la crainte. Celui qui n'évite le mal que par la crainte, le ferait volontiers, sans la défense. Je ne le commets point, dira-t-il. Pourquoi ? parce que je crains. Tu n'aimes pas encore la justice, tu es encore dans l'esclavage : sois donc un fils, car un bon esclave

[1] Sag. VIII, 1. — [2] Ps. CXXXVIII, 7, 8. — [3] Job, I, 21. — [4] Matt. XXII, 40.

[1] Jean, VIII, 34. — [2] Ps. XXXVI, 4. — [3] Exod. XX, 1-17 ; Deut. V, 6-21. — [4] Matt. V, 17.

peut devenir un bon fils. Jusque-là évite le mal par crainte, et tu apprendras à l'éviter par amour. Car la justice a ses charmes. Que le châtiment t'arrête. La justice a sa beauté, elle cherche les regards, elle attise l'amour en ceux qui l'aiment. C'est pour elle que les martyrs ont foulé aux pieds le monde, et répandu leur sang. Qu'aimaient-ils en renonçant à tous ces biens? Car n'aimaient-ils rien? et vous parlons-nous ainsi pour éteindre l'amour en vos cœurs ? Il est froid, il est glacé le cœur qui n'aime point. Aimez donc ; seulement aimez cette beauté qui charme les yeux du cœur. Aimez, seulement aimez cette beauté qui enflamme les cœurs quand on chante la justice. Voilà des hommes qui parlent, qui se récrient, qui disent partout : C'est bien ; c'est très-bien. Qu'ont-ils vu ? Ils ont vu la justice qui donne la beauté au vieillard, fût-il courbé. Qu'on voie marcher ce vieillard doué de justice, il n'y a rien en lui de corporel que l'on puisse aimer, et néanmoins il est aimé de tous. On aime en lui ce qui est invisible, ou plutôt on aime en lui ce qu'il y a de visible pour le cœur. Que le vrai bien fasse donc vos délices, demandez à Dieu qu'il ait pour vous des attraits. « Car le Seigneur épanchera « sur nous ses délices, et la terre produira « son fruit[1] ». Afin que vous accomplissiez par la charité ce qu'il est difficile d'accomplir par la crainte. Que dis-je, difficile ? L'esprit ne le peut encore : il aimerait mieux qu'il n'y eût aucun précepte, quand c'est la crainte qui le fait obéir, et non l'amour qui l'y détermine. Retiens-toi de tout larcin et redoute l'enfer, lui est-il dit : il aimerait mieux qu'il n'y eût point d'enfer pour l'engloutir. Mais quand est-ce qu'il commence à aimer la justice, sinon quand il s'abstient de tout vol, dût-il n'y avoir point d'enfer pour engloutir les voleurs ? C'est là aimer la justice.

7. Mais cette justice, qu'est-elle donc ? qui pourra la peindre ? Quelle beauté reluit dans la sagesse de Dieu ? C'est elle qui donne le charme à tout ce qui a de l'attrait pour nos yeux : pour la voir, pour l'embrasser, il faut purifier nos cœurs. C'est elle que nous faisons profession d'aimer ; et c'est elle qui compose tout en nous, afin que rien ne lui déplaise. Et quand les hommes blâment en nous ce que nous faisons pour plaire à cette sagesse que nous aimons, combien peu nous estimons de tels censeurs, quel peu de souci, et même quel mépris ils nous inspirent ? Voilà des hommes qui ont pour des femmes un amour condamnable ; que ces amantes les ajustent selon leur goût, et ils s'inquiètent peu de déplaire aux autres quand ils plaisent à ces femmes, et il leur suffit d'être au goût de celles dont ils recherchent les faveurs : et souvent, ou plutôt toujours, ils déplaisent aux hommes plus mûrs, et trouvent leur condamnation chez les hommes judicieux. Votre chevelure est mal arrangée, dit un homme austère à un jeune impudique, ces frisures sont indécentes. Mais cet amant sait bien que ses cheveux ainsi bouclés plaisent à je ne sais quelle créature, et alors il te hait pour ta juste réprimande, et il conserve cet ajustement qui ne plaît qu'au goût dépravé. Il te prend pour un ennemi, parce que tu le rappelles à la décence. Il se dérobe à tes regards, et s'inquiète peu si ta réprimande est juste. Si donc ils méprisent les blâmes de la vérité, pour affecter une beauté fictive ; pour nous, dans ce que nous faisons pour plaire à la divine sagesse, quel cas nous faudra-t-il faire de ces railleurs injustes, qui n'ont pas les yeux pour voir ce que nous aimons ? Pensez-y, ô vous qui avez le cœur droit, « et bénissez Dieu sur « la harpe, et chantez-le sur le psaltérion à « dix cordes ».

8. « Chantez-lui un cantique nouveau[1] ». Dépouillez-vous du vieil homme : vous connaissez le cantique nouveau. Le nouvel homme, la nouvelle alliance, voilà le cantique nouveau. Le cantique nouveau n'est point l'héritage du vieil homme : il n'y a pour l'apprendre que les hommes nouveaux, qui ont rajeuni le vieil homme dans la grâce, et qui appartiennent au Nouveau Testament, c'est-à-dire au royaume des cieux. C'est vers lui que notre amour exhale ses soupirs, à lui qu'il chante ses cantiques. Qu'il chante ce cantique, non de la voix, mais par les actions de la vie. « Chantez-lui un cantique nouveau, chantez-« le sagement ». Chacun se demande : Comment chanter à Dieu ? Oui, chantez, mais qu'il n'y ait aucun désaccord ; Dieu ne peut souffrir que l'on blesse ses oreilles. Chante sagement, ô mon frère. Devant un habile musicien qui doit t'écouter ; que l'on te dise : Chante pour lui plaire, si tu crains de chanter parce que tu es dépourvu de science musicale, et qu'un

[1] Ps. LXXXIV, 13.

[1] Ps. XXX[illegible]

voulait personnifier dans cette humanité tous les siens, comme il les personnifiait en lui-même, quand il dit : « J'ai eu faim et vous « m'avez donné à manger [1] » : comme il les personnifiait, quand lui, que nul ne blessait, cria du haut du ciel à Saul qui frémissait de rage, et persécutait les saints : « Saul, Saul, « pourquoi me persécuter [2] ? » Il voulait donc te montrer en lui une volonté qui est propre à l'homme. Il t'a mis sous les yeux ta propre image afin de te corriger. Reconnais-toi en moi-même, te dit-il ; tu peux, il est vrai, avoir ta volonté propre, autre que la volonté de Dieu, on le pardonne à ta fragilité, on le pardonne à l'infirmité humaine; il est difficile pour toi de n'avoir aucune volonté propre : mais à l'instant souviens-toi qu'il est quelqu'un au-dessus de toi ; qu'il est supérieur, et toi inférieur, qu'il est créateur et toi créature, qu'il est maître et toi serviteur, qu'il est tout-puissant et toi bien faible; et afin de te corriger, soumets ta volonté à sa volonté, en disant : « Toutefois, ô mon Père, non point ce « que je veux, mais ce que vous voulez ». Alors comment pourrais-tu être séparé de Dieu, quand tu veux ce qu'il veut? C'est alors que tu seras droit, et qu'il te siéra de bénir Dieu : « Car c'est aux cœurs droits de « le louer ».

3. Mais si ton cœur est tortueux, tu béniras Dieu dans la prospérité, pour le blasphémer dans le malheur; et toutefois le mal n'est plus un mal quand il est juste ; et il est juste quand il vient de la part d'un Dieu qui ne peut rien faire d'injuste. Tu seras donc dans la maison paternelle comme l'enfant ingrat, tu aimeras ton père quand tu en recevras des caresses, et tu le haïras s'il vient à te châtier : comme si ses châtiments aussi bien que ses caresses ne te préparaient pas à devenir son héritier. Vois maintenant comme la louange sied bien aux cœurs droits, écoute ce que chante un cœur droit dans un autre psaume : « Je bénirai en tout temps le Seigneur, sa « louange sera toujours dans ma bouche [3] ». « En tout temps », a le même sens que « tou- « jours », comme « je bénirai » et « sa louange « sera dans ma bouche » sont identiques. Le louer donc en tout temps et toujours, c'est le louer dans le malheur, comme dans la prospérité. Car si tu ne bénis Dieu que dans la prospérité et non dans le malheur, comment sera-ce en tout temps, comment toujours? Et toutefois chaque jour n'entendons-nous pas le grand nombre qui en agit ainsi? Leur arrive-t-il quelque bonheur, ils s'épanouissent, ils tressaillent de joie, ils bénissent Dieu, ils chantent ses louanges; loin de les désapprouver, je les en félicite, car il y en a beaucoup qui ne le font pas même alors. Mais il faut apprendre à ceux qui déjà bénissent Dieu dans la prospérité, à reconnaître qu'il est père encore quand il châtie, à ne point murmurer contre sa main qui les afflige, de peur qu'ils ne demeurent dans la dépravation, qu'ils ne déméritent et ne soient justement privés de l'héritage éternel ; il le faut, afin qu'ils deviennent droits, et ils seront droits quand rien dans les actes de Dieu ne leur déplaira ; et qu'ils puissent bénir Dieu jusque dans le malheur, et dire : « Le Seigneur l'a donné, le « Seigneur l'a ôté, comme il a plu au Seigneur, « ainsi il a été fait ; que le nom du Seigneur « soit béni [1] » : c'est à ces cœurs droits qu'appartient la louange, eux qui ne béniront pas d'abord, pour blâmer ensuite.

4. Donc, ô vous qui êtes justes, qui avez le cœur droit, tressaillez dans le Seigneur, car c'est à vous qu'il appartient de le bénir. Que nul ne dise : Qui suis-je pour être juste ? ou : Quand pourrai-je être juste ? Ne vous méprisez point, ne désespérez point de vous-mêmes. Vous êtes hommes ; vous êtes créés à l'image de Dieu [2] : celui qui a fait de vous des hommes, s'est lui-même fait homme pour vous : et afin que vous fussiez adoptés en plus grand nombre pour l'éternel héritage, pour vous le sang de son Fils unique a été répandu. Si la faiblesse d'une chair terrestre vous rend méprisables à vos yeux, estimez-vous du moins au prix que vous avez coûté. Pensez mûrement à votre nourriture, à votre breuvage, et à quoi vous souscrivez en disant : Amen. Toutefois est-ce l'orgueil que nous vous prêchons ici, et vous engageons-nous à vous attribuer quelque perfection ? Encore une fois, n'allez pas vous croire étrangers à toute justice. Je ne veux pas vous questionner au sujet de votre justice; car nul d'entre vous sans doute n'oserait me répondre : Je suis juste : mais je vous interroge au sujet de votre foi ; et de même que nul n'oserait me répondre : Je suis juste ; nul aussi n'oserait me dire : Je n'ai pas la foi. Je ne cherche donc point quelle est ta vie,

[1] Matt. XXV, 35. — [2] Act. IX, 4. — [3] Ps. XXXIII, 2.

[1] Job, I, 21. — [2] Gen. I, 27.

je demande ce que tu crois. Tu me répondras que tu crois en Jésus-Christ. N'entends-tu point l'Apôtre qui te dit : « Le juste vit de la « foi[1] ? » Ta foi, c'est là ta justice : car, si tu crois, tu es sur tes gardes ; si tu es sur tes gardes, tu fais des efforts, et tes efforts sont connus de Dieu, qui voit ta volonté, qui considère ta lutte contre la chair, qui t'exhorte à combattre, qui t'aide à remporter la victoire, qui t'observe pendant le combat, qui te soutient si tu faiblis, qui te couronne si tu triomphes. Donc, « justes, tressaillez dans le « Seigneur », signifie, tressaillez dans le Seigneur, ô vous qui avez la foi, car la foi est l'aliment du juste. « C'est aux cœurs droits « que sied bien la louange[2] ». Apprenez à remercier Dieu dans les biens et dans les maux. Apprenez à mettre dans votre cœur ce que chacun a sur la langue : A la volonté de Dieu. Ce langage du peuple a souvent de salutaires instructions. Qui ne dit point chaque jour : Que Dieu agisse comme il lui plaît ? Qu'il ait le cœur droit, et il aura sa place parmi ceux qui tressaillent dans le Seigneur, et à qui sied la louange : c'est à eux que le psaume s'adresse dans la suite, en disant : « Louez le Seigneur sur la harpe, chan« tez-lui des hymnes sur le psaltérion à dix cordes[3] ». C'est ce que nous chantions tout à l'heure, c'est la leçon que nous donnions à vos cœurs en unissant nos voix.

5. Mais en établissant ces saintes veilles au nom du Christ, n'a-t-on point banni les harpes de ce lieu ? Et voici qu'on leur enjoint de se faire entendre : « Chantez », nous dit-on, « chantez au Seigneur sur la harpe, et sur le « psaltérion à dix cordes ». N'arrêtez point vos pensées sur les musiques de théâtre. Vous avez en vous-mêmes cette harpe dont il est question, comme il est dit ailleurs : « J'ai « dans mon cœur, ô mon Dieu, ces vœux de « louanges que je vous rendrai[4] ». Ceux qui étaient présents naguère quand j'expliquai la différence qui sépare le psaltérion de la harpe, et que je m'efforçai de la faire saisir à tous, peuvent s'en souvenir[5] : c'est aux auditeurs à juger si nous avons réussi. Il n'est pas inutile pourtant de le répéter, afin de trouver dans la différence de ces deux instruments de musique, la différence des actions humaines, différence dont ils sont la figure, et dont notre vie deviendra la réalité. On appelle harpe ce bois concave à la manière des tambours, dont le bas est arrondi comme une tortue, et auquel on ajoute les cordes qui résonnent quand on les touche : je ne parle pas de l'archet qui sert à les toucher, mais bien de ce bois concave, sur lequel on étend des cordes, afin qu'il les répercute quand on les touchera, et que frémissant sur cette concavité, elles en deviennent plus sonores. Ce bois concave est donc en bas dans la harpe, et en haut dans le psaltérion. Telle est la différence. Or, il nous est ordonné de louer Dieu sur la harpe, de chanter sa louange sur le psaltérion à dix cordes. Il n'est point parlé de harpe à dix cordes, ni dans ce psaume, ni je crois dans aucun autre. Nos chers fils les lecteurs peuvent lire et chercher avec plus de loisir que nous : toutefois, autant que je puisse me souvenir, j'ai souvent rencontré le psaltérion à dix cordes, et nulle part la harpe à dix cordes. Retenez donc bien que c'est par la partie inférieure que la harpe rend des sons, et que pour le psaltérion c'est dans la partie supérieure. Or, c'est dans notre vie inférieure ou terrestre que nous rencontrons la prospérité ou le malheur, qui nous donnent lieu de bénir Dieu dans l'une et dans l'autre, afin que sa louange soit toujours dans notre bouche et que nous le bénissions en tout temps[1]. Comme il y a une félicité terrestre, il y a aussi une adversité qui est d'ici-bas ; nous devons remercier Dieu de l'une et de l'autre, afin que notre harpe résonne toujours. Qu'est-ce qu'une prospérité terrestre ? C'est la santé du corps, c'est l'abondance de tout ce qui nous est nécessaire en cette vie, c'est la sécurité contre tout danger, ce sont des récoltes abondantes, « c'est le « soleil que Dieu fait luire sur les méchants « comme sur les bons, et la pluie qui descend « sur les justes comme sur les impies[2] ». Voilà tout ce qui tient à la vie temporelle. Quiconque n'en bénit point Dieu, se flétrit par l'ingratitude. Ces dons, pour être terrestres, en sont-ils moins les dons de Dieu ? Ou faut-il penser qu'ils nous viennent d'un autre, parce qu'ils échoient aussi aux méchants ? La divine miséricorde se diversifie à l'infini : Dieu a de la patience, de la longanimité. Les biens dont il gratifie les méchants ne nous montrent que mieux ceux qu'il réserve aux bons. L'adversité nous vient au contraire de tout ce qui

[1] Rom. I, 17. — [2] Ps. XXXII, 1. — [3] Id. 2. — [4] Id. LV, 12. — [5] Voir Disc. sur le Ps. XLII, Ps. LXX, serm. 2, vers. 11.

[1] Ps. XXXIII, 2. — [2] Matt. V, 45.

Quant au riche, il est aisé de comprendre qu'on ne doit point faire acception en sa faveur. Tout homme le voit, et plaise à Dieu que tout homme le pratique ; l'erreur la plus facile consiste donc à chercher à plaire à Dieu, en jugeant en faveur du pauvre, comme si l'on voulait dire à Dieu : J'ai fait grâce au pauvre. Mais il fallait être à la fois juste et miséricordieux. Quelle est d'abord cette miséricorde qui consiste à favoriser l'injustice? Tu as ménagé sa bourse, mais percé son cœur : ce pauvre est demeuré dans l'injustice, et dans une injustice d'autant plus funeste qu'il te voit favoriser son injustice, toi qu'il croyait un homme juste. Il t'a quitté couvert de ton injuste protection, pour tomber sous la juste condamnation du Seigneur. Quelle miséricorde lui as-tu faite en le rendant injuste? Il y a plus de cruauté que de miséricorde. Mais, diras-tu, que fallait-il faire? Il fallait parler selon la justice, reprendre le pauvre, fléchir le riche. Il y a un temps pour juger et un temps pour demander. Quand le riche t'aurait vu garder les règles de l'équité, ne point favoriser dans le pauvre son arrogante injustice, n'aurait-il pas été incliné à lui faire grâce sur ta demande, dans la joie que lui aurait causé ta sentence?

Il nous reste, mes frères, une grande partie du psaume, et il faut consulter les forces de l'âme et du corps chez mes auditeurs si divers ; car si le froment nous donne à tous une même nourriture, il semble néanmoins s'accommoder aux goûts différents, et ainsi échapper au dégoût. Que ce soit donc assez pour aujourd'hui.

TROISIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME XXXII.

DEUXIÈME SERMON. — CRAINTE ET AMOUR DE DIEU.

Ce discours embrasse la seconde partie du psaume. Le saint docteur, après avoir fait quelques allusions aux Ariens et aux Donatistes, établit que nous ne devons craindre que le Seigneur qui a envoyé des brebis au milieu des loups, et ces loups sont devenus brebis, qui peut seul donner aux créatures la puissance de nous nuire ; n'aimer que le Seigneur afin de le posséder, parce qu'il est seul capable de nous rendre meilleurs, et d'être son héritage, ce qui est le bonheur parfait. Prier pour les hérétiques.

1. Prêcher la parole de vérité aussi bien que l'écouter, c'est un labeur. Mais c'est un labeur que nous endurons volontiers quand nous pensons à l'arrêt du Seigneur et à notre condition. Car, dès le berceau du genre humain, l'homme a entendu cette parole, non point d'un homme qui pût le tromper, ni du diable qui est séducteur, mais de la vérité même qui émanait de la bouche de Dieu : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front[1] ». Donc si notre pain est la parole de Dieu, il nous faut suer pour l'entendre, plutôt que de mourir de faim. Dans la solennité de nos dernières vigiles, nous avons expliqué les premiers versets du psaume ; expliquons le reste aujourd'hui.

2. Voici où commence la partie qui nous reste et que nous venons de chanter : « La « terre est pleine de la miséricorde du Sei« gneur. C'est la parole de Dieu qui affermit « les cieux[1] ». C'est-à-dire que cette parole donne aux cieux leur solidité. Le Prophète avait dit plus haut : « Chantez avec sagesse et « dans vos transports », c'est-à-dire chantez d'une manière ineffable : « Parce que la pa« role du Seigneur est droite et que ses œuvres « sont dans la fidélité[2] ». Il ne promet rien qu'il ne tienne : il est un débiteur fidèle, et toi, sois exigeant comme l'avare. Après avoir dit : « Toutes ses œuvres sont dans la foi », le Prophète ajoute : « Il aime la miséricorde « et le jugement[3] ». Mais celui qui aime la miséricorde a de la compassion. Or, celui qui a de la compassion peut-il promettre sans

[1] Gen. III, 19.

[1] Ps. XXXII, 5, 6. — [2] Id. 3, 4. — [3] Id. 5.

donner, lui qui pourrait donner sans avoir promis? Donc celui qui aime la miséricorde doit donner ce qu'il a promis; mais comme il aime aussi le jugement, il doit exiger le fruit de ses dons. Aussi le Seigneur dit-il à un certain serviteur: « Que ne mettais-tu mon ar« gent à la banque, afin qu'à mon retour j'en « retirasse le fruit [1]? » Je vous rappelle tout ceci, mes frères, afin que nous comprenions ce que nous venons d'entendre. Car il dit dans un autre endroit de l'Evangile : « Pour moi, « je ne juge personne, mais la parole que je « vous ai annoncée vous jugera au dernier « jour [2] ». Et que celui qui ne veut point entendre ne dise point pour excuse qu'il ne lui sera rien demandé au dernier jour. Car c'est de son refus de recevoir ce qu'on lui donnait qu'on lui demandera compte. N'avoir pu recevoir et n'avoir pas voulu sont bien différents : on peut, dans un cas, faire valoir son impuissance; mais dans l'autre, c'est la volonté qui est coupable. Donc « toutes les « œuvres de Dieu sont dans la foi; il aime la « miséricorde et le jugement». Recevez la miséricorde, mais craignez la justice. De peur que, quand il viendra nous redemander ce qu'il nous aura donné, il ne le fasse de manière à nous renvoyer les mains vides. Car il nous demande compte, et après le compte rendu, il nous donne l'éternité. Recevez donc la miséricorde, ô mes frères, recevons-la tous. Que nul d'entre vous ne s'endorme pour la recevoir, de peur qu'on ne le réveille pour son malheur au moment d'en rendre compte. Recevez la miséricorde; voilà ce que Dieu nous dit, comme si, en un temps de famine, on criait : Recevez des vivres. Et si tu en trouvais en semblable occasion, quelle serait ta conduite? Quel retard mettrais-tu à venir? Eh bien! aujourd'hui on te tient ce langage : Recevez la miséricorde, « car Dieu aime la « miséricorde et le jugement ». Après l'avoir reçue, fais-en un saint usage, afin d'en rendre un compte facile, quand viendra pour juger celui-là même qui te prête sa miséricorde en ces temps de famine.

3. Garde-toi donc de me dire : D'où me viendra cette miséricorde? et où me faut-il aller? Souviens-toi de ces paroles que tu viens de chanter : « La terre est pleine des miséri« cordes du Seigneur [3] ». Où donc l'Evangile n'est-il pas prêché? Où cette parole de Dieu ne se fait-elle pas entendre? Où n'offre-t-on pas le salut? Il n'est besoin pour toi que de vouloir : les greniers sont pleins. Cette plénitude, cette abondance n'a pas attendu que tu vinsses la chercher, elle est allée te trouver dans ton sommeil. Il n'est pas dit : Que les nations se lèvent, et qu'elles aillent à tel endroit; mais ces mystères ont été annoncés à chaque peuple dans la contrée qu'il habitait, afin que cette prophétie fût accomplie : « Les « hommes l'adoreront chacun dans sa pa« trie [1] ».

4. « La terre est pleine des miséricordes du « Seigneur ». Que dire des cieux? Ecoute ce qu'il en est des cieux. La miséricorde y est inutile, puisqu'il n'y a aucune misère. Sur la terre, la misère abonde, mais il y a une surabondance de miséricordes. La terre est pleine des misères de l'homme, « et la terre est « pleine des miséricordes du Seigneur ». Et toutefois, dans le ciel où il n'y a point de misère, et où l'on n'a pas besoin de miséricorde, n'a-t-on pas besoin du Seigneur? Heureux ou malheureux, tout a besoin de Dieu. Sans lui, le malheur n'a plus de soulagement, comme sans lui, le bonheur n'a plus de règle. Si donc, après avoir entendu : « La terre est « pleine des miséricordes du Seigneur », tu t'informais des cieux, écoute combien les cieux ont besoin de lui. « C'est la parole du « Seigneur qui affermit les cieux». Ils ne s'affermissent donc point d'eux-mêmes, et leur solidité n'est point leur ouvrage. « C'est la pa« role du Seigneur qui affermit les cieux, et « toute leur force vient du souffle de sa « bouche [2] ». Ils n'avaient donc rien par eux-mêmes, et ce qui leur vient du Seigneur n'était pas un supplément. « C'est du souffle du Sei« gneur que leur vient », non en partie, mais totalement « leur solidité ».

5. Voyez, mes frères, que les œuvres du Fils et du Saint-Esprit sont les mêmes. Nous ne devons point négliger de le dire en passant, à propos de certaines distinctions injustes, et de quelques confusions trop profondes. Il y a fausseté dans l'un et dans l'autre système. Par défaut de distinction, ceux-ci confondent la créature avec le Créateur, et comptent parmi les créatures l'Esprit de Dieu, Esprit qui est créateur : ceux-ci discernent pour confondre; et puissent-ils être confondus et se convertir, comprendre ici que le

[1] Luc. XIX, 23. — [2] Jean, XII, 47, 48. — [3] Ps. XXXII, 5.

[1] Soph. II, 11. — [2] Ps. XXXII, 6.

Fils et l'Esprit-Saint n'ont qu'une même œuvre ! La parole de Dieu est assurément le Fils de Dieu, comme le souffle de sa bouche est l'Esprit-Saint ; or, « c'est la parole de Dieu « qui affermit les cieux ». Qu'est-ce, pour eux, qu'être affermis, sinon avoir la solidité, être inébranlables? « C'est du souffle de sa bouche « que leur vient la solidité ». On pourrait aussi bien dire : C'est le souffle de sa bouche qui affermit les cieux, et de son Verbe que leur vient la solidité. Car la solidité a le même sens que l'affermissement. L'œuvre du Fils est donc aussi l'œuvre du Saint-Esprit. Mais agissent-ils séparément du Père? Qui est-ce qui agit par son Verbe et par l'Esprit-Saint, sinon celui à qui appartiennent le Verbe et le Saint-Esprit? Donc la Trinité est un seul Dieu. C'est lui qu'adorent tous ceux qui savent ce qu'ils doivent adorer ; c'est lui que rencontre partout celui qui veut se convertir. Ceux qui s'éloignent de lui ne le recherchent point ; mais il les rappelle de leur éloignement, afin de les remplir après leur conversion.

6. Je laisse de côté, mes frères, ces cieux qui nous dominent, qui nous sont inconnus, pendant que nous sommes sur la terre, et que nous ne pouvons connaître que par d'humaines conjectures ; je ne m'occuperai donc point des cieux, pour en expliquer la hiérarchie, le nombre, la différence des uns aux autres, les bienheureux habitants, et cet hymne harmonieux et sans fin qui s'élève de toutes parts à la gloire de Dieu ; c'est là une tâche difficile ; toutefois efforçons-nous d'y arriver un jour. Car là est notre patrie, qu'un long exil nous fait trop oublier. C'est nous en effet qui disons dans un psaume : « Malheur à moi, dont l'exil « se prolonge [1] ! » Il est donc difficile, sinon impossible, et pour moi de vous parler du ciel, et pour vous de me comprendre. Si quelqu'un m'a devancé dans l'intelligence de ces choses divines, qu'il jouisse de son avance, et qu'il prie pour moi afin que je puisse le suivre. Sans parler donc des cieux, nous avons une ample matière de discours, dans ces autres cieux plus rapprochés de nous, qui sont les saints Apôtres de Dieu, les prédicateurs de la parole de vérité, qui ont fait pleuvoir sur nous une douce rosée, afin que le champ de l'Eglise produisît cette fertile moisson, qui boit, à la vérité, la même pluie [2] que l'ivraie, mais qui n'est pas destinée au même grenier.

[1] Ps. CXIX, 5. — [2] Matt. XIII, 30.

7. Donc après nous avoir dit que « la terre « est pleine de la miséricorde du Seigneur », le Prophète, comme si vous demandiez : D'où vient sur la terre cette abondante miséricorde ? met d'abord en avant, les cieux qui ont fait pleuvoir la divine miséricorde sur la terre, et sur toute la terre. Car voyez ce qui est dit ailleurs à propos des cieux : « Les « cieux racontent la gloire de Dieu, et le fir- « mament publie l'œuvre de ses mains [1] ». Les cieux et le firmament sont identiques. « Le jour parle au jour, et la nuit donne la « science à la nuit ». Jamais d'interruption, jamais de silence. Mais où donc ont-ils prêché, et jusqu'où sont-ils parvenus ? « Il n'est « point de discours, point de langage dans « lequel on n'entende point cette voix [2] ». Mais, diras-tu, cette prédiction regarde ce qui arriva quand les Apôtres, assemblés en un même lieu, parlèrent la langue de tous. Or, « ayant parlé toutes les langues [3] », ils accomplirent ce qui était prédit : « Il n'est point de « discours, point de langage, dans lequel on « n'entende point cette voix ». Mais je demande : Cette voix qui parlait toutes les langues, jusqu'où est-elle arrivée, quelle contrée a-t-elle remplie ? Ecoute ce qui suit : « Leur « voix a éclaté par toute la terre, et leurs pa- « roles ont retenti jusqu'aux confins du « monde [4] ». De qui ces paroles, sinon des cieux qui racontent la gloire de Dieu ? Donc si leur voix a éclaté par toute la terre, si leurs paroles ont retenti jusqu'aux confins du monde, que celui qui les a envoyés, nous dise ce qu'ils nous ont annoncé. Il nous le dit nettement, il nous le dit avec fidélité ; car il nous a prédit tout cela, même avant l'accomplissement, celui dont toutes les œuvres sont dans la foi. Car il est ressuscité d'entre les morts, et comme ses disciples le reconnaissaient en le touchant, il leur dit : « Il fallait « que le Christ souffrît, qu'il ressuscitât des « morts, et que l'on prêchât en son nom la « pénitence et la rémission des péchés [5] ». Depuis où et jusqu'où ? « Par toutes les na- « tions », leur dit-il, « en commençant par Jé- « rusalem ». Or, quel plus grand acte de miséricorde pouvons-nous espérer tous, mes frères, sinon que le Seigneur nous remette nos péchés ? Si donc la rémission des péchés est la plus grande miséricorde pour nous, et

[1] Ps. XV[illegible] — [2] [illegible] — [3] Act. II, 4. — [4] Ps. [illegible] — [5] Luc. XXIV. 46, 47.

s'il a prédit que ce pardon des péchés serait annoncé chez toutes les nations, « la terre [illegible] pleine de la [illegible] Seigneur [illegible]. De quoi la terre est-elle pleine ? de la divine miséricorde. Pourquoi ? parce que le Seigneur remet partout les péchés, parce qu'il a envoyé les cieux pour pleuvoir sur la terre.

8. Et comment ces cieux ont-ils osé s'en aller avec tant d'assurance; et, d'hommes faibles qu'ils étaient, sont-ils devenus des cieux, sinon parce que « le Verbe de Dieu leur a donné la « foi ? » D'où serait venu à ces brebis tant de courage parmi les loups, si « l'Esprit de sa bouche « n'eût été leur force? Voilà », dit le Sauveur, « que je vous envoie comme des brebis au « milieu des loups [1] ». O Seigneur, Dieu de miséricorde ! vous en agissez de la sorte, afin que vos miséricordes se répandent par toute la terre. Si donc telle est votre miséricorde que la terre en soit comblée, considérez ceux que vous envoyez, et où vous les envoyez. Où les envoyez-vous, dis-je, et quels hommes envoyez-vous ? Vous envoyez des brebis au milieu des loups. Mais envoyez un loup, un seul, au milieu d'un troupeau innombrable de brebis, qui lui résistera ? Quel carnage n'en fera-t-il pas, s'il n'est bientôt rassasié ? Autrement il dévorera tout. Vous envoyez donc des hommes faibles parmi des hommes sanguinaires? Je les envoie, dit il, parce qu'ils deviendront des cieux pour arroser la terre. Comment des hommes infirmes sont-ils des cieux ? c'est que « le souffle de sa bouche « fait toute leur force ». Voilà que bientôt les loups vous saisiront, vous traîneront en jugement, vous feront paraître devant les puissances, à cause de mon nom. Quant à vous, revêtez-vous de vos propres armes. Sera-ce de votre vertu ? Non. « Ne pensez « point à ce que vous répondrez : car ce n'est « point vous qui parlerez, mais l'esprit de « votre Père qui parlera en vous [2] ; car c'est « dans le souffle de sa bouche qu'est toute « leur force ».

9. C'est là ce qui est arrivé ; les Apôtres sont allés dans le monde, ils ont souffert de grands maux. Car souffrons-nous autant pour entendre ces vérités, qu'ils ont souffert pour les [illegible] sera-t-il pour cela sans fruit ? Non encore. Je vous vois en foule compacte ; mais vous, voyez la sueur de mon front. Si nous souffrons avec le Christ, nous régnerons aussi avec lui [1]. Cela s'est donc fait. Et aujourd'hui nous célébrons la mémoire des martyrs, ou de ces brebis envoyées au milieu des loups [2]. Ce lieu où nous parlons était infesté de loups, quand fut égorgé le bienheureux martyr Cyprien : une seule brebis que l'on saisit fut plus forte que tous les loups ensemble, une seule brebis égorgée a peuplé de brebis cette contrée. Alors la mer en courroux soulevait le flot des persécutions, et couvrait la terre sèche, qui avait soif du ciel de Dieu. Aujourd'hui le nom de Jésus-Christ est glorifié par les douleurs qu'ont endurées ceux qui ont brisé les persécuteurs dans leur choc : et il s'est assujéti toutes ces puissances, en foulant aux pieds ce flot de l'abîme. Or, quand tout cela s'est accompli, pensez-vous qu'ils voient d'un œil calme et sans frémir de colère, et nos assemblées, et nos fêtes, et nos solennités, et ces manifestations publiques de notre culte, ceux qui en sont les témoins, sans partager notre foi ? C'est alors que s'accomplit sur eux cette prophétie : « Le pécheur verra, et il frémira de « colère ». Mais qu'arrivera-t-il de cette colère ? O brebis, ne craignez plus ce loup féroce. Ne redoutez maintenant, ni sa rage, ni ses impuissantes menaces. Il s'irrite : mais après ? « Il grincera des dents, il séchera de dépit [3] ».

10. Mais comme cette eau salée de la mer, qui demeure encore parmi nous, n'ose plus s'élever contre les chrétiens, et qu'elle dévore en elle-même son propre courroux; parce que cette eau frémit de se trouver renfermée dans un corps mortel, écoutez ce qui suit : « Il rassemble « comme dans une outre les eaux de la mer [4] ». Donc cette mer, qui soulevait librement contre nous ses flots tumultueux, n'est plus qu'une amertume renfermée dans quelques poitrines mortelles, et telle est l'œuvre de celui qui a vaincu dans les siens, qui a posé des digues à la mer [5], afin que ses flots refoulés en son sein, brisassent contre eux-mêmes leur propre fureur. C'est lui qui a rassemblé comme dans une outre les eaux de la mer : et toute pensée d'amertume dans un corps humain. Or, ces hommes hostiles, craignant pour leur vie, retiennent à l'intérieur, ce qu'ils n'osent montrer au dehors. C'est toujours pour nous la même amertume, la même haine, la même fureur ; fureur autrefois à ciel ouvert, et

[1] Matt. x, 16 [illegible]

[illegible] Matt. x, 16. — [illegible] cxi, 10. — [4] Ps. xxxii, 7 — [5] Prov. viii, 29.

maintenant occulte, que vous dirai-je, sinon ces paroles du Prophète : « Il frémira, et il « séchera de dépit ? » Allez donc à l'église, et marchez : la voie est facile, elle est ouverte, battue par notre chef illustre qui veille à sa sûreté. Courons dans le chemin des bonnes œuvres, car c'est là qu'il nous faut marcher. Et si parfois il nous arrive des persécutions d'où nous étions loin de les attendre, dès lors que les eaux sont renfermées comme dans une outre, comprenons que Dieu n'en agit ainsi que pour notre bien spirituel, pour nous éloigner d'une confiance téméraire dans les choses du temps, et pour régler nos désirs de manière à nous conduire dans son royaume. Tel est le désir qui éclate çà et là quand nous sommes sous le coup de la persécution, et alors nous rendons un son agréable à Dieu, comme ces trompettes en fer qu'a battues le marteau. Car le psalmiste nous invite à louer le Seigneur avec des trompettes martelées [1]. Ces trompettes s'étendent sous le marteau, comme le cœur du chrétien s'étend vers Dieu sous les coups de la persécution.

11. Et maintenant que l'eau de la mer est rassemblée comme dans une outre, n'oublions pas, mes frères, que Dieu ne manque pas de moyens de nous châtier quand il est nécessaire. Aussi le Prophète a-t-il ajouté : « Il y a « des abîmes dans ses trésors ». Il appelle trésors les secrets de Dieu. Or, Dieu connaît les cœurs des hommes, ce qu'il doit faire en temps opportun, les moyens qu'il doit employer, le pouvoir qu'il doit donner aux méchants contre les bons, afin de condamner les méchants et de corriger les justes. Voilà ce que connaît celui qui met des abîmes dans ses trésors. Suivons donc le conseil suivant : « Que toute la terre craigne le Seigneur [2] ». Qu'elle ne s'élève point d'une joie téméraire et orgueilleuse, en disant : Voilà que les eaux de la mer sont rassemblées comme dans une outre; qui s'élèvera contre moi? qui osera me nuire ? Imprudent ! ne sais-tu pas que ton père a mis des abîmes dans ses trésors? Ignores-tu qu'il sait qu'il a de quoi te châtier quand il lui plaît? Il a dans sa main les trésors de l'abîme, afin de t'instruire et de te diriger vers les trésors du ciel. Retourne donc à la crainte, ô toi qui déjà te croyais en sûreté ! Que la terre tressaille donc, mais aussi qu'elle craigne. Qu'elle tressaille, et pourquoi? Parce

[1] Ps. xcvii, 6. — [2] Id. xxxii, 8.

que la terre est pleine de la miséricorde du Seigneur. Qu'elle craigne, et pourquoi? Parce qu'il a renfermé comme dans une outre les eaux de la mer, de manière néanmoins à mettre des abîmes dans ses trésors. Mais il lui arrive ce qui est dit en deux mots dans un autre psaume : « Servez le Seigneur avec « crainte, tressaillez en lui avec tremble- « ment [1] ».

12. « Que la terre craigne le Seigneur ; « qu'ils tremblent devant lui, tous ceux qui « habitent l'univers ». Qu'ils n'en craignent point un autre, au lieu de le craindre : « Que « ce soit devant lui que tremblent tous ceux « qui habitent la terre ». Une bête féroce te menace? Crains le Seigneur. Un serpent se glisse? Crains le Seigneur. Un homme te hait? Crains le Seigneur. Le démon te livre un assaut ? Crains encore le Seigneur. Car celui que tu dois craindre est le maître de toute créature. «C'est lui qui a dit, et tout a été fait; « il a commandé, et tout a été créé [2] ». C'est là ce que nous dit ensuite le psalmiste. Après avoir dit : « Qu'ils tremblent devant lui, tous « ceux qui habitent la terre », afin d'ôter à l'homme toute autre crainte que celle de Dieu, de peur que l'homme, ne craignant plus Dieu, n'en vînt à craindre les créatures, et ne méprisât l'ouvrier pour adorer l'œuvre ; le Prophète nous affermit dans la crainte de Dieu seul, et s'adressant à nous : Que pouvez-vous craindre, dit-il, dans le ciel, ou dans la terre, ou dans la mer? « Dieu a parlé, et tout a été « fait; il a ordonné, et tout a été créé ». Or, celui dont la parole a tout fait, dont la volonté a tout créé, ordonne, et tout se met en mouvement; il ordonne encore, et tout demeure en repos. Un homme, dans sa malice, peut bien avoir un désir de nuire qui lui soit propre; mais il n'en a le pouvoir que si Dieu le lui donne. « Car il n'y a point de puissance « qui ne soit de Dieu [3] ». C'est une maxime décisive de l'Apôtre. Il n'a point dit qu'il n'y a point de désir qui ne soit de Dieu, car il y a certains désirs mauvais qui ne viennent point de Dieu; mais cette volonté perverse ne peut nuire à personne sans la permission du Seigneur, puisqu'il n'y a de puissance que celle qui vient de Dieu. De là vient que l'Homme-Dieu, au tribunal d'un homme, lui disait : « Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi, s'il ne « t'était donné d'en haut [4] ». Cet homme ju-

[1] Ps. ii, 11.— [2] Ps. xxxii, 9.— [3] Rom. xiii, 1.— [4] Jean, xix, 11.

geait, l'Homme-Dieu instruisait; il nous instruisait quand on le jugeait, afin de juger ensuite ceux qu'il aurait instruits. « Tu n'aurais « aucun pouvoir sur moi, s'il ne t'était donné « d'en haut ». Qu'est-ce à dire? Est-ce l'homme seulement qui n'a de pouvoir qu'autant qu'il en reçoit d'en haut? Le diable lui-même a-t-il osé enlever au saint homme Job la moindre brebis avant d'avoir dit à Dieu: «Etendez votre main», c'est-à-dire, donnez-moi le pouvoir? Le diable voulait, Dieu ne le permettait point; quand Dieu le permit, le diable eut le pouvoir; le pouvoir n'est donc pas en lui, mais en Dieu qui a permis. Aussi Job, qui était bien instruit, ne dit pas, ainsi que je vous l'ai fait remarquer si souvent : Le Seigneur l'a donné, le diable l'a ôté ; mais bien : « Le « Seigneur l'a donné, le Seigneur l'a ôté ; « comme il a plu au Seigneur, ainsi il a été « fait[1] » ; et non, comme il a plu au diable. Vous donc, mes frères, qui ne pouvez qu'avec tant de peine goûter le pain salutaire de la parole, gardez-vous bien d'avoir d'autre crainte que celle de Dieu. L'Ecriture nous avertit de ne craindre que lui seul. Que la terre entière craigne donc le Seigneur qui met des abîmes dans ses trésors. Qu'ils tremblent devant lui, tous ceux qui habitent la surface de la terre : « Car c'est lui qui a dit et « tout a été fait; il a commandé et tout a été « créé ».

13. Mais aujourd'hui les princes, de méchants qu'ils étaient, sont devenus bons : ils ont eux-mêmes accepté la foi, et sur leur front resplendit le signe du Christ, signe plus précieux que toute perle de leur diadème : les persécuteurs ont disparu. Qui a fait cela? Toi, peut-être, afin de t'en glorifier? « Le Seigneur dissipe « les desseins des nations, il réprouve les pen« sées des peuples, et renverse les conseils des « princes[2] ». Quand ils ont dit : Exterminons-les sur la terre ; si nous le faisons, le nom de chrétien disparaîtra : qu'ils subissent telle mort, tel genre de torture, qu'on leur inflige tel supplice. Ainsi disaient les princes, et l'Eglise grandissait au milieu de ces complots. « Le Seigneur confond les pensées des peu« ples, il renverse les conseils des princes ».

14. « Quant au dessein du Seigneur, il « demeure éternellement, et les pensées de « son cœur subsistent dans les siècles des « siècles[3] ». Il y a ici répétition, car « le des« sein » a la même signification que « les « pensées du cœur », et ce qui est dit plus haut: « Demeure éternellement », est ici répété : « dans les siècles des siècles ». Ces répétitions sont une manière d'affirmer. Toutefois, quand le Prophète parle « des pensées de son cœur », gardez-vous de croire que Dieu s'assied pour méditer ce qu'il veut faire, et qu'il délibère en lui-même sur l'opportunité d'agir, ou de ne point agir. Ces lenteurs sont bien dans ta nature, ô homme, mais son Verbe court avec une extrême vitesse. Quelle lenteur de pensée peut-il y avoir chez ce Verbe qui est unique, et qui renferme tout[1] ? On emploie donc ce mot de *pensées* de Dieu, afin de se mettre au niveau de ton intelligence, afin encore que tu oses bien, autant qu'il est en toi, élever ton cœur, pour comprendre des paroles proportionnées à ta faiblesse : ce qu'elles désignent, en effet, est fort au-dessus de toi. « Les pen« sées de son cœur subsistent dans les siècles « des siècles ». Quelles sont les pensées de son cœur, et quel est le dessein de Dieu qui demeure éternellement? Pourquoi les nations ont-elles frémi contre ce dessein, et les peuples ont-ils tramé de vains complots[2]? puisque le Seigneur confond les pensées des peuples, et renverse les desseins des princes. Où le dessein de Dieu peut-il subsister éternellement, si ce n'est en nous qu'il a vus dès longtemps, et qu'il a prédestinés[3]? Qui peut effacer cette prédestination de Dieu? Il nous a vus avant la création du monde, il nous a faits, il nous a envoyé son Fils, il nous a rachetés : voilà son dessein qui demeure éternellement, sa pensée qui subsiste dans les siècles des siècles. Les nations frémirent alors, leurs flots irrités se soulevèrent au grand jour; qu'elles sèchent de dépit, maintenant qu'elles sont rassemblées et enfermées dans une outre. Elles ont fait librement éclater leur audace, qu'elles dévorent leurs pensées amères et déchirantes. Comment pourraient-elles détruire le dessein de Dieu qui demeure éternellement?

15. Quel est ce dessein? « Heureux le « peuple[4] ». Qui ne se réveille point à cette parole? Car chacun aime le bonheur : et tel est la dépravation des hommes qu'ils veulent être méchants et non malheureux ; et quoique le malheur soit l'inséparable compagnon de la méchanceté, ces hommes dépravés, non-seulement veulent le mal sans le malheur,

[1] Job, I, 11, 21. — [2] Ps. XXXII, 10. — [3] Ibid. 11.

[1] Ps. CXLVII, 15.— [2] Ps. II, 1.— [3] Eph. I, IV.— [4] Ps. XXXII, 12.

ce qui est impossible, mais ils ne recherchent le mal, qu'afin d'éviter le malheur. Que dis-je? ils ne recherchent le mal qu'afin d'éviter le malheur.. Considérez en effet, mes frères, que tout homme qui fait le mal, cherche toujours à être heureux. Il commet un larcin et vous en demandez la cause? Mais c'est la faim, c'est la nécessité. Il est donc méchant pour éviter le malheur; et il est d'autant plus malheureux, qu'il est encore méchant. C'est donc pour écarter la misère, et pour acquérir la félicité, que les hommes agissent en bien ou en mal, ils recherchent incessamment le bonheur. Que leur vie soit criminelle ou coupable, c'est le bonheur qu'ils cherchent; mais tous n'atteignent pas le but de leurs recherches, et il n'y aura d'heureux que ceux qui auront voulu être justes. Et pourtant voilà je ne sais quel homme qui, pour faire le mal, voudrait être heureux. Par quels moyens? Par ses richesses, son or et son argent, ses domaines, ses terres, ses palais, ses esclaves, par une pompe toute mondaine, un honneur frivole et qui s'évapore. Ils veulent posséder pour être heureux; mais toi, cherche ce qui te donnera le bonheur. Dans la félicité, tu seras sans doute meilleur que dans l'adversité. Mais il est impossible que tu deviennes meilleur, en possédant ce qui vaut bien moins que toi. Tu es homme, et tout ce que tu désires pour être heureux, est bien au-dessous de toi. L'or, l'argent, tout ce qui est corporel, dont tu convoites si avidement l'acquisition, la possession, la jouissance, tout cela est bien inférieur à toi. Tu es plus que tout cela, tu as une valeur bien supérieure; et pour toi qui es misérable, désirer le bonheur, c'est désirer d'être meilleur que tu n'es. Il est mieux assurément d'être heureux que d'être malheureux. Donc tu veux être supérieur à toi-même; et tu demandes cette supériorité à des choses qui te sont bien inférieures; car tout ce que tu peux rechercher sur la terre, est bien au-dessous de toi. C'est là ce que tout homme souhaite à son ami, dans ses protestations d'attachement : Puisses-tu aller mieux; puissions-nous te voir en meilleur état; puissions-nous nous réjouir de ton amélioration! Or, il veut pour lui-même, ce qu'il souhaite à son ami. Reçois donc un avis infaillible; tu veux être mieux que tu n'es, je le sais, nous le savons tous, et même nous le désirons tous; eh bien! cherche ce qui est au-dessus de toi, afin d'être ainsi plus que tu n'es.

16. Regarde maintenant le ciel et la terre : que ces créatures douées de beauté n'aient point pour toi des charmes tels que tu cherches en elles ton bonheur. Tu trouveras dans ton âme ce que tu désires. Tu veux le bonheur, cherche dans ton esprit ce qui lui est supérieur. Nous sommes formés d'une double substance, de l'âme et du corps, et comme de ces deux, celle qui est supérieure, est celle qu'on appelle âme, ton corps peut devenir meilleur par cette substance, qui a la supériorité, car le corps est soumis à l'âme. Donc ton âme peut améliorer ton corps, en sorte que ce corps devienne immortel quand l'âme sera juste. Car c'est par l'illumination de l'âme que le corps mérite d'être immortel, en sorte que c'est la substance supérieure, qui répare la substance inférieure. Si donc ton âme est pour ton corps le bien, à cause de sa supériorité, quand tu cherches ton bien, il faut le chercher dans ce qui est supérieur à ton âme. Or, qu'est ce que ton âme? Considère-le, de peur que, méprisant cette âme, et la prenant pour quelque chose de vil et d'abject, tu n'ailles chercher pour cette âme un bonheur trop bas. C'est dans ton âme qu'est l'image de Dieu [1], et l'esprit de l'homme est capable de cette image; il l'a donc reçue, mais il la défigure en s'inclinant vers le péché. Voilà que vient, pour la réformer, celui qui l'avait d'abord formée; car c'est par le Verbe que tout a été fait, et par le Verbe que cette image avait été empreinte en nous. Le Verbe est donc venu, afin de nous dire par la bouche de l'Apôtre : « Transformez-vous par « le renouvellement de votre esprit [2] ». Il nous reste donc à chercher ce qui est supérieur à ton âme. Qui sera-ce, je te le demande, si ce n'est Dieu? Tu ne trouveras pas une autre supériorité pour ton âme; car ta [illegible] égale aux anges. Il n'y a donc au-dessus de nous que le Créateur. C'est vers lui qu'il faut t'élever, sans découragement, sans dire : C'est bien difficile. Il est plus difficile pour toi peut-être de posséder cet or que tu convoites. Malgré tes désirs, il est bien possible que tu n'en puisses avoir; mais Dieu, tu l'auras si tu le veux; car il a prévenu ta volonté en venant

[illegible]

à toi, et quand cette volonté s'éloignait, il l'appelait; et quand tu revenais, il t'effrayait; et quand, sous le poids de la crainte, tu confessais tes fautes, il te consolait. C'est de lui que tu tiens tout; c'est lui qui t'a donné l'existence, qui te donne le soleil, ainsi qu'aux méchants qui sont avec toi, qui donne la pluie [1], qui donne les fruits, qui ouvre les sources, qui donne la vie et le salut, et tant de consolations, lui qui te réserve ce qu'il ne donnera qu'à toi seul. Et qu'est-ce qu'il te réserve, si ce n'est lui-même? Cherche dans tes désirs, si tu peux trouver mieux. C'est lui-même que Dieu te réserve. O avare! à quoi bon aspirer au ciel ou à la terre? Celui-là est bien supérieur, qui a fait le ciel et la terre: c'est lui que tu verras, lui que tu posséderas. Pourquoi souhaiter que ce domaine t'appartienne, et pourquoi dire en le traversant: Heureux le maître de ces biens? C'est là ce que disent tous ceux qui le traversent. Mais le dire, mais le traverser, mais secouer la tête et soupirer, est-ce là le posséder? La voix de la cupidité, c'est la voix de l'iniquité; mais: « Ne désirez point le bien du prochain [2] ». Bienheureux le maître de ce domaine, le maître de ce palais, le maître de cette campagne. Réprimez l'iniquité pour écouter la vérité. « Bienheureux le peuple dont.... » Qu'est-ce? Vous savez comment je dois achever. Désirez-le donc, afin de le posséder et d'être heureux enfin. Lui seul fera votre bonheur; ce qui vous est supérieur, vous élèvera au-dessus de vous. C'est Dieu, dis-je, qui vous est supérieur, et c'est lui qui vous a faits. « Bienheureux le peuple dont Dieu est le Sei-« gneur ». C'est ce qu'il faut aimer, ce qu'il faut posséder, ce que tu auras à ta volonté, ce que tu auras gratuitement.

17. « Bienheureux le peuple dont le Sei-« gneur est Dieu ». Est-ce notre Dieu? de quel peuple n'est-il pas Dieu? Ce n'est point de la même manière qu'il est le Dieu de tous. Il est plus spécialement notre Dieu, pour nous, qui vivons de lui comme du pain de chaque jour. Qu'il soit aussi notre héritage, notre possession. N'étions-nous pas téméraires en faisant de Dieu notre héritage, de lui qui est Dieu, de lui qui est Créateur? Ce n'est point de la témérité, c'est un transport d'amour, c'est l'élan de notre espérance. Que notre âme dise dans l'abandon de la sécurité: « C'est vous qui êtes « mon Dieu », puisqu'il dit à notre âme: « C'est moi qui suis ton salut [1] ». Qu'elle le dise, et avec sécurité; elle ne fera point injure à Dieu par ce langage, elle en ferait en ne le tenant point. Il te fallait des arbres pour devenir heureux? Ecoute l'Ecriture, qui dit de la Sagesse: « C'est l'arbre de vie pour ceux qui « la possèdent [2] ». Vous le voyez, elle nous donne la sagesse pour héritage: mais de peur que vous ne croyiez que cette sagesse que l'Ecriture vous assigne pour héritage, est inférieure à vous, elle ajoute: « Elle est stable « pour ceux qui s'appuient sur elle comme sur « le Seigneur ». Voilà que le Seigneur devient un bâton pour nous appuyer: l'homme peut s'y appuyer en toute sûreté, parce que cet appui ne manque jamais. Dites donc avec sécurité qu'elle est notre héritage; c'est l'Ecriture qui le dit à ceux qui la possèdent, et dans votre doute elle vous donne la confiance. Parlez donc avec assurance, aimez avec assurance, espérez avec assurance. Que le psalmiste vous suggère ces paroles: « Le Seigneur « est la part de mon héritage [3] ».

18. Donc, mes frères, nous serons heureux, si nous possédons le Seigneur. Mais quoi? Le posséderons-nous sans qu'il nous possède lui-même? Pourquoi donc Isaïe a-t-il dit: « Sei-« gneur, possédez-nous [4] ? » Dieu donc nous possède en même temps que nous le possédons; et tout cela est pour notre bien. Toutefois il n'en est pas de lui comme de nous. Si nous le possédons, c'est pour notre bonheur, mais il ne trouve pas son bonheur à nous posséder. Il ne nous possède et ne se fait notre possession qu'afin de nous rendre heureux. Nous le possédons et il nous possède, parce que nous l'honorons, et qu'il nous cultive. Nous l'honorons comme un Dieu, il nous exploite comme sa terre. Que nous l'adorions, nul n'en doute; mais qui nous assure qu'il nous cultive? Lui-même, quand il dit: « Je suis la vigne, vous « en êtes le sarment, et mon Père est le vigne-« ron [5] ». Nous trouvons l'un et l'autre dans ce psaume, l'un et l'autre y est indiqué. Déjà il nous a dit que nous possédons Dieu: « Bien-« heureux le peuple dont le Seigneur est « Dieu ». De qui est ce champ? disons-nous. D'un tel. Et celui-ci? de tel autre. Et celui-là? Faisons à propos de Dieu la même question. De même qu'à propos de tel domaine,

[1] Matt. v, 45. — [2] [illegible]

[illegible]

de telle propriété vaste et agréable, on nous répond : C'est un certain sénateur, c'est un tel, qui a tel nom, qui possède ces domaines; ce qui nous fait dire : Bienheureux cet homme-là ! De même si nous demandons : De qui le Seigneur est-il Dieu ? Il est un peuple assez heureux pour l'avoir, nous dira-t-on, car le Seigneur est leur Dieu. Mais il n'en est pas du Dieu de cette nation comme du sénateur qui possède ce domaine, et qui n'est pas à son tour la possession du domaine. Il faut donc nous efforcer d'être son domaine ; car il y a une possession réciproque. Vous avez entendu comment cette nation possède son Dieu : « Bienheureux le peuple dont le Seigneur est « Dieu ». Ecoutez maintenant, comment il possède la nation : « Heureux le peuple que « le Seigneur a choisi pour son héritage ! » Heureuse la nation à cause de l'héritage qu'elle possède ! Heureux l'héritage à cause du maître dont il est la possession ! « Heu-« reux le peuple que le Seigneur s'est choisi « pour héritage ! »

19. « Dieu a regardé du haut du ciel, il a « vu tous les enfants des hommes [1] ». Par cette expression *tous*, il faut entendre tous ceux de cette nation qui appartiennent à l'héritage, ou même qui forment cet héritage. Car ils sont tous l'héritage du Seigneur, et il les a tous regardés du haut des cieux ; il les a vus, celui qui a dit : « Je t'ai vu quand tu étais « sous le figuier [2] ». Je t'ai vu et t'ai pris en pitié. C'est ainsi qu'en implorant la pitié d'un homme, nous lui disons : Voyez-moi. Et que dites-vous de l'homme qui vous méprise ? Il ne me regarde pas. Il y a donc un regard de compassion, et non un regard de punition. Ce dernier regard sur nos péchés serait un châtiment : et il ne veut point que ses péchés soient vus, celui qui s'écrie : « Détournez les « yeux de mes péchés [3] ». Il veut qu'on les lui pardonne, et non qu'on les connaisse. « Détour-« nez », dit-il, « détournez vos yeux de mes « péchés ». Mais s'il détourne ses regards de vos péchés, il ne vous verra plus ? Pourquoi alors est-il dit ailleurs : « Ne détournez point « de moi votre face [4] ? » Que le Seigneur donc détourne les yeux de tes péchés, et non de toi-même ; qu'il te voie, qu'il te prenne en pitié, qu'il vienne à ton aide. « Le Seigneur a regardé « du haut des cieux, il a vu les enfants des hom-« mes » qui appartiennent au Fils de l'homme.

[1] Ps. XXXII, 13. — [2] Jean, I, 18. — [3] Ps. L, 11. — [4] Id. XXVI, 9.

20. « Il les a regardés de sa tente [1] », qu'il s'était préparée. Il nous a vus par ses Apôtres, par ses prédicateurs de la vérité, par les messagers qu'il nous a envoyés. Tout cela forme sa maison, tout cela c'est sa tente, tout cela c'est le ciel qui raconte la gloire de Dieu [2]. « Il a vu tous les enfants des hommes du « haut de la tente qu'il s'est préparée ; il a « regardé tous ceux qui habitent la terre [3] ». Ce sont ceux-là qu'il a regardés, ceux qui sont à lui, cette nation bienheureuse, celle dont le Seigneur est Dieu ; c'est ce peuple que le Seigneur s'est choisi pour son héritage, parce qu'il est répandu par toute la terre, et non point sur une partie. « Il a jeté les yeux « sur tous ceux qui habitent la terre ».

21. « C'est lui qui a formé le cœur de cha-« cun d'eux ». Par la main de sa grâce, par la main de sa miséricorde, il a formé nos cœurs, il les a formés séparément, nous donnant à chacun le cœur qui nous est propre, sans déroger à l'unité. De même que nos membres sont formés à part, qu'ils ont chacun leur fonction séparée, et qu'ils vivent néanmoins en harmonie ; que la main a d'autres fonctions que les yeux, que l'oreille peut faire ce que ne font ni les yeux ni la main, et que tous ces membres néanmoins agissent dans l'unité, que la main, les yeux et l'oreille, malgré la diversité de leurs fonctions, ne sont point en opposition ; de même dans le corps de Jésus-Christ, tous les hommes sont comme des membres qui s'applaudissent de leur aptitude particulière, parce que celui qui s'est choisi le peuple en héritage, a formé leurs cœurs en particulier. « Tous sont-ils apôtres ? tous « sont-ils prophètes ? tous sont-ils docteurs ? « tous ont-ils le don de guérir les maladies ? « tous parlent-ils diverses langues ? tous ont-ils « le don d'interpréter ? L'un reçoit du Saint-« Esprit le don de parler avec sagesse ; l'autre « reçoit du même Esprit le don de parler avec « science ; un autre reçoit le don de la foi par « le même Esprit ; un autre reçoit du même « Esprit, le don de guérir les malades [4] ». Pourquoi ? Parce qu'il a formé à part le cœur de chacun. De même que, dans nos membres, il y a des fonctions diverses, et une même santé, de même parmi les membres du Christ, les dons sont divers, mais tout se résume en la charité qui est une. « Il a formé à part le « cœur de chacun ».

[1] Ps. XXXII, 14. — [2] Id. XVIII, 2. — [3] Id. XXXII, 15. — [4] I Cor. XII, 8, 9, 29, 30.

22. « C'est lui qui connaît toutes leurs « œuvres [1] ». Qu'est-ce à dire, qu'il les connaît ? qu'il pénètre les secrets de notre intérieur. Il est dit dans un autre psaume : « Com- « prenez le cri de ma douleur [2] ». Car il n'est pas besoin de hauts cris pour que notre prière arrive aux oreilles de Dieu. La vue secrète se nomme intelligence. Le Prophète a parlé avec plus de précision que s'il eût dit : Il voit toutes leurs œuvres ; tu aurais pu croire que l'on voit ces mêmes œuvres, comme tu vois un homme travailler. L'homme voit l'œuvre matérielle d'un autre homme ; c'est Dieu qui voit dans son cœur. C'est donc parce qu'il pénètre à l'intérieur qu'il est dit : « Il com- « prend toutes leurs œuvres ». Deux hommes font l'aumône à un pauvre, l'un se propose une récompense céleste, et l'autre la louange humaine : pour toi, tu ne vois qu'un seul acte, tandis que Dieu en voit deux ; car il comprend l'intérieur, il connaît leurs cœurs, il y voit le but qu'ils se proposent, il y découvre leurs intentions, lui « qui comprend toutes leurs « œuvres ».

23. « Ce ne sont point les forces nombreuses « qui sauveront le roi [3] ». Elevons-nous tous vers Dieu, soyons tous en Dieu. Que Dieu soit ton espoir, que Dieu soit ta force, ton soutien, qu'il soit ta prière et ta louange; qu'il soit la fin où tu trouves ton repos, ton encouragement dans le travail. Ecoute bien cette vérité : « Ce ne sont point les forces nombreuses qui « sauveront le roi, et le géant ne trouvera « point son salut dans sa grande puissance ». Ce géant, c'est l'orgueilleux qui s'élève contre Dieu, comme si en lui-même et par lui-même il était quelque chose. Ce n'est point dans sa grande puissance qu'il trouvera le salut.

24. Mais il a un cheval tout à la fois grand, fort, vigoureux et léger, qui pourra au besoin le délivrer promptement du péril ? Illusion ! qu'il écoute ce qui suit : « Un coursier ! vain « espoir de salut [4] ». Comprenez-vous bien cette parole, qu'un coursier vous trompe quand il s'agit de salut? Que ce cheval ne vous promette point de vous sauver ; et s'il vous le promet, il trahira sa promesse. Vous serez délivré si Dieu veut bien vous délivrer : et si Dieu ne le veut point, votre cheval s'abattra, et vous n'en tomberez que de plus haut. N'allez donc pas croire que cette expression « dans l'affaire du salut, un cheval est « trompeur », *mendax equus*, signifie que le juste se trompe dans le salut, et que les justes sont menteurs en se promettant le salut : on n'a point écrit *æquus*, qui dérive d'équité ou de justice, mais bien *equus*, l'animal quadrupède. C'est ce que nous voyons dans le grec, ἵππος : et dans ces animaux vicieux, le Prophète réprimande ces hommes qui cherchent les occasions de mentir ; bien que l'Ecriture dise : « La bouche qui ment tue l'âme [1] »; et encore : « Vous perdrez ceux qui profèrent le men- « songe [2] ». Qu'est-ce donc que « ce cheval qui « ment pour le salut ? » C'est-à-dire qu'il vous trompe quand il promet de vous sauver. Or, un cheval peut-il parler et promettre le salut? Mais toi, quand tu vois un cheval bien conformé, vigoureux, bon coursier, tout cela te promet en lui le salut au besoin ; c'est là une erreur, si Dieu lui-même ne te sauve, car « un cheval est un vain espoir de salut ». Prends encore le cheval au figuré, pour toute grandeur humaine, ou pour quelque degré d'honneur auquel tu montes avec faste : plus ton élévation est grande, plus aussi tu te crois, non-seulement honorable, mais en sûreté. Mais illusion encore ! car tu ne sais de quelle manière ce coursier te renversera, d'une manière d'autant plus désastreuse que tu étais plus élevé. « Un cheval est trompeur, quant « au salut, et on ne sera point sauvé dans la su- « rabondance de ses forces ». Par quel moyen sera-t-on sauvé? Ce ne sera ni par sa vertu, ni par ses forces, ni par ses honneurs, ni par sa gloire, ni par son cheval. Mais par quel moyen, et où irai-je pour trouver un moyen de salut ? Ne cherche ni longtemps, ni au loin. « Voila que les yeux du Seigneur s'arrê- « tent sur ceux qui le craignent ». Vous voyez que ce sont bien ceux qu'il a regardés du haut de son tabernacle. « Voilà que les « yeux du Seigneur s'arrêtent sur ceux qui le « craignent, et qui espèrent en sa miséri- « corde » : non point dans leurs propres mérites, non point dans leur vertu, ni dans leur force, ni dans un cheval, mais bien dans sa miséricorde.

25. « Afin de dérober leurs âmes à la mort [3] ». Voilà qu'il promet la vie éternelle. Mais pendant le pèlerinage de cette vie, les va-t-il abandonner ? « Afin de les nourrir pendant la « famine ». Nous sommes au temps de la famine, celui de l'abondance viendra plus tard.

[1] Ps. XXXII, 15. — [2] Id. V, 2. — [3] Ps. XXXII, 16. — [4] Ibid. 17.

[1] Sag. I, 11. — [2] Ps. V, 7. — [3] Id. XXXII, 19.

Si donc il ne nous abandonne pas dans la disette de notre corruption, de quelles délices nous rassasiera-t-il quand nous serons devenus immortels? Mais tant que doit durer la disette, il faut souffrir, il faut endurer, il faut persévérer jusqu'à la fin. Parcourons maintenant tout le psaume, car la voie est aplanie, et il faut avoir égard à ce corps fragile que nous portons. Il y a peut-être encore dans l'amphithéâtre des hommes fous d'enthousiasme et assis au soleil; nous du moins si nous sommes debout, nous sommes à l'ombre, et ce que nous voyons ici est incomparablement plus beau et plus utile. Voyons donc ce qui est beau, afin que la beauté par excellence arrête les yeux sur nous. Voyons en esprit ce qui est renfermé dans le sens des divines Ecritures, et jouissons d'un tel spectacle. Mais à notre tour, qui nous verra? « Voilà que les yeux du « Seigneur s'arrêtent sur ceux qui le craignent, « et qui espèrent en sa miséricorde : afin d'ar- « racher leurs âmes à la mort et de les nourrir « dans la disette ».

26. Mais pour supporter cet exil, pendant lequel nous souffrons la faim et nous attendons que Dieu nous rassasie, de peur que nous ne tombions en défaillance, que nous est-il ordonné, et quelle résolution faut-il prendre? « Notre âme attendra le Seigneur[1] ». Elle attendra en toute sûreté celui qui a fait de si miséricordieuses promesses, et qui les tiendra avec tant de miséricorde et de vérité. Mais que faire jusqu'à ce qu'il les accomplisse? « Mon âme attendra le Seigneur avec pa- « tience ». Mais qu'arrivera-t-il si la patience vient à lui manquer? Jamais cette patience ne nous fera défaut : « Car Dieu vient à notre « aide, il est notre protecteur ». Il nous soutient dans le combat, il nous abrite contre la chaleur, il ne nous abandonne point : souffrez donc, souffrez longtemps. « Celui-là sera sauvé « qui aura persévéré jusqu'à la fin[2] ».

27. Et lorsque tu auras attendu longtemps, souffert avec patience, persévéré jusqu'à la fin, que t'arrivera-t-il? Quelle sera ta récompense, qu'auras-tu gagné à tant souffrir? « Alors notre cœur s'épanouira en lui, parce « que nous avons espéré en son nom[3] ». Espère donc en cette vie afin de t'épanouir alors; endure ici-bas la faim et la soif, afin d'être rassasié là-haut.

28. Le Prophète nous a exhortés à tout endurer, il nous a comblés des joies de l'espérance, il nous a proposé ce que nous devons aimer, ou celui en qui et de qui nous devons tout attendre : il termine par une invocation courte et salutaire : « Seigneur, que votre mi- « séricorde descende sur nous ». Et par quel mérite? « En proportion de notre espoir en « vous[1] ». J'ai été bien long pour quelques-uns, je le sens; mais je sens encore que pour d'autres mon homélie est bien courte; que les faibles soient indulgents pour les forts, et que les forts prient pour les faibles. Soyons tous les membres d'un même corps, et que la séve nous vienne de notre chef divin : c'est en lui qu'est notre espérance, en lui encore qu'est notre force. Ne craignons point d'exiger de Dieu sa miséricorde; il veut absolument qu'on la lui demande. Nos pressantes exigences ne le jetteront ni dans le trouble ni dans l'angoisse, comme le malheureux qui n'a pas ce qu'on lui demande, ou qui en a peu, ou qui craint d'en donner, de peur d'en manquer ensuite. Veux-tu savoir comment Dieu répandra sur toi sa miséricorde? Toi-même, répands la charité, et vois si tu peux t'épuiser en la répandant. Quelle richesse alors dans la charité suprême, s'il en est tant dans son image!

29. C'est donc à cette charité que nous vous engageons principalement, mes frères, non seulement entre vous, mais à l'égard de ceux qui sont dehors, soit des païens, qui ne croient pas encore au Christ, soit de nos frères séparés, qui confessent avec nous le même chef, mais qui se divisent de corps. Plaignons, mes bien-aimés, plaignons ces derniers comme des frères; car ils sont vraiment nos frères, qu'ils le veulent ou non. Ils ne cesseront d'être nos frères qu'en cessant de dire à Dieu : « Notre Père[2] ». Le Prophète a dit de quelques-uns : « A ceux qui vous di- « sent : Vous n'êtes point nos frères, répon- « dez : Et vous, vous êtes nos frères[3] ». Voyez de qui il pouvait parler ainsi : était-ce des païens? non, car nous ne les appelons pas nos frères selon les Ecritures et dans le langage de l'Eglise. Etait-ce des Juifs qui ne croient pas en Jésus-Christ? Lisez saint Paul, et vous verrez que quand il emploie le mot frères sans y rien ajouter, il veut désigner les chré tiens. « Un frère ou une sœur », dit-il en parlant du mariage, « n'ont plus d'engagement

[1] Ps. XXXII, 20. — [illegible]

[1] Ps. XXX[illegible] — [illegible]

« en pro[illegible] » [illegible] qu'il [illegible] et sœur, sont un chrétien et une chrétienne. Il dit encore : « Quant à toi, pourquoi juger un « frère, et toi, pourquoi condamner un « frère [2] ? » Et ailleurs : « C'est vous qui faites le « tort, vous qui causez la perte, et cela à l'égard [illegible] des païens. C'est pour cela aussi qu'ils veulent [illegible] pas ce qu'ils donnent. Ils sont donc conséquents dans leur erreur en nous reniant pour leurs frères. Mais pourquoi le Prophète nous dit-il : « Quant à vous, dites-leur : Vous êtes « nos frères », sinon parce que nous reconnaissons en eux ce que nous ne donnons pas de nouveau ? Pour eux donc, ne point reconnaître notre baptême, c'est nier que nous soyons leurs frères ; et nous, en ne réitérant point leur baptême et en y reconnaissant le nôtre, nous leur disons : Vous êtes nos frères. Qu'ils nous disent : Pourquoi nous cherchez-vous et que voulez-vous de nous ? Répondons : Vous êtes nos frères. Qu'ils nous disent : Retirez-vous de nous ; nous n'avons rien de commun avec vous. Mais nous, au contraire, nous avons avec vous ceci de commun : que nous confessons un même Christ, et que sous un même chef nous devons être un même corps. Mais, dit cet infortuné, pourquoi me chercher si je suis perdu ? Quelle absurdité ! quelle [illegible] je suis perdu ! Mais, au contraire, pourquoi te chercherais-je si tu n'étais perdu ? Si je suis perdu, me dit-il encore, de quelle sorte suis-je ton frère ? De sorte que l'on me dise de toi : « Ton frère était mort, il est ressuscité ; « il était perdu et le voilà retrouvé [1] ». Nous vous conjurons donc, ô mes frères, par les entrailles de la charité, dont le lait nous alimente, dont le pain nous fortifie, je vous en conjure par Jésus-Christ Notre-Seigneur et par sa divine bonté ! Il est temps d'avoir pour ces infortunés une charité sans bornes, une miséricorde surabondante, et de prier Dieu pour eux, afin qu'il mette la sagesse dans leur esprit, et le repentir dans leur cœur, et que ces malheureux voient enfin qu'ils n'ont rien à opposer à la vérité : il ne leur reste que la faiblesse de la rancune, faiblesse d'autant plus grande qu'elle se croit de plus grandes forces. Je vous conjure de répandre ce qu'il y a de plus exquis dans votre charité, sur ces infirmes, sur ces hommes d'une sagesse charnelle, d'un sens brut et sans culture, qui célèbrent les mêmes mystères, non point avec nous sans doute, mais enfin les mêmes, qui répondent *amen* comme nous, non point avec nous, mais comme nous. Dans votre charité priez Dieu pour eux. Dans notre concile, nous avons fait pour eux ce que le temps ne me permet pas de vous exposer aujourd'hui. Nous vous invitons à vous trouver, et plus fervents et en plus grand nombre, demain dans l'église de Tricliarum ; nos frères absents apprendront de vous qu'ils doivent s'y trouver.

[illegible]

[illegible]

PREMIER DISCOURS SUR LE PSAUME XXXIII.

PREMIER SERMON. — L'EUCHARISTIE.

[illegible]

1. [illegible] aucune obscurité qui mérite une explication : [illegible] le titre excite notre attention et demande que l'on frappe. De même qu'il est

dit que bienheureux est l'homme qui a mis sa confiance en Dieu ; espérons aussi que Dieu nous ouvrira, si nous frappons à la porte. Il ne nous engagerait point à frapper, s'il ne voulait point ouvrir à ceux qui frappent[1]. S'il arrive quelquefois que celui-là même qui était résolu de tenir sa porte continuellement fermée, se lève néanmoins importuné, et ouvre malgré sa résolution, afin de n'entendre plus frapper[2] : comment ne pas espérer qu'il mettra plus d'empressement encore à nous ouvrir, celui qui a dit : « Frappez et l'on vous « ouvrira? » Je frappe donc de toute l'intention de mon cœur à la porte du Seigneur Dieu, afin qu'il daigne me découvrir ce mystère. Frappez, vous aussi, mes frères, par la bonne volonté de m'écouter, et par l'humilité avec laquelle vous prierez pour moi. Il y a là, il faut l'avouer, un grand mystère, difficile à pénétrer.

2. Voici le titre du psaume : « Psaume de « David lorsqu'il changea son visage devant « Abimélech qui le renvoya, et il s'en alla[3] ». Cherchons l'époque de ce fait dans les saintes Ecritures où sont consignées les actions de David. Quand nous avons trouvé ce titre : « Psaume de David, quand il fuyait devant « la face de son fils Absalon[4] » ; nous avons lu et nous avons rencontré dans les livres des Rois, à quelle époque David avait fui devant son fils Absalon[5] ; c'est un fait qui a réellement eu lieu, et qui est consigné parce qu'il est arrivé ; et, quoique ce titre cache quelque mystère, il est néanmoins tiré de l'événement qui est réel. Je crois aussi que ce titre : « Lorsque David changea sa face « devant Abimélech, qui le chassa, et il s'en « alla », doit être aussi consigné dans les livres des Rois, qui ont recueilli tout ce qui tient aux actions de David[6]. Nous ne l'y trouvons pas néanmoins, mais nous y trouvons quelque histoire d'où il semble tiré[7]. Il est écrit, en effet, que David, fuyant les persécutions de Saül, se retira chez Achis, roi de Geth, c'est-à-dire chez le roi d'une nation limitrophe du royaume des Juifs. Il s'y tenait caché pour échapper à Saül son persécuteur. La mort de Goliath[8], qui, d'un seul coup, donna au roi et au peuple la gloire et la tranquillité dans le royaume, était récente encore, et avait valu à David la jalousie en échange d'un bienfait. Les défis de Goliath avaient exaspéré Saül ; la mort du géant le rendit ennemi de celui qui l'avait tué ; et il envia la gloire du jeune héros, surtout quand le peuple, dans son allégresse, et quand les femmes chantèrent en chœur la gloire de David, en disant : Saül en a tué mille et David dix mille[1]. Saül fut ému de voir qu'un seul combat acquérait à un enfant une gloire qui éclipsait la sienne, d'entendre surtout que toutes les bouches mettaient David au-dessus du roi, et, comme c'est l'ordinaire, le venin de l'envie, l'orgueil mondain le rendit jaloux et persécuteur. Ce fut alors, comme je l'ai dit, que David s'enfuit chez le roi de Geth nommé Achis[2]. Mais on fit connaître à ce roi qu'il tenait sous sa main ce même soldat qui s'était fait chez les Juifs un nom si grand et si populaire : « N'est- « ce point là », lui dit-on, « ce David que chan- « tent les femmes d'Israël, en disant : Saül en « a tué mille et David dix mille[3]? » Mais si cette gloire naissante avait été pour Saül un sujet de jalousie, il était à craindre aussi, pour David, que ce roi qui lui donnait asile, ne conçût le projet de se défaire de lui, comme d'un voisin qui pouvait devenir un ennemi, s'il le laissait échapper. David « craignit donc, au « sujet d'Achis, et, comme il est écrit, il « changea son visage devant ses serviteurs, il « simulait la folie, il frappait sur un tambour « à la porte de la ville, il se portait de ses « mains, il heurtait du front le seuil de la « porte, et l'écume de sa bouche coulait sur « sa barbe[4] ». Le roi chez qui il se cachait, le vit en cet état, et il dit à ses gens : « Pourquoi « m'avoir amené ce furieux ? entrera-t-il ainsi « dans ma maison[5]? » Ainsi il le renvoya en le chassant ; et, sous le voile de cette folie, David s'échappa sain et sauf. Tel est le point d'histoire que paraît nous rappeler le titre du psaume : « Chant de David, quand il changea « son visage en présence d'Abimélech, qui le « chassa, et il s'en alla ». Mais ce roi était Achis et non Abimélech[6]. Le nom seul paraît peu d'accord, car l'action est désignée en termes semblables dans les psaumes et dans le livre des Rois. Ce changement de nom doit nous stimuler à chercher un mystère. Car c'est un fait, à la vérité, mais qui n'est point arrivé sans cause : il y a donc là une figure,

[1] Matt. VII, 7. — [2] Luc, XI, 8. — [3] Ps. XXXIII, 1. — [4] Id. III, 1. — [5] II Rois, XV, 14. — [6] I Rois, XXI, 13. — [7] Id. 10. — [8] Id. XVII, 50.

[1] I Rois, XVIII, 7. — [2] Id. XXI, 10. — [3] Id. 11. — [4] Id. 13. — [5] Id. 14, 15. — [6] Id. 12.

et voilà pourquoi cette histoire est écrite avec un changement de noms.

3. Vous comprenez, mes frères, la profondeur des figures mystérieuses. S'il n'y a point de figure dans la mort de Goliath [1], renversé par un enfant, il n'y en a point non plus pour David à changer son visage, à contrefaire la folie, à frapper sur un tambour [2], à heurter la porte de la ville et le seuil de la porte, à laisser couler sa salive sur sa barbe. Comment serait-il possible qu'il n'y eût point là quelque figure, quand l'Apôtre nous dit clairement : « Que toutes ces choses qui arrivaient « (à nos pères), étaient des figures, et qu'elles « ont été écrites pour nous instruire, nous « qui nous trouvons à la fin des temps [3]? » S'il n'y a point de figure dans la manne, dont l'Apôtre a dit « qu'ils mangèrent un pain spiri« tuel [4] » ; s'il n'y a nulle figure dans la mer qui se divisa pour laisser passage aux enfants d'Israël, et les délivrer des poursuites de Pharaon, quand l'Apôtre nous dit : « Je ne « veux point, mes frères, vous laisser ignorer « que nos pères ont tous été sous la nuée, « qu'ils ont tous été baptisés sous la conduite « de Moïse, dans la nuée et dans la mer [5] » ; si elle n'était point figurative, cette pierre que frappa Moïse, et qui donna de l'eau ; bien que « cette pierre soit le Christ [6] », selon saint Paul; si donc ces faits, quoique réels, n'avaient aucune signification, s'il n'y avait aucune figure dans les deux fils d'Abraham qui lui sont nés selon l'ordre commun des hommes, bien que l'Apôtre appelle ces deux enfants les deux Testaments, l'Ancien et le Nouveau, et qu'il dise : « Ce sont là les deux testaments sous une al« légorie [7] » ; si donc il n'y a aucune figure dans tous ces actes qui nous sont donnés comme des symboles de l'avenir, par une autorité apostolique, nous devons croire qu'il n'y a rien non plus de significatif dans cette histoire du livre des Rois, que je viens de vous raconter au sujet de David. Mais ce n'est pas sans mystère que le nom est changé, et que l'on a écrit, « en présence d'Abimélech ».

4. Examinez donc avec moi. Tout ce que je viens de vous dire, est pour vous engager à frapper à la porte, qui n'est point encore ouverte. Vous le dire, c'était frapper, et, pour vous encore, l'écouter, c'était frapper. Frappons aussi par la prière, afin que le Seigneur nous ouvre enfin. Nous avons le sens des noms hébreux ; il n'a pas manqué d'hommes savants pour les traduire de l'hébreu en grec, et du grec en latin. Si donc nous examinons de près ces noms, nous trouvons que Abimélech signifie le royaume de mon Père; et Achis, comment cela est-il? Expliquons ces noms, et la porte va s'ouvrir sous nos coups. Si tu demandes: Que signifie Achis? on te répond qu'il signifie : Comment cela est-il? Mais *comment*, c'est le mot d'un homme qui admire sans comprendre encore. Abimélech, le royaume de mon Père : David, la main puissante. Or, David était la figure du Christ, comme Goliath était la figure du diable : et David qui renverse Goliath, est la figure du Christ qui renverse le démon. Mais qu'est-ce que le Christ qui donne la mort au démon? C'est l'humilité qui tue l'orgueil. Ainsi, mes frères, nommer le Christ, c'est principalement nous prêcher l'humilité. C'est par l'humilité qu'il nous a ouvert le chemin du ciel : l'orgueil nous avait séparés de Dieu, nous ne pouvions retourner à lui que par l'humilité, et nous n'avions aucun modèle que nous pussions suivre. Les hommes, ces chétifs mortels, étaient pleins d'orgueil, et si quelques-uns avaient l'esprit d'humilité comme les Prophètes, les patriarches, la race humaine dédaignait de les suivre dans leur humilité. Mais afin que l'homme ne refusât plus d'imiter l'humilité d'un autre homme, voilà que Dieu s'est fait humble, afin que l'homme dans son orgueil ne dédaignât plus de suivre les pas d'un Dieu.

5. Vous le savez, il y avait jadis, chez les Juifs, un sacrifice selon l'ordre d'Aaron, et dont les victimes étaient des animaux : tout cela était figuratif : alors n'existait point ce sacrifice du corps et du sang du Seigneur, que connaissent les fidèles et ceux qui ont lu l'Evangile, et qui est aujourd'hui répandu sur toute la terre. Représentez-vous donc deux sacrifices, l'un selon l'ordre d'Aaron, l'autre selon l'ordre de Melchisédech, dont il est écrit : « Le Seigneur l'a juré, et sa parole est sans « repentir : Vous êtes prêtre pour l'éternité, « selon l'ordre de Melchisédech [1] ». De qui le Psalmiste dit-il : « Vous êtes prêtre pour l'éter« nité, selon l'ordre de Melchisédech ? » De Notre-Seigneur Jésus-Christ. Qu'était Melchisédech ? Roi de Salem. Or, Salem fut autrefois

[1] I Rois, XVII, 50. — [2] Id. XVIII. — [3] I Cor. X, 11. — [4] Id. 3. — [5] Id. 1-4. — [6] Id. 4. — [7] Gal. IV, 21.

[1] Ps. CIX. 4.

une ville que l'on appela dans la suite Jérusalem, au dire des savants. Donc, avant que les Juifs en fussent maîtres, il y avait là le prêtre Melchisédech, appelé, dans la Genèse, prêtre du Très-Haut [1]. Ce fut lui qui vint au-devant d'Abraham, quand ce patriarche délivra Loth des mains de ses persécuteurs, et que pour délivrer ce frère, il tua ceux qui l'emmenaient en captivité. Après cette délivrance, Melchisédech vint au-devant de lui ; et telle était la grandeur de Melchisédech, que ce fut lui qui bénit Abraham. Il prit du pain et du vin, puis bénit Abraham, et Abraham lui donna la dîme. Voyez donc ce qu'il offrit, et l'homme qu'il bénit. Longtemps après David s'écrie : « Vous êtes prêtre pour l'éternité, selon « l'ordre de Melchisédech ». C'était longtemps après Abraham, que l'Esprit de Dieu faisait ainsi parler David ; et c'était au temps d'Abraham que vivait Melchisédech. De quel autre David a-t-il pu dire : « Vous êtes prêtre pour « l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech », sinon de celui dont vous connaissez le sacrifice ?

6. Donc, le sacrifice d'Aaron est aboli, et alors a commencé le sacrifice selon l'ordre de Melchisédech. Un visage, et je ne sais lequel, est donc changé. Quel est-il, celui-là que j'ignore ? Qu'il ne nous soit plus inconnu, car c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, que nous connaissons. Il a voulu établir notre salut dans l'institution de son corps et de son sang. Par quel moyen ce corps et ce sang sont-ils venus en notre puissance [2] ? Par son humilité. S'il ne se fût fait humble, il ne serait point notre nourriture et notre breuvage. Voyez de quelle hauteur il est descendu : « Au commencement était le Verbe, et le « Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu [3] ». Voilà l'éternelle nourriture, la nourriture des Anges, la nourriture des Vertus d'en haut, la nourriture des Esprits célestes ; ils mangent et ils sont rassasiés, et ce qui fait leur aliment et leur bonheur, n'en demeure pas moins tout entier. Mais quel homme pourrait toucher à cette nourriture ? Quel cœur d'homme serait assez préparé ? Cette viande spirituelle devait donc être changée en lait, afin d'arriver aux enfants. Mais, comment une viande devient-elle du lait ? Comment peut-elle subir ce changement, si ce n'est en passant par la chair ? C'est là ce que fait la mère. Ce qu'a mangé la mère, l'enfant le mange aussi ; mais comme l'enfant est incapable de manger du pain, la mère doit faire passer ce pain par sa chair, et le rendre à son enfant dans le suc du lait, et par l'humilité des mamelles. Comment donc la divine Sagesse nous a-t-elle nourris du pain des Anges ? C'est que « le « Verbe s'est fait chair, et a demeuré parmi « nous [1] ». Voilà le fruit de l'humilité, qui donne à l'homme le pain des Anges, ainsi qu'il est écrit : « Il leur a donné le pain du « ciel, l'homme a mangé le pain des Anges [2] ». C'est-à-dire, l'homme a mangé le Verbe, cette nourriture éternelle des Anges, et qui est égal à son Père ; car, « ayant la nature de Dieu, il « n'a pas cru que ce fût pour lui une usur- « pation de s'égaler à Dieu ». Telle est la nourriture des Anges : « Mais il s'est anéanti « lui-même en prenant la forme de l'esclave, « et en se rendant semblable aux autres hom- « mes, et reconnu pour homme par tout ce « qui a paru de lui ; il s'est humilié, se ren- « dant obéissant jusqu'à la mort, et la mort « de la croix [3] », afin que par la croix il rendît auguste pour nous le sacrifice du corps et du sang du Seigneur. Il a donc changé son visage devant Abimélech, ou devant le royaume de son père. Car le royaume de son père était le royaume des Juifs. Comment était-ce le royaume de son père ? Le royaume de David, le royaume d'Abraham. Car le royaume de Dieu son Père est plutôt l'Eglise que le peuple juif : mais Israël est le royaume de son père selon la chair. Il est dit en effet : « Dieu lui donnera le trône de David son « père [4] ». On le voit donc ; David est selon la chair le père du Seigneur ; mais selon la divinité le Christ est Seigneur de David, et non son fils. Quant aux Juifs, ils ont connu le Christ selon la chair, mais non selon la divinité. C'est pourquoi il leur fit cette question : « De « qui dites-vous que le Christ soit fils ? Fils de « David », répondirent-ils. « Mais lui : Com- « ment donc David, inspiré, l'appelle-t-il le « Seigneur, en disant : Le Seigneur a dit à mon « Seigneur : Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce « que j'aie fait de tes ennemis l'escalier de tes « pieds ? Si donc David, au souffle de l'Esprit- « Saint, l'appelle son Seigneur, comment est-il « son fils ? Et ils ne pouvaient lui répondre [5] », parce qu'ils ne connaissaient le Christ que des

[1] Gen. XIV, 18. — [2] Matt. XXVI, 26. — [3] Jean, I, 1.

[1] [illegible] — [2] Ps. LXXVII, 24-25. — [3] Philipp. II, 6-8. — [4] Luc, I, 32. — [5] Matt. XXII, 42-46.

yeux, et que leur cœur ne le comprenait point. Mais s'ils eussent eu la lumière intérieure de l'âme, aussi bien que celle du jour, les œuvres extérieures leur eussent montré dans Jésus le fils de David, et le mouvement de leur cœur leur eût fait connaître en lui le Seigneur de David.

7. « Il changea donc son visage en présence « d'Abimélech [1] ». Qu'est-ce à dire devant Abimélech ? Devant le royaume de son père. Quel royaume de son père ? Devant les Juifs. « Et il le laissa, et il s'en alla ». Qui laissa-t-il ? Ce peuple Juif qui s'en est allé. Cherche maintenant le Christ chez les Juifs, tu ne l'y trouveras point. Comment les a-t-il laissés, et sont-ils partis? Parce qu'il a changé son visage. Ils se sont obstinés dans le sacrifice selon l'ordre d'Aaron, et n'ont point accepté le sacrifice selon l'ordre de Melchisédech [2], et ils ont perdu le Christ, qui est devenu l'héritage des nations, auxquelles cependant il n'avait pas envoyé ses Prophètes. Car il avait envoyé aux Juifs, et David, et Isaac, et Jacob, et Isaïe, et Jérémie, et les autres Prophètes ; mais peu d'entre les Juifs les ont compris : je dis peu, en comparaison de ceux qui ont voulu périr ; car ils étaient assez nombreux en eux-mêmes, et nous lisons qu'il y en avait des milliers. Il est écrit en effet : « Les restes seront sauvés [3] ». Mais aujourd'hui vous chercherez vainement des chrétiens circoncis, vous n'en trouverez point. Néanmoins, dans les premiers temps de la foi, la circoncision fournit des milliers de chrétiens. Vous en chercherez maintenant, et il n'y en a plus. Mais c'est avec raison que vous n'en trouvez point. « Car il a changé « son visage devant Abimélech, et il l'a quitté « et s'en est allé ». Il contrefit encore son visage devant Achis, et il le laissa, et s'en alla. Ici les noms sont changés, afin que ce changement dans les noms, nous engageât à en chercher la raison mystérieuse ; de peur que nous n'en vinssions à croire qu'il n'y a de raconté et de mentionné dans les psaumes, que les histoires contenues dans les livres des Rois, sans nous mettre en peine d'en chercher les symboles, mais en regardant ces faits comme de simples histoires. Quel est donc le dessein de Dieu sur vous dans ces changements de noms ? Il y a ici un mystère caché ; frappez sans vous en tenir à la lettre, car la lettre tue ; cherchez l'Esprit, parce que l'Esprit vivifie [1]. La connaissance de l'Esprit sauve le vrai fidèle.

8. Voyons maintenant, mes frères, comment il quitta le roi Achis. Achis, avons-nous dit, signifie : Comment cela est-il? Car, souvenez-vous de ce que rapporte l'Evangile. Quand Notre-Seigneur Jésus-Christ parla de son corps, il dit aux Juifs : « Si quelqu'un ne mange ma « chair et ne boit mon sang, il n'aura pas la « vie en lui-même ; car ma chair est une « véritable nourriture, et mon sang un véri- « table breuvage [2] ». Les disciples qui le suivaient furent saisis d'étonnement, ils eurent horreur de cette parole, et sans la comprendre, ils s'imaginèrent qu'il leur tenait je ne sais quel langage trop dur, comme s'ils devaient manger cette chair telle qu'ils la voyaient, et boire son sang : ils ne purent supporter ce discours, disant en quelque sorte : Comment cela est-il? Le roi Achis est ici la figure de l'erreur, de l'ignorance, de la folie. Quiconque dit : Comment, ne comprend pas ; et ne pas comprendre est le propre des ténèbres de l'ignorance. Donc ils étaient sous l'empire de l'ignorance, ou du roi Achis ; c'est-à-dire que la puissance de l'erreur les dominait. Jésus disait : « Si quel- « qu'un ne mange ma chair, et ne boit mon « sang ». Mais il avait changé son visage, et l'on ne voyait qu'une exaltation, une folie à donner à des hommes sa chair à manger, son sang à boire. Ainsi David passa pour un fou devant Achis, qui s'écria : « Pourquoi « m'amener ce furieux [3] ? » Mais ne voit-on pas de la folie dans ces paroles : « Mangez ma « chair, et buvez mon sang ? » Et en disant : « Si quelqu'un ne mange ma chair et ne boit « mon sang, il n'aura pas en lui-même la « vie [4] », Jésus est pris pour un insensé. Mais c'est le roi Achis, qui le prend pour un insensé, ou plutôt les vrais fous, les ignorants. Il les laisse donc et s'en va : leur cœur demeure sans intelligence, afin qu'ils ne le comprennent point. Comment lui ont-ils parlé ? en disant en quelque sorte : Comment cela est-il ? ce qui est la signification d'Achis. Ils dirent en effet : « Comment celui-ci pourra- [illegible] regardaient le Seigneur comme un insensé, un homme en délire, ne sachant ce qu'il

[1] Rois, XX, 13. — [illegible]

[illegible] XX, 11. — [illegible]

disait. Mais lui qui savait ce qu'il disait, prêchait par avance ses mystères, en contrefaisant son visage, en affectant la folie et le délire ; et il était dans des transports, et il frappait du tambour à la porte de la ville.

9. Mais voyons ce qu'il marquait en simulant sa folie, en frappant du tambour à la porte de la cité. Ce n'est pas sans raison qu'il est dit : « Il se heurtait contre le seuil de la « porte » ; ni sans raison qu'il est écrit : « Sa « salive découlait sur sa barbe [1] ». Rien de tout cela n'est dit sans raison ; et ce que l'on gagne à le comprendre doit nous faire supporter un discours un peu long. Vous savez, mes frères, que les Juifs, en présence de qui le Christ contrefit son visage, qu'il laissa aller, dont il se sépara, gardent aujourd'hui le repos. Si donc ceux qui ont perdu le Christ, qui les a quittés en se séparant d'eux, gardent sans profit ce repos du sabbat, pour nous, ce repos aura l'avantage de nous faire comprendre le Christ qui les a quittés pour venir à nous. Ce n'est donc point sans raison que tout cela est arrivé dans le délire de David, ni que l'on nous raconte qu'il avait des transports, qu'il frappait du tambour à la porte de la cité, qu'il se portait sur ses mains, qu'il heurtait contre le seuil de la porte, et que la salive coulait sur sa barbe. *Affectabat*, il avait des transports. Qu'est-ce qu'avoir des transports ? C'est être sous le poids d'un vif amour. Et pourquoi ce vif amour ? C'est pour compatir à nos infirmités ; aussi a-t-il voulu prendre notre chair, et en elle tuer la mort. Donc, nous prendre en pitié, c'est là ce que l'on peut appeler un transport d'amour. Aussi l'Apôtre a-t-il jeté le blâme sur ceux qui sont durs et sans affection. Car il reproche à quelques-uns d'être sans affection, sans miséricorde [2]. Donc, où il y a de l'affection, il y a de la miséricorde. Où est la miséricorde ? C'est que le Fils de Dieu nous a pris en pitié du haut du ciel ; et s'il n'eût point voulu s'anéantir, s'il fût demeuré dans cette forme divine qui le rend égal à son Père, nous serions demeurés éternellement sous l'empire de la mort : mais afin de nous délivrer de cette mort éternelle où l'orgueil nous avait conduits, il s'est humilié, il est devenu obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix. Il a donc eu des transports pour arriver jusqu'à la mort de la croix. Mais on étend sur le bois celui que l'on crucifie ; et pour avoir un tambour on fait subir sur le bois une tension violente à la chair, c'est-à-dire à la peau ; et il est dit qu'il frappait sur un tambour, c'est-à-dire qu'il était cloué à la croix, horriblement étendu sur le bois. « Il avait des transports », oui, des transports d'amour pour nous, il voulait donner sa vie pour ses brebis [1]. « Il frappait du « tambour ». Comment ? A la porte de la ville. C'est la porte que l'on nous ouvre pour nous faire croire en Dieu. Nous avions fermé ces portes au Christ, pour les ouvrir au diable, notre cœur était fermé à la vie éternelle : et parce que nous autres hommes, nous avions fermé notre cœur à la vie éternelle, et que nous ne pouvions voir le Verbe que voient les anges, le Seigneur notre Dieu s'ouvrait, par la croix, les cœurs des mortels, c'est ainsi qu'il frappait du tambour aux portes de la ville.

10. « Il se portait dans ses mains [2] ». Qui donc, mes frères, pourra comprendre que cela soit possible pour un homme ? Qui se porte dans ses mains ? Un homme peut être porté dans les mains d'un autre, jamais dans les siennes. Nous ne voyons donc pas que nous puissions l'entendre de David, dans le sens littéral ; mais nous le voyons pour le Christ. Car il se portait dans ses propres mains, quand il nous présentait son corps en disant : « Ceci est mon corps [3] ». Il portait alors son corps dans ses mains. C'est la profonde humilité de Notre-Seigneur qui est recommandée aux hommes. C'est elle qu'il nous exhorte à imiter et à faire paraître en notre vie, afin que nous renversions Goliath [4], et que, nous attachant à Jésus-Christ, nous puissions vaincre l'orgueil. « Il tombait contre les poteaux de « la porte [5] ». Que signifie, il se laissait tomber ? Il s'abaissait jusqu'à la plus profonde humilité. Que sont « ces poteaux de la porte ? » C'est le commencement de cette foi qui doit nous sauver. Nul ne peut se sauver s'il ne commence par croire, ainsi qu'il est dit dans le Cantique des cantiques : « Tu viendras, et « tu en passeras par le commencement de la « foi [6] ». Nous devons aller jusqu'à voir Dieu face à face, ainsi qu'il est écrit : « Mes bien-« aimés, nous sommes les enfants de Dieu ; « mais ce que nous devons être un jour ne

[1] I Rois, XXI, 13. — [2] I Rom. 31.

[1] Jean, X, 15.— [2] I Rois, XXI, 13.— [3] Matt. XXVI, 26.— [4] I Rois. XVII, 49. — [5] Id. XXI, 13. — [6] Cant. IV. 8, selon les LXX.

« paraît pas encore. Nous savons que quand il « viendra dans sa gloire, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel « qu'il est[1] ». Nous le verrons donc, mais quand ? Lorsque cette vie sera passée. Ecoute l'apôtre saint Paul : « Nous ne voyons Dieu « maintenant que comme dans un miroir et « sous des images, mais alors nous le verrons « face à face[2] ». Donc, avant de voir le Verbe face à face, comme le voient les anges, il faut encore nous tenir à ces portes, auxquelles heurta le Seigneur, en s'humiliant jusqu'à la mort[3].

11. Que signifie encore « sa salive qui dé« coulait sur sa barbe? » Ce fut principalement en ce point « qu'il changea son visage devant « Abimélech, ou Achis, qu'il quitta, et s'en « alla[4] ». Car il quitta ceux qui ne le comprenaient point. Chez qui s'en alla-t-il? Chez les Gentils. Pour nous, comprenons donc ce qu'ils ne purent comprendre. La salive découlait sur la barbe de David. Que désigne cette salive ? Des discours puérils, car les enfants laissent ainsi couler leur salive. Ces paroles : « Mangez ma chair, et buvez mon sang[1] », n'étaient-elles point des puérilités pour les Juifs ? Et néanmoins, ces puérilités cachaient sa force ; car la barbe est le symbole de la force ; et cette salive qui découlait sur sa barbe, que désignait-elle, sinon les paroles de faiblesse qui servent à voiler une grandeur infinie ? Votre sainteté, je le présume, a compris le titre du psaume; et si nous entrons dans l'explication du texte, il est à craindre que vos cœurs ne laissent échapper ce que vous avez entendu. Qu'il nous suffise d'avoir exposé ce titre au nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur ; comme c'est demain jour de dimanche, et que nous devons parler, réservons-nous pour demain, afin que vous écoutiez plus volontiers le texte du psaume.

[1] I Jean, III, 2. — [2] I Cor. XIII, 12. — [3] Philipp. II, 8. — [4] I Rois, XXI, 13.

[1] Matt. XXVI, 26.

DEUXIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME XXXIII.

DEUXIÈME SERMON. — DISPOSITIONS A L'EUCHARISTIE.

Bénir le Seigneur en tout temps, c'est le porter par l'humilité, c'est s'approcher de la vraie sagesse sans jalousie, parce qu'elle peut être aimée de tous ; les schismatiques ne la veulent que pour eux. Purifions notre intérieur, afin que Dieu nous éclaire, et nous comble de ses bénédictions intérieures.

1. Je ne doute nullement que ceux d'entre vous qui nous ont écouté hier, ne se souviennent de notre promesse. Il est temps d'acquitter notre dette avec le secours de Dieu. C'est lui qui nous a inspiré la promesse, lui aussi qui nous donnera de l'accomplir, mais nous vous serons toujours redevable de la charité. C'est la dette toujours acquittée et qui demeure toujours, selon cette parole de l'Apôtre : « Ne de« meurez redevables de rien à personne, sinon « de la charité mutuelle[1] ». Nous avons exposé hier le titre du psaume, et comme l'explication du texte nous eût retenus trop longtemps, nous avons ajourné cette explication. Ecoutons donc ce que le Saint-Esprit nous dit par la bouche de son Prophète, et qui, dans le cours du psaume, a rapport au titre que nous expliquions hier. Ceux qui n'y étaient pas, me le réclament comme une dette ; mais de peur que si je m'y étendais encore comme hier, je ne trompasse l'attente de ceux envers qui je dois m'acquitter de ma promesse, que ceux qui sont présents aujourd'hui, et qui étaient hier absents, comprennent mon résumé autant qu'ils pourront. Ah ! s'ils veulent me ques-

[1] Rom. XIII, 8.

tionner sur quelques points, mes oreilles seront prêtes à les écouter au nom du Christ, mais en d'autres moments, afin de ne pas employer à cela celui-ci.

2. Il est écrit au livre des Rois, disions-nous hier, que David, fuyant Saül, voulut s'abriter chez un roi de Geth, nommé Achis [1]. Mais comme ses exploits y furent connus, craignant que la jalousie ne portât ce roi, chez qui il s'était réfugié, à tramer contre lui quelque mauvais dessein, il contrefit l'insensé, et comme saisi de fureur, « il changea son visage »; et, comme il est écrit, « il était transporté, il battait du tambour à la porte de la ville, il était porté sur ses mains, il heurtait contre le seuil de la porte. Et le roi Achis dit : Pourquoi m'amener ce fou ? ai-je besoin d'un furieux ? » Et il le laissa aller, accomplissant ce qui est écrit : « Il contrefit son visage, et il le laissa, et il s'en alla ». Mais ce roi que David laissa, était Achis ; tandis que le titre du psaume porte : « Il contrefit son visage en présence d'Abimélech, et il le quitta et s'en alla ». Nous avons dit que ces changements de noms étaient symboliques, et que si le psaume répétait le même nom que l'histoire, nous aurions pu croire que le prophète racontait un fait, sans nous donner aucune prophétie figurative. Il y a donc une figure dans chacun des noms: car Achis veut dire: Comment est-ce? et Abimélech : Le royaume de mon Père. Il y a de l'ignorance à dire: Comment est-ce? c'est le mot d'un homme qui admire et qui ne sait pas. Quant au nom d'Abimélech, il désigne le royaume des Juifs, que le Christ peut appeler royaume de mon père, parce que David est son père selon la chair, et que David régnait sur le peuple Juif. C'est donc devant le royaume de son père, qu'il « changea son visage, et il le quitta et s'en alla », parce que c'était là que l'on sacrifiait selon l'ordre d'Aaron, et qu'il a établi depuis le sacrifice de son corps et de son sang, qu'il a quitté la nation juive, et qu'il s'en est allé chez les Gentils. Que signifie: « Il avait des transports [2] ?» Il était transporté d'amour. Quel amour est comparable à la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui, voyant notre infirmité, afin de nous délivrer de la mort éternelle, a subi lui-même la mort temporelle avec tant d'outrages et tant d'injures ? « Il frappait du tambour ». On ne fait un tambour qu'en étendant une peau sur du bois, et quand David frappait du tambour il figurait le Christ à la croix. « Il frappait du tambour à la porte de la cité ». Que seraient ces portes de la cité, sinon ces cœurs que nous avions fermés au Christ, et qu'il s'est ouverts par les coups de la croix ? « Il se portait sur ses mains ». Comment se portait-il sur ses mains? Quand il nous donnait son corps même et son sang, il tenait en ses mains ce que savent les fidèles ; il se portait lui-même en quelque sorte, quand il disait: « Ceci est mon corps [1] ». « Il heurtait contre le seuil de la porte [2] », c'est-à-dire, il s'humiliait. Car c'est là s'abaisser jusqu'au seuil de notre foi. Le seuil de la porte est le commencement de cette foi, qui a été le commencement de l'Eglise, pour arriver à la claire vue de Dieu : croire ce que l'on ne voit pas, c'est mériter de jouir de Dieu face à face. Tel est en peu de mots le titre du psaume. Ecoutons maintenant les paroles de cet insensé qui frappe du tambour aux portes de la ville.

3. « Je bénirai le Seigneur en tout temps, sa louange sera toujours en ma bouche [3] ». Ainsi dit le Christ, ainsi doit dire le chrétien ; puisque le chrétien est incorporé au Christ, et que le Christ ne s'est fait homme qu'afin que l'homme pût devenir un ange. C'est lui qui dit : « Je bénirai le Seigneur ». Quand le bénirai-je ? Quand il t'aura fait du bien. Sera-ce dans l'abondance terrestre ? Quand il y a profusion de froment, de vin, d'huile, d'or, d'argent, d'esclaves, de troupeaux ; lorsque cette santé mortelle demeure inaltérable et incorruptible, que tout ce qui naît dans tes domaines croît à souhait, qu'une mort prématurée n'enlève rien, que tout prospère dans ta maison, que tout tient de toutes parts, est-ce alors que tu béniras le Seigneur? Non : mais en tout temps; c'est-à-dire et dans ce moment, et lorsque cette prospérité, soit pour un temps, soit par l'ordre du Seigneur, sera troublée, que ces biens te seront enlevés, qu'ils éclôront plus rarement, qu'à peine éclos ils disparaîtront. Car voilà ce qui arrive, et ce qui amène la pauvreté, la disette, le labeur, la souffrance et la tentation. Mais toi, ô mon frère, qui as chanté : « Je bénirai le Seigneur en tout temps, sa louange sera toujours en ma bouche », bénis Dieu quand il te donne ces biens, bénis-le quand il te les enlève.

[1] I Rois, XXI, 10, etc. — [2] Id. 13.

[1] Matt. XXVI, 26. — [2] I Rois, XXI, 13. — [3] Ps. XXXIII, 2.

C'est lui qui les donne, c'est lui qui les retire ; mais il ne se retire point de celui qui le bénit.

4. Quel est toutefois l'homme qui bénit le Seigneur en tout temps, sinon l'homme qui est humble de cœur? Car c'est l'humilité que le Seigneur nous a enseignée dans son corps et dans son sang : s'il nous donne en effet son corps et son sang, il nous prêche l'humilité, ainsi qu'il est écrit dans cette histoire, et dans cette espèce de fureur de David, dont nous avons parlé. « Et la salive coulait sur sa « barbe [1] ». La lecture de l'Apôtre vous a expliqué la salive, mais elle coulait sur la barbe. Quelqu'un me dira : De quelle salive avons-nous entendu parler ? L'Apôtre qu'on vient de lire ne disait-il pas : « Les Juifs réclament des « miracles, et les Grecs cherchent la sagesse ? » Voilà ce qu'on a lu : « Pour nous, nous prê- « chons Jésus-Christ crucifié, (le voilà qui « frappe du tambour), scandale pour les Juifs, « folie pour les Gentils; mais pour ceux qui sont « appelés, Juifs ou Gentils, le Christ est la force « de Dieu, la sagesse de Dieu, car ce qui pa- « raît folie en Dieu est plus sage que les hom- « mes, et ce qui paraît faiblesse en Dieu, est plus « fort que les hommes [2] ». La salive était le symbole de la folie comme le symbole de la faiblesse. Mais la folie en Dieu est plus sage que la sagesse des hommes, et la faiblesse en Dieu plus forte que la force des hommes : que cette salive ne vous offusque point, mais faites attention qu'elle coule sur la barbe ; et si la salive est une marque d'infirmité, la barbe est un symbole de force. Le Christ a donc voilé sa force sous la faiblesse de la chair, et ce qui paraissait faiblesse en lui, était comme une salive, mais sa force était cachée à l'intérieur, comme sa barbe était souillée. Tout ceci nous prêche l'humilité. Sois donc humble, ô mon frère, si tu veux bénir le Seigneur en tout temps ; et que sa louange soit toujours en ta bouche. Car Job n'a pas seulement béni le Seigneur quand il regorgeait de ces biens, qui le rendaient, au dire de l'histoire, si heureux et si riche ; riche en troupeaux, en serviteurs, en palais, riche en postérité et en toutes choses. En un clin d'œil tout lui fut enlevé, et il vit ce que dit notre psaume, en s'écriant : « Le Seigneur l'a donné, le Sei- « gneur l'a ôté, comme il a plu au Seigneur, « ainsi il a été fait ; que le nom du Seigneur « soit béni [1] ». Voilà un homme qui vous donne l'exemple et qui bénit le Seigneur en tout temps.

[1] I Rois, XXI, 13. — [2] I Cor. I, 22-26.

5. Mais pourquoi l'homme bénit-il le Seigneur en tout temps? Parce qu'il est humble. Mais être humble, qu'est-ce donc ? C'est ne point rechercher la louange pour soi-même. Quiconque veut être loué pour lui-même, est orgueilleux. Mais où n'est point l'orgueil, là est l'humilité. Veux-tu donc n'être pas orgueilleux ? Afin de pouvoir être humble, dis ce qui suit : « Mon âme sera louée dans le « Seigneur ; que ceux qui sont doux l'enten- « dent, qu'ils partagent ma joie [2] ». Celui-là donc n'est pas doux, qui ne veut point être loué dans le Seigneur, mais il est opiniâtre, arrogant, enflé, superbe. Il faut au Seigneur une monture paisible, sois la monture du Seigneur, c'est-à-dire sois doux. Il s'assiéra sur toi, c'est lui qui veut te conduire ; ne crains pas de heurter ton pied ni de tomber dans l'abîme. Tu es infirme à la vérité, mais considère celui qui te dirige. Tu peux être le fils de l'ânesse, mais tu portes le Christ. Car ce fut sur le poulain de l'ânesse qu'il entra dans Jérusalem, et cet animal était doux. Or, était-ce l'animal que l'on chantait alors ? Etait-ce à lui que l'on chantait : « Hosanna , fils de « David , béni soit celui qui vient au nom « du Seigneur [3] ? » C'était l'ânon qui portait, mais c'était au Christ, qu'il portait, que s'adressaient les acclamations de ceux qui précédaient et de ceux qui suivaient. Cet animal disait peut-être : « Mon âme sera louée dans « le Seigneur ; que les hommes doux l'enten- « dent, et en soient dans l'allégresse ». Non, mes frères, cet ânon n'a jamais parlé de la sorte, mais que tel soit le langage du peuple dont il est la figure, si ce peuple veut porter le Seigneur. Ce peuple s'irritera-t-il d'être comparé à l'ânon qui est la monture du Seigneur Jésus ? et quelques hommes pleins d'enflure et d'orgueil, s'en viendront dire : Voilà qu'il fait de nous des ânes. Eh bien ! qu'il devienne l'âne du Seigneur celui qui me parlera de la sorte, mais qu'il ne soit ni le cheval ni le mulet qui n'ont point d'intelligence. Vous connaissez le psaume qui dit : « Ne ressem- « blez ni au cheval ni au mulet, sans enten- « dement [4] ». Le cheval et le mulet lèvent parfois la tête, et dans leur indocilité renversent leur cavalier. On les dompte avec le frein et

[1] Job, I, 21. — [2] Ps. XXXIII, 3. — [3] Matt. XXI, 9. — [4] Ps. XXXI, 9.

le mors, avec le fouet, jusqu'à ce qu'ils s'assouplissent, et portent leur maître; mais toi, avant même que ta bouche soit meurtrie par le mors, sois doux et porte ton Dieu : ne recherche point la louange pour toi-même, cherche-la pour celui que tu portes, et chante alors : « Mon âme sera louée devant le Seigneur ; que les hommes doux l'entendent, « et qu'ils s'en réjouissent » ; car si ce n'est point un homme doux et humble qui l'entend, loin de s'en réjouir, il s'en irrite : et tels sont ceux qui nous reprochent de les comparer à des ânes. Quant aux cœurs doux, puissent-ils écouter, et devenir ce qu'ils entendent !

6. Voyons la suite : « Louez le Seigneur « avec moi[1] ». Quel est celui qui nous engage à bénir le Seigneur avec lui ? Quiconque, mes frères, appartient au corps de Jésus-Christ ne doit pas avoir de plus grand soin que de faire bénir le Seigneur avec lui. Quel que soit cet homme, il aime le Seigneur. Et une manière de lui témoigner son amour, c'est de ne point porter envie à ceux qui l'aiment aussi bien que lui. Celui qui est épris d'un amour charnel, ressent nécessairement dans cet amour le poison amer de la jalousie; et s'il tient à voir dans une hideuse nudité, la créature qu'il poursuit d'un amour criminel, voudrait-il qu'un autre la vît aussi ? Il serait nécessairement dévoré de jalousie contre celui qui l'aurait vue également. Pour une femme, un préservatif de la chasteté, c'est de n'être vue que par celui qui en a le droit, mais par aucun autre, ou même par celui-là non plus. Mais il n'en est pas ainsi de la sagesse divine : nous la verrons face à face, nous la verrons tous, et sans jalousie. Elle se montre à tous, et pour tous elle demeure toujours pure et toujours chaste. Ceux qui la voient se changent en elle, et jamais elle ne se change en eux. C'est elle qui est la vérité, elle qui est Dieu. Or, avez-vous jamais ouï dire, mes frères, que Dieu subisse des changements ? La vérité s'élève par-dessus tout, c'est le Verbe de Dieu, la sagesse de Dieu par qui tout a été fait ; elle a des cœurs qui sont épris d'elle. Mais que dit celui qui l'aime avec transport ? « Bénissez « avec moi le Seigneur ». Que je ne sois point le seul à bénir Dieu, le seul à l'aimer, le seul à l'étreindre dans ma joie ; et si je veux l'étreindre , je n'ai point à redouter qu'un autre ne trouve plus où poser sa main. Telle est l'ampleur de cette sagesse, que toutes les âmes peuvent s'y attacher et en jouir. Que dirai-je encore, mes frères ? Honte à ceux qui aimeraient Dieu de manière à l'envier aux autres ! Des hommes sans mœurs se passionnent pour un cocher, et quiconque aime un cocher ou un chasseur, voudrait que chacun l'aimât avec lui ; il presse, il engage : Aimez donc avec moi ce comédien, aimez avec moi telle ou telle infamie. Il crie au milieu du peuple, il veut que l'on partage son amour pour la honte ; et un chrétien ne crierait point dans l'Eglise pour inviter à aimer avec lui la divine vérité ? Stimulez donc parmi vous l'amour, mes frères, et criez à chacun des vôtres : « Bénissez avec moi le Seigneur ». Soyez tous dans cette émulation, autrement à quoi bon chanter des psaumes, et vous les expliquer ? Si vous aimez Dieu, entraînez à l'amour de Dieu tous ceux qui vous sont unis, tous ceux qui partagent votre demeure : si vous aimez le corps de Jésus-Christ ou l'unité de l'Eglise, entraînez-les à jouir de Dieu, et dites avec allégresse : « Bénissez avec moi le Seigneur ».

7. « Et louons ensemble la sainteté de son « nom[1] ». Qu'est-ce à dire : « Louons en« semble ? » Louons d'un commun accord, ainsi qu'on lit dans beaucoup d'exemplaires. « Bénissez avec moi le Seigneur, chantons la « sainteté de son nom à l'unanimité ». Mais dire « ensemble », ou dire « d'un commun « accord », c'est toujours le même sens. Entraînez donc dans cet amour tous ceux que vous pourrez ; exhortez, portez, suppliez, instruisez, rendez raison, avec douceur et bonté, entraînez-les à l'amour, afin que s'ils bénissent le Seigneur, ils le bénissent de concert. Les gens de Donat s'imaginent bénir le Seigneur ; mais que leur a fait le reste du monde ? Disons-leur donc, mes frères : « Bénissez le « Seigneur avec nous, chantez ses louanges « d'un commun accord ». Pourquoi vous séparer pour bénir le Seigneur ? Il est le seul Dieu, pourquoi voulez-vous lui faire deux peuples ? pourquoi séparer le corps du Christ ? Nous savons tous qu'il fut attaché à la croix alors qu'il frappait du tambour, et que sur la croix il rendit l'esprit; et quand vinrent ceux qui l'y avaient suspendu, ils trouvèrent qu'il était déjà mort, et ils ne lui brisèrent point les jambes ; mais ils les rompirent aux larrons

[1] Ps. XXXIII. 4.

[1] Ps. XXXIII, 4.

qui vivaient encore sur la croix [1], afin de hâter leur mort par cette nouvelle douleur, et de les descendre de la croix, comme c'était l'ordinaire pour les crucifiés. Le persécuteur vint donc et trouva que le Seigneur avait paisiblement rendu l'esprit, selon sa propre parole : « J'ai le pouvoir de livrer ma vie [2] ». Pour qui donc a-t-il donné sa vie ? Pour tout le peuple, pour son corps entier. Ainsi voici un bourreau, qui ne brise point les jambes à Jésus : mais Donat vient et fait une rupture dans l'Eglise du Christ. Sur la croix, entre les mains des bourreaux, le corps de Jésus-Christ demeure dans son intégrité, et le corps de l'Eglise ne demeure pas dans son intégrité entre les mains des chrétiens. Faisons donc entendre nos cris, mes frères, et des gémissements aussi profonds qu'il nous sera possible, et disons : « Bénissez avec moi le « Seigneur, et chantons de concert son saint « nom ». C'est là ce que leur crie l'Eglise : c'est la voix de l'Eglise appelant ainsi les dissidents. D'où vient leur séparation ? de l'orgueil. Mais Jésus-Christ nous enseigne l'humilité par l'institution de son corps et de son sang : c'est là, comme nous l'avons dit à votre sainteté, le sujet que célèbre ce psaume, où il s'agit du corps et du sang du Christ, et où l'on nous représente cette humilité profonde à laquelle le Christ a bien voulu s'abaisser pour nous.

8. « J'ai cherché le Seigneur, et il m'a « exaucé [3] ». Où a-t-il exaucé ? à l'intérieur. Où donne-t-il sa grâce ? à l'intérieur. C'est là que tu pries, là que tu es exaucé, là que tu obtiens le bonheur. Tu as prié, tu as été exaucé, tu es heureux ; et celui qui est près de toi ne le sait point. Tout s'est fait dans le secret, selon cette parole du Seigneur dans l'Evangile : « Entrez dans votre chambre, « fermez-en la porte, priez en secret, et votre « Père, qui voit dans le secret, vous le ren- « dra [4] ». Mais entrer dans votre chambre, c'est entrer dans votre cœur. Bienheureux ceux qui rentrent avec joie dans leur cœur, et qui n'y trouvent rien de mauvais. Que votre sainteté considère bien ceci : voyez qu'ils ne rentrent qu'à regret dans leur maison, ceux qui ont une épouse méchante, mais qu'ils s'en vont sur la place publique prendre leurs ébats, et qu'ils s'attristent quand l'heure est venue pour eux de rentrer au logis ; car ils n'y peuvent rentrer que pour y trouver l'ennui, les murmures, l'amertume et le trouble ; puisqu'une maison ne peut être bien réglée, quand il n'y a point de paix entre le mari et la femme, et que l'on est mieux à se promener au dehors. Si donc il est triste en rentrant à son logis d'avoir toujours à redouter de la part des siens le trouble et le bouleversement ; combien plus encore sont malheureux ceux qui n'osent rentrer dans leur conscience, de peur d'y rencontrer le trouble et les remords du péché ! Purifiez donc votre cœur, afin de pouvoir y rentrer volontiers. « Bienheureux ceux dont le cœur est pur, car « ils verront Dieu [1] ». Otez-en les souillures des désirs mauvais, ôtez-en la tache de l'avarice, l'infection des pratiques superstitieuses, ôtez-en les sacriléges et les pensées honteuses ; ôtez-en la haine, je ne dis pas contre vos amis, mais encore contre vos ennemis ; ôtez-en tout cela, et alors vous pourrez rentrer dans votre cœur et y trouver de la joie. Quand vous commencerez à goûter cette joie, vous trouverez aussi dans la pureté du cœur un parfum délicieux, et l'excitation à la prière ; de même qu'en arrivant dans un lieu où règne le silence, où tout est calme et respire la propreté, vous dites aussitôt : Prions ici ; la décence du lieu vous porte à croire que Dieu y exaucera vos prières. Si donc la propreté d'un lieu visible a pour vous tant d'attraits, comment n'êtes-vous point révolté des immondices de votre cœur? Entrez-y donc, purifiez-le complétement, levez les yeux vers Dieu, et aussitôt il vous exaucera. Crie donc, ô mon frère, et dis en ton cœur : « J'ai cher- « ché le Seigneur, et il m'a exaucé, et il m'a « délivré de toutes mes tribulations ». Pourquoi ? Une fois que tu seras éclairé, et que ta conscience commencera par s'améliorer ici-bas, des tribulations te sont réservées, parce qu'il restera toujours en toi quelque faiblesse, jusqu'à ce que la mort soit absorbée par sa victoire, et que ce corps mortel soit revêtu d'immortalité [2] : il est donc nécessaire que tu sois châtié en cette vie, il est nécessaire que tu aies toujours quelques tentations à vaincre. Mais un jour Dieu purifiera tout, et te délivrera de tes afflictions. Cherche-le seulement.

9. « J'ai cherché le Seigneur et il m'a « exaucé ». Donc ceux qui ne sont point exau-

[1] Jean, XIX, 32, 33. — [2] Jean, X, 18. — [3] Ps. XXXIII, 5. — [4] Matt. VI, 6.

[1] Matt. V, 8. — [2] I Cor. XV, 54.

cés, n'ont point cherché le Seigneur. Que votre sainteté veuille m'écouter. Le Prophète ne dit point : J'ai cherché de l'or chez le Seigneur, et il m'a écouté ; j'ai cherché une longue vieillesse dans le Seigneur, et il m'a exaucé ; j'ai cherché tel ou tel objet dans le Seigneur, et il m'a exaucé. Autre chose est de chercher quelque chose dans le Seigneur, et autre de chercher le Seigneur lui-même. « J'ai cherché le Seigneur », dit-il, « et il m'a « exaucé ». Mais lorsque dans tes prières tu dis à Dieu : Envoyez la mort à celui-là, qui est mon ennemi ; ce n'est point là chercher le Seigneur, c'est là t'établir en juge de ton ennemi, et faire de Dieu un bourreau à tes ordres. Que sais-tu, si l'homme dont tu demandes la mort n'est pas meilleur que toi, par cela même qu'il ne demande pas la tienne ? Ne va donc demander à Dieu rien qui ne soit Dieu, mais cherche Dieu lui-même, et il t'exaucera, et tu parleras encore, qu'il te dira : « Me voici [1] ». Qu'est-ce à dire : Me voici ? Voici que je suis présent, que veux-tu ? quelle est ta demande ? Toute autre chose que je puisse te donner, est moins que moi ; mais possède-moi, jouis de moi, étreins-moi de ton amour, tu ne le peux encore dans tout ce que tu es ; touche-moi du moins par la foi, et tu t'attacheras à moi, dit le Seigneur, et je te déchargerai de tes autres fardeaux ; afin que tu sois entièrement uni à moi, quand ce qu'il y a de mortel en toi sera devenu immortel [2] ; afin que tu sois égal à mes anges [3], et que tu voies toujours ma face, et que tu sois dans la joie, et que nul ne t'enlève ta joie [4] ; car tu as cherché le Seigneur, et il t'a exaucé, et t'a délivré de toutes tes afflictions.

10. Nous avons déjà dit quel est celui qui nous exhorte, cet amant qui ne veut pas seul étreindre l'objet de son amour, et qui dit : « Approchez de lui, et vous serez éclairés ». Il dit ce qu'il a éprouvé lui-même. Que dit l'homme spirituel qui appartient au corps de Jésus-Christ, ou bien Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même dans son humanité, ce chef qui exhorte les autres membres ? « Approchez « de lui et vous serez illuminés [5] ». Ou plutôt, c'est un chrétien qui vit de l'esprit, qui nous invite à nous approcher de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Du moins approchons de lui, afin d'être éclairés, et non comme les Juifs, pour être plongés dans les ténèbres. Ils l'ont donc approché pour le crucifier, mais nous, approchons-nous de lui, pour recevoir son corps et son sang. Le crucifié les a couverts de ténèbres ; et nous, en mangeant la chair et en buvant le sang du crucifié, soyons dans la lumière. « Approchez-vous de lui, et vous serez « illuminés ». C'est aux Gentils que s'adressent ces paroles. Le Christ à la croix était au milieu des Juifs, qui le voyaient et le traitaient cruellement ; les Gentils n'étaient point là, et voilà que ceux qui étaient dans les ténèbres se sont approchés, et ceux qui ne voyaient pas ont été remplis de lumière. Comment s'approchent les Gentils ? En le suivant par la foi, en exhalant les désirs de leurs cœurs, en le poursuivant par l'amour. Tes pieds sont ton amour. Marche sur deux pieds, ne sois point boiteux. Quels sont ces deux pieds ? les deux préceptes de l'amour de Dieu et du prochain. Sur ces deux pieds, cours à Dieu, approche-toi de lui, car lui-même t'engage à courir, et il ne t'a donné sa lumière, que pour te donner le moyen de le suivre d'une manière admirable et divine ! « Car vos visages « ne rougiront point. Approchez de lui », dit le Prophète, « et vous serez éclairés ; et vos vi- « sages n'auront point à rougir [1] ». Il n'y aura pour rougir, que le visage de l'orgueilleux. Pourquoi ? parce qu'il veut être élevé, et qu'il rougit quand il doit dévorer un affront, subir quelque humiliation, quelque disgrâce du monde, ou quelque affliction. Mais ne craignez pas, approchez-vous de lui, et vous ne rougirez point. Qu'un ennemi vous nuise, il paraît avoir la supériorité sur vous, aux yeux des hommes ; et néanmoins vous lui êtes supérieur devant Dieu. Je l'ai fait prendre, je l'ai enchaîné, je l'ai fait mourir. Quelle supériorité ne se donnent point ceux qui tiennent ce langage ! Quelle supériorité ne se croyaient point les Juifs, quand ils souffletaient le Seigneur, quand ils lui crachaient au visage, quand ils frappaient sa tête d'un roseau, quand ils le revêtaient d'une tunique dérisoire ! Comme ils se croyaient forts ! Il paraissait faible au contraire, celui qui heurtait contre le seuil de la porte [2], mais il ne rougissait point. Il était la lumière véritable, qui éclaire tout homme venant en ce monde [3]. Comme il n'y a point de confusion pour cette lumière, de même ceux qu'elle éclaire ne

[1] Isa. LXV, 24. — [2] I Cor. XV, 54. — [3] Matt. XXII, 30. — [4] Jean, XVI, 22 — [5] Ps. XXXIII, 6.

[1] Ps. XXXIII, 6. — [2] I Rois, XXI, 13. — [3] Jean, I, 9.

seront point confondus. « Approchez donc de « lui, et soyez éclairés, et vos visages n'auront « point à rougir ».

11. Mais, dira quelqu'un, comment s'approcher de Dieu ? Tant de maux, tant de fautes pèsent sur moi, tant de crimes rugissent dans ma conscience, comment oserai-je approcher de Dieu ? Comment ? En t'humiliant par la pénitence. Mais, dis-tu, je rougis de faire pénitence. Approche donc du Seigneur, et tu seras éclairé, et ton front ne rougira point. Si la crainte de rougir te détourne de la pénitence, et que la pénitence te rapproche de Dieu ; ne vois-tu pas que tu portes sur ton visage la peine de ton péché, puisque ton front a rougi, précisément parce qu'il n'approche pas de Dieu : et qu'il n'en approche point, parce qu'il ne veut point faire pénitence ? C'est là ce qu'affirme le Prophète : « Le pauvre a crié, et le Seigneur l'a exaucé [1] ». Il t'enseigne la manière d'être exaucé. C'est parce que tu es riche que Dieu ne t'exauce pas. Peut-être as-tu crié sans être exaucé, écoute pourquoi. « Ce pauvre a crié, et Dieu « l'a exaucé ». Sois donc pauvre, afin de crier, et le Seigneur t'exaucera. Comment crier dans ma pauvreté ? diras-tu. Ne présume point de tes propres forces, quelles que soient tes richesses ; comprends enfin que tu es dans l'indigence, et que cette indigence doit durer tant que tu ne posséderas pas celui qui doit t'enrichir. Comment le Seigneur l'a-t-il exaucé ? « En le sauvant », dit le Prophète, « de toutes les tribulations ». Comment l'a-t-il sauvé de toutes les tribulations ? « L'ange du « Seigneur se placera autour de ceux qui le « craignent, et il les délivrera [2] ». Voilà ce qui est écrit, mes frères, et non point comme portent certains exemplaires peu exacts : « Le « Seigneur placera son ange autour de ceux « qui le craignent » ; mais bien : « L'ange du « Seigneur campera autour de ceux qui le « craignent, et les délivrera ». Quel est celui qu'il appelle l'ange du Seigneur, et qui doit camper autour de ceux qui le craignent pour les délivrer ? Jésus-Christ Notre-Seigneur est appelé dans les prophéties, l'ange du grand conseil, le messager du grand conseil, ainsi le désignent les Prophètes [3]. C'est donc l'ange du grand conseil, ou ce messager, qui campera autour de ceux qui le craignent, afin de les délivrer. Ne craignez point d'échapper à sa vigilance ; partout où vous craindrez le Seigneur, cet ange vous découvrira, et campera autour de vous afin de vous délivrer.

12. Voilà que le Prophète parle maintenant avec clarté de ce sacrement dans lequel il se portait dans ses mains. « Goûtez et voyez com« bien le Seigneur est doux [1] ». Le psaume ne commence-t-il pas à s'expliquer, et à te montrer cette espèce de folie et de fureur calme, cette folie sage, cette sobre ivresse de ce David, qui désignait en figure je ne sais quel mystère, lorsque dans la personne d'Achis, les Juifs lui dirent : « Comment cela se peut-il [2] ? » Rappelle-toi que le Seigneur disait : « Celui qui ne « mange point ma chair et ne boit point mon « sang, n'aura pas en soi la vie [3] ». Et ceux qui appartenaient au royaume d'Achis, ou à l'erreur et à l'ignorance, que répondirent-ils ? « Comment celui-ci pourra-t-il nous donner « sa chair à manger [4] ? » Si tu l'ignores, goûte, et vois combien le Seigneur est doux : si tu ne le comprends point, tu es le roi Achis. David changera sa face, et il te quittera, il se retirera de toi pour s'en aller.

13. « Bienheureux l'homme qui espère en « lui [5] ! » Est-il besoin d'expliquer longuement cette phrase ? Quiconque n'espère pas dans le Seigneur, est misérable. Et qui n'espère point dans le Seigneur ? Celui qui espère en lui-même. Souvent même, ce qui est pire, mes frères, ne l'oubliez point, c'est que les hommes ne veulent point espérer en eux-mêmes, mais dans d'autres hommes. Tant que vivra Gaius Séius, disent-ils, on ne peut rien me faire. Souvent on parle ainsi d'un homme déjà mort. On dit dans cette ville : Tant que cet homme vivra, je n'ai rien à craindre, et souvent alors cet homme est mort dans une autre ville. Cependant il n'y a rien de plus commun que ce langage, et les hommes ne disent point : Je crois en Dieu, qui ne te permettra point de me nuire. Ils ne disent point : Je me confie en Dieu, parce que s'il te donne quelque pouvoir sur moi, il ne t'en donnera point sur mon âme. Mais quand ils disent : J'en jure par le salut de cet homme, d'abord ils ne veulent pas le salut véritable, et de plus ils font tort à ceux dont ils espèrent le salut pour eux-mêmes.

14. « Craignez le Seigneur, vous tous qui « êtes ses saints, parce que rien ne manque

[1] Ps. XXXIII, 7. — [2] Id. 8. — [3] Isa. IX, 6, selon les LXX.

[1] Ps. XXXIII, 9. — [2] I Rois, XXI, 11. — [3] Jean, VI, 54. — [4] Id. 53. — [5] Ps. XXXIII, 9.

« à ceux qui le craignent [1] ». La crainte de souffrir la disette, c'est là ce qui en détourne beaucoup de la crainte de Dieu. On leur dit : Ne fraudez personne ; et ils répondent : Comment vivrai-je ? Ma profession ne se peut exercer sans quelque fraude, il faut tromper quelque peu dans le négoce. Mais Dieu punit la fraude : crains donc le Seigneur. Mais si je crains le Seigneur, je ne pourrai vivre. « Crai« gnez le Seigneur, ô vous qui êtes ses saints, « car rien ne manque à ceux qui le crai« gnent ». Il promet l'abondance à celui qui le craint, et qui hésite à le servir, dans l'appréhension d'être privé du superflu. Eh quoi ! le Seigneur qui t'alimente lorsque tu le négliges, t'abandonnera quand tu le crains ? Sois donc sage, et garde-toi de dire : Un tel est riche et moi je suis pauvre ; je crains le Seigneur, et celui-là qui ne le craint pas, quels biens n'a-t-il pas amassés, tandis que ma crainte m'a laissé dans l'indigence ! Ecoute bien ce qui suit : « Les riches ont éprouvé l'indigence « et la faim, mais ceux qui cherchent le Sei« gneur, auront tous les biens en abondance [2] ». Ces paroles te paraissent trompeuses en les prenant à la lettre ; car tu vois beaucoup de riches impies mourir au milieu de leurs richesses, et n'éprouver point la pauvreté pendant leur vie ; tu les vois vieillir et arriver à la fin de leur vie, parmi leurs grandes richesses ; on leur fait des pompes funèbres avec une grande magnificence ; au milieu des pleurs de leur famille on les conduit dans un riche tombeau, eux qui sont morts sur un lit d'ivoire ; et toi, qui connais peut-être les déréglements et les crimes d'un tel homme, tu dis en ton âme : Je sais ce qu'il a fait ; et néanmoins il a vieilli, il est mort dans son lit, les siens le conduisent à la tombe, et on lui fait de si grandes funérailles : et moi, je connais ce qu'il a fait, et l'Ecriture m'en impose, elle me trompe, quand j'entends et quand je chante : « Les riches ont éprouvé « l'indigence et la faim ». Quand cet homme a-t-il été pauvre, et quand dans l'indigence ? « Mais ceux qui cherchent le Seigneur, auront « tous les biens en abondance ». Chaque matin je me rends à l'Eglise, chaque jour je fléchis le genou, chaque jour je cherche le Seigneur, et pourtant je ne possède aucun bien : tel autre s'est peu soucié du Seigneur, et il est mort dans de grandes richesses. C'est là le nœud du scandale qui étouffe celui qui pense de la sorte. Il cherche sur la terre un aliment périssable, et ne cherche point dans le ciel une véritable récompense ; il donne tête baissée dans le filet du diable, qui lui presse la gorge, le pousse au mal, et lui fait imiter ce riche qu'il voit mourir parmi tant de richesses.

15. Loin de toi donc d'entendre ainsi ces paroles. Comment les entendrai-je ? des biens spirituels. Où sont-ils ? C'est le cœur qui les voit et non les yeux. Mais je ne vois pas ces biens ? Quiconque les aime, les voit. Je ne vois point la justice ? Elle n'est pas de l'or, elle n'est pas de l'argent. Si elle était de l'or, tu la verrais ; mais parce qu'elle est la foi, tu ne la vois point. Et si tu ne vois point la foi, pourquoi donc aimes-tu un serviteur fidèle ? Interroge tes sentiments, et vois quel est le serviteur que tu aimes. Tu as peut-être un serviteur d'une belle figure, d'une haute stature, d'un port élégant ; mais il est fripon. méchant et fourbe : tu en as un autre, qui est peut-être petit de taille, désagréable de visage, et au teint basané, mais fidèle, économe et sobre ; examine bien, je t'en prie, celui que tu préfères. Les yeux du corps donneront la préférence au serviteur fourbe, mais bien fait ; mais les yeux du cœur au serviteur fidèle, mais disgracié. Tu vois donc ce que tu désires qu'un autre te rende, c'est-à-dire la bonne foi, c'est à toi à la lui rendre aussi. Pourquoi ressens-tu de l'affection pour celui qui se montre fidèle, et as-tu des éloges pour des qualités que voient seulement les yeux du cœur ? Seras-tu donc pauvre, quand tu seras comblé de ces richesses spirituelles ? Etait-ce donc pour tel autre une grande richesse, qu'un lit d'ivoire ? et tu te crois pauvre, quand le lit de ton cœur étale comme des perles ces vertus de justice, de vérité, de charité, de foi, de patience, de mansuétude ! Examine tes richesses, si tu possèdes ces vertus, et compare-les aux grands biens des riches. Mais celui-ci, dans son négoce, trouve des mules de grand prix et les achète ; si la foi pouvait se vendre, à quel prix n'en achèterais-tu pas ? Et cependant Dieu a voulu te la donner gratuitement, et tu ne l'en remercies pas. L s riches sont donc dans la disette, ils sont dans la pauvreté ; et ce qui est pire encore, ils n'ont pas un morceau de pain. Je ne veux pas dire qu'ils n'ont ni or ni argent, quoique souvent même ils en man-

[1] Ps. XXXIII. 10. — [2] Id. 11.

quent. Combien cet autre n'en avait-il pas? et en a-t-il été rassasié ? Il est donc mort pauvre, puisqu'il voulait encore acquérir plus qu'il n'avait. Mais ils n'ont pas un morceau de pain. Comment n'ont-ils pas de pain ? Si tu ne connais pas le vrai pain, le pain te dit lui-même : « Je suis le pain vivant, descendu du « ciel [1] » ; et encore : « Bienheureux ceux qui « ont faim et soif de la justice, parce qu'ils « seront rassasiés [2] ». « Mais ceux qui cher« chent le Seigneur auront les biens en abon« dance ». Oui, les biens dont nous avons parlé.

16. « Venez, mes enfants, écoutez-moi, je « vous enseignerai la crainte de Dieu [3] ». Vous pensez, mes frères, que c'est moi qui vous parle : croyez que c'est David qui vous parle de la sorte, croyez que c'est l'Apôtre qui vous parle, ou plutôt croyez que c'est Jésus-Christ qui vous dit : « Venez, mes enfants, « écoutez-moi ». Ecoutons-le donc ensemble, écoutez-le par ma bouche : il veut nous enseigner dans son humilité, ce fou divin, qui frappait du tambour, il veut nous enseigner. Et que dit-il? « Venez, mes enfants, écoutez« moi, je vous enseignerai la crainte de Dieu ». Qu'il nous enseigne donc, prêtons-lui l'oreille, ouvrons surtout notre cœur. N'ouvrons pas des oreilles de chair, pour lui fermer nos cœurs, mais, comme le dit l'Evangile : « Que « celui-là entende qui a des oreilles pour en« tendre[4] ». Qui refuserait d'entendre le Christ qui nous instruit par son Prophète ?

17. « Quel est l'homme qui souhaite la vie, « et qui soupire après des jours heureux [5] ? » Voilà ce qu'il demande. Chacun d'entre vous ne répond-il pas : C'est moi ? En est-il un seul d'entre vous pour ne souhaiter pas la vie, c'est-à-dire, qui ne veuille vivre, et ne soupire après des jours heureux? N'est-ce point là ce que vous dites chaque jour dans vos murmures : Combien dureront ces misères? Chaque jour va de mal en pire. Nos ancêtres avaient des jours plus beaux, des jours plus heureux. Si tu pouvais interroger tes pères, tu les entendrais se plaindre aussi de leur temps; ils te diraient dans leurs murmures : Nos pères étaient heureux, nous voilà misérables, nous avons des jours mauvais : le règne d'un tel était déplorable, nous avions cru qu'à sa mort nous aurions un peu de relâche, et nous sommes plus mal encore. O Dieu, faites luire pour nous d'heureux jours ! « Quel « est l'homme qui souhaite la vie, et qui sou« pire après des jours heureux? » Qu'il ne cherche point le bonheur ici-bas. Ce qu'il cherche est bien, mais il ne le cherche pas où il réside. Si vous cherchez un homme dans un pays qu'il n'habite pas, on vous dira : Vous cherchez un homme de bien, vous cherchez un grand homme, cherchez-le, mais pas ici, vous le chercherez vainement en ces contrées, vous ne l'y trouverez jamais. Vous cherchez des jours heureux, cherchons-les ensemble, mais non pas ici-bas. Et pourtant nos pères en avaient. Vous vous trompez, tous ont souffert en cette vie. Lisez les Ecritures; Dieu les a fait écrire afin qu'elles fussent pour nous une consolation. Au temps d'Elie, il y eut une grande famine, et nos pères en souffrirent cruellement. Des têtes d'ânes morts se vendaient à prix d'or, on tuait ses propres enfants pour les manger; deux femmes résolurent ensemble de tuer leurs fils et de les manger : l'une tua son fils et toutes deux le mangèrent; l'autre ensuite ne voulut plus tuer son enfant, et celle qui la première avait tué le sien, l'exigeait pourtant; ce procès fut porté devant le roi, elles comparurent devant lui, plaidant le meurtre de leurs enfants [1]. Que Dieu éloigne de nous ce que nous lisons de ces mets horribles. Mais dans le monde il y aura toujours des moments malheureux, et tous les jours seront heureux en Dieu. Abraham eut des jours heureux, mais dans l'intérieur de son cœur. Il eut des jours mauvais, quand la famine l'obligea de changer de pays pour chercher des vivres [2]. Tous ont cherché comme lui. Paul avait-il des jours heureux, lui qui souffrait « la faim, « la soif, le froid, la nudité [3] ? » Mais que les serviteurs s'apaisent : le Seigneur lui-même n'eut point des jours heureux en ce monde, lui qui dut passer par les affronts, par les injures, par la croix, et par tant d'autres maux.

18. Que le chrétien ne murmure donc point, qu'il considère celui dont il suit les traces. Mais s'il veut des jours heureux, qu'il entende le divin docteur qui lui dit : Venez, « mes enfants, écoutez-moi, je vous ensei« gnerai la crainte de Dieu ». Que veux-tu, ô chrétien? La vie et des jours heureux. Ecoute

[1] Jean, VI, 41. — [2] Matt. V, 6. — [3] Ps. XXXIII, 12. — [4] Matt. XI, 15. — [5] Ps. XXXIII, 13.

[1] IV Rois, VI, 2[illegible]. — [2] Gen. XII, [illegible]. — [3] II Cor. [illegible]

et agis : « Préserve ta langue du mal [1] ». Oui, fais cela. Je ne veux point, dit l'homme du fond de sa misère, je ne veux point interdire le mal à ma langue, et pourtant je veux la vie et des jours heureux. Si un homme de peine te disait : Je ravage ta vigne, et je veux encore un salaire ; tu m'as amené à ta vigne afin de la tailler, de l'ébourgeonner, j'en coupe tous les bois fruitiers, j'énerve les branches vigoureuses, afin que tu n'y puisses rien recueillir, et quand j'aurai fait cela, tu me paieras mon travail. Ne dirais-tu point que cet homme est insensé ? Ne le chasserais-tu pas de chez toi, avant qu'il prenne la serpe en main ? Tels sont les hommes qui veulent faire le mal, commettre le parjure, blasphémer Dieu, murmurer, s'adonner à la fraude, à l'intempérance, aux procès, à l'adultère, user d'amulettes, consulter les devins, et avoir des jours heureux. On lui dit : Tu ne peux, en commettant le mal, revendiquer la récompense du bien. Si tu es injuste, le Seigneur le sera-t-il aussi? Que ferai-je donc? Et que veux-tu ? Je veux la vie, je veux des jours heureux. « Préserve donc ta langue du mal, et que tes lèvres ne distillent point la fraude » ; c'est-à-dire, que nul ne soit victime de ta fraude, nul de tes mensonges.

19. Mais que signifie : « Détourne-toi du mal [2] ? » C'est peu de ne nuire à personne, de ne tuer personne, de ne commettre ni vol, ni fraude, ni adultère, et de ne faire aucun faux témoignage. « Détourne-toi du mal » ; mais à peine en es-tu détourné que tu dis : Je suis en sûreté, j'ai tout fait, j'aurai la vie, je verrai des jours heureux. Non-seulement « détourne-toi du mal »; mais, « fais le bien ». C'est peu de ne dépouiller personne, il faut vêtir le pauvre. Ne pas dépouiller, c'est éviter le mal; mais tu ne feras le bien qu'à la condition de recevoir l'étranger dans ta demeure. Donc, évite le mal, afin de faire le bien. « Cherche la paix, et suis-la ». Il ne te dit point : Tu auras la paix ici-bas, mais : Cherche-la et poursuis-la. Où la chercher ? Où elle s'est retirée. Notre paix, c'est le Seigneur qui est ressuscité, qui est monté aux cieux. « Cherche donc la paix et poursuis-la » : car à la résurrection, ce qu'il y a de mortel en toi sera changé, et tu embrasseras cette paix que nul ne pourra troubler. La paix sera parfaite pour toi, puisque tu ne souffriras plus la faim. C'est le pain qui fait la paix ici-bas ; ôte le pain, et vois quelle guerre tu ressentiras en tes entrailles. Pourquoi donc les justes ont-ils à gémir ici-bas, mes frères? C'est afin de vous apprendre qu'en cette vie nous cherchons la paix, et que nous l'obtiendrons à la fin seulement. Mais essayons de l'avoir en partie en cette vie, afin de l'avoir entièrement dans l'autre. Qu'est-ce à dire en partie? Soyons en bonne harmonie, aimons notre prochain comme nous-mêmes. Aie donc pour ton frère le même amour que pour toi-même, sois en paix avec lui. Mais il est impossible de bannir toute espèce de rixe, comme on en voit s'élever entre des frères, et même entre des saints, comme il s'en éleva entre Barnabas et Paul [1], mais qui n'allaient point jusqu'à éteindre la charité, jusqu'à étouffer la concorde. Car tu es souvent en désaccord avec toi-même, et néanmoins tu n'as pas de haine pour toi. Quiconque a du repentir est en désaccord avec lui-même. Il a péché, il rentre en lui-même, il se fâche d'avoir agi de la sorte, d'avoir fait cette faute. Il est donc en désaccord avec lui-même, mais ce désaccord doit rétablir l'harmonie. Vois de quelle manière un juste se querelle, et se dit : « Pourquoi cette tristesse, « ô mon âme, et pourquoi me troubler? Espère dans le Seigneur, parce que je le confesserai encore [2] ». Si donc il dit à son âme : « Pourquoi me troubler? » c'est qu'elle lui causait du trouble. Il voulait peut-être souffrir pour le Christ, et son âme s'en affligeait. Et lui qui le savait, et qui disait : « Pourquoi donc, ô mon âme, t'attrister et me troubler ? » n'était pas en paix avec lui-même ; mais il était uni d'esprit au Christ, afin que son âme le suivît, et qu'elle ne le troublât plus. Donc, mes frères, cherchez la paix. « Je vous parle de la sorte », dit le Seigneur, « afin que vous ayez la paix en moi ; je ne vous promets point la paix sur la terre [3] ». Il n'y a en cette vie ni paix véritable, ni tranquillité. On nous promet la joie de l'immortalité, et la société des anges. Mais quiconque ne l'aura point cherchée pendant cette vie, ne la possédera point, quand elle doit nous échoir.

20. « Les yeux du Seigneur sont sur les « justes [4] ». Bannis donc toute crainte, et travaille ; les yeux du Seigneur sont sur toi.

[1] Ps. xxxiii, 14. — [2] Id. 15.

[1] Act. xv, 39. — [2] Ps. xlii, 5. — [3] Jean, xvi, 33. — [4] Ps. xxxiii, 16.

« Et ses oreilles attentives à tes prières ». Que veux-tu de plus? Si le père de famille n'entendait point dans une maison nombreuse les murmures d'un serviteur, celui-ci pourrait se plaindre et dire : Quelles sont nos douleurs ! et nul ne nous entend. Mais peux-tu dire en parlant de Dieu : Quelles sont mes douleurs, et nul ne m'entend ? Mais, diras-tu, s'il m'entendait, il me délivrerait de cette affliction : je crie, et néanmoins je suis dans la douleur. Tiens ferme seulement dans tes voies, et dans ta douleur il t'écoutera. Mais il est médecin, et il reste en toi je ne sais quelle gangrène ; tu cries, mais il tranche encore ; et sa main ne s'arrêtera point qu'il n'ait fait les incisions qu'il sait nécessaires. C'est en effet une cruauté pour un médecin, d'écouter les cris d'un malade, de ménager la blessure et la gangrène. Comment une mère frictionne-t-elle ses enfants dans les bains? Les enfants ne poussent-ils point des cris entre ses mains? et cependant elle est assez cruelle, pour ne point cesser et n'écouter point leurs larmes. Ne les aime-t-elle point de toute sa tendresse? Et pourtant ces enfants poussent des cris, et les mères ne les épargnent point. Ainsi en est-il de Dieu qui est plein de tendresse pour nous : et s'il paraît ne point nous écouter, c'est afin de nous guérir, et de nous épargner dans l'éternité.

21. « Les yeux du Seigneur sont sur les « justes, et ses oreilles sont attentives à leurs « prières ». Mais, pourra dire le méchant, je fais donc le mal en toute sécurité, puisque les yeux du Seigneur ne sont pas sur moi : si Dieu ne regarde que les justes, il ne me voit point ; et je suis en sûreté dans toutes mes actions. Or, l'Esprit-Saint, voyant ces pensées des hommes, ajoute aussitôt : « Les yeux du « Seigneur sont sur les justes, et ses oreilles at« tentives à leurs prières : mais le regard de sa « colère est sur ceux qui font le mal, afin d'ef« facer leur mémoire de la terre [1] ».

22. « Les justes ont crié, et le Seigneur les a « exaucés et les a délivrés de tous leurs maux [2]». Les trois enfants de la fournaise étaient justes : et ils crièrent vers le Seigneur, et à leurs chants les flammes devinrent une douce rosée. Ces flammes ne purent approcher ni meurtrir ces trois enfants justes et innocents, et le Seigneur les arracha aux flammes [3]. Mais, dira quelqu'un, à la vérité, voilà trois justes qui ont été exaucés, selon cette parole : « Les justes « ont crié, et le Seigneur les a exaucés et les « a délivrés de leurs tribulations » ; mais moi j'ai crié, et il ne m'a point délivré : donc ou bien je ne suis pas juste, ou je ne fais point ce que Dieu ordonne, ou peut-être que Dieu ne me voit point. Sois sans crainte, et fais ce que Dieu ordonne ; et s'il ne te délivre point d'une manière corporelle, il délivrera ton âme. Lui qui délivra les trois enfants des flammes, en délivra-t-il les Macchabées ? Si les uns chantaient au milieu des flammes, les autres n'y expiraient-ils pas [1] ? Le Dieu des trois enfants n'était-il pas le Dieu des Macchabées ? Il a délivré les uns sans délivrer les autres ; au contraire, il les a tous délivrés ; il a délivré les trois enfants, afin de confondre les hommes charnels ; il n'a pas délivré les Macchabées de la même manière, afin que leurs persécuteurs fussent plus sévèrement condamnés, parce qu'ils avaient cru opprimer les martyrs de Dieu. Il délivra Pierre quand l'Ange vint trouver cet Apôtre dans les chaînes et lui dit : « Lève-toi, et va-t'en » : et alors ses chaînes furent déliées, et il suivit l'ange qui le délivra [2]. Pierre avait-il cessé d'être juste, quand le Seigneur ne le délivra point de la croix? Mais ne le délivra-t-il pas alors? Il le délivra certainement. N'a-t-il vécu plus longtemps que pour devenir injuste ? Dieu en ce moment le délivra, plus qu'auparavant, puisqu'il l'arracha véritablement à toutes les misères. Après que Dieu l'eût délivré une première fois, combien cet Apôtre n'eût-il pas à souffrir dans la suite? au lieu que Dieu le fit passer de la croix à ce lieu où l'on ne doit plus souffrir.

23. « Le Seigneur est près de ceux qui ont « le cœur brisé, et il doit sauver les hommes « humbles d'esprit [3] ». Dieu est élevé ; que le chrétien s'abaisse, qu'il pratique l'humilité s'il veut que Dieu s'approche de lui. Ce sont là de grands mystères, mes frères. Dieu est au-dessus de tous ; élève-toi, tu ne l'atteindras point ; humilie-toi, et il descendra jusqu'à ton niveau. « De grandes tribulations sont réservées aux « justes ». Dieu nous dit-il : Que les chrétiens soient justes, qu'ils écoutent ma parole, afin de n'avoir aucune affliction à souffrir? Telles ne sont point ses promesses ; mais il dit : « De « grandes tribulations sont réservées aux « justes ». Donc, s'ils ne sont point justes, ils

[1] Ps. XXXIII, 16, 17. — [2] Id. 18. — [3] Dan. III, 49.

[1] II Mach. VII, 3. — [2] Act. XII, 7. — [3] Ps. XXXIII, 19.

en auront moins à en endurer, et parce qu'ils sont justes, ils en auront beaucoup. Mais après des souffrances ou légères ou nulles, les injustes arriveront à la douleur éternelle, dont ils ne seront point délivrés; tandis que les justes, après les grandes douleurs de cette vie, arriveront à l'éternel repos, où ils n'auront aucun mal à souffrir. « De grandes tribulations sont « réservées aux justes ; mais le Seigneur les « délivrera de tous les maux [1] ».

24. « Il garde tous leurs os, pas un ne sera « brisé [2] ». Ceci, mes frères, ne doit point s'entendre d'une manière charnelle. Les ossements sont la force des fidèles. De même que, dans le corps humain, les os donnent la solidité, de même, dans le cœur du chrétien, c'est la foi qui en fait la force. La patience qui vient de la foi nous constitue une ossification intérieure. C'est là ce qu'on ne peut briser. « Le Seigneur garde tous leurs os, pas « un ne sera brisé ». Si le Prophète, en parlant de Notre-Seigneur Jésus-Christ, eût dit : Le Seigneur garde tous les ossements de son Fils, nul ne sera brisé : selon la figure qui nous en est donnée dans un autre endroit, quand il fut prescrit d'immoler un agneau et que Moïse ajouta : « Garde-toi d'en briser les « os [3] » ; assurément cette prédiction s'est accomplie en Jésus-Christ. Quand il pendait à la croix, il expira avant que les soldats vinssent à lui, et comme ils trouvèrent son corps inanimé, ils ne voulurent point lui briser les jambes, et ainsi s'accomplit la prédiction [4]. Mais le Seigneur fait encore cette promesse aux autres chrétiens : « Le Seigneur garde « leurs os, et pas un ne sera brisé ». Si donc, mes frères, nous voyons quelque juste endurer quelque souffrance, telle amputation que lui fait un médecin, telle meurtrissure que lui fait un ennemi, au point que ses os soient brisés, ne disons pas : Cet homme n'était pas juste, puisque Dieu a fait à ses justes cette promesse : « Le Seigneur garde leurs os, pas « un ne sera brisé ». Voulez-vous voir qu'il parle d'autres os, de ceux que nous appelons la force de la foi, c'est-à-dire de la patience à endurer la douleur? Car tels sont les os que l'on ne brise point. Ecoutez et voyez ce que je vais dire de la passion du Sauveur. Le Seigneur était crucifié au milieu de deux voleurs : l'un d'eux lui insulta, l'autre crut en lui ; l'un fut damné, l'autre justifié ; l'un subit son châtiment ici-bas et dans l'éternité, et le Seigneur dit à l'autre : « En vérité, je vous « le dis, vous serez aujourd'hui avec moi dans « le paradis [1] » : et pourtant, ceux qui étaient venus et qui ne brisèrent point les ossements du Seigneur, brisèrent ceux des deux larrons [2] ; en sorte que ceux du larron blasphémateur furent brisés comme les os de celui qui crut en Jésus-Christ. Où est donc la vérité de cette parole : « Le Seigneur garde leurs os, « et pas un ne sera rompu ? » N'a-t-il donc pu garder tous les os de ce voleur à qui il disait : « Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le « paradis ? » Le Seigneur te répond : Au contraire, je les ai gardés, puisque les coups des bourreaux qui lui brisaient les jambes n'ont pu ébranler la solidité de sa foi.

25. « La mort des pécheurs est très-fu« neste [3] ». Ecoutez ceci, mes frères, après ce que nous venons de dire. Assurément Dieu est grand, sa miséricorde est grande ; il est grand, celui qui nous a donné à manger son corps tout meurtri, et son sang à boire. Comprenez comment il voit les pensées corrompues des hommes qui disent : Cet homme est mort, les bêtes l'ont dévoré ; il n'était pas juste, puisqu'il a péri si misérablement ; autrement, eût-il péri de la sorte? Donc celui-là est juste qui meurt chez lui et dans son lit? C'est encore là ce qui m'étonne, diras-tu, car je connais ses péchés et ses crimes, et toutefois, il est mort paisiblement dans sa maison, dans sa chambre, sans avoir souffert dans ses voyages nullement, pas même dans un âge avancé. Ecoute bien, ô mon frère. « La mort « des pécheurs est très-funeste ». Cette mort que tu crois heureuse est très-mauvaise, au point de vue intérieur. Tu vois extérieurement un homme étendu sur un lit funèbre ; mais le vois-tu, des yeux de la foi, entraîné dans l'enfer? Ecoutez, mes frères, et voyez d'après l'Evangile ce qu'il y a de funeste dans la mort des pécheurs. N'y voyez-vous pas deux hommes qui vivaient ici-bas, l'un riche, vêtu de pourpre et de fin lin, et qui faisait chaque jour bonne chère [4] ; l'autre pauvre, étendu à la porte du riche et couvert d'ulcères, et les chiens venaient et léchaient ses ulcères, et il désirait se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche? Il arriva que le pauvre mourut, et ce pauvre qui était juste fut porté

[1] Ps. XXXIII, 20.— [2] Id. 21.— [3] Exod. XII, 46.— [4] Jean, XIX, 33.

[1] Luc, XXIII, 43. — [2] Jean, XIX, 32. — [3] Ps. XXXIII, 22. — [4] Luc, XVI, 19-25.

par les anges dans le sein d'Abraham. Que ne pouvait dire quiconque avait vu son corps étendu à la porte du riche, sans que personne se mît en peine de l'ensevelir? Ainsi puisse mourir mon ennemi, celui qui m'a persécuté, puissé-je le voir en cet état! On crache sur ce cadavre, la puanteur s'exhale des plaies, mais l'âme repose au sein d'Abraham. Croyons cela, si nous sommes chrétiens; mais si nous ne le croyons, mes frères, ne nous imaginons pas que nous sommes chrétiens. C'est la foi qui nous conduit. Comme le dit le Seigneur, ainsi en est-il. La vérité serait-elle dans les paroles d'un astrologue, et la fausseté dans celles de Jésus-Christ? Mais quelle fut la mort du riche? Comment put-il mourir dans la pourpre et dans le fin lin? Avec quelle pompe et quelle magnificence? Quelles n'étaient pas ses funérailles? Dans quels parfums n'ensevelit-on pas son cadavre? Et pourtant quand il était dans les tourments de l'enfer, il désirait ardemment qu'une goutte d'eau tombât, du doigt de ce pauvre jadis méprisé, sur sa langue desséchée, et il ne l'obtint pas. Apprenez donc ce que signifie : « La mort des pécheurs « est très-funeste », et ne jetez pas les yeux sur ces lits aux tentures somptueuses, sur ce cadavre environné de riches broderies, sur ces pompeuses lamentations, sur cette famille en deuil, sur cette foule qui précède et qui suit le corps que l'on porte en terre, sur des cénotaphes d'or et de marbre. Si vous interrogez tout cela, vous n'aurez qu'une réponse mensongère, tout cela vous dira qu'il est beau de mourir, non-seulement pour des hommes légèrement pécheurs, mais pour de grands criminels, quand on a mérité cette pompe des larmes, cette pompe des parfums, cette pompe de parure, cette pompe de cortége, cette pompe de sépulture. Mais interrogez l'Evangile, et aux yeux de votre foi, il découvrira l'âme du riche qui brûle dans les flammes, et que ne peuvent nullement soulager tous ces honneurs, tout ce cortége, dont la vanité des vivants environnait son cadavre.

26. Mais parce qu'il y a différentes sortes de pécheurs, et qu'il est difficile, peut-être même impossible en cette vie de n'être point pécheur, le Prophète nous dit aussitôt de quels pécheurs la mort est si funeste : « Et ceux qui « haïssent le juste, périront [1] », nous dit-il. Quel est ce juste, sinon celui qui juge l'imdie [2]? Quel est ce juste, sinon Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est aussi l'hostie de propitiation pour nos péchés [3]? Ceux donc qui le haïssent ont une mort très-funeste, puisqu'ils meurent dans leurs péchés et qu'ils ne sont point par lui réconciliés à notre Dieu. « Le « Seigneur, en effet, rachètera les âmes de ses « serviteurs [4] ». C'est au point de vue de l'âme que l'on doit envisager la mort comme très-funeste, ou comme très-désirable; et non au point de vue des affronts que l'on peut faire à nos corps, ou des honneurs qu'on peut leur rendre aux yeux des hommes. « Et ceux qui « espèrent en lui ne seront point délaissés [5] ». Telle est, en effet, la règle de la justice humaine. Quels que soient nos efforts, il est impossible que la vie humaine soit sans péché, du moins ne péchons point sous le rapport de l'espérance en celui qui nous remet nos péchés. Ainsi soit-il.

[1] Ps. XXXIII, 22. — [2] Rom. IV, 5. — [3] I Jean, II, 2. — [4] Ps. XXXIII, 23. — [5] Ibid.

Ces trente-trois premiers Psaumes ont été traduits par M. l'abbé MORISOT.

DISCOURS SUR LE PSAUME XXXIV.

CONFIANCE EN DIEU.

Le titre de ce psaume est : *A David*. Le double sens, attache au nom de David, désigne deux qualités du Christ, et montre, comme le texte, que ce psaume s'applique au Christ, considéré en lui-même et dans ses membres. Sous ce double rapport, il souffre et cherche son secours en Dieu. Nous, qui souffrons, mettons aussi en Dieu notre confiance : 1° parce qu'il est notre salut. Pour venir à notre aide, il se sert de nous-mêmes et des vertus qu'il nous inspire, comme d'une armure : notre âme, voilà son épée, son casque, sa cuirasse ; nos vices, nos semblables, le démon, voilà nos ennemis ; pour leur résister, il faut être juste, et c'est Dieu qui donne la justice. Quoi qu'en disent nos ennemis, quel que soit notre sort ici-bas, Dieu seul est notre salut : ce qu'il a fait dans tous les temps, et surtout à l'égard de Job, en est la preuve. Il triomphe de nos ennemis en les convertissant ou en les condamnant ; il punit les méchants par leur propre méchanceté : Quant aux justes, il est leur unique et souverain bien ; ils doivent donc chercher en lui le sujet de leurs joies et de leurs espérances. 2° Parce que le Christ est notre Chef, que nous sommes ses membres, et que comme il a été glorifié après avoir souffert, nous le serons nous-mêmes, si nous l'imitons. Environné d'ennemis acharnés à sa perte, il vécut dans l'innocence, la mortification, le jeûne, la prière et l'union avec Dieu, et triompha ainsi de leur malice. Imitons ce parfait modèle, et, puisque nous sommes condamnés à souffrir, souffrons, comme lui, pour la justice, et Dieu nous sauvera, et, alors, la tranquillité et la joie seront notre partage.

PREMIER SERMON.

1. Votre charité ne l'ignore pas : la volonté de nos frères et coévêques nous a imposé l'obligation d'expliquer ce psaume de manière à ce que nous en tirions tous une instruction, car nous sommes tous les auditeurs de celui qui nous instruit les uns et les autres, et dont nous recevons les enseignements en qualité de condisciples.

Le titre de ce psaume ne peut nous arrêter longtemps, car il est court, et pour les enfants, de l'Eglise de Dieu surtout, il n'est pas difficile à comprendre. Le voici : « A David ». Louange donc à David. David signifie : Homme d'un bras vigoureux, homme désirable. Louange donc à cet homme fort et désirable, qui a vaincu notre mort et nous a promis la vie. Car, pour vaincre notre mort, il s'est montré vigoureux : il est désirable, puisqu'il nous a promis la vie éternelle. Et, de fait, qu'y a-t-il de plus fort que cette main, dont le contact a ressuscité un mort et l'a fait sortir vivant du cercueil ? Qu'y a-t-il de plus fort que cette main, qui a vaincu le monde, sans porter le glaive, après avoir été clouée à la croix ? Qu'y a-t-il de plus désirable que cet homme ? Les martyrs ne l'avaient pas vu, et pourtant, ils ont voulu mourir pour mériter d'arriver jusqu'à lui. Louange donc à lui ; à lui notre cœur ; à lui notre langue : puisse-t-elle chanter des louanges dignes de lui ! Puisse-t-il inspirer lui-même nos chants ! Nulle louange n'est digne de sa majesté, s'il ne daigne en accorder la grâce à celui qui entreprend de la lui offrir. Enfin, ce que nous chantons maintenant, son esprit nous l'a enseigné par la bouche du Prophète, et dans ces paroles où nous nous reconnaissons nous-mêmes, et lui avec nous. En nous exprimant ainsi, nous ne lui faisons point injure, car, du haut du ciel, quand personne ne le touchait et que nous luttions sur la terre, il a dit : « Pourquoi me persécutes-tu ? » Il nous faut donc entendre sa parole, tantôt de nous-mêmes qui sommes son corps, tantôt de lui-même qui en est le Chef. Car, dans ce psaume, on invoque Dieu contre ses ennemis, au milieu des tribulations de cette vie, et celui qui adresse cette invocation au Seigneur, est indubitablement le Christ, qui a souffert autrefois comme chef, et qui souffre aujourd'hui

dans son corps, se servant néanmoins de ses tribulations pour communiquer à tous ses membres la vie éternelle, et méritant, par ses immortelles promesses, le titre de désirable.

2. « Seigneur », dit-il, « jugez ceux qui me « font du mal: domptez mes persécuteurs [1] ». Si Dieu est pour nous, qui est-ce qui sera contre nous [2]? Et comment Dieu nous procure-t-il son secours? Il ajoute : « Prenez vos « armes et votre bouclier : levez-vous pour « me secourir ». Admirable spectacle ! Un Dieu armé pour ta défense ! Quel est son bouclier ? quelles sont ses armes ? « Seigneur », dit encore ailleurs cet homme qui parle ici, « votre bonne volonté m'a couvert comme « un bouclier [3] ». Si nous profitons bien de son aide, nous deviendrons nous-mêmes les armes avec lesquelles il nous protégera et frappera nos ennemis : car, si nos armes viennent de lui, nous lui servons nous-mêmes d'armure : tandis qu'il est armé de ceux qu'il a créés, ses créatures puisent en lui leurs moyens de défense.

L'Apôtre nomme, quelque part, ces armes divines mises à notre portée : c'est le bouclier de la foi, le casque du salut, le glaive spirituel de la parole de Dieu [4]. Le Seigneur nous a munis, comme vous l'avez entendu, d'armes admirables et indestructibles, invincibles et brillantes, vraiment spirituelles et invisibles, parce que nous ne voyons pas les ennemis que nous combattons. Si tu aperçois ton ennemi, il te faut des armes qu'on puisse voir : la foi en des choses que nous ne voyons pas, voilà notre force pour terrasser des adversaires invisibles.

Toutefois, mes très-chers, n'allez pas croire que, parmi nos armes, celles qui nous tiennent lieu de bouclier doivent toujours être considérées comme telles ; que celles qui tiennent la place du casque, soient toujours un casque, et que la cuirasse soit toujours une cuirasse. Les armes matérielles restent les mêmes, quoiqu'on puisse donner une autre destination au fer qui a servi à les fabriquer, et changer ainsi une épée en une hache ; mais nous voyons l'Apôtre lui-même parler, tantôt de la cuirasse de la foi, et, tantôt, du bouclier de la foi. La foi peut donc être, en même temps, et bouclier et cuirasse : bouclier, parce qu'elle reçoit et repousse les traits de l'ennemi ; cuirasse, parce qu'elle les empêche de transpercer ta poitrine. Voilà nos armes ; mais celles de Dieu ?

Nous lisons en quelque endroit : « Arra« chez mon âme aux impies : retirez votre « framée aux ennemis de votre bras [1] ». Ceux qu'il désigne d'abord sous le nom « d'impies », il les appelle dans le verset suivant : « Les « ennemis de votre bras » ; et ce qu'il entend en premier lieu, par « mon âme », il en parle ensuite sous le nom de « votre framée », c'est-à-dire, votre épée. Dans son langage, la framée de Dieu et son âme avaient donc le même sens. « Arrachez », dit-il, « mon âme aux « impies », c'est-à-dire, « retirez votre framée « aux ennemis de votre bras ». Car vous prenez mon âme en vos mains, et vous mettez mes ennemis hors de combat. Mais qu'est-ce que notre âme, si brillante, si grande, si pénétrante, si polie, si flamboyante, si étincelante des feux de la sagesse, que vous la supposiez ? Qu'est-ce que notre âme ? De quoi est-elle capable, si Dieu lui-même ne la tient et ne s'en sert pour combattre ? La meilleure framée, quand elle n'est pas aux mains d'un guerrier, gît inutile. Nous avons dit qu'à nos armes on ne peut donner un nom unique et constamment le même, parce que les unes et les autres sont susceptibles d'un autre emploi : ainsi en est-il des armes de Dieu, puisque, à l'entendre, l'âme du juste est la framée de Dieu, ou bien le trône de Dieu, ou bien encore le temple de la sagesse. Il fait donc de notre âme tout ce qu'il veut ; puisqu'elle est entre ses mains, qu'il s'en serve selon son bon plaisir.

3. Qu'il se lève donc, selon l'expression de celui qui l'invoque, qu'il prenne ses armes, qu'il se lève pour nous secourir ! D'où peut-il se lever ? La même voix le lui dit ailleurs : « Levez-vous : pourquoi dormez-vous, Sei« gneur [2] ? » Quand on dit que Dieu dort, c'est que nous dormons : si l'on dit qu'il se lève, c'est que nous sortons nous-mêmes des bras du sommeil. Car le Seigneur dormait dans la barque, et parce que Jésus dormait, la barque était battue par les flots : il n'en eût pas été de même, si Jésus avait veillé. Ta barque, c'est ton cœur : Jésus dans ta barque, c'est la foi dans ton cœur. Si ta foi occupe tes pensées, ton cœur est tranquille à l'abri des tempêtes ; mais si tu as perdu le souvenir de ta foi, le Christ dort, prends garde de faire naufrage, emploie ta dernière ressource, éveille-

[1] Ps. XXXIV, 1, 2. — [2] Rom. VIII, 31. — [3] Ps. V, 13. — [4] Eph. VI 16, 17.

[1] Ps. XXI, 21. — [2] Id. XLIII, 23.

le, dis-lui : Seigneur, levez-vous, nous périssons, afin qu'il commande à la tempête et que le calme se fasse dans ton cœur [1]. Toutes les tentations s'éloigneront, ou seront, du moins, impuissantes contre toi, quand le Christ, comme la foi te l'enseigne, veillera dans ton cœur : « Levez-vous »; qu'est-ce donc à dire? Manifestez-vous, apparaissez, faites sentir votre présence. « Levez-vous » donc « pour me secourir ».

4. « Tirez votre épée et fermez tout passage « à ceux qui me persécutent [2] ». Quels sont les persécuteurs? Peut-être ce voisin que tu as offensé; celui dont tu as blessé les intérêts, ou celui qui veut s'emparer de ton bien, ou celui à l'encontre duquel tu prêches la vérité, ou encore, celui dont tu blâmes les vices, ou enfin, celui dont tu condamnes la mauvaise vie par ta bonne conduite. Tels sont déjà nos ennemis et nos persécuteurs : mais nous devons savoir qu'il nous faut combattre d'autres adversaires, des ennemis invisibles : l'Apôtre nous en avertit par ces paroles : « Ce « n'est pas contre la chair et le sang », c'est-à-dire, contre des hommes, « que nous avons à « combattre » ; ce n'est point contre des ennemis que nous apercevons, mais contre des adversaires que nous ne voyons pas : « c'est contre les princes, les puissances et les « maîtres du monde de ces ténèbres [3] ». Par maîtres du monde, il entendait le diable et ses anges; mais il était à craindre que ses paroles fussent mal comprises, et que le monde parût être gouverné par le diable et ses anges ; et, comme on donne le nom de monde à l'ensemble des choses créées dont le tableau se déroule sous nos yeux, et aussi, à la multitude des pécheurs et de ceux qui aiment le monde, en un mot, à ceux dont il a été dit : « Et le monde ne l'a point connu [4] »; et encore : « Le monde tout entier est sous « l'empire de l'esprit malin [5] », l'Apôtre a clairement fait connaître de quel monde il désignait les maîtres : « Du monde de ces ténè« bres ». Maîtres du monde, dis-je, maîtres de ces ténèbres. L'expression « de ces té« nèbres » ne peut donc, non plus, nous laisser aucun doute sur le sens de ces paroles. De quelles ténèbres le diable et ses anges sont-ils les maîtres? De tous les infidèles, de tous les pécheurs, dont il a été dit : « La lu« mière luit dans les ténèbres, et les ténèbres « ne l'ont point comprise ». Enfin, comme beaucoup d'entre eux ont reçu le don de la foi, que leur dit le même apôtre? « Car, au« trefois, vous étiez ténèbres; mais, mainte« nant, vous êtes lumière dans le Seigneur [1] ». Tu ne veux pas que le diable te gouverne? Passe à la lumière. Mais comment passeras-tu à la lumière, si Dieu ne tire son épée, s'il ne t'arrache des mains de tes ennemis et de tes persécuteurs? Et comment tire-t-il son épée? Nous avons déjà vu quelle est cette épée de Dieu : c'est l'âme du juste. Que les justes abondent, et le Seigneur tire son épée, et tout passage est fermé aux ennemis; car, en nous parlant de cette épée et de sa sortie du fourreau, l'Apôtre nous avertit de vivre avec justice, et il dit ensuite : « Afin que, n'ayant « rien de mauvais à dire contre nous, notre « adversaire soit saisi d'une crainte respec« tueuse [2] ». Tout passage lui est fermé parce qu'il ne peut rien trouver à dire contre les saints.

5. Qui est-ce qui peut former les justes? Ou plutôt, quel langage tiennent les adversaires qui nous persécutent? Que disent les ennemis invisibles dont nous avons parlé? Les saints sont-ils condamnés au silence? Les ennemis invisibles, qui s'acharnent à la perte de l'homme, suggèrent à son cœur cette pensée surtout, que Dieu ne nous aide pas : par là, ils nous portent à chercher du secours ailleurs, afin de nous trouver incapables de leur résister et de s'emparer de nous. Voilà ce qu'ils nous suggèrent. Nous devons nous mettre particulièrement en garde contre ces perfides conseils, dont il est question dans un autre psaume : « Une multitude d'ennemis « s'élèvent contre moi; plusieurs disent à « mon âme : Elle n'a point de salut à espérer « de son Dieu [3] ». A l'encontre d'un tel langage, que lisons-nous ici? « Dites à mon « âme : C'est moi qui suis ton salut ». Lorsque vous aurez dit à mon âme : « Je suis ton sa« lut », elle vivra dans la justice, et je n'appellerai à mon secours personne autre que vous.

6. Que lisons-nous ensuite? « Que ceux qui « cherchent mon âme soient couverts de con« fusion et de honte [4] ». Car ils ne la cherchent que pour la perdre. Puissent-ils la bien chercher; car, dans un autre psaume, il

[1] Matt. VIII, 24. — [2] Ps. XXXIV, 3. — [3] Ephes. VI, 12. — [4] Jean, I, 10. — [5] I Jean, V, 19.

[1] Eph. V, 8. — [2] Tite, II, 8. — [3] Ps. III, 2. 3. — [4] Id. XXXIV, 4.

adresse aux hommes ce reproche, qu'aucun d'eux ne cherche son âme : « Il ne me reste « aucun moyen de fuir, et nul ne cherche « mon âme [1] ». Quel est celui qui dit : « Nul « ne cherche mon âme ? » Ne serait-ce point peut-être celui de qui le Prophète a dit si longtemps d'avance : « Ils ont percé de clous « mes mains et mes pieds ; ils ont compté « tous mes os ; ils ont pris plaisir à me re- « garder et à me considérer ; ils ont partagé « mes vêtements et jeté le sort sur ma robe [2] ? » Tout cela se passait sous leurs yeux, et, parmi eux, personne qui cherchât son âme ! Frères, invoquons-le donc, et prions-le de dire à notre âme : « Je suis ton salut », et d'ouvrir ses oreilles pour qu'elle l'entende dire : « Je suis « ton salut ».

Il le dit, en effet, mais il s'en trouve qui restent sourds à sa voix ; c'est pourquoi, lorsqu'ils sont plongés dans la tribulation, ils entendent plutôt la voix des ennemis qui les poursuivent. S'il leur manque quelque chose, si l'angoisse les oppresse, si les biens temporels leur font défaut, ils ont, d'ordinaire, recours aux démons, ils veulent consulter les suppôts des démons, et vont trouver les démons ; et, ainsi, les ennemis invisibles qui poursuivaient leur âme, s'en sont approchés, y sont entrés, l'ont combattue, en sont devenus les maîtres, l'ont vaincue et ont dit : « Elle n'a point de salut à espérer de son « Dieu ». Elle est restée sourde à ces paroles : « Je suis ton salut. — Dites à mon âme : Je « suis ton salut, afin que ceux qui la cherchent « soient couverts de confusion et de honte ». Oui, vous lui dites : « Je suis ton salut ». J'écouterai le Seigneur qui me dit : « Je suis « ton salut » ; je ne chercherai mon salut que dans le Seigneur, mon Dieu.

Le salut me vient du côté de la créature, mais c'est lui qui en est la source ; et quand je porte mes regards vers les montagnes d'où j'attends mon secours, ce ne sont point les montagnes qui me l'envoient, mais le Seigneur, Créateur du ciel et de la terre [3]. Dans les nécessités temporelles, Dieu se sert de l'homme pour venir à ton aide, mais lui-même est ton Sauveur. L'ange est, entre ses mains, un instrument pour te secourir, mais c'est toujours lui qui te sauve. Toutes choses dépendent de lui : pour cette vie terrestre, il vient en aide, aux uns d'ici, aux autres de là : la vie éternelle est un don qui ne vient que de lui. Lorsque tu éprouves les nécessités de la vie, tu ne possèdes pas ce que tu cherches, mais tu as près de toi celui que tu cherches : cherche donc celui qui ne peut jamais te manquer. Que ses dons te soient ravis : est-ce que tu perds, en même temps, celui qui t'en a comblé ? Qu'on te rende ces preuves de sa munificence : où sera ta fortune ? Sera-t-elle dans les biens que tu auras récupérés ? Ne sera-t-elle pas plutôt en celui qui te les avait ravis pour t'éprouver, et qui te les a rendus pour te consoler ? Car il nous console, lorsqu'il nous accorde ces dons ; mais il nous console, comme si nous étions des voyageurs : comprenons donc bien ce que c'est que voyager. Cette vie tout entière, et tout ce qui sert à ton usage pendant sa durée, tu dois les considérer comme le voyageur considère une hôtellerie, et non comme le propriétaire considère sa maison ; ne l'oublie pas : si tu as déjà fait du chemin, il t'en reste encore à faire ; si tu as suspendu ta marche, c'est pour prendre de nouvelles forces, et non pour t'arrêter.

7. Il y en a qui disent : Dieu, qui est bon et magnifique, qui règne au plus haut des cieux, qui est invisible, éternel et incorruptible, nous donnera la vie éternelle ; il nous communiquera cette incorruptibilité qu'il nous a promise en nous promettant la résurrection ; mais, pour les choses du temps, pour les biens de cette vie terrestre, ils sont du domaine des démons ; ils appartiennent aux puissances de ces ténèbres. Par de telles paroles, lorsqu'ils sont possédés de l'amour des choses du monde, ils en écartent Dieu, comme si elles ne le concernaient en rien ; et, par d'abominables sacrifices, par je ne sais quels moyens ou quels perfides conseils venant des hommes, ils cherchent à se procurer des avantages temporels, tels que de l'argent, une femme, des enfants et tout ce qui peut charmer le cours de la vie humaine, ou en retarder la marche trop rapide.

La divine Providence a pris soin de démontrer la fausseté de cette opinion : Dieu a voulu nous convaincre qu'il n'est pas étranger aux affaires du temps, et qu'il tient toutes choses sous sa dépendance ; d'abord les biens éternels qu'il nous a promis pour l'avenir, et aussi les biens temporels qu'il donne à qui bon lui semble et quand il le juge opportun ;

[1] Ps. CXLI, 5. — [2] Ps. XXI, 17-19. — [3] Ps. CXX, 1, 2.

car il sait à qui il doit les accorder, à qui il doit les refuser, de la même manière que le médecin sait distribuer ses remèdes, parce qu'il connaît mieux les besoins d'un malade que le malade lui-même. Pour nous donner cette conviction, le Seigneur a partagé les siècles entre l'Ancien et le Nouveau Testament. Dans l'Ancien Testament, ses promesses ont pour objet les biens de cette vie; dans le Nouveau, elles ont trait au royaume des cieux. Dans l'un et dans l'autre, le culte de Dieu et les mœurs sont réglés par des prescriptions presque semblables, mais les promesses y paraissent différentes; la puissance prescriptive du supérieur, l'obligation d'obéir chez l'inférieur y sont les mêmes, mais la récompense ne l'est pas. Il a été dit, en effet, aux anciens : Vous entrerez en possession de la terre promise; vous y régnerez; vous y triompherez de vos ennemis; vous ne leur serez point soumis dans ce pays; vous y jouirez d'une complète abondance; vous y engendrerez des enfants [1]. Ces avantages temporels furent promis; mais ils l'étaient en figure. Tu peux supposer que quelques-uns ont vu, pour eux, l'accomplissement de telles promesses; et, de fait, il en a été ainsi pour plusieurs. Une contrée a été donnée aux enfants d'Israël; ils reçurent des richesses en partage; des femmes stériles et presque parvenues à la vieillesse ont prié Dieu; elles ont mis en lui leur espérance; elles n'ont cherché d'autre secours que le sien même pour devenir mères, et elles ont mis au monde des enfants. Leur cœur n'est point resté sourd à cette parole du Seigneur : « Je suis ton salut ». Si cette parole est vraie pour les choses de l'éternité, pourquoi ne le serait-elle pas dans les affaires du temps?

Dieu en a donné la preuve dans la cause du saint homme Job. Le diable n'est à même de ravir les biens de ce monde qu'autant qu'il en a reçu le pouvoir de la part du souverain Maître. Il a pu porter envie au saint; a-t-il été capable de lui nuire? Il a pu l'accuser; a-t-il été capable de le condamner? A-t-il pu lui ôter quoi que ce fût, même un ongle, même un cheveu, avant d'avoir dit à Dieu : « Laissez aller votre main [2]? » Qu'est-ce à dire : « Laissez aller votre main? » Donnez-moi le pouvoir. Il le reçut; il tenta Job; Job fut tenté; néanmoins, le tenté demeura victorieux, et le tentateur fut vaincu; car Dieu, qui avait permis au diable de dépouiller de tout son serviteur, n'avait point abandonné celui-ci intérieurement, et il s'était fait de l'âme de Job un glaive pour vaincre l'esprit malin. Combien vaut cela? Je parle de l'homme. Vaincu au paradis [1]; victorieux sur un fumier; au paradis, le diable s'est servi de la femme pour en triompher; sur le fumier, il a triomphé du diable et de la femme. « Tu « as », dit-il, « parlé comme une d'entre les « femmes insensées. Si nous avons reçu des « biens de la main de Dieu, pourquoi ne sup- « porterions-nous pas les maux qu'elle nous « envoie [2]? » Comme il avait bien entendu ces paroles : « Je suis ton salut! »

8. « Que ceux qui cherchent mon âme soient « couverts de confusion et de honte ». Vois de quels hommes il s'agit : « Priez », dit-il, « pour « vos ennemis [3] ». Mais il y a ici une prophétie. Ce qui se dit sous forme de désir, s'explique dans le sens d'une prophétie. Que ceci et que cela se fasse, ne veut rien dire autre chose que : ceci et cela se fera. Comprenez donc ainsi la prophétie : « Que ceux qui recher- « chent mon âme soient couverts de confu- « sion et de honte ». Quel sens donner à ces mots : « Qu'ils soient couverts de confusion et « de honte? » Ils seront couverts de confusion et de honte. L'événement a justifié la prophétie. Plusieurs, en effet, ont été couverts d'une salutaire confusion; plusieurs, devenus honteux et animés d'une piété sincère, ont quitté les rangs des persécuteurs du Christ pour entrer en société avec ses membres. N'en cherchez pas la cause ailleurs que dans leur confusion et leur honte. Il a donc désiré leur bien.

Les vaincus sont de deux sortes; on est vaincu en deux manières; car la défaite doit aboutir à un retour vers le Christ, ou à une condamnation par le Christ. Il est fait ici une allusion à ces deux sortes de vaincus; mais cette allusion est obscure, et elle a besoin d'être expliquée. Il faut entendre, de ceux qui se convertissent, ces paroles : « Que ceux qui « cherchent mon âme, soient couverts de « confusion et de honte; qu'ils passent en « arrière! » Qu'ils ne marchent pas les premiers, mais qu'ils viennent à la suite; qu'ils ne donnent pas de conseils, mais qu'ils en reçoivent. Car Pierre a voulu prendre le pas sur le Seigneur, quand le Seigneur parlait,

[1] Lévit. XXII, 25-31. — [2] Job, I, 11.

[1] Gen. III, 6. — [2] Job, II, 10. — [3] Matt., V, 44.

par avance, de sa passion; il voulut, en quelque sorte, lui donner un conseil salutaire, comme si un malade pouvait en donner à son médecin. Et que dit-il au Seigneur, malgré les assurances que celui-ci lui donnait de ses souffrances à venir? « Seigneur, n'y pensez « pas »; prenez pitié de vous : « Il n'en sera « pas ainsi ». Il a voulu primer et laisser le second rang au Seigneur. Que lui dit celui-ci? « Satan, retourne en arrière [1] ». Tu es un démon en marchant devant moi; en me suivant, tu seras mon disciple. A ceux dont nous parlons s'applique donc ceci : « Qu'ils « passent en arrière et qu'ils soient confon- « dus, ceux qui ont de mauvais desseins « contre moi ». En effet, dès qu'ils auront commencé à ne plus occuper que le second rang, ils ne penseront plus au mal et ils désireront le bien.

9. Et les autres? Car tous ne sont pas vaincus pour convertir et pour croire. Plusieurs persistent dans leur entêtement; beaucoup conservent, dans leur cœur, la volonté de marcher les premiers; et, s'ils ne la manifestent pas au grand jour, ils la nourrissent pourtant en eux-mêmes, et la mettent en œuvre, lorsque l'occasion s'en présente. Touchant de tels hommes, que lisons-nous ensuite? « Qu'ils « deviennent comme de la poussière en face « du vent [2] ». Il n'en est pas ainsi des impies, il n'en est pas ainsi : mais ils sont comme la poussière que le vent disperse de dessus la face de la terre [3]. Le vent, c'est la tentation; la poussière, c'est le pécheur. Quand vient la tentation, la poussière s'enlève; elle ne demeure point en place, elle ne peut résister. « Qu'ils deviennent comme de la poussière en « face du vent, et que l'ange du Seigneur les « tourmente, que leur chemin soit obscur et « glissant ». Chemin bien capable d'épouvanter! Où est celui que n'effraie pas la seule vue des ténèbres? A quel homme n'inspire pas de crainte la seule perspective d'un chemin glissant? Au milieu de la nuit, dans un sentier dangereux, comment diriger tes pas? Où placeras-tu sûrement ton pied? Ces deux maux, telles sont les grandes punitions des hommes. Les ténèbres, c'est l'ignorance; le chemin glissant, c'est la luxure. « Que leur chemin « soit obscur et glissant, et que l'ange du Sei- « gneur les poursuive ». Lorsque, environné de ténèbres et engagé dans un sentier dangereux, un homme s'aperçoit qu'il va tomber s'il remue seulement le pied, il se résigne peut-être à attendre la lumière du jour; mais ici se trouve l'ange du Seigneur, qui les poursuit. Le prophète leur a bien moins désiré qu'il ne leur a prédit un pareil avenir. Animé de l'Esprit de Dieu, il décrit leur punition telle que Dieu la leur inflige par un jugement infaillible, plein de bonté, juste, saint, tranquille, sans être troublé par la colère ou par un zèle chagrin, ou par la volonté d'exercer une vengeance, mais par sa justice, qui doit punir les vices; néanmoins, c'est une prophétie.

10. D'où proviennent de si grands maux? Quelle en est la cause? Ecoute, la voici : « Parce que sans aucun sujet ils ont voulu me « faire périr dans le piége qu'ils m'ont tendu « en secret ». Il est ici question de notre Chef : les Juifs ont fait cela; ils ont caché leurs piéges scélérats. A qui ont-ils caché leurs piéges? A celui qui voyait le cœur de ces traîtres. Il était au milieu d'eux comme un ignorant; on eût dit qu'il était leur dupe; et, pendant qu'ils croyaient le tromper, ils étaient eux-mêmes pris dans leur propre piége. Il vivait au milieu d'eux avec toutes les apparences d'un dupe, parce que nous devions nous-mêmes vivre au milieu de pareils hommes, et devenir infailliblement victimes de leur fourberie. Il connaissait, à n'en pas douter, celui qui devait le trahir, et cet instrument, le plus nécessaire à l'accomplissement de leur œuvre, il le choisit entre ses douze apôtres, afin que même un si petit nombre de personnes ne fût point sans renfermer un méchant. Il voulait par là nous donner un exemple de patience, parce que nous devions vivre nous-mêmes parmi les méchants, soit que nous les connussions, soit que nous ne les connussions pas : il nous fallait les supporter : il est donc devenu un modèle de patience pour te soutenir au moment où tu commenceras à vivre au milieu des mécréants. L'école du Christ, composée de douze disciples, n'a pas pris fin avec eux; c'est pourquoi nous devons être d'autant plus fermes, lorsque nous voyons s'accomplir dans l'Eglise ce qui a été prédit sur le mélange des hommes mauvais. Dans cette école, on ne voyait pas encore la réalisation des promesses faites à la race d'Abraham : on n'y apercevait point non plus l'aire du sein de laquelle [illegible]

[1] Matt. XVI, 22, 23. — [2] Ps. XXXIV, 5. — [3] Ps. I, 4.

vait sortir la multitude des grains destinés à remplir les celliers du père de famille. Pourquoi donc, lorsqu'on bat le blé, n'y laisse-t-on pas la paille, comme en un lieu convenable, jusqu'à ce qu'on vannera le grain pour la dernière fois, puisque ce que vous avez entendu doit s'accomplir à l'égard des méchants?

11. Mais enfin, qu'arrivera-t-il? « Sans sujet « ils m'ont caché la scélératesse de leur « piége ». Qu'est-ce à dire : « Sans sujet ? » Je ne leur ai fait aucun mal : je ne leur ai nui en rien : « Ils m'ont injustement couvert d'ou- « trages ». Qu'est-ce à dire : « Injustement ? » Ils ont dit des faussetés ; il n'ont apporté aucune preuve. « Qu'un piége dont ils ne se « doutent pas vienne les surprendre ». Magnifique récompense ! Rien de plus juste. Ils m'ont tendu un piége, et ils l'ont caché pour m'empêcher de l'apercevoir : qu'un piége leur soit tendu, et qu'ils ne le voient pas. Je connais leur piége : quel est celui qui leur sera tendu ? Celui qu'ils ne voient pas. Voyons s'il ne le nomme pas ? « Qu'un piége dont ils ne « se doutent pas vienne les surprendre ». Ils lui en ont tendu un ; un autre leur est-il réservé ? Non. Mais alors ? Chacun d'eux est enlacé dans ses propres péchés comme dans l'inextricable infinité des petits cheveux : ils sont trompés par cela même dont ils se sont servis pour tromper les autres : les moyens qu'ils ont employés pour nuire à autrui, tourneront à leur propre détriment : car il est dit ensuite : « Qu'ils soient eux-mêmes pris dans « le piége qu'ils ont tendu en secret». Comme si quelqu'un oubliait qu'il a préparé pour un autre un breuvage empoisonné, et qu'il le boive lui-même ; ou, comme si on creusait une fosse pour y faire tomber ses ennemis pendant la nuit, et que, ne se souvenant plus de ce qu'on a fait, on y tombe le premier en se promenant en ces parages. Il en est ainsi, mes frères ; croyez-moi donc sans hésiter, soyez-en sûrs ; et, si une raison élevée et éclairée par la prudence vous le permet, voyez, examinez la vérité de mes paroles.

Les méchants ne nuisent à personne avant de se nuire à eux-mêmes ; il en est de la méchanceté comme du feu. Tu veux mettre le feu quelque part ? Il faut que l'instrument dont tu te sers, brûle le premier ; s'il ne brûle pas, il est incapable de porter le feu ailleurs. C'est une torche : tu l'approches de l'objet que tu prétends incendier : n'est-il pas indispensable que cette torche, placée entre tes mains, soit enflammée la première, pour qu'elle puisse communiquer la flamme à d'autres objets ? La méchanceté vient de toi ; ne seras-tu pas le premier sur lequel elle exercera ses ravages ? Si l'on blesse un arbre là où il s'enfonce en terre, est-ce qu'on n'endommage pas aussi ses racines ? Je te le dis : il peut se faire que ta malice ne nuise à personne autre, mais il est impossible qu'elle ne te nuise pas. Car, en quoi le saint homme Job, dont nous avons parlé tout à l'heure, a-t-il souffert du dommage ? Il est dit dans un autre psaume : « Comme un rasoir affilé, vous avez fait votre « tromperie [1] ». Que fait-on avec un rasoir affilé ? On fait tomber des cheveux, chose inutile. A quoi donc réussis-tu vis-à-vis de celui à qui tu prétends causer du dommage ? Si le méchant, auquel tu veux nuire, se met d'accord avec toi pour opérer le mal, c'est sa malice, et non la tienne, qui lui devient nuisible. Si, au contraire, la malice est étrangère à son âme, et que, dans la pureté de son cœur, il soit soumis à la voix qui lui dit : « Je suis « moi-même ton salut », l'homme intérieur reste, chez lui, à l'abri de tes attaques extérieures ; mais la malice, qui vient du fond de ton cœur, t'enlève d'abord tes propres forces. Tu as le cœur gâté ; c'est de là que ce ver rongeur est sorti, ne laissant dans ton âme rien de sain. « Qu'ils soient pris dans le piége qu'ils « ont caché, et qu'ils tombent eux-mêmes « dans le filet qu'ils ont tendu ».

En entendant tout à l'heure ces paroles : « Qu'un piége, dont ils ne se doutent pas, « vienne les surprendre », tu croyais peut-être autre chose. Dans ta pensée il s'agissait peut-être d'un malheur inévitable, résultat d'une cause cachée. Dans quel piége sont-ils donc tombés ? dans celui de leur propre méchanceté, qu'ils ont dérobée à mes regards. N'est-ce pas ce qui est advenu aux Juifs ? Dieu a triomphé de leur malice, et leur malice les a vaincus. Il est ressuscité pour nous : ils ont trouvé la mort en eux-mêmes.

12. Voilà le sort réservé aux méchants qui veulent me nuire. Pour moi, que deviendrai-je ? Quel sera mon partage ? « Mon âme se ré- « jouira dans le Seigneur », comme dans celui qui lui aura dit : « Je suis moi-même ton salut ». Ne recherchant, à vrai dire, aucune richesse en dehors de lui, ne désirant avoir en abondance

[1] Ps. LI, 4.

ni les plaisirs ni les biens de la terre, aimant Dieu comme son véritable Epoux, sans espoir de récompense, sans demander à recevoir de lui ce qui pourrait la charmer, mais en se le proposant comme l'unique objet de son bonheur. Car, pourrai-je entrer en possession d'un objet meilleur que Dieu ? Je suis aimé de Dieu : il t'aime aussi ; voici ses propositions : demande ce que tu veux. Si l'empereur te disait : Demande ce que tu veux , comme tu te hâterais de demander la dignité de tribun ou de comte ! Que de choses tu désirerais recevoir pour toi et pour les autres ! Dieu te dit : Demande ce que tu veux ; que lui demanderas-tu donc? Elargis le cercle de tes pensées ; donne toute leur ampleur à tes désirs de posséder; écarte autant que possible les limites de ton ambition ; dilate tes convoitises. Ce n'est pas le premier venu qui te dit : Demande ce que tu veux ; c'est le Dieu tout-puissant. Si tu es amateur de domaines, tu voudras posséder toute la terre ; tu désireras que tous ceux qui viennent au monde soient tes fermiers ou tes serviteurs ; et quand tu aurais toute la terre, que posséderais-tu ? Si tu demandes la mer, tu ne pourras vivre dans son sein : les poissons qu'elle renferme seront au-dessus des atteintes de ton avarice. Mais, peut-être, posséderas-tu les îles ? Elève-toi au-dessus de ce monde ; et, quoique des ailes te manquent pour voler dans les airs, demandes-en l'immensité ; porte ton ambition jusque dans le ciel ; demande à devenir le maître du soleil, de la lune et des étoiles, car celui qui les a créés, t'a dit : Demande ce que tu veux. Et , cependant , tu ne trouveras rien de plus précieux ni de meilleur que celui qui a fait toutes choses. Demande à posséder le Créateur lui-même, et en lui, et par lui tu posséderas tout ce qu'il a fait. Tout est digne d'être aimé, parce que tout est beau ; mais, qu'y a-t-il de plus beau que lui ? En tout, il y a de la puissance ; mais qu'y a-t-il de plus puissant que lui ? Et il ne veut plus rien ardemment que se donner lui-même à toi. Si tu trouves mieux, demande-le; mais si tu demandes autre chose, tu lui fais injure, et tu te portes du dommage, parce que tu lui préfères ses créatures, quand il veut se donner lui-même à toi, et te donner, en sa personne, le Créateur de toutes choses.

Dans ces sentiments d'amour, une âme lui a dit : « Seigneur, est-ce que vous êtes mon « partage [1] ? » C'est-à-dire : Vous êtes mon partage. Que ceux qui désirent des richesses , choisissent ce qu'ils veulent ; qu'ils prennent leur part dans les biens de ce monde : pour moi, vous êtes mon partage ; je vous ai choisi. Et encore : « Vous êtes la part de mon héri« tage ». Qu'il te possède, afin que tu le possèdes : tu seras son domaine ; tu seras sa maison. Il possède une âme pour lui faire du bien ; en le possédant on en tire avantage.

Est-ce que tu peux lui être de quelque utilité ? « J'ai dit au Seigneur : Vous n'avez pas « besoin de mes biens [2]. Mon âme se réjouira « dans le Seigneur ; elle trouvera toute sa con« solation dans son Sauveur ». Le salut qui vient de Dieu, c'est le Christ, « car mes yeux « ont vu votre salut [3] ».

13. « Tous mes os vous diront : Seigneur, qui « est semblable à vous ? » Où est l'homme capable d'interpréter ces paroles d'une manière digne d'elles ? Selon moi, on doit se borner à les prononcer, et ne point essayer de les expliquer. Pourquoi y chercher tel ou tel sens ? Qu'y a-t-il de pareil à ton Seigneur ? Tu l'as devant toi. « Tous mes os vous diront : Sei« gneur, qui est semblable à vous ? Les mé« chants m'ont entretenu de choses agréables ; « mais, Seigneur, qu'elles sont différentes de « votre loi [4] ! » Il s'est trouvé des persécuteurs qui ont dit : Adore Saturne , adore Mercure. Et on leur a répondu : Je n'adore pas les idoles : « Seigneur , qui est semblable à « vous? » Les idoles ont des oreilles et n'entendent pas, des yeux et ne voient pas [5]. « Sei« gneur, qui est semblable à vous ? » Vous avez fait l'œil pour voir et l'oreille pour entendre. Mais, a-t-on ajouté, je n'adore pas les idoles, parce qu'elles sont l'œuvre d'un artisan. — Adore donc les arbres et les montagnes ; ils ne sont sortis des mains d'aucun ouvrier. — « Seigneur, qui est semblable à « vous ? » On me montre des objets terrestres, et c'est vous qui avez créé la terre ! — On tourne peut-être alors ses regards vers les créatures placées au-dessus de nous, et l'on me dit : Adore la lune, adore ce soleil qui, du haut des cieux, pareil à un immense flambeau, donne au jour son éclat. Et moi , je réponds avec énergie : « Seigneur , qui est sem« blable à vous ? » Vous avez fait la lune et les étoiles, le soleil a reçu de vous les feux

[1] Ps. [illegible], 26. — [2] Ps. [illegible], 5, 2. — [3] Luc, II, 30. — [4] Ps. [illegible] 85. — [5] Ps. CXIII, 5, 6.

ardents qui le font présider au jour : vous êtes l'auteur des harmonies du ciel ! — Il y a d'autres créatures, elles sont invisibles et meilleures ; peut-être me dira-t-on aussi : Honore les anges, adore-les : — et, ici encore, je m'écrierai : « Seigneur, qui est semblable à « vous ? » Les anges eux-mêmes sont sortis de vos mains. Que seraient-ils, s'ils ne vous voyaient pas ? Rien. Il vaut bien mieux vous posséder avec eux, que tomber, loin de vous, dans les abîmes, pour les avoir adorés.

14. « Tous mes os vous diront : Seigneur, « qui est semblable à vous ? » O corps du Christ, ô sainte Eglise, que tous tes os disent : « Seigneur, qui est semblable à vous ? » Et si tes chairs ont disparu sous l'effort de la persécution ; que tes os, du moins, disent encore : « Seigneur, qui est semblable à vous ? » Car il a été dit des justes : « Le Seigneur aime tous « leurs os ; aucun d'eux ne sera brisé [1] ».

Comment énumérer tous les justes dont les os ont été brisés pendant la persécution ?

Enfin, le juste vit de la foi [2], et l'impie est justifié par le Christ [3] ; et quel est l'homme ainsi ramené à la justification, sinon celui qui croit et qui confesse sa foi, puisque l'on croit de cœur pour être justifié, et que l'on confesse de bouche pour être sauvé [4] ? Parce qu'il a cru de cœur et confessé de bouche, le larron a été justifié sur la croix, même après que ses crimes l'eurent conduit aux pieds du juge, et de là au dernier supplice ; car le Seigneur n'aurait pas dit à un scélérat non encore justifié : « Tu seras aujourd'hui avec moi dans « le paradis [5] ». Et, cependant, on a brisé ses os. En effet, lorsqu'on arriva pour enlever les corps à cause de la proximité du sabbat, on s'aperçut que le Seigneur était déjà mort, et on ne lui brisa pas les os [6]. Pour les autres, comme ils vivaient encore, on les leur brisa, afin de hâter leur mort par ce supplice, et ainsi de pouvoir les détacher plus vite de la croix et les ensevelir. Le larron, qui persévéra dans son impiété jusque sur la croix, fut-il le seul à qui on brisa les os, et n'en fut-il pas de même de celui qui crut de cœur pour être justifié et confessa de bouche pour être sauvé ?

Qu'est donc devenue cette promesse : « Le « Seigneur garde tous leurs os ; aucun d'eux « ne sera brisé ? » Mais n'est-ce pas que, dans le corps du Seigneur, les os sont tous les justes, chrétiens au cœur énergique, pleins de courage, intrépides en face des persécutions et des tentations, incapables de consentir au mal ?

Et comment résister à toutes les tentations ? Comment demeurer ferme, quand les persécuteurs vous disent : Voilà le vrai Dieu ; voilà ce qu'il est ; qu'il vienne et soit ton sauveur ; il y a ici je ne sais quel grand-prêtre, au sommet de la montagne ; si tu es pauvre, c'est peut-être parce que ce Dieu ne vient pas à ton secours ; prie-le, il t'aidera ; tu ne fais point monter vers lui tes supplications : voilà, sans doute, pourquoi tu es malade ; prie-le, et la santé te sera rendue ; peut-être encore est-ce pour ce motif que tu n'as pas d'enfants : adresse-toi donc à lui, et tu en auras ? Celui qui appartient au corps du Seigneur et fait partie de ses os, repousse tous ces conseils et répond : « Seigneur, qui est semblable à « vous ? » Si vous daignez m'accorder, même dès cette vie, ce que je recherche, donnez-le-moi ; mais si vous ne voulez pas me l'accorder, soyez ma vie, car je ne cesse point de vous chercher. En sortant de ce monde, oserai-je paraître devant vous, la tête haute, si j'ai adoré un autre que vous, si je vous ai offensé ?

Grande est sa miséricorde ! Il nous engage à bien vivre et il nous cache le dernier de nos jours, celui de notre mort, pour que nous ne puissions rien nous promettre de l'avenir. Je fais mal aujourd'hui et je vis ; demain je cesse d'agir ainsi. Et si demain tu n'es plus ? Sois donc du nombre des os du Christ, et dis-lui : « Seigneur, qui est semblable à vous ? « Tous mes os diront : Seigneur, qui est sem- « blable à vous ? C'est vous qui tirez le pauvre « des mains de ceux qui sont plus forts que « lui, et celui qui est abandonné et dans l'in- « digence, de celles de ses ennemis qui le dé- « pouillent ».

15. Ce psaume a été lu aujourd'hui jusqu'ici, et nous l'avons expliqué de même : mais afin que ce que nous avons dit ne devienne point pour vous un sujet d'ennui, nous n'y ajouterons rien. Arrêtons-nous donc à ces paroles : « C'est vous qui tirez le pauvre des mains de « ceux qui sont plus forts que lui ». Qui est libérateur, si ce n'est celui dont le bras est robuste ? Cet autre David délivrera le pauvre des mains de ceux qui sont plus forts que lui. Le démon avait été le plus fort ; il s'était rendu maître de toi : il t'avait vaincu, parce

[1] Ps. XXXIII, 21. — [2] Rom. I, 17. — [3] Id. IV, 5. — [4] Id. X, 10. — [5] Luc. XXIII, 43. — [6] Jean, XIX, 33.

que tu avais consenti à ses suggestions ; mais qu'a fait celui dont le bras est puissant? « Per« sonne n'entre dans la maison d'un homme « robuste pour en enlever les meubles, avant « d'avoir réduit cet homme à l'impuissance [1] ». Par sa puissance auguste et digne d'admiration, il a réduit le diable à l'impuissance ; il a tiré son épée pour lui fermer tout passage, pour délivrer le pauvre et l'indigent dénués de tout secours [2]. Quel est, en effet, ton protecteur, sinon le Seigneur, à qui tu dis : « Seigneur, vous êtes mon aide et mon Rédem« pteur [1] ? » Si tu veux présumer de tes forces, ta présomption sera pour toi une cause de chute : si tu t'appuies sur les forces d'un autre, sache qu'il voudra, non te venir en aide, mais devenir ton maître. Recherche donc, comme ton soutien, celui-là seul qui a racheté les hommes, qui les a rendus libres, qui a donné son sang pour en faire un peuple d'acquisition et conférer à ses serviteurs le titre de frères.

[1] Matt. XII, 29. — [2] Ps. LXXI, 12.

[1] Ps. XVIII, 15.

DEUXIÈME SERMON.

DEUXIÈME PARTIE DU PSAUME.

1. Fixons notre attention sur le reste du psaume, et prions le Seigneur, notre Dieu, de nous donner une intelligence saine pour le bien comprendre, et la grâce d'en tirer profit par nos bonnes œuvres. Votre charité se rappelle, sans doute, où s'est arrêtée hier notre explication: partons donc de là aujourd'hui. Nous attribuons ces paroles au Christ, considéré comme Chef et comme corps de l'Eglise. Et, puisqu'il s'agit du Christ, ne sépare point l'Epoux de l'épouse, et comprends ce grand mystère : « Ils seront deux dans une « même chair [1] ». Si, étant deux, ils n'ont qu'une même chair, pourquoi ne se serviraient-ils pas des mêmes paroles? Car, si le chef a supporté ici-bas de mauvais traitements, son corps les supporte aussi : le chef n'a souffert que pour servir d'exemple au corps. En effet, le Seigneur a volontairement souffert, tandis que nous souffrons nécessairement : lui a souffert par bonté pour nous : notre nature nous y condamne. Dans cette indispensable obligation, nous trouvons donc un sujet de consolation en ce qu'il a souffert de sa propre volonté ; aussi, quand, par hasard, nous subissons de pareilles épreuves, portons nos regards sur notre chef, prenons exemple sur sa conduite et disons-nous : S'il a été ainsi traité, à quoi devons-nous nous attendre? Conduisons-nous donc comme il l'a fait lui-même. Son ennemi a pu en venir jusqu'à lui ôter la vie du corps ; mais, si cruel qu'il se soit montré, il n'a pu détruire entièrement ce corps, puisqu'il est ressuscité le troisième jour. Ce qui est advenu de lui le troisième jour, se fera pour nous à la fin du monde. Si la réalisation de nos espérances de résurrection est différée, ces espérances nous sont-elles ravies? Reconnaissons donc ici la parole du Christ, et ne la confondons pas avec celle des impies. Cette parole est celle du corps du Christ, qui souffre persécutions, angoisses et tribulations, mais, parce que ici-bas il y en a beaucoup pour souffrir à cause de leurs péchés et de leurs crimes, nous devons apporter un soin tout particulier à distinguer de leurs souffrances elles-mêmes la cause de leurs souffrances : car un scélérat peut subir un supplice pareil à celui des martyrs, mais la raison de ses douleurs est bien différente. Il y en avait trois de crucifiés : le Sauveur, celui qui devait être sauvé, et celui qui devait être damné : pour tous, même supplice ; mais, pour chacun d'eux, cause de souffrances non pareille.

2. Que notre chef dise donc : « Des témoins « injustes s'étant élevés, m'ont interrogé sur

[1] Eph., V, 31.

« des choses que je ne connaissais pas [1] ». Pour nous, disons à notre chef : Seigneur, que ne saviez-vous pas? Etiez-vous à ce point ignorant? Ne connaissiez-vous point le cœur de ceux qui vous interrogeaient? Ne vous étiez-vous point aperçu d'avance de leurs fourberies? N'était-ce pas en connaissance de cause que vous vous étiez livré entre leurs mains? N'étiez-vous point venu en ce monde pour subir leurs mauvais traitements? Qu'ignoriez-vous donc?

Il ignorait le péché; il ignorait ce péché, non comme s'il ne le condamnait pas, mais parce qu'il ne le commettait point. On emploie tous les jours de pareilles manières de parler; car tu dis de quelqu'un : Il ne sait se tenir debout, pour dire : Il ne se tient pas debout; il ne sait faire le bien, pour dire : Il ne fait pas de bien; il ne sait pas faire le mal, pour dire : Il ne fait pas de mal. Ce qu'on ne fait pas n'intéresse nullement la conscience, et ce dont la conscience ne s'occupe pas, on semble ne pas le savoir. Ainsi, dans notre pensée, Dieu ignore comme l'art qui ne conduit pas au mal, mais qui apprend à connaître le vice et à le discerner. Lors donc que nous interrogeons notre chef, il nous répond dans toute la vérité de son Evangile; quand nous lui disons : Seigneur, qu'ignoriez-vous? Comment a-t-on pu vous interroger sur des choses que vous ne connaissiez pas? Il nous dit : J'ignorais le péché, et ils m'interrogeaient sur le péché. Si tu ne crois pas que j'ignore le péché, lis l'Evangile et tu y verras que je ne connais pas même les pécheurs; car je leur dirai à la fin du monde : « Je ne vous « connais pas; vous, qui commettez l'iniquité, « retirez-vous de moi [2] ». Est-ce qu'il ne connaissait pas ceux qu'il condamnait? Peut-il prononcer un jugement conforme à l'équité, s'il ne le porte pas en parfaite connaissance de cause? Il agissait en connaissance de cause, et pourtant il n'a pas menti quand il a dit : « Je ne vous connais pas »; c'est-à-dire : vous n'êtes pas unis à mon corps; vous ne vous attachez pas à mes préceptes : vous êtes la personnification des vices; et moi, je suis l'art, qui n'a rien de commun avec les défauts, et qui n'apprend rien autre chose qu'à les éviter. « Des témoins injustes s'étant levés, m'ont « interrogé sur des choses que je ne connais« sais pas ». Qu'est-ce que le Christ pouvait ainsi ignorer, sinon le blasphème? Voilà pourquoi il fut accusé d'avoir blasphémé, lorsque interrogé par ses persécuteurs, il répondit selon la vérité. Mais quels furent ses accusateurs? Ceux-là mêmes dont il est dit plus loin : « Ils me rendaient le mal pour le bien; ils « rendaient à mon âme la stérilité ». Je leur apportai l'abondance, et ils me rendaient la stérilité : je leur apportai la vie, et ils me rendaient la mort : je leur apportai l'honneur, et ils me rendaient l'humiliation. Je leur apportai le remède, et ils me rendaient des blessures; et, dans tout ce qu'ils me rendaient, il n'y avait que de la stérilité.

Cette stérilité, il l'a maudite dans le figuier, lorsque, y cherchant des fruits, il n'en trouva aucun [1]. Il y avait des feuilles, mais pas de fruits; des paroles, mais pas d'œuvres : abondance de paroles, stérilité en fait d'œuvres. « Tu prêches qu'il ne faut rien dérober, et tu « dérobes; tu dis que l'adultère est un crime, « et tu commets l'adultère ». Tels étaient ceux qui interrogeaient le Christ sur des choses qu'il ne connaissait pas.

3. « Pour moi, lorsqu'ils m'interrogeaient, « je me revêtais d'un cilice; j'humiliais mon « âme par le jeûne, et je répandais ma prière « dans mon sein ». Nous savons, mes frères, que nous appartenons au corps de Jésus-Christ, puisque nous en sommes les membres : nous ne devons pas non plus l'ignorer : dans nos tribulations, il ne nous faut point penser à la manière dont nous répondrons à nos ennemis, mais chercher à leur être propices auprès de Dieu par nos prières, surtout à ne pas nous laisser vaincre par la tentation, et enfin, à obtenir du Tout-Puissant, pour nos persécuteurs, la guérison de leur âme et leur retour à la justice. Rien de plus grand, rien de meilleur au sein des tribulations, que de s'éloigner du bruit extérieur, et d'entrer dans le plus profond intérieur de son âme pour invoquer Dieu, en ce sanctuaire où personne ne peut ni entendre nos gémissements, ni voir celui qui vient à notre aide; mettons-nous-y à l'abri de toutes les ennuyeuses contrariétés qui nous viennent du dehors : fermons les portes de ce lieu secret; humilions-nous en faisant l'aveu de nos fautes; louons et bénissons le Dieu qui nous corrige et nous console : voilà bien la conduite que nous devons tenir.

[1] Ps. XXXIV, 11, 12. — [2] Matt. VII, 23.

[1] Matt., XXI, 19.

Ce que nous disons s'applique au corps du Christ, c'est-à-dire, à chacun de nous : mais voyons-nous en Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même quelque chose de pareil ? Tant de soin que nous mettions à examiner et à scruter l'Evangile, jamais nous n'y verrons que, dans ses peines et ses ennuis, le Seigneur se soit revêtu d'un cilice. Nous y lisons, à la vérité, qu'il a jeûné après son baptême ; mais, pour un cilice, il n'en est nulle part question : nous ne le voyons en aucun endroit. Quand il a jeûné, le diable le tentait, mais les Juifs ne le persécutaient pas encore, et je ne puis dire qu'il ait jeûné au moment où ils l'interrogeaient sur des choses qu'il ne connaissait pas, ni au moment où, lui rendant le mal pour le bien, ils examinaient malicieusement sa conduite, le poursuivaient, s'emparaient de sa personne, le flagellaient, le couvraient de blessures et lui donnaient la mort. Néanmoins, mes frères, cédons à une pieuse curiosité, levons un peu le voile, ouvrons les yeux de notre cœur, pénétrons le sens caché de l'Ecriture, et nous verrons qu'en réalité, pendant le cours de ses souffrances, le Seigneur a jeûné et s'est couvert d'un cilice.

Qu'entend-il par un cilice, sinon peut-être la condition mortelle de la chair ? Pourquoi un cilice ? A cause de la ressemblance de sa chair avec la chair du péché. « Car », dit l'Apôtre, « Dieu a envoyé son propre Fils, revêtu « d'une chair semblable à la chair du péché ; « il a condamné le péché dans sa chair [1] » ; c'est-à-dire, il a revêtu son Fils d'un cilice pour condamner les boucs par ce cilice. Sans aucun doute, il n'y avait pas de péché dans le Verbe de Dieu ; il n'y en avait, non plus, ni dans l'âme sainte, ni dans l'esprit de l'homme que le Verbe et la sagesse de Dieu s'étaient attaché en unité de personne : il n'y en avait pas même dans son corps ; mais la ressemblance de la chair du péché se trouvait dans le Seigneur, parce que la mort n'existe qu'à cause du péché, et son corps était certainement sujet à mourir. Si, en effet, il n'avait pas été mortel, il ne serait pas mort ; s'il n'était pas mort, il n'aurait pas ressuscité ; et s'il n'était pas ressuscité, il ne nous aurait point donné la preuve et l'exemple de notre immortalité. La mort, qui nous est venue du péché, porte le nom de péché, de la même manière qu'on désigne, sous le nom de langue grecque ou de langue latine, non pas notre langue corporelle, mais ce que nous disons au moyen de ce membre : notre langue est un de nos membres, aussi bien que nos yeux, nos oreilles, notre nez, etc. ; mais, par langue grecque, on entend les paroles prononcées en grec, non parce que les paroles seraient la même chose que la langue, mais parce qu'elles sont prononcées par elle. Tu dis de quelqu'un, pour désigner une partie quelconque de son corps : J'ai reconnu sa figure. En parlant d'un absent, tu dis encore : J'ai reconnu sa main, quoique tu veuilles parler, non de sa main corporelle, mais de l'écriture tracée par elle. Ainsi en est-il du péché du Seigneur : il a eu pour cause le péché, puisqu'il a pris un corps fait de cette substance, qui est devenue sujette à la mort, à cause du péché. Et pour exprimer plus brièvement ma pensée, je dirai : Marie est morte à cause du péché d'Adam, parce qu'elle en était la fille ; Adam est mort à cause de sa propre prévarication ; et le corps du Seigneur, mis au monde par Marie, est mort pour détruire le péché. Le Seigneur s'est revêtu de ce cilice, et ce cilice, sous lequel il se cachait, l'a empêché d'être reconnu. « Lorsque », dit-il, « ils me tourmentaient, je me revêtais d'un « cilice » ; c'est-à-dire : ils sévissaient contre moi, et je me cachais. S'il n'avait pas voulu se cacher, il n'aurait pu mourir. Quand, en effet, ils s'approchèrent de lui pour le saisir, il lui suffit d'un instant, il n'eut qu'à laisser jaillir un éclair de sa puissance, si toutefois on peut dire que c'en était même un éclair ; c'en fut assez de sa part, de leur adresser cette seule question : « Qui cherchez-vous ? » pour les faire reculer et tomber en arrière. Une telle puissance n'aurait certes pas subi les ignominies de la passion, si elle ne s'était cachée sous le cilice : donc, « je me revêtais du « cilice et j'humiliais mon âme par le jeûne ».

4. Si nous avons bien compris ce qu'il faut entendre par le cilice, comment devons-nous maintenant comprendre ce qu'il faut entendre par le jeûne ? Le Christ voulait manger, quand il cherchait des fruits sur le figuier stérile, et s'il en avait trouvé, il s'en serait nourri. Il voulut boire, quand il dit à la femme de Samarie : « Donne-moi à boire [1] » ; et sur la croix : « J'ai soif [2] ». Quelle faim et quelle soif éprouva-t-il donc ? Il eut faim et soif de nos bonnes

[1] Rom. VIII, 3.

[1] Jean, IV, 7. — [2] Id., XIX, 28.

œuvres. Et, parce qu'il ne trouvait le mérite d'aucune bonne œuvre en ceux qui le persécutaient et le crucifiaient, il jeûnait ; ils jetaient dans son âme la disette. Quel jeûne, en effet, de trouver à peine un larron dont il pût se nourrir, étant sur la croix ! Les apôtres avaient pris la fuite et s'étaient cachés dans la foule ; Pierre lui-même, ce Pierre qui avait promis de persévérer jusqu'à la mort du Seigneur, l'avait déjà renié trois fois ; il pleurait déjà, mais il se cachait encore dans la multitude et craignait d'être reconnu. Tous, enfin, le voyant mort, désespérèrent de l'avenir ; aussi les trouva-t-il, après sa résurrection, plongés dans le découragement ; quand il leur parla, la tristesse, la désolation et le désespoir étaient dans leurs cœurs et se reflétaient dans les paroles de ceux qui s'entretenaient avec lui. Il leur dit : « De quoi vous entretenez-vous ensemble ? » Car ils parlaient de lui ; et ils lui répondirent : « Etes-vous seul « si étranger dans Jérusalem, que vous ne sachiez pas ce qui s'y est passé ces jours-ci, touchant Jésus de Nazareth, qui a été un prophète puissant en œuvres et en paroles, devant Dieu, devant tout le peuple ; et de « quelle manière les princes des prêtres et nos « sénateurs l'ont livré pour être condamné à « mort, et l'ont crucifié ? Or, nous espérions « que ce serait lui qui rachèterait Israël [1] ». Le Seigneur aurait persévéré dans ce grand jeûne, s'il n'avait pas ranimé ceux qui devaient apaiser sa faim. Il leur rendit le courage, les consola, les raffermit et en fit les membres de son corps. Tel fut donc le jeûne que s'imposa le Seigneur.

5. « Et je répandais », dit-il, « ma prière dans « mon sein ». Il y a certainement, dans ce verset, un sens profond ; daigne le Seigneur nous aider à le pénétrer ! Par sein, nous devons entendre une chose secrète. Mes frères, nous trouvons déjà, dans ces paroles, un avertissement pour nous, le bon conseil de prier dans le secret de notre cœur. Dieu nous y voit ; il nous y entend ; l'œil de l'homme est incapable d'y pénétrer ; celui-là, qui vient à notre aide, peut seul y porter ses regards. Ce fut là que pria Susanne et qu'elle fut entendue de Dieu, lorsque les hommes ne voulurent plus écouter sa voix [2]. En ce qui nous concerne, voilà le conseil que nous devons tirer de ces paroles ; mais nous devons les entendre plus particulièrement de Notre-Seigneur, parce que, lui aussi, il a prié.

En examinant la lettre de l'Evangile, nous n'avons vu, nulle part, qu'il y fût question de son cilice ; il n'y est point davantage parlé, dans le sens littéral, du jeûne qu'il a observé pendant sa passion ; c'est pourquoi nous avons, selon la mesure de nos forces, expliqué ces deux mots par similitude et dans le sens allégorique. Pour sa prière, nous l'avons entendue tomber du haut de la croix : « Mon « Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous « abandonné [1] ? » Là aussi nous priions. En effet, quand son Père, dont il ne s'est jamais séparé, l'a-t-il abandonné ? Nous lisons encore qu'il a prié seul sur la montagne, qu'il a passé les nuits en prières, qu'il a prié dans le cours de sa passion. Je répandrai donc ma prière dans mon sein. Je ne sais ce qu'on pourrait imaginer de mieux à l'égard du Seigneur. Quoi qu'il en soit, je vais dire ce qui me vient en ce moment à l'esprit ; une idée meilleure s'y présentera peut-être plus tard ; ou bien elle se présentera à une personne plus intelligente que moi. Je comprends donc ces paroles : « Je répandrai ma prière dans « mon sein », dans ce sens que son Père habite en lui, car Dieu s'est réconcilié le monde dans le Christ [2]. Il possédait en lui-même celui qu'il voulait prier. Il n'en était pas éloigné, puisqu'il avait dit : « Je suis dans mon Père, « et mon Père est en moi [3] ». Mais, en lui, la prière est plus particulièrement l'œuvre de l'homme ; car, en tant qu'il est le Verbe, le Christ ne prie pas, il exauce ; il ne demande pas qu'on lui vienne en aide ; mais, d'accord avec son Père, il secourt les autres. Quel est donc le sens de ces paroles : Je répandais ma prière dans mon sein ? Celui-ci, sans aucun doute : Mon humanité invoque en moi-même la divinité.

6. « J'avais de la complaisance comme pour « un parent et un frère ; j'étais abattu, comme « touché d'une vraie douleur qui me portait « à gémir ». Il fait allusion à son corps : c'est nous qu'il faut voir ici désignés, quand nous trouvons notre bonheur dans la prière, et que notre âme se rassérène, non par l'influence des prospérités de ce monde, mais sous l'impression des rayons de la vérité. Il est facile de comprendre ce que je dis, et celui qu'éclaire cette lumière voit et reconnaît par

[1] Luc, XXIV, 18-21. — [2] Dan. XIII, 35, 44.

[1] Ps. XXI, 2 ; Matt. XXVII, 46. — [2] II Cor. V, 19. — [3] Jean, XIV, 10.

lui-même la vérité de ces paroles : « J'avais « de la complaisance comme pour un parent « et un frère » ; car alors l'âme se rapproche de Dieu, et lui devient agréable comme à un frère, à un parent, ou à un ami ; « car », est-il dit, « nous avons en lui l'être et le mouve-« ment[1] ». Si notre âme n'en est point là, si elle ne peut se réjouir ni briller des feux de la vérité, ni s'approcher de Dieu, ni s'attacher à lui : si elle s'en voit éloignée, qu'elle fasse du moins ce qui suit : « J'étais abattu, comme « touché d'une vraie douleur qui me portait « à gémir ». En s'approchant de Dieu, il a dit : « J'avais de la complaisance comme « pour un parent et un frère ». Retiré et placé loin de lui, il a dit : « J'étais abattu, comme « touché d'une vraie douleur qui me portait « à gémir ». Pourquoi gémit-il, sinon parce qu'il ne possède point ce qu'il désire ? Parfois il arrive au même homme, tantôt de s'approcher de Dieu et tantôt de s'en éloigner, de s'en approcher sous l'influence lumineuse de la vérité, de s'en éloigner parce que la chair enveloppe son esprit d'un voile épais. Dieu, mes frères, est partout : son Être infini ne peut être circonscrit en un lieu quelconque : nous ne nous éloignons donc ni ne nous rapprochons de lui d'une manière physique. S'en approcher, c'est lui devenir semblable ; en lui devenant dissemblable, on s'en éloigne. Lorsque tu vois deux objets presque pareils, tu dis qu'ils approchent l'un de l'autre : s'ils t'apparaissent différents, quoique placés dans le même endroit et souvent dans la même main, tu dis : Cet objet est loin de l'autre. Tu les tiens tous les deux, tu les réunis ensemble, et tu dis : Ils sont loin l'un de l'autre, non pas physiquement, mais parce qu'ils ne se ressemblent pas. Si tu lui es pareil, réjouis-toi ; gémis si tu lui es différent : que tes gémissements éveillent en toi les désirs : les désirs contribueront eux-mêmes à exciter les gémissements de ton cœur : par eux tu te rapprocheras de celui dont tu avais commencé à t'éloigner. Pierre ne s'approcha-t-il pas, quand il dit : « Vous êtes le Christ, « Fils du Dieu vivant ? » Et le même Apôtre ne s'éloigna-t-il pas quand il dit : « Seigneur, « n'y pensez pas, il n'en sera pas ainsi ? » Enfin, au moment où il s'approchait et se trouvait près de Dieu, que lui dit le Seigneur ? « Tu es heureux, fils de Barjona ! » Comme au moment où Pierre s'éloignait et n'avait plus de traits de ressemblance avec son Maître, celui-ci lui dit encore : « Retire-toi, Satan ». En s'approchant, il entendit ces paroles : « Ce « n'est ni la chair, ni le sang qui te l'ont révélé, « mais mon Père qui est dans les cieux ». En s'éloignant et en contredisant le Sauveur au sujet des souffrances qu'il devait endurer pour notre salut, il entendit ces autres paroles : « Tu n'as point de goût pour les choses de Dieu, « mais tu en as pour celles des hommes[1] ». Parlant de ces deux états de l'âme, quelqu'un a dit avec raison dans un psaume : « Pour moi, « j'ai dit dans mon extase : J'ai été rejeté de « devant vos yeux[2] ». Il ne dirait point : « Dans « mon extase », s'il ne s'approchait, car l'extase est le transport de l'âme. Il a répandu son âme sur lui-même, et s'est approché de Dieu ; puis, ramené de nouveau sur la terre par le poids et les ténébreuses illusions de la chair ; se rappelant les transports de son âme et voyant son abaissement présent, il a ajouté : « J'ai été rejeté de devant vos yeux ». Que le Seigneur nous accorde de voir s'accomplir en nous ces paroles : « J'avais de la complai-« sance comme pour un parent et un frère ! » Et, s'il n'en est pas ainsi, qu'au moins nous puissions dire : « J'étais abattu, comme tou-« ché d'une vraie douleur qui me portait à « gémir ».

7. « Quant à eux, ils se sont réjouis sur « mon sujet ; ils se sont réunis ensemble « contre moi[3] ». Chez eux la joie ; dans mon âme, la tristesse. Et pourtant, nous avons entendu tout à l'heure dans l'Evangile : « Bien-« heureux ceux qui pleurent[4] », malheur à ceux qui rient. « Ils se sont réjouis sur mon « sujet ; ils se sont réunis ensemble contre « moi ; ils m'ont accablé de maux sans savoir « pourquoi ». Ils m'interrogeaient sur des choses que j'ignorais, et eux-mêmes ne connaissaient pas celui qu'ils interrogeaient.

8. « Ils m'ont tenté et insulté avec moque-« rie[5] », c'est-à-dire, ils m'ont tourné en dérision et accablé d'injures. Ceci s'applique tout ensemble au chef et au corps. Remarquez, mes frères, la gloire présente de l'Eglise ; rappelez-vous ses humiliations passées : souvenez-vous qu'autrefois les chrétiens furent partout mis en fuite, et que, partout où on les trouvait, ils se voyaient tournés en dérision, mal-

[1] Act. XVII, 28.

[1] Matt. XVI, 16, 17, 22, 23. — [2] Ps. XXX, 23. — [3] Ps. XXXIV, 15. — [4] Matt. V, 5. — [5] Ps. XXXIV, 16.

traités, mis à mort, exposés aux bêtes, brûlés vifs; tous, en ricanant, se déclaraient contre eux. Ce que le chef avait souffert, le corps devait l'endurer; et dans toutes les persécutions qui ont eu lieu jusqu'à ce jour, le corps a subi les mêmes traitements que le Seigneur en croix. Partout où l'on rencontre un chrétien, on l'insulte, on le harcèle, on s'en moque, on lui donne le nom d'homme stupide, insensé, dépourvu de cœur et d'esprit. Qu'ils fassent ce qu'ils veulent, le Christ est dans le ciel ! Qu'ils fassent ce qu'ils veulent, il a ennobli son supplice, il a imprimé sa croix sur tous les fronts; il permet aux impies d'insulter, mais il leur interdit de nuire; néanmoins, par les paroles qui tombent de leurs lèvres, on connaît les secrètes pensées de leurs cœurs. « Ils ont grincé des dents « contre moi ».

9. « Seigneur, quand ouvrirez-vous les yeux? « Délivrez mon âme de leurs fourberies, et « mon unique des lions [1] ». Notre patience se lasse de souffrir, et ces paroles : « Quand ou« vrirez-vous les yeux », ont été dites de chacun de nous. C'est-à-dire, quand vous verrons-nous tirer vengeance de ceux qui nous insultent ? Quand le juge, vaincu par les importunités de cette veuve, lui fera-t-il justice? Si notre juge diffère de nous délivrer, c'est, non par indifférence, mais par amour, non par impuissance, mais par raison, non par incapacité de nous venir en aide, mais parce qu'il veut attendre jusqu'à la fin pour nous sauver tous en même temps. Et toutefois nos désirs nous portent à lui dire : « Quand ou« vrirez-vous les yeux, Seigneur ? Délivrez « mon âme de leurs fourberies, et mon unique « des lions »; c'est-à-dire, délivrez mon Eglise des puissances qui la persécutent.

10. En effet, veux-tu savoir quelle est cette unique ? Lis ce qui suit : « Je publierai vos « louanges dans une grande assemblée : je « vous louerai au milieu d'un peuple chargé « de mérites. Oui, dans une grande assemblée « je publierai vos louanges ; oui, au milieu « d'un peuple chargé de mérites, je vous « louerai ! » Les louanges du Seigneur se chantent devant toute l'assemblée, mais tous ceux qui la composent ne louent pas Dieu. Toute l'assemblée entend les louanges que nous lui adressons; mais Dieu ne trouve pas sa louange en tous ceux qui en font partie : car, dans toute assemblée, c'est-à-dire, dans l'Eglise qui est répandue sur toute la terre, il y a de la paille et du grain; la paille s'envole, le grain reste. « C'est pourquoi je vous louerai « au milieu d'un peuple de poids ». Dieu trouve sa louange dans ce peuple que n'enlève pas le vent de la tentation. Pour la paille, elle est toujours un sujet de blasphèmes. Quand on fait attention à notre paille, que dit-on ? Voilà comment vivent les chrétiens ! Voilà ce qu'ils font ! Et en eux s'accomplissent ces paroles de l'Ecriture : « Parce que vous faites « blasphémer mon nom parmi les nations ». Homme pécheur et jaloux, qui n'es que paille, tu examines l'aire, et tu y aperçois difficilement le grain ; cherche et tu trouveras un peuple chargé de mérites, dont la vue te portera à louer Dieu. Ressemble à ce peuple, si tu ne lui es point pareil, tu y verras difficilement autre chose que ce que tu es toi-même. « Ils ne se comparent qu'avec eux-mêmes [1] », dit l'Apôtre, et ils ne comprennent point ces paroles : « Je vous louerai au milieu d'un « peuple de poids ».

11. « Que je ne sois pas un sujet d'insultes « pour ceux qui m'attaquent injustement [2] », car ils m'insultent à cause de ma paille, « ceux « qui me haïssent sans aucun motif », c'est-à-dire, ceux à qui je n'ai pas fait de mal, « et qui « m'approuvent du regard », c'est-à-dire, ceux dont le visage affecte des sentiments étrangers à leur cœur. Et qui sont ces hommes « à l'œil approbateur ? » Car, « ils me par« laient avec amitié, et pour irriter davan« tage mes ennemis, ils ne pensaient qu'à des « tromperies. Ils ont ouvert leur bouche « contre moi ». En apparence, ils approuvaient du regard, mais ils n'étaient que des lions occupés à trouver une proie pour l'enlever et la dévorer ; au dehors, ils flattaient et parlaient dans un esprit de paix; mais pour irriter davantage mes ennemis, ils ne pensaient qu'à des tromperies. Que disaient-ils dans un esprit de paix ? « Maître, nous savons que « vous enseignez la voie de Dieu dans la vé« rité, sans avoir égard à qui que ce soit. Est« on libre de payer le tribut à César ou de « ne pas le lui payer ? » Ils me parlaient comme auraient fait des amis. Quoi donc ? Ne les connaissiez-vous pas, et, par leurs regards flatteurs, pouvaient-ils vous tromper ? Il ne les connaissait que trop ; voilà pour-

[1] Ps. XXXIV, 17.

[1] II Cor. X, 12. — [2] Ps. XXXIV, 19-21.

quoi il leur répondit : « Hypocrites, pourquoi « me tentez-vous[1] ? » Puis, ils ont ouvert leur bouche contre moi, et se sont écriés : « Cru« cifiez-le! Crucifiez-le! Ils ont dit : Courage, « courage ! nos yeux ont vu ». Commencement de leurs insultes : « Courage, courage. — « Christ, prophétise-nous !» Lorsqu'ils consultaient au sujet de la pièce de monnaie, leurs paroles n'étaient que mensonges ; ainsi, leurs louanges n'étaient qu'insultes. « Ils ont dit : « Courage, courage, nos yeux ont vu ». Quoi? Vos œuvres, vos prodiges. Il est le Christ. « S'il est le Christ, qu'il descende de la croix, « et nous croirons en lui. Il a sauvé les « autres et il ne peut se sauver lui-même[2]. Nos « yeux ont vu ». Il se vantait, il disait qu'il était le Fils de Dieu. Voilà tout ce qu'il en est ! Pour le Seigneur, il demeurait patiemment attaché à la croix ; il n'avait rien perdu de sa puissance, mais il manifestait sa patience. Descendre de la croix, était ce chose bien difficile pour celui qui devait, bientôt après, sortir vivant du tombeau ? Non. Mais il aurait paru céder devant ceux qui l'insultaient, tandis qu'il lui était nécessaire de se montrer après sa résurrection à ses disciples, et non point à ses ennemis, pour leur enseigner ce grand mystère ; car sa résurrection était le symbole d'une nouvelle vie, et cette vie nouvelle, on la manifeste aux yeux de ses amis, et non aux regards de ses ennemis.

12. « Vous avez vu, Seigneur, ne gardez pas « le silence[3] ». Ces paroles : « Ne gardez pas le « silence », veulent dire : « Jugez ». Au sujet du jugement, il est dit quelque part : « Je me « suis tu : est-ce que je me tairai toujours[4] ? » Quant au délai du jugement, il est dit au pécheur : « Tu as fait ces choses, et je me suis tu, « tu as cru le mensonge : tu as cru que je se« rais semblable à toi[5] ». Est-ce qu'il garde le silence, celui qui parle par les prophètes, celui qui parle lui-même dans l'Evangile, celui qui parle par les évangélistes, celui qui parle par nous-mêmes, toutes les fois que nous disons la vérité ? Qu'est-ce donc à dire : Il se tait ? Il ne prononce pas son jugement, mais il ne cesse pas pour cela de nous imposer des préceptes et de nous instruire. Le prophète invoque en quelque façon et annonce d'avance ce jugement de Dieu : « Seigneur, vous « avez vu, ne gardez pas le silence ». C'est-à-dire : Vous ne garderez pas le silence, il faut que vous rendiez votre jugement. En attendant l'heure de ce jugement, ne vous éloignez pas de moi ; vous m'en avez fait la promesse : « Voici que je suis avec vous jusqu'à « la consommation des siècles[1] ».

13. « Levez-vous, Seigneur, et appliquez« vous à me juger[2] ». Pourquoi te juger ? parce que tu es dans la tribulation ? Parce que les inquiétudes et les souffrances ne te laissent pas de repos ? Est-ce qu'une multitude de méchants n'éprouvent pas des tourments pareils ? Pourquoi te juger ? Es-tu juste par cela même que tu souffres ainsi ? Non. Mais, qu'est-ce à dire : « A me juger ? » Que lis-tu ensuite ? « Appliquez-vous à me juger, Sei« gneur, mon Dieu ; appliquez-vous à ma « cause ». Non pas à mes peines, mais à ma cause ; non parce que je souffre comme le larron, mais parce qu'en moi s'accomplit cette parole : « Bienheureux ceux qui souf« frent persécution pour la justice[3] ». Voilà cette cause parfaitement définie. Les bons et les méchants ont à supporter des peines pareilles : ce qui constitue le martyre, ce n'est donc pas la souffrance ; c'en est le motif. Si les supplices faisaient les martyrs, toutes les mines en regorgeraient, toutes les chaînes serviraient à en conduire, la couronne serait accordée à tous ceux qui tombent sous le glaive. Il faut donc connaître le motif des souffrances. Aussi, que personne ne dise : Je souffre, donc je suis un juste. Celui qui a souffert le premier a souffert pour la justice ; c'est pourquoi il a ajouté cette condition essentielle : « Bienheureux ceux qui souffrent « persécution pour la justice ».

Il en est plusieurs qui deviennent persécuteurs pour la bonne cause, comme il en est qui souffrent persécution pour en soutenir une mauvaise. Si l'on ne pouvait devenir persécuteur à bon droit, le psalmiste n'aurait pas dit : « Je persécutais celui qui médisait secrè« tement de son prochain[4] ». De plus, mes frères, un père juste et bon ne persécute-t-il pas un fils libertin ? Il persécute, non pas l'homme, mais ses vices ; non pas son enfant, mais ce qui est venu s'y adjoindre. Le médecin, appelé pour soulager un malade, n'emploie-t-il pas souvent les instruments tranchants ? c'est contre la blessure et non point

[1] Matt. XXII, [illegible] — [illegible] — [4] [illegible] XLII, 14. — [5] Ps. [illegible] 21.

[1] Matt. [illegible] — [2] [illegible] — [3] Matt. [illegible] — [4] [illegible]

contre l'homme ; il coupe, mais pour guérir : et, pourtant, quand il tranche dans le corps du patient, celui-ci souffre, il crie, il résiste ; et si, par hasard, la fièvre lui a fait perdre la raison, il va jusqu'à frapper le médecin : mais celui-ci continue à le soigner, il fait ce qu'il doit faire sans se tourmenter, en aucune façon, des malédictions et des injures qu'il en reçoit. N'éveille-t-on pas tous ceux qui tombent en léthargie, dans la crainte de voir leur profond sommeil aboutir à la mort ? Et par qui sont-ils éveillés, sinon par les enfants qu'ils ont été si heureux de mettre au monde ? Nul ne mériterait le titre de fils dévoué, s'il ne faisait violence à son père en circonstance pareille. On éveille les gens tombés en léthargie, on garrotte les frénétiques, uniquement parce qu'on les aime. Que personne ne dise donc : Je souffre persécution. Il ne suffit pas de faire parade de ses maux, il faut en faire connaître le motif ; et si l'on ne peut démontrer que la cause en est juste, on doit être mis au nombre des méchants. Aussi, avec quel à-propos et quelles paroles pleines de justesse il s'est recommandé à Dieu ! « Seigneur, appliquez-vous à mon jugement », non à mes peines : « Seigneur, mon Dieu, appliquez-vous à ma cause ».

14. « Jugez-moi, Seigneur, selon ma justice[1] » ; voilà bien ma cause : non selon ma peine, mais « selon ma justice, Seigneur mon Dieu ». Que ce soit le motif de votre jugement.

15. « Que mes ennemis ne se réjouissent pas en triomphant de moi. Qu'ils ne disent point dans leurs cœurs : Courage, courage, réjouissons-nous » ; c'est-à-dire : nous avons fait ce que nous avons pu : nous l'avons tué : nous nous sommes débarrassés de lui. « Qu'ils ne disent pas ». Montrez-leur qu'ils n'ont rien fait. « Qu'ils ne disent pas : Nous l'avons dévoré ». De là ces paroles des martyrs : « Si le Seigneur n'avait été avec nous, ils auraient pu nous absorber tout vivants[2] ». Qu'est-ce : Ils nous auraient absorbés ? Ils nous auraient fait entrer dans leur corps. Car ce que tu absorbes, tu le fais entrer dans ton corps. Le monde veut t'absorber : absorbe-le toi-même : fais-le entrer dans ton corps : tue-le ; mange-le, suivant ce qui a été dit à Pierre : « Tue et mange[1] ». Tue en eux ce qu'ils sont, et fais-les ce que tu es : mais s'ils parviennent à te rendre impie, ils t'absorberont : ce n'est pas en te persécutant qu'ils t'absorberont ; c'est en te rendant semblable à eux. « Qu'ils ne disent pas : Nous l'avons dévoré ! » Dévore toi-même le corps des païens. Pourquoi le corps des païens ? Il veut te dévorer. Fais-lui ce qu'il veut te faire. Pourquoi Moïse fit-il réduire en poussière le veau d'airain, en jeta-t-il les cendres dans l'eau et donna-t-il cette eau en breuvage aux Israélites ? C'était peut-être pour leur faire absorber le corps des impies. « Que ceux qui témoignent être contents de mes maux rougissent et soient confondus : qu'ils soient couverts de confusion et de honte ! » Puissions-nous les absorber pleins de honte et de confusion ! Qu'ils soient confondus, qu'ils deviennent honteux, « ceux qui parlent orgueilleusement contre moi ».

16. Et maintenant, que dites-vous des membres dont vous êtes le chef ? « Qu'ils se réjouissent et soient transportés de bonheur, ceux qui veulent ma justice[2] », ceux qui se sont unis à mon corps, « et qu'ils disent sans cesse : Que le Seigneur soit glorifié, ceux qui désirent la paix de son serviteur ; et ma langue publiera votre justice et vos louanges tout le jour ». Quel est celui dont la langue est capable de publier les louanges de Dieu pendant tout le jour ?

Mon discours a été un peu trop long ; vous êtes fatigués. Quel est celui qui peut louer Dieu tout le jour ? Si tu y consens, je vais t'indiquer un moyen de le faire. Fais bien tout ce que tu fais, et tu loues Dieu. Quand tu chantes un hymne, tu chantes les louanges de Dieu. Mais que peut faire ta langue, si ton cœur reste muet ? Ton hymne fini, tu t'arrêtes, puis tu te retires pour prendre ton repas. Ne t'enivre pas et tu loues Dieu. Tu traites une affaire : ne te rends coupable d'aucune fraude, et tu loues Dieu. Si tu cultives un champ, ne suscite de querelle à personne, et tu loues Dieu. Prépare-toi, par l'innocence de tes actions, à louer Dieu tout le jour.

[1] Ps. XXXIV, 24-26. — [2] Id. CXXIII, 1, 3.

[1] Act. X, 13. — [2] Ps. XXXIV, 27, 28.

DISCOURS SUR LE PSAUME XXXV.

L'IMPIÉTÉ.

L'impie ne veut point connaître son iniquité afin de ne point la haïr, il cherche à se dérober à Dieu, il ne prie point dans le secret ou pour demander les biens du ciel. Il ne peut espérer qu'un jugement sévère, parce qu'il se laisse entraîner dans l'abîme jusqu'à mépriser Dieu. Nos ressources ponr éviter ce malheur sont dans la miséricorde divine, à laquelle nous devons demander non les biens terrestres, comme Israël, mais les biens du ciel. Sainte ivresse du ciel. Eviter l'orgueil afin d'y arriver.

1. J'appelle toute l'attention de votre charité sur les paroles et sur les mystères de ce psaume, afin que nous puissions l'exposer rapidement, car il est clair en bien des endroits ; et quand l'obscurité nous obligera de nous étendre quelque peu, le plaisir d'apprendre nous adoucira cette longueur. « L'impie s'est en lui-même déterminé au mal; la « crainte de Dieu n'est point devant ses yeux[1] ». Ce n'est point un seul homme que désigne ici le Prophète, mais bien cette espèce d'hommes pervers, ennemis d'eux-mêmes, parce qu'ils ne comprennent pas la sainteté de la vie, non qu'ils ne le puissent, mais parce qu'ils ne le veulent pas. Il y a une différence entre un homme qui s'efforce de comprendre et qui en est empêché par l'infirmité de sa chair, comme il est dit dans l'Ecriture : « Que ce « corps corruptible appesantit l'âme, et que « cette habitation terrestre abat l'esprit capable « des plus hautes pensées[2] » ; et un homme dont le cœur se livre une guerre funeste, afin de ne point comprendre ce qu'il comprendrait avec quelque bonne volonté, non que cela soit difficile, mais parce que sa volonté y répugne. C'est ce qui arrive quand on aime ses péchés et que l'on hait la loi de Dieu. Cette parole de Dieu est haïssable pour toi, si tu as de l'attachement pour ton iniquité. Si au contraire tu hais ton iniquité, la parole de Dieu devient aimable pour toi et repousse ton iniquité. Haïr le mal, c'est donc travailler de concert avec la parole de Dieu ; et ainsi vous serez deux, cette parole et toi, pour le détruire. Pour toi, tu ne peux rien par tes propres forces; mais celui qui t'a envoyé cette parole te prête son secours, et le mal est surmonté. Si tu la hais, Dieu te la pardonne et t'affranchit de la servitude; mais si tu l'aimes, il te répugne de comprendre le blâme que l'on en fait. Montrez-moi un homme qui cherche comment le Fils est égal au Père ; il croit, mais il cherche à comprendre et ne le peut encore. C'est en effet une doctrine bien relevée et qu'on ne peut saisir qu'avec les plus grandes forces de l'esprit ; et il est un commencement de foi qui préserve l'âme jusqu'à ce qu'elle se fortifie. Elle se nourrit d'abord de lait, jusqu'à ce qu'elle prenne de l'accroissement et devienne plus capable d'un aliment plus solide, afin qu'elle puisse comprendre : « Au commencement était le Verbe, « et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était « Dieu[1] ». Avant d'en arriver là, elle s'alimente par la foi; elle s'efforce de comprendre, afin de le faire enfin autant que Dieu lui en donne la grâce. Mais faut-il un grand effort pour comprendre : « Ne fais pas à un autre « ce que tu ne veux pas que l'on te fasse[2] », en sorte que tu ne commettes point d'injustice, puisque tu n'aimes pas qu'on soit injuste envers toi, et que tu ne tendes aucune embûche, puisque tu ne veux pas être victime des embûches ? Ne pas comprendre cela, c'est le tort de ta volonté. Aussi « l'injuste a-t-il « résolu en lui-même de commettre le mal »; il a résolu de pécher.

2. Mais est-ce bien publiquement ? n'est-ce pas en soi-même que l'on prend la résolution de pécher? Pourquoi en soi-même? Parce que l'homme ne la voit point. Quoi donc ? parce que l'homme ne voit point dans le cœur la résolution de pécher, Dieu ne la voit-il point? Dieu la voit, assurément. Mais qu'est-il dit ensuite? « La crainte de Dieu n'est point de- « vant ses yeux ». Il n'a devant les yeux que

[1] Ps. XXXV, 12. — [2] Sag. IX, 15.

[1] Jean, I, 1. — [2] Tob. IV, 16.

la crainte des hommes. Il n'oserait afficher publiquement l'iniquité, de peur d'être blâmé ou condamné par les hommes. Il fuit la présence des hommes; où est son refuge? En lui-même; il rentre dans son intérieur où nul ne le voit; c'est là que, sans être aperçu, il s'étudie aux piéges, aux embûches et aux crimes. Cependant il ne pourrait s'étudier au mal, même dans son intérieur, s'il pensait que Dieu le voit; mais comme il n'a point devant les yeux la crainte de Dieu et qu'il se dérobe au regard des hommes en rentrant dans son cœur, qu'a-t-il à craindre? Dieu n'y est-il pas présent? Oui, mais « la crainte « de Dieu n'est pas devant ses yeux ».

3. Donc il médite la fraude; et voici la suite (car il ne sait peut-être pas que Dieu le voit, pourriez-vous me dire; et le Prophète nous montre ce que j'avais commencé à vous exposer, qu'il veut bien ne pas le savoir et que cette volonté d'ignorer tourne contre lui-même) : « Il a frauduleusement agi en sa « présence[1] ». En présence de qui? de celui qu'il ne craint point dans ses fourberies. « En « cherchant son iniquité pour la haïr ». Il a donc agi de manière à ne la point trouver. Il y a des hommes, en effet, qui paraissent faire des efforts pour connaître leur iniquité, et qui craignent de la trouver; car, s'ils la trouvaient, une voix leur dirait : Rompez avec elle. Vous avez fait cela avant de connaître le mal; cette faute est celle de votre ignorance, Dieu vous la pardonne; et, maintenant que vous la connaissez, rompez avec elle, afin que votre ignorance obtienne plus facilement son pardon, et que sans rougir vous puissiez dire à Dieu : « Ne vous souvenez plus, Seigneur, des « péchés de ma jeunesse et de mon igno- « rance[2] ». D'une part donc il cherche son injustice, et d'autre part il craint de la trouver; car il cherche avec feinte. Je ne savais pas qu'il y eût péché; quand est-ce que l'homme parle ainsi? C'est quand il reconnaît qu'il a péché et qu'il cesse de faire ce qu'il faisait précisément parce qu'il ignorait que ce fût un mal; il voulait réellement connaître sa faute, afin de la trouver et de la haïr. Mais aujourd'hui beaucoup cherchent leur iniquité avec feinte, c'est-à-dire qu'ils ne la cherchent point avec l'intention de la trouver et de la haïr. Mais comme la recherche qu'ils en font est hypocrite, ils ne trouvent cette iniquité que pour la défendre. Pour celui qui découvre l'iniquité, il est évident que cette iniquité est un mal. Ne le faites plus, lui direz-vous. Et lui, qui n'agissait que frauduleusement pour trouver son iniquité, la trouve enfin, mais ne la hait pas. Que dit-il, en effet? Combien d'autres en agissent ainsi, et qui n'en est pas là? Dieu voudrait-il nous damner tous? Ou, du moins, voici son langage : Si Dieu ne voulait pas qu'on agît de la sorte, les hommes qui en sont là vivraient-ils encore? Vois-tu bien que tu ne cherches ton iniquité qu'avec hypocrisie? Si tu n'eusses point agi en homme hypocrite, mais en homme sincère, tu l'aurais déjà trouvée et prise en haine; maintenant que tu la trouves, tu la soutiens; tu la cherchais donc en hypocrite.

4. « L'injustice et la ruse, telles sont les « paroles de sa bouche; il n'a point voulu « comprendre, afin de ne point faire le bien[1] ». Vous voyez que ces torts sont attribués à sa volonté; il est en effet des hommes qui ne veulent pas comprendre et ne le peuvent; il est aussi des hommes qui ne comprennent point parce qu'ils ne veulent point comprendre. « Il n'a point voulu comprendre, de « peur de faire le bien ».

5. « Il a médité l'iniquité sur sa couche[2] ». Qu'est-ce à dire : « Sur sa couche? Le méchant « a résolu en lui-même de faire le mal ». L'expression « en lui-même » a le même sens que : « sur sa couche ». Notre lit, en effet, c'est notre cœur; c'est là que nous ressentons l'aiguillon d'une conscience coupable, comme le calme d'une bonne conscience. Quiconque aime de jouir dans son cœur, doit d'abord y faire le bien. C'est dans ce lit que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous ordonne de prier. « Entrez », nous dit-il, « dans votre lit secret « et fermez-en la porte ». Qu'est-ce à dire : « Fermez-en la porte? » N'attendez point de Dieu les biens extérieurs, mais les biens de l'âme. « Et votre Père qui voit dans le secret « vous le rendra[3] ». Quel est celui qui ne ferme point sa porte? Celui qui croit beaucoup demander à Dieu en lui demandant les biens de la terre, et qui borne là toutes ses demandes. Alors, votre porte est béante, et chacun voit quand vous priez. Qu'est-ce que clore votre porte? C'est demander à Dieu ce que Dieu seul sait vous donner. Et que demanderas-tu en fermant ta porte? « Ce que

[1] Ps. XXXV, 3. — [2] Id. XXIV, 7.

[1] Ps. XXXV, 4. — [2] Id. 5. — [3] Matt. VI, 6.

« l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a pas « entendu, ce que le cœur de l'homme n'a « jamais compris[1] ». Ce qui peut-être n'est jamais entré dans ton lit, ou plutôt dans ton cœur. Mais Dieu sait ce qu'il doit te donner. Quand sera-ce? Quand Dieu se révélera, quand il apparaîtra comme Juge. Quoi de plus clair que ce langage qu'il doit tenir à ceux qui seront à sa droite : « Venez, bénis de mon « Père, recevez le royaume qui vous a été « préparé dès l'origine du monde[2] ? »

Voici ce qu'entendront ceux qui seront à sa gauche, et ils gémiront dans une pénitence inutile[3], parce qu'ils n'auront pas voulu pendant leur vie la rendre fructueuse. Pourquoi gémir alors? Parce que ce ne sera plus le lieu de se corriger. Donc ils entendront cet arrêt : « Allez « au feu éternel, qui a été préparé pour le « diable et pour ses anges[4] ». Paroles de consternation. Quant aux justes, ils se réjouiront de ce qu'ils entendront; et, comme il est écrit : « La mémoire du juste sera éter- « nelle; il n'entendra point une parole sévère « qui lui inspire de l'effroi[5] ». Quelle parole sévère? Cette parole que ceux-ci doivent entendre : « Allez au feu éternel ». Dieu donc, qui peut nous accorder au-delà de nos demandes et de notre intelligence[6], cherche nos gémissements secrets, afin que nous nous rendions agréables à ses yeux et que nous ne vantions point notre justice devant les hommes. Celui qui prétend par sa justice plaire aux hommes, qui ne se propose point de faire bénir Dieu par ceux qui le verront, mais de s'attirer à lui-même des louanges, celui-là ne ferme point sa porte au bruit; et comme cette porte est ouverte au bruit du monde, le Seigneur n'entend point comme il voudrait entendre. Travaillons donc à rendre pur ce lit ou notre cœur, afin que nous puissions y être à l'aise. Votre charité connaît tout ce que l'on endure dans la vie publique, dans le forum, dans les querelles, dans les procès, dans l'embarras des affaires, et combien sont nombreux ceux qui en souffrent; elle sait comment, fatigué des occupations du dehors, chacun retourne à la hâte en sa maison afin de s'y reposer, chacun cherche à terminer promptement les affaires qui le retiennent dehors, afin d'y goûter un peu de calme. C'est en effet pour cela que chacun a son logis, afin d'y être en paix. Mais s'il vient à souffrir des troubles jusque-là, où donc se reposera-t-il? Quoi donc? Encore doit-il goûter le calme chez lui! Mais s'il rencontre des ennemis au dehors et une épouse acariâtre à la maison, il sort de nouveau. Quand il veut se reposer des fatigues du dehors, il rentre dans son intérieur; et s'il n'y trouve pas plus de calme qu'au dehors, où donc se reposera-t-il? Du moins dans le secret de son cœur, c'est là que tu dois te retirer, dans l'intérieur de ta conscience. Si par hasard tu y rencontres cette épouse qui n'a aucune parole amère, c'est-à-dire la sagesse de Dieu, vis avec elle dans une sainte union, repose dans ton lit secret, et que la fumée d'une conscience coupable ne t'en fasse point sortir. Mais c'est là que se retirait, loin des regards des hommes et pour méditer le crime, celui dont nous parle David; et telles étaient ses pensées, qu'il ne pouvait même trouver la paix dans son cœur. « Sur sa « couche il a médité les embûches ».

6. « Il s'est tenu à l'entrée de toute voie « coupable[1] ». Qu'est-ce à dire : « Il s'est « tenu? » Il a persévéré dans le mal. C'est pourquoi il est dit de l'homme juste « qu'il « ne s'est point arrêté dans la voie des pé- « cheurs[2] ». De même que l'un ne s'est point arrêté, l'autre s'est tenu. « Il ne repousse « aucun mal ». C'est là sa fin, le fruit qu'il vient recueillir; s'il lui est impossible de s'exempter de tout mal, que du moins il le prenne en haine. Car si tu en avais la haine, à peine te surprendrait-il dans quelque acte mauvais. Il est vrai que le péché habite un corps mortel; mais que nous dit l'Apôtre? « Que le péché ne règne donc plus dans votre « corps mortel pour vous assujétir à ses con- « voitises[3] ». Quand commencera-t-il à n'y plus habiter? Lorsque s'accomplira en nous ce qu'il nous dit ailleurs : « Quand ce qui est « corruptible en nous aura revêtu l'incorrup- « tibilité, et quand ce corps mortel sera revêtu « d'immortalité[4] ». Avant cela il y a dans notre corps un attrait pour le mal; mais il y a un attrait supérieur dans les douceurs de la parole de sagesse et des préceptes de Dieu. Surmonte donc le péché et la volonté de le commettre; hais le péché et l'injustice, afin de t'unir à Dieu dans une commune réprobation. Dans cette union d'esprit à la loi de Dieu, tu obéis à cette loi selon l'esprit. Et si

[1] I Cor. II, 9. — [2] Matt. XXV, 34. — [3] Sag. V, 3. — [4] Matt. XXV, 41. — [5] Ps. XI, 7. — [6] Eph. III, 20.

[1] Ps. XXXV, 5. — [2] Id. I, 1. — [3] Rom. VI, 12. — [4] I Cor. XV, 53.

ta chair t'assujétit encore à la loi du péché[1], parce que tu ressens quelques délectations dans la chair, elles deviendront nulles quand tu n'auras plus à combattre. Il y a une différence entre n'avoir plus à combattre, parce que l'on jouit d'une paix vraie et continuelle, et combattre encore, mais vaincre ; entre combattre et être vaincu, et ne plus combattre, mais se laisser entraîner. Il y a des hommes qui ne combattent plus ; tel est celui dont il est parlé ici. Il ne hait point le mal, dit le Prophète ; comment combattre ce qu'il ne hait point? Il est donc entraîné par sa malice, sans résister nullement. D'autres commencent par combattre ; mais comme ils présument de leurs forces, Dieu veut leur montrer que c'est lui seul qui peut vaincre dans l'homme qui se soumet à lui, et ils sont vaincus dans le combat ; et quand ils ont commencé à pratiquer une certaine justice, ils deviennent orgueilleux et se brisent. Ceux-là combattent, mais ils succombent. Quel est celui qui combat sans être vaincu? Celui qui dit : « Je vois dans « mes membres une autre loi contraire à la « loi de l'esprit ». Voilà un athlète ; mais comme il ne présume point de ses forces, il sera victorieux. Que dit-il ensuite? « Malheu- « reux homme que je suis, qui me délivrera « de ce corps de mort? La grâce de Dieu par « Jésus-Christ Notre-Seigneur[2] ». Il met son espoir dans celui qui lui ordonne de combattre, et il surmonte son ennemi avec le secours de celui qui commande la lutte. Quant à l'autre, « il n'a point de haine pour le mal ».

7. « Seigneur, votre miséricorde est dans le « ciel et votre vérité jusqu'aux nues[3] ». Le Prophète parle de je ne sais quelle miséricorde, qui est spécialement dans le ciel. Car il y a aussi une miséricorde du Seigneur qui est sur la terre. Il est écrit : « La terre est « pleine des miséricordes du Seigneur[4] ». De quelle miséricorde veut-il parler, quand il dit : « Seigneur, votre miséricorde est dans les « cieux? » Entre les dons de Dieu, il en est qui sont temporels et terrestres, et d'autres qui sont célestes et éternels ; celui qui ne se propose, en servant Dieu, que d'acquérir ces dons terrestres et temporels, qui sont l'apanage de tous, n'est encore qu'au rang des bêtes ; il a part à la divine miséricorde, mais non à cette miséricorde, plus spéciale, qui ne sera donnée qu'aux seuls justes, aux saints, aux bons. Quels sont les dons communs à tous? « Dieu fait luire son soleil sur les bons « et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes « et sur les injustes[1] ». Qui d'entre les hommes n'a part à cette miséricorde, puisque d'abord il existe ; ensuite il diffère des animaux brutes, il est animal raisonnable, il peut comprendre Dieu, jouir de cette lumière, de cet air, de la pluie, des récoltes, de la diversité des saisons, de la santé du corps, du commerce de ses amis, de la conservation de sa famille? Tout autant de biens qui viennent de la munificence de Dieu. Ne croyez point, mes frères, que tout autre que Dieu seul nous les puisse donner. Quiconque alors ne les attend que de Dieu seul, met un vaste intervalle entre lui et ceux qui les recherchent auprès des démons, des magiciens, des astrologues. Ces derniers, en effet, sont doublement misérables, puisqu'ils ne souhaitent que des biens temporels, et qu'ils ne les demandent pas à l'Auteur de tout bien. Mais ceux qui désirent ces biens, qui veulent mettre en eux leur félicité, et qui ne les demandent qu'à Dieu seul, sont préférables sans doute en ce qu'ils ne les demandent qu'à Dieu, et toutefois ils sont encore en danger. Quel est ce danger? nous dira-t-on. C'est qu'ils jettent parfois les yeux sur les choses du monde, et ils voient que ces biens terrestres, objets de leurs désirs, sont aussi le partage, l'ample partage des impies et des méchants, et ils se croient privés de récompense dans le culte de Dieu, puisque les méchants qui n'honorent pas Dieu partagent ces biens avec ceux qui le servent fidèlement ; quelquefois même ceux qui servent Dieu n'ont rien de ce qui est en abondance chez ceux qui blasphèment : c'est en cela qu'est pour eux le danger.

8. Mais le Prophète sait bien quelle miséricorde il implore de Dieu : « Seigneur », dit-il, « votre miséricorde est dans le ciel, et votre « vérité s'élève jusqu'aux nues » ; c'est-à-dire, cette miséricorde spéciale que vous accordez à vos saints est du ciel et non de la terre ; elle est éternelle et non passagère. Mais comment avez-vous pu l'annoncer aux hommes? C'est que votre vérité s'élève jusqu'aux nues ». Qui pourrait en effet connaître les dons célestes de Dieu, si Dieu ne les annonçait aux hommes? Comment les a-t-il fait connaître? En faisant descendre la vérité jusqu'aux nuées. Quelles

[1] Rom. VII, 25. — [2] Id. 23-25. — [3] Ps. XXXV, 6. — [4] Id. XXXII, 5.

[1] Matt. V, 45.

nuées? Les prédicateurs de la vérité. C'est en ce sens qu'en un certain endroit de l'Ecriture le Seigneur s'irrite contre une certaine vigne. Votre charité, je pense, me comprend, elle entend le prophète Isaïe qui dit de cette vigne : « J'ai attendu qu'elle produisît du raisin, elle « n'a produit que des épines [1] ». Et pour nous ôter l'idée d'une vigne visible, voici la conclusion du Prophète : « La vigne du Seigneur « des armées, c'est la maison d'Israël; le plant « que Dieu aime, c'est le peuple de Juda [2] ». Il reproche donc à cette vigne de lui avoir produit des épines au lieu des raisins qu'il espérait. Et que dit-il? « Je commanderai à « mes nuées de ne plus répandre leur rosée « sur elle [3] ». C'est donc dans sa colère que le Seigneur commande aux nuées de refuser la pluie. C'est ce qui est arrivé. Les Apôtres furent envoyés prêcher l'Evangile; et nous voyons au livre des Actes que saint Paul voulait d'abord prêcher aux Juifs, et qu'au lieu de raisins il ne trouva chez eux que des épines. Ils commencèrent à lui rendre le mal pour le bien, et le persécutèrent. Alors, comme pour exécuter cette sentence : « Je « commanderai aux nuées de ne point donner « la pluie; nous étions envoyés vers vous », dit l'Apôtre; « mais puisque vous méprisez la « parole de Dieu, nous allons vers les Gen- « tils ». Ainsi s'accomplit : « Je commanderai « aux nuées de ne plus verser la pluie sur « elle ». La vérité descendit jusqu'aux nuées; et de là vient que l'on put nous prêcher cette miséricorde de Dieu qui est dans le ciel et non sur la terre. Or, les prédicateurs de la vérité sont bien des nuées. Quand le Seigneur nous menace par ses prédicateurs, il tonne dans les nuées. S'il fait des miracles par ses prédicateurs, c'est l'éclair qui sillonne les nues, c'est l'effroi qui se répand par elles, c'est la pluie qu'elles versent. Donc, les prédicateurs qui annoncent la parole de Dieu sont les nuées de Dieu. Ainsi espérons la miséricorde, mais celle qui est du ciel.

9. « Votre justice est comme les montagnes « de Dieu; vos jugements sont de profonds « abîmes [4] ». Quelles sont les montagnes de Dieu? Nous venons déjà d'appeler nuées ceux qui sont des montagnes, car ces montagnes sont les grands prédicateurs. Et de même que le soleil à son lever projette sur les sommets des montagnes ses rayons lumineux, qui descendent ensuite dans les plus profondes vallées; ainsi Notre-Seigneur Jésus-Christ, à son avénement, jeta sur les Apôtres, comme sur des montagnes, les premiers rayons de sa lumière qui descendirent ensuite dans les vallées de la terre. De là vient qu'il est dit dans un psaume : « J'ai levé les yeux vers les mon- « tagnes, d'où me viendra le secours [1] ». Mais n'allons pas croire que d'elles-mêmes des montagnes donneront du secours. Elles reçoivent ce qu'elles donnent, sans donner d'elles-mêmes. Et si tu demeures attaché à ces montagnes, ton espérance ne sera point ferme; mais ton appui, ta confiance, doivent être en celui qui éclaire ces montagnes. C'est donc des montagnes que te viendra le secours, parce que les saintes Ecritures te sont prêchées par ces montagnes ou par ces grands prédicateurs de la vérité; mais ce n'est point en eux qu'il faut mettre ton espoir. Ecoute alors ce que dit le Prophète : « J'ai levé les « yeux vers les montagnes, d'où me viendra « le secours ». Mais les montagnes me donneront donc le secours? Point du tout; écoute la suite : « Tout mon secours viendra du Sei- « gneur qui a fait le ciel et la terre [2] ». Il vient ainsi par l'entremise des montagnes, et non des montagnes elles-mêmes. De qui vient-il donc? « Du Seigneur qui a « fait le ciel et la terre ». Il y avait aussi d'autres montagnes; et quiconque s'en approchait avec sa barque faisait naufrage. Les princes de l'hérésie se sont élevés, et ils étaient des montagnes. Arius était une montagne, Donat était une montagne, Maximien depuis peu est comme une montagne [3]. Plusieurs, qui regardaient ces montagnes et désiraient la terre afin d'échapper aux flots, ont heurté contre des rochers et ont fait naufrage sur la terre. Ces montagnes étaient loin de séduire celui qui disait : « J'ai « mis ma confiance dans le Seigneur, et com- « ment dites-vous à mon âme : Passereau, va « dans les montagnes [4]? » Je ne veux mettre mon espoir ni en Arius ni en Donat. « Tout « mon secours vient du Seigneur qui a fait le « ciel et la terre ». Voyez ici combien vous mettez votre confiance en Dieu et combien vous attribuez aux hommes : « Car, maudit « est celui qui met son espérance dans un

[1] Isa. V, 4. — [2] Id. 6. — [3] Id. 7. — [4] Ps. XXXV, 7

[1] Ps. CXX, 1. — [2] Id. 2. — [3] Ce Maximien était un diacre du schisme de Donat, qui devint évêque de Carthage contre Primianus, et fut le chef des Maximianistes. Voy. le disc. sur le ps. XXXVI. — [4] Ps. X, 2.

homme [1] ». Saint Paul avec une rare modestie et une grande humilité, jaloux d'élever une Eglise au divin Epoux et non à lui-même, s'indigne contre ceux qui disaient : « Pour « moi, je suis à Paul, moi à Apollo [2] »; il se met en avant pour se fouler aux pieds, se mépriser et glorifier Jésus-Christ : « Paul a-t-il donc été « crucifié pour vous, ou bien est-ce au nom de « Paul que vous êtes baptisés [3] ? » Il éloigne de lui-même pour envoyer au Christ. Il ne veut pas même que l'ami de l'Epoux usurpe dans le cœur de l'Epouse l'amour qui est dû à l'Epoux. Car les amis de l'Epoux étaient les Apôtres. Jean aussi, que l'on regardait comme le Christ, dans son humilité, avait à cœur la gloire de l'Epoux. Aussi répond-il : « Je ne « suis point le Christ; mais celui qui est venu « après moi est plus grand que moi, et je ne « suis pas digne de délier le cordon de ses « souliers [4] ». Il montrait donc en s'humiliant qu'il n'était point l'Epoux, mais l'ami de l'Epoux, et il disait : « Celui qui a l'Epouse « est l'Epoux, mais l'ami de l'Epoux qui est « debout et l'écoute, est plein de joie à la « voix de l'Epoux [5] ». Et cet ami de l'Epoux, fût-il une montagne, n'a pourtant pas la lumière en lui-même ; il écoute, il est au comble de la joie à cause de la voix de l'Epoux. « Pour nous », dit-il, « nous avons « tout reçu de sa plénitude [6] ». De la plénitude de qui ? « De celui qui était la lumière « véritable qui éclaire tout homme venant en « ce monde [7] ». C'est donc à lui que saint Paul voulait conserver l'Eglise, quand il disait : « Que « les hommes nous regardent comme les mi« nistres du Christ et les dispensateurs des « mystères de Dieu ». Ainsi : « J'ai levé les « yeux vers les montagnes d'où viendra mon « secours. Que l'homme nous regarde comme « les ministres du Christ et les dispensateurs « des mystères de Dieu [8] ». Et de peur que tu ne mettes encore quelque espérance en ces montagnes plutôt qu'en Dieu, écoute : « J'ai « planté, Apollo a arrosé, mais Dieu a donné « l'accroissement »; et encore : « Or, celui qui « plante n'est rien, non plus que celui qui « arrose, mais c'est Dieu, qui donne l'accrois« sement [9] ». Déjà donc tu as dit : « J'ai levé « les yeux vers les montagnes, d'où me vien« dra le secours »; mais, « parce que celui qui « plante n'est rien non plus que celui qui ar« rose »; dis alors : « Mon secours viendra du « Seigneur qui a fait le ciel et la terre »; et : « Votre justice est comme les montagnes de « Dieu », c'est-à-dire les montagnes sont remplies de votre justice.

10. « Vos jugements sont de profonds « abîmes ». On appelle abîme cette profondeur du péché où l'homme arrive par le mépris de Dieu, ainsi qu'il est dit quelque part : « Dieu les a livrés aux désirs de leurs cœurs, « et ils se sont couverts de honte ». Que votre charité redouble d'attention. Il s'agit d'une importante vérité ; oui, très-importante. Qu'est-ce à dire que « Dieu les a livrés aux « désirs de leurs cœurs pour faire ce qui est « honteux ? » C'est donc lorsque Dieu les a livrés aux convoitises de leurs cœurs pour faire ce qui est honteux, qu'ils commettent de si grands crimes ? Ce qui revient à poser cette question : Si c'est Dieu qui fait qu'ils commettent ce qui est honteux, que font-ils d'eux-mêmes ? Il y a de l'obscurité dans cette parole : « Dieu les a livrés aux convoitises de « leurs cœurs ». Il y avait donc en eux des convoitises qu'ils n'ont point voulu réprimer, et auxquelles ils sont livrés par un châtiment de Dieu. Mais pour comprendre qu'ils méritaient d'y être livrés, écoute ce qu'avait dit l'Apôtre à leur sujet : « Ayant connu Dieu, ils « ne l'ont point glorifié comme Dieu et ne lui « ont point rendu grâces; mais ils se sont éva« nouis dans leurs pensées, et leur cœur in« sensé a été obscurci ». Comment ? Par l'orgueil. « En se disant sages ils sont devenus « fous ». De là cette sentence : « Dieu les a li« vrés aux convoitises de leurs cœurs ». Donc, parce qu'ils furent ingrats et orgueilleux, ils méritèrent d'être livrés aux convoitises de leurs cœurs et ils sont devenus un profond abîme, non-seulement en commettant le péché, mais en agissant avec hypocrisie, de peur de connaître leur iniquité et de la haïr. C'est le comble de la malice de n'avoir pas voulu trouver leurs péchés et les haïr. Mais voici comment on arrive à cette profondeur : « Les ju« gements de Dieu sont un abîme profond ». De même que les montagnes de Dieu se forment par sa justice et grandissent par sa grâce, ainsi c'est par ses jugements que tombent dans l'abîme ceux qui se roulent dans les bas-fonds du péché. Ainsi donc que par la grâce les montagnes aient donc pour

[1] Jérém. XVII, 5. — [2] I Cor. III, 4. — [3] Ibid. I, 3. — [4] Jean, I, 20; Marc, I, 7. — [5] Jean, III, 29. — [6] Id. I, 16. — [7] Id. 9. — [8] I Cor. IV, 1. — [9] Id. III, 6, 7.

toi des attraits, mais par la grâce aussi fuis l'abîme et tourne-toi vers « le secours du Sei« gneur » qui nous est promis. Comment? En levant les yeux vers les montagnes. Qu'est-ce à dire? Je vais m'expliquer : Dans l'Eglise de Dieu tu trouveras des abîmes et des montagnes. Tu y trouveras les bons en petit nombre, parce que les montagnes sont rares; mais le gouffre est large, c'est-à-dire que beaucoup vivent dans le désordre par la juste colère de Dieu, parce que leurs actes les ont fait livrer aux convoitises de leurs cœurs, jusqu'à défendre leurs péchés au lieu d'en faire l'aveu, et même jusqu'à dire : Quoi donc? Qu'ai-je fait? Un tel a bien commis tel crime, celui-là tel autre crime. Bientôt même ils veulent légitimer ce que la parole de Dieu condamne : c'est l'abîme. Ecoute en effet ce que dit l'Ecriture en certain endroit : « Quand le pécheur en ar« rive aux profondeurs du mal, il méprise ». Voilà comme « vos jugements, ô Dieu, sont « de profonds abîmes ». Pour toi, tu n'es pas une montagne, tu n'es pas un abîme : fuis l'abîme, regarde les montagnes, mais ne t'arrête point sur les montagnes. Ton secours est dans le Seigneur qui a fait le ciel et la terre.

11. « Seigneur, vous sauverez les hommes « et les animaux, selon que s'est multipliée « votre miséricorde, ô mon Dieu [1] ». Le Prophète avait dit : « Votre miséricorde est dans « le ciel »; et, afin que l'on sache qu'elle est aussi sur la terre, il ajoute : « Seigneur, vous « sauverez les hommes et les animaux selon « que s'est multipliée votre miséricorde ». Car cette miséricorde est grande, ô mon Dieu, cette miséricorde se multiplie à l'infini; vous l'étendez sur les hommes et sur les animaux. De qui vient le salut des hommes? De Dieu. Et le salut des animaux ne vient-il pas aussi de Dieu? Car le créateur de l'homme est aussi le créateur de l'animal; celui qui a fait l'un et l'autre, sauve aussi l'un et l'autre; mais le salut des animaux est temporel. Il en est qui demandent comme une grande grâce ce qu'il a donné aux animaux. « Votre mi« séricorde, ô mon Dieu, se multiplie à « l'infini »; non-seulement elle s'étend aux hommes, elle descend jusqu'aux animaux pour leur donner ce salut terrestre et passager que vous donnez aux hommes.

12. Mais Dieu ne réserve-t-il donc aux hommes rien de particulier, que l'animal ne puisse obtenir, rien que l'animal ne puisse atteindre? Assurément il est une faveur pour eux. Et où donc est cette réserve? « Quant « aux fils des hommes, ils espéreront à l'ombre « de vos ailes ». Que votre charité pèse bien cette sentence consolante : « Seigneur, vous « sauverez les hommes et les animaux ». Le Prophète a donc parlé « de l'homme et de « l'animal », et le voilà qui s'occupe des « en« fants des hommes » : comme s'il mettait une différence entre l'homme et les fils de l'homme. Quelquefois dans l'Ecriture on entend par enfants des hommes les hommes en général; et quelquefois cette expression « des « enfants des hommes », est prise dans une acception spéciale, elle a un sens particulier qui empêche d'entendre par là tous les hommes; surtout quand elle établit une distinction. Or, ce n'est point sans raison que le Psalmiste, après avoir parlé « des hommes et « des bêtes que Dieu doit sauver », nous dit : « Quant aux fils des hommes »; comme si Dieu mettait à part les autres pour accorder une protection spéciale aux fils des hommes qu'il aurait séparés. Séparés de qui? non-seulement des animaux, mais encore de ces hommes qui demandent comme un grand bien le salut qu'il donne aux bêtes. Qui sont donc les enfants des hommes? Ceux qui espèrent à l'ombre de ses ailes. Les hommes, en effet, partagent avec les animaux la joie des biens présents, les fils des hommes goûtent les joies de l'espérance : les uns recherchent avec les animaux les biens du temps, les autres espèrent les biens éternels avec les anges. Pourquoi donc une distinction, et appeler hommes les uns, fils des hommes les autres? car l'Ecriture dit quelque part : « Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, pour que « vous vous souveniez de lui, ou le fils de « l'homme, pour que vous le visitiez [1]? Qu'est« ce donc que l'homme pour que vous vous « souveniez de lui? » Vous vous souvenez de lui comme on se souvient d'un absent; vous visitez le fils de l'homme comme on visite celui qui est présent. Qu'est-ce à dire que vous vous souvenez de l'homme? « Seigneur, « vous sauvez les hommes et les animaux »; car vous donnez un certain salut même aux méchants, même à ceux qui ne désirent point le royaume des cieux. Car Dieu les protège comme son troupeau, il ne les abandonne

[1] Ps. XXXV, 7, 8.

[1] Ps. VIII, 5.

que d'une manière qui leur est propre, sans les abandonner totalement; mais il a pour eux le souvenir qui est le soin des absents. Au contraire, celui qu'il visite, c'est le fils de l'homme, dont il est dit : « Quant aux fils des « hommes, ils espéreront à l'ombre de vos « ailes ». Et si vous voulez discerner ces deux sortes d'hommes, considérez d'abord deux hommes, Adam et Jésus-Christ. Ecoutez l'Apôtre : « De même que tous meurent en Adam, « de même tous vivront en Jésus-Christ [1] ». Nous naissons d'Adam pour mourir : nous ressuscitons en Jésus-Christ pour vivre toujours. Porter l'image de l'homme terrestre, c'est là être homme; et porter l'image de l'homme céleste, c'est là être fils de l'homme; car le Christ est appelé Fils de l'homme. Adam était homme, il est vrai; mais non fils de l'homme; et tous ceux-là viennent d'Adam qui désirent les biens de la terre et le salut temporel. Nous les exhortons à devenir fils des hommes, espérant sous la protection des ailes de Dieu, désirant cette miséricorde qui est dans le ciel et qui nous a été annoncée par les nuées. S'ils ne le peuvent encore, qu'au moins ils n'attendent que de Dieu ces biens temporels : et qu'ils le servent selon l'ancienne loi, afin d'arriver ainsi à la loi nouvelle.

13. Le peuple juif, en effet, désira les biens terrestres et la domination pour Jérusalem, et l'asservissement de ses ennemis, et l'abondance des récoltes, et son propre salut, et la conservation de ses enfants. Tels étaient les biens qu'ils désiraient, les biens qu'ils recevaient, la loi les protégeait. Ils demandaient à Dieu ces biens qu'il donne aux animaux de la terre, parce que le Fils de l'homme n'était point venu en eux pour les rendre enfants des hommes; mais ils avaient déjà des nuées qui annonçaient ce Fils de l'homme. Les Prophètes sont venus leur annoncer le Christ; et il y en avait parmi eux plusieurs qui comprenaient, qui avaient l'espérance de l'avenir et comptaient sur cette miséricorde qui est du ciel. Mais il y en avait d'autres qui ne désiraient que les biens d'ici-bas, une félicité temporelle et terrestre. Leurs pieds allaient d'eux-mêmes façonner ou adorer des idoles. Et même quand le Seigneur les avertissait, les châtiait et les dépouillait de tout ce qu'ils aimaient, quand ils étaient affligés par la famine, la guerre, la peste, les maladies, ils recouraient aux idoles. Les biens qu'ils devaient attendre de Dieu comme un grand bienfait, ils les demandaient aux idoles et abandonnaient le vrai Dieu. Ils voyaient en abondance, entre les mains des impies et des scélérats, ces biens qu'ils convoitaient, et ils croyaient adorer sans profit un Dieu qui ne leur accordait aucune récompense terrestre. O homme ! tu es l'ouvrier de Dieu, plus tard viendra le temps de la rémunération ; pourquoi demander un salaire avant que le travail soit achevé ? Qu'un ouvrier vienne chez toi, lui donneras-tu son salaire avant l'achèvement de l'ouvrage ? Tu le trouverais déraisonnable de dire : Je veux d'abord mon salaire, et ensuite je travaillerai. Tu t'en fâcherais. Et pourquoi t'en fâcherais-tu ? parce qu'il aurait manqué de confiance envers un homme qui peut tromper. Et comment Dieu ne s'irriterait-il point, quand tu n'as pas confiance en la vérité même ? Ce qu'il t'a promis, il te le donnera ; il est infaillible, c'est la vérité même qui a promis. Craindrais-tu peut-être qu'il n'eût pas de quoi te donner? Il est tout-puissant. Ne crains pas qu'il ne soit plus alors pour te donner. Il est immortel. Ne crains pas enfin qu'il ait des successeurs; il est éternel. Sois en pleine sécurité. Si tu exiges que ton ouvrier se fie à toi pendant tout un jour, mets ta confiance en Dieu pendant toute ta vie, car ta vie n'est qu'un instant pour Dieu. Et alors, que seras-tu? Un de ces « en« fants des hommes qui espèrent à l'ombre de vos ailes, ô mon Dieu ».

14. « Ils seront enivrés de l'abondance de « votre maison [1] ». Je ne sais quoi de grand nous promet ici le Prophète. Il veut le dire et ne le dit point; est-ce lui qui ne saurait le dire, ou nous qui ne le comprenons point ? Je le dis sans crainte, mes frères, et même des langues et des cœurs des saints qui nous ont annoncé la vérité : l'objet de leur message était supérieur à toute parole et à toute pensée. C'est en effet quelque chose de grand et d'ineffable ; eux-mêmes ne le voyaient qu'en partie, d'une manière figurative, comme l'a dit l'Apôtre. « Nous ne voyons Dieu qu'imparfaitement et « comme en énigme ; mais alors nous le ver« rons face à face [2] ». Ainsi jetaient leur surabondance ceux qui ne voyaient qu'en énigme. Comment donc serons-nous, quand nous ver-

[1] I Cor. xv, 22.

[1] Ps. xxxv, 9. — [2] I Cor. xiii, 12.

rons face à face Celui qu'ils portaient dans leurs cœurs, et que leurs langues ne pouvaient exprimer aux hommes d'une manière compréhensible ? Quelle nécessité y avait-il de dire : « Ils seront enivrés de l'abondance « de votre maison ? » Il cherche dans la langue humaine une expression à sa pensée ; et comme ils voient que les hommes se gorgent de vin jusqu'à l'ivresse, qu'ils en prennent sans mesure et jusqu'à perdre la raison, il trouve là une manière de s'exprimer ; car, une fois cette joie céleste répandue dans nos âmes, la raison humaine s'évanouit en quelque sorte, elle devient divine et s'enivre de l'abondance qui est dans la demeure de Dieu. Aussi est-il dit dans un autre psaume : « Combien « est délicieux le calice qui m'enivre [1] ! » C'est ce calice qui enivrait les martyrs quand ils allaient au supplice sans connaître leurs proches. Quelle plus grande ivresse que de méconnaître une épouse éplorée, des enfants, des proches ? Et pourtant, ils ne les connaissaient plus, ils ne croyaient point les avoir devant les yeux. Ne vous en étonnez pas, ils étaient dans l'ivresse. Dans quelle ivresse ? Voyez : ils avaient pris la coupe qui avait dû les enivrer. C'est ce qui porte à remercier Dieu celui qui s'écriait : « Que rendrai-je au « Seigneur pour tous les biens dont il m'a « comblé ? Je prendrai le calice du salut et « j'invoquerai le nom du Seigneur [2] ». Donc, mes frères, soyons les enfants des hommes; espérons à l'ombre des ailes du Seigneur, et enivrons-nous de l'abondance de sa maison. Je dis ce que je puis à ce sujet, je ne vois que comme je puis, et je ne puis dire encore ce que je vois. « Ils seront enivrés de l'abon« dance de votre maison ; et vous les abreu« verez au torrent de vos délices ». On appelle torrent cette eau qui se précipite avec impétuosité ; la divine miséricorde se précipitera donc, pour baigner, pour enivrer ceux qui, en cette vie, se reposent dans l'espérance à l'ombre de vos ailes. Quelle est cette volupté ? C'est un torrent qui enivre ceux qui ont soif. Que celui-là donc qui a soif se prenne à espérer ; qu'il espère, celui qui a soif, et quand il sera dans l'ivresse, il possédera l'objet de son espérance ; mais avant de le posséder, qu'il en ait la soif et l'espérance. « Bienheureux « ceux qui ont faim et soif de la justice, parce « qu'ils seront rassasiés [3] ».

[1] Ps. XXII, 5. — [2] Id. CXV, 12, 13. — [3] Matt. V, 6.

15. A quelle source irez-vous donc boire, et d'où coulera cet impétueux torrent des divines voluptés ? « C'est en vous », dit le Prophète, « qu'est la source de vie ». Quelle autre source de vie que le Christ ? Il est venu à vous dans sa chair, afin d'arroser votre gosier desséché par la soif ; et celui qui a pu vous soulager dans votre soif, comblera un jour votre espérance. « C'est en vous, Seigneur, « qu'est la source de la vie, et à votre flam« beau nous verrons la lumière [1] ». Autre est la source d'eau, et autre est la lumière ; en Dieu il n'en est pas ainsi. La source d'eau est identique à la lumière ; tu peux lui donner le nom qu'il te plaira, parce que tu ne le désigneras point par son nom ; puisque tu ne peux trouver un nom qui lui soit propre, et qu'un seul nom ne lui suffit point. Si tu dis qu'il est seulement une lumière, on te répondra : C'est donc en vain que l'on me pousse à la faim et à la soif ; comment, en effet, manger une lumière ? On m'a dit alors avec raison : « Heureux les hommes dont le cœur est « pur, parce qu'ils verront Dieu [2] » ; si Dieu est une lumière, je dois préparer mes yeux. Prépare encore ta bouche ; car celui qui est une lumière est encore une source ; oui, une source qui abreuve ceux qui ont soif, une lumière qui éclaire les aveugles. Ici-bas il est souvent une distance entre la source et la lumière. Car les sources parfois coulent dans les ténèbres, et souvent encore dans le désert tu souffriras du soleil sans trouver une source : ces deux choses peuvent donc être séparées ici-bas ; mais là haut, il n'y a point de lassitude, parce qu'il y a une source ; il n'y a point de ténèbres, parce que c'est le foyer de la lumière.

16. « Etendez votre miséricorde à ceux qui « vous connaissent, et votre justice à ceux qui « ont le cœur droit [3] ». Nous l'avons dit souvent : ceux qui ont le cœur droit sont ceux qui accomplissent ici-bas la volonté de Dieu. Or, quelquefois c'est la volonté de Dieu que tu sois en santé, quelquefois que tu sois malade ; et si la volonté de Dieu te plaît dans la santé, pour te déplaire dans la maladie, tu n'as pas le cœur pur. Pourquoi ? Parce que tu ne veux point te soumettre à la volonté de Dieu, mais la courber afin qu'elle subisse la tienne. Cette volonté est droite, et toi tu es défectueux ; c'est ta volonté qui doit se dres-

[1] Ps. XXXV, 10. — [2] Matt. V, 8. — [3] Ps. XXXV, 11.

ser selon la volonté de Dieu, et non celle-ci se courber selon la tienne : alors seulement tu auras un cœur droit. Es-tu heureux en ce monde ? Bénis Dieu qui te console. Es-tu dans la peine ? Bénis Dieu qui te châtie et t'éprouve : et alors tu auras le cœur droit et tu diras : « Je bénirai le Seigneur en tout « temps ; sa louange sera toujours dans ma « bouche [1] ».

17. « Que le pied de l'orgueil ne s'attache « point à moi [2] ». Déjà le Prophète a dit : « Les enfants des hommes espéreront à l'om« bre de vos ailes, ils s'enivreront au torrent « des voluptés de votre palais ». Qu'il prenne garde à l'orgueil celui qui sentira couler sur lui l'eau sacrée. Elle ne faisait point défaut au premier homme, Adam ; mais il fut heurté par le pied de l'orgueil, il fut ébranlé par la main du pécheur ou par la main orgueilleuse de Satan. Ce séducteur, qui avait dit : « J'établirai mon trône vers l'Aqui« lon [3] », dit à Adam pour le persuader : « Goûtez du fruit, et vous serez comme des « dieux [4] ». Donc c'est par l'orgueil que nous sommes tombés et réduits à passer par la mort. Comme l'orgueil nous avait blessés, l'humilité nous guérira. Dieu est venu dans son humilité pour guérir chez l'homme cette immense blessure de l'orgueil. Il est venu, puisque « le Verbe s'est fait chair et a de« meuré parmi nous [5] ». Il a souffert que les Juifs le prissent pour l'insulter. L'Evangile vient de vous dire quels hommes, et à qui ils dirent : « Vous êtes possédé du démon [6] » ; mais lui ne leur dit point : C'est vous qui êtes en la puissance du démon, puisque vous demeurez dans votre péché et que le diable règne dans vos cœurs. Tel ne fut point son langage, qui toutefois eût été vrai ; mais ce n'était pas le temps de parler ainsi, de peur qu'il parût moins prêcher la vérité que repousser l'injure par l'injure. Il oublie ce qu'il a entendu, comme s'il ne l'avait point entendu ; car il était médecin et venait pour guérir un frénétique. De même que les paroles d'un frénétique ne sont rien pour un médecin, qui ne s'inquiète que de sa santé et de sa guérison, qui en reçoit un coup de poing sans y faire attention et ne lui en fait pas moins de nouvelles blessures, cherchant à guérir une fièvre invétérée ; ainsi Notre-Seigneur est venu guérir un malade, il est venu près d'un frénétique, résolu à mépriser toutes ses récriminations, toutes ses injures. Il voulait par là donner à tous des leçons d'humilité, et par l'humilité les guérir de l'orgueil, de cet orgueil dont le Prophète supplie que Dieu le délivre, en disant : « Que le « pied de l'orgueil ne s'attache point à moi ; « que la main du pécheur ne puisse m'ébran« ler [1] ». Car si le pied de l'orgueil s'attache à nous, la main du pécheur nous ébranle. Quelle est cette main du pécheur ? L'œuvre qui nous porte au mal. Es-tu orgueilleux ? Celui qui te porte au mal te corrompra bientôt. Affermis-toi en Dieu par l'humilité, et mets-toi peu en peine de ce que l'on te dira. Aussi est-il dit ailleurs : « Purifiez-moi de mes fautes cachées, « épargnez à votre serviteur les fautes des « autres [2] ». Qu'est-ce à dire, « mes fautes « cachées ? » c'est-à-dire : « Que le pied de « l'orgueil ne s'attache point à moi ». « Epar« gnez à votre serviteur les péchés des autres », c'est-à-dire : « Que la main du pécheur ne « m'ébranle point ». Défends bien l'intérieur, et tu n'auras rien à craindre du dehors.

18. Et comme si l'on demandait au prophète : Pourquoi craindre ainsi l'orgueil ? C'est, répond-il, que « là sont tombés tous ceux « qui commettent l'iniquité [3] » ; pour en venir à cet abîme dont il est dit : « Vos jugements « sont de profonds abîmes », et se précipiter enfin dans ces profondeurs où sont tombés les pécheurs qui méprisent Dieu [4]. « Ils sont tom« bés ». Mais comment sont-ils tombés ? D'abord par le pied de l'orgueil. Or, écoutez ce qu'est le pied de l'orgueil. « Ils ont connu Dieu et « ne l'ont point glorifié comme Dieu [5] ». Le pied de l'orgueil les a donc touchés, et de là ils sont tombés dans l'abîme. « Dieu les a livrés « aux convoitises de leurs cœurs, et ils se sont « couverts de honte [6] ». Le prophète craint donc et la racine du péché, et la tête du péché, quand il dit : « Que le pied de l'orgueil ne me « heurte point ». Pourquoi l'appeler un pied ? c'est que l'orgueil a porté l'homme à déserter le Seigneur et à s'en éloigner. C'est son affection qu'il appelle son pied. « Que le pied « de l'orgueil ne me heurte point, que la « main du pécheur ne m'ébranle point » ; c'est-à-dire, que les œuvres du pécheur ne me séparent point de vous, ne me portent pas à les

[1] Ps. XXXIII, 2. — [2] Id. XXXV, 12. — [3] Isa. XIV, 13. — [4] Gen. III, 5. — [5] Jean, I, 14. — [6] Id. III, 48.

[1] Ps. XXXV, 12. — [2] Id. XVIII, 13, 14. — [3] Id. XXXV, 13. — [4] Prov. XVIII, 3. — [5] Rom. I, 21. — [6] Id. 24.

imiter. Pourquoi dire que c'est par l'orgueil « que sont tombés ceux qui commettent l'ini« quité? » C'est que tout pécheur d'aujourd'hui est tombé par orgueil. C'est pourquoi Dieu, recommandant à l'Eglise la vigilance, dit au serpent : « Elle observera ta tête, et tu obser« veras son talon [1] ». Quand, heurté par le pied de l'orgueil, tu viens à chanceler, le serpent est aux aguets pour te faire tomber; mais toi, observe bien sa tête : « Car l'orgueil est « le commencement de tout péché [2]. — C'est « l'écueil de tous ceux qui commettent l'ini« quité : ils ont été poussés et n'ont pu se te« nir debout ». Celui-là est le premier qui n'est point demeuré ferme dans la vérité, et ensuite ceux dont il entraîna l'expulsion du paradis [3]. Mais celui qui pousse l'humilité jusqu'à dire qu'il n'est pas digne de dénouer les cordons d'un soulier, celui-là n'a pas été ébranlé, au contraire il demeure ferme pour écouter l'Epoux, pour s'épanouir à la voix de l'Epoux [1], non à sa propre voix, de peur d'être heurté par le pied de l'orgueil, d'être ébranlé, de ne point tenir debout.

19. Nous voici au terme d'un psaume qui a pu causer un peu de fatigue et d'ennui à quelques-uns d'entre vous; mais cet ennui est passé, et je me réjouis d'avoir exposé le psaume tout entier. Vers le milieu, j'avais eu la pensée de quitter, afin de ne pas vous surcharger; mais j'ai cru que l'attention serait partagée, et que l'on écouterait moins bien la seconde partie, que si l'on parcourait le psaume tout entier. J'ai donc mieux aimé vous être un peu à charge, que de réserver quelque partie d'un discours imparfait. Demain encore il faut vous parler; priez pour nous, afin que nous puissions le faire encore, et revenez-nous avec une soif ardente et des cœurs fervents.

[1] Gen. III, 15. — [2] Eccl. X, 15. — [3] Gen. III, 23.

[1] Jean, I, 27 ; III, 29.

PREMIER DISCOURS SUR LE PSAUME XXXVI.

PREMIER SERMON [1], PRÊCHÉ A CARTHAGE, AINSI QUE LES DEUX SUIVANTS.

LE JUGEMENT.

L'exposition du psaume commence après la lecture de l'Evangile sur le jugement dernier. Le jour du jugement nous est inconnu, parce que cette ignorance nous est utile pour nous porter à être toujours prêts. Dans les diverses conditions de la vie, l'un sera choisi pour le ciel, l'autre laissé pour les flammes. Aujourd'hui les bons et les méchants sont mêlés indistinctement. Les bons espèrent en Dieu, et leur persévérance leur vaudra la gloire divine : soyons donc soumis à Dieu. Quant aux méchants, ils prospèrent, mais dans leurs voies seulement, au lieu que le juste souffre, mais dans les voies de Dieu, qui n'a promis en cette vie qu'un sort semblable à celui de Jésus-Christ. Le bonheur du méchant ne durera que cette vie d'ailleurs si courte, il n'y a pour lui d'autre place que celle de la paille dans la fournaise. Mais le juste possédera la terre des vivants.

1. Le dernier jour qui doit venir avec ses terreurs, voilà ce que craignent d'entendre ceux qui ne cherchent point la sécurité dans une sainte vie, et qui veulent prolonger longtemps leurs désordres. C'est avec raison que Dieu nous a caché ce jour formidable, c'est afin que notre cœur soit toujours prêt et attende ce qui arrivera; il est certain que ce jour viendra, bien qu'il ignore le moment; car Notre-Seigneur Jésus-Christ, envoyé pour nous instruire, a dit que le Fils de l'homme lui-même ne connaît point ce jour [1], parce qu'il n'était point dans ses attributions de nous le faire connaître. Le Père, en effet, ne sait rien que le Fils ne sache également, puisque la science du Père est identique à sa sagesse, et que sa sagesse est son Fils, son Verbe. Mais

[1] Il ne faut pas oublier ici ce qui est raconté dans la vie de saint Fulgence, chap. III. Il avait résolu dans son âme de renoncer au monde, lorsque, excité de la grâce en entendant saint Augustin exposer le psaume trente-sixième, il fit aussitôt connaître son vœu et prit l'habit monastique.

[1] Marc, XIII, 32.

comme il n'était pas utile pour nous de connaître ce que connaissait fort bien celui qui était venu nous instruire, sans nous apprendre ce qu'il ne nous était pas avantageux de savoir: alors, non-seulement c'est en qualité de maître qu'il nous a donné certains enseignements, mais encore en qualité de maître qu'il nous en a refusé d'autres. Ce Maître par excellence savait parfaitement enseigner ce qu'il nous fallait savoir, et nous dérober ce qui était nuisible. Dire alors que le Fils ignore ce qu'il n'enseigne pas, c'est là une manière de parler, qui signifie qu'il nous le laisse ignorer; c'est un langage qui nous est ordinaire. Ainsi, nous appelons joyeux le jour qui nous donne de la joie; et jour triste, celui qui vient nous contrister; et froid engourdi, le froid qui nous engourdit. Dans un sens contraire, le Seigneur a dit : « C'est maintenant que je con« nais ». Il dit à Abraham : « Je connais main« tenant que tu crains le Seigneur [1] ». Dieu toutefois le savait avant cette épreuve. Puisque cette épreuve eut lieu afin que nous puissions connaître ce que Dieu connaissait, et qu'elle fut écrite pour nous apprendre ce que Dieu savait bien, avant toute preuve visible. Abraham à son tour ne connaissait peut-être point les forces de sa foi : (car l'épreuve est une leçon qui nous révèle à nous-mêmes); ainsi Pierre ne connaissait point non plus ce que pourrait sa foi, quand il dit au Seigneur : « Je suis avec « vous jusqu'à la mort [2] ». Mais le Seigneur, qui le connaissait, lui prédit le moment de sa chute, lui révélant ainsi sa faiblesse comme s'il eût touché la veine de son cœur. Aussi, Pierre qui comptait sur lui-même avant la tentation, apprit par la tentation même à se connaître. C'est en ce sens que nous avons raison de croire qu'Abraham connut les forces de sa foi, quand, soumis à l'ordre du Seigneur qui lui commandait d'immoler son fils, il l'offrit sans hésiter à celui qui le lui avait donné; de même qu'il n'avait su avant sa naissance comment Dieu lui donnerait cet enfant, de même il crut que Dieu pourrait le ressusciter après qu'il le lui aurait immolé. Dieu dit donc : « Je connais maintenant » : c'est-à-dire, je t'ai fait connaître. Comme dans ces locutions dont je viens de parler : un froid engourdi, parce qu'il engourdit; un jour joyeux, parce qu'il nous procure de la joie; de même connaître signifiera : « Faire con« naître ». De là encore cette parole : « Le Sei« gneur votre Dieu vous éprouve, afin de « savoir si vous l'aimez [1] ». Or, est-ce au Seigneur notre Dieu, au Dieu souverain, au Dieu véritable que tu peux attribuer l'ignorance? Ce serait un sacrilége de l'entendre ainsi : « Le Seigneur vous éprouve afin de savoir », comme si la tentation lui apprenait ce qu'il pouvait ignorer auparavant. Que signifie donc: « Il vous éprouve afin de savoir », sinon : Il vous éprouve afin que vous sachiez ? C'est donc ce sens contraire qui doit régler pour vous ces manières de parler; et de même qu'en lisant de la part de Dieu : « J'ai com« pris », vous entendez : je vous ai fait comprendre, de même quand il est dit que le Fils de l'homme ou le Christ ignore ce jour-là, entendez qu'il le laisse ignorer. Mais comment nous le laisse-t-il ignorer? Il nous le cache, afin que nous ne sachions point ce qu'il ne nous est pas utile de savoir. C'est ainsi, comme je le disais, qu'un maître habile sait ce qu'il faut enseigner comme ce qu'il faut taire. De même lisons-nous qu'il tint en réserve certains enseignements. D'où nous devons comprendre qu'il n'est pas bon de dire toutes les vérités, quand ceux qui nous entendent ne les peuvent porter. Jésus-Christ nous dit ailleurs: « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, « mais vous ne pouvez les comprendre main« tenant [2] ». Et saint Paul : « Je n'ai pu vous « parler », dit-il, « comme à des hommes spi« rituels, mais comme à des personnes char« nelles, comme à des enfants en Jésus-Christ. « Je ne vous ai nourris que de lait et non de « viandes solides, parce que vous ne le pouviez « pas, et que même à présent vous ne le pouvez « encore [3] ». A quoi tend ce discours, mes frères? Puisque nous savons qu'il nous est utile de savoir que le jour du jugement viendra, et qu'il nous est utile encore d'en ignorer le moment, qu'une vie pure tienne toujours notre cœur préparé; et non-seulement gardons-nous d'en craindre l'arrivée, mais allons jusqu'à l'aimer. Car si ce jour est pour les infidèles un surcroît de peines, il en est le terme pour les vrais fidèles. Avant que ce jour n'arrive, il vous est possible de choisir le parti qui vous plaît; lorsqu'il sera venu, il ne sera plus temps. Choisissez donc, tandis que vous le pouvez : c'est par miséricorde que Dieu diffère ce qu'il nous laisse ignorer dans sa miséricorde.

[1] Gen. XXII, 12. — [2] Luc, XXII, 33.

[1] Deut. XIII, 3. — [2] Jean, XVI, 12. — [3] I Cor. III, 1, 2.

2. Mais dans tout genre de vie que l'on professe, tous ne sont pas élus ni tous réprouvés ; c'est ce qui ressort de toutes ces catégories que l'Evangile nous proposait tout à l'heure en exemples, et d'où le Sauveur conclut : « L'un sera pris, l'autre sera laissé [1] ». On prendra le bon pour laisser le mauvais. Vous voyez deux hommes dans les champs, la profession est la même, le cœur est différent. Les hommes voient le même état de vie, mais Dieu voit le cœur. Quel que soit le sens figuratif du champ : « L'un sera pris, l'autre sera « laissé » ; non que Dieu doive prendre la moitié des hommes et laisser l'autre moitié : mais il assigne pour les hommes deux états différents. Qu'il y ait ou non peu d'hommes dans l'un de ces états et beaucoup dans l'autre, « l'un sera choisi, l'autre laissé »; c'est-à-dire, un de ces états sera pris, l'autre abandonné. Il en est de même de ceux qui sont au lit, de ceux qui sont occupés à moudre. Vous attendez peut-être une explication ; vous voyez là des obscurités enveloppées d'énigmes. Je puis y donner un sens, et tel autre un sens différent ; mais je n'interdis à personne de chercher un sens meilleur que celui que j'aurai exposé, comme nul ne m'empêchera de prendre le sien, si l'un et l'autre sont d'accord avec la foi. Ceux qui travaillent dans les champs me paraissent désigner les chefs des églises; car l'Apôtre a dit : « Vous êtes le « champ que Dieu cultive, l'édifice que Dieu « bâtit [2] ». Lui-même s'appelle architecte, en disant : « Comme un architecte sage, j'ai « d'abord posé le fondement » ; puis comme laboureur, en disant : « J'ai planté, Apollo a « arrosé, mais Dieu a donné l'accroisse- « ment [3] ». En parlant du moulin, Jésus-Christ désigne deux femmes [4] et non deux hommes. Je crois que cette figure rappelle les peuples, car ils sont gouvernés, tandis que ce sont les préposés qui gouvernent. Ce moulin, selon moi, désigne le monde, qui tourne pour ainsi dire sur la roue du temps, et qui broie ceux qui s'éprennent de lui. Il est donc des hommes qui ne se retirent point des affaires du monde ; et toutefois, dans ces affaires, les uns mènent une vie pure, les autres une vie désordonnée. Les uns se font, avec la monnaie de l'iniquité [5], des amis qui les recevront dans les tabernacles éternels ; c'est à eux qu'il est dit : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à « manger [1] » ; d'autres négligent ces actions saintes et on leur dira : « J'ai eu faim, et vous « ne m'avez point donné à manger [2] ». Ainsi, parce que dans les œuvres et dans les affaires du monde, les uns aiment à faire du bien aux pauvres, et que les autres en ont peu de souci : il en sera comme de deux femmes qui tournent la meule, dont l'une sera choisie, l'autre abandonnée. Le lit me paraît ici le symbole du repos : il y a des hommes, en effet, peu désireux de s'engager dans le monde, comme le font ceux qui ont des épouses, des palais, des domestiques, des enfants, et qui n'ont aucun emploi dans l'Eglise, comme les ministres qui semblent cultiver le champ du Seigneur. Se croyant trop faibles pour ces fardeaux, ils recherchent le repos et mènent une vie tranquille; dans la conviction de leur faiblesse, ils ne se mesurent point avec les actions difficiles, mais ils prient Dieu comme sur la couche de l'impuissance. Dans cet état même, les uns sont bons, les autres hypocrites ; aussi est-il dit de ceux-ci encore : « L'un sera pris, l'autre négligé ». Quel que soit l'état que tu embrasses, prépare-toi à y trouver des hypocrites; car si tu n'y es préparé, tu les rencontreras contre ton attente, ce qui te jettera dans l'abattement ou dans le trouble. C'est donc pour te préparer que le Seigneur te parle quand il est temps pour lui de parler et non de juger ; pour toi, d'entendre et non de te repentir vainement. Car aujourd'hui la pénitence n'est point inutile ; elle le sera dans ce moment. En effet, les hommes alors ne seront point sans repentir, mais la justice de Dieu ne rappellera point pour eux ce qu'ils auront perdu par leur injustice. Car il est juste que Dieu exerce aujourd'hui sa miséricorde, et alors son jugement. Aussi, rien n'est muet aujourd'hui. Est-ce que Dieu se tait ? Que chacun se plaigne, qu'il murmure, si aujourd'hui la parole sainte n'est récitée, chantée dans l'univers entier, si ce livre n'est même vendu publiquement.

3. Mais ce qui te bouleverse, ô chrétien, ô mon frère, c'est de voir dans la félicité ceux qui vivent dans le désordre, c'est de les voir dans l'abondance des biens terrestres, jouir de la santé, briller par l'éclat des charges, avoir des maisons dans la prospérité, des en-

[1] Matt. XXIV, 40. — [2] I Cor. III, 9, 10. — [3] I Cor. III, 6. — [4] Matt. XXIV, 41. — [5] Ibid.

[1] Luc, XVI, 9. — [2] Matt. XXV, 35, 42.

fants dans la joie, des clients qui les flattent, de les voir enfin au comble du pouvoir, sans que rien de fâcheux vienne troubler leur vie. Tu vois donc d'une part une vie coupable, et d'autre part les plus abondantes richesses ; et ton cœur se dit alors que Dieu ne juge point les hommes, et que tout flotte à l'aventure, au souffle de tous les hasards. En effet, si le Seigneur, dis-tu, prenait garde aux choses du monde, verrait-on cet impie fleurir, tandis que, moi innocent, je gémis dans la misère ? Toute maladie de l'âme trouve son remède dans les saintes Ecritures. Qu'il s'abreuve donc de notre psaume comme d'une potion salutaire, celui qui est assez malade pour tenir ce langage dans son cœur. Quel est ce psaume ? Examinons encore ton langage. Qu'ai-je dit, me répondras-tu, sinon ce que tu vois toi-même ? Les méchants dans la prospérité, les bons dans la misère : comment Dieu peut-il supporter cette vue? Prends, mon frère, et bois : c'est celui qui est l'objet de tes murmures qui t'a préparé ce breuvage ; ne le refuse point, il est salutaire ; prépare par l'oreille la bouche de ton cœur, et bois ce que tu entends : « Ne soyez point jaloux de la prospérité des méchants ; ne portez point envie « à ceux qui commettent l'iniquité, car ils se « dessécheront bientôt comme le foin, ils se « faneront comme l'herbe des prés [1] ». Ce qui est long pour toi est court aux yeux de Dieu. Sois uni à Dieu, et ce temps sera court pour toi. « Ce foin », du prophète, s'entend « de « l'herbe des prés ». Ce sont là des plantes méprisables qui recouvrent la surface de la terre et n'ont point de fortes racines. Aussi ont-elles quelque verdure pendant l'hiver, mais elles se dessèchent quand la chaleur du soleil se fait sentir. En ce temps donc nous sommes en hiver, et notre gloire n'apparaît pas encore ; mais si la charité a dans ton cœur des racines profondes, comme il en est de beaucoup d'arbres pendant l'hiver, alors les froids passeront, et viendra l'été ou le jour du jugement : l'herbe cessera d'être verte, et les arbres se revêtiront de gloire. « Vous « êtes morts [2] », dit l'Apôtre, comme ces arbres qui paraissent en hiver desséchés et morts. Quelle espérance pouvons-nous avoir, si nous sommes morts ? Mais nous avons une racine à l'intérieur ; où est notre racine, là est aussi notre vie ; car c'est là qu'est notre charité.

[1] Ps. XXXVI, 1, 2. — [2] Coloss. III, 3.

« Et votre vie », est-il dit, « est cachée avec « Jésus-Christ en Dieu ». Mais alors, comment se dessécherait celui qui a une telle racine ? Mais quand viendra notre printemps ? Quand l'été se fera-t-il pour nous ? Quand serons-nous revêtus de la beauté de nos feuilles, de l'abondance de nos fruits ? Quand viendra ce moment ? Ecoutez ce qui suit : « Quand appa« raîtra le Christ qui est votre gloire, vous « apparaîtrez aussi dans la gloire avec lui [1] ». Que faire maintenant ? « Ne soyez point émus « de la gloire des méchants ; ne portez point « envie à ceux qui font le mal, ils se dessèche« ront bientôt comme le foin, ils se faneront « comme l'herbe des prés ».

4. Mais toi ? « Espère dans le Seigneur ». Car ceux-là espèrent, mais non point en Dieu : leur espérance n'est que d'un moment, espérance périssable, fragile, qui s'évapore, qui passe et disparaît. « Espère dans le Seigneur ». Voilà que j'espère, que faire ? « Fais le bien ». N'imite point le mal que tu vois chez ces hommes d'une impiété florissante. « Fais le « bien et habite la terre [2] ». Ne fais pas le bien en dehors de la terre que tu habites ; car la terre du Seigneur, c'est son Eglise ; c'est elle qu'arrose, elle que cultive ce Père céleste qui en est le vigneron [3]. Il en est beaucoup qui paraissent faire de bonnes œuvres ; mais comme ils n'habitent point cette terre, ils n'appartiennent point à ce vigneron céleste. Fais donc le bien, non en dehors de la terre, mais habite la terre. Et que m'en reviendra-t-il ? « Et tu seras rassasié de ses ri« chesses ». Quelles sont les richesses de cette terre ? C'est le Seigneur, qui est sa richesse ; toute sa richesse est en son Dieu ; c'est lui à qui l'on dit : « Seigneur, vous êtes mon par« tage [4] » ; c'est lui à qui l'on dit encore : « Le « Seigneur est la part de mon héritage et de « mon calice [5] ». Dans un dernier discours [6], nous avons démontré à votre charité que le Seigneur est notre possession, et que nous sommes la possession de Dieu. Ecoutez encore qu'il est la richesse de cette terre, et voyez ce qu'ajoute le Prophète : « Mettez vos « délices dans le Seigneur ». Comme si vous faisiez cette demande : Montrez-nous les richesses de cette terre où vous voulez me faire habiter. « Mettez », répond le psalmiste,

[1] Coloss. III, 4. — [2] Ps. XXXVI, 3. — [3] Jean, XV, 1. — [4] Ps. LXXII, 26. — [5] Id. XV, 5. — [6] Dans l'exposition du psaume XXXII, qui eut lieu à Carthage dans l'église de saint Cyprien.

« mettez vos délices dans le Seigneur, et il « remplira les désirs de votre cœur [1] ».

5. Remarquez bien : « les désirs de votre « cœur ». Et ces désirs de votre cœur, séparez-les des désirs de la chair ; séparez-les autant que possible. Ce n'est pas sans raison qu'il est dit dans un psaume : « Vous êtes le « Dieu de mon cœur », puisqu'on ajoute : « Vous êtes, ô Dieu, mon partage pour l'éter- « nité [2] ». Un aveugle, par exemple, a perdu la vue du corps, et il prie Dieu de le rendre à la lumière. Qu'il fasse à Dieu cette prière, j'y consens, puisque Dieu fait aux hommes ces grâces et leur accorde ces dons. Mais les méchants font aussi ces prières. Ce sont là des demandes charnelles. Voilà un malade, il demande à Dieu la santé ; il l'obtient, mais pour mourir un jour. Voilà encore une demande charnelle et beaucoup d'autres semblables. Quelle est la prière du cœur ? De même qu'il y a prière charnelle à demander la guérison des yeux pour voir cette lumière que peuvent contempler ces yeux charnels ; de même la prière du cœur aspire à une autre lumière : « Bienheureux », en effet, « ceux qui ont le « cœur pur, parce qu'ils verront Dieu [3]. « Mettez vos délices dans le Seigneur, et il « remplira les désirs de votre cœur ».

6. Voilà que je le désire, que je le demande, que je le veux : est-ce moi qui pourrai me satisfaire ? Nullement. Qui donc ? « Révélez « vos voies au Seigneur, espérez en lui, et il « agira lui-même ». Exposez-lui ce que vous souffrez, exposez ce que vous désirez. Ce que vous souffrez : « La chair a des désirs con- « traires à ceux de l'esprit, et l'esprit en a de « contraires à ceux de la chair [4] ». Que veux-tu dès lors ? « Malheureux homme que je « suis, qui me délivrera de ce corps de « mort ? » Et comme c'est Dieu qui doit agir quand tu lui auras révélé tes voies, écoute ce qui suit : « Ce sera la grâce de Dieu, par Jé- « sus-Christ Notre-Seigneur [5] ». Mais que fera Dieu dont il est dit : « Révélez au Seigneur « vos voies et il agira ». Quelle sera cette action ? « Il fera éclater votre justice comme la « lumière [6] ». Aujourd'hui, votre justice est cachée : tout se passe dans la foi et non dans la claire vue. Tu crois, et c'est ce qui te fait agir, mais tu ne vois point ce que tu crois. Quand tu commenceras à voir l'objet de ta foi, ta justice paraîtra comme la lumière : parce que ta justice était dans ta foi [1] : puisque « c'est de la foi que vit le juste [2] ».

7. « Il fera éclater votre justice comme la « lumière, et votre jugement comme le plein « midi [3] », c'est-à-dire comme la pleine lumière ; et cette expression : « Comme une « lumière », lui paraissait trop faible. Nous appelons lumière celle du point du jour, nous appelons encore lumière celle du soleil qui s'élève ; mais jamais la lumière n'est plus brillante qu'en plein midi. Le Seigneur donc non-seulement fera briller votre justice comme une lumière, mais encore votre jugement comme le plein midi. Ainsi tu as jugé bien de suivre le Christ ; c'est là ton dessein, ton choix, ton jugement. Nul ne t'a fait voir ce qu'il t'a promis ; tu tiens les promesses, tu en attends l'accomplissement ; c'est donc par un jugement de ta foi que tu as résolu de suivre ce que tu ne vois pas. Ce jugement est encore caché ; il est pour les infidèles un sujet de blâme et de railleries : Quel est l'objet de ta foi, disent-ils ? Que t'a promis le Christ ? de te donner l'immortalité, la vie éternelle ? Où est cette vie ? Quand te la donnera-t-il ? Quand sera-ce possible ? Et toutefois tu juges qu'il est mieux de suivre le Christ qui te promet ce que tu ne vois pas, que de suivre cet impie qui te blâme de croire ce que tu ne vois pas. C'est là ton jugement : et nul ne voit encore quel est ce jugement : ce monde est comme une nuit. Quand sera-ce qu'il fera éclater ton jugement comme un plein midi ? « Quand ap- « paraîtra le Christ qui est votre vie, alors « vous aussi, vous apparaîtrez avec lui dans « la gloire [4] ». Qu'arrivera-t-il au jour du jugement, quand le Christ rassemblera toutes les nations devant son tribunal ? Où l'impie cachera-t-il sa malice, quand je verrai l'objet de ma foi ? Qu'avons-nous donc maintenant ? Des angoisses, des tribulations, des épreuves. Heureux celui qui les endure : « Car celui-là « sera sauvé, qui aura persévéré jusqu'à la « fin [5] ». Qu'il ne cède point aux insolences, qu'il ne cherche point à y fleurir, et d'arbre qu'il est, à devenir une herbe qui se dessèche.

8. Quel est donc mon devoir ? Ecoute ce devoir : « Sois soumis au Seigneur et invoque « sa bonté [6] ». Que ta vie ne soit qu'un acte d'obéissance à ses volontés. C'est là lui être

[1] Ps. XXXVI, 4. — [2] Id. LXXII, 26. — [3] Matt. V, 8. — [4] Gal. V, 17. — [5] Rom. VII, 24. — [6] Ps. XXXVI, 6.

[1] Hab. II, 4. — [2] Rom. I, 17. — [3] Ps. XXXVI, 6. — [4] Coloss. III, 4. — [5] Matt. XXIV, 13. — [6] Ps. XXXVI, 7.

soumis et l'invoquer, jusqu'à ce qu'il accorde ce qu'il a promis. Que tes bonnes œuvres soient continuelles, ta prière incessante. « Car « il faut toujours prier, et ne pas cesser de « prier [1] ». En quoi paraîtra ta soumission? A faire ce qui t'est commandé. Mais tu n'en reçois pas la récompense, parce que tu n'en es pas encore capable. Dieu pourrait bien te la donner, mais toi, tu ne pourrais la recevoir. Exerce-toi donc aux bonnes œuvres, travaille dans la vigne du Seigneur; et ne demande qu'à la fin du jour la récompense, car celui qui t'a envoyé à sa vigne est fidèle [2]. « Sois « donc soumis à Dieu, et invoque sa puis« sance ».

9. Voilà que je le fais, je suis soumis au Seigneur, et je l'invoque. Mais que vas-tu penser? J'ai un voisin fripon qui vit dans le désordre, et néanmoins il est florissant; ses vols, ses adultères, ses larcins, je les connais; partout il est hautain, orgueilleux; et, dans l'enivrement de ses iniquités, il ne daigne même pas me regarder : comment supporter tout cela? C'est là une maladie, mais prends cette potion : « Ne sois point ému à la vue de « l'homme qui prospère dans ses voies ». Il prospère en effet, mais dans ses voies; et toi, tu souffres, mais dans la voie de Dieu : il prospère en chemin pour arriver au malheur; et toi, tu souffres en chemin, mais pour arriver au bonheur : car la voie des impies doit périr. « En effet, le Seigneur connaît les voies « du juste, mais la voie de l'impie périra [3] ». Tu es donc sur les voies que connaît le Seigneur : et si elles te sont pénibles, elles sont du moins sans erreur. La voie de l'impie est un bonheur passager. Le terme de cette voie est aussi le terme du bonheur. Pourquoi? Parce que cette voie est large, et qu'elle aboutit aux profondeurs de l'enfer. Mais ta voie est étroite, et il en est peu pour y marcher [4]; or, il te faut songer à quelle immensité ceux-ci arrivent. « Ne sois donc point jaloux de ce« lui qui prospère dans son chemin. Contre « l'homme d'iniquité, réprime ta colère et « oublie ton indignation [5] ». Pourquoi t'irriter? Pourquoi cette colère, cette indignation va-t-elle aboutir au blasphème, ou presque au blasphème? « Réprime ta colère contre cet « homme d'iniquité, et oublie ton indigna« tion ». Car sais-tu où te conduirait cette colère? Elle te ferait dire que Dieu est injuste. Pourquoi cet homme est-il heureux, et celui-là malheureux? Vois jusqu'où elle t'emporte, étouffe-la dès sa naissance. « Réprime ta co« lère, oublie ton indignation », afin que le repentir te fasse dire : « Mon œil s'est troublé « de colère [1] ». Quel œil, sinon l'œil de la foi? Or, à cet œil de la foi je demande : Crois-tu en Jésus-Christ, et quel est ton motif de croire? Que t'a-t-il promis? Si Jésus-Christ t'a promis le bonheur de ce monde, murmure contre le Christ; oui, murmure quand tu vois l'impie dans le bonheur. Quel est donc le bonheur qu'il t'a promis, sinon à la résurrection des morts? Mais en cette vie? Le même sort qu'à lui-même; oui, le même sort. Or, toi, serviteur, toi, disciple, dédaigneras-tu le sort du maître, du Seigneur? Ne l'entendras-tu point dire : « Le serviteur n'est pas plus « grand que le maître, ni le disciple plus « grand que celui qui l'instruit [2]? » Pour toi, il a passé par les douleurs, par la flagellation, par les opprobres, par la croix, par la mort. Eh! qu'avait mérité de tout cela ce juste par excellence? Que méritait celui qui était sans péché? Tiens donc ton œil fixé sur lui, et ne te laisse point troubler par la colère : « Ré« prime ta colère, oublie ton indignation, « bannis la jalousie qui te porte au mal », comme pour imiter celui que tu vois heureux pour un temps au milieu de ses désordres. « Bannis la jalousie qui te porte au mal, « car tous ceux qui font le mal seront exter« minés ». Cependant je les vois heureux. Crois-en néanmoins celui qui dit : « Ils se« ront exterminés » : car il voit mieux que toi, et la colère ne trouble point son œil. « Ceux-là « donc seront exterminés qui commettent le « mal. Mais ceux qui attendent le Seigneur », non point l'homme trompeur, mais la Vérité elle-même; non point l'homme faible, mais Celui qui est tout-puissant, « ceux qui atten« dent le Seigneur auront la terre en héri« tage [3] ». Et quelle terre, sinon cette Jérusalem qui sera le lieu de la paix pour ceux dont elle enflamme les désirs?

10. Mais jusques à quand les pécheurs seront-ils florissants? Jusques à quand me faudra-t-il attendre? Tu es impatient, et bientôt se réalisera ce qui te paraît si long. C'est ta faiblesse qui te fait paraître long ce qui est pourtant si court. Connais-tu les empresse-

[1] Luc, XVIII, 1. — [2] Matt. XX, 8. — [3] Ps. I, 6. — [4] Matt. VII, 13, 14. — [5] Ps. XXXVI, 7, 8.

[1] Ps. VI, 8. — [2] Jean, XIII, 16. — [3] Ps. XXXVI, 9.

ments des malades? Rien n'est si long que le temps de préparer leur breuvage. Chacun de ceux qui environnent ce malade, s'empresse, pour ne pas le jeter dans l'impatience. Quand cela sera-t-il fait? sera-t-il cuit? Quand me le donnera-t-on? Ceux qui te servent se hâtent, c'est ton infirmité qui te fait trouver long ce qui est fait si promptement. Voyez donc notre médecin; il console ce malade qui dit : Combien de temps encore? Quand cela finira-t-il? « Encore un peu de « temps », dit le Seigneur, « et le méchant ne « sera plus ». Tu gémis d'être au milieu des méchants, c'est le méchant qui te fait gémir; encore un moment et il ne sera plus. Toutefois ces paroles : « Ceux qui attendent le Sei- « gneur auront la terre en héritage », te font croire que cette attente sera longue; attends encore un peu, et tu posséderas éternellement ce que tu auras attendu. Encore un peu, un moment. Compte les années depuis Adam jusqu'aujourd'hui, parcours les Ecritures : c'est presque d'hier qu'il est banni du paradis [1]. Et toutefois le monde a parcouru bien des siècles qui sont écoulés. Où sont donc ces années du passé? Ainsi s'écoulera le peu de temps qui nous reste. Quand même tu aurais vécu depuis qu'Adam fut chassé du paradis jusqu'aujourd'hui, tu trouverais bien peu longue une vie qui s'envole ainsi. Que doit être alors la vie de chaque homme? Ajoute à cette vie autant d'années qu'il te plaira, prolonge le plus possible sa vieillesse, qu'est-ce encore? N'est-ce point une aurore matinale? Quel que soit donc l'intervalle qui nous sépare du jour du jugement, alors que les justes et les méchants recevront selon leurs mérites; assurément le dernier jour ne saurait être éloigné pour toi. C'est à celui-là qu'il te faut préparer. Car tel tu sortiras de cette vie, tel tu entreras dans l'autre vie. Après ces jours si restreints, tu ne seras point encore dans le séjour des saints auxquels il est dit : « Venez, « bénis de mon Père, recevez le royaume « qui vous a été préparé dès l'origine du « monde [2] ». Tu n'y seras point encore, qui en doute? Mais tu pourras être dans ce séjour où reposait ce pauvre autrefois couvert d'ulcères [3], et que du milieu de ses tourments voyait au loin le riche orgueilleux et stérile en bonnes œuvres. C'est dans ce lieu de repos que tu attendras en toute sécurité le jour du jugement, où ton corps te sera rendu, et où tu seras transformé pour devenir l'égal des anges. Quel est donc cet espace qui nous paraît si long, et qui nous fait dire : Quand sera-ce? Tardera-t-il beaucoup? C'est là ce que diront nos fils, ce que diront nos neveux : et quand ils parleront ainsi en se succédant, le peu qui reste passera avec la même rapidité qui entraînait les siècles écoulés. O malade! « Encore un peu de temps et le pécheur ne « sera plus [1] ».

11. « Tu chercheras sa place, et tu ne la « trouveras point ». Le Prophète explique ici ce qu'il vient de dire : « Il ne sera plus »; non que le pécheur doive cesser d'exister, mais il n'aura plus aucun pouvoir. S'il cessait complétement d'exister, il ne craindrait plus les tourments; et alors il serait en sûreté et dirait : « Je puis faire selon mon bon plaisir « tant que je vivrai; après cela je ne serai plus « rien. Nul alors ne souffrira plus, nul ne sera « tourmenté ». Et que deviendront ces paroles : « Allez au feu éternel préparé à Satan « et à ses anges [2] ? » Mais peut-être que ceux que l'on aura jetés dans ce feu cesseront d'exister, et seront consumés? Mais alors il ne serait pas dit : « Allez au feu éternel », car il n'y a pas d'éternité pour ceux qui ne sont plus. Et toutefois le Seigneur ne nous a point caché ce que fera cette flamme sur les damnés, si elle doit les consumer, ou seulement les tourmenter de ses ardeurs. « C'est là », dit-il, « qu'il y aura pleur et grincement de « dents [3] ». Comment y aurait-il pleur et grincement de dents chez des gens qui ne sont plus? Comment donc faut-il entendre cette parole : « Encore un instant et il « n'y aura plus de pécheur », sinon dans le sens que donne le verset suivant : « Et tu cher- « cheras sa place et tu ne la trouveras point? » Qu'est-ce que sa place? Son usage. Le pécheur a-t-il donc son utilité ici-bas? Assurément. Ici-bas il est utile à Dieu pour l'épreuve du juste, comme Dieu se servit du diable pour éprouver Job [4], comme il se servit de Judas pour livrer Jésus-Christ. Le méchant a donc en cette vie son usage. Il a donc ici-bas sa place, comme la paille dans le fourneau de l'orfèvre. La paille se consume, afin que l'or se purifie; ainsi l'impie a ses fureurs, qui servent à éprouver le juste. Mais quand finira

[1] Gen. III, 6. — [2] Matt. XXV, 34. — [3] Luc, XVI, 23.

[1] Ps. XXXVI, 10. — [2] Matt. XXV, 41. — [3] Id. VIII, 12. — [4] Job, I, 12.

pour nous le temps de l'épreuve, quand il n'y aura plus personne à éprouver, il n'y aura plus de méchants pour servir à l'épreuve. Or, dire qu'ils ne seront plus pour l'épreuve, est-ce dire qu'ils n'existeront plus? Nullement; mais comme l'on n'aura plus besoin des pécheurs pour éprouver les bons : « Tu chercheras la place de ces méchants et tu ne la « trouveras point ». Cherche maintenant la place du pécheur, elle est facile à trouver. Dieu s'en est fait un fouet, il l'a mis en honneur et lui a donné une puissance. Il en agit quelquefois ainsi; il donne au pécheur un pouvoir qui châtie les puissances humaines, qui corrige les hommes pieux. Ce pécheur sera traité selon son mérite; et néanmoins il a servi aux progrès du juste et à la chute de l'impie. « Tu chercheras sa place et tu ne la « trouveras point ».

12. « Quant aux hommes doux, ils posséderont la terre en héritage [1] ». Cette terre dont nous avons souvent parlé, c'est la Jérusalem sainte, qui sera délivrée de son exil et qui vivra éternellement de Dieu et avec Dieu. Donc « ils posséderont la terre en héritage ». Et quelles seront leurs délices? « Ils se réjouiront dans l'abondance de la paix ». Que cet impie mette ici-bas sa joie dans l'abondance de son or, dans l'abondance de son argent, dans ses nombreux esclaves, dans le nombre enfin de ses salles de bains, de ses rosiers, dans son intempérance et dans ses riches et luxurieux festins. Serais-tu donc jaloux de cette puissance, et cette fleur aurait-elle de l'attrait pour toi? Que cet homme soit toujours en cet état, n'en sera-t-il pas à plaindre? Mais toi, quelles seront tes délices? « Ils se réjouiront dans l'abondance de la paix ». Ton or sera la paix, ton argent la paix, tes domaines la paix, ta vie la paix, ton Dieu la paix. La paix sera tout ton désir. Ce qui est de l'or ici-bas ne peut être de l'argent pour toi ; ce qui est du vin ne peut être du pain; ce qui est pour toi la lumière ne peut être un breuvage : mais Dieu sera tout pour toi. Il sera ta nourriture et tu n'auras plus faim; ton breuvage, et tu n'auras plus soif; ta lumière, et tu ne seras plus aveugle; ton soutien, et tu n'éprouveras point la fatigue; et Dieu tout entier te possédera entièrement. Là tu ne seras point mis à l'étroit par celui avec qui tu posséderas tout : tu auras tout, comme lui-même aura tout; parce que tu ne seras qu'un avec lui, et que Dieu possède à la fois cette unité et cette universalité. « Voilà ce que Dieu réserve à « l'homme de la paix ». Nous l'avons chanté; ce verset dans notre psaume est bien loin sans doute de ceux que nous avons expliqués; mais comme nous l'avons chanté, prenons-le pour terminer. Pour toi, ô mon frère, « cultive en « toute sécurité l'innocence », qui est un trésor précieux. Tu as le désir du vol, c'est sans doute afin de t'enrichir; mais vois où tu portes la main et où tu dérobes : d'une part, tu acquiers, pour perdre d'autre part; tu acquiers de l'argent, tu perds ton innocence. Ah! plutôt que ton cœur s'éveille ; toi qui acquiers de l'argent au prix de l'innocence, perds plutôt cet argent. « Garde ton innocence et vois ce qui est droit » ; car c'est Dieu lui-même qui te dirigera, et te fera vouloir ce qu'il veut lui-même, et telle est la voie droite. Car si tu ne veux point ce qu'il veut, tu seras tortueux, et ces difformités ne te permettront point de t'ajuster à la règle qui est droite. « Cultive donc l'innocence, et « vois ce qui est droit »; loin de toi de croire que l'homme finit avec cette vie ; « car Dieu « a des réserves pour l'homme de la paix ».

[1] Ps. XXXVI, 11.

DEUXIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME XXXVI.

DEUXIÈME SERMON. — LA FORCE DU JUSTE.

Le méchant ne peut souffrir personne, et il se nuit en persécutant le juste. Dieu s'en sert pour nous mettre à l'épreuve, puis il le brise s'il ne se convertit. Quand le juste souffre, il puise sa force dans sa foi en Dieu, dans l'espérance de l'héritage éternel. Le méchant n'a que le désespoir dans le malheur, et son bonheur s'évapore en fumée. Le Seigneur dirige les pas du juste qui se console dans sa ressemblance avec Jésus-Christ. Les faux témoins contre Jésus-Christ sont les ancêtres des Donatistes.

1. Il me faut obéir aux injonctions que l'on m'a faites, et vous parler encore de ce psaume. Car le Seigneur a voulu par les grandes pluies retarder notre départ, et l'on m'a recommandé de ne point laisser reposer ma langue d'une manière inutile pour vous, qui êtes la sollicitude de mon cœur, comme je suis la vôtre. Déjà je vous ai exposé le dessein de Dieu dans ce psaume, ce qu'il veut nous enseigner, les conseils qu'il nous donne, les écueils qu'il veut nous faire éviter, ce qu'il faut endurer, ce qu'il faut espérer. Deux sortes d'hommes, en effet, les justes et les pécheurs, vivent confondus sur la terre pendant cette vie. Chacune de ces catégories a dans le cœur une tendance qui lui est propre. Les justes cherchent à s'élever par l'humilité, les méchants descendent par l'orgueil. Les uns s'abaissent pour se relever, les autres s'élèvent pour tomber. De là vient que les uns souffrent et que les autres font souffrir : que le dessein des justes est de gagner même les méchants pour l'éternelle vie, et le dessein des pécheurs est de rendre le mal pour le bien, et d'ôter même, s'ils le pouvaient, la vie du temps à ceux qui s'efforcent de leur procurer la vie éternelle. Car le juste est à charge pour le pécheur, comme le pécheur pour le juste ; ils sont une charge l'un à l'autre. Nul ne doute que ces deux hommes ne soient à charge mutuellement, mais dans un sens bien différent. Si le juste est à charge au pécheur, c'est qu'il voudrait qu'il ne fût plus pécheur, et qu'il se propose de le rendre juste, comme il y tend par ses efforts ; mais le pécheur a pour le juste une telle haine, qu'il voudrait qu'il n'existât aucunement, et non qu'il devînt bon. Plus il est juste, et plus il est à charge à l'iniquité du pécheur, qui travaille même à le rendre injuste, et s'il ne peut y parvenir, à le faire disparaître et à s'épargner la peine et l'ennui de le voir. Quand même il parviendrait à le rendre injuste, celui-là ne lui en serait pas moins à charge. Car ce n'est pas seulement l'homme juste qui est à charge à l'homme injuste, mais deux hommes injustes ont peine à se souffrir : et s'ils paraissent quelquefois s'aimer, c'est plutôt de la complicité que de l'amitié. Ils ne s'accordent que pour tramer la perte du juste ; et cet accord, loin d'être de l'amitié, n'est que la haine de celui qu'ils devraient aimer. C'est à l'égard de ces hommes que le Seigneur notre Dieu nous recommande la tolérance, et cette affectueuse charité que l'Evangile nous fait connaître par ce précepte du Seigneur, qui nous dit : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent [1] ». L'Apôtre dit aussi : « Ne vous laissez point vaincre par le mal, mais triomphez du mal par le bien [2] ». Luttez avec le méchant, mais luttez en bien ; car le véritable combat, ou plutôt la lutte salutaire, consiste à mettre un bon en face d'un méchant, et non deux méchants aux prises.

2. Mais reprenons le psaume. Nous en avons exposé la première partie, voici la suite : « L'impie observe le juste et grince des dents « contre lui, mais le Seigneur se rit de lui ». De qui ? Evidemment du pécheur qui grince des dents contre le juste. Or, pourquoi « le « Seigneur s'en rira-t-il ? parce qu'il voit que « son jour est proche ». Il paraît plein de fureur quand il menace le juste, et il ne sait pas que demain son heure viendra : mais le Seigneur le voit, il sait que son jour arrive. Quel jour ? Le jour où il rendra à chacun se-

[1] [illegible] — [2] Rom. XII, 21.

lon ses œuvres. Car l'impie s'amasse un trésor de colère pour le jour de la colère et de la manifestation du juste jugement de Dieu. Mais Dieu prévoit cela, et toi tu ne le prévois point ; celui qui le prévoit te l'a révélé. Tu ignores le jour où l'impie recevra son châtiment ; mais celui qui le sait ne te l'a point caché. Ce n'est pas la moindre partie de la science, que de s'attacher à celui qui voit. Il a l'œil de la science; à toi l'œil de la foi. Crois ce que Dieu voit ; car viendra pour l'injuste ce jour que Dieu prévoit. Quel jour ? Le jour de toute vengeance ; il faut que Dieu tire vengeance de l'homme impie, de l'homme injuste, soit qu'il se convertisse, soit qu'il ne se convertisse pas. S'il se convertit, la vengeance consiste dans la mort de son iniquité. Le Seigneur ne s'est-il pas ri de Judas qui le trahissait, de Saul qui le persécutait, en voyant le jour de ces deux hommes d'iniquité ? Il a vu pour l'un le jour du châtiment ; pour l'autre, le jour de la justification. Il s'est vengé de l'un et de l'autre, en jetant l'un aux flammes de l'enfer, en renversant l'autre par une voix céleste. Toi donc, ô mon frère, quand le méchant te fait souffrir, regarde avec Dieu, par les yeux de la foi, son jour qui arrive, et à la vue de ses fureurs contre toi, dis en toi-même : Ou bien il se corrigera pour venir avec moi, ou bien il ne sera point avec moi s'il persévère.

3. Quoi donc ! son injustice te nuirait-elle sans lui nuire aucunement ? Cette iniquité dont tu es victime, et qui est l'effet de la haine et de la colère, ne l'a-t-elle pas ravagé intérieurement avant de t'atteindre au dehors ? Ton corps est en proie à la douleur, mais son âme est dévorée par la gangrène du péché. Tout ce qu'il exhale contre toi retombe sur lui. Ses persécutions te purifient et le rendent criminel. Auquel des deux nuit-il davantage ? Il t'a dépouillé dans ses emportements ; quel est le plus grand dommage, de perdre son argent ou de perdre sa foi ? Ceux qui ont des yeux intérieurs savent déplorer ces pertes. Il en est beaucoup pour voir l'éclat de l'or et non l'éclat de la foi ; pour l'or ils ont des yeux, pour la foi ils n'en ont point. S'ils en avaient, s'ils la voyaient, ils y tiendraient davantage ; et pourtant, si l'on vient à leur manquer de foi, ils se récrient, ils se plaignent : O bonne foi, disent-ils, où est la bonne foi ? Tu l'aimes donc au point de l'exiger, aime encore à la montrer. Donc ceux qui persécutent les justes souffrent eux-mêmes un plus grand dommage, et subissent une plus grande perte, par la ruine de leur âme : c'est là ce que nous montre le psaume qui ajoute : « Les impies ont tiré leur glaive ; « ils ont tendu leur arc pour renverser le « pauvre et le faible, pour égorger ceux qui « ont le cœur droit. Que leur glaive entre « dans leur cœur [1] ». Leur framée ou leur glaive peut bien atteindre ton corps, comme le glaive des persécuteurs frappa les corps des martyrs ; mais les meurtrissures du corps laissaient le cœur intact ; or, il est loin d'être intact, le cœur de celui qui frappe de l'épée le corps d'un juste. Voilà ce qu'affirme le psalmiste. Il ne dit point que leur glaive entre dans leur corps ; mais bien : « Que leur « framée entre dans leur cœur ». Ils ont voulu tuer le corps et ils ont tué leur âme. Voilà que Jésus-Christ rassure ceux dont ils voulaient tuer les corps, en leur disant : « Ne « craignez point ceux qui tuent le corps et qui « ne peuvent tuer l'âme [2] ». Mais alors, qu'est-ce que frapper du glaive, et ne pouvoir tuer que le corps d'un ennemi, sans pouvoir tuer l'âme ? Ce sont des insensés qui se blessent eux-mêmes, et dans les accès de leur folie, ils ne savent ce qu'ils font : ils agissent comme celui qui se passe une épée à travers le corps pour aller percer la tunique d'un autre. Insensé ! tu regardes ce que tu veux atteindre, et non ce que traverse ton glaive ; tu perces le vêtement d'un autre à travers ton propre corps. Il est donc bien constant qu'ils se font plus de mal, et se nuisent plus à eux-mêmes qu'ils ne croient nuire à leurs ennemis. « Que « leur glaive donc entre dans leur cœur » ; telle est la sentence du Seigneur, qu'on ne saurait changer. « Et que leur arc soit brisé ». Qu'est-ce à dire « que leur arc soit brisé ? » Que leurs piéges soient inutiles. Il avait dit auparavant : « Les méchants ont tiré leur glaive, ils ont « bandé leur arc ». Il semble que par ce glaive tiré il veuille marquer une attaque visible ; mais que l'arc bandé signifierait les embûches secrètes. Or, voilà qu'il se blesse de son glaive, et que ses piéges occultes sont trompés. Comment trompés ? ils ne nuisent point au juste. Mais quoi ! dépouiller quelqu'un, le réduire à la misère en lui prenant son bien, n'est-ce donc pas lui nuire ? Il a

[1] Ps. XXXVI, 14, 15. — [2] Matt. X, 28.

donc sujet de chanter : « Le peu que possède « le juste est préférable aux grandes richesses « des impies [1] ».

4. Mais les méchants ont de la puissance ; ils entreprennent beaucoup, ils ont de grands moyens de réussir. Leur commandement est promptement obéi. En sera-t-il toujours ainsi? « Les bras des impies seront brisés [2] ». Leurs bras désignent leur puissance. Que fera ce méchant dans l'enfer ? Fera-t-il comme ce riche qui faisait grande chère ici-bas, et qui était tourmenté dans l'abîme [3] ? « Leurs bras « seront donc brisés, mais le Seigneur sou- « tient les justes ». Comment les soutenir ? Que leur dit-il ? Ce qui est dit dans un autre psaume : « Attends le Seigneur, agis avec « courage, que ton cœur se fortifie, et attends « le Seigneur [4] ». Que signifie : « Attends le « Seigneur ? » Tu souffres pour un moment, tu ne souffriras pas toujours : ta douleur sera courte, mais ta félicité sera éternelle ; tu gémis pour un temps, tu te réjouiras sans fin. Mais tu vas défaillir au milieu de tes douleurs ? Voilà sous tes yeux l'image des souffrances du Christ. Considère ce qu'a souffert pour toi celui qui ne méritait nullement de souffrir. Quelles que soient tes souffrances, elles n'iront pas jusqu'à ces opprobres, ces fouets, cette robe dérisoire, cette couronne d'épines, et enfin cette croix qui, dans le genre humain, a disparu du nombre des supplices. Autrefois on y attachait les grands scélérats, nul n'y est cloué aujourd'hui. Elle est en honneur ; elle cesse d'être en usage, puisqu'elle n'est plus un supplice, mais sa gloire subsiste. Du lieu des supplices elle a passé sur le front des empereurs. Que réserve à ces serviteurs celui qui a élevé si haut les instruments de son supplice ? C'est donc par de tels actes, c'est par de telles paroles, c'est par ces exhortations, c'est enfin par cet exemple, que « le « Seigneur affermit les justes ». Que les méchants sévissent à leur gré, et autant que Dieu le leur permettra : « Le Seigneur affermit « les justes ». Quoi qu'il arrive au juste, qu'il l'attribue à la volonté de Dieu, et non au pouvoir de ses ennemis. Ton ennemi peut avoir de la fureur, mais il ne peut frapper si Dieu ne le veut point. Et si Dieu veut que son serviteur soit frappé, il sait comment il le consolera. « Car le Seigneur corrige celui qu'il « aime, il frappe de verges celui qu'il reçoit « au nombre de ses enfants [1] ». Pourquoi donc l'impie s'applaudirait-il de ce que mon Père s'est servi de lui comme d'un fléau ? Il se sert de lui comme d'un instrument ; il me corrige pour m'adopter. Ne considérons donc point ce qu'il permet aux impies, mais le bien qu'il fait aux justes.

5. Mais pour ceux qui sont entre les mains de Dieu le fouet dont il nous châtie, nous devons souhaiter qu'un châtiment les convertisse. Telle est en effet la leçon qu'il donnait autrefois aux fidèles, quand il se servait de Saul pour les châtier, et qu'ensuite il convertissait Saul. Et quand le saint homme Ananie, qui baptisa Saul, reçut du Seigneur l'ordre d'accueillir ce même Saul qui était un vase d'élection, il répondit tout tremblant d'effroi au seul nom du persécuteur Saul ; il répondit : « Seigneur, j'ai ouï parler de cet homme, j'ai « appris combien de persécutions il a fait es- « suyer à vos saints qui sont à Jérusalem, et « maintenant il a reçu des lettres du grand- « prêtre pour aller partout où il trouvera « ceux qui invoquent votre nom, et les ame- « ner à Jérusalem chargés de chaînes ». Mais le Seigneur lui répondit : « Va, car je lui « montrerai combien il doit souffrir pour « mon nom [2] ». Je veux, dit le Seigneur, le châtier, me venger de lui ; il souffrira pour mon nom, puisqu'il a persécuté mon nom. Je me sers et je me suis servi de lui pour châtier les autres, je me servirai des autres pour le châtier. Voilà ce qui est arrivé, et nous savons les maux qu'a endurés Saul, maux plus nombreux que ceux qu'il avait faits ; il fut un avare créancier, recevant avec usure ce qu'il avait prêté.

6. Mais voyez encore si le Seigneur accomplit en lui cette parole du psaume : « Le Sei- « gneur affermit les justes ». Non-seulement, « (ainsi dit saint Paul au milieu de tourments « sans nombre), mais nous nous glorifions en- « core dans nos afflictions, sachant que l'afflic- « tion produit la patience, la patience la pureté, « la pureté l'espérance, et cette espérance n'est « point vaine, car l'amour de Dieu est répandu « dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous « a été donné [3] ». Il s'agit bien évidemment ici d'un homme juste et déjà affermi ; et comme ses ennemis ne pouvaient lui nuire après qu'il fut fortifié, de même il ne faisait

[1] Ps. XXXVI, 16. — [2] Id. 17. — [3] Luc, XVI, 19, 24. — [4] Ps. XXVI, 14.

[1] [illegible] — [2] Act. [illegible] — [3] [illegible]

aucun mal à ceux qu'il avait lui-même persécutés. « Le Seigneur », est-il dit, « fortifie les « justes ». Ecoute encore d'autres paroles de ce juste fortifié : « Qui nous séparera de la cha- « rité de Jésus-Christ ? l'affliction, les an- « goisses, la faim, la nudité, la persécution[1] ? » Combien était uni à Jésus-Christ celui que rien de tout cela n'en séparait ! « C'est le Seigneur « qui fortifie les justes ». Quelques prophètes venus de Jérusalem, et pleins du Saint-Esprit, annoncèrent à ce même saint Paul ce qu'il devait souffrir à Jérusalem ; et l'un d'eux, nommé Agabus, ayant délié la ceinture de Paul pour s'en lier selon la coutume, afin de donner par là une figure de l'avenir, s'écria : « Comme vous me voyez lié, il faut que cet « homme soit lié à Jérusalem ». A cet avis donné à Saul, devenu Paul, tous les frères se mirent à le dissuader de s'exposer à de si grands périls; ils le conjurèrent de renoncer à son voyage de Jérusalem. Mais il était déjà du nombre de ceux dont il est dit : « Le Seigneur « affermit les justes. Pourquoi, dit-il, briser « ainsi mon cœur[2] ? je n'estime pas ma vie « plus que moi[3] ». Déjà il avait dit à ceux qu'il enfantait à l'Evangile : « Je me donnerai moi- « même pour le salut de vos âmes[4] ». « Pour « moi », dit-il encore, « je suis prêt, non-seu- « lement à être lié, mais à mourir pour le « nom du Seigneur Jésus-Christ[5] ».

7. « Le Seigneur affermit les justes ». Comment les affermit-il ? « Le Seigneur connaît « les voies des hommes purs[6] ». Lorsqu'ils sont en butte à la douleur, la foule ignorante, la foule qui ne sait point discerner les voies des hommes purs, s'imagine qu'ils suivent des voies mauvaises. Mais celui qui les connaît sait par quel chemin droit il dirige ceux qui le servent dans la docilité. Aussi dit-il dans un autre psaume : « Il conduira « dans l'équité ceux qui sont doux ; il ensei- « gnera les voies aux humbles de cœur[7] ». Combien d'hommes, pensez-vous, n'avaient pas horreur de ce pauvre couvert d'ulcères, près duquel ils passaient devant la porte du riche[8] ? Combien se bouchaient les narines et crachaient peut-être sur lui ? Mais Dieu savait qu'il lui réservait le paradis. Combien d'autres souhaitaient de vivre comme celui qui était revêtu de pourpre et de lin, et qui faisait chaque jour grande chère ! mais le Seigneur, qui voyait ses jours, voyait aussi dans l'avenir ses tourments, et ses tourments sans fin. Donc « le Seigneur connaît les voies « des hommes purs ».

8. « Leur héritage sera éternel[1] ». Nous le voyons par la foi. Mais, pour le Seigneur, est-ce par la foi ? Il le voit d'une manière si évidente que nous ne pouvons l'exprimer, fussions-nous à l'état des anges. Alors même, ce qui nous sera manifesté n'aura point pour nous cette évidence qui éclate aux yeux de celui qui est immuable. Et néanmoins, qu'est-il dit de nous ? « Mes bien-aimés, nous sommes main- « tenant les enfants de Dieu, mais ce que nous « serons un jour ne paraît point encore ; nous « savons que quand il viendra dans sa gloire, « nous serons semblables à lui, puisque nous « le verrons tel qu'il est[2] ». Il nous est donc réservé je ne sais quel spectacle bien doux ; et si la pensée peut s'en faire une ébauche comme en énigme et au moyen d'un miroir, on ne peut toutefois exprimer aucunement la supériorité de cette douceur que Dieu réserve à ceux qui le craignent, qu'il accorde à « ceux « qui espèrent en lui[3] ». C'est à cette joie ineffable que nos cœurs se préparent, au milieu des tribulations et des épreuves de cette vie. Ne vous étonnez donc pas de subir en cette vie une laborieuse préparation, puisque l'on vous réserve à quelque chose de si grand. De là ce mot d'un juste fortifié : « Les souf- « frances de cette vie n'ont aucune proportion « avec cette gloire de l'avenir qui doit éclater « en nous[4] ». Quelle sera un jour notre gloire, sinon d'être les égaux des anges et de voir Dieu ? Quel avantage ne fait pas à un aveugle celui qui lui guérit les yeux et le rend capable de voir la lumière ? Après sa guérison, il ne trouve rien d'assez digne pour remercier celui qui l'a guéri. Quel que soit le don de la reconnaissance, comment égalerait-il le bienfait ? Qu'il donne ce qu'il voudra, de l'or, de l'or entassé ; l'autre lui a donné la lumière. Pour bien comprendre que ses dons ne sont rien, qu'il essaie dans les ténèbres de voir ce qu'il donne. Et nous, que donner à ce médecin qui guérit les yeux de notre âme et nous fait voir une lumière éternelle qui est lui-même ? Que lui donnerons-nous ? Cherchons bien, afin de trouver, s'il est

[1] Rom. VIII, 35. — [2] Act. XXI, 13. — [3] Id. XX, 24. — [4] II Cor. XII, 15. — [5] Act. XXI, 13. — [6] Ps. XXXVI, 18. — [7] Id. XXIV, 9. — [8] Luc, XVI, 20.

[1] Ps. XXXVI, 18. — [2] I Jean, III 2. — [3] Ps. XXX, 20. — [4] Rom. VIII, 18.

possible ; et, dans l'impuissance de nos recherches, crions avec le Prophète : « Que rendrai-« je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a « faits ? » Et qu'a-t-il trouvé à rendre ? « Je « prendrai le calice du salut et j'invoquerai le « nom du Seigneur [1] ». — « Pouvez-vous », dit le Seigneur, « boire le calice que je boirai moi-« même [2] ? » puis à saint Pierre : « M'aimez-« vous ? Paissez mes brebis [3] » ; pour lesquelles cet apôtre boira le calice du Seigneur. « Le « Seigneur fortifie les justes. Le Seigneur con-« naît les voies des hommes purs, et leur hé-« ritage durera toute l'éternité ».

9. « Ils ne seront point confondus aux jours « mauvais [4] ». Qu'est-ce à dire : « Ils ne se-« ront point confondus aux jours mauvais ? » Au jour de l'angoisse, au jour de l'épreuve, ils n'éprouveront point la confusion de l'homme déçu dans ses espérances. Quand un homme est-il déçu ? quand il dit : Je n'ai pas trouvé ce que j'espérais. Et cela est juste ; puisque c'était sur toi-même ou sur quelque ami que tu avais fondé ton espoir. Or, « maudit celui qui met son espérance dans « un homme [5] ». Tu seras confondu, ton espérance a été déçue ; elle t'a trompé, cette espérance fondée sur le mensonge ; puisque « tout homme est menteur [6] ». Mais si tu reposes en Dieu tes espérances, tu n'éprouveras point de confusion, car on ne peut tromper un tel dépositaire. De là vient que ce juste dont je viens de parler, et que Dieu avait fortifié, n'était point confondu au temps du malheur et dans la tribulation, et s'écriait : « Nous nous glorifions dans nos afflictions, « sachant que l'affliction produit la patience, « la patience la pureté, et la pureté l'espé-« rance ; or, cette espérance n'est point vaine ». Pourquoi n'est-elle point vaine ? Parce qu'elle repose en Dieu. Aussi dit-il ensuite : « Parce « que l'amour de Dieu est répandu dans « nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a « été donné [7] ». Déjà le Saint-Esprit nous a été donné, et comment pourrait nous tromper celui qui nous a donné un tel gage ? Ils n'éprouveront point de confusion au our du malheur ; et au jour de la disette ils seront rassasiés. Dès ici-bas, en effet, ils sont en quelque sorte rassasiés. Car les jours de la disette sont les jours de cette vie où les justes sont rassasiés quand les autres sont en proie à la faim. De quoi saint Paul se glorifiait-il, en disant : « Nous nous glorifions dans les épreu-« ves », s'il eût intérieurement souffert de la faim ? On voyait au dehors les angoisses, mais le cœur était dilaté par la joie.

10. Que fait au contraire le méchant quand l'affliction vient le saisir ? Il n'a plus rien au dehors, tout lui manque, et sa conscience n'éprouve aucune consolation : qu'il sorte de lui-même, et tout est misère ; qu'il y rentre, et tout est pénible. Il tombe donc justement sous le coup de cette sentence : « Car les méchants périront [1] ». Comment ne périrait point celui qui n'a de place nulle part ? Ni à l'intérieur ni à l'extérieur, il n'est rien qui le console. Ce qui en effet ne peut nous consoler, nous est étranger. Car tous ceux qui n'ont point Dieu en eux-mêmes, sont esclaves de l'argent, de l'amitié, de la gloire, des biens de la terre ; or, tous ces biens corporels ne peuvent nous donner une consolation intérieure semblable à celle qu'éprouvait cet homme dont l'âme était rassasiée, et à qui cette plénitude faisait dire : « Le « Seigneur l'a donné, le Seigneur l'a ôté ; « comme il a plu au Seigneur, ainsi il a été « fait ; que le nom du Seigneur soit béni [2] ». Il ne reste donc pas aux méchants un lieu en dehors d'eux-mêmes, parce qu'ils y rencontrent l'affliction : leur conscience ne peut les consoler ; ils sont en désaccord avec eux-mêmes, parce qu'on ne peut être bien avec le péché. Quiconque devient mauvais est mal avec lui-même. Il faut qu'il ait ses tortures, qu'il soit lui-même son propre fléau. Déchiré par sa propre conscience, il devient à lui-même son supplice. Il peut fuir un ennemi, comment se fuir lui-même ?

11. C'est ainsi que venait à nous un homme du parti de Donat, que les siens avaient accusé et excommunié ; il cherchait près de nous ce qu'il avait perdu chez eux. Mais nous ne pouvions le recevoir ici qu'à son rang ; car, s'il quittait ce parti, il n'était point irréprochable chez eux, et l'on ne voyait point que sa démarche lui fût dictée par son choix plutôt que par la nécessité. Il ne pouvait donc trouver chez eux ce qu'il cherchait, c'est-à-dire la vaine gloire, le faux honneur, ni trouver chez nous ce qu'il avait perdu chez eux : il en mourut. Son cœur blessé poussait des gémissements ; il était inconsolable ; d'invisibles

[1] Ps. cxv, 12, 13. — [2] Matt. xx, 22. — [3] Jean, xxi, 17. — [4] Ps. xxxvi, 19. — [5] Jér. xvii, 5. — [6] Ps. cxv, 11. — [7] Rom. v, 3-5.

[1] Ps. xxxvi, 20. — [2] Job, i, 21.

aiguillons lui déchiraient la conscience. Nous avions tenté de le consoler avec la parole de Dieu ; mais il n'était pas de ces sages fourmis qui amassent en été de quoi vivre en hiver. Quand un homme est en paix, il doit s'appliquer à recueillir la parole de Dieu, à la cacher dans le fond de son cœur, comme la fourmi abrite dans ses galeries souterraines ses travaux de l'été [1]. Voilà ce que l'on doit faire pendant l'été ; vient ensuite l'hiver ou le temps des afflictions ; et si nous ne trouvons en notre cœur de quoi vivre, il faut mourir de faim. Cet homme donc n'avait point recueilli la parole de Dieu, et l'hiver est venu, il n'a point trouvé ici ce qu'il cherchait : on ne pouvait le consoler que par là, et nullement par la parole de Dieu. Il n'avait rien à l'intérieur, et il cherchait à l'extérieur ce qu'il ne trouvait point : les sentiments de la douleur et de l'indignation le dévoraient, son âme était en proie à la plus violente agitation, qu'il cacha longtemps, jusqu'à ce qu'enfin ses gémissements éclatèrent et retentirent même à son insu parmi nos frères. C'était avec la plus vive douleur, Dieu le sait, que nous voyions cette âme si affligée, et devenue la proie de ces tortures, de ces flammes intérieures, de ces déchirements ; que vous dirai-je ? Ne pouvant se tenir dans un lieu si humble, qui eût pu être pour lui un lieu si salutaire, il nous parut encore mériter l'expulsion. Toutefois, mes frères, nous ne devons point pour cela désespérer des autres, qui pouvaient revenir par amour de la vérité, et non sous l'empire de la nécessité. Bien loin de désespérer des autres, je ne désespère pas même de celui dont je vous parle tant qu'il est en vie : car nous ne devons désespérer d'aucun homme qui est sur la terre. Il était bon de vous faire connaître ces détails, de peur qu'on ne vous les racontât autrement ; car un de leurs sous-diacres qui, sans aucune contestation avec eux, a choisi la paix et l'unité catholique et les a quittés pour venir à nous ; qui est venu comme en faisant choix de ce qui est bon, et non comme expulsé même par les méchants, a été reçu chez nous et nous a réjouis d'une conversion que nous recommandons à vos prières. Car Dieu est puissant et peut l'améliorer de plus en plus. D'ailleurs, nous ne devons prononcer ni en bien ni en mal sur le sort de personne. Pendant toute notre vie, en effet, notre lendemain est toujours ignoré. « Ils ne « seront point confondus au temps mauvais ; « ils seront rassasiés au jour de la famine, « tandis que les pécheurs périront ».

12. « Quant aux ennemis de Dieu, aussitôt « qu'ils se glorifieront et s'élèveront avec « orgueil, ils disparaîtront comme la fumée « qui s'évanouit [1] ». Voyez à cette comparaison ce qu'il a voulu nous enseigner. La fumée s'échappe du lieu où est le feu, s'élève dans les airs, et en s'élevant, grossit en tourbillon ; mais plus le tourbillon se dilate, plus il est vide ; or, cette immensité qui n'a ni appui ni solidité, qui est suspendue dans les airs, se dissipe à mesure qu'elle gagne les hautes régions et s'évanouit ; ses proportions démesurées ont fait sa perte. En effet, plus elle s'élève, plus elle se dilate, plus ses proportions grandissent, et plus elle diminue d'intensité, se dissipe et disparaît. « Or, les ennemis « de Dieu, en se glorifiant et en s'exaltant, s'éva- « nouiront bientôt comme la fumée » ; c'est d'eux qu'il est dit : « Comme Jannès et Mambrès « résistèrent à Moïse, ceux-ci de même résistent « à la vérité : ce sont des hommes corrompus « dans l'esprit et pervertis dans la foi [2] ». D'où vient leur résistance à la vérité, sinon de cette enflure de cœur qui en fait le jouet des vents, qui les porte à s'élever comme s'ils avaient de la justice et de la grandeur ? Qu'en dit l'Apôtre ? ce qui est dit de la fumée : « Mais ils n'iront pas au delà, car leur folie « sera connue de tout le monde, comme le « fut alors celle de ces hommes [3]. Quant aux « ennemis de Dieu, dès qu'ils se glorifieront « et s'élèveront, ils s'évanouiront bientôt « comme la fumée ».

13. « L'impie emprunte et ne paiera point [4] ». Il recevra et ne rendra pas. Qu'est-ce qu'il ne rendra pas ? l'action de grâces. Qu'est-ce, en effet, que Dieu veut de vous, ou qu'en exige-t-il, sinon ce qui vous est utile ? Que de bienfaits n'a pas reçus le méchant, dont il ne rendra rien ? S'il existe, c'est un don ; s'il est homme et bien supérieur aux animaux, c'est un don ; c'est un don encore que la forme de son corps ; et dans ce corps même, c'est un don que le discernement des sens, que des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, des narines pour sentir, un palais pour goûter, des mains pour toucher, des pieds pour marcher, un don que la santé du corps. Mais

[1] Prov. vi, 6 ; xxx, 25.

[1] Ps. xxxvi, 20. — [2] II Tim. iii, 8. — [3] Id. 9. — [4] Ps. xxxvi, 21.

tous ces biens nous sont communs avec les bêtes ; l'homme a reçu de plus, dans l'esprit, le don de comprendre, de saisir la vérité, de discerner le juste de l'injuste, de rechercher, d'aimer son Créateur, de le louer et de s'attacher à lui. Le méchant aussi a reçu de Dieu ces mêmes dons ; mais comme sa vie n'est pas bonne, il ne rend pas ce qu'il doit. Donc, « le pécheur emprunte et ne paiera point » ; il ne rend rien à celui dont il a reçu, pas même l'action de grâces ; il lui rendra même le mal pour le bien, le blasphème, le murmure contre sa Providence, l'emportement. « Il emprunte alors, et ne paiera point ; quant « au juste, il a de la pitié et il prête ». L'un n'a donc rien et l'autre possède. Voyez la richesse de l'un et la pauvreté de l'autre. L'un a reçu et ne rendra point ; l'autre a de la miséricorde et prête ; il a du bien en abondance. Et pourtant, s'il est pauvre ? même en ce cas il est riche. Ouvrez seulement les yeux de la foi sur les richesses. Tu peux bien voir un coffre vide, mais tu ne vois pas une conscience que Dieu même remplit. Il n'a point les richesses du dehors, mais il a au dedans la charité. Que ne peut lui faire donner cette charité sans qu'elle s'épuise ? S'il a des biens extérieurs, la charité en donne, et elle donne de ce qu'elle a ; si elle ne trouve point au dehors de quoi donner, elle donne sa bienveillance, elle donne un bon conseil, si elle le peut ; elle donne du secours, si elle en est capable ; enfin, si elle ne peut donner ni conseil ni secours, elle assiste de ses vœux, elle prie pour celui qui est dans l'affliction, et peut-être sa prière est-elle plus agréable à Dieu que le pain que donne un autre. Il a donc toujours de quoi donner, celui dont le cœur est plein de charité. Car c'est la charité que l'on appelle bonne volonté. Et Dieu n'exige pas de toi plus qu'il n'a mis dans ton cœur. La bonne volonté, en effet, ne peut demeurer oisive ; avec la bonne volonté tu ne refuseras point au pauvre le dernier sou qui te reste. Les pauvres eux-mêmes trouvent dans la bonne volonté de quoi s'assister mutuellement, et ils ne sont pas inutiles l'un pour l'autre. Tu vois un homme qui a de bons yeux conduire un aveugle ; n'ayant point d'argent à lui donner, il prête ses yeux à celui qui n'en a point. Mais pourquoi ses membres sont-ils au service de celui qui n'en a pas, sinon parce qu'il a dans l'âme une bonne volonté, qui est le trésor des pauvres ? trésor qui est un doux repos, une véritable sécurité ; trésor que le voleur ne nous enlève pas, et pour lequel on ne craint pas de naufrage ; on le garde avec foi quand on le possède ; on peut s'échapper tout nu, et néanmoins comblé de richesses. « Le juste a de la pitié, et il « prête ».

14. « Mais ceux qui le bénissent auront la « terre en héritage [1] » ; ceux qui bénissent le juste, le seul vraiment juste et qui donne la justice, qui fut pauvre ici-bas en y apportant les grandes richesses dont il devait combler ceux qu'il y trouve véritablement pauvres. C'est lui, en effet, qui a enrichi de l'Esprit-Saint les cœurs des pauvres, qui a comblé de l'or de la justice les âmes qui s'anéantissaient par l'aveu de leurs péchés ; lui qui a pu enrichir le pêcheur qui abandonnait ses filets, et qui méprisait ce qu'il avait pour saisir ce qu'il n'avait pas [2]. « Car Dieu a choisi ce qui « est faible dans le monde, pour confondre ce « qui est fort [3] ». Il ne s'est point servi d'un orateur pour gagner un pêcheur, mais d'un pêcheur pour gagner l'orateur, d'un pêcheur pour gagner l'homme du sénat, d'un pêcheur encore pour gagner le maître de l'empire. « Ceux qui le bénissent posséderont la terre « en héritage » ; ils seront ses cohéritiers dans cette terre des vivants dont il est dit dans un autre psaume : « Vous êtes mon espérance et « mon héritage dans la terre des vivants [4] ». « Vous êtes mon héritage », dit-il à Dieu, il ne craint pas de s'arroger la possession de Dieu même. « Ils posséderont la terre en héri- « tage ; mais ceux qui le maudissent périront ». Or, ceux qui le bénissent ne le font que par sa grâce. Car il est venu vers ceux qui le maudissaient, et ils l'ont béni ; et c'est déjà périr pour ceux qui le maudissent, que de le bénir sous le poids de sa grâce ; ils le maudissaient par leur propre malice, et ils le bénissent par le don qu'il leur fait.

15. Ecoutez ce qui suit : « Le Seigneur di- « rige les pas des hommes, et ils chercheront « ses voies [5] ». Pour que l'homme recherche les voies du Seigneur, il faut que le Seigneur lui-même dirige ses pas. Si le Seigneur n'eût en effet dirigé les pas des hommes, ils eussent été eux-mêmes si corrompus et eussent marché dans une telle dé-

[1] Ps. xxxvi, 22. — [2] Matt. iv, 19. — [3] I Cor. i, 27. — [4] Ps. cxli, 6. — [5] Id. xxxvi, 23.

pravation, que, dans leurs sentiers tortueux, ils n'eussent pu revenir au bien. Mais le Seigneur est venu pour nous appeler, nous racheter, répandre son sang ; ce sont là, et le prix qu'il a donné, et le bien qu'il a fait, et les douleurs qu'il a endurées. Examine ce qu'il a fait, c'est bien un Dieu ; vois ce qu'il a souffert, c'est bien un homme. Quel est ce Dieu-Homme ? O homme, si tu n'avais abandonné Dieu, un Dieu ne se ferait point homme pour toi ! C'était peu pour sa bonté, pour sa miséricorde, de t'avoir fait homme, s'il ne se fût fait homme pour toi. C'est lui qui dirige nos pas, afin que nous désirions ses voies. « C'est le Seigneur qui redresse les pas de « l'homme, lequel recherche ses voies ».

16. Mais si tu veux suivre la voie du Christ, ne va point te promettre les félicités du siècle. Il a marché par des chemins difficiles, mais il a promis de grands biens ; c'est à toi de le suivre. Ne considère pas seulement le chemin à suivre, mais le point où tu dois aboutir. Tu souffriras des maux qui passeront, pour arriver à des joies éternelles. Si tu veux supporter le travail, envisage la récompense. L'ouvrier se découragerait dans la vigne, s'il n'envisageait son salaire. Et quand tu auras envisagé ton salaire, tout ce que tu souffres te paraîtra vil et peu digne d'être comparé avec le bonheur qui en sera la récompense. Tu seras étonné d'un si grand prix pour un travail si minime. Car enfin, mes frères, pour mériter un repos éternel, il faudrait un travail éternel ; et un bonheur sans fin ne devrait s'acheter que par une douleur également sans fin ; mais si ton labeur était éternel, quand pourrais-tu arriver à l'éternelle félicité ? De là vient pour la douleur cette nécessité de finir pour faire place à un bonheur sans fin. Et pourtant, mes frères, cette félicité éternelle pouvait être le prix d'une peine bien longue. Ainsi, pour mériter un bonheur sans fin, notre labeur, notre misère eussent pu durer des siècles. Et eussent-ils duré un millier d'années, qu'est-ce qu'un millier d'années en face de l'éternité ? qu'est-ce qu'un nombre fini, quelque grand qu'il soit, en face de l'infini ? Dix mille années, des millions et des milliards d'années, si l'on peut s'exprimer ainsi, tout cela finira et ne peut se comparer à l'éternité. C'est donc un autre effet de la bonté de Dieu de t'avoir mesuré une épreuve non-seulement temporelle, mais encore très-courte. La vie de l'homme serait courte, ne compterait que bien peu de jours, quand même Dieu ne mêlerait pas à nos misères des joies qui sont assurément plus nombreuses et plus durables que nos peines ; et ces peines en sont plus courtes et moins nombreuses, afin que nous puissions les endurer. Qu'un homme donc voie sa vie entière s'écouler jour par jour, heure par heure, dans les travaux, dans les chagrins, dans la douleur, dans les tourments, dans la prison, dans les plaies, dans la faim et dans la soif, et cela pendant toute une vie jusqu'à l'extrême vieillesse, la vie de l'homme n'a que peu de jours, et, après ce labeur, viendra le royaume éternel, la félicité sans fin, l'égalité avec les anges, l'héritage du Christ et le Christ lui-même, cohéritier avec nous. Quelle récompense, en comparaison du labeur ! Des vétérans, qui se fatiguent dans les armées, qui affrontent les blessures pendant tant d'années, qui portent les armes dès la jeunesse, se retirent cassés de vieillesse ; et, pour avoir quelques jours de paix dans ces vieilles années qui pèsent sur ces hommes, à qui la guerre ne pesait rien, quelles difficultés à surmonter, combien de marches, quels froids rigoureux, quelles chaleurs à supporter, quelles extrémités, quelles blessures, quel-périls à braver ! Et dans toutes ces fatigues ils n'envisagent que ces quelques jours de vieillesse, qu'ils ne sont pas certains d'atteindre. Donc, « le Seigneur dirige les pas « des hommes, et ils chercheront ses voies ». C'est là ce que je commençais à exposer : si tu veux suivre la voie du Christ, si tu es vraiment chrétien, et le vrai chrétien est celui qui ne méprise pas la voie du Christ, mais qui veut suivre ses pas même dans les souffrances, garde-toi de chercher une autre voie que celle qu'il a parcourue. Elle paraît difficile et néanmoins c'est la voie sûre ; l'autre peut avoir ses attraits, mais elle est infestée par les voleurs. « Et les hommes chercheront sa voie ».

17. « Quand il se heurtera, il n'en sera point « troublé, parce que le Seigneur fortifie ses « mains [1] ». C'est là désirer la voie du Christ. Qu'il arrive à cet homme de passer par la tribulation, par le déshonneur, par les affronts, par la douleur, par les pertes et par les peines si nombreuses dans la vie humaine ; il se rappelle toutes les souffrances qu'a dû endu-

[1] Ps. XXXVI, 24.

rer Jésus-Christ, et « quand il se heurtera, il « ne sera point troublé, parce que ses mains « sont fortifiées par le Seigneur », qui a le premier passé par ces peines. Que pourrais-tu craindre, ô homme, puisque Dieu dirige tes pas, pour te faire désirer ses voies? Que peux-tu redouter? Les douleurs? Le Christ a été flagellé [1]. Les affronts? Il s'est entendu dire : « Vous êtes possédé du démon [2] », lui qui chassait les démons. Craindrais-tu les trames et les conspirations des méchants? On a conspiré contre lui [3]. Tu ne saurais peut-être établir ton innocence en toute accusation, et tu as la douleur d'entendre de faux témoins déposer contre toi. Ils ont porté un faux témoignage contre Jésus-Christ tout le premier, non-seulement avant sa mort, mais encore après sa résurrection. On produisit de faux témoins pour le faire condamner par les juges [4]; et de faux témoins encore calomnièrent son tombeau. Jésus-Christ ressuscita avec tout l'éclat du miracle, et la terre ébranlée annonça la résurrection du Sauveur. Il y avait là une terre qui gardait la terre, mais cette terre plus dure ne put être changée. Elle rendit témoignage à la vérité, mais elle fut séduite par la terre menteuse. Les gardiens racontèrent aux Juifs ce qu'ils avaient vu, ce qui était arrivé; mais ils reçurent de l'argent, et on leur dit : « Rapportez que pendant votre « sommeil ses disciples sont venus et l'ont « enlevé [5] ». Voilà de faux témoins contre sa résurrection. Mais quel aveuglement dans ces faux témoins, mes frères; quel aveuglement! Voilà ce qui arrive d'ordinaire aux faux témoins, c'est de tomber dans l'aveuglement au point de parler contre eux-mêmes sans le savoir, et de démasquer ainsi leur faux témoignage. Qu'ont-ils dit contre eux-mêmes? « Pendant que nous dormions, ses disciples « sont venus et l'ont enlevé ». Quoi donc? qui fait cette déclaration? celui qui dormait. Je ne croirais pas de tels hommes, quand même ils ne me raconteraient pas leurs songes. Quelle extravagance! Si tu veillais, pourquoi le laisser enlever? Si tu dormais, d'où le sais-tu?

18. Ainsi en est-il de ceux qui sont leurs enfants, comme il vous en souvient, et dont il faut dire un mot, puisque c'est l'occasion. Plus, en effet, nous voulons leur salut, et plus nous devons démasquer leur vanité. Voilà que le corps de Jésus-Christ est encore en butte aux faux témoins; ce qu'a d'abord enduré le chef, le corps l'endure aussi. Il n'y a là rien d'étonnant, et aujourd'hui il ne manque pas de gens pour dire à ce corps du Christ répandu sur la terre: Race de traîtres. C'est là un faux témoignage, et peu de mots me suffiront pour te convaincre que tu es un faux témoin. Tu me dis : Tu es un traître. Je réponds : Tu mens. Nulle part et jamais tu n'as pu prouver ma trahison; et moi, dans tes paroles et à l'instant, je démasque ton mensonge. Il est constant que tu as dit que nous avons aiguisé nos épées; je cite les actes de tes circoncellions. Tu as dit, et cela y est constaté, que tu ne réclames pas les biens enlevés [1]; et je lis dans ces mêmes actes que tu donnes procuration pour les exiger. Tu as dit encore : Nous ne présentons uniquement que les Evangiles; et je lis une foule d'arrêts des juges, dont tu as tourmenté ceux qui sont séparés d'avec toi; je lis des suppliques à un empereur apostat, à qui tu as dit qu'il n'y a que la justice pour avoir accès auprès de lui [2]. L'apostasie de Julien vous paraissait sans doute faire partie de l'Evangile? Te voilà donc convaincu de mensonge. Que doit-on croire de tout ce que tu as dit de moi? Quand même je ne pourrais démasquer la fausseté de tes reproches, il me suffit de prouver que tu es menteur. Que dis-tu? Tel on te voit, tels on voit tous les autres. C'est avec raison que tu as envoyé partout ces paroles, tu as voulu grossir le mensonge par d'autres mensonges, afin de n'avoir plus à rougir d'avoir menti.

19. Mais il faut, dit-il, maintenir le jugement de nos pères contre Cécilien. Pourquoi le maintenir? parce que c'est le jugement des évêques? Il faut donc aussi maintenir le jugement porté contre toi par les Maximianistes. Car c'était auparavant, et je pense que vous le savez, que les évêques, unis à Maximien, qui était encore son diacre, vinrent à Carthage, comme le porte la requête qu'ils ont

[1] Matt. XXVII, 26. — [2] Jean, VIII, 48. — [3] Id. IX, 22 — [4] Matt. XXVI, [illegible]. — [5] Id. XXVIII, 12, 13.

[1] Saint Augustin se propose évidemment dans ces discours de réfuter cette déclaration de Primianus, dont il fait mention, dans son Abrégé des Conférences avec les Donatistes, 3e jour, ch. 8, mais d'une manière plus expressive dans son livre contre Cresconius, chap. XXVII, en ces termes : Puisque Primianus, dans ses actes du tribunal de Carthage, a dit entre autres calomnies dont il nous a chargés : Ils enlèvent les biens des autres, et nous abandonnons ce que l'on nous prend.

[2] C'est le langage de Rogatien et de Pontius, dans les requêtes présentées à Julien l'Apostat, au nom des Donatistes, d'après la let. CV aux Donatistes, n. [illegible], et l. II contre Pétilien, ch. 22 et 27.

attachée à leurs actes, quand ces Maximianistes plaidaient au sujet d'une maison avec le procureur de ce Primianus qui abandonne ce qu'on lui prend. Donc, ils envoyèrent d'abord une requête à son sujet, se plaignant de ce qu'il n'avait pas voulu se rendre dans leur assemblée. Mais vois comme Dieu leur a rendu ce qu'ils ont dit de Cécilien. Admirable ressemblance ! Dieu a voulu, après tant d'années, leur remettre sous les yeux ce qui s'est passé alors, afin qu'ils ne trouvent aucun moyen de dissimuler ou de s'échapper. Ils diraient qu'ils ont oublié les actes précédents, Dieu ne permet point qu'ils les oublient; et puisse cela servir à leur salut ! Car c'est là un effet de sa miséricorde, s'ils considéraient ce qui s'est fait. Remettez-vous donc sous les yeux, mes frères, l'unité de l'univers entier dont ils se sont séparés contre Cécilien ; représentez-vous le parti des Donatistes, d'où se sont détachés les Maximianistes contre Primianus. Ce que les premiers ont fait contre Cécilien, les seconds l'ont fait contre Primianus. C'est pourquoi les Maximianistes se vantent d'aimer mieux la vérité que les Donatistes, puisqu'en effet ils ont imité la conduite de leurs ancêtres. Ils ont élevé Maximien contre Primianus, comme les autres avaient élevé Majorin contre Cécilien, et ont renouvelé de lui et de Primianus les plaintes de leurs pères au sujet de Cécilien. Car, s'il vous en souvient bien, ceux-ci dirent que Cécilien, fidèle à sa conscience, n'avait point voulu se trouver avec eux, parce qu'il connaissait leurs intrigues ; de même ceux-là se plaignent de Primianus, qui a refusé d'aller à eux. Pourquoi trouver bon que Primianus ait connu les intrigues des Maximianistes, et ne point pardonner à Cécilien d'avoir connu les intrigues des Donatistes ? Maximien n'était pas encore ordonné, et déjà l'on accusait Primianus ; des évêques s'assemblent; ils veulent obliger Primianus de se trouver dans leur assemblée ; il refuse d'y aller, comme le constate la circulaire insérée dans les actes. Il refusa, et je ne l'en blâme point, je l'approuve au contraire. Si tu as reconnu là quelque faction, tu as bien fait de ne point te mêler à des factieux, mais de réserver ta cause à un tribunal plus impartial de ton parti. Il restait encore la secte de Donat, et Primianus pouvait s'y justifier ; c'est pourquoi il ne voulut point aller à ceux qui ourdissaient déjà des trames. Tu vois que nous louons ta résolution à l'égard des Maximianistes ; considère bien maintenant la cause de Cécilien. Tu ne veux point le juger comme un frère, juge-le comme un étranger. Que disais-tu en toi-même en refusant de venir ? Ces gens ont conspiré contre ma vie ; ils sont gagnés contre moi ; si je me remets entre leurs mains, je fais tort à ma cause. Je n'irai point chez eux, je réserve ma cause pour des hommes plus intègres et d'une plus grande autorité. C'est là un bon avis. Mais si Cécilien a raisonné de la sorte ? Tu auras bien de la peine à nous prouver qu'une autre Lucille a corrompu ceux-ci contre toi, tu n'en trouveras pas la preuve ; et cependant Cécilien le savait tellement bien, que cela est prouvé par les actes mêmes de ce concile [1]. Mais tu as vu je ne sais quoi de ténébreux ; on t'a dit que tu avais à craindre ; j'accorde à ta crainte d'avoir pris des sûretés ; tu as bien fait de n'aller point trouver de telles gens, puisqu'il y en avait d'autres qui pouvaient te juger. Ecoute maintenant Cécilien : tu t'es conservé la Numidie, et lui le monde entier. Mais si tu veux faire valoir contre lui le jugement des Donatistes, il faut donner la même valeur à celui dont tu es frappé par les Maximianistes ; s'il est condamné par des évêques, tu l'es aussi par des évêques. Pourquoi ensuite faire revoir ta cause pour obtenir l'avantage contre les Maximianistes, comme il en avait ensuite appelé, pour faire condamner les Donatistes ? Ce qui s'est donc fait alors s'est renouvelé d'une manière complète et évidente, et les Maximianistes font contre Primianus les plaintes que les Donatistes ont faites contre Cécilien. Je ne puis vous dire, mes frères, combien je suis ému et comment je rends grâces à Dieu ; c'est vraiment par un effet de sa miséricorde qu'il leur a mis sous les yeux un tel exemple, bien fait pour les éclairer s'ils étaient sages. Pour peu que cela vous plaise, mes frères, et puisque Dieu l'a fait tomber sous nos mains, écoutez le concile des Maximianistes. (Et dans son homélie, il fait lecture du concile.)

20. « A nos très-saints frères et collègues « dans toute l'Afrique ». (Toute leur unité se borne à la seule Afrique. Mais dans cette

[1] Le saint Docteur parle des actes recueillis chez Zénophide, homme consulaire, l'an 320, et dont il cite quelques fragments contre Cresconius, ch. 20, et l'endroit où Nundinarius, diacre de l'évêque de Certe, prouve que les évêques avaient été gagnés par l'argent de Lucille, femme puissante alors, pour établir Majorin évêque de Carthage, contre Cécilien. Voyez les lettres à Glorius et à Clusius, et lettre XLIII, n. 17.

Afrique, il y a l'unité catholique avec eux, et dans les autres parties du monde, ils ne sont pas avec l'Eglise catholique.) « A nos frères « très-saints et collègues établis dans toute « l'Afrique, c'est-à-dire dans la province pro- « consulaire, dans la Numidie, la Mauritanie, « la Byzacène et Tripoli ; à tous les prêtres et « diacres, à tous les peuples militant avec nous « dans la vérité de l'Evangile, Victorin, Fortu- « nat, Victorien, Miggin, Saturnin, Constance, « Candoire, Innocent, Cresconius, Florent, « Salvius, un autre Salvius, Donat, Géminius, « Prétextat » (c'est là cet Assuritain qu'ils ont reçu dans la suite, et qui à son tour reçut celui qui l'avait condamné), « Maximien, « Théodore, Anastase, Donatien, Donat, un « autre Donat, Pompone, Pancrace, Janvier, « Secundinus, Pascase, Cresconius, Rogatien, « un autre Maximien, Bénénat, Gaïen, Victo- « rin, Gontaise, Quintaise, Félicien » (est-ce là ce Mustitain qui vit encore? C'en est peut-être un autre et d'un autre endroit), « Salvius, « Miggin, Proculus, Latinus, et les autres « réunis au concile de Cabarsusse, salut en « Notre-Seigneur. Il n'est personne, frères « bien-aimés, pour ignorer que les prêtres du « Seigneur ne suivent point leur volonté, mais « la loi de Dieu, soit quand ils condamnent « des coupables, soit quand ils écoutent la jus- « tice pour absoudre les innocents des peines « qui leur étaient infligées. C'est également « s'exposer à un grand péril que d'épargner « un coupable ou de s'efforcer d'accabler un « innocent; surtout qu'il est écrit : Vous ne « ferez mourir ni l'innocent, ni le juste, et « vous ne justifierez point le coupable [1]. Cet « oracle de l'Ecriture nous imposait l'obliga- « tion d'évoquer la cause de Primianus, que le « peuple saint de Carthage avait établi évêque « de cette église, pour veiller sur le bercail du « Seigneur. Les lettres des anciens de cette « église nous forçaient d'écouter, d'examiner « toutes choses à son sujet, afin qu'après avoir « tout pesé, nous pussions, ou le déclarer « innocent, ce qui eût été bien désirable, ou, « s'il était coupable, montrer à tous qu'il était « justement condamné. Notre plus vif désir « était que le peuple de l'église de Carthage « pût s'applaudir d'avoir à sa tête un évêque « entièrement saint, exempt de tout reproche. « Il faut en effet qu'un prêtre du Seigneur « soit tel qu'il puisse mériter et obtenir pour « son peuple ce que ce même peuple ne pour- « rait lui-même obtenir de Dieu ; car il est « écrit : Si le peuple a péché, le prêtre priera « pour lui; mais si le prêtre vient à pécher, « qui donc priera pour lui [1] ? » (Les apôtres eux-mêmes se recommandaient aux prières des peuples, et ils disaient dans leurs prières : « Pardonnez-nous nos offenses [2] ». L'apôtre saint Jean a dit : « Devant Dieu le Père nous « avons pour avocat Jésus-Christ qui est juste; « c'est lui qui est la victime de propitiation « pour nos péchés [3] ». Mais ce qu'ils citent regarde ce prêtre qu'ils ne comprennent pas, et a été écrit pour avertir le peuple par cette prophétie, qu'il doit reconnaître pour prêtre celui pour qui nul ne prie. Or, quel est le prêtre pour qui nul ne prie, sinon celui qui prie pour tous [4] ? On était alors sous le sacerdoce lévitique ; alors le prêtre pénétrait dans le sanctuaire ; il offrait des victimes pour le peuple, et on avait une image du prêtre futur et non la réalité ; les prêtres d'alors étaient pécheurs comme les autres hommes; et Dieu voulant, par cette prophétie, avertir le peuple d'appeler, par ses désirs, ce Prêtre qui intercède pour tous sans que personne doive prier pour lui, le désigne ainsi dans ces avertissements : « Que le peuple pèche, le prêtre prie « pour lui ; mais si le prêtre vient à pécher, « qui priera pour lui? » Donc, ô peuple, choisis un prêtre pour lequel tu ne sois point obligé de prier, mais dont la prière devienne pour toi une sécurité. Ce prêtre est Notre-Seigneur Jésus-Christ, le seul Prêtre, le seul médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme [5]). « Or, les scandales de Pri- « mianus et sa perversité si particulière l'ont « tellement désigné au jugement du ciel, que « l'auteur de tant de crimes devait être néces- « sairement retranché; lui qui, récemment or- « donné » (voici qu'ils énumèrent les crimes de Primianus), « a poussé les prêtres de ce « même peuple de Carthage à entrer dans une « conjuration impie, et leur a demandé, « comme par grâce, d'être d'accord avec lui »; (voilà ce qu'il leur demanda ; mais eux, loin de le lui promettre, gardèrent le silence; alors il ne craignit pas d'accomplir seul le crime qu'il méditait), « afin de condamner quatre diacres, « hommes distingués et d'un mérite reconnu « par tous, savoir, Maximien, Rogatien, Donat

[1] Exod. XXIII, 7.

[1] I Rois, II, 25. — [2] Matt. VI, 12. — [3] I Jean, II, 1, 2. — [4] Rom. VIII, 34. — [5] I Tim. II, 5.

« et Salgame ». (Il y avait dans ces quatre cet auteur du schisme, qui retranchait encore à une part déjà retranchée, et qui ne gémissait point de se voir séparé de l'unité tout entière.) « Ces prêtres donc, effrayés de sa criminelle « audace, ayant repoussé par leur silence « toute complicité, il osa seul accomplir sa « criminelle entreprise, au point de se croire « en droit de porter une sentence contre le « diacre Maximien, homme connu de tous « pour son innocence, et cela sans aucun « procès, sans accusateur, sans témoin, quand « cet homme, qui n'avait pas comparu, était « malade au lit ». (Voyez bien son crime.) « C'est ainsi qu'il avait déjà condamné des « clercs par un emportement semblable. Et « comme il avait admis des incestueux à la « sainte communion, contre la loi et les dé- « crets de tous les prêtres, malgré l'opposition « de la plus grande partie du peuple; pressé « par les lettres des plus nobles parmi les « anciens de corriger par lui-même ce qu'il « avait fait, il a poussé la témérité jusqu'à « négliger de le faire. Justement émus de cette « conduite, les anciens de cette église en- « voyèrent à tous les évêques des lettres et « des ambassadeurs, pour nous prier avec « larmes de les venir trouver, afin qu'après « avoir pesé toutes choses, et mûrement exa- « miné les accusations, on rendît l'éclat à « cette Eglise. Or, quand sur ces invitations « nous sommes venus ici, cet homme bouil- « lant, faisant valoir ses motifs que l'on con- « naît, s'abstint de nous rencontrer ». (Vous connaissez ce que l'on objecte à Primianus; c'est que le parti de Donat est souillé d'inceste. Voici en effet leur règle : tel est l'homme avec qui l'on communique, tels deviennent tous les autres et la masse entière. Si donc ils disent vrai, tout le parti de Donat est souillé d'inceste. Que les Numides viennent donc nous dire : Que nous importe à nous que tu aies admis à ta communion je ne sais quels incestueux? comment cela pourrait-il nous atteindre à une si longue distance? Mais si vous ne voulez pas qu'un fait arrivé à Carthage ait son contre-coup en Numidie, comment ce qui se passe en Afrique a-t-il pu nuire à la terre entière? Leur défense arrive toujours à les charger davantage et à nous excuser.) « Il « s'est abstenu de nous rencontrer ». (C'est leur plainte contre Cécilien.) « S'obstinant « dans sa rébellion, il a persévéré dans le « mal; puis, ayant rassemblé des hommes « perdus ». (Voici quelque chose de plus : on n'a pas fait ce reproche à Cécilien; écoutez ces reproches.) « Ayant obtenu des gardes, il « assiégea les portes des églises » (assurément afin d'empêcher les évêques d'y entrer), « et « nous ôta la liberté d'y entrer et d'y célébrer « les saints mystères. Tout homme qui soutient « la vérité peut apprécier ou juger si telle est « la conduite d'un évêque, ou s'il est permis « à des chrétiens d'en agir ainsi. C'est notre « propre frère qui nous a fait ce que n'aurait « pas fait un étranger ». (Que dirai-je de plus? Ils accumulent les accusations et condamnent Primianus; mais lisons la condamnation.) « Nous donc, prêtres du Seigneur, en présence « de l'Esprit-Saint, attendu que le même Pri- « mianus a substitué des évêques à d'autres « qui étaient encore vivants; qu'il a admis des « incestueux à la communion des saints; qu'il « a tenté d'engager des prêtres à former une « conjuration; qu'il a fait jeter dans un cloaque « le prêtre Fortunat, qui venait par le bap- « tême au secours des malades; qu'il a refusé « de communiquer avec le prêtre Démétrius, « afin d'obtenir la démission de son fils; qu'il « a fait un crime à ce prêtre de l'hospitalité « donnée à des évêques; que ledit Primianus « a lancé la multitude pour abattre les mai- « sons des chrétiens; qu'il a fait assiéger d'a- « bord, puis lapider par ses satellites des « évêques et des clercs; qu'il a fait massacrer « dans une église des vieillards qui voyaient « avec peine les Claudianistes admis à la com- « munion; qu'il a cru devoir condamner des « clercs innocents; qu'il a refusé de se pré- « senter devant nous pour être entendu, et « qu'il a fermé et fait garder les portes des « églises par des gens attroupés et des archers, « pour nous en interdire l'entrée; qu'il a « ignominieusement repoussé les légats que « nous lui avions envoyés; qu'il a usurpé « plusieurs places, d'abord par la violence et « ensuite par l'autorité judiciaire ». (Il abandonne pourtant ce qu'il a pris. L'apôtre saint Paul nous dit : « Quelqu'un d'entre vous « ayant un différend avec un autre, ose-t-il « bien l'appeler en jugement devant les infi- « dèles et non devant les saints[1]? » Voyez quel crime ils reprochent à Primianus, de n'avoir pas voulu décider de ces places au tribunal des évêques, mais à celui des juges.) « Sans

[1] I Cor. VI, 1.

« parler d'autres crimes dont il est coupable, « et qu'une plume honnête se refuse à retracer, « nous l'avons condamné à être à jamais séparé « de l'assemblée des prêtres, de peur que son « contact ne jette sur l'Eglise quelque souil- « lure ou quelque crime. Tel est le sens de « cet avertissement et de cette exhortation de « saint Paul : Nous vous ordonnons, mes « frères, au nom de Jésus-Christ, de vous « séparer de tout frère qui marche dans le « désordre [1]. C'est pourquoi, n'oubliant point « ce que nous devons à la pureté de l'Eglise, « nous avons jugé à propos d'avertir nos « saints collègues dans l'épiscopat, tous les « clercs, tous les peuples qui se souviennent « qu'ils sont chrétiens, d'avoir en horreur sa « communion comme celle d'un damné. Qui- « conque aura tenté de violer par sa déso- « béissance ce présent décret, rendra compte « de sa propre mort. Toutefois, il a paru bon « au Saint-Esprit et à nous d'accorder quelque « délai à ceux qui sont lents à se convertir, « en ce sens que tout prêtre ou tout clerc, assez « oublieux de leur salut pour ne point se « séparer de la communion de Primianus « condamné, à dater du jour de sa condam- « nation, ou du huitième jour des calendes « de juillet, jusqu'au huitième jour des ca- « lendes de janvier, tomberont sous l'ana- « thème dont il est lui-même frappé. Quant « aux laïques qui ne se seront point abstenus « de toute relation avec lui depuis ledit jour « de sa condamnation jusqu'à la prochaine « solennité de Pâques, ils ne pourront être « réconciliés à l'Eglise que par la pénitence, « si toutefois ils rentrent en eux-mêmes. Vic- « torin, évêque de Munat, j'ai signé. Fortunat, « évêque de Dionysiane, j'ai signé. Victorien, « évêque de Carcabie, j'ai signé. Florent, « évêque d'Adrumète, j'ai signé. Miggin, « évêque d'Eléphantaire, j'ai signé. Innocent, « évêque de Thébal, j'ai signé. Miggin, au « nom de mon collègue Salvius, évêque de « Membressitane, j'ai signé. Salvius, évêque « d'Ausafe, j'ai signé. Donat, évêque de Sa- « brat, j'ai signé. Gémélius, évêque de Tana- « bée, j'ai signé ». (Parmi ceux qui ont signé cette condamnation, nous lisons les noms de Prétextat, évêque d'Assurite, et de Félicien de Mustitane.) « Prétextat, évêque d'Assurite, j'ai « signé. Maximien, évêque de Sabate, j'ai si- « gné. Datien, évêque de Camicète, j'ai signé. « Donat, évêque de Fisciane, j'ai signé. Théo- « dore, évêque d'Usule, j'ai signé. Victorien, « j'ai signé par ordre de l'évêque Agnose, mon « collègue. Donat, évêque de Cebresut, j'ai « signé. Natalien, évêque de Thélen, j'ai signé. « Pomponius, évêque de Macriane, j'ai signé. « Pancrace, évêque de Baliane, j'ai signé. Jan- « vier, évêque d'Aquen, j'ai signé. Secundus, « évêque de Jacondiane, j'ai signé. Pascase, « évêque du Bourg d'Auguste, j'ai signé. Creso, « évêque de Conjustie, j'ai signé. Rogatien, « évêque, j'ai signé. Maxime, évêque d'Erom- « mène, j'ai signé. Bénénat, évêque de Tugu- « tiane, j'ai signé. Ritanus, évêque, j'ai signé. « Gaïanus, évêque de Tigual, j'ai signé. Victo- « rin, évêque de Leptimagne, j'ai signé. Gon- « taise, évêque de Bénèfe, j'ai signé. Quintaise, « évêque de Capse, j'ai signé. Félicien, évêque « de Mustitane, j'ai signé. Victorien, par délé- « gation de l'évêque Miggin, j'ai signé. Lati- « nus, évêque de Muge, j'ai signé. Proculus, « évêque de Girbitane, j'ai signé. Donat, « évêque de Sabrat, pour Marratius mon frère « et collègue, j'ai signé. Proculus, évêque de « Girbitane, au nom de Gallionus, mon col- « lègue, j'ai signé. Secondien, évêque de Pri- « siane, j'ai signé. Helpidius, évêque de Tus- « dritane, j'ai signé. Donat, évêque de Sa- « murdat, j'ai signé. Gétulicus, évêque de « Victoriane, j'ai signé. Annibonius, évêque « de Robarte, j'ai signé. Annibonius, encore « à la prière de mon collègue, l'évêque d'Au- « gendiare, j'ai signé. Tertullus, évêque « d'Abite, j'ai signé. Primulien, évêque, j'ai « signé. Secundinus, évêque d'Arusiane, j'ai « signé. Maxime, évêque de Pittane, j'ai signé. « Crescentianus, évêque de Murre, j'ai signé. « Donat, évêque de Belme, j'ai signé. Persévé- « rantius, évêque de Tébertine, j'ai signé. « Faustin, évêque de Bine, j'ai signé. Victor, « évêque d'Altiburitane, j'ai signé. En tout, « cinquante-trois ».

21. Veuillez bien, mes frères, faire une simple remarque. C'est là ta condamnation, disons-nous à Primianus. Que veux-tu ? qu'elle ait de la valeur ou qu'elle n'en ait point ? je suis d'accord avec toi pour dire que tous ont menti contre toi ; et voici ce qui me le fait croire : c'est que tu as plaidé ta cause devant d'autres juges qui ont condamné ceux-là. Si donc je te crois innocent parce que, sans te présenter à des factieux, tu as prouvé ailleurs ton innocence de manière

[1] II Thess. III, 6.

à faire condamner ceux qui t'avaient condamné ; sache à ton tour reconnaître l'innocence de Cécilien, qui a refusé de comparaître devant tes ancêtres, pour réserver sa cause au jugement de l'univers entier, comme tu as réservé la tienne au jugement du concile des Numides. Si le siége de Bagaï t'a rendu ton innocence, à combien plus forte raison le Siége apostolique lui a rendu la sienne. Ou bien veux-tu donner de la valeur à sa première condamnation ? Si elle a de la valeur, c'est contre toi. Car jamais cette condamnation n'a eu de valeur contre Cécilien, jamais elle n'en aura ; prends garde toutefois de te condamner toi-même.

22. Ils osent bien dire ici : Mais nous, qui avons ensuite condamné les Maximianistes, nous étions en plus grand nombre. Donnez donc de la valeur au jugement rendu contre Félicien, et vous en donnerez alors à celui qui frappe Cécilien. Dans leur concile de Bagaï, ils ont aussi condamné Félicien ; maintenant Félicien est admis à la communion ; donc, ou bien c'est un coupable que l'on a admis, ou bien un innocent que l'on a condamné. Si tu reçois un coupable, pour garder la paix avec Donat, cède à tous les peuples pour la paix de Jésus-Christ ; mais si par erreur vous avez condamné un innocent ; si trois cents évêques ont pu se tromper en condamnant Félicien, soixante-dix évêques n'ont-ils pu sans erreur condamner Cécilien? Qu'avez-vous donc à répondre ? quand on vous objecte : Les Maximianistes vous ont condamnés les premiers ; vous répliquez en disant : Mais nous étions bien plus nombreux en condamnant les Maximianistes. On peut répondre à l'instant à chacune de vos objections : que c'est vous les premiers qui avez condamné Cécilien. Si l'on doit s'en tenir à la priorité dans le jugement, c'est aux Primianistes à céder au concile des Maximianistes ; et si l'on s'en tient au plus grand nombre, c'est aux Donatistes à céder à l'univers entier : je ne vois rien de plus juste. Les Maximianistes sont peu nombreux, mais les premiers. Un accusé n'a pas le droit de condamner. Si c'est là ton avis, comment, sous le poids d'une condamnation, as-tu pu condamner un autre ? Car il a signé avec ceux qui ont porté la sentence, et ils ne lui ont point gardé la place d'un homme qui plaide sa cause. Mais il en est autrement de Cécilien : on lui a gardé la place d'un homme qui se justifie, ainsi que le porte la sentence elle-même ; car il n'a pas été admis à la communion sans avoir purgé son accusation. Mais ici Maxime est condamné par les juges, et là il est parmi les juges qui condamnent. Que ce soit là de l'équité dans le concile de Bagaï, nous voulons bien vous l'accorder. C'est à tort que les Maximianistes t'ont condamné ; comme c'est à tort que les premiers de votre secte ont condamné Cécilien. Tu t'es justifié à Bagaï, lui est justifié par une sentence d'outre-mer, sentence ratifiée par tout l'univers. Qu'as-tu donc à répondre? Nous sommes, dis-tu, en plus grand nombre que les Maximianistes. Eh bien ! soyez plus nombreux, parlons alors du nombre. Voyez quelle différence. Les Maximianistes ont condamné en toi un absent qui refusait de comparaître devant eux. C'est là une ressemblance, car tes ancêtres ont ainsi condamné Cécilien absent, et qui évitait leur faction. A ton tour tu les as condamnés quoique absents au concile de Bagaï : mais Cécilien s'est justifié en présence même de ses adversaires. Il y a encore une autre différence bien grande : c'est toi-même qui es allé chercher des juges en Numidie, toi qui les as établis juges, les Maximianistes ne les avaient pas demandés : tandis que Cécilien a fait condamner Donat par les juges mêmes qu'avaient demandés les Donatistes. Les Maximianistes peuvent donc te répondre et à bon droit : Nous sommes d'abord venus près de vous, nous évêques de votre province, d'un diocèse qui vous appartient ; nous avons voulu entendre votre cause ; vous avez dédaigné de vous présenter devant nous. Si vous redoutiez notre jugement, nous devions du moins choisir les juges de concert, et vous n'aviez pas droit de choisir ceux que vous vouliez. Voyez encore quelle différence. Les Donatistes alors envoyèrent à l'empereur des suppliques pour qu'il nommât des juges ; ils récusèrent ceux qui les avaient condamnés, et qu'ils avaient demandés avant leurs condamnations. On leur en donna d'autres selon leur requête, nouvelle condamnation ; ils en appelèrent à l'empereur, nouvelle condamnation. Condamné une seule fois et en son absence, un maximianiste se tait ; condamné trois fois, et toujours présent, un donatiste ne se tait point?

23. Entre toi et les Maximianistes, il reste

la question du nombre. Je l'ai dit : je suis d'accord avec toi. Trois cent dix sont plus que cent, ou ce qu'il y avait d'évêques Maximianistes contre Primianus : et les milliers d'évêques répandus par toute la terrre, qui ont condamné Donat pour soutenir Cécilien, ne sont-ils donc pour toi d'aucune autorité? Mais, diras-tu : est-ce que les milliers d'évêques répandus dans le monde entier ont condamné les Donatistes? Très-bien, ils ne les ont pas condamnés. Mais pourquoi? parce qu'ils n'ont pas assisté au jugement; et s'ils n'ont pas assisté au jugement, ils ne l'ont point condamné, puisqu'ils ne connaissent rien de cette affaire. Pourquoi donc te séparer de ces innocents? voilà un homme baptisé qui vient à toi des extrémités du monde, et tu veux le baptiser de nouveau, et lorsque tu te prépares à exercer ton ministère de mort, et à réitérer ce que l'on ne donne qu'une fois, il t'aborde avec de grands cris et des gémissements, et te dit : Que prétendez-vous faire? me rebaptiser? vous dit cet homme de je ne sais quel pays, de la Mésopotamie, de la Syrie, du Pont, ou même de plus loin. Mais vous n'avez pas le baptême, lui réponds-tu. Comment? lisez les lettres de l'Apôtre, que l'on m'a données. Voici venir je ne sais quel homme de Galatie, du Pont, un inconnu de Philadelphie ou d'une de ces églises auxquelles saint Jean a écrit [1]; il vient de Colosses, il vient de Philippe, de Thessalonique : Je n'ai pas le baptême, vous dira-t-il, moi qui ai reçu les lettres de l'Apôtre, par la prédication duquel vous êtes baptisés ? Tu oses bien lire ces lettres, et refuser d'être en paix avec moi ?

[1] Apoc. I, 4.

TROISIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME XXXVI.

TROISIÈME SERMON. — ENCORE LA FORCE DU JUSTE.

L'Eglise qui a été jeune et qui a vieilli, n'a point vu le juste manquer de pain ou de la parole de Dieu qui est le vrai pain. Elle a vu au contraire ce juste prêter, et surtout prêter au Seigneur en secourant les pauvres. Evitons le mal, mais cela est insuffisant si nous ne faisons le bien. Laissons faire l'impie dont la ruine sera complète ; dans sa malice il peut bien épier le juste, mais il ne surprendra que le corps : l'âme lui échappera toujours. Ce que les Donatistes peuvent dire d'Augustin.

1. Il nous reste, mes frères, à vous exposer et à discuter la troisième partie du psaume. Je le vois ; Dieu me rappelle pour m'acquitter de ma dette, à la vérité contre mon dessein, mais non contre les desseins de sa Providence. Soyez donc attentifs, mes frères, afin que, s'il m'est possible, avec le secours de Dieu, je fasse droit à une obligation dont je reconnais l'existence. De qui sont ces paroles que nous venons de chanter? « J'ai été jeune, maintenant j'ai vieilli ; et je n'ai point vu le juste abandonné, ni sa postérité mendier son pain [1] ». Si ce n'est qu'un seul homme qui parle ainsi, quelle durée peut avoir la vie d'un seul homme, et quelle merveille serait-ce qu'un homme placé dans quelque coin du monde, pendant toute sa vie qui est bien courte, comme toute vie humaine, quel que soit l'espace qui sépare la jeunesse de la vieillesse, n'eût point vu le juste abandonné, ni sa postérité mendier son pain? Il n'y a là rien d'étonnant. Il est très-possible qu'avant sa naissance un juste ait demandé son pain ; il est possible que cela soit arrivé dans un pays qu'il n'habitait pas. Ecoutez encore une difficulté qui m'embarrasse : voilà que le premier d'entre vous, qui a déjà de longues années, en jetant les yeux sur les jours qu'il a vus s'écouler, et en ramenant dans sa pensée tout ce qu'il a pu connaître, ne voit pour mendier son pain, ni le juste, ni le fils du juste ; et néanmoins, en feuilletant les Ecritures, il voit qu'Abraham, tout juste qu'il était, souf-

[1] Ps XXXVI, 25.

frit la faim dans le pays qu'il habitait, et dut changer de contrée [1] ; il voit que son fils Isaac, pressé aussi par la disette, alla chercher des vivres [2] en d'autres contrées. Où est maintenant la vérité de cette parole : « Je n'ai point « vu le juste abandonné, ni sa postérité cher« cher du pain ? » Et quand même cette parole se vérifierait dans le cours de sa vie, la lecture des livres saints, plus croyable que la vie des hommes, lui montre néanmoins le contraire.

2. Que faire donc ? Aidez-moi, je vous prie, de votre zèle et de votre piété, à comprendre dans les versets du psaume quelle est la volonté de Dieu, et les instructions qu'il veut nous donner. Il est à craindre, en effet, qu'un homme faible et incapable de comprendre les saintes Ecritures, voyant de bons serviteurs de Dieu dans quelque détresse et dans la nécessité de mendier leur pain, et réfléchissant à cette parole de saint Paul : « Nous travail« lons dans la faim et dans la soif, dans le « froid et dans la nudité [3] », ne vienne à se scandaliser et à dire en lui-même : De bonne foi, ce que je viens de chanter est-il donc vrai ; est-ce bien vrai, ce que je viens de chanter avec piété et debout dans l'Eglise : « Je n'ai jamais vu le juste abandonné, ni sa « race mendier son pain ? » Il est à craindre qu'il ne se dise que l'Ecriture le trompe ; que ses membres ne se ralentissent dans l'exercice des bonnes œuvres ; et, ce qui est pire encore, que ces membres ne se ralentissent chez l'homme intérieur, qu'il n'abjure toute œuvre pieuse et ne se dise dans son âme : A quoi bon faire le bien ? à quoi bon partager mon pain avec l'indigent et vêtir celui qui est nu, et loger chez moi celui qui n'a point de refuge, dans la foi en cette parole : « Je n'ai ja« mais vu le juste abandonné ni sa race « mendier son pain », quand je vois tant de vrais serviteurs de Dieu en proie à la faim ? Et si je me trompe, ajoutera-t-il, au point de prendre pour juste et celui qui vit bien et celui qui vit mal, tandis que Dieu en juge tout autrement, et voit un méchant dans celui que je crois bon, du moins que dirai-je d'Abraham, que l'Ecriture elle-même appelle juste ? Que dire de l'Apôtre saint Paul qui dit : « Soyez mes imitateurs comme je le suis du « Christ [4] ? » Veut-il me souhaiter aussi les maux qu'il a dû endurer : « La faim et la soif, « le froid et la nudité [1] ? »

3. Un homme qui est dans ces pensées, et dont les forces intérieures sont, comme je l'ai dit, affaiblies pour tout bien, pouvons-nous le prendre comme un paralytique, ouvrir le toit de ce passage de l'Ecriture, et le descendre aux pieds du Seigneur ? Vous le voyez, il y a là de l'obscurité. S'il y a de l'obscurité, c'est qu'il y a un toit qui nous dérobe le sens, et je vois devant moi un paralytique spirituel. Je vois donc ce toit, et je sais que le Seigneur est caché sous ce toit. Je ferai alors, autant qu'il me sera possible, ce que le Seigneur approuva dans ceux qui découvrirent le toit et descendirent le paralytique aux pieds du Christ qui lui dit : « Mon fils, prenez courage, « vos péchés vous sont remis [2] ». Puis il guérit cet homme de la paralysie intérieure, en lui remettant ses péchés et en affermissant sa foi. Mais il y avait là des hommes dont les yeux ne pouvaient voir la guérison de la paralysie intérieure, et qui prirent pour un blasphémateur le médecin qui l'avait faite. « Quel est », disaient-ils, « cet homme qui re« met les péchés ? Il blasphème. Quel autre « que Dieu peut remettre les péchés [3] ? » Et comme ce médecin était Dieu, il entendait ces pensées dans leurs cœurs. Ils croyaient que cette œuvre était vraiment de Dieu, et ils ne voyaient point Dieu présent devant eux. Ce médecin agit donc aussi sur le corps du paralytique, afin de guérir encore la paralysie intérieure de ceux qui tenaient ce langage. Il fit une œuvre qu'ils pussent voir et il leur donna la foi. Courage donc ! ô toi dont le cœur est faible, languissant jusqu'à laisser toute bonne œuvre, à la vue de tout ce qui se passe dans le monde ; toi qui es perdu intérieurement, courage ! découvrons ce toit, s'il nous est possible, afin de descendre aux pieds du Seigneur.

4. Dans l'Eglise, qui est son corps mystique, le Seigneur fut jeune dans les premiers temps, et maintenant il a vieilli. C'est là ce que vous savez, ce que vous reconnaissez, ce que vous comprenez, parce que vous faites partie de ce corps et que vous comprenez que le Christ est notre chef, et que nous sommes les membres de ce chef [4] ? Mais n'y a-t-il que nous, et tous ceux qui nous ont précédés ne le sont-ils pas comme nous ? Tous ceux qui ont été justes

[1] Gen. XII, 10. — [2] Id. XXVI, 1. — [3] II Cor. XI, 27. — [4] I Cor. IV, 16.

[1] II Cor. XI, 17. — [2] Luc, V, 18-22. — [3] Ibid. et Matt. IX, 3. — [4] I Cor. XII, 27 ; Ephes. IV, 15.

dès l'origine du monde ont le Christ pour chef. Car ils ont cru qu'il viendrait comme nous croyons qu'il est venu ; et tout comme nous, ils ont été guéris par la foi qu'ils avaient en lui : c'est ainsi qu'il est le chef de toute la cité de Jérusalem, formée de tous les fidèles depuis le commencement du monde jusqu'à la fin, en y ajoutant les légions et les armées des anges, de manière à ne composer qu'une seule cité sous un seul roi, comme une seule province soumise à un seul empereur, heureuse dans une paix, dans un salut inaltérable, bénissant Dieu sans fin dans une félicité sans fin. Or, ce corps de Jésus-Christ, ou l'Eglise[1], ressemble à un homme : il a été jeune, et voilà qu'à la fin des siècles il jouit d'une vieillesse heureuse, de celle dont il est dit : « Ils se mul« tiplieront dans une vieillesse féconde[2] ». Elle s'est multipliée en effet parmi les nations, et sa voix est comme celle d'un homme qui considère d'abord ses jeunes années, puis celles de son déclin ; il considère tout, parce que l'Ecriture lui fait connaître tous ses âges ; et dans un transport de joie il nous donne cet avis : « J'ai « été jeune », dans le premier âge du monde, « et voilà que j'ai vieilli », car j'en suis aux derniers temps : « et jamais je n'ai vu le « juste abandonné, non plus que sa race « mendiant son pain ».

5. Nous connaissons donc cet homme, jeune autrefois, maintenant vieilli, et par l'ouverture du toit nous arrivons au Christ. Mais quel est donc ce juste que l'on n'a point vu dans l'abandon, et dont la race n'a pas mendié son pain ? Savoir quel est ce pain, c'est connaître ce juste. Or, le pain est la parole de Dieu, qui ne sort jamais de la bouche du juste. C'est là ce que répondit ce juste lui-même tenté dans son chef. Quand le diable dit à Jésus-Christ qui souffrait du jeûne et de la faim : « Dis « que ces pierres se changent en pain », il répondit : « L'homme ne vit pas seulement de « pain, mais de toute parole de Dieu[3] ». Or, voyez, mes frères, quand est-ce que le juste ne fait point la volonté de Dieu ? Il la fait toujours, puisqu'il conforme sa vie à cette volonté, et que cette volonté de Dieu ne sort point de son cœur, car la volonté de Dieu, c'est la loi de Dieu. Or, qu'est-il dit de lui ? « Qu'il méditera cette loi jour et nuit[4] ». Tu manges du pain matériel pendant une heure, puis c'est assez ; mais le pain de la parole, tu en manges nuit et jour. L'écouter ou la lire, c'est manger ; y penser, c'est la ruminer, afin d'être parmi les animaux purs, et non parmi les impurs[1]. C'est là ce que vous dit la sagesse par la bouche de Salomon : « Un trésor désirable demeure dans la bouche de l'homme « sage ; mais l'homme insensé l'avale d'un « trait[2] ». Or, avaler de manière à ne rien laisser voir de ce qu'on a avalé, c'est oublier ce que l'on a entendu. Mais l'homme qui ne l'oublie point, le rumine dans sa pensée, et trouve son plaisir à ruminer ainsi. Delà cette parole : « Une sainte pensée te gardera[3] ». Si donc en ruminant ce pain, tu as pour gardienne une sainte pensée, « tu n'as jamais vu « le juste délaissé, ni sa race mendiant son « pain ».

6. « Chaque jour il est pris de pitié et il « prête[4] ». Le mot latin *fœneratur* peut se dire de celui qui prête et de celui qui reçoit en prêt. Il serait plus clair pour nous de dire : Il prête, *fœnerat*. Que nous importe ce qu'en diront les grammairiens ? Il vaut mieux me mettre à votre portée avec un barbarisme, que d'être si disert, pour vous laisser dans le désert. Donc ce juste « est chaque jour pris « de pitié, et il prête ». Mais que les prêteurs ne s'en réjouissent point. De même, en effet, qu'il y a pain et pain, nous trouvons aussi prêteur et prêteur ; afin que nous découvrions totalement le toit pour arriver à Jésus-Christ. Je ne veux point que vous soyez prêteurs ; et si je ne le veux point, c'est que Dieu lui-même ne le veut point. Car si je le défends seul, et que Dieu le permette, agissez, prêtez ; mais, si Dieu ne le veut point, j'aurai beau le vouloir, celui qui le ferait courrait à sa perte. Comment savoir que Dieu ne le veut point ? Il est dit ailleurs : Le juste « n'a point donné « son argent à usure[5] ». Et tous les prêteurs, ce me semble, comprennent combien l'usure est un crime détestable, odieux, exécrable. Et pourtant, moi qui vous parle, ou plutôt Dieu que nous adorons, et qui vous défend de prêter à usure, vous ordonne ailleurs de prêter à usure ; il vous dit : Prêtez à Dieu avec usure. Tu as de l'espérance en prêtant à un homme, et tu n'en aurais pas en prêtant à Dieu ? Si tu as prêté ton argent à usure, c'est-à-dire si tu l'as confié à un homme dont tu espères retirer

[1] Coloss. I, 18, 24. — [2] Ps. XCI, 15. — [3] Matt. IV, 3, 4. — [4] Ps. I, 2.

[1] Levit. XI. — [2] Prov. XXI, 20. — [3] Id. II, 11. — [4] Ps. XXXVI, 26. — [5] Ps. XIV, 5.

plus que tu n'as donné, non pas ton argent seulement, mais quelque chose de plus que tu n'as prêté, soit en froment, soit en vin, soit en huile, soit en toute autre denrée; si, dis-je, tu espères plus que tu n'as donné, tu es usurier, et en cela tu es plus blâmable que louable. Comment donc faire, me diras-tu, pour tirer un certain profit d'un prêt ? Vois ce que fait le prêteur à usure. Il veut assurément donner moins et retirer plus ; fais de même : donne peu, et reçois plus. Vois les proportions larges que prendra ton usure. Donne les biens temporels et tu recevras ceux de l'éternité ; donne la terre, tu recevras le ciel. Mais à qui la donner ? me diras-tu peut-être. Voilà Dieu qui se présente, pour que tu la lui prêtes à usure, lui qui te défendait l'usure. Ecoute dans l'Ecriture comment tu prêteras au Seigneur : « Celui-là prête à usure au Seigneur », est-il dit, « qui a pitié du pauvre [1] ». Assurément Dieu n'a pas besoin de toi, mais un autre en a besoin. Ce que tu donnes à l'un, l'autre le reçoit pour lui. Car le pauvre n'a rien à te rendre ; il le voudrait faire, mais il ne trouve rien ; il ne lui reste que la bonne volonté de prier pour toi. Or, un pauvre qui prie pour toi, semble dire à Dieu : Seigneur, j'ai fait un emprunt, soyez ma caution. En ce cas, si le pauvre n'est pas solvable, tu auras dans Dieu une belle garantie. Voilà que Dieu te dit dans les Ecritures : Donne sans crainte, c'est moi qui suis caution. Que disent ordinairement les hommes qui garantissent ? Quel est leur langage ? C'est moi qui vous le rendrai, c'est moi qui reçois, c'est à moi que vous le donnez. Croyez-vous que Dieu vous dise aussi : C'est moi qui reçois, c'est à moi que tu donnes ? Oui, assurément, si le Christ est Dieu, comme je n'en doute pas, lui qui a dit : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à « manger ». Et comme on lui demandait : « Quand est-ce que nous vous avons vu avoir « faim ? » afin de nous montrer qu'il est réellement caution pour les pauvres, qu'il répond pour tous ses membres, car il est le chef et eux sont les membres, et ce que reçoivent les membres, le chef le reçoit aussi : « Ce que vous avez « fait au moindre de ceux qui m'appartien« nent », répond-il, « c'est à moi que vous l'avez « fait ». Courage donc, usurier avare, vois ce que tu as donné, vois ce que tu recevras. Si tu n'avais donné qu'une modique somme d'argent, et que l'emprunteur te donnât pour cette modique somme une magnifique villa d'un prix bien supérieur à l'argent que tu as donné, quelles actions de grâces tu lui rendrais, quelle joie serait la tienne ! Ecoute quel domaine va te donner ton emprunteur : « Venez, « bénis de mon Père, recevez », quoi ? ce que vous avez donné ? Oh ! non. Vous avez donné des richesses terrestres, qui se seraient rouillées en terre, si vous ne les aviez prêtées. Qu'en eussiez-vous fait si vous ne les eussiez données ? Ce qui devait périr dans la terre, se conserve dans le ciel. C'est donc ce dépôt conservé que nous devons recevoir. C'est votre mérite qui est conservé, et c'est ce mérite qui est votre trésor. Vois, en effet, ce qui va t'échoir : « Recevez le royaume qui vous a « été préparé dès l'origine du monde ». Quelle parole, au contraire, entendront ceux qui n'ont rien voulu prêter ? « Allez au feu éter« nel, préparé au diable et à ses anges ». Et que faut-il entendre par ce royaume ? Ecoutez ce qui suit : « Ceux-ci iront au feu éternel, et « les justes dans la vie éternelle [1] ». Voilà ce qu'il faut ambitionner, ce qu'il faut acheter, ce qu'il faut acquérir par des usures. Celui qui vous tend la main sur la terre, c'est le Christ qui règne dans les cieux. Voilà comment prête le juste : « Tout le jour il est pris de « pitié, et il prête à usure ».

7. « Et sa race sera en bénédiction [2] ». Ici rejetons toute pensée charnelle. Nous voyons bien souvent mourir de faim les enfants des justes ; comment donc « sa postérité sera-t-elle « dans la bénédiction ? » Cette race doit s'entendre de ses œuvres, ce qu'il sème pour récolter ensuite. Car l'Apôtre a dit : « Ne nous « lassons pas de faire le bien ; car nous mois« sonnerons dans le temps, sans nous fatiguer. « C'est pourquoi, pendant qu'il en est temps, « faisons du bien à tous [3] ». Telle est votre postérité qui sera en bénédiction. Tu confies une semence à la terre, et tu la recueilles au centuple, et tu la perdrais en la confiant au Christ ? Remarque bien le mot de semence expressément employé par l'Apôtre à propos des aumônes. Voici ses paroles : « Celui qui « sème peu recueillera peu ; et celui qui sème « dans la bénédiction moissonnera dans les « bénédictions [4] ». Mais peut-être est-ce pour toi une peine de semer, et ton cœur est-il

[1] Prov. XIX, 17.

[1] Matt. XXV, 34-46. — [2] Ps. XXXVI, 26. — [3] Gal. VI, 9. — [4] II Cor. IX, 6.

ému à la vue des malheureux. Car nul doute qu'un jour nous ne soyons plus heureux de n'avoir plus personne à soulager. Quand tous seront devenus incorruptibles, il n'y aura plus ni affamé à qui tu puisses donner à manger, ni altéré à qui donner à boire, ni homme nu à revêtir, ni étranger à recevoir ; mais ici-bas nous semons dans les larmes, dans les tentations, dans les douleurs, dans les gémissements. Vois ce que dit un autre psaume: « Ils allaient et pleuraient en répandant leur « semence ». Vois aussi que « sa semence sera « en bénédiction : — mais ils reviendront avec « joie en portant leurs gerbes [1] ».

8. Vois donc ce qui suit et abjure la paresse : « Evite le mal et fais le bien [2] ». Garde-toi de croire qu'il te suffira de ne point enlever à un homme son vêtement. Ne pas le dépouiller, c'est s'abstenir du mal ; mais ne te dessèche pas, ne deviens pas stérile. Sache tout à la fois, et ne pas dérober le vêtement, et revêtir celui qui est nu. C'est là éviter le mal pour faire le bien. Que m'en reviendra-t-il, diras-tu ? Déjà celui à qui tu as prêté, t'a dit ce qui t'en reviendra ; il te donnera la vie éternelle, prête-lui sans crainte. Ecoute encore ce qui suit : « Détourne-toi du mal et « fais le bien ; et tu habiteras les siècles des « siècles ». Et ne va point croire que tes dons ne soient vus de personne, ou que Dieu t'abandonne quand, après une aumône faite à l'indigent, il te survient quelque dommage ou quelque perte à déplorer ; ne dis pas : De quoi me sert d'avoir fait de bonnes œuvres ? Je crois que Dieu n'aime point ceux qui font le bien. — D'où vient, mes frères, ce bruit, ce murmure, si ce n'est que l'on entend souvent ce langage ? Chacun le reconnaît à cet instant, ou dans sa propre bouche, ou dans la bouche d'un voisin, ou dans celle d'un ami. Je supplie Dieu de le faire disparaître et d'arracher toutes les épines de son champ ; qu'il y mette le bon grain et l'arbre fruitier. — Pourquoi donc, ô homme, après avoir fait l'aumône, t'affliger d'une perte que tu essuies ? Ne vois-tu pas que tu perds ce que tu n'avais pas donné. Pourquoi ne pas jeter les yeux sur le Dieu que tu sers ? Où est donc ta foi ? Pourquoi dort-elle ainsi ? Réveille-la dans ton cœur. Ecoute ce que le Seigneur lui-même t'a dit, quand il t'exhortait à faire ces sortes de bonnes œuvres : « Faites-vous des « bourses qui ne s'usent point, un trésor qui « ne s'épuise jamais, dans ce ciel dont n'ap- « proche pas le voleur [1] ». Rappelle-toi ces paroles quand une perte t'afflige. Pourquoi pleurer, ô insensé, ô homme au cœur étroit, sinon dépravé ? Pourquoi as-tu perdu, sinon parce que tu n'as pas prêté ? Pourquoi cette perte ? qui te la fait essuyer ? Le voleur, diras-tu. Ne t'avais-je donc point averti de ne rien mettre où le voleur peut venir ? Si donc il s'afflige, celui qui essuie une perte, qu'il s'afflige de n'avoir point placé son argent où il n'aurait pu le perdre.

9. « Car le Seigneur aime la justice, et il « n'abandonnera point ses saints [2] ». Quand les saints sont dans la peine, gardez-vous de croire que Dieu ne juge point les hommes, ou qu'il les juge sans équité. Celui qui t'avertit de juger avec justice, pourrait-il juger d'une manière perverse ? « Il aime donc la « justice et n'abandonne point ses saints ». Mais il agit de manière que la vie des saints soit cachée en lui, et que tous ceux qui souffrent sur la terre soient comme des arbres que l'hiver a dépouillés de leurs fruits et de leur feuillage ; mais, quand il apparaîtra comme un soleil nouveau, ils montreront par des fruits la vie qu'ils conservaient dans leur racine. « Il aime donc la justice et « n'abandonnera point ses saints ». Mais ce saint souffre de la faim ? Dieu ne l'abandonnera pas, « lui qui afflige celui qu'il reçoit « au nombre de ses enfants [3] ». Tu le méprises quand il est dans la peine, tu seras dans la stupeur à la vue de ses richesses. D'où lui vient sa peine ? Des maux passagers. Quand sera-t-il dans les richesses ? Quand il entendra : « Venez, bénis de mon Père, possé- « dez le royaume qui vous est préparé dès « l'origine du monde [4] ». Ne recule donc point devant la peine, afin d'être parmi ceux qui méritent d'être admis. Dieu aime tellement la justice qu'il n'abandonne point les saints, bien qu'il les afflige pour un temps ; et comme il afflige celui qu'il reçoit au nombre de ses enfants, il n'a pas épargné son Fils unique, bien qu'il ne trouvât en lui aucun péché. « Le Seigneur donc aime la justice, et « il n'abandonne point ses saints ». Mais s'il ne les abandonne pas, leur donnera-t-il par hasard ce que tu désires ici-bas, des années

[1] Ps. CXXV, 6. — [2] Ps. XXXVI, 27.

[1] Luc, XII, 33. — [2] Ps. XXXVI, 28. — [3] Hebr. XII, 6. — [4] Matt. XXV, 34.

nombreuses, une vieillesse prolongée? Tu ne vois pas qu'en désirant la vieillesse, tu désires ce qui sera un sujet de plainte quand il arrivera. Ferme donc l'oreille à toute âme ou méchante, ou infirme, ou bornée, qui te dirait : « Comment se peut-il que Dieu aime la justice « et n'abandonnera point ses saints? » A la vérité, il n'a point abandonné les trois enfants qui le bénissaient dans la fournaise : le feu ne les toucha point [1]; mais les Macchabées n'étaient-ils pas des saints, quand leur corps et non leur foi succomba dans les flammes [2]? Il est vrai, diras-tu, que c'est là une grande difficulté, de voir que ces hommes demeurent fermes dans la foi et que Dieu les abandonne. Ecoute ce qui suit : « Ils seront conservés pour « l'éternité ». Tu leur souhaitais quelques années; et, pour le Seigneur, les leur accorder, c'eût été, penses-tu, ne pas les abandonner. Il accordait une protection visible aux enfants de la fournaise, aux Macchabées une protection invisible; il confondait les infidèles en donnant aux premiers la vie du temps; il préparait à l'impiété des juges en couronnant les seconds d'une manière invisible; et il n'abandonnait ni les uns ni les autres, lui « qui « n'abandonnera point ses saints ». Et les trois enfants n'eussent obtenu qu'une mince faveur, s'ils n'eussent eu l'éternité pour expectative : « Ils seront conservés pour l'éternité ».

10. « Quant aux injustes, ils seront châtiés, « et la race des impies périra ». De même que la race du juste sera en bénédiction, « la race « de l'impie périra ». Car sa race signifie ses œuvres. Autrement, nous avons vu le fils de l'impie florissant dans le monde, parfois devenir juste et fleurir en Jésus-Christ. Cherche donc bien le sens, afin d'ouvrir le toit et de parvenir jusqu'au Seigneur [3]. Le sens charnel serait une erreur pour toi. Mais ce que sème l'impie, ou les œuvres des impies, périront et ne fructifieront point; car ils n'ont de la force que pour un temps; ils chercheront plus tard et ne trouveront rien de ce qu'ils auront fait. Car voici les plaintes de ceux qui auront perdu leurs œuvres : « De quoi nous « a servi notre orgueil et le vain étalage de « nos richesses? Tout cela s'est dissipé comme « l'ombre [4] ». Donc la race de l'impie périra.

11. « Quant aux justes, ils posséderont la « terre en héritage [5] ». Encore une fois, loin de toi l'avarice; qu'elle ne vienne point te promettre de vastes domaines et te faire espérer ce que tu as ordre de mépriser. Cette terre est celle des vivants, celle des saints. C'est pour cela qu'il est dit : « Vous êtes mon espé« rance, mon héritage sur la terre des vi« vants [1] ». Car si telle est ta vie, comprends alors la terre qui doit t'échoir. C'est la terre des vivants, tandis que celle-ci est la terre des mourants, et qui recevra morts ceux qu'elle a nourris vivants. Donc, telle terre, telle vie; si la vie est éternelle, la terre aussi sera éternelle. Mais comment cette terre sera-t-elle éternelle? « Ils l'habiteront pendant les siè« cles des siècles ». Il y aura donc une autre terre que nous habiterons éternellement. Car il est dit de celle-ci que « le ciel et la terre « passeront [2] ».

12. « La bouche du juste méditera la sa« gesse [3] ». C'est là le pain dont nous avons parlé : voyez avec quelles délices notre juste s'en nourrit, comment, dans sa bouche, il savoure la sagesse. « Sa langue publiera la « justice. La loi de son Dieu est dans son « cœur [4] ». L'on ne peut croire qu'il a dans la bouche ce qu'il n'a pas dans le cœur, ni le comparer à ceux dont il est dit : « Ce peuple « m'honore des lèvres, mais leurs cœurs sont « loin de moi [5]. Sa langue publiera la justice, « parce que la loi de Dieu est dans son cœur ». Et quel est son avantage? « C'est que ses pieds « ne seront point pris au piége ». La parole de Dieu, dès qu'elle est dans notre cœur, nous préserve de tout piége; la parole de Dieu, si elle est dans notre cœur, nous détourne de la voie mauvaise; la parole de Dieu dans notre cœur nous éloigne de toute chute. Il est avec toi celui dont la parole ne s'éloigne point de ton cœur. Mais quel mal peut arriver à celui dont Dieu est le gardien? Tu commets un homme pour garder ta vigne, et tu es en sûreté contre les voleurs; et toutefois, un gardien peut s'endormir, il peut s'abattre et laisser passer le voleur : « Or, celui qui garde « Israël ne dormira point, ne s'assoupira « point [6]; car la loi de Dieu est dans son « cœur; et ses pieds ne seront point pris au « piége ». Qu'il vive donc en paix, qu'il soit en paix parmi les méchants, en paix parmi les impies. Quel mal peut faire au juste l'homme impie, l'homme d'iniquité? Consi-

[1] Dan. III, 50. — [2] II Macch. VII, 7. — [3] Luc, V, 19. — [4] Sag. V, 8. — [5] Ps. XXXVI, 29.

[1] Ps. CXLI, 6. — [2] Matt. XXIV, 35. — [3] Ps. XXXVI, 30. — [4] Id. 31. — [5] Isa. XXIX, 13. — [6] Ps. CXX, 4.

dère la suite : « Le pécheur épie le juste, il « cherche à lui donner la mort [1] ». Il tient en effet ce langage consigné au livre de la Sagesse : « Nous sommes fatigués de le voir, « car sa vie diffère de la vie des autres [2] ». Il cherche donc à le faire mourir. Mais quoi? Le Seigneur qui le garde, qui habite avec lui, qui ne sort ni de sa bouche ni de son cœur, l'abandonnera-t-il? Où est donc ce que nous disions plus haut : « Il n'abandonnera point « ses saints [3] ? »

13. Donc « le pécheur épie le juste et « cherche à lui donner la mort; mais le Sei« gneur ne le lui abandonnera pas entre les « mains [4] ». Pourquoi donc a-t-il abandonné les martyrs aux mains des impies? Pourquoi ceux-ci en ont-ils fait ce qu'ils ont voulu? Ils ont frappé celui-ci du glaive, cloué cet autre à la croix, livré celui-là aux bêtes, condamné ceux-ci au feu, jeté ces autres dans les cachots, pour les faire mourir plus lentement. Il est certain toutefois que le Seigneur n'abandonnera point ses saints; « car le Seigneur « ne le lui abandonnera pas entre les mains ». Pourquoi donc enfin a-t-il abandonné son Fils aux mains des Juifs? Ici, ouvre le toit [5], si tu veux être guéri de toute paralysie intérieure; arrive jusqu'au Seigneur, écoute ce que l'Ecriture nous dit ailleurs, car elle prévoyait ce que les impies feraient souffrir au Sauveur; que dit-elle donc? « La terre est « livrée aux mains de l'impie [6] ». Qu'est-ce à dire que la terre est livrée aux mains de l'impie? La chair est entre les mains des persécuteurs. Car le Seigneur, dans cette occasion, n'a point abandonné son juste, et de cette chair captive il a tiré une âme indomptée. Le Seigneur abandonnerait le juste au pouvoir des méchants, s'il le laissait consentir à leurs desseins; et c'est pour éviter ce malheur que dans un autre psaume le Prophète faisait cette prière : « Ne me livrez point, Seigneur, « à l'homme du péché, d'accord avec mes dé« sirs [7] ». Il est à craindre que vous ne tombiez de vos désirs dans les mains du pécheur, et que votre amour pour cette vie d'un jour ne vous jette sous sa puissance, et ne vous fasse perdre ainsi la vie éternelle. De quel désir encore ne veut-il point tomber entre les mains du pécheur? De celui dont un autre prophète a dit : « Je n'ai point désiré le jour « de l'homme, vous le savez [1] ». Car celui qui désire vivement le jour de l'homme, et qui n'a point l'espérance de la vie éternelle, ne peut que s'abandonner aux volontés d'un adversaire qui le menace de le tuer, et dès lors de lui faire perdre cette vie ou le jour de l'homme. Mais pour celui qui écoute cette parole du Seigneur : « Ne craignez point « ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent « tuer l'âme [2] », quand ce qui est terre serait livré entre les mains des impies, l'esprit s'en irait, la terre seule serait captive; et, l'âme demeurant libre, la terre ressusciterait. L'esprit est changé pour aller à Dieu, la terre sera changée pour aller au ciel. Rien ne périt de cette terre livrée pour un temps aux mains des pécheurs : « Les cheveux de votre tête « sont comptés [3] ». Soyez donc en sûreté, si Dieu est en votre intérieur. En chasser le diable, c'est y admettre Dieu. « Le Seigneur « n'abandonnera pas le juste aux mains du « méchant, et ne le condamnera point quand « il le jugera ». On lit dans quelques exemplaires : « Et quand Dieu le jugera, le juge« ment sera pour lui ». « Pour lui », signifie qu'il sera l'objet du jugement. C'est ainsi que nous pouvons dire à quelqu'un : Jugez-moi, pour : entendez ma cause. Lors donc que le Seigneur entendra la cause de son juste : « Car « nous devons tous comparaître au tribunal « du Christ, afin que chacun reçoive ce qui « est dû à ses bonnes ou à ses mauvaises ac« tions, pendant qu'il était revêtu de son « corps [4] »; quand donc arrivera le jugement du juste, Dieu ne le condamnera point, bien qu'en cette vie les hommes paraissent le condamner. Et si le proconsul prononça une sentence contre Cyprien, il y a une différence entre le tribunal de la terre et le tribunal du ciel : celui de la terre le condamna, celui du ciel lui décerna la couronne. « Il ne le con« damnera point lorsqu'il passera au juge« ment ».

14. Mais quand cela sera-t-il? Ne croyez point que ce soit maintenant; car maintenant c'est le temps de travailler, le temps de semer, le temps d'endurer le froid; mais semez en dépit des vents et de la pluie, ne soyez point paresseux; viendra l'été qui vous consolera, et alors vous vous réjouirez d'avoir semé. Que faire donc maintenant? « Attends « le Seigneur ». Et en l'attendant, que faire?

[1] Ps. XXXVI, 32. — [2] Sag. II, 15. — [3] Ps. XXXVI, 28. — [4] Id. 33. — [5] Luc, V, 19. — [6] Job, IX, 24. — [7] Ps. CXXXIX, 9.

[1] Jérém. XVII, 16. — [2] Matt. X, 28. — [3] Id. 30. — [4] II Cor. V, 10.

« Garde ses voies ». Et si je les garde, quelle sera ma récompense? « Il t'élèvera, afin que « tu aies la terre en héritage [1] ». Quelle terre? Encore une fois, ne porte point ta pensée sur quelque *villa;* c'est la terre dont il est dit : « Venez, bénis de mon Père, recevez le « royaume qui vous est préparé dès l'origine « du monde [2] ». Et qu'arrivera-t-il à ceux qui nous ont torturés, au milieu desquels nous gémissons, dont nous avons supporté les scandales, et dont les fureurs ont rendu vaines toutes les prières que nous faisions pour eux? Voici la suite : « Tu seras témoin « de la perte des méchants » ; et tu la verras de tout près, car tu seras à la droite et eux à la gauche. C'est ce que l'on voit des yeux de la foi ; or, ceux qui ne les ont point, s'affligent du bonheur des méchants, ils croient que leur propre justice est inutile, quand ils voient l'impie en honneur. Mais pour celui qui a l'œil de la foi, quel est son langage? « J'ai vu l'impie élevé, il dépassait en hau- « teur les cèdres du Liban [3] ». Le voilà donc élevé, il plane dans les hauteurs, et après? « Et j'ai passé, et il n'était déjà plus ; et je l'ai « cherché sans trouver même sa place [4] ». Pourquoi n'était-il plus, et sa place ne se trouvait-elle point? Parce que tu as passé. Mais si tu as encore des pensées charnelles, si un bonheur terrestre te paraît encore le vrai bonheur, tu n'as pas encore passé, tu es égal ou même inférieur à l'impie; marche donc et passe; et lorsque dans ta marche tu l'auras dépassé, regarde avec foi, et en voyant sa fin tu diras en toi-même : Ce n'est point là cet homme si enflé d'orgueil; tu croiras passer près d'une grosse fumée. Car c'est encore là ce qu'a dit plus haut notre psaume : « Ils s'évanouiront comme s'évanouit la fu- « mée ». La fumée s'élance dans les airs, s'élève comme un épais tourbillon. Plus elle s'élève, plus elle se dilate. Mais quand tu seras passé, regarde en arrière ; il n'y aura que de la fumée derrière toi, si Dieu est devant toi. Ne regarde point derrière avec des regrets, comme regarda la femme de Loth, qui demeura en chemin [5] ; mais regarde avec mépris, et tu verras que le méchant n'est plus nulle part, et tu chercheras sa place. Quelle est sa place? Sa place consiste dans son pouvoir, dans ses richesses, dans le rang qu'il occupe dans le monde, qui lui assujétit le grand nombre, en sorte qu'il commande et qu'on lui obéit. Cette place donc n'existera plus, mais elle passera et tu pourras dire : « J'ai passé et voilà qu'il n'était plus ». Qu'est-ce à dire : j'ai passé? Je me suis avancé, je suis arrivé à la vie spirituelle, je suis entré dans le sanctuaire de Dieu, afin de contempler la fin du méchant [1] : « Et voilà qu'il « n'était plus; je l'ai cherché sans même « trouver sa place ».

15. « Garde l'innocence ». Garde-la avec le même soin que tu gardais ton argent lorsque tu étais avare; comme tu gardais ta bourse, de peur qu'elle ne devînt la proie du voleur; veille avec le même soin sur ton innocence, de peur que le démon ne te la ravisse ; qu'elle te soit un patrimoine assuré, elle qui enrichit même les pauvres. « Garde ton innocence ». De quoi te servirait de gagner de l'or et de perdre l'innocence? « Garde l'innocence et « considère la justice [2] ». Que tes yeux soient droits pour voir ce qui est droit, mais non mauvais pour voir les méchants, ni obliques de manière que Dieu lui-même te paraisse oblique ou injuste, favorisant l'impie et persécutant le fidèle. Ne vois-tu point combien ta vue est oblique? Corrige alors tes yeux « et regarde en droite ligne ». Quelle droite ligne? Ne considère pas les choses présentes. Et que verras-tu? « Qu'il reste quelque « chose à l'homme de la paix ». Quel est « ce « reste? » Qu'après ta mort tu ne seras point mort; voilà ce qui reste. Il y aura donc pour le juste quelque chose après cette vie ; c'est-à-dire que sa semence sera en bénédiction. De là vient que le Seigneur a dit : « Celui « qui croira en moi vivra quand même il « serait mort [3] » ; car il reste quelque chose à l'homme de la paix.

16. « Quant aux méchants, ils périront, *in « idipsum* », dit le latin. Qu'est-ce à dire, *in idipsum?* Ou bien, pour l'éternité, ou tous ensemble. « Ce qui reste de l'impie périra [4] ». Mais il reste quelque chose à l'homme pacifique; donc tous ceux qui ne sont point pacifiques sont impies. « Bienheureux les paci- « fiques, parce qu'ils seront appelés les enfants « de Dieu [5] ».

17. « Mais le salut des justes vient du Sei- « gneur, il est leur soutien au jour de la tri-

[1] Ps. XXXVI, 34.— [2] Matt. XXV, 34.— [3] Ps. XXXVI, 35.— [4] Id. 36.— [5] Gen. XIX, 26.

[1] Gen. LXXII, 17. — [2] Id. XXXVI, 37. — [3] Jean, XI, 25. — [4] Ps. XXXVI, 38.— [5] Matt. V, 9.

« bulation. Le Seigneur les aidera, les sau« vera, les délivrera des mains des pécheurs[1] ». Que les justes tolèrent donc maintenant les pécheurs, que le bon grain tolère l'ivraie, que le froment tolère la paille ; car viendra le temps de la séparation, et l'on tirera le bon grain de ce que le feu doit consumer ; l'un sera mis dans les greniers célestes, l'autre jeté aux flammes éternelles ; Dieu n'avait laissé le juste et l'injuste vivre ensemble qu'afin que l'un tendît des piéges, que l'autre fût éprouvé, et qu'ensuite le premier fût condamné, le second couronné.

18. Grâces à Dieu, mes frères ; par la grâce du Christ nous avons acquitté notre dette, mais la charité me tient toujours en redevance ; car elle est une, et l'acquitter tous les jours, c'est la devoir tous les jours. Nous avons beaucoup parlé contre les Donatistes, nous avons apporté beaucoup de faits, beaucoup d'actes en dehors des règles des Ecritures, parce qu'ils nous y ont forcé. Car s'ils me blâment de vous avoir fait ces lectures, j'accepte leur blâme, pourvu que vous soyez instruits. En ce cas, en effet, nous pouvons leur répondre : « J'ai fait une folie, et vous « m'y avez contraint[2] ». Du reste, mes frères, conservez avant tout notre héritage, dont nous sommes assurés par le testament de notre Père, non par l'acte frivole d'un homme, mais bien par le testament de notre Père. Soyons en pleine sécurité ; car celui qui a fait ce testament vit toujours. Lui qui a fait le testament à l'héritier, jugera lui-même de son testament. Chez les hommes, autre est le testateur et autre le juge ; et pourtant, celui qui s'en tient au testament gagne sa cause auprès d'un autre qui est juge, non auprès d'un juge qui serait mort. Combien nous devons être certains de la victoire, quand c'est le testateur qui doit nous juger ! Car si le Christ est mort pour un temps, il vit pour l'éternité[3].

19. Qu'ils disent donc de nous ce qui leur plaira, nous les aimerons même en dépit d'eux. Nous connaissons, mes frères, nous connaissons ce qu'ils savent dire ; gardons-nous de nous en irriter contre eux, supportez-le patiemment avec nous. Ils voient qu'il ne leur reste aucune réplique, et ils se tournent contre nous-même, versant le blâme sur nous, disant bien des choses qu'ils savent, et bien des choses qu'ils ne savent pas. Ce qu'ils savent, c'est notre passé ; car, dit l'Apôtre, « nous fûmes jadis insensés, incré« dules, éloignés de toute bonne œuvre[1] ». Contre toute sagesse et avec folie nous avons donné dans une erreur funeste, nous sommes loin de le nier ; et moins nous nions notre passé, plus nous bénissons Dieu qui nous l'a pardonné. Pourquoi donc, ô hérétique, abandonner ta cause pour te prendre à un homme ? Qui suis-je, moi ? qui suis-je ? Est-ce que je suis l'Eglise catholique ? est-ce que je suis l'héritage du Christ répandu chez toutes les nations ? Il me suffit d'être dans cette Eglise. Tu me reproches mes fautes passées, que fais-tu là de si bien ? Je suis pour mes fautes plus sévère que tu ne peux l'être, et ce que tu blâmes, je l'ai condamné. Puisses-tu m'imiter un jour, afin que ton erreur soit aussi du passé ! Mes fautes passées, on les connaît principalement dans cette ville. Ici, je l'avoue, j'ai vécu dans le désordre ; et plus la grâce que Dieu m'a faite m'est un sujet de joie, plus mon passé, que dirai-je ? me cause de douleur. Oui, ce serait de la douleur s'il durait encore. Mais que dirai-je ? qu'il me réjouit ? je ne puis le dire ; plût à Dieu que je n'eusse jamais été de la sorte ! Mais ce que j'étais, grâce au Christ, je ne le suis plus. Quant à ce qu'ils blâment du présent, ils ne le connaissent pas. Il y a sans doute en moi quelques défauts à blâmer, mais les connaître est une grande prétention de leur part. Je fais de grands efforts dans le secret de mes pensées, pour combattre les désirs mauvais ; j'ai des luttes bien longues, presque incessantes contre les assauts de l'ennemi qui cherche ma perte. Je gémis devant Dieu, dans ma faiblesse ; et il sait ce qu'enfante mon cœur, lui qui connaît ce que je dois produire. « Peu m'importe », dit l'Apôtre, « que je sois « jugé par vous ou au tribunal d'un homme ; « mais je ne me juge point moi-même ». Je me connais mieux qu'eux, et Dieu mieux que moi. Je demande au Christ qu'ils n'aient rien à vous reprocher à cause de moi. Car ils disent : Quels sont ces gens ? d'où viennent-ils ? nous les avons vus dans le déréglement ; qui les a baptisés ? S'ils nous connaissent bien, ils savent que nous avons autrefois passé la mer. Ils savent que nous avons vécu en pays étranger, et que nous en sommes revenu autre

[1] Ps. XXXVI, 39, 40. — [2] II Cor. XII, 11. — [3] Rom. [illegible].

[1] Tit. III, 3.

que nous n'étions parti. Ce n'est point ici que nous avons été baptisé; mais l'Eglise dans laquelle nous avons été baptisé [1], est célèbre dans l'univers entier. Il y a plusieurs de nos frères qui connaissent que nous avons reçu le baptême, parce qu'ils l'ont reçu avec nous. Il est aisé de savoir tout cela, pour peu que nos frères en soient dans l'inquiétude. Mais serait-ce satisfaire les Donatistes que leur apporter le témoignage d'une Eglise avec laquelle ils ne communiquent pas ? C'est avec raison qu'ils ignorent qu'au-delà des mers j'ai été baptisé dans le Christ, puisqu'au-delà des mers ils n'ont point de Christ. Celui-là seul possède le Christ au-delà des mers, qui est outre-mer en communion avec l'Eglise universelle. Comment un Donatiste pourrait-il savoir où j'ai été baptisé, lui dont la communion passe à peine la mer? Toutefois, mes frères, que leur dirai-je? Pensez de moi comme il vous plaira : si je suis bon, je suis froment dans l'Eglise du Christ; si je suis mauvais, je ne suis que paille dans l'Eglise du Christ, et néanmoins je ne sors pas de l'aire. Mais toi, emporté dehors par le vent de la tentation, qui es-tu? Le vent n'emporte pas le froment hors de l'aire; par le lieu où tu es, reconnais ce que tu vaux.

20. Mais, me diras-tu, qui es-tu donc pour tant parler contre nous? Qui que je sois, fais attention aux paroles, non à celui qui parle. Pourtant, diras-tu, le Seigneur a dit au pécheur : « Pourquoi ouvrir la bouche pour « parler de mon alliance [2]? » Que Dieu parle ainsi, je le sais, il y a une sorte de pécheurs auxquels Dieu le dit avec raison; mais à quelque pécheur qu'il tienne ce langage, s'il le fait, c'est qu'il ne sert de rien au pécheur de parler de la loi de Dieu. Mais cela ne peut-il être avantageux à ceux qui l'écoutent? Selon Jésus-Christ nous avons dans l'Eglise deux sortes de prédicateurs, des bons et des méchants. Que disent les bons en prêchant : « Soyez mes imitateurs comme je le suis du « Christ [3]? » Qu'est-il dit aux bons ? « Soyez « l'exemple des fidèles [4] ». Voilà ce que nous tâchons d'être; ce que nous sommes, celui-là le sait qui entend nos gémissements. Toutefois il est dit à propos des méchants : « Les « scribes et les pharisiens sont assis sur la « chaire de Moïse ; faites ce qu'ils vous disent « et non ce qu'ils font [1] ». Tu le vois, dans la chaire de Moïse, à laquelle a succédé la chaire du Christ, on voit s'asseoir des bons et des méchants; mais en disant le bien, ils ne nuisent pas à l'auditeur. Pourquoi donc as-tu abandonné la chaire à cause du méchant qui s'y assied? Reviens à la paix, reviens à la concorde qui ne t'est point nuisible. Si mes paroles sont bonnes, mes œuvres bonnes, imite-moi; si je ne fais pas le bien que je prêche, tu as le conseil du Seigneur; fais ce que je dis, évite ce que je fais; mais ne te sépare point de la chaire catholique. Voilà qu'au nom du Christ nous allons partir, et ils vont parler beaucoup. Qui les arrêtera? Méprisez tout ce qui regarde notre personne. Ne leur dites que ceci : Mes frères, répondez à la question; l'évêque Augustin est dans l'Eglise catholique ; il porte sa besace dont il rendra compte à Dieu; je l'ai vu parmi les bons; s'il est mauvais, il le sait; s'il est bon, ce n'est pas même en lui que j'espère. J'ai appris avant tout, dans l'Eglise catholique, à ne pas mettre mon espoir dans un homme. Vous avez donc raison, vous autres, de reprendre les hommes, puisque c'est dans l'homme que repose votre espoir. Oui, quand ils accuseront notre vie, méprisez tout cela. Nous savons quelle place nous avons dans vos cœurs, parce que nous savons quelle place vous occupez dans le nôtre. Ne prenez point contre eux notre parti. Quoi qu'ils vous disent de nous, passez vite, de peur que, en vous fatiguant à me défendre, vous n'abandonniez votre propre cause. Ils agissent avec adresse ; et, dans la crainte qu'on n'aborde la discussion de leur cause, ils s'efforcent de nous détourner ailleurs, afin que, tout entiers à nous justifier, nous ne puissions rien dire pour les convaincre. Vous dites que je suis mauvais, et j'en dis bien plus de moi-même; laissez là ce sujet, traitons la question même, écoutez la cause de l'Eglise et voyez où vous en êtes. Que la vérité vous parle de tous côtés, écoutez-la avec avidité; de peur que le pain ne vous manque à jamais, quand vous cherchez toujours à blâmer, à dédaigner, à calomnier le vase dans lequel on vous le présente.

[1] Voy. liv. IX des Confes. ch. 6. — [2] Ps. CXLIX, 16. — [3] I Cor. IV, 10. — [4] I Tim. IV, 12.

[1] Matt. XXIII, 2, 3.

DISCOURS SUR LE PSAUME XXXVII.

HOMÉLIE AU PEUPLE, APRÈS L'ÉVANGILE DE LA CHANANÉENNE.

L'AVEU DU PÉCHÉ OU LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

—

Le Prophète gémit en se souvenant du repos, il craint le châtiment de Dieu, qui pourtant nous sert pour le salut. Il semble dire que les maux de cette vie doivent lui suffire ; et alors il énumère ce qu'il endure. Sa chair est malade, les flèches de Dieu le transpercent. Il est dans le trouble à la vue de ses péchés, la paix n'est point dans ses os, il est courbé sous le poids de ses fautes, son âme est dans l'illusion, son cœur dans le trouble. Il souffre l'abandon, le faux témoignage, il chancèle et on l'insulte. Toutefois, s'il s'afflige, ce n'est pas du châtiment, mais du crime. Il pratique la justice et implore le secours de Dieu.

1. Cette femme de l'Evangile nous donne une réponse bien analogue à ces paroles que nous avons chantées : « Je publie mon ini« quité, je prendrai soin de mon péché [1] ». Le Seigneur, envisageant les péchés de cette femme, l'appela chienne en disant : « Il ne « convient pas de jeter aux chiens le pain des « enfants [2] ». Mais elle, qui savait et publier son iniquité, et prendre soin de son péché, ne nia point ce que disait la vérité ; au contraire, elle avoua sa misère et obtint miséricorde en s'inquiétant de son péché. Car elle avait demandé la guérison de sa fille, et peut-être dans sa fille désignait-elle sa propre vie. Ecoutez donc le psaume que nous allons, autant que possible, exposer et expliquer tout entier. Que le Seigneur soit dans nos cœurs, afin que nous y trouvions des leçons salutaires, que nous les exposions telles que nous les aurons conçues, les trouvant facilement, les exposant d'une manière convenable.

2. « Psaume de David, pour le souvenir du « sabbat [3] ». Tel est le titre du psaume. Nous cherchons ce que l'Ecriture nous raconte à propos du saint prophète David, qui fut, selon la chair, un des ancêtres de Notre-Seigneur Jésus-Christ [4] ; et, dans toutes les bonnes œuvres qu'elle nous a fait connaître, nous ne trouvons rien qui regarde le souvenir du sabbat. Qu'était-il besoin qu'il se souvînt du sabbat que les Juifs observaient avec soin ; quelle mémoire fallait-il pour un jour qui revenait chaque semaine? Il fallait l'observer, mais il n'était pas nécessaire de s'en souvenir. On ne se souvient, en effet, que d'une chose qui n'est plus devant soi ; ici, par exemple, vous vous souvenez de Carthage où vous êtes allés quelquefois ; et aujourd'hui, vous vous souvenez d'hier, de l'an passé, de toute autre année antérieure, de quelque action que vous avez déjà faite, des lieux que vous avez visités, de quelque scène que vous avez vue. Que signifie, mes frères, ce souvenir du sabbat? Quelle âme s'en souvient de la sorte? Qu'est-ce que le sabbat? car David s'en souvient en gémissant. Vous avez entendu la lecture du psaume, et tout à l'heure, quand nous l'expliquerons, vous entendrez quelle douleur il y témoigne, quels gémissements lui échappent, quels pleurs, quelle tristesse profonde. Mais, bienheureux celui qui est triste de cette manière. C'est ainsi que, dans l'Evangile, le Seigneur appelle heureux quelques-uns de ceux qui pleurent [1]. Comment peut être heureux l'homme qui pleure? Comment heureux, s'il est malheureux? Il serait malheureux, au contraire, s'il ne pleurait point. Tel est donc celui qui se souvient ici du sabbat, ce je ne sais quel homme qui pleure, et puissions-nous être ce je ne sais qui ! C'est une âme qui s'afflige, qui gémit, qui pleure en se souvenant du sabbat. Or, sabbat signifie repos. Assurément, l'interlocuteur était dans je ne sais quelle agitation, puisqu'il gémissait au souvenir du repos.

3. Cet homme donc, redoutant un plus grand malheur que celui dont il était accablé déjà, raconte et offre à Dieu ses agitations. Car il dit clairement qu'il est dans la douleur, et il n'est besoin, pour le comprendre, ni d'interprète, ni de soupçon, ni de conjecture : ses

[1] Ps. XXXVII, 19. — [2] Matt. XV, 26. — [3] Ps. XXXVII, 1. — [4] Rom. I, 3.

[1] Matt. V, 5.

paroles ne nous laissent aucun doute sur le mal dont il souffre, et il n'est nul besoin de le chercher, mais de comprendre ce qu'il dit. Et s'il ne craignait un malheur plus grand que celui dont il souffre, il ne commencerait pas ainsi : « Seigneur, ne me reprenez point « dans votre indignation, ne me corrigez point « dans votre colère [1] ». Il arrivera, en effet, que Dieu châtiera des pécheurs dans sa colère et les reprendra dans son indignation. Tous ceux qu'il reprendra ne seront peut-être pas corrigés ; et néanmoins, plusieurs seront sauvés par le châtiment. Il y en aura, puisque être châtié, c'est « passer comme par le « feu [2] ». D'autres, au contraire, seront repris sans néanmoins se corriger. Car ce sera bien les reprendre que de leur dire : « J'ai eu « faim et vous ne m'avez pas donné à man- « ger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez point « donné à boire [3] » ; et tout ce qui vient ensuite, pour reprocher la dureté de cœur et la stérilité aux méchants qui seront à sa gauche et auxquels il dira : « Allez au feu « éternel qui a été préparé au diable et à ses « anges [4] ». Cette âme donc, redoutant des maux bien plus grands que ceux dont elle gémit en cette vie, supplie le Seigneur et s'écrie : « Seigneur, ne me reprenez pas dans votre « colère ». Que je ne sois point avec ceux auxquels vous direz : « Allez au feu éternel qui a « été préparé au diable et à ses anges.— Ne me « corrigez pas dans votre colère » ; mais plutôt, corrigez-moi dès cette vie, et rendez-moi telle que je n'aie pas besoin de passer par le feu de l'expiation, comme ceux qui doivent être sauvés, mais comme par le feu. Pourquoi, sinon parce qu'en cette vie ils élèvent sur le vrai fondement un édifice en bois, en foin, en paille ? S'ils bâtissaient en or, en argent, en pierres précieuses, ils seraient en sûreté contre l'un et l'autre feu ; non-seulement contre le feu éternel qui doit dévorer l'impie pendant l'éternité, mais contre le feu qui doit purifier ceux qui seront sauvés par le feu. Il est dit en effet « qu'ils seront sauvés, « mais comme par le feu ». Or, parce qu'il est dit : « Il sera sauvé », on dédaigne ces flammes. Mais, bien qu'il serve à nous sauver, ce feu sera néanmoins plus horrible que toutes les douleurs qu'un homme peut endurer ici-bas. Et pourtant, vous savez quels maux endurent les méchants, quels maux ils peuvent

[1] Ps. XXXVII, 2.— [2] I Cor. III, 15.— [3] Matt. XXV, 41.— [4] Id. 42.

endurer encore sur la terre ; mais ils n'ont rien enduré que les bons ne puissent endurer. Quels supplices les lois humaines ont-elles pu infliger au magicien, au voleur, à l'adultère, au scélérat, au sacrilége, que le martyr n'ait pas souffert en confessant Jésus-Christ ? Les maux de cette vie sont donc bien plus supportables ; et toutefois, voyez avec quel empressement les hommes feront, pour les éviter, tout ce que vous leur commanderez. Combien gagneraient-ils plus à supporter ce que Dieu ordonne, pour éviter ces horribles tourments ?

4. Mais pourquoi demander de n'être point repris avec indignation, ni corrigé avec colère ? Comme si le prophète disait à Dieu : Puisque les maux que j'ai endurés sont grands et nombreux, qu'ils me suffisent, je vous en supplie. Alors il se met à les énumérer, offrant à Dieu comme une satisfaction ce qu'il a souffert, afin de ne pas souffrir davantage. « Vos flèches me pénètrent de toutes « parts, et votre main s'est appesantie sur « moi [1] ».

5. « En face de votre colère, il n'y a rien de « sain en mon corps [2] ». Déjà il nous racontait ce qu'il souffrait en cette vie, et ces maux viennent de la colère de Dieu, puisqu'ils viennent de sa vengeance. De quelle vengeance ? De celle qu'il a tirée d'Adam. Car le péché d'Adam ne demeura point impuni, et Dieu ne dit point en vain : « Tu mourras de « mort [3] » ; et nous n'avons rien à souffrir en cette vie qui ne nous vienne de cette mort que nous avons méritée par le péché. Car nous portons un corps mortel, et qui, sans le péché, ne serait point mortel, exposé aux tentations, plein de sollicitudes, en proie aux maladies corporelles, en proie à l'indigence, assujéti aux changements, qui languit même en santé, parce qu'il ne jouit jamais d'une santé complète. Pourquoi dire : « Il n'y a rien « de sain dans ma chair », sinon parce que cette santé, ou ce que l'on appelle ainsi en cette vie, n'est point une santé pour ceux qui comprennent le vrai sabbat et s'en souviennent ? Si tu es sans manger, la faim te presse bientôt. C'est comme une maladie naturelle ; et ce qui était d'abord une peine vengeresse est devenu pour nous une seconde nature. Ce qui était un châtiment pour le premier homme est naturel pour nous. De là

[1] Ps. XXXVII, 3. — [2] Id. 4. — [3] Gen. II, 17.

vient cette parole de l'Apôtre : « Nous aussi, « par nature, nous fûmes enfants de colère « comme le reste des hommes [1] : Enfants de « colère, par nature », c'est-à-dire soumis à la vengeance du péché. Mais pourquoi dire : « Nous fûmes ? » c'est que par l'espérance nous ne le sommes plus, bien que nous le soyons en réalité. Pourtant il est mieux de dire ce que nous sommes en espérance, parce que notre espérance est certaine et qu'elle n'a rien d'incertain qui puisse nous inspirer le moindre doute. Ecoutez encore la gloire en espérance : « Nous gémissons en nous-mêmes », dit l'Apôtre, « attendant l'effet de l'adoption « divine, la délivrance de notre chair [2] ». Quoi donc, Paul, n'avez-vous pas été racheté ? Le prix de votre rançon n'est-il point payé ? Un sang divin n'a-t-il pas été répandu et n'est-il pas la rançon de tous les hommes ? Oui, sans doute, mais voyez ce qu'il ajoute : « Nous « sommes sauvés par l'espérance ; or, l'es« pérance que l'on voit n'est plus une espé« rance. Comment espérer ce que l'on voit ? « Si nous espérons ce que nous ne voyons pas « encore, nous l'attendons par l'espérance [3] ». Qu'est-ce qu'il attend par la patience ? Le salut. Le salut de quoi ? De son corps ; car il a dit : « La délivrance de notre chair ». S'il attendait la santé de son corps, ce n'était donc point cette santé qu'il avait déjà. La faim tue un homme ainsi que la soif, si l'on n'y apporte remède. Le remède à la faim, c'est la nourriture ; le remède contre la soif, c'est la boisson ; le remède à la fatigue, c'est le sommeil. Retranchez ces remèdes, et voyez si ces maladies ne vous tuent pas. S'il y a donc en vous de quoi vous tuer, si vous ne mangez, ne vous glorifiez pas de votre santé ; mais plutôt attendez en gémissant la délivrance de votre corps. Réjouissez-vous de votre rédemption, bien que vous ne soyez pas encore dans une sûreté réelle, mais seulement en espérance. Car si l'espérance ne vous fait gémir, vous n'arriverez point à la réalité. Cela donc n'est point la santé parfaite, dit le Prophète : « En « face de votre colère il n'y a rien de sain en « ma chair ». D'où viennent ces flèches dont il est transpercé ? C'est une peine, un châtiment, et peut-être appelle-t-il des flèches ces douleurs de l'âme et de l'esprit qu'il nous faut endurer. Le saint homme Job a fait mention de ces flèches, et dans l'abîme de ses malheurs il dit que les flèches du Seigneur l'ont traversé [1]. Il est cependant ordinaire d'entendre par flèches les paroles du Seigneur : mais pourrait-il ainsi se plaindre d'en être percé ? Les paroles de Dieu sont comme des flèches qui portent l'amour et non la douleur. Ou bien, serait-ce peut-être que l'amour et la douleur sont inséparables ? Car il y a nécessairement douleur à aimer sans posséder. Il peut aimer sans souffrir, celui qui possède ce qu'il aime ; mais, disons-nous, quand on aime et qu'on n'a point encore ce que l'on aime, on doit nécessairement gémir dans sa douleur. De là cette parole de l'Epouse des cantiques qui figurait l'Eglise du Christ : « L'amour m'a « blessée [2] ». Elle dit que l'amour l'a blessée, parce qu'elle aimait sans posséder l'objet de son amour ; elle souffrait de ne l'avoir point. Quiconque n'a point souffert de cette blessure ne saurait arriver à la véritable santé. Car celui qui en ressent la douleur doit-il donc y demeurer toujours ? Nous pouvons alors entendre ainsi ces flèches qui transpercent le Prophète : Vos paroles ont blessé mon cœur, et ces paroles m'ont fait souvenir du repos. Ce souvenir du sabbat, que je ne possède point encore, m'empêche de me réjouir et me fait comprendre qu'il n'y a rien de sain dans ma chair, que la santé qu'elle possède n'en mérite pas le nom quand je la compare à celle dont je jouirai dans le repos éternel, quand cette chair corruptible sera revêtue d'incorruptibilité, que cette chair mortelle sera revêtue d'immortalité [3] ; en comparaison de cette santé, celle d'ici-bas, je le vois, n'est qu'une maladie.

6. « Il n'y a nulle paix dans mes ossements, « à la vue de mes péchés [4] ». On se demande quel est celui qui parle ainsi ; plusieurs pensent que c'est Jésus-Christ, à cause de quelques allusions à la passion, allusions auxquelles nous arriverons bientôt, pour montrer qu'elles prédisent la passion de Jésus-Christ. Mais, comment celui qui n'avait pas de péché [5] a-t-il pu dire : « La vue de mes péchés ne laisse « aucune paix dans mes os ? » Pour comprendre ceci, nous sommes dans la nécessité de connaître le Christ tout entier, ou le chef et les membres. Souvent, en effet, quand Jésus-Christ parle, il le fait seulement comme chef, et ce chef est le Sauveur, né de la Vierge Marie [6] ;

[1] Eph. II, 3. — [2] Rom. VIII, 23. — [3] Id. 24, 25.

[1] Job, VI, 4. — [2] Cant. II, 5, V, 8. — [3] I Cor. XV, 53. — [4] Ps. XXXVII, 6. — [5] I Pierre, II, 22. — [6] Luc, II, 7.

quelquefois au contraire il parle au nom de son corps qui est la sainte Eglise réunie dans l'univers entier. Nous autres, nous sommes aussi de son corps, si toutefois nous avons en lui une foi sincère, une espérance ferme, une ardente charité ; nous sommes en son corps, nous en sommes les membres, et nous trouvons que c'est nous qui parlons ici, selon ce mot de saint Paul : « Parce que nous sommes les membres « de son corps [1] », et que l'Apôtre a répété à plusieurs endroits. Dire en effet que ces paroles ne sont pas du Christ, c'est dire aussi que ces autres ne lui appartiennent point : « O Dieu, « mon Dieu, pourquoi m'avez-vous aban« donné ? » Car nous y lisons aussi : « Mon Dieu, « pourquoi m'abandonner ? Le rugissement « de mes péchés éloigne de moi tout salut [2] ». Comme tu lis dans l'un : « La vue de mes « péchés », tu lis dans l'autre : « Le rugissement « de mes péchés ». Or, si le Christ est sans faute, sans péché, nous nous prenons à douter si les paroles de ce psaume lui appartiennent. Et pourtant, il serait dur et contrariant d'admettre que ce psaume ne regarde point le Christ, quand nous pouvons y lire la passion aussi clairement que dans l'Evangile. C'est là que nous lisons en effet : « Ils ont partagé mes « vêtements et ont tiré ma robe au sort [3] ». Pourquoi donc le Seigneur, cloué à la croix, a-t-il récité de sa propre bouche le premier verset du psaume, et a-t-il dit : « O Dieu, mon « Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Qu'a-t-il voulu nous faire comprendre, sinon que c'est lui qui parle dans tout le psaume, puisqu'il en a récité le commencement ? Et quand il dit ensuite : « Les rugissements de « mes péchés », il n'est pas douteux que ces paroles ne soient du Christ. Mais d'où viennent les péchés, sinon de son corps mystique qui est l'Eglise ? Car ici le corps du Christ parle aussi bien que la tête. Comment parle-t-il comme parlerait un seul ? « Parce qu'il est dit qu'ils « seront deux dans une même chair. Ce sacre« ment est grand, observe l'Apôtre ; je dis en « Jésus-Christ et en l'Eglise ». C'est pourquoi, dans l'Evangile, répondant à un homme qui l'interrogeait sur le renvoi d'une épouse, il a dit : « N'avez-vous point lu ce qui est écrit, « que Dieu, dès le commencement, fit un « homme et une femme, et que l'homme quit« tera son père et sa mère pour s'attacher à son « épouse, et qu'ils seront deux dans une même « chair ? Ils ne sont donc plus deux, mais une « seule chair [1] ». Si donc il a dit : « Ils ne « sont plus deux, mais une seule chair » ; comment s'étonner qu'une même chair n'ait plus qu'une même langue, une même parole, puisqu'il y a unité de chair, de chef et de corps ? Ecoutons donc le Christ dans son unité, et néanmoins le chef comme chef, et le corps comme le corps. Il n'y a point division de personne, mais différence de dignité ; c'est le chef qui sauve, le corps qui est sauvé. Que le chef montre donc de la miséricorde, et que le corps déplore sa misère. Le chef doit purifier, le corps confesser les péchés, et néanmoins il n'y a qu'une seule voix, quand l'Ecriture ne distingue point si c'est le corps ou la tête qui parle ; mais nous, qui l'entendons, nous faisons ce discernement ; et pour lui, il parle toujours comme parle un seul. Pourquoi ne parlerait-il pas « de ses péchés », celui qui a dit : « J'ai « eu faim et vous ne m'avez pas donné à man« ger ; j'ai eu soif et vous ne m'avez pas « donné à boire ; j'ai été étranger, et vous ne « m'avez point recueilli ; j'ai été malade et en « prison, et vous ne m'avez pas visité [2] ». Assurément le Seigneur n'a pas été en prison. Pourquoi ne parlerait-il pas ainsi, celui qui, à cette question : « Quand vous avons-nous vu « ayant faim, ayant soif ou en prison, sans « prendre soin de vous secourir [3] ? » a bien pu répondre au nom de ses membres, et dire : « Ce que vous n'avez pas fait au moindre des « miens, vous ne me l'avez pas fait ? » Pourquoi ne dirait-il pas : « A la vue de mes péchés », celui qui dit à Saul : « Pourquoi me persécu« ter [4] », lui qui dans le ciel ne rencontrait plus de persécuteurs ? Dans ce cas, c'était la tête qui parlait pour le corps ; et de même ici c'est encore la tête qui tient le langage du corps, car c'est le corps que vous entendez. Mais, soit que vous entendiez le langage du corps, n'en séparez point le chef ; de même qu'en entendant les paroles du chef, n'en séparez pas le corps, car ils ne sont plus deux, mais bien une seule chair.

7. « Nulle partie de ma chair n'est saine à « la vue de votre colère [5] ». Mais c'est peut-être à tort que Dieu est irrité, ô Adam, ô genre humain ; c'est à tort que Dieu s'est irrité contre toi ! puisque déjà tu as reconnu ta faute, et que, constitué dans le corps du Christ, tu as

[1] Eph. v, 30. — [2] Ps. XXI, 2. — [3] Id. 19.

[1] Matt. XIX, 4. — [2] Id. XV, 42, 43. — [3] Id. 44 — [4] Act. IX, 4. — [5] Ps. XXXIV, 4.

dit : « Nulle partie de ma chair n'est saine à « la vue de votre colère ». Expose donc la justice de cette colère divine, afin de ne point paraître excuser ta faute, accuser Dieu lui-même. Poursuis et dis-nous d'où vient cette colère ? « Nulle partie n'est saine dans ma « chair à la vue de votre colère ; la paix n'est « plus dans mes os[1] ». Dire que « la paix n'est « pas dans ses os », c'est répéter cette pensée que « nulle partie de sa chair n'est saine ». Toutefois il n'a point répété : « A la vue de « votre colère » ; mais il expose la cause de cette colère divine : « Nulle paix », dit-il, « n'est « dans mes os en face de mes péchés ».

8. « Mes iniquités ont élevé ma tête, elles « pèsent sur moi comme un lourd fardeau[2] ». Voilà d'abord la cause, puis ensuite l'effet ; il dit d'où son mal est venu. « Mes iniquités ont « élevé ma tête ». Nul n'est orgueilleux, si ce n'est le coupable qui élève sa tête en haut. Il s'élève en haut celui qui se dresse contre Dieu. Vous avez entendu dans le livre de l'Ecclésiastique : « Le commencement de l'orgueil, « c'est de se séparer de Dieu[3] ». A celui qui le premier ne voulut point obéir, l'iniquité fit lever la tête contre Dieu. Et parce que l'iniquité lui avait fait lever la tête, que fit le Seigneur ? « L'iniquité pèse sur moi comme un « lourd fardeau ». Elever la tête, c'est une marque de légèreté ; il semble que celui qui lève la tête ne porte rien. Comme donc ce qui peut s'élever a de la légèreté, on lui donne un poids qui le rabaisse, son œuvre descend sur sa tête et son iniquité pèsera sur son cœur[4]. Elle « pèse sur moi comme un lourd fardeau ».

9. « La pourriture et la corruption se sont « mises dans mes plaies[5] ». Il n'a point la santé celui qui a des plaies, surtout quand il y a dans ces plaies corruption et puanteur. D'où vient la puanteur ? de la corruption. Qui ne comprend cela d'après les actes de la vie humaine ? Qu'un homme ait un bon odorat spirituel, il sentira l'odeur qui s'exhale des péchés. A cette odeur des péchés est opposée l'odeur dont saint Paul a dit : « Nous sommes « la bonne odeur du Christ, devant Dieu, par- « tout pour ceux qui se sauvent[6] ». Mais d'où s'exhale cette odeur, sinon de l'espérance ? D'où encore, sinon du souvenir du sabbat ? D'une part, en effet, nous gémissons en cette vie ; d'autre part nous espérons pour l'autre vie. Ce qui nous fait gémir, c'est l'odeur fétide ; ce qui nous fait espérer, c'est la bonne odeur. Si donc nous n'étions pas attirés par cette odeur, nous n'aurions aucun souvenir du sabbat. Mais, parce que le Saint-Esprit nous la fait sentir au point de dire à notre époux : « Nous « vous suivrons à l'odeur de vos parfums[1] », nous détournons notre odorat des puanteurs, et nous nous tournons vers lui pour respirer quelque peu. Mais si nous ne sentons aussi l'odeur de nos péchés, nous ne confesserons point, dans nos gémissements, que « la puan- « teur et la corruption sont dans nos plaies ». Pourquoi ? « A cause de ma folie ». De même que plus haut il a dit : « A la vue de mes pé- « chés » ; de même il dit maintenant : « A la « vue de ma folie ».

10. « Je suis devenu misérable, j'ai été « courbé pour toujours[2] ». Pourquoi a-t-il été courbé ? parce qu'il s'était élevé. Humiliez-vous, Dieu vous redressera ; élevez-vous, il vous abaissera. Dieu ne manquera pas de poids pour vous courber ; ce poids sera le fardeau de vos péchés, qu'il fera retomber sur votre tête, et vous en serez courbés. Mais qu'est-ce que être courbé ? c'est ne pouvoir se relever. Telle était cette femme que le Seigneur trouva courbée depuis dix-huit ans ; se relever lui était impossible[3]. Tels sont encore ceux qui ont le cœur baissé jusqu'à terre. Puisque cette femme a trouvé le Seigneur qui l'a guérie, qu'elle entende cette parole : Les cœurs en haut. Elle gémit néanmoins de se sentir courbée. Il est courbé aussi celui qui dit : « Le corps qui se corrompt appesantit « l'âme, et cette habitation terrestre abat l'es- « prit capable des plus hautes pensées[4] ». Qu'il gémisse dans ces maux, afin d'en être guéri ; qu'il se souvienne du sabbat, afin d'arriver au véritable sabbat. Car cette fête des Juifs était une figure. Figure de quoi ? de ce que rappelle à son souvenir celui qui dit : « Je suis devenu « misérable et courbé jusqu'à la fin ». Qu'est-ce à dire : « Jusqu'à la fin ? » jusqu'à la mort. « Tout le jour, je marchais dans ma douleur ». « Tout le jour », sans interruption. Tout le jour, dit-il, pour dire toute sa vie. Mais, depuis quand a-t-il connu sa misère ? depuis qu'il s'est souvenu du sabbat. Voulez-vous qu'il ne soit point contristé quand il se souvient de ce qu'il n'a pas ? « Tout le jour donc je marchais « dans ma douleur ».

[1] Ps. XXXIV, 4. — [2] Id. 5. — [3] Eccli. X, 14. — [4] Ps. VII, 17. — [5] Id. XXXVII, 6. — [6] II Cor. II, 15.

[1] Cant. I, 3. — [2] Ps. XXXVII, 7. — [3] Luc. XIII, 11. — [4] Sag. IX, 15.

11. « Parce que mon âme est pleine d'illu« sions, et ma chair n'est point saine [1] ». L'homme dans son intégrité comprend l'âme et le corps. L'âme est remplie d'illusions, la chair n'est point saine ; quel sujet de joie lui reste-t-il ? N'est-il pas nécessairement dans la tristesse ? Tout le jour je marche dans la douleur. Soyons donc tristes jusqu'à ce que notre âme soit délivrée de ses illusions, et notre corps revêtu de santé. Car la santé dans la plénitude sera l'immortalité. Quelles illusions dans votre âme ! et, si j'entreprenais de les exposer, quand aurais-je fini ? Quelle âme ne les endure point ? Je dirai en un mot que notre âme est pleine d'illusions, et que ces illusions nous permettent souvent à peine de prier. Nous ne pouvons penser aux objets corporels qu'au moyen des images ; et souvent il nous vient en foule de ces images que nous ne cherchons point, et nous voulons aller de l'une à l'autre, voltiger de celle-ci à celle-là : et souvent tu voudrais revenir à ta pensée première, chasser celle qui t'occupe, quand une nouvelle arrive ; tu cherches à rappeler ce que tu oubliais, sans qu'il te revienne à l'esprit, et il te vient plutôt ce que tu ne voulais pas. Où était ce que tu avais oublié ? Comment est-il revenu en ta mémoire, quand tu ne le cherchais point ? quand tu le cherchais, tu n'as rencontré que mille objets que tu ne cherchais point. Je ne vous dis cela qu'en un mot, mes frères ; c'est je ne sais quelle semence légère que je répands, afin qu'en la méditant en vous-mêmes, vous sachiez ce que l'on appelle pleurer les illusions de notre âme. Elle a donc été la proie de ces illusions, elle a perdu la vérité. De même que l'illusion est pour l'âme un supplice, ainsi la vérité est une joie. Mais comme nous gémissions sous le poids de ces futilités, la vérité nous est venue, nous a trouvés affublés d'illusions, et a pris notre chair, ou plutôt l'a prise de nous, c'est-à-dire du genre humain. Elle s'est montrée aux yeux de notre chair, afin de guérir par la foi ceux à qui elle devait enseigner la vérité, afin que l'œil devenu sain pût voir cette vérité. Car le Christ est lui-même la vérité qu'il nous a promise, alors que sa chair était visible, afin de nous initier à la foi dont la vérité est la récompense. Car le Christ ne s'est point montré lui-même sur la terre, il n'a montré que sa chair.

[1] Ps. XXXVII, 8.

S'il se fût en effet montré lui-même, les Juifs l'auraient vu et l'auraient connu ; mais s'ils l'eussent connu, ils n'eussent jamais crucifié le Seigneur de la gloire [1]. Peut-être les disciples le virent-ils quand ils dirent : « Mon« trez-nous le Père et cela nous suffit [2] ». Mais lui, pour leur montrer qu'ils ne l'avaient point vu encore, ajouta : « Il y a si longtemps « que je suis avec vous, et vous ne me connais« sez point encore ? Philippe, celui qui me voit, « voit aussi mon Père [3] ». Si donc ils voyaient le Christ, comment voulaient-ils voir son Père, puisque voir le Christ, c'était voir le Père ? Donc ils ne voyaient point le Christ, puisqu'ils demandaient qu'on leur montrât le Père. Comprenez encore qu'ils ne l'avaient point vu ; il leur en fit la promesse comme récompense, en disant : « Celui qui m'aime « garde mes commandements ; et celui qui « m'aime sera aimé de mon Père, et moi aussi « je l'aimerai [4] ». Et comme si quelqu'un lui eût demandé : Que lui donnerez-vous pour gage de votre amour ? « Je me montrerai à « lui », répond-il. Si donc il promet pour récompense à ceux qui l'aiment de se montrer à eux, il est clair qu'il nous promet de la vérité une vue telle que, après en avoir joui, nous ne disions plus : « Mon âme est en proie « aux illusions ».

12. « J'ai été affaibli et humilié à l'excès [5] ». Le souvenir de cette hauteur du sabbat lui fait comprendre son humiliation. Celui en effet qui ne peut comprendre l'éminence de ce repos, ne peut voir où il est maintenant. Aussi est-il écrit dans un autre psaume : « J'ai « dit dans mon extase : Me voilà rejeté loin « de vos yeux [6] ». Dans le ravissement de son âme, il a vu en effet je ne sais quoi de sublime, et il n'était point tout entier où il contemplait cette vision ; mais un éclair de la lumière éternelle, pour ainsi dire, lui a fait comprendre qu'il n'était point dans les régions qu'il voyait, et fait voir le lieu où il était ; alors, comme affaibli et resserré par les misères de l'humanité, il s'est écrié : « J'ai dit dans mon « extase : Me voilà repoussé loin de vos regards ». Ce que j'ai vu dans mon extase m'a fait comprendre combien je suis éloigné de ce lieu où je ne suis point encore. C'est là qu'était déjà celui qui raconte qu'il fut élevé jusqu'au troisième ciel, et qu'il entendait là des paroles

[1] I Cor. II, 8. — [2] Jean, XIV, 8. — [3] Id. 9. — [4] Id. 21. — [5] Ps. XXXVII, 9. — [6] Id. XXX, 23.

ineffables que l'homme ne saurait redire. Mais il fut rappelé sur notre terre afin d'y gémir, d'y trouver la perfection dans sa faiblesse et d'être ensuite revêtu de force ; encouragé toutefois dans l'exercice de son ministère par la vue de ces merveilles, il ajoute : « J'ai entendu des « paroles ineffables qu'il n'est pas permis à « l'homme de redire [1] ». A quoi bon maintenant me demander, ou à tout autre, ce que l'homme ne saurait dire ; s'il ne put le répéter celui qui avait bien pu l'entendre? Pleurons toutefois et gémissons en confessant notre misère : reconnaissons où nous sommes, rappelons-nous le sabbat et attendons avec patience ce que nous a promis celui qui nous a donné en lui-même un modèle de patience. « J'ai été affaibli et humilié à « l'excès ».

13. « Je rugissais dans les frémissements de « mon cœur [2] ». Vous remarquez souvent que les serviteurs de Dieu pleurent et gémissent ; vous en demandez la cause, et il n'apparaît au dehors que le gémissement de quelque serviteur de Dieu, si toutefois il arrive aux oreilles de son voisin. Car il y a un gémissement secret que les hommes n'entendent pas ; et toutefois, si le cœur est en proie à quelque pensée ou à quelque violent désir, jusqu'à trahir par quelque cri extérieur la blessure de l'homme intérieur, on en demande la cause ; et l'homme se dit en lui-même : Peut-être est-ce pour tel sujet qu'il gémit, peut-être lui a-t-on fait tel mal. Mais qui peut comprendre la raison de ses soupirs, sinon l'homme qui les entend ou qui les voit? Aussi dit-il : « Je rugissais dans le gémisse« ment de mon cœur » ; parce que les hommes qui entendent les gémissements d'un autre homme, n'entendent souvent que les gémissements de la chair, et non le rugissement du cœur. Tel, que je ne connais point, a ravi à un autre son bien ; celui-ci gémit, mais non dans son cœur ; celui-là gémit, parce qu'il a perdu un fils, cet autre une épouse ; tel, parce que la grêle a ravagé sa vigne ; tel, parce que son vin s'est aigri ; tel, parce qu'on lui a volé un cheval ; tel, parce qu'il a subi quelque perte ; tel, parce qu'il craint un ennemi ; tous ceux-là gémissent, mais dans le rugissement de la chair. Quant au serviteur de Dieu, qui rugit en se souvenant du sabbat, lequel est le règne de Dieu, et que ne posséderont ni le sang ni la chair [1], il peut dire : « Je rugissais « dans les frémissements de mon cœur ».

14. Et comme Dieu connaît la cause de ses rugissements, il ajoute aussitôt : « Tous mes « désirs sont devant vous [2] ». Non pas devant les hommes qui ne sauraient voir le cœur ; mais c'est « sous vos yeux que sont mes dé« sirs ». Que vos désirs soient donc devant lui ; « et mon Père qui voit dans le secret « vous le rendra [3] ». Car ton désir, c'est ta prière ; et si ton désir est continuel, ta prière est continuelle. Aussi n'est-ce pas en vain que l'Apôtre a dit : « Priez sans relâche [4] ». Aurons-nous donc toujours les genoux en terre, le corps prosterné, les mains élevées, pour qu'il nous dise : « Priez sans cesse? » Si nous appelons cela prier, je ne crois pas que nous puissions le faire sans interruption. Mais il est dans l'âme une autre prière incessante, qui est le désir. Quoi que vous fassiez, vous ne cessez point de prier, si vous désirez le repos du ciel. Si donc tu ne veux pas interrompre ta prière, n'interromps pas ton désir. Un désir incessant est une voix continuelle. Te taire, ce serait ne plus aimer. Qui donc se sont tus? Ceux dont il est dit : « Et comme l'iniquité « se multiplie, la charité se refroidit chez « plusieurs [5] ». Le refroidissement de la charité, c'est le silence du cœur ; la flamme de la charité au contraire est le cri du cœur. Si la charité demeure fervente, tu cries toujours ; si tu cries toujours, tu désires toujours ; si tu désires, tu te souviens du sabbat ; et tu dois alors comprendre quel est le témoin de tes désirs. Maintenant, considère quel désir tu dois mettre sous les yeux de Dieu. Est-ce la mort d'un ennemi, dont le souhait paraît juste aux hommes? Car souvent nous demandons ce que nous ne devons pas. Voyons ce que les hommes croient souhaiter avec justice. Souvent ils demandent la mort d'un autre pour entrer dans son héritage. Que ceux-là toutefois qui demandent la mort d'un ennemi, écoutent ce que dit le Seigneur : Priez pour vos ennemis [6]. Qu'ils n'osent donc point demander la mort d'un ennemi ; qu'ils en demandent plutôt la conversion, et l'ennemi sera vraiment mort, puisque converti, il ne sera plus un ennemi. « Tous mes désirs sont « devant vous ». Mais qu'arriverait-il si le désir était devant Dieu, et que les gémissements

[1] II Cor. XII, 2-10. — [2] Ps. XXXVII, 9.

[1] I Cor. XV, 50. — [2] Ps. XXXVII, 10. — [3] Matt. VI, 6. — [4] I Thess. V, 17. — [5] Matt. XXIV, 12. — [6] Id. V, 44 ; Luc. VI, 27.

n'y soient point ? Et comment pourrait-il en être ainsi, quand le gémissement est la voix du désir ? Aussi est-il dit : « Et mon gémisse-« ment ne vous est point inconnu ». Il n'est point caché pour vous, quoiqu'il le soit pour beaucoup d'hommes. On voit quelquefois un humble serviteur de Dieu, qui lui dit : « Mon « gémissement ne vous est pas inconnu », et quelquefois on voit rire ce même serviteur de Dieu ; est-ce que le désir est mort dans son cœur ? Si ce désir y est toujours, il y a donc aussi un gémissement. Bien qu'il n'arrive pas toujours à l'oreille des hommes, il ne cesse pas néanmoins d'être dans l'oreille de Dieu.

15. « Mon cœur s'est troublé [1] »; pourquoi s'est-il troublé? « Et ma force m'a trahi ». Souvent je ne sais quoi de soudain vient troubler le cœur : que la terre vienne à trembler, que le tonnerre gronde au ciel, qu'il se fasse un mouvement impétueux, un bruit insolite, que l'on rencontre un lion, alors on se trouble; que des voleurs soient en embuscade, le cœur se trouble, il craint, il est de toutes parts dans l'angoisse. Pourquoi ? « Parce que ma force « m'a trahi ». Si cette même force me soutenait, qu'aurais-je à craindre ? Nulle nouvelle, nul frémissement, nul fracas, nulle chute, rien de ce qui est horrible ne pourrait nous effrayer. D'où vient alors ce trouble ? « De ce « que ma force m'a trahi ». Et d'où vient cette trahison de mes forces? De ce que « la lu-« mière de mes yeux n'est point avec moi ». Adam n'avait donc plus déjà cette lumière de ses yeux : car cette lumière, c'était Dieu ; et après l'avoir offensé, Adam s'enfuit vers les ombrages et se cacha dans les arbres du paradis [2]. Il redoutait la présence du Seigneur, et il cherchait l'ombre des grands arbres. Déjà dans ces arbres il n'avait plus cette lumière de ses yeux qui avait fait sa joie jusqu'alors. Si donc Adam fut coupable dès l'origine, nous le sommes par naissance ; or, ces membres divers viennent se réunir au second ou nouvel Adam, car le nouvel Adam est rempli de l'esprit qui vivifie [3]; et devenus membres de son corps, ils crient en faisant cet aveu : « La « lumière de mes yeux n'est plus en moi »; et déjà, si l'homme est racheté par cet aveu, s'il est incorporé au Christ, la lumière de ses yeux n'est-elle donc point avec lui ? Non, elle n'est plus en lui : il peut l'entrevoir encore,

[1] Ps. XXXVII, 11. — [2] Gen. III, 8. — [3] I Cor. XV, 45.

comme ceux qui se souviennent du sabbat, comme ceux qui regardent par l'espérance ; mais elle n'est point pour eux cette vision dont il est dit : « Je me montrerai à lui [1] ». Il y a bien là quelque lumière, parce que nous sommes enfants de Dieu et que la foi nous y fait croire ; mais ce n'est pas encore cette lumière que nous verrons : « Ce que nous serons un jour « ne paraît point encore : nous savons que, « quand il viendra dans sa gloire, nous serons « semblables à lui, et nous le verrons tel qu'il « est [2] ». Car à présent la lumière de la foi est la lumière de l'espérance. « Tant que nous « sommes dans ce corps, en effet, nous mar-« chons en dehors du Seigneur : car nous « n'allons à lui que par la foi, sans le voir « à découvert [3]. Et tant que nous ne voyons « pas ce que nous espérons, nous l'attendons « par la patience [4] ». Ce sont là des paroles d'exilés, et non pas d'hommes établis dans la patrie. C'est donc avec raison, c'est avec vérité, et s'il n'use point de déguisement, c'est avec sincérité qu'il fait cet aveu : « La lu-« mière de mes yeux n'est point avec moi ». Voilà ce que souffre l'homme dans son âme, en lui-même, avec lui-même ; ce qu'il souffre de sa part, ce que nul ne lui fait endurer, si ce n'est lui-même : telle est la peine qu'il s'est attirée, et que nous avons définie tout à l'heure.

16. Mais est-ce là tout ce que l'homme endure? Au dedans de lui-même il souffre de ses propres misères, et à l'extérieur, il souffre de tout ce que lui font endurer ceux au milieu desquels il vit ; il souffre donc ses maux particuliers, il est forcé de souffrir de la part des autres. Delà ces deux cris du Prophète : « Purifiez-moi de mes fautes cachées, et dé-« tournez de votre serviteur les fautes des « autres [5] ». Déjà il a confessé les fautes qui lui sont propres et dont il voudrait être purifié : qu'il parle des péchés des autres dont il prie Dieu de l'éloigner. « Mes amis » ; que dirai-je alors des ennemis ? « Mes amis et mes « proches se sont placés debout en face de « moi [6] ». Comprenez bien cette expression : « Ils se sont élevés debout en face de moi », car ils se sont élevés contre moi, et sont tombés contre eux-mêmes. « Mes amis et mes pro-« ches se sont élevés et placés en face de moi ». Ecoutons ici la voix du chef, et voyons pa-

[1] Jean, XIV, 21. — [2] I Jean, III, 2. — [3] II Cor. V, 6, 7. — [4] Rom. VIII, 25. — [5] Ps. XVIII, 13, 14. — [6] Ps. XXXVII, 12.

raître notre chef dans sa passion. Mais encore une fois, quand c'est la tête qui parle, n'en séparez point les membres. Si le chef n'a point voulu séparer sa voix de celle du corps, le corps oserait-il bien se séparer des douleurs du chef? Souffrez donc dans le Christ, puisque le Christ a pour ainsi dire péché dans votre faiblesse. Il parlait naguère de vos péchés, et il en parlait comme s'ils eussent été les siens. Il disait en effet: « A la vue « de mes péchés », comme s'ils eussent été les siens. De même donc qu'il a voulu que nos péchés fussent les siens, parce que nous sommes ses membres, faisons de ses souffrances les nôtres, parce qu'il est notre chef. Ce n'est point pour que nous soyons traités autrement que ses amis sont devenus ses ennemis. Préparons-nous, au contraire, à prendre le même breuvage; ne rejetons point son calice, afin de mériter, par son humilité, de soupirer après sa grandeur. Telle fut, en effet, sa réponse à ceux qui voulaient partager sa grandeur, et qui n'envisageaient point son humilité, quand il leur dit : « Pouvez-vous boire « le calice que je boirai moi-même [1] ? » Donc ces douleurs de notre Maître sont aussi nos douleurs; et quand chacun de nous aura servi Dieu fidèlement, gardé la bonne foi, payé ses dettes, accompli la justice envers les hommes, je voudrais bien voir s'il n'aura point à souffrir ce que Jésus-Christ nous dit de sa passion.

17. « Mes amis et mes proches se sont tenus « tout près contre moi debout; d'autres pro« ches se sont éloignés [2] ». Quels sont ces proches, dont les uns se sont rapprochés, dont les autres se sont éloignés? Les Juifs étaient des proches pour le Sauveur, puisqu'ils lui étaient unis par le sang; ils s'en approchèrent et le crucifièrent. Les Apôtres étaient des proches; mais eux se tinrent dans l'éloignement, de peur de souffrir avec lui. On pourrait encore donner cette interprétation : « Mes « amis », ou ceux qui ont feint de l'être. Car ils feignirent d'être ses amis, en disant: « Nous « savons que vous enseignez la voie de Dieu « dans la vérité [3] »; alors qu'ils voulaient le tenter au sujet du tribut à payer à César, et qu'il les confondit par leur propre langage, ils voulaient paraître ses amis. Mais il n'avait pas besoin alors qu'on rendît témoignage d'aucun homme [4], puisqu'il savait ce qui était dans l'homme; aussi répondit-il, en entendant ces paroles : « Hypocrites, pourquoi me ten« tez-vous [1] ? » Donc, « mes amis et mes pro« ches sont venus près de moi, en face et « debout; d'autres proches se sont éloignés ». Vous comprenez mon explication. J'ai appelé ses proches ceux qui s'approchèrent de lui et néanmoins s'en éloignèrent de cœur. Comment être plus près de corps que ceux qui élevèrent Jésus sur la croix? Comment s'en éloigner de cœur plus que ceux qui le blasphémaient? Isaïe a parlé de cet éloignement; voyez en effet ce qu'il dit de ceux qui sont proches et de ceux qui sont éloignés : « Ce peuple m'ho« nore des lèvres » ; voilà un rapprochement corporel : « mais leur cœur est loin de moi [2] ». Ceux qui sont proches sont en même temps éloignés, proches des lèvres, éloignés de cœur. Toutefois, comme la crainte retint les Apôtres dans l'éloignement, on peut d'une manière plus nette et plus claire entendre des uns, qu'ils s'approchèrent, des autres, qu'ils s'éloignèrent: surtout que saint Pierre, qui l'avait suivi plus hardiment, en était encore loin, et qu'interrogé il se troubla et renia ce Maître avec lequel il avait juré de mourir [3]. Mais afin que de son éloignement il vînt à se rapprocher, il entendit après la résurrection : « M'aimez-vous? » et il répondit : « Je vous « aime [4] ». Et cette affirmation rapprochait celui que son reniement avait éloigné; ainsi une triple protestation d'amour effaça son triple renoncement. « Et mes proches se te« naient loin de moi ».

18. « Ils emploient la violence, ceux qui en « veulent à mon âme [5] ». Il est facile de connaître ceux qui en veulent à son âme; car ils n'avaient point cette âme ceux qui ne faisaient point partie de son corps. Ceux qui cherchaient cette âme en étaient éloignés, et la cherchaient pour la tuer. Car on peut rechercher son âme pour un bon motif; puisque, dans un autre endroit, il nous fait ce reproche : « Il n'y a personne pour recher« cher mon âme [6] ». Il se plaint donc aux uns de ce qu'ils ne recherchent point son âme, et aux autres, de ce qu'ils la recherchent. Quel est celui qui recherche son âme dans une intention pure? Celui qui l'imite dans ses souffrances. Quels sont ceux qui la recherchaient dans une intention perverse? Ceux qui lui faisaient violence et qui le crucifiaient.

[1] Matt. xx, 22. — [2] Ps. xxxvii, 13. — [3] Matt. xxii, 16. — [4] Jean, ii, 25.

[1] Matt. xxii, [illegible]. — [2] [illegible] xxix, 13. — [3] Matt. xxvi, 70. — [4] Jean, xxi, 27. — [5] Ps. xxxvii, 13. — [6] [illegible]

19. Voici la suite : « Ceux qui cherchaient « le mal en moi ont parlé vainement ». Que signifie : « Ceux qui cherchaient le mal en « moi ? » Ils cherchaient beaucoup et ne trouvaient rien. Peut-être veut-il dire : Ils me cherchaient des crimes ; car ils cherchèrent de quoi l'accuser, « sans rien trouver [1] ». Ils cherchaient le mal chez l'homme de bien, le crime chez l'innocent ; et qu'eussent-ils trouvé chez celui qui n'avait aucune faute ? Mais comme ils cherchaient des fautes chez l'homme qui n'en avait commis aucune, ils n'avaient plus de ressource qu'à feindre ce qu'ils ne trouvaient point. C'est pourquoi, « ceux qui cherchaient le mal en moi, te« naient le langage de la vanité », non de la vérité ; « et tout le jour ils tramaient la « fraude » ; c'est-à-dire, ils s'étudiaient sans cesse au mensonge. Vous connaissez tous les faux témoignages qu'ils ont apportés contre le Sauveur, même après sa résurrection. En effet, pour ces soldats du sépulcre, dont Isaïe avait dit : « Je mettrai les méchants près de « son tombeau [2] » (c'étaient bien des méchants, puisqu'ils ne voulurent point déclarer la vérité, et qu'ils se laissèrent corrompre, pour semer le mensonge), voyez quelle fut l'ineptie de leur langage. On les interroge, et les voilà qui répondent : « Lorsque nous « étions endormis, ses disciples sont venus « et l'ont enlevé [3] ». Quelle vanité de langage ! S'ils dormaient, comment savaient-ils ce qui s'était passé ?

20. « Pour moi », dit le Prophète, « je suis « comme un sourd qui n'entend rien ». Car il ne répondait pas plus à ce qu'on lui objectait que s'il n'eût point entendu. « Non plus « qu'un sourd, je n'entendais pas ; et n'ou« vrais ma bouche non plus qu'un muet ». Puis il répète sous une autre forme : « Je suis « comme un homme qui n'entend point et « qui n'a nulle réponse à la bouche [4] » ; comme s'il n'avait rien à leur dire, aucune réplique pour les confondre. Mais ne leur avait-il pas fait déjà beaucoup de reproches, tenu bien des discours, et dit : « Malheur à « vous, Scribes et Pharisiens hypocrites [5] », et autres choses semblables ? Pourtant, dans la passion, il ne dit rien de tout cela, non qu'il n'eût rien à dire, mais il attendait que tout fût achevé, et que s'accomplît tout ce qui était prédit à son sujet, lui dont il est écrit : « Comme une brebis devant celui qui « la tond, il est sans voix et n'ouvre pas la « bouche [1] ». Il devait donc se taire dans sa passion, celui qui ne se taira point au jugement. Il était venu pour être jugé, lui qui viendra plus tard pour juger ; et pour juger avec une puissance d'autant plus grande qu'il s'est laissé juger avec plus d'humilité.

21. « Parce que j'ai espéré en vous, Sei« gneur, vous m'exaucerez, Seigneur mon « Dieu [2] ». Comme si on lui demandait : Pourquoi n'avez-vous point ouvert la bouche ? pourquoi n'avez-vous point dit : Epargnez-moi ? Pourquoi sur la croix n'avez-vous point confondu les impies ? Voilà qu'il poursuit en disant : « Parce que j'ai espéré en vous, Sei« gneur, vous m'exaucerez, Seigneur mon « Dieu ». Il te montre ce qu'il faut faire quand viendra la tribulation. Tu cherches parfois à te justifier, et nul n'entend ta défense. Alors survient le trouble, comme si ta cause était perdue, parce que nul ne vient te défendre ou te rendre témoignage. Mais garde l'innocence dans ton cœur, où nul ne peut opprimer la justice de ta cause. Si le faux témoignage a prévalu contre toi, ce n'est que devant les hommes ; mais prévaudra-t-il devant Dieu, qui sera le juge de ta cause ? Et au jugement de Dieu il n'y aura d'autre juge que ta conscience. Entre un juge qui est juste et la conscience, ne crains rien que ta cause : si tu n'as point une mauvaise cause, tu n'auras ni accusateur à craindre, ni faux témoin à repousser, ni témoin véridique à rechercher. Apporte seulement une bonne conscience, afin de pouvoir dire : « Parce que « j'ai espéré en vous, Seigneur, vous m'exau« cerez, Seigneur mon Dieu ».

22. « Je disais : Ne permettez plus que mes « ennemis m'insultent, eux qui ont fait écla« ter leur insolence quand mes pieds étaient « chancelants [3] ». Il revient à sa faiblesse corporelle, et ce chef a égard à ses pieds. La gloire du ciel ne lui fait point négliger ce qu'il a sur la terre, il nous regarde, il nous voit. Quelquefois, dans cette vie fragile, nos pieds sont ébranlés, ils tombent dans quelque faute ; alors s'élèvent contre nous les langues perverses de nos ennemis. C'est en ce cas que nous comprenons ce qu'ils méditaient dans leur silence. Ils parlent avec aigreur et

[1] Matt. XXVI, 59. — [2] Isa. LIII, 9. — [3] Matt. XXVIII, 13. — [4] Ps. XXXVI, 14, 15. — [5] Matt. XXIII, 13.

[1] Isa. LIII, 7. — [2] Ps. XXXVII, 16. — [3] Id. XXXVII, 17.

cruauté, ils se font une joie d'avoir trouvé ce qui devrait les affliger. « Et j'ai dit : Que mes « ennemis ne m'insultent plus à l'avenir ». Voilà ce que j'ai dit ; et néanmoins, pour que je me corrigeasse sans doute, vous les avez fait parler avec insolence contre moi, ô mon Dieu, « pendant que mes pieds chancelaient » ; c'est-à-dire, ils se sont élevés, et ont mal parlé quand j'étais ébranlé. Ils auraient dû avoir pitié du faible, sans l'insulter, selon cette parole de l'Apôtre : « Mes frères, si quelqu'un « est tombé par surprise dans quelque crime, « vous autres, qui êtes spirituels, relevez-« le dans un esprit de douceur ». Et il en ajoute cette raison : « Chacun craignant d'être « tenté à son tour[1] ». Tels n'étaient point ceux dont il est dit : « Quand mes pieds chance-« laient, ils parlaient de moi avec arrogance » ; mais ils ressemblaient à ceux dont il est dit ailleurs : « Ceux qui me persécutent, seront « comblés de joie si je viens à faiblir[2] ».

23. « Je suis préparé au châtiment[3] ». Admirables paroles du Prophète, comme s'il disait : Je suis né pour endurer les châtiments. Car il ne pouvait naître que d'Adam à qui la peine est due. Mais souvent en cette vie les méchants échappent à la peine, ou n'en souffrent que de légères, parce que leur conversion n'offre aucun espoir. Or, il est nécessaire qu'ils passent par le châtiment, ceux à qui Dieu prépare la vie éternelle ; car elle est vraie, cette parole : « Mon fils, ne t'ai-« gris point sous le fouet du Seigneur, ne te « fatigue point quand il te châtie : car le Sei-« gneur châtie celui qu'il aime, il corrige celui « qu'il reçoit au nombre de ses enfants[4] ». Que mes ennemis donc ne m'insultent plus, qu'ils ne se répandent point en outrages ; et si mon Père me châtie, « je suis préparé au « châtiment » ; parce qu'il me prépare un héritage. Si tu veux échapper au fouet du Seigneur, l'héritage ne sera point pour toi. Tout fils doit passer par le châtiment : et c'est tellement sans exception, que celui-là même qui n'avait point de péché[5], n'a pas été épargné[6]. « Je suis donc préparé au châtiment ».

24. « Et ma douleur est toujours présente à « mes yeux[7] ». Quelle douleur ? Peut-être celle du châtiment ? Il est vrai, mes frères, et je le dis en vérité, les hommes s'affligent des châtiments, et non de ce qui amène les châtiments. Il n'en est pas ainsi de celui qui parle. Ecoutez, mes frères : qu'un homme, le premier venu, essuie une perte, il est plutôt prêt à dire : Je ne mérite point cette perte, qu'à considérer pourquoi elle lui arrive ; il pleure une perte d'argent et non la perte de la justice. Si tu as péché, pleure ton trésor intérieur ; tu n'as rien peut-être en ta maison, et ton cœur est encore plus vide ; mais si ton cœur est plein de Dieu qui est son bien, pourquoi ne pas dire : « Le Seigneur l'a donné, le Seigneur l'a « ôté, comme il a plu au Seigneur ainsi il a « été fait, que le nom du Seigneur soit béni[1] ? » D'où vient donc la plainte de l'interlocuteur ? Du châtiment qu'il endurait ? Point du tout. « Ma douleur », dit-il, « est toujours devant mes « yeux ». Et comme si nous lui disions : Quelle douleur ? d'où vient-elle ? « C'est », dit-il, « que je publierai mon iniquité, et je prendrai « soin de mon péché[2] ». Voilà d'où vient sa douleur ; elle ne vient pas du châtiment ; elle vient de la plaie et non du remède. Car le châtiment est comme un remède pour le péché. Ecoutez, mes frères : nous sommes chrétiens ; et néanmoins qu'un d'entre nous vienne à perdre son fils, il le pleure ; que ce fils devienne pécheur, il ne le pleure pas. C'est en le voyant tomber dans le péché qu'il devrait pleurer et gémir ; c'est alors qu'il faudrait le refréner, lui donner une règle de conduite, le châtier. S'il l'a fait sans être écouté, c'est alors qu'il fallait pleurer ; car, vivre dans la luxure est une mort plus funeste que ce trépas qui met fin à la luxure ; vivre ainsi, chez vous, c'était non-seulement la mort, mais la puanteur. Voilà les maux qu'il faut pleurer ; les autres, il faut les supporter ; endurons ceux-ci, mais déplorons les premiers. Il faut les déplorer comme vous l'entendez faire au Prophète : « Voilà que j'annonce mon iniquité, « je prendrai soin de mon péché ». Ne te crois pas en sûreté parce que tu as confessé ta faute, comme celui qui la confesse et qui est prêt à la commettre encore. Mais publie ton iniquité de telle sorte que tu penses avec soin à ton péché. Qu'est-ce à dire, prendre soin de son péché ? Prendre soin de sa blessure. Si tu disais : J'aurai soin de ma blessure, que devrait-on comprendre, sinon : Je mettrai mes soins à me guérir ? Tel est le soin à prendre de son péché, c'est une application continuelle, un effort incessant, une diligence soutenue à

[1] Gal. VI, 1. — [2] Ps. XII, 5. — [3] Id. XXXVII, 18. — [4] Prov. III, 11, 12. — [5] I Pier. II, 22. — [6] Rom. VIII, 32. — [7] Ps. XXXVII, 18.

[1] Job, I, 21. — [2] Ps. XXXVII, 19.

tout faire pour guérir notre péché. Voilà que chaque jour tu pleures ton péché, mais peut-être que tes larmes coulent sans que la main agisse. Fais des aumônes, afin que tes péchés soient rachetés, que tes dons réjouissent l'indigent, afin que tu aies à te réjouir du don de Dieu. L'indigent a besoin, et tu as besoin ; il a besoin de toi, et toi de Dieu. Tu méprises le pauvre qui a besoin de toi, et Dieu ne te méprise pas, toi qui as besoin de lui ? Comble donc l'indigence du pauvre, afin que Dieu comble ton âme. C'est dire : « Je prendrai « soin de mon péché », je ferai tout ce qu'il faut faire pour effacer mon péché, le guérir complétement. « Je prendrai soin de mon pé- « ché ».

25. « Quant à mes ennemis, ils vivent[1] ». Ils ont le bonheur, ils jouissent des félicités du siècle où j'endure la fatigue, et je rugis dans les gémissements de mon cœur. Comment vivent les ennemis de celui qui disait d'eux tout à l'heure : « Qu'ils ont dit des pa- « roles vaines ? » Ecoute ce qui est dit dans un autre psaume : « Leurs fils sont comme « de nouvelles plantations » ; et plus haut : « Leur bouche porte le mensonge, leurs filles « sont parées comme les autels d'un temple ; « leurs greniers sont pleins, ils regorgent de « çà et de là ; leurs bœufs sont gras, des brebis « fécondes se multiplient dans leurs étables ; « on ne voit point leurs haies en ruine, on « n'entend point de cris dans leurs places pu- « bliques ». Donc, mes ennemis vivent : telle est la vie qu'ils mènent, la vie qu'ils chantent, la vie qu'ils aiment, la vie qu'ils possèdent pour leur malheur. Qu'ajoute en effet le Prophète ? « Ils ont appelé heureux le peuple qui « a de tels biens ». Qu'en dis-tu, toi qui as soin de ton péché ? Quel est ton langage, ô toi qui accuses ton iniquité ? « Bienheureux le « peuple qui a le Seigneur pour son Dieu. « Mes ennemis vivent ; ils prévalent sur moi ; « ils se multiplient ceux qui me haïssent injus- « tement[2] ». Que veut dire : Ils me haïssent injustement ? Ils haïssent celui qui leur veut du bien. Rendre le mal pour le mal, ce n'est pas être bon ; ne pas rendre le bien pour le bien, c'est de l'ingratitude ; mais rendre le mal pour le bien, c'est là haïr injustement. Ainsi firent les Juifs : le Christ est venu chez eux avec des biens, et pour ces biens ils lui ont rendu le mal. Craignons, mes frères, une faute semblable : il est si facile d'y tomber. Mais quand nous disons : Tels furent les Juifs, que chacun de nous se garde bien de se croire excepté. Que l'un de vos frères vous réprime pour votre bien, vous tombez dans cette faute, si vous le haïssez. Et voyez comme elle est facile, comme elle est bientôt commise ; évitez un si grand malheur, un péché si facile.

[1] Ps. XXXVII, 20. — [2] Id. CXLIII, 12-15.

26. « Ceux qui me rendent le mal pour le « bien, me déchirent parce que je poursuis « la justice[1] ». C'est là le motif du bien pour le mal. Que signifie : « Je poursuis la justice ? » Je ne l'abandonne point. Ne prenons pas toujours la persécution en mauvaise part ; poursuivre, signifie suivre parfaitement : « Parce « que j'ai poursuivi la justice ». Ecoute le langage de notre chef qui gémit dans sa passion : Ils m'ont rejeté, moi le bien-aimé, comme un mort en abomination. Etait-ce peu d'être mort ? pourquoi en abomination ? Parce qu'il a été crucifié. Car cette mort sur la croix était une grande abomination pour ceux qui ne comprenaient pas que cette parole : « Mau- « dit l'homme qui pend au bois[2] », était une prophétie. Le Christ n'a point apporté la mort ici-bas, il l'y a trouvée comme le fruit maudit du premier homme[3] ; et, se revêtant de cette mort qui était la nôtre et qui nous venait du péché, il l'a suspendue au bois. Dès lors, afin que l'on ne crût pas, comme certains hérétiques[4] l'ont fait, que Notre-Seigneur Jésus-Christ n'avait qu'une chair apparente, et qu'il n'avait point subi la mort sur la croix, le prophète s'écrie : « Maudit tout homme qui pend « au bois ». Il nous montre que le Fils de Dieu a souffert une véritable mort, celle qui était due à notre chair mortelle : il craint que, s'il n'est maudit, tu ne le croies pas vraiment mort. Comme donc cette mort n'était pas feinte, mais descendait par la filiation de cet Adam maudit d'après cet arrêt de Dieu : Tu mourras de mort[5] ; et, comme Jésus devait subir un véritable trépas, afin qu'il nous donnât ainsi une vie véritable, voilà qu'il est lui-même atteint par la malédiction de la mort, pour nous mériter la bénédiction de la vie. « Ils m'ont rejeté, moi le bien-aimé, « comme un mort en abomination ».

27. « Ne m'abandonnez pas, Seigneur mon « Dieu, ne vous éloignez pas de moi[6] ». Di-

[1] Ps. XXXVII, 21. — [2] Deut. XXI, 23. — [3] Gal. III, 10. — [4] Les Manichéens. — [5] Gen. II, 17. — [6] Ps. XXXVII, 22.

sons ces paroles en lui-même, disons-les par lui ; car il intercède pour nous [1] ; disons : « Ne m'abandonnez pas, Seigneur mon Dieu ». Il avait dit pourtant : « O Dieu, mon Dieu, « pourquoi m'avez-vous abandonné [2] ? » Et voilà qu'il dit : « O Dieu, ne vous éloignez pas « de moi ». Si Dieu ne s'est point retiré du corps, s'est-il donc retiré du chef ? De qui est donc cette prière, sinon du premier homme ? Or, pour nous montrer qu'il a tiré d'Adam une véritable chair, il s'écrie : « O Dieu, mon « Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Car Dieu ne l'avait point délaissé. S'il ne t'abandonne point pourvu que tu croies en lui, ce seul Dieu Père, Fils et Saint-Esprit pourrait-il abandonner le Christ ? Mais alors, il avait personnifié en lui-même le premier homme. Nous savons, d'après l'Apôtre, « que « notre vieil homme a été cloué à la croix « avec lui [3] » ; et nous n'aurions pu nous dépouiller de cette vétusté, si le Christ n'eût été crucifié en sa faiblesse. Car il est venu sur la terre pour nous renouveler en lui ; et le désir de le posséder, l'imitation de ses douleurs nous font entrer dans ce renouvellement. Donc, la voix de son infirmité était notre voix qui disait : « O Dieu, mon Dieu, pourquoi « m'avez-vous abandonné ? » De là encore cette autre parole : « Le rugissement de mes « péchés [4] ». Comme s'il disait : C'est au nom du pécheur que je vous tiens ce langage : « Seigneur, ne vous éloignez pas de moi ».

28. « Seigneur, Dieu de mon salut, soyez at« tentif à me secourir [5] ». Ce salut, mes frères, est celui dont se sont enquis les prophètes, au dire de saint Pierre, et que n'ont point reçu ceux qui le recherchaient ; mais ils l'ont recherché et l'ont annoncé, et nous sommes venus, nous qui avons trouvé ce qu'ils désiraient de pénétrer. Et voilà que nous-mêmes ne l'avons pas reçu encore ; d'autres viendront après nous et le trouveront de même sans le recevoir ; puis ils passeront, afin que tous, à la fin du jour, nous recevions le denier du salut avec les patriarches, les prophètes et les apôtres. Vous connaissez ces mercenaires ou ces ouvriers que le père de famille envoya dans sa vigne à des heures différentes, et qui reçurent néanmoins une même récompense [1]. Ainsi les Prophètes et les Apôtres, et les martyrs et nous, et ceux qui viendront après nous jusqu'à la consommation des siècles, nous recevrons alors le salut éternel, afin que, contemplant la gloire de Dieu, et le voyant face à face, nous le bénissions dans l'éternité sans défaillance, sans la peine cuisante de l'iniquité, sans aucune altération du péché ; nous bénirons Dieu sans soupirer davantage, nous attachant à celui après lequel nous avons soupiré jusqu'à la fin, et dont l'espérance faisait notre joie. Nous serons alors dans la cité bienheureuse où Dieu sera notre bien, Dieu sera notre lumière, Dieu sera notre nourriture, Dieu sera notre vie. Tout ce qui est notre bien, pendant que nous travaillons dans notre exil, nous le trouverons en Dieu. En lui sera ce repos dont nous ne pouvons nous souvenir qu'avec douleur. Car il nous rappelle ce sabbat dont le souvenir a inspiré tant de paroles, dont nous devons tant parler encore, que notre cœur, sinon notre bouche, doit chanter toujours ; car le silence de la bouche n'étouffe point les cris du cœur.

[1] Rom. VIII, 34. — [2] Matt. XXVII, 46 ; Ps. XXI, 2. — [3] Rom. VI, 6. — [4] Ps. XXI, 2. — [5] Id. XXXVII, 23.

[1] Matt. XX, 9.

DISCOURS SUR LE PSAUME XXXVIII.

SERMON PRÊCHÉ A CARTHAGE A LA FÊTE DE SAINT CYPRIEN.

LES PROGRÈS DE LA VERTU.

Ce cantique est celui de l'homme intérieur, qui laisse en arrière ce qui est terrestre pour s'élever à Dieu. S'il garde le silence, il perd l'occasion de dire le bien. Il parle donc, mais à Dieu. Il veut connaître sa fin ou Jésus-Christ, contempler sa beauté, connaître ses années qui demeurent. Il voit ici-bas l'avare qui thésaurise sans savoir pour qui, il conseille de confier notre argent à Dieu, qui nous instruit, nous humilie par la mort certaine, quoique l'heure en soit incertaine. Voyageurs en cette vie, allons à Dieu qui seul est souverainement. Aller en enfer, c'est n'être plus, quoique l'on soit encore.

1. Le Psaume que nous venons de chanter et que nous entreprenons d'expliquer, est intitulé : « Pour la fin, psaume à David pour « Idithun [1] ». Ce sont donc les paroles d'un homme appelé Idithun qu'il nous faut attendre et écouter ; et si chacun de nous peut être Idithun, il se retrouvera et s'entendra dans les paroles qu'il chantera. Cherchez quel est cet homme que l'on appelait Idithun, d'après le nom qu'il eut autrefois à sa naissance ; pour nous, écoutons le sens de ce nom, et cherchons dans cette signification à comprendre le sens de la vérité. Autant que nous avons pu le savoir par ce nom, que les hommes versés dans les saintes Ecritures ont traduit du grec en latin, Idithun signifie : Qui les devance. Quel est cet homme qui devance, ou quels sont ceux qu'il dépasse ? Car on n'a pas dit simplement : Qui devance ; mais : Qui les devance. Or, est-ce en dépassant qu'il chante, ou en chantant qu'il dépasse ? Mais, soit qu'il chante en dépassant, ou qu'il dépasse en chantant, c'est le cantique de celui qui devance que nous avons chanté tout à l'heure. C'est à Dieu, que nous chantons, de voir si nous sommes de ceux qui s'avancent. Mais si l'homme qui progresse a chanté, qu'il se réjouisse d'être ce qu'il a chanté. Si tel autre qui a chanté demeure encore attaché à la terre, qu'il désire être un jour ce qu'il vient de chanter. Car cet homme que l'on appelle : Devançant les autres, devance en effet ceux qui demeurent fixés à la terre, courbés vers les choses du monde dont s'occupent leurs pensées, et qui n'ont d'espérance que dans les biens passagers. Lesquels a-t-il devancés, sinon ceux qui demeurent ?

[1] Ps. XXXVIII, 1.

2. Vous savez que plusieurs Psaumes ont pour titre : *Cantique des degrés;* et l'expression grecque ἀναβαθμῶν nous en explique suffisamment la signification. Ce sont en effet des degrés que l'on monte, mais que l'on ne descend pas. Le mot latin n'ayant pu rendre la signification propre, a dit en général des degrés, et nous a laissé douter si ces degrés étaient pour monter ou pour descendre. Mais comme « il n'y a pas de discours, pas de langage dans lequel on n'entende leurs voix [1] », le texte précédent explique celui qui est venu après ; et le grec nous donne une certitude quand le latin donnait un doute. De même que dans ces Psaumes, le chantre est un homme qui s'élève, de même ici il devance les autres. Mais pour s'élever, pour devancer ainsi les autres, il n'est besoin ni de pieds, ni d'échelles, ni d'ailes ; et toutefois, si nous envisageons l'homme intérieur, c'est réellement avec des pieds, des ailes et des échelles. Si ce n'était avec les pieds, comment cet homme intérieur dirait-il : « Que le pied de l'orgueil ne me « vienne point [2] ? » Si ce n'était avec des échelles, qu'aurait vu Jacob, alors que des anges montaient et descendaient [3] ? » Si ce n'était avec des ailes, pourquoi donc s'écrier : « Qui me donnera des ailes, comme à la « colombe, et je volerai, et je me reposerai [4] ? » Dans les choses corporelles cependant, autres sont les pieds, autres des échelles, autres des ailes. Mais chez l'homme intérieur, ailes, pieds, échelles sont les affections de la bonne volonté. Nous nous en servons pour marcher, pour monter, pour prendre l'essor. Donc, lorsque nous parlons d'un homme qui devance les

[1] Ps. XVIII, 1.— [2] Id. XXXV, 12.— [3] Gen. XXVIII, 12.— [4] Ps. LIV, 7.

autres, que celui de nos auditeurs qui veut l'imiter ne cherche point à franchir un fossé par un bond léger, ni à s'élancer comme au vol, au-delà d'un escarpement : ce que j'entends d'une manière corporelle ; car celui dont il s'agit, doit aussi franchir des fossés, « ces « lieux creux et brûlés par le feu, qui périront, Seigneur, sous les regards menaçants « de votre face [1] ». Or, quels sont ces lieux creux et brûlés par le feu, qui doivent périr sous le regard du Seigneur, sinon les péchés ? Ce qui est brûlé par le feu, c'est l'œuvre d'un ardent désir du mal ; ce qui est creux, c'est l'œuvre d'une lâche timidité. Car tous les péchés viennent des désirs ou de la lâcheté. Que notre héros franchisse donc tout ce qui peut le retenir sur la terre ; qu'il dresse ses échelles, qu'il déploie ses ailes, et que chacun voie s'il peut se reconnaître ici. Je ne doute point que plusieurs, par la divine miséricorde, ne s'y puissent reconnaître, qui méprisent le monde, et tous les attraits que peut nous offrir le monde, et se proposent de vivre saintement, à cause des joies spirituelles qu'ils goûtent dès cette vie. Et d'où viendront ces délices pour ceux qui marchent encore sur la terre, sinon des oracles divins, de la parole de Dieu, ou de quelque parole des saintes Ecritures, que l'on aura méditée, et dont on trouvera le sens avec d'autant plus de joie qu'on l'aura recherché avec peine ? Car il y a dans les livres saints des délices pures et innocentes. S'il y en a dans l'or, dans l'argent, dans les festins, dans la débauche, dans la pèche et dans la chasse, dans le jeu, dans le divertissement, dans les folies du théâtre, dans la recherche et dans la possession des ruineux honneurs de ce monde ; si l'on en trouve dans toutes ces choses qui ne peuvent donner une joie solide, pourrait-on n'en pas trouver dans les livres saints ? Que l'âme au contraire s'élance par dessus ces bas-fonds, qu'elle cherche son bonheur dans la parole de Dieu, et qu'elle dise avec autant de vérité que de sécurité : « Les « impies m'ont raconté leurs plaisirs ; mais, « Seigneur, ce n'est point comme votre loi [2] ». Qu'Idithun vienne et devance tous ceux qui se plaisent ici-bas, qu'il mette son bonheur dans les choses d'en haut, dans la parole de Dieu, dans les douceurs de la loi du Très-Haut. Mais, que dis-je ? Faut-il encore passer de ce bonheur à un autre ? Ou doit il arrêter là sa course, celui qui veut devancer ? Ecoutons plutôt ses paroles, car cet homme qui bondit me paraît avoir sa demeure dans la parole de Dieu ; c'est là qu'il a puisé ce que nous allons entendre.

3. « J'ai dit : Je veillerai sur mes voies, pour « n'être point coupable dans mes paroles [1] ». Croyez-le bien, il est difficile pour un homme de lire, de parler, de prêcher, d'avertir, de reprendre, quand il est à l'œuvre, fatigué par les devoirs pénibles, comme un homme qui traite avec des hommes, bien qu'il ait devancé tous ceux qui n'ont point mis leur joie en Dieu ; et de ne point faillir ou pécher par la langue. « Quiconque ne pèche point par la lan- « gue », est-il écrit, « est un homme parfait [2] ». Peut-être l'interlocuteur avait-il parlé de manière à s'en repentir, et avait-il dit quelque parole qu'il eût voulu, mais qu'il ne pouvait retenir. Ce n'est pas sans raison que notre langue est toujours humide, afin de glisser facilement. Il voit donc combien il est difficile qu'un homme soit obligé de parler et ne dise rien qu'il puisse regretter ; et, à la vue de toutes ces fautes, il se prend d'ennui et demande à Dieu de pouvoir les éviter. Telle est la peine dans laquelle se trouve l'homme qui devance. Que l'homme qui demeure en arrière ne me juge pas, qu'il prenne le devant et il éprouvera ce que je dis ; car alors il sera un témoin et un fils de la vérité. Dans cette situation il avait résolu de ne point parler, afin de n'avoir point à se repentir de ses paroles. C'est là ce qu'indiquent les premiers mots : « J'ai dit : Je veillerai sur mes voies, « pour n'être point coupable dans mes paro- « les ». Oui, Idithun, garde tes voies, afin que tes paroles soient irréprochables : pèse bien ce que tu diras, examine, consulte la vérité intérieure ; et porte-la ensuite à l'auditeur du dehors. Tu cherches souvent à en agir ainsi dans le trouble des affaires, dans la préoccupation des esprits, alors que l'âme déjà si faible et sous le poids d'un corps qui se corrompt, veut écouter et veut parler, écouter à l'intérieur, parler au dehors ; et, dans son empressement à parler, elle néglige de s'instruire, et il lui arrive de dire ce qu'elle aurait dû taire. Le meilleur des remèdes en ce cas est le silence. Voilà un pécheur, un pécheur qui mérite ce nom plus particulièrement, homme orgueilleux et jaloux ; il entend parler Idithun

[1] Ps. LXXIX, 17. — [2] Id. CXVIII, 85.

[1] Ps. XXXVIII, 2. — [2] Jacques, III, 2.

il épie son langage, lui tend des piéges; et il est bien difficile que dans ses paroles il n'en trouve quelques-unes qui manquent de convenance. Il est auditeur sans pardon, et jaloux jusqu'à la calomnie. C'est pourquoi Idithun, qui le devance, avait résolu de se taire et commençait ainsi son cantique : « J'ai dit : Je « veillerai sur mes voies, afin de n'être point « répréhensible dans mes paroles ». Tant que je serai surpris par les médisants, ou du moins tenté, sinon surpris, « je veillerai sur mes voies, « pour ne point pécher en paroles ». Quoique bien au-dessus des terrestres plaisirs, quoique les frivoles affections des choses temporelles ne me touchent point; quoique je dédaigne ces choses d'ici-bas pour m'élever à un amour meilleur, il me suffit néanmoins de goûter devant Dieu le plaisir de comprendre la supériorité de mon amour; qu'est-il besoin de parler pour que l'on me censure, et d'ouvrir le champ aux médisances? « J'ai donc dit : Je « veillerai sur mes voies, afin de ne point « pécher dans mes paroles. J'ai mis une garde « à ma bouche ». Pourquoi ? Est-ce à cause des hommes pieux, des hommes qui aiment la parole de Dieu, des fidèles, des saints ? A Dieu ne plaise ! Ces hommes écoutent avec l'intention de louer ce qu'ils approuvent; et, quant à ce qu'ils désapprouvent, au milieu de bien des choses dont ils font l'éloge, ils aiment mieux le pardonner que l'envenimer par la calomnie. A l'égard desquels veux-tu donc veiller sur tes voies, afin de n'être pas répréhensible en paroles, et veux-tu mettre un frein à ta bouche? Ecoute la réponse : « Tandis « que le pécheur se tient devant moi ». Il ne se tient pas près de moi ; mais : « Il se tient à « l'encontre de moi ». Que puis-je dire enfin pour le satisfaire ? Je parle de choses spirituelles à un homme tout charnel, qui voit, qui entend au dehors, mais qui à l'intérieur est sourd et aveugle. Car l'homme animal ne comprend point ce qui est de l'esprit de Dieu [1]. Et s'il n'était charnel, s'emporterait-il à ces calomnies ? « Bienheureux celui qui parle à « une oreille qui écoute [2] », non à l'oreille du pécheur, qui se tient à l'encontre. Telle était cette multitude qui se dressait en frémissant devant celui « qui ressemblait à la brebis que « l'on mène à la boucherie, et qui n'ouvrait « point la bouche, non plus que l'agneau de- « vant celui qui le tond [3] ». Que dire en effet à des hommes orgueilleux, brouillons, calomniateurs, querelleurs, verbeux ? Que leur dire de saint, de pieux, comment leur parler de religion, ô toi qui les devances, quand le Sauveur dit à des hommes qui l'écoutaient volontiers, qui désiraient s'instruire, dont la bouche s'ouvrait à la vérité, qui la recevaient avidement : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, « mais vous ne pouvez les porter à présent [1] ? » Et l'Apôtre : « Je n'ai pu vous parler comme « à des hommes spirituels, mais comme à des « hommes charnels » : dont il ne faut point désespérer, mais qu'il faut nourrir. Car il ajoute : « Je vous ai donné du lait comme à de petits « enfants en Jésus-Christ, et non de la nour- « riture dont vous n'étiez pas capables ». Parlez donc au moins maintenant. « Maintenant « même, vous ne l'êtes pas encore [2] ». Ne t'empresse donc point d'écouter ce que tu ne comprends point, mais grandis afin de comprendre. C'est ce que nous disons aux petits enfants, qu'il nous faut nourrir du lait de la piété dans le giron de l'Eglise, et rendre capables de manger à la table du Seigneur. Que dire de semblable au pécheur qui se tient en face de moi, qui se croit ou feint d'être capable d'entendre ce qui est au-dessus de lui ? Si je lui parle et qu'il ne comprenne point, il croira que je suis en défaut, et non pas son intelligence. C'est donc en vue de ce pécheur qui se tient à l'encontre de moi, que « j'ai mis un frein à « ma bouche ».

4. Et qu'en est-il advenu ? « Je suis resté « muet, dans l'humiliation, et n'ai dit aucun « bien [3] ». Celui qui s'est avancé souffre de nouvelles difficultés, dans le degré qu'il occupe; il tâche de s'élever sur un autre, afin d'échapper à ces difficultés nouvelles. La crainte de pécher me fermait la bouche et m'imposait silence; je m'étais dit en effet : « Je veillerai sur mes voies, afin de ne point « pécher en paroles » ; et, quand la crainte du péché me ferme la bouche, voilà que « je « demeure muet, dans l'humiliation, sans « dire aucun bien ». D'où vient que je disais le bien, sinon parce que je l'entendais ? « Vous « ferez résonner à mon oreille la joie et l'allé- « gresse [4] », a dit David. Et l'ami de l'Epoux se tient près de lui, l'écoute, et tressaille d'entendre, non sa propre voix, mais celle de l'Epoux [5]. Afin de dire la vérité, il écoute le

[1] I Cor. II, 14. — [2] Eccl. XXV, 12. — [3] Isa. LIII, 7.

[1] Jean, XVI, 1, 2. — [2] I Cor. III, 1, 2. — [3] Ps. XXXVIII, 3. — [4] Id. L, 10. — [5] Jean, III, 29.

Seigneur. Ils parlent d'eux-mêmes ceux qui disent le mensonge[1]. Notre interlocuteur a donc éprouvé quelque chose de fâcheux, et dans son aveu il nous invite à y prendre garde et à ne point l'imiter. Car, disions-nous, la crainte excessive d'échapper une parole qui ne fût pas bien, lui a fait prendre la résolution de ne dire même aucun bien ; et cette résolution de se taire l'a empêché d'écouter. En effet, si tu as devancé les autres, tu es devant Dieu, écoutant de lui ce que tu dois dire aux hommes : entre Dieu qui est riche, et l'homme qui est pauvre, désirant entendre quelque chose, tu interviens, toi qui devances afin de pouvoir écouter d'une part, et parler d'autre part : si tu ne veux point parler, tu ne mérites point d'entendre ; tu méprises le pauvre et encours le mépris du riche. Tu as donc oublié que tu es le serviteur établi par Dieu sur toute sa famille pour donner la nourriture aux autres serviteurs[2] ? Pourquoi donc chercher à recevoir ce que tu es paresseux à donner ? Il est bien juste que le refus de dire ce que tu avais reçu t'empêche de recevoir ce que tu désirais. Tu désirais quelque chose, et déjà tu possédais : donne d'abord ce que tu as, afin de mériter ainsi de recevoir encore. Donc, après avoir mis un frein à ma bouche, et m'être imposé silence, parce qu'il me paraissait dangereux de parler, il m'est arrivé, dit l'interlocuteur, ce que je ne voulais point : « Je suis devenu sourd, humilié », non que je me sois humilié ; mais « j'ai été « humilié ». J'ai commencé à taire les meilleures choses, dans la crainte d'en dire de mauvaises ; et j'ai blâmé ma résolution. J'ai cessé de dire le bien. « Et ma douleur s'est « renouvelée ». Le silence avait été pour moi un soulagement dans cette douleur que m'avaient infligée mes calomniateurs et mes censeurs, ce que la calomnie m'avait fait souffrir s'apaisait ; mais depuis que je ne dis plus le bien, ma douleur s'est renouvelée. Taire ce que je devais dire m'est devenu plus douloureux que dire ce que je ne devais pas. « Ma douleur s'est renouvelée ».

5. « Un feu s'est embrasé dans ma médita- « tion[3] ». Mon cœur a été dans l'inquiétude. Je voyais les insensés et j'en séchais de dépit[4], et dans mon silence j'étais dévoré par le zèle de votre maison[5]. J'ai jeté les yeux sur le Seigneur qui me disait : « Méchant et pares- « seux serviteur, si tu donnais mon argent « aux banquiers, à mon retour je le retirerais « avec usure ». Et que le Seigneur détourne de ses ministres cette malédiction : « Jetez « dans les ténèbres extérieures », pieds et poings liés, ce serviteur sinon dissipateur, du moins négligent à faire valoir[1]. Mais, si l'on condamne ainsi le paresseux qui a conservé l'argent du maître, que sera-ce de ceux qui l'ont dissipé dans la débauche ? « Un feu s'est « embrasé dans ma méditation ». Placé dans cette alternative de parler ou de se taire, en face d'auditeurs dont les uns cherchaient à le calomnier, les autres à s'instruire ; sujet d'opprobre pour ceux qui sont dans l'abondance, de mépris pour les orgueilleux[2], et considérant combien sont heureux ceux qui ont faim et soif de la justice[3], n'ayant de toutes parts que fatigue et qu'affliction ; craignant de jeter des perles devant les pourceaux, craignant aussi de ne point donner la nourriture aux vrais serviteurs ; dans cette angoisse il cherche un état plus avantageux que ce ministère qui offre à l'homme tant de labeurs et de dangers ; il soupire après cette fin où l'homme n'aura rien de pareil à souffrir, après cette fin, dis-je, où le Seigneur dira à son fidèle serviteur : « Entre dans la joie de ton « Seigneur[4] : J'ai parlé, dit-il, en mon lan- « gage[5] ». Donc, au milieu de ces angoisses, de ces dangers, de ces difficultés, parce que le bonheur que vous fait goûter la loi de Dieu n'empêche pas que la charité de plusieurs se refroidisse[6] ; au milieu de toutes ces peines, « j'ai parlé », dit le prophète, « en mon lan- « gage ». A qui ? Non point à un auditeur que je veux instruire, mais à celui que je veux pour maître, et qui m'exaucera. « J'ai parlé « dans mon langage », à celui qui me dit intérieurement tout ce que j'entends de bon et de vrai. Qu'as-tu dit ? « Seigneur, faites-moi « connaître ma fin ». J'ai déjà devancé bien des objets, je suis arrivé à d'autres, et ceux auxquels je suis arrivé sont meilleurs que ceux que j'ai devancés ; mais il m'en reste beaucoup à dépasser encore. Nous ne demeurerons point toujours en ces lieux où nous devons subir la tentation, les scandales, les auditeurs et les calomniateurs. « Faites- « moi donc connaître ma fin » : cette fin qui

[1] Jean, VIII, 44. — [2] Matt. XXIV, 45. — [3] Ps. XXXVIII, 3. — [4] Id. CXVIII, 158. — [5] Id. LXVIII, 8.

[1] Matt. XXV, 26, 27, 30. — [2] Ps. CXXII, 4. — [3] Matt. V, 6. — [4] Id. XXV, 21. — [5] Ps. XXXVIII, 5. — [6] Matt. XXIV, 12.

me manque, et non la course que j'ai déjà faite.

6. Il appelle fin ce but que l'Apôtre dans sa course ne perdait pas de vue, alors qu'il confessait son imperfection, envisageant en lui-même quelque chose, et cherchant autre chose ailleurs. Car il dit : « Non pas que j'aie « atteint mon but ou que je sois parfait, mes « frères ; je ne crois pas avoir atteint mon « but[1] ». Et de peur que tu n'en viennes à dire : Si l'Apôtre ne l'a pas atteint, l'atteindrai-je, moi ? si l'Apôtre n'est point parfait, comment arriver à la perfection ? vois ce qu'il fait, écoute ce qu'il dit. Que faites-vous donc, ô Apôtre ? Vous n'avez pas atteint votre but, vous n'êtes point parfait ? Que faites-vous donc ? A quoi m'engagez-vous ? Quel modèle me proposez-vous à suivre ou à imiter ? « Tout ce que je sais, c'est qu'oubliant ce qui « est derrière moi, et m'avançant vers ce qui « est devant moi, je tends à cette palme de la « vocation de Dieu en Jésus-Christ[2] » ; je tends à cette palme, dit l'Apôtre, je n'y suis pas encore arrivé, je ne l'ai point encore saisie. Ne retombons pas au point d'où nous nous sommes élancés, ne demeurons pas où déjà nous sommes arrivés. Courons, efforçons-nous, nous sommes dans la voie : sois moins en sûreté pour ce que tu as déjà dépassé, que soucieux pour le but où tu n'es pas encore parvenu. « Tout ce qui est en arrière », dit l'Apôtre, « je l'oublie pour m'élancer en « avant, je m'efforce d'arriver à cette palme « de la vocation suprême de Dieu en Jésus-Christ ». C'est lui qui est ma fin. Il est une chose, dit l'Apôtre, et ce point unique le voici : « Seigneur, montrez-nous le Père, et « cela nous suffit[3] ». C'est là ce qui faisait dire au Psalmiste : « J'ai fait une seule de- « mande au Seigneur, je la revendiquerai. « Le voilà qui oublie ce qui est en arrière, « pour se jeter dans l'avenir. J'ai fait une de- « mande au Seigneur, et je la renouvellerai, « c'est d'habiter dans la maison du Seigneur « tous les jours de ma vie ». Pourquoi ? « Afin « de contempler la beauté du Seigneur[4] ? » C'est là que je me réjouirai avec le compagnon de mon bonheur, sans craindre un adversaire : quiconque voudra contempler avec moi sera pour moi un ami et non un calomniateur jaloux. C'est là ce que désirait Idithun ; il voulait le savoir dès cette vie, afin de comprendre ce qui lui manquait, et ressentir moins de joie de ce qu'il avait acquis, que de désirs pour ce qu'il devait acquérir encore ; de ne point s'arrêter en chemin après avoir franchi quelques degrés, mais de s'élancer par de brûlants désirs vers les régions éternelles ; jusqu'à ce qu'enfin, après avoir franchi quelques degrés, il parvînt à les franchir tous, et qu'au lieu de ces quelques gouttes de rosée que laisse tomber sur lui la nuée des saintes Ecritures, il vînt comme un cerf à la source d'eau vive[1], qu'il vît la lumière dans la lumière[2], et se dérobât, dans la face de Dieu, au trouble des hommes[3]. C'est là qu'il dira : Il est bon d'être ici, je ne veux rien de plus, j'aime tous ceux qui se trouvent ici, je n'y crains personne. C'est là le bon, le saint désir. Soyez heureux avec nous, vous qui le ressentez, et priez pour qu'il persévère dans notre cœur, et que les scandales ne nous découragent point. Car voilà ce que nous autres demandons pour vous. Eh ! ne croyez pas que nous soyons dignes de prier pour vous, et vous indignes de le faire pour nous. L'Apôtre se recommandait aux auditeurs auxquels il prêchait la parole de Dieu[4]. Priez donc pour nous, mes frères, afin que nous voyions ce qu'il faut voir, et que nous disions convenablement ce qu'il faut dire. Du reste, ce désir, je le sais, se trouve chez bien peu, et il n'y a pour me bien comprendre que ceux qui ont goûté les choses que je dis. Toutefois nous parlons pour tous, et pour ceux qui ont ce désir et pour ceux qui ne l'ont point encore ; pour ceux qui l'ont, afin qu'ils soupirent avec nous vers le ciel ; pour ceux qui ne l'ont pas, afin qu'ils secouent leur paresse, qu'ils franchissent les degrés d'ici-bas, qu'ils arrivent enfin aux délices de la loi du Seigneur, sans demeurer dans les plaisirs des méchants. Il en est beaucoup, en effet, qui ont beaucoup à raconter, beaucoup à s'applaudir ; l'injuste vante ses injustices. On trouve à la vérité quelques plaisirs dans l'iniquité, mais non comme ceux de votre loi[5], ô mon Dieu. Qu'ils parlent donc avec nous, ceux qui croient que nous parlons à Dieu comme David. C'est là une affaire tout intérieure, on n'en peut rien dire par les paroles. Mais que celui qui s'en occupe, croie qu'un autre s'en occupe aussi. Qu'il ne s'ima-

[1] Phil. III, 12, 13.— [2] Id. 14.— [3] Jean, XIV, 9.— [4] Ps. XXVI,

[1] Ps. XLI, 2.— [2] Id. XXXV, 10.— [3] Id. XXX, 21.— [4] Coloss. IV, 3. — [5] Ps. CXVIII, 15.

gine pas être le seul pour recevoir ce qui vient de Dieu. Que par leur bouche Idithun dise aussi : « Seigneur, faites-moi connaître ma « fin ».

7. « Et quel est le nombre de mes jours [1] ? » Je cherche ce nombre de jours qui est. Je puis dire et même comprendre un nombre sans nombre, comme il y a des années sans années. Dire années en effet, c'est comme dire un nombre ; et toutefois : « Vous êtes le même, « Seigneur, et vos années ne finiront point [2] ». Faites-moi donc connaître le nombre de mes années, mais le nombre qui subsiste. Quoi donc ? Est-ce que le nombre des années où tu es arrivé n'est pas un nombre ? Assurément c'est un nombre ; et, à le bien considérer, il n'en est point : si je m'y arrête, il paraît être, il n'en est point si je le dépasse : si je m'en dégage pour contempler les choses éternelles, si je compare les choses qui passent avec celles qui demeurent, je vois ce qui est vrai ; mais qu'y a-t-il plus que nos jours pour avoir plus d'apparence que de réalité ? Dirai-je que mes jours sont bien des jours ? Oui, ces jours, les appellerai-je des jours ; et donnerai-je témérairement un si grand nom à ce qui s'écoule avec tant de rapidité ? Je ne suis pas néanmoins si près du néant que j'oublie celui qui a dit : Je suis celui qui suis [3]. Y a-t-il donc un nombre pour les jours ? Oui, il en est un qui est sans fin. Quant à ceux d'à présent, je répondrai qu'il y a quelque chose, si je retiens assez du jour où tu m'interroges pour dire qu'il existe, ou bien toi-même qui m'interroges, retiens le moment où tu parles. Peux-tu le retenir ? Si tu as retenu celui d'hier, tu retiens celui d'aujourd'hui. Mais le jour d'hier, me diras-tu, je ne puis le retenir, il est écoulé : je retiens celui d'aujourd'hui, qui est avec moi. N'en as-tu pas déjà perdu ce qui s'est écoulé depuis l'aube? Car n'a-t-il pas commencé à la première heure ? Montre-moi la première heure de ce jour ; montre-moi même la seconde. Elle s'est envolée, me diras-tu, mais je vous montrerai la troisième, c'est peut-être à celle-là que nous en sommes. Donc nous parlons de jours, et d'un troisième jour ; et si tu me donnes une troisième, ce sera une troisième heure, non un troisième jour. Je ne te l'accorderai même pas, pour peu que tu t'élèves avec moi au-dessus des choses terrestres. Montre-moi en effet cette troisième heure, cette heure dans laquelle tu es actuellement. Car si une partie déjà s'en est écoulée, il en reste une autre partie ; tu ne saurais me donner ce qui est écoulé, puisqu'il n'existe plus, ni ce qui en reste, puisqu'il n'est pas encore. Que me donneras-tu donc de cette heure qui s'écoule actuellement ? M'en donneras-tu suffisamment pour hasarder ce seul mot : elle est? Mais ce mot Est [1] n'a qu'une syllabe, n'est que d'un instant, et cette syllabe a trois lettres ; or, en la prononçant, tu n'arrives pas du coup à la seconde lettre, que tu n'aies fini la première ; et la troisième ne résonne qu'après la seconde. Que me donneras-tu donc dans cette unique syllabe ? Et tu retiens des jours, toi qui ne saurais retenir une seule syllabe ? Nos instants s'envolent et emportent tout, le torrent du monde s'enfuit : « Ce torrent auquel a bu « pour nous dans son chemin celui qui a « élevé la tête [2] ». Ces jours donc ne sont plus : ils s'en vont presque avant d'arriver ; et quand ils sont arrivés, ils ne peuvent subsister ; ils se touchent, ils se suivent, mais ne se maintiennent point. On ne retranche rien au passé : on attend un avenir qui doit passer ; on ne l'a point qu'il n'arrive, et quand il arrive on ne le retient point. « Faites-moi connaître « le nombre de mes jours », non point ce nombre qui ne subsiste pas, ou plutôt ce qui est étrange et me jette dans un trouble plus dangereux, ce qui est tout à la fois et qui n'est pas ; car nous ne pouvons pas dire d'une chose qu'elle est, quand elle ne subsiste point, ni que ce qui vient et passe ne soit aucunement. Je cherche l'Etre simple, l'Etre véritable, je veux l'Etre purement, cet Etre qui est dans la Jérusalem épouse de mon Dieu, où il n'y a plus ni mort, ni défaillance, ni jour qui passe, mais un jour qui demeure, qui n'a point eu d'hier, qui n'est point refoulé par le lendemain. C'est là, Seigneur, « ce nombre de mes « jours, qui subsiste, que je demande à con- « naître ».

8. « Afin que je sache ce qui me fait dé- « faut [3] ». Car c'est là ce qui me manque pendant que je travaille ici-bas ; et tant que cela me fera défaut, je ne me dis point parfait ; et tant que je ne le reçois point, je répète : « Non que j'aie atteint déjà ou que je sois

[1] Ps. XXXVIII, 5. — [2] Id. CI, 28. — [3] Exod. III, 14.

[1] Dans la prononciation latine, on fait sentir chacune des trois lettres, et c'est de cette prononciation qu'argumente le saint Docteur. — [2] Ps. CIX, 7. — [3] Id. XXXVIII, 5.

« parfait, mais je poursuis cette palme du « suprême appel de Dieu[1] », tel sera le prix de ma course. Cette course doit aboutir à une certaine demeure, et cette demeure sera la patrie qui ne connaît ni l'exil, ni la sédition, ni l'épreuve. Donc, « faites-moi connaître, « Seigneur, le nombre de mes jours, qui subsiste, afin que je sache ce qui me fait défaut »; parce que je n'y suis point encore parvenu; afin que je ne m'enorgueillisse point de ce que j'ai déjà, et que je sois trouvé en Dieu ayant une justice, mais non celle qui vient de moi. En comparant ce qui est en moi avec tout ce qui n'y est point de la même manière, en voyant qu'il me manque bien plus que je n'ai, je serai plutôt humilié de ce qui me fait défaut, qu'enorgueilli de ce que je trouverai en moi. Ceux, en effet, qui croient avoir quelque chose, pendant qu'ils sont en cette vie, se privent par cet orgueil de ce qui leur manque : parce qu'ils regardent comme grand ce qui est de la terre. « Si quelqu'un s'imagine « être quelque chose, il se trompe lui-même, « puisqu'il n'est rien[2] ». Ils ne se grandissent pas pour cela. L'enflure, l'orgueil imite la grandeur, mais il n'a rien de solide.

9. Notre interlocuteur, qui devance les autres, roule en son âme quelque dessein que peut seul comprendre Celui qui a les mêmes pensées; comme si Dieu, exauçant sa prière, lui eût fait connaître sa fin, et fait comprendre le nombre de ses jours, non de ceux qui passent, mais de ceux qui demeurent; le voilà qui considère ce qu'il a dépassé, qui le compare avec ce qu'il connaît de l'éternité, et comme si on lui demandait : Pourquoi désirer de connaître le nombre de tes jours, qui subsiste? Que penses-tu des jours présents? Du lieu où il s'est élevé, il regarde ce qui est ici-bas et s'écrie : « Voilà que mes jours ont vieilli[3] ! » Dès lors que ceux-là vieillissent, j'en veux de nouveaux, de ceux qui ne vieillissent jamais, afin que je puisse dire : « Ce qui était vieux est passé, « tout est devenu nouveau[4] ! » Aujourd'hui en espérance, bientôt en réalité. Bien que nous soyons renouvelés par la foi et l'espérance, combien nous faisons d'œuvres du vieil homme! Car nous ne sommes pas tellement revêtus du Christ qu'il ne nous reste plus rien d'Adam. Voyez Adam vieillir et le Christ se renouveler en nous : « Quoique l'homme « extérieur se détruise en nous », dit l'Apôtre, « l'homme intérieur se renouvelle de jour en « jour[1] ». Donc nous ne sommes point à demeure, ni pour le péché, ni pour la mortalité, ni pour le temps qui s'enfuit, ni pour les gémissements, le travail et les sueurs, ni pour ces âges qui se succèdent, nous passons insensiblement de l'enfance à la vieillesse, et en face de tout cela voyons ici le vieil homme, les vieux jours, le vieux cantique, le vieux Testament : mais considérons l'homme intérieur, et au lieu de ce qui change, voyons ce qu'il faut renouveler, nous trouverons alors l'homme nouveau, le jour nouveau, le nouveau cantique, le nouveau Testament : attachons-nous à ce qui est nouveau, de manière à ne point craindre ce qui a vieilli. Donc, en notre course en cette vie, nous passons de ce qui a vieilli à ce qui est nouveau; et ce passage s'effectue pendant que l'homme extérieur se détériore, que l'homme intérieur se renouvelle; jusqu'à ce que le corps qui se corrompt extérieurement, payant tribut à la nature, arrive à la mort et se renouvelle dans la résurrection. C'est alors que se renouvellera en réalité ce qui se fait ici-bas en espérance. Tu fais donc une œuvre, maintenant, en te dépouillant de ce qui a vieilli pour courir à ce qui est nouveau. Mais Idithun, courant à ce qui est nouveau, et s'élançant vers ce qui était devant lui, s'écriait : « Seigneur, faites-« moi connaître ma fin et le nombre de mes « jours, qui subsiste réellement, afin que je « sache ce qui me fait défaut ». Il traîne après lui le vieil Adam, et se hâte d'arriver au Christ. « Voilà », dit-il, « que mes jours ont « vieilli ». Ces jours qui me viennent d'Adam, vous les faites vieux; ils vieillissent chaque jour, ils vieillissent au point de finir entièrement. « Et tout mon être sera devant vous « comme rien ». Oui, devant vous, Seigneur, tout mon être sera comme le néant, devant vous qui voyez tout cela; et moi, si je le vois, ce n'est que devant vous, et non devant les hommes. Que dirai-je? Quelles paroles employer pour montrer que mon être n'est rien en comparaison de Celui qui est? Mais c'est à l'intérieur que cela se dit, comme c'est à l'intérieur que cela se fait sentir. C'est « devant « vous », Seigneur, c'est-à-dire où se fixent vos yeux et non les yeux des hommes. Mais

[1] Philip. III, 12-14. — [2] Gal. VI, 3. — [3] Ps. XXXVIII, 6. — [4] II Cor. V, 17.

[1] II Cor. IV, 16.

que voient vos yeux? « Que mon être n'est « rien devant vous ».

10. « En vérité, tout homme vivant sur la « terre n'est que vanité [1] ». « En vérité », dit le Prophète, de quoi parlait-il alors? Voilà que j'ai passé en revue tout ce qui est périssable, j'ai méprisé tout ce qui est ignoble, j'ai foulé aux pieds ce qui est terrestre, je me suis élevé jusqu'aux délices de la loi du Seigneur, j'ai supputé avec hésitation le nombre des jours du Seigneur, j'ai désiré cette fin qui n'a point de fin, j'ai demandé pour mes jours un nombre qui subsiste, parce que le nombre des jours d'ici-bas n'est rien en vérité ; me voilà donc aujourd'hui, élevant mes désirs bien au-dessus de tout cela, si j'aspire après les choses qui demeurent : « En vérité », quel que soit mon état ici-bas, tant que je suis en ce monde, tant que je porte une chair mortelle, tant que la vie de l'homme sur la terre est une épreuve [2], tant que je gémis au milieu des scandales, tant que moi qui suis debout, j'ai à craindre la chute, tant que je suis dans l'incertitude et de mes maux et de mes liens, « tout n'est que « vanité chez l'homme qui vit ici-bas ». « Tout « homme », dis-je, et l'homme en retard, et l'homme qui devance les autres, et Idithun lui-même, est tributaire de la vanité : car vanité des vanités, tout est vanité ; qu'a de plus l'homme de tout le labeur qui le consume sous le soleil [3] ? Mais Idithun est-il donc sous le soleil encore? D'une part, il est sous le soleil, d'autre part, il est bien supérieur au soleil. Il est sous le soleil alors qu'il veille, qu'il dort, qu'il mange, qu'il boit, qu'il a faim, qu'il a soif, qu'il a de la vigueur, qu'il ressent la fatigue, qu'il redevient enfant, qu'il rajeunit, qu'il vieillit, qu'il est dans l'incertitude au sujet de ses désirs et de ses craintes; en tout cela Idithun est sous le soleil, bien qu'il devance les autres. En quoi donc les devance-t-il? Par ce désir : « Seigneur, faites-« moi connaître ma fin [4] ». C'est là un désir supérieur, qui domine tout ce qui est sous le soleil. Les choses visibles sont sous le soleil : mais tout ce qui est invisible n'est pas sous le soleil. La foi ne se voit point, l'espérance ne se voit point, la charité ne se voit point, la bonté ne se voit point ; enfin on ne voit point cette crainte chaste qui demeure dans les siècles des siècles [5]. Idithun trouvant en cela sa joie et sa consolation, et s'élançant au-delà du soleil, parce que sa conversation est dans le ciel, gémit de tout ce qu'il a sous le soleil ; il méprise tout cela et s'en afflige, et aspire avec amour à tout ce qui est du ciel. Il a parlé des choses d'en haut, laissons-le parler des choses d'en bas. Vous avez entendu ce qu'il faut désirer, écoutez ce qui est à mépriser. « En vérité, tout homme vivant est vanité ».

11. « Quoique l'homme passe dans l'i-« mage [1] ». Dans quelle image, sinon de celui qui a dit : « Faisons l'homme à notre image et « à notre ressemblance [2] ? » « Quoique l'homme « passe dans l'image ». Il dit ici « quoique », parce que cette image est quelque chose de grand. Et après ce « quoique » vient un « cepen-« dant »; et de la sorte « quoique » marquera ce qui est au-delà du soleil, et « cependant » désignera ce qui est sous le soleil ; l'un a rapport à la vérité, l'autre à la vanité. « Quoique « l'homme passe dans l'image, toutefois un « rien le trouble ». Ecoute son trouble et vois si ce n'est pas une futilité, afin de la fouler aux pieds, de la laisser en arrière, et de te réfugier dans les cieux, où il n'y a plus de vanité. Quelle est cette vanité ? « L'homme « amasse des trésors et ne sait pour qui ». O folie de la vanité ! « Bienheureux celui qui a « mis son espérance dans son Dieu, qui ne « s'est point arrêté aux vanités et aux folies « du mensonge [3] ». O avare, tu prends mes paroles pour du délire; mon langage à tes yeux ressemble aux contes de vieilles femmes. Car toi, dans les profondeurs de ton esprit, dans ta rare prudence, tu imagines chaque jour des moyens d'acquérir de l'argent par le négoce, par l'agriculture, souvent peut-être par l'éloquence, par la jurisprudence, par la milice, et même par l'usure. En homme judicieux, tu n'omets rien, absolument rien, pour entasser argent sur argent et le resserrer avec soin dans l'ombre. Tu sais voler un homme et éviter le voleur ; tu crains pour toi ce que tu fais aux autres, et ce que l'on te fait ne te corrige pas. Mais on ne te fait rien, j'y consens ; tu es un homme prudent ; non-seulement tu sais amasser, mais tu sais conserver : tu sais où il faut placer, à qui tu dois prêter, afin de ne rien perdre de ce que tu as amassé. J'interroge donc ton cœur, je fais appel à ta prudence : voilà que tu as amassé, et que tu as si bien

[1] Ps. XXXVIII, 6. — [2] Job, VII, 1. — [3] Eccle. I, 2, 3. — [4] Ps. XXXVIII, 5. — [5] Id. XVIII, 10.

[1] Ps. XXXVIII, 7. — [2] Gen. I, 26. — [3] Ps. XXXIX, 5.

conservé que tu n'as rien perdu ; mais, dis-moi, pour qui conserves-tu ? Je ne veux point discuter avec toi, je ne rappelle rien, je n'exagère aucunement le mal que peut causer la vanité de ton avarice ; je n'en propose qu'un seul, je ne discuterai que ce point, dont la lecture du Psaume nous offre l'occasion. Tu amasses donc, tu thésaurises ; je ne te dirai point : Lorsque tu amasses, ne peut-on pas ramasser à tes dépens ? Je ne dirai point : Quand tu veux ravir ta proie, n'es-tu pas la proie d'un autre ? Je parlerai plus clairement ; car, aveuglé par ton avarice, tu n'as ni entendu ni compris ; je ne dirai donc pas : Prends garde qu'en faisant ta proie d'un plus faible, tu ne deviennes la proie d'un plus fort. Car tu ne sais pas que tu es dans la mer, et tu ne vois pas que les gros poissons dévorent les plus petits. Je passe donc tout cela sous silence ; je ne parle point des difficultés, des dangers que l'on rencontre en amassant de l'argent, de ce que souffrent ceux qui amassent, des périls qui les environnent, de la mort qui les menace presque partout, je passe tout cela sous silence. Tu amasses donc sans aucune résistance, tu conserves, sans qu'on te prenne rien : réveille ton cœur et cette rare prudence qui me tourne en dérision, qui ne voit que folie dans mes paroles ; et dis-moi : Tu thésaurises, et pour qui ces richesses ? Je vois bien ce que tu voudrais me répondre, comme si la réponse que tu veux me faire avait échappé au Psalmiste ; tu me diras : Je conserve pour mes enfants. C'est la réponse du dévouement qui sert d'excuse à l'iniquité : je conserve, dis-tu, pour mes enfants. Oui, c'est pour tes enfants ; mais Idithun l'ignorait-il ? Il le savait fort bien, mais il comptait cela parmi les jours anciens, et n'y opposait que le mépris, parce qu'il courait vers les jours nouveaux.

12. Car enfin je vais te mettre en cause avec tes enfants. Tu passeras, et tu amasses pour ceux qui passeront, ou plutôt, tu passes, et ils passent aussi. Car j'ai dit : Tu passeras, comme si maintenant tu étais stable. Aujourd'hui même, depuis le commencement de mon discours jusqu'à présent, sais-tu que nous avons vieilli ? Tu ne remarques pas l'insensible accroissement de tes cheveux ; et maintenant que tu es debout ici, occupé de quelque affaire, lorsque tu parles, les cheveux croissent sur ta tête : car ce n'est pas un accroissement subit qui t'a fait chercher le perruquier. Le temps s'écoule donc toujours avec rapidité, soit qu'on s'en aperçoive, soit qu'on n'y prenne pas garde, soit qu'on s'occupe malencontreusement d'autre chose. Tu passes donc, et tu conserves pour ton fils qui passe. Je te demanderai tout d'abord : Es-tu bien assuré qu'il possédera ce que tu lui as gardé ? S'il n'est point encore né, es-tu certain qu'il naîtra ? Tu conserves donc pour tes enfants, et tu ne sais ni s'ils naîtront, ni s'ils posséderont : et tu ne mets pas ton argent où tu devrais le mettre. Car ton Seigneur ne donnerait pas à son serviteur le conseil de perdre son argent. Tu es le riche serviteur d'un père de famille de distinction. C'est lui qui t'a donné ce que tu aimes, ce que tu possèdes, et il ne veut point que tu perdes ce qu'il te donne, lui qui doit se donner à toi. Mais, dis-je, il ne veut pas même que tu perdes ce qu'il t'a donné pour un temps. Tu as de grands biens, des biens en abondance, qui dépassent de beaucoup tes nécessités : c'est là un superflu ; même en ce cas, je ne veux pas que tu en perdes quelque peu, dit le Seigneur ton Dieu. Et que ferai-je ? Change-les de place, celle où tu les a mis n'est pas sûre. Assurément tu veux être l'esclave de ton avarice : mais vois que mon conseil peut bien être d'accord avec cette avarice même. Tu veux en effet posséder ce que tu as, et non le perdre : je te montre le lieu où tu dois le placer. N'amasse point sur la terre, où tu ne sais pour qui tu amasses des richesses, ni quel usage ensuite en fera celui qui les possédera, et en sera le maître. Peut-être est-ce un homme ruiné qui les possédera, et qui ne pourra tenir ce que tu lui auras laissé. Peut-être les perdras-tu avant l'arrivée de celui pour qui tu les conserves. Contre toute sollicitude, voici le conseil que je te donne : « Amassez-vous des trésors dans le ciel[1] ». Si tu voulais conserver des richesses ici-bas, tu chercherais quelque coin dans ton grenier ; peut-être dans ta maison craindrais-tu tes domestiques, et confierais-tu ton trésor à quelque banquier : car chez lui un accident n'est pas facile, on n'y redoute point le voleur, tout y est bien gardé. Pourquoi ces pensées dans ton âme, sinon parce que tu n'as pas de meilleur endroit pour conserver tes richesses ? Mais si je t'en indiquais un autre ? Je te dirai donc : Ne va pas

[1] Matt. VI, 20.

confier ton argent à ce banquier peu solvable, mais il en est un plus sûr, donne-le-lui : il a de vastes greniers où tes richesses ne se peuvent détériorer ; il est plus riche que tous les riches. Mais, me répondras-tu, comment oser m'adresser à un tel homme ? Et si lui-même t'y engage ? Eh bien ! reconnais-le enfin ; il n'est pas seulement un père de famille, mais il est encore ton maître. Je ne veux pas, dit-il, ô mon serviteur, que tu perdes ton argent, mais voici où tu dois le placer : pourquoi le mettre où tu pourrais le perdre, et si tu ne l'y perds, où tu ne peux toi-même demeurer toujours ? Il est un autre lieu où je dois t'appeler ; que ton bien t'y précède ; ne crains pas de le perdre. C'est moi qui te l'ai donné, c'est moi qui en serai le gardien. Voilà ce que te dit ton Seigneur : interroge ta foi, et vois si tu veux croire en lui. Tu me diras peut-être : Je regarde comme perdu ce que je ne vois pas ; c'est ici que je veux voir tout cela. Mais en voulant le voir ici-bas, d'abord tu ne l'y verras point, et tu n'auras rien là-haut. Tu as dans la terre je ne sais quels trésors cachés, et en marchant tu ne les portes pas avec toi. Tu viens entendre un sermon, pour amasser des richesses intérieures, et tu t'occupes des extérieures ; les as-tu donc apportées ici avec toi ? Tu ne les vois pas même à présent. Tu crois les avoir chez toi, parce que tu sais que tu les y a déposées ; sais-tu si tu ne les as pas perdues ? Combien sont rentrés chez eux sans y retrouver ce qu'ils y avaient laissé ! Voilà peut-être que la crainte saisit les cœurs des avares, et parce que j'ai dit que beaucoup n'avaient souvent point retrouvé en rentrant chez eux ce qu'ils y avaient laissé, chacun s'est dit dans son âme : A Dieu ne plaise ! ô Evêque, souhaitez-nous mieux, priez pour nous ; Dieu nous en garde ; à Dieu ne plaise qu'il en soit ainsi ; je crois que Dieu me fera trouver chez moi ce que j'y ai laissé. Tu crois en Dieu, dis-tu, mais ne crois-tu pas aussi à Dieu ? Je crois, en Jésus-Christ, que je retrouverai en sûreté chez moi ce que j'y ai laissé, que nul n'en approchera, que nul ne l'enlèvera. Tu veux avoir dans ta foi en Jésus-Christ une garantie contre les pertes de ta maison ; mais cette foi au Christ sera une garantie plus sûre encore, si tu mets tes richesses où il te conseille. Auras-tu donc de la confiance en ton serviteur et des doutes pour ton maître, de la confiance pour ta demeure, des doutes pour le ciel ? Mais, diras-tu, comment placer mon argent dans le ciel ? Je t'ai donné ce conseil, place-le où je te dis. Comment arrivera-t-il au ciel, je ne veux point que tu le saches. Place-le entre les mains des pauvres, donne-le aux indigents, que t'importe la manière dont il parvienne au ciel ? Moi qui le reçois, ne saurai-je pas l'y envoyer ? As-tu donc oublié cette parole : « Ce « que vous avez fait au moindre des miens, « c'est à moi que vous l'avez fait [1] ? » Voilà quelqu'un de tes amis qui a des souterrains, des citernes ; et quand tu cherches des vaisseaux pour y conserver des liquides, soit du vin, soit de l'huile, et remiser ainsi tes récoltes pour les conserver, s'il venait te dire : Je te les conserverai ; mais s'il avait des canaux dérobés, des conduits, par lesquels s'épancherait secrètement ce que tu verserais à découvert, et qu'au moment où il dit : Verse là ce que tu as, tu visses bien que tel n'est pas l'endroit où tu croyais verser, tu hésiterais alors d'épancher tes liquides. Mais lui qui connaît les secrètes ouvertures qu'il a ménagées dans ses citernes, ne te dirait-il pas : Verse sans crainte, cela passera dans la citerne ; tu ne vois pas comment, mais compte sur moi qui ai fait ces routes ? Or, celui qui a fait toutes choses, nous a fait à tous des demeures : il veut que nous y fassions passer nos richesses, de peur que nous ne les perdions en terre. Mais quand tu les auras conservées sur cette terre, dis-moi, pour qui les amasses-tu ? Tu as des enfants ; comptes-en un de plus et donne une part au Christ. « Il thésaurise et ne sait pour qui sont ses « trésors, il se trouble en vain ».

13. « Et maintenant ». Puisqu'il en est ainsi, s'écrie Idithun, qui considère certaines vanités, qui aperçoit certaines vérités, qui se trouve placé entre ce qui est au-dessus de lui et ce qui est au dessous ; car il a au-dessous de lui ce qu'il a devancé, et au dessus les objets où tendent ses efforts. « Et maintenant », s'écrie-t-il, que j'ai beaucoup laissé, que j'ai foulé aux pieds tant d'objets, que les choses du temps ne sont rien pour moi, je ne suis point encore parfait, je n'ai rien reçu encore. « C'est par l'espérance, en effet, que nous « sommes sauvés. Or, l'espérance que l'on « voit n'est plus l'espérance ; car, comment « espérer ce que l'on voit ? Mais si nous espé-

[1] Matt. xxv, 40.

« rons ce que nous ne voyons pas, nous l'at« tendons par la patience [1] ». Et maintenant quelle peut donc être mon espérance? « N'est-ce « point le Seigneur ? » Celui-là est mon attente, qui m'a donné tous les biens que je méprise ; et lui, qui est au-dessus de tout, doit se donner à moi, lui par qui tout a été fait, qui m'a fait parmi tant de merveilles, c'est le Seigneur qui est mon attente. Vous voyez Idithun, mes frères, vous voyez comme il espère. Que nul homme ici-bas ne se dise donc parfait ; le croire, ce serait de l'erreur, de l'illusion, de la séduction : nul ne peut être parfait en cette vie. De quoi lui servirait cette pensée qui lui ferait perdre l'humilité? « Et maintenant, quelle est mon espérance, « sinon le Seigneur ? » Quand il sera venu, on ne l'attendra plus ; alors viendra la perfection. Quelque progrès qu'ait fait Idithun, il attend toujours. « Tout mon être est tou« jours sous vos yeux ». Idithun s'élance, il marche vers Dieu, il commence à être quelque peu. « Toute ma substance est devant « vous ». Mais cette substance est aussi devant les hommes. Tu as de l'or, tu as de l'argent, des esclaves, des terres, des arbres, des troupeaux, des serviteurs ; tout cela peut être vu des hommes ; mais il y a une substance qui est toujours devant toi : « Et ma substance est « toujours sous vos yeux ».

14. « Délivrez-moi de toutes mes iniqui« tés [2] ». Il est vrai que j'ai dépassé beaucoup de choses, que j'en ai beaucoup foulé aux pieds. « Mais dire que nous n'avons plus de « péchés, c'est nous tromper nous-mêmes et « n'avoir pas en nous la vérité [3] ». J'ai surpassé bien des choses, et néanmoins je frappe ma poitrine, en disant : « Remettez-nous nos « dettes, comme nous remettons à ceux qui « nous doivent [4] ». C'est donc vous, Seigneur, qui êtes mon espérance, vous qui êtes ma fin. « Car le Christ est la fin de la loi pour « justifier ceux qui croient [5] ». Délivrez-moi donc de ces fautes que j'ai laissées en arrière, afin que je n'y retombe plus, mais absolument de toutes celles qui me font dire en frappant ma poitrine : « Remettez-nous nos « dettes ». « Délivrez-moi de toutes mes ini« quités », parce que je sens et tiens pour vraie cette parole de l'Apôtre : « Quelle que soit « notre perfection, soyons dans ce sentiment ».

[1] Rom. VIII, 24, 25. — [2] Ps. XXXVIII, 9. — [3] I Jean, I, 8.— [4] Matt. VI, 12. — [5] Rom. X, 4.

Après avoir dit qu'il n'était point encore parfait, il ajoute aussitôt : « Quelle que soit notre « perfection, soyons dans ce sentiment ». Qu'est-ce à dire : « Quelle que soit notre perfec« tion ? » Déjà, Paul, vous aviez dit : « Non « que j'aie atteint mon but où que je sois par« fait ». Suivons l'ordre des paroles : « Tout ce « que je sais, c'est que, oubliant ce qui est der« rière moi, et m'avançant vers ce qui est « devant moi, je m'efforce d'atteindre le but « et de cueillir la palme à laquelle Dieu m'ap« pelle d'en haut par Jésus-Christ [1] ». Il n'est donc point encore parfait, puisqu'il poursuit cette palme de la suprême vocation de Dieu, qu'il n'a pas encore cueillie, qu'il n'a pas encore atteinte. S'il n'est point encore parfait, parce qu'il est encore en arrière, qui de nous est parfait ? Et néanmoins il ajoute aussitôt : « Quelle que soit notre perfection, ayons ces « sentiments ». Quoi donc, ô Apôtre, vous n'êtes point parfait et nous le serions? Avez-vous donc oublié, mes frères, que tout à l'heure il s'est dit parfait? Car il n'a pas dit : « Vous qui êtes parfaits, soyez dans ce senti« ment » ; mais bien : « Nous qui sommes par« faits, ayons ce sentiment » ; lui qui avait dit un peu avant : « Non que j'aie atteint le but « et que je sois parfait ». Car tu ne peux être parfait ici-bas qu'à la condition de savoir que tu ne peux y être parfait. Ta perfection consiste donc à élever ton vol au-dessus de certains biens, pour en suivre d'autres ; à ne devancer les uns que pour voir celui qui reste à saisir, après avoir dépassé tous les autres. Telle est la foi certaine. Quiconque pense avoir atteint déjà le but, ne s'élève qu'afin de tomber.

15. Parce que tel est mon sentiment ; parce que je me dis tout à la fois imparfait et parfait : imparfait, puisque je n'ai point reçu l'objet de mes désirs; parfait, puisque je comprends ce qui me manque ; parce qu'il y a dans mes sentiments du mépris pour les choses humaines, que je ne mets point ma joie dans les choses périssables, que je suis la dérision de l'avare qui vante sa sagesse, et m'accuse de folie, que telle est ma conduite et que je suis cette voie ; « voilà », dit le Prophète, « que vous m'avez rendu l'opprobre « des insensés ». Vous m'avez condamné à vivre, condamné à prêcher au milieu des insensés ; je ne puis être pour eux qu'un sujet

[1] Philipp. III, 12-15.

de dérision. Car nous sommes en spectacle au monde, aux anges et aux hommes[1]; aux anges qui nous bénissent ; aux hommes qui nous méprisent, ou plutôt aux anges qui nous bénissent et qui nous blâment, comme aux hommes qui nous blâment et qui nous bénissent tour à tour. A droite et à gauche, nous avons des armes avec lesquelles nous combattons dans l'honneur et l'ignominie, par la bonne et par la mauvaise renommée, comme des séducteurs, quoique sincères[2]. Ce sont les anges, ce sont les hommes qui pensent ainsi ; parmi les anges, en effet, il en est de saints auxquels nos bonnes œuvres sont agréables ; il est aussi des anges prévaricateurs, auxquels déplaît une vie sainte ; et parmi les hommes, il en est de saints qui applaudissent à notre vie ; comme il en est de très-méchants qui la tournent en dérision. Ce sont là des armes d'une part, et des armes d'autre part ; les unes à droite, les autres à gauche ; et toutes sont néanmoins des armes ; je me sers de toutes ces armes, et de celles de droite et de celles de gauche, et de ceux qui me louent et de ceux qui me blâment, et de ceux qui m'honorent, et de ceux qui me couvrent d'ignominie. Avec ces deux sortes d'armes, je livre un combat au diable, je le frappe des unes et des autres : dans la prospérité, si je ne me laisse point corrompre, et dans l'adversité, si je ne me laisse point abattre.

16. « Vous m'avez rendu l'opprobre de « l'insensé. Je suis devenu sourd et n'ai « point ouvert ma bouche[3] ». Mais vis-à-vis de l'insensé « j'ai été sourd et n'ai point « ouvert ma bouche ». A qui dirai-je ce qui se passe en moi ? J'écouterai ce que le Seigneur Dieu dira en moi, car il dira des paroles de paix pour son peuple[4] ; mais « il « n'y a point de paix pour l'impie[5] », dit le Seigneur. « Je suis devenu sourd et n'ai « point ouvert ma bouche. Car c'est vous « qui m'avez fait ». C'est donc parce que c'est Dieu qui t'a fait que tu n'as pas ouvert la bouche ? C'est étonnant. Car le Seigneur n'a-t-il pas formé ta bouche pour la parole ? « Celui qui a planté l'oreille n'entend-il « point ? Celui qui a fait l'œil ne voit-il « point[6] ? » Le Seigneur t'a donné une bouche pour parler, et tu dis : « Je suis devenu sourd « et n'ai point ouvert ma bouche : parce « que c'est vous qui m'avez fait[1] ? » ou bien : « Parce que c'est vous qui m'avez fait », appartiendrait-il au verset suivant ? « Parce que « c'est vous qui m'avez fait, détournez de « moi vos vengeances[2] ». Parce que c'est vous qui m'avez fait, ne m'anéantissez point : ne me frappez que pour me faire avancer, non pour me faire succomber. Frappez-moi seulement pour m'étendre, non pour me réduire. « Parce que c'est vous qui m'avez « fait, détournez de moi vos châtiments ».

17. « J'ai succombé sous le poids de votre « main, quand vous m'avez corrigé ». C'est-à-dire, j'ai succombé sous le châtiment. Et toutefois, qu'est-ce que le châtiment de votre part, sinon ce qui suit : « Vous avez corrigé « l'homme à cause de sa faute, vous avez fait « sécher mon âme comme l'araignée ? » C'est là, chez Idithun, une haute pensée ; si l'on peut suivre cette pensée, s'élever à cette hauteur. Il dit qu'il a succombé sous les châtiments du Seigneur ; il demande que ces châtiments s'éloignent de lui, et le demande au Dieu qui l'a fait. Que celui qui l'a fait le refasse ; que celui qui l'a créé, le crée de nouveau. Toutefois, mes frères, pouvons-nous croire que ce soit sans raison qu'il a succombé, au point de vouloir une création nouvelle, une seconde formation ? « C'est pour « son iniquité », dit-il, « que vous avez châtié « l'homme ». Si j'ai succombé, c'est simplement parce que je suis infirme ; si je crie du fond de l'abîme, c'est simplement à cause de l'iniquité ; aussi m'avez-vous châtié, non pas condamné : « Vous avez corrigé l'homme à « cause de son iniquité ». Ecoute cela plus clairement dans un autre psaume : « Il est « bon pour moi que vous m'ayez humilié, « afin que j'apprenne à devenir juste devant « vous[3] ». J'ai été humilié, mais c'est mon bien ; c'est un châtiment, mais aussi une grâce. Que peut donc me réserver après le châtiment celui qui fait du châtiment une grâce ? car c'est de lui qu'il est dit : « J'ai été « humilié, et c'était mon salut[4] » ; et : « Il « m'est bon que vous m'ayez humilié, afin « que j'apprenne à devenir juste. Vous avez « châtié l'homme à cause de l'iniquité ». Et ce qui est écrit ailleurs : « Vous attachez la « douleur à vos commandements[5] », n'a pu être dit à Dieu que par l'homme qui pro-

[1] I Cor. IV, 9. — [2] II Cor. [illegible] — [3] Ps. [illegible] — [4] [illegible] — [5] [illegible] — [6] [illegible]

[1] Ps. [illegible] — [2] [illegible] — [3] [illegible] 71. — [4] [illegible] — [5] [illegible]

gresse, parce que lui seul a pu l'apercevoir. « Vous attachez », dit-il, « la douleur à vos pré« ceptes », vous me faites de la douleur un précepte. C'est vous qui formez cette douleur que j'endure, vous ne la laissez point inachevée, mais vous la formez : et cette douleur que vous avez formée pour me l'infliger, me devenait un précepte, afin que je fusse délivré par vous. Vous formez la douleur, *fingis*, est-il dit; vous la façonnez, et non, vous la simulez : ainsi façonne l'artiste ; ainsi le potier tire son nom de la poterie qu'il façonne. « C'est donc à cause de l'iniquité que « vous avez châtié l'homme ». Je me vois dans les peines, je me vois dans l'affliction, et je ne vois en vous aucune injustice. Donc, si je suis dans la peine et qu'il n'y ait aucune injustice en vous, n'en faut-il pas conclure que vous châtiez l'homme à cause de l'iniquité ?

18. Et comment « l'avez-vous châtié » ou instruit ? Dis-nous cette leçon, ô Idithun ; comment Dieu t'a-t-il instruit? « Et vous avez « fait dessécher mon âme comme l'araignée[1] ». Telle est la leçon. Quoi de plus desséché que l'araignée ? Je parle de l'animal. On pourrait dire aussi : Quoi de plus frêle que la toile de l'araignée ? Pressez-la légèrement du doigt, tout se brise ; rien, absolument rien n'est plus frêle. C'est l'état où vous avez réduit mon âme en me châtiant à cause de l'iniquité. Quand le châtiment rend faible, c'est que la force a du vice. Je vois que quelques-uns d'entre vous ont pris les devants et ont compris ; mais ceux dont la course est agile ne doivent pas abandonner ceux qui sont tardifs, afin que tous suivent le chemin de l'Evangile. Voici donc ce que j'ai dit et ce qu'il faut comprendre : Si la juste leçon de Dieu a réduit à cette infirmité, il y avait donc du vicieux dans la force. L'homme a déployé ses forces pour déplaire à Dieu, qui l'en a châtié par la faiblesse ; car il a déplu par un orgueil qu'a dû rabattre l'humilité. Tous les orgueilleux vantent leurs forces. C'est pourquoi beaucoup sont venus de l'Orient et de l'Occident, et ont remporté la victoire, afin de reposer avec Abraham, et Isaac, et Jacob, dans le royaume des cieux. Pourquoi ont-ils vaincu ? Parce qu'ils n'ont pas voulu être forts. Qu'est-ce à dire, qu'ils n'ont pas voulu être forts ? Ils ont craint de trop présumer d'eux-mêmes, ils n'ont point établi leur propre justice et se sont soumis à la justice de Dieu[1]. Enfin, quand le Seigneur dit : « Beau« coup viendront de l'Orient et reposeront « avec Abraham, et Isaac, et Jacob, dans le « royaume des cieux ; mais les enfants du « royaume[2] », c'est-à-dire les Juifs qui ignorent la justice de Dieu et qui veulent établir leur propre justice, « iront dans les ténèbres « extérieures » ; rappelez-vous la foi de ce centenier, de cet homme de la gentilité, si faible en lui-même, si peu fort, qu'il disait : « Je ne suis pas digne que vous entriez dans « ma maison ». Il ne se croyait pas digne de recevoir le Christ dans sa maison, lui qui l'avait déjà reçu dans son cœur. Car le maître de l'humanité, le Fils de l'homme, avait trouvé dans son cœur où reposer sa tête[3]. Le Seigneur, prenant en considération la parole du centenier, dit à ceux qui le suivaient : « En vé« rité, je vous le déclare, je n'ai pas trouvé une « si grande foi en Israël[4] ». Il trouva ce centenier faible et les Israélites forts, et se prononça ainsi entre eux : « Le médecin n'est « pas nécessaire à ceux qui se portent bien, « mais à ceux qui se portent mal[5] ». Et pour cela, c'est-à-dire à cause de cette humilité, « beaucoup viendront de l'Orient et de l'Oc« cident, et reposeront avec Abraham, Isaac et « Jacob, dans le royaume des cieux ; mais les « enfants du royaume iront dans les ténèbres « extérieures ». Vous voilà mortels, portant une chair corruptible, et vous tomberez comme l'un des princes. « Vous mourrez comme les « hommes[6] », vous tomberez comme le diable. De quel remède est pour vous l'assujétissement à la mort ? Le diable est superbe, comme l'ange qui n'a point une chair mortelle ; mais toi, qui es revêtu d'une chair mortelle, et à qui ne profite pas une semblable humiliation, tu tomberas comme l'un des princes. Le premier bienfait de la grâce de Dieu est donc de nous amener à confesser notre infirmité, afin que nous lui rapportions tout ce que nous avons de bonté et de puissance : « Afin que celui qui se glorifie, se glo« rifie en Dieu[7]. Quand je suis faible », dit saint Paul, « c'est alors que je suis fort[8]. Vous « avez donné à l'homme une leçon à cause de « l'iniquité ; et vous avez fait dessécher mon « âme comme l'araignée ».

[1] Ps. XXXVIII, 12.

[1] Rom. X, 3. — [2] Matt. VIII, 8-12. — [3] Luc, IX, 58. — [4] Matt. VIII, 10. — [5] Id. 11, 12. — [6] Ps. LXXXI, 7. — [7] I Cor. I, 31. — [8] II Cor. XII, 10.

19. « Mais c'est en vain que l'homme se « trouble en cette vie[1] ». Il en revient à ce qu'il a dit un peu plus haut : quel que soit le progrès de l'homme, il se trouble vainement en cette vie, puisqu'il est dans l'incertitude. Qui peut être assuré même de son propre bien ? « C'est en vain qu'il se trouble ». Qu'il jette ses anxiétés au sein de Dieu[2], qu'il y jette ses inquiétudes, que ce soit Dieu qui le nourrisse et qui le garde. Qu'y a-t-il ici-bas de certain, sinon la mort ? Considérez tous les biens ou tous les maux de cette vie, dans la justice ou même dans l'injustice, qu'y a-t-il ici-bas de certain, sinon la mort ? Tu avances dans la vertu : tu sais ce que tu es aujourd'hui ; mais tu ne sais ce que tu seras demain. Tu es pécheur : tu sais ce que tu es aujourd'hui ; tu ne sais ce que tu seras demain. Tu espères de l'argent, tu ne sais s'il arrivera. Tu espères une épouse, tu ne sais si tu l'obtiendras, ni celle que tu auras. Tu espères des enfants, tu ne sais s'il t'en naîtra ; sont-ils nés, tu ne sais s'ils vivront ; vivent-ils, tu ne sais si la santé les favorisera ou leur fera défaut. Tourne-toi de toutes parts, tu ne vois qu'incertitude : la mort seule est certaine. Tu es pauvre, il n'est pas certain que tu deviennes riche ; tu es ignorant, il n'est pas certain que tu deviennes savant ; tu es malade, il n'est pas certain que tu guérisses. Tu es né, il est certain que tu mourras ; et en cela même la mort est certaine, le jour de la mort est incertain. Dans toutes ces incertitudes, il n'y a que la mort qui soit certaine ; encore son heure est-elle incertaine, et il n'y a que la mort que l'on cherche à éviter, bien qu'elle soit inévitable. « Tout homme vivant est vaine« ment troublé ».

20. Bien au-dessus de toutes ces frivolités, touchant déjà aux biens supérieurs, foulant aux pieds les choses terrestres auxquelles néanmoins il serait réduit, « Seigneur », s'écrie Idithun, « exaucez ma prière[3] ». De quoi me faut-il me réjouir, de quoi gémir ? Je me réjouis de ce qui est déjà passé, je gémis de ce qui me reste encore. « Exaucez ma prière « et mes supplications, prêtez l'oreille à mes « sanglots ». Est-ce à dire qu'après m'être avancé de la sorte, et avoir franchi tant d'obstacles, je n'ai plus rien à pleurer ? N'ai-je pas à pleurer davantage ? « Car, mul« tiplier la science, c'est multiplier la dou« leur[1] ». N'est-il pas vrai que, plus je désire ce que je n'ai point encore, plus je gémis jusqu'à ce qu'il arrive, plus je répands de larmes jusqu'à ce que j'en jouisse ? N'est-il pas vrai que plus les scandales se multiplient, que plus abonde l'iniquité, que plus la charité se refroidit, et plus je dis : « Qui donnera de l'eau « à ma tête, et à mes yeux une source de lar« mes[2] ? Exaucez ma prière et mes supplica« tions ; prêtez l'oreille à la voix de mes « sanglots ». Ne restez point muet éternellement. « Ne vous taisez pas devant moi » ; je vous écouterai. Car le Seigneur a un langage secret ; il parle au cœur de beaucoup : et dans ce silence du cœur un grand bruit se fait entendre, quand le Seigneur dit à haute voix : « C'est moi qui suis ton salut. Dites à « mon âme : C'est moi qui suis ton salut[3] ». En disant : « Ne vous taisez point devant « moi », il demande au Seigneur que cette voix qui lui dit : « Je suis ton salut », ne se taise jamais dans son cœur.

21. « Car je suis un étranger devant vous[4] ». Moi étranger, chez qui ? Quand j'étais chez le diable, j'étais étranger, mais j'avais un détestable maître d'hôtel ; maintenant je suis déjà chez vous, mais encore étranger. Comment suis-je étranger ? Oui, étranger pour l'endroit d'où je dois émigrer encore, et non pour celui où je dois demeurer éternellement. Que l'on appelle ma demeure l'endroit où je serai éternellement ; mais quand je dois émigrer, je suis étranger ; et pourtant je suis étranger chez Dieu, quoique je doive y avoir une demeure pour toujours. Mais quelle est cette maison où je dois aller en quittant ce lieu de passage ? Reconnaissez donc la demeure splendide dont saint Paul a dit : « Dieu nous donnera une habi« tation, une maison que l'homme n'a point « faite, une demeure éternelle dans les « cieux[5] ». Mais, si cette maison du ciel est éternelle, une fois que nous y serons arrivés, nous ne serons plus étrangers. Comment serais-tu étranger dans une demeure éternelle ? Ici-bas, toutefois, où le maître de la maison doit te dire : Va, sans savoir quand le dira-t-il, sois toujours prêt. Or, tu seras prêt, si tu désires la demeure éternelle. Garde-toi de lui en vouloir, parce qu'à son gré il te dit : « Pars ». Il n'a point souscrit d'obligation envers toi, il ne s'est engagé à rien, et tu n'es

[1] Ps. XXXVIII, 12. — [2] Id. LIV, 23. — [3] Id. XXXVIII, 13.

[1] Ecclé. I, 18. — [2] Jérém. IX, 1. — [3] Ps. XXXIV, 3. — [4] Id. XXXVIII, 13. — [5] II Cor. V, 1.

point venu lui offrir une certaine somme d'argent, pour louer sa maison, un temps fixé : tu t'en iras quand le Seigneur voudra. C'est donc gratuitement que tu demeures aujourd'hui. C'est là haut qu'est ma patrie, ma demeure. « Je suis devant vous comme un étranger et « un voyageur ». Ici on sous-entend « devant « vous ». Beaucoup sont voyageurs avec le diable ; mais ceux qui ont déjà cru, ceux qui sont fidèles, sont voyageurs, il est vrai, parce qu'ils ne sont pas encore arrivés à la patrie, à la véritable demeure ; néanmoins ils ont leur demeure en Dieu. « Pendant que nous « avons un corps, nous marchons en dehors « du Seigneur, et notre ambition est de lui « plaire, soit que nous soyons éloignés de lui, « soit que nous soyons en sa présence[1]. Je « suis voyageur et étranger comme tous mes « ancêtres ». Si donc je suis comme tous mes ancêtres, puis-je refuser d'être voyageur quand eux-mêmes ont voyagé ? Arriverai-je à la demeure fixe à d'autres conditions qu'ils n'y sont arrivés ?

22. Que me reste-t-il donc à demander, puisque je dois certainement sortir d'ici ? « Laissez-moi quelque relâche, afin que je « goûte le rafraîchissement avant de par- « tir[2] ». Vois, Idithun, de quels nœuds il te faut délivrer, afin qu'ensuite tu goûtes avant ce départ le rafraîchissement que tu désires. Tu as quelques ardeurs que tu voudrais tempérer, et tu demandes « quelque ra- « fraîchissement », et tu voudrais « quelque « relâche ». Quelle relâche peut t'accorder le Seigneur, à moins de t'enlever ce remords qui te fait dire : « Remettez-nous nos dettes[3] ? » Pardonnez-moi donc avant que je m'en aille pour n'être plus. Délivrez-moi de mes péchés avant mon départ, afin que je ne parte point avec mes péchés. Faites-moi rémission, afin que ma conscience demeure en repos, et qu'elle soit délivrée des cuisantes inquiétudes : inquiétudes qui me font penser à mon péché. « Donnez-moi quelque relâche, afin « que j'aie du rafraîchissement », avant tout, « avant que je ne parte, et désormais je ne « serai plus ». Car si vous ne me permettez aucun rafraîchissement, j'irai et ne serai plus. « Avant que je ne parte » pour cet endroit où je ne serai plus, si j'y arrive. « Donnez-moi « quelque relâche et quelque rafraîchisse- « ment ». On se demande ici comment l'interlocuteur ne sera-t-il plus. N'irait-il point dans le repos ? Dieu préserve Idithun d'un tel malheur ! Assurément Idithun ira de plein pied dans le repos. Mais supposez un homme injuste, qui ne soit point Idithun, qui ne fasse aucun progrès ; un homme qui amasse, qui couve son or, un homme injuste, orgueilleux, plein de jactance, de vanité, de mépris pour le pauvre couché à sa porte ; cet homme ne sera-t-il plus ? Que signifie donc : « Je ne « serai plus ? » Car si le mauvais riche n'était plus, qui donc brûlait ? Qui demandait que Lazare laissât tomber une goutte d'eau pour rafraîchir sa langue ? Qui disait : « Abraham, « ô mon Père, envoyez Lazare[1] ? » Celui qui parlait ainsi existait réellement ; celui qui brûlait existait, puisqu'il doit ressusciter au dernier jour pour être, avec le démon, condamné au feu éternel. Que signifie donc : « Je « ne serai plus », à moins qu'Idithun n'envisage ici ce que signifie être et ne pas être ? De l'œil de son cœur, de la force de ses yeux il voyait cette fin qu'il avait désiré voir quand il s'écriait : « Seigneur, montrez-moi ma fin ». Il voyait le nombre de ses jours, celui qui subsiste : il comprenait que tout ce qui est inférieur n'est rien en comparaison de l'être véritable, et il avouait que lui-même n'était pas. Dans ce qu'il voyait, il y a des choses qui demeurent, d'autres qui sont mobiles, périssables, fragiles ; et même cette douleur éternelle de l'enfer, pleine de corruption, ne se prolonge que pour finir indéfiniment. Il a envisagé cette contrée bienheureuse, cette patrie céleste, cette incomparable demeure où les saints participent à la vie éternelle, à l'immuable vérité ; et il appréhende d'aller hors de là, où l'être n'est plus : il soupire après ce séjour où est l'être parfait. Cette comparaison l'établit donc entre l'un et l'autre, et dans sa crainte, il s'écrie : « Donnez-moi quelque « relâche, afin que j'obtienne du rafraîchis- « sement, avant d'aller où je ne serai plus ». Car si vous ne me faites remise de mes péchés, j'irai loin de vous pour l'éternité. Loin de qui irai-je pour l'éternité ? Loin de celui qui a dit : « Je suis celui qui suis » ; loin de celui qui a dit : « Va dire aux enfants d'Israël : « Celui qui est m'a envoyé vers vous[2] ». Celui-là donc va au néant qui tourne le dos à celui qui est, dans la stricte vérité.

23. Aussi, mes frères, si je vous ai causé

[1] II Cor. v, 6-9. — [2] Ps. xxxviii, 14. — [3] Matt. vi, 12.

[1] Luc. xvi, 24. — [2] Exod. iii, 14.

de la fatigue corporelle, supportez-la; je me suis fatigué moi-même; mais en vérité c'est vous-mêmes qui vous êtes fatigués. Si je vous voyais prendre à dégoût mes paroles, je me tairais aussitôt.

DISCOURS SUR LE PSAUME XXXIX.

SERMON AU PEUPLE.

LES DIVERTISSEMENTS DU MONDE.

Le monde sévit contre nous, tantôt à la manière du lion, tantôt à la manière du serpent; cette manière, la plus à craindre, est celle des hérétiques rebaptisants. Le Seigneur nous exauce en nous tirant du péché, en nous établissant sur le Christ ou sur la pierre. A la vue de la voie étroite et de la voie large, les justes craignent de prendre la mauvaise voie; le Seigneur les guidera et leur donnera en spectacle les merveilles de la grâce, comme la marche sur l'eau de saint Pierre. Dans le spectacle de la terre un seul est couronné; pour nous, ce sont tous ceux qui courent, pourvu qu'ils arrivent au but. Jésus-Christ vient établir le nouveau sacrifice. Signe de Caïn et du peuple juif. Prédication de la vérité, de la miséricorde, de l'humilité. Soyons confus de nos péchés.

1. De toutes les prédictions qu'a faites Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous voyons les unes s'accomplir, et nous espérons l'accomplissement des autres; toutes néanmoins s'accompliront, parce qu'elles sont émanées de la vérité, qui exige autant de fidélité dans la foi qu'elle en met elle-même dans ses paroles. Celui qui croit sera dans la joie quand ces choses s'accompliront; et celui qui ne croit pas sera confondu. Que les hommes le veuillent ou ne le veuillent pas, qu'ils le croient ou ne le croient pas, ces choses s'accompliront, selon cette parole de l'Apôtre : « Si nous le « renonçons, il nous renoncera aussi; si nous « avons confiance en lui, il demeurera fidèle, « car il ne saurait se contredire [1] ». Avant tout cependant, mes frères, souvenez-vous d'une courte parole que nous venons d'entendre dans l'Evangile, et retenez-la bien : « Celui-là sera sauvé qui aura persévéré jus- « qu'à la fin [2] ». Déjà nos pères ont été traduits devant les assemblées; ils ont plaidé leur cause devant leurs ennemis qu'ils aimaient; ils leur ont donné et la leçon qu'ils pouvaient donner, et la charité selon leurs forces; alors le sang des justes a été répandu, et ce sang est devenu, dans l'univers entier, une semence d'où a surgi la moisson de l'Eglise. Ensuite est venu le temps des scandales, de l'hypocrisie, des épreuves de la part de ceux qui disaient : Le Christ est ici ou il est là [1]. Notre ennemi fut d'abord un lion attaquant avec violence; aujourd'hui, c'est un serpent qui use d'artifice. Mais comme nous sommes les membres de celui à qui il est dit : « Vous fou- « lerez aux pieds le lion et le dragon [2] », qu'il foule aujourd'hui le dragon et nous mette hors de ses embûches, comme jadis il foula sous les pieds de nos pères le lion qui sévissait ouvertement et qui traînait les martyrs à la torture. C'est contre ce dragon que l'Apôtre nous mettait en garde quand il disait : « Je vous ai « fiancés à cet unique Epoux, Jésus-Christ, « pour vous présenter à lui comme une vierge « pure; mais je crains que, comme Eve fut « séduite par les artifices du serpent, vos « esprits ne se corrompent et ne dégénèrent « de la chasteté qui est en Jésus-Christ [3] ». Le serpent donc, cet ancien adultère, cherche à corrompre la pureté, non de la chair, mais du cœur; de même que l'homme adultère s'applaudit de son iniquité, quand il a corrompu la chair, ainsi tressaille le démon quand il a flétri l'âme. De même que nos pères avaient besoin de patience contre le lion, ainsi nous faut-il de la vigilance contre le serpent. Tou-

[1] II Tim. II, 12. — [2] Matt. X, 22; XXIV, 13.

[1] Matt. 23. — [2] Ps. XC, 13. — [3] II Cor. XI, 2.

tefois la persécution, soit du lion, soit du serpent, n'a jamais fait défaut à l'Eglise; et la ruse est plus à redouter encore que la violence. Autrefois il forçait les chrétiens à renier le Christ, aujourd'hui il enseigne aux chrétiens à renier le Christ; la violence jadis, la leçon aujourd'hui. Alors il recourait à la force, aujourd'hui c'est aux embûches; on le voyait alors frémissant, on le découvre avec peine, aujourd'hui qu'il glisse et qu'il rampe. On sait comment alors il forçait les chrétiens à l'apostasie. On les entraînait pour qu'ils abjurassent le Christ, et la confession leur valait la couronne. Maintenant qu'il enseigne à renier le Christ, il trompe d'autant plus facilement que celui à qui l'on enseigne à renoncer au Christ ne s'aperçoit point qu'il s'en éloigne. Qu'est-ce que les hérétiques[1] disent maintenant au chrétien catholique? Viens, fais-toi chrétien. Mais lui dit-on : Fais-toi chrétien, pour qu'il réponde : Je ne le suis pas? Autre est ce langage : Viens, fais-toi chrétien, et autre : Viens, abjure le Christ. Un mal visible, c'est le rugissement du lion que l'on entend de loin, que l'on évite de loin. Mais le dragon se glisse, il rampe et dérobe sa marche légère; il se traîne et ne fait résonner qu'un astucieux sifflement; mais il ne dit pas : Renonce au Christ. Qui l'écouterait, avec tant de martyrs qui ont obtenu la couronne? Mais il dit : Sois chrétien. Quiconque l'entend, charmé de sa voix, sinon encore infecté de son venin, répond : Mais je suis chrétien. S'il se laisse ébranler, si la dent du serpent le saisit, il répond : Pourquoi me dis-tu : Sois chrétien? Quoi donc? Ne suis-je pas chrétien? Non, dit l'autre. Moi, je ne suis pas chrétien? Non, encore une fois. Alors fais-moi chrétien, si je ne le suis pas. Viens alors, mais quand l'évêque te demandera : Qui es-tu? Ne réponds pas : Je suis chrétien; dis que tu ne l'es pas, afin que tu puisses le devenir. Car s'il entendait la profession de foi d'un chrétien, il n'oserait le rebaptiser. Mais quand il entendra ce qu'il n'est pas, il lui donnera ce qu'il paraît ne pas avoir, afin de s'abriter lui-même contre toute peine[2], en se conformant à la déclaration qu'on lui fait. Dis-moi donc, ô hérétique, pourquoi te croire exempt de fautes? Que me dit cette déclaration? Que ce n'est pas toi, mais ce chrétien qui renie le Christ? Mais si le renégat est coupable, que sera-ce de celui qui lui donne des leçons d'apostasie? Seras-tu donc innocent, quand tes leçons de chrétien obtiennent le même effet que les menaces d'un païen? Que fais-tu enfin? Parviens-tu à dépouiller cet homme de ce qu'il a, parce que tu lui fais dire qu'il ne l'a pas? Sans l'en dépouiller, tu fais qu'il l'ait pour sa condamnation. Ce qu'il avait, il l'a toujours, car le baptême est comme un caractère indélébile; l'ornement du soldat devient l'accusation du transfuge. Que fais-tu, en effet? Tu mets le Christ sur le Christ. Si tu avais la simplicité, tu ne chercherais pas un double Christ. Mais enfin, as-tu donc oublié que le Christ est la pierre, et que « cette pierre, « qu'ont rejetée les architectes, est devenue la « pierre angulaire[1]? » Si donc le Christ est la pierre, et que tu veuilles mettre le Christ sur le Christ, aurais-tu oublié cette parole de l'Evangile, qu'une pierre ne restera pas sur une pierre[2]? Telle est la force d'union qui est dans la charité, que de tant de pierres vivantes qui servent à construire le temple de Dieu, il ne se forme qu'une seule pierre. Mais toi qui fais schisme, tu retires les autres de cet édifice pour les inviter à la ruine; et ces embûches sont nombreuses et de chaque jour; et nous les voyons, et nous en souffrons, et nous faisons tous nos efforts pour les réprimer, tantôt par la discussion, tantôt par la conviction, en allant les instruire, en les effrayant, mais toujours dans la charité. Et quand, malgré nos efforts, ils persévèrent dans leur malice, et que notre cœur s'attriste de la mort de nos frères; quand il plaint ceux qui sont dehors, qu'il craint pour ceux du dedans, au milieu d'angoisses sans nombre, des continuelles épreuves de cette vie, que ferons-nous? Car l'accroissement de l'iniquité attiédit la charité, « puisque la charité de « beaucoup s'affaiblit par l'abondance de l'ini- « quité[3] ». Que ferons-nous donc, sinon ce qui suit, si néanmoins nous le pouvons avec le secours de Dieu : « Celui qui aura persévéré « jusqu'à la fin sera sauvé[4] ».

2. Disons donc avec notre psaume : « J'ai « attendu patiemment le Seigneur[5] ». Ce n'est point un homme quelconque avec ses promesses, un homme capable de tromper et de se tromper, que j'ai attendu avec pa-

[1] Les Donatistes. — [2] Les lois impériales portaient des pénalités contre ceux qui réitéraient le baptême.

[1] Ps. CXVII, 22; Matt. XXI, 42; I Pierre, II, 4, 7. — [2] Matt. XXIV, 2. — [3] Id. 12. — [4] Id. 13. — [5] Ps. XXXIX, 2.

tience; ni un homme pour me consoler, et qui séchera dans sa douleur, avant d'adoucir la mienne. Qu'il me console, mes frères, celui qui est triste avec moi; que nous puissions gémir ensemble, pleurer ensemble, prier et attendre ensemble. Qui pouvons-nous attendre, sinon le Seigneur qui ne nous trompera point dans ses promesses, bien qu'il en diffère l'accomplissement? Il les accomplira, certainement il les accomplira; il en a déjà mis sous nos yeux une grande partie, et Dieu ne nous eût-il rien montré, que nous ne devrions pas douter de sa véracité. Supposons qu'il nous a tout promis sans rien donner encore; il a la bonté pour promettre, la fidélité pour tenir parole; pour toi, demande avec piété, et si tu es petit, si tu es faible, demande miséricorde. Ne vois-tu pas les petits agneaux frapper de leurs têtes les mamelles de leur mère, pour en tirer du lait? « J'ai attendu », dit le Prophète, « j'ai at« tendu le Seigneur ». Qu'a fait le Seigneur? A-t-il détourné de toi son visage? A-t-il méprisé ta patience? Ne t'aurait-il pas vu? Il n'en est pas ainsi. Qu'est-ce donc? « Et il « s'est rendu attentif, et il a écouté ma « prière[1] ». Il a écouté, il a exaucé. Ce n'est donc pas en vain que tu as attendu, puisque ses yeux te fixaient et ses oreilles t'entendaient. « Car les yeux du Seigneur sont sur « le juste, et ses oreilles attentives à ses « prières[2] ». Mais quoi! lorsque ta vie était un désordre, tes paroles un blasphème, ne voyait-il pas? n'entendait-il pas? Que devient donc cette parole du Psalmiste, que la face du Seigneur est sur ceux qui commettent le mal? et pourquoi? « Pour effacer leur mé« moire de dessus la terre[3] ». Donc, lorsque tu commettais le mal, Dieu te voyait, mais il n'était pas attentif à tes besoins. Dès lors c'était peu, pour celui qui a patiemment attendu le Seigneur, de dire: Le Seigneur m'a vu; mais il dit: Il s'est rendu attentif, c'est-à-dire, il a pris soin de me consoler, de me faire du bien. A quoi a-t-il été attentif? « A « exaucer ma prière ».

3. Que t'a-t-il donné? Qu'a-t-il fait pour toi? « Il m'a tiré de l'abîme de la misère et d'un « lac fangeux. Il a consolidé mes pieds sur la « terre et a dirigé mes pas. Il a mis dans ma « bouche un cantique nouveau, un hymne « à notre Dieu[4] ». Il nous a donc fait de grands biens, et nous est redevable encore. Mais que celui qui a déjà reçu ces promesses ait la foi pour le reste, lui qui aurait toujours dû croire, n'eût-il rien reçu. Dieu a voulu par des effets nous montrer qu'il est fidèle dans ses promesses et large dans ses dons. Qu'a-t-il donc fait dès cette vie? « Il m'a tiré « de l'abîme de la misère ». Quel est cet abîme de misère? C'est l'abîme du péché creusé par les convoitises de la chair. Tel est ce lac bourbeux. D'où Dieu t'a-t-il retiré? d'une certaine profondeur. Aussi criais-tu dans un autre psaume: « Du fond de l'abîme « j'ai crié vers vous, ô mon Dieu[1] ». Mais ceux qui crient déjà du fond de l'abîme ne sont pas au plus profond: leurs cris les soulèvent. Ceux-là sont plus bas dans l'abîme, qui ne savent pas qu'ils y sont plongés. Tels sont les orgueilleux qui méprisent, au lieu de prier avec piété, de gémir avec larmes: ces âmes que désigne cet autre passage de l'Ecriture: « Quand le pécheur arrive dans les profon« deurs du mal, il méprise[2] ». Dès qu'un homme compte pour rien d'être pécheur, dès qu'au lieu de confesser ses crimes, il va jusqu'à les défendre, il est au plus profond de l'abîme. Mais celui qui dans l'abîme pousse des cris, a déjà soulevé sa tête du fond de cet abîme afin de crier. Dieu l'a entendu et l'a tiré des profondeurs de la misère, et du lac bourbeux. Déjà il a la foi qu'il n'avait pas; il a l'espérance dont il était sevré; il marche avec le Christ, lui qui errait avec le diable. Aussi dit-il que le Seigneur « a consolidé ses « pieds sur la pierre, qu'il a dirigé ses pas. « Cette pierre était le Christ[3] ». Soyons donc sur la pierre, marchons avec droiture. Car nous devons marcher encore afin d'arriver. Que disait en effet saint Paul, affermi sur la pierre, lui dont les démarches étaient redressées? « Non que j'aie atteint déjà mon « but, ou que je sois parfait. Non, mes frères, « je ne crois pas être arrivé à mon but[4] ». Qu'avez-vous donc obtenu, si vous n'avez point reçu? D'où vient cette action de grâces qui vous fait dire: « Mais j'ai obtenu miséri« corde? » C'est que ses pieds sont redressés et qu'il marche sur la pierre. Que dit-il en effet? « Il est un fait, c'est que j'oublie ce « qui est en arrière[5] ». Qu'est-ce qui est en arrière? L'abîme de misère. Qu'est-ce

[1] Ps. XXXIX, 3. — [2] Id. XX[illegible], 16. — [3] Id. 17. — [4] Id. XXXIX, 3, 4.

[1] [illegible], 1. — [2] [illegible], 3. — [3] I Cor. X, 4. — [4] [illegible] — [5] [illegible]

encore ? Le lac bourbeux, les charnelles convoitises, les ténèbres de l'iniquité. « J'oublie « ce qui est en arrière, pour m'élancer vers « ce qui est devant moi ». Il ne dirait pas qu'il s'élance, s'il était parvenu. Car l'âme s'élance par l'amour de ce qu'elle désire, et non par la joie de ce qu'elle a obtenu. « Je « m'élance», dit-il, « vers ce qui est en avant, « je cours vers la palme de la céleste vocation « qui est en Dieu par Jésus-Christ [1] ». Il courait donc, il voulait remporter la palme. Et ailleurs, sur le point de cueillir cette palme, « J'ai achevé ma course [2] », dit-il. Quand il disait donc : « Je cours vers la palme de la cé« leste vocation », parce que ses pieds étaient redressés, raffermis sur la pierre, déjà il marchait dans le bon chemin : il avait des grâces à rendre, il avait des demandes à faire, à rendre grâces de ce qu'il avait reçu, à demander ce qui lui était dû encore. Qu'avait-il reçu ? Le pardon de ses fautes, les lumières de la foi, la force de l'espérance, le feu de la charité. De quoi le Seigneur lui était-il redevable ? « Il ne me reste plus », dit-il, « qu'à re« cevoir la couronne de justice ». Il y a donc envers moi des arrérages ? Quels arrérages ? « La couronne de justice, que le Seigneur, « comme un juste juge, m'accordera en ce « grand jour [3] ». Dans sa bonté paternelle, il m'a tiré d'abord de l'abîme des misères, m'a remis mes fautes, m'a soulevé du lac bourbeux : dans l'équité d'un juge, il tient sa promesse envers celui qui marche dans la bonne voie, après l'avoir fait tout d'abord marcher dans cette voie. Ce juge équitable tiendra donc sa promesse ; mais envers qui ? « Celui « qui aura persévéré jusqu'à la fin sera « sauvé [4] ».

4. « Il a mis dans ma bouche un cantique « nouveau ». Quel est ce nouveau cantique ? « Un hymne à notre Dieu [5] ». Tu chantais autrefois peut-être des hymnes aux dieux étrangers, vieilles hymnes que chantait le vieil homme et non l'homme nouveau : que le vieil homme se renouvelle et chante un cantique nouveau, qu'il se renouvelle et qu'il aime ces nouveautés qui le rajeunissent. Qu'y a-t-il de plus ancien que Dieu, qui est avant tout, sans fin comme sans commencement ? Il est nouveau pour toi quand tu reviens à lui ; car, en t'éloignant de lui, tu avais vieilli, et tu avais dit : « Je vieillis au « milieu de mes ennemis [1] ». Nous chantons donc un hymne à notre Dieu, et cet hymne nous délivre. « Je louerai, j'invoquerai le « Seigneur et je serai délivré de mes enne« mis [2] ». Un hymne est en effet un cantique de louanges. Invoque en louant, non pas en blâmant. Si tu demandes que Dieu afflige ton ennemi, si tu veux te réjouir du mal d'autrui, et que tu demandes ce mal à Dieu, tu le rends complice de ta méchanceté. Mais le rendre complice de ta méchanceté, ce n'est plus l'invoquer avec louange, c'est l'invoquer en le blâmant. Tu crois alors que Dieu est semblable à toi. De là vient ce reproche qu'il te fait ailleurs : « C'est là ce que tu as fait, et « je me suis tu. Ton iniquité m'a jugé sem« blable à toi [3] ». Invoque alors le Seigneur en le bénissant ; ne va point le croire semblable à toi, pour te rendre semblable à lui. « Soyez parfaits comme votre Père est « parfait, lui qui fait lever son soleil sur les « bons et sur les méchants, qui fait pleuvoir « sur les justes et sur les injustes [4] ». C'est à toi de louer le Seigneur de manière à ne souhaiter aucun mal à tes ennemis. Et quel bien faut-il désirer pour eux ? le même que pour toi. Ce n'est pas à tes dépens que la grâce les fera bons, et ce qui leur sera donné ne diminuera rien de ce qu'elle te donne. Ton ennemi n'est ton ennemi qu'à cause de sa malice ; qu'il devienne bon, et il sera pour toi un ami, un compagnon ; il sera même un frère, et tu voudras aimer avec lui ce que tu aimes. Loue donc le Seigneur en l'invoquant, et chante un hymne à ton Dieu. « C'est », dit le Seigneur, « un sacrifice de louanges qui « doit m'honorer ». Quoi donc ? La gloire de Dieu en sera plus grande si vous le glorifiez ? Est-ce ajouter à sa gloire, que lui dire : Je vous glorifie, ô mon Dieu ? Le rendons-nous plus saint en lui disant : Seigneur, je vous bénis ? Pour lui, nous bénir, c'est nous rendre plus saints, plus heureux ; nous glorifier, c'est nous élever en gloire et en honneur : mais nous, le glorifier, c'est profit pour nous, rien pour lui. Comment le glorifier ? En chantant sa gloire, mais nullement en lui donnant. Aussi après avoir dit : « C'est un « sacrifice de louanges qui doit m'honorer », qu'a-t-il ajouté ? Afin que nul ne croie faire un avantage à Dieu en lui offrant ce sacrifice

1 Philipp. III, 14. — [illegible] — [illegible] Matt. X, 22. — [illegible] XXXIX, 4.

[illegible] Ps. VI, 8. — [2] Id. XVII, 4. — [3] Id. XLIX, 21. — [4] Matt. V, 45, 48.

de louanges. « Tel est », dit le Seigneur, « le « chemin où je lui montrerai mon salut [1] ». Tu le vois, louer Dieu est un avantage pour toi, plutôt que pour le Seigneur. L'as-tu loué? tu es dans la voie droite. L'as-tu blâmé? tu es égaré.

5. « Il a mis dans ma bouche un cantique « nouveau, un hymne à notre Dieu ». On me demandera peut-être quel est celui qui parle dans ce psaume. Je le dirai en un seul mot, c'est Jésus-Christ. Mais, comme vous le savez, mes frères, et comme il est bon de le répéter souvent, le Christ parle quelquefois de lui-même, c'est-à-dire comme notre chef. Car il est le Sauveur de son corps [2], il est notre chef, le Fils de Dieu, né de la Vierge; il a souffert pour nous, il est ressuscité pour notre justification, il est assis à la droite de Dieu, afin d'intercéder pour nous [3], et d'assigner au jugement la félicité aux bons, le châtiment aux méchants. Ce chef, qui est le nôtre, a bien voulu devenir le chef d'un corps, en prenant de nous une chair dans laquelle il pût mourir pour nous; pour nous encore il l'a ressuscitée, afin de nous donner en cette chair un modèle de cette résurrection, qui nous apprît à espérer ce que nous n'espérions pas, et qui consolidât nos pieds sur la pierre, en nous faisant marcher dans le Christ. Il parle donc tantôt au nom du chef, et tantôt en notre nom ou au nom des membres. Quand il dit : « J'ai eu faim et vous m'avez « donné à manger [4] », c'étaient ses membres qui parlaient, et non point lui-même. Quand il dit : « Saul, Saul, pourquoi me persécu-« ter [5]? » c'était le chef réclamant pour les membres. Et pourtant il n'a point dit : « Pour-« quoi persécuter mes membres? » mais bien : « Pourquoi me persécuter? » Si nous souffrons en lui, nous serons couronnés avec lui. Telle est la charité du Christ. Que peut-on lui comparer? C'est pour l'en bénir qu'il a mis un hymne dans notre bouche, et il parle ainsi dans ses membres.

6. « Les justes verront, ils craindront, ils « espéreront dans le Seigneur ». Les justes verront. Quels justes? Les croyants. « Car le juste « vit de la foi [6] ». Tel est l'ordre qui règne dans l'Eglise : les uns précèdent, les autres suivent; ceux qui précèdent servent de modèles à ceux qui viennent après : et ceux qui suivent prennent exemple sur ceux qui précèdent. Mais ceux qui se donnent en exemple à ceux qui les suivent, n'ont-ils donc point de guide? S'ils ne suivent personne, ils vont s'égarer. Ils suivent donc aussi un guide, qui est le Christ. Les plus saints dans l'Eglise, n'ayant aucun homme à imiter sur la terre, parce qu'ils ont devancé tous les autres, ont toujours à imiter le Christ, qu'ils suivront jusqu'à la fin. Et vous voyez ces degrés marqués par l'apôtre saint Paul : « Soyez mes imitateurs, comme « je le suis du Christ [1] ». Que ceux alors dont les démarches sont redressées sur la pierre, servent de modèle à ceux qui ont la foi. « Soyez », dit-il, « l'exemple des fidèles [2] ». Ces fidèles sont les justes qui, s'attachant du regard à ceux qui les ont précédés dans le bien, les suivent en les imitant. Comment les suivent-ils? « Les justes verront et ils « craindront ». Ils verront, et ils craindront de suivre une fausse voie, quand ils verront que les plus saints marchent dans la bonne. Alors ils diront en eux-mêmes ce que disent ordinairement les voyageurs, quand ils en voient d'autres marcher hardiment, marcher dans un chemin qu'eux-mêmes ne connaissent pas, et qui leur laisse quelque incertitude : Ce n'est pas en vain, se disent-ils, que ces autres prennent ce chemin pour aller où je veux aller moi-même. Pourquoi marchent-ils résolûment par cet endroit, sinon parce qu'il est dangereux d'aller par cet autre? « Les justes donc verront, et ils craindront ». Ils voient ici un étroit sentier, là une voie large : ici de rares voyageurs, là une grande foule [3]. Or, si tu es juste, ne compte pas, mais pèse; apporte-moi une balance, non point une balance trompeuse, puisqu'on t'appelle juste, et qu'on a dit de toi : « Les justes verront « et ils craindront ». Garde-toi donc de compter cette foule d'hommes qui marchent par la voie large, qui vont demain remplir le théâtre, qui célébreront demain la fondation de cette ville et qui la déshonorent par leurs désordres. Ne considère donc point cette foule : elle est nombreuse, qui peut la compter? Mais il y en a peu dans la voie étroite. Apporte-moi, dis-je, une balance, et pèse bien; vois combien de paille tu soulèves pour si peu de grains. C'est là ce que doit faire le juste et le fidèle qui suit. Que feront ceux qui précèdent? Ils seront sans orgueil, sans hau-

[1] Ps. XLIX, 23. — [2] Eph. V, 23. — [3] Rom. [illegible] — [4] [illegible] — [5] Act. IX, 4. — [6] Habac. II, 4; Rom. I, 17.

[1] [illegible] 16. — [2] I [illegible] 12. — [3] Matt. [illegible] 13, 14.

teur, sans fraude pour ceux qui suivent. Comment pourraient-ils tromper ceux qui suivent? En leur promettant de les sauver par eux-mêmes. Que devront faire ceux qui suivent? « Les justes verront, et ils craindront, « et ils espéreront dans le Seigneur », et non dans ceux qui les précèdent; en considérant ceux qui marchent devant eux, ils les suivent à la vérité, ils les imitent, mais ils attachent leur pensée sur celui qui a donné à ceux-ci la grâce de les précéder, et ils espèrent en lui. Alors, tout en les imitant, ils mettent leur espérance dans celui qui a fait ceux-ci tels qu'ils sont. « Les justes verront, et ils crain« dront, et ils espéreront dans le Seigneur » : c'est encore ce qui est dit dans un autre psaume : « J'ai levé les yeux vers les mon« tagnes [1] »; et par ces montagnes nous avons entendu les hommes illustres, les grands hommes de la vie spirituelle, qui ont acquis dans l'Eglise, non l'enflure, mais une grandeur solide. Ce sont eux qui nous ont ouvert les saintes Ecritures, les prophètes, les évangélistes, les saints docteurs. « C'est là, c'est « vers ces montagnes que j'ai levé les yeux, « et de là me viendra le secours ». Et de peur que nous ne voyions là un secours humain, le Prophète ajoute : « Tout mon secours est « dans le Seigneur qui a fait le ciel et la « terre [2]. Les justes verront et ils crain« dront, et ils mettront leur espoir dans le « Seigneur ».

7. Courage, mes frères; que ceux qui veulent espérer dans le Seigneur, qui voient et qui craignent, se gardent bien de marcher dans les voies mauvaises, dans les voies larges; qu'ils choisissent la voie étroite, où les pas de quelques-uns sont déjà redressés sur la pierre; et qu'ils écoutent maintenant ce qu'ils ont à faire : « Bienheureux l'homme qui a mis « son espérance dans le nom du Seigneur, « qui n'a point tourné ses regards vers les va« nités et vers les folies du mensonge [3] ». Dans ce chemin que tu voulais prendre, remarque la foule de la voie large : ce n'est pas en vain qu'elle conduit à l'amphithéâtre, ni en vain qu'elle conduit à la mort. La voie large est le chemin de la mort; sa largeur nous plaît un instant; mais elle devient étroite, et pour l'éternité. La foule toutefois y marche, la foule s'y presse, la foule s'y livre à ses ébats, la foule y vient de toutes parts. Garde-toi bien de les imiter, de quitter ta voie; ce sont là des vanités, des folies menteuses. Que le Seigneur ton Dieu soit toujours ton espérance : n'attends de lui rien autre chose, mais qu'il soit lui-même ton espérance. Le grand nombre attend de Dieu de l'argent, d'autres espèrent que Dieu leur donnera des honneurs fragiles et périssables, toute autre chose que Dieu lui-même; pour toi, ne demande à Dieu que lui seul; méprise tout ce qui n'est pas lui, ne cherche que lui; oublie tout le reste pour te souvenir de lui; laisse tout en arrière pour courir à lui. C'est lui assurément qui t'a redressé dans tes égarements, lui qui te dirige dans la voie droite, lui qui te fera parvenir au terme. Qu'il soit donc ton espérance, puisqu'il te conduit et te fera arriver. Où l'avarice doit-elle te mener et aboutir? Tu cherchais des domaines, tu voulais posséder la terre, tu évinçais tes voisins; ceux-ci évincés, tu portais envie à d'autres voisins; ton avarice ne voyait de bornes que les rivages de la mer. Arrivé sur ces bords, tu voudrais les îles; possédant la terre, tu voudrais prendre le ciel. Laisse là tous ces désirs : celui qui a fait le ciel et la terre a bien plus d'attraits.

8. « Bienheureux l'homme qui a mis son « espérance dans le nom du Seigneur, qui « n'a point tourné ses regards sur les vanités « et sur les folies du mensonge ». Pourquoi des folies mensongères? La folie est menteuse, la sagesse est véridique. Tu prends ce que tu vois pour des biens, illusion! tu manques de sagesse, l'excès de la fièvre t'a rendu frénétique; ce que tu aimes n'est pas réel. Louer un cocher, acclamer un cocher, raffoler d'un cocher; voilà ton occupation. C'est là une vanité, une folie menteuse. Nullement, répond-il; rien de mieux, rien de plus amusant. Que dire à ce fiévreux? Si vous avez quelque pitié, priez pour ces gens-là. Souvent quand on désespère d'un malade, le médecin se tourne vers ceux qui pleurent autour de lui dans la maison, qui sont suspendus à ses lèvres pour entendre ce qu'il pense du malade en danger; le médecin est alors dans l'angoisse, il ne voit rien de bon à promettre, il craint d'effrayer en disant le mal qu'il appréhende; alors il choisit un parti modéré : Dieu est bon, dit-il, priez pour ce malade. Auquel de ces insensés pourrai-je donc m'adresser? Qui voudra m'entendre? Qui d'entre eux ne nous croit point miséra-

[1] Ps. CXX, 1, 2. — [2] Id. 2. — [3] Id. XXXIX, 5.

bles? Parce que nous ne sommes point faux avec eux, ils pensent qu'il y a perte pour nous dans la privation de ces plaisirs nombreux et variés dont ils raffolent, sans voir combien ils sont faux. Comment donner à ce malade, malgré lui, un œuf ou un breuvage salutaire? Quel moyen trouver pour le guérir? Dans la crainte qu'il ne meure de faim et qu'il n'en vienne à rendre impossible son retour à la santé, je l'engage à prendre quelque nourriture ; et le voilà qui s'apprête à frapper, qui s'emporte contre le médecin. Aimons-le, bien qu'il nous frappe ; ne l'abandonnons pas malgré ses injures ; il reviendra au bien et nous remerciera. Combien peuvent ici se reconnaître, se voir, se parler mutuellement dans l'Eglise de Dieu ; maintenant qu'ils sont dans le giron de la sainte Eglise, ils se sentent des affections déjà plus saintes pour entendre la parole de Dieu, pour accomplir les devoirs et les prévenances de la charité, pour demeurer dans l'Eglise, afin d'être mêlés au troupeau de Jésus-Christ. Ils se voient et se parlent mutuellement l'un de l'autre. Quel est, disent-ils, cet amateur du cirque? cet homme infatué des lutteurs, et qui vantait les comédiens? Voilà ce qu'un homme dit d'un autre, et cet autre de lui. Voilà leur langage, langage qui doit nous réjouir. Quand ceux-ci nous comblent de joie, ne désespérons point de leur salut. Prions pour eux, mes frères bien-aimés : ce qui formait jadis le nombre des impies, augmente aujourd'hui le nombre des saints. « Il n'a point regardé les vanités et les « folies mensongères ». Cet homme est vainqueur, il a pris tel cheval, il prononce, il joue le rôle du devin ; il affecte la divination ; et, se séparant de la source de la divinité, souvent il se prononce, et souvent il se trompe. Pourquoi? Parce que ce sont là des folies menteuses. Comment se fait-il que leurs oracles se vérifient quelquefois? C'est afin qu'ils séduisent les insensés, et que sous un spécieux amour de la vérité, ils tombent dans le piége du mensonge ; qu'on les laisse en arrière, qu'ils soient abandonnés et retranchés. S'ils étaient nos membres, qu'ils soient mortifiés. « Mortifiez vos membres sur « la terre[1] », nous dit l'Apôtre. Que notre Dieu soit notre espérance. Celui qui a tout fait, est bien supérieur à tout ; celui qui a fait tout ce qui est beau, a plus de beauté lui-même ; l'auteur de tout ce qui est fort, de tout ce qui est grand, a plus de force et plus de grandeur : il sera pour toi tout ce que tu pourras désirer. Apprends donc à aimer le Créateur dans la créature, et dans l'œuvre l'ouvrier ; ne t'éprends d'aucune de ses œuvres, afin de ne point perdre celui dont tu es l'ouvrage. « Bienheureux donc l'homme « qui a mis son espérance dans le nom du « Seigneur, qui ne s'est point arrêté aux va- « nités et aux folies du mensonge ».

9. Mais un homme frappé de ce verset, et qui voudra se corriger, un homme que saisit de crainte la justice de la foi, et qui veut marcher dans la voie étroite, viendra peut-être me dire : Je ne pourrai marcher dans cette voie, si rien ne l'offre à mes yeux. Que faisons-nous donc, mes frères ? Le renverrons-nous, sans qu'il ait rien vu ? Il en mourra, il n'y tiendra pas, il ne pourra nous suivre. Que faire? Remplaçons donc ses spectacles par d'autres spectacles. Et quels spectacles donner à un chrétien que nous voulons retirer des spectacles mondains ? Grâces en soient rendues au Seigneur notre Dieu ; dans le verset suivant, le psalmiste nous indique le genre de spectacle que nous devons mettre sous les yeux de ceux qui veulent des spectacles. Le voilà qui s'exile du cirque, de l'amphithéâtre ; qu'il cherche des spectacles, qu'il cherche à voir ; nous ne l'abandonnerons point sans spectacles. Par quoi les remplacerons-nous ? Ecoutez ce qui suit : « Vous « avez fait, Seigneur mon Dieu, de nom- « breuses merveilles[1] ». Il se repaissait des spectacles des hommes, qu'il envisage les merveilles de Dieu. Ces merveilles de Dieu sont innombrables ; qu'il les admire et les contemple. Pourquoi n'en est-il pas ému ? Il vante un cocher qui conduit quatre chevaux et les fait courir sans aucun choc ; et le Seigneur n'a-t-il pas aussi des miracles spirituels dans le même genre ? Que cet homme mette le frein à son avarice, le frein à sa nonchalance, le frein à son injustice, le frein à son imprudence, le frein à tous ces mouvements dont la fougue enfante les vices, qu'il leur mette un frein et se les assujétisse, qu'il gouverne ses passions sans en être l'esclave ; qu'il les dirige où bon lui semble et ne se laisse pas entraîner malgré lui. Il louait un cocher ; on le louera à son tour comme le cocher de

[1] Coloss. III, 5.

[1] Ps. XXXIX, 6.

ses passions; il demandait un vêtement pour un cocher, lui-même sera revêtu d'immortalité. Tels sont les jeux et les spectacles auxquels Dieu nous fait assister. Du haut du ciel, il nous crie : Je vous regarde ; combattez, je vous soutiendrai; remportez le prix et je vous couronnerai. « Vous avez fait, Seigneur mon Dieu, de nombreuses merveilles; et dans vos conseils nul ne peut « vous ressembler [1] ». Vois maintenant un histrion. Il a mis tous ses soins pour apprendre à marcher sur une corde, il s'y suspend et se tient ainsi en suspens. Mais voyez Dieu qui vous donne de plus grands spectacles. Cet homme apprend à marcher sur une corde, en fait-il marcher un autre sur la mer? Oublie donc le théâtre, et vois notre bienheureux Pierre, non plus un funambule, mais un mariambule, si je puis dire ainsi. A ton tour, marche aussi, non plus sur ces eaux de la mer, où la marche de Pierre était une figure, mais sur d'autres eaux, puisque ce siècle est une mer. Il a son amertume dangereuse, il a ses flots de tribulations, ses tempêtes de tentations : il a pour poissons des hommes qui paraissent heureux de leur malheur, et se dévorent mutuellement; c'est là que tu dois marcher, c'est là ce que tu dois fouler aux pieds. Tu veux des spectacles, sois toi-même un spectacle. Ne perds point courage; vois celui qui t'a précédé et qui te crie : « Nous sommes en spectacle à ce bas « monde, et aux anges et aux hommes [2] ». Foule aux pieds la mer, afin de n'y être pas submergé. Tu n'iras, tu ne marcheras que sur l'ordre de celui qui le premier marcha sur la mer, comme le disait autrefois saint Pierre : « Si c'est vous, Seigneur, faites que « j'aille à vous sur les eaux [3] ». Et comme c'était lui-même, il entendit sa prière, il exauça son désir, il l'appela sur les eaux, et le souleva quand il enfonçait. Telles sont les merveilles du Seigneur qu'il te faut contempler; mais vois de l'œil de la foi. Fais toi-même ces merveilles; car si les vents se déchaînent, si les flots se soulèvent, si la faiblesse humaine te fait désespérer de ton salut, tu as une prière toute préparée : Seigneur, je péris. Si déjà tu marches sur la pierre, tu n'as pas à craindre sur les eaux; mais si tu n'étais sur la pierre, tu serais englouti par les flots; car il nous faut marcher sur ce rocher que ne recouvre point leur fureur.

10. Vois donc les merveilles du Seigneur. « J'ai annoncé, j'ai publié ces merveilles; ils « se sont multipliés à l'infini [1] ». Il y a un nombre d'élus, mais il y a au-delà de ce nombre. Il y a un nombre déterminé qui appartient à la Jérusalem céleste. « Le Seigneur connaît ceux qui sont à lui [2] ». Les chrétiens qui le craignent, les chrétiens fidèles, les chrétiens qui gardent ses préceptes, qui marchent dans les voies de Dieu, qui s'abstiennent du péché, qui confessent ceux qu'ils ont pu commettre : ceux-là sont du nombre des élus. Mais est-ce tout? Il y en a au-delà du nombre. Car, s'il y a peu d'assistants ici, peu en comparaison de cette foule des grandes assistances : quelles multitudes ne remplissent point parfois nos églises, n'en pressent point les murailles, ne se serrent point jusqu'à s'étouffer? S'il y a des jeux publics, on les voit incontinent courir à l'amphithéâtre; ceux-là sont au-delà du nombre. Mais nous parlons ainsi pour les faire entrer dans le nombre; absents d'ici, ils ne peuvent nous entendre; mais ils vous entendront quand vous en serez sortis. « J'ai annoncé », dit le prophète, « j'ai parlé ». C'est le Christ qui parle de la sorte; il a prêché comme chef, il a prêché par ses membres, il a envoyé des prédicateurs, il a envoyé des apôtres. « Leur « langage a été entendu par toute la terre, et « leurs paroles jusqu'aux confins de l'uni- « vers [3] ». Combien de fidèles s'assemblent à leurs paroles, combien accourent en foule; beaucoup se convertissent en réalité, beaucoup ne le font que faussement; la conversion réelle est pour le plus petit nombre, la fausse conversion pour le plus grand : car « ils se multiplient à l'infini ».

11. « J'ai annoncé vos merveilles, je les ai « prêchées : ils se sont multipliés à l'infini. « Vous n'avez voulu ni sacrifice ni offrande [4] ». Ce sont là les merveilles de Dieu, les desseins de Dieu à qui nul n'est égal; il veut détourner de sa vaine curiosité cet amateur des spectacles, et lui faire chercher avec nous des spectacles plus saints, plus avantageux, qui donnent la vraie joie à ceux qui les trouvent; et telle sera cette joie qu'il n'aura plus à craindre l'échec de celui qu'il aimera; il

[1] Ps. XXXIX, 6. — [2] I Cor. IV, 9. — [3] Matt. XIV, 28-31.

[1] Ps. XXXIX, 6. — [2] II Tim. II, 19. — [3] Ps. XVIII, 5. — [4] Id XXXIX, 7.

aime un cocher, et il supportera les huées, si ce cocher est vaincu; que ce cocher soit vainqueur, voici un manteau. Pour le misérable qui vient l'acclamer? Non, le vêtement est pour le vainqueur, les huées pour celui qui applaudissait le vaincu. Pourquoi donc partager la confusion d'un homme dont tu ne partages point le manteau? Il en est bien autrement dans nos spectacles. « Il est vrai », dit saint Paul, « que tous partent » dans votre lice, dans vos spectacles; « mais un seul reçoit « le prix [1] »; les autres sont vaincus et s'en vont. Ils ont persévéré à courir; mais un seul ayant reçu le prix, il n'y a plus rien pour les autres qui ont également travaillé. Notre course est bien différente. Tous ceux qui prennent part à la course et persévèrent à courir, emportent le prix : le premier arrivé attend pour recevoir sa couronne avec les autres. Notre arène est en effet l'œuvre de la charité, et non de la cupidité : tous ceux qui courent sont unis par la charité, et cette charité même est la course.

12. « Vous n'avez voulu ni sacrifice ni of« frande », dit à Dieu le Psalmiste. Dans l'ancienne loi, quand le véritable sacrifice connu des fidèles nous était annoncé par des figures, on célébrait alors les figures de l'avenir : beaucoup en comprenaient le sens, mais beaucoup plus encore l'ignoraient. Les Prophètes et les saints patriarches savaient ce que l'on célébrait; mais le reste de ce peuple inique était charnel, au point de figurer lui-même les événements de l'avenir. Or, il arriva que le premier sacrifice fut aboli, que disparurent ces holocaustes de béliers, de boucs, de taureaux et d'autres victimes; Dieu n'en voulut plus. Pourquoi n'en voulut-il plus? Pourquoi d'abord en avait-il voulu? Parce que tout cela n'était que comme une promesse de Dieu; or, quand on a donné ce que l'on a promis, les paroles de la promesse ne sont plus rien. Un homme est engagé à sa promesse jusqu'à ce qu'il l'ait tenue; quand il l'a accomplie, il change alors de langage. Il ne dit plus : Je donnerai, ce qu'il promettait de donner; mais bien : J'ai donné; l'expression est changée. Pourquoi cette expression a-t-elle été d'abord agréable à Dieu, et pourquoi l'a-t-il changée? C'est que cette expression était celle de son temps, et qu'elle lui a plu selon l'époque. Elle était d'usage dans le temps des promesses, mais quand les promesses ont reçu leur accomplissement, alors les expressions promissives ont disparu pour faire place au langage de l'accomplissement. Donc, ces sacrifices, qui étaient le langage de la promesse, ont disparu. Qu'a-t-on donné pour les accomplir? Ce corps que vous connaissez, mais que vous ne connaissez pas tous [1]; et plaise à Dieu que vous, qui le connaissez, ne le connaissiez point pour votre condamnation! Soyez attentifs, car c'est le Christ Notre-Seigneur qui parle, tantôt dans ses membres, et tantôt par lui-même; voyez en quel temps il est dit : « Vous n'avez voulu ni des sacri« fices, ni de l'offrande ». Qu'est-ce donc? Sommes-nous présentement abandonnés sans sacrifice? A Dieu ne plaise. « Vous m'avez « donné un corps parfait ». C'était pour donner la perfection à ce corps que vous n'avez plus voulu de ces offrandes; vous les avez agréées avant que mon corps fût parfait. L'accomplissement des promesses a supprimé le langage primitif. Si l'on emploie en effet les paroles de la promesse, c'est que cette promesse n'est pas accomplie. Cette promesse était exprimée par des signes; les signes ont disparu quand s'est montrée la vérité promise. Nous sommes dans ce corps, nous en faisons partie; nous savons ce que nous recevons; et vous qui ne le savez pas encore, puissiez-vous l'apprendre, et quand vous l'aurez appris, puissiez-vous ne pas le recevoir pour votre condamnation! « Car celui « qui mange et boit d'une manière indigne, « mange et boit son propre jugement [2] ». Ce corps est parfait pour nous, devenons parfaits dans ce même corps.

13. « Vous avez refusé le sacrifice et les « oblations; mais vous m'avez donné un corps « parfait; vous n'avez demandé pour le péché « ni holocauste, ni sacrifice; alors j'ai dit : « Me voici [3] ». Est-il besoin d'expliquer ces paroles : « Vous avez refusé le sacrifice et « l'oblation; mais vous m'avez donné un corps « parfait. Vous n'avez demandé pour le péché « ni l'holocauste, ni le sacrifice », qu'il demandait autrefois. « Alors j'ai dit : Me voici ». Il est temps que vienne la promesse, puisque les signes de la promesse vont disparaître. En effet, mes frères, voyez les uns abolis, l'autre accomplie. Que la nation juive me montre

[1] I Cor. IX, 24.

[1] Le saint Docteur désigne [illegible] [illegible] pas l'[illegible]. — [2] I Cor. [illegible], 29. — [3] Ps. XXXIX, 7, 8.

aujourd'hui un prêtre. Où sont leurs sacrifices? Ils ont disparu, il n'en est plus rien. Les aurions-nous réprouvés alors? Nous les réprouvons aujourd'hui, parce que l'heure en est passée; ils sont hors de propos, hors de convenance. Tu me les promets encore, et je tiens déjà la promesse. Ils ont encore quelques observances dans leurs fêtes, afin de n'être point sans aucun signe. Caïn lui-même, cet aîné, assassin de son plus jeune frère, eut un signe pour empêcher qu'on ne le tuât, ainsi qu'il est écrit dans la Genèse : « Le Seigneur mit une figure sur Caïn afin que nul « n'osât le tuer [1] ». De là vient la durée de la nation juive. Toutes les nations soumises à la domination romaine se sont fondues dans le droit romain, en ont accepté les pratiques superstitieuses; puis est venue la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui les en a séparées. Mais la nation juive est demeurée avec son signe, le signe de la circoncision, le signe des azymes; nul n'a tué Caïn, nul ne l'a tué, il a toujours sa marque. Il est maudit sur la terre qui a ouvert sa bouche pour recevoir de sa main le sang d'Abel. Car il a répandu le sang et ne l'a point recueilli; il l'a répandu, une autre terre l'a reçu; et il est maudit sur cette terre qui a ouvert sa bouche et recueilli ce sang précieux : et cette terre qui l'a recueilli, c'est l'Eglise. C'est donc d'elle qu'il est rejeté. Et ce sang crie de la terre vers moi. C'est de cette terre que le Seigneur a dit : « La voix « du sang de ton frère crie de la terre jus- « qu'à moi [2] ». Il crie, dit le Seigneur, de la terre vers moi. Il crie vers le Seigneur, et celui qui l'a répandu est sourd, parce qu'il ne l'a point bu. Les Juifs sont donc maintenant comme Caïn, avec un signe. Les sacrifices que l'on offrait chez eux ont disparu; et ce qui leur en est resté, pour servir de signe comme à Caïn, est accompli sans qu'ils le sachent. Ils immolent l'agneau, ils mangent des pains azymes : « Car Jésus-Christ, notre « agneau pascal, a été immolé pour nous ». Je reconnais donc en lui cet Agneau qui a été tué; où sont les azymes? « C'est pourquoi », continue saint Paul, « célébrons notre solen- « nité, non dans le vieux levain ni dans le « ferment de la malice et de l'iniquité » : (il montre par là ce qu'est le vieux levain, une pâte vieillie et aigrie), « mais avec les azymes « de la sincérité et de la vérité [3] ». Ils sont demeurés dans l'ombre sans pouvoir envisager le soleil de justice; mais nous qui sommes dans la lumière, nous recueillons le sang du Christ. Si nous avons une vie nouvelle, chantons un cantique nouveau, une hymne à notre Dieu. « Vous n'avez pas voulu d'ho- « locauste pour le péché; alors j'ai dit : Me « voici ».

14. « Il est écrit de moi à la tête de votre « livre que j'accomplirai votre volonté; je l'ai « voulu, ô mon Dieu, et votre loi est gravée « au fond de mon cœur [1] ». Le voici qui revient à ses membres, et lui-même fait la volonté de son Père. Mais au commencement de quel livre est-il écrit de lui? Peut-être au commencement de ce livre des Psaumes. A quoi bon chercher plus loin et feuilleter d'autres livres? Voilà qu'à la tête du livre des Psaumes nous lisons : « Bienheureux « l'homme qui n'est point allé dans le conseil « des méchants, qui ne s'est pas arrêté dans la « voie des pécheurs, qui ne s'est point assis « dans la chaire de pestilence, mais qui n'a « d'autre loi que la volonté du Seigneur »; ce qui revient à dire : « Je l'ai voulu, ô mon « Dieu, votre loi est gravée dans le fond de « mon cœur »; ou bien : « Et qui jour et nuit « médite sa loi [2] ».

15. « J'ai annoncé votre justice dans une « grande assemblée [3] ». Il parle ici aux membres, il les engage à faire ce qu'il a fait. Il a prêché, prêchons aussi; il a souffert, souffrons avec lui; il a été glorifié, nous serons glorifiés avec lui. « J'ai prêché votre « justice dans une grande assemblée ». Jusqu'où s'étend cette assemblée? Dans l'univers entier. Que renferme-t-elle? Toutes les nations. Pourquoi toutes les nations? Parce que c'est la postérité d'Abraham, dans laquelle tous les peuples doivent être bénis [4]. Pourquoi encore toutes les nations? « Parce « que leur voix s'est répandue par toute la « terre [5] ». « Dans une grande assemblée. « Voilà que je ne retiendrai point mes lèvres, « Seigneur, vous le savez ». Mes lèvres parlent, et je ne les empêcherai pas de parler. Le son de mes lèvres arrive aux oreilles des hommes, mais vous connaissez mon cœur. « Je n'empê- « cherai donc point mes lèvres, Seigneur, vous « le savez ». Autre est ce qu'entend l'homme, et autre ce que connaît le Seigneur. Ainsi

[1] Gen. IV, 15. — [2] Id. 10. — [3] I Cor. V, 7.

[1] Ps. XXXIX, 8-10. — [2] Id. I, 1, 2. — [3] Id. XXXIX, 10. — [4] Gen. XII, 3; XXII, 18. — [5] Ps. XVIII, 5.

donc, parlez des lèvres, mais soyez près de Dieu par le cœur, afin que nous ne prêchions pas seulement des lèvres, et qu'on ne dise point de nous : « Faites ce qu'ils vous disent « et non pas ce qu'ils font [1] » ; ou que l'on ne dise pas de ce peuple, dont la bouche loue le Seigneur, tandis que le cœur en est loin : « Ce peuple me loue des lèvres, mais leur « cœur est loin de moi [2]. Car c'est la croyance « du cœur qui nous conduit à la justice, et la « confession des lèvres qui nous mène au sa-« lut [3] ». C'est ce que fit le larron, crucifié avec le Seigneur, et qui, à la croix même, le reconnut pour le Seigneur. D'autres ne le reconnurent point aux miracles qu'il faisait, lui le reconnut à la croix. Il était cloué à la croix par tous ses membres; ses mains y étaient clouées, ses pieds étaient transpercés, son corps était collé au bois; les autres membres de ce corps n'étaient point libres; il ne restait que la langue et le cœur ; il crut du cœur et il confessa de la langue. « Souvenez-vous de « moi », dit-il, « Seigneur, quand vous serez « dans votre royaume ». Il croyait son salut bien éloigné encore ; il eût été heureux de l'obtenir, même après un temps bien long ; il espérait pour l'avenir, et il n'attend pas un jour. « Souvenez-vous de moi », dit-il, « quand « vous serez dans votre royaume », et Jésus répond : « En vérité, je vous le dis, aujour-« d'hui vous serez avec moi dans le para-« dis [4] ». Or, le paradis a des arbres de bonheur: aujourd'hui avec moi sur l'arbre de la croix, aujourd'hui avec moi sur l'arbre du salut.

16. « Voilà que je ne fermerai point mes « lèvres, Seigneur, vous le savez », de peur qu'il ne croie dans son cœur, et que la crainte ne ferme ses lèvres à la confession de sa foi. Il y a des chrétiens, en effet, qui ont la foi dans le cœur ; mais au milieu des païens aux paroles amères, qui n'ont qu'une feinte politesse, qui ont l'âme corrompue, qui sont sans foi, badins, railleurs, pour peu qu'on leur fasse un crime d'être chrétiens, ils n'osent plus confesser des lèvres la foi qu'ils ont dans le cœur, ils interdisent à ces lèvres de dire au dehors ce qu'ils savent, ce qu'ils croient intérieurement. Mais le Seigneur les condamne. « Celui », dit-il, « qui aura rougi « de moi devant les hommes, je rougirai de « lui devant mon Père [5] », c'est-à-dire, je ne le connaîtrai point : parce qu'il a rougi de me confesser en présence des hommes, à mon tour, je le désavouerai devant mon Père. Que les lèvres parlent donc selon le cœur; c'est un avis contre la crainte. Que le cœur ait en lui ce que disent les lèvres ; c'est un conseil contre le déguisement. Souvent la crainte empêche de dire ce que l'on sait, ce que l'on croit; souvent la dissimulation nous fait dire ce que nous n'avons pas dans le cœur. Que les lèvres et le cœur soient d'accord. En demandant la paix à Dieu, sois en paix avec toi-même ; qu'il n'y ait aucun désaccord entre le cœur et les lèvres. « Je ne tiendrai point mes « lèvres fermées, Seigneur, vous le savez ». Comment Dieu le sait-il ? Et que sait-il ? Il voit dans le cœur où l'homme ne voit point. Aussi le Prophète a-t-il dit : « J'ai cru ». Le voilà donc qui possède un cœur ; il a ce que Dieu veut voir ; et alors qu'il ne retienne point ses lèvres. Mais il ne les ferme point. Que dit-il en effet ? « C'est pour cela que j'ai « parlé [1] ». Et comme il a dit ce qu'il croyait, il cherche ce qu'il rendra au Seigneur pour le bien que le Seigneur lui a fait, et il ajoute : « Je prendrai le calice du salut, et j'invo-« querai le nom du Seigneur [2] ». Il n'a pas craint cette parole du Seigneur : « Pouvez-« vous boire le calice que je boirai moi-« même [3] ? » Il confesse de bouche ce qu'il a dans son cœur, et il en arrive aux souffrances. Mais dans ses souffrances, en quoi lui nuit son ennemi ? « Car la mort des justes est précieuse « devant la face du Seigneur [4] ». Ces morts auxquelles aboutissait la fureur des païens nous consolent aujourd'hui. Nous célébrons la fête des martyrs, nous les prenons pour modèles, nous considérons leur foi, comment ils furent découverts, comment emmenés, quelle fut leur contenance devant les juges. Ils n'avaient dans l'Eglise de Dieu aucune hypocrisie, et unis par les liens de la charité, ils confessèrent le Christ ; membres qu'ils étaient, ils ont désiré suivre leur chef. Mais qu'étaient-ils pour avoir ce désir ? Ils étaient patients dans les douleurs, fidèles dans leur confession , véridiques dans leurs paroles. Ils lançaient à la face de leurs interrogateurs, les flèches de Dieu, et leurs blessures enflammaient la colère ; ils firent à plusieurs les blessures du salut. Voilà ce que nous nous repré-

[1] Matt. XXIII, 3. — [2] Isa. XXIX, 13. — [3] Rom. X, 10. — [4] Luc, XXIII, 42, 43. — [5] Marc, VIII, 38.

[1] Ps. CXV, 10. — [2] Id. CXV, 13. — [3] Matt. XX, 22. — [4] Ps. CXV, 15.

sentons, ce que nous voyons, ce que nous désirons imiter. Voilà les spectacles des chrétiens, que Dieu contemple du haut du ciel; c'est à cela qu'il nous exhorte, pour cela qu'il nous soutient; c'est à ces luttes qu'il promet et décerne des récompenses. « Je ne tiendrai « point mes lèvres fermées ». Garde-toi de craindre et de tenir tes lèvres fermées. « Sei« gneur, vous le savez » ; mon cœur ressent ce que disent mes lèvres.

17. « Je n'ai point recélé ma justice dans « mon cœur[1] ». Qu'est-ce à dire : « Ma jus« tice? » Ma foi, parce que « le juste vit de la « foi[2] ». Ainsi un persécuteur demande, comme il en avait jadis le pouvoir : Qui es-tu? es-tu païen ou chrétien ? Chrétien, répond l'interrogé. Voilà sa justice : il a cru et il vit de la foi. Il n'a pas enfoui sa justice dans son cœur. Il n'a point dit en son âme : Je crois au Christ, à la vérité ; mais à ce persécuteur furieux et menaçant, je ne dirai point que je crois ; mon Dieu voit bien ma foi dans mon cœur ; il sait que je ne le renonce point. Voilà ce qui est dans ton cœur, j'y consens ; mais sur tes lèvres? Je ne suis pas chrétien? Alors le témoignage de tes lèvres est contraire à celui de ton cœur. « Je n'ai point caché ma « justice dans mon cœur ».

18. « J'ai proclamé votre vérité et votre « salut ». J'ai chanté votre Christ, qui est « votre vérité comme votre salut ». D'où vient que le Christ est la Vérité? « Je suis la Vérité », a-t-il dit[3]. De quelle manière est-il pour lui le salut? Siméon, dans le temple, reconnut le saint Enfant dans les bras de sa Mère, et s'écria : « Mes yeux ont vu votre salut[4] ». Le vieillard reconnut l'Enfant, il redevint enfant dans l'Enfant divin, et se renouvela par sa foi. Il avait reçu une réponse du ciel, et il parla de la sorte; le Seigneur lui avait promis qu'il ne sortirait point de cette vie sans avoir vu le salut de Dieu. Il est bon que Dieu fasse connaître ainsi le Sauveur aux hommes; mais qu'ils s'écrient : « Montrez-nous, Seigneur, « votre miséricorde, et donnez-nous votre « Sauveur[5] », ce Sauveur de Dieu dans toutes les nations. Car, après avoir dit en un endroit : « Que le Seigneur nous prenne en pitié, nous « bénisse et projette sur nous la lumière de « sa face, afin que sur la terre nous connais« sions votre voie[6] » ; il ajoute aussitôt : « Et « que les nations connaissent votre salut ». Il dit d'abord : « Afin que sur la terre nous « connaissions votre voie » ; et ensuite : « Que « les nations connaissent votre salut ». Comme si on lui disait : Quelle est cette voie que tu veux connaître? Les hommes cherchent après la voie; est-ce la voie qui vient aux hommes? Eh bien ! c'est votre voie qui est venue vers les hommes, qui les a trouvés dans l'égarement, et qui a invité à marcher en elle ceux qui étaient en dehors. Marchez en moi, a-t-elle dit, et vous ne vous égarerez pas : « Je suis « la voie, la vérité et la vie[1] ». Ne dis donc plus : Où est la voie de Dieu? en quelle contrée dois-je aller? quelle montagne me faut-il gravir? quelles campagnes explorer? Cherches-tu la voie de Dieu? Le salut de Dieu est lui-même la voie de Dieu, et il se trouve partout, parce que le salut du Seigneur est dans toutes les nations. « J'ai proclamé votre vérité et votre « salut ».

19. « Je n'ai point caché votre clémence ni « votre vérité au milieu d'un grand peuple[2] ». Soyons donc ce peuple, faisons partie de ce grand corps; ne cachons ni la miséricorde, ni la justice de Dieu. Veux-tu entendre la miséricorde du Seigneur? Retire-toi de tes péchés, et il te pardonnera tes péchés. Veux-tu connaître la vérité du Seigneur? Pratique la justice, et ta justice sera couronnée. On te prêche aujourd'hui sa miséricorde, pour te montrer ensuite sa vérité. Car Dieu n'est pas miséricordieux jusqu'à être injuste, ni juste au point de manquer de miséricorde. Est-ce peu de miséricorde pour toi que d'oublier tes actes jusqu'à présent? Tu as vécu dans le désordre jusqu'aujourd'hui, tu y vis encore; commence aujourd'hui à bien vivre, et tu n'échapperas pas à cette clémence. Si telle est la miséricorde, quelle est la vérité? Toutes les nations seront rassemblées devant lui, et ce pasteur séparera les brebis d'avec les boucs pour mettre les brebis à la droite et les boucs à la gauche. Que dira-t-il aux brebis? « Venez, « bénis de mon Père, recevez le royaume « qui vous a été préparé ». Et aux boucs? « Allez au feu éternel[3] ». C'est là qu'il n'y aura plus de pénitence. Après avoir méprisé la bonté de Dieu, tu en sentiras la justice ; mais si tu n'as point méprisé sa bonté, sa vérité te remplira de joie.

20. « Pour vous, Seigneur, n'éloignez pas

[1] Ps. XXXIX, 11. — [2] Habac. II, 4 ; Rom. I, 17. — [3] Jean, XIV, 6. — [4] Luc, II, 30. — [5] Ps. LXXXIV, 8. — [6] Id. LXVI, 2.

[1] Jean, XIV, 6. — [2] Ps. XXXIX, 11. — [3] Matt. XXV, 32, 33, 41.

« de moi vos miséricordes[1] ». Le Christ envisage ses membres malades. Parce que je n'ai point caché votre miséricorde ni votre vérité au milieu d'un grand peuple, de cette Eglise qui est une dans toute la terre ; arrêtez vos regards sur les membres malades, sur les coupables, sur les pécheurs, et ne détournez point d'eux vos miséricordes. « Votre amour « et votre vérité veillent toujours sur moi ». Je n'oserais revenir à vous si je n'étais assuré de votre pardon ; et je ne pourrais persévérer si je n'étais sûr de vos promesses. « Votre « amour et votre vérité veillent toujours sur « moi ». Je considère que vous êtes bon, je sais que vous êtes juste ; j'aime le Dieu bon, je crains le Dieu juste. L'amour et la crainte me dirigent, parce que « votre miséricorde « et votre vérité veillent toujours sur moi ». Pourquoi ont-elles cette vigilance et ne dois-je point les perdre de vue ? « Parce que je suis « environné de maux sans nombre[2] ». Qui peut énumérer les péchés ? qui peut compter ses propres fautes et celles des autres ? Leur poids faisait gémir celui qui a dit : « Purifiez-« moi, Seigneur, de mes fautes cachées, et « n'imputez pas à votre serviteur celles des « autres[3] ». Comme si c'était peu de nos propres fautes, nous sommes chargés de celles des autres ; je crains pour moi ; je crains pour mon frère qui est bon ; je tolère celui qui est méchant ; et sous un tel fardeau, que deviendrons-nous, si la divine miséricorde ne nous soutient ? « Mais vous, Seigneur, ne vous « éloignez pas de moi ». Demeurez près de moi. De qui le Seigneur s'approche-t-il ? De ceux qui ont le cœur brisé[4]. Il s'éloigne des orgueilleux, s'approche des humbles. Car, du haut de son trône, le Seigneur regarde les humbles[5]. Mais que l'orgueilleux ne croie pas échapper à ses yeux ; car « il voit de loin ce « qui est élevé ». Il voyait de loin le Pharisien qui se vantait, et il aidait de tout près le publicain qui avouait ses fautes[6]. L'un vantait ses mérites et cachait ses blessures ; l'autre, sans parler de mérites, exposait ses plaies. Il se présentait au médecin, car il se savait malade ; il savait qu'il avait besoin de guérison ; il n'osait lever les yeux vers le ciel et se frappait la poitrine ; il ne se pardonnait point à lui-même, afin que Dieu lui pardonnât ; il voyait ses fautes, afin que Dieu ne les vît plus ; il se châtiait, afin que Dieu l'épargnât. Ainsi parle l auteur sacré ; écoutons pieusement ses paroles, aimons-les pieusement, et répétons-les du cœur, de la langue et de tout ce que nous avons de plus intime. Que nul ne se croie juste ; celui qui parle est vivant ; il vit, et plaise à Dieu qu'il vive. Il vit encore ici ; il vit, mais avec la mort ; et si l'esprit est vivant à cause de la justice, le corps est mort à cause du péché [1]. « Et le corps qui se « corrompt, appesantit l'âme, et cette habita-« tion terrestre abat l'esprit capable des plus « hautes pensées[2] ». A toi donc de crier, à toi de gémir, à toi d'avouer ta misère, mais non de t'élever, de te vanter, de te glorifier de tes mérites ; car si tu as quelque chose dont tu puisses te réjouir, qu'as-tu que tu n'aies pas reçu[3] ? « Je suis environné de maux « sans nombre ».

21. « Mes iniquités m'ont investi, et je n'ai « pu en soutenir la vue[4] ». Il y a quelque chose que nous devons voir ; qui donc nous empêche de le voir ? N'est-ce point le péché ? Pour nous empêcher de voir la lumière, il ne faut, dans notre œil, qu'une humeur, qu'un peu de poussière, qu'une fumée, un rien qui y pénètre ; et cet œil malade ne peut supporter la lumière ; comment élever à Dieu un cœur malade ? Ne faut-il pas le guérir, afin que tu voies ? N'est-ce pas orgueil de ta part de dire : Je verrai et ensuite je croirai ? Qui parle de la sorte ? Quel est celui qui veut voir et qui dit : Je verrai d'abord, puis je croirai ? Je veux montrer la lumière, ou plutôt la lumière se veut montrer à moi. A qui ? Elle ne peut se montrer à un aveugle, qui ne la voit point. Pourquoi ne la voit-il point ? Son œil est chargé de péchés nombreux. Que dit-il, en effet ? « Mes « iniquités m'ont investi, et il m'a été impos-« sible de voir ». Il faut donc éloigner les iniquités, remettre les péchés, soulager l'œil de son poids, guérir ce qui est malade et appliquer le précepte comme un cuisant collyre. Fais d'abord ce qui t'est commandé ; guéris ton cœur, purifie-le, aime ton ennemi [5]. Et qui aime son ennemi ? C'est toutefois l'ordre du médecin : il est amer, mais efficace. Que puis-je te faire ? dit-il. Telle est ta maladie, que tu seras guéri par là. Il dit même plus : Quand tu seras guéri, mon ordonnance ne sera plus difficile ; c'est avec plaisir que tu

[1] Ps. XXXIX, 12. — [2] Id. XXXIX, 13. — [3] Id. XVIII, 13, 14. — [4] Id. XXXIII, 19. — [5] Id. CXXXVII, 6. — [6] Luc, XVIII, 11.

[1] Rom. VIII, 10. — [2] Sag. IX, 15. — [3] I Cor. IV, 7. — [4] Ps. XXXIX, 13. — [5] Matt. V, 44.

aimeras ton ennemi ; tâche de te guérir. Dans les tribulations, dans les angoisses, dans les tentations, sois fort, sois constant ; c'est la main d'un médecin et non d'un larron. Mais, dit le pécheur, après avoir accompli les préceptes, en commençant par la foi ; après avoir purifié mon cœur selon vos conseils, que verrai-je, une fois que mon cœur sera guéri, purifié ? « Bienheureux ceux dont le cœur est « pur, parce qu'ils verront Dieu [1] ». Pour cela, répond-il, je ne le puis aujourd'hui, puisque « je ne puis voir à cause des iniquités « qui m'ont investi ».

22. « Elles sont plus nombreuses que les « cheveux de ma tête [2] ». Il prend les cheveux de sa tête pour exprimer un grand nombre. Qui peut compter les cheveux de sa tête ? Encore moins ses péchés, plus nombreux que ses cheveux. Ils paraissent petits, mais le nombre en est grand. Tu as évité les plus graves, tu ne commets point l'adultère, tu t'abstiens de l'homicide, tu ne ravis pas le bien d'autrui, tu ne profères ni blasphème, ni faux témoignage : ce sont là les montagnes du péché. Tu as donc évité les plus graves, mais que fais-tu des moindres ? Ces moindres, ne les crains-tu pas ? Tu as jeté la montagne loin de toi, prends garde que le sable ne t'ensevelisse. « Mes iniquités « sont plus nombreuses que les cheveux de « ma tête ».

23. « Et mon cœur a défailli ». Faut-il s'étonner que ton cœur soit éloigné de Dieu, quand il s'abandonne lui-même ? Qu'est-ce à dire : Mon cœur a défailli ? C'est-à-dire, mon cœur ne peut point se connaître lui-même. Voilà ce que signifie : « Mon cœur a défailli ». C'est par le cœur que je veux voir le Seigneur, et je ne le puis, à cause du grand nombre de mes péchés. C'est peu encore : mon cœur ne peut même se comprendre. Non, mon cœur ne se comprend point, que nul ne le croie. Est-ce que Pierre se connaissait dans son propre cœur, quand il disait : « Je serai avec « vous jusqu'à la mort [3] ? » Il avait dans le cœur une fausse présomption, il y cachait une véritable crainte : et son cœur ne pouvait comprendre son cœur. Son cœur ne se croyait point malade, mais le médecin le voyait. Ce qui lui fut alors prédit s'accomplit. Dieu voyait en lui ce que lui-même n'y voyait point ; c'est que son cœur l'avait abandonné, c'est que son cœur était caché à son cœur même. « Et mon cœur a défailli ». Mais quoi ! quels doivent être nos cris ? nos paroles ? « Qu'il « vous plaise, Seigneur, de me délivrer [1] ». Comme s'il disait : « Seigneur, si vous vou- « lez, vous pouvez me guérir [2]. Qu'il vous « plaise, Seigneur, de me délivrer, soyez atten- « tif à me secourir ». Ce langage est celui des membres pénitents, des membres qui souffrent, des membres qui crient sous le fer des médecins, mais qui espèrent. « Seigneur, « soyez attentif à me secourir ».

24. « Qu'ils soient confondus et couverts de « honte, ceux qui cherchent mon âme pour « me la ravir [3] ». Dans un autre endroit il se plaint en disant : « Je regardais à droite, et « je voyais, et nul ne cherchait mon âme [4] » ; c'est-à-dire, nul ne cherchait à m'imiter. C'est le langage du Christ dans sa Passion : Je regardais à ma droite, non pas du côté des Juifs impies, mais à ma droite, du côté des Apôtres eux-mêmes. « Et nul ne recherchait « mon âme ». Ils étaient si loin de rechercher mon âme, que le plus présomptueux renia mon âme [5]. Mais comme on peut rechercher un homme, ou pour jouir de son amitié, ou pour le persécuter, le Christ veut ici couvrir de honte et flétrir certains autres qui recherchent son âme. Et pour qu'on n'attribue pas à ses paroles le même sens qu'à sa plainte, qu'on ne recherche point son âme, il ajoute : « Afin « de la ravir » ; c'est-à-dire, ils cherchent mon âme avec des desseins de mort : qu'ils soient donc, poursuit-il, confondus et flétris. Beaucoup en effet ont cherché son âme, et n'ont trouvé que la honte et la confusion ; ils ont cherché son âme, et dans leur intention ils la lui ont ôtée ; mais il avait le pouvoir de la donner et le pouvoir de la reprendre [6]. Ils tressaillirent donc lorsqu'il la donna, et furent dans la confusion quand il la reprit. « Qu'ils soient dans la honte et dans « la confusion, ceux qui cherchent mon âme « pour me la ravir ».

25. « Qu'ils reculent en arrière, chargés « d'ignominie, ceux qui me veulent du « mal [7] ». Ne prenons pas en mauvaise part ces paroles : « Qu'ils reculent en arrière ». C'est un bien qu'il leur souhaite ; c'est la parole de celui qui dit sur la croix : « Mon Père, « pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils

[1] Matt. v, 8. — [2] Ps. XXXIX, 13. — [3] Matt. XXV., 35.

[1] Ps. XXXIX, 14. — [2] Matt. VIII, 2. — [3] Ps. XXXIX, 15. — [4] Id. CXLI. — [5] Matt. XXVI, 70. — [6] Jean, X, 18. — [7] Ps. XXXIX, 15.

« font[1] ». Pourquoi donc leur dit-il de retourner en arrière? C'est que ceux qui auparavant étaient orgueilleux, et tombèrent à la renverse, devinrent humbles et se relevèrent. Quand ils prennent le devant, ils veulent précéder le Seigneur, être plus parfaits que le Seigneur ; mais demeurer en arrière, c'est reconnaître qu'il est plus parfait, qu'il doit marcher devant, et eux venir après, qu'il doit les guider et eux le suivre. Aussi reprit-il Pierre qui lui donnait un conseil peu sage. Le Seigneur allait souffrir pour notre salut, et il annonçait à ses disciples ce qui allait arriver dans sa Passion ; et Pierre lui dit : « Non point, Seigneur, veillez sur vous, il ne « vous arrivera rien de tel ». Le voilà qui veut marcher devant le Seigneur, donner des conseils au Maître. Or, pour lui rappeler qu'il ne doit point précéder, mais suivre : « Arrière, « Satan », lui dit le Seigneur. Tu es Satan, lui dit-il, parce que tu veux marcher devant celui qu'il te faut suivre : mais si tu marches en arrière, et que tu me suives, tu ne seras plus Satan. Que sera-t-il donc ? « Sur cette « pierre j'établirai mon Eglise ».

26. « Qu'ils reculent en arrière chargés « d'ignominie, ceux qui me veulent du mal ». Il y a des esprits méchants, qui maudissent dans leurs cœurs autant qu'ils paraissent bénir. Vous dites à l'un : Es-tu chrétien? Sois chrétien à ton tour, répond-il. Cette parole est bonne, et Dieu ne leur en tiendra pas compte, mais du sens qu'il y ajoute ; comme il tint compte aux Juifs du souhait qu'ils firent à l'aveugle-né quand il fut guéri : accablé de leurs questions arrogantes, « Voulez-vous », leur dit-il, « devenir aussi ses disciples ? » « Les Juifs alors le chargèrent de malédic« tions », dit l'Evangéliste, « ils le maudirent « en disant : Pour toi, sois son disciple [2] ». Comme ils le maudissaient, le Seigneur le bénit. Il fit ce qu'avaient dit les Juifs, et rendit à ceux-ci leurs malédictions. « Qu'ils re« culent en arrière, couverts d'ignominie, « ceux qui me veulent du mal ». Quelques-uns, sans être bons, nous souhaitent du bien ; il faut s'en défier. De même en effet que les premiers, en voulant nous maudire, nous souhaitent pourtant du bien, quoique dans une intention mauvaise ; ainsi d'autres, avec une bonne intention, nous souhaitent ce qui est un mal. Voici : tel qui te dit : Sois chrétien, te dit du bien, mais avec mauvaise intention ; mais que l'on vienne te dire : Nul n'est meilleur que toi, et que l'on t'applaudisse de la sorte dans ta vie criminelle, car le pécheur est loué dans les désirs de son âme, et l'on applaudit à celui qui fait le mal[1] ; on t'applaudit pour ton malheur : de même que le premier te maudissait pour ton bonheur, le second te bénit pour ton malheur. Mais fuis, mais évite chacun de ces deux ennemis. L'un sévit, l'autre caresse : ni l'un ni l'autre ne sont bons ; l'un a recours à la colère, l'autre est fourbe dans ses éloges. Evite l'un et l'autre, et prie pour l'un et pour l'autre. Car celui qui faisait cette prière : « Qu'ils retour« nent sur leurs pas, couverts d'ignominie, « ceux qui me veulent du mal », celui-là jette les yeux sur une autre catégorie de fourbes et de méchants, qui nous bénit pour nous perdre : « Que ceux-là soient chargés « de leur propre honte, qui me disent : Cou« rage ! courage ! » Ils donnent de fausses louanges : c'est un grand homme, un homme de bien, un lettré, un savant ; pourquoi est-il chrétien ? Ils applaudissent en vous ce que vous ne voudriez pas qu'on louât ; ils blament ce qui fait votre joie. Mais dis-leur seulement : Pourquoi donc, ô homme, louer en moi la bonté, la justice? Si vous me croyez tel, bénissez Jésus-Christ qui m'a fait ainsi. Mais lui : Non pas, ne va point te calomnier toi-même, c'est toi qui t'es fait ce que tu es. « Qu'ils soient couverts de confusion ceux « qui me disent : Courage ! courage ! » Qu'est-il dit ensuite ? « Qu'ils tressaillent, qu'ils « soient dans la joie, Seigneur, ceux qui vous « cherchent[2] ! » Ce n'est pas moi, c'est bien vous qu'ils cherchent : Ce n'est point à moi qu'ils disent : Courage ! courage ! mais ils voient que si j'ai quelque sujet de m'applaudir, c'est en vous que je me glorifie : « Que celui, « en effet, qui se glorifie, se glorifie dans le « Seigneur [3]. Qu'ils tressaillent, qu'ils soient « dans la joie, ceux qui vous cherchent, et « qu'ils disent toujours : Que le Seigneur soit « glorifié ». Quand le pécheur devient juste, bénis celui qui justifie l'impie[4] ; s'il reste dans son péché, bénis encore celui qui l'appelle au pardon ; s'il s'élance dans la carrière de la justice, bénissons aussi celui qui l'appelle à la récompense. « Que le Seigneur

[1] Luc, XXIII, 34. — [2] Jean, IX, 27, 28.

[1] Ps. X, 3. — [2] Id. XXXIX, 17. — [3] I Cor. I, 31. — [4] Rom. IV, 5.

« reçoive toujours les bénédictions de celui « qui aime son salut ».

27. « Pour moi », à qui ils voulaient tant de mal ; « pour moi », dont ils cherchaient l'âme afin de la perdre ; et, pour parler de cette autre catégorie : « Pour moi », à qui tous criaient : Courage ! courage ! pour moi, « je « suis pauvre et dans l'indigence ». Il n'y a rien en moi que l'on puisse louer. Que Dieu déchire mon sac, et me couvre du vêtement de sa gloire. « Je vis, non pas moi, mais le « Seigneur vit en moi [1] ». Si le Christ vit en toi, si le bien qui est en toi vient du Christ, tout ce que tu as est du Christ. Qu'es-tu donc par toi-même ? « Je suis pauvre et dans l'in« digence ». Je ne suis point riche, puisque je ne suis point superbe. Il était riche celui qui disait : « Seigneur, je vous rends grâces « de ce que je ne suis point comme les autres « hommes [2] » ; mais il était pauvre ce publicain qui disait : « Seigneur, ayez pitié de moi « qui suis un pécheur ». L'un rejetait le trop plein de son âme, l'autre pleurait à la faim. « Je suis pauvre et dans l'indigence ». Et que deviendras-tu avec ton indigence et ta pauvreté ? Va mendier à la porte du Seigneur ; frappe et l'on t'ouvrira. « Je suis pauvre et « dans l'indigence ; mais le Seigneur prendra « soin de moi. Jette dans le Seigneur tes an« goisses, espère en lui et il fera le reste [3] ». Pourquoi te charger de toi-même ? Comment pourvoir à tes besoins ? Abandonne ces soins à celui qui t'a fait. Si, même avant que tu fusses, il a pris soin de toi, comment t'abandonnerait-il, maintenant que tu es ce qu'il te voulait ? Car déjà tu es fidèle et tu marches dans les voies de la justice. Il t'abandonnerait, « Celui qui fait luire son soleil sur les bons et « sur les méchants, et pleuvoir sur les justes « et sur les injustes [4] », alors que dans ta justice tu vis de la foi ? il pourrait te mépriser [5], te négliger, te rejeter? Loin de là, puisqu'il a soin de toi dès ce monde ; il te vient en aide, il te donne ce qui est nécessaire, écarte ce qui est nuisible. Te donner, c'est te consoler, pour que tu demeures ferme ; te reprendre, c'est te châtier, de peur que tu ne périsses. Le Seigneur a donc soin de toi, ne t'inquiète point. Il te porte, celui qui t'a fait ; garde-toi d'échapper à la main de ton Créateur ; échapper à cette main, c'est te briser dans ta chute. C'est l'effet de la bonne volonté que tu demeures dans les mains de ton Créateur. Dis alors : Mon Dieu l'a voulu, il me portera, il me soutiendra. Jette-toi donc dans ses bras : ne crois pas t'y précipiter comme dans le vide ; loin de toi cette pensée. C'est lui qui a dit : « Je remplis le ciel et la terre [1] ». Il ne te manquera nulle part ; pour toi, ne lui manque jamais, ne te manque pas à toi-même.

28. « C'est vous, Seigneur, qui êtes mon « soutien, mon protecteur, ne tardez point [2] ». Il prie, il implore, il craint de manquer de courage : « Ne tardez point ». Que signifie : « Ne tardez point? Si ces jours n'eussent été « abrégés, nulle chair n'eût pu être sauvée [3] ». Voilà ce que nous lisions tout à l'heure à propos des jours de tribulation. Ce sont les membres de Jésus-Christ qui invoquent le Seigneur comme s'ils ne formaient qu'un seul homme, qu'un seul corps du Christ, répandu dans toute la terre, un seul mendiant, un seul pauvre ; car il est pauvre aussi, lui qui de riche est devenu pauvre, selon cette parole de l'Apôtre : « Etant riche, il est de« venu pauvre, afin de vous enrichir de sa « pauvreté [4] ». Il enrichit les vrais pauvres, il appauvrit les faux riches. C'est ce pauvre qui crie à Dieu : « Des extrémités de la terre, « je crie vers vous, quand mon âme est dans « l'ennui [5] ». Voici venir les jours des tribulations, et des plus grandes tribulations ; ils viendront, selon le témoignage de l'Ecriture ; et à mesure qu'ils approchent, les tribulations s'accroissent. Que nul ne se promette ce que l'Evangile ne promet point. Je vous conjure, mes frères, d'examiner si les Ecritures nous ont trompés en rien ; si elles ont fait une prédiction, et qu'il soit arrivé le contraire de ce qui était prédit : il est de toute nécessité que tout arrive comme elles l'ont marqué. Or, les Ecritures n'ont d'autres promesses pour cette vie, que peines, qu'afflictions, qu'angoisses, que surcroîts de douleurs, que tentations sans nombre. C'est à tout cela qu'il faut nous préparer, de peur d'être surpris et de tomber dans le découragement. « Malheur aux « femmes enceintes, aux nourrices [6] » ; vous venez de l'entendre. Les femmes enceintes figurent ceux qui sont enflés d'espoir ; les nourrices, ou celles qui allaitent, marquent ceux qui jouissent de ce qu'ils ont désiré. Une

[1] Gal. II, 20. — [2] Luc. XVIII, 11, 13. — [3] Ps. LIV, 23. — [4] Matt. V, 45. — [5] Rom. I, 17.

[1] Jérém. XXIII, 24. — [2] Ps. XXXIX, 18. — [3] Matt. XXIV, 22. — [4] II Cor. VIII, 9. — [5] Ps. LX, 3. — [6] Matt. XXIV, 19.

femme enceinte, en effet, a l'espérance d'un fils, mais d'un fils qu'elle ne voit pas encore ; celle qui allaite, embrasse le fils qu'elle espérait. Prenons, pour plus de lumière, une comparaison : Quelle villa magnifique a mon voisin ! si elle m'appartenait ! comme je la joindrais à la mienne, et des deux n'en ferais qu'une seule ! L'avarice aussi aime l'unité : ce qu'elle aime est un bien ; mais elle ne sait où il faut l'aimer. Cet homme convoite la terre de son voisin, mais ce voisin est riche, il n'a besoin de rien, il a des honneurs, il a même de la puissance, et il y a plus de motifs peut-être d'appréhender sa puissance, qu'il n'y en a d'espérer sa terre : notre avare n'espérant rien, ne conçoit pas, son âme ne ressemble pas à la femme enceinte. Mais que le voisin soit pauvre, qu'il se trouve dans la nécessité de vendre son bien ou qu'on puisse l'y forcer, notre avare ouvre les yeux, il espère la villa : son âme est enceinte, elle a l'espoir qu'elle pourra acquérir et posséder la terre d'un voisin pauvre. Et lorsque ce voisin dans l'indigence, pressé par le besoin, vient trouver son voisin riche, pour lequel peut-être il est d'ordinaire obséquieux, pour qui il a de la déférence jusqu'à se lever à son arrivée, le saluer en inclinant la tête ; prêtez-moi, je vous en prie, dit-il, je suis dans le besoin, un créancier me presse. Je n'ai rien sous la main, répond le riche, qui aurait si l'autre voulait vendre. Nous savons tout cela, nous avons eu de ces gens parmi nous ; puissions-nous n'en plus avoir ! Nous ne sommes pas d'hier, nous ne sommes pas pour aujourd'hui seulement ; il est temps encore de se corriger : nous n'en sommes pas encore à cette séparation des uns à droite, des autres à gauche [1] ; nous ne sommes pas encore dans les enfers, où était ce riche qui soupirait après une goutte d'eau [2] : écoutons pendant que nous sommes en vie, et corrigeons-nous. Ne désirons pas le bien des autres, afin de ne ressembler pas aux femmes enceintes ; ne les possédons point, afin de ne point les embrasser, comme on embrasse des enfants : « Malheur aux femmes « qui seront en ces jours enceintes, ou « nourrices ». Il faut changer, il faut élever notre cœur, ne pas demeurer de cœur ici-bas. C'est une région maudite, qu'il nous suffise

[1] Matt. xxv, 33. — [2] Luc, xvi, 22.

de la nécessité d'y demeurer de corps ; ne faisons rien de ce qui n'est pas nécessaire. Qu'à chaque jour suffise sa peine [1] ; et que notre cœur habite plus haut. « Si vous êtes ressus- « cités avec le Christ (dit l'Apôtre aux fidèles, qui reçoivent le corps et le sang du Seigneur) « si vous êtes ressuscités avec le Christ, « ayez du goût pour les choses du ciel, où Jé- « sus-Christ est assis à la droite de Dieu. « Cherchez les choses d'en haut, et non les « choses de la terre. Car vous êtes morts, et « votre vie est cachée en Dieu avec Jésus- « Christ [2] ». Ce qui nous est promis n'apparaît pas encore ; il est préparé, mais vous ne le voyez point. Tu es gros de désirs, sois-le de ces désirs-là ; que telle soit ton espérance : et alors tu aboutiras à un enfantement certain, non plus à un avortement, ni à rien d'ici-bas ; tu embrasseras dans l'éternité le fruit que tu auras mis au monde. C'est ainsi que le prophète Isaïe s'écriait : « Nous avons conçu et « nous avons enfanté un souffle de salut [3] ». Tout cela est donc dans l'éloignement, on ne le donne point aujourd'hui, mais un jour on le donnera. Combien Dieu nous a-t-il déjà donné ? qui pourra compter ses dons d'après les saintes Ecritures ? Il y est parlé de l'Eglise, nous la voyons établie ; il y est parlé de la destruction des idoles, et nous voyons qu'elles ne sont plus ; il y est écrit que les Juifs perdront leur royaume, c'est ce que nous voyons ; il y est écrit qu'il y aura des hérétiques dans l'avenir, et nous les voyons ; il y est parlé du jour du jugement, il est parlé encore de la récompense des bons, de la peine des méchants ; et Dieu, que nous voyons fidèle en tout le reste, pourrait-il faiblir et nous tromper en ce dernier point ? « Le Seigneur pren- « dra soin de moi. C'est vous, ô mon Dieu, qui « êtes mon soutien, mon protecteur ; ô mon « Dieu, ne tardez point. Si ces jours n'eussent « été abrégés, nulle chair n'eût pu être sauvée ; « mais ils seront abrégés en faveur des élus [4] ». Ces jours seront des jours de tribulation et ne seront pas aussi longs qu'on le croit. Ils passeront avec rapidité, et alors viendra le repos qui ne passera point, quoiqu'on doive, ce semble, acquérir par une longue douleur un bien sans limite.

[1] Matt. vi, 31. — [2] Coloss. iii, 1-3. — [3] Isa. xxvi, 18. — [4] Matt. xxiv, 22.

DISCOURS SUR LE PSAUME XL.

SERMON AU PEUPLE POUR UNE FÊTE DE MARTYRS.

LE CHRIST DANS LES MARTYRS.

Les Juifs ont crucifié Jésus afin d'empêcher que l'on crût à lui, et sa mort a répandu son nom dans toute la terre ; le sang des martyrs a multiplié les chrétiens. Le salut pour nous est de comprendre pourquoi Jésus s'est anéanti jusqu'à mourir ; celui qui le comprend ne sera point livré à l'ennemi qui est le diable, lion quand il persécute les martyrs, serpent quand il séduit par l'hérésie. Dieu vient à notre secours, empoisonne nos plaisirs, nous fait aimer ce qui est aimable, et guérit notre âme qui a péché. Nos ennemis entrent pour voir les hypocrites dans l'Eglise, comme Judas dans le collége apostolique ; ils cherchent le mal, Dieu en tire le bien. Accomplissement des prophéties en Jésus-Christ.

1. En ce jour où nous célébrons les saints martyrs, pour glorifier les douleurs du Christ, chef des martyrs, qui ne s'est point épargné lui-même en appelant ses soldats au combat, mais qui a le premier combattu, le premier vaincu, afin d'encourager les combattants par son exemple, de les soutenir de sa majesté, de les couronner selon ses promesses ; écoutons quelques passages de ce psaume qui regardent la passion. Nous l'avons dit souvent, et nous ne craignons pas de répéter ce qu'il vous est bon de retenir, c'est que Notre-Seigneur Jésus-Christ parle souvent en son propre nom, c'est-à-dire en qualité de chef, et souvent encore il parle dans la personne de ses membres, c'est-à-dire de nous-mêmes et de sa sainte Eglise ; de telle sorte néanmoins qu'une seule personne semble parler, afin de nous faire comprendre que la tête et les membres subsistent dans une parfaite unité, et qu'ils sont inséparables ; telle est l'union dont il est dit : « Ils seront deux dans une même « chair [1] ». Si donc nous reconnaissons qu'il n'y a pour deux qu'une même chair, n'attribuons aux deux qu'une même voix. Commençons notre discours par ce verset que nous avons chanté, en répondant au lecteur, bien qu'il soit tiré du milieu du psaume : « Mes « ennemis m'outragent dans leurs discours; « ils s'écrient : Quand mourra-t-il? Quand périra son nom [2] ? » C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui parle ; mais voyez si l'on ne peut pas l'entendre aussi des membres. Cela fut dit quand Notre-Seigneur vivait encore sur la terre dans une chair mortelle. Les Juifs en effet voyaient la multitude accepter son autorité, ainsi que sa majesté et sa divinité qui éclataient dans ses miracles ; alors, stigmatisés par la parabole de ceux qui avaient dit : « Voici l'héritier, venez, tuons-« le, et l'héritage sera pour nous [1] » ; ils dirent en eux-mêmes, c'est-à-dire entre eux, ce mot fameux du grand-prêtre Caïphe : « Vous voyez qu'il est suivi d'une grande « foule, que le monde court après lui ; si « nous le laissons vivre, les Romains vien-« dront nous exterminer, nous et notre ville. « Il est bon qu'un homme meure pour le « peuple, et non que toute la nation périsse ». Or, l'Evangéliste ajoute à ces paroles d'un homme qui ne savait ce qu'il disait : « Il ne « parlait pas ainsi de lui-même ; mais, étant « pontife cette année, il prophétisa que Jésus-« Christ devait mourir pour le peuple et pour « la nation [2] ». Et néanmoins, à la vue du peuple qui le suivait, ils dirent : « Quand « mourra-t-il, quand périra son nom ? » c'est-à-dire, quand nous l'aurons fait mourir, son nom n'existera plus sur la terre, et une fois mort, il ne séduira plus personne ; sa mort seule fera comprendre aux hommes qu'ils ne suivaient qu'un homme et qu'il n'y avait en lui aucune espérance de salut ; ils abandonneront son nom et il ne subsistera plus. Il est donc mort, mais son nom n'a point péri, il s'est répandu par toute la terre ; il est mort, mais c'était le grain de froment qui doit mourir pour faire surgir une abondante moisson [3]. Lors donc que Notre-Seigneur Jésus-Christ fut glorifié, les hommes crurent en lui plus que jamais et en plus grand nombre ; et les membres entendirent le langage que le

[1] Gen. II, 24 ; Eph. V, 31. — [2] Ps. XL, 6.

[1] Matt. XXI, 38. — [2] Jean, XI, 47-51. — [3] Jean, XII, 25.

chef avait entendu. Le Seigneur était remonté dans les cieux et souffrait encore en nous sur la terre, lorsque ses ennemis dirent : « Quand « mourra-t-il et quand périra son nom ? » De là viennent les persécutions que Satan souleva contre l'Eglise pour perdre le nom du Christ. Ne croyez pas en effet, mes frères, que les païens qui sévissaient contre les chrétiens, ne se proposaient pas d'effacer de la terre le nom du Christ. C'est pour tuer le Christ, non plus dans le chef, mais dans les membres, que l'on égorgea les martyrs. Or, l'effusion de ce sang précieux servit à multiplier les membres de l'Eglise, et la mort des martyrs fut ajoutée à cette semence divine. La mort de ses justes est précieuse devant le Seigneur [1]. Les chrétiens allèrent donc chaque jour se multipliant, et ce souhait de leurs ennemis : « Quand mourra-t-il, quand périra son nom? » ne fut pas accompli. On le fait encore aujourd'hui. On voit les païens se réunir, compter les années, prêter l'oreille au dire de certains fanatiques : Un jour viendra qu'il n'y aura plus de chrétiens [2] ; le culte de nos idoles sera rétabli comme auparavant. Ils disent encore : « Quand mourra-t-il, quand « périra son nom ? » Deux fois vaincus, soyez donc sages pour la troisième : le Christ est mort, et son nom n'a point disparu ; les martyrs sont morts, et l'Eglise s'en accroît davantage, et le nom du Christ se répand dans toutes les nations ; lui qui a prédit sa mort et sa résurrection, qui a prédit la mort et le couronnement des martyrs, a prédit aussi ce qui doit arriver à son Eglise. S'il a dit vrai deux fois, aura-t-il menti la troisième? Vous n'avez donc contre lui qu'une fausse opinion ; mieux vaudrait pour vous croire en lui, « afin de com- « prendre sa pauvreté, son indigence [3] ; car « de riche qu'il était, il s'est fait pauvre, afin « que vous fussiez enrichis de sa pauvreté [4] », dit saint Paul. Cette pauvreté est pour lui une cause de mépris, et l'on dit : C'était un homme. Que pouvait-il être ? Il est mort, il a été crucifié : vous rendez un culte à un homme, vous mettez votre espoir dans un homme, vous adorez un mort. Erreur. Comprends donc, ô mon frère, ce pauvre, cet indigent, afin que sa pauvreté t'enrichisse. Comprends-tu le pauvre et l'indigent? Sais-tu bien que c'est le Christ lui-même qui est ce pauvre, cet indigent d'un autre psaume : « Pour moi, je suis pauvre, je suis indigent, « mais le Seigneur a pris soin de moi [1] ? » Qu'est-ce que comprendre le pauvre et l'indigent? C'est comprendre « qu'il s'est anéanti, « prenant la forme d'un esclave, se rendant « semblable aux autres hommes, reconnu « homme par ses dehors » ; lui qui était riche devant son Père, pauvre à nos yeux ; riche dans le ciel, pauvre sur la terre ; riche parce qu'il était Dieu, pauvre parce qu'il était homme. Ton trouble viendrait-il de ce que tu vois un homme, tu vois une chair, tu envisages sa mort, tu persifles sa croix ? C'est là ton trouble? Comprends donc ce pauvre, cet indigent. Qu'est-ce à dire? Comprends que, dans cette infirmité que tu vois, il y a une divinité cachée ; qu'il est riche, parce qu'il l'est de lui-même ; qu'il est pauvre, parce que tu l'étais. Sa pauvreté néanmoins fait notre richesse, comme son infirmité fait notre force, comme sa folie fait notre sagesse, comme sa nature mortelle fait notre immortalité [2]. Considère quel est ce pauvre, n'en juge point par la pauvreté des autres. Il est venu enrichir les pauvres, lui qui s'est fait pauvre. Ouvre donc le giron de ta foi, et reçois-y ce pauvre pour ne pas demeurer dans ta pauvreté.

2. « Bienheureux celui qui comprend le « pauvre et l'indigent, le Seigneur le délivrera « au jour mauvais [3] ». Ce jour mauvais viendra ; bon gré mal gré, il viendra ; viendra le jour du jugement, jour mauvais si tu n'as pas compris le pauvre et l'indigent. Car alors apparaîtra clairement ce que tu refuses de croire aujourd'hui ; mais tu ne pourras échapper à l'évidence, toi qui ne crois pas à l'invisible. Tu es invité à croire ce que tu ne vois pas, afin d'échapper à la confusion lorsque tu verras. Comprends donc le pauvre et l'indigent, c'est-à-dire Jésus-Christ, comprends les richesses cachées dans celui que tu vois pauvre. Car en lui sont cachés les trésors de la sagesse

[1] Ps. CXV, 15. — [2] Saint Augustin nous dit, dans la *Cité de Dieu* (liv. XVIII, chap. XXXV), que les païens voyant que des persécutions si atroces et si nombreuses n'avaient pu mettre fin à la religion chrétienne, mais qu'elle y puisait même une force merveilleuse d'accroissement, inventèrent je ne sais quels vers grecs, formant la réponse des oracles à une [illegible], et qui [illegible] Pierre d'avoir usé de maléfices pour faire adorer [illegible] 365 ans, après lesquels ce culte devait [illegible]. Mais si l'on part de la première prédication de saint Pierre à la Pentecôte, ce nombre d'années [illegible] à la [illegible], ce culte est si loin de disparaître, qu'il [illegible] ce qui restait des temples des Dieux, qu'il brise les idoles, et règne [illegible]ieusement. (*Cité de Dieu*, liv. XVIII, chap. LIV. — [3] Ps. XL, 10. — [4] II Cor. VIII, 9.

[1] Ps. XXXIX, 18. — [2] [illegible] — [3] Ps. [illegible]

et de la science [1]. Il te délivrera au jour mauvais, parce qu'il est Dieu; parce qu'il est homme, il a ressuscité ce qu'il y avait en lui d'humain, l'a changé, l'a amélioré, l'a élevé au ciel. Mais cette nature divine qui a voulu ne faire en l'homme et avec l'homme qu'une seule personne, ne pouvait ni décroître, ni croître, ni mourir, ni ressusciter. Il est mort à cause de l'infirmité de l'homme; mais, après tout, Dieu ne saurait mourir. Que le Verbe de Dieu ne meure pas, n'en sois pas étonné, puisque l'âme d'un martyr ne meurt point. N'entendions-nous pas tout à l'heure Jésus-Christ qui nous disait : « Ne craignez « point ceux qui tuent le corps et qui ne peu« vent tuer l'âme [2]? » Donc, à la mort des martyrs les âmes ne sont point mortes, et le Verbe serait mort quand le Christ expira? Le Verbe de Dieu est bien plus que l'âme humaine, puisque cette âme de l'homme a été faite par Dieu; et si elle est faite par Dieu, elle est faite par le Verbe, puisque tout a été fait par lui [3]. Donc le Verbe ne meurt pas, puisque l'âme faite par le Verbe est immortelle. Mais de même que nous disons : L'homme est mort, bien que son âme ne meure point; nous disons de même sans erreur que le Christ est mort, bien que la divinité ne meure pas en lui. D'où vient sa mort? de sa pauvreté, de son indigence. Que sa mort ne te blesse point, ne t'empêche point de contempler sa divinité. « Bienheureux celui qui « comprend le pauvre et l'indigent ». Jette les yeux sur les pauvres, sur les indigents, sur ceux qui ont faim, qui ont soif, qui sont étrangers, qui sont nus, qui sont malades, qui sont en prison; comprends bien ce pauvre, car si tu le comprends, tu comprendras aussi celui qui a dit : « J'ai eu faim, j'ai eu soif, « j'ai été nu, étranger, malade, prisonnier [4] ». Et de la sorte, le Seigneur te délivrera au jour mauvais.

3. Vois aussi quel sera ton bonheur. « Que « le Seigneur le conserve [5] ». Le prophète souhaite le bonheur à l'homme qui comprend le pauvre et l'indigent. Ce souhait est une promesse : ceux qui en agissent ainsi peuvent attendre en toute sécurité : « Que le « Seigneur le conserve et le vivifie ». Qu'est-ce à dire, « le conserve et le vivifie? » En quel sens « le vivifie? » Dans le sens de la vie éternelle. Car on ne donne la vie qu'à celui qui est mort. Mais un mort peut-il comprendre le pauvre et l'indigent? Le prophète nous promet donc la vie dont parle saint Paul : « Le corps est mort à cause du péché, « mais l'esprit vit à cause de la justice; or, si « celui qui a ressuscité le Christ d'entre les « morts habite en vous, il rendra aussi la vie « à vos corps mortels, à cause de l'esprit qui « habite en vous [1] ». C'est là cette vie qui est promise à celui qui comprend le pauvre et l'indigent. Mais saint Paul a dit à Timothée, que « nous avons reçu la promesse de cette « vie et de la vie future [2] », donc, ceux qui ont l'intelligence du pauvre et de l'indigent ne doivent pas croire que, certains d'aller au ciel, ils sont négligés sur la terre; qu'ils n'ont à espérer que pour l'avenir et l'éternité, et que Dieu ne prend aucun soin de ses saints et de ses fidèles en cette vie : aussi le prophète, après nous avoir dit ce que nous devons attendre principalement : « Que le Sei« gneur le conserve et le vivifie »; jette les yeux sur la vie actuelle et s'écrie : « Qu'il le « rende heureux sur la terre ». Elève donc tes regards sur ces promesses de la foi chrétienne : Dieu ne t'abandonne pas sur la terre, et il te fait des promesses pour le ciel. Beaucoup de mauvais chrétiens, de ces consulteurs d'éphémérides, qui observent les temps et les jours, pressés par les reproches qu'ils reçoivent de nous ou de chrétiens qui valent mieux qu'eux, au sujet de ces pratiques, nous répondent : Ces choses nous servent pour la vie présente, mais nous sommes chrétiens pour la vie éternelle; nous croyons au Christ afin qu'il nous donne la vie céleste, mais cette vie temporelle, qui est aujourd'hui la nôtre, il n'en prend aucun souci. Il ne leur reste plus qu'à dire, en résumé, qu'il faut honorer Dieu en vue de la vie éternelle, et le diable en vue de la vie temporelle. Mais Jésus-Christ lui-même va leur répondre : « Vous ne pou« vez servir deux maîtres [3] ». Or, tu sers celui-ci à cause de tes espérances du ciel, et tu sers celui-là à cause de tes espérances de la terre; combien ne serait-il pas mieux de servir celui qui a fait le ciel et la terre? Celui qui a pris soin qu'il y eût une terre, négligera-t-il son image sur la terre? Donc, « Que « le Seigneur conserve, qu'il vivifie » celui qui comprend le pauvre et l'indigent. De

[1] Coloss. II, 3. — [2] Matt. X, 28. — [3] Jean, I, 3. — [4] Matt. XXV, 35. — [5] Ps. XL, 3.

[1] Rom. VIII, 10, 11. — [2] I Tim. IV, 8. — [3] Matt. VI, 24.

plus, qu'en lui donnant la vie pour l'éternité, « il lui donne le bonheur sur la terre ».

4. « Qu'il ne le livre point entre les mains « de son ennemi[1] ». Cet ennemi, c'est le diable. Que nul, en entendant ces paroles, ne pense à aucun homme qui serait son ennemi. Déjà peut-être il pensait à son voisin, à tel autre avec lequel il est en procès, à celui-ci qui veut le dépouiller de son bien, à celui-là qui veut le forcer à vendre sa maison. Loin de vous ces pensées ; mais pensez à celui dont le Seigneur a dit : « C'est l'homme ennemi qui a « fait cela[2] ». C'est lui, cet ennemi qui veut se faire adorer en vue des biens de la terre, dans son impuissance à renverser le nom chrétien : il se voit en effet distancé par la gloire et la renommée du Christ ; il voit, qu'égorger des martyrs, c'est leur procurer une couronne et un triomphe sur lui-même, qu'il ne réussit pas à persuader aux hommes que le Christ n'est rien, qu'il lui est difficile de tromper en déshonorant le Christ, et il s'efforce de tromper en le comblant d'éloges. Quel était jadis son langage ? Quel homme adorez-vous ? un Juif mort, un crucifié, un homme de rien qui n'a pu se défendre du trépas. Mais quand il a vu le genre humain accourir au nom du Christ, et au nom du crucifié les temples renversés, les idoles brisées, les sacrifices éteints, les hommes comprendre que tout cela est prédit dans les Prophètes, s'éprendre d'admiration et fermer leur cœur à toute injure contre le Christ, il s'est revêtu des louanges du Christ et a pris un autre moyen de nous détourner de la foi. Elle est belle, dit-il, cette loi des chrétiens, elle est puissante, elle est divine, ineffable ; mais qui la peut accomplir ? Au nom de notre Sauveur, mes frères, foulez aux pieds le lion et le dragon[3] ! Dans ses blasphèmes insolents, c'était le lion qui frémissait; dans ses éloges astucieux, c'est le dragon qui tend des embûches. Qu'ils embrassent la foi, ceux qui avaient quelque doute, et qu'ils ne disent pas : Qui peut accomplir cette loi ? S'ils comptent sur leurs forces, ils ne l'accompliront point. Mais qu'ils croient en se reposant sur la grâce de Dieu, qu'ils viennent dans cette confiance, qu'ils viennent chercher du secours, et non leur condamnation. C'est au nom du Christ que vivent tous les fidèles ; chacun selon son état accomplissant les préceptes du Christ, soit dans le mariage, soit dans le célibat, soit dans la virginité, ils vivent autant que Dieu leur donne de vivre ; ils ne présument point de leurs forces, mais ils savent qu'ils n'ont à se glorifier que de Dieu. « Qu'avez-vous que vous « n'ayez point reçu ? Si vous avez reçu, pour-« quoi vous glorifier, comme si vous n'aviez « pas reçu[1] ? » Ne me dis plus alors : Qui accomplit la loi ? Il l'accomplit en moi, celui qui est venu vers le pauvre avec ses richesses : c'était le pauvre à la vérité qui venait vers le pauvre, mais plein de richesses pour celui qui n'en avait point. L'homme qui a ces pensées, qui comprend le pauvre et l'indigent, qui ne dédaigne pas la pauvreté du Christ, qui comprend les richesses du Christ, celui-là devient heureux sur la terre ; il n'est pas livré aux mains de cet ennemi qui cherche à lui persuader de servir Dieu pour les biens du ciel, et le diable pour les biens de la terre. « Que Dieu ne le « livre point aux mains de son ennemi ».

5. « Que le Seigneur lui porte secours[2] ». Mais où ? Peut-être dans le ciel, peut-être dans ce qui concerne la vie éternelle, en sorte qu'il lui reste à servir le diable, dans les privations terrestres, et à cause des nécessités de cette vie ! Non. Tu as la promesse de la vie présente et de la vie future[3]. Il est venu te trouver sur la terre, celui qui a créé le ciel et la terre. Ecoute enfin ce qu'il dit ensuite : « Que le Sei-« gneur lui porte du secours sur son lit de « douleur ». Ce lit de douleur, c'est l'infirmité de la chair. Ne dis point : Je ne puis maîtriser, ni porter, ni refréner ma chair : Dieu te donne cette puissance. « Que le Seigneur te porte « secours sur ton lit de douleur ». Ton lit te portait et tu ne portais pas ton lit ; mais tu avais une paralysie intérieure ; le Christ est venu te dire : « Prends ton grabat et va dans « ta maison[4]. Que le Seigneur lui porte du se-« cours sur son lit de douleur ». Le Prophète en appelle maintenant à Dieu, comme si on lui demandait : Puisque Dieu nous porte du secours, pourquoi donc avons-nous à subir tant de douleurs en cette vie, tant de scandales, tant de travaux, tant de troubles du côté de la chair et du monde ? Il en appelle à Dieu et nous expose la sagesse de ses remèdes. « Pendant son infirmité », dit-il, « vous « avez bouleversé toute sa couche ». Mais qu'est-ce que cela : « Vous avez bouleversé « toute sa couche pendant son infirmité ? » Cette couche se dit de quelque chose de ter-

[1] Ps. XL, 3. — [2] Matt. XIII, 28. — [3] Ps. XC, 13.

[1] I Cor. IV, 7. — [2] Ps. XL, 4. — [3] I Tim. IV, 8. — [4] Marc, II, 11

restre. Toute âme infirme en cette vie cherche quelque chose de terrestre où elle se puisse reposer, car elle ne peut supporter que difficilement la fatigue d'une tension de l'esprit vers Dieu ; elle cherche donc sur la terre quelque objet qui lui serve de repos, où elle puisse en quelque sorte s'étendre et faire une pose, comme sont les choses que peuvent aimer les âmes innocentes. Il n'est point ici question de ces convoitises perverses qui font que les uns se délassent au théâtre, les autres dans le cirque, dans l'amphithéâtre, celui-ci dans les jeux, celui-là dans la bonne chère, plusieurs dans les voluptés de l'adultère, d'autres dans les violences de la rapine, d'autres enfin dans la fraude et dans les artifices de la fourberie ; tout cela est pour ces hommes un délassement. Comment un délassement ? Ils y trouvent une félicité. Mais éloignons tout cela pour en venir à l'homme innocent. Il trouve son repos dans sa maison, dans sa famille, dans son épouse, dans ses enfants, dans sa pauvreté, dans son champ médiocre, dans le petit jardin qu'il a planté, dans quelque bâtisse qu'il a faite avec soin ; c'est en cela que se délassent les justes. Toutefois, Dieu qui veut que nous n'ayons d'amour que pour la vie éternelle, mêle des amertumes à nos plaisirs les plus innocents, afin de nous y faire sentir la tribulation et de retourner ainsi notre couche, dans notre infirmité. « Pendant mon infirmité vous « avez bouleversé toute ma couche ». Qu'il ne cherche donc point pourquoi il trouve des épines même dans ses œuvres les plus innocentes. L'amertume des choses de la terre lui apprend à s'élever à un amour supérieur ; de peur que ce voyageur qui va dans sa patrie ne prenne l'hôtellerie pour sa maison, « vous « avez bouleversé toute sa couche pendant son « infirmité ».

6. Mais pourquoi en agir ainsi ? C'est que « Dieu flagelle celui qu'il reçoit parmi ses en« fants [1] ». Pourquoi encore ? Parce qu'il a été dit à l'homme : « Tu mangeras ton pain à « la sueur de ton front [2] ». Si donc l'homme doit reconnaître que c'est à cause de ses péchés, qu'il subit tous ces châtiments dont Dieu se sert pour bouleverser notre couche dans notre infirmité, qu'il se convertisse et qu'il dise : « Pour moi, j'ai dit : Seigneur, ayez « pitié de moi, guérissez mon âme, car j'ai pé« ché contre vous ». O mon Dieu, exercez-moi par les châtiments ; vous jugez bon d'exercer celui que vous recevez parmi vos enfants, vous qui n'avez pas épargné votre Fils unique. Pour lui, il a subi le châtiment sans être coupable ; et moi je dis : « Ayez « pitié de moi, guérissez mon âme, parce que « j'ai péché contre vous ». S'il a subi des incisions, celui qui n'avait aucune gangrène ; si, lui qui est pour nous la guérison, n'a pas dédaigné les brûlures du remède ; pouvons-nous témoigner de l'impatience, quand le médecin nous coupe et nous brûle, c'est-à-dire, nous met à l'épreuve de toutes les tribulations, nous guérit de notre péché ? Livrons-nous donc entièrement à la main du médecin : il n'est pas dans l'erreur, et ne tranche point la chair vive au lieu de la chair corrompue ; il juge de ce qu'il voit, il sait jusqu'où va le mal, lui qui a fait la nature ; il discerne ce qui est son œuvre et ce qui est l'œuvre de nos convoitises. Il sait qu'il a donné à l'homme en santé des préceptes pour l'empêcher de tomber dans la langueur ; qu'il lui a dit dans le paradis : Mange ceci, ne touche point à cela [1]. L'homme en santé n'a pas écouté le précepte du médecin qui l'aurait empêché de tomber ; qu'il l'écoute dans sa maladie, afin d'en relever. « Pour moi, j'ai « dit : Seigneur, ayez pitié de moi, guérissez « mon âme, parce que j'ai péché contre « vous ». Dans mes actions, dans mes fautes, je n'accuse pas le hasard, je ne dis pas : Voilà ce que m'a fait le destin ; je ne dis point : C'est Vénus qui m'a fait adultère, Mars qui m'a fait brigand, Saturne qui m'a fait avare ; « j'ai « dit : Seigneur, ayez pitié de moi, guérissez « mon âme, parce que j'ai péché contre vous ». Est-ce le Christ qui parle ainsi ? Est-ce lui, notre Chef sans péché ? Est-ce lui qui a restitué ce qu'il n'avait point enlevé [2] ? Est-ce lui qui seul est libre parmi les morts [3] ? Il était libre en effet parmi les morts, parce qu'il était sans péché : puisque tout homme qui pèche devient esclave du péché [4]. Est-ce donc bien lui ? C'est lui dans ses membres, car la voix de ses membres est sa voix, comme la voix de notre chef est notre voix. Nous étions en lui quand il disait : « Mon âme est triste « jusqu'à la mort [5] ». Car il ne craignait pas de mourir, lui qui était venu pour mourir ; il ne refusait pas de mourir, celui qui avait

[1] Hebr. XII, 6. — [2] Gen. III, 19.

[1] Gen. II, 16, 17. — [2] Ps. LXVIII, 5. — [3] Id. LXXXVII, 6. — [4] Jean, VIII, 34. — [5] Matt. XXVI, 38.

la puissance de donner sa vie, et la puissance de la reprendre[1] ; mais les membres parlaient dans la personne du chef, et le chef parlait au nom des membres. C'est donc en notre nom, qu'il exhale cette plainte : « Guérissez « mon âme, parce que j'ai péché contre vous ». Car nous étions en lui, quand il dit : « O Dieu, « mon Dieu, pourquoi m'avez-vous aban- « donné[2] ? » En effet, dans le psaume qui contient ce verset, nous lisons à la suite : « Les rugissements de mes péchés[3] ». Quel péché y avait-il en lui, sinon que notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché fût anéanti, et que désormais nous ne fussions plus esclaves du péché[4]. Disons-lui donc, et disons en lui : « Pour moi, « Seigneur, prenez-moi en pitié, guérissez « mon âme, parce que j'ai péché contre vous ».

7. « Mes ennemis m'outragent dans leurs « discours, ils ont dit : Quand mourra-t-il, « quand périra son nom[5] ? » Nous avons déjà exposé ces paroles, nous avons commencé par là ; allons plus loin, il n'est pas nécessaire de répéter ce qui est frais encore dans votre mémoire et dans vos cœurs.

8. « Ils entraient afin de me voir[6] ». L'Eglise endure ce qu'a enduré le Christ, la passion du chef devient la passion des membres. Le serviteur est-il donc plus grand que son Seigneur, et le disciple au-dessus du Maître ? « S'ils m'ont persécuté, ils vous per- « sécuteront à votre tour ; s'ils ont traité de « Béelzébub le père de famille, combien plus « ses serviteurs[7] ? Ils entraient donc afin de « voir ». Ce Judas était près de notre chef, il entrait auprès de notre chef, afin de voir, c'est-à-dire d'espionner ; non pas afin de trouver des motifs de croire, mais afin d'avoir de quoi trahir. Celui-là donc entrait afin de voir, et notre chef a voulu nous servir d'exemple. Qu'est-il arrivé ensuite aux membres après l'exaltation du chef ? Saint Paul n'a-t-il pas dit : « Quelques faux frères se « sont introduits dans l'Eglise pour espionner « notre liberté[8] ? » Ceux-là aussi entraient donc pour voir. Il est en effet des hypocrites, des méchants déguisés, qui se joignent à nous sous les apparences de la charité, qui épient tous les mouvements, toutes les paroles des saints, qui tendent partout des piéges. Et que leur arrive-t-il ? Lisez ensuite : « Leur cœur « a proféré des choses vaines » ; c'est-à-dire, qu'ils affectent dans leurs discours une feinte charité ; ce qu'ils disent est vain, sans vérité, sans solidité. Et comme ils cherchent les occasions de nous accuser, que dit le prophète ? « Ils se sont amassé l'iniquité ». Car nos ennemis préparent des calomnies contre nous ; c'est beaucoup pour eux d'avoir des prétextes de nous accuser. « Ils ont amassé contre eux « l'iniquité ». Contre eux, dit le Prophète, et non contre moi. De même que Judas le fit contre lui-même, et non contre le Christ, ainsi les hypocrites le font contre eux, non contre l'Eglise ; car c'est d'eux qu'il est dit ailleurs : « L'iniquité a menti contre elle-même[1]. C'est « contre eux-mêmes qu'ils ont amassé l'ini- « quité ». Et de même qu'ils entraient pour voir, « ils sortaient dehors et ils parlaient ». Celui qui était entré pour voir, sortait dehors et parlait. Plût à Dieu qu'il fût dedans et qu'il parlât selon la vérité ! Il ne sortirait point dehors où il dit le mensonge. Il est un traître et un persécuteur, celui qui sort au dehors pour parler. Si tu fais partie des membres du Christ, viens à l'intérieur, demeure uni au chef. Tolère l'ivraie, si tu es le bon grain ; tolère la paille, si tu es le froment[2] ; si tu es un bon poisson, souffre dans le filet des poissons mauvais. Pourquoi t'envoler avant qu'il soit temps de vanner ? Pourquoi prévenir le temps de la moisson, pour arracher le froment avec toi ? Pourquoi rompre le filet avant d'être sur les bords ? « Ils sortaient dehors, « et ils parlaient ».

9. « Tous mes ennemis tenaient contre moi « le même langage[3] ». Ils tenaient le même langage contre moi ; combien eût-il été mieux qu'ils tinssent un même langage avec moi ? Qu'est-ce à dire : « Le même langage contre « moi ? » Ils formaient tous le même dessein, la même conspiration. C'est donc le Christ qui leur dit : Vous vous unissez contre moi, unissez-vous à moi. Pourquoi contre moi ? pourquoi pas avec moi ? Si vous aviez toujours le même sentiment, vous ne seriez point déchirés par le schisme. Car l'Apôtre leur dit : « Je vous supplie, mes frères, d'avoir tous le « même langage, afin qu'il n'y ait aucun « schisme parmi vous[4]. Mes ennemis mur- « muraient contre moi le même langage ; « tous méditaient le mal contre moi », ou plutôt contre eux, car ils se sont amassé l'ini-

[1] Jean, X, 18. — [2] Matt. XXVII, 46. — [3] Ps. XXI, 2. — [4] Rom. VI, 6. — [5] Ps. XL, 6. — [6] Id. 8. — [7] Matt. X, 21. — [8] Gal. II, 4.

[1] Ps. XXVI, 12. — [2] Matt. XIII, 30. — [3] Ps. XL, 8. — [4] I Cor. I, 10.

quité ; mais aussi contre moi, car il faut les juger d'après leurs intentions. De ce qu'ils n'aient rien pu faire, n'en concluons pas qu'ils ne voulaient rien faire. Le diable aussi voulut exterminer le Christ, et Judas le voulut mettre à mort : mais la mort et la résurrection du Christ nous ont donné la vie ; et néanmoins le diable et Judas ont reçu la récompense de leur volonté perverse, et non point de notre salut. Car, vous le savez, c'est d'après l'intention qu'un homme doit être jugé digne de récompense ou de châtiment, et nous voyons des hommes faire à d'autres des souhaits tels que nous pouvons le désirer, et qui sont accusés de malédiction. Quand cet homme, jadis aveugle, mais dont les yeux et le cœur étaient rendus à la lumière, confondait les Juifs aux yeux ouverts, au cœur aveugle, « Voulez-vous », leur dit cet homme déjà éclairé, « voulez-vous aussi être ses disciples? » « Mais eux », dit l'Evangile, « s'écrièrent en « le maudissant : Pour toi, sois son dis- « ciple [1] ». Puisse tomber sur chacun de nous cette malédiction qu'ils lui jetaient! Elle est appelée malédiction à cause de l'erreur malveillante de ceux qui la profèrent, et non du mal que contiennent les expressions : l'historien qui nous la raconte envisage plutôt leur intention que leurs paroles. « Ils médi- « taient le mal contre moi ». Or, quel mal arriva-t-il au Christ, quel mal aux martyrs? Dieu changea tout en bien.

10. « Ils ont arrêté contre moi une parole « d'iniquité [2] ». Quelle parole d'iniquité? Jette les yeux sur notre chef : « Tuons-le, et l'héri- « tage sera pour nous [3] ». Insensés, comment donc aurez-vous son héritage? Parce que vous l'aurez tué? Eh bien! le voilà tué, et l'héritage ne sera point pour vous. « Celui qui dort ne « se relèvera-t-il donc pas? » Quand sa mort vous donnait des jubilations, il dormait; car il dit dans un autre psaume : « Pour moi, j'ai « dormi ». Ses ennemis furieux voulurent le mettre à mort : « Pour moi », dit-il, « j'ai « dormi ». Car si je l'avais voulu, je n'aurais éprouvé aucun sommeil. « Je me suis « endormi, parce que j'ai le pouvoir de don- « ner ma vie, et le pouvoir aussi de la re- « prendre [4]. J'ai dormi, j'ai pris mon sommeil « et je me suis éveillé [5] ». Que les Juifs donc s'emportent, que la terre soit livrée aux mains de l'impie [1], que mon corps soit entre les mains des persécuteurs, qu'ils le suspendent à la croix, l'y attachent avec des clous, le percent d'une lance : « Celui qui dort ne se « lèvera-t-il point? » Pourquoi a-t-il dormi? Parce que le vieil Adam était la figure de l'Adam futur [2] : « Et Adam dormait quand Dieu « tira Eve de son côté [3] ». Adam était donc la figure du Christ, Eve la figure de l'Eglise : d'où elle fut appelée mère des vivants. Quand le Seigneur forma-t-il Eve? Quand Adam dormait. Quand les sacrements de l'Eglise coulèrent-ils du flanc du Christ? Quand il dormait sur la croix. « Celui qui dort ne se « lèvera-t-il donc point? »

11. D'où vient ce sommeil? De celui qui est entré pour voir, et qui s'est amassé l'iniquité. « Car l'homme de ma paix, en qui je « me confiais, qui mangeait mon pain, a levé « le talon contre moi [4] ». Il a levé le pied contre moi, il a voulu me frapper. Quel est cet homme de sa paix? Judas. Mais le Christ a-t-il eu confiance en lui, pour dire : « En qui « je me confiais? » Ne le connaissait-il point dès le commencement? Ne savait-il pas ce qu'il serait avant qu'il fût né? N'avait-il pas dit à ses disciples : « Je vous ai choisis douze, « et l'un de vous est un démon [5]? » Comment donc a-t-il espéré en lui, sinon parce que ce Judas est parmi ses membres, et que plusieurs fidèles ayant espéré en Judas, le Seigneur se personnifie en eux? Beaucoup de ceux qui croyaient en Jésus-Christ voyaient Judas marcher parmi les douze disciples, et quelques-uns espéraient en lui; car il était semblable aux autres; et parce que le Christ était en ceux de ses membres qui avaient cet espoir, comme il est dans ceux qui ont faim et soif, il a pu dire : « J'ai eu confiance », comme il a dit : « J'ai eu « faim ». Si donc nous lui disons : Seigneur, quand avez-vous espéré? comme on lui a dit : Quand avez-vous eu faim? de même que dans cette occasion il nous a dit : Ce que vous avez fait au plus petit des miens, c'est à moi que vous l'avez fait; de même il peut nous dire ici : Quand le moindre des miens avait confiance en Judas, c'était moi qui avais confiance. En qui ai-je eu la confiance? En « l'homme de « ma paix, en qui j'ai espéré, qui mangeait mon « pain ». Comment l'a-t-il désigné dans sa passion, d'après ces paroles du Prophète? Il le fit

[1] Jean, IX, 27, 28. — [2] Ps. XL, 9. — [3] Matt. XXI, 38. — [4] Jean, X, 18. — [5] Ps. III, 6.

[1] Job, IX, 24. — [2] Rom. V, 14. — [3] Gen. II, 21. — [4] Ps. XL, 10. — [5] Jean, VI, 71.

connaître par un morceau de pain [1], afin que l'on reconnût que c'était de lui qu'il était dit : «Qui mangera mon pain». Et quand Judas vint ensuite pour le livrer, il lui donna le baiser [2], afin de montrer que c'était lui que désignait cette parole : « L'homme de ma paix ».

12. « Mais vous, Seigneur, ayez pitié de « moi [3] ». Il parle ici sous la forme de l'esclave, sous la forme du pauvre et de l'indigent. « Bienheureux celui qui comprend le « pauvre et l'indigent [4]. Ayez pitié de moi, « ressuscitez-moi, et je me vengerai d'eux ». Voyez quand s'est dite cette parole, maintenant accomplie. Les Juifs ont mis à mort le Christ pour ne point perdre leur patrie [5] ; et, après sa mort, ils la perdirent ; arrachés de leur royaume, ils furent dispersés. Le Christ, après sa résurrection, leur rendit la souffrance, et la rendit comme un avertissement, non point comme une condamnation. Cette cité dans laquelle tout un peuple frémissait, comme le lion qui enlève et qui rugit, s'écriait : « Crucifiez-le, crucifiez-le [6] », renferme aujourd'hui des chrétiens, et pas un seul juif, tous les Juifs en sont expulsés. L'Eglise du Christ est plantée en ce lieu d'où l'on a extirpé les épines de la Synagogue. Leur feu s'est donc allumé comme le feu dans les épines [7] ; mais le Seigneur était un bois vert. C'est ce qu'il dit lui-même à quelques femmes qui le pleuraient comme un homme qui va mourir : « Ne pleurez point « sur moi, mais pleurez sur vous et sur vos en-« fants [8] » ; prédisant ainsi : « Ressuscitez-moi, « et je me vengerai d'eux. Si l'on traite ainsi le « bois vert, que fera-t-on au bois sec [9] ? » Quand le bois vert pourra-t-il être consumé par le feu des épines? « Ils ont pris flamme « comme le feu dans les épines [10] ». Le feu consume les épines ; et à quelque bois vert qu'on l'applique, il ne s'allume que difficilement; la séve du bois vert résiste longtemps à cette flamme lente et sans vigueur, capable néanmoins de consumer des épines. « Ressus-« citez-moi, je me vengerai d'eux ». Ne croyez pas, mes frères, que le Fils ait moins de puissance que le Père, parce qu'il dit : « Ressus-« citez-moi », comme s'il ne pouvait se ressusciter lui-même. Car le Père a ressuscité seulement ce qui pouvait mourir; c'est-à-dire, la chair est morte, la chair est ressuscitée. Ne croyez pas non plus que Dieu, le Père du Christ, a pu ressusciter le Christ en cette chair de son Fils, et que le Christ, Verbe de Dieu, égal à son Père, n'aurait pu ressusciter sa chair. Ecoutez dans l'Evangile : « Détruisez « ce temple de Dieu et je le rebâtirai en trois « jours ». Et pour dissiper tous les doutes : « Il parlait ainsi », dit l'Evangéliste, « du « temple de son corps [1]. Ressuscitez-moi, et « je me vengerai d'eux ».

13. « Voici en quoi j'ai connu votre amour « pour moi, c'est que mon ennemi n'a pas « triomphé de moi [2] ». Voir le Christ à la croix, c'était un bonheur pour les Juifs ; ils croyaient avoir assouvi leur volonté de lui nuire ; ils ont contemplé dans le Christ à la croix, le fruit de leur cruauté ; ils branlaient la tête : « S'il est le Fils de Dieu, « qu'il descende de la croix [3] ». Lui qui le pouvait, n'en descendait pas; loin de montrer son pouvoir, il enseignait la patience. S'il fût descendu de la croix quand ils parlaient ainsi, il eût paru céder à leurs insultes ; on eût pu croire qu'il ne pouvait supporter les opprobres. Il demeura donc à la croix, nonobstant leurs blasphèmes; il était ferme quand eux chancelaient. Car s'ils branlaient la tête, c'est qu'ils n'étaient pas unis au Christ, qui est le véritable chef. Grande leçon de patience que nous donne le Christ! car, tout en refusant d'agir selon les provocations des Juifs, il fit quelque chose de plus grand, puisqu'il est plus merveilleux de sortir du tombeau que de descendre de la croix. « C'est que je ne « serai point pour mon ennemi un sujet de « triomphe ». Ils tressaillirent donc à ce moment : mais le Christ ressuscita, mais le Christ entra dans sa gloire. Aujourd'hui qu'ils voient tout le genre humain croire en son nom, qu'ils osent aujourd'hui le provoquer, aujourd'hui branler la tête : ou plutôt, que leur tête soit immobile, et, si elle s'agite, que ce soit dans la stupeur et dans l'admiration. Ils disent en effet aujourd'hui : Serait-il donc celui qu'ont prédit Moïse et les Prophètes ? Ils ont dit de lui « qu'il a été conduit comme une brebis « pour être immolé ; que, comme l'agneau « devant celui qui le tond, il est demeuré sans « voix, et n'a pas ouvert la bouche ; que nous « sommes guéris par ses blessures [4] ». Or,

[1] Jean, XIII, 26. — [2] Matt. XXVI, 49. — [3] Ps. XL, 11. — [4] Id. 2. — [5] Jean, XI, 48. — [6] Luc, XXIII, 21 ; Jean, XIX, 6. — [7] Ps. CXVII, 12. — [8] Luc, XXIII, 28. — [9] Id. 31. — [10] Ps. CXVII, 12.

[1] Jean, II, 19, 21. — [2] Ps. XL, 12. — [3] Matt. XXVII, 40. — [4] Isa. LIII, 5, 7.

nous voyons que ce crucifié entraîne après lui le genre humain, et que nos pères ont dit en vain : « Tuons-le, de peur que le monde ne « le suive [1] ». Peut-être ne le suivrait-on pas s'il n'était point mort. « Pour moi, le signe « de votre amour, c'est que je ne serai pas « un sujet de triomphe pour mon ennemi ».

14. « Vous m'avez au contraire soutenu « à cause de mon innocence [2] » : véritable innocence ! intégrité sans tache, paiement sans dette, châtiment sans faute ! « Vous « m'avez soutenu à cause de mon innocence, « et m'avez affermi en votre présence pour « jamais [3] ». Vous m'avez affermi pour jamais, et affaibli pour un temps, affermi en votre présence, affaibli en présence des hommes. Quoi donc ? Louange à Dieu, gloire à Dieu. « Béni soit le Seigneur, Dieu d'Israël [4] ». Car il est le Dieu d'Israël, notre Dieu, le Dieu de Jacob, le Dieu du second fils, le Dieu du second peuple. Qu'on n'ose point nous dire : C'est des Juifs que l'on parle ainsi ; je ne suis point d'Israël. Les Juifs sont bien moins enfants d'Israël. Car l'aîné des deux frères, c'est le peuple rejeté ; le second, c'est le peuple chéri de Dieu. Aujourd'hui s'accomplit cette parole : « L'aîné servira le plus jeune [5] ». Aujourd'hui, mes frères, les Juifs sont nos serviteurs ; aujourd'hui ils sont nos colporteurs, ils portent les livres que nous étudions. Ecoutez en quoi les Juifs nous rendent service et non sans raison. Caïn, ce frère aîné qui tua son frère le plus jeune, fut marqué d'un signe, afin qu'on ne le tuât point, c'est-à-dire, afin qu'il demeurât lui-même un peuple [1]. Or, les Juifs ont les Prophètes et la loi, et cette loi et ces Prophètes ont annoncé le Christ. Quand nous avons affaire aux païens et que nous leur montrons aujourd'hui, dans l'Eglise du Christ, l'accomplissement de ce qui a été prédit longtemps d'avance concernant le nom du Christ, le Christ dans son chef et dans ses membres, nous prenons les livres des Juifs, afin que ces païens ne puissent croire que nous avons fabriqué ces prophéties, et que nous avons ajusté sur l'événement ces annonces de l'avenir. Car les Juifs sont nos ennemis, et ces livres de nos ennemis nous servent à convaincre les païens. Dieu a donc tout réglé, tout disposé pour notre salut. Il a prédit avant nous, il accomplit la prophétie de nos jours, et ce qui n'est point encore accompli, s'accomplira. Il a donc tenu sa promesse de manière à nous faire croire à ce qu'il nous doit encore ; car il nous donnera ce qu'il ne nous a pas donné encore, comme il a donné aujourd'hui ce qu'il n'avait pas donné auparavant. Si quelqu'un veut voir où sont écrites ces promesses, qu'il lise Moïse et les Prophètes. Si quelque ennemi veut s'opiniâtrer en disant : Vous vous êtes fait vos prophéties, montrons-lui les livres des Juifs, puisque l'aîné doit être le serviteur du plus jeune. Que nos adversaires y lisent des oracles accomplis aujourd'hui sous nos yeux ; et disons tous : « Béni soit de siècle en siècle le Seigneur Dieu « d'Israël ; et tout le peuple dira : Amen, « Amen ».

[1] Jean, XII, 19. — [2] Ps. XL, 13. — [3] Ibid. — [4] Id. 14. — [5] Gen. XXV, 23.

[1] Gen. IV, 15.

DISCOURS SUR LE PSAUME XLI.

SERMON AU PEUPLE.

LES SOUPIRS DE L'ÉGLISE.

Ce cerf altéré désigne les membres de l'Eglise, qui sont les fils de Coré ou du Calvaire. Le désir de la vie éternelle a de l'analogie avec les mœurs des cerfs qui sont agiles, qui tuent les serpents, ce qui leur occasionne une grande soif, qui se soulagent mutuellement du fardeau de leur tête. Le cerf du psaume se nourrit de ses larmes, quand on lui dit : Où est ton Dieu ? Il le trouve dans les régions spirituelles de la méditation, en s'élevant jusqu'aux saintes harmonies qui lui font désirer le ciel. Il s'afflige d'être encore ici-bas, il s'effraie des abîmes. Il veut aller au ciel par l'espérance, par l'humilité et surtout par la prière, qui est le meilleur des sacrifices.

1. Il y a longtemps, mes frères, que mon âme voudrait s'épanouir avec vous dans la parole de Dieu, et vous saluer en celui qui est notre secours et notre salut. Ecoutez donc par notre intermédiaire ce que dit le Seigneur, et avec nous réjouissez-vous en lui, en sa parole, en sa vérité, en sa charité. Le Psaume dont nous voulons vous parler aujourd'hui, est en accord avec l'ardeur de vos désirs. C'est par un saint désir en effet qu'il commence ; et le chantre s'écrie : « Comme « le cerf altéré brame après les sources d'eau « vive, ainsi mon âme soupire après vous, ô « mon Dieu[1] ». Qui donc parle ainsi ? C'est nous, si nous voulons. Pourquoi chercher ailleurs celui qui parle, quand tu peux être toi-même ce que tu cherches ? Toutefois, ce n'est point un seul homme, mais bien tout un corps. C'est le corps du Christ, ou l'Eglise[2]. Il est vrai qu'on ne trouve point le même désir chez tous ceux qui entrent dans l'Eglise : et néanmoins ceux qui ont goûté combien le Seigneur est doux, et retrouvé cette douceur dans ce cantique, ne doivent pas croire que cette faveur est pour eux seuls ; mais qu'ils se persuadent que cette semence est répandue dans le champ du Seigneur, par toute la terre, et que les chrétiens disent avec une certaine unité : « Comme le cerf altéré « brame après les sources d'eau vive, ainsi « mon âme soupire après vous, ô mon Dieu ». On peut en effet, sans erreur, appliquer ces paroles aux catéchumènes, qui s'empressent d'arriver à la grâce du baptême. De là vient qu'on leur chante solennellement ce psaume, afin qu'ils soupirent après cette source de la rémission des péchés. « Comme « le cerf brame après les fontaines d'eau « vive ». Qu'il en soit ainsi, et que cette interprétation, qui est vraie, qu'autorisent nos solennités, soit reçue dans l'Eglise. Toutefois, mes frères, il me semble que le baptême n'assouvit pas chez les fidèles cet ardent désir ; qu'il ne sert qu'à l'attiser davantage, s'ils savent bien en quel lieu ils voyagent comme étrangers, et où leur pèlerinage doit aboutir.

2. Voici donc le titre du psaume : « Pour la « fin, pour l'intelligence, psaume aux fils de « Coré[1] ». D'autres titres encore font mention des fils de Coré[2], et il me souvient de vous en avoir parlé, de vous avoir expliqué le sens de cette dénomination ; et pourtant, il faut dire un mot de ce titre : ce que nous en avons dit auparavant ne doit pas nous empêcher d'en parler ; tous n'étaient pas présents toutes les fois que nous en avons parlé. Que Coré ait été un homme, comme il est vrai, et qu'il ait eu des enfants appelés fils de Coré[3] ; pour nous, cherchons la figure qu'il nous dérobe et faisons ressortir les mystères dont ce nom est chargé. Car c'est dans le sens d'un profond mystère que l'on appelle les chrétiens fils de Coré. Comment fils de Coré? fils de l'Epoux, fils du Christ. Les chrétiens sont appelés aussi fils de l'Epoux[4]. Comment donc le Christ serait-il Coré? C'est que Coré signifie l'endroit chauve ou Calvaire. Mais ceci paraît encore bien éloigné. Je demandais pourquoi le Christ est appelé Coré, et je cherche plus encore

[1] Ps. LI, 2. — [2] Coloss. I, 24.

[1] Ps. LI, 1. — [2] Id. XLIII-XLVIII. — [3] Num. XXVI, 11. — [4] Matt. IX, 15.

les rapports du Christ avec le mot chauve ou Calvaire. Or, le lieu du Calvaire où il fut crucifié [1], ne vous vient-il pas en pensée ? Il vous vient assurément. Donc les fils de l'époux, les fils de ses douleurs, les fils rachetés par son sang, les fils de sa croix, qui portent gravé sur leur front, ce que ses ennemis désirent sur le Calvaire, sont appelés fils de Coré. C'est pour eux, pour leur donner l'intelligence, que nous chantons ce Psaume. Stimulons donc notre intelligence, et comprenons-le, puisqu'il est chanté pour nous. Que nous faut-il comprendre ? En le chantant quelle intelligence veut-on nous en donner ? J'ose bien dire : « Les perfections invisibles de Dieu « sont devenues visibles depuis la création du « monde, par tout ce qui a été fait [2] ». Entrez donc avec moi, mes frères, dans une sainte avidité, prenez part à mon désir. Aimons ensemble, ayons soif ensemble et courons ensemble aux sources de l'intelligence. Soupirons comme le cerf après cette fontaine ; et, sans parler de cette source de la rémission des péchés, après laquelle soupirent nos catéchumènes, soupirons, nous qui sommes baptisés, après cette autre fontaine dont l'Ecriture dit ailleurs : « C'est en vous qu'est la « source de la vie ». Source qui est aussi une lumière, « puisque c'est à votre lumière « que nous verrons la lumière [3] ». Si donc il est source et lumière, il est aussi intelligence, car il apaise dans une âme la soif de la science ; et quiconque a de l'intelligence est éclairé par une certaine lumière, qui n'est ni corporelle, ni charnelle, ni extérieure, mais intérieure. Il y a donc, mes frères, une certaine lumière intérieure qui manque à l'homme dépourvu d'intelligence. Aussi l'Apôtre conjure-t-il ainsi ceux qui soupirent après cette source d'eau vive, et qui en goûtent quelque peu : « Désor- « mais, ne marchez plus comme les Gentils, « qui s'avancent dans la vanité de leurs pen- « sées, qui ont l'esprit plein de ténèbres, en- « tièrement éloignés de la vie de Dieu, à cause « de l'ignorance qui est en eux et de l'aveu- « glement de leur cœur [4] ». Si donc leur intelligence est obscurcie, c'est-à-dire s'ils sont dans les ténèbres parce qu'ils ne comprennent point, il suit de là que l'intelligence est une lumière. Cours donc à la fontaine, soupire après les sources d'eau vive. C'est en Dieu qu'est la source de la vie et la source intarissable : c'est de son flambeau que nous vient une lumière qui ne s'obscurcira jamais. Soupire après cette lumière, après cette fontaine, lumière que tes yeux ne connaissent point, lumière à laquelle tu dois préparer l'œil de ton âme, fontaine où ne peut se désaltérer que la soif intérieure. Cours à cette fontaine, soupire après ses eaux ; mais n'y cours point d'une manière telle quelle, ni comme tout animal peut y courir ; cours-y comme le cerf. Qu'est-ce à dire, comme le cerf ? Qu'il n'y ait rien de pesant dans ta course, mais qu'elle soit légère, que tes désirs soient vifs. Le cerf est pour nous un modèle de vitesse.

3. Peut-être n'est-ce point l'agilité seulement, mais d'autres qualités encore que l'Ecriture veut nous signaler chez les cerfs. Ecoutez ce qu'ils ont encore de spécial. Ils tuent les serpents ; et, après les avoir tués, ils sont brûlés d'une soif plus ardente, la mort des serpents les précipite plus rapidement encore vers les fontaines. Pour toi, les serpents sont tes vices : donne la mort aux serpents de l'iniquité, et tu n'en auras que plus soif de la vérité. L'avarice souffle peut-être à ton âme une parole de ténèbres, elle siffle contrairement à la parole de Dieu, contrairement au précepte du Seigneur. Et comme l'on te dit : Dédaigne un tel gain, ne commets point l'iniquité : si tu préfères l'iniquité, au lieu de dédaigner un gain temporel, tu aimes mieux être mordu par le serpent que le tuer toi-même. Mais dans cette faveur que tu as pour tes vices, pour tes convoitises, pour ta cupidité, en un mot pour ton serpent, comment reconnaîtrai-je ce désir qui te précipitera vers les sources d'eau vive ? Surchargé du poison de la malice, comment pourras-tu recourir aux sources de la sagesse ? Extermine donc en toi ce qui est contraire à la vérité ; et quand il n'y aura plus chez toi nulle convoitise mauvaise, n'en demeure point là, comme s'il ne te restait rien à désirer. Il y a toujours quelque point où tu dois t'élever ; si déjà tu as obtenu de n'avoir plus aucune entrave en toi-même. Mais si tu es du nombre des cerfs, tu me diras peut-être : Dieu sait que je ne suis point avare ni désireux du bien d'autrui, que je ne brûle point des feux de l'adultère, que je ne sens en mon âme ni haine ni envie contre qui que ce soit, et autres choses semblables. Tu me diras en-

[1] Matt. XXVII, 33. — [2] Rom. I, 20. — [3] Ps. XXXV, 10. — [4] Eph. IV, 17, 18.

core : Je n'ai point ces défauts ; et tu cherches peut-être où sera ton plaisir. Désire ce qui pourra te plaire, soupire après les sources d'eau vive. Dieu a de quoi te rassasier, te combler, quand tu viendrais à lui avec la soif et l'agilité du cerf qui a tué des serpents.

4. Il est encore une remarque à faire au sujet du cerf. On dit que les cerfs, et quelques-uns affirment l'avoir vu, car on n'oserait rien écrire de semblable si on ne l'avait vu ; on dit donc que des cerfs marchant en troupes, ou cherchant à la nage d'autres contrées, appuient l'un sur l'autre le poids de leurs têtes ; en sorte que l'un ouvre la marche, que ceux qui suivent reposent leurs têtes sur lui ; et de même ceux qui suivent sur ceux qui les devancent, et ainsi jusqu'au dernier ; que le premier, fatigué au premier rang du poids de sa tête, revient derrière, afin de laisser au suivant le fardeau qu'il portait, et de se reprendre de sa fatigue, en donnant sa tête à porter, comme le faisaient les autres. C'est ainsi que tour à tour, portant ce qu'ils ont de trop lourd, ils achèvent le voyage sans se quitter. N'est-ce point au cerf que l'Apôtre fait allusion quand il dit : « Portez mutuellement vos fardeaux, et vous accomplirez la « loi du Christ[1] ? »

5. Un tel cerf, affermi dans la foi, qui ne voit point ce qu'il croit, qui désire comprendre ce qu'il aime, souffre des contradictions de ceux qui ne sont point des cerfs, qui ont l'intelligence obscurcie, qui sont plongés dans les ténèbres intérieures et aveuglés par de coupables convoitises. Ils vont même jusqu'à dire insolemment à l'homme de foi qui ne peut montrer ce qu'il croit : « Où est donc ton « Dieu[2] ? » Ecoutons ce qu'a opposé à ces paroles ce cerf qu'il nous faut imiter, si nous le pouvons. D'abord il exprime l'ardeur de sa soif : « Comme le cerf », dit-il, « brame après « l'eau de fontaine, ainsi mon âme soupire « après vous, ô mon Dieu ». Mais est-ce pour s'y baigner que le cerf brame après les eaux ? Car jusque-là nous ne savons si c'est pour y boire ou s'y baigner. Ecoute ce qui suit et ne me questionne plus : « Mon âme a soif de « vous, qui êtes le Dieu vivant ». Cette parole : « Comme le cerf brame après l'eau des « fontaines, ainsi mon âme soupire après « vous, ô mon Dieu[3] », je la répète ici : « Mon « âme a soif de vous, ô Dieu, source de vie ».

[1] Gal. VI, 2. — [2] Ps. XLI, 4. — [3] Id. 2, 3.

Quelle est la cause de sa soif ? « Quand apparaîtrai-je devant la face de Dieu ? » Arriver, apparaître : voilà ce qui attise ma soif. J'ai soif dans mon pèlerinage, soif dans ma course : je serai désaltéré à mon arrivée. Mais, « quand arriverai-je ? » Ce qui est court aux yeux de Dieu, est bien long pour mes désirs. « Quand apparaîtrai-je devant la face « de Dieu ? » C'est ce même désir qui lui fait pousser ailleurs cette exclamation : « Je n'ai « fait au Seigneur qu'une seule demande, « c'est d'habiter tous les jours de ma vie dans « la maison du Seigneur[1] ». Pourquoi ? « Afin », dit-il, « de contempler la beauté du « Seigneur ». — « Quand viendrai-je et apparaîtrai-je devant la face de Dieu ? »

6. Pendant que je nourris ces desseins, que je cours, que je suis en chemin, avant d'arriver, avant d'apparaître : « Mes larmes nuit et « jour ont été ma nourriture, alors qu'on me « dit chaque jour : Où est ton Dieu[2] ? » — « Mes larmes », dit le Prophète, « étaient pour « moi un pain », non pas une amertume. Elles m'étaient délicieuses, ces larmes ; et, comme dans ma soif pour ces eaux vives, je ne pouvais en boire, je buvais avidement mes larmes. Il ne dit point : Mes larmes sont devenues pour moi un breuvage, de peur qu'il ne paraisse les désirer comme les eaux vives ; mais en conservant cette soif qui me brûle, qui me porte vers les sources d'eau, mes larmes sont ma nourriture, avant que j'arrive. Et ces larmes, dont il se nourrit, redoublent assurément sa soif pour les eaux. Chaque jour, en effet, comme chaque nuit, mes larmes sont ma nourriture. Les hommes prennent pendant le jour cet aliment appelé du pain ; ils dorment la nuit ; mais le pain des larmes se mange la nuit comme le jour ; soit que par nuit et jour vous entendiez le temps de cette vie, soit que le jour vous désigne la félicité, et la nuit les afflictions d'ici-bas. Que je sois donc heureux ou malheureux ici-bas, dit le Prophète, je verse les larmes d'un saint désir, et ce désir insatiable ne me quitte point ; et le bonheur de cette vie est un malheur pour moi, jusqu'à ce que j'apparaisse devant la face de Dieu. Pourquoi m'obliger à bénir le jour où la joie du monde vient me sourire ? N'est-ce pas une joie trompeuse ? N'est-elle point insaisissable, caduque et mortelle ? N'est-elle point

[1] Ps. XXVI, 4. — [2] Id, XLI, 4.

sans durée, volage, passagère? N'offre-t-elle pas la déception plus que le plaisir? Pourquoi donc, au milieu même de cette joie, mes larmes ne seraient-elles pas mon pain? Quel que soit en effet le bonheur terrestre qui brille autour de nous, tant que nous habitons notre corps, nous sommes exilés loin du Seigneur [1]; et « chaque jour on me dit : Où est « ton Dieu? » Qu'un païen me parle ainsi, ne puis-je pas, à mon tour, lui dire : Où est ton Dieu? Il me montre son Dieu du doigt. Du doigt il me désigne une pierre et dit : Voilà mon Dieu. Mais encore, « où est ton Dieu? » Que je raille sa pierre, il rougit de me l'avoir montrée : et, détournant les yeux de cette pierre, il regarde le ciel, et m'indiquant du doigt peut-être le soleil, il me dit encore : Voilà mon Dieu. Mais enfin, « où est ton « Dieu? » L'œil de son corps a trouvé de quoi me montrer; pour moi, ce n'est point que je n'aie un Dieu à montrer, mais le païen n'a pas ces yeux auxquels je puisse le désigner. Il a pu désigner à mon œil corporel le soleil pour son Dieu, mais moi, à quel œil montrerai-je le Créateur du soleil?

7. Toutefois, à force d'entendre chaque jour: « Où est ton Dieu? » et de me nourrir chaque jour de mes larmes, j'ai médité jour et nuit cette parole : « Où est ton Dieu? » et à mon tour j'ai cherché mon Dieu, afin d'essayer si je ne pourrais point non-seulement croire, mais encore voir quelque chose. Je vois en effet les œuvres de Dieu, et non le Dieu qui les a faites. Mais puisque je soupire comme le cerf après les sources d'eau vive, et qu'en Dieu est la source de la vie, et que notre psaume a pour titre : « Intelligence pour les fils « de Coré », et que les perfections invisibles de Dieu deviennent visibles par la création du monde : que ferai-je pour trouver Dieu? Je considérerai la terre; mais la terre a été faite. J'y trouve sans doute une beauté admirable; mais elle a un auteur. Il y a dans les plantes et dans les animaux des merveilles sans nombre; mais tout cela est l'œuvre d'un Créateur. J'envisage les vastes plaines de la mer, elle m'épouvante; je l'admire, mais je cherche celui qui l'a créée. Je regarde les cieux, la beauté des astres, j'admire cet éclat du soleil suffisant pour éclairer le jour, et la lune qui nous soulage des ténèbres de la nuit; tout cela est admirable, tout cela digne d'éloges, tout cela nous ravit, car ce ne sont point des beautés de la terre, mais des beautés des cieux; mais ma soif ne s'étanche point; j'admire tout cela, je le chante, mais j'ai toujours soif de celui qui a fait tout cela. Je rentre donc en moi-même, et je me demande ce que je suis, moi qui veux approfondir tout cela : je trouve que j'ai une âme et un corps; un corps que je dirige, une âme qui me conduit; un corps pour servir, une âme pour commander. Je vois dans l'âme une supériorité sur le corps, et je comprends que c'est l'âme et non le corps qui peut discerner toutes ces choses : et cependant je reconnais que c'est par le corps que j'ai pu voir tout ce que j'ai vu. J'admirais la terre, mes yeux l'avaient vue; j'admirais la mer, mes yeux l'avaient vue; le ciel, les astres, le soleil, la lune, je ne les connais que des yeux. Ces yeux, membres de mon corps, sont les fenêtres de l'âme. Il y a intérieurement quelqu'un qui regarde par ces fenêtres, qui sont ouvertes sans profit, si la pensée est absorbée ailleurs. Ce n'est point avec ces yeux qu'il faut chercher mon Dieu, l'auteur de tout ce que mes yeux aperçoivent. Que mon âme considère donc par elle-même, s'il y a quelque chose que les yeux ne voient point, comme ils voient les couleurs et la lumière, quelque chose que je n'entende point par les oreilles, comme j'entends le chant et le bruit, quelque chose que je ne sente point par les narines, comme les odeurs, que ne discerne point le palais ni la langue, comme les saveurs, que je ne distingue point par tout le corps, comme je sens ce qui est dur, mou, froid, chaud, doux, âpre; mais s'il y a quelque chose que je voie intérieurement. Qu'est-ce à dire, voir intérieurement? C'est-à-dire quelque chose, qui ne soit ni la couleur, ni le son, ni l'odeur, ni la saveur, ni le chaud, ni le froid, ni la dureté, ni la mollesse. Que l'on me dise un peu de quelle couleur est la sagesse. Quand nous pensons à la justice, et que sa beauté remplit déjà notre âme, quel son a frappé mes oreilles? Quelle vapeur s'est élevée jusqu'à mon odorat? Qu'en est-il venu à ma bouche? Qu'est-ce que la main a pris plaisir à toucher? Cette justice est toute intérieure, elle est belle, on la loue, on la voit. Et quand les yeux du corps seraient dans les ténèbres, l'esprit n'en jouit pas moins de sa lumière. Que voyait Tobie, quand cet aveugle donnait à son fils, qui voyait la lumière, des

[1] II Cor. v, 6.

conseils pour la conduite de sa vie [1] ? Il y a donc quelque chose de visible pour l'esprit qui domine, qui gouverne, qui habite le corps ; quelque chose qu'il ne connaît ni par les yeux du corps, ni par les oreilles, ni par les narines, ni par le palais, ni par le contact du corps, mais par lui-même ; et ce qu'il connaît par lui-même est bien supérieur à ce qu'il connaît par son esclave. Cela est indubitable ; car l'esprit se connaît par lui-même ; et, pour se connaître, il se voit. Mais, pour se voir, il n'a point recours aux yeux du corps ; il fait même abstraction de tous les sens du corps comme d'autant d'obstacles et d'embarras, afin de rentrer en lui-même, de se voir en lui-même, de se connaître par lui-même. Mais Dieu est-il donc quelque chose de semblable à notre âme ? Dieu sans doute ne peut être vu que de l'esprit, mais non à la manière de l'esprit. Car cette âme cherche quelque chose qui est Dieu, et dont on ne puisse lui dire insolemment : « Où est ton « Dieu ? » Elle cherche une vérité immuable, une substance indéfectible. Or, telle n'est pas notre âme qui a ses défauts, ses progrès, qui connaît et qui ignore, qui se souvient et qui oublie, qui veut aujourd'hui, qui ne veut plus demain. Or, Dieu n'est point assujéti au changement. Si Dieu était assujéti au changement, ils m'insulteraient à bon droit, ceux qui me disent : « Où est ton Dieu ? »

8. Cherchant donc mon Dieu dans les choses visibles et corporelles, et ne le trouvant point ; cherchant encore en moi sa substance, comme s'il était de même nature que moi, et ne l'y trouvant pas plus, je sens que mon Dieu est supérieur à mon âme. Donc, afin de l'atteindre : « J'ai médité ces choses et « répandu mon âme au-dessus de moi [2] ». Quand mon esprit pourrait-il atteindre ce que l'on doit chercher dans des régions supérieures, s'il ne se répandait au-dessus de lui-même ? A demeurer en lui-même, il ne verrait que lui ; et en se voyant il ne verrait point Dieu. Que mes insulteurs me disent maintenant : « Où est ton Dieu ? » oui, qu'ils le disent : pour moi, tant que je ne verrai point, tant que je suis éloigné, je me nourris nuit et jour de mes larmes. Qu'ils me disent encore : « Où est ton Dieu ? » je cherche mon Dieu dans tous les corps, soit terrestres, soit célestes, et ne le trouve point ; je le cherche dans la substance de mon âme, et ne le trouve point ; et toutefois, j'ai résolu de chercher mon Dieu, et de comprendre par les créatures visibles les beautés invisibles de Dieu [1] ; « et « j'ai répandu mon âme au-dessus de moi » ; il ne me reste plus rien à atteindre, si ce n'est mon Dieu ; c'est là, c'est au-dessus de mon âme qu'est la demeure de mon Dieu ; c'est là qu'il habite, c'est de là qu'il me regarde, de là qu'il m'a créé, de là qu'il me dirige, de là qu'il me conseille, de là qu'il me stimule, de là qu'il m'appelle, de là qu'il me redresse, de là qu'il me conduit, de là qu'il me fait aboutir.

9. En effet, lui qui a dans le secret une maison infiniment élevée, a aussi son tabernacle sur la terre ; et ce tabernacle, c'est son Eglise, encore étrangère. C'est là qu'il faut chercher Dieu, parce que dans ce tabernacle on trouve le chemin qui conduit à son palais. Quand je répandais mon âme dans les régions supérieures, pour chercher mon Dieu, quel était mon dessein ? « d'entrer dans le tabernacle « du Seigneur ». Car je ne puis errer en dehors de ce tabernacle en cherchant mon Dieu. « Parce que j'entrerai dans le lieu de « votre tabernacle admirable, jusqu'à la mai- « son de Dieu ». J'entrerai donc dans le lieu de cette tente admirable, jusqu'à la maison de Dieu. Combien n'ai-je pas à admirer dans ce tabernacle ? Voici toutes les merveilles qu'il présente à mon admiration. Ce tabernacle de Dieu sur la terre, ce sont les âmes des fidèles ; j'admire en eux la subordination des membres, car le péché ne règne plus en eux pour les assouplir à ses convoitises ; ils ne font pas de leurs membres des instruments d'iniquité pour servir au péché, mais ils les font servir au Dieu vivant par leurs bonnes œuvres. J'admire les membres du corps devenus des armes pour l'âme qui sert Dieu [2]. Je jette les yeux sur cette âme soumise à Dieu, et qui règle toutes les œuvres de son activité, qui met un frein à ses convoitises, qui repousse l'ignorance, qui s'étudie à supporter ce qu'il y a de dur et de difficile, qui se maintient pour les autres dans la justice et dans la charité. J'admire dans une âme toutes ces vertus ; mais je ne suis encore que dans le tabernacle. Je m'élève encore au delà ; et quelles que soient les merveilles du tabernacle, je suis dans la stupeur quand j'arrive à la maison de

[1] Tob. IV, 2. — [2] Ps. XLI, 5.

[1] Rom. I, 20. — [2] Id. VI, 12, 13.

Dieu. C'est de ce palais que le Psalmiste parlait ailleurs, quand, s'étant posé cette question difficile et épineuse : Pourquoi les méchants sont presque toujours heureux sur la terre, et les bons malheureux, il s'écriait : « J'ai « médité pour savoir, et mes yeux n'ont vu « qu'un grand travail, jusqu'à ce que j'en« tre dans la maison de Dieu, et que j'aie vu « la fin des pervers [1] ». Telle est donc la source de l'intelligence, le sanctuaire de Dieu, la maison de Dieu. C'est là que le Prophète a compris la fin dernière, et qu'il a pu résoudre la question du bonheur des méchants et des souffrances des justes. Quelle solution y a-t-il donnée ? C'est que les méchants épargnés ici-bas, sont réservés à des châtiments sans fin ; et que les bons qui souffrent, sont éprouvés pour être mis ensuite en possession de l'héritage éternel. Voilà ce que le Prophète a connu dans le sanctuaire de Dieu ; telle est la fin des choses qu'il a comprises. Il s'est donc élevé jusqu'au sanctuaire pour arriver à la maison de Dieu; toutefois, en admirant les merveilles du tabernacle, il est arrivé à la maison de Dieu, en suivant je ne sais quelle douceur, quel charme intérieur et caché, comme si une suave harmonie s'exhalait de la maison de Dieu. Or, comme il marchait dans le tabernacle, dominé par cette harmonie de l'intérieur, cédant à l'enchantement, suivant cette harmonie de l'oreille et s'élevant au-dessus de tout bruit de la chair et du sang, il est arrivé jusqu'à la maison de Dieu. Car il nous raconte ainsi sa marche et la voie qu'il a tenue, comme si nous lui disions : Tu admirais le tabernacle de Dieu sur la terre ; comment es-tu arrivé au secret de la maison de Dieu ? « C'est », dit-il, « au son de l'allégresse et de la « louange, au son des cantiques des fêtes ». Quand les hommes célèbrent ici-bas les fêtes de la débauche, ils ont la coutume d'établir devant leur demeure des orchestres, des joueurs de harpe, ou toute symphonie qui a des attraits, des stimulants pour la débauche. Or, quand nous passons par là, que disons-nous de ces bruits ? Que fait-on là ? Et on nous répond qu'il y a quelque fête. On y célèbre, dit-on, quelque naissance, quelque mariage ; on tâche de donner un prétexte à ces chants ridicules, de couvrir d'une excuse une telle débauche. Dans la maison de Dieu, c'est une fête continuelle. Or, on n'y célèbre rien de ce qui passe. Cette fête éternelle, c'est le chœur des anges : voir Dieu à découvert, c'est une joie sans défaut. Tel est ce jour de fête que n'ouvre aucune entrée, que ne vient clore aucune fin. Cette fête éternelle et sans fin a, pour les oreilles du cœur, je ne sais quoi de sonore et de ravissant, si toutefois cela n'est couvert par le bruit du monde. Pour celui qui marche dans ce tabernacle, et qui médite sur les merveilles de Dieu pour la rédemption des fidèles, il y a dans le concert de cette fête, un charme d'oreille qui l'entraîne comme le cerf aux sources d'eau vive.

10. Cependant, mes frères, tant que nous sommes en ce corps mortel, nous sommes éloignés du Seigneur [1], et le corps qui se corrompt aggrave l'âme, et cette demeure terrestre abat l'esprit capable des plus hautes pensées [2] ; et bien que sur la route nous dissipions des nuages par la vivacité de nos désirs, que nous parvenions parfois à cette harmonie et à concevoir par nos efforts quelque chose de ce qui est dans la maison de Dieu, néanmoins le poids de nos faiblesses nous fait retomber dans notre torpeur ordinaire, et nous rentrons dans nos habitudes. Et, de même que nous avions trouvé de quoi nous réjouir, nous retrouvons ici-bas de quoi gémir. Ce cerf, en effet, qui a jour et nuit ses larmes pour nourriture, poussé par son désir vers les sources d'eau vive ou vers les délices intérieures de Dieu, et qui répand son âme dans les régions supérieures, pour atteindre plus haut que son âme, qui marche dans le lieu d'un tabernacle merveilleux, et qui se laisse aller aux ravissements d'une harmonie spirituelle et intelligible qui lui fait mépriser tout ce qui est extérieur pour les charmes intérieurs, ce cerf est encore un homme, il gémit encore ici-bas, il porte encore une chair fragile, il est encore exposé aux scandales du monde. Il se regarde alors comme venant des régions supérieures, et se voyant dans ce lieu de douleur, comparant à cet état présent les choses qu'il est allé voir, qu'il a vues avant de revenir, il s'écrie : « Pourquoi tant de tris« tesse, ô mon âme, et d'où te vient ce « trouble [3] ? » Déjà nous avons goûté les charmes d'une joie intérieure, voilà que la perspicacité de l'esprit a pu pénétrer jusqu'à l'immuable, quoique en passant et seulement comme l'éclair ; pourquoi me troubler encore,

[1] Ps. LXXII, 16, 17.

[1] II Cor. V, 6. — [2] Sag. IX, 15. — [3] Ps. XLI, 6.

et d'où vient ta tristesse? Car ton Dieu n'est pour toi l'objet d'aucun doute. Tu ne manques pas de réponse contre ceux qui te disent : « Où est ton Dieu? » J'ai déjà pressenti l'immuable, pourquoi me troubler encore? « Es« père en Dieu ». Et comme si son âme lui répondait dans le silence : Pourquoi te troublé-je, sinon parce que je ne suis pas encore où l'on goûte la douceur ineffable, et où je n'ai fait que passer? Puis-je boire sans crainte à ces fontaines? N'ai-je plus à redouter aucun scandale? Mes passions sont-elles vaincues, domptées, au point de me laisser en sûreté? Le diable, mon ennemi, n'a-t-il pas toujours l'œil ouvert sur moi? Chaque jour ne tend-il pas des piéges pour me surprendre? Tu ne veux point que je te trouble, quand je suis encore en ce monde, exilée loin de la demeure de mon Dieu! Mais, « espère en Dieu », répond-il à son âme qui le trouble, et qui semble justifier ce trouble par les misères dont le monde est rempli. En attendant, habite là en espérance. « Car l'espérance qui verrait ne « serait plus une espérance; et si nous espé« rons ce que nous ne voyons pas encore, nous « l'attendons par la patience [1] ».

11. « Espère en Dieu ». Pourquoi, « Espère? » « Parce que je le confesserai encore ». Comment le confesseras-tu? « Je confesserai qu'il est mon « Dieu, le Sauveur qui fixe mes regards [2] ». Le salut ne peut me venir de moi-même, je le publie, je le proclame; « c'est mon Dieu, « qui est le Sauveur que j'envisage ». Comme s'il craignait de perdre ce qu'il connaît en partie, il regarde avec inquiétude que le serpent ne vienne point à se glisser. Il ne dit pas encore : Je suis tout à fait sauvé. Car, possédant les prémices de l'esprit, nous gémissons intérieurement, en attendant que nous soyons adoptés et délivrés de notre corps [3]. Quand le salut sera parfait en nous, nous aurons la vie éternelle dans la maison de Dieu, nous bénirons à jamais celui à qui le prophète chantait : « Bienheureux ceux qui habitent votre « maison, ils vous béniront dans les siècles « des siècles [4] ». Nous n'avons pas encore ce bonheur, parce que nous ne possédons pas encore ce salut qui nous est promis; mais je chante le Seigneur dans mon espérance, et je lui dis : « Mon Dieu est le Sauveur qui fixe « mes regards; car l'espérance nous sauve, « et l'espérance qu'on verrait ne serait point « une espérance ». Persévère, afin d'arriver; cours, jusqu'à ce que vienne le salut. Ecoute le langage que ton Dieu te tient à l'intérieur : « Attends le Seigneur, que ton cœur s'affer« misse et attende le Seigneur [1]; car celui-là « sera sauvé qui aura persévéré jusqu'à la « fin [2]. Pourquoi donc cette tristesse, ô mon « âme, et pourquoi me troubler? Espère dans « le Seigneur, car je le confesserai de nou« veau ». Et voici la confession que je ferai : « C'est mon Dieu, qui est le Sauveur que j'en« visage ».

12. « Mon âme s'est troublée en moi« même [3] ». Est-ce en Dieu qu'elle s'est troublée? Non, c'est en moi. Elle était raffermie en voyant l'immuable, elle s'est troublée en voyant ce qui est assujéti au changement. Je sais que la justice de Dieu demeure éternellement; quant à la mienne, je ne sais si elle subsistera. Cette parole de l'Apôtre m'effraie : « Que celui qui est ferme prenne garde « de tomber [4] ». Donc, parce qu'il n'y a en moi aucune stabilité, et que je ne puis espérer en moi, « mon âme se trouble en moi ». Veux-tu qu'elle ne se trouble point? Qu'elle ne demeure pas en toi; mais dis : « Seigneur, « j'élève mon âme vers vous [5] ». Ecoute plus clairement encore. N'espère jamais de toi, mais de ton Dieu. Si tu comptes en effet sur toi-même, ton âme se trouble, car elle ne trouve rien qui la rassure à ton sujet. Donc puisque mon âme se trouble en moi, que me reste-t-il sinon l'humilité, afin que mon âme ne présume point d'elle-même? Que lui restet-il, sinon de s'anéantir afin de mériter d'être élevée? De ne rien s'attribuer, afin que Dieu lui donne ce qui sera utile? Donc, parce que mon âme se trouble en moi, et que ce trouble vient de l'orgueil : « Alors je me suis souvenu « de vous, Seigneur, dans la terre du Jour« dain, sur la colline d'Hermon [6] ». D'où m'est venu ce souvenir de vous? D'une petite hauteur, dans la terre du Jourdain. Peut-être veut-il dire du baptême, où Dieu accorde la rémission des péchés. Nul en effet ne court à la rémission des péchés, s'il ne se déplaît à lui-même; nul ne court à la rémission du péché qu'en s'avouant pécheur; et nul ne s'avoue pécheur qu'en s'humiliant devant Dieu. Donc, « je me suis souvenu de vous

[1] Rom. VIII, 24, 25. — [2] Ps. XLI, 7. — [3] Rom. VIII, 23. — [4] Ps. LXXXIII, 5.

[1] Ps. XXVI, 14. — [2] Matt. X, 22; XXIV, 13. — [3] Ps. XLI, 7. — [4] I Cor. X, 12. — [5] Ps. XXIV, 1. — [6] Ps. XLI, 7.

« dans la terre du Jourdain », non pas sur une haute montagne, mais « sur une colline « peu élevée », afin que vous, ô Dieu, vous fassiez de cette faible colline une haute montagne : parce que « celui qui s'élève sera hu« milié, et quiconque s'abaisse sera élevé [1] ». Mais si tu cherches la signification des noms, Jourdain signifie descente. Descends alors, afin que tu sois relevé ; ne t'élève point, pour n'être pas brisé. Quant à « Hermon , cette « faible colline », Hermon signifie anathème. Sois donc anathème à tes yeux, par l'horreur que tu auras de toi-même; car c'est déplaire à Dieu que te plaire à toi-même. Donc, parce que le Seigneur nous donne tout ce que nous avons de bon, parce qu'il est bon lui-même, et non parce que nous sommes dignes ; parce qu'il est miséricordieux et non parce que nous l'avons mérité : « Je me suis sou« venu de Dieu, de la terre du Jourdain, de « la colline d'Hermon » ; et, parce qu'il s'en souvient avec humilité, il méritera d'être élevé et de jouir de Dieu ; car ce n'est point s'élever que se glorifier en Dieu [2].

13. « Un abîme appelle un autre abîme, « dans le bruit de vos cataractes [3] ». Je pourrai sans doute achever le psaume, avec le secours de votre attention dont je vois la ferveur. J'ai droit de plaindre un peu moins la peine que vous avez de m'écouter , quand vous voyez vous-mêmes les sueurs et le travail que j'endure pour vous parler. En me voyant souffrir, vous y prenez part assurément, puisque c'est pour vous et non pour moi que je travaille. Ecoutez donc, puisque c'est votre désir, je le vois. « Un abîme ap« pelle un autre abîme au bruit de vos cata« ractes » : c'est à Dieu qu'il parle ainsi, celui qui s'est souvenu de lui dans la terre du Jourdain et d'Hermon ; c'est avec admiration qu'il s'écrie : « Un abîme appelle un autre « abîme au bruit de vos cataractes ». Quel abîme appelle et quel abîme est appelé ? Le sens de ces paroles est vraiment un abîme. On nomme abîme une profondeur impénétrable, incompréhensible, et ce nom se donne ordinairement aux grandes eaux. Il y a là une hauteur et une profondeur que l'on ne peut mesurer complétement. Enfin il est dit en un certain endroit : « Vos jugements sont un « profond abîme [4] » ; l'Ecriture voulant nous montrer par là qu'on ne saurait comprendre les jugements de Dieu. Quel abîme appelle et quel abîme est appelé ? Si l'abîme est une profondeur, pensons-nous que le cœur de l'homme ne soit point un abîme ? Quoi de plus profond que cet abîme ? Les hommes peuvent parler, on peut les voir agir dans leurs mouvements extérieurs, les entendre dans leurs discours. Mais de qui peut-on pénétrer les pensées, et voir le cœur à découvert ? Qui peut comprendre ce qu'il porte dans son âme, ce qu'il pense dans son âme, ce qu'il médite, ce qu'il combine dans son âme, ce qu'il désire et ce qu'il repousse dans son âme ? Je pense que l'on peut appeler un abîme ces hommes dont il est dit ailleurs : « L'homme s'élèvera au faîte de son cœur, et « Dieu plus haut encore [1] ». Si donc l'homme est un abîme ; comment l'abîme appelle-t-il un abîme ? Est-ce un homme qui appelle un autre homme ? L'appelle-t-il comme on invoque le Seigneur ? Non, mais le mot *invocat* signifie appeler près de soi. Quelqu'un a dit en effet : Il appelle la mort [2] ; c'est-à-dire, il vit de telle sorte qu'il appelle la mort. Car il n'est personne qui fasse une prière pour invoquer la mort ; mais, pour les hommes, vivre mal, c'est l'invoquer, l'appeler à eux. « L'abîme appelle donc l'abîme », un homme appelle un autre homme. On apprend ainsi la sagesse, on s'instruit de la foi, quand l'abîme appelle un autre abîme. Ils appellent un abîme ces saints prédicateurs de la parole de Dieu. Ceux-ci ne sont-ils pas des abîmes ? Pour te montrer qu'ils sont des abîmes à leur tour, l'Apôtre a dit : « Peu « m'importe que je sois jugé par vous, ou « devant le tribunal de l'homme » ; mais écoute plus loin quel abîme il constitue : « Mais je ne me juge point moi-même [3] ». Croiriez-vous qu'il y ait en l'homme une telle profondeur, qu'elle se dérobe à ses propres yeux ? Quelle profondeur de faiblesse était cachée en saint Pierre, quand, aveuglé sur tout ce qui se passait en son âme, il promettait si témérairement de mourir avec son Maître [4] ! Quel abîme n'était-il point ! Abîme cependant découvert aux yeux de Dieu. Car alors le Christ lui montrait en lui ce qu'il ignorait lui-même. Donc tout homme est un abîme, quelles que soient sa sainteté et sa

[1] Luc, XIV, 11; XVIII, 14. — [2] I Cor. I, 3. — [3] Ps. XLI, 8. — [4] Id. XXXV, 7.

[1] Ps. LXIII, 7, 8. — [2] Esop. fab. VI. — [3] I Cor. IV, 3. — [4] Jean, XIII, 37.

justice, quelques progrès qu'il ait faits dans la vertu, et il appelle un autre abîme, quand il instruit un autre homme de quelque article de foi, ou de quelque vérité qui concerne la vie éternelle. Mais l'abîme n'est utile à l'abîme qu'il appelle, que quand cela se fait au bruit de vos cataractes, ô Dieu. L'abîme appelle un abîme, un homme gagne un autre homme : non par sa propre voix, mais « par « la voix de vos cataractes ».

14. Ecoutez un autre sens : « L'abîme ap« pelle un autre abîme, au bruit de vos cata« ractes ». Pour moi qui tremble quand mon âme est troublée en moi, je suis saisi d'effroi à cause de vos jugements. « Car vos jugements « sont des abîmes profonds[1] »; or, l'abîme appelle un autre abîme. Car cette chair mortelle, calamiteuse, pécheresse, pleine d'afflictions et de scandales, assujétie aux convoitises, est déjà un effet de votre jugement, puisque vous avez dit au pécheur : « Tu mourras de mort » ; et encore : « A la sueur de ton front tu man« geras ton pain[2] ». Tel est le premier abîme des jugements de Dieu. Mais si les hommes viennent à vivre dans le désordre, « l'abîme « alors appelle un autre abîme » ; parce qu'ils passent de châtiments en châtiments, de ténèbres en ténèbres, de profondeur en profondeur, de supplice en supplice, et des brasiers de la convoitise aux brasiers de l'enfer. C'est là peut-être ce que craignait celui qui dit ici : « Mon âme est troublée en moi ; aussi me « suis-je souvenu de vous, ô mon Dieu, dans « les terres du Jourdain et d'Hermon ». Je dois être humble ; car je crains vos jugements : ces jugements me glacent d'effroi, aussi « mon âme en est-elle troublée en moi« même ». Et quels sont vos jugements que je redoute ? Faut-il donc peu craindre d'être jugé par vous ? Ils sont terribles vos jugements, ils sont sévères, insupportables, et plût à Dieu qu'il n'y eût rien que cela : « Un « abîme appelle un autre abîme dans le bruit « de vos cataractes » ; vous nous menacez, vous nous dites qu'après les eaux de cette vie il nous reste à craindre une autre damnation : « Au bruit de vos cataractes l'abîme appelle « un autre abîme. Où irai-je pour échapper « à vos regards, où fuirai-je devant votre « esprit[3] », si l'abîme appelle un autre abîme, si, après ces peines, j'en dois craindre de plus douloureuses ?

[1] Ps. XXXV, 7. — [2] Gen. II, 17 ; III, 19. — [3] Ps. CXXXVIII, 7.

15. « Toutes vos eaux soulevées, tous vos « flots ont passé sur moi[1] ». Vos flots dans les maux que j'endure ; vos eaux soulevées, dans les menaces que vous me faites. Tout ce que je souffre est un de vos flots ; toute menace de votre part est un soulèvement des eaux. Dans vos flots, c'est l'abîme, qui appelle dans ces eaux suspendues un autre abîme. Ainsi mes douleurs actuelles, voilà tous vos flots : les châtiments dont je suis menacé, ce sont là vos eaux suspendues qui ont passé sur moi. Une menace qui ne sévit pas encore, c'est un bras suspendu. Mais comme vous devez nous délivrer, j'ai dit à mon âme : « Espère « en Dieu, car je confesserai de nouveau qu'il « est un Sauveur à mes yeux, qu'il est mon « Dieu[2] ». Plus nos maux sont fréquents, plus sera douce votre miséricorde.

16. C'est pourquoi le Prophète ajoute : « Pendant le jour le Seigneur annonce sa mi« séricorde, et il la fait sentir pendant la « nuit[3] ». Nul ne peut écouter, s'il est dans la douleur. Veillez donc sur vous dans la prospérité ; écoutez dans le bonheur ; lorsque tout est calme, instruisez-vous des règles de la sagesse et recueillez la parole de Dieu comme une nourriture. Lorsqu'un homme est dans l'affliction, il doit se nourrir de ce qu'il a entendu dans le calme. Car c'est dans les jours de paix que le Seigneur promet sa miséricorde à celui qui le sert fidèlement ; il te promet alors de te délivrer, mais ce n'est que pendant la nuit qu'il te donne cette miséricorde promise pendant le jour. Quand viendra la tribulation, son secours ne te fera point défaut. Car il est dit en certain endroit : « La divine miséricorde, au jour de la tribula« tion, est comme la nuée de la pluie au temps « de la sécheresse[4]. Pendant le jour le Sei« gneur promet cette miséricorde, qu'il fait « sentir pendant la nuit ». Il ne te fait sentir son secours, que s'il t'arrive quelque affliction, d'où te puisse tirer celui qui te l'a promis pendant le jour. De là vient qu'il nous avertit d'imiter la fourmi[5]. De même, en effet, que le jour marque la prospérité de cette vie, et que la nuit marque l'adversité ; de même, en d'autres endroits, c'est l'été qui désigne la vie heureuse, comme l'hiver désigne le malheur. Or, que fait la fourmi ? Pendant l'été, elle fait des provisions qui doivent lui servir

[1] Ps. XLI, 8. — [2] Ibid. 6. — [3] Ibid. 9. — [4] Eccli. XXXV, 26. — [5] Prov. VI, 6.

pendant l'hiver. Donc, au moment de l'été, quand vous êtes heureux et dans le calme, écoutez la parole du Seigneur. Comment, en effet, vous serait-il possible, au milieu des tempêtes de ce monde, de traverser toute cette mer sans aucune tribulation ? Comment cela pourrait-il se faire ? Quel homme l'a déjà fait ? Si cela est arrivé à quelqu'un, cette paix est encore plus à craindre. « Le Seigneur promet « pendant le jour la miséricorde qu'il fait « sentir pendant la nuit ».

17. Que fais-tu donc dans ton pèlerinage ? Oui, que fais-tu ? « J'ai dans mon âme une « prière pour le Dieu de ma vie [1] ». Voilà ce que je fais ici-bas, pauvre cerf altéré, soupirant après les fontaines d'eau vive, au souvenir de cette voie qui m'a conduit à travers le tabernacle, jusqu'à la maison de Dieu. Quand cette chair corruptible appesantit mon âme [2] : « J'ai en moi une prière pour le Dieu de ma « vie ». Je n'irai pas, en effet, acheter au-delà des mers des présents pour les offrir à mon Dieu ; pour qu'il m'écoute plus favorablement, je n'irai point sur des vaisseaux chercher au loin de l'encens et des aromates, et je ne prendrai, dans mon troupeau, ni veau ni bélier. « J'ai dans mon âme une prière pour le Dieu « de ma vie ». J'ai dans l'âme une victime à immoler ; dans l'âme, de l'encens à lui offrir ; dans l'âme encore, un sacrifice pour fléchir mon Dieu : « Une âme brisée par la douleur « est un sacrifice agréable à Dieu [3] ». Or, vois quel est ce sacrifice d'une âme brisée, que j'ai en moi : « Je dirai à Dieu : Vous êtes mon « soutien , pourquoi m'avez-vous oublié ? » car je souffre ici-bas comme si vous m'aviez oublié. Toutefois vous m'exercez par ces douleurs ; et je sais que si vous différez, vous ne me ravissez point l'objet de vos promesses ; et néanmoins, pourquoi m'avez-vous oublié ? Notre chef a dit lui-même en notre nom : « O Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous « abandonné [4] ? » Je dirai à mon Dieu : Vous êtes mon soutien, pourquoi m'avez-vous oublié ?

18. « Pourquoi m'avez-vous repoussé ? » loin de ces sources profondes de l'intelligence et de l'immuable vérité. Pourquoi me repousser ? Pourquoi me rejeter dans ces bas-fonds, quand le poids si lourd de mon iniquité me faisait soupirer après le ciel ? C'est le même qui dit ailleurs : « J'ai dit dans mon « extase » ; dans cette même extase sans doute où il a vu je ne sais quoi de sublime. « J'ai « dit dans mon extase : Me voilà rejeté loin « de vos regards [1] ». Il compare les lieux où il se trouve avec ces régions auxquelles il s'était élevé, et alors il se voit rejeté loin des regards du Seigneur, comme il dit ici : « Pour- « quoi me repousser loin de vous ? pourquoi « marché-je dans ma tristesse, pendant que « mon ennemi m'afflige, pendant qu'il brise « mes os [2] », ce tentateur, qui est le diable, au milieu des scandales, qui vont toujours croissant, et qui refroidissent la charité de beaucoup [3] ? Quand nous voyons dans l'Eglise les vaillants succomber bien souvent sous les scandales, le corps du Christ ne dit-il point : « Pourquoi l'ennemi a-t-il brisé mes os ? » Car ces os, ce sont les forts qui parfois succombent eux-mêmes à la tentation. A la vue de ces malheurs, tout membre du Christ ne s'écrie-t-il pas avec la voix du Christ : « Pour- « quoi me rejeter ? pourquoi marché-je dans « la tristesse, quand mon ennemi m'afflige et « brise mes os ? » Non content de s'en prendre à ma chair, il brise encore mes os ; en sorte que ceux dont on attendait de la résistance, vous les voyez céder à l'épreuve ; et alors, en voyant succomber les forts, les faibles sont dans le désespoir. Quels dangers pour nous, mes frères !

19. « A la persécution ils ajoutent l'injure ». Voici encore ces défis insolents : « Chaque « jour ils me disent : Où est ton Dieu [4] ? » C'est principalement dans les épreuves de l'Eglise, qu'ils nous répètent : « Où est ton « Dieu ? » Combien les martyrs ont entendu ces défis, pendant qu'ils souffraient courageusement pour l'amour du Christ ? combien de fois on leur a dit : Où est votre Dieu ? Qu'il vous délivre, s'il peut. Les hommes voyaient au dehors leurs tourments, ils ne voyaient pas leurs couronnes à l'intérieur. « A « la persécution ils ajoutent l'injure, en me « disant chaque jour : Où est ton Dieu ? » Et moi, que répondrai-je à ces provocations, quand mon âme est troublée en moi-même ; que lui dirai-je, sinon : « Pourquoi cette tris- « tesse, ô mon âme, et pourquoi me trou- « bler [5] ? » Et comme si elle me répondait : Veux-tu que je ne te cause aucun trouble, au

[1] Ps. LI, 10. — [2] Sag. IX, 15. — [3] Ps. L, 19. — [4] Ps. XXI, 2 ; Matt. XXVII, 16.

[1] Ps. XXX, 23. — [2] Id. XLI, 11. — [3] Matt. XXIV, 12. — [4] Ps. XLI, 11. — [5] Id. 12.

milieu de tant de maux ? Quand je soupire après les biens, quand je suis dévorée par la soif et le malheur, pourrais-je ne pas te troubler ? « Espère en Dieu, parce que je le confesserai de nouveau ». Et il répète cette confession, pour s'affermir dans l'espérance : « Il est à mes yeux un Sauveur, il est mon « Dieu ».

DISCOURS SUR LE PSAUME XLII.

SERMON AU PEUPLE.

LES GÉMISSEMENTS DES SAINTS.

Ce discours fut prêché un jour de jeûne, dans l'après-midi. Saint Augustin y relève les gémissements du bon grain mêlé à la paille, et demandant à Dieu d'en être séparé par le jugement. C'est Dieu qui nous donne le courage de les supporter ici-bas; Dieu qui nous donnera la lumière, nous fera approcher de son autel pour fortifier l'homme nouveau. Appliquons-nous à la justice, confessons le Seigneur, faisons les œuvres sanctifiantes de l'aumône, du jeûne, de la prière, et Dieu nous exaucera.

1. Ce psaume est court ; il convient ainsi à l'avidité des auditeurs et n'incommode point ceux qui sont à jeun. Nourrissons-en notre âme qui est triste, si l'on en croit celui qui chante le psaume ; tristesse qu'il attribue, je crois, à un certain jeûne, ou plutôt à une certaine faim qu'elle endure. Car le jeûne est un acte de volonté, la faim vient de la nécessité. L'Eglise endure la faim, le corps de Jésus-Christ a faim, cet homme répandu dans tout le monde, dont la tête est dans le ciel et les membres sur la terre. Comme il parle dans tous les psaumes pour y chanter ou y gémir, pour tressaillir de ce qu'il espère, ou pour soupirer de ce qu'il endure, nous devons connaître sa voix, être familiarisés avec elle, puisqu'elle est la nôtre. Ne nous arrêtons pas davantage à vous dire quel est celui qui parle ici ; que chacun de vous soit dans le corps du Christ, et alors chacun de vous parlera.

2. Vous connaissez tous ceux qui avancent dans la vertu, qui gémissent au souvenir de la patrie céleste, qui savent qu'ils sont ici-bas en exil, qui marchent dans la voie droite, qui s'affermissent dans le désir de la patrie céleste comme sur une ancre solide ; vous savez, dis-je, que cette race de chrétiens, cette bonne semence, ce froment du Christ, gémit sur la terre avec la zizanie, et cela jusqu'au temps de la moisson, c'est-à-dire jusqu'à la fin des siècles, ainsi que nous l'expose l'infaillible vérité [1]. Il gémit donc au milieu de la zizanie, c'est-à-dire parmi les méchants, les hommes de la fraude et de la séduction, ceux que trouble leur colère, ou qui s'empoisonnent par leurs ruses. Il comprend qu'il est avec eux dans le monde entier comme dans un seul champ, qu'il reçoit la même pluie, les mêmes tempêtes, qu'il croît avec eux au milieu des maux de cette vie, qu'il partage avec eux les mêmes dons que Dieu accorde indistinctement aux bons et aux méchants, « lui qui fait lever son soleil sur les bons et « sur les mauvais, et qui fait pleuvoir sur les « justes comme sur les injustes [2] ». Ce germe saint, cette race d'Abraham, voyant combien de vicissitudes lui sont communes avec ceux dont elle doit être un jour séparée, qui naissent comme elle, qui partagent avec elle les conditions de la vie humaine, qui portent comme elle une chair périssable, qui jouissent de la même lumière, des mêmes eaux, des mêmes fruits, qui partagent le bonheur comme le malheur de cette vie, la disette ou l'abondance, la paix ou la guerre, la santé ou la maladie ; elle voit que tout lui est commun avec les méchants, bien que sa cause ne leur soit pas commune ; et alors elle s'écrie : « Jugez-moi, ô Dieu, et séparez ma cause de « celle d'un peuple impie [3]. Jugez-moi », dit-elle, « ô mon Dieu ». Je ne crains pas votre

[1] Matt. XIII, 18. — [2] Id. v, 45. — [3] Ps. XLII, 1.

jugement, parce que je connais votre miséricorde. « Jugez-moi, ô Dieu, et séparez ma « cause de celle d'un peuple impie ». Maintenant que je suis dans ces contrées de l'exil, vous ne faites encore aucune séparation locale, parce que je vis avec l'ivraie, jusqu'au temps de la moisson [1]; vous ne me donnez pas une pluie à part, non plus qu'une lumière à part; seulement, séparez ma cause. Mettez une différence entre celui qui croit en vous et celui qui n'y croit point. Semblables par la faiblesse, ils diffèrent par la conscience; le labeur est le même, les désirs sont opposés. Les désirs des méchants périront; mais le désir des justes pourrait nous laisser des doutes, si l'auteur des promesses n'était infaillible. Le terme de nos désirs est celui-là même qui nous a fait les promesses. Il se donnera, parce qu'il s'est déjà donné; il se donnera immortel à des hommes immortels, lui qui s'est donné mortel à des mortels. « Jugez-moi, ô Dieu, et séparez ma cause de « celle de la nation impie. Délivrez-moi de « l'homme impie et trompeur »; c'est-à-dire, d'un peuple qui n'est pas saint. Délivrez-moi de l'homme, dit le Prophète, c'est-à-dire, d'une certaine race d'hommes. Car il y a homme et homme; et de ces deux, l'un sera pris, l'autre sera laissé [2].

3. Mais parce qu'il faut de la patience pour supporter, jusqu'à la moisson, ce que j'appellerais, si je le pouvais, une séparation non séparée; car l'ivraie est avec le froment, et alors ils ne sont pas encore séparés; mais l'ivraie c'est l'ivraie, et le froment c'est le froment, et alors il y a déjà une distinction; donc parce qu'il faut de la force, implorons-la de celui qui nous a ordonné d'être forts; et, si lui-même ne nous rend forts, nous ne serons point tels qu'il nous veut. Demandons la force à celui qui a dit : « Celui-là sera « sauvé qui aura persévéré jusqu'à la fin [3] »; et de peur de s'affaiblir en s'arrogeant la force, l'âme ajoute aussitôt : « C'est vous, « Seigneur, qui êtes ma force; pourquoi me « rejeter? pourquoi marché-je dans la tristesse, « quand mon ennemi m'afflige ? » L'âme recherche la cause de sa tristesse : « Pour« quoi, dit-elle, marché-je dans la douleur « sous l'oppression de mon ennemi ? » Je marche dans la tristesse, mon ennemi me harcèle chaque jour de ses vexations, en me suggérant ce qu'il est mal d'aimer ou mal de redouter; et mon âme, en résistant à cette double suggestion, sans être vaincue, est néanmoins en danger; alors, saisie de tristesse, elle dit à Dieu : Pourquoi ? Qu'elle s'informe près de lui et qu'elle entende ce pourquoi. Elle cherche dans le psaume la cause de sa douleur, en disant : « Pourquoi m'avez« vous repoussée, pourquoi marché-je dans la « tristesse ? » Qu'elle l'apprenne d'Isaïe, qu'elle se souvienne du passage que l'on vient de lire : « L'esprit », dit-il, « sortira de moi; « et c'est moi qui ai fait tout ce qui respire; « j'ai quelque peu contristé ce peuple à cause « de son péché; j'ai détourné de lui ma face, « et il est devenu triste, et il s'en est allé tout « affligé dans sa voie [1] ». Quelle est donc ta question : « Pourquoi me repousser? pourquoi « marché-je dans la tristesse? » Tu l'as entendu : à cause du péché. La cause de ta tristesse est donc le péché; puisse la justice être la cause de ta joie ! Tu voulais du péché sans vouloir souffrir. C'était peu à tes yeux que ta propre injustice, tu as voulu rendre injuste celui-là même dont tu récusais les châtiments. Ecoute cette parole plus équitable d'un autre psaume : « Vos humiliations sont un bien « pour moi, afin que j'apprenne votre jus« tice [2] ». Dans mon orgueil j'avais appris mes iniquités; que j'apprenne votre justice dans l'humilité. « Pourquoi marcher tristement « sous l'oppression de mon ennemi ? » Tu te plains de l'ennemi; il t'afflige, en effet; mais tu lui en as donné l'occasion. Et maintenant qu'il y a remède, forme un bon dessein; admets en toi ton roi et bannis le tyran.

4. Mais écoutez ce que dit le Prophète pour en arriver là, les supplications qu'il emploie, l'humble prière qu'il fait. Prie toi-même comme tu entends prier, et prie lorsque tu entends; que cette parole soit unanime pour nous : « Envoyez votre lumière et votre vé« rité : elles m'ont guidé, elles m'ont introduit « sur votre montagne sainte et dans votre « vestibule [3] ». Votre lumière est en même temps votre vérité; il y a deux noms, mais un seul objet. Qu'est-ce en effet que la lumière de Dieu, sinon la vérité de Dieu? Ou qu'est-ce que la vérité de Dieu, sinon la lumière de Dieu? Et l'une et l'autre forment un seul Jésus-Christ. « Je suis la lumière du monde : « celui qui croit en moi ne marchera point

[1] Matt. XIII, .0. — [2] Id. XXIV, 40. — [3] Id. X, 22.

[1] Isa. LVII, 16, 17. — [2] Ps. CXVIII, 71. — [3] Id XLII, 3.

« dans les ténèbres. Je suis la voie, la vérité « et la vie [1] ». C'est lui qui est la lumière, lui qui est la vérité. Qu'il vienne donc et nous délivre, en séparant notre cause de celle d'un peuple impie, qu'il nous arrache à l'homme de l'iniquité, de la fourberie; qu'il sépare le froment de l'ivraie ; car au temps de la moisson, il enverra ses anges qui arracheront de son royaume tous les scandales, et les jetteront dans la fournaise ardente ; mais le froment, ils le mettront dans ses greniers [2]. Il enverra sa lumière et sa vérité, parce que ce sont elles qui nous ont déjà guidés et qui nous introduiront sur la montagne sainte et dans son vestibule. Nous avons des gages, espérons la récompense promise. Cette montagne sainte, c'est la sainte Eglise du Christ. Telle est cette montagne qui, selon la vision de Daniel, de petite pierre d'abord, a pris de l'accroissement au point de renverser les royaumes de la terre, et qui dans son étendue renferme le monde entier [3]. C'est de cette montagne encore qu'a été exaucé, nous dit-il, celui qui s'écrie : « Mes « clameurs se sont élevées jusqu'au Seigneur, « et il m'a exaucé du haut de sa montagne « sainte [4] ». Qu'il n'espère aucunement être exaucé pour la vie éternelle, celui qui prie en dehors de cette montagne. Il est beaucoup d'hommes qui se voient exaucés en bien des points. Qu'ils ne s'applaudissent pas de ce que Dieu les exauce ; car les démons furent exaucés et envoyés dans les pourceaux [5]. Désirons être exaucés pour la vie éternelle, désir qui nous fait dire à Dieu : « Envoyez votre lu« mière et votre vérité ». Cette lumière veut les yeux du cœur. « Bienheureux en effet », est-il dit, « ceux dont le cœur est pur, car ils « verront Dieu [6] ». Nous sommes aujourd'hui sur cette montagne, c'est-à-dire dans son Eglise, dans sa tente. La tente est le palais des voyageurs, la maison est pour ceux qui doivent l'habiter à demeure. La tente sert aussi pour les voyageurs et les gens de guerre. Au nom de tente, souviens-toi de la guerre, veille à l'ennemi. Mais quel sera le palais? « Bienheureux ceux qui habitent votre palais, « ils vous béniront dans les siècles des « siècles [7] ».

5. Arrivés au tabernacle, et affermis sur la montagne sainte, qu'avons-nous à espérer? « Et je m'approcherai de l'autel de Dieu ». Il est en effet un autel sublime, invisible, dont n'approche pas l'homme injuste. Celui-là seul peut en approcher, qui s'approche avec sécurité de l'autel d'ici-bas : c'est là qu'il trouvera la vie, si dès ici-bas il a séparé sa cause. « Je « m'approcherai de l'autel de Dieu » ; de sa montagne sacrée, de son tabernacle, de sa sainte Eglise, je passerai à cet autel de Dieu qui est dans le ciel. Quel est le sacrifice que l'on y offre? Celui même qui en approche est offert en holocauste. « Je m'approcherai de « l'autel du Seigneur ». Qu'est-ce à dire, de l'autel du Seigneur? « Du Dieu qui réjouit « ma jeunesse [4] ». Jeunesse veut dire ici nouveauté ; c'est comme s'il disait : Du Dieu qui me réjouit dans mon renouvellement. Il remplit de joie l'homme nouveau, après avoir affligé le vieil homme. Je marche contristé maintenant par ma vieillesse; devenu l'homme nouveau, je serai ferme et plein de joie. Alors « ô Dieu, mon Dieu, je chanterai vos louanges « sur la harpe ». Qu'est-ce que chanter les louanges de Dieu sur la harpe, et sur le psaltéroin? Car on ne prend pas toujours le psaltérion, ni toujours la harpe. Ces deux instruments de musique ont entre eux une différence bien marquée, digne d'être examinée et confiée à la mémoire. La main porte l'un et l'autre, touche l'un et l'autre; et ils désignent certaines œuvres dont le corps est l'instrument. L'un et l'autre sont harmonieux, pourvu qu'on touche bien du psaltérion, qu'on touche bien de la harpe. Mais on nomme psaltérion cet instrument qui a la tortue ou la voûte à sa partie supérieure, c'est-à-dire ce tambour, ce bois creux sur lequel on appuie les cordes qui doivent résonner ; dans la harpe, au contraire, ce même bois est à la partie inférieure; de là vient la nécessité de distinguer si nos œuvres sont faites sur la harpe ou sur le psaltérion, bien qu'elles soient également agréables à Dieu, harmonieuses pour ses oreilles. Aussi, quand nous agissons selon les préceptes du Seigneur, avec l'intention de lui obéir et d'accomplir ses préceptes, si nos œuvres ne sont le fruit d'aucune peine, c'est là chanter sur le psaltérion. C'est l'œuvre des anges, qui sont supérieurs aux souffrances. Mais quand nous devons lutter ici-bas contre la douleur, la tentation, le scandale, comme nous ne souffrons que dans la partie inférieure de l'âme, c'est-à-dire à cause de notre condition mortelle, et parce que notre origine première

[1] Jean, VIII, 12 ; XIV, 6. — [2] Matt. XIII, 41-43. — [3] Dan. II, 35. — [4] Ps. III, 5. — [5] Matt. VIII, 32. — [6] Id. V, 8. — [7] Ps. LXXXIII, 5.

nous a soumis à la peine, et que ces nombreuses tribulations ne viennent point d'en haut, c'est là chanter sur la harpe. Car alors c'est d'en bas que s'exhale cette harmonie suave. Nous souffrons et nous chantons sur le psaltérion, ou plutôt, nous chantons et nous jouons de la harpe. Quand l'Apôtre disait que pour obéir à Dieu il annonçait l'Evangile et le prêchait par toute la terre, parce qu'il n'avait reçu, disait-il, cet Evangile ni d'un homme, ni par l'intermédiaire d'un homme, mais bien de Jésus-Christ, les cordes de sa harpe résonnaient d'en haut ; mais quand il disait : « Nous « mettons notre gloire dans les afflictions, sa- « chant que l'affliction engendre la patience, « la patience la pureté, et la pureté l'espé- « rance », sa harpe résonnait d'en bas, et néanmoins avec harmonie. Car toute patience est agréable à Dieu. Mais c'est briser la harpe que défaillir dans la tribulation. Comment donc dit-il maintenant : « Je vous chanterai « sur la harpe ? » parce qu'il avait dit : « Pour- « quoi marcher dans la tristesse quand l'en- « nemi m'afflige ? » Il souffrait alors dans son âme inférieure, et néanmoins il voulait en cela plaire à Dieu, il brûlait du désir de lui rendre grâces en souffrant avec courage : et comme il ne pouvait vivre ici-bas sans souffrir, il était redevable à Dieu de sa patience. « Je vous chanterai sur la harpe, ô Dieu, mon « Dieu ».

6. Et s'adressant à son âme, pour tirer des sons suaves de ce bois inférieur et harmonieux : « D'où te vient cette tristesse », lui dit-il, « ô mon âme, et pourquoi me trou- « bler ? » Dans la peine où je suis, dans les langueurs, dans les chagrins, pourquoi me troubler, ô mon âme ? Quel est l'interlocuteur ? et à qui s'adresse-t-il ? Il parle à son âme, nous le voyons tous ; il est clair que le discours est pour elle. « D'où te vient cette tristesse, ô « mon âme, et pourquoi me troubler ? » On demande qui est l'interlocuteur. Est-ce la chair qui s'adresse à l'âme, cette chair qui sans l'âme ne parle point ? Il convient mieux en effet à l'âme de s'adresser à la chair, qu'à la chair de s'adresser à l'âme. Toutefois il n'est pas dit : D'où te vient cette tristesse, ô ma chair ; mais bien : D'où te vient cette tristesse, ô mon âme ? S'il s'adressait à la chair, il ne dirait peut-être pas : D'où te vient ta tristesse ; mais : D'où te vient ta douleur ; car la douleur de l'âme s'appelle tristesse, tandis que ce que l'on souffre dans la chair s'appelle douleur et ne peut se dire tristesse. Et pourtant, la douleur corporelle produit d'ordinaire la tristesse de l'âme. Mais il n'en est pas moins une différence entre la douleur et la tristesse ; car la douleur est pour la chair, la tristesse pour l'âme. Aussi est-il dit clairement : « Pour- « quoi, mon âme, es-tu triste ? » Car ce n'est point l'âme qui s'adresse à la chair, puisqu'il ne dit point : D'où te vient cette tristesse, ô ma chair ? ce n'est pas non plus la chair qui s'adresse à l'âme ; il serait absurde qu'un inférieur parlât ainsi au supérieur. Nous comprenons dès lors qu'il est en nous une image de Dieu, c'est-à-dire l'esprit et la raison. C'est l'esprit qui tout à l'heure en appelait à la lumière de Dieu, et à la vérité de Dieu. C'est lui qui nous apprend ce qui est juste et ce qui est injuste ; lui qui nous fait discerner le vrai du faux ; lui que l'on appelle intelligence, et qui n'est point dans les bêtes ; lui que nul ne peut négliger en lui préférant tout le reste et en se méprisant comme s'il n'en avait point, sans entendre ces reproches du Psalmiste : « Gardez-vous de ressembler au cheval et au « mulet, qui n'ont point d'intelligence[1] ». C'est donc en nous l'esprit qui s'adresse à l'âme. Celle-ci est abattue par la tribulation, fatiguée par les angoisses, resserrée par les tentations, accablée sous les travaux. L'esprit qui reçoit d'en haut la vérité, relève cette âme en disant : « D'où te vient cette tristesse, ô mon « âme, et pourquoi me troubler ? »

7. Voyez si ce langage ne nous reporte point à ce conflit dont nous parle saint Paul, figure alors de beaucoup de chrétiens, de nous-mêmes peut-être, quand il disait : « Selon « l'homme intérieur, je trouve du plaisir dans « la loi de Dieu, mais je sens dans mes mem- « bres une autre loi[2] » ; c'est-à-dire, des mouvements de la chair : et dans cet antagonisme, comme saisi d'un certain désespoir, il invoque la grâce de Dieu : « Malheureux homme que « je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? « la grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre-Sei- « gneur[3] ? » Tels sont les lutteurs que Notre-Seigneur a daigné personnifier en lui quand il a dit : « Mon âme est triste jusqu'à la « mort[4] ». Car il savait ce qu'il était venu faire au monde. Pouvait-il craindre les souffrances, celui qui avait dit : « J'ai le pouvoir « de donner ma vie, et le pouvoir aussi de la

[1] Ps. XXXI, 9.— [2] Rom. VII, 22.— [3] Id. 25.— [4] Matt. XXVI, 38.

« reprendre ; nul ne peut me l'ôter, mais je la « donne moi-même, afin que je la reprenne « de nouveau [1] ? » Or, en disant : « Mon âme « est triste jusqu'à la mort », il figurait quelques-uns de ses membres. Souvent, en effet, l'âme croit sincèrement, elle croit que l'homme, selon les enseignements de la foi, passera au sein d'Abraham ; elle le croit, et néanmoins, quand elle arrive à l'heure de la mort, elle se trouble à cause de ses habitudes en cette vie ; elle se relève pourtant afin d'entendre la voix intérieure de Dieu, jusqu'à saisir intérieurement une spirituelle harmonie. Car, dans le silence, une mélodie céleste se fait entendre, non plus aux oreilles, mais à l'âme ; en sorte que tout bruit du corps devient un ennui pour celui qui choisit cette mélodie, et que toute la vie humaine n'est plus qu'un bruit fâcheux, qui l'empêche d'entendre ce concert plein de charmes, ravissant, ineffable. Qu'un trouble, en effet, vienne l'en distraire, l'homme souffre violence ; et, s'adressant à son âme : « Pourquoi », lui dit-il, « cette tristesse, ô mon âme, et pourquoi me « troubler ? » Serait-ce peut-être parce qu'il est difficile que la vie soit pure au jugement de celui qui sait juger avec tant d'exactitude et de lumière ? Bien qu'une vie soit irréprochable aux yeux des hommes, et qu'ils n'y puissent rien reprendre avec justice, les yeux de Dieu sont perspicaces, la règle de sa justice n'est point sujette à l'erreur, et il trouve à reprendre dans un homme ce que les hommes n'y voyaient point de blâmable, ce que ne découvrait pas intérieurement celui-là même qui est jugé. Telles sont, peut-être, les appréhensions qui troublent notre âme ; et l'esprit lui jetterait cette apostrophe : Pourquoi te troubler à cause de tes péchés que tu ne peux éviter entièrement ? « Espère dans le « Seigneur, car je le confesserai de nouveau ». Ce dialogue guérit une partie de ses maux, une fidèle confession purifie le reste. Crains donc si tu dis que tu es juste, si tu n'es pénétré de cette autre parole du psaume : « N'entrez point en jugement avec votre ser« viteur ». Pourquoi : « N'entrez point en ju« gement avec votre serviteur ? » C'est que j'ai besoin de votre miséricorde. Et si votre miséricorde n'est pour rien dans votre jugement, où irai-je ? « Si vous examinez toutes les « iniquités, Seigneur, qui pourra tenir de« vant vous, ô mon Dieu [1] ? » « N'entrez donc « point en jugement avec votre serviteur, car « nul homme vivant ne paraîtra juste devant « vous [2] ». Donc, si nul homme vivant n'est juste en votre présence, malheur à quiconque vit ici-bas, quelle que soit la pureté de sa vie, si Dieu entre en jugement avec lui ! C'est pourquoi Dieu, par un autre prophète, prend ainsi à partie les hommes arrogants et superbes : « Pourquoi vouloir entrer en juge« gement avec moi ? vous m'avez tous aban« donné, dit le Seigneur [3] ». Garde-toi donc d'entrer en jugement avec Dieu ; efforce-toi d'être juste, et, quelle que soit ta justice, fais l'aveu de tes fautes ; espère toujours la miséricorde ; et, dans cet humble aveu, dis sans crainte à cette âme qui te trouble et qui se soulève contre toi : « D'où te vient cette tris« tesse, ô mon âme, et pourquoi me trou« bler ? » Tu voulais peut-être espérer en toi-même ? « Espère en Dieu », non pas en toi. Qu'es-tu par toi-même ? Qu'il soit pour toi la santé, celui qui a souffert tant de blessures pour toi. « Espère dans le Seigneur », dit le Prophète, « car je le confesserai de nouveau ». Que lui confesseras-tu ? « Qu'il est le salut « à mes yeux, qu'il est mon Dieu ». Vous êtes le salut qu'attendent mes yeux, et vous me guérissez. Malade, je m'adresse à vous : je vous reconnais pour mon médecin, et je ne vante point ma santé. Qu'est-ce à dire : Je reconnais en vous mon médecin, et je ne vante point ma santé ? C'est ce qui est marqué dans un autre psaume : « J'ai dit : Seigneur, « ayez pitié de moi, guérissez mon âme, car « j'ai péché contre vous [4] ».

8. C'est là, mes frères, une parole sûre : mais veillez à faire de bonnes œuvres. Touchez du psaltérion, en obéissant aux préceptes ; touchez de la harpe, en souffrant les maux de ce monde. Vous venez d'entendre cette parole d'Isaïe : « Partage ton pain avec celui « qui a faim [5] ». Ne va pas croire qu'il suffise de jeûner. Ton jeûne peut t'affliger, mais sans soulager le pauvre. Tes angoisses te seront fructueuses, quand elles soulageront la peine des autres. Voilà que tu refuses quelque chose à ton âme, à qui donneras-tu ce que tu t'es retranché ? Où mettras-tu ce que tu as ainsi épargné ? Combien le dîner dont aujourd'hui nous nous sommes privés aurait pu nourrir

[1] Jean, X, 17, 18.

[1] Ps. CXXIX, 3. — [2] Id. CXLII, 2. — [3] Jérem. II, 29. — [4] Ps. XL, 5. — [5] Isa. LVIII, 7.

de pauvres ! Jeûne donc de manière à te réjouir de ton dîner qu'un autre aura mangé, afin que tu sois exaucé dans tes prières. Le Prophète nous dit au même endroit : « Lors« que tu auras de bon cœur partagé ton pain « avec celui qui a faim, tu parleras encore que « je dirai : Me voici [1] ». On fait souvent l'aumône avec chagrin et avec murmure, pour échapper aux importunités d'un mendiant, et non pour soulager la faim qui le presse. Or, Dieu aime celui qui donne avec joie [2]. Si tu ne donnes ton pain qu'avec tristesse, ton pain est perdu comme ton mérite. Agis donc de bon cœur, afin que celui qui voit à l'intérieur te dise : « Me voici », quand tu parleras encore. Comme Dieu accueille promptement les prières de ceux qui font le bien ! et les œuvres qui justifient un homme en cette vie, ce sont le jeûne, l'aumône et la prière. Veux-tu que ta prière vole jusqu'à Dieu ? donne-lui deux ailes : le jeûne et l'aumône. Puisse-t-il nous trouver tels ; afin que la lumière de Dieu nous trouve en sûreté, comme la vérité de Dieu, quand viendra nous délivrer de la mort celui qui est venu subir la mort pour nous. Ainsi soit-il !

[1] Isa. LVIII, 9, 10. — [2] II Cor. IX, 7.

DISCOURS SUR LE PSAUME XLIII.

SERMON AU PEUPLE.

L'AFFLICTION ET LA GRACE.

Les fils de Coré sont les martyrs qui en appellent à Dieu dans leurs tourments, qui comparent aux maux qu'ils endurent les merveilles de Dieu en faveur de son peuple délivré, puis établi dans la terre promise. Dieu demeure sourd à nos demandes, pour que nous apprenions à lui demander les biens éternels, qu'il n'accorde pas en cette vie. Les merveilles du Seigneur étaient l'effet gratuit de sa bonté qui nous délivrera des maux d'ici-bas. Entre la gloire du passé et celle de l'avenir, il y a la peine du présent, épreuve nécessaire pour nous faire connaître si nous servons Dieu par amour, et dont Dieu nous délivrera par sa grâce.

1. Ce psaume, d'après l'indication du titre, est pour les fils de Coré. Or, Coré signifie chauve, ou calvaire, et l'Evangile nous raconte que Notre-Seigneur Jésus-Christ fut crucifié en un lieu appelé Calvaire [1]. Il est donc visible que ce Psaume est pour les fils de ses douleurs. Nous en avons d'ailleurs le témoignage évident et sûr de l'apôtre saint Paul qui, dans les persécutions que les Gentils faisaient subir à l'Eglise, emprunte un verset de notre psaume, dont il tire un encouragement à souffrir et une consolation. C'est ici en effet qu'est écrit ce qu'il intercale dans sa lettre : « Chaque jour on nous égorge pour « votre amour, ô mon Dieu, on nous regarde « comme des brebis destinées à la boucherie [2] ». Ecoutons donc en notre psaume la voix des martyrs, et voyez la justice de cette cause que soutiennent les martyrs, puisqu'ils s'écrient : « C'est pour vous, Seigneur ». C'est pour cela que le Seigneur ajoute : « A cause de « la justice », quand il dit : « Bienheureux « ceux qui sont persécutés à cause de la jus« tice [1] » ; de peur qu'on ne vînt à revendiquer la gloire de souffrir, quand on endure la persécution sans défendre une cause juste. De là vient encore cette exhortation à ses disciples : « Vous serez heureux quand les hommes vous « traiteront de telle manière et vous maudi« ront à cause de moi ». Tel est le sens de cette parole : « On nous égorge tous les jours « à cause de vous ».

2. Il est bien digne en effet de nos méditations, ce profond dessein du Seigneur qui, d'une part, délivre de l'Egypte, avec tant d'éclat, nos ancêtres, les patriarches, ainsi que

[1] Matt. XXVII, 33. — [2] Ps. XLIII, 22 ; Rom. VIII, 36.

[1] Matt. V, 10.

tout le peuple d'Israël, submerge dans les eaux les ennemis qui les poursuivent, les conduit à travers les nations qui se soulèvent, leur assujétit leurs ennemis et les établit dans la terre promise, leur fait remporter avec peu de soldats d'éclatantes victoires sur de grandes armées; puis, d'autre part, il se plaît à se détourner de son peuple, laisse maltraiter et égorger ses saints, et nul ne résiste, nul ne les défend, nul ne les protége. On dirait que Dieu se dérobe à leurs gémissements, qu'il les a oubliés, qu'il n'est plus leur Dieu, ce Dieu à la main puissante, au bras si élevé, dont la force merveilleuse a, disons-nous, délivré de l'Egypte nos pères ou le peuple d'Israël, les a établis en royaume dans une terre dont il chassait les nations vaincues, à la face des peuples étonnés qu'un si petit nombre pût vaincre un si grand nombre. Tel est l'aveu plein de larmes qui ouvre le chant de notre psaume. Car tout cela n'est pas arrivé sans motif, mais afin que nous en comprissions les raisons. Qu'elles soient arrivées, cela est évident; approfondissons quelque peu les raisons pour lesquelles Dieu l'a permis. Aussi bien le psaume n'a-t-il pas seulement pour titre: « Aux fils de Coré »; mais: « Intelligence aux « fils de Coré [1] ». C'est ce que nous avons déjà vu dans cet autre dont le Sauveur récita sur la croix le premier verset: « O Dieu, mon Dieu, « pourquoi m'avez-vous abandonné [2] ? » Car c'était nous que le Seigneur figurait dans ces paroles; il parlait au nom de son corps (nous sommes en effet son corps, et il est notre chef), quand il proféra sur la croix cette parole qui est moins la sienne que la nôtre. Dieu, en effet, ne l'a jamais abandonné, et lui ne s'était point retiré de son Père; mais c'était en notre nom qu'il disait: « O Dieu, mon Dieu, pourquoi « m'avez-vous abandonné ? » En effet, nous lisons ensuite: « Le rugissement de mes pé-« chés éloigne de moi le salut [3] ». Voilà ce qui nous montre au nom de qui il parlait, puisqu'on ne pouvait trouver en lui aucun péché. « Je crierai vers vous pendant le jour », dit le même psaume, « et vous ne m'exaucerez « point: et la nuit », il sous-entend assurément, et vous n'exaucerez point ma prière; mais il ajoute: « Et ce ne sera point une folie « pour moi ». C'est-à-dire, par cela même que vous ne m'écouterez point, il y aura là pour moi, non pas un défaut de sagesse, mais une leçon. Qu'est-ce à dire, que je comprendrai parce que vous ne m'exaucerez point? c'est-à-dire que vous n'écouterez point mes vœux temporels, afin que je comprenne que je dois vous demander les biens éternels. Dieu en effet n'abandonne pas réellement, quand il semble abandonner; il nous ôte ce que nous avons tort de désirer, et nous enseigne ce qu'il est bon de demander. Si Dieu nous exauçait toujours dans ce qui regarde les biens de cette vie, si nous avions tout en abondance, ne souffrant dans le cours de cette vie mortelle aucune affliction, aucune nécessité, aucune angoisse, nous croirions que Dieu n'a pas pour ses serviteurs d'autres grands biens que ceux de la terre, et nous n'en désirerions pas de plus excellents. Dieu donc mêle à nos joies de cette vie l'amertume de l'affliction, afin que nous soupirions après une autre vie, dont la douceur est sans danger; tel est le titre: « Intelligence pour les enfants de Coré ». Ecoutons le psaume, afin d'y mieux comprendre encore cette vérité.

3. « Seigneur, nous avons entendu de nos « oreilles; nos pères nous ont raconté l'œuvre « que vous avez accomplie en leurs jours, et « dans les siècles passés ». Etonnés de ce que le Seigneur paraisse abandonner ceux qu'il veut exercer par les souffrances, les interlocuteurs rappellent ces merveilles qu'ils ont apprises de leurs pères, et semblent dire: Ces maux que nous endurons sont loin de ce que nos pères nous ont raconté. « En vous ont « espéré nos pères; ils ont espéré, et vous « les avez délivrés. Pour moi, je suis un ver « et non pas un homme. Je suis l'opprobre « des hommes, le rebut de la populace [1] ». Ils ont espéré et vous les avez délivrés; moi j'ai espéré, vous m'avez délaissé; est-ce donc en vain que j'ai mis en vous ma confiance, en vain que mon nom est écrit sur votre livre, que votre nom est écrit dans mon âme ? Voici donc ce que nous ont raconté nos pères: « Votre main a détruit les nations, et pour « eux, vous les avez solidement assis; vous « avez affaibli les peuples, et puis chassés [2] ». C'est-à-dire, vous avez chassé les nations du pays qu'elles possédaient pour y introduire et y asseoir nos pères, et pour affermir leur royaume dans votre miséricorde. Voilà ce que nos pères nous ont raconté.

4. Mais peut-être ont-ils accompli ces mer-

[1] Ps. XLIII, 1. — [2] Id. XXI, 2. — [3] Id. 3.

[1] Ps. XXI, 27. — [2] Id. XLIII, 3.

veilles parce qu'ils étaient un peuple courageux, guerrier, invincible, exercé, belliqueux? Point du tout. Nos pères ne nous ont point dit cela, l'Ecriture n'en dit rien; mais, que dit-elle? sinon ce qui suit : « Ce n'est point « par le glaive qu'ils ont acquis en héritage « la terre promise, et leur bras ne les a point « sauvés; mais c'est votre droite, votre bras « et la lumière de votre visage [1] ». Votre droite ou votre puissance; votre bras ou votre Fils. « Et la lumière de votre face ». Que signifie cette expression? C'est que vous leur avez donné de tels signes de protection, que l'on reconnaissait votre présence. Quand le Seigneur, en effet, nous signale sa présence par quelque miracle, est-il pour cela visible à nos yeux? Mais le miracle a pour effet de montrer qu'il est présent. Enfin, que disent tous ceux que de pareils faits remplissent d'étonnement? J'ai vu Dieu, il était là. «C'est « votre droite, votre bras, le reflet de votre « face; parce que vous avez mis en eux vos « complaisances ». C'est-à-dire, vous avez agi comme si vous vous plaisiez en eux ; en sorte que tous ceux qui vous voyaient en agir ainsi avec eux, disaient : C'est Dieu qui est avec eux, c'est Dieu qui les conduit.

5. Quoi donc? Dieu était-il alors autre qu'il n'est maintenant? Loin de là. Que nous dit ensuite le Psalmiste? « C'est vous-même qui « êtes mon Roi et mon Dieu [2] ». C'est vous-même, vous n'êtes point changé. Les temps sont changés, je le vois; mais le Créateur des temps ne change point. « C'est vous-même « qui êtes mon Roi et mon Dieu ». C'est toujours vous qui me conduisez, toujours vous qui venez à mon secours. « C'est vous qui or- « donnez le salut de Jacob ». Qu'est-ce à dire : « Vous ordonnez ?» C'est-à-dire, bien que cette nature qui vous constitue ce que vous êtes en votre substance, demeure cachée à nos regards, et que vous ne soyez pas intervenu en faveur de nos pères, dans votre essence, de manière qu'ils pussent vous voir face à face; néanmoins, c'est vous qui ordonnez à telle créature qu'il vous plaît de sauver Jacob. Vous voir face à face n'est en effet réservé qu'à ceux qu'aura délivrés la résurrection. Nos pères eux-mêmes du Nouveau Testament, bien qu'ils aient vu vos mystères à découvert, bien qu'ils aient annoncé aux autres ces mystères révélés, ont proclamé qu'ils ne voyaient qu'en

[1] Ps. XLIII, 4. — [2] Id. 5.

énigme et comme dans un miroir; et que vous voir face à face [1], était une faveur réservée au moment dont l'Apôtre parle ainsi : « Vous êtes morts et votre vie est cachée en « Dieu avec le Christ; or, à l'apparition du « Christ qui est votre vie, vous apparaîtrez « aussi avec lui dans la gloire [2] ». C'est pour ce moment que Dieu nous réserve de le voir face à face; ce qui a fait dire à saint Jean : « Mes bien-aimés, nous sommes les fils de « Dieu, mais ce que nous serons un jour ne « paraît point encore. Nous savons que, quand « il viendra dans sa gloire, nous serons sem- « blables à lui, parce que nous le verrons tel « qu'il est [3] ». Quoique nos pères ne vous aient donc point vu face à face, et tel que vous êtes; quoique cette vision nous soit différée jusqu'à la résurrection; quoique ce soient des anges qui nous ont assistés, « c'est « vous néanmoins qui ordonnez le salut de « Jacob ». Non-seulement par vous-même, vous nous assistez; mais de quelque créature que vous vous serviez pour nous assister, vous ne l'ordonnez pas moins pour le salut de vos serviteurs que vous opérez par vous-même; et ce qui s'opère pour le salut de vos serviteurs, c'est ce que l'on fait d'après vos ordres. Mais dès lors que vous êtes mon Dieu et mon Roi, et que vous ordonnez le salut de Jacob, pourquoi ces maux que nous endurons?

6. Mais peut-être ces merveilles que l'on nous a racontées ne sont-elles que pour le passé, et n'avons-nous rien de semblable à espérer pour l'avenir? Telle est au contraire l'espérance qu'il nous faut avoir. « C'est en « vous que nous abattrons la puissance de nos « ennemis [4] ». Donc nos pères nous ont raconté les merveilles que vous avez accomplies dans leur temps et dans les jours anciens ; ils nous ont dit que, pour les établir, vous aviez dissipé les nations, chassé les peuples, voilà pour le passé; mais dans l'avenir, que doit-il arriver? « En vous nous abattrons la puis- « sance des peuples » : un temps viendra où tous les ennemis des chrétiens seront vannés comme la paille, dissipés comme la poussière et emportés de dessus la terre. Mais avec un passé glorieux comme on nous le raconte, avec un avenir tel qu'il nous est annoncé, pourquoi donc aujourd'hui ces maux

[1] I Cor. XIII, 12. — [2] Coloss. III, 3, 4. — [3] I Jean, III, 2. — [4] Ps. XLIII, 6.

que nous souffrons, sinon pour donner l'intelligence aux fils de Coré? « Par vous nous « abattrons la puissance de nos ennemis, et « en votre nom nous foulerons aux pieds nos « persécuteurs [1] ». Voilà pour l'avenir.

7. « Je ne mettrai point mon espérance dans « mon arc [2] » ; de même que nos pères ne la mettaient point dans l'épée. « Et ce ne sera « point mon glaive qui me sauvera ».

8. « Car c'est vous qui nous avez sauvés de « ceux qui nous affligeaient [3] ». Cette forme du passé nous désigne l'avenir; cet emploi de la forme du passé nous marque une certitude aussi grande que si les faits étaient accomplis. Remarquez que souvent les Prophètes parlent des faits qu'ils annoncent pour l'avenir, comme s'ils étaient accomplis déjà. Car, en parlant de la passion du Sauveur, qu'il annonçait pour l'avenir, le Psalmiste a dit : « Ils ont percé mes pieds et « mes mains, ils ont compté tous mes os » ; il n'a point dit : Ils perceront, ils compteront. « Ils m'ont considéré, ils m'ont regardé » ; et non : Ils me considéreront, ils me regarderont. « Ils se sont partagé mes vêtements [4] » ; et non : Ils se partageront. Tous ces faits sont à venir, et néanmoins prédits comme accomplis : parce que devant Dieu ce qui doit arriver est aussi certain que s'il était déjà passé. Pour nous, ce qui est arrivé est certain; ce qui est à venir, incertain. Nous savons un fait quand il est accompli, et il est impossible qu'un fait accompli ne le soit point. Mais donne-moi un prophète, et l'avenir est pour lui aussi certain que pour toi le passé : et autant pour toi il est impossible qu'un fait accompli, présent à ta mémoire, ne soit point arrivé; autant pour lui il est impossible qu'un fait qu'il connaît pour l'avenir, n'arrive point. C'est pour cela qu'il prédit ce qui doit arriver, avec la même certitude que s'il était arrivé. C'est là donc ce que nous espérons : « Vous « nous avez sauvés de ceux qui nous affli- « geaient, et ceux qui nous haïssaient, vous « les avez couverts de confusion ».

9. « Durant tout le jour, nous nous glorifie- « rons dans le Seigneur ». Voyez comme il entremêle des paroles au futur, afin de vous montrer que sous la forme du passé il annonce néanmoins l'avenir. « Durant tout le « jour, nous nous glorifierons en Dieu ; et « nous chanterons les louanges en votre nom « pendant tous les siècles [1] ». Pourquoi nous glorifier ? pourquoi chanter des louanges ? Parce que vous nous avez arrachés à ceux qui nous persécutaient, parce que vous nous donnerez un royaume éternel, parce que vous accomplirez en nous cette parole : « Bienheureux, Seigneur, ceux qui habitent « votre maison ; ils vous loueront dans les « siècles des siècles [2] ».

10. Si donc voilà un avenir très-assuré pour nous, si nos pères nous ont raconté les merveilles du passé, qu'avons-nous maintenant? « Maintenant vous nous avez repoussés, vous « nous avez couverts d'ignominie ». Cette ignominie n'est point dans notre conscience, mais à la face des hommes. Il y eut des temps, en effet, où l'on persécutait les chrétiens, où ils fuyaient partout, où l'on disait de toutes parts : Voilà un chrétien, comme si c'était là un sujet d'opprobre et d'insulte. Où est donc ce Dieu, qui est notre Dieu et notre Roi, qui ordonne le salut de Jacob? Où est celui qui a opéré toutes ces merveilles que nous racontaient nos pères? Où est celui qui doit accomplir tout ce qu'il nous a prédit par l'Esprit-Saint? Serait-il donc changé? Non ; mais tout cela est pour l'intelligence aux fils de Coré. Nous devons comprendre quelque peu pourquoi Dieu veut nous faire endurer ces choses au milieu des temps. Pourquoi toutes ces douleurs? « Maintenant vous nous avez reje- « tés et couverts d'ignominie ; et vous ne « marcherez plus, Seigneur, à la tête de nos « armées [3] ». Nous marchons contre nos ennemis, et vous ne marchez point avec nous ; nous les voyons, ils sont victorieux et nous succombons. Où donc est votre force d'autrefois? Où est votre droite et votre puissance? Où est donc cette mer qui se dessèche ? Où sont donc ces Egyptiens qui poursuivent Israël dans les flots? Où est cet Amalech dont le signe de la croix [4] vainquit les résistances? « Et vous ne marcherez plus, Seigneur, à la « tête de nos armées ».

11. « Vous nous avez fait reculer à la suite « de nos ennemis » ; en sorte qu'ils paraissent ouvrir la marche et que nous sommes en arrière; ils paraissent vainqueurs et nous vaincus. « Et ceux qui nous haïssaient enlevaient « nos dépouilles [5] » : quelles dépouilles, sinon nous-mêmes?

[1] Ps. XLIII, 6. — [2] Id. 7. — [3] Id. 8. — [4] Ps. XXI, 17-19.

[illegible]

12. « Vous nous avez livrés comme des brebis que l'on dévore, et dispersés parmi les « nations [1] ». Les nations nous dévorent; on désigne ici ceux que la persécution a incorporés aux Gentils. L'Eglise les pleure comme des membres qui sont dévorés.

13. « Vous avez vendu votre peuple pour « rien ». Nous avons vu ceux que vous avez livrés, sans voir ce que vous avez reçu. « Et la « foule ne se pressait point dans leurs fêtes [2] ». Quand les chrétiens fuyaient les persécutions des idolâtres leurs ennemis, pouvaient-ils s'assembler pour chanter les louanges de Dieu ? Pouvaient-ils chanter ces hymnes dans les églises de Dieu, comme on les chante pendant la paix, quand les frères élèvent jusqu'aux oreilles de Dieu leurs mélodieux concerts? « Et la foule ne se pressait point à leurs « fêtes ».

14. « Vous avez fait de nous un sujet d'op« probre pour nos voisins, la fable et la déri« sion de tous ceux qui nous environnent. « Vous avez fait de nous un exemple pour les « nations [3] ». Que signifie « un exemple? » L'homme qui fait des imprécations apporte quelquefois un type des maux qu'il adjure. Puisses-tu mourir comme un tel, subir de pareils châtiments ! Combien n'a-t-on pas dit : Puisses-tu être ainsi crucifié ! Il ne manque pas aujourd'hui d'ennemis du Christ, comme les Juifs, pour nous dire, quand nous défendons contre eux le Christ: Puisses-tu mourir comme il est mort! Car ils ne lui auraient point infligé ce genre de mort, s'ils ne l'avaient eu en horreur, ou s'ils en avaient pu comprendre le mystère. L'aveugle à qui l'on met un collyre, ne voit point ce collyre dans la main du médecin. Or, la croix elle-même dut profiter à ceux qui l'y clouaient. Ce remède les guérit ensuite, et ils crurent à celui qu'ils avaient crucifié. « Vous avez fait de nous un exemple « pour les nations; les peuples en nous voyant « ont branlé la tête » ; ils branlaient la tête par mépris. « Leurs lèvres parlaient et ils « branlaient la tête [4] ». Voilà ce qu'ils ont fait au Seigneur, ce qu'ils ont fait à tous les saints qu'ils ont pu persécuter, enchaîner, tourner en dérision, livrer aux magistrats, flageller et faire mourir.

15. « Tout le jour ma honte est présente à « mes yeux, la confusion a couvert mon « visage, à la voix de celui qui m'insulte « et m'accable d'outrages [1] »; c'est-à-dire, à la voix de ceux qui m'accablent d'outrages, me faisant un crime du culte que je vous rends, de l'honneur que je témoigne à votre nom ; ils me reprochent comme un crime ce nom qui doit effacer tous mes crimes. « A la voix « de celui qui insulte, et qui outrage », c'est-à-dire, qui parle contre moi. « A la face de « l'ennemi, du persécuteur ». Que devons-nous comprendre ici ? Ce qui a été dit du passé n'aura plus lieu dans nos temps ; ce que nous espérons pour l'avenir, n'apparaît point encore. Dans le passé : le peuple sortit de l'Egypte avec tout l'éclat des prodiges, il fut délivré de ceux qui le poursuivaient, il fut conduit à travers les peuples que Dieu chassa, et enfin établi en royaume. Quel est l'avenir? C'est que le peuple sera tiré de l'Egypte de ce bas monde, sous la conduite du Christ et à la splendeur de sa gloire; que les saints seront placés à sa droite, et ses ennemis à sa gauche [2], que les méchants subiront, avec le diable, un châtiment éternel, que le Christ avec ses saints régnera éternellement. Voilà l'avenir, le reste est du passé. Qu'y a-t-il entre les deux ? Les peines. Pourquoi ? Pour montrer l'âme qui honore Dieu, et comment elle l'honore ; si elle sert gratuitement celui qui l'a sauvée gratuitement. Que Dieu vous dise en effet : Que m'avez-vous donné pour vous créer ? si vous avez pu bien mériter de moi depuis votre création, assurément vous n'aviez rien mérité avant d'être créé ; que pouvons-nous répondre à celui qui tout d'abord nous a créés gratuitement, parce qu'il est bon, et non parce que nous avions des mérites? Que dirons-nous aussi de notre réparation, qui est une seconde naissance ? Que nos mérites nous ont valu de la part du Seigneur ce salut éternel qu'il nous envoie ? Point du tout. Si Dieu avait pris en considération nos mérites, il nous aurait condamnés. Il n'est donc point venu pour examiner nos mérites, mais pour nous remettre nos péchés. Tu n'étais pas, et tu es aujourd'hui ; qu'as-tu donné à Dieu ? Tu étais dans le mal, Dieu t'en a délivré ; qu'as-tu donné à Dieu ? Que n'as-tu pas reçu de lui gratuitement ? C'est justement que l'on appelle grâce ce qui est donné pour rien. Dieu donc te demande de le servir gratuitement, toi aussi, non parce qu'il te donne les biens temporels, mais parce qu'il t'en promet d'éternels.

[1] Ps. XLIII, 12. — [2] Id. 13. — [3] Id. 14. 15. — [4] Id. XXI, 8.

[1] Ps. XLIII, 16, 17. — [2] Matt. XXV, 33.

16. Mais à l'égard de ces biens éternels, garde-toi de toute fausse idée, de peur que tu ne serves pas Dieu gratuitement, en te faisant des biens célestes une idée charnelle. Eh quoi! si tu sers le Seigneur parce qu'il te donne une belle terre, cesseras-tu de le servir s'il te la reprend? Mais, peut-être dis-tu en toi-même : Je servirai Dieu parce qu'il doit me donner une belle campagne, mais qui n'est point du temps. Tu as encore des motifs défectueux, car tu ne sers point le Seigneur par amour simplement, puisque tu en attends une récompense. Tu veux avoir dans le siècle à venir ce que tu dois quitter dans celui-ci ; tu veux changer et non retrancher tes délices charnelles. On ne fait pas un mérite de jeûner à celui qui ne le fait que pour se préparer à un dîner d'apparat. Souvent en effet on invite à un grand repas des hommes qui ont jeûné pour y venir avec plus d'appétit; ce jeûne est-il bien celui de la continence, et ne serait-il pas celui de l'intempérance? Garde-toi donc d'espérer que Dieu te donnera ce qu'il t'ordonne de mépriser en cette vie. C'est là en effet ce qu'espéraient les Juifs, c'est la question qui les troublait. Eux aussi espèrent une résurrection, mais ils croient à une résurrection qui leur donnera ce qu'ils aiment sur la terre. Aussi, quand les Sadducéens, qui ne croient pas à la résurrection, leur proposèrent la question de cette femme qui avait eu successivement sept frères pour maris, et qu'on leur demanda de qui elle serait épouse à la résurrection, ils furent en défaut et ne trouvèrent aucune réponse. Mais quand la question fut posée au Seigneur, comme il nous promet une résurrection telle que l'on n'aura plus aucun désir des voluptés charnelles, mais dont les joies sans fin seront puisées en Dieu, il répondit : « Vous êtes dans l'erreur, « ne sachant ni les Ecritures, ni la puissance « de Dieu ; car au jour de la résurrection les « hommes n'auront point de femmes, ni les « femmes de maris, puisqu'ils ne seront plus « assujétis à la mort [1] ». C'est-à-dire qu'il n'est pas besoin de successeur, quand nul ne cède sa place. Qu'arrivera-t-il donc? « Tous », dit le Sauveur, « seront comme les anges « de Dieu ». A moins peut-être que tu n'en sois à croire que les anges mettent leur joie dans les festins de chaque jour, dans le vin dont tu t'enivres, ou que tu ne croies que les anges ont des épouses. Il n'y a rien de tout cela parmi les anges. D'où vient la joie des anges, sinon de ce qui a fait dire au Seigneur : « Vous « ne savez donc pas que les anges voient la « face de mon Père [1]? » Si donc la vue de mon Père constitue la joie des anges, prépare ton âme à une joie semblable, à moins que tu ne trouves mieux que la face de Dieu. Malheur à ton amour, si tu as la moindre pensée qu'il y ait une beauté plus grande que la beauté de celui qui a donné à tout objet la beauté qu'il possède, et si cette beauté t'absorbe au point que tu ne mérites plus de penser à Dieu. Le Seigneur était incarné, c'était un homme qui apparaissait aux hommes. Comment apparaissait-il? Je l'ai dit, c'était un homme aux yeux des hommes. Avec quelle grandeur apparaissait-il? La chair y voyait la chair. Que montrait de grand celui dont il est dit : « Nous l'avons vu, et il n'avait « ni grâce ni beauté [2] ? » Quel est celui qui n'avait ni grâce, ni beauté? C'est celui dont il est dit : « Il surpasse en beauté les enfants « des hommes [3] ». Comme homme, il n'avait ni grâce ni beauté, mais il était beau dans la nature qui l'élève au-dessus des enfants des hommes. Aussi, en montrant aux hommes ce que l'on peut appeler la difformité de la chair, que dit-il? « Celui qui m'aime, garde mes « commandements, et celui qui m'aime sera « aimé de mon Père, et moi je l'aimerai, et je « me montrerai à lui [4] ». Il promettait de se montrer à ceux qui le voyaient. Mais quel est le sens de ses paroles? Il semble leur dire : Vous voyez en moi la forme de l'esclave, la forme divine vous est cachée : l'une est douce pour vous, l'autre vous est réservée ; par l'une je vous donne la nourriture des petits enfants, par l'autre je suis l'aliment des parfaits. Dieu en agit donc ainsi afin de préparer aux choses invisibles cette foi qui nous purifie, c'est-à-dire que tout cela doit donner l'intelligence aux fils de Coré, afin que les saints soient dépouillés de ce qu'ils ont de terrestre, et même de la vie temporelle; afin qu'ils ne servent point le Seigneur par amour pour ces biens, mais qu'un pur amour pour lui leur fasse endurer tout ce qu'ils ont à souffrir dans le temps.

17. Or, après avoir compris tout cela, que disent les fils de Coré? « Tous ces maux sont

[1] Matt. XXII, 29, 30 ; [illegible]

[illegible]

« venus fondre sur nous, et nous ne vous « avons pas oublié ». Qu'est-ce à dire : « Et « nous ne vous avons pas oublié? Et nous « n'avons point répudié votre alliance; et « notre cœur ne s'est point retiré de vous ; et « nos pas ne se sont point égarés loin de vos « sentiers [1] ». C'est là l'intelligence, que notre cœur ne s'éloigne pas de vous, que nous ne vous mettions pas en oubli, que nous ne commettions pas le mal dans votre alliance, nous qui sommes en butte aux tribulations et aux vexations des païens. « Pourtant vous avez « détourné nos sentiers de votre voie ». Nos sentiers sont dans les voluptés du siècle ; nos sentiers sont dans la prospérité des biens temporels ; or, vous avez détourné nos sentiers de votre voie, et nous avez montré combien est peu large et combien est étroite la voie qui conduit à la vie. « Et vous avez dé- « tourné nos sentiers de votre voie ». Que signifie cette parole, que « nos sentiers sont « loin de votre voie ? » C'est comme s'il nous disait : Vous êtes dans l'angoisse, vous avez beaucoup à souffrir, vous avez perdu ici-bas bien des choses que vous aimiez ; mais moi, je ne vous ai point abandonné dans cette voie dont je vous ai dit qu'elle est étroite. Vous cherchiez de larges sentiers; et moi, qu'est-ce que je vous dis ? C'est par là qu'on arrive à la vie éternelle ; celle que vous voulez prendre conduit à la mort. « Combien est large et « spacieuse la voie qui conduit à la mort, et « combien en est-il qui la suivent ! Combien « est petite et étroite la voie qui conduit à la « vie, et combien peu y veulent marcher [2] ! » Quel est ce petit nombre? Ceux qui souffrent les afflictions, qui endurent les épreuves, qui ne se laissent point abattre dans les maux de cette vie, qui ne se réjouissent pas pour une heure seulement de la parole de Dieu, pour sécher au temps de l'épreuve comme sous les feux du soleil [3], mais qui ont les racines de la charité, comme nous venons de l'entendre dans l'Evangile [4]. Ayez donc, vous dirai-je, la racine de la charité, afin que vous ne soyez point brûlés, mais alimentés par le soleil qui se lèvera. « Tous ces maux sont venus fondre « sur nous, et nous ne vous avons point ou- « blié, et nous n'avons pas répudié votre « alliance, et notre cœur ne s'est point retiré « de vous ». Mais parce que nous en agissons de la sorte au milieu des tribulations, déjà nous marchons dans la voie étroite; « et « vous, vous avez détourné vos sentiers de « notre voie ».

18. « Et pourtant vous nous avez oubliés « dans le lieu de notre faiblesse ». Vous nous relèverez donc dans le lieu de notre force. « Et l'ombre de la mort nous a couverts [1] ». La mortalité est pour nous l'ombre de la mort. La véritable mort sera d'être condamné avec Satan.

19. « Si nous avons oublié le nom de notre « Dieu ». C'est là l'intelligence pour les fils de Coré. « Si nous avons tendu les bras vers « les dieux étrangers [2] ».

20. « Dieu ne doit-il pas rechercher ces « crimes, lui qui connaît le secret des cœurs [3]? » Il le connaît, et pourtant il le recherche ; s'il connaît le secret des cœurs, que devient cette parole : « Le Seigneur ne doit-il pas rechercher « tout cela ? » Il le connaît pour lui-même, il le recherche à cause de nous. Souvent, en effet, le Seigneur dit qu'il recherche et qu'il comprend ce qu'il nous fait comprendre. Il te dit alors ce qu'il fait en toi, et non ce qu'il connaît. Nous disons en effet d'un jour qu'il est joyeux, quand il est serein ; or, le jour ressent-il de la joie ? Mais nous vous disons qu'il est joyeux, parce qu'il nous procure de la joie. De même nous disons : Un ciel triste, non que les nuées soient capables de sens, mais parce que les hommes à cette vue sont tristes eux-mêmes; on appelle triste ce qui peut les contrister. De même on dit que Dieu connaît, quand il nous fait connaître. Dieu dit à Abraham : « C'est maintenant que je connais ta « crainte pour le Seigneur [4] ». Ne la connaissait-il donc pas auparavant ? Mais Abraham ne se connaissait point, et ce fut à cette épreuve qu'il apprit à se connaître. Souvent, en effet, l'homme croit pouvoir ce qu'il ne peut réellement, ou il croit ne pouvoir point ce qu'il peut ; il arrive alors que la divine Providence le met à l'épreuve, et qu'à cette épreuve il se connaît ; or, on dit alors que Dieu connaît ce qu'il nous a fait connaître ainsi. Pierre se connaissait-il quand il dit au Médecin : « Je « suis avec vous jusqu'à la mort [5] ? » Mais le Médecin lui avait tâté le pouls, et connaissait chez ce malade l'intérieur que le malade ne connaissait point. La tentation survint : le

[1] Ps. XL[illegible], 18[illegible]. — [2] Matt. [illegible], 1[illegible], 14. — [3] [illegible] — [4] Marc, IV, 16-20.

[1] [illegible] — [2] Id. 21. — [3] Id. 22. — [4] Gen. [illegible], 12. — [5] Matt. XXV[illegible], 35.

Médecin prouva qu'il avait bien jugé, et le malade perdit sa confiance en lui-même. C'est ainsi que Dieu connaît et qu'il recherche. Pourquoi rechercher ce qu'il connaît? C'est pour toi, afin que tu puisses te connaître toi-même et que tu en rendes grâces à ton Créateur. « Dieu ne doit-il pas rechercher « tout cela? »

21. « C'est lui qui connaît les secrets des « cœurs ». Que signifie : « Il connaît les se-« crets? » Quels secrets? « C'est que pendant « tout le jour nous sommes livrés à la mort à « cause de vous, que nous sommes regardés « comme des brebis qu'on va égorger [1] ». Tu peux voir en effet qu'un homme se mortifie, et non le motif pour lequel il se mortifie; Dieu le connaît; c'est là un secret. Mais quelqu'un s'en vient me dire : Voilà qu'on arrête cet homme pour le nom du Christ, il confesse le nom du Christ. Les hérétiques ne confessent-ils pas aussi le nom du Christ, et pourtant ils ne meurent point pour lui? Et dans l'Eglise catholique, vous dirai-je, pensez-vous qu'il n'y en ait pas eu, qu'il ne s'en puisse trouver qui aient souffert pour une gloire purement humaine? S'il n'y avait point de ces gens-là, saint Paul ne dirait point : « Quand je livrerais mon corps aux flammes, « si je n'ai la charité, cela ne me sert de « rien [2] ». Il savait qu'il pouvait s'en trouver quelques-uns qui n'endurassent ces douleurs que par ostentation, et non par amour. C'est donc là un secret impénétrable pour nous, et que Dieu seul peut sonder. Il peut seul en juger, lui qui connaît les secrets du cœur. « Pendant tout le jour, on nous livre à la « mort, nous ressemblons aux brebis que l'on « égorge ». Je vous ai dit déjà que saint Paul cite ce passage pour encourager les martyrs, afin qu'ils ne viennent pas à défaillir dans leurs douleurs pour le nom du Christ.

22. « Levez-vous, Seigneur, pourquoi dor-« mez-vous? » A qui va cette parole? Quel est l'interlocuteur? Ne semble-t-il pas plutôt dormir lui-même et rêver, celui qui parle de la sorte : « Levez-vous, Seigneur, pour-« quoi dormir? » Alors il vous répond : Je sais ce que je dis; je sais qu'il ne dort point, celui qui est le gardien d'Israël; et toutefois les martyrs crient : « Levez-vous, Seigneur, « pourquoi dormez-vous? » Seigneur Jésus, vous avez été mis à mort, vous avez dormi dans votre passion et vous vous êtes levé en ressuscitant pour nous. Oui, c'est pour nous que vous êtes ressuscité, nous le savons; pourquoi êtes-vous ressuscité? Les Gentils qui nous persécutent croient que vous êtes mort, sans croire que vous êtes ressuscité. Levez-vous donc pour eux. Pourquoi dormir, et dormir pour eux, non pour nous? S'ils croyaient en effet à votre résurrection, pourraient-ils bien persécuter ceux qui croient en vous? Mais d'où viennent leurs persécutions? Pourquoi ces cris : Effacez de la terre, tuez je ne sais quels hommes qui ont cru en vous, en je ne sais quel homme mort sur un gibet? Vous dormez encore pour eux : levez-vous, afin qu'ils comprennent que vous êtes ressuscité, et qu'ils demeurent en paix. Enfin, il est arrivé que les martyrs, mourant au milieu de ces cris, se sont endormis, mais leur sommeil a éveillé le Christ vraiment mort; et le Christ s'est comme éveillé parmi les Gentils, c'est-à-dire qu'ils ont cru à sa résurrection; ainsi peu à peu leur foi au Christ, leur conversion a grossi leur nombre, a inspiré des craintes aux persécuteurs et a fait cesser les persécutions. Pourquoi? parce que le Christ s'est levé chez les Gentils, lui qui dormait auparavant pour leur incrédulité. « Levez-vous, « Seigneur, ne nous rejetez pas toujours ».

23. « Pourquoi détourner votre visage? » comme si vous n'étiez point avec nous, comme si vous nous aviez oubliés. « Pour-« quoi oublier notre pauvreté et notre mi-« sère [1]? »

24. « Notre âme est abaissée dans la pous-« sière [2] ». Où a-t-elle été abaissée? Dans la poussière, c'est-à-dire que la poussière nous persécute. Ils nous persécutent, ceux dont il est dit : « Il n'en est pas ainsi des impies, non, « il n'en est pas ainsi; mais ils seront comme « la poussière que le vent chasse de la surface « de la terre [3] ». « Notre âme est abaissée « dans la poussière, nos entrailles rampent « sur la terre ». Il paraît désigner par là un excès d'humiliation, que subit un homme lorsqu'il se prosterne et que son ventre touche à la terre. Quand on s'abaisse en effet jusqu'à mettre un genou en terre, on a de quoi s'abaisser encore. Mais quand par l'abaissement le ventre touche à la terre, on ne peut s'abaisser davantage. Tenter de le faire ne serait plus s'abaisser, mais s'écraser. C'est là peut-

[1] Ps. XLIII, 22. — [2] I Cor. XIII, 3.

[1] Ps. XLIII, 24. — [2] Ib. 25. — [3] Ps. I, 4.

être ce que l'on veut dire ici : Nous sommes prosternés dans la poussière à un tel point qu'il nous est impossible de l'être davantage ; l'humiliation est à son comble, soulagez-nous par votre pitié.

25. L'Eglise, mes frères, en parlant de la sorte, ne gémirait-elle point sur le sort de ceux que les persécuteurs ont entraînés à l'impiété, en sorte que ceux qui ont résisté diraient : « Notre âme a été humiliée dans la « poussière? » C'est-à-dire, entre les mains de cette poussière, livrés à ces persécuteurs impies, « notre âme a été humiliée dans la poussière », afin que nous invoquions votre puissance, et que vous nous accordiez votre secours dans la tribulation : « Nos entrailles s'attachaient à la terre », c'est-à-dire, nos entrailles se laissaient persuader par cette poussière impie : tel est le sens de cette expression : « s'attachaient ». En effet, si dans les flammes de la charité on dit très-bien : « Mon âme « s'attache à vous, ô mon Dieu [1] »; et encore : « Il m'est bon de m'attacher à Dieu [2] », c'est bien s'attacher à Dieu que consentir à ce qu'il nous demande : et alors ce n'est pas sans raison que l'on dit du ventre qu'il s'est attaché à la terre, puisqu'il désigne ceux qui ont cédé à la persécution et consenti à l'impiété ; ils se sont donc attachés à la terre. Mais pourquoi les désigner par le ventre, sinon parce qu'ils sont charnels, et qu'ainsi le front de l'Eglise désignerait les saints, les hommes spirituels ; et le ventre, les hommes charnels? Le front de l'Eglise est en évidence; le ventre est caché, comme plus faible et moins résistant. C'est là ce que nous marque l'Ecriture, à cet endroit où quelqu'un dit qu'il a reçu un livre, et que « ce livre était « doux à sa bouche, mais amer dans ses en« trailles [3] ». Qu'est-ce à dire, sinon que les principaux commandements, acceptés avec joie par l'homme spirituel, sont rejetés par l'homme charnel, et que cet homme charnel trouve la peine où l'homme spirituel trouve la joie? Que dit encore ce livre, mes frères? « Vends ce que tu possèdes, et donne-le aux « pauvres ». Combien est suave une telle parole dans la bouche de l'Eglise! Tout homme spirituel l'accomplit. Mais pour l'homme charnel, dites-lui : Fais cela; et alors vous quitter avec tristesse, comme le riche de l'Evangile [4] quitta le Seigneur, est chose plus certaine que faire ce que vous lui avez dit. Pourquoi s'en aller triste, sinon parce que ce livre est doux à la bouche, amer dans les entrailles? Tu as donné je ne sais combien d'or ou d'argent, et tu es dans cette alternative, ou de perdre cette somme, ou de commettre quelque péché, de faire outrage à l'Eglise, d'être contraint au blasphème; alors, dans cette fâcheuse alternative, ou de perdre ton argent, ou de blesser la justice, on te dit : Perds ton argent plutôt que de perdre la justice. Mais toi, dont la bouche ne trouve rien de suave dans la justice, et qui es encore au nombre de ces membres infirmes qui composent les entrailles de l'Eglise, tu es dans une tristesse qui te fait préférer la perte de la justice à la perte de quelque pièce de monnaie, et tu encours un dommage bien plus grave, tu n'emplis ta bourse qu'en vidant ton cœur. C'est probablement de ceux-là qu'il est dit : « Nos entrailles « s'attachaient à la terre ».

26. « Levez-vous, Seigneur, secourez« nous [1] ». Il s'est levé, mes frères bien-aimés ; oui, il s'est levé et nous a secourus. Car à son lever, c'est-à-dire à sa résurrection, quand il s'est fait connaître aux Gentils, la persécution a cessé, et alors ceux qui s'attachaient à la terre se sont arrachés à la terre, et la pénitence les a réintégrés au corps du Christ, malgré leur faiblesse, malgré leur imperfection, et cette parole s'est accomplie en eux : « Vos yeux ont vu ce qu'il y avait en moi « d'imparfait, et tous seront écrits dans votre « livre [2]. Levez-vous, Seigneur, secourez-nous, « et rachetez-nous à cause de votre nom », c'est-à-dire gratuitement; à cause de votre nom, et non point à cause de mes mérites ; parce que vous daignez le faire, et non parce que je suis digne que vous le fassiez. Si en effet nous ne vous avons pas oublié, si notre cœur ne s'est point éloigné de vous, si nous n'avons pas tendu les mains à des dieux étrangers, comment l'aurions-nous pu faire sans votre secours? D'où nous serait venue cette force, si votre grâce ne nous eût parlé intérieurement, ne nous eût exhortés sans nous abandonner? Que nous soyons donc, ou abattus par la tribulation, ou consolés par la félicité, rachetez-nous, non point à cause de nos mérites, mais à cause de votre nom.

[1] Ps. LXII, 9. — [2] Id. LXXII, 28. — [3] Apoc. X, 10. — [4] Matt. XIX, 22.

[1] Ps. XLIII, 26. — [2] Id. CXXXVIII, 16.

DISCOURS SUR LE PSAUME XLIV.

PRÊCHÉ AU PEUPLE DE CARTHAGE [1].

L'ÉPITHALAME DE L'ÉGLISE.

Ce psaume est pour les fils de Coré ou du Chauve ; mais à ce propos, gardons-nous de ressembler aux enfants qui insultaient à Elisée, soyons enfants, mais par l'innocence. Ce psaume est pour ceux qui se convertiront et pour le bien-aimé. Ce bien-aimé est le Verbe fait chair, — sa beauté, sa bonté, — sa puissance créatrice, — sa promptitude, — la grâce de ses lèvres, — son glaive ou sa parole, qui divise le fils contre le père, — son humanité qui nous attire, — sa justice, sa vérité, sa douceur, son trône éternel, son sceptre qui nous redresse, l'onction qui le fait Christ. — Vêtement de l'Epouse ou de l'Eglise, une dans sa foi; avec la variété des langues, — elle est la bonne odeur du Christ pour la vie et pour la mort. Ses palais ou les cœurs des saints. — Les filles des rois sont les filles des Apôtres converties ou engendrées au Christ. Beauté intérieure de la reine. — Les filles des rois viennent après elle avec des présents ou des œuvres de charité. — Les évêques successeurs des Apôtres. Beauté extérieure, ou bon exemple.

1. Je vous conjure, mes frères, d'apporter autant d'attention pour considérer ce psaume avec nous, que nous avons mis de joie à le chanter avec vous. On le chante en effet aux saintes épousailles de l'Epoux et de l'Epouse, du roi et du peuple, du Sauveur et de ceux qu'il doit sauver. Celui qui vient à ces noces avec la robe nuptiale, cherchant la gloire de l'Epoux, et non la sienne propre, apporte non-seulement cette attention que donnent les hommes qui aiment les spectacles sans en donner eux-mêmes, mais il grave ces paroles dans son cœur, afin qu'elles n'y demeurent point stériles, qu'elles y germent au contraire, qu'elles éclosent, qu'elles croissent, qu'elles mûrissent un fruit que Dieu puisse récolter. C'est pour nous que le psaume doit se chanter, pour nous qui devons être les fils de Coré, comme l'indique le titre. Ces fils de Coré étaient des hommes ; et toutefois, pour l'homme spirituel, toute inscription de l'Ecriture a une signification qu'il ne suffit pas d'écouter, mais qu'il faut comprendre. Nous cherchons dans l'hébreu la valeur de ce mot Coré, et les interprétations de toutes les expressions de l'Ecriture nous enseignent que les fils de Coré signifient les enfants du Chauve. Gardons-nous de railler ce nom, de peur qu'on ne trouve en nous ces moqueries enfantines des jeunes gens qui insultaient le prophète Elisée, comme nous lisons au livre des Rois, et qui criaient derrière lui : « Monte, chauve, monte, chauve [1] ». Telle était la stupide insolence de ces enfants qui le maudissaient à leur propre perte ; des ours sortis de la forêt les dévorèrent. Voilà ce qui est écrit, nous vous avons cité l'endroit : ceux qui ont de la mémoire peuvent s'en souvenir; ceux qui ne s'en souviennent point peuvent lire ; et ceux qui ont lu doivent croire. Quel était pour l'avenir le sens de cette figure, c'est là ce que nous devons éviter. Ces enfants étaient la figure de ces hommes insensés, dont l'ignorance est l'apanage; ce que l'Apôtre veut éloigner de nous quand il dit : « Ne soyez point sans discernement comme « les enfants [2] ». Et parce que le Seigneur nous avait invités à imiter les enfants quand il prit l'un d'eux devant lui et qu'il dit : « Si « quelqu'un ne devient comme cet enfant, « il n'entrera point dans le royaume des « cieux [3] », l'Apôtre a soin de nous détourner de l'ignorance des enfants, et de recommander leur simplicité à notre imitation : « Gar« dez-vous », nous dit-il, « de l'ignorance des « enfants, mais soyez comme eux sans malice, « afin que par la prudence vous deveniez des « hommes faits ». Que celui qui se plaît à imiter les enfants, mette son plaisir dans leur simplicité et non dans leur ignorance. Ceux-ci donc, dans leur ignorance, insultaient au saint de Dieu qui était chauve, et criaient

[1] Dans le manuscrit de Corbie on lit ce titre : V des nones de septembre, le mercredi, ce discours fut prononcé dans la basilique Restituée, sur le psaume XLIV. Or, au [illegible] de cette [illegible] on trouve que plusieurs conciles de Carthage y furent célébrés, entre autres le grand concile, qui eut lieu l'an 401, le 13 septembre. Les vieux manuscrits de Reims portent le même titre que celui de Corbie.

[1] IV Rois, II, 23. — [2] I Cor. XIV, [illegible] — [3] Matt. [illegible]

derrière lui : « Chauve, chauve ! » Ils furent dévorés par les bêtes, et figuraient ces hommes qui devaient imiter leur folie enfantine en raillant un certain chauve crucifié au Calvaire [1]. Ceux-là aussi devinrent la proie des bêtes ou des démons, du diable et de ses anges, qui agissent parmi les hommes de l'incrédulité. Telle était la folie de ceux qui, devant le bois sacré de la croix, s'écriaient en branlant la tête : « S'il est Fils de Dieu, qu'il « descende de la croix [2] ». Or, nous sommes les enfants de ce chauve, si nous sommes les fils de l'Epoux ; c'est pour nous qu'est écrit ce psaume dont le titre porte : « Aux fils de « Coré, pour ceux qui doivent changer [3] ».

2. Qu'ai-je besoin d'exposer le sens de ces paroles : « Pour ceux qui doivent changer ? » Que puis-je vous dire ? Quiconque a changé le comprend. A ces paroles : « Pour ceux qui « doivent changer », qu'il voie ce qu'il était jadis et ce qu'il est maintenant. Qu'il voie d'abord le changement opéré dans le monde, qui naguère adorait les idoles, et qui maintenant adore le vrai Dieu ; qui naguère servait l'ouvrage de ses mains, et qui sert maintenant Celui dont il est l'ouvrage. « Pour ceux qui « doivent changer ». Voyez en quel temps fut dite cette parole. Un reste de païens voit avec stupeur ces grands changements ; et ceux qui ne veulent point changer voient nos églises remplies et leurs temples déserts ; ici de grandes solennités, là une grande solitude. Ils admirent le changement, qu'ils lisent la prophétie, qu'ils prêtent l'oreille à celui qui fait les promesses et qu'ils croient à celui qui les accomplit. Mais chacun de nous aussi, mes frères, a passé du vieil homme à l'homme nouveau ; que d'infidèle il devienne fidèle ; d'avare, libéral ; d'adultère, homme chaste ; de méchant, bienfaisant. Qu'il soit donc notre psaume, cet hymne que l'on chante pour ceux qui seront changés, et qu'il commence par nous décrire celui par qui tout est changé.

3. Le titre est donc : « Pour ceux qui doivent « changer, intelligence aux fils de Coré, can- « tique pour le bien-aimé [4] ». Ce bien-aimé a été vu par ses persécuteurs, mais non pour en être compris. « Car s'ils eussent connu le « Seigneur, ce Roi de gloire, ils ne l'eussent « point crucifié [5] ». C'était pour cette intelligence que lui-même cherchait d'autres yeux quand il disait : « Celui qui me voit voit aussi « mon Père [1] ». Que le psaume relève ici ses louanges ; réjouissons-nous de ces noces et nous serons aussi de ceux qui entrent eux-mêmes dans ces saintes épousailles, qui y sont invités, et où les invités sont l'Epouse même. Car cette Epouse est l'Eglise, et l'Epoux est le Christ. Les jeunes étudiants chantent parfois aux hommes et aux femmes qui se marient, des vers appelés épithalames ; tout ce qui est chanté l'est à la gloire de l'époux et de l'épouse ; or, dira-t-on que dans ces noces du Christ où nous sommes invités, il n'y a pas un thalamus ou lit nuptial ? D'où vient alors cette parole d'un autre psaume : « Il a placé sa tente dans le soleil, et lui- « même est comme l'Epoux qui sort de son « lit nuptial [2] ? » L'union conjugale, c'est le Verbe uni à la chair ; et le lit où s'est opérée cette union est le sein de la Vierge. C'est là que la chair a été unie au Verbe, et de là vient cette parole : « Ils ne sont plus deux, « mais une seule chair [3] ». L'Eglise a été tirée d'entre les hommes, afin que cette chair unie au Verbe devînt la tête de l'Eglise, et que les membres de cette tête fussent tous ceux qui croiront. Veux-tu voir en effet celui qui est venu à ces noces ? « Au commence- « ment était le Verbe, et le Verbe était en « Dieu, et le Verbe était Dieu [4] ». Que cette Epouse se réjouisse, elle qui est aimée de Dieu. Quand l'aime-t-il ? quand elle est encore souillée. « Tous ont péché », dit l'Apôtre, « et ont besoin de la gloire de Dieu [5] ». Et encore : « Le Christ est mort pour les pé- « cheurs [6] ». Dieu l'a aimée dans sa laideur, afin qu'elle quittât cette laideur. Ce n'est pas toutefois à cause de cette laideur qu'il l'a aimée, puisque Dieu n'aime point ce qui est laid ; et s'il l'aimait, il le conserverait ; or, le voilà qui la dépouille de cette laideur pour lui donner la beauté. Comment donc était cette épouse qu'il est venu trouver, et qu'en a-t-il fait ? Qu'il vienne aussi en nous dans ces paroles prophétiques ; qu'il vienne à nous lui-même, cet Epoux ; aimons-le, ou même ne l'aimons point, si nous trouvons en lui quelque difformité. Il a trouvé en nous bien des laideurs, et néanmoins il nous a aimés : ne l'aimons point, si nous trouvons en lui quelque chose de difforme. En cela

[1] Matt. XXVII, 33. — [2] Id. 39. — [3] Ps. XLIV, 1. — [4] Ibid. — [5] I Cor. II, 8.

[1] Jean, XIV, 9. — [2] Ps. XVIII, 6. — [3] Matt. XIX, 6. — [4] Jean, I, 1. — [5] Rom. III, 23. — [6] Id. V, 6.

même qu'il s'est revêtu de notre chair, et que le Prophète a dit de lui : « Nous l'avons « vu, et il n'avait ni apparence ni beauté [1] » ; il y a une grande beauté, si nous considérons la miséricorde qui l'a réduit à cet état. C'était au nom des Juifs que le Prophète s'écriait : « Nous l'avons vu, et il n'avait ni apparence « ni beauté ». Pourquoi ? parce qu'ils ne le comprenaient point. Mais pour ceux qui le comprennent, il y a dans « le Verbe qui s'est « fait chair [2] », une beauté suprême. « A « Dieu ne plaise », disait un ami de cet Epoux, « que je me glorifie, sinon en la croix de « Notre-Seigneur Jésus-Christ [3] ». C'est peu de n'en pas rougir, si tu ne vas jusqu'à t'en glorifier. Mais pourquoi n'avait-il ni apparence ni beauté ? Parce qu'un Christ à la croix était un scandale pour les Juifs, une folie pour les Gentils. Pourquoi n'avait-il aucune beauté sur la croix ? Parce que, en Dieu, ce qui est folie, est plus sage que les hommes ; et ce qui est faible en Dieu, est plus fort que les hommes [4]. Pour nous qui croyons, que cet Epoux apparaisse toujours dans sa beauté. Il est beau comme Dieu, puisque le Verbe est en Dieu ; il est beau dans le sein de la Vierge où il se revêt de la nature humaine sans se dépouiller de la nature divine : il est beau dans sa naissance, ce Verbe enfant ; car cet Enfant à la mamelle, et dans les bras de sa mère, donne la parole aux cieux, fait chanter sa gloire par les anges ; une étoile amène à sa crèche les Mages qui l'y adorent, lui qui est la nourriture des pacifiques [5]. Il est donc beau dans le ciel et beau sur la terre ; beau dans les entrailles virginales, beau dans les bras maternels ; beau dans ses miracles et beau dans la flagellation ; beau quand il nous invite à sa vie, beau quand il méprise la mort ; beau quand il donne son âme, et beau quand il la reprend ; beau sur la croix, beau dans le sépulcre, beau dans le ciel. Ecoutez ce cantique pour le comprendre, et que l'infirmité de la chair ne détourne point vos yeux de la splendeur et de la beauté de cet Epoux. La grande et la véritable beauté, c'est la justice : dès que tu découvres l'injuste, il n'y a plus de beauté à tes yeux ; si donc il est toujours juste, il est toujours beau. Qu'il se montre donc aux yeux de notre âme, cet Epoux qu'un de ses prophètes a si bien chanté. Le voici qui commence.

4. « Une bonne parole s'échappe de mon « cœur, c'est au roi que j'adresse mes œu- « vres [1] ». Quel est ici l'interlocuteur ? est-ce Dieu le Père, ou le Prophète ? Plusieurs ont compris que c'est le Père qui dit : « Une « bonne parole est sortie de mon cœur », pour désigner une naissance ineffable, et nous empêcher de croire que Dieu eut besoin d'un secours étranger pour engendrer son Fils, comme un homme qui, pour engendrer des enfants, a recours au mariage, sans lequel nul homme n'a de postérité. Dieu donc, pour nous empêcher de croire que, pour engendrer son Fils, il a besoin de quelque mariage, s'écrie : « Une bonne parole « s'est échappée de mon cœur ». Aujourd'hui, ô homme, ton cœur enfante un dessein généreux et n'a nul besoin d'une épouse ; d'après ce conseil né de ton cœur, tu construis un édifice ; or, cette œuvre était déjà celle de ton esprit avant d'être celle de tes mains : elle est déjà faite dans ton esprit, par cela même que tu dois la faire : et tu t'extasies devant une construction qui n'existe pas encore, qui n'a nulle apparence d'un édifice, et qui n'existe que dans ton dessein ; nul autre ne peut louer ton dessein, si tu ne lui en as fait part ou s'il n'a vu ton œuvre. Donc, si tout est l'œuvre du Verbe, et si le Verbe vient de Dieu, regarde l'œuvre de cet édifice construit par le Verbe, et que l'édifice t'en fasse admirer le dessein. Quel doit être le Verbe, par qui sont faits le ciel et la terre, et toute la beauté des cieux, et la fécondité de la terre, et l'étendue des mers, et la capacité de l'air, et l'éclat des astres, et la clarté du soleil et de la lune ? Voilà ce qui est visible ; mais franchis au delà, élève-toi par la pensée jusqu'aux Anges, aux Principautés, aux Trônes, aux Dominations, aux Puissances : « Tout a été fait par lui ». Pourquoi donc toutes ces choses ont-elles été faites si bien ? C'est parce que « la bonne parole » qui devait les faire s'est échappée. Donc le Verbe est bon ; et c'est au Verbe que l'on a dit : « Bon Maître ». Et le Verbe lui-même a répondu : « Pourquoi m'appeler bon ? Il n'y a que « Dieu seul qui soit bon [2] ». On lui dit donc : « Bon Maître » ; et il répond : « Pourquoi « m'appeler bon ? » puis il ajoute : « Il n'y a « de bon que Dieu seul ». Comment donc lui-

[1] Isa. LIII, 2. — [2] Jean, I, 14. — [3] Gal. VI, 14. — [4] I Cor. I, 23, 25. — [5] Luc, II, 8-14.

[1] Matt. [illegible] — [2] Marc, X, 18.

même est-il bon, sinon parce qu'il est Dieu? Et non-seulement Dieu, mais Dieu unique avec son Père. Quand il a dit en effet : « Il n'y a « de bon que Dieu seul », il ne s'est point séparé de Dieu, mais il s'est uni à lui. « Une « bonne parole s'est donc échappée de mon « cœur ». Laissons à Dieu le Père ce langage au sujet de son Verbe qui est bon, qui est notre bien, et par lequel seul nous pouvons devenir bons.

5. Voyons la suite : « C'est au roi que je dis « mes œuvres ». Est-ce encore le Père qui parle ainsi ? Si ce langage est encore du Père, voyons comment nous pouvons entendre, sans blesser la foi vraie et catholique, cette parole : « C'est au roi que je dis mes œu- « vres ». Quelles œuvres le Père peut-il raconter à son Fils notre roi ? quelles œuvres peut faire connaître le Père à son Fils, puisque toutes les œuvres du Père ont été accomplies par le Fils? A moins peut-être que dans cette parole : « Je dis mes œuvres au roi », le mot « dire » n'exprime la génération du Fils. Je crains que des gens peu instruits ne puissent me comprendre ; je le dirai cependant, me suivra qui le pourra, de peur que si je m'en tais, celui qui pourrait me suivre, ne le fasse point. Nous lisons ces mots dans un autre psaume : « Dieu a parlé « une seule fois [1] ». Dieu a parlé si souvent par ses Prophètes, si souvent par ses Apôtres, il parle aujourd'hui si souvent par ses saints, et le Psalmiste dit : « Dieu a parlé une seule « fois ! ». Comment n'a-t-il parlé qu'une fois, sinon parce qu'il n'a qu'une parole, un Verbe unique? De même que dans ce verset : « Une « bonne parole s'est échappée de mon cœur », nous reconnaissons la génération du Fils, la même pensée me semble répétée dans ce qui vient ensuite ; alors « je dis », serait la répétition de « une bonne parole s'est échappée « de mon cœur ». Que signifie : « Je dis ? » Je profère une parole. D'où vient en Dieu la parole, sinon de son cœur, du fond de lui-même? Pour toi, tu ne dis rien au dehors qui ne s'exhale de ton cœur ; ta parole qui résonne et qui passe, ne vient pas d'ailleurs, et tu serais étonné que Dieu parlât de la sorte? Mais, en Dieu, dire est quelque chose d'éternel. Toi, tu parles maintenant, parce que tout à l'heure tu te taisais, ou bien voilà que tu n'émets pas encore ta parole, et tout à l'heure, quand tu commenceras, tu rompras en quelque sorte le silence, et tu enfanteras une parole qui n'était pas auparavant. Ce n'est pas ainsi que Dieu enfante son Verbe ; le dire de Dieu est sans commencement et sans fin ; et pourtant il ne dit qu'une parole. Qu'il en dise une autre, si la première est finie. Mais comme l'interlocuteur subsiste toujours, comme sa parole subsiste également, comme cette parole une fois dite n'a point de fin ; alors cette fois même est sans commencement, on ne la répète pas deux fois, parce que dite une fois elle subsiste toujours. Cette phrase donc : « Une bonne parole s'est échap- « pée de mon cœur », a le même sens que celle-ci : « Je dis mes œuvres au roi ». Mais pourquoi dis-je mes œuvres ? Parce que toutes les œuvres de Dieu sont dans son Verbe. Tout ce que Dieu devait faire dans la création était dans son Verbe ; et ce qui n'eût pas été d'abord dans son Verbe, n'eût pu être réalisé : de même que rien n'entre dans une construction, s'il n'est d'abord dans l'idée. C'est ce qui est marqué par l'Evangile : « Ce « qui a été fait en lui était vie [1] ». Donc ce qui a été fait était auparavant, mais dans le Verbe ; et toutes les œuvres de Dieu étaient là avant d'être des œuvres ; mais le Verbe était, et ce Verbe était Dieu, et il était en Dieu, et il était Fils de Dieu, et il était un seul Dieu avec son Père. « Pour moi, je dis mes œuvres « au roi ». Entende celui qui parle, quiconque peut comprendre le Verbe ; et qu'il voie avec le Père cette parole éternelle, en qui sont toutes les choses à venir, et en qui ne cessent pas d'être celles qui ont passé. Toutes ces œuvres de Dieu sont dans son Verbe comme dans sa parole, comme dans son Fils unique, comme dans le Verbe de Dieu.

6. Quelle est la suite? « Ma langue est « comme la plume de l'écrivain rapide [2] ». Quel rapport, mes frères, quel rapport entre la langue de Dieu et la plume de l'écrivain? Quelle ressemblance entre une pierre et le Christ [3]? quelle ressemblance entre un agneau et le Sauveur [4]? entre un lion et la force du Fils unique de Dieu [5]? Tout cela néanmoins a été dit ; et sans ces comparaisons il nous serait difficile de nous élever des choses visibles à l'Invisible lui-même. C'est ainsi que nous n'élevons pas jusqu'à l'excellence divine cette

[1] Ps. LXI, 12.

[1] Jean, I, 3. — [2] Ps. XLIV, 2. — [3] I Cor. X, 4. — [4] Jean, I, 29. — [5] Apoc. V, 5.

chétive plume de l'écrivain, sans la mépriser pourtant. Car je me demande pourquoi Dieu a comparé sa langue à la plume d'un habile écrivain? Quelle que soit en effet la rapidité d'un écrivain, on ne peut lui comparer cette vitesse dont un autre psaume a dit : « Son Verbe se répand avec « rapidité [1] ». Toutefois, autant que l'intelligence peut pénétrer ces matières, il me semble que l'on peut attribuer au Père cette parole : « Ma langue est la plume « de l'écrivain ». Ce que dit la langue, en effet, résonne et passe ; ce que l'on écrit, demeure. Comme donc Dieu dit son Verbe, et que ce Verbe ne résonne pas, ne passe point, mais se dit toujours et demeure toujours, Dieu a préféré comparer sa parole à une écriture plutôt qu'à un son. Qu'il ajoute : « Qui écrit rapidement », il stimule notre esprit qui cherche à comprendre : mais qu'il ne s'arrête point à considérer les écrivains et les copistes les plus habiles ; avec ces considérations il s'en tiendra là. Qu'il soit habile à considérer l'expression « rapide« ment », et qu'il s'efforce de découvrir ce que signifie « rapidement ». Telle est en Dieu la rapidité, qu'il n'y a rien de plus rapide. Or, en écrivant, on ne peut écrire qu'une lettre après une lettre, une syllabe après une syllabe, un mot après un mot ; on ne passe à un second qu'après avoir formé le premier. Le plus expéditif est d'avoir peu de paroles sans que rien soit omis, de renfermer tout en un mot.

7. Cette parole ainsi proférée, parole éternelle et coéternelle à celui qui est éternel, cet Epoux, le voici : « Il surpasse en beauté les « enfants des hommes » [2]. « Les enfants des « hommes », est-il dit, pourquoi pas les anges? Qu'a-t-il voulu dire par « les enfants des hom« mes », sinon qu'il est un homme? Mais de peur qu'on ne vît dans le Christ qu'un homme ordinaire, il dit : « Vous surpassez en beauté « les enfants des hommes ». Tout homme qu'il soit, il est avant les fils des hommes ; bien qu'il soit parmi les enfants des hommes, il surpasse les enfants des hommes ; bien qu'il soit au nombre des enfants des hommes, il est plus que les enfants des hommes. « La « grâce est répandue sur vos lèvres ». « La loi « fut donnée par Moïse, la grâce et la vérité « viennent de Jésus-Christ [3] ». J'avais besoin de ce secours, « Car selon l'homme intérieur « je me plais dans la loi de Dieu, mais je sens « dans mes membres une loi qui résiste à la « loi de l'esprit, et qui me captive sous la loi « du péché qui est dans mes membres. Mal« heureux homme que je suis, qui me déli« vrera de ce corps de mort? La grâce de « Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur [1] ». « Cette grâce est donc répandue sur vos « lèvres ». Il est venu vers nous avec la parole de la grâce, avec le baiser de la grâce. Quoi de plus doux que cette grâce? Quel est son effet en nous ? « Bienheureux sont ceux « dont les iniquités sont remises, dont les « péchés sont couverts [2] ». S'il venait comme un juge sévère, sans que la grâce fût épanouie sur ses lèvres, qui oserait espérer son salut ? Mais en venant avec la grâce il n'a point exigé ce qu'on lui devait, il a même payé ce qu'il ne devait pas. N'étant point pécheur, devait-il mourir ? Et à toi pécheur, que te revenait-il, sinon la mort ? Il t'a déchargé de tes dettes pour payer ce qu'il ne devait point. C'est là une grâce magnifique. Pourquoi une grâce? Parce qu'elle est donnée gratuitement. Aussi peux-tu rendre grâces à Dieu, mais non grâce pour grâce ; c'est là l'impossible. Aussi David se demandait ce qu'il devait rendre. « Que rendrai-je au Seigneur », disait-il, « pour « tous les biens qu'il m'a rendus ? » Il semble avoir trouvé quelque chose : « Je prendrai le « calice du salut, et j'invoquerai le nom du « Seigneur [3] ». Mais est-ce bien rendre à Dieu grâce pour grâce, que d'invoquer le Seigneur et de prendre le calice du salut ? Qui donc t'a donné ce calice du salut? Aussi David se borne-t-il à remercier, car il trouvait impossible de rendre grâce pour grâce. Trouve ce que tu peux offrir à Dieu, sans l'avoir reçu de lui, et tu lui auras rendu grâces. Prends garde néanmoins qu'en cherchant à lui rendre en échange ce que tu n'as point reçu de lui, tu ne trouves ton péché. Assurément tu ne le tiens pas de lui, mais tu ne dois pas le lui offrir non plus. Ce fut là le don des Juifs qui lui rendirent le mal pour le bien ; trempés de la rosée, ils ne lui donnèrent aucun fruit, mais les épines de la douleur [4]. Quel que soit donc le bien que tu veuilles offrir à Dieu, sans l'avoir reçu de lui, tu ne le trouveras pas en toi. « C'est la grâce de Dieu qui est répandue

[1] Ps. CXLVII, 15. — [2] Id. XLIV, 3. — [3] Jean, I, 17.

[1] Rom. VII, 22, 25. — [2] Ps. XXXI, 1. — [3] Id. CXV, 12, 13. — [4] Matt. XXVII, 29.

« sur ses lèvres ». C'est lui qui t'a fait, et fait gratuitement. Il n'aurait pu faire du bien à aucun homme sans le créer d'abord. Tu étais perdu, et il t'a recherché ; et en te retrouvant il t'a ramené dans le bon chemin. Sans te reprocher le passé, il t'a promis pour l'avenir. Il est donc vrai que « la grâce est « répandue sur ses lèvres ».

8. « Aussi », dit le Psalmiste, « Dieu vous a-t-il « béni éternellement ». Il est bien difficile de comprendre que Dieu le Père dise à son Fils : « Aussi le Seigneur vous a-t-il béni pour l'é- « ternité ». Il serait plus aisé d'attribuer cette parole au Prophète ; on trouve en effet dans les saintes Ecritures ces changements de personnes, si brusques et si inattendus ; pour le lecteur attentif, les pages sacrées en sont pleines : « Seigneur, délivrez mon âme des « lèvres injustes, des langues menteuses » ; et aussitôt : « Que vous donner, comment « vous défendre contre les langues trom- « peuses ? » C'est une personne au premier verset, une autre personne au second ; l'une prie, l'autre vient au secours. « Elles sont « aiguës les flèches de l'homme puissant, « elles dévorent comme la flamme ». C'est une personne, autre encore que celle-ci : « Que vous donner, et comment vous défen- « dre ? » puis en vient une autre encore pour nous dire : « Hélas ! combien mon exil est long « à mon impatience [1] ». Tant de changements dans si peu de versets stimulent notre attention : l'Ecriture n'en marque point l'endroit, elle ne nous dit point : Cette parole est d'un homme, cette autre de Dieu ; mais elle nous force à chercher dans les paroles ce qui est de l'homme et ce qui est de Dieu. C'est un homme qui disait : « Une bonne parole s'est « échappée de mon cœur, c'est au Roi que « je dis mes œuvres ». Voilà ce que disait l'homme, ce que disait l'écrivain du psaume, mais il le disait dans la personne de Dieu : c'est en son propre nom qu'il commence à dire : « C'est pour cela que Dieu t'a béni « pour l'éternité ». Car Dieu avait dit : « La « grâce est épanouie sur vos lèvres », à celui qu'il avait fait plus beau que les enfants des hommes, à cet homme que l'Eternel avait engendré éternellement comme Dieu. Le Prophète est donc plein d'une joie ineffable ; et, considérant tout ce que Dieu le Père a révélé de son Fils à un homme qui a pu parler ainsi au nom de Dieu, il s'écrie : « Aussi Dieu vous « a-t-il béni pour l'éternité ». Pourquoi ? A cause de la grâce. Et où tend cette grâce ? Au royaume des cieux. Le premier Testament avait promis la terre ; et autre fut la récompense ou la promesse de Dieu à ceux qui vivaient sous la loi, autre à ceux qui vivent sous la grâce ; aux Juifs placés sous la loi, la terre de Chanaan ; à ceux qui vivent sous la grâce, le royaume des cieux. C'est pourquoi ce royaume, qui appartenait à ceux qui vivaient sous la loi, a passé avec la terre ; mais le royaume du ciel, promis à ceux qui vivent sous la grâce, ne passe point. C'est pour cela, dit le Prophète, « que Dieu vous a béni », non pour un temps, mais « pour l'éternité ».

9. D'autres ont préféré attribuer à la personne du Prophète toutes les paroles précédentes, ils lui ont même attribué ce début : « Une bonne parole s'est échappée de mon « cœur », comme un hymne qu'il chanterait au Seigneur. (Quiconque en effet chante un hymne, laisse échapper de son cœur une bonne parole ; de même que le blasphème contre Dieu est une parole mauvaise échappée du cœur). En sorte que ces paroles qui viennent après : « Je dis mes œuvres au « roi », signifieraient que l'œuvre suprême de l'homme est de louer Dieu. C'est à Dieu à te plaire par sa beauté, à toi de le louer par tes actions de grâces. Dès que tes œuvres ne tendent point à louer Dieu, tu commences à t'aimer toi-même ; et tu es du nombre de ceux dont l'Apôtre a dit : « Les hommes s'aimeront « eux-mêmes [1] ». Commence par te déplaire à toi-même, afin de te complaire en celui qui t'a fait. Que ton œuvre soit la louange de Dieu, qu'une bonne parole s'échappe de ton cœur. « Dis donc tes œuvres au roi », puisque tu lui dois de pouvoir le faire, et qu'il t'a donné de quoi lui offrir. Rends-lui ses propres dons ; et cette part de ton héritage que tu as reçue, ne va pas, comme le prodigue, la dissiper en vivant dans la débauche, et paître ensuite les pourceaux. Souviens-toi de ce passage de l'Evangile, car c'est de nous aussi qu'il est dit : « Il était mort et il est ressuscité, il était « perdu et il est retrouvé [2] ».

10. « Ma langue est comme la plume d'un « écrivain très-habile ». Plusieurs ont cru que le Prophète avait récité d'abord ce qu'il devait écrire, et qu'alors il comparait sa langue

[1] Ps. CXIX. 2. 5.

[1] II Tim. III. 2. — [2] Luc. XV. 32.

à la plume de l'écrivain; qu'il avait ajouté : « Ecrivain très-prompt », pour faire entendre qu'il écrivait ce qui allait bientôt s'accomplir, et alors écrire vite signifierait écrire des choses qui vont arriver, ou écrire ce qui ne saurait tarder. Car Dieu n'a pas tardé de nous envoyer son Christ. Le temps ne paraît-il point court, dès qu'il est passé ? Remontez les générations antérieures, et Adam ne vous paraîtra créé que d'hier. Ainsi ont passé les choses depuis le commencement ; elles ont donc passé rapidement. Rapidement encore viendra le jour du jugement: préviens cette vitesse; et s'il se hâte de venir, hâte-toi plus encore de changer. Alors apparaîtra la face du juge ; mais vois ce que dit le Prophète : « Prévenons cette face par un humble aveu [1]. « La grâce est épanouie sur vos lèvres, aussi « votre Dieu vous a-t-il béni pour l'éternité ».

11. « Ceignez-vous de votre glaive sur votre « cuisse, ô Tout-Puissant [2] ». Qu'est-ce que votre glaive, sinon votre parole? C'est avec ce glaive qu'il a renversé ses ennemis, avec ce glaive qu'il a séparé le fils de son père, la fille de sa mère, la bru de sa belle-mère. Voici en effet ce que nous lisons dans l'Evangile : « Je « ne suis point venu apporter la paix, mais le « glaive. Dans une famille de cinq personnes « il y aura division : deux seront contre trois, « et trois contre deux ; c'est-à-dire le fils « contre son père, la fille contre sa mère, la « bru contre sa belle-mère [3] ». Quel glaive a fait ces divisions, sinon le glaive apporté par le Christ? Et en effet, mes frères, c'est là ce que nous voyons tous les jours. Un jeune homme veut servir Dieu, son père s'y oppose : les voilà divisés l'un contre l'autre. L'un promet un héritage sur la terre, l'autre veut celui du ciel : autre est la promesse de celui-là, autre le choix de celui-ci. Que le père néanmoins ne crie pas à l'injure, on ne lui préfère que Dieu seul ; et pourtant il dispute à son fils le droit de servir Dieu selon ses vœux. Mais le glaive de Dieu qui les sépare est plus fort que la nature charnelle qui les unit. Cela se vérifie encore dans la fille à l'égard de sa mère, et bien plus dans la bru à l'égard de sa belle-mère. Souvent dans la même maison on voit la bru et la belle-mère, l'une catholique, l'autre hérétique ; et lorsque ce glaive a puissamment frappé, nous n'avons pas à redouter un second baptême. La fille a pu être séparée de sa mère, et la bru ne pourrait l'être de sa belle-mère.

12. C'est là ce qui est arrivé d'une manière générale dans le genre humain : le fils a pris parti contre son père. Nous étions jadis fils du diable, et quand nous étions encore infidèles on nous a dit : « Vous avez le diable pour père [1] ». Et d'où venait en nous toute infidélité, sinon de ce diable notre père ? Il était notre père, non qu'il nous eût créés, mais parce que l'imitation nous avait faits ses enfants. Aujourd'hui nous voyons le fils prenant parti contre son père. Par l'effet de ce glaive sacré il renonce au démon et trouve un autre père comme une autre mère. Le démon, en se proposant pour modèle, n'engendrait que pour la mort ; les deux parents que nous trouvons nous engendrent à la vie éternelle. Le fils prend parti contre son père, la fille contre sa mère ; ceux d'entre les Juifs qui crurent au Christ prirent parti contre la Synagogue. La bru prend parti contre sa belle-mère ; on appelle bru cette multitude venue des Gentils, parce qu'elle a pour Epoux le Christ, Fils de la Synagogue. D'où était le Fils de Dieu selon la chair ? De la Synagogue. C'est lui qui a quitté son père et sa mère pour s'attacher à son épouse, afin qu'ils fussent deux dans une même chair [2] ; et ceci n'est point une conjecture, puisque l'Apôtre nous dit : « Ce sacre- « ment est grand, je dis dans le Christ et « dans l'Eglise [3] ». Pour s'unir à la nature humaine, il a donc quitté son Père en quelque sorte, car il ne l'a point quitté de manière à s'en séparer entièrement. Comment l'a-t-il quitté ? « C'est qu'ayant la nature de « son Père, il n'a point cru faire une usur- « pation de s'égaler à Dieu ; et néanmoins il « s'est anéanti en prenant la forme de l'es- « clave [4] ». Et sa mère, comment l'a-t-il quittée ? En quittant le peuple juif, cette synagogue attachée aux rites anciens. Il en donnait une figure quand il disait : « Quelle « est ma mère et quels sont mes frères [5] ? » Il enseignait au dedans, tandis que sa mère et ses frères se tenaient au dehors. Voyez s'il n'en est pas ainsi des Juifs aujourd'hui. Le Christ enseigne dans l'Eglise, eux s'obstinent dehors. Quelle est donc cette belle-mère ? C'est la synagogue, mère de l'Epoux, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Sa bru, c'est l'Eglise qui est venue

[1] Ps. xciv, 2. — [2] Id. XLIV, 1. — [3] Matt. x, 34, 35 ; Luc, xii, 51-53.

[1] Jean, viii, 44. — [2] Gen. ii, 24. — [3] Eph. v, 32. — [4] Philip. ii, 6. — [5] Matt. xii, 48.

des Gentils, sans accepter la circoncision de la chair, prenant ainsi parti contre sa belle-mère. « Ceignez-vous de votre glaive ». En vous parlant de la sorte nous avons dit la puissance de ce glaive.

13. « Ceignez-vous de votre glaive », ou de votre parole, « sur vos reins, ô Tout-Puis-« sant » ; que votre glaive soit sur vos reins. Qu'est-ce à dire : « Sur vos reins ? » Que devons-nous entendre par vos reins ? la chair. De là cette parole : « Il ne manquera pas de prince « en Juda, ni de chef issu de ses reins [1] ». Aussi Abraham, à qui Dieu avait promis une postérité en laquelle toutes les nations devaient être bénies, envoyant son serviteur pour chercher une femme à son fils, d'où devait venir ce germe sacré en qui tous les peuples ont reçu la bénédiction ; Abraham dont la foi voyait dans cet humble germe la grandeur de son nom, ou le Fils de Dieu qui devait naître un jour, parmi les enfants des hommes, sur la tige d'Abraham, demanda au serviteur qu'il envoyait : « Mets ta main sous ma « cuisse, et jure ainsi [2] ». Comme s'il disait : Place ta main sur l'autel ou sur l'Evangile, ou sur un Prophète, ou sur quelque chose de sacré. Mets ta main sous ma cuisse, dit-il, parlant ainsi dans sa confiance, sans rougir de cette manière de jurer, parce qu'il en comprenait la mystérieuse vérité. De là vient ce langage : « Ceignez votre épée sur « votre cuisse, ô Tout-Puissant », adressé à celui qui est tout-puissant jusque dans ses reins : « Parce qu'en Dieu ce qui est faible a « plus de force que les hommes [3]. O Tout-« Puissant ».

14. « Dans votre éclat, dans votre beauté », ou dans cette justice qui vous fait toujours beau, toujours glorieux : « Avancez, marchez « à la victoire, et régnez [4] ». N'est-ce point là ce que nous voyons ? C'est là ce qui est accompli. Jetez les yeux sur l'univers entier; le Christ s'avance, il a des succès, il règne, les nations lui sont soumises. Qu'était-ce que voir cela en esprit ? Ce qu'est aujourd'hui d'en constater la vérité. Quand le Prophète parlait de la sorte, le Christ ne régnait point encore de la sorte, il n'avançait point, il ne marchait point de victoire en victoire : tout cela était promis, tout cela est accompli, nous le tenons de nos mains. Dieu a tenu déjà beaucoup de ses promesses, il est peu en redevance. « Avancez, marchez à la victoire et régnez ».

15. « A cause de la vérité, de la douceur, « et de la justice [1] ». Dieu a montré la vérité, quand « la vérité est sortie de la terre, et que « la justice a regardé du haut des cieux [2] ». Le Christ s'est présenté au genre humain qui l'attendait, et dans ce germe d'Abraham tous les peuples ont été bénis. L'Evangile a été prêché, c'est la vérité. Qu'est-ce que la douceur ? Les martyrs ont souffert, ce qui a fait beaucoup avancer le royaume de Dieu, qui a obtenu des succès chez tous les peuples. Les martyrs souffraient tout, sans se laisser abattre comme sans résister ; ils disaient tout, ils ne cachaient rien ; prêts à tout, ils ne refusaient rien. Voilà une grande douceur. Voilà ce qu'a fait le corps du Christ, à l'exemple de son chef. Le premier, il a été conduit à la mort, et « comme l'agneau en présence de « celui qui le tond, il n'a pas ouvert sa bou-« che [3] ». Telle était sa douceur, que sur la croix il disait : « Mon Père, pardonnez-leur, « car ils ne savent ce qu'ils font [4] ». Que signifie : « A cause de la justice ? » « C'est qu'en « effet il viendra pour juger, et rendre à cha-« cun selon ses œuvres [5] ». Il a dit la vérité, il a souffert l'injustice, il apportera l'équité. « Et votre droite vous conduira par des mer-« veilles ». C'est sa droite qui nous conduit, sa droite qui le conduit. Il est un Dieu, nous sommes des hommes. Il a en lui la même puissance que le Père, la même immortalité que le Père ; la divinité du Père, l'éternité du Père, la vertu du Père. Sa droite le conduira merveilleusement, faisant des œuvres divines, tolérant des œuvres humaines, et dédaignant par bonté les œuvres des hommes. Il arrive où il n'était pas encore, et sa droite l'y conduit. Car il est conduit lui-même par cette puissance qu'il a donnée aux saints. « Votre droite vous conduira merveilleu-« sement ».

16. « Vos flèches sont acérées et puissantes [6] ». Vos paroles percent le cœur, y excitent l'amour. De là ce mot des Cantiques : « L'amour « m'a blessée [7] ». L'épouse accuse ainsi une blessure d'amour, c'est-à-dire qu'elle avoue son amour, qu'elle dit la flamme de son cœur, ses soupirs pour son époux qui lui a lancé la flèche de la parole. « Vos flèches sont acérées

[1] Gen. XLIX, 10. — [2] Id. XXIV, 2. — [3] I Cor. I, 25. — [4] Ps. XLIV, 5.

[1] Ps. XLIV, 5. — [2] Id. LXXXIV, 12. — [3] Isa. LIII, 7. — [4] Luc, XXIII, 34. — [5] Rom. II, 6. — [6] Ps. XLIV, 6. — [7] Cant. II, 5, V, 8.

« et puissantes ». Elles pénètrent, elles ont de l'effet. « Aiguës et puissantes. Les peuples « tomberont sous vos coups ». Quels peuples sont tombés ? Ceux-là sont tombés qui ont été frappés. Nous voyons des peuples soumis au Christ, mais qui ne sont point tombés. Le Prophète nous explique ce genre de chute : « Dans le cœur », dit-il. C'est par là qu'ils s'élevaient contre le Christ, c'est par là qu'ils tombent devant le Christ. Saul blasphémait le Christ, il se dressait contre lui ; il implore le Christ, il tombe, il se prosterne ; il meurt comme ennemi du Christ, afin de vivre disciple du Christ. Une flèche part du ciel, Saul est frappé au cœur, lui qui n'est pas encore Paul, mais Saul, qui lève la tête, qui n'est pas encore renversé : il reçoit une flèche et son cœur fléchit. Car son cœur ne fléchit pas, quand son visage fut abattu, mais bien quand il dit : « Seigneur, que m'ordonnez-vous de « faire [1] ? » Tu courais tout à l'heure pour garrotter les chrétiens, pour les conduire au supplice ; et maintenant tu dis au Christ : « Que voulez-vous que je fasse ? » O flèche acérée, flèche puissante, qui perça le cœur de Saul et en fit Paul ! Il en est des peuples comme il en fut de lui : voyez les nations, voyez-les s'incliner devant le Christ. Donc « tous les peuples tomberont de cœur devant « vous, tous les ennemis du Roi » ; c'est-à-dire, tous vos ennemis. Il donne le nom de Roi au Christ qu'il reconnaît pour son Roi. « Les « peuples tomberont de cœur devant vous, « tous les ennemis du Roi ». Ils étaient ennemis : frappés de vos flèches, ils tombent devant vous. D'ennemis ils sont devenus amis ; c'étaient des ennemis morts, ce sont des amis vivants. Ainsi s'accomplit : « Pour ceux qui « doivent changer ». Nous cherchons à comprendre chaque parole, chaque verset ; mais nous cherchons de manière que nul n'hésite à les appliquer au Christ : « Les peuples tom« beront de cœur devant vous, tous les enne« mis du Roi ».

17. « Votre trône, ô Dieu, est pour les « siècles des siècles ». Car Dieu vous a béni pour l'éternité, à cause de la grâce qui s'épanouit sur vos lèvres. Dans le royaume des Juifs le trône était temporel ; il regardait ceux qui étaient sous l'empire de la loi et non ceux qui étaient sous l'empire de la grâce. Le Christ est venu pour délivrer ceux qui étaient sous la loi et les établir sous la grâce. « Son « trône est pour les siècles des siècles ». Pourquoi ? Parce que le premier siége n'était que celui d'un royaume temporel. Pourquoi maintenant un trône dans les siècles des siècles ? Parce que c'est le trône de Dieu. « Votre « siége, ô Dieu, est pour les siècles des siècles ». O Dieu de l'éternité ! Dieu ne pourrait avoir un trône temporel. « Votre siége, ô Dieu, est « pour les siècles des siècles ; le sceptre de « votre empire est un sceptre de droiture ». Il est sceptre de droiture, parce qu'il rend les hommes droits. Ils étaient courbés, tortueux ; ils voulaient régner pour eux-mêmes ; ils s'aimaient, ils aimaient leurs désordres ; ils ne soumettaient point à Dieu leur volonté, mais ils prétendaient ployer la volonté de Dieu au gré de leurs convoitises. Le pécheur, l'homme injuste, en effet, s'emporte souvent contre Dieu, parce qu'il ne pleut pas ; et il ne veut pas que Dieu s'irrite contre sa mollesse. Et presque chaque jour des hommes s'occupent à disputer contre Dieu : Il devait, disent-ils, agir ainsi ; il n'a pas bien fait là. Tu sauras donc ce que tu dois faire, et Dieu ne le saura pas ? Tu es tortueux, mais Dieu est droit. Comment unir ce qui est droit à ce qui est tortueux ? On ne peut les mettre en ligne. C'est comme si tu posais un bois tortueux sur un parquet bien uni ; il n'y a ni alignement, ni adhésion, ni ajustement. Le parquet est uni partout, et ce bloc tortueux ne peut s'ajuster à ce qui est uni. Or, la volonté de Dieu est unie, droite ; la tienne est courbée ; et celle de Dieu te paraît courbée à son tour, parce que tu ne saurais y conformer la tienne. Mais redresse-toi sur ce modèle, et ne force pas le modèle à se courber avec toi ; tu ne le pourrais, tes efforts seraient vains, ce modèle est toujours droit. Veux-tu t'y adapter ? Corrige-toi, et le sceptre de Dieu qui te dirigera sera le sceptre de la droiture. Car un roi tire son nom de régir ou rendre droit ; il ne régit pas, celui qui ne redresse pas. De là vient que notre Roi est le Roi des âmes droites. De même qu'il est notre Prêtre parce qu'il nous sanctifie, il est notre Roi parce qu'il nous redresse. Mais, qu'est-il dit ailleurs ? « Vous serez saint aux yeux de l'homme saint, « pur aux yeux de l'homme pur, élu aux yeux « de l'homme élu, méchant aux yeux du « méchant [1] ». Or, Dieu n'est pas pervers, mais

[1] Act. IX, 6.

[1] Ps. XVII, 26, 27.

les pervers le voient ainsi. Que le bien te plaise, et Dieu est bon à tes yeux ; qu'il te déplaise, et Dieu est pervers. Dieu te paraît tortueux, parce que tu l'es toi-même; car il est droit éternellement. Ecoute ce qui est dit dans un autre psaume : « Combien est bon le Dieu « d'Israël pour ceux qui ont le cœur droit [1]! »

18. « Le sceptre de la droiture est le sceptre « de votre empire. Vous avez aimé la justice « et haï l'iniquité [2] ». Vois quel est ce sceptre de la droiture. « Vous avez aimé la justice « et haï l'iniquité ». Approche de ce sceptre, et que le Christ soit ton roi; laisse-toi redresser par ce sceptre, de peur qu'il ne te brise, car c'est un sceptre de fer, un sceptre inflexible. En effet, qu'est-il dit? « Tu les gouverneras « avec un sceptre de fer, et tu les briseras « comme le vase d'argile [3] ». Il conduit les uns, il brise les autres; il dirige l'homme spirituel et brise l'homme charnel. Approche-toi donc du sceptre, que crains-tu de lui? Voici tout le sceptre : « Vous avez aimé la « justice et haï l'iniquité ». Que crains-tu ? Mais tu es peut-être injuste, et la haine que l'on attribue au Roi pour l'iniquité te fait trembler. Tu as un remède pourtant. Que hait-il? L'injustice; est-ce toi qu'il hait? Mais l'iniquité est-elle en toi? Si Dieu la hait, commence par la haïr, afin que vous soyez unis dans une même haine. En haïssant ce que Dieu hait tu seras l'ami de Dieu, et ainsi tu aimeras ce qu'il aime. Prends à dégoût l'iniquité qui est en toi, aime en toi la créature de Dieu. Tu es en effet homme injuste. En cela je dis deux choses; oui, deux choses : homme et injuste. Dans ces deux noms, le premier vient de la nature, le second du péché; l'un est l'ouvrage de Dieu, l'autre est ton ouvrage; aime donc l'œuvre de Dieu et déteste ton œuvre, puisque Dieu la déteste. Comprends alors qu'en haïssant ce qu'il hait tu commences à t'unir à lui. Il doit punir le péché, parce que son sceptre est un sceptre de droiture. Mais ne pourrait-il pas laisser le péché impuni? Il faut que le péché soit puni, et s'il n'était point châtié, il ne serait plus péché. Préviens donc le Seigneur, et si tu ne veux pas qu'il le punisse, punis-le toi-même. C'est pour cela que Dieu t'épargne ici-bas, qu'il diffère, qu'il retient son bras, qu'il tend son arc, c'est-à-dire qu'il menace. Nous dirait-il si longtemps qu'il va frapper, s'il le voulait en effet? Il tarde alors de mettre la main à ton péché; mais toi, ne tarde point. Applique-toi donc à punir tes péchés, puisqu'un péché ne peut demeurer impuni. Donc il sera châtié ou par toi ou par Dieu; ne te pardonne rien afin que Dieu te pardonne. Ecoute un exemple du fameux psaume de la pénitence : « Détour- « nez votre face de mes péchés [1] ». Dit-il : Détournez de moi? Dans un autre endroit il dit clairement : « Ne détournez pas de moi « votre face [2] ». Donc « détournez votre face « de mes péchés », je ne veux pas que vous voyiez mes péchés; car en Dieu, voir, c'est châtier. Aussi, qu'un juge punisse un crime, on dit qu'il connaît d'un crime, qu'il y a mis son attention, afin de le connaître et de le punir parce qu'il est juge. C'est ainsi que Dieu est juge lui-même. « Détournez votre « face de mes péchés ». Mais toi, n'en détourne pas ton regard, si tu veux que Dieu en détourne le sien. Vois ensuite comme le Prophète fait valoir ce motif devant Dieu dans ce même psaume : « Pour moi », dit-il, « je re- « connais mon crime, et ma faute est toujours « devant mes yeux [3] ». Il ne veut pas que Dieu voie ce qu'il veut voir lui-même. « Le « sceptre de votre règne est un sceptre de « droiture ». Ne nous applaudissons pas à l'excès de la divine miséricorde, c'est un sceptre de droiture. Disons-nous pour cela que Dieu est sans miséricorde? Quoi de plus miséricordieux que lui, qui pardonne tout aux pécheurs, que lui, qui oublie le passé de ceux qui se convertissent à lui? Aimez toutefois sa miséricorde, mais de manière à respecter sa véracité; la miséricorde en lui ne peut détruire la justice, non plus que la justice ne détruit la miséricorde. Mais pendant qu'il diffère de te châtier, ne diffère pas toi-même; parce que le sceptre de son royaume est un sceptre de justice.

19. « Vous avez aimé la justice et haï l'ini- « quité; c'est pour cela que votre Dieu vous « a marqué de l'onction [4] ». Il vous a oint, afin que vous aimiez la justice et que vous haïssiez l'injustice. Remarquez cette expression : « C'est pour cela, ô Dieu, que votre « Dieu vous a oint ». O Dieu, c'est un Dieu qui vous a marqué de l'onction. Un Dieu est oint par un Dieu. Dans le latin, on pourrait croire que le mot Dieu est répété au même cas; mais dans le grec la différence est claire,

[1] Ps. LXXII, 1. — [2] Id. XLIV, 8. — [3] Id. II, 9.

[1] Ps. L, 11. — [2] Id. XXVI, 9. — [3] Id. L, 5. — [4] Id. XLIV, 8.

puisque l'un de ces noms est au nominatif, tandis que l'autre est au vocatif. « Un Dieu « vous a oint ». O vous, qui êtes « Dieu, votre « Dieu vous a oint » ; comme s'il disait : C'est pour cela qu'un Dieu t'a marqué de l'onction, ô toi qui es Dieu. C'est ainsi que vous devez l'entendre et le comprendre, le grec l'a nettement déterminé. Quel est donc ce Dieu oint par un Dieu? Que les Juifs nous le disent; car ces Ecritures leur sont communes avec nous. Un Dieu a été oint par un Dieu ; quand on vous parle d'onction, comprenez le Christ, puisque Christ vient de *chrisma*, chrême, et que ce nom de Christ nous rappelle une onction. Les rois et les prêtres n'étaient marqués de l'onction en aucun endroit de la terre, sinon dans ce royaume où le Christ était prophétisé, où il était oint et d'où devait sortir le nom de Christ; on ne trouve l'onction nulle part, chez aucun peuple, dans aucun royaume. Un Dieu a donc reçu l'onction d'un Dieu ; et de quelle huile, sinon d'une huile spirituelle? L'huile visible n'est en effet qu'un signe, l'huile invisible est un sacrement, l'huile spirituelle est à l'intérieur. Un Dieu a été oint pour nous, envoyé pour nous, et ce Dieu, pour recevoir l'onction, était un homme; mais homme de manière à demeurer Dieu, et Dieu ne dédaignant pas d'être homme ; vrai homme et vrai Dieu. Ne trompant en rien, non plus qu'il n'était trompé; partout véritable, partout la vérité même. Ce Dieu donc était homme, et s'il a été oint, tout Dieu qu'il était, c'est qu'il était homme, et qu'ainsi il est devenu Christ.

20. Ceci était figuré, quand Jacob mit une pierre sous sa tête et s'endormit [1]. Le patriarche Jacob avait donc mis une pierre sous sa tête ; et pendant qu'il dormait sur cette pierre, il vit le ciel s'ouvrir, et une échelle qui allait du ciel en terre, et des anges qui montaient et qui descendaient ; après cette vision il s'éveilla, oignit la pierre et s'en alla. Dans cette pierre il vit le Christ, et pour cela il l'oignit. Voyez donc depuis combien le Christ était prédit. Que signifie cette onction donnée à une pierre, surtout chez les patriarches qui adoraient un seul Dieu? Il fit cela en figure, car après l'avoir fait il n'y revint pas d'une manière continue pour y adorer et y offrir des sacrifices. C'était la figure d'un mystère, et non l'ouverture d'un sacrilége. Voyez quelle pierre : « La pierre que les ar« chitectes ont repoussée est devenue la « pierre angulaire [1] ». Et parce que le Christ est la tête de l'homme, cette pierre fut mise à la tête de Jacob. Voyez donc ici un grand mystère. Le Christ est la pierre ; « une pierre « vivante, rejetée par les hommes », nous dit saint Pierre, « mais choisie de Dieu [2] ». Et la pierre était à la tête, parce que le Christ est la tête de l'homme [3]. Cette pierre est ointe, parce que c'est de l'onction que vient le nom de Christ. Et la révélation du Christ nous montre des échelles qui vont de la terre au ciel, ou du ciel à la terre, et des anges qui montent et qui descendent [4]. Nous comprendrons mieux cette figure quand nous aurons cité une parole du Seigneur dans l'Evangile. Vous savez que Jacob est le même qu'Israël [5]. Or, quand il lutta et eut l'avantage sur l'ange, quand il reçut la bénédiction de celui qu'il avait vaincu, son nom fut changé, il s'appela Israël ; ainsi le peuple d'Israël prévalut contre le Christ qu'il fit crucifier, et pourtant dans la personne de ceux qui crurent au Christ, il reçut la bénédiction de celui qu'il avait vaincu. Mais il y en eut beaucoup pour ne pas croire, de là vient que Jacob fut boiteux. Il fut donc béni et boiteux ; béni dans ceux qui crurent, car nous savons qu'un grand nombre dans ce peuple embrassèrent la foi, boiteux dans ceux qui demeurèrent incrédules. Et comme le nombre des incrédules fut plus grand que celui des croyants, il est dit que l'ange, pour le rendre boiteux, le frappa sur l'étendue de la cuisse. Que désignait cette étendue de la cuisse, sinon sa postérité nombreuse? Voyez donc ces échelles dans l'Evangile; en voyant Nathanaël, « voilà », dit le Seigneur, « un vrai « israélite, sans déguisement [6] ». C'est là ce qui est dit de Jacob : « Et Jacob, qui était « sans déguisement, demeurait au logis [7] ». Voilà ce que rappelait le Seigneur, en voyant Nathanaël sans déguisement, et qui appartenait à cette postérité, à cette nation. « Voilà », dit-il, « un véritable israélite, sans déguise« ment ». Il l'appela donc israélite sans déguisement à cause de Jacob. Alors Nathanaël : « D'où me connaissez-vous? » Et le Seigneur : « Je t'ai vu quand tu étais sous

[1] Gen. XXVIII, 11.

[1] Ps. CXVII, 22. — [2] I Cor. XI, 3. — [3] I Pierre, II, 4. — [4] Gen. XXVIII, 12; Jean, I, 51. — [5] Gen. XXXII, 28. — [6] Jean, I, 47. — [7] Gen. XXV, 27.

« le figuier » ; c'est-à-dire, quand tu faisais partie de ce peuple établi sous la loi qui le couvrait comme d'une ombre charnelle, c'est là que je t'ai vu. Qu'est-ce à dire : C'est là que je t'ai vu ? Là que je t'ai pris en pitié. Celui-ci se souvenant qu'il avait été vraiment sous un figuier, et s'étonnant que Jésus-Christ le sût, parce qu'il croyait n'avoir été vu de personne, lui fit cette confession : « Vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le Roi « d'Israël ». Qui parla ainsi ? Celui qui venait de s'entendre dire qu'il était un vrai israélite, et qu'il n'y avait en lui aucun déguisement. Et le Seigneur : « Parce que je t'ai dit : « Je t'ai vu sous le figuier, tu as cru, mais « tu verras de plus grandes choses ». Il parle à Israël, à Jacob, à celui qui avait mis une pierre sous sa tête. « Tu verras de plus gran- « des choses ». Quelles plus grandes choses ? Car cette pierre est déjà posée sous sa tête. « En vérité, je vous le déclare, vous ver- « rez le ciel ouvert, et les anges de Dieu « montant et descendant sur le Fils de « l'homme [1] ». Ah ! que les anges de Dieu montent et qu'ils descendent par ces échelles, et que cela se fasse dans l'Eglise. Les anges de Dieu sont les messagers de la vérité ; qu'ils montent et qu'ils considèrent : « Au com- « mencement était le Verbe, et le Verbe était « en Dieu, et le Verbe était Dieu ». Qu'ils descendent et qu'ils considèrent « que le « Verbe s'est fait chair, et qu'il a habité « parmi nous [2] ». Qu'ils montent pour élever les forts ; qu'ils descendent pour nourrir les faibles. Voyez Paul qui monte : « Que nous « soyons hors de nous-mêmes, c'est pour « Dieu ». Voyez-le qui descend : « Que nous « soyons plus calmes, c'est pour vous [3] ». Voyez-le monter encore : « Nous prêchons la « sagesse de Dieu aux parfaits ». Voyez-le redescendre : « Je vous ai donné du lait et non « de la nourriture [4] ». Voilà ce qui se fait dans l'Eglise, les anges de Dieu montent et descendent sur le Fils de l'homme ; car le Fils de l'homme est en haut, c'est vers lui comme vers le chef, que s'élèvent les cœurs. Le Fils de l'homme ou son corps est aussi en bas ; ses membres sont donc ici-bas, sa tête est en haut ; on monte vers la tête, on descend vers les membres. Le Christ est au ciel, et le Christ est sur la terre. S'il n'était que dans le ciel et non sur la terre, d'où viendrait cette voix : « Saul, Saul, pourquoi me persécu- « ter [1] ? » Car, dans le ciel, qui pouvait le molester ? Personne assurément, ni les Juifs, ni Saul, ni le diable tentateur ; nul dans le ciel ne peut lui nuire ; mais telle est la liaison des membres dans le corps humain, que la langue réclame quand le pied est blessé.

21. « Vous avez aimé la justice et haï l'ini- « quité : aussi votre Dieu, ô Dieu, vous a-t-il « marqué de l'onction [2] ». Nous avons parlé du Dieu marqué de l'onction, ou du Christ. On ne pouvait désigner plus formellement son nom de Christ qu'en l'appelant le Dieu oint. De même qu'il est le plus beau parmi les enfants des hommes ; ainsi « il a été marqué « d'une huile de joie par-dessus tous ceux qui « doivent la partager avec lui ». Quels sont ses cohéritiers ? Les enfants des hommes ; car le Fils de l'homme a voulu participer à leur nature mortelle, afin de les rendre participants de son immortalité.

22. « La myrrhe, l'ambre et le sandal s'ex- « halent de vos vêtements [3] ». C'est-à-dire, que vos vêtements répandent la bonne odeur. Or, ses vêtements sont les saints, les élus du Christ, toute son Eglise, dont il se revêt comme d'une robe sans tache et sans ride [4] : il l'a lavée dans son sang pour en effacer les taches, il l'a étendue sur la croix pour en ôter les rides. De là cette bonne odeur marquée ici par le nom de quelques parfums. Ecoutez saint Paul, cet humble apôtre, le bas de la frange qui guérit du flux de sang la femme qui le touchait [5], écoutez-le nous dire : « Nous « sommes la bonne odeur de Jésus-Christ en « tout lieu, et pour ceux qui se sauvent, et « pour ceux qui périssent [6] ». Il ne dit pas : Nous sommes la bonne odeur pour ceux qui se sauvent, l'odeur pernicieuse pour ceux qui périssent ; mais bien : « Pour ce qui me re- « garde, nous sommes la bonne odeur, et « pour ceux qui se sauvent, et pour ceux qui « se perdent ». Qu'un homme trouve son salut dans la bonne odeur, cela n'est ni improbable, ni incroyable : mais comment un homme périrait-il à l'occasion d'une bonne odeur ? Il y a là un grand sens, une grande vérité ; et quelle que soit la difficulté de le comprendre, il en est ainsi. Or, pour vous montrer que cela est difficile à comprendre,

[1] Jean, I, 48-51. — [2] Id. I, 14. — [3] II Cor. V, 13 — [4] I Cor. I, 6 ; III, 2.

[1] Act. IX, 4. — [2] Ps. XLIV, 8. — [3] Id. 9. — [4] Eph. V, 27. — [5] Matt. IX, 20. — [6] II Cor. II, 15.

saint Paul ajoute : « Et qui peut comprendre « cela[1] ?» Qui peut comprendre qu'une bonne odeur fasse mourir un homme? Toutefois, mes frères, j'en dirai un mot. Voilà que Paul prêchait l'Evangile; beaucoup aimaient ce prédicateur, beaucoup lui portaient envie; ceux qui lui portaient envie périssaient à cause de la bonne odeur. Il était donc pour ceux qui périssaient une bonne odeur, et non une odeur pernicieuse; car ce qui augmentait leur envie, c'était la grâce qui éclatait si fort en lui; et l'on ne porte pas envie aux misérables. Il était donc plein de gloire en prêchant la parole de Dieu, et en vivant selon la règle du sceptre de droiture; et il était aimé de tous ceux qui en lui aimaient le Christ, qui le suivaient à l'odeur de ses parfums, qui aimaient l'ami de leur Epoux, étant eux-mêmes cette Epouse qui dit dans les Cantiques: « Nous courons après l'odeur de vos par- « fums[2] ». Mais plus ces envieux le voyaient dans l'éclat de la prédication évangélique et d'une vie sans tache, plus la jalousie les déchirait, et la bonne odeur les suffoquait.

23. « La myrrhe, l'ambre, le sandal s'ex- « halent de vos vêtements et des palais d'i- « voire, où les filles des rois font vos délices « et votre gloire[3] ». Par ces maisons d'ivoire entendez de vastes palais, des maisons royales: c'est là que des filles de rois font les délices du Christ. Veux-tu prendre au figuré ces palais d'ivoire? Ce sont les vastes demeures, ces immenses tabernacles de Dieu, les cœurs des saints, ces rois eux-mêmes qui dominent leur chair, qui s'assujétissent les bruyantes passions humaines, qui affligent leur corps et le réduisent en servitude ; parce que c'est là que les filles des rois font ses délices. Toutes ces âmes qui sont nées de la prédication évangélique des saints, sont filles de rois : elles sont filles de rois aussi ces Eglises, filles des Apôtres. Car le Christ est le Roi des rois; ils sont rois encore, ceux dont il est dit : « Vous « serez assis sur douze trônes pour juger les « douze tribus d'Israël[4] ». Ils ont prêché la vérité, et ont engendré des Eglises, non point à eux, mais au Christ. C'est là le mystère que figurait cette prescription de la loi : « Si un « frère vient à mourir, que son frère prenne « son épouse et qu'il suscite des enfants à son « frère[5] ». Que le frère donc épouse la veuve, et qu'il suscite une lignée, non pour lui, mais pour son frère. Or, le Christ a dit : « Allez dire « à mes frères[1] ». Au livre des Psaumes il dit : « J'annoncerai votre nom à mes frères[2] ». Le Christ est mort, il est ressuscité, il est monté aux cieux, il est corporellement absent : ses frères alors ont pris son épouse, afin de lui susciter une postérité par la prédication de l'Evangile, non par eux-mêmes, mais par l'Evangile, et au nom de leur frère. « C'est au « nom de Jésus-Christ », dit l'un d'eux, « et « par l'Evangile que je vous ai engendrés[3] ». Aussi, en suscitant une postérité à leur frère, ils ne l'ont pas appelée du nom de Pierre et de Paul, mais chrétienne, du nom du Christ. Voyez si tel n'est pas le sens marqué dans ces versets. Car dans « ces maisons d'ivoire », il nous parlait de ces palais dont les dimensions, la beauté, les délices sont vraiment royales, comme sont les cœurs des saints, et il ajoute : « C'est là que les filles des rois feront votre « gloire et vos délices ». Elles sont bien « filles « de rois », ces filles de vos Apôtres ; mais c'est « pour votre gloire », parce qu'ils ont suscité une postérité à leur frère. Aussi Paul, voyant que ceux qu'il avait engendrés à son frère, prenaient son nom, s'écria : « Paul a- « t-il donc été crucifié pour vous[4] ?» Que dit la loi? Que l'enfant porte le nom du défunt[5]. Qu'il croisse pour le défunt, qu'il soit appelé du nom du défunt. Saint Paul observe donc cette prescription légale. C'est à cette prescription qu'il rappelle ceux qui voulaient prendre son nom : « Paul a-t-il donc été « crucifié pour vous ? » Voyez le défunt. « Est-ce que Paul a été crucifié pour vous? » Quoi donc? En engendrant ces enfants, ne leur avez-vous pas donné votre nom? Point du tout. Car il dit : « Est-ce au nom de Paul « que vous avez été baptisés? Les filles des « rois ont donc fait vos délices et votre gloire ». Remarquez bien et retenez cette expression : « Votre gloire ». C'est avoir la robe nuptiale, que chercher pour lui l'honneur et la gloire. Dans ces filles de rois, voyez les villes qui ont cru au Christ, et qui ont eu des rois pour fondateurs : et dans ces palais d'ivoire, les riches, les superbes, les orgueilleux. « Les filles des rois « ont fait vos délices et votre gloire », parce qu'elles ont été moins fières de la gloire de

[1] II Cor. II, 16. — [2] Cant. I, 3. — [3] Ps. XLIV, 10. — [4] Matt. XIX, 28. — [5] Deut. XXV, 5.

[1] Matt. XXV, [illegible] XXI, 23. — [illegible] Cor. IV, 15. — [illegible] — [illegible] Il y a ici une erreur. [illegible] Deut.

leurs fondateurs que jalouses de votre gloire. Que l'on me montre, à Rome, en l'honneur de Romulus, un temple qui rivalise avec l'église bâtie en l'honneur de saint Pierre. Mais en Pierre qui est-ce que l'on honore, sinon celui qui est mort pour nous ? Car nous portons le nom du Christ et non celui de Pierre. Et si nous sommes nés du frère du défunt, nous avons cependant le nom du défunt; nous sommes nés par l'un, mais nés pour l'autre. Voilà Rome, voilà Carthage, voilà tant d'autres villes qui sont filles de rois; elles ont fait les délices et la gloire de leur roi, et dans leur ensemble elles forment en quelque sorte une seule et même reine.

24. Mais quel épithalame, mes frères? Voilà que, dans ces cantiques pleins d'allégresse, l'Epouse elle-même s'avance. L'Epoux était venu d'abord, sa beauté nous a été décrite, et nos yeux l'ont contemplée : que l'Epouse vienne à son tour. « La reine s'est tenue debout à votre droite [1] ». Celle qui est à gauche n'est pas la reine. Il y en aura une en effet à la gauche et à qui l'on dira : « Allez au feu éternel ». Mais à celle de droite, on dira : « Venez, bénis de mon Père, et recevez le « royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde [2] ». « La reine s'est tenue à « votre droite : son vêtement était d'or, nuancé « de diverses broderies ». Quel est le vêtement de cette reine? Il est précieux, il est nuancé, ce qui figure la doctrine du Christ prêchée dans tous les divers idiomes. Autre est l'idiome africain, autre le syrien, autre le grec, autre l'hébreu, autre tel ou tel : et tous ces idiomes forment à la reine les nuances de son vêtement. De même que ces nuances dans leur variété ne forment qu'une seule et même robe, de même toutes les langues ne prêchent qu'une même foi. Que la robe ait ses nuances, mais aucune déchirure. Nous voyons donc dans les nuances la diversité des langues, et dans le vêtement l'unité; mais dans ces nuances que désigne l'or? la sagesse elle-même. Quelle que soit la diversité des langues, on ne prêche que l'or. La variété n'est point dans l'or, mais sur l'or. Car c'est la même sagesse, la même doctrine, la même règle de vie, qu'on prêche en toutes langues. La variété est donc dans le langage, mais l'or dans les pensées.

25. Le Prophète s'adresse donc à cette reine; il chante avec joie son épithalame; il chante chacun de nous, si toutefois nous savons où nous sommes, et si nous nous efforçons d'appartenir à ce corps, et de demeurer unis par la foi et l'espérance aux membres du Christ. C'est donc à nous qu'il s'adresse. « Ecoutez, ô « ma fille, et voyez ». Le Prophète lui parle comme un de ses aïeux, parce que toute âme chrétienne est fille de rois; que ce soit un prophète qui parle ou un apôtre, c'est toujours comme à sa fille ; c'est ainsi que nous appelons les Prophètes nos pères, les Apôtres nos pères ; si nous voyons en eux des pères, assurément ils voient en nous des fils : et c'est une seule voix paternelle qui s'adresse à une fille unique : « Ecoute et vois, ô ma « fille ». D'abord écoute, et vois ensuite. On est venu jusqu'à nous avec l'Evangile, on nous a prêché ce que nous ne voyons pas encore, et en l'écoutant nous avons cru, et en croyant nous verrons, comme le dit le même Epoux par la bouche du Prophète : « Le « peuple que je ne connaissais pas m'a servi, il « m'a obéi dès qu'il m'a entendu [1] ». Qu'est-ce à dire: « Dès qu'il m'a entendu? » c'est-à-dire, sans m'avoir vu. Les Juifs l'ont vu et l'ont crucifié; les Gentils ne l'ont point vu et ont cru en lui. Que la reine vienne donc du pays des Gentils, qu'elle vienne avec son vêtement d'or nuancé de broderies; qu'elle vienne du pays des Gentils, avec son cortége de toutes les langues, dans l'unité de la sagesse, et qu'on lui dise : « Ecoute ma fille, et vois ». Tu ne verras que si tu écoutes. Ecoute afin de purifier ton cœur par la foi, comme le dit l'Apôtre dans les Actes : « C'est par la foi « qu'il a purifié leurs cœurs [2] ». Nous écoutons donc ce que nous devons croire avant de le voir, afin de purifier ainsi notre cœur et de mériter la vision. Ecoute alors, afin de croire, et purifie ton cœur par la foi. Et que verrai-je quand mon cœur sera pur? « Bienheureux ceux dont le cœur est pur, parce « qu'ils verront Dieu [3]. Ecoute, ô ma fille, et « vois; incline ton oreille ». C'est peu d'écouter, écoute humblement : « Incline ton oreille. « Oublie ton peuple et la maison de ton père [4] ». Il y avait un certain peuple, une certaine maison de ton père, c'est là, c'est dans ce peuple que tu es née, à Babylone, dans cette ville qui a le diable pour roi. De quelque point de la terre que soient venues les nations, elles étaient sous

[1] Ps. XLIV, 10. — [2] Matt. XXV, 34, 41.

[1] Ps. XVII, 15 — [2] Act. XV, 9.— [3] Matt. V, 8.— [4] Ps. XLIV, 11.

la domination du diable; mais elles ont renoncé à leur père. « Oublie ton peuple et la maison « de ton père ». Il t'a engendrée dans la souillure, et a fait de toi une pécheresse : Celui-là te rend à la beauté, qui justifie l'impie. « Oublie ton peuple et la maison de ton père ».

26. « Car le roi s'est épris de ta beauté [1] ». De quelle beauté, sinon de celle qu'il a faite? « Il s'est épris de la beauté ». De qui est cette beauté? Est-ce d'une pécheresse, d'une injuste, d'une impie, telle qu'était cette fille chez le démon son père, et au milieu de son peuple? Non, mais de celle dont il est dit : « Quelle est celle-ci qui s'élève éclatante « de blancheur [2] ? » Auparavant donc elle n'était point blanche, mais depuis sa blancheur est éblouissante : « Car vos péchés fus« sent-ils rouges comme le vermillon, je vous « rendrai blancs comme la neige [3] ». « Le Roi « s'est donc épris de votre beauté ». Quel est ce Roi? « Celui qui est le Seigneur votre Dieu ». Vois si tu ne dois pas abandonner celui qui était ton père, ce peuple qui était le tien, pour venir à ce roi qui est ton Dieu : il est ton Dieu et ton Roi; et ton Roi sera lui-même ton Epoux. C'est donc ton Roi, ton Dieu, qui devient ton Epoux, lui qui t'enrichit d'une dot, lui qui t'embellit, lui qui te rachète, lui qui te guérit, lui qui te donne tout ce qui peut lui plaire en toi.

27. « Et les filles de Tyr viendront l'adorer et « lui offrir des présents [4] ». C'est ton Roi, ton Dieu, que « viendront adorer les filles de Tyr « chargées de présents ». Or, les filles de Tyr sont les filles de la gentilité : la partie est prise pour le tout. Tyr était voisine de cette contrée où se chantait cette prophétie; elle désignait les nations qui devaient croire au Christ. De là vint cette chananéenne qui fut tout d'abord appelée chienne. Car pour vous montrer qu'elle appartenait bien à ce pays, voici ce que dit l'Evangile : « Jésus se « retira sur les terres de Tyr et de Sidon, et voici « qu'une femme chananéenne sortant de ces « contrées s'écriait », et le reste qui est marqué en cet endroit. Or, celle qui n'était qu'une chienne en demeurant parmi son peuple et chez son père, crie et vient à ce Roi; puis, embellie par sa foi en lui, qu'a-t-elle mérité d'entendre? « O femme, votre foi est grande [5]. « Le roi s'est épris de votre beauté; et les « filles de Tyr viendront l'adorer avec des pré« sents ». Quels présents? C'est ainsi que le Roi veut qu'on vienne à lui, afin de remplir ses trésors : c'est lui qui donne de quoi les remplir et qui veut que vous les remplissiez vous-mêmes. Qu'elles viennent, dit-il, et qu'elles l'adorent avec des présents. Qu'est-ce à dire avec des présents? « Ne vous amassez « point des trésors sur la terre, où les vers et « la rouille peuvent les dévorer, et où les vo« leurs fouillent et dérobent; mais amassez« vous des trésors dans le ciel, où il n'y a ni « vers ni rouille pour dévorer, ni voleurs « pour fouiller et dérober. Car là où est votre « trésor, là est aussi votre cœur [1] ». Venez donc avec des présents : « Répandez les aumônes, « et tout deviendra pur pour vous [2] ». Venez avec des présents à celui qui dit : « Je veux « la miséricorde plutôt que le sacrifice [3] ». Dans ce temple qui était jadis la figure du temple à venir, on venait avec des taureaux, des béliers, des boucs, avec divers animaux propres au sacrifice, afin que ce sang répandu fût l'annonce d'un sacrifice bien supérieur à ceux qui avaient lieu. Maintenant ce sang précieux prédit par tous ces rites est enfin arrivé; le Roi lui-même est venu, et il exige des présents. Quels présents? Des aumônes. Car il viendra juger les hommes, et tenir compte à quelques-uns de leurs présents. « Venez », leur dira-t-il, « bénis de mon Père, et recevez « le royaume qui vous a été préparé dès « l'origine du monde ». Pourquoi? « J'ai eu « faim et vous m'avez donné à manger; j'ai « eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'ai « été nu, et vous m'avez revêtu; étranger, et « vous m'avez recueilli; infirme et en prison, « et vous m'avez visité ». Tels sont les présents avec lesquels les filles de Tyr viennent adorer le Roi; et comme elles diront : « Quand « vous avons-nous vu? » lui qui est dans le ciel et sur la terre, par ceux qui montent, comme par ceux qui descendent, leur répondra : « Quand vous l'avez fait au moindre de mes « frères, c'est à moi que vous l'avez fait [4] ».

28. « Les filles de Tyr l'adoreront avec des « présents ». Et pour nous préciser plus clairement quelles sont ces filles de Tyr, et avec quels présents elles viendront l'adorer, le Prophète ajoute : « Les grands de la terre invo« queront vos regards [5] ». Ces filles de Tyr

[1] Ps. XLIV, 12. — [2] Cant. VIII, 5. — [3] Isa. I, 18. — [4] Ps. XLIV, 13. — [5] Matt. XV, 21-28.

[1] Matt. VI, 19-21. — [2] Luc, XI, 41. — [3] Osée, VI, 6; Matt. IX, 13. — [4] Matt. XXV, 34-40. — [5] Ps. XLIV, 13.

qui viendront l'adorer avec des présents sont donc les riches d'entre le peuple, à qui l'ami de l'Epoux s'adresse ainsi : « Ordonnez aux « riches de la terre de n'être point orgueilleux, « de ne point mettre leur confiance dans les « richesses incertaines ; mais dans le Dieu vi- « vant, qui nous donne avec abondance ce qui « est nécessaire à la vie ; de s'enrichir par de « bonnes œuvres ; de donner facilement, de « faire part de leurs richesses ». L'adorer avec des présents ; car ce n'est point là perdre, mais se faire un trésor que l'on peut toujours retrouver. « Qu'ils s'amassent un trésor qui « soit un fondement solide pour l'avenir, « afin d'embrasser la véritable vie [1] ». Adorer avec des présents, c'est donc implorer vos regards. Ils viennent en foule dans l'Eglise pour y faire leurs aumônes, de peur qu'ils ne soient dehors, c'est-à-dire de peur que, placés en dehors de l'Eglise, ils ne fassent leurs aumônes dans l'Eglise. Car le visage de cette Epouse, de cette reine, leur sera favorable dans leurs bonnes œuvres. C'est pourquoi ceux qui vendaient leurs terres, venaient avec des présents implorer les faveurs de cette reine, et déposaient aux pieds des Apôtres l'argent qu'ils portaient [2]. La charité était alors fervente dans l'Eglise, et l'Eglise était la face de cette reine ; la face de cette reine était la soumission des filles de Tyr, ou des riches qui adoraient avec des présents : « Les « riches d'entre le peuple imploreront votre « faveur ». Ceux qui implorent la faveur, et celle dont on implore la faveur, ne forment tous qu'une seule épouse, tous une seule reine, la mère et les fils ne font qu'un même tout appartenant à Jésus-Christ, appartenant au chef.

29. Mais parce que ces aumônes et ces bonnes œuvres se font quelquefois en vue d'une gloire humaine, le Seigneur lui-même nous donne cet avertissement : « Gardez-vous de « faire vos bonnes œuvres sous les yeux des « hommes, afin d'en être vus [3] »; mais il nous marque en même temps la publicité qu'on doit donner à ces œuvres, à cause du visage de l'Epouse: « Que vos œuvres », dit-il, « brillent « devant les hommes, afin qu'ils voient vos « bonnes actions et qu'ils en glorifient votre « Père qui est dans les cieux [4] » ; non pas que dans ces bonnes œuvres faites en public vous dussiez chercher votre propre gloire, mais bien la gloire de Dieu. Eh ! qui sait, me dira-t-on, si c'est ma gloire ou la gloire de Dieu que je cherche ? Quand je donne au pauvre, on me voit, mais qui voit mon intention ? Qu'il te suffise du témoin qui te voit, car ce témoin est celui qui t'en donnera la récompense. Celui qui voit dans le secret aime aussi dans le secret : il aime dans le secret, qu'il soit aussi aimé au dedans, celui qui donne aussi la beauté intérieure. Ne cherche pas un vain plaisir dans les regards extérieurs, non plus qu'à être vu, à être loué, mais vois ce qui suit : « Toute la gloire de cette fille du roi « vient de son cœur [1] ». Non-seulement elle a au dehors un vêtement d'or nuancé de broderies, mais celui qui s'est épris de sa beauté connaît sa beauté intérieure. Quelle est donc cette beauté intérieure ? Celle de la conscience. C'est là que voit Jésus-Christ, là que nous aime Jésus-Christ, là que nous parle Jésus-Christ, là que Jésus-Christ châtie, là que Jésus-Christ nous couronne. Que votre aumône soit donc secrète, parce que : « Toute « la gloire de cette fille du roi vient de « son cœur : elle est parée de franges d'or et « couverte de broderies [2] ». Sa beauté est intérieure : ces franges d'or désignent la variété des langues, la beauté de la doctrine. Mais à quoi bon tout cela sans la beauté intérieure ?

30. « A sa suite les vierges seront présen- « tées au roi ». Voilà ce qui est véritablement accompli. L'Eglise a pris de l'accroissement, l'Eglise s'est répandue parmi les nations. Quel vif désir maintenant, pour ces vierges, de plaire à ce roi ? Qui les presse en cela ? L'Eglise qui leur en a donné l'exemple. « A sa « suite, les vierges seront présentées au roi : « les compagnes de l'Epouse, ô roi, vous se- « ront présentées [3] ». Celles qui seront présentées ne sont pas étrangères à l'Epouse, ce sont pour elle des proches, et qui lui appartiennent. Et comme le Prophète avait dit « au « roi », il lui adresse maintenant la parole en disant : « A vous : ses proches vous seront « présentées ».

31. « Elles seront présentées dans la joie et « dans l'allégresse, elles seront amenées au « temple du roi [4] ». Ce temple du roi, c'est l'Eglise même, et l'Eglise même entre dans le temple du roi. De quoi ce temple est-il construit ? des hommes qui entrent dans ce temple. Quelles en sont les pierres vivantes, sinon les fidèles de Dieu ? On les amènera dans le

[1] I Tim. VI, 17-19. — [2] Act. IV, 31. — [3] Matt. VI, 1. — [4] Id. V, 16.

[1] Ps. XLIV, 15. — [2] Ibid. — [3] Ibid. — [4] Id. 16.

temple du roi. Il y a d'autres vierges qui sont hors du temple du roi, les vierges hérétiques : elles sont vierges à la vérité, mais de quoi leur servira cette virginité, si elles ne sont amenées dans le temple du roi ? Le temple du roi est dans l'unité : le temple du roi n'est ni ruineux, ni ouvert par des fentes, ni démembré. Ses pierres vivantes sont reliées par la charité. « Elles seront amenées dans le « temple du roi ».

32. « A la place de vos pères il vous est né « des enfants [1] ». Rien de plus clair. Voyez maintenant ce temple du roi, puisque c'est de lui que parle notre psaume, à cause de l'unité répandue par toute la terre, et que c'est là que doivent être présentées, sous peine de ne pas plaire au roi, celles qui ont voulu être vierges. « A la place de vos pères il vous est « né des fils ». Ce sont les Apôtres qui vous ont engendrés ; ils ont été envoyés, ils ont prêché, ils sont des pères. Mais ont-ils pu demeurer toujours avec nous d'une manière corporelle? Bien que l'un d'eux ait dit : « J'ai « un vif désir d'être dégagé des liens du corps « pour être avec Jésus-Christ, ce qui est sans « comparaison le meilleur ; mais il est plus « avantageux pour vous que je reste en cette « vie [2] » ; nonobstant cette parole, combien de temps a-t-il pu demeurer ici-bas? Jusqu'aujourd'hui? Jusqu'à la fin des siècles ? Leur absence a-t-elle donc mis l'Eglise dans le délaissement? Point du tout : « A la place « de vos pères il vous est né des fils ». Les Apôtres sont les pères, mais après les Apôtres il vous est né des fils que l'on a établis évêques. Car ces évêques, répandus aujourd'hui dans le monde entier, d'où sont-ils nés? L'Eglise les appelle ses pères, et c'est elle-même qui les a engendrés, elle-même qui les a établis sur les siéges de ses pères. Ainsi donc, ô sainte Eglise, ne va pas te croire abandonnée parce que tu ne vois plus Pierre, que tu ne vois plus Paul, que tu ne vois plus ceux qui t'ont fait naître ; tu as trouvé d'autres pères dans ta propre lignée. « A la place de « vos pères il vous est né des fils ; vous les « établirez princes sur toute la terre ». Vois ce temple du Roi, comme il s'étend au loin, afin que les vierges qui n'ont pas été amenées à ce temple sachent bien qu'elles n'ont aucune part à espérer dans ces saintes épousailles. « A « la place de vos pères il vous est né des fils ; « vous les établirez princes sur toute la terre ». Telle est l'Eglise catholique : ses fils sont princes sur toute la terre, ses fils sont établis à la place de leurs pères. Que nos frères séparés le reconnaissent et qu'ils reviennent à l'unité, qu'ils se laissent amener dans le temple du roi. Dieu a établi son temple en tous lieux, en tous lieux encore il a consolidé les bases des Apôtres et des Prophètes. L'Eglise a enfanté des fils qu'elle a établis princes sur toute la terre, à la place de leurs pères.

33. « Ils se souviendront de votre nom dans « la suite des âges. C'est pour cela que les « peuples vous confesseront [1] ». De quoi sert-il de confesser Dieu hors de son temple? A quoi bon prier, si l'on ne prie sur la montagne? « J'ai crié vers le Seigneur », dit le Prophète, « et il m'a exaucé du haut de sa montagne « sainte [2] ». De quelle montagne? De celle dont il est dit : « La ville placée sur la mon- « tagne ne saurait être cachée [3] ». De quelle montagne? De celle que vit Daniel, comme une petite pierre qui grandissait démesurément, qui renversait les royaumes du monde et qui s'étendait sur toute la terre [4]. C'est là que doit adorer celui qui veut recevoir, que doit demander celui qui veut être exaucé, que doit confesser ses fautes celui qui en désire le pardon. « C'est pour cela que les peuples vous « confesseront dans le cours des siècles et à « jamais ». Car dans la vie éternelle, si, comme il est vrai, il n'y a plus de gémissement à cause du péché, il y aura néanmoins confession éternelle du bonheur dont on jouira, et elle se fera par les chants de l'allégresse dans cette patrie meilleure et sans fin. C'est en effet de cette cité qu'il est écrit dans un autre psaume : « Cité de Dieu, on a dit de toi des merveilles [5] ». Cette épouse du Christ, cette fille du roi, épouse du roi, dont les princes doivent bénir le nom d'âge en âge, c'est-à-dire jusqu'à ce que finisse le monde qui se perpétue par tant de générations, eux qui ont pour elle une si vive charité, afin que, délivrée de ce monde, elle règne avec Dieu, les peuples doivent la confesser éternellement. Une charité parfaite mettra dans tous les cœurs l'éclat et la splendeur de la lumière, afin qu'elle se connaisse pleinement dans son universalité, elle qui est maintenant inconnue et cachée à elle-même dans beaucoup de ses membres. De là vient que

[1] Ps. XLIV, 17. — [2] Philipp. I, 23, 24.

[1] Ps. XLIV, 18. — [2] Id. III, 5. — [3] Matt. V, 14. — [4] Dan. II, 35. — [5] Ps. LXXXVI, 3.

l'Apôtre nous avertit de ne rien juger avant le temps, jusqu'à ce que Dieu vienne, qu'il éclaire la profondeur des ténèbres, qu'il manifeste les pensées des cœurs, et alors chacun recevra sa gloire de Dieu même [1]. Cette cité sainte se rendra en quelque sorte témoignage à elle-même, quand ces peuples qui la composent la béniront éternellement; ainsi elle ne sera plus cachée à elle-même et en aucune de ses parties, puisque nul de ses membres n'aura rien de caché.

[1] I Cor. IV, 5.

DISCOURS SUR LE PSAUME XLV.

SERMON AU PEUPLE.

LA PRÉDICATION DES APOTRES.

Ce psaume est pour les fils de Coré ou du Calvaire, et dès lors pour nous, et le Christ est notre fin, puisque nous unir à lui c'est arriver au dernier terme de la gloire. Dieu est pour nous un refuge, parce qu'il habite notre conscience, à moins que le péché ne l'en bannisse ; le péché nous ferme alors cet asile, et où recourir ? C'est une créance que Dieu a sur nous, et que l'on ne solde que par la douleur. Les fils de Coré sont les Juifs convertis à la voix de Pierre, quand le Saint-Esprit descendit. Ils trouvèrent le calme dans la foi. Les montagnes transportées dans la mer, ce sont les Apôtres au milieu des nations qui s'ébranlent, se convertissent, reçoivent la rosée de la grâce, tandis qu'Israël demeure stérile, se heurte contre la petite pierre qui devient montagne. Paix avec Dieu.

1. Il est, mes frères, plusieurs sujets fort connus de vous, ce me semble, et sur lesquels nous passons légèrement, car il n'est pas besoin d'appuyer longuement sur les choses que vous savez. Comprenons bien que nous sommes les fils de Coré. Je ne fais que vous rappeler ce que vous savez déjà, que Coré signifie Chauve, et que Notre-Seigneur, parce qu'il fut crucifié au Calvaire [1], s'attira beaucoup de fidèles, comme ce grain de froment qui serait demeuré seul, s'il ne fût mort dans la terre [2]; et que ces hommes attirés au Crucifié, s'appellent mystérieusement fils de Coré. Du reste, je ne sais quels étaient ces fils de Coré, quand on chantait ce psaume [3]; mais nous devons suivre l'esprit qui vivifie, et non la lettre qui tue [4]. C'est donc nous qu'il faut comprendre ici, et voir si c'est à nous que s'adresse la suite du psaume ou son contexte. Nous nous y retrouverons sans nul doute, si nous nous attachons aux membres de ce corps dont la tête est dans le ciel, où elle s'est élevée après la passion, afin d'élever avec elle ceux qui étaient dans la bassesse, de les rendre fertiles avec elle, en leur faisant porter des fruits dans la patience. Or, le psaume a pour titre : « Pour la fin, psaume aux enfants de « Coré, pour les mystères [1] ». Il y a donc ici des choses cachées, mais vous savez que celui qui fut crucifié au Calvaire, déchira le voile du temple, afin d'en mettre les secrets en évidence [2]. Comme la croix de Notre-Seigneur fut une clé qui ouvrit ce qu'il y avait de plus caché, croyons qu'il voudra bien nous venir en aide, et nous révéler ces figures. « Pour la « fin », cette expression doit toujours s'appliquer à Jésus-Christ, « qui est la fin de la « loi pour justifier ceux qui croiront [3] ». Or, on l'appelle fin, non parce qu'il détruit, mais parce qu'il perfectionne. En effet, nous disons d'un pain qu'il est fini quand il est mangé; d'une robe que l'on tissait, qu'elle est finie. Dans le premier cas il y a destruction, dans le second achèvement. Mais comme en allant au Christ nous ne pouvons nous élever davantage, il est appelé la fin de notre course. N'allons pas croire qu'une fois arrivés à lui il nous reste encore à faire de nouveaux efforts pour aller au Père. Ainsi le pensait Philippe, qui lui disait : « Seigneur, montrez-nous le « Père et cela nous suffit ». En disant : « Cela

[1] Matt. XXVII, 33. — [2] Jean, XII, 24. — [3] I Paral. XXVI, 1 — [4] II Cor. III, 6.

[1] Ps. XLV, 1. — [2] Matt. XXVII, 51. — [3] Rom. X, 4.

« nous suffit », il cherchait une fin qui complète, qui perfectionne. Mais Jésus lui répond : « Philippe, voilà si longtemps que je suis « avec vous, et vous ne me connaissez pas « encore ? Philippe, celui qui me voit, voit « aussi mon Père [1] ». En lui donc nous avons le Père, parce qu'il est dans le Père, et que le Père est en lui, et que le Père et lui sont un [2].

2. Quel est donc l'avertissement que nous donne le Prophète dans ce cantique où nous devons reconnaître notre voix, si toutefois nous entrons dans les sentiments qu'il exprime ? « Dieu est notre refuge et notre « force [3] ». Certains asiles sont quelquefois peu sûrs, et s'y abriter c'est s'exposer plutôt que se préserver. Ainsi, par exemple, tu as recours à un homme élevé dans le monde pour t'en faire un ami puissant ; tu vois un refuge près de lui. Et telle est néanmoins l'inconstance des choses de la terre, et chaque jour on voit tomber tant d'hommes puissants, qu'après avoir choisi un tel asile, c'est alors que redoublent tes craintes. Auparavant tu ne craignais que pour toi, mais depuis que cet homme est ton appui, tu crains aussi pour lui. Plusieurs, en effet, qui avaient eu recours à de telles protections, ont été recherchés à la chute de leurs protecteurs ; et nul ne les eût inquiétés, s'ils n'eussent recherché ces appuis. Pour nous, tel n'est point notre appui, mais notre appui est la force même. Nous y réfugier, c'est y trouver la sûreté.

3. « Il est notre secours dans les afflictions « sans nombre qui nous visitent [4] ». Les afflictions sont nombreuses, et dans toute affliction néanmoins il nous faut recourir à Dieu : que nous soyons affligés soit dans nos biens, soit dans notre santé, soit dans le danger que courent nos âmes, soit dans toute autre chose nécessaire à cette vie, le chrétien ne doit recourir qu'à Dieu seul ; et s'il y recourt, il deviendra fort. Ce n'est point par lui-même qu'il sera fort, il ne sera pas son propre appui ; mais il trouvera la force en celui qui lui aura donné asile. Cependant, mes chers frères, de toutes les afflictions de l'âme humaine, il n'en est pas de plus douloureuse que la conscience de nos péchés ; car s'il n'y a là aucune blessure, et si cet intérieur de l'homme appelé conscience est complétement sain, d'où que lui vienne la peine, il se réfugie dans cet intérieur et y trouve Dieu. Mais si de nombreuses fautes ont banni le repos de cette conscience, et que Dieu n'y soit pas, que fera l'homme ? où trouvera-t-il un abri contre les peines ? Qu'il fuie de la campagne dans la cité, du forum à sa maison, de sa maison dans sa chambre la plus retirée, la peine le suit toujours. Après sa chambre il n'a plus d'autre lieu où fuir, que cette retraite intérieure. Mais s'il doit encore y trouver le trouble, la fumée du péché, le brasier du crime, il ne peut s'y réfugier ; il en est chassé ; et, chassé de là, il est hors de lui-même. Il trouve son ennemi où il cherchait la sûreté ; où pourra-t-il se fuir lui-même ? Partout où il puisse aller, il se traîne après lui ; et partout où il se traîne il est son propre bourreau. Ce sont là les grandes tribulations qui viennent assaillir l'homme ; il n'y en a point de plus cuisante, parce qu'il n'y en a point de plus intérieure. Voyez, bien-aimés, quand des bûcherons vont abattre des bois et les apprécier, il y a souvent à la surface quelque chose de gâté, de pourri, mais le charpentier en examine pour ainsi dire la moelle et le cœur, et s'il voit que cet intérieur est bon, il prononce hardiment qu'ils auront une longue durée dans l'édifice : et il se met peu en peine de la pourriture de la surface, quand il reconnaît que l'intérieur est bon. Mais chez l'homme il n'y a rien de plus intérieur que sa conscience ; de quoi lui sert alors que l'extérieur soit d'une santé parfaite, quand la moelle de la conscience est en pourriture ? Ce sont donc là des peines cuisantes, des peines tout à fait insupportables, et, comme le dit le Psalmiste, des peines excessives ; et toutefois le Seigneur vient nous en soulager par le pardon de nos péchés. Car il n'y a que sa bonté qui puisse guérir la conscience des pécheurs. S'il endure de cruels tourments, cet homme qui se reconnaît débiteur du fisc ; et qui, en face de ses affaires dans le désordre, reconnaît qu'il ne peut vivre en payant ce qu'il doit ; s'il se plaint des tortures que lui font endurer les receveurs qui le pressent chaque année, et s'il n'a pour respirer que l'espoir de trouver quelque indulgence près des princes de la terre ; combien plus vive doit être la peine de celui que ses fautes nombreuses rendent passible des plus grands supplices, et comment s'acquitter sur le fond d'une conscience en désordre, puisque s'acquitter c'est périr ? Cette créance ne peut se solder que par la douleur. Il n'y a donc

[1] Jean, XIV, 8, 9. — [2] Id. X, 30. — [3] Ps. XLV, 2. — [4] Id. 3.

plus que le pardon qui puisse nous donner la sécurité, pourvu qu'après le pardon nous ne contractions plus de nouvelles dettes.

4. Ainsi ces fils de Coré peuvent s'entendre de ceux à qui Pierre adressa la parole dans les Actes des Apôtres, alors que leur attention était excitée par la descente merveilleuse de l'Esprit-Saint, lorsque tous ceux qui l'avaient reçu parlaient toutes les langues. Il leur prêcha en effet le Christ, qui faisait éclater son pouvoir en envoyant le Saint-Esprit. Ces hommes pesant, d'une part, combien leur avait paru méprisable celui qu'ils avaient tué de leurs propres mains; et, d'autre part, combien il était grand et puissant devant Dieu, lui qui remplissait du Saint-Esprit des hommes simples, et leur faisait parler diverses langues, s'écrièrent dans la componction de leur cœur : « Que ferons-nous? » C'étaient les peines intérieures qui les venaient trouver. Pour eux, en effet, ils ne trouvèrent point eux-mêmes leurs péchés; mais la parole des Apôtres les leur fit trouver. D'où il suit que ce fut la tribulation qui les trouva, et qu'ils ne trouvèrent point eux-mêmes la tribulation. Qu'un homme, sans en être aucunement averti, considère ses œuvres et se mette à prier Dieu, que dit-il ? « J'ai trouvé « l'affliction et j'ai invoqué le nom de mon « Dieu [1] ». Il y a donc une affliction que vous trouvez vous-même, et une affliction qui vient vous trouver. Mais pour écarter celle que nous trouvons, ou celle qui vient nous trouver, il nous faut recourir à Celui qui est notre refuge dans les afflictions. Aussi David ayant rencontré l'affliction, s'écriait : « Et j'ai invoqué le nom du Seigneur »; et ceux que l'affliction est venue trouver disaient encore : « Dieu est notre refuge et notre force, « il est notre soutien dans les tribulations qui « sont venues nous accabler ». Mais, puisque Dieu est devenu protecteur, où a-t-il fait voir sa protection ? « Touchés de componction », est-il écrit, « ils dirent dans leur cœur : Que « ferons-nous [2] ? » Ils sont pris comme d'un grand désespoir. S'il est si grand celui que nous avons mis à mort, que deviendrons-nous? Et Pierre : « Faites pénitence, que « chacun de vous soit baptisé au nom du « Christ, et vos péchés vous seront remis [3] ». Car ils n'ont rien pu trouver de plus grave que ce péché. Quoi de plus horrible pour un

[1] Ps. CXIV, 3. — [2] Act. II, 37. — [3] Id. 38.

malade que de tuer son médecin ? Oui, quel plus funeste emportement pour le malade que d'ôter la vie au médecin? Quand on pardonne un tel crime, que ne peut-on point pardonner? Ils reçurent donc une grande assurance de la part de celui qui est appelé « notre « refuge et notre force. Que chacun de vous « soit baptisé au nom de Jésus »; c'est au nom de celui que vous avez mis à mort qu'il vous faut être baptisés, « et vos péchés vous seront « pardonnés ». Vous n'avez connu votre Médecin qu'après, buvez sans crainte le sang que vous avez répandu.

5. Enfin, après une telle assurance, quel est leur langage ? « Aussi bien, serons-nous « sans crainte dans les troubles de la terre [1] ? » Naguère ils étaient dans l'inquiétude, les voilà tout à coup dans la sécurité; d'un trouble excessif ils passent au plus grand calme. Pour eux le Christ dormait, et ils étaient dans le trouble; le Christ s'éveille, et, comme nous l'avons entendu tout à l'heure dans l'Evangile, il commande aux tempêtes et les tempêtes s'apaisent [2]. Comme le Christ est dans le cœur de chacun de nous par la foi, cette figure nous montre que tout homme dont le cœur perd la foi est troublé par les ouragans du siècle; il est troublé comme si le Christ dormait; mais que le Christ s'éveille, et le calme se rétablit. Que dit donc enfin le Seigneur? « Eh ! où est votre foi [3] ? » Le Christ s'éveille et réveille votre foi, afin que le calme du navire devienne aussi le calme de vos cœurs. « Vous êtes notre soutien dans « les afflictions qui sont venues fondre sur « nous ». Voilà ce qu'il fit pour établir la paix.

6. Voyez quel fut ce calme. « Aussi n'au« rons-nous aucune crainte, quand la terre « serait ébranlée et que les montagnes seraient « transportées au milieu de la mer ». Alors même nous ne craindrons rien. Cherchons ces montagnes transportées, et si nous pouvons les trouver, il est clair que c'est en cela que sera notre sécurité. Car le Seigneur a dit à ses disciples : « Si vous aviez de la foi comme un grain « de sénevé, vous diriez à cette montagne : « Ote-toi et jette-toi dans la mer, et il en serait « ainsi [4] ». Peut-être était-ce de lui-même qu'il parlait en disant : « Cette montagne », car il a été appelé montagne : « Et dans les derniers

[1] Ps. XLV, 3. — [2] Matt. VIII, 24-26. — [3] Luc, VIII, 25. — [4] Matt. XVII, 19; Marc, XI, 23.

« jours se manifestera la montagne du Sei« gneur ». Mais cette montagne sera placée sur d'autres montagnes, car les Apôtres aussi sont des montagnes qui portent cette montagne principale. Aussi Isaïe a-t-il ajouté : « Dans les derniers temps se manifestera la « montagne du Seigneur sur le sommet d'au« tres montagnes [1] ». Cette montagne s'élève donc au-dessus des autres montagnes et s'assied sur leurs cimes, car les autres montagnes prêchent cette montagne sainte. Quant à la mer, elle est le symbole de ce monde, et en comparaison de cette mer la Judée paraissait une terre ferme, car elle n'était point couverte des flots amers de l'idolâtrie, mais elle était comme une terre sèche, environnée de toutes parts de Gentils qui ressemblaient à une onde amère. Or, cette terre devait être troublée, c'est-à-dire la Judée elle-même ; et les montagnes devaient se transporter au milieu des eaux, c'est-à-dire premièrement cette grande montagne, assise sur les sommets des montagnes. Car il abandonna la nation juive pour passer aux autres nations ; il passa de la terre dans la mer. Par qui fut effectué ce passage ? Par les Apôtres, à qui il avait dit : « Si « vous aviez de la foi comme un grain de « sénevé, vous diriez à cette montagne : Ote« toi et jette-toi dans la mer, et il en serait « ainsi »; c'est-à-dire, votre prédication pleine de foi fera que cette montagne, ou moi-même, je sois prêché parmi les Gentils, glorifié parmi les Gentils, connu chez les Gentils, et que s'accomplisse cette parole : « Le peuple « que je ne connaissais point m'a servi [2] ». Quand ces montagnes ont-elles été transportées ? Que l'Ecriture nous le dise encore. Lorsque l'Apôtre prêchait aux Juifs, ils rejetèrent sa parole, et Paul leur dit alors : « Nous « étions envoyés vers vous, mais puisque « vous avez méprisé la parole de Dieu, nous « allons vers les Gentils [3] ». Les voilà donc transportés au sein des mers. Or, les Gentils crurent à ces montagnes, et il arriva que ces montagnes furent dans le cœur de la mer ; et il n'en fut pas ainsi des Juifs, dont il est dit : « Ce peuple m'honore des lèvres, et leur cœur « est loin de moi [4] ». Telle est la promesse que le Seigneur faisait par son Prophète pour le Nouveau Testament : « Je mettrai mes lois « dans leurs cœurs [5] ». Ces lois, ces préceptes, présentés par les Apôtres à la foi et à la croyance des Gentils, voilà ce que notre psaume appelle des montagnes transportées au cœur des mers. Pour nous alors il n'y aura point de crainte. Pour qui n'y aura-t-il rien à craindre? Pour nous qui avons été touchés de componction, afin de n'être point des rameaux retranchés, comme les Juifs réprouvés. Quelques-uns d'entre eux ont cru et se sont attachés aux Apôtres qui prêchaient. Qu'ils craignent, ceux que les montagnes ont abandonnés ; mais nous, nous ne quittons pas les montagnes; et, quand elles sont transférées au sein des mers, nous les y suivons.

7. Qu'est-il arrivé après que les montagnes ont été transférées au sein des mers ? Ecoutez et voyez la vérité. Quand ces choses étaient annoncées, elles étaient obscures, puisqu'elles n'étaient pas encore accomplies ; maintenant qu'elles sont accomplies, qui ne les reconnaîtra? Que l'Ecriture te serve de livre pour les comprendre ; que toute la terre te serve de livre pour en voir l'accomplissement. Ceux-là seuls peuvent lire dans les livres qui connaissent les lettres ; mais dans le livre du monde entier un idiot peut lire. Qu'est-il donc arrivé quand les montagnes ont été transférées du sein des mers? « Leurs flots ont mugi, ils « se sont troublés», quand on prêchait l'Evangile. Ils ont dit : « Quelle est cette parole ? Il « semble que cet homme nous annonce d'au« tres dieux [1] ». Ainsi disaient les Athéniens. Mais quel tumulte ne soulevèrent pas les Ephésiens, qui voulurent tuer les Apôtres, et poussèrent dans le théâtre ces grands cris : « Vive la grande Diane d'Ephèse [2] ». Or, au milieu de ces flots et de ces tempêtes de la mer, ils ne craignaient pas, ceux qui avaient pris Dieu pour soutien. Enfin l'apôtre saint Paul voulait entrer dans le théâtre, et il en fut empêché par les disciples, car il fallait qu'il demeurât dans sa chair à cause d'eux [3]. Et toutefois « les eaux de la mer se soulevèrent « avec fracas ; les montagnes furent ébranlées « par sa force ». De qui cette force? Est-ce de la mer, ou plutôt de Dieu dont il est dit : « Vous êtes notre refuge, notre force, notre « soutien dans les tribulations sans nombre « qui nous ont assaillis [4] ? » Les montagnes, ou les puissances du siècle, ont été troublées. Il y a en effet les montagnes de Dieu et les montagnes du siècle ; les montagnes du siècle,

[1] Isa. II, 2. — [2] Ps. XVII, 45. — [3] Act. XIII, 46 — [4] Isa. XXIX, 13, Matt. XV, 8. — [5] Jean, XXXI, 33; Heb. VIII, 10.

[1] Act. XVII, 18. — [2] Id. XIX, 28. — [3] Phil. I, 24. — [4] Ps. XLV, 2.

qui ont le diable pour chef, et les montagnes de Dieu dont le chef est le Christ. Mais de ces montagnes, les unes ont été ébranlées par les autres. C'est alors qu'elles ont élevé leurs voix et leurs cris contre les chrétiens, quand montaient leurs flots en courroux. Oui, ces montagnes furent ébranlées, et il se fit un grand bruit sur la terre et sur les flots. Mais contre qui toutes ces clameurs? Contre cette ville bâtie sur la pierre[1]. Les eaux mugissent, les montagnes se troublent à la prédication de l'Evangile. Que deviens-tu, cité de Dieu? Ecoutez ce qui suit.

8. « Les bonds du fleuve portent la joie « dans la cité de Dieu[2] ». Lorsque les montagnes sont ébranlées, et que la mer s'élève en courroux, Dieu témoigne par l'impétuosité du fleuve qu'il n'abandonne point sa cité. Qu'appelle-t-on les bonds du fleuve? Cette inondation du Saint-Esprit dont le Seigneur a dit : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne et « qu'il boive ; qui croit en moi, des fleuves « d'eau vive couleront de son sein[3] ». Ces fleuves coulaient donc du sein de Pierre, de Paul, de Jean, des autres apôtres, des autres évangélistes fidèles. Et comme ces fleuves coulaient d'un seul fleuve, « les élans multi« pliés du fleuve portent la joie dans la cité « de Dieu ». Et pour vous faire mieux comprendre que cela est dit du Saint-Esprit, voici ce qu'ajoute l'évangéliste, au même endroit : « Il disait cela du Saint-Esprit que devaient « recevoir ceux qui croiraient en lui. Car « l'Esprit-Saint n'était pas encore envoyé, « puisque Jésus n'était pas encore glorifié[4] ». Or, après que Jésus eut manifesté sa gloire par sa résurrection, sa gloire encore par son Ascension, au jour de la Pentecôte, l'Esprit-Saint descendit, et remplit les fidèles qui parlèrent diverses langues[5], et se mirent à prêcher aux Gentils. De là cette joie dans la cité de Dieu, tandis que la mer se troublait au mugissement de ses eaux, que les montagnes s'ébranlaient et demandaient ce qu'il fallait faire, comment repousseraient-elles cette nouvelle doctrine, et pourraient-elles exterminer de la terre la famille chrétienne. Contre qui tous ces efforts? Contre ces élans du fleuve qui portaient la joie dans la cité de Dieu. De là aussi nous comprenons facilement de quel fleuve il veut parler, et qu'il désigne l'Esprit-Saint quand il dit : « Les « bonds du fleuve portent la joie dans la cité « de Dieu ». Que dit-il en effet après cela? « Le Très-Haut a sanctifié son tabernacle ». Dès lors qu'il parle immédiatement de sanctification, il est évident que ces bonds du fleuve doivent s'entendre de l'Esprit-Saint, qui sanctifie toute âme pieuse croyant au Christ, pour prendre place dans la cité de Dieu.

9. « Mais Dieu est au milieu de la cité, elle « ne sera point ébranlée[1] ». Que la mer se soulève, que les montagnes s'ébranlent; « Dieu est au milieu de la cité, elle ne sera « point ébranlée ». Qu'est-ce à dire, « au mi« lieu d'elle? » Faut-il croire que Dieu se tienne en quelque lieu, et qu'il soit environné de tous ceux qui croient en lui? Dieu alors serait circonscrit dans un lieu, et ce qui l'environne est au large, tandis que lui, qui est environné, serait à l'étroit? Point du tout. N'imaginons rien de semblable à l'égard de Dieu, qui ne peut être circonscrit dans aucun lieu, qui a son trône dans la conscience des justes ; et telle est la manière dont il habite le cœur des hommes, que si l'homme vient à tomber en se retirant de Dieu, Dieu néanmoins demeure en lui, sans être en danger de tomber, comme s'il ne trouvait plus d'appui. Il te relève pour que tu sois en lui, plutôt qu'il ne s'abaisse vers toi, de manière à tomber, si tu te dérobes à lui. Qu'il se dérobe à toi et tu tomberas; dérobe-toi, s'il te plaît, et lui ne tombera pas. Que signifie donc : « Dieu « est au milieu d'elle? » Cela signifie que Dieu a la même justice pour tous et ne fait acception de personne. De même que le milieu d'un cercle est à égale distance des extrémités qui l'environnent; de même il est dit que Dieu est au milieu, parce qu'il veille également sur chacun des hommes : « Dieu est « au milieu de la cité, elle ne sera point « ébranlée ». Pourquoi ne sera-t-elle point ébranlée? parce que Dieu est au milieu d'elle. « Le Seigneur la protégera de sa face. C'est « lui qui est notre appui dans les tribulations « excessives qui sont venues fondre sur nous. « Dieu la protégera de sa face ». Qu'est-ce à dire de sa face? En se faisant voir. Et comment Dieu se montre-t-il de manière que nous voyions sa face? Je vous le rappelle, vous connaissez la présence de Dieu, nous la connaissons par ses œuvres; et quand nous rece-

[1] Matt. VII, 24. — [2] Ps. XLV, 5. — [3] Jean, VII, 37, 38. — [4] Id. 37-39. — [5] Act. II, 4.

[1] Ps. XLV, 6.

vons de lui quelque secours de manière à ne pas douter qu'il ne nous vienne de Dieu, il nous montre alors son visage. « Dieu la pro- « tégera de sa face ».

10. « Les nations se sont soulevées ». Comment soulevées? Pourquoi ce soulèvement? Pour renverser la cité de Dieu, au milieu de laquelle est Dieu lui-même? Pour détruire le tabernacle qu'il a sanctifié, qu'il protége de sa face? Non, mais ce soulèvement des nations est un soulèvement salutaire. Voyons en effet la suite. « Les royaumes se sont inclinés [1] ». Les royaumes, dit le Prophète, se sont inclinés, ils ne s'élèvent plus pour sévir, ils s'inclinent pour adorer. Quand les royaumes se sont-ils inclinés? Quand s'est accomplie cette prophétie d'un autre psaume: « Les rois de la « terre viendront l'adorer, toutes les nations « le serviront [2] ». Quelle cause a fait incliner les royaumes? Cette cause, écoutez-la : « Le « Très-Haut a fait retentir sa voix, et la terre « en a tremblé ». Les sacrificateurs des idoles élevaient la voix comme les grenouilles du fond de leurs marais, et avec un bruit d'autant plus fort que ce bruit venait d'une boue et d'une fange plus infecte. Mais quel rapprochement entre ce bruit des grenouilles et les tonnerres des nuées? Car c'est de là que « le « Très-Haut fit retentir cette voix dont la terre « fut ébranlée »; il a tonné du haut de ses nuées. Quelles nuées sont les siennes? Les Apôtres, ses prédicateurs, qui étaient les porte-voix de ses préceptes, et les instruments de ses miracles. Ils sont des nuées comme ils sont des montagnes; des montagnes à cause de leur hauteur et de leur solidité, des nuées à cause de la pluie et de la fécondité qu'elles répandent. Ces nuées ont arrosé la terre, et c'est d'elles qu'il est dit : « Le Très-Haut a « fait retentir sa voix dont la terre a été « ébranlée ». C'est encore de ces nuées que Dieu parle quand il menace une certaine vigne stérile, et c'est par suite de cette menace que les montagnes ont été transportées dans le sein de la mer. « Je commanderai aux nuées », dit le Seigneur, « de ne laisser tomber sur elle « aucune pluie [3] ». C'est là ce qui s'accomplit, comme nous l'avons observé, quand les montagnes furent transférées au sein de la mer; quand il fut dit aux Juifs : « Nous étions en- « voyés vers vous, mais puisque vous repoussez « la parole de Dieu, allons chez les nations [4] »: alors s'accomplit cette menace: « Je comman- « derai aux nuées de ne laisser tomber sur elle « aucune pluie ». Aussi la nation juive est-elle demeurée comme une toison sèche dans l'aire. Car vous savez que ce fait arriva autrefois par miracle. L'aire était desséchée, la toison seule était humide, mais la rosée n'était pas visible dans la toison [1]. Ainsi le sacrement de la nouvelle alliance était invisible dans le peuple juif. La toison était pour eux ce qu'est pour nous un voile: et le sacrement était voilé dans la toison. Mais dans l'aire, ou chez toutes les nations, l'Evangile du Christ est en évidence; la pluie est visible, la grâce de Jésus-Christ est à découvert; aucun voile ne la couvre. Mais pour en faire sortir la rosée, on a pressé la toison. C'est en la pressant de la sorte qu'ils ont fait sortir le Christ du milieu d'eux, et le Seigneur au moyen de ses nuées a répandu la pluie dans l'aire, et la toison est demeurée dans la sécheresse. C'est donc de là que « le Très-Haut a fait retentir « sa voix », c'est de ces nuées qu'est sortie la voix qui a forcé les royaumes à s'incliner et à l'adorer.

11. « Le Dieu des vertus est avec nous, le « Dieu de Jacob est notre appui [2] ». Ce n'est point un homme quelconque, ni une puissance quelconque, ni même un ange, ni aucune créature, soit terrestre, soit céleste, mais « le Seigneur des vertus qui est avec « nous, c'est le Dieu de Jacob qui est notre « appui ». Celui qui a envoyé les anges, est venu après les anges, il est venu pour être servi par les anges, il est venu afin d'élever les hommes à la hauteur des anges. Incomparable faveur! « Si Dieu est pour nous, qui « sera contre nous? Le Dieu des armées est « avec nous ». Quel est ce Dieu des armées qui est avec nous? « Si Dieu est pour nous », dit l'Apôtre, « qui sera contre nous? lui qui n'a « pas épargné son propre Fils, qui l'a livré à « la mort pour nous, comment ne nous don- « nerait-il point toutes choses avec lui [3]? » Soyons donc en assurance, et dans la paix du cœur nourrissons du pain de Dieu une conscience pure. « Le Seigneur des armées est « avec nous, le Dieu de Jacob est notre « appui ». Quelle que soit ta faiblesse, vois quel est ton appui. Un homme tombe malade, on appelle un médecin: le médecin dit qu'il prend le malade sous sa garantie. Qui donc

[1] Ps. XLV, 7.— [2] Id. LXXI, 11.— [3] Isa. V, 6.— [4] Act. XIII, 46.

[1] Juges, VI, 37, 38. — [2] Ps. XLV, 8. — [3] Rom. VIII, 31, 32.

est l'appui du malade? le médecin. Grand espoir de salut, puisque c'est un célèbre médecin qui l'a entrepris. Quel est notre médecin? Tout autre médecin n'est qu'un homme auprès de lui : tout médecin qui vient près d'un malade, peut être malade à son tour, excepté Dieu. « C'est le Dieu de « Jacob qui nous prend sous sa garde ». Deviens tout à fait comme l'enfant que les parents entreprennent d'élever. Ceux qu'on n'entreprend pas d'élever, on les expose; ceux qu'on entreprend d'élever, on les nourrit. Or, penses-tu que Dieu se charge de toi-même, comme ta mère s'est chargée de ton enfance? Point du tout; il s'en charge pour l'éternité. Car c'est toi qui as chanté dans un autre psaume : « Voilà que mon père et ma « mère m'ont abandonné, mais le Seigneur « m'a pris sous sa garde [1]. C'est le Dieu de « Jacob qui nous sauvera ».

12. « Venez et voyez les œuvres du Sei« gneur [2] ». Depuis que le Seigneur a voulu te sauver, qu'a-t-il fait? Jette les yeux sur l'univers entier; viens et regarde. Si tu ne viens, tu ne vois pas; si tu ne vois, tu ne croiras pas; si tu ne crois pas, tu es éloigné; si tu crois, tu viens; et si tu crois, tu vois. Comment vient-on à cette montagne sainte? Est-ce à pied? est-ce avec des vaisseaux? ou avec des ailes? ou avec des chevaux? Que l'éloignement des lieux ne te cause ni souci ni trouble, la montagne elle-même vient vers toi. C'est elle qui était une petite pierre, qui a pris de l'accroissement, qui est devenue cette grande montagne remplissant toute la terre [3]. Par quelles terres veux-tu aller à celui qui a rempli toute la terre? La voilà qui vient, éveille-toi, son accroissement éveille même ceux qui dorment: si tant est que leur sommeil ne soit pas si profond qu'ils demeurent insensibles à cette montagne qui les frappe, et qu'ils puissent entendre : « De« bout, ô toi qui dors, sors d'entre les morts « et le Christ sera ta lumière [4] ». C'était beaucoup pour les Juifs de voir la pierre. Car cette pierre était petite encore : la voyant si petite, ils la méprisèrent; en la méprisant, ils s'y heurtèrent, et en s'y heurtant, ils s'y meurtrirent; ils n'ont plus qu'à s'y faire écraser. C'est de cette pierre en effet qu'il est dit: « Quiconque heurtera cette pierre s'y « brisera; et elle écrasera celui sur qui elle « tombera [1] ». Etre meurtri ou être écrasé, sont bien différents en effet. Etre meurtri est beaucoup moins qu'être écrasé; mais le Christ ne doit écraser, en venant dans sa gloire, que celui qu'aura meurtri son humilité. Avant de se montrer dans sa gloire, le Sauveur s'est montré aux Juifs dans son humilité; et en se heurtant contre lui, ils se sont meurtris; il viendra ensuite pour le jugement, dans sa gloire, dans sa majesté, dans sa grandeur, dans l'éclat de sa puissance; non plus dans sa faiblesse pour être jugé, mais dans sa force, pour juger et pour écarter ceux qui se sont meurtris en le heurtant.

Ainsi c'est lui qui est la pierre d'achoppement, et la pierre de scandale pour les incrédules [2]. Donc, mes frères bien-aimés, ne nous étonnons point si les Juifs n'ont point connu, s'ils ont méprisé cette pierre si petite qu'ils voyaient à leurs pieds : ne pas le reconnaître quand il est devenu une si grande montagne, voilà ce qui doit nous étonner. Les Juifs se sont heurtés contre une petite pierre qu'ils ne voyaient pas, et aujourd'hui les hérétiques se heurtent contre une montagne. Déjà cette pierre a pris de l'accroissement; aujourd'hui nous leur disons : Voilà que s'accomplit la prophétie de Daniel; cette pierre, d'abord petite, a grossi; elle est devenue une haute montagne qui remplit la terre. Pourquoi vous y heurter et ne pas y monter? Qui peut être assez aveugle pour se heurter contre une montagne? Comme si le Christ était venu vers toi pour te fournir une cause de scandale, et non une cause d'élévation. « Venez donc « et gravissons la montagne du Seigneur [3] ». Ainsi dit Isaïe : « Venez et montons ». Qu'est-ce à dire : « Venez et montons? » venez, c'est-à-dire croyez; « montons » ou avançons. Mais eux ne veulent ni venir, ni monter, ni croire, ni avancer. Ils aboient contre la montagne. Tant de fois ils se sont heurtés contre elle et meurtris, et ils s'obstinent à ne point monter, aimant mieux se heurter encore. Disons-leur : « Venez et voyez les œuvres du Seigneur, les « prodiges qu'il a faits sur la terre [4] ». On appelle prodiges ces miracles accomplis quand le monde a cru en Jésus-Christ, parce qu'ils avaient un sens prophétique. Qu'est-il donc arrivé, qu'annonçaient-ils?

13. « Il a fait cesser les guerres jusqu'aux « extrémités du monde [5] ». Nous ne voyons

[1] Ps. XXVI, 10.— [2] Id. XLV, 9.— [3] Dan. II, 35.— [4] Eph. V, 14.

[1] Luc, XX, 18.— [2] I Pier. II, 8.— [3] Isa. II, 3. — [4] Ps. XLV, 9.— [5] Id. 10.

pas encore que cela soit accompli, car il y a des guerres encore, et entre les peuples pour l'empire, et entre les sectes; entre les juifs, les païens, les chrétiens, les hérétiques, il y a des guerres, de fréquentes guerres, les uns combattant pour la vérité, les autres pour l'erreur. Cette parole : « Il a fait cesser les « guerres jusqu'aux extrémités du monde », n'est donc point accomplie, mais peut-être s'accomplira-t-elle. Maintenant même, n'est-elle donc pas accomplie? Elle l'est pour quelques-uns. Elle l'est pour le froment, pas encore pour l'ivraie. Que signifie donc : « Il a « fait cesser les guerres jusqu'aux extrémités « du monde? » Il appelle guerres, les combats contre Dieu. Or, qui combat contre Dieu? L'impiété. Que peut faire à Dieu l'impiété? Rien. Que fait contre une pierre un vase de terre déjà fêlé, quel qu'en soit le choc? Plus le choc est violent, et plus complète est sa ruine. Ces guerres étaient grandes jadis, elles étaient fréquentes. L'impiété livrait bataille à Dieu, et les vases de terre se brisaient, quand les hommes étaient assez présomptueux pour compter sur leurs propres forces. Ils s'armaient alors de ce bouclier dont parle Job à propos de l'impie : « Il s'est élancé contre Dieu, le « cou abrité de son bouclier [1] ». Qu'est-ce à dire : « Le cou abrité de son bouclier? » C'est-à-dire, en se confiant trop à la protection de cette armure. Ressemblaient-ils à ces orgueilleux, ceux qui disaient : « Le Seigneur est « notre appui et notre force, il nous soutient « dans les tribulations excessives qui sont ve- « nues fondre sur nous [2] » ; ou bien dans un autre psaume : « Je ne mettrai point mon es- « poir dans mon arc, et mon bras ne me sau- « vera point [3]? » Quand un homme reconnaît qu'il n'est rien en lui-même, qu'il ne peut rien attendre de lui-même, ses armes sont brisées entre ses mains, la guerre est finie. Telles sont les guerres apaisées par la voix du Tout-Puissant, par cette voix sortie des nuées, qui fit trembler la terre et incliner les empires : ces guerres ont cessé jusqu'aux extrémités du monde. « Il a brisé l'arc, rompu les lances et « jeté au feu les boucliers [4] ». Un arc, des lances, des boucliers, du feu. L'arc signifie les embûches; les lances, l'attaque ouverte; le bouclier, la vaine présomption dans ses forces; et le feu qui doit consumer tout cela, est celui dont le Seigneur a dit : « Je suis « venu apporter le feu sur la terre [1] », et dont le Psalmiste a dit : « Nul ne peut se dérober à « ses flammes [2] ». Quand ce feu brûlera en nous, il ne nous restera plus aucune arme impie, il faut que toutes soient brisées, soient rompues, soient brûlées. Demeure donc sans armes et sans appui en toi-même; et plus tu seras faible, sans aucune défense en toi, plus deviendra ton appui celui dont il est dit : « C'est le Dieu de Jacob qui veut nous sau- « ver ». Tu avais de la puissance en toi-même, et voilà le trouble chez toi. Loin de toi ces armes sur lesquelles tu comptais ; écoute cette parole du Seigneur : « Ma grâce te suffit ». Dis à ton tour : « Quand je suis faible, c'est « là que je suis fort ». Ce mot est de l'Apôtre. Il avait perdu toutes les armes de sa force, lui qui disait : « Pour moi, je n'ai point à me « glorifier sinon dans ma faiblesse [3] »; comme s'il disait : Je ne cours point contre Dieu avec le cou abrité par mon bouclier : « Moi qui « ai d'abord été un blasphémateur, un persé- « cuteur, un outrageux ennemi; mais qui ai « reçu miséricorde, afin que Jésus-Christ « montrât en moi toute sa patience envers « ceux qui croiront en lui, pour la vie éter- « nelle [4].— En apaisant les guerres jusqu'aux « confins du monde ». Or, quand le Seigneur entreprend de nous sauver, nous laisse-t-il sans armes? Il nous donne des armes sans doute, mais d'autres armes, celles de l'Evangile, de la vérité, de la continence, du salut, de l'espérance, de la foi, de la charité. Ces armes nous les aurons, mais pas de nous-mêmes. Les armes qui venaient de nous sont brûlées, si tant est que nous ayons été embrasés de ce feu du Saint-Esprit dont il est dit : « Il jettera les boucliers au feu ». Tu voulais être fort en toi-même, et Dieu t'a rendu faible, afin de te rendre fort en lui, toi dont la force n'était que faiblesse.

14. Quelle est donc la suite? « Demeurez en « repos ». Pourquoi? « Et voyez que c'est moi « qui suis Dieu [5] ». Voyez que ce n'est point vous, mais bien moi qui suis Dieu; c'est moi qui ai créé et qui crée de nouveau; moi qui ai formé et qui reforme; moi qui ai fait et qui refais. Si tu n'as pu te faire toi-même, comment te referais-tu? Voilà ce que ne voit pas l'esprit humain dans son trouble; et c'est à la vue de ce trouble opi-

[1] Job, XV, 26. — [2] Ps. XLV, 2. — [3] Id. XLIII, 7. — [4] Id. XLV, 10.

[1] Luc, XII, 49.— [2] Ps. XVIII, 7.— [3] II Cor. XII, 9, 10.— [4] I Tim. I, 13, 16. — [5] Ps. XLV, 11.

niâtre qu'on lui dit : « Demeurez en repos », c'est-à-dire, éloignez votre âme des querelles, ne raisonnez point, ne vous armez point contre Dieu, autrement vos armes seraient vivantes encore et non consumées par le feu. Mais si elles sont brûlées, « demeurez en « paix », n'ayant plus de quoi combattre. Si vous êtes en repos en vous-mêmes, et que vous me demandiez tout ce que vous espériez d'abord de vous-mêmes : « Demeurez en re« pos, et vous verrez que je suis vraiment « Dieu ».

15. « Je serai exalté au milieu des nations, « exalté sur toute la terre ». J'ai dit tout à l'heure que la terre signifiait le peuple juif, et la mer les autres nations. « Les montagnes « ont été transférées au sein des mers ; les « nations se sont troublées et les royaumes se « sont abaissés ; le Très-Haut a fait retentir sa « voix et la terre a tremblé. Le Dieu des ar« mées est avec nous, le Dieu de Jacob veut « nous sauver [1] ». Toutes ces merveilles se sont opérées chez les nations, les nations se convertissent à la foi, et les armes de la présomption humaine sont brûlées : le repos, la paix du cœur nous montre en Dieu l'auteur de tous ces dons. Mais Dieu, après s'être ainsi glorifié, a-t-il donc abandonné le peuple juif, dont l'Apôtre a dit : « Je vous exhorte à n'être « point sages en vous-mêmes, car une partie « des Juifs est tombée dans l'aveuglement, « jusqu'à ce que la plénitude des nations en« trât dans l'Eglise [1] », c'est-à-dire, jusqu'à ce que les montagnes fussent transférées chez ces peuples, que les nuées y répandissent la pluie, et que le Seigneur par la grande voix de son tonnerre inclinât les empires. Jusqu'à ce que la plénitude des nations entrât. Qu'arrivera-t-il ensuite ? « Et qu'ainsi tout Israël « fût sauvé [2] ». C'est dans ce même ordre que notre psaume a dit : « Ma gloire éclatera « parmi les nations, elle éclatera sur la « terre » ; c'est-à-dire, au milieu des mers et sur les continents, afin que tous puissent chanter ce qui suit : « Le Dieu des armées est avec « nous, le Dieu de Jacob veut nous sauver ».

[1] Ps. XLV, 12.

[1] Rom. XI, 25. — [2] Id. 26.

DISCOURS SUR LE PSAUME XLVI.

SERMON AU PEUPLE.

L'ASCENSION DU CHRIST.

Les fils de Coré ou les chrétiens doivent imiter la simplicité des enfants, en éviter l'irreflexion. Ils doivent chanter ce roi des Juifs et de tous les peuples, qui s'élève au milieu des jubilations, au bruit des trompettes, mais le chanter avec intelligence, ou plutôt avec la foi qui est la lumière du cœur. Il s'élève au ciel, d'où nous devons croire qu'il viendra pour le jugement. Il est assis à la droite de Dieu et veut s'asseoir dans nos cœurs. Pour cela il n'est pas nécessaire d'être enfant d'Abraham, il faut avoir la foi du centenier et éviter l'orgueil des Juifs.

1. Le Seigneur notre Dieu emploie dans les livres sacrés des saintes Ecritures des moyens nombreux et variés pour alimenter cette foi dans laquelle nous vivons et qui nous vivifie, il en multiplie les figures et les expressions, et néanmoins il ne prêche qu'une même foi. C'est un même et unique sujet qui revient sous des symboles différents, afin d'éviter ainsi l'ennui et d'affermir en nous l'unité de foi par l'accord de ces symboles. Aussi, à propos du psaume que nous venons d'entendre et que nous avons chanté nous-mêmes, vous dirons-nous ce que vous connaissez déjà ; et néanmoins j'espère, avec le secours de Dieu, vous causer quelque plaisir en vous faisant ruminer en quelque sorte ce que vous avez vu çà et là. Cette expression ruminer désigne les animaux purs, et Dieu a voulu nous montrer par là que tout homme qui écoute sa parole doit la mettre dans son cœur, de

manière à ne pas négliger d'y revenir par la pensée : écouter alors, ce serait manger, repasser dans sa mémoire ce qu'il a entendu ; et savourer ce plaisir, ce serait ruminer. La variété du langage reporte donc plus agréablement notre pensée sur les vérités que nous savons, et nous les fait écouter plus volontiers; le langage seul est varié, et cette variété renouvelle pour nous une antique vérité.

2. Voici le titre du psaume : « Pour la fin, « psaume de David, pour les fils de Coré [1] ». D'autres psaumes encore sont intitulés : Pour les fils de Coré, et nous indiquent un consolant mystère, comme ils nous laissent deviner un grand symbole : c'est nous-mêmes en effet qu'il faut reconnaître dans ces psaumes ; ce titre désigne quiconque les lit et les entend, c'est un miroir qui nous montre ce que nous sommes. Ces enfants de Coré, qui sont-ils? Il y eut un homme du nom de Coré [2], je sais qu'un homme s'appelait ainsi : toutefois, quand nous lisons le psaume et que la parole divine s'adresse à certains hommes que l'on ne saurait regarder comme les fils de celui que l'on appelait Coré, la pensée a recours à un sens mystérieux et recherche la signification de Coré. Or, ce mot hébreu a été traduit et interprété en grec et en latin ; et nous avons le sens de beaucoup de noms hébreux. Nous cherchons donc et nous trouvons que Coré signifie Chauve. Voilà que votre attention redouble. Cette expression : Enfants de Coré, vous paraissait bien obscure ; mais : Enfants du Chauve, ne l'est-elle pas davantage? Quels sont ces fils du Chauve? Sont-ils fils de l'Epoux? Car l'Epoux a été crucifié à l'endroit Chauve ou Calvaire. Relisez dans l'Evangile le lieu où le Seigneur fut mis à la croix, et vous trouverez qu'il fut crucifié au Calvaire [3]. Dès lors, ceux qui tournent sa croix en dérision doivent être dévorés par les démons comme par des bêtes farouches. Tel est en effet le sens prophétique d'un passage de l'Ecriture. Un jour que le prophète Elisée, cet homme de Dieu, gravissait une montagne, des enfants le raillaient en criant derrière lui : « Monte, chauve, monte, chauve [4] » ; moins par cruauté que pour figurer l'avenir, il les fit dévorer par des ours qui sortirent de la forêt [5]. Si ces enfants n'eussent pas été dévorés de la sorte, vivraient-ils encore? Eux qui sont nés mortels, n'eussent-ils pu succomber à quelque fièvre? Toutefois ils sont devenus pour la postérité un terrible symbole. Que nul ne tourne la croix en dérision : les Juifs ont été livrés à la puissance et aux morsures des démons. Car, en crucifiant le Christ au Calvaire et en l'élevant en croix, ils disaient à leur tour comme ces enfants, et sans plus comprendre le sens de leurs paroles : Monte, chauve. Qu'est-ce à dire : « Monte ? » Crucifiez-le, crucifiez-le [1]. Toutefois, on nous propose dans l'enfance un modèle d'humilité à copier et un modèle d'irréflexion à éviter. Le Seigneur lui-même propose l'enfance à ses disciples comme un modèle d'humilité, quand il appelle à lui des enfants, et quand il répond à ceux qui les écartaient de lui : « Laissez « venir à moi les petits enfants, car le royaume « de Dieu appartient à ceux qui leur ressem« blent [2] ». L'Apôtre à son tour nous montre dans l'enfance un modèle d'irréflexion qu'il faut éviter. « Ne soyez point sans prudence « comme des enfants ». Puis il les propose à notre imitation : « Soyez comme eux sans « malice, ayez la prudence des hommes « forts [3] ». Ce psaume : « Pour les fils de « Coré », est donc pour les chrétiens. Ecoutons-le comme les fils de cet Epoux que des enfants sans réflexion crucifièrent au Calvaire. Ils ont mérité d'être dévorés par les bêtes féroces, et nous d'être couronnés par les anges. Car nous reconnaissons, sans en rougir, l'humilité de Notre-Seigneur. Nous ne rougissons pas de celui qui a été mystérieusement appelé chauve, à cause du Calvaire. C'est au nom de cette même croix sur laquelle on l'insultait, qu'il n'a pas voulu que notre front demeurât chauve, puisqu'il l'a marqué de ce signe sacré. Enfin, pour mieux comprendre que toutes ces paroles s'adressent à nous, écoutez-les.

3. « Peuples, battez des mains [4] ». Le peuple juif était-il tous les peuples? Mais une partie d'Israël est tombée dans un tel aveuglement, qu'ils criaient comme des enfants : « Chauve, « chauve [5] », et que le Seigneur fut ainsi crucifié à l'endroit du Calvaire [6], afin que son sang répandu rachetât la nation, et que s'accomplît la parole de saint Paul : « Une « partie d'Israël est tombée dans l'aveugle-

[1] Ps. XLVI, 1.— [2] Num. XVI, 1.— [3] Matt. XXVII, 33.— [4] IV Rois, II, 23. — [5] Id. 24.

[1] Luc, XXIII, 21. — [2] Matt. XIX, 14. — [3] I Cor. XIV, 20. — [4] Ps. XLVI, 2. — [5] IV Rois, II, 23. — [6] Matt. XXVII, 33.

« ment jusqu'à ce que la plénitude des nations « fût entrée [1] ». Qu'ils l'insultent donc, ces fous, ces stupides, ces insensés, et qu'ils disent : « Chauve, chauve » ; pour vous, rachetés par son sang qui a été répandu au Calvaire, « Peuples, battez des mains », applaudissez à la grâce de Dieu qui est allée jusqu'à vous. « Applaudissez ». Qu'est-ce à dire : « Ap« plaudissez? » Réjouissez-vous. Mais pourquoi « des mains? » c'est-à-dire par de bonnes œuvres. Que votre joie n'éclate pas dans vos paroles tandis que vos mains seraient oisives. Si vous vous réjouissez, « battez des mains ». Qu'il voie les mains des nations, celui qui a daigné leur départir cette joie. Que signifient les mains des nations? Les œuvres de ceux qui font le bien. « Peuples, battez des mains, « élevez jusqu'à Dieu les chants de votre allé« gresse ». Aux mains unissez la voix. Bénir Dieu de la voix seulement serait une bénédiction imparfaite, puisque les mains seraient désœuvrées ; l'applaudir des mains serait encore imparfait, la langue serait muette ; que les mains s'unissent à la voix ; que celle-ci parle, que celles-là travaillent. « Elevez jus« qu'à Dieu vos chants d'allégresse ».

4. « Car le Seigneur est le Très-Haut, le « Dieu terrible ». Il est le Très-Haut celui qui est descendu sur la terre pour être tourné en dérision, et qui est devenu terrible en montant au ciel. « C'est le grand roi qui domine « la terre [2] ». Non-seulement les Juifs, bien qu'il soit aussi leur roi ; c'est de là en effet que sont venus les Apôtres qui ont embrassé la foi, et ces milliers d'hommes qui ont vendu leurs biens pour en déposer le prix aux pieds des Apôtres [3]. Ainsi se vérifia le titre que Pilate avait mis sur la croix : Roi des Juifs [4]. Car il est leur Roi en effet. « Peuples, battez des « mains, parce que le Seigneur est le Dieu de « toute la terre ». Il ne lui suffit pas de dominer une seule nation, car il n'a donné un si grand prix que pour racheter le monde entier. « C'est le grand Roi qui domine la terre ».

5. « Il nous a soumis tous les peuples et a « jeté les nations sous nos pieds [5] ». Quelles nations, et à qui les a-t-il soumises ? Quels sont les interlocuteurs ? des Juifs peut-être ? Cela est juste à l'égard des Apôtres, à l'égard des saints. C'est à eux que Dieu a soumis les peuples et les nations, de sorte qu'ils sont en honneur chez tous les peuples, ces hommes qui ont mérité que leurs concitoyens les fissent mourir, de même que leur Dieu a été livré à la mort par ses concitoyens, et qu'il est en honneur chez les gentils ; lui que les siens ont crucifié, est adoré par des étrangers, devenus les siens à cause du prix dont il les a rachetés. Car il nous a rachetés afin que nous ne fussions plus étrangers. Penses-tu dès lors que ces paroles appartiennent aux Apôtres : « Il nous a soumis les nations, il a mis les peu« ples à nos pieds ? » Je ne sais. Mais un langage si fastueux étonnerait dans les Apôtres, qui se réjouiraient alors de voir les nations à leurs pieds, c'est-à-dire les chrétiens sous les pieds des Apôtres. Leur joie au contraire est de nous voir avec eux aux pieds de celui qui est mort pour nous. C'est en effet sous les pieds de Paul que venaient se jeter ceux qui voulaient être à Paul, et à qui il disait : Paul a-t-il donc été crucifié pour vous [1]? Que signifient donc ces paroles? Comment faut-il entendre : « Il nous a soumis les nations, il a mis les « peuples sous nos pieds ? » Tous ceux qui appartiennent à l'héritage du Christ sont parmi les nations, et tous ceux qui n'appartiennent pas à l'héritage du Christ sont aussi disséminés parmi les peuples, et vous voyez l'Eglise du Christ, tellement élevée au nom du Christ, que tous ceux qui ne croient pas en lui sont sous les pieds des chrétiens. Combien maintenant qui, sans être chrétiens, viennent vers l'Eglise implorer son assistance, nous demandent quelque secours temporel, bien qu'ils refusent encore de régner éternellement avec nous ? Si donc tous, et même ceux qui n'appartiennent pas à l'Eglise, viennent en implorer les faveurs, n'est-il pas vrai que Dieu « nous a soumis tous les peuples et qu'il a « mis les nations à nos pieds ? »

6. « Il nous a choisis pour son héritage ; « c'est la beauté de Jacob qu'il a aimée [2] ». C'est parce que Dieu a trouvé en Jacob une certaine beauté, qu'il nous a choisis en Jacob pour son héritage. Esaü et Jacob étaient deux frères, et ils se battaient dans le sein de leur mère, et ses entrailles maternelles étaient ébranlées par ce conflit ; et de ces deux le plus jeune fut choisi et préféré à l'aîné ; et il fut répondu : « Il y a dans votre sein deux « peuples, et l'aîné servira le plus jeune [3] ». Cet aîné se rencontre chez tous les peuples,

[1] Rom. XI, 25.— [2] Ps. XLVI, 3.— [3] Act. IV, 31.— [4] Matt. XXVII, 37. — [5] Ps. XLVI, 4.

[1] I Cor. I, 13. — [2] Ps. XLVI, 5. — [3] Gen. XXV, 23.

comme le plus jeune se rencontre chez tous les peuples ; mais le plus jeune y est dans les chrétiens véritables, dans les élus, les hommes fidèles et pieux ; l'aîné y est dans les orgueilleux, les indignes, les pécheurs obstinés, qui soutiennent leurs péchés loin de les accuser ; tel fut ce peuple juif, ignorant la justice de Dieu et voulant faire valoir la sienne [1]. Mais comme il est dit que « l'aîné servira le second », il devient évident que les impies sont soumis aux hommes pieux, comme les humbles dominent les superbes. Esaü naquit le premier, et Jacob le second ; mais celui qui vint au monde le second fut préféré au premier qui vendit son droit d'aînesse par gourmandise. Voici ce qui est écrit : « Il convoita le plat de « lentilles, et son frère lui dit : Si tu veux que je « te le cède, vends-moi ton droit d'aînesse [2] ». Celui-ci préférant l'objet de sa convoitise au droit que lui avait donné sa naissance, donna son droit d'aînesse pour manger des lentilles. Or, nous voyons que la lentille est la nourriture des Egyptiens ; car elle abonde en Egypte. De là l'estime dont jouit la lentille d'Alexandrie, qui vient jusqu'en nos contrées ; comme s'il ne venait point de lentilles ici. Ce fut donc l'appétit d'un mets égyptien qui lui fit perdre son droit d'aînesse. Ainsi en est-il du peuple juif, dont il est dit : « Leurs cœurs se retour- « naient vers l'Egypte [3] », ils en convoitaient en quelque sorte les lentilles, et ils perdirent leur primauté. « Il nous a choisis pour son « héritage ; c'est la beauté de Jacob qu'il a « aimée ».

7. « Dieu s'élève au bruit des jubilations [4] ». Ce Dieu, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui s'élève au milieu de l'allégresse. « Le « Seigneur monte au bruit de la trompette ». Il est monté ; mais où, si ce n'est où nous savons ? Ce fut là que les Juifs ne le suivirent point, pas même des yeux. Ils le raillèrent sur la croix [5], et ne le virent pas monter au ciel. « Le Seigneur s'élève au bruit des jubi- « lations ». Qu'est-ce que la jubilation, sinon une joie qui admire et que les mots ne peuvent exprimer ? Mais les transports de joie et d'admiration des Apôtres, en voyant monter au ciel [6] celui dont ils avaient pleuré la mort, voilà ce que des paroles ne pouvaient exprimer ; ils n'avaient plus que des sons confus pour témoigner ce que des paroles ne pouvaient dire. Ce fut là que la trompette se fit entendre, cette voix des anges. Car il est dit : « Elève la voix, comme la trompette [1] ». Les anges donc prêchèrent l'Ascension du Seigneur ; ils virent les disciples immobiles, frappés d'étonnement, de stupeur, muets, mais tressaillant dans leurs cœurs, quand le Seigneur montait au ciel ; puis retentit la trompette ou la voix des anges : « Hommes de « Galilée, pourquoi demeurer là ? Celui-là est « Jésus [2] ». Comme s'ils n'eussent point connu Jésus. Ne l'avaient-ils pas vu à l'instant même devant eux ? Ne l'avaient-ils pas entendu converser avec eux ? Non-seulement ils avaient vu son visage quand il était présent avec eux, mais ils avaient touché ses membres [3]. Pouvaient-ils donc ignorer que ce fût là Jésus ? Mais les anges leur parlaient comme à des hommes que l'admiration et la joie de l'allégresse avaient mis hors d'eux-mêmes, et leur disaient : « Celui-là est Jésus ». Comme s'ils eussent dit : Si vous croyez en lui, c'est bien là celui dont la mort sur la croix a fait chanceler vos pieds, celui dont la mort et la sépulture vous ont fait croire que vous l'aviez perdu ; c'est bien là ce Jésus. Il monte en votre présence, « et un jour il viendra du ciel de la « même manière que vous l'y avez vu mon- « ter [4] ». Son corps se dérobe à vos regards, mais Dieu ne se sépare point de vos cœurs. Voyez-le s'élever, croyez en lui bien qu'il soit absent, espérez qu'il viendra ; toutefois, que sa miséricorde vous fasse sentir sa présence secrète. Car celui qui s'élève au ciel et se dérobe à vos yeux vous a fait cette promesse : « Voilà que je suis avec vous jusqu'à la con- « sommation des siècles [5] ». C'est donc avec raison que l'Apôtre nous disait : « Le Sei- « gneur est proche, soyez sans inquiétude [6] ». Le Christ est assis au haut des cieux, et les cieux sont loin de nous, et pourtant celui qui est assis là-haut est près de nous. « Le Sei- « gneur s'élève au bruit des trompettes ». Donc vous, fils de Coré, si vous comprenez qui vous êtes, et si vous vous reconnaissez dans ce psaume, vous tressaillez de joie en vous y voyant.

8. « Chantez des hymnes à notre Dieu, « chantez [7] » celui qui fut raillé comme un simple mortel, par ceux qui ne connaissaient point Dieu. « Chantez notre Dieu ». Car ce

[1] Rom. X, 3. — [2] Gen. XXV, 30-31. — [3] Act. VII, 39. — [4] Ps. XLVI, 6. — [5] Matt. XXVII, 39. — [6] Act. I, 9.

[1] Isaïe, LVIII, 1. — [2] Act. I, 11. — [3] Luc, XXIV, 39. — [4] Act. I, 11. — [5] Matt. XXVIII, 20. — [6] Philipp. IV, 5. — [7] Ps. XLVI, 7.

n'est pas seulement un homme, il est aussi Dieu. Homme, il est fils de David [1], et Dieu, il est Seigneur de David, ayant tiré sa chair de la souche des Juifs, « qui ont pour pères les « patriarches », dit l'Apôtre, « et chez qui le « Christ est né selon la chair ». Donc le Christ est selon la chair de la souche des Juifs. Mais quel est ce Christ qui tient aux Juifs par la chair ? « Celui qui est Dieu béni dans tous les « siècles [2] ». Il était donc Dieu avant la chair, Dieu dans la chair, Dieu avec la chair. Non-seulement il était Dieu avant la chair, mais Dieu avant la terre d'où la chair a été formée ; et non-seulement encore avant la terre d'où la chair a été formée, mais Dieu avant le ciel qui fut créé avant la terre ; Dieu avant le premier jour qui ait été fait ; Dieu avant tous les anges, et ce Dieu était Christ ; car : « Au commencement était le Verbe, et le « Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu ; « tout a été fait par lui, et rien de ce qui a été « fait ne l'a été sans lui [3] ». Or, il est avant tout, celui par qui tout a été fait. « Chantez « donc à notre Dieu, chantez ».

9. « Car Dieu est le roi de toute la terre [4] ». En effet, Dieu n'est-il point avant toute la terre ? N'est-il pas le Dieu du ciel et de la terre, qui n'ont été faits que par lui ? Qui pourrait dire qu'il n'est point son Dieu ? Mais tous les hommes ne l'ont point reconnu pour leur Dieu ; et « ce Dieu connu en Ju« dée [5] », était Dieu seulement de ces contrées où il était connu ; on ne disait point encore aux fils du Chauve : « Vous tous, peuples de « la terre, battez des mains ». Or, ce Dieu connu des Juifs est le Dieu de toute la terre. Il est connu de tous, parce que s'est accomplie cette parole d'Isaïe : « Ce Dieu qui est le « tien et qui t'a délivré, est appelé le Dieu de « toute la terre [6]. Car Dieu est le Dieu de « la terre entière, chantez avec intelligence ». Selon l'avis qu'il nous en donne, le Prophète nous apprend à chanter avec intelligence, et à chercher non point le son de l'oreille, mais bien la lumière du cœur. « Chantez », dit-il, « avec intelligence ». Les Gentils, d'où vous avez été tirés pour devenir chrétiens, adoraient des dieux faits à la main, ils leur chantaient des hymnes, mais sans intelligence ; s'ils eussent chanté avec intelligence, ils n'eussent pas adoré des pierres ; qu'un homme raisonnable chante une pierre sans raison, dira-t-on qu'il chante avec intelligence ? Maintenant, mes frères, nos yeux ne voient pas le Dieu que nous adorons, et néanmoins nous l'adorons sans erreur. Dieu nous paraît bien plus grand quand il se dérobe à nos regards ; si nous le voyions de nos yeux, nous pourrions bien le mépriser. Les Juifs ont méprisé le Christ qu'ils voyaient, les Gentils l'ont adoré sans le voir. C'est à eux qu'il a été dit : « Chantez avec intelligence. Gardez-vous de « ressembler aux animaux sans raison, à qui « l'intelligence fait défaut [1] ».

10. « Le Seigneur dominera tous les peu« ples [2] ». « Lui qui ne régnait que sur un seul « peuple, régnera », dit le Prophète, « sur « toutes les nations ». Quand le Psalmiste parlait ainsi, Dieu ne régnait que sur un seul peuple ; c'était une prophétie dont l'accomplissement n'était pas encore visible. Grâce à Dieu, nous voyons s'accomplir ce qui n'était qu'un germe prophétique. Dieu nous avait fait longtemps d'avance un billet qu'il acquitte à l'échéance. « Dieu régnera sur « toutes les nations », c'est là une promesse. « Dieu s'assied sur son trône auguste ». Ce qui était promis alors s'accomplit maintenant, nous sommes en possession de la promesse. « Dieu est assis sur son trône au« guste ». Quel est ce trône auguste ? Peut-être les cieux, et ce sens est bon. Car le Christ, comme nous le savons, s'est élevé aux cieux avec cette chair clouée à la croix, et il est assis à la droite du Père [3], d'où nous attendons qu'il vienne juger les vivants et les morts [4]. « Il est donc assis sur son trône auguste ». Les cieux, voilà son trône saint. Veux-tu être toi-même son trône ? Loin de toi de croire que tu ne le puisses ; prépare-lui une place dans ton cœur : il viendra s'y asseoir avec délices. C'est lui certainement qui est la force de Dieu, la sagesse de Dieu [5]. Et que dit l'Écriture à propos de la sagesse ? L'âme des justes est pour la sagesse un trône [6]. Donc si ton âme est juste, la sagesse y est assise ; que ton âme soit juste, et alors elle sera pour la sagesse un trône royal. En vérité, mes frères, tout homme qui vit saintement, dont les œuvres sont pures, dont la conduite respire la charité la plus dévouée, n'est-il pas un trône où Dieu s'assied pour commander ?

[1] Rom. I, 3. — [2] Id. IX, 5. — [3] Jean, I, 1-3. — [4] Ps. XLVI, 8. — [5] Id. LXXV, 2. — [6] Isa. LIV, 5.

[1] Ps. XXXI, 9. — [2] Id. XLVI, 9. — [3] Act. I, 2. — [4] II Tim. IV, 1. — [5] I Cor. I, 24. — [6] Sag. VII.

L'âme reçoit les ordres de Dieu qui siége en elle, et les transmet aux membres. Car c'est ton âme qui commande à tes membres, qui imprime le mouvement à ton pied, à ta main, à ton œil, à ton oreille, c'est elle qui commande à tes membres comme à des serviteurs; mais elle-même obéit intérieurement au Seigneur qui demeure en elle. Elle n'a point le droit de commander à ses inférieurs, si elle ne se soumet elle-même volontiers à celui qui est au-dessus d'elle. « Dieu siége sur « son trône auguste ».

11. « Les princes des peuples se sont unis « au Dieu d'Abraham [1] ». Dieu est le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob [2]. Tout cela est vrai, Dieu l'a dit, et les Juifs s'en sont enorgueillis, en disant : « Nous « sommes les enfants d'Abraham [3] ». Ils se glorifiaient du nom de leur père, et du sang qu'ils tenaient de lui, sans en avoir la foi ; attachés à lui par le sang, ils dégénéraient par les mœurs. Que dit enfin le Seigneur à ces hommes orgueilleux ? « Si vous êtes les « enfants d'Abraham, faites les œuvres d'A-« braham [4] ». Que dit aussi Jean à quelques-uns d'entre eux qui venaient à lui en tremblant, et qui voulaient se corriger par la pénitence? « Race de vipères ». Ils étaient alors injustes, ils étaient corrompus, ils étaient pécheurs, ils étaient impies [5]; ils venaient pour recevoir le baptême de Jean ; et que leur dit-il ? « Race de vipères ». Ils se vantaient d'être les fils d'Abraham, et il les appelle fils de vipères. Abraham était-il donc une vipère? Mais dans leur vie dépravée ils avaient imité les démons, et ils étaient devenus les fils de ceux qu'ils imitaient par leur dépravation. « Race de vipères », leur dit-il, « qui donc vous a enseigné à fuir la colère « qui s'approche? Faites de dignes fruits de « pénitence, et ne dites pas en vous-mêmes : « Nous avons Abraham pour père, comme « pour vous enorgueillir du sang d'Abraham ; « car Dieu peut susciter de ces pierres mêmes « des enfants d'Abraham [6] ». Abraham ne serait point sans postérité, quand même Dieu vous damnerait; car il a le pouvoir de damner ceux qu'il hait et de donner à Abraham les fils qu'il lui a promis. Et d'où lui donnera-t-il des fils, s'il vient à damner les Hébreux, qui sont nés de sa chair? « De ces pierres « mêmes », et il leur montrait les rochers du désert. Quels étaient ces rochers, sinon les Gentils qui adoraient des pierres? Comment donc étaient-ils des pierres? En adorant des pierres, ils méritaient d'être appelés des pierres, selon cette prophétie du Psalmiste : « Qu'ils deviennent semblables à ces idoles, « ceux qui les font, et ceux qui se confient en « elles [1] ». Toutefois Dieu a suscité de ces pierres des enfants d'Abraham ; car nous tous qui adorions des pierres, nous sommes convertis au Seigneur, nous sommes devenus enfants d'Abraham, non par la voie de la chair, mais par l'imitation de sa foi. « Donc « les princes des peuples se sont unis au Dieu « d'Abraham ». Et ces princes des peuples sont les princes des Gentils, non les princes d'un seul peuple ; et ces chefs de tous les peuples « se sont unis au Dieu d'Abraham ».

12. Parmi ces princes était le centurion dont vous venez d'entendre parler dans l'Evangile. Car ce centurion était élevé en honneur et en puissance parmi les hommes, il avait sa place parmi les princes du peuple. Il envoya ses amis au-devant du Christ qui venait chez lui, ou plutôt il envoya ses amis au Christ qui devait passer par là, et le pria de guérir son serviteur qui était malade. Comme le Seigneur voulait y venir en personne, il lui fit dire : « Je ne suis pas digne que vous entriez « sous mon toit, mais dites seulement une pa-« role et mon serviteur sera guéri. Car je suis « homme sous la puissance d'autrui, ayant sous « moi des soldats ». Considérez l'ordre qu'il suit : il dit d'abord qu'il est sous les ordres d'un chef, et ensuite qu'il commande à des soldats. Je suis sous la puissance d'un autre et j'en ai d'autres sous ma puissance ; je suis assujéti et d'autres me sont assujétis. « Et je « dis à l'un : Va, et il va ; et à l'autre : Viens, « et il vient; et à mon serviteur : Fais ceci, et « il le fait ». Comme s'il disait : Si moi, qui dois obéir à des supérieurs, je commande à mes subalternes ; vous, qui n'êtes sous la puissance d'aucun autre, ne pouvez-vous pas commander à votre créature, puisque tout a été fait par vous et rien sans vous ? « Dites « donc une parole », ajoute le centurion, « et « mon serviteur sera guéri. Car je ne suis pas « digne que vous entriez dans ma maison ». Il n'osait introduire dans sa maison le Christ qu'il avait déjà dans son cœur : son âme était

[1] Ps. XLVI, 10. — [2] Exod. III, 6. — [3] Jean, VIII, 33. — [4] Id. 39. — [5] Matt. III, 7. — [6] Id. 9.

[1] Ps. CXIII, 8.

déjà le trône du Christ, et celui qui cherche les humbles y était assis. « Plein d'admira- « tion le Christ se retourne et dit à ceux qui le « suivaient : En vérité, je vous le déclare, je « n'ai pas trouvé une foi aussi grande en « Israël [1] ». Et d'après un autre Evangéliste qui nous raconte le même fait, le Seigneur ajoute : « C'est pourquoi je vous dis que beau- « coup viendront de l'Orient et de l'Occident, « et reposeront avec Abraham, Isaac et Jacob, « dans le royaume des cieux [2] ». Ce centurion n'était pas du peuple d'Israël. Car dans ce peuple d'Israël des orgueilleux rejetaient Dieu de chez eux ; et parmi les princes des Gentils il se trouve un homme humble qui l'appelle chez lui. Jésus admirant sa foi condamne la perfidie des Juifs. Car ils se croyaient en santé quand ils étaient dangereusement malades, et ils tuaient le médecin sans le connaître. Que leur dit-il donc pour rabattre et condamner leur orgueil? « Je vous le déclare, « beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occi- « dent », et qui n'appartiennent point à la race d'Israël : ils viendront, ceux auxquels le Psalmiste a dit : « Vous tous, ô peuples, battez des « mains ; et ils reposeront avec Abraham « dans le royaume des cieux ». Abraham n'est pas leur père selon la chair, et néanmoins ils reposeront avec lui dans le royaume des cieux, et ils seront ses enfants. Pourquoi ses enfants ? Non qu'ils soient issus de sa chair, mais parce qu'ils ont imité sa foi. « Quant aux fils de ce « royaume », c'est-à-dire aux Juifs, « ils iront « dans les ténèbres extérieures : c'est là qu'il « y aura pleur et grincement de dents [3] ». Ceux qui sont nés d'Abraham selon la chair seront condamnés aux ténèbres extérieures, et ceux qui auront imité sa foi reposeront avec lui dans le royaume des cieux. C'est donc avec raison que le Prophète a dit : « Les « princes des peuples se sont unis au Dieu « d'Abraham ».

13. Que deviendront ceux qui appartiennent au Dieu d'Abraham ? « Voilà que les dieux « forts de la terre se sont élevés jusqu'à l'ex- « cès ». Ceux qui étaient dieux, ce peuple de Dieu, cette vigne de Dieu, dont il est dit : « Jugez entre ma vigne et moi », seront jetés dans les ténèbres extérieures, ils ne reposeront point avec Abraham, Isaac et Jacob, ils ne s'unissent point au Dieu d'Abraham. Pourquoi ? Parce qu'ils étaient de puissants dieux de la terre, et qu'ils n'espéraient que dans la terre. Dans quelle terre ? En eux-mêmes, puisque tout homme est terre. Il a été dit à l'homme en effet : « Tu es terre et tu retour- « neras en terre [1] ». Or, c'est de Dieu et non de soi-même que l'homme doit tout espérer et attendre son secours. Ce n'est point d'elle-même que viennent à la terre la pluie et la lumière. De même que la terre doit attendre du ciel la pluie et le soleil, ainsi l'homme doit attendre de Dieu la miséricorde et la vérité. Donc « ces dieux de la terre se sont élevés « outre mesure », c'est-à-dire se sont enorgueillis : ils n'ont pas cru avoir besoin de médecin, et ils sont demeurés dans leur maladie, et la maladie les a conduits à la mort. Les branches naturelles ont été coupées, afin que l'on pût insérer l'humble olivier sauvage [2]. « Parce que les puissants dieux de la terre se « sont élevés outre mesure » . Conservons donc en nous, mes frères, l'humilité, la charité, la piété ; appelés à la place de ces réprouvés, craignons de les suivre dans le chemin de l'orgueil.

[1] Luc, VII, 6-9. — [2] Matt. VIII, 11. — [3] Id. 12.

[1] Gen. III, 19. — [2] Rom. XI, 17.

DISCOURS SUR LE PSAUME XLVII.

SERMON AU PEUPLE.

ÉTABLISSEMENT DE L'ÉGLISE.

Ce psaume est pour le deuxième jour de la semaine, celui où fut formé le firmament par Jésus-Christ ressuscité. Ce firmament est l'image de l'Eglise, qui est la cité du grand roi, la montagne sainte sur laquelle Dieu exauce nos prières, et qui remplit le monde entier. Elle est un seul édifice formé néanmoins de la circoncision et de la gentilité, deux murailles unies par le Christ, qui est la pierre de l'angle. La gentilité, figurée par l'aquilon, dépose son orgueil, vient avec ses rois recevoir la grâce. Mélange des bons et des méchants; les bons sont le froment parfois recouvert de paille. La force de Sion, c'est la charité qui nous fait proclamer Jésus-Christ comme notre Dieu.

1. Ce psaume a pour titre : « Cantique à la « louange des fils de Coré, pour le second jour « de la semaine [1] ».Ecoutez, comme les enfants du ciel, ce que le Seigneur voudra bien me suggérer à ce sujet. Ce fut le second jour de la semaine, ou le lendemain du jour que nous appelons Dimanche, et que l'on appelle encore seconde férie, que fut créé le firmament du ciel, ou plutôt le firmament qui est le ciel. Car Dieu donna au ciel le nom de firmament [2]. Le premier jour il avait fait la lumière qu'il avait séparée des ténèbres ; il avait appelé la lumière jour, et les ténèbres nuit. Or, comme l'indique le contexte du psaume, Dieu nous a marqué dans cet ouvrage quelque chose qui devait s'accomplir en nous ; et les siècles se sont écoulés sur le modèle de cette création. Ce n'est point en effet sans raison que le Seigneur a dit de Moïse : « C'est de moi qu'il a « écrit [3] », puisque toutes les Ecritures, même celles qui regardent la création, peuvent être envisagées comme une prophétie de l'avenir ; et qu'ainsi la création de la lumière annonçait la résurrection du Christ. Car alors la lumière fut vraiment séparée des ténèbres, quand l'immortalité se dégagea des liens de la mort. Quelle devait en être la conséquence, sinon qu'il se formât pour ce chef un corps qui est l'Eglise ? Enfin, il y a aussi un autre psaume, pour le premier jour du Sabbat, et qui annonce clairement la résurrection du Seigneur. Car on y lit : « Princes, ouvrez vos « portes ; élevez-vous, portes éternelles, et le « Roi de gloire entrera [4] ». N'est-il pas visible que ce Roi de gloire est le Christ? Lui dont saint Paul a dit : « S'ils eussent connu le Roi « de gloire, ils ne l'eussent jamais crucifié [1] ». Donc par le second jour de la semaine il nous est impossible d'entendre autre chose que l'Eglise du Christ; mais l'Eglise du Christ dans les saints, l'Eglise du Christ dans ceux dont les noms sont écrits au ciel, l'Eglise du Christ dans ceux qui ne cèdent point aux tentations de ce monde. Car ceux-là méritent de s'appeler firmament. C'est donc l'Eglise du Christ qui est appelée firmament, dans ceux qui sont forts et dont l'Apôtre a dit : « Nous devons, « nous qui sommes plus forts, supporter les « faiblesses des infirmes [2] ». C'est de ce firmament qu'il est parlé dans ce Psaume. Ecoutons-le, comprenons-le, associons-nous à la gloire et au règne qu'il célèbre. Aussi voyons-nous que cette Eglise est appelée un firmament dans les lettres de l'Apôtre ; écoutons et voyons : « Elle est », dit-il, « l'Eglise de Dieu, « la colonne et le firmament de la vérité [3] ». C'est de ce firmament que notre psaume entretient les fils de Coré, que vous savez déjà être les fils de l'Epoux crucifié au Calvaire [4]; car Coré signifie Chauve. Voici donc la suite du psaume intitulé : « Le second jour de la « semaine ».

2. « Le Seigneur est grand et digne de nos « louanges [5] ». Oui, « le Seigneur est grand, il « est souverainement louable »; mais est-il béni par les infidèles? Est-il béni par ceux qui le connaissent et qui néanmoins vivent dans le désordre, qui sont pour le nom du Seigneur une cause de blasphème parmi les nations [6] ?

[1] Ps. XLVII, 1.— [2] Gen. I, 3-8.— [3] Jean, V, 46.— [4] Ps. XXIII, 7, 9.

[1] I Cor. II, 8. — [2] Rom. XV, 1. — [3] I Tim. III, 15. — [4] Matt. XXVII, 33. — [5] Ps. XLVII, 2. — [6] Isa. LII, 5; Rom. II, 24.

Ceux-là bénissent-ils Dieu ? Quand même ils le béniraient, leurs bénédictions seraient-elles acceptées, puisqu'il est écrit : « La louange « n'est pas bonne dans la bouche d'un pé- « cheur[1] ? » Tu nous dis donc, ô saint Prophète : « Le Seigneur est grand et souverai- « nement digne de nos louanges ». Mais dis-nous, en quel endroit le faut-il bénir? « Dans « la cité de notre Dieu, sur la montagne « sainte ». Il est dit ailleurs à propos de cette montagne : « Qui s'élèvera sur la montagne « du Seigneur ? L'homme au cœur pur, aux « mains innocentes[2] ». C'est pour eux que « le Seigneur est grand et souverainement « louable » ; et encore : « Dans la cité de notre « Dieu, sur la montagne sainte ». Telle est la cité placée sur la montagne et qui ne peut être cachée[3]. Tel est le flambeau que l'on ne cache point sous le boisseau, que chacun connaît, qui brille partout. Mais tous ne sont pas citoyens de cette ville ; il n'y a que ceux pour qui « le Seigneur est grand et souve- « rainement louable ». Voyons quelle est cette cité ; et comme il est dit : « Dans la cité de « notre Dieu, sur la montagne sainte », peut-être devons-nous rechercher aussi cette montagne où Dieu exauce nos prières. Car ce n'est probablement pas sans raison qu'il est dit dans un autre psaume : « Ma voix s'est élevée « jusqu'à Dieu, et il m'a exaucé du haut de la « montagne sainte[4] ». Cette montagne a contribué à te faire exaucer. Car si tu n'y étais monté, tu aurais pu crier d'en bas, mais non être exaucé. Quelle est donc cette montagne, mes frères ? Il faut la rechercher avec soin, avec la plus vive attention ; il faut des efforts pour s'en emparer et y monter. Mais que faire si elle n'occupe qu'un lieu dans le monde? Faudra-t-il quitter la patrie pour arriver à cette montagne? Au contraire, ne pas l'habiter, c'est être hors de notre patrie. Car c'est bien elle qui est notre cité, si nous sommes les membres de ce roi qui est le chef de la cité. Où donc est cette montagne ? Si elle occupait une seule partie du monde, il nous faudrait tout entreprendre pour y arriver. Mais à quoi bon te tourmenter ? Plaise à Dieu que tu ne mettes pas plus de lenteur pour aller à cette montagne qu'elle n'en a mis à venir t'éveiller. Il y eut en effet une pierre angulaire méprisée par les Juifs[5], qui s'y heurtèrent, détachée d'une certaine montagne sans la main d'un homme[1], c'est-à-dire détachée du royaume des Juifs, et qui vint sans la main d'un homme, parce que nul homme n'eut part à cet enfantement de Marie qui mit au monde Jésus-Christ[2]. Mais si cette pierre était demeurée à l'endroit où les Juifs la heurtèrent[3], tu n'aurais rien où tu puisses monter. Qu'est-il donc arrivé? Que dit la prophétie de Daniel? sinon que cette pierre a grandi et qu'elle est devenue une grande montagne ? Combien grande ? jusqu'à remplir toute la terre[4]. Donc, cette montagne en grandissant, jusqu'à embrasser toute la terre, est venue jusqu'à nous. A quoi bon dès lors chercher cette montagne comme si elle était loin de nous, et ne pas y monter puisqu'elle est sous nos yeux, afin que pour nous aussi, « le Seigneur soit grand et souverainement « louable ? »

3. Et même afin que tu ne puisses méconnaître la montagne dont parle notre psaume, et que tu ne croies devoir la chercher en quelque lieu de la terre, écoute la suite. Après avoir dit : « Dans la cité de notre Dieu, « sur la montagne sainte », qu'ajoute le Psalmiste ? « Vous étendez les montagnes de Sion « qui sont la joie de la terre entière[5] ». Il n'y a qu'une seule montagne de Sion : pourquoi est-il dit : « Les montagnes ? » Serait-ce parce que ceux-là aussi appartiennent à Sion, qui sont venus d'un côté différent, de manière à se rencontrer dans la pierre de l'angle, et à former deux murs, comme deux montagnes dont l'une viendrait des circoncis, l'autre des incirconcis, l'une des Juifs, l'autre des Gentils, et qui dès lors ne sont plus séparés? S'il y a une divergence parce qu'ils viennent de directions différentes, ils ne sont plus différents dans l'angle qui les unit. « C'est lui », dit l'Apôtre, « qui est notre paix, c'est lui qui de deux peu- « ples n'en fait qu'un[6] ; c'est là cette pierre « qu'ont rejetée les bâtisseurs, et qui est de- « venue la pierre angulaire[7] ». Cette montagne a réuni en elle deux montagnes. C'est un seul édifice, et il y a pourtant deux édifices : deux à cause des deux peuples qui viennent de deux directions différentes, un seul à cause de la pierre angulaire qui les unit. Ecoute ceci encore : « Les montagnes de « Sion, les flancs de l'Aquilon, sont la cité du

[1] Eccli. xv, 9.— [2] Ps. XXIII, 3.— [3] Matt. v, 14, 15.— [4] Ps. III, 5. — [5] Rom. IX, 32.

[1] Dan. II, 34.— [2] Matt. I, 18; Luc, I, 34, II, 7.— [3] Rom. IX, 32.— [4] Dan. II, 35.— [5] Ps. XLVII, 3.— [6] Eph. II, 14.— [7] Ps. CXVII, 22.

« grand roi ». Au nom de Sion, tu te figurais cet unique endroit de la terre où est bâtie Jérusalem, et tu n'y rencontrais qu'un peuple circoncis, et dont Jésus-Christ n'a recueilli que les restes, la plus grande partie ayant été chassée par le vent comme la paille. Il est écrit en effet : « Les restes seront sauvés [1] ». Mais jètte les yeux sur les Gentils, et vois l'olivier sauvage greffé sur l'olivier franc [2], dont il boit la séve. Les Gentils sont donc « ces « flancs de l'Aquilon » ajoutés au palais du grand Roi. L'Aquilon est ordinairement opposé à Sion, car Sion est au midi, et l'Aquilon est l'opposé du midi. Quel est cet Aquilon, sinon celui qui a dit : « J'établirai mon trône « du côté de l'Aquilon, et je serai semblable « au Très-Haut [3] ? » C'était jadis l'empire de Satan, qui régnait sur les Gentils adonnés à l'idolâtrie et au culte des démons. Or, tout ce qu'il y avait d'hommes dans l'univers entier, s'étant attaché à lui, était devenu Aquilon. Mais comme celui qui peut enchaîner le fort, lui enlève aussi ses dépouilles [4], et se les approprie, les hommes délivrés de l'infidélité et du culte superstitieux des démons, ont cru au Christ et sont entrés dans la structure de cette ville, et ils se sont rencontrés à l'angle, avec cette muraille qui venait de la circoncision, et ces flancs de l'aquilon sont devenus la cité du grand Roi. Aussi est-il dit dans un autre endroit de l'Ecriture : « Les nuées aux reflets « d'or viennent de l'Aquilon, c'est en elles que « le Tout-Puissant fait consister son honneur « et sa gloire [5] ». La convalescence d'un malade désespéré fait la gloire du médecin. Les nuées de l'Aquilon ne sont point noires, ni ténébreuses, ni obscures, mais elles ont des reflets d'or. D'où vient cela, sinon de la grâce qui les éclaire par le Christ? Voilà « les flancs « de l'Aquilon devenus la cité du grand Roi ». Ils sont bien des flancs, puisqu'ils avaient adhéré au démon. On dit en effet de ceux qui s'attachent à quelqu'un qu'ils sont toujours à ses côtés. Souvent encore, à propos de quelques hommes, nous disons : Il est honnête homme et pourtant mal flanqué ; c'est-à-dire, il a de la probité, mais ceux qui l'accompagnent sont mauvais. Donc les flancs de l'Aquilon désignent ceux qui adhéraient au diable ; c'est de là que revenait celui dont nous entendions tout à l'heure l'histoire, qui était mort et qui ressuscita, qui était perdu et qui fut retrouvé [1]. Il s'en était allé dans une région lointaine, était arrivé jusqu'à l'Aquilon, et là, comme vous l'avez entendu, s'était attaché à un prince de ces contrées. Il devint donc un flanc de l'Aquilon en s'attachant à ce prince de ces contrées; mais comme la cité du grand Roi se peuple des flancs de l'Aquilon, il rentra en lui-même et dit : « Je me lèverai et j'irai « à mon Père [2] ». Alors, accourant au-devant de lui, il s'écria : « Il était mort, il est ressuscité ; « il était perdu et je l'ai retrouvé ». Le veau gras devint la pierre angulaire [3]. Enfin, le fils aîné, qui ne voulait prendre aucune part au festin, entra sur les instances de son père : et ainsi ces deux murailles, comme ces deux fils, arrivèrent au veau gras et formèrent la cité du grand Roi.

4. Continuons donc le psaume et disons : « Dieu sera connu dans ses demeures [4] ». Dans ses demeures, est-il dit, à cause des montagnes, à cause des deux murailles, à cause des deux fils. « Le Seigneur sera connu dans « ses palais ». Mais le Prophète ajoute à l'instant, pour nous prêcher la grâce : « Quand il « en prendra la garde ». Que deviendrait en effet la cité, si Dieu ne la gardait? Ne s'écroulerait-elle pas à l'instant, si elle n'avait un tel fondement? Car nul ne peut en poser d'autre que celui qui a été posé et qui est Jésus-Christ [5]. « Que nul donc ne se prévale de ses « mérites, mais que celui qui se glorifie se « glorifie dans le Seigneur [6] » ; puisque cette ville n'est grande, et que le Seigneur n'est en elle qu'à la condition qu'il en prendra la garde : comme un médecin prend un malade pour le guérir, et non pour l'aimer tel qu'il est. Le médecin, en effet, n'aime pas la fièvre. Il n'aime pas le malade non plus, et néanmoins il l'aime. S'il aimait le malade, il le souhaiterait toujours en cet état, et s'il n'aimait le malade, il ne viendrait pas le visiter ; il aime donc le malade afin de le guérir. Le Seigneur a donc pris cette cité sous sa garde, et il s'y est fait connaître, c'est-à-dire que sa grâce y a été connue ; car tous les priviléges de cette ville qui se glorifie en Dieu, elle ne les tient pas d'elle-même. De là vient cette parole qui lui est adressée : « Qu'avez- « vous que vous n'ayez reçu? Mais si vous avez « reçu, pourquoi vous glorifier comme si vous

[1] Rom. IX, 27. — [2] Id. XI, 17. — [3] Isa. XIV, 13, 14. — [4] Matt. XII, 29. — [5] Job, XXXVII, 22.

[1] Luc, XV, 32. — [2] Id. 18. — [3] Eph. II, 20. — [4] Ps. XLVII, 4. — [5] I Cor. III, 11. — [6] Id. I, 31.

« n'aviez pas reçu[1]? » « Le Seigneur sera donc « connu dans les demeures de cette ville, « quand il l'aura prise sous sa garde ».

5. « Car voilà que les rois de la terre se sont « rassemblés[2] ». Voyez comme viennent ces flancs de l'Aquilon, voyez comme ils disent : « Venez, allons à la montagne du Seigneur ; « car il nous a fait connaître ses voies, afin « que nous y marchions[3]. Voilà que les rois « de la terre se sont rassemblés, ils se sont « réunis dans l'unité ». Où donc se sont-ils réunis dans l'unité, sinon en celui qui est la pierre angulaire[4] ? « Eux-mêmes à cette vue « ont été dans l'admiration ». Après qu'ils ont admiré les miracles et la gloire du Christ, qu'est-il arrivé? « Ils ont été dans la stupé« faction, dans le trouble, saisis de crainte[5] ». D'où leur venait cette crainte, sinon du remords de leurs péchés ? Que les rois courent donc après ce roi, que les potentats le reconnaissent pour maître. Aussi est-il dit ailleurs : « Pour moi, j'ai été établi roi dans Sion, sur « la montagne sainte, pour prêcher la loi du « Seigneur ; le Seigneur m'a dit : Tu es mon « fils, je t'ai engendré aujourd'hui. Demande« moi et je te donnerai les nations pour hé« ritage, et ton domaine s'étendra jusqu'aux « confins de la terre ; tu les gouverneras avec « un sceptre de fer, tu les briseras comme un « vase d'argile[6] ». Le roi établi dans Sion a été entendu, et il a reçu en héritage les confins de la terre. Les rois ont-ils donc à redouter de perdre leur domination, de se la voir enlever, comme le craignit ce misérable Hérode, qui, pour tuer un petit enfant, en fit mourir tant d'autres[7] ? Il craignait de perdre la royauté, et il ne mérita point de connaître le roi. Hélas ! que n'adorait-il ce roi avec les Mages ! la malheureuse passion de régner ne lui eût pas fait égorger tant d'innocents pour mourir si coupable. Sa part, en effet, fut d'égorger des innocents, et le Christ, nonobstant son jeune âge, couronna ces enfants qui mouraient pour lui. Il y avait donc de quoi trembler pour les rois, quand le Christ disait : « Pour moi, j'ai été établi roi par lui », et celui qui m'a sacré roi me donnera pour héritage les confins de la terre. Pourquoi, ô rois, porter envie à ce roi ? Voyez-le, mais sans envie. Car il est bien différent des autres, celui qui a dit : « Mon royaume n'est pas de « ce monde[1] ». Ne craignez donc point qu'il vous ôte un royaume temporel, il vous donnera au contraire un royaume, mais dans les cieux, dont il est le Roi. Quelle est donc la suite du psaume ? « Et maintenant, ô rois, « comprenez ». Déjà s'aiguisait votre envie : « Comprenez » qu'il s'agit d'un roi tout différent, dont le royaume n'est point d'ici-bas. C'est donc à bon droit que les rois de la terre se sont rassemblés, se sont troublés, ont été saisis de crainte ». De là vient qu'on leur dit : « Maintenant, ô rois, comprenez, instruisez« vous, juges de la terre[2] ». Et qu'ont-ils fait? « Ils ont ressenti des douleurs comme celles « de l'enfantement ». Quelles sont « ces dou« leurs comme celles de l'enfantement », sinon les douleurs de la pénitence ? Voyez encore ces douleurs, ce travail de l'enfantement : « Votre crainte, ô Dieu », s'écrie Isaïe, « nous a fait concevoir et enfanter l'esprit de « salut[3] ». Ainsi conçurent les rois, dans la crainte que leur inspira le Christ, et ils enfantèrent le salut en s'attachant par la foi à celui qu'ils redoutaient. « Là donc sont des dou« leurs comme celles de l'enfantement ». Quand on parle d'enfantement, espérez un fruit. Le vieil homme a enfanté, et il en est résulté l'homme nouveau. « Là sont des dou« leurs comme celles de l'enfantement ».

6. « D'un souffle tempêtueux vous briserez « les vaisseaux de Tharsis[4] ». C'est-à-dire, en un mot, vous renverserez l'orgueil des Gentils. Mais quel est dans cette histoire le fait qui marquerait en figure la chute de l'orgueil des nations ? A cause « des vaisseaux de Tharsis ». Les savants ont cherché quelle était cette ville de Tharsis, c'est-à-dire quelle ville pouvait être ainsi désignée. Les uns ont cru que la Cilicie était désignée sous le nom de Tharsis, à cause de Tharse, qui en est la métropole. C'était la patrie de l'apôtre saint Paul, né à Tharse en Cilicie[5]. D'autres y ont vu Carthage, qui aurait peut-être jadis porté ce nom, ou que désignerait quelque expression semblable. Dans le prophète Isaïe on trouve en effet : « Hurlez, vaisseaux de Carthage[6] ». Un même endroit d'Ezéchiel est traduit, Carthage par les uns et Tharsis par les autres[7] : cette variante chez les interprètes pourrait bien nous faire croire que cette ville appelée Carthage

[1] I Cor. IV, 7. — [2] Ps. XLVII, 5. — [3] Isa. II, 3. — [4] Eph. II, 20. — [5] Ps. XLVII, 6, 7. — [6] Id. II, 6-9. — [7] Matt. II, 3.

[1] Jean, XVIII, 36. — [2] Ps. II, 10, 11. — [3] Isa. XXVI, 18. — [4] Ps. XLVII, 8. — [5] Act. XXI, 39. — [6] Isa. XXIII, 1, selon les LXX. — [7] Ezéch. XXXVIII, 13, selon les LXX.

est appelée ici Tharsis. On sait en effet que Carthage, à son origine, était florissante en vaisseaux, et tellement florissante qu'elle était célèbre chez tous les peuples par son commerce et sa navigation. Car Didon, fuyant son frère et abordant ces côtes d'Afrique, où elle bâtit Carthage, avait enlevé, du consentement des principaux du pays, tous les vaisseaux qui mouillaient près de Tyr pour le commerce. Depuis son origine, Carthage n'a jamais manqué de vaisseaux pour le négoce. De là l'orgueil de cette cité; en sorte que, sous la figure de ses vaisseaux, on peut voir l'orgueil des nations, qui fondent leur espoir sur des choses inconstantes comme le souffle des vents. Ne mettons donc point notre confiance dans nos voiles nombreuses, ni dans la prospérité du siècle, houleux comme la mer ; que notre point d'appui soit dans Sion, où nous pourrons être solidement établis, et non plus exposés à tout vent de doctrine [1]. Que tous ceux alors que les biens de cette vie enflaient d'orgueil soient renversés, et que tout orgueil des Gentils soit soumis au Christ, « qui doit « briser d'un souffle impétueux les vaisseaux « de Tharsis », non pas d'une ville quelconque, mais de Tharsis. Pourquoi « d'un « souffle impétueux? » C'est-à-dire, par une grande crainte. Tout orgueil, en effet, a redouté le jugement du Christ, au point de croire en lui avec humilité, pour ne plus craindre sa gloire.

7. « Ce qui nous était annoncé, nous le « voyons dans la cité de Dieu [2] ». O bienheureuse Eglise, un jour tu as entendu, un autre jour tu as vu. Elle a entendu les promesses, elle en voit l'accomplissement; elle a entendu les Prophètes, elle voit l'Evangile. Tout ce qui s'accomplit aujourd'hui a été prophétisé. Elève donc les yeux, tourne tes regards dans le monde entier et vois ses possessions s'étendre jusqu'aux confins de la terre ; vois s'accomplir cette prophétie : « Tous les rois de la « terre se prosterneront devant lui, tous les « peuples le serviront [3] ». Vois comme s'est accomplie cette parole : « Elevez-vous, ô Dieu, « par-dessus les cieux, et que votre gloire « s'étende par toute la terre [4] ». Contemple donc celui dont les mains et les pieds furent percés par des clous, dont on a pu compter les os lorsqu'il pendait à la croix, dont la robe fut tirée au sort [1] : vois dans sa royauté celui qu'ils ont vu pendu à la croix; vois siéger dans les cieux celui qu'ils ont méprisé quand il marchait sur la terre. Vois dès lors s'accomplir cette parole : « Tous les confins de la « terre se souviendront du Seigneur et se « tourneront vers lui, toutes les nations du « monde se prosterneront devant lui [2] ». A cette vue tu n'as plus qu'à t'écrier : « Ce qui « était annoncé, nous le voyons ». C'est avec raison que l'Eglise est ainsi appelée du milieu des Gentils : « Ecoute, ô ma fille, et « vois; oublie ton peuple et la maison de ton « père [3] ». Ton père était jadis l'Aquilon, viens à Sion, à la montagne sainte. Ecoute et vois : non pas vois et écoute, mais écoute et vois : d'abord écoute, et vois ensuite. Vous écoutez d'abord ce que vous ne voyez pas, et ensuite vous verrez ce que vous aurez entendu. « Un « peuple qui m'était inconnu m'a servi », dit le Prophète, « il m'a écouté lorsqu'il m'a en- « tendu parler ». S'il s'est rendu parce qu'il a entendu, il n'avait donc point vu. Que deviendrait cette parole : « Ceux à qui il n'avait « pas été annoncé verront sa lumière, et ceux « qui n'ont rien ouï de lui le comprendront? » Ceux à qui les Prophètes n'ont pas été envoyés, ont été les premiers à écouter et à comprendre les Prophètes; ceux qui d'abord ne les avaient pas entendus, les ont écoutés ensuite avec admiration. Mais ceux à qui les Prophètes étaient envoyés sont demeurés en arrière, portant nos livres, n'en comprenant pas la vérité. Ils avaient les tables du Testament et n'en ont point l'héritage. Pour nous, « ce qui nous a été annoncé, nous le voyons, « dans la cité du Dieu des armées, dans la « cité de notre Dieu ». C'est là que nous avons entendu, là aussi que nous avons vu. Quiconque est au dehors ne peut entendre ni voir; quiconque est dans cette ville n'est ni sourd ni aveugle : « Comme nous avons en- « tendu, ainsi nous avons vu ». Où donc as-tu entendu? Où as-tu vu? « Dans la cité du Dieu « des vertus, dans la cité de notre Dieu. Le « Seigneur l'a fondée pour l'éternité ». Qu'ils ne viennent point nous insulter, ces hérétiques divisés par provinces; qu'ils ne s'élèvent point, en disant : « Le Christ est ici ou il est « là [4] ! » Nous dire que le Christ est ici ou qu'il est là, c'est nous porter à la division.

[1] Eph. IV, 14. — [2] Ps. XLVII, 9. — [3] Id. LXXI, 11. — [4] Id. CVII, 6.

[1] Matt. XXVII, 35. — [2] Ps. XXI, 28. — [3] Id. XLIV, 11. — [4] Matt. XXIV, 23.

Dieu nous a promis l'unité : les rois ont été rassemblés dans l'unité et non divisés par le schisme. Cette cité qui embrasse le monde entier sera peut-être détruite un jour? Point du tout. « Dieu l'a fondée pour l'éternité ». Si donc c'est pour l'éternité que Dieu l'a fondée, pourquoi redouter que le fondement soit renversé?

8. « Grand Dieu! nous avons senti votre « miséricorde au milieu de votre peuple [1] ». Qui donc a ressenti cette miséricorde, et où l'a-t-il ressentie? N'est-ce point votre peuple, ô Dieu, qui a ressenti votre miséricorde, et comment « l'avons-nous ressentie au milieu « de votre peuple? » comme si autres étaient ceux qui l'ont ressentie, et autres ceux au milieu desquels ils l'ont ressentie. C'est là, mes frères, un grand symbole, que vous connaissez pourtant; et quand nous aurons dégagé d'ici, ou de ces versets, ce que vous connaissez, il n'en sera pas plus obscur, mais plus doux. En cette vie on range dans le peuple de Dieu tous ceux qui participent à ses sacrements, quoique tous n'aient point la même part à sa miséricorde. Tous ceux qui reçoivent le sacrement de baptême, sont appelés chrétiens, mais tous ne vivent pas d'une manière digne de ce sacrement. Car il est plusieurs dont l'Apôtre a dit « qu'ils ont l'appa« rence de la piété, sans en avoir la réalité [2] ». Néanmoins cette apparence de piété leur donne un rang dans le peuple de Dieu, de même que, quand on bat le grain dans l'aire, la paille y tient une place comme le froment. Mais aura-t-elle aussi sa place dans le grenier? C'est au milieu de ce peuple mauvais qu'habite le peuple de Dieu qui a ressenti les effets de sa miséricorde. Il vit d'une manière digne de cette miséricorde, car il écoute, il retient, il pratique ce conseil de saint Paul : « Nous « vous enjoignons et vous conjurons de ne pas « recevoir en vain la grâce de Dieu [3] ». Celui-là donc reçoit tout à la fois le sacrement et la miséricorde de Dieu, qui ne reçoit pas en vain la grâce de Dieu. Est-ce alors un obstacle pour lui d'habiter au milieu d'un peuple insubordonné, jusqu'à ce que le van passe dans l'aire, et que les bons soient séparés des méchants? Est-ce un obstacle d'habiter chez ces peuples? Qu'il s'efforce d'être de ceux qui sont appelés firmament en recevant la divine miséricorde, qu'il soit un lis au milieu des épines. Car veux-tu comprendre que les épines elles-mêmes appartiennent au royaume de Dieu? Voici une comparaison : « Comme le « lis », dit l'Ecriture, « est au milieu des « épines, ainsi est ma bien-aimée au milieu « des filles [1] ». Est-il dit au milieu des étrangères? Non, mais au milieu des filles. Il y a donc des filles qui sont mauvaises et il y en a d'autres qui sont parmi elles comme des lis au milieu des épines. Donc ceux qui ont part aux sacrements, sans mener une vie pure, sont appelés enfants de Dieu sans être enfants de Dieu : on dit qu'ils sont à lui et ils lui sont étrangers; à lui à cause du sacrement; étrangers à cause de leurs vices. Il en est de même des filles étrangères : elles sont filles à cause de leur piété apparente, étrangères parce qu'elles ont perdu la vertu. Que le lis y habite aussi, qu'il y reçoive la divine miséricorde, qu'il conserve la racine d'une belle fleur, et ne se montre pas ingrat envers la douce rosée qui tombera du ciel. Que les épines soient ingrates et croissent par ces pluies; elles croissent pour le feu, et non pour le grenier. « Grand Dieu! « nous avons reçu votre miséricorde au mi« lieu de votre peuple ». Oui, au milieu de ce peuple insensible à votre miséricorde, nous avons reçu votre miséricorde. « Le Christ est « venu en effet chez les siens, et les siens ne « l'ont point reçu ». Mais « à tous ceux qui l'ont « reçu » au milieu du peuple, « il a donné « le pouvoir de devenir enfants de Dieu [2] ».

9. Mais ici tout homme qui réfléchit se demande : Quoi donc? Ce peuple qui, au milieu du peuple de Dieu, reçoit la divine miséricorde, est-il bien nombreux? Hélas, qu'il est en petit nombre! c'est à peine si l'on en trouve quelques-uns : et Dieu se contentera-t-il de si peu, et perdra-t-il le grand nombre? Ainsi parlent ceux qui se promettent ce qu'ils n'ont pas entendu promettre par le Seigneur. Est-il vrai que si nous vivons dans le désordre, si nous jouissons des plaisirs du monde, si nous donnons satisfaction à nos convoitises, Dieu nous perdra? Combien en trouvera-t-on pour garder les commandements de Dieu? A peine en trouverez-vous un ou deux, bien peu du moins. Dieu ne doit-il sauver que ceux-là, et damner les autres? Point du tout, nous dit-on, mais quand il viendra, et qu'il verra une si grande foule à sa gauche, il en aura pitié et pardonnera tout. C'est bien là ce que promit le ser-

[1] Ps. XLVII, 10. — [2] II Tim. III. 5. — [3] II Cor. VI, 1.

[1] Cant. II, 2. — [2] Jean, I, 11, 12.

pent au premier homme : Dieu l'avait menacé de la mort, s'il touchait au fruit défendu [1] ; « Point du tout », dit le serpent, « vous ne « mourrez point [2] ». Nos premiers parents crurent le serpent, et virent que la menace de Dieu était vraie, que la promesse du diable était fausse. Ainsi en est-il aujourd'hui, mes frères ; figurez-vous l'Eglise comme un paradis terrestre où le serpent ne cesse de suggérer ce qu'il suggérait alors. Toutefois la chute du premier homme doit être pour nous un préservatif de chute et non un modèle de péché. Adam est tombé pour que nous nous relevions. A ses suggestions faisons constamment la réponse de Job. Car le démon le tenta par la femme, comme par une nouvelle Eve ; et l'homme vaincu dans le paradis, fut vainqueur sur le fumier [3]. Loin de nous d'écouter ses dires et de croire qu'il y ait si peu de justes ; il y en a beaucoup, mais ils sont cachés dans un plus grand nombre. Nous ne pouvons le nier, les méchants sont en plus grand nombre, et tellement en plus grand nombre, que les bons n'apparaissent au milieu d'eux, que comme le bon grain dans l'aire. Quiconque en effet jette un regard dans l'aire, pourrait croire qu'il n'y a que de la paille. Que l'on y fasse entrer un homme peu connaisseur, il croira que c'est inutilement qu'on y introduit les bœufs, et que des hommes supportent la chaleur du jour, pour briser la paille ; et néanmoins il y a là une masse de bons grains, que le van doit séparer de la paille. Alors on verra cet amas de blé se dégager de la paille qui l'enveloppait. Et dès maintenant, voulez-vous connaître de bons chrétiens ? soyez bons et vous en trouverez.

10. Vois ce que notre psaume oppose à ce désespoir. Après avoir dit : « Nous avons res« senti, ô Dieu, votre miséricorde, au milieu « de votre peuple », il nous montre que c'est au milieu de ce peuple insensible à la divine miséricorde, que plusieurs ressentent les effets de cette miséricorde : et pour empêcher qu'on ne regardât ce nombre comme tellement petit qu'il deviendrait nul, en quels termes le Prophète va-t-il nous consoler ? « Comme « votre nom, Seigneur, ainsi votre louange se « répandra jusqu'aux confins de la terre [4] ». Qu'est-ce à dire ? « Le Seigneur est grand, et « infiniment digne de louanges, dans la cité « de notre Dieu, sur sa montagne sainte » ; or, il ne peut être loué que par ses saints. Car ceux qui vivent dans le désordre ne le louent point ; mais ils ne le prêchent de bouche, que pour le blasphémer par leur vie. Si donc il n'y a que les saints pour louer Dieu, que les hérétiques ne se disent point à eux-mêmes : C'est chez nous que subsiste encore la louange, parce que nous sommes peu nombreux, que nous vivons loin de la foule, et dans la justice, que nous bénissons Dieu, non-seulement par nos paroles, mais aussi par notre vie. On leur répond par le même psaume : Pourquoi dire que vous bénissez dans une partie du monde ce Dieu auquel il est dit : « Comme « votre nom, Seigneur, ainsi votre louange se « répandra jusqu'aux confins de la terre ? » c'est-à-dire, de même que vous êtes connu dans toute la terre, ainsi vous y êtes béni ; et c'est vous louer que vivre dans la piété. « Comme votre nom, Seigneur, ainsi votre « louange est répandue », non point dans une partie de la terre, mais « dans toute la terre ». « Votre droite est pleine de justice », c'est-à-dire, ils sont nombreux, ceux qui se tiendront à votre droite. Et non-seulement ils seront nombreux ceux qui sont à votre gauche, mais la masse du bon grain qui sera à votre droite formera aussi une plénitude [1] : « Votre droite « est pleine de justice ».

11. « Que la montagne de Sion soit dans la « joie, et les filles de Juda dans l'allégresse, à « la vue de vos jugements, ô mon Dieu ». O montagne de Sion, ô filles de Juda, vous souffrez aujourd'hui au milieu de l'ivraie, au milieu de la paille, au milieu des épines ; mais tressaillez à cause des jugements de Dieu. Votre Dieu ne peut errer dans ses jugements. Que votre vie vous sépare des méchants, si votre naissance vous a jetées au milieu d'eux ; ce n'est pas en vain que vous avez chanté de la voix et du cœur : « Ne per« dez pas mon âme avec les impies, ni ma vie « avec les hommes de sang [2] ». Le souverain Créateur viendra faire le discernement, il viendra le van à la main afin de ne laisser ni tomber un grain de blé dans la paille destinée au feu, ni passer la moindre paille avec le froment destiné au grenier céleste [3]. Tressaillez donc, filles de Sion, à la vue des infaillibles jugements du Seigneur, et gardez-vous de juger témérairement. A vous de recueillir, à Dieu de séparer. « Que la montagne de Sion

[1] Gen. II, 17. — [2] Id. III, 4. — [3] Job, II, 8-10. — [4] Ps. XLVII, 11.

[1] Matt. XXV, 33. — [2] Ps. XXV, 9. — [3] Matt. III, 12.

« soit dans la joie, et les filles de Juda dans « l'allégresse, à cause de vos jugements, ô mon « Dieu ». Par ces filles de Juda, gardez-vous d'entendre les Juifs, Juda signifie confession. Tous les fils de la confession sont les fils de Juda : et le salut qui vient des Juifs n'est autre que le Christ issu des Juifs [1]. Voilà ce que dit l'Apôtre : « Car le juif n'est pas celui « qui l'est au dehors, et la circoncision n'est « pas celle qui se fait sur la chair, qui est ex- « térieure ; mais le juif est celui qui l'est in- « térieurement ; et la circoncision du cœur se « fait par l'esprit, et non par la lettre ; et ce « juif tire sa gloire non des hommes, mais de « Dieu [2] ». Sois juif de cette manière : glorifie-toi de la circoncision du cœur, quoique tu n'aies pas celle de la chair. « Que les filles de « Sion tressaillent à cause de vos jugements, « ô mon Dieu ».

12. « Environnez Sion, embrassez son en- « ceinte [3] ». Que l'on dise à ceux dont la vie est un désordre, et au milieu desquels se trouve le peuple qui a reçu la divine miséricorde : Il y a au milieu de vous un peuple dont la vie est sainte. « Environnez Sion ». Mais comment ? « Embrassez son enceinte » ; embrassez-la, non par le scandale, mais par la charité, afin d'imiter ceux qui mènent au milieu de vous une vie sainte, et par cette imitation d'être incorporés au Christ dont ils sont les membres. « Environnez Sion, embras- « sez son enceinte, parlez sur ses tours ». Chantez ses louanges du haut de ses forteresses.

13. « Reposez votre amour dans sa vertu [4] », afin de n'avoir pas l'extérieur de la piété, et d'en repousser l'esprit [5] ; « mais affermissez « vos cœurs dans sa vertu ». Quelle est la vertu de cette cité ? Pour comprendre la vertu de cette cité, il faut comprendre la force de la charité. C'est là une vertu que nul ne peut vaincre ; c'est un feu que n'éteignent point ni les flots de cette vie, ni les fleuves des tentations. C'est d'elle qu'il est écrit : « L'amour « est fort comme la mort [6] ». De même en effet qu'on ne peut résister à la mort, qui s'avance, et que nul artifice, nul remède ne peuvent dérober à ses coups l'homme qui est né mortel ; de même le monde est impuissant contre la charité. Toutefois la comparaison avec la mort est en sens contraire ; et comme la mort est invincible à nous enlever, la charité au contraire est invincible à nous sauver. Beaucoup en effet ne sont morts victimes de la charité qu'afin de vivre pour Dieu. C'est la charité qui embrasait les martyrs, non les martyrs hypocrites, non ceux qu'enflait la vaine gloire, non ceux dont il est dit : « Quand même je livrerais mon corps pour « être brûlé, si je n'ai point la charité, cela « ne me sert de rien [1] ». Mais ces martyrs du Christ et de la vérité, qu'une véritable charité conduisait à la mort, quelle prise ont eue sur eux les violences des bourreaux ? Les larmes de leurs proches avaient plus d'empire sur eux que les cruautés des persécuteurs. Combien de fils ont retenu leurs pères en présence de la mort ? Combien d'épouses embrassaient les genoux de leurs maris, afin de n'être point laissées dans le veuvage ? Combien de fils s'opposaient au trépas de leurs pères, comme nous le voyons dans le martyre de sainte Perpétue ? Tout cela est arrivé. Mais quelle que fût l'abondance ou l'impétuosité de ces larmes, quel feu de la charité ont-elles pu éteindre ? Telle est la force de Sion, à laquelle on dit ailleurs : « Que la paix s'affer- « misse dans votre vertu, et l'abondance « dans vos forteresses [2]. Parlez du haut de « ses tours, reposez vos cœurs dans sa force, « et distribuez ses demeures ».

14. Quel est le sens de ces paroles : « Repo- « sez vos cœurs dans sa force, et distribuez « ses demeures [3] ? » c'est-à-dire, faites le discernement d'une demeure et d'une autre demeure, ne les confondez point. Il est en effet des maisons qui ont l'apparence de la piété, sans en avoir l'esprit ; et il est des maisons qui ont tout à la fois l'apparence et l'esprit de la piété. Distinguez et ne confondez point. Pour vous, ce sera distinguer sans confondre, que de reposer vos cœurs dans sa force, c'est-à-dire de devenir spirituels par la charité. Alors vous ne jugerez pas témérairement ; alors vous verrez que les méchants ne font aux bons aucun obstacle réel, tant que nous sommes dans l'aire : « Comp- « tez ses demeures ». On peut encore donner un autre sens à ces paroles, et y voir une recommandation faite aux Apôtres de distribuer ces deux palais, dont l'un vient de la circoncision et l'autre de la gentilité. Quand Paul, appelé d'abord Saul, devint Apôtre, et qu'il

[1] Jean, IV, 22.— [2] Rom. II, 28, 29.— [3] Ps. XLVII, 13.— [4] Id. 14. — [5] II Tim. III, 5. — [6] Cant. VIII, 6.

[1] I Cor. XIII, 3. — [2] Ps. CXXI, 7. — [3] Id. XLVII, 14.

entra dans l'unité avec les autres Apôtres, il parut bon à ces derniers de prêcher aux Juifs, et à Paul d'aller chez les Gentils [1]. Cette distinction de leur apostolat distribuait entre eux les palais de la cité du grand Roi ; et, se rencontrant à la pierre angulaire, ils divisèrent en quelque sorte la prédication de l'Evangile, mais se réunirent par la charité. Car les paroles qui suivent nous montrent qu'il s'agit ici de prédicateurs : « Distribuez « ses demeures, afin de parler aux races futu- « res » ; c'est-à-dire, afin que la prédication de l'Evangile arrive jusqu'à nous, qui devons les suivre. Car ils n'ont pas borné leur travail à ceux qui vivaient de leur temps ; comme ce ne fut pas seulement pour les Apôtres, mais aussi pour nous, que le Seigneur daigna se montrer après sa résurrection. Car, en leur parlant, il avait aussi les yeux sur nous, quand il disait : « Voici que je suis avec vous « jusqu'à la consommation des siècles [2] ». Devaient-ils vivre ici-bas en effet jusqu'à la fin du monde ? De même il dit encore : « Je ne prie pas seulement pour eux, mais « pour tous ceux qui croiront en moi sur « leur prédication [3] ». C'est donc nous qu'il avait en vue, puisqu'il est mort pour nous. C'est alors avec raison que le Prophète leur dit : « Afin que vous racontiez aux races « futures ».

15. Que direz-vous ? « Que c'est là Dieu, et « notre Dieu [4] ». On voyait en lui la terre, et non le Créateur de la terre ; on touchait sa chair, on ne connaissait pas Dieu sous cette chair. La chair était entre les mains de ceux dont il l'avait prise, puisque la vierge Marie était de la race d'Abraham ; ils se sont arrêtés à la chair, sans comprendre la divinité. O Apôtres, ô grande cité, annonce du haut de tes tours : « Celui-là est Dieu, notre Dieu ». De même, oui, de même qu'il a été méprisé, qu'il n'a été qu'une pierre devant les pieds de ceux qui la heurtaient, afin d'humilier les cœurs de ceux qui le confesseraient ; de même « il est notre Dieu ». On l'a vu dans le monde, comme dit le Prophète : « On l'a vu « ensuite sur la terre, et il a conversé avec les « hommes [1] ». « Celui-là est notre Dieu ». Il est homme aussi, et qui pourra le connaître ? « Car c'est là notre Dieu ». Mais peut-être n'est-ce que pour un temps, comme les faux dieux. Car si l'on peut les appeler des dieux, bien qu'ils ne le soient pas, on ne les appelle ainsi que pour un temps. Que nous dit en effet le Prophète, ou que leur apprend-il à leur dire ? Voici ce que vous leur direz. Quoi donc ? « Qu'ils soient bannis de la terre, « et de tout ce qui est sous le ciel, ces dieux « qui n'ont pas fait le ciel et la terre [2] ». Tel n'est point notre Dieu, qui s'est élevé au-dessus de tous les dieux. Au-dessus de quels dieux ? de « tous les dieux des païens qui sont « des démons ; mais le Seigneur a fait le « ciel [3] ». C'est donc lui qui est notre Dieu ; oui, « c'est là notre Dieu ». Jusques à quand ? « Pour jamais, et dans les siècles des siècles, « il régnera sur nous éternellement ». S'il est notre Dieu, il est aussi notre Roi ; il nous protége contre la mort, car il est notre Dieu ; il nous conduit, de peur que nous ne tombions, car il est notre Roi. Mais en nous conduisant il ne nous brise point ; car il ne brise que ceux qu'il ne conduit point. « Vous les « conduirez avec un sceptre de fer », dit le Prophète, « et vous les briserez comme des « vases d'argile [4] ». Il en est qu'il ne conduit point ; mais il les brisera sans ménagement comme des vases d'argile. Puisse-t-il toujours nous régir, nous délivrer ; car « c'est lui qui « est notre Dieu pour jamais, dans les siècles « des siècles ; lui qui régnera éternellement « sur nous ».

[1] Gal. II, 9. — [2] Matt. XXVIII, 20. — [3] Jean, XVII, 20. — [4] Ps. XLVII, 15.

[1] Baruch, III, 38. — [2] Jérém. X, 11. — [3] Ps. XCV, 5. — [4] Id. II, 9.

PREMIER DISCOURS SUR LE PSAUME XLVIII.

PREMIER SERMON. — L'EMPLOI DES RICHESSES.

—

L'impie jouissant du bonheur temporel, et le juste qui en est privé, voilà pour beaucoup la pierre de scandale. — Les nations désignent les impies ; les habitants de la terre, les justes. Les riches peuvent être pauvres, s'ils ne comptent pas sur leurs richesses, et les pauvres sont riches quand ils les désirent. Ecoutons de manière à comprendre et nous verrons Dieu pour jouir de lui, non pour le fuir, comme ceux qui ont compté sur leur force, sur leur bien, sur leurs amis, qui se sont fait de magnifiques tombeaux pour y demeurer, mais dont l'âme va au feu éternel, et qui laissent leurs biens à des étrangers ou à ceux qui ne peuvent les secourir.

1. Toutes les paroles de l'Ecriture sont utiles à ceux qui les comprennent bien, mais dangereuses pour ceux qui les veulent accommoder à la perversité de leur cœur, plutôt que de redresser leur cœur d'après ces règles saintes. C'est en effet chez les hommes un désordre bien grand, mais ordinaire, de vouloir que Dieu suive leur propre volonté, quand c'est à eux de suivre la volonté de Dieu ; de vouloir que Dieu se déprave, parce qu'ils ne veulent point se corriger, et de ne voir le bien que dans leur propre volonté, et non dans celle de Dieu. Nous entendons souvent les hommes se plaindre contre Dieu, de la prospérité des méchants et des tribulations de l'homme de bien ; comme si Dieu était injuste ou ne savait ce qu'il doit faire, ou détournait complétement ses regards des choses humaines, ou ne voulait point troubler son repos pour y donner ses soins, comme si voir et corriger les désordres fût une fatigue pour lui. Ils murmurent donc, ces hommes qui ne veulent adorer Dieu que pour en être plus heureux ici-bas, quand ils voient dans l'abondance et la félicité de la terre ceux qui n'adorent que Dieu ; tandis que pour eux, qui adorent le Seigneur, ils sont dans l'angoisse, dans la disette, dans les chagrins et dans toutes les autres misères de cette vie. C'est contre cette voix impie, contre ces blasphèmes et ces murmures, que la parole divine nous devient un charme qui guérit de la morsure du serpent. Tout cela est en effet comme le pus du cœur empoisonné, qui vomit contre Dieu le blasphème ordurier ; et, ce qu'il y a de pire, écartant la main du médecin sans écarter la morsure du serpent. C'est-à-dire, que le cœur de l'homme écarte la sévérité de la parole de Dieu, pour admettre les flatteries pernicieuses du serpent. C'est contre ces hommes que la parole divine a des chants, et qu'elle va nous prévenir dans ce psaume. Je vous exhorterais à y donner toute votre attention, s'il ne l'attirait pas lui-même, et non-seulement la nôtre, mais celle du monde entier. Ecoutez en effet sa manière de commencer.

2. « Nations de la terre, écoutez ceci ». Ce n'est donc pas vous seuls qui êtes ici. Qu'est-ce en effet que ma voix, pour crier de manière à retentir chez toutes les nations? C'est par les Apôtres que Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est fait entendre, il a crié par autant de langues qu'il en a envoyées ; et ce psaume autrefois récité chez un seul peuple, dans la synagogue des Juifs, nous le voyons chanté dans l'univers entier, dans toutes les Eglises, et ainsi s'accomplit cette parole : « Nations « de la terre, écoutez ceci ». Mon but unique est de fixer votre attention, de peur que la fatigue du corps ne vous empêche d'appliquer votre esprit effrayé de la longueur du psaume. S'il est possible, nous le verrons entièrement aujourd'hui, sinon, il nous en restera une partie pour demain ; toutefois, donnez-nous une attention soutenue. Vous n'entendrez, s'il plaît à Dieu, que des choses capables de vous encourager plutôt que de vous fatiguer. « Nations de la terre, écoutez ceci » ; et vous-mêmes faites partie de ces peuples. « Prêtez « l'oreille, ô vous qui habitez l'univers ». Le Prophète semble se répéter, comme s'il ne lui eût pas suffi de dire : « Ecoutez ». Vous

dire : Ecoutez mes paroles, prêtez l'oreille, c'est vous dire de n'écouter pas à la légère. Qu'est-ce à dire : « Prêtez l'oreille ? » C'est dans le même sens que Notre-Seigneur disait : « Que celui-là entende, qui a des oreilles pour « entendre [1] » ; et toutefois tous ceux qui étaient autour de lui avaient des oreilles. De quelles oreilles parlait-il, sinon des oreilles du cœur, quand il disait : « Que celui-là en- « tende, qui a des oreilles pour entendre ? » C'est à ces mêmes oreilles que s'adresse le Psalmiste : « Prêtez l'oreille, vous tous qui ha- « bitez l'univers ». On pourrait trouver encore ici une différence. Nous ne devons pas sans doute en rétrécir l'étendue, mais il n'est pas inutile d'exposer cette signification. Il y a peut-être une différence entre cette expression : « Tous les peuples », et cette autre : « Vous « tous qui habitez l'univers ». Le Prophète a voulu peut-être nous montrer une significa- tion plus accentuée dans cette expression : « Qui habitez » ; en sorte que les peuples dé- signeraient les impies, et que les habitants de la terre seraient tous les hommes justes. Celui qui habite, en effet, n'est point assujéti ; mais celui qui est assujéti, est plus habité qu'il n'habite. Un homme possède véritablement ce qu'il a, quand il en est le maître ; mais celui-là est maître, qui n'est point garrotté par les convoitises : au lieu que celui qui porte ces liens, est plutôt possédé que possesseur. Nous avons un mot qui désigne l'habitation dans cette parole de l'Ecriture : « J'ai mieux « aimé être petit dans la maison du Seigneur « que d'habiter sous les tentes des pécheurs [2] ». Quoi donc ? Etre petit dans la maison du Sei- gneur, n'est-ce pas l'habiter ? Il n'emploie ce mot d'habiter, que pour ceux qui règnent, qui possèdent, qui dominent, qui gouvernent ; quant à ceux que l'on méprise, ils n'habitent pour ainsi dire pas, mais ils sont assujétis. L'interlocuteur aurait dit alors : J'aime mieux servir dans la maison du Seigneur, que ré- gner sous les tentes des pécheurs. Si donc il y a une distinction entre « toutes les nations » et « tous les habitants de la terre », comme il y en a une entre « écoutez » et « prêtez l'oreille », ce qui paraît une répétition, sans en être une réellement, le Prophète a voulu nous dire que tous entendront cette parole de Dieu, non- seulement les pécheurs et les impies, mais aussi les justes. Ils sont mélangés aujourd'hui pour entendre cette parole ; mais quand vien- dra le moment d'en rendre compte, ceux qui l'auront entendue sans profit seront séparés de ceux qui l'auront entendue des oreilles. Que les pécheurs écoutent : « Vous tous, ô « peuples, écoutez ceci ». Que les justes écoutent, eux qui n'ont pas entendu en vain, et qui gouvernent la terre plus qu'ils n'en sont gouvernés : « Prêtez l'oreille, vous tous « qui habitez la terre ».

3. Le Prophète ajoute encore : « Et vous, « hommes de la terre, et enfants des hom- « mes [1] ». Cette expression : « Hommes de la « terre », s'appliquerait aux pécheurs ; et cette autre : « Enfants des hommes », aux fidèles et aux justes. Vous voyez donc revenir cette distinction. Quels sont les hommes de la terre ? les fils de la terre. Quels fils de la terre ? Ceux qui recherchent les possessions terrestres. Quels sont les fils des hommes ? Ceux qui appartiennent au Fils de l'homme. Déjà nous avons établi devant vous cette dis- tinction, et nous avons vu qu'Adam était homme sans être fils de l'homme ; que le Christ était fils de l'homme, et qu'il était Dieu [2]. Ainsi, tous ceux qui appartiennent à Adam sont hommes de la terre, tous ceux qui sont du Christ sont « fils de l'homme ». Que tous écoutent néanmoins, je ne refuse ma parole à personne. Celui-ci est terrestre, qu'il écoute ma parole, dans la crainte du ju- gement ; celui-là est fils de l'homme, qu'il écoute, afin de régner. « Que le riche et le « pauvre s'unissent ». Nouvelle répétition. Cette expression : « Le riche », s'applique aux hommes terrestres ; cette autre : « Le pauvre », aux enfants des hommes. Par les riches on doit entendre les orgueilleux ; et par les pau- vres, les humbles. Qu'un homme possède beaucoup de biens, il est pauvre s'il ne s'en prévaut pas. Qu'il ne possède rien, Dieu le rangera néanmoins parmi les riches, les ré- prouvés, s'il a le désir ou l'orgueil de la ri- chesse. C'est par le cœur, et non par le palais ou le coffre-fort, que Dieu juge des pauvres ou des riches. Ne sont-ils pas réellement des pauvres, ceux qui accueillent ce précepte de l'Apôtre, disant à Timothée : « Commande « aux riches du siècle de n'être point orgueil- « leux [3] ? » Comment, de ceux qui étaient riches, a-t-il fait des pauvres ? Il leur enlève ce qui nous fait rechercher les richesses. Car

[1] Matt. x, 25. — [2] Ps. LXXXIII, 11.

[1] Ps. XLVIII, 3. — [2] [illegible] — [3] I Tim. VI, 17.

nul ne désire les richesses que pour s'élever au-dessus de ceux qui l'environnent, et leur paraître supérieur. Leur interdire l'orgueil, c'est donc les rendre semblables à ceux qui n'ont rien ; et peut-être un mendiant est plus orgueilleux de ses quelques pièces de monnaie, que le riche docile à cette recommandation de saint Paul : « Défendez aux riches « du siècle de s'enorgueillir ». Comment s'abstenir de l'orgueil ? En accomplissant ce qui suit : « De ne pas mettre leur confiance dans « les richesses incertaines, mais dans le Dieu « vivant, qui nous donne avec abondance « ce qui nous est nécessaire pour la vie [1] ». L'Apôtre ne dit pas : Qui leur donne ; mais bien : « Qui nous donne ». Paul n'avait-il donc aucune richesse ? Il en avait assurément. Quelles richesses ? Celles dont l'Ecriture a dit à un autre endroit : « Le monde entier est « la richesse de l'homme fidèle [2] ». Ecoute encore ce qu'il avoue de lui-même : « Nous « paraissons ne rien posséder, quoique nous « possédions tout [3] ». Quiconque désire la richesse, ne doit donc pas s'attacher à une partie, et il possédera le tout ; mais qu'il s'attache à Celui qui a tout créé. « Que le riche et « le pauvre s'unissent ». Il est dit dans un autre psaume : « Que les pauvres mangent, « et ils seront rassasiés ». Quel avantage fait-il aux pauvres ? « Qu'ils mangent et ils seront « rassasiés ». Que mangeront-ils ? c'est le secret des fidèles. Comment seront-ils rassasiés ? En imitant la passion du Seigneur, et en ne laissant pas improductif le prix de leur rançon. « Les pauvres donc mangeront et se- « ront rassasiés, et ils béniront le Seigneur, « ceux qui le recherchent [4] ». Et les riches ? Ils mangent aussi. Mais comment ? « Tous les « riches de la terre ont mangé et ont adoré [5] ». Le Prophète ne dit point : Ils ont mangé et sont rassasiés ; mais bien : « Ils ont mangé et « ils ont adoré ». Ils adorent Dieu à la vérité, mais ne veulent pas voir des frères dans les autres hommes. Ceux-ci mangent donc et ils adorent ; ceux-là mangent et sont rassasiés ; et tous mangent néanmoins. A celui qui mange on demandera compte de sa nourriture ; que le dispensateur de cette nourriture n'en éloigne personne, mais qu'il avertisse de redouter le compte à rendre. Que tous donc prêtent l'oreille à ces paroles, pécheurs et justes, peuples et habitants de la terre. « Et « les habitants de la terre, et les enfants des « hommes, et le riche et le pauvre ensemble », unis et non séparés. C'est le temps de la moisson qui doit séparer, c'est la main du vanneur qui le pourra faire [1]. Maintenant, que le riche et le pauvre s'unissent pour écouter, que les boucs et les agneaux paissent ensemble, jusqu'à l'avénement de Celui qui doit séparer les uns à sa droite, les autres à sa gauche [2]. Qu'ils s'unissent pour écouter le maître qui les instruit, de peur qu'ils ne soient séparés pour entendre le Juge qui les condamnera.

4. Mais que doivent-ils entendre maintenant ? « Ma bouche parlera la sagesse, et les « méditations de mon cœur donneront l'intel- « ligence [3] ». Ici encore il y a une répétition, de peur qu'après avoir dit : « Ma bouche », on ne crût entendre parler un homme qui aurait la sagesse sur les lèvres. Plusieurs ont en effet la sagesse sur les lèvres et non dans le cœur ; et c'est d'eux qu'il est dit : « Ce « peuple m'honore des lèvres, et leur cœur « est loin de moi [4] ». Que va donc te dire l'interlocuteur ? Après avoir dit : « Ma bouche « parle la sagesse », afin que tu comprennes bien que la parole de la bouche émane véritablement du cœur, il ajoute : « Et la médi- « tation de mon cœur donne l'intelligence ».

5. « Je prêterai l'oreille à la parabole, je « développerai sur la harpe le sujet de mes « chants [5] ». Quel est celui-ci dont le cœur, dans ses méditations, donne l'intelligence, en sorte qu'elle n'est pas seulement sur la superficie des lèvres, mais qu'elle pénètre l'intérieur de l'homme ? Quel est celui qui écoute et qui parle ensuite ? Beaucoup parlent sans avoir écouté. Quels sont donc ceux qui parlent sans avoir écouté ? Ceux qui ne font pas ce qu'ils disent ; tels ces Pharisiens, assis, dit le Seigneur, dans la chaire de Moïse. Dieu a voulu vous parler de cette chaire de Moïse par ces hommes qui disent et ne font pas. Le Seigneur a voulu par là vous donner la sécurité. Ne craignez point, dit-il, « faites ce qu'ils disent, mais ne faites « pas ce qu'ils font, car ils disent et n'agissent « pas [6] ». Ils n'écoutent pas ce qu'ils disent. Mais ceux qui disent et qui pratiquent, entendent ce qu'ils disent ; de là vient qu'ils parlent avec fruit, parce qu'ils écoutent. Celui-là donc qui parle sans écouter peut être utile aux

[1] I Tim. VI, 17. — [2] Prov. XVII, 6, selon les LXX. — [3] II Cor. VI, 10. — [4] Ps. XXI, 27. — [5] Id. 30.

[1] Matt. III, 12. — [2] Id. XXV, 30, 33. — [3] Ps. XLVIII, 4. — [4] Isa. XXIX, 13. — [5] Ps. XLVIII, 5. — [6] Matt. XXIII, 2, 3.

autres et inutile à lui-même. Quant à celui qui parle ici, qui veut écouter d'abord, parler ensuite; avant de dire : « Je développerai sur « la harpe le sujet de mes chants », ce qui est le langage des organes, car l'âme se sert du corps comme le joueur de sa harpe, il nous dit tout d'abord : « J'inclinerai mon oreille à la « parabole »; c'est-à-dire, avant de vous parler par mes organes, avant de jouer du psaltérion, je prêterai tout d'abord l'oreille à la parabole; c'est-à-dire, j'écouterai ce que je dois vous dire. Et pourquoi « à la parabole ? » Parce que maintenant nous voyons dans un miroir et en parabole[1], selon cette parole de l'Apôtre : « Tant que nous habitons dans ce corps, nous « marchons hors du Seigneur[2] ». Car nous ne voyons pas encore face à face sans le voile des paraboles, sans l'ombre des énigmes. Tout ce que nous comprenons maintenant, nous le voyons en énigme. L'énigme est une parabole obscure, difficile à comprendre. Quelque soin que prenne l'homme de cultiver son cœur, de rentrer en lui-même pour comprendre les choses intérieures, tant que nous voyons à travers le voile d'une chair corruptible, nous ne voyons qu'en partie. Mais quand la résurrection nous aura rendus incorruptibles, et qu'apparaîtra le Fils de l'homme pour juger les vivants et les morts, alors on verra ce Fils de l'homme, qui a d'abord été jugé et qui à son tour jugera le monde, fera le discernement des bons et des méchants, placera les méchants à sa gauche et les bons à sa droite. Les bons et les méchants le verront, mais il dira aux méchants : « Allez au feu éternel » ; et aux bons : « Venez, bénis de mon Père, recevez « le royaume. Et les méchants s'en iront aux « flammes éternelles, et les justes dans la vie « éternelle[3] » ; et là ils verront à découvert cette face que les méchants ne sont pas dignes de voir. Ecoutez mes paroles. Quand le Fils de l'homme était sur la terre pour être jugé, les méchants l'ont vu comme les bons, car les Apôtres qui le suivaient l'ont vu, et les Juifs qui le crucifièrent l'ont vu aussi ; de même quand il viendra juger le monde, les bons et les méchants le verront aussi ; les bons, pour en recevoir la récompense, parce qu'ils l'auront suivi; les méchants, pour en être châtiés, parce qu'ils l'auront crucifié. Il n'y aura donc pour être damnés que ceux qui l'auront crucifié? J'ose le dire, il n'y aura que ceux-là.

[1] I Cor. XIII, 12. — [2] II Cor. V, 6. — [3] Matt. XXV, 31-36.

Donc, diront les pécheurs d'ici-bas, nous sommes en sûreté. Oui, vous êtes en sûreté, si Dieu ne sonde pas l'intention. Mais que dis-je? Que votre charité veuille bien comprendre, afin qu'au jugement de Dieu ils ne se plaignent point de n'avoir point compris. Les Juifs ont vu le Christ et l'ont crucifié ; et toi qui ne vois pas le Christ, tu es rebelle à sa parole. Mais résister à sa parole, n'est-ce pas crucifier sa chair, si tu le voyais ? Le juif l'a méprisé quand il pendait à la croix, et tu le méprises quand il est assis dans le ciel. Deux sortes d'hommes l'ont donc vu quand il était sur la terre ; deux sortes d'hommes le verront quand il viendra. Car le Fils de l'homme viendra pour nous juger. Comme le Père ne s'est pas incarné et n'a pas souffert, il ne juge que par son Fils, qui a dit dans l'Evangile : « Le Père ne juge personne, il a « donné tout jugement au Fils » ; et peu après il ajoute : « Il lui a donné le pouvoir de juger, « parce qu'il est le Fils de l'homme[1] ». Comme Fils de Dieu, le Verbe est toujours avec son Père ; et comme il est toujours avec son Père, il juge toujours avec son Père ; mais comme Fils de l'homme, il a été jugé et il doit juger. De même qu'il a été vu par ceux qui ont cru en lui et par ceux qui l'ont cloué à la croix quand il a été jugé ; ainsi, quand il viendra juger, il sera vu par ceux qu'il condamnera et par ceux qu'il couronnera. Mais quant à cette vision de Dieu qu'il a promise à ceux qui l'aiment, quand il a dit : « Celui qui « m'aime sera aimé de mon Père ; celui qui « m'aime garde mes commandements, et moi « je l'aimerai et me manifesterai à lui[2] » ; cette vision n'est pas pour les méchants. Cette claire vue sera comme une intimité, il la réserve aux siens et n'en fait aucune part aux impies. Quelle est cette vision? qu'est-ce que le Christ? Il est égal au Père. Mais encore, qu'est-ce que le Christ? « Au commencement était le Verbe, « et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était « Dieu[3] ». C'est après cette vision que nous aspirons en gémissant, pendant que nous sommes en cette vie ; telle est la vision qui nous est réservée pour la fin des temps, vision que nous n'avons ici-bas que sous des voiles[4]. Si donc nous voyons en énigme, inclinons notre oreille pour entendre, et développons ensuite sur la harpe l'objet de nos chants;

[1] Jean, V, 22, 27. — [2] Id. XIV, 21. — [3] Id. I, 1. — [4] I Cor. XIII, 12.

écoutons ce que nous disons, faisons ce que nous recommandons.

6. Que dit le Prophète? « Pourquoi craindrai-je au mauvais jour? D'être enveloppé « dans l'iniquité de mes voies ». Ce début est un peu obscur : « Pourquoi », dit-il, « craindrai-je au mauvais jour? D'être enveloppé « dans l'iniquité de mes voies ». Cette iniquité qui doit l'envelopper est donc un plus grand sujet de crainte. Car un homme ne doit pas craindre ce qu'il ne peut éviter. Que fera, par exemple, pour ne pas mourir, celui qui craint la mort ? Qu'un fils d'Adam m'indique le moyen d'échapper à la peine d'Adam. Mais plutôt qu'il se souvienne que, né d'Adam, il a suivi Jésus-Christ, et qu'il doit ainsi payer le tribut d'Adam et recueillir les promesses de Jésus-Christ. Celui qui redoute la mort n'a donc nul moyen de l'éviter ; mais pour celui qui redoute l'arrêt qui frappe les impies : « Allez au feu éternel », il y a moyen d'y échapper. Qu'il ne craigne donc point. A quoi bon cette crainte ? L'iniquité de ses voies doit l'envelopper. Si donc il évite les voies impies, et marche par les voies de Dieu, il n'arrivera point aux jours mauvais : le jour mauvais, le dernier de tous, n'aura rien de fâcheux pour lui. Car ce dernier jour sera funeste aux uns, favorable aux autres. Sera-t-il funeste à ceux qui s'entendront dire : « Venez, bénis « de mon Père, recevez le royaume [1] ? » Mais il sera funeste pour ceux qui entendront : « Allez au feu éternel ». Si donc c'est l'iniquité de nos voies qui doit nous envelopper, pourquoi craindre au jour mauvais ? Que les hommes plutôt travaillent ici-bas à leur salut, qu'ils détournent l'iniquité de leurs voies ; qu'ils marchent, oui, qu'ils marchent dans cette voie dont le Christ a dit : « C'est moi qui « suis la voie, la vérité, et la vie [2] » ; et qu'ils ne craignent pas au jour mauvais, puisque celui qui s'est fait la voie leur donne la sécurité. « Pourquoi craindrai-je au jour mauvais? D'être « enveloppé dans l'iniquité de mes voies ». Qu'ils évitent l'iniquité de leurs démarches, car c'est par la démarche que chacun tombe. Ecoutez bien, mes frères ; que dit le Seigneur au serpent ? « La femme observera ta tête, et « toi tu observeras son talon [3] ». Le diable observe donc ton talon, afin de te faire tomber dans tes démarches. S'il observe ton talon, observe sa tête. Qu'est-ce à dire sa tête ? Le commencement d'une suggestion mauvaise. Dès qu'il commence à te suggérer le mal, résiste-lui, avant qu'un plaisir criminel surgisse, et que le consentement le suive ; ainsi tu éviteras sa tête, et il ne surprendra pas ton talon. Pourquoi le Seigneur tenait-il ce langage à Eve ? Parce que l'homme tombe par la chair, et que pour nous l'Eve intérieure est notre chair. « Celui qui aime son épouse », a-t-il été dit, « s'aime lui-même [1] ». Qu'est-ce à dire, « lui-même ? » L'Apôtre l'explique ensuite et dit : « Nul n'a jamais haï sa propre chair [2] ». Comme donc le démon veut nous faire tomber par la chair, de même qu'il fit tomber Adam par Eve [3], il est recommandé à Eve d'observer la tête du serpent, parce que celui-ci observe son talon. Si donc c'est l'iniquité de votre talon ou de vos démarches qui doit vous envelopper, pourquoi craindre au jour mauvais, puisque votre conversion au Christ vous donne le pouvoir de ne point commettre l'iniquité, et qu'alors il n'y aura plus rien pour vous envelopper, et que vous verrez avec joie et sans pleurs votre dernier jour ?

7. Quels sont alors ceux qu'enveloppera l'iniquité de leurs démarches ? « Ceux qui se « confient en leur vertu, et se glorifient dans « l'abondance de leurs richesses [4] ». Voilà donc ce que j'éviterai, pour n'être point enveloppé dans l'iniquité de mes démarches. Comment l'éviter ? Ne mettons point notre espérance dans nos vertus, non plus que notre gloire dans nos grandes richesses; mais glorifions-nous dans celui qui a promis la grandeur à notre humilité, et qui menace de damner les orgueilleux ; et alors l'iniquité de nos démarches ne nous enveloppera point ; mais ceux « qui mettent leur espoir dans leur vertu, et « leur gloire dans leurs grandes richesses ».

8. Il en est qui comptent sur leurs amis, d'autres sur leur force, d'autres sur leurs richesses. C'est en cela et non en Dieu qu'espèrent les hommes. Après avoir parlé de la force, parlé des richesses, le Prophète parle des amis : « Un frère ne rachète point, un « homme rachètera-t-il [5] ? » Espères-tu qu'un homme te rachètera de la colère à venir ? Si un frère ne t'en rachète pas, un homme t'en rachètera-t-il ? De quel frère est-il dit que s'il ne rachète point, nul homme ne pourra nous racheter ? de celui qui a dit après la résur-

[1] Matt. XXV, 34-41. — [2] Jean, XIV, 6. — [3] Gen. III, 15.

[1] Eph. V, 28. — [2] Id. 29. — [3] Gen. III, 6. — [4] Ps. XLVIII, 7. — [5] Id. 8.

rection : « Allez, dites ceci à mes frères [1] ». Il a voulu devenir notre frère, et nous le témoignons tous les jours en disant à Dieu : « Notre « Père ». Appeler Dieu « notre Père », c'est appeler le Christ notre frère. Donc, avec Dieu pour Père et le Christ pour frère, il n'y a rien à craindre au jour mauvais. Celui-là ne peut être enveloppé dans l'iniquité de ses voies ; car il ne compte ni sur sa vertu, ni sur l'abondance de ses richesses, et ne se vante point d'avoir de puissants amis. Que l'homme compte alors sur celui qui est mort pour le délivrer de la mort éternelle ; qui s'est humilié pour l'élever ; qui l'a cherché jusque dans l'impiété, afin que l'homme devenu fidèle le cherchât à son tour. Si donc ce frère ne nous rachète pas, l'homme nous rachètera-t-il ? Adam nous rachètera-t-il, si le Christ ne nous rachète pas ? « Le frère ne « rachète point, l'homme rachètera-t-il ? »

9. « L'homme ne donne point à Dieu le « prix de sa rançon ni ne rachète son âme [2] ». Tel fonde son espoir sur sa force, ou sur ses grandes richesses, qui « ne saurait donner à « Dieu le prix de sa rançon », c'est-à-dire de quoi fléchir le Seigneur, et l'apaiser pour ses péchés : « Il ne saurait racheter son âme », lui qui présume de sa vertu, de ses amis, de ses richesses. Quels sont ceux-ci qui rachètent leur âme ? Ceux à qui le Seigneur dit : « Faites-vous des amis avec la monnaie « de l'iniquité, afin qu'ils vous reçoivent dans « les tabernacles éternels [3] ». Ceux-là donnent le prix de leur âme, qui ne cessent de faire l'aumône. Aussi ne veut-il point que ceux qu'il instruit par Timothée, soient orgueilleux et se glorifient de leurs richesses ; enfin il ne veut pas que leurs richesses vieillissent chez eux, mais qu'ils en usent de façon à racheter leur âme. Car il dit : « Ordonnez aux « riches du siècle de ne point s'enorgueillir, « ni de compter sur des richesses qui sont in- « certaines ; mais sur Dieu qui nous donne « tout ce qui nous est nécessaire [4] ». Et comme s'ils disaient : Que ferons-nous de nos richesses ? il ajoute : « Que les riches le soient en « bonnes œuvres, qu'ils donnent généreuse- « ment, qu'ils fassent part de leurs biens [5] ». En cela ils ne perdront rien ; d'où le savons-nous ? Ecoutez ce qui suit : « Qu'ils s'acquiè- « rent un trésor et un fondement solide pour « l'avenir, afin qu'ils embrassent la vie éter- « nelle [1] ». C'est ainsi qu'ils donneront la rançon de leur âme. Voici encore un avertissement du Seigneur : « Faites-vous des bour- « ses qui ne s'usent point, et dans le ciel un « trésor qui ne s'épuise jamais, dont le voleur « n'approche point, que les vers n'altèrent « point [2] ». Le Seigneur n'exige donc pas que tu perdes tes richesses, il te conseille seulement d'en changer la place. Comprenez bien ceci, mes frères : si un ami entrait dans votre maison, et qu'il vît votre froment placé dans un endroit humide, sachant combien le blé est assujéti à la pourriture, ce que peut-être vous ne sauriez pas, il vous donnerait un avis, et vous dirait : Frère, vous perdez ce que vous n'avez amassé qu'avec beaucoup de travail ; vous avez mis dans un endroit humide ces blés qui seront bientôt pourris. Que faut-il faire, lui direz-vous ? Les mettre dans un endroit plus élevé. Alors vous écouteriez cet avis amical, vous transporteriez vos blés dans un lieu plus élevé ; et vous n'écoutez pas le Christ qui vous avertit de mettre votre trésor dans le ciel, où vous ne retrouverez pas seulement ce que vous aurez conservé, mais où vous échangerez la terre pour le ciel, des biens du temps pour des biens de l'éternité, où vous prêtez à usure à Jésus-Christ, et où pour peu de choses sur la terre, il vous rendra de grands biens ? Quant à ceux qui seront enveloppés par l'iniquité de leurs voies, parce qu'ils se confient en leur vertu, qu'ils se glorifient de leurs richesses et qu'ils mettent leur espoir dans la puissance de leurs amis : « Ils ne donnent rien à Dieu pour leur « rançon, ils ne rachèteront point leur âme ».

10. Que dit le Prophète à propos de cet homme ? « Son labeur sera éternel, sa vie « aura une fin [3] ». Son labeur sera donc sans fin, mais sa vie est bornée. Pourquoi dit-il que sa vie aura une fin ? C'est que ces hommes ne font consister la vie que dans les délices de chaque jour. Aussi beaucoup de pauvres et d'indigents parmi nous, trop peu affermis dans la vertu et n'envisageant point ce que Dieu leur a promis pour ces grands travaux, quand ils voient des riches chaque jour dans les festins, radieux de tout l'éclat de l'or et de l'argent, que disent-ils ? Voilà les seuls qui vivent, c'est là vraiment vivre. Voilà ce que l'on dit ; ne le disons plus, mes frères, je

[1] Matt. XXVIII, 10.— [2] Ps. XLVIII, 9.— [3] Luc, XVI, 9.— [4] I Tim. VI, 17. — [5] Ibid.

[1] I Tim. VI, 19. — [2] Luc, XII, 33. — [3] Ps. XLVIII, 10.

vous en avertis. Et si nous devons encore entendre ce langage, que du moins nous l'entendions plus rarement que si nous n'avions point été avertis. Nous n'avons pas en nous-mêmes cette confiance, que cet avertissement fasse disparaître totalement ce langage ; mais que du moins il devienne plus rare, car on le tiendra jusqu'à la fin des siècles. C'est peu qu'on dise d'un riche qu'il vit, on ajoute qu'il parle, qu'il tonne. Tu crois qu'il est seul pour vivre ; eh bien ! qu'il vive, mais sa vie finira, car il ne donne rien pour la rançon de son âme ; sa vie finira, son labeur ne finira point. « Il travaillera éternellement, et sa vie « finira ». Comment sa vie finira-t-elle ? Comme la vie de celui qui était vêtu de pourpre et de fin lin, qui faisait chaque jour bonne chère, qui n'avait que la hauteur et l'orgueilleux mépris pour ce malheureux couvert d'ulcères, couché à sa porte, dont les chiens léchaient les plaies, tandis qu'il désirait les miettes qui tombaient de la table du riche. De quoi servirent à cet homme ses grands biens ? l'un et l'autre changèrent d'état : de la porte du riche l'un fut porté au sein d'Abraham, et de sa table splendide l'autre fut précipité dans le feu : le premier se reposait, le second brûlait ; l'un était rassasié, l'autre avait soif ; chez l'un, au labeur temporel succédait une vie sans fin ; chez l'autre, à une vie passagère succédait une douleur éternelle. De quoi servaient les richesses à cet homme qui, dans les flammes de l'enfer, demandait qu'une goutte d'eau tombât du doigt de Lazare pour rafraîchir sa langue ; « car », disait-il, « je brûle de cette flamme », et cela ne lui fut point accordé [1]. Il désirait une goutte d'eau tombant du doigt de Lazare, comme celui-ci avait désiré les miettes tombant de sa table ; mais la douleur avait fini pour l'un, comme la vie avait fini pour l'autre : la douleur de ce dernier devait être éternelle, la vie de celui-là également éternelle. Notre vie d'ici-bas n'est proprement pas une vie pour nous qui souffrons ; mais il n'en sera pas ainsi dans la suite, notre vie sera éternellement dans le Christ : quant à ceux qui veulent vivre ici-bas, ils souffriront à jamais et ne vivront qu'un temps.

11. « Car celui-là ne verra point la mort « après avoir vu mourir les sages [2] ». Celui dont le travail sera éternel, et dont la vie doit finir, « ne verra point la mort après avoir « vu mourir les sages ». Qu'est-ce à dire ? C'est-à-dire que, après avoir vu mourir les sages, il ne saura point ce qu'est la mort. Car il se dit : Cet homme n'est-il pas mort en dépit de sa sagesse, de sa vie si régulière et de sa piété envers Dieu ? Je n'ai donc plus qu'à me livrer aux plaisirs pendant cette vie, car la sagesse ne peut nous donner de ne point mourir. Il voit ainsi un sage mourir, sans comprendre ce qu'est la mort. « Il ne connaî- « tra point la mort après avoir vu mourir les « sages ». Il ressemble aux Juifs qui ont vu le Christ cloué à la croix, et qui l'ont méprisé en disant : « S'il était Fils de Dieu, il descen- « drait de la croix [1] » : ils n'ont point vu ce que c'est que mourir. Ah ! si du moins ils eussent vu ce que c'est que mourir, s'ils l'eussent compris ! Le Christ mourait selon le temps, pour vivre selon l'éternité, et eux vivent selon le temps pour subir une mort éternelle. Mais parce qu'ils le voyaient mourir, ils ne voyaient point la mort, c'est-à-dire qu'ils ne comprenaient pas ce que c'est que la véritable mort. Que disent-ils en effet, même dans leur sagesse ? « Condamnons-le à « une mort honteuse, et l'on verra ce que « valent ses paroles ; s'il est vraiment le Fils « de Dieu, Dieu le délivrera des mains de « ses ennemis [2] », et ne permettra pas qu'il meure, s'il est vraiment son Fils. Mais en le voyant sur la croix, exposé à leurs insultants défis, sans en descendre, ils se diront : C'est vraiment un homme. On leur répond : Il pouvait bien descendre de la croix, celui qui a pu ressusciter du sépulcre ; mais il nous apprenait à supporter les insultes, à n'opposer que la patience aux langues des méchants, à boire le calice de l'amertume, et à recevoir ainsi le salut éternel. Bois donc, ô malade, bois ce calice amer, afin d'obtenir la guérison, toi dont les entrailles ne sont point guéries : ne crains point, c'est pour t'empêcher de craindre que le médecin a bu le premier ce breuvage, ou que le Seigneur a épuisé le premier le calice amer de la passion. Il l'a bu, celui qui n'avait en lui aucun péché, qui n'avait rien à guérir. Bois à ton tour, jusqu'à ce que l'amertume de cette vie soit passée, jusqu'à ce que vienne cette vie, qui n'aura ni scandales, ni colère, ni envie, ni amertume, ni fièvre, ni tromperie, ni dissensions, ni

[1] Luc, XVI, 19-26. — [2] Ps. XLVIII. 11.

[1] Matt. XXVI, 12. — [2] Sag. II, 20.

vieillesse, ni mort, ni combat. Souffre ici-bas, puisque ta douleur doit finir. Souffre, de peur qu'en refusant de souffrir, tu n'arrives à la fin de ta vie sans arriver à la fin de tes douleurs. « Il ne comprendra point la mort « en voyant mourir les sages ».

12. « L'imprudent et l'insensé périront en-« semble [1] ». Qui est imprudent? Celui qui n'envisage pas l'avenir. Qui est insensé? Celui qui ne comprend pas son malheur. Mais toi, comprends ton malheureux sort en cette vie, et pense à devenir heureux dans l'avenir. Comprendre ton sort ici-bas, c'est n'être plus insensé; et pourvoir à ton avenir, c'est n'être plus imprudent. Quel est celui qui pourvoit à son avenir? C'est le serviteur à qui son maître avait donné l'administration de son bien, pour lui dire ensuite : « Vous ne pouvez plus gou-« verner mes biens, rendez compte de votre « administration. Que ferai-je », dit en lui-même ce serviteur? « je ne puis bêcher la « terre, et je rougis de mendier [2] ». Mais, avec le bien de son maître, il se fit des amis qui pussent le recevoir quand il fut privé de son emploi. Il fit donc tort à son maître, afin de se faire des amis chez qui il pût se retirer; mais toi, tu n'as pas à craindre de faire du tort, puisque le Seigneur t'y engage, en te disant lui-même : « Faites-vous des amis « avec la monnaie de l'iniquité ». Peut-être tes biens ne sont-ils que le fruit de l'injustice; ou peut-être y a-t-il injustice en ce que tu possèdes, et qu'un autre n'a rien; que tu es dans l'abondance, un autre dans la pauvreté. Avec cette monnaie de l'iniquité, avec ces biens que les méchants seuls appellent des richesses, fais-toi des amis, et tu seras prudent. C'est amasser pour toi, sans tromper personne. Tu paraîtras dissipateur, mais est-ce dissiper son argent que de le mettre en trésor? Voyez, mes frères, les enfants qui veulent acheter je ne sais quoi; ont-ils trouvé quelques pièces de monnaie, ils les mettent dans quelque lieu secret, qu'ils n'ouvrent que longtemps après. Ont-ils perdu leur trésor, parce qu'ils ne le voient point? Soyez donc sans crainte vous-mêmes. Des enfants ont caché leur argent dans leur coffre, et sont pleins de sécurité, et tu craindrais en le plaçant dans les mains du Christ? Sois donc prudent, et fais-toi des ressources pour l'avenir dans le ciel. Sois prudent et imite la fourmi, comme le dit l'Ecriture [1]; amasse pendant l'été, afin de ne pas souffrir de la disette en hiver : l'hiver, c'est le dernier jour, le jour de la tribulation; l'hiver, c'est le jour des scandales et de l'amertume : amasse aujourd'hui ce qui peut te soutenir alors : si tu ne le fais, tu mourras tout à la fois imprudent et insensé.

13. Mais ce riche est mort et on lui a fait des funérailles dignes de lui. Voilà où les hommes en reviennent : ils ne considèrent point la vie d'un homme, mais la pompe de ses funérailles. O heureux celui qui fait verser tant de larmes! Hélas! il a vécu de manière à être regretté d'un petit nombre, et tous devraient pleurer celui qui mène une vie si désordonnée. Mais sa pompe funèbre était magnifique; il repose dans un riche tombeau, de précieux tissus l'enveloppent, il est tout embaumé de parfums et d'aromates. Et puis quel tombeau on lui élève! Quel marbre superbe! Hélas! vit-il dans ce tombeau? Il y est mort. Voilà ce que les hommes ont pris pour des biens, et ils se sont éloignés de Dieu, et n'ont pas cherché les vrais biens, emportés qu'ils étaient par l'éclat des biens trompeurs : aussi voyez la suite. Celui qui n'a pas donné le prix de son âme, qui n'a pas compris la mort, parce qu'il a vu mourir les sages, a pris place parmi les imprudents et les insensés pour mourir avec eux. Et comment périront « ceux « qui laisseront leurs richesses aux étrangers? « — L'imprudent et l'insensé doivent mourir « ensemble ».

14. Ecoutez bien, mes frères! « Et ils laisse-« ront leurs richesses à l'étranger ». Il semble que le Prophète regarde comme une malédiction que des étrangers possèdent leurs biens après leur mort. Bienheureux alors ceux qui laisseront leurs biens à leurs enfants, qui ont les leurs pour héritiers? Avoir des enfants, c'est n'être point mort. Que font les enfants? Ils conservent à leur tour ce que leur ont laissé les parents; et même c'est peu de le conserver, ils l'augmentent. Et pour qui conservent-ils ces richesses? Pour leurs enfants, et ceux-ci à leur tour pour leurs enfants, et ces troisièmes pour leurs enfants encore. Qu'y aura-t-il donc pour le Christ? Qu'y aura-t-il pour leur âme? Tout sera-t-il pour les enfants? Entre tous ces enfants qu'ils ont sur la terre, qu'ils daignent compter un frère qu'ils ont au ciel, à qui ils auraient dû tout donner,

[1] Ps. XLVIII, 11. — [2] Luc, XVI, 1-2.

[1] Prov. VI, 6; XXX, 25.

ou du moins partager avec lui. Toutefois, me dira quelqu'un : Voilà ceux que maudit l'Ecriture : ceux qui meurent sans laisser à leurs enfants leur héritage ; elle appelle heureux celui qui leur laisse ses possessions. Pour moi, qui prête mon oreille à la vérité, je veux examiner ce sens, et je trouve que l'Ecriture n'a rien dit en vain. Je vois mourir en effet beaucoup de méchants qui ont leurs fils pour héritiers; et l'Ecriture n'a pu parler de manière à les séparer de ces misérables dont elle condamne la conduite ; et quel peut être mon sens, croyez-vous, mes frères, sinon que tous les hommes de cette sorte laisseront leurs biens à des étrangers ? Comment leurs fils seront-ils des étrangers ? Les fils des méchants sont des étrangers ; nous voyons en effet qu'un étranger devient le prochain d'un autre, dès qu'il lui rend service. Qu'un des vôtres ne vous rende aucun service, il vous devient étranger. Où trouvons-nous donc un étranger dont ses services ont fait un proche ? Dans l'Evangile. Un homme blessé par des voleurs gisait sur le grand chemin, et le Seigneur avait dit à quelqu'un : « Tu aimeras le pro« chain comme toi-même ; et cet homme « avait répondu : Qui donc est mon prochain ? « et le Seigneur lui dit qu'un homme allant « de Jérusalem à Jéricho tomba entre les « mains des voleurs qui le laissèrent à demi « mort » ; que ses proches passèrent ; car c'était un juif qui allait aussi de Jérusalem à Jéricho ; « et que le prêtre qui vint sur ces « entrefaites passa outre ; qu'un lévite vint « aussi et passa de même ; qu'un Samaritain « vint à passer », et que ce Samaritain, que je ne connais point, mais qui était étranger au blessé, « s'approcha de lui, considéra sa « misère, soigna ses plaies par pitié, le mit « sur son cheval, le conduisit dans une hô« tellerie et le recommanda au maître de « l'hôtellerie ». Tout cela est une parabole qu'il me serait trop long d'expliquer ; mais, pour en revenir à ce que j'ai avancé, mes frères, le Seigneur demanda : « Lequel des trois « qui passèrent fut le prochain du blessé ? et le « docteur de la loi répondit : Je crois que c'est « celui qui eut pitié de lui. Allez », dit le Sauveur, « et faites de même[1] ». Celui-là donc est votre prochain à qui vous faites miséricorde. Si donc un Samaritain est devenu le prochain de ce blessé par la pitié qu'il en eut, par les secours qu'il lui porta ; quiconque ne peut te venir en aide au moment des afflictions, devient pour toi un étranger. Revenons donc à ces riches qui ont vécu dans le crime, qui ont agi avec orgueil, qui sont morts en laissant leurs richesses, je ne dis pas à des étrangers, mais à des fils, et à des fils qui vivront comme leurs pères, qui seront superbes comme eux, voleurs comme eux, avares comme eux : ces fils leur sont étrangers. Et afin que vous compreniez bien qu'ils leur sont étrangers, les héritiers de ce riche de l'Evangile que dévoraient les flammes, le secoururent-ils ? Mais, direz-vous, peut-être n'eut-il point d'héritiers naturels, et ses biens passèrent-ils à des étrangers ? L'Evangile nous dit qu'il avait des héritiers ; car il s'écrie : « J'ai cinq frères ». Ses frères ne purent alors le secourir au milieu des flammes dévorantes. Que dirait ce riche aujourd'hui ? « J'ai cinq « frères[1] », et j'ai négligé de me faire un ami de celui qui gisait autrefois à ma porte : ces frères qui possèdent mes biens ne peuvent me secourir, et sont des étrangers pour moi. Vous le voyez donc, tous ceux qui vivent mal laissent leurs biens à des étrangers.

15. Mais sans doute ces étrangers, qu'on nomme leurs proches, leur viennent en aide ? Voyez ce qu'ils peuvent leur donner, écoutez à ce propos les railleries de l'Ecriture : « L'im« prudent et l'insensé périront ensemble, et « ils laisseront leurs biens à des étrangers ». Pourquoi dit-il : « A des étrangers ? » Parce qu'ils ne pourront leur être d'aucun secours. Et toutefois voyez en quoi ils s'imaginent leur être utiles : « Et leurs tombeaux seront leurs « maisons pour l'éternité[2] ». On leur construit des sépulcres, et ces sépulcres sont des maisons. Souvent tu entendras un riche te dire : J'ai un palais de marbre, que je dois laisser, et je ne pense pas à me construire une maison éternelle pour y habiter sans fin. Quand il pense à se bâtir un sépulcre enrichi de marbre et de sculpture, il semble penser à une maison éternelle ; comme si telle était la demeure du riche de l'Evangile. Ah ! s'il y demeurait, il ne demeurerait point dans les enfers. Ce qui doit nous préoccuper, ce n'est pas le lieu où demeurera le corps, mais bien le lieu que doit habiter l'âme du pécheur ; mais « leurs « sépulcres sont leurs demeures pour l'éter« nité. Leurs tentes subsisteront d'âge en âge.

[1] Luc, X, 27-37.

[1] Luc, XVI, 28. — [2] Ps. XLVIII, 12.

« Leurs tentes » sont les demeures qu'ils n'habitent que d'une manière passagère, leurs mai« sons », les sépulcres qu'ils doivent habiter à jamais. Ils laissent les tentes à leurs proches, ces tentes qu'ils habitaient pendant leur vie, et ils vont dans leurs sépulcres comme dans des palais éternels. De quoi leur sert que leurs tentes passent de race en race ? Et par là nous entendons qu'elles passeront à leurs enfants, à leurs petits-enfants, à leurs arrière-petits-enfants ; de quoi leur serviront leurs tentes, quel bien leur feront-elles ? Oui, quel bien ? Ecoutez-le. « Ils invoqueront leurs noms dans « leurs terres ». Qu'est-ce à dire ? Ils porteront du pain et du vin à leurs tombeaux, et là ils invoqueront le nom des morts. Combien pensez-vous que l'on ait invoqué le nom de ce riche, quand on s'enivrait à son tombeau, et qu'une goutte d'eau ne tombait point sur sa langue brûlante [1] ? Les hommes alors satisfont leur intempérance, mais ne soulagent point les âmes de leurs proches. Ces âmes n'ont de richesse que les bonnes œuvres de leur vie ; si pendant la vie elles n'ont point travaillé pour elles-mêmes, elles ne trouvent rien à la mort. Mais que leur feront les hommes ? « Ils invoqueront seulement leurs « noms dans leurs terres ».

16. « L'homme au milieu de sa grandeur « ne l'a point comprise ; il s'est comparé aux « animaux sans raison et leur est devenu « semblable [2] ». Quelle insulte pour des hommes qui n'ont su que faire de leurs richesses pendant leur vie, qui ont cru se rendre heureux en se faisant un tombeau de marbre, comme une demeure éternelle, et en faisant invoquer leur nom sur la terre par leurs proches qui auront hérité de leurs biens ! Ils auraient dû au contraire se préparer une demeure éternelle par de bonnes œuvres, se préparer une vie sans fin, envoyer leurs richesses devant eux, accomplir de bonnes œuvres, jeter un regard de pitié sur l'homme dans la disette, donner à ceux qui marchaient avec eux dans la même voie, et ne point mépriser ce Christ couvert d'ulcères couché à leur porte, et qui a dit : « Ce que vous ferez « au moindre de mes frères, c'est à moi que « vous l'aurez fait [1] ». L'homme donc dans sa grandeur ne l'a point comprise. Qu'est-ce à dire : « L'homme dans sa grandeur ? » L'homme fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, l'homme supérieur aux animaux [2]. Car Dieu n'a pas fait l'homme de la même manière que l'animal ; mais il a fait l'homme pour dominer les animaux, et les dominer par la force, ou bien par la raison. Mais l'homme « n'a pas « compris » ; et lui, qui était créé à l'image de Dieu, « s'est comparé à l'animal sans raison, « et lui est devenu semblable ». De là vient qu'il est dit ailleurs : « Ne soyez pas semblables « au cheval et au mulet, qui sont sans intelli« gence [3] ».

17. « C'est là pour eux la voie du scandale [4] ». Qu'elle soit la voie du scandale pour eux et non pour toi. Quand le serait-elle pour toi ? Lorsque tu croiras ces hommes bienheureux. Mais si tu comprends que ce n'est point là le bonheur, il n'y aura de scandale que pour eux, et non pour le Christ, ni pour son corps, ni pour ses membres. « Et ensuite ils béni« ront Dieu des lèvres ». Qu'est-ce à dire, qu'ils béniront Dieu des lèvres ? Quand ils en sont venus à ne chercher d'autres biens que les biens temporels, ils deviennent hypocrites ; et s'ils bénissent Dieu, c'est des lèvres, et non du cœur. De tels hommes devenus chrétiens ne peuvent entendre parler de la vie éternelle, et dire qu'il leur faut au nom du Christ mépriser les richesses, grimacer intérieurement ; et s'ils n'osent le faire en face, par un reste de pudeur ou par la crainte d'être réprimandés par les hommes, ils le font de cœur et ils méprisent en eux-mêmes. La bénédiction est donc sur leurs lèvres, la malédiction dans leurs cœurs. « Et ensuite ils béniront des « lèvres ». Il serait trop long d'achever le psaume ; qu'il suffise à votre charité de ce que vous avez entendu aujourd'hui, nous achèverons demain avec le secours de Dieu.

[1] Luc, XVI, 21. — [2] Ps. XLVIII, 13.

[1] Matt. XXV, 40. — [2] Gen. I, 26. — [3] Ps. XXXI, 9. — [4] Id. XLVIII, 14.

DEUXIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME XLVIII.

DEUXIÈME SERMON. — L'EMPLOI DES RICHESSES (SUITE).

Les pécheurs auront pour pasteur la mort, ou le diable qui a introduit la mort dans le monde ; de même que la vie ou Jésus-Christ est le pasteur des fidèles. Déjà ces fidèles habitent le ciel par la foi et surtout par la charité ; c'est là qu'est leur cœur. C'est de là que leur vient la vie, car la vie du temps n'est pas la vie proprement dite. La vie des justes paraît une folie, et un jour ils domineront les méchants qui les prennent aujourd'hui pour des insensés. Cette vie des justes consiste dans l'union au Créateur, qui ne promet que pour l'avenir. Travaillons au salut de notre âme, acceptons la douleur comme un redressement, une perfection.

1. S'il vous en souvient, mes frères, nous devons achever aujourd'hui le psaume que nous avons commencé hier. Nous en étions arrivés à ce verset où l'Esprit de Dieu flétrit ces hommes qui n'ont de souci que pour les biens passagers d'ici-bas, sans s'occuper nullement de ce qui doit succéder à cette vie, sans mettre leur bonheur autre part que dans les richesses et les honneurs du siècle, dans une vertu d'un instant ; qui n'aspirent, au moment de la mort, qu'à s'entourer d'une certaine pompe funèbre, qu'à être ensevelis dans des tombeaux artistement ciselés, qu'à faire retentir leurs noms dans leurs terres et dans leurs palais ; mais qui ne s'inquiètent point du sort de leur âme après cette vie ; imprudents que n'effraie pas cette parole du Christ : « Insensé, cette nuit même on te rede« mandera ton âme, et pour qui sera ce que tu « as amassé[1] ? » Ils ne considèrent point que le mauvais riche, après avoir fait chaque jour bonne chère et s'être vêtu de pourpre et de fin lin[2], fut condamné aux tourments de l'enfer ; et qu'après les douleurs, les ulcères et la faim, le pauvre reposa au sein d'Abraham. Voilà ce qui les inquiète peu. Mais ils s'occupent du présent, peu soucieux pour l'avenir, sinon de rendre célèbre sur la terre un nom réprouvé dans le ciel. C'est en faisant le portrait de ces hommes que l'Esprit-Saint a dit : « Leur voie est pour eux la voie du scandale, « puis ils béniront Dieu des lèvres[3] ». C'est ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit de quelques-uns qui arrivent d'abord à la foi, purifiés par la parole de Dieu et les exorcismes faits au nom du Christ, afin de recevoir la grâce et le baptême, et qui retournent plus tard à des désordres plus grands que leurs désordres passés. « Leur dernier état devient « pire que le premier[1] ». Ainsi dit l'apôtre saint Pierre ; et le Seigneur : « Le dernier « état de cet homme est pire que le premier[2] ». Pourquoi ? Parce qu'auparavant c'était un païen déclaré, et qu'aujourd'hui il est chrétien de nom, couvrant sa malice d'un voile religieux. Leur état sera pire, est-il écrit, parce qu'il est caché, comme il est dit : « Ils béniront « Dieu des lèvres » ; c'est-à-dire que le nom du Christ est sur leurs lèvres, mais non dans leurs cœurs. C'est d'eux qu'il est dit : « Ce « peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur « est loin de moi[3] ». Telle est la partie du psaume que nous avons expliquée.

2. Voici de quelle manière commencent les versets à expliquer : « Ils sont comme des « troupeaux dans l'enfer ; la mort est leur « pasteur[4] ». De qui ? De ceux qui ont trouvé le scandale dans leur voie. De qui ? De ceux qui ne sont occupés que du présent, sans penser à l'avenir ; de ceux qui ne croient pas à une vie autre que cette vie, laquelle mérite plutôt le nom de mort. Ce n'est donc pas sans sujet qu'ils ressemblent à des troupeaux dans l'enfer, ayant la mort pour pasteur. Qu'est-ce à dire que la mort est leur pasteur ? La mort serait-elle donc une réalité ayant quelque puissance ? La mort est en effet la séparation de l'âme et du corps, et cette séparation de l'âme et du corps, voilà ce que redoutent les hommes ;

[1] Luc, XII, 20. — [2] Id. XVI, 19. — [3] Ps. XLVIII, 14.

[1] II Pierre, II, 20. — [2] Luc, XI, 26. — [3] Isa. XXIX, 13. — [4] Ps. XLVIII, 15.

mais il est une mort plus réelle, et que les hommes ne redoutent point, c'est la séparation de l'âme et de Dieu. C'est là proprement la mort. Comment cette mort doit-elle « être « pour eux un berger? » Si le Christ est la vie, le diable est la mort. Or, nous savons par de nombreux passages de l'Ecriture que le Christ est la vie. Mais le diable est la mort, non que lui-même soit la mort, mais parce que la mort vient de lui. Qu'il soit question de la mort à laquelle Adam fut condamné, elle n'est entrée que par lui dans le genre humain; qu'il soit question de la mort qui sépare notre âme de Dieu, elle vient encore de celui qui tomba par orgueil, et qui, jaloux de voir l'homme se tenir debout, le renversa par une mort invisible, de manière qu'il dut subir aussi une mort visible [1]. Ceux donc qui lui appartiennent ont la mort pour pasteur ; mais nous, qui pensons à un avenir immortel, ce n'est pas sans raison que nos fronts sont marqués du signe de la croix, parce que nous n'avons d'autre pasteur que la vie. Le pasteur des infidèles est donc la mort; le pasteur des fidèles est la vie. Quoi donc? Sommes-nous déjà dans le ciel? Nous y sommes selon la foi. Si nous ne sommes pas dans le ciel, que devient cette parole: Elevez vos cœurs? Si nous ne sommes pas dans le ciel, que devient ce mot de saint Paul: « Notre conversation est « dans le ciel [2]? » Notre corps est donc sur la terre, et notre cœur dans le ciel. C'est là que nous habitons, si nous y envoyons de quoi y retenir notre cœur. Car nul n'est de cœur qu'au lieu occupé par ses pensées; et sa pensée est au même lieu que son trésor. S'il a son trésor sur la terre, son cœur ne s'élève pas au-dessus de la terre; et s'il a son trésor dans le ciel, son cœur ne descend pas du ciel; le Seigneur nous dit clairement: « Là où est « votre trésor, là aussi est votre cœur [3] ».

3. Ils paraissent donc florissants ici-bas, ceux dont la mort est le pasteur, tandis que les justes sont dans l'affliction; mais pourquoi? parce que nous sommes encore dans la nuit. Comment dans la nuit? C'est-à-dire que les mérites des justes n'apparaissent point, tandis que le bonheur des impies est en évidence. Tant que dure l'hiver, l'herbe paraît plus riante que l'arbre; car l'herbe paraît vive pendant l'hiver, tandis que l'arbre paraît desséché: mais quand le soleil nous donnera ses feux de l'été, l'arbre, qui paraissait desséché pendant l'hiver, se couvrira de feuilles, portera des fruits, tandis que l'herbe se desséchera: alors vous voyez l'arbre dans sa gloire, tandis que l'herbe sèche et meurt. Ainsi en est-il des afflictions des justes ici-bas, avant que l'été vienne pour eux. Leur vie est dans la racine, et n'apparaît pas encore dans les branches. Or, notre racine est la charité. Et que dit l'Apôtre? Que notre racine soit en Dieu, que la vie soit notre pasteur, que notre demeure ne doit point s'écarter du ciel, que sur cette terre nous devons vivre comme si nous étions morts, afin que, vivant des choses d'en haut, nous soyons morts pour celles d'ici-bas, et non morts pour celles d'en haut, vivant pour celles d'en bas. Comme donc notre vie, non plus que notre cœur, ne doit point s'éloigner du ciel, que nous dit saint Paul? « Vous êtes « morts ». Mais ne crains pas: « Votre vie », a-t-il ajouté, « est cachée en Dieu avec le Christ ». C'est là qu'est notre racine. Mais un jour notre gloire apparaîtra, et nous serons revêtus de nos feuilles et de nos fruits. Voilà ce que nous promet l'Apôtre en disant: « Lors « de l'apparition du Christ, qui est notre vie, « vous apparaîtrez aussi avec lui dans la « gloire [1] ». Ce sera notre matin, car le matin n'est pas venu pour nous. Que les orgueilleux s'enflent de vanité ainsi que les riches du siècle, que les impies aient l'insulte pour les bons, les infidèles pour les fidèles, et qu'ils disent: De quoi vous sert votre foi? Qu'avez-vous de plus en possédant le Christ? Que les fidèles répondent, s'ils sont vraiment fidèles: Il est nuit, on ne voit pas encore ce que nous possédons. Que leurs mains ne se lassent point dans les bonnes œuvres. Aussi est-il dit ailleurs: « Au jour de la tribulation, j'ai « cherché mon Dieu; mes mains étaient avec « lui pendant la nuit, et je n'ai pas été « déçu [2] ». Au matin apparaîtra notre travail, et la récompense nous viendra le matin: ceux qui souffrent aujourd'hui domineront ensuite; et ceux qui font étalage de jactance et d'orgueil, seront dans la servitude. Quelle est en effet la suite du psaume? « Ils sont « comme des troupeaux dans l'enfer, la mort « sera leur pasteur, et au matin les justes « domineront sur eux [3] ».

4. Ce verset me paraît éclairci, parce que

[1] Gen. II, 1. — [2] Phil. III, 20. — [3] Matt. VI, 21.

[1] Coloss. III, 3, 4. — [2] Ps. LXXVI, 3. — [3] Id. XLVIII, 15.

nous avons donné auparavant le sens de celui-ci : « Les justes domineront au matin ». Endurez donc la nuit, soupirez après le matin. Ne t'imagine pas que l'on vive la nuit, et que l'on ne vive plus au matin. Le sommeil serait-il donc la vie, et le réveil ne serait-il pas une vie? L'homme qui dort, au contraire, n'est-il pas plus semblable à la mort? Et qui sont ceux qui dorment? Ceux qu'éveille saint Paul, si tant est qu'ils veuillent s'éveiller. De qui dit-il, en effet : « Levez-vous, vous qui dormez, « sortez d'entre les morts, et Jésus-Christ vous « éclairera [1] ? » Donc ceux que le Christ a éclairés, veillent déjà, mais le fruit de leurs veilles n'apparaît pas encore ; au matin il apparaîtra, c'est-à-dire quand prendra fin l'incertitude de cette vie. Ce monde est donc une nuit; n'en vois-tu pas en effet les ténèbres? Un homme fait le mal, il vit, il est en horreur, il fait trembler, on le respecte ; un autre fait le bien, il est réprimandé, couvert d'imprécations, d'accusations, il souffre, il tremble : c'est là une espèce de nuit. Mais c'est dans la racine qu'est la vigueur, le fruit, l'abondance : la vie n'est pas encore dans les branches, mais la racine n'est point morte : on la dirait desséchée, mais voici venir le temps où elle se couvrira de sa gloire et s'enrichira de ses fruits. Et de ceux dont on nous défend d'être jaloux, que nous dit le psaume? « Qu'ils se dessécheront comme le foin, et « tomberont comme l'herbe des prés [2] ». Ceux-là tomberont ; quand ils verront à leur droite ces mêmes saints, qu'ils raillaient dans les peines de cette vie, et ils se parleront eux-mêmes avec repentir, mais avec un repentir tardif et inutile. Ayant refusé de faire ici-bas une pénitence fructueuse, ils en feront une alors, mais une pénitence inutile. Que diront-ils donc dans un vain repentir? « Les « voilà ceux que nous avons tournés jadis en « dérision, et comme le rebut du monde ! » J'emprunte au livre de la Sagesse ces paroles connues de ceux qui les entendent souvent. C'est le langage futur des méchants, quand ils verront apparaître le Juge, avec les fidèles à sa droite, et tous ses saints qui jugeront avec lui. Voilà ce qu'ils diront, et l'Ecriture a consigné leurs paroles : « Ce sont donc là ces hommes « que nous avons tournés en dérision, que « nous regardions comme le rebut de la terre ! « insensés que nous étions, nous regardions « leur vie comme une folie [1] ». Quand un homme commence à vivre pour Dieu, à mépriser le monde, quand il renonce à venger une injure, dédaigne les biens d'ici-bas, ne cherche point en cette vie une félicité passagère, s'élève au-dessus de tout, pour s'occuper uniquement de Dieu, demeurer toujours dans la voie du Christ, non-seulement les païens disent de lui : C'est un insensé ; mais ce qui est plus déplorable, comme il y a dans l'Eglise beaucoup d'âmes endormies qui ne veulent point s'éveiller, on entend des proches, on entend des chrétiens dire : Quelle folie vous est venue? Mes frères, qu'est-ce donc que demander s'il est fou, à un homme qui vit selon le Christ? Avons-nous réfléchi à cette parole? Nous avons horreur des Juifs qui disent à Jésus-Christ : « Vous êtes un possédé « du démon [2] ». Et quand nous entendons ce passage de l'Evangile nous frappons nos poitrines. Il y a de la scélératesse de la part des Juifs à dire à Jésus-Christ : « Vous êtes pos- « sédé du démon » ; et toi, ô chrétien, quand tu vois que le démon est sorti d'un cœur qu'habite maintenant Jésus-Christ, et que tu dis : D'où vient cette folie? cet homme ne te paraît-il point possédé du démon? On a dit du Seigneur lui-même : C'est un insensé, quand il tenait aux Juifs un langage qu'ils ne pouvaient comprendre ; on l'a traité de fou, de possédé du démon [3] ; et pourtant quelques-uns sortaient du sommeil et disaient : « Ces « paroles ne sont pas d'un possédé du dé- « mon [4] ». Ainsi en est-il aujourd'hui, quand ces paroles arrivent aux nations, à ceux qui habitent l'univers, aux enfants de la terre, aux fils des hommes, au riche, au pauvre, c'est-à-dire à tous ceux qui appartiennent à Adam comme à ceux qui appartiennent au Christ; les uns disent : Tu es possédé du démon ; les autres : « Ces paroles ne sont pas « celles d'un possédé ». Les uns, en effet, marchent dans la voie du monde et n'écoutent ces paroles que d'une manière passagère : les autres ne les accomplissent pas en vain, mais comme il est dit : « Prêtez l'oreille, vous qui « habitez la terre [5] ». Et quand ils vivent ainsi, le fruit est encore incertain. Quant à ceux qui font le mal et qui choisissent la vie du monde, « la mort sera leur pasteur » ; au lieu que ceux qui choisissent la vie de Dieu, auront

[1] Eph. v, 14. — [2] Ps. xxxvi, 1, 2.

[1] Sag. v, 3, 4. — [2] Jean, viii, 48. — [3] Id. x, 20. — [4] Id. 21. — [5] Ps. xlviii, 2.

pour pasteur la vie elle-même. Car c'est la vie qui viendra juger et qui frappera de damnation, avec leur pasteur, ceux auxquels elle dira : « Allez au feu éternel, qui a été préparé au « diable et à ses anges [1] ». Mais ceux qui ont reçu des insultes, et à qui leur foi a valu la dérision, entendront de la vie elle-même qu'ils auront pour pasteur : « Venez, bénis de « mon Père, recevez le royaume qui vous a « été préparé dès l'origine du monde [2]. Les « justes domineront donc les méchants » ; non point aujourd'hui, mais au matin. Que nul ne dise : Que me sert d'être chrétien ? Je ne commande à personne, que du moins je domine les méchants. Ne vous pressez point ; vous dominerez, mais au matin. « Et « leur appui se consumera dans l'enfer, après « la gloire dont ils auront joui ». Aujourd'hui ils sont dans la gloire, dans l'enfer elle sera consumée. Qu'est-ce que leur appui ? l'appui de leurs richesses, l'appui de leurs amis, l'appui de leur propre puissance. Mais à la mort de l'homme, en ce jour même périront toutes ses pensées [3]. Autant il avait paru élevé en gloire, pendant qu'il vivait parmi les hommes, autant la mort doit l'humilier, l'anéantir dans les supplices de l'enfer.

5. « Mais Dieu rachètera mon âme [4] ». Ecoutez le cri de l'espérance pour l'avenir : « Toutefois Dieu rachètera mon âme ». C'est peut-être le cri de l'âme qui aspire après la délivrance de cette vie. Un homme est en prison : Dieu, dit-il, délivrera mon âme ; un autre gémit dans les chaînes : Dieu délivrera mon âme ; un troisième se trouve exposé sur la mer, il est battu par les flots en courroux et tempêtueux, que dit-il ? Dieu délivrera mon âme. Ils veulent être délivrés des maux de cette vie. Telle n'est point la délivrance que l'on souhaite ici. Ecoutez la suite : « Dieu délivrera mon âme de la puissance de « l'enfer, quand il m'aura pris sous sa garde ». Dès lors il est question de cette délivrance dont le Christ nous a donné le modèle en lui-même. Il est descendu aux enfers et ensuite remonté au ciel. Ce que nous avons vu dans le chef, nous le trouvons dans les membres. Notre foi dans le chef est basée sur la prédication de ceux qui ont vu ce qu'ils nous ont annoncé, et nous avons vu par leurs yeux, puisque nous sommes un même corps [5]. Mais ceux-là peut-être sont plus privilégiés, parce qu'ils ont vu, et peut-être le sommes-nous moins, parce que cela nous a été seulement prêché ? Tel n'est point le langage de celui qui est la vie et notre pasteur. Car il reproche à un disciple son doute, et sa volonté de toucher ses plaies ; et quand ce disciple eut touché ses plaies, et se fut écrié : « Mon Sei- « gneur et mon Dieu », comparant l'hésitation de ce disciple avec la foi de l'univers entier : « Vous avez cru », lui dit-il, « parce « que vous avez vu : bienheureux ceux qui ne « voient pas et qui croient [1] ». « Dieu toute- « fois rachètera mon âme de l'enfer, quand « il m'aura pris sous sa garde ». Mais ici-bas que faut-il attendre ? le labeur, l'angoisse, la tribulation, l'épreuve : n'espérez rien autre chose. Où donc sera la joie ? Dans l'espérance de l'avenir. Car l'Apôtre a dit : « Soyons tou- « jours dans la joie ». Au milieu de vos tribulations, « soyez toujours dans la joie, tou- « jours dans la tristesse ». Toujours dans la joie, car il a dit : « Nous paraissons dans la « tristesse, et pourtant nous sommes dans la « joie [2] ». Il y a chez nous tristesse en apparence ; mais il n'en est pas de même de notre joie. Pourquoi la tristesse n'est-elle qu'apparente ? parce qu'elle passera comme un songe, « et que les justes domineront au « matin ». Car vous le savez, quiconque raconte un songe, ajoute *comme ;* c'était comme si je voyais, comme si je dînais, comme si j'étais à cheval, comme si je discutais. Toujours *comme si*, parce qu'en s'éveillant il n'a pas trouvé ce qu'il voyait. J'avais comme trouvé un grand trésor, dit un mendiant ; sans ce *comme*, il ne serait pas mendiant ; à cause du *comme* il est mendiant. Pour ceux dès lors qui ouvrent les yeux sur les plaisirs du monde, et savent y fermer leur cœur, ce *comme* passe rapidement et fait place à la réalité. Leur *comme* est la félicité de cette vie ; la réalité, c'est la peine. Pour nous il y a *comme* une tristesse, et non *comme* une joie. Car l'Apôtre ne dit point : Soyez comme dans la joie, mais toujours tristes ; ou : Comme dans la joie et comme dans la tristesse ; mais bien : « Comme dans la tris- « tesse, mais toujours dans la joie ». « Nous « sommes semblables à des pauvres » ; il dit ici semblables au lieu de *comme,* « et nous « enrichissons bien des hommes ». Et quand

[1] Matt. XXV, 41. — [2] Id. 31. — [3] Ps. CXLV, 4. — [4] Id. XLVIII, 16. — [5] I Cor. XII, 12 ; Rom. XII, 5.

[1] Jean, XX, 28, 29. — [2] II Cor. VI, 10.

l'Apôtre parlait ainsi, il ne possédait rien. Il avait tout abandonné, n'avait plus aucune richesse. Et que dit-il ensuite ? « Comme ne « possédant rien » ; ce dénûment est aussi un *comme* pour l'apôtre saint Paul. « Et possédant « tout »; ici il ne dit point *comme*. Il était pauvre en apparence; mais c'était bien en réalité, et non en apparence, qu'il enrichissait beaucoup d'hommes. Il était comme dénué, et toutefois il possédait, non plus en apparence, mais réellement toutes les richesses. Comment possédait-il en réalité toutes les richesses ? Parce qu'il était uni au Créateur de toutes choses. « Toutefois », dit le Prophète, « le Seigneur « rachètera mon âme de l'enfer, quand il me « prendra sous sa garde ».

6. Que deviendront ceux qui désirent les biens du monde ? Tu verras un méchant dans les délices de cette vie, et ton pied chancellera peut-être, et tu diras en ton âme : Dieu, j'ai connu les actes de cet homme, les crimes qu'il a commis, et le voilà dans le bonheur, il fait trembler les autres, il domine, il s'élève ; il n'a pas la moindre migraine, il n'essuie pas la moindre perte : et te voilà pris de doute contre ta foi, et ton cœur s'écrie : Malheur à moi ! c'est en vain que j'ai la foi, Dieu n'a aucun soin des choses d'ici-bas. Dieu donc vient nous éveiller, et que nous dit-il ? « Ne crains point, lorsqu'un homme « sera devenu riche[1] ». Pourquoi les richesses de cet homme t'inspiraient-elles de la crainte? Tu craignais d'avoir vainement cru en Dieu, d'avoir perdu le fruit de ta foi, l'espérance fondée sur ta conversion : un gain frauduleux s'est présenté, tu pouvais t'enrichir, échapper à la misère ; mais les menaces de Dieu t'ont détourné de la fraude et fait mépriser un tel gain ; tu en vois un autre qu'un gain frauduleux vient d'enrichir, qui est exempt de peines, et tu crains ton attachement pour la justice. « Ne crains pas », te dit l'Esprit-Saint, « quand un homme sera de- « venu riche ». Tu ne veux avoir des yeux que pour les biens présents. Ce sont des biens futurs que t'a promis celui qui est ressuscité, mais il n'a promis pour ici-bas ni le repos ni la paix. Tout homme cherche le repos : c'est un vrai bien, mais il ne cherche pas ce bien dans la région où il se trouve. La paix n'est point de cette vie ; c'est dans le ciel que l'on nous promet ce que nous cherchons ici-bas : c'est dans le siècle à venir que l'on nous promet ce que nous cherchons dans le présent.

7. « Ne crains point quand un homme est « devenu riche, et qu'il étend la gloire de sa « maison ». Pourquoi ne pas craindre ? « Car « à sa mort, il n'emportera pas toutes ses ri- « chesses[1] ». Tu le vois vivant, pense à son trépas. Tu vois ce qu'il possède, vois ce qu'il doit emporter avec lui. Que doit-il emporter? Il a des monceaux d'or, des monceaux d'argent, de grands domaines, de nombreux esclaves : il meurt, et tout cela va rester il ne sait à qui. Quand même il le laisserait à ceux qu'il veut enrichir, il ne saurait le conserver à ceux à qui il désire le conserver. Plusieurs en effet ont acquis ce qu'on ne leur avait point laissé, et plusieurs ont perdu ce qu'ils avaient reçu en héritage. Tout cela va donc rester, et qu'emportera-t-il avec lui ? Mais, dira-t-on, il emporte au moins le linceul dont on l'enveloppe, et ce que l'on dépense pour lui ériger un tombeau de marbre, qui perpétuera sa mémoire. Et moi je vous dis : Non, pas même cela. On fait tout cela pour un homme privé de tout sentiment. Qu'on orne ainsi un homme dans son lit, profondément endormi, il aurait du moins ces ornements avec lui ; et peut-être que, quand il serait couvert de ces riches vêtements, il se croirait en songe couvert de haillons. L'objet qu'il se représente lui fait une plus vive impression qu'un objet qu'il ne voit pas. Bien qu'il n'en doive pas juger ainsi à son réveil, néanmoins l'impression de ce qu'il voyait en songe était plus forte que celle de tout ce qu'il ne voyait pas. Donc, mes frères, que les hommes se disent : Que l'on fasse à ma mort de somptueuses dépenses, qu'ai-je à faire de si riches héritiers ? Ils auront dans mes biens une assez forte part ; il est bien juste que j'en détache une partie pour mon corps. Que peut posséder une chair déjà morte ? que peut posséder une chair déjà en pourriture, une chair privée de sentiment ? Si cet homme, dont la langue était desséchée[2], possédait quelque chose, que l'homme, j'y consens, emporte de son bien. Est-ce bien là, mes frères, ce que nous lisons dans l'Evangile ? Ce riche avait-il dans les flammes ses vêtements de soie et de lin ? Etait-il dans les enfers comme dans ses festins somptueux ? Non, il n'avait point toutes ses richesses quand la soif le

[1] Ps. XLVIII, 17.

[1] Ps. XLVIII, 18. — [2] Luc, XVI, 24.

dévorait et qu'il demandait un goutte d'eau. L'homme n'emporte donc rien avec lui, et ce n'est point lui qui reçoit ce que l'on donne à sa sépulture. Il n'y a d'homme, que quand il y a sentiment. Où il n'y a plus de sentiment, il n'y a plus d'homme. On voit seulement par terre le vase qui renfermait l'homme, la maison qui le renfermait. Nous appelons le corps une maison, et l'âme est le maître qui y demeure. Cette âme est donc tourmentée dans les enfers : de quoi lui sert que le corps soit enveloppé de précieux tissus, dans les parfums et dans les aromates ? Comme si tu ornais les murailles d'un palais dont le maître est en exil. Voilà cet homme qui souffre de la faim et de la soif dans l'exil, à peine a-t-il une hutte où il puisse prendre son sommeil, et tu dis : Qu'il est heureux d'avoir un si beau palais ! Qui ne prendra ta parole pour une folie ou pour une raillerie? Tu ornes le corps, et l'âme est dans les tourments. Fais quelque chose pour l'âme, et tu auras fait quelque chose pour le mort. Mais que lui donneras-tu, quand il a désiré une goutte d'eau sans l'obtenir ? Il n'a pas voulu jeter avant lui quelque peu de son bien. Pourquoi n'a-t-il pas voulu? Parce que « cette voie est pour eux « la voie du scandale ». Il n'a envisagé que la vie présente, il n'a eu d'autre souci que d'être enseveli dans des habits précieux. Son âme lui est enlevée, selon cette parole du Sauveur : « Insensé, on va cette nuit te rede- « mander ton âme, et à qui appartiendra « ce que tu as amassé [1] ? » Ainsi s'accomplit en lui cette parole de notre psaume : « Ne « craignez point, quand un homme sera en- « richi, et quand sa gloire s'étendra sur sa « famille ; car en mourant il n'emportera pas « toutes ses richesses, et sa gloire ne le suivra « point dans le tombeau ».

8. « Son âme a reçu des bénédictions en « cette vie [2] ». Redoublez d'attention, mes frères : « Son âme a reçu des bénédictions « en cette vie ». Tant que ce riche a vécu, il s'est fait du bien. Tel est le langage de tous, et langage bien faux. Le bien n'était que dans l'esprit de celui qui le bénissait, et non dans la réalité. Que dis-tu, en effet? qu'il a mangé, qu'il a bu, qu'il a fait à sa volonté, qu'il a vécu dans les festins splendides, et qu'ainsi il s'est fait du bien ? Et moi, je dis qu'il s'est fait du mal. Car ce n'est point moi, mais Jésus-Christ qui dit que cet homme s'est fait son malheur. Quiconque voyait ce riche chaque jour en festin, croyait qu'il se traitait bien, et quand il a dû brûler dans les enfers, ce que l'on croyait bien, est devenu un mal, car il digérait dans les enfers ses festins d'ici-bas. Je parle de l'iniquité qui faisait sa nourriture. Sa bouche charnelle prenait des mets délicats, et la bouche de son cœur se repaissait d'iniquité. Cette nourriture de l'injustice que prenait ici-bas la bouche de son cœur, voilà ce qu'il digérait dans les supplices de l'enfer. Le plaisir de manger ne dura qu'un temps, la digestion sera éternelle. On mange donc l'iniquité, me dira quelqu'un ? que signifie manger l'iniquité ? Ce n'est point moi qui parle ainsi, mais bien l'Ecriture; écoutez : « Comme « le raisin vert est pour les dents, la fumée « pour les yeux, telle est l'iniquité pour celui « qui la commet [1] ». Se nourrir en effet de l'iniquité, ou la commettre volontiers, c'est ne plus se nourrir de la justice. Or, la justice est un pain. Quel pain ? « Je suis le pain de vie « descendu du ciel [2] ». Tel est le pain de notre cœur. Celui qui mange des raisins verts en a les dents agacées et ne peut plus manger de pain, il ne peut plus que dire qu'il est bon sans pouvoir y toucher ; ainsi en est-il de celui qui s'est nourri d'iniquité, qui a donné le péché en pâture à son cœur ; incapable de manger le véritable pain, il en est réduit à louer la parole de Dieu sans l'accomplir. Pourquoi ne l'accomplit-il point ? A peine se met-il en devoir, qu'il est pris de douleur, de même que nos dents nous font souffrir, quand nous voulons manger du pain après avoir mangé des raisins verts. Mais que font ceux qui ont les dents agacées ? Ils s'abstiennent pendant quelque temps de manger des raisins verts, et leurs dents reprennent cette solidité, qui leur permet de manger du pain. Ainsi en est-il de nous qui faisons l'éloge de la justice. Si nous voulons en faire notre aliment, abstenons-nous de toute iniquité, et alors naîtra dans notre cœur non-seulement le bonheur de louer la justice, mais le bonheur de nous en nourrir. Qu'un chrétien dise : Dieu sait que j'aime le bien, mais que je ne puis le faire : il a les dents agacées, longtemps il s'est nourri d'iniquité. On se nourrit donc de justice ? Si elle n'était pas un aliment, Dieu ne dirait point : « Bienheureux ceux qui ont

[1] Luc, XII, 20. — [2] Ps. XLVIII, 19.

[1] Prov. X, 26. — [2] Jean, VI, 41.

« faim et soif de la justice [1] ». Donc, puisque « l'âme de cet homme sera bénie pendant sa « vie », les bénédictions seront ici-bas pour lui, et les tourments après la mort.

9. « Il vous louera si vous lui faites du « bien ». Considérez cette vérité, qu'elle vous nourrisse, qu'elle soit enracinée dans vos cœurs et soit votre aliment. Voyez ces hommes, gardez-vous de leur ressembler ; prenez garde surtout à ces paroles : « Il vous « louera, si vous lui faites du bien ». Combien de chrétiens, mes frères, qui remercient Dieu seulement quand il leur arrive quelque bien ? C'est accomplir cette parole : « Il vous bénira « quand vous lui ferez quelque bien ». Il vous bénira et dira : Véritablement vous êtes mon Dieu : il m'a délivré de ma prison et je le bénirai. Il lui survient quelque bonheur, et il bénit Dieu ; quelque malheur, et il blasphème. Quel fils es-tu donc, pour qu'un père te déplaise alors qu'il te châtie ? Le ferait-il si tu ne lui déplaisais ? Et si tu lui déplaisais au point d'encourir sa haine, voudrait-il te redresser ? Rends donc grâces à celui qui te redresse, afin que tu puisses recueillir l'héritage du Dieu qui te châtie. Te redresser, c'est te perfectionner ; et s'il te redresse fortement, c'est qu'il te réserve un héritage précieux. Si tu compares en effet ces châtiments avec les biens qu'il te réserve, tu trouveras que ces châtiments ne sont rien. Saint Paul nous dit à ce propos : « Les afflictions si courtes et si « légères de la vie présente, nous préparent « un poids incroyable de gloire ». Mais pour quel moment ? « Ne considérons point les « choses visibles, mais bien les choses in- « visibles ; non plus celles du temps, mais « celles de l'éternité. Ce que l'on voit est pas- « sager, ce que l'on ne voit pas est éternel [2] ». Et ensuite : « Les douleurs de la vie présente « ne sont point comparables à la gloire future « qui doit éclater en nous [3] ». Qu'est-ce donc que ta douleur ? Mais, diras-tu, elle dure toujours, soit. Depuis ta naissance, dans tous les âges jusqu'à l'extrême vieillesse, jusqu'à la mort, tu dois souffrir comme Job ; qu'un homme endure depuis l'enfance ce que Job a enduré quelque temps, néanmoins les douleurs passeront et auront une fin ; la récompense de ces douleurs sera éternelle. Ne compare plus les maux avec les biens, mais le temps avec l'éternité, si tu le peux.

[1] Matt. v, 6. — [2] II Cor. iv, 17, 18. — [3] Rom. viii, 18.

10. « Il vous bénira si vous lui faites du « bien ». Qu'il n'en soit pas ainsi de vous, mes frères ; considérez que, si je vous tiens ce langage, si nous chantons ce psaume, si je me fatigue à vous l'expliquer, c'est pour vous détourner d'en agir de la sorte. Vos occupations deviennent pour vous une épreuve : souvent dans votre négoce vous entendez la vérité, et alors vous blasphémez, vos blasphèmes retombent sur l'Eglise. Pourquoi ? parce que vous êtes chrétiens. S'il en est ainsi, je vais chez Donat, direz-vous, je veux me faire païen. Pourquoi ? Parce que vous avez touché le pain du bout des dents, et que vos dents étaient agacées. A la vue de ce pain, vous le vantiez : vous y avez mis la dent et vous l'avez sentie endolorie ; c'est-à-dire que vous applaudissez en écoutant la parole de Dieu, mais que vous blasphémez, quand on vous dit : Faites ceci. N'agissez plus de la sorte ; dites plutôt : Ce pain est excellent, mais je ne puis en manger ; au lieu que maintenant tu le bénis en le voyant des yeux, et tu te récries : Qu'il est mauvais ! qui donc l'a fait ? dès que tu en goûtes. Par cette conduite tu bénis Dieu quand il te fait du bien ; et pour toi, dire : « Je « bénirai le Seigneur en tout temps, sa louange « sera toujours en ma bouche [1] », c'est là un véritable mensonge. Ce que chantent vos lèvres doit aussi sortir de votre cœur. Tu as chanté dans l'Eglise : « Je bénirai le Seigneur « en tout temps ». Comment en tout temps ? s'il t'arrive en tout temps quelque gain, tu le bénis en tout temps ; mais qu'un jour arrive la perte, et alors aussi arrive le blasphème, et non la louange : est-ce bien là le bénir en tout temps ? est-ce bien là sa louange qui est toujours dans ta bouche ? Tu ressemblerais à celui dont le Prophète a dit : « Il vous bénira, « Seigneur, quand vous lui aurez fait quelque « bien ».

11. « Il ira jusqu'où sont allés ses pères [2] » ; c'est-à-dire qu'il imitera ses ancêtres. Les méchants d'aujourd'hui ont des frères, ont une lignée. Les méchants d'autrefois sont les pères de ceux d'aujourd'hui ; et les méchants d'aujourd'hui sont les pères des méchants à venir ; de même que les anciens justes sont les pères de ceux d'aujourd'hui, comme ceux d'aujourd'hui les pères des justes qui viendront après eux. L'Esprit-Saint a voulu nous montrer que la justice n'est point à condamner,

[1] Ps. xxxiii, 2. — [2] Id. xlviii, 20.

bien que les méchants blasphèment contre elle, mais que ces hommes ont leur père dans la suite des âges. Adam eut deux fils; chez l'un fut l'iniquité, chez l'autre la justice: Caïn était méchant, mais Abel était juste. Or, l'iniquité sembla dominer la justice, puisque l'injuste Caïn tua le juste Abel [1], pendant la nuit. Etait-ce le matin? Mais au matin les justes prévaudront sur les méchants. Ce matin viendra donc et l'on verra où est Abel, et où est Caïn. Ainsi en est-il de tous ceux qui auront suivi Caïn, comme de ceux qui auront suivi Abel. « Il ira jusqu'où sont allés ses « pères : il a perdu la lumière pour toujours ». Quand il était en cette vie, il était dans les ténèbres, s'applaudissait des faux biens, n'aimait point les véritables : voilà pourquoi il sera précipité dans l'enfer, et passera des ténèbres de l'illusion aux ténèbres des tourments. Donc « ils seront éternellement privés « de lumière ». Mais pourquoi? Voici à la fin du psaume la réponse donnée au milieu : « L'homme était en honneur, il ne l'a pas « compris, il s'est comparé aux animaux sans « raison et leur est devenu semblable [2] ».

[1] Gen. IV, 8. — [2] Ps. XLVIII, 21.

Quant à vous, mes frères, considérez que vous êtes des hommes créés à l'image de Dieu, et à sa ressemblance [1]. Cette image est intérieure en vous, elle n'est pas dans votre corps; ni ces oreilles que vous voyez, ni ces yeux, ni ces narines, ni ce palais, ni ces mains, ni ces pieds ne sont à la ressemblance de Dieu, qui est néanmoins en vous : où est l'intelligence, où est l'esprit, où est la raison qui recherche la vérité, où est la foi, où est votre espérance, où est votre charité, là est aussi l'image de Dieu. C'est au moins là que vous comprenez et que vous voyez que tout passe ici-bas, comme il est dit dans un autre psaume : « Quoique « l'homme passe avec l'image de Dieu, il est « néanmoins inutilement troublé : il amasse, « et ne sait pour qui [2] ». Ne vous troublez donc point : quels que soient ces biens, si vous êtes élevés en honneur et intelligents, vous verrez qu'ils passent bien vite. Car si vous n'êtes point élevés en honneur, et si vous n'avez point l'intelligence, vous êtes comparés aux animaux sans raison, et vous leur devenez semblables.

[1] Gen. I, 26. — [2] Ps. XXXVIII, 7.

DISCOURS SUR LE PSAUME XLIX.

SERMON AU PEUPLE.

LE JUGEMENT DE DIEU.

—

Le Dieu qui appelle à la foi la terre entière et non l'Afrique seulement, est le Dieu des dieux, c'est-à-dire des anges et des saints, qui sont les cohéritiers de Jésus-Christ, qui doivent entrer en participation de sa gloire, aussi bien que le Dieu des démons, qui à leur tour sont les dieux des nations. Il a parlé et fait éclater sa gloire à Jérusalem d'abord, puis dans les nations par le moyen des Apôtres. Mais pendant sa vie et à la croix, il était caché et parlait miséricorde; à sa résurrection il parut un Dieu même à Thomas; tel il viendra au grand jour parler justice. Le feu qui le précède n'est qu'un châtiment vulgaire, le plus terrible c'est la privation de Dieu. Alors se fera la séparation; les uns, figurés par les cinq vierges sages, les cinq frères du mauvais riche, les cent cinquante-trois poissons, monteront en haut pour juger avec Dieu. Ils ont fait miséricorde et ont offert le sacrifice de louanges, non avec des animaux, mais avec la sainteté du cœur et des œuvres. Ce sacrifice, le pécheur ne peut l'offrir. Crime du scandale, de la détraction. Glorifions-nous, mais en Dieu.

1. C'est à chacun de nous, mes frères, de voir en lui-même l'efficacité de la parole de Dieu pour amender notre vie, nous faire espérer ses récompenses et craindre ses châtiments; c'est à nous, dans ce péril extrême, de mettre sous nos yeux notre conscience, sans déguisement comme sans flatterie; car, vous le voyez, le Seigneur notre Dieu ne flatte personne. S'il nous console en nous promettant des biens, en soutenant nos espérances, il

n'épargne aucunement ceux qui mènent une vie coupable et n'accueillent sa parole qu'avec mépris. Que chacun s'interroge donc, alors qu'il en est temps, qu'il voie où il en est, et qu'il persévère dans le bien ou se détourne du mal. Car ce n'est point un homme, ni même un ange, mais bien « le Dieu des « dieux, le Seigneur qui nous parle », comme il est dit dans notre psaume. Mais en parlant qu'a-t-il fait? « Il a appelé la terre depuis « l'Orient jusqu'à l'Occident [1] ». Celui qui a appelé la terre depuis l'Orient jusqu'au couchant, c'est Jésus-Christ Notre-Seigneur et Sauveur, le Verbe qui s'est fait chair pour habiter parmi nous [2]. Notre-Seigneur Jésus-Christ est donc le Dieu des dieux, parce que tout a été fait par lui, et que rien ne l'a été sans lui. Le Verbe de Dieu, s'il est Dieu, est assurément le Dieu des dieux ; or, l'Evangile nous répond qu'il est Dieu : « Au commence- « ment était le Verbe, et le Verbe était en « Dieu, et le Verbe était Dieu [3] ». Et si tout a été fait par lui, comme le dit ensuite l'évangéliste, il faut que les dieux qui ont été faits l'aient été par lui. Car il n'y a qu'un Dieu qui n'a pas été fait, et celui-là est vraiment le seul Dieu. Or, ce seul Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, est un Dieu unique.

2. Quels sont donc, et où sont ces dieux, qui ont pour Dieu le Dieu véritable? Un autre psaume a dit : « Dieu s'est assis dans la « synagogue des dieux, il est au milieu des « dieux pour les juger [4] ». Nous ne savons encore s'il n'y aurait pas dans le ciel quelques autres dieux, dans l'assemblée ou dans la synagogue desquels Dieu siégerait pour les juger. Voyez dans le même psaume à qui Dieu adresse ces paroles : « J'ai dit : Vous êtes « des dieux, vous êtes tous les enfants du « Très-Haut, et néanmoins vous mourrez « comme des hommes, vous tomberez comme « un des princes [5] ». Il est évident par là que ceux qu'il appelle dieux sont des hommes déifiés par sa grâce, et non point nés de sa substance. Celui-là seul peut justifier qui a la justice par lui-même et non par un autre. De même que celui-là peut déifier, qui est Dieu par lui-même et non par un autre ; or, celui qui justifie est aussi celui qui déifie, parce qu'en nous justifiant, il fait de nous des enfants de Dieu. « Il leur a donné le pouvoir de « devenir fils de Dieu [1] ». Devenir fils de Dieu, c'est devenir des dieux ; et toutefois nous ne sommes tels que par la grâce de l'adoption, et non par la nature ou la naissance. Il n'est qu'un seul Fils de Dieu, Dieu unique avec son Père, c'est Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, le Verbe qui était au commencement, Verbe en Dieu et Verbe Dieu. Ceux qui deviennent des dieux, le deviennent par la grâce de Dieu ; ils ne naissent point de sa substance, de manière à être ce qu'il est lui-même : il leur fait la faveur d'arriver jusqu'à lui, et d'être ainsi les cohéritiers de Jésus-Christ. Tel est en effet la charité de cet héritier, qu'il a voulu des cohéritiers. Quel homme dans son avarice voudrait que d'autres entrassent en partage avec lui ? S'il s'en trouvait pour en vouloir et partager avec eux l'héritage, sa part serait bien moindre que s'il l'eût possédé tout entier ; mais l'héritage que nous partageons avec le Christ, ne diminue point par le nombre des possesseurs ; quel que soit le nombre des cohéritiers, la part n'en est point rétrécie ; mais elle est aussi large pour un grand nombre que pour un petit nombre ; celle de chacun vaut toutes les autres. « Voyez », nous dit un Apôtre, « quel amour le Père a eu « pour nous, appelés enfants de Dieu et qui « le sommes en effet [2] ». Et ailleurs : « Mes « bien-aimés, nous sommes enfants de Dieu ; « et ce que nous serons un jour ne paraît pas « encore ». Nous le sommes donc en espérance, et pas encore en réalité. « Car nous « savons », dit le même Apôtre, « que quand il « apparaîtra, nous serons semblables à lui, « parce que nous le verrons tel qu'il est [3] ». Un seul est semblable à lui par la naissance, nous le serons par la vue. Car nous ne serons pas semblables à lui de la même manière que le Fils, qui est tout ce qu'est celui qui l'a engendré ; nous serons semblables sans être égaux, tandis que le Fils est d'abord égal, et par là même semblable. Nous avons vu ceux qui sont devenus des dieux par la justification, et qui sont appelés fils de Dieu ; mais ces autres dieux qui ne sont point des dieux, pour qui le Dieu des dieux est terrible, quels sont-ils? Il est dit dans un psaume que « Dieu « est terrible par-dessus tous les dieux ». Et comme si l'on demandait: Quels sont ces autres dieux ? il ajoute : « Les dieux des nations sont « tous des démons [4] ». Dieu donc est terrible

[1] Ps. XLIX, 1. — [2] Jean, I, 14. — [3] Id. I. — [4] Ps. LXXXI, 1. — [5] Id. 6.

[1] Jean, I, 12. — [2] I Jean, III, 1. — [3] Id. 2. — [4] Ps. XCV, 4, 5

pour les dieux des nations, pour les démons; aimable pour les dieux qu'il a faits, pour ses enfants. De là vient que nous voyons la majesté de Dieu proclamée par les uns et par les autres, et les démons ont confessé le Christ, et les fidèles ont aussi confessé le Christ. « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant [1] », s'écria saint Pierre. « Nous savons qui vous « êtes, le Fils de Dieu [2] », lui dirent les démons. Je trouve donc la même confession, sans trouver la même charité; ou plutôt la charité est d'une part, de l'autre la crainte. Ils sont donc enfants de Dieu ceux qui le trouvent aimable; ceux qui le trouvent terrible, ne sont point ses enfants; il a fait dieux ceux qui le trouvent aimable, et il a convaincu de n'être pas dieux ceux qui le trouvent terrible. Les uns deviennent des dieux, les autres en ont l'apparence; la vérité donne aux uns la divinité, l'erreur l'attribue aux autres.

3. Donc « le Dieu des dieux a parlé »; et parlé en différentes manières. C'est lui qui a parlé au moyen des anges, qui a parlé dans les Prophètes [3], qui a parlé de sa propre bouche, qui a parlé dans ses Apôtres, qui parle dans ses fidèles, qui se sert de notre bassesse pour vous dire ce que nous disons de vrai. Voyez donc ce qu'a fait au moyen de ce langage si répété, si diversifié, qui nous vient par tant d'organes, par tant d'instruments, ce Dieu qui les touche, qui les accorde, qui les inspire. « Car il a parlé et il a « appelé la terre ». Quelle terre? l'Afrique peut-être? Car on entend dire que l'Eglise du Christ, c'est le parti de Donat. Dieu n'a pas seulement appelé l'Afrique, mais il n'a pas séparé l'Afrique du reste du monde. Car celui qui « a appelé la terre de l'Orient au cou« chant », qui n'a laissé aucune partie du monde sans l'appeler, a trouvé l'Afrique dans les peuples qu'il daignait appeler à lui. Que l'Afrique se réjouisse d'être appelée, sans se glorifier d'être séparée. Nous le disons avec raison, le Dieu des dieux a fait entendre sa voix en Afrique, mais sans l'y borner; car « il a appelé la terre de l'Orient à l'Occident». Il ne reste aux hérétiques ni ténèbres pour cacher leurs embûches, ni ombres pour voiler leur dogme erroné; car, « nul ne peut se « dérober au feu de ce soleil [4] ». Celui qui a appelé la terre, a appelé toute la terre; celui qui a appelé la terre, l'a appelée telle qu'il l'a créée. Pourquoi m'apporter de faux christs et de faux prophètes? Que me veulent ces hommes qui cherchent à m'enlacer dans leurs discours captieux, en disant : « Le Christ « est ici, ou il est là [1] ? » Je ne comprends rien quand on me montre des parties; le Dieu des dieux me montre l'univers entier; lui qui « a appelé la terre de l'Orient jusqu'à l'Occi« dent », l'a rachetée sans exception; il a condamné ceux qui divisent par la calomnie.

4. Mais après avoir vu que c'est la terre qui est appelée depuis l'Orient jusqu'à l'Occident; depuis quel temps celui qui l'a appelée a-t-il commencé à l'appeler? Ecoutez cette parole : « C'est de Sion que lui vient l'éclat de sa « beauté [2] ». Ce passage du psaume est d'accord avec l'Evangile, qui dit : « Allez dans « toutes les nations, en commençant par Jé« rusalem ». Remarquez : « Dans toutes les « nations; il a appelé la terre depuis l'Orient « jusqu'à l'Occident ». Ecoutez encore : « En « commençant par Jérusalem; c'est de Sion « que lui vient l'éclat de sa beauté ». Donc, « il a appelé la terre depuis l'Orient jusqu'à « l'Occident », est analogue à ces paroles du Seigneur : « Il fallait que le Christ souffrît, « qu'il ressuscitât d'entre les morts le troi« sième jour, et qu'en son nom la pénitence « et la rémission des péchés fussent prêchées « parmi les peuples [3] ». Car tous les peuples sont disséminés de l'Orient à l'Occident. Quant à cette parole : « C'est de Sion que lui vient « l'éclat de la beauté », ou que l'Evangile a commencé à jeter son éclat, puisque c'est là que l'on a d'abord annoncé celui qui est le plus beau parmi les enfants des hommes [4], elle est analogue à ces mots du Seigneur : « En commençant par Jérusalem ». Les nouvelles Ecritures s'accordent avec les Ecritures anciennes, comme les anciennes avec les nouvelles; les deux séraphins se disent mutuellement : « Saint, Saint, Saint est le Sei« gneur, le Dieu des armées [5] ». Les deux Testaments sont d'accord, et tous deux n'ont qu'une même voix; écoutons la voix de ces deux Testaments, si unis entre eux, et rejetons les calomnies des déshérités. Voilà donc ce qu'a fait le Dieu des dieux : « Il a appelé la « terre de l'Orient à l'Occident », et sa beauté lui est venue de Sion. C'est là qu'étaient les

[1] Matt. XVI, 16.— [2] Marc, I, 24.— [3] Héb. I, 1.— [4] Ps. XVIII, 7.

[1] Matt. XXIV, 23. — [2] Ps. XLIX, 2. — [3] Luc, XXIV, 46, 47. — [4] Ps. XLIV, 3. — [5] Isa. VI, 3.

disciples qui reçurent l'Esprit-Saint, quand il descendit du ciel, au cinquantième jour après la résurrection du Christ [1]. De là nous vient l'Evangile, de là cette prédication, qui remplit l'univers entier, et cela par la grâce de la foi.

5. Car le Seigneur étant venu sur la terre, est venu caché, parce qu'il venait pour souffrir : ayant la force en lui-même, il a paru néanmoins dans l'infirmité de la chair. Il devait être vu, mais sans être compris, et méprisé afin d'être mis à mort. L'éclat de sa gloire était dans sa divinité ; mais elle se dérobait sous le voile de la chair. Car si les Juifs l'eussent connu, ils n'eussent jamais crucifié le Seigneur de la gloire [2]. Il a donc vécu caché au milieu des Juifs, au milieu de ses ennemis, opérant des miracles, souffrant des injures, jusqu'à ce qu'il fût suspendu à la croix, et que les Juifs l'y voyant suspendu lui prodiguassent outrage sur outrage, branlant la tête devant la croix et s'écriant : « S'il est le Fils de « Dieu, qu'il descende de la croix [3] ». Donc, le Dieu des dieux était caché, et lorsqu'il parlait, il nous faisait entendre la voix de la miséricorde plutôt que celle de la majesté. Comment pouvait-il dire autrement qu'en notre nom : « O Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-« vous abandonné [4] ? » Quand le Père aurait-il quitté le Fils, ou le Fils quitté le Père? Le Père et le Fils ne sont-ils pas un seul Dieu? Cette parole : « Mon Père et moi sommes « un [5] », n'est-elle donc pas d'une vérité absolue? D'où vient alors : « O Dieu, mon Dieu, « pourquoi m'avez-vous abandonné? » si ce n'est le cri du pécheur dans l'infirmité de la chair? Lui qui a pris la ressemblance de la chair de péché [6], pourquoi ne prendrait-il pas une voix qui ressemblât à la voix du pécheur? Le Dieu des dieux était donc caché, lorsqu'il vivait parmi les hommes, lorsqu'il avait faim et soif, lorsque la fatigue le faisait asseoir, lorsqu'il dormait pour soulager sa lassitude, lorsqu'il était saisi, flagellé, amené devant le juge, et qu'il réprimait son orgueil en lui disant : « Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir « s'il ne te venait d'en haut [7] » ; et lorsqu'il a été conduit à la mort, sans ouvrir sa bouche, non plus que l'agneau devant celui qui le tond [8], et lorsqu'il a été cloué à la croix, puis enseveli, le Dieu des dieux a toujours été caché. Mais qu'arriva-t-il après sa résurrection? Les disciples furent d'abord dans la stupeur, et refusèrent d'y croire jusqu'à ce qu'ils l'eussent touché de leurs propres mains [1]. C'était la chair qui était ressuscitée, parce que la chair seule avait pu mourir ; mais la divinité, qui ne peut mourir, était voilée par cette même chair ressuscitée. On pouvait voir la forme du corps, toucher les membres, palper les blessures ; mais le Verbe par qui tout a été fait, qui pourra le voir? le toucher? le palper? Et pourtant, « ce Verbe s'est fait chair « et a demeuré parmi nous [2] ». Et Thomas, qui touchait la chair, comprenait Dieu autant que possible. Car, après avoir touché les plaies, il s'écria : « Mon Seigneur et mon Dieu [3] ». Or, le Seigneur leur montrait cette forme, cette chair qu'ils avaient vue clouée à la croix et déposée dans le sépulcre. Il en agit ainsi avec eux pendant quarante jours. Il ne se montra point aux Juifs impies ; il se montra seulement à ceux qui avaient cru en lui avant qu'il fût crucifié, afin de fortifier par sa résurrection ceux que sa croix avait ébranlés. Le quarantième jour, il décrivit son Eglise ou la terre qu'il appelle depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, afin de ne laisser point d'excuse à ceux qui veulent périr dans le schisme, et il monta au ciel en disant : « Vous serez mes témoins à « Jérusalem », d'où a jailli l'éclat de sa gloire, « et dans toute la Judée, et dans la Samarie, « et jusqu'aux extrémités de la terre ». A ces mots, une nuée le reçut, et les disciples regardaient celui qu'ils avaient connu, mais qu'ils n'avaient connu que dans l'humilité et non dans la gloire. Comme il se séparait d'eux pour aller au ciel, des anges leur dirent : « Hommes de Galilée, pourquoi demeurer là? « Ce Jésus que vous voyez monter au ciel, en « descendra de la même manière que vous « l'avez vu s'y élever [4] ». Il monta donc, et les disciples retournèrent à Jérusalem pour y demeurer, selon l'ordre qu'il leur en avait donné, jusqu'à ce qu'ils fussent remplis de l'Esprit-Saint. Mais qu'avait-il dit à Thomas qui le touchait? « Tu as cru, parce que tu as « vu ; bienheureux ceux qui ne voient point « et qui croient [5] ». C'est de nous que parlait le Sauveur. Cette terre appelée de l'Orient à l'Occident ne voit pas, et pourtant elle croit.

[1] Act. II, 4. — [2] I Cor. II, 8. — [3] Matt. XXVII, 39. — [4] Ps. XXI, 2 ; Matt. XXVII, 46. — [5] Jean, X, 30. — [6] Rom. VIII, 3. — [7] Jean, XIX, 11. — [8] Isa. LIII, 7.

[1] Luc XXIV, 37. — [2] I Jean, I, 14. — [3] Id. XX, 28. — [4] Act. I, 3-12. — [5] Jean, XX, 29.

Donc le Dieu des dieux était caché, et pour ceux parmi lesquels il vivait, et pour ceux qui l'ont crucifié, et pour ceux dont les yeux le virent ressusciter, et pour nous qui croyons qu'il est assis dans les cieux, et qui ne l'avons point vu conversant sur la terre. Mais quand nous le verrions, verrions-nous autre chose que les Juifs qui l'ont crucifié? Il est mieux pour nous de ne pas voir le Christ et de le croire Dieu, que pour eux de l'avoir vu et de l'avoir cru simplement un homme. Ils crurent à l'erreur et le firent mourir; nous croyons à la vérité, et de là nous vient la vie.

6. Quoi! mes frères, ce Dieu des dieux, alors caché, maintenant caché, sera-t-il donc toujours caché? Assurément non : écoutez ce qui suit : « Dieu viendra ostensiblement [1] ». Il est venu caché, il viendra au grand jour. Il est venu caché pour être jugé, il viendra au grand jour pour juger; il est venu caché pour se présenter devant un juge, il viendra au grand jour pour juger les juges eux-mêmes : « Il viendra donc au grand jour et « ne se taira point ». Comment donc? Est-ce qu'il se tait maintenant? D'où vient alors ce que nous vous prêchons? D'où viennent ces préceptes? D'où ces conseils? D'où vient cette trompette effrayante? Il ne se tait pas et pourtant il se tait. Il ne se tait pas à l'égard des avertissements, il se tait quant à la vengeance; il ne se tait pas à l'égard des préceptes, il se tait à l'égard des peines. Il tolère chaque jour les crimes des pécheurs, qui n'ont souci de Dieu ni dans leur conscience, ni dans le ciel, ni sur la terre : rien de tout cela ne lui échappe, et il avertit généralement tous les hommes, et quand il en châtie quelques-uns sur la terre, c'est un avertissement et pas encore une condamnation. Il s'abstient donc de juger, il demeure caché dans le ciel, il intercède encore pour nous; il est patient envers les pécheurs, il ne s'abandonne point à son indignation, mais il attend leur repentir. Il dit ailleurs : « Je me suis tu, « me tairai-je donc toujours [2]? » Quand il ne se taira plus, c'est donc alors « que Dieu « viendra au grand jour ». Quel Dieu? « Notre « Dieu ». C'est vraiment notre Dieu qui est Dieu. Les dieux des nations sont des démons, le Dieu des chrétiens est le Dieu véritable. Il viendra, mais au grand jour, non plus pour être exposé aux outrages, ni souffleté, ni flagellé; il viendra, mais au grand jour, non pour qu'on le frappe d'un roseau sur la tête, non pour qu'on l'attache à la croix, qu'on le fasse mourir, qu'on l'ensevelisse : c'est là tout ce qu'a voulu souffrir le Dieu caché. Il viendra au grand jour et ne se taira point.

7. La suite du psaume nous montre qu'il viendra pour juger. « Un feu marchera de- « vant lui [1] ». Devons-nous craindre? Changeons-nous, et nous ne craindrons plus. La paille peut craindre le feu, mais que peut le feu sur l'or? Il ne tient qu'à toi de ne pas éprouver ce que tu éprouveras malgré toi, si tu ne te corriges. Quand même nous pourrions empêcher l'arrivée de ce jour du jugement, il me semble néanmoins qu'il ne faudrait pas vivre dans le désordre. Quand même le feu ne serait pas à craindre au jour du jugement, et que les pécheurs n'auraient à redouter que d'être séparés de Dieu, quelles que fussent d'ailleurs leurs délices; dès qu'ils ne verront point celui qui les a créés, qu'ils seront privés des ineffables douceurs de sa face, ils auront encore à pleurer, quelle que soit leur éternité et l'impunité de leurs crimes. Mais que dirai-je, et à qui le dirai-je? Les cœurs qui aiment Dieu comprennent seuls ce châtiment, et non ceux qui le méprisent. Ceux qui sentent quelque peu la douceur de la sagesse et de la vérité, comprennent mes paroles et savent ce qu'il y a de pénible dans la séparation de Dieu; mais ceux qui n'ont point goûté cette douceur n'ont qu'à redouter le feu. S'il n'aspire point à voir Dieu, qu'il redoute les tourments, celui que n'attirent point les récompenses. Si tu n'as que mépris pour les promesses de Dieu, crains du moins ses menaces. On te promet de voir Dieu, et cette promesse ne te fait ni changer, ni tressaillir, ni soupirer, ni désirer : tu te plonges dans le péché, dans les délices de la chair, tu amasses de la paille, et le feu viendra. « Un feu brû- « lera en sa présence ». Ce feu sera loin de ressembler à celui de ton foyer; et pourtant, s'il te fallait y mettre la main, tu ploierais à la volonté de celui qui t'en menacerait. S'il te disait : Signe contre ton père, signe contre tes enfants, autrement je vais mettre ta main au feu; tu ferais tout pour épargner cette douleur à ta main, pour épargner à l'un de tes membres la douleur d'un moment, car cette douleur ne serait pas éternelle. Tu fais

[1] Ps. XLIX, 3. — [2] Isa. XLII, 14.

[1] Ps. XLIX, 3.

donc le mal pour éviter une douleur si légère dont te menace un ennemi, et tu ne fais pas le bien quand le Seigneur te menace d'un malheur éternel ! Nulle menace ne devrait te porter à faire le mal, comme nulle menace ne devrait te détourner de faire le bien. Mais les menaces du Seigneur, les menaces du feu éternel t'interdisent le mal et te stimulent pour le bien. D'où vient cette torpeur, sinon de ton peu de foi ? Que chacun alors sonde son cœur et voie ce qu'y produit la foi. Si nous croyons au jugement à venir, mes frères, vivons dans la vertu. C'est maintenant le temps de la miséricorde, celui du jugement viendra ensuite. Nul ne dira : Faites-moi retourner à mes années premières. Ce sera le temps des regrets, mais des regrets superflus : qu'il se repente, maintenant que la pénitence est utile ; qu'on mette de l'engrais sur les racines de l'arbre, c'est-à-dire le deuil du cœur et les larmes, de peur que Dieu ne vienne et ne l'arrache [1]. Lorsqu'il sera arraché, il n'attendra plus que le feu. Maintenant on peut encore insérer de nouveau les rameaux retranchés [2] : « Alors, tout arbre qui ne porte « pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu [3] ». « Un feu brûlera en sa présence ».

8. « Et autour de lui une tempête ef- « froyable [4] ». Elle sera grande, la tempête qui vannera l'aire si spacieuse du Seigneur ; c'est ce tourbillon dont le souffle doit séparer les saints de tout ce qui est impur, et les fidèles des hypocrites, et les âmes pieuses qui craignent le Seigneur, de tous les orgueilleux qui le méprisent. Aujourd'hui, tout est mélangé de l'Orient à l'Occident. Voyons ce que fera celui qui doit venir, ce qu'il fera dans cet ouragan, qui sera « autour de lui une tempête « horrible ». Sans nul doute, un tel ouragan fera une séparation, et telle est la séparation que n'ont pas attendue ceux qui ont rompu les filets avant d'arriver au rivage [5]. Or, cette séparation établit une différence entre les bons et les méchants. Aujourd'hui, en effet, il en est qui suivent le Christ, qui ont déchargé leurs épaules des soins embarrassants de cette vie, qui n'ont pas entendu en vain ces paroles : « Si vous voulez être parfait, vendez « ce que vous possédez et donnez-le aux pau- « vres, et vous aurez un trésor dans le ciel, « puis venez et suivez-moi [6] ». C'est à eux qu'il est dit : « Vous vous assiérez sur douze « trônes, pour juger les douze tribus d'Is- « raël [1] ». Les uns donc jugeront avec le Seigneur, tandis que les autres seront jugés et passeront à la gauche. Que les uns doivent juger en effet avec le Sauveur, nous en avons un témoignage évident que je viens de vous citer : « Vous vous assiérez sur douze « trônes, pour juger les douze tribus d'Is- « raël ».

9. Mais, dira quelqu'un, les douze Apôtres, et pas plus, doivent siéger avec le Christ. Où donc sera l'apôtre saint Paul ? Doit-il en être séparé ? Loin de nous de tenir ce langage ! loin de nous de le penser même intérieurement ! Mais peut-être, dira-t-on, devra-t-il occuper la place de Judas ? Cependant l'Ecriture fait connaître celui qui fut ordonné pour le remplacer : car Matthias est désigné si expressément, que le doute n'est pas possible [2]. La chute de Judas n'empêche pas que le nombre de douze ne soit complet. Mais si les douze trônes sont occupés par les douze Apôtres, Paul ne jugera donc point ? Ou peut-être jugera-t-il debout ? Nullement. Dieu dans sa justice ne le souffrira point ; il ne jugera point debout, celui a travaillé plus que tous les autres [3]. Ce seul apôtre saint Paul nous force donc d'examiner, de rechercher avec plus de soin pourquoi l'Evangile a précisé douze trônes. Il y a dans l'Ecriture, en effet, d'autres nombres pour exprimer une multitude. Cinq vierges sont admises, et cinq autres exclues [4]. Entendez ces vierges comme il vous plaira, soit de la chasteté et de l'intégrité du cœur, comme doit être vierge cette Eglise à qui il est dit : « Je vous ai fiancée à cet unique « Epoux, pour vous présenter à Jésus-Christ « comme une vierge sans tache [5] » ; soit de cette pureté de la chair que de saintes femmes ont vouée à Dieu : est-ce que dans tant de milliers, cinq seulement seront élues ? Le nombre de cinq nous marque seulement la continence dans les sens de la chair au nombre de cinq. Les uns, en effet, se perdent par les yeux, d'autres par l'ouïe, d'autres par des odeurs illicites, plusieurs par un goût dépravé, plusieurs enfin par des embrassements adultères : voilà donc en nous cinq portes de corruption, et quiconque les ferme par la continence, et une continence qui s'appuie sur le

[1] Luc, XIII, 8.— [2] Rom. XI, 19.— [3] Matt. III, 10.— [4] Ps. XLIX, 3. — [5] Luc, V, 6. — [6] Matt. XIX, 21.

[1] Matt. XIX, 28. — [2] Act. I, 26. — [3] I Cor. XV, 10. — [4] Matt. XXV, 10, 12. — [5] II Cor. XI, 2.

témoignage de la conscience, ne doit pas s'en référer aux louanges des hommes : voilà les cinq vierges sages qui portent leur huile avec elles [1]. Qu'est-ce à dire qu'elles ont leur huile avec elles? C'est là notre gloire, le témoignage de notre conscience [2]. Le riche dévoré dans les flammes de l'enfer, nous dit encore : « J'ai « cinq frères [3] ». C'est là l'image du peuple juif qui était sous la loi : car Moïse leur législateur, a écrit cinq livres. De même encore le Seigneur, après sa résurrection, ordonna de jeter le filet du côté droit, et les pêcheurs prirent cent cinquante-trois poissons; « et nonobstant ce grand nombre », dit l'Evangile, « le filet ne se rompit point [4] ». Avant sa passion, il avait fait jeter le filet, sans indiquer la droite ou la gauche : s'il eût dit, en effet, la droite, il eût désigné les bons seulement, et seulement les méchants s'il eût indiqué la gauche; mais quand il n'y a ni droite ni gauche, c'est qu'on pêche les méchants mêlés aux bons. On en prit tant alors que le filet se rompait, au témoignage de l'Evangile [5]. Cette pêche désignait le temps présent : les filets qui se rompent, ce sont les déchirures, les divisions des hérétiques et des schismatiques. Mais ce que fit le Sauveur après sa résurrection, nous montre ce qui doit arriver quand nous serons ressuscités, dans ce grand nombre marqué pour le ciel, où nul méchant ne doit se trouver. Les filets jetés à droite, désignent les bons, séparés des hommes de la gauche. Mais ceux de la droite ne seront-ils composés que de cent cinquante-trois justes? L'Ecriture parle de mille millions [6]. Lisez l'Apocalypse, et vous verrez que le seul peuple juif fournit douze fois douze mille élus [7]. Voyez le grand nombre des martyrs : non loin d'ici la seule *Masse blanche* [8], comme on l'appelle, a plus de cent cinquante-trois martyrs. Enfin, ces sept mille hommes dont il est dit à Elie : « Je « me suis réservé sept mille hommes qui « n'ont point courbé le genou devant Baal [9] », surpassent de beaucoup le nombre de ces poissons. Donc ces cent cinquante-trois poissons [10], ne fixent pas le nombre des saints, mais l'Ecriture a ses raisons pour désigner par ce nombre déterminé l'universalité des saints et des justes ; en sorte que ces cent cinquante-trois nous marquent tous ceux qui appartiennent à la résurrection pour la vie éternelle. Car la loi renferme dix préceptes, et l'Esprit de grâce par lequel on les accomplit a sept dons [1]. Cherchons donc la signification de ces deux nombres dix et sept : dix préceptes, sept dons de l'Esprit de grâce qui nous aide à accomplir les préceptes. Ce nombre de dix-sept renferme donc ceux qui appartiennent à la résurrection, qui sont à droite, qui auront part au royaume des cieux, à la vie éternelle, c'est-à-dire qui accomplissent la loi par la grâce de l'Esprit-Saint, et non par leurs propres œuvres ou par leurs propres mérites. Prenez maintenant ce nombre de dix-sept, et additionnez ensemble tous les autres nombres depuis un jusqu'à dix-sept, en ajoutant deux à un, puis trois, puis quatre, de manière à faire dix, puis cinq qui donneront quinze, puis six, vingt et un, puis sept, vingt-huit, puis huit, trente-six, puis neuf, quarante-cinq, puis dix, cinquante-cinq, puis onze, soixante-six, puis douze, septante-huit, puis treize, nonante-un, puis quatorze, cent cinq, puis quinze, cent vingt, puis seize, cent trente-six, puis dix-sept, cent cinquante-trois ; et vous trouverez que le nombre de saints est admirablement exprimé par ce petit nombre de poissons. De même donc que ces cinq vierges expriment des vierges sans nombre, de même que les cinq frères de celui qui était torturé dans les enfers désignent des milliers dans le peuple juif, de même que les cent cinquante-trois poissons désignent des milliers de millions d'élus, de même sur les douze trônes, il ne s'assiéra pas douze juges seulement, mais le grand nombre des parfaits.

10. Mais je vois ce que vous me demandez encore : de même que je vous ai montré comment cinq vierges en désignent beaucoup d'autres, comment les cinq frères expriment un grand nombre de Juifs, et comment enfin le nombre de cent cinquante-trois désigne tant d'élus, montrez-nous, me direz-vous, pourquoi et comment ces douze trônes, au lieu de marquer douze hommes seulement, en désignent un si grand nombre? Pourquoi ces douze trônes, qui désignent ceux de tous les endroits du monde qui auront pu rivaliser de perfection avec les parfaits auxquels il fut dit : « Vous serez assis sur douze trônes pour « juger les douze tribus d'Israël [2] ? » Pourquoi ces hommes venus de toutes parts sont-

[1] Matt. XXV, 14. — [2] II Cor. I, 12. — [3] Luc, XVI, 28. — [4] Jean, XXI, 6, 11. — [5] Luc, V, 6. — [6] Dan. VII, 10. — [7] Apoc. VII, 1. — [8] V. Serm. CCCVI, n. 2. — [9] III Rois, XIX, 18. — [10] Jean, XXI, 11.

[1] Isa. XI, 2, 3. — [2] Matt. XIX, 28.

ils désignés par le nombre douze? Parce que cette expression *de toutes parts* se dit de l'univers entier; or, l'univers entier a quatre parties, l'orient et l'occident, le midi et l'aquilon : comme donc ceux qui sont parfaits dans la foi, et par l'obéissance à la Trinité, sont appelés, au nom de la Trinité, de ces quatre parties du monde, et que quatre, trois fois répété, donne douze, vous devez comprendre pourquoi doivent être au nombre de douze ceux qui jugeront Israël, car Israël était divisé en douze tribus, et ces douze tribus désignent tout Israël. De même que les juges seront rassemblés des quatre coins du monde, de même aussi viendront des quatre coins du monde ceux qui devront être jugés. L'apôtre saint Paul, reprenant les laïques d'entre les fidèles, qui ne portaient point leurs procès au tribunal de l'Eglise, mais qui traînaient devant le tribunal public leurs adversaires dans des affaires litigieuses, leur dit : « Ne savez-vous pas que nous jugerons les « anges [1] ? » Voyez comment il s'établit juge, et non-seulement lui, mais tous ceux qui jugent équitablement dans l'Eglise?

11. Il est donc évident que plusieurs doivent juger avec le Sauveur, et que d'autres seront jugés, non pas également, mais selon leurs mérites ; le Christ doit venir avec ses anges, les peuples de la terre seront rassemblés devant lui [2], et parmi les anges on doit compter ceux qui ont été assez parfaits pour s'asseoir sur les douze trônes, et juger les douze tribus d'Israël. Car des hommes sont aussi appelés des anges ; l'Apôtre a dit de lui-même : « Vous m'avez accueilli comme « l'ange du Seigneur [3] ». Il est dit de Jean-Baptiste : « Voilà que j'envoie devant votre « face mon ange, qui préparera la voie de- « vant vous [4] ». Donc, en venant avec ses anges, il viendra avec ses saints. C'est ce qu'Isaïe nous dit clairement : « Il viendra « juger avec les anciens de son peuple [5] ». Or, ces anciens du peuple, ceux qui sont appelés des anges, ces millions d'élus qui viendront de tous les points du monde, c'est là ce qu'on appelle le ciel. D'autres sont appelés la terre ; mais une terre fertile. Quelle est cette terre fertile ? Celle qui doit être à la droite, et à qui l'on dira : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné « à manger [6] » ; c'est une terre vraiment fertile qui comblait de joie saint Paul, en lui envoyant de quoi subvenir à ses besoins : « Ce « n'est pas que je désire vos dons », leur dit-il, « mais je cherche le fruit qui vous en revien- « dra ». Il les remercie en disant : « Vos pre- « miers sentiments pour moi ont refleuri [1] ». Il dit : « Ont refleuri », comme s'il parlait d'un arbre frappé d'une certaine stérilité. Mais pour continuer notre psaume, que fera le Seigneur quand il viendra pour nous juger ? « Il appellera les cieux en haut ». Il appellera donc en haut le ciel ou tous les saints, tous les parfaits qui doivent juger, ceux qui doivent s'asseoir pour juger les douze tribus d'Israël [2]. Comment les appellera-t-il en haut, puisque le ciel est toujours en haut ? Mais ailleurs il nomme les cieux ceux qu'il appelle ici le ciel. Quels cieux ? Ceux qui racontent la gloire de Dieu. « Les cieux publient la « gloire de Dieu », et dont il est dit : « Leur « voix se répand sur tous les confins de la « terre, et leurs paroles jusqu'aux extrémités « du monde [3] ». Voyez comme le Seigneur discernera dans son jugement : « Il appellera « les cieux en haut, ainsi que la terre, pour « séparer son peuple ». De qui, sinon des méchants ? de ceux dont il n'est plus fait mention, comme étant déjà condamnés au supplice. Vois donc et reconnais les bons. « Il appellera les cieux en haut ainsi que « la terre, pour séparer son peuple ». Il appelle la terre, non pour la confondre, mais pour la séparer. D'abord il a fait appel aux hommes sans discernement, quand le Dieu des dieux a parlé, pour appeler la terre depuis l'Orient jusqu'à l'Occident ; il n'avait fait aucun discernement : ses serviteurs étaient allés convier aux noces, et avaient rassemblé les bons et les méchants [4] ». Mais quand le Dieu des dieux viendra d'une manière ostensible, et qu'il ne se taira point, « il appellera le ciel « en haut », pour juger avec lui. Tel en effet est le ciel, tels sont les cieux, comme la terre et les terres, l'Eglise et les Eglises. « Il appel- « lera donc le ciel en haut, ainsi que la terre, « pour séparer son peuple ». C'est donc avec le ciel qu'il a fait le discernement de la terre, ou le ciel s'est joint à lui pour faire ce discernement. Mais comment faire la séparation sur la terre ? En mettant les uns à droite, les autres à gauche. Que dit-il à la terre ainsi sé-

[1] I Cor. VI, 3. — [2] Matt. XXV, 31, 32. — [3] Gal. IV, 14. — [4] Malach. III, 1 ; Matt. XI, 10. — [5] Isa. III, 14. — [6] Matt. XXV, 35.

[1] Philipp. IV, 10, 17. — [2] Matt. XIX, 28. — [3] Ps. XVIII, 2, 5. — [4] Matt. XXII, 10.

parée ? « Venez, bénis de mon Père, recevez le royaume qui vous a été préparé dès « l'origine du monde. Car j'ai eu faim, et vous « m'avez donné à manger », et le reste. Mais eux, « quand vous avons-nous vu avoir faim », lui diront-ils ? Et lui : « Quand vous l'avez « fait au moindre des miens, c'est à moi que « vous l'avez fait [1] ». Le ciel montre à la terre que ses plus petits ont été appelés en haut, et tirés de leur bassesse : « Quand vous l'avez fait « au moindre des miens, c'est à moi que vous « l'avez fait ». « Il appellera le ciel en haut, « ainsi que la terre, pour séparer son peuple ».

12. « Rassemblez autour de lui ses justes [2] ». Telle est la voix de Dieu et du Prophète qui voyait l'avenir comme s'il eût été présent, et qui commande aux anges de rassembler les hommes. « Il enverra ses anges, et ils rassembleront devant lui toutes les nations [3]. « Rassemblez les justes autour de lui ». Quels sont ces justes, sinon ceux qui vivent de la foi, qui font des œuvres de miséricorde ? Car ces œuvres sont des œuvres de justice. Tu lis dans l'Evangile : « Prenez garde de faire votre justice en présence des hommes pour en être « vus [4] ». Et comme si l'on demandait : Quelle justice ? l'Evangéliste ajoute : « Ainsi en faisant « l'aumône [5] ». Donc l'aumône désigne ici les œuvres de justice. Rassemblez donc ses justes, rassemblez ceux qui ont pris en pitié le pauvre, qui ont eu l'intelligence du pauvre et de l'indigent : assemblez-les, afin que le Seigneur les conserve et les vivifie [6] : « Rassemblez-lui ses justes ; tous ceux qui contractent avec lui une alliance par le sacrifice », c'est-à-dire, qui pensent à ses promesses dans les bonnes œuvres qu'ils font. Car ces œuvres sont des sacrifices, puisque le Seigneur a dit : « Je préfère la miséricorde « au sacrifice [7] ». Ils contractent donc une alliance avec lui par le sacrifice.

13. « Les cieux annonceront sa justice [8] ». Oui, en effet, les cieux nous ont annoncé la justice de Dieu. Les évangélistes l'ont prêchée. Par eux nous avons appris que ceux-là seraient à sa droite, à qui le Père de famille dirait : « Venez, bénis de mon Père, et recevez ». Que recevrez-vous ? « le royaume ». Pourquoi ? « Parce que j'ai eu faim, et que « vous m'avez donné à manger [9] ». Quoi de plus vulgaire, de plus terrestre, que de donner un morceau de pain à celui qui a faim ? Voilà ce que coûte le royaume des cieux. « Partage ton pain avec celui qui a faim, « et reçois sous ton toit celui qui n'a pas « d'asile ; si tu vois un homme nu, couvre-le [1] ». Mais si tu n'as ni pain à partager avec lui, ni logis à lui offrir, ni habit pour le vêtir, donne-lui un verre d'eau froide [2] ; mets seulement deux deniers dans le trésor [3]. Ces deux deniers valurent à la veuve ce que valut à Pierre d'abandonner ses filets, et à Zachée de donner la moitié de son bien [4]. Ce royaume coûte ce que vous avez. « Les « cieux donc annonceront sa justice, car le « Seigneur est juge ». Oui, vraiment juge, ne confondant rien, discernant tout. « Car le « Seigneur connaît ceux qui sont à lui [5] ». Bien que les grains soient cachés dans la paille, le laboureur les connaît. Que nul ne craigne d'être le bon grain, fût-il mêlé à la paille, car les yeux de notre vanneur ne peuvent se tromper. Ne crains donc pas que la tempête qui se fera autour de lui te confonde avec la paille. La tempête sera violente à la vérité, et pourtant elle n'ôtera pas un seul grain de blé pour le jeter avec la paille ; car le juge ne sera point quelque homme agreste avec son trident, mais bien le Dieu Trinité. « Les cieux « annonceront sa justice, car le Seigneur est « un juge. Que les cieux aillent et qu'ils prêchent, que leur voix gagne les confins de la « terre, et que leurs paroles se répandent jusqu'aux extrémités du monde [6] » ; et que ce grand corps dise à Dieu : « Des confins de la terre « j'ai crié vers vous, quand mon cœur était « dans l'angoisse [7] ». Aujourd'hui qu'il est dans la confusion, il gémit ; après le discernement, il sera dans la joie. Qu'il élève donc la voix et qu'il dise : « Ne perdez point mon âme avec « les impies, et ma vie avec les hommes de « sang [8] ». Le Seigneur ne nous perdra pas avec eux, parce qu'il est un juge. Qu'il crie donc vers lui, et lui dise : « Jugez-moi, Seigneur, et séparez ma cause de celle d'un « peuple impie [9] ». Qu'il parle ainsi et Dieu l'écoutera ; et tous ses justes se presseront autour de lui. « Il a appelé la terre pour séparer son peuple ».

14. « Ecoute, mon peuple, et je te parlerai [10] ».

[1] Matt. XXV, 34-40. — [2] Ps. XLIX, 5. — [3] Matt. XXV, 32. — [4] Id. VI, 1. — [5] Id. 2. — [6] Ps. XL, 2, 3. — [7] Osée, VI, 6 ; Matt. IX, 13. — [8] Ps. XLIX, 6. — [9] Matt. XXV, 34.

[1] Isa. LVIII, 7. — [2] Matt. X, 42. — [3] Marc, XII, 42. — [4] Luc, XIX, 8. — [5] II Tim. II, 19. — [6] Ps. XVIII, 5. — [7] Id. LX, 3. — [8] Id. XXV, 9. — [9] Id. XLII, 1. — [10] Id. XLIX, 7.

Voyez qu'il ne se tait pas maintenant, si vous prêtez l'oreille, celui qui doit venir et qui ne se taira point. « Ecoute, ô mon peuple, et je te parlerai ». Car si tu n'écoutes, je ne parlerai point. « Ecoute, et je te parlerai ». Si tu n'écoutes, je parlerai, mais non pour toi. Quand donc te parlerai-je ? quand tu écouteras. Quand écouteras-tu ? Quand tu seras mon peuple. « Ecoute, « ô toi qui es mon peuple ». Tu n'écoutes pas, si tu es un peuple étranger. « Ecoute, ô mon « peuple, et je te parlerai. Israël, je te rendrai « témoignage ». Ecoute, Israël, écoute ô mon peuple. Israël est un nom choisi : « On ne t'ap- « pellera plus Jacob, est-il dit, Israël sera ton « nom [1] ». Ecoute donc comme Israël, comme celui qui voit Dieu ; pas encore face à face, mais par la foi. Car Israël signifie celui qui voit Dieu. « Qu'il entende, celui qui a des « oreilles pour entendre [2], et qu'il voie, celui « qui a des yeux pour voir. Ecoute, Israël, et « je te rendrai témoignage ». Celui qui disait plus haut : « Mon peuple », dit ensuite : « Israël » ; et après avoir dit : « Je te parlerai », il dit : « Je te rendrai témoignage ». Que dira donc à son peuple celui qui est le Seigneur notre Dieu ? Quel témoignage rendra-t-il à son Israël ? Ecoutons : « Moi Dieu, je suis ton « Dieu ». Je suis Dieu et suis ton Dieu. Qu'est-ce à dire : « Je suis ton Dieu ? » C'est ce qui fut dit à Moïse : « Je suis celui qui suis [3] ». Qu'est-ce à dire encore : « Je suis ton Dieu ? » Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob. Je suis Dieu et je suis ton Dieu. Et quand même je ne serais pas ton Dieu, je suis Dieu. Je suis Dieu pour mon bonheur, et ce serait ton malheur si je n'étais pas ton Dieu. Car à vrai dire, cette parole : « Je suis « ton Dieu », ne s'adresse qu'à celui que Dieu traite plus familièrement, qu'il regarde comme son serviteur fidèle, comme son bien. « Moi Dieu, je suis ton Dieu ». Que veux-tu de plus ? Voudrais-tu demander à Dieu qu'il te récompense, qu'il te donne quelque bien qui t'appartiendrait en propre ? Ce Dieu qui te le donnerait se donne lui-même à toi. Y a-t-il rien de plus riche ? Tu voulais un don, tu as le donateur. « Moi Dieu, je suis ton Dieu ».

15. Voyons ce que Dieu exige de l'homme ; quel tribut veut lever sur nous notre Dieu, notre chef et notre roi ; car il a voulu être pour nous un roi, il veut que nous soyons sa province. Ecoutons ses édits. Que le pauvre ne craigne point les édits du Seigneur, puisqu'il nous donne le premier ce qu'il exige de nous ; donnez-le seulement de bon cœur. Dieu n'exige de nous rien qu'il ne nous ait donné, et il a donné à tous ce qu'il demande à tous. Qu'exige-t-il en effet ? Ecoutons : « Je « ne t'accuserai point au sujet de tes sacri- « fices [1] ». Je ne te dirai point : Pourquoi ne m'as-tu pas immolé un taureau puissant ? Pourquoi n'as-tu pas choisi dans ton troupeau le plus fort des chevreaux ? Pourquoi se promène-t-il dans le bercail, au lieu d'être sur mon autel ? Je ne dirai point : Cherche dans tes champs, dans ton parc, dans ta maison, de quoi m'offrir. Non, « je ne t'accuserai « point au sujet de tes sacrifices ». Quoi donc ? Vous n'acceptez point mes sacrifices pour agréables ? « Vos holocaustes sont toujours en « ma présence ». Il parle de certains holocaustes dont il est dit dans un autre psaume : « Si vous aviez voulu des sacrifices, je vous en « aurais offert, mais les holocaustes ne vous « sont point agréables » ; puis le psalmiste ajoute : « Le sacrifice qui plaît à Dieu est une « âme brisée, et Dieu ne dédaigne pas un « cœur contrit et humilié [2] ». Quels sont donc les holocaustes que Dieu ne méprise pas ? Quels holocaustes sont toujours en sa présence ? « O Dieu », continue le Prophète, « dans « votre amour, répandez vos bénédictions sur « Sion, élevez les murs de Jérusalem ; c'est « alors que vous recevrez le sacrifice de jus- « tice, et les offrandes et les holocaustes [3] ». Il assure que Dieu recevra certains holocaustes. Quand y a-t-il holocauste ? quand toute la victime est consumée par le feu ; des mots grecs καῦσις action de brûler, et ὅλον entièrement : holocauste signifie donc brûlé totalement. Or, il est un feu qui vient d'une charité très-fervente ; que notre âme soit donc embrasée de cette flamme de l'amour, que cette charité s'empare de nos membres et les fasse servir à son usage ; qu'elle ne les laisse point au service de l'iniquité, afin qu'il soit totalement embrasé du feu de l'amour divin, celui qui veut offrir à Dieu un holocauste. Voilà « ces holocaustes qui sont tou- « jours en ma présence ».

16. Mais peut-être que cet Israël ne comprend point encore les sacrifices que Dieu a toujours en sa présence, et qu'il pense à ses bœufs, à ses chevreaux, à ses béliers. Arrière

[1] Gen. XXXII, 28. — [2] Matt. XI, 15. — [3] Exod III, 14.

[1] Ps. XLIX, 8. — [2] Id. L, 18-20. — [3] Id. 20, 21.

cette pensée : « Je n'accepterai point les veaux « de tes étables[1] ». J'ai parlé d'holocauste, et déjà ta pensée courait à des troupeaux terrestres, tu m'y choisissais quelque pièce bien grasse : « Je n'accepterai point les veaux de « tes étables ». Le Prophète annonce ici le Nouveau Testament, qui a mis fin aux anciens sacrifices. Car ils figuraient ce sacrifice à venir, dont le sang devait nous purifier. « Je n'accepterai point les veaux de vos « étables, ni les boucs de vos troupeaux ».

17. « Les bêtes des forêts m'appartiennent[2] ». Pourquoi tenir de toi ce que j'ai créé ? Sont-ils plus à vous à qui j'en ai donné la possession, qu'à moi qui les ai créés ? « C'est donc « à moi qu'appartiennent les bêtes des fo« rêts ». Mais, dira peut-être cet Israël, les animaux sont à Dieu ; oui, pour ces bêtes que je n'enferme pas dans mes enclos, que je n'attache pas dans mon étable ; mais ce bœuf, cette brebis, ce chevreau, sont bien à moi. « C'est « à moi qu'appartiennent les animaux qui « paissent sur les montagnes, ainsi que les « brebis ». A moi ce que tu ne possèdes pas, à moi ce que tu possèdes. Si tu es en effet mon serviteur, tes biens m'appartiennent totalement ; et tandis que tout le bien que s'amasse un esclave est à son maître, on ne saurait soustraire à la possession du maître ce qu'il a créé pour cet esclave. Elles m'appartiennent donc ces bêtes des forêts, que tu n'as pas soumises ; ils m'appartiennent aussi les troupeaux qui paissent sur les montagnes, et ces bœufs qui sont dans tes étables : tout m'appartient, puisque j'ai tout créé.

18. « Je connais tous les oiseaux du ciel[3] ». Comment Dieu les connaît-il ? Il les a suspendus dans les cieux, les a comptés ; qui d'entre nous connaît tous les oiseaux du ciel ? Quand le Seigneur nous donnerait la connaissance de tout ce qui vole dans les airs, lui ne les connaît point de la manière qu'il permet à l'homme de les connaître. Autre est la connaissance chez Dieu, autre est la connaissance chez l'homme ; de même autre est pour Dieu posséder, et autre pour l'homme ; c'est-à-dire que Dieu possède bien autrement que les hommes. Pour toi, en effet, ce que tu possèdes n'est pas complétement en ton pouvoir, puisque tu ne saurais à ton gré faire vivre un bœuf ou l'empêcher de mourir ou de paître l'herbe. Celui qui a le souverain pouvoir, a aussi la connaissance la plus étendue comme la plus secrète. Reconnaissons-le à la gloire de Dieu. Loin de vous de dire : Comment Dieu peut-il connaître ? N'attendez pas de moi, mes frères, que je vous explique la manière dont connaît le Seigneur ; ce que je puis vous dire, c'est qu'il ne connaît point comme les hommes, ni même comme les anges ; mais je n'oserais dire comment il connaît, je ne puis même le savoir. Toutefois je sais une chose, c'est que Dieu savait ce qu'il devait créer, même avant qu'il y eût aucun oiseau. Mais quelle connaissance en avait-il ? O homme, depuis ta naissance, depuis que tu as reçu le sens de la vue, tu as considéré des oiseaux. Ces oiseaux sont sortis de l'eau à la parole de Dieu, qui a dit : « Que les eaux « produisent des oiseaux[1] ». Où Dieu connaissait-il ce qu'il commandait à l'eau de produire ? Car il connaissait ce qu'il avait créé, et il le connaissait avant de l'avoir créé. Telle est donc pour Dieu la connaissance, que toutes les créatures étaient en lui d'une manière ineffable, avant leur création ; mais exigera-t-il de toi ce qu'il avait avant même de rien créer ? « Je connais tous les oiseaux « du ciel », et tu ne saurais me les donner. Je connais tout ce que tu peux immoler à ma gloire ; et je le connais, non pour l'avoir fait, mais parce que je devais le faire. « Et la « beauté des champs est avec moi ». Ce qu'il y a de beau dans les campagnes, la fertilité de tout ce qui produit sur la terre, tout cela « est avec moi », dit le Seigneur. Comment avec lui ? Est-ce même avant d'exister ? Avec lui était tout ce qui devait exister, et avec lui est encore ce qui est passé ; il voit l'avenir sans que pour cela rien du passé lui échappe. Tout est avec lui par une certaine connaissance de l'ineffable sagesse divine qui est en son Verbe, et ce Verbe comprend tout. La beauté des champs ne serait-elle pas avec lui, en ce sens que Dieu est partout et qu'il a dit : « Je remplis le ciel et la terre[2] ? » Qu'est-ce qui ne serait pas avec celui dont il est dit : « Si je monte vers les cieux, vous y êtes ; si je « descends dans les enfers, je vous ren« contre[3] ? » Tout est avec lui : non qu'il souffre du contact des êtres qu'il a créés ou qu'il en ait besoin. Peut-être y a-t-il près de toi une colonne, près de laquelle tu te tiens debout ; et si tu ressens la fatigue, tu t'appuies

[1] Ps. XLIX, 9. — [2] Id. 10. — [3] Id. 11.

[1] Gen. I, 20. — [2] Jerem. XXIII, 24. — [3] Ps. CXXXVIII, 8.

sur elle. Tu as donc besoin de ce qui est avec toi, mais Dieu n'a nul besoin de ce qui est avec lui. Les campagnes et leur beauté sont avec lui, la beauté des cieux avec lui, tous les oiseaux avec lui, parce que lui-même est partout. Et pourquoi tout est-il avec lui ? Parce que tout lui était connu avant d'exister, ou d'être créé.

19. Qui peut nous expliquer et nous faire comprendre ce qui est dit dans un autre psaume : « Car vous n'avez nul besoin de « mes biens[1] ? » Le Prophète nous dit qu'il n'a pas besoin de recevoir de nous, rien qui lui soit nécessaire. « Si j'ai faim, je ne vous « le dirai point[2] ». Or, celui qui garde Israël, ne souffrira ni de la faim, ni de la soif, ni du sommeil[3]. Mais voilà que j'accommode mon langage à votre nature charnelle : parce que tu n'as pas mangé, et que dès lors tu souffres de la faim, tu t'imagines que Dieu a faim de manière à manger. S'il a faim, il ne te le dit pas : tout est devant lui, il peut prendre partout ce qui lui est nécessaire. Dieu parle donc ainsi pour confondre notre faible intelligence, et non pour faire quelque aveu de sa faim. Et toutefois à cause de nous ce Dieu des dieux a daigné avoir faim. Il est venu pour avoir faim et nous rassasier, avoir soif et nous donner à boire, se revêtir de notre nature mortelle pour nous revêtir de l'immortalité, se faire pauvre pour nous enrichir. Car en se revêtant de notre pauvreté il n'a point perdu ses richesses, puisqu'en lui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science[4]. Si « j'ai faim, je ne te le dirai point. C'est à moi « qu'appartient la terre avec tout ce qu'elle « renferme ». Ne te mets donc pas en peine de ce que tu me donneras, j'ai sans peine ce que je veux.

20. Pourquoi penser à tes troupeaux ? « Mangerai-je la chair de tes bœufs, et boirai- « je le sang des boucs ? » Vous voyez ce que n'exige point de nous celui qui va nous faire je ne sais quelle prescription. Si votre pensée se portait sur de tels sacrifices, détournez-en votre esprit, et gardez-vous de penser à offrir à Dieu rien de semblable. Avez-vous un taureau gras, tuez-le pour les pauvres ; que les pauvres mangent la chair des taureaux, bien qu'ils ne boivent pas le sang des boucs. Et quand vous l'aurez fait, il vous en tiendra compte, celui qui a dit : « Si j'ai faim, je ne « te le dirai pas » ; mais il vous dira un jour : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à « manger[1] ». « Mangerai-je la chair des bœufs, « et boirai-je le sang des boucs ? »

[1] Ps. XV, 2. — [2] Id. XLIX, 12. — [3] Id. CXX, 4. — [4] Coloss. II, 3.

21. Dis donc alors : Seigneur, notre Dieu, que demandez-vous de votre peuple, de votre Israël ? « Immole au Seigneur un sacrifice de « louanges[2] ». Disons-lui donc nous aussi : « Seigneur, les vœux que je vous offrirai sont « dans mon âme, et les actions de grâces que « je vous rendrai[3] ». Je craignais que vous n'en vinssiez à me demander quelque chose qui fût hors de moi, que je pouvais compter dans mon étable, et que le voleur m'avait peut-être dérobé. Que m'ordonnez-vous ? « Immole à Dieu un sacrifice de louanges ». Nous voilà en sûreté ; nous n'allons pas en Arabie chercher de l'encens, ni fouiller dans les magasins d'un avare négociant; Dieu nous demande un sacrifice de louanges. Or, ce sacrifice de louanges, Zachée l'avait dans ses biens, la veuve l'avait dans sa bourse chétive, un autre pauvre l'avait dans un verre d'eau froide ; et cet autre ne l'a ni dans ses biens, ni dans sa bourse, ni dans un verre d'eau, mais il l'a complétement dans son cœur. La maison de Zachée reçut le salut[4]; et la veuve donna plus que les riches qui étaient là[5] ; celui qui n'a donné qu'un verre d'eau froide ne perdra point sa récompense[6], mais la paix doit être sur la terre pour les hommes de bonne volonté[7] : « Immole à Dieu un sa- « crifice de louanges ». O sacrifice gratuit donné par la grâce ! Je n'ai point acheté ce que je devais vous offrir, c'est vous qui m'en avez fait don, car je ne l'aurais même point. « Immole à Dieu un sacrifice de louanges ». C'est immoler ce sacrifice de louanges que rendre grâces à celui dont te vient tout le bien que tu possèdes, et qui dans sa bonté te pardonne tout le mal qui vient de toi, et qui est en toi. « Immole à Dieu un sacrifice de « louanges, et rends au Très-Haut tes hom- « mages ». Tel est le sacrifice dont l'odeur lui est agréable. « Rends tes hommages au « Très-Haut ».

22. « Invoque-moi au jour de la tribula- « tion, et je te délivrerai, et tu m'en glori- « fieras[8] ». Car tu ne saurais compter sur tes forces, tes efforts ne sont que vanité. « In-

[1] Matt. XXV, 35. — [2] Ps. XLIX, 14. — [3] Id. LV, 12. — [4] Luc, XIX, 8. — [5] Marc, XII, 43. — [6] Matt. X, 42. — [7] Luc, II, 14. — [8] Ps. XLIX, 15.

« voque-moi au jour de la tribulation, et je te « délivrerai, et tu m'en glorifieras ». C'est pour cela que j'ai permis que ce jour de tribulation t'arrivât ; si tu n'étais dans l'affliction, peut-être ne m'invoquerais-tu pas ; mais dans la tribulation, tu m'invoques ; et quand tu m'invoqueras, je te délivrerai ; et quand je te délivrerai, tu m'en rendras grâces, afin de ne plus te séparer de moi. Un homme s'était assoupi, sa prière s'était attiédie, et il s'écria : « J'ai trouvé la douleur et la tribulation, et « j'ai invoqué le nom du Seigneur [1] ». Il a trouvé dans la tribulation quelque chose d'utile, la corruption de ses péchés devenait une gangrène pour lui, il était privé de sentiments, et la tribulation est pour lui un feu qui brûle, un fer qui tranche. « J'ai trouvé », dit le Prophète, « la tribulation et la douleur, « et j'ai invoqué le nom de mon Dieu ». Il y a, mes frères, des peines que tout le monde connaît ; en voici de fort communes dans le genre humain : cet homme pleure parce qu'il a éprouvé une perte ; cet autre pleure parce qu'il est orphelin ; celui-ci s'afflige parce qu'il est banni de sa patrie et qu'il désire y rentrer, l'éloignement lui paraît insupportable ; la grêle a ravagé la vigne de celui-là, il est sensible à l'inutilité de son travail et de tous ses soins. Quand est-ce que l'homme est exempt de peine ? C'est un ami qui devient son ennemi. Y a-t-il rien de plus sensible dans la vie humaine ? Voilà des misères, des plaintes communes à tous ; dans ces afflictions ils invoquent le Seigneur, et ils font bien. Qu'ils prient Dieu, qui peut ou leur apprendre à supporter ces maux, ou les guérir quand on les supporte. Il sait limiter la tentation, afin qu'elle n'excède pas nos forces [2]. Invoquons le Seigneur au milieu de ces afflictions ; et toutefois ce ne sont là que des tribulations qui viennent d'elles-mêmes, ainsi qu'il est écrit dans un autre psaume : « Vous « êtes notre secours dans les maux sans « nombre qui fondent sur nous [3] ». Il en est une que nous devons trouver nous-mêmes. Que celles-ci viennent d'elles-mêmes, il en est une que nous devons chercher et trouver. En quoi consiste-t-elle ? Dans la félicité même en ce bas monde, dans l'affluence des biens temporels ; non que ce soit là une peine, c'est au contraire un soulagement dans nos peines. Dans quelles peines ? dans les peines de notre exil. Car n'être pas encore avec Dieu, vivre au milieu des tentations et des embarras, ne pouvoir jamais être sans crainte, c'est là une tribulation, puisque ce n'est point la sécurité qui nous est promise. Quiconque ne ressent point cette peine de l'exil, n'a nul souci de retourner dans sa patrie. C'est là, mes frères, une véritable affliction. A la vérité nous faisons de bonnes œuvres en cette vie, quand nous donnons du pain à celui qui a faim, un asile à l'étranger, et le reste : c'est encore là une tribulation. Nous voyons des malheureux, que nous essayons de soulager, parce que leur misère nous a touchés de compassion. Combien serais-tu mieux dans ce séjour où tu ne verrais ni affamé à qui donner du pain, ni étranger à recevoir, ni indigent à revêtir, ni malade à visiter, ni plaideurs à mettre d'accord, où tout sera la perfection, la vérité, la sainteté, l'éternité ! Là, notre pain sera la justice, notre breuvage la sagesse, notre vêtement l'immortalité ; le ciel sera notre éternelle demeure, notre durée sera sans fin. La maladie viendra-t-elle nous y surprendre ? La fatigue nous entraînera-t-elle au sommeil ? Il n'y aura là ni la mort ni les procès ; mais la paix, mais le repos, mais la joie, mais la justice. Nul ennemi n'entrera dans ce lieu, nul ami n'en sortira. Quel sera là notre repos ? Si nous réfléchissons à l'état où nous sommes, et si nous le comparons à celui que nous a promis celui qui ne sait point mentir, cette promesse elle-même nous montre dans quelle tribulation nous sommes plongés. Or, cette tribulation, nul ne la trouve que celui qui la cherche par la pensée. Vous êtes en santé, voyez si vous souffrez ; car pour un malade, il sent facilement qu'il souffre ; mais quand vous êtes en santé, voyez si vous souffrez de n'être point avec Dieu. « J'ai ren« contré la tribulation et la douleur, et j'ai « invoqué le nom de mon Dieu [1] ». « Immole « à Dieu un sacrifice de louanges ». Bénis-le dans ses promesses, bénis-le quand il t'appelle, bénis-le quand il t'encourage, bénis-le quand il te soutient ; et comprends enfin quel est ton état d'affliction. Invoque le Seigneur, et il te délivrera, et tu le glorifieras, et tu demeureras en lui.

23. Mes frères, écoutez la suite du psaume. Quelqu'un, peut-être, parce que Dieu lui a dit : « Offre au Seigneur un sacrifice de louan-

[1] Ps. CXIV, 3 — [2] I Cor. X, 13 — [3] Ps. XLV, 2.

[1] Ps. CXIV, 3.

« ges », comme un tribut qui lui est dû, médite en son cœur, et se dit : Chaque jour je me lèverai, j'irai à l'église et je chanterai au Seigneur un hymne le matin, un hymne le soir, un troisième et un quatrième dans ma demeure, chaque jour je fais à Dieu le sacrifice de la louange, l'offrande à mon Dieu. En cela vous ferez bien ; mais ne vous laissez point aller à la sécurité, parce que vous en agissez ainsi, et que votre langue bénit Dieu, tandis que votre vie est pour lui une malédiction. O mon peuple, te dit le Dieu des dieux, le Seigneur qui appelle la terre de l'Orient à l'Occident, bien que tu sois confondu avec l'ivraie [1], « Offre au Seigneur un sacri« fice de louanges, et présente-lui tes prières ». Mais garde-toi de chanter bien, et de vivre mal. Pourquoi ? « Dieu a dit au pécheur : « Est-ce à toi de publier mes décrets, et à ta « bouche d'annoncer mon alliance [2] ? » Vous voyez, mes frères, avec quelle crainte nous parlons ainsi. Notre bouche publie l'alliance du Seigneur, nous vous prêchons ses enseignements et ses décrets. Et que dit Dieu au pécheur ? « Est-ce à toi ? » Il défend donc aux pécheurs de prêcher ? Que devient cette parole : « Faites ce qu'ils vous disent, et ne faites « point ce qu'ils font [3] ? » Et cette autre : « Peu m'importe que le Christ soit annoncé « par occasion, ou par un zèle véritable [4] ! » Ces paroles de l'Apôtre doivent rassurer les fidèles au sujet du prédicateur quel qu'il soit, mais non ceux qui disent le bien et font le mal. Pour vous donc, mes frères, vous n'avez rien à craindre maintenant ; si vous entendez le bien, vous entendez Dieu, quel que soit celui qui vous prêche. Toutefois le Seigneur n'a pas voulu laisser les prédicateurs sans quelque menace ; de peur que ce seul titre ne les endorme dans la voie pernicieuse, et qu'ils ne se disent : Le Seigneur ne nous perdra point, lui qui s'est servi de notre bouche pour verser de si grands biens sur son peuple. O toi qui prêches, écoute ce que tu dis, écoute le premier tes paroles, toi qui veux qu'on les écoute ; et dis en toi-même ces paroles d'un autre psaume : « J'écouterai ce que « me dira le Seigneur, car il annoncera la « paix à son peuple [5] ». Qui suis-je, pour forcer les autres à écouter ce que le Seigneur dit par ma bouche, moi qui n'entends point ce qu'il dit en moi ? J'écouterai d'abord, oui j'écouterai ; mon premier soin sera d'écouter ce que le Seigneur dira en moi, parce qu'il dira des paroles de paix à son peuple. Que j'écoute, que je châtie mon corps, que je le réduise en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je sois moi-même réprouvé [1]. « Est-ce bien à toi de publier mes « décrets ? » Est-ce à toi de publier ce qui n'a pas d'utilité pour toi ? Dieu donc avertit l'homme de s'écouter, non de renoncer à la prédication, mais bien de pratiquer l'obéissance. « Mais est-ce bien à toi d'ouvrir la « bouche pour publier mon alliance ? »

24. « Mais toi, tu as pris en haine le châti« ment [2] ». Tu hais les corrections. Le pardon te fait chanter mes louanges ; le châtiment soulève tes murmures ; comme si je n'étais pas ton Dieu et quand je châtie, et ton Dieu encore quand je pardonne. « Car je réprime et « corrige ceux que j'aime [3] ». Mais toi, tu hais le châtiment, tu as rejeté loin de toi mes discours. Tu rejettes loin de toi ce que je dis par ta bouche. « Tu as donc rejeté mes dis« cours derrière toi », de manière que sans les voir, tu en sentiras le poids. « Tu as re« jeté mes discours derrière toi ».

25. « En voyant un voleur, tu courais avec « lui, et tu partageais l'héritage des adul« tères [4] ». Ne va point dire : Je n'ai commis aucun vol, aucun adultère. De quoi cela te sert-il, si tu as des complaisances pour celui qui commet ces crimes ; n'est-ce point là courir avec eux ? Louer celui qui agit de la sorte, n'est-ce pas entrer en partage avec lui ? C'est là, mes frères, courir avec le voleur, et entrer en partage avec les adultères ; si tu ne le fais pas en effet, tu vantes celui qui le commet, tu deviens solidaire avec lui, c'est là louer le pécheur dans les désirs de son âme, et le bénir dans ses crimes [5]. Tu t'abstiens du crime, tu applaudis les criminels. N'est-ce là qu'un léger mal ? « Tu as pris part avec les « adultères ».

26. « Ta bouche a été féconde en malice, ta « langue a embrassé la fraude [6] ». Le Prophète dénonce ici la méchanceté, la fourberie de ces hommes flatteurs qui, connaissant le mal qu'on leur dit, non-seulement n'osent reprendre ceux qui le disent, de peur de les blesser, mais les applaudissent par un silence

[1] Matt. XIII, 25 — [2] Ps. XLIX, 6. — [3] Matt. XXIII 3. — [4] Philipp. I, 18. — [5] Ps. LXXXIV, 9.

[1] I Cor. IX, 27.— [2] Ps. XLIX, 17.— [3] Apoc. III, 19.— [4] Ps. XLIX, 18. — [5] Id. IX, 3. — [6] Id. XLIX, 19.

coupable. C'est peu de ne point dire : C'est mal; ils vont jusqu'à dire: C'est bien; et néanmoins ils savent que cela est criminel, mais leur bouche est pleine de malice, leur langue a préparé la fourberie. La fourberie est la fraude en parole, c'est le langage en désaccord avec la pensée. Le Prophète ne dit pas : Ta langue a ourdi ou commis la fourberie ; mais, pour nous montrer qu'il y avait dans le crime un plaisir coupable, il dit : « Elle a embrassé ». C'est peu d'agir mal, tu y mets ton bonheur; tu as des louanges au dehors et la dérision dans l'âme. Tu causes la ruine d'un homme qui étale ses vices avec imprudence, qui ne voit pas même s'ils sont des vices; et toi qui le sais, tu ne lui dis pas : Où vas-tu ? Si tu le voyais marcher dans les ténèbres, et près de l'endroit où tu connais un puits, quel homme serais-tu donc en gardant le silence ? Ne te regarderait-on pas comme l'ennemi de sa vie ? Et cependant, ce ne serait que la vie du corps et non celle de l'âme qu'il perdrait dans un puits. Il s'élance donc dans l'abîme du vice, il étale devant toi sa vie criminelle, tu en vois l'horreur, et tu lui applaudis au dehors, tandis que tu le méprises dans ton âme. Oh ! s'il se retournait un jour vers le Seigneur, cet homme que tu tournes en dérision, que tu ne veux pas reprendre, et qu'il s'écrie : « Confusion sur ceux qui me disent : « Courage, courage[1] ! » « Ta langue a embrassé « la fourberie ».

27. « Tranquillement assis, tu parlais contre « ton frère ». Cette expression « assis » a le même sens que celui que nous avons donné à « embrasser ». Agir debout, ou en passant, c'est ne point y rechercher le plaisir ; mais s'asseoir pour le faire, n'est-ce point prendre tout son loisir ? Donc « tu t'es assis pour « parler contre ton frère » ; tu as mis tes soins à commettre la détraction, tu t'es assis pour le faire : tu en voulais faire ton occupation, tu embrassais le mal, tu donnais à la fraude un baiser criminel. « Tu t'asseyais donc pour « parler contre ton frère, et tu plaçais le scan- « dale devant le fils de ta propre mère[2] ». Quel est ce fils de ta mère? n'est-ce pas ton frère ? Le Prophète a donc voulu répéter ici ce qui a été dit plus haut : « Tu parlais contre « ton frère ». N'a-t-il pas voulu mettre une certaine distinction? Oui, mes frères, je crois qu'il est bon de distinguer. Ainsi un frère

[1] Ps. XXXIX, 16. — [2] Id. XLIX, 20.

médit de son frère, quand un homme affermi dans la foi, jouissant d'une certaine considération, instruit et instruisant les autres, médit de son frère également instruit, et qui marche dans la voie droite ; mais voici un homme qui est faible, et votre détraction est un scandale pour lui. Qu'un homme de quelque considération et de quelque science médise des gens de bien, voilà un scandale pour les infirmes incapables de juger sagement. Or, cet infirme est appelé « le fils de « notre mère », et non de notre père, parce qu'il a besoin de lait, et qu'il s'attache encore aux mamelles. Il est porté sur le sein de l'Eglise, il ne peut prendre la solide nourriture de son père, mais il se nourrit aux mamelles de sa mère, incapable de juger, parce qu'il est encore animal et charnel. « L'homme spi- « rituel, en effet, juge de tout; mais l'homme « animal ne perçoit pas les choses qui sont de « l'Esprit de Dieu; c'est une folie pour lui[1] ». C'est pour ces hommes que l'Apôtre a dit : « Je n'ai pu vous parler comme à des hommes « spirituels, mais comme à des hommes char- « nels encore, comme à des enfants en Jé- « sus-Christ, je vous ai donné du lait, non « une nourriture solide : vous ne pouviez la « supporter, vous ne le pouvez même en- « core[2] ». J'étais pour vous une mère, dit l'Apôtre, comme il dit ailleurs : « Je me suis « fait petit au milieu de vous, comme la nour- « rice pleine de tendresse pour ses enfants[3] ». Non comme la nourrice donne à ses enfants la nourriture, mais comme la nourrice leur prodigue ses caresses. Il y a des mères qui, devenues mères, donnent leurs enfants à des nourrices ; elles sont mères, mais au lieu d'allaiter leurs enfants, elles les donnent à nourrir; et les nourrices, loin d'allaiter leurs enfants, allaitent des étrangers; mais l'Apôtre avait lui-même enfanté des fidèles, il les nourrissait, et ne confiait ce soin à personne, lui qui disait : « Vous que j'enfante une seconde « fois, jusqu'à ce que le Christ soit formé en « vous[4] ». Donc il prodiguait ses caresses et allaitait. Or, des hommes doctes et spirituels blâmaient Paul. « Ses lettres », disaient-ils, « sont dures et accablantes; en face il est faible « de corps, méprisable dans ses discours[5] ». Voilà les propos qu'il attribue lui-même dans ses lettres à ses détracteurs. Ils s'asseyaient

[1] I Cor. II, 14.— [2] Id. III, 2. — [3] I Thess. II, 7.— [4] Gal. IV, 19. — [5] II Cor. X, 10.

donc, et parlaient mal de leur frère, et plaçaient le scandale devant le fils de leur mère que l'Apôtre devait nourrir. Ils obligeaient ainsi cette mère à enfanter de nouveau. « Devant le fils de ta mère tu plaçais le scandale ».

28. « Voilà ce que tu as fait, et je me suis « tu [1] ». C'est pourquoi le Seigneur Dieu viendra et ne se taira point. Aujourd'hui il nous dit : « Voilà ton ouvrage et je me suis tu ». Qu'est-ce à dire : « Je me suis tu ? » Pour toi, j'ai différé ma vengeance, j'ai suspendu toute sévérité, j'ai prolongé ma patience, et longtemps j'ai attendu ton repentir. « Voilà tes « œuvres et je me suis tu ». Or, quand j'attends patiemment ton repentir, toi, comme l'a dit l'Apôtre : « Par la dureté et l'impénitence de ton cœur, tu t'amasses un trésor « de colère pour le jour de la colère, et de « la manifestation du juste jugement de « Dieu [2]. Dans ton iniquité, tu m'as cru semblable à toi ». C'est peu que le mal ait pour toi de l'attrait, tu crois encore qu'il en a pour moi. Parce que Dieu ne fait pas éclater sa vengeance, tu en fais un complice, et comme à un juge corrompu, tu lui donnes part à tes rapines. « Dans ton iniquité, tu m'as cru semblable à toi », parce que tu refusais d'être semblable à moi. « Soyez parfaits », dit le Sauveur, « comme votre Père céleste, qui « fait luire son soleil sur les bons et sur les « méchants [3] ». Loin de prendre pour modèle celui qui fait du bien même aux méchants, tu veux t'asseoir pour calomnier les bons. « Dans « ta malice tu m'as cru semblable à toi, je « t'accuserai ». Quand viendra le Seigneur notre Dieu, et qu'il ne gardera point le silence, alors « je t'accuserai ». Que ferai-je pour te reprendre ? Que te ferai-je? Tu ne te vois pas maintenant, je te forcerai à te voir. Si tu te voyais, tu te déplairais à toi-même et tu me plairais dès lors ; mais parce que sans te voir tu as mis en toi tes complaisances, tu te déplairas un jour ainsi qu'à moi, à moi quand tu seras jugé, à toi quand tu brûleras dans les flammes. Que te ferai-je, dit le Seigneur? « Je te mettrai en présence de toi-même ». Pourquoi vouloir te dérober à tes yeux? Tu te rejettes en arrière pour ne point te voir, je te forcerai à te regarder ; ce que tu as rejeté derrière toi, je l'exposerai à tes regards, tu verras ta laideur, non pour l'effacer, mais pour en rougir. Et quand le Seigneur tient ce langage, mes frères, faut-il désespérer de celui qu'il menace de la sorte ? Cette ville dont on publia jadis : « Dans trois jours Ninive sera « détruite [1] », n'employa-t-elle point ces trois jours à se convertir, à prier, à pleurer, à mériter son pardon au lieu d'un châtiment imminent ? Qu'ils écoutent, ceux qui sont dans le même état, pendant qu'ils peuvent écouter le Seigneur, même dans son silence. Il viendra et ne se taira point, et il t'accusera, quand il n'y aura pas moyen de t'amender. « Je te « mettrai », dit le Seigneur, « en face de toi-« même ». Qui que tu sois, fais donc aujourd'hui ce que le Seigneur menace de te faire. Ne rejette plus derrière toi ces fautes que tu dissimules, que tu ne veux point voir, mets-les sous tes regards. Assieds-toi sur le tribunal de ta conscience, deviens ton propre juge, cède à la crainte, que l'aveu s'échappe de ton cœur, et dis à ton Dieu : « Je reconnais « mon iniquité, et mon péché est toujours « devant mes yeux [2] ». Mets devant toi ce que tu rejetais encore ; de peur que ton Dieu dans sa justice ne te mette sous tes propres regards, et que tu ne puisses te dérober à toi-même.

29. « Comprenez enfin tout cela, vous qui « oubliez le Seigneur ». Vous le voyez, Dieu crie, il ne se tait point, il n'épargne personne. Tu avais oublié le Seigneur, tu ne pensais pas à ta vie désordonnée ; comprends donc que tu as oublié le Seigneur, « de peur qu'enfin il ne te saisisse comme un lion, et que « nul ne puisse te délivrer ». Qu'est-ce à dire : « Comme un lion ? » Avec une force, avec une puissance, à laquelle on ne peut résister. Tel est le sens qu'il donna au mot « lion ». Car cette expression se prend tantôt comme un blâme, tantôt comme un éloge. Le diable est appelé un lion dans l'Ecriture : « Votre adver-« saire est comme un lion rugissant », dit-elle, « qui rode autour de vous, cherchant à vous « dévorer [3] ». Or, parce que le diable a été appelé lion à cause de son impitoyable fureur, le Christ ne peut-il être appelé lion à cause de sa force souveraine ? D'où vient donc ce mot de l'Ecriture : « Il a vaincu le lion, de la tribu « de Juda [4] ? » De grâce, mes frères, écoutez ce qui reste ; je vous en conjure, oubliez votre fatigue, il vous soutiendra, celui qui vous a donné des forces jusqu'ici. Tout à l'heure, comme pour nous désigner le tribut de

[1] Ps. XLIX, 21. — [2] Rom. II, 5. — [3] Matt. V. 45, 48.

[1] Jonas, III, 4-10. — [2] Ps. L, 5. — [3] I Pierre, V, 8. — [4] Apoc. V, 5.

louanges qu'il exige de nous, le Seigneur, comme vous l'avez entendu, nous disait : « Offre à Dieu un sacrifice de louanges, et « rends au Très-Haut tes hommages ». Mais ensuite le Seigneur dit au pécheur : « Est-ce « à toi de publier mes jugements, et ta bouche « s'ouvrira-t-elle pour annoncer mon al- « liance [1] ? » Comme s'il lui disait : Tes louanges ne te servent de rien : je n'ai demandé le sacrifice de louanges qu'à ceux dont la vie est sainte ; c'est à eux que la louange est profitable : mais pour toi, il ne te sert de rien de me louer. Est-ce à toi de le faire ? « La « louange ne sied pas dans la bouche du pé- « cheur [2] ». Il résume ensuite ces deux pensées dans une même conclusion, qui est un reproche pour les méchants trop oublieux de Dieu. « Comprenez donc enfin, vous qui ou- « bliez le Seigneur, de peur qu'il ne vous en- « lève comme un lion, et que nul ne puisse « vous délivrer ».

30. « Le sacrifice de louanges est le culte « qui m'honore [3] ». Comment le sacrifice de louanges doit-il m'honorer ? Il est certain que cette louange ne sert de rien aux pécheurs, dont la bouche s'ouvre pour publier votre alliance, ô mon Dieu, et dont les actions condamnables sont en horreur à vos yeux. Et néanmoins, répond le Seigneur, je ne laisse pas de leur dire : « C'est le sacrifice de louanges qui « doit m'honorer ». Tu croyais que la louange était inutile pour toi ; eh bien ! loue-moi, elle te deviendra utile. Vivre mal et bien dire, ce n'est pas encore me louer ; de même que commencer à vivre saintement et s'en attribuer le mérite, ce n'est point me louer encore. Je ne veux point que tu ressembles à ce scélérat qui insultait au crucifié [4], mais je ne veux pas non plus faire de toi cet hypocrite qui vantait ses mérites dans le temple, et cachait ses plaies [5]. Si tu es pécheur et obstiné dans tes vices, je ne puis te dire seulement : Ta louange est inutile, mais bien : Ta louange n'existe même point, et je ne la regarde point comme une louange : si tu crois être juste, et nul n'est juste s'il n'est humble et pieux, si tu t'enorgueillis de ta justice, au point de te comparer aux autres et de les mépriser, si tu t'élèves et te glorifies de tes mérites, ce n'est point là me louer. Quiconque est pécheur ne me loue point, non plus que le juste qui s'attribue sa justice. Mais le pharisien s'attribuait-il sa justice, quand il disait : « Seigneur, « je vous rends grâces de ce que je ne suis « point comme les autres hommes ? » Il remerciait Dieu du bien qui était en lui. Quelle que soit donc ta vertu, quoique tu comprennes que tu as reçu de Dieu tout le bien qui est en toi, si néanmoins tu t'élèves au-dessus de celui qui en a moins, tu n'es qu'un envieux, tu ne sais me louer. Commence donc à corriger tes désordres et à vivre saintement ; comprends surtout que c'est par la grâce de Dieu que tu te corriges : « C'est en effet le « Seigneur qui redresse les démarches de « l'homme [1] ». Après avoir compris tout cela, aide les autres à devenir ce que tu es ; car tu étais toi-même ce qu'ils sont. Aide-les de tout ton pouvoir, et sans te désespérer, car Dieu n'a pas borné à toi seul les trésors de ses grâces. Donc on ne peut louer Dieu, et l'offenser par une vie désordonnée ; on ne le loue point quand on commence une vie régulière dont on s'attribue le mérite et non à la grâce de Dieu ; on ne le loue point, quand on reconnaît qu'on le doit à la grâce de Dieu, et qu'on ne veut cette grâce que pour soi-même. Dès lors, celui qui disait : « Seigneur, je vous « rends grâces de ce que je ne suis point « comme les autres hommes, qui sont injustes, « voleurs, adultères, ni même comme ce pu- « blicain [2] », ne pouvait-il pas ajouter : Faites à ce publicain les mêmes grâces qu'à moi, achevez de me donner ce qui me manque encore ? Mais il parlait, comme plein de lui-même ; il ne disait point : « Pour moi je suis pauvre et « indigent [3] », comme le faisait le publicain en disant : « Seigneur, soyez-moi propice, car « je suis un pécheur [4] ». Aussi le publicain s'en retourna-t-il justifié, beaucoup plus que le pharisien. Ecoutez donc ceci, vous qui vivez saintement ; écoutez encore, vous qui vivez dans le désordre : « C'est le sacrifice de « louange qui doit m'honorer ». Nul n'est méchant quand il m'offre ce sacrifice. Je ne dis point : Que nul méchant ne m'offre ce sacrifice, mais bien : Nul n'est méchant dès qu'il me l'offre. Celui qui me loue est bon, car s'il me loue, ce n'est pas seulement en paroles, mais en mettant ses paroles en harmonie avec ses œuvres.

31. « C'est le sacrifice de louanges qui doit

[1] Ps. XLIX, 11, 16. — [2] Eccli. XV, 9. — [3] Ps. XLIX, 23. — [4] Luc, XXIII, 39. — [5] Id. XVIII, 11.

[1] Ps. XXXVI, 23. — [2] Luc, XVIII, 11. — [3] Ps. LXIX, 6. — [4] Luc, XVIII, 13.

« m'honorer : c'est la voie par laquelle je « manifesterai le salut de Dieu [1] ». C'est donc dans le sacrifice de louanges qu'est « cette voie « par laquelle je manifesterai le salut de « Dieu ». Qu'est-ce que le salut de Dieu ? C'est Jésus-Christ ; et comment le Christ nous est-il montré dans le sacrifice de louanges ? C'est que le Christ vient en nous avec la grâce. Voici ce que dit l'Apôtre : « Je vis, non plus « moi, mais le Christ vit en moi : et si je vis « maintenant dans un corps charnel, je vis « dans la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé, et « qui s'est livré pour moi [2] ». Que les pécheurs reconnaissent donc qu'ils n'auraient pas besoin du médecin, s'ils jouissaient de la santé [3]. Car le Christ est mort pour les impies [4]. Pour eux donc, reconnaître leurs impiétés, puis imiter le publicain qui disait : « Seigneur, soyez-moi « propice, car je suis un pécheur [5] », c'est découvrir leurs blessures au médecin, et implorer son assistance. Comme ils ne se louent pas eux-mêmes, comme ils s'accusent au contraire, de sorte que si quelqu'un d'eux se glorifie, il ne se glorifie pas en lui-même, mais dans le Seigneur [6], ils proclament la cause de l'avénement du Christ qui est venu pour sauver les pécheurs. « Jésus-Christ est « venu dans ce monde », nous dit saint Paul, « pour sauver les pécheurs, entre lesquels je « suis le premier [1] ». Aussi, quand les Juifs se glorifient de leurs œuvres, le même Apôtre réprime leur orgueil, jusqu'à dire qu'ils n'appartiennent pas à la grâce, eux qui comptent sur leurs mérites et sur leurs œuvres pour obtenir une récompense [2]. Quiconque sait en effet qu'il appartient à la grâce, qui est le Christ et qui vient du Christ, comprend qu'il a besoin de la grâce. Ce qui est appelé grâce, est donné gratuitement ; et dès lors nul mérite en toi n'a pu précéder et provoquer ce qui est un don gratuit. Si tes mérites avaient précédé, la récompense ne serait plus regardée comme une grâce, mais comme l'acquit d'une dette [3]. Si donc tu prétends que tes mérites ont précédé, c'est toi et non le Seigneur que tu veux louer ; et dès lors tu ne reconnais plus le Christ qui est venu avec la grâce. Ainsi, abaisse un regard sur tes œuvres, comprends quelle en était la malice, en sorte qu'elles appelaient sur toi le châtiment et non la récompense. Et quand tu auras compris ce qui était dû à tes mérites, tu comprendras aussi ce que tu reçois par la grâce, et tu glorifieras Dieu par le sacrifice de louanges. Telle est la voie qui te montrera dans le Christ le salut de Dieu.

[1] Ps. XLIX, 23. — [2] Gal. II, 20. — [3] Matt. IX, 22 — [4] Rom. V, 6. — [5] Luc. XVIII, 13. — [6] I Cor. I, 31.

[1] I Tim. I, 15. — [2] Gal. V, 4. — [3] Rom. IV, 4.

DISCOURS SUR LE PSAUME L.

SERMON AU PEUPLE DE CARTHAGE.

LA PÉNITENCE.

Culpabilité des chrétiens au théâtre, et prière à Dieu de les ramener comme David. La faute d'un si grand homme n'est un encouragement que pour les méchants. Profit qu'en doivent tirer les âmes de bonne foi. Danger de la prospérité, David persécuté demeure juste. Précaution contre le désespoir. David n'a point péché par ignorance, mais il implore la miséricorde et se fait justice à lui-même. Parabole de Nathan. La brebis du pauvre. La femme adultère obtient son pardon ; comme pour David, son péché est toujours sous ses yeux. Dieu seul est sans péché. Souillure universelle. Dieu pardonne à quiconque se châtie. Les Ninivites. L'hysope ou l'humilité aide à nous purifier. L'homme humble écoute comme Jean-Baptiste. Dieu châtie en cette vie pour épargner en l'autre. David en face d'Absalon et de Séméi. Union à l'Esprit-Saint, au Verbe de Dieu. Sacrifice de la loi nouvelle ; prière pour l'Église. Réprimons le péché dans nous et dans les autres.

1. La vue d'une foule si nombreuse m'impose le devoir de ne point tromper son attente, et de ne pas surcharger sa faiblesse. Je vous demanderai seulement du silence et du repos, afin qu'après les fatigues d'hier, j'aie encore assez de voix et de force. Il faut croire que

dans votre charité, vous ne venez en si grand nombre aujourd'hui, qu'afin de prier pour ceux qu'éloigne d'ici une folle et malheureuse passion. Nous ne parlons en effet ni des païens, ni des juifs, mais bien des chrétiens ; non de ceux qui sont encore catéchumènes, mais de plusieurs qui sont baptisés, dont vous n'êtes nullement éloignés par le baptême, mais à qui vous êtes loin de ressembler par le cœur. Combien de frères ne devons-nous pas pleurer aujourd'hui, à la pensée qu'ils courent après la vanité et les folies du mensonge [1], et négligent d'aller où ils sont appelés ! Qu'un accident quelconque les effraie au milieu du cirque, ils feront le signe de la croix ; ils se tiendront là, marquant leur front d'un signe qui devrait les en éloigner, s'il était dans leur cœur. Demandons à Dieu que, dans sa miséricorde, il leur donne la lumière qui condamne ces folies, l'amour qui les fuit, le pardon qui les oublie. Il est donc heureux pour nous que nous ayons chanté aujourd'hui un psaume de la pénitence. Parlons même aux absents, votre mémoire sera pour eux notre voix. Ne négligez ni ceux qui souffrent, ni ceux qui languissent ; mais, afin de les guérir plus facilement, conservez vous-mêmes votre santé. Que vos réprimandes les corrigent, que vos discours les consolent, que la sainteté de votre vie leur serve de modèle, et celui qui vous a pris en pitié aura aussi pitié d'eux. Car en vous retirant de si grands dangers, la bonté du Seigneur n'a pas été épuisée. Ils viendront par le chemin que vous avez pris, ils passeront où vous avez passé. Leur état est fâcheux, j'en conviens ; il est périlleux, ils courent à leur perte, à une mort certaine, puisqu'ils connaissent le mal qu'ils font. Il y a une différence, en effet, entre courir à ces folies quand on méprise la parole du Christ, et y courir quand on sait ce qu'il faut éviter. Mais notre psaume nous apprend à ne pas désespérer même de ceux qui en sont là.

2. En voici le titre : « Psaume à David, lors« que le prophète Nathan vint le trouver, « après son adultère avec Bethsabée [2] » ; car Bethsabée était femme et épouse d'un autre homme. Nous ne le disons qu'avec douleur et en tremblant ; et pourtant ce n'est point pour qu'on en garde le silence, que le Seigneur l'a fait consigner dans l'histoire. J'en parlerai donc, non de plein gré, mais parce que j'y suis contraint, et j'en parlerai non comme d'un modèle à imiter, mais comme d'un motif de crainte. David, roi et prophète, qui devait être selon la chair l'aïeul du Seigneur [1], s'éprit de la beauté de cette femme étrangère, et commit un adultère avec elle. Les psaumes n'en disent rien, mais le titre nous l'indique, et nous le lisons plus à découvert dans le livre des Rois. Ces deux ouvrages sont canoniques, et tout chrétien doit y croire sans hésiter. Le crime fut commis et ensuite consigné dans l'Ecriture. David fit même tuer à la guerre le mari de cette femme ; à l'adultère il joignit le meurtre : et après ce crime le prophète Nathan lui fut envoyé, et envoyé par le Seigneur, pour lui reprocher un si grand forfait [2].

3. Voilà ce que les hommes doivent éviter ; écoutons ce qu'ils doivent imiter, s'il leur arrive de tomber. Plusieurs, en effet, veulent bien tomber comme David, mais non se relever avec lui. Ce n'est donc point lorsqu'il tombe, mais bien quand il se relève qu'il devient ton modèle, si tu es tombé. Veille donc à ne point tomber. Que la chute des grands ne soit point un sujet de joie pour les petits, mais que les petits craignent en voyant tomber les grands. Tel est le but de cette histoire, c'est pour cela qu'elle est écrite, pour cela que l'Eglise fait souvent lire et souvent chanter ce psaume. Que les hommes qui ne sont point tombés l'écoutent, afin de ne point tomber, et ceux qui sont tombés, afin de se relever. Le crime d'un si grand saint n'est pas couvert du silence ; on le publie dans l'Eglise. Les cœurs dépravés l'écoutent, et y cherchent un encouragement au péché, ils s'efforcent d'y voir une excuse pour le crime qu'ils ont résolu de commettre, et non un moyen d'éviter celui qu'ils n'ont pas encore commis. Ils disent en eux-mêmes : David l'a fait, et moi, pourquoi non ? Et voilà qu'en se livrant au crime, parce que David l'a commis, cette âme devient plus criminelle que David lui-même. Je vais m'expliquer plus clairement, s'il est possible. David ne s'était point, comme toi, proposé de modèle : il tombait sous le poids de la concupiscence, et non sous le patronage de la sainteté ; tandis que toi, tu t'enhardis au péché par l'exemple d'un saint ; et, loin d'imiter sa sainteté, tu n'imites que sa chute.

[1] Ps. XXXIX, 5. — [2] Id. L, 1, 2.

[1] Rom. I, 3. — [2] II Rois, XI, XII, 1-14.

Tu aimes en David ce que David hait en lui : tu te prépares au crime, tu pèches avec réflexion ; tu cherches dans le livre de Dieu une autorisation à la licence, et tu n'écoutes la parole de Dieu que pour faire ce qui déplaît à Dieu. Voilà ce que n'a point fait David. Un prophète le reprit, un prophète ne le fit point tomber. Mais à d'autres cette histoire est très-utile, et ils mesurent leur faiblesse sur la chute d'un homme si fort ; afin d'éviter ce que Dieu condamne, ils interdisent à leurs yeux jusqu'au regard peu dangereux ; ils ne les arrêtent point sur la beauté d'une chair étrangère, et ne se rassurent point avec une simplicité perverse ; ils ne disent point : J'ai regardé sans malice, avec bonté, c'est par charité que j'ai regardé longtemps. Ils ont devant les yeux la chute de David, et ils comprennent que ce grand homme est tombé afin d'apprendre aux petits à ne point regarder ce qui pourrait causer leur chute. Ils répriment la liberté de leurs regards : ils ne se familiarisent pas facilement, ne s'entretiennent pas avec des femmes étrangères, ne lèvent point les yeux vers les appartements des autres, ni sur les terrasses voisines. Car David ne vit que de loin cette femme qui causa sa chute. La femme était loin, la luxure était proche. Ce qu'il voyait était loin de lui, ce qui le perdait était en lui. Il faut donc veiller à cette faiblesse de la chair, et se souvenir de ces paroles de l'Apôtre : « Que le péché « ne règne pas dans votre chair mortelle [1] ». L'Apôtre n'a pas dit : Qu'il n'y soit point ; mais : « Qu'il n'y règne pas ». Le péché est en toi, quand tu en ressens l'attrait ; il y règne, si tu y consens. Il faut réprimer l'attrait charnel, surtout lorsqu'il nous porte à ce qui est défendu, à ce qui est funeste, et non lui lâcher les rênes. Il faut le dominer, et non pas en être dominé. Regarde sans crainte, si tu n'as rien qui te porte au mal. Mais, diras-tu, je résiste avec force. Es-tu donc plus fort que David ?

4. Un tel exemple nous dit aussi que nul ne doit s'élever dans la prospérité. Il en est beaucoup en effet qui craignent l'adversité et non la prospérité de cette vie. Or, la prospérité est plus dangereuse pour l'âme que le malheur ne l'est pour le corps. L'une commence à corrompre l'esprit, afin que l'autre le puisse abattre. Il nous faut donc, mes frères, redoubler de précautions contre la félicité. Aussi voyez comment la parole de Dieu cherche à nous prémunir contre toute sécurité, quand la félicité nous sourit. « Servez le Seigneur », nous est-il dit, « avec crainte et tremblement, « et servez-le avec allégresse [1] ». Avec allégresse, pour le remercier ; avec crainte, pour éviter la chute. David ne pécha point quand il était en butte aux persécutions de Saül. Quand ce saint prophète avait pour ennemi Saül qui le fatiguait de ses poursuites, quand il fuyait çà et là pour ne pas tomber entre ses mains [2], il ne convoita point la femme d'un autre, il ne fit point mourir l'époux après avoir débauché l'épouse. Dans cette instabilité du malheur, son âme était d'autant plus fixée en Dieu, qu'il paraissait plus malheureux. Le malheur a donc son utilité, et le fer du médecin est plus utile que les amorces du démon. La disparition de ses ennemis lui donna la tranquillité ; délivré de toute poursuite, son cœur s'enfla. Cet exemple doit donc nous faire craindre la félicité. « J'ai rencon« tré », dit-il, « la tribulation et la douleur, et « j'ai invoqué le nom de mon Dieu [3] ».

5. Mais le crime fut commis ; que mes paroles soient donc un avertissement pour ceux qui ne sont point tombés, afin qu'ils veillent à conserver leur innocence, et que les petits craignent, en voyant tomber un si grand saint. S'il est dans cet auditoire quelque pécheur à qui la conscience reproche quelque crime, qu'il écoute les paroles de ce psaume ; qu'il sonde la profondeur de cette plaie, mais qu'il ne désespère point de la puissance du médecin. Le péché joint au désespoir, c'est la mort certaine. Loin de vous de dire : Puisque j'ai commis telle faute je serai certainement réprouvé, Dieu ne me pardonnera point de si grands crimes, pourquoi n'entasserai-je pas faute sur faute ? Jouissons ici-bas de tous les plaisirs dans la volupté, comme dans la débauche : tout espoir de salut est perdu, jouissons au moins de ce qui est sous nos yeux, si nous ne pouvons posséder ce que promet la foi. Ce psaume est donc de nature à mettre sur leurs gardes ceux qui ne sont pas tombés encore, et à prémunir contre le désespoir ceux qui sont tombés. O pécheur, qui que tu sois, et qui hésites à faire pénitence de tes fautes, parce que tu désespères de ton salut, écoute les gémissements de David. Ce

[1] Rom. VI, 12.

[1] Ps. II, 11. — [2] I Rois, XXIV, 5, XXVI, 9. — [3] Ps. XCIV, 3, 1.

n'est pas le prophète Nathan que Dieu t'envoie, mais David lui-même. Ecoute ses cris, et crie avec lui ; écoute ses gémissements, et gémis avec lui ; écoute ses pleurs, et joins-y tes pleurs ; écoute-le qui se corrige, et prends part à sa joie. Si tu n'as pu fermer ton cœur au péché, du moins ne le ferme pas à l'espérance du pardon. Dieu envoie le prophète Nathan vers ce pécheur [1], vois l'humilité du roi. Il ne rejette point la leçon qui lui est faite, il ne dit pas : Oses-tu me parler ainsi à moi qui suis roi ? Ce prince dans sa majesté écouta le Prophète ; que le peuple dans son humilité écoute le Christ.

6. Ecoute aussi, toi pécheur, et dis avec David : « Ayez pitié de moi, ô mon Dieu, « selon la grandeur de votre miséricorde [2] ». Implorer une grande miséricorde, c'est avouer une grande misère. Qu'ils n'implorent qu'une miséricorde légère ceux qui n'ont péché que par ignorance : « Ayez pitié de moi », dit David, « selon votre grande miséricorde ». Guérissez ma large blessure, par la puissance de vos remèdes. Mon mal est grand, mais j'ai recours à la puissance infinie. Une blessure aussi mortelle me jetterait dans le désespoir, si je ne trouvais un médecin aussi puissant. « Ayez « pitié de moi, dans toute l'étendue de votre « miséricorde ; et dans la multitude de vos « bontés, effacez mon péché ». Dire : « Effacez « mon péché », revient à dire : « Ayez pitié de « moi, mon Dieu ». De même : « La multitude « de vos bontés », a le même sens que : « L'étendue de votre miséricorde ». Parce que votre miséricorde est grande, vos miséricordes sont nombreuses, et de votre grande miséricorde viennent vos bontés infinies. Vous avez l'œil sur les contempteurs pour les corriger, l'œil sur les ignorants pour les instruire, l'œil sur ceux qui avouent leurs fautes pour leur pardonner. Un homme a-t-il péché par ignorance? Quelqu'un déjà qui vous avait beaucoup offensé, qui avait fait des maux nombreux, « a trouvé miséricorde », nous dit-il, « parce qu'il avait agi dans l'ignorance et « dans l'incrédulité [3] ». Mais David ne pouvait dire : « J'ai agi dans l'ignorance », car il n'ignorait pas que toucher à l'épouse d'un autre, est un crime, ni qu'il y a homicide à faire mourir le mari qui ignorait tout, qui n'en témoignait pas la moindre colère. Il obtient donc miséricorde celui qui pèche par ignorance ; mais celui qui pèche sciemment, obtient non pas une miséricorde quelconque, mais une grande miséricorde.

7. « Lavez-moi de plus en plus de mon « injustice ». Qu'est-ce à dire : « Lavez-moi de « plus en plus ? » C'est que je suis beaucoup souillé. Lavez de plus en plus les péchés que j'ai commis en pleine connaissance, vous qui avez effacé les fautes que j'ignorais. Il ne faut pas désespérer de votre miséricorde. « Purifiez-moi de mon péché [1] ». Quel en sera le salaire ? C'est un médecin, offre une récompense ; c'est un Dieu, offre un sacrifice. Que donneras-tu pour être purifié ? Vois celui que tu invoques ; il est juste, et parce qu'il est juste il hait le péché ; parce qu'il est juste, il châtie le péché : tu ne saurais enlever à Dieu sa propre justice. Implore sa miséricorde, mais considère sa justice : sa miséricorde pardonne au pécheur, mais sa justice châtie le péché. Quoi donc ? Tu cherches la miséricorde, et le péché doit-il demeurer impuni ? Que David nous réponde, que les pécheurs nous répondent, qu'ils nous répondent comme David, et qu'ils disent : Non, Seigneur, mon péché ne sera point impuni ; je connais la justice de celui dont j'implore la miséricorde ; mon péché ne sera point sans châtiment ; mais, je vous en supplie, ne le châtiez point, car je veux le châtier moi-même : épargnez-moi, puisque je ne veux point m'épargner.

8. « Car je reconnais mon iniquité, et mon « crime est toujours devant moi [2] ». Je n'ai point rejeté en arrière ce que j'ai fait, je ne m'oublie point moi-même pour regarder les autres, je ne cherche point à ôter la paille de l'œil de mon frère, quand il y a une poutre dans mon œil [3] ; mon péché est toujours sous mes yeux, et non derrière moi. Il était derrière moi, quand est venu le Prophète qui m'a exposé la parabole de la brebis du pauvre. Voici en effet ce que dit Nathan à David : « Un « homme riche avait beaucoup de brebis ; un « pauvre son voisin n'en avait qu'une seule « qu'il élevait dans son sein et avec son pain ; « un étranger vint chez le riche qui, sans tou- « cher à son troupeau, jeta un œil d'envie sur « la brebis du pauvre son voisin, et la tua pour « son hôte ; qu'a mérité cet homme [4] ? » Dans son indignation David prononça une sentence, et ne sachant point que le Prophète le pren-

[1] II Rois, XII, 1. — [2] Ps. L, 3. — [3] I Tim. [illegible], 1[illegible]

[1] Ps. L, 4. — [2] Id. [illegible] — [3] Matt. [illegible] — [4] II Rois, [illegible]

drait dans ses paroles, il dit que ce riche était digne de mort, et rendrait quatre brebis; sentence sévère, mais juste! Alors son péché n'était pas encore sous ses yeux, son action criminelle était derrière lui; il ne connaissait point encore sa propre faute, et il était sans pitié pour celle d'un autre. Mais le Prophète, envoyé à dessein, remit sous les yeux du roi cette faute laissée en arrière, afin de lui faire comprendre qu'il s'était lui-même condamné par sa propre sentence. Il s'était servi de sa langue comme d'un fer salutaire, pour ouvrir la plaie et la guérir. Ainsi en usa le Sauveur avec les Juifs, qui lui amenaient une femme adultère, pour lui tendre un piége, et qui y tombèrent eux-mêmes. « Cette femme », lui disaient-ils, « vient d'être surprise en adultère: « or, Moïse nous a commandé de lapider ces « coupables; pour vous, qu'en pensez-vous[1] ? » Il y avait là un double piége tendu à la sagesse du Seigneur : s'il la condamnait à mort, il perdait sa réputation de douceur; s'il la faisait renvoyer libre, il encourait leur calomnie et passait pour un violateur de la loi. Que répond le Sauveur? Il ne leur dit point : Qu'on la fasse mourir; il ne dit point : Qu'on la mette en liberté; mais : « Que celui qui est « sans péché lui jette la première pierre ». La loi était juste en décrétant la mort contre l'adultère; mais donnez à cette loi juste des exécuteurs innocents. Vous considérez celle que vous amenez, voyez aussi ce que vous êtes. « A ces mots, ils s'en allèrent l'un après « l'autre ». Il ne resta que la femme adultère avec le Seigneur; que la malade avec le médecin; que la profonde misère avec la profonde miséricorde. Ceux qui l'amenaient rougirent sans demander leur pardon; celle que l'on amenait fut dans la confusion et fut guérie. « Le Seigneur lui dit : O femme, aucun ne « vous a-t-il condamnée? et celle-ci : Aucun, « Seigneur. Et le Seigneur : Et moi non plus, « je ne vous condamnerai point, allez et ne « péchez plus à l'avenir ». Le Christ a-t-il donc agi contre sa loi? Car son Père n'avait pas donné cette loi sans lui. Si le ciel, la terre et tout ce qui est en eux, ont été faits par lui, la loi aurait-elle été écrite sans le Verbe de Dieu? Donc le Seigneur n'agit point alors contre sa loi, non plus qu'un potentat n'agit contre les lois, quand il fait grâce à des coupables qui avouent leurs crimes. Moïse était le ministre de la loi, le Christ en était le promulgateur; Moïse fait lapider comme juge, le Christ fait grâce en roi. Le Seigneur eut pitié de cette femme selon l'étendue de sa miséricorde, comme le demande le Prophète, comme il en supplie le Seigneur par ses cris et ses gémissements. Voilà ce que n'ont point fait ceux qui lui présentaient la femme adultère; et quand le médecin étalait leurs plaies sous leurs yeux, ils n'ont point demandé au médecin la guérison. Ainsi en est-il beaucoup qui ne rougissent point du péché, et qui rougissent de la pénitence. Incroyable folie : tu ne rougis point de la plaie, et tu rougis des bandes qui la couvrent? N'est-elle pas plus hideuse et plus fétide, quand elle est à nu? Va donc trouver le médecin, fais pénitence et dis-lui : « Je connais mon iniquité, et mon « péché est toujours sous mes yeux ».

9. « J'ai péché contre vous, contre vous « seul, j'ai commis le mal en votre présence[1] ». Que veut dire cette parole? Est-ce que l'adultère de cette femme et le meurtre du mari ne furent connus d'aucun homme[2] ? Tous ne savaient-ils point le crime de David? Que signifie : « J'ai péché contre vous seul, j'ai « commis le mal en votre présence? » C'est que Dieu seul est sans péché. Celui-là seul punit avec justice, qui n'a rien en soi que l'on doive punir : il peut reprendre justement, celui en qui l'on ne peut rien reprendre. « J'ai péché « contre vous seul, j'ai commis le mal en « votre présence; en sorte que vos paroles « seront justifiées et que vous vaincrez quand « vous serez jugé ». A qui s'adressent ces dernières paroles, mes frères? il est difficile de le voir. Assurément le Prophète s'adresse à Dieu, et il est évident que Dieu le Père n'a pas été jugé. Qu'est-ce à dire : « J'ai péché contre vous « seul, j'ai commis le mal en votre présence, « en sorte que vous serez justifié dans vos « discours, et que vous vaincrez quand vous « serez jugé? » Le Prophète voit dans l'avenir le juge suprême qui sera jugé, le juste que jugeront les pécheurs, et qui sera vainqueur, parce qu'il n'y aura en lui rien de condamnable. Seul de tous les hommes, l'Homme-Dieu a pu dire avec vérité : « Si vous trou- « vez en moi un péché, dites-le ». Mais il y avait peut-être en lui quelque faute qui échappait aux hommes, et alors ils ne pouvaient trouver en lui ce qui existait réellement, bien que

[1] Jean, VIII, 1-11.

[1] Ps. L, 6. — [2] II Rois, XI, 4, 15.

d'une manière cachée? Il dit ailleurs: « Voici « le Prince de ce monde », celui dont l'œil perçant voit les péchés de tous : « Voici le « prince de ce monde », ce préposé de la mort qui en frappe tous les pécheurs : « Car la « mort n'est entrée dans l'univers entier que « par la jalousie du démon [1] »; « voici donc le « prince de ce monde » (disait Jésus-Christ la veille de sa passion), « et il ne trouvera rien « en moi », rien de coupable, rien qui soit digne de mort, rien qui mérite condamnation. Et comme si on lui demandait : Pourquoi donc mourez-vous? il continue en disant: « Mais afin que le monde connaisse que je fais « la volonté de mon Père, levez-vous, sortons « d'ici [2] ». Je souffre, dit-il, sans le mériter, pour ceux qui le méritent, afin de faire vivre en moi ceux pour qui j'endure si injustement la mort. C'est donc à ce juste sans péché que s'adresse David, quand il dit : « J'ai « péché à l'encontre de vous seul, j'ai fait le « mal en votre présence, en sorte que vous « serez justifié dans vos paroles, et vainqueur « quand on vous jugera ». Vous êtes bien supérieur à tous les hommes, à tous les juges, et quiconque se croit juste, n'est qu'injuste auprès de vous; vous seul jugez dans la justice, et l'on vous a jugé injustement, vous qui aviez le pouvoir de donner votre vie, comme le pouvoir de la reprendre [3]. Vous triomphez donc alors qu'on vous met en jugement. Vous surpassez tous les hommes, parce que vous êtes plus que tous les hommes, et que c'est par vous que les hommes ont été faits.

10. « J'ai péché contre vous seul, j'ai fait le « mal en votre présence, en sorte que vous « serez justifié dans vos paroles, et triompherez quand vous serez mis en jugement. « Voilà en effet que j'ai été conçu dans l'ini- « quité [4] ». Comme si l'on disait : Ceux-là sont vaincus qui ont agi comme vous, ô David; car ce n'est pas un crime léger, une peccadille, qu'un adultère et un homicide : en est-il de même de ceux qui n'ont commis aucune faute depuis qu'ils sont sortis des entrailles de leur mère? Imputeriez-vous à ceux-là quelques péchés, en sorte qu'il n'y ait pour triompher au jugement que celui dont vous venez de parler? David parle ici au nom du genre humain, il a vu les chaînes de tous, il a considéré en nous la mort qui se propage, il a vu l'iniquité à notre origine, et il s'écrie : « Voilà que je suis conçu dans l'iniquité ». David était-il donc né de l'adultère, lui fils de Jessé, homme juste, et de son épouse [1]? Pourquoi dit-il qu'il est conçu dans l'iniquité, sinon parce que l'iniquité nous vient d'Adam? Et l'assujétissement à la mort s'est formé de l'iniquité même. Nul ne vient au monde qu'il n'entraîne avec lui sa peine, et le mérite de sa peine. Le Prophète a dit ailleurs: « Nul « n'est pur en votre présence, pas même « l'enfant qui est sur la terre depuis un « jour [2] ».

Car nous savons que le baptême du Christ a la force d'effacer les péchés, et qu'il est institué pour la rémission des fautes. Si les enfants naissent avec une parfaite innocence, pourquoi les mères, les voyant malades, viennent-elles en hâte les apporter à l'Eglise? Qu'efface donc ce baptême, cette rémission? Je vois cet innocent qui pleure au lieu de s'irriter. Qu'efface en lui le baptême? Que délie la grâce? Elle le délivre du péché transmis. Si cet enfant pouvait parler, il dirait; et s'il avait l'intelligence comme David, il répondrait : Pourquoi ne voir en moi que l'enfant? Tu ne vois pas mes fautes à la vérité; « mais je suis conçu dans l'iniquité, et « dans ses entrailles ma mère m'a nourri du « péché ». Car ce lien de la concupiscence ne se trouvait pas dans le Christ né de la Vierge, qui l'avait conçu de l'Esprit-Saint. On ne peut dire de celui-là qu'il est conçu dans l'iniquité, il ne peut répéter : « Dans ses entrailles, elle « m'a nourri du péché, cette mère », à qui l'ange avait dit : « L'Esprit-Saint viendra en « vous, et la vertu du Très-Haut vous cou- « vrira de son ombre [3] ». Si donc les hommes sont conçus dans l'iniquité, s'ils sont nourris du péché dans les entrailles maternelles, ce n'est point que l'union des époux soit un péché; mais parce qu'alors, ce qui a lieu, vient d'une chair condamnée, et la condamnation de la chair c'est la mort, et toute chair a son principe mortel. Aussi l'Apôtre ne dit-il point que notre corps doit mourir, mais qu'il est mort : « A la vérité le corps est « mort à cause du péché, mais l'esprit vit à « cause de la justice [4] ». Comment pourrait naître sans les liens du péché ce qui est conçu, ce qui germe dans un corps que le péché a

[1] Sag. II, 21. — [2] Jean, XIV, 30, 31 — [3] Id. X, 18. — [4] Ps. L, 7.

[1] I Rois, XVI, 18. — [2] Job, XIV, 5, selon les LXX. — [3] Luc, I, 35. — [4] [illegible]

frappé de mort? Cette action, dès qu'elle est chaste, n'est point criminelle; mais l'origine du péché entraîne le châtiment qui lui est dû. Un époux, pour être époux, n'en est pas moins mortel, et il n'est mortel qu'à cause du péché. Le Seigneur aussi était assujéti à la mort, mais non à cause du péché; il a pris sur lui notre peine, et a dès lors expié notre faute. Il est donc juste que tous meurent en Adam, et que tous vivent en Jésus-Christ [1]. « Le péché », dit saint Paul, « est entré dans « ce monde, et par le péché la mort; ainsi la « mort a passé en tous les hommes par celui-« là seul en qui tous ont péché [2] ». C'est un arrêt, dit l'Apôtre : tous ont péché en Adam. Un seul enfant a pu naître dans l'innocence, parce qu'il n'était point l'œuvre d'Adam.

11. « Voilà que vous avez aimé la vérité, « vous m'avez découvert ce qu'il y avait pour « moi d'incertain et de caché dans votre sa-« gesse [3] ». « Vous avez aimé la vérité »; c'est-à-dire, vous ne laissez point sans châtiment les péchés que vous couvrez du pardon. « Vous « avez aimé la vérité »; et vous dispensez la miséricorde, de manière néanmoins à sauvegarder la vérité. Vous pardonnez à celui qui avoue sa faute, et vous lui pardonnez parce qu'il se châtie lui-même; ainsi sont d'accord la miséricorde et la vérité : la miséricorde, parce que l'homme est délivré; la vérité, parce que le péché reçoit son châtiment. « Voilà « que vous avez aimé la vérité; vous m'avez « découvert ce qu'il y avait pour moi d'incer-« tain et de caché dans votre sagesse ». Qu'y avait-il d'incertain, qu'y avait-il de caché? C'est que Dieu pardonne même à de tels coupables. Rien d'aussi caché, rien d'aussi incertain. C'est dans cette incertitude que les Ninivites firent pénitence. Ils se dirent en effet, nonobstant les menaces du Prophète, nonobstant cette lugubre parole : « Dans trois « jours Ninive sera détruite » ; ils se dirent qu'il fallait implorer la divine miséricorde; ils se dirent dans leur perplexité : « Qui sait « si Dieu n'adoucira point sa sentence et « n'aura point pitié de nous? » Dire : « Qui « sait », c'est être dans l'incertitude. Donc dans leur incertitude ils firent pénitence, et obtinrent une miséricorde incertaine; ils se prosternèrent et s'humilièrent dans les larmes, dans le jeûne, dans le cilice et dans la cendre; ils gémirent, ils pleurèrent, et Dieu leur pardonna [1]. Ninive demeura-t-elle sur pied ou fut-elle renversée? Autres sont les pensées des hommes, et autres celles de Dieu. Pour moi, je crois que la prédiction du Prophète fut accomplie. Voyez ce qu'était Ninive, et comprenez qu'elle fut renversée : elle fut détruite du côté du mal, et reconstruite dans le bien; de même que Saul persécuteur dut être renversé, pour que s'élevât Saul le prédicateur [2]. Qui ne croirait que cette ville où nous sommes a été renversée pour son bonheur, si tous ces insensés quittaient leurs folies, pour revenir dans l'Eglise avec componction, et demandaient à Dieu pardon de leurs fautes passées? Ne dirions-nous pas alors : Où est cette Carthage d'autrefois? Elle n'est plus ce qu'elle était, elle est renversée; mais, pour être ce qu'elle n'était pas, elle est donc reconstruite ? C'est en ce sens qu'il fut dit à Jérémie : « Voilà que je t'ai établi pour « arracher, pour détruire, pour renverser, « pour dissiper, et ensuite pour édifier et « planter [3] ». De là encore ce mot du Seigneur : « Je frapperai et je guérirai [4] ». Il frappe ce qu'il y a de grangréné dans le vice, il guérit la douleur de la blessure. Ainsi en usent les médecins : ils tranchent, ils frappent, ils guérissent; ils s'arment pour frapper, ils prennent le fer et ne viennent que pour guérir. Mais comme les Ninivites étaient de grands coupables, ils dirent : « Qui sait? » Cette incertitude, le Seigneur en avait délivré David son serviteur. Quand, en face du Prophète qui lui reprochait son crime, il s'écria : « J'ai « péché » ; aussitôt il entendit le Prophète, c'est-à-dire l'Esprit-Saint par la bouche du Prophète, qui lui dit : « Votre péché vous est « remis [5] ». Le Seigneur donc lui avait découvert ce qu'il y a d'incertain dans sa sagesse.

12. « Vous me laverez avec l'hysope », dit-il, « et je deviendrai pur [6] ». Nous savons que l'hysope est une herbe peu élevée, mais curative : on dit que sa racine s'attache à la pierre. De là vient qu'elle est choisie comme un symbole de la pureté du cœur. Toi aussi, embrasse la pierre, par la racine de l'amour : sois humble devant ton Dieu qui est humble, afin de t'élever un jour avec ton Dieu glorifié. Tu seras lavé avec l'hysope, l'humilité du Christ te purifiera. Au lieu de mépriser la

[1] I Cor. XV, 22. — [2] Rom. V, 12. — [3] Ps. L, 8.

[1] Jon. III, 10. — [2] Act. IX, 4. — [3] Jerem. I, 10. — [4] Deut. XXXII, 39. — [5] II Rois, XII, 13. — [6] Ps. L, 9.

bassesse de cette herbe, considère sa vertu médicale. J'ajouterai ceci, que disent d'ordinaire les médecins, et dont les malades font l'expérience : c'est que l'hysope a la vertu de guérir les poumons. Or, le poumon est le symbole ordinaire de l'orgueil; il s'enfle et se dilate par la respiration. Il est dit de Saul persécuteur ou de Saul l'orgueilleux, qu'il courait pour lier les chrétiens, ne respirant que le meurtre [1]; son poumon n'était point pur, et il respirait le meurtre, il respirait le sang. Mais écoute combien est pur celui qu'a lavé l'hysope : « Vous me laverez « avec l'hysope et je serai pur ; vous me laverez, et je serai plus blanc que la neige ». « Quand même », est-il dit ailleurs, « vos péchés seraient comme la pourpre, ils se « blanchiraient comme la neige [2] ». C'est de ceux-là que le Christ se forme un manteau sans tache et sans ride [3]. De là vient que sur la montagne son vêtement parut blanc comme la neige [4], et fut le symbole de l'Eglise pure de tout péché.

13. Mais où est l'humilité qui vient de l'hysope ? Ecoutez la suite : « Vous ferez « entendre à mon oreille la joie et l'allé« gresse, et les ossements brisés tressailli« ront [5]. Vous mettrez dans mon oreille la « joie et l'allégresse ». Je me réjouirai de vous entendre et non de parler contre vous. Tu es pécheur, ô homme, pourquoi t'en défendre ? Tu veux parler : souffre que Dieu te parle, écoute, cède à la parole divine, ne te trouble point afin de ne point augmenter tes blessures : une faute est commise, ne la défends point, confesse-la sans l'excuser. Tu succomberas si tu te constitues l'avocat de ta faute : tu n'es pas un avocat irréprochable, ta défense ne peut être que malheureuse. Qui es-tu en effet, pour te défendre ? Tu n'es propre qu'à t'accuser. Loin de toi donc ces excuses : ou, je n'ai rien fait; ou, quelle grande faute ai-je commise? ou, d'autres l'ont faite ainsi que moi. Si, coupable d'un crime, tu dis que tu n'as rien fait, tu ne seras rien devant Dieu, tu ne recevras rien de lui : Dieu est tout prêt à t'accorder le pardon, tu en fermes l'issue jusqu'à toi : il est prêt à te faire grâce, ne lui oppose point ta défense comme une digue, ouvre-lui ton cœur par l'aveu. « Vous me ferez entendre la joie et l'allé« gresse ». Que Dieu, mes frères, me donne d'exprimer ma pensée. Les auditeurs sont plus heureux que les prédicateurs : quiconque s'instruit est humble, mais celui qui instruit les autres doit se mettre en garde contre l'orgueil, contre toute volonté de plaire aux hommes, ce qui serait alors déplaire à Dieu. Ceux qui instruisent, mes frères, tremblent devant ces paroles, et je ne vous parle qu'en tremblant. Croyez-en à mon cœur que vous ne pouvez voir : mais puisse s'adoucir en notre faveur, et nous être propice, celui qui connaît avec quel tremblement je vous instruis ! Mais lorsque nous l'écoutons qui nous parle intérieurement, qui nous enseigne, alors nous sommes en sûreté, notre joie est sans crainte : nous avons un maître, nous cherchons sa gloire, nous le louons dans ses enseignements : sa vérité nous transporte à l'intérieur où nul ne fait et n'entend le bruit. C'est là que David trouvait sa joie et son allégresse. « Vous mettrez », dit-il, « dans mon oreille la joie et l'allégresse ». Mais il écoute parce qu'il est humble. Celui qui écoute, qui écoute vraiment, sincèrement, celui-là écoute avec humilité, car toute sa gloire est dans celui dont il écoute la parole. Après avoir dit : « Vous mettrez dans « mon oreille la joie et l'allégresse », il nous montre ce qu'il en revient d'avoir écouté : « Les ossements brisés tressailliront ». Les ossements brisés, les ossements de celui qui écoute, n'ont point ce faste et cet orgueil que surmonte difficilement en lui-même celui qui parle. De là encore l'humilité de ce grand homme dont le Christ a dit que nul ne fut plus grand parmi les enfants des hommes [1], et qui s'humilia au point de se dire indigne de délier les cordons des souliers du Seigneur [2], de ce Jean-Baptiste, qui rendit toute la gloire à son maître et devint ainsi son ami. Et quand on le prenait pour le Christ, et qu'il pouvait se prévaloir et s'enorgueillir de cette erreur ; non que lui-même se soit dit le Christ, mais quand il pouvait accepter cet honneur de la part des hommes qui voulaient spontanément le lui déférer [3], il repoussa ce faux honneur afin de trouver la vraie gloire ; et voyez comme son humilité venait de ce qu'il écoutait : « Celui qui a « l'épouse », dit-il, « est l'époux ; mais celui « qui se tient debout et qui écoute, est l'ami de

[1] Act. IX, 1. — [2] Isa. I, 18. — [3] Eph. V, 27. — [4] Matt. XVII, 2. — [5] Ps. L, 10.

[1] Matt. XI, 11. — [2] Marc, I, 7. — [3] Luc, III, 15.

« l'époux ». Il dit qu'il est debout et qu'il écoute, non pas, qu'il tombe et qu'il parle. « Il est debout », dit-il, « et il écoute l'époux ». Vous l'entendez, il est debout, où donc est la joie et l'allégresse ? Il continue aussitôt : « Il « est debout, et il l'écoute, et il tressaille de « joie à la voix de l'époux [1]. Quand j'écoute- « rai, vous me donnerez la joie et l'allégresse, « et les ossements jetés à terre tressailliront ».

14. « Détournez votre face de mes fautes, « effacez toutes mes iniquités [2] ». Déjà tressaillent mes ossements jetés à terre, déjà l'hysope m'a purifié, et je suis devenu humble. « Détournez votre face, non de moi, « mais de mes péchés ». Car il dit ailleurs en suppliant : « Ne détournez point de moi votre « face [3] ». Il ne veut donc point que Dieu détourne de lui sa face, mais il veut qu'il la détourne de ses péchés. Car Dieu voit tout péché dont il ne détourne pas sa face ; s'il le voit il le châtie. « Détournez donc votre face « de mes fautes, effacez toutes mes iniquités ». Il se rassure au sujet de son grand péché ; il porte plus loin sa confiance, il veut que toutes ses fautes soient effacées : il met son espoir dans la main du médecin, dans cette grande miséricorde qu'il a implorée au commencement du psaume : « Effacez toutes mes ini- « quités ». Dieu détourne ses regards, et c'est ainsi qu'il les efface : en détourner son regard, c'est les effacer ; les voir, c'est les écrire. Tu as entendu que Dieu efface nos péchés quand il s'en détourne, écoute ce qu'il fait quand il les voit : « La face du Seigneur est sur tous « ceux qui font le mal, afin d'effacer de la « terre jusqu'à leur souvenir [4] » ; parce qu'il n'efface pas leurs péchés. Mais ici, que demande le Prophète ? « Détournez vos regards « de mes péchés ». Cette prière est sage, car lui-même ne détourne point les yeux de ses fautes, puisqu'il dit : « Pour moi, je connais « mon péché ». Tu as donc le droit, tu fais bien de demander à Dieu qu'il détourne son regard de tes péchés, si tu n'en détournes pas le tien ; mais si tu rejettes ton péché en arrière, Dieu le tient présent sous ses yeux. Que ton péché soit donc toujours sous tes yeux, si tu veux que Dieu en détourne ses regards : tu peux alors le demander en toute sûreté, et il t'exaucera.

15. « Créez en moi, Seigneur, un cœur « nouveau ». « Créez » ; le Prophète n'a point voulu dire par là : Faites en moi quelque chose de nouveau ; mais comme il priait avec repentir, comme il était coupable d'un crime, et qu'avant ce crime il était plus innocent, il nous montre ainsi la valeur de cette expression : « Créez. Et renouvelez au fond de mon « âme l'esprit de droiture ». Mon crime, dit-il, avait détruit et courbé la droiture de mon esprit. Il dit dans un autre psaume : « Ils ont « courbé mon âme [1] ». Et quand l'homme se penche vers les convoitises du temps, il se courbe en quelque sorte ; quand il s'élève aux biens d'en haut, de manière à trouver la douceur en Dieu, son cœur devient droit. « Combien est bon le Dieu d'Israël, pour ceux « qui ont le cœur droit [2] ! » Donc, mes frères, écoutez. Souvent Dieu châtie de ses péchés en cette vie l'homme auquel il pardonne pour l'autre vie. David lui-même, à qui Dieu avait dit par son Prophète : « Votre péché « vous est remis [3] », dut subir les châtiments dont Dieu l'avait menacé à cause de sa faute. Son fils Absalon lui fit une guerre sanglante et le réduisit à d'humiliantes extrémités [4]. Il marchait dans la douleur, dans l'affliction et le mépris, tellement soumis à Dieu qu'il reconnaissait sa justice dans ces traitements, et confessait qu'il ne souffrait rien qu'il n'eût mérité. Déjà son cœur était redressé, et Dieu ne lui déplaisait point. Il entendit patiemment un homme qui l'injuriait et lui jetait à la face des imprécations [5], un homme qui se déclarait son ennemi, et marchait avec les soldats de son fils rebelle. A ces malédictions jetées au roi, un des compagnons de David voulut courir sur cet insolent et le tuer ; mais David le retint. En quels termes ? « C'est Dieu », dit-il, « qui l'a envoyé pour me maudire ». Il reconnaît donc sa faute, il en approuve le châtiment, il ne cherche point sa propre gloire ; il bénit le Seigneur du bien qu'il trouve en lui-même, il bénit le Seigneur des maux qu'il endure, il bénit le Seigneur en tout temps ; la louange du Seigneur est toujours en sa bouche [6]. Tels sont les hommes au cœur droit : bien différents de ces hommes dépravés qui se croient justes et Dieu pervers ; qui jubilent quand ils font le mal ; qui blasphèment quand ils souffrent ; qui sous le fouet de la tribulation s'écrient dans leur âme dépravée : Dieu, que t'ai-je fait ? En vérité, ils

[1] Jean, III, 29.— [2] Ps. L, 11 — [3] Id. XXVI, 3.— [4] Id. XXXIII, 17.

[1] Ps. LVI, 7.— [2] Id. LXXII, 1 — [3] II Rois, XII, 13.— [4] Id. XV, 10.— [5] Id. XVI, 6. — [6] Ps. XXXIII, 2.

n'ont rien fait pour Dieu, ils ont tout fait pour eux-mêmes : « Renouvelez dans mes entrailles « l'esprit de droiture ».

16. « Ne me repoussez point de votre pré« sence ». Détournez vos regards de mes péchés, mais ne m'éloignez pas de votre présence. Il redoute le regard de Dieu, et néanmoins il invoque ce regard. « Ne m'éloignez « pas de votre présence, et ne retirez pas de « moi votre Esprit-Saint[1] ». Car le Saint-Esprit est dans celui qui avoue ses fautes. Que votre péché vous déplaise, c'est là un don de l'Esprit-Saint. Le mal plaît à l'esprit impur, il déplaît à l'esprit de sainteté : et quoique, d'une part, tu demandes encore pardon à Dieu, néanmoins comme d'autre part tu as en aversion le mal que tu as fait, tu es uni à Dieu, puisque tu hais ce qu'il hait. Ainsi, vous voilà deux contre la fièvre, le médecin et toi. Mais comme il n'est pas au pouvoir de l'homme d'avouer et de punir par lui-même son péché, quiconque s'irrite contre soi-même et se prend à dégoût, ne le fait que par un don de l'Esprit-Saint. Aussi le Prophète ne dit point : Donnez-moi votre Esprit-Saint, mais : « Ne le retirez pas de moi. « Ne retirez pas de moi votre Esprit-Saint ».

17. « Rendez-moi la joie de votre salut[2] ». « Rendez-la-moi », car je l'avais avant de la perdre par le péché : « Rendez-moi cette joie « de votre salut » ; c'est-à-dire de votre Christ. Sans lui, qui peut être guéri? Avant même qu'il fût né d'une vierge, « le Verbe était au « commencement, et le Verbe était en Dieu, « et le Verbe était Dieu[3] ». Ainsi les anciens croyaient à l'Incarnation dans l'avenir, comme nous y croyons au passé. Les temps ont changé, mais non la foi. « Rendez-moi la « joie de votre salut, et fortifiez-moi de votre « souverain Esprit ». Plusieurs ont vu ici la Trinité, si l'on envisage Dieu en lui-même et sans le mystère de l'Incarnation. Il est écrit en effet : « Dieu est esprit[4] ». Ce qui n'est point corporel et qui existe néanmoins ne peut être qu'esprit. Quelques-uns donc ont vu ici la Trinité, « l'Esprit de droiture » serait le Fils[5], « l'Esprit-Saint », le Saint-Esprit, et « l'Esprit souverain », le Père. Que l'on entende ainsi ces paroles, ou que dans cette expression : « Renouvelez dans mes entrailles « l'esprit de droiture », le Prophète ait parlé de l'esprit de l'homme, que le péché a courbé, rendu tortueux, en sorte que l'Esprit-Saint soit cet esprit principal, qu'il demande à Dieu de ne point lui ôter, et dans lequel il veut être affermi, aucun de ces deux sens n'est contre la foi.

18. Mais voyez ce qu'il ajoute : « Fortifiez« moi », dit-il, « par le souverain Esprit ». En quoi veut-il être affermi ? Parce que vous m'avez accordé mon pardon, parce que j'ai la certitude que vous ne m'imputerez point ce que vous m'avez remis, cette faveur me donne la sécurité, cette grâce me fortifie, et je ne serai pas ingrat. Que ferai-je alors ? « J'en« seignerai vos voies aux méchants ». Moi, jadis impie, j'instruirai les impies, c'est-à-dire qu'après avoir été méchant, je ne le suis plus, et que si vous ne retirez de moi votre esprit, si même vous m'affermissez dans l'esprit souverain, « j'enseignerai vos voies aux mé« chants ». Quelles voies leur enseignerais-tu ? « Les impies se retourneront vers vous[1] ». Si le péché de David est regardé comme une impiété, que les impies ne se livrent point au désespoir, puisque Dieu pardonne à l'impie : mais à la condition qu'ils se convertiront à lui, qu'ils étudieront ses voies. Si l'on ne voit point dans les péchés de David une impiété, et si l'impiété est proprement l'apostasie contre Dieu, si elle consiste à n'adorer pas un seul Dieu, à ne l'avoir jamais servi, ou à le quitter après l'avoir servi, il y a comme exagération dans cette parole : « Les impies « se tourneront vers vous ». Telle est l'abondance de votre miséricorde, que ceux qui se convertissent à vous, non-seulement d'entre les pécheurs vulgaires, mais aussi d'entre les impies, ne doivent point désespérer. « Les « impies, se retourneront vers vous ». Pourquoi ? Afin que leur foi leur soit imputée à justice, quand ils croiront en celui qui justifie l'impie[2].

19. « Délivrez-moi des sangs, Seigneur, « Dieu de mon salut ». En mettant au pluriel le mot sang, le traducteur latin s'est servi d'une expression peu latine pour rendre la force du grec. Nous savons tous que le mot sang n'a pas de pluriel ; et néanmoins comme le grec l'a mis au pluriel, non sans raison, et parce qu'il en était ainsi dans l'hébreu, le pieux interprète a mieux aimé employer une expression moins latine qu'une autre moins exacte.

[1] Ps. L, 13. — [2] Id. 14. — [3] Jean, I, 1. — [4] Id. IV, 24. — [5] Cap. IV, n. 6. Hieronimus in Epist. ad Galat.

[1] Ps. L, 15. — [2] Rom. IV, 5.

Pourquoi donc a-t-il dit au pluriel : « Délivrez-moi des sangs ? » Il a voulu montrer dans la pluralité du sang, comme dans l'origine de cette chair du péché, la pluralité des fautes. C'est dans le même sens que saint Paul, envisageant ces fautes sans nombre qui nous viennent de la corruption du sang et de la chair, s'écriait : « La chair et le sang ne « posséderont pas le royaume de Dieu [1] ». Et néanmoins, d'après l'enseignement du même Apôtre, il est de foi que notre chair ressuscitera, et qu'elle méritera d'être incorruptible selon cette parole : « Il faut que ce corps « corruptible soit revêtu d'incorruptibilité, et « que cette chair mortelle soit revêtue d'im« mortalité [2] ». Comme donc c'est du péché que vient cette corruption, elle donne son nom aux péchés ; de même qu'on donne le nom de langue à cette parcelle de chair, à ce membre qui se meut dans la bouche quand nous articulons des mots distincts, et langue encore ce que profère cette langue ; ainsi nous disons la langue latine ou la langue grecque ; non que la chair soit différente, mais simplement le son. De même alors qu'on appelle une langue ce que produit une langue ; de même on appelle sang l'iniquité qui vient du sang. Jetons donc les yeux sur le grand nombre d'iniquités, ainsi qu'il l'a dit plus haut : Effacez toutes mes fautes ; et les attribuant à la corruption de la chair et du sang, « Déli« vrez-moi », dit-il, « des sangs » ; c'est-à-dire, délivrez-moi de mes iniquités, purifiez-moi de toute corruption. Dire alors : Délivrez-moi des sangs, c'est témoigner le désir d'être incorruptible : car la chair et le sang ne posséderont pas le royaume de Dieu, non plus que la corruption ne possédera l'héritage incorruptible. « Délivrez-moi des sangs, Seigneur, « Dieu de mon salut ». Il nous montre ainsi que quand notre corps sera parfaitement sain, il n'y aura en lui rien de cette corruption, que l'on désigne sous le nom de chair et de sang : et que la santé du corps sera complète. Maintenant, en effet, comment dire qu'il est sain, ce corps qui tombe, qui est dans le besoin, qui est sans cesse tourmenté par la maladie de la faim ou de la soif ? Voilà ce qui disparaîtra ; car les aliments sont pour l'estomac, et l'estomac pour les aliments [3], mais un jour Dieu détruira l'un et les autres. Dieu donnera au corps une beauté parfaite, la mort sera absorbée dans sa victoire [1], il n'y aura plus aucune corruption, nulle défaillance ne nous surprendra, les années ne nous changeront point, nul travail ne nous fatiguera, nous n'aurons besoin ni de viande pour réparer nos forces, ni de nourriture pour les soutenir. Toutefois nous ne serons privés ni d'aliments ni de breuvage ; mais nous aurons pour nourriture et pour breuvage Dieu lui-même : c'est le seul aliment qui nourrisse toujours et qui ne s'épuise jamais. « Délivrez-moi des sangs, Sei« gneur, Dieu de mon salut ». Ce salut, nous en jouissons dès maintenant. Ecoutez l'Apôtre : « Nous sommes sauvés par l'espérance ». Et voyez qu'il parlait du salut du corps : « En « nous-mêmes nous gémissons dans l'attente « de l'adoption des enfants de Dieu, qui sera la « délivrance de notre corps ; nous sommes en « effet sauvés par l'espérance ; or, l'espérance « que l'on verrait ne serait plus de l'espérance ; « comment espérer ce que l'on voit ? Si donc « nous ne voyons pas encore ce que nous espé« rons, nous l'attendons par la patience [2] ». Celui qui persévérera jusqu'à la fin, et telle est la patience, celui-là sera sauvé [3] ; et voilà le salut que nous n'avons pas encore, mais que nous devons avoir. La réalité n'existe pas encore, l'espérance est certaine. « Et ma lan« gue alors publiera votre justice ».

20. « Seigneur, vous ouvrirez mes lèvres, « et ma bouche publiera vos louanges [4]. Vos « louanges », parce que vous m'avez créé ; « vos louanges », parce que vous ne m'avez pas abandonné, malgré mon péché ; « vos « louanges », parce que vous m'avez averti de confesser ma faute ; « vos louanges » ; parce que vous m'avez purifié afin que je fusse en sûreté : « Vous ouvrirez mes lèvres, et ma « bouche publiera vos louanges ».

21. « Si vous aviez voulu des sacrifices, je « vous en aurais offert [5] ». Au temps de David on offrait à Dieu des animaux en sacrifice, mais il voyait les temps à venir. N'est-ce point nous que nous reconnaissons dans ces paroles ? Ces sacrifices étaient des symboles qui annonçaient l'unique sacrifice du salut. Dieu ne nous a donc pas abandonnés sans nous laisser un sacrifice que nous puissions lui offrir. Ecoute le Prophète soucieux de son péché, et cherchant à obtenir le pardon du crime qu'il a commis : « Si vous eussiez voulu des

[1] I Cor. XV, 5. — [2] Id. 53. — [3] I Cor. VI, 13.

[1] I Cor. XV, 54. — [2] Rom. VIII, 23-25. — [3] Matt. X, 21; XXIV, 13 — [4] Ps. L, 17. — [5] Id. 18.

« sacrifices », dit-il, « je vous en aurais offert. « Mais les holocaustes ne vous sont point agréa- « bles[1] ». N'aurons-nous donc rien à offrir ? Nous présenterons-nous ainsi devant Dieu ? Comment alors l'apaiser ? Eh bien ! offre à Dieu, tu as en toi de quoi lui offrir. Ne va pas au loin chercher de l'encens ; mais dis : « En moi, Seigneur, sont les vœux que je vous « présenterai, les louanges que je vous of- « frirai[2] ». Ne cherche point un animal pour l'égorger, tu as en toi de quoi immoler à Dieu. « Le sacrifice que veut le Seigenur est « une âme brisée, et Dieu ne dédaigne pas un « cœur contrit et humilié[3] ». Le taureau, le bouc, le bélier, il les dédaigne ; ce n'est plus le moment de les offrir. On les offrait quand ils étaient des symboles, des promesses ; mais la promesse a dû disparaître devant l'objet lui-même. « Dieu donc ne rejette pas un « cœur contrit et humilié ». Dieu est élevé, tu le sais : si tu t'élèves, il s'éloignera de toi ; si tu t'abaisses, il s'en approchera.

22. Voyez celui qui parle ici : il semblait que cette prière n'était que de David, et néanmoins voyez ici notre image, et la figure de l'Eglise. « Dans votre bonté, Seigneur, ré- « pandez vos faveurs en Sion[4] ». Soyez favorable à cette Sion. A quelle Sion ? A la cité sainte. Quelle est la cité sainte ? Celle qui ne peut être cachée, qui est établie sur la montagne[5]. En Sion est la contemplation, parce qu'elle contemple ce qu'elle espère. Sion signifie donc la contemplation, et Jérusalem vision de la paix. Vous vous reconnaissez donc en Sion et en Jérusalem, si vous attendez avec certitude l'espérance à venir, et si vous êtes en paix avec Dieu. « Elevez les murs de « Jérusalem. Seigneur, dans votre bonté, ré- « pandez vos faveurs en Sion ; élevez les murs « de Jérusalem ». Que Sion ne s'attribue aucun mérite ; mais vous, Seigneur, comblez-la de vos grâces : « Elevez les murs de Jéru- « salem », mettez les boulevards de notre immortalité, dans la foi, dans l'espérance, dans la charité.

23. « Alors vous recevrez le sacrifice de « justice[6] ». Maintenant pour nos fautes vous recevez le sacrifice d'une âme brisée, d'un cœur contrit et humilié, alors on ne vous offrira plus qu'un sacrifice de justice, uniquement des louanges. « Bienheureux ceux qui « habitent vos demeures, ils vous béniront « éternellement[1] ». Voilà le sacrifice de justice. « Quant aux offrandes et aux holo- « caustes ». Qu'appelle-t-on holocaustes ? L'offrande entièrement consumée par le feu. Quand le corps de la victime était brûlé entièrement par le feu de l'autel, ce sacrifice prenait le nom d'holocauste. Que le feu divin nous consume entièrement, qu'une sainte ferveur nous absorbe. Quelle ferveur ? « Nul « ne peut se dérober à ses feux[2] ». Quelle ferveur encore ? L'Apôtre l'a dit : « Ayons la « ferveur de l'esprit[3] ». Non-seulement que notre âme, que notre corps aussi soit embrasé de ce feu de la divine sagesse, afin de mériter là haut l'immortalité ; que notre holocauste s'élève jusqu'à absorber la mort dans sa victoire[4]. « On fera en votre honneur « des offrandes et des holocaustes, et l'on pla- « cera la chair des veaux sur vos autels ». Pourquoi des veaux ? Qu'y choisira le Seigneur ? Est-ce l'innocence du jeune âge, ou l'affranchissement du joug de la loi ?

24. Nous voici, mes frères, par la grâce du Christ, à la fin du Psaume, non peut-être comme nous l'aurions voulu ; mais, du moins, comme nous l'avons pu. Il nous reste à vous adresser quelques mots sur les malheurs dans lesquels nous vivons. Car nous vivons en ce monde et il nous est impossible de nous séparer des désordres du monde. Il nous faut donc de la patience pour vivre au milieu des méchants, car les bons qui vivaient avec nous quand nous étions impies, nous ont supportés avec patience. N'oublions pas ce que nous étions, ne désespérons pas de ceux qui sont aujourd'hui ce que nous avons été. Toutefois, mes frères, dans une telle diversité de mœurs, et dans une si effroyable corruption, gouvernez vos maisons, gouvernez vos enfants, gouvernez vos familles. Autant nous sommes obligé de vous parler au nom de l'Eglise, autant le devoir vous oblige à veiller sur vos familles, afin que vous puissiez rendre un bon témoignage de ceux qui vous sont confiés. Dieu aime l'ordre. C'est une innocence bien fausse et bien perverse, que de lâcher les rênes aux péchés. C'est une indulgence bien inutile et même bien funeste que celle d'un père pour un fils qui ressentira la sévérité de Dieu ; et non-seulement le fils, mais avec

[1] Ps. L, 19. — [2] Id. LV, 12. — [3] Id. L, 19. — [4] Id. 20. — [5] Matt. V, 14. — [6] Ps. L, 21.

[1] Ps. LXXXIII, 5. — [2] Id. XVIII, 7. — [3] Rom. XII, 11. — [4] I Cor. XV, 54.

lui ce père dissolu. Quoi donc en effet? S'il ne péche point, n'est-il pas cause des péchés de son fils, n'est-ce pas à lui d'en arrêter les désordres ? Veut-il faire croire à ce fils qu'il commettrait les mêmes fautes, s'il n'était trop vieux ? Une faute que tu ne détestes pas dans ton fils est une faute qui te plaît; c'est l'âge qui te fait défaut et non la concupiscence. Surtout, mes frères, veillez sur ceux de vos enfants pour qui votre foi vous a fait demander le baptême. Mais peut-être un fils indigne méprisera les avertissements, les réprimandes, les châtiments de son père ; eh bien ! accomplissez votre devoir, Dieu lui demandera compte du sien.

Ces cinquante premiers Psaumes ont été traduits par M. l'abbé MORISOT.

DISCOURS SUR LE PSAUME LI.

FAUSSE VANITÉ DES MÉCHANTS.

Saül, image de la mort, persécutait David ; David, image de la vie, était persécuté par Saül ; retiré chez le prêtre Achimélech, il est trahi par Doëch. Sous le nom de ce traître on désigne les hommes terrestres, et sous celui de David les hommes célestes ; c'est la totalité du genre humain. Les hommes terrestres ou les méchants se glorifient de ce qu'ils font le mal. Pourquoi s'en glorifier? il leur est si facile de mal faire ! D'ailleurs, à quoi aboutissent leurs efforts? A se rendre malheureux, à nous enlever des biens superflus, à s'aveugler, à se perdre pour toujours, à faire l'éternelle risée des justes. Pour les justes, ils tremblent en voyant le sort réservé aux impies, et au lieu de mettre comme ceux-ci leurs espérances en des biens caducs qui causeraient leur perte et les feraient condamner au tribunal de l'Eternel, ils se laissent porter au bien par la confiance en Dieu et le bonheur de le servir.

1. Le psaume dont nous allons entretenir votre charité est peu étendu, mais son titre exige quelques explications ; écoutez-nous donc patiemment, nous vous l'expliquerons de notre mieux, et dans la mesure des grâces que Dieu nous accordera à cet effet. Nous ne pouvons passer outre sans donner un développement suffisant à notre interprétation, puisque, selon le bon plaisir de nos frères, nos paroles doivent être recueillies non-seulement par vos oreilles et vos cœurs, mais aussi par le stylet ; nous devons donc avoir en vue nos auditeurs présents et nos futurs lecteurs. Nous vous avons fait lire aussi un passage du livre des Rois, où il est question de l'événement qui a donné lieu à ce psaume. Saül avait été choisi de Dieu, il était devenu roi, mais à titre transitoire et à cause de la dureté de cœur et des mauvaises dispositions du peuple juif: non pour le bien-être de ce peuple, mais pour sa punition, selon cette sentence de nos livres saints qui parlent ainsi de Dieu : « Il fait régner l'homme hypocrite, « parce que le peuple est corrompu [1] ». Arrivé ainsi au pouvoir, Saül persécutait David : David en qui Dieu préfigurait le royaume du salut éternel, David que Dieu avait choisi pour régner toujours dans la personne de ses descendants, puisque notre Roi, le Roi des siècles, avec qui nous devons régner éternellement, devait « naître de la race de David « selon la chair [2] ». Dieu choisit, élut et prédestina donc David pour être roi, mais il ne voulut point le laisser monter sur le trône avant de lui avoir fait subir l'épreuve de la persécution et de l'en avoir délivré; et en cela David devait nous figurer d'avance, et figurer en nous le corps dont le Christ est le chef. Car si notre chef lui-même n'a voulu régner dans le ciel qu'après avoir fourni sur la terre une carrière pénible; s'il n'a voulu élever jusqu'au ciel le corps dont il s'était revêtu ici-bas, qu'en lui faisant suivre une voie douloureuse, de quel droit les membres oseraient-ils se promettre de pouvoir être plus

[1] Job, XXXIV, 30. — [2] Rom. I, 3.

heureux que leur chef? « S'ils ont appelé le « Père de famille Belzébuth, ne traiteront-ils « pas de même ses serviteurs [1] ? » N'espérons donc point un chemin plus facile : marchons où il a marché avant nous, suivons la route qu'il nous a tracée ; ses pas doivent nous servir de guides ; si nous nous écartons, notre perte est certaine.

Vois donc ce que figurait David ; vois, par conséquent, ce que figurait Saül : Saül annonçait le règne du mal, David, celui du bien ; celui-ci la vie, l'autre la mort. Nous ne sommes, à vrai dire, persécutés que par la mort ; et, encore, en triompherons-nous à la fin et pourrons-nous lui dire : « O mort, où « est ta force ; ô mort, où est ton aiguillon [2] ? » Comment puis-je dire que la mort seule nous persécute ? Parce que si nous n'étions point condamnés à mourir, quel mal pourrait nous faire notre ennemi ? Nuit-il aux anges ? La mort elle-même, source de nos plus amères tribulations, la mort elle-même verra finir son règne, lorsqu'à la fin des siècles nous ressusciterons d'entre les morts : si alors on nous trouve établis dans la justice, sa puissance s'évanouira à notre égard, comme elle s'est évanouie à l'égard de notre chef. Car en mourant, le Christ devint l'assassin de la mort ; au moment où il rendit le dernier soupir, elle périt bien plutôt sous ses coups, qu'il ne succomba lui-même victime de ses atteintes.

2. Si, maintenant, nous voulons étudier le nom même de Saül, nous y rencontrerons encore un sens mystérieux ; car ce nom signifie demande ou désir. Pouvons-nous avoir le moindre doute sur la cause de notre mort ? Le péché de l'homme, en voilà l'origine : l'homme s'est donc, à vrai dire, souhaité la mort ; voilà pourquoi on donne le nom de « désir » à la mort ; car il est écrit : « Dieu n'a « point fait la mort, et il ne se réjouit point « dans la perte des vivants ; il a créé toutes « choses afin de les faire subsister, et il a « mis toutes les nations de la terre dans un « état de santé et de bonheur » ; mais, dirastu, d'où vient donc la mort ? « Les impies l'ont « attirée par leurs mains et leurs paroles ; ils « la considéraient comme une amie, ils ont « péri [3] ». Ils l'ont désirée et se sont perdus, ils sont tombés dans les piéges de la mort, alors même qu'ils la regardaient comme une amie ; ainsi le peuple juif, en demandant un roi, crut avoir en lui un ami, et il n'y rencontra qu'un ennemi. Cette nation arracha au Seigneur la permission d'avoir un roi, et il lui donna Saül, comme il avait livré en leur propre puissance ceux-là mêmes qui, par leurs mains et leurs désirs, s'étaient efforcés d'attirer la mort ; la mort fut donc figurée en la personne de Saül, c'est pourquoi le dix-septième psaume porte ce titre : « Psaume pour « le jour où le Seigneur délivra David de la « main de ses ennemis et de la main de Saül ». Il parle d'abord de ses ennemis et ensuite de la main de Saül, parce que la mort, notre plus cruelle ennemie, sera détruite la dernière ; « et de la main de Saül », signifie donc qu'il nous a rachetés de l'enfer et délivrés de l'empire de la mort.

3. Au moment où Saül persécutait le saint homme David, celui-ci s'enfuit en un lieu où il pensait trouver un abri sûr ; pendant sa fuite il s'arrêta en passant chez le prêtre Achimélech, qui lui donna les pains consacrés à Dieu, et ainsi figura-t-il en sa personne la royauté et le sacerdoce ; puisque, selon la parole du Sauveur citée dans l'Evangile, « il « mangea les pains de proposition que les « prêtres seuls avaient le droit de manger [1] ». Ce fut alors que Saül commença à vouloir découvrir ses traces, et s'irrita contre ses serviteurs, parce qu'aucun d'eux ne consentait à le lui livrer : voilà ce que nous avons lu dans le livre des Rois.

Quand David vint chez le prêtre Achimélech, le prince des pasteurs de Saül, un Iduméen, nommé Doëch, se trouvait là ; témoin de la colère de son maître, et de la persistance de tous à ne point lui livrer David, Doëch déclara traîtreusement en quel endroit il l'avait aperçu. Saül envoya donc chercher le prêtre avec toute sa famille, et donna l'ordre de les mettre à mort ; mais aucun de ceux qui accompagnaient le roi n'osa, même sur ses ordres réitérés, porter la main sur les prêtres du Seigneur ; pourtant celui qui avait imité Judas dans sa trahison, persévéra comme lui jusqu'à la fin dans ses honteux errements, et continua à faire sortir de la racine empoisonnée de son cœur des fruits tels qu'un mauvais arbre peut en produire. A un signe du roi, ce Doëch tua donc de sa propre main le prêtre avec tous les siens, et leur ville elle-même fut ensuite entièrement détruite.

[1] Matt. x, 25. — [2] I Cor. xv, 55. — [3] Sag. I, 13, 14, 16.

[1] Matt. XII, 4.

Doëch fut donc l'ennemi du roi David et du prêtre Achimélech. Il n'y avait en lui qu'un homme, et néanmoins il représentait toute une classe d'hommes, comme David, personnification visible de la royauté et du sacerdoce, n'était non plus qu'un homme tout à la fois prêtre et roi, et pourtant représentait une autre classe d'hommes. Voyons donc ce que sont dans le temps présent et sur cette terre ces deux classes d'hommes, afin que nous puissions faire tourner à notre profit les paroles que nous avons chantées ou entendu chanter. Portons notre attention sur Doëch, puis sur ceux que représentent le roi et le prêtre, enfin sur les hommes opposés au Pontife et au roi.

4. D'abord réfléchissez au sens même des noms, vous y verrez déjà de mystérieuses choses : Doëch signifie mouvement; Iduméen veut dire terrestre. Voyez donc quelle classe d'hommes désigne ce Doëch en mouvement. Il est terrestre, sa durée ne sera donc pas éternelle : elle est éphémère. Que peut-on attendre d'un homme terrestre ? des œuvres célestes ? Non, car il sera toujours homme. Pour le dire brièvement et sans retard, il y a aujourd'hui ici-bas un royaume terrestre et un royaume céleste. Qu'ils soient de la terre ou du ciel, qu'ils doivent être détruits, ou qu'ils soient destinés à persévérer toujours, ces deux royaumes ont leurs citoyens, passagers comme le temps, mélangés en ce monde les uns parmi les autres ; les membres de celuici et les membres de celui-là sont donc comme confondus ensemble. Les citoyens du royaume céleste gémissent, répandus au milieu des citoyens du royaume terrestre ; et si, parfois, je dois le dire encore, les membres du royaume du ciel se trouvent engagés dans les affaires du royaume de la terre, les affaires du royaume des cieux ne restent point non plus tout à fait étrangères aux membres du royaume d'ici-bas ; les divines Ecritures nous en fournissent plus d'un exemple. Babylone a vu Daniel et les trois enfants à la tête de l'administration royale. En Egypte Joseph tenait le premier rang après le roi pour exercer cet empire souverain dont le peuple de Dieu devait être plus tard délivré. Comme les trois enfants, comme Daniel, Joseph se livrait donc d'une certaine façon au soin des affaires publiques : de là il résulte évidemment que le royaume terrestre attire à lui les citoyens du royaume céleste, non pour en faire les complices de ses œuvres d'iniquité, mais pour se décharger sur eux du soin de ses affaires, c'est-à-dire de ses intérêts publics.

Qu'est-ce que le royaume des cieux ? En quel sens peut-il s'attacher ici-bas pour un temps les membres du royaume terrestre ? ces hommes que l'Apôtre accusait de ne point annoncer le pur Evangile, d'annoncer le royaume des cieux tout en bornant leurs désirs à ce monde périssable, de rechercher leurs propres intérêts tout en prêchant le Christ? Soyez bien persuadés qu'ils ont été appelés à titre de mercenaires pour travailler au profit du royaume céleste ; car l'Apôtre dit d'eux dans l'élan de sa joie : « Il y en a « qui prêchent Jésus-Christ avec un esprit « d'envie et de jalousie, avec une intention « qui n'est pas pure, croyant qu'ils ajouteront « une affliction nouvelle à mes liens : mais « que m'importe? pourvu que Jésus-Christ soit « annoncé de quelque manière, par occasion « ou par un vrai zèle, je m'en réjouis et m'en « réjouirai [1] ». C'est aussi de tels hommes que Jésus-Christ disait : « Les scribes et les pha« risiens sont assis sur la chaire de Moïse, « faites donc ce qu'ils disent, mais ne faites « pas ce qu'ils font [2] ». Ils parlent le langage de David, ils agissent à la manière de Doëch. Ecoutez-les comme si je vous parlais moimême, mais ne les imitez pas. Voilà les deux classes d'hommes bien distinctes que l'on rencontre en ce monde, c'est d'elles qu'il est question dans ce psaume.

5. En voici le titre : « Pour la fin, intelli« gence à David, lorsque l'Iduméen Doëch « dit à Saül : David est venu en la maison « d'Abimélech ». Et pourtant nous lisons qu'il est venu en la maison d'Achimélech. Les noms se ressemblent, il n'y a de différent qu'une syllabe ou plutôt qu'une lettre : nous sommes donc autorisé à penser que les titres ont été probablement changés. En examinant avec attention divers manuscrits des Psaumes, nous avons remarqué le nom d'Abimélech plus souvent que celui d'Achimélech. Dans un autre endroit des psaumes il y a plus qu'une dissimilitude de noms, c'est une différence très-marquée entre les noms, et qui ne laisse aucun doute. En effet, David changea de visage, non devant le roi Abimélech, mais devant le roi Achis, dont il prit ensuite congé et quitta la

[1] Philipp. I, 17, 18. — [2] Matt. XXIII, 2, 3.

présence, tandis que le titre du psaume porte : « Quand il changea de visage devant Abimé« lech [1] ». Ce changement de nom renferme un mystère, attachons-nous donc plus particulièrement à découvrir le sens caché ; et, sous prétexte de discuter un point d'histoire, ne négligeons point de soulever le voile qui dérobe à notre vue un trésor secret.

En expliquant ce psaume, nous avons fait connaître le sens du nom d'Abimélech, et nous avons dit qu'il signifie : *Royaume de mon père*. Comment David a-t-il quitté le royaume de son père ? comment est-il parti ? De la même manière que le Christ s'est éloigné du royaume des Juifs pour passer du côté des Gentils. David a été trahi, lorsqu'il est venu prendre possession du royaume de son père ; comme Notre-Seigneur Jésus-Christ a été livré à la mort marquée par Saül, lorsqu'il est venu prendre possession du royaume des Juifs établi par son Père et dont il a dit : « On « vous ôtera le royaume de Dieu et on le don« nera à un peuple qui produira les fruits de « justice [2] ». Voilà sans doute pourquoi l'esprit prophétique, en donnant à ce psaume le titre que vous savez, a dicté le nom d'Abimélech et non point celui d'Achimélech. Pas plus qu'Isaac, qui pourtant figurait la passion du Sauveur, David ne fut mis à mort ; néanmoins le sang coula pour donner à ces deux figures leur signification parfaite : du côté d'Isaac ce fut le sang du bélier ; du côté de David ce fut celui du prêtre Achimélech. Comme ils ne devaient point ressusciter, ils ne devaient pas non plus être mis à mort ; mais, en les délivrant du danger de mourir par l'effusion du sang, Jésus marquait mieux sa résurrection, dont ils étaient ainsi la figure, parce qu'elle lui était réservée, à lui, comme au souverain Seigneur. Nous pourrions en dire davantage sur ce sujet, si nous avions pris à tâche d'expliquer les mystérieuses significations de ces choses passées.

6. Nous venons de parler avec bien de la difficulté, peut-être trop longuement, de ce titre ; mais nous l'avons fait comme Dieu nous a permis de le faire ; puisque nous en sommes venus à bout, parlons maintenant des deux classes d'hommes dont il a déjà été question. Faites attention qu'il y a en ce monde deux sortes de personnes : les unes souffrent, on souffre au milieu des autres. Celles-ci pensent à la terre, celles-là au ciel ; d'un côté les cœurs sont plongés dans la boue ; de l'autre, ils s'élèvent jusqu'aux anges. Ici on espère les biens temporels dont le monde dispose ; là on a en vue les biens éternels que nous a promis un Dieu fidèle en ses promesses. Ces deux sortes de personnes se trouvent confondues ensemble. Parfois nous rencontrons à la tête d'une administration terrestre un citoyen de Jérusalem, un citoyen du royaume des cieux : ainsi nous le voyons revêtu de la pourpre, occupant une place parmi les magistrats ; il est édile, prêteur, empereur ; il gouverne une république terrestre ; mais il tient son cœur élevé bien au-dessus de ce bas monde, s'il est chrétien, fidèle et pieux, s'il éprouve du mépris pour ce qui l'entoure, s'il place ses espérances là où il n'est pas encore. A cette classe de personnes appartint autrefois Esther. Cette sainte femme, devenue reine, se trouva dans la périlleuse nécessité de prier pour ses concitoyens, et pendant qu'elle priait en présence de Dieu dont elle ne pouvait tromper l'infinie science, elle confessa qu'elle n'avait jamais estimé ses ornements royaux plus qu'un vêtement de femme souillé par la boue [1]. Si nous voyons des citoyens du royaume des cieux engagés dans la question des affaires de Babylone, tout occupés du gouvernement des biens terrestres, ne désespérons pas d'eux ; par la même raison n'applaudissons pas à tous ceux qui s'occupent des choses du ciel, parce que bien souvent l'on voit assis sur la chaire de Moïse des fils de pestilence, des hommes dont il est écrit : « Faites ce qu'ils « disent, mais gardez-vous de faire ce qu'ils « font, car ce qu'ils disent, ils ne le font pas ». Au milieu des embarras du siècle, ceux-là portent leurs affections jusque dans le ciel, et ceux-ci traînent leurs cœurs par terre, au moment même où ils ouvrent la bouche pour des conversations toutes célestes ; viendra plus tard le temps du vanneur ; alors on fera le discernement exact des uns et des autres, et de la sorte aucun bon grain ne tombera dans l'état de paille destinée au feu, aucun fétu de paille ne viendra se mêler au froment que l'on doit renfermer dans les greniers. Mais pendant que les bons et les méchants vivent confondus les uns avec les autres, prenons-en occasion d'écouter notre voix, c'est-à-dire la voix des citoyens du royaume des

[1] Ps. XXXIII, 1. — [2] Matt. XXI, 43.

[1] Esth. XIV, 16.

cieux ; car, s'il est un désir que nous devions former, c'est d'avoir à supporter les méchants plutôt que d'être à charge aux bons; unissons-nous à cette voix par nos oreilles, notre langue, notre cœur et nos œuvres. Par là nous disons nous-mêmes ce que nous entendons. Parlons d'abord de l'ensemble des hommes mauvais qui appartiennent au royaume de la terre.

7. « Pourquoi celui qui est puissant en ma« lice se glorifie-t-il[1] ? » Considérez bien, mes frères, de quelle nature est la gloire de la malignité, la gloire des hommes mauvais. Quelle est cette gloire ? « Pourquoi celui qui « est puissant en malice se glorifie-t-il ? » C'est-à-dire : De quoi peut se glorifier celui qui surabonde de malice? Il faut être puissant en bonté et non en méchanceté. Y a-t-il de la grandeur à se glorifier d'être méchant? Le nombre de ceux qui peuvent bâtir une maison est peu considérable, mais le premier ignorant venu peut la détruire. Semer du froment, le cultiver ensuite, en attendre la maturité, user joyeusement du fruit de ses labeurs, voilà le propre d'un petit nombre; avec une étincelle chacun est à même de réduire en cendres toute la récolte ; donner la vie à un enfant, le nourrir après l'avoir mis au monde, l'élever et le conduire jusqu'à l'adolescence, c'est une grande affaire; le tuer en un clin d'œil, quoi de plus facile? Rien de plus aisé que de détruire. Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur[2]. Que celui qui se glorifie, se glorifie dans sa bonté. Tu te glorifies, parce que tu es puissant dans le mal. Mais de quoi es-tu capable, ô puissant? que peux-tu faire ? tu te vantes beaucoup. Tu feras mourir un homme ; un scorpion, un accès de fièvre, un champignon vénéneux peut en faire autant. Egaler en puissance un champignon empoisonné, voilà ce à quoi tu peux réussir; est-ce là pour toi un sujet d'orgueil ? Les bons citoyens de Jérusalem, qui ne prennent point plaisir à faire le mal, mais qui se réjouissent d'opérer le bien, se glorifient non en eux-mêmes, mais dans le Seigneur. Ils s'efforcent aussi de bien faire, ce qui tend à l'édification, et d'agir de telle sorte que leurs œuvres puissent durer longtemps. Mais quand ils travaillent à détruire, ils le font pour la correction et le profit des autres, et non point dans le but d'opprimer des innocents. Comparée au pouvoir des bons, la puissance des méchants ne mérite-t-elle pas qu'on leur adresse ces paroles du psaume : « Pour« quoi celui qui se glorifie, se glorifie-t-il « dans la malice ? »

[1] Ps. LI, 3. — [2] I Cor. I, 31.

8. « Votre langue a médité l'injustice, elle « a pensé tout le jour à l'iniquité[1] »; « tout « le jour »; c'est-à-dire en tout temps, sans éprouver de lassitude, sans interruption, sans repos. Quand tu ne fais pas le mal, tu y penses, en sorte que si tes mains sont vides d'iniquité, ton cœur en est rempli. Tu fais du mal; et, si tu ne peux en faire, tu en dis, c'est-à-dire, la médisance sort de tes lèvres, et lorsque tu ne peux même en venir jusque-là, tu veux et tu penses le mal. « Tout le jour » signifie donc sans cesse. A un pareil homme nous souhaitons un châtiment. Mais n'est-il pas pour lui-même un châtiment assez sévère ? Tu le menaces; lorsque tu le menaces, où veux-tu le jeter ? dans le malheur ? abandonne-le à lui-même. Pour le punir exemplairement, tu veux le livrer aux bêtes. Celles-ci peuvent bien déchirer son corps ; mais il est, lui, incapable de ne pas se déchirer le cœur. Au dedans il est son propre supplice, et tu voudrais le tourmenter au dehors ? Il vaut mieux prier Dieu pour lui, afin qu'il soit délivré de lui-même. Remarquez-le toutefois, mes frères, il n'y a dans ce psaume ni prière en faveur des méchants, ni imprécation contre eux, nous ne devons y voir que l'annonce de ce qui leur adviendra ; ne vous imaginez donc pas que le psalmiste, animé de mauvais vouloir envers eux, ait voulu manifester dans ses paroles les sentiments de son cœur, il n'a fait qu'une prophétie.

Voyons ce qui suit. Toute ta puissance, toutes ces pensées iniques que tu nourrissais en ton âme durant le jour; ces réflexions malignes, sans cesse exprimées par ta langue, à quoi ont-elles abouti ? quel en est le résultat ? « Tu as fait le mal comme un rasoir af« filé ». Voilà bien ce que les méchants font aux bons, ils leur rasent les cheveux. Mépriser les biens de la terre et la vie même, telle est la disposition d'esprit où se trouvent les vrais citoyens de Jérusalem, parce qu'ils écoutent cette parole de leur Seigneur et Roi : « Ne craignez point ceux qui ne peuvent « tuer que le corps et ne peuvent tuer l'âme[2] ». Parce qu'ils ont entendu ces autres paroles de

[1] Ps. LI, 4. — [2] Matt. X, 28.

l'Evangile qu'on a lues tout à l'heure : « Que « sert-il à l'homme de gagner tout le monde « entier, s'il vient à perdre son âme [1] ? » que peut faire le rasoir de Doëch à un homme qui pense ici-bas au royaume des cieux, et qui doit plus tard y demeurer, à un homme qui possède Dieu en lui-même et qui doit être éternellement uni avec Dieu ? Encore une fois, que peut lui faire ce rasoir ? Il lui rasera les cheveux ; il le rendra chauve. Telle a été la destinée du Christ, puisqu'il a été crucifié au sommet du Calvaire. Il en fait un enfant de Coré, qui veut dire Chauve. Par cheveux on entend les choses superflues d'ici-bas ; non point que Dieu ait fait des cheveux un ornement inutile du corps humain, mais comme on peut les couper sans faire souffrir la personne à laquelle on les coupe, ceux qui s'attachent cordialement à Dieu considèrent les biens de la terre du même œil que s'ils étaient des cheveux. Parfois néanmoins tu dois te servir de ces cheveux pour opérer le bien ; par exemple, partager ton pain avec celui que la faim tourmente, recevoir en ta maison l'indigent dépourvu d'un toit protecteur, vêtir le malheureux que tu vois condamné à la nudité. Les martyrs qui ont répandu leur sang pour l'Eglise à l'imitation du Seigneur et entendu cette parole : « Comme le Christ a donné son « âme pour nous, nous devons aussi la don« ner pour nos frères [2] », les martyrs se sont en quelque façon servis de leurs cheveux pour nous faire du bien ; ils se sont dépouillés en notre faveur de ce que le rasoir de Doëch peut nous ôter d'une manière plus ou moins absolue. Que l'on puisse faire du bien à l'aide de ces cheveux, la femme pécheresse nous en a donné la preuve : prosternée aux pieds du Seigneur elle avait amèrement pleuré ; après les avoir arrosés de ses larmes, elle les essuya avec ses cheveux. Quelle leçon devons-nous tirer de là ? c'est qu'en usant de miséricorde à l'égard d'autrui, tu dois encore lui venir en aide, si tu le peux. Lorsque tu prends pitié de lui, tu sembles verser sur lui des larmes ; tu les essuies avec tes cheveux, quand tu lui procures ton secours. Si telle doit être notre conduite envers tous les hommes, à plus forte raison devons-nous agir de la sorte dès qu'il est question des pieds du Seigneur. Or, quels sont-ils ? Ce sont les saints prédicateurs de l'Evangile dont il est écrit : « Qu'ils sont « beaux les pieds de ceux qui annoncent la « paix, de ceux qui annoncent les biens [1] ! » Que Doëch aiguise donc sa langue comme un rasoir, que ses machinations deviennent plus ténébreuses encore, qu'il emploie à les ourdir toute sa malice ; il nous enlèvera toutes les superfluités de cette vie passagère, mais pourra-t-il nous arracher les biens nécessaires qui subsisteront éternellement ?

10. « Tu as préféré la malice à la bonté ». Tu avais devant toi la bonté, n'aurais-tu point dû l'aimer ? Il n'aurait fallu ni dépense, ni lointaine navigation pour la posséder ; devant toi se trouvent la bonté et la méchanceté ; compare-les et choisis ; mais peut-être as-tu un œil pour voir la méchanceté et n'en as-tu pas pour voir la bonté. Malheur au cœur méchant ! Le pire est qu'il se détourne pour ne point voir ce qui frappe ses regards. C'est bien de telles gens qu'il a été écrit : « Il n'a pas « voulu avoir l'intelligence pour faire le bien ». Nous ne pouvons croire qu'il n'ait pu, car il est dit : « Il n'a pas voulu avoir l'intelligence pour « faire le bien ». Il a fermé les yeux à la lumière qu'il avait devant lui. Nous lisons ensuite : « Il s'est livré à des pensées iniques, « jusque sur son lit [2] », c'est-à-dire, dans le plus profond secret de son cœur. Voilà ce que le Psalmiste reproche à cet Iduméen Doëch, à cet ensemble d'hommes méchants, sans cesse agités d'un mouvement terrestre, passager et non céleste. « Tu as préféré la malice « à la bonté ». Veux-tu être assuré que le méchant voit distinctement l'une et l'autre, qu'il se détourne de l'une et choisit l'autre ? Voici la preuve. Pourquoi se plaint-il, lorsqu'il est victime de quelque injustice ? Pourquoi exagère-t-il autant que possible le mal dont il souffre, et fait-il l'éloge de la bonté ? Pourquoi blâme-t-il son persécuteur d'avoir préféré pour lui le mal au bien ? Qu'il soit donc à lui-même sa propre règle de vie, c'est d'après lui-même qu'il sera jugé, s'il fait ce qui est écrit : « Vous aimerez votre prochain comme « vous-même [3] » ; et : « Faites aux autres le « bien que vous voulez qu'ils vous fassent [4] ». Il trouve dans le fond de son cœur la connaissance de ce principe : il ne faut point faire à autrui ce que nous ne voudrions point qui nous fût fait à nous-mêmes. « Tu as préféré « la malice à la bonté » ; homme injuste, dé-

[1] Matt. XVI, 26. — [2] I Jean, III, 16.

[1] Isa. LII, 7 ; Rom. X, 15. — [2] Ps. XXXV, 4, 5. — [3] Matt. XXII, 39 — [4] Id. VII, 12.

réglé et pervers, tu veux mettre l'eau au-dessus de l'huile, mais l'eau reprendra le dessous et l'huile le dessus. Tu prétends soumettre la lumière aux ténèbres, mais les ténèbres disparaîtront et la lumière restera. Tu veux placer la terre au-dessus du ciel : entraînée par son propre poids, elle reviendra bientôt en son lieu. Tu périras donc comme submergé, en préférant le mal au bien, car jamais le mal ne vaincra le bien : « Tu as préféré le mal au « bien, tu as mieux aimé dire des injustices « que parler selon l'équité ». Devant toi l'iniquité et la justice se trouvent, tu n'as qu'une langue et tu la tournes où bon te semble ; pourquoi donc la tournes-tu plutôt du côté de l'iniquité que du côté de la justice ? Tu ne voudrais point te nourrir d'aliments amers, et tu donnes à ta maligne langue l'iniquité pour nourriture. Puisque tu choisis tes aliments, choisis de même tes paroles. Tu donnes à l'iniquité la préférence sur la justice, tu mets la malice au-dessus de la bonté ; mais quoi que tu fasses, qu'est-ce qui prendra le dessus, sinon la justice et la bonté ? En te plaçant d'une certaine manière sur ce qui doit nécessairement prendre le dessous, non-seulement tu ne réussiras jamais avec tes appuis à dominer le bien, mais tu te précipiteras avec eux dans le mal ; voilà pourquoi le Psalmiste ajoute :

11. « Tu as aimé toutes les paroles de sub« mersion[1] ». Dérobe-toi, si tu le peux, au danger de périr submergé. Tu fais naufrage et tu t'accroches à du plomb. Si tu ne veux pas noyer, saisis donc une table, monte sur du bois ; que la croix soit ta sauvegarde, si tu ne veux pas noyer. Mais parce que tu es Doëch, Iduméen, parce que tu es ébranlé et terrestre, que fais-tu ? « Tu aimes toutes les paroles de « ruine et la langue trompeuse ». Cette langue est venue la première et à sa suite les paroles de ruine. Qu'est-ce qu'une langue trompeuse ? C'est un instrument de fourberie au service de ceux qui pensent une chose et qui en disent une autre. Le fruit de tout cela, c'est le bouleversement et la ruine.

12. « C'est pourquoi Dieu te détruira à la « fin[2] », quoique tu sembles en ce moment aussi vigoureux que l'herbe des champs paraît l'être avant de subir les ardeurs du soleil. Car toute chair n'est que de l'herbe, et l'éclat de l'homme ressemble à la fleur de l'herbe. L'herbe s'est desséchée, sa fleur est tombée, mais la parole de Dieu demeure éternellement[1]. Attache-toi donc à ce qui demeure éternellement. Si tu t'attaches à l'herbe et à sa fleur, Dieu te détruira à la fin, parce que l'herbe se desséchera et que sa fleur tombera. Il te détruira sinon aujourd'hui, du moins à la fin, quand il prendra le van et qu'il séparera le tas de paille de la masse du froment. Est-ce qu'alors on ne renfermera pas le bon grain dans les celliers ? Est-ce qu'on ne jettera pas la paille dans le feu ? Est-ce que Doëch tout entier ne se tiendra pas à sa gauche, au moment où le Seigneur dira : « Allez au feu éternel « qui a été préparé au diable et à ses anges ? » « Dieu te détruira donc à la fin, il t'arrache« ra et te fera sortir de ta tente ». L'Iduméen Doëch est sous la tente, mais le serviteur ne demeurera pas toujours dans la maison de son père[2]. Il fait encore un peu de bien, sinon par ses œuvres, du moins par la parole de Dieu, car tout en cherchant son profit dans le service de l'Eglise, il prêche encore la parole du Christ. Mais il te fera sortir de ta tente. « En vérité, je vous le dis, ils ont reçu « leur récompense ». « Et il arrachera ta racine « de la terre des vivants ». Nous devons donc avoir notre racine dans la terre des vivants. Puisse-t-elle y être ! La racine est cachée ; on voit les fruits, mais on ne peut voir la racine. Notre racine, c'est la charité ; nos fruits, ce sont nos bonnes œuvres : tes bonnes œuvres doivent donc provenir de la charité, et alors ta racine se trouve dans la terre des vivants. Doëch en sera arraché, il est impossible qu'il y reste, parce qu'il n'y a point jeté profondément ses racines ; il ressemble aux plantes dont la semence a été jetée sur la pierre : elles poussent bien des racines, mais comme elles manquent de terre, elles se dessèchent aussitôt que le soleil se lève[3]. Pour ceux qui enfoncent profondément leurs racines, l'Apôtre leur dit : « Je fléchis pour vous les genoux « devant le Père de Notre-Seigneur Jésus« Christ, afin que vous soyez enracinés et « fondés dans la charité; et, comme vous avez « jeté là vos racines, afin que vous puissiez « connaître quelle est la hauteur, la lar« geur, la longueur et la profondeur, et com« prendre aussi l'amour de Jésus-Christ en« vers nous, amour qui surpasse toute con« naissance, pour être comblés de toute la « plénitude des dons de Dieu ». Une racine si

[1] Ps. LI, 6. — [2] Id. 7.

[1] Isa. XL, 6, 8. — [2] Jean, VIII, 35. — [3] Matt. XIII, 5.

grande, si simple, si féconde, si profondément affermie est bien digne de produire de pareils fruits. Mais la racine de Doëch sera arrachée de la terre des vivants.

13. « Et les justes verront et ils seront saisis « de crainte, et ils riront de lui[1] ». Quand craindront-ils? quand riront-ils? Cherchons à le comprendre et à bien voir en quel temps l'on peut craindre et rire d'une manière vraiment utile. Pendant le cours de notre pèlerinage ici-bas, prenons garde de rire, dans la crainte de pleurer ensuite. Nous lisons ce que l'avenir réserve à Doëch, et parce que nous le comprenons et le croyons, nous voyons, mais nous craignons. Il a donc été dit : « Les justes « verront et seront saisis de crainte ». A la vue de ce qui adviendra finalement aux méchants, pourquoi tremblons-nous ? parce que l'Apôtre a dit : « Opérez votre salut avec crainte « et tremblement[2] ». Pourquoi avec tremblement? « Que celui qui croit être ferme prenne « garde de tomber[3] ». Pourquoi avec tremblement? parce qu'il est dit en un autre endroit: « Mes frères, si quelqu'un est tombé par sur- « prise en quelque faute, vous qui êtes spiri- « tuels, ayez soin de le relever dans un esprit « de douceur, chacun de vous pensant à lui- « même et craignant d'être tenté de la même « manière[4] ». Donc ceux qui sont justes aujourd'hui, qui vivent de la foi et qui connaissent l'avenir réservé à Doëch, craignent pour eux-mêmes le même sort, car ils savent ce qu'ils sont aujourd'hui, ils ignorent ce qu'ils seront demain. « Les justes verront « d'abord, et ils craindront », et quand riront-ils? quand le règne de l'iniquité sera venu à son terme ; lorsque le temps de l'incertitude aura disparu, comme il a déjà disparu en grande partie : quand se seront évanouies les ténèbres de ce monde, au milieu desquelles nous ne marchons que guidés par la lumière des Ecritures, et toujours tourmentés par la crainte de nous perdre dans les ombres de la nuit. Nous marchons en effet à la clarté de la prophétie; car voici ce que nous dit l'apôtre saint Pierre : « Nous avons « les oracles des prophètes, dont la certitude « ne laisse aucun doute et auxquels vous ferez « bien de vous arrêter comme devant une « lampe qui luit dans un lieu obscur jusqu'à « ce que le jour commence à vous éclairer « et que l'étoile du matin se lève en vos « cœurs[1] ». Tant que nous marchons à la lumière d'une lampe, il nous faut vivre avec le sentiment de la crainte ; mais quand sera venu pour nous le véritable jour, c'est-à-dire quand aura lieu cette manifestation du Christ dont l'Apôtre nous parle en disant : « Lors- « qu'apparaîtra Jésus-Christ votre vie, vous « paraîtrez aussi avec lui dans sa gloire[2] », alors les justes riront de Doëch, alors le temps de lui venir en aide sera passé : aujourd'hui si tu vois un homme de mauvaise conduite, tu travailles à le corriger ; car celui qui vit dans l'injustice, peut se convertir et redevenir bon, comme le juste est capable de perdre son innocence et de devenir coupable. Tu ne dois donc ni avoir de toi trop bonne opinion, ni désespérer d'autrui. Si donc tu es bon, si tu ne préfères point le mal au bien, mets tous tes soins à ramener dans le chemin droit celui qui marche dans la voie de l'iniquité. Mais quand aura sonné l'heure du jugement, il n'y aura plus lieu à correction, ce sera le moment de la condamnation; et si alors on se repent, le repentir sera inutile, parce qu'il viendra trop tard. Veux-tu que ta pénitence soit profitable? N'attends pas, corrige-toi dès aujourd'hui : tu es coupable, Dieu est ton juge, efface tes fautes et l'approche de ton juge te remplira de joie. Aujourd'hui il t'exhorte à la conversion afin de n'avoir pas à te juger; il te demandera plus tard un compte rigoureux, aujourd'hui il se fait ton avocat. Alors donc, mes frères, ce sera le temps de rire. Le livre de la Sagesse nous parle clairement de ces moqueries adressées aux justes par les méchants. Car la Sagesse elle-même, prenant possession des âmes pures, leur fera tenir ce langage : « Je vous reprenais et vous ne m'écou- « tiez pas, je vous parlais et vous ne prêtiez « pas l'oreille à mes discours; aussi je rirai « lorsque je verrai votre perdition[3] ». Ainsi les justes parleront-ils à Doëch. Voyons aujourd'hui et tremblons, dans la crainte de nous entendre dire de semblables paroles; et, si nous ressemblons à Doëch, corrigeons-nous, afin que vivant aujourd'hui sous l'empire de la crainte, nous puissions plus tard nous livrer à la joie.

14. Que diront alors ceux qui riront? « Et « ils se moqueront de lui et ils diront : Voilà « l'homme qui n'a pas mis en Dieu son ap- « pui[4] ». Vous le voyez, il est ici question de

[1] Ps. LI, 8. — [2] Phil. II, 12. — [3] I Cor. X, 12. — [4] Galat. VI, 1.

[1] II Pierre, I, 19. — [2] Coloss. III, 4. — [3] Prov. I, 26. — [4] Ps. LI, 9.

l'assemblée des hommes terrestres. Plus de biens tu auras, plus grand tu seras : voilà bien la manière dont s'expriment les avares, les ravisseurs du bien d'autrui, les oppresseurs de l'innocence, les envahisseurs des propriétés qui ne leur appartiennent pas, ceux qui refusent de rendre les dépôts à eux confiés. Plus tu posséderas, plus grand tu seras ; c'est-à-dire, la mesure de ta fortune en argent et en propriétés sera la mesure de ta puissance : « Voilà l'homme qui n'a pas mis en Dieu son « appui, mais qui a placé son espérance dans « la grandeur de la fortune ». Un pauvre méchant dira peut-être : Je ne suis pas du nombre de ces gens-là, parce que le Prophète a dit : « Il a mis son espérance dans la grandeur « de sa fortune » ; puis, jetant les yeux d'une part sur ses haillons, d'autre part, sur son voisin, qui fait partie du peuple de Dieu, mais qui est riche et bien mieux vêtu que lui, il se dira encore intérieurement : Le Prophète a voulu parler de celui-ci : il n'a pas pu parler de moi. Ne t'y trompe pas, il n'y a ni distinction ni exception à faire en ta faveur. Vois et crains, afin de rire plus tard. Les ressources te manquent, mais si ton cœur est rongé par la convoitise, en es-tu plus innocent ? Notre-Seigneur Jésus-Christ dit un jour à un riche : « Va, vends ce que tu pos- « sèdes ; donne-le aux pauvres, tu auras un « trésor dans le ciel, viens et suis-moi ». Cet homme s'éloigna le cœur chagrin, le Seigneur avait alors donné aux riches un grand sujet de craindre pour leur salut, car il avait ajouté qu'il serait plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. A ces mots, ses disciples contristés se dirent les uns aux autres : « S'il en est ainsi, qui est-ce qui pourra « se sauver[1] ? » En parlant de la sorte ne faisaient-ils attention qu'au petit nombre des riches ? L'innombrable multitude des pauvres n'occupait-elle point leur pensée ? Ne pouvaient-ils pas se dire : Puisqu'il est aussi difficile, aussi impossible à des riches d'entrer dans le royaume des cieux qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, tous les pauvres entreront dans le ciel, les riches seuls en seront exclus ? Y a-t-il beaucoup de riches ? la multitude des pauvres est immense, on les compte par milliers. Ce n'est point de nos vêtements, mais de l'éclat de notre justice que dépendra notre gloire dans le royaume céleste. Les pauvres y seront égaux aux anges de Dieu, revêtus de la robe de l'immortalité, ils brilleront de l'éclat du soleil dans le royaume de leur père. Pourquoi donc nous inquiéter, pourquoi nous tourmenter d'un si petit nombre de riches ? Mais ce n'était point là la pensée des Apôtres ; et lorsque le Seigneur leur disait : « Il serait plus facile à un chameau « de passer par le trou d'une aiguille qu'à un « riche d'entrer dans le royaume des cieux », et qu'ils demandaient : « Qui est-ce qui pourra « se sauver ? » ils avaient en vue les convoitises et non la fortune. Ils voyaient en effet que les pauvres eux-mêmes sont rongés par l'avarice, malgré leur pénurie. L'avarice, voilà la cause de la condamnation des riches ; ce n'est pas leur aisance, et pour vous en assurer, remarquez bien ce que je dis : Ce riche que tu vois à tes côtés a de la fortune et n'est peut-être pas avare ; pour toi tu ne possèdes rien, mais la soif des richesses te dévore. Un pauvre couvert d'ulcères, accablé de maux, léché par des chiens, n'ayant ni ressources, ni aliments, ni même de quoi se vêtir, a été emporté par les anges dans le sein d'Abraham[1]. A ce souvenir tu te réjouis d'être pauvre ; est-ce que tu désirerais aussi les ulcères de Lazare ? Est-ce que la santé n'est pas pour toi une véritable fortune ? Lazare a tiré son mérite, non de sa pauvreté, mais de sa piété. Qui est celui qui a été emporté par les anges ? Tu le vois ; où a-t-il été emporté ? Tu ne le vois pas. Quel est-il ? Un pauvre accablé de maux et couvert d'ulcères. Où les anges l'ont-ils transporté ? Dans le sein d'Abraham. Si tu lis les Ecritures, tu verras qu'Abraham était riche[2]. Sache-le bien, les richesses ne sont point blâmables, car Abraham possédait de l'or en abondance, aussi bien que de l'argent, des troupeaux, des serviteurs ; en un mot, il était riche, et c'est dans son sein que le pauvre Lazare s'est vu transporter. Oui, un pauvre a été reçu dans le sein d'un riche : quel contraste ! Mais non, ils étaient tous deux riches de Dieu ; ils étaient l'un et l'autre pauvres de convoitises.

15. Qu'est-ce donc que l'Ecriture condamne en Doëch ? Elle ne dit pas : Voilà l'homme qui a été riche ; mais : « Voilà l'homme qui n'a « point mis en Dieu son appui, qui a placé sa « confiance dans ses grandes richesses ». Il est

[1] Matt. XIX, 21, 24, 25.

[1] Luc, XVI, 22. — [2] Gen. XIII, 2.

condamné, puni, enlevé de sa tente, comme un tourbillon tout terrestre, comme la poussière que le vent emporte de dessus la surface de la terre : il est déraciné et arraché de la terre des vivants, non parce qu'il a été riche, mais parce qu'il a placé ses espérances dans sa fortune au lieu de les placer en Dieu [1]. Est-ce de pareils riches que parle l'apôtre saint Paul quand il dit : « Ordonne aux riches « de ce monde de ne pas être orgueilleux » comme Doëch, « et de ne pas mettre leur con« fiance en des richesses incertaines et péris« sables », comme Doëch qui a mis son appui dans leur multitude ; « mais d'espérer dans « le Dieu vivant » et de ne pas ressembler à Doëch « qui n'a pas pris Dieu pour son « appui ? » Enfin, que leur recommande-t-il encore : « Qu'ils soient riches en bonnes « œuvres, qu'ils donnent facilement, qu'ils « partagent avec les pauvres [2] ». S'ils donnent facilement, s'ils partagent leurs biens avec ceux qui n'en ont pas, passeront-ils par le trou de l'aiguille ? Oui, ils y passeront, car le chameau y a passé avant eux et pour eux. Il y est en effet entré le premier, celui qui a dû s'abaisser à l'exemple d'un chameau, pour pouvoir être chargé du fardeau de sa passion ; d'ailleurs il a dit lui-même : Ce qui est impossible à l'homme est facile à Dieu [3]. Que Doëch soit donc condamné et que les justes trouvent maintenant en lui un sujet de crainte. Tu as peut-être de la fortune, mais au lieu d'espérer en elle, tu espères en Dieu. Celui qui ne suit pas ton exemple et qui ne cherche pas son appui dans le Seigneur est à juste titre condamné : « Et il a placé son espérance dans « la multitude de ses richesses », pareil en cela à ceux qui disent : Bienheureux le peuple qui possède ces choses, c'est-à-dire, les biens de la terre ; tandis que les adversaires de Doëch répètent : « Bienheureux le peuple qui a pour « Dieu le Seigneur ». Le Psalmiste énumère tous les biens qui, selon eux, font le bonheur d'un peuple, car ils parlent comme des enfants étrangers, comme Doëch l'Iduméen, le terrestre : « Leur bouche s'est répandue en « vanité, et leur droite est une droite d'ini« quité ; leurs enfants sont dans leur jeunesse « comme de nouveaux plans d'arbres ; leurs « filles sont parées et ornées comme l'est un « temple ; leurs celliers sont remplis ; ils « regorgent et se déversent l'un dans l'autre : « leurs vaches sont grasses, la clôture de leurs « héritages n'est ni brisée ni ouverte à tout « venant, on n'entend aucun cri dans leurs « places publiques [1] ». Ils semblent trouver dans cette tranquillité d'ici-bas une félicité sans bornes. Mais celui qui est terrestre est aussi ébranlé que la poussière enlevée par le vent de dessus la surface de la terre. Mais enfin, que leur reproche-t-on ? On ne leur reproche pas de jouir de tous ces biens, car il y a des justes qui les possèdent aussi. Alors que leur reproche-t-on ? Ecoutez-moi attentivement et vous ne blâmerez point indistinctement tous les riches, comme vous ne ferez ni de la pauvreté ni des privations auxquelles elle condamne, un titre assuré de salut. Car s'il ne faut point s'appuyer sur les richesses, il ne faut pas davantage compter sur les mérites de la pauvreté ; le Dieu vivant doit être seul le fondement de notre espérance. Encore une fois, que leur reproche-t-on donc ? d'avoir proclamé bienheureux le peuple qui jouit de ces avantages, et d'avoir par conséquent agi comme des enfants étrangers ; « d'avoir parlé le langage de la vanité, d'avoir « eu en leur droite une droite d'iniquité ». Et toi, que diras-tu ? « Bienheureux le peuple « qui a pour Dieu le Seigneur ».

16. Il est condamné l'homme « qui a mis sa « confiance dans la grandeur de ses richesses « et qui s'est prévalu dans sa vanité », car y a-t-il pensée plus vaine que celle d'attribuer à une pièce de monnaie un pouvoir supérieur à celui de Dieu ? Il est condamné l'homme qui a proclamé bienheureux le peuple riche des biens de la terre. Mais toi qui dis : « Heu« reux le peuple qui a pour Dieu le Seigneur », que penses-tu de toi ? Où places-tu tes espérances ? « Pour moi », ce sont tous les justes qui parlent ici : « Pour moi, je suis comme « un olivier fertile dans la maison de mon « Dieu ». Ce langage n'est pas seulement celui d'un homme, c'est le langage de l'olivier fertile dont les rameaux orgueilleux ont été retranchés, et sur lequel on a greffé l'humble olivier sauvage [2]. « Pareil à un olivier fertile « dans la maison de mon Dieu, j'ai mis mon « espérance dans la miséricorde du Seigneur ». Doëch a dit : « J'ai placé mon espérance dans « la multitude de mes richesses » : ainsi il sera déraciné et arraché de la terre des vivants. « Pour moi, parce que je suis pareil à un oli-

[1] Ps. [illegible] — [2] I Tim. VI, 17, [illegible] — [3] Matt. XIX, [illegible]

[1] Ps. CXLIII, [illegible] — [2] Rom. XI, 17.

« vier fertile dans la maison du Seigneur », dont les racines vont puiser leur séve dans cette terre des vivants au lieu d'en être arrachées, « j'ai mis toute ma confiance dans la miséri« corde divine ». Mais peut-être y a-t-il là une réserve. Parfois, en effet, il est des hommes qui se trompent à cet égard, ils adorent Dieu et sous ce rapport ils ne ressemblent point à Doëch ; mais s'ils espèrent en Dieu, c'est dans la vue d'en obtenir des biens temporels, c'est comme s'ils se disaient : J'adore mon Dieu, aussi il me rendra riche, il me donnera des enfants, il m'accordera une épouse. Dieu seul peut distribuer de tels dons, mais il ne veut point qu'on l'aime dans l'intention d'en obtenir la jouissance, car souvent il les accorde aux méchants, afin d'apprendre aux justes à attendre de sa part autre chose. En quel sens dis-tu donc : « J'ai placé mon « espérance dans la miséricorde divine ? » N'est-ce point pour obtenir du Seigneur des avantages temporels ? Non. « J'ai placé mon « espérance dans la miséricorde divine pour « toujours, pour les siècles des siècles ». A ces paroles : « Pour toujours », il a voulu ajouter ces autres : « Pour les siècles des siècles », afin de montrer plus clairement par cette répétition combien solidement il était établi dans l'amour des choses célestes, dans l'espérance de l'éternel bonheur.

17. « Je vous bénirai à jamais et je confes« serai que c'est vous qui l'avez fait [1] ». Qu'avez-vous fait ? Vous avez condamné Doëch et couronné David : « Je vous bénirai à jamais et je « confesserai que c'est vous qui l'avez fait ». Magnifique aveu : « Vous l'avez fait ». Qu'avez-vous fait, sinon ce qui a été dit tout à l'heure : « Pareil à un olivier fertile dans la « maison de mon Dieu, j'ai placé mon es« pérance dans la miséricorde du Seigneur « pour toujours, pour les siècles des siècles ? » C'est votre œuvre ; l'impie est incapable par lui-même de se justifier. Quel est donc celui qui rend juste et saint ? « Croyant en « celui qui justifie l'impie », dit saint Paul. « Qu'as-tu en effet que tu n'aies reçu [2] ? » Comme si tu pouvais le trouver en toi-même ! A Dieu ne plaise que je me glorifie de la sorte, dit l'homme qui s'est déclaré contre Doëch, qui le supporte ici-bas, en attendant qu'il sorte de sa tente et soit arraché de la terre des vivants. Je ne me glorifie point comme si je n'avais rien reçu, je me glorifie en Dieu. Et je confesserai devant vous que vous l'avez fait ; c'est-à-dire, vous l'avez fait sans aucun mérite de ma part, c'est un effet de votre miséricorde. Qu'ai-je fait, moi ? si vous vous le rappelez : « J'ai été d'abord un blasphémateur, je vous « ai persécuté, je vous ai insulté ». Et vous qu'avez-vous fait ? « J'ai obtenu miséricorde, « parce que j'ai agi dans l'ignorance [1]. Je con« fesserai à jamais devant vous que vous « l'avez fait ».

18. « Et j'attendrai votre nom, parce qu'il est « doux ». On ne rencontre qu'amertumes en ce monde, mais votre nom est rempli d'agréments ; et si l'on trouve ici-bas quelques douceurs, quelles amertumes on ressent quand on les a goûtées ! La grandeur et la douceur donnent à votre nom la prééminence sur toutes choses. Les méchants m'ont fait le récit de leurs plaisirs ; mais, Seigneur, que leurs charmes sont loin de ressembler à ceux de votre loi [2] ! Si les martyrs n'avaient trouvé aucune douceur dans leurs tourments, auraient-ils pu en supporter les amertumes ? Il était facile pour tous de voir en quelles amertumes ils étaient plongés, mais on ne pouvait guère éprouver la joie qu'ils ressentaient. Le nom de Dieu est donc plein de charmes pour ceux qui préfèrent le Seigneur à tous les plaisirs : « J'attendrai votre nom, parce qu'il est « doux ». Mais à qui prouver que le nom de Dieu est doux ? Dis-moi quelle personne peut en savourer les délices ? Fais du miel toutes les louanges possibles ; exagère autant que tu voudras sa douceur ; l'homme qui ne connaît pas le miel ne te comprendra pas avant d'en avoir goûté. Voilà pourquoi le Psalmiste t'invite d'une manière si pressante à faire l'expérience des charmes du nom de Dieu : « Goû« tez », dit-il, « et voyez combien le Seigneur « est doux [3] ». Tu ne veux pas le goûter et tu dis : Il est doux. A quoi sert de parler ainsi ? Si tu l'as goûté, qu'on le voie dans les fruits de salut que tu produiras, et non pas seulement dans tes paroles, c'est-à-dire dans tes feuilles, parce que tu pourrais bien être maudit de Dieu comme le figuier stérile [4]. « Goûtez », dit le Psalmiste, « et voyez combien le Seigneur est « doux ». « Goûtez et voyez ». Si tu goûtes, tu verras. Mais comment en viendras-tu à persuader un homme qui ne goûte pas ? Quels

[1] Ps. LI, 11. — [2] I Cor. IV, 7.

[1] I Tim. I, 13. — [2] Ps. CXVIII, 85. — [3] Jean. XXXIII, 9. — [4] Matt. XXI, 19.

que soient tes efforts à exalter la douceur du nom de Dieu, tes louanges ne seront jamais que des paroles incapables de la faire apprécier ; il en serait tout autrement si tu pouvais la faire savourer. Les impies eux-mêmes entendent les louanges qu'on en fait, mais il n'y a que les saints pour les comprendre. Le Psalmiste sent toute cette douceur du nom de Dieu, il veut en donner une idée et la faire en quelque sorte toucher des yeux, mais il ne trouve personne à qui il puisse expliquer sa pensée; car, d'une part, les saints qui savourent et connaissent cette douceur du nom de Dieu, n'ont aucunement besoin d'en entendre parler ; d'autre part, les impies sont incapables d'apprécier ce qu'ils ignorent. Que faire alors? Comment parler de cette douceur du nom de Dieu? Il se sépare aussitôt de la foule des méchants et il dit : « J'attendrai votre « nom, parce qu'il est doux en présence de vos « saints ». Votre nom n'est pas doux en présence des impies, mais je sais à qui sa douceur est bien connue, c'est à ceux qui en ont fait l'expérience.

DISCOURS SUR LE PSAUME LII.

FOI ET ESPÉRANCE.

Ce psaume nous fait connaître les ennemis de Dieu et du peuple fidèle; le nombre en est grand, car ce sont tous les impies et les libertins : ils nient l'existence de Dieu pour s'autoriser et persévérer dans leur corruption, et, pour être conséquents avec eux-mêmes, ils persécutent son peuple. Mais, en punition de leur langage sacrilége, le Seigneur les frappe d'aveuglement, les remplit d'une crainte insensée et les anéantit; quant à ses enfants, il les console par l'espérance d'un Sauveur et des joies du ciel.

1. Nous entreprenons de vous expliquer ce psaume, autant du moins que nous le permettra la grâce de Dieu. Notre frère nous ordonne de vouloir le faire, et il offre au Seigneur ses prières, afin que nous le puissions. Si par trop d'empressement nous venons à omettre quelque détail, celui qui daigne dicter nos paroles suppléera lui-même en vos cœurs à l'insuffisance de notre discours. Le titre de ce psaume est : « Pour la fin, pour Mahé« leth, intelligence à David ». « Pour Mahé« leth ». Si nous en croyons les interprètes des noms hébreux, le sens serait celui-ci : Pour une personne qui enfante ou qui souffre. Qui est-ce qui enfante et qui souffre ici-bas ? Les fidèles le savent, puisqu'ils sont condamnés à y vivre. Le Christ enfante, le Christ souffre ; le chef et les membres enfantent et souffrent, l'un au ciel, les autres sur la terre. S'il n'en était ainsi du Christ, dirait-il : « Saul, Saul, « pourquoi me persécutes-tu [1] ? » Il enfantait son persécuteur, et celui-ci par sa grâce une fois converti enfantait à son tour ; car il fut ensuite éclairé de la lumière d'en haut; puis ayant pris place parmi les membres du Christ qu'il persécutait, animé des sentiments de la même charité, et comme s'il était dans le travail de l'enfantement, il disait : « Mes petits « enfants, pour qui je sens de nouveau les « douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que « Jésus-Christ soit formé en vous [1] ». Ce psaume a donc trait aux membres du Christ, à son corps qui est l'Eglise [2], à cet homme un, c'est-à-dire à cette grande unité dont le chef est au ciel. Cet homme gémit, enfante et souffre, mais pourquoi? Au milieu de quelles gens? son chef même a pris soin de l'en instruire, de le lui faire connaître, quand il a dit : « L'iniquité abondera et l'on verra se « refroidir la charité d'un grand nombre ». Mais si « l'iniquité abonde », et si la charité « d'un grand nombre se refroidit » ; qui est-ce qui restera pour enfanter? Le voici : « Celui « qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé [3] ». Y aurait-il de la grandeur d'âme à persévérer, s'il ne fallait le faire en dépit de tracasseries,

[1] Act. IX, 4.

[1] Gal. IV, 19. — [2] Col. I, 24. — [3] Matt. XXIV, 12, 13.

de tentations, de troubles et de scandales sans nombre? Il n'y a ni obligation ni vertu à tolérer le bien. Mais puisqu'il est dans ce psaume question de cet homme, étudions-en le sens. Les hommes au milieu desquels il gémit et souffre, y sont réprimandés à cause de lui, et, à la fin, se trouvent et se lisent les motifs consolants qui peuvent soutenir la patience de ceux qui enfantent et qui souffrent. Quels sont donc ceux au milieu desquels nous gémissons et souffrons les travaux de l'enfantement, si nous appartenons au corps du Christ, si nous vivons sous le joug de son autorité suprême, si nous occupons une place parmi ses membres? quels sont-ils? Ecoute, je vais te l'apprendre.

2. « L'insensé a dit dans son cœur: Il n'y a « point de Dieu ». Voilà bien les hommes au milieu desquels souffre et gémit le corps du Christ; et, si telle est cette classe d'hommes, le nombre de ceux que nous enfantons est bien petit; autant que nous pouvons en juger, il n'y a guère de ces insensés, il paraît bien difficile de rencontrer un homme qui dise dans son cœur: « Il n'y a point de Dieu [1] ». Leur nombre est si restreint qu'ils craignent de s'exprimer ainsi dans la foule où ils vivent: c'est leur cœur qui le dit, car leur bouche n'oserait proférer de telles paroles. Il y en a donc bien peu que nous soyons obligés de supporter, c'est à peine si l'on en peut rencontrer. « Ceux qui disent dans leur cœur: Il « n'y a point de Dieu », sont rares. Mais si nous attachons un autre sens à ce texte, ces impies tout à l'heure si peu nombreux, si rares, presque introuvables, se trouvent tout à coup singulièrement multipliés; ceux qui vivent mal se montrent à nous; si nous considérons la conduite des scélérats, des criminels, des hommes corrompus dont le nombre est si grand, en un mot, des personnes qui se font du péché comme un besoin continuel et qui, à force de le commettre, ont perdu toute honte, quelle multitude s'offre à nos regards! Placé au milieu d'elle, le corps du Christ ose à peine condamner en elle les fautes, dont elle cherche vainement à le rendre coupable: il s'estime trop heureux de conserver intacte son innocence, de ne pas faire ce que la coutume ne lui donne pas la hardiesse de blâmer; et s'il ne craint point d'élever la voix contre tant de désordres, les réclamations, les cris des libertins ne tardent pas à étouffer la courageuse protestation de ceux qui marchent dans la voie du bien. Ils sont donc ainsi disposés, qu'ils disent dans leur cœur: « Il n'y a point « de Dieu ». Je puis en donner la preuve; la voici: Ils s'imaginent que leur conduite plaît à Dieu. Ils portent la croyance en Dieu, au point de penser qu'il approuve tout ce qu'ils font. Si, éclairé par la sagesse, tu comprends que « l'imprudent a dit dans son « cœur: Il n'y a point de Dieu »; si tu y fais réflexion, si tu examines bien ce fait et que tu en saisisses bien la portée, tu seras convaincu de ceci: c'est que l'homme qui croit que Dieu approuve sa mauvaise conduite, ne croit vraiment pas que Dieu soit Dieu. En effet, pour être Dieu il faut qu'il soit juste; et, s'il est juste, l'injustice et l'iniquité lui déplaisent. Tu nies donc l'existence de Dieu, en prétendant qu'il est d'accord avec le péché.

Si le Dieu qui déteste le mal est seul vrai Dieu, si d'autre part tu ne regardes pas comme tel le Dieu qui n'approuve point le péché, ce langage de ton cœur: Dieu approuve mes désordres, se réduit à celui-ci: Il n'y a point de Dieu.

3. Entendues dans un autre sens, ces paroles ont trait à notre chef, à Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. Lorsqu'il apparut en ce monde sous la forme d'esclave, ceux qui le crucifièrent dirent aussi: « Il n'est pas Dieu ». Le livre de la Sagesse avait cité par avance leurs paroles. Toutefois, fais d'abord attention au degré de corruption où ils étaient descendus pour être à même de dire en leur cœur: Il n'est pas Dieu. Après avoir lu ce verset: « L'imprudent a dit dans son cœur: Il n'y a « pas de Dieu », nous trouvons bien exprimée dans le suivant la cause de ces paroles insensées: « Ils se sont corrompus, ils sont « devenus abominables dans leurs iniquités ». Tu le vois, ils se sont abandonnés à la corruption, puisque dans l'égarement de leurs pensées, ils ont tenu ce langage dans leur cœur. La désobéissance aux enseignements de la loi engendre la corruption, amène le dévergondage des mœurs, et précipite l'homme dans les derniers excès du mal; telle est la marche que l'on suit pour en venir à nier Dieu. Quel langage tiennent en effet ceux dont les pensées ne sont pas droites? « Notre « vie est courte; elle est traversée d'une infi- « nité d'ennuis ». De ce premier dérégle-

[1] Ps. XIII, 1.

ment dans la foi, ils tombent dans cet autre désordre dont parle l'apôtre saint Paul : « Mangeons et buvons, car demain nous mour- « rons [1] ». Le livre de la Sagesse développe amplement cette pensée corruptrice : « Cou- « ronnons-nous de roses avant qu'elles se « flétrissent ; laissons partout des traces de « notre joie ». Après avoir ainsi traduit les idées des méchants, il ajoute : « Faisons mou- « rir le pauvre qui est juste [2] ». N'est-ce pas dire : Il n'y a point de Dieu ? Ils semblaient tenir un langage plein de douceur : « Cou- « ronnons-nous de roses avant qu'elles se « flétrissent ». Jamais parole fut-elle plus délicate, plus inoffensive ? Croirait-on que cette tendresse de langage doit aboutir à un crucifiement, à des coups d'épée ? Y a-t-il de quoi t'étonner ? La racine des ronces n'est-elle pas non plus douce au toucher ? Serre-la donc dans tes mains, elle ne te blessera pas ; mais en est-il de même de la tige qui en sort ? « Ils sont donc « corrompus, ils sont donc devenus abomina- « bles dans leurs iniquités. L'imprudent a dit « dans son cœur : Il n'y a pas de Dieu ; s'il est « le Fils de Dieu, qu'il descende de la croix [3] ». C'est bien dire : « Il n'y a point de Dieu ».

4. Mais comment le corps du Christ gémit-il parmi de telles gens ? Les Apôtres et les disciples du Sauveur y ont gémi en leur temps. Pour nous, quels rapports avons-nous avec eux ? comment au milieu d'eux endurons-nous les douleurs de l'enfantement ? Il en est encore qui disent : Le Christ n'est pas Dieu. Ce qui reste de païens le dit : nous l'entendons dire à ces juifs, qui portent en tout lieu la preuve de leur condamnation. Une multitude d'hérétiques tiennent le même langage. Les Ariens ont dit : Il n'est point Dieu. Les Eunoméens ont dit aussi : Il n'est point Dieu ; nous pouvons ajouter ici, mes frères, que tous les chrétiens dont nous avons parlé tout à l'heure, et qui vivent mal, ne disent pas autre chose. Car lorsque nous leur annonçons que le Christ viendra juger tous les hommes, comme nous l'attestent les Ecritures, qui ne peuvent nous tromper, ils aiment mieux prêter l'oreille aux suggestions du serpent, de cet esprit infernal qui n'avait pas craint de donner le démenti à Dieu lui-même dans le Paradis terrestre, et qui avait dit à Adam : « Tu ne mourras pas [4] », quand le Seigneur lui avait formellement attesté qu'il mourrait [1]. Ils font le mal si hardiment qu'ils ne craignent pas de se dire : Le Christ viendra et il accordera à tous le pardon de leurs fautes. Le voilà donc convaincu de mensonge, celui qui s'est annoncé comme devant séparer les justes d'avec les pécheurs, et placer les uns à sa droite et les autres à sa gauche. Le voilà convaincu de mensonge, celui qui s'est annoncé comme devant dire aux justes : « Venez, bénis de mon Père, possédez le « royaume qui vous a été préparé dès le com- « mencement du monde » ; et aux pécheurs : « Allez au feu éternel qui a été préparé pour « le démon et ses anges [2] ». D'après ces paroles, pourrait-il pardonner à tous ? Pourrait-il ne condamner personne ? Il ment donc ; s'exprimer ainsi n'est-ce pas dire : Il n'est pas Dieu ? Prends garde de mentir toi-même. Car tu es homme et il est Dieu. Dieu est la vérité même, et tout homme est menteur [3]. O corps du Christ, que feras-tu au milieu de ces méchants ? Il faut t'en éloigner par tes affections et tes mœurs. Ne les imite pas, n'entre point en société avec eux, ne donne à leurs désordres ni ton consentement, ni ton approbation ; inflige-leur plutôt le châtiment d'un blâme sévère. Pourquoi prêter attention à des hommes qui parlent de la sorte : « Ils sont « corrompus et sont devenus abominables « dans leurs iniquités, il n'en est aucun parmi « eux pour faire le bien ? »

5. « Du haut du ciel le Seigneur a jeté les « yeux sur les enfants des hommes, afin de « voir s'il en est qui aient l'intelligence ou qui « cherchent Dieu [4] ». Qu'est-ce à dire ? Tous ceux qui disent : Il n'y a pas de Dieu, sont-ils corrompus ? sont-ils tous devenus abominables ? Eh quoi ! s'ils en étaient là, Dieu l'ignorerait-il ? ou plutôt serions-nous à même de pénétrer les secrètes pensées de leurs cœurs, s'il ne nous en faisait la grâce ? S'il le savait, s'il en avait la connaissance, pourquoi donc est-il écrit que « du haut du ciel il a jeté ses re- « gards sur les enfants des hommes pour voir « s'il en est qui aient la sagesse ou qui cher- « chent Dieu ? » Ces paroles désignent non une personne instruite, mais une personne qui cherche à s'instruire : « Du haut du « ciel le Seigneur a jeté ses regards sur les « enfants des hommes, afin de voir s'il en est « qui aient l'intelligence ou qui cherchent

[1] I Cor. XV, 32. — [2] Sag. II, 1-20. — [3] Matt. XXVII, 40. — [4] Gen. III, 4.

[1] Gen. II, 17. — [2] Matt. XXV, 34, 41. — [3] Ps. CXV, 11. — [4] Id. LII, 3.

« Dieu ». Et comme s'il avait trouvé ce qu'il cherchait à apercevoir en jetant ses regards du haut du ciel, il prononce ce jugement : « Tous se sont écartés de la voie et sont de« venus inutiles; il n'y en a pas qui fassent le « bien ». De ce verset surgissent deux difficultés peu aisées à résoudre. Si Dieu regarde du haut du ciel pour voir s'il y a un homme qui ait l'intelligence ou qui cherche Dieu, l'insensé peut s'imaginer que Dieu ne connaît pas tout. Voilà la première difficulté ; voici la seconde : S'il n'y a pas un homme pour faire le bien, s'il n'y en a pas un seul, où trouver celui qui supporte au milieu des méchants des douleurs pareilles à celles de l'enfantement ?

Pour résoudre la première difficulté, il faut se rappeler que l'Ecriture attribue à Dieu lui-même ce que la créature fait sous l'influence de la grâce. Ainsi, par exemple, si tu prends pitié d'un pauvre, on dit que c'est Dieu qui en a pitié, parce que tu agis par son inspiration. Tu te connais toi-même, c'est lui qui t'éclaire ; si tu lui dis comme le Prophète : « Seigneur, vous allumerez ma lampe, mon « Dieu, vous dissiperez mes ténèbres [1] ». Mais parce qu'il t'aide à te connaître, parce qu'il te donne la connaissance de toi-même, il te connaît ; car, s'il n'en était ainsi, comment pourrait-on dire : « Le Seigneur votre Dieu vous « tente pour savoir si vous l'aimez [2] ? » Que signifie : pour savoir ? Afin de vous communiquer par sa grâce cette science. Nous devons donc entendre dans le même sens ces paroles : « Du haut du ciel le Seigneur a jeté « ses regards sur les enfants des hommes, afin « de savoir s'il en est qui aient la sagesse ou « qui cherchent Dieu ». Puisse-t-il nous venir en aide et nous accorder la faveur de mettre en pratique les bons désirs qu'il a déposés dans nos cœurs ! Selon l'apôtre saint Paul : « Nous n'avons point reçu l'esprit de ce monde, « mais l'Esprit de Dieu, afin que nous con« naissions les dons que Dieu nous a faits ». Cet Esprit qui nous a fait connaître les faveurs dont Dieu nous a gratifiés, nous fait aussi mettre une différence entre ceux à qui ces faveurs ont été refusées et nous ; il nous aide à les comparer à nous et à les connaître. Si, en effet, nous comprenons que tout ce que nous possédons de bien nous vient uniquement de la bonté et de la générosité de l'auteur de tout bien, il nous sera aussi facile de comprendre que ceux à qui il n'a rien accordé ne peuvent rien avoir. Cette science nous vient de l'Esprit de Dieu, et par cela même que nous le voyons, il est dit que Dieu le voit, car il est la source de notre science. Il faut encore entendre dans le même sens ces autres paroles : « L'esprit examine tout, même ce qu'il « y a de plus élevé en Dieu ». Non pas que l'Esprit examine, puisqu'il connaît tout, mais parce que Dieu te le donne pour te faire approfondir toutes choses ; et comme sa grâce te fait agir, on dit qu'il fait ce que tu ne pourrais faire sans lui. Donc, quand tu fais quelque chose, Dieu est censé le faire. C'est donc par une faveur de l'Esprit de Dieu qu'ils ont reçu, que ses enfants « jettent leurs regards « sur les enfants des hommes pour voir s'il « en est qui aient la sagesse ou qui cherchent « Dieu ». Mais parce qu'ils le font par l'influence de sa grâce et de son Esprit, on dit que Dieu le fait, c'est-à-dire qu'il regarde et qu'il voit. Pourtant, puisque ce sont des hommes qui regardent et qui voient, pourquoi dire : « Du haut du ciel ? » Parce que saint Paul a dit : « Votre demeure est dans le ciel [1] ». N'est-ce point par le cœur que vous voyez, que vous regardez pour comprendre ? Chrétien, puisque c'est par le cœur que tu agis de la sorte, vois donc si ton cœur est en haut ; en ce cas, tu jettes du haut du ciel tes regards sur la terre ; et comme tu le fais par la grâce de Dieu, « le Seigneur jette du haut du ciel « ses regards sur les enfants des hommes » ; suivant notre manière de voir on peut ainsi résoudre la première difficulté.

6. Que voyons-nous en regardant, en jetant les yeux sur les enfants des hommes ; qu'est-ce que Dieu aperçoit ? Que peut remarquer celui à qui le Seigneur fait la grâce de voir ? Ecoute, je vais te le dire : « C'est que tous se « sont écartés de la voie et sont devenus inu« tiles : il n'y en a pas qui fasse le bien, il n'y « en a pas un seul ». S'il n'y en a pas qui fasse le bien, s'il n'y en a pas un seul, il n'y aura donc pas de justes pour gémir au milieu des méchants ? Attends, dit le Seigneur, ne te hâte point de te prononcer ; j'ai donné aux hommes le pouvoir de bien faire, mais avec le secours de ma grâce et non pas avec leurs propres forces ; car d'eux-mêmes ils sont méchants ; quand ils font le mal, ils sont en-

[1] Ps. XVII, 29. — [2] Deut. XIII, 3.

[1] Phil. III, 20.

fants des hommes, ils sont mes enfants quand ils se conduisent bien. Par la puissante bonté de Dieu, les enfants des hommes deviennent ses enfants, parce que son Fils est devenu le Fils de l'homme. Voyez quelle admirable société s'est établie entre Dieu et nous; il nous a promis de nous rendre participants de sa divinité, ne devait-il point, sous peine de parjure, devenir d'abord lui-même participant de notre mortalité? Le Fils de Dieu a donc pris part à notre nature humaine pour nous donner part à sa nature divine. Celui qui a promis de te faire entrer en communion de ses biens a voulu entrer auparavant en communion de tes maux. Il t'a promis sa divinité, mais avant tout il t'a manifesté son immense charité. Que si tu nous enlèves ce que nous avons reçu en devenant enfants de Dieu, tu ne trouveras plus en nous que les vices des enfants des hommes, et alors tu verras combien sont vraies ces paroles : « Il n'y en a pas qui fasse le bien, « il n'y en a pas un seul [1] ».

7. « Est-ce qu'ils n'acquerront pas la science, « ceux qui commettent l'iniquité et qui dé« vorent mon peuple comme un morceau de « pain ? Est-ce qu'ils n'acquerront pas la « science [2] ? » Est-ce qu'il ne leur sera pas donné de voir? Parlez, menacez, élevez la voix comme une femme qui enfante, comme une personne qui souffre. Car ils dévorent votre peuple de la même manière qu'on dévore un morceau de pain. Il y a donc ici un peuple de Dieu que l'on dévore, et pourtant : « Il n'y en a pas qui fasse le bien, il n'y en a « pas un seul ». Ce que nous avons dit tout à l'heure, nous aide à répondre : ce peuple que l'on dévore, ce peuple qui souffre au milieu des méchants, ce peuple qui gémit et enfante au milieu d'eux, se compose d'enfants des hommes devenus enfants de Dieu : voilà pourquoi on le dévore. « Car vous avez confondu « le conseil du pauvre, parce qu'il a mis en « Dieu son espérance [3] ». Le plus souvent, en effet, la raison pour laquelle on méprise et l'on dévore le peuple de Dieu, c'est sa qualité même de peuple de Dieu. Que je me livre, dit-on, à la rapine; que je devienne spoliateur : si ma victime est un chrétien, quel mal me fera-t-elle ? Celui qui parle en faveur des victimes et menace les persécuteurs, celui-là parle en faveur de son peuple, car il dit : « Est-ce que ceux qui commettent l'iniquité « n'acquerront pas la science ? » L'homme qui voyait le voleur et courait avec lui, qui entrait en partage avec les adultères, qui s'asseyait et méditait contre son frère, qui tendait un piége au fils de sa mère, cet homme a dit dans son cœur : « Il n'y a pas de Dieu ». C'est pourquoi le Seigneur lui dit en retour : « Tu « as fait cela et je me suis tu; tu as supposé « l'iniquité en moi, tu as cru que je te res« semblerais », c'est-à-dire, si je te ressemblais je ne serais pas Dieu. Et il ajoute : « Je te re« prendrai, je te ferai comparaître devant « toi-même ». Maintenant tu ne veux pas te connaître, tu ne veux point par là éprouver de déplaisir; plus tard tu te connaîtras et tu pleureras. Dieu forcera nécessairement les méchants à reconnaître leur iniquité. S'il ne le faisait pas, où donc seraient ceux qui doivent dire : « A quoi nous a servi notre or« gueil? qu'avons-nous retiré de l'éclat de « nos richesses ? » Alors ils seront instruits, ceux qui ne veulent pas s'instruire aujourd'hui : « Est-ce qu'ils n'acquerront pas la « science, tous ceux qui font le mal et qui « dévorent mon peuple comme un morceau « de pain ? » Quel sens donner à ce qui suit : « Comme un morceau de pain ? » Ils dévorent mon peuple comme on mange le pain. Parmi les aliments qui servent à notre nourriture, nous choisissons tantôt les uns, tantôt les autres. Nous ne mangeons pas toujours les mêmes légumes, la même sorte de viande, les mêmes fruits, mais toujours nous mangeons du pain. Quelle est donc la signification de ces paroles : « Ils dévorent mon peuple comme « un morceau de pain ? » Ceux qui dévorent mon peuple comme un morceau de pain, le font sans interruption, sans fin.

8. « Ils n'ont pas invoqué Dieu [1] ». Le Prophète console ici celui qui gémit; il l'exhorte surtout à ne point imiter les méchants, dans la crainte de le voir entraîné au mal par le spectacle des prospérités dont ils jouissent habituellement. Tu entreras en possession de ce qui t'a été promis, l'espérance des méchants se borne au temps présent; la tienne a pour objet les biens éternels; ce qu'ils espèrent leur échappera, jamais tu ne perdras ce que tu attends; les avantages de ce monde sont trompeurs, ceux auxquels tu aspires sont véritables : « Car ils n'ont point invoqué

[1] Ps. LII, 1. — [2] Id. 5. — [3] Ps. XII, 6.

[1] Ps. LII, 6.

« Dieu ». Est-ce que de telles gens ne le prient pas tous les jours? Non, ils ne le prient pas. Attention! je vais essayer avec l'aide de Dieu de vous le faire comprendre.

Dieu veut qu'on le serve et qu'on l'aime gratuitement, c'est-à-dire dans le sentiment d'un pur amour, parce qu'il se donne lui-même, mais non parce qu'en outre de lui-même il donne encore autre chose. Aussi l'homme qui prie Dieu de lui donner des richesses, n'invoque pas Dieu, mais il invoque les biens dont il veut s'enrichir. Appeler à soi, n'est-ce point le vrai sens du mot invoquer? Invoquer signifie donc appeler à soi. En effet, quand tu dis : Seigneur, accordez-moi de la fortune, ton désir n'est pas que Dieu lui-même vienne à toi, tu ne veux y voir venir que la fortune. Ce dont tu souhaites entrer en possession, voilà ce que tu invoques. Si tu invoquais Dieu, il viendrait lui-même à toi et serait ton trésor. Le plus vif objet de tes désirs, c'est une aire remplie de toutes parts, peu t'importe que ton âme reste vide des biens célestes. Dieu remplit le cœur et non les celliers. De quelle utilité peuvent être pour toi les biens extérieurs, si tu es dénué des biens intérieurs? Ceux-là donc ne prient pas Dieu qui le prient pour obtenir de lui les avantages temporels, les biens d'ici-bas, le bonheur de cette vie terrestre et passagère. Aussi que lisons-nous ensuite? « Ils ont été saisis par la crainte là « où il n'y avait rien à craindre ». Que l'on perde sa fortune, y a-t-il là un vrai sujet de crainte? Non, et pourtant on redoute une pareille perte. On aurait bien raison de trembler si l'on venait à perdre la sagesse, et c'est précisément là qu'on ne se trouble pas. Ecoute, réfléchis et saisis bien le caractère des méchants.

9. L'on confie à un homme un petit sac d'argent : il ne veut point le rendre, il le regarde comme sa propriété, il ne pense pas qu'on puisse le lui réclamer, il le considère comme lui appartenant, il refuse de s'en dessaisir. Il lui est facile de voir ce qu'il craint de perdre, ce qu'il refuse d'avoir; son âme est partagée entre l'argent et la probité. Plus est précieuse à tes yeux l'une de ces choses, plus on doit craindre de la perdre. Pour garder l'or tu perds la probité. Tu souffres un dommage bien plus considérable que celui de rester pauvre, et le gain que tu as fait te comble de joie: tu as été saisi de crainte là où tu n'avais rien à craindre. Rends cet argent. Je dis trop peu en m'exprimant ainsi : perds-le pour ne point perdre la fidélité. Tu crains de rendre cet argent, et tu consens à perdre la probité. Les martyrs ne se sont point emparés des richesses d'autrui, afin de ne point perdre la foi. Ils ont même poussé le désintéressement jusqu'à mépriser les leurs. Ils ont perdu leur âme pour la retrouver dans la vie éternelle [1]. Ils ont donc été saisis de crainte quand il fallait craindre. Mais ceux qui ont dit du Christ : « Il n'est pas Dieu, « ceux-là ont tremblé quand il n'y avait pas « sujet de le faire ». En effet, ils ont dit: « Si « nous le laissons aller, les Romains viendront et ils nous ôteront notre pays et notre « royaume [2] ». Quelle folie, quelle imprudence de dire dans son cœur: « Il n'est pas Dieu ». Tu as craint de perdre la terre, et tu as perdu le ciel; tu as craint de voir les Romains venir et t'enlever ton pays et ton royaume; auraient-ils été à même de t'enlever ton Dieu? Que te reste-t-il, sinon la nécessité d'avouer que tu as laissé échapper de tes mains ce que tu as voulu conserver contre les droits de la justice? En faisant mourir le Christ, tu as perdu ton pays et ton royaume. Vous avez préféré la mort du Christ à la perte de votre pays, et vous avez perdu tout à la fois votre pays, votre royaume et le Christ. La crainte les a portés à crucifier le Sauveur, mais pourquoi cela? « Parce que Dieu disperse les ossements « de ceux qui veulent plaire aux hommes ». Ils voulaient plaire aux hommes, et ils ont tremblé à la pensée de perdre leur pays. Mais le Christ dont ils ont dit: Il n'est pas Dieu, a mieux aimé déplaire à des hommes de leur caractère, il a préféré déplaire aux enfants des hommes, et non point aux enfants de Dieu. Aussi leurs ossements ont-ils été dispersés, tandis que les siens sont demeurés intacts: « Eux ont été couverts de confusion, parce que « Dieu les a méprisés ». Et de fait, mes frères, ils ne pouvaient, en ce qui les concernait, être couverts d'une confusion plus complète, car la nation juive a cessé d'exister en ces lieux où les Israélites avaient mis le Christ à mort, précisément dans l'intention de conserver leur pays et leur royaume; et toutefois, en leur manifestant ainsi son mépris, Dieu a voulu les exciter à se convertir. Qu'ils reconnaissent donc maintenant le Christ; qu'après

[1] Matt. x, 39. — [2] Jean, xi, 48.

avoir dit de lui : Il n'est pas Dieu, ils proclament sa divinité ; qu'ils reviennent à l'héritage de leurs pères, Abraham, Isaac et Jacob, et possèdent avec leurs ancêtres la vie éternelle, quoiqu'ils aient perdu la vie temporelle ! Comment cela ? en cessant d'être enfants des hommes, et en devenant enfants de Dieu ; car tant qu'ils resteront dans leur incrédulité, et ne consentiront point à se convertir, à eux s'appliqueront ces paroles : « Il « n'y en a pas qui fasse le bien, il n'y en a « pas un seul ; ils ont été couverts de confu- « sion, parce que Dieu les a méprisés ». Le Prophète semble se tourner vers eux, et leur dire : « Qui est-ce qui donnera de Sion un « Sauveur à Israël ? » Insensés, vous outragez, vous insultez, vous souffletez, vous couvrez de crachats, vous couronnez d'épines, vous crucifiez. Savez-vous qui ? « Qui est-ce qui « donnera de Sion le salut à Israël ? » N'est-ce point celui-là même de qui vous avez dit : « Il n'est pas Dieu ? » « Ce sera Dieu, quand « il fera cesser la captivité de son peuple ». Celui-là seul peut faire cesser la captivité de son peuple, qui a consenti à se livrer entre nos mains. Mais qui est-ce qui le comprendra ? « Jacob sera dans la joie, et Israël dans « l'allégresse ». Oui, ce Jacob, oui, cet Israël qui a tenu son aîné sous sa dépendance, sera dans l'allégresse, parce qu'il aura l'intelligence de toutes choses.

DISCOURS SUR LE PSAUME LIII.

SERMON AU PEUPLE.

MÉPRIS DU MONDE.

D'après le titre de ce psaume, David s'était réfugié chez les Ziphéens pour y trouver un abri contre les poursuites de Saül; mais il fut trahi par ceux-là mêmes au milieu desquels il avait espéré trouver un toit hospitalier. David représentait, en cette circonstance, le Sauveur et ses disciples, comme les Ziphéens figuraient les mondains, dont l'éclat n'est que passager. La prière adressée à Dieu par le roi fugitif du sein de sa retraite, convient donc parfaitement à Jésus-Christ et à l'Eglise, dont les membres sincères sont cachés aux yeux du monde. L'humilité du chrétien et l'éclat du mondain ne dureront pas ; de là, pour le premier, le désir de ne point briller ici-bas, de ne pas mettre ses espérances dans les éphémères futilités de la terre, mais de les placer en Dieu et de le servir pour lui-même.

1. Si nous saisissons bien le sens du titre de ce psaume, sa longueur même nous sera avantageuse ; et, puisque le Psaume est court, nous emploierons, à expliquer le titre, le temps que l'explication du psaume laissera à notre disposition. Du sens de ce titre bien compris dépend l'intelligence du psaume dont nous venons de chanter les versets : car l'homme qui lit bien l'inscription placée au frontispice d'une maison, y pénètre sans crainte, et ne s'égare pas quand il y est entré, parce que l'inscription a été mise au seuil de l'édifice, dans l'unique but d'indiquer les moyens de ne point s'y égarer.

Ce psaume est ainsi conçu : « Pour la fin, « dans les hymnes, intelligence à David, lors- « que les habitants de Ziph vinrent trouver « Saül pour lui dire : David n'est-il pas caché « chez nous [1] ? » Nous savons que Saül persécutait le saint homme David : il était la figure du royaume de ce monde, prédestiné non pas à la vie, mais à la mort. Nous nous souvenons de l'avoir déjà expliqué à votre charité. Vous devez le savoir aussi ; et, si vous le saviez déjà, vous le rappeler. David préfigurait le Christ ou le corps du Christ. Qu'était-ce donc que les Ziphéens ? Il y avait un bourg du nom de Ziph, dont les habitants s'appelaient Ziphéens : David s'était retiré sur leur territoire pour échapper aux poursuites de Saül, qui le recherchait et voulait le faire mourir. A peine eurent-ils connaissance de ce fait, qu'ils allèrent indiquer à Saül la retraite de sa vic-

[1] Ps. LIII, 1, 2.

time, et lui dire : « Est-ce que David n'est « point caché chez nous [1]? » Cet acte de lâcheté ne leur fut d'aucun profit, comme il ne fut pour David la cause d'aucun mal : il ne servit qu'à manifester clairement la méchanceté de leurs dispositions. Pas plus après leur trahison qu'auparavant, Saül ne réussit à s'emparer de David ; et même, comme il se trouvait dans une caverne de ce pays, et, à vrai dire, sous la main de David, celui-ci ne voulut point en profiter pour le faire mourir : il renonça à l'occasion favorable qui se présentait, et lui fit grâce de la vie [2]. Pour Saül, il lui fut impossible de mettre à exécution ses projets homicides.

2. Peu nous importe de connaître la valeur morale des Ziphéens ; occupons-nous de ceux que le Psalmiste veut nous désigner sous ce nom. Si nous cherchons la signification de ce mot, nous trouverons qu'il veut dire : florissants, éclatants. Les ennemis du saint roi David brillaient de je ne sais quel éclat : ils paraissaient au grand jour, tandis que David se cachait. Si nous voulons bien comprendre ce psaume, il nous faut savoir quelles sont, parmi les hommes, ces personnes brillantes. Voyons d'abord celles que David préfigurait en se dérobant aux regards d'autrui : il nous sera ensuite plus facile de connaître celles que ses ennemis représentaient en paraissant au grand jour. Saint Paul nous apprend quel est ce David qu'on n'aperçoit pas, lorsque, s'adressant aux membres du Christ, il leur dit : « Vous êtes morts, et votre vie est cachée « avec Jésus-Christ en Dieu ». Et quand fleuriront ces fidèles cachés aujourd'hui ? « Lorsque « Jésus-Christ, qui est votre vie, paraîtra », ajoute-t-il, « vous paraîtrez aussi avec lui « dans la gloire [3] ». Quand ces membres du Christ fleuriront, les Ziphéens ressembleront à une herbe qui se dessèche ; car, voyez à quelle fleur l'Ecriture compare leur gloire. « Toute « chair n'est que de l'herbe, et tout l'éclat de « la chair est comme la fleur de l'herbe ». En fin de compte, « l'herbe se dessèche, et sa « fleur fanée tombe à terre ». Et quel sera le sort de David ? Ecoute ce qui suit : « Mais la « parole de Dieu demeure éternellement [4] ».

Il y a donc ici-bas deux classes d'hommes, qu'il nous faut bien distinguer l'une de l'autre, et entre lesquelles nous devons nécessairement choisir. A quoi te servirait-il, en effet, de les connaître, si tu devais être indifférent à faire un choix ? Tu as aujourd'hui le pouvoir de choisir ; le temps viendra où ce pouvoir ne t'appartiendra plus, car alors Dieu se hâtera de rendre à chacun selon ses œuvres. Qui sont donc ces Ziphéens si brillants, sinon ce corps de Doëch l'Iduméen, dont nous avons déjà, il y a quelques jours, entretenu votre charité ? C'est d'eux qu'il a été dit : « Voilà l'homme « qui n'a pas pris Dieu pour son appui, mais « qui a mis son espérance dans la multitude « de ses richesses, et placé sa force dans la va- « nité ». Voilà bien ces enfants du siècle, dont l'Evangile a voulu nous parler, quand il nous a dit qu'ils sont dans leurs affaires plus rusés que les enfants de la lumière ; car on les voit supputer toutes les chances d'un avenir qui ne leur appartiendra peut-être pas. Vous savez quelle conduite l'économe infidèle tint à l'égard de son maître : il travailla pour lui-même aux dépens de celui-ci, en remettant à ses créanciers une partie de leur dette, afin de trouver chez eux un asile lorsqu'il serait privé de sa charge. Il avait agi de mauvaise foi, et, pourtant, son maître lui donna des louanges, non pas sans doute à cause de l'injustice qu'il avait commise, mais en raison de l'adresse qu'il avait montrée. A plus juste titre devons-nous, surtout après la recommandation expresse de Notre-Seigneur Jésus-Christ, nous préparer des amis avec le Mammon d'iniquité [1]. Par Mammon on entend les richesses. Nous ne devons avoir de trésor que dans le ciel, où nous habiterons éternellement. C'est pourquoi ceux-là seuls donnent à l'argent le nom de richesses, qui ne savent jeter de l'éclat que sur la terre, et qui ne veulent point s'en servir de manière à se préparer des amis pour l'éternité. La raison en est qu'ils ne connaissent pas les véritables richesses. Les pécheurs, qui brillent comme l'herbe pour un temps, sont seuls à leur donner le nom de richesses : et voilà les Ziphéens, les adversaires de David, les hommes qui jettent en ce monde un si vif éclat.

3. Parfois il arrive que des enfants de lumière, entraînés par la faiblesse humaine, portent leur attention sur de pareils hommes, et quand ils voient le bonheur sourire aux méchants, ils chancellent dans leur route, et ils

[1] I Rois, XXIII, 11, 15, 19. — [2] Id. XXIV, 4-8. — [3] Col. III, 3, 4. — [4] Ps. XL, 6, 8.

[1] Luc, XVI, 8, 9.

se disent : Quel avantage retiré-je de mon innocence ? A quoi me sert d'être fidèle à Dieu, d'observer ses commandements, de n'être à charge à personne, de ne rien dérober à qui que ce soit, de ne jamais nuire à autrui, d'être autant que possible utile au prochain ? Je remplis tous mes devoirs : les mécréants sont heureux, et moi, je souffre ! Eh quoi ! voudrais-tu être aussi un Ziphéen ? Ils sont tous brillants en ce monde ; mais, au jugement de Dieu, ils se dessécheront, puis ils seront jetés dans le feu éternel. Est-ce cela que tu désires pour toi ? As-tu mis en oubli les promesses de celui qui est descendu du ciel vers toi ? Ne connais-tu pas l'exemple qu'il t'a lui-même donné ? Si l'éclat des Ziphéens méritait d'exciter tes désirs, ton Sauveur ne s'en serait-il pas revêtu pour les jours de sa vie mortelle ? Ou bien, la puissance de le faire lui a-t-elle manqué ? Il a préféré ne pas se faire connaître ; il a mieux aimé dissiper les soupçons que Ponce-Pilate élevait sur la nature de sa puissance, et répondre à ses questions, comme s'il adressait la parole à ces orgueilleux Ziphéens eux-mêmes : « Mon royaume n'est pas de ce « monde [1] ». Il se cachait donc ici-bas, et tous les hommes vertueux s'y cachent, à son exemple, parce que leur véritable bien est au dedans d'eux : il est caché dans leur cœur, dans ce cœur où se trouvent leur foi, leur charité, leur espérance, leur trésor. De tels biens paraissent-ils au regard du monde ? Non, ils s'y dérobent, et la récompense que Dieu leur réserve ne paraît pas davantage.

Comment donc se fait-il que l'éclat des mondains soit si vif ? Il éblouit les yeux, mais il ne les éblouira pas toujours. Pareil à la beauté de ces herbes qui naissent et gardent leur verdeur en hiver, pour se flétrir aux premières ardeurs du soleil d'été, il ne durera qu'un moment. Ne nous livrons donc pas à ces pensées que le Prophète développe dans un autre psaume. Il avoue qu'il a failli tomber de défaillance et qu'il a marché d'un pas chancelant dans la voie de Dieu, parce qu'il a vu l'éclat et le bonheur des méchants. Néanmoins, dès qu'il a connu ce que Dieu, souverainement ennemi du mensonge, réserve pour l'avenir aux pécheurs, ce qu'il promet aux justes malheureux, il s'écrie, dans les transports de sa joie et de sa reconnaissance : « Que le Dieu d'Israël est bon pour ceux qui « ont le cœur droit ! mes pas ont chancelé : « je me suis vu sur le point de tomber ». Et pourquoi ? « Parce qu'à la vue du tranquille « bonheur des méchants, la jalousie s'est em« parée de mon cœur ». Mais sa démarche s'est raffermie, lorsqu'il a pénétré les mystères de l'avenir. Il ajoute dans un autre verset du même psaume : « J'ai trouvé en cela une « grande obscurité » ; c'est-à-dire, une grande difficulté s'est présentée à mon esprit. Pourquoi les hommes qui font le mal en cette vie, y sont-ils néanmoins si heureux ? Pourquoi ceux qui pratiquent la vertu, y sont-ils, au contraire, sujets à tant de peines ? Cette difficulté me semblait singulièrement grave, et presque impossible à résoudre. « Je ne vois « qu'obscurité devant moi, jusqu'à ce que « j'entre dans le sanctuaire de Dieu, et que je « pénètre les mystères de l'avenir [1] ». Quels mystères l'avenir doit nous révéler ? L'Évangile nous les a déjà fait connaître : « Lorsque « le Fils de l'homme viendra, tous les peuples « de la terre seront rassemblés devant lui, « et il les séparera, comme un pasteur sépare « les agneaux d'avec les boucs : il mettra les « brebis à la droite, et les boucs à la gauche [2] ». Les Ziphéens seront d'abord mis de côté, puis ils seront jetés au feu. Verra-t-on briller ceux qui seront placés à la gauche ? car alors ils gémiront : alors leur âme sera saisie de repentir, mais d'un repentir hors de saison : alors ils s'écrieront : « De quoi nous a servi « notre orgueil ? Quel avantage retirons-nous « du faste de nos richesses ? Tout cela a passé « comme l'ombre [3] ». O Ziphéens, qui êtes maintenant à la gauche, il est trop tard pour vous repentir d'avoir brillé dans l'ombre. Au lieu de reconnaître David, quand il se cachait au milieu de vous, pourquoi le trahissiez-vous ? Si alors vous vous étiez corrigés, votre douleur présente ne vous serait point inutile. Il y a un repentir utile, et un repentir qui ne l'est pas. Tu te repens utilement, lorsque tu t'accuses, lorsque tu te reproches ta conduite désordonnée, lorsqu'à la suite de ces secrets reproches, tu combats tes mauvaises habitudes, lorsque, après leur avoir fait la guerre, tu t'en corriges, lorsque tu te convertis, et que, te dépouillant du vieil homme et te revêtant du nouveau, tu préfères les ignominies du Christ à la gloire des Ziphéens.

[1] Jean, XVIII, 36.

[1] Ps. LXXII, 1-17. — [2] Matt. XXV, 31-33. — [3] Sag. V, 8, 9.

Pendant que tu renfermes ton trésor dans ton cœur, et que tu es caché parmi les Ziphéens, pendant que tu conserves aussi en secret l'espoir de ton éternelle récompense, s'il t'arrive d'occuper dans le monde un poste élevé, n'en conçois aucun orgueil, car l'orgueil que tu en ressentirais, te précipiterait dans l'éphémère vanité des Ziphéens. Imite plutôt l'exemple d'Esther, de cette sainte femme qu'admira autrefois le peuple juif. Mariée à un roi étranger, elle apprit à quel péril se trouvait exposée toute sa nation, et la nécessité urgente d'intercéder auprès du souverain en faveur d'Israël : elle se mit donc en prière, et, pendant son oraison, elle confessa à Dieu que tous ses ornements royaux n'avaient pas à ses yeux plus de prix qu'un vêtement de femme souillé par la menstruation[1]. Des hommes ne pourraient-ils pas faire ce que font des femmes, et l'Eglise chrétienne aurait-elle moins de force que cette femme juive ? Je dirai donc à votre charité : « Si les richesses vous surviennent en « abondance, n'y arrêtez point votre cœur[2] ». Si abondantes qu'elles soient, si grande que soit ici-bas ta prospérité, ne te fie pas à cette mer, ne te fie point à ses apparences séduisantes. Si tu deviens riche, et que ta fortune s'accroisse sans cesse, foule aux pieds les biens de la terre, attache ton cœur à Dieu. En t'élevant au-dessus d'eux, et donnant à Dieu tes affections, tu ne seras pas exposé à tomber lorsqu'ils manqueront sous tes pieds. Ainsi il ne t'arrivera point, par le fait d'une pensée déréglée et peu chrétienne, ce qui est marqué en un autre psaume. Après avoir parlé de l'éclat des Ziphéens, le Prophète ajoute : « Vos « pensées sont étrangement profondes ». Oui, je le répète : « Vos pensées sont étrangement « profondes : l'imprudent ne les comprendra « pas ; l'insensé n'en saisira pas le sens ». Qu'est-ce qu'il ne comprendra pas ? le voici : « Les méchants s'élèveront comme l'herbe, « et tous ceux qui commettent l'iniquité pa-« raîtront ; et, finalement, ils périront à jamais « dans la suite de tous les siècles[3] ». L'éclat des méchants les a fascinés, et ils ont dit en eux-mêmes : Les méchants sont en honneur ; à ce trait, il me semble que Dieu les aime. Entraînés alors par le désir de partager la gloire temporelle des méchants, ils se sont précipités dans le mal, et leur perte ne sera point de quelques instants, comme leur éclat, mais elle durera autant que les siècles des siècles. En voici la raison : L'imprudent ne comprendra pas, et l'insensé ne pénétrera pas les secrets de l'avenir, parce qu'il n'entre pas dans le sanctuaire du Seigneur pour en avoir l'intelligence ; et, parce que cette intelligence est difficile à acquérir, ce psaume commence par nous faire voir David caché au milieu des Ziphéens, ne désirant nullement leur éclat, mais surtout pratiquant l'humilité, afin de posséder en Dieu une beauté secrète et cachée.

Quel est donc le titre de ce psaume ? Qu'y est-il dit de David ? « Pour la fin, dans les « hymnes, » c'est-à-dire, dans les louanges. Et quelles louanges ? « Le Seigneur me l'a « donné, le Seigneur me l'a ôté ; il a été fait « selon son bon plaisir : que son saint nom « soit béni[1] ! » La perte de tous ses biens était-elle une preuve que Job était desséché ? Non ; les feuilles étaient tombées, mais la racine restait toujours vigoureuse. Donc, « pour la fin, dans les hymnes ». Et ensuite ? « Intelligence à David ». Intelligence, par opposition à ces autres paroles : « L'imprudent ne « connaîtra pas ces choses, et l'insensé ne les « comprendra point. Intelligence à David, « lorsque les Ziphéens vinrent trouver Saül, « et lui dirent : Est-ce que David ne s'est « point retiré chez nous ? » Que David soit caché chez vous, si vous le voulez ; mais que, du moins, votre gloire ne soit pas la sienne. Ecoute donc sa prière.

4. « Dieu, sauvez-moi par votre nom, et ju-« gez-moi par votre puissance[2] ». Que l'Eglise, cachée parmi les Ziphéens, redise ces paroles. Qu'elles se retrouvent aussi sur les lèvres de ce corps chrétien, qui renferme dans son cœur le trésor de ses bonnes œuvres, et y conserve l'espérance de la récompense immortelle promise à ses mérites. Que l'Eglise dise donc : « O Dieu, sauvez-moi par « votre nom, et jugez-moi par votre puis-« sance ». O Christ, vous êtes venu sur la terre ; vous y êtes apparu dans l'humilité : vous avez été méprisé, flagellé, crucifié, mis à mort ; mais, trois jours après, vous êtes ressuscité : le quarantième jour vous êtes monté aux cieux ; vous êtes assis à la droite de votre Père, et personne ne vous y voit. Puis, vous en avez fait descendre le Saint-Esprit, et ceux qui en étaient dignes l'ont reçu. Brûlant du feu

[1] Esth. XIV, 16. — [2] Ps. LXI, 11. — [3] Id. XCI, 6-8.

[1] Job, I, 21. — [2] Ps. LIII, 3.

de votre amour, ils se sont répandus au milieu des nations pour annoncer au monde la gloire de votre humilité : je vois votre nom placé au-dessus de tous les noms, le genre humain en connaît la grandeur; et pourtant, l'on ne nous a annoncé que votre faiblesse. L'Apôtre des nations, saint Paul, a déclaré ne savoir rien autre chose, parmi nous, que Jésus et Jésus crucifié [1] : par là il voulait nous exciter à préférer les ignominies du Sauveur à la gloire et à l'éclat des Ziphéens. Cependant le même apôtre ajoute, en parlant du Christ : « Quoiqu'il soit mort à cause de « sa faiblesse, il vit néanmoins par la puis- « sance de Dieu [2] ». Il est donc venu mourir par infirmité, et il viendra juger par la puissance de Dieu : mais la faiblesse même de sa croix a environné son nom d'une brillante auréole de gloire. Quiconque ne croira pas à ce nom, que la faiblesse a illustré, sera saisi d'épouvante, quand Jésus-Christ viendra juger le monde dans l'éclat de sa puissance. Faible autrefois, mais revêtu de force au jour du jugement, puisse-t-il ne point nous jeter à la gauche, quand il viendra vanner son grain ; et, pour cela, puisse-t-il nous sauver par son nom, et nous juger par sa puissance ! Quel est l'homme assez téméraire pour oser dire à Dieu : « Jugez-moi ? » Quand on veut maudire un homme, ne lui dit-on pas : « Que « Dieu te juge ? » Oui, ce serait une véritable malédiction, s'il te jugeait dans sa puissance, sans te sauver par son nom ; mais s'il te sauve d'abord par son nom, il te jugera ensuite favorablement ; sois tranquille : un pareil jugement n'aboutira point pour toi à la punition éternelle, il ne servira qu'à te séparer des méchants. Le Psalmiste s'exprime ainsi en un autre endroit : « O Dieu , jugez-moi et sé- « parez ma cause de celle du peuple qui n'est « pas saint [3] ». Qu'est-ce à dire : « Jugez-moi? » Distinguez-moi des Ziphéens, au milieu desquels je me trouve caché ; je supporte aujourd'hui leur éclat : mais vienne bientôt pour moi le moment de briller. L'éclat de la fleur n'a duré qu'un instant ; elle a disparu dès que l'herbe s'est desséchée. De quel éclat brillerai-je à mon tour ? « Ils seront plantés « dans la maison du Seigneur : ils fleuriront « dans les palais de notre Dieu [4] ». Nous fleurirons donc aussi, mais notre beauté ne se flétrira pas : elle sera pareille à la beauté des feuilles de cet arbre planté sur le bord de l'eau, et dont il est écrit : « Et ses feuilles ne « tomberont pas [1] ». Donc : « O Dieu, sauvez- « moi par votre nom ; jugez-moi dans votre « puissance ».

5. « O Dieu, écoutez ma prière : prêtez « l'oreille aux paroles de ma bouche ». Que les paroles de ma bouche parviennent jusqu'à vos oreilles, parce que je ne vous demande point l'éclat des Ziphéens. « Prêtez l'oreille « aux paroles de ma bouche ». Prêtez l'oreille, car ma prière a beau retentir à l'oreille des Ziphéens, ils ne l'écoutent pas, parce qu'ils ne la comprennent pas. La possession des biens temporels est pour eux un sujet de joie, mais ils ne savent nullement désirer les biens éternels. Que ma prière arrive jusqu'à vous, poussée hors de moi et portée vers vous par le désir de jouir de vos éternels bienfaits : je la dirige vers vous ; aidez-la à y parvenir, à ne pas s'arrêter au milieu de sa course, à ne point retomber à terre. Lors même que vous ne m'accorderiez point ce que je sollicite de votre miséricorde, je ne me troublerai pas ; car, j'en suis sûr, je l'obtiendrai de vous un jour.

Il est dit qu'un homme, se trouvant dans le péché, a prié Dieu, et que, pour son plus grand bien, il n'a pas été exaucé. Le désir des biens temporels l'avait porté à prier Dieu ; et parce qu'il se trouvait plongé dans les tribulations de cette vie, il aurait souhaité voir le terme de ses peines et le retour de sa passagère prospérité : c'est pourquoi il s'écria : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous « abandonné ? » Ce sont les propres paroles du Christ, paroles adressées par lui à Dieu en faveur de ses membres. « Le cri de mes pé- « chés », dit-il encore, « éloigne de moi le « salut : je crie pendant le jour, et vous ne « m'écoutez pas ; je crie pendant la nuit, et « vous ne m'exaucez pas, afin de m'inspirer « la sagesse [2] ». C'est-à-dire : Je crie vers vous la nuit ; et, si vous ne m'exaucez pas, ce n'est point pour me laisser dans mon imprudence, c'est au contraire pour m'enseigner la sagesse ; c'est pour m'apprendre ce que je devais vous demander. Je vous demandais, en effet, des choses qui auraient pu contribuer à me rendre malheureux. O homme, tu demandes des richesses. Tu ne sais donc pas combien d'autres hommes les richesses ont rendus

[1] I Cor. II, 2.— [2] II Cor. XIII, 4.— [3] Ps. XLII, 1.— [4] Id. XCI, 14.

[1] Ps. I, 3. — [2] Id. XXI, 2, 3.

malheureux ? Te seraient-elles plus profitables ? Des pauvres nombreux ont trouvé leur sécurité à rester inconnus ; à peine étaient-ils devenus riches, à peine avaient-ils brillé aux regards du monde, que déjà des hommes, plus puissants qu'eux, en faisaient leur victime et leur proie. S'ils avaient compris le réel avantage de demeurer dans la solitude et l'oubli du monde, ils ne se seraient point trouvés exposés aux dangereuses convoitises de gens qui les recherchaient, non pour ce qu'ils étaient, mais pour ce qu'ils possédaient. En fait de biens temporels, nous vous avertissons et nous vous prions dans le Seigneur de ne rien demander en particulier, mais d'attendre de la bonté de Dieu ce qu'il sait vous être utile. Car vous ignorez absolument ce qui vous convient le mieux. Ce qui vous plairait davantage vous serait souvent nuisible, et vous trouverez parfois votre profit en ce qui vous sourit le moins. Vous êtes malades ; ne prescrivez pas vous-mêmes au médecin les remèdes qu'il doit vous appliquer. Le docteur des nations, l'apôtre saint Paul lui-même a dit : « Nous ne savons ce que « nous devons demander [1] ». A plus forte raison l'ignorons-nous nous-mêmes. Il lui semblait qu'il priait d'une manière convenable, quand il conjurait le Seigneur de lui ôter l'aiguillon de la chair, cet ange à qui Dieu avait permis de le souffleter, afin qu'il ne pût s'enorgueillir de la grandeur de ses révélations. Comment le Tout-Puissant répondit-il à sa prière ? Lui accorda-t-il ce qu'il demandait ? Non ; il ne fit que ce qui était le plus avantageux pour l'Apôtre. Voici sa réponse : « J'ai prié par trois fois le Seigneur de « l'éloigner de moi, et il m'a répondu : Ma grâce « te suffit, car l'infirmité sert à perfectionner la « vertu [2] ». J'ai appliqué le remède sur le mal : je sais quand je l'ai appliqué, c'est à moi de savoir quand il faudra l'ôter. Le malade ne doit ni se retirer d'entre les mains du médecin, ni lui donner des conseils. Ainsi faut-il raisonner et agir dans toutes les circonstances de la vie. Les tribulations t'accablent ? si tu sers bien Dieu, tu te rappelleras qu'il sait ce qui convient à chacun. Tu nages dans les eaux de la prospérité ? prends surtout soin qu'elle ne gâte pas ton cœur, et ne t'éloigne pas de celui qui t'a rendu heureux. David, comprenant ces choses, dit à Dieu : « Seigneur, « écoutez ma prière : rendez-vous attentif aux « paroles de ma bouche ».

6. « Car les étrangers se sont élevés contre « moi [1] ». Quels étrangers ? Est-ce que David n'était pas juif, et de la tribu de Juda ? Ziph appartenait à la même tribu et à la même nation. Comment les Ziphéens pouvaient-ils être des étrangers ? Par rapport au pays, à la tribu, à la parenté, ils ne l'étaient pas ; mais ils l'étaient quant à l'éclat. En veux-tu la preuve ? Dans un autre psaume, on désigne sous le nom d'enfants étrangers « ceux dont la bouche « est remplie de paroles vaines, et dont la « droite est une droite d'iniquité ». Le Psalmiste rend ensuite compte de l'éclat des Ziphéens. « Dans leur jeunesse, leurs enfants « sont comme de nouveaux plants d'arbres ; « leurs filles sont ornées et parées comme un « temple ; leurs celliers sont pleins et re« gorgent de l'un dans l'autre ; leurs brebis « sont fécondes et fertiles ; leurs vaches sont « grasses ; il n'y a dans leurs haies ni pas« sage, ni lacune, et l'on n'entend aucun « cri dans leurs places publiques ». Voilà bien les Ziphéens : voilà bien ceux qui brillent pour un temps. « Ils ont proclamé bienheu« reux le peuple qui possède toutes ces cho« ses ». N'est-ce point à juste titre qu'on leur donne le nom d'étrangers ? Et toi, qui es caché au milieu des Ziphéens, que dis-tu ? « Bienheu« reux le peuple qui a pour Dieu le Seigneur [2] ». C'est cette pensée qui a dicté et porté vers le trône de l'Eternel la prière du Prophète : « O « Dieu, rendez-vous attentif à ma voix, parce « que les étrangers se sont élevés contre moi, « et que les puissants ont cherché mon âme ».

7. Mes frères, tous ceux qui bornent leurs espérances à ce bas monde, travaillent d'une nouvelle manière à la perte des saints qui ne partagent point leurs folles illusions. Maintenant, rien ne les sépare les uns des autres : ils vivent tous ensemble, mais ils sont singulièrement opposés les uns aux autres : ceux-ci ne recherchent que les biens temporels et les joies fugitives de la terre ; ceux-là placent leur plus ferme espérance dans le Seigneur Dieu. Les Ziphéens semblent être d'accord avec toi, mais ne te fie pas trop à leurs pacifiques apparences : le temps de se montrer tels qu'ils sont réellement n'est pas venu : qu'une occasion se présente, qu'on blâme quelqu'un d'entre eux de son éclat

[1] Rom. VIII, 26. — [2] II Cor. XII, 7-9.

[1] Ps. LIII, 5. — [2] Id. CXLIII, 7, 15.

mondain, je ne dis pas que celui-là offensera l'évêque, mais j'affirme qu'il ne s'approchera pas même de l'Eglise, dans la crainte de perdre un peu de cet éclat passager. Pourquoi vous parlé-je ainsi, mes frères? Parce qu'au nom de Jésus-Christ vous m'écoutez tous aujourd'hui volontiers; et, parce que vous comprenez mes paroles, vous y donnez votre approbation : vous n'applaudiriez pas à mon discours si vous n'en saisissiez point parfaitement le sens. Mais cette intelligente disposition d'esprit doit porter des fruits : en portera-t-elle? on le verra dans l'occasion. L'on dit que vous êtes des nôtres : néanmoins, s'il survient une tentation, ne passerez-vous pas subitement dans les rangs des étrangers, et ne pourra-t-on pas dire de vous : « Les étran« gers se sont élevés contre moi, et les puis« sants ont cherché mon âme? » Ne devra-t-on pas vous appliquer encore ces autres paroles : « Ils n'ont point eu Dieu en vue? » Peut-il vraiment avoir Dieu en vue, celui qui ne porte ses regards que vers les choses de la terre, qui cherche à entasser trésor sur trésor, à multiplier ses troupeaux, à remplir ses celliers, à dire à son âme : « Tu as des biens « en abondance, réjouis-toi, fais bonne chère, « rassasie-toi ? » Peut-il avoir Dieu en vue, celui qui se glorifie de la sorte, et qui brille ainsi de l'éclat des Ziphéens, celui qui mérite par là de s'entendre dire : « Insensé », c'est-à-dire homme dépourvu d'intelligence, homme imprudent; « cette nuit même on te rede« mandera ton âme : à qui passeront tous les « biens que tu avais amassés pour elle [1] ? Ils « n'ont point eu Dieu en vue ».

8. « Car voilà que Dieu vient à mon se« cours [2] ». Et ceux au milieu desquels je suis caché ne le savent pas. S'ils avaient Dieu en vue, ils comprendraient comment le Seigneur me vient en aide, car il vient au secours de tous les saints ; mais ce secours est intérieur, et les hommes ne l'aperçoivent pas. Comme les impies trouvent, dans leur conscience, la source des plus grandes peines, ainsi les justes trouvent, dans la leur, la source des plus grandes joies. « Notre gloire », dit l'Apôtre, « est dans le témoignage de notre cons« cience [3] ». C'est dans l'intérieur de sa conscience, et non dans l'éclat extérieur des Ziphéens, que se glorifie celui qui dit : « Car « le Seigneur vient à mon secours ». Si éloigné de moi que soit l'objet de mes espérances, le secours, dont je suis aujourd'hui favorisé de sa part, me comble de joie, et ces délices, qui surabondent maintenant en moi, me font comprendre combien sont injustes ces paroles de certains hommes : « Qui est-ce qui nous a « montré des biens? — Seigneur, la lumière « de votre visage est imprimée sur nous. Vous « avez répandu la joie dans mon cœur [1] ». « Vous avez répandu la joie », non sur ma vigne, ou mes troupeaux, ou mon aire, ou ma table, mais « dans mon cœur : car le Sei« gneur vient à mon secours ». Comment vient-il à ton secours? « Et le Seigneur est le « protecteur de mon âme ».

9. « Faites retomber sur mes ennemis le « mal qu'ils veulent me faire [2] ». Si brillants qu'ils soient, si vif éclat qu'ils projettent aujourd'hui, ils seront plus tard jetés au feu. « Et dispersez-les par votre puissance ». Pour le moment, tu les vois florissants, tu les vois s'élever de terre comme l'herbe verdoyante : ne sois ni assez imprudent ni assez insensé pour te laisser éblouir par de telles apparences; tu périrais éternellement [3]. Car : « Faites retomber sur mes ennemis le mal « qu'ils veulent me faire ». Si, en effet, tu appartiens au corps de David, il les dispersera par sa puissance. Le bonheur de ce monde leur sourit, mais Dieu emploiera son pouvoir à les faire périr. Toutefois, leur joie et leur perte seront d'inégale durée : l'une n'est que passagère, l'autre sera éternelle : l'une provient de la possession de biens trompeurs; l'autre les condamnera à de véritables tourments. « Seigneur, dispersez par votre puis« sance » tous ces hommes que vous avez tolérés dans votre faiblesse.

10. « Je vous offrirai des sacrifices volon« taires [4] ». Peut-on comprendre, sur le dire d'un autre, quel est ce bien du cœur de l'homme, si on ne le connaît par une expérience personnelle? Quel sens donner à ces paroles : « Je vous offrirai des sacrifices vo« lontaires? » Je vais vous le dire : comprenez-moi, si vous le pouvez et comme vous le pourrez; et, si vous ne le pouvez, du moins croyez-moi, et priez Dieu de vous accorder la grâce de saisir ma pensée. Devons-nous passer outre sans vous avoir expliqué ce verset? Je l'avoue à votre charité, le goût que j'y trouve m'invite assez de lui-même à vous en parler,

[1] Luc, XII, 20. — [2] Ps. LIII, 6. — [3] II Cor. I, 12.

[1] Ps. IV, 6, 7. — [2] [illegible], 7. — [3] [illegible] 7 [illegible] — [4] Id. [illegible] 8.

et je rends grâces à Dieu de ce que vous prêtez à mes paroles une si grande attention. Si je m'apercevais que vous éprouvez de l'ennui à m'entendre, je me tairais : néanmoins, et autant que Dieu m'en ferait la grâce, je m'en entretiendrais dans le secret de mon âme. Vienne donc sur mes lèvres l'expression des pensées de mon cœur; que ma parole les manifeste au grand jour ! Expliquons, comme nous le pourrons, ces quelques mots : « Je « vous offrirai des sacrifices volontaires ». De quel sacrifice est-il ici question, mes frères? Quelle offrande digne de lui ferai-je au Seigneur pour le remercier de ses bienfaits? Irai-je chercher comme victime la brebis la plus grasse du troupeau? Choisirai-je un bélier? Aviserai-je le plus beau bœuf de l'étable ou rapporterai-je des parfums du pays de Saba? Que faire? Que lui offrir, sinon ce qu'il dit lui-même : « Le sacrifice de louanges m'ho« norera [1] ». Qu'est-ce à dire : « Volontaire? » J'aime gratuitement l'objet de mes louanges. Je loue Dieu, et je mets mon bonheur dans l'accomplissement de ce devoir : j'y trouve ma joie, car celui que je loue est le sujet de ma gloire. Mais, en cela, je ne ressemble aucunement à ces amateurs de farces théâtrales, qui saluent de leurs acclamations un cocher, un chasseur, le premier histrion venu, qui invitent les autres témoins de ces farces à les imiter et à crier comme eux, et qui, à la fin, sont trop souvent réduits à rougir de la défaite de leurs coryphées. Il ne doit pas en être ainsi quand nous louons Dieu : que notre louange soit volontaire : aimons-le sincèrement : aimons-le, louons-le gratuitement. En parlant de la sorte, nous voulons dire : pour lui-même, et non pour autre chose. Si tu loues Dieu pour obtenir de lui quelque autre chose, tu ne l'aimes pas gratuitement. Ne rougirais-tu pas de ne devoir qu'à tes richesses l'affection de ta femme? N'aurais-tu pas lieu de craindre qu'elle se rende coupable d'adultère dans le cas où tu deviendrais indigent? Si tu exiges d'une épouse un amour gratuit, seras-tu admis à aimer Dieu d'une manière intéressée? O avare, quelle récompense le Seigneur te réserve! Il ne te donne pas la terre; mais, en se donnant lui-même à toi, il te donne celui qui a fait le ciel et la terre. « Je « vous offrirai des sacrifices volontaires ». Ne lui en offre point de forcés; car si ta louange est intéressée, elle est par là même forcée. Si, en effet, tu possédais ce qui charme ton cœur, tu ne louerais pas Dieu. Ecoute bien ce que je dis. Tu loues Dieu, par exemple, pour obtenir de lui une fortune considérable : si tu connaissais un autre moyen de te la procurer, la demanderais-tu à Dieu? Lui offrirais-tu le tribut de tes hommages? Donc, en louant Dieu à propos de la fortune que tu veux acquérir, tu le loues forcément et non pas d'un plein gré, car alors tu aimes autre chose que lui. Voilà pourquoi le Prophète a dit : « Je « vous offrirai des sacrifices volontaires ». Méprise toutes choses, considère Dieu avant tout. Les bienfaits tirent leur prix de celui-là même qui nous les distribue, car tous les biens temporels nous viennent de sa main généreuse : aux uns, il les accorde pour leur bonheur; aux autres, pour leur malheur : à tous il les accorde suivant la hauteur et la profondeur de ses jugements. En présence de ces impénétrables jugements de Dieu, l'Apôtre se sentait saisi d'épouvante et s'écriait : « O « profondeur de la sagesse et de la science de « Dieu! Que ses jugements sont incompré« hensibles! Que ses voies sont impénétra« bles! Qui est-ce qui peut sonder toutes ses « voies ou comprendre tous ses desseins [1] ! » Il sait donc quand il enrichit et qui il enrichit, quand il appauvrit et qui il appauvrit. Demande-lui aujourd'hui ce qui plus tard te sera utile, ce qui te sera éternellement avantageux. Pour lui, aime-le gratuitement. Pourrait-il te donner quelque chose de meilleur que lui-même? Si, parmi ses bienfaits, tu trouves mieux que lui, demande-le. « Je vous « offrirai des offrandes volontaires ». Pourquoi, « volontaires? » Parce qu'elles seront gratuites. Qu'est-ce à dire : gratuites? « Et « je confesserai votre nom, Seigneur, parce « qu'il est bon » : pour nul autre motif que sa bonté même. Le Prophète dit-il : Seigneur, je rendrai hommage à votre nom, parce que vous m'accordez des terres fertiles, de l'or et de l'argent, d'immenses richesses, une fortune considérable, d'éclatantes dignités? Non. Que dit-il donc? « J'exalterai votre nom parce « qu'il est bon ». Je ne trouve rien de meilleur que votre nom; « c'est pourquoi, Sei« gneur, je lui rendrai hommage parce qu'il « est bon ».

11. « Car vous m'avez délivré de toute afflic-

[1] Ps. XLIX, 23.

[1] Rom. XI, 33, 34.

« tion [1] ». Par là, j'ai compris que votre nom est bon. Si j'avais pu le connaître avant d'être éprouvé par la tribulation, elle ne m'aurait pas sans doute été nécessaire ; mais Dieu l'a permise pour me donner un salutaire avertissement : une fois averti, j'ai loué votre saint nom. En effet, je n'aurais point su où je me trouve, si je n'avais appris à connaître ma faiblesse. Vous m'avez donc délivré de toutes mes peines, « et j'ai porté mes regards « sur mes ennemis ». J'ai considéré ces Ziphéens : mon cœur s'est élevé au-dessus de leur éphémère beauté ; j'ai passé outre et je suis parvenu jusqu'à vous : de là, j'ai jeté les yeux sur ces Ziphéens, et j'ai vu que « toute « chair est pareille à l'herbe des champs », et que « tout l'éclat de l'homme ressemble à « l'éclat de la fleur champêtre [2] ». C'est ce que le Prophète avait déjà dit ailleurs : « J'ai vu « l'impie élevé comme les cèdres du Liban : « j'ai passé, et il n'était déjà plus ». « Il n'était « déjà plus ». Pourquoi ? Parce que tu étais passé : tu étais passé, parce que tu n'avais pas inutilement entendu ces paroles : Elève ton cœur ; parce que tu n'étais pas resté sur la terre où tu pouvais te corrompre ; parce que tu avais élevé ton âme jusqu'à Dieu ; parce que tu t'étais élevé au-dessus des cèdres du Liban. De la hauteur où tu t'étais placé, tu avais jeté les yeux sur l'impie, et il n'était déjà plus. Tu l'avais cherché, et il était devenu impossible de le trouver [1]. Tu n'es plus désormais sujet à souffrir, parce que tu es entré dans le sanctuaire de Dieu, et que tu as pénétré les mystères de l'avenir [2]. Telle est la conclusion que tire le Psalmiste : « Et j'ai « porté mes regards sur mes ennemis ». Efforcez-vous donc, mes frères, d'entrer dans les mêmes dispositions d'esprit : ouvrez vos cœurs, rendez plus clairvoyants les yeux de votre âme, apprenez à aimer Dieu d'une manière gratuite, à mépriser le temps présent, à offrir à Dieu un sacrifice volontaire de louanges, afin qu'après vous être placés au-dessus de l'éclat passager des mondains, vous puissiez dominer du regard tous vos ennemis.

[1] Ps. LIII, 9. — [2] Isa. XL, 6.

[1] Ps. XXXVI, 35, 36. — [2] Id. LXXII, 16, 17.

DISCOURS SUR LE PSAUME LIV.

SERMON AU PEUPLE.

AMOUR DE DIEU ET DU PROCHAIN.

Figuré par David, le chrétien se trouve environné de méchants ; dans ses pénibles épreuves, il a recours à la prière, à l'espérance, à la patience et au pardon. Ses sens se révoltent à la pensée des mauvais traitements auxquels il est en butte ; mais, loin de s'ouvrir à la haine, son cœur s'ouvre à la charité ; il voudrait mourir, mais l'amour pour le prochain le retient ici-bas. Obligé de rester au milieu de ses ennemis, il se retire du moins dans la solitude de sa conscience, mais il n'y rencontre que le trouble ; alors il recourt de nouveau à la prière, à une prière animée par le pur amour de la gloire de Dieu et la confiance en lui. Son amour pour Dieu lui fait désirer la punition et l'aveuglement de ceux qui le détestent et l'oublient : sa confiance lui fait demander, pour lui-même, d'être éclairé et affermi dans la foi.

1. Le titre de ce psaume est : « Pour la fin, « dans les hymnes, intelligence à David [1] ». Quelle est cette fin ? Nous allons vous l'expliquer, mais en peu de mots, parce que vous le savez déjà. « Jésus-Christ est la fin de la loi, « pour justifier tous ceux qui croient en lui [2] ». Dirigeons donc notre intention vers cette foi ; dirigeons-la vers Jésus-Christ. Pourquoi est-il appelé notre fin ? Parce que nous devons lui rapporter tout ce que nous faisons, et que, quand nous serons parvenus à le posséder, nous n'aurons plus rien, ni à désirer, ni à acquérir. Il y a deux sortes de fins : l'une qui consiste à périr ; l'autre à se perfectionner : on entend ce mot dans un sens ou dans l'autre, suivant les circonstances. Ainsi, quand on dit : Cette viande est finie, on ne donne pas au

[1] Ps. LV, 1. — [2] Rom. X, 4.

mot finie la même signification que lorsqu'on dit : Ce vêtement est fini. La manière de s'exprimer est la même dans les deux cas ; mais, dans le premier, on veut dire : ces aliments sont consommés, ils n'existent plus ; dans le second, ce vêtement est achevé, il est parfait. Notre fin doit consister dans notre perfection, et notre perfection, c'est le Christ : c'est en lui que nous devenons parfaits, car nous sommes ses membres, et il est notre chef. On dit qu'il est la fin de la loi, parce que, sans lui, personne ne peut l'accomplir. Lors donc que, dans les psaumes, vous lisez ces mots : « Pour « la fin » (et plusieurs d'entre eux portent ce titre), votre pensée ne doit pas s'arrêter à une idée de mort, mais à l'idée de la consommation de la perfection.

2. « Dans les hymnes » : dans les louanges. Que nous soyons dans la tribulation et l'angoisse, ou dans le bonheur et la joie, notre devoir est de louer celui qui nous instruit en nous éprouvant, et qui nous console par ses bienfaits : car la louange de Dieu doit se trouver toujours dans le cœur et sur les lèvres du chrétien. S'il bénit le Seigneur au moment de la prospérité, qu'il ne le maudisse pas à l'heure de l'épreuve, mais qu'il accomplisse cette recommandation du Psalmiste : Je bénirai le Seigneur en tout temps : ses louanges se trouveront toujours sur mes lèvres [1]. Si le bonheur te sourit, reconnais dans la conduite de Dieu à ton égard les caresses d'un père. Es-tu soumis à l'épreuve ? Vois-y la main d'un père qui te corrige. Qu'il te caresse ou te corrige, il t'instruit pour te rendre digne de l'héritage qu'il te réserve.

3. Quel est le sens de ces mots : « Intelligence « à David ? » Nous le savons : David était un saint prophète, roi d'Israël, fils de Jessé [2]. Mais parce que, selon la chair, Jésus-Christ est sorti de sa race pour notre salut [3], il est souvent désigné sous le nom de David : et l'on parle de David en figure, c'est-à-dire pour parler du Christ, à cause de l'origine charnelle qu'il a tirée de David. Sous un rapport, il est fils de David ; et, sous un autre, il en est le Seigneur. Fils de David selon la chair, il en est le Seigneur en tant que Dieu. Si toutes choses ont été faites par lui [4], par lui aussi a été créé David, de la race de qui il s'est fait homme. Aussi quand le Sauveur interrogea les Juifs, et leur demanda de qui le Christ était Fils, « ils répondirent : de David ». Voyant qu'ils s'arrêtaient à la chair, et perdaient de vue la divinité, il redressa leur jugement et leur fit cette question : « Com« ment donc David, parlant sous l'inspiration « du Saint-Esprit, l'appelle-t-il son Seigneur « en disant : Le Seigneur a dit à mon Sei« gneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce « que je réduise vos ennemis à vous servir de « marchepied ? Si donc David, parlant par le « Saint-Esprit, l'appelle son Seigneur, com« ment peut-il être son Fils [1] ? » Il leur proposa cette difficulté, mais il ne nia pas qu'il fût le fils de David. Vous voyez qu'il est le Seigneur de David : expliquez-moi comment il en est le Fils ; vous voyez qu'il en est le Fils, dites-moi comment il en est le Seigneur. La foi catholique tranche cette difficulté. Comment est-il le Seigneur de David ? « Parce que au commen« cement était le Verbe, que le Verbe était en « Dieu, que le Verbe était Dieu ». Comment en est-il le Fils ? Parce que le « Verbe s'est « fait chair, et qu'il a habité parmi nous [2] ». David est la figure du Christ. Le Christ, comme nous l'avons souvent dit à votre charité, est tout à la fois tête et corps. Nous ne devons point nous considérer comme lui étant étrangers, puisque nous sommes ses membres : ne nous croyons pas, non plus, autres que lui, parce que, dit l'Apôtre, « ils se« ront deux dans une même chair : ce sa« crement est grand, je dis dans Jésus-Christ « et dans l'Eglise [3] ». Jésus-Christ, dans son ensemble, est en même temps tête et corps ; nous devons donc appliquer ces paroles : « In« telligence à David », à nous aussi bien qu'au Christ, car nous sommes comme lui désignés sous le nom de David. Que les membres du Christ aient l'intelligence, que le Christ ait l'intelligence dans ses membres, et que ses membres l'aient en lui, parce que la tête et les membres ne font qu'un seul et même Christ. La tête était dans le ciel, et elle disait : « Pourquoi me persécutes-tu [4] ? » Nous sommes avec lui dans le ciel par nos espérances, et il est avec nous sur la terre par la charité. Donc, « Intelligence à David ». Puissent les paroles que nous entendons devenir pour nous une source de réflexions ! Puisse l'Eglise avoir l'intelligence, car c'est pour nous une grave obligation de nous appliquer sérieuse-

[1] Ps. XXXIII, 1. — [2] I Rois, XVI, 13. — [3] Rom. I, 3. — [4] Jean, I, 3.

[1] Matt. XXII, 41-45. — [2] Jean, I, 1, 14. — [3] Eph. V, 31, 32. — [4] Act. IX, 4.

ment à comprendre de quels maux nous sommes accablés en cette vie, de quels maux nous désirons être délivrés, quand, à la fin de l'Oraison dominicale, nous disons : « Sei« gneur, délivrez-nous du mal [1] ».

Par un effet de cette intelligence, le Psalmiste déplore ici quelqu'une des nombreuses tribulations dont nous sommes accablés pendant le cours de notre vie. Pour celui qui n'a point cette intelligence, il ne joint pas ses gémissements à ceux du Psalmiste. Nous devons nous le rappeler, nos très-chers frères, si nous avons, comme créatures, des traits de ressemblance avec Dieu, c'est uniquement par notre intelligence. Nous sommes en effet, sous une multitude de rapports, inférieurs aux animaux; mais ce qui donne à l'homme de la ressemblance avec Dieu, c'est précisément ce qui établit une différence marquée entre lui et les bêtes. De toutes les facultés qu'il a reçues de la munificence divine, la raison seule le distingue des brutes. Ce don, qui nous est propre et particulier, ce don de l'intelligence, que nous tenons de la bonté du Créateur, plusieurs le méprisent : aussi le Seigneur leur fait-il un reproche sévère de leur conduite : « Ne vous rendez « point », leur dit-il, « semblables au cheval et « au mulet, qui sont privés d'intelligence [2] ». « L'homme », ajoute-t-il ailleurs, « avait été « élevé en dignité ». Quelle était cette dignité, sinon sa ressemblance avec Dieu ? « L'homme », donc, « avait été élevé en dignité, et il ne l'a « pas compris : on l'a comparé aux bêtes dé« pourvues de raison, et il leur est devenu « semblable [3] ». Comprenons bien à quel degré d'honneur nous avons été élevés : ayons l'intelligence. Si nous avons l'intelligence, il nous est facile de voir que notre demeure d'ici-bas n'est pas le séjour de la joie, mais qu'elle est celui des gémissements : le moment de tressaillir d'allégresse n'est pas encore venu : nous sommes encore condamnés à nous plaindre. Et si la joie habite déjà dans nos cœurs, elle est occasionnée par l'espérance, et non par la possession de l'objet que nous désirons. Les promesses divines nous réjouissent, car celui qui nous les a faites n'est point trompeur. Mais, quant au temps présent, apprenez de quels maux, de quelles sollicitudes nous y sommes accablés ; et, si vous êtes dans la bonne voie, remarquez bien que mes paroles s'appliquent à vous-mêmes. Pour celui qui n'est pas encore engagé dans le chemin de la vertu, il s'étonne de voir ces membres de David condamnés à de telles épreuves, parce qu'il ne s'y voit pas exposé. Et, tant qu'il ne ressent point de pareils maux, il n'est point du nombre des membres du Christ ; ce qu'éprouve le corps du Christ, il ne l'éprouve pas, parce qu'il n'en fait pas partie : qu'il y entre, et il verra par sa propre expérience quels sont ces maux. Que le Prophète parle donc ; écoutons-le, et disons avec lui :

4. « Mon Dieu, écoutez ma prière et ne mé« prisez pas ma demande : soyez attentifs à me « secourir et exaucez-moi [1] ». Ces paroles sont celles d'un homme affligé, accablé d'ennuis et de tribulations. Livré à une épreuve pénible, brûlé du désir d'en être délivré, il a recours à la prière. Il nous reste maintenant à apprendre en quels maux il se trouve plongé ; et, quand il nous l'aura dit, nous devrons reconnaître que nous avons part à son affliction : unis dans la souffrance, nous le serons aussi dans la prière. « Je suis « affligé dans mon exercice, et je suis trou« blé ». Affligé, troublé, en quoi ? « Dans « mon exercice ». Il va parler des méchants qui le font souffrir et des épreuves qu'ils lui font subir : voilà son exercice. Ne vous imaginez point que les méchants sont inutiles en ce monde, et que Dieu ne les emploie pas à opérer le bien. Il accorde la vie aux méchants, soit pour leur donner le temps de se convertir, soit afin de les faire servir à éprouver les bons. Puissent ceux qui nous persécutent aujourd'hui, revenir au bien et partager nos épreuves : néanmoins, aussi longtemps qu'ils nous tourmentent, puissions-nous à notre tour ne pas les prendre en haine ! En effet, de ce qu'ils sont aujourd'hui dans la mauvaise voie, il nous est impossible de conclure que, plus tard, ils ne se convertiront pas : bien souvent il arrive que, au lieu de haïr un ennemi comme tu le crois, tu détestes sans le savoir un de tes frères. Les saintes Ecritures nous l'attestent : le démon et ses anges sont condamnés au feu éternel : eux seuls ne nous laissent aucun espoir de les voir revenir au bien : nous avons à soutenir contre eux une lutte invisible, et c'est à cette lutte que l'Apôtre veut nous préparer, quand il nous dit : « Nous n'avons pas à combattre contre la

[1] Matt. VI, 13. — [2] Ps. XXXI, 9. — [3] Id. XLVIII, 21.

[1] Ps. LIV, 2.

« chair et le sang », c'est-à-dire, contre des hommes que nous sommes à même de voir ; « mais contre les principautés et les puis- « sances, contre les princes de ce monde, de « ces ténèbres [1] ». A l'entendre s'exprimer de la sorte, et dire : « De ce monde », tu croirais peut-être que le gouvernement du ciel et de la terre appartient au démon, mais ne t'y trompe pas ; aux mots « de ce monde », il a ajouté : de ces ténèbres. Par « le monde », il a entendu : les amis du monde. « Le monde », selon lui, ce sont les impies et les pécheurs : c'est du monde que l'Evangile a dit : « Le « monde ne l'a pas connu [2] ». Car si le monde n'a pas connu la lumière parce qu'elle luit dans les ténèbres, et si les ténèbres ne l'ont point comprise, ces ténèbres, qui n'ont point compris la lumière, lorsqu'elle se présentait à eux, voilà ce que l'Ecriture veut nous désigner sous le nom de monde, et les démons sont les princes de ces ténèbres. Au témoignage des saintes Ecritures, il est donc certain que jamais aucun de ces princes des ténèbres ne se convertira. Mais ces ténèbres, qu'ils gouvernent, et ceux qui étaient ténèbres, ne deviendront-ils pas lumière ? Nous ne saurions l'affirmer, car l'Apôtre a dit à des hommes entrés dans les rangs des fidèles : « Vous étiez autrefois ténèbres ; mais, main- « tenant, vous êtes lumière dans le Sei- « gneur [3] ». En vous-mêmes vous étiez ténèbres ; vous êtes lumière dans le Seigneur. Ainsi, mes frères, tant que dure leur méchanceté, les méchants servent à éprouver les bons. Ecoutez-moi quelques instants, et comprenez-moi bien. Si tu es bon, tu n'auras pour ennemi qu'un méchant ; mais le Seigneur t'a donné la règle de la douceur que tu dois montrer à son égard. Il faut que tu imites la bonté de ton Père céleste, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et qui fait tomber la pluie sur les justes et sur les pécheurs [4]. Si tu as un ennemi, Dieu lui-même n'en manque pas. Tu as pour ennemi un homme qui a été comme toi créé par Dieu, et Dieu a pour ennemi sa propre créature. En plusieurs endroits de l'Ecriture, nous voyons que les méchants et les pécheurs sont ennemis de Dieu : personne, pas même eux, ne lui peut rien reprocher : tous ceux qui se déclarent contre lui sont des ingrats : tout ce qu'ils ont de bien, ils l'ont reçu de lui ; les maux mêmes dont ils souffrent sont un effet de sa miséricorde à leur égard, car, s'il les éprouve, c'est afin de les empêcher de s'enorgueillir ; c'est afin que, devenus humbles, ils reconnaissent la suprême majesté du Très-Haut ; néanmoins, il leur pardonne. Et toi, quel bien as-tu fait ? quel service as-tu rendu à cet ennemi que tu supportes si difficilement ? Le Seigneur l'a comblé de bienfaits : il fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants ; il fait tomber la pluie sur les justes et sur les pécheurs ; et toi, qui ne peux ni faire lever le soleil ni faire tomber la pluie, tu ne peux conserver seulement la douceur à l'égard de ton ennemi, afin de posséder ici-bas la paix réservée aux hommes de bonne volonté [1] ? Tu as donc reçu le charitable commandement d'imiter ton Père céleste et d'aimer tes ennemis, car il est dit dans l'Evangile : « Vous aimerez « vos ennemis [2] ». Mais comment pourrais-tu t'exercer à l'accomplir, si tu n'avais rien à supporter de la part d'aucun ennemi ?

Tu le vois donc : les méchants te servent à quelque chose : si Dieu les épargne, puisse son indulgence s'étendre aussi jusqu'à toi ! car si, aujourd'hui, tu es bon, ce n'est peut-être qu'après avoir été méchant. Si, au contraire, il ne les épargnait pas, on ne te verrait pas maintenant occupé à lui rendre grâces. De ce que tu es passé de l'iniquité à la justice, il ne suit nullement que le chemin de l'une à l'autre doive être fermé aux autres.

5. Placé au milieu des méchants, tourmenté par leurs procédés haineux, quelle prière le Prophète adresse-t-il à Dieu ? Que dit-il ? « Je « suis affligé dans mon exercice ». Après avoir essayé de porter la charité jusqu'à aimer ses ennemis, il a été accablé de tristesse en se voyant en butte à l'inimitié d'une foule d'adversaires, et, comme assailli par autant de chiens enragés, il a défailli sous le fardeau de la faiblesse humaine. Une tentation affreuse s'est présentée alors à son esprit ; il a senti son âme envahie par une pensée diabolique, celle de prendre en haine ses ennemis. Alors il a lutté contre ce mouvement désordonné de son cœur ; il a voulu porter sa charité jusqu'à la perfection ; et, au milieu de ce combat, au milieu de cette lutte, il est tombé dans le trouble. Il avait déjà dit dans un

[1] Eph. VI, 12. — [2] Jean, I, 10. — [3] Eph. V, 8. — [4] Matt. V, 45.

[1] Luc, II, 14. — [2] Id. VI, 27, 35.

autre psaume : « La colère a troublé mes « yeux »; et il avait ajouté : « J'ai vieilli au « milieu de mes ennemis [1] ». La tempête l'avait assailli, et il avait, comme Pierre, commencé à s'enfoncer dans les flots [2]. Celui qui aime ses ennemis, marche d'un pas ferme sur les vagues de cette vie. Le Christ marchait sans crainte sur les eaux de la mer, parce que nulle épreuve ne peut éteindre en lui l'amour qu'il éprouve pour ses ennemis. Lorsqu'il était attaché à la croix, il s'écria en effet : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent « ce qu'ils font [3] ». Pierre voulut imiter Jésus. Jésus marchait sur les eaux en qualité de chef, et Pierre en qualité de corps, « parce « que », avait dit le Sauveur, « sur cette « pierre je bâtirai mon Eglise ». Il reçut l'ordre de marcher sur les eaux, et il y marcha, soutenu par la grâce de son Maître, et non par ses propres forces ; mais, quand il se vit assailli par la tempête, il eut peur, et les flots cédèrent sous ses pas, et il fut troublé dans son exercice. Quelle était cette tempête ? « La voix de l'ennemi et la persécution du « pécheur ». L'Apôtre, plongé dans l'eau, s'écria : « Seigneur, sauvez-moi, je péris [4] ». Ainsi s'exprime le Psalmiste : « Seigneur, « exaucez ma prière et ne méprisez pas ma « demande : soyez attentif à me secourir, « exaucez-moi ». Pourquoi ? Quelles sont tes souffrances ? Quelle est la cause de tes gémissements ? « Je suis accablé d'ennuis dans « mon exercice ». Vous m'avez placé au milieu des méchants, afin qu'ils exercent ma patience : mais l'épreuve est trop au-dessus de mes forces : calmez mes alarmes, et rendez-moi la paix : tendez-moi une main secourable ; retirez-moi des eaux de la tribulation où je commence à m'engloutir. « Je suis de- « venu triste dans mon affliction : la voix « de mon ennemi, les persécutions des pé- « cheurs m'ont jeté dans le trouble, car ils « ont travaillé à faire peser sur moi leurs in- « justices; et, dans leur colère, ils me noir- « cissent ». Vous comprenez quels sont et cette tempête et ces flots. Ses ennemis l'insultaient, comme on insulterait une personne plongée dans l'humiliation ; et, pourtant, il priait : ils exerçaient sur lui leur rage en l'accablant de leurs bruyantes injures, et, dans le secret de son cœur, il invoquait le Dieu qu'ils ne voyaient pas.

6. Lorsque le chrétien se sent en butte à de pareilles tribulations, il ne doit ni se laisser conduire par le sentiment de la haine, ni se raidir contre ses persécuteurs : il lui est inutile de lutter contre la tempête : recourir à la prière pour conserver la charité, tel est son devoir. Ton âme doit en effet demeurer inaccessible à la crainte des mauvais procédés de ton ennemi. Quel mal pourrait-il te faire ? Il peut te dire beaucoup d'injures, t'accabler de reproches sanglants, te noircir par ses calomnies : mais, en définitive, n'as-tu pas pour toi cette parole du Sauveur : « Réjouis- « sez-vous et tressaillez d'allégresse, parce que « votre récompense sera grande dans le ciel [1] ? » Ton ennemi multiplie ici-bas ses injures, et tu t'assures une plus ample récompense pour le ciel. Mais qu'il ajoute encore à l'iniquité de sa conduite, qu'il pousse sa malice jusqu'à l'extrême, ton avenir ne saurait t'inspirer aucune inquiétude, puisque à toi s'adressent ces paroles du Sauveur : Ne craignez « point ceux qui ne tuent que le corps, et ne « peuvent tuer l'âme [2] ». Pourquoi craindre l'ennemi qui te tourmente ? Que ton cœur ne se trouble donc pas, et ne perde rien de cette charité que tu dois ressentir pour lui. Cet ennemi est homme ; il est chair et sang : il n'en veut qu'à ce qu'il voit en toi. Mais tu as un autre ennemi, un ennemi invisible : c'est le prince des ténèbres, qui se sert de cet homme de chair et de sang comme d'un instrument pour te faire souffrir ; il en veut à tes biens invisibles : il cherche à t'enlever et à détruire tes richesses intérieures. Tu as donc deux ennemis, ne l'oublie pas. L'un est visible, l'autre est caché : ton ennemi visible est un homme ; ton ennemi invisible, c'est le démon. Cet homme est pareil à toi sous le rapport de sa nature humaine : par rapport à la foi et à la charité, il ne te ressemble pas encore, mais il pourra te ressembler plus tard. De ces deux ennemis, vois l'un et comprends l'autre : aime le premier, prends garde au second. Ton ennemi visible veut faire disparaître ce qui te donne de l'avantage sur lui : par exemple, si tes richesses surpassent les siennes, il veut te rendre pauvre : si tu le domines par ta haute position, il cherche à t'abaisser : si tu es plus fort que lui, son ambition est de t'affaiblir : ses efforts tendent à détruire en toi ou à te prendre ce qui lui

[1] Ps. VI, 8. — [2] Matt. XIV, 30. — [3] Luc, XXIII, 34. — [4] Matt. XIV, 30.

[1] Matt. V, 12. — [2] Id. X, 28.

porte ombrage. Ton ennemi caché prétend aussi te dépouiller des avantages que tu as sur lui : tu l'emportes sur ton semblable par le bonheur, qui est ici-bas ton partage : pour le démon, tu lui deviens supérieur par ta charité à l'égard de tes ennemis. De même que l'homme, opposé à toi, s'efforce de t'enlever la félicité temporelle dont tu jouis, de la diminuer, de la détruire ; de même le démon cherche à triompher des avantages que tu as sur lui. Travaille donc à garder toujours dans ton cœur l'amour pour ton ennemi, puisque cet amour te rend victorieux du démon même. Que l'homme te persécute autant qu'il le pourra, qu'il te ravisse par la violence ce qu'il pourra, si tu continues à aimer ton ennemi visible, la victoire sur ton ennemi caché est à toi.

7. Pendant que le Prophète priait, plongé dans le trouble et l'ennui, ses yeux étaient aussi comme troublés par la colère. Garder longtemps de la colère contre son semblable, c'est déjà le détester. La colère trouble les yeux ; la haine aveugle ; la colère est une paille ; la haine est une poutre. Tu nourris parfois de la haine dans ton cœur, et tu réprimandes celui qui se fâche ; tu détestes le prochain, et celui que tu blâmes n'est qu'irrité contre lui ; tu mérites donc qu'on t'applique ces paroles : « Ote premièrement la « poutre qui se trouve dans ton œil ; tu verras « ensuite à tirer la paille qui est dans l'œil de « ton frère [1] ». Voyez la différence qui existe entre la colère et la haine. Tous les jours des pères de famille s'emportent contre leurs enfants : trouvez-en un seul qui les déteste. Plongé dans le trouble et la tristesse, le Prophète priait et luttait contre les ressentiments que lui inspiraient tous les outrages de ses détracteurs, car il ne voulait, ni les surpasser en méchanceté, ni leur rendre injure pour injure, ni haïr aucun d'eux : voilà ce qu'il demandait à Dieu par ses prières et ses larmes : « La voix de mon en« nemi, les persécutions des pécheurs m'ont « jeté dans le trouble et la tristesse, car ils « ont travaillé à faire peser sur moi leur in« justice, et, dans leur colère, ils me noircis« sent. Mon cœur s'est troublé en moi ». Il avait déjà exprimé les mêmes sentiments dans un autre psaume : « La colère a troublé mes « yeux [2] ». « Mes yeux se sont troublés » : et

[1] Matt. VII, 5. — [2] Ps. VI, 8.

qu'est-il arrivé ? « La crainte de la mort s'est « abattue sur moi ». La charité est pour nous la vie : si elle est la source de la vie, la haine est le principe de la mort. Quand un homme craint de haïr celui qu'il aimait, il craint la mort, mais une mort plus redoutable, plus intime que celle du corps, la mort de l'âme. Tu tremblais à la vue d'un homme qui te persécutait : quel mal pouvait-il te faire, puisque, pour te rassurer, le Seigneur t'a dit : « Ne craignez point ceux qui ne peu« vent vous ôter que la vie du corps [1] ? » Par ses mauvais traitements, il aurait pu faire mourir ton corps, tes sentiments haineux ont tué ton âme ; il aurait privé de la vie le corps de son prochain, tu as fait périr une âme, qui est la tienne : donc, « la crainte de « la mort s'est abattue sur moi ».

8. « La crainte et le tremblement m'ont « saisi, et je me suis trouvé plongé dans les « ténèbres, et j'ai dit [2] ». Celui qui déteste son frère est encore dans les ténèbres ; car si la charité est lumière, la haine est ténèbres [3]. Quel langage se tient à lui-même l'homme qui est tombé dans cette faiblesse, et qui se sent troublé dans son exercice ? « Qui est-ce « qui me donnera des ailes comme à la co« lombe ? Je m'envolerai et je me reposerai ». L'objet de ses désirs, c'était la mort ou la solitude. Tant que je suis en cette vie, dit-il, et qu'on me commande d'aimer mes ennemis, je sens que les outrages, toujours nouveaux, dont ils m'accablent et me noircissent, troublent mes yeux, affaiblissent ma vue, pénètrent jusque dans mon cœur, et donnent la mort à mon âme. Je voudrais m'éloigner dans la crainte d'ajouter à mes péchés de nouvelles fautes, si je continuais à demeurer ici ; mais je suis faible. Je désirerais, du moins, me voir séparé davantage du reste des hommes, afin que mes plaies ne se rouvrent point sous le coup de nouvelles blessures, et que, rendu à la santé, je puisse me livrer encore à mon exercice. Voilà ce qui arrive souvent, mes frères : et, d'ordinaire, le serviteur de Dieu voit surgir en son âme le désir de la solitude : la multitude de ses tribulations et des scandales qui frappent ses regards, en est le seul motif : voilà pourquoi il dit : « Qui est-ce qui « me donnera des ailes ? » Des ailes lui manquent-elles, ou plutôt, celles dont il est pourvu sont-elles liées ? S'il en manque, il

[1] Matt. X, 28. — [2] Ps. LIV, 6. — [3] I Jean, II, 9-11.

faut qu'on lui en donne ; s'il en a, il faut lui rendre la liberté de s'en servir. De celui qui délie les ailes d'un oiseau on peut dire indifféremment, ou qu'il les lui donne, ou qu'il les lui rend. L'oiseau qui ne peut se servir de ses ailes pour s'élever dans les airs, n'en a véritablement pas : et des ailes qui ne peuvent se mouvoir, sont à vrai dire un fardeau. « Qui est-ce », dit le Psalmiste, « qui me donnera des ailes comme à la colombe ? Et je « m'envolerai, et je me reposerai ». Où se reposera-t-il ?

Ces paroles ont un double sens ; car l'Apôtre a dit : « Je désire mourir, et me trouver « réuni au Christ, ce qui, sans aucun doute, « est le plus avantageux ». Malgré sa force, sa grandeur d'âme, son courage intrépide, quoiqu'il fût un intrépide soldat du Christ, saint Paul s'est troublé dans son exercice : l'Ecriture en fait foi, car il a dit : « Que dé« sormais personne ne m'inquiète [1] ». On croirait qu'il a emprunté au Psalmiste ce passage : « L'ennui me saisit quand je vois les « pécheurs abandonner votre loi [2] ».

Bien souvent un homme s'efforce de redresser ceux qui dépendent de lui, et dont les mœurs dépravées et corrompues inspirent à sa vigilance la plus vive sollicitude ; mais souvent aussi son adresse et ses soins demeurent stériles ; alors, il faut qu'il les supporte, puisqu'il est incapable de les ramener au bien. Ce malheureux, qui résiste à tes généreux efforts, t'appartient, soit parce qu'il est homme comme toi, soit parce que d'ordinaire les liens de la communion ecclésiastique vous unissent ensemble. S'il est membre de la même Eglise, que feras-tu ? En quel endroit te réfugier ? Comment te séparer de lui pour n'avoir plus rien à supporter de sa part ? Approche-toi de lui : adresse-lui la parole, exhorte-le, flatte-le, menace-le, réprimande-le. — J'ai fait tout cela ; j'ai dépensé, j'ai épuisé tout ce que j'avais de forces, et je ne vois pas que j'aie réussi en quelque chose ; je suis à bout de ressources ; il ne me reste donc qu'à gémir et à pleurer. En présence de l'inutilité de mes efforts, mon cœur pourra-t-il jamais trouver le repos ? Je dirai donc : « Qui est-ce qui me donnera des ailes comme « à la colombe ? » « Comme à la colombe », et non point, comme au corbeau. La colombe cherche, en prenant son vol, à échapper à ceux qui la tourmentent ; mais elle ne perd point pour cela la charité. Elle est le symbole de l'amour, et l'on aime à entendre ses cris plaintifs. Nul être n'est si ami des gémissements ; elle se plaint nuit et jour : on dirait que Dieu l'a placée ici-bas parce qu'il faut y gémir. Quel est donc le langage de cet homme, au cœur duquel la charité ne s'éteint pas ? Je ne puis supporter les outrages des hommes ; ils grincent des dents contre moi ; la rage les transporte ; la colère s'est allumée en eux, et, dans leur fureur, ils me noircissent ; je ne puis leur être utile ; puissé-je donc goûter le repos quelque part, éloigné d'eux corporellement, mais uni de cœur à eux tous ! Puisse mon amour pour eux ne point s'ébranler en moi ! Mes paroles et mes entretiens leur sont inutiles : je leur ferai peut-être plus de bien par mes prières. Les hommes parlent ainsi ; mais, d'habitude, ils se trouvent si étroitement liés, qu'ils sont incapables de prendre leur essor : ce n'est point la glu qui paralyse leurs ailes, c'est le devoir. Si le devoir et les exigences de leur charge les arrêtent, s'ils ne peuvent s'éloigner, ils sont, du moins, à même de dire avec saint Paul : « Je désirerais mourir et « me voir réuni au Christ : c'est ce qui m'est « le plus avantageux ; mais je dois encore « rester en vie à cause de vous [1] ». Pareil à une colombe que retient, non pas la passion, mais la charité, il ne pouvait s'envoler : il ne manquait pas de mérites pour cela : la nécessité de remplir son devoir y mettait seule obstacle. Néanmoins, le désir de la séparation doit toujours vivre dans notre cœur : celui-là seul le comprend, qui se trouve déjà engagé dans la voie étroite [2] ; car il sait que les persécutions ne font pas défaut à l'Eglise, même en ce temps où elle semble se reposer tranquillement de toutes celles qu'ont subies les martyrs. Non, les persécutions ne manquent pas de nos jours, car elle est vraie cette parole de l'Apôtre : « Tous ceux qui veulent « vivre avec piété dans le Christ, souffriront « persécution [3] ». Tu ne souffres pas persécution, c'est que tu ne veux pas vivre avec piété dans le Christ. Veux-tu la preuve de ce que tu as entendu tout à l'heure ? Commence à vivre pieusement dans le Christ. Mais en quoi consiste cette vie pieuse ? A ressentir au dedans de toi-même la vérité de ces paroles de saint Paul, et à répéter : « Qui est-ce qui

[1] Gal. VI, 17. — [2] Ps. CXVIII, 55.

[1] Phil. I, 23, 24. — [2] Matt. VII, 14. — [3] II Tim. III, 12.

« est faible, sans que je sois faible moi-même? « Qui est-ce qui est scandalisé, sans que je me « sente enflammé[1] ? » Les faiblesses et les scandales des autres, telles étaient les persécutions dont il avait à souffrir. Est-il maintenant nécessaire de demander si, de nos jours, il y a des persécutions à souffrir ? Ceux qui s'y trouvent exposés, disent que jamais elles n'ont été plus nombreuses. Souvent, quand on voit de loin un homme, on dit de lui : Celui-là est bien heureux. Pourquoi tient-on ce langage ? Parce qu'on voit ses peines propres, sans voir celles d'autrui ; ou bien, on n'a rien à souffrir et l'on ne compatit nullement aux douleurs qui tourmentent et consument les autres. Que l'on commence donc à vivre pieusement dans le Christ, et l'on sentira bientôt toute la vérité de ce que dit saint Paul, et l'on désirera avoir des ailes, et l'on voudra s'éloigner, s'enfuir et demeurer dans le désert.

9. Pourquoi, en effet, les serviteurs de Dieu vont-ils, en si grand nombre, peupler la solitude des déserts ? Qu'en pensez-vous, mes frères ? S'ils trouvaient le bonheur au milieu des hommes, s'éloigneraient-ils de toute société humaine ? Et, pourtant, à quoi réussissent-ils en fin de compte ? Ils s'éloignent, ils s'enfuient, ils établissent leur demeure dans le désert, c'est vrai : mais parviennent-ils à n'y rencontrer personne ? La charité qui les anime les réunit ensemble ; et, dans la multitude de leurs compagnons, il en est qui exercent leur patience. Toute assemblée nombreuse renferme infailliblement, en son sein, des méchants : Dieu sait que nous avons besoin d'être exercés, et il fait entrer dans nos rangs, et des gens qui ne persévéreront pas, et des hypocrites qui ne se sont pas même encore engagés dans la voie où ils devraient toujours marcher. Il le sait aussi ; nous devons nécessairement supporter les méchants et tirer profit de ce que nous sommes bons : aimons nos ennemis, réprimandons-les, châtions-les, excommunions-les, séparons-les même de nous ; mais toujours sous l'inspiration de la charité : car voyez ce que dit l'Apôtre : « Si quelqu'un « n'obéit pas à notre parole, faites-le-moi « connaître par une lettre, et n'ayez plus rien « de commun avec lui ». Et afin que tu ne te laisses point emporter par la colère, et que tes yeux ne se troublent pas, il ajoute : « Ne le « regardez pas comme un ennemi, mais re« prenez-le comme un frère, afin qu'il rou« gisse[1] ». Ainsi, il ordonne la séparation, sans détruire la charité. Par là, tes yeux ne s'éteignent pas, et la vie demeure entière en toi, car la perte de la charité serait ton coup de mort. C'est ce que redoutait le Psalmiste, quand il disait : « La crainte de la mort s'est « abattue sur moi » ; et, pour que je ne perde pas la vie de la charité, « qui est-ce qui me « donnera des ailes comme à la colombe ? Et « je volerai, et je me reposerai ». Où aller ? De quel côté diriger mon vol ? En quel lieu trouverai-je le repos ? « Je me suis éloigné « par la fuite, et j'ai établi ma demeure dans « le désert ». En quel désert ? Partout où tu pourras fixer ton séjour, d'autres hommes s'y réuniront avec toi : ils chercheront la solitude et vivront avec toi : tu ne peux refuser de vivre en compagnie de tes frères, et, dès lors, tu rencontres des méchants ; dès lors, tu es condamné à souffrir. « Je me suis éloi« gné par la fuite et j'ai établi ma demeure « dans le désert ». En quel désert ? Ne serait-ce point dans celui de ta conscience, dans cette solitude, où nul ne saurait entrer, où personne n'habite avec toi, où tu rencontres la société de Dieu seul ? Car si tu choisissais, comme lieu de retraite, un désert ordinaire, un endroit quelconque, que ferais-tu de ceux qui viendraient se joindre à toi ? Tant que tu vivras parmi les hommes, tu ne pourras te séparer de tes semblables. Porte plutôt tes regards sur le divin Consolateur, sur notre Seigneur et notre Roi, sur notre Maître et notre Créateur, sur celui qui est devenu créature au milieu de nous : rappelle-toi qu'entre ses douze disciples, il y en eut un qu'il dut supporter.

10. « Voilà », dit le Prophète, « que je me « suis éloigné par la fuite, et que j'ai établi « ma demeure dans le désert[2] ». Je vous l'ai déjà fait remarquer : peut-être s'est-il enfui dans la solitude de sa conscience ; peut-être a-t-il trouvé là une retraite capable de lui procurer le repos. Néanmoins, sa charité l'y troublait ; car, s'il avait rencontré un désert dans sa conscience, sa charité ne l'y laissait pas seul. Sa conscience le consolait intérieurement, mais des tribulations venues du dehors le tourmentaient : tranquille du côté

[1] II Cor. XI, 29.

[1] II Thess. III, 14. — [2] Ps. LIV, 9.

de lui-même, mais inquiet du côté des autres, il s'écrie : « J'attendais celui qui devait me « délivrer du découragement et de la tem« pête ». Te voilà exposé aux flots de la mer, à la fureur des vents : tu n'as plus qu'une ressource, c'est de crier : « Seigneur, je « péris [1] ». Daigne celui qui marche sur les eaux sans trembler, te tendre une main secourable ! Puisse-t-il te soutenir au milieu de tes alarmes, établir solidement sur lui-même ta sécurité, te parler intérieurement et te dire : Jette les yeux sur moi ; rappelle-toi ce que j'ai moi-même enduré ! Si tu es condamné à endurer un frère méchant ou un ennemi étranger, n'ai-je pas eu le même sacrifice à faire ? Au dehors, les Juifs frémissaient de rage contre moi : au dedans, j'étais trahi par un de mes disciples. La tempête est déchaînée ; mais « il délivre de la crainte et « de la tempête ». Les vents et les vagues secouent ton esquif : n'est-ce point parce qu'il dort en ton cœur ? Une mer furieuse ballottait la barque conduite par les disciples : pendant ce temps-là, Jésus dormait. A la fin, il leur vint en pensée que celui qui dormait au milieu d'eux, était le Créateur et le Maître des vents : ils s'approchèrent donc du Christ et l'éveillèrent: aussitôt il commanda aux vents, et à la tempête succéda un grand calme [2]. Si ton cœur est en proie à l'agitation, faut-il s'en étonner ? Tu as perdu le souvenir de celui en qui tu crois : tu manques de patience pour souffrir, parce que tu oublies ce que le Christ a souffert pour toi. Si le Christ n'occupe point tes pensées, il dort : éveille-le, ranime ta foi. Il dort en toi, dès que tu oublies ses souffrances ; quand tu en gardes la mémoire, il y veille. Que si tu t'appliques de tout ton cœur à la considération de ses souffrances, ne supporteras-tu pas les tiennes avec patience, et même avec bonheur ? Ne seras-tu pas heureux d'avoir quelque ressemblance avec ton roi humilié et persécuté ? Les consolations et la joie que tu puiseras dans cette pensée, seront, pour toi, la preuve que le Christ s'est levé, qu'il a commandé aux vents et que le plus grand calme a succédé à la tempête. « J'attendais celui qui devait me délivrer de « mes alarmes et de la tempête ».

11. « Seigneur, précipitez-les dans les abî« mes, et divisez leurs langues [3] ». Expression d'un désir et non d'un mouvement de colère de la part du Prophète : car, mes frères, il avait jeté les yeux sur ceux qui le persécutaient et noircissaient sa réputation. A ceux qui se sont élevés pour le mal, il est utile d'être profondément abaissés ; pour ceux qui ont malicieusement conspiré, il est avantageux que « leurs langues soient divisées » ; qu'ils s'accordent pour le bien et qu'ils parlent tous le même langage. « Tous mes enne« mis », dit-il ailleurs, « murmuraient en« semble contre moi [1] ». Qu'ils perdent cet accord pour le mal ; que leurs langues soient divisées; qu'ils ne s'entendent plus. « Sei« gneur, précipitez-les dans les abîmes, et « divisez leurs langues». «Précipitez-les dans « les abîmes» : pourquoi ? parce qu'ils se sont élevés. « Divisez » : pourquoi ? parce qu'ils ont méchamment conspiré. Souviens-toi de cette tour bâtie par les orgueilleux après le déluge : quel fut leur langage ? « Pour qu'un « nouveau déluge ne nous engloutisse pas, « élevons une haute tour [2] ». Ils se croyaient bien abrités contre le bras de Dieu par leur orgueil ; ils bâtirent une tour élevée, et le Seigneur divisa leurs langues ; ils commencèrent à ne plus s'entendre, et c'est alors que se forma la multitude des langues. Une seule langue avait jusque-là régné dans le monde ; l'unité de langage était utile aux hommes qui s'accordaient pour le bien et demeuraient dans l'humilité ; mais lorsque leur réunion dégénéra en une assemblée de conspirateurs, Dieu prit pitié d'eux et divisa leurs langues, afin qu'ils ne fussent plus à même de se comprendre et de former une société mauvaise. Les langues ont donc été divisées par l'orgueil des hommes ; elles ont été réunies par l'humilité des Apôtres ; l'esprit d'orgueil fut la cause de leur division : l'Esprit-Saint fut le principe de leur réunion. Lorsqu'en effet le Saint-Esprit descendit sur les disciples du Sauveur, ils parlèrent toutes les langues, tout le monde les comprit ; auparavant dispersées, les langues se rassemblèrent. Si donc les hommes agissent encore par méchanceté, s'ils sont encore païens, il est bon pour eux que leurs langues soient dans la confusion ; mais s'ils veulent ne parler qu'une seule langue, qu'ils viennent tous dans le giron de l'Eglise : ils y rencontreront sans doute une grande diversité dans la manière de parler, mais aussi, ils y rencontreront la même foi, parlant à leurs

[1] Matt. XIV, 30. — [2] Id. VIII, 25, 26. — [3] Ps. LIV, 10.

[1] Ps. XL, 8. — [2] Gen. XI, 4.

cœurs le même langage. « Seigneur, précipitez-les dans les abîmes, et divisez leurs « langues ».

12. « Car j'ai vu l'injustice et la contradiction dans leur ville ». C'était avec raison qu'il cherchait à fuir dans le désert, puisqu'il voyait, dans leur ville, l'iniquité et la contradiction. Il est une ville pleine de troubles ; ses habitants ont bâti la tour dont nous venons de parler ; la confusion est son partage ; elle a nom Babylone et se trouve dispersée parmi les innombrables nations du monde ; c'est de son sein que sortent, pour former l'Eglise, tous ceux qui se retirent dans le désert d'une bonne conscience, car ils voient la contradiction régner dans cette ville. Le Christ est venu. — Qui est le Christ? — N'es-tu pas une ville de contradiction ? C'est le Fils de Dieu. — Dieu a-t-il un Fils ? — N'es-tu pas une ville de contradiction? Il est né d'une Vierge, il est mort dans les tourments, il est ressuscité. — Comment cela peut-il se faire ? — N'es-tu pas une ville de contradiction? Remarque au moins le glorieux éclat de sa croix. Cette croix, que ses ennemis ont insultée, a déjà trouvé place au front des rois ; l'événement a déjà prouvé la puissance de Celui qui y a été attaché ; il a dompté le monde, non par les armes, mais par le bois de sa croix. Ses ennemis avaient cru que ce bois était digne de tous les mépris ; ils s'arrêtaient devant lui, secouaient la tête et disaient : « S'il est le Fils de Dieu, qu'il descende de sa « croix [1] ». Cloué à ce bois, il tendait les bras à ce peuple incrédule et ennemi. Si celui qui vit de la foi est juste [2], celui-là est injuste qui n'a pas la foi. Par le mot « injus- « tice », j'entends donc la perfidie. Le Seigneur voyait donc l'iniquité et la contradiction dans la ville ; il étendait ses bras vers un peuple incrédule et ennemi ; il en attendait patiemment le retour au bien et disait : « Mon « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce « qu'ils font [3] ». On ne peut en douter, les restes de cette ville le persécutent encore aujourd'hui ; ils sont encore animés, à son égard, du même esprit de contradiction ; sa croix est aujourd'hui imprimée sur tous les fronts, et, de là, il tend encore ses bras à ces restes incrédules et ennemis. « Parce que j'ai « vu l'iniquité et la contradiction dans la « ville ».

[1] Matt. XXVII, 40. — [2] Rom. I, 17. — [3] Luc, XXIII, 34.

13. « Jour et nuit l'iniquité et la douleur « environneront ses murailles [1] », ses remparts, c'est-à-dire ces nobles citoyens qui en sont comme les chefs. Si ce prince, dit-on souvent, se faisait chrétien, personne ne resterait païen ; c'en serait fait du paganisme du jour où cet homme deviendrait chrétien. Chaque jour on répète le même propos. Oui, si ce grand personnage embrassait la religion chrétienne, on ne rencontrerait plus un seul païen. Mais, parce qu'ils persistent dans leur fausse religion, ils sont comme les murs de cette cité incrédule et pleine de contradiction. Combien de temps encore resteront-ils debout ? Pas toujours, car ils seront renversés. L'arche fait le tour des murailles de Jéricho ; bientôt elle le fera pour la septième fois, et alors s'écrouleront les remparts de cette ville sans foi et animée de l'esprit de contradiction [2]. En attendant, le Prophète se trouble dans son exercice, et, dans la nécessité où il se trouve de supporter les contradictions des restes de cette ville, il désire avoir des ailes pour s'envoler ; il souhaite la tranquillité du désert. Mais non ; qu'il demeure ferme au milieu des contradictions ; qu'il supporte les menaces ; qu'il boive les opprobres ; qu'il attende Celui qui le délivrera des alarmes et de la tempête ; qu'il porte ses regards sur son Chef, sur son modèle, et si les réalités de la vie le jettent dans le trouble, que, du moins, ses immortelles espérances ramènent le calme dans son âme. « Jour et nuit l'iniquité environnera ses « murailles ; la douleur et l'injustice se trou- « vent au milieu d'elle ». Il y a là de la douleur, parce qu'il y a là de l'iniquité ; on y voit l'injustice, c'est pourquoi on y voit la douleur. Qu'ils écoutent donc Celui qui leur tend les bras et leur dit : « Venez à moi, vous tous « qui souffrez ». Vous le poursuivez de vos clameurs, de vos contradictions et de vos outrages, et il vous appelle : « Venez à moi, vous « tous que l'orgueil fait souffrir, et vous trou- « verez le repos dans mon humilité », car, ajoute-t-il, « apprenez de moi que je suis doux « et humble de cœur, et vous trouverez le « repos de vos âmes [3] ». En effet, pourquoi souffrent-ils, sinon parce qu'ils manquent de douceur et de l'humilité du cœur ? Dieu s'est abaissé ; rougir en face de cette humiliation de son Dieu, voilà le devoir de l'homme orgueilleux.

[1] Ps. LIV, 11. — [2] Jos. VI, 5. — [3] Matt. XI, 28, 29.

14. « Sur ses places on rencontre toujours « l'usure et la tromperie[1] ». L'usure et la tromperie sont des crimes ; elles devraient donc, au moins, se dérober aux regards du public ; loin de là, elles s'étalent et s'exercent au grand jour. Celui qui se tient dans l'intérieur de sa maison pour faire le mal, rougit encore de sa conduite ; mais, « sur ses places on ren« contre toujours l'usure et la tromperie ». L'usure est élevée à la hauteur d'une profession ; on dit qu'elle est un art ; ceux qui l'exercent forment une corporation, mais une corporation nécessaire au bien-être de la cité, qui recueille le bénéfice de sa profession, et qui, loin de se cacher, ne craint pas de se montrer sur les places publiques. A côté de cette usure il en est une autre plus coupable encore ; elle consiste à ne point pardonner les offenses d'autrui, et à avoir les yeux troublés quand tu récites ces paroles de l'Oraison dominicale : « Remettez-nous nos dettes ». Lorsque tu prieras et que tu en seras venu en cet endroit de la prière, à quoi t'arrêteras-tu ? Une parole outrageante est venue frapper tes oreilles, et pour cela tu exiges la honte d'une condamnation ? Malheureux usurier en fait d'injures ! N'exige pas plus que tu n'as donné. Tu as reçu un soufflet, et tu réclames la mort de ton agresseur ? Usure condamnable ! Comment pourras-tu prier ? Et si tu abandonnes la prière, comment trouveras-tu accès auprès de Dieu ? Tu diras : « Notre Père, « qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanc« tifié ; que votre règne arrive ; que votre vo« lonté soit faite sur la terre comme dans le « ciel ; donnez-nous aujourd'hui notre pain « quotidien ». Tu arriveras enfin à ces paroles : « Remettez-nous nos dettes, comme « nous remettons à ceux qui nous doivent[2] ». Qu'il y ait de ces usures dans cette ville méchante, j'y consens ; mais que jamais elles ne pénètrent à l'intérieur de cette cité où l'on se frappe la poitrine. A quel parti t'arrêteras-tu, quand tu te trouveras en cet endroit de la prière ? C'est le divin avoué qui a composé pour toi cette formule de prière ; il savait d'avance l'opposition de ses paroles avec ta conduite ; aussi a-t-il ajouté : « Car en « vérité je vous le dis, si vous remettez aux « hommes les offenses qu'ils vous ont faites, « les vôtres aussi vous seront remises ; mais « si vous ne pardonnez pas aux hommes leurs « offenses, votre Père ne vous pardonnera pas « non plus les vôtres[1] ». Qui est-ce qui a dit cela ? Celui qui connaît tes dispositions, et qui te voit debout devant lui pour le prier. Il a voulu devenir ton avocat, ton avoué, ton intercesseur auprès de Dieu ; il sera plus tard ton juge et il te dit : Tu n'obtiendras rien autrement. Que faire alors ? Si tu ne prononces pas ces paroles, tu n'obtiendras rien ; il en sera de même, si tu les prononces contre ta façon de penser. Il faut donc que tu les répètes avec franchise ou que tu agisses d'accord avec elles, ou bien tu ne mériteras pas de voir ta prière exaucée ; car ceux qui ne se conduisent pas ainsi, sont du nombre de ces usuriers coupables dont nous avons parlé. Qu'il en soit ainsi de ceux qui adorent ou cherchent les idoles ; mais, ô peuple de Dieu, ô peuple de Jésus-Christ, ô corps sacré de ce divin chef, qu'il n'en soit jamais ainsi de toi ! Considère le lien de la paix qui vous unit ; considère les promesses de vie qu'on t'a faites. Quel bénéfice te procureraient tes exigences à l'égard de celui qui t'a offensé ? La vengeance pourrait-elle guérir les blessures de ton âme ? Aurais-tu à te réjouir du mal d'autrui ? Tu as eu à supporter des traitements mauvais : pardonne, afin que vous ne soyez pas deux méchants. « Sur ses places « on rencontre toujours l'usure et l'iniquité ».

15. Tu ne peux supporter la contradiction et l'iniquité qu'on rencontre dans cette ville ; voilà donc pourquoi tu cherchais la solitude ; voilà pourquoi tu désirais des ailes ; voilà la cause de tes murmures. Repose-toi au milieu de ceux qui sont, comme toi, dans le sein de l'Eglise. Ne cherche pas la solitude ; écoute ce que dit le Prophète en parlant d'eux : « Si un ennemi m'avait insulté ». Il avait dit plus haut qu'il était troublé dans son exercice par les clameurs de son ennemi et les persécutions des pécheurs ; car il se trouvait peut-être dans cette ville qui bâtit par orgueil une haute tour, et qui vit ses langues divisées par la destruction de son œuvre[2]. Ecoute les gémissements qui tombent de ses lèvres dans le sein même de l'Eglise, à cause des périls où l'exposent des faux frères. « Si « un ennemi m'avait insulté, je l'aurais souf« fert en patience ; et si celui qui me haïssait « avait ouvert la bouche », c'est-à-dire s'il m'avait orgueilleusement insulté, s'il m'avait

[1] Ps. LIV, 12. — [2] Matt. VI, 9, 13.

[1] Matt. VI, 14, 15. — [2] Gen. XI, 1.

traité fièrement, s'il m'avait menacé de me faire tout le mal possible, je me serais peut-être dérobé à ses invectives. Qu'une personne, vivant hors de l'Eglise, te persécute, où te réfugieras-tu pour lui échapper? Au milieu des membres de ta communion. Mais, dans le cas présent, te reste-t-il autre chose à faire qu'à te retirer dans la solitude? « Mais toi », continue-t-il, « toi qui étais un même cœur « avec moi, toi qui étais mon ami et mon « guide! » Autrefois, peut-être, tu m'as donné des conseils, tu m'as servi de guide, tu m'as aidé par de salutaires avertissements; nous avons vécu ensemble dans l'Eglise de Dieu: « Mais toi, qui étais un même cœur avec moi, « toi qui étais mon ami et mon guide, toi « qui prenais en ma société d'agréables « repas! » Quels sont ces repas, ces aliments si doux? Tous ceux qui se trouvent ici ne le savent pas; pour ceux qui en ont été instruits, ils ne doivent pas s'en prévaloir avec aigreur; ils doivent pouvoir dire à ceux qui l'ignorent: « Goûtez et voyez combien le Seigneur est « doux. Tu prenais en ma société d'agréables « aliments; nous avons marché d'un même « pas dans la maison du Seigneur ». D'où est donc venue cette pénible mésintelligence? Elle est venue de celui qui était dans l'Eglise et qui en est sorti. Il avait marché d'un même pas avec moi dans la maison du Seigneur; depuis, il a bâti une autre maison contre celle de Dieu. Pourquoi a-t-il abandonné celle où nous marchions ensemble d'un même pas? pourquoi s'est-il éloigné de celle où nous prenions tous deux de si doux aliments?

16. « Que la mort les surprenne et qu'ils « descendent vivants dans l'enfer ». C'est ainsi que le Prophète rappelle à notre souvenir les origines du schisme d'Israël; voilà comment il nous remet en mémoire l'époque où des orgueilleux se séparèrent de ce premier peuple de Dieu, et prétendirent faire des sacrifices en dehors du temple; une mort d'un genre nouveau vint les frapper; la terre s'entr'ouvrit sous leurs pas et les engloutit tout vivants[1]. « Que la mort », dit-il, « les « surprenne, et qu'ils descendent tout vivants « dans l'enfer ». Que veut dire le mot « vi-« vants? » Qu'ils sachent qu'ils vont périr, et que néanmoins ils périssent. Périr vivant, être englouti dans les abîmes de la terre, veut donc dire ici: être dévoré, consumé par les passions terrestres.

Tu dis à un homme: Mon frère, pourquoi souffres-tu? Nous sommes frères, nous invoquons le même Dieu, nous croyons au même Christ, nous lisons le même Evangile, nous récitons le même psaume, nous répondons le même *Amen*, nous chantons le même *Alleluia*, nous célébrons la même pâque; pourquoi donc es-tu hors de l'Eglise, tandis que je suis un de ses membres? Pressé par ces raisons; touchant en quelque sorte du doigt la vérité de ce qu'on lui dit, cet homme répond: Que Dieu rende à nos ancêtres selon leurs œuvres. N'est-il pas vrai qu'il meurt tout vivant? Tu le presses davantage et tu ajoutes: C'est bien assez que tu aies eu le malheur de te séparer de nous; faut-il y ajouter celui d'un second baptême? J'ai autant que toi, avoue-le; mais tu me détestes; pourquoi détester en moi le Christ? De telles gens reconnaissent souvent leur infortune; ils en gémissent et ils disent: Nous te comprenons bien, nous faisons mal; ah! si seulement nous pouvions agir d'autre manière! Mais pouvons-nous changer les choses établies par nos ancêtres? « Qu'ils descendent vivants « dans les enfers! » Si tu mourais avant d'y descendre, saurais-tu ce que tu fais? Mais, puisque tu n'ignores pas que tu fais le mal, et que néanmoins tu persistes à le vouloir faire, ne descends-tu pas tout vivant dans les enfers? Mais pourquoi la terre s'est-elle entr'ouverte seulement sous les pas des chefs pour les engloutir, tandis que le feu du ciel est tombé sur le peuple qui les suivait, et l'a consumé tout entier[1]? Le Psalmiste, en nous rappelant ce châtiment, nous parle d'abord de la punition du peuple, puis de celle des chefs de la sédition. « Que la mort descende sur eux! » Voilà pour ceux sur lesquels le feu du ciel est tombé; aussitôt il ajoute: « Qu'ils soient pré-« cipités vivants dans l'enfer ». Par là il veut désigner ceux que la terre engloutit tout vivants dans ses abîmes. Il commence par les plus petits pour finir par les plus grands. « Que « la mort descende » sur ceux qui ont écouté et suivi les séditieux. Pour les chefs et les princes, « qu'ils soient précipités tout vivants « dans les enfers », parce que les Ecritures sont entre leurs mains, et parce qu'en les lisant tous les jours ils ont appris que l'Eglise

[1] Nomb. XVI, 1, 33.

[1] Nomb. XVI 17.

catholique s'est répandue dans tout l'univers, de façon à ne laisser place à aucune objection ni à aucun témoignage en faveur de leur schisme. Ils le savent bien ; ils n'ignorent donc pas que ce qu'ils font est mal ; ils descendent donc tout vivants dans les enfers. Pour les autres, le feu de la colère divine les a consumés ; brûlés du désir de la contention, ils n'ont point consenti à se séparer de leurs chefs ; ces méchants les ont entraînés dans le mal ; le feu est venu en eux s'ajouter au feu, et la flamme dévorante de la colère de Dieu est venue se joindre à la flamme de la discorde. « Que la mort descende sur eux et qu'ils « soient précipités tout vivants dans les enfers, « parce que la malice est dans leur tente au « milieu d'eux ». « Dans leurs tentes », où ils ne sont que comme des étrangers et en passant ; car ils ne demeureront pas toujours sur la terre, quoiqu'ils apportent, dans la défense d'intérêts passagers, un acharnement extrême. « L'iniquité est donc dans leurs tentes ; « elle se trouve au milieu d'eux ». Que peuvent-ils avoir davantage, au milieu d'eux, que leur propre cœur ?

17. « Pour moi, j'ai crié vers le Seigneur ». Ce sont les paroles du corps de Jésus-Christ : son unité est dans l'angoisse, l'ennui, les tourments et le trouble de son exercice. Cet homme unique, cet ensemble des membres d'un même corps, crie vers Dieu des extrémités de la terre, dans l'ennui profond où son âme est plongée : « J'ai », dit-il, « crié vers « vous des extrémités de la terre, pendant « que l'angoisse oppressait mon cœur [1] ». Il était unique, mais il représentait l'universalité, l'ensemble des membres du corps ; quoique se trouvant en tous lieux, il n'avait qu'une voix pour crier, des extrémités de la terre, vers le Seigneur. Si plusieurs n'étaient pas unis en lui, comment pourrait-il, des extrémités de la terre, ne faire entendre qu'un même cri ? « Pour moi, j'ai crié vers le Sei« gneur ». C'est bien : crie vers le Seigneur, et non pas vers Donat, dans la crainte d'avoir pour ton Seigneur celui qui a renoncé à servir avec toi le Seigneur. « J'ai crié vers le Sei« gneur, et il m'a exaucé ».

18. « Le soir, le matin et à midi, je raconte« rai et j'annoncerai, et il écoutera ma voix ». Ne garde pas le silence : annonce hautement ce que tu as appris, « le soir », sur le passé ; « le matin », sur l'avenir ; « à midi », sur l'éternité. A ce qu'il appelle « le soir », se rapporte ce qu'il raconte ; « au matin », ce qu'il annonce ; « à midi », l'accomplissement de ses désirs. Par le midi, il entend le sommet d'où l'on ne descend point vers le couchant : à midi, la lumière du soleil se trouve à son plus haut degré d'élévation ; c'est alors que se montre dans toute sa splendeur l'éclat de la sagesse, et que le feu de la charité fait sentir toute son ardeur. « Le soir, le matin, « à midi ». « Le soir », Jésus a été attaché à la croix ; « le matin », il est ressuscité ; il est monté au ciel « à midi ». « Le soir », je raconte la patience du Christ mourant ; j'annonce, « le matin », la nouvelle vie de sa résurrection ; je le prierai d'exaucer ma prière, lorsque « à midi » il sera assis à la droite de son Père. Celui qui intercède pour nous dans le ciel écoutera ma voix [1]. Quelle sécurité est celle du prophète ! Quelle est sa consolation ! Comme il se sent devenu plus fort contre les alarmes et la tempête, contre les méchants, contre les pécheurs du dehors et du dedans, contre ceux qui, après avoir appartenu à l'Eglise, en sont sortis !

19. C'est pourquoi, mes frères, tous ceux qui, réunis avec vous dans l'enceinte de l'Eglise, vous apparaissent comme des turbulents, des orgueilleux, des gens conduits par l'intérêt, vaniteux, dépourvus d'un zèle chaste, pur et tranquille pour la gloire de Dieu, suffisants, toujours prêts, s'ils en trouvaient l'occasion, à semer autour d'eux la discorde, tous ceux-là sont la paille de l'aire du Seigneur [2]. Le vent de l'orgueil les a déjà réduits à ce petit nombre que vous voyez ; mais la paille n'en sortira en totalité qu'au jour du jugement, en ce jour où le Seigneur purifiera son aire. Pour nous, nous n'avons plus qu'à chanter, à prier et à gémir avec le Psalmiste, et à dire, dans le sentiment de la plus complète sécurité : « Il rachètera mon « âme dans la paix ». Cette prière a trait à ceux qui n'aiment pas la paix : « Il rachètera « mon âme dans la paix », parce que j'étais pacifique avec ceux qui la détestent [3]. « Il rachè« tera mon âme dans la paix ; il la délivrera « de ceux qui s'approchent de moi ». Car, par rapport à ceux qui sont loin de moi, ma cause n'est pas en danger. J'ai bien moins à craindre un homme qui me dit : Viens, adore

[1] Ps. LX, 3.

[1] Rom. VIII, 34. — [2] Matt. III, 12. — [3] Ps. CXIX, 7.

cette idole : un pareil homme est singulièrement loin de moi. Mais quand je dis à quelqu'un : Es-tu chrétien ? et qu'il me répond : Oui, je le suis ; j'ai près de moi mon ennemi : sa proximité est dangereuse. « Il rachètera « mon âme dans la paix ; il la délivrera de « ceux qui s'approchent de moi, car ils étaient « avec moi en beaucoup ». Pourquoi ai-je dit qu' « ils s'approchent de moi », sinon parce qu' « ils étaient avec moi en beaucoup ? »

Ce verset a deux sens. « Ils étaient avec « moi en beaucoup de choses ». Nous avions les uns et les autres le même baptême : en cela, ils étaient avec moi ; nous lisions le même Evangile : en cela, ils étaient avec moi. Nous célébrions ensemble les fêtes des martyrs : en cela, ils étaient avec moi. Nous solennisions la même fête de Pâques : en cela encore, ils étaient avec moi. Mais nous n'étions pas tout à fait d'accord, car je n'étais avec eux ni dans le schisme, ni dans l'hérésie. Unis en beaucoup de points, nous différions en quelques-uns ; mais, parce qu'ils sont en désaccord avec moi sur un petit nombre de choses, il ne leur sert de rien de s'accorder avec moi sur beaucoup d'autres. Car voyez, mes frères, combien de choses nous énumère saint Paul, qui pourtant nous deviennent inutiles, dès qu'une seule nous manque. « Quand », dit-il, « je parlerais le langage des hommes et des « anges eux-mêmes, quand j'aurais le don de « prophétie, quand je pénétrerais tous les « mystères et que j'aurais une parfaite science « de toutes choses, quand je transporterais les « montagnes, que je distribuerais mon bien « aux pauvres et que je livrerais mon corps « au supplice du feu » : que de choses il énumère ! et pourtant, que la charité manque au milieu de ce merveilleux ensemble, elle l'emportera toute seule sur toutes les autres qualités, si nombreuses qu'elles soient[1]. D'accord avec moi dans toutes les pratiques religieuses, ils en diffèrent sous le rapport de la charité, car ils ne l'ont pas. « Ils étaient avec moi en « beaucoup de choses ».

Autre sens : « Parce qu'ils étaient avec « moi en beaucoup », ceux qui se sont séparés de moi étaient avec moi, non pas en petit nombre, mais en grand nombre. Sur toute la surface de la terre, il y a peu de bon grain, mais beaucoup de paille. Que veut donc dire le Prophète ? Ils étaient avec moi comme de la paille ; ils n'y étaient pas comme du bon grain : la paille, je le veux bien, est proche, voisine du froment : tous deux viennent de la même semence ; le même champ les produit tous deux ; à l'une et à l'autre la même pluie donne la même séve ; à tous deux sont réservés le même moissonneur, le même fléau, le même van, mais non le même cellier : « Parce qu'ils étaient avec « moi en grand nombre ».

20. « Dieu m'exaucera, et il les humiliera, « lui qui est avant tous les siècles ». Car ils ont placé leur confiance dans je ne sais quel chef, qui s'est mis à leur tête et qui n'est que d'hier. « Celui qui est avant tous les siècles « les humiliera ». Quoique le Christ soit né, dans le temps, de la Vierge Marie, néanmoins « le Verbe était au commencement », avant tous les siècles, « et le Verbe était en « Dieu, et le Verbe était Dieu[1]. Celui qui est « avant tous les siècles, les humiliera, car il « n'y a pas de changement pour eux ». Je parle de ceux pour lesquels il n'y a pas de changement. Il savait que quelques-uns persévéreraient dans la méchanceté et y mourraient. Nous le voyons, en effet, il n'y a pas de changement pour eux. Ceux-là ne changent pas, qui meurent dans le déréglement, dans le schisme ; Dieu les humiliera, parce qu'ils se sont élevés par leur séparation ; ils seront humiliés par leur condamnation. Il n'y a point de changement pour eux, car on ne peut appeler de ce nom le mouvement d'une personne, non vers le bien, mais vers le mal : ils ne changeront ni maintenant, ni au moment de la résurrection, car nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés[2]. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a pas de changement pour eux, et qu'ils n'ont pas craint Dieu. Mes frères, je ne vois à cela qu'un remède : c'est qu'ils craignent le Seigneur et qu'ils abandonnent le parti de Donat. Tu dis à un donatien : Tu périras dans l'hérésie, dans le schisme ; il faut que Dieu te punisse de ton infidélité ; tu seras condamné, il est inutile de te flatter ; ne prends point un aveugle pour ton guide, « car si un aveugle « en conduit un autre, ils finissent par tom« ber tous deux dans le précipice[3] ». Peu m'importe : je vivrai aujourd'hui comme j'ai vécu hier : ce qu'ont été mes parents, je le serai moi-même. — Tu ne crains pas Dieu. —

[1] I Cor. XIII.

[1] Jean, I, 1. — [2] I Cor. XV, 31. — [3] Matt. XV, 14.

Inspire-lui la crainte de Dieu. Si, à ses yeux, l'Ecriture est la parfaite expression de la vérité, parce que tel est l'enseignement chrétien, qui n'est point sujet à l'erreur, comment pourra-t-il persévérer dans l'hérésie, surtout quand il portera son attention sur le spectacle frappant de l'existence de l'Eglise catholique, de cette Eglise que Dieu a répandue par tout le monde, dont il annonce l'admirable extension avant de l'opérer, à l'égard de laquelle enfin il a accompli toutes ses promesses ? Que ceux qui ne craignent pas Dieu prennent garde à eux et qu'ils tremblent, car « il a étendu son bras pour leur rendre suivant leurs mérites ».

21. « Ils ont profané son alliance ». Voici en quels termes est conçue cette alliance qu'ils ont profanée : « Toutes les nations « de la terre seront bénies en votre race [1] ». Ils ont profané son alliance. Et toi, que dis-tu à l'encontre de ces paroles du divin Testateur ? L'Afrique seule a mérité la grâce de posséder saint Donat : l'Eglise du Christ est demeurée en lui seul. Dis donc : L'Eglise de Donat. Pourquoi dis-tu : L'Eglise du Christ, puisqu'il a été dit de lui : « En lui « seront bénies toutes les nations de la terre ? » Veux-tu suivre Donat ? Renonce au Christ, et alors tu seras libre. Ecoutez ce qui suit : « Ils « ont profané son alliance ». Quelle était cette alliance ? « Des promesses ont été faites à « Abraham et à sa race ». L'Apôtre ajoute : « Mes frères, lorsqu'un homme a fait un con« trat ou un testament qui a été confirmé, « nul ne peut le casser ni y ajouter quoi que « ce soit. Or, des promesses ont été faites à « Abraham et à sa race ». L'Ecriture ne dit pas : A ceux de sa race, comme si elle eût voulu en marquer plusieurs, mais « à sa « race », c'est-à-dire à l'un de sa race, qui est le Christ [2]. C'est donc en ce Christ que reposent les promesses de l'alliance : « En ta « race seront bénies toutes les nations de la « terre ». Tu as donc profané cette alliance, puisque tu as fait schisme avec l'ensemble de toutes les nations, et que tu fais bande à part. Que tu aies été retranché et privé de l'héritage céleste, c'est un effet de la colère de Dieu ; car, écoute bien ce qui suit : « Ils ont « profané son alliance, ils ont été séparés par « la colère de son visage ». Se peut-il quelque chose de plus formel ? Est-il possible de désigner plus clairement les hérétiques ? « Ils « ont été divisés par la colère de son visage ».

22. « Et son cœur s'est approché ». De qui veut nous parler le Prophète, sinon de celui qui les a séparés dans sa colère ? Pourquoi « son cœur s'est-il approché ? » C'est pour que nous comprenions ses desseins ; car les hérétiques ont servi à asseoir la vérité catholique, et ceux qui ne suivent pas les enseignements de la foi ont contribué à affermir ceux qui lui sont restés fidèles. Il y avait, dans nos saints livres, une foule de passages obscurs : des hérétiques se sont séparés, qui ont soulevé des doutes, au grand détriment de la tranquillité de l'Eglise de Dieu ; les obscurités ont disparu, et l'on a connu la volonté du Seigneur. Voilà pourquoi il est dit dans un autre psaume : « Il s'est fait une assemblée de tau« reaux au milieu des peuples, qui les ont « suivis comme des vaches, afin de faire sor« tir ceux qui avaient été purifiés par l'ar« gent [1] ». « Faire sortir », signifie faire paraître, faire briller : ainsi, dans l'art de travailler l'argent, on appelle *ressorteurs* ceux qui donnent une forme à un informe lingot. Il y avait donc, dans les rangs du peuple de Dieu, une multitude d'hommes capables de connaître et d'expliquer parfaitement le sens des Ecritures : mais ils ne se faisaient pas connaître eux-mêmes et ne s'appliquaient à résoudre aucune difficulté, parce que personne ne songeait à en soulever. Est-ce qu'on avait traité d'une manière complète du mystère de la sainte Trinité, avant d'entendre blasphémer les Ariens ? Avait-on dit tout ce qui concerne la pénitence, tant que les Novatiens n'avaient point fait d'objection à ce sujet ? Ainsi, jusqu'au moment où certains hérétiques se séparèrent de l'Eglise et soutinrent la nécessité de réitérer le baptême, on n'avait point épuisé les questions qui y ont trait. On n'avait point non plus parlé nettement de l'unité de l'Eglise, comme on l'a fait depuis que ce nouveau schisme a ébranlé ceux d'entre les catholiques qui étaient faibles ; mais alors, ceux qui étaient pleinement instruits de ces matières ont dû, pour empêcher la perte des âmes infirmes, réfuter les vaines subtilités des impies, et éclaircir, par leurs discours, ce qu'il y avait d'obscur dans l'Ecriture sainte. De la sorte, la colère du visage de Dieu a séparé ces malheureux, et son cœur s'est appro-

[1] Gen. XII, 3 ; XXVI, 4. — [2] Gal. III, 15, 16.

[1] Ps. LXVII, 31.

ché de nous. Comprenez donc ce que le Prophète a dit en un autre psaume : « L'assemblée « des taureaux », c'est-à-dire des orgueilleux, confiants dans leur force, « au milieu des « vaches des peuples ». Qu'appelle-t-il des vaches ? Les âmes faciles à séduire. Et pourquoi cela ? « Afin de faire sortir », de faire paraître ceux qui étaient cachés, « et qui sont « purifiés par l'argent ». Cet argent désigne la parole de Dieu. « Les paroles du Seigneur « sont des paroles pures et chastes ; c'est un « argent purifié par le feu, purgé de toutes « les souillures de la terre et épuré sept « fois [1] ». Voyez comme l'Apôtre éclaircit ce passage et en fait ressortir le sens caché. « Il « faut », dit-il, « qu'il y ait des hérésies, afin que « l'on découvre parmi vous ceux qui sont éprou- « vés [2] ». Que veut dire le mot « éprouvés ? » Il signifie : « Affermis par l'argent », par la parole de Dieu. « Et afin qu'on les découvre ? » Qu'ils sortent. Pourquoi ? A cause des hérétiques. Qu'est-ce à dire ? A cause de « l'assem- « blée des taureaux, au milieu des vaches des « peuples ». Voilà pourquoi « la colère du vi- « sage de Dieu les a divisés » : voilà pourquoi « son cœur s'est approché ».

23. « Ses discours sont plus doux que l'huile : « ils sont perçants comme des flèches ». Certaines paroles de l'Ecriture semblaient dures, tant qu'elles n'étaient pas comprises : leur signification une fois saisie, elles ont paru douces à entendre. La première hérésie qui se soit déclarée parmi les disciples du Christ, a pris pour prétexte de son existence la dureté des discours du Sauveur. Il avait dit : « Si quelqu'un ne mange ma chair et ne boit « mon sang, il n'aura point la vie en lui ». Ses disciples ne pénétrèrent pas le sens de ses paroles, et ils se dirent les uns aux autres : « Cette parole est dure : qui est-ce qui pourra « l'entendre ? » Ils se plaignirent donc de cette dureté de ses discours, et ils se séparèrent de lui : aussi resta-t-il seul avec ses douze apôtres. Ceux-ci lui représentèrent que leurs compagnons avaient été scandalisés de l'entendre : alors il leur répondit : « Voulez- « vous aussi me quitter ? Seigneur », dit saint Pierre, « où irions-nous ? Vous avez les paroles « de la vie éternelle [3] ».

Nous vous en conjurons, soyez attentifs à la leçon de l'Apôtre ; et, comme des enfants, apprenez de lui à être pieux. Est-ce que Pierre saisissait déjà, dans toute son étendue, le sens caché de ce discours de Jésus-Christ ? Non, il ne le saisissait pas, mais il croyait pieusement à la bonté des paroles qu'il ne comprenait pas. Par conséquent, si la parole de Dieu est dure, et qu'elle ne soit pas encore comprise, qu'elle reste dure pour les impies, mais que ta piété l'adoucisse pour toi, parce que, quand tu la comprendras, elle deviendra pareille à l'huile, et pénétrera jusqu'à tes os.

24. Pierre avait vu ses compagnons se scandaliser de la parole divine, trop dure à leur avis, et s'éloigner de lui, et alors il lui avait dit : « Seigneur, vous avez les paroles de la vie « éternelle : à qui pourrions-nous aller ? » Il semblerait que le Prophète est dans les mêmes sentiments que le prince des Apôtres, et qu'il tient à Dieu le même langage ; il ajoute : « Jette dans le sein du Seigneur toute ta sol- « licitude, et il te nourrira ». Tu es petit ; tu ne comprends pas encore le sens caché des paroles divines : il y a peut-être là du pain, et tu ne peux encore te nourrir que de lait [1]. Ne t'irrite pas contre les mamelles que tu suces ; elles te rendront capable de t'asseoir plus tard à une table : aujourd'hui, tu ne saurais encore y prendre place. Voilà que, par suite de l'éloignement des hérétiques, plusieurs passages de l'Ecriture ont perdu leur dureté et se sont amollis : de durs qu'ils étaient, les discours du Seigneur sont devenus plus doux que l'huile ; « et, pourtant, ce sont des flè- « ches ». Entre les mains des prédicateurs de l'Evangile ils sont devenus une arme puissante. Munis de telles armes, ces prédicateurs les lancent au cœur de ceux qui les écoutent : ils les attaquent à temps et à contre-temps, et ces discours et ces paroles sont comme des flèches destinées à percer le cœur des hommes et à les disposer à la paix. Ces paroles étaient dures et elles se sont adoucies, et, pourtant, elles n'ont rien perdu de leur force : elles se sont changées en flèches. « Ses discours sont deve- « nus doux comme de l'huile, et ils sont per- « çants comme des flèches ». Tu n'es peut-être pas encore capable de manier ces armes : ce que ces discours renferment d'obscurité n'est peut-être pas encore à la portée de ton intelligence ; ce qu'ils ont de dur ne s'est peut-être pas encore amolli pour toi : « Jette « donc, dans le sein de Dieu, ta sollicitude, et « il te nourrira ». Jette-toi dans les bras de

[1] Ps. XI, 7. — [2] I Cor. XI, 19. — [3] Jean, VI, 51-69.

[1] I Cor. III, 2.

Dieu; et, si tu veux agir ainsi, que personne ne se substitue à lui. « Jette sur lui ta sollici« tude ». Vois comment saint Paul, ce grand soldat de Jésus-Christ, a défendu aux petits de se décharger sur lui-même de tous leurs soins. « Est-ce Paul qui a été crucifié pour vous? « ou bien, est-ce au nom de Paul que vous « avez été baptisés [1] ? » N'était-ce pas leur dire : « Déchargez-vous sur le Seigneur de « tous vos soins, et il vous nourrira ? » Aujourd'hui un enfant veut se jeter avec sa sollicitude dans les bras du Seigneur, et voilà que je ne sais quel étranger se présente à lui, et lui dit : C'est moi qui te reçois. Cet enfant ressemble à un vaisseau qui est devenu le jouet de la tempête, et l'étranger lui dit : Je te reçois. Réponds-lui : Je cherche un port afin de m'y réfugier, et non pas un rocher pour me briser contre lui : « Jette dans le sein de « Dieu ta sollicitude, et il te nourrira », et vois bien qu'il est comme un port où tu trouveras ton salut. « Il ne permettra pas que le « juste soit éternellement agité ». Tu sembles ballotté au gré des flots de la mer orageuse de cette vie : tu arriveras au port ; seulement, avant d'y entrer, aie soin de ne pas laisser briser le câble qui te retient à l'ancre : maintenu par l'ancre, le vaisseau peut être agité : jamais la tempête ne le pousse loin du rivage, et, bien qu'il soit agité aujourd'hui, il ne le sera pas toujours. C'est à cette agitation que le Prophète faisait tout à l'heure allusion, quand il disait : « Je me suis affligé dans mon « exercice, et je me suis troublé : j'attendais « celui qui devait me délivrer du décourage« ment et de la tempête ». Lorsqu'il parlait, il était en proie à l'agitation, mais il ne devait pas être toujours agité, car il était fortement retenu à l'ancre, et cette ancre était son salut. « Il ne permettra pas que le juste soit éter« nellement agité ».

25. Mais que deviendront les impies ? « Pour « vous, Seigneur, vous les conduirez dans un « puits de corruption [2] ». Ce puits de corruption désigne un abîme de ténèbres. « Vous « les conduirez dans un puits de corruption » : parce que, quand un aveugle en conduit un autre, ils tombent tous les deux dans le précipice [3]. Dieu les conduit dans le puits de la corruption, non parce qu'il est l'auteur de leurs fautes, mais parce qu'il est le juge de leurs iniquités : il les a abandonnés aux passions de leur cœur [1] : car ils ont préféré les ténèbres à la lumière; ils ont mieux aimé être aveugles que jouir de la vue. Le Seigneur Jésus a brillé aux yeux de l'univers entier : qu'ils s'unissent donc à tous les autres hommes, et qu'ils chantent : « Il n'y a personne qui « puisse se dérober à l'ardeur bienfaisante de « ses rayons [2] ». Mais non ; ils se sont séparés de tous pour s'attacher à un seul : ils ont quitté tout le corps pour suivre un membre pourri ; ils ont abandonné la vie pour se jeter dans la mort : quel sera leur châtiment, sinon de tomber dans le puits de la corruption ?

26. « Les hommes de sang et d'hypocri« sie ». Le Prophète les appelle « hommes de « sang », en raison de l'influence désastreuse et meurtrière qu'ils exercent autour d'eux : si seulement ils se bornaient à tuer les corps, sans toucher aux âmes ! Le sang qui s'échappe d'une plaie corporelle fait mal à voir : mais voit-on saigner le cœur de celui qu'on a rebaptisé ? Un spectacle pareil ne frappe que les regards de l'âme. Les circoncellions ne se font pas faute de commettre des meurtres visibles, et, par conséquent, nous pouvons les appeler à la lettre « des « hommes de sang ». Considère leurs armes, et dis-moi s'ils ne sont pas plutôt des hommes de sang que des hommes de paix. Ils ne se contentent pas de porter en leurs mains des bâtons : on y voit encore des frondes, des haches, des pierres, des lances : munis de ces instruments dangereux, ils se répandent et pénètrent partout où ils peuvent : ils ont soif du sang innocent ; ils sont donc, à vrai dire, « des hommes de sang ». Quoi qu'il en soit, nous serions encore tentés de dire : Plaise à Dieu que de tels hommes se bornent à faire mourir les corps sans faire périr les âmes ! Et qu'ils ne se l'imaginent pas : nous ne détournons point de leur sens les paroles du Psalmiste, quand nous appelons « hommes « de sang », ceux qui tuent les âmes, car ils ont donné le même nom à leurs Maximianistes. Ils les ont, en effet, condamnés, et, dans la sentence de condamnation prononcée contre eux, les membres de leur concile ont dit : « Leurs pieds sont prompts et légers pour « répandre le sang : l'affliction et le malheur « se trouvent dans leurs voies, ils n'ont point « connu le chemin de la paix [3] ». Voilà ce qu'ils ont dit des Maximianistes. Et moi, je

[1] I Cor. I, 13. — [2] Ps. LV, 24. — [3] Matt. XV, 14.

[1] Rom. I, 21. — [2] Ps. XVIII, 7. — [3] Id. XIII, 3.

demande à quelle époque les Maximianistes sont devenus des assassins? Je suis loin de dire qu'ils ne se seraient pas rendus coupables de meurtre, s'ils avaient pu se trouver en assez grand nombre pour espérer l'impunité ; mais enfin leur petit nombre les a rendus timides : ils préféraient souffrir eux-mêmes ce qu'ils ne pouvaient faire souffrir aux autres. J'interroge donc un donatiste, et je lui dis : Dans ton concile, tu as appliqué aux Maximianistes ces paroles : « Leurs pieds étaient agiles « pour répandre le sang ». Eh bien! indique-moi une seule personne que les Maximianistes aient touchée du bout du doigt. Me répondra-t-il autre chose que ce que je dis moi-même? Ceux qui se sont séparés de l'unité, qui séduisent les âmes et les font par conséquent mourir, ne sont-ils pas de vrais assassins? S'ils ne tuent pas les corps, n'ôtent-ils pas la vie aux âmes? Tu as parfaitement expliqué les paroles du Psalmiste ; et, puisque tu agis de la sorte, ne cherche point à te dérober aux conséquences de tes explications. « Les « hommes de sang et de ruse ». Leur ruse consiste à tromper les autres, à dissimuler leurs pensées, à séduire les âmes. Qui sont donc ceux « que la colère de Dieu a séparés ?» ce sont « des hommes de sang et de ruse ».

27. Qu'est-ce que le Prophète dit de pareilles gens? « Ils n'iront pas à la moitié de leurs « jours ». « Ils n'iront pas à la moitié de leurs « jours », c'est-à-dire, ils ne réussiront pas comme ils se le promettent : ils décherront avant que se soit écoulée la série des jours sur lesquels ils fondent leurs espérances. Ne ressemblent-ils pas à cette perdrix dont il a été écrit : « Ils l'abandonneront au milieu de ses « jours et, à la fin de sa vie, elle sera folle et « insensée[1] ?» Ils réussissent, mais seulement pour un temps, car voici ce que dit l'Apôtre : « Les méchants et les imposteurs se fortifie-« ront de plus en plus dans le mal, séduisant « les autres et se trompant eux-mêmes. — Si « un aveugle sert de guide à un autre aveugle, « ils tombent tous les deux dans le précipice[2] ». C'est donc à juste titre que le Prophète dit qu'« ils tombent dans un puits de corruption». Qu'est-ce donc que dit l'apôtre saint Paul : « Ils « se fortifieront de plus en plus dans le mal », mais ce ne sera pas pour longtemps, puisqu'un peu auparavant il avait dit : Mais leurs progrès auront des bornes, c'est-à-dire, « ils n'iront « pas à la moitié de leurs jours ». Ecoutez ce qu'il ajoute, et vous y verrez la raison de ces paroles : « Leur folie sera connue de tout le « monde, de la même manière que fut mani-« festée la folie de ces personnes[3] ». « Les « hommes de sang et de ruse n'iront pas à la « moitié de leurs jours : pour moi, Seigneur, « j'espérerai en vous ». Les méchants n'arriveront pas à la moitié de leurs jours, puisqu'ils ont mis dans l'homme leur espérance ; mais moi, pourquoi passé-je des jours de cette vie au jour de l'éternité? Parce que c'est en vous, ô mon Dieu, que j'ai placé mon espoir.

[1] Jérém. XVII, 2. — [2] Matt. XV, 14. — [3] II Tim. III, 9, 13.

DISCOURS SUR LE PSAUME LV

PRÊCHÉ A CARTHAGE.

CONFIANCE DURANT L'ÉPREUVE.

Comme David, comme le Sauveur surtout, les justes sont ici-bas tourmentés par les pécheurs; malgré leurs souffrances, ils sont à l'abri de la crainte, ils sont confiants et tranquilles, parce qu'en réalité leurs ennemis ne peuvent leur faire de mal; parce que la tribulation nous perfectionne et nous rend pareils à Jésus-Christ; parce que les méchants se convertiront eux-mêmes plus tard, sous l'influence de la colère divine et de leur propre humilité; parce qu'enfin Dieu est un bon Père, qui récompensera les justes de leur affectueux dévouement pour lui. Assurés de leur délivrance comme s'ils en étaient déjà les témoins, ils s'attachent au Seigneur d'une manière plus parfaite, et lui offrent leur cœur comme une louange digne de lui.

1. Lorsque nous sommes sur le point d'entrer dans une maison, nous portons nos regards sur le frontispice, afin d'y lire le nom de celui qui l'habite et de celui à qui elle appartient; par là, nous évitons de pénétrer mal à propos où il ne faut pas, et de nous tenir par timidité en dehors d'une maison où nous pourrions entrer. De même qu'au portail de cette habitation se trouve cette inscription : Cet immeuble appartient à tel ou tel propriétaire, ainsi lisons-nous en tête de ce psaume le titre suivant : « Pour la fin; pour le peuple « qui s'est éloigné des saints ; à David, pour « l'inscription du titre, lorsque les étrangers « le prirent dans Geth ». Voyons quel est ce peuple qui s'est éloigné des saints, pour l'inscription du titre. Ce psaume a trait à David, et, vous le savez déjà, ce nom doit être entendu dans un sens spirituel, car il est, à vrai dire, question ici de celui-là seul dont l'Apôtre a dit : « Le Christ est la fin de la loi pour la « justification de ceux qui croient [1] ». Aussi, quand tu lis : « Pour la fin », porte tes regards vers le Christ, dans la crainte de t'arrêter en chemin et de ne point parvenir au but. Car n'importe où tu t'arrêtes, si tu ne t'es pas encore élevé jusqu'au Christ, la sainte Ecriture ne te dit rien autre chose que ceci : Marche! car, dans l'endroit où tu es, la sécurité ne se trouve pas encore. Il est un lieu où l'on peut s'établir en toute sûreté; il est une pierre sur laquelle s'élève une maison solide qui n'a rien à craindre ni de la pluie, ni de la tempête. Les fleuves ont rompu leurs digues, et leurs eaux furieuses sont venues la battre en brèche, et elle ne s'est pas écroulée, parce qu'elle était bâtie sur la pierre [2] ; et cette pierre, c'était le Christ [1]. C'est le Christ qui est désigné sous le nom de David, car il a été dit de lui : « Il est né, selon la chair, de la « race de David [2] ».

[1] Rom. X, 4. — [2] Matt. VII, 25.

2. Quel est donc ce peuple qui s'est éloigné des saints, pour l'inscription du titre? Ce titre lui-même va nous le dire. Pendant la passion du Seigneur, au moment où il fut attaché à la croix, on écrivit une inscription, car il y en avait une là, et elle était écrite en hébreu, en grec et en latin : « Voici le roi des Juifs » ; ces trois langues étaient comme trois témoins appelés à confirmer l'authenticité de ce titre, parce que toute parole tire son autorité de la déposition de deux ou trois témoins [3]. A la lecture de ce titre, les Juifs s'indignèrent et dirent à Pilate : « Garde-toi d'écrire : C'est « le Roi des Juifs; mais : Il s'est dit le Roi des « Juifs ». Ecris donc ses paroles, et n'écris pas que ce qu'il a dit est vrai. Mais parce que ces paroles d'un autre psaume sont vraies : « Ne change rien à l'inscription du titre [4] », Pilate répondit : « Ce que j'ai écrit est écrit». Comme s'il avait voulu dire : Si vous aimez la fausseté, moi je n'altère pas la vérité. Les Juifs regardèrent cette réponse comme un outrage; ils en devinrent furieux et s'écrièrent : « Nous n'avons point d'autre roi que « César [5] » ; et parce qu'ils se trouvaient offensés de la teneur de l'inscription, ils s'éloignèrent des saints. Que ceux qui reconnaissent et disent que Jésus-Christ est leur Roi, s'approchent des saints et s'attachent fortement au Saint par excellence; mais que ceux qui ont protesté contre l'inscription placée au-dessus du Christ, qui ont refusé de reconnaître

[1] I Cor. X, 4. — [2] Rom. I, 3. — [3] Deut. XIX, 15. — [4] Ps. LVI, 1. — [5] Jean, XIX, 15, 22.

Dieu pour leur Roi et qui lui ont préféré un homme, que ceux-là soient rejetés loin des saints! Une nation qui met son bonheur à obéir à un homme, une nation qui repousse bien loin d'elle la royale autorité du Seigneur, une nation qui oublie que se soumettre à la royauté de Dieu, c'est régner soi-même et exercer sur ses passions un empire souverain, cette nation s'est constituée dans un état de complet éloignement à l'égard des saints. Par conséquent, mes frères, vous ne devez point regarder les Juifs comme seuls coupables d'une pareille faute; ils en ont donné le premier exemple, et, en considérant leur conduite, chacun devrait y voir un écueil à éviter. Ils ont ouvertement renié Jésus-Christ comme Roi; ils ont choisi César. Sans doute César est un roi, mais un roi homme parmi d'autres hommes, pour gouverner les choses de la terre; or, il y a un autre Roi, qui exerce son empire sur les choses du ciel. La puissance de l'un ne dépasse point les limites de cette vie passagère; celle de l'autre embrasse l'éternité. Celui-ci appartient au ciel, celui-là à la terre; le roi de ce monde est soumis au Roi du ciel; le Roi du ciel est supérieur à tout. En demandant César pour roi, les Juifs n'ont donc point péché; leur crime a consisté à ne point accepter la royauté du Christ. Il y en a beaucoup maintenant pour ne pas reconnaître la puissance souveraine du Christ, qui règne dans les cieux et gouverne toutes choses. Voilà ceux qui nous font souffrir, et nous trouvons dans ce psaume de quoi nous affermir contre eux. Il faut nécessairement que nous ayons à souffrir de leur part jusqu'à la fin; il n'en serait pas de même si Dieu ne le jugeait utile pour nous. Toute tentation est, en effet, une épreuve, et toute épreuve porte ses fruits; car, d'ordinaire, l'homme s'ignore lui-même; il ne sait ni ce dont il est capable, ni ce dont il est incapable; tantôt il présume à tort de lui-même, et parfois il doute de ses forces quand il n'a pas lieu de s'en défier; une tentation se présente : c'est pour lui un moyen de s'interroger sur sa valeur réelle et de se connaître tel qu'il est. Dieu le connaissait, mais il ne se connaissait pas lui-même. Par un sentiment de confiance présomptueuse, Pierre avait cru que ce qu'il n'avait pas encore se trouvait en lui; il s'était imaginé qu'il était assez fort pour persévérer jusqu'à la mort dans la fidélité à Notre-Seigneur Jésus-Christ; Pierre ignorait combien il était faible, mais Dieu le savait. On lui répondit qu'il se trompait et qu'il était encore incapable d'un pareil dévouement. Celui qui lui parlait de la sorte l'avait créé et devait lui donner le courage nécessaire à un pareil sacrifice; le Sauveur savait qu'il n'avait pas encore communiqué cette grâce à Pierre; Pierre ignorait qu'il ne l'avait pas encore reçue; le moment de la tentation arrivé, il renia son Maître, puis il pleura, et enfin il reçut la force d'en haut[1]. Nous n'avons rien de nous-mêmes; il nous faut donc demander, mais nous ne savons ce que nous devons demander; nous recevons la grâce de Dieu, mais nous ignorons la nécessité de lui témoigner notre reconnaissance; par conséquent les tentations et les peines sont toujours indispensables dans le cours de notre vie, pour nous instruire; mais nos tribulations ne peuvent avoir d'autre cause que les hommes séparés des saints. Remarquez-le bien, mes frères, cette séparation n'est pas physique et corporelle; elle est toute spirituelle et morale. Il arrive souvent, en effet, qu'un homme, très-éloigné de toi par la distance des lieux, se trouve néanmoins en parfaite union avec toi, parce qu'il aime ce que tu aimes. Il peut se faire aussi que ton voisin soit uni de cœur avec toi, parce que vos mutuelles affections se portent sur le même objet; mais par une raison tout opposée, il arrivera qu'un habitant de la même maison soit bien éloigné de toi, parce qu'il aime le monde et que tu aimes Dieu.

3. Mais quel est le sens de ces autres paroles, qui appartiennent encore au titre et le complètent : « Les Allophyles se sont saisis de « David dans Geth ». Geth était une ville des Allophyles, c'est-à-dire des étrangers, d'un peuple éloigné des saints; dès lors qu'ils sont étrangers, au lieu de se rapprocher des saints, ils s'en éloignent; et tous ceux qui refusent de reconnaître le Christ pour leur Roi, deviennent des étrangers. Pourquoi cela? Parce que la vigne, autrefois plantée par la main du Seigneur, ne donna que des fruits amers et mérita ainsi d'entendre le Seigneur lui adresser ce reproche : « Vigne étrangère, « pourquoi tes fruits sont-ils devenus amers[2]? » Dieu ne lui a pas dit : Tu es ma vigne, parce que, si elle eût été sa vigne, les fruits qu'elle donna eussent été remplis de douceur; et parce

[1] Luc, XXII, 35-62. — [2] Jérém. II, 21.

que ses fruits devinrent amers, elle cessa d'être la vigne du Seigneur; elle devint étrangère pour lui. « Les Allophyles se saisirent » donc « de la personne de David ». De fait, l'Ecriture nous raconte que David, fils de Jessé, roi d'Israël, se retira chez les Allophyles pour échapper aux poursuites de Saül [1]; il entra dans leur ville et même dans le palais de leur roi; mais elle ne nous dit pas qu'ils l'aient retenu prisonnier. Les Allophyles ont donc retenu et retiennent encore dans Geth notre véritable David, Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui est né de la race du roi d'Israël. Nous avons dit que Geth était une ville. Si nous cherchons à connaître le sens de ce nom, nous trouverons qu'il signifie pressoir. Jésus-Christ, notre Chef, le Sauveur de tout le corps, qui est né d'une Vierge, qui a été attaché à la croix, et qui nous montre déjà, dans le mystère de sa chair ressuscitée, l'espérance et le modèle de notre propre résurrection, Jésus-Christ se trouve encore ici-bas; il y est présent dans son corps, et ce corps c'est l'Eglise. Le corps est intimement uni à son Chef, et le Chef, parlant au nom du corps, s'écrie : « Saul, « Saul, pourquoi me persécutes-tu [2] ? » Et le corps est dans son Chef, selon cette parole de l'Apôtre : « Il nous a ressuscités « avec lui, et il nous a fait asseoir avec lui « dans le ciel [3] ». Nous sommes assis avec lui dans le ciel, et il souffre avec nous sur la terre; c'est en espérance que nous sommes avec lui dans le ciel, et c'est par charité qu'il souffre avec nous sur la terre. En vertu de cette mutuelle union, qui semble ne faire de nous et de Jésus-Christ qu'un seul homme, l'époux et l'épouse ne sont plus qu'une seule chair; voilà pourquoi le Sauveur a dit : « Ils ne sont plus deux, mais ils sont une seule « chair [4] ». Comment donc le Christ est-il retenu prisonnier dans Geth ? Son corps, c'est-à-dire son Eglise, est enfermé dans le pressoir [5]. Qu'est-ce à dire, dans le pressoir ? Dans les tribulations. Mais il y a un avantage à être serré dans le pressoir. A la vigne, le raisin n'est pas pressé; il y apparaît dans son entier, mais il n'en sort rien. On le porte au pressoir, on l'y foule, on l'y écrase, on semble lui faire tort; mais le tort apparent qu'on lui cause est loin d'être inutile : sans cela le raisin demeurerait stérile.

[1] I Rois, XXI, 10. — [2] Act. IX, 1. — [3] Eph. II, 6. — [4] Matt. XIX, 6. — [5] Eph. I, 22, 23.

4. Les hommes qui se sont éloignés des saints les font souffrir. Que ceux-ci lisent donc attentivement ce psaume; qu'ils s'y reconnaissent; et, puisqu'ils sont sujets aux tribulations dont il parle, qu'ils répètent la prière du Prophète. Il n'est pas nécessaire que celui qui n'endure rien redise les paroles du Psalmiste; je n'y astreins nullement les chrétiens placés en dehors des tourments de la vie; mais qu'ils prennent garde de s'éloigner des saints en voulant s'écarter de la souffrance. Chacun de nous doit penser à son ennemi; et, s'il est chrétien, son ennemi c'est le monde. Toutefois, en entendant l'explication de ce psaume, ne reportons point nos pensées sur nos inimitiés particulières, car nous devons le savoir, nous n'avons pas à combattre contre la chair et le sang, mais contre les princes, les puissances et les esprits de malice, ou, en d'autres termes, contre le démon et ses anges [1]. La raison en est facile à saisir : quand des hommes nous tourmentent, c'est le démon qui leur en suggère la pensée, qui anime leur volonté et les tourne à sa guise comme des vases qui lui appartiennent. Ne l'oublions donc pas, nous avons deux ennemis : l'un visible et l'autre invisible; l'homme que nous voyons et le démon que nous ne voyons pas. Aimons l'homme, mettons-nous en garde contre le démon; prions pour l'homme, prions contre le démon, et disons à Dieu : « Seigneur, « prenez pitié de moi, parce que l'homme m'a « foulé aux pieds ». Si un homme te foule aux pieds et t'écrase, ne crains rien, pourvu que tu produises du vin, car tu n'es devenu raisin que pour être ainsi écrasé. « Ayez pitié « de moi, Seigneur, parce que l'homme m'a « foulé aux pieds. L'homme », qui s'est éloigné des saints, « m'a fait la guerre et m'a tour« menté pendant tout le jour ». Mais pourquoi ne pas entendre du démon ces dernières paroles? Serait-ce parce qu'on ne l'a jamais désigné sous le nom d'homme ? L'Evangile ferait-il erreur quand il dit : « L'homme en« nemi a fait cela [2] ? » Quoiqu'il ne soit pas homme, il peut donc, en une certaine manière, s'appeler de ce nom. Ainsi parlait le Psalmiste, et il avait en vue, soit le démon, soit le peuple qui s'était éloigné des saints, soit chacun de ceux qui l'avaient suivi, c'est-à-dire les hommes dont le démon se sert pour tourmenter le peuple de Dieu, ce peuple in-

[1] Eph. VI, 12. — [2] Matt. XIII, 28.

violablement attaché aux justes, au Saint des saints, au Roi dont la dignité suprême, consacrée par l'inscription de la croix, a suffi à remplir d'indignation ses ennemis, à les repousser et à les séparer de lui ; mais quelles que soient les personnes entrevues par le Prophète, il doit dire : « Prenez pitié de moi, « Seigneur, car l'homme m'a foulé aux pieds ». Ce mauvais traitement ne doit en rien diminuer son énergie ; toujours il doit garder le souvenir de celui qu'il invoque et dont l'exemple soutient son courage. La première grappe de raisin serrée dans le pressoir fut le Christ ; et quand les tortures de la passion eurent écrasé cette grappe, il en sortit ce qui rend « si précieuse et si belle cette coupe qui « enivre [1] ». En considérant son chef, le corps donc doit dire : « Prenez pitié de moi, Sei« gneur, parce que l'homme m'a foulé aux « pieds ; il m'a fait la guerre et m'a affligé « pendant tout le jour ». « Pendant tout le « jour », toujours. Que personne ne se dise : Au temps de nos ancêtres on souffrait beaucoup ; ce temps est passé, on ne souffre plus aujourd'hui. Si tu penses que, de nos jours, il n'y ait rien à endurer, tu n'as pas encore commencé à vivre en chrétien ; car où serait la vérité de ces paroles de l'Apôtre : « Tous ceux qui « veulent vivre avec piété dans le Christ souf« friront persécution [2] ». Si donc tu ne souffres aucun mauvais traitement à cause du Christ, n'est-il pas à craindre que tu n'aies pas encore commencé à vivre pieusement en lui ? Lorsque tu auras embrassé une vie pieuse et chrétienne, alors tu seras entré dans le pressoir ; prépare-toi à être écrasé. Puisses-tu alors ne pas être un raisin desséché ! Puisses-tu, sous la presse, donner abondance de vin !

5. « Pendant tout le jour mes ennemis « m'ont foulé aux pieds [3] ». Mes ennemis sont ceux qui se sont séparés des justes. Nous avons expliqué ces mots. « Je craindrai la hauteur « du jour ». Que veut dire : « La hauteur du « jour ? » Cette expression est peut-être bien élevée pour notre intelligence ; chose facile à comprendre, puisqu'il est question « de la hauteur « du jour ». Des hommes se sont éloignés des saints : ils ont peut-être agi de la sorte, parce qu'ils n'ont pu parvenir jusqu'à « la hauteur du « jour », dont les douze apôtres sont les heures brillantes ; aussi se sont-ils égarés dans le jour, ceux qui ont attaché le Sauveur à la croix, ne voyant en lui qu'un homme ordinaire. Mais pourquoi ont-ils été plongés dans les ténèbres et se sont-ils, en conséquence, éloignés des saints ? Le jour luisait dans les hauteurs, et ils n'ont pas connu celui qui s'y dérobait à leurs regards ; s'ils avaient connu ce Roi de gloire, ils ne l'auraient jamais crucifié [1]. Eblouis par l'éclat de ce jour, ils se sont éloignés des saints, ils en sont devenus les ennemis, ils les tourmentent et les écrasent comme on écrase le raisin dans le pressoir. On peut encore donner un autre sens à ce passage : « La hauteur du jour a fait que mes ennemis « m'ont foulé aux pieds pendant tout le jour », c'est-à-dire toujours. « La hauteur du jour », ou bien l'orgueil fastueux des hommes. Quand ils foulent aux pieds les justes, ils sont plus élevés qu'eux, et ceux qui sont foulés aux pieds sont au-dessous de ceux qui les écrasent. Toutefois, que la hauteur des hommes sous les pieds desquels tu te trouves ne te fasse pas trembler, car elle est éphémère ; elle n'est que d'un jour, sa durée ne sera pas éternelle.

6. « Parce que le grand nombre de ceux qui « me font la guerre, sera dans la crainte ». Quand seront-ils saisis de crainte ? Lorsque aura passé le jour de leur élévation, car ils ne s'élèvent que pour un temps, et ensuite la crainte les saisira. « Pour moi, Seigneur, « j'espérerai en vous ». Le Prophète ne dit point : Pour moi, je ne craindrai pas ; mais : « Le grand nombre de ceux qui me font la « guerre, sera dans la crainte ». Lorsque sera venu le jour du jugement, alors toutes les nations de la terre se lamenteront [2] ; et quand le signe du Fils de l'homme aura paru dans les cieux, la tranquillité des justes sera parfaite, car, en ce moment, ils verront se réaliser ce qu'ils espéraient, ce qu'ils désiraient, ce dont ils demandaient l'accomplissement ; pour les autres, le temps de la pénitence sera entièrement écoulé, parce que, au moment où ils auraient pu se repentir d'une manière utile, leur cœur se sera endurci contre les avertissements de Dieu. Pourront-ils élever un mur pour se garantir contre ses jugements ?

Admire la piété de celui qui parle ici, et, si tu fais partie de son corps, imite-le. Après avoir dit : « Le grand nombre de ceux qui « me font la guerre sera dans la crainte », il n'ajoute pas : Pour moi, je ne craindrai point, car il redoute de laisser supposer que

[1] Ps. XXII, 5. — [2] II Tim. III, 12. — [3] Ps. LV, 3.

[1] I Cor. II, 8. — [2] Matt. XX, 31.

la cause de sa fermeté se trouve en lui-même et dans ses propres forces ; il a peur de s'élever dans le temps et de voir son orgueil passager le priver de tout droit au repos éternel ; il veut donc faire bien comprendre d'où lui vient sa fermeté. « Pour moi », dit-il, « j'espérerai en vous, Seigneur ». Il n'exprime pas ici un sentiment de présomption, il indique le motif de son assurance. Si je n'éprouve aucune crainte, ce pourrait être un effet de l'endurcissement de mon cœur, car il en est beaucoup chez qui un orgueil démesuré étouffe toute appréhension.

Que votre charité veuille bien y réfléchir ; autre chose est la santé du corps, autre chose son insensibilité, autre chose encore son immortalité. La santé parfaite est, en effet, l'immortalité. On nomme encore ainsi, dans un certain sens, l'exemption d'infirmités dont nous jouissons dans le cours de notre vie mortelle. Ne pas être malade s'appelle avoir la santé ; à simple vue, le médecin déclare qu'on en jouit ; aussitôt que commence la maladie, la santé est altérée ; elle est rétablie, dès que la guérison se manifeste. Il est donc facile de le remarquer et de vous en convaincre ; le corps humain peut passer par ces trois états différents : la santé, l'insensibilité et l'immortalité. En santé, il est exempt de maladie ; néanmoins, il souffrirait si l'on venait à le froisser ou à le tourmenter. La douleur n'existe point pour celui qui en a perdu le sentiment ; plus il devient étranger à la souffrance, plus dangereux est son état. Quant à l'immortalité, elle ne connaît, non plus, aucune douleur ; pour elle, la corruption est comme anéantie ; le corps corruptible s'est revêtu d'incorruptibilité, le corps mortel s'est revêtu d'immortalité [1]. Nulle souffrance, ni dans un corps parvenu à l'immortalité, ni dans un corps devenu insensible. Que l'homme insensible ne se croie point pour cela immortel ; celui qui souffre est plus près de l'immortalité que celui chez qui se trouve éteint le sentiment de la douleur.

Tu rencontres un homme altier, orgueilleux et insolent, qui s'est mis dans l'esprit de ne rien craindre ; le crois-tu plus fort que celui qui a dit : « Nous ne trouvons que combats au dehors, et au dedans que sujets de crainte [2] ? » Le crois-tu plus fort que notre Chef, que notre Seigneur Dieu, qui a dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort [1] ? » Non, un pareil homme n'est pas plus fort. Que son insensibilité ne te charme pas, car, au lieu de se revêtir d'immortalité, il s'est dépouillé de tout sentiment. Néanmoins, une affectueuse amitié ne peut être étrangère à ton âme, et l'Ecriture blâme ceux qui ont le cœur sec ; qu'un sentiment plein de vigueur t'anime donc et te fasse dire : « Qui est-ce qui est faible, sans que je le sois moi-même ? qui est-ce qui est scandalisé, sans que je brûle [2] ? » Si saint Paul fût resté étranger au scandale et à la perte des faibles, sa raideur et son insensibilité te sembleraient-elles les meilleures dispositions possibles ? Loin de là. Tu n'y verrais point un signe de la tranquillité de son âme ; ce serait un irrécusable témoignage de sa stupidité. Sans aucun doute, mes frères, lorsque nous serons parvenus à ce lieu fortuné, à cette demeure désirable, à cette félicité souveraine, à cette patrie céleste, où notre âme tranquille sera plongée dans une quiétude et une joie éternelles, nous n'y serons sujets à aucune douleur, parce qu'il n'y aura là rien qui puisse nous faire souffrir. « Le grand nombre », dit le Psalmiste, « de ceux qui me font la guerre, sera saisi de crainte ». Les hommes stupides, qui ne craignent rien aujourd'hui, seront alors eux-mêmes troublés par l'épouvante, car la terreur qui s'emparera d'eux, sera si grande qu'elle brisera et broiera leur cœur, si endurci qu'il soit. « Le grand nombre de ceux qui me font la guerre sera saisi de crainte ; pour moi, Seigneur, j'espérerai en vous ».

7. « En Dieu je me louerai de mes paroles ; j'ai placé mes espérances dans le Seigneur, je ne craindrai point ce que l'homme pourra me faire [3] ». Pourquoi ? Parce que j'espérerai en Dieu. Pourquoi ? Parce qu'en Dieu je me louerai de mes paroles. Si c'est en toi que tu loues tes paroles, je ne te dis pas d'être exempt de crainte, car il est impossible qu'il en soit ainsi pour toi ; si, en effet, tu prononces des paroles de mensonge, ces paroles t'appartiendront en propre, par cela même qu'elles seront menteuses ; si, au contraire, elles sont l'expression de la vérité, et que, pourtant, tu les attribues à ton mérite, au lieu d'y voir un effet de la grâce divine, elles seront vraies en elles-mêmes, mais tu seras un menteur. Si, enfin, tu reconnais que tu ne peux rien dire

[1] I Cor. xv, 53, 54. — [2] II Cor. vii, 5.

[1] Matt. xxvi, 38. — [2] II Cor. xi, 29. — [3] Ps. lv, 5.

de convenable dans la sagesse de Dieu et dans la foi de la vérité, à moins d'en avoir reçu le pouvoir de celui dont il est dit : « Qu'as-tu, « que tu n'aies point reçu[1] ? » alors, tu loues tes paroles en Dieu, afin d'être loué par la parole de Dieu. En honorant, comme venant de Dieu, les dons qu'il t'a départis, tu honores Dieu lui-même, et le Seigneur, qui t'a fait ce que tu es, t'honorera aussi ; mais, dès que tu honores, comme venant de toi et non pas de Dieu, ce qu'il t'a donné, tu t'éloignes du Saint des saints, de la même manière que les Allophyles se sont éloignés des justes. Donc, « en « Dieu je louerai mes paroles ». Si ce sont « mes paroles » que je loue, comment puis-je les louer « en Dieu ? » Ce sont « mes paroles », et je les louerai « en Dieu ». Je les louerai « en Dieu », parce qu'elles me viennent de lui ; ce sont mes paroles, parce qu'il m'a fait la grâce de les prononcer. Tout en me les inspirant, il a voulu qu'elles devinssent les miennes, dès lors que j'aimerais celui de qui elles viennent ; il me les a inspirées ; donc, elles m'appartiennent. S'il n'en était ainsi, comment pourrions-nous dire : « Donnez-« nous aujourd'hui notre pain quotidien[2] ? » Comment disons-nous que ce pain est nôtre, puisque nous prions qu'on nous le « donne ? » Si tu demandes à Dieu ton pain, tes mains ne resteront pas vides, et tu ne feras point preuve d'ingratitude en disant que ce pain est le tien. Si tu ne disais pas : « Notre pain », c'est que tu ne l'aurais pas encore reçu de la munificence divine ; si, au contraire, tu dis qu'il est à toi en ce sens qu'il viendrait de toi, tu perds le don de Dieu, parce que tu te montres ingrat à l'égard de celui qui t'avait comblé de ses bienfaits. « Je louerai » donc « mes paroles « en Dieu », parce qu'il est le principe de tous les discours conformes à la vérité. « Je louerai « mes paroles », parce que j'étais altéré et que j'ai puisé à cette source pour y étancher ma soif. « En Dieu, je louerai mes paroles ; j'ai « placé mes espérances dans le Seigneur, et « je ne craindrai point ce que l'homme pourra « me faire ». N'es-tu pas l'homme qui disait tout à l'heure : « Seigneur, prenez pitié de « moi, parce que l'homme m'a foulé aux « pieds ; durant tout le jour il m'a fait la « guerre et m'a tourmenté ? » Comment dis-tu maintenant : « Je ne craindrai pas ce que « l'homme pourra me faire ? » Que te fera-t-il ? Tu as dit, il n'y a qu'un instant : « Il « m'a foulé aux pieds, il m'a accablé de tri-« bulations ». Agir ainsi à ton égard, n'est-ce rien ? Le Prophète porte ses regards sur le vin qui coule du pressoir, et il répond : Oui, « l'homme m'a foulé aux pieds » ; oui, « il « m'a accablé de tribulations », mais, en définitive, que peut-il me faire ? J'étais une grappe de raisin ; je deviendrai du vin. « J'ai « placé mes espérances en Dieu ; je ne crain-« drai point ce que l'homme pourra me « faire ».

8. « Durant tout le jour ils avaient mes pa-« roles en abomination[1] ». Il en est ainsi, vous ne l'ignorez pas. Dites la vérité, prêchez-la : Annoncez le Christ aux païens, montrez l'Eglise aux hérétiques, parlez à tous du salut ; ils s'insurgent contre mes paroles ; ils les prennent en abomination. En agissant de la sorte, à qui s'attaquent-ils, sinon à celui en qui « je louerai mes discours ? » « Tout le jour, « ils avaient mes paroles en abomination ». Il devrait leur suffire de les détester, sans rien faire de plus que les décrier et les rejeter ; mais non, ces paroles coulent de la plus pure source de la vérité ; quand ils les détestent et les rejettent, comment agissent-ils à l'égard de celui qui les a inspirées ? Le voici : « Tous « leurs desseins à mon égard ne tendaient « qu'au mal ». Ils ont un suprême dégoût pour le pain ; peuvent-ils aimer beaucoup le vase dans lequel on le leur présente ? « Tous « leurs desseins à mon égard ne tendaient « qu'au mal ». S'ils ont tenu cette conduite envers le Sauveur, le corps doit accepter ce que la tête a accepté elle-même, afin de ne point s'en séparer. Ton Sauveur a été méprisé, et tu voudrais être honoré de ceux qui se sont éloignés des saints ! Il ne convient pas que tu cherches à obtenir ce qui ne lui a pas été donné. « Le disciple n'est pas au-dessus « de son maître, ni le serviteur au-dessus de « son Seigneur[2] ». S'ils ont donné le nom de Béelzébub au Père de famille, à bien plus forte raison devront-ils le donner à ses domestiques ! « Tous leurs desseins à mon égard « étaient tournés au mal ».

9. « Ils habiteront comme étrangers, et ils « se cacheront[3] ». Habiter un pays comme étranger, c'est voyager hors de son propre pays ; ceux qu'on nomme habitants étrangers, demeurent dans un pays qui n'est pas

[1] I Cor. IV, 7. — [2] Matt. VI, 11.

[1] Ps. LV, 6. — [2] Matt. X, 24, 25. — [3] Ps. LV, 7.

le leur. Tout homme est, ici-bas, un voyageur en pays étranger; vous nous y voyez, parce que nous sommes entièrement couverts de chair ; mais cette enveloppe charnelle vous empêche d'apercevoir le fond de nos cœurs. Voilà pourquoi l'Apôtre a dit : « Ne jugez pas « avant le temps, jusqu'à ce que vienne le « Seigneur qui éclairera les ténèbres les plus « secrètes, et qui fera voir à découvert les « pensées du cœur ; et, alors, chacun recevra « de Dieu sa gloire et sa récompense [1] ». En attendant ce grand jour, pendant le cours de ce pèlerinage terrestre, chacun de nous porte son cœur en lui-même, et tous les cœurs sont un livre fermé pour tous les autres. Par conséquent, « ils habiteront comme des étran- « gers et ils se cacheront » ceux dont les desseins sont méchants à l'égard du juste qu'ils persécutent. Ils voyagent en ce lieu d'exil ; ils y sont revêtus de chair ; aussi cachent-ils leur fourberie dans le secret de leur cœur ; ils y renferment toutes leurs pensées mauvaises. Pourquoi ? Parce que cette vie est un voyage en pays étranger. Qu'ils mettent tous leurs soins à déguiser leurs pensées ; un jour viendra où ce qu'ils cachent sera étalé aux regards de tous, où ils ne pourront plus se cacher eux-mêmes.

On peut encore donner un autre sens à ces paroles : « Ils se cacheront ». Cette seconde explication plaira peut-être davantage. Les hommes qui se sont séparés des saints, s'introduisent parfois dans leurs rangs, revêtus du manteau de l'hypocrisie, et le mal qu'ils font au corps du Christ est d'autant plus déplorable qu'on ne peut les éviter, comme s'ils lui étaient entièrement étrangers. Dans le récit de ses tribulations l'Apôtre place, au nombre de ses plus pénibles, celles qui lui sont venues des hypocrites : « Périls des eaux », dit-il ; « périls des voleurs, périls du côté de « de ma nation, périls de la part des gentils, « périls dans la ville, périls dans les déserts, « périls sur mer », et il ajoute : « Périls de la « part des faux frères [2] ». Ils sont surtout à craindre, ceux dont il est dit dans un autre psaume : « Ils entraient pour voir [3] ». Ils entrent pour voir, et personne ne peut leur dire : N'entre pas pour voir. Car s'il entre, c'est en qualité de frère, et non comme étranger : on ne s'en défie pas. « Ils habiteront donc comme étran- « gers, et ils se cacheront ». Puisqu'ils entrent dans l'Eglise, comme dans une grande maison, sans intention d'y demeurer toujours, « ils y habiteront comme étrangers ». Le Seigneur a voulu nous faire comprendre que de tels pécheurs sont des esclaves, car, suivant l'oracle évangélique, « celui qui commet le « péché est l'esclave du péché » ; c'est pourquoi il y est dit : « Le serviteur ne demeurera « pas toujours dans la maison, mais le fils y « demeurera éternellement [1] ». Celui qui entre dans l'Eglise en qualité d'enfant, n'y restera pas comme étranger, mais il y demeurera jusqu'à la fin [2]. Mais celui qui y pénètre comme un esclave, comme un fourbe, comme un pécheur, qui n'obéit que sous le regard du maître, qui cherche à dérober, à accuser, à blâmer, celui-là n'y entre que comme étranger, il n'y demeurera pas d'une manière fixe et permanente. Mes frères, de pareilles gens ne doivent nous inspirer aucune crainte : « J'ai placé en « Dieu mon espérance : je ne craindrai pas « ce que l'homme pourra me faire ». Qu'ils entrent dans notre maison, qu'ils y séjournent, qu'ils usent de dissimulation, qu'ils cachent leurs pensées, peu importe : ils ne sont que chair. Pour toi, mets tes espérances dans le Seigneur, et la chair ne sera pas capable de te faire du mal. — Mais l'homme m'accable d'afflictions, il me foule aux pieds. — Puisque tu es raisin, si tu es écrasé, tu donneras du vin : les peines que tu auras à endurer, porteront des fruits, car un autre verra ta patience et l'imitera. Pour apprendre à supporter ceux qui te font souffrir, n'as-tu pas toi-même porté tes regards sur ton chef, sur cette première grappe de raisin, sur le Sauveur, en la compagnie de qui l'homme, c'est-à-dire, le traître Judas est entré pour voir, a établi son séjour et s'est caché ? Pourquoi craindrais-tu les hypocrites, qui entrent dans l'Eglise, y demeurent et s'y cachent ? Tu n'as aucun motif de le faire. Judas, le père de ces fourbes, a vécu dans la société du Sauveur, et Jésus le connaissait : Judas vivait avec lui comme un étranger, et, quoiqu'il déguisât avec soin ses intentions perverses, les secrets de son cœur n'étaient nullement un mystère pour son maître : il fut choisi, et puisque tu devais ignorer de quels hommes il faudrait t'éloigner, le Christ a voulu te faire trouver, dans sa propre conduite, un sujet de consolation. Il aurait pu ne pas choisir Judas, car il le con-

[1] I Cor. IV, 5. — [2] II Cor. XI, 26. — [3] Ps. XL, 7.

[1] Jean, VIII, 34, 35. — [2] Matt. X, 22 ; XXIV, 13.

naissait : n'avait-il pas dit, en effet, à ses disciples : « Est-ce que je ne vous ai pas choisis tous « les douze? Et pourtant, il y en a un parmi « vous qui est un démon[1] ». De là pourrait-on inférer que le démon a été choisi? Et si Notre-Seigneur ne l'a pas choisi, comment les Apôtres se sont-ils trouvés au nombre de douze, au lieu de ne se trouver qu'au nombre de onze? Comme les autres, Judas a été choisi, mais dans un autre but. Les onze ont été choisis pour être éprouvés; Judas l'a été pour tenter. Tu devais ignorer de quels hommes méchants il faudrait t'éloigner, de quels fourbes et de quels hypocrites il te faudrait prendre garde; tu ne devais pas connaître ceux qui habiteraient avec toi comme étrangers, et te déguiseraient leurs pensées perverses : comment le Sauveur aurait-il pu te servir d'exemple, s'il ne t'avait dit : J'ai eu l'un d'entre eux en ma compagnie ; je t'ai donné d'avance un modèle en ma personne ; j'ai supporté, j'ai voulu souffrir à côté de moi un homme dont les déguisements m'étaient parfaitement connus, et, par là, te donner une consolation pour les circonstances où tu ne saurais distinguer tes ennemis? Un hypocrite m'a fait souffrir : un hypocrite agira de même à ton égard; pour être plus fort, pour te tourmenter davantage, on t'accusera, on t'imputera des crimes imaginaires; je suppose que ces calomnies prévalent contre toi : seras-tu seul victime de ces procédés coupables? N'en ai-je pas été moi-même la victime? Oui, les calomnies des méchants ont prévalu contre moi, et, toutefois, elles ne m'ont point ravi le ciel. Quoique le corps du Sauveur fût déjà enseveli, de faux témoins se présentèrent encore pour déposer contre lui : ce n'avait pas été assez, pour ses ennemis, de le calomnier devant les tribunaux; ils voulurent le flétrir encore jusque dans son tombeau. Ayant reçu de l'argent comme prix de leur mensonge, ils firent cette déposition : « Pendant que nous « dormions, ses disciples sont venus et l'ont « enlevé[2] ». Il fallait vraiment que ces Juifs fussent devenus aveugles, pour croire à un témoignage aussi incroyable, pour croire au témoignage de gens endormis. Ou bien, les témoins ne dormaient pas, et alors, on ne devait pas ajouter foi à leurs paroles, puisqu'elles étaient mensongères : ou bien, ils dormaient réellement; et, alors, comment ont-ils pu voir ce qui se passait? « Ils habite- « ront comme des étrangers et ils se cache- « ront ». Ils auront beau demeurer et se cacher, que pourront-ils faire? « Pour moi, j'ai « mis en Dieu mon espérance : je ne craindrai « point ce que l'homme pourra me faire ».

10. « Ils observeront toutes mes démarches ». Les hommes, qui habitent comme étrangers et se cachent, ne le font que pour voir où la faiblesse humaine nous fera tomber : ils sont attentifs à chacun de nos pas, et, dès que nous venons à tomber, ils saisissent nos pieds, afin de nous faire périr : ou bien, ils mettent leur pied devant nous pour nous jeter à terre; ou bien encore, et surtout, ils s'efforcent de trouver, en notre conduite, un prétexte à accusations. Quel est celui qui ne tombe jamais en faute? Y a-t-il rien de plus facile, surtout quand on parle? Car n'est-il pas écrit : « Si quelqu'un « ne pèche point par la langue, il est parfait[1]? » Qui est-ce qui osera se dire ou se croire arrivé à la perfection? Il est donc indubitable qu'on pèche en parlant. Ceux qui demeurent parmi nous comme étrangers et qui s'y cachent, examinent toutes nos paroles : ils s'ingénient à nous tendre des piéges et à lancer contre nous d'inextricables mensonges, au milieu desquels ils s'embarrassent eux-mêmes, avant d'y embarrasser les autres : par là, ils se prennent d'abord eux-mêmes, et périssent les premiers dans les lacets où ils prétendaient prendre et faire périr les autres. L'homme exposé à leurs artifices, rentre dans son propre cœur, et de là, il élève ses pensées vers Dieu, et il apprend à dire : « En Dieu, je louerai mes « discours ». Tout ce que j'ai dit de bon et de vrai, je l'ai dit pour Dieu, et sous son inspiration; et si, par hasard, j'ai dit ce que je ne devais pas dire, c'est comme homme que je l'ai dit, mais comme homme soumis à Dieu, à ce Dieu qui soutient celui qui marche dans le chemin droit, qui rappelle par ses menaces celui qui s'égare, qui pardonne à celui qui reconnaît ses fautes, qui lui fait rétracter ses paroles imprudentes, qui le relève de ses chutes. Car le juste tombera et se relèvera sept fois, mais les impies persévéreront dans le mal[2]. Qu'aucun d'entre nous ne craigne donc ces hommes hypocrites, acharnés à nous suivre, à scruter nos paroles, je dirais presque, à compter les syllabes qui s'échappent de nos lèvres. Qu'aucun de nous ne redoute les vio-

[1] Jean, VI, 71. — [2] Matt. XXVIII, 13.

[1] Jean, III, 2. — [2] Prov. XXIV, 16.

lateurs des divins commandements. Il s'ingénie à trouver en toi quelque chose de répréhensible : se servir de toi pour croire en Jésus-Christ, c'est le moindre de ses soucis. Examine avec soin les discours de celui que tu reprends; vois s'ils ne renferment pas des avis salutaires pour toi. — Mais les discours d'un homme qui pèche en parlant, peuvent-ils renfermer des conseils qui me soient utiles? — L'avantage que tu pourrais en retirer, ce serait peut-être de te montrer moins censeur de paroles, et de recueillir plus soigneusement les bonnes recommandations. « Ils observeront toutes mes démarches ».

11. « Comme mon âme l'a déjà enduré ». Je parle de ce que j'ai déjà enduré : je parle par expérience: « Comme mon âme l'a déjà enduré. Ils habiteront comme étrangers et se « cacheront ». Que mon âme supporte donc, et ceux du dehors, qui aboient contre moi comme des chiens furieux, et ceux qui, au dedans, me dérobent leurs pensées. La tentation qui vient du dehors, ressemble à un torrent impétueux : puisse-t-elle te trouver fortement attaché à la pierre! Qu'elle vienne nous frapper, mais puisse-t-elle aussi nous laisser debout! Ce sera la preuve que notre maison est bâtie sur la pierre[1]. Si l'ennemi est au dedans, il y habitera comme étranger et s'y cachera : puisse-t-il être auprès de nous, comme la paille est auprès du froment! On amènera les bœufs pour battre l'aire : la tentation servira de fléau; tu seras séparé de la paille, et celle-ci se trouvera brisée.

12. « Vous les sauverez pour rien[2] ». Le Prophète nous apprend à prier pour nos ennemis. « Ils habiteront comme des étrangers et se « cacheront », parce qu'ils sont des fourbes, des hypocrites, des trompeurs : prie pour eux et ne dis pas : Cet homme est si méchant, si corrompu! Dieu le ramènera-t-il au bien? Ne désespère pas de lui : fais attention à celui que tu pries, et non à celui pour lequel tu pries. Tu vois la dangereuse maladie de l'un : ne vois-tu pas, chez l'autre, le pouvoir de guérir? « Ils habiteront comme des étrangers, et se « cacheront, comme mon âme l'a déjà éprouvé. Supporte-les, prie pour eux, et tu verras l'accomplissement de ces paroles : « Vous les « sauverez pour rien ». Les sauver, ce n'est rien pour vous, Seigneur, car il ne vous en coûte aucun effort. Leur misérable état ne laisse aux hommes aucun espoir, et d'un mot, vous les guérissez; leur guérison sera pour nous un sujet d'étonnement, et, pourtant, elle ne vous coûtera rien. « Vous les « sauverez pour rien ». On peut expliquer ces paroles d'une autre manière : Vous les sauverez sans aucun mérite de leur part. « Auparavant », dit saint Paul, « j'ai été un blasphé« mateur, un persécuteur et un homme in« juste[1] ». Les prêtres lui donnaient des lettres, afin que, partout où il rencontrerait des chrétiens, il pût les emmener et les jeter en prison[2]. Et, pour mieux réussir dans sa coupable mission, il habitait d'abord comme étranger, et se cachait. Certes, chez lui, il n'y avait aucun mérite : on ne pouvait y trouver que des motifs de condamnation; il n'avait aucune bonne œuvre à offrir à Dieu. Néanmoins il fut sauvé. « Vous les sauverez gra« tuitement ». Ils n'amèneront dans votre temple, ni boucs, ni béliers, ni taureaux ; ils n'y apporteront ni offrandes, ni parfums ; ils ne répandront point sur votre autel la liqueur d'une bonne conscience. En eux vous ne trouverez que rudesse, corruption et horreur; et, puisqu'ils ne mériteront, sous aucun rapport, que vous les sauviez, « vous les sau« verez pour rien » ; c'est-à-dire que vous leur donnerez gratuitement votre grâce. Quels mérites le larron pouvait-il offrir sur la croix? D'un repaire de brigands il avait passé au pied d'un tribunal; du tribunal, on l'avait conduit à la potence ; de la potence, il entra au paradis[3]. Il éleva la voix, parce qu'il avait cru[4]. Mais qui est-ce qui lui avait donné la foi, sinon le Sauveur crucifié à côté de lui? « Vous les sauverez pour rien ».

13. « Vous conduirez les peuples dans votre « colère ». Vous vous irritez et vous les conduisez; vous les punissez et vous les sauvez : vous les épouvantez et vous les rétablissez dans la tranquille paix de la justice. Que veulent dire, en effet, ces paroles : « Vous les « conduirez dans votre colère? » Vous semez des tribulations sous chacun de leurs pas, afin que, plongés dans la peine, les hommes aient recours à vous, au lieu de se laisser séduire par de folles joies et une sécurité trompeuse. Il semblerait que vous êtes irrité, et, de fait, vous agissez en père. Un enfant qui méprise les ordres paternels, attire sur lui la colère de l'auteur de ses jours : on le souf-

[1] Matt. VII, 25. — [2] Ps. LV, 8.

[1] I Tim. I, 13. — [2] Act. IX, 2. — [3] Luc, XXIII, 43. — [4] Ps. CXV, 10.

flette, on le frappe, on lui tire les oreilles, on le traîne par les bras, on le conduit à l'école. « Vous conduirez les peuples dans votre co-« lère ». Combien sont entrés dans la maison de Dieu, combien ont contribué à la remplir, qui s'y sont trouvés amenés par sa colère! Accablés de tribulations, ils se sont vus remplis de foi. La tribulation nous secoue, comme on secoue un vase pour en faire sortir les immondices qu'il contient, et alors la grâce vient remplir notre âme. « Vous conduirez « les peuples dans votre colère ».

14. « Seigneur, je vous ai fait connaître ma « vie ». Vous m'avez accordé le bienfait de la vie : voilà pourquoi je vous l'ai fait connaître. Est-ce que Dieu ignore quel don il t'a fait? Pourquoi donc le lui annonces-tu? Aurais-tu la prétention de lui apprendre quelque chose? Non, sans doute. Pourquoi donc le Prophète dit-il : « Je vous ai fait connaître ? » Serait-ce, Seigneur, parce que cette connaissance pourrait vous être utile? Quel avantage le Seigneur pourrait-il en tirer ? Dieu y gagne pour sa gloire. Quand l'apôtre saint Paul disait : « J'ai été d'abord un blasphémateur, « un pécheur, un homme injuste », comment faisait-il connaître sa vie? Il la faisait connaître en ajoutant : « Mais j'ai obtenu miséri-« corde [1] ». Il a annoncé sa vie, non pour lui-même, mais pour Dieu : car il l'a annoncée de manière à en amener d'autres à la foi ; il l'a annoncée, non pour son propre avantage, mais pour l'avantage de la cause de Dieu. En effet, il ajoute : « Car Jésus-Christ est mort et il « est ressuscité, afin que celui qui vit ne vive « plus pour lui-même, mais pour celui qui est « mort en faveur de tous [2] ». Si tu vis, ce n'est pas de toi-même que tu tiens ce bienfait, parce que c'est Dieu qui te l'a accordé; fais-le donc connaître, non pour toi, mais pour lui ; ne cherche point ton intérêt, ne vis pas pour toi : vis pour celui qui est mort en faveur de tous. L'Apôtre, parlant de certains réprouvés, ne dit-il pas : Ils cherchent tous leur avantage, et ils oublient les intérêts de Jésus-Christ [3] ? Si, de la connaissance que tu donnes de ta vie, tu cherches à tirer ton utilité personnelle au lieu d'en tirer celle des autres, c'est pour toi que tu la fais connaître, et non pour Dieu. Mais si tu l'annonces de manière à exciter le prochain à la recevoir lui-même de la main qui te l'a donnée, tu l'annonces pour la gloire de ton bienfaiteur ; aussi recevras-tu une plus ample récompense, par cela même que le don de Dieu n'a pas trouvé en toi un ingrat. « Sei-« gneur, je vous ai fait connaître ma vie, vous « avez mis mes larmes en votre présence ». Vous avez exaucé ma prière. « Selon la pro-« messe que vous m'en avez faite ». Votre conduite envers moi a répondu à vos promesses. Vous m'aviez dit que vous écouteriez le cri de ma douleur : j'ai cru à votre parole, j'ai pleuré, et vous m'avez exaucé. Par vos promesses vous avez montré une miséricorde infinie à mon égard, et vous avez manifesté votre infaillible véracité par votre fidélité à les accomplir. « Selon la promesse que vous m'en aviez faite ».

15. « Que mes ennemis retournent en ar-« rière [1] ». C'est pour leur bien, et non pour leur malheur, que le Prophète exprime ce désir : la cause de leur persévérance dans le mal se trouve dans leur persistance à marcher toujours devant eux. Tu engages ton ennemi à bien vivre, à se corriger : il méprise tes conseils, il rejette bien loin tes avis : Voilà, dit-il, un grand personnage pour me donner des conseils ! Voilà un grand docteur pour m'instruire ! Il prétend l'emporter sur toi, et, parce qu'il se regarde comme supérieur à toi, il ne se corrige pas. Il ne remarque pas que tes paroles ne sont pas de toi ; il ne remarque pas que tu fais connaître ta vie, non pour toi-même, mais pour Dieu : il veut marcher le premier, et il ne se corrige pas : il serait avantageux pour lui de se retourner en arrière, et de marcher à la suite de celui qu'il voudrait précéder. Avant sa passion, le Sauveur entretenait ses disciples des douleurs qu'il devait alors endurer ; Pierre, saisi d'horreur, s'écria : « Non, « Seigneur, il n'en sera pas ainsi ». Il avait dit, peu de temps auparavant : « Vous êtes le « Christ, Fils du Dieu vivant », et il avait reconnu sa divinité ; et déjà il tremblait de le voir mourir, comme s'il ne voyait plus en lui qu'un homme. Mais le Seigneur était venu en ce monde pour souffrir, et nous ne pouvions arriver au salut qu'à la condition d'être rachetés au prix de son sang. Au moment où Pierre avait confessé hautement sa divinité, Jésus l'avait félicité et lui avait dit : « Ce « n'est ni la chair ni le sang qui te l'ont révélé, « mais c'est mon Père, qui est dans le ciel. « C'est pourquoi tu es Pierre, et sur cette « pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes

[1] I Tim. I, 13. — [2] II Cor. V, 15. — [3] Phil. II, 21.

[1] Ps. LV, 10.

« de l'enfer ne la vaincront pas, et je te donnerai les clefs du royaume des cieux ». Voyez quelle récompense il accorde à cette confession pleine de vérité, de dévouement et de foi : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu « vivant ». Dès que le Sauveur parla de sa passion à ses disciples, Pierre eut peur de le voir mourir; toutefois, sa mort était la condition essentielle de notre salut; il s'écria donc : « Non, Seigneur, il n'en sera pas ainsi ». Et Jésus, qui lui avait dit, quelques instants auparavant : « Tu es Pierre, et sur cette pierre « je bâtirai mon Eglise », lui répondit alors : « Arrière, Satan, arrière : tu es pour moi un « scandale ». Comment l'homme que l'on avait appelé Pierre, et proclamé bienheureux, est-il devenu si vite digne de recevoir le surnom de Satan? « Parce que », ajouta le Sauveur, « tu n'as point de goût pour les « choses de Dieu : tu n'en as que pour les « choses de l'homme [1] ». Quelques instants plus tôt il goûtait les choses de Dieu, « car « ni la chair ni le sang ne t'ont révélé cela, « mais mon Père, qui est dans le ciel ». Quand il louait ses paroles en Dieu, on ne l'appelait que du nom de Pierre : il mérita celui de Satan, dès qu'il parla de lui-même, sous l'influence de la faiblesse de l'homme et d'une affection charnelle, parce qu'ainsi il mettait obstacle à son salut personnel et à celui des autres. Il voulut avoir le pas sur le divin Maître, et donner au guide céleste des conseils inspirés par une sagesse tout humaine. « Non, Seigneur, il n'en sera pas « ainsi ». Tu dis : « Non », et tu ajoutes : « Sei« gneur ? » S'il est le Seigneur, n'agit-il pas avec une souveraine puissance ? S'il est le maître, ne sait-il pas ce qu'il doit faire, ce qu'il doit enseigner ? Néanmoins, tu prétends conduire ton guide, instruire ton maître, donner des ordres à ton Seigneur, dicter à Dieu tes volontés. Tu veux primer le Très-Haut ! « Arrière ! » Un souhait plus utile à ses ennemis pouvait-il sortir de la bouche du Prophète : « Que mes ennemis retournent en « arrière ? » mais qu'ils ne restent pas derrière. Qu'ils retournent en arrière, afin de ne plus marcher les premiers, mais de manière à marcher toujours et à ne pas rester derrière. « Que mes ennemis retournent en arrière ».

16. « Quel que soit le jour où je vous invo« que, je sais que vous êtes mon Dieu ». Admirable science ! Le Prophète ne dit pas : Je sais que vous êtes Dieu ; il dit : « Je sais que vous « êtes mon Dieu ! » Oui, il est ton Dieu, car il te vient en aide. Oui, il est ton Dieu, car tu lui appartiens. Voilà pourquoi il est écrit : « Bien« heureux est le peuple qui a pour Dieu le « Seigneur ! » Pourquoi est-il dit : « Qui a « pour Dieu le Seigneur ? » Où est l'homme dont il ne soit pas le Dieu ? Il est le Dieu de tous, mais particulièrement de ceux qui l'aiment, qui s'attachent à lui, qui le possèdent et l'adorent ; ils font, en quelque sorte, partie de sa maison ; ils sont comme les membres de sa grande famille, puisqu'ils ont été rachetés au prix du sang de son Fils unique. O ineffable bonté de Dieu ! Nous lui appartenons, et il est devenu notre héritage ! Les étrangers, qui ont été éloignés des justes, ne sont pour lui que des enfants dont il ne s'occupe pas. Voyez ce qu'en dit ailleurs le Psalmiste : « Mon Dieu, délivrez-moi de la « puissance des enfants étrangers, dont la « bouche a publié la vanité, et dont la droite « est une droite d'injustice ». Remarque leur grandeur : grandeur d'un jour ! gloire orgueilleuse et éphémère ! « Leurs enfants res« semblent à des plantes nouvelles : leurs « filles sont ornées comme un temple ». Il donne la description du bonheur de ce monde, de ce bonheur dont les apparences trompeuses séduisent l'homme, auquel on attache le plus grand prix, que l'on préfère à la véritable, à l'éternelle félicité. Ceux qui négligent les biens durables, deviennent par là même des enfants étrangers : ce ne sont plus des enfants de Dieu. Le Prophète continue : « Leurs fils ressemblent à des plantes nou« velles : leurs filles sont ornées comme des « temples : leurs celliers sont remplis ; ils re« gorgent et se déversent l'un dans l'autre : « leurs brebis sont fécondes et de produits « abondants : leurs vaches sont grasses : la « clôture de leurs héritages n'est ni brisée « ni ouverte à tout venant : on n'entend au« cun cri dans leurs places publiques ». Que lisons-nous ensuite ? « Ils ont proclamé bien« heureux le peuple qui possède de tels avan« tages ». Mais qui est-ce qui tient ce langage ? des enfants étrangers, « dont la bouche publie « la vanité ». Et toi, que dis-tu ? « Bienheu« reux le peuple qui a pour Dieu le Sei« gneur [1] ». Il n'envisage aucun des bienfaits

[1] Matt. XVI, 16-23.

[1] Ps. CXLIII, 11-15.

que dispense aux hommes la main du Seigneur : il n'a en vue que le Dieu qui se donne lui-même. Mes frères, tous les biens énumérés par les enfants étrangers, Dieu les donne : il les accorde même aux étrangers, même aux méchants, même aux blasphémateurs, car il fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants : il fait tomber la pluie sur les justes et sur les pécheurs [1] : il les accorde parfois aux bons ; parfois aussi il les leur refuse, comme il les donne et les refuse aux méchants ; mais, tandis qu'il réserve à ceux-ci un feu éternel, il se réserve à lui-même pour ceux-là. Il y a donc un mal exclusivement réservé aux pécheurs, comme il y a un bien spécialement destiné aux justes ; et, enfin, comme intermédiaire entre ce bien et ce mal, il y a des biens et des maux répartis indistinctement entre les uns et les autres.

17. Aimons donc Dieu, mes frères; aimons-le d'un amour chaste et pur. Notre affection n'est pas pure, si nous aimons Dieu pour la récompense que nous en attendons. Hé quoi! si nous servons Dieu, n'en recevons-nous pas une récompense ? Oui, et cette récompense sera le Dieu lui-même que nous servons : il sera notre récompense, car nous le verrons tel qu'il est [2]. Vois en quoi consiste cette récompense qui t'est réservée. Qu'est-ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ dit à ceux qui l'aiment? « Celui qui m'aime, garde mes com« mandements : celui qui m'aime, sera aimé « de mon Père, et je l'aimerai ». Que lui donnerez-vous donc ? « Je me montrerai à lui [3] ». Si tu n'aimes pas Dieu, cette récompense te paraîtra de mince valeur : aime-le, qu'il soit l'objet de tes désirs les plus ardents, sers-le gratuitement comme tu as été racheté par lui, car, sous aucun rapport, tu n'avais mérité qu'il mourût pour toi : considère toutes les grâces dont il t'a comblé ; brûle du désir de le posséder, et alors, tu ne lui demanderas rien autre chose que lui-même : il te suffira. Si avare que tu puisses être, Dieu te suffit. Ton désir de posséder va peut-être jusqu'à vouloir devenir le maître de toute la terre, peut-être même du ciel. Celui qui a créé l'un et l'autre est plus grand que tous les deux. Mes frères, oserai-je le dire ? Que les mariages d'ici-bas vous apprennent en quoi consiste un amour chaste et pur : ces mariages se ressentent nécessairement de l'infirmité humaine. Celui-là n'aime pas son épouse, qui s'unit à elle pour sa dot ; et celle-là n'aime pas son époux, qui l'aime uniquement à cause des quelques présents ou des grands biens qu'elle en a reçus. On a vu souvent un mari, d'abord fortuné, devenir ensuite très-pauvre : une multitude d'hommes se sont vus proscrits. A partir de ce jour de chastes épouses les ont chéris davantage. Le malheur des maris a souvent servi d'épreuve pour reconnaître la pureté des unions conjugales : afin de montrer qu'elles n'aimaient personne autre, des femmes, loin d'abandonner leurs maris, se sont alors plus fortement attachées à eux. Si donc une femme aime son mari, qui n'est pourtant qu'un homme, d'une manière si désintéressée et si pure ; si un homme s'affectionne si gratuitement, et d'une amitié si chaste, une femme qui n'est que chair, comment devons-nous aimer Dieu, ce véritable et sincère Epoux des âmes, qui leur communique le pouvoir d'engendrer pour la vie éternelle, et qui ne permet pas aux nôtres de demeurer stériles ? Aimons-le donc si vivement, que nous n'en aimions pas d'autre, et alors se réalisera en nous cette parole que nous avons récitée et chantée, et qui, à vrai dire, se trouve être la nôtre : « Quel que soit « le jour où je vous invoque, je sais que vous « êtes mon Dieu ». Invoquer Dieu, c'est l'invoquer tout seul : aussi, comment certains autres hommes ont-ils agi, d'après l'Ecriture? « Ils « n'ont pas invoqué Dieu ». Pourtant ils croyaient l'invoquer, puisqu'ils le priaient de leur accorder des héritages, d'augmenter leur fortune, de prolonger leur vie, de veiller sur tous leurs autres intérêts temporels. En quels termes l'Ecriture parle-t-elle de pareilles gens? « Ils n'ont pas invoqué Dieu ; aussi la crainte « les a-t-elle saisis là où il n'y avait rien à « craindre [1] ». Que veulent dire ces paroles : « Quand il n'y avait rien à craindre? » Ils tremblaient de se voir dépouillés de leur argent, de remarquer, dans leur maison, une moins grande quantité de meubles, de vivre en ce monde moins longtemps qu'ils ne le pensaient. « Mais la crainte les a saisis là où ils « n'avaient rien à craindre ». Ne voyons-nous pas là l'histoire des Juifs? « Si nous le laissons « vivre, les Romains viendront et ruineront « notre ville ». « Ils ont tremblé quand ils n'a« vaient rien à craindre. Je sais que vous êtes

[1] Matt. v, 45. — [2] I Jean, III, 2. — [3] Jean, XIV, 23.

[1] Ps. XIII, 5.

« mon Dieu ». Richesses inappréciables du cœur ! ineffable lumière des yeux de l'âme ! confiance et sécurité bien dignes d'admiration ! « Je sais que vous êtes mon Dieu ».

18. « Je me louerai en Dieu de mes paroles ; « je louerai en Dieu mes discours. J'ai mis en « Dieu mon espérance ; je ne craindrai point « ce que l'homme pourra me faire [1] ». Nous avons déjà donné le sens de ces paroles.

19. « Mon Dieu, j'ai en moi les vœux que je « vous offrirai, et les louanges que je chan« terai en votre honneur [2] ». Faites des vœux au Seigneur votre Dieu, et accomplissez-les [3]. Quels vœux lui ferez-vous ? que lui rendrez-vous ? immolerez-vous en son honneur des animaux comme ceux qu'on lui offrait jadis ? Non, il ne faut rien lui offrir de pareil ; tu as assez en toi-même à lui consacrer et à lui rendre. Tire du fond de ton cœur, comme d'un coffre précieux, l'encens de la louange ; offre-lui le sacrifice de la foi dans le riche sanctuaire d'une bonne conscience ; embrase du feu de la charité tout ce que tu lui offriras. Oui, tu trouveras en toi-même les vœux que tu dois offrir à Dieu en sacrifice de louanges. Mais, pourquoi le louer ? quel bienfait t'a-t-il accordé ? « Parce que vous avez délivré mon « âme de la mort ». C'est là la vie que le Prophète fait connaître à Dieu : « Seigneur, je « vous ai fait connaître ma vie ». Qu'étais-je, en effet ? J'étais mort, et la cause de ma mort se trouvait en moi-même. Et par votre grâce qui suis-je ? Je suis vivant. « C'est pourquoi, « Seigneur, j'ai en moi les vœux que je vous « offrirai et les louanges que je chanterai en « votre honneur ». J'aime mon Dieu, personne ne me l'enlèvera ; personne, non plus, ne sera capable de me ravir ce que je veux lui offrir, car mes présents sont renfermés dans mon cœur. C'était donc à bien juste titre que le Psalmiste disait tout à l'heure, dans le sentiment d'une noble confiance : « Qu'est-ce « que l'homme pourrait me faire ? » Qu'il me persécute, qu'il me fasse librement souffrir, qu'il vienne à bout d'accomplir tous les mauvais desseins qu'il forme contre moi, que pourra-t-il m'enlever ? S'il me dépouille de mon or, de mon argent, de mes troupeaux, de mes esclaves, de mes servantes, de mes propriétés, de mes maisons, de tout ce que je possède, pourra-t-il aussi m'enlever les vœux qui sont en moi, les louanges que je veux chanter en l'honneur de Dieu ? Satan fut autorisé à tenter le saint homme Job ; en un clin d'œil il lui enleva tout ; il le dépouilla de la fortune qu'il possédait, le priva de ses domaines et fit mourir tous ses héritiers. Toutes ces pertes, Job ne les subit point l'une après l'autre, mais toutes ensemble, tout d'un coup, subitement ; il apprit au même moment tous ses malheurs. Dépouillé de tout, il resta seul ; toutefois il y avait encore dans son cœur des vœux pour Dieu ; il s'y trouvait des louanges à chanter en l'honneur du Très-Haut ; le coffre précieux de ce cœur juste demeura à l'abri des atteintes du démon ; il était rempli d'offrandes pour l'Eternel. Voici ce qui y était renfermé, voici ce qu'il en fit sortir ; écoute bien : « Le « Seigneur me l'avait donné, le Seigneur me « l'a ôté ; rien ne s'est fait sans la volonté de « Dieu ; que son saint nom soit béni [1] ». O richesses intérieures, sur lesquelles le démon ne peut étendre la main ! Il offrait en sacrifice à Dieu ce que Dieu lui avait donné ; le Seigneur l'avait enrichi, et c'était avec ces richesses qu'il faisait au Seigneur l'offrande la plus agréable. Dieu te demande des louanges ; il veut que tu confesses son nom ; lui offriras-tu quelques-uns des fruits de ton champ ? C'est lui qui a fait tomber sur ce champ les pluies qui l'ont fécondé. Lui donneras-tu une partie de tes trésors ? C'est encore lui qui t'en a gratifié. Pourras-tu vraiment lui offrir une chose que tu n'aies pas reçue de sa munificence ? Y a-t-il rien dont tu ne doives lui être reconnaissant [2] ? Enfin, lui donneras-tu quelque chose qui vienne de ton cœur ? C'est de lui que te sont venues la foi, l'espérance et la charité ; voilà l'offrande par excellence, voilà le vrai sacrifice à lui faire. L'ennemi est à même de t'enlever tout le reste malgré toi ; ces dons intérieurs, il ne te les ravira pas, à moins que tu n'y consentes. Les biens extérieurs, on peut en être privé malgré soi ; on voudrait posséder de l'or et l'on en perd ; on voudrait avoir une maison et on en est dépouillé ; mais, à moins de le mépriser, personne ne peut être dépouillé du don de la foi.

20. « Seigneur, j'ai en moi les vœux que je « vous offrirai et les louanges que je chante« rai en votre honneur, parce que vous avez « délivré mon âme de la mort, et mes yeux de « toute larme, et mes pieds de toute chute, « afin que je vous plaise dans la lumière des

[1] Ps. LV, 11. — [2] Id. 12. — [3] Ps. LXXV, 12.

[1] Job, I, 12, 21. — [2] I Cor. IV, 7.

« vivants [1] ». Il n'est pas étonnant que ces paroles déplaisent aux enfants étrangers qui se sont éloignés des justes, puisque la lumière des vivants ne brille point à leurs yeux, et qu'ainsi ils ne peuvent voir ce qui plaît à Dieu. La lumière des vivants, c'est la lumière des immortels, c'est le flambeau des saints. Celui qui n'est point plongé dans les ténèbres plaît à Dieu dans la lumière des saints. On examine un homme et tout ce qu'il a, et néanmoins on ne le connaît pas; mais en lui il n'y a pas de mystère pour Dieu; parfois le démon lui-même ne le connaît pas, et s'il ne le tente pas, il se voit réduit à ignorer quel il est. C'est ce qui est arrivé pour le saint homme Job, dont je parlais tout à l'heure. Dieu le connaissait parfaitement et rendait témoignage à sa vertu ; le démon ne le connaissait pas ; aussi disait-il : « Est-ce gratuitement que Job sert « son Dieu ? » Voyez la manière dont il cherche à irriter Dieu ; c'est le sublime du genre ; voyez ce qu'il lui reproche. Devant Dieu Job était un bon serviteur, un homme soumis en toutes choses et parfait en toutes ses œuvres. Parce qu'il était riche et que l'abondance et la joie se trouvaient dans sa maison, le démon fit cette remarque que, si Job servait fidèlement le Seigneur, c'était sans doute à cause de tous les biens qu'il en avait reçus. « Est-ce gratuitement que Job sert son « Dieu ? » Chez lui, l'amour gratuit pour Dieu était la vraie lumière, la lumière des vivants. Dieu, qui lisait dans le cœur de son serviteur, y voyait cet amour pur, et ce cœur éclairé de la lumière des vivants était pour lui un objet de complaisance ; et le démon l'ignorait, parce qu'il était plongé dans les ténèbres. Le Seigneur donna donc au démon le pouvoir de tenter Job, non pour acquérir par l'intermédiaire de celui-ci une connaissance qu'il avait déjà, mais pour mettre sous nos yeux un modèle à imiter. S'il n'en avait pas été ainsi, verrions-nous dans ce saint homme un exemple que nous devons et voulons suivre ? La tentation eut lieu ; Job perdit tout ce qu'il possédait : ses biens, ses serviteurs, ses enfants ; tout, excepté Dieu, lui fut enlevé ; il resta donc seul. Toutefois, Satan lui avait laissé sa femme ; mais, de sa part, était-ce un acte de commisération ? Il se souvenait de celle qui l'avait aidé à séduire Adam ; s'il laissa à Job son épouse, ce fut à titre de soutien pour lui-même, et non à titre de consolation pour sa généreuse victime. Rempli de Dieu, possédant en son âme les vœux et les louanges qu'il voulait offrir à l'Eternel, Job fit voir qu'il servait le Seigneur gratuitement, d'une manière désintéressée, et qu'après avoir tout perdu il était toujours le même, parce qu'il possédait encore Celui dont la munificence l'avait enrichi. « Le Seigneur m'avait tout donné, « il me l'a ôté ; rien ne s'est fait sans la vo- « lonté du Seigneur : que son saint nom soit « béni ! » Couvert de plaies depuis les pieds jusqu'à la tête, mais l'âme saine, éclairé de la lumière des vivants, de la lumière qui brillait dans son cœur, il répondit aux infernales suggestions de sa femme : « Tu as parlé « comme une femme qui a perdu le sens [1] », c'est-à-dire, comme une femme que n'éclaire point la lumière des vivants, car la lumière des vivants c'est la sagesse, et les ténèbres des insensés c'est la folie. « Tu as parlé comme « une femme qui a perdu le sens ». Tu vois mon corps, mais tu n'aperçois pas le flambeau qui illumine mon cœur. N'aurait-elle pas dû alors aimer son mari d'un amour plus vif ? Elle l'aurait pu, mais ses yeux étaient incapables de contempler la beauté intérieure de cette âme d'élite ; elle ignorait combien ce cœur était agréable à Dieu, en raison des vœux et des louanges dont il était rempli et qu'il voulait offrir au Tout-Puissant. Admirable impossibilité pour le démon, de ravir ce trésor si précieux ! Merveilleuse conservation de ce bien intérieur que Job possédait et voulait posséder plus parfaitement encore en marchant de vertus en vertus ! Mes frères, puissent tous ces exemples nous porter à aimer Dieu gratuitement, à placer toujours en lui notre espérance, et à ne craindre ni les hommes ni les démons ! Ni les uns ni les autres ne peuvent agir contre nous sans la permission de Dieu, et jamais Dieu ne permet que ce qui peut nous être utile. Supportons les méchants et soyons bons, car nous avons été méchants nous-mêmes, et ceux-là encore dont nous osons nous permettre de désespérer, Dieu les sauvera pour rien. Ne désespérons donc du salut de personne ; prions pour tous ceux qui nous font souffrir, et ne nous éloignons jamais de Dieu. Qu'il soit notre richesse, notre espérance et notre salut ; il est ici-bas notre consolateur, au ciel il sera notre

[1] Ps. LV, 13.

[1] Job, II, 10.

récompense ; sur la terre et dans le ciel il nous donnera la vie dont il est la source, et dont il est écrit : « Je suis la voie, la vérité et « la vie[1] ». Ainsi pourrons-nous lui plaire ici-bas dans la lumière de la foi ; au ciel, en sa présence, dans la lumière de son visage, dans la lumière des vivants.

[1] Jean, XIV, 6.

DISCOURS SUR LE PSAUME LVI.

SERMON AU PEUPLE.

ESPÉRANCE EN DIEU.

Jésus-Christ, voulant nous porter à nous aimer les uns les autres, nous a aimés le premier ; et cet amour, il nous l'a particulièrement manifesté dans sa passion. Le psaume LVIe a trait à cette passion du Sauveur ; nous y trouvons des rapprochements qui conviennent bien mieux à Jésus-Christ qu'à David : ainsi, le titre du psaume et celui de la croix, la caverne où se cacha David pour échapper aux poursuites de Saül et le tombeau où le Sauveur cacha sa divinité. La prière du roi fugitif convient donc parfaitement à l'Homme-Dieu souffrant : comme elle dépeint bien la faiblesse de son humanité sainte, sa confiance en Dieu le Père, l'inanité des efforts de ses ennemis, la honte qui est devenue leur partage, la gloire qui résulte pour lui des ignominies de sa passion ! Admirable exemple donné à chacun de nous au milieu des épreuves de la vie ! Puissions-nous le suivre !

1. Mes frères, l'Evangile que nous venons d'entendre nous fait connaître l'immense charité de Notre-Seigneur et Sauveur pour nous, de Jésus-Christ, toujours Dieu dans le sein de son Père, devenu homme parmi nous, en se revêtant de notre chair, et assis maintenant à la droite du Père éternel. Oui, par la lecture qui vous a été faite, vous avez dû comprendre combien nous aime notre Rédempteur. Il nous a lui-même donné et fait connaître la mesure de son amour pour nous, en nous disant que son commandement nous oblige à nous aimer les uns les autres[1]. De plus, il n'a pas voulu nous laisser de doutes ou d'inquiétudes sur l'étendue de l'affection que nous devons mutuellement nous porter : il a précisé les bornes de cette affection, pour qu'elle plaise à Dieu et devienne parfaite, c'est-à-dire, qu'elle ne soit inférieure à aucune autre ; il nous a donné à cet égard un enseignement positif, exprès, car il a dit : « On ne « peut avoir une plus grande charité que de « donner sa vie pour ses amis[2] ». Il a pratiqué lui-même ce qu'il a enseigné : ses Apôtres ont suivi ses préceptes et ses exemples, et ils nous ont appris que nous devons marcher sur leurs traces. Imitons donc Jésus-Christ : sans doute nous ne lui ressemblons pas sous tous rapports : comme notre Créateur, il est bien différent de nous ; mais puisqu'il a bien voulu se faire homme pour nous, nous avons, selon son humanité, des traits de ressemblance avec lui. S'il eût été le seul à nous donner l'exemple, aucun de nous peut-être ne devrait oser marcher sur ses traces, car il n'a pas cessé d'être Dieu en devenant homme ; mais, en tant qu'homme, il a eu des imitateurs : Seigneur, il en a eu dans ses serviteurs ; Maître, il en a eu dans ses disciples : ceux que nous pourrions appeler nos pères, parce qu'ils sont entrés avant nous dans sa famille, nos compagnons dans le service de Dieu, ont marché à sa suite : d'ailleurs, il ne nous commanderait pas de faire ce qu'il a fait lui-même, s'il le jugeait impossible. Si tu compares la grandeur de ta faiblesse à la difficulté du précepte, et que le courage te manque, puise de la force dans les exemples placés sous tes yeux. L'exemple lui-même te remplit de crainte : mais n'as-tu pas à côté de toi celui qui, après t'avoir donné l'exemple, te donnera la force de le suivre ?

Ecoutons maintenant ce psaume ; par une heureuse coïncidence, et par un effet de la grâce divine, il concorde parfaitement avec

[1] Jean, XIII, 34. — [2] Id. XV, 13.

l'Evangile de ce jour, et il nous rappelle la charité de Jésus-Christ qui a donné sa vie pour nous, afin que nous donnions aussi la nôtre pour nos frères [1]. Il y a donc entre l'Evangile d'aujourd'hui et ce psaume, rapport et accord : nous pouvons apprendre par la lecture de l'un et de l'autre combien Notre-Seigneur nous a aimés en donnant sa vie pour nous, puisque le LVI[e] psaume a trait à sa passion. Vous savez déjà, sans aucun doute, que considéré dans son entier, le Christ est en même temps tête et corps. Comme tête, notre Sauveur a souffert sous Ponce-Pilate, il est ressuscité ensuite d'entre les morts, et il est maintenant assis à la droite de son Père ; son corps, c'est l'Eglise ; non pas telle ou telle Eglise, mais l'Eglise répandue dans tout l'univers : cette Eglise qui comprend tout à la fois les hommes aujourd'hui vivant dans son sein, et ceux qui lui ont appartenu dans les siècles passés, et ceux qui lui appartiendront après nous jusqu'à la fin des siècles. Dans son intégrité, l'Eglise se compose de tous les fidèles, parce qu'ils sont tous membres du Christ ; elle a sa tête dans le ciel, d'où celle-ci gouverne le reste du corps. Le corps est privé de la vue de son divin Chef, mais il lui est uni par les liens de la charité. Puis donc que le Christ, envisagé dans son entier, est en même temps tête et corps, nous devrons comprendre en ce sens les mots de tête et de corps, et les lui appliquer, toutes les fois que nous les rencontrerons dans la lecture de n'importe quel psaume. Le Sauveur n'a pas voulu que dans ces différents passages on parlât de lui sans parler de nous, puisqu'il n'a pas voulu s'en séparer ; n'a-t-il pas dit, en effet : « Voilà que « je suis avec vous jusqu'à la consommation « des siècles [2] ? » S'il est avec nous, il parle en nous, il parle de nous, il parle par nous : de même, parlons-nous en lui, et disons-nous pour cela la vérité, tandis que nous tombons dans l'erreur et le mensonge dès que nous voulons parler en nous-mêmes et d'après nous.

2. Ce psaume a donc trait à la passion du Seigneur : aussi commence-t-il par ces mots : « Pour la fin [3] ». Jésus-Christ est la fin. En quel sens ? Il est la fin, non pour consumer, mais pour consommer. Consumer, c'est détruire : consommer, c'est conduire à la perfection. Quand nous disons qu'une chose est finie, nous parlons de sa fin, mais nous n'entendons pas toujours ce mot dans le même sens. Si nous disons que le pain est fini, que le vêtement est fini, nous n'attachons pas à ces paroles une signification analogue. Le pain est fini, quand il est mangé ; le vêtement est fini, quand il est terminé. Le pain est détruit, le vêtement est parfait. Le Christ est donc la fin de notre entreprise ; quels que soient, en effet, nos efforts, c'est en lui et par lui que nous nous perfectionnons, et notre perfection consiste à parvenir jusqu'à lui : et lorsque tu y seras parvenu, tu n'auras plus d'autre but à atteindre, car il est ta fin. Ton voyage n'a d'autre but que l'endroit où tu vas ; une fois arrivé là, tu y restes. Ainsi celui vers qui tu te diriges, est la fin de tes recherches, de tes projets, de tes efforts, de tes intentions : dès que tu seras parvenu à le posséder, tu ne désireras plus rien, parce que tu ne saurais posséder rien de meilleur. Jésus-Christ nous a donc donné l'exemple de la vie que nous devons mener en ce monde : il nous donnera, dans l'autre, la récompense de notre fidélité à suivre ses traces.

3. « Pour la fin. Ne corromps rien, pour « David sur l'inscription du titre ; lorsqu'il « fuyait de devant la face de Saül dans une « caverne ». Si nous nous reportons à la sainte Ecriture, nous verrons que le saint roi d'Israël, David, qui a donné son nom au Psautier, a été persécuté par Saül, aussi roi du même peuple ; beaucoup d'entre nous le savent pour avoir lu ou entendu lire les Ecritures [1]. Saül devint donc le persécuteur de David : l'un était violent, et l'autre d'un caractère extrêmement doux ; celui-ci se montrait aussi simple, aussi patient, aussi bienfaisant que celui-là se montrait jaloux, cruel et ingrat. David usa de tant de ménagements à l'égard de Saül, qu'ayant vu tomber celui-ci entre ses mains, il ne lui fit aucun mal et ne le toucha pas même du bout du doigt. Dieu lui ménagea l'occasion de faire mourir son persécuteur : il préféra lui pardonner et lui laisser la vie. Un pareil bienfait ne désarma point Saül ; il continua de tendre des embûches à son bienfaiteur. Au moment où ce roi, déjà réprouvé de Dieu, persécutait celui qui était choisi d'avance pour lui succéder, David s'éloigna de la présence de Saül, et se réfugia dans une caverne.

[1] I Jean, III, 16. — [2] Matt. XXVIII, 20. — [3] Ps. LVI, 1.

[1] I Rois, XXIV, 1-4.

Mais quel rapport cet événement peut-il avoir avec le Christ ? Si tout ce qui se passait alors figurait l'avenir, il est ici bien plus question du Christ que de David, car j'ignore, à vrai dire, comment on pourrait appliquer à celui-ci les paroles précitées : « Ne corromps « rien sur l'inscription du titre » : car jamais on n'a écrit de titre pour David, et, par conséquent, Saül n'en a jamais altéré. Nous voyons, au contraire, que, pendant la passion du Sauveur, on a fait une inscription ainsi conçue : « Roi des Juifs » : ce titre devait attacher une honte éternelle au front des scélérats qui avaient trempé leurs mains dans le sang de leur roi. Saül représentait les Juifs, comme David était la figure de Jésus-Christ. Selon l'Evangile des Apôtres, comme nous le croyons et le confessons tous, Jésus-Christ est né, « selon la chair, de la race de David [1] ». En tant que Dieu, il est élevé au-dessus de David, de tous les hommes, du ciel et de la terre, des Anges, de toutes les choses visibles et invisibles, parce que tout a été fait par lui, et que sans lui rien n'a été fait [2]. Il a daigné se faire homme et sortir de la race de David, pour descendre jusqu'à nous : il est né de la tribu de David, à laquelle appartenait la Vierge Marie, qui a enfanté le Christ [3]. On plaça donc au-dessus du Christ cette inscription : « Roi des Juifs ». Saül, comme nous l'avons dit, représentait le peuple juif : David était la figure du Christ ; et le titre indiqué dans le psaume préfigurait celui-ci : « Roi des Juifs ». Les Juifs s'irritèrent de ce qu'on avait écrit : « Roi des Juifs » ; il leur répugnait d'avoir pour roi l'homme qu'ils avaient eu le pouvoir de crucifier, car ils ne prévoyaient pas alors que l'image de cette croix à laquelle ils l'avaient attaché, ornerait un jour la couronne des rois. Exaspérés de ce qu'on lui avait donné ce titre, ils allèrent trouver Pilate, ce juge auquel ils avaient proposé de mettre à mort le Christ, et ils lui dirent : « N'écrivez pas : Roi des Juifs, mais « écrivez qu'il s'est donné pour le roi des « Juifs ». Mais comme le Saint-Esprit avait déjà dit par la bouche du Psalmiste : « Ne « corromps rien sur l'inscription du titre », Pilate leur répondit : « Ce que j'ai écrit est « écrit [4] ». Pourquoi voudriez-vous me faire mentir ? Je n'altère pas la vérité.

[1] Rom. I, 3 ; Matt. I, 1. — [2] Jean, I, 3. — [3] Luc, I, 27 ; II, 4. — [4] Jean, XIX, 19-22.

4. Nous comprenons maintenant le sens de ces paroles : « Ne corromps rien sur l'inscrip« tion du titre ». Que veulent dire ces autres : « Quand David fuyait de devant la face de « Saül dans une caverne ? » Il est vrai que ceci est arrivé à David ; mais puisque nous voyons que l'inscription du titre ne le concerne pas, cherchons à comprendre comment la fuite dans une caverne concerne le Christ. Evidemment la caverne où David se réfugia, était une figure ; elle représentait quelque autre chose. D'abord, pourquoi s'y retira-t-il ? Pour se cacher et empêcher son ennemi de le trouver. Qu'est-ce que se cacher dans une caverne ? C'est se cacher sous terre. En effet, l'homme qui se retire dans une caverne, se retire sous terre, pour ne pas être vu : Jésus s'était couvert de terre, car le corps dont il s'était revêtu, était de la terre, et il se cachait ainsi, afin que les Juifs ne pussent apercevoir sa divinité ; si, en effet, ils l'avaient connu, jamais ils n'auraient crucifié le Roi de gloire [1]. Pourquoi n'ont-ils pas trouvé le Roi de gloire ? Parce qu'il s'était caché dans une caverne ; c'est-à-dire, il ne présentait à leurs regards que l'infirmité de sa chair : sous ce voile épais, dérobé en quelque sorte à leurs yeux par ce vêtement de terre, il déguisait la grandeur majestueuse de sa divinité. Aussi les Juifs crurent-ils crucifier un homme, parce qu'ils méconnurent en lui le Dieu ; ils n'avaient pu s'emparer de lui que parce qu'il était homme, c'est pourquoi ils ne purent crucifier et mettre à mort en lui que l'homme. Il ne laissa voir que de la terre à ceux qui le cherchaient dans de mauvaises intentions, comme il réserve la vie éternelle à ceux qui le cherchent avec droiture ; selon la chair, il s'éloigna de la présence de Saül et s'enfuit dans une caverne. Si tu consens à voir dans cette fuite la passion du Sauveur, tu le remarqueras, il s'est dérobé aux regards des Juifs jusqu'au point de mourir. Tant qu'il n'eut pas rendu le dernier soupir, les Juifs, malgré la rigueur des tourments qu'ils lui faisaient endurer, s'imaginaient toujours que s'il était le Fils de Dieu, il pouvait s'échapper de leurs mains, et prouver, par quelque prodige, sa divine origine. Le livre de la Sagesse l'avait prédit : « Condamnons-le à une mort « honteuse, et nous verrons si ce qu'il a dit « est vrai. S'il est vraiment le Fils de Dieu, le

[1] I Cor. II, 8.

« Seigneur prendra sa défense, et il le délivrera de la puissance de ses ennemis [1] ». On le crucifia, personne ne vint le délivrer ; ils crurent donc qu'il n'était pas le Fils de Dieu. Aussi l'insultèrent-ils, lorsqu'il fut attaché à la croix ; ils passaient devant lui en secouant la tête, et disaient : « Si tu es le Fils « de Dieu, descends de la croix. Il a sauvé les « autres, et il ne peut se sauver lui-même [2] ». En tenant ce langage, « ils se sont », dit le livre de la Sagesse, « égarés dans leurs pensées, parce que leur propre malice les a « rendus aveugles [3] ». Pour celui qui a facilement pu sortir vivant du tombeau, était-ce bien difficile de descendre de la croix ? Mais pourquoi a-t-il voulu se montrer patient jusqu'à son dernier soupir ? C'était afin de se retirer dans la caverne, loin des regards de Saül. Par caverne on peut entendre un lieu placé en dessous de la surface de la terre : or, il est un fait certain, que tout le monde connaît, c'est que le corps du Sauveur a été enfermé dans un sépulcre qu'on avait creusé dans la pierre. Ce tombeau fut donc la caverne où il se réfugia pour éviter la présence de Saül ; et, tant qu'il n'y fut pas déposé, les Juifs continuèrent à exercer contre lui leur malice. Qu'il ait été l'objet de leurs procédés méchants, jusqu'au moment où il fut enseveli, en voici la preuve. Même après sa mort, et avant qu'on l'eût détaché de la croix, ils percèrent son côté d'un coup de lance ; mais dès qu'il fut enseveli par les soins des personnes qui assistèrent à ses funérailles, ils n'eurent plus sur sa chair divine aucun pouvoir. Le Seigneur sortit vivant, libre des atteintes de ses ennemis et de la corruption, de cette caverne où il s'était retiré pour échapper aux poursuites de Saül ; puis il se montra à ses membres, tout en se dérobant aux regards des impies, dont Saül était la figure. Après sa résurrection ses membres corporels furent touchés par ses membres spirituels, car ceux-ci n'étaient autres que les Apôtres, et les Apôtres portèrent alors leurs mains sur son corps ressuscité, et ils crurent [4]. Alors aussi on vit que la persécution de Saül n'avait abouti à rien.

Passons maintenant à l'explication du psaume, car nous avons suffisamment parlé de son titre ; nous en avons dit tout ce que le Seigneur a bien voulu nous suggérer.

[1] Sag. II, 20, 18. — [2] Matt. XXVII, 40, 42. — [3] Sag. II, 21. — [4] Luc, XXIV, 39.

5. « Ayez pitié de moi, ô mon Dieu ; ayez « pitié de moi, parce que mon âme met sa « confiance en vous [1] ». C'est Jésus-Christ qui dit au milieu des tourments de sa passion : « Ayez pitié de moi, Seigneur ». Un Dieu dit à Dieu : « Ayez pitié de moi ». Celui qui, avec son Père, prend pitié de toi, crie en toi-même : « Ayez pitié de moi ». Et quand il s'écrie : « Ayez pitié de moi », il prie à ta place, car il emprunte tes paroles ; c'est pour te délivrer qu'il s'est fait homme, et c'est comme homme qu'il dit : « Ayez pitié de moi, Sei« gneur, ayez pitié de moi ». Et par homme, j'entends son âme et son corps. Le Verbe s'est revêtu de l'homme tout entier : et l'homme tout entier est devenu le Verbe. Toutefois, de ce que l'Evangile a dit : « Le Verbe s'est fait « chair, et il a habité parmi nous [2] », il ne faut point conclure que le Fils de Dieu s'est uni à un corps sans âme ; car on donne le nom de chair à l'homme, comme il nous est facile de nous en convaincre par ce passage de la sainte Ecriture : « Et toute chair verra « le salut de Dieu [3] ». Un corps sans âme pourrait-il voir ce salut de Dieu ? En parlant des hommes le Sauveur dit à son tour : « Comme « vous lui avez donné la puissance sur toute « chair [4] ». N'avait-il reçu de puissance que sur les corps ? Lui qui était venu surtout pour sauver les âmes, n'avait-il reçu, relativement à elles, aucun pouvoir ? Il y avait donc, tout à la fois, en Jésus-Christ, une âme et un corps, un homme complet, et le Verbe était uni à cet homme : et cet homme et le Verbe étaient un seul homme, comme le Verbe et cet homme étaient un seul Dieu. Qu'il dise donc : « Ayez pitié de moi, Seigneur, ayez « pitié de moi ». Pour nous, ne nous étonnons ni de la prière qu'il adresse à son Père, ni de la miséricorde qu'il exerce à notre égard : il ne prie en notre faveur que parce qu'il est miséricordieux envers nous. C'est par bonté qu'il s'est fait homme : il est venu en ce monde, non par une nécessité résultant de sa nature, mais parce qu'il avait résolu de nous délivrer des nécessités où nous engageait notre condition. « Ayez pitié de moi, Sei« gneur ; ayez pitié de moi, parce que mon « âme a mis sa confiance en vous ». Tu entends la prière du Maître : apprends de là à prier toi-même. Il a prié, afin de t'enseigner à le bien faire ; comme il a souffert, afin

[1] Ps. LVI, 2. — [2] Jean, I, 14. — [3] Isa. XL, 5 ; Luc, III, 6. — [4] Jean, XVII, 2.

de te montrer à souffrir ; comme encore il est sorti vivant d'entre les morts, pour exciter en toi l'espérance de la résurrection.

6. « J'espérerai à l'ombre de vos ailes, jusqu'à « ce que passe l'iniquité ». Sans aucun doute, c'est Jésus-Christ tout entier qui a prononcé ces paroles : ce sont aussi les nôtres. Loin d'être arrivée à son terme, l'iniquité se trouve encore dans toute sa force, et le Sauveur lui-même nous annonce qu'à la fin des temps il y aura une surabondance de méchanceté. « Parce que », dit-il, « l'iniquité se multipliera, « on verra se refroidir la charité de plusieurs : « mais celui qui persévérera jusqu'à la fin « sera sauvé [1]. Quel est l'homme qui persévérera jusqu'à la fin, jusqu'à ce que l'iniquité soit arrivée à son terme? C'est celui qui fera partie du corps du Christ, qui sera du nombre de ses membres, et qui aura appris de son chef à garder la patience et à persévérer toujours. Tu passes, avec toi passent toutes les épreuves qui tourmentent ton existence ici-bas. Tu te diriges vers une autre vie où sont déjà entrés tous les saints : tu y entreras toi-même, si tu es saint. Cette autre vie est aujourd'hui le partage des martyrs : sois martyr, et elle deviendra aussi ton héritage. Mais parce que tu seras passé de cette vie terrestre dans la vie éternelle, crois-tu que c'en est fait de l'iniquité? Si des méchants meurent, d'autres viennent au monde ; et de même qu'ils se succèdent de manière à ce que les uns prennent la place laissée vide par la mort des autres, de même aussi des justes nouveaux viennent se substituer aux justes qui sortent de ce monde. Jusqu'à la consommation des siècles, il ne manquera donc jamais de méchants pour tourmenter les justes, ni de justes pour supporter les méchants. « Et j'espérerai à « l'ombre de vos ailes, jusqu'à ce que passe « l'iniquité ». C'est-à-dire : Vous me protégerez, et afin que l'ardeur brûlante du péché ne me dessèche pas, vous me mettrez à l'ombre de vos ailes.

7. « Je crierai vers le Dieu Très-Haut [2] ». S'il est le Très-Haut, comment peut-il entendre les cris de ta prière? Le Prophète le savait par expérience, car il ajoute : « Le Seigneur « m'a comblé de ses bienfaits ». S'il m'a fait du bien avant même que je le cherche, pourra-t-il ne pas m'écouter, lorsque je ferai monter vers son trône les accents de ma prière?

[1] Matt. XXIV, 12. — [2] Ps. LVI, 3.

Le Seigneur Dieu nous a donné la preuve de son infinie bonté, en nous envoyant son Fils, afin qu'il mourût pour nos péchés, et qu'il ressuscitât pour notre justification [1]. Pour qui a-t-il voulu soumettre son Fils à la nécessité de mourir? Pour les impies. Ils ne cherchaient pas Dieu, et Dieu les cherchait. Le Seigneur est donc élevé au-dessus de toutes choses ; et, pourtant, il a les yeux ouverts sur nos épreuves : nos cris s'élèvent facilement jusqu'à lui, car il est près de ceux dont le cœur est brisé de douleur [2]. « Je crierai vers le Dieu Très-« Haut, vers le Dieu qui m'a comblé de ses « bienfaits ».

8. « Du haut du ciel il a envoyé, et m'a « sauvé [3] ». C'est un fait indubitable : le Fils de Dieu fait homme, devenu chair et participant à notre nature, a été sauvé : du haut du ciel, Dieu le Père lui a envoyé son secours et l'a sauvé : du haut de son trône, il l'a protégé et l'a fait sortir vivant du tombeau ; mais comment a-t-on pu vous dire que le Seigneur Jésus s'est ressuscité lui-même? C'est que nous lisons dans la sainte Ecriture, et que son Père l'a ressuscité, et qu'il s'est ressuscité lui-même. Son Père l'a ressuscité : écoute l'Apôtre, il te l'affirme, car il dit : « Jésus-« Christ s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, « et jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi « Dieu l'a élevé dans la gloire, et lui a donné « un nom qui est au-dessus de tous les noms [4] ». Vous venez d'apprendre que le Père a ressuscité son Fils, et l'a élevé en gloire ; apprenez maintenant de sa propre bouche qu'il a fait lui-même sortir son corps vivant du tombeau. Comparant ce corps à un temple, il dit aux Juifs : « Détruisez ce temple, et je le rebâtirai « en trois jours ». L'Evangéliste a bien soin de nous faire saisir parfaitement le sens de ces paroles, car il ajoute : « Il parlait du temple « de son corps [5] ». C'est donc comme chair, c'est comme homme qu'il prie ici et qu'il dit : « Du haut du ciel il a envoyé et m'a « sauvé ».

9. « Il a fait tomber dans l'opprobre ceux qui « me foulaient aux pieds ». Il a livré à la honte ceux qui l'ont foulé aux pieds, ceux qui l'insultaient lorsqu'il était attaché à la croix, ceux enfin qui l'ont crucifié, comme s'il n'était qu'un homme, parce qu'ils n'ont point compris qu'il était Dieu. Voyez si l'événement n'a

[1] Rom. IV, 25. — [2] Ps. XXXIII, 19. — [3] Ps. LVI, 4. — [4] Philipp. II, 8, 9. — [5] Jean, II, 19, 21.

pas justifié ces paroles : il n'est pas ici question d'un événement à venir, pour lequel on nous demande notre croyance : il s'agit d'un fait accompli que nous pouvons voir de nos yeux. Les Juifs ont fait souffrir le Christ : ils se sont laissé dominer par l'orgueil contre lui. En quel endroit ? Dans la ville de Jérusalem. Ils y étaient les maîtres : voilà pourquoi ils s'y montraient si orgueilleux : voilà pourquoi ils y levaient si hautement la tête. Après la passion du Sauveur, ils en ont été arrachés, et ils ont perdu le royaume à la tête duquel ils n'ont pas voulu placer le Christ. Voyez comme ils sont tombés dans l'opprobre : les voilà dispersés au milieu de toutes les nations, incapables de s'établir n'importe où, ne tenant nulle part une place fixe. Il reste encore assez de ces malheureux Juifs pour porter en tous lieux nos livres saints, à leur propre confusion. Quand, en effet, nous voulons prouver que le Christ a été annoncé par les Prophètes, nous montrons aux païens ces saintes lettres. Les adversaires de notre foi ne peuvent nous reprocher, à nous chrétiens, d'en être les auteurs et de les avoir fait parfaitement concorder avec l'Evangile, afin de faire croire que ce que nous prêchons avait été prédit d'avance : car la vérité de notre Evangile ressort avec évidence de ce fait palpable, que toutes les prophéties relatives au Christ sont entre les mains des Juifs, et qu'ils les possèdent toutes. Par là, des ennemis nous fournissent eux-mêmes, dans ces Ecritures divines, des armes pour réfuter et convaincre d'autres ennemis. Quelle honte leur a donc été infligée ? C'est qu'ils sont les dépositaires des livres où le chrétien trouve le fondement le plus solide de sa foi. Ils sont nos libraires : ils ressemblent à ces serviteurs qui portent des livres derrière leurs maîtres : ceux-ci les lisent à leur profit : ceux-là les portent sans autre bénéfice que la fatigue d'en être chargés. Tel est l'opprobre infligé aux Juifs : voilà comme s'accomplit en eux cette prédiction si ancienne : « Il a fait tomber dans l'opprobre « ceux qui me foulaient aux pieds ». Quelle honte pour eux, mes frères, de lire ce verset, et de ressembler à des aveugles qui se trouvent en face d'un miroir ! Devant les saintes Ecritures, dont ils sont les dépositaires, les Juifs sont dans une condition analogue à celle d'un aveugle devant un miroir : on l'y voit, et il ne s'y voit pas lui-même. « Il a fait tomber « dans l'opprobre ceux qui me foulaient aux « pieds ».

10. En entendant ces paroles : « Du haut du « ciel il a envoyé et m'a sauvé », tu as cherché peut-être à savoir ce qu'il a pu envoyer du ciel ; qui il a envoyé de ce bienheureux séjour. A-t-il député un ange pour sauver le Christ ? Est-ce bien au serviteur à sauver son maître ? Tous les anges sont des créatures mises au service du Christ. Dieu a pu les envoyer pour obéir à ses ordres et le servir : mais ils n'ont point reçu la mission de lui venir en aide, car il est écrit que les anges le servaient [1]. En cela ils n'imitaient point l'homme charitable, qui soulage un indigent : ils remplissaient à l'égard du Tout-Puissant l'office de serviteurs assujétis à son autorité suprême. « Il m'a sauvé » : qu'a-t-il donc « envoyé du ciel ? » Le voici, car le verset suivant nous le dit : « Du haut du ciel il a « envoyé sa miséricorde et sa vérité ». Dans quel but ? « Et il a arraché mon âme du « milieu des jeunes lionceaux ». « Il a », dit-il, « envoyé du ciel sa miséricorde et sa vérité » ; et le Sauveur ajoute : « Je suis la vérité [2] ». Dieu a donc envoyé sa vérité pour arracher mon âme de ce lieu de douleurs, du milieu des jeunes lionceaux : il a, pour la même raison, envoyé sa miséricorde. Nous voyons, dans nos saints livres, que le Christ est tout à la fois miséricorde et vérité ; miséricorde, pour compatir à nos misères ; vérité, pour accomplir les promesses qu'il nous a faites. N'est-ce point ce que j'ai dit tout à l'heure, quand j'ai affirmé qu'il s'est ressuscité lui-même ? Car si c'est la vérité qui a ressuscité le Sauveur ; si c'est la vérité qui a arraché son âme du milieu des lionceaux, comme c'est la miséricorde qui l'a porté à mourir pour nous : la vérité l'a de la même façon retiré vivant d'entre les morts pour notre justification. De fait, il avait annoncé qu'il ressusciterait, et la vérité ne saurait mentir : et parce qu'il était la vérité, parce qu'il n'était pas menteur, il montra à ses Apôtres des cicatrices véritables, car il avait reçu de véritables blessures. Les disciples touchèrent ces cicatrices, ils y portèrent les mains, ils les examinèrent de leurs propres yeux. Après avoir mis ses doigts dans son côté ouvert, l'un d'eux s'écria : « Mon « Seigneur et mon Dieu [3] ! » Sa miséricorde l'avait porté à mourir pour ce disciple : la

[1] Matt. IV, 11. — [2] Jean, XIV, 6. — [3] Id. XX, 28.

vérité le porta à ressusciter encore pour lui. « Il a envoyé du ciel sa miséricorde et sa « vérité, et il a arraché mon âme du milieu « des jeunes lionceaux ». Qu'était-ce que ces jeunes lionceaux ? C'était ce peuple dégradé, indignement trompé et séduit par les princes des prêtres : les lions, les jeunes lionceaux n'étaient autre que ces mêmes princes. Tous ont frémi : tous ont mis le Christ à mort. La suite de ce psaume va nous apprendre leur triste fin.

11. « Et il a arraché mon âme du milieu des « jeunes lionceaux ». Pourquoi dis-tu : « Et « il a arraché mon âme ? » A quelles épreuves ton âme avait-elle été soumise pour en être arrachée ? « J'ai dormi dans le trouble ». Par ces paroles, Jésus-Christ marque sa mort. A la vérité, nous lisons que David s'est réfugié dans une caverne, mais le texte sacré ne nous dit pas qu'il y ait dormi. Autre est ce David qui s'est caché dans une caverne; autre est ce David qui a dit : « J'ai dormi dans le trouble ». L'Evangile nous parle de ce trouble, qui venait non de lui-même, mais de ceux qui le tourmentaient. Il dit qu'il a été troublé, moins pour exprimer l'état d'une âme qui ne tremblait réellement pas, que pour faire connaître les pensées de ses ennemis à son égard. Ils s'imaginaient l'avoir troublé et vaincu; mais, quoique dans le trouble, il dormait. Au milieu du trouble il était si calme qu'il dormait à son gré. Quand on est agité, on ne dort pas : aussi, tous ceux qui éprouvent du tourment se réveillent-ils bientôt, ou se trouvent-ils dans l'impossibilité absolue de se livrer au sommeil. Pour Jésus, il fut troublé, et néanmoins il dormit. Humilité infinie d'un Dieu, qui veut bien se laisser ainsi troubler ! puissance plus grande encore de celui qui est capable de dormir dans un pareil trouble ! D'où lui venait ce pouvoir de dormir ? Il le dit lui-même : « J'ai le pouvoir de donner « mon âme, et j'ai celui de la reprendre; per- « sonne ne me la ravit malgré moi : c'est « moi-même qui la donne et qui la reprends « ensuite [1] ». Ses ennemis le troublaient, et lui dormait. Adam préfigurait le Christ, quand Dieu lui envoya un sommeil pour tirer de son côté la première femme [2]. Dieu ne pouvait-il pas tirer du côté du premier homme la femme qu'il lui destinait, sans avoir besoin de l'endormir ? Ou bien voulut-il qu'Adam fût plongé dans le sommeil, pour ne point lui laisser sentir qu'il lui enlevait une côte ? Enfin, quel est l'homme assez profondément endormi pour ne pas s'éveiller au moment où l'un de ses os se brise ? Celui qui a pu enlever une côte à un homme endormi sans lui faire éprouver aucune douleur, aurait certainement pu agir de même à l'égard d'un homme éveillé. Mais pourquoi Dieu a-t-il voulu envoyer un sommeil à Adam, pour le moment où il devait lui prendre une de ses côtes ? Parce qu'au moment où le Christ dormait sur l'arbre de la croix, une épouse a été tirée pour lui de son côté ; pendant qu'il était attaché à la croix, on lui perça le côté avec une lance [1], et de cette plaie découlèrent les sacrements de l'Eglise. « J'ai dormi dans « le trouble ». Dans un autre psaume il s'exprime clairement à cet égard : « Je me suis « endormi », dit-il, « et j'ai pris du repos ». Il marque bien ici sa puissance, car il aurait pu se borner à dire, comme il vient de le faire : « Je me suis endormi ». Quel est donc le sens de ces paroles : « Je me suis en- « dormi », sinon : « Je me suis endormi », parce que je l'ai bien voulu. Ce ne sont point mes ennemis qui m'ont forcé à dormir contre mon gré : je me suis laissé aller au sommeil, parce que tel a été mon bon plaisir : car « j'ai « le pouvoir de donner mon âme et j'ai celui « de la reprendre » ; c'est pourquoi il ajoute : « Je me suis endormi et j'ai pris du repos, et « je me suis éveillé, parce que le Seigneur « m'a pris sous sa garde [2]. J'ai dormi dans le « trouble ». D'où lui venait ce trouble ? Qui est-ce qui le tourmentait ? Voyons en quels termes il reproche le mauvais état de leur conscience aux Juifs qui cherchaient à s'excuser de la mort du Christ. Suivant le récit de l'Evangile, ils le traduisirent au tribunal du gouverneur romain, pour ne pas être accusés de l'avoir condamné à mort. Aussi, quand Pilate leur eut dit : « Prenez cet « homme, et jugez-le vous-mêmes selon votre « loi », répondirent-ils : « Il ne nous est per- « mis de faire mourir personne [3] ». Il ne leur était pas permis de mettre à mort le Christ ; leur était-il plus permis de le traîner aux pieds d'un juge, pour le faire condamner au dernier supplice ? Qui est-ce qui s'est rendu coupable de déicide ? Est-ce celui qui a cédé devant les clameurs d'un peuple en délire ?

[1] Jean, X, 18. — [2] Gen. II, 21.

[1] Jean, XIX, 34. — [2] Ps. III, 6. — [3] Jean, XVIII, 31.

N'est-ce pas plutôt ce peuple qui, par ses cris furieux, a extorqué d'un juge pusillanime une condamnation à mort? Appelons-en au témoignage du Sauveur lui-même ; qu'il nous fasse connaître les vrais auteurs de sa mort. Prononcera-t-il le nom de Pilate ? Mais il a condamné malgré lui le Christ. Sans doute, il l'a fait frapper de verges et revêtir d'une tunique méprisable ; et, après cela, il l'a fait exposer à leurs regards ; mais dans quel but ? C'était afin que leur rage, assouvie par le spectacle de ses blessures sanglantes, n'exigeât pas de sa faiblesse une suprême condamnation. Voilà pourquoi, en les voyant persister à réclamer la mort de leur victime, il lava ses mains, comme nous le voyons dans l'Evangile, et s'écria : « Je suis innocent du « sang de ce juste [1] ». A ton avis, Pilate, qui a cédé aux cris de la multitude, est-il innocent ? Non : mais incontestablement ceux-là sont encore plus coupables, qui ont obtenu par leurs cris son sanglant supplice. Interrogeons le Sauveur, écoutons-le : il nous dira à qui il attribue sa mort, car il a dit : « J'ai « dormi dans le trouble ». Interrogeons-le, et disons-lui : Puisque vous avez dormi dans le trouble, apprenez-nous quels sont ceux qui vous ont persécuté et fait mourir. Est-ce bien Pilate qui vous a livré aux soldats pour vous faire attacher à la croix et transpercer de clous ? Ecoute, il va te le dire. Ce sont « les « enfants des hommes ». Il désigne évidemment par là ceux qui l'ont fait souffrir. Mais comment ont-ils pu le faire mourir, puisque leur main n'était point armée ? Ils n'ont pas tiré l'épée contre lui ; ils ne se sont point précipités sur sa personne ; et, pourtant, ils l'ont fait mourir : voici comment. « Leurs dents « sont des armes et des traits perçants ; leur « langue est une épée tranchante ». Remarquez-le bien : si leurs mains sont dépourvues d'armes, leur bouche est armée. C'est de là qu'est sorti le glaive qui a tué le Christ, comme, de la bouche du Christ, est sortie l'épée qui a donné la mort au peuple juif. Car le Sauveur est armé d'une épée à deux tranchants : par sa résurrection il en a frappé ses ennemis, et il a tiré du milieu d'eux ceux qu'il prédestinait à la foi [2]. L'épée des Juifs était malfaisante, celle du Christ était salutaire ; les flèches des uns donnaient la mort, les flèches de l'autre communiquaient la vie : car il tient en ses mains des traits bienfaisants : ce sont ses paroles saintes, avec lesquelles il blesse les cœurs, afin de s'en faire aimer. Bien différentes sont les flèches de ses ennemis : bien autre est leur glaive. « Les « dents des enfants des hommes sont des « armes et des traits perçants : leur langue « est une épée tranchante ». La langue des enfants des hommes est une épée tranchante : leurs dents sont des armes et des traits perçants. A quel moment les ont-ils mis en œuvre, sinon quand ils ont crié : Crucifiez-le ! Crucifiez-le [1] !

13. Mais, ô mon Dieu, quel mal vous ont-ils fait ? Que le Prophète se livre maintenant aux transports de la joie. Dans tous les versets que nous venons d'expliquer, c'était Dieu qui parlait : nous entendions le Prophète, mais il nous parlait au nom de Dieu : Dieu était en lui. Mais quand le Prophète nous parle en son propre nom, le Seigneur se sert de lui comme d'un organe, car il lui dicte la vérité qu'il doit annoncer. Maintenant donc, mes frères, écoutons le Prophète nous parlant en son propre nom.

Le Prophète avait vu en esprit le Seigneur Jésus humilié, sanglant, frappé de verges, couvert de crachats, privé de l'usage de ses mains, souffleté, couronné d'épines, attaché à la croix : il avait vu la cruauté de ses ennemis et sa patience, leur joie insensée et son apparente défaite ; et, après tant d'humiliations de sa part, et tant de rage furieuse de la leur, il avait vu sa résurrection, et l'inanité des tourments dont les Juifs l'avaient accablé : alors, transporté de joie à la vue d'un spectacle qui semblait s'étaler sous ses yeux, il s'écrie : « O Dieu, élevez-vous au plus haut « des cieux ! » Attaché à la croix en tant qu'homme, et comme Dieu, élevé au plus haut des cieux, voilà le Christ. Que vos ennemis restent sur la terre : pour vous, montez au plus haut des cieux, afin de les juger. Que sont devenus ces furieux ? Où sont leurs dents tranchantes comme des épées, et perçantes comme des flèches ? Est-ce « que les « blessures qu'ils ont faites, ne ressemblent « pas aux blessures que les enfants font avec « leurs flèches ? » Le Psalmiste s'exprime ainsi dans un autre endroit pour montrer l'inutilité de leurs mauvais traitements et des fureurs auxquelles ils se sont abandonnés.

[1] Matt. XXVII, 24. — [2] Apoc. I, 16.

[1] Jean, XIX, 6.

Ils n'ont pu nuire à celui qui a été crucifié un moment, mais qui est bientôt sorti vivant du tombeau pour aller s'asseoir dans le ciel : « Les blessures qu'ils ont faites, ressemblent « donc aux blessures que les enfants font avec « leurs flèches [1] ». Avec quoi les enfants se font-ils des flèches ? Avec des roseaux. Et alors, quelles flèches ! quelle force ! quel arc ! quels coups ! quelles blessures ! « Seigneur, « élevez-vous au plus haut des cieux, et que « votre gloire se répande sur toute la terre ! » Pourquoi, Seigneur, êtes-vous élevé au plus haut des cieux ? Mes frères, nous ne voyons pas que Dieu soit élevé au plus haut des cieux, mais nous le croyons ; que sa gloire soit au-dessus de toute la terre, nous le croyons et nous le voyons.

Veuillez remarquer le lamentable aveuglement des hérétiques. Ils se sont séparés de l'unité de l'Eglise de Jésus-Christ : ils tiennent à une partie et perdent le tout ; ils refusent d'être en communion avec cet univers où s'est répandue la gloire du Sauveur. Nous autres catholiques, nous sommes partout, parce que d'un bout du monde à l'autre, partout où s'est manifestée la gloire de Jésus-Christ, on nous trouve unis par les liens d'une même foi. Nous voyons aujourd'hui l'accomplissement de cette prophétie de David : « Notre « Dieu est élevé au plus haut des cieux, et sa « gloire est répandue sur toute la terre ». O hérésie insensée ! tu crois avec moi ce que tu ne vois pas, et tu ne crois pas ce qui se passe sous tes yeux ? Tu crois avec moi que le Christ est élevé au plus haut des cieux, quoique nous ne le voyions pas ; et tu nies que sa gloire soit répandue sur toute la terre, et néanmoins, il suffit d'ouvrir les yeux pour le voir. « Elevez-« vous, Seigneur, au plus haut des cieux, et que « votre gloire se répande sur toute la terre ».

14. Le Prophète laisse de nouveau parler le Seigneur. Pendant que le Prophète se livre aux transports de la joie et s'écrie : « Elevez-« vous, Seigneur, au plus haut des cieux, et « que votre gloire se répande sur toute la « terre », Dieu lui-même commence à nous entretenir : il nous affermit et semble nous dire : Quel mal m'ont fait ceux qui me persécutaient ? Pourquoi nous adresse-t-il ces paroles ? Parce que nos ennemis nous persécutent aussi : mais ils ne réussiront pas davantage à nous nuire. Que votre charité écoute le Sauveur : il nous parle et nous encourage par son exemple. « Ils ont préparé un piége « à mes pieds ; ils ont courbé mon âme [1] ». Ils ont voulu comme l'arracher du ciel et la précipiter dans les abîmes de la terre. « Ils ont « courbé mon âme. Ils ont creusé une fosse de-« vant moi, et y sont eux-mêmes tombés ». Est-ce à moi ou à eux-mêmes qu'ils ont nui ? Le Christ s'est montré Dieu, car il s'est élevé au plus haut des cieux, et sa gloire s'est répandue sur toute la terre. Nous voyons son règne : où se trouve le royaume des Juifs ? Parce qu'ils ont fait ce qu'ils ne devaient pas faire, ils ont été punis comme ils le méritaient. « Ils « ont creusé une fosse et y sont eux-mêmes « tombés ». Ils ont persécuté le Christ ; il n'en a pas souffert : eux seuls en ont pâti. Toutefois, mes frères, n'allez pas vous imaginer qu'une telle punition soit pour les seuls Juifs, car quiconque prépare un piége pour son frère, doit nécessairement y tomber le premier. Faites-y bien attention, mes frères ; considérez les choses en chrétiens, et ne vous laissez point séduire par les apparences. Parce que je vous parle de la sorte, quelqu'un d'entre vous pense peut-être à tel ou tel homme, qui a voulu tromper son frère ou lui tendre des piéges. Cet homme a tenté, en effet, de tromper le prochain, et il y a réussi : son frère est tombé dans les embûches qu'on lui avait tendues ; il s'est vu dépouiller de son bien, jeter en prison, accabler par de faux témoignages, enlacer dans des accusations capables de compromettre son honneur et sa vie. Le premier semble avoir joué le rôle d'oppresseur ; le second, celui d'opprimé ; celui-ci paraît avoir eu le dessous ; celui-là, le dessus : et alors, on croirait volontiers à une erreur, à une fausseté de ma part, parce que j'ai dit que celui qui prépare un piége à son frère, y tombe infailliblement le premier. Je m'adresse ici à des chrétiens : cherchez donc la preuve de ce que je vous dis dans les événements du passé que vous avez appris à connaître : elle s'y trouve. Les païens ont persécuté les martyrs : on s'est emparé de ces défenseurs de la foi, on les a chargés de chaînes, on les a jetés en prison ; ils se sont vu envoyer aux bêtes : les uns ont fini par le fer, les autres par le feu. Les persécuteurs ont-ils vraiment remporté la victoire : les martyrs ont-ils été véritablement vaincus ?

[1] Ps. LXIII, 8.

[1] Ps. LVI, 7.

Non. L'auréole de la gloire couronne les martyrs dans le sein de Dieu : pour les païens, le piége où ils sont tombés, c'est l'abîme de leur conscience : car voilà bien le précipice où se jettent les impies, une conscience pervertie et troublée. N'est-ce point tomber dans un précipice, que de n'avoir plus pour guide le flambeau de la foi chrétienne, et d'être ainsi frappé d'aveuglement ? Oserais-tu le croire ? Si l'on n'était tombé dans le piége, on verrait devant soi. On ne sait pas plus où l'on va que le voyageur qui s'est jeté dans un trou, et qui a perdu son chemin. Ainsi en est-il de tous les méchants : en s'engageant dans la voie du crime, ils se sont écartés du droit chemin.

Mais ton ennemi est peut-être déjà parvenu à te livrer aux mains des voleurs, de gens injustes, ou de juges circonvenus par lui : pendant que ton âme est noyée dans l'affliction, il est dans la joie, il s'abandonne aux transports de l'allégresse. Prends-y garde, je te l'ai déjà dit : ne considère pas les choses avec les idées d'un païen : vois-les d'un œil chrétien. Ton adversaire se livre à la joie : cette joie même est la fosse où il tombe. La tristesse d'un homme qui souffre injustement, est de beaucoup préférable à la joie d'un méchant qui fait le mal. La joie à laquelle le méchant s'abandonne, est vraiment le précipice où il se jette : une fois qu'il y est tombé, il ne voit plus rien ; il est devenu aveugle. Tu te lamentes, pour avoir perdu un vêtement : ton frère a perdu la foi, et tu ne verses aucune larme sur lui ? En est-il un seul parmi vous qui ait fait une perte semblable ? Ton ennemi t'assassine, tu tombes sous ses coups : vit-il ? Es-tu mort ? Non. Chrétiens, qu'avez-vous fait de votre foi ? Que devient celui qui meurt corporellement ? Ecoutez le Seigneur ; il vous dit : « Celui « qui croit en moi vivra, lors même qu'il « mourrait [1] ». Par une conséquence naturelle, celui qui ne croit pas est mort, lors même qu'il est vivant. « Ils ont creusé une « fosse devant moi, et ils y sont eux-mêmes « tombés ». Il faut nécessairement qu'il en soit ainsi à l'égard de tous les méchants.

15. Par leur patience les bons ont le cœur toujours prêt à faire la volonté de Dieu ; ils mettent leur gloire à souffrir, et ils disent : « Mon cœur est prêt, Seigneur [2] ; mon cœur « est prêt : je chanterai et je psalmodierai vos « louanges ». Comment mon ennemi s'est-il conduit à mon égard ? Il m'a tendu un piége : mais mon cœur est prêt. Il a préparé une fosse devant moi, pour m'y faire tomber, et je ne préparerais pas mon cœur à souffrir ses ruses méchantes ? Il a préparé une fosse devant mes pieds, afin de m'opprimer, et je ne préparerais pas mon cœur à le supporter ? Puisqu'il a creusé cette fosse, il y tombera ; pour moi, je chanterai et je psalmodierai. Ecoute l'Apôtre : son cœur était prêt, car il imitait parfaitement le Seigneur son Dieu. « Nous nous glorifions », dit-il, « dans l'affli« ction, car l'affliction produit la patience, la « patience produit la pureté, la pureté pro« duit l'espérance, et l'espérance ne confond « point, parce que l'amour de Dieu a été ré« pandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit, « qui nous a été donné [1] ». Il souffrait, il était chargé de chaînes, jeté en prison, accablé de coups, éprouvé par la faim, la soif, le froid et la nudité, surchargé enfin de travaux et de douleurs [2] ; et, pourtant, il disait : « Nous « nous glorifions dans nos afflictions ». Comment pouvait-il parler de la sorte, sinon parce que son cœur était prêt ? C'est pourquoi il chantait et psalmodiait. « Mon cœur est « prêt, Seigneur ; mon cœur est prêt ; je « chanterai et je psalmodierai vos louanges ».

16. « Réveillez-vous, ma gloire [3] ». Ainsi s'exprime celui qui s'était réfugié dans une caverne, loin de la présence de Saül. « Réveillez« vous, ma gloire ». Que Jésus soit glorifié après sa passion. « Réveillez-vous, ma harpe et « mon luth ». Qui est-ce qu'il invite à se réveiller ? Je vois bien ici deux instruments de musique, mais je ne vois dans le Christ qu'un seul corps : une seule chair est ressuscitée, tandis que nous voyons se lever la harpe et le luth. Autre est la harpe, autre est le luth. On nomme instruments de musique tous les objets qui contribuent à cet art ; qu'ils soient de grande dimension et se gonflent à l'aide du vent, peu importe ; pourvu qu'ils servent à moduler des airs et qu'on puisse les saisir, on les appelle ainsi, quelle que soit d'ailleurs leur forme. Tous ces instruments sont différents les uns des autres : je voudrais, autant que Dieu me le permettra, vous faire comprendre en quoi consiste cette différence, vous en expliquer la raison et vous montrer pourquoi le Prophète dit à tous : « Levez-

[1] Jean, XI, 25 — [2] Ps. LVI, 8.

[1] Rom. V, 3-5. — [2] II Cor. XI, 27. — [3] Ps. LVI, 9.

« vous ». Nous en avons déjà fait la remarque : il n'y a eu, en Jésus-Christ, qu'un seul corps pour ressusciter, tandis que le Psalmiste dit : « Levez-vous, ma harpe et mon luth ». Pour la harpe, celui qui en joue la porte dans ses mains : ses cordes sont tendues ; mais l'endroit d'où elles tirent leurs sons, et le bois concave qui pend et qui résonne dès qu'on le touche, parce qu'il reçoit l'air, se trouvent à l'extrémité supérieure de cet instrument. Le luth, au contraire, porte à son extrémité inférieure ce bois concave et sonore. Dans la harpe, les cordes reçoivent donc d'en haut leurs sons : dans le luth, elles les reçoivent d'en bas : entre ces deux instruments, voilà toute la différence. Que nous représentent-ils l'un et l'autre ? Le Christ, notre Seigneur et notre Dieu, réveille sa harpe et son luth, et il dit : « Je me lèverai « dès le matin ». Vous voyez là, sans doute, une allusion à sa résurrection, car nous connaissons l'Evangile, et vous savez à quelle heure il est sorti du tombeau. Combien de temps chercherons-nous encore le Sauveur au milieu des ténèbres ? Le jour est venu, reconnaissons-le donc : il est ressuscité dès le matin[1]. Mais que signifient la harpe et le luth ? Le Christ s'est servi de son corps pour deux sortes d'œuvres bien différentes : pour opérer des miracles, et pour endurer des tourments. Les miracles venaient d'en haut : les souffrances venaient d'en bas. Les miracles qu'il opérait étaient l'œuvre de sa divinité ; mais son corps, mais sa chair était l'instrument qui lui servait à les faire. Quand son corps faisait des œuvres divines, c'était la harpe : lorsqu'il endurait des souffrances, c'était le luth. Que la harpe retentisse ; que les aveugles voient, que les sourds entendent, que les paralytiques redeviennent libres de leurs mouvements, que les boiteux marchent, que les malades se lèvent, que les morts ressuscitent : voilà les sons de la harpe. Que le luth se fasse aussi entendre : que le Sauveur endure la faim et la soif, qu'il dorme, qu'il tombe aux mains de ses ennemis, qu'il soit flagellé, conspué, crucifié, enseveli. La même chair a, tour à tour, opéré des œuvres divines et des œuvres humaines : la même chair est sortie vivante du sépulcre ; et, dans cette même chair, nous trouvons en même temps la harpe et le luth. On lit, à chaque page de l'Evangile, le récit de ces deux sortes d'œuvres : il est maintenant prêché par toute la terre ; on annonce de toutes parts les miracles et les souffrances du Seigneur Jésus.

17. La harpe et le luth se sont donc levés dès la pointe du jour pour chanter les louanges du Très-Haut. Que disent-ils ? « Je « vous bénirai parmi les peuples, Seigneur, « et je vous chanterai des hymnes parmi les « nations, parce que votre miséricorde est « élevée jusqu'aux cieux, et votre vérité jus« qu'aux nuées ». Les cieux sont supérieurs aux nuées, et les nuées sont inférieures aux cieux. Néanmoins, les nuées appartiennent au ciel, qui est le plus rapproché de nous, quoiqu'elles reposent parfois sur la crête des montagnes où elles se forment, pour se répandre ensuite dans l'air qui nous environne. Mais il est bien autrement élevé, le ciel où demeurent les Anges, les Trônes, les Dominations, les Principautés et les Puissances. Le Prophète aurait dû, ce semble, s'exprimer ainsi : Votre vérité est élevée jusqu'aux cieux, et votre miséricorde jusqu'aux nuées. Dans le ciel, en effet, les Anges louent Dieu : ils y contemplent la vérité face à face, sans nuage et sans ombre, sans aucun mélange de fausseté : ils la voient, ils l'aiment, ils la louent sans se lasser. Au ciel, la vérité ; ici-bas, au milieu de nos misères, la miséricorde, car elle doit être le partage des malheureux : est-elle nécessaire dans ce séjour élevé où n'habite point la misère ? Je parle ainsi, parce que, à mon avis, il eût été plus exact de dire : Votre vérité est élevée jusqu'aux cieux, et votre miséricorde jusqu'aux nuées. Par nuées nous entendons les prédicateurs de la vérité, les hommes revêtus de cette chair en quelque sorte ténébreuse, de laquelle le Seigneur fait sortir les éclairs de ses miracles, et les éclats foudroyants de ses préceptes. C'est de ces nuées qu'Isaïe parle au nom du Seigneur, quand il adresse des reproches à une vigne mauvaise, stérile, remplie d'épines : « Je commanderai à mes « nuées de ne point répandre leur pluie sur « elle[1] ». C'est-à-dire, je commanderai à mes apôtres de s'éloigner de la Judée, de ne point évangéliser ses habitants, mais de porter la bonne nouvelle dans la terre fertile des nations, afin qu'elle produise du raisin, et non des épines. Les nuées de Dieu sont donc, nous

[1] Marc, XVI, 2.

[1] Isa. V, 6.

ne l'ignorons pas, les prédicateurs de la vérité, les Prophètes, les Apôtres, tous ceux, en un mot, qui annoncent dignement la parole de la vérité, et qui portent en eux-mêmes une lumière secrète, comme les nuées recèlent la foudre qui brille en les déchirant. Pourquoi donc, Seigneur, est-il dit que « votre miséricorde est élevée jusqu'aux « cieux, et votre vérité jusqu'aux nuées ? » Votre vérité se manifeste particulièrement dans les Anges ; mais vous l'avez aussi communiquée aux hommes : vous l'avez fait descendre du haut du ciel jusqu'aux nues. Dans les splendeurs de ce bienheureux séjour, la miséricorde n'est pas nécessaire aux anges ; ils n'en ont pas besoin : mais elle s'élève jusqu'aux cieux, parce que vous prenez pitié de la misère humaine, et qu'en communiquant aux hommes la grâce de la résurrection, vous en faites des anges. Gloire à notre Dieu, à sa miséricorde infinie, à son éternelle vérité, parce qu'il n'a point cessé ni de nous manifester sa compassion ni de nous aider par sa grâce à devenir des bienheureux, ni de nous inonder des lumières de sa vérité. Cette vérité est la première descendue jusqu'à nous, voilée sous les apparences de la chair : et par cette chair, elle a guéri les yeux intérieurs de notre âme, en sorte que nous pourrons plus tard la contempler face à face [1]. Rendons-lui donc grâces : répétons ces dernières paroles du Psalmiste, que nous avons déjà expliquées : « Elevez-vous, Seigneur, jusqu'aux cieux, et « que votre gloire soit répandue sur toute la « terre ». Le Prophète les avait dites bien longtemps avant l'événement : puisqu'aujourd'hui nous en voyons l'accomplissement, qu'elles se retrouvent encore sur nos lèvres.

[1] I Cor. XIII, 12.

DISCOURS SUR LE PSAUME LVII.

SERMON AU PEUPLE.

RESPECT DE LA JUSTICE ET DE LA VÉRITÉ.

C'est une loi naturelle de respecter les droits de la justice et de la vérité, car ils sont inscrits dans le cœur humain et doivent se refléter dans la conduite. Mais les actes démentent trop souvent les principes. Les Juifs, les hérétiques et les pécheurs en donnent la preuve par leur astucieux entêtement à ne rien entendre qui les éclaire ou les gêne ; mais leur malice se retourne contre eux, et, pour les punir, Dieu se contente de les abandonner aux passions de leur cœur, qui les aveuglent et les font cruellement souffrir. Puissions-nous profiter de leur exemple et mettre en pratique les leçons de la justice et de la vérité !

1. Nous devrions bien plutôt écouter qu'expliquer les paroles que nous venons d'entendre. Il semblerait que la vérité fait un discours au genre humain tout entier, car elle dit à tous : « Si vous parlez vraiment « selon la justice, enfants des hommes, soyez « justes dans vos jugements ». Est-il, en effet, rien de plus facile, n'importe à quel scélérat, que de parler selon la justice ? Interrogez le premier venu sur une affaire de justice : si ses intérêts ne sont pas en cause, ne vous donnera-t-il pas facilement une réponse conforme aux règles de l'équité ? La raison en est simple : au moment où la main du Créateur nous tirait du néant, la Vérité a écrit, au fond de nos cœurs, ces paroles : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux « pas qu'on te fasse [1] ». Personne ne pouvait ignorer ce principe, même avant que Dieu donnât sa loi, car il devait servir à juger ceux-là mêmes à qui la loi n'avait pas été donnée. Mais, afin d'empêcher les hommes de se plaindre, et de dire qu'il leur avait manqué quelque chose pour opérer leur salut, on écrivit sur des tables ce qu'ils ne lisaient

[1] Tob. IV, 16 ; Matt. VII, 12.

plus dans leurs cœurs. Ce principe y était gravé, mais ils ne voulaient pas le lire. On plaça donc sous leurs yeux ce qu'ils seraient obligés d'apercevoir dans leur conscience : la voix que Dieu lui fit entendre au dehors, força l'homme à rentrer en lui-même, selon cette parole de nos livres saints : « L'impie « sera interrogé dans ses pensées [1] ». Où se rencontre une interrogation, là se trouve une loi. Les hommes, recherchant les biens extérieurs, sont comme sortis hors d'eux-mêmes : alors, on leur a donné une loi extérieure, une loi écrite : il ne faudrait pas conclure de là qu'il n'y avait pas de loi gravée dans le cœur humain : seulement, ô homme, comme tu avais pris la fuite, et que tu t'étais éloigné de ton propre cœur, le Dieu qui se trouve partout arrête ta course vagabonde, et te force à rentrer en toi-même. Aussi, comment la loi écrite parle-t-elle à ceux qui ont méconnu la loi gravée dans leurs cœurs [2] ? Le voici : « Violateurs de la loi, rentrez en vous-« mêmes [3] ». Qui est-ce qui t'a appris à ne pas vouloir qu'un autre s'approchât de ta femme ? qui est-ce qui t'a appris à ne pas vouloir qu'on te vole ? qui est-ce enfin qui t'a appris à ne pas vouloir qu'on te fasse souffrir une injustice ou mille autres mauvais procédés dont on pourrait parler en général et en particulier ? On pourrait interroger les hommes sur une multitude de choses, et leur demander, relativement à chacune d'elles, s'ils voudraient les souffrir : et ils répondraient aussitôt, à haute et intelligible voix : Non, je ne consentirai pas à cela. Mais, si tu ne veux pas te soumettre à ce mauvais traitement, crois-tu que tu sois le seul homme vivant ? Est-ce que tu ne vis pas en société avec le genre humain tout entier ? Celui qui a été créé par la même main que toi, est ton frère : nous avons tous été créés à l'image de Dieu, et cette image subsiste en nous, à moins que nous n'ayons détruit l'œuvre du Créateur par des passions basses et terrestres. Par conséquent, « ne fais « pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te « fasse ». Ce que tu ne veux pas souffrir de la part des autres, tu le trouves mauvais ; une loi intérieure, gravée dans ton cœur, te force à le reconnaître. Mais tu le faisais toi-même, et celui qui en souffrait se plaignait hautement de tes violences. Pourquoi es-tu obligé de rentrer en toi-même, dès qu'un autre t'inflige les mêmes mauvais traitements ? Le vol est-il légitime ? Non. Je demande si l'adultère est une bonne action, et tous s'écrient : Non. L'homicide est-il permis ? Tous répondent encore : Nous le détestons. Est-il beau de désirer le bien d'autrui ? Il n'y a qu'une voix pour dire : Non. Si tu n'en conviens pas encore avec les autres, qu'un homme désire avoir injustement ce qui t'appartient : tu ne trouves rien de répréhensible dans sa conduite ? Alors, tu es libre de répondre comme il te plaira. Il y a donc parmi les hommes, et sur ces différents points, unanimité à dire que de pareilles choses ne sont pas bonnes. Nous pouvons raisonner de la même manière au sujet de toute bonne action, qu'il s'agisse de rendre service, de faire du bien, ou qu'il soit simplement question de ne faire aucun tort au prochain. Je parle à un homme qui a faim, je lui dis : Tu souffres de la faim ; un autre, ton voisin, a du pain ; il en possède au-delà du nécessaire, il sait que tu en as besoin, il ne t'en donne pas ; sa conduite te déplaît, parce que tu as faim ; auras-tu le droit de dire que tu fais bien, quand, ayant le nécessaire, tu refuseras de secourir un frère que tu vois dans le besoin ? Un étranger arrive dans ton pays, ne sachant où il prendra son repos ; on ne le reçoit nulle part ; il accuse hautement d'inhumanité les habitants de cette ville ; il prétend que des barbares l'auraient mieux reçu. Il sent vivement l'injustice dont il a à souffrir : pour toi, tu ne la sens peut-être pas : ce que tu as à faire, c'est de te mettre, par la pensée, à la place de cet étranger, et alors tu comprendras comment on peut trouver mauvais de ne pas recevoir ce que tu refuses dans ton pays à un voyageur inconnu. Je vous le demande à tous : est-ce vrai ? Oui. Est-ce juste ? Oui, encore.

2. Mais écoutez le Psalmiste : « Si ce que vous « dites est vraiment juste, enfants des hom-« mes, soyez justes dans vos jugements ». Soyez justes, non pas seulement en paroles, mais encore en actions. Si tu parles d'une manière et que tu agisses de l'autre, tes paroles sont bonnes, mais tes jugements sont mauvais. Je te demande lequel vaut mieux, de l'or ou de la fidélité ? Comme tu n'es ni perverti ni ennemi de la vérité, au point de donner la préférence à l'or, tu réponds à ma demande en te déclarant pour la fidélité : tu parles alors selon la justice. As-tu entendu le

[1] Sag. I, 9. — [2] Rom. II, 15. — [3] Isa. XLVI, 8.

Psalmiste ? « Si ce que vous dites est vraiment juste, enfants des hommes, soyez « justes dans vos jugements ». Quelle preuve donner de la différence qui se trouve entre tes jugements et tes paroles ? J'ai déjà reçu de toi un témoignage non équivoque de la préférence que tu donnes à la fidélité. Mais voilà qu'un ami est venu je ne sais d'où pour te visiter, et, en l'absence de tout témoin, il t'a confié un trésor. Personne, du moins du côté des hommes, personne, si ce n'est lui et toi, ne connaît cet acte de confiance. Il y avait là pourtant un témoin, un témoin invisible, mais un témoin qui voit tout. Avant de remettre en tes mains son trésor, ton ami a eu peut-être soin d'écarter toute autre personne : il t'a conduit dans un endroit secret, dans la chambre où tu couches : mais ce témoin du dépôt, qu'on ne voit point dans l'intérieur d'une chambre à coucher, habite le fond de vos consciences. Ton ami, après t'avoir confié la somme d'argent dont il s'agit, a repris le chemin de sa demeure, gardant à cet égard un silence absolu vis-à-vis des membres de sa famille, espérant d'ailleurs revenir au moment opportun, et rentrer en possession de son bien, car un homme doit-il tromper ceux avec lesquels il est lié d'affection ? Cependant, comme les choses de ce monde sont fragiles, cet homme vient à mourir laissant un fils pour hériter de lui : cet enfant ne sait ce que possédait son père ; il ignore le dépôt confié à la garde de ta bonne foi. Homme prévaricateur, rentre ; oui, rentre dans ton cœur : une loi s'y trouve écrite ; cette loi, la voici : « Ne fais pas à autrui ce « que tu ne veux pas qu'on te fasse ». Suppose que tu es l'auteur même du dépôt, que tu n'en as rien dit à aucun des tiens, et qu'en mourant tu as laissé un fils : quel procédé aurais-tu le droit d'attendre de la part de ton ami ? Réponds-moi : prononce toi-même la sentence. En ton âme est dressé le tribunal du juge : le Seigneur Dieu y est assis : ta conscience fait l'office d'accusateur : le bourreau, c'est la crainte. Tu vis au milieu d'intérêts humains : tu fais société avec des hommes : vois donc quelle manière d'agir tu exigerais de ton ami à l'égard de ton fils. Je sais bien ta pensée, je connais ta réponse : qu'elle te serve donc de guide pour prononcer ton jugement. Prononce la sentence : elle sera juridique. La vérité ne sait pas se taire : ses déclarations viennent de plus loin que les lèvres : elles viennent du cœur ; prêtes-y l'oreille, et conforme à ses décisions la conduite que tu tiendras envers le fils de ton ami. Forcé par le besoin, cet enfant est peut-être devenu un vagabond : il ne sait ce que possédait son père : il ignore quel usage il a fait de son bien : on ne lui a jamais dit en quelles mains il en a fait le dépôt. Suppose qu'il est ton fils : tu méprises son père, parce qu'il est mort : agis comme si ce père était vivant, et, afin de ne point perdre la vie de l'âme, conduis-toi de la même manière que tu désirerais voir dans les autres, si tu venais à mourir. Mais l'avarice donne des conseils bien différents : elle commande des choses contraires à la loi de Dieu. Autres sont les ordres du Seigneur ; autres ceux de l'avarice. Dans le paradis, notre Créateur nous enjoint ses volontés : le serpent séducteur, venant à l'encontre, enjoint le contraire. Rappelle en ta mémoire ta première chute en Adam : c'est à cause d'elle qu'il te faut mourir, souffrir, manger ton pain à la sueur de ton front : c'est à cause d'elle que la terre se couvre pour toi de ronces et d'épines[1]. Puisses-tu trouver dans les leçons de l'expérience la sagesse que tu n'as pas voulu puiser dans les préceptes du Seigneur ! Néanmoins la cupidité l'emporte : pourquoi la vérité n'est-elle pas la plus puissante ? Que sont aussi devenues ces paroles, si conformes à la justice, que tu prononçais tout à l'heure ? Je te vois résolu à nier le dépôt confié à tes soins : tu n'as d'autre pensée que celle d'en frustrer l'héritier de ton ami. Il n'y a qu'un instant, je t'avais demandé lequel tu aimais le mieux, lequel tu préférais de l'or ou de la bonne foi : pourquoi parler d'une manière et agir de l'autre ? Ce passage du psaume ne t'inspire-t-il aucune crainte ? « Si vous parlez « vraiment selon la justice, enfants des hom- « mes, soyez justes dans vos jugements ». Tu m'as dit que la bonne foi est de beaucoup la meilleure, et voilà que dans ton jugement tu donnes la préférence à l'or. Tes paroles ne laissaient pas supposer de ta part une semblable manière d'agir : tes paroles sont justes, tes jugements sont faux. Quand tu parlais ainsi d'après les règles de la justice, tu parlais donc contre ta façon de penser ! « Si « vous parlez vraiment selon la justice, en-

[1] Gen. III, 17, 18.

« fants des hommes, soyez justes dans vos « jugements ». En me répondant d'une manière aussi juste, tu parlais donc par respect humain et sans franchise.

3. Mais il en est temps, mes frères ; arrivons, s'il vous plaît, au sujet de ce psaume. Les paroles qu'il renferme sont pleines de douceur : l'Eglise les connaît parfaitement, parce qu'elles ont souvent retenti à ses oreilles. Ce sont les paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ : ce sont les paroles de tout son corps : ce sont celles de l'Eglise militante, de cette Eglise qui voyage comme exilée sur la terre, à travers mille écueils, au milieu d'ennemis qui la flattent et la maudissent. Si tu n'aimes point les adulateurs, tu ne craindras pas davantage ceux qui te feront des menaces. Le Psalmiste a examiné tous les hommes, et il s'est aperçu que tous parlent selon la justice. Qui est-ce qui oserait s'exprimer autrement ? Ne s'exposerait-il pas à passer pour un homme injuste ? Le Prophète semble donc les entendre tous ; on dirait qu'il examine les mouvements de leurs lèvres ; il leur adresse cet avertissement : « Si vous « parlez vraiment selon la justice », si vous parlez sincèrement selon la justice, si votre langage ne dément pas les secrètes pensées de votre cœur, « enfants des hommes, soyez justes dans vos jugements ». Ecoute l'Evangile, il s'exprime de la même manière que le Psalmiste : « Hypocrites », dit le Sauveur en s'adressant aux Pharisiens, « comment pouvez-vous dire de bonnes choses, puisque « vous êtes mauvais ? Ou bien rendez bons « l'arbre et ses fruits : ou bien rendez-les « mauvais [1] ». Muraille de boue, pourquoi vouloir te blanchir ? Je sais ce que tu es à l'intérieur : tes belles apparences ne me trompent pas. Je sais ce que tu montres : je n'ignore pas davantage ce que tu caches. « Car », suivant le langage de l'Evangile, « Jésus-Christ n'avait pas besoin que quel- « qu'un lui rendît témoignage sur la valeur « des hommes, car il savait parfaitement ce « qu'il y avait en eux [2] ». « Il n'ignorait pas ce « qu'il y avait dans le cœur humain », puisqu'il l'avait créé, qu'il s'était fait homme pour ramener l'homme égaré. Voyez-le donc : n'y a-t-il pas une liaison surprenante entre toutes ces paroles : « Hypocrites, comment pouvez- « vous dire de bonnes choses, puisque vous êtes « mauvais ? Si donc vous parlez selon la justice, enfants des hommes, soyez justes dans « vos jugements ». Avez-vous tenu le langage de la droiture, quand vous avez dit : « Maître, « nous savons que vous êtes juste et que « vous ne faites acception de personne [1] ? » Pourquoi votre cœur était-il alors plein de ruse méchante ? Pourquoi, après avoir détruit en vous l'image de votre Créateur, lui présentiez-vous celle de César ? Si l'on a entendu vos paroles, l'expérience a aussi démontré de quelle nature étaient vos jugements ; car, n'avez-vous pas crucifié celui à qui vous donniez le nom de juste ? « Si donc vous parlez « vraiment selon la justice, que vos juge- « ments soient justes, ô enfants des hommes ». Pourquoi me dites-vous : « Nous savons que « vous êtes juste », puisque je prévois d'avance quel sera votre jugement, puisque vous crierez : « Crucifie-le, crucifie-le ? » « Si « donc vous parlez vraiment selon la justice, « enfants des hommes, soyez justes dans vos « jugements ». Qu'avez-vous fait, en effet, lorsque vous avez persécuté le Dieu-Homme, et que vous avez mis à mort votre Roi ? De ce que vous l'ayez fait mourir, il ne suivait pas qu'il ne serait pas votre Roi, puisqu'il devait ressusciter. Quand il s'était agi du titre placé sur la croix du Sauveur, et où l'on avait écrit en trois langues différentes, en hébreu, en grec et en latin : « Voici le « Roi des Juifs [2] », un juge, qui n'était qu'un homme, avait su répondre : « Ce « que j'ai écrit est écrit ». Et Dieu n'aurait pas su dire : Ce que j'ai écrit est écrit ? Oui, il est votre Roi : vivant, il est votre Roi ; crucifié, il est votre Roi ; il est ressuscité, il est remonté au ciel ; et, là encore, il est votre Roi : plus tard, il reviendra, et malheur à vous, car alors il n'aura pas cessé d'être votre Roi. Allez maintenant, parlez selon la justice, et toutefois ne vous mettez pas en peine de juger avec droiture, ô enfants des hommes ! Vous ne voulez pas juger avec droiture : la droiture présidera au jugement qu'on rendra contre vous. Car il vit, votre Roi ; il ne meurt plus : désormais la mort n'exercera plus sur lui son empire [3]. Il vient : « Violateurs de sa « loi, rentrez en vous-mêmes [4] ». Il viendra ; corrigez-vous avant sa venue, prévenez son avènement par une humble confession [5]. Il

[1] Matt. XII, 34, 33. — [2] Jean, II, 25.

[1] Matt. XXII, 16. — [2] Luc, XXIII, 38. — [3] Rom. VI, 9. — [4] Isa. XLVI, 8. — [5] Ps. XCIV, 2.

viendra, et il est votre Roi. Souvenez-vous du titre qui a été attaché à sa croix. Vous avez beau ne pas voir l'inscriptiou, elle y est : quoiqu'on ne la lise pas sur la terre, elle se conserve du moins toujours dans le ciel. Pensez-vous que le texte de cette inscription ait été altéré ? Quel est le titre de ce psaume ? « Pour la fin ; ne corromps rien, « à David, sur l'inscription du titre ». Cette inscription du titre n'est donc pas altérée. Le Christ, voilà votre Roi, parce qu'il est le Monarque universel ; « parce que la royauté « lui appartient et qu'il gouvernera tous les « peuples [1] ». Dès lors que vous êtes soumis à sa puissance suprême, il vous avertit avant de venir ; il vous dit : Je ne vous juge pas encore, mais je vous exhorte à penser à vous. Si je vous fais aujourd'hui des menaces, c'est afin de n'avoir pas à vous juger plus tard et à vous punir. « Si donc, « ô enfants des hommes, vous parlez vrai-« ment selon la justice, soyez justes dans vos « jugements ».

4. Mais comment agissez-vous maintenant ? Pourquoi vous parlé-je ainsi ? « Pendant que « vous êtes sur la terre, vous ne travaillez « qu'à former dans votre cœur des desseins « injustes [2] ». Mais votre cœur est-il bien seul occupé d'injustices ? Ecoute ce qui suit : Car les mains suivent le cœur ; elles lui obéissent : l'un réfléchit, les autres agissent : et quand elles n'agissent pas, c'est par impuissance et non par défaut de volonté. Quoique tu ne puisses accomplir tous tes désirs, dès lors que tu les as formés, Dieu t'en tient compte. « Pendant que vous êtes sur la terre, vous ne « travaillez qu'à former dans votre cœur des « desseins coupables ». Que lis-tu ensuite ? « Avec l'iniquité, vos mains font une chaîne ». « Elles font une chaîne », c'est-à-dire, le péché vient du péché, il engendre à son tour le péché ; la cause en est dans le péché. Expliquons-nous. Un homme s'est rendu coupable de vol, c'est un péché : il a été vu, et il cherche à tuer le témoin de sa mauvaise action : voilà un péché enchaîné à un autre. Si, par un secret jugement de Dieu, il réussit à se défaire, par le meurtre, de cet importun témoin, il sent bien qu'il est connu comme assassin, et alors il prend ses mesures pour en finir avec un homme qui peut déposer contre lui : aux deux premières fautes il en

[1] Ps. XXI, 29. — [2] Id. LVII, 3.

enchaîne une troisième. Sur ces entrefaites, et afin de n'être ni surpris ni convaincu d'avoir commis de tels crimes, il consulte un astrologue. Nouveau péché ajouté aux trois autres. Peut-être l'astrologue lui donne-t-il une réponse désagréable et inquiétante. Il a donc recours à un aruspice, et il le prie de faire pour lui des expiations : celui-ci déclare qu'une expiation lui est impossible ; il faut donc s'adresser à un sorcier. Comptez, si vous le pouvez, tous les anneaux de cette chaîne de péchés. « Avec l'iniquité vos mains font « une chaîne ». Jusques à quand te livreras-tu à ce détestable métier ? Jusques à quand ajouteras-tu péché à péché ? Dégage-toi donc ; brise ces chaînes de péchés. Mais, dis-tu, je ne puis. Elève vers Dieu les cris de ta prière, et dis-lui : « Malheureux que je suis ! qui « est-ce qui me délivrera de ce corps de « mort [1] ? » La grâce de Dieu viendra en toi, et alors tu trouveras ton bonheur dans le bien, comme tu le trouvais autrefois dans le mal ; et, dégagé de tes chaînes, rendu à la liberté, tu feras monter vers le trône de l'Eternel les accents de ta reconnaissance : « Seigneur, vous avez brisé les liens qui me « retenaient captif [2]. Vous avez brisé mes « liens », c'est-à-dire, vous m'avez pardonné mes péchés. Vois si les péchés ne sont pas de véritables liens. « Chacun », dit l'Ecriture, « est embarrassé dans les lacets de ses pé-« chés [3] ». Ce ne sont pas de simples liens, ce sont des lacets : on appelle de ce nom ce qui se fait avec des crins tressés : en d'autres termes, tes péchés s'entrelaçaient les uns dans les autres. « Malheur », dit Isaïe, « malheur à « ceux qui traînent leurs péchés comme une « longue corde [4] ». Que veulent dire ces paroles : « Malheur à ceux qui traînent leurs « péchés comme une longue corde ? » Malheur à ceux qui font une chaîne avec l'iniquité. Nos péchés nous punissent autant qu'ils nous embarrassent : le Seigneur Jésus s'arma d'un fouet fait de cordes pour chasser du temple tous ceux qui y faisaient un trafic indécent [5]. Mais parce que tu ne sens pas le poids de tes chaînes, tu ne veux pas encore les voir brisées : elles te plaisent, tu trouves en elles ton bonheur ; mais elles te paraîtront bien lourdes, quand le Seigneur dira : « Qu'on « lui lie les mains et les pieds, et qu'on le jette

[1] Rom. VII, 24. — [2] Ps. CXV, 16. — [3] Prov. V, 22. — [4] Isa. V, 18. — [5] Jean, II, 15.

« dans les ténèbres extérieures : il y aura là « pleur et grincement de dents [1] ». Tu te sens saisi d'horreur et d'épouvante ; tu frappes ta poitrine : à ton avis il est mal de commettre le péché, il est beau de pratiquer la vertu. « Enfants des hommes, si vous parlez vrai« ment selon la justice, soyez donc justes « dans vos jugements ». Faites passer vos paroles dans vos actions, et que votre conduite soit l'expression de votre manière de parler. Ne faites pas de chaînes avec l'iniquité, parce que les liens que vous feriez en cette vie serviraient plus tard à vous ôter l'usage de vos membres. Il en est qui n'écoutent pas cet avertissement, quoique tous n'y soient pas sourds : ceux qui ne les écoutent pas, Dieu les connaît d'avance.

5. « Les pécheurs se sont éloignés dès le sein « de leurs mères ; ils se sont égarés avant « d'en sortir : ils n'ont dit que des faussetés ». Lorsqu'ils parlent iniquité, ils disent des faussetés, parce que l'iniquité est la fausseté même : et quand ils parlent justice, leur langage est encore aussi peu droit, parce que leur cœur dément en secret les paroles qui sortent de leur bouche. Pourquoi le Prophète dit-il : « Les pécheurs se sont éloignés dès le sein de « leurs mères ? » Cherchons-en avec soin la raison : car peut-être a-t-il voulu dire que Dieu connaît d'avance, dès le sein de leur mère, ceux qui commettront le péché. D'où vient, en effet, que Rébecca, étant encore enceinte, et portant dans ses entrailles deux jumeaux, le Seigneur dit : « J'aime Jacob et je dé« teste Esaü [2] ? » Ne dit-il pas encore : « L'aîné « sera assujéti au plus jeune? » C'était là, sans doute, un secret jugement de Dieu, mais un jugement qui s'exerçait dès le sein de la mère ; « car les péchés se sont éloignés » dès leur origine. De quoi se sont-ils éloignés ? De la vérité. De quoi encore ? de la céleste patrie, de la vie bienheureuse. En ont-ils été éloignés dès le sein de leur mère ? Quels pécheurs ont été éloignés même avant de naître ? Qui est-ce qui pourrait venir au monde, s'il n'était d'abord enfermé dans le sein maternel ? Et parmi ceux qui nous écoutent inutilement, y en aurait-il un seul en cette vie, s'il n'était préalablement né ? Les pécheurs ont donc peut-être été éloignés d'un autre sein, dans lequel la charité souffrait au point de dire par la bouche de l'Apôtre saint Paul : « Mes « petits enfants, pour qui je ressens de nou« veau une sorte de travail de l'enfantement, « jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en « vous [1] ». Demeure donc en ce sein ; attends que tu y sois formé. N'aie pas la prétention de t'attribuer l'usage du jugement que tu n'as pas encore. Tu es encore charnel : tu es conçu, car dès lors qu'on t'a donné le nom de chrétien, tu as apparu dans les entrailles de ta mère sous l'influence d'un certain sacrement. L'homme, en effet, ne se forme pas seulement des entrailles de sa mère, il se forme aussi dans ses entrailles ; il naît d'abord dans les entrailles maternelles ; puis il en tire sa substance. Voilà pourquoi il a été dit de Marie : « Ce qui est né en vous est du « Saint-Esprit [2] ». Le Sauveur n'était pas encore né de la sainte Vierge, mais il était déjà né en elle. De petits enfants naissent donc dans les entrailles de l'Eglise, et il est pour eux avantageux de ne naître que parfaitement formés, parce qu'ils tomberaient de son sein, pareils à des avortons. Puisse-t-elle t'engendrer, et ne pas avorter ! Sois patient, jusqu'au moment où ta formation sera complète, jusqu'au jour où tu seras affermi par l'enseignement de la vérité ; reste enfermé dans les entrailles de ta mère. Mais si, par impatience, tu viens à les ébranler, elle te jettera hors de son sein : sa douleur sera grande ; mais elle sera moins à plaindre que toi.

6. « Les pécheurs se sont-ils éloignés dès le « sein de leurs mères ? ils se sont égarés « avant d'en sortir : ils n'ont dit que des faus« setés ». Se sont-ils égarés dès le sein de leur mère, parce qu'ils ont dit des faussetés ? ou plutôt, ont-ils dit des faussetés, parce qu'ils se sont égarés dès le sein de leur mère ? En effet, le sein de l'Eglise est le séjour permanent de la vérité ; et quiconque s'en éloigne doit infailliblement dire des faussetés. Oui, je le dis, l'erreur et le mensonge se trouvent nécessairement dans la bouche de quiconque n'a pas voulu naître dans ses entrailles, ou s'est vu rejeté par elle comme un avorton, après qu'il a été conçu. C'est pourquoi les hérétiques déclament contre l'Evangile : parlons donc spécialement de ces malheureux, que nous voyons avec douleur rejetés du sein de notre commune mère. Nous leur lisons ce passage de l'Evangile : Voici les paroles du Christ : « Il fallait que le Christ

[1] Matt. XXII, 13. — [2] Gen. XXV, 23 ; Mal. I, 2, 3 ; Rom. IX, 13.

[1] Gal. IV, 19. — [2] Matt. I, 20.

« souffrît et ressuscitât le troisième jour ». A ces mots, je reconnais, disent-ils, notre chef; c'est bien là l'Epoux. Reconnais donc aussi avec moi l'épouse, car vois ce qui suit: « Et que l'on prêchât en son nom la péni« tence et la rémission des péchés parmi « toutes les nations, en commençant par Jé« rusalem [1] ». — Viens ici, viens ici. — Voilà l'Eglise répandue « parmi toutes les nations, « en commençant par Jérusalem » : aussi je ne dis pas: Viens ici, puisqu'elle vient ellemême à toi. Mais ils restent sourds et demeurent en opposition avec l'Evangile; ils ne nous permettent pas de leur lire la parole de Dieu; et, tandis qu'ils se vantent de l'avoir préservée des flammes, ils s'efforcent de l'effacer avec leur langue; ils parlent en leur nom et ils ne disent que des choses vaines. Tel et tel, s'écrient-ils, ont livré les saints livres. Je le dis plus haut qu'eux, et je dis ce qui est: Oui, tel et tel sont des traditeurs. Mais que m'importe? Ceux que tu viens de citer, tu ne peux trouver leurs noms dans l'Evangile : je ne pourrais davantage t'y montrer les noms de ceux dont je parle. Otons nos livres, n'ayons en main que celui de Dieu. Ecoute: c'est Jésus-Christ qui te parle, c'est la vérité qui te dit: « Il fallait « qu'on prêchât en son nom la pénitence et la « rémission des péchés parmi toutes les na« tions, en commençant par Jérusalem ». — Non, répondent-ils, nous n'écouterons pas: c'est plutôt à vous d'écouter ce que nous vous disons: ce que dit l'Evangile, nous ne consentons pas à l'entendre. « Les pécheurs se « sont éloignés dès le sein de leur mère: « ils se sont égarés avant d'en sortir; ils ont « dit des faussetés ». Pour nous, disons la vérité, puisque nous l'avons entendue: c'est Dieu, et non pas un homme qui nous a parlé. Un homme peut mentir; il est impossible que la vérité nous trompe. Si je reconnais le Christ, qui est la vérité même, c'est la vérité qui m'apprend à le connaître: c'est encore elle qui m'aide à connaître l'Eglise, cette Eglise à qui Dieu a donné communication de la vérité. Qu'on ne vienne point me dire des faussetés. Quand on a été formé dans les entrailles de l'Eglise pour s'égarer dès son sein, et qu'on veut me dogmatiser, j'ai le droit de savoir d'abord ce qu'on a l'intention de m'enseigner. Vous vous êtes éloignés dès le sein de votre mère, vous vous êtes égarés même avant d'en sortir: je le vois, et j'écouterais vos enseignements? Mais vous ne pouvez me dire que des faussetés! « Ils se sont « égarés dès le sein de leur mère; ils ont dit « des faussetés ».

7. « Leur fureur est pareille à la fureur « d'un serpent ». Vous allez entendre quelque chose d'important. « Leur fureur est pareille « à celle d'un serpent ». Comme si nous l'avions interrogé sur le sens de ces paroles, le Prophète ajoute: « D'un aspic qui est sourd »; pourquoi est-il sourd? « Et qui se bouche les « oreilles ». Sa surdité vient donc de ce qu'il se bouche les oreilles. « Il se bouche donc les « oreilles, et n'écoute ni la voix de l'enchan« teur, ni celle du remède que lui prépare le « sage [1] ». Ce que nous disons ici, nous l'avons entendu dire à d'autres; nous disons ce que les hommes, appliqués à l'étude de ces choses, ont pu y comprendre, ce que l'Esprit-Saint connaît bien mieux que personne. Le Prophète s'est exprimé ainsi, sans doute, parce qu'il peut se faire que ce que nous avons entendu dire soit l'exacte vérité. Lorsqu'un marse enchanteur a commencé à exercer son influence sur l'aspic, par la récitation de quelques formules particulières, comme en emploient les magiciens, savez-vous ce que fait ce reptile? Veuillez avant tout, mes frères, faire une remarque; je vous préviens d'avance, afin qu'aucun d'entre vous n'éprouve de scrupule à écouter ce que je vais dire; quelles que soient les comparaisons dont elle se sert, jamais la sainte Ecriture ne donne d'importance et d'estime à l'objet même de la comparaison; elle ne fait qu'en tirer une similitude. Ainsi, le Sauveur n'a pas donné son approbation à ce juge inique, dépourvu de toute crainte de Dieu et des hommes, qui ne voulait point écouter la veuve de l'Evangile; il ne s'est servi de son exemple que pour faire une comparaison [2]. Jésus-Christ n'a pas non plus prétendu louanger l'homme indolent, qui a donné trois pains à son ami, plutôt pour échapper à ses importunités que pour lui témoigner son affection; néanmoins, il a utilisé son exemple et en a fait le sujet d'une comparaison. Des objets très-peu dignes de louanges servent donc parfois à établir, dans certaines limites, d'utiles similitudes. Parce que les divines Ecritures vous

[1] Luc, XXIV, 46, 47.

[1] Ps. LVII, 5, 6. — [2] Luc, XVIII, 2.

parlent d'enchanteurs, êtes-vous en droit de croire que vous devez vous rendre au milieu des Marses? S'il en était ainsi, vous devriez aussi fréquenter les spectacles et les théâtres, puisque l'Apôtre a dit : « Je ne lutte pas, « comme si je battais l'air [1] ». Car lutter, c'est donner le spectacle des cinq combats. Saint Paul a parlé de la lutte par simple comparaison; voulait-il nous inspirer du goût pour ces sortes de spectacles? Il a dit encore : « Ce-« lui qui combat dans la lice s'abstient de « tout [2] ». Un chrétien doit-il, en conséquence de ces paroles, affecter de courir au théâtre, et de s'occuper de vanités pareilles? Quand on se sert devant toi d'une comparaison, remarque donc attentivement ce qu'on veut t'apprendre et te défendre. Ainsi a-t-on voulu tirer une similitude du fait d'un Marse, qui enchante un aspic, pour le faire sortir de sa ténébreuse demeure? il veut l'amener au jour; l'aspic se plaît dans l'obscurité, au sein de laquelle il s'enveloppe et se cache; et, comme il ne veut pas en sortir, il refuse d'écouter la voix fascinatrice à laquelle il se sent porté à obéir malgré lui; pour cela, que fait-il? Il presse contre terre l'une de ses oreilles, tandis qu'à l'aide de sa queue il ferme l'autre; voilà comment il agit pour éviter de son mieux le piége du charmeur, et ne point sortir de son repaire. Le Saint-Esprit compare à ce reptile certains pécheurs, sourds à la voix de Dieu, et qui, loin de mettre en pratique la parole du Seigneur, font tout leur possible pour ne pas même l'entendre.

8. Chose pareille s'est vue aux premiers jours du Christianisme. Le martyr Etienne prêchait la vérité, il voulait comme charmer des âmes plongées dans les ténèbres, et les amener à la lumière; arrivé au point de leur parler du Christ, il ne put se faire entendre de ces âmes volontairement endurcies. Aussi que nous dit d'elles la sainte Ecriture? Que nous rapporte-t-elle à leur endroit? Voici ce qu'elle nous raconte : « Ils bouchèrent leurs oreilles ». Ce qu'ils firent ensuite, l'histoire de la passion d'Etienne nous l'apprend. Ils n'étaient pas sourds, mais ils se sont rendus tels. Les oreilles de leur cœur étaient fermées; toutefois la vérité fut si forte que, traversant les oreilles de leur corps, elle vint frapper violemment celles de leur cœur; alors ils bouchèrent même les oreilles de leur corps, et en vinrent à lapider le saint [1]. C'étaient bien des aspics, frappés de surdité et plus durs que les pierres dont ils accablèrent leur enchanteur; ils n'écoutèrent ni la voix du charmeur, ni celle « du remède « que leur mélangeait le sage ». Qu'est-ce que ce remède mélangé par le sage? Un remède mélangé veut dire, sans doute, un remède préparé. Demandons-nous comment un remède peut être tel sans être préparé? Les prophéties, la loi, tous les commandements étaient des remèdes, mais des remèdes non encore préparés; leur préparation a été opérée par la venue du Sauveur. Les Juifs n'ayant pu les supporter, à cause de leur simplicité native, ces remèdes ne guérissaient pas. Le Christ est venu leur donner toute leur perfection. Etienne s'efforçait de les charmer et de leur insinuer ce remède préparé; ils ne voulurent pas seulement l'entendre; ils bouchèrent leurs oreilles par opposition à celui-là même qui avait donné au médicament toute sa vertu, car à peine avaient-ils entendu prononcer le nom du Sauveur, qu'ils avaient déjà pris cette précaution d'une surdité volontaire. Leur fureur était devenue pareille à celle d'un serpent. Pourquoi fermer vos oreilles? Attendez, écoutez; puis, si vous le pouvez, vous vous emporterez. Ce qu'ils voulaient, c'était non pas écouter, mais s'irriter. S'ils avaient prêté l'oreille aux paroles du saint, ils auraient bien pu se calmer et bien faire. « Leur fureur est semblable à celle d'un « serpent ».

9. Tels sont encore aujourd'hui ceux qui nous font souffrir. Dès le premier abord, ils se croyaient en possession de la vérité : mais Dieu n'a pas cessé de soutenir son Eglise; il n'a pas différé de les confondre. On a prêché la vérité dans cette Eglise; dans le sein de cette bonne mère on a étalé au grand jour tous leurs mensonges. La lumière s'est montrée à tous; tous les yeux ont pu contempler cette ville, placée sur la montagne, et qui ne peut demeurer cachée, ce flambeau élevé sur le chandelier, et qui brille aux regards de tous ceux qui habitent la maison [2]. Où l'Eglise de Dieu est-elle encore inconnue? En quels endroits n'ont pas encore pénétré les rayons de la vérité chrétienne? Le Sauveur n'est-il pas cette montagne immense, qui s'est formée d'une petite pierre, et qui s'étend sur toute la face de l'univers [3]? Voilà ce qui les

[1] I Cor. IX, 26, 28. — [2] Ibid.

[1] Act. VII, 56, 57. — [2] Matt. V, 14, 15. — [3] Dan. II, 35.

convainc d'erreur ; ils n'ont rien à dire contre l'Église. A quoi sont-ils réduits ? A nous dire : Pourquoi nous chercher ? Que nous voulez-vous ? Retirez-vous de nous. A dire à leurs partisans : Que personne d'entre vous n'engage de conversation avec eux ! Ne les fréquentez pas, ne les écoutez pas. Leur fureur est pareille à celle des serpents, « à la fureur « d'un aspic sourd, qui se bouche les oreilles, « et qui n'entend ni la voix de l'enchanteur, « ni la voix du médicament que lui prépare le « sage ». D'après ce passage, n'est-il pas facile d'imaginer de quel remède veut parler le Prophète, puisqu'il y est question de la voix ? Est-ce qu'un médicament a une voix ? Oui, il est un remède qui peut parler ; ce remède, nous vous l'apportons ; écoutez donc ce qu'il vous dit, mais non à la manière d'un aspic sourd. « Enfants des hommes, si vous parlez « vraiment selon la justice, que vos jugements « soient justes ». C'est la parole « du remède », mais « du remède préparé par le sage ». Car Jésus-Christ est venu pour accomplir la loi et les Prophètes [1], pour affermir la vérité elle-même, pour établir enfin les deux commandements, qui renferment toute la loi et tous les Prophètes [2].

10. On dit que, pour boucher parfaitement ses oreilles, l'aspic presse l'une contre terre, et qu'à l'aide de sa queue, il ferme l'autre. Voulons-nous voir encore en cela un autre mystère ? Demandons-nous quel est le sens de ce fait ? Dans la queue, il faut voir le symbole des choses passées, qui sont derrière nous ; nous devons donc tourner le dos au passé, pour porter notre attention vers ce qu'on nous promet ; ne nous attachons donc d'affection ni à notre vie passée, ni à la vie présente ; c'est l'avis que nous donne l'Apôtre : « Quel « fruit », nous dit-il, « avez-vous retiré de ce « qui vous fait maintenant rougir [3] ? » Il nous défend par là de nous rappeler avec plaisir le passé ; par là, aussi, il arrête le désir secret d'en jouir encore, et ainsi nous empêche-t-il de reporter nos affections dans la terre d'Égypte. Pour le présent, en quels termes nous commande-t-il de le mépriser ? « Nous ne re- « gardons point les choses visibles ; nous ne « considérons que les choses invisibles. Les « choses visibles appartiennent au temps et « passent vite ; mais les choses invisibles sont « éternelles [4] ». Il raisonne de la même manière au sujet de la vie présente : « Si nous « espérons en Jésus-Christ seulement en ce « qui regarde la vie présente, nous sommes « les plus misérables de tous les hommes [1] ». Oublie donc le passé ; car, pendant son cours, tu as mal vécu ; méprise le présent, parce qu'il s'écoule avec rapidité, et qu'en y attachant tes affections, tu trouverais en lui l'obstacle le plus sérieux à l'acquisition des biens à venir. Si la vie présente fait ton bonheur, tu appliques une oreille contre terre ; et, si le passé te charme encore, malgré la vitesse avec laquelle il s'éloigne de toi, tu fermes avec la queue ton autre oreille. Va donc au jour, c'est ton devoir ; écoute la voix du remède que t'a préparé le sage ; sors des ténèbres ; ainsi marcheras-tu à la lumière, et pourras-tu dire, dans le sentiment de la joie : « J'oublie ce qui est derrière moi, et je m'a- « vance vers ce qui est devant moi [2] ». L'Apôtre ne dit pas : J'oublie ce qui est passé, pour mettre mon bonheur dans le présent. En affirmant qu'il oublie le passé, il montre qu'il ne se sert pas de la queue pour fermer l'une de ses oreilles ; et, en ajoutant qu'il s'avance vers les choses de l'avenir, il fait preuve de n'être point assourdi par les affaires du moment. Puisqu'il entend, il est juste qu'il prêche ensuite, qu'il se livre aux transports de la joie, et que, sous l'influence de ce sentiment d'allégresse, il se dépouille de son premier vêtement et vienne au grand jour annoncer la vérité.

Le serpent fait encore un autre emploi de sa malice, et, sous ce rapport, le Seigneur nous engage à l'imiter : « Soyez », nous dit-il, « soyez malins comme des serpents [3] ». Qu'est-ce à dire, « malins comme des serpents ? » Pour mettre sa tête à l'abri des coups de son adversaire, le serpent lui présente le reste de son corps. Agis de même, car la tête de l'homme, c'est le Christ [4]. Mais tu es appesanti par le poids de ta première peau, si j'ose parler ainsi, et par la lourdeur du vieil homme ; aussi l'Apôtre nous adresse-t-il cet avertissement : « Dépouillez-vous du vieil « homme, et revêtez-vous de l'homme nou- « veau [5] ». — Comment, diras-tu, comment me dépouiller du vieil homme ? — Imite la malice du serpent. Que fait-il pour se dépouiller de sa vieille peau ? Il se force à passer par

[1] Matt. v, 17. — [2] Id. XXII, 40. — [3] Rom. VI, 21. — [4] II Cor. IV, 18.

[1] I Cor. XV, 19. — [2] Phil. III, 13. — [3] Matt. X, 16. — [4] I Cor. XI, 3. — [5] Coloss. III, 9, 10.

un trou étroit. — Mais où trouverai-je ce trou étroit par où je passerai ? — Le voici ; le Sauveur te l'indique. « La voie qui mène à la « vie est étroite ; il y en a peu qui y mar- « chent [1] ». Parce qu'il y en a peu pour oser la suivre, tu crains de t'y engager ; tu ne veux pas y marcher ? C'est là qu'il faut se dépouiller de son vieux vêtement ; il est impossible de s'en dépouiller ailleurs. Si tu consens à être toujours chargé des dépouilles du vieil homme, à les voir embarrasser tes mouvements et t'étouffer, ne prends point ce chemin étroit, car tu ne pourras y passer avec le fardeau de tes péchés et de ta première vie. Puisque ce corps, qui se corrompt, appesantit l'âme [2], ou bien ne te laisse accabler par aucun désir charnel, ou bien dépouille-toi de la concupiscence du vieil homme. Et comment t'en dépouiller, si tu ne passes par la voie étroite, si tu n'es rusé comme un serpent ?

11. « Dieu a brisé leurs dents dans leur bou- « che [3] ». A qui le Seigneur a-t-il brisé les dents ? A ceux dont la fureur est pareille à la fureur du serpent et de l'aspic qui ferme ses oreilles pour n'entendre, ni la voix de l'enchanteur, ni celle du remède préparé par le sage. Qu'est-ce que Dieu leur a fait ? « Il a « brisé leurs dents dans leur bouche ». Dieu l'a fait, et, non-seulement il l'a fait autrefois, mais il le fait encore aujourd'hui. Cependant, mes frères, pourquoi ne pas se contenter de dire que « Dieu a brisé leurs dents », sans ajouter qu'il les a brisées « dans leur bouche ? » Pareils au serpent et à l'aspic, dont nous parlions tout à l'heure, les Pharisiens ne voulaient entendre ni la loi, ni les préceptes que Jésus-Christ, la vérité même, leur apportait : leurs péchés passés étaient, pour eux, un objet de complaisance, ils ne voulaient point renoncer à la vie présente, c'est-à-dire qu'ils préféraient les joies passagères de ce monde aux joies durables de l'éternité. Ils ne voulaient rien écouter, car leurs oreilles étaient fermées, l'une par le plaisir que leur causait la mémoire du passé, l'autre par le plaisir que leur procuraient les biens présents. Pourquoi, en effet, ont-ils dit : « Si nous le laissons agir « de la sorte, les Romains viendront et nous « enlèveront notre ville et notre pays [4] ? » C'est qu'ils ne voulaient point perdre leur ville. Par conséquent, ils avaient appliqué contre terre une de leurs oreilles ; aussi ne voulurent-ils pas recevoir les paroles salutaires que leur adressait le sage, et y restèrent-ils sourds. Il est dit encore qu'ils étaient avares et aimaient l'argent, et nous trouvons dans l'Evangile l'histoire de toute leur vie, même de leur vie passée, faite par Jésus-Christ. Il suffit de lire ce livre divin pour comprendre ce qui leur fermait les deux oreilles.

Que votre charité veuille bien remarquer la conduite de Dieu à leur égard. « Il a brisé « leurs dents dans leur bouche ». Que veulent dire ces mots : « Dans leur bouche ? » Ils signifient qu'il les a forcés de prononcer eux-mêmes leur condamnation, et que la sentence est sortie de leur propre bouche. Leur but était de pouvoir décrier le Sauveur, à l'occasion du tribut à payer à César. En réponse à leur question, Jésus ne leur dit ni qu'il était permis, ni qu'il était défendu de le payer. S'il avait dit : Payez le tribut à César, ils l'auraient accusé de manquer de respect à la nation Juive en la déclarant tributaire, car, la prédiction en avait été faite dans la loi : c'était en raison de leurs péchés qu'ils subissaient l'humiliante nécessité de payer un tribut. S'il nous oblige, disaient-ils, à remplir ce devoir à l'égard de l'empereur, nous aurons une preuve contre lui, nous l'accuserons d'outrager la nation. Si, au contraire, il nous dit : Ne payez pas, vous n'y êtes pas tenus, nous aurons toute facilité de prouver qu'il s'est déclaré contre César et nous a empêchés de lui rendre nos devoirs. Tel fut le double piége qu'ils tendirent au Sauveur, comme s'ils avaient pu espérer l'y prendre. Mais à qui s'adressaient-ils ? A celui qui savait briser les dents de ses adversaires dans leur bouche. « Montrez-moi une pièce de monnaie », leur dit-il : « Hypocrites, pourquoi me tentez- « vous ? » Pensez-vous à payer le tribut ? Voulez-vous observer la justice ? Me demandez-vous un conseil pour devenir justes ? « Si « vous parlez sincèrement selon la justice, « soyez donc justes dans vos jugements, ô en- « fants des hommes ». Mais puisque votre langage est tout opposé à vos jugements, vous n'êtes que des hypocrites : « Pourquoi me « tentez-vous ? » Je vais briser vos dents dans votre bouche. « Montrez-moi une pièce de « monnaie ». Et ils en tirent une sous ses yeux. Et au lieu de leur dire : Voilà l'image de César, il leur adresse cette question : « De qui

[1] Matt. VII, 14. — [2] Sag. IX, 15. — [3] Ps. LVII, 7. — [4] Jean, XI, 48.

« est cette image ? » Par là il brisait leurs dents dans leur bouche ; car, Jésus leur demandant quelles étaient l'image et l'inscription gravées sur cette pièce de monnaie, ils furent obligés de répondre que c'étaient celles de César. Le Sauveur avait, dès lors, toute facilité de briser leurs dents dans leur bouche. Vous avez répondu : aussi vos dents sont-elles brisées dans votre bouche. « Rendez donc à « César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est « à Dieu [1] ». César vous demande son image: rendez-la-lui. Dieu vous demande la sienne : faites de même. Vous n'avez pas le droit de faire perdre à César sa monnaie : vous n'avez pas davantage le droit d'enlever à Dieu ce qui lui appartient. A cela qu'avaient-ils à répondre ? Rien. Ils avaient été envoyés vers Jésus pour trouver en lui un motif de le décrier : ils revinrent en disant qu'il était impossible de lui répondre. Pourquoi cela ? Parce que leurs dents avaient été brisées dans leur bouche.

12. Autre fait semblable. Les Pharisiens dirent à Jésus : « Par quelle puissance faites-vous « tous ces prodiges ? » Et il leur répondit : « Je vais, à mon tour, vous faire une question : « répondez-moi ». Et il les interrogea au sujet de Jean, et leur demanda d'où venait le baptême de Jean, de Dieu ou des hommes ? par là, il les mettait dans l'impossibilité de répondre, à moins de se condamner eux-mêmes. Ils ne voulurent pas dire que ce baptême venait des hommes, dans la crainte d'être lapidés par ceux qui les entendraient, parce qu'on regardait Jean comme un prophète. Dire qu'il venait de Dieu était pour eux bien plus difficile, car c'était avouer que lui-même était le Christ, puisque Jean l'avait annoncé comme tel. Restés entre ces deux impossibilités, incapables de répondre de façon ou d'autre, ces malheureux, qui voulaient embarrasser le Sauveur, en appelèrent à l'ignorance et lui dirent : « Nous ne savons pas [2] ». Quand ils lui disaient : « Par quelle puissance faites-vous « ces prodiges ? » ils avaient l'intention de le mettre en défaut et de l'attaquer. S'il avait dit : Je suis le Christ, ils se seraient jetés sur lui, prétextant de sa part l'arrogance, l'orgueil, des paroles sacriléges : il ne voulut point faire cette déclaration, mais il posa une question sur le compte de Jean, qui, lui, avait publiquement reconnu le caractère du Christ. Ses ennemis ne se sentirent pas l'audace d'attaquer le témoignage de Jean, parce qu'ils avaient à craindre de se voir assassinés par le peuple : le courage leur manqua aussi pour avouer que Jean avait dit vrai, parce que c'était donner à Jésus le droit de leur dire : Ajoutez donc foi à ses paroles. Dans cette alternative ils gardèrent le silence, sous prétexte d'ignorance : preuve évidente qu'ils étaient dans l'impossibilité de mordre : d'où venait cette impossibilité ? Elle venait, vous le comprenez aisément, de ce que leurs dents étaient brisées dans leur bouche.

13. Un pharisien avait invité le Sauveur à un repas ; alors une femme pécheresse entra dans la salle du festin, et se jeta aux pieds de Jésus : le pharisien en fut scandalisé; et, dans le sentiment de la mauvaise humeur qu'il éprouva contre lui, il s'écria : « Si cet homme « était un véritable prophète, il connaîtrait « cette femme qui le touche ». O toi, pharisien, qui n'es certainement pas un prophète, comment sais-tu que Jésus ignore quelle est cette femme qu'il voit prosternée devant lui ? A son avis le Sauveur n'observait pas la pureté judaïque, pureté néanmoins tout extérieure, et à laquelle le cœur restait complétement étranger. Mais les pensées de son hôte étaient aussi peu ignorées du Christ que les péchés de cette femme ; aussi lui fit-il la réponse que vous savez. J'abrége : il voulut lui briser les dents dans la bouche. Voici la question qu'il lui adressa : « Deux débiteurs étaient re- « devables à un homme : l'un devait cinq cents « deniers, l'autre cinquante. Comme ils n'a- « vaient ni l'un ni l'autre de quoi s'acquit- « ter de leurs dettes, leur créancier leur fit « remise du tout. Lequel des deux l'a aimé « davantage ? » Jésus interroge le pharisien et le force à répondre : celui-ci répond de manière à se briser les dents dans la bouche ; il répond, mais confus ; et tandis que la miséricorde divine lui est refusée, la femme pécheresse est admise à en recueillir le bénéfice ; par là tous peuvent s'apercevoir que si elle est entrée avec une sorte de violence, dans une maison étrangère, elle ne s'est pas approchée d'un Dieu étranger [1].

14. « Le Seigneur a brisé leurs dents dans « leur bouche. Le Seigneur a brisé les mâchoi- « res des lions », aussi bien que les dents des aspics. Que font les aspics ? Ils sont insidieux ; ils

[1] Matt. XXII, 17, 21. — [2] Marc, XI, 28, 33.

[1] Luc, VII, 39-50.

se glissent secrètement pour lancer plus sûrement leur dard : leur venin se répand et empoisonne pour ainsi dire, avant qu'on s'en aperçoive. Pour les nations, elles se sont ouvertement déclarées contre l'Eglise ; elles ont rugi comme des lions. « Pourquoi les nations « ont-elles frémi ? Pourquoi les peuples ont-« ils formé de vains complots [1] ? » Quand les adversaires du Sauveur lui tendaient des piéges, et lui demandaient, par exemple, « s'il est permis ou défendu de payer le tribut « à César », ils agissaient à la manière des aspics et des serpents, et, alors, leurs dents se sont brisées dans leur bouche. Plus tard, ils ont crié : « Crucifie-le ! Crucifie-le [2] ! » Ce n'était plus là le langage de l'aspic : c'était le rugissement du lion ; « mais Dieu a aussi « broyé les mâchoires des lions ». Ce n'est pas sans motif, peut-être, qu'il n'est pas dit ici « dans leur bouche ». Quand les pharisiens cherchaient par de captieuses questions à prendre Jésus dans ses paroles, ils se trouvaient forcément condamnés par leur propre réponse ; mais lorsqu'ils l'attaquaient brutalement, pouvait-il, lui, les réduire à l'impuissance en les interrogeant à leur tour? Toutefois, leur mâchoire a été aussi brisée. Après avoir été attaché à la croix, le Sauveur est ressuscité, il est monté au ciel, il est couronné de gloire et adoré de toutes les nations et de tous les rois. Que les Juifs l'attaquent, s'ils le peuvent : ils en sont désormais incapables, car « le Seigneur a broyé les mâchoires des « lions ».

15. Les hérétiques nous donnent, comme les Juifs, une preuve et un exemple de ce qu'ils sont. Il nous est impossible d'en douter, ce sont des serpents : assourdis par la fureur, ils ne veulent rien entendre de ce que leur dit le remède préparé par le sage ; aussi le Seigneur a-t-il brisé leurs dents dans leur bouche. Comme ils s'emportent contre nous ! Ne nous accusent-ils pas d'être en quelque sorte des persécuteurs, parce que nous les chassons des églises ? Demande-leur maintenant si l'on doit en exclure les hérétiques, ou leur laisser le droit d'y entrer. Qu'ils répondent ! S'ils disent qu'on ne doit pas les en bannir, les Maximianistes y rentreront aussitôt. Mais pour ne pas y voir revenir les Maximianistes, ils disent qu'il faut en éloigner les hérétiques. Pourquoi alors nous accuser et crier contre nous? Vos dents seraient-elles brisées dans votre bouche? — Qu'y a-t-il de commun entre les rois et nous, disent-ils ? Qu'y a-t-il de commun entre les empereurs et nous ? Pour vous, vous avez mis en eux votre confiance. — Et moi, je leur demande à mon tour : Qu'avez-vous de commun avec les proconsuls qui sont les envoyés des empereurs ? Qu'y a-t-il de commun entre vous et les lois portées par eux contre vous ? Les empereurs de notre communion ont édicté des lois contre tous les hérétiques, et ceux qu'ils désignent sous le nom d'hérétiques sont apparemment ceux qui n'appartiennent pas à leur communion ; on ne se tromperait pas, sans doute, en vous rangeant parmi eux. Si ce sont de vraies lois, elles doivent vous être appliquées, puisque vous êtes hérétiques ; si elles sont fausses, pourquoi en requérez-vous l'application à ceux qui se sont séparés de vous ? Veuillez y faire attention, mes frères, et prenez garde à ce que nous venons de dire. Toutes les fois qu'ils ont lutté contre les Maximianistes pour les chasser, comme schismatiques condamnés par eux, d'églises dont ils étaient maîtres depuis longtemps, puisqu'ils avaient reçu leurs siéges de ceux qui les y avaient précédés, les Donatistes ont eu recours aux lois de l'empire ; ils se sont présentés devant les juges et se sont déclarés catholiques, afin de mieux réussir à déposséder les hérétiques. Pourquoi te dire catholique, pour exclure des hérétiques? Pour ne pas être chassé toi-même comme ennemi de la foi, ne vaudrait-il pas mieux devenir franchement catholique ? Tu es catholique pour le moment, afin de chasser les hérétiques au moyen de ton nom, car le juge ne peut agir que suivant la teneur de ses lois. Parce qu'ils se sont dits catholiques, on les a admis à plaider. Ils ont accusé d'hérésie les Maximianistes, on leur a demandé leurs preuves : alors ils ont lu les actes du concile de Bagaï, où leurs adversaires avaient été condamnés ; on inséra ces actes dans les registres du proconsul ; il fut prouvé que ces hérétiques ne devaient rester en possession d'aucune église, puisqu'une condamnation avait été prononcée contre eux ; aussi, le proconsul rendit-il une sentence conformément aux lois. Quelles étaient ces lois ? C'étaient celles qui avaient été édictées contre les hérétiques. Dès lors qu'elles frappaient les hérétiques, on les avait donc aussi portées contre toi, ô Donatiste. — Pourquoi cela? Je

[1] Ps. II, 1. — [2] Matt. XXVII, 23 ; Jean, XIX, 6.

ne suis aucune hérésie. — S'il en est ainsi, les lois précitées sont fausses, puisqu'elles émanent d'empereurs qui n'appartiennent pas à ta communion, et qu'elles désignent sous le nom d'hérétiques tous ceux qui ne sont pas de la même communion qu'eux. Mais je ne m'inquiète pas de savoir si ces lois sont vraies ou si elles sont fausses ; mettons de côté cette question, si tant est que c'en soit encore une : je me borne pour le moment à te demander ton opinion à ce sujet : Ces lois sont-elles vraies ? sont-elles fausses ? Si elles sont vraies, qu'on les regarde comme telles ; si elles sont fausses, pourquoi t'en servir ? Tu as fait au proconsul cette déclaration : Je suis catholique : chasse les hérétiques. Celui-ci a exigé de toi les preuves de ton assertion : tu as alors produit les actes de ton concile, et fait voir que les Maximianistes y ont été condamnés. Soit connivence, soit ignorance des choses, le proconsul a, comme juge, appliqué la loi, et tu lui as fait faire ce que tu ne veux pas faire toi-même ; car s'il a appliqué, par suite de tes sollicitations, les lois impériales, pourquoi ne pas t'en servir personnellement pour te corriger ? Il a dépossédé de son église un hérétique, et cela en vertu des lois impériales : pourquoi ne pas vouloir qu'on agisse de même envers toi, d'après les mêmes lois ? Nous nous résumons : Quelle a été votre conduite en toute cette affaire ? Les Maximianistes étaient en possession de certaines églises : aujourd'hui, vous en êtes les maîtres, parce que vous en avez chassé les Maximianistes : on a fait paraître les édits des proconsuls, on a cité les actes, on a employé des huissiers, des villes ont été soulevées, et les gens chassés de leurs siéges. Pourquoi ? Parce qu'ils étaient hérétiques. En vertu de quelles lois les a-t-on dépossédés ? Réponds. En vérité, vos dents ont été brisées dans votre bouche. Si la loi est fausse, elle n'a aucune force contre ceux qui se séparent de ta croyance. Si elle est vraie, elle doit s'appliquer à toi comme à eux. Que peuvent-ils répliquer ? « Le Seigneur a brisé « leurs dents dans leur bouche ». Lorsqu'ils ne peuvent, par leurs subtilités trompeuses, se glisser comme des aspics, ils emploient la violence ouverte et rugissent comme des lions. Les circoncellions se forment en bandes armées pour courir de tous côtés et commettre le crime : nul ne saurait dire ni le nombre ni la scélératesse de leurs sanglants forfaits, car ils y emploient toutes leurs forces : mais « le Seigneur a brisé aussi les mâchoires des « lions ».

16. « Ils seront anéantis comme l'eau qui court « dans le lit d'un torrent [1] ». Ne vous épouvantez pas à la vue de ces cours d'eau auxquels on donne le nom de torrents ; ne tremblez pas, si vous les voyez gonflés par les pluies d'hiver : leurs eaux, en s'écoulant, ne font que passer : par la violence et la rapidité de leurs flots, ils font grand bruit pour un moment ; mais bientôt ce bruit s'apaise, car ils ne sauraient longtemps garder le même niveau. C'en est déjà fini d'un grand nombre d'hérésies : pareilles à des torrents que contiennent avec peine leurs rives, elles se sont précipitées avec toute la violence dont elles se sentaient capables : elles ont eu leurs cours ; leur lit s'est desséché, et c'est tout au plus si l'on se souvient d'elles : à peine sait-on qu'elles ont existé. « Ils seront anéantis « comme l'eau qui court dans le lit d'un tor« rent ».

Les hérétiques ne sont pas seuls à faire du bruit pour un moment, et à vouloir nous entraîner à leur suite : ce monde tout entier en est là. Tous les impies, tous les orgueilleux font grand bruit en frappant le rocher de leur orgueil, comme les flots rapides et pressés d'une rivière retentissent en se brisant contre leurs rives : ce sont des eaux d'hiver ; elles ne peuvent rester en place ; il faut qu'elles se rendent où les dirige leur cours ; elles doivent parvenir à leur destination : c'est à ce torrent du siècle que le Seigneur s'est abreuvé, car il a souffert ici-bas, il a bu de l'eau du torrent, mais seulement en passant, parce qu'il ne s'est point arrêté dans la voie des pécheurs [2]. Voici comme l'Ecriture s'exprime à son sujet : « Dans son chemin il « boira de l'eau du torrent : c'est pourquoi il « lèvera la tête [3] ». C'est-à-dire : il est mort, aussi est-il couronné de gloire ; il a souffert, aussi est-il ressuscité. Si, dans son chemin, il n'avait pas consenti à boire de l'eau du torrent, il ne serait pas mort ; sa mort a été le prélude de sa résurrection ; et, parce qu'il est sorti vivant d'entre les morts, il est entré dans le séjour de la gloire. Donc, « il boira dans son che« min de l'eau du torrent, et à cause de cela, « il lèvera la tête ». Notre chef est aujourd'hui exalté ; puissions-nous, puisque nous sommes

[1] Ps. LVII, 8. — [2] Id. I, 1. — [3] Id. CIX, 7.

ses membres, arriver à la même gloire. « Ils « seront anéantis comme l'eau qui court dans « le lit d'un torrent. Le Seigneur a bandé son « arc, jusqu'à ce qu'ils soient réduits à la dé- « faillance ». Le Seigneur ne cesse de nous faire entendre ses menaces : ses menaces, voilà son arc ; il tend son arc, il ne frappe pas encore. « Il a bandé son arc jusqu'à ce qu'ils « soient réduits à la défaillance ». Il en est beaucoup qui sont tombés en défaillance ; car, en le voyant bander son arc, ils ont eu peur. Voilà le motif qui a fait défaillir Saul, et lui a fait dire : « Seigneur, que dois-je faire pour « me montrer soumis à vos ordres ? Je suis », répondit le Sauveur, « je suis Jésus de Naza- « reth, que tu persécutes [1] ». En lui parlant ainsi du haut du ciel, Dieu bandait son arc. Après avoir été ses ennemis, plusieurs se sont sentis faiblir et se sont convertis, n'osant point lever longtemps la tête contre Dieu, qui ne cessait de tendre contre eux son arc. Ne craignons pas de défaillir : saint Paul l'a fait avant nous : « C'est », dit-il, « quand je tombe « en défaillance, que je suis plus fort ». Aussi, quand il priait Dieu de lui ôter l'aiguillon de la chair, lui fut-il répondu : « La force se « perfectionne dans la faiblesse [2] ». « Il a « bandé son arc jusqu'à ce qu'ils tombent en « défaillance ».

17. « Ils disparaîtront comme de la cire qui « se fond [3] ». Tu diras peut-être : Tous ne me ressemblent pas ; tous ne tombent pas en défaillance pour puiser la foi dans leur faiblesse, car on en voit un grand nombre persévérer dans le péché et dans la malice. Ne crains rien de leur part ; « ils disparaîtront comme « de la cire qui se fond ». Ils ne tiendront pas longtemps contre toi ; leur résistance ne sera pas de longue durée ; ils seront consumés par les ardeurs mêmes de leur concupiscence. Il y a, pour ces pécheurs endurcis, une sorte de peine cachée ; à partir de ce verset jusqu'à la fin du psaume, le Prophète nous en parlera : il nous reste peu de versets à expliquer ; veuillez me prêter toute votre attention.

L'avenir réserve aux pécheurs une peine d'une certaine nature ; c'est la géhenne du feu, c'est le feu éternel. Elle est de deux sortes. La peine de l'enfer, d'abord : le mauvais riche en souffrait ; après avoir relégué en dehors de sa porte le pauvre Lazare, objet de ses mépris, il eût désiré qu'une goutte d'eau, tombée du bout du doigt de ce malheureux, vînt rafraîchir ses lèvres desséchées par le feu ; et il s'écriait : « Que je souffre « dans ces flammes [1] ! » Ensuite, la peine finale à laquelle seront condamnés ceux que le Seigneur placera à sa gauche en leur disant : « Allez au feu éternel, qui a été préparé au « démon et à ses anges [2] ». Ces punitions seront visibles à tous les yeux, soit au moment où nous sortirons de cette vie, soit à la fin des temps, lorsque sera venu le jour de la résurrection des morts. Mais pour aujourd'hui, n'y a-t-il aucune peine réservée aux pécheurs, et le Seigneur laissera-t-il leurs iniquités impunies jusqu'à ce dernier jour ? Non, il est pour eux ici-bas une peine secrète ; nous allons vous en entretenir. L'Esprit de Dieu veut nous la faire connaître ; puissions-nous en concevoir une idée juste, y prendre garde et l'éviter ! Par là, nous nous préserverons de ces punitions terribles que je vous signalais tout à l'heure. Quelqu'un me dira peut-être : Pendant cette vie mortelle, l'homme est exposé à des peines de plus d'une sorte, à la prison, à l'exil, aux tourments, à la mort, à des douleurs et à des tribulations de tout genre. Oui, l'existence humaine est traversée de ces peines diverses, et Dieu nous en afflige, par un juste jugement de sa Providence ; elles servent à éprouver les uns et à punir les autres. Parfois il arrive que les justes se voient soumis à de pareilles épreuves et que les pécheurs en sont exempts. Le Prophète s'en était aperçu ; il avait alors senti une sorte de faiblesse dans sa démarche ; mais enfin, il s'était écrié : « Que le Dieu d'Israël est bon pour ceux qui « ont le cœur droit ! Mes pieds se sont ébran- « lés, parce que j'ai été saisi d'indignation en « voyant la paix dont ils jouissent ». Il avait été témoin de la félicité des méchants ; il aurait presque désiré de leur ressembler, car il les voyait placés au faîte des honneurs, réussissant à merveille, nageant, en quelque sorte, dans l'abondance des biens de ce monde ; pareil à un enfant encore faible, il souhaitait recevoir de la main de Dieu tous ces avantages temporels ; ses pas devinrent donc chancelants, jusqu'au moment où il réfléchit à ce qu'il y avait à craindre ou à espérer pour l'avenir. Aussi dit-il dans le même psaume : « Je ne vois que difficultés devant « moi, jusqu'à ce que j'entre dans le sanc-

[1] Act. IX, 6, 5. — [2] II Cor. XII, 10, 9. — [3] Ps. LVII, 9.

[1] Luc, XVI, 24. — [2] Matt. XXV, 41.

« tuaire de Dieu, et que je comprenne leur « fin [1] ». Le Saint-Esprit veut fixer notre attention sur les peines réservées aux pécheurs, mais il ne veut nous parler ni des peines de l'enfer, ni du feu éternel, qui brûlera les méchants après la résurrection ; ni des épreuves de cette vie, qui sont communes aux justes et aux pécheurs, et qui, le plus souvent, affligent d'une manière plus sensible les amis de Dieu que ses ennemis ; ce qu'il a en vue, ce sont certaines peines de la vie présente. Faites-y bien attention, écoutez-moi ; ce que je vais vous dire, vous le savez déjà ; mais vous éprouverez un véritable plaisir à entendre le Psalmiste vous le répéter ici, et à comprendre un passage qui vous a paru difficile à saisir avant toute explication. Vous connaissez déjà les vérités dont je vais vous entretenir ; néanmoins, elles vous seront aussi agréables que si elles avaient pour vous le charme de la nouveauté, parce que je vous aiderai à les découvrir là où vous ne supposiez pas les voir renfermées. Voici donc en quoi consiste la punition des impies. « Ils disparaîtront comme « de la cire qui se fond ». Je vous l'ai déjà dit : la cause d'un pareil effet se trouve être dans leurs passions. La concupiscence coupable est comme un feu ; c'est une flamme ardente. Le feu réduit en cendres un vêtement, et une âme, dévorée par l'ardeur d'une passion adultère, demeurerait intacte ? La sainte Ecriture nous parle du dessein de commettre l'adultère, et nous dit : « Où est l'homme « capable de porter du feu dans le pan de sa « robe, sans qu'elle en soit brûlée ? » Place des charbons ardents sur le pan de ta robe, elle sera bientôt percée ; et quand tu auras mis dans ton cœur le désir de l'adultère, il n'en sera pas atteint [2] ?

18. Ce genre de punition, très-peu d'hommes le remarquent ; c'est pourquoi l'Esprit de Dieu s'applique tout particulièrement à nous le faire connaître. Ecoute la parole de l'Apôtre : « Dieu les a livrés aux désirs dépravés « de leur cœur ». Voilà le feu en présence duquel ils fondent comme la cire, car ils perdent en quelque sorte la consistance de la chasteté ; aussi appelle-t-on mous et dissolus ceux qui se laissent aller à de telles passions. Qu'est-ce qui les amollit ? Qu'est-ce qui les rend dissolus ? C'est le feu des passions. « Dieu « les a livrés aux désirs désordonnés de leur « cœur, et leur corruption les a portés à des « actions indignes de l'homme ; ils ont été « remplis de toutes sortes d'injustices ». Saint Paul énumère un grand nombre de péchés, et il ajoute qu'ils sont la punition du péché ; il dit, en effet, que l'orgueil est la première de ces punitions, et, pourtant, il est bien plutôt le premier de tous les péchés. Le premier péché de l'homme est l'orgueil, comme la dernière de ses peines sera le feu éternel, ou le feu de l'enfer, qui tourmente dès maintenant les damnés. Ce qui se trouve entre ce premier péché et cette dernière peine est, en même temps, péché et punition du péché. Car l'Apôtre rapporte une foule d'actions détestables, qui sont chez les pécheurs la conséquence et la punition d'autres fautes. « Dieu », dit-il, « les a livrés aux désirs cor- « rompus de leurs cœurs, et leur corruption « les a portés à des actions indignes de « l'homme ». Et afin que personne ne pût croire que les méchants n'ont à redouter aucune peine, autre que celle où ils trouvent maintenant leur bonheur, et pour inspirer à tous la crainte de ce qui arrivera plus tard, il parle de la dernière peine. « Après avoir « connu la justice de Dieu, ils n'ont pas « compris que les auteurs de pareils désordres « sont dignes de mort, non-seulement ceux « qui s'y abandonnent, mais encore ceux qui « les approuvent ». Les auteurs de pareils désordres. Quels désordres ? Ceux qu'il a désignés plus haut comme étant la punition du péché ; car « Dieu les a livrés aux désirs « corrompus de leur cœur, et leur corrup- « tion les a portés à des actions indignes de « l'homme ». Qu'un homme soit adultère, c'est déjà une punition pour lui ; n'en est-il pas de même s'il est menteur, avare, trompeur, assassin ? De quelle faute ces nouvelles prévarications peuvent-elles être la peine ? De leur première apostasie, de leur orgueil. « Le « commencement de tout péché est de s'éloi- « gner de Dieu par l'apostasie ; et le commen- « cement de tout péché est l'orgueil [1] ». C'est pourquoi il donne le nom de premier au péché de ceux « qui, ayant connu Dieu, ne « l'ont pas glorifié comme Dieu et ne lui ont « pas rendu grâces, mais se sont égarés dans « leurs vains raisonnements ; aussi leur cœur, « dépourvu d'intelligence, a-t-il été rempli de « ténèbres ». Cet obscurcissement du cœur

[1] Ps. LXXII, 1, 2, 3, 16, 17. — [2] Prov. VI, 27, 29.

[1] Eccli. X, 14, 15.

est déjà une grande peine. Mais quelle en a été la cause ? « Ils disaient qu'ils étaient « sages, et ils sont devenus fous[1] ». Ils disaient tenir d'eux-mêmes ce qu'ils avaient reçu de Dieu ; et s'ils ont reconnu la source divine où ils l'ont puisé, ils n'ont pas glorifié celui qu'ils avaient reconnu comme l'auteur de leurs lumières ; c'est-à-dire, « ils disaient qu'ils « étaient sages ». Le Prophète indique immédiatement après quelle a été leur punition. « Ils sont devenus fous, et leur cœur dé-« pourvu d'intelligence a été rempli de ténè-« bres. Ils disaient qu'ils étaient sages, et ils « sont devenus fous ». Est-ce là une punition de minime importance ? Pour ne parler que de celle-là, peut-on dire que l'obscurcissement du cœur, l'aveuglement de l'esprit doivent être considérés comme peu de chose ? Si un homme avait perdu un œil au moment même où il se rendait coupable d'un vol, tous seraient unanimes à dire que Dieu était là pour le punir. Le pécheur a perdu l'œil de son cœur, et l'on s'imaginerait que Dieu l'a épargné ? « Ils disparaîtront comme « la cire qui se fond ».

19. « Un feu est tombé sur eux, et ils n'ont « point vu le soleil ». Vous voyez comment le Prophète explique la peine de l'aveuglement de l'esprit. « Un feu est tombé », c'est le feu de l'orgueil terni par la fumée ; c'est le feu de la concupiscence, c'est le feu de la colère. Quel feu ! celui qui en est atteint ne voit pas le soleil. C'est pourquoi il a été dit : « Que le « soleil ne se couche point sur votre colère[2] ». Aussi, mes frères, redoutez les ardeurs d'une coupable concupiscence, si vous voulez ne pas fondre comme de la cire et disparaître de devant la face de Dieu. Car si ce feu des passions vient à tomber sur vous, il vous sera désormais impossible de voir le soleil. Quel est ce soleil ? Ce n'est point celui dont les rayons frappent les regards des bêtes et des mouches aussi bien que les vôtres ; ce n'est pas celui que contemplent également les bons et les méchants, et que Dieu fait lever sur les hommes vertueux et sur les pécheurs[3]. Il est un autre soleil, et c'est de lui que les pécheurs parleront quand ils diront : « Le soleil ne s'est « point levé sur nous ; toutes ces choses ont « passé comme l'ombre. Nous nous sommes « donc écartés de la voie de la vérité ; la « lumière de la justice n'a pas lui sur nous, « et le soleil ne s'est point levé sur nous ». Pourquoi ? « Parce qu'un feu est tombé sur « eux et qu'ils n'ont pas vu le soleil[1] ». La concupiscence de la chair les a vaincus ; mais d'où leur est venue cette concupiscence ? Remarquez-le bien. Tu es venu en ce monde, apportant avec toi, comme un héritage, l'ennemi que tu dois vaincre ; c'est déjà assez pour toi d'en triompher, sans que tu lui en adjoignes d'autres. La lice de cette vie s'est ouverte pour toi et pour lui en même temps ; engage donc le combat avec cet ennemi qui t'accompagnait à ton entrée dans le champ de bataille. Tu n'as pas encore remporté sur lui la victoire ; pourquoi donc provoquer au combat une multitude de passions ? De fait, mes frères, l'homme naît avec la concupiscence de la chair ; mais s'il est bien formé à la lutte, il distingue bien vite son ennemi, il fond sur lui et l'attaque, et son triomphe ne se fait pas longtemps attendre ; avant l'arrivée d'autres adversaires, il peut aisément vaincre. Mais si l'on néglige d'en finir avec cette concupiscence qu'on a apportée avec soi en ce monde comme perpétuel effet du péché, si l'on fait naître et qu'on excite beaucoup d'autres passions, il est sûr qu'on éprouvera à les surmonter d'énormes difficultés, et qu'on sera consumé par elles comme par un feu intérieur, parce que les forces, se trouvant partagées, ne peuvent plus être d'aucune utilité. Ne t'imagine donc pas que les peines de l'avenir soient les seules que tu aies à redouter ; vois celles qui t'attendent pour le présent. « Un feu est tombé sur eux, et ils n'ont pas « vu le soleil ».

20. « Avant que le nerprun produise ses « épines, Dieu les dévorera comme s'ils étaient « vivants, comme dans sa colère[2] ». Qu'est-ce que le nerprun ? C'est une espèce d'épines toute particulière : ce sont des épines très-épaisses. Le nerprun n'est d'abord que de l'herbe : alors il est tendre et beau ; mais plus tard il se transforme en épines. Les péchés ne semblent maintenant procurer que des plaisirs, ils ne font pas encore sentir d'épines. Le nerprun n'est que de l'herbe, on n'y trouve rien qui blesse. « Avant que le nerprun produise des « épines » ; avant que ces malheureux plaisirs et ces voluptés déplorables donnent lieu à des tourments certains. Vous qui aimez ardemment une chose et qui ne parvenez point à en

[1] Rom. I, 21, 29. — [2] Eph. IV, 26. — [3] Matt. V, 45.

[1] Sap. V, 6, 9. — [2] Ps. LVII, 10.

jouir, interrogez-vous vous-mêmes ; voyez si vos désirs ne sont pas pour vous la source des plus cuisantes douleurs ; et, si un jour vous pouvez atteindre à votre coupable but, soyez-en sûrs, la crainte vous tourmentera cruellement. Considérez donc à quelles peines vous êtes ici-bas condamnés, avant que vienne la résurrection des morts, avant que votre corps sorte du tombeau pour ne pas être changé ; « car nous ressusciterons tous, mais nous ne « serons pas tous changés [1] ». Les méchants auront une chair de corruption pour souffrir et non pour mourir, parce que, s'ils mouraient, leurs douleurs auraient un terme ; alors ils sentiront toutes les épines du nerprun, c'est-à-dire toutes les douleurs et la poignante vivacité de leurs tourments. Quelles épines feront souffrir ces malheureux quand ils s'écrieront : « Voilà ceux dont nous nous « sommes autrefois moqués [2]! » Epines de regret et de repentir ! Mais pénitence trop tardive ! Repentir infructueux et stérile comme les épines ! La pénitence d'aujourd'hui est une peine salutaire ; celle du dernier jour ne sera qu'une punition infligée par la vengeance divine. Veux-tu n'être point transpercé par ces épines de la fin des temps ? Laisse-toi blesser aujourd'hui par celles d'un repentir utile ; mets en pratique ces paroles du Psalmiste : « Je me suis converti dans le chagrin « que l'épine m'a causé en me transperçant. « J'ai reconnu mon péché ; je n'ai point caché « mon injustice. J'ai dit : Je déclarerai moi-« même mon iniquité en face du Seigneur ; « et vous m'avez pardonné l'impiété de mon « cœur [3] ». Commence dès maintenant ; que ton âme soit brisée par la componction ; puisses-tu ne jamais mériter qu'on dise de toi ce que l'Ecriture a dit de certaines personnes vraiment dignes de mépris : « Ils ont été « déchirés, et néanmoins ils n'ont pas été « touchés de componction [4] ». Remarquez bien, je vous prie, quels sont ces hommes « déchirés sans être touchés de componction ». Vous les voyez blessés, vous ne les voyez pas contrits et repentants. Ils sont hors de l'Eglise et n'en ressentent aucune peine ; aussi ne cherchent-ils pas à rentrer dans le giron de celle dont ils ont été violemment arrachés. Leur nerprun produira plus tard pour eux des épines ; ils ne veulent pas aujourd'hui de blessures qui les guérissent ; un jour viendra où ils seront blessés pour leur malheur. Aujourd'hui déjà, et quoique le nerprun ne se soit point encore transformé en un buisson épineux, une flamme est tombée sur eux, qui ne leur permet pas de voir le soleil, et qui sert d'instrument à la colère de Dieu pour les dévorer tout vivants : c'est la flamme des passions désordonnées, du désir des vains honneurs, de l'orgueil, de leur avarice ; elle les enveloppe de toutes parts, et, par suite, ils ignorent la vérité, ils ne s'aperçoivent nullement de leur défaite, et la vérité elle-même est incapable de les assujétir à son joug. Qu'y a-t-il pourtant de plus glorieux, mes frères, que de se laisser vaincre et assujétir par la vérité ? Soumets-toi volontairement à elle, parce qu'elle te dominerait plus tard malgré toi. Toutefois ce feu des mauvais désirs qui tombe sur les pécheurs, afin de les empêcher d'apercevoir le soleil, dévore le nerprun avant qu'il montre ses épines, c'est-à-dire qu'il enveloppe comme d'un nuage leur mauvaise vie, avant que se fassent sentir les douleurs éternelles dont elle sera manifestement punie ; c'est par un effet de la colère divine que ce feu cache le nerprun. Ne voyez-vous pas déjà pour eux une punition effrayante en ce qu'ils ne voient pas le soleil, et en ce qu'ils s'imaginent n'avoir pour jamais à redouter les douloureuses conséquences de leur vie de péché ? Vous êtes, nous dit le Prophète, un nerprun ; la flamme de vos passions mauvaises vous dévorera tout vivants, c'est-à-dire, pendant que vous êtes en ce monde ; ainsi sera-t-elle déjà l'instrument de la vengeance de votre Dieu ; elle vous dévorera avant que vos fautes produisent pour vous au dernier jugement les épines visibles de votre éternelle punition ; ou, pour m'exprimer autrement, elle semblera vous dévorer, car elle vous déguisera vos égarements. Voici donc, à mon avis, la meilleure manière de coordonner le sens de cette phrase : « Un feu est tombé sur eux, et ils « n'ont pas vu le soleil ; ce feu, instrument « de la colère divine, vous dévorera comme « si vous étiez vivants, comme si vous étiez « un nerprun qui n'a pas encore formé ses « épines » ; c'est-à-dire : Vous êtes un nerprun ; le feu de la colère de Dieu vous consumera avant votre mort, avant que vous produisiez les épines qui vous feront souffrir après la mort, au jour de votre résurrection. Pour-

[1] I Cor. XV, 51. — [2] Sag. V, 3. — [3] Ps. XXXI, 1-6. — [4] Id. XXXIV, 16.

quoi, au lieu de dire que ce feu les dévorera tout vivants, le Prophète dit-il qu'il les consumera « comme s'ils étaient vivants ? » C'est que la vie des impies n'est pas une véritable vie. A vrai dire, ils ne vivent pas, seulement ils se croient vivants. Pourquoi encore, au lieu de dire : Dans la colère de Dieu, le Psalmiste dit-il : « Comme dans la colère de Dieu ? » C'est qu'en les punissant, Dieu ne perd rien de sa tranquillité. Il est, en effet, écrit : « Pour « vous, Seigneur des armées, vous nous jugez « avec tranquillité[1] ». Même au moment où il fait des menaces, il n'est pas irrité ; et, quand il se venge et punit ses créatures rebelles, il ne se trouble pas, il semble seulement s'irriter. De même ceux qui ne veulent point se convertir paraissent vivants, quoiqu'ils ne le soient pas en réalité. Ils sentent toujours peser sur eux la punition infligée par Dieu à la prévarication de notre premier père et à celles dont ils se sont eux-mêmes rendus coupables ; à cette punition on donne le nom de colère de Dieu, parce qu'elle est l'effet de ses jugements. Aussi, en parlant des hommes rebelles à la foi, Dieu dit-il : « Mais la colère du « Seigneur demeure sur lui[2] ». Nous naissons sujets à la mort par un effet de la colère divine ; voilà pourquoi l'Apôtre s'exprime ainsi : « Nous avons aussi été autrefois enfants de « colère, comme les autres, par notre na- « ture[3] ». Pourquoi enfants de colère par nature ? Parce que nous portons en nous-mêmes la peine du péché originel. Mais si nous nous convertissons, la colère disparaît pour faire place à la grâce. Tu refuses de te convertir ? Tu ajoutes à l'iniquité que tu as apportée avec toi en naissant, et dès cette vie tu seras comme noyé dans la colère divine.

21. Remarquez donc à quelle peine effrayante sont condamnés les méchants. Réjouissez-vous de n'en être pas accablés, ô vous tous qui avancez dans le chemin du bien, vous tous qui saisissez et aimez la vérité, vous tous qui aimez mieux la voir triompher de vous que vous voir triompher d'elle, vous tous qui, pour entendre plus parfaitement sa voix, fermez votre âme aux tentations du présent et aux souvenirs du passé, et ne voulez ressembler en rien à ces chiens qui retournent à leurs vomissements[4]. Encore une fois, vous tous qui vous montrez tels que je viens de le dire, voyez les peines de ceux qui ne vous sont point pareils, et réjouissez-vous. Les tourments de l'enfer ne sont pas encore devenus leur partage ; ils ne sont pas encore devenus la proie du feu éternel, et pourtant, que le chrétien fidèle à Dieu se compare pour le présent avec l'impie ; que l'on mette en présence le cœur aveugle de l'un et le cœur illuminé de l'autre ; comparez deux hommes, dont l'un jouit de la vue, dont l'autre en est privé. A vrai dire, l'usage de la vue du corps est-il un si grand avantage ? Est-ce que le saint homme Tobie n'en était pas privé ? Son fils en jouissait ; il en était lui-même dépourvu, et toutefois, malgré sa cécité, n'indiquait-il pas le chemin de la vie à ce fils qui marchait en possession de ses yeux[1] ? En présence des peines infligées aux méchants, réjouissez-vous d'en être préservés ; car, dit l'Ecriture, « le « juste se réjouira lorsqu'il verra la puni- « tion », non pas la punition à venir. Ecoute en effet ce qui suit : « Il lavera ses mains dans « le sang du pécheur ». Quel sens donner à ce passage ? Que votre charité veuille bien y faire attention. Est-ce qu'au moment où la hache du bourreau frappe un assassin, les personnes qui ne sont point coupables de pareil crime doivent se rendre au lieu du supplice pour laver leurs mains dans le sang du supplicié ? Alors que signifient ces paroles : « Il lavera ses mains dans le sang du pé- « cheur ? » A la vue des punitions dont le pécheur est accablé, le juste devient meilleur ; la mort de l'un communique la vie à l'autre. Si ceux qui meurent spirituellement répandent leur sang de la même manière, c'est à toi, quand tu en es témoin, de laver tes mains dans ce sang invisible, et, à l'aide de ce remède étranger, de vivre avec plus de pureté. Mais si un homme est juste, quel besoin peut-il avoir de laver ses mains ? quelles taches pourrait-il y avoir à faire disparaître ? Le juste vit de la foi[2]. L'Apôtre donne le nom de justes aux fidèles, et dès lors que tu as commencé à croire, tu as aussi, par là même, commencé à devenir juste, puisque tu as obtenu le pardon de tes péchés. Sans doute, de ta vie antérieure resteront toujours certaines fautes qui feront passer dans ton âme un germe de corruption, comme l'eau de la mer pénètre dans les navires et y dépose des sédiments boueux ; cependant, parce que tu t'es soumis au joug de la foi, cette foi te fait voir

[1] Sag. XII, 18. — [2] Jean, III, 36. — [3] Eph. II, 3. — [4] II Pier. II, 22.

[1] Tob. IV, 1. — [2] Rom. I, 17.

aujourd'hui en énigme le Christ que tu verras un jour face à face, car le juste vit de la foi; lors donc que devant toi ceux qui se détournent tout à fait de Dieu deviendront les victimes de leur aveuglement, quand le feu de la colère de Dieu sera tombé sur eux et les aura empêchés de voir le soleil, fais attention à la mort dont mourront les impies, et purifie-toi de tes péchés. Ainsi laveras-tu d'une certaine façon tes mains dans le sang du pécheur. « Il « lavera donc ses mains dans le sang du pé- « cheur ».

22. « Et l'homme dira : Il y a donc une ré- « compense pour le juste [1] ». Avant que s'accomplissent les promesses divines, avant que commence pour lui la vie éternelle, avant que les impies soient précipités dans le feu qui ne s'éteindra jamais, il y aura donc une récompense pour le juste. Quelle sera cette récompense? « Réjouissons-nous dans l'espérance : « soyons patients au sein de la tribulation [2] ». Quelle sera la récompense du juste? « Nous « nous glorifions dans nos afflictions, car « nous savons que l'affliction produit la pa- « tience, que la patience produit la pureté, « que la pureté produit l'espérance. Or, l'es- « pérance ne confond point, car l'amour de « Dieu est répandu dans nos cœurs par le « Saint-Esprit qui nous a été donné [3] ». L'ivrogne trouve la joie dans son ivresse, et le juste ne saurait se réjouir! La charité, voilà sa récompense. Celui-là est malheureux, même quand il se jette dans son vice brutal; celui-ci est au comble du bonheur, même quand la faim et la soif le tourmentent; l'un se plonge dans les excès de l'intempérance et y trouve son aliment; l'espérance est la nourriture de l'autre. Que le juste examine donc les chagrins du méchant et sa propre joie, et que par la pensée il s'élève jusqu'à Dieu. Si le Seigneur fait trouver aux fidèles une telle félicité dans la foi, l'espérance, la charité et la vérité des Ecritures, quel bonheur leur prépare-t-il pour l'éternité? Et s'il les nourrit ainsi pendant la route, de quelles délices les comblera-t-il quand ils seront entrés dans la patrie! « Et l'homme dira : Il y a donc une récom- « pense pour le juste ». Que ceux qui le voient, le croient, qu'ils le voient et le comprennent. « Le juste se réjouira lorsqu'il verra « la punition ». Quiconque n'a pas d'yeux pour voir cette punition, sera plongé dans la tristesse et ne se corrigera pas. Mais, dès lors qu'on la voit, on aperçoit la distance qui sépare un cœur aveugle d'un cœur illuminé, la fraîcheur de la chasteté, de la brûlante ardeur des passions charnelles, la sécurité que donne l'espérance, de la crainte qu'inspire le crime. L'homme témoin du supplice des méchants n'a plus qu'à se juger lui-même et à laver ses mains dans son propre sang. Que cette comparaison l'aide à s'avancer dans la vertu, et qu'il se dise : « Le juste aura donc sa récom- « pense; il y a donc un Dieu pour juger les « hommes sur la terre. » Non, pas encore dans la vie future, ni par le feu éternel, ni dans les enfers, mais dès maintenant, sur la terre. Le mauvais riche est encore revêtu de pourpre et de fin lin; il se nourrit encore somptueusement tous les jours; le nerprun n'a pas encore donné d'épines; il n'a pas encore dit : « Je suis cruellement tourmenté « dans cette flamme [1] ». Mais déjà son cœur est frappé d'aveuglement, et l'œil de son âme est éteint. S'il était assis à une table splendide et qu'il fût privé de la vue corporelle, tu le proclamerais bien malheureux; il est frappé de cécité spirituelle; il ne voit pas le Christ qui est sa véritable nourriture, et il serait heureux? Il n'y aurait qu'un aveugle pour oser le prétendre. « Il y a donc une récompense « pour le juste! il y a donc un Dieu pour « juger les hommes sur la terre! »

23. Si nous nous sommes un peu trop étendu, pardonnez-nous-le, mes frères; nous vous y exhortons au nom du Christ : pensez à mettre en pratique ce que vous nous avez entendu dire. Ce serait chose inutile de proclamer la vérité, si le cœur n'était d'accord avec les paroles; et, pour la même raison, à quoi bon l'entendre, si l'on n'a soin en même temps de bâtir sur la pierre ferme? Celui qui écoute et met en pratique ce qu'il entend, élève son édifice sur la pierre; écouter et ne pas se conduire en conséquence, c'est bâtir sur le sable [2]; enfin, ne rien écouter, ne rien faire, c'est ne point bâtir. Mais, de même qu'un homme ne prépare qu'un édifice de ruine en bâtissant sur le sable, ainsi est-il emporté avec sa maison par l'impétuosité du torrent, quand il ne bâtit pas sur la pierre. Il n'y a donc qu'une chose à faire, c'est de bâtir et de bâtir sur la pierre, ou, en d'autres termes, c'est d'écouter et d'agir. Et que personne ne dise : Pourquoi

[1] Ps. LVII, 12. — [2] Rom. XII, 12. — [3] Id. V, 3, 5.

[1] Luc, XVI, 19, 24. — [2] Matt. VII, 24, 26.

aller à l'église ? Tel et tel y vont tous les jours et ne mettent en pratique rien de ce qu'ils y entendent. Au moins écoutent-ils déjà ; et, puisqu'ils écoutent, prennent-ils le moyen de bien agir ensuite. Mais toi, combien tu es loin d'agir, puisque tu t'écartes si vite et si loin pour ne pas même entendre ! Mais, diras-tu encore, je ne bâtis pas sur le sable. Lorsque le torrent viendra fondre sur toi, il te trouvera exposé sans défense à l'impétuosité de ses flots : crois-tu qu'à cause de cela il ne t'emportera pas ? penses-tu que l'abondance de l'eau du ciel t'en épargnera davantage? est-ce que la violence de la tempête te laissera debout ? — Je viendrai donc et j'écouterai. — Oui, tu viendras, et quand tu auras écouté, tu agiras. Car si tu écoutes sans agir, c'est comme si tu bâtissais sur le sable. Ne point élever d'édifice, c'est demeurer sans abri contre les éléments du dehors ; en élever un sur le sable, c'est s'exposer à une ruine certaine ; reste donc le devoir de bâtir sur la pierre et de se conduire suivant les leçons qu'on a reçues.

PREMIER DISCOURS SUR LE PSAUME LVIII.

PREMIÈRE PARTIE DU PSAUME. — HUMILITÉ.

—

Ce psaume désigne Jésus-Christ et l'Eglise sous la figure de David, comme sous celle de Saül il désigne les Juifs et les impies. Saül ne put cerner la maison où David se cachait ; les Juifs ne purent empêcher ni la vérité de la résurrection d'être connue, ni les Apôtres de la prêcher. Jamais la force dont ils se vantaient n'a été capable de prévaloir contre l'humilité du Sauveur, car Dieu a soutenu cette vertu de son Fils ; il a fait connaître ce qu'elle couvrait de son voile ; il l'a récompensée. En effet, le Seigneur a manifesté la divinité de Jésus-Christ malgré les ignominies de sa passion ; puis il a récompensé son humilité en amenant au repentir et à la foi les Gentils et une partie des Juifs. Ceux d'entre eux qui n'ont fait ni aveu ni pénitence de leur faute, sont la preuve que nous ne devons chercher notre force qu'en Dieu, et doivent nous servir d'exemple, car ils ont été dispersés et tous leurs desseins contre le Christ sont devenus inutiles. Ceux au contraire qui ont profité de la mort du Sauveur ont trouvé dans l'humilité le principe de leur perfection et le pardon de Dieu ; de la sorte, et par l'effet de sa miséricorde ou de sa vengeance, le Seigneur domine les pécheurs et les justes, les Juifs et les Gentils.

1. L'Ecriture a coutume d'indiquer, aux titres des psaumes, les secrètes vérités qu'ils renferment, et d'orner la tête de chacun d'eux de l'énoncé de ces grands mystères, pour nous instruire d'avance du sens caché que nous y trouverons en l'étudiant ; ainsi lisons-nous, au frontispice d'une maison, ce qui s'y passe, le nom de celui qui l'habite ou à qui elle appartient. Voilà pourquoi se trouve écrit, au commencement de ce psaume, ce que j'appellerais un titre de titre. Car il porte : « Pour « la fin. N'altère rien, pour David sur l'inscrip- « tion du titre ». Voilà bien ce que j'ai appelé un titre de titre. Quelle est l'inscription de ce titre qu'il ne faut pas altérer ? L'Evangile lui-même nous le dit. Lorsque le Sauveur fut attaché à la croix, une inscription rédigée par Pilate fut placée au-dessus de lui ; elle était ainsi conçue : Voilà le Roi des Juifs, et se trouvait écrite en hébreu, en grec et en latin [1], les trois principales langues de l'univers. Le roi des Juifs a été crucifié ; les Juifs ont crucifié leur Roi ; mais, en le crucifiant, ils en ont fait le Roi des gentils, plutôt qu'ils ne l'ont fait mourir. Autant que faire se pouvait, ils ont anéanti le Christ ; mais ç'a été à leur détriment, et à notre profit, puisqu'il est mort pour nous et qu'il nous a rachetés au prix de son sang. Nous sommes à même de le voir aujourd'hui : l'inscription de sa croix n'a pas été altérée ; il est le Roi des gentils : il est le Roi des Juifs eux-mêmes. En effet, pour s'être opposés à la rédaction de son titre, sont-ils parvenus à détruire sa puissance royale ? Il est Roi, et il exerce son empire, même sur eux. Car il porte en ses mains un sceptre de fer ; et, armé de ce sceptre, il gouverne et brise

[1] Luc, XXIII, 38.

ses sujets. « J'ai été », dit-il, « établi de Dieu « pour être roi sur Sion, sa montagne sainte, et « pour y prêcher ses préceptes. Le Seigneur « m'a dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai en« gendré aujourd'hui. Demandez-moi, et je « vous donnerai les nations pour votre héri« tage, et pour domaine jusqu'aux extrémités « de la terre. Vous les gouvernerez avec un « sceptre de fer, et vous les briserez comme « un vase d'argile [1] ». Quels hommes gouvernera-t-il ? Quels hommes seront brisés par lui ? Il gouvernera ceux qui lui obéiront ; il brisera ceux qui lui feront résistance. Ces mots : « N'altère pas », sont donc une admirable prophétie. Les Juifs étaient allés se plaindre à Pilate, et lui avaient dit : « Garde-toi d'écrire « qu'il est le Roi des Juifs, mais écris qu'il « s'est déclaré Roi des Juifs » ; car, ajoutèrent-ils, un pareil titre consacre sa royauté sur nous. Et Pilate avait répondu : « Ce que j'ai « écrit est écrit [2] ». Voilà l'accomplissement de cette parole : « N'altère pas ».

2. Ce psaume n'est pas le seul à porter une pareille inscription : « N'altère pas » : ce titre est commun à quelques autres [3], et néanmoins ils ont tous trait à la passion du Sauveur. Sachons donc y trouver une allusion aux souffrances de Jésus-Christ, et y reconnaître la parole de Jésus-Christ considéré comme chef et comme corps tout ensemble. Toujours ou presque toujours dans ce psaume nous devrons considérer les paroles du Rédempteur, d'abord comme celles de notre divin chef, de l'unique médiateur de Dieu et des hommes, de Jésus-Christ homme, qui, au commencement, était aussi en tant que Dieu le Verbe, Dieu en Dieu ; du Verbe qui a habité parmi nous après s'être fait chair [4], qui est sorti, selon la chair de la race d'Abraham et de David, et qui est né de la Vierge Marie ; nous devrons aussi considérer ces paroles comme celles de Jésus-Christ tout entier, homme parfait, tout à la fois, chef et corps : car, nous dit l'Apôtre, « vous êtes le corps et les mem« bres du Christ [5] ». Saint Paul ajoute, en parlant de lui, qu'il est le Chef de l'Eglise [6]. S'il est notre chef, nous sommes ses membres : il est donc en même temps chef et corps. Parfois il arrive que certaines paroles ne peuvent être attribuées à Jésus-Christ comme chef, et si tu ne les rapportais pas au corps, tu ne pourrais en saisir parfaitement le sens : par une raison analogue, certaines autres paroles ne conviennent pas au corps ; et, pourtant, c'est le Christ qui les prononce. Y a-t-il là à craindre de se tromper ? Non, car il suffit d'appliquer au chef ce qui ne peut convenir aux membres. Enfin, pendant qu'il était attaché à la croix, le Sauveur a parlé au nom de son corps : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous « abandonné [1] ? » Dieu ne l'avait pas abandonné, puisqu'il n'avait pas abandonné Dieu. Pourrait-on dire, en effet, que pour descendre jusqu'à nous, il s'était éloigné de son Père, ou qu'en nous l'envoyant, le cœur de son Père s'était écarté de lui ? Non, mais l'homme avait abandonné Dieu, car Adam, après avoir péché, Adam autrefois si heureux quand il se trouvait en la présence du Seigneur, s'était éloigné de la source de son bonheur, épouvanté des reproches de sa conscience coupable [2]. Puisqu'il avait, le premier, abandonné Dieu, il était juste que Dieu l'abandonnât à son tour. Or, Jésus-Christ ayant puisé sa chair en Adam parlait au nom de l'humanité qu'il avait prise, car notre vieil homme a été attaché simultanément à la croix [3].

3. Ecoutons donc ce qui suit : « Lorsque Saül « envoya garder sa maison pour le faire mou« rir ». S'il n'est point ici question du crucifiement du Sauveur, il s'agit néanmoins de sa passion : car après avoir été attaché à la croix, et avoir rendu le dernier soupir, Jésus-Christ a été mis dans le tombeau : et ce tombeau était, à vrai dire, pour lui, comme une maison, et la nation juive la fit véritablement garder, quand elle envoya des gardes pour surveiller le sépulcre de l'Homme-Dieu [4]. Dans le livre des Rois, nous trouvons, sans doute, le récit des précautions prises par Saül pour cerner la maison où David s'était réfugié, et le faire mourir [5]. Cependant, dans l'explication de ce psaume, nous ne devons faire allusion à cet événement qu'autant que le Psalmiste l'a fait lui-même. A-t-il voulu se borner à nous dire qu'on a envoyé garder la maison de David pour le mettre à mort ? Si David figurait le Christ, comment peut-on dire qu'on gardait la maison où se trouvait le Christ, afin de le faire mourir, puisqu'il n'a été enfermé dans son sépulcre qu'après avoir perdu la vie sur la croix ? Rapporte donc ces paroles au corps

[1] Ps. II, 6-9. — [2] Jean, XIX, 21. — [3] Ps. LVI-LVIII. — [4] Jean, I, 1, 14. — [5] I Cor. XII, 27. — [6] Eph. I, 22 ; Coloss. I, 18.

[1] Ps. XXI, 2 ; Matt. XXVII, 46. — [2] Gen. III, 8. — [3] Rom. VI, 6. — [4] Matt. XXVII, 66. — [5] I Rois, XIX, 11.

du Christ ; car le mettre à mort, c'était éteindre sa mémoire, c'était empêcher les peuples de croire en lui, c'était faire prévaloir, à cet effet, l'imposture des gardes, qui s'étaient laissé gagner, et disaient, en conséquence, que pendant leur sommeil ses disciples étaient venus l'enlever [1]. C'était vraiment vouloir tuer le Christ, que d'étouffer sous le poids du mensonge la vérité de sa résurrection, et donner gain de cause à l'erreur sur l'Evangile. Mais de même que Saül ne put parvenir à faire mourir David, de même la nation juive se trouva dans l'impossibilité de faire prévaloir le témoignage de gardes endormis sur la déposition d'apôtres bien éveillés. Quelle leçon les gardes reçurent-ils ? Que leur apprit-on à dire ? Nous vous donnerons autant d'argent que vous en voudrez, pourvu que vous disiez que ses disciples sont venus l'enlever pendant votre sommeil. Voilà quels témoins les ennemis du Christ figurés par Saül ont produits pour appuyer leur imposture, pour infirmer la vérité et rendre sa résurrection impossible à croire. O infidèle, interroge ces témoins endormis, qu'ils répondent et te disent ce qui s'est passé à son tombeau. S'ils dormaient, comment ont-ils pu le savoir ? S'ils veillaient, comment n'ont-ils pas mis la main sur les ravisseurs ? Que le Prophète dise donc ce qui suit :

4. « Sauvez-moi de mes ennemis, ô mon « Dieu ! Délivrez-moi de ceux qui s'élèvent « contre moi [2] ». C'est ce qui a eu lieu pour Jésus-Christ pendant qu'il était en ce monde, c'est encore ce qui aura lieu pour nous ; car nos ennemis, le démon et ses anges, ne cessent jamais de s'élever contre nous ; ils insultent continuellement à notre faiblesse et à notre fragilité par leurs tromperies, leurs suggestions, leurs tentations ; ils veulent nous faire tomber en toutes sortes de piéges, pendant tout le cours de notre vie terrestre. Mais que notre prière s'élève aussi sans cesse vers le trône de Dieu ; que les membres du Christ, toujours unis à leur chef qui est au ciel, s'écrient : « O mon Dieu, sauvez-moi de mes « ennemis : délivrez-moi de ceux qui s'élèvent « contre moi ».

5. « Délivrez-moi de ceux qui commettent le « péché ; sauvez-moi des hommes de sang [3] ». Ils étaient, dans toute la force du terme, des hommes de sang, ceux qui ont mis à mort le juste auquel ils ne purent reprocher aucune faute. Ils étaient des hommes de sang, ceux qui, au moment où un étranger se lavait les mains et voulait renvoyer le Christ sans le condamner, ont crié : « Crucifie-le, crucifie-le ». Ils étaient des hommes de sang, ceux auxquels on reprochait de verser injustement le sang du Christ, et qui, le buvant en quelque sorte, à la santé de leurs descendants les plus éloignés, ne craignirent pas de faire entendre cette horrible imprécation : « Que son sang re« tombe sur nous et sur nos enfants [1] ». Après s'être insurgés contre le chef, ces hommes de sang continuèrent à s'attaquer à ses membres. Car, après la résurrection et l'ascension du Sauveur, l'Eglise souffrit persécution ; et ceux de ses membres qui étaient sortis du judaïsme pour l'illustrer, furent les premiers à ressentir l'épreuve ; de ce nombre furent nos Apôtres. D'abord Etienne fut lapidé dans le pays de Judée [2], et reçut la couronne indiquée par son nom, parce qu'Etienne signifie couronne. Humilié sur la terre par sa lapidation, il fut exalté dans le ciel par son couronnement. Ensuite, parmi les nations, on vit les rois se révolter contre l'Evangile, car en eux ne s'était pas encore accomplie cette prophétie : « Tous les rois de la terre l'ado« reront, et tous les peuples lui seront assu« jétis [3] ». Alors se déchaîna, contre les témoins du Christ, l'impétueuse fureur des nations : alors coula à grands flots le sang d'une multitude de martyrs ; et, fécondée par ce sang précieux, la semence divine produisit pour l'Eglise une moisson plus abondante, une moisson si abondante, que le monde entier en fut rempli : nous en sommes témoins. En sa qualité de chef et en sa qualité de corps, Jésus-Christ est sorti des mains de ces hommes de sang ; oui, il est délivré des hommes de sang, qui ont autrefois vécu, qui vivent aujourd'hui et qui vivront plus tard : il est sorti d'entre leurs mains, et pour le passé, et pour le présent et pour l'avenir, car en Jésus-Christ nous devons voir le Christ tout entier, puisqu'en sa personne seront délivrés des hommes de sang les chrétiens fidèles d'aujourd'hui, d'hier et des siècles futurs : on ne dira jamais sans raison : « Délivrez-moi des hommes de « sang ».

6. « Car ils ont tendu des filets à mon âme [4] ». Ils ont eu le pouvoir de me saisir et de me

[1] Matt. XXVIII, 13. — [2] Ps. LVIII, 2. — [3] Id. 3.

[1] Matt. XXVII, 25. — [2] Act. VII, 58. — [3] Ps. LXXI, 11. — [4] Ps. LVIII, 4.

tuer. « Ils ont tendu des filets à mon âme ». Qu'est devenue cette parole : « Vous avez brisé « mes liens [1] ? » et cette autre : « Le filet a été « rompu, et nous nous sommes échappés ? » Comment pourrons-nous bénir Dieu « de ne « pas nous avoir donnés comme une proie à « leurs dents [2] ? » Ils nous ont tendu des filets, mais le Dieu qui garde Israël ne nous abandonne point entre les mains des chasseurs. « Ils « ont tendu des piéges à mon âme, et ceux « qui sont forts sont venus fondre sur moi ». Il ne faut pas glisser à la légère sur ces mots : « Ceux qui sont forts » : nous devons soigneusement chercher à savoir quels sont ces forts prêts à fondre sur nous. Ils sont remplis de force, mais pour attaquer des infirmes, des gens dépourvus de santé et de force. Néanmoins l'Ecriture donne des louanges aux faibles et blâme les forts. Comprenons donc bien à qui le Prophète donne le nom de fort. D'abord, le Seigneur attribue la force au démon lui-même : « Personne », dit-il, « ne « peut entrer dans la maison du fort ni enle- « ver ses dépouilles, s'il ne lie le fort [3] ». Aussi a-t-il lié le fort par sa puissance souveraine comme par des chaînes de fer, et lui a-t-il enlevé ses dépouilles pour les consacrer à son propre usage ; car tous les pécheurs appartenaient au démon : par la foi, ils sont devenus la propriété du Christ : c'était à eux que l'Apôtre disait : « Vous étiez autrefois téné- « bres, vous êtes maintenant lumière dans le « Seigneur [4] ; qui a fait voir les richesses de sa « grâce envers les vases de miséricorde [5] ». On peut donc déjà interpréter ainsi le mot « forts ». Parmi les hommes, il en est qui sont forts d'une force digne de reproche et de blâme, qui mettent leur espérance dans les plaisirs de ce monde. Est-ce qu'il ne vous semble pas avoir été doué d'une grande force, ce riche dont nous entretenait tout à l'heure l'Evangile ? Il avait hérité d'un terrain singulièrement fertile : dans l'incertitude et l'embarras de ce qu'il ferait pour mettre à couvert ses récoltes, il s'imagina de détruire ses anciens greniers, d'en construire de nouveaux sur un plan autrement vaste, afin de pouvoir, ces travaux menés à bonne fin, tenir ce langage à son âme : « Mon âme, tu as de grands biens : « mange, bois, réjouis-toi, rassasie-toi de tes « richesses [6] ». Quelle force aperçois-tu en lui ? « C'est un homme qui n'a pas choisi Dieu « pour son appui, mais qui a mis sa confiance « dans ses nombreuses richesses ». Vois combien il est fort ! « Il s'est prévalu dans sa « vanité [1] ».

[1] Ps. CXV, 16. — [2] Id. CXXIII, 7, 6. — [3] Matt. XII, 29. — [4] Eph. V, 8. — [5] Rom. IX, 23. — [6] Luc, XII, 16-19.

7. Il en est d'autres pour être forts, et ce qui leur donne de la force, ce ne sont ni leurs richesses, ni une santé robuste, ni une éclatante position dans le monde : c'est la confiance en leur propre justice. Cette classe d'hommes, il faut l'éviter, la craindre, la détester, mais non l'imiter. Ne me parlez pas de la beauté de leur corps, de leur fortune, de leur naissance, des honneurs qu'on leur rend : leur confiance ne vient pas de là : où est, en effet, l'homme assez aveugle pour ne pas comprendre que tous ces avantages sont de courte durée, sans consistance, caducs et passagers ? Leur confiance vient de la considération de leur propre justice. Telle fut la force qui empêcha les Juifs de passer par le trou de l'aiguille [2]. Dès lors qu'ils ont cru être justes, et qu'ils se sont regardés comme jouissant d'une santé parfaite, ils ont refusé le remède et fait mourir le médecin. Ce ne sont pas des hommes de cette force que le Sauveur est venu appeler : ce sont des infirmes. « Le médecin », dit-il, « n'est pas nécessaire à ceux qui se por- « tent bien, mais à ceux qui se portent mal ; « car je ne suis pas venu appeler les justes, « mais les pécheurs à la pénitence ». Ils étaient forts, ceux qui insultaient les disciples du Christ, parce que leur maître visitait les infirmes et mangeait avec eux. « Pourquoi », leur disaient-ils, « votre maître s'assied-il à « la table des publicains et des pécheurs [3] ? » O hommes forts, qui n'avez nul besoin du médecin ! vous ne puisez votre force que dans la folie : le bon sens n'en est pas la source. Rien de plus fort que les frénétiques : ils sont bien autrement robustes que ceux qui jouissent d'une santé parfaite ; mais plus grandes sont leurs forces, plus proche est leur mort. Daigne le Seigneur nous faire la grâce de ne point imiter de telles gens. Chacun de nous doit craindre de suivre leur exemple. Le Maître de l'humilité, qui a partagé notre infirmité humaine pour nous rendre participants de sa divinité, qui est descendu sur la terre pour nous enseigner notre chemin et devenir lui-même notre voie [4], Jésus-Christ a bien voulu nous recommander,

[1] Ps. LI, 9. — [2] Matt. XIX, 24. — [3] Id. IX, 11, 13. — [4] Jean, XIV, 6.

surtout son humilité [1]. Il n'a pas dédaigné de se faire baptiser par son serviteur, afin de nous apprendre à faire l'aveu de nos fautes, à devenir faibles pour devenir forts, et à pouvoir, de préférence, dire avec saint Paul : « Quand je suis faible, c'est alors que je suis « fort [2] ». Ainsi l'Apôtre témoignait-il ne pas vouloir être du nombre de ces forts. Mais en voulant se montrer forts, c'est-à-dire, en présumant de leur vertu comme s'ils étaient justes, les Juifs se sont heurtés contre la pierre de scandale [3]. L'Agneau leur a semblé être un bouc : ils l'ont tué, comme s'il en était un ; et par là ils ont mérité de n'être point rachetés par l'Agneau. Voilà les forts qui se sont vantés de leur justice, et se sont élevés contre le Christ. Ecoutez-les parler. Certains habitants de Jérusalem avaient été envoyés par eux avec l'ordre de s'emparer du Sauveur : ces émissaires n'osèrent point accomplir leur mission, car le moment n'était point encore venu pour Jésus-Christ, dont les forces étaient réelles, de vouloir se laisser prendre : alors ceux qui les avaient envoyés, leur dirent : Pourquoi donc n'avez-vous pu vous emparer de sa personne? Jamais, répondirent-ils, jamais homme n'a parlé comme lui. Et ces forts répliquèrent : Est-ce que parmi les Pharisiens ou les Scribes il y en a un seul pour croire en lui ? En dehors de cette populace, qui ne connaît point la loi, personne n'ajoute foi à ses paroles [4]. Ils se sont préférés à une foule d'infirmes, qui se précipitaient au-devant du médecin : pourquoi, sinon parce qu'ils étaient robustes? Mais, par un nouvel et plus criant abus de leur force, ils ont entraîné à leur suite toute cette foule et mis à mort le médecin, qui pouvait guérir les uns et les autres. Pour lui, par cela même qu'on l'a fait mourir, il s'est servi de son sang comme d'un remède propre à guérir les malades. « Les forts se sont préci« pités sur moi ». Réfléchissez bien au sort de cette classe d'hommes ; et, s'il est défendu au chrétien de mettre sa confiance en sa propre justice, voyez s'il nous est permis de l'appuyer sur autre chose. Voyez où en sont réduits ceux qui se glorifient de leurs richesses, de leur force corporelle, de la noblesse de leur origine, des dignités qui les distinguent dans le monde, puisque ceux-là tombent si lourdement, qui se glorifient de leur justice, comme s'ils en étaient la source. « Les forts se sont « précipités sur moi ». Du nombre de ces hommes était le pharisien, car il se vantait de ses forces. « Je vous rends grâces », disait-il, « de ce que je ne suis pas comme le reste des « hommes, qui sont injustes, ravisseurs du « bien d'autrui, adultères, ni même comme « ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine ; « je donne la dîme de tout ce que je possède ». Voilà un fort qui se vante de sa force : voici maintenant un infirme, qui se tient bien loin, et qui, par son humilité même, se rapproche de Dieu. « Mais le publicain se tenait bien « loin, et n'osait pas même lever les yeux au « ciel. Il se frappait la poitrine et disait : O « Dieu, soyez-moi favorable, à moi pécheur. « En vérité, je vous le dis, cet homme s'en « retourna plus juste que le pharisien ». Vois en quoi consiste la justice : « Celui qui s'élève « sera humilié, et celui qui s'humilie sera « élevé [1] ». Tels sont les forts qui se sont précipités sur le Christ : ce sont des orgueilleux qui, méconnaissant la justice divine, et pénétrés de la valeur de leur propre justice, ne se sont point soumis à celle de l'Eternel [2].

8. Que dit ensuite le Psalmiste ? « Il n'y a « point d'injustice en moi, ô mon Dieu, il n'y « a en moi aucun péché [3] ». Les forts, qui se confiaient en leur justice, se sont précipités sur moi : oui, ils se sont jetés sur moi, mais ils n'ont trouvé en moi aucun péché. Ces forts, c'est-à-dire, ces faux justes, pouvaient-ils attaquer le Christ, s'il ne semblait être un pécheur ? Qu'ils le remarquent néanmoins, leur force venait de l'ardeur de la fièvre qui les dévorait, et non d'une robuste santé. Qu'ils le reconnaissent, leur force était factice ; et s'ils ont persécuté le Christ, c'est qu'ils se sont crus justes et qu'ils l'ont considéré comme un pécheur. Et pourtant, « Seigneur, il n'y « avait en moi ni injustice ni péché. J'ai couru « sans injustice, et j'ai marché dans la voie « droite ». Pendant que je courais, ces forts n'ont pu me suivre, et ils m'ont considéré comme un pécheur, parce qu'ils n'ont pas découvert mes traces.

9. « J'ai couru sans injustice, et j'ai suivi « la voie droite : venez à ma rencontre, et « voyez [4] ». Le Prophète dit à Dieu : « J'ai « couru sans injustice, et j'ai suivi la voie « droite : venez à ma rencontre, et voyez ». Quoi donc ! Le Seigneur ne peut-il voir, sans

[1] Matt. III, 13. — [2] II Cor. XII, 10. — [3] Rom. IX, 32. — [4] Jean, VII, 45-49.

[1] Luc, XVIII, 11-14. — [2] Rom. X, 3. — [3] Ps. LVIII, 5. — [4] Id. 6.

venir à sa rencontre? En serait-il de lui comme d'un homme qui ne pourrait te connaître de loin pendant ta promenade, et à qui tu dirais à haute voix : Viens à ma rencontre, et tu verras comment je marche ; car, en me considérant à pareille distance, tu ne peux examiner mes pas ? Encore une fois, en serait-il ainsi de Dieu ; et, pour s'apercevoir que le Prophète suit la voie droite et court sans péché, aurait-il besoin de venir à sa rencontre? Nous pouvons donc expliquer ainsi ces paroles : « Venez à ma rencontre » : venez à mon secours : aidez-moi. Et ces autres mots : « Et « voyez », doivent s'entendre en ce sens : Faites qu'on me voie courir, faites qu'on me voie marcher dans le chemin droit : car autrefois Dieu parlait dans le même sens à Abraham : « Je connais maintenant que tu crains « le Seigneur [1] ». Dieu dit : « Je connais », pour dire : Je t'ai fait connaître ; chacun de nous, en effet, s'ignore lui-même avant l'expérience que lui donne la tentation. Ainsi, quand il présumait de lui-même, Pierre ne se connaissait pas : il apprit jusqu'où allaient ses forces, au moment où il reniait son Maître : à la suite de sa chute, il comprit qu'il avait à tort présumé de lui-même ; il pleura [2], et, par ses larmes, il mérita pour son profit de savoir ce qu'il avait été, et de devenir ce qu'il n'était pas. Lors donc que Dieu éprouva Abraham, il lui donna la connaissance de lui-même, et lui dit : « Je connais maintenant », c'est-à-dire, je t'ai fait connaître. Ainsi, donne-t-on le nom de gai au jour qui nous procure de la joie, et celui de triste au jour qui nous plonge dans la tristesse? Pour la même raison on dit que Dieu voit, quand il fait voir. « Venez « donc à ma rencontre », dit le Prophète, « et « voyez ». Quel sens faut-il donc donner à ces paroles? Aidez-moi, et faites que mes ennemis voient mes traces ; qu'ils me suivent : que ce qui est bon ne leur paraisse point mauvais, et que ce qui est conforme à la règle de la vérité ne leur semble pas opposé à la droiture. « Parce que j'ai couru sans péché, « et suivi la droite voie ; venez à ma rencon- « tre et voyez ».

10. L'excellence de notre Chef m'engage à vous parler ici de lui. Il a, en effet, voulu devenir faible jusqu'à mourir, et pour rassembler sous ses ailes les petits de Jérusalem, il s'est revêtu de l'infirmité de notre chair, imitant par là l'exemple de la poule qui se fait petite avec ses petits. De tous les oiseaux que nous avons été à même d'examiner, qui font leurs nids sous nos yeux, par exemple les oiseaux de murailles, les hirondelles qui viennent tous les ans nous demander l'hospitalité, les cigognes et les autres oiseaux d'espèces différentes qui font leurs nids devant nous, qui couvent leurs œufs et nourrissent leurs petits, comme les pigeons dont nous pouvons tous les jours étudier les mouvements ; de tous ces oiseaux il n'en est aucun pour se faire petit avec ses petits ; nous n'en avons jamais rencontré, connu ou vu, pour ressembler à la poule. Car, que fait-elle? Je ne relate pas ici un fait inconnu ; tous ceux qui m'entendent le savent pour en avoir été souvent témoins : voyez comme sa voix devient rauque, comme son corps tout entier se hérisse ; ses ailes traînent à terre, ses plumes tombent ; elle éprouve pour ses petits je ne sais quel malaise, et cette sorte de maladie n'est chez elle que l'effet de son amour maternel. Voilà pourquoi, dans la sainte Ecriture, le Sauveur se compare à une poule et tient ce langage : « Jérusalem, Jéru- « salem, combien de fois j'ai voulu rassem- « bler tes petits, comme la poule rassemble « les siens sous ses ailes, et tu ne l'as pas « voulu [1] ! » Comme fait une poule pour ses petits, ainsi a-t-il rassemblé toutes les nations en se faisant faible pour nous, en nous empruntant, en empruntant au genre humain l'infirmité de la chair, en se laissant crucifier, mépriser, souffleter, flageller, attacher au bois de sa croix et percer d'un coup de lance. En tout cela nous devons voir l'effet de sa tendresse de mère pour nous, et non pas la preuve de la perte de sa puissance souveraine ; et parce qu'il a été réduit à cet état de faiblesse et d'humiliation, il est devenu une pierre d'achoppement et de scandale contre laquelle plusieurs se sont heurtés [2]. Réduit à cet état d'infirmité, revêtu de notre chair sans en prendre le péché, le Christ est devenu participant de notre faiblesse, sinon de notre injustice ; et, en prenant ainsi part à notre faiblesse, il a fait disparaître notre injustice ; c'est pourquoi il dit : « J'ai couru sans « injustice et j'ai suivi la voie droite ». Mais ne devons-nous pas voir en lui la nature divine ? devons-nous méconnaître en lui la toute-puissance qui nous a créés, pour ne con-

[1] Gen. XXII, 12. — [2] Matt. XXVI, 35, 69, 75.

[1] Matt. XXIII, 37. — [2] Rom. IX, 32 ; I Pierre, II, 8.

sidérer que ce qu'il a bien voulu devenir pour nous racheter? Certes, il est de ton devoir de ne pas négliger la considération de ses grandeurs ; c'est même une grande preuve de piété de ta part que d'apprendre à connaître Celui qui a tant souffert pour toi. Ce n'est pas un être vil et méprisable, c'est le premier de tous les êtres qui a souffert pour toi ; et toi, qui es-tu? Un grand personnage? Hélas, tu n'es qu'une faible créature! Qu'a-t-il fait pour toi? Il est devenu tout petit, car « il s'est humilié et s'est fait obéissant jusqu'à la mort». Et qui était-il? Ecoute : l'Ecriture l'a dit avant de parler de ses humiliations : « Etant dans la « forme de Dieu il n'a pas cru faire un larcin « en se disant égal à Dieu » ; mais lui qui était semblable à Dieu « s'est anéanti lui-même « en prenant la forme d'esclave et en se ren- « dant semblable aux hommes [1] ». Il s'est anéanti de telle sorte qu'il a pris ce qu'il n'était pas, sans perdre néanmoins ce qu'il était.

Mais comment s'est-il anéanti? En ce qu'il s'est offert à tes regards dans cet état d'anéantissement ; en ce qu'il a dérobé à tes yeux la suprême grandeur qu'il possède en son Père ; en ce que, sur la terre, il ne te fait voir que son infirmité, se réservant de te rendre témoin de sa gloire quand tu seras entré, purifié de toute souillure, dans le ciel. Egal à son Père, il est devenu l'homme de douleurs, et pourtant, à travers le voile de sa faiblesse, nous devons voir en lui, avec les yeux de la foi, sinon avec ceux de la chair, le Fils de l'Eternel, et croire du moins ce que nous ne pouvons contempler face à face ; ainsi mériterons-nous de considérer à découvert ce que, par l'impuissance de nos organes, nous pouvons seulement croire aujourd'hui. Après sa résurrection il apparut à Marie-Madeleine et lui dit avec grande raison : « Ne me touche point, « parce que je ne suis pas encore monté vers « mon Père [2] ». Pourquoi parler ainsi, puisque peu après les saintes femmes le touchèrent? Effectivement, au moment où elles venaient de quitter le tombeau pour retourner à Jérusalem, il se présenta devant elles, et aussitôt elles se prosternèrent à ses pieds pour l'adorer, et les embrassèrent [3]. Les disciples eux-mêmes furent admis à toucher ses plaies [4]. Quel sens donner à ces paroles : « Ne me « touche point, parce que je ne suis pas encore monté vers mon Père? » Celui-ci, sans doute : Ne crois pas que je sois seulement ce que tu vois ; n'arrête donc pas tes regards à ce que tu touches. Tu me vois toujours dans la faiblesse, parce que je ne suis pas encore monté vers mon Père. Je suis descendu du ciel pour habiter parmi vous, mais je n'ai pas encore quitté la terre pour remonter auprès de mon Père, puisque je ne me suis pas encore séparé de vous. Il était descendu sur la terre sans quitter le ciel : il est remonté au ciel sans quitter la terre. Mais que signifie cette ascension du Sauveur vers son Père? Elle signifie la connaissance que nous acquérons de son égalité avec son Père. Pour nous, nous montons, lorsque nous devenons plus parfaits et plus capables de voir, de comprendre et de saisir ce mystère. Il remit donc à un autre temps, pour Marie-Madeleine, la permission de le toucher, mais il ne la lui refusa pas pour toujours ; il ne lui en enleva pas l'espérance, il ne fit qu'en différer l'accomplissement. « Car », dit-il, « je ne suis pas encore monté « vers mon Père. Il est sorti du plus haut des « cieux ; on le rencontre au plus haut des « cieux [1] ». Le plus haut des cieux, c'est-à-dire la plus relevée de toutes les choses spirituelles, c'est le Père ; voilà d'où le Fils est descendu, voilà où il est remonté, car il est remonté jusqu'au plus haut des cieux. S'il n'était égal à son Père, pourrait-il remonter jusque-là? Enfin, lorsque nous comparons ensemble deux objets inégaux et que nous appliquons l'une contre l'autre deux mesures d'inégale grandeur, pour voir dans quel rapport elles sont entre elles, si leurs dimensions sont différentes, nous disons que ces deux objets, ces deux mesures, ne se rencontrent pas ; si, au contraire, leurs dimensions se trouvent être pareilles, nous disons qu'ils se rencontrent. Donc, parce que le Fils est égal à son Père, « sa rencontre est au plus haut des « cieux ». Tel il voulait se faire connaître de ses serviteurs fidèles, quand il disait : « Ne me « touche pas ». Il voulait obtenir cette grâce de la part de son Père en leur faveur, en lui adressant cette prière : « Levez-vous, venez à « ma rencontre et voyez ». Faites connaître que je vous suis égal. Jusques à quand Philippe me dira-t-il : « Montrez-nous votre Père, « et cela nous suffit? » Jusques à quand lui répondrai-je : « Je suis avec vous depuis si

[1] Philipp. II, 6, 8. — [2] Jean, XX, 17. — [3] Matt. XXVIII, 9. — [4] Luc, XXIV, 39.

[1] Ps. XVIII, 7.

« longtemps et vous ne connaissez pas mon « Père ? Philippe, celui qui me voit, voit aussi « mon Père. Ne crois-tu pas que je suis en « mon Père et que mon Père est en moi [1] ? » Ce disciple ne croit peut-être pas encore à cette égalité. « Levez-vous donc, venez à ma « rencontre, et voyez ». Faites qu'on me voie, qu'on vous voie aussi, et que les hommes sachent que nous sommes égaux. Loin des Juifs l'idée de n'avoir crucifié qu'un homme ; sans doute le Sauveur n'a été attaché à la croix que comme homme, mais il est vrai de le dire, ils n'ont pas su qui ils faisaient mourir ; car s'ils l'avaient connu, jamais ils n'auraient crucifié le Roi de gloire [2]. Mais, afin que mes fidèles connaissent ce Roi de gloire, « levez-vous, venez à ma rencontre, et voyez.

11. « Et vous, Seigneur, Dieu des armées, « vous êtes le Dieu d'Israël ». Vous, ô Dieu d'Israël, qu'on regarde comme le Dieu du peuple d'Israël seul, vous que l'on considère comme le Dieu de la seule nation qui vous adore, vous que les autres nations méconnaissent, puisqu'elles adorent des idoles, Dieu d'Israël, « hâtez-vous de visiter tous les peuples ». Qu'elle s'accomplisse cette prophétie où, parlant en votre nom à votre Eglise, à cette cité sainte qui vous appartient, à cette épouse stérile et abandonnée, qui a eu ensuite plus d'enfants que la femme qui a un mari, Isaïe lui adresse ces paroles : « Réjouis-toi, stérile, « qui n'enfantes pas : pousse des cris de joie, « toi qui n'as point d'enfants, parce que celle « qui était abandonnée aura plus d'enfants « que celle qui a un mari ! » Plus que la nation juive, qui a un mari et qui a reçu une loi ; plus que ce peuple qui a eu un roi visible. Car ton Roi est caché, et cet Epoux que personne ne voit, t'a donné plus d'enfants que la nation juive n'en a eu de son roi visible : c'est pourquoi le Prophète lui dit : « Celle qui était abandonnée a eu plus d'en- « fants que celle qui avait un mari. Etends le « lieu de ta tente », ajoute Isaïe ; « ne crains « point d'agrandir ta demeure. Tends tes cor- « des plus loin : porte-les à droite et à gauche. « — Renferme à droite ceux qui sont bons, « et à gauche ceux qui sont méchants », jusqu'à ce que vienne le temps de vanner [3]. Entre en possession de tous les peuples. Qu'on invite aux noces les bons et les méchants ; que la salle du festin nuptial se remplisse de convives [1]. Aux serviteurs d'inviter : au Seigneur de séparer les uns d'avec les autres. « Etends donc tes cordes à droite et à gauche, « car ta race possédera toutes les nations, et « tu habiteras les villes qui étaient abandon- « nées ». Abandonnées de Dieu, des Prophètes, des Apôtres, de l'Evangile, mais remplies de démons. « Tu habiteras les villes abandon- « nées ; ne crains rien, car tu auras enfin « l'avantage. Ne rougis pas de ce que tu as « été un objet d'horreur. — Ne rougis donc « point de ce que les forts se sont élevés con- « tre moi » ; quand on publiait des lois contre le christianisme, quand c'était une honte et une infamie d'appartenir à la religion chrétienne. « Ne rougis point de ce que tu as été « un objet d'horreur : tu oublieras à jamais « ta confusion passée ; tu ne te souviendras « plus de la honte de ton veuvage. Car je suis « le Seigneur, qui t'ai faite. Le Seigneur est « son nom ; celui qui t'a délivrée, sera appelé « le Seigneur, le Dieu d'Israël, le Dieu de « toute la terre [2]. — Et vous, Seigneur des ar- « mées, Dieu d'Israël, hâtez-vous de visiter « tous les peuples ». Hâtez-vous, dirai-je moi-même, de visiter tous les peuples.

12. « N'ayez de compassion pour aucun de « ceux qui commettent le péché ». Ces paroles sont terribles : qui est-ce qui n'en serait pas épouvanté ? Qui est-ce qui ne tremblerait pas en faisant un retour sur lui-même ? Et si pure, si délicate que soit notre conscience, n'a-t-elle pas encore quelque faute à se reprocher ? Quiconque, en effet, commet le péché, se rend coupable d'iniquité [3]. « Seigneur, si « vous teniez compte de toutes mes iniquités, « qui est-ce qui pourrait soutenir la rigueur « de votre jugement, ô mon Dieu [4] ? » Et pourtant la parole du Prophète est vraie ; elle n'a pas été prononcée en vain : il faut qu'elle ait, et elle aura, dans une certaine mesure, son accomplissement : « N'ayez de compas- « sion pour aucun de ceux qui commettent « l'iniquité ». Et pourtant le Seigneur a eu pitié de Paul ; et cependant, quand celui-ci portait encore le nom de Saul, il commettait l'iniquité : quel bien a-t-il donc fait pour mériter le pardon de Dieu ? Ne traînait-il pas à la mort les saints du Très-Haut ? Ne portait-il pas de tous côtés des lettres écrites par les princes des prêtres, afin de conduire au sup-

[1] Jean, XIV, 8-11. — [2] I Cor. II, 8. — [3] Matt. XXV, 33 ; III, 12.

[1] Matt. XXII, 9, 10. — [2] Isa. LIV, 1, 5. — [3] I Jean, III, 4. — [4] Ps. CXXIX, 3.

plice, partout où il en rencontrerait, les disciples du Christ? N'est-ce pas au moment où il agissait ainsi, où tous ses efforts tendaient à un pareil but, où il ne respirait, selon le langage de l'Ecriture, que le meurtre et le carnage, n'est-ce pas à ce moment-là même qu'une voix éclatante l'a appelé du haut du ciel; qu'il a été jeté à terre et s'est relevé ensuite; qu'il a été aveuglé pour se voir bientôt environné de lumière; qu'il a été frappé de mort pour revenir promptement à la vie; qu'il a été perdu et retrouvé ensuite [1]? Avait-il mérité de telles faveurs? Comment les avait-il méritées? Gardons le silence, laissons-le répondre à notre place, écoutons-le. « Auparavant », dit-il, « j'ai été un blasphé« mateur, un persécuteur, un injurieux; mais « j'ai obtenu miséricorde [2] ». Quoi qu'il en soit, voici une parole dont on ne peut douter: « N'ayez de compassion pour aucun « de ceux qui commettent l'iniquité ». On peut l'expliquer de deux manières: en ce sens, d'abord, que Dieu ne laisse impuni aucun péché; en ce sens, ensuite, qu'il y a certaines fautes dont on n'obtient jamais le pardon de la part de Dieu, quand on s'en est rendu coupable. Nous allons, autant du moins que besoin sera, entretenir brièvement votre charité de cette double interprétation des paroles du Prophète.

13. Griève ou légère, toute iniquité doit nécessairement recevoir sa punition, soit que le pécheur lui-même en fasse pénitence, soit que Dieu en châtie l'auteur. Celui qui se repent se punit. Aussi, mes frères, devons-nous infliger à nos péchés la peine qu'ils méritent, si nous prétendons obtenir miséricorde de la part de Dieu. Pour lui, il ne saurait accorder son pardon à tous ceux qui se rendent coupables d'iniquité, car ne serait-ce point flatter les prévaricateurs? Ne serait-ce point vouloir perpétuer le crime? De là résulte évidemment la nécessité du châtiment; qu'il vienne de toi ou de lui, peu importe. Veux-tu ne pas être puni de Dieu? Punis-toi toi-même. Car tu as fait une chose qui ne peut rester impunie: mais il est bien préférable que le châtiment vienne de toi, parce qu'alors tu accompliras ce qui est écrit en un autre psaume: « Prévenons sa face par une humble confes« sion [3] ». « Prévenons sa face »; qu'est-ce à dire? Avant que Dieu se mette en devoir de punir tes fautes, préviens ses coups par une humble confession, et punis toi-même tes écarts, et que le Seigneur ne trouve rien en toi, qui soit digne de châtiment. De fait, en punissant l'injustice, tu fais acte de justice, et dès lors que Dieu te trouvera déjà appliqué à une œuvre de justice, il t'accordera ton pardon. Mais comment puis-je dire qu'en châtiant ton péché tu accomplis une œuvre de justice? C'est que tu hais en toi ce que Dieu hait lui-même; et en cela, tu commences à lui plaire, puisque tu punis ce qui lui déplaît: il ne peut laisser impuni aucun péché, car cette parole est vraie: « N'ayez de com« passion pour aucun de ceux qui commet« tent l'iniquité ».

14. Examinons maintenant la seconde manière d'interpréter ce passage. Il y a certaine faute dont on n'obtient jamais le pardon de la part de Dieu, quand on s'en est rendu coupable. Vous me demanderez, sans doute, quelle peut être cette faute, en quoi elle consiste. Elle consiste à prendre la défense de ses propres péchés. Dès qu'une personne excuse ses iniquités, elle déclare bon ce que Dieu déteste, et ainsi elle commet une grande faute. Vois combien est injuste et déraisonnable cette manière d'agir. Si l'homme fait un peu de bien, il se l'attribue; et, quand il fait le mal, il l'impute à Dieu: ainsi, ils accusent Dieu de leurs désordres. N'est-ce point porter l'iniquité à son comble? Personne n'oserait dire: L'adultère, l'homicide, la fraude, le parjure sont choses légitimes. Personne ne serait assez hardi pour tenir un pareil langage. Ceux mêmes qui s'en rendent coupables, crient à la prévarication et au scandale, dès qu'ils en souffrent; nulle âme donc n'est assez pervertie, assez ennemie du genre humain, assez étrangère à l'union que doit établir entre nous notre commune origine en Adam, pour considérer comme bons et légitimes l'adultère, la fraude, la rapine, le parjure. Alors comment peut-on en prendre la défense? En disant: Si Dieu ne l'avait pas voulu, je ne m'en serais pas rendu coupable. Puis-je m'opposer à mon destin? Si tu leur demandes ce qu'ils entendent par le destin, ils te parlent des étoiles; et si tu cherches à savoir qui est-ce qui a créé les étoiles et réglé leur cours, ils te répondent: C'est Dieu. Par conséquent, tu n'excuses ton péché que pour en accuser Dieu lui-même; tu absous le cou-

[1] Act. IX. — [2] I Tim. I, 13. — [3] Ps. XCIV, 2.

pable pour mettre le juge en cause. Est-il possible que le Seigneur prenne pitié de ceux qui commettent une semblable iniquité? « N'ayez compassion d'aucun de ceux qui « commettent le péché ». Que votre vengeance, dit le Prophète, poursuive leurs péchés : punissez-les, percez-les des traits de votre justice; ils ne veulent point se connaître : forcez-les à s'envisager eux-mêmes, et puissent-ils rougir du malheureux état où ils se trouvent, et trouver en vous leur bonheur! « N'ayez compassion d'aucun de ceux qui « commettent le péché ».

15. « Qu'ils se convertissent sur le soir [1] ». Le Prophète parle ici de je ne sais quels hommes, qui commettaient jadis l'iniquité, qui étaient autrefois ténèbres, et qui se convertissent sur le soir. Que veulent dire ces paroles : « Sur le soir ? » Ensuite. Et encore ? Plus tard, avant d'attacher le Christ à l'instrument de son supplice, ils auraient dû reconnaître en lui leur médecin ; mais ils ne le reconnurent que plus tard ; après sa mort, sa résurrection, son ascension, et la descente du Saint-Esprit sur les disciples qui se trouvaient dans la même maison et qui, sous la riche influence de ses dons, parlèrent le langage de tous les peuples ; alors ils s'épouvantèrent de l'avoir cloué à la croix ; la conscience bourrelée de remords, ils demandèrent aux Apôtres comment ils pourraient se sauver, et ceux-ci leur répondirent : « Que « chacun de vous soit baptisé au nom de « Notre-Seigneur Jésus-Christ, et vos péchés « vous seront remis [2] ». Après avoir fait mourir le Christ, et avoir répandu son sang, vous obtiendrez néanmoins la rémission de vos péchés, car il a voulu mourir, afin de racheter par l'effusion de son sang ceux-là mêmes qui le verseraient. Vous vous êtes montrés cruels à son égard ; vous avez répandu son sang : que votre foi vous fasse boire ce breuvage salutaire ! C'est donc avec raison que le Prophète s'exprime ainsi : « Qu'ils se convertissent sur le soir, et qu'ils « souffrent la faim comme des chiens ».

Les Juifs appelaient de ce nom les Gentils, parce qu'ils les considéraient comme impurs ; voilà pourquoi le Sauveur appela lui-même ainsi la Chananéenne, qui n'était pas juive. Cette femme le suivait et lui demandait à grands cris d'avoir pitié de sa fille, et de la guérir. Jésus prévoyait tout, il savait tout, mais il voulait manifester aux yeux de tous la foi de cette femme; il différa donc d'accéder à sa demande, et la tint quelque temps en suspens. Et comment différa-t-il de se rendre aux vœux de cette mère désolée ? « Je n'ai été « envoyé », dit-il, « que pour sauver les brebis « égarées de la maison d'Israël ». A Israël il donnait le nom de brebis ; et les Gentils, comment les désignait-il ? « Il n'est pas bon « de prendre le pain des enfants pour le jeter « aux chiens ». Il donna aux Gentils le nom de chiens, à cause de leur impureté. Mais que fit cette femme affamée ? au lieu de se laisser rebuter par cette parole, elle la reçut avec humilité, et mérita ainsi la faveur qu'elle sollicitait. On ne peut effectivement voir une injure dans les paroles adressées par le Sauveur à la Chananéenne. Qu'un serviteur parle ainsi à son maître, ce serait outrageant pour celui-ci ; mais qu'un maître emploie ce langage à l'égard de son serviteur, c'est, de sa part, un acte de bonté qu'on ne saurait accuser de hauteur. « Oui, Seigneur », répondit-elle. Que veut dire ce « oui ?» Vous dites vrai : vos paroles sont l'expression de la vérité même : je suis un chien. « Mais », ajouta-t-elle, « les chiens mangent les mies qui tom- « bent de la table de leurs maîtres ». « O « femme », reprit aussitôt le Sauveur, « que « ta foi est grande [1] ! » Tout à l'heure il lui donnait le nom de chien ; maintenant, il lui donne celui de femme. Pourquoi donner le nom de femme à celle qu'il appelait, un instant auparavant, du nom de chien ? Parce qu'au lieu de repousser la dénomination que lui avait donnée le Sauveur, elle l'avait humblement acceptée, comme l'expression de la vérité.

Les Gentils sont donc des chiens ; c'est pourquoi ils sont affamés. Il serait avantageux, pour les Juifs eux-mêmes, de reconnaître qu'ils sont pécheurs, et de se convertir, quoique « sur le soir », et « de souffrir la « faim comme les chiens ». Car s'il était rassassié, il ne l'était pas comme il eût été nécessaire, celui qui disait : « Je jeûne deux « fois la semaine ». Pour le publicain, il souffrait de la faim comme un chien ; il avait faim des bienfaits de Dieu, car il disait : « Soyez-moi propice, à moi qui suis un pé- « cheur [2] ». « Qu'ils se convertissent » donc

[1] Ps. LVIII, 7. — [2] Act. II, 38.

[1] Matt. XV, 24-28. — [2] Luc, XVIII, 12, 13.

aussi « sur le soir, et qu'ils souffrent la faim « comme les chiens ». Qu'ils désirent la grâce de Dieu, qu'ils comprennent qu'ils sont pécheurs : que ces forts deviennent faibles, que ces riches deviennent pauvres, que ces justes reconnaissent leur état de péché, que ces lions deviennent des chiens. « Qu'ils se convertissent sur le soir et souffrent la faim comme « les chiens, et ils parcourront les alentours « de la ville ». Quelle est cette ville ? C'est ce monde, qu'en certains endroits l'Ecriture appelle une ville d'environnement, parce que le monde, composé de toutes les nations de la terre, enveloppait de part et d'autre et isolait le peuple juif, au milieu duquel se disaient ces vérités saintes ; il avait reçu, pour ce motif, le nom de ville d'environnement. « Devenus des chiens affamés, ils parcourront « les alentours de cette ville ». Et comment les parcourront-ils ? En prêchant l'Evangile. De loup qu'il était, Saul est devenu un chien sur le soir, c'est-à-dire qu'il s'est converti tard ; et, soutenu par les mies tombées de la table de son Maître, il a couru dans le chemin de la grâce, et il a parcouru la ville.

16. « Ils parleront dans leur bouche, et ils « auront une épée sur leurs lèvres [1] ». Cette épée est un glaive à deux tranchants, dont l'Apôtre nous parle ainsi : « Et le glaive de « l'esprit, qui est la parole de Dieu [2] ». Pourquoi ce glaive a-t-il deux tranchants, sinon parce qu'il se sert des deux testaments pour frapper ? C'est avec lui que saint Pierre frappait ceux dont Dieu disait : « Tue et mange [3]. « Ils auront une épée sur leurs lèvres, car qui « est-ce qui écoute ? » Ils parleront et diront : « Qui est-ce qui écoute ? » C'est-à-dire, ils s'indigneront contre ceux qui se montreront lents à accepter la foi évangélique. Ceux qui tout à l'heure ne voulaient pas croire, souffrent et se tourmentent de rencontrer des incrédules. Ainsi en est-il réellement, mes frères. Tu vois un homme se montrer indolent avant de devenir chrétien, tu lui adresses chaque jour les exhortations les plus pressantes, à peine songe-t-il à travailler à sa conversion. Qu'il se convertisse enfin ; il voudrait déjà que tous fussent chrétiens, il s'étonne de ne pas les voir déjà dans le giron de l'Eglise, il oublie qu'il ne s'est lui-même converti que sur le soir ; mais parce qu'il est devenu semblable à un chien affamé, il a aussi un glaive sur les lèvres, et il s'écrie : « Qui est-ce qui « écoute ? » Que veulent dire ces paroles : « Qui est-ce qui écoute ? » Qui est-ce qui croit ce que nous lui annonçons ? A qui la puissance du Seigneur a-t-elle été révélée [1] ? « Car qui est-ce qui écoute ? » Les Juifs n'ont pas voulu croire, et alors les Apôtres se sont tournés du côté des Gentils, et leur ont annoncé l'Evangile : les Juifs ne croyaient pas, et cependant l'Evangile annoncé par des Juifs croyants faisait le tour de la ville, et ceux qui le prêchaient disaient : « Qui est-ce qui nous « écoute ? »

17. « Et vous, Seigneur, vous vous rirez « d'eux [2] ». Toutes les nations doivent devenir chrétiennes, et vous dites : « Qui est-ce qui « écoute ? » Qu'est-ce à dire : « Vous vous rirez « d'eux ? Vous compterez pour rien tous les « peuples ». Ce n'est rien à vos yeux, car rien de plus facile pour vous que la conversion à la foi de toutes les nations du monde.

18. « Je vous garderai toute ma force [3] ». Tous ces forts sont tombés, parce qu'ils ne vous ont pas gardé toute leur force : c'est-à-dire, ceux qui se sont élevés haut pour me combattre, et qui se sont jetés sur moi, ont mis leur confiance en eux-mêmes ; pour moi, « je vous garderai toute ma force » ; car, en m'éloignant de vous, je tombe ; et je deviens plus fort en m'en approchant. Voyez, mes frères, ce qu'il en est de l'âme humaine : d'elle-même elle n'a ni lumières, ni forces : ce qui fait toute sa beauté, c'est la vertu et la sagesse ; or, ni la sagesse, ni la force, ni la lumière, ni la vertu ne se trouvent en elle : elle les puise à une autre source. Il est une source et un principe de vertu, une racine de sagesse ; pour le dire en un mot, si toutefois il m'est permis de parler ainsi, il est un pays où habite l'immuable vérité : que notre âme s'en éloigne, elle tombe dans les ténèbres ; qu'elle s'en approche, elle est environnée de lumière. « Approchez-vous de Dieu, et vous « serez éclairés [4] », puisqu'en vous en éloignant, vous vous plongez dans les ténèbres. « Je vous garderai donc toute ma force », je ne m'éloignerai pas de vous, je ne mettrai pas ma confiance en moi. « Je vous garderai « toute ma force, car, Seigneur, vous m'avez « pris sous votre garde ». Où étais-je alors ? Où suis-je maintenant ? D'où venais-je lorsque vous m'avez reçu ? Quels péchés m'avez-

[1] Ps. LVIII, 8. — [2] Eph. VI, 17. — [3] Act. X, 13.

[1] Isa. LIII, 1. — [2] Ps. LVIII, 9. — [3] Id. 10. — [4] Id. XXXIII, 6.

vous pardonnés ? A quel état de bassesse j'étais réduit ! A quel degré d'élévation je suis parvenu ! J'en garderai le souvenir, c'est pour moi un devoir de ne pas oublier ce que dit un autre psaume : « Mon père et ma mère « m'ont abandonné, mais le Seigneur m'a pris « en sa garde [1]. Je vous garderai ma force, ô « mon Dieu, car vous m'avez pris sous votre « garde ».

19. « Vous êtes mon Dieu : sa miséricorde « me préviendra [2] ». Voilà ce que le Prophète veut faire entendre en disant : « Je vous gar-« derai ma force » ; je ne mettrai point ma confiance en moi-même. Quel bien ai-je pu faire, pour que vous preniez pitié de moi et que vous me fassiez entrer dans la voie de la justice? Qu'avez-vous trouvé en moi, sinon le péché, rien que le péché? Ce que vous m'avez fait en me donnant la vie venait de vous, et je ne pouvais vous offrir autre chose, car tout le reste, c'est-à-dire les péchés que vous m'avez pardonnés, venait de moi. Ce n'est pas moi qui me suis éveillé le premier pour revenir à vous ; c'est vous qui vous êtes approché de moi pour me tirer de mon sommeil, « car sa miséricorde me préviendra ». Sa miséricorde me préviendra avant que je fasse le moindre bien. Que répondra à cela le malheureux Pélage ?

20. « Mon Dieu me l'a fait voir dans mes « ennemis [3] ». C'est-à-dire, Dieu m'a fait voir, par mes ennemis, toute la miséricorde dont il a usé à mon égard. Que celui qui a été recueilli par le Seigneur, se compare à ceux que Dieu a délaissés, et que celui qu'il a choisi se compare à ceux qui ont été réprouvés. Que les vases de miséricorde se comparent aux vases de colère, et considèrent que, « de la même « masse, Dieu a fait les uns pour être des « vases d'honneur, et les autres pour être des « vases d'ignominie ». Que signifient ces paroles : « Dieu me l'a fait voir par mes enne-« mis ? Dieu voulant manifester sa colère et sa « puissance, a souffert avec beaucoup de pa-« tience les vases de colère qui ont été destinés « à la perdition, afin de faire mieux voir sa « bonté envers les vases de miséricorde [4] ». Si donc il a supporté les vases de colère, pour faire connaître les richesses de sa bonté à l'égard des vases de miséricorde, c'est avec une extrême justesse que le Prophète a dit : « Sa « miséricorde me préviendra : « Mon Dieu me « l'a fait voir dans mes ennemis ». C'est-à-dire : il m'a fait comprendre l'étendue de sa bonté pour moi, en me donnant pour exemple ceux qu'il n'a pas aimés comme il m'a aimé moi-même ; car si l'on ne fait mourir un débiteur insolvable, celui à qui on remet sa dette se montre moins reconnaissant. « Dieu me « l'a fait voir dans mes ennemis ».

21. Quant à ses ennemis eux-mêmes, qu'est-ce qu'ajoute le Prophète? « Ne les faites point « mourir, ô mon Dieu, de peur qu'ils ou-« blient votre loi ». Il prie pour ses ennemis ; il accomplit le précepte de la charité. Tout à l'heure nous entendions sortir de sa bouche ces paroles : « N'ayez compassion d'aucun de « ceux qui commettent l'iniquité ». Maintenant il dit : « Ne les faites point mourir, de « peur qu'on oublie votre loi ». Comment accorder ensemble ces deux passages de notre psaume? Comment Dieu peut-il en même temps ne pas prendre en pitié des pécheurs, et ne pas les faire mourir dans la crainte qu'on oublie sa loi? Ici, remarquez-le, le Prophète parle de ses propres ennemis. Hé quoi ! ses ennemis observent-ils donc les lois de la justice ? Si ceux qui le haïssent pratiquent la justice, il est donc lui-même coupable d'injustice? Mais comme il observe les lois de l'équité, il endure, par là même, de la part de ses ennemis, des procédés injustes : il est donc évident qu'en se déclarant l'adversaire des justes, on se constitue soi-même dans l'état de péché. Comment donc a-t-il pu dire tout à l'heure : « N'ayez compassion d'aucun de ceux qui « commettent l'iniquité », pour faire maintenant cette prière en faveur de ses ennemis : « Ne les faites point mourir, de peur qu'on « oublie votre loi? » Ne prenez donc point pitié d'eux, afin de tuer leurs péchés ; ne faites point mourir ceux dont vous tuez les péchés. Qu'est-ce qu'être tué ? C'est oublier la loi de Dieu. Se plonger dans l'abîme du péché, voilà la véritable mort. Ceci peut très-bien s'entendre des Juifs. Mais quel rapport ce passage peut-il avoir avec les Juifs : « Ne les tuez pas, « de peur qu'on oublie votre loi ? » Ne faites point mourir ces malheureux qui se sont déclarés contre moi, et m'ont fait mourir moi-même. Que la nation juive subsiste toujours. Sans doute, les Romains l'ont vaincue, leur ville a été détruite de fond en comble : on ne permet à aucun de ses membres de rentrer dans leur cité sainte, et pourtant, il y

[1] Ps. XXVI, 10. — [2] Id. LVIII, 11. — [3] Id. 12. — [4] Rom. IX, 21-23.

a toujours des Juifs. Toutes les provinces sont tombées au pouvoir des Romains : où est l'homme capable de les reconnaître toutes au milieu de l'empire romain, et de dire quels noms elles portaient autrefois, puisque tous leurs habitants sont devenus Romains et en portent le nom ? Néanmoins les Juifs subsistent encore, marqués d'un signe qui les distingue des autres ; s'ils ont subi la honte de la défaite, ils n'ont pas, du moins, été détruits et absorbés par les vainqueurs. Ce n'est pas sans raison que, après le meurtre d'Abel, Dieu a placé au front de Caïn un signe qui pût le faire reconnaître et l'empêcher d'être lui-même tué [1]. Or, voici le signe auquel on reconnaît les Juifs : ils conservent avec un soin extrême les restes de leur loi ; ils reçoivent la circoncision, observent le sabbat, immolent l'agneau pascal, et mangent le pain azyme. Il y a donc des Juifs, ils n'ont pas été anéantis : et même leur existence est indispensable pour confirmer les Gentils dans la foi. Pourquoi cela ? Afin que nous connaissions, d'après l'exemple de nos ennemis, la miséricorde de Dieu à notre égard. « Mon Dieu me l'a fait voir dans mes « ennemis ». A la vue des branches orgueilleuses de l'olivier franc séparées de leur tronc, l'olivier sauvage, greffé à leur place, peut comprendre l'étendue de la miséricorde divine envers lui. Voilà où gisent les rameaux superbes : et toi, qui gisais par terre, voilà où tu as été greffé. Ne t'enorgueillis donc pas, car tu mériterais d'être à ton tour séparé du tronc. « Mon Dieu, ne les anéantissez pas, de « peur qu'on oublie votre loi ».

22. « Dispersez-les dans votre puissance ». L'événement a eu lieu : les Juifs ont été dispersés parmi les nations, et ils servent de témoins pour attester à tous leur crime et la vérité de l'Evangile. Les livres qu'ils ont entre les mains, contiennent les prophéties relatives au Christ, et le Christ, nous le possédons. Si, par hasard, il s'élève dans l'esprit d'un païen des doutes concernant les prophéties qui regardent le Sauveur, et dont l'évidence le saisit d'étonnement ; si, dans le sentiment de l'admiration, il s'imagine que nous avons nous-mêmes inventé ces prophéties pour les besoins de notre cause, nous en appelons aux livres des Juifs, et leur antiquité devient entre nos mains une preuve sans réplique. Voyez donc comment certains ennemis nous servent à combattre et à vaincre d'autres ennemis. « Dispersez-les dans votre puissance. Otez-leur « tout leur pouvoir, toute leur force. Et con« duisez-les, Seigneur, qui êtes mon protec« teur. Perdez en eux les péchés de leur bouche, « et les paroles de leurs lèvres ; et qu'ils soient « pris dans leur propre orgueil. Ils appren« dront que leurs malédictions et leurs men« songes seront le principe de leur consom« mation dans la colère de consommation, et « ils ne seront plus ».

Ce passage est très-obscur, et je crains de ne pas être parfaitement compris dans l'explication que je veux en donner, car vous êtes déjà fatigués de m'écouter. Remettons donc à demain l'interprétation des derniers versets de ce psaume, si, toutefois, votre charité veut bien y consentir. Le Seigneur m'aidera à m'acquitter envers vous de ma dette : car je compte plus sur lui que sur moi.

[1] Gen. IV, 15.

DEUXIÈME DISCOURS SUR LE PSAUME LVIII.

DEUXIEME PARTIE DU PSAUME.

1. Le long discours que je vous ai adressé hier, m'a laissé pour aujourd'hui en dette vis-à-vis de vous ; et, puisque Dieu l'a permis, et que le temps de m'acquitter est venu, je vais le faire. Plus nous nous montrons dévoué à remplir nos obligations à votre égard, plus aussi vous devez vous montrer avares creanciers : en d'autres termes, puisque le Seigneur

nous donne ce que nous devons vous communiquer, car il est le Maître et nous les serviteurs, c'est à vous de recevoir ses dons de manière à faire voir dans votre conduite le fruit que vous tirerez de nos discours. En effet, le champ que l'on cultive, et qui ne produit rien de bon, le champ qui ne récompense point le cultivateur et lui donne des épines au lieu de moissons abondantes, ne verra jamais sa récolte enfermée dans les greniers du Père de famille : elle sera jetée au feu. Le Seigneur, notre Dieu, daigne répandre sur notre cœur la rosée fécondante de sa parole, comme il répand sur les campagnes d'abondantes ondées, parce que notre cœur est comme un champ qui lui appartient : et il a droit d'en attendre du fruit, puisqu'il sait quelle semence et quelles pluies il y a fait tomber. En réalité, nous ne sommes rien sans lui : nous n'étions rien avant qu'il nous eût créés ; et quiconque, devenu homme, prétend se passer de lui, n'est autre, en fin de compte, qu'un homme pécheur : c'est donc avec raison que le Prophète a dit : « Je vous garderai « ma force ». Puisque toute cette force, nous la conservons avec lui et pour lui, et que nous la perdons en nous en éloignant, notre âme doit donc toujours veiller, non pas seulement à ne pas s'éloigner de lui, mais encore, si elle en est éloignée, à se diriger vers lui et à s'en approcher chaque jour davantage ; pour cela, elle n'a besoin ni de marcher vite, ni d'employer le secours de chariots, ni de monter un coursier agile, ni de se servir de grandes ailes : la pureté des affections et des mœurs irréprochables et saintes, voilà ce qui est nécessaire pour s'approcher de Dieu.

2. Achevons d'expliquer notre psaume. Nous nous sommes arrêté à l'endroit où le Prophète commence à parler à Dieu de ses ennemis, et lui dit : « Ne les tuez point, Sei« gneur, de peur qu'on oublie votre loi [1] ». Il leur donnait le nom d'ennemis, et, pourtant, il priait le Seigneur de ne point les tuer, dans la crainte de voir oublier sa loi. Se souvenir de la loi divine, c'est-à-dire ne pas l'oublier, ce n'est encore ni la perfection, ni l'assurance d'être récompensé, ni une garantie contre les supplices éternels. Il en est qui gardent le souvenir de la loi, mais qui ne la pratiquent pas ; ceux, au contraire, qui l'accomplissent, en conservent la mémoire. Aussi, quand un homme remplit tous les devoirs à lui imposés par Dieu, quand il s'efforce incessamment de ne point laisser effacer de la mémoire de son cœur ce qu'il sait de la loi du Seigneur, et que par toute sa conduite il se rappelle à chaque instant les préceptes que l'Eternel y a tracés, cet homme connaît utilement la loi divine, et il ne sera pas considéré comme un ennemi du Très-Haut. Les Juifs sont les ennemis de Jésus-Christ ; le Psalmiste semble les désigner ici : ils ont la loi de Dieu entre les mains, ils la conservent ; voilà pourquoi le Prophète adresse au Seigneur cette prière : « Ne les tuez pas, de peur « qu'on oublie votre loi ». Il demande que la nation juive subsiste toujours, et que, ce peuple continuant à subsister, le nombre des chrétiens s'accroisse tous les jours. C'est un fait indiscutable ; on rencontre des Juifs au milieu de tous les autres peuples ; ils sont toujours tels, et n'ont pas cessé d'être ce qu'ils étaient ; c'est-à-dire, que cette nation n'est point passée sous la domination romaine de manière à perdre son autonomie ; mais en pliant sous le joug de l'empire, elle a conservé ses lois, qui sont les lois divines. Mais comment les observe-t-elle ? « Vous payez la « dîme de la menthe, de l'aneth et du cu« min, et vous négligez ce qu'il y a de plus « important dans la loi, à savoir : la justice, « la miséricorde et la foi. Vous avez grand « soin de filtrer ce que vous buvez, dans la « crainte d'avaler un moucheron, et vous « avalez un chameau [1] ». Ainsi leur parle le Seigneur ; et, de fait, ils agissent de la sorte ; ils conservent entre leurs mains la loi et les Prophètes, ils lisent et chantent toutes ces paroles saintes, et ils n'y voient point désigné le Christ lui-même, qui est la lumière des Prophètes. Non-seulement ils ne l'aperçoivent pas, maintenant qu'il est dans le ciel ; ils ne l'ont pas même reconnu, quand il vivait dans l'humiliation au milieu d'eux, et qu'ils sont devenus coupables à son égard en répandant son sang ; toutefois, je n'entends point parler d'eux tous. C'est ce que je vous prie, mes frères, de bien remarquer aujourd'hui. J'ai dit qu'il n'est pas question de tous les Juifs, parce que beaucoup d'entre eux se sont convertis à celui qu'ils avaient fait mourir, ont cru en lui, et mérité, de sa part, le pardon de leur déicide ; par là ils ont montré aux hom-

[1] Ps. LVIII, 12.

[1] Matt. XXIII, 23, 24.

mes à ne point désespérer de leur propre pardon, quels que soient, d'ailleurs, le nombre et l'énormité de leurs crimes, puisqu'en s'avouant coupables, ils ont obtenu miséricorde, et que l'indulgence divine s'est étendue même à l'assassinat commis par eux sur la personne du Christ. Voilà pourquoi le Psalmiste s'exprime ainsi : « Parce que, mon Dieu, vous « avez bien voulu me recevoir, et que la mi« séricorde de Dieu me préviendra ». C'est-à-dire, avant aucune bonne action de ma part, sans aucun mérite, j'ai été prévenu par sa miséricorde. Quoiqu'il n'ait rien trouvé de bon en moi, il n'a pas laissé de me rendre bon ; il rend juste celui qui se convertit, et il avertit celui qui s'égare, de rentrer dans la voie droite. « Mon Dieu », ajoute le Prophète, « mon Dieu me l'a montré dans mes enne« mis » ; c'est-à-dire, en me comparant avec mes ennemis, je vois combien il m'aime, combien de preuves de bonté il me donne ; car les vases de colère et les vases de miséricorde, sortant tous de la même masse, les premiers apprennent aux seconds quelle grâce ceux-ci ont reçue [1]. Nous lisons ensuite : « Ne « les tuez pas, de peur qu'on oublie votre « loi ». Ces paroles s'appliquent aux Juifs. Mais quel châtiment leur infligerez-vous ? « Dispersez-les dans votre puissance ». Montrez-leur que la force appartient à vous, et non à ceux qui mettent leur confiance en leur propre pouvoir, et qui méconnaissent votre éternelle vérité. Montrez-leur que si vous êtes fort, ce n'est point à la manière de ces forts dont il est écrit : « Les forts se sont jetés sur moi » ; mais que votre force vous donne le pouvoir de les disperser. « Et conduisez-les, Seigneur, « qui êtes mon protecteur ». C'est-à-dire, dispersez-les, mais ne les abandonnez pas, « de peur « qu'on oublie votre loi ». Et protégez-moi de telle sorte que leur dispersion me fournisse un témoignage de votre miséricordieuse bonté.

3. Le Psalmiste ajoute : « Perdez en eux les « péchés de leur bouche et les paroles de « leurs lèvres ». Comment unir et lier à ce qui précède ce passage : « Perdez en eux les « péchés de leur bouche et les paroles de leurs « lèvres ? » Nous ne voyons pas entre les paroles suivantes assez de liaison pour apercevoir le rapport qui existe entre ces paroles et celles qui précèdent. « Perdez en eux les « péchés de leur bouche et les paroles de leurs « lèvres, et qu'ils soient pris dans leur or« gueil. Leur malédiction et leur mensonge « produiront leur perfection dans la colère, « qui perfectionne tout, et ils ne seront plus ». Je l'ai déjà dit hier ; ce passage est obscur ; voilà pourquoi j'ai voulu attendre, pour vous en donner l'explication, que vos esprits fussent reposés. Puisque vous n'êtes point encore fatigués de m'entendre, veuillez donc en ce moment élever vos cœurs, afin de m'aider par votre application ; par ses obscurités et ses embarras notre langage pourrait ne pas répondre à ce que vous attendez de moi ; aussi devez-vous apporter votre part de bonne volonté ; de la sorte, vous suppléerez, par votre promptitude à pénétrer le sens de mes paroles, à ce qui pourrait leur manquer de clarté.

Ce verset se trouve donc au milieu du psaume, sans que nous puissions voir facilement sa liaison avec ce qui précède. « Perdez « en eux les péchés de leur bouche, et les pa« roles de leurs lèvres ». Néanmoins, ayons recours aux versets précédents. Le Prophète avait dit : « Ne les tuez pas, de peur qu'on « oublie votre loi » ; telle était sa prière en faveur d'hommes en qui il reconnaissait ses ennemis ; et il avait ajouté : « Perdez en eux « les péchés de leur bouche, et les paroles de « leurs lèvres ». C'est-à-dire, mettez fin à leurs discours et non à leur existence : « Ne « les tuez donc pas, de peur qu'on oublie « votre loi ». Mais il y a en eux quelque chose que vous devez tuer, pour que l'on voie l'accomplissement de cette parole : « N'ayez com« passion d'aucun de ceux qui commettent « l'iniquité ; dispersez-les donc par votre puis« sance et conduisez-les », c'est-à-dire, ne les abandonnez pas, tout en les dispersant ; parce qu'en ne les abandonnant point, et en ne les tuant pas, vous avez encore quelque chose à faire en eux. Qu'y tuerez-vous donc ? « Les « péchés de leur bouche et les paroles de leurs « lèvres ». Que tuerez-vous en eux ? Les cris qu'ils ont fait entendre : « Crucifie-le ! cruci« fie-le [1] ! » et non leur propre personne. Pour eux, ils ont voulu perdre, exterminer et anéantir le Christ ; et vous, en ressuscitant celui qu'ils ont voulu perdre, vous tuez « les « péchés de leur bouche et les paroles de leurs « lèvres ». En effet, ils avaient crié qu'il fallait le mettre à mort, et ils s'aperçoivent avec étonnement qu'il vit encore ; ils l'ont méprisé

[1] Rom. IX, 21.

[1] Jean, XIX, 6.

pendant sa vie mortelle, et ils le voient avec stupéfaction adoré de tous les peuples de la terre ; ainsi sont tués les péchés de leur bouche et les paroles de leurs lèvres.

4. « Et qu'ils soient pris eux-mêmes dans « leur orgueil ». Que veulent dire ces paroles : « Qu'ils soient pris eux-mêmes dans leur or- « gueil ? » C'est inutilement que les forts se sont jetés sur le Christ, et qu'il a paru céder à leurs efforts pour leur laisser croire qu'ils avaient réussi dans leurs desseins contre lui ; c'est en vain qu'ils ont semblé prévaloir contre le Sauveur. Ils ont bien pu crucifier son humanité sainte, leur faiblesse a pu l'emporter sur la force, la force a pu être mise à mort ; ils se sont imaginé qu'ils étaient quelque chose ; ils se sont considérés comme des hommes robustes, puissants et incapables de se laisser dominer par n'importe quelle résistance ; ils étaient, à leurs yeux, pareils à un lion tout préparé à dévorer sa proie, ou semblables à ces taureaux gras dont il est parlé dans un autre psaume : « Des taureaux « gras se sont jetés sur moi [1] ». Mais qu'ont-ils fait au Christ ? En lui ils ont tué, non la vie, mais la mort. En effet, au moment où Jésus-Christ rendait le dernier soupir, le règne de la mort finissait en lui, et celui de la vie commençait, lorsque, par sa résurrection, il reprenait cette vie au sein même de la mort ; il est ressuscité, car il y avait en lui une source de vie qu'ils ne pouvaient tarir. Quel a donc été le résultat de leur méchanceté à l'égard du Sauveur ? Ecoute ; le voici. Ils ont détruit le temple. Et lui, qu'a-t-il fait ? Il l'a rebâti le troisième jour [2]. Par là ont été tués les péchés de leur bouche et les paroles de leurs lèvres. Et qu'est-il advenu de ceux qui se sont convertis ? « Qu'ils soient pris dans « leur propre orgueil ». On leur a dit que celui qu'ils avaient attaché à la croix, était ressuscité d'entre les morts, et ils ont cru au prodige de sa résurrection, quand ils ont vu que, du haut du ciel où il était monté, il avait envoyé l'Esprit-Saint, pour remplir de ses dons ceux qui avaient cru en lui [3], et alors ils ont compris qu'en faisant mourir le Christ, ils avaient inutilement employé leur temps et leurs forces. Tout ce qu'ils avaient fait se réduisait à rien ; il ne leur restait que la responsabilité de leur coupable conduite ; et dès lors que leurs projets avaient été anéantis, et qu'ils n'avaient recueilli d'autre bénéfice que celui d'avoir commis le crime, ils furent pris dans leur propre orgueil, et ils se virent accablés sous le poids de leur faute. Ils n'avaient donc plus d'autre ressource que celle de confesser leur péché ; c'était la condition pour obtenir leur pardon de celui qui avait cédé à leurs efforts criminels ; à cette condition, il devait pardonner sa mort corporelle aux morts spirituels qui lui avaient ôté la vie, et donner la vie de l'âme à ceux qui l'avaient perdue. Ils ont donc été pris dans leur orgueil.

5. « Leur malédiction et leur mensonge pro- « duiront leur consommation dans la colère « de consommation, et ils ne seront plus ». Il est vraiment difficile de comprendre comment les mots : « Et ils ne seront plus », se lient avec les précédents. Quel en est le sens ? Voyons le verset que nous venons d'expliquer. Lorsqu'ils auront été pris dans leur propre orgueil, « leur malédiction et leur mensonge « produiront leur consommation ». Que doit-on entendre par consommation ? ce terme signifie : Perfection ; car être consommé veut dire être perfectionné. Autre chose est d'être consommé, autre chose est d'être consumé. On dit d'un objet qu'il est consommé, quand il est arrivé à son dernier degré de perfection : on dit qu'il est consumé, lorsqu'il est détruit et qu'il n'en reste plus rien. L'orgueil empêchait l'homme de devenir parfait, car rien ne met obstacle à la perfection, comme ce malheureux vice. Que votre charité veuille bien apporter un peu d'attention à mes paroles, et considérer que l'orgueil est un mal singulièrement dangereux, un mal infiniment à craindre. A votre avis, quel mal est l'orgueil ? Pourrais-je exagérer en vous dépeignant sa malice et ses suites ? Le démon n'a commis que ce péché : voilà la cause de ses tourments sans fin. Sans aucun doute, il est le chef de tous les pécheurs, c'est lui qui les entraîne au mal : on ne l'accuse ni d'adultère, ni d'intempérance, ni de fornication, ni d'enlèvement du bien d'autrui : sa chute n'est venue que de l'orgueil. Et parce que l'envie est la compagne ordinaire de l'orgueil, il est impossible que le cœur de l'orgueilleux ne soit pas dévoré par l'envie. Comme conséquence de ce vice, qui est la suite nécessaire de l'orgueil, le démon, après sa chute, porte envie à l'homme qui persévère dans le bien, et il s'efforce de le séduire,

[1] Ps. XXI, 13. — [2] Jean, II, 19. — [3] Act. I, 9, II, 4.

pour l'empêcher de parvenir à ce séjour heureux d'où il est lui-même tombé. Et comme il sait que notre juge n'acceptera pas de fausses accusations contre nous, il cherche à nous précipiter en des fautes réelles : si notre avenir devait se décider au tribunal d'un homme, facile à tromper par des calomnies et des impostures, il ne prendrait ni tant de peines, ni de si minutieuses précautions pour nous faire commettre le péché ; car il pourrait jeter notre juge dans l'erreur, et opprimer ainsi l'innocence ; et alors, il nous entraînerait aisément dans le piége, et rien ne lui serait plus facile que de s'emparer de nous, et de nous faire condamner avec lui. Mais il ne l'ignore pas, nous avons un juge qu'on ne peut surprendre, un juge équitable qui ne fait acception de personne, un juge, enfin, devant lequel il ne veut faire paraître que de vrais coupables, parce que Dieu étant souverainement juste, les condamnera nécessairement. L'envie seule, compagne obligée de son orgueil, porte donc le démon à nous pousser dans l'abîme du péché. D'où il suit que l'orgueil est un grand mal, puisqu'il nous empêche de devenir parfaits. Qu'on se vante autant qu'on voudra ~~de ses~~ richesses, de la beauté et de la force de son corps ; tous ces avantages ne dureront qu'un temps, et ceux-là sont vraiment ridicules, qui se glorifient de choses périssables, qu'ils sont très-souvent exposés à perdre pendant leur vie, et dont ils devront, de toute nécessité, se séparer au moment de la mort. L'orgueil est un vice capital, puisqu'il suffit d'une seule tentation d'orgueil pour faire perdre à un homme, déjà avancé dans la pratique du bien, tout le terrain qu'il a précédemment parcouru. Les autres vices sont à craindre pour les mauvaises actions que nous pouvons commettre ; nous devons redouter encore davantage l'orgueil, quand nous en faisons de bonnes. Il n'est donc pas étonnant que saint Paul ait été assez humble pour dire : « Quand je suis « faible, c'est alors que je suis fort ». Pour l'empêcher d'être tenté par l'orgueil, savez-vous quel remède a employé le sage médecin qui connaissait le mal, et voulait le guérir ? L'Apôtre va nous le dire : « De peur que la « grandeur de mes révélations ne m'inspirât « de l'orgueil, Dieu a permis que je ressente « dans ma chair un aiguillon, qui est l'ange « et le ministre de Satan, pour me donner « des soufflets. C'est pourquoi j'ai prié le Seigneur par trois fois, afin que cet ange de « Satan se retirât de moi, et il m'a répondu : « Ma grâce te suffit, car la force se perfec- « tionne dans la faiblesse[1] ». Voyez en quoi consiste la consommation dont parle le Psalmiste. L'Apôtre, le docteur des nations, le père des fidèles qu'il a engendrés par l'Evangile, a reçu l'aiguillon de la chair pour en être souffleté. Y en aurait-il un seul parmi nous, pour oser s'exprimer ainsi à l'égard de saint Paul, s'il ne l'avait lui-même déclaré humblement ? En disant qu'il n'a pas eu à supporter une pareille humiliation, nous croirions lui faire honneur, et en définitive, nous le taxerions de mensonge. Mais comme il était sincère, et qu'il a dit la vérité, nous devons ajouter foi entière à ses paroles, quand il nous dit que Dieu lui a envoyé l'ange de Satan pour l'empêcher de s'enorgueillir de la sublimité de ses révélations. Le serpent de l'orgueil est donc bien à craindre. Mais qu'est-il advenu des Juifs ? Ils ont été pris dans leur péché, car ils ont fait mourir le Christ, et plus grand a été leur crime, plus aussi ils se sont humiliés, et plus ils ont mérité par là d'être relevés ; ainsi, « qu'ils soient « pris dans leur propre orgueil : et leur malédiction et leur mensonge produiront leur « perfection » ; c'est-à-dire, ils deviendront d'autant plus parfaits, qu'ils ont été surpris à maudire et à mentir. En effet, l'orgueil ne leur permettait point de s'avancer vers la perfection : il leur a fait commettre un grand crime, mais par l'humble confession qu'ils en ont faite, ils se sont débarrassés de ce malheureux vice ; alors, ils en ont obtenu le pardon ; la miséricorde divine leur a rendu l'innocence, et, parce que de leur bouche étaient sortis la malédiction et le mensonge, ils sont devenus parfaits. Il a été dit à l'homme : Tu as vu et compris, par ton expérience, ce que tu es : tu t'es égaré, tu es tombé dans l'aveuglement, tu as commis le péché et fait une lourde chute ; tu as reconnu ta faiblesse, aie donc recours au médecin, et ne te crois pas en bonne santé. Vois l'abîme où t'a précipité ta frénésie ! Tu as fait mourir ton médecin, et tout en le livrant à la mort, tu n'as pu l'anéantir ; mais, du moins, as-tu agi dans la mesure de tes forces pour l'exterminer. « Votre « malédiction et votre mensonge serviront à

[1] II Cor. XII, 7-9.

« vous faire devenir parfaits ». O Juifs, vous avez fait tout ce qu'il faut pour opérer la malédiction, car « maudit soit l'homme pendu « au gibet [1] ». Vous avez crucifié le Christ et vous l'avez considéré comme un homme maudit ; puis, à la malédiction, vous avez ajouté le mensonge, en plaçant des gardes près de son tombeau, et en achetant au poids de l'or les mensonges que vous vouliez leur faire dire [2]. Voilà que le Christ est ressuscité. Qu'est devenue cette malédiction de la croix que vous lui avez infligée ? A quoi a servi le mensonge répandu par les gardes que vous avez corrompus à prix d'or ?

6. « La malédiction et le mensonge serviront « à la consommation dans la colère de con- « sommation ». Que veulent dire ces paroles : « Dans la colère de consommation ? » Il y a une colère de consommation, et il y a une colère de consomption : toute vengeance de la part de Dieu se nomme la colère de Dieu ; mais tantôt il se venge pour perfectionner, tantôt il se venge pour détruire. Comment se venge-t-il pour perfectionner ? « Il frappe de verges « ceux qu'il reçoit au nombre de ses en- « fants [3] ». Comment se venge-t-il pour détruire ? Il le montrera, lorsqu'il dira à ceux qui seront placés à sa gauche : « Allez au feu « éternel, qui a été préparé pour le démon et « pour ses anges [4] ». La colère divine sera alors une colère de consomption, et non pas une colère de consommation. Mais « on an- « noncera la consommation dans la colère de « consommation » ; c'est-à-dire, les Apôtres annonceront que, là où le péché s'est trouvé en abondance, il y aura une surabondance de grâce [5], et que la faiblesse de l'homme a produit le remède destiné à le guérir, l'humilité. Dans cette pensée, les Juifs reconnaîtront leurs fautes : ils en feront l'aveu, et « ils « ne seront plus ». Quel est le sens de ces mots ? Ils ne seront plus orgueilleux. Car le Psalmiste avait dit plus haut : « Qu'ils soient « pris dans leur propre orgueil. La malédic- « tion et le mensonge serviront à la consom- « mation dans la colère de consommation, et « ils ne seront plus » dans les sentiments d'orgueil où ils ont été surpris.

7. « Et ils sauront que le Seigneur est le do- « minateur de Jacob et des extrémités de la « terre ». Auparavant, les Juifs s'imaginaient qu'ils étaient justes, parce que leur nation avait reçu la loi, et qu'elle avait observé les commandements de Dieu ; mais la preuve évidente qu'ils n'en avaient pas été les observateurs fidèles, c'est qu'ils n'y ont point reconnu le Christ : l'aveuglement de l'esprit était, en effet, tombé en partie sur le peuple d'Israël [1]. Ils doivent s'apercevoir que les Gentils, considérés par eux comme des pécheurs et des chiens, ne sont pourtant pas à mépriser. Car s'ils ont été les uns et les autres surpris en état de péché, ils seront de même, les uns et les autres, admis au salut éternel. « Il « est », dit saint Paul, « pour les Juifs et pour « les Gentils [2]. La pierre qu'ils ont rejetée en « bâtissant, est devenue la principale pierre « de l'angle [3] ». Pourquoi ? Afin de réunir en elle deux choses différentes, car l'angle est le point de jonction entre deux murailles. A leurs propres yeux, les Juifs étaient gens élevés et honorables : les Gentils, au contraire, leur apparaissaient faibles, pécheurs, esclaves du démon, adorateurs des idoles ; et néanmoins, ils se trouvaient également plongés dans l'abîme de l'iniquité. Il a été démontré aux Juifs qu'ils étaient pécheurs, « car il n'y « a personne qui fasse le bien, il n'y en a pas « un seul [4] ». Ils se sont dépouillés de leurs idées de hauteur et n'ont plus porté envie aux Gentils ; ils ont reconnu que les uns et les autres étaient également faibles, se sont réunis au moyen de la pierre angulaire, et ont ensemble adoré Dieu. « Ils sauront que le « Seigneur est le dominateur de Jacob et des « extrémités de la terre ». Il sera le maître, non-seulement des Juifs, mais des extrémités de la terre : mystère caché pour eux, s'ils persévéraient dans leur orgueil ! Orgueil toujours subsistant, s'ils continuaient à se considérer comme des justes ! Mais justice impossible à supposer en eux en présence de la malédiction et du mensonge ; parce que de là est venue pour eux la consommation dans la colère de consommation, et qu'ils ont été surpris dans leur orgueil, à la suite de la malédiction qu'ils ont prononcée en crucifiant le Sauveur. Voici ce qu'a fait Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il est mort entre les mains des Juifs, et il a racheté la multitude des Gentils. Les uns ont répandu son sang, les autres en ont profité, il a été versé pour l'utilité de tous ceux qui se sont convertis ; en effet, ceux-

[1] Deut. x[illegible], 2[illegible] ; Gal. III, 13. — [2] Matt. XXVIII, 12. — [3] Hebr. XII, 6. — [4] Matt. XXV, 41. — [5] Rom. V, 20.

[1] Rom. XI, 25. — [2] Id. 21. — [3] Ps. CXVII, 22. — [4] Rom. III, 12.

là même qui l'ont fait mourir ont reconnu sa grandeur, et ainsi ont-ils obtenu le pardon de leur coupable déicide.

8. Que leur adviendra-t-il donc ? Ce que le Psalmiste a déjà dit plus haut : « Ils se con- « vertiront sur le soir [1] ». Ils se convertiront quoique un peu tard, c'est-à-dire après avoir mis à mort Notre-Seigneur Jésus-Christ. « Ils « se convertiront un peu tard, et ils souffri- « ront de la faim comme les chiens ». « Comme « les chiens », et non pas comme les brebis et les veaux : « comme les chiens », c'est-à-dire les Gentils et les pécheurs : parce qu'après s'être considérés comme des justes, ils ont reconnu leur péché. Il avait été dit d'eux en un autre psaume : « Ensuite ils se sont hâ- « tés ». C'est dans le même sens qu'il est dit ici : « Sur le soir ». Au psaume précité, nous lisons : « Leurs infirmités se sont multipliées ; « ensuite ils se sont hâtés [2] ». Pourquoi se sont-ils hâtés ensuite ? Parce que « leurs infirmi- « tés s'étaient multipliées ». Car jamais ils n'auraient hâté leur course, s'ils avaient continué à se regarder comme des hommes sains ; le sens de ces paroles : « Leurs infirmités se « sont multipliées », est donc sous une autre forme le même que celui de ces autres paroles : « Qu'ils soient pris dans leur orgueil ; « à cause de la malédiction et du mensonge, « on annoncera la consommation dans la co- « lère de la consommation ». De même les mots : « Ils se sont hâtés ensuite », ont la même signification que ceux-ci : « Ils ne se- « ront plus » dans leur orgueil. « Et ils sau- « ront que le Seigneur dominera Jacob et les « extrémités de la terre, et ils se convertiront « sur le soir ». Il est donc utile, pour le pécheur, de s'humilier, et la guérison la plus difficile à opérer est celle de l'homme qui se croit en bon état de santé. « Et ils environne- « ront la ville ». Hier déjà, il m'a été donné de vous expliquer cette parole, et de vous faire voir dans cette ville d'environnement toutes les nations.

9. « Ils seront dispersés afin de manger [3] », c'est-à-dire, afin d'en gagner d'autres, de les amener à la foi et de les faire entrer dans leur corps. « Et s'ils ne sont pas rassasiés, ils « murmureront ». Le Prophète nous a déjà fait connaître la manière dont ils murmureront. « Qui est-ce qui nous a écoutés ? Et vous, « Seigneur, vous vous moquerez d'eux », et vous rirez de ce qu'ils diront : « Qui est-ce « qui nous a écoutés ? » Pourquoi ? « Parce « que vous considérez comme rien de sauver « toutes les nations ». Voilà ce que veut dire : « Et s'ils ne sont pas rassasiés, ils murmu- « reront ».

10. Achevons d'expliquer le psaume. Voyez les transports d'allégresse de l'angle, et la joie qu'il éprouve à joindre ensemble les deux murs [1]. Les Juifs s'enorgueillissaient, ils ont été humiliés ; les Gentils désespéraient d'eux-mêmes, ils ont appris à espérer. Qu'ils viennent les uns et les autres se réunir dans l'angle ; qu'ils viennent en hâte s'y rejoindre et s'y donner le baiser de paix. Qu'ils y viennent de côtés opposés, mais pas pour s'y combattre ; qu'ils y viennent, ceux-ci du milieu d'un peuple de circoncis, ceux-là du milieu des peuples incirconcis. Les murs se trouvaient bien éloignés l'un de l'autre, mais c'était avant de se rapprocher de l'angle : maintenant qu'ils se sont rejoints, puissent-ils demeurer fermement unis ! et alors, l'Eglise tout entière, formée de ces deux murs, s'écriera : « Pour moi, je relèverai votre puis- « sance par mes cantiques ; et, le matin, je « louerai votre miséricorde ». Le matin, quand toutes les tentations seront passées ; le matin, lorsque sera venue à son terme la nuit de ce siècle ; le matin, quand nous n'aurons plus à craindre ni les embûches des voleurs, ni les embûches du démon et de ses anges ; le matin, quand nous contemplerons, non plus la lumière des Prophètes, destinée à nous éclairer pendant le pèlerinage de cette vie, mais les rayons du soleil, c'est-à-dire le Verbe de Dieu lui-même. « Et le matin, je louerai votre « miséricorde ». C'est avec raison que le Prophète a dit ailleurs : « Le matin, je me tiendrai « debout devant vous, et je verrai [2] ». C'est aussi un grand mystère que la résurrection du Sauveur ait eu lieu au point du jour, car ainsi s'est trouvée accomplie cette prophétie prononcée ailleurs par le Psalmiste : « On sera « dans les larmes le soir, et le matin dans la « joie ». A la chute du jour, les disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ pleuraient sa mort ; au lever du soleil, sa résurrection les remplit de joie. « Le matin, je louerai leur « miséricorde ».

11. « Parce que vous êtes devenu mon protec- « teur et mon refuge au jour de mon afflic-

[1] Ps. LVIII, 15. — [2] Id. XV, 1. — [3] Id. LVIII, 16.

[1] Eph. II. — [2] Ps. V, 5.

« tion. O mon appui, je vous chanterai des « hymnes, parce que, ô mon Dieu, vous êtes « mon protecteur ». Que serais-je, si vous n'étiez venu à mon secours? Combien mes maux seraient désespérés, si vous n'étiez venu vous-même me guérir ! En quel abîme serais-je plongé, si vous ne m'aviez tendu la main. Une plaie profonde mettait ma vie en danger; il me fallait un médecin tout-puissant pour la guérir, mais rien n'est impossible pour le médecin : ses soins sont acquis à tous les malades ; il faut que tu consentes à te laisser guérir par lui ; il faut te remettre entre ses mains, tu ne saurais t'écarter de lui. Si tu refuses de te guérir, ta blessure elle-même te recommande de te soigner ; tu lui tournes le dos, il te rappelle, et quand tu t'écartes de lui, il te force en quelque sorte à t'en rapprocher; ses instances sont de tous les moments, et pour tous il accomplit cette parole : « Sa miséri« corde me préviendra ». Faites bien attention à ces mots : « Me préviendra ». Si tu lui as offert quelque chose qui t'appartient en propre, si tu as mérité sa grâce par tes bonnes œuvres antécédentes, sa miséricorde ne t'a pas prévenu. Mais comprendras-tu jamais bien que le Seigneur t'a prévenu, si d'abord tu ne saisis pas bien le sens des paroles de l'Apôtre : « Qu'as-tu que tu n'aies pas reçu? Et si tu l'as « reçu, pourquoi t'en glorifier, comme si tu « ne l'avais pas reçu [1] ». En d'autres termes : « Sa miséricorde me préviendra ». En présence de tous les dons qui peuvent faire notre partage ici-bas, soit par l'effet de notre nature, soit comme conséquence de l'éducation ou de la fréquentation de la société, la foi, l'espérance, la charité, les bonnes mœurs, la justice, la crainte de Dieu, le Prophète arrive à cette conclusion, que tous ces dons ne peuvent nous venir que de Dieu, et il dit : « Vous « êtes mon Dieu, vous êtes ma miséricorde ». Comblé des bienfaits du Seigneur, il ne sait quel nom lui donner, il ne sait que l'appeler sa miséricorde. Nom ineffable, qui ne permet plus à personne de tomber dans le désespoir. « Vous êtes mon Dieu, vous êtes ma miséri« corde ». Qu'est-ce à dire : « Vous êtes ma « miséricorde? » Si tu dis : Vous êtes mon Sauveur, je comprends qu'il donne le salut. Si tu dis : Vous êtes mon refuge, je comprends que tu te jettes dans ses bras pour y trouver le calme. Si enfin tu t'écries : Vous êtes ma force, j'imagine qu'il te soutient. Mais : « Vous êtes ma miséricorde ! » cette manière de s'exprimer signifie : Tout ce que je suis est un don de votre miséricorde. Mais l'ai-je méritée par mes prières? Pour devenir ce que je suis, qu'ai-je fait? Qu'ai-je fait pour exister et me trouver à même de vous prier? Si j'ai contribué en quelque chose à mon existence, j'existais donc avant d'exister ! Mais si je n'étais rien avant d'exister, je n'ai donc pu contribuer en rien à me donner l'être. Vous êtes l'auteur de ma vie, et vous ne sauriez être l'auteur de ce qu'il y a de bon en moi ? C'est vous qui m'avez communiqué l'être, et un autre aurait pu me rendre bon ? Si je tenais de vous la vie, et d'un autre la bonté, il s'ensuivrait qu'un autre serait meilleur que vous, car la bonté est préférable à l'existence. Mais comme personne n'est ni meilleur, ni plus puissant, ni plus miséricordieux que vous, vous m'avez donné et la vie et la vertu. « Vous êtes mon Dieu, vous êtes « ma miséricorde ».

[1] I Cor. IV, 7.

DISCOURS SUR LE PSAUME LIX.

SERMON AU PEUPLE.

TRIOMPHE DE JÉSUS-CHRIST.

David a remporté sur ses ennemis de grandes victoires ; après les avoir exterminés, il a régné avec gloire ; ainsi Jésus-Christ a-t-il triomphé des hommes ; il a détruit en eux l'orgueil et les autres vices, et il les a soumis à son empire par la crainte de ses jugements ; ils se sont convertis, et alors l'Eglise a triomphé malgré ses humiliations et les persécutions qu'elle a endurées ; elle s'est répandue partout, et elle règne même sur les pécheurs, parce que Dieu la protége et la soutient dans ses combats.

1. Le titre de ce psaume est un peu long, mais ne nous en effrayons pas, car le psaume en lui-même est de peu d'étendue. Apportons à le comprendre la même attention que si nous devions lui consacrer un temps considérable. Nous vous parlons, en effet, au nom de Jésus-Christ, comme à des enfants nourris de la parole sainte dans l'Eglise de Dieu, comme à des personnes qui doivent puiser encore à la même source l'aliment de leurs âmes : vous savez apprécier la valeur de ces Ecritures sacrées, pour lesquelles les mondains ne ressentent aucun goût : vous êtes donc familiarisés avec elles, et elles ne doivent plus vous paraître aussi difficiles à comprendre. En effet, si vous avez écouté avec plaisir ce que nous vous avons dit si souvent ; si, au lieu de laisser tomber en oubli nos instructions, comme certains êtres laissent tomber dans leur estomac une nourriture qu'ils ne doivent point ruminer, vous les avez rappelées à votre souvenir pour en tirer un utile profit ; la mémoire fidèle que vous en avez gardée nous sera d'un grand secours ; elle nous dispensera de vous parler comme à des personnes peu instruites, puisque nous saurons que nous vous adressons des instructions auxquelles vous n'êtes pas étrangers. — Il est un point sur lequel nous avons souvent attiré votre attention ; le voici : dans presque tous les psaumes, tu dois reconnaître tantôt les paroles du Christ et de l'Eglise tout ensemble, tantôt celles du Christ pris isolément, ou de l'Eglise dont nous faisons partie : et ainsi, quand nous reconnaissons notre voix, il nous est impossible de ne pas éprouver un certain plaisir, et ce plaisir est d'autant plus vif que nous nous retrouvons plus parfaitement figurés par le Prophète. Le roi David fut un homme unique, mais il en figura plus d'un, car il représenta d'avance l'Eglise, composée d'un grand nombre d'hommes et répandue jusqu'aux extrémités de la terre : et dans les circonstances où il n'en figura qu'un seul, il fut l'image de l'Homme-Dieu, de Jésus-Christ, médiateur de Dieu et des hommes [1]. Dans ce psaume, ou plutôt dans le titre de ce psaume, il est question de certains faits glorieux de la vie de David, d'actions mémorables par lesquelles il a illustré son nom, soit en triomphant de ses ennemis, soit en les rendant tributaires, lorsqu'après la mort de Saül son persécuteur, il entra publiquement, à sa place, en possession du royaume d'Israël. Avant d'être persécuté, il était déjà roi, mais, comme tel, il n'était encore connu que de Dieu : dans la suite, lorsque sa royauté fut déclarée et qu'il fut monté sur le trône avec une gloire si éclatante, il triompha des ennemis auxquels fait allusion le titre de ce psaume, et ce titre fut ainsi conçu : « Pour la fin. A ceux « qui seront changés pour l'inscription du « titre. A David, pour l'instruction, lorsqu'il « brûla la Mésopotamie de Syrie et la Syrie de « Sobal ; lorsqu'il mit Joab en fuite, qu'il « frappa Edom et douze mille hommes dans « la vallée des Salines ». Nous lisons, dans les livres des Rois, que David a vaincu tous ceux dont les noms sont mentionnés ici : les habitants de la Mésopotamie de Syrie, ceux de la Syrie de Sobal, Joab et Edom [2]. Ces événements ont eu vraiment lieu, et nous en voyons ici l'histoire, écrite conformément à ce qui

[1] I Tim. II, 5. — [2] II Rois, VIII.

s'est passé. Néanmoins, il est facile de le remarquer, dans la plupart des titres des psaumes, l'esprit du Prophète s'écarte un peu du strict récit des faits historiques, pour dire des choses qu'on ne rencontre point dans le narré des événements : par là, il veut nous avertir que ces titres ont été écrits, moins pour nous rappeler ou nous apprendre des faits passés, que pour nous prédire l'avenir. Ainsi, il est dit dans le titre d'un psaume, que David changea son visage en présence d'Abimélech, et que celui-ci s'en alla après l'avoir congédié [1]; au contraire, le livre des Rois nomme le roi Achis, et ne cite point Abimélech [2]; de même trouvons-nous, dans le cas présent, une allusion à l'avenir. Effectivement, dans cette histoire des guerres et des actions mémorables qui ont illustré le règne de David, il est question de tous ceux que cite le titre et que le saint roi a vaincus, mais il n'est pas dit qu'il ait porté l'incendie quelque part; et ce que l'histoire ne mentionne pas, nous le trouvons formellement rapporté dans le titre, car nous y voyons qu'il a fait brûler la Mésopotamie de Syrie, et la Syrie de Sobal. Commençons donc à chercher là le secret des choses à venir qui s'y trouvaient figurées; faisons, par nos paroles, sortir de ces ombres épaisses une éclatante lumière.

2. Vous savez le sens de ces paroles : « Pour « la fin ». Car « la fin de la loi, c'est le « Christ [3] ». Vous n'ignorez pas non plus quels sont ceux qui sont changés. Il est impossible d'en douter : ce sont ceux qui passent de la vieille vie à la vie nouvelle : loin de nous, en effet, la pensée de prendre ce changement en mauvaise part. Adam a subi un changement, ç'a été de passer de l'état d'innocence à l'état de péché, du sein du bonheur à un abîme de tourments. Au lieu de lui ressembler, ceux dont il est ici question deviennent tels qu'on peut leur appliquer aussi ces paroles de l'Apôtre : « Autrefois, « vous avez été ténèbres, mais maintenant, « vous êtes lumière dans le Seigneur [4] ». Ces hommes sont changés pour l'inscription du titre. Vous connaissez la teneur de ce titre : il a été attaché à la croix du Sauveur, et il était conçu en ces termes : « Voici le roi des « Juifs [5] ». Tous ceux qui passent du royaume du démon au royaume du Christ, sont changés pour l'inscription de ce titre : un changement de cette nature leur est très-utile, et il s'opère en eux, suivant le texte sacré, « pour « l'instruction ». Car après ces mots : « A « ceux qui seront changés pour l'inscription « du titre », nous lisons ces autres : « A Da- « vid, pour l'instruction »; c'est-à-dire, ils sont changés, non pour eux-mêmes, mais pour David, ils le sont pour l'instruction. Jésus-Christ n'est pas roi pour régner en ce siècle, car il l'a publiquement déclaré : « Mon royaume », a-t-il dit, « n'est pas de ce monde [1] ». Passons donc à ces instructions, si nous voulons être changés pour l'inscription du titre, non pas pour nous, mais pour David : de la sorte, ceux qui vivent ne vivront plus pour eux-mêmes, ils vivront pour celui qui est mort et ressuscité en leur faveur [2]. Toutefois, comment le Christ aurait-il opéré notre changement, s'il n'avait réalisé ces paroles : « Je « suis venu jeter le feu dans le monde [3] ? » Si donc il est venu jeter le feu dans le monde, ç'a été pour le bien et l'utilité de l'homme; mais, remarquez-le, il n'est pas venu jeter le monde dans le feu. Comment est-il venu jeter « le feu dans le monde? » Puisqu'il est venu dans ce but, cherchons à connaître cette Mésopotamie de Syrie, et cette Syrie de Sobal, qu'il a incendiées. La langue hébraïque ayant servi à la première rédaction des psaumes, consultons l'hébreu pour savoir le sens de ces différents noms. Au dire des interprètes, Mésopotamie signifie une vocation élevée. Déjà, le monde tout entier a été élevé par sa vocation. Syrie veut dire sublime, mais cette Syrie, qui était si haute, a été livrée au feu et réduite en cendres : puisse-t-elle se relever de son humiliation, comme elle a été d'abord précipitée, du haut de sa grandeur, dans l'abîme de la faiblesse et du mépris public! Vaine vieillerie, voilà le sens du mot Sobal. Grâces soient rendues au Christ de ce qu'il l'a brûlée! Lorsqu'on brûle de vieilles broussailles, de nouveaux bourgeons croissent à leur place; et quand le feu a passé quelque part et qu'il a détruit les vieilles herbes sèches, on y voit pousser de nouvelles herbes, et plus vigoureuses, et plus abondantes, et plus vertes. Le feu apporté par le Christ dans le monde n'est pas à craindre, il ne consume que l'herbe sèche : or, toute chair n'est que

[1] Ps. XXXIII, 1. — [2] I Rois, XXI, 13. — [3] Rom. X, 4. — [4] Eph. V, 8. — [5] Matt. XXVII, 37.

[1] Jean, XVIII, 36. — [2] II Cor. V, 15. — [3] Luc, XII, 49.

de l'herbe desséchée, et l'éclat de l'homme ressemble à l'éclat de la fleur du foin [1]. Le Christ met donc le feu à ces vanités, « et il « convertit Joab ». Par Joab, il faut entendre l'ennemi. L'ennemi a donc été converti. Interprète ce mot comme tu voudras, si cet ennemi s'est retourné pour prendre la fuite, c'est le démon ; s'il s'est converti pour embrasser la foi, c'est le chrétien. De quel endroit le démon a-t-il pu s'enfuir ? Du cœur du chrétien ; car, dit le Sauveur, « le prince « de ce monde a été chassé dehors [2] ». Mais pour le chrétien, qui s'est converti au Seigneur, comment peut-on dire qu'il est un ennemi converti ? Parce que, d'ennemi de Dieu, il est devenu son disciple fidèle. « Il a frappé « Edom ». Edom veut dire terrestre. Il a fallu que l'homme terrestre fût frappé : ne devait-il pas, en effet, mourir, puisqu'il devait faire place à l'homme céleste ? En nous la vie terrestre a été anéantie ; puisse la vie céleste lui succéder ! Puisque nous avons porté l'image de l'homme terrestre, nous devons de même porter l'image de l'homme céleste [3]. Vois de quelle manière l'homme terrestre est frappé de mort. Faites mourir vos membres qui sont sur la terre [4]. Lorsque David eut frappé Edom, « il tua encore douze mille hommes « dans la vallée des Salines ». Douze mille est un nombre parfait, et à ce nombre parfait correspond celui des douze apôtres : et ce n'est pas sans raison, car la parole de Dieu devait être prêchée par tout le monde. Or, la parole de Dieu, qui est le Christ, se trouve dans les nuées, c'est-à-dire dans les prédicateurs de la vérité. Pour le monde, il est partagé en quatre parties, que tous connaissent, et qui sont très-souvent indiquées dans l'Ecriture sous le nom des quatre vents [5] : ce sont l'Orient, l'Occident, l'Aquilon et le Midi. Le Seigneur a fait entendre sa parole dans ces quatre directions, pour appeler à lui tous les hommes au nom des trois personnes de la sainte Trinité. Trois fois quatre font douze. C'est donc à juste titre que l'on dit que douze mille hommes terrestres ont été frappés de mort, puisque le monde entier l'a été, et que l'Eglise, sortie du tombeau de la vie terrestre, a été formée de membres venus de toutes les parties du monde. Pourquoi est-il dit que le massacre des douze mille hommes a eu lieu « dans la vallée des Sa« lines ? » Par vallée, on entend l'humilité ; et par Salines, ce qui donne de la saveur. Il en est beaucoup qui subissent des humiliations, mais inutilement et sans profit ; ils ne sont humiliés que dans leur vaine vieillesse. Les uns sont affligés par une perte d'argent, les autres par la privation d'un fragile honneur, d'autres encore par le retranchement des aises de la vie ; dès lors qu'ils souffrent, ils subissent une sorte d'humiliation ; mais pourquoi ne pas la souffrir pour Dieu, pour le Christ, afin d'avoir la saveur du sel ? Ne sais-tu pas que le Sauveur t'a dit : « Vous êtes le « sel de la terre ; si le sel devient fade et « insipide, il n'est plus bon à rien qu'à être « jeté dehors [1] ? » Il est donc bon d'être sagement humilié. Ne voyez-vous pas les hérétiques plongés dans l'humiliation ? Condamnés déjà par les lois divines, à l'empire desquelles ils ne peuvent se soustraire, ne le sont-ils pas encore par les lois humaines publiées contre eux ? Oui, ils sont humiliés, puisqu'ils sont mis en fuite et qu'ils souffrent persécution ; mais c'est d'une manière insipide ; c'est pour des choses fades et vaines, car leur sel s'est affadi et il a été jeté dehors, parce qu'il n'était plus bon à rien qu'à être foulé aux pieds par les hommes.

Nous avons expliqué le titre du psaume : passons maintenant au psaume lui-même.

3. « Mon Dieu, vous nous avez rejetés et « détruits ». Sont-ce les paroles de David, qui a frappé, consumé par le feu, et exterminé ses ennemis ? Ne sont-ce pas plutôt les paroles de ceux qu'il a ainsi traités, pour frapper et détruire ce qu'il y avait de mal en eux, pour leur rendre une nouvelle vie et les ramener au bien ? Telle est la grande et sanglante victoire remportée en ce monde par le Christ, par le véritable David, par celui qui fut vraiment fort, et que figurait le saint roi d'Israël. Il a opéré ces merveilles : par le glaive et le feu qu'il est venu apporter en ce monde, il a fait ce massacre immense ; car tu trouves dans l'Evangile ces deux passages : « Je suis « venu jeter le feu dans le monde [2] ». « Je suis « venu apporter le glaive sur la terre [3] ». Il a apporté le feu qui devait consumer la Mésopotamie de Syrie, et la Syrie de Sobal ; il a apporté le glaive qui devait frapper Adam. Ce carnage a donc eu lieu en faveur de ceux qui

[1] Isa. XL, 6. — [2] Jean, XII, 31. — [3] I Cor. XV, 19. — [4] Col. III, 5. — [5] Ezech. XXXVII, 9.

[1] Matt. V, 13. — [2] Luc, XII, 49. — [3] Matt. X, 34.

sont changés pour David, pour l'inscription du titre. Ce sont eux qui parlent ici : ils ont été frappés pour leur salut, qu'ils se relèvent donc, et qu'ils parlent ; puisqu'ils sont devenus meilleurs, puisqu'ils ont été changés pour l'inscription du titre, pour leur instruction, pour David, qu'ils disent donc : « Mon « Dieu, vous nous avez rejetés et détruits ; « vous vous êtes irrité et vous avez pris pitié « de nous ». Vous nous avez détruits pour nous réédifier ; vous avez détruit en nous ce qui était mauvais, notre vaine vieillerie, afin d'y reconstruire l'édifice de l'homme nouveau, qui doit subsister toujours. Le Prophète dit avec raison que « vous vous êtes irrité et « que vous avez pris pitié de nous ». Car si vous ne vous étiez pas mis en colère, vous n'auriez pas eu compassion de nous. Vous nous avez détruits dans votre colère, mais votre colère ne s'est allumée que contre notre vieillerie, afin de l'anéantir. Vous nous avez pris en pitié en vue de notre renouvellement, en vue de ceux qui sont changés pour l'inscription du titre ; parce que si en nous l'homme extérieur se corrompt, l'homme intérieur s'y renouvelle de jour en jour [1].

4. « Vous avez ébranlé la terre, et vous « l'avez troublée ». Comment la terre a-t-elle été troublée ? Par le remords qui naît du péché. Où irons-nous ? où fuirons-nous pour éviter les coups de cette épée que le Seigneur fait vibrer à nos yeux : « Faites pénitence, car « le royaume des cieux est proche [2] ? » Vous « avez ébranlé la terre et vous l'avez troublée. « Guérissez ses meurtrissures, parce qu'elle a « été ébranlée ». Elle n'est pas digne d'être guérie, si elle n'est pas ébranlée. Tu parles, tu prêches, tu menaces de la colère de Dieu, tu annonces le jugement à venir, tu fais connaître les volontés du Très-Haut : ton zèle à cet égard ne se refroidit pas ; mais celui qui t'écoute n'éprouve aucun sentiment de crainte ; rien ne l'ébranle : il n'est pas digne d'être guéri. Pour celui que ta parole remue, qui se sent pénétré jusqu'au fond du cœur ; qui se frappe la poitrine et répand des larmes, on peut lui appliquer ces paroles : « Gué- « rissez ses meurtrissures, parce qu'elle est « ébranlée ».

5. L'homme terrestre donc a été frappé à mort, notre vieillerie a été consumée par le feu ; l'homme est devenu meilleur ; ceux qui étaient plongés dans les ténèbres sont arrivés à la lumière : aussi lisons-nous maintenant ce qui se trouve encore écrit ailleurs : « Mon « fils, lorsque vous entrerez au service de « Dieu, demeurez ferme dans la justice et « dans la crainte, et préparez votre âme à « la tentation [1] ». Ton premier soin doit être de te déplaire, afin de te purifier de tes péchés, et de devenir meilleur. Tu devras, en second lieu, puisque tu seras converti, supporter patiemment les tribulations et les épreuves de la vie, et y persévérer courageusement jusqu'à la fin. Le Prophète a donc voulu y faire allusion et en parler, quand il a dit : « Vous avez fait voir de dures choses à votre « peuple », à ce peuple, qui est devenu le vôtre, puisque David l'a rendu tributaire par sa victoire. « Vous avez montré de « dures choses à votre peuple ». En quoi ? Dans les persécutions souffertes par l'Eglise du Christ, lorsque le sang des martyrs a coulé à grands flots. « Vous avez fait voir de « dures choses à votre peuple ; vous nous « avez abreuvé d'un vin aigre » ; qu'est-ce à dire, d'un vin aigre ? C'est-à-dire, d'un vin qui ne donnait pas la mort : ce n'était pas un poison qui tue, c'était une médecine cuisante. « Vous nous avez abreuvés d'un vin aigre ».

6. Comment cela ? « Vous avez donné un « signe à ceux qui vous craignent, afin qu'ils « prennent la fuite et s'écartent de l'arc ». En nous éprouvant par les tribulations de cette vie, vous nous avez avertis d'éviter les douleurs causées par le feu éternel, car l'apôtre saint Pierre a dit : « Le temps est venu où « Dieu commencera son jugement par sa « propre maison ». Lorsque le monde faisait éclater partout sa fureur, lorsque les persécuteurs répandaient de tous côtés la souffrance et la mort, que le sang des fidèles coulait à longs et larges flots, et que les chrétiens enduraient d'intolérables tourments au milieu des chaînes des prisons et des instruments de supplice, saint Pierre exhortait les martyrs à la patience, et leur disait : « Voici le temps « où Dieu commence son jugement par sa « propre maison ; et s'il commence ainsi par « nous, quelle sera la fin de ceux qui n'obéis- « sent pas à l'Evangile de Dieu ? Si le juste lui- « même se sauve avec tant de peine, que de- « viendront alors les impies et les pécheurs [2] ? » Qu'arrivera-t-il donc au jugement ? L'arc est

[1] II Cor. IV, 16. — [2] Matt. III, 2.

[1] Eccli. II, 1. — [2] I Pierre, IV, 17, 18.

tendu pour menacer, mais non encore pour frapper. Voyez ce qu'il y a sur cet arc : ce sont des flèches. Ne doivent-elles pas être lancées en avant, et pourtant c'est par derrière que le nerf se tend ; c'est du côté opposé à celui où l'on doit envoyer la flèche : plus on tire le nerf en arrière, plus impétueuse, plus agile est la flèche pour atteindre le but. Par la même raison, le jugement de Dieu fondra sur nous d'autant plus inopinément et plus terrible qu'il aura été différé davantage. Il nous faut donc rendre grâces à Dieu de ce qu'il nous éprouve en ce monde, puisqu'il fait voir à son peuple un signe qui l'avertit « de fuir « de devant l'arc ». A la suite de cet avertissement salutaire, les fidèles tourmentés par les peines de la vie, deviendront dignes d'échapper à la peine du feu éternel, réservé à tous ceux qui ne croient point à ces vérités. « Vous avez donné un signe à ceux qui vous « craignent, afin qu'ils prennent la fuite et « s'écartent de l'arc ».

7. « Afin que vos bien-aimés soient déli« vrés. Sauvez-moi par votre droite, et exau« cez-moi ». Seigneur, sauvez-moi par votre droite : sauvez-moi de manière que je sois placé à la droite. « Sauvez-moi par votre « droite ». Je ne vous demande point mon salut temporel ; qu'à cet égard votre volonté soit faite. Nous ignorons complétement ce qui nous est avantageux pour cette vie ; nous ne savons ce qu'il faudrait demander [1]. Mais « sauvez-moi par votre droite », en sorte qu'après avoir été éprouvé, s'il le faut, pendant le cours de mon existence terrestre, je puisse du moins voir se dissiper les ombres épaisses de la tribulation, me trouver à votre droite, au milieu de vos brebis, et éviter le malheur d'être placé à votre gauche avec les boucs. « Sauvez-moi par votre droite, et « exaucez-moi ». Je ne vous demande que ce que vous désirez vous-même me donner : ce n'est point avec la voix de mes péchés que je crie vers vous et le jour et la nuit, pour que vous ne m'écoutiez pas, et que vous ne me répondiez pas, afin d'ajouter à ma folie [2]. Je crie vers vous, pour que vous me donniez une salutaire instruction, en ajoutant à mon humiliation la saveur du sel : par là, mes tribulations m'apprendront ce que je dois vous demander : aussi, je vous demande la vie éternelle ; exaucez-moi donc, puisque mon plus vif désir est d'être placé à votre droite. Que votre charité veuille bien le remarquer : tout fidèle qui garde dans son cœur la parole de Dieu, qui éprouve à l'égard du jugement à venir la crainte la plus vive, et qui vit avec assez de prudence pour ne point donner aux autres l'occasion de blasphémer le saint nom de Dieu à cause de lui, ce fidèle adresse souvent au Seigneur des prières pour obtenir des avantages temporels, et il n'est pas exaucé : quand, au contraire, il sollicite ce qui peut le conduire à la vie éternelle, il parvient toujours au comble de ses désirs. Y a-t-il un seul malade qui ne souhaite pas revenir à la santé? Néanmoins, il lui est peut-être utile de souffrir encore. Il est possible que Dieu repousse les demandes que tu lui adresses pour ta guérison ; mais s'il refuse d'accéder à tes désirs, c'est afin de pourvoir à ton plus grand bien. Quand, au contraire, tu lui demandes la grâce de la vie éternelle, la faveur d'être admis dans le royaume des cieux et d'être placé à la droite de son Fils, lorsqu'il viendra juger les vivants et les morts, sois tranquille sur le résultat de ta prière : si elle n'est pas exaucée aujourd'hui, elle le sera infailliblement plus tard, parce que le moment d'y donner suite n'est pas encore venu. Ta demande est déjà exaucée, mais tu ne t'en aperçois pas encore : ce que tu désires se fait, quoique tu ignores la manière dont il se fait : l'effet de ta prière existe, comme la séve, encore renfermée dans la racine de l'arbre, avant de produire des fruits. « Sau« vez-moi par votre droite et exaucez-moi ».

8. « Dieu a parlé dans son saint ». Peux-tu douter de l'accomplissement des paroles du Tout-Puissant? Si tu avais un ami sage et sérieux, comment t'exprimerais-tu à son égard? Il a dit cela? il fera ce qu'il a dit, c'est immanquable, car c'est un homme sérieux ; il ne parle pas à la légère ; quand il a promis une chose, il y tient, parce qu'il ne change pas facilement d'avis. Pourtant ce n'est, en définitive, qu'un homme ; il peut avoir la volonté d'accomplir ses promesses ; sera-t-il toujours à même de n'y pas manquer? en aura-t-il toujours le pouvoir? Mais, du côté de Dieu, il n'y a rien à craindre, parce qu'il est la vérité même et qu'il possède la souveraine puissance ; il est sûr ; il ne peut te tromper ; rien ne dépasse son pouvoir. Pourquoi donc craindre d'être déçu dans tes espérances? Tu as

[1] Rom. VII, 26. — [2] Ps. XXI, 2, 3.

besoin de ne pas te tromper toi-même et de persévérer jusqu'à la fin, jusqu'au moment où il accomplira ses promesses. « Dieu a « parlé dans son saint ». Quel est ce saint qui est celui de Dieu? « Dieu était dans le Christ, « et il s'y réconciliait le monde [1] ». C'était celui dont il a été dit ailleurs : « O Dieu, toutes vos « voies sont dans le saint [2]. Dieu a parlé dans « son saint. Je me réjouirai et je diviserai les « champs de Sichem ». Puisque Dieu l'a dit, l'événement aura lieu. C'est la parole de l'Eglise : « Dieu a parlé dans son saint ». Elle ne répète point simplement les paroles que Dieu a prononcées. Mais, puisque « Dieu a « parlé dans son saint », et que les choses doivent nécessairement arriver comme il les a prédites, il est sûr qu'elles auront lieu. « Je « me réjouirai et je diviserai les champs de « Sichem, et je partagerai la vallée des tentes ». Sichem signifie épaules. Au rapport de l'historien sacré, lorsque Jacob revint de chez Laban, son beau-père, avec tous ses biens, il cacha en Sichem les idoles qu'il apportait de la Syrie, où il avait si longtemps séjourné et d'où il venait enfin de sortir pour retourner dans son pays natal [3]. Arrivé là, il y dressa quelques tentes pour abriter ses brebis et ses troupeaux, et il donna à cet endroit le nom de « tentes [4] ». Je diviserai ces tentes, dit l'Eglise. Que veulent dire ces mots : « Je parta- « gerai Sichem ? » Si on les rapporte à ce trait de la vie de Jacob relatif aux idoles qu'il cacha en Sichem, ces paroles désignent les Gentils. Je divise les Gentils. Qu'est-ce à dire : Je divise? La foi n'est pas donnée à tous [5]. Qu'est-ce à dire : Je divise ? Les uns croiront, les autres ne croiront pas; et pourtant, que ceux qui croient ne tremblent pas de ce qu'ils se trouvent au milieu des incroyants : ils sont aujourd'hui divisés par la foi; au jugement dernier ils le seront encore, puisque les brebis seront placées à la droite et les boucs à la gauche [6]. Il nous est maintenant facile de comprendre comment l'Eglise divise Sichem. Mais, puisque Sichem signifie épaules, comment l'Eglise divise-t-elle les épaules? Les épaules sont divisées en ce sens que, chez les uns, elles sont surchargées de péchés, et que, chez les autres, elles portent le joug du Christ. Car il réclamait des épaules dévouées, quand il disait : « Mon joug est doux et mon fardeau « est léger [1] ». Les autres fardeaux t'accablent et t'écrasent, mais celui du Christ te soulève; les autres fardeaux t'appesantissent, celui du Christ, au contraire, te donne des ailes. Si tu ôtes à un oiseau ses ailes, il semblerait que tu le débarrasses d'un poids incommode ; et néanmoins plus tu l'en décharges, plus tu le condamnes et le forces à s'abattre. Tu avais voulu le soulager et tu n'as fait que l'empêcher de quitter la terre; il ne vole plus, parce que tu l'as déchargé ; rends-lui son fardeau et il reprendra son essor. Ainsi en est-il du fardeau du Christ; puissent les hommes ne point se laisser dominer par la paresse et se décider à le porter! puissent-ils ne pas s'arrêter à considérer le nombre de ceux qui ne s'en chargent pas! Que les hommes de bonne volonté le prennent sur leurs épaules, et ils verront par eux-mêmes combien il est doux, léger et agréable, combien il est puissant pour nous détacher de la terre et nous élever jusqu'au ciel. « Je diviserai Sichem, et je par- « tagerai la vallée des tentes ». Par la vallée des tentes on entend le peuple juif, peut-être à cause des brebis qu'y amena Jacob; ce peuple lui-même a été divisé, car ceux d'entre les Juifs qui se sont soumis à la foi chrétienne, sont sortis de là pour entrer dans l'Eglise; les autres y sont restés et ne se sont point incorporés à Jésus-Christ.

9. « Galaad m'appartient ». Ces noms se trouvent dans les divines Ecritures. Le mot Galaad s'explique aussi dans un sens particulier, et il renferme un grand mystère. Il veut dire : Monceau du témoignage. Quel monceau de témoignages on a vu dans les martyrs ! « Galaad m'appartient ». Je possède le monceau du témoignage : les vrais martyrs sont les miens. Que les autres meurent pour leur vieille vanité, leur mort sera dépourvue de la saveur du sel; pourra-t-on dire alors qu'ils contribuent à grossir le monceau du témoignage? Quand je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, mon sacrifice ne me sert de rien [2]. Dans un endroit de l'Evangile Jésus-Christ nous recommande de conserver la paix, mais auparavant il exige l'emploi du sel : « Ayez », dit-il, « du sel en « vous; ayez la paix entre vous [3] ». Donc, « Galaad m'appartient ». Mais Galaad, c'est-à-dire le monceau du témoignage, a été visiblement en butte à de grandes épreuves. En

[1] II Cor. v, 19. — [2] Ps. LXXVI, 14. — [3] Gen. XXXV, 1. — [4] Id. XXXIII, 17. — [5] II Thess. III, 2. — [6] Matt. XXV, 33.

[1] Matt. XI, 30. — [2] I Cor. XIII, 3. — [3] Marc, IX, 49.

effet, l'Eglise était alors aux yeux du monde un objet de mépris; on faisait à cette veuve un reproche sanglant de ce qu'elle appartenait au Christ et portait au front le signe de la croix. On ne l'honorait pas encore, on l'accusait. En ce moment où les honneurs la fuyaient, où elle se voyait accablée de calomnies, s'éleva le monceau du témoignage, et par lui se répandit l'amour du Christ; alors cet amour divin gagna tous les peuples. Le Prophète ajoute : « Manassé est à moi ». Manassé signifie oublié. Il avait été dit à l'Eglise : « Tu oublieras à jamais ta confusion, et tu ne « te souviendras plus de l'opprobre de ton « veuvage [1] ». L'Eglise était donc autrefois plongée dans une confusion qu'elle a depuis oubliée ; elle a perdu tout souvenir de la confusion et de l'opprobre où l'avait jetée son veuvage. Quand les hommes la méprisaient, on voyait s'élever en sa faveur un monceau de témoignages. Personne, aujourd'hui, ne se souvient qu'il fut un temps où elle était couverte de confusion, où c'était une honte de porter le nom de chrétien ; personne n'en a gardé la mémoire : tous l'ont oublié ; et désormais « Manassé est à moi. Et Ephraïm est « la force et l'appui de ma tête ». Ephraïm veut dire, production de fruits. J'ai fructifié, dit l'Eglise, et par là j'ai trouvé la force et le soutien de ma tête. Car ma tête, c'est le Christ. Et d'où vient que la production des fruits est le principe de sa force ? c'est que si, en tombant dans la terre, le grain ne s'y multipliait pas, il resterait seul. Par sa mort, le Christ est tombé en terre, et par sa résurrection il a ensuite porté des fruits. « Et Ephraïm est la « force et l'appui de ma tête ». Pendant qu'il était cloué à la croix, on le considérait avec mépris ; intérieurement c'était un grain qui avait la force d'attirer tout à lui [2]. L'œil n'aperçoit pas dans le grain de froment l'innombrable quantité de germes qui s'y trouvent renfermés ; il y voit seulement je ne sais quels dehors méprisables ; et toutefois le grain recèle une force telle qu'il s'assimile la séve de la terre pour en former des fruits. Ainsi apercevait-on l'infirmité de la chair sur la croix du Sauveur, sans y voir la force toute-puissante qu'elle recélait. O l'admirable grain de froment ! Sans doute il semblait à tous dépourvu de force pendant qu'il se mourait sur le bois de la croix ; le peuple qui l'environnait secouait la tête en passant devant lui et s'écriait : « S'il est le Fils de Dieu, qu'il descende « donc de sa croix [1] ! » Mais vois quelle était sa force : « Ce qui est faible en Dieu est plus « fort que tous les hommes [2] ». Ce n'est donc pas sans raison qu'il a ensuite produit une si grande quantité de fruits ; ces fruits sont à moi, dit l'Eglise.

10. « Juda est mon roi : Moab est le vase de « mon espérance ». « Juda est mon roi ». Qui est Juda, sinon celui qui est sorti de la tribu de Juda ? qui est Juda, sinon celui à qui Jacob a parlé ainsi : « Juda, tes frères prononceront tes « louanges [3] ? » « Juda est mon roi »; et quand Juda, mon roi, me dit : « Ne craignez pas « ceux qui tuent le corps [4] », puis-je craindre quelque chose ? « Juda est mon roi : Moab est « le vase de mon espérance ». Pourquoi « le « vase ? » Parce que « le vase », environné de flammes, est le signe de la tribulation. Pourquoi « le vase de mon espérance ? » Parce que Juda, mon roi, a marché devant moi. Pourquoi craindre de le suivre partout où il a marché avant toi ? Dans quelle voie t'a-t-il précédé ? Dans la voie des tribulations, des angoisses et des opprobres. Cette voie douloureuse nous était interdite avant qu'il s'y engageât; maintenant qu'il y a passé, suis-le ; depuis qu'il y a laissé la trace de ses pas, ce chemin est ouvert devant toi. « Je suis seul », dit-il, « mais seulement jusqu'à ce que je « passe [5] ». Ce grain de froment est seul, mais seulement jusqu'à ce qu'il passe ; quand il sera passé, alors il produira des fruits. « Juda « est mon roi », et parce qu'il « est mon roi, « Moab est le vase de mon espérance ». Moab signifie la multitude des Gentils. La race des Moabites doit son origine à un crime, car elle descend des filles de Loth, qui, voyant leur père en état d'ivresse, abusèrent honteusement de lui et commirent avec lui le péché de la chair [6]. Il eût mieux valu pour elles rester stériles que de devenir mères à ce prix. Ces malheureuses préfiguraient ceux qui abusent de la loi. Que ce mot, loi, soit du féminin en latin ou du masculin en grec, peu importe, et nous ne devons pas nous en occuper, parce que masculin ou féminin, dans une langue ou dans l'autre, il ne saurait, par son genre, préjudicier à la vérité ; néanmoins, le caractère de la loi a quelque chose de mâle, puisqu'elle

[1] Isa. LIV, 4. — [2] Jean, XII, 24, 32.

[1] Matt. [illegible] — [2] [illegible] — [3] [illegible] — [4] [illegible] — [5] [illegible] — [6] [illegible]

gouverne et qu'elle n'est pas gouvernée. Or, que dit l'apôtre saint Paul ? « La loi est « bonne, pourvu qu'on en use légitimement[1] ». Les filles de Loth avaient, au contraire, abusé de leur père. De même que les bonnes œuvres procèdent de l'usage légitime de la loi, ainsi les péchés viennent de l'abus criminel de la loi. C'est pourquoi, en abusant de leur père, c'est-à-dire de la loi, ces filles mirent au jour les Moabites, qui représentent les œuvres de péché. De là sont venus à l'Eglise les tribulations et le vase brûlant sous l'action de la flamme. Il est question de ce vase dans le livre d'un Prophète : Un vase échauffé du côté de l'Aquilon[2], c'est-à-dire, du côté du démon, qui a dit : « J'établirai mon trône « vers l'Aquilon[3] ». Les plus pénibles tribulations de l'Eglise ne lui viennent donc que de la part de ceux qui abusent de la loi. Eh quoi ! l'Eglise défaudra-t-elle parce qu'il y en a pour faire un mauvais usage de la loi ? et le vase brûlant, c'est-à-dire la multitude des scandales, l'empêchera-t-elle de durer jusqu'à la fin des siècles ? Est-ce que Juda, son roi, ne lui a pas annoncé d'avance les afflictions dont elle sera abreuvée ? Ne lui a-t-il pas dit : « La charité se refroidira, parce qu'on verra « se multiplier l'iniquité[4] ? » A mesure que le vase s'échauffe, la charité se refroidit. Mais pourquoi, ô divine charité, ne point consumer par tes propres ardeurs le feu qui met ce vase en ébullition ? Tu ne saurais l'ignorer, ton Roi te parlait quand il faisait allusion à cette multitude de scandales ; il te disait : « Celui « qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé ». Ne cesse donc, jusqu'à la fin, de t'opposer à l'ardeur des scandales. Le feu de l'iniquité est ardent ; mais plus ardent est le feu de la charité. Ne te laisse donc pas vaincre ; persévère jusqu'à la fin. Craindrais-tu les Moabites, les œuvres criminelles de ceux qui abusent de la loi ? Eh quoi ! Juda, ton Roi, n'a-t-il pas marché devant toi ? n'a-t-il pas subi de pareilles épreuves ? Ne sais-tu pas que, par abus de la loi, les Juifs ont fait mourir le Christ ? Espère donc, et marche où ton Roi a marché le premier. Dis donc aussi : « Juda est mon « roi », et parce « qu'il est mon roi », qu'est devenu « Moab ? » Il est devenu pour moi, non un vase de mort, mais « le vase de mon « espérance ». Tu dois voir dans les tribulations un vase d'espérance, car l'Apôtre a dit : « Nous nous glorifions même au sein de la « tribulation ». Le vase est là ; mais écoute saint Paul : il te dira que c'est un vase d'espérance. « Nous savons que la tribulation « produit la patience, que la patience produit « la pureté, et que la pureté produit l'espé- « rance ». Effectivement, si la patience est le résultat de la tribulation, la pureté celui de la patience et l'espérance celui de la pureté, dès lors que la tribulation est ce vase brûlant, il est réellement un vase d'espérance, et Moab est avec raison ainsi nommé. « Or, l'espérance « ne confond pas ». Quoi donc ? L'ardeur de ta charité surpasse-t-elle l'ardeur de ce vase échauffé par la flamme ? Oui, certes ; parce que l'amour de Dieu a été répandu en nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné[1].

11. « J'étendrai ma chaussure jusqu'en Idu- « mée ». C'est l'Eglise qui parle : Je viendrai, dit-elle, « jusqu'à l'Idumée ». Que ses tribulations se multiplient, que le feu des scandales s'allume avec violence, « j'étendrai ma chaussure jus- « qu'en Idumée » : c'est-à-dire, selon le sens de ce mot hébreu qui signifie terrestre, je m'étendrai jusqu'à ceux qui vivent d'une vie terrestre. « J'étendrai ma chaussure jusqu'en « Idumée » ; qu'est-ce que le Prophète entend par chaussure, sinon la prédication de l'Evangile ? « Combien sont beaux les pieds de « ceux qui annoncent la paix, de ceux qui « annoncent les biens[2] ! Et que vos pieds aient « une chaussure pour être toujours préparés « à aller annoncer l'Evangile de la paix[3]. Puisque « la tribulation produit la patience, « que la patience produit l'épreuve, que l'é- « preuve produit l'espérance », le vase brûlant des afflictions ne me consumera pas, « car l'amour de Dieu a été répandu en nos « cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été « donné ». Ne cessons ni de prêcher l'Evangile ni d'annoncer le Seigneur Jésus. « J'é- « tendrai ma chaussure jusqu'en Idumée ». Est-ce que les hommes terrestres ne lui sont pas soumis ? Est-ce que ceux qui sont enchaînés par les passions de ce monde, ne l'adorent pas ? Mes frères, combien de personnes terrestres commettent aujourd'hui le vol pour faire plus vite fortune, et se rendent coupables de parjure, afin de soutenir leurs tromperies ! et, quand la crainte les saisit, elles

[1] I Tim. I, 8. — [2] Jerem. I, 13. — [3] Isa. XIV, 13. — [4] Matt. XXIV, 12.

[1] Rom. V, 3. 5. — [2] Rom. X. 15. — [3] Eph. VI, 15.

consultent les sorciers et ceux qui observent les astres : par là elles donnent la preuve qu'elles sont des Iduméens, des hommes terrestres ; et, pourtant, elles adorent toutes le Christ, il les tient sous ses pieds : par conséquent, il étend sa chaussure jusqu'en Idumée. « Les Allophyles me sont soumis ». Qu'est-ce que les Allophyles ? ce sont des étrangers, des hommes qui ne font point partie de mon peuple. « Ils me sont soumis », parce que beaucoup d'entre eux adorent le Christ, et ne régneront cependant pas avec lui. « Les Allo« phyles me sont soumis. Qui est-ce qui me « conduira dans la ville qui environne ? » Quelle est cette ville qui environne ? Si vous vous en souvenez, mes frères, je vous l'ai déjà dit à l'occasion d'un autre psaume, en vous expliquant ces paroles : « Et ils environ« neront la ville ». Cette ville n'est autre que la masse des Gentils répandus dans tous les pays de l'univers ; ils environnaient de toutes parts le peuple juif : ce petit peuple adorait un Dieu unique ; pour eux, ils étaient adorateurs des idoles, et esclaves des démons. Le Prophète donne donc aux Gentils le nom mystérieux de ville environnante, parce qu'ils s'étaient répandus partout, et qu'ils enveloppaient cette autre ville où l'on adorait un seul Dieu. « Qui est-ce qui me conduira « dans la ville environnante ? » Qui est-ce, si ce n'est Dieu ? En d'autres termes : Comment me conduira-t-il, sinon par ces nuées dont il est dit : « Le bruit de votre tonnerre se fait « entendre dans la roue [1] ». Cette roue n'est autre chose que la ville environnante. Elle est appelée roue, parce qu'elle signifie le globe terrestre, l'univers. « Qui est-ce qui me con« duira dans la ville environnante ? Qui est-ce « qui me conduira jusqu'en Idumée ? » Afin que j'étende mon règne même sur les personnes terrestres, afin que ceux-là mêmes m'adorent qui ne m'appartiennent pas, et ne veulent en rien profiter des avantages que je leur offre.

12. « Qui est-ce qui me conduira jusqu'en « Idumée ? N'est-ce pas vous, Seigneur, qui « nous avez rejetés ? Et vous ne sortirez point « à la tête de nos armées [2] ». Est-ce qu'après nous avoir rejetés, vous ne nous conduirez pas ? Mais pourquoi nous avez-vous rejetés ? Parce que « vous nous avez détruits ! » Et pourquoi nous avez-vous détruits ? Parce que « vous vous êtes irrité, et que vous avez eu « compassion de nous » ; c'est donc vous qui nous conduirez, après nous avoir rejetés ; vous qui ne sortirez pas à la tête de nos armées, vous nous conduirez. Qu'est-ce à dire : « Vous ne sortirez pas à la tête de nos ar« mées ? » Le monde nous persécutera : il nous foulera à ses pieds ; alors coulera à grands flots le sang des martyrs ; alors s'élèvera le monceau du témoignage, et les païens, qui nous persécuteront, diront : « Où « est donc leur Dieu [1] ? » En ce moment, « Seigneur, vous ne sortirez pas à la tête de « nos armées ». Vous ne vous déclarerez pas visiblement contre eux : vous ne manifesterez pas votre puissance en notre faveur, comme vous l'avez fait autrefois en faveur de David, de Moïse et de Jésus, fils de Navé, lorsque les Gentils se virent obligés de céder devant leur valeur guerrière, et qu'après les avoir exterminés et avoir ravagé leur pays, vous avez introduit votre peuple dans la terre promise. Vous n'agirez pas ainsi pour nous ; « vous ne sortirez point, Seigneur, à la tête « de nos armées ». Vous agirez au dedans de nos cœurs. Que signifient ces mots : « Vous « ne sortirez pas ? » Ils signifient : Vous n'agirez pas visiblement. Autrefois, les martyrs marchaient chargés de chaînes, on les jetait en prison, on les exposait en public à la risée de tous, on les donnait en pâture aux bêtes, on les précipitait au milieu des flammes : n'étaient-ils pas alors des objets de mépris, parce qu'ils semblaient abandonnés et privés de tout soutien ? Comme Dieu agissait au dedans de leurs cœurs ! Quelles consolations intérieures il leur procurait ! Combien leur était douce l'espérance de la vie éternelle ! Leur cœur n'était point délaissé par lui, ce cœur où l'homme demeure en silence, comblé de joie, s'il est bon ; accablé de remords, s'il est du nombre des méchants. Le Seigneur ne sortait point à la tête de leurs armées : et, pourtant, les abandonnait-il à eux-mêmes ? Et n'est-ce pas précisément parce qu'il n'est pas sorti à la tête de leurs armées, qu'il a conduit l'Eglise jusqu'en Idumée, jusque dans la ville environnante ? Si l'Eglise voulait combattre et se servir du glaive, ne semblerait-elle pas se battre pour défendre son existence temporelle ? mais comme elle méprisait souverainement la vie présente, un

[1] Ps. LXXVI, 19. — [2] Id. LIX, 12.

[1] Ps. LXXVIII, 10.

monceau de témoignages s'est élevé en sa faveur pour la vie éternelle.

13. Seigneur, puisque vous ne sortirez pas à la tête de nos armées, « donnez-nous du « secours du milieu de l'affliction, parce que « le salut qui vient de l'homme n'est que va- « nité ». Loin de nous ceux qui n'ont pas en eux-mêmes la saveur du sel! Qu'ils souhaitent et recherchent pour les leurs un salut temporel qui n'est qu'une vaine vieillerie. « Donnez-nous du secours » : puisez le secours là même où vous sembliez ne pouvoir en puiser ; qu'il nous vienne de cette source. « Donnez-nous du secours du milieu de l'af- « fliction, parce que le salut qui vient de « l'homme n'est que vanité. En Dieu nous « ferons des actes de courage, et il anéantira « nos ennemis ». Pour faire des actes de courage, nous ne nous servirons ni de glaives, ni de coursiers, ni de cuirasses, ni de boucliers, ni de troupes nombreuses, ni de secours du dehors : où puiserons-nous donc notre force? au dedans de nous; dans ce lieu secret où nous nous cachons. Où sera-ce donc? Ce sera en Dieu, que nous ferons des actions d'éclat : nous semblerons méprisés, foulés aux pieds : à nous voir, on dirait des hommes qui n'ont rien de recommandable; mais « il anéantira nos ennemis ». Voilà, en effet, ce qui est arrivé à nos ennemis. Les martyrs ont été foulés aux pieds; par leur patience à souffrir, par leur persévérance jusqu'à la fin, ils ont fait en Dieu des actes de courage. Que sont devenus maintenant leurs ennemis? ces ennemis ne les persécutent plus comme autrefois d'une manière sanglante. Mais peut-être pourrait-on dire qu'ils les persécutent encore aujourd'hui en les affligeant par leurs ignobles excès de gourmandise.

DISCOURS SUR LE PSAUME LX.

SERMON AU PEUPLE.

ESPÉRANCE DE L'ÉGLISE.

Ce psaume est une prière où se peignent parfaitement les destinées de l'Eglise. Exposée comme son chef à des épreuves de tous les genres et de tous les instants, mais appuyée sur les plus solides motifs d'espérance, l'exemple de Jésus-Christ souffrant et triomphant, sa propre perpétuité, la bonté, les promesses et la justice de Dieu, elle se promet de chanter toujours les louanges de l'Eternel.

1. Nous entreprenons d'étudier ce psaume conjointement avec votre charité. Il est court; notre discours durera donc peu de temps, mais, avec l'aide de Dieu, il suffira à vous instruire. Moyennant la grâce de Celui qui m'ordonne de vous parler, je satisferai au désir des personnes avides de m'entendre, sans être une cause d'ennui pour les autres; par là, ceux qui ont peu de temps à leur disposition, ou qui aiment la brièveté, ne me trouveront pas trop long. Nous n'avons pas à nous arrêter au titre de ce psaume, car le voici : « Pour « la fin, dans les hymnes, à David ». « Dans « les hymnes », c'est-à-dire, dans les louanges. « Pour la fin », c'est-à-dire, pour le Christ, « parce que le Christ est la fin de la loi, pour « justifier ceux qui croient en lui [1] ». « A « David ». Par là, nous entendons évidemment désigner celui qui est sorti de la race de David, qui est devenu homme parmi les hommes, afin de les rendre semblables aux anges. Il nous en avertit lui-même, et nous ne devons point craindre de le supposer : les paroles contenues dans ce psaume sont les nôtres, si nous faisons partie du corps de Jésus-Christ; si nous sommes du nombre de ses membres; oui, nous devons y reconnaître nos propres expressions, et non celles d'un étranger. Je dis que ce langage est le

[1] Rom. X, 4.

nôtre; voici en quel sens : C'est qu'il appartient non-seulement à ceux qui sont ici présents, mais encore à tous nos frères qui se trouvent répandus dans l'univers depuis l'Orient jusqu'à l'Occident. Comprenez bien ma pensée; et, pour cela, remarquez-le : le Prophète s'exprime comme s'il était seul; pourtant, il ne l'était pas, mais ses paroles sont le langage de plusieurs réunis ensemble et ne formant plus qu'un seul tout. Effectivement, nous ne sommes tous qu'un seul homme en Jésus-Christ. La tête en est déjà dans le ciel, tandis que ses membres souffrent encore sur la terre; et parce que ses membres sont encore souffrants, voici ce que dit cet homme :

2. « O Dieu, écoutez ma demande; rendez-vous attentif à ma prière [1] ». Qui est-ce qui s'exprime ainsi? Il semblerait que c'est un homme seul. Vois s'il est seul. « J'ai crié « vers vous des extrémités de la terre, lorsque « j'avais le cœur pressé de douleur [2] ». Il n'est donc pas seul; mais ce sont plusieurs qui parlent comme s'ils n'étaient qu'un, parce qu'en réalité il n'y a qu'un Christ, dont nous sommes tous les membres. Un homme, tout seul, pourrait-il élever vers Dieu les cris de sa prière sur tous les points du monde à la fois? Si donc, des extrémités de la terre, des supplications se dirigent vers le trône de l'Eternel, ce ne peuvent être que les supplications de cet héritage dont le Père a parlé à son Fils, quand il lui a dit : « Demande-moi, « et je te donnerai toutes les nations pour hé« ritage, et les extrémités de la terre pour « empire [3] ». Voilà la propriété, l'héritage, le corps, l'Eglise une du Christ, voilà le tout immense, que nous formons, et dont la prière se fait entendre d'un bout de l'univers à l'autre. Quelle est cette prière? je l'ai prononcée tout à l'heure : « O Dieu, écoutez ma de« mande; soyez attentif à ma prière; j'ai crié « vers vous des extrémités de la terre ». Voilà ma prière, je vous l'ai adressée des extrémités du monde, de tous les points de l'univers.

3. Mais pourquoi ai-je ainsi crié vers vous? « Lorsque j'avais le cœur pressé de douleur ». Ainsi, l'Eglise montre-t-elle que si sa diffusion au milieu de tous les peuples du monde est pour elle le sujet d'une grande gloire, elle y trouve aussi la source de grandes épreuves. L'épreuve est, en effet, la condition obligée de notre pèlerinage sur la terre; car notre avancement dans la voie du bien en est le résultat. Aucun d'entre nous ne peut ni se connaître sans être éprouvé, ni recevoir la couronne sans avoir remporté la victoire, ni vaincre sans combat, ni combattre sans avoir à supporter un ennemi ou des tentations. C'est pourquoi le Christ est accablé d'angoisses sur tous les points de l'univers; mais il n'est pas, pour cela, délaissé. Nous sommes son corps mystique, et il nous a préfigurés dans ce corps matériel dont il s'est revêtu, avec lequel il est mort, ressuscité et monté au ciel; et, par là, il a voulu nous donner l'espérance d'aller un jour nous réunir à notre chef, puisque nous sommes ses membres. Il nous a donc figurés en sa personne, quand il s'est laissé tenter par le démon [1]. Nous lisions tout à l'heure dans l'Evangile que Notre-Seigneur Jésus-Christ a été tenté par Satan dans le désert; il n'y a aucun doute à élever sur la réalité de cette tentation du Sauveur par le démon, et tu étais toi-même tenté en Jésus-Christ, car il t'avait emprunté la chair de ton corps, et il devenait pour toi le principe du salut; il avait puisé la mort en toi, et il te communiquait la vie, à cause de toi, il a subi toutes sortes d'outrages; à cause de lui, tu es arrivé à la gloire; de ta part lui venait donc la tentation, et de la sienne venait la victoire. Si nous avons subi, en sa personne, l'épreuve de la tentation, nous y avons aussi vaincu Satan. Tu remarques que le Christ a été tenté; ne vois-tu pas qu'il est sorti victorieux du combat? Par conséquent, si tu es, avec lui, soumis à l'épreuve, souviens-toi aussi qu'avec lui tu en triompheras. Il aurait pu empêcher l'esprit malin de s'approcher de lui; mais s'il n'avait pas été tenté, il n'aurait pu t'apprendre à le suivre dans le chemin de la victoire. Il n'est donc pas étonnant de l'entendre élever la voix dans les pays du monde, puisqu'il s'y voit exposé à une multitude d'épreuves. Mais d'où vient qu'il n'y succombe pas? Ah! c'est que « vous m'avez élevé sur la pierre ferme ». Il nous est maintenant facile de reconnaître celui qui élève la voix des extrémités de la terre. Rappelons-nous les paroles de l'Evangile : « Sur cette pierre, je bâtirai mon « Eglise [2] ». C'est donc cette Eglise, qu'il a voulu bâtir sur la pierre, c'est cette Eglise qui crie vers Dieu de tous les pays du monde. Qui est-ce qui est devenu cette pierre sur la-

[1] Ps. LX, 2. — [2] Id. 3. — [3] Id. II, 8.

[1] Matt. IV, 1. — [2] [illegible]

quelle l'Eglise devait être bâtie ? Ecoute saint Paul, il va te l'apprendre : « La pierre, c'était « le Christ[1] ». C'est donc sur Jésus-Christ que nous avons été élevés. Voilà pourquoi cette pierre sur laquelle nous avons été édifiés, a été la première frappée des vents, des flots et de la pluie[2], au moment où le démon tentait le Sauveur dans le désert. Telle est la base inébranlable sur la quelle il a voulu te placer : aussi notre prière, loin d'être inutile, est-elle exaucée, puisque nous avons, dans la place où il nous a mis, le plus puissant motif d'espérer. « Vous m'avez élevé sur la pierre ferme ».

4. « Vous m'avez conduit, parce que vous êtes « devenu mon espérance ». Si le Christ n'était pas devenu le principe de notre espérance, il ne nous conduirait pas. Chef, il nous guide ; voie, il nous fait marcher en lui ; patrie, il nous dirige vers lui-même. Il nous mène donc, et pourquoi ? Parce qu'il est notre espérance. Pourquoi est-il notre espérance ? Parce qu'il a été tenté, qu'il a souffert et qu'il est ressuscité ; je vous l'ai dit tout à l'heure. Lorsque l'Ecriture nous parle de ses tentations, de ses souffrances et de sa résurrection, que nous disons-nous à nous-mêmes ? Il est impossible que Dieu nous condamne, après nous avoir envoyé son Fils pour lui faire subir la tentation, le crucifiement et la mort, et le faire sortir vivant du tombeau ; il est impossible que Dieu ne tienne de nous aucun cas, puisqu'à cause de nous il n'a pas épargné son propre Fils, et qu'il l'a livré pour nous tous[3]. C'est ainsi que le Christ est devenu notre espérance. En lui, tu vois les peines que tu as à supporter, et la récompense que tu obtiendras ; sa passion est l'image des unes ; sa résurrection, l'image de l'autre. Ainsi, encore une fois, est-il devenu le sujet de notre espérance. Il y a, pour nous, deux sortes de vie : l'une, qui est maintenant notre partage ; l'autre, qui n'est encore que l'objet de nos espérances ; nous connaissons celle-ci, puisque nous en jouissons ; l'autre nous est inconnue, puisque nous ne la possédons pas encore. Supporte les épreuves de la vie présente, et tu acquerras la vie future. Et comment supporter les épreuves de la vie présente ? De manière à ne point succomber à la tentation. Par ses épreuves, ses tentations, ses souffrances et sa mort, le Christ t'a fait connaître le caractère de notre vie terrestre ; il t'a appris aussi, par sa résurrection, quelle sera la vie éternelle. Nous savions, en effet, que l'homme naît et meurt ; mais nous ne savions que cela, car nous ignorions qu'il dût ressusciter pour vivre toujours : le Christ a pris la vie que tu connaissais ; et il t'a fait connaître celle dont tu n'avais pas l'idée. Il est donc devenu notre espérance au milieu des tribulations et des épreuves de notre pèlerinage terrestre. « Nous nous glorifions dans « les souffrances », dit l'apôtre saint Paul, « sachant que l'affliction produit la patience, « que la patience produit la pureté, et que « la pureté produit l'espérance. Or, l'espé-« rance ne confond point, parce que la cha-« rité est répandue dans nos cœurs par le « Saint-Esprit, qui nous a été donné[1] ». Celui qui nous a donné le Saint-Esprit est donc devenu le principe de notre espérance, et dans ce pèlerinage terrestre, nous nous dirigeons vers ce qui en fait l'objet, ce qui n'aurait pas lieu, si elle ne remplissait nos âmes. En effet, l'Apôtre ne dit-il pas : « Il n'y a per-« sonne pour espérer ce qu'il a sous les yeux ; « si, maintenant, nous espérons ce que nous ne « voyons pas, nous en espérons, avec patience, « l'entrée en possession ? » et encore : « Nous « avons été sauvés par l'espérance[2] ? »

5. « Vous m'avez conduit, parce que vous « êtes devenu mon espérance. Vous êtes, « pour moi, en face de l'ennemi, une forte « tour ». Des extrémités de la terre, l'ensemble des fidèles fait entendre ces cris : Mon cœur est accablé d'angoisses, et mon existence se passe à lutter, sans cesse, contre les tentations et les scandales ; les païens me portent envie, parce que j'ai triomphé d'eux ; afin de me tendre plus facilement des piéges, les hérétiques se servent du nom chrétien comme d'un manteau pour mieux tromper sur leurs intentions ; le froment est cruellement tourmenté par la paille, dans le sein même de l'Eglise ; le cœur torturé d'angoisses au milieu de tant d'épreuves, j'élèverai, vers le trône de l'Eternel, les accents de ma prière ; je les lui ferai entendre sur tous les points du monde. Celui qui m'a placé sur la pierre ferme, pour me conduire jusqu'à lui, ne me délaissera pas ; je lutte sans cesse, le démon me tend des embûches partout, toujours, en toute occasion, mais le Seigneur n'est-il pas pour moi une tour inexpugnable ?

[1] I Cor. X, 4. — [2] Matt. VII, 24, 25. — [3] Rom. VIII, 32.

[1] Rom. V, 3-5. — [2] Id. VIII, 24.

Lorsque j'y aurai cherché un refuge, je n'aurai plus à craindre les traits de l'ennemi, et même je pourrai, en toute sécurité, lancer contre lui autant de flèches qu'il me plaira. C'est le Christ en personne qui me tient lieu de tour ; et cette tour, où nous pouvons nous garantir des attaques de nos ennemis, c'est la pierre même sur laquelle a été bâtie l'Eglise. Tu crains de te voir frappé à mort par le démon ? Va te mettre à l'abri des murs de cette tour, et les traits de cet ennemi infernal ne pourront jamais t'y atteindre, car tu y seras protégé et soutenu. Mais comment parvenir jusque-là ? Qu'au moment de l'épreuve, personne d'entre vous ne croie devoir chercher une tour matérielle pour s'y réfugier, de peur qu'après d'infructueuses recherches, il ne se fatigue et ne succombe ! La tour dont je parle se trouve devant toi : souviens-toi du Christ, et tu pénétreras dans la tour. Mais comment se rappeler le souvenir du Christ, de manière à pouvoir s'introduire dans la tour ? Le voici : toutes les fois que tu auras quelque peine à subir, pense qu'il a souffert le premier, et qu'il a souffert, pour mourir d'abord, et ressusciter ensuite : n'oublie pas que la souffrance te conduira au même but que lui ; espère-le : cette pensée t'empêchera d'acquiescer aux suggestions de l'ennemi, et ainsi auras-tu pénétré dans la tour. Si tu donnais ton consentement aux tentations du démon, il est sûr que, par là même, tu serais atteint des traits qu'il dirige contre toi. Ne vaut-il pas mieux lui lancer toi-même des flèches qui le blessent, et te permettent d'en triompher ? Quelles sont ces flèches ? C'est la parole de Dieu, c'est ta foi, c'est ton espérance, ce sont tes bonnes œuvres. Je ne te dis pas de te mettre à l'abri des murs de cette tour, pour t'y reposer : il ne doit pas te suffire de voir les traits de l'ennemi tomber loin de toi, hors de portée ; il faut t'y remuer : que tes mains ne restent pas inactives ; tes bonnes œuvres, voilà l'arme qui servira à donner la mort à ton ennemi.

6. « J'habiterai, comme un étranger, dans « votre tente pendant tous les siècles [1] ». Il vous est facile de reconnaître que celui qui crie vers Dieu est bien celui que je vous ai désigné. Lequel d'entre nous pourrait être étranger pendant tous les siècles ? Les jours dont notre vie se compose, sont en petit nombre : nous ne faisons que passer ici-bas : nous sommes maintenant des étrangers : plus tard, nous habiterons dans la céleste patrie. Tu es ici un étranger, puisque le Seigneur t'adressera ce commandement : Sors d'ici. Pour cette demeure permanente, qui t'est réservée dans le ciel, jamais personne ne t'ordonnera d'en sortir. Tu n'es donc qu'un étranger en ce monde ; voilà pourquoi nous lisons, dans un autre psaume, ces paroles : « Je suis au« près de vous un étranger et un pèlerin, « comme l'ont été tous mes pères [1] ». Sur la terre, nous sommes des étrangers : le Seigneur nous donnera une habitation éternelle dans les cieux. « Il y a », dit le Sauveur, « plu« sieurs demeures dans la maison de mon « Père [2] ». Ces demeures, il ne les donnera pas comme à des étrangers, mais comme à des citoyens destinés à y rester toujours. Cependant, comme l'Eglise n'est pas établie sur la terre pour quelques années seulement, mais qu'elle doit y rester jusqu'à la consommation des siècles, c'est avec raison que l'ensemble de ses enfants s'exprime ainsi : « Je « serai étranger dans votre tente pendant « tous les siècles ». Que l'ennemi emploie sa malice et ses forces à me persécuter, qu'il m'attaque en face, qu'il me tende des pièges, qu'il multiplie les scandales, qu'il remplisse mon cœur d'angoisses, peu importe : « Je se« rai un étranger dans votre tente pendant « tous les siècles ». L'Eglise ne succombera pas : elle ne sera pas ébranlée ; les plus violentes épreuves la trouveront invincible : enfin viendra la consommation des siècles : alors nous sortirons de notre demeure du temps, pour entrer dans celle de notre éternité, où nous conduira celui qui est devenu notre espérance. « Je serai étranger dans votre « tente jusqu'à la fin des siècles ». Nous pouvons donc lui dire : Si tu es longtemps étranger, tu lutteras sur la terre contre une multitude d'épreuves, car si la durée de l'Eglise ici-bas devait être courte, bientôt finiraient les méchancetés insidieuses du tentateur. Je comprends. Tu voudrais que les jours de l'épreuve fussent en petit nombre ; mais si l'Eglise ne devait rester que peu de temps au milieu du monde, si son existence ne devait se prolonger jusqu'à la fin, comment parviendrait-elle à réunir, dans son sein, tous ses enfants ? Ne porte pas envie à tous ceux qui doivent venir après toi dans la suite de

[1] Ps. LX, 5.

[illegible]

ans ; et, parce que tu as franchi le torrent, veuille ne point couper le pont que la miséricorde divine a établi pour le passage de ceux qui te suivront : laisse-le subsister jusqu'à la fin des temps. Que dire maintenant des tentations qui deviendront nécessairement de plus en plus nombreuses, à mesure que se multiplieront les scandales? Le Sauveur a dit : « Parce que l'iniquité se répandra avec « abondance, la charité de plusieurs se re- « froidira ». Mais l'Eglise, qui fait entendre ses cris d'une extrémité de la terre à l'autre, se compose de ceux dont il est dit ensuite : « Celui qui persévérera jusqu'à la fin, sera « sauvé [1] ». Toutefois, comment pourras-tu persévérer? Où puiseras-tu des forces pour résister à un si grand nombre de scandales, de tentations et d'attaques? Où prendras-tu la force nécessaire pour triompher d'un ennemi invisible? Est-ce en toi-même? Puisque le corps des fidèles sera étranger ici-bas pendant tous les siècles, d'où lui viendra l'espérance de subsister toujours, et de ne pas succomber? « Je me mettrai à couvert sous vos « ailes ». Voilà le motif de notre sécurité au milieu des épreuves, en attendant que les siècles se consomment, et que l'éternité nous reçoive : nous sommes à couvert sous les ailes de Dieu. Le monde est consumé par une chaleur brûlante; mais on trouve une ombre bienfaisante sous les ailes de Dieu. « Je me « mettrai à couvert sous vos ailes ».

7. « Parce que, ô mon Dieu, vous avez « exaucé ma prière [2] » : quelle prière? celle par laquelle il a commencé. « O Dieu, écoutez ma « demande ; soyez attentif à ma prière : je « crie vers vous des extrémités du monde ». D'une extrémité de la terre à l'autre, mes cris se sont élevés vers vous : « Je me mettrai à « couvert sous vos ailes, parce que vous avez « entendu ma prière ». Mes frères, le Seigneur nous a recommandé la persévérance incessante dans la prière pour tout le temps de l'épreuve. « Vous avez donné un héritage à « ceux qui craignent votre nom ». Continuons donc à craindre le nom du Seigneur : le Père éternel ne peut ni ne veut nous tromper. Des enfants s'imposent les plus grands sacrifices pour entrer en possession de l'héritage auquel ils ont droit à la mort de leurs parents; et nous, nous ne travaillerons pas à acquérir l'héritage de notre Père céleste, que nous posséderons éternellement, non pas après lui, mais avec lui, parce qu'il ne meurt point! « Vous avez donné un héritage à ceux qui « craignent votre nom ».

8. « Vous ajouterez jours sur jours à la vie « du roi [1] ». Le roi dont il est ici question, c'est celui dont nous sommes les membres, c'est le Christ lui-même, notre chef, notre roi. Vous lui avez ajouté jours sur jours : vous lui avez donné, non-seulement cette vie passagère, qui a nécessairement un terme, mais encore l'autre vie, la vie sans fin de l'éternité; aussi a-t-il dit : « Je demeurerai dans la mai- « son du Seigneur pendant toute la suite des « jours [2] ». Pourquoi dit-il : « Pendant la « suite des jours », si ce n'est par opposition avec la brièveté de la vie présente? Tout ce qui finit est de courte durée; mais les jours de l'existence de ce roi s'ajoutent à d'autres jours, de telle sorte que leur durée n'est pas éphémère, que le règne du Christ dans l'Eglise ne se borne pas à quelques années, mais qu'il se perpétue dans les siècles des siècles avec le règne des élus. Au ciel, il y a quantité de jours, et tous ces jours n'en font qu'un. Il y a quantité de jours, car j'ai dit : « Pen- « dant la suite des jours ». Ils n'en font qu'un, et c'est pourquoi il a été dit : « Vous êtes mon « Fils; je vous ai engendré aujourd'hui [3] ». Aujourd'hui indique un seul jour; mais ce jour n'a ni veille ni lendemain : de même qu'il ne commence pas là où finirait la veille, de même ne se termine-t-il pas au moment où commencerait le lendemain. L'Ecriture parle, dans le même sens, des années de Dieu : « Pour vous, Seigneur, vous êtes tou- « jours le même, et vos années ne passeront « pas [4] ». Ces années sont comme des jours, comme un seul jour. Tu peux dire de l'éternité tout ce qui te plaira : dis d'elle tout ce que tu voudras, car quelle que soit ta manière de parler, tu n'en diras jamais assez : mais il faut nécessairement que tu en dises quelque chose, afin de pouvoir te former une idée de ce que tu ne saurais exprimer. « Vous « ajouterez jours sur jours à la vie du Roi, et « vous étendrez ses années de génération en « génération », c'est-à-dire de la génération présente à la génération future; de la génération présente que l'on compare à la lune, parce que toutes les générations du temps lui ressemblent ; puisque, comme cet astre,

[1] Matt. XXIV, 12, 13. — [2] Ps. LX, 6.

[1] Ps. LX, 7. — [2] Id. XXII. 6. — [3] Id. II. 7. — [4] Id. CI, 28.

elles naissent, croissent, arrivent à leur apogée, décroissent et finissent par dispara[illegible] : à la génération future dont nous ferons partie à la suite de notre résurrection ; alors, nous demeurerons avec Dieu dans notre habitation permanente, et nous y brillerons, non pas de l'éclat de la lune, mais de celui du soleil, suivant cette parole du Sauveur : « Alors les « justes seront éclatants comme le soleil, dans « le royaume de leur Père [1] ». Dans les saints Livres, la lune est le symbole de l'inconstance de notre condition mortelle. Celui qui tomba entre les mains des voleurs, descendait de Jérusalem à Jéricho ; or, Jéricho est un mot hébreu qui signifie Lune : cet homme quittait donc le séjour de l'immortalité pour descendre à celui de la mort ; voilà pourquoi il a été blessé en son chemin par les voleurs et laissé à moitié mort [2]. Cet homme n'était autre qu'Adam, le père commun de tous les hommes. Donc, « vous ajouterez jours sur jours à la « vie du Roi, de génération en génération ». La première de ces générations désigne celle qui est sujette à la mort : c'est évident ; mais la seconde, dont tu as fait mention, que désigne-t-elle ? Le voici ; écoute-moi.

9. « Il demeurera éternellement en la pré« sence de Dieu [3] ». En quel sens et pourquoi ? « Qui est-ce qui s'appliquera à connaître sa « miséricorde et sa vérité pour lui ? » Il est encore dit ailleurs : « Toutes les voies du Sei« gneur sont miséricorde et vérité pour ceux « qui recherchent son alliance et ses pré« ceptes [4] ». Il y aurait pour nous un grand discours à vous adresser au sujet de la vérité et de la miséricorde divines : mais nous avons promis de ne pas vous parler longtemps. Je vais donc vous dire, en deux mots, ce que c'est que la vérité et la miséricorde. David dit beaucoup en disant que « toutes les voies « du Seigneur sont miséricorde et vérité ». La miséricorde de Dieu consiste à considérer, non pas nos mérites, mais son infinie bonté ; par là il nous pardonne toutes nos fautes, et nous promet la vie éternelle : sa vérité consiste à nous donner ce qu'il nous a promis. Reconnaissons-le donc, et conduisons-nous en conséquence. Dieu nous a manifesté sa miséricorde et sa vérité ; sa miséricorde, en nous pardonnant toutes nos fautes ; sa vérité, en accomplissant toutes ses promesses à notre égard. Agissons de même, et montrons-nous miséricordieux et dévoués à la vérité ; miséricordieux envers les infirmes, les pauvres, et même nos ennemis ; dévoués à la vérité, en ne commettant pas le péché, en n'accumulant pas fautes sur fautes. Celui, en effet, qui se promet et attend beaucoup de la miséricorde de Dieu, se fait illusion à lui-même en ce sens qu'il fait de Dieu un partisan de l'injustice ; car il s'imagine qu'en persévérant dans l'iniquité, et en ne s'écartant pas de la voie mauvaise, il peut attendre en toute sécurité le jour du Seigneur, et se verra placé au paradis à côté des serviteurs fidèles du Très-Haut. De bonne foi, si tu persévères dans le mal, Dieu serait-il juste en te plaçant à côté de ceux qui se sont soigneusement éloignés du péché ? Veux-tu donc devenir injuste au point de rendre le Seigneur complice de ton injustice ? Veux-tu le forcer à plier selon ton bon plaisir ? Accommode plutôt ta volonté à la sienne. Celui qui conforme ses désirs aux ordres de Dieu, n'est-il pas de ce petit nombre d'hommes dont le Sauveur a dit : « Celui qui persévérera jusqu'à la fin, « sera sauvé [1] ? » C'est donc avec raison que le Prophète s'est exprimé ainsi : « Qui est-ce qui « s'appliquera à connaître sa miséricorde et « sa vérité pour lui ? » « Pour lui » : quel est le sens de ce mot ? Ne suffirait-il pas de dire : « Qui est-ce qui s'appliquera ? » Dans quel but ajouter : « Pour lui ? » C'est que beaucoup cherchent dans les livres la connaissance de sa miséricorde et de sa vérité ; et quand ils l'ont acquise, ils vivent encore pour eux, et non pour lui ; ils cherchent leurs propres intérêts, et non ceux de Jésus-Christ [2]. Ils prêchent la miséricorde et la vérité, et dans leur conduite, on n'aperçoit ni vérité ni miséricorde. Ils les connaissent toutes les deux, puisqu'ils en font le sujet de leurs prédications ; ils ne seraient nullement capables d'en parler, s'ils n'en avaient acquis la connaissance. Mais quand on aime Dieu et Jésus-Christ, et qu'on prêche leur miséricorde et leur vérité, on les prêche et on les recherche pour eux, et non pour soi-même ; ou, pour m'exprimer plus clairement, au lieu de les annoncer dans l'intention d'en tirer quelque avantage temporel, on les prêche pour le bénéfice spirituel des membres du Sauveur, c'est-à-dire de ses fidèles serviteurs : on communique en toute simplicité aux autres ce

[1] Matt. [illegible] — [illegible]

[1] Matt. [illegible]

qu'on a appris, afin que celui qui vit, ne vive plus désormais pour lui-même, mais pour le Dieu qui est mort en faveur de tous[1]. « Qui « est-ce qui s'appliquera à connaître sa misé- « ricorde et sa vérité pour lui ? »

10. « Ainsi, je chanterai éternellement des « hymnes à la gloire de votre nom, afin de « vous offrir mes vœux de jour en jour [2] ». Si tu chantes des hymnes à la gloire du nom de Dieu, ne le fais pas pour un temps. Veux-tu le faire pendant les siècles des siècles, pendant l'éternité ? Offre à Dieu tes vœux de jour en jour. Qu'ai-je voulu dire en m'exprimant de la sorte ? Offre à Dieu tes vœux, depuis le jour du temps présent jusqu'au jour de l'éternité. Pendant le cours de ton existence ici-bas, continue à lui offrir tes vœux, jusqu'au moment où tu verras luire le soleil de la vie éternelle ; c'est-à-dire : « Celui qui persévé- « rera jusqu'à la fin, sera sauvé.

[1] II Cor. x, 15. — [2] Ps. LX, 9.

Ces dix derniers psaumes, ainsi que le psaume XXXIV, ont été traduits par M. l'abbé AUBERT ; tous les autres compris dans ce volume l'ont été par M. l'abbé MORISOT.

FIN DU TOME HUITIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME HUITIÈME.

SERMONS DE SAINT AUGUSTIN.

TROISIÈME SÉRIE. — SERMONS DIVERS.

Traduction de M. l'Abbé RAULX.

QUATRIÈME SÉRIE. — DISCOURS SUR LES PSAUMES.

Traduction de MM. MORISOT et AUBERT.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Bar-le-Duc. — Typographie L. GUÉRIN, rue de la Rochelle, 49, 51.

